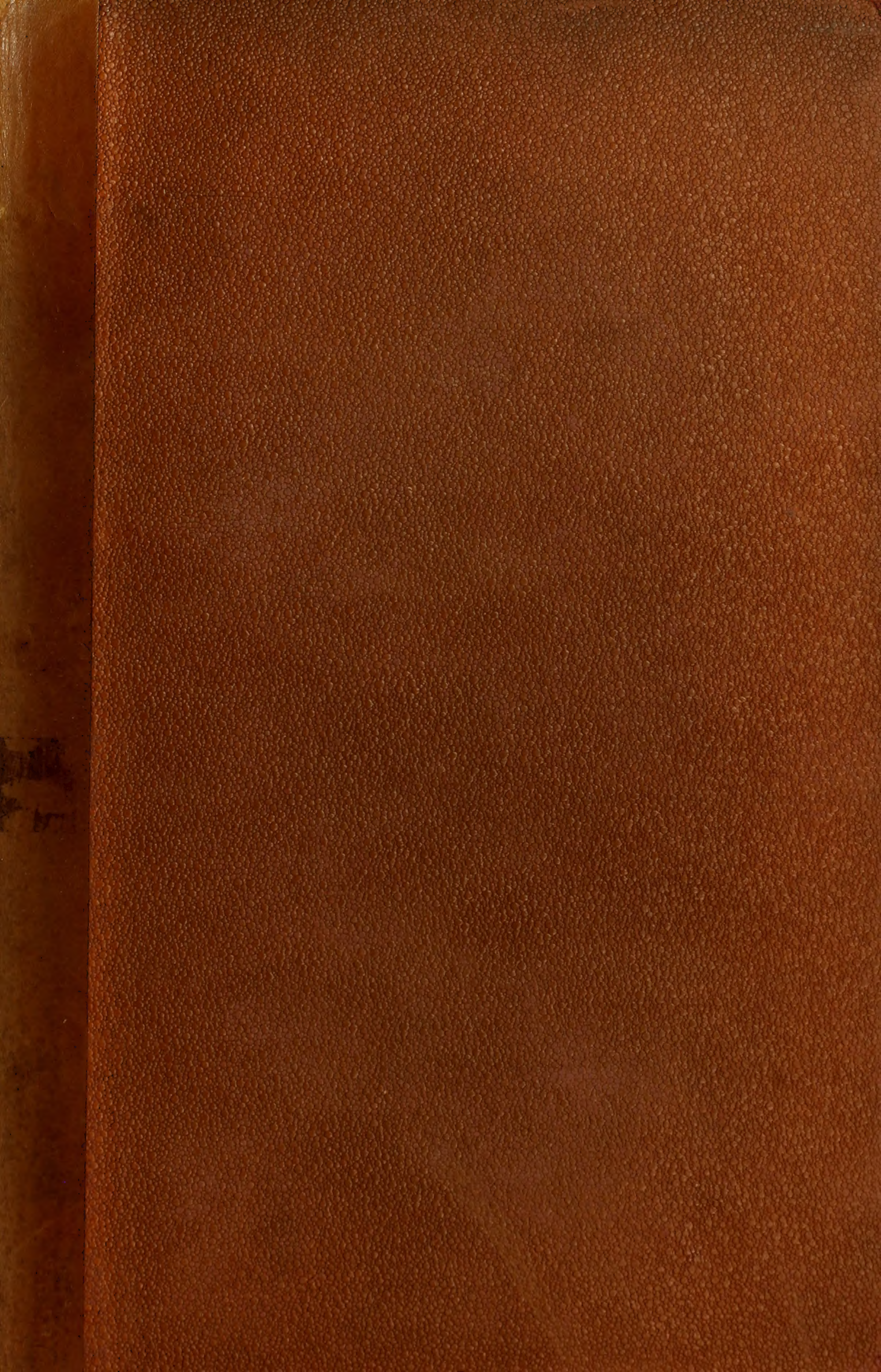





P.
1 E
12

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.
DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, TAILLANT, ETC.;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON; DU PONT, ARCH. DE BOURGES; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE; RIVET, ÉV. DE DIJON; MENJAUD, ÉV. DE NANCY; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS; BARDOU, ÉV. DE CAHORS; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS; GROS, ÉV. DE VERSAILLES; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES; DEPÉRY, ÉV. DE GAP; LAURENCE, ÉV. DE TARBES; VICART, ÉV. DE LAVAL; DE MORLHON, ÉV. DU PUY; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE; PIE, ÉV. DE POITIERS; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES; DELALLE, ÉV. DE RODEZ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND; MALOU, ÉV. DE BRUGES; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC.;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID.; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID.; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS; GRIVEL, ID.; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN; CARBOY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS; BARTHÉLEMY, ID.; NOEL, ID.; CASSAN DE FLOYRAC, ID., CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC.;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION;

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

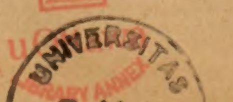
TOME SOIXANTE-DIX-HUITIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME ONZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE BOYER, DE BONNEVIE ET ROY.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série.




SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME ONZIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE PIERRE-DENIS BOYER,

DIRECTEUR AU SEMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

Pierre-Denis Boyer, dont nous allons retracer la vie, naquit le 19 octobre 1766, à Séverac-l'Eglise, village du canton de Laissac, diocèse de Rodez. Dès son enfance, il montra les plus heureuses dispositions pour la piété; et les premières leçons, les bons exemples qu'il reçut au sein de sa famille ne purent que favoriser ses vertueux penchants. Il fut envoyé avec M. Frayssinous au collége de Rodez, où ils apprirent à se connaître et à s'aimer. Ils étudièrent ensemble les belles-lettres sous l'abbé Girard, connu avantageusement par ses *Préceptes de rhétorique*, dont on s'est servi longtemps dans les maisons d'éducation. Le professeur se glorifiait avec raison de deux élèves si illustres; et, dans une édition de son ouvrage, il s'est plu à rappeler qu'il avait dicté ses *Préceptes* à M. Frayssinous, qui plus tard, et déjà devenu célèbre dans la chaire chrétienne, consacra un article bienveillant à l'ouvrage de son professeur. M. Boyer prétendait que l'auteur avait peu mis du sien dans ses *Préceptes*, mais qu'il avait fait preuve d'un esprit judicieux en empruntant avec goût aux rhéteurs anciens et modernes ce qu'ils avaient écrit d'excellent et de plus élémentaire, et qu'on pouvait lui appliquer le mot de La Bruyère, que *bien choisir, c'est créer*.

M. Boyer manifesta de bonne heure son goût et son penchant pour l'état ecclésiastique, et voulant se livrer à une étude approfondie de la théologie, il se rendit à Paris, où il débuta par une distraction. Il était muni de lettres de recommandation pour le supérieur des Robertins, mais il les avait perdues en route; et, comme on faisait quelques difficultés de le recevoir sans recommandation, il entra dans la communauté de Laon. Cependant les lettres égarées arrivèrent; elles révélaient au supérieur des Robertins tout le mérite du sujet dont il s'était privé, et il se hâta de le réclamer. On pense bien que la communauté de Laon, où M. Boyer s'était fait remarquer par la pénétration de son esprit et la bonté de son cœur, n'eut pas envie de céder son jeune élève. A dix-neuf ans, il reçut la tonsure, le 28 mars 1785, et trois ans après le diaconat, le 17 mai 1788.

A l'époque où M. Boyer était entré à la communauté de Laon, on y voyait plusieurs ecclésiastiques que leur naissance et leurs brillantes qualités appelaient aux premières dignités de l'Eglise. Ils furent touchés des vertus simples, vraies et modestes de leur condisciple; ils applaudirent à ses succès, recherchèrent son amitié, et quelques-uns lui offrirent de l'associer à leurs personnes et à leurs espérances, qui semblaient devoir se réaliser dans un avenir prochain et exempt d'orages. Mais le parti de M. Boyer était irrévocablement pris; la gloire humaine le trouva toujours indifférent, et il se sentait attiré par un penchant irrésistible à former par ses leçons et ses exemples les jeunes lévites aux vertus du sacerdoce.

M. Boyer reçut la prêtrise le 18 décembre 1790, à la dernière ordination publique qui se soit faite à Paris avant la révolution, et il préparait son examen pour entrer en licence lorsque la prudence l'obligea de s'éloigner de la capitale.

Déjà s'élevait la tempête qui allait emporter avec les institutions les plus salutaires tous les établissements d'instruction publique, et le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, dont il aspirait à devenir membre, l'engagea lui-même à remettre à d'autres temps plus favorables l'exécution de son pieux projet.

Pendant les jours mauvais de la révolution, M. Boyer se retira avec M. Frayssinous dans les montagnes du Rouergue, où l'on pouvait encore se livrer aux fonctions du saint ministère; et tous les deux, ils préludèrent à leur carrière qui devait être si différente, mais pleine d'éclat, en acceptant les modestes fonctions de vicaire, et en faisant le catéchisme et des instructions familières dans la petite paroisse de Curières.

Bientôt tout exercice du culte religieux fut supprimé en France, et M. Boyer se retira dans sa famille, où il traversa les années les plus cruelles de la révolution, non sans courir quelquefois de très-graves dangers. Au plus fort de la Terreur, lorsque les prêtres ne quittaient leur retraite que pour monter à l'échafaud, M. Boyer négligeait de prendre les mesures de prudence les plus vulgaires; persuadé, parce qu'il avait un habit laïque, qu'il était déguisé parfaitement, il ne craignait pas d'aller en plein jour visiter les divers membres de sa famille. Revenant une fois de voir l'une de ses sœurs qui habitait non loin de Laissac, il rencontre sur son chemin un bataillon de soldats de la République, commandé par le général Vitton, qui prit dans ce pays une part active à l'exécution des mesures révolutionnaires. Le chef de ce détachement, incertain de sa route, demande à l'abbé Boyer la direction qu'il doit prendre pour se rendre à Laissac. Le jeune abbé donne le ren-

seignement demandé; mais craignant sans doute de se méprendre encore, le général Vitton le requiert de l'accompagner jusqu'à Laissac. Chemin faisant, il lui fait force questions, et il l'interroge si bien, qu'arrivé à Laissac, M. Boyer avait dévoilé sa qualité de prêtre au général révolutionnaire qui fit aussitôt arrêter son guide imprudent. Par bonheur pour M. Boyer, le maire de Laissac était son beau-frère; et sur les vives instances de ce magistrat, le général Vitton consentit à rendre la liberté à son prisonnier.

MM. Boyer et Frayssinous habitaient l'un Paumes et l'autre Séverac. Entre leurs habitations assez rapprochées se trouvait un plateau d'où l'on découvrait une magnifique perspective. Là se réunissaient souvent les deux amis pour se communiquer leurs réflexions sur les grandes et terribles leçons que Dieu donnait au monde, et pour s'encourager mutuellement à faire le sacrifice de leur vie qu'on pouvait leur demander à chaque instant. Ils résolurent d'aller successivement à Rodez contempler l'échafaud, afin d'être plus fermes s'ils avaient un jour à y monter. M. Frayssinous subit le premier cette épreuve. Le tour de M. Boyer vint ensuite: « Mais, disait-il lui-même, je ne sais comment je fis; je fus si maladroit qu'on me reconnut; on m'arrêta, et je fus conduit aux Cordeliers. » Il y attendait qu'on décidât de son sort, lorsqu'un homme coiffé d'un bonnet rouge, armé d'un sabre arrive dans la prison, l'accable d'injures, le frappe et le pousse devant lui. Les satellites de la Terreur croient qu'on va conduire au tribunal leur prisonnier, et ils n'opposent aucune résistance à sa sortie. M. Boyer était sauvé, car le fougueux jacobin n'était autre qu'un ami dévoué. Il ne se rappelait jamais cette circonstance de sa vie sans envier le sort de ses heureux confrères qui avaient scellé de leur sang leur attachement à la foi. Peut-être, disait-il avec un regret magnanime, eussé-je mieux fait de rester en prison; ceux qui s'y trouvaient avec moi sont morts pour être demeurés fidèles à « leurs devoirs. »

Après la Terreur, M. Emery, devenu un des principaux administrateurs du diocèse de Paris, dont M. de Juigné, alors absent, l'avait nommé grand vicaire, s'était empressé de réunir dans une maison du faubourg Saint-Jacques, appelée la *Vache-Noire*, quelques jeunes gens dont la courageuse vocation n'était point ébranlée par les orages précédents. Il confia la chaire de philosophie à M. Boyer, et M. Frayssinous professa la théologie dogmatique.

C'était une époque à laquelle une frénésie de duel portait ses ravages dans tous les rangs de l'armée, et multipliait chaque jour le nombre de ses victimes. Frappé de cette calamité, M. Boyer voulut en arrêter le cours, et il publia en 1802, sous le nom de Joseph de Lapanouse, un opuscule intitulé : *Le duel jugé au tribunal de l'honneur et de la raison.* Il l'adressa à Bonaparte, alors premier consul. Berthier, qui en avait reçu un exemplaire, écrivit à l'auteur supposé, de la part du premier consul : « J'ai reçu votre écrit sur le duel, et je l'ai lu avec un grand plaisir. Le citoyen premier consul en approuve les principes. Les vérités incontestables qui combattent ce préjugé funeste acquièrent une nouvelle force sous la plume d'un homme qui, comme vous, a donné l'exemple de la bravoure et de toutes les vertus civiles et militaires.

« Paris, le 28 brumaire an XI (19 novembre 1802.)

Signé : A. Berthier. »

M. Boyer se renferma, par les conseils de ses supérieurs, dans les travaux de l'enseignement ecclésiastique. Ses élèves, si nombreux dans tous les rangs qu'ils honorent par leurs talents et par leurs vertus, et dont quelques-uns même sont revêtus de l'épiscopat, parlent toujours avec reconnaissance de la forme attrayante qu'il donnait à ses leçons. Maître de sa matière, il l'envisageait sous toutes ses faces, il la reproduisait selon ses diverses formes; il posait avec clarté l'état de la question, la dégageait de tout ce qui est accessoire et inutile; et tantôt resserrant ou concentrant ses idées, tantôt les développant et les mettant dans un nouveau jour, il les classait dans ce bel ordre qui en fait la lumière et la force. Il parut surtout se surpasser quand il professa le traité de la religion. L'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité de la révélation prouvée par l'insuffisance des lumières de la raison et de la loi naturelle, les caractères sacrés de la législation de Moïse, l'authenticité, la véracité des livres saints, la divinité du christianisme, la beauté de sa morale, toutes ces grandes vérités de la plus haute importance étaient développées avec une dialectique pressante et pleine de raisonnements irrésistibles. Souvent, pour avoir un excellent discours apologétique de la religion, ses élèves n'avaient qu'à transcrire la leçon du professeur; et l'on sait qu'un de nos plus célèbres orateurs, à son début plein d'éclat dans la chaire chrétienne, se contenta de développer les notes qu'il avait recueillies des leçons de son docte professeur, et qu'il savait parer, au besoin, des riches couleurs de sa brillante imagination.

Au mois d'octobre 1811, Napoléon dispersa la compagnie de Saint-Sulpice. Comme M. Boyer n'en était pas membre avant la révolution, on s'était flatté d'abord qu'il pourrait rester au séminaire et y continuer ses fonctions. Le 11 novembre, jour auquel M. Duclaux et ses autres confrères quittèrent la maison, il vint donc présider la lecture spirituelle. La nudité de la salle des exercices, dépouillée des portraits des supérieurs et de tout ce qui rappelait Saint-Sulpice, lui inspira une allocution touchante qui émut tous les élèves; mais, ému lui-même, il ne put continuer, et, après quelques moments, ses larmes étouffèrent sa voix. Les espérances qu'on avait eues de le conserver ne durèrent pas longtemps : bien-

tôt il fut mandé par le ministre des cultes, Bigot de Préameneu, qui lui signifia l'ordre de quitter le séminaire. M. Boyer obtint de rester jusqu'à l'ordination; et pendant la retraite qui la précéda, il expliqua le Pontifical, avec ce feu et cette onction qui lui étaient propres, et qu'on a depuis admirés dans ses Retraites ecclésiastiques. Ses auditeurs ne peuvent avoir oublié la manière énergique dont il commenta ces paroles sacramentelles que le pontife adresse aux diacres en leur imposant la main : *Accipite Spiritum sanctum ad robur.* « Oui, Messieurs, leur dit il, vous êtes jeunes, vous allez entrer dans une carrière pleine de dangers, parcourir une mer semée d'écueils; mais quelques périls qui vous assaillent, songez que vous avez reçu le Saint-Esprit, *ad robur :* les tentations de toute sorte vous assiégeront; mais vous avez reçu le Saint-Esprit, *ad robur*, etc. » La veille de Noël, une lettre du ministre annonça à M. Boyer qu'il fallait vider les lieux sans délai; il vint faire sa classe à l'ordinaire; mais, après la récitation du *Veni, sancte Spiritus*, il se borna à ces courtes paroles, qui touchèrent vivement ses disciples : « Messieurs, il n'y aura pas de classe aujourd'hui pour vous; je ne suis plus votre professeur; et je ne veux d'autre titre que celui de votre ami; » et s'étant mis à genoux, il commença le *Sub tuum præsidium.* Dès lors, il ne parut plus aux exercices, et peu de jours après il se retira dans une maison de la rue Férou, qu'habitait M. Picot.

Les circonstances étaient critiques. Personne ne pouvait prévoir où s'arrêteraient les projets hostiles de Napoléon Ier, qui avait tourné tout à coup contre la religion la force et la puissance dont il avait fait un si glorieux usage pendant les premiers jours de son consulat, et qui lui avaient obtenu les éloges sincères de tous les amis du bien public. Les esprits sages craignaient un nouveau schisme. Le pape était captif, tous les cardinaux dispersés, et une odieuse persécution s'était déchaînée contre le petit nombre d'établissements religieux qui existaient encore en France. M. Boyer ne craignait pas de s'ouvrir à M. Picot; il connaissait la sagesse de ses principes, son dévouement sans bornes aux intérêts de la religion, et il lui faisait part de ses inquiétudes et de ses alarmes sur le sort de l'Eglise de France, dans les conjonctures difficiles où elle se trouvait placée. La prière, l'étude, les épanchements de l'amitié furent une douce et utile distraction aux ennuis de sa retraite. Il alla toutefois, en 1812 et 1813, prêcher des stations à Montpellier et à Lyon. Il se retira ensuite dans sa famille.

Quand les prêtres de la congrégation de Saint-Sulpice furent autorisés, en 1814, à reprendre la direction de leurs séminaires, M. Boyer professa la théologie morale à Paris jusqu'en 1818. A cette époque l'ancien archevêque de Reims, M. le cardinal de Périgord, venait d'être nommé archevêque de Paris. Il avait appelé à son conseil les prêtres les plus recommandables de son clergé par leurs lumières et leurs vertus. M. de Quélen et M. Frayssinous lui parlèrent de M. Boyer comme d'un ecclésiastique qui réunissait à des connaissances étendues et variées en théologie une sage modération de caractère; et il lui offrit les lettres de grand vicaire. Le modeste professeur répondit, qu'attaché à la compagnie de Saint-Sulpice, il ne croyait pas en conscience pouvoir la quitter.

Le cardinal eût désiré que l'humble et savant prêtre assistât au moins à son conseil, et se chargeât de la rédaction de plusieurs écrits destinés au clergé de France; mais ces propositions ne furent point acceptées.

M. Boyer professait encore la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, lorsqu'il crut devoir opposer une réfutation en forme à un écrit de Tabaraud, qui contestait à l'Eglise la possession où elle est depuis dix-huit siècles, de mettre des empêchements dirimants au mariage. Son ouvrage parut en 1817, sous le titre d'*Examen du pouvoir législatif de l'Eglise sur le mariage.* L'auteur avait d'abord quelque répugnance à s'engager dans cette polémique; mais quelques amis, dont il respectait le jugement, l'y engagèrent, et lui-même, convaincu que l'ignorance de notre siècle sur la philosophie est au niveau du mépris qu'il affecte pour la religion et ses ministres, voulut venger la saine doctrine des dédains de tous les faiseurs de systèmes. « Ce cri de la foi, disait-il avec l'accent d'une douleur sublime, que l'Eglise opposera toujours à l'erreur, s'est beaucoup affaibli au milieu de cette indifférence pour la vérité, qui s'est emparée de tous les esprits, et que l'Ecriture appelle le sommeil de la mort. Cette foule de savants qui servaient comme de rempart à la cité sainte, et présentaient à l'erreur un front si redoutable, s'est beaucoup éclaircie parmi nous; et l'Eglise gallicane a la douleur de voir mourir ses docteurs sans qu'ils laissent après eux des successeurs de leur doctrine. Puisque l'hérésie saisit ce moment pour lever la tête, et reproduire avec audace ses erreurs foudroyées, il est bon de lui montrer que toutes les sentinelles d'Israël ne sont pas endormies, qu'il y en a qui veillent encore, et qui sont prêtes à sonner l'alarme, et à signaler la mauvaise doctrine aux pasteurs et aux peuples. » Après avoir prouvé que le pouvoir de l'Eglise sur le mariage est un dogme de la foi catholique, qu'il a été solennellement défini par le concile de Trente, et que ce décret a son fondement dans la doctrine enseignée depuis les apôtres jusqu'à nous, il pose les principes de la véritable doctrine sur le mariage. Il la définit, il en approfondit la matière, et examine en quel sens on peut appeler le mariage un contrat civil. Il dissipe les arguties de ses adversaires et établit entre autres la fausseté des faits et des autorités par lesquelles Tabaraud avait essayé de prouver qu'on était libre autrefois,

dans l'Eglise, tant grecque que latine, de séparer le contrat de la bénédiction nuptiale. L'ouvrage de M. Boyer est plein de logique et de méthode ; on voit qu'il est d'un homme habitué à manier les armes de la théologie et celles du raisonnement, habile à discuter des preuves, à réfuter des erreurs, à chercher et à établir la vérité. Les jeunes théologiens y apprendront à distinguer le dogme de l'opinion, à repousser un système imaginé en haine de l'Eglise, et à se former des idées nettes et précises sur des matières trop souvent obscurcies par la prévention. Le livre est court, lumineux, décisif, et il a été adopté dans les écoles ecclésiastiques.

A la suite de l'*Examen du pouvoir législatif de l'Eglise sur le mariage*, se trouve une dissertation sur la réception du concile de Trente dans l'Eglise de France, où l'auteur fait preuve de la même sagacité que dans son précédent écrit. A ces deux questions du mariage et du concile, il en rattache plusieurs autres qui tenaient moins essentiellement à son sujet, et il y répond victorieusement aux objections de Tabaraud contre la conception immaculée de la sainte Vierge, son assomption, la dévotion du sacré-cœur. La critique put signaler de rares et légères taches dans le style de cet ouvrage ; mais le fond est solide et substantiel, et M. Boyer avait fait preuve d'un beau talent de dialectique. Son discours préliminaire est de la plus haute éloquence.

On n'a pas encore oublié les difficultés qui retardèrent l'exécution du concordat de 1817. Il sera toujours impossible de comprendre, dit le cardinal de Bausset, le motif de tant de virulentes déclamations sur une opération si simple et si raisonnable, et qui était d'ailleurs conforme au vœu bien connu de tous les départements du royaume. En lisant les innombrables écrits que cette controverse enfanta tout à coup, on aurait dit que la monarchie française allait être ébranlée dans ses fondements, et qu'un autre Grégoire VII allait disposer de la couronne et de toutes les libertés de l'Eglise et de l'Etat. M. Frayssinous s'efforça de calmer une opposition effrénée, et de rapprocher les esprits en traçant, dans les *Vrais principes de l'Eglise gallicane*, des règles propres à diriger les vrais catholiques. M. Boyer releva aussi les assertions erronées dont l'ignorance et la prévention avaient embarrassé cette discussion, et il publia de *Nouveaux éclaircissements sur quelques objections qu'on oppose au concordat, suivis de réflexions sur un écrit de M. Fiévée.* Tout en paraissant ne vouloir que résoudre quelques objections populaires, il se trouva avoir envisagé la question sur ses principales faces, et il sut y rattacher les considérations les plus graves. De beaux mouvements oratoires relèvent de temps en temps l'aridité de la discussion. Sa réponse à M. Fiévée porte l'empreinte d'une plume ingénieuse et d'une critique pleine de finesse : ce qui était une convenance en répondant à un écrivain éminemment spirituel, mais qui avait le tort de traiter des matières théologiques hors de sa compétence.

Pendant que les adversaires du concordat s'efforçaient d'asservir l'Eglise à l'Etat, d'autres ennemis, et quelquefois les mêmes, selon la diversité de leurs préjugés et de leurs passions, proclamaient que tous les cultes étaient égaux devant la loi, que le souverain n'en connaissait aucun administrativement, et qu'une religion de l'Etat était l'oppression des autres cultes, c'est-à-dire que l'Etat devait professer une indifférence absolue en matière de religion. M. Boyer opposa à toutes ces folles erreurs des idées saines et des notions exactes dans un ouvrage qu'il fit paraître en 1819, sous le nom de M. l'abbé Barrande de Briges : *De la liberté des cultes selon la charte ; avec quelques réflexions sur la doctrine de M. de Pradt et sur les bienfaits du christianisme.* Dans cet écrit, qui fit quelque sensation, il prouva d'abord que toute loi organique, constituante, réglementaire, qui aurait pour base de faire statuer par l'Etat sur le culte, sur la discipline, sur la hiérarchie, sur l'enseignement, est une contradiction manifeste à la charte ; et il établit une thèse sur le texte de la charte, sur ses principes, sur son esprit, sur les interprétations données à la charte par les Etats non catholiques, et sur l'état des cultes en France et en Europe.

Il examine en second lieu quel peut être le sens de l'article 6 : *La religion catholique est la religion de l'Etat*, et il y voit une sorte de correctif à cet athéisme légal que l'article 5 semble présenter à l'esprit. L'auteur présente ensuite des réflexions judicieuses sur plusieurs objets relatifs à son sujet, sur les legs pieux, sur les registres de l'état civil, sur les missions. Il réfute aussi le système de M. de Pradt sur la séparation du spirituel et du temporel ; il le combat comme contraire à la nature de l'homme, au bien de la société, à l'honneur de Dieu, à l'intérêt de la religion, et il met à nu la fausseté des principes professés par ce bizarre théologien devenu le coryphée du libéralisme. Un tableau rapide et éloquent des bienfaits du christianisme couronne cet ouvrage, et répond victorieusement aux déclamations et aux injures de ces mille pamphlets que l'esprit de parti faisait éclore journellement contre une religion qui avait civilisé le monde, et qui seule pouvait y ramener l'ordre et le repos. Le livre de M. Boyer renfermait des aperçus neufs, des rapprochements piquants ; il était concis et plein de nerf ; et l'auteur, en même temps qu'il déployait un grand zèle pour les droits et les intérêts de l'Eglise, prouvait qu'il possédait parfaitement sa matière, et qu'il était familier avec les notions théologiques. Seulement quelques amis, entre autres M. Frayssinous, lui reprochèrent, dans le temps, de mêler trop de plaisanteries à des matières si graves ; mais il ne voulut jamais se rendre aux observations de ses aristarques, et il leur répliquait avec beaucoup de vivacité qu'il n'avait pas outrepassé l'application de

la maxime d'Horace qui lui servait de défense : *ridiculum acri.*

L'amour-propre froissé de M. Tabaraud ne pouvait pardonner à M. Boyer d'avoir relevé tant d'erreurs de fait et de droit dans ses écrits. Il s'était flatté d'avoir fait revivre dans son style l'énergie de Bossuet, la piquante dialectique de Pascal, avec ses formes délicates, que donne toujours la connaissance parfaite des bienséances ; et pour preuve il prodiguait à pleines mains l'injure dans son livre ***du Droit de la puissance temporelle sur l'Eglise,*** accusant son adversaire d'être un imposteur, un menteur impudent qui ramassait çà et là de vils propos pour en composer des libelles, où il épuisait le répertoire des sottises de Garasse contre le célèbre Pasquier. M. Boyer répondit à ces aménités de l'ex-oratorien dans deux lettres très-bien faites, adressées à l'auteur de l'*Ami de la Religion et du Roi*. Il se proposait d'en publier six autres où il devait compléter ses preuves et examiner d'autres questions importantes ; mais Tabaraud, inquiet de l'issue de cette controverse, pria M. Duclaux, supérieur général de Saint-Sulpice, d'en arrêter le cours ; et à la fin de sa seconde lettre, M. Boyer disait, avec une touchante modestie :

« Une lettre de M. T. fait intervenir ici une autorité à laquelle je défère par amitié, par respect et par devoir. Je ne dois pas contredire un supérieur dont les désirs sont pour moi des ordres, qui me prie quand il peut me commander, et dont le commandement, si doux et si honnête, affaiblit beaucoup le mérite de l'obéissance. »

Ce fut à peu près à cette époque que M. Boyer quitta sa chaire de théologie pour se consacrer à un ministère spécial.

Les retraites pastorales, longtemps interrompues, avaient été rétablies successivement dans la plupart des diocèses. M. Boyer se sentit une vocation particulière pour seconder de sa parole ces pieux exercices. Formé sur le divin modèle, avant d'être le prédicateur des ministres de Jésus-Christ, il s'était efforcé d'acquérir les vertus du saint état, comme s'il eût voulu avoir un droit plus spécial d'y exhorter les autres. Dieu accorda à cet homme de solitude et de prière des dons marqués pour les retraites ecclésiastiques dont il s'occupa pendant plus de vingt ans, et auxquelles il consacra chaque année environ quatre mois.

Un don remarquable qui paraissait en lui, dans l'exercice du ministère, c'était la vivacité de sa foi. Elle éclatait dans toutes les actions de M. Boyer, particulièrement dans l'accomplissement de ses devoirs de religion, au point qu'on ne pouvait le voir célébrer les saints mystères sans être pénétré soi-même de la dévotion et de la piété la plus affectueuse. Son accent et son geste, expression fidèle de ce qui se passait dans son âme, avaient quelque chose de pénétrant qui allait au cœur. Mais sa foi ne se manifestait jamais d'une manière plus touchante qu'à l'occasion de ses tournées apostoliques.

Il ne les commençait qu'après s'être recueilli lui-même, avec une édifiante ferveur, dans une retraite de huit ou dix jours ; tant il était convaincu qu'on n'est vraiment apte à procurer la sanctification des autres, que quand on a d'abord sérieusement travaillé à se sanctifier soi-même. En outre, il avait le soin de recommander et sa retraite particulière, et la tournée dont elle allait être suivie, aux prières des communautés et des âmes pieuses de sa connaissance, en leur adressant des lettres pressantes qui témoignent de son humilité comme de sa foi.

Une fois en voyage, il ne manquait point de satisfaire sa dévotion envers Dieu, envers la sainte Vierge et les saints patrons des lieux où il passait, se réservant toujours le temps nécessaire, et se détournant souvent de sa route pour suivre ses pieuses inclinations. L'aumône concourait avec la prière à faire descendre les bénédictions du ciel sur ses travaux. Les offrandes destinées par les évêques à défrayer ses voyages étaient converties en largesses versées dans le sein des pauvres ; et, si quelquefois celui qui l'accompagnait (car ses perpétuelles distractions rendirent un auxiliaire indispensable) oubliait de se munir de monnaie, M. Boyer l'en reprenait vivement. « Les pauvres, ajoutait-il, n'en doivent pas souffrir, » et une pièce d'argent remplaçait alors la monnaie oubliée. Il s'appelait l'***Econome des pauvres,*** et il aurait cru leur enlever ce qu'il se serait accordé à lui-même. On ne pouvait sans attendrissement le voir entrer dans le détail des misères qu'il soulageait avec autant de simplicité que de générosité. Il aidait de préférence les jeunes gens qui avaient de la vertu, du talent, et qui un jour pouvaient être utiles à l'Eglise.

Non-seulement il préparait les heureux effets de sa prédication par la prière, passant quelquefois la plus grande partie des nuits en oraison pour demander la conversion de ses auditeurs ; non-seulement à d'humbles prédications il joignait l'aumône, mais il se mortifiait de toutes manières, et ne quittait point le cilice tant que durait la retraite. Des grâces visibles de courage, de force et de santé soutenaient M. Boyer dans l'exercice de ce ministère spécial. Les voyages ne l'accablaient jamais ; il allait sans cesse d'une extrémité de la France à l'autre, au gré des évêques qui l'appelaient, et après quatre ou cinq mois de courses apostoliques, il revenait à Paris, plus frais, plus vigoureux qu'au départ. Il bravait les accidents de la route ; et dans le péril, en face même de la mort, il conservait un calme admirable. Ainsi, à l'époque des inondations du Rhône, se voyant entouré par les eaux, il fut obligé de se sauver dans un petit bateau qui menaçait de chavirer à chaque instant. Pendant quatre heures que dura la traversée, il récita paisiblement son bréviaire et son chapelet, n'interrompant ses priè-

res que pour rassurer les matelots effrayés.

Malgré la singulière facilité avec laquelle il confondait les noms propres de diocèses, de villes et de personnes, il ne se trompait jamais de destination ni d'époque, quand il s'agissait d'une retraite. Il commençait les exercices dès le lendemain et souvent dès le jour de son arrivée, prêchait ou parlait régulièrement trois fois dans la journée, quelquefois encore répétait l'oraison, faisait l'examen particulier, ajoutait ou un troisième sermon ou une seconde conférence, et partait immédiatement après le sermon de clôture. En descendant de chaire, il montait en voiture. Il n'y avait d'exception que pour les lieux où il se trouvait des séminaires de Saint-Sulpice : M. Boyer ne les quittait jamais sans avoir donné deux jours d'entretien à ses confrères (1). Il n'est pas un diocèse où sa voix éloquente ne se soit fait entendre : le plus grand nombre ont été évangélisés jusqu'à trois fois, quelques-uns même jusqu'à six fois, par cet apôtre infatigable du clergé de France.

M. Boyer applaudit avec tous les amis de la religion aux brillants débuts de M. de Lamennais, qui s'annonçait comme le digne héritier de ceux qui avaient le mieux défendu les principes religieux; il admira franchement sa dialectique pressante et son irrésistible éloquence. Mais, quand il vit le grand écrivain, descendant de ces magnifiques hauteurs d'où il foudroyait l'impiété avec les armes d'une puissante raison, éclairée et fortifiée par la religion, se rabaisser jusqu'à la misérable controverse d'un système philosophique le moins spécieux et le plus insoutenable de tous, qui ne pouvait que contrister ses nombreux admirateurs et arrêter l'essor de son talent, il conçut pour son avenir de justes craintes qui ne tardèrent pas à se réaliser. La division se mit dans les rangs du clergé; une jeunesse ardente se pressa autour de son nouveau maître qui proclamait hautement que jusqu'à lui on avait mal défendu le christianisme, et qu'il fallait reconstruire sur de nouvelles bases l'édifice de l'enseignement religieux.

Au commencement de 1826 parut un petit imprimé latin, en huit pages in-8°, sous ce titre : *In quatuor articulos Declarationis anno 1682 editæ aphorismata, ad juniores theologos, auctore F. D. L. M.* Cet écrit, attribué à M. de Lamennais, mais qui était de M. Gerbet, contenait dix-huit aphorismes et deux corollaires, et était dirigé contre les articles de 1682, que l'on présentait comme favorisant l'athéisme politique, renversant l'autorité et l'unité de l'Eglise, se rapprochant de la méthode protestante ; on exhortait les jeunes théologiens à ne pas se soumettre à un évêque qui leur prescrirait la signature des quatre articles. Cet écrit fut répandu en grand nombre dans les séminaires. Le nom d'*Aphorismes* que l'auteur donnait à ses avertissements, rédigés dans le style concis des proverbes et des sentences, annonçait qu'il les tenait pour des axiomes qu'on ne prouve pas, ou pour des propositions évidentes qui se justifient par elles-mêmes.

M. Boyer crut devoir à la religion, et au ministère qu'il exerçait auprès des jeunes théologiens, de réfuter des aphorismes pleins du venin de l'erreur et de la révolte, et il publia l'*Antidote contre les aphorismes de M. F. D. L. M. par un professeur de théologie, directeur de séminaire.* Venger le clergé français qu'on taxait d'hérésie et presque d'athéisme, éclairer les fidèles à qui l'on voulait rendre suspects leurs guides et leurs maîtres, confondre ceux qui imputaient à tout le corps ecclésiastique les exagérations de quelques-uns de ses membres, tel fut l'unique but de M. Boyer, qui s'attacha moins à prouver la vérité des quatre articles, qu'à établir que c'était une pure opinion qui pouvait être soutenue sans préjudice de la foi, de la paix et de l'unité de l'Eglise. Son ouvrage se recommande par une finesse de critique, une netteté de pensées et une pureté de style, qui ne se trouvent pas peut-être au même degré dans ses autres productions. Quelquefois même le ton de l'auteur s'élève et s'anime, et à côté du théologien exercé et de l'argumentateur pressant se montre avec avantage l'orateur plein de mouvement et d'éloquence. A la fin de son livre il rend un hommage brillant à M. Frayssinous, qu'il était de bon ton dans une certaine école de dénigrer aussi bien sous le rapport oratoire que sous le rapport d'homme politique. M. Boyer s'affligeait avec raison de ces attaques réitérées, dirigées contre son illustre ami, et il aimait à dire que l'évêque d'Hermopolis était doué d'une rectitude d'esprit et d'un bon sens qu'on serait heureux de trouver dans ses adversaires, mais qui leur manquait totalement. Il était le confident de ses pensées intimes. Consulté souvent sur les matières ecclésiastiques, il ne lui donnait que les conseils les plus sages, jusque là que M. Frayssinous demandait quelquefois au roi la permission de ne répondre à une question qu'après en avoir conféré avec son théologien. « Où est donc votre théologien? lui demande un jour Charles X. — Sire, répond l'évêque d'Hermopolis, il loge dans une mansarde du séminaire de Saint-Sulpice. — C'est pour cela, sans doute, reprit le roi en souriant, que vous ne me parlez jamais de l'élever plus haut. »

La révolution de 1830 affligea M. Boyer sans le surprendre. Depuis longtemps il prévoyait avec douleur qu'un gouvernement assez faible, assez imprudent pour nourrir dans son sein tous les orages, devait s'écrouler au premier souffle de la tempête ; et l'esprit frappé de ces graves événements, il se retira dans le Rouergue. Après les sacriléges dévastations des 13 et 14 février 1831, il partagea plus que jamais les alarmes de ceux qui redoutaient, pour la capitale,

(1) L'*Ami de la religion*, t. CXIV, p. 81.

une destruction par le feu ou par quelque autre fléau vengeur. Il parut même ajouter foi aux prédictions dont la France fut inondée à cette époque, et qui ne se sont pas toutes réalisées; mais il eut le courage de faire publiquement devant les élèves du séminaire de Saint-Sulpice l'humble aveu de ce qu'il appelait l'aberration et la faiblesse de son esprit.

Bientôt il reprit le cours de ses retraites pastorales, et sa parole produisit partout des fruits de salut. Il avait un vif désir d'aller visiter sur la terre d'exil son ami d'enfance M. Frayssinous, qui consacrait les derniers jours de son honorable carrière à élever le duc de Bordeaux dans des sentiments d'honneur, de religion et de piété. Il s'adressa au ministre pour le prévenir de son voyage; mais celui-ci, tout en rendant hommage à ses intentions, lui laissa entrevoir que la malveillance ne manquerait pas d'attribuer un but politique à sa démarche; il y renonça.

M. Boyer employa les loisirs que lui laissaient ses missions ecclésiastiques à composer différents ouvrages pour la défense des saines doctrines philosophiques et religieuses. Il fit paraître en 1834 la première partie de *l'Examen de la doctrine de M. Lamennais, considérée sous le triple rapport de la philosophie, de la théologie et de la politique*. C'était le moment où M. de Lamennais, docile à de nouvelles monitions venues de Rome, aux représentations de ses amis, aux remontrances paternelles de M. l'archevêque de Paris, adhérait purement et simplement à l'encyclique du Saint-Siége, et mettait le comble au mérite de cet acte de soumission à l'Eglise par une lettre d'excuses envers M. l'évêque de Rennes. De toutes parts, on priait M. Boyer de supprimer son livre, et de faire céder un calcul d'argent, ou un amour-propre d'auteur, au bien de la paix et de la charité. M. de Quélen, entre autres, lui fit à ce sujet les instances les plus pressantes. Mais M. Boyer était convaincu que si son livre avait dans son principe un but utile, son objet demeurait tout entier, et que même son utilité s'était accrue, au lieu de disparaître, dans les circonstances présentes. Il alléguait, pour justifier la publication de son livre, que M. de Lamennais et ses partisans adhéraient à l'encyclique, c'est-à-dire qu'ils abjuraient leur politique scandaleuse, mais qu'ils n'en tenaient pas moins fortement à leur philosophie sceptique et à leur théologie erronée, et que le volume qu'il offrait au public n'avait trait qu'à la philosophie nouvelle. Il la combattit donc avec une grande force de logique, comme suspecte par sa nouveauté, sophistique dans ses arguments et dans son langage, fausse, incohérente et sceptique dans ses principes, inutile pour la fin à laquelle on la destinait, impraticable, funeste dans ses conséquences, condamnée par la raison générale, et réprouvée par l'autorité des plus grands docteurs de l'Eglise. Il remarquait les nombreuses variations et contradictions des défenseurs des nouveaux systèmes, sur les choses même sur lesquelles ils auraient dû plus s'entendre, sur la raison générale, sur la raison individuelle, sur le sens commun, sur la certitude. Il leur reprochait de changer l'acception de ces mots, et de mettre la confusion et l'obscurité à la place de la netteté et de la précision du langage.

La nouvelle méthode, suivant M. Boyer, était bien loin de réaliser les grands avantages qu'on s'en était promis. Elle devait relever l'autorité, et elle la dégradait et l'avilissait; au lieu de confondre le scepticisme, elle en assurait le triomphe; elle ne fortifiait pas les preuves du christianisme, mais elle le laissait sans défense contre les traits des hérétiques et des athées. L'auteur revenait encore sur les fâcheuses conséquences du nouveau système, et les déduisant plus en détail, il lui reprochait d'imputer au genre humain de n'avoir pas le sens commun, de favoriser l'ignorance, d'obscurcir la catholicité de l'Eglise, d'accuser le christianisme d'erreur et de superstition, de justifier les Juifs et les païens de leur incrédulité à l'égard du christianisme naissant, de chercher à répandre dans les esprits la discorde et le mépris de l'autorité, et enfin, dans une conclusion rapide et très-bien faite, résumant tous ses arguments, il leur prêtait une nouvelle force. On trouve dans ce volume, en dehors de l'ouvrage principal, quelques accessoires qui se rattachent au sujet, des remarques historiques sur Huet, évêque d'Avranches, une dissertation sur la vision; une autre sur Descartes et sa philosophie. Dans celle-ci l'auteur venge un grand homme de reproches injustes et passionnés: ce morceau est un des meilleurs du livre, et on ne conçoit pas l'espèce d'acharnement avec lequel les défenseurs du nouveau système ont cherché à flétrir ou tourner en ridicule un philosophe profond et religieux, qui a toujours joui d'une grande estime dans le monde chrétien comme dans le monde savant, et auquel, dans ces derniers temps, le cardinal Gerdil, l'évêque d'Hermopolis et M. Emery ont donné de justes louanges. Celui-ci l'a appelé le *créateur de la philosophie*, *et le père de cette lumière*, à la clarté de laquelle doivent toujours marcher les hommes qui suivent la carrière philosophique.

Cet ouvrage de M. Boyer, dont il faudrait peut-être retrancher une triple et trop longue préface, est remarquable par une discussion vigoureuse et serrée sur un système qui n'avait été réfuté jusqu'à lui que partiellement. Il avait le mérite d'être clair, et de mettre à la portée de tous les esprits des questions que d'autres avaient embrouillées à dessein, et nous pouvons assurer qu'il a dessillé les yeux de quelques personnes qui avaient été séduites par des théories brillantes, et entraînées par la magie d'un style pompeux et plein d'éclat.

Parmi les travers auxquels donnèrent naissance dans ces derniers temps l'esprit d'indépendance, la licence des opinions et l'a-

mour des nouveautés, il en était un qu'on avait porté au dernier excès ; c'était le mépris de la théologie scolastique. On tournait en ridicule l'enseignement des séminaires, et on prétendait substituer à une méthode consacrée par tant de grands exemples, des théories vagues, improvisées, de beaux discours, des spéculations philosophiques, et des plans élégamment tracés. Ce système fut exposé et soutenu dans différents écrits, dans des journaux, dans des cours, dans des entretiens particuliers. De là chez quelques jeunes gens le dégoût de l'enseignement grave et méthodique des séminaires ; de là des leçons écoutées avec prévention, et des études faites avec peu d'intérêt et de fruit. M. Boyer gémissait de ce triste résultat avec l'évêque d'Hermopolis, qui lui écrivit le 5 juin 1835 : « J'avais bien quelque pressentiment de l'état du clergé, mais ce que vous m'en dites fixe mon opinion. Il est vrai que nous sommes arrivés à cet âge qu'on accuse de vanter le temps passé et de plaindre le présent. Ce faible de la vieillesse est réel, et il faut s'en défier ; mais ici ce sont des causes réelles qui ont dû inévitablement amener un nouvel esprit, et qui ne sont que trop remarquables. » Au reste, M. Boyer ne se borna point à des plaintes stériles : au mal il voulut opposer le remède, et il s'éleva, en 1835, contre les adversaires de la scolastique avec toute l'autorité de son expérience, de ses lumières et de sa logique. Son écrit, plein de force et de raison, portait pour titre : *Défense de la méthode d'enseignement suivie dans les écoles catholiques*, ou *Dissertation sur la théologie scolastique*. L'auteur définit la théologie scolastique ; il raconte son origine et ses progrès : il expose ses avantages, il les développe d'une manière très-lumineuse.

Ecoutons-le lui-même :

« Je ne connais point d'armes plus puissantes, de batteries en quelque sorte plus redoutables à l'erreur, que la scolastique réduite aux termes de la bonne logique, telle que nous la défendons ici. Les armes de l'erreur sont la fausse éloquence et la fausse logique. Donnez-moi un bon dialecticien, habile à se servir des procédés de la logique, et il aura bientôt désarmé son adversaire, et démonté, pour ainsi dire, toutes ses pièces. Mettons la chose en scène ; elle nous apparaîtra d'une manière plus vive et plus sensible. Je me figure ici en présence un sévère dialecticien, et un sophiste éloquent et habile. Le sophiste a la parole : il débite un plaidoyer où se déploie tout ce que l'éloquence peut fournir de ressources pour pallier le vice d'une mauvaise cause ; digressions agréables, tours adroits, figures vives et animées, élocution brillante et ornée, mélange de la vérité et de l'erreur fondues avec tant d'artifice, qu'elles semblent n'avoir plus qu'un même corps et une même couleur. Son adversaire reprend froidement sa harangue ; en résume tout le fond et la substance en quelques syllogismes, nie les majeures et les mineures, prouve ses dénégations en termes concis, serrés, pleins de sens et de lumière ; ne laisse aucune place aux digressions, en posant nettement la question ; démêle les équivoques par des distinctions claires et précises. L'ami de la vérité, témoin de cette discussion, écoute ce dernier avec tout le plaisir qu'éprouve un voyageur, quand un guide, au sein de la nuit, vient, le flambeau à la main, éclairer sa route et lui montrer le terme où il va. Le sophiste essaie-t-il de couvrir, de masquer l'erreur sous les formes de la fausse dialectique? fausses notions, fausses définitions, principes louches et équivoques, divisions, sous-divisions, où il cache l'erreur et l'enveloppe comme dans des recoins et des replis? le scolastique exercé reprend, oppose syllogismes à syllogismes, définitions à définitions, suit l'adversaire dans tous les défilés où il se sauve. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que, depuis la prétendue réforme de Luther et de Calvin, toutes les innombrables sectes qui en sont sorties, au milieu de tous les dissentiments ou divisions qui les ont, dit énergiquement Bossuet après saint Augustin, partagées et rompues en tant de morceaux, se sont réunies dans ce point unique et comme fixe, le mépris de la théologie scolastique : même aversion pour cette méthode de la part de tous les novateurs en philosophie, en politique, en littérature. Ne serait-ce pas que les corrupteurs du vrai sont ici unis par un même lien, la haine de leur ennemi commun, la vérité. »

Quelques témoignages d'anciens auteurs fortifient cette dissertation, qui fut un véritable service rendu à l'éducation ecclésiastique, et une réclamation énergique contre l'esprit de nouveauté. C'est, avec l'*Antidote*, le plus fini des écrits apologétiques de M. Boyer, au jugement de M. de Feletz, qu'il avait consulté sur son ouvrage.

L'événement s'était chargé de prouver que M. Boyer avait bien jugé M. de Lamennais ; il ne voulut donc plus continuer une lutte corps à corps avec cet auteur, et embrassant un cercle plus étendu, il entreprit de défendre tous les principes conservateurs de l'ordre social. Son ouvrage intitulé : *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne*, in-8° fut publié en 1835. L'auteur y traite de l'origine du pouvoir souverain, de sa nature et de ses différentes espèces, de ses caractères, enfin des devoirs respectifs des souverains et des peuples. Dans deux dissertations accessoires, il porta un jugement sur M. de Lamennais, considéré comme écrivain, et protesta au nom de la raison et du goût, contre l'invasion du romantisme.

Le second volume de la *Défense* parut deux années après, en 1837. Les questions de la souveraineté du peuple, du droit d'insurrection, de la liberté, de l'égalité, de la séparation du spirituel et du temporel, étaient approfondies dans cinq dissertations, suivies de deux fragments, l'un sur le progrès *hu-*

manitaire, et l'autre sur le mouvement religieux.

Avant d'entrer en discussion, l'auteur trace un précis historique de la souveraineté du peuple, qu'il divise en trois parties : La première commence au schisme d'Occident, se continue pendant toutes les guerres religieuses d'Ecosse et la révolution d'Angleterre, et finit à la mort de l'infortuné Charles Ier.

La seconde part du protectorat de Cromwel, se continue pendant toute la révolution des Etats-Unis, et se termine à l'ouverture de l'assemblée constituante de France, première époque de la révolution française.

La troisième embrasse la constituante, la convention, se continue pendant les règnes du directoire, de l'empire, et finit à la restauration, sous Louis XVIII. L'auteur dans cette partie de son ouvrage, non-seulement expose l'histoire et la doctrine de la souveraineté du peuple, mais il raconte avec assez d'étendue les faits qui s'y rattachent. Ainsi, il entre dans de grands détails sur les infortunes de Marie Stuart, persécutée et immolée en haine surtout de son attachement à la religion catholique. Après le tableau des forfaits, des malheurs enfantés par la souveraineté du peuple, M. Boyer signale les vengeances de Dieu sur les auteurs, propagateurs et fauteurs de cette funeste théorie. Vengeance de Dieu sur la constituante, sur la législative, sur la convention, sur la Montagne, sur Danton, sur Robespierre, sur Louis XVI. La critique s'étonna de trouver le nom du pieux, du vertueux Louis XVI à côté du nom de ces hommes affreux qui avaient abjuré tout sentiment de religion et d'humanité. Tout en accordant que ce roi, d'une âme si pure, d'un amour si vrai pour son peuple, avait commis des fautes et de très-grandes fautes, elle demandait si l'on pouvait savoir jusqu'à quel point ces fautes lui avaient été imputables au tribunal du souverain Juge, et s'il n'y avait pas quelque sévérité à dire qu'il était dû aux œuvres de Louis, pesées dans les balances de la justice divine, une grande vengeance? Plusieurs taxèrent aussi de rigueur le jugement que l'auteur avait porté du clergé à l'époque de nos bouleversements. Puisqu'il voulait montrer les vengeances de Dieu sur les auteurs et les fauteurs de la doctrine de la souveraineté du peuple, il semblait à ces personnes que le clergé, qui avait subi les rigueurs de la révolution, n'était point fauteur de cette pernicieuse doctrine.

Lorsque l'ouvrage de M. Boyer parvint à M. d'Hermopolis, il écrivit le 24 décembre 1837 à l'auteur :

« Je me hâte de vous dire, mon très-cher, que dans une caisse arrivée de Paris s'est heureusement trouvé le livre que j'attendais. J'ai lu d'abord la table des matières, pour tâcher d'en saisir l'ensemble. Bien rempli, comme je n'en doute pas, il présentera à la réflexion beaucoup de choses fort instructives, avec les développements convenables, et l'on y trouvera peut-être le *nova* et le *nove* tout à la fois. J'ai ensuite lu le précis que vous en donnez vous-même. J'ai encore parcouru çà et là quelques endroits sur le schisme d'Occident, sur Louis XVI, son règne, sa conduite dans ses dernières années et sa canonisation, sur Charles Ier, vos jugements sur les deux. Je pourrais sur ces divers points faire quelques observations. »

Un examen moins rapide permit à M. Frayssinous de formuler ainsi son appréciation dans une lettre du 9 janvier 1838 :

« J'ai déjà lu au delà de deux cent cinquante pages de votre livre. Je l'ai trouvé marqué au coin d'un homme de talent, d'esprit élevé, fécond, vigoureux, qui pénètre les choses, en voit le fond, et sait l'exposer au grand jour. Des incorrections qu'il faut faire disparaître; parfois un peu de surabondance; jamais de stérilité, signe d'un esprit supérieur. Je ne m'accorde pas avec vous sur tous les points dans les jugements que vous avez portés, en particulier sur Charles Ier et Louis XVI. »

Pour le fait de son jugement sur le clergé, M. Boyer ne faisait que reproduire les principes de la doctrine de Massillon : « Le sacerdoce, dit cet éloquent orateur, est la cause de tous les bouleversements, de toutes les calamités qui affligent les peuples. » Et certes qu'on se figure des pasteurs vigilants dans toutes les paroisses, elles seront impénétrables, inaccessibles aux ravages de l'impiété, autant que l'est un troupeau à la fureur des loups, quand il est gardé par un berger fidèle. M. Boyer avait vu l'ancienne France, il avait vécu avec cet ancien clergé; entre lui et ceux qui le critiquaient, la partie n'était pas égale sous ce rapport. On pouvait donc lui permettre de sonder d'une main habile et prudente les plaies du sanctuaire, et on devait être sans crainte sur les efforts de son zèle. L'Eglise de France n'avait que des éloges à donner à un prêtre éclairé, à un défenseur si sage, qui, en indiquant le mal, prescrivait si bien le remède.

Tous les esprits judicieux applaudiront également à ses réflexions sur le progrès *humanitaire* et sur le mouvement religieux. L'auteur fait observer à quelques écrivains du jeune clergé combien cette doctrine du progrès, dont ils affectent quelquefois le profane langage, est en opposition avec les principes de la foi catholique. C'est avec peine qu'on entend quelquefois retentir dans la chaire chrétienne ces mots de progrès, de raison, de siècle qui *progresse;* expression malsonnante, qui ne paraît pas plus heureuse que la pensée qu'elle présente à l'esprit.

Pour le mouvement religieux, on peut dire jusqu'à un certain point qu'il existe dans la haute classe. Quant à la classe moyenne, cette classe aujourd'hui si prônée, si puissante, vouloir y trouver un mouvement réel vers le christianisme, c'est chercher l'air dans le vide. Pour la dernière classe, celle des prolétaires et des ouvriers, il est faux qu'elle soit aucunement dans la voie du mouvement religieux. Rien n'égale

la dépravation et l'abrutissement déplorable où est plongée cette portion malheureuse de la société, spécialement dans nos grandes villes. La jeunesse ne fournit pas non plus un argument bien clair en faveur du mouvement. L'enseignement qu'elle reçoit forme parmi elle beaucoup plus de sceptiques et d'indifférents que de vrais chrétiens.

Telles sont les hautes questions traitées avec une expression vive, animée, et quelquefois pittoresque, dans cet ouvrage où brillent des beautés d'un ordre supérieur.

M. Boyer se consola des réclamations qu'excitèrent deux ou trois assertions de son ouvrage, par les honorables suffrages qui lui arrivèrent de toutes parts, et qui lui causèrent une satisfaction aussi innocente que légitime, dont il s'accusa naïvement dans sa correspondance avec son ami. L'évêque d'Hermopolis lui fit, le 26 mars 1837, cette réponse touchante, dictée par un sentiment profond d'humilité:

« Vous me parlez de la gloriole d'auteur. et vous vous reprochez d'en avoir un peu. Bagatelle que cela! Mais je connais quelqu'un qui serait bien heureux de ne pas en avoir eu d'avantage au sujet d'un ministère public qui le faisait remarquer comme un homme à part dans son genre? Je lui souhaiterais une conscience aussi nette que la vôtre, au lieu de n'être qu'un bourbier traversé en tous sens par des reptiles sans nombre: *Illic reptilia quorum non est numerus.* (*Psal.* CIII, 25.) »

En 1839, M. Boyer descendit de nouveau dans l'arène, en donnant la *Défense de l'Eglise de France contre les attaques de la Dissertation sur le prêt à intérêt*, par l'abbé Pagès de Lyon, *ouvrage où l'on explique les dernières décisions de la Pénitencerie relatives à l'usure.* L'abbé Pagès avait poussé le zèle contre le prêt à intérêt jusqu'à se permettre des sorties très-vives et très-déplacées contre le clergé, contre l'épiscopat, et contre les congrégations romaines. M. Boyer vengea l'Eglise et le clergé de ces attaques téméraires. M. Pagès avait prétendu que les études des séminaires étaient légères et superficielles, et qu'il n'en sortait que des sujets incapables d'occuper un poste important. M. Boyer prouva que les études des séminaires sont plus fortes et mieux nourries qu'avant la révolution, et qu'elles sont plus propres à former de bons directeurs des âmes. Autrefois, en licence, on s'occupait beaucoup du dogme, et point de la morale; aujourd'hui, l'enseignement de la morale forme la principale occupation des cours théologiques; or, l'enseignement de la morale est précisément ce qui est le plus propre à former de bons directeurs des âmes. M. Boyer, qui appartenait à l'ancienne école, était plus en état que personne de signaler le fort et le faible de l'enseignement à l'une et l'autre époque. Dans le même ouvrage, M. Boyer repousse les accusations présomptueuses et téméraires du docteur Lyonnais contre l'épiscopat français, et il affirme qu'on ne citerait pas dans notre histoire ecclésiastique une seule époque où notre Eglise ait offert une plus grande réunion d'évêques vraiment dignes de leur mission: la postérité se chargera de ratifier ce bel éloge. Le chapitre le plus important de ce livre est peut-être celui où l'auteur examine quel est le véritable sens des décisions des congrégations romaines, en réponse aux consultations sur le prêt, et quelle autorité ont ces décisions. Il discute les objections de quelques théologiens, tout en s'abstenant de les nommer. Pour M. Pagès, il se contente de rapporter les violentes paroles de ce professeur, qui appelle les décisions des congrégations *le scandale de l'Eglise romaine et la consécration de la doctrine calvinienne.* En vérité, il n'y a rien à répondre à un auteur qui s'oublie à ce point

A sa réfutation, M. l'abbé Boyer ajouta deux ou trois notes. Dans la première, il énonce sur le prêt une opinion mitoyenne, et il ne paraît pas éloigné de croire que l'autorisation du prince peut former un titre légal.

L'ouvrage est terminé par une Notice sur l'ancienne Sorbonne. Cette Notice, où l'auteur rappelle les usages de cette école célèbre, est d'autant plus curieuse, que ces traditions se perdent insensiblement, et qu'il ne reste aujourd'hui qu'un bien petit nombre des anciens docteurs de la faculté de théologie de Paris.

L'auteur développa les questions qu'il avait déjà traitées, et qui avaient rapport au prêt à intérêt, dans une *Lettre à un théologien de province, qui lui avait demandé des éclaircissements sur le chapitre V de cette Défense.* Il concluait en disant que le temps était venu où un confesseur prudent et sage devait présumer la bonne foi au tribunal de la pénitence, ne pas interroger sur le prêt au taux de cinq pour cent, supposer dans son pénitent quelqu'un de ces titres intrinsèques, lesquels sont aujourd'hui si nombreux et si communs, qu'ils introduisent dans la pratique une sorte de présomption de droit.

L'année suivante, il publia un ouvrage plus important encore, intitulé: *Défense de l'Eglise catholique contre l'hérésie constitutionnelle qui soumet la religion au magistrat, renouvelée dans ces derniers temps.* La domination que l'Eglise a exercée au moyen âge, sur les droits temporels des princes a excité souvent les réclamations violentes de quelques publicistes modernes, imbus des maximes parlementaires, et qui n'ont pas craint de se faire l'écho des philosophes du XVIII[e] siècle, toujours disposés à blâmer toute autorité religieuse, et même à lui reprocher des torts imaginaires. Mais si, au lieu d'étudier dans ces sources suspectes, ils avaient tenu compte des idées qui prévalaient alors dans la société, et qui formaient la jurisprudence générale des nations, avec un peu d'impartialité, de bon sens et de logique, ils eussent reconnu bien vite que ce droit de l'Eglise, proclamé alors par l'opinion générale, écrit dans les cons-

titutions de plusieurs Etats catholiques, reconnu par les souverains eux-mêmes, fut plus d'une fois fécond en résultats bienfaisants, et qu'au moyen âge, il sauva l'Europe des excès de la licence et de la barbarie. Aujourd'hui la religion, selon le vœu de nos légistes, est renfermée dans le sanctuaire. Ne peut-elle pas demander qu'à son tour le prince ne franchisse jamais ces barrières sacrées, et qu'en sa qualité d'*évêque du dehors*, il se contente de faire la garde autour du temple? C'est contre cette erreur, qui tendrait à soumettre le pouvoir de l'Eglise au magistrat, que M. Boyer s'éleva avec autant de force que de chaleur dans sa *Défense de l'Eglise catholique*. C'est pour épargner à l'Eglise ce dernier malheur, que cet intrépide défenseur de la vérité fit entendre une voix déjà connue, et toujours consacrée à la défense de la cause sainte. Son ouvrage se divise en deux parties distinctes. Dans la première, l'auteur trace à grands traits l'histoire de l'hérésie, qu'il appelle *constitutionnelle*, parce qu'elle a servi de base et de principe rationnel à la Constitution civile du clergé, fabriquée en 1790 par Camus et Treilhard. Cette histoire, écrite de verve, est déjà, dans son énergique brièveté, une excellente réfutation. Elle commence à Luther, qui, tout en fondant une religion purement démocratique, dut faire un pénible sacrifice à son orgueil, et se vit conduit par le double instinct de la propagation et de la conservation de sa secte, à la placer sous la protection du glaive du magistrat civil, pour la sauver d'une ruine prochaine et d'une inévitable dissolution. Les considérations auxquelles l'auteur se livre dans cette partie de son ouvrage sont traitées avec une grande supériorité de raison, et présentées sous une forme piquante et originale. Elles auront, si nous ne nous trompons, pour la plupart des lecteurs, le mérite de la nouveauté.

La philosophie, héritière directe de la réforme, proclama, en 1790, que la souveraineté de l'Eglise en matière spirituelle était une chimère, que la religion n'était elle-même qu'une institution civile, subordonnée comme toutes les autres au pouvoir politique. De là la Constitution civile du clergé et les lois appelées *organiques*, qui, dit avec raison M. Boyer, sous le spécieux prétexte de compléter, d'organiser le concordat, le corrompent, le dénaturent, et qu'un pape déclare infectées de tout le venin de l'hérésie constitutionnelle.

Mais c'est surtout en Angleterre qu'il faut étudier l'histoire de cette hérésie. Luther n'a accepté la domination du pouvoir civil sur la religion que comme un moindre mal. Henri VIII a fait de cette innovation l'objet unique de la grande révolution religieuse, dont il s'est déclaré le fondateur dans la Grande-Bretagne, où cette erreur, après avoir revêtu différentes formes, s'est confondue en quelque sorte avec la constitution de l'Etat. Tout ce chapitre est rempli d'aperçus aussi justes qu'ingénieux; il est riche en raisonnements forts et concluants, en pensées solides et profondes.

Mais ce ne sont là que les préliminaires de la grande erreur que M. Boyer combat dans sa *Défense de l'Eglise catholique*. Son but spécial est de flétrir la persécution suscitée par l'empereur Nicolas aux catholiques de ses Etats, et d'attaquer la suprématie spirituelle du pouvoir civil, sous la main du roi de Prusse, qui, dans ces derniers temps, en a fait un usage si effrayant, et si redoutable aux yeux de tous les amis de la religion catholique. Il est difficile de peindre sous un jour plus vif et plus sensible les effets de cette politique tortueuse et abjecte, qui, au mépris des engagements les plus solennels, de la foi jurée, des traités conclus, s'obstine à tourmenter les consciences de plusieurs sujets paisibles, et à les faire courber sous un joug de fer que leur foi repousse.

Exposer l'histoire de l'hérésie constitutionnelle, nous en avons fait la remarque, c'était déjà la refuter; mais il fallait ôter tout prétexte à l'erreur, et les préventions contre les droits de l'Eglise sont tellement enracinées, l'ignorance de nos légistes est si profonde, qu'on ne devait pas craindre de donner à la thèse tous les développements dont elle est susceptible, ni de l'environner de toutes les lumières de l'évidence. Les preuves de M. Boyer sont de cinq espèces différentes, selon la diversité des lieux ou des sources théologiques d'où il les tire : l'Ecriture sainte, la raison et les raisonnements sur les principes de la théologie, la saine politique, la tradition de l'Eglise, la révolution, et plusieurs faits authentiques auxquels elle a donné lieu depuis 1790. Cette manière de procéder, dit l'auteur, est destinée d'une manière spéciale à ces hommes graves et sérieux qui sont pour l'Eglise ce reste béni du troupeau, cette précieuse semence dont parlent si souvent les prophètes, et qu'elle doit toujours nourrir des solides aliments de la parole divine. Nous ajouterons qu'elle convient aussi parfaitement à tous ceux qui remuent de nos jours avec une merveilleuse assurance les questions les plus fondamentales du christianisme, sans en avoir la plus légère idée, et qui ne ressemblent pas mal à Mirabeau, proclamant de sa voix tonnante à la tribune de l'assemblée nationale, que chaque évêque tenait sa juridiction de son ordination; que l'essence d'un caractère divin était de n'être circonscrit par aucunes limites, par conséquent d'être universel; et que cette proposition était la *citation textuelle du premier des quatre fameux articles du clergé de France en* 1682.

Tout lecteur impartial et de bonne foi doit méditer avec soin les chapitres où l'auteur traite de la constitution de l'Eglise, des conciles, des évêques, et surtout le paragraphe où il prouve jusqu'à la dernière évidence que l'Eglise n'a pas perdu son pouvoir souverain par la conversion des Césars au christianisme. Dans un petit nombre de pages écrites d'un style mâle et vigoureux, il soulève une foule de questions impor-

tantes dont il indique en même temps la solution avec une grande clarté. Les défenseurs exagérés du pouvoir des princes auront beau s'entourer d'une érudition fastueuse, étaler avec complaisance les maux dont la religion a été le prétexte, et qu'elle prévient par ses divers enseignements mieux que ne pourraient le faire leurs fastidieuses homélies; toutes leurs plaintes, leurs arguments, toutes leurs récriminations viendront toujours échouer contre cette proposition si simple, mais d'une force irrésistible : Les Césars, en entrant dans l'Eglise, après en avoir été si longtemps les ennemis et les persécuteurs, l'ont laissée telle qu'elle était sortie des mains de son auteur. Avec un empereur chrétien, dans la rigueur du droit, elle n'a acquis autre chose qu'un chrétien de plus. Or, avant la conversion des Césars, l'Eglise jouissait librement de la plénitude de son autorité; donc elle doit encore jouir de la même autorité.

On sera peut être étonné de voir M. Boyer invoquer en faveur de l'indépendance de l'Eglise la révolution' et les faits qui lui sont postérieurs jusqu'à l'année 1830. Nous connaissons tous cette histoire; elle touche à nos jours, et plus d'un d'entre nous l'a accusée d'avoir été plutôt une époque d'oppression et de tyrannie. C'est cependant dans ces jours mauvais, que l'Eglise a solennellement proclamé, par les définitions les plus précises et les plus rigoureuses, la véritable doctrine; alors elle a déployé devant un superbe conquérant la plénitude de la puissance la plus absolue; et un orateur célèbre, cher à tous les amis de la religion, a exposé, en 1826, devant les représentants du peuple, aux applaudissemements d'une opposition ardente, les vrais principes catholiques que les peuples n'oublient jamais que pour leur malheur.

On voit, par ce que nous venons de dire, que la *Défense de l'Eglise catholique* est un monument remarquable du zèle et du talent de M. Boyer, et qu'elle est propre à dissiper bien des préjugés, à consoler et à fortifier les amis éclairés de la religion. Le but du livre est clairement indiqué, les grandes divisions sagement distribuées, les preuves principales exposées dans un ordre judicieux et logique; mais, après cela, l'auteur eût pu se dispenser de diviser chaque section en paragraphes, en chapitres, en questions. Toutes ces subdivisions font perdre de vue la pensée première, autour de laquelle doivent se grouper toutes les idées accessoires. La lumière ainsi dispersée sur une vaste surface en devient moins éclatante; et nous ne voyons pas que Bossuet, Mallebranche, Fénelon, les bons écrivains de Port-Royal, dans leur savante polémique contre les protestants, aient suivi cette méthode. C'est un défaut dont les meilleurs écrits apologétiques de M. Boyer ne sont pas exempts.

A peine venait-il de publier sa *Défense de l'Eglise catholique*, qu'il crut devoir réfuter un écrit de MM. Allignol, intitulé : *De l'Etat actuel du Clergé en France, et en particulier des curés ruraux appelés desservants.* « Aussitôt, disait-il, que l'erreur en matière de foi, déposant le ton timide et réservé qu'elle affecte souvent, s'annoncera avec un orgueil sectaire, et que l'esprit d'insubordination lèvera l'étendard de la révolte, j'élèverai la voix; et il ne sera pas dit que ce cri de la foi, qui signale toujours l'erreur dans l'Eglise, ait manqué dans notre France...... Il est bon qu'on sache que, nonobstant l'anarchie qui nous travaille, il existe encore parmi nous un reste de police pour réprimer de pareils attentats. »

M. Boyer déclarait donc les frères Allignol atteints et convaincus d'un grand nombre d'erreurs de droit et de fait. Il marquait les erreurs de droit en détail : erreurs sur le pouvoir des évêques, erreurs sur le pouvoir des curés; et il se faisait fort de montrer que le système des deux frères menait au presbytéranisme, qu'ils provoquaient des appels séditieux, et qu'ils tendaient à bouleverser le bon ordre dans les diocèses.

M. Boyer croit qu'aux termes de la prudence, de la loi éternelle de l'ordre, de la raison, l'évêque se doit à lui-même, aussi bien que le souverain temporel, de ne conclure, de n'arrêter en matière d'administration et encore plus de législation, rien de grave ou d'important, sans au préalable avoir consulté les membres de son conseil, sans avoir délibéré avec eux, pesé dans la balance du sanctuaire les avantages et les inconvénients de la loi. Mais cette conduite est pour l'évêque une bienséance plutôt qu'un devoir, un conseil de prudence, et non un vice radical qui la saisit dans son principe et la frappe de nullité; et en un mot, pour parler le langage de la théologie, un acte illicite, mais non invalide. M. Boyer affirme avec raison que tout système selon lequel le consentement de l'ordre sacerdotal est partie intégrante de la loi, retient le fond du presbytéranisme, que c'est le radicalisme, la souveraineté du peuple, introduits dans le gouvernement de l'Eglise. Ce qu'il dit des dangers de la liberté de la presse sera approuvé de tous les esprits judicieux, surtout après les ruines encore fumantes de tous les établissements utiles à la religion et à la société qu'elle a renversés, démolis de fond en comble, et après cette terrible secousse, par laquelle elle a ébranlé la terre et mis à découvert les fondements de la société humaine.

La seconde partie du *Coup d'œil* porte sur les erreurs de fait de MM. Allignol. M. Boyer leur reproche d'errer sur l'origine de la loi de l'amovibilité des desservants, sur son antiquité, sur sa nature et son caractère, sur le sens qu'il convient de lui donner, sur ses inconvénients et ses mauvais effets, sur la cause des malheurs de l'Eglise de France, et sur le remède à y apporter.

Selon les frères Allignol, l'amovibilité des desservants est le fait, ou plutôt la tyrannie du pouvoir civil et de sa loi organique an-

nexée au concordat. M. Boyer croit, au contraire que, si cette amovibilité n'est pas, comme tout porte à le croire, un article secret du concordat, elle a été connue et formellement approuvée par le Saint-Siége et par nos évêques. Cette réponse est nette et péremptoire; peut-être aurait-elle exigé de plus amples développements. Nous ne pensons pas qu'il y ait un seul partisan de l'inamovibilité des desservants, qui persiste à l'invoquer, si on lui démontre que tout s'est passé d'accord avec le Saint-Siége.

C'est le dernier écrit sorti de la plume de M. Boyer, et il est plein de verve et de chaleur. Tout le monde approuvera les remèdes qu'il indique pour rendre à l'Eglise de France sa beauté première et son unique splendeur. « On ne vient pas, s'écrie-t-il éloquemment à la fin de son ouvrage, on ne vient pas à l'église pour entendre la parole divine. Mais si les infortunés habitants de ces terres désolées ont des oreilles qui n'entendent pas, ils ont des yeux qui voient; et il reste encore au bon pasteur un moyen de frapper leur vue par le beau spectacle des œuvres héroïques de la vertu pastorale : le mépris de la mort auprès des malades et des mourants; l'héroïsme de la charité qui répand toute sa substance dans le sein du pauvre, cette patience inaltérable qui souffre tout, qui supporte tout, et que les plus grands outrages ne lassent jamais; en un mot, cette vie exemplaire d'un saint pasteur que ses paroissiens ne peuvent voir sans s'écrier d'un commun accord : Voilà le père de nos orphelins, l'instituteur et le maître de nos enfants, le consolateur de tous les affligés, le refuge de tous les vieillards délaissés. Partout où la voix publique répètera toutes ces bénédictions, le peuple ne demandera pas de son pasteur s'il est amovible ou inamovible, mais il l'environnera d'amour et de respect, et sa seule vue sera aux yeux du monde une apologie plus frappante du christianisme que les plus doctes démonstrations de ses défenseurs. Et tout cela se vérifiera jusque sur ces terres maudites, où, comme sur les montagnes de Gelboé, la rosée du ciel ne peut descendre. N'ai-je donc pas raison de dire, de ce moyen de considération, qu'il est pour nous de tous les temps comme de tous les lieux, et qu'il n'est jamais au pouvoir des hommes de nous l'ôter :

Quelque temps après la publication de son ouvrage, M. Boyer prêcha, au mois de septembre 1840 la retraite de Viviers, à la suite de laquelle tout le clergé du diocèse donna à son évêque un témoignage de soumission et d'attachement, bien consolant pour le cœur de ce prélat vénérable, que la publication des frères *Allignol* avait profondément affligé.

Depuis longtemps, M. Boyer formait le projet de visiter Rome. En cela, il ne cédait pas à l'attrait d'une vaine curiosité : il voulait aller prier sur le tombeau des saints apôtres, se prosterner auprès du Père commun des fidèles, nourrir sa piété des souvenirs qu'excite la vue de la ville éternelle, faire un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, et s'y préparer, pendant une retraite de plusieurs jours, à une bonne mort. On trouve des traces de ce projet dans sa correspondance avec M. d'Hermopolis, qui lui écrivait, le 9 mai 1837 :

« Je suis bien heureux que vous vouliez vous souvenir de moi à Lorette. » Il retarda un voyage si sagement calculé, parce qu'autrement, disait-il, il lui aurait fallu sacrifier plusieurs retraites ecclésiastiques. Enfin, muni des lettres de son neveu, tout récemment élevé sur le siége de Paris, il s'embarqua à Marseille le lendemain de l'Ascension 1841.

Je t'écris, mon cher ami, écrivait-il à un de ses petits-neveux, le jour de l'Ascension, veille de mon départ. C'est dans un bateau à vapeur que je passerai une notable portion du temps que les apôtres ont passé dans la retraite du cénacle. Dieu, qui le veut ainsi, entendra ma voix au sein de la mer, où je ne cesserai de m'unir aux saints apôtres et à Marie, priant avec une ferveur qui a toujours été le modèle des pasteurs et des prêtres prêts à se lancer dans le saint ministère. Oui, mon cher ami, aux pieds des saints apôtres, je me rappellerai mes chers neveux, du moins j'en prends la résolution bien sincère, et l'amitié, je l'espère, servira de supplément à ma mémoire. Je fais un grand fond sur mon séjour à Lorette. Je vis dans l'espérance que la sainte Vierge me donnera quelque témoignage de sa tendresse maternelle, et qu'elle accueillera les vœux que je lui présenterai pour mes neveux selon la chair, et mes enfants selon l'esprit. Ma santé est au même degré de force qu'elle était à Paris; elle a gagné plutôt que perdu, si je ne me trompe. »

Arrivé à Rome, il fut obligé de coucher dehors la première nuit, personne ne voulant lui ouvrir, à cause de l'heure avancée. Il écrivit, le lendemain, qu'il augurait bien d'un voyage commencé par des contre-temps. Il obtint, pour le samedi après la Trinité, une audience du souverain Pontife. Voici comment il en rendait compte dans une lettre qu'il écrivait confidentiellement quatre jours après.

« Samedi 12, j'ai reçu mon audience de Sa Sainteté; elle a été on ne peut pas plus honorable et paternelle. Je tenais d'une main la lettre de mon neveu l'archevêque de Paris, et de l'autre mon *Hérésie constitutionnelle*, magnifiquement reliée. Le Pape a pris en main la lettre de l'archevêque, mais elle a éprouvé un revers; au bout de trois lignes Sa Sainteté a biaisé, s'est arrêtée, et n'a pu en continuer la lecture; mon introducteur, que j'ai prié de lire, a biaisé encore, et il a été arrêté que copie de la lettre en caractères lisibles serait tirée et remise à Sa Sainteté avec l'original, ce qui a déjà été exécuté. Après cela, le pape a pris mon livre; il en a lu jusqu'au milieu de la première page qui a paru l'intéresser beaucoup; puis il m'a conduit à son bureau, m'a montré dans son re-

gistre la note qu'il avait prise sur ma *Réfutation du système de Lamennais*. Sa Sainteté m'a dit avec un aimable reproche, que si l'auteur avait énoncé dans ce livre quelques propositions d'un gallicanisme qui lui avait déplu, il avait bien réparé ce tort par la publication de son *Ordre social* et de son *Hérésie constitutionnelle.* Ici j'ai prié le Saint-Père de faire examiner mon *Hérésie constitutionnelle*, et de s'en faire rendre compte : « Non pas, a-t-« il repris avec vivacité, je veux le lire moi-« même ; » et il a dit ce mot d'un ton si ferme, que je suis persuadé qu'il le fera comme il le dit. Ici je me suis jeté à ses pieds ; je lui ai demandé sa bénédiction : 1° pour l'archevêque mon neveu, dont je lui ai exposé le dévouement au Saint-Siége ; 2° pour la compagnie de Saint-Sulpice ; 3° pour l'évêque d'Hermopolis, malade et presque mourant, mot qui a provoqué dans le Saint-Père un mouvement vif d'intérêt et de compassion. Je me suis relevé, et Sa Sainteté a terminé l'audience par une grâce rare et extraordinaire, en me disant : « Je veux, avant votre « départ, que vous reveniez me voir une se-« conde fois. » Je suis dans l'attente de cette seconde visite...

« Je ne veux pas qu'un journal, pas même celui de l'Aveyron, parle de mon audience ; le Saint-Père s'est plaint vivement devant moi de l'infidélité des journaux à rendre compte de ses audiences...

« J'espère revenir de Rome mieux portant d'esprit et de corps, plus détaché des choses de ce monde, plus prêt à partir pour le grand voyage; et à y présenter mes comptes en un meilleur ordre. »

La semaine suivante, M. Boyer fut de nouveau reçu par le Saint-Père.

« J'ai lu, lui dit le pape, une partie de vos ouvrages, et j'ai été très-content, en particulier, du dernier que vous avez publié, de votre *Histoire de l'hérésie constitutionelle.* Je l'ai parcourue jusqu'au bout, et, pour vous le prouver, il n'y a qu'une phrase qui ne m'ait pas plu. Encore ai-je été satisfait des explications qui la suivent. »

M. Boyer développa ces explications d'une manière vive et animée, y ajoutant des protestations qui étaient certes bien sincères de la part d'un cœur aussi droit. Par suite de sa pétulance et de son caractère distrait, il accompagna l'une de ces protestations d'un mouvement énergique dans lequel il serra assez vivement le bras du pape. Alors le Saint-Père, s'adressant en italien à ceux qui l'environnaient, dit en souriant : *Quanto è vivo questo Francese!* M. Boyer, qui ne comprenait pas, continua, et le pape fut si charmé de sa simplicité et de sa franchise, qu'il lui indiqua une troisième audience.

Cependant, on avertit M. Boyer de la liberté qu'il avait prise à l'égard du souverain pontife. A l'audience suivante, il voulut s'excuser et retomba dans la même faute. Touché de la simplicité de ce vieillard vénérable, qui se désolait à ses pieds d'un manque d'égards involontaire, le pape le frappa légèrement sur la joue, en lui adressant l'éloge à la fois le plus bienveillant et le plus honorable. Le digne prêtre ne parlait jamais de cette scène sans émotion. Il la racontait avec cet accent et cette gesticulation originale qui laissait toujours un vif plaisir dans l'âme de ceux qui avaient le bonheur d'approcher ce vieillard respectable.

Traité partout avec une haute distinction, il avait frappé les membres du sacré collége par la simplicité de ses manières, et on le désignait à Rome sous le nom d'homme primitif ou antédiluvien. Il visita tout ce qui pouvait intéresser sa piété, passa plusieurs heures de suite dans la prison de saint Pierre, et quitta Rome, comblé de joie d'avoir vu cette terre arrosée du sang de tant de martyrs, d'avoir prié sur leurs cendres, et d'avoir baisé les pieds du vicaire de Jésus-Christ. Il se dirigea ensuite vers Lorette, où il célébrait tous les matins les saints mystères dans la *Santa Casa;* n'en sortant que deux fois le jour pour ses repas, et la nuit pour prendre quelque repos. Il fallait qu'un attrait bien puissant le retînt en ce lieu, car il y restait habituellement six heures consécutives en prières. Dix jours s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels il se prépara à une bonne mort.

Au retour, il ne s'arrêta qu'à Milan, afin de voir tout ce qui se rattachait à la mémoire de saint Charles Borromée, pour lequel il avait une dévotion particulière. Il rentra ensuite en France, prêcha une retraite ecclésiastique à Avignon, et rejoignit sa famille auprès de Rodez. Il voulait raconter à un frère chéri les merveilles de Rome, et les succès de son pieux pèlerinage; mais il dut s'agenouiller à son lit de mort et le préparer à ce redoutable passage. La foi et la résignation chrétienne parurent le soutenir dans ces circonstances déchirantes. Cependant, au moment où la tombe se ferma sur son frère, la nature reprit ses droits pour quelques instants; sa douleur éclata en sanglots, et fit couler les larmes de tous les yeux.

Après avoir donné quelques autres retraites, il revint à Paris, et bientôt il eut à pleurer son illustre et vieil ami, M. de Frayssinous.

Il s'occupait avec ardeur d'un grand ouvrage sur les beautés littéraires de la sainte Ecriture, et, afin d'en mieux faire ressortir l'éclat, il se mit à relire les meilleurs écrivains classiques anciens et modernes. Depuis plusieurs années, il portait toujours avec lui dans ses voyages quelques bons livres, dont la lecture l'absorbait profondément et semblait le rendre indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Une dame s'avisa un jour de le faire sortir de sa rêverie, et lui adressant la parole, elle lui dit : « Savez-vous, Monsieur l'abbé, que je suis incrédule, et qu'en fait de religion je ne crois à rien? — Madame croit pourtant à l'existence de Dieu, reprit M. Boyer. — Pour l'existence de Dieu, soit; toutefois s'il existe, il ne s'inquiète guère de ce qui se passe ici-bas. — Madame

croit-elle à l'immortalité de l'âme? – Oui, mais sans croire à l'enfer. — Madame admet-elle une révélation? — Oh non! la révélation et tout ce qu'on en dit n'est qu'un conte. — Madame a-t-elle examiné les preuves de la révélation? — Pas beaucoup, Monsieur l'abbé. — Avez-vous lu quelques ouvrages de Bergier, le cardinal de La Luzerne, Frayssinous? — Non. – Connaissez-vous les écrits de Bossuet et de Fénelon, les sermons de Bourdaloue et de Massillon? — Non. — Eh! Madame, reprit M. Boyer, si vous ne connaissez rien de tout cela, dites donc que vous êtes une sotte et une ignorante, et non une incrédule. »

On se tromperait fort si l'on croyait que M. Boyer, paraissant livré tout entier à ses distractions, n'observait rien; loin de là, il possédait à un degré remarquable le talent de connaître les hommes et de démêler leur caractère. Dès leur début, comme nous l'avons déjà dit, il avait signalé les tendances d'un écrivain fameux qui dépréciait les plus pures gloires de la France, et tous ceux qui ne se rangeaient pas sous ses étendards; et plus d'une fois il prédit que cet homme trop confiant en ses propres forces affligerait l'Eglise par une chute éclatante. L'événement a justifié les pressentiments de M. Boyer.

Ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans son intimité, se rappellent avec plaisir la variété, l'agrément de ses conversations, où il savait amener sans effort les discussions les plus intéressantes sur la religion, l'histoire, la philosophie et la littérature. Surtout la sublimité des prophètes l'enchantait, et jusque dans les épanchements de la conversation la plus familière, quand il parlait de la grandeur de leurs idées et de l'élévation de leur langage, il était beau de pensées et d'expressions. « Je dois faire un discours, disait-il avec une aimable naïveté, sur les beautés oratoires et poétiques des prophètes, et il sera bon. » Hélas! il ne pensait pas que la mort ne lui laisserait pas le temps d'exécuter ses nobles projets.

Le dimanche 10 avril 1842, où l'on célébrait l'anniversaire de la translation de saint Vincent de Paul, il alla dire la messe devant ses reliques, et il y retourna encore pour l'octave le dimanche 17, à cinq heures du matin. Là, le froid le saisit et détermina une maladie. Le lundi, en descendant de l'autel, M. Boyer eut une faiblesse et rejeta les saintes espèces, accident qui l'affligea beaucoup et lui fit verser des larmes. Le lendemain, un ordre du médecin l'empêcha de se lever pour dire la messe. Il voulut réciter l'office divin; mais le supérieur le lui défendit, et il se contenta de s'unir à ceux qui venaient le réciter au pied de son lit. Sa gaîté ne l'abandonna point. Soumis à une diète sévère : « Oui, dit-il, il faut prendre l'ennemi par la famine, nous lui ferons quitter la place. »

Le vendredi, la maladie prit un caractère alarmant, et on crut devoir lui administrer les derniers secours de la religion. Il se flattait d'une guérison prochaine; toutefois, quand on lui annonça que l'heure de quitter la terre était arrivée pour lui, et qu'il devait tourner ses pensées vers le ciel, il conserva la sérénité d'une conscience pure et calme. « C'est bon, répondit-il, je ne veux que ce que le bon Dieu veut : je lui offre ma vie. Seulement, il eût fallu m'avertir une demi-heure plus tôt, afin de me donner le temps de me préparer à recevoir Notre-Seigneur. »

En recevant l'extrême-onction et le saint viatique, il s'unit avec une touchante piété aux prières de l'Eglise, les mains jointes, et renouvela à Dieu le sacrifice de sa vie. On voulut lui parler des services qu'il avait rendus à la religion. « Cessez ces discours, dit-il, parlez-moi du bon Dieu, la terre ne m'est plus rien. » Lorsque les médecins revinrent le samedi : « Allons, dit-il en souriant, voilà le monde médical qui s'ébranle : la faculté va m'écraser sous le poids de ses ordonnances. » Comme on s'approchait pour lui palper la poitrine, il ajouta : « Depuis hier, c'est un sanctuaire, Dieu y habite; ne troublez pas la paix de mon cœur. » C'est l'orateur chrétien mourant. M. l'archevêque de Paris le chérissait tendrement; il vint le voir plusieurs fois, et comme il l'interrogeait sur son état : « Oh! répondit M. Boyer, je suis entouré de soins affectueux, et mes nuits sont bien différentes de celles que Jésus-Christ passa entre les mains de ses bourreaux. » En apercevant M. l'internonce apostolique, qui voulut aussi le visiter, il l'assura de son dévouement au Saint-Siége et à la personne du souverain pontife. Sa ferveur et sa piété semblèrent redoubler dans ces derniers moments. Il aimait qu'on lui fît souvent la lecture de quelques versets de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Sans cesse il baisait la croix et l'image de la sainte Vierge. Quelques instants même avant sa mort, il appliquait ses lèvres sur les pieds de Jésus crucifié; et bientôt après il expira, sans convulsion, sans agonie, le dimanche 24 avril 1842, à l'âge de soixante-quinze ans, six mois et cinq jours.

Après les obsèques, célébrées dans la chapelle du séminaire de Saint-Sulpice, en présence de M. l'archevêque de Paris, qui fit lui-même l'absoute, de M. l'archevêque de Chalcédoine, de M. l'internonce apostolique, et d'une grande partie du clergé, les restes de M. Boyer furent transportés à Issy, dans le cimetière particulier du séminaire, où ils reposent près de la tombe de M. Emery.

Avec M. Boyer disparut un des derniers représentants de l'ancien clergé de France, dont il avait vu les derniers beaux jours, l'apôtre éloquent qui avait retracé aux ministres du sanctuaire leurs prérogatives et leurs obligations, le sage directeur dont on invoquait les lumières et la vieille expérience, le saint prêtre qui n'avait vécu que pour le bien de la religion et l'édification de ses semblables.

M. Boyer est mort sans avoir pu diriger lui-même l'impression de ses *Discours pour les Retraites ecclésiastiques;* et nous le regrettons d'autant plus qu'il avait coutume de

soigner sa composition et de retoucher son style sur les épreuves qu'on lui soumettait. Cependant, tels qu'ils sont, ces *Discours* plairont à tous les amis de la saine éloquence; et ils nous sauront gré de les faire jouir d'une suite d'instructions fortes de doctrines, riches d'aperçus les plus vrais et les plus ingénieux, relevées par de beaux mouvements oratoires, qui devaient entraîner toutes les imaginations et ébranler tous les cœurs.

Avec quelle hauteur de pensées et quelle magnificence d'expressions il rappelle aux prêtres la sublimité de leur vocation et la sainteté des devoirs qu'elle impose! Avec quelle majesté de style il déroule l'admirable économie du sacerdoce chrétien! Comme il touche d'une main habile et délicate aux plaies du cœur humain! Quelle profonde sagesse dans les conseils qu'il donne pour guérir les maladies de l'âme! Quel art heureux de renfermer l'expression d'une vérité neuve et frappante, dans un tour concis, énergique et vif! Quelle franche et mâle harmonie! Nous accusera-t-on de céder à un enthousiasme irréfléchi, si nous affirmons que M. Boyer, dont les *Discours pour les Retraites ecclésiastiques* rappellent par leur titre les *Conférences* et les *Discours synodaux* de Massillon, soutient avec honneur ce redoutable voisinage? Il n'a pas sans doute la grâce exquise, la correction sévère, la régularité de langage de l'évêque de Clermont, qui, sous ce rapport, est demeuré sans rival. Il remplit avec moins de succès que lui ces intervalles de la composition où l'on exige un certain degré de précision, de finesse et d'élégance; mais il est plus fécond dans ses plans, plus serré dans ses déductions, plus rapide dans sa marche. Ses idées sont placées à une plus grande hauteur, et, oserons-nous le dire, sa doctrine est plus exacte, plus conforme aux principes d'une saine théologie. Jamais, au milieu des mouvements les plus impétueux, M. Boyer ne franchit les limites qui séparent le précepte du conseil, jamais il n'exagère les devoirs du sacerdoce. Ce qui forme surtout le caractère distinctif de son éloquence, c'est qu'elle est nourrie de la substance des livres saints, de cette première sève du christianisme, comme dit Bossuet. De là, ces élans sublimes, ces tournures originales, ces réflexions profondes, et je ne sais quelle heureuse négligence qui donne à ses discours un air d'improvisation et d'inspiration soudaine. Ainsi, fidèle aux nobles et impérissables traditions de la chaire chrétienne, suivant la marche et l'esprit du grand siècle, l'orateur sacré a opéré le bien pendant sa vie, il a produit les plus heureux fruits de grâce et de salut dans tous les rangs du clergé, et ceux qui n'ont pas eu le bonheur de l'entendre pourront se convaincre en le lisant, que sa parole pleine de vertu et de magnificence, n'est pas moins propre à ranimer l'esprit sacerdotal, qu'à inspirer le goût de la véritable éloquence.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

PIERRE-DENIS BOYER

DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE SAINT-SULPICE.

DISCOURS DE RETRAITE.

DISCOURS I.

OUVERTURE DE LA RETRAITE.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. (*II Cor.* VI, 2.)

Voilà maintenant le temps favorable ; voici maintenant les jours de salut.

Ces paroles que saint Paul adressait aux chrétiens de son temps, je vous les adresse, mes frères, mais avec une vive confiance qu'elles sont bien appropriées au besoin et à la situation présente de vos âmes. Oui, ces jours sont vraiment pour vous des jours de grâce et de salut où la grande affaire, la seule affaire que vous ayez à traiter en ce monde, va désormais être l'unique objet des pensées de votre esprit et des méditations de votre cœur; jours calmes et paisibles, où il vous sera donné d'entrer dans l'intérieur de votre âme, de sonder tous les replis de votre cœur, d'en voir peut-être pour la première fois la situation déplorable; jours salutaires, et vraiment profitables, où Dieu vous livrera tour à tour aux angoisses du remords, aux terreurs de la conscience, aux consolations de l'espérance; jours de grâce et de salut, où Dieu jettera tant de lumière dans votre esprit, tant de remords dans votre cœur, que, vaincus et terrassés comme Saul sur le chemin de Damas, comme lui vous ne pourrez vous empêcher de vous écrier : Eh! Seigneur, que voulez-vous que je fasse? et d'entrer dans la voie où sa grâce vous appelle. Oui, mes Frères, je vous le répète encore une fois, ces jours sont vraiment pour vous des jours de grâce et de salut; Dieu n'en a pas fait luire de semblables pour tant d'autres. Combien de chrétiens, de toute condition, vont tomber tête baissée dans le gouffre de l'enfer, qui se convertiraient avec les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence, si Dieu les favorisait de cette grâce privilégiée, réservée à ses élus, la grâce d'une bonne retraite.

Les avantages de la retraite que vont vous apporter ces jours si saints et si favorables, c'est tout le sujet de cet entretien, et en voici la division et le partage :

Excellence de la retraite, sujet de la première partie; saintes dispositions où il faut entrer, saintes occupations auxquelles il faut se livrer pour mettre à profit la grâce de la retraite, sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

La grâce de la retraite est une grâce spéciale, privilégiée, une grâce éminemment propre à émouvoir et à convertir une âme, une grâce enfin terrible et redoutable pour celui qui en abuse.

Grâce de la retraite, grâce spéciale et privilégiée. Et dans le vrai, mes frères, que de grâces réunies rassemblées dans cette unique grâce de la retraite! grâce du recueillement et de la séparation du monde, grâce de la prédication de la divine parole, grâce d'une participation plus abondante au mystère de la réconciliation des âmes avec Dieu, grâce du bon exemple; toutes ces grâces, dont chacune, prise à part, est d'un si grand prix, viennent se réunir dans la seule grâce de la retraite.

Grâce du recueillement et de la séparation du monde : et j'appelle de ce nom, mes frères, l'état d'un chrétien assez maître de son esprit, de son cœur, de toutes les puissances de son âme, pour en recueillir toutes les pensées, les fixer, les arrêter sur son intérieur, afin d'en voir les dispositions les plus cachées et les sentiments les plus intimes. Heureux état, mes frères, que le monde ne connaît pas, et dans lequel le chrétien venu dans la retraite entre sans peine! et ce chrétien est vraiment le solitaire dont parle quelque part le prophète Jérémie, quand il dit: Le solitaire s'assied dans le silence et la paix; du fond de la solitude où il est caché, contemplant d'une même vue et la grandeur de Dieu et la profonde misère de son âme, il s'élève au-dessus de toutes les choses sensibles, il en voit le vide et le néant; saisi d'horreur à la vue des prévarications de sa vie, il les repasse dans l'amertume de son cœur, il humilie son front dans la poussière, et apaise la colère du Seigneur par les anéantissements de sa pénitence. *Sedebit solitarius, et tacebit, quia levavit super se : et ponet in pulvere os suum.* (*Thren.*, III, 28, 29.)

Mais approfondissons davantage cette vérité: et pour mieux comprendre le prix de

cette grande grâce dont je vous parle ici, et dans laquelle viennent se recueillir tous les fruits de la retraite, je vous fais observer que le chrétien voyageur dans le chemin de la vie, se trouve nécessairement dans l'un de ces trois états : état de péché, état de tiédeur, état de grâce ; l'un de ces trois états est nécessairement le sien et le nôtre, car ils se partagent tous les états de la vie; or je soutiens que dans chacun de ces trois états, cette grâce du recueillement et de la séparation du monde sera éminemment utile et profitable à l'âme chrétienne.

Etat de péché. Ce chrétien, ce prêtre marche avec un calme affreux dans les ombres de la mort; mais pourquoi ce calme si trompeur, ce repos si funeste sur les bords de l'enfer? Ah! mes frères, c'est que ce chrétien vit dans le monde, dans le monde où tous les objets qu'il voit, tous les discours qu'il entend, tous les spectacles dont ses sens sont frappés, forment autour de lui ce prestige trompeur, cet enchantement de la bagatelle, dont parle l'Esprit-Saint (*Sap.*, IV, 12), qui obscurcit sa raison, enivre son jugement et lui renverse le sens. Dans ce tourbillon de tracas et d'affaires, Dieu, le ciel, l'enfer, les promesses et les menaces de l'éternité lui apparaissent comme dans un lointain obscur; ces vérités sont dans son âme, mais en quelque sorte, dans cette partie plus déserte où il ne veut pas entrer; elles y sont comme de vives lumières cachées sous le boisseau, notre âme étant cet aveugle qui préfère la nuit et les ténèbres à cette clarté importune; elles y sont encore comme des remèdes salutaires, mais amers, que le malade éloigne, repousse, préférant la maladie au régime austère. D'autre part, les biens sensibles nous tirant à eux avec une force presque irrésistible, l'impression de ces vérités se trouve trop faible pour leur servir de contre-poids; et par suite d'une disposition si fâcheuse, la chair prévaut contre l'esprit, les illusions et la dissipation du monde contre la vérité de l'Evangile : et si vous demandez à un prophète quelle est la cause des crimes qui désolent la terre, il ne vous parlera plus que de cette dissipation, de cet oubli de la méditation de la parole de Dieu, où vivent la plupart des enfants des hommes : ***Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*** (*Jerem.*, XII, 11.)

Ah! que ce prêtre entre dans la retraite, et il sera saisi d'une sainte terreur, en voyant l'enfer ouvert sous ses pieds comme un abîme de feu, dont il n'est séparé que d'un pas, et dans lequel la mort peut le précipiter à chaque instant : et Notre-Seigneur, victime de propitiation pour tous les péchés du monde, se présentant à lui, il commencera à aimer cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que les saints ne se lassent jamais de contempler, *in quem desiderant angeli prospicere* (*I Petr*, I, 12), cette bonté inépuisable que ne peuvent lasser nos innombrables prévarications : *Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas.* (*Psal.* CII, 3.) Et si le monde pouvait méditer, le monde serait sauvé.

Ce prêtre vit dans l'état de tiédeur, et les symptômes de cette maladie mortelle à nos âmes se manifestent en lui par des signes caractéristiques; l'amour du monde, de ses fêtes et de ses plaisirs, le dégoût de l'étude, de l'oraison, des exercices de piété, et de tout le sérieux d'une vie chrétienne et sacerdotale. Que ce prêtre entre dans la retraite, et ici encore il sera saisi d'effroi en voyant l'état de marasme et de langueur où son âme est réduite ; il sentira le besoin de reprendre son oraison, ses pieuses lectures, ces revues journalières de lui-même, et tous ces saints exercices réputés dans tous les temps le soutien indispensable de la piété, et dont il n'a pu priver son âme sans la conduire à un état si voisin de la mort.

Ce prêtre sert le Seigneur, mais non pas encore selon toute la mesure de sa grâce; il se traîne plutôt qu'il ne marche dans les voies de la perfection. Pendant que l'Esprit de Dieu le presse de courir, de voler dans cette sainte carrière, il conserve et nourrit dans son cœur de petites passions : aigreurs, ressentiments, jalousies, antipathies, recherches d'une vie molle et sensuelle; petites passions, disait sainte Thérèse qui rougent le cœur et y éteignent peu à peu le principe de la vie.

Que ce prêtre entre dans le retraire, et il se sentira intérieurement pressé de monter à un degré plus élevé de la perfection chrétienne ; mystérieux degré dont parle le Roi-Prophète, par où l'âme, dans cette vallée de larmes, s'élève de vertus en vertus, jusqu'au moment où elle voit le roi de gloire sur la montagne de Sion : ***Ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum, in loco quem posuit. Etenim benedictionem dabit legislator, ibunt de virtute in virtutem : videbitur Deus deorum in Sion.*** (*Psal.* LXXXIII, 6.)

Oui, mes frères, dans ce lieu cette âme éclairée d'une lumière nouvelle verra ses taches les plus légères, comme on voit les moindres atomes de l'atmosphère à la clarté d'un soleil sans nuage; et elle se sentira intérieurement pressée de monter à un degré de perfection plus élevé, plus voisin du sommet de cette sainte montagne, de s'y établir, et puis de s'y retrancher, pour ainsi dire, par des pratiques pieuses et des résolutions inébranlables.

Et voilà ce qui m'autorise à vous dire que cette grande grâce du recueillement et de la séparation du monde, pleine à elle seule de toute la force et de toute la vertu de la retraite, sera éminemment profitable à l'âme chrétienne en quelque état qu'elle se trouve; état de péché, état de tiédeur, état de grâce.

Grâce de la prédication de la divine parole. Oui, mes frères, cette grâce d'un prix infini, puisqu'elle n'a rien moins pour objet que la parole de Dieu lui-même, cette grâce si précieuse, et néanmoins si peu appréciée par les ministres des autels, va vous être présentée dans ces beaux jours, mais avec des circonstances qui en rehaussent singu-

lièrement le prix et la valeur : disons plus, Notre-Seigneur durant tout ce temps favorable va être le prédicateur et le moniteur de vos âmes; il me semble l'entendre vous adresser intérieurement cette parole : « Moi-même je serai le médiateur de votre paix; par moi vous aurez accès auprès de mon Père. Ah ! du moins, en ces jours de grâce et de salut, n'endurcissez pas vos cœurs à l'exemple de cette nation infidèle, qui, par son opiniâtre résistance à ma grâce, m'a forcé à l'abandonner à son sens réprouvé : » *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* (*Psal.* XCIV, 8.)

Et ici permettez-moi, mes frères, de faire devant vous une pieuse supposition. Quand je songe à la bonté infinie de notre Dieu, aux notions que nous en donne son Esprit-Saint lui-même, je ne puis me persuader que vous m'accusiez d'exagération; j'espère même trouver un libre accès, une heureuse sympathie dans vos âmes. Supposez avec moi, que Notre-Seigneur nous apparaisse dans ce pieux oratoire sous les traits aimables de ce bon pasteur qui vint sur la terre chercher tout ce qui avait péri: supposez encore que nous exhortant à la pénitence, il nous adresse quelques-unes de ces paroles pleines de grâce et de vérité, qui, dans les jours de sa vie mortelle, faisaient fondre en larmes les pécheurs les plus endurcis. Certes, vous ne résisteriez point à la voix de celui qui ne s'appelle pas en vain votre pasteur, votre sauveur et votre père. Mes frères, Notre-Seigneur n'est pas ici : néanmoins la vérité même m'autorise à vous dire que je tiens en ce moment sa place; que la parole de réconciliation que je viens de vous faire entendre, lui-même l'a mise dans ma bouche : *Posuit in nobis verbum reconciliationis.* (II *Cor.*, V, 19.) Quel que soit votre âge, votre dignité, le rang que vous occupez dans l'Eglise, j'ai le droit de vous dire, comme autrefois Jérémie aux prêtres et aux docteurs de la loi : *En vérité mon Dieu m'envoie vers vous : « In veritate misit me Dominus ad vos.* » (*Jerem.*, XXVI, 15.) J'exerce de sa part une honorable ambassade, pour vous intimer les promesses et les menaces de sa loi : *Pro Christo ergo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.)

Fidèle à cette mission divine, je vous montrerai la mort dont la faux est déjà levée sur la tête de plusieurs d'entre vous; je vous conduirai en esprit à ce redoutable jugement, où Dieu jugera les justices mêmes; à cet enfer où le feu qui brûle, brûlera toujours, où le ver qui ronge, rongera toujours. Notre-Seigneur vous dira au fond du cœur d'une voix sévère : *Rendez compte de votre administration; « redde rationem villicationis tuæ.»* (*Luc.*, XVI, 2.) Interprète de cette parole, je développerai devant vous la suite des devoirs de la charge pastorale; et après que toutes ces vérités vous auront frappés comme à coups redoublés, Notre-Seigneur vous apparaîtra sous l'emblème de ce bon père, qui du plus loin qu'il aperçoit son enfant prodigue et égaré revenant à lui, va au-devant de lui, l'embrasse, l'arrose de ses larmes, le relève avec bonté, et ordonne qu'on lui rende avec sa robe d'honneur tous les droits de sa filiation divine. Cependant, j'en appelle ici à votre justice, la majesté des rois a-t-elle coutume d'en agir ainsi avec des sujets rebelles, de les presser, de les conjurer de ne pas recevoir la grâce qui doit les sauver du supplice et de la mort?

Grâce d'une participation plus abondante au mystère de la réconciliation des âmes avec Dieu. Saint Paul disait aux chrétiens de son temps : Allons nous prosterner devant le trône de la grâce et de la miséricorde : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur.* (*Hebr.*, IV, 16.) Ce trône de grâce et de miséricorde, il me semble, mes frères, que Notre-Seigneur va l'élever au milieu de vous, durant cette retraite, avec une nouvelle solennité. Ce guide fidèle, que l'âme chrétienne est obligée de choisir entre dix mille, et de chercher avec peine et travail, après qu'elle en a fait choix, sera sans cesse au milieu de vous. Je puis dire de lui comme saint Jean de Notre-Seigneur : *Medius vestrum stetit* (*Joan.*, I, 26), il est au milieu de vous, vous pouvez le prendre au hasard parmi les vénérables prêtres qu'une autorité légitime a investis de ce charitable office. Le public leur rend ce témoignage, qu'ils sont les dignes vicaires de la charité de Jésus-Christ, de sa bonté, de sa longanimité; qu'ils ont pour leurs frères les entrailles de la miséricorde. Ils n'augmenteront pas votre confusion par des reproches durs ou des censures amères; mais ils vous accueilleront avec bonté, ils vous embrasseront avec tendresse. Ah ! si l'expérience d'une grande faiblesse ne leur a pas appris à compatir à de grandes misères, la lumière de Dieu leur découvre, au fond de leur propre cœur, le germe de ces malheureuses passions qui vous ont poussés peut-être à des extrémités si déplorables; ils admireront le courage que la grâce de Jésus-Christ vous inspire, de rompre des liens si durs, de faire à leurs pieds des aveux si humiliants; ils verront en esprit votre âme qui passe des ténèbres à la lumière, de l'horrible difformité des enfants de Satan à la beauté des enfants de Dieu. Toute une paroisse sauvée dans la personne de son pasteur, Dieu qui les a choisis pour être les instruments d'une si grande miséricorde, et le secret de votre âme, versé tout entier dans la leur; voilà ce qui deviendra entre eux et vous le lien de cette amitié durable, fruit précieux et inestimable d'une confiance sans réserve, d'une ouverture de cœur sans partage.

Grâce du bon exemple. Après l'exemple de Notre-Seigneur visible sur la terre, je ne connais point de spectacle plus propre à émouvoir un cœur, que la vue d'un saint prêtre, image de Jésus-Christ le bon pasteur des âmes. Mais que sera-ce d'habiter pendant une semaine entière avec l'élite des prêtres les plus saints et les plus vertueux d'une grande Eglise ? Celui-ci a converti une

nombreuse paroisse, celui-là est l'âme de toutes les bonnes œuvres qui se pratiquent dans une contrée ; voyez ce vieillard vénérable qui a blanchi dans le saint ministère : la voix publique le proclame dans toute la région comme la forme et le modèle du troupeau ; son visage modeste et pacifique, la bonne odeur de Jésus-Christ qui s'exhale de sa personne, quel spectacle ! mes frères; celui qui n'en serait pas ému ne devrait-il pas craindre que la foi et la piété ne commencent à se ralentir et à se dessécher dans son cœur? Oui, celui qui, durant ces jours favorables, aura le bonheur d'être témoin de ces saints exemples, entendra au fond du cœur cette voix qui convertit autrefois Augustin pénitent : « Ne puis-je pas faire ce que celui-ci, celui-là ont pratiqué avant moi ? » rompre ces sociétés oiseuses, me livrer sans réserve à l'Esprit de Dieu et aux devoirs de mon ministère? Ces serviteurs de Dieu possèdent la paix; et moi, je mène une vie inquiète, agitée, en proie à de pénibles remords, portant partout le trait qui me déchire.

Elle est donc bien privilégiée cette grâce où tant d'autres viennent se réunir : grâce du bon exemple, grâce d'une participation plus abondante au mystère de la réconciliation avec Dieu, grâce de la prédication de la divine parole, grâce du recueillement et de la séparation du monde.

Grâce de la retraite, grâce puissante et efficace, pour convertir les âmes. Et ici j'appelle en témoignage les Dominique, les Vincent Ferrier, les François de Sales, les Vincent de Paul, tous ces hommes puissants en œuvres et en parole, par qui les villes et les campagnes ont été changées, renouvelées; vous les trouverez unanimes à répondre qu'il manquerait quelque chose à la force et à la vertu de la parole de Dieu pour convertir une âme, sans le secours de la retraite. Aussi ces mêmes hommes ont-ils toujours conformé à cette maxime la pratique de leur ministère apostolique! Toujours on les a vus conduire dans la solitude les âmes qu'ils avaient saintement ébranlées par la force de leurs saintes paroles, afin de consommer par une sainte retraite ces prodiges de conversion commencés dans la chaire évangélique : c'est la voie qu'ont tenue tous les pécheurs sincèrement convertis au Seigneur, c'est la voie qu'ont tenue tous les saints, autant de fois qu'obéissant aux saintes inspirations de Dieu, ils ont voulu donner un nouvel élan à leur piété. Je ne vous parlerai point ici d'un saint Charles Borromée, d'un saint Ignace, d'un saint Vincent de Paul, de ces hommes si immensément occupés, et que leur siècle a vus se dérober aux soins d'une vaste administration pour venir tous les ans, dans une maison ecclésiastique, vaquer aux exercices de la retraite. Mais laissant à part ces hommes si célèbres et si près de nous, voici bien, dans la plus haute antiquité, une nuée plus imposante de témoins que j'ai à vous offrir : je parle de ces saints pasteurs que l'Eglise, dans ses plus beaux âges, a placés sur nos autels, et qu'elle ne cesse de nous présenter comme les plus grands modèles de la vie pastorale. Les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Augustin, tous ces hommes, à côté de leur chaire pastorale, avaient placé des solitudes où ils venaient souvent, dans la société des solitaires, ranimer, retremper, en quelque sorte, leur piété qu'ils sentaient diminuer et s'affaiblir dans le mouvement et la dissipation inséparables du plus saint des ministères.

Grâce de la retraite, grâce terrible et redoutable pour celui qui en abuse. Il y a, pour les nations, pour les royaumes, et pour les individus eux-mêmes, une mesure de grâces, laquelle épuisée, il n'y a plus qu'un jugement de rigueur à attendre. Les Chananéens seront exterminés; pourquoi ? C'est, dit le texte sacré, qu'ils ont comblé la mesure de leurs grâces. Bethsaïde et Corozaïn sont destinées à un jugement plus inexorable que celui de Sodome et de Gomorrhe; pourquoi encore? C'est qu'elles ont abusé d'un grand nombre de grâces capables de convertir ces villes infidèles, qui auraient fait pénitence dans le cilice et dans la cendre. Il y a, au jugement des maîtres de la vie spirituelle, certaines grâces qu'on ne peut négliger, sans courir le risque de rompre le cours de cette chaîne mystérieuse, dont se compose la prédestination de tout chrétien, et, pour me servir d'une autre figure non moins usitée en ce sujet, je les compare encore à ces pierres de l'angle, que l'architecte doit poser, sous peine de bâtir un édifice qui menace ruine. Vous reconnaissez là, mes frères, la grâce de la vocation d'un saint Paul, d'un saint Augustin, et en général celle de tous les saints; vases d'élection, prédestinés, comme le grand Apôtre, pour enseigner les nations, et porter le nom de Dieu aux oreilles des peuples et des rois (*Act.*, IX, 15.) Mais ne vous semble-t-il pas que la grâce de la retraite prend place parmi ces grâces décisives, selon les conseils de Dieu, du salut ou de la réprobation de nos âmes? La terre longtemps arrosée des eaux du ciel, dit saint Paul, et qui demeure stérile, n'est pas loin d'être réprouvée et brûlée par le feu (*Hebr.*, VI, 7, 8.) Or, cette suite de grâces spirituelles que Dieu se propose de répandre sur nous dans le cours de cette retraite, saints désirs du salut, saintes méditations, saints exemples, paroles intérieures dites au fond du cœur, tout cela qu'est-ce autre chose qu'une nouvelle effusion de la rosée céleste, que Dieu va faire au milieu de nous? N'est-il pas à craindre que l'abus de tant de secours de salut ne fasse de l'âme opiniâtre et rebelle la terre maudite dont parle l'Apôtre, qui n'est plus bonne qu'à être réprouvée et brûlée par le feu? Vous la connaissez encore cette parabole de l'arbre de l'Evangile (*Luc.*, XIII, 6) : « Tous les ans le père de famille, en visitant son jardin, arrêtait sa vue sur cet arbre, et alors cette parole de colère venait à sa bouche : Qu'on le coupe, et qu'on le jette dans le feu ; puis, par un retour de

sa miséricorde : Attendons encore une année, peut-être qu'il portera des fruits. Enfin, lassé par sa stérilité persévérante, l'arrêt fatal était sorti de sa bouche : Qu'on le coupe et qu'on le jette dans le feu. » Quel est-il ce figuier stérile ? Je n'appellerai pas de ce nom le mauvais prêtre ; il est plutôt cet arbre malfaisant qui étouffe de son ombre les plantes et les arbrisseaux nés autour de lui. Prêtre tiède et négligent, c'est vous que désigne ici le Fils de Dieu ; pressé par de salutaires remords, vous avez peut-être dit au Seigneur : Ils viendront ces jours salutaires où je vaquerai aux exercices d'une sainte retraite, et alors je me convertirai à vous. Le Seigneur a entendu cette parole ; et voilà qu'il frappe à la porte de cette âme infidèle, qu'il la conjure, qu'il la presse d'accomplir sa promesse : mais si elle se roidit contre cette nouvelle avance du divin amour, ne doit-elle pas craindre de combler la mesure de ses iniquités, de pousser à bout la patience du Seigneur, et de provoquer de sa part l'arrêt fatal : Qu'on le coupe, cet arbre mauvais, et qu'on le jette dans le feu ?

SECONDE PARTIE.

Trois compagnons, disait autrefois saint Bernard à ses religieux, ne doivent jamais vous quitter ; ayez-les toujours à vos côtés dans le cours de vos retraites annuelles : Dieu, votre conscience, et le père spirituel de votre âme. Dieu : et ce saint docteur désigne ici ces fréquentes visites faites au Seigneur dans sa maison, au pied de son autel où il habite corporellement avec les hommes. La conscience : et par là il nous désigne ces revues de notre intérieur, si dignes d'occuper les saints loisirs de l'âme chrétienne retirée dans la solitude. Le Père spirituel : et par là sont indiquées ces confessions que le pécheur doit répéter autant de fois que le guide de son âme les croira utiles ou nécessaires à la parfaite réconciliation avec Dieu.

Et d'abord fréquentes visites faites à Notre-Seigneur, au pied de ses tabernacles. Là, s'entretenant familièrement avec son Dieu, l'âme fidèle lui répond comme à son juge, le supplie comme son père, lui parle comme un ami à son ami. Telles furent les retraites de saint François d'Assise. Nous lisons dans la Vie de ce grand saint écrite par saint Bonaventure, que durant le cours de ses exercices spirituels, ce saint patriarche tantôt errait dans de vastes déserts, d'autres fois s'enfonçait dans d'épaisses forêts ; et là, dit saint Bonaventure, ce grand serviteur de Dieu lui répondait comme à son juge, *respondebat ut judici ;* le suppliait comme son père, *supplicabat ut patri ;* lui parlait comme à son ami, *loquebatur ut amico.* O le beau modèle d'un prêtre, d'un pasteur entré dans la solitude ! Répondre à Dieu comme à son juge, *respondebat ut judici ;* prévenir le moment où, conduit par la mort aux pieds du souverain juge, ce prêtre entendra de sa bouche cette formidable parole : *Rendez compte de votre administration ; « Redde rationem villicationis tuæ.* » (*Luc.*, XVI, 2.) Quelle est votre attention, votre dévotion, pendant que vous récitez à mes pieds ces prières de mon Eglise, si justement appelées l'office du prêtre ? Quelle est votre religion au saint autel, où vous êtes avec moi un même prêtre, une même victime ? Pasteur des âmes, comment avez-vous veillé sur le troupeau que je vous avais confié ? Et si quelqu'une de ces brebis rachetées au prix de ma vie est devenue la proie des loups dévorants, pouvez-vous dire que vous n'êtes pas coupable de son sang, et que pas une d'elles n'a péri, hormis le fils de perdition qui s'est roidi contre les ardeurs de votre zèle ? Etes-vous un dispensateur fidèle de ma divine parole, attentif à la préparer, à l'apprêter, pour en faire un aliment approprié au faible tempérament des âmes ? Et cette sainte discipline de mon Eglise, qui fait toute la beauté de ma maison, comment l'avez-vous pratiquée ? N'aimez-vous pas à vous dépouiller des insignes de votre état, à vous revêtir de l'ignominie de l'habit séculier ? Pourquoi cette vie mondaine, dont les moments ne sont remplis que par des études frivoles, des visites inutiles, de profanes conversations, et des devoirs indignes de la gravité et de la sainteté de votre caractère ? Et ici nous n'essayerons pas de nous justifier ; mais nous dirons au Seigneur avec une humiliation profonde : Seigneur, je ne me confie ni dans les mérites de ma vie passée, ni dans les œuvres de ma vie présente ; et si vous entrez avec nous dans un jugement de rigueur, quel homme pourra être justifié en votre présence : *Quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens.* (*Psal.* CXLII, 2.)

Saint François d'Assise, pendant les jours de sa retraite, errait tantôt dans de vastes solitudes ou d'épaisses forêts ; il faisait retentir l'air de ses cris, il frappait de rudes coups sur sa poitrine innocente. Un amour immense pour Dieu ne nous fournira pas, ainsi qu'à ce séraphin incarné, des sources de larmes pour pleurer sur nos grandes prévarications, comme il pleurait sur des fautes légères surprises par l'infirmité des sens à la promptitude de l'esprit. Mais si l'Esprit de Dieu, cet Esprit qui pousse en nous le cri de l'amour filial, et de qui émanent les pleurs et les gémissements d'une sincère pénitence, ah ! si cet Esprit est en nous, la confusion du publicain sera sur notre front, et la douleur de l'enfant prodigue dans notre cœur et sur nos lèvres, pour dire au Seigneur : *Ayez pitié de moi, je ne suis qu'un homme pécheur.* (*Luc.*, XVIII, 13.) Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils ; je ne serai pas assez hardi pour aller m'asseoir à votre table parmi vos enfants ; je me confondrai pendant quelques jours avec vos mercenaires ; je partagerai, par les rigueurs de ma pénitence, les travaux de ces hommes de peine. (*Luc.*, XV, 19.) Et si ce langage est vrai, sincère, Dieu l'entendra du haut du ciel ; il jettera sur nous un regard favorable, nous adressera ce langage consolant : Pleurez vos péchés, et vos péchés vous seront remis, et vous continuerez d'offrir à

mon autel des prières et des sacrifices.

Saint François d'Assise, dans les jours de sa retraite, parlait à Dieu comme l'ami à son ami. Serait-il bien vrai qu'un prévaricateur, après une trahison si infâme, une si lâche défection de la foi promise, pût espérer de rentrer, avec son Dieu, dans cette familiarité d'entretien qui règne entre l'ami et son ami? Ah! mes frères, connaissons mieux le Dieu des miséricordes que nous servons; et si le prêtre dont nous parlons est vraiment pénitent, contrit et humilié d'esprit et de cœur, j'ose lui garantir, au nom de ce bon Dieu, et j'en atteste ici son cœur adorable qu'il a si souvent ouvert devant nous, et avec tous les sentiments de tendresse dont il est pénétré à notre égard, qu'à l'issue de cette retraite, Dieu lui adressera cette parole de réconciliation : Je continuerai à vous appeler, non pas mon serviteur, mais mon ami; à vous confier tous les secrets de la maison de mon Père, à vous recevoir à ma table, à vous y nourrir de ce pain qui fait dans le ciel la félicité de mes élus. Et voilà la première occupation d'un prêtre venu dans la retraite, de fréquents entretiens avec son Dieu présent sur nos autels, et toujours prêt à converser familièrement avec les hommes : saints entretiens où il répondra à Dieu comme à son juge, le suppliera comme son père, lui parlera comme à son ami.

Notre conscience, voilà le second compagnon que saint Bernard place à nos côtés, et qui ne doit pas nous quitter un seul moment pendant la retraite. Notre conscience! pour en sonder tous les replis, pour répondre aux paroles qu'elle nous dira, aux reproches qu'elle nous fera, à tant de demandes qu'elle nous adressera. Et si, à l'exemple de saint Bernard, nous ne cessons de nous dire à nous-mêmes, durant ces saints jours : Que suis-je venu faire dans cette solitude? nul doute qu'elle ne nous réponde aussitôt : Vous êtes venu en ce lieu pour connaître plus à fond les dispositions de votre cœur, pour visiter en détail toutes les parties de cet édifice spirituel, pour porter une main réparatrice à tous les endroits faibles, chancelants ou ruineux que vous y rencontrerez. Et pour parler sans figure, vous y êtes venu pour mieux vous connaître vous-même, pour voir vos défauts, vos imperfections, vos vices, vos passions, jusque dans leurs causes les plus éloignées; pour changer, renouveler, régénérer votre âme; en un mot, pour former en vous cet homme nouveau dont parle saint Paul, né de l'Esprit de Dieu, et où il ne reste plus rien de ce vieil homme né de la chair et du sang. (*Ephes.*, IV, 24.)

Vous y êtes venu, nous dit encore notre conscience, pour répondre au Seigneur. Car le Seigneur, mes frères, durant les jours d'une sainte retraite, parle intérieurement aux âmes recueillies. Il vous parlera si vous entrez dans les sentiments du Roi-Prophète, quand il disait au Seigneur : J'écouterai, mais avec un cœur attentif et docile la parole qu'il plaira à mon Dieu de vouloir m'adresser : *Audiam quid loquatur in me Dominus* (*Psal.* LXXXIV, 9); dans ceux du pieux Samuel, jeune encore, mais plein dès lors de cet esprit du sacerdoce qui le rendait déjà l'ami de son Dieu : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute : « Loquere, Domine, quia audit servus tuus. »* (I *Reg.*, III, 9.)

Prêtre infidèle, Dieu vous parlera pendant la retraite de cette passion qui maîtrise votre cœur, et d'où sortent, comme d'une source empoisonnée, tous les désordres de votre vie; prêtre tiède et languissant, Dieu vous parlera de cette négligence, de cette paresse spirituelle qui infecte tout votre ministère, qui en fait comme un linge souillé d'impuretés et d'immondices. Ame pieuse et timorée, Dieu vous parlera de cet indigne partage que vous semblez faire encore de votre cœur entre lui et le monde, de ces trompeuses douceurs que vous réservez pour la nature, et qui refroidissent ce commerce d'amitié que Dieu voudrait entretenir avec votre cœur. Il vous parlera de ce sacrifice que sa grâce vous demande, et que vous vous obstinez à lui refuser, sans lequel vous sentez néanmoins que vous n'aurez jamais la paix; car il n'y a pas de paix pour celui qui résiste à Dieu. Les voilà, mes chers frères, ces saints avertissements que vous donnera dans ces jours favorables votre conscience, ce confident secret de tous les secrets de votre cœur, et cet autre compagnon fidèle que saint Bernard désire voir sans cesse à vos côtés durant les jours de votre retraite.

Le père spirituel de votre âme; tel est le troisième compagnon que saint Bernard a placé auprès de vous et comme à vos côtés, afin que vous puissiez, à votre gré, l'interroger pendant votre retraite. Ouvrez-lui votre cœur, mes très-chers frères; désirez qu'il y lise comme dans un livre ouvert, qu'il vous connaisse, non pas comme vous vous connaissez vous-même, mais comme vous êtes connu de Dieu. Supposons un moment que ce voile qui dérobe à vos yeux le mystère du tribunal sacré s'ouvre ici tout à coup devant vous, et qu'il vous soit permis d'y voir Notre-Seigneur assis comme juge; certes, nous n'essayerons pas de nous cacher aux yeux de celui dont l'œil pénètre jusqu'au fond de notre cœur, à qui nos pensées parlent, et qui connaît bien notre cœur, puisqu'il l'a fait. Non, mes frères, ce n'est pas une fiction de la piété que je viens de vous exposer, mais la nature, et en quelque sorte la constitution du tribunal divin de la pénitence; et il n'y a qu'une voix parmi les saints docteurs, pour nous dire que Notre-Seigneur est le véritable prêtre qui dispense les sacrements de l'Eglise, qui baptise, qui sacrifie, qui remet ou retient les péchés selon qu'il voit en nous ou un repentir sincère de les avoir commis, ou une résolution invisible et cachée de continuer à les commettre.

Une seconde disposition, bien propre, ce me semble, à faire de notre âme comme une terre bien préparée pour recevoir la semence

de la parole de Dieu, et en recueillir tous les fruits pendant la retraite, c'est une résolution ferme d'observer, avec toute la ponctualité et l'exactitude dont nous serons capables, le règlement de la retraite; et voici les solides fondements sur lesquels j'appuie cette assertion : S'il y a un moment, mes frères, où nous devions nous montrer jaloux d'accomplir la volonté de Dieu, de l'accomplir tout entière jusqu'à un iota, jusqu'à un trait, c'est bien celui où nous nous prosternons à ses pieds pour lui demander grâce et miséricorde pour tant de prévarications dont nous nous reconnaissons coupables à son égard. Or, la volonté de Dieu ne nous est-elle pas clairement marquée dans la moindre observance dont se compose le règlement de notre retraite? Ce règlement est l'ouvrage des saints suscités de Dieu pour être les régulateurs et les fondateurs de ces pieux exercices. Il a l'attache de votre premier pasteur, il est comme marqué du sceau de son autorité. Croyez donc, mes frères, qu'au moment où le son de la cloche frappe votre oreille, Dieu vous appelle du haut du ciel; que cet appel vous est intimé avec la même certitude que si son ange vous faisait entendre sa voix du haut de la nue, que si son étoile brillait à vos yeux et marchait devant vous pour vous conduire dans le lieu de réunion destiné à nos saints exercices.

Une troisième disposition, non moins préparatoire, à mon avis, à une sainte retraite, c'est une séparation entière d'avec le monde; et cela par nos pensées, nos paroles, nos œuvres. Au reste, le monde dont je vous parle, mes frères, n'est pas le monde profane qui étale devant vos yeux l'appareil pompeux de ses fêtes et de ses spectacles; ce monde a toujours eu beaucoup de dégoût pour tous les exercices de piété chrétienne, et depuis qu'il est devenu impie, il les a en horreur; il ne viendra pas troubler la paix de vos saints exercices. Le monde dont je vous parle ici pénètre jusque dans les solitudes les plus reculées, car il habite au fond de nos cœurs. Le royaume de Dieu, dit l'Esprit-Saint, est au dedans de nous (*Luc.*, XVIII, 21), on peut en dire autant du royaume du monde. Et puisque mon sujet amène le développement de cette vérité, je vous dirai, mes frères, que ce monde maudit de Dieu, chargé de ses anathèmes, n'est point ce monde extérieur que le soleil éclaire de sa lumière, où la diversité des états et des conditions entretient le mouvement de la vie civile, et où s'agitent et se remuent les passions humaines. Ce monde est plutôt béni que maudit de Dieu; témoin cette parole de la Genèse : Dieu, après avoir tiré toutes les créatures du néant, les vit, les approuva, les trouva bonnes, et les bénit : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Ce monde maudit de Dieu, c'est, au témoignage du disciple bien-aimé, la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair, l'orgueil de la vie. Et si vous me dites que vous êtes étranger à ce monde, je vous répondrai : En voici un auquel vous ne l'êtes pas, et qui est au dedans de vous. Ce petit monde que je désigne ici, ce sont nos imperfections, nos affections déréglées, nos petites passions. Il ne faudrait dans notre cœur qu'un de ces petits désordres, un chagrin, une aversion, une antipathie secrète; en voilà assez pour fermer l'entrée de notre âme à l'Esprit de Dieu. Il est infiniment pur, il ne peut se mêler à rien de souillé; et vous connaissez la protestation qu'il en fait dans les divines Ecritures : *In malevolam animam non introibit sapientia.* (*Sap.*, I, 4.) Quant à ce monde extérieur dans lequel nous sommes retenus, engagés par les occupations d'un saint ministère, séparons-nous-en aussi, ajournons à quelques jours de distance les soins dont nous lui sommes redevables; et, en attendant, s'il vient troubler nos entretiens avec Dieu par la suggestion de ses embarras et de ses affaires, répondons-lui, comme autrefois Abraham à son serviteur. Ce saint patriarche, averti par Dieu lui-même de partir pour une terre étrangère, afin d'offrir, dans le lieu qui lui serait montré, un grand sacrifice, arrivé au pied de la montagne, dit à son serviteur : Demeurez là avec la monture qui a porté mon bagage; je m'en vais adorer Dieu sur cette montagne, et puis je reviendrai à vous, et nous continuerons notre marche. (*Gen.*, XXII, 5.) Même réponse aux importunes propositions que pourra nous faire le monde, des plus graves affaires dont il s'occupe : Je suis entré dans cette solitude pour traiter avec mon Dieu de ma grande affaire; encore quelques jours, et je reviendrai à vous, et je ferai droit à vos justes demandes.

Séparation du monde par nos paroles. Le silence, mes frères, est l'âme des retraites chrétiennes et ecclésiastiques; il est la condition indispensable de ce recueillement profond où Dieu veut trouver l'âme chrétienne pour lui parler au cœur. Si donc nous voulons que cette retraite soit profitable, disons à notre langue, ce petit membre de notre corps qui remue toutes les passions de notre âme, disons-lui ce mot que lui adressait toujours saint Augustin en entrant dans la retraite : Demeurez dans l'inaction et le repos, pour faire place aux saintes pensées, aux saints désirs de mon cœur : *Silentium est oris otium ad favendum cordis officium.* Si donc nous désirons que cette retraite soit vraiment salutaire et profitable à notre âme, gardons un silence profond et absolu; et faisons en sorte que, durant le cours de nos saints exercices, cette maison cléricale offre une image de la solitude de Clairvaux, dans ces beaux jours dont saint Bernard aimait à dire, que le silence du jour y était profond comme le repos de la nuit, et qu'on n'y entendait plus d'autre son que le bruit des instruments du travail et la voix des solitaires chantant les louanges de Dieu : *Ut præter laborantium strepitus et psallentium choros, nihil penitus audiretur.*

Séparation du monde par nos œuvres. L'affaire qui nous a conduits en ce lieu est grande; après tout, c'est éminemment la

grande affaire, elle mérite bien de nous occuper uniquement et sans partage. Et si les devoirs de notre ministère nous amènent quelqu'une de ces affaires pressantes ou indispensables pour lesquelles la charité ou la nécessité ne souffre pas le moindre retard, estimons cette rencontre fâcheuse, et répondons à ceux qui viendraient nous en présenter d'inutiles ou de peu pressées par cette parole si connue du pieux Néhémie, occupé à réédifier les murs de la cité sainte : *Je suis occupé en ce moment à une grande œuvre, et je ne puis venir vers vous : « Opus grande ego facio, et non possum descendere.»* (II *Esdr.*, VI, 3)

Mais, mon Dieu, que peuvent ces préparations et ces industries de notre âme pour attirer en nous la visite de votre Esprit adorable? Venez vous-même, ô Esprit-Saint! éclairer nos esprits, échauffer nos cœurs; allumez-y ce beau feu que vous êtes venu apporter sur la terre, et d'où naissent dans nos âmes les larmes et les gémissements d'une sainte pénitence : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus*, Sans vous, ô Esprit de Dieu! il n'y a plus en nous que langueur, pesanteur, indifférence : *Sine tuo numine nihil est in homine, nihil est innoxium.*

Vierge sainte, vous qui étiez présente à la retraite du cénacle, et dont le modeste maintien et la contenance profondément recueillie remplissaient de tant de ferveur et d'amour les saints apôtres, retirés comme vous dans ce saint lieu; soyez sans cesse au milieu de nous, jetez sur nous quelques-uns de ces regards favorables qui ne tombent jamais en vain sur les âmes affligées : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Parlez pour nous à Jésus votre Fils; dites-lui que l'élite des prêtres de ce diocèse sont réunis en ce lieu, et qu'ils y sont venus avec une ferme résolution de s'abandonner sans réserve à l'Esprit de Dieu, afin de ranimer la foi qui ne jette plus que de faibles lueurs parmi nous.

Saints pontifes, qui avez autrefois gouverné cette Eglise, saints martyrs qui l'avez arrosée de votre sang, allez en ce moment vous prosterner devant la divine majesté : demandez pour les continuateurs de votre saint ministère cet esprit de zèle, de dévouement, de sacrifice, dont vous leur avez donné dans votre personne un si parfait modèle; afin qu'à l'exemple des saints pasteurs qui les ont précédés, ils immolent leur temps, leur repos, qu'ils s'immolent eux-mêmes; et, pour parler avec l'Apôtre (*Philip.*, II, 17), qu'ils répandent leur vie comme une libation sainte sur l'autel de la foi pour le salut de leurs frères.

Anges gardiens de nos âmes, saints anges protecteurs de cette Eglise, faites, durant ces jours si précieux, autour de cette enceinte une garde invisible, pour en chasser les esprits de ténèbres; car il me semble les voir rôder autour de cette maison sainte pour jeter le trouble et la confusion et jusqu'au désespoir dans l'âme des pécheurs. Cieux, ouvrez-vous, et faites tomber sur nous, durant ces jours de grâce et de salut, une de ces pluies abondantes, lesquelles, descendues du ciel, font germer dans les âmes les saintes pensées, les saints désirs de la pénitence : *Pluviam voluntariam segregabis, Deus hæreditati tuæ.* (*Psal.* LXVII, 10.)

DISCOURS II.

SUR LE PÉCHÉ.

Cum videritis abominationem desolationis..., stantem in loco sancto; qui legit, intelligat. (*Matth.*, XI, 15)

Lorsque vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation,... que celui qui lit comprenne.

Tel est, mes frères, le grand caractère auquel il nous est donné de reconnaître la fin des temps, et la venue prochaine de l'impie que Dieu doit exterminer du souffle de sa bouche; l'abomination et la désolation placées dans le lieu saint. Ce terrible oracle commença à s'accomplir, quand les Romains, exécuteurs de la vengeance divine, entrèrent à main armée dans la Judée. Ils portèrent l'abomination dans le lieu saint; alors, pour la première fois, ils arborèrent sur leurs étendards l'image de leurs faux dieux, et l'on sait qu'ils avaient coutume de les abaisser en traversant les terres de cette nation sainte, et cela par respect pour son Dieu, réputé grand parmi les nations; ils portèrent la désolation dans la maison de Dieu, faisant de sa terre un désert, de son temple un monceau de ruines, de ses coupables habitants un affreux carnage. Cet effrayant oracle recevra un accomplissement plus parfait encore à la fin des temps. C'est alors que l'Antechrist, appelé éminemment l'*homme de péché* (I *Thess.*, II, 3), portera avec un plus infâme surcroît d'impiété l'abomination dans le lieu saint : il entrera dans la maison de Dieu; il s'y assiéra sur un trône, il s'y fera adorer comme un dieu, il y portera la désolation; car écoutez ce qui est écrit : *Il a été donné à la bête de faire la guerre aux saints, de les vaincre, de les exterminer, de répandre comme l'eau le sang des martyrs.* (*Apoc.*, XIII, 7.)

J'apprends du disciple bien-aimé, que ce grand mystère d'iniquité, commencé par l'*homme de péché*, se consomme tous les jours parmi nous, et qu'un grand nombre d'antechrists sont mêlés au milieu du peuple fidèle (I *Joan.*, II, 18) : parmi eux, distinguons surtout les mauvais prêtres. Oui, un mauvais prêtre est vraiment un précurseur de l'Antechrist; à son exemple, il s'élève dans l'Eglise comme une idole de jalousie aux yeux de Dieu, essayant de tirer à lui la louange et la gloire que Dieu s'est réservée pour lui seul, et de se faire adorer en quelque sorte comme un dieu. Et pour aller droit à mon sujet, et pour vous exprimer en peu de mots le plan de mon discours, je dis du péché du mauvais prêtre : 1° qu'il porte l'abomination dans la maison de Dieu par l'injure qu'il fait à Dieu; 2° qu'il y porte la désolation par le mal qu'il fait à l'Eglise et par celui qu'il se fait à lui-même : deux réflexions qui vont faire le sujet et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE

Le péché du mauvais prêtre porte la désolation dans la maison de Dieu, par l'injure qu'il fait à Dieu.

Je remarque dans le péché du mauvais prêtre, mortel à son âme, quatre circonstances qui en font une vraie abomination aux yeux de Dieu : caractère de malice, à cause de la plus grande connaissance de la loi de Dieu présumée dans le prêtre ; caractère d'ingratitude, que lui impriment tant de bienfaits d'un si grand prix qu'il a reçus de Dieu ; caractère de perfidie : c'est le nom que mérite cette lâche défection de la foi promise à Dieu, inséparable du péché du prêtre ; caractère d'impiété : tant ils sont saints et divins, les mystères qu'il profane !

Et d'abord, caractère de malice, à cause de cette plus grande connaissance de la loi présumée dans le péché du prêtre. Vous le savez mes frères, l'ignorance est la mère de cette bonne foi qui excuse nos péchés, qui en ôte même tout le mal, quand elle a été invincible et insurmontable. J'ignorais le mal renfermé dans cette œuvre ; je ne savais rien de tout le dommage qu'en ont souffert ou pu souffrir la religion, le bon ordre, la société. A l'allégation de ces excuses, justifiées par la bonne foi, la colère de l'homme s'apaise, la justice humaine est désarmée, le glaive de la vengeance tombe de ses mains. D'autre part, c'est par cette mesure de science et d'intelligence, avec laquelle un délit a été commis, qu'on gradue et le désordre qu'il contient, et la peine dont il est digne, puisque c'est par cette circonstance seule que le pécheur est convaincu de l'avoir consommé avec cette plénitude de consentement, cette affection de la volonté, hors desquelles on n'a pas même l'idée de la culpabilité, et encore moins de la responsabilité d'une œuvre. D'après ces principes, si conformes à la raison et à la foi, qu'il est grand, qu'il est énorme le péché du prêtre ! Au jour de la justice du Seigneur, les hommes de tout âge, de tout pays, de toute condition, n'allégueront pas en vain l'excuse de l'ignorance. Pardonnez, Seigneur, les péchés de mon ignorance, dira le pécheur du siècle : et dans le vrai, le monde, ce nuage d'erreurs, de préjugés, dont il couvre la face de la terre, donneront une grande force à cette apologie. L'infidèle ne sera pas condamné, si toutefois sa conscience témoigne qu'il a ignoré avec bonne foi la révélation de Jésus-Christ ; et dans ce conflit entre les pensées de son cœur qui l'accusent et celles qui le défendent (*Rom.*, III, 15, 16), l'ignorance et la bonne foi seront son unique asile contre les poursuites de la justice de Dieu qui lui demande compte de ses œuvres. Il n'y a pas jusqu'au Juif déicide qui ne trouve dans son ignorance une défense pour alléger ce poids de la colère divine levée sur sa tête, et qui menace de l'accabler. (I *Cor.*, II, 8.)

Ah ! malheureux prêtre ! en ce jour, vous seul serez inexcusable, et la miséricorde infinie de Dieu ne sait comment vous soustraire aux coups de sa justice. La loi de l'Evangile, que vous avez méconnue, violée, foulée sous les pieds, déchirée en quelque sorte sur les places publiques par la publicité de vos scandales : *Lacerata est lex* (*Habac.*, I, 4) ; la loi de Dieu vous éclairait de ses plus vives lumières, pendant que vous transgressiez ses divines ordonnances ; ses préceptes graves, ses commandements plus légers, vous les connaissiez, vous saviez les expliquer, les abaisser à la portée de la multitude chrétienne avec toute la clarté, la précision du langage humain : et ce grand outrage fait par le péché à la majesté de Dieu, le mauvais prêtre peut-il dire qu'il l'a ignoré, lui dont la bouche a souvent répété avec véhémence ces terribles invectives des prophètes contre les prévaricateurs de la loi de Dieu ? Quel est celui que vous avez insulté et outragé ? *Quem blasphemasti ?* (*Isa.*, XXXVII, 23.) Il s'appelle le Saint des saints, la sainteté même ; c'est contre ce grand roi que vous avez levé l'étendard de la révolte, essayant en quelque sorte, dans votre sacrilége audace, de lui ravir l'existence et la vie. Là, nous disons aux pécheurs, avec saint Bernard : Que vouliez-vous, que désiriez-vous, pendant que, dans le délire de votre passion, vous désobéissiez à Dieu ? Vous vouliez, ou qu'il ne connût pas votre crime, ou qu'il le connût sans vouloir le punir, ou, qu'avec la volonté de le punir, il se trouvât impuissant pour s'en venger : c'est-à-dire que, selon ce vœu abominable de votre cœur que vous vous dissimuliez à vous-même, vous auriez souhaité ravir à Dieu ou sa science, ou sa puissance, ou sa sainteté, sans lesquelles il ne saurait être Dieu. Ici le pécheur élève la voix, et, par de vives et fortes réclamations, il fait appel de ces énormes accusations à sa conscience et au sentiment profond de religion, de révérence dont il est pénétré envers Dieu.

Ah ! je le sais, mes frères, le péché est un mystère profond, incompréhensible ; mais cet abîme de malice, le mauvais prêtre peut-il dire avec vérité qu'il ne le connaissait pas, qu'il n'en avait pas sondé la profondeur ? Que n'a-t-il pas dit au peuple chrétien sur ce sujet de l'énormité du péché, devenu familier, populaire en quelque sorte dans la chaire de vérité ? Dieu a entendu sa parole, il l'a écrite dans son livre de vie ; elle lui sera représentée, reproduite devant ses yeux au grand jour des justices du Seigneur. Méchant serviteur, lui dira le souverain juge, votre bouche vous condamne. Vous disiez que la cupidité est la racine de tous les maux, la source empoisonnée de tant de désirs inquiets, injustes, avares et ambitieux, qui conduisent l'âme à sa perte ; et vous n'estimiez les fonctions de l'autel que par le peu d'argent donné à celui qui le sert. On vous a entendu crier du haut de la chaire de vérité : *Les avares, les ambitieux, les impudiques n'entreront pas dans le royaume de Dieu* (I *Cor.*, VI, 10) ; et ma religion serait forcée de rougir et de se couvrir la face, si le monde connaissait l'infamie de vos œuvres. Ah ! mes frères, au jour des justices

du Seigneur, l'ignorance, l'infidélité, la barbarie sauveront l'idolâtre, le sauvage, l'homme des champs. Mais la loi de Dieu que ce prêtre a distinctement connue, si clairement expliquée, développée par le ministère de sa parole, s'élèvera contre lui, et sera, à son égard, un témoin qui l'accusera, un accusateur qui le convaincra, un juge qui le condamnera et le laissera sans excuse. *Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die.* (*Joan.*, XII, 48.)

Caractère d'ingratitude. Autrefois Dieu envoya à David un prophète, qui lui reproche son crime en ces termes : Vous n'étiez qu'un berger, quand ma bonté est venue vous choisir, vous tirer de la foule, pour vous élever à la dignité de monarque de mon peuple ; après vous avoir sauvé des embûches de votre ennemi, je vous ai livré sa maison, le trône de ma nation sainte ; prophète éclairé des plus pures lumières de ma science divine, vous avez, dans de sublimes cantiques, célébré mes grandeurs, raconté les merveilles de ma loi ; tous les secrets de ma maison ont été mis à découvert devant vous ; triomphateur des peuples, la victoire a suivi tous vos pas, la richesse des nations a rempli vos trésors ; tous vos ennemis vaincus sont abattus à vos pieds, et si ces biens ne vous suffisent pas, j'en ajouterai de plus grands encore. (II *Reg*, XII, 7, 8.) Au souvenir des bienfaits de son Dieu, le cœur bon et généreux de David se remplit de soupirs, il versa un torrent de larmes, et tous les siècles ont répété les gémissements de sa pénitence. Ah ! mes frères, je ne sais comment un prêtre, comblé par son Dieu de tous ces bienfaits que les anges lui envient, ose parler de reconnaissance, et vouer le vice de l'ingratitude à l'infamie et à l'opprobre des hommes. Etre trahi par un ami qu'on a rassasié de biens, et qui ne s'en est servi que pour attenter à la fortune et à la vie de son bienfaiteur, c'est là pour le cœur de l'homme une plaie profonde, irrémédiable ; il ne cesse d'en parler dans les épanchements de l'amitié ; et le Prophète-Roi met dans la bouche de Jésus, trahi par le perfide disciple, ces plaintes qui ne sont ignorées de personne : Ah ! si un impie ennemi de mon nom, un infidèle, un étranger à mon Eglise m'avait fait une pareille injure ! Mais ce prêtre que j'appelais du nom d'ami, à qui j'aimais à confier tous mes secrets, que j'admettais à ma table, que je nourrissais, comme tous mes élus, du pain de la vérité, de la justice ; un prêtre me trahir, m'abandonner ! je ne puis le souffrir ; je dois à ma justice d'en tirer une éclatante vengeance ! (*Psal.* LIV, 13 seq.)

Caractère de perfidie. Je ne connais pas d'autre nom pour signaler cette lâche défection de la foi promise à Dieu, que renferme le crime du prêtre. Quand un peuple coupable s'est livré aux éclats d'une sédition furieuse contre son prince et son roi, le monarque, s'il est bon, clément, magnanime, pardonnera volontiers à la multitude simple et grossière, que son ignorance, des instigations perfides, le mensonge et la calomnie ont égarée dans les voies de la révolte ; mais les grands, les princes de son peuple, défenseurs-nés de son trône et de sa vie, et qui ont tenté de les lui ravir par les voies criminelles de l'émeute et de l'assassinat, ah ! c'est sur eux qu'il déchargera tout le poids de sa colère ; ce sont eux qu'il se plaira à faire conduire au supplice avec un appareil terrible, afin d'effrayer par cette justice exemplaire les imitateurs d'un pareil attentat. Pourquoi le Très-Haut a-t-il précipité du haut des cieux jusqu'au fond des enfers les anges rebelles, sans leur laisser un moment pour fléchir sa colère par le repentir, pendant qu'il se plaisait à pardonner à l'homme coupable, ou du moins à commuer le supplice qu'il avait mérité en un exil dans cette vallée de larmes, où une espérance pleine d'immortalité le console de ses peines ? Ah ! mes frères, c'est que Dieu voyait dans les rebelles et les apostats du ciel, de purs esprits, des anges de lumière où venaient se réfléchir sa science divine et l'image de sa gloire ; et dans l'homme, la dernière des intelligences créées, appesantie par le poids d'un corps, et asservie aux illusions des sens. Le péché du prêtre ne le cède en rien à celui des mauvais anges ; il le surpasse même par la circonstance de cette lâche défection de la foi promise qui s'y mêle, et dont je vous ai fait remarquer la noirceur. Non, mes frères, ces anges si coupables n'ont pas à rougir d'une pareille perfidie ; nous ne voyons pas que Lucifer et ses complices aient préludé à leur sacrilége révolte contre le Très-Haut par les promesses d'une fidélité inviolable qui ont signalé notre entrée dans le sacerdoce ; nous ne voyons pas qu'ils soient venus se prosterner devant le sublime autel du ciel pour dire à leur Créateur : Vous seul, vous serez notre monarque, notre roi, l'unique objet de nos adorations, notre trésor, notre félicité et notre unique partage.

Caractère d'impiété. Et quel autre nom donner à la profanation de tant de saints mystères qu'il traite avec une conscience souillée et des mains impures ? Certes, il est bien grand le crime du chrétien prévaricateur, et surtout du chrétien profanateur : celui-ci, incapable d'attaquer le Très-Haut jusque dans le ciel, où il habite par delà une lumière inaccessible, tantôt saisit le moment où il abaisse la hauteur des cieux et descend sur nos autels exercer ses fonctions de prêtre, pour faire à son corps adorable le plus affreux des outrages ; tantôt, lui adressant la même injure, il va se prosterner au pied de son tabernacle, où il s'est livré sans défense à la merci des hommes, et il le force d'en sortir pour entrer dans son cœur, plus corrompu que les sépulcres : attentat exécrable ! Saint Paul, pour nous exprimer l'horreur qu'il en avait conçue, a inventé ce langage nouveau : Vous avez, dit-il à ce grand coupable, crucifié une seconde fois le Fils de Dieu, et traité comme une chose vile son humanité adorable : *Rursum cruci-*

figentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes. (*Hebr.*, VI, 6.) Il était réservé au mauvais prêtre de vérifier cette parole dans toute la rigueur de la lettre. Oui, prêtre prévaricateur, autant de fois que vous profanez le saint autel, vous montez de nouveau sur le Calvaire, vous y plantez une seconde fois la croix, et vous y attachez le Fils de Dieu : ***Rursum crucifigentes...*** Fort des divins pouvoirs qu'il a reçus, ce mauvais prêtre appelle Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur, obéissant à sa voix, descend sur l'autel ; et, dans ce même moment, ce meurtrier de son Dieu porte sur lui une main parricide. Voyez-vous entre ses mains l'humanité sainte du Fils de Dieu ? il l'élève, il l'abaisse, il le pose sur l'autel comme la victime du sacrifice ; sa parole, comme un glaive tranchant, séparant le corps du sang, frapperait cette victime d'un coup mortel, si elle n'avait puisé dans sa résurrection une vie immortelle ; et rien ne manque ici à la réalité du sacrifice du Calvaire, hormis la mort sanglante de cette victime, laquelle, puissante pour s'humilier et s'anéantir, est devenue incapable de souffrir et de mourir : ***Rursum crucifigentes.***

Au souvenir de la trahison du disciple déicide, l'imagination est saisie d'horreur; néanmoins, mes frères, en faisant à ce profanateur de l'autel une exacte justice, il est impossible de découvrir dans la trahison de l'infâme Judas, une circonstance que son crime ne renouvelle. Ce disciple déicide vendit son maître trente deniers; et combien de fois ce prêtre mercenaire n'a-t-il pas livré à un plus bas prix le corps et le sang du Fils de Dieu? Ce monstre d'ingratitude, avant de livrer son Dieu à la mort, le salue et lui donne le baiser de la paix; et voyez-le, ce nouveau Judas, au pied de cet autel où il va immoler son adorable Maître par la mort mystique de l'autel : que de protestations de dévouement et de fidélité en sa présence! ***Je m'approcherai de l'autel, de l'autel de ce Dieu qui réjouit ma jeunesse; il saura bien discerner ma cause de celle d'une nation perverse.*** (***Psal.*** XLII, 1, 4.) Judas livra son maître au prince des prêtres ; et ce mauvais prêtre le force d'entrer dans son cœur, où il le place à côté des démons de l'avarice, de l'impudicité et de la vengeance; enfin, ce n'est pas une fois, mais c'est tous les jours que ce profanateur commet cet affreux déicide.

Je me rappelle ici une des visions terribles qu'on lit dans le prophète Ezéchiel. (*Ezech.*, VIII, 8, 9.) Porté par l'esprit de Dieu jusque dans le vestibule de l'ancien temple, il y voit la multitude des abominations du peuple de l'ancienne alliance. ***Fils de l'homme, perce la muraille,*** lui dit le Très-Haut, ***entre.*** Dans le parvis des lévites, il voit de grandes abominations ; arrivé au parvis des prêtres, il en voit de plus grandes encore. Tout cela se passait en figures; et si le mur qui me sépare du sanctuaire de l'Eglise chrétienne s'ouvrait devant moi ; dans le parvis des lévites, je verrais de jeunes aspirants au sacerdoce *adorer le soleil levant*, c'est-à-dire prêts à se courber devant les dépositaires du pouvoir, pour en obtenir ce petit nombre de places dont la rétribution est plus honorable et plus abondante ; et dans le parvis des prêtres, que n'y verrais-je pas?.....

Après vous avoir montré que le péché du mauvais prêtre porte l'abomination dans la maison de Dieu par l'injure qu'il a faite à Dieu, il me reste à vous faire voir qu'il y porte la désolation par le mal qu'il fait à l'Eglise et par celui qu'il se fait à lui-même.

DEUXIÈME PARTIE.

Le mauvais prêtre que j'accuse ici de désoler l'Eglise, n'est pas celui-là seul dont les crimes éclatent aux yeux du peuple chrétien avec tout le bruit du scandale : les scandales des mauvais prêtres pourront bien faire avant la fin de cette retraite la matière de nos instructions; mais le prêtre que je signale, c'est cet enfant de ténèbres, rusé et avisé, qui raisonne le crime, qui le combine avec assez de bonheur et de sagesse pour le soustraire aux regards du public : je dis de lui qu'il désole la religion, alors même qu'il a conservé un nom honorable parmi les fidèles. Et dans le vrai, si la lumière s'éteint sous le boisseau, la maison de Dieu n'est-elle pas dans les ténèbres? Si le chef devient languissant, s'il meurt, tout le corps n'est-il pas au même instant frappé de langueur ou de mort? Une armée où veille une sentinelle endormie, un troupeau qui n'est gardé que par un loup revêtu de la peau de brebis, échapperont-ils à la destruction et à la mort? Vous le voyez, mes frères, par combien d'images sensibles l'Esprit-Saint a pris à tâche de nous mettre cette triste vérité devant les yeux.

Ce prêtre, à force de s'entourer des précautions de la sagesse charnelle du monde, y a conservé un nom honorable, je le veux ; toutefois, l'Eglise n'est pas sans craintes et sans alarmes. Les moments de la représentation passent, l'homme se trouve seul avec lui-même, seul avec les emportements de la colère, les bassesses de l'avarice, les sombres et noires manœuvres de la jalousie, les fureurs de la vengeance; mais il y a plus ici : des bruits sourds circulent en bien des lieux, que ce prêtre n'est pas exempt de ce péché honteux qu'on n'ose nommer dans l'assemblée des fidèles. Les âmes pieuses repoussent avec horreur ces rumeurs sinistres, les faibles s'en scandalisent, le méchant en triomphe, l'impie les accueille avec une joie atroce, se hâte de les déposer dans la chronique du scandale ; et déjà l'infamie de ce prêtre est devenue l'opprobre du sacerdoce.

Et quand ce ne serait que la stérilité de son ministère, j'y verrais la désolation de l'Eglise. Dans le vrai, mes frères, un champ sur lequel ne distille plus la rosée du ciel, un champ qui n'est plus labouré ni ensemencé par son négligent cultivateur, ce champ, qu'est-il autre chose que la terre

stérile dont parle saint Paul, à la veille d'être maudite et réprouvée de Dieu? (*Hebr.*, VI, 8.)

Approfondissons davantage cette vérité, mes frères, et nous verrons que toutes les sources de la vie spirituelle sont des causes de mort entre les mains d'un prêtre mort lui-même à la grâce. Dieu a élevé dans chaque paroisse de son Église un autel, une chaire et un tribunal sacré; la prédication de la divine parole dans la chaire chrétienne, le sacrifice de la messe offert sur nos autels par un Dieu prêtre et victime, le tribunal sacré, ce trône de sa miséricorde, où notre Dieu vient s'asseoir pour remettre ou retenir nos péchés, lier ou délier nos âmes : ce sont bien là, mes frères, les véritables sources de la vie; et vous allez voir comment elles deviennent des principes de mort quand elles tombent au pouvoir du prêtre dont je viens de parler.

La prédication de la divine parole. Oui, mes frères, la prédication de la parole de la croix, qui a converti l'univers, et qui ne cesse d'engendrer les élus à la vie de la grâce, cette parole est frappée de stérilité dans la bouche d'un mauvais prêtre. Je le sais; les vues intéressées de l'honneur, de l'ambition, de la fortune, pourront bien enflammer d'ardeur ce prêtre avare, ambitieux; l'animer, le soutenir dans ce laborieux et pénible ministère; mettre dans son cœur ce feu profane, ce faux enthousiasme qu'on admire dans un acteur de théâtre : mais si quelque reste de probité et de droiture a survécu en lui au naufrage de la foi et de la piété, quelle langueur et quelle contrainte cette triste pensée ne doit-elle pas jeter sur tous ses discours religieux? « Je suis un pécheur, et il ne convient point à ma bouche de raconter les merveilles de la loi de Dieu : » *Peccatori dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas?* (*Psal.* XLIX, 16.) On rapporte, mes frères, du pieux Origène, que venu dans l'assemblée des prêtres, pour y prêcher la divine parole, le sort, conformément à la coutume de ces temps antiques, assigna pour texte à son discours les paroles que vous venez d'entendre : *Peccatori dixit Deus...* Au son de cette parole, le saint prêtre fut saisi d'effroi, son cœur se remplit de soupirs, il versa un torrent de larmes; et ses larmes et ses gémissements furent l'éloquent discours qu'il adressa à ses frères dans le sacerdoce. Ah! je le répète encore une fois, si ce malheureux prêtre a sauvé quelque reste de foi et de probité, dès l'exorde de son discours, pourra-t-il n'être pas saisi du même effroi, et une voix terrible ne lui criera-t-elle pas au fond de son cœur : Malheur à celui qui dit, et qui ne fait pas; qui parle au nom de Dieu, et que Dieu n'a pas envoyé!

Il prêchera la parole de l'homme, et il ne prêchera pas la parole de Dieu. J'appelle, mes frères, parole de Dieu, une parole conçue et formée dans le cœur du juste, par l'Esprit de Dieu conversant avec les hommes dans le saint commerce de la prière. Cette parole, versée dans les âmes par le ministère de la prédication évangélique, y entre comme un germe divin; elle y fermente, se développe, et par un saint enfantement engendre les élus de Dieu à la vie de la grâce. *Genuit nos verbo veritatis.* (*Jac.*, I, 18.)

J'appelle parole de l'homme une parole amenée pour ainsi dire à force de bras par la contention de l'esprit, par le pénible travail de l'imagination, dans l'âme d'un prêtre. Je dis de cette parole qu'elle entrera dans les âmes comme un germe vicié, gâté et corrompu, et qu'elle n'y produira, au dedans et au dehors, d'autres fruits que ceux-ci : une vaine complaisance en soi, l'admiration de ses propres pensées, les louanges, de vains applaudissements; enfants bâtards, dit un saint docteur de l'Église, de la vanité des hommes. La parole de l'homme, annoncée par un Socrate, un Platon, et tous les sages appelés par l'antiquité des hommes divins, n'a pu réformer les mœurs ni d'un bourg ni d'un hameau; et la parole de Dieu, prêchée par douze apôtres pêcheurs, a converti, régénéré l'univers entier. C'est, mes frères, que cette parole conserve dans les âmes où elle est entrée par la prédication quelque chose de la vertu de l'Esprit de Dieu, dont il est écrit : *L'Esprit de Dieu ébranle les déserts arides; l'Esprit de Dieu brise les rochers.* (*Psal.* XXVIII, 8.) Ainsi, dit le grand évêque de Meaux, l'eau des sources élevées coule dans les plaines avec la rapidité qu'elle a acquise en descendant des montagnes.

Le saint sacrifice de la messe, offert par un mauvais prêtre, perd sa force et sa vertu. Ici, mes frères, pour vous mettre tout d'un coup ma pensée devant les yeux, je me représente une paroisse plongée dans le désordre. Les crimes de ses habitants, comme autrefois ceux de Sodome et de Gomorrhe, élèvent vers le ciel un cri de vengeance; le pieux et saint pasteur qui y préside monte tous les jours à l'autel, et y offre, nouvel Onias, cette victime de propitiation qui nous a été donnée pour réconcilier l'homme avec Dieu au jour de sa colère; et le courroux céleste s'apaise, Dieu ne pouvant voir du haut du ciel le crime des habitants de ces lieux, sans apercevoir en même temps le sacrifice de Jésus-Christ, son Fils, qui l'apaise. Mais si Notre-Seigneur, le médiateur de la nouvelle alliance, au moment où il présente à son Père l'hostie de son divin sacrifice, voit à ses côtés un prêtre corrompu et un peuple coupable, mêlant à l'oblation de son humanité sainte celle de leurs âmes souillées et de leurs cœurs corrompus, n'est-il pas à craindre que ce divin médiateur ne retire sa médiation et ne sépare sa cause de celle d'une nation si perverse? N'est-il pas à craindre encore que Dieu le Père, indigné de voir le sang de Jésus-Christ, son Fils, méprisé, foulé sous les pieds ainsi qu'une chose de vil prix, ne rejette cette prière comme un nouveau péché, ce sacrifice comme un sacrilége?

Nous l'avons dit, et la chose est véritable : il y a pour les villes et pour les nations une mesure de grâces, laquelle épuisée, elles

n'ont plus à attendre que le jugement de rigueur; mais, mes frères, si quelque chose est propre à épuiser cette mesure, ne sont-ce pas les profanations et les sacriléges des prêtres, alors qu'ils sont portés à leur comble? Anges protecteurs de nos églises, vous les abandonnez avec ce cri dont retentit l'ancien temple de Jérusalem aux approches de sa ruine : *Sortons d'ici, sortons de ce lieu*, où toutes les prières sont des crimes, tous les sacrifices des sacriléges. Et en même temps s'accomplit à l'égard des nations cet anathème prononcé contre elles par la bouche d'Ezéchiel : « N'est-ce pas assez que ce peuple pervers ait souillé de tant de crimes la terre que je lui avais donnée? Pourquoi faut-il qu'il vienne encore m'outrager dans ma propre maison? Exterminez cette nation coupable, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard décrépit, et commencez ce terrible carnage par les prêtres de mon autel. » (*Ezech.*, IX, 6.)

Le mystère de notre réconciliation avec Dieu, dispensé par le mauvais prêtre, devient ordinairement une cause de mort et rarement une source de vie. Oui, mes frères, ce tribunal sacré où Dieu lui-même, assis comme juge, prononce des sentences de vie et de mort, de miséricorde et de justice; ce siége de la sagesse d'où partent tant de conseils salutaires pour diriger dans la voie des saints tous les âges de la vie, pour former l'enfance à la piété, contenir par un frein salutaire les passions d'une jeunesse fougueuse, sanctifier les vieillards près de rendre à Dieu le redoutable compte de leur vie; s'ils sont occupés par un prêtre prévaricateurs, ne peuvent presque rien pour le salut des âmes.

Je le sais; notre Dieu, dont la nature n'est que bonté et miséricorde, pourra bien consentir à voir s'écouler dans les âmes, par ce canal impur, les mérites de son sang; mais que d'obstacles je vois s'élever de toutes parts pour arrêter dans son cœur ces effusions de miséricorde ! Et d'abord, est-ce bien dans une âme flétrie et dégradée par le crime que pourra s'asseoir ce fonds inépuisable de bonté, de douceur, si nécessaire dans ce moment pour ne pas achever tant de roseaux à demi brisés, tant de mèches prêtes à s'éteindre; pour ne pas se lasser ni des questions les plus importunes, ni des redites les plus grossières; soutenir pendant des journées, et souvent pendant des nuits entières, une contention d'esprit, une fatigue de corps si pénible à la nature; voir couler sous ses yeux des torrents de corruption qui font horreur; ne pas s'émouvoir à la vue de cette opiniâtre résistance à la grâce, que ne peuvent vaincre les prières, les larmes, les supplications et tous les efforts d'un zèle patient et infatigable? Mais de plus affligeants souvenirs se présentent ici à moi : les grandes solennités de l'année sont arrivées, et l'Eglise, ouvrant les trésors de sa miséricorde, proclame le jubilé solennel de ses indulgences. Une foule de pénitents environne le tribunal sacré en se frappant la poitrine, et disant : Qu'ai-je fait? Et à voir leurs fronts courbés vers la terre, leurs visages où la tristesse est peinte, on se rappelle la multitude des malades et des infirmes étendus sur le pavé de l'ancien temple, attendant la venue de l'ange du Seigneur qui a ordre de les plonger dans la piscine miraculeuse et vivifiante des eaux de Siloé. Mais pendant que tant de pécheurs mourants et morts attendent ce pasteur pour recevoir de lui la santé et la vie, que fait-il dans sa maison pastorale? Il y vaque à des conversations oiseuses, à des lectures frivoles, au calcul de ses plus minimes intérêts domestiques; que sais-je? il dort peut-être sur son lit de repos. C'en est assez : le moment de la grâce est passé; le laboureur est retourné à ses champs, le pécheur à son vomissement; ce malheureux ne recommencera pas, avec de nouveaux frais de constance et de courage, un sacrifice si pénible, et accordé, après tant de résistance, à l'amitié ou à la nature; l'infortuné pasteur ne reverra plus au tribunal de la miséricorde sa brebis égarée; mais il la retrouvera au tribunal de la justice, où comparaîtront un jour tous les hommes, pour lui demander vengeance de cette énorme prévarication contre le plus saint des ministères.

Non-seulement le mauvais prêtre désole l'Eglise par le mal qu'il fait à la religion, mais en outre par celui qu'il se fait à lui-même. Pourquoi, mes frères? c'est que l'aveuglement de l'esprit et l'endurcissement du cœur marchent à la suite du péché du mauvais prêtre; et comment pourrait-il échapper à ces deux plaies profondes et irrémédiables de notre âme? Songez que ce prêtre, à force de fermer les yeux de l'esprit et les oreilles du cœur, pour ne pas voir la lumière de la vérité et sentir les impressions de la grâce, a fini en quelque sorte par perdre la sensibilité du sens moral; il est devenu cette terre sèche que la rosée du ciel ne peut amollir, cette pierre dure que les rayons du soleil de justice ne peuvent pénétrer : péché si énorme, que de grands docteurs ont cru y voir ce péché contre le Saint-Esprit, dont il est écrit dans l'Evangile, qu'il ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre. (*Matth.*, XII, 31.) Voulez-vous savoir la raison profonde de ce conseil de la divine justice? Dieu a résolu, dans les vues de sa sagesse, de ne jamais commencer la conversion du cœur que par des lumières répandues dans l'esprit; d'où il suit que le malheureux qui ferme les yeux à la lumière de la vérité, repousse le Saint-Esprit, lui ferme l'entrée de son âme, le forçant ainsi à l'abandonner à son sens réprouvé, sous peine de violer les lois de sa sagesse : ténèbres vengeresses, qui sont le plus terrible fléau de la divine justice contre les pécheurs; c'est alors que le Seigneur frappe dans sa colère, et qu'il reprend dans sa fureur (*Psal.* VI, 1.) Dieu, au témoignage de nos divines Ecritures, frappe le pécheur quelquefois dans sa colère, et plus souvent dans sa miséricorde : dans sa

miséricorde, quand il permet à la calomnie de noircir sa réputation, à l'injustice de ruiner sa fortune. Mais quand il dit à l'esprit tentateur : Va, aveugle son esprit, endurcis son cœur; il frappe, non pour l'éclairer, mais pour l'aveugler ; non pour le convertir, mais pour l'endurcir; il le force de boire, dans la coupe vengeresse de sa justice, ce vin pur de sa colère, dont le mal est irrémédiable. Mais, s'il en est ainsi, ne puis-je pas dire au mauvais prêtre : Pensez, réfléchissez, ouvrez les yeux sur la profondeur de l'abîme ouvert sous vos pas? car enfin, mes frères, il vient ce moment où la profanation et le sacrilége commencent à être pour un prêtre, une sorte de loi que lui a imposée sa passion.

Et qu'elle est désastreuse la position dans laquelle ce prêtre s'est placé, par un choix libre et criminel de sa volonté! Vous le savez, mes frères; un fidèle qui a failli abandonné l'autel; mais en le quittant, il jette parfois des regards d'envie, et le consolant espoir d'y revenir pour y retrouver cette bienheureuse paix qu'il a perdue, cet espoir est pour lui un aiguillon salutaire, qui l'agite et qui le presse d'embrasser le travail de la vertu : mais ce mauvais prêtre ne peut se dissimuler à lui-même, que s'il cesse de paraître à l'autel aux jours et aux moments où le peuple l'attend pour la prière et le sacrifice, il fera peser sur lui des soupçons d'infidélité et de crime ; et qui sait si le misérable lucre que l'autel donne à celui qui le sert, ne tient pas aux affections de son cœur? C'en est assez, le lucre et la réputation seront préférés, et Dieu délaissé et abandonné ; et la barrière de l'autel une fois levée, les sacriléges entrent en foule dans l'âme de ce mauvais prêtre ; sacriléges autant de fois qu'il monte à l'autel ; sacriléges autant de fois qu'il baptise l'enfant nouveau-né ; sacriléges autant de fois qu'il entre dans le tribunal de la pénitence. Certes, mes frères, si la vertu malfaisante d'un seul sacrilége est d'épaissir et de renforcer les ténèbres de l'âme, qu'elle doit être profonde cette nuit, où tant de ténèbres sont amassées, tant de nuages amoncelés !

La sentence de ce mauvais prêtre est prononcée, elle ne sera pas révoquée. C'était une coutume et même une loi chez d'anciens peuples, que le coupable condamné au dernier supplice fût forcé de boire sa sentence de mort, et après cette lugubre cérémonie, il vivait dans l'attente de son inévitable supplice. Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que ce tragique événement se renouvelle autant de fois qu'un prêtre profanateur monte à l'autel? Et n'est-ce pas le sens de cette parole de saint Paul : *Celui qui mange et boit indignement, mange et boit son propre jugement*. (I *Cor.*, XI, 29.)

Allez à l'autel ; ce fut le mot qu'adressa, dit-on, l'apostat Luther à un prêtre qui marchait, bourrelé de remords, dans la voie du schisme et de l'hérésie. Allez à l'autel ! Ah ! c'était bien Satan qui avait révélé à cet hérésiarque le secret de l'enfer, pour consommer la réprobation des mauvais prêtres. Au souvenir de ces grands attentats, on se rappelle cette terrible sentence de saint Paul : Il est impossible qu'un si grand coupable soit jamais changé, renouvelé par la nouveauté de la pénitence (*Hebr.*, VI, 4, 6) ; et voilà qu'un saint docteur de l'Eglise met le comble à notre consternation par cette parole : Qui a jamais ouï parler de la conversion d'un mauvais prêtre?

Toutefois, mes frères, après vous avoir révélé les plus terribles conseils de la justice de mon Dieu, je me dois à moi-même de ne pas vous cacher ceux de sa bonté et de sa miséricorde. Oui, dans le monde, dans cette terre maudite où, comme sur les montagnes de Gelboé, la rosée du ciel ne peut descendre, dans le monde, je ne vous le dissimule pas, la conversion d'un mauvais prêtre est un phénomène rare et presque impossible : mais, mes frères, la solitude où nous sommes est comme une autre terre de Gessen ; là luit un autre soleil, là commencent d'autres conseils de miséricorde et de justice. Venez, dit le Seigneur, venez, prêtres prévaricateurs ; en ce lieu, j'ai élevé avec une solennité toute spéciale le tribunal de ma miséricorde, j'ai ordonné à l'élite de mes prêtres de s'y asseoir : mon Eglise, initiée dans tous les conseils de ma bonté, leur a confié les pouvoirs les plus étendus que le Père avait remis à son Fils ; point de crimes qui ne soient pardonnés, point d'anathèmes qui ne soient levés dans ce grand jubilé du sacerdoce. Ministres de Dieu, vous que son Eglise a choisis pour être les juges des princes et des pasteurs de son peuple, dites-nous ici ce que vos yeux ont vu, ce que vos oreilles ont entendu.—Des prêtres vieillis dans le crime, confessant leurs prévarications avec les larmes et les gémissements de cette pénitence sincère qui nous faisait dire : C'est Dieu qui laisse tomber le pécheur dans l'abîme, c'est lui qui l'en retire ; et nous le bénissons et nous le louons de nous avoir choisis pour être les agents et les instruments d'une si grande miséricorde. Plusieurs, à la vérité, nous ont affligés par le malheur de leurs rechutes ; aussi, en levant la main sur ces têtes coupables, n'étions-nous pas sans crainte et sans alarmes : ils étaient lents et tardifs pour embrasser le travail de la pénitence, timides et tremblants quand on leur parlait d'arracher l'œil et de couper le pied, causes de scandale ; il semblait que Dieu devait composer avec eux pour qu'ils voulussent bien accepter la grâce destinée à les sauver de la mort et de l'enfer. Ah ! si ma voix se faisait entendre à quelqu'un d'entre eux, je lui dirais : Du moins, aujourd'hui n'endurcissez pas votre cœur ; ils durent encore pour vous, ces jours appelés le temps favorable, les jours de salut ; mais ils viendront bientôt aussi les jours dont il est écrit ailleurs : *En ce jour, vous crierez vers moi, et je n'opposerai que la dérision et le mépris à vos prières et à vos supplications*. (*Prov.*, I, 28.) Il n'en sera pas ainsi des pasteurs et des prêtres qui compo-

sent ce pieux auditoire; et dans ces beaux jours, les justes sur la terre, et les saints dans le ciel, seront réjouis d'entendre l'heureuse nouvelle des justes affermis dans la justice, et, s'il le faut, des pécheurs convertis à Dieu par une sincère pénitence.

DISCOURS III.

SUR LES CAUSES DE LA TIÉDEUR.

Spiritu ferventes, Domino servientes. (*Rom.*, XII, 11.)
Servons le Seigneur dans toute la ferveur de notre esprit et de notre cœur.

Il est un mal, mes frères, qui mine lentement le sacerdoce, et qui y éteint peu à peu le principe de la vie; je parle de la tiédeur et de l'insensibilité dans les voies de Dieu. Les grands scandales, et cette parole a souvent frappé votre oreille, ne sont pas pour l'Eglise le sujet de sa tristesse la plus amère; ils sont rares et extraordinaires, et quand ils arrivent, on peut les comparer à des affronts passagers faits par la malveillance à cette épouse de Jésus-Christ. Elle en rougit un moment pour l'honneur de ses enfants, sans rien perdre de sa noble contenance; le désaveu qu'elle leur donne par la pureté de sa morale et la sainteté de sa discipline est si notoire, qu'elle n'a plus qu'un sentiment de pitié envers les ennemis de Dieu, assez injustes pour en faire la matière de leurs blasphèmes contre Dieu, et de leurs calomnies contre sa religion sainte. La tiédeur et l'insensibilité dans les voies de Dieu, voilà pour l'Eglise le sujet de sa plus profonde douleur. C'est ce mal, mes frères, que je voudrais vous montrer aujourd'hui dans une de ses causes les plus malheureuses et les plus prochaines; c'est, à mon avis, ce vide de l'esprit de piété qui nous accompagne dans les plus saintes fonctions de notre ministère, qui les flétrit, qui les dégrade, et qui les fait dégénérer en une vaine routine, en une pratique dure et sèche, laquelle ne dit plus rien à notre cœur.

Un prêtre doit conserver, dans l'exercice des fonctions de son divin sacerdoce, une foi toujours vive et une piété toujours nouvelle, pour trois raisons que je vous prie de bien retenir, parce qu'elles vont faire le sujet et le partage de cet entretien : premièrement, pour édifier le peuple dans le service du culte divin; en second lieu, pour se garantir de la profanation du saint autel et des sacrements de l'Eglise; en troisième lieu, pour échapper aux dangers qui l'attendent dans le saint ministère.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis qu'un prêtre doit nourrir dans son cœur une foi toujours vive et une piété toujours nouvelle, premièrement pour édifier le peuple.

Les cérémonies de notre religion, mes frères, vides de l'esprit de foi et de piété, ne sont plus que des évolutions mécaniques, plus ou moins belles à voir, selon la variété du spectacle qu'elles offrent à la vue; la piété seule peut donner à ces figures inanimées un corps, une âme, un langage pour nous parler de la grandeur et de la puissance de Dieu. Je le sais, les cérémonies du culte catholique sont pleines de sens et de vérité; et il n'est rien de grand et d'élevé dans les mystères de la foi et dans les dogmes de la morale évangélique, dont elles ne rappellent le souvenir à un chrétien judicieux et éclairé. Mais ces sens profonds et cachés, le peuple ne les connaît pas; et bien qu'en voyant l'appareil grand et majestueux de nos cérémonies, il y soupçonne je ne sais quoi de mystérieux et de caché, la vérité est que la seule pensée nette et distincte qui se démêle dans l'âme du peuple chrétien à la vue du magnifique spectacle qu'offre aux yeux la liturgie sacrée, c'est que Dieu est bien grand, puisque ses ministres sont si profondément abaissés en sa présence. Ainsi, remarquez-le bien, mes frères, l'Eglise, dans l'institution de nos cérémonies saintes ne s'est pas proposé seulement d'attacher à des images sensibles les idées abstraites de la foi, de constater par des monuments toujours visibles, toujours subsistants devant nos yeux, l'origine et la signification de nos sacrements et de nos mystères : mais, outre ces fins, si dignes de sa sagesse, l'Eglise se propose d'élever jusqu'au ciel la pensée du peuple chrétien; et la liturgie sacrée est ce cérémonial plein de majesté que l'on pratique dans le palais du Roi du ciel, aussi bien que dans les palais des rois de la terre, pour contenir la multitude dans cette crainte, ce respect poussé jusqu'à un saint tremblement et si justement dû à ce grand roi qui habite par delà les cieux. D'après ces principes, mes frères, il est visible que nos cérémonies obtiendront bien plutôt les fins que l'Eglise en attend, par la foi et la piété dont elles seront animées, que par la précision de leurs mouvements et le bel ensemble de leur pieuse et sainte manœuvre. Et cet air dissipé et évaporé avec lequel on s'en acquitte, fait dire au peuple, que Dieu est moins grand que n'aiment à le prêcher les ministres de sa religion, et que s'il possédait ces titres si magnifiques de Roi des rois, de Dominateur des dominateurs de la terre, que lui attribue la croyance de ses serviteurs, ses ministres seraient bien plus respectueux en sa présence.

Oui, mes frères, un saint prêtre prosterné au pied des autels est le plus beau spectacle que la religion puisse offrir aux peuples. Les arts, si habiles à peindre à nos yeux, sous des images sensibles, les plus magnifiques objets de nos pensées, sont impuissants pour nous représenter un tableau plus imposant et plus vrai de la grandeur et de la puissance du Très-Haut. Les hommes les plus impassibles et les plus difficiles à émouvoir, en ont été souvent émus.

Alexandre, devant qui la terre tremble, tremble lui-même à la vue du souverain prêtre de l'ancienne loi et du majestueux cortége des lévites qui l'accompagnent. L'on a vu même des persécuteurs impitoyables de notre sainte religion, déposer la haine et la colère dont ils étaient animés contre elle, à la vue d'un saint prêtre et de son recueil-

lement profond au pied de nos autels. En voici un exemple bien mémorable dans les annales de la religion catholique. Valens, ce persécuteur acharné de la foi de Nicée, parcourt les Eglises de l'Orient, comme un autre Saul, ne respirant que haine et que menaces contre les défenseurs de la foi orthodoxe; il arrive à Césarée, profondément convaincu qu'il va frapper un coup décisif contre la foi de Nicée, en chassant de son siége saint Basile, un de ses plus intrépides défenseurs. Plein de cette pensée, il entre dans la basilique sacrée d'un pas brusque et précipité; mais à peine a-t-il ouï le chant des divins cantiques, vu le bel ordre de l'assemblée sainte, les ministres de l'autel rangés en cercle autour de l'autel, saint Basile au milieu d'eux, immobile, le visage enflammé, semblable à un ange, qu'à ce spectacle le terrible monarque se déconcerte. L'heure de l'offrande arrivée, les ministres de Dieu se tournent vers le peuple, leur visage est modeste et pacifique; personne ne s'avance vers le prince; un seul de ces officiers de l'autel interroge de l'œil saint Basile pour savoir si l'offrande de l'ennemi de Dieu et de son Eglise sera reçue. Ici, ce prince si redouté tremble, chancelle ; et il a besoin qu'on le soutienne.

Durant ces jours plus calmes, que le relâchement ou l'interrègne de la persécution laissait à l'Eglise chrétienne, les païens, nous apprend l'histoire, venaient dans ses temples, attirés par la curiosité qui s'attache toujours au culte nouveau, et ils en sortaient chaque fois pénétrés d'un nouveau respect pour le Dieu véritable et pour sa religion sainte; mais ils étaient surtout émus, touchés de cette foi vive et de cette modestie non feinte qui brillait sur le front des néophytes chrétiens, de leurs prêtres et de leurs pontifes. Pour nous, mes frères, ne nous le dissimulons pas, parmi cette foule immense qui remplit nos vastes basiliques, il y en a beaucoup qui ne croient plus à la divinité du culte qu'on y pratique, et qui viennent, comme autrefois le frivole peuple d'Athènes sur la place publique, pour y voir et pour y entendre quelque chose de nouveau. Puissions-nous, mes frères, par cette modestie et cette piété dont le langage est si puissant pour parler au cœur, leur inspirer un vif désir de connaître le Dieu véritable, ou un grand regret de l'avoir abandonné!

Mais, indépendamment de ce motif déjà si puissant, qui est d'édifier le peuple par les témoignages d'une piété, qui ne saurait être efficace si elle n'est vraie et sincère dans notre cœur, ce grand motif mis à part, je soutiens que nous profanerons le saint autel, et tous les autres mystères de la religion dont nous sommes les dispensateurs, si nous négligeons de nourrir dans notre cœur une foi toujours vive et une piété toujours nouvelle. Pourquoi? C'est que les mystères de notre religion, invisibles aux sens, ne disent plus rien au cœur de celui en qui la foi et la piété sont affaiblies et menacent de s'éteindre. Dans les cieux, où le Très-Haut habite par delà une lumière inaccessible, la majesté du firmament nous révèle sa gloire ; sur la terre, où il se couvre devant nous d'un voile plus épais, toutes les créatures élèvent la voix pour nous parler de sa grandeur et de sa magnificence. Visible sur la terre, quoique anéanti sous la forme d'un homme, des prodiges sans nombre manifestaient en lui la force et la vertu d'un Dieu ; sur le saint autel vous êtes, ô mon Dieu, un Dieu vraiment caché pour moi; là mes sens ne vous reconnaîtraient même plus pour un homme, si la foi ne m'apprenait que vous êtes mon Dieu. Obéissant à la parole d'un homme, le Très-Haut descend sur nos autels; mais les cieux ne s'abaissent pas en sa présence, les foudres et les éclairs ne précèdent pas sa marche, et sur cet autel, devenu le trône de sa divinité, mes yeux ne voient autre chose qu'une pierre taillée par le ciseau, et des langes tissés par la main des hommes. L'Agneau est ici présent, vivant, mais dans un état de mort: et que vois-je devant moi? le pain servi sur nos tables, et le vin qui coule dans nos celliers. Je suis transporté dans la cité du Dieu vivant, au milieu de cette Eglise des premiers-nés dont les noms sont écrits dans les cieux, en présence de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance, dont le sang crie encore plus haut que celui d'Abel ; et que vois-je encore devant moi? un temple matériel, et quelquefois les vieilles murailles d'une église; or, dans cette défaillance totale de mes sens, qui me révélera la majesté de Dieu, si la foi, suppléant à leur impuissance, ne me découvre l'invisible caché sous des formes sensibles?

Autrefois Isaac marchant vers la montagne sainte pour y être immolé, étonné de ne pas apercevoir devant ses yeux l'appareil et les préparatifs ordinaires du sacrifice, disait à son père dans un langage simple et ingénu : *Mon père, voilà bien le feu et le bois; où est la victime pour l'holocauste?* « *Dixit Isaac patri suo : Pater mi. At ille respondit : Quid vis, fili? Ecce, inquit, ignis et ligna : ubi est victima holocausti?* » (*Gen.*, XXII, 2, 7.)

Et peu s'en faut, qu'en voyant les dehors nus et dépouillés de nos autels, je ne m'écrie, comme ce premier-né des croyants : On assure que nous offrons un sacrifice, où un Dieu-prêtre offre un Dieu-victime à la majesté de Dieu; mais où est-il ce Dieu-prêtre, où est-il ce Dieu-vitime? *Ubi est victima?* Ah! si le saint autel lançait des foudres et des éclairs, comme autrefois le mont Sinaï, je dirais à un prêtre qui y monte avec des sens dissipés et une imagination égarée : Allez; mais au pied de cet autel où des signes effrayants vous apprendront que ce lieu est saint et terrible, et que la majesté de Dieu l'habite, craignez d'être frappé, comme le profane Héliodore, par les coups de la justice divine, et apprenez par une funeste expérience à trembler dans le temple et surtout dans le sanctuaire, au pied des autels du Dieu vivant. Mais dans nos temples où nos yeux ne voient que les

espèces les plus communes, qui me garantira d'une familiarité coupable avec le maître qui y réside, si la foi ne sert de supplément à mes sens pour révéler à mon âme la présence d'un Dieu si grand et si terrible?

Quand même il nous serait donné de voir les merveilles qui se passent sur nos autels, de les voir comme saint Jean, lorsque de l'autel de la terre il fut ravi jusques au pied du sublime autel du ciel, je soutiens que nous sentirions encore le besoin de ranimer en nous la foi et la piété, et que ces merveilles, à force d'être communes, nous deviendraient viles. Les Israélites avaient bien sans cesse sous les yeux ces merveilles de leur religion sensible; en étaient-ils moins indociles, moins intraitables à l'égard de Dieu, leur souverain temporel, et de Moïse, son représentant visible sur la terre? N'est-ce pas une chose incroyable, et vraie néanmoins, qu'ils avaient à la bouche un pain miraculeux descendu du ciel, pendant qu'ils se livraient aux murmures et à la révolte? Ni la majesté de Dieu présent sur le mont Sinaï, ni sa gloire sans cesse visible audessus du tabernacle, ni le visage de Moïse rayonnant de lumière, aucune de ces merveilles ne pouvaient vaincre l'obstination de ce peuple dur et incirconcis de cœur. Or, voilà bien l'empire de l'habitude; point de miracles dont elle n'efface l'éclat, point de devoirs inviolables qu'elle ne fasse dégénérer en une vaine routine : abus tant de fois déploré en présence des ministres des autels, et sur lequel je ne puis me taire, bien qu'il ait été censuré par le plus éloquent de nos évêques, avec une magnificence de langage incomparable. La première fois que nous montâmes à l'autel, la majesté de Dieu, la présence de ses anges, et ce que la religion nous raconte des merveilles de ce divin sacrifice, nous pénétraient d'une crainte respectueuse; nos esprits, nos cœurs, nos sens, tressaillaient d'une joie mêlée d'une sainte terreur; nous nous abaissions devant le Très-Haut par les anéantissements de notre esprit et de notre cœur, encore plus que par les prostrations du corps; nous lui révélions comme à notre ami les misères de notre âme; nous lui demandions comme à notre père, pardon des fautes de chaque jour, grâce et miséricorde pour les âmes qu'il avait confiées à notre garde paternelle; et les gémissements de notre cœur vivement ému des malheurs de son Eglise n'étaient pas cachés en sa présence. Ah! prêtres dégénérés, que sont devenus les beaux jours de votre sacerdoce? La table sainte n'est plus pour vous qu'une table commune. Quel fruit vous revient-il de vos sacrifices quotidiens? Nourris de Jésus-Christ tous les jours, quel accroissement prenez-vous en Jésus-Christ? Quand il vient allumer dans votre âme un feu ardent, pourquoi votre cœur demeure-t-il froid comme la glace? La communion fréquente nous unit intimement à Jésus-Christ, nous remplit de son esprit dont sa chair est toute pleine; il sort de cette chair adorable une vertu secrète qui purifie les sens, apaise les ardeurs de la convoitise. La communion fréquente opère ces merveilleux effets dans le chrétien qui s'en approche à des époques déterminées : et la communion de tous les jours, et l'oblation journalière du saint sacrifice laisse à des prêtres leurs défauts, leurs imperfections! disons plus, des vices et peut-être des passions, les enflures de l'orgueil, les emportements de la colère, les recherches d'une vie molle et sensuelle! Quoi! nous célébrons tous les jours; et la répétition journalière d'un pareil bienfait, qui en augmente le prix, diminuerait la dette de notre reconnaissance! Mon Dieu, quelle excuse alléguerons-nous à votre redoutable tribunal, quand la participation quotidienne à ce divin mystère fera la plus terrible matière du compte que nous aurons à y rendre! Je célébrais tous les jours, voilà pourquoi ma ferveur était moins grande. Il fallait, ô mon Dieu, mettre plus de bornes à vos bienfaits, et j'aurais donné plus d'étendue à ma reconnaissance; être moins prodigue de vous-même, et j'aurais été plus sensible à un don qui n'est rien moins que votre personne divine.

Un prêtre qui néglige de nourrir dans son cœur la foi et la piété, profanera le saint autel, combien plus les autres sacrements de l'Eglise, dont il est le dispensateur! J'ai ajouté cette parole très-véritable, qu'il périrait au milieu des périls qui l'attendent tous les jours dans le saint ministère.

SECONDE PARTIE.

Dispensateur des mystères de Dieu et des sacrements de son Eglise, un prêtre fervent s'élève par la pensée dans le ciel, pour y voir Notre-Seigneur, le pontife des biens futurs, toujours assis à la droite de Dieu son Père, et sur la terre le prêtre invisible qui baptise, qui sacrifie, qui lie et délie les âmes. Il est saisi d'admiration à la vue de ces changements merveilleux qu'il voit de l'œil de la foi s'opérer subitement dans les âmes; il les aperçoit en esprit passer de l'horrible difformité des esclaves de Satan à la beauté et à la clarté des enfants de Dieu; il s'anéantit en présence de la majesté du Très-Haut, qui opère par son entremise de si grandes merveilles. Mais un prêtre tiède et relâché s'accoutume à traiter ces divins mystères comme les choses les plus communes, à prononcer ces bénédictions mystiques, sources fécondes de tant de grâces, comme ces formules profanes usitées dans les contrats et dans le commerce pour être le lien des affaires entre les hommes.

Ambassadeur de Jésus-Christ dans la chaire de vérité, un prêtre fervent exhorte son âme avant que d'exhorter celle de ses frères; il comparaît en esprit à ce redoutable jugement auquel il cite ses auditeurs à paraître; il entre par la pensée dans cet enfer, dont il trace devant leurs yeux de si terribles peintures; et sa parole n'émeut si vivement ses auditeurs, que parce qu'elle

vient d'émouvoir profondément son propre cœur. Mais le prêtre inanimé dont je viens de parler ne prépare pas ainsi, dans un esprit d'application à lui-même, les vérités qu'il doit annoncer au peuple. Assembler des pensées neuves et frappantes, chercher des raisons convaincantes, disposer, s'il le peut, ses matériaux dans un bel ordre, c'est tout ce qui l'occupe ; il n'imagine pas qu'on puisse se préparer d'une autre manière aux instructions de la chaire chrétienne : aussi sa bouche ne parle-t-elle pas de l'abondance d'un cœur vivement pénétré, mais de l'effervescence d'une imagination échauffée par la contention et le travail : et tandis qu'un saint prêtre verse dans les âmes de la plénitude de l'esprit qu'il a reçu, le prêtre tardif dans la foi et languissant dans la piété ressemble à un bassin vide que l'art a rempli un moment, mais qui revient à sec après avoir un instant vivifié les campagnes.

Ministre de Jésus Christ dans le mystère de la réconciliation de nos âmes avec Dieu, un prêtre fervent tire en ce moment du fond de son cœur ces paroles vives et affectueuses, ces soupirs enflammés que les morts entendent jusqu'au fond de leur tombeau. A la vue des ravages que le péché fait dans son âme, ce charitable Ambroise verse des larmes si vraies, si sincères, que les pécheurs les plus endurcis pleurent avec lui : et c'est dans ce moment décisif où l'âme, déjà préparée par les terreurs de la foi et la componction de la pénitence, est comme ouverte à toutes les impressions de la grâce, et où il ne faudrait qu'une parole de vie pour la changer tout entière, c'est dans ce moment même que le prêtre languissant tire du fond de sa mémoire quelques-unes de ces exhortations froides et sans âme, qu'il y garde en réserve pour fournir aux besoins de son ministère, et qu'il adresse indistinctement à tous ses pénitents ; semblable à ces médecins ignorants, qui distribuent sans discernement à tous les malades leurs formulaires de remèdes. Bien plus, son langage froid et glacé fait soupçonner au peuple chrétien que si le péché pouvait aller jusqu'à la mort, et à la mort de l'enfer, le ministre de Jésus-Christ, chargé ici-bas de sa gloire et du salut des âmes rachetées de son sang, n'en parlerait pas avec autant d'indifférence.

Pénitent lui-même, au pied du tribunal sur lequel il est assis comme juge, n'attendez pas de lui cette componction vive des fautes les plus légères, qui dans une âme pure naît de son grand amour pour Dieu. Ces raisonnables scrupules, pour parler le beau langage d'un saint évêque de ces derniers temps, ne sont pas les embarras d'une conscience timide et pusillanime, mais plutôt les saintes alarmes d'une conscience timorée et délicate qui a en horreur jusqu'aux apparences du mal. Pour le prêtre dont je parle, il ne faudrait rien de moins qu'une faute énorme, pour qu'il pût l'apercevoir au milieu de ces taches sans nombre qui défigurent son âme : aussi sont-ce là les seules fautes qu'il relève au pied de nos tribunaux, ces fautes plus grossières, qui troubleraient la fausse paix de son cœur, qui le rendraient profanateur à ses propres yeux ; sans jamais rien dire de ce fond d'apathie, d'indifférence et d'insensibilité, objet de dégoût aux yeux de Dieu, qui ne tardera pas à le rejeter et à le vomir de sa bouche. Voilà comme le mystère de la pénitence, source de tant de grâces pour un prêtre fervent, par le trouble salutaire qu'il éprouve au moment où il s'en approche, et le courage qu'il y puise quand il en sort, laisse au prêtre indolent et tiède toute sa langueur et son indifférence.

La mort, cette conseillère de toutes les sages pensées, au jugement des païens eux-mêmes, la mort, qui fut tant de fois pour les pécheurs du siècle le commencement de la sagesse, la mort ne dira rien au cœur de ce prêtre indolent et insensible. La mort des justes, le calme et la sérénité qui brillent sur leurs fronts, les sentiments héroïques de l'amour, de la confiance en Dieu, dont il est si souvent le dépositaire, la mort des saints met au cœur d'un saint prêtre tous ces pieux sentiments qu'éprouvait ce prophète de l'ancienne loi, lorsqu'à la vue d'Israël prêt à entrer dans la terre promise, il s'écriait avec une vive émotion : Puissions-nous, ô mon âme, vivre de la vie des saints pour mourir de la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.*, XXIII, 10.)

De même, la mort des pécheurs fait naître en lui des sentiments, qui, pour être effrayants et terribles, n'en sont pas moins salutaires. La froide apathie des uns, le calme affreux des autres, les terreurs de ces Antiochus mourants, dont Dieu n'exaucera pas la fausse pénitence, ces coups subits et imprévus qui frappent le pécheur comme la foudre, et le font passer en un clin d'œil, de la terre qu'il souillait par ses crimes, au tribunal de ce juge terrible qu'il vient d'outrager par ses blasphèmes ; ces formes si variées que prend en ce moment la mort, pour l'instruction des vivants, mettent dans le cœur et sur les lèvres d'un saint prêtre ces pieuses réflexions, qu'on ne se joue pas en vain de la justice de Dieu, et qu'après avoir si longtemps fatigué les lenteurs de sa patience, il est terrible de tomber dans les mains éternelles de sa justice. Mais ce prêtre froid et insensible s'habitue à voir mourir les corps, à leur dispenser les remèdes du salut, avec toute la froide apathie de ces mercenaires, leur présentant jusqu'au dernier moment les fades et insipides boissons qui ne sauvent pas le corps ; et tandis qu'un saint prêtre, à moins que le devoir de sa charge pastorale, et la charité dont il est redevable envers tous, ne contrarie le vœu de son cœur, veille auprès du chrétien mourant jusqu'à son dernier soupir, comme ce père tendre, toujours persévérant à solliciter auprès d'un juge inflexible la grâce d'un enfant tendrement chéri, jusqu'au terrible moment de son supplice ; le prêtre plus mercenaire que pasteur et père de son troupeau,

assiste à la mort du chrétien avec le sang-froid barbare de ces officiers lugubres que députait autrefois la justice humaine, pour être témoins de la mort des malfaiteurs : vous reconnaissez là le beau langage de cet éloquent évêque dont vous lisez les admirables discours.

Mais j'ai ajouté, et je finis par cette réflexion : c'est que ce prêtre vit dans un péril imminent et continuel de périr au milieu des dangers qui l'attendent à chaque pas dans le saint ministère.

Dangers de l'orgueil. On nous appelle les pères du peuple et les pasteurs des âmes ; nous parlons, et il se fait un grand silence dans l'assemblée des fidèles ; on admire ou on exalte par de trompeurs éloges l'éloquence de nos discours, la sagesse prématurée de nos conseils ; et si nous sommes jeunes, et que l'Eglise nous ait promus à quelqu'un de ces postes éminents qu'elle n'accordait autrefois qu'à la science, à la vertu consommée par l'âge et par l'expérience ; les distinctions, les préséances, la louange et ses illusions si dangereuses, deviennent entre les mains de Satan des armes terribles pour perdre le néophyte. Il est vrai, Dieu, maître de ses dons, n'en mesure pas la distribution sur le nombre des années, mais sur les conseils de sa bonté toute gratuite et de sa providentielle sagesse. Il suscite dans les jeunes gens l'esprit de Daniel et des prophètes ; il leur donne, comme à Salomon, la sagesse et ce cœur cœur docile que ce grand roi lui demandait avec tant d'instance à la veille de gouverner un immense royaume. Mais si ce jeune homme oublie cette humilité, cette aimable candeur qui l'avait rendu, comme Saül, si agréable à Dieu, quand il le tira de la foule pour le placer parmi les princes de son peuple, ah ! qu'il tremble d'être réprouvé comme cet infortuné monarque. Nous-mêmes, qui que nous soyons, si nous nous confions dans notre propre force, nous éprouverons par des chutes fâcheuses que nous ne sommes forts qu'en Dieu qui nous fortifie.

Le remède à ce mal, le souverain préservatif contre ce danger, c'est, mes frères, cette foi vive dont nous ne cessons de parler ; elle nous découvrira d'une même vue et la grandeur de Dieu et la profonde misère de notre âme, où, en ôtant ce que Dieu y a mis, il ne reste pour notre part, que le néant, les penchants bas et corrompus de la convoitise, et toute cette injustice de l'orgueil, qui s'approprie le bien que Dieu ne lui avait confié qu'à titre d'emprunt, et qui, à l'égal de ce pauvre superbe, objet d'exécration pour Dieu, se glorifie de sa richesse au sein de la misère.

Dangers de la dissipation. Toujours mêlés avec le monde par la nécessité de nos fonctions, toujours séparés du monde par la contrariété de nos maximes ; mêlés avec le monde, avec ses affaires, pour y être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le défenseur de la veuve et le père de l'orphelin ; mêlés aussi avec le monde, comme le rayon du soleil qui, par sa vertu, pénètre jusque dans les lieux les plus infects sans rien perdre de la pureté de sa lumière, comme le sel destiné à préserver les viandes de la corruption, et n'y participer jamais ; qu'il est à craindre, néanmoins, qu'en vivant dans une atmosphère si corrompue et si pestilentielle, la beauté et la santé de notre âme n'en soient affaiblies ou altérées ! Qu'il est à craindre qu'en touchant des plaies si infectes il n'en sorte des exhalaisons qui nous corrompent ! Qu'il est à craindre même, que, dans la dissipation et le mouvement inséparable des fonctions actives, quelquefois même tumultueuses, nos passions ne s'échappent en saillies vives et irrégulières ! De là ce mélange des œuvres les plus divines et des mœurs les plus communes ; de là encore la soustraction des grâces, suivie de cette insensibilité dans les voies du salut, que nous ne cesserons, tant que nous continuerons le saint ministère que nous exerçons au nom de Jésus-Christ, de signaler aux prêtres et aux pasteurs, comme le plus redoutable des écueils qui les attendent dans l'exercice de leurs augustes fonctions.

Mais pendant que je vous parle des dangers du saint ministère, j'oublie que, dans le temple du Seigneur et au pied de ses autels, Satan a dressé un piége redoutable pour perdre les ministres de Dieu ; il est, mes frères, comme on vous l'a dit souvent, sur les lèvres du sexe dévot qui révèle ses faiblesses, et dans l'oreille du ministre imprudent qui les absout. Mais ordonnons à notre langue de se taire ; prions le Seigneur de cacher derrière les murs du sanctuaire les grandes iniquités qui s'y commettent, et pour l'honneur de son sacerdoce d'en réserver la manifestation jusqu'au jour de la révélation de sa gloire.

Voilà, mes frères, les dangers du sacerdoce ; on ne les dissimule pas aux jeunes lévites qui demandent à y être initiés ; on ne les cache point au prêtre quand il vient dans la retraite pour y considérer du haut d'un lieu élevé, ou dans le calme d'un port tranquille, les écueils de la mer orageuse qu'il vient de parcourir, et sur laquelle il a fait de tristes naufrages. Souvent, au souvenir des périls du saint ministère, le pieux lévite veut revenir en arrière, semblable au soldat timide qui fuit la veille du combat ; et le prêtre fervent parle de déposer au pied de l'autel les armes de la milice sainte, pour se réfugier dans la solitude. Mais, mes frères, s'il y a des âmes présomptueuses dont il faut rabattre la fausse confiance, il en est de trop timides dont il faut relever le courage. Le ministère est dangereux ! pour qui ? pour ce prêtre qui y est entré comme le mercenaire, n'y voyant que de la laine pour se vêtir, et du pain pour se nourrir ; pour ce prêtre plus pervers, qui y viendrait avec des intentions corrompues, comme le loup, pour égorger ou pour perdre : mais pour ce pieux serviteur de Dieu, à qui il a donné, dès sa tendre jeunesse, de saints attraits pour sa maison, en lui disant au fond du cœur qu'un seul jour

qu'on y passe, vaut mieux que mille sous les tentes des pécheurs (*Psal.* LXXXIII, 11); pour ce fidèle disciple de Notre-Seigneur, à qui il a dit comme autrefois à Pierre, par l'organe de ses premiers pasteurs ou de ceux qui en tiennent la place : *Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* (*Joan.*, XXI, 16, 17.) Oh! pour ce pasteur fidèle, le saint ministère, loin d'être un écueil où il verra périr son innocence, sera plutôt une source sans cesse ouverte de grâces toujours nouvelles. La prédication de la divine parole lui montrera à tout moment les taches et les difformités de son âme; les sacrements seront pour lui des sources qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle; la table sainte, un lieu où il trouvera plus de consolations que le ministère ne lui amènera de peines : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me. Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XXII, 5; XCIII, 19.) Ne craignez rien, ministre fidèle, Dieu ne ressemble point à David homicide et adultère; il n'envoie pas ses serviteurs au combat pour les abandonner sans secours au fort de la mêlée : il vous couvrira de son bouclier, il vous revêtira de sa force; vous marcherez sur l'aspic et le basilic, vous foulerez aux pieds le lion et le dragon; mille tomberont à votre gauche et dix mille à votre droite; pas un trait lancé n'arrivera jusqu'à vous. (*Psal.* XC, 7, 13.)

Mes frères, voulons-nous échapper aux dangers du saint ministère, le voulons-nous de cette volonté droite et sincère que Dieu exauce toujours? Voici des moyens sûrs et infaillibles; et, après les avoir entendus de ma bouche, vous serez forcés de convenir que Dieu n'a pas mis à un trop haut prix le salut de nos âmes. Dans ces jours de grâce et de salut, où vous allez renouveler avec le Seigneur l'alliance faite avec lui au jour de votre consécration au sacerdoce, promettez-lui que, tous les jours de votre vie, vous vaquerez, sauf le cas d'une nécessité réelle, au saint exercice de l'oraison mentale, que vous réciterez avec attention et dévotion les heures canoniales, que vous n'approcherez jamais du saint autel sans avoir préparé votre âme, afin de n'être pas ce téméraire qui tente le Seigneur; que vous n'en descendrez jamais sans lui rendre, pour ce bienfait infini, de solennelles actions de grâces. Promettez-lui, en outre, que vous vous approcherez, à des époques convenables, du saint tribunal de la pénitence. Sont-ce là des monstres à dévorer, des montagnes escarpées à franchir : une demi-heure accordée tous les jours à l'oraison mentale, à la préparation au sacrifice et autant à l'action de grâces, enfin la fréquentation du sacrement de pénitence? Car il est inouï qu'un prêtre assidu, inébranlable dans ces grandes œuvres de la piété sacerdotale, ait péri au milieu des dangers du saint ministère. Certes, mes frères, le Seigneur a le droit de vous dire ici : Votre perte viendra de vous-même; le commandement que je vous avais donné n'était pas placé au plus haut des cieux (*Deut.*, XXX, 11, 12; *Rom.*, X, 6, 7), et vous ne pouviez dire : Je ne puis pas monter au ciel; il n'était pas aux enfers, et vous n'étiez pas recevable à alléguer : Je ne puis descendre aux enfers; mais il était au dedans de vous, dans la pureté de vos intentions, dans cet esprit de foi qui est l'âme et la vie de l'homme juste; il était à côté de vous, dans les actes les plus simples et les plus faciles de la vie sacerdotale.

Ah! plutôt, ouvrons, dilatons notre cœur, et bénissons le Seigneur, qui pour des travaux si faciles nous prédestine au bonheur éternel.

DISCOURS IV.

SUR LA TIÉDEUR.

Utinam frigidus esses, aut calidus! sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo (*Apoc.*, III, 15, 16.)

Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud! Mais parce que vous êtes tiède, et que vous n'êtes ni chaud ni froid, je commencerai à vous vomir de ma bouche.

La tiédeur, mes frères, est pour l'Église un marasme qui la consume, ou, si vous l'aimez mieux, un ulcère intérieur qui la ronge et la dévore. Jusqu'où va, dans l'Église, le nombre de ces prêtres tièdes et relâchés? Dieu le sait, mes frères; beaucoup d'honnêtes gens, et peu de prêtres fervents. Un saint évêque de ces derniers temps croyait avoir fait, en cette seule parole, le dénombrement exact des ministres des autels; et vous voyez dans quelle classe il rangeait le plus grand nombre de ceux qui exercent le divin ministère. Déjà, dans un précédent discours j'ai essayé de vous montrer ce mal dans une de ses causes les plus malheureuses et les plus prochaines, c'est-à-dire, ce vide de l'esprit de foi et de piété qui nous suit et nous accompagne dans toutes nos divines fonctions. A présent, il s'agit de sonder plus profondément la plaie, de la mettre à nu et à découvert; et pour obtenir cette fin si désirable, nous considérerons, dans cet entretien sur la tiédeur, 1° sa nature, c'est-à-dire le désordre de ce malheureux état de l'âme; 2° ses funestes effets; 3° ses caractères, en quelque sorte distinctifs et spécifiques. Un mot sur les remèdes qu'on peut y apporter terminera cette instruction. Vaste matière qui s'ouvre ici devant nous, et pour laquelle je sollicite toute votre attention la plus sérieuse.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est des prêtres qui voudraient allier ensemble deux choses aussi inconciliables que la lumière et les ténèbres, que Jésus-Christ et Bélial, que le monde et l'Évangile. On dirait de ces ecclésiastiques, qu'ils aspirent, en quelque manière, à former comme un tiers-parti entre le vice et la vertu. Trop infidèles pour être de bons prêtres, ils ne sont pas assez vicieux pour être appelés de mauvais prêtres. Ils sont dignes, à tous égards, du reproche qu'adressait autrefois un prophète aux enfants d'Israël, par ce

langage plein de force et de véhémence : *Jusques à quand chancellerez-vous entre deux voies?* « *Usquequo claudicatis in duas partes* »? (III *Reg.*, XVIII, 21.) Et véritablement tous leurs pas sont chancelants entre ces deux voies; ils semblent vouloir mettre un pied dans cette voie étroite de l'Evangile qui mène à la vie, et se tenir, de l'autre, dans ce chemin large et spacieux qui se termine à la mort. Ces prêtres ne sont pas haineux, vindicatifs jusqu'à ce degré qui éteint la charité; mais ils sont malins dans leurs soupçons, téméraires dans leurs jugements, aigres dans leurs ressentiments. La calomnie qui ravit à ses frères la réputation, cette véritable vie de nos âmes, est un crime à leurs yeux; néanmoins leur langue ne laisse pas d'être un *monde d'iniquité* (*Jac.*, III, 6), par cette abondance de paroles médisantes et malignes qui sortent de leur bouche. L'omission du saint office, la profanation de l'autel leur feraient horreur; toutefois, ils montent à l'autel sans préparation, ils y célèbrent sans dévotion, ils en descendent sans rendre à Dieu des actions de grâces pour un bienfait dont le langage des anges et des hommes ne pourrait assez exalter le prix. L'impureté et l'intempérance ne déshonorent pas leur corps qui est le temple de Dieu; cependant leur vie douce et commode dégénère en une telle aversion pour la gêne et la contrainte, qu'ils sont visiblement du nombre de ces prêtres mous et sensuels que saint Paul appelait, en pleurant, les ennemis de la croix de Jésus-Christ. (*Philip.*, III, 18.) Sans prendre part aux joies bruyantes et dissolues des mondains, ils aiment le monde et les choses du monde; et c'est dans le monde qu'ils vont prendre ces innocents délassements que l'âme doit à son corps pour réparer ses peines et ses fatigues. Enfin, et c'est là, à mon avis, le caractère spécifique et distinctif de la tiédeur, ils méprisent les fautes légères; ils renvoient à la régularité des séminaires, à la ferveur des cloîtres, l'oraison journalière, les lectures pieuses, les retraites annuelles; à les entendre, la piété, dans un prêtre qui vit dans le monde, doit prendre des formes moins austères, plus douces, plus aimables, plus rapprochées de la faiblesse des hommes. Voilà la tiédeur, cette tiédeur lâche signalée par Notre-Seigneur dans son saint Evangile, et chargée de tous les anathèmes de ce divin Maître. Voilà, du moins, quelques traits assez expressifs, assez ressemblants pour qu'on puisse la reconnaître. C'est ce vice dont il s'agit à présent d'exprimer la nature et le désordre; et pour cela comparons-le 1° avec les plus graves commandements de la loi de Dieu; 2° avec ces règles de la perfection sacerdotale que l'Eglise, en vous les imposant, a puisées dans nos livres saints; 3° avec les fonctions de notre sacerdoce; enfin, nous finirons par confronter la tiédeur avec quelques oracles de l'Esprit-Saint, qui en font une censure plus expresse.

Et d'abord, comparons la tiédeur avec les graves commandements de la loi de Dieu. Ici j'appelle en témoignage une de ces lois qu'on dirait être en quelque sorte perdue, égarée dans le code du saint Evangile, tant elle est méconnue et oubliée dans la mémoire et la pratique des hommes. Je parle de la loi qui oblige tout prêtre, tout chrétien, tout homme venant au monde, de tendre vers la perfection. *Soyez saint comme je suis saint* (*Levit.*, XI, 44), soyez parfait comme je suis parfait: la voilà bien en termes exprès la loi dont je viens de parler; non que Notre-Seigneur veuille, par ces paroles, vous imposer l'impossible précepte d'égaler, dans un corps mortel, la vertu d'un Homme-Dieu : mais en nous montrant la vertu d'un Dieu comme le modèle qu'il faut imiter, le seul terme où il faille s'arrêter, il nous signifie visiblement que le chrétien, dans cette vallée de larmes doit croître sans cesse dans l'homme intérieur jusqu'au moment où il arrivera à la plénitude de l'âge, c'est-à-dire de l'homme parfait en Jésus-Christ; et que vouloir, en matière de perfection, poser devant soi la borne qu'on ne veut pas dépasser, le cercle dont on se propose de ne jamais sortir, c'est méconnaître l'esprit de l'Evangile; c'est autoriser, dans la vie chrétienne, cet état immobile et stationnaire, tant réprouvé par les saints; c'est reculer, par cela seul qu'on n'avance pas; en un mot, c'est n'être pas propre au royaume de Dieu. A la vérité, pour arriver à cette perfection si désirable, le prêtre tiède médite certaines voies présumées plus promptes, plus rapides; une pauvreté évangélique, qui abandonne tous ses biens pour suivre Jésus-Christ pauvre; une obéissance parfaite pour imiter Notre-Seigneur obéissant jusqu'à la mort de la croix (*Philip.*, II, 8), et une charité qui égalerait ici-bas les hommes aux anges : mais ces moyens, l'Evangile nous les propose et ne nous les commande pas. Il y a plus, un très-grand nombre des chrétiens, eu égard à leur condition, à leur position dans le monde, à la mesure de leurs grâces, seraient répréhensibles s'ils essayaient de les mettre en œuvre. Tous ne sont pas appelés à la pratique des conseils parfaits de l'Evangile; mais tous le sont à celle de la charité. Or, la charité est, aux termes de l'Esprit-Saint, le lien de la perfection (*Col.*, III, 14), et qui plus est, la perfection elle-même.

A présent, je dirais volontiers à l'âme tiède : Le commandement de tendre sans cesse vers la perfection, le pratiquez-vous, vous qui proclamez cette maxime que j'appellerais volontiers une erreur, une hérésie en matière de mœurs, savoir, que le précepte de tendre à la perfection, obligation étroite pour le religieux, pour le clerc aspirant aux ordres sacrés, n'est plus qu'une œuvre de surérogation pour le chrétien et pour le prêtre?

Mais voici bien une autre loi évangélique à laquelle ce prêtre ne se montre pas moins réfractaire : je parle de la loi de la pénitence et de la mortification chrétienne. Oui, mes frères, la pénitence est vraiment pour

tout chrétien une loi ; et après la grande loi de la charité, je n'en vois pas une autre qui soit marquée en termes plus forts et plus énergiques. Se haïr soi-même, se renoncer soi-même, porter la croix de Jésus-Christ tous les jours de sa vie ; attacher à cette même croix la chair et ses convoitises, prêtre tiède et relâché, cette grande loi, la pratiquez-vous, quand vous transformez en une règle de conduite cette autre maxime plus digne de la philosophie païenne que de la morale de l'Evangile, savoir, que le chrétien peut accorder à ses sens tous les plaisirs qu'ils désirent, et que la loi de Dieu ne défend pas expressément ?

Que vous dirai-je ici, mes frères, de la grande loi de la charité : ***Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toute votre force?*** (***Deut.***, VI, 5.) Est-ce aimer Dieu de toute la force de son âme, que de lui dire par le langage des œuvres, non moins éloquent que celui des paroles : Seigneur, je renvoie aux cloîtres et aux séminaires la haute perfection. Vos préceptes, en matière grave, j'y obéis ; en matière légère, je les néglige. Si l'on me parle de votre entière disgrâce, d'une rupture totale avec vous, des châtiments de votre éternelle justice, j'obéis et je me tais : mais s'il ne s'agit que des grâces multipliées que vous promettez aux âmes parfaites, de cette récompense plus abondante qui les attend dans le royaume de la gloire, ces biens, je les apprécie, je les estime ; ils sont toutefois pour moi d'un moindre prix que ces mille douceurs dont on jouit dans une vie plus aisée et plus commode. Perdre tout, renoncer à tout, voilà une parole dure que mon oreille ne peut entendre, que mon cœur ne saurait comprendre. Je n'ai fait que traduire en paroles les principes de la tiédeur et du relâchement ; accordez-les, si vous pouvez, avec les lois évangéliques : lois d'une tendance continuelle vers la perfection, lois de pénitence et de mortification, et pour tout dire en un mot, lois de la charité, dont on a dit tant de fois qu'elle est le sommaire et l'abrégé de toute la loi.

Comparons à présent la tiédeur avec ces règles de la perfection sacerdotale que l'Eglise a puisées dans nos livres saints ; et ici écoutons saint Paul : ***Soyez l'exemple des fidèles, par vos paroles, par vos œuvres, par une conversation sainte, une chasteté intègre, une foi vive, une charité non feinte.*** (***I Tim.***, IV, 12.) Et saint Pierre le prince des apôtres nous dira : Que vos démarches soient si saintes, vos œuvres si innocentes et si pures, que les ennemis irréconciliables de notre foi, témoins de votre vie irréprochable, sentent en quelque sorte, à la vue d'un chrétien, la calomnie se taire, et l'accusation expirer dans leur bouche ; qu'ils soient forcés de vous bénir, au lieu de vous maudire. (I ***Petr.***, III, 16.) Plein de ces pensées, le saint concile de Trente conjure les prêtres et les pasteurs de se ressouvenir, que Dieu ne les a élevés à la haute dignité du sacerdoce, qu'afin que leur vie fût pour le peuple chrétien comme un miroir placé sur un lieu élevé, où il puisse apercevoir sans cesse la loi de l'Evangile, la vie de l'Homme-Dieu, et en quelque sorte toute la belle image de sa gloire. C'est pourquoi ce saint concile nous conjure, nous presse de ne laisser voir en nous, dans nos paroles et nos œuvres, dans le geste et la contenance, rien que de grave, de modeste, plein d'une religion profonde, rien, en un mot, qui ne soit propre à imprimer dans l'âme du peuple chrétien les plus grandes et les plus hautes idées de l'excellence et de la sublimité du sacerdoce évangélique. (Sess., 22, ***De reform.***, cap. 1.) Je ne sais, mes frères, comment le prêtre tiède ne se sent pas comme accablé en comparant ce langage avec sa vie et ses mœurs. Mais, ne passons pas légèrement sur les paroles de saint Paul que vous venez d'entendre répéter : ***Soyez l'exemple des fidèles.*** Oui, s'il y a dans la multitude du peuple chrétien une âme privilégiée que l'Esprit de Dieu pousse jusqu'à la pratique des conseils les plus héroïques de l'Evangile, la gravité de ses mœurs, l'innocence de sa vie, son zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, son horreur pour les fautes les plus légères, ne doivent être que l'imitation des vertus qu'elle a remarquées dans son pasteur. Quand il conjure, qu'il presse ses ouailles de ne pas languir dans le saint amour, de s'élever sans cesse de vertus en vertus, ses œuvres ne doivent pas rougir de ses préceptes. Soyez l'exemple de tous et en toutes choses. Certes, s'il y a en moi, prêtre, quelque chose d'inégal dans ma conduite, d'irascible dans mon humeur, d'irrégulier dans mes démarches, je dégénère de ma sublime vocation, je demeure au-dessous de mon divin ministère. ***Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ*** (***I Cor.***, IV, 16), ce prêtre tiède et relâché osera-t-il s'approprier cette parole ? et ne craindra-t il pas que l'Esprit de Dieu ne lui réponde, que Notre-Seigneur n'était pas somptueux dans ses habits, sensuel dans ses repas, médisant dans ses discours, téméraire dans ses jugements, sujet à toutes les faiblesses des enfants des hommes ? Tranchons le mot, mes frères, ou saint Paul est un vain déclamateur, et les règles de l'Eglise sont pleines de cet esprit d'exagération qui est un esprit d'erreur ; ou le prêtre tiède se trompe quand il renvoie la haute perfection aux cloîtres et aux séminaires.

Comparons à présent la tiédeur avec les fonctions divines de notre sacerdoce. Je vois ce prêtre tiède et relâché, dans la chaire chrétienne ; là il prêche la parole évangélique dans toute son austérité ; il ne rabat rien de la sévérité de la loi, sur la tempérance, la chasteté, le mépris des richesses. A qui le comparerai-je, cet homme dont la doctrine est si sévère, et les œuvres si communes ? Sera-ce à ces superbes docteurs de l'ancienne loi, qui imposaient à leurs frères de lourds fardeaux auxquels ils ne touchaient pas du bout du doigt ? Ah ! plutôt je le comparerais à ces acteurs, qui débitent

sur la scène de pompeuses maximes auxquelles leur cœur n'a point de part. Il entre dans le tribunal sacré de la pénitence, et il y dirige dans la voie des saints les âmes les plus parfaites : aura-t-il le courage de couper, de tailler jusque dans le vif de ces âmes fidèles, d'exterminer en elles l'homme extérieur tout entier, de les sevrer des plus innocentes douceurs que se réserve la nature ; et n'est-il pas à craindre que ces âmes privilégiées, dont les destinées sont si hautes, ne languissent sous sa direction, traînant en quelque sorte le poids de tant d'imperfections qu'il se pardonne à lui-même ?

Je le vois encore monter tous les jours à l'autel. Qui ne serait ici frappé, révolté de l'énorme disproportion qui se trouve entre ses principes et sa conduite? Voici une âme chrétienne qui sollicite de lui, en sa qualité de juge des consciences, la grâce inestimable de participer au saint autel, sinon tous les jours, au moins toutes les semaines. A quel prix ce prêtre, sous peine d'être réputé un dispensateur infidèle des mystères de Dieu, va-t-il mettre cette haute faveur? Ce ne sera pas assez pour cette âme, d'être exempte de ces péchés énormes qui vont jusqu'à la mort; ses fautes légères sont-elles nombreuses, tiennent-elles à son cœur par l'affection, y ont-elles dégénéré en habitude, il lui dira : Quand on aspire à l'honneur de cette familiarité ineffable avec ce grand Roi dont les anges ne seraient pas dignes, de ces visites de l'amitié si souvent réitérées, pour lesquelles ils ne seraient ni assez saints, ni assez purs ; ah ! il ne suffit pas d'épargner à cet hôte divin l'horrible injure de la profanation et de l'outrage, il faut en outre honorer cette majesté sainte ; mais comment ? Entendez-la elle-même : La pureté, l'innocence, voilà les ornements que je désire dans la maison où je dois habiter ; et votre âme n'est pas assez ornée, assez embellie de ces dons de l'Esprit-Saint, pour aspirer à de semblables honneurs qui égalent les hommes aux anges. Mais voici une âme encore plus pure, laquelle, dans la faim qui la presse, voudrait manger tous les jours ce pain des anges. Il exigera d'elle, sans doute, avant de souscrire à sa demande, qu'elle ait vaincu, dompté la nature dans tous ses appétits et jusqu'à ses moindres convoitises; il voudra que les fautes échappées à sa fragilité soient moins des chutes délibérées que des surprises faites à l'esprit par l'infirmité des sens. Mais y a-t-il donc, mes frères, dans le sanctuaire, deux poids et deux mesures? Et depuis quand l'autel, si saint et si terrible pour le chrétien, est-il devenu pour le prêtre une table commune? Il me semble entendre le Très-Haut, qui, du haut du ciel, voit ce prêtre entrer dans la salle de son festin avec une conscience souillée et infidèle, lui adresser ce foudroyant langage : Où est cette robe qu'il faut avoir conservée pure et sans tache, ou du moins lavée, purifiée dans le sang de l'Agneau, pour entrer en ce lieu? cette robe, dont je vous disais tantôt par mes prophètes : *Que mes prêtres se revêtent de la justice* (*Psal.* CXXXI, 9); tantôt par mon Apôtre : Revêtez-vous de l'humilité, de la douceur, de la patience, de la charité de Jésus, le Saint des saints, la sainteté même. (*Col.* III, 12.) : Ah! je le sais, l'Eglise, ne se ressouvenant plus que des biens ineffables qui découlent dans l'âme des fidèles par la vertu du sacrifice chrétien, n'exige plus les mêmes préparations de pureté et d'innocence pour accorder l'autel aux prêtres, et la communion aux simples fidèles. Mais n'est-ce pas là notre crime, d'avoir poussé l'Eglise jusqu'à cette extrémité, ou de négliger le salut de ses enfants, ou de méconnaître l'honneur et le respect qu'elle doit à son divin Epoux? Et si la bonté infinie de Jésus notre Sauveur, qui n'a pas balancé à souffrir les opprobres et les tourments du Calvaire pour sauver et glorifier ses élus, consent à un oubli si messéant des égards qui lui sont dus ; le prêtre par qui ce scandale arrive, pourra-t-il toujours et en toute rencontre, je le demande, se soustraire à ce terrible anathème : *Maudit soit celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment : « Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* » (*Jer.* XLVIII, 10.)

Enfin j'arrive à ces oracles qui sont comme des traits par lesquels l'Esprit-Saint s'est plu à stigmatiser ce vice, et à le vouer à l'exécration des hommes ; et ici je fais appel à cette parole qui a commencé ce discours : *Plût à Dieu que vous fussiez froid ou chaud; mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche.* Vous le voyez, mes frères, cette âme est pour le cœur de notre Dieu, ce cœur si bon, si compatissant, et dans lequel toutes les misères de l'humanité ne sont pas à l'étroit ; cette âme est pour lui ce que sont pour notre estomac certaines boissons fades et dégoûtantes qui le provoquent au vomissement. Mais avons-nous, mes frères, bien compris toute la portée de cette parole? car enfin Dieu n'a pas fait, même aux plus grands pécheurs, de si effrayantes menaces. A ces grandes tempêtes dont les menace souvent dans les divines Ecritures le tonnerre de sa parole, je vois un moment après succéder comme une douce rosée ces douces et bénignes paroles : *Convertissez-vous à moi, et je me convertirai à vous* (*Zachar.*, I, 3), et j'éloignerai de vous les fléaux de ma colère autant que l'orient est loin de l'occident ; et, *vos péchés fussent-ils rouges comme l'écarlate, votre âme deviendra blanche comme la neige.* (*Isa.*, I, 18.) A l'âme tiède, au contraire : Vous m'êtes à dégoût; je commence déjà à vous rejeter de ma bouche. N'est-ce pas lui dire? Votre réprobation est commencée? Rejetée loin de vous, ô mon Dieu, qui êtes le souverain bien, où pourra donc aller cette âme infortunée, sinon dans la souveraine misère? Vous êtes juste, ô mon Dieu, et néanmoins ces terribles arrêts de votre justice, confrontés avec les faibles vues de notre raison, se soutiennent par eux-mêmes. Voici un sujet rebelle ; il a levé contre son roi l'étendard de la révolte dans les accès d'une fougueuse passion : mais ce prince, bon,

généreux, voit en lui des qualités estimables, de la bonté dans l'âme, de la magnanimité dans les sentiments; il pourra réparer par d'utiles services les écarts de sa jeunesse : son pardon ne lui sera pas refusé; il sera rétabli dans les bonnes grâces de son roi. Mais ce serviteur froid, apathique, que ne peuvent émouvoir ni les prières ni les menaces, insensible aux châtiments comme aux bienfaits, et qui met sur toutes les œuvres qu'on lui confie le sceau de sa négligence et de sa paresse, les hommes se préviendront à son égard d'un dégoût plus insurmontable que la haine; car la haine se sent vaincue et comme désarmée par la générosité, et ne peut résister aux bienfaits.

Je passe maintenant aux effets de la tiédeur.

SECONDE PARTIE.

La soustraction des grâces du Seigneur, une mort d'autant plus terrible qu'elle est invisible et cachée, tels sont, mes frères, les funestes effets de la tiédeur.

Et d'abord la soustraction des grâces du Seigneur. Vous les connaissez, mes frères, ces conseils de la justice comme de la bonté de votre Dieu : *Donnez beaucoup à celui qui a beaucoup, peu à celui qui possède peu* (*Tob.*, IV, 9) dix talents au serviteur diligent qui a doublé par son industrie les cinq talents qu'il avait reçus, la misère et la prison de feu à ce méchant serviteur qui a enfoui le talent qu'il devait exploiter au profit de son maître. Et qui, plus que le prêtre tiède et négligent, doit être assimilé au serviteur lent et paresseux dont parle l'Evangile? (*Matth.*, XXV, 26.) Car, enfin, quels talents le maître ne lui a-t-il pas confiés? Sans parler ici de son autel, des clefs de son royaume, de tous les divins pouvoirs confiés par le Père à son Fils, biens d'un prix infini et d'un ordre à part, que dire de tant de lumières répandues dans son esprit, de tant de remords salutaires par où Dieu a souvent excité et exhorté cette âme à secouer le poids de cette vie si négligente, à servir avec plus de ferveur et d'amour un Dieu si bon, si aimable, si magnifique dans les récompenses de sa bonté, et si terrible dans les jugements de sa justice? Est-ce ainsi qu'on méprise les avances d'un si grand roi? O! que le sort de cette âme est déplorable! la langueur et le marasme la consument; elle n'a plus qu'un souffle de vie, elle n'est séparée de la mort que d'un pas. Dans cette extrémité, au lieu de crier vers le Seigneur, et de s'efforcer de mériter le secours d'en haut par la ferveur de sa prière, par la générosité de ses sacrifices, elle ne songe qu'à compter, à supputer jusqu'où elle pourra pousser l'offense pour ne pas encourir de la part de ce Dieu toujours vivant son éternelle disgrâce. Ne vous semble-t-il pas entendre le Très-Haut lui dire avec une amère dérision : A force de compter, de calculer avec moi sur les devoirs que vous me devez en rigueur de justice, vous m'apprenez à ne vous accorder que les grâces que je ne puis vous refuser sans infidélité à mes promesses? Qu'on est à plaindre, mes frères, lorsque, chargé du poids d'une dette immense, on arrive au tribunal de ce Dieu non moins inexorable envers sa créature à l'entrée de son éternité, qu'il a été patient, condescendant, libéral à son égard dans les jours de son pèlerinage! Réduite à ces grâces communes et ordinaires avec lesquelles le salut est possible, mais qui néanmoins n'ont pas sauvé la foule innombrable des réprouvés qui gémissent dans l'enfer, cette âme, devenue pour son Dieu un objet de dégoût et d'horreur, périra de cette mort d'autant plus terrible, qu'elle est plus cachée et plus invisible. Mais cette vérité, mes frères, pour être entendue, a besoin d'être reprise de plus haut. On a des passions inquiètes et insatiables, dont le vrai caractère est de ne dire jamais : *C'est assez.* (*Prov.*, XXX, 15.) Les attaquer, leur donner le coup de la mort, ou, pour mieux entrer dans la pensée de l'Esprit-Saint, ne leur laisser de mouvement et de vie que pour devenir, sous la conduite de l'Esprit de Dieu, les instruments du salut et les armes de la justice; tel serait le conseil de la raison éclairée par la foi. L'âme tiède, au contraire, pense que c'est à elle prudence, sagesse, de flatter, de ménager ces ennemis non moins féroces que les tigres et les panthères, sauf à les réprimer dans leurs excès. Aveugle! de ne pas voir qu'elle nourrit dans son sein des serpents toujours prêts à la dévorer. Et pour vous exprimer ma pensée par une autre figure, qui n'a été si souvent appropriée à ce sujet que parce qu'elle est plus sensible et plus vraie, je dirai qu'il y a de la folie à se hasarder avec des coursiers indomptés sur le bord de l'enfer; et cela par la téméraire confiance qu'on sera toujours assez fort pour les régir et les modérer sur la borne qui sépare la vie de la mort, le ciel de l'enfer. On ne se doute pas que cette borne est souvent si cachée, que les plus habiles ne l'aperçoivent pas; qu'elle est en même temps si mince et si fragile, que ces monstres furieux finiront par la briser, et la fouler sous les pieds.

Voici donc les tristes présages que je ne balance pas à dénoncer, sur la foi de la raison et de l'expérience, à ces hommes imprudents et malavisés. Vous nourrissez dans le cœur une aigreur et un ressentiment plein de fiel et de venin contre votre frère : ne craignez-vous pas que votre orgueil plus profondément blessé, poussé à bout par une injure plus grave, ne dégénère en cette haine qui éteint la charité? Vous êtes sensible et délicat jusqu'à l'excès pour ce que le monde appelle son point d'honneur : qui sait, si, conduit par la dissipation et la vanité dans les sociétés mondaines, la honte qui s'attache à un esprit rétréci, un faux respect pour les préjugés et les erreurs de ce monde, que vous craignez comme un tyran, et que vous adorez comme une idole, ne tiendront pas la vérité captive dans votre bouche, au grand détriment de la religion et de l'honnêteté méconnues et outragées en votre présence? Naguère, vous repoussiez les pensées peu honnêtes avec indignation : elles vous

faisaient horreur : à présent elles s'arrêtent, séjournent même dans votre âme avec ce retard coupable que la morale la plus indulgente ne peut excuser de faute grave. Quand les âmes pieuses et timorées nous ouvrent leur cœur, nous font part de leurs craintes, de leurs alarmes au sujet du consentement donné ou refusé au mal, nous aimons à les rassurer d'après ces règles que les sages, directeurs expérimentés des consciences, nous ont tracées sur ce point ; et nous leur disons : Pourquoi êtes-vous si tristes et pourquoi vous affligez-vous? On ne tombe pas dans le péché mortel par une chute si prompte et si rapide. Ce n'est que lentement et par degrés qu'on descend dans cet abîme; et votre âme n'est pas assez endurcie dans le mal, assez familiarisée avec les grandes iniquités pour les commettre avec l'abandon et la facilité que l'on met à avaler un verre d'eau froide; votre doute seul me convaincrait que votre péché, s'il est réel, n'a pas eu ce consentement plein, condition essentielle du péché qui va jusqu'à la mort. Mais cette âme ouverte par la dissipation, autant que le chemin battu de l'Evangile, et où entre à tout moment une foule innombrable de pensées déréglées qui passent et repassent dans son imagination, la souillent, la dégradent à son insu ; cette âme qui a perdu toute la sensibilité du sens moral et qui ne sent plus le mal qu'elle souffre ; cette âme, après avoir franchi toutes les distances connues dans le mal, et arrivée aux portes de la mort et de l'enfer, oserait-elle se juger avec cette indulgence? Et le directeur des consciences qui nourrisait en elle cette illusion par une fausse condescendance, ne serait-il pas, à son égard, ce guide trompeur, qui, pour parler le langage énergique de l'Esprit-Saint (*Ezech.*, XIII, 18), met des coussins sous les coudes des pécheurs, et les tranquillise dans le funeste repos de l'impénitence?

Ce qui nous affermit dans ces principes, c'est que l'expérience les a confirmés par son témoignage irréfragable. Au souvenir de Saül réprouvé de Dieu, de David homicide et adultère, de Salomon prosterné comme un insensé devant de muettes idoles, on ne peut se défendre de cette pensée, que depuis longtemps ces saints avaient laissé refroidir en eux leur charité première, et préludé par un grand nombre de fautes légères à ces chutes mortelles. Et dans le vrai, il n'y a qu'une voix parmi les maîtres de la vie spirituelle et les docteurs de l'antiquité sainte, pour dire que depuis quelque temps le disciple déicide préludait par les bassesses de l'avarice à cet énorme attentat qui a épouvanté le ciel et la terre. Alors s'accomplit, à l'égard de cette âme infidèle, ce terrible oracle de l'Esprit-Saint : *Vous sommeillerez un moment, et la pauvreté viendra fondre sur vous avec la rapidité d'un guerrier : « Paululum dormitabis,... et veniet tibi quasi viator egestas, et paupertas quasi vir armatus »* (*Prov.*, VI, 10, 11.) Vous dormirez un moment, vous sommeillerez un moment, c'est-à-dire, vous cesserez de veiller et de prier, vous vous relâcherez dans les saintes pratiques de l'oraison, de la présence de Dieu, de la mortification chrétienne; et vous sentirez en vous l'homme intérieur s'affaiblir, le secours d'en haut diminuer ; et Satan saisira ce moment favorable pour vous attaquer, pour vous livrer l'assaut d'une tentation plus furieuse, et il lui sera donné de vaincre et de prévaloir contre vous. C'est ici le lieu de vous dévoiler les noirs artifices de ce serpent infernal. Satan a bien compris qu'il ne lui était ni expédient ni utile de précipiter par une chute trop rapide, les saints, du sommet de la piété dans le gouffre du crime ; et plusieurs de ces forts d'Israël, qu'il avait trop promptement renversés, se relevant avec courage, ont fini par désoler son empire. C'est pourquoi Satan s'est contenté, dans les profondeurs de sa malice, de fatiguer longtemps les justes par de menues tentations, avant de frapper le dernier coup, ou bien encore de les plonger dans l'assoupissement, pour les faire insensiblement passer du sommeil de la tiédeur dans celui de la mort.

Vous n'ignorez pas, mes frères, qu'il y a des maladies aiguës, et tout à la fois violentes et convulsives, qui mènent, par des crises dangereuses, le malade jusqu'aux portes de la mort. L'art connaît ces maladies; il en discerne, par des symptômes assurés, la marche et les progrès ; il leur applique souvent avec succès d'efficaces remèdes. Mais ces fièvres lentes, continues, qui minent insensiblement les forces du corps, qui les guérira ? L'art en désespère, et il en renvoie la guérison au Maître de la vie. De là suit cette vérité non moins incontestable qu'elle est effrayante et terrible : c'est que le pire de tous les états, celui du péché qui va jusqu'à la mort de l'âme, est moins dangereux, sous bien des rapports, que celui de la tiédeur. Ainsi Dieu, par un jugement d'une effrayante miséricorde, laisse tomber les justes dans le péché mortel, parce que ce péché plus grief, par des secousses violentes et salutaires, pourra les réveiller de ce sommeil que la tiédeur fait peser sur leur âme, et qui est plus irrémédiable que celui de la mort. Il est vrai, cette âme a passé de la vie au trépas : mais remarquez-le bien, mes frères, il n'en est pas de la mort de l'âme comme de celle du corps; car il est des morts spirituels qui n'ignorent pas leur état, qui en ont un sentiment profond. Du fond de ce lac de misère où ils sont descendus, ils crient vers le Seigneur comme Jonas, et le Seigneur, ému par ce cri, les rappelle à la vie. Mais le prêtre tiède est au nombre de ces morts, auxquels l'Esprit de Dieu adresse cette foudroyante parole : *Vous vous croyez vivants et vous êtes morts* (*Apoc.*, III, 1) ; et le Prophète-Roi, celle-ci : *Les morts, Seigneur, entendront-ils votre voix au fond de leurs tombeaux?* (*Psal.* CXIII, 17.) Le publicain, l'enfant prodigue de l'Evangile étaient au nombre de ces morts qui tiennent encore à la vie par le sentiment et la réfle-

xion de leur âme, témoin ce langage de leur cœur si profondément contrit et humilié : *Seigneur, soyez-moi propice ; je suis un grand pécheur : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* (*Luc.*, XV, 18; XVIII, 13.) Mais le prêtre tiède et relâché dont nous parlons ici, je le compare volontiers au pharisien du même Évangile; comme lui il semble dire : Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne ressemble pas à tant de prêtres entièrement vides de l'esprit du sacerdoce; j'acquitte avec fidélité le tribut de la prière publique; quand je monte à l'autel, ma conscience ne me reproche ni la profanation ni le sacrilége: et si je n'accomplis pas jusqu'à un iota toute votre loi, vous m'êtes témoin que je ne voudrais pas en transgresser au prix de ma vie les préceptes essentiels. Au reste, le monde loue en moi une piété douce, indulgente, aimable, qu'il approuve et qui honore votre sacerdoce. A ce pécheur humble et tremblant devant sa face, Notre-Seigneur adresse cette consolante parole : *Vos péchés vous sont remis* (*Matth*, IX, 2); au Pharisien superbe, ce terrible anathème : Vous dites, dans votre fol orgueil : Je suis riche, je n'ai besoin de rien; et moi je vous dis que vous êtes pauvre, misérable (*Apoc.*, III, 17), entièrement vide des véritables biens de l'esprit et de la grâce. Ame tiède et relâchée, connaissez-vous vous-même, et sondez la profondeur de l'abîme où vous êtes descendue. Déjà l'oraison est bannie de vos œuvres journalières; vous êtes parvenue à vous affranchir de toutes les observances conservatrices de la piété. A cette conscience timorée, délicate et timide, tremblant à la vue des simples apparences du mal, a succédé une conscience large, que de graves prévarications ne peuvent émouvoir. L'autel du Seigneur n'est plus pour vous saint et terrible; vous vous en approchez hardiment avec une conscience souillée ou douteuse; et c'est là qu'il est donné à Satan d'épaissir et de fortifier les ténèbres de votre âme. Elle s'accomplit donc, à votre égard, la malédiction du Prophète : la table sainte deviendra un lacet, un piége. (*Psal.* LXVIII, 23.) La charité, qui ne jetait dans votre cœur que de faibles lueurs, s'est éteinte, et vos yeux appesantis ne l'ont pas vue s'éteindre. La voilà cette mort dont je vous ai déjà parlé, mort d'autant plus redoutable qu'elle est plus cachée et plus invisible.

Après vous avoir décrit les effets de la tiédeur, j'ai promis d'en signaler à vos yeux les signes et les caractères; car il est véritable que si les maladies de l'âme ne se montrent point au dehors par des symptômes visibles et palpables, il y a des caractères sensibles auxquels on peut les reconnaître. Il en est, mes frères, du feu de l'amour divin comme du feu matériel : il a tour à tour son refroidissement et ses ardeurs. Ainsi je dirai à ce prêtre, qui craint d'être tombé dans le mal de la tiédeur : Les malheurs de la religion excitent-ils votre sensibilité? oseriez-vous dire au Seigneur, dans la simplicité de votre âme : Seigneur, les outrages faits à votre nom retombent sur mon cœur? Pasteur des âmes, à la vue de votre peuple assemblé, cette parole de saint Paul est-elle dans votre cœur, et peut-elle venir sur vos lèvres sans blesser la vérité : *O! qui de vous souffre, que mon cœur ne soit dans la souffrance? qui de vous voit son salut en péril, que le zèle ne soit en moi comme un feu qui le dévore?* (II *Cor.*, XI, 29.) Alors rassurez-vous. Si, au contraire, les petits calculs de votre fortune, du bien-être de vos proches, font la matière ordinaire de vos joies, de vos tristesses, de vos plaisirs, de vos peines : fâcheux symptôme! il vous témoigne que la charité va toujours se refroidissant dans votre âme, et qu'elle menace de s'y éteindre.

Autre signe non moins caractéristique de la tiédeur. Avons-nous eu le courage de nous imposer à nous-mêmes le joug d'un sage réglement, lequel s'emparant de tous les moments de notre journée, assigne à chacun d'eux son emploi, son occupation spéciale? La cellule, le modeste réduit où nous vaquons à l'étude ou à la prière ont-ils pour nous de doux attraits? sommes-nous heureux d'y entrer, affligés d'en sortir? J'en conviens, le réglement d'un prêtre admet une latitude que ne comporte pas celui d'un religieux, d'un aspirant aux ordres sacrés. Mais, sauf les exercices commandés par la charité, le règlement d'un prêtre doit indiquer les heures de son lever, de son coucher, les moments réservés pour la prière, pour l'étude, pour l'exercice si varié des fonctions de son ministère. Si en entrant dans le secret de notre maison, nous n'y trouvons aucune œuvre convenue entre Dieu et nous; si nos occupations se terminent à des lectures peu sérieuses ou à des visites superflues; si nous aimons à nous ingérer dans une multitude d'œuvres que la Providence ne demande pas, et auxquelles nous n'apportons d'autre vocation que l'inquiétude de notre esprit et notre dégoût pour la solitude; si nous sommes toujours au dehors, jamais au dedans de nous-mêmes; en un mot, si nous vivons sans ordre et sans règle, j'en appelle au témoignage de tous les saints, nous ne vivons pas de la vie de Dieu, mais de la vie désordonnée de la chair et des sens.

Autre signe encore plus caractéristique de la tiédeur. Où en sommes-nous sur le fait de l'oraison, pratique éminemment conservatrice de la piété, et sans laquelle elle devient peu à peu un corps sans âme? Je ne demande pas à ce prêtre si la multitude des malades et des infirmes, celle des pénitents pressés, à la veille des grandes solennités, autour de son tribunal sacré, et d'autres graves considérations l'ont amené à déplacer son oraison, à l'omettre même, sauf à y suppléer par de ferventes aspirations vers Dieu, qui en expriment toute la force et toute la vertu. Mais si l'oraison n'est plus pour ce prêtre une œuvre journalière; si le matin et le soir ne le rappellent pas à une prière

sérieuse et attentive, le saint autel à la préparation et à l'action de grâces; si la prière n'est plus qu'un mouvement mécanique de ses lèvres qui se remuent, de son corps qui se prosterne; en un mot, si ce prêtre ne prie plus, ou qu'il prie mal, il est aussi incapable de vivre qu'un corps privé de nourriture. Oui, mes frères, c'est une vérité digne d'être gravée avec un burin de fer; le prêtre qui interrompt avec Dieu le commerce nécessaire et indispensable de la prière, périra au milieu des dangers du saint ministère : *Qui elongant se a te, Domine, peribunt.* (*Psal.* LXXII, 27.) Profondément convaincu de cette vérité, le Prophète-Roi avait dit au Seigneur : Oui, mon Dieu, la résolution en est prise, elle sera inébranlable; tous les matins, j'entrerai dans votre saint temple, et là, je contemplerai vos perfections ineffables, votre amour infini pour le bien, votre haine sans bornes pour le mal : *Mane astabo tibi, et videbo quoniam non Deus volens iniquitatem tu es* (*Psal.* V, 5); et c'est encore là que le feu de l'amour divin refroidi, ralenti sans cesse dans mon cœur par les soins tumultueux et dissipants de la royauté et de l'administration d'un grand peuple, se ranimera, se réveillera dans les saintes ardeurs de la méditation de votre loi : *Et in meditatione mea exardescet ignis.* (*Psal.* XXXVIII, 4.) Ah! mes frères, puissions-nous tous les jours au saint autel ou au pied de notre oratoire allumer dans notre âme un feu sacré; et ce feu caché au fond de notre cœur, et comme couvert de cendres par les travaux extérieurs du saint ministère, se ranimera, se réveillera au moment où nous serons aux prises avec la tentation, par le souffle de Dieu, qui habite sans cesse dans le cœur de l'homme juste!

J'en ai dit assez sur les marques de la tiédeur et les symptômes caractéristiques de ce mal. Quel remède faut-il y apporter? Je vous ai promis un mot sur ce point, et j'invoque ici les lumières de l'Esprit-Saint pour le traiter dignement; car il résume et ramasse en quelque sorte toute la force et la vertu de ce discours.

Des remèdes! Peut-il y en avoir, mes frères, à un mal tant de fois appelé le marasme et la consomption intérieure de notre âme; et faut-il s'inscrire en faux contre cette parole, répétée par tous les siècles chrétiens, que le retour d'un religieux tiède à sa ferveur primitive était un prodige inouï au temps du célèbre Cassien? Je parle à des prêtres; qu'ils me répondent si cette maxime, aux termes d'une saine logique, ne se vérifie pas avec un surcroît de rigueur dans le sacerdoce. La parole des saints est véritable; néanmoins, mes frères, notre Dieu, infini en bonté, est puissant pour concilier ensemble de grandes pensées de miséricorde avec les conseils de sa justice, et je suis assez heureux pour pouvoir offrir aux prêtres négligents et relâchés les consolations de l'espérance. Oui, mes frères, au milieu du monde, de ce monde maudit de Dieu à cause de ses scandales, la conversion d'un prêtre tiède est vraiment un prodige rare et insolite. Mais la solitude où nous sommes est comme une autre terre de Gessen où luit un autre soleil, où commencent d'autres conseils de miséricorde et de justice. C'est là que des prêtres, seuls avec Dieu seul, ont entendu retentir au fond de leur cœur une parole qui les a réveillés de leur profond sommeil. Ils ont ouvert les yeux, et, effrayés à la vue de cet abîme de feu qui s'ouvrait devant eux, ils ont frémi, lorsque, rentrant en eux-mêmes, ils ont vu dans quel état si voisin de la mort la tiédeur avait réduit leur âme. Ils ont crié vers le Seigneur, et le Seigneur, exauçant leurs prières, leur a montré d'un même coup d'œil et la profondeur de ce mal et les remèdes qu'il faut y apporter, c'est-à-dire les œuvres qu'il faut lui opposer, de profondes méditations sur les droits et les attributs de Dieu, seul grand, seul puissant, seul digne d'être appelé le Très-Haut. Cette œuvre que je fais négligemment, c'est l'œuvre de Dieu, de ce grand Dieu qui me voit, qui me regarde, c'est l'œuvre de son culte divin; et si les hommes sont si attentifs à observer, jusqu'à un iota, jusqu'à un trait, le cérémonial d'honneur et de respect pratiqué à la cour des rois, quel anathème pèse sur moi si je récite négligemment les prières de l'Eglise? Cette œuvre, c'est le divin sacrifice de la nouvelle loi, l'œuvre la plus grande qu'un Dieu puisse concevoir par sa pensée et exécuter par sa puissance; ce sont les sacrements de son Eglise, source de la grâce, d'où découlent dans les âmes les mérites de Jésus-Christ. Je tremble, ô mon Dieu, au souvenir de mes négligences passées, et je me réfugie dans le sein de vos infinies miséricordes. A ces pieuses réflexions, si capables de réveiller la torpeur de la volonté, ajoutez des œuvres vraiment satisfactoires et médicinales. Vous le savez, mes frères, les contraires se guérissent par les contraires. Ame négligente, à cette hardiesse qui s'approche témérairement de l'autel avec une conscience souillée ou douteuse, vous opposerez de saintes terreurs qui s'empareront de vous aux approches de l'autel, et qui, au moindre doute de votre esprit sur le caractère véniel ou mortel du péché que vous avez commis, élèveront ce cri au fond de votre cœur : Va te purifier dans le bain de la pénitence, et ne sois pas assez hardi pour franchir cette barrière sans avoir reçu une assurance de pardon de la bouche de Dieu lui-même. A cette vie oiseuse et disssipée dont les moments ne sont remplis que par des lectures frivoles, des visites superflues, vous opposerez des études graves et sérieuses, la pratique de l'oraison mentale, et cette vie de règle que les saints, d'une voix unanime, ont appelée la vie de Dieu.

Achevez, Seigneur, ce que vous avez commencé; gravez ces résolutions dans l'âme des prêtres qui m'écoutent; armez leurs mains au combat, pour soutenir avec courage la résistance vive et opiniâtre que la nature va, au fond de leur cœur, opposer à la grâce. Il vous en coûtera, mon cher frère,

pour passer de la vie des sens à la vie de l'esprit, pour vous dépouiller de ces habitudes devenues pour vous une seconde nature; mais, mon frère, songez que Dieu combat avec vous, que l'onction de sa grâce adoucira l'amertume de votre croix, et la convertira en une source de consolations où vous trouverez cent fois plus de joies que le monde et ses trompeuses douceurs ne peuvent vous en promettre. Ils finiront bientôt, pour plusieurs d'entre nous, ces jours de pèlerinage. Oh! que nous serons réjouis, consolés d'avoir consacré au Seigneur les restes d'une vie dont le monde et ses faux plaisirs ont obtenu peut-être les plus belles années! Ouvrez les yeux, mes frères, et regardez le ciel. Non, il n'y a pas de proportion entre les tribulations momentanées de cette vie, et ce poids immense de gloire qu'elles opèrent en nous; entre les travaux d'une pénitence continuée durant les siècles qu'ont vécu les patriarches, et cette couronne impérissable que Dieu réserve à ses élus.

DISCOURS V.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Prêché au séminaire de Saint-Sulpice.

Statutum est omnibus hominibus semel mori (*Hebr.*, IX, 27.)

Il est arrêté que tout homme doit mourir un jour.

Il est, mes frères, une pensée dont nous pouvons bien dire avec le Saint-Esprit, qu'elle constitue l'homme tout entier, parce que, méditée et approfondie, suivie dans toutes les conséquences qui en découlent, elle seule révèle à l'homme la véritable voie qui mène à la vie, et en assure l'éternelle possession; je parle de la pensée de la mort et de l'éternité qui doit la suivre. Elle est, au jugement des païens eux-mêmes, toute la science de la vie. Saint Augustin, un des plus beaux génies dont s'honore l'humanité, l'appelait éminemment la grande pensée. On a vu les rois descendre de leurs trônes, les sages fuir le bruit et la contradiction de la cité, pour aller dans la solitude méditer cette grande vérité dans un recueillement plus profond de toutes les puissances de leur âme. Sans doute, mes frères, que dans ces jours de grâce et de salut, où vous faites comme une sorte de halte dans le chemin de la vie pour vous occuper de la grande affaire de votre éternité, cette pensée vient se mêler à toutes vos méditations, intervient dans toutes vos résolutions. Vous dire toutes les salutaires réflexions dont elle est la source inépuisable, ce serait vouloir parcourir en votre présence tous les conseils de la sagesse, et épuiser, en quelque sorte, dans un seul discours, toutes les leçons que la religion et la saine philosophie font entendre à l'homme pendant qu'il prête à leur voix une oreille attentive.

Je m'arrête donc à ces deux graves considérations dans un sujet inépuisable. La pensée de la mort nous enseigne à nous détacher de toutes les créatures; elle nous enseigne à veiller sur toutes nos œuvres. Le mépris de tous les biens sensibles, la vigilance chrétienne, deux grandes leçons que nous donne la mort, et qui vont faire tout le sujet et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Connaître à fond le vide et le néant de tous les biens charnels et terrestres de cette vie, qui passe avec la rapidité de l'éclair, et qui fuit comme l'ombre; connaître en outre le souverain mal et l'irréparable désastre auquel nous expose leur tranquille possession, c'est avoir appris à les mépriser, à n'y point attacher son cœur. Or, sur ces deux grandes leçons, le vide et le néant inhérent à tout ce qui s'appelle dons de la fortune, et l'éternel malheur qui peut en être la suite irréparable; sur ces deux grandes vérités où vient se résumer toute la science de la vie, il sort plus de lumière des ombres de la mort que des recherches de la sagesse humaine, je dirai même, des sources de la foi et de la parole divine. Ce langage, qui a pu vous paraître hardi au premier abord, ce langage bien compris, bien entendu, n'est ni faux ni exagéré. *Vanité des vanités, et il n'y a que vanité sous le soleil!* (*Eccle.*, I, 2.) hé bien, la mort nous prêche cette vérité encore plus haut que le plus sage des hommes. Les richesses sont la source de tous les désirs inquiets et pervers (I *Tim.*, VI, 9, 10), la cause de la ruine et de la perte éternelle de notre âme : hé bien, la mort nous inculque cette seconde vérité avec plus de force encore que ne fait saint Paul, appelé le plus grand des apôtres.

Oui, quand je médite sur la mort, que j'en rappelle la pensée à mon esprit avec toutes ses suites le tombeau, sa pourriture, sa poussière, l'éternité de Dieu qu'elle commence et dont elle ouvre les portes; à cette vue, je me fais sur le souverain bien, sur la véritable sagesse, des idées qui, pour être sombres et terribles, n'en sont pas moins ces idées vives, nettes, distinctes, que nous appelons l'évidence, la claire vue de l'esprit. La raison, la philosophie, la parole divine révélée dans les deux Testaments, sont à mon égard des principes de certitude dont mes sens et mon imagination sont moins émus, et dont l'impression est plus lente, plus tardive pour vaincre l'esprit et triompher de la résistance du cœur. Saint Jean Chrysostome nous en donne cette raison convaincante et sans réplique : C'est que la mort ne se contente pas de produire aux yeux de l'esprit ces preuves abstraites et rationnelles du néant des biens de la vie; mais elle étale à ceux de notre corps, avec le tombeau, la pourriture et la poussière qu'il recèle, le fond et la substance de ce même néant, et tout à la fois son expression vive et sensible. Mais, pour donner à cette vérité plus de développement et aussi plus de clarté et de lumière, je me propose de vous la montrer non-seulement sous le voile de l'allégorie et de la parabole, mais en quelque sorte du drame et de la scène; de

citer tous les biens que le monde vante et estime, ses plaisirs, ses honneurs, ses richesses, ses trésors, sa renommée, sa gloire; de faire comparaître le monde, et sa figure qui passe, en présence de la mort; de vous faire entendre le jugement de la mort sur ces illusions par lesquelles il nous abuse. Et en cela je crois entrer dans le sens profond et caché de cette parole du Sage, qui appelle quelque part la mort un juge, et un juge dont le jugement est toujours véritable. *O mors, bonum est judicium tuum!* (*Eccli.*, **XLI, 3.**) Ecoutez-le donc, mes frères, sur cette grande question du souverain bien, ce juge équitable et incorruptible. Jamais il ne vous sera donné d'entendre un interprète plus vrai, plus irréfragable de la véritable sagesse.

Et d'abord sur les plaisirs des sens, voici le jugement incorruptible de la mort. L'homme les désire avec une ardeur indomptable et une avidité insatiable. Déchu du bien suprême par le crime de son origine, pour combler le vide sans fond que cette perte immense a laissé dans son cœur, l'homme mendie en quelque sorte à toutes les créatures des jouissances sensibles; il les tourne en tous sens, il les reproduit sous des formes innombrables pour en faire sortir le plaisir : mais il a beau s'enfoncer dans le corps, se vautrer dans la fange des voluptés charnelles, il n'y trouve pas le bonheur; et bientôt le cri de son cœur indigent et affamé l'avertit que ces joies grossières, dont se repaît l'animal sans raison, ne peuvent être la félicité et la vie d'un enfant de Dieu, né de Dieu, et appelé à vivre de la vie de Dieu, de raison et de sagesse comme Dieu, de ce pain au-dessus de toute substance que son Esprit-Saint appelle l'incorruptible aliment des anges. Et pour surcroît de malheur, le prêtre, cet homme de Dieu par qui cette vie divine devait se répandre dans les âmes, est devenu charnel comme le peuple. Ici, mes frères, qui nous donnera une source de larmes pour déplorer ensemble la vie douce et commode de tant de prêtres immortifiés, qui accordent tout aux sens et rien à la mortification? Ils sont mondains dans leurs habits, recherchés dans leurs ameublements, somptueux dans leurs repas, plus attentifs à éviter la gêne et la contrainte à l'école de Jésus-Christ, que les païens à celle d'Epicure. Hommes mous et sensuels, que saint Paul appelle, en pleurant, les ennemis de la croix de Jésus-Christ (*Philip.* **III, 18**), écoutez la mort, dont le jugement est toujours vrai; elle vous crie : Cet amas de boue et de pourriture, ce je ne sais quoi de hideux et d'horrible dont l'infection soulève le cœur, et qui n'a de nom dans aucune langue, est-ce là tout le soin d'une âme immortelle?

L'homme n'est pas moins insatiable d'honneurs que de plaisirs. Tiré de la poussière, et devenu plus vil que la poussière par sa prévarication, incapable dans son esprit de concevoir une pensée utile à son salut, et dans son corps d'ajouter un pouce à sa taille; l'homme s'est méconnu. Au sein d'une si effroyable misère, on l'a vu étaler aux yeux de ses semblables les biens qu'il avait reçus de Dieu, s'en glorifier comme de son bien propre, s'élever ici-bas comme un idole de jalousie, pour tirer à lui la louange et la gloire que Dieu s'est réservées pour lui seul. En vain, pour guérir cette plaie profonde de son âme, le Très-Haut s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'esclave, et devenir l'opprobre des hommes, plus semblable à un ver qu'à un homme; notre prodigieuse misère n'a pu être guérie par un tel remède. Cependant que n'avait pas fait notre divin Maître pour écarter de son sanctuaire le vice de la superbe? Lavant de ses mains divines les pieds de ses disciples, disant, dans leur personne, à tous les pasteurs de son peuple, avec toute la familiarité d'un ami et la tendresse d'un père : Laissez aux grands et aux rois de la terre les hauteurs de la domination et le faste du commandement; le Fils de l'homme n'est pas venu ici-bas pour être servi, mais pour servir; si donc je vous ai lavé les pieds, moi, votre Seigneur et votre Maître, devez-vous balancer à vous tenir en esprit aux pieds de vos frères (*Matth.*, **XX, 25, 28**; *Joan.*, **XIII, 13, 14**), à leur rendre les plus bas offices de l'amitié et de la charité, pendant que vous êtes élevés au-dessus de leurs têtes? Vous le savez, ô mon Dieu, si tous vos ministres ont compris cette divine leçon, si on ne les a pas vus aussi avides de commander que vous l'avez été d'obéir, aussi insatiables de distinctions et de préséances que vous l'étiez d'humiliations et d'opprobres. Oh! que la mort est puissante pour rabattre ces fumées de l'orgueil, lorsque montrant le tombeau à ces hommes superbes, son muet et sombre langage semble leur dire : *Souvenez-vous, ô homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière!* (*Gen.*, **III, 19.**)

Que dirai-je ici de l'amour de l'argent et de la cupidité des richesses? Quand ce sage païen déplorait les crimes que la soif de l'or a fait commettre, il n'avait pas vu tous les sentiments honnêtes flétris et dégradés par des doctrines abjectes, la religion, la probité, la société appréciées au poids de l'or que l'on donne à ceux qui nous servent; mais si nous disions que la basse cupidité n'a pas pénétré dans le sanctuaire, qu'elle n'y est pas comme une peste qui corrompt, un opprobre qui dégrade le ministère de plusieurs de ses ministres, la vérité serait-elle dans notre bouche? Il semble, à voir ce prêtre avare, intéressé, ne supputer que l'argent et le salaire dans le poste qu'on lui propose, il semble que le sacerdoce ne diffère en rien de ces vils métiers où l'on échange le travail et le service avec les nécessités de la vie, et que le sang de Jésus-Christ ne vaut que ce peu d'argent que l'on donne à celui qui le dispense. La mort adresse à ces hommes avides cet énergique discours : En ce jour, vous aurez pour maison un sépulcre, pour vêtement un suaire; cinq pieds de terre borneront toutes vos possessions; et quand

vous emporteriez votre argent dans le tombeau, avec de l'argent vous ne rachèteriez par votre âme.

La gloire humaine, tant de fois comparée à la fumée qui se dissipe, à la vapeur qui se dissout, la gloire humaine disparaît en présence de la mort, comme les ombres et les fantômes à la clarté du jour. Fussions-nous grands et glorieux à l'égal de ces hommes qui ont rempli l'univers du bruit de leur nom, il faudra finir par entrer dans les sombres demeures de la mort, où le monarque et les sujets, les vainqueurs et les vaincus, les oppresseurs et les opprimés sont mêlés et confondus dans un même opprobre, et d'où sortent mille voix pour écraser les superbes conquérants par ce langage insultant : Et toi aussi, tu as été frappé comme l'un d'entre nous ! Tu disais dans ton orgueil : ***Je serai semblable au Très-Haut;*** et te voilà confondu avec les plus vils esclaves; ton corps étendu est délaissé par terre comme un tronc inutile! (*Isai.*, XIV, 13, seq.)

Je le sais, nous ne sommes pas des monarques et des guerriers ; mais le prophète, par cette allégorie exprimée dans un langage si noble et si élevé, veut nous dire, que si la mort réduit à un tel état d'abaissement les rois et les dominateurs de la terre, c'est une folie à nous, dont les destinées sont si obscures, de compter la gloire pour quelque chose au prix de la piété et de la vertu. Nous ne sommes pas les monarques et les héros que la terre admire; mais sommes-nous exempts de tout désir immodéré de l'honneur et de la gloire? Se distinguer de la foule par les prérogatives de l'honneur et du pouvoir, être loué et considéré dans le cercle du monde où l'on vit, voilà l'antique et irrémédiable fureur de l'homme, vice enraciné et incorporé en lui avec la nature, et qui ne finit qu'avec elle. Et cette gloire de l'esprit, ce suffrage de ces hommes choisis qui dispensent le mérite littéraire, qui ne les désire pas? Mon Dieu, ayez pitié de la faiblesse humaine! On a, comme Moïse, préféré aux richesses de l'Egypte les opprobres de Jésus-Christ; on a choisi d'être pauvre et abject dans la maison du Seigneur (*Psal.* LXXXIII, 11); déjà, pour le suivre, on a quitté son père, sa mère de riches héritages; et l'on tient à l'estime des hommes! La réputation est un brillant fantôme dont on est ébloui ; et qui pourrait dire tout ce que coûte à la religion et à l'Eglise cette illusion si funeste? Ce jeune ecclésiastique court après la renommée qui s'attache à un orateur célèbre ou à un écrivain distingué; et il perd le mérite qui fait un apôtre de Jésus-Christ, et ces bénédictions immenses répandues sur un ouvrier qui s'oublie lui-même pour s'abandonner à l'Esprit de Dieu.

Or, pour rabattre ces vaines fumées de la gloire, je n'ai pas besoin de remuer la cendre des guerriers, ni d'ouvrir le tombeau des monarques. Je dirai à ces hommes si visiblement trompés : Souvenez-vous de tant de personnages qui ont passé devant vous avec tout l'éclat d'une brillante renommée. On vantait en eux le savoir, la prudence, la sagesse, le beau talent de parler et d'écrire ; ils étaient les arbitres du goût, le centre des affaires : et cependant leur mémoire a péri au tombeau avec un peu de bruit : *Periit memoria eorum cum sonitu.* (*Psal.* IX, 7.) Le bruit de la louange s'est prolongé encore quelques jours après leurs funérailles : aujourd'hui leur souvenir est perdu dans l'oubli comme dans un abîme. Quelques noms plus célèbres vivent pour ne jamais mourir, dans les fastes des siècles ; la louange s'attache à leur nom sur la terre, et un feu éternel tourmente leur âme dans les enfers : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

Voilà donc où viennent se résoudre dans le creuset du Seigneur les honneurs, les plaisirs, la fortune, la renommée, la gloire : un peu de bruit, un peu de cendre et de poussière. Et parce que la cendre et la poussière sont encore quelque chose, la mort pousse jusqu'au néant toutes les choses humaines. Isaïe avait comparé la terre et tous les biens qu'elle possède à cette goutte d'eau qui brille sur le bord du vase où elle repose ; et puis, comme s'il avait apprécié à un prix trop élevé toutes ces choses, il revient sur sa parole en disant que toutes les nations sont devant lui comme un pur néant. (*Isai.*, XL, 13, 17.) Le Prophète-Roi était entré dans cette pensée, lorsque, comparant la brièveté des jours et des siècles avec l'incommensurable éternité, il s'écriait : O Dieu, vous avez fait nos jours mesurables, et voilà pourquoi ma substance est un pur néant devant vous ; mes jours, qui se mesurent, ne sont rien en présence de votre éternité, qui demeure et ne se mesure pas : ***Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te.*** (*Psal.* XXXVIII, 6.) Pénétré de cette pensée, saint Paul écrivait aux chrétiens de Corinthe : « Vous le voyez, mes frères, le temps est court ; nous devons donc, au milieu des vicissitudes de la vie, pleurer comme si nous ne pleurions pas, nous réjouir comme si nous ne nous réjouissions pas, parce que ce monde est une figure qui passe. » (*I Cor.*, VII, 29, 30.) Grand Apôtre, vous avez bien raison de le dire, des joies et des tristesses qui doivent finir avec la vie pour faire place à l'éternité, n'ont pas une consistance plus réelle et plus solide que ces vains fantômes, ces futiles représentations qui disparaissent au réveil du matin, ou à l'issue des scènes du théâtre : ***Præterit enim figura hujus mundi.*** (*Ibid.*, 31.)

La mort en a dit assez sur le néant des biens de la vie ; il est temps d'entendre le terrible jugement qu'elle prononce sur la gravité des périls auxquels ils livrent notre âme. Ici je vous conduirai, non pas sur les tombeaux où elle a établi son siége et sa demeure permanente, mais plutôt sur le lit du mourant qu'elle assiége de terreurs et d'alarmes : ***Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me*** (*Psal.* CXIV, 3); je vous dirai : ***Venez et voyez*** (*Joan.*, XI, 34); entrez avec moi dans ce lugubre appar-



tement où ce moribond se débat dans les angoisses de la mort C'était un grand, un riche du siècle, un magistrat dépositaire de la puissance publique, un pasteur des âmes; à présent que l'éternité s'ouvre devant lui, qu'il voit le Très-Haut assis sur son tribunal, prêt à lui demander compte de son administration, ce prêtre se rappelle avec effroi tant d'âmes perdues par sa négligence à prêcher la parole de Dieu, à exercer sur le troupeau de Jésus-Christ les soins et les travaux de la vigilance pastorale; les crimes des pères, des enfants, des grands et des petits, de tous les âges et de toutes les conditions de la vie pèsent sur sa tête. Que pense-t-il à présent de ces postes éminents qu'il a poursuivis avec toute l'ardeur de la cupidité et de l'ambition? Quelle terrible lumière éclaire son âme! Quelle révolution soudaine s'opère tout à coup dans ses jugements et ses pensées! ah! s'il pouvait rétrograder vers la vie, comme il aimerait ce qu'il a haï, comme il fuirait avec effroi ce qui faisait naguère l'objet de ses plus ardents désirs! Vous le savez bien, Messieurs, ce ne sont pas ici les alarmes exagérées de la piété, que je vous rappelle, mais les vrais sentiments des grands de la terre, conduits par la mort au jugement de Dieu. L'histoire en a plusieurs fois recueilli le véridique témoignage; plusieurs fois on les a entendus maudire, en présence de leurs serviteurs, le jour où ils avaient commencé de porter le sceptre et la tiare, pleurer de n'avoir pas été relégués par la divine Providence dans la basse condition des hommes pauvres et obscurs. Et voilà le salutaire effet de la pensée de la mort: elle dissipe tout ce vain éclat, elle efface toutes ces fausses et brillantes couleurs dont le monde embellit les biens de la vie; elle nous les montre à nu et tels que nous les verrons au moment de la mort, et elle prévient par là son équitable jugement.

Arrêtons-nous un moment pour percer le sens profond de cette parole du Sage: Le jugement de la mort est toujours équitable. Qu'est-ce à dire, mes frères? depuis quand la mort, qu'on aime à se représenter assise sur les tombeaux, une faux meurtrière à la main, a-t-elle pris la forme et l'attitude d'un juge qui tient dans ses mains la balance de la justice? C'est que la mort, rapprochant toutes choses de leur fin dernière, les réduit à leur juste valeur; et dès lors la vérité et l'équité de Dieu lui-même président à ses jugements. *O mors, bonum est judicium tuum!* (*Eccli.*, XLI, 3.) Et voilà pourquoi dit un saint docteur, tous les peuples, par un accord unanime, nous ont toujours représenté la mort avec tous les insignes d'un juge élevé sur son tribunal, un glaive dans les mains, un bandeau sur les yeux, pour nous dire que l'équité présidera toujours à nos jugements, si la mort assiste à tous nos conseils. Heureux celui qui, profondément pénétré de cette vérité, la réduit en pratique, appelle la mort à son conseil, se disant à lui-même, autant de fois qu'il agit ou qu'il délibère: Que penserais-je de ce projet de cette action, si dans ce moment-là même, la mort devait me conduire au tribunal de Dieu? Pratique, au jugement de saint Bernard, où se trouve concentrée, comme dans un point fixe, toute la perfection chrétienne. On croirait volontiers que cette vérité était présente à la pensée du saint homme Job quand il s'écriait: Vous qui voyagez dans les terres lointaines, dites-nous en quel lieu se trouve la sagesse? On ne la trouve pas dans les régions où la terre roule l'or dans ses veines, et la mer les pierres précieuses: *Non invenitur in terra suaviter viventium* (*Job*, XXVIII, 18); on ne peut la recevoir en échange des étoffes les plus magnifiques, la terre où abondent toutes les délices de la vie ne la possède pas. Je l'ai demandée à l'affliction, à la tribulation et à la mort; et la misère et la mort m'ont éclairé de ses plus pures lumières: *Perditio et mors dixerunt.* (*Ibid.*, 22.)

Vous le voyez, la mort est un grand maître, à qui il appartient de nous enseigner la sagesse, et surtout de nous révéler le néant d'où sont venus et où doivent retourner tous les biens de la vie, et le danger qui en accompagne la paisible possession.

Mais, vous me direz peut-être: Où sont-ils dans le sanctuaire ces biens, ces honneurs, qui réveillent l'ambition, qui enflamment la cupidité? Et à quoi bon nous faire, en présence du sacerdoce assemblé, ces tableaux si sombres de la vanité qui constitue le fond des grandeurs humaines, du péril qui pèse sur ceux qui en sont les dépositaires? Il est vrai, l'Eglise dépouillée ne présente plus que des restes de son antique patrimoine; mais les prêtres sont-ils pauvres en esprit autant que le sacerdoce est indigent en réalité? La cupidité ne s'est-elle pas empressée de convoiter ces modiques rétributions que l'autel donne à ceux qui le servent? S'il en est autrement, rendons gloire à Dieu; Jésus-Christ sera la seule porte par où le prêtre entrera désormais dans le bercail du Seigneur; on ne connaîtra plus les brigues et les sollicitations autour des premiers pasteurs de l'Eglise pour obtenir d'eux ce petit nombre de places où le logement est plus commode, la rétribution plus honnête; les offices ecclésiastiques n'auront de prix à nos yeux, que par le plus grand nombre d'âmes qu'il y aura à sauver, de scandales à retrancher; et sur le désintéressement et le mépris des richesses, nos exemples seront dans un parfait accord avec nos discours.

La pensée de la mort nous enseigne à nous détacher de toutes les créatures. J'ajoute, elle nous apprend à veiller sur toutes nos œuvres.

SECONDE PARTIE.

J'ai une grande vérité à vous révéler, mes frères, et elle ressortira avec plus d'éclat, si vous me permettez d'emprunter le langage de l'allégorie et de la parabole. Voilà un grand coupable atteint et convaincu d'un crime digne de la peine capitale. Sous le

coup d'une prévention si redoutable, la justice le poursuit et le cherche. Ses satellites armés épient le moment de pouvoir le saisir, pour le conduire dans quelqu'un de ces cachots justement appelés le vestibule de la mort. Quelques instants lui sont donnés pour échapper à un sort si déplorable, pour intéresser la pitié de son juge, obtenir de lui une main-levée contre une poursuite si redoutable; et ces instants si décisifs pour lui, de la liberté ou de la prison, de la vie ou de la mort, ces instants si précieux, il les dissipe, il les perd! Il les emploie, pour parler le langage de la Vérité même, à manger, à boire, à danser, à courir de fête en fête. Vous me prévenez, mes frères, et l'application de cette parabole est sensible. Nous sommes tous par nature enfants de colère, condamnés à la mort éternelle; la terre est pour nous un lieu d'exil, où, durant les courts et rapides moments de notre pèlerinage, Jésus-Christ, sauveur et rédempteur de tous les hommes, offre de nous remettre entre les mains cette sentence de mort, de la déchirer, de l'attacher à la croix, et de nous conduire en triomphe dans le ciel, couverts des mérites de son sang. Et ces moments, nous les dissipons dans la dissolution, dans les débauches de la joie mondaine, ou ce qui n'est pas moins criminel, dans les brigues et les intrigues de l'ambition. Mes frères, il n'y a pas dans le langage humain de termes pour qualifier une conduite si aveugle, si téméraire, et tout à la fois si criminelle; et ce qui met le comble à cette imprudence, c'est qu'elle est éternelle, c'est à dire irréparable. Le coupable, dont je parle, brave le jugement d'un homme: or, le pouvoir des hommes est épuisé quand ils ont détruit le corps, et les tourments du corps finissent avec la vie; mais le Très-Haut est un juge qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer; et les suites d'un pareil arrêt sont irréparables. Au même moment où l'on peut dire d'un homme: Il est mort, on peut dire avec la même vérité: Voilà son sort décidé pour un bonheur ou un malheur éternel. Du côté que l'arbre tombe, il y reste, et l'éternité finira avant qu'il se relève.

Mais ce qui commande encore ici un surcroît de vigilance, c'est que nous ne savons ni l'heure ni le moment où se fait cette redoutable décision de notre destinée éternelle. Ici laissons parler Notre-Seigneur, c'est à dire la vérité elle-même: « Si vous saviez nous dit-il dans le langage accoutumé de la parabole, que le voleur doit fondre sur votre maison, et cela à un moment, à une heure qu'on ne peut vous dire, et que nul homme ne peut connaître; tremblant sur le fait d'un danger si inévitable et tout à la fois si incertain, vous veilleriez à tout instant, à toute heure; tous les moments de la journée vous trouveraient sur vos gardes, vos portes fermées, vos valets armés: *Veillez et priez*, reprend le Fils de Dieu; *car vous ne savez ni l'heure ni le moment où le Fils de l'homme viendra; sera-ce le matin, le soir, au chant du coq, sur le milieu du jour?* vous n'en savez rien: « *Vigilate, quia nescitis diem neque horam.* » (*Marc.*, XIII, 35.)

Si j'avais, en ce moment, la mission et l'autorité d'un prophète pour vous dire, comme autrefois Isaïe à ce roi de Juda: *Mettez ordre à vos affaires, car l'heure de votre mort est arrivée, et vous allez cesser de vivre* (*Isa.*, XXXVIII, 1); terrassé par cette parole comme par un coup de foudre, vous tomberiez aux pieds de la majesté divine; toutes les puissances de votre âme crieraient vers elle grâce et miséricorde pour tant de prévarications de votre vie passée: rompre ce mauvais commerce, rendre ce bien mal acquis, arracher l'œil et le pied qui scandalise, serait pour vous la plus pressante des affaires, nulle perte qui ne vous parût légère pour délivrer votre âme de la mort et de l'enfer. Voilà ce que vous feriez à l'heure même, si vous deviez mourir le moment d'après. Et voilà, conclut le Sauveur, ce que vous devez faire à tout moment, à toute heure, dans l'incertitude où vous êtes de votre dernière heure.

Il faut prendre toujours les choses au pire. Le sage si renommé de qui est cette maxime, veut nous dire par là, que l'homme prudent et avisé, dans une entreprise fortement conçue et sagement combinée, a tout prévu, qu'il a préparé des remèdes contre les accidents de la fortune les plus éloignés et les plus invraisemblables, par cela seul qu'ils sont possibles. Or, on se conduit d'après ces maximes dans toutes les affaires humaines, dans la poursuite d'un procès, la sollicitation d'une charge et d'un emploi, dans la maladie, ses accidents, ses crises terribles, même dans les spéculations trompeuses et incertaines; l'avenir ne connaît aucun obstacle contre lequel on ne s'est pas préparé. Et c'est à cela que revient la maxime de celui qui a dit qu'il ne faut rien laisser à la fortune, de ce qu'on peut lui ôter par conseil et par prévoyance. Je veux bien avouer que, dans le calcul des accidents de la vie, il y en a de si éloignés, de si invraisemblables, que vouloir les prédire, ce serait mériter le reproche que le Sage fait à l'homme méticuleux: *Celui qui observe toujours les vents ne sème jamais.* (*Eccle.*, XI, 4.) J'interpelle de nouveau la prudence humaine. On a, dans ses archives, un testament où sont écrites les dispositions pour cause de mort, dans ses mains une obligation en bonne forme de cet argent qu'on prête à un ami: Nous pouvons mourir, ce mot justifie à lui seul toutes les précautions de la prudence. C'est-à-dire, ô mon Dieu! qu'on estime son argent encore plus que son âme, qu'on la livre à des dangers auxquels on n'oserait exposer sa fortune, qu'il y a loin en prudence, en sagesse, des enfants de lumière aux enfants de ténèbres.

J'ai appris de l'histoire ancienne, que le plus puissant monarque de l'univers allant à la conquête de la belliqueuse nation de la Grèce, avec une armée capable de dessécher les rivières sur son passage, considérant

d'un lieu élevé cette innombrable multitude de soldats, versa des larmes à cette pensée, que, dans un petit nombre d'années, pas un seul de ces hommes ne serait compté parmi les vivants. Je n'ai pas sous mes yeux plus d'un million d'hommes comme ce monarque redoutable, et ma vue ne porte que sur le petit nombre d'élèves du sanctuaire que renferme ce petit oratoire; néanmoins j'affirme avec certitude, que, dans le cercle d'un petit nombre d'années, la plupart de mes auditeurs, brillants de santé et de jeunesse, seront effacés du nombre des vivants, et j'affirme, comme un fait probable et vraisemblable, que l'année ne passera point sans que quelqu'un d'entre eux n'ait paru devant Dieu. Je ne suis ni prophète ni enfant de prophète; Dieu n'a pas ouvert devant moi le livre de l'avenir, mais je n'ai besoin que de l'expérience journalière pour donner à mon assertion le poids de la certitude. Et où serait la prudence, où serait la sagesse, de vivre avec une continuelle incertitude dans le péril affreux dont la mort nous menace, de tomber dans le gouffre de l'enfer?

Je me trompe : il y a dans cette incertitude quelque chose de certain et d'irréfragable; c'est que la mort nous surprendra au moment même où nous cesserons de veiller; et ici écoutons une seconde fois la Vérité elle même : ***Du temps de Noé les hommes mangeaient, buvaient, faisaient des noces; et c'est le moment où le déluge vint les surprendre.*** (*Luc.*, XVII, 27.) Ces insensés écrasés par la tour de Siloé, ces impies dont Pilate mêla le sang avec le vin de leurs sacrifices, tous ces hommes ne songeaient point à la mort (*Luc.*, XIII, 1 et seqq.); le fils de l'homme viendra de cette manière, comme le voleur quand il fond sur la maison, comme le filet quand il tombe sur le timide oiseau : image bien vive et bien vraie des surprises de la mort. Elle mêle son venin, dit Bossuet, dans l'air que nous respirons, dans les aliments que nous mangeons; elle cache ses piéges inévitables jusque dans les sources de la vie, d'où elle sort tantôt prompte et rapide comme la foudre qui écrase, tantôt plus lente et plus tardive comme la fièvre qui consume, et toujours imprévue et inespérée à l'instant où elle frappe son dernier coup. Je crois voir dans ce langage de l'Evangile une double pensée de notre divin Maître, pensée de miséricorde, il ne veut pas que la mort nous surprenne; pensée de sagesse et de justice, il veut que nous veillions contre les surprises de la mort.

La sagesse, dit quelque part l'Esprit-Saint, ***a élevé la voix sur les places de nos cités, sur les voies et les chemins de nos villes et de nos campagnes, criant à tous les enfants des hommes***: *N'aimez pas les bagatelles, fuyez le* ***mensonge, n'estimez point les choses qui passent, mais les biens qui subsistent éternellement***; *et elle a parlé à des insensés* : « ***Et insipientibus locuta est.*** » (*Prov.*, I, 21 et seqq.; IX, 4.) Il a semblé aux saints docteurs de l'Eglise que c'était Notre-Seigneur lui-même, prêchant dans les villes et les bourgades de la Judée, que l'Esprit-Saint avait en vue dans ce passage. Mais c'est surtout à ces graves avertissements qu'il nous donne sur la vigilance chrétienne contre les coups imprévus de la mort, qu'il faut appliquer cette remarque de l'Esprit-Saint : ***La sagesse a parlé à des insensés!*** et ici j'ai pour garant cette autre parole du Fils de Dieu : ***L'avare a dit dans son cœur : Je remplirai mes greniers de blé, mes celliers de vin; et puis j'en construirai de plus vastes et de plus spacieux, je les remplirai encore; après cela je dirai dans mon âme : Reposons-nous dans l'abondance. Insensé, qui ne se doute pas que cette nuit-là même on lui redemandera son âme!*** (*Luc.*, XII, 18 et seq.)

Ne nous le dissimulons pas, mes frères, c'est tout le commerce de la vie qui nous est ici mis sous les yeux. Le négociant roule dans sa pensée quelques nouvelles spéculations; un père de famille, cette utile acquisition, cette grande alliance qui doit grossir ses trésors, faire entrer de riches possessions dans sa maison : et la mort, on l'a vu dans tous les temps, est venue déconcerter ces beaux projets d'agrandissement et de fortune; elle seule, qu'on ne comptait pour rien, a rompu toutes les mesures inquiètes de l'avarice. La sagesse a élevé la voix, et elle a parlé à des insensés : ***Sapientia insipientibus locuta est.***

Mais voici l'un des avertissements les plus puissants, les plus énergiques : car c'est la mort elle-même qui en nous mettant sans cesse devant les yeux son image, et en quelque sorte son visage effroyable, ne cesse de nous rappeler sans cesse à cette salutaire pensée, et par elle à la vigilance chrétienne. Oui, le chrétien ne saurait faire un pas sans rencontrer, pour ainsi dire, la mort en face, qui semble lui dire : Veillez et priez, demain, aujourd'hui peut-être, on vous redemandera votre âme. Ici, c'est un mort étendu sur le seuil de sa porte; ailleurs c'est le drap funèbre déployé sur le vestibule de nos temples; dans nos grandes cités, c'est le char funèbre qui conduit un cadavre aux champs de la mort. Dans les beaux jours de notre France chrétienne, un héraut, parcourant nos places et nos cités, criait à haute voix : Priez pour votre frère qui a passé de la vie au trépas. Mais le prêtre ne vit-il pas toujours en présence de la mort? Il assiste les mourants dans leur dernier passage; il voit la froide main de la mort qui leur ferme les yeux; il offre pour les morts des prières et des sacrifices, il les accompagne à leur dernière demeure; il voit la terre, mère et sépulture de tous les vivants, s'ouvrir et se fermer sur eux : ne sont-ce pas là autant de voix par où la mort lui crie : Veillez et priez?

Partout nous voyons la mort; partout nous entendons le récit des coups qu'elle vient de frapper. Cet homme est mort! Or voici, mes frères, les froides réflexions que ce tragique événement inspire à la foule des chrétiens : Cet homme est mort, et il laisse après lui

une fortune bien délabrée, une veuve et des enfants dans un grand embarras ; on ne procédera pas sans litige au partage d'une si riche succession. Mais qui se recueille en lui-même pour dire à son âme : Et si Dieu m'appelait comme ce mort à son jugement, pourrais-je comparaître avec confiance à son redoutable tribunal, subir sans frayeur l'examen qu'il va faire des comptes de mon administration? Je veux vous présenter cette vérité sous les traits d'une parabole : elle nous donne la mesure d'une pareille inattention, qui, à mon avis, a quelque chose de stupide et d'insensé. Une troupe de bœufs paissant dans une prairie, le sacrificateur arrive, saisit le plus beau, le plus gras d'entre eux, et l'égorge au pied de l'autel. Pas un seul qui tourne la tête, qui témoigne par un lugubre mugissement qu'un pareil sort lui est réservé. Cependant si ces stupides animaux avaient l'intelligence, est-ce qu'ils ne verraient pas qu'ils sont tous des victimes destinées pour le sacrifice? Certes, mes frères, en voyant la froide apathie des hommes en présence de la mort, de son image, de ses continuels souvenirs, en voyant ces choses, on ne peut que s'écrier : ***L'homme est devenu semblable à l'animal sans raison :*** « ***Homo... comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*** (***Psal.*** **XLVIII, 21.)** »

Mais voici la mort elle-même qui s'approche plus près de nous. Elle s'est placée à côté du lit funèbre, intimant à sa victime son arrêt fatal, et l'ajournant à comparaître dans quelques moments au tribunal de Dieu. Ce malade est dans un état visiblement désespéré ; les symptômes de sa mort prochaine sont évidents et palpables. Le silence des médecins, les paroles entrecoupées de ses serviteurs, le visage consterné de ses proches, tout annonce que le souffle de la vie va s'éteindre, et que son arrêt de mort est prononcé au ciel et sur la terre; lui-même, dans un vif sentiment de la défaillance totale de ses forces, a proféré ce mot lamentable : Je suis mort ! Emparez-vous de ce mot, et prenez acte de cet aveu pour lui dire avec tous les ménagements de la charité chrétienne : Mon frère, je le crois, votre danger est pressant, et peut-être que votre dernière heure est arrivée, il est temps de songer à la grande affaire de votre éternité. Oh! que nous sommes heureux dans notre dernier moment d'avoir à compter avec un Dieu si bon ! sa miséricorde est infinie et sans bornes; un aveu humble et sincère de nos fautes, accompagné d'un véritable repentir, l'arrêt de notre mort accepté avec une entière résignation, le sacrifice de notre vie offert pour l'expiation de nos péchés en union avec les mérites du Calvaire; en voilà assez pour effacer toutes les iniquités de la terre. Jetez-vous avec une vive confiance dans le sein de la miséricorde ; la justice divine ne tiendra pas contre les prières de Jésus-Christ notre Sauveur, notre Médiateur, notre Avocat, notre Pontife qui prie pour nous, qui fait parler en notre faveur la voix de son sang, dont les mérites infinis crient miséricorde encore plus haut que nos péchés ne demandent vengeance. Dites à cet infortuné toutes ces choses avec le sentiment d'un zèle sincère et d'une conviction profonde, et vous verrez que vous n'avez pas saisi sa pensée. Il a les terreurs de la mort, mais il n'a pas perdu l'espérance de vivre. Il vous répondra peut-être avec un visage courroucé et une voix entrecoupée par la colère : Barbare que vous êtes, vous voulez me ravir jusqu'à l'espérance ; vous me condamnez, et Dieu ne me condamne pas. On en a vu revenir de plus loin à la santé, à la vie, et je ne suis pas encore arrivé à cette extrémité irrémédiable où l'on se munit de l'onction des malades et du viatique des mourants.

Heureux donc, conclut Notre-Seigneur (*Luc.*, XII, 43), *le serviteur que le maître rentré dans sa maison trouvera vigilant et fidèle*, appliqué aux utiles travaux de la charge qu'il lui a confiée ! Heureux le pasteur et le prêtre toujours en garde contre les coups imprévus de la mort, que la venue inopinée du divin Maître ne pourra surprendre, et qu'elle trouvera appliqué à tous les travaux de la vigilance pastorale, instruisant les ignorants, catéchisant les pauvres, consolant les indigents et les affligés, assistant les mourants dans le dernier passage ! Heureux le jeune élève du sanctuaire, pour qui le fils de l'homme viendra à l'heure où on ne l'attend pas, c'est-à-dire au printemps de l'âge, et que la dernière heure trouvera appliqué à tous les devoirs qui sont le partage d'une jeunesse sacerdotale, fervent dans l'oraison, dans l'étude de la science divine, l'humilité, l'obéissance, et la pratique ponctuelle de la vie commune ! O la magnifique récompense que Dieu lui destine pour toutes les œuvres d'une justice si ignorée des hommes et si précieuse aux yeux de Dieu !

Et qui connaît, ô mon Dieu, les voies de votre providence et les conseils impénétrables de votre sagesse? Souvent vous moissonez à la première heure du jour la vertu la plus pure ; vos serviteurs fidèles ne craignent pas de vous adresser des plaintes respectueuses d'un jugement en apparence si rigoureux, qui ravit à la religion de si belles espérances et tous les utiles travaux d'un ouvrier prêt à s'élancer dans la carrière, et à conquérir tant d'âmes pour le royaume de votre Eglise ! Et cependant, mes frères, le Seigneur déploie une grande miséricorde dans une conduite où les hommes déréglés n'aperçoivent que des conseils de rigueur et de justice. Ce jeune homme avait accompli en peu d'années les travaux d'une longue vie ; sa candeur, son humilité, son innocence avaient aux yeux de Dieu le mérite d'une vieillesse anticipée : le Seigneur s'est hâté de cueillir cette fleur que le souffle de l'aquilon allait flétrir, ce fruit mûr pour le ciel qu'allait ravager la tempête, ce cœur pur et innocent dont la piété n'aurait pas tenu contre la contagion du siècle, il a donné la couronne à ce jeune athlète, qui,

par la vitesse de ses pas, touchait déjà au terme de sa course. Oh ! qu'elle est désirable, Messieurs, la mort d'un jeune homme qui a vécu de la vie de justice et qui meurt de la mort des saints ! Arrivé à la fin de notre course, moins chargé de mérites qu'épouvanté du compte redoutable de notre administration, nous jetons quelquefois des regards d'envie sur ces beaux jours, qui sont encore ceux de votre vie, où nous possédions notre âme dans la piété et où nous pouvions la présenter au Seigneur ornée de pureté et d'innocence, exempte de la corruption du monde ; et *heureux*, nous écrions-nous, *le serviteur que le maître à son arrivée trouvera vigilant et fidèle : « Beatus ille servus, quem, cum venerit dominus ejus, invenerit sic facientem ! »* Mais si ce même serviteur ne songe qu'à la joie et aux plaisirs de la table, qu'à contrister par les aigreurs, les contentions, les contrariétés de son humeur fâcheuse, les compagnons de son travail, sa part sera dans la prison de feu. Il n'en sera pas ainsi des jeunes gens qui m'écoutent ; l'Eglise les voit croître dans cette maison comme des arbres plantés près du courant des eaux, et qui porteront dans leur temps des fruits immortels de piété, de justice, de sainteté et de vérité.

DISCOURS VI.

SUR LA MORT DES BONS ET DES MAUVAIS PRÊTRES.

Mors peccatorum pessima — Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (*Psal.* XXX, 22 ; CXV, 15.)

La mort des pécheurs est très-mauvaise. — La mort des saints du Seigneur est précieuse à ses yeux.

S'il y a un moment, mes frères, où périssent les calculs de l'intérêt, les projets de l'ambition, et tout ce que l'Esprit-Saint appelle les vaines pensées des hommes, c'est bien sur ce point du temps et de l'espace qu'un homme doit se placer pour considérer dans leur vérité toutes les choses de la terre. Tant que dure pour l'homme le chemin de la vie, il n'y possède jamais les biens véritables, comme aussi il n'y éprouve pas de pertes irréparables. On se relève d'un humiliation profonde par un succès plein d'éclat et de gloire, de la ruine de sa fortune par de plus heureuses spéculations, et l'homme coupable répare par la pénitence la perte de son innocence ; mais, arrivé au terme de son voyage, la mort arrête l'homme pour toujours dans l'état où elle le trouve. Du côté où l'arbre tombe, dit l'Esprit-Saint avec une énergique simplicité, il y reste, et au moment où l'on peut dire d'un homme : Il est mort ! on peut ajouter avec la même vérité : Voilà son sort décidé ou pour le bonheur, ou pour le malheur éternel. La bonne ou la mauvaise mort, voilà donc pour le chrétien, pour le prêtre, son affaire, sa grande affaire, son unique affaire. Cependant, mes frères, dans ces jours de grâce et de salut où vous faites comme une sorte de halte dans le chemin de la vie, pour vous occuper de cet intérêt que l'Evangile appelle notre unique affaire, je me figure que, dans ces saints jours, la mort est sans cesse devant vos yeux, intervenant dans toutes vos méditations, présidant à toutes vos résolutions. Mon désir, mes frères, serait de mêler quelques réflexions à ces graves et sérieux entretiens que vous avez avec la mort, avec la mort appelée par les païens eux-mêmes la bonne conseillère de la vie. C'est dans cette vue, si digne de mon ministère, que je vous présenterai dans ce discours le double tableau de la mort du bon et du mauvais prêtre. La mort du mauvais prêtre est mauvaise, très-mauvaise devant le Seigneur : *Mors peccatorum pessima* ; ce sera le triste sujet de la première partie de ce discours.

La mort d'un saint prêtre est précieuse devant Dieu : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus* ; et ce consolant tableau sera le sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

La mort d'un mauvais prêtre est mauvaise et très-mauvaise : 1° par le trouble et les frayeurs qui l'accompagnent ; 2° par le désespoir de la divine miséricorde où elle le précipite ; 3° par l'impénitence finale où il meurt.

Je dis d'abord qu'elle est mauvaise par le trouble et la frayeur qui l'accompagnent. Ce mauvais prêtre aimait ses proches d'un amour déréglé, il aimait sa fortune, il aimait ses plaisirs, il aimait la vie ; tant et de si cruelles séparations que le glaive de la mort opère en ce moment, l'éternité où il tombe, le tribunal de Dieu devant lequel il va paraître, les voilà bien ces frayeurs de la mort, ces périls de l'enfer, dont parle l'Esprit-Saint, qui assiégent, investissent de toute part ce grand coupable : *Circumdederunt me dolores mortis, et pericula inferni invenerunt me.* (*Psal.* CXIV, 3.) Il aimait ses proches d'un amour déréglé ; c'était un homme doux, modéré par inclination, mais faible et pusillanime par caractère ; et ses proches étaient parvenus à le maîtriser, à disposer en maîtres de sa personne, de ses biens, et de toute l'autorité de son ministère. Il se rappelle en ce moment tant de molles complaisances qu'il a eues pour eux, les plus graves affaires de sa charge pastorale mues, dirigées au gré de leurs volontés et peut-être même de leurs caprices les plus déraisonnables ; et les frayeurs de ce pontife mourant, dont la mémoire serait chère à l'Eglise s'il avait moins acquiescé à la chair et au sang, ces frayeurs sont dans son cœur, sur ses lèvres, et comme lui il s'écrie avec le Prophète-Roi : Ah ! Seigneur ! *ma vie, en ce moment, serait pure et sans tache, si mes proches n'avaient exercé sur mon âme une injuste domination : « Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero. »* (*Psal.* XVIII, 14.)

Il aimait sa fortune. Peut-être qu'il était riche d'un patrimoine parvenu jusqu'à lui par le droit de sa naissance ; peut-être l'avait-il augmenté par de sordides épargnes, et n'avait-il pas même négligé les procédés

d'une industrie non moins réprouvée par les lois de la bienséance du monde que par celles de l'Eglise. Il soupire et il gémit à présent que la mort l'arrache avec violence à ces biens, à ces trésors d'iniquité incorporés, pour ainsi dire, avec son âme, et auxquels il tenait par le fond de ses entrailles.

Il aimait ses plaisirs. Sans prendre part aux joies bruyantes et dissolues du monde, il avait su se réserver ce qu'il y a de plus exquis, de plus recherché dans les plaisirs de la vie, les apprêts d'une table servie avec délicatesse, ces réunions d'hommes choisis où l'on oubliait le sérieux du christianisme et sa rigide morale dans de frivoles entretiens, dont un prêtre passait pour être le lien le plus doux, par les agréments d'une conversation qui enchantait le monde, mais où l'Eglise aurait désiré l'austérité chrétienne, la gravité sacerdotale. Oh! que la mort apprécie à leur juste valeur ces recherches d'une vie molle et sensuelle, plus dignes de la philosophie païenne que de la croix de Jésus-Christ!

Il aimait la vie: il y tenait par mille liens imperceptibles, qu'il ne connaissait pas, et dont il avait perdu le sentiment dans ce doux repos où il s'endormait avec bonheur. Mais la mort, les brisant avec violence, lui révèle combien étaient fortes les chaînes qui enlaçaient son cœur; et, semblable à ce roi mou et voluptueux qui, voyant les apprêts de son supplice, s'écriait avec effroi: *Cruelle mort! est-ce ainsi que tu nous sépares* (I *Reg.*, XV, 32)? comme lui, il nomme cruelle la mort qui lui ravit ainsi tant de bonheur et de délices qu'il trouvait dans la vie.

Encore, si son âme devait cesser d'être au moment où son corps cessera de vivre, sans doute qu'elle serait pénible la douleur qu'il éprouvera au moment où elle brisera les liens qui l'attachent à son corps; toutefois, cette douleur d'un instant serait tolérable. Mais, encore un coup, l'éternité où il va, ce tribunal du Très-Haut qu'il rencontre dans cette région où il entre pour n'en plus sortir, voilà le sujet de ses mortelles alarmes; car le crédit n'éblouira pas son juge, et la fortune ne lui en imposera pas.

Des tourments plus durs, un jugement plus inexorable, telle est la déplorable distinction réservée dans les conseils de sa sagesse aux dispositions de sa puissance. Ce prêtre était pasteur des âmes, et il lui avait dit: Si l'impie meurt, et que vous n'ayez épargné ni travail ni peine pour lui intimer les commandements de ma loi, il mourra dans son péché; quant à vous, vous aurez sauvé votre âme: que si vous avez été négligent à remplir cet indispensable devoir, votre indolence, votre molle et coupable condescendance seront des pierres d'achoppement laissées sous les pas de ce malheureux; il mourra dans son iniquité, mais je vous redemanderai son sang. (*Ezech.*, III, 18 et seq.) C'est à présent que va s'accomplir à l'égard de ce pasteur indolent cet arrêt terrible de la justice divine; c'est à présent qu'on va lui redemander, âme pour âme, toutes les âmes qui lui furent confiées. Les enfants ont péri parce qu'il a omis de leur rompre le pain de la parole, ou qu'il a négligé de le préparer, de l'approprier au faible tempérament de leur âme; il fallait être leur ami, leur instituteur, leur père, bégayer avec eux les éléments de la doctrine, graver dans leurs âmes les noms sacrés de Jésus et de Marie, les conduire par les douces insinuations de la charité dans le tribunal sacré de la pénitence, et là courber vers le bien leurs inclinations naissantes, conserver leur cœur dans la pureté et l'innocence jusqu'au moment où le Sauveur Jésus en eut pris possession dans le mystère de son amour, se maintenir avec une sage fermeté dans cet heureux empire acquis sur leurs âmes jusqu'au moment où ils auraient pris place parmi les citoyens de l'Etat ou les pères de la famille. Mais non, ils ont paru à la table sainte, et leurs âmes étaient vides de la science divine; ils ont reçu l'imposition des mains du pontife de Jésus-Christ, et à peine connaissaient-ils de nom l'Esprit sanctificateur. Oh! si ce négligent pasteur avait eu ces yeux éclairés du cœur dont parle saint Paul (*Ephes.*, I, 18), pour connaître la valeur de ces âmes rachetées au prix de tout le sang d'un Dieu, et la beauté de ces temples si saints que Satan n'avait pas encore infectés de son souffle impur; l'instruction des enfants confiés par Dieu lui-même à la garde de ses anges, n'aurait pas semblé à ce pasteur au cœur petit et rétréci un soin bas et méprisable; mais elle eût pris place dans sa pensée parmi les plus hautes et les plus sublimes fonctions. C'est là, qu'après avoir semé dans le travail et la peine, il eût recueilli avec joie dans son temps une abondante moisson: *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua; venientes autem venient cum exsultatione, portantes manipulos suos.* (*Psal.* CXX, 6.) Avec quelle joie il eût vu ces aimables enfants croître en science et en piété, se développer dans leur cœur à mesure qu'ils avançaient en âge les germes précieux qu'il y avait déposés; et si Satan avait obtenu l'affreux succès de les pervertir et de les corrompre, bientôt lassés dans les voies de l'iniquité, comparant les soucis et les chagrins amers qu'ils éprouvaient à la suite du monde, avec l'abondance goûtée autrefois dans la maison du Seigneur, ils auraient peut-être dit avec toute la sincérité d'un cœur vraiment converti: *J'irai, je retournerai vers mon père* (*Luc.*, XV, 18); et ce bon pasteur eût été le médiateur de leur réconciliation avec le meilleur et le plus tendre des pères. Mais non, ô mon Dieu, ils ne connaîtront jamais combien il est amer de vous avoir abandonné, parce qu'ils n'ont jamais senti combien il est doux de vous avoir aimé!

Pourquoi ce négligent pasteur n'a-t-il pas distribué à son peuple le pain de la saine doctrine? pourquoi ne lui a-t-il pas expliqué ce qu'il importe à tous de savoir pour le salut, avec cette clarté, cette brièveté dont les lois de l'Eglise lui faisaient un comman-

dement exprès (2)? Ces divines instructions, à force d'être répétées, inculquées, reproduites sous des formes variées, auraient pénétré jusqu'au fond des âmes; comme le feu caché sous la cendre, elles se seraient ranimées, réveillées dans un temps favorable; elles auraient fini par produire les dignes fruits d'une pénitence vraie et d'une conversion durable : et si le pécheur persévérant dans son impiété s'était roidi contre le divin amour, ce pasteur aurait sauvé son âme. Malheur à lui, parce qu'il n'a pas su reprendre à temps et à contre-temps, exhorter son peuple en toute patience et doctrine, élever la voix comme la trompette, s'abaisser aux supplications de la prière, en un mot se faire tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ!

Peut-être qu'il était entré dans les travaux des apôtres et des prophètes, c'est-à-dire dans une de ces heureuses paroisses fécondées par l'industrie d'un sage et vigilant pasteur; portion précieuse de la terre du Seigneur, où la pureté et l'innocence de ses habitants rappelaient à la pensée ce jardin de l'époux, ce champ du Seigneur bien cultivé, et où croissaient avec les fleurs les fruits de la piété et de la justice. A présent on ne peut la voir sans s'écrier en gémissant, avec le Sage : *J'ai passé par le champ du paresseux, et voilà que les ronces et les épines en couvraient la surface.* (*Prov.*, XXIV, 30, 31.) L'enfance est sans instruction, le sexe sans piété, la jeunesse sans frein dans sa débauche; l'âge viril court après le gain et la fortune; on n'entend parler que de rixes, de querelles, de discordes intestines au sein de la famille, que de procès acharnés entre les voisins et les proches, de fraude et d'usure dans les contrats et le commerce. Oh! combien ce contraste entre l'état prospère de piété et d'innocence où ce malheureux pasteur avait trouvé sa paroisse, et l'abomination du vice où il la laisse, excite ses frayeurs et ses alarmes! Une lumière terrible a éclairé son âme; mille doutes inquiétants qu'il résolvait à son gré, ou qu'il méprisait comme les embarras d'une conscience timide et pusillanime, lui apparaissent en ce moment sous un aspect effrayant; ce sont de visibles attentats contre la loi de Dieu et la sainte discipline de son Eglise : tout lui devient suspect, et les sacrements qu'il a dispensés, et les mourants qu'il a réconciliés à leur dernière heure, et ces prières et ces sacrifices sans nombre offerts à Dieu au nom de son Eglise, et ces principes erronés qui ont dirigé la routine de son ministère, et tant de dispenses sans cause qu'il a surprises à la religion des chefs de l'Eglise. Disons plus; à cette conscience naguère si lâche, si indulgente pour le mal, a succédé une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne rabat rien de la sévérité de la loi. Aussi comme il tremble à la vue de ce poids de malédictions amassées sur sa tête! Certes, si le désespoir du réprouvé ne règne pas dans son âme, le rayon d'espérance qui y luit encore est bien faible pour relever son courage abattu.

Mais voici bien tout le désespoir du réprouvé avec ses mortelles alarmes : ce prêtre dont je vous parle n'avait pas fait naufrage dans la foi, les terreurs de la religion étaient demeurées dans son âme; toutefois il profanait le saint autel, et il y montait avec le sentiment du sacrilége et de la profanation, malgré le cri de sa conscience alarmée. Conduit par la mort devant le tribunal de Dieu, tremblant devant sa face comme l'impie Antiochus, il s'écrie : *A présent, je me souviens de tous les maux que j'ai faits à la cité de mon Dieu* (I *Mach*, VI, 12); comme cet impie, il tremble, et comme lui il n'espère pas. En vain le ministre de Dieu, un de ses frères dans le sacerdoce, assis à ses côtés, lui présente la croix, l'applique sur ses lèvres, la pose sur son cœur; en vain il lui dit avec un zèle véhément et pathétique : Mon frère, la miséricorde de Dieu est infinie; elle est comme une mer sans fond et sans rives : tous les crimes qui ont, depuis l'origine du monde, déshonoré la terre, ne sont pas même un grain dans la balance, comparés aux mérites de Notre-Seigneur; ces mérites sont à vous, ils vous appartiennent, et il ne tient qu'à vous de vous les approprier par l'acte d'un repentir vrai et sincère. Oui, mon frère, je vous le dis avec la plus profonde conviction de mon âme, ce ne sont pas vos crimes, ce ne sont pas vos sacriléges qui m'effrayent; je ne crains qu'une seule chose, c'est que vous n'espériez pas assez dans les miséricordes de Jésus notre Sauveur. Ah! ce serait là le comble mis à la mesure de vos crimes, ce blasphème contre le Saint-Esprit, qui ne vous serait remis ni dans ce monde ni dans l'autre. Toutes ces exhortations du zèle sont pour ce prêtre des formules usées; peut-être qu'il les a eues à la bouche pendant sa vie : elles n'y réveillaient aucun sentiment de religion et de piété, elles ne calmeront pas ses frayeurs au moment de la mort.

Mais, dans ce viatique des mourants, le sauveur Jésus lui a prédestiné de toute éternité un gage plus précieux de son amour et de sa tendresse; on lui annonce que ce Roi de gloire vient à lui, prêt à effacer toutes ses iniquités du livre de mort, toujours sous la facile condition d'une confession humble et d'un repentir sincère. A la vue de Jésus présent dans le mystère de son amour, ce mauvais prêtre ne se réjouit pas, comme l'enfant qui revoit, après une longue absence, un père tendrement chéri; mais il tremble comme un coupable à l'aspect de son juge. Et ici tous les sacriléges de sa vie se présentent une seconde fois à son âme épouvantée : Ce n'est pas mille fois, mais des milliers de fois que j'ai abusé du sang de Jésus-Christ, que je l'ai foulé sous les pieds, traité comme

(2) *Cum brevitate et facilitate sermonis.* (*Conc. Trid.*, sess. V, *de Ref.*, c. 2.)

une chose immonde; j'ai bu plus d'un tonneau du sang de Jésus-Christ, et je l'ai profané; mon iniquité est trop grande pour que j'en obtienne le pardon. On assure, mes frères, que ce propos, d'une énergie effroyable, est sorti de la bouche d'un mauvais prêtre: et en prononçant cette parole, il livra son âme à la rage et au désespoir de l'enfer.

L'Eglise accourt; et que ne dit-elle pas à Jésus son époux pour obtenir en faveur de ce mourant grâce et miséricorde; à ce malheureux, pour le rassurer dans ses frayeurs et ses alarmes? O Jésus, sauveur des hommes, vous voyez devant vous une créature qui vous a beaucoup offensé; mais souvenez-vous qu'au milieu de ses plus grands égarements, elle n'a cessé de croire et d'espérer en vous, de confesser avec un cœur humble et soumis la foi des trois personnes divines; souffrirez-vous que tous les travaux de votre vie et de votre mort, que tous les mérites de votre sang soient perdus pour cet infortuné? Et dans ce moment solennel l'Eglise appelle à son secours et les saints et les justes qui combattent sur la terre, et tous les élus de Dieu qui triomphent dans le ciel, les conjurant d'unir leurs prières à sa prière, leurs suffrages à ses supplications, afin d'obtenir de Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, le commun médiateur entre Dieu et les hommes, la grâce de ce malheureux qui leur est uni par les liens de la charité chrétienne et de la communion ecclésiastique. Prière des mourants, viatique des agonisants, ce sont là des remèdes de salut propres à consoler les vivants, mais qui ne sauveront pas cette âme. Dieu écoute ces prières de son Eglise, les loue, les approuve comme de louables témoignages d'amour et de tendresse d'une mère envers ses enfants; mais il n'en poursuit pas avec moins de fermeté les conseils éternels de sa justice. Qui sait même si ces pensées, qui ont passé et repassé si souvent dans l'imagination du mauvais prêtre, présentes en ce moment à son souvenir, n'y feront pas mourir l'espérance chrétienne?

Et gardez-vous de croire, mes frères, que ces terreurs de la fausse pénitence des pécheurs mourants soient le plus terrible des jugements exercés en ce moment contre eux par la justice divine; au contraire, j'aime à y voir un dernier gage de la miséricorde de Dieu faisant un dernier effort pour les sauver; et volontiers je compare ces craintes à ces crises amenées par la nature, et provoquées par l'art de guérir, comme la dernière ressource du malade aux approches de son agonie. Quoique ce malheureux se roidisse contre cette dernière avance du divin amour à son égard, ces craintes de la divine justice, échappées alors de son âme, sont pourtant un sentiment de religion; et bien que privé de son effet, il ne demeurera pas sans récompense aux yeux de cette miséricorde infinie qui tient compte aux hommes de leurs plus stériles vertus. Achab, humilié sous la main de Dieu, et non sincère pénitent, obtient, par les démonstrations d'une fausse pénitence, une sorte de main-levée contre les poursuites de la divine justice, qui n'achèveront de s'exécuter que sur sa malheureuse race. Oui, mes frères, il y a un jugement de la justice de Dieu envers le pécheur, plus redoutable que les illusions de la fausse pénitence; c'est l'impénitence, ou, ce qui revient au même, la mort subite et imprévue qui ne laisse aucune place à la pénitence. C'est alors, dit l'Esprit-Saint, que Dieu poursuit le pécheur dans sa colère, c'est alors qu'il le reprend dans sa fureur; on dirait qu'il a peur que ce malheureux ne lui arrache, à force de prières et de supplications, un pardon qui contrarie les saintes rigueurs de sa justice; c'est pourquoi il ordonne à la mort de fondre sur lui comme le vautour cruel sur le timide oiseau.

On n'est pas à couvert, mes frères, dans le sanctuaire, de ces coups subits et imprévus de la mort qui portent la consternation dans toute une contrée; et combien de fois ces terribles nouvelles ont-elles frappé vos oreilles? Ce prêtre a péri par le fer, celui-ci est mort sous les ruines d'un édifice, celui-là a disparu dans l'inondation des grandes eaux, cet autre a été frappé par l'apoplexie comme par un coup de foudre; et si ces tragiques événements vous paraissent peu alarmants, parce qu'ils sont rares et insolites, je vous dirai que la justice de Dieu les multiplie de nos jours. Après tout, ceux-ci ne rentrent-ils pas dans le cours ordinaire de la nature: délire qui égare la raison, mémoire qui se trouble et se confond, douleur qui absorbe toutes les facultés de l'âme, ou léthargie qui ne laisse aucune place aux réflexions salutaires? On assure, mes frères, que c'est souvent sur de mauvais prêtres que la justice de Dieu se plaît à frapper ces coups terribles, que ce sont eux qu'elle aime à choisir pour donner au monde de grandes et imposantes leçons; et à entendre le témoignage de plusieurs personnages, judicieux observateurs des temps et des choses, il est grand et très-grand le nombre des prêtres frappés de ces morts subites qui ne laissent aucune place au viatique des mourants.

On se rassure, on se console, on conçoit de grandes pensées de la bonté et de la miséricorde de Dieu; toutefois, on ne se dissimule pas la vie peu chrétienne que ce prêtre a menée, et les âmes les plus charitables ne peuvent s'empêcher de mêler à leur bénigne présomption cette haute remarque: qu'il eût été bien à souhaiter que ce prêtre, après des désordres poussés jusqu'au scandale, eût pu se préparer à la mort par la réception des sacrements de l'Eglise. Se préparer à la mort! et la vie d'un prêtre qu'est-elle autre chose qu'une suite d'avertissements que lui adresse presque tous les jours la divine providence de se préparer à la mort? Quoi! mes frères, quand il assistait les mourants dans leur dernier passage, quand il voyait la froide main de la mort fermer leurs yeux, la terre, mère et sépulcre de tous les vivants, s'ouvrir et se fermer sur eux, n'était-ce pas là

autant d'avertissements par lesquels le souverain Juge semblait lui dire : Préparez votre âme, demain, aujourd'hui peut-être, Dieu l'appellera à son jugement? Oui, le ministère d'un prêtre le place à chaque instant en face de la mort. Le temps n'a pas manqué au prêtre tiède, indolent, qui l'a vue s'approcher de lui avec toutes les lenteurs d'une longue maladie, tenir la hache levée sur sa tête avant de frapper son dernier coup, mais il a confessé ses péchés sans douleur et sans componction à la mort comme pendant la vie, il a reçu le viatique des mourants avec la froide apathie qui l'accompagnait tous les jours à l'autel, et les sacriléges de sa mort ont fermé la suite des sacriléges de sa vie.

Parlerai-je devant ce pieux presbytère de la mort de ce prêtre qui avait fait naufrage dans la foi? Il disait dans son cœur : Peut-être qu'il n'y a pas de Dieu; peut-être que l'enfer est le vain épouvantail des âmes faibles; le ciel, la belle illusion des âmes dévotes et crédules : il voit maintenant son Dieu s'avançant vers lui avec les promesses et les menaces de son éternité, et il ne tremble pas! Il y a des malheureux qui prennent un breuvage assoupissant pour amoindrir les douleurs du supplice : comme eux, il a bu dans le calice du Seigneur un vin d'assoupissement et d'erreur; il dort d'un sommeil profond, et son réveil se fera dans l'enfer, au sein de la nuit de ce royaume de ténèbres, et aux cris lamentables des réprouvés qui l'habitent. Il fut un temps, mes frères, où nous dénoncions aux pécheurs de grandes terreurs et de grandes alarmes pour le moment du dernier passage; alors la foi était vivante dans les âmes; mais à présent qu'elle y est morte et desséchée jusqu'à son dernier germe, nous dirons à ces pécheurs qui ont oublié combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : Vous avez vécu, comme l'animal, sans Dieu; comme lui, vous mourrez sans remords.

SECONDE PARTIE.

S'il est vrai que toutes les créatures frémissent en présence de la mort, combien plus l'homme, dit saint Augustin (*Serm.* 172, n. 1), né pour ne jamais mourir, et qui avait puisé à la source même de la vie un amour immense de l'immortalité, combien plus l'homme doit être timide et tremblant au moment de la mort! Néanmoins, mes frères, au souvenir de ces demeures magnifiques, de ces joies ineffables réservées aux élus de Dieu dans le ciel, bien des prêtres fidèles ont éprouvé de saints désirs de la mort, et on les a entendus dire avec le même sentiment que saint Paul : *Je désire voir mon corps se dissoudre, et aller me réunir à mon Dieu : « Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.»* (*Philipp.*, I, 23.) Or voici, à mon avis, les causes de ce calme, de cette paix profonde qu'éprouve un saint prêtre à l'heure de la mort; il se rappelle en ce moment avec une sainte joie les œuvres de miséricorde qu'il a pratiquées, les travaux qu'il a soufferts, les périls de la mort qu'il a bravés dans le saint ministère, les combats peut-être qu'il a livrés pour la foi. Les témoignages rassurants que lui rend sa conscience sont pour lui pleins de consolation; et un avant-goût de la joie du ciel, que Dieu répand dans son âme, achève de bannir de son cœur les frayeurs de la mort. Comme Notre-Seigneur le prince des pasteurs, ce saint prêtre peut dire alors qu'il a passé en répandant des bienfaits; il peut s'approprier cette parole du saint homme Job : *J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, et la cause de la veuve et de l'orphelin était toujours précieuse devant moi.* (*Job*, XXIX, 15.) Il n'était pas en mon pouvoir d'ouvrir les yeux des aveugles; mais le symbole de votre foi, vos saints commandements enseignés à l'enfant, à l'homme des champs, ont éclairé leurs âmes à l'égal de la douce et bienfaisante lumière du soleil; je ne pouvais ouvrir les prisons où la justice humaine retenait ses prisonniers : mais ces captifs que Satan retenait sous sa dure servitude, enchaînés par les liens de leurs habitudes plus dures que le fer, je les ai délivrés, rendus à la liberté des enfants de Dieu; et si je n'ai pu ressusciter les morts, ces morts spirituels exhalant l'odeur du péché, plus infecte que celle des cadavres, je les ai rendus à la vie de la grâce.

A ce consolant souvenir des œuvres de miséricorde qu'il a pratiquées, vient se joindre celui de tant de pénibles travaux dont il a soutenu le poids dans le saint ministère. Ce n'est pas en vain, mes frères, que le sacerdoce est appelé une charge, un fardeau; des veilles, des insomnies, des courses lointaines, des privations sans nombre sont le partage nécessaire et inévitable du prêtre. Il entrait, ce saint prêtre, dans le tribunal sacré de la pénitence, il y prolongeait sa veille bien avant dans la nuit; et Dieu seul connaît combien de fatigues, de contentions, ce consolant ministère a coûtées à son âme et à son corps. Et que de périls de mort inséparables du ministère sacerdotal! La présence du prêtre au milieu de l'inondation des grandes eaux, des vapeurs pestilentielles qui s'échappent du lit des mourants, au milieu de l'incendie et de ses flammes dévorantes; un pareil service nous autorise à dire sans orgueil, que le prêtre a comme le guerrier ses jours de combat : le lit des malades, les hospices de la misère, les champs de bataille couverts de morts et de mourants, ce sont bien là autant d'effrayants périls de mort auxquels l'Eglise, dans ces terribles rencontres, appelle sa milice sacerdotale.

Mais voici, mes frères, un autre genre de périls non moins capable de porter la terreur dans les âmes les plus intrépides. L'heure de la persécution a sonné; je vois le prêtre placé entre la mort et l'apostasie de sa foi; entre le commandement de Dieu, qui peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer, et celui des hommes qui menacent sous

la terrible alternative de la prison ou de l'échafaud. Naguère, mes frères, du haut de cette chaire, j'apercevais devant moi de nombreux confesseurs de la foi, et cette parole de l'Esprit-Saint venait à ma mémoire : Ceux-là ont traversé les eaux d'une tribulation amère : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna* (*Apoc.*, VII, 13); ceux-là ont soutenu les bons combats de la foi; ceux-là ont remporté ces honorables victoires qui seront à jamais la gloire de la religion et de son sacerdoce.

Jeunes pasteurs qui m'écoutez, souvenez-vous des prédécesseurs de votre saint ministère; et imitateurs de leur constance, de leur foi, de leur patience, de leur intrépidité à confesser Jésus-Christ, aspirez à mériter la glorieuse couronne qui leur est réservée, ou qu'ils possèdent déjà dans le ciel, et comme eux, arrivés à votre dernière heure, vous pourrez dire, avec le Prophète-Roi : Seigneur, vos ennemis m'ont livré dès ma plus tendre jeunesse de terribles assauts; le monde et ses prestiges, de violentes passions, un tempérament de feu, n'ont cessé de me fatiguer par des luttes de tous les jours : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea.* Dans un âge plus avancé, j'ai été en proie à la misère, à la détresse, aux opprobres et au mépris; j'ai vu souvent la mort sous les formes les plus effrayantes; la haine de vos ennemis, ô mon Dieu, était infatigable, et ils n'ont rien épargné pour lasser ma constance. Au sein même de la paix, la sollicitude de plusieurs églises, un travail accablant pour la nature, de continuels dégoûts, ont mis ma vieillesse à de nouvelles et rigoureuses épreuves : mais, vous le savez, ô mon Dieu! ma fortune, ma vie ne furent jamais chose précieuse au prix du salut des âmes et du dépôt de la foi que vous m'aviez confié : *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea; etenim non potuerunt mihi.* (*Psal.* CXXVIII, 2.)

Et ne pensez pas, mes frères, qu'après une longue vie passée au sein de tant de tribulations et de combats, il vous soit permis de vous endormir dans un pacifique sommeil; la guerre que Satan nous a déclarée ne finira qu'à la consommation des siècles : et dernièrement encore, quand ce prince des ténèbres a vu tout ce diocèse s'ébranler, l'élite de ses prêtres accourir avec un concours si édifiant en ce lieu, pour y ranimer, y retremper leur piété par les exercices de la retraite, n'a-t-il pas rugi et frémi de rage? Il a demandé au Seigneur qu'il lui fût donné de vous cribler comme le froment dans le crible; et il lui a été permis de vous susciter de nouvelles traverses, et, pour parler le langage de ses suppôts sur la terre, de *désoler votre patience* (3) par de nouveaux outrages. Mais consolons-nous, mes frères, Celui qui est avec nous est plus fort que le monde (*Joan.*, IV, 4) : ou plutôt réjouissons-nous, tressaillons de joie, une glorieuse et abondante récompense nous est réservée dans le ciel : *Gaudete, et exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* (*Matth.*, V, 12.) Qu'il est consolant pour un valeureux capitaine, à l'issue d'une campagne pleine de fatigues et de périls, de paraître devant son roi, de pouvoir lui présenter les clefs des villes conquises, les noms des provinces soumises à son empire, et de recevoir de sa bouche d'honorables témoignages et de dignes récompenses pour tant de glorieux services rendus au prince et à la patrie!

Je me figure encore ici Moïse, à qui le Seigneur vient de dire cette parole : Votre fin s'approche; avant de quitter la vie, montez sur cette montagne, et regardez cette terre promise autrefois à vos pères, et dont leurs enfants vont entrer en possession. (*Deut.* XXXII, 49 et seq.) Avec quelle joie ce grand patriarche contemple du haut de ce mont sacré la vaste étendue des déserts qu'il a parcourus, des lieux marqués par le souvenir des glorieuses victoires qu'il a remportées, et les prodiges sans nombre opérés par le Très-Haut pour sa délivrance! Ce n'est pas une terre fertile et délicieuse, où coulent le lait et le miel, que ce saint prêtre doit découvrir devant ses yeux, c'est la cité de Dieu avec toutes ses merveilles que le Saint-Esprit nous représente si vivement; et au lieu qu'il fut dit à Moïse : Regardez cette terre, vous n'y entrerez pas; souvenez-vous que votre cœur s'est montré un moment incrédule et méfiant de mes promesses; ici, au contraire, une voix intérieure dit au cœur de ce saint prêtre : Courage, bon serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur. Consolé par le souvenir des périls, des travaux, des combats, de tant d'œuvres glorieuses à Dieu et utiles aux hommes, que ses faibles mains ont accomplies durant les jours courts et mauvais de son pèlerinage, ce prêtre fidèle interroge son cœur, et il y trouve un doux témoignage et une espérance pleine d'immortalité.

O mort! s'écrie quelque part l'Esprit-Saint, *que ton souvenir est amer!* (*Eccli.*, XLI, 1.) Mais vous le savez, mes frères, l'Esprit de Dieu répond au même lieu : Le souvenir de la mort est amer pour l'homme qui a mis sa confiance dans le monde et dans les faux biens qu'il promet et ne donne pas : pour ce saint prêtre, au contraire, qui ne les posséda jamais, ces biens, ou qui les possédait sans y attacher son cœur, ah! la mort sera pour lui douce et paisible; il la regarde d'un œil ferme et assuré, il ose la défier en face. Et où sont-ils ces biens que la mort peut ravir à un saint prêtre? Quoi! le séparer de ses proches et de ses amis? mais il y a longtemps qu'il leur souhaitait des biens et une paix que le monde ne peut don-

(3) *Désolez leur patience :* ces mots, d'une méchanceté profonde, sont tirés d'une *Instruction adressée* en 1797, contre les prêtres fidèles, *par le Directoire exécutif aux commissaires nationaux*. On peut voir le commentaire qu'en fit La Harpe à cette époque, dans son écrit intitulé : *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, art. 15.

ner (1), et le moment est arrivé où il va se réunir à ces personnes si chères, dans le sein de Dieu, centre immobile de la félicité de toutes les créatures. Quoi encore! lui ravir ses biens et sa fortune? mais ce saint prêtre vivait dans l'attente de cette vie meilleure qu'espèrent tous les chrétiens, de la possession de cette cité que Dieu a bâtie, de ce magnifique royaume où Dieu doit régner éternellement avec ses élus; et plein de cette immortelle espérance, il ne cessait d'envoyer dans cette bienheureuse terre des vivants, où son âme devait habiter pour toujours, des biens d'un prix inestimable, les œuvres de son humilité, de sa patience, de sa charité pastorale. C'étaient là comme des valeurs inappréciables qu'il ne cessait de remettre entre les mains de Dieu pour les retrouver dans le siècle à venir; et voici que le Seigneur, fidèle à ses promesses, va lui représenter son dépôt, et échanger ce bien d'une si petite valeur contre les richesses ineffables du magnifique royaume de sa gloire. Il fut un temps de notre vie où Satan, en nous montrant les biens, les trésors, les royaumes de ce monde, pouvait nous dire : Si vous tombez à mes pieds, je vous donnerai ces choses; mes frères, il parlait en imposteur, et Dieu n'abandonne pas ainsi à ses fureurs et à ses caprices le gouvernement de ce vaste univers. Toutefois, il pouvait nous éblouir alors par des fantômes brillants et des ombres assez belles; mais enfin les scènes de son théâtre sont devenues hideuses et cruelles; le prestige et l'enchantement de ses bagatelles ont pris devant nous des formes sombres et tragiques, ses grandeurs les plus révérées ont été traînées dans l'ignominie; sa figure, naguère si belle, a passé devant nos yeux avec les images terribles de la destruction et de la mort. Il a paru je ne sais quoi de si perfide, de si atroce et de si cruel dans tout ce qu'il appelait politique, bel esprit, science des affaires, que ses propres serviteurs n'ont pu s'empêcher de le haïr et de le maudire.

Appelé à fournir la carrière du saint ministère dans ces temps malheureux où il était le témoin impuissant de la ruine de la religion et de la patrie, à l'aspect de tant de désastres, ce saint prêtre avait peut-être dit au Seigneur, comme autrefois Elie navré de douleur (III *Reg.*, XIX, 4, 10) : J'ai vu vos ennemis abattre vos temples, renverser vos autels, massacrer vos prophètes; leur audace n'a point connu de bornes; ils menacent d'envahir votre sanctuaire et d'usurper tous les droits de votre hiérarchie sacrée : Seigneur, ôtez-moi de ce monde, je ne suis pas meilleur que mes pères; et à quoi me sert il de vivre, quand je ne puis qu'assister tristement à la désolation et à l'inévitable ruine de la cité de Dieu?

Dieu, mes frères, a souvent exaucé des vœux semblables; plusieurs saints prêtres sont morts, comme les Clément d'Alexandrie et les Augustin, dans ces temps malheureux où les calamités que l'on voit sont moins affligeantes que celles que l'on prévoit; et heureux de mourir dans de semblables conjonctures, ce saint prêtre va dans le sein de Dieu, où il ne cessera d'offrir des prières et des sacrifices pour le troupeau qu'il a nourri ici-bas de la parole de vie.

Enfin, si la pensée de la mort afflige ce bon serviteur, la vue de la croix le rassure et le console; il la baise avec amour, il espère, il aime, il se perd avec une douce résignation dans le sein des miséricordes divines; à mesure que la maison de son corps se dissout, le feu de l'amour divin s'épure en lui, se fortifie, comme la flamme qui n'est jamais plus vive ni plus belle qu'au moment où elle se dégage de la matière pour voler vers le ciel. Une parole pieuse, une de ces paroles où respire l'espérance, la confiance, l'amoureux repentir de ses fautes, et que l'on rencontre à chaque pas dans les cantiques du Roi-Prophète; une parole semblable, dite à l'oreille de ce saint prêtre, suffit pour ranimer dans son cœur le feu de l'amour divin. Parlez-lui du ciel où il va, de Jésus son bien-aimé, et vous êtes assuré de le tirer de la profonde léthargie où il paraît enseveli.

Cependant, cet ami, ce confident de tous les secrets de son âme et pour qui le trésor de sa conscience n'est pas caché, s'approche de ce saint prêtre, et lui dit : Mon frère, le Sauveur Jésus du haut du ciel vous voit étendu sur ce lit de douleur; ému à votre égard de cette compassion dont il ne cessa d'être pénétré envers ses amis durant les jours de sa vie mortelle : L'ami de mon cœur est malade, se dit-il; ses pieds défaillants ne peuvent le conduire jusqu'à moi, j'irai le consoler dans le lieu où il repose : et voilà qu'il va traverser les rues et les places publiques pour arriver jusqu'à vous. Et au moment où la porte de sa maison s'ouvre pour recevoir le Maître du ciel et de la terre, ce fidèle ministre reconnaît bien l'ami qu'il a si souvent vu et reconnu au saint autel, à la fraction du pain; il le possède de nouveau dans son cœur, et il lui dit avec tendresse, comme ce vieillard de l'ancienne loi (*Luc.*, II, 29) : A présent, Seigneur, laissez partir en paix votre serviteur; ne permettez pas que mes yeux se rouvrent pour voir la vanité, puisqu'ils viennent de voir encore une fois le Sauveur de mon âme. C'est au milieu de ces douces communications avec son bien-aimé que le guide de sa conscience s'approche encore de lui : Mon frère lui dit-il, votre dernière heure est arrivée; préparez votre âme, vous allez paraître devant Dieu. A cette nouvelle, ce saint prêtre ne verse pas un torrent de larmes, comme ce juste de l'ancienne loi, trop attaché aux biens de la vie; mais il dit avec une résignation sans bornes aux ordres de Dieu : Que votre volonté se fasse! *Fiat voluntas tua.*

(1) *Illam quam mundus dare non potest pacem.* Orat. Eccles.

Et puis rappelant son courage abattu, il s'écrie : O la bonne et agréable nouvelle ; réjouis-toi, ô mon âme ! nous irons dans la maison de notre Dieu : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.* (*Psal.* CXXI, 1.) Jusqu'ici je voyais le bien-aimé à travers des voiles et des énigmes, maintenant je le verrai tel qu'il est, face à face. Une lumière soudaine, mes frères, perce la nue, les cieux s'ouvrent devant lui ; il voit les saints et les justes qui l'attendent, et parmi eux ses proches et ses amis qui lui montrent la magnifique demeure que le Seigneur lui a préparée. Ainsi, au milieu de ces doux transports, son âme brise les liens qui l'unissaient à son corps, et portée par les mains des anges, elle va frapper à la porte du ciel, où elle rencontre le tribunal du Dieu de miséricorde qu'elle a servi, et qui ne la jugera pas selon les rigueurs de sa justice. Telle est, mes frères, la mort des saints.

Mais je m'aperçois que mon discours n'est qu'une ébauche grossière d'un tableau capable de ravir votre âme aux plus saints transports de l'amour divin, si j'avais pu en retracer toute la beauté. Que se passe-t-il, ô mon Dieu, dans l'âme chrétienne quand votre gloire commence à lui apparaître ? C'est là un mystère de votre providence où j'ose peut-être porter en ce moment un regard trop curieux, mais qui sera mis à nu et à découvert sous nos yeux au jour de votre manifestation. En ce grand jour, l'intérieur des âmes justes, la magnanimité de leurs sentiments, la pureté de leurs intentions, et tout l'héroïsme de leurs vertus manifestées aux yeux de tous, seront à la fois un beau triomphe pour les élus de Dieu, et une complète apologie de la Providence tant de fois méconnue et blasphémée par l'ignorante impiété des hommes. Toutefois, mes frères, après ce récit si imparfait, je suis autorisé à vous dire, comme autrefois Moïse à Israël, près d'entrer dans la terre promise (*Deut.*, XI, 26) : Voilà la bénédiction, voilà la malédiction ; voilà d'un côté la mort des bons, et l'autre celle des mauvais prêtres. Choisissez à présent le sort que votre âme désire ; et ne me dites pas encore ici, que ces tragiques événements de mort et de jugement de Dieu sont loin de nous, et reculés jusque dans le lointain indéfini des temps : *In tempora longa iste prophetat.* (*Ezech.*, XII, 27.)

Quand Jean-Baptiste, ce sublime prédicateur de l'Evangile sous les ombres de la loi, criait dans le désert avec une voix dont toute la Judée était émue : *Faites pénitence ; le royaume de Dieu approche, la cognée est déjà levée, et elle est prête à frapper l'arbre jusque dans sa racine* (*Matth.*, III, 2, 10) ; ce saint précurseur parlait aux grands et aux petits, aux princes et aux magistrats, aux prêtres et aux docteurs de la loi, il parlait à tous. Je vous adresse la même parole, mes frères. Faites pénitence ; le royaume de Dieu approche, la cognée est déjà à la racine de l'arbre ; l'année ne finira point avant que quelqu'un de ceux qui m'écoutent n'ait comparu devant le tribunal de Dieu. Je ne suis pas prophète, le Seigneur n'a pas ouvert devant moi son livre de vie et de mort ; mais j'ai lu ce registre funèbre que la mort tient des victimes qu'elle frappe chaque jour de son glaive, et j'ai vu que dans l'année qui vient de s'écouler, vingt, trente prêtres ont paru devant le tribunal de Dieu. Pareil nombre est ajourné à y comparaître dans le cours de l'année qui s'ouvre devant nous ; et où serait la prudence, où serait la sagesse de demeurer avec une conscience souillée, infidèle, dans ce cercle si étroit où la mort nous enferme, et où elle désigne un si grand nombre de victimes ? Et ne me dites pas : Je suis jeune, la mort doit un grand nombre d'années à ma jeunesse. Ce pacte entre la jeunesse et la mort, vous répond un prophète (*Isa.*, XXVIII, 15, 18), ce pacte qui lie dans les mains de cette maîtresse de la vie la faux meurtrière dont elle frappe le jeune âge, où est-il ? où sont ses dispositions ? sont-elles écrites quelque part ? Pour moi, j'ai lu avec attention le livre funèbre que je viens de vous citer, et souvent j'ai aperçu le nom du jeune prêtre, peu de jours après la célébration de son premier sacrifice, écrit après celui du vieillard décrépit. Enfin, si vous ajoutez : Dieu est bon, sa miséricorde est infinie ; il ne faut qu'un moment pour apaiser sa colère, et en ce moment de bonté il ne me le refusera pas : *Insensé*, répond saint Paul, *est-ce ainsi que vous méprisez les richesses ineffables de la miséricorde divine ?* (*Rom.*, II, 4.) Le temps est-il à vous ? ignorez-vous que Dieu le Père s'en est réservé la disposition ? (*Act.*, I, 7.)

Parcourez la suite immense des années et des siècles ; et prenez-y, si vous l'osez, un instant, un moment dont vous puissiez dire : Il est à moi, j'en disposerai à mon gré, pour apaiser le Seigneur par la pénitence. Ah ! plutôt, prosternons-nous en esprit devant le tribunal de Dieu, et que le cri de notre cœur lui demande grâce et miséricorde en faveur de tant de prévarications dont nous nous reconnaissons coupables à son égard, afin de paraître avec quelque confiance devant lui, en ce jour qui s'approche peut-être pour plusieurs d'entre nous, et où il nous demandera compte de notre administration.

DISCOURS VII.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Dies iræ dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis. (*Soph.*, I, 15.)

Ce jour sera un jour de colère, un jour de tristesse et d'angoisse, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de nuage et de tempête.

Depuis qu'il a été ordonné au soleil de séparer le jour d'avec la nuit, et de commencer la carrière des siècles, le genre humain a vu s'écouler des jours bien déplorables : jours infortunés, où Dieu appela ses guerriers des extrémités du monde, sanctifia leurs mains au combat pour faire de la terre un désert, des villes un monceau de ruines, des hommes coupables un affreux carnage ;

jours amers, où la peste exterminait les hommes échappés à la famine, où l'on rencontrait partout sur des visages pâles l'affreuse image de la mort; jours sinistres, où les malheureux, accablés d'angoisses dans leurs cachots, demandaient la mort et ne pouvaient l'obtenir de leurs impitoyables persécuteurs; jours désastreux, que les saints et les justes maudissaient en disant (*Job*, III, 3 et seqq.) : Périsse le jour où je suis né, et la nuit où l'on a dit : Un homme a été conçu; que ce jour, maudit par les devins qui observent les jours, soit effacé du nombre des jours, qu'il n'entre plus dans le cycle des mois et dans le cercle des années; que cette nuit, possédée par la tempête, n'arrive point à son aurore, pour n'avoir pas fermé le sein de ma mère, et rejeté loin de moi le mal de la vie. Cependant, mes frères, les prophètes, éclairés par l'Esprit de Dieu, n'ont pas même compté parmi les jours malheureux ceux qui ont éclairé de si terribles catastrophes, au prix d'un jour appelé par eux éminemment le jour de ténèbres et d'obscurité, le jour de nuages et de tempête. Effrayée dans l'attente de ce grand jour, l'Eglise ne cesse d'en parler à ses enfants ; à l'infidèle, au moment où ses apôtres lui annoncent, de sa part, la bonne nouvelle de l'Evangile; au néophyte, dès l'instant où elle l'initie, par le mystère de notre régénération, dans la société chrétienne; à tous ses disciples, autant de fois que, par le ministère de ses pasteurs, elle leur intime les promesses et les menaces de la loi : et saint Paul prêchant la parole sainte avec une véhémence de langage et une élévation de pensées qu'admira l'Aréopage, et qui fit trembler sur leur tribunal les proconsuls romains; saint Paul posait dès lors ce principe immuable de la foi catholique, que Dieu a établi un jour où il descendra en grande puissance et en grande majesté pour juger l'univers dans sa justice. (*Act*, XVII, 31; XXV, 25.)

Mon dessein n'est pas, mes frères, de vous prouver l'avénement de ce grand jour, à vous que Dieu a choisis pour être les interprètes de sa loi. Appelé à l'honneur d'annoncer la parole de Dieu à mes frères dans le sacerdoce, au lieu de perdre le travail d'une stérile controverse à leur prouver une vérité qu'ils croient de cœur et qu'ils confessent de bouche, je me sens pressé de réserver mes faibles efforts pour réveiller en eux la terreur du jugement de Dieu, terreur qui s'efface de nos cœurs à mesure que la menace en est plus souvent dans notre bouche. Toutefois, je ne dirai rien ici des signes avant-coureurs du jugement de Dieu; certes il y a de quoi trembler en lisant dans nos prophètes les préliminaires de ce grand acte de la justice divine : les nations qui se heurtent et se choquent par de sanglantes batailles, la mer franchissant ses bornes avec un bruit effroyable, la lune teinte de sang, le soleil obscurci laissant l'univers dans d'épaisses ténèbres, la terre agitée par d'horribles secousses semblables au tremblement de l'homme dans l'ivresse, les astres éteints, ne marchant plus qu'à la lumière étincelante du glaive du Seigneur ; ce ne sont là que les commencements d'une douleur plus grande, et il y a ici un plus grave sujet à nos terreurs et à nos alarmes : l'interrogation des coupables, la conviction des accusés, la manifestation des consciences, la sentence du juge, et toute cette procédure effroyable du jugement de Dieu, qui nous force bien de convenir que ce jour est justement appelé par les prophètes le jour de ténèbres et d'obscurité, le jour de nuages et de tempête : *dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis.*

Or, pour vous exposer en peu de mots cet effrayant sujet, je remarque que dans le jugement des hommes les coupables sont d'abord interrogés, leur cause est discutée, les détails sont manifestés au grand jour, leur sentence prononcée avec un appareil imposant et terrible. Dieu, dans son jugement, gardera ces diverses formes du jugement des hommes; les coupables seront interrogés, et vous verrez combien cette interrogation sera sévère; leur cause sera discutée, et là vous verrez le pécheur laissé sans excuse; les délits seront manifestés au grand jour, et vous comprendrez combien amère sera la confusion des coupables, la sentence sera prononcée, et vous entendrez combien elle sera terrible : en un mot, le pécheur interrogé, convaincu, confondu, condamné au jugement de Dieu, voilà le sujet de votre attention. Prions le Seigneur, mes frères, prions-le tous ensemble de pénétrer nos esprits, nos cœurs et nos sens de cette crainte salutaire qui est le commencement de la sagesse. *Confige timore tuo carnes meas; a judiciis enim tuis timui.* (*Psal.* CXVIII, 120.)

PREMIERE PARTIE.

Un prophète, mes frères, nous a donné quelque part une idée bien effrayante du jugement de Dieu : Prophète, dit le Seigneur à Osée, appelle-moi un Dieu sans miséricorde : *Voca nomen ejus, absque misericordia.* (*Ose.*, I, 6.) Jusqu'ici j'aimais que les hommes m'appelassent leur père, et certes, j'avais bien pour eux les sentiments et la tendresse d'un père; j'aimais cette naïve simplicité des enfants des hommes qui m'appelaient leur bon Dieu, la familiarité de mon serviteur David, quand il me disait dans l'effusion de son cœur : *Vous êtes mon Dieu et ma miséricorde* (*Psal.* LVIII, 18); mais à présent, je veux être appelé d'un autre nom. Et de quel nom, ô mon Dieu, faut-il donc qu'on vous appelle? faut-il vous nommer le Dieu fort et puissant qui étend les cieux et affermit la terre ; le Dieu terrible, qui d'un regard fait trembler les colonnes du firmament, qui ébranle les fondements de la terre, et qui préside aux batailles? ou plutôt faut-il vous appeler celui qui est, celui à qui seul appartient l'être et la vie, comme vous l'avez révélé à votre serviteur Moïse? Appelez-moi un Dieu sans miséricorde : *Voca nomen ejus, absque misericordia.*

Jugement sans miséricorde, où l'on discu-

tera avec rigueur, où l'on pèsera dans les balances d'une exacte justice les actions de la plus longue vie, tous les péchés que l'iniquité dans laquelle nous fûmes conçus engendra dès le premier âge, et qui nous autorisait à dire d'un si grand nombre d'enfants de nos jours ce qu'un illustre pénitent a pu dire de lui-même : *Un si petit enfant, un si grand pécheur, « tantillus puer, et tantus peccator.* (S. AUG., *Confess.* lib. I, cap. 12.) Péchés de l'enfance ; les fureurs de la colère, les emportements de la vengeance et les excès de l'intempérance, les monstres de l'impudicité, tous ces crimes que de fougueuses passions firent éclore dans une ardente jeunesse; et puis les trahisons, les perfidies, les sourdes menées, les basses intrigues, les noires cabales, les usures palliées, les injustices criantes, tous ces crimes où nous engagèrent dans un âge plus avancé l'ambition des honneurs et la soif des richesses, tous ces crimes dégénérés en habitude, passés en nature, et qui croupissent dans l'âme avec le calme de la vieillesse; tous ces crimes dispersés dans le cours de la plus longue vie, la lumière de Dieu nous les montrera; notre âme, délivrée du poids de son corps et rendue à l'activité d'un pur esprit, les verra, les démêlera sans les confondre dans leur innombrable multitude.

Vous étiez homme, et Dieu vous avait donné la lumière naturelle pour vous conduire; cette lumière véritable, qui éclaire tout homme venant en ce monde, manifestait les commandements de Dieu à l'infidèle qui ne connaissait pas l'Evangile, les gravait dans son cœur avant qu'ils fussent écrits sur les tables de la loi, l'accusait au tribunal de sa conscience, autant de fois qu'il violait la sainte loi de la nature ; toutes ces lumières dont le double flambeau de la raison et de la foi ont éclairé notre âme, toutes ces saintes inspirations que l'esprit de Dieu nous a envoyées et que notre cœur infidèle a rejetées, saintes pensées qui nous montraient le bien, saints désirs qui nous le faisaient aimer, pas une seule de ces divines inspirations qui ne se ranime et ne se réveille pour nous accuser ou nous défendre : *Cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus.* (*Rom.*, II, 15.)

Vous étiez chrétien, éclairé par la lumière de l'Evangile, loi admirable qui révélait à l'homme tout ce qu'il y a, dans la vérité de Dieu, de beau, de saint, de parfait et d'aimable; le culte en esprit et en vérité que nous devons à Dieu, la loi d'équité et de justice dont nous étions redevables envers nos semblables, de sobriété et de tempérance que nous nous devions à nous-mêmes; loi inflexible qui ne faisait grâce à aucune de nos passions, ne dissimulait aucune de nos prévarications : c'est avec cette loi si chaste, si sévère, si inflexible que l'on va comparer, confronter toutes nos pensées, nos paroles nos œuvres. Les cieux vont se dissoudre, la terre va être consumée par les flammes; mais de cette loi sainte et divine, pas un iota, pas un trait qui ne demeure pour nous accuser ou nous excuser, nous condamner ou nous absoudre : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege.* (*Matth.*, V, 18.)

Vous étiez ministre de la hiérarchie sacrée, chargé d'office de présenter à Dieu les prières et les hommages de son peuple ; et vous les récitiez, ces prières de l'Eglise, avec un esprit dissipé, avec une imagination égarée, qui faisait de votre prière un nouveau péché, de votre hommage une dérision sacrilége ; et peut-être que, par un abus plus criminel des lois de la probité et de la justice, vous interposiez entre Dieu irrité et son peuple coupable, la médiation d'un étranger que Dieu ne connaissait pas, ou d'un ennemi plus capable d'irriter sa colère que de l'apaiser. C'est ainsi que l'iniquité prévalait sur la justice, l'impiété sur la vérité de l'Evangile ; parce qu'il n'y avait plus sur la terre de saints pour faire au cœur de Dieu une sainte violence, plus de Moïse sur la montagne pour élever vers le ciel des mains innocentes.

Vous étiez prêtre ; tous les jours vous montiez à l'autel pour offrir la victime sainte : et peut-être que, sans le vif salaire qu'on n'oserait offrir à un mercenaire pour le travail d'un jour, vous l'auriez omis, ce divin sacrifice qui réjouit les anges du ciel, qui console dans leurs prisons de feu les captifs de l'Eglise souffrante, qui verse par torrents la grâce et la bénédiction sur la terre. Oserai-je parler devant vous de ce prêtre sacrilége, qui immole ce Dieu trois fois saint avec des mains impures, et qui le force d'entrer dans un cœur plus corrompu que la pourriture du sépulcre?

Vous étiez pasteur des âmes ; vous répondrez et des crimes que vous avez commis, et de ceux que vous n'avez pas commis, mais que vous deviez prévenir et empêcher dans la chaire de vérité, par la censure de la parole divine ; dans le tribunal de la pénitence, par les douces insinuations de la charité ; en tout temps, en tout lieu, par le zèle, la vigilance, la fermeté pastorale, et que vous dissimuliez dans les grands par un lâche silence, dans les petits par une molle condescendance.

Vous verrez une foule innombrable de crimes que vous n'avez pas commis, mais qui ont été mis sur votre compte par les pères et les enfants, par les savants et les ignorants, les riches et les pauvres ; vous les verrez sortir des replis de votre conscience, s'élever au-dessus de votre tête comme un poids effroyable de colère. Ah ! malheureux prêtre, dit un prophète, en ce jour, vous traînerez la longue chaîne des crimes des âmes des générations, des villes et des campagnes. *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum.* (*Isa.*, V, 18.)

Il semblait à Job effrayé voir des témoins courroucés l'accuser et le poursuivre devant le tribunal de Dieu : autant d'âmes que ce pasteur a dirigées dans la voie des saints, autant de témoins qui l'accusent; celui-là, sans foi, sans loi, a commis tous les crimes en-

fants de l'ignorance, et il accuse son pasteur de n'avoir pas expliqué, dans la chaire de vérité, les commandements de la loi ; celui-ci, bon et sensible, a cédé aux séductions, aux perfides conseils de la fausse amitié, à l'entraînement de l'exemple, et il maudit son pasteur de ne lui avoir pas prêté, dans sa faiblesse, une main secourable; tous élèvent la voix, et ce cri de malédiction sort de leurs bouches : Oui, c'est durant le sommeil de ce pasteur négligent que notre ennemi a semé, dans le champ de l'Eglise, l'ivraie funeste de l'erreur, du vice et de l'impiété, cause fatale de la perte de tant d'âmes. Là, l'œil de Dieu démêlera ce que chacun a fait avec les secours ordinaires de sa grâce, et ce qu'il aurait pu faire avec le secours surabondant d'un bon pasteur; le fidèle ne sera point absous, et le pasteur sera condamné ; ou si le fidèle est absous, ce ne sera qu'après que le pasteur aura été condamné ; et ce négligent pasteur, pour me servir de la vive et naïve expression d'un saint évêque de nos derniers temps (5), demeurera sur la sellette jusqu'à ce que toutes les âmes confiées à ses soins aient passé devant Dieu.

Vous étiez ministre de Dieu, assis à sa place dans le tribunal de sa miséricorde : et là on verra des forfaits dont on ne croirait pas l'homme capable, si les lois de l'Eglise ne nous avaient appris que des crimes plus affreux que le parricide ne sont pas impossibles à des prêtres: on verra ces forfaits révéler, par leur nombre et leur singularité, l'infamie du sacerdoce.

Nous répondrons de toutes nos œuvres ; nous répondrons de toutes nos paroles : paroles de jalousie, pour rabaisser un rival dont le mérite nous offusque ; paroles de haine, pour décharger notre cœur du fiel et du venin dont il est rempli ; paroles de médisance, qui ont, d'un triple coup, blessé l'innocence de ceux qui écoutaient, la grâce de Jésus-Christ dans notre âme, et la réputation de notre frère. Et, si la dignité de cet auditoire ne m'en imposait pas, je parlerais de ces paroles équivoques et impures qu'on a entendues quelquefois sortir de la bouche d'un prêtre, du prêtre qui, après avoir porté sa langue dans le ciel, la laisse traîner dans la fange d'un discours obscène !

Nous répondrons de toutes nos pensées; pensées d'orgueil : un esprit enivré de sa propre excellence, qui, sous les yeux de Dieu, s'appropriait ses dons; pensées de haine, qui s'aigrissaient, qui fermentaient dans un cœur vindicatif, y soulevaient des flots de colère, et souvent des projets d'une noire vengeance ; pensées impures, qu'ont alimentées la vie inutile d'un prêtre oisif et désœuvré à la ville et à la campagne, et dans lesquelles le libertinage aimait à se plonger, comme l'animal immonde dans la fange du bourbier.

Nous répondrons, oserais-je vous révéler cet inexorable jugement de Dieu, et vous-mêmes pourriez-vous y croire, si l'éternelle Vérité ne l'eût formellement énoncé dans son Evangile (*Matth.*, XII, 36)? nous répondrons de toutes les paroles oiseuses et inutiles.

Le saint homme Job, effrayé de cette inexorable justice, disait à Dieu : Vous mettez mes pieds dans les entraves ; vous observez tous mes pas, moi, créature plus infirme que le vêtement qui s'use, plus mobile que la poussière emportée par le vent ; pourquoi poursuivre une paille si légère ? pourquoi écrire contre moi des peines si amères ? (*Job*, XIII, 23-27.) Ne mêlez pas, répond le Seigneur, aux conseils de ma justice les pensées de votre fausse sagesse ; la créature était faible, mais la grâce était forte ; la tentation était pressante, mais le secours toujours présent; jamais le pécheur n'a été abandonné de son Dieu, qu'il ne l'eût abandonné le premier. Assez longtemps j'ai donné un libre cours à l'effusion de la miséricorde, à présent je réclame jusqu'à une obole tous les droits de la justice : *Amen, dico tibi, non exies unde, donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 26.)

Ainsi le pécheur sera interrogé, et vous voyez combien cet interrogatoire sera sévère. En ce jour il sera convaincu, et dans cet examen, j'ai ajouté qu'il serait laissé sans excuse.

Ici-bas le pécheur était fertile en prétextes et inépuisable en excuses : vous croyez tenir en main le fil de cette intrigue et la preuve matérielle de ce délit; laissez au coupable du temps pour concerter sa défense, et bientôt cette injustice si visible, ce crime si palpable, n'aura plus le corps d'un délit, pas même l'apparence d'un mal ; et puis le coupable, se redressant à son tour, vous accablera de reproches, d'invectives, au sujet de vos jugements injustes et de vos accusations téméraires. Semblable, dit saint Grégoire (*Moral.*, l. XXXIII, c. 29, n. 53), à cet animal qui vit dans les haies de nos forêts et de nos champs, vous le voyez de loin, vous approchez, vous comptez le saisir ; et vous ne trouvez plus sous la main qu'une masse ronde et informe, armée de dards aigus et de pointes menaçantes : image du pécheur, de ses apologies superbes et de ses menaçantes excuses. En ce jour, dit le Prophète, périront toutes les pensées et les défenses du crime : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (*Psal.* CXLV, 4.)

Du haut du trône de Dieu partira une lumière vive qui éclairera toutes les profondeurs de l'âme : *Qui et illuminabit abscondita tenebrarum* (I *Cor.*, IV, 5), qui montrera au pécheur, d'une vue si claire, si distincte, d'un côté sa conscience qui l'accuse, de l'autre la loi de Dieu qui le condamne, que sa bouche prononcera en frémissant sa propre condamnation. Ils seront, dit un prophète, interdits et tremblants comme le muet sans parole, et comme le voleur pris en flagrant

(5) M. d'Aranthon, évêque de Genève, Voy. sa *Vie*, liv. III, ch. 5.

délit; ils seront pris et arrêtés, eux, leurs rois et leurs prophètes. (*Jerem.*, II, 26.)

Parlez, dit le souverain juge; que dites-vous, que répondez-vous à ces accusations : *Narra si quid habes ut justificeris?* (*Isa.*, XLIII, 26.) Que si le pécheur ose répondre à cette interpellation, Dieu, dit le saint homme Job, pour une raison sortie de sa bouche en a mille pour le confondre, et de plus d'innombrables témoins sont là pour l'accabler par leurs irréfragables dépositions. J'apprends de saint Paul (I *Cor.*, VI, 2), qu'en ce grand jour les justes jugeront le monde; assesseurs vénérables du souverain juge, ils assisteront à son jugement comme témoins et comme juges. Le prêtre sans mœurs avait dit que la loi du célibat ecclésiastique est intolérable à la faiblesse humaine, et il a devant ses yeux la troupe innombrable des vierges qui ont conservé sans aucune tache le lis de la chasteté. Mou et sensuel, il semblait donner la main à l'impie de nos jours pour dire, comme lui, que la loi de l'abnégation, de la mortification des sens est en opposition avec la nature, ou du moins susceptible de bénignes accommodements; et voilà devant ses yeux les martys tenant à la main les instruments de leur supplice, les anachorètes des haires, des disciplines ensanglantées, qui élèvent la voix pour lui dire qu'après de si austères conseils pratiqués par des hommes de tout âge et de toute condition, on n'est pas recevable à opposer que les commandements de Dieu sont impossibles. Osera-t-il, ce pasteur tiède et négligent, parler des peines et des fatigues de la vie pastorale en présence de cette foule innombrable de missionnaires dévorés de zèle, de pasteurs infatigables, pour qui les insomnies, les courses lointaines n'étaient rien au prix du salut d'une âme? La reine de Saba, venue des extrémités de l'Orient pour admirer la sagesse de Salomon, condamnera l'impie de nos jours qui n'a pas connu celui qui était plus que Salomon, à cette sagesse divine qui brille dans son Evangile.

On verra, dit le Fils de Dieu, accourir de l'orient et de l'occident des hommes chastes, sobres, tempérants sous la loi de nature, pour confondre des chrétiens, des prêtres mous, sensuels, impudiques sous la loi de l'Evangile. Là, saint Louis, pénitent austère, revêtu d'un cilice sous la pourpre royale, manifestera à tous que l'héroïsme des conseils de l'Evangile était praticable jusque sur le trône. Il y aura là des Maurice, des Victor, en preuve que la sainteté et la perfection évangélique n'étaient pas incompatibles avec la profession des armes, le tumulte des camps et tous les périls de la vie militaire. Il y aura des Geneviève, des Isidore, pour attester que le salut était surtout facile aux bergers, aux laboureurs, aux hommes des champs. Là, les Berchmans, les Stanilas Kostka laisseront sans excuse les jeunes gens qui ont perdu leur âme au milieu des pieux exercices de la vie commune des colléges et des séminaires. La vie seule des François de Sales, des Vincent de Paul fermera la bouche aux prêtres et aux pasteurs fainéants; en un mot, il y aura là des élus de toute classe pour confondre les réprouvés de toute condition ; et Dieu, inflexible dans ses jugements, sera trouvé juste dans toutes ses vengeances : *Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris.* (*Psal.* L, 6.)

Ainsi le pécheur sera interrogé et convaincu, vous venez de le voir. J'ajoute qu'en ce jour le pécheur sera couvert de confusion à la face de l'univers, et que sa sentence lui sera intimée avec un appareil imposant et terrible ; deux circonstances du dernier jugement de Dieu que je vais développer dans ma deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

La honte et l'ignominie sont l'apanage naturel du vice, comme la gloire et l'honneur, le droit imprescriptible de la vertu. Ce bel ordre, qui est celui de la nature, avait été souvent troublé et confondu sur cette terre, lorsque le péché hypocrite se livrait en secret à la turpitude du vice, et prenait en public le masque de la vertu ; ou bien lorsque la richesse et l'opulence étalaient en public le scandale comme une sorte de privilége de la fortune. Enfin notre siècle avait inventé une fausse sagesse, qui érigeait le vice en théorie et le libertinage en principe. Levez-vous, Seigneur ; il est temps de mettre fin à ce scandale du vice triomphant et de la vertu déshonorée : mystère de votre Providence, qui, depuis l'origine du monde, scandalise l'impie, fait chanceler le juste dans le sentier de la justice, et dont tous les siècles ont fait des plaintes si amères. Une voix se fait entendre, voix qui crie à l'orient, à l'occident, aux quatre coins de l'univers : Levez-vous, morts ; et à cette parole, non moins féconde que celle qui a tiré l'univers du néant, la terre ouvre ses sépulcres, la mer ses abîmes, et les morts de tous les âges et de tous les siècles reviennent à la vie.

Vous dire dans quelle confusion les méchants seront abîmés au moment où ils verront leurs crimes exposés aux yeux de l'univers, ce serait vouloir faire comprendre dans un langage humain des sentiments qui surpassent notre intelligence, et dont elle ne pourra avoir la compréhension que dans la vie future. Néanmoins, mes frères, la justice humaine, dans un de ces châtiments qu'elle inflige aux coupables, me fournira une idée bien faible de cette mer de honte et de confusion où les réprouvés seront alors plongés : ces malfaiteurs que la justice humaine a flétris par ses arrêts, et marqués sur la chair du sceau caractéristique des malfaiteurs, elle les élève sur un grand théâtre pour y boire à longs traits la honte et l'ignominie à la vue des spectateurs; et dans ces jours antérieurs à la dégradation de nos mœurs, où la honte s'attachait au vice et l'opprobre à l'échafaud, ils n'étaient pas rares ces hommes flétris par la

justice, qui volontiers auraient préféré la mort à une existence infâme, s'ils n'avaient espéré de retrouver, par la fuite, l'honneur dans une terre étrangère : image du pécheur exposé, qu'on me pardonne cette expression, au grand pilori de l'univers. Il n'aurait pas voulu, pour la vie, voir le secret de ses crimes arriver à l'oreille d'un ami, d'un bienfaiteur; la honte lui serrait le cœur pour les révéler à Dieu, dans la personne de son ministre et sous le sceau du plus inviolable secret, et voilà que tout l'univers le regarde. Le plus superbe des monarques descendit aux enfers, et Isaïe entendit les insultes, les outrages que vomirent alors contre lui les compagnons de son supplice : Et toi aussi tu as été frappé comme l'un d'entre nous! Tu disais dans ton fol orgueil : Je monterai au plus haut des cieux, je serai l'égal de Dieu ; et te voilà confondu avec les plus vils esclaves, voilà ton corps laissé par terre comme un tronc inutile ! (*Isai.*, XLV, 10 et seq.) Mais ne vous semble-t-il pas entendre au grand jour du Seigneur une foule innombrable de voix sortant de toutes parts pour accabler de dérision et de mépris le pécheur hypocrite et superbe : Ah! le voilà cet homme qui pratiquait la vertu avec tant de faste : honneur, probité, ces grands mots étaient sans cesse dans sa bouche ; et c'était un homme sans honneur, et pour lui la probité, la religion n'étaient que de vains noms. Voyez ce prêtre dont le zèle paraissait si véhément, la vertu si austère; c'était un fourbe pour qui la piété n'était qu'un gain, qu'un voile pour couvrir ses manœuvres infâmes.

Il avait été donné à Satan d'ouvrir le puits de l'abîme, d'en faire sortir une fumée épaisse qui avait obscurci l'air, c'est-à-dire confondu toutes les notions de la vérité et de la morale ; le bien avait été appelé un mal, et le mal un bien : et voilà que la lumière de Dieu perçant de nouveau l'obscurité du chaos, y sépare une seconde fois le jour de la nuit, la lumière des ténèbres ; la vérité brille alors de tout son éclat ; l'erreur reprend son affreuse difformité, le vice son antique laideur, la vertu son immortelle beauté; le juste resplendit à l'égal du soleil dans sa force, le méchant est enveloppé dans l'ignominie comme dans un vêtement; l'intérieur des âmes justes, la pureté de leurs intentions, la magnanimité de leurs sentiments sont révélés au grand jour; et les méchants portent sur le front, comme Caïn réprouvé, un signe de malédiction, où se lit le secret de leurs trahisons, de leurs perfidies, l'infamie de leurs pensées, la turpitude de leurs œuvres. L'univers élève la voix pour proclamer la vertu des saints et des justes, et les méchants sont accablés d'entendre la voix des démons qui les haïssent, et des hommes qui les maudissent ; la voix de toutes les créatures indignées de s'être vues forcées, par leur oppression et leur violence, de coopérer à leur sacrilége révolte contre le Créateur; la voix de Dieu lui-même, s'unissant en ce jour à tout l'univers, pour leur prodiguer la dérision et l'insulte : *Ridebo, et subsannabo*. (*Prov.*, I, 26.) Ah ! sans doute, ce moment est le même où les réprouvés pousseront ces cris, tant de fois répétés dans l'Ecriture : ***Montagnes, tombez sur nous ; collines, écrasez-nous.*** (*Ose.*, X, 8.) Oh ! si je pouvais me cacher dans le creux des rochers pour laisser passer la colère du Seigneur !

Jusqu'ici, nous avons vu le pécheur interrogé au tribunal de Dieu, convaincu et laissé sans excuse, couvert de confusion à la face de l'univers ; et assurément, mes frères, notre assoupissement serait bien profond, si de semblables tableaux n'avaient porté une sainte terreur dans nos âmes. Ce n'étaient là cependant que des préludes ; nous touchons à la catastrophe qui doit terminer le jugement du monde. Certes, mes frères, le coupable est bien effrayé lorsque passant de son cachot dans le sanctuaire de la justice, il aperçoit le juge élevé sur son tribunal, les licteurs armés qui l'environnent, une foule immense qui le presse de ses regards ; mais c'est au moment où on va lire devant lui la sentence terrible, qu'on prononce à son égard entre la liberté et l'exil, la vie et la mort, le cachot ou le supplice, ah! c'est en ce moment que son visage pâlit, que ses genoux tremblent, qu'une sueur froide s'empare de tous ses membres. Et ici, mes frères, je succombe ; le poids de mon sujet m'accable. Qui pourra, ô mon Dieu, comprendre la grandeur de votre colère, dans ce jour où vous descendrez en grande puissance et en grande majesté, pour juger l'univers dans votre justice ?

Parlez, Seigneur, parlez vous-même ; le Très-Haut, dit un prophète, abaisse la hauteur des cieux et descend sur la terre : *Inclinavit cœlos, et descendit* (*Psal.* XVII, 10) ; un feu dévorant précède sa marche, et un nuage étincelant de foudres et d'éclairs environne son trône : *Ignis in conspectu ejus exardescet, et in circuitu ejus tempestas valida.* (*Psal.* XLIX, 3.) Il appelle les cieux, et l'armée invisible des esprits célestes vient se ranger autour de son trône ; il appelle la terre, et les hommes de tous les âges et de tous les siècles comparaissent à ses pieds : *Advocavit cœlum desursum, et terram, discernere populum suum.* (*Ibid.*, 4.)

Ministres de ma justice, dira le Seigneur, séparez les bons des méchants : *Congregate illi sanctos ejus, qui ordinant testamentum ejus.* (*Ibid.*, 5.) Et, au même instant, les ministres de Dieu, partant du pied de son trône, fendent avec la rapidité de l'éclair cette foule innombrable, séparent les bons d'avec les méchants, comme un berger qui pousse devant lui un vil bétail, placent les brebis à droite et les boucs à gauche. C'est dans ce silence du ciel et de la terre que le fils de l'homme, élevé sur son tribunal, prononcera à l'univers assemblé sa dernière et irrévocable sentence : *Venez*, dira-t-il aux élus avec un air plein de douceur et de majesté, *venez, les bien-aimés de mon Père ;* quand vous descendiez dans le réduit de la

misère pour y porter des aliments à l'indigent, des remèdes aux malades, des vêtements à l'homme nu, c'est moi que vous avez visité, assisté et consolé; venez : aussi bien ce n'était que pour vous que je supportais les iniquités dont la terre était souillée; venez recevoir la magnifique récompense qui vous a été préparée dès l'origine des siècles dans le conseil de ma sagesse. *Venite, benedicti Patris mei.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Et puis, lançant sur les méchants un regard de colère; ce regard dont un prophète a pu dire dans la personne du Très-Haut : J'ai regardé, et voilà que les montagnes tremblaient, que les collines se troublaient, que les oiseaux fuyaient, que les villes étaient renversées, que les hommes n'osaient paraître, parce que Dieu est en colère; c'est avec ce regard foudroyant qu'il dira aux réprouvés : *Allez, maudits, allez*, non dans ce feu que vous regardiez en frémissant calciner les métaux, dévorer les montagnes, mais *dans le feu éternel;* je ne l'avais pas préparé pour vous, mais pour Satan et pour ses anges : vous avez partagé leur révolte, allez partager leur supplice : *Ite, maledicti, in ignem æternum.* (*Ibid.*, 41.)

O Seigneur! n'y a-t-il point à votre miséricorde un appel de cet arrêt de votre justice? Je n'invoque pas ici le secours de Marie, que j'aimais autrefois à appeler ma mère, le secours des saints, qui me furent tant de fois si secourables; je les ai vus lancer contre moi un regard de colère : mais la croix que j'aperçois aux abords de votre trône ne sera-t-elle pas encore pour moi un refuge contre les coups de votre justice? La croix n'est plus le signe du salut, mais l'étendard sanglant du supplice. Ils verront le signe du Fils de l'homme, et ils pousseront des cris lamentables : *Et tunc parebit signum Filii hominis in cœlo, et tunc plangent omnes tribus terræ.* (*Matth.*, XXIV, 30.)

Ces regards, naguère tendrement abaissés sur le pécheur, ne jettent plus que des feux et des éclairs; ces mains, tant de fois ouvertes pour répandre des bienfaits, ne lancent plus que des foudres; fuyons, dira le réprouvé poursuivi par la colère de Dieu, fuyons la face de l'Agneau. Ce n'est plus l'Agneau de Dieu qui remet les péchés du monde, c'est le lion de la tribu de Juda qui rugit et qui déchire; un amour immense méprisé s'est converti en une implacable colère : *Absconde nos ab ira Agni.* (*Apoc.*, VI, 16.) Cependant les élus se rassemblent autour de la croix, comme les aigles autour des corps; et, précédés de ce signe de salut, ils s'élèvent vers le ciel en chantant le cantique de leur délivrance, pendant que les réprouvés descendent au fond des enfers. En entrant dans ce cachot de feu, ils poussent un cri de terreur, et l'éternité répond : Le feu qui brûle, brûlera toujours; le ver qui ronge, rongera toujours.

Que ferons-nous, mes frères? *Quid faciemus, viri fratres?* (*Act.*, II, 37.) Ce fut le mot des premiers chrétiens à l'issue d'un discours qu'adressait saint Pierre à l'assemblée des fidèles, et qui avait glacé leurs âmes d'un saint effroi.

Je vous adresse la même parole, mes frères, effrayé comme vous de la terrible vérité que je viens de vous annoncer; que ferons-nous? *quid faciemus?* Nous voici réunis dans ce pieux oratoire, ne pourrions-nous pas, avant d'en sortir, concerter entre nous un moyen efficace, infaillible même, pour nous soustraire à la rigueur du jugement de Dieu? Eviter la rigueur du jugement de Dieu, quel paradoxe, me direz-vous! N'est-il pas écrit : Il est arrêté que tous les hommes mourront, et qu'après leur mort viendra le jugement : *Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium?* (*Hebr.*, IX, 27.) Néanmoins, je ne rétracte pas cette parole : il est en notre pouvoir d'éviter la rigueur de ce jugement; et ce moyen infaillible, saint Paul, cet irréfragable interprète des volontés de Dieu, va nous l'indiquer : *Jugeons-nous nous-mêmes*, nous dit le grand Apôtre, *et Dieu ne nous jugera point.* (I *Cor.*, XI, 31.) Jugeons-nous nous-mêmes; allons nous prosterner au pied de ce tribunal de miséricorde que Dieu a élevé sur la terre, et là, jugeons-nous nous-mêmes; ne dissimulons aucune de nos prévarications, ne faisons grâce à aucune de nos passions, vengeons la justice de Dieu par des satisfactions convenables. Si nous nous jugeons avec impartialité, Dieu, mes frères, ne nous jugera pas dans les rigueurs de sa justice; et à la place de cette sentence : *Allez, maudits, au feu éternel*, nous aurons le bonheur d'entendre cette douce invitation : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.*

DISCOURS VIII.

SUR L'ENFER.

L'ordre des méditations de cette retraite me conduit à vous parler de l'enfer. Mais dès l'entrée de cet effrayant sujet, on est également interdit, et par la terreur qu'il inspire, et par l'impuissance où nous laisse le langage humain d'en parler comme il faut. Nous ne faisons que bégayer sur les miséricordes divines dont le ciel et la terre nous racontent tant de merveilles; que dire donc de ces justices que l'enfer recèle dans ses invisibles abîmes? Saint Paul, descendu du ciel, ne trouva que ces paroles pour exprimer l'admiration dont il était saisi : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme ne concevra jamais les biens que Dieu réserve à ses élus.* (I *Cor.*, II, 9.) Et quand je serais descendu tout vivant dans les enfers, comment vous exprimer la terreur de mon âme, autrement que par ces mêmes paroles de saint Paul : L'œil n'a point vu les supplices, l'oreille de l'homme n'a pas entendu les cris lamentables, et le cœur de l'homme ne concevra jamais les tourments que Dieu réserve aux réprouvés de l'enfer. Un humble et religieux silence, voilà, au jugement des saints, la louange la moins indigne du Créateur

dans la bouche de sa créature. Il semble donc, mes frères, qu'ayant à vous raconter les justices du Seigneur, je devrais laisser parler ici le tremblement de tous mes membres; toutefois, je ne tairai point la plus utile comme la plus effrayante des vérités de ma religion, sous le religieux prétexte que les termes manquent pour l'exprimer tout entière; la sentinelle ne fut jamais excusable de n'avoir pas signalé le danger, parce qu'elle ne pouvait égaler la grandeur des cris à la grandeur des alarmes. Prédicateurs de la divine parole, pasteurs des âmes, c'est à nous qu'il a été dit : *Elevez la voix comme la trompette, annoncez à mon peuple les promesses et les menaces de ma loi* (*Isai.*, LVIII, 1); fidèles à cette mission divine, nous ne cesserons de parler de l'enfer : nous en parlerons aux rois et aux sujets, nous en parlerons aux pasteurs et aux peuples; et dans nos faibles peintures, nous en dirons encore assez pour réveiller la vigilance dans l'âme des justes, et porter une sainte terreur dans celle des pécheurs. Je recueillerai donc dans ce discours sur l'enfer quelques-unes de ces pensées que je trouve éparses dans les livres de nos prophètes, quelques-unes des paroles de Notre-Seigneur dans son Evangile. Que si, après cela, je mêle mes pensées et mes imaginations à ces pensées et à ces paroles divines, ne craignez pas les exagérations de l'éloquence humaine; on n'exagère rien quand on parle sur un sujet auquel l'esprit et l'imagination de l'homme ne pourront jamais atteindre. Prenez donc, pendant cette méditation, dans toute leur rigueur, et les plus énergiques expressions, et les figures les plus hardies du langage; ajoutez-y par la pensée, cette parole : Le ciel est moins loin de la terre que la justice de l'homme de la justice de Dieu; ainsi pour vous exprimer cet effrayant sujet en termes précis, je diviserai les peines de l'enfer, selon le partage qu'en a fait Dieu lui-même.

Il y a dans l'enfer un feu qui brûle le corps, sujet de la première partie.

Il y a dans l'enfer un ver qui ronge les âmes, sujet de la deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE.

La justice de Dieu, dit le Sage, *marche à l'égal de ses infinies miséricordes.* (*Eccli.*, V, 7.) Qu'il y a de sens et de profondeur dans cette pensée, et qu'elle est bien propre, elle seule, à nous donner une effrayante idée le l'enfer!

Oui, mes frères, c'est la sagesse infinie de Dieu qui prépare à la fois et les conseils de sa miséricorde et ceux de sa justice; c'est son infinie puissance qui fournit tout ensemble les trésors de la bonté et ceux de la colère. La miséricorde et la justice sont, dans le langage des divines Ecritures, au service du Très-Haut, comme des mains d'une égale force; autant sa droite est libérale pour répandre des bienfaits, autant sa gauche est ferme pour exécuter ses vengeances Qui ne craindra donc ce grand Dieu, qui punit dans l'enfer comme il pardonne sur le Calvaire, qui rassasie les réprouvés de tourments, autant qu'il abreuva les élus de délices, et qui verse la colère dans l'enfer comme la miséricorde au ciel et sur la terre?

Mais entrons davantage dans les profondeurs de ce sujet; il y a du feu dans l'enfer, feu réel, feu véritable. Ah! mes frères, ce n'est pas un réprouvé venu de l'enfer qui nous a dit, en nous montrant ses membres brûlés par le feu : Il y a du feu dans l'enfer; un témoin plus irréfragable que le réprouvé, le Fils de Dieu, qui, avec l'Esprit, sonde les profondeurs de Dieu, a dit : Il y a du feu dans l'enfer; il l'a dit dans la sentence prononcée contre le genre humain assemblé; il l'a dit dans un moment où bannissant toute figure il s'exprimait avec toute la clarté, avec toute la précision du langage humain. Les apôtres ont répété cette parole; les conciles l'ont insérée dans leurs décisions authentiques; les saints docteurs de l'Eglise, appelés nos maîtres et nos pères dans la science divine, n'ont cessé de la faire entendre dans la chaire de vérité. Non l'Eglise, depuis dix-huit siècles, n'a pas conspiré pour nous entretenir dans des frayeurs exagérées; Dieu n'est pas comme les hommes; il ne sent pas le besoin de suppléer à l'impuissance des effets par l'enflure des paroles; et *le ciel et la terre passeront* plutôt que de voir dégénérer en vaine figure cette parole sortie de la bouche de Dieu lui-même : *Allez, maudits au feu éternel.* (*Matth.*, XXV, 41.) Il y a du feu dans l'enfer, feu réel, feu véritable; mais j'entends ici les blasphèmes de l'impiété : Quoi! Dieu punirait par une éternité de supplices les plaisirs d'un moment? Vous lui prêtez les passions de l'homme, une colère et une vengeance dont l'homme ne serait point capable. Ces blasphèmes, mes frères, pourront bien allumer les flammes de l'enfer, mais ils ne les éteindront pas. Le dogme de l'enfer repose sur le même fondement que la divine révélation du christianisme; est-ce à dire que l'Evangile est une fable, qu'il faut en déchirer les pages? Les impies savent qu'on leur a fait mille fois l'offre si équitable, si raisonnable, de leur démontrer, en comparant preuve à preuve, témoignage à témoignage, que les faits sur lesquels porte la révélation de l'Evangile sont mieux prouvés que les faits les mieux avérés de nos histoires les plus authentiques; que si, après cela, le mécréant refuse de souscrire à une proposition si recevable, son incrédulité est sans excuse, et son sang retombe sur sa tête.

Encore faudrait-il pouvoir opposer ici, à l'évidence de la révélation, celle de la raison. Mais où sont-elles ces démonstrations, que l'impie oppose à l'évidence de la révélation? peuvent-elles soutenir l'examen d'un esprit judicieux et réfléchi? Est-il démontré qu'une justice infinie ne puisse pas se développer tout entière, agir selon toute son étendue, égaler la satisfaction à l'offense, poursuivre par des peines d'une rigueur infinie l'injure faite à une majesté divine,

faire durer toujours la réparation d'une offense que la créature n'effacera jamais, et se tourner avec tout le poids de son infinie puissance contre le misérable néant qui a bien osé braver, défier en quelque sorte au combat la majesté divine? Certes, il sied bien à la créature de dire à son Créateur : Une plus grande vengeance ne vous est pas permise pour l'injure que vous avez reçue; il faut qu'elle s'arrête là, autrement elle passerait les bornes de la justice. Oh! combien il serait facile de montrer à ces prétendus esprits forts, que leur force n'est que faiblesse, qu'ils succombent sous de misérables objections que tous les siècles ont vues et qu'ils ont méprisées; qu'ils nous vantent comme les progrès des lumières et les sublimes découvertes du génie, des paradoxes insensés que la passion a révélés aux superbes et aux libertins de tous les temps, dont les malfaiteurs et les voleurs de tous les âges ont fait la facile découverte; enfin, qu'ils justifient le mot de Bossuet, en se précipitant dans d'incompréhensibles erreurs, pour ne pas admettre d'incompréhensibles mystères!

Mais j'en ai dit assez pour soutenir un moment la foi ébranlée jusque dans les colonnes qui la soutiennent, en ces temps malheureux où Satan, après avoir rompu la triple chaîne qui le liait dans les enfers, semble vouloir recommencer son règne sur la terre : je ne dois pas oublier plus longtemps, que c'est moins la foi que la crainte de l'enfer qu'il s'agit en ce moment de réveiller et de ranimer dans l'âme de ceux qui m'écoutent.

Quel est ce feu? quelle sera sa force, son intensité? pour qui sera ce feu de l'enfer? Renouvelez, mes frères, toute votre attention. Représentez-vous une mer immense de feu, et le réprouvé plongé corps et âme dans des gouffres embrasés où règnent l'horreur et la nuit épaisse du chaos. La mer, son étendue sans bornes, ses abîmes sans fond, se présentent souvent à l'imagination des prophètes, au souvenir des justices du Seigneur, tant de fois comparées à un vaste abîme : *Judicia tua abyssus multa*. (*Psal.* XXXV, 7.)

Ecoutez le prophète Isaïe : Les torrents sont convertis en soufre, la poussière en poix, et la terre n'est qu'un grand feu, d'où s'exhale une noire et épaisse fumée dans tous les siècles des siècles. (*Isa.*, XXXIV, 9.) Ne dirait-on pas, à entendre ce langage, que la terre, au jour des vengeances du Seigneur, calcinée par un regard de la colère du Très-Haut, fondra comme la cire, et s'écoulera tout entière dans le lac, dans ce lac dont Isaïe a pu dire : Alors Dieu saisira toutes les nations comme un faisceau, et les précipitera dans le lac? (*Isa.*, XXIV, 22.)

Dieu verse sur la terre une goutte de cette colère dont il répand la coupe tout entière dans les enfers, et Sodome et Gomorrhe sont abîmées par une pluie de feu. Voyez-vous ces torrents enflammés qui coulent dans les rues, qui s'élèvent au-dessus des toits des maisons, et toute la région de la Pentapole devenue un lac plein d'un feu qui calcine à la fois les pierres, les arbres et les hommes? ce n'était là, dit un apôtre de Jésus-Christ, qu'une ombre vaine du feu de l'enfer : *Factæ sunt exemplum ignis æterni*. (*Jud.*, 7.) Le déluge, son chaos ténébreux, ses noires tempêtes, voilà, au jugement du prince des apôtres (II *Petr.*, II, 6), une image moins faible du feu de l'enfer.

Je craignais le Seigneur, dit le saint homme Job; dans ma frayeur mortelle, je me le représentais comme une mer courroucée, dont les vagues, élevées au-dessus de ma tête, à l'égal des plus hautes montagnes allaient m'écraser de leur poids. Ah! prophète du Seigneur, ce n'était pas la justice de mon Dieu qui vous apparaissait dans cette vision terrible; vous eussiez vu des vagues de feu; une mer de feu élevées au-dessus de vous, et vous eussiez tremblé davantage d'être écrasé sous ce poids effroyable : *Et pondus ejus ferre non potui*. (*Job*, XXXI, 23.)

Mais qui nous dira quelle est la force, l'énergie de ce feu? Vous frémissez à la pensée de ces montagnes embrasées d'où s'élancent sans cesse ces laves brûlantes qui dévorent la terre sous leur passage : ce feu si actif, si meurtrier, est un des éléments de l'univers; cet air bienfaisant que nous respirons est son aliment et sa vie. Mais voici une autre feu allumé par la colère, disons plus, par la fureur du Tout-Puissant : *Ignis succensus est in furore meo* (*Deut.*, XXXII, 22); entretenu par le souffle de Dieu, dont un prophète a dit : Des torrents de feu, des fleuves de feu sortent de sa bouche (*Dan.*, VII, 10); feu éternel, qui brûle et ne consume pas, qui dévore les chairs et y laisse un sel conservateur pour les dévorer encore : *Victima sale salietur* (*Marc.*, IX, 48); feu pénétrant, qui s'enferme dans les corps comme dans des fours brûlants, où il s'irrite, s'embrase et fait bouillir les chairs jusque dans la moelle des os : *Calefacti sunt quasi clibanus* (*Ose.*, VII, 7); feu jaloux, c'est-à-dire que dans ce déchaînement des créatures armées pour la vengeance, le feu, au jugement de plusieurs graves interprètes de nos livres sacrés, s'élèvera, s'élancera au-dessus de tous les éléments, déploiera une sorte d'intelligence et de jalousie pour venger tous les droits de la justice de Dieu, pour porter dans les âmes des douleurs proportionnées au nombre, à la gravité, à l'espèce des crimes. Voluptueux, vous aviez poussé jusqu'aux derniers excès les raffinements des plaisirs de la table, et vous éprouverez cette faim qui pousse les animaux à la rage : *Et famem patientur ut canes* (*Psal.* LVIII, 7); vous dormiez sur des lits mous et somptueux, et vous vous assiérez sur des charbons ardents; vous buviez des vins délicieux, et un affreux composé de soufre, de bitume, de l'esprit de la tempête, voilà la coupe qu'on vous donnera à boire : *Ignis et sulphur, et spiritus procellarum pars calicis eorum*. (*Psal.* X, 7.) Vous ne pouviez souffrir la moindre entrave aux caprices

d'une volonté déraisonnable, et vous vous trouverez tout à coup pris, arrêté, enchaîné, avec une gêne horrible, par des liens de feu; *Pluet super eos laqueos ignis. (Ibid.)* Vos yeux ne se lassaient pas de voir des spectacles lascifs, vos oreilles d'entendre des chants dissolus; et vous ne verrez plus, dit l'Esprit de Dieu, dans le livre de la Sagesse (*Sap.*, XVII, 13, 14), que des spectres hideux errants dans une nuit épaisse; vous n'entendrez plus, dit Jésus-Christ, que des cris et des grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, 12.)

Que l'impie branle la tête tant qu'il voudra, ces branlements de tête ne suspendront point la marche de la justice de Dieu : il est patient parce qu'il est éternel; l'éternité est toujours devant lui, et le pécheur sous sa main; c'est pourquoi il ne précipite pas la vengeance : mais après avoir laissé le temps au repentir, pour l'honneur, il faudra bien en finir de cette sacrilége audace, et tomber entre les mains de son éternelle justice.

Mais pour qui sera ce feu de l'enfer? L'enfer sera pour les impudiques, les ravisseurs du bien d'autrui, les blasphémateurs du nom de Dieu, et pour tous ces grands coupables à qui saint Paul nous ordonne de dénoncer dans l'assemblée des fidèles, qu'ils n'entreront pas dans le royaume de Dieu. *Neque fures, neque avari, neque ebriosi, neque maledici regnum Dei possidebunt.* (*I Cor.*, VI, 10.)

Pour qui sera l'enfer? Entrez en esprit dans l'enfer, vous y verrez ce prêtre profanateur, qui tous les jours montait à l'autel avec le dessein arrêté de profaner le sang de Jésus-Christ, de le fouler sous les pieds, de le traiter comme une chose immonde; l'enfer sera son partage, car il est écrit : *Celui qui mange cette chair et boit ce sang indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur.* (*I Cor.*, XI, 27.)

Pour qui sera l'enfer? Descendez jusqu'au fond des enfers, et vous y trouverez ce prêtre scandaleux, assis comme l'homme de péché dans le temple de Dieu, pour y achever la ruine de la religion par la turpitude de ses œuvres et le scandale de ses exemples; l'enfer sera son partage, car il est écrit encore : Ministres de ma justice, saisissez ce grand coupable, faites-lui subir les tourments les plus recherchés qu'il y ait dans les réservoirs de ma colère; qu'il soit abîmé d'ignominie autant qu'il a été élevé en honneur, rassasié de tourments autant qu'il a goûté de criminelles délices : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum.* (*Apoc.*, XVIII, 7.)

Pour qui sera l'enfer? Ah! Seigneur, vous savez avec quelle frayeur religieuse j'annonce cette vérité à mes frères; mais, puis-je sans prévarication la dissimuler en ce moment? L'enfer sera le partage du plus grand nombre des prêtres qui exercent les fonctions du divin ministère; il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Aussi je demande en tremblant aux saints docteurs si cet effrayant oracle se vérifie avec toute la rigueur de la lettre dans le sacerdoce; et j'entends un saint Augustin, un saint Chrysostome me répondre ici avec toute la gravité des docteurs de la loi, par une désolante affirmative : Oui, il n'est que trop véritable que le plus grand nombre des prêtres perdent leurs âmes.

Poursuivons cet effrayant détail. Mais je m'arrête, et je ne sais comment ma langue ne s'attache pas à mon palais au moment où ma bouche s'ouvre pour vous faire part d'une cruelle anxiété qui en ce moment pèse sur mon âme : l'enfer ne sera-t-il pas le partage de quelques-uns des prêtres qui m'écoutent? Si le livre du Seigneur s'ouvrait devant moi, y verrais-je le nom de tous mes auditeurs? et si un ange descendait en ce lieu avec des couronnes à la main, y en aurait-il une pour chacun d'eux? Après avoir été unis ici-bas par les liens de la plus douce charité, ne serons-nous pas un jour séparés de toute la distance qu'il y a entre le ciel et l'enfer? Justice de mon Dieu, vous êtes impénétrable dans vos conseils et inexorable dans vos vengeances! Je parle à des prêtres respectables dont la vie régulière édifie l'Eglise : et un apôtre, dans le collége apostolique, et des solitaires, dans le désert, ont perdu leurs âmes! Oh! combien je serais aveugle de ne pas opérer mon salut avec une crainte mêlée d'un saint tremblement!

Mais, mes frères, un autre mystère frappe en ce moment ma vue, et la remplit de trouble et d'étonnement; c'est l'insensibilité, la froide apathie des hommes en présence de pareilles menaces. Chose remarquable! les princes publient des lois, ils dressent des échafauds, et ils sont obéis. Dieu proclame son Evangile et menace de l'enfer; on rit de cette menace, et on foule sous les pieds les préceptes de sa loi; on dirait qu'elle n'est, dans ce code sacré, qu'une vaine montre et un épouvantail inutile. Hommes imprudents, leur dirai-je ici, allumez un brasier au milieu de cet auditoire, et soutenez, si vous le pouvez, le bras un quart d'heure sur les charbons ardents! Quel est donc celui d'entre vous, reprend Isaïe, qui pourra habiter éternellement au milieu des ardeurs de l'enfer? *Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* (*Isa.*, XXXIII, 14.)

Je vois une verge qui veille et une chaudière brûlante sous mes pieds : « *Virgam vigilantem ego video,... ollam succensam.* » (*Jerem.*, I, 11, 13.) Cette verge toujours vigilante représentait la justice de Dieu, dont le bras est toujours levé sur le pécheur, et cette chaudière brûlante représentait l'enfer. Ah! mes frères, si notre foi était plus vive et plus animée, la vision terrible de ce prophète nous poursuivrait en tout lieu; partout nous verrions l'œil de Dieu qui nous regarde, et l'enfer ouvert comme un abîme de feu sous nos pieds; et aux mondains, qui nous invitent à leurs coupables plaisirs, nous répondrions toujours : *Virgam vigilantem ego video,... ollam succensam.*

Il y a dans l'enfer un feu qui brûle les

corps, vous venez de le voir; il y a dans l'enfer un ver qui ronge les âmes.

SECONDE PARTIE.

Vous le savez, mes frères, il est des peines d'esprit plus amères que celles du corps : regrets du passé, inquiétudes sur l'avenir, jalousie dévorante, haine concentrée, désirs violents repoussés jusqu'au fond du cœur, peines cruelles au prix desquelles la vie n'a plus de charmes, et qui font désirer la mort au sein des plaisirs de la vie; vous avez là une faible esquisse de ce ver de la conscience, c'est-à-dire du remords, souvent comparé au vautour de la fable, et non moins acharné que lui sur le cœur du réprouvé pour le dévorer. Mais tâchons, mes frères, de nous faire du remords de l'enfer, des idées plus nettes et plus précises. J'ai perdu le ciel, je l'ai perdu pour un bien frivole, je l'ai perdu par ma faute, je l'ai perdu pour toujours; voilà le ver de l'enfer, en voilà en quelque sorte les morsures cruelles.

Un bien infini perdu pour toujours devant ses yeux; tel est le premier chagrin rongeur du damné. Je le sais, mes frères, je parle en ce moment à l'homme du monde un langage inconnu et pour lui entièrement inintelligible; Dieu, le ciel, le bien suprême, ce ne sont pas là des biens que les yeux puissent voir, les mains toucher, et qui procurent à nos sens des jouissances sensibles. Mais il ne durera pas toujours, mon cher frère, ce voile épais; un jour il s'ouvrira devant vous, et vous verrez le bien suprême verser dans votre âme, ou une joie ineffable de le posséder, ou des regrets sans bornes de l'avoir perdu; en attendant, essayons de quelques images sensibles pour nous représenter par la pensée ce tourment éternel et incompréhensible. Je me figure ici un homme déchu d'une fortune presque royale et tombé dans l'indigence du pauvre, de ce pauvre qui mendie son pain, ou qui le gagne à la sueur de son front. Il pleure comme Jacob, il rugit comme Esaü, et dans son inconcevable douleur, il appelle la mort; et cependant il possède un corps sain et des bras vigoureux pour fournir à sa subsistance. Mais que reste-t-il à celui qui a perdu le bien suprême, que lui reste-t-il, sinon la souveraine misère?

Je me figure encore un ambitieux: il avait fait jouer tous les ressorts de l'intrigue, épuisé toutes les sollicitations; cette place lui était promise, tant ses mesures prises lui paraissaient infaillibles; il lui semblait avoir enfermé la fortune de toutes parts, et n'avoir laissé à ses caprices aucune issue pour lui échapper; déjà il jouissait par la pensée, et les riantes images de cette nouvelle prospérité venaient parfois réjouir son âme : un rival l'a supplanté, le voilà frustré sans retour de douces espérances, et peut-être même d'un salaire mérité par les plus utiles services; quel revers accablant! quel déboire affreux! Oh! qu'il y a loin de ces regrets désespérants de la terre, à ceux que souffrent le réprouvé de la perte du ciel; il verra, ce malheureux, les fleuves de joie, les torrents de délices, et toutes ces choses grandes et glorieuses que l'on raconte de la cité de Dieu; il les verra, et il frémira de rage de les avoir perdues : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.* (*Psal.* CXI, 10.)

Oui, en ce jour, Dieu mettra sa joie à étaler devant ses yeux la beauté de la cité de Sion, la magnificence de ses tabernacles; il les verra, et il frémira de les avoir perdues: *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

Hommes opulents et superbes, vous verrez ces mendiants, ces Lazares affamés et couverts de haillons sur qui vous dédaigniez d'abaisser un regard, à qui vous avez peut-être refusé les miettes tombées de votre table; vous les verrez élevés sur des trônes de gloire, rassasiés de l'abondance de la maison du Seigneur: et vous, réduits à une indigence si affreuse, que vous demanderez à grands cris à ces mêmes pauvres une goutte d'eau qui vous sera impitoyablement refusée. A cette pensée, vous grincerez des dents, et vous pousserez des cris de rage : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

Non, mes frères, il n'y a point de langue qui puisse exprimer le serrement de cœur, le désespoir d'une âme qui a devant les yeux un bien infini qu'elle désire avec une ardeur sans bornes, et qu'elle sent ne devoir jamais obtenir; qui se précipitant de tout le poids de sa nature vers le bien suprême, et toujours arrachée par une force invincible de ce centre de sa félicité, voit cet amour immense converti en une haine implacable, ses ardeurs inexprimables en des imprécations furieuses. Dieu cruel, rassasie-toi de mon sang! On vante ta bonté et ta miséricorde infinies; et tu mets ta félicité à me voir souffrir, tu me refuses jusqu'à la cruelle consolation de mourir. Mais, mes frères, où m'emporte le délire de mon imagination? je maudis celui-là même que je bénis tous les jours au saint autel, et je répète les imprécations de l'enfer, de cette bouche qui a tant de fois chanté le cantique du ciel: *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet.*

J'ai perdu le bien suprême, je l'ai perdu pour un bien frivole, je l'ai perdu par ma faute: autant de chagrins dévorants et de morsures cruelles du ver rongeur de l'enfer. Je suis malheureux, mais je ne suis pas coupable, cette pensée nous console dans l'abîme du malheur; si au contraire cette pensée nous poursuit: C'est bien ton impardonnable imprudence, ton inconcevable folie qui t'ont précipité dans cet abîme; il y a, dans ce souvenir de l'âme, je ne sais quoi de plus amer et de plus rongeur que dans les plus cruelles tortures du corps. Et qui pourrait dire ici toutes les noires et tristes pensées qui se succèdent tour à tour dans l'âme des réprouvés, au milieu du silence et des ténèbres de l'enfer?

Je pouvais me sauver, et je ne le puis plus. Je le pouvais quand cet ami me donnait des avis si saints et si salutaires ; je le pouvais durant ce temps favorable et ces jours de grâce et de salut où Dieu parla si puissamment à mon cœur dans la solitude et la retraite ; je le pouvais, et je ne le puis plus. J'ai marché par des voies si difficiles ! quelques moments d'ivresse, jamais le véritable bonheur ; l'humilité, la chasteté, les voies par où les saints ont marché me semblaient une folie ; ô ! que mon erreur était déplorable ! Les saints possédaient la véritable sagesse ; leur part est en ce moment dans la félicité de Dieu, et moi je brûle ici dans ces flammes, et j'y brûlerai toujours : *Crucior in hac flamma.* (*Luc.*, XVI, 24.) Et alors son cœur se remplit de soupirs, il verse un torrent de larmes ; non, ce ne sont pas des fictions dévotes, de pieuses imaginations; ce sont bien là les plaintes ou plutôt les cris que poussent les réprouvés dans l'enfer. L'Esprit de Dieu les avait entendus, et nous les a répétés dans le livre de la Sagesse : *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* (*Sap.*, V, 14.)

J'ai perdu le ciel, je l'ai perdu pour toujours. Nous voici arrivés au plus cruel et au plus rongeur des remords de l'enfer ; je crois y voir la cause de ces cris, de ces hurlements de rage qui en font le séjour de la souveraine misère : l'éternité toujours présente devant les yeux, voilà le grand tourment du réprouvé. La première pensée du malheureux qui souffre, c'est de regarder devant lui. Si c'est dans le lointain que lui apparaît la fin de son malheur, une espérance si tardive et si reculée mêle à sa joie une amère tristesse. Toutefois, cette pensée : ma douleur aura une fin, est pour lui une source de consolation ; il s'y repose sans cesse, cette vue est comme un baume salutaire versé sur sa plaie. Ah ! malheureux réprouvés ! dans l'enfer vous ne posséderez plus ni la cruelle espérance de la mort, ni l'affreux remède de l'anéantissement.

Quelle heure est-il? demandait ici-bas un patient à la torture ; et bientôt le son d'une horloge lui apprenait que le temps venait de retrancher une heure à son supplice.

Ah ! dans l'enfer, l'éternité a arrêté pour toujours la marche du temps et la course du soleil. Toujours, Jamais, voilà les sons lamentables dont sans cesse retentissent les voûtes de l'enfer. Toujours, Jamais ! autant de fois que l'éternité répète ces sons déplorables, les sanglots, les cris de rage et de désespoir redoublent dans ces sombres cachots. Ainsi Dieu se venge en Dieu, étendant, développant à chaque instant l'éternité tout entière sous les yeux du réprouvé, pour aggraver son désespoir. O Dieu ! que vous êtes terrible dans vos vengeances, vous qui dénoncez aux pécheurs la haine pour toujours, et qui vivez dans tous les siècles des siècles !

Le feu dans les entrailles, le désespoir dans l'âme, le réprouvé appelle la mort ; et il voit avec une désolante certitude, que son âme est à l'abri des coups de la mort, qui a fui loin d'elle pour toujours : *In illa die desiderabunt homines mori, et fugiet mors ab eis.* (*Apoc.*, IX, 6.)

On raconte d'un prince, non moins célèbre par ses malheurs que par ses victoires, qu'il s'était rendu insensible à la force corrosive du venin par l'usage souvent répété des contrepoisons ; et qu'un jour qu'il voulut quitter la vie pour se soustraire à l'infamie, il détesta sa funeste habileté, et maudit la mort de lui refuser son barbare ministère. Les princes de ce malheureux temps n'étaient pas raisonnables ; ils ne voulaient pas la mort, ou ils voulaient une mort sans douleur ; autrement toutes les créatures leur offraient à chaque pas des instruments de mort : les arbres des poteaux, les montagnes des précipices, et ils avaient à leur côté un fer pour se détruire. Ah ! c'est le réprouvé de l'enfer qui nomme à bon droit la mort, cruelle ; souvent, dans l'excès de sa rage, il se précipite au milieu des flammes, il se roule dans les charbons embrasés, il appelle la mort ; la mort arrive, l'investit de ses angoisses, et s'enfuit pour ne pas finir son supplice : *Et desiderabunt mori, et fugiet mors ab eis.*

Mais finissons ces lugubres tableaux, où l'imagination de l'homme énerve souvent la force de la parole de Dieu. Parlez, Seigneur, parlez vous-même ; oui, le Seigneur va parler et vous le reconnaîtrez bien à la force et à l'énergie de ce langage : *J'allumerai, dans ma fureur, un feu qui pénétrera jusqu'aux entrailles de la terre, qui brûlera les montagnes jusque dans leurs fondements : « Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima, et montium fundamenta comburet.»* (*Deut.*, XXXII, 22.)

J'assemblerai tous les maux sur leur tête : « congregabo super eos mala (*Ibid.*, 23) ; » *j'enverrai contre eux des serpents pour les déchirer, des bêtes féroces pour les dévorer : « Dentes bestiarum immittam in eos, cum furore trahentium super terram atque serpentium. »* (*Deut.*, XXXII, 24.) *Je leur composerai un breuvage affreux, de souffre, de bitume, de fiel de dragons : « Fel draconum vinum eorum, et venenum aspidum insanabile.»* (*Ibid.*, 33.) *Je m'élancerai sur eux et je les écraserai : je les foulerai sous les pieds, et mes vêtements seront tout rougis de leur sang : « Calcavi eos in furore meo, et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea. »* (*Isai*, LXIII, 3.) *Les voilà, ces vengeances qui sont dans le réservoir de ma colère : « Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis. »* (*Deut.*, XXXII, 34.) Ah ! Seigneur, vos menaces nous ont glacés d'effroi ; dites-nous à présent quelques paroles de consolation, une de ces paroles douces, pénétrantes, qui abondent dans vos divines écritures, et dont la vertu est si puissante pour relever les courages abattus, et pour ranimer les âmes flétries par la tristesse.

Croix adorable de mon Dieu ! dites à mon âme que vous serez son salut, si j'espère et si j'aime : je ne sors pas de ces deux sen-

tiers où marchent vos élus, l'amour filial et la crainte respectueuse. *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum* (*Ps.* XXXIV, 3) ; dites à mon âme que le Dieu que vous portez entre vos bras est terrible, inexorable même, envers le pécheur de mauvaise foi, qui essaye en quelque sorte de corrompre votre divine miséricorde, et d'en faire la complice de son impénitence : mais dites-lui qu'il est bon, patient, d'une clémence et d'une miséricorde infinie envers ce pécheur, plus malheureux que coupable, qui gémit de se voir enchaîné par les liens de ses habitudes criminelles, plus durs que le fer, et qui, du fond de ce lac de misère où il est descendu, élève vers vous une voix suppliante, fait ce qu'il peut, et demande ce qu'il ne peut pas. *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum.* Mais à peine ai-je achevé ce langage, que je me sens pressé de reprendre, au nom de Dieu, le ton de la menace et de la colère ; et pour un pécheur trop abattu dont il faut relever le courage, il y en a cent à qui il faut faire entendre sa parole avec tout le bruit de son tonnerre ; âmes engourdies, qui se réveilleront à peine quand la trompette fatale sonnera la fin des temps !

Non, mes frères, on ne craint plus le Seigneur et ses justices. Quand les Dominique et les Vincent Ferrier prêchaient la mort, l'enfer, le jugement de Dieu, on les interrompait par des sanglots ; les voies de Sion étaient pleines de pénitents fuyant dans les déserts, pour se soustraire aux menaces de la colère du Seigneur : et nous, nous prêchons l'enfer, nous prêchons l'éternité, et notre voix se perd dans les airs comme le son de la cymbale. Il est vrai, ces hommes étaient des saints ; et nous, nous affaiblissons, par des infidélités secrètes, la force et la vertu de la parole de Dieu : mais, après tout, mes frères, les saints ont prêché le même enfer et la même éternité que nous vous prêchons. Pour moi, Seigneur, si vous donniez quelque efficacité à ce discours, ah ! les déserts et les solitudes ne sont pas le fruit que j'en attends ; les prêtres prévaricateurs ne sont pas ici ; mais si ma voix se faisait entendre à quelqu'un d'entre eux, je lui dirais : Humiliez-vous jusqu'au centre de la terre pendant que vous présidez à l'assemblée sainte ; purifiez par la prière et le jeûne le vase de votre corps, profané par l'impureté et le sacrilége ; et si vos crimes n'ont pas éclaté au dehors avec le bruit du scandale, l'Eglise, en faveur du besoin de ses enfants, suspend pour un moment à votre égard les lois de sa discipline vengeresse. Toutefois, ne soyez pas sans terreur et sans alarmes pour le crime qui vous a été pardonné ; entrez souvent par la pensée dans l'enfer ; et, à la vue des opprobres et des tourments dont Dieu y rassasie les voluptueux et les superbes, apprenez à détester les excès de l'orgueil et de la volupté.

Le jeûne me lasse, l'obéissance m'effraye, toutes les pratiques de la vie commune me soulèvent le cœur : ainsi parlait un solitaire. Et aussitôt, pour rassurer le père de son âme, effrayé par un pareil langage, il ajoutait : Mais au souvenir de l'enfer que j'ai si souvent mérité, ô mon père, que ces peines me paraissent légères ! Pour nous, mes frères, si nous prétendions n'avoir jamais commis dans notre vie quelqu'un de ces péchés dignes de l'enfer, aux termes de la justice de Dieu, son Esprit nous répondrait que la vérité n'est point dans notre bouche. Ah ! si les grands travaux de la pénitence nous effrayent, embrassons au moins avec courage ceux de la vie pastorale, ne cherchons point à en diminuer la charge ; mais bénissons Dieu qui veut bien échanger contre des peines si légères les tourments de l'enfer, et nous destiner la magnifique couronne qu'il réserve à ses élus dans le ciel.

DISCOURS IX.

SUR LE CIEL.

Prêché au séminaire de Saint-Sulpice.

Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. (I *Cor.*, II, 9)

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.

Nous n'avons pour peindre la félicité du ciel, que ces courtes paroles de l'Apôtre ; et toutefois, à travers ces traits informes, on reconnaît encore la main divine qui les a tracées. Quel est donc ce bien que l'œil de l'homme n'a point vu, que son oreille n'a point entendu, et que son cœur ne pourra jamais concevoir ? L'œil de l'homme a vu de si grandes merveilles sur la terre et dans le ciel ! Sur la terre, il a vu le cours majestueux des fleuves, la hauteur imposante des montagnes, l'émail des prairies, et toute cette magnifique parure dont la nature se couvre au lever de l'aurore. Il a vu sur la terre la cour magnifique des rois, les trophées des guerriers, le char de triomphe des conquérants. Dans le firmament il a vu la course magnifique du soleil et de ces astres qui se courbent devant lui comme les sujets en présence de leur roi, et tous ces mondes innombrables que la main de Dieu a semés avec autant de profusion que les grains de sable sur la terre. Ebloui de tant de grandeurs, l'homme attache son cœur à la terre, et oublie le ciel sa véritable patrie. Or, pour le prémunir contre une si funeste illusion, et une aberration si manifeste de sa fin dernière, l'Esprit de Dieu a ravi saint Paul dans le ciel ; de là il l'a envoyé sur la terre pour en parler aux hommes. Et dans l'extase où il était de tant de beautés ineffables qu'il n'est pas permis à une bouche mortelle de dire, son admiration s'est échappée dans la généralité de ces paroles : *L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* Un tel langage ne laisse pas de causer quelque embarras à un ministre de Dieu dans la dispensation de la parole évangélique. Parler du

ciel, essayer d'en raconter les merveilles, c'est oublier la sage réserve du grand Apôtre. Se taire sur un sujet qui n'est rien moins qu'un des fondements de notre espérance et une des fins dernières de l'homme, c'est ôter à la vertu son encouragement, au malheur toute consolation. Ainsi, à l'exemple de tous les dispensateurs de la parole sainte, pour ne pas priver votre âme du plus puissant des encouragements dont votre faible vertu a besoin, et pour me tenir dans la sage réserve que commande mon incompréhensible sujet, je me contenterai de vous développer cette parole du Très-Haut à Moïse son serviteur : *Je vous montrerai tout le bien: « Ostendam omne bonum tibi.»* (*Exod.*, XXXIII, 19.) Tout le bien, voilà la félicité du ciel. Le ciel sera tout le bien de notre esprit, par la pleine et entière connaissance de la vérité; tout le bien de notre cœur, par l'amour et la possession du souverain bien, avec la gloire et le repos qui l'accompagnent; tout le bien désirable pour notre corps, par la réunion de tous les plaisirs sensibles. La science, l'amour, la gloire, le repos, les plaisirs sensibles, voilà tout le bien; et telle est la félicité du ciel dont j'essayerai, dans ce discours, de vous montrer une légère ébauche.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai dit d'abord la science. Dans le ciel nous serons heureux de savoir et de connaître. Vous le savez, Messieurs, la vérité est pour l'homme sa joie, sa félicité; il la désire comme l'homme affamé le pain qui le rassasie; il court après elle comme le cerf après les eaux vives. Oh! qu'elle est belle la vérité, lorsque, sortant en quelque sorte du nuage qui l'enveloppe, elle nous apparaît avec cette clarté qui dissipe les ombres et les ténèbres de l'ignorance, avec ce repos inébranlable qui bannit les anxiétés du doute! Les sages de l'antiquité ont fui le bruit et le tumulte des cités pour aller contempler la vérité dans le secret et la solitude; et quand elle leur apparaissait au sein du repos et du recueillement de toutes les puissances de leur âme, ils en perdaient le sentiment des besoins du corps, ils n'entendaient plus le bruit des villes qui tombaient en ruines. Un mot dit à l'oreille des saints sur la joie de la vie future, et c'était en eux des ravissements, des extases, une joie ineffable que leur cœur avait goûtée, et que leur bouche mortelle ne pouvait dire. Ainsi, quand la parole d'un homme éloquent fait briller à l'œil de notre esprit la vérité qui était cachée, il se fait un silence dans l'assemblée du peuple, qui témoigne bien que la vérité n'a qu'à se montrer pour tirer à elle, par un charme irrésistible, tous les esprits et tous les cœurs. O le beau jour, où la vérité de Dieu m'apparaîtra sans ombre et sans nuage! Je la verrai, non pas dans la sphère étroite qui borne ici ma faible vue, mais ouvrant devant moi, comme dans un horizon immense, la vaste étendue de toutes les choses passées et présentes, visibles et invisibles, réelles ou intelligibles; je la verrai de cette vue distincte, pleine, entière, intime, qui en pénètre le fond, qui en saisit tous les rapports, qui en mesure toute l'étendue: de cette vue que l'Esprit de Dieu appelle la claire vue, la vue face à face; de cette même vue dont Dieu connaît la substance de mon âme : *Tunc cognoscam sicut et cognitus sum.* (I *Cor.*, XIII, 12.)

Ici-bas la vérité était l'objet continuel de mes veilles, de mes travaux, de mes laborieuses et ardentes recherches. Je regardais le ciel, et là, contemplant l'univers dans sa haute et pleine majesté, je me disais à moi-même : Heureux celui qui, remontant des effets à leur première cause, embrasse toute la pensée de l'univers dans cet immense ouvrage! Quelle force suspend dans les voûtes du firmament ces innombrables étoiles, fait marcher dans l'immensité des espaces ces sphères sans nombre, dont la masse, la grandeur et les distances épuisent les calculs des plus vastes génies? J'entrais en esprit dans l'immense laboratoire de la nature, impatient de connaître le secret de son art quand elle compose tant de merveilles, qu'elle recèle dans son sein ou qu'elle expose à sa surface; en un mot, je brûlais d'un grand désir de connaître la chaîne immense des effets et des causes qui lient ensemble le ciel avec la terre. Inutiles efforts! Dieu, dit l'Ecriture, fit toutes choses bien dès le commencement; et, certain de la bonté de son ouvrage, il l'expose comme une énigme impénétrable sous les yeux des enfants des hommes, avec ce défi porté à la sagesse des plus sages : Il vous sera bien donné de connaître les portions éparses de cette grande œuvre, d'en admirer le détail, l'ordre, la régularité, l'admirable structure. Que si, dans votre fol orgueil il vous semble comprendre cette œuvre tout entière jusqu'à ses premières causes, vous n'êtes que des insensés qui avez bâti sur le sable mouvant des opinions un système vain et faux, et fourni un aliment nouveau aux interminables disputes de la sagesse humaine : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Ecoutez à présent la magnifique espérance qui consolait le Prophète dans le lieu de son pèlerinage : Un jour viendra, ô le Dieu de mon âme! où je verrai la voûte magnifique des cieux que vos mains ont bâtie; le soleil qui préside au jour, l'astre qui réfléchit sa lumière pour être le flambeau de la nuit, ces astres innombrables qui nous éclairent dans les ténèbres, et tous ces invisibles ressorts par lesquels vos doigts, en se jouant, font mouvoir ce vaste univers : *Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum; lunam et stellas, quæ tu fundasti.* (*Psal.* VIII, 4.)

Mais voici bien un exercice non moins pénible donné à la foi par le monde moral; cette cité de Dieu, cette société des esprits dont il est le roi, et où se pressent, se heurtent les passions humaines. Ce monde offrait aux yeux de mon esprit des mystères plus impénétrables, des irrégularités plus cho-

quantes que le monde matériel avec l'aridité de ses déserts et l'horreur de ses précipices. Il y apparaissait tant de partialité dans la distribution des biens et des maux de la vie! tant d'honneurs étaient accumulés sur la tête des méchants! tant d'opprobres abreuvaient l'âme du juste! La science, la gloire, la brillante renommée de l'esprit et des armes, les victoires, les royaumes, les empires de l'univers étaient si souvent livrés comme des choses de vil prix aux plus vils et aux plus pervers des hommes; ce n'était partout que le triomphe du vice, dont la vertu était indignée.

Hommes d'un jour, suspendez vos hardis jugements et vos censures téméraires; entrez dans l'éternité de Dieu: c'est là que l'œuvre divine, commencée, ébauchée en quelque sorte dans le temps, s'achève et se consomme; c'est là que ces formes bizarres et irrégulières, vues dans le plan de l'ouvrage, se rétabliront dans un ordre régulier, et étaleront à vos yeux toute la beauté et la majesté d'un édifice dont le Très-Haut est le régulateur et l'éternel architecte. Là, nous verrons le secret de cette sagesse, de cette administration divine du Roi éternel de l'univers, qui élève ou abaisse tour à tour les empires, les affermit dans le sentier de la paix, les livre aux convulsions de l'anarchie; qui transporte le chandelier de la foi pour faire luire aux uns l'admirable lumière de l'Evangile, laisser les autres dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur; qui fait sortir de ce mélange du vice et de la vertu, de la vérité et de l'erreur, confondus dans le siècle présent comme l'ivraie avec le bon grain, les triomphes de son Eglise, les victoires de ses martyrs, source de tant de gloire pour Dieu et de mérite pour les hommes. Et que de magnifiques manifestations des perfections divines, de la miséricorde qui pardonne, de la justice qui punit, de la sagesse qui prépare, de la magnificence qui, en couronnant nos mérites, couronne les dons de sa bonté! Il y a bien ici de quoi ravir le ciel et la terre; c'est pourquoi, dans l'extase de tant de merveilles, nous chanterons avec le prophète: *O Dieu! que vos œuvres sont grandes et magnifiques!* Je n'étais qu'un insensé qui voulais rabaisser à la faible portée de mon intelligence, et enfermer dans la sphère étroite de ma fugitive et passagère existence, les conseils éternels de votre sagesse et de votre puissance: *Quam magnificata sunt opera tua, Domine! nimis profundæ factæ sunt cogitationes tuæ.* (*Psal.* XCI, 6.)

Dieu a parlé aux hommes par les patriarches et les prophètes; et nouvellement encore, Jésus son Fils, visible sur la terre, nous a révélé la parole qu'il avait puisée dans le sein du Père. Les apôtres, témoins fidèles, l'ont recueillie, et l'ont écrite dans un livre confié comme un dépôt sacré et inviolable à la garde des pasteurs de son Eglise, assistés de son Esprit de vérité pour en être les interprètes irréfragables. Sans doute que dans ce livre, qui est la parole de Dieu même, la vérité nous apparaîtra sans ombre et sans nuage; mais voici que, par un conseil secret de la sagesse suprême, ce livre des révélations divines était scellé de sept sceaux jusqu'au jour de l'avénement du Fils de l'homme. Il me fallait donc baisser les yeux de mon esprit devant ces ténèbres majestueuses de la foi, et croire sans hésiter et sans comprendre des mystères impénétrables à mon intelligence. Consolez-vous, âmes chrétiennes; il luira pour vous ce beau jour où l'œil de votre intelligence, fortifié par la lumière de la gloire, fixera ses regards sur l'essence divine pour y contempler le secret de sa nature, une, simple, indivisible, et néanmoins communiquée dans toute sa splendeur à trois personnes égales, distinctes, consubstantielles, comme la source qui se verse tout entière et qui demeure toujours pleine, comme le soleil qui répand au dehors toute sa splendeur et qui conserve au dedans toute sa lumière. Vous verrez la sagesse cachée dans le mystère d'un Dieu abaissé jusqu'au néant de l'homme sans rien perdre de la majesté d'un Dieu; éternel, et qui commence d'être; engendré de toute éternité dans le sein de Dieu, et conçu d'une vierge dans le temps; immense, et renfermé dans le corps d'un enfant; glorieux, impassible, inaltérable, et tout à la fois livré aux tourments et aux opprobres du Calvaire: mystère d'amour qui, manifesté aux anges au moment où il fut révélé à toute la terre, fit briller dans les cieux une lumière nouvelle, et éclater parmi les esprits bienheureux des transports d'admiration exprimés dans ce cantique nouveau: *Gloire, honneur, puissance, majesté à l'Agneau immolé pour le salut du monde!* Ayant donc de telles promesses, marchons avec une humble soumission dans les voies obscures de la foi. L'impie de nos jours voudrait voir, et tout ce qui n'est pas la claire vue de la raison blesse son orgueil: insensé, de ne pas comprendre que le Créateur, qui nous a tirés du néant, peut exiger de sa créature l'hommage de son être tout entier, de sa volonté par la fidélité à la loi, de son intelligence par l'obéissance à la foi! aveugle, de ne pas voir que si, selon nos faibles pensées, le travail précède le salaire, le combat la victoire, Dieu n'est pas injuste de conduire l'homme au bonheur de la claire vue par la soumission de l'esprit!

Vous êtes impatient de voir, et vous êtes charnel et superbe; entrez au dedans de vous-même: quelles sales et honteuses pensées occupent votre cœur! Des vapeurs grossières s'en échappent pour obscurcir votre intelligence par d'épaisses ténèbres; vos yeux sont-ils assez purs pour voir Dieu? Abaissez la hauteur de votre âme devant le Très-Haut, ôtez de votre cœur ces honteuses passions qui troublent les yeux de votre entendement, et approchez de Dieu avec un cœur pur, humble et docile. Du sein de ce nuage qui environne son trône, et d'où partent des foudres et des éclairs pour éblouir les curieux et terrasser les superbes, il sor-

tira une lumière douce qui tempérera l'obscurité de la foi, et vous montrera dans les ombres de nos mystères des convenances si admirables de raison et de sagesse, de si merveilleux accords entre la raison et la foi, que vous ne tarderez pas à vous écrier avec saint Paul, que la croix de Jésus est votre science, votre sagesse, la force et la vertu de Dieu. (I *Cor.*, I, 24.) Pour vous, mon cher auditeur, qui courez dans la carrière des sciences avec une ardeur qui vous manque pour acquérir la vertu, je vous dirai volontiers en ce moment : Aimez Dieu, et pratiquez sa loi. Que servira aux Aristote, aux Solon et aux Lycurgue d'avoir connu les premières lois qui régissent la nature et la politique? Encore un moment, et cet humble berger, qui n'a su autre chose qu'aimer Dieu et pratiquer sa loi, aura mieux atteint le but où doit tendre un homme sage, que ces hommes si grands en science et en sagesse qui ont tout su, excepté le moyen de sauver leur âme.

Et que n'a-t-on pas dit sur le bonheur de l'amitié? Oh! que les voluptés des sens sont viles et grossières au prix de cette joie si pure que l'amitié verse dans nos âmes! Qu'il est doux après une longue absence de revoir un père tendrement aimé, d'embrasser un ami qu'on croyait perdu et qui est retrouvé! Mais publions-le à la louange de la vertu; elle seule fait le doux attrait et le charme divin qui unit ensemble les esprits et les cœurs. Vue à travers la distance des âges, la vertu me semblait encore si aimable! Ces héros dont l'humanité s'honore, qui ont passé dans le monde comme le soleil en l'éclairant par les lumières de la science, et en le consolant par les effusions de leur charité; ces hommes n'ont fait tomber sur moi aucun de ces innombrables bienfaits qu'ils ont répandus sur leur passage; néanmoins leur nom est agréable à mon âme comme un doux parfum. Au souvenir de leur bonté, de leur magnanimité, de leur grandeur, on sent le cœur s'ouvrir à la joie. On voudrait les voir, contempler leur visage doux et débonnaire, jouir de tous les agréments de leur conversation, bonne, savante et aimable. Qui ne sait que la reine de Saba est venue des extrémités de l'Orient sur le seul bruit des merveilles de Salomon, sur la renommée de son savoir et de son grand art de gouverner les peuples? N'a-t-on pas vu des hommes traverser les mers pour se faire initier dans les secrets de la sagesse des sages? Oh! le beau jour, s'écrie saint Bernard, ravi de la beauté du ciel, où je serai transporté tout à coup dans la société de ces patriarches si vénérables, de ces apôtres si magnanimes, de ces pasteurs si charitables, de ces vierges pures, de ces martyrs généreux, qui composent la famille de mon Dieu! Voilà Messieurs, la félicité d'une amitié éternelle, indissoluble, dans la cité de Dieu, avec les élus de Dieu, c'est-à-dire, avec ces sages, ces héros seuls dignes de ce nom, et dont la vertu est épurée, dégagée de toutes les ombres et de toutes les taches qui l'obscurcissent sur la terre.

On parle d'un généreux Romain, qui s'est dévoué aux plus cruelles tortures plutôt que de trahir la foi promise sous la religion du serment; et au ciel je vivrai dans la société de ces millions de martyrs généreux, que la tribulation, la détresse, la mort la plus cruelle n'ont pu séparer de la charité de Dieu et de la fidélité promise à sa religion sainte. Qui n'a pas désiré quelquefois de voir, d'entendre les Socrate, les Platon, et de converser avec ces sages que l'antiquité païenne a appelés des hommes divins? Et au ciel je converserai, j'habiterai dans une même maison avec les Basile, les Chrysostome, les Athanase, avec tous ces grands docteurs éclairés de l'Esprit de Dieu, qui ont répandu sur la terre les fleuves d'une doctrine céleste et d'une éloquence divine. Et ces insignes bienfaiteurs de l'humanité que l'histoire a inscrits dans ses annales, que sont-ils, comparés à la troupe innombrable des pasteurs charitables qui n'ont respiré ici-bas que le bonheur de leur troupeau, et avec qui je n'aurai plus dans le ciel qu'un cœur et qu'une âme! Qui me donnera, s'écriait saint Jean Chrysostome, dans les élans de son admiration pour le grand apôtre saint Paul, qui me donnera de voir cette bouche qui a prononcé tant de fois les oracles de la vérité, de tenir ces chaînes dont furent chargées les mains de cet illustre captif de Jésus mon Sauveur? Quelle sera donc l'extase et le ravissement de mon âme, quand je verrai assis sur le trône de sa gloire, Jésus le Fils de l'homme, la vive image des perfections infinies de Dieu le Père! Je verrai ce visage radieux de Jésus, ce beau soleil qui éclaire la cité sainte, et que les anges et les saints ne se lassent jamais de contempler. Je verrai cette bouche qui a révélé à la terre la vérité de Dieu même, ces mains qui ont répandu tant de bienfaits, ces pieds qui ont couru tant de fois après la brebis égarée. Je la verrai sur son trône Marie, la reine des cieux, cette Vierge si aimable, que Jésus mon Sauveur, ravi de sa beauté intérieure, quitta le ciel et fit ses délices d'habiter dans son sein virginal. Jésus, Marie, et vous tous, saints et amis de mon Dieu, je vous verrai, j'habiterai avec vous dans une même maison. Je vous rappellerai que ce n'est pas en vain que je vous donne les doux noms de frères et d'amis, et que vous êtes réellement mes amis et mes frères; et dans cette société ineffable dont Dieu est le monarque et le roi, je goûterai la paix, cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, et que mon cœur invoquait à grands cris, quand il se faisait ici-bas, de la félicité suprême, une riante image. Cité de mon Dieu, on a dit de vous des choses grandes et glorieuses! et si je désire d'habiter dans vos sacrés parvis, c'est qu'on m'assure que la paix y règne sans bruit et sans discorde, qu'on n'y connaît pas ces rivalités et ces jalousies qui divisent ici-bas la cité des hommes, et que tous les esprits et les cœurs y sont réunis en un même esprit et un même cœur, par la claire vue de la vérité, et par la

possession du souverain bien qui se donne à tous sans division et sans partage.

SECONDE PARTIE.

Heureux de savoir, de connaître et d'aimer, l'homme désire encore. Il désire la puissance, la louange, la renommée ; en un mot, il désire la gloire. Posséder un nom honorable dans l'opinion des hommes, savoir que la renommée en conservera la mémoire dans tous les siècles, qu'elle en publiera les louanges dans tous les lieux, voilà un bien au prix duquel une âme généreuse juge choses viles les richesses et la fortune. Ames nobles et magnanimes, consolez-vous ; la gloire, ce noble sentiment de votre cœur, ce reste précieux de votre grandeur primitive, ne sera plus retenu captif au fond de votre cœur. Un jour vous la verrez prendre son essor et se déployer dans toute sa force. En ce jour, Dieu mettra sur votre tête une couronne qui ne se flétrira jamais ; un poids immense de gloire rassasiera l'immensité de votre désir et remplira toute la capacité de votre âme. Vous entrerez dans la cité de Dieu : là, votre gloire ne sera plus amoindrie, diminuée par la calomnie, dissimulée par l'injustice ; alors vous recevrez la louange de la bouche même de Dieu, dont le jugement est réglé par son infinie sagesse, en présence de ses saints qui la pèsent dans la balance de son éternelle justice. Ici-bas encore, l'homme désirait la puissance, et la puissance des rois pouvait seule satisfaire l'immense ambition de son âme ; et voilà que le ciel nous est proposé sous le titre majestueux de royaume. Ce n'est pas le royaume des hommes, déchiré par les factions, ébranlé par les révolutions, où l'on ne voit que trop souvent le vice triomphant, la vertu déshonorée ; le crime marchant la tête levée, la loi méconnue, foulée aux pieds, déchirée en quelque sorte dans les places publiques : c'est le royaume de Dieu, où la paix et la sagesse ont à jamais fixé leur séjour. Ce n'est pas le royaume des hommes où les discordes cruelles et les factions irréconciliables précipitent les rois de leur trône par des révolutions sanglantes ; c'est le royaume de Dieu, stable et éternel comme Dieu lui-même, et qui ne branlera pas dans tous les siècles des siècles. Un ambassadeur, introduit dans le sénat de cette cité célèbre qui marchait alors à la conquête de l'univers, s'écria dans son admiration, qu'il avait vu une assemblée de rois. Ce mot sublime se vérifie avec toute sa force dans le ciel, où siégent les élus de Dieu, le diadème sur le front et la couronne sur la tête. Qu'il y a loin d'un roi de la terre à un de ces serviteurs de Dieu qui règne avec lui, et dont il a élevé le trône au plus haut des cieux ! Ce royaume n'est borné ni par l'espace, ni par les années ; il embrasse l'univers entier, il s'étend dans tous les siècles. Alors qu'il plaît à Dieu de montrer à nos yeux un de ses serviteurs à qui il communique sa puissance, les éléments eux-mêmes lui obéissent, les lois de la nature reconnaissent son empire : à sa parole, le soleil suspend sa course, la mer apaise ses tempêtes, l'incendie éteint ses feux, la contagion s'arrête avec la mort qui marche à sa suite. Un jour viendra que le Très-Haut descendra en grande pompe pour juger l'univers dans sa puissance, et il faut voir dans un de nos prophètes, avec quelle majesté les saints rempliront cet acte de la majesté royale. Les saints, dit le Prophète, tressailleront de joie sur leur lit de justice ; la louange de Dieu dans leur bouche, un glaive tranchant dans leur main pour en frapper les nations, pour enchaîner les rois qui leur ont fait la guerre, et fouler sous les pieds les tyrans qui les ont opprimés, telle est la gloire que Dieu réserve à ses élus : *Exsultabunt sancti in gloria, lætabuntur in cubilibus suis.* (*Psal.* CXLIX, 5.)

Au sein de tous les plaisirs de l'esprit, de toutes les jouissances de l'amitié, de toutes les prérogatives de la gloire, l'homme n'est pas encore heureux. Il ne l'est pas, si le corps qui est pour son âme le compagnon de ses travaux, le ministre de son intelligence, languit dans la douleur ; et le crime de l'homme n'est pas de nourrir son corps, de lui procurer même d'innocents plaisirs, mais de l'engraisser, mais de flatter ses appétits déréglés, ses penchants voluptueux, et de fomenter ainsi la sacrilége révolte de la chair contre l'esprit. Ah ! dans le ciel où la convoitise sera éteinte, et où le péché n'aura plus de charmes ni d'attraits pour notre âme, dans le ciel notre corps entrera en part des joies de notre âme, puisqu'il a partagé ses travaux et ses peines. Et ici je puis dire à l'homme sensuel, comme autrefois le Seigneur à Israël charnel et grossier : Ouvrez, dilatez votre cœur ; que désirez-vous ? que demandez-vous pour satisfaire les appétits sensibles de votre cœur ? *Dilata os tuum, et implebo illud.* (*Psal.* LXXX, 11.) Est-ce un corps sain, vigoureux, beau, éclatant comme la lumière ? En ce jour, Dieu ranimera votre jeunesse comme celle de l'aigle ; en ce jour, vous brillerez d'un éclat plus vif que le soleil dans sa force : *Justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum.* (*Matth.*, XIII, 43.) En ce jour, vous parcourrez les espaces avec la rapidité de la flamme. Etes-vous sensible à ces plaisirs qui flattent le goût ? Le ciel vous est offert comme un festin magnifique où Dieu rassasiera les élus des mets délicieux qu'on sert à sa table. Sont-ce les concerts harmonieux qui charment votre âme ? Vous serez dans un ravissement et une extase non interrompus ; vous entendrez un cantique toujours nouveau. En un mot, dans le ciel vous trouverez la réunion de tous les plaisirs, comme dans un bouquet assemblé par une main habile, la réunion des fleurs les plus odoriférantes ; c'est le prophète qui vous offre cette image de la félicité du ciel : *In die illa erit Dominus exercituum corona gloriæ, et sertum exsultationis residuo populi sui.* (*Isa.*, XXVIII, 5.) Alors vous entrerez dans la joie, et la joie de Dieu entrera dans votre âme, et elle y sera comme

une mesure pressée, entassée et qui déborde de toute part : *Mensuram bonam, et confertam, et coagitatam, et supereffluentem, dabunt in sinum vestrum.* (*Luc.*, VI, 38.) Alors le bien suprême se montrant à vous dans tout son éclat, vous courrez vers lui avec un immense désir ; et en se communiquant à vous avec toute sa plénitude, il remplira toute la capacité de votre âme ; et la soif du désir et la joie de la possession entretiendront dans votre cœur des transports non interrompus d'une joie toujours ancienne et toujours nouvelle. Heureux les saints, dit un docteur de l'Eglise, et de désirer ce qu'ils possèdent, et de posséder ce qu'ils désirent ! Leur désir est sans inquiétude, parce qu'il est toujours rassasié par la possession ; et leur possession est sans dégoût, parce qu'elle est toujours éveillée par l'ardeur du désir. *Semper avidi, semper pleni.*

La science, l'amitié, la paix, la gloire, la joie, voilà bien des éléments de la félicité humaine. Mais le bonheur de l'homme est incomplet ; il lui manque cette partie essentielle, qui est à la félicité ce que le comble est à un édifice. Je parle de ce repos inébranlable où s'assied notre âme, de cette conviction intime, que sa félicité ne finira jamais, qu'aucune puissance ne pourra la lui ravir. Sans cela, l'abondance du bien est pour elle la mesure de ses terreurs et de ses alarmes. Et pour mettre d'un seul trait ma pensée dans tout son jour, je me représente ici deux hommes sur qui la fortune s'est plu d'amasser tout ce qu'elle possède de grandeur, de richesses et de gloire, Alexandre à Babylone, et Auguste à Rome, l'un et l'autre triomphateurs, conquérants, souverains de l'univers. Toutes les richesses de la terre sont dans leurs mains, tous les plaisirs que donne le monde volent à leur rencontre. Ils marchent, et les villes et les provinces se rendent et sont en mouvement pour dresser des arcs de triomphe et préparer de magnifiques palais sur leur passage. Ils sont les dieux que l'univers adore ; l'encens fume sur leurs autels ; de toutes parts on célèbre leurs fêtes avec la pompe des solennités religieuses. Ces hommes-là n'étaient pas heureux ; et comment auraient-ils pu l'être, au souvenir de tant de trônes renversés par les coups du sort, et de tout ces revers imprévus de la fortune contre lesquels la prudence humaine est sans force ? C'est pourquoi l'Esprit-Saint nous avertit que le sage ne se réjouit qu'en tremblant, parce qu'il songe que la mort a été trop souvent le terme où ont fini les fêtes les plus brillantes. C'est ici le triomphe de la félicité des élus de Dieu sur tous les faux plaisirs de la terre. Ravis de joie, rassasiés de gloire, les saints voient l'éternité s'ouvrir devant eux avec la durée de Dieu. Mon Dieu, en qui je vis, vit dans tous les siècles ! Cette pensée fait entrer dans leur âme des torrents non interrompus de délices toujours nouvelles, et l'éternité de Dieu me semble être la source toujours pleine de ce fleuve de joie qui ne cesse de couler dans la cité sainte : *Fluminis impetus lætificat civitatem.* (*Psal.* XLV, 5.)

Mais, ô mon Dieu, pendant que nous rapetissons ici, dans nos faibles et débiles conceptions, la grandeur des biens du ciel, s'il vous plaisait de nous éclairer d'un rayon de votre lumière, pour voir avec les yeux éclairés du cœur le magnifique héritage que vous réservez à vos élus, que la terre nous paraîtrait vile ! Après avoir vu le ciel, la terre, avec tous les biens qu'elle renferme, ne nous semblerait pas plus digne d'attacher notre cœur, que cette tente mobile que le pèlerin dresse dans le désert, ou que ces meubles précieux que le voyageur rencontre dans l'hôtellerie où il s'arrête quelques instants pour prendre le repas du matin ou le repos de la nuit. Eh quoi, mes frères, nous sommes tous des captifs tristement assis sur les bords des fleuves de Babylone, les fausses joies de la terre d'exil passent devant nos yeux avec la rapidité de ces eaux ; et nous n'oserons nous plaindre amèrement à notre Dieu, comme le Roi-Prophète, de ce qu'il prolonge si longtemps notre pèlerinage au milieu des déserts de cette vie ? *Heu mihi ! quia incolatus meus prolongatus est !* (*Psal.* CXIX, 5.) Quand viendra le moment, disait-il, où je briserai les liens de la prison de mon corps, où je prendrai mon essor comme la colombe, où je serai dans votre sein, où je vous verrai tel que vous êtes, face à face ? Dès lors tous les spectacles et tous les chants dissolus de la joie du monde lui étaient à dégoût, et le plongeaient dans une tristesse profonde. La gloire de la cité de Dieu apparut aussi un moment aux apôtres de Jésus-Christ ; et elle avait tellement effacé de leur âme ce faux éclat des biens du monde, qu'ils ne rentrèrent qu'avec une profonde tristesse dans la vallée de larmes, réputant comme de la boue la terre et tous les biens qu'elle renferme.

Consolons-nous, mes frères, dans le souvenir de ces promesses. Ministres de Dieu et pasteurs de son Eglise, encourageons-nous par cette pensée, au milieu des tribulations de notre saint ministère, que c'est à nous que sont réservés les plus magnifiques domaines de la maison de Dieu, les plus brillantes couronnes de ce royaume de gloire. Amis et pères des pauvres, vous employez à instruire les ignorants, à catéchiser les petits, un talent qui aurait brillé d'un vif éclat dans les postes les plus éminents de l'Eglise : en ce jour, votre trône sera élevé au-dessus de tous les trônes du royaume de Dieu ; vous effacerez, en clarté et en gloire, tous les astres qui éclairent le beau firmament de la cité de Dieu. Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vous observez dans la distribution de vos dons, la même loi de justice que tous les rois de la terre, qui distinguent par un plus noble salaire le pilote du nautonnier, et le capitaine du soldat. Et vous, jeunes lévites, levez les yeux vers le ciel ; une magnifique couronne est promise aux saintes observan-

ces de votre vie commune, accomplies avec un grand amour. Vous savez que des âmes privilégiées, ravies comme Paul dans le ciel, y ont vu les Louis de Gonzague et les Berchmans élevés en gloire à l'égal des Antoine et des Hilarion, par le seul mérite des pieux exercices imposés à la jeunesse cléricale et aux élèves du sanctuaire. Courez avec ardeur dans la voie de la perfection, et efforcez-vous de mériter cette riche couronne que Dieu promet à l'humilité, à l'obéissance, à la candeur, à l'ingénuité, à la pureté de l'âme, à l'application, au travail, à la peine, et à toutes ces aimables vertus de l'enfance et de la jeunesse, dont Marie dans le temple, et Jésus à Nazareth, vous ont donné de si parfaits modèles.

DISCOURS X.

SUR LE SACREMENT DE PENITENCE.

Qualités du bon confesseur.

(*L'exorde manque.*)

Saint Charles Borromée, dans un des admirables avertissements adressés au clergé de Milan, et dont il serait superflu de vous faire ici l'éloge, a réuni les qualités du bon confesseur en ces courtes paroles, qui disent tant de choses en peu de mots : ***Ut sint pii, prudentes, sapientes, bene morati, de animarum salute multum solliciti.***

Les confesseurs, aux termes de cette sainte ordonnance, doivent être des hommes pieux, sages, prudents, irréprochables dans leur vie, animés d'un grand zèle pour le salut des âmes. Retenez bien, mes frères, ces qualités du bon confesseur, la piété, la sagesse, la prudence, la sainteté de la vie, le zèle pour le salut des âmes; elles vont faire le sujet et le partage de cet entretien.

PREMIERE PARTIE.

La piété, première qualité du juge des consciences. Oui, mes frères, c'est la piété qui convertit les pécheurs, qui dirige les justes dans la voie des saints.

Et d'abord c'est la piété qui convertit les pécheurs. Ce prodige qui crée dans l'homme d'autres penchants, d'autres habitudes, un autre esprit, un autre cœur, et cet homme entièrement nouveau dont parle saint Paul, ce prodige tant de fois comparé à la résurrection des morts, ne saurait être un effet de l'industrie humaine ; et si la parole de l'homme pouvait opérer un tel miracle, ce ne serait pas celle des orateurs et des hommes diserts, des Cicéron et des Desmothènes de leur siècle, mais bien plutôt de cet homme qui puise dans la piété son talent, son art oratoire, qui est profondément ému, qui en parle de l'abondance du cœur : or, cet homme n'a pas été formé à cet art divin dans les gymnases et les académies profanes, mais à l'école du Saint-Esprit; l'imagination, la sensibilité, la force et la pénétration de l'esprit sont impuissantes pour émouvoir le cœur sur des objets que les yeux ne peuvent voir, les mains toucher, et qui n'offrent aux sens aucune jouissance sensible.

Or, pour parler le langage de la Vérité même, la chair et le sang ne révèlent pas ces choses, c'est l'Esprit de Dieu qui les enseigne aux humbles et aux petits, dans le saint commerce qu'il a avec eux par la prière et l'oraison. Et ici, Messieurs, rappelons à notre souvenir un de ces hommes, que la voix publique désigne comme un habile directeur des consciences, comme un de ces anges que la Providence donne à chacun de nous, pour nous conduire à travers les déserts de la vie ; nous pouvons le comparer à un de ces habiles médecins, dont on aime à dire, que la maladie est incurable quand elle échappe aux ressources de leur art. A la vue des ravages que le péché fait dans une âme, il tire du fond de son cœur ces paroles de feu, ces sentiments profonds, ces soupirs enflammés que les morts entendent au fond de leur tombeau ; il verse des larmes si vraies, si sincères, que les criminels les plus endurcis pleurent avec lui. Heureux, mes frères, le pécheur que la providence divine adresse à quelqu'un de ces Ananies si éclairés, de ces Ambroises si charitables ! A peine a-t-il conversé avec cet ange de la terre, qu'une sainte chaleur ranime son âme, et qu'il ouvre les yeux à la lumière. Que vous dirai-je de plus ? La parole de ce bon prêtre, je la compare encore à ce glaive dont parle saint Paul, qui s'insinuant à travers les plis et les replis de la conscience, va y chercher les plaies les plus secrètes et les plus cachées, les découvre, les perce, en fait sortir tout le venin qui y était renfermé ; et ainsi, au moyen d'incisions salutaires, d'un régime vivifiant, est rendue au malade la vigueur et la santé de l'âme. L'oraison, les lectures pieuses, les pratiques de la mortification chrétienne qui lui faisaient peur, commencent à faire ses chastes délices. On admire un tel prodige, on en recherche la cause, et l'on se dit à soi-même : C'est à la piété de ce saint prêtre, directeur de cette âme, qu'il faut l'attribuer, c'est vraiment un homme de Dieu ; il n'est pas étranger à cette haute contemplation des choses divines qui fait les saints ; tous les jours il entre comme Moïse dans le saint tabernacle, il y converse avec Dieu ; il en sort le visage éclairé des plus purs rayons de ce soleil de justice ; ses yeux, comme ceux des saints apôtres, tendrement attachés sur Jésus, ne s'ouvrent plus qu'à regret sur les choses sensibles. *Neminem viderunt nisi solum Jesum.* (*Matth.* XVII, 8). Faut-il s'étonner qu'un cœur si pur purifie les âmes, qu'un homme si mort à lui-même les fasse mourir aux fausses joies du siècle ?

La piété qui convertit les cœurs dirige aussi les âmes dans la voie des saints. Et ici, Messieurs, rappelons à notre mémoire le conseil de la sagesse divine, conseil si profond, si ineffable, que Notre-Seigneur, qui savait tous les secrets de la maison de Dieu, n'a pu y songer sans en être visiblement ému, et sans s'écrier avec un sentiment profond : Je vous bénis, mon Père, d'avoir révélé ces choses aux humbles et aux petits,

et de les avoir cachées aux sages du siècle. (*Matth.*, XI, 25.) Oui, mes frères, répétons-le mille fois avec les saints, c'est aux humbles que Dieu donne son Esprit, c'est à eux qu'il communique sa grâce (I *Petr.*, V, 5); mais, disons-le à la louange de la vérité, il n'y a point de désert si caché, de campagne si obscure, où Dieu ne connaisse souvent quelques-unes de ces âmes privilégiées avec qui il se plaît à converser, comme avec des amis intimes et familiers, à qui il aime à confier ses secrets les plus cachés; ce sont des pierres choisies auxquelles il ne manque que d'être taillées pour mériter d'être placées à la tête de l'angle, ou, si vous aimez mieux, des vases d'un grand prix, qui brilleront du plus vif éclat dans la cité sainte, aussitôt qu'une main habile les aura dégagés de la rouille qui les couvre. Chastes colombes, pour me servir d'une autre expression de nos livres saints, on les verra prendre leur essor, et voler dans les airs au même instant qu'une adroite main aura coupé ces petits filets dans lesquels elles se débattent, et qui arrêtent leur vol vers le ciel. Mais si le directeur qui les conduit dans la voie de la sainteté ne la connaît pas, s'il ignore les écueils dont cette voie est parsemée, les sentiers tortueux, les endroits âpres et scabreux qu'on y rencontre, et tant de difficultés dont elle est comme hérissée, et auxquelles on ne peut songer sans s'écrier avec le Fils de Dieu : *Oh! qu'il est étroit et difficile le chemin qui mène à la vie* (*Matth.*, VII, 14)! parlons un langage moins figuré, s'il ignore l'oraison, ses mystères, la grâce et toutes les formes innombrables qu'elle prend dans les âmes, Satan et toutes les fausses lueurs dont il les éblouit, les prestiges par lesquels il les abuse, les égare, leur renverse le sens; ah! qu'il est à plaindre le sort de ces âmes dont les destinées sont si hautes! On les verra languir, se dessécher, errer dans le trouble, dans les ténèbres de la nuit, et se traîner dans les voies communes. Mais non, Dieu qui ne voit rien de grand ici-bas que les élus de sa dilection pour qui le monde subsiste, Dieu, dis-je, suscitera des anges sur la terre, des François de Sales, des Vincent de Paul, pour diriger ces nouvelles Chantal et ces Marillac dans les voies de la perfection chrétienne.

Ici, mes frères, une réflexion se présente à ma pensée, et me paraît digne de vous être communiquée : Dieu pourra bien confier quelquefois à de mauvais prêtres les grands succès de la prédication évangélique; et j'apprends de la Vérité même, qu'au grand jour de ses justices, de faux prophètes, jusqu'au pied de son redoutable tribunal, se défendront contre la rigueur de son jugement par les prodiges qu'ils ont opérés, d'aveugles guéris, de morts ressuscités. Mais ce n'est qu'à des saints qu'il réserve les grandes bénédictions du ministère de la réconciliation des âmes, le don de cette heureuse fécondité qui engendre les âmes à la vie de la grâce. Ce laborieux enfantement, auquel saint Paul fait allusion dans son Epître aux Galates (*Galat.*, IV, 19), s'opère surtout au tribunal sacré de la pénitence; et j'ajouterai volontiers que c'est dans cette génération spirituelle des âmes que s'accomplit cette grande loi, selon laquelle la nature se perpétue et se conserve, dans le monde invisible où vivent les âmes, et dans le monde matériel qu'habitent les corps. Selon cette loi, tout être vivant et animé engendre son semblable; l'homme lui-même produit son pareil; ainsi, vous me prévenez, mes frères, les saints engendrent les saints. Soyez saints, pasteurs des âmes qui m'écoutez, et votre ministère, dans la direction des consciences, ne sera pas stérile; vous y produirez des enfants spirituels, des enfants dont on dira : Voilà l'image de leur père, ses traits, sa physionomie, c'est-à-dire le caractère spécifique de sa vertu; voilà les principes de piété qui lui servaient de règle, les vertus chrétiennes qui lui étaient si chères et si familières.

La piété, si éminemment propre à convertir les pécheurs, à diriger les justes dans la voie des saints, la piété doit être inscrite à la tête des qualités et des vertus caractéristiques d'un bon directeur des âmes. Une vie irréprochable, voilà la seconde qualité qu'exige du bon confesseur le même saint Charles : *Ut sint bene morati*.

Qu'il doit être irréprochable, mes frères, celui que son ministère appelle à manier les âmes avec assez de force et de vertu pour y insinuer les pratiques austères de la pénitence et de la mortification chrétienne! Mais si ce médecin, qui propose un régime si dur, des incisions si douloureuses, est atteint lui-même de la maladie qu'il traite; si, tout le premier, il repousse l'ensemble de ce traitement si douloureux, s'il ne touche pas même ses plaies du bout du doigt; n'est-il pas à craindre que le malade rebuté ne repousse et le médecin et les ordonnances qu'il prescrit, par ce brusque langage : *Médecin, guérissez-vous vous-même?* (*Luc.*, IV, 23.)

Qu'il doit être irréprochable, celui qui, dans le saint ministère qu'il exerce, est obligé à toute heure, à tout moment, d'avoir ses mains assez pures, son esprit et son cœur assez exempts de souillures pour pénétrer dans le saint tabernacle, y prendre le corps adorable de Jésus-Christ, le distribuer au peuple chrétien, ouvrir les sources de la grâce, d'où découlent les mérites du Sauveur, les dispenser aux fidèles, les arroser en quelque sorte de ce sang divin! Mais si ce prêtre, appelé à traiter à toute heure, à tout moment, ces mystères pour lesquels les anges ne seraient pas assez purs, entend au fond de son cœur des réponses de mort, des reproches d'infidélité et de crime, par combien d'anxiétés et d'alarmes son cœur ne sera-t-il pas troublé et agité? Il ne sera pas consolé au retour des solennités du Seigneur par le souvenir des malades qu'il a guéris, des morts qu'il a rappelés à la vie; mais plutôt une voix terrible lui dira au fond de son cœur : Autant de sentences de miséri-

corde que je prononçais sur mes frères, autant d'arrêts de mort que Dieu a lancés contre moi; je les bénissais, et Dieu me maudissait; je disais sur eux : La paix, la paix, et Dieu me répondait : Il n'y a pas de paix pour les impies profanateurs de mon corps et de mon sang. Et quand un messager chrétien vient lui dire : Votre frère est malade, sa maladie est désespérée; ah! c'est alors que le remords se réveille avec de plus terribles tourments dans son âme : Allons, marchons encore; voici un nouvel anathème ajouté à ce poids de malédictions qui pèse sur ma tête!

Qu'il doit être irréprochable, celui que son ministère appelle à écouter, pendant des jours, et souvent pendant des nuits entières, les plus sales récits; à voir couler devant ses yeux des torrents de corruption, sans éprouver la moindre atteinte des exhalaisons qui s'en échappent! Je le sais, notre Dieu est bon, il n'oublie pas la promesse faite à tous les pasteurs dans la personne des apôtres : *Vous manierez les serpents, vous prendrez des breuvages empoisonnés, et ils ne pourront vous nuire.* Or, n'est-ce pas en conformité de cette miséricordieuse promesse, que nous voyons tant de jeunes prêtres respirer un air corrompu, vivre au milieu des horreurs et des infamies du vice, et loin d'y attacher leur cœur, s'affectionner davantage à la plus aimable des vertus : comme ces belles fleurs qui ne perdent rien de leur parfum et de leur fraîcheur dans les lieux infects où l'on a placé le vase qui les contient? Mais cette incorruptibilité de leur esprit et de leur cœur, inaccessible en quelque sorte à la contagion du vice, ils ne l'ont acquise que par un long usage du jeûne, de l'abstinence, de la mortification chrétienne; c'est par là qu'ils ont mérité, comme les trois enfants compagnons de Daniel, d'être invulnérables aux ardeurs du feu, au milieu de la fournaise la plus ardente qu'ait peut-être allumée la main des hommes. Hélas! combien d'autres ont trouvé, dans ce même ministère, un écueil où leur innocence a fait naufrage! Ils y étaient entrés purs comme les anges, et ils en sont sortis souillés comme les libertins du siècle; et nous, qui avons un esprit prompt, une chair faible, pensons-nous nous sauver là où tant d'autres ont péri? ou connaissons-nous d'autres préservatifs contre de si terribles dangers de mort, que ceux que nous lisons dans cette parole de la Vérité même : Veillez et priez, de peur que vous ne succombiez à la tentation!

Après la piété et la sainteté de vie, nous avons rangé parmi les qualités du bon confesseur, la science et la prudence.

La science. Nous exigeons une grande science dans les interprètes de la loi humaine, de cette loi qui règle parmi nous les échanges, les contrats, qui protége nos vies et nos fortunes contre la violence du meurtre, du vol et de la rapine; mais combien plus est désirable la science dans l'interprète de la loi divine, de cette loi qui saisit l'homme tout entier, le dirige dans toutes les actions de sa vie privée, ne l'abandonne pas dans les œuvres de sa vie publique, qui entre dans l'intérieur de sa maison, pénètre jusqu'au fond de son cœur, règle toutes ses pensées, et même le sort des empires! Immortelle comme la société, elle embrasse dans le cercle de ses divines ordonnances tous les âges et tous les siècles

Non, mes frères, il n'existe pas un seul individu dans l'espèce humaine, qui n'ait acquis sur son pasteur, le droit de l'interroger sur toutes les obscurités qu'il rencontre dans la loi de Dieu; et l'ignorance de ce prêtre est inexcusable, si son esprit, son cœur, ses lèvres ne sont pas ornés d'une science assez abondante pour pouvoir résoudre ses doutes; d'autant plus qu'à cette loi divine, l'empire maître des choses temporelles, l'Église souveraine des choses spirituelles, ont ajouté d'autres dispositions qui lient les consciences, et que le prêtre ne peut ignorer sans crime.

Qu'il doit être savant et éclairé, celui qui, sans être étranger aux lois humaines, doit connaître à fond la loi divine, la suivre dans la vaste étendue de ses détails, la série immense de ses conséquences, saisir le point où se concilient ces apparentes contradictions au milieu de la variété des états, des conditions, des positions de la vie humaine! Ajoutez à cela le choc inévitable amené par les passions, la convoitise, la cupidité, qui ont inventé d'innombrables prétextes pour donner à l'usure et à la fraude les couleurs de la justice; la mollesse qui a aussi ses excuses, ses exceptions multipliées pour s'endormir dans le repos, retenir pour soi les distinctions et les honneurs, les émoluments des charges, et en rejeter sur les subalternes le travail et la peine. Eh bien! la science du prêtre dissipe, comme des ombres, ces illusions de la passion; point de mystères d'iniquité qu'elle ne démêle, point de chaos obscur qu'elle ne débrouille : ici, elle sépare la coutume de l'abus, discerne le conseil du précepte; ailleurs, sage et modérée, elle saisit le point fixe où se trouve la vérité; inflexible et sévère, elle rétablit les anciens droits foulés par les passions humaines; en un mot, la science désirable dans un pasteur n'a point de bornes. Quant à celle qui lui est rigoureusement nécessaire pour acquitter ses obligations avec cette exactitude qui exclut la faute et acquitte le devoir, celle-là même ne se donne pas à un esprit grave et solide, encore moins à celui que la nature a fait lent, tardif, peu ouvert, sans une étude assidue, opiniâtre et persévérante autant que la vie.

Que si vous parlez de la prudence du directeur des âmes, c'est ici que vous sentirez la raison se troubler, se confondre à la vue de la distance qui la sépare de la sagesse humaine. Nous disons au médecin des corps : Demandez à Dieu la science de votre état, immense comme celle de la nature, pour connaître les variétés innombrables des maladies de l'espèce humaine, leurs causes aussi multipliées que leurs effets sont con-

pliqués, les symptômes qui les annoncent, les caractères spécifiques qui les distinguent; demandez surtout la prudence pour démêler avec sagacité ces innombrables exceptions qu'apportent sans cesse aux règles de votre art la diversité des tempéraments, la variété des climats, la complication des maladies, et tous ces accidents où elles se perdent et se cachent; où elles démentent vos prévisions, confondent vos aphorismes, et vous livrent, sans boussole et sans guide, à la prudence qui conjecture, ou plutôt à la providence de Dieu qui dispose de la vie et de la mort des hommes selon les conseils de sa sagesse. Or, mes frères, les maladies de l'âme ne sont ni moins nombreuses, ni moins variées dans leur espèce, ni moins modifiées par les caractères que celles du corps; l'observateur judicieux n'y découvre pas moins de différences tranchées, de nuances inaperçues, que dans les traits de la physionomie. Quel fonds de prudence, de discernement, de sagesse, ne devons-nous donc pas désirer à un juge des consciences, pour peser en quelque sorte dans la balance de l'œil toutes les circonstances, sans en omettre aucune? Le grand saint Grégoire, dans son livre admirable que les saints conciles ont souvent présentés aux pasteurs comme le guide et le régulateur du divin ministère dont nous parlons ici, frappé de ces graves considérations, s'écrie avec étonnement que la direction des consciences est l'art des arts, et le plus difficile des ministères. Autres sont, pouvons-nous dire en entrant dans la pensée de ce grand pape, autres, les soins dont un pasteur est redevable envers l'enfant avec qui il bégaye les éléments de la doctrine, envers le néophyte qu'il s'agit d'initier au plus saint de nos mystères, l'adolescent prêt à faire son entrée dans le monde, les vieillards qu'il supplie comme ses pères, les jeunes gens qu'il exhorte comme des frères; autres, les soins envers les vierges qui mènent ici-bas la vie des anges, envers les époux qui portent le joug du mariage, les magistrats qui veillent à la garde des biens temporels, les pasteurs qui répondent à Dieu du salut des âmes, les religieux retirés dans la solitude comme dans un port tranquille, les séculiers engagés dans un monde plus agité par les passions humaines que la mer par ses tempêtes; envers les âmes pures qui ont conservé, dans le vase fragile de leur corps, un trésor d'innocence; envers les pécheurs vieillis dans les habitudes du crime; les pénitents qui ont recouvré la justice par les larmes du repentir; les âmes inquiètes et agitées par les troubles et la perplexité du scrupule; les âmes pacifiques qui jouissent du privilége d'être appelées les enfants de Dieu; les âmes d'élite qui s'élancent dans les voies extraordinaires; enfin les âmes vulgaires qui marchent dans les voies communes, et les âmes les plus faibles qui s'y traînent encore plus qu'elles n'y marchent.

Quel fonds inépuisable de science, de sagesse ne faut-il pas avoir, pour tirer du trésor de son cœur des choses toujours anciennes et toujours nouvelles, afin de donner des conseils appropriés aux besoins de ceux à qui on parle, à leur vocation, à leur position dans le monde, à la mesure de leurs grâces! Malheur, dit la sainte Ecriture (*Eccle.*, X, 16), au peuple que Dieu livre à des princes, à des magistrats enfants! Malheur encore plus grand au peuple gouverné par des pasteurs ignorants dans la science de Dieu! Que de décisions fausses, hasardées, téméraires! que de questions intempestives, imprudentes, déplacées, sujet d'affliction pour les sages et de dérision pour les impies! Celui-là énerve la morale de l'Evangile, celui-ci l'exagère; cet autre pallie la fraude et l'usure; un troisième aggrave les obligations de la justice, impose aux uns des charges intolérables, décharge les autres du joug de l'Evangile; tantôt on jettera dans les consciences des alarmes exagérées; d'autres fois on dira: La paix, où il n'y a pas de paix; on placera des coussins sous les coudes des pécheurs; on portera l'alarme et le désespoir dans l'âme des saints; et par surcroît de malheur pour la religion, ce sont de tels guides que le peuple suit, c'est autour de leur tribunal qu'il se rassemble, et ce sont des hommes de tout âge et de toute condition qui leur confient le soin de leurs consciences. Oh! si nos yeux étaient ouverts, que nous serions épouvantés de voir la foule de ces aveugles marchant à la suite de cet aveugle, et allant avec lui se précipiter dans la même fosse!

Ai-je voulu, par ce tableau de la science nécessaire ou désirable dans un prêtre juge des consciences, ai-je voulu décourager la faiblesse? Non, mes frères; par cela seul que Dieu ordonne aux hommes de tout âge, de tout sexe, de s'approcher du tribunal de la pénitence, il n'a pu réserver aux seuls hommes d'un génie rare et extraordinaire ce ministère si indispensable. La science désirable et nécessaire dans un pasteur des âmes juge des consciences, ne nous lassons pas de le dire, est grande et presque sans bornes; quant à celle qui lui est rigoureusement nécessaire, elle est comprise dans la précision de ces termes: savoir douter là où il y a un vrai doute, prononcer sans hésiter sur ce qui est certain, incontestable et avoué de tous.

La loi de Dieu, comme on l'a dit souvent après saint Grégoire, ressemble à ces fleuves larges et profonds; on y rencontre des gouffres où nagent les éléphants, et des endroits bas et guéables où passent les agneaux; et le prêtre dont je parle ici connaît assez ce fleuve, en a assez souvent visité les bords, sondé le lit et la profondeur, pour discerner ces endroits guéables où l'on passe sans danger, et ces abîmes que le plongeur lui-même n'envisage pas sans terreur. Ce langage figuré signifie que le prêtre sait prononcer avec fermeté sur ce qui est clair et certain, et douter avec prudence là où le doute est réel et sérieux; car, remarquez-le bien, mes frères, la science du doute est

plus rare qu'on ne pense : douter, c'est déjà connaître les principes, en avoir tiré les conséquences les plus prochaines, les avoir suivies assez loin pour ne s'arrêter qu'à ce point plus ou moins reculé où ils se heurtent et se choquent entre eux. Aussi on l'a dit souvent, et le mot est véritable : l'homme sage et instruit seul doute, seul interroge ; quant à l'ignorant, il ne doute jamais. Cette science, on la trouve avec une suffisante mesure dans les ouvrages de ces théologiens laborieux et éclairés qui ont resserré dans de justes bornes les immenses volumes des maîtres de la morale. Un pasteur qui a lu ces ouvrages et retenu les explications qu'en donnent, dans les écoles ecclésiastiques, les maîtres préposés par l'Eglise pour l'enseignement de la science divine ; et puis qui, par l'étude et la réflexion, a fait jaillir la lumière du choc des discussions, ce pasteur qui, par tous ces moyens sagement employés, a augmenté ce fonds, jusqu'au degré que nous appelons la science suffisante ; ce prêtre studieux et appliqué est vraiment l'ouvrier utile, prudent, intelligent, dont parle saint Paul, et qui n'a pas à rougir de la manière dont il exerce le saint ministère : *Operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis* (II *Tim.*, II, 15.)

Ici, mon sujet et l'ordre des matières que je traite, veut que je dise encore ce mot ; c'est que nul ne possède la prudence, si Dieu ne la lui donne : mais j'ajouterai, mes frères, pour notre commune consolation, qu'elle est la sagesse dont parle Salomon (III *Reg.*, III, 9 *et seq*), et que Dieu ne la refuse jamais à celui qui, à l'exemple de ce grand roi, la demande avec un cœur humble et docile. La promesse de Dieu est formelle; celui qui la désire, et qui persévère à la solliciter, après l'avoir attendue avec patience, la verra s'avancer dans toute sa beauté, et venir à sa rencontre pour se donner à lui (*Eccli.*, XV, 2), comme une mère bonne et affectueuse, qui se jette entre les bras de son fils et l'embrasse avec tendresse.

Un grand zèle pour le salut des âmes, cette dernière qualité du bon confesseur et du directeur des consciences, va faire à elle seule le sujet de la seconde partie de cet entretien.

SECONDE PARTIE.

Le zèle pour conduire les âmes doit être guidé par une charité tendre, compatissante, patiente, persévérante, douce, débonnaire, désintéressée, ferme et prudente ; reprenons tous ces caractères.

Charité tendre et compatissante. Un bon confesseur est un père, ou plutôt c'est un autre Jésus-Christ. Notre-Seigneur, en érigeant sur la terre le tribunal de sa miséricorde, et en ordonnant aux prêtres de s'y asseoir à sa place, semble leur dire : Je vous ai établis comme les dignes vicaires de ma charité auprès des hommes ; revêtez-vous de ma bonté, de ma longanimité, des entrailles de ma miséricorde. Pasteurs des âmes, quel est-il ce pénitent que la grâce de Jésus-Christ a conduit à vos pieds? n'est-ce pas l'enfant prodigue et égaré dont Notre-Seigneur nous a raconté dans l'Evangile la lamentable histoire? Et vous, qui êtes-vous à son égard? Le père dont parle cette belle allégorie, et qui embrasse le pécheur avec des démonstrations d'une vive tendresse; c'est-à-dire que vous représentez, dans le ministère de la pénitence, notre Père qui est dans les cieux, ce Père de qui émane toute paternité, et dont la bonté de David pleurant sur son fils Absalon n'est qu'une faible figure : voilà le pasteur des âmes, c'est un père; je n'en dis pas assez, c'est une mère. Parmi les enfants que cette mère a élevés, tous ne répondent pas également à ses soins et à sa tendresse ; il en est qui déchirent cruellement le sein qui les a nourris. Mais cette bonne mère ne les abandonne pas, alors même qu'elle en est abandonnée ; des larmes, des soupirs, un redoublement de bonté, de tendresse, telle est l'unique vengeance qu'elle tire de leur ingratitude. Et quand bien même une mère pourrait oublier son fils, pasteurs des âmes, vous n'abandonneriez pas ces enfants que Dieu vous a donnés. Ah ! s'il en est un seul qui ait pu lasser votre patience par ses opiniâtretés dans le mal, vous n'êtes plus dès lors le bon pasteur à qui Dieu consent de livrer la garde du troupeau racheté au prix de son sang.

Pasteurs des âmes qui m'écoutez, vous les retrouviez dans votre cœur, ces sentiments du cœur de Jésus; et quand les pécheurs les plus endurcis vous ouvraient leur conscience, à la vue de leurs égarements les plus déplorables vous pleuriez avec eux, et ces sentiments du charitable Ambroise étaient dans votre cœur et sur vos lèvres : Dois-je m'étonner de retrouver dans mes frères, avec le feu de la jeunesse, des passions dont je rencontre le germe dans mon âme, parmi les glaces de la vieillesse?

Charité tendre, compatissante, patiente, persévérante, qui souffre tout, qui supporte tout, qui ne se lasse jamais, ni des questions les plus importunes, ni des redites les plus grossières, ni de cette obstination dans le mal que ne peuvent vaincre les larmes, les prières, et tous les efforts d'un zèle patient et infatigable; charité supportant les pécheurs, comme nous voulons que Dieu nous supporte nous-mêmes. Et certes où en serions-nous, mes frères, si Dieu n'avait, à notre égard, usé que de cette étroite mesure de miséricorde que nous semblons vouloir accorder à nos frères? Ah! souvenons-nous de notre résistance si opiniâtre à la grâce, de nos chutes si souvent répétées; je n'ose dire de nos profanations et de nos sacriléges. Dieu frappait à la porte de notre cœur; nous n'ouvrions pas, il frappait encore; il a attendu nos moments, il les a épiés en quelque sorte; sa grâce a pris les formes les plus appropriées à nos goûts, à nos penchants, à notre caractère. Les enfants des hommes viennent lui offrir les restes d'une vie sou-

vent usée par les plus basses et les plus criminelles passions, une vie dont le monde et ses coupables plaisirs ont occupé les plus belles années; et après que les plus belles heures du jour ont été pour le monde, ce sacrifice, offert sur le soir, est reçu en sa présence.

Charité douce, débonnaire, qui accueille avec une égale bonté le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui habite sur la terre une maison dont les portes sont toujours ouvertes, et qui, du fond du tabernacle où il repose, ne cesse d'élever la voix pour dire à toute âme souffrante : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, vous qui succombez sous le poids de votre affliction, et je vous soulagerai.* (*Matth.*, XI, 28.) Mais je me trompe, mes frères, Notre-Seigneur connaît ici-bas une sainte acception de personnes, des créatures privilégiées auxquelles il réserve ses faveurs. La sagesse humaine frémira de les entendre nommer; mais cette parole écrite dans son Evangile n'en sera jamais effacée : Je ne suis pas venu, nous dit le Sauveur des hommes, pour appeler les justes, mais les pécheurs. (*Luc.*, V, 32.) Je suis envoyé pour chercher les brebis perdues. (*Matth.*, XV, 24.) L'Esprit de Dieu est sur moi pour relever les cœurs abattus et guérir les âmes brisées par la douleur. (*Luc.*, IV, 18, 19.) Et vous savez, mes frères, si toute la vie du Sauveur de nos âmes n'a pas été un accomplissement rigoureux de sa parole. Il prêche son Evangile, et j'apprends de son divin historien qu'il a évangélisé les bourgs et les villages de la Judée bien plus souvent que les villes de cette contrée. Mon Père m'a envoyé évangéliser les pauvres. C'était là, qu'on me pardonne ce langage, son mot de prédilection durant son passage sur la terre.

Aux humbles et aux petits, il parle sans énigme; aux riches et aux superbes, à travers des voiles et des figures : et nous, nous réservons pour le riche l'œil favorable et l'oreille qui écoute, et pour les pauvres les airs méprisants et les paroles dures. Souffrez donc, mes frères, que je décharge mon cœur en votre présence, et que j'insiste sur cette triste vérité dans l'assemblée des amis de mon Dieu et de son Eglise. Pourquoi, dans l'exercice de notre saint ministère, tant de prédilection pour le riche, et tant de froideur et d'indifférence à l'égard du pauvre? Si Dieu et sa gloire sont l'unique fin que nous envisageons dans cette grande œuvre, l'âme du pauvre est-elle moins précieuse à ses yeux que celle du riche? N'est-elle pas même une terre mieux préparée pour recevoir la semence de la divine parole, pour y produire, avec le temps et la patience, des fruits abondants de grâce et de justice? Confessons-le en présence du Seigneur : nous envisageons un autre intérêt que Dieu, sa gloire, et le salut des âmes qu'il a acquises au prix de tout son sang.

Charité pure et désintéressée. Ici, mes frères, je parlerai sans détour; et dans ce petit sanctuaire où le monde ne nous voit pas, en présence de Notre-Seigneur, je ne dissimulerai rien de cette profonde misère qui dégrade aux yeux du ciel et de la terre notre divin ministère, dont les anges ne seraient pas dignes. Toutes les passions entrent avec nous dans le tribunal sacré de la pénitence : l'orgueil et ses enflures. On se dit : Je ne suis pas un homme ordinaire : les grands, les dignitaires du siècle, les personnages les plus honorables m'appellent du nom de pasteur et de père. L'ambition se réveille, et ne désespère pas de faire servir au profit de sa fortune et de celle de ses proches un crédit d'autant plus solide qu'il a son appui dans la religion elle-même. La jalousie se glisse; les sourdes menées, les noires cabales, les détractions obscures, les calomnies obliques sont le partage de cette passion, essentiellement dissimulée, parce qu'elle est vile et qu'elle rougit de laisser paraître au dehors le motif invisible et caché qui l'anime; elle hait la vertu, parce qu'elle est belle et qu'elle brille d'un éclat que ses yeux louches et malades ne peuvent souffrir. Oui, mes frères, c'est dans le tribunal de la pénitence que la jalousie trouve l'aliment des haines et des discordes dont elle est le principe et la source; on n'a plus pour son frère le même visage qu'on avait hier, depuis qu'on s'est aperçu que des clients d'un certain rang avaient changé leur place dans leurs abords à ce tribunal sacré, et choisi, pour être dirigés dans les voies du salut, un autre guide et un autre père.

Charité ferme et prudente. C'est dans ce mélange de douceur et de vérité, de rigueur et de miséricorde, que viennent se concentrer la prudence et la sagesse du saint ministère : là doivent se rencontrer ensemble et la fermeté des pères et la tendresse des mères, et la rigueur du juge, qui ne peut se départir des droits de la justice, et la charité du bon Samaritain, qui relève le malade étendu sur le chemin, le transporte dans son logis, verse sur ses plaies et l'huile qui adoucit et le vin qui fortifie. Médecins des âmes, notre indulgence est meurtrière si nous ne savons pas forcer le malade à prendre la boisson amère qui guérit, si nous tremblons de le lier, de l'enchaîner, pour lui faire l'incision qui sauve.

Juges des consciences, nous sommes des prévaricateurs, si nous fléchissons comme des roseaux là où nous devrions nous roidir comme des colonnes; et quand l'Esprit-Saint dit aux prophètes de l'ancienne loi : Soyez au milieu de mon peuple des murs d'airain et des colonnes de fer, c'est aux directeurs des consciences, encore plus qu'aux prédicateurs de la parole de la croix, que les interprètes des livres sacrés appliquent ce vigoureux langage.

Ambassadeur de Jésus-Christ dans la chaire de vérité, jusqu'en ce lieu où il voit toute puissance et toute grandeur se courber devant lui, le prêtre ne laisse pas de souffrir de grandes atteintes à la haute dignité et à la divine indépendance de son ministère. Dans ce temple où Dieu a élevé

son trône et son autel, dans cette assemblée sainte où il appelle toutes les créatures dont il est le monarque et le père, les grands de la terre sont avec tous les insignes de leur dignité : l'Eglise le voit avec peine; elle se rappelle qu'en ce lieu disparaissent toutes les distinctions sagement établies dans l'ordre social; que les hommes y sont tous égaux devant Dieu, qui ne voit en eux que la boue dont il les a pétris. L'orgueil n'a pas goûté cet austère langage, et jusque dans la maison de Dieu, les hommes ont affecté des distinctions et des préséances. L'Eglise toujours sage a cru devoir condescendre à leur faiblesse; elle a, jusque dans son sanctuaire, en face de sa chaire et de son autel, assigné aux dignitaires du siècle, une place qui les sépare de la foule et les distingue du vulgaire; elle souffre même qu'en ce lieu, ses ministres mêlent des louanges sages, discrètes et convenables, aux graves remontrances qu'ils leur adressent. Ainsi, des égards pour les grands de la terre, jusque dans la maison de Dieu, j'y consens, pourvu qu'il y ait un lieu où les ministres du Seigneur se souviennent qu'ils représentent le Très-Haut et la majesté de son indépendance avec les droits de sa souveraineté. En ce lieu, toutes les distinctions du rang, de la naissance et de la fortune s'effacent devant lui comme en présence de Dieu lui-même; c'est là qu'il a un bandeau sur les yeux pour ne pas connaître les personnes; il dit à ses proches selon la chair : *Je ne vous connais pas*; aux grands de la terre : *Je vous ignore*; je ne vois en vous que des justes ou des pécheurs, des innocents ou des coupables; volontiers il dirait à sa propre mère : *Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Dieu, sa grandeur avilie, méprisée, sa loi méconnue, foulée sous les pieds; voilà les seuls objets qui occupent mon âme. Et qui pourrait dire ici tout le mal qu'ont souffert la religion et l'Eglise, du relâchement, de la fausse science, de l'ignorance de ces juges corrompus des consciences, de ces dispensateurs infidèles des mystères de Dieu? La vérité de Dieu amoindrie, altérée, énervée, la croix de Jésus-Christ voilée en quelque sorte, sa loi sainte déchirée, anéantie; tout ce qu'elle présente d'effrayant et d'austère, de pénible et de crucifiant pour la nature et les sens, sous le nom de l'abnégation et de la mortification chrétienne, les terreurs de l'enfer et une éternité de supplices, dont elle menace les prévaricateurs de ses ordonnances; toutes ces immuables et imprescriptibles vérités omises ou dissimulées; le christianisme devenu un mélange monstrueux des vérités de l'Evangile et des maximes corrompues du monde, semblable à ce honteux alliage du culte du vrai Dieu et de celui des idoles de la gentilité, qu'essayèrent autrefois d'introduire dans Samarie des prêtres apostats et infidèles : voilà l'œuvre de ces confesseurs ignorants; je la signale à votre indignation.

Ai-je achevé de vous dire tout le mal? Non; par eux les juges sages et éclairés des consciences sont avilis, décriés comme des hommes outrés, exagérés, atrabilaires, étrangers à l'esprit de l'Evangile, incapables d'apprécier les justes tempéraments que la bonté de Dieu y a mis pour en abaisser la hauteur et la mettre à la portée de la faiblesse humaine.

Prêtres vénérables qui m'écoutez, et qui exercez ce divin ministère avec le double mérite de la science et de la piété qui réjouit et console l'Eglise, vous pourriez rendre à cette vérité un témoignage irréfragable, et l'affermir par tout le poids de votre autorité et de votre expérience. Combien de fois, conduits par le zèle dans une de ces paroisses gouvernée par l'ouvrier ignorant dont je vous ai tracé le portrait; combien de fois, en entrant dans l'intérieur des consciences, n'avez-vous pas frémi d'horreur à la vue de ces sépulcres, blanchis au dehors, et remplis au dedans de l'infection de tous les vices? Chrétiens par leur croyance, et pires que des païens par leurs mœurs, le matin on les voit à l'autel, et le soir au théâtre; chez eux, un luxe effréné, des parures immodestes, une vie molle et sensuelle, souvent même des crimes scandaleux, tous ces monstrueux excès s'allient dans le commerce de leur vie, par un accord plus monstrueux encore, avec la participation au saint et redoutable mystère de nos autels. Et vous avez dit, avec le savant Bellarmin, que la cause des maux qui désolent la terre, c'est le relâchement, l'ignorance des confesseurs, et la dispensation vicieuse et corrompue du sacrement de pénitence. Je le sais, si ce grand théologien vivait parmi nous, il sentirait le besoin d'attacher à une cause plus élevée le malheur de l'Eglise, de créer la foi dans les âmes avant de les conduire au tribunal de la pénitence. Mais dans ces temps infortunés que l'effroyable corruption de notre siècle sans foi, sans loi, nous force à appeler des temps heureux; dans ces siècles de foi, la parole de ce savant docteur était rigoureusement véritable; et ne se vérifie-t-elle pas encore dans ces belles contrées où la foi, conservée dans toute sa pureté, est la règle invariable de la conduite de tous, et où chaque fidèle est une brebis qui connaît son pasteur, qui lui abandonne la conduite de son âme pour marcher sous sa houlette? Dans ces heureuses paroisses, la religion est florissante ou négligée, selon que la science ou l'ignorance, le zèle ou la négligence sont le partage du pasteur qui y dirige les âmes; et s'il plaît à Dieu de nous tirer du gouffre où nous sommes descendus, et de ranimer, par la prédication de la divine parole, la foi qui s'éteint, je ne balance pas à le dire, l'œuvre de ces hommes apostoliques ne s'affermira, et elle ne portera dans les âmes des fruits de vie, qu'autant que de sages directeurs des consciences achèveront, dans le tribunal sacré de la pénitence, l'œuvre commencée dans la chaire chrétienne.

Mais, mes frères, un ministère que les plus pressants intérêts de la religion, que l'honneur, la gloire, je n'en dis pas assez,

que le salut de son sacerdoce m'obligent de recommander à vos sérieuses et à vos profondes méditations, c'est, mes frères, la confession des prêtres, pénitents eux-mêmes, au pied de ce tribunal sur lequel ils sont assis comme juges. Souvent, en méditant sur ce terrible oracle de l'Evangile et sur l'application qu'en ont faite les saints docteurs de l'Eglise au plus grand nombre des prêtres employés au ministère apostolique, nous avons pu dire, en nous écriant avec le divin Maître : Quelle est étroite la voie qui mène au ciel ! Nous avons pu ajouter encore : Mais qu'il est petit, le nombre des prêtres qui y entrent ! Il est donc vrai, mes frères, que le plus grand nombre des ministres des autels prévariquent en matière grave contre la loi de Dieu, et ne sont pas exempts de crime dans la célébration des saints mystères : et cependant tous ces hommes sont absous ! et par qui ? par des prêtres honnêtes et réguliers, par des prêtres qui seraient irréprochables, s'ils ne se rendaient pas les complices volontaires des crimes de leurs frères, en leur accordant une fausse paix. Mais on se dit à soi-même : Ces hommes passent pour doctes, ce sont des voyants dans la maison de Dieu ; sans doute qu'ils n'ignorent ni les règles de l'Evangile, ni celles de la discipline de l'Eglise ; et sur ce fondement, on néglige de les interroger, d'approfondir leur conscience, on la tranquillise dans le funeste repos de l'impénitence !

Je viens de présenter devant vous, mes frères, le miroir de la loi de Dieu, c'est à nous d'y regarder ; et si l'image de la gloire de Dieu, de la pureté, de l'innocence de la vie, nous y paraît défigurée, dans le loisir de ces jours de grâce et de salut, nous n'omettrons rien pour la rétablir dans sa beauté ; nous rendrons à notre divin Maître un compte fidèle de notre administration, et nous ne passerons pas légèrement sur le grand ministère de la réconciliation des âmes, dont je viens de vous parler. Ah ! lorsque, dans le cours de cette œuvre salutaire, la conscience soulèvera de saints remords dans notre cœur, qu'elle nous découvrira une dette immense envers Dieu, nous ne serons ni abattus ni découragés ; mais nous dirons au Seigneur, avec le sentiment d'un vrai repentir uni à une juste confiance : Patience, Seigneur, et je vous rendrai tout ; désormais je prêcherai votre divine parole avec tant de zèle, je serai si assidu à votre tribunal sacré, j'y dispenserai les mérites de votre sang avec tant de discrétion, de précaution, de prudence et de sagesse, que je ne désespère pas de faire entrer dans votre bercail autant de brebis perdues que ma négligence a pu en laisser sortir pour s'égarer dans leurs voies : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.* (*Psal.* L, 15.)

—

DISCOURS XI.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Prêché au séminaire Saint-Sulpice.

Après avoir raconté les justices du Seigneur, exposé à vos yeux un faible tableau de ce jugement universel qui amènera devant le tribunal de Dieu les hommes de tous les âges et de tous les siècles ; après avoir essayé par nos faibles efforts de peindre à votre imagination, sous des traits sensibles, une ombre et une esquisse grossière de cette prison de feu où Dieu déploie contre ses serviteurs infidèles les rigueurs éternelles de sa justice, il est temps de vous ouvrir le sein de ses miséricordes. Et ici, c'est lui-même qui va vous parler. Il s'est plu, dans son Evangile, à nous montrer si bien sa miséricorde en action sous le voile de l'allégorie et de la parabole, que nos discours ne font qu'affaiblir les traits de cette vive et naïve peinture. Point de chrétien, si toutefois il n'est pas étranger à la lecture de l'Evangile et à la connaissance de la religion, qui n'ait cette parabole profondément gravée dans son cœur et dans sa mémoire. Je vous renvoie donc à ce que vous savez, et je vous invite à vous rappeler toute la suite de ce récit si touchant, et si propre à exciter l'amour et la confiance. Trois vérités me semblent y être marquées d'une manière vive et sensible : 1° les égarements du pécheur, qui quitte le service de Dieu pour marcher dans les voies du crime ; 2° les sentiments que l'Esprit-Saint met dans son âme quand la miséricorde le ramène à Dieu par une sincère pénitence ; 3° l'accueil plein de bonté qu'il lui fait, et la miséricorde dont il le comble pour adoucir, au moment de sa conversion, les rigueurs de sa pénitence. Suivons pas à pas le récit de l'Evangile ; nous verrons dans le même tableau le pécheur abattu, consolé et relevé tour à tour.

PREMIÈRE PARTIE.

Et d'abord, quoi de plus vif et de plus sensible que ce qui nous y est dit des égarements du pécheur, sous le voile de la belle allégorie de l'enfant prodigue ?

Ce jeune homme vivait heureux et content dans la maison paternelle, sous le régime d'un père bon, complaisant, plein de tendresse pour ses enfants, attentif à leur procurer tous les innocents plaisirs convenables à leur âge et à leur profession. Pourquoi contrister un si bon père, et lui enfoncer en quelque sorte un poignard dans le cœur par cette brusque et violente parole : C'en est fait ; la résolution en est prise, elle est invariable, je quitte votre maison ; donnez-moi la part qui me revient sur le bien de la famille ? *Da mihi portionem substantiæ, quæ me contingit.* (*Luc.*, XV, 12.) Image fidèle d'un jeune chrétien, d'un élève du sanctuaire, d'un prêtre s'écartant de la piété et de la ferveur d'une vie sacerdotale, pour tomber dans le relâchement ou dans les désordres d'une vie criminelle. Ce jeune ecclésiastique avait puisé dans une maison cléricale

toutes les habitudes d'une conduite pieuse et régulière ; l'oraison, le travail, les saints exercices de la vie intérieure avaient pour lui de doux attraits. Pourquoi quitter la maison de son père et le service d'un si grand roi ? A-t-il découvert, à la lumière de la raison, qu'il n'y avait qu'erreur et mensonge dans la parole de son Evangile, qu'illusion et tromperie dans l'espérance de ses éternelles promesses? Ah ! c'est que la vanité du monde l'a ébloui par le faux éclat de ses biens fragiles ; les passions se sont émues, son imagination s'est enflammée, et dans le trouble et l'agitation de toutes les facultés de son âme, il semble dire au Seigneur : Je ne puis supporter plus longtemps la gêne et la contrainte d'une vie austère ; mes études sont trop sérieuses, mes exercices monotones ; je veux prendre part aux fêtes et aux divertissements du monde, dont la joie est si vive et le mouvement si varié. Je saurai y paraître avec tous les avantages d'un esprit cultivé, d'un extérieur agréable ; il est temps, si je ne me trompe, que je sorte de l'obscurité où je vis ; n'est-il pas une liberté raisonnable que Dieu accorde à ses enfants? je la réclame comme le droit imprescriptible de l'être raisonnable

Ici, suppléant au silence de l'Evangile, nous croyons entrer dans l'esprit de cette divine allégorie, en disant que le père du prodigue fut navré de douleur dès les premiers mots de cette proposition insensée ; et qu'il n'omit rien de ce que son âge, son expérience, sa longue connaissance des hommes et des affaires purent lui fournir de raisons pressantes pour le dissuader d'un parti si désespéré. Toutefois il fallut céder aux instances vives et pressantes de ce jeune forcené. Ah ! la conduite de ce bon père est une image sensible de celle de la divine Providence à l'égard de tous les enfants des hommes ; elle n'impose aucune force de nécessité au libre choix de notre volonté. Dieu, dit le Sage, met sous nos yeux l'eau et le feu, le bien et le mal ; l'un entre dans la voix étroite de l'Evangile, et embrasse avec courage les pacifiques vertus dont Notre-Seigneur nous a donné le modèle ; l'autre se jette en aveugle dans la voie large du monde, et s'abandonne sans frein et sans arrêt à tous les désirs déréglés de la triple convoitise. Celui-ci prend pour sa part le saint autel du Seigneur et les sublimes et paisibles fonctions de son sacerdoce ; celui-là ne respire que pour les armes, les postes élevés et les joies bruyantes du monde : et Dieu laisse à chacun la liberté de son conseil, en vertu de cette loi qu'il s'est imposée de manier nos volontés, et de les conduire à ses fins avec une sorte de respect pour les droits de notre libre intelligence. Et telle est, mes frères, la portion qui revient à chacun de nous dans l'héritage du Seigneur, la liberté, avec le droit d'en user et d'en abuser, pour le salut ou la réprobation de notre âme.

Maître de son riche héritage, ce malheureux jeune homme se hâte de vendre les terres et les immeubles, et de les échanger pour de l'argent ; car c'est avec de l'argent qu'on achète tous les plaisirs comme tous les crimes de la vie ; et il part pour une région éloignée. Dans son pays natal, la vue de ses amis, de ses proches, de son respectable père, les conseils des sages instituteurs qui avaient dirigé ses premières années auraient pu lui imposer quelque gêne et quelque contrainte. Il part donc pour une région lointaine, il aborde à quelqu'une de ces grandes cités où le vice se cache et se perd comme dans un abîme, et là il voit bientôt accourir autour de lui une foule d'amis, amis de jeu, amis de table et de plaisir ; un jeune homme qui a en main de l'argent et un riche patrimoine ne manque jamais de ces sortes d'amis ; et bientôt il a dissipé, dans cette société dépravée, tout son bien en festins et en débauches. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (*Luc.*, XV, 13.) La conduite et les démarches d'un jeune chrétien qui quitte le chemin de la vertu pour entrer dans celui du vice, nous sont montrées en cet endroit d'une manière vive et sensible. Cette contrée lointaine où va le prodigue, c'est le monde, tant de fois appelé dans nos livres saints la région de l'iniquité, le royaume de Satan. Le malheureux jeune homme sans foi, sans mœurs, ne tarde pas à s'égarer loin de Dieu, de la maison de son Père, du ciel qui est la véritable patrie, et de parcourir, dans les sentiers de l'iniquité, les plus immenses distances. Et certes, Messieurs, qu'il y a loin des voies de l'humilité et de la chasteté à celles de l'orgueil et de la sensualité ! Il y entre Dieu et un jeune homme sans foi et sans mœurs, toute la distance ou plutôt tout le chaos qui sépare le ciel de l'enfer. Le prodigue a bientôt dévoré toute sa substance. Laissez faire ce jeune voluptueux, il aura bientôt dissipé tout le bien dont le Seigneur avait doté son âme ; biens de la nature, biens de la grâce, rien n'échappe aux ravages de la plus meurtrière des passions.

Biens de la grâce. Je ne parle pas ici de cette onction de la piété qui adoucit tous les maux de la vie ; de cette conscience délicate, timorée, qui s'alarme aux moindres apparences du mal ; de cet amour tendre pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, de ce zèle ardent pour le salut des âmes qui émeut un prêtre jusqu'au fond des entrailles à la vue du saint nom de Dieu blasphémé et d'une âme morte à la grâce ; de cette union intime avec Dieu, de cette familiarité ineffable qu'il veut bien avoir avec l'homme intérieur : ce sont là les faveurs réservées aux amis, et le pécheur ennemi de Dieu ne saurait y prétendre. Mais qui nous dira les malheurs d'un prêtre sans mœurs? L'iniquité l'investit, l'assiége de toutes parts ; elle a pénétré jusque dans la moelle de ses os ; la profanation et le sacrilége amassent tous les jours sur sa tête un nouveau poids de malédiction et de colère ; la lumière de Dieu s'éteint dans son âme ; il marche avec un calme affreux dans les ombres de la mort.

Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.

Biens de la grâce. Un plus grand malheur accompagne le vice opposé à la chasteté ; la foi, ce fondement stable de la piété chrétienne, ne tarde point à être renversée dans l'âme d'un prêtre adonné à l'impureté. Cette passion a des désirs violents et impétueux qui veulent être satisfaits; et elle rencontre partout Dieu qui la fixe de ses regards, et qui menace de l'enfer un désir adultère. Cet état est violent ; on se hâte d'y mettre fin, d'accorder ensemble la raison et la passion, la conscience et la foi ; on n'omet rien pour éteindre sa lumière importune : on amasse des nuages autour de son âme, on saisit avec empressement tous les doutes qui peuvent l'obscurcir, on est avide de lire tous les livres où le double poison de la volupté et de l'irréligion est préparé avec art; les sophismes du cœur ne tardent pas à prévaloir sur la doctrine de l'esprit; et pour peu que l'impie veuille interroger avec bonne foi sa conscience, elle lui répondra qu'il n'aurait jamais cessé d'être chrétien, si jamais il n'avait cessé d'être chaste, et qu'en lui les doutes de la foi sont nés avec le désir de la volupté. Hélas ! de notre temps, l'Eglise épouvantée n'a-t-elle pas vu des prêtres sans mœurs chercher un asile contre l'indigence dans le sein de l'hérésie, lever une enseigne informe pour vendre à l'impiété la religion de Jésus-Christ, sa morale et ses mystères, et nous révéler, par un nouveau délire jusqu'à quel point elle conduit le malheureux qui s'y abandonne? *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.*

Biens de la nature. Naguère ce pasteur des âmes était bon, complaisant, officieux ; son visage ouvert et gracieux, ses manières affables réjouissaient le pauvre et le consolaient dans ses peines; il était accessible à tous. A présent, il est devenu brusque, violent, irascible ; le malheureux ne peut l'approcher sans être repoussé par les accès de son humeur aigre et chagrine. Fâcheux symptôme ! il manifeste à un homme clairvoyant que la paix de Jésus-Christ n'habite plus dans le cœur de ce prêtre, que de violents plaisirs ont altéré sa douceur et son caractère, et que depuis qu'il n'est plus aimé de Dieu, il a cessé d'être aimable aux yeux des hommes. *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Qui ne croirait que le vol et le mensonge, et encore moins le venin de la détraction et de la calomnie, de la haine et du ressentiment, ne sauraient entrer dans l'âme d'un prêtre nourri au saint autel des azymes de la sincérité et de la chair de l'Agneau de Dieu? Et cependant la vérité nous force de dire que l'on a vu des prêtres corrompus surpasser les hommes pervers du siècle dans la science infernale d'ourdir l'intrigue et la cabale ; on les a entendus sous le poids d'une juste accusation nier les fautes les plus évidentes, et prendre le front de la prostituée pour récriminer par les calomnies les plus atroces contre la probité du témoin qui accuse et du juge qui condamne : *Dissipavit substatiam suam vivendo luxuriose.*

Biens de la nature. On assure qu'un autre effet malheureux de cette infâme passion est d'endurcir le cœur et de le fermer à la miséricorde, qu'une âme blasée par les jouissances grossières des sens n'est plus capable de s'ouvrir aux douces impressions de l'amitié ; et s'il faut en croire un des plus fameux oracles de la sagesse moderne, il n'y a pas loin de la cruauté aux dissolutions de la débauche. Toujours est-il qu'un pasteur esclave de cette malheureuse passion n'aura pas un cœur de père qui puisse dire, comme saint Paul, devant le peuple assemblé : Qui de vous souffre, que mon âme ne soit dans la souffrance? (II *Cor.*, XI, 29.) Certes, ce ne sera pas lui que l'on verra mendier le pain des pauvres avec cette noblesse et cette dignité qui rehaussent d'un nouvel éclat la grandeur du sacerdoce?

Ce qu'il y a d'incontestable encore, c'est que cette infâme passion renverse le sens ; et les vieillards impudiques, dont parle l'Esprit-Saint, avaient le sens renversé. Ah ! si ce prêtre sans mœurs n'avait pas un triste bandeau sur les yeux, ne verrait-il pas que le libertinage d'une femme éhontée se fera un jeu de sa réputation, et qu'il se couvrira d'opprobre aux yeux d'un monde assez corrompu pour appeler l'impudicité la faiblesse du séculier, et assez équitable pour la nommer l'infamie du sacerdoce?

Ce n'est pas tout : on vantait dans ce jeune homme son caractère franc et ouvert, un cœur bon, docile, né pour la vertu ; on voyait reluire sur son front modeste l'intégrité de ses mœurs et l'innocence de son âme. Mais voici que, tout à coup, je ne sais quelle lutte violente s'engage dans son intérieur; les explosions de la colère manifestent ouvertement qu'en lui la chair se révolte contre l'esprit, les sens contre la raison. Comme Adam prévaricateur, il fuit la présence de ses maîtres, il s'enveloppe dans l'artifice et le mensonge ; et la lumière de Dieu ne brille plus sur son visage depuis que l'innocence n'habite plus dans son cœur.

Il se livrait avec une noble ardeur à l'étude des lettres et des sciences; chaque jour il marquait ses pas, dans cette carrière, par de nouveaux progrès. Son esprit pénétrant, sa mémoire heureuse, son application assidue au travail lui avaient déjà valu de brillants succès et de glorieuses récompenses dans les exercices académiques. Ses proches et ses amis formaient sur son avenir mille heureux présages : l'Eglise y applaudissait, et croyait voir avec le beau talent de ce studieux jeune homme se lever l'aurore d'une vive lumière qui rejaillirait sur ses doctrines et l'honneur de ses ministres. Mais, depuis quelque temps, son esprit s'affaisse, son imagination s'affaiblit; son âme, enfoncée dans le corps, n'est plus capable de s'élever à la haute région où habite la vérité, et le feu de son génie est venu s'éteindre dans la boue de la volupté : *Dissi-*

parit substantiam suam vivendo luxuriose.

Ah! dans ces jours malheureux où toute chair a corrompu ses voies, et où une précoce corruption est venue flétrir l'innocence dans sa fleur, et étouffer les heureux germes de la grâce; si j'élevais ma voix dans une académie profane, je dirais à la jeunesse qui y habite : Jeune homme, sachez que cette passion coupable laisse dans le corps un venin qui le corrompt et le tue; et si vous refusez d'en croire à ma parole, allez dans ces charitables hospices où l'Eglise a réuni les malheureuses et indigentes victimes de la volupté; contemplez ces visages pâles, ces yeux éteints, ces rides de la vieillesse empreintes sur le front de la jeunesse; voyez les chairs de ces cadavres ambulants qui tombent en dissolution; et si, à cette vue, vous ne sentez pas l'horreur de cette infâme passion naître dans votre âme, je n'ai plus rien à vous dire, et je laisse à la misère et à la mort à vous révéler la sagesse. Au reste, Messieurs, ne pensez pas que c'est pour vous reprendre que je fais entendre un tel langage à vos oreilles pieuses et innocentes. Vous êtes les vieillards en sagesse à qui l'Eglise va confier les charges des âmes. J'ai cru devoir vous apprendre les paroles qu'il vous conviendra d'avoir à la bouche pour inspirer l'horreur de cette passion à l'enfance et à la jeunesse de ce siècle, la lie de tous les siècles.

Poursuivons cette belle allégorie. Une grande famine s'élève dans la région où notre malheureux prodigue s'est retiré. Pressé par la faim et par l'indigence, il vend sa liberté à un des habitants du pays, homme dur et impitoyable, et qui, sans égard pour sa noble famille, l'envoie garder les pourceaux dans sa maison des champs; là il eut souhaité quelques glands, misérables restes de la pâture de ces animaux immondes, et personne ne lui en donnait. Combien de jeunes gens ont vérifié, par l'affreuse indigence où la volupté les a réduits, l'affreuse misère du prodigue! Ruinés dans les biens de la fortune, avec une santé délabrée, un corps usé, un esprit abruti par la débauche, des bras engourdis par l'oisiveté, ils sont descendus à la condition des mendiants, sans force et sans industrie pour gagner leur pain à la sueur de leur visage. Plusieurs fois l'Eglise a rougi, pour l'honneur de son sacerdoce, d'un pareil opprobre. Des prêtres interdits de la prière et du sacrifice, repoussés par la sainteté de leur caractère de ces professions mécaniques et honnêtes qui fournissent au soutien et aux nécessités de la vie, sans pays, sans asile, ont étalé aux yeux du monde le triste spectacle de la plus haute dignité unie à la plus extrême misère.

Mais pénétrons dans le sens plus profond et plus caché de notre parabole. Cette terre lointaine où règnent l'horreur et la famine, c'est le monde tel que nous l'a fait la sagesse de ce siècle. O fausse philosophie! tes déserts sont arides et sans eaux! Tu n'offres à l'homme voyageur, égaré dans le chemin de la vie, que tes promesses vagues et mensongères, qui ne peuvent apaiser sa soif ardente! Et certes, Messieurs, dans cette région désolée par la famine, vous ne rencontrerez partout que des malheureux affamés de vérité et de justice, des malheureux rongés par le remords, feu dévorant que Dieu a placé à l'entrée de notre âme, et qui saisit le coupable au moment même où il commet le crime.

Cette faim dont l'âme du prodigue est toujours dévorée, ce sont les terreurs et les alarmes qui assiégent, par-dessus tous les grands coupables, le prêtre prévaricateur. L'objet qui le captive ne tarde pas à devenir pour lui le tyran qui l'accable. Après lui avoir livré son honneur, sa considération, que peut-il refuser à ses volontés bizarres? Essuyer ses caprices, ses dépits, ses fureurs, ses jalousies infernales, telle est la loi que la nécessité lui impose. Il a beau faire, ce joug de la plus pénible servitude l'environne d'un cercle de précautions pleines de gêne et de contrainte, et il ne parvient pas à dissiper les terreurs et les alarmes de son âme. Et après tout, les complices de ses désordres, qui ont forfait avec lui à l'honneur et à la conscience, lui garderont-ils la foi promise? Ces liens formés par la passion pourront-ils tenir contre d'autres intérêts et d'autres passions? et si ce secret affreux vient à percer les murs de sa maison, osera-t-il se montrer dans l'assemblée de ses frères dans le sacerdoce, soutenir le regard de ces âmes pieuses qui jusque-là l'avaient révéré comme leur pasteur et leur père, braver le glaive de la justice ecclésiastique suspendu sur sa tête? Ah! les dehors de la volupté semblaient si beaux et si séduisants! Les impies ne parlent, au livre de la Sagesse, que de danses et de festins où les convives couronnés de roses s'enivrent des vins les plus délicieux; mais un roi, qui n'avait refusé à ses sens aucun de ces plaisirs que donne le monde, nous assure que si les bords de la coupe sont bordés de miel, le fond recèle l'amertume de l'absinthe. Le reste de cette parabole a des applications si sensibles qu'on ne peut les méconnaître, et je n'en dirai qu'un mot. Le prince de cette contrée lointaine, c'est Satan; l'étable de pourceaux où il loge ce malheureux prodigue, c'est l'imagination avec ses pensées sales et ses désirs infâmes. A ces restes d'une nourriture vile dont les animaux immondes ne veulent plus, et dont il ne peut rassasier sa faim, qui ne reconnaîtrait les honteuses jouissances de la volupté? Les animaux immondes n'en veulent plus, car l'animal immonde, dans ses instincts brutaux, n'a jamais violé les lois de la nature. Le voluptueux ne peut s'en rassasier; blasé sur tous les plaisirs, il a beau se vautrer dans l'ordure des plus sales jouissances, il forme encore des désirs honteux, et il ne peut apaiser la faim qui le dévore.

Mais ce ne serait pas assez de vous avoir exposé, dans les excès du prodigue, les égarements du pécheur qui quitte le service de Dieu pour marcher dans les voies du crime;

je veux vous proposer les sentiments que l'Esprit Saint met dans son âme, quand la miséricorde le ramène à Dieu par une sincère pénitence.

DEUXIÈME PARTIE

La première pensée et comme le premier mouvement par lequel l'Esprit de grâce ramène le malheureux prodigue à Dieu, c'est de l'exciter à rentrer en lui-même; *in se reversus.* (*Luc.*, XV, 17.) Il rentre en lui-même, c'est-à-dire qu'il descend dans cette partie intime de notre âme qui est comme le sanctuaire où Dieu habite. C'est là qu'il parle à l'âme recueillie, qu'il la rappelle à lui quand elle s'égare; c'est là que se forment les pieuses pensées, les saints gémissements de la pénitence, les fermes et inébranlables propos d'un chrétien changé et renouvelé par l'Esprit de Dieu, et que, tourné vers lui de toute la force de son âme, il rentre en lui-même et a horreur de lui-même. Dans quel état d'avilissement et d'opprobre il est descendu! Né dans une condition si honnête, le voilà devenu un gardien de pourceaux, nourri de quelques restes impurs de la pâture des animaux immondes: image d'un chrétien converti à Dieu, et qui aperçoit avec une secrète horreur, à la lumière de l'Esprit de Dieu, toute la laideur du péché, toute la honte et l'infamie de l'esclavage où il s'est réduit. Enfant de Dieu, né pour vivre comme Dieu de raison et de sagesse, il n'est plus qu'un vil esclave de l'impitoyable Satan, qui accable son âme de dégoût et d'amertume, et qui le nourrit et le rassasie de joies sensuelles, plus dignes de l'animal immonde que de l'être raisonnable. Ah! s'écrie-t-il avec une profonde douleur, dans le sentiment de son affreuse indigence, *combien de mercenaires dans la maison de mon père vivent dans l'abondance, et moi je meurs ici de faim!* (*Ibid.*) Ce prêtre dégénéré jette un regard d'envie sur le bonheur de plusieurs saints pasteurs, qui, sous ses yeux, jouissent de la plus douce paix dans le service du Seigneur, aimés de Dieu, estimés des hommes. Il se rappelle avec amertume ces beaux jours de son sacerdoce, où il trouvait, dans l'accomplissement fidèle de ses devoirs envers Dieu et envers les hommes, une félicité au-dessus de tout sentiment. Ah! que ces joies alors étaient pures, sa vie paisible et tranquille! Etre appelé ici-bas l'homme de Dieu, l'agent de ses miséricordes auprès des hommes! tous les soirs, en rentrant en lui-même, retomber sur ces consolantes pensées: Aujourd'hui, j'ai rempli tous les moments de ma journée par les œuvres divines de la miséricorde, j'ai réconcilié les pécheurs, j'ai consolé les affligés. Oh! qu'il est déchu de cette paix et de ce bonheur de sa conscience! qu'il est différent de lui-même! Il a vendu la joie, le repos, la liberté de son âme pour des plaisirs tristes et sombres, dont le mystère lui coûte tant de frayeurs et d'alarmes, et dont la tranquille possession ne lui vaut autre chose que le dégoût et l'ennui, peut-être même les tourments et les remords d'une conscience bourrelée.

Providence de mon Dieu, que vous êtes bonne et aimable! et que vos voies sont pleines de paix et de miséricorde! Pendant que le pécheur s'égare dans les sentiers du crime, vous semez de tant d'épines la voie où il marche, vous répandez tant d'amertume sur les fausses joies qu'il goûte, que, bientôt lassé dans les sentiers de l'iniquité, il revient à vous qui êtes l'auteur de tout bien parfait; et si son cœur est droit, sincère; si des maîtres habiles y ont déposé de bonne heure les semences de la vertu; s'il a, dès ses premières années, goûté le don céleste et le bonheur de l'innocence, ces germes engourdis se raniment et se réveillent sous les coups de l'adversité, par les solides réflexions dont elle est la source féconde. Aussi, du fond de ce lac de misère où il est descendu, notre malheureux prodigue crie vers le Seigneur; et c'est ainsi que la vertu de la pénitence enfante dans ce pécheur converti le dégoût insurmontable qu'il conçoit pour les fausses joies qui l'ont abusé, et lui inspire une sainte ardeur pour la vertu. Il soupire après elle comme le malade après la santé, comme l'homme affamé et altéré, après le pain qui nourrit et l'eau qui désaltère.

Combien de mercenaires dans la maison de mon père, s'écrie-t-il, *vivent dans l'abondance, et moi je meurs ici de faim! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai: Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils, mais traitez-moi comme un de vos serviteurs.* (*Luc.*, XV, 17 seq.) La voilà bien cette pénitence, cette contrition humble, sincère, courageuse, qui nous dispose et nous prépare à un pardon généreux, à une réconciliation pleine et entière, que Dieu, par son infinie miséricorde, nous accorde dans le sacrement de son amour. La voilà avec toutes les qualités qui la distinguent: une résolution de renoncer au péché et à ses habitudes criminelles, pleine de force et de courage, une humiliation profonde de ses désordres passés, un grand cœur pour satisfaire Dieu par les austérités de la pénitence. Pas une parole sortie de la bouche du prodigue repentant, qui ne soit marquée d'un divin caractère. Je me lèverai: ce n'est pas là un désir oiseux et stérile, une de ces paroles pompeuses de religion et de piété, que tant de faux chrétiens ont plus dans la bouche que dans le cœur. La véritable pénitence, solide en paroles, n'en est que plus ferme dans les œuvres; et notre généreux pénitent tire de son cœur une résolution inébranlable qui tourne vers le Seigneur toute la force de son âme. Je me lèverai: il est vrai, je suis un malade couché en quelque sorte et étendu par terre sans mouvement et sans vie; mais mon Dieu sera mon soutien et ma force; avec son nom, j'attaquerai mes ennemis et je les vaincrai; je romprai ces liens, plus durs que le fer, de ma volonté perverse, qui m'asservissent, et qui m'enchaînent au mal. Je me lèverai, et j'irai vers mon père: à ce nom de père,

sa confiance se ranime, son espérance se relève ; il se rappelle toutes les bontés dont il a été comblé, toutes les douceurs qu'il a goûtées dans la maison paternelle. Il est vrai, se dit-il à lui-même, je suis de tous les enfants le plus ingrat et le plus dénaturé ; mais mon père n'est-il pas le meilleur, le plus patient, le plus tendre des pères? il verra bien, il connaîtra les sentiments de mon cœur, ma douleur profonde et sincère, ma résolution inébranlable de réparer, par un grand zèle à le servir, tous les torts de ma vie passée. J'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, contre le ciel et contre tous les saints qui y habitent. Votre Esprit me le témoigne : les cieux ont été dans l'étonnement ; à la vue de mes iniquités, les portes de la cité sainte ont été désolées, et les anges de paix ont versé des larmes amères. J'ai péché contre le ciel et contre les saints qui y habitent, contre la bienheureuse vierge Marie votre mère ! Sa tendresse a ressenti vivement l'outrage que j'ai fait à votre saint nom, son cœur en a été percé d'un glaive de douleur. J'ai péché contre vos bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ah ! quand ces envoyés de votre droite prêchaient votre doctrine sainte à la terre, devaient-ils s'attendre qu'elle serait ainsi méconnue, violée par moi, prêtre, pasteur des âmes, prédicateur de cette même parole divine? J'ai péché contre le ciel et contre vous ; contre vous, mon Créateur, mon rédempteur, mon Père ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Ces noms de prêtre, de pasteur, naguère mes titres de gloire, ne sont plus que les monuments irrécusables de mon ingratitude et de mon opprobre. Traitez-moi comme l'un de vos mercenaires ; au lieu d'aller m'asseoir à votre table avec vos enfants, j'irai me confondre parmi les derniers de vos serviteurs ; j'embrasserai avec courage les travaux de ces hommes de peine ; les courses, les veilles et toutes les fatigues de la charge pastorale me seront douces, au souvenir des réparations que je dois à votre justice.

TROISIÈME PARTIE.

Ici finit l'histoire des égarements de l'enfant prodigue. Les bontés inespérées de son père à son égard, l'accueil plein de tendresse qu'il reçoit de lui, tout ce récit nous offre un tableau si vif, si animé des miséricordes du Seigneur envers le pécheur converti, et des prévenances de la grâce pour lui adoucir les rigueurs de la pénitence, qu'il y a de quoi émouvoir le cœur le plus endurci. Le premier abord d'un père justement courroucé devait sembler redoutable à ce grand coupable; la première entrevue avec celui qu'il a si cruellement offensé, devait être pour lui pleine de terreurs et d'alarmes; il devait naturellement croire, malgré la bonté si connue de son père, que de pénibles humiliations et des satisfactions rigoureuses lui seraient imposées avant de reprendre à ses côtés son rang et sa place accoutumés. Ah ! David, le plus tendre des pères, le type et le modèle de la tendresse paternelle, n'avait pas épargné à son fils des réparations semblables. Mais loin de nous les idées de la bonté, de la tendresse des pères de la terre, quand on pense à notre Père qui est dans le ciel ! Du plus loin qu'il aperçoit son malheureux fils, il court; et pendant que celui-ci se prosterne et s'humilie profondément à ses pieds, il le relève avec bonté, il l'embrasse tendrement ; il le retrouve, à la vérité, sale, hideux, couvert des haillons de la misère ; mais il reconnaît son fils sous cette honteuse indigence, et il ordonne à ses serviteurs de le revêtir d'un vêtement décent et d'une robe honorable. Venez, mes enfants, réjouissons-nous dans un festin ; célébrons ensemble, par des chants et des concerts harmonieux, mon bonheur et ma joie ! Mon fils, que j'avais perdu, est retrouvé ; je le croyais mort, et il vit encore. Pas un seul mot, dans ce tableau plein d'amour et de vie, qui ne retrace à nos yeux la miséricorde de Notre-Seigneur envers le pécheur converti à lui dans la sincérité de son cœur. C'est avec une pareille bonté qu'il se penche en quelque sorte et qu'il lui tend la main dans son extrême faiblesse. Oh ! qu'elle est grande la langueur et l'infirmité de cette âme dans les premiers jours de sa conversion vers Dieu ! C'est un captif qui secoue ses chaînes, un malade exténué de langueur dont il faut de la main soutenir la marche chancelante. Qui nous dira les terreurs et les alarmes d'une âme épouvantée à la vue du sentier étroit de l'Evangile et des rigueurs de l'austérité chrétienne? Mon Dieu ! qu'on est aveugle de ne pas se fier à votre parole et de ne pas se reposer sur vos promesses ! Ah ! que ce pécheur tremblant entre avec courage dans la voie que vous lui montrez, et il la verra bientôt s'ouvrir et s'élargir devant lui. Votre joug, Seigneur, vous nous l'avez dit, si pesant pour celui qui le reçoit avec peine, et qui le traîne plutôt qu'il ne le porte, devient doux et léger à celui qui l'embrasse avec joie. Aussi, mes frères, ce prêtre prévaricateur s'étonne bientôt des facilités qu'il trouve dans l'oraison et dans la méditation de la loi de Dieu ; il goûte la manne cachée dans nos divines Ecritures, les gémissements du Roi-Prophète retentissent au fond de son cœur : J'étais une brebis errante et abandonnée ; c'est vous, mon Dieu, bon pasteur de nos âmes, qui avez couru vers moi pour me ramener dans votre bercail, parce que la foi dans vos paroles et la crainte de vos jugements n'étaient pas effacées de mon cœur. *Erravi sicut ovis quæ periit : quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus.* (*Psal.* CXVIII, 176.) Messieurs, je le sais, des prêtres prévaricateurs convertis au Seigneur ont plusieurs fois versé des larmes de componction et de pénitence en se rappelant ces paroles ! et ils ont dit dans l'effusion de leur cœur : Voilà donc les vengeances du Dieu de miséricorde que nous servons, envers le pécheur contrit et humilié à ses pieds : il verse plus de

consolations dans son âme que dans celle de ses amis les plus fidèles ; et il ne sèvre son cœur des douceurs de la piété qu'au moment où il est devenu assez fort pour goûter la nourriture de la pénitence.

Cependant les serviteurs du père de famille s'empressent; ils revêtent cet enfant prodigue et égaré de la robe d'honneur; ils mettent un anneau d'or à son doigt, de magnifiques chaussures à ses pieds. Oh ! si le voile qui dérobe à nos yeux l'autel du Seigneur se levait devant nous, que nous serions réjouis, consolés, d'y voir la réalité des merveilles dont ces emblèmes mystérieux ne sont que la figure ! Prêtres du Seigneur, dispensateurs de ses mystères, nous sommes en même temps les intendants de la maison de Dieu et les serviteurs du père de famille ! C'est donc à nous qu'il appartient de vous rendre la robe de l'innocence dans le mystère de votre réconciliation avec Dieu ; elle est dans nos mains : vous l'avez salie, traînée dans la fange du péché; après l'avoir blanchie dans le sang de l'Agneau, nous en revêtirons votre âme; et quand elle serait, selon l'expression du prophète, plus rouge que l'écarlate teinte deux fois, elle recouvrera la blancheur de la neige. Nous mettrons à votre doigt un anneau d'or, signe du renouvellement de l'alliance entre Dieu et votre âme, et du pardon que le divin Epoux accorde à son épouse infidèle, souillée par l'adultère ; une magnifique chaussure ornera vos pieds, et vous garantira des morsures du serpent infernal ; vous marcherez avec une sainte allégresse, dans les voies de l'Evangile de la paix, à ce divin banquet où retentit l'harmonie des saints cantiques, et qui rappelle la joie de cette fête que l'on célèbre dans le ciel à l'heureuse nouvelle de la conversion d'un pécheur converti : joie ineffable et dont les démonstrations sont plus vives quand ce pécheur converti est un prêtre, un pasteur des âmes. Là, on célèbre le règne de Satan abaissé, la piété revenue dans une paroisse, et tout un peuple sauvé dans la personne de son pasteur. Ce festin est encore la sainte Eucharistie, banquet sacré où préside le pasteur des âmes au nom de Notre-Seigneur, et où sa chair adorable, cet aliment divin des anges, est le pain sacré qu'il distribue aux hommes. Ce serait ici aux pécheurs réconciliés à nous dire les saintes délices qu'ils ont goûtées à la table du Seigneur, quand le Seigneur s'unissant à eux, cœur à cœur, les introduisant dans ses celliers, les enivrait de ce vin nouveau qu'il boit avec ses élus dans le royaume de son Père. Oh ! qu'il est délicieux le calice du Seigneur, et que les plaisirs des sens sont grossiers auprès d'une joie si pure !

Prêtre prévaricateur, vous n'aspiriez, dans les humbles sentiments de votre repentir, qu'à vivre parmi les mercenaires et les derniers serviteurs de votre Dieu : eussiez-vous jamais espéré de vous voir si promptement réintégré dans tous les priviléges des enfants ? ne vous efforcerez-vous pas, par votre zèle infatigable à prêcher sa parole, à réconcilier les pécheurs, et à ramener au bercail les brebis égarées, de lui témoigner la reconnaissance de votre cœur pénitent ? Et nous, qui que nous soyons, ne sommes-nous pas des enfants prodigues du bien de notre Père qui est dans le ciel ? Quels trésors de grâces et de mérites n'avons-nous pas dissipés ? Qu'est devenue cette vigilance, cette modestie, cette conscience tendre, timorée, délicate, qui faisait autrefois l'heureux partage de notre âme ? Nous nous sommes asservis, nous nous sommes vendus au prince de ce monde ; mais quels aliments ce maître dur et inhumain a-t-il donnés à nos âmes ? Peut-être quelques joies sensibles, des consolations humaines que notre cœur ne pouvait goûter en paix, qui ne lui laissaient que l'inquiétude et le remords. Ah ! dans ces jours de grâce et de salut, puisque vous entendez la voix de Dieu, revenez à lui, et n'endurcissez pas votre cœur. Ne voyez-vous pas les serviteurs du père de famille, qui ont ordre de requérir, de forcer les malades et les infirmes à entrer dans la salle du festin, après qu'ils se seront revêtus, par la nouveauté de la pénitence, de la robe nuptiale ? Votre père vous tend les bras, il vous offre le pardon et la réconcilation, il soupire après le moment où il vous verra revêtu de la robe de sainteté et d'innocence pour vous asseoir à la table des enfants. Voulez-vous persévérer à vous en éloigner comme un objet d'anathème ? Malheureux de vous séparer de la source de la vie, plus malheureux de vous en approcher avec une conscience souillée pour y trouver la mort, n'accomplirez-vous pas toute justice, et ne participerez-vous pas au calice de bénédiction ? Ah ! donnez cette joie à votre Père céleste, à ses anges qui ont pleuré votre perte, à son Eglise, votre mère, dont vous déchirez les entrailles, à vos maîtres, dont toute la joie est de vous voir marcher dans les sentiers de la paix.

DISCOURS XII

NÉCESSITÉ DU ZÈLE, ET MOTIFS QUI EN PERSUADENT LA PRATIQUE

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? (*Luc.*, XII, 49.)

Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon qu'il s'allume?

Quel est ce feu que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre ? sans doute, le feu de l'amour divin; et l'amour divin est dans un prêtre un désir, ardent comme le feu, de glorifier Dieu et de sauver les âmes. C'est ce feu qui doit sans cesse brûler dans le cœur du chrétien et du prêtre, sous peine de mourir ; car écoutez le grand commandement, qui est le précis et l'abrégé de toute la loi : *Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces* (*Matth.*, XXII, 33); si vous pratiquez ce commandement, vous vivrez ; si vous le négligez, vous mourrez : *Hoc fac, et vives*, a dit le divin Maître. (*Luc.*, X, 28.) C'est ce

feu divin qui figurait le feu matériel qui devait brûler sur l'autel de l'ancienne loi, et que le prêtre était tenu d'alimenter sans cesse. C'est ce feu qui embrasait l'âme du grand Paul à la vue des superstitions d'Athènes. Oh! que ce feu était ardent dans l'âme de Notre-Seigneur, lorsque, pressé de songer à la nourriture de son corps, il répondait : Ma nourriture est d'accomplir la volonté de mon Père (*Joan.*, IV, 34); et sa volonté, c'est que je sauve tous les hommes, et surtout les pécheurs! Voyez les campagnes blanchies par la moisson : celui qui moissonne se guide d'après le temps et la saison; mais la sanctification des âmes est de tous les instants; il n'est pas une heure de la journée où l'on ne puisse moissonner le froment de mes élus et le recueillir dans les greniers du royaume de ma gloire. Or, que veut dire ce langage figuré, sinon qu'il n'y a pas de moment dans le jour qui ne soit favorable à la moisson des âmes, c'est-à-dire au travail de la conversion des pécheurs, et de la sanctification plus abondante du juste? C'est ce feu qui brûlait dans l'âme des saints pasteurs qui nous ont précédés dans le ministère apostolique, et dont la devise était : Immoler, pour le salut de mes frères et pour la gloire de mon Dieu, mon temps, mon repos, ma fortune, ma vie : *Impendere curam, impendere substantiam, impendere seipsos.* (S. Bern., *De Consid.*, l. IV, c. 11, n° 3.) Les motifs qui nous persuadent la pratique du zèle, voilà le sujet de cet entretien : les caractères du zèle nous fourniront la matière d'un plus ample discours.

L'excellence du ministère de la direction des âmes, la joie causée à Dieu et à tout le ciel par le salut d'un pécheur, les exemples de Notre-Seigneur, ceux des apôtres continuateurs de son ministère, et des saints pasteurs qui nous ont précédés dans la charge pastorale, les malheurs de la religion, le grand bien que lui procure le ministère pastoral, les grâces que Dieu y ajoute pour nous élever à un plus haut degré de perfection; tels sont, mes frères, les motifs que je me propose de faire valoir dans ce discours pour accroître le zèle des pasteurs qui m'écoutent.

PREMIÈRE PARTIE.

L'excellence du ministère de la direction des âmes. Quelle est cette œuvre confiée à votre ministère, et en avez-vous bien compris, mes frères, la hauteur et l'importance? Elle est pour Notre-Seigneur le terme auquel se rapportent tous les travaux de sa vie, toutes les souffrances de sa mort; elle est pour Dieu le Père sa pensée éternelle, dans ce conseil des trois personnes divines au jour où il fut dit : Sortons du repos et de la solitude de notre éternité, pour nous manifester à la créature, et faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. Je n'exagère rien, mes frères; c'est l'œuvre confiée à votre zèle au moment où le Très-Haut vous charge de la sanctification des âmes. Mais, pour mieux comprendre cette vérité, remontons jusqu'au premier principe auquel elle se rattache; entrons dans les profondeurs de Dieu, et mesurons, pour ainsi dire de l'œil, la suite des conseils de sa sagesse. Dieu a créé le monde, l'œuvre de sa création n'a été pour lui qu'un jeu : *ludens in orbe terrarum* (*Prov.*, VIII, 31); oui, mes frères, la voûte magnifique du firmament où le Créateur a semé les mondes avec autant de profusion que les grains de sable sur les bords de la mer, et où marchent, dans un si bel ordre, ces astres innombrables que l'Esprit-Saint appelle l'armée des cieux, ce magnifique ouvrage est, encore un coup, pour le Très-Haut, le jeu de ses doigts : *Opera digitorum tuorum, lunam et stellas, quæ tu fundasti.* (*Psal.* VIII, 4.)

Vous le voyez, Messieurs, l'œuvre de la création est grande, magnifique; le jour en raconte la gloire au jour, la nuit à la nuit, les âges présents aux siècles à venir; chaque siècle, par les merveilles qu'il découvre dans l'œuvre de Dieu, transmet au siècle suivant de nouveaux sujets de louange destinés à ranimer et à donner une nouvelle vie à l'admiration des mortels, épuisée en quelque sorte par les prodiges des siècles précédents, devenus vils à force d'être vulgaires.

Cependant, mes frères, cette œuvre est inférieure à l'objet de notre mission évangélique, autant que le fini est au-dessous de l'infini. Mais voici bien d'autres œuvres par lesquelles nous pourrons nous élever comme par autant de degrés, jusqu'à la hauteur de notre ministère : le Verbe se fait chair, il habite avec les hommes, il meurt sur une croix; l'Eglise chrétienne est fondée, le sacerdoce catholique commence : comprenez maintenant, ô prêtres, la dignité de votre ministère!

Dieu, qui a créé le monde sans vous, ne veut pas le sauver sans vous. Quand il étendait la voûte des cieux, quand il creusait le vaste bassin des eaux, et qu'il disait à la mer, en lui montrant le rivage : La furie de tes flots courroucés viendra expirer sur ces bords; il a créé toutes ces œuvres par une seule parole. Mais s'agit-il de l'œuvre par excellence, de la sanctification de ses élus, sa bonté, sa charité le pressent d'y employer d'autres agents, d'y associer le sacerdoce évangélique; c'est pourquoi il communique à ses membres les divins pouvoirs qu'il a reçus de son Père, il les partage avec eux; il les établit ici-bas les vicaires de sa charité, les distributeurs des dons et des grâces de son Esprit-Saint. Visible sur la terre et conversant avec les hommes, il leur enseigne sa loi sainte, la doctrine divine qu'il a apprise dans le ciel, et il les charge de l'apprendre aux hommes : c'est un secret qu'il a, pour ainsi parler, dit à leur oreille, et il veut qu'ils le publient sur les toits, qu'ils l'annoncent aux princes et aux monarques de la terre, afin qu'il soit entendu jusqu'aux extrémités de l'univers : c'est un dépôt qu'il leur confie; c'est à eux à le conserver dans toute sa pureté, malgré les efforts conjurés des puissances de la terre et de l'enfer pour

l'altérer, le corrompre ou le détruire. Entré triomphant et victorieux dans le ciel, il répand son Esprit sur toute chair, il crée dans les âmes une vie nouvelle; c'est à nous à la conserver, à la développer, à la faire croître, à conduire les enfants de Dieu depuis l'enfance chrétienne jusqu'à la plénitude de l'âge et de l'homme parfait en Jésus-Christ. Ce trésor immense et inépuisable de grâces et de mérites qu'il a acquis sur le Calvaire, il l'a remis entre nos mains, c'est à nous qu'il en a confié la garde et l'administration; c'est encore à nous à distribuer les richesses ineffables de sa miséricorde aux enfants des hommes qu'il appelle ses frères; nous sommes les anges qu'il leur a donnés pour être leurs guides dans les déserts de cette vie, et les conduire au royaume de la gloire; et quand le cri de leurs iniquités s'élève jusqu'au ciel, nous sommes chargés d'office d'apaiser sa colère, et de contenir dans le sein de sa miséricorde les fléaux de sa justice. Hé bien, la voilà cette œuvre que tant de prêtres traitent quelquefois avec dédain, et plus souvent avec cette négligence que Dieu a tant de fois chargée de ses anathèmes. Le Très-Haut, pour l'accomplir, n'a pas dédaigné de descendre sur la terre, de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang, de livrer son corps, son âme, sa vie aux tourments et aux opprobres de la croix; et elle n'est pas assez précise à leurs yeux pour qu'on lui sacrifie quelques aises, quelques petites commodités de la vie, le repos d'une existence oiseuse et inutile au sein de la famille; l'argent, les places, de riches domaines sont pour certains prêtres plus dignes d'être achetés par de pénibles travaux de tous les instants. Etre ici-bas le ministre d'un grand roi, son conseiller, le bras qui exécute ses ordres, de pareilles espérances suffisent souvent pour élever des âmes vulgaires jusqu'à la hauteur des actes héroïques de la vertu; et la gloire de Dieu, et la sanctification des élus, qu'un Dieu a estimée plus que sa vie, ne disent rien au cœur d'un prêtre choisi pour être sur la terre son ministre, son représentant, l'image vivante de sa gloire, de sa vie et de sa conversation au milieu des hommes.

La joie que cause à Dieu la conversion d'un pécheur, second motif qui nous persuade la pratique du zèle. Puisqu'il nous permet de lui prêter les affections et le langage des hommes, je parlerai ici de la joie que vous pouvez donner à Dieu et à toute la cour céleste par la conversion d'une âme; mystère qu'on ne peut comprendre sans pénétrer dans le cœur adorable de Jésus notre Sauveur, et sans y contempler l'amour immense dont il est embrasé pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Toutefois, quelques paroles sorties de sa bouche vous en donneront une faible idée; on peut les comparer à quelques vives étincelles échappées d'une fournaise ardente : Je dois être plongé dans un baptême de sang; ah! qu'il me tarde de le voir s'accomplir! (*Luc.*, XII, 50.) *Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père;* et mon grand désir, c'est de ramener au bercail les brebis égarées de son troupeau (*Joan.*, IV, 34; X, 16) : Je suis venu allumer un feu sur la terre, et que veux-je autre chose, sinon que tout l'univers en soit embrasé? (*Luc.*, XII, 49.) Accablé de fatigue, après tant de pénibles courses dans les bourgs et bourgades de la Judée pour évangéliser les pauvres, il s'assied sur le bord d'un puits; quel délassement va-t-il accorder à son corps épuisé de lassitude? Vous avez lu l'Evangile, mes frères; l'instruction d'une pécheresse décriée, la lumière et les ardeurs, l'onction et la piété d'un discours tout de feu pour la convertir, voilà sa récréation et le soulagement qu'il accorde à son corps qui succombe sous le poids du jour. Aussi quelle joie dans le ciel à la conversion d'un pécheur! vous n'avez pas oublié cette fête dont vous a parlé notre divin Maître, renouvelée, parmi les anges, autant de fois qu'un pécheur revient à Dieu par les gémissements d'un cœur contrit et humilié

Si je parle ici à une âme qui aime Dieu, son cœur me répond par ces élans d'admiration : Est-il bien vrai que l'œuvre de mon ministère donne de la joie à Dieu et aux anges du ciel; que ces esprits bienheureux suspendent en quelque sorte leurs saints cantiques pour l'en bénir; que ce bon Dieu l'écrive dans son livre de vie, et me prédestine une magnifique récompense dans le royaume de sa gloire? Et si ces paroles sont vérité et vie, comme étant proférées par un Dieu, je ne sais quelle pensée pourra enflammer le zèle d'un prêtre, que de pareilles considérations trouveraient insensible.

A ce puissant motif tiré du zèle de Notre-Seigneur, et des exemples qu'il nous a donnés, durant les jours de son passage sur la terre, où il a exercé l'office de prêtre, de prédicateur de la divine parole, j'ajouterai encore un trait de la vie de ce divin Maître conversant avec les hommes : je ne l'ai pas lu dans nos divines Ecritures avec cette clarté qui constitue les dogmes de la foi; mais saint Paul nous l'insinue en termes assez exprès, pour que je puisse le proposer à l'édification de vos âmes. Le Fils de Dieu entre dans le conseil du Père, l'économie de la rédemption du genre humain et tout le plan de ce magnifique ouvrage se déroule devant lui; l'option lui est donnée : d'un côté, le ciel avec toutes ses délices; d'autre part, la croix avec cette suite de travaux, de souffrances et d'opprobres qui rattachent la crèche au Calvaire : et cependant un seul acte de la vie d'un Dieu anéanti sous la forme d'un homme, était une rédemption surabondante du genre humain; il remplissait toutes les fins de l'ineffable mystère de l'Incarnation, puisqu'il est de foi que la moindre des actions d'un Homme-Dieu suffit pour sauver mille mondes! Mais la croix et les souffrances qui en sont l'accompagnement nécessaire doivent procurer à Dieu une augmentation de gloire, à l'homme un surcroît de félicité et de bonheur, et le Fils de Dieu ne balance

pas à préférer les tourments et les opprobres de la croix aux joies et aux délices du ciel. C'est saint Paul qui nous a révélé ce trait de la charité de notre Dieu pour le salut de nos âmes, par cette parole, que je lis dans ses divins écrits : *Qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* (*Hebr.*, XII, 2.)

Peut-être me direz-vous que cet exemple est inimitable, que la faiblesse humaine ne peut y atteindre, que le zèle d'un Dieu ne peut entrer dans l'âme d'un homme, et que l'infini sépare ces deux extrémités ; hé bien, mes frères, je compatis à votre faiblesse ; je me fais infirme avec les infirmes, et j'ai à vous proposer en ce moment les exemples des apôtres et de nos prédécesseurs dans le ministère évangélique, tous hommes comme nous.

L'Esprit de Dieu est descendu sur les apôtres réunis dans le cénacle, et leur zèle est un feu qui les dévore et dont ils ne peuvent plus contenir les saintes ardeurs ; d'un regard ils mesurent la terre : c'est la vallée des larmes, où les nations sont assises à l'ombre de la mort ; c'est le royaume désolé de Satan, où les démons sont les dieux qu'on y adore : l'Evangile est dans leur cœur, et la croix de Jésus-Christ dans leur main ; avec ces armes, ils jurent qu'en peu d'années l'univers tout entier sera soumis à son empire. Les nations frémissent, elles méditent contre eux de noirs complots : on les précipite dans les cachots, on étale sous leurs yeux les roues, les chevalets, l'appareil des plus cruels supplices, et ils répondent : Nous ne pouvons point ne pas dire ce que nos yeux ont vu et ce que nos oreilles ont entendu ; cette parole qui nous a été dite en secret, il nous a été ordonné de la publier sur les toits, de la faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre ; jugez vous-mêmes s'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Fidèle à sa promesse, Dieu vient à leur aide ; une vive lumière éclaire les cachots où ils sont renfermés, les échafauds sont pour eux des lits de repos, les plus cruelles tortures des festins délicieux, et la croix une chaire du haut de laquelle ils prêchent la divine parole, et convertissent les peuples idolâtres. Or, cet Esprit est le même que celui que nous avons reçu dans notre consécration au sacerdoce ; et si nous avions ces yeux éclairés du cœur qui pénètrent les mystères les plus cachés, au moment où le pontife du Seigneur impose les mains sur les ministres que l'Eglise lui présente, nous verrions l'Esprit divin s'abaisser sur eux, entrer dans leurs âmes, y être dans l'un cet Esprit de lumière qui pénètre toute la profondeur de Satan, démêle tous les replis où il s'enveloppe pour égarer les âmes par les fausses lueurs du sophisme et les mensonges de l'erreur ; dans un autre, cet Esprit de conseil qui dirige avec sagesse les âmes dans la voie des saints ; dans plusieurs, cet Esprit de force, qui se roidit comme le fer pour briser les efforts de l'impiété ; dans tous, cet Esprit d'amour qui embrase les âmes du feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre.

Mais vous me direz peut-être encore ici, que ces exemples sont bien hauts ; que Dieu avait fait des apôtres des hommes à part ; qu'ils avaient été remplis d'une abondance des dons de son Esprit proportionnée à la mission extraordinaire qu'il leur destinait : voici donc une nuée imposante de témoins qui planent sur nos têtes, c'est ce grand nombre de saints pasteurs que l'Eglise a placés sur ses autels, afin que leurs vertus soient pour nous comme un miroir où nous puissions apercevoir sans cesse l'image fidèle de la vertu sacerdotale ! Quels hommes, mes frères, que les Polycarpe, les Irénée, les Athanase, les Basile, les Ambroise ! et l'Esprit-Saint n'a-t-il pas raison de nous proposer, dans les divines Ecritures, les actions de nos ancêtres, pour nous piquer d'une sainte émulation dans la pratique de la vertu ? Le vaillant Mathathias, près de rendre le dernier soupir, disait à ses enfants rassemblés autour de son lit de mort : Souvenez-vous de la foi d'Abraham, de la fidélité de Joseph, du zèle de Phinées par qui le sacerdoce a été affermi dans notre race, et vous recevrez une grande gloire et un nom éternel. (I *Mac.*, II, 51.) Saint Paul élève la voix pour dire aux pasteurs de tous les âges et de tous les siècles : Souvenez-vous de ce grand nombre de saints pasteurs qui ont honoré par leurs vertus la dignité pastorale ; et, enflammés par leurs saints exemples, pratiquez les œuvres de leur courage, de leur patience inébranlable, et aspirez à mériter la magnifique couronne qu'ils ont remportée. (*Hebr.*, XIII, 7.)

SECONDE PARTIE.

Les malheurs de la religion sont un autre motif de ranimer en nous les ardeurs du zèle. Elie, navré de douleur, demande au Seigneur de mourir, pour ne pas voir la désolation de la maison de Dieu (III *Reg.*, XIX, 4 seq.) ; le pieux Néhémie tombe en défaillance, et le sommeil fuit de ses yeux en voyant les murs de la cité sainte abattus, l'herbe qui croît dans les places publiques, et la maison du Seigneur changée en un monceau de ruines. (II *Esdr.*, II, 3.) Nos yeux ont vu de plus grandes calamités que celles de l'ancienne Jérusalem, tant de fois déplorées par les prophètes ; elles nous sont si connues que je m'abstiens d'en mettre le triste tableau devant vos yeux. Je me contente de vous dire : Le siècle pervers où nous sommes possède des hommes pour qui Dieu est un étranger qu'il faut surveiller avec les précautions d'une ombrageuse politique ; ils l'ont relégué dans ses temples avec défense d'en sortir pour présider dans l'assemblée des peuples ; et si les pensées de tous étaient à découvert devant nous, quels projets de ruine et de destruction ne verrions-nous pas dans l'âme de plusieurs ? Disons-le, Messieurs, dans ce pieux asile où le monde ne nous entend pas : Satan et ses suppôts sur la terre sont convaincus au

tribunal de Dieu et des hommes d'avoir ourdi une affreuse conspiration pour le chasser de l'univers, pour renverser le trône sur les autels ruinés, et proclamer cette liberté effrénée où l'homme sans religion n'aura d'autre Dieu que la nature, d'autre avenir que la mort, d'autres lois que les plaisirs sensuels. Il est écrit qu'à l'origine du monde il se fit un grand combat dans le ciel, entre Michel, chef de la milice du Seigneur, et Lucifer et les complices de sa révolte contre le Très-Haut. On dirait que, dans les jours mauvais où nous sommes, un combat semblable se prépare entre Jésus-Christ et Bélial, entre le ciel et l'enfer. Je m'abstiendrais des détails qui affligent le cœur, et souvent même irritent et aigrissent l'impiété encore plus qu'ils n'édifient la charité, je m'en abstiendrais, dis-je, s'il n'en sortait un motif puissant à mon avis pour enflammer notre zèle. Car enfin, mes frères, n'est-ce pas notre honte qu'on puisse avec justice nous tenir ce langage : Plût à Dieu que votre zèle pour la défense de Dieu et de ses autels fût égal à celui que déploient ses ennemis pour abolir jusqu'à la mémoire de son nom sur la terre, et faire taire la louange dans la bouche de ses adorateurs!

Le grand bien que procure à la religion le ministère pastoral, nouveau motif de ranimer dans nos cœurs le zèle pour le salut des âmes. Ce n'est pas en vain que Notre-Seigneur nous appelle dans son Evangile la lumière du monde ; car il est véritable que le zèle sacerdotal est à la religion et à l'Eglise, ce que le soleil est au monde matériel. L'astre du jour se lève, et les ténèbres fuient, les feuilles et les fruits s'épanouissent, toute la nature morte et inanimée reprend le mouvement et la vie. Ces riants et agréables tableaux sont une image fidèle de l'entrée d'un saint prêtre dans une paroisse, et des fruits de grâce qu'opère son ministère ; c'est vraiment une résurrection de la mort à la vie. Ici, Messieurs, la voix du peuple, qui passe pour être celle de Dieu, proclame cette vérité ; car ce n'est qu'à force d'être vérifié et confirmé par l'expérience que cet axiome a passé en proverbe : Tel pasteur, telle paroisse. Il y a longtemps que cette paroisse est bonne et édifiante, que la paix y règne, que le vice en est banni ; les haines et les discordes s'apaisent, la paix renaît dans les familles, la justice dans les contrats et dans le commerce, et ce lieu est cité comme un port tranquille et calme au milieu des tempêtes et des orages de ce monde. On remonte à la cause d'un événement si consolant pour la religion, et l'on ajoute aussitôt : Depuis longues années cette paroisse est gouvernée par de pieux et saints pasteurs.

Et ici, mes frères, permettez-moi une réflexion qui se rattache naturellement à mon sujet. Depuis longtemps, les sages s'occupent de réformes; la régénération des peuples est la matière de leurs méditations, le but où tendent tant de systèmes appelés quelquefois les rêves des gens de bien : sans aspirer au titre de législateur, de réformateur et de sage, à mon tour, je propose un moyen de régénération ; le succès m'en paraît infaillible, et je ne balance pas à en répondre aux deux puissances proposées par Dieu lui-même au gouvernement de la terre. Qu'elles s'entendent, qu'elles agissent avec assez de concert pour ne laisser entrer dans les paroisses que des pasteurs pieux et charitables, et la réforme des mœurs et la félicité publique marcheront à la suite de cette mesure de leur administration, hormis dans les lieux où le génie du mal maîtrise en souverain les choses humaines. Car enfin, qu'est-ce qu'un royaume ? n'est-ce pas la réunion des paroisses, des communes qui en composent le territoire? et si elles sont toutes pourvues de bons pasteurs vigilants, toujours attentifs à en fermer l'entrée à l'homme ennemi, à l'empêcher d'y semer l'ivraie de l'erreur et de l'impiété, à l'arracher promptement aussitôt qu'elle y est née ; qui ne voit que ces paroisses seront toutes peuplées de chrétiens observateurs fidèles des préceptes de l'Evangile, bons pères, bons époux, enfants de famille probes, religieux, soumis à leurs parents : or, tous ces hommes sont nécessairement de parfaits citoyens, obéissant aux lois, fidèles à payer les tributs et à porter avec patience le poids des charges publiques. Oh! que c'est un motif puissant pour réveiller le zèle dans les pasteurs, de songer que tout le sort de la chose publique est entre leurs mains ; que la paix des Etats, la concorde des familles, la prospérité de la religion s'attachent, comme à leur première cause, à la sainteté, à la régularité de leur vie! et voilà le vœu qu'exprime l'Eglise par cette belle prière : Oh! qui nous donnera de revoir la beauté des anciens jours, où les Silas et les Barnabé présidaient à l'assemblée sainte, et dirigeaient les fidèles dans la voie de la piété et de la justice? (*Postcom. in miss. S. Barnabœ.*) Vous me prévenez, mes frères; ce vœu de l'Eglise n'est-il pas, dans la rigueur de la lettre, celui que je viens de former en votre présence? mais je vous ferai observer que, dans toutes ces précédentes assertions, je suppose la foi vivante dans les âmes ; que si elle y manque, je ne réponds plus de leur vérité. Si vous supposez des lieux et des provinces entières où elle est morte, desséchée jusque dans son dernier germe, et dont les infortunés habitants, rivaux en corruption de mœurs à ceux de Sodome et de Gomorrhe, ressemblent à ces arbres deux fois morts dont parle l'Esprit-Saint; dans des lieux semblables, ma théorie ne se vérifie pas, la vertu ordinaire des pasteurs devient insuffisante pour la conversion des peuples, et si Dieu ne les regarde d'un œil de miséricorde, il ne nous reste plus qu'à trembler sur leur sort, que je n'ose approfondir, pour n'être pas un scrutateur téméraire des conseils cachés dans le secret de la sagesse du Créateur de toutes choses.

A tous ces motifs j'ajoute enfin celui-ci

qui va terminer ce discours, et qui prévaut même sur tous ceux que vous venez d'entendre, car il a trait au salut de notre âme. Dieu l'a confiée à notre charge pastorale, et la conversion de tous les peuples de l'univers ne saurait en compenser la perte; or, il me paraît incontestable que notre progrès dans la vie spirituelle, notre avancement plus prompt dans la perfection sacerdotale, tous ces grands biens seront les fruits du redoublement de notre zèle dans le travail actif de notre saint ministère. Il en est, mes frères, du zèle comme du feu matériel : concentré, resserré au dedans, il se ralentit et s'éteint; il a besoin de s'épancher et d'éclater au dehors pour se nourrir, se conserver, et à plus forte raison pour accroître les clartés et les ardeurs de sa lumière et de sa flamme. Et ici j'en appelle à ces ouvriers fervents, infatigables, dont les utiles travaux sont pour l'Eglise le principe et la cause de l'exaltation de son royaume et des progrès de l'Evangile; ils vous diront que plus ils redoublent d'activité, de patience, de persévérance dans les travaux du saint ministère, plus ils sentent augmenter en eux la faim et la soif de la justice, et qu'ils deviennent plus saints et plus parfaits à mesure qu'ils sont plus actifs, plus laborieux, plus entreprenants dans la carrière des œuvres évangéliques. Je fais encore appel à un grand nombre d'ouvriers par qui le nom de Dieu est glorifié, par qui les âmes sont sans cesse arrachées à l'enfer et transportées des ténèbres du péché à l'admirable lumière de l'Evangile; ils vous diront que le zèle est en eux comme un moniteur continuel qui les excite, un aiguillon qui les presse de monter sans cesse de vertus en vertus, afin de n'être pas inférieurs en perfection à ces âmes élevées dont ils sont les directeurs et les maîtres dans la voie des saints.

En entrant dans l'intérieur de ces âmes, quand ils y voient ces intentions si pures, dégagées de tout intérêt propre, ce courage que les plus grands obstacles ne peuvent abattre, cette charité dont les grandes eaux des tribulations ne peuvent éteindre les ardeurs, ce recueillement profond, cette union intime avec Dieu que la contradiction des créatures, le bruit et le tumulte qu'elles font autour d'elles ne peuvent interrompre; alors ils se disent à eux-mêmes : Malheureux que je suis, ces pauvres, ces ignorants ravissent le royaume de Dieu, et moi je me traîne dans le cercle des mêmes imperfections, toujours lâche et languissant, esclave de mille petites passions qui m'attachent à la terre et qui empêchent mon essor vers le ciel! Prêchent-ils la divine parole, cette même voix leur crie au fond du cœur : Tu dis et tu ne fais pas; ah! si tu étais plus fervent, plus mortifié, tu aurais, des vérités que tu annonces, une conviction plus profonde, un sentiment plus vif; tes paroles, sorties d'un cœur embrasé de l'amour divin, allumeraient ce même feu dans l'âme de tes frères : c'est ainsi qu'ont prêché les saints; leur parole, pleine de l'esprit de Dieu, rendait la vie à des ossements arides, et la tienne n'est qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante.

Ah! malheur à moi, Seigneur, si les âmes que vous avez rachetées de tout votre sang languissent et périssent! Et pourquoi? parce que je me refuse à vous donner mon cœur tout entier; je veux en retenir une partie pour le monde, pour ses faux biens, pour l'honneur, la considération, la gloire littéraire, le plaisir sensible qu'il donne à ses serviteurs; pour ces biens qu'il ne leur donne pas, mais qu'il leur vend cent fois plus cher qu'ils ne valent. Aidez-moi, Seigneur, à rompre mes chaînes, et au son de ma voix les pécheurs se convertiront à vous. *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.* (*Psal.* L, 15.)

Encore une dernière considération, mes frères, et je finis; elle ne doit pas être omise, elle se tire de cette prédilection, de cette tendre affection que ressent le cœur adorable de Notre-Seigneur pour les ouvriers diligents de la vigne de son Eglise; et pour en être convaincus, souvenons-nous que Dieu aime les âmes d'un amour infini et sans bornes. Ecoutez ici ce secret que Dieu a communiqué à une âme privilégiée, dans le saint commerce de l'oraison : ce divin Sauveur lui révéla alors que le salut d'une seule âme était d'un assez grand prix à ses yeux pour l'engager à redescendre sur la terre, et à y recommencer le travail de la rédemption du genre humain, si Dieu son Père avait cette œuvre pour agréable, et qu'elle fût compatible avec la suite et l'ensemble des conseils de sa sagesse. D'après ces vues, quel tendre intérêt Notre Seigneur ne doit-il pas prendre à ce prêtre qu'il voit si ardent, si zélé pour le seconder dans l'œuvre la plus chère à son cœur? A présent je me figure Notre-Seigneur paraissant devant son Père comme pontife, intercesseur et avocat en faveur des hommes, et lui montrant pour obtenir le succès de sa prière, les cicatrices de ses plaies sacrées; là quelle mention honorable et tout à la fois tendre et respectueuse ne doit-il pas faire d'un tel coopérateur de son divin sacerdoce? Ne vous semble-t-il pas entendre ce divin avocat plaider ainsi notre cause auprès de son Père : C'est notre ami, il ne respire que pour notre gloire; le grand plaisir de son cœur, c'est d'accomplir notre volonté; il donnerait sa vie comme une goutte d'eau pour seconder les conseils de notre charité à l'égard du salut des hommes, et lorsqu'il abandonne les mérites de son sacrifice à la disposition de l'Eglise, il est digne que nous réservions à sa fidélité une portion plus abondante.

Je suis frappé, mes frères, de ce pressentiment des sages qui pensent qu'elle est déjà commencée la défection générale dont parle saint Paul, et qui doit précéder la fin des temps. S'il en est ainsi, souvenons-nous que l'Eglise doit finir comme elle a commencé, mourir et s'éteindre au milieu des persécutions. Jeunes pasteurs qui m'écoutez, et qui voyez s'ouvrir devant vous

la carrière de la vie qui vous paraît si brillante et si longue, bien que ces jours soient courts et mauvais; vous la vérifierez peut-être en vous, cette parole adressée par Notre-Seigneur à ses premiers disciples : Vous serez battus de verges, précipités dans les cachots, en butte à la haine de tous; un temps viendra où l'on regardera votre mort comme une œuvre agréable à Dieu; mais consolez-vous dans cette autre parole de l'Esprit-Saint : Le Fils de l'homme viendra à ce moment où la foi commencera à faillir sur la terre; il viendra venger le sang des martyrs, répandu comme l'eau par de cruels persécuteurs; et quand il descendra en grande puissance et en grande majesté pour juger l'univers dans sa justice, nous lèverons avec confiance notre tête vers le ciel. Jour de triomphe pour les élus de Dieu, jour que le Prophète-Royal voyait en esprit quand il chantait, dans ses sublimes cantiques, ce bel hymne à la gloire de Dieu : En ce jour, les saints tressailleront de joie sur leur lit de justice; la louange de Dieu est dans leur bouche, une épée tranchante dans leurs mains, pour en frapper les nations, pour enchaîner les rois qui les ont vaincus, et fouler sous les pieds les tyrans qui les ont opprimés. (*Psal.* CXLIX, 5 seq.) La voilà la gloire que Dieu réserve aux saints, et surtout aux pasteurs fidèles qui ont catéchisé les pauvres, et qui ont enseigné aux petits et aux ignorants la voie qui mène au royaume de Dieu.

Ainsi soit-il !

DISCOURS XIII.

SUR LES CARACTÈRES DU ZÈLE.

Ante omnia autem mutuam in vobis metipsis charitatem continuam habentes. (I *Petr.*, IV, 8.)

Avant tout, ayez une charité persévérante les uns pour les autres.

La charite, mes frères, est la reine de toutes les vertus; elle les régit, les anime, les vivifie, les élève à une dignité si haute, que cette magnifique couronne, mise par la main de Dieu lui-même sur la tête des élus dans le royaume de sa gloire, n'est que le salaire dû à leurs mérites; et ce mérite, considéré dans l'ordre sacerdotal, au jugement du grand apôtre, interprète fidèle en cela de la promesse qui lie Dieu lui-même envers la personne de l'homme juste, n'est autre chose que le zèle du prêtre mis en action.

Les battements du cœur annoncent que le corps vit et respire. Voulons-nous savoir, mes frères, si la charité est vivante, ou si elle est morte dans notre âme? que nous répond notre cœur au sujet du zèle, de ce feu divin semblable au feu toujours allumé sur l'autel de l'ancienne loi, et qui ne peut s'éteindre dans le cœur d'un prêtre sans qu'il meure dans le même moment à la vie de la grâce? Vous n'avez pas oublié, mes frères, les motifs qui persuadent à un prêtre de ranimer dans son cœur un zèle toujours vif et toujours ardent pour le salut des âmes; les malheurs de la religion sont encore présents à votre pensée, et les tableaux que j'en ai retracés ont ranimé votre ferveur. Je vais donc, dans ce discours, vous parler des caractères du zèle, matière éminemment utile et profitable à la pratique de votre ministère. Quant à la nécessité du zèle, nous l'avons prouvé, elle est le cri de l'amour divin dans un prêtre; ce sont ces caractères sur lesquels la piété elle-même n'est pas exempte d'erreur et d'illusion, qu'il est surtout utile d'expliquer avec une juste étendue. Cette exposition va faire le sujet de cet entretien; et ici, vous me prévenez, mes frères : les caractères du zèle sont ceux de la charité; de la charité dont saint Paul a dit, en premier lieu, qu'elle est prudente et circonspecte : *Charitas non agit perperam;* en second lieu, qu'elle est douce et bénigne, *charitas benigna est;* en troisième lieu, qu'elle est humble, *charitas non inflatur;* ensuite, qu'elle est patiente, *charitas patiens est.* (I *Cor.*, XIII, 4.) Enfin, je ne dois pas omettre ici cet autre caractère de la charité si souvent inculqué dans nos Ecritures, c'est qu'elle est forte comme la mort; *fortis est ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Reprenons, mes frères, tous ces caractères de la charité; ils vont faire le sujet et le partage de ce discours : ce sont la prudence et la circonspection, la douceur, l'humilité, la patience, la force et le courage.

PREMIÈRE PARTIE.

La prudence et la circonspection, premier caractère du zèle

Qu'il doit être prudent, mes frères, celui que son ministère appelle à exercer des fonctions que la voix unanime de tous les saints a appelées dans tous les temps l'art des arts et le plus difficile des ministères! Quelle tâche, mes frères! et quel homme, si Dieu ne le revêt de la force d'en haut, peut espérer de ne pas succomber sous le fardeau qui lui est imposé? Traiter avec les esprits les plus durs, les plus altiers, les plus intraitables; les manier avec assez de force et de douceur pour les faire entrer eux-mêmes par choix, par amour, dans le sentier étroit et difficile de l'Evangile; les plier aux lois si austères qu'il impose; leur apprendre à se haïr, à se renoncer soi-même, à porter la croix de Jésus-Christ tous les jours de leur vie; telle est la mission qui lui est confiée. Mais, si ce messager que Dieu envoie aux hommes avec des injonctions si sévères, n'a d'autre ascendant sur eux que celui de l'amitié, d'autre empire que celui que lui assure la haute idée qu'ils ont conçue de sa médiation et de sa sagesse, quelle ne doit pas être son attention à ôter de sa personne tout ce que la nature, le vice de l'éducation auraient pu y laisser de rude et de grossier, pour le remplacer par ce que la charité a de plus doux, de plus aimable et de plus efficace pour gagner les esprits et les cœurs! Avec une pareille tâche, mes frères, il me semble que tout le travail d'un prêtre devrait être de retracer la piété dans sa personne, de lui donner des dehors si beaux, si attrayants, si séduisants, que les hommes, saintement

trompés n'aperçussent pas ce que la vertu a d'austère et de contraire à nos penchants déréglés, mais ce qu'elle a de doux, d'aimable, de consolant pour l'esprit et le cœur, et qu'ils comprissent enfin ce qu'ils ont tant de peine à comprendre, que la piété a des promesses, même pour la vie présente, et qu'à mettre en balance les joies et les satisfactions que l'on goûte ici-bas, il y a tout à gagner à quitter le monde pour s'attacher à Jésus-Christ. Et voilà ce que ne voient pas ces hommes qui ont plus de zèle que de science, plus de pureté dans leurs intentions que de mesure dans leurs actions. Eclairés d'une lumière qu'ils n'ont pas reçue, mus par un esprit qui ne leur a pas été donné; pleins de l'exemple des saints, dont ils n'ont pas compris la pensée, et que leur siècle avait trouvés si souples et si flexibles pour modifier les formes de leur zèle selon le besoin des âmes et des temps; égarés par leurs fausses appréciations, ils semblent vouloir enfermer tous les âges et tous les siècles dans le cercle étroit du temps où ils vivent, et mesurer sur une règle inflexible la discipline de l'Eglise et la conduite des âmes, qui se revêtent de formes si variées, selon les diverses faces des temps, des hommes et des circonstances. Et qu'ils sont bien loin, je le répète, ces hommes si peu mesurés, de l'exemple des saints, que leur siècle a toujours vus si attentifs à observer les temps, pour saisir les moments de la divine Providence, et ne pas trop précipiter leur marche, de crainte, c'est le mot du sage Vincent de Paul, d'empiéter sur elle. Ils savaient, mes frères, accélérer ou ralentir l'activité de leur zèle, à mesure que cette même Providence, par le cours des événements qu'elle dirige à son gré, semblait ouvrir ou fermer devant eux des issues contraires ou favorables aux desseins qu'elle leur avait inspirés pour sa gloire.

Et quel temps plus favorable que celui où nous sommes, pour inculper aux ministres de l'Evangile cette prudence, cette sagesse, où viennent se réunir, comme dans un point fixe, toutes les vertus chrétiennes, et hors duquel elles dégénèrent en vice ! Il fut un temps, mes frères, où les hommes, accoutumés dès l'enfance à plier sous le joug de l'Evangile, apercevaient dans la religion la majesté de Dieu, dans ses ministres les représentants de Jésus-Christ sur la terre : alors l'imagination, en donnant un libre essor à ses pensées, ne voyait rien de plus grand que Dieu, rien de plus majestueux, de plus imposant, de plus terrible que les promesses et les menaces de sa loi, rien de plus vénérable que le caractère sacré de ministre du sacerdoce évangélique. Les temps sont bien changés, mes frères, et les hommes dégénérés du siècle où nous sommes semblent ne plus voir en Dieu qu'une sorte de monarque à demi vaincu, qui a beaucoup perdu de ses droits, et qui doit moins exiger du petit nombre de serviteurs qui lui sont demeurés fidèles. On n'a plus que des idées vulgaires du sacerdoce de Jésus-Christ, qui égale les hommes aux anges; et ces armes de notre ministère, si puissantes pour abattre les hauteurs élevées contre Dieu, objet de dérision pour l'impie, ne sont plus redoutées du simple fidèle. Qui ne voit que l'autorité ecclésiastique doit prendre d'autres formes, un autre langage, avec d'autres temps et d'autres mœurs; recourir plus volontiers aux supplications de la prière qu'aux menaces de la colère; édifier par de saints exemples ceux qu'on ne peut convaincre par de solides raisons; et étonner par d'héroïques vertus ceux qui ont le malheur de n'être plus frappés par l'éclat des prodiges ? Et voilà, encore un coup, ce que ne comprennent pas ces hommes dont je viens de vous tracer le portrait; esprits ardents, inquiets, qui croient glorifier Dieu, et accomplir toute justice, parce qu'ils remuent tout le bien qui se rencontre sur leur passage. Aveugles, de ne pas voir que tout ce qui est beau et parfait n'est pas toujours expédient et utile, et que, pour courir après un beau idéal et imaginaire, on manque souvent ce qui est réel et possible. Esprits violents et emportés, égarés par cette fausse pensée, que la violence brise les volontés comme elle rompt les métaux, et que le grand art d'administrer est d'innover, de démolir et de détruire. Esprits bornés, et néanmoins tellement préoccupés de la haute idée de leur suffisance, qu'à les entendre il n'y a plus ni prudence, ni sagesse au delà de la sphère étroite où se bornent leurs faibles vues; de là, ce pas ferme et intrépide avec lequel ils marchent dans le sentier de l'erreur, et vont tomber dans la fausse voie suivie par la multitude des aveugles marchant à leur suite. Esprits intraitables, à qui l'expérience des choses passées n'a pu rien apprendre, on les verra heurter brusquement les hommes et les choses les plus dignes d'être maniées avec délicatesse, se briser contre les écueils où ils ont déjà échoué, et, au sortir d'une entreprise qui ne leur a valu que la honte et la confusion, se jeter dans une autre qui ne leur en réserve pas moins aux yeux de Dieu et des hommes.

Est-ce l'Esprit de Dieu qui les pousse, ou l'ardeur d'un caractère ardent et inquiet, qui ne peut souffrir le repos, et qui a besoin de mouvement, afin de trouver un aliment à l'activité qui le dévore ? Sont-ils mus par le désir de glorifier Dieu ou de se glorifier eux-mêmes ? Dieu le sait, mes frères; mais, je ne puis vous le dissimuler, l'expérience a maintes fois révélé des choses peu honorables à la mémoire du zèle précipité et inconsidéré que j'attaque ici; ce feu plus violent que durable va souvent s'allumer à un autre foyer qu'à celui de l'amour de Dieu et des hommes, et combien de fois des œuvres de ténèbres, des excès déplorables n'ont-ils pas trahi le secret des malheureuses passions qui en étaient le principe et la source ! Saint Paul, si habile à discerner les esprits, nous apprend à reconnaître ce double esprit aux caractères qui suivent. *Les fruits de l'Esprit sont la charité, la joie, la paix, la patience,*

l'humanité, la bonté, la persévérance, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté : Fructus autem Spiritus est caritas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas (*Galat.*, V, 22, 23) ; et les fruits de la chair, nous dit à ce sujet le même Apôtre, sont les rixes, les inimitiés, les dissensions, les jalousies, les animosités, les querelles, les divisions, les hérésies. (*ibid.*, 21.)

O le beau modèle de ce zèle doux et modéré, dont je vous parle ici, mes frères, que Notre-Seigneur conversant avec les hommes ! Il avait bien du zèle pour la propagation de l'Evangile, et cependant on ne l'a pas vu renverser brusquement la chaire de la synagogue, exterminer d'un souffle de sa bouche les Tibère et les Hérode, pour accélérer le moment où il substituerait la réalité aux figures, et ferait asseoir sa religion avec les Constantin et les Théodose, sur le trône des Césars. Prêchez ma loi, dit-il à ses disciples, et qu'elle s'étende de proche en proche depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre. Prédicateur lui-même de cette divine parole au milieu de la nation sainte, quelle attention de sa part à ne proposer les vérités aux hommes, qu'à mesure qu'ils devenaient capables de les porter, couvrant d'un voile de discrétion le mystère de sa filiation divine, d'un silence absolu celui de sa naissance virginale, n'exposant jamais ses mystères sous les yeux des impies empressés de les livrer à la dérision et au mépris par leurs horribles blasphèmes !

Il avait bien du zèle pour le salut des âmes ; et quel directeur plus capable que le Verbe de Dieu, pour les porter subitement et sans effort au sommet de cette haute montagne : et cependant ce n'est que lentement et par degré qu'il les y mène. Les disciples de Jean pratiquent déjà des jeûnes austères; et ce n'est qu'après la résurrection de leur divin Maître que les disciples de Jésus connaissent ce secret du jeûne, des abstinences, et de l'austère pratique de la mortification chrétienne. D'un seul trait de sa lumière divine, il pouvait démasquer tous les artifices de ses ennemis, mettre à nu l'hypocrisie de leurs pensées et la noirceur de leurs projets ; mais il se contente de leur faire entendre, par des mots couverts, que le secret de leur cœur ne lui est pas caché. Environné d'ennemis irréconciliables, toujours attentifs à lui tendre de nouveaux piéges, à le surprendre par des questions captieuses, il met tant de réserve dans ses discours, il en mesure tellement la portée à leurs insidieuses demandes, qu'il ne se compromet jamais entre les intérêts, en apparence si opposés, de Dieu et de César, du sacerdoce et de la magistrature. Quelle humilité ! quelle naïve simplicité ! quelle aimable candeur dans toute la suite de ses œuvres ! Et néanmoins il sait allier toutes ces vertus avec une autorité majestueuse, et avec je ne sais quel empire plein de douceur, qui force ses ennemis à s'écrier : Jamais homme n'a parlé comme lui ! Qu'il y a loin de sa parole à celle des scribes et des docteurs de la loi ! et dans ses conversations privées avec les hommes, quelle douce insinuation de la charité ! L'on sait qu'au sortir d'un entretien secret avec ce divin Maître, les pécheurs les plus endurcis se frappaient la poitrine, et que les pécheresses les plus décriées arrosaient ses pieds de leurs larmes.

Quelles touchantes images il retrace des saintes opérations de sa grâce prévenante ! elle frappe à la porte de notre cœur ; nous lui en fermons l'entrée, elle frappe encore, elle attend les moments; je n'en dis pas assez, elle les épie ; elle se revêt de formes innombrables pour manier les cœurs avec autant de douceur que d'efficace et de force, pour approprier ses divines opérations à nos goûts, à nos penchants et à notre caractère. On dirait, à voir certains prêtres, qu'en nous le zèle est un feu qui brûle, et en Notre-Seigneur une flamme qui se ralentit. Eh ! mes frères, sachons nous juger nous-mêmes ; le zèle doux et modéré de Notre-Seigneur, et des disciples formés à son école, a converti l'univers, et a opéré dans les âmes ces innombrables prodiges de grâce et de conversion dont tous les siècles de l'Eglise nous racontent l'histoire : mais où sont les fruits de ce zèle intempérant et désordonné dont nous parlons ici ? à moins qu'on ne compte pour beaucoup ces œuvres d'éclat dont on a dit souvent avec non moins de bons sens que de vérité, qu'elles font plus de bruit qu'elles n'opèrent de fruit. Heureux si le zèle de la passion ne venait pas en tant de rencontres contrarier celui de la charité, et si les hommes de Dieu qui travaillent à son œuvre avec le calme d'un esprit humble et modeste, n'étaient pas souvent contrariés, froissés, persécutés même par ces hommes, qui, en poursuivant avec tant de fracas les œuvres éclatantes, ne s'oublient pas eux-mêmes !

Poursuivons les caractères du zèle : la charité est prudente et circonspecte ; elle est aussi douce que bénigne : *Charitas benigna est.* La douceur dont je parle ici n'est pas la mollesse d'un caractère froid et apathique, à qui le cœur manque et la parole expire dans la bouche aussitôt qu'il s'agit de reprendre le vice avec force, ou de réprimer par le glaive de l'autorité les excès du crime ; fausse douceur qui a fait demander aux sages si le vice ne lui serait pas préférable ; l'homme vicieux pouvant se couvrir des dehors de la bienséance, et réprimer d'une main ferme, en public, les désordres qu'il se permet dans la vie privée ; au lieu que tout fléchit, et que l'édifice de la piété tombe et s'écroule sans ressource sous la main de ce faible pasteur. Je sais bien que ces hommes abusés ne manquent pas de spécieux prétextes pour se dissimuler à eux-mêmes une conduite si coupable aux yeux de Dieu et des hommes : ils veulent adoucir le joug du Seigneur, en faire, selon leurs fausses vues, un fardeau léger ; et c'est ainsi qu'on endort le pécheur au son de paroles trompeuses, pendant que Dieu le charge de sa malédic-

tion et de ses anathèmes ; c'est ainsi que, pour l'attirer dans le sentier de la vertu, on le retient dans celui du vice, et que, pour ne pas décourager sa faiblesse, on l'endort dans l'impénitence.

Les blessures d'un ennemi, dit l'Esprit saint (*Prov.*, XXVII, 6), sont bien moins redoutables que les caresses de ce faux ami ; et qu'il y a loin, mes frères, de la douceur évangélique à une si criminelle condescendance ! La première est le fruit le plus exquis de la charité ; la seconde, le produit d'une âme apathique, qui a laissé éteindre en elle le feu de l'amour divin sous les glaces de l'indifférence.

Et ici comprenons bien la nature de la douceur évangélique, son caractère spécifique, sa fonction dans la charge pastorale. Elle épure la charité, elle la dégage de tout cet alliage impur de rudesse, d'âpreté, que la nature, l'éducation, les habitudes de la vie auraient pu y mêler ; en un mot, elle ôte à la charité tout ce que l'homme y aurait mis d'humain, de terrestre, pour n'y plus laisser que ce qu'elle a de divin, de céleste, c'est-à-dire tout ce que Dieu y a mis : la bonté, l'affabilité, la patience, la commisération, le support de ses semblables. Je ne m'étonne donc plus que les saints aient appelé la douceur évangélique la plus fine fleur de la charité, le rayon le plus pur de ce miel si exquis. Et pour voir les choses, mes frères, de plus haut, et jusque dans leur premier principe, souvenons-nous que la douceur évangélique, comme la charité qui s'identifie avec elle, est dans l'homme ce qu'elle est en Dieu ; dans l'homme comme en Dieu, elle est la haine du mal, et une tendre commisération pour l'homme faible, fût-il même dégradé par le crime. La passion est venue rompre ce bel ordre, substituer l'indifférence à la haine que Dieu a pour le mal ; l'indignation et la colère, à cette commisération sans bornes qu'il a pour le pécheur : or, tout cela émane encore d'un principe plus haut ; c'est, mes frères, que le vice est contraire tout à la fois et à Dieu et à l'homme : à Dieu, dont il blesse l'infinie perfection, à l'homme, dont il choque la passion.

Ah ! si le vice n'en voulait qu'à la vertu, qu'il corrompt ou détériore, on entrerait à son égard dans des sentiments plus calmes et plus débonnaires, dans ceux de Dieu lui-même. Comme ce malade, qui ne nous inspire jamais plus de pitié que quand la fièvre est plus maligne ou la plaie plus envenimée ; nous porterions au pécheur d'autant plus de compassion, qu'il y a en lui plus de corruption et de vices : mais le vice a choqué notre humeur, et voilà pourquoi la colère est entrée dans notre âme. Conserver la paix dans notre cœur malgré les chagrins qu'on nous suscite, les contradictions dont on nous accable ; posséder notre âme dans la patience, recueillir toutes ces amertumes, les déposer comme un bouquet de myrrhe au pied de la croix ; vouloir que Notre-Seigneur soit l'unique confident de nos peines, ne jamais en porter la moindre plainte à l'oreille des tièdes ; voilà la charité. Révéler au public la honte de ses frères, en parler à temps et à contre-temps, et cela sans autre motif que de décharger son cœur du fiel et du venin dont il est rempli ; voilà la passion. La douceur évangélique, dans une âme sacerdotale met dans le cœur et sur les lèvres du prêtre, qui en est pénétré, ces réponses pacifiques, dont parle le Sage (*Prov.*, XV, 1 ; *Eccli.*, VI, 5), qui apaisent la colère ; ces paroles suaves qui abondent sur la langue de l'homme débonnaire ; ces manières affables qui sont pour la vertu, sa parure, son bel ornement, le correctif de sa nécessaire et indispensable rigueur. Et ici, Messieurs, que de souvenirs fâcheux se présentent à la pensée de l'homme de bien ! les discordes envenimées dans les familles, les schismes et les hérésies prolongés, enracinés dans l'Eglise. Mais à quoi tient-il que la religion n'ait évité ou abrégé ces grandes calamités ? nous l'avons dit, et la chose est véritable, à l'humeur inquiète ou violente des hommes en place ; voilà la première cause du mal. Hommes irascibles, passionnés, sans empire sur vous-mêmes, c'est vous qui avez rompu ces mesures de réconciliation, où les sages croyaient voir le lien de la paix et la fin des discordes! Par vous, des hommes intraitables, capables de revenir en arrière, de reculer d'effroi devant le précipice ouvert sous leurs pas, ces hommes ont été poussés jusqu'au désespoir ; leur sang retombe sur votre tête, car il est visible que si vous leur aviez tendu une main secourable, ils auraient retiré le pied du gouffre où ils commençaient à s'enfoncer. Je le sais, mes frères, c'est là le triste privilége des grands de la terre, que leurs passions aient une influence plus directe et plus efficace sur le bonheur ou sur le malheur de la société tout entière ; mais, dans cette sphère d'activité où l'Eglise l'a placé, quel mal ne peut pas faire à la religion un pasteur du second ordre qui n'a pas su maîtriser son humeur et dompter ses passions ! Mes frères, interrogeons ensemble la raison et l'expérience, elles ne nous égareront pas dans nos jugements. Il y a, jusque dans les âmes les plus perverses et les plus corrompues, un fonds d'équité et de droiture que le vice n'a pu entièrement détruire ; un pasteur charitable découvre ces légères étincelles de vertu cachées au fond des âmes ; il les ranime, les réveille en quelque sorte par le souffle de sa parole douce et bénigne ; il dit à ces malheureux, que les voies de la vertu sont belles et pacifiques, qu'on y trouve cent fois plus de félicité, même pour le monde présent, que dans les sentiers du vice ; il leur persuade ce qu'ils avaient peine à croire, que le sein de la miséricorde divine ne leur est pas fermé ; que le retour à l'estime des gens de bien leur est encore ouvert. S'il n'opère pas le prodige promis aux successeurs des apôtres, de changer les loups en agneaux ; s'il ne ramène pas au bercail ces brebis égarées, il les en rapproche ; et l'on a vu des hommes dont la haine pour la religion chrétienne et son divin sacerdo-

n'était ignorée de personne, devenus plus doux, plus traitables à son égard, prêter à la prédication de sa divine parole une oreille moins inattentive, verser des largesses dans le sein du pauvre; et cela, disaient-ils, par égard, par ménagement pour ce bon prêtre, pour ce pasteur charitable, possesseur de leur amitié et de leur estime. Il était réservé à son brusque successeur, de ruiner ces semences de conversion jetées dans leur âme. Celui-ci répute un gain pour la piété, de les aigrir, de les exaspérer; il mêle à l'Evangile des invectives amères ; de cette bouche qui prêche le pardon des injures, il révèle au public la honte de ses frères, ou du moins il la signale par des traits si caractéristiques, qu'il est impossible de la méconnaître : c'est ainsi qu'il enfonce davantage les pécheurs dans l'abîme, au lieu de les en retirer. Le vice commençait à être pour eux une charge, un fardeau ; la persévérance dans le mal est devenue dès-lors un besoin, un point d'honneur affreux, une ostentation de rage, par où ils se plaisent à braver leur ennemi, à faire retomber sur lui l'injure qu'ils en ont reçue; et ainsi la passion est plus puissante pour perdre les âmes, que la charité pour les sauver.

Ecoutez, mes frères, cette parole; c'est peut-être la plus haute et la plus utile leçon qui soit sortie de la bouche de la Vérité même, visible sur la terre : *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, et il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé* (*Luc.*, IV, 18, 19) ; je n'achève pas le roseau à demi cassé; je n'éteins pas la mèche qui fume encore (*Matth.*, XII, 20); et si vous demandez à faire descendre le feu du ciel sur les hommes et sur les villes coupables, vous ne savez de quel esprit vous êtes. (*Luc.*, IX, 54, 55.) Or, en ce lieu, Jésus parlait à tous, mais surtout aux ministres de son Evangile; et un prêtre qui ne sait pas souffrir, condescendre, se taire, ne sait pas de quel esprit il est. On peut appliquer à la douceur évangélique, ce qu'un grand roi a dit de la justice : Que si elle était perdue sur la terre, on devrait la retrouver sur les lèvres des prêtres.

La vérité, dit quelque part le grand évêque de Meaux, ressemble à un souverain dépossédé, et qui s'efforce de rentrer dans la cité d'où il a été chassé par l'injustice des hommes. L'avarice, l'ambition, une attache opiniâtre à son sens, toutes les passions en un mot, sont comme autant de hauteurs qui la dominent, ou des retranchements avancés qui en défendent les approches : que la vérité se montre, que les manières douces, les paroles bénignes, la bonté, la modestie, l'affabilité marchent devant elle, et l'on verra ces hauteurs s'abaisser, ces retranchements tomber, et la vérité rentrer, sans obstacle dans son légitime empire. Mais si la colère, la rudesse, les airs hautains, les paroles acerbes lui servent d'accompagnement, et sont comme la garde qui l'environne, oh ! elle peut s'attendre à être repoussée avec indignation, à essuyer des oppositions et des combats, à ne rentrer dans son empire qu'après une longue et opiniâtre résistance.

Jésus-Christ habite avec nous; de quelle forme se revêt, dans nos temples son humanité sainte? Ce n'est pas le lion de la tribu de Juda qui rugit et qui déchire; c'est l'Agneau, l'Agneau de Dieu, qui se laisse, sans pousser la moindre plainte, dépouiller de sa laine, et qui profère à peine un faible cri, sous le coup qui lui donne la mort. L'esprit de Dieu est encore présent sur nos autels; et sous quels emblèmes n'aime-t-il pas à s'y montrer ? C'est la colombe qui ne sait que gémir sous la main du ravisseur qui lui enlève ses petits.

La sagesse, la modération, la bonté et la douceur sont les nobles caractères du zèle, que nous venons de parcourir; l'humilité, la patience, le courage sont encore les belles attributions que lui donne saint Paul : et ce sera le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La charité, dit saint Paul, ne connaît pas l'enflure de l'orgueil : *Charitas non inflatur*; apprenez de moi, nous dit le divin maître, que je suis doux et humble de cœur. Humble de cœur, mes frères ! C'est qu'il y a une fausse humilité, qui met en avant des paroles humbles, modestes, pour parler l'ingénieux langage du saint évêque de Genève, comme autant d'hameçons pour attirer à soi la louange, la faire venir, la faire sortir de la bouche tardive à la donner. Fausse humilité, non moins opposée à la véritable, que le mensonge à la sincérité, le vice à la vertu. Quant à cette humilité, qui nous est si souvent et si fortement enseignée par Notre-Seigneur, et par saint Paul interprète irréfragable de sa parole, nous serions bien aveugles, mes frères, si nous n'avions pas compris qu'elle est la condition étroite et indispensable des bénédictions réservées par la divine Providence à notre ministère. C'est aux humbles que Dieu communique son esprit, c'est avec les petits qu'il se plaît à converser; et quand il donne la préférence aux humbles sur les superbes, aux pauvres sur les puissants du siècle, c'est là un conseil de la divine sagesse, auquel Notre-Seigneur, le Verbe de Dieu, ne pouvait penser sans en rendre à son Père d'immortelles actions de grâces, et sans s'écrier avec une sorte d'émotion et de surprise : Je vous bénis, mon Père, d'avoir révélé aux petits des secrets que vous cachez aux superbes. (*Matth.* XI, 25.) Mais, mes frères, mettons dans tout son jour cet oracle immuable de la divine sagesse.

Quel est-il, demande quelque part le divin Sauveur, ce serviteur prudent, intelligent, auquel le maître consentira à livrer et à abandonner la gestion de son bien (*Luc.*, XII, 42.) La première qualité qu'on demande à un agent, à un intendant, et en général à tout serviteur comptable, c'est d'être fidèle; et je ne vois qu'un insensé capable de confier le maniement de ses de-

niers à un homme tant soit peu suspect en matière de probité. Sa gloire, voilà pour Dieu ce bien essentiel, inaliénable, dont il ne peut se départir sans être Dieu, et dont il a dit : Je ne donnerai ma gloire à personne. (*Isa.*, XLII, 8.) A présent, mes frères, j'en appelle à vos consciences; les riches talents de l'esprit, ces biens de la naissance et de la fortune, que Dieu ne nous laisse et ne nous abandonne que comme des fonds d'emprunt pour les faire valoir au profit de sa gloire, à qui va-t-il les confier? sera-ce à cet homme superbe qu'il voit disposé à se les approprier, à les faire servir à ses intérêts privés? ou bien à cet homme humble, qui, tandis que la gloire vient à lui, la renvoie toute entière à Dieu comme à la source dont elle émane, en disant, avec la plus humble des créatures : Ce sont là, ô mon Dieu, les ineffables dispositions de votre éternelle sagesse, de choisir les plus faibles instruments pour opérer les plus grandes œuvres, afin qu'à vous seul soit rendue toute gloire?

Prêtres vains et présomptueux, vous avez beaucoup travaillé, et vous avez prêché la parole de Dieu avec éclat et succès. Les villes et les campagnes ont été émues; on ne parle en tout lieu que de votre admirable talent pour la prédication de la divine parole : eussiez-vous opéré les plus grands prodiges, guéri les malades et ressuscité les morts; allez, avec ces œuvres, en apparence si belles, vous présenter au tribunal du souverain juge, il vous sera répondu : Ouvriers d'iniquité, je ne vous connais pas (*Luc.*, XIII, 27), le monde, pour qui vous travailliez, vous a rétribués en fortune et en gloire; au lieu d'entrer en partage des biens de mon royaume céleste, votre part sera parmi les serviteurs infidèles et les ravisseurs du bien d'autrui! Et quand vous entendez ici, mes frères, la Vérité même vous parler de miracles, de prodiges opérés par l'entremise de prêtres orgueilleux et superbes, comprenez bien le sens de cette parole : elle signifie que, sans l'humilité, le don des miracles ne peut être profitable à un serviteur de Dieu; et dans l'administration générale de sa providence, Dieu ne confie qu'à des hommes humbles le soin de la conversion des âmes.

En effet, si j'ouvre les annales de la religion, je vois de mémorables époques de renouvellement, où Dieu fait sur les hommes une grande effusion des dons de sa miséricorde; les Dominique, les François d'Assise, les Vincent Ferrier, les Vincent de Paul, ces hommes abîmés dans leur néant, voilà les nouveaux apôtres choisis de Dieu pour renouveler la face de la terre. J'entre dans une paroisse, je suis édifié d'y voir la piété des enfants, la modestie du sexe, et tout le bel ordre de l'assemblée sainte. Jaloux de connaître le pasteur qui préside à une si belle portion du peuple de Dieu, je l'aborde avec respect, et je rencontre un homme bon, affable, modeste, plein de gravité dans ses discours, de dignité dans ses manières : de même que le voyageur, en parcourant nos villes et nos campagnes, est affligé de voir, dans ces lieux où le vice marche la tête levée, un pasteur bizarre et violent dans son humeur, capricieux dans ses manières, toujours prêt à chagriner ses paroissiens par de futiles querelles, au lieu de s'efforcer de gagner leurs cœurs par les prévenances d'un ami et la tendre affection d'un père.

La charité est humble; elle est aussi patiente. *Charitas patiens est.* L'Eglise est le champ du Seigneur; et nous, nous sommes les laboureurs de ce champ. Vous reconnaissez là le langage de saint Paul. (I *Cor.*, III, 6 seq.) Or, la grande vertu qu'on désire dans les laboureurs des champs, c'est la patience : la patience pendant l'automne où ils vaquent au laborieux et pénible travail des semences; la patience durant l'hiver pour supporter la rigueur des frimas. Le printemps ramène avec des jours plus sereins les rudes et pénibles travaux de cette riante et agréable saison. Enfin, l'été est cette période de temps que les hommes des champs appellent la saison des grands travaux, parce que durant les jours dont elle se compose, le soleil semble ne prolonger plus longtemps sa course, que pour faire durer plus longtemps leur tâche si rude : image du pasteur dans les occupations pénibles de son ministère.

Pourquoi ces œuvres commencées, interrompues, reprises, abandonnées, ébauche informe, comparable à des avortons morts presque aussitôt qu'ils sont nés? c'est que la patience a manqué aux ouvriers évangéliques, la patience dont un apôtre a dit qu'elle met le sceau de la perfection sur les œuvres du zèle : *Patientia opus perfectum habet* (*Jac.*, I, 4.)

Le zèle qui vient de la passion marche par de vives et impétueuses saillies; mais le zèle qu'anime l'Esprit de Dieu, participe en quelque sorte à sa stabilité et à son immutabilité; c'est pourquoi il ne se dément jamais dans les situations les plus diverses de la vie, l'abondance et la détresse, la bonne ou la mauvaise renommée, la consolation ou le délaissement, la considération qui s'attache à un mérite éclatant et apprécié, l'obscurité d'un talent brillant, méconnu ou ignoré. Pourquoi ce passage si brusque et si rapide d'un zèle ardent et empressé, où la prudence voyait de l'excès, à cette négligence, à cette lenteur où elle commence à reprendre le défaut? Cet homme que vous deviez ramener était un pécheur, plus malheureux que coupable, que la fougue de son tempérament emportait, et chez qui le cœur est bon et généreux; il était moins éloigné qu'on ne pense du royaume de Dieu, et il y serait revenu infailliblement aussitôt que l'âge aurait refroidi le feu de sa passion : à présent, c'est une sorte d'incorrigible dont on n'espère plus rien. Et qui a opéré ce prodige d'endurcissement, si ce n'est l'orgueil du prêtre, fâché de se voir privé, par l'opiniâtre persévérance du pécheur dans le mal, de la gloire qu'il attendait de sa conversion, dont il espérait bien avoir tout seul l'hon-

neur et le mérite aux yeux de Dieu et des hommes?

L'ambition et l'orgueil n'aperçoivent autre chose dans les œuvres du zèle, qu'une fortune à bâtir, une réputation à négocier; et si le ministère tarde trop longtemps à amener une occasion favorable de conquérir, par de brillants succès, ces récompenses qu'ambitionne la cupidité, le zèle, qui n'était soutenu que par ces motifs bas et intéressés, se ralentit et s'éteint comme un feu privé d'aliment et de nourriture.

Achevons de révéler ici notre honte devant Dieu. On ne croit pas à sa charité infinie; on n'en connaît pas la longueur, la largeur, la profondeur; on s'enferme dans le cercle étroit de ses pensées terrestres. Ce peuple, dit-on, est endurci, incorrigible; ce sont des âmes blasées, des consciences cautérisées, sur lesquelles la grâce de Jésus-Christ ne saurait avoir aucune prise: il ne faudrait rien de moins qu'un saint favorisé du don des miracles pour soumettre à l'austère loi de l'Evangile des âmes si dégradées. Volontiers on s'écrierait, comme autrefois l'impie Achaz: Je ne tenterai pas le Seigneur mon Dieu, je ne lui demanderai pas un tel prodige au ciel et sur la terre. (*Isa.*, VII, 12.) La paresse, dont le grand caractère est de grossir et d'exagérer les difficultés, de renvoyer le succès dans la région de l'impossible, pour en conclure que le travail est inutile; la paresse s'endort sur ces impossibilités créées par l'imagination, comme sur un lit de repos.

On se familiarise avec les abus, comme avec un ennemi qu'on ne peut éviter, et avec lequel la nécessité nous force de converser et de vivre; on signe une sorte de pacte avec Satan, à ces conditions, qu'il gardera le terrain qu'il possède, mais qu'il ne fera pas de nouveaux progrès, et surtout qu'il évitera le bruit et l'éclat. Et qui sommes-nous pour mettre ainsi des bornes aux miséricordes du Seigneur? Si les saints, nos prédécesseurs dans l'apostolat, avaient partagé nos craintes lâches et pusillanimes, ne serions-nous pas encore dans les ombres de l'infidélité et du vice? Est-il une contrée, autrefois la possession de Satan, aujourd'hui celle de l'Evangile, où les saints, qui en ont fait la conquête, n'aient rencontré des travaux, des périls, de rudes traverses? partout Satan n'a-t-il pas défendu son terrain avec tout l'acharnement qu'on doit attendre de l'esprit de malice? Oui, mes frères, la terre de notre cœur est maudite comme le sol que nous foulons sous les pieds; il faut des sueurs, de pénibles travaux; je n'en dis pas assez, il faut du sang pour y voir croître des fruits de sanctification et de justice.

La force et le courage est le dernier caractère du zèle, sur lequel il me reste quelques mots à vous dire. Vous serez chassés des synagogues, traduits devant les juges de la terre, précipités dans les cachots, battus de verges; un temps viendra où les hommes appelleront votre mort une œuvre agréable à Dieu. (*Matth.*, X, 17, 18; *Joan.*, XVI, 2.) On aime à croire, mes frères, que l'Eglise, sous le fer des tyrans, avait soin de faire retentir ces paroles à l'oreille des pasteurs et des peuples chrétiens; mais, dans les jours de sa paix, qui n'était troublée que par quelques combats livrés au vice et à l'erreur, l'Eglise retranchait ces cris d'alarme et de mort, pour ne pas porter dans les âmes une vaine et inutile terreur. Et voilà qu'après dix-huit siècles de luttes et de triomphes, de nouveaux cris de mort se sont fait entendre. Pourquoi ces cachots ouverts dans toutes les cités, ces échafauds dressés sur les places publiques, si ce n'est qu'ils sont revenus ces jours sinistres, où l'on juge la mort d'un prêtre un événement glorieux à Dieu et utile aux hommes? Or, après un passage si brusque et si inattendu, d'une paix profonde à une guerre à mort, le prêtre appelé à l'honneur d'annoncer, dans ces jours mauvais, la parole divine à ses confrères, est tenté de laisser échapper de sa bouche de tristes présages, et de dire aux vétérans du sacerdoce: Ne disputons plus entre nous de distinctions et de préséances; pouvons-nous boire dans le calice du Seigneur, dans ce calice où les tourments et les opprobres de sa passion débordent de toutes parts? En même temps il se sent pressé de dire aux jeunes prêtres: La carrière de la vie s'ouvre devant vous dans toute son étendue; qui osera vous garantir qu'avant de toucher à sa fin vous ne serez pas cités au tribunal des hommes pour y répondre sur votre foi, traduite par l'impiété en crime d'Etat?

Chez le peuple de l'ancienne alliance, aux termes de la loi, un héraut, à la veille des combats, devait faire retentir dans tout le camp ce cri: Que ceux qui ont le cœur peureux et timide se retirent. (*Deut.*, XX, 8.) L'Eglise, mes frères, regarde pour les ministres du sanctuaire, le temps où nous sommes, comme une vigile continuelle du terrible jour de l'appel au combat; c'est pourquoi elle dit aux anciens pasteurs: Si vous avez le cœur peureux et timide, descendez de la chaire pastorale, de crainte de tomber d'un lieu si haut, par une chute malheureuse, dans le crime de l'apostasie; aux jeunes et aux aspirants du sacerdoce: Si vous avez le cœur peureux et timide, retirez-vous; car sachez que, durant la guerre qui se prépare, Satan se montrera toujours attentif à frapper le pasteur pour disperser le troupeau.

Je lis dans les annales de l'Eglise ce trait mémorable: Le grand Augustin expliquant par forme d'homélie, selon la coutume de ces temps antiques, la divine Ecriture devant l'assemblée sainte, à l'endroit où l'apôtre fait ce défi si connu à toutes les créatures de le séparer de la charité de son Dieu (*Rom.*, VIII, 35), fermait le livre, et puis, prenant chaque auditeur à partie, il disait: Que votre cœur me réponde: *Respondeat cor vestrum, fratres;* êtes-vous en état de faire à toutes les créatures un semblable défi? et si une réponse courageuse n'est pas dans votre cœur, êtes-vous digne d'en-

trer dans la milice du Seigneur? Car sachez qu'un soldat doit être toujours prêt à donner sa vie pour le salut de sa patrie et pour l'honneur de son roi. Mes frères, je n'ai pas l'honneur d'être votre premier pasteur, souffrez néanmoins qu'en considération de l'honorable ministère que j'exerce dans l'Eglise, je vous adresse une interpellation semblable. Dites-moi, si les ennemis de la religion publiaient contre vous des édits de bannissement et de mort, êtes-vous capables de quitter votre père, votre mère, et d'aller mendier votre pain dans des contrées étrangères; *an fames?* Si ces mêmes hommes, portant sur vous une main violente, vous précipitaient dans un de ces cachots où la mort est préférable au tourment qu'on y endure, votre fermeté serait-elle au niveau de cette épreuve; *an angustia?* Si des tyrans, non moins cruels que les Néron et les Dioclétien, étalaient devant vous l'appareil des tortures, votre courage serait-il plus fort que la mort; *an gladius?* Et si notre cœur ne nous répond pas ici : Oui, mon Dieu, je le sais, et votre Esprit ne cesse de me le dire, de grandes tribulations m'attendent dans le saint ministère, mais je me confie dans votre grâce, et je suis certain que ni l'exil, ni les cachots, ni la mort, ni toutes les puissances de la terre et de l'enfer conjurées ne pourront me séparer de la charité que je vous ai promise; je le répète, mes frères, si une réponse semblable n'est pas dans notre cœur, nous ne sommes pas dignes de la charge pastorale.

Gédéon va au combat avec une armée de trente-deux mille hommes, et l'Esprit de Dieu dit à ce capitaine : Ce peuple est trop nombreux, Madian ne sera pas livré entre ses mains; fais proclamer autour du camp le cri ordinaire : Que celui qui a le cœur peureux et timide se retire. Gédéon exécute l'ordre, et vingt-deux mille hommes rentrent dans leurs foyers. L'Eternel parle une seconde fois à ce vaillant guerrier, et lui dit : Ce peuple est encore trop nombreux, ne prends avec toi que ceux dont j'aurai fait l'épreuve durant le trajet des eaux; et voilà qu'en traversant le gué du fleuve, la foule des soldats boivent, le corps entièrement courbé et les lèvres trempées dans l'eau, pendant que trois cents la prennent dans le creux de leur main, et boivent en courant. Ces trois cents braves sont la troupe choisie de Dieu pour détruire une armée nombreuse à l'égal des sauterelles de l'air; un vase de terre, telle est l'arme étrange que Dieu leur donne; une lumière brillante y est renfermée, et le nom de Gédéon est leur cri de ralliement. (*Judic.*, VII.)

Tout cela se passait en figure : l'Eglise peut faire le recensement de ses milices sacerdotales, et elle y trouvera plus de trente mille hommes. Retranchons-en tous ceux qui ont le cœur peureux et timide; retranchons encore, ôtons ceux dont le cœur est courbé et penché vers la terre par une affection trop vive pour les biens sensibles : ne prenons avec nous qu'un petit nombre de prêtres morts à eux-mêmes; que leur cœur, ouvert par l'amour, laisse entrevoir le feu de la charité et la lumière de la science divine dont il est rempli; que le nom de Jésus soit dans leur bouche : et l'on verra se renouveler le prodige opéré autrefois en faveur des Hébreux; les ennemis de Dieu se ruer les uns contre les autres, se détruire mutuellement, et les enfants de la promesse, rendus à la liberté, faire retentir le chant de triomphe.

Voici devant vous, ô mon Dieu, une portion considérable de votre milice sainte, toujours les armes à la main, dans cette guerre déclarée entre vous et les puissances de l'enfer, qui ne finira qu'à la consommation des siècles! Répandez sur eux votre esprit de prudence, de discrétion, de sagesse, de patience, d'humilité, de force et de courage; et que les pasteurs ici présents, pleins de ce feu sacré que vous êtes venu apporter sur la terre et qui s'est ranimé en eux durant ces pieux exercices, se dispersent comme autant de flambeaux ardents dans les paroisses de ce diocèse, pour le rallumer dans tous les cœurs, pour y détruire l'empire de Satan, et rétablir le royaume de Dieu.

DISCOURS XIV.

SUR LE DÉSINTÉRESSEMENT ECCLÉSIASTIQUE.

Non quæro quæ vestra sunt, sed vos. (II *Cor.*, XII, 14.)

Ce ne sont pas vos biens, ce sont vos âmes que je désire.

Ainsi parlait saint Paul, aux chrétiens de son temps, d'une vertu capable à elle seule de nous concilier autant d'honneur et de considération dans notre ministère, que ses ennemis s'efforcent de déverser sur nous de dérisions et d'opprobres : je veux dire le désintéressement ecclésiastique, ou le mépris des richesses. Cette vertu est en quelque sorte née avec le sacerdoce. Les apôtres, appelés par le divin Maître, abandonnent leur barque et leurs filets, tout ce qu'ils possédaient au monde, pour suivre Jésus-Christ pauvre; et saint Paul qui a travaillé plus que les autres disciples de Notre-Seigneur, saint Paul élevé au-dessus d'eux par la grandeur de ses révélations, par l'éminence de sa doctrine, l'immensité de ses travaux, saint Paul les a encore surpassés par son désintéressement. Autorisé par l'exemple de Notre-Seigneur et de ses disciples, à tirer comme eux sa subsistance de l'aumône du peuple chrétien, il ne voulut la devoir qu'au travail de ses mains, et toute sa vie fut une éloquente protestation qu'il ne se départirait jamais de ce noble désintéressement qui faisait selon lui la gloire de son apostolat. (*Act.*, XX, 34. II *Thess.*, II, 8.) Marchant sur ses traces, les héritiers de son zèle, et nos prédécesseurs dans le saint ministère, ont méprisé l'or comme la boue; et à peine ce vil métal eût-il touché leurs mains, s'il n'était devenu, en vertu des conventions des hommes, le signe qu'il faut livrer en échange pour obtenir les biens de la

vie. C'est surtout cette belle vertu qui fixe et qui arrête sur un pasteur la vue du peuple chrétien de toutes sectes et de toutes opinions ; c'est par elle qu'il est devenu un spectacle aux yeux du monde. Les fidèles peuvent ignorer de leur pasteur plusieurs vertus, grandes, recommandables, héroïques même, dont il est orné ; l'égalité parfaite de son âme, l'élévation de ses sentiments, la pureté de ses intentions, son union continuelle avec Dieu par la prière et l'oraison, et tout le secret de sa vie intérieure connue de Dieu seul ; mais les grands et les petits, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres racontent ses abondantes aumônes : *Eleemosynas illius enarrabit omnis ecclesia sanctorum* (*Eccli.*, XXXI, 11) ; et peu s'en faut que les hommes dégénérés de ce siècle ne soient disposés à pardonner à un pasteur les plus graves désordres de sa vie, en considération de sa charité. C'est sur cette belle vertu que j'appelle aujourd'hui votre attention, mes frères ; et vous verrez combien la cupidité et l'amour de l'argent sont dans une manifeste opposition, 1° avec l'esprit de notre ministère ; 2° avec cette considération qui lui est si justement due : deux réflexions qui feront le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

L'esprit de notre ministère, c'est l'esprit de Notre-Seigneur lui-même ; esprit de zèle, de force et de vigueur, d'une tendre compassion pour les pauvres, c'est-à-dire tout ce qu'on peut imaginer de plus contraire à la cupidité et à l'amour de l'argent. L'esprit de notre ministère, c'est l'esprit de Notre-Seigneur lui-même, c'est donc Notre-Seigneur préposé sur les choses divines, non comme Moïse, domestique, intendant dans la maison de Dieu, mais comme le Fils, héritier de tous les biens, et maître dans la maison de son Père par le droit de la nature ; consacré prêtre, non par l'huile sainte qu'on verse sur la tête des pontifes, mais par l'onction de la Divinité, qui substantiellement unie à son humanité, l'élève à la dignité d'une personne égale à Dieu ; c'est dans Notre-Seigneur souverain prêtre, pontife des biens véritables, qu'un prêtre ira étudier l'esprit de son ministère. Or, Notre-Seigneur a-t-il paru au milieu de nous avec la pompe et l'éclat qui environnent toujours ici bas la personne des rois et quelquefois même celle des pontifes ? Vous le savez, mes frères ; sur cette terre où il entrait comme un maître dans ses propres domaines, dit ingénieusement le disciple bien-aimé: *In propria venit, et sui eum non receperunt* (*Joan.*, I, 11), sur la terre que ses mains avaient bâtie, ou plutôt que sa parole avait tirée du néant, ses créatures l'ont reçu dans une étable, et dans les jours qu'il a passés au milieu de nous en répandant des bienfaits, il n'a rien possédé, pas même une chaumière pour se mettre à l'abri des injures de l'air. Une simple robe, quelques lambeaux de pourpre, voilà l'unique héritage qu'il laisse en partage aux avides soldats, possesseurs de sa dépouille mortelle ; ses mains, qui soutenaient le ciel et la terre, gagnaient, à la sueur de son front, la pauvre subsistance de son corps : et lorsque dans les jours de sa vie publique, la sollicitude des âmes, la prédication de la divine parole absorbaient toutes les heures du jour et de la nuit, et ne laissaient plus aucune place au travail des mains ; alors comme le pauvre il vivait de l'aumône du riche, en même temps qu'il proférait cette éternelle condamnation des prêtres avares : Les renards ont des tanières, les oiseaux un nid, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. (*Matth.*, VIII, 20.)

Il choisit douze disciples ; il les envoie préluder, par une course évangélique dans la Judée, à la conversion de l'univers, et voici l'instruction qu'il leur donne : Ne prenez jamais avec vous deux tuniques, pas même deux chaussures ; donnez gratuitement ce qui vous a été donné sans argent, et n'acceptez de ceux à qui vous apporterez la bonne nouvelle de l'Evangile, que ce qui est nécessaire pour vivre. (*Matth.*, X, 8 seq.) Aussi dans ces siècles que l'Eglise appelle ses beaux jours, siècles heureux, où sa parole formait tant de martyrs et de confesseurs de la foi, tous ses disciples étaient des saints, mais des saints qui, après avoir vendu leurs biens, venaient en déposer le prix aux pieds des apôtres ; tous ses prêtres et ses pasteurs étaient des saints, qui ne possédant rien enrichissaient les âmes des dons du Saint-Esprit ; et distributeurs, par le titre attaché à l'élévation de leur dignité et à l'héroïsme de leur charité, de tout le patrimoine de l'aumône publique, ils soulageaient toutes les misères du corps. Les divins oracles se sont accomplis. Les rois de la terre ont déposé au pied des autels de l'or et de riches offrandes ; l'Eglise les a reçus, et conformément aux intentions des donateurs de ces pieuses largesses, elle en a composé un saint patrimoine qu'elle a affecté à l'ornement de l'autel, à la subsistance du pauvre, déclarant à ses ministres que tout ce qu'ils prélèveraient sur ce bien sacré au delà de la subsistance convenable aux disciples d'un Dieu pauvre, n'était rien de moins qu'un sacrilége, qu'une rapine faite à l'ornement du sanctuaire et à la misère des pauvres. Et quand elle a vu ses premiers pasteurs prendre place parmi les dignitaires du siècle, elle a tremblé que le faste et l'opulence, que les dignités séculières n'altérassent en eux l'esprit de la simplicité et de la pauvreté évangélique ; elle a élevé la voix plus haut que jamais, pour leur dire, par l'organe de ses conciles, qu'ils ne pouvaient, sans infidélité à la loi du dépôt, faire servir le patrimoine de Jésus-Christ à une fastueuse représentation d'emplois séculiers. Voilà, mes frères, l'esprit de notre ministère : son fondateur, un homme pauvre ; ses premiers disciples, des pauvres ; les premiers prédicateurs de sa parole, des pauvres ; tous ses pasteurs, des pauvres ; tous les clercs et aspirants à son sacerdoce, autant de pauvres, de qui l'É-

glise, en entrant dans la cléricature, exige cette solennelle déclaration faite au pied des autels : Je renonce à la sollicitude qui travaille les enfants du siècle pour acquérir des richesses et des héritages ; Dieu, ses autels, les cérémonies de son culte, la conservation du dépôt de la foi sur la terre ; voilà mes trésors, ma fortune, ma portion, mon unique héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.* (*Psal.* XV, 5.)

Or, après la protestation d'une si solennelle promesse, la cupidité, l'amour de l'argent ne sont pas seulement dans un prêtre une contravention à la loi de l'Evangile, mais de plus un parjure contre le serment de la milice sainte. Si nous aimions l'argent, le siècle s'offrait à nous ; l'entretien d'une famille, l'honorable représentation due aux charges civiles, nous fournissaient d'honnêtes prétextes pour acquérir les richesses avec modération et les posséder sans attache ; mais dans le sanctuaire, où nous sommes sans père, sans mère, sans généalogie ; dans le sanctuaire, je le répète encore une fois, la cupidité et l'amour de l'argent sont, dans un prêtre, une violation de la loi divine et un parjure contre le serment de la milice sainte.

L'esprit de notre ministère, c'est donc l'esprit de Notre-Seigneur lui-même ; esprit de zèle, de force et de courage, et d'une tendre compassion envers les pauvres, c'est-à-dire tout ce qu'on peut imaginer de plus contraire à la cupidité et à l'amour de l'argent.

Esprit de zèle. Nous ne sommes pas des prêtres, et l'esprit de Dieu n'est point en nous, si à la vue de l'impiété qui dessèche comme un vent brûlant tous les sentiments honnêtes dans les âmes, nous n'éprouvons pas quelque chose de la sainte colère de ce pieux Israélite qui sentait ses reins frémir, et qui désirait la mort pour ne pas voir la désolation de la cité sainte (I *Mach.*, II, 7 seq.) ; nous ne sommes pas des prêtres, et l'esprit de Dieu n'est point en nous quelque chose de ce feu divin qui embrasait l'âme de Paul à la vue des superstitions d'Athènes (*Act.*, XVII, 16), si, en voyant les campagnes blanchies pour la moisson (*Joan.*, IV, 35), c'est àdire les peuples prêts à se réveiller au bruit de la divine parole, l'or, l'argent, les aises et les commodités de la vie sont pour nous quelque chose au prix de cette abondante moisson des âmes à recueillir, des pécheurs à convertir, que nous offre à toute heure, à tout moment le champ de l'Eglise. Qu'il y a loin de ces sentiments à ceux du prêtre avare et intéressé ! il aime l'argent, et l'on ne peut servir ensemble deux maîtres aussi contraires que Dieu et la richesse ; il faut abandonner l'un quand on veut servir l'autre. Il verra, ce prêtre bassement intéressé, des fidèles semblables à des brebis errantes sans pasteur ; les voies de Sion qui pleurent, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne aux solennités du Seigneur ; et ce spectacle inconnu jusqu'à nos jours, chez les peuples païens, barbares ou sauvages, des peuplades entières sans prêtre, sans autel, sans sacrifice : il verra ces choses, ce prêtre mercenaire, et il n'en sera pas ému ; en entrant dans ce lieu, son air, ses manières, son langage semblent dire au peuple qui l'habite : Combien voulez-vous me donner ? et je vous apporterai le don de Dieu. A présent que l'offre ne répond pas à son attente, il leur répond textuellement, ou par une suite de démarches équivalentes : Je ne livre pas le don de Dieu à ce prix, et je m'en vais le porter à un peuple qui l'appréciera bien mieux à sa juste valeur. Tant que l'Eglise posséda des richesses, de beaux héritages, vous les voyiez venir en foule, ces ouvriers avides, lui offrir leur personne et leur industrie, afin de gagner le riche denier qu'elle donnait alors aux cultivateurs de son champ et de sa vigne. Aujourd'hui, qu'elle n'a plus que le ciel à leur proposer, et de l'argent en petite mesure, ils vont s'offrir corps et âme au siècle, bien résolus de se représenter de nouveau à l'Eglise avec leurs personnes, et tous ces moyens intelligents ou industriels, si elle enchérissait sur le monde par un plus riche salaire ; mettant ainsi le sacerdoce à l'encan, et prostituant ses divines fonctions par ce marché infâme ; et l'Eglise était réservée à ce dernier opprobre, de voir des prêtres préférer la qualité d'agens et d'intendants dans la maison des hommes à celle de ministres et de représentants de Dieu sur la terre, et la banque des publicains aux augustes fonctions du sacerdoce.

Pour vous, mes frères, vous avez reçu un autre esprit ; et quand le premier pasteur de cette Eglise vous dira : Allez en ce lieu prêcher la divine parole, porter les secours de la religion dans cette paroisse, vous n'offenserez pas son cœur par cette réponse, plus digne d'un mercenaire que d'un prêtre de Jésus-Christ : En ce lieu, le logement n'est pas bien commode ; là, le climat est trop rude ; ailleurs, la rétribution n'est pas assez abondante : comme si du pain et de l'eau ne suffisaient pas aux nécessités de la vie, et qu'un prêtre, réduit à cette extrémité acquît par là à un trop bas prix le salut des âmes rachetées par la mort du Fils de Dieu ; comme si le sang de Jésus-Christ ne valait que le peu d'argent payé à celui qui le dispense ; ou comme si toutes les fonctions du saint ministère n'étaient pas d'un égal rapport pour un prêtre, à qui elles valent toutes le ciel ou l'enfer, pour me servir de la parole des saints, selon le zèle ou la négligence qu'il met à s'en acquitter.

L'esprit de notre ministère est un esprit de force et de courage. Il nous fut dit au moment de notre consécration au sacerdoce : Recevez le Saint-Esprit pour être la force de votre âme : *ad robur.* (*Pont. Rom. in ordin. Diac.*) Or, ce divin Esprit, en entrant dans l'âme des ministres du sanctuaire, y revêt des formes variées, et souvent même opposées : tantôt il leur imprime la force de l'airain pour se raidir contre les attaques de l'impiété ; d'autres fois, la flexibilité du ro-

seau pour condescendre aux besoins des infirmes. Ce sont des agneaux qui ne poussent pas une plainte sous le coup du tyran qui les frappe de son glaive; mais l'honneur de Dieu est-il attaqué, ce sont des lions qui savent rugir et combattre; et quand ils voient la persécution fondre sur l'Eglise comme un nuage chargé de foudres et d'éclairs, ils entrent dans les sentiments dignes de cette magnanime parole de notre divin Maître : Réjouissez-vous, tressaillez de joie, une grande et magnifique récompense vous attend dans le ciel : *Gaudete et exultate; quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* (*Matth.*, V, 12.)

Oh! qu'il y a loin de ces intrépides sentiments à ceux du prêtre avare ou esclave de la fortune! Oui, mes frères, je ne connais pas d'effets plus malfaisants de la richesse, que celui-ci : elle énerve dans le prêtre la force et la vigueur sacerdotale. L'homme riche, dit quelque part saint Jean-Chrysostome, a le cœur rempli de frayeurs et d'alarmes; il craint pour ses trésors, pour ses domaines, ses meubles somptueux, ses maisons magnifiques; ses richesses sont comme la chaîne de fer qu'il traîne après lui, et par où Satan peut à chaque instant le saisir, l'arrêter. Quel est ce soldat qui, dans les guerres de Jésus-Christ, déploie la force du lion et la vitesse de l'aigle? c'est le pauvre qui ne possède rien, ou qui possède les biens de la vie comme s'il ne les possédait pas; c'est lui qu'on verra partir au premier signal de l'Eglise, pour aller jusqu'aux extrémités de la terre braver la fureur des tyrans, et annoncer au péril de sa vie la parole divine aux nations barbares. Au temps d'Hérode, continue le saint docteur, il y avait bien dans la Judée, des magistrats, des docteurs de la loi; la crainte a glacé d'effroi leurs âmes. Jean, ce pauvre sans toit, sans maison, c'est lui qui vengera la loi méprisée, qui reprochera son crime en face à ce tyran si redouté. Avant lui, Elie, qui ne possédait qu'un manteau, avait fait trembler Achab sur son trône (6). La loi a eu ses Elie, ses Jean-Baptiste; l'Eglise ses Athanase, ses Basile, hommes intrépides, parce qu'ils ne possédaient rien; ce sont eux qui ont pu répondre aux tyrans et aux proconsuls qui leur disaient, sur le ton de la colère et de la menace : Tremble! au premier signal de ma voix, l'exil, la détresse et la mort peuvent fondre sur toi : Faites d'autres menaces, celles-là ne me touchent pas; l'exil n'est rien pour moi, partout je verrai le ciel, ma véritable patrie; je ne crains pas que vos arrêts confisquent mes biens, à moins que vous ne soyez jaloux de cette pauvre tunique et d'un petit nombre de livres, qui sont ma fortune et mon patrimoine. Et que peut contre moi la mort? je désire voir mon corps se dissoudre pour aller m'unir à mon Dieu (7).

Je crains, disait l'austère Tertullien aux femmes chrétiennes de son temps, que des mains accoutumées aux bracelets ne supportent mal le poids des chaînes, que des pieds ornés de bandelettes s'accommodent peu des entraves; et qu'une tête chargée de perles et d'émeraudes ne laisse point de place à l'épée (8). Et si cet homme inflexible était témoin de la mollesse de nos mœurs, ne l'entendriez-vous pas élever la voix au milieu de l'assemblée des prêtres, pour dire : Je crains bien que les habitants de ces maisons si commodes, les convives de ces repas si somptueux ne tiennent pas contre la continuité des cachots et les préparatifs du supplice.

Mes frères, il n'y a pas longtemps que Dieu a purifié son aire pour discerner ceux qui étaient à lui; plusieurs ont failli; ces hommes ne nous ont pas dit leur secret, mais nous le savons : ils étaient trop attachés aux biens de la vie, et leur établissement leur a paru plus précieux que le dépôt de la foi et le salut des âmes. Mais, sans parler de ces grandes épreuves, que Dieu épargne ordinairement à notre faiblesse, la vie d'un chrétien, et encore plus celle d'un prêtre, qu'est-elle autre chose, nous dira le saint homme Job (*Job*, VII, 1), qu'un combat de tous les jours? Et nous, pasteurs des âmes, connaissons bien notre position : nous n'avancerons pas dans la carrière du bien sans rencontrer partout Satan, comme un implacable adversaire, pour nous susciter des persécutions et des traverses, qu'on ne surmonte qu'à force de constance et de persévérance. Ne demandez pas ces œuvres utiles, et tout à la fois difficiles, à des hommes riches et attachés à leur fortune; vous les trouverez toujours hérissés de difficultés, l'imagination remplie de ces terreurs et de ces alarmes exagérées, dont le sage nous a fait ce tableau si vif et si animé : Le lion est dehors, et je serai dévoré sur la place (*Prov.*, XXII, 13); c'est-à-dire que la prudence, la sagesse, les grands intérêts de la religion sont dans leur bouche, et que la crainte de compromettre leur fortune et leur vie est dans leur cœur.

L'esprit de notre ministère est celui d'une tendre compassion pour les pauvres. A peine l'Eglise est-elle née, qu'on la trouve occupée aux soins les plus attentifs et les plus affectueux envers les malheureux; le soin des pauvres était si cher aux apôtres, fondateurs de notre sacerdoce, qu'ils semblaient oublier, pour s'en occuper, la prière et la prédication de la divine parole. Avertis par l'Esprit saint de se réserver pour les fonctions plus essentielles du ministère évangélique, ils ne peuvent consentir à se départir du soin des pauvres, objet de la prédilection et de la tendresse du divin Maître, qu'en les confiant à des hommes en qui ils ont auparavant déposé, avec une portion de leur es-

(6) S. Chryst., in illud Pauli, *Salutate Priscam*, etc. serm. 2, n. 4; Opp. t. III.

(7) S. Greg. Nyss. *in Eunom.* lib. I. Theod. *Hist.* IV, c. 16.

(8) *De cultu femin.*, l. II, n. 13.

prit, une partie des divins pouvoirs de leur sacerdoce, remettant aux mêmes hommes, et la garde du corps adorable de Jésus-Christ, et celle de ses membres souffrants sur la terre. (*Act.*, VI, 4 seq.) Alors l'Eglise, cette tendre mère des pauvres, les logeait dans nos temples, estimant que ce Dieu-homme, glorieux dans le ciel, habiterait avec joie sur la terre, sous un même toit avec ces pauvres qu'il avait tant aimés pendant sa vie. Et voilà bien les sentiments de nos devanciers dans le saint ministère; on les appelait les pères des pauvres, leur maison était pleine de pauvres; et quand ils sortaient de leur retraite, les pauvres, se pressant sur leur passage, étaient pour eux un cortége plus honorable que ces valets superbement vêtus qui composent celui des nobles, des riches et des princes du siècle. Salomon reconnut la véritable mère à cette vive émotion dont ses entrailles furent émues à la vue de son enfant en péril de mort; et c'est la présence du pauvre qui fait reconnaître l'âme inhumaine de ce prêtre avare et intéressé. La vue du pauvre le trouble et l'importune; et pourquoi? c'est que son visage pâle, exténué, et les haillons dont il est couvert ont un langage pour demander des secours que sa main avare ne veut pas donner. Non, il n'est pas le père, mais le serviteur mercenaire du troupeau. Aussi le malheureux se réjouit à la présence du pasteur bon et charitable, comme la terre altérée, selon l'expression du sage, au retour de la rosée du matin; mais la vue du pasteur sans compassion ne réveille en lui d'autre sentiment que celui de l'indifférence, et même de la terreur, dans la crainte où il est de le voir réclamer des droits qui pourraient être un poids accablant pour sa misère.

SECONDE PARTIE.

Les yeux du peuple, si éclairés pour voir nos défauts, ne le sont jamais plus que pour démêler, dans un pasteur, l'avarice ou l'esprit d'intérêt; et pour peu que ce vice se manifeste en lui, il le défigure à l'égal d'une lèpre, ou d'une tache hideuse qui ternit la beauté de toutes les vertus dont il est orné. On ne croit plus aux démonstrations de son zèle, depuis qu'on a découvert qu'il est dominé par un autre intérêt que celui de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Et malheureusement ce vice est violent; il ne peut se contenir au dedans, il éclate bientôt au dehors, et perce le voile dont on essaie de le couvrir; le geste, la voix, la parole, mille traits indignes trahissent bientôt dans un prêtre le secret de son cœur avare. Je ne parle pas ici de ses habits pauvres et négligés, témoignage plus authentique de son avarice, que de la détresse où l'a réduit sa libéralité envers les indigents; de sa maison, asile fermé dont ses confrères n'osent approcher, et où l'avarice condamne souvent les prêtres avares à de plus rudes privations que n'en imposa jamais la pénitence aux anachorètes. Je passe sous silence ces spéculations mercantiles qui traînent sa personne dans les foires et les marchés, qui mêlent son nom dans les contrats du plus vil négoce, au grand scandale des gens de bien, affligés du déshonneur que reçoit dans sa personne le plus saint des états. Il a semblé à des esprits sages, observateurs judicieux des hommes et des choses, que le luxe et la politesse de notre siècle ont tellement modifié nos mœurs et nos excès, et qu'ils leur ont donné une physionomie si différente, qu'à les entendre, le siècle présent est moins déshonoré que les précédents par la bassesse de l'avarice des ministres de l'autel. Mais, mes frères, je vous ferai observer que s'il y a une cupidité qui convoite l'argent pour le serrer et l'amasser, il en est une autre qui le désire pour en jouir et le dépenser; et il est des prêtres honorables, prodigues dans le train de leur maison, et néanmoins dévorés autant que les avares par la soif de l'argent; or voici, de ce vice si infamant pour le sacerdoce, quelques effets plus odieux, et plus dignes, par cela même, d'être notés dans l'assemblée des prêtres par la censure de la parole divine.

La franchise, la loyauté ne sont pas l'apanage de ce prêtre avare, qui monte tous les jours à l'autel, tout en prêchant le mépris des richesses; et l'homme du monde s'est plaint souvent que dans ses rapports d'affaires avec ce prêtre, il éprouvait de sa part une rigueur de droits qu'entre honnêtes gens on ne distingue pas de l'injure. Les saints pasteurs qui nous ont précédés abandonnaient à des mains mercenaires la gestion de leur patrimoine, quand l'esprit de Dieu ne leur inspirait pas de le vendre pour suivre Jésus-Christ pauvre; mais la cupidité, toujours ingénieuse pour arriver à ses fins, embrase quelquefois le prêtre avare de tant d'amour pour sa famille, qu'il épuise son cœur et le ferme à la misère de l'indigent: d'autres fois, elle produit je ne sais quel esprit d'égoïsme tellement concentré en soi-même, que l'on a vu dans le partage du patrimoine commun entre les frères, un prêtre se montrer le plus opiniâtre de tous à retenir, quand le bien de la paix lui commandait de se dessaisir; et alors les langues médisantes disaient dans le monde, que la paix règnerait dans cette famille, si elle ne comptait pas parmi ses membres un prêtre qui a pris Notre-Seigneur pour héritage, et qui pour de l'argent prolonge la discorde entre ses frères!

Ah! plût à Dieu que je ne visse en ce moment que ces seuls abus tomber sous ma censure; je ne les porterais pas dans cette chaire! En voici dont l'Eglise est bien plus profondément affligée, et sur lesquels je ne crois pas devoir me taire. Les dignes pasteurs dont je viens de parler ont souvent rendu aux familles de riches patrimoines, voués, consacrés à Dieu pour la cause la plus pieuse et la plus honnête: il semblait à ces saints personnages, que de grands exemples de désintéressement et de mépris des richesses entraient bien plus dans la fin

de notre sainte religion, que des trésors abondants et de vastes domaines. Aussi les lois des empereurs chrétiens ont annulé les legs faits par les mourants aux prêtres et aux pasteurs qui venaient de les assister dans leur dernier passage; et ces lois subsistent encore comme de tristes monuments de ce fait peu honorable au sacerdoce évangélique, qu'il y a eu dans tous les temps des prêtres assez avides et assez intéressés pour abuser de l'ascendant du saint ministère, afin d'extorquer des mourants, des legs et des héritages; que de pareils scandales ont été assez nombreux pour forcer les empereurs chrétiens de venir, par des lois réprimantes, au secours des familles dépouillées. Certes, quand je vois ces hommes avides éluder des lois si sages par les artifices de la chicane, et soutenir les manœuvres de la cupidité jusqu'au pied des tribunaux et en face de l'impiété; je me demande ce qu'il faut penser des prêtres qui, pour un modique argent, livrent à la dérision des méchants l'honneur du sacerdoce? Ce n'est pas que je prétende faire la censure de ces hommes probes, choisis par la piété pour être dépositaires des dons qu'elle réserve et qu'elle affecte à l'ornement de l'autel, au soulagement des pauvres, à l'éducation des clercs indigents: le public est témoin que leurs mains sont pures de ce dépôt sacré; il est témoin des précautions de leur sagesse pour empêcher que ce bien sacré ne se mêle comme un levain de malédiction au patrimoine qu'ils destinent à leurs proches; mais je blâme ici l'astuce qui abuse de la crainte révérentielle du saint ministère, pour extorquer des legs et des héritages à l'infirmité du sexe et à la caducité de l'âge.

N'amassez pas les trésors que la rouille et l'injustice peuvent vous ravir; amassez-vous un trésor dans le ciel, où ni la rouille ni les voleurs ne peuvent atteindre; ainsi parle la Vérité même. (*Matth.*, VI, 19 seq.) Mais si la mort venait à révéler les secrets de cet immense trésor entassé par l'avarice d'un prêtre, trésor qui va être la proie de ses avides héritiers, et peut-être la matière de leurs scandaleux débats, la mémoire de ce prêtre ne mériterait-elle pas d'être flétrie dans l'assemblée du sacerdoce par le commun anathème de ses frères, comme autrefois celle du premier simoniaque; et son argent ne devrait-il pas être condamné à périr à ses côtés dans l'infection de son affreux sépulcre?

Apportez, apportez de l'argent, et je monterai dans les airs, je m'élèverai au-dessus de la région des foudres; et les démons qui infestent vos champs par la grêle et la tempête fuiront devant moi! Je le sais, mes frères, ces excès sont rares, on ne les connaît pas dans cette contrée: mais puisque plusieurs de nos Eglises en ont été affligées, ils sont au moins propres à vous montrer jusqu'à quel point cette malheureuse passion pourra conduire le prêtre qui s'y abandonne. Ainsi la religion est déshonorée, et la cause des pauvres trahie et délaissée; car voilà, à mon avis, mes frères, le grand crime de ce pasteur avare et intéressé: non-seulement il leur refuse la nourriture et les aliments qu'il leur doit en sa qualité de père, mais en outre il leur ravit tous les moyens de subsistance que leur avait ménagés dans sa bonté leur Père céleste.

Dieu qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui fournit, comme chante le prophète (*Psal.* CXLVI, 9), une abondante pâture aux petits des corbeaux qui l'invoquent dès le matin, Dieu ouvre sa main, et aussitôt toute créature trouve à sa portée, la nourriture et la vie. (*Psal.* CXLIV, 15, 16.) Dieu n'avait pas oublié le pauvre dans les prévoyances de sa providence, et il avait affecté un fonds égal à ses immenses besoins; ce fonds, c'est le superflu du riche. De plus, par une suite de ce conseil de bonté et de sagesse, les prêtres et les pasteurs, selon le bel ordre qu'il avait introduit dans la famille de son Eglise, étaient désignés, institués pour être les tuteurs du pauvre, les administrateurs de son bien, les receveurs, ajoutent les saints, de cet impôt qu'il a mis sur la terre des riches pour nourrir celui qui manque de pain. A la vérité, il n'avait pas mis sous ses ordres des satellites armés pour contraindre le riche à s'acquitter envers l'indigent; sa qualité de pasteur et de père, la prédication de la divine parole, l'ascendant d'un si vénérable ministère, et pardessus tout, les exemples de sa charité héroïque, tels étaient les seuls moyens mis à sa disposition pour recouvrer le bien des pauvres. C'était à lui à dire aux riches, avec une sainte liberté: Ne pensez pas que Dieu vous ait livré de si grands biens et une si riche fortune pour fournir aux profusions de votre luxe: tout ce que vous prélèverez sur cet immense patrimoine au-delà de vos besoins, et j'appelle de ce nom l'honorable représentation des charges dont vous êtes revêtus, une éducation et un établissement de vos enfants convenables à votre rang et à votre fortune; tout ce qui reste du produit de vos biens après l'acquit de ces charges qui sont dans les desseins de la Providence, tout cet excédant est le bien du pauvre.

Ecoutez ici, mes frères, l'exposé de ce bel ordre que Dieu a mis en sa maison. Le riche doit se décharger dans le sein du pauvre de ce superflu qui ne sert qu'à le pervertir et à le corrompre. Le pauvre doit faire refluer sur le riche les bénédictions de Dieu dont il est le dépositaire; et ainsi l'inégalité des fortunes, loin d'être parmi les hommes une cause de discorde, devient entre eux le lien de la paix. Par suite de cette admirable disposition, Dieu avait constitué le prêtre médiateur entre le riche et le pauvre, chargé de porter aux pauvres les bénédictions du riche et de rapporter aux riches celles du pauvre: mais voilà que l'avarice de certains pasteurs est venue ruiner cette économie digne d'un Dieu; des bruits sinistres circulent, en bien des lieux, que les mains de ce pasteur ne sont pas assez pures pour garder avec fidélité le dépôt sacré de l'aumône;

le riche la retient dans ses mains avares, ou elle va se perdre dans le gouffre des profusions de son luxe. Que si la voix de l'humanité se fait entendre à son âme, l'esprit des distributions partielles, encouragé par l'impiété, prévaut tous les jours de plus en plus dans l'âme de cet heureux du siècle; la maison du pasteur n'est plus ce trésor public où se garde le bien du pauvre, et d'où il se répand avec la sagesse qui garde une juste proportion entre la quantité du bien donné et le degré de la misère du pauvre qui le reçoit. L'œil est affligé, en considérant la misère publique, de voir l'abondance des uns et la détresse des autres; l'aumône n'est pas cette source abondante dont les eaux se distribuent, par des canaux sagement ménagés, dans toutes les parties de la terre aride; les pauvres ne forment plus une famille, qui sent avec joie qu'elle a un tuteur, un père; ce ne sont plus que des orphelins isolés et abandonnés, destinés à périr si un riche charitable ne les recueille dans sa maison.

La fausse sagesse de ce siècle a bien essayé de ravir aux pasteurs la tutelle du pauvre, et l'administration du bien que lui lègue tous les jours l'aumône publique, pour la transporter à des hommes animés d'un esprit non moins inférieur à la charité chrétienne, que l'ombre à la réalité : comme si cet homme que le pauvre aime à appeler du nom de père, à qui il ouvre son cœur, et montre à découvert tous les besoins de son âme et de son corps, n'était pas, de droit naturel et divin, l'administrateur de son bien, préférablement à ce prétendu sage qui n'est jamais entré dans le réduit de sa misère, qui ne connaît même pas son nom, et qui n'estime la part qui lui revient de cette aumône publique, véritable patrimoine du pauvre, que par d'arides calculs : aveugle, de ne pas voir que toutes les misères de l'humanité se résument dans la vieillesse, et qu'elle n'est pas ce fardeau que le Créateur fait peser sur l'homme coupable.

Que si ces établissements, par le malheur des temps, sont devenus d'utiles auxiliaires de la charité pastorale, qui ne voit que, dans son principe, leur institution a été hostile à l'Eglise? L'impiété a peur de voir la personne du prêtre trop vénérée des pauvres; le nom du Sauveur Jésus lui est odieux; et elle sait que le ministre de l'Evangile n'aborde jamais l'infortuné sans lui parler de ce tendre père qui lui a préparé dans le ciel un lieu de rafraîchissement et de paix d'où toutes les misères sont bannies.

Des hommes, d'ailleurs probes et honnêtes, applaudiront à ces réformes, plus irréligieuses que sociales, et justifiées à leur avis par ce motif si infamant pour le sacerdoce, qu'après tout, la probité des pasteurs et des prêtres n'est pas toujours pour l'homme charitable une garantie suffisante, propre à le tranquilliser sur le sage emploi de ses aumônes; et si, pour surcroît de malheurs on ne pouvait se dissimuler que la réputation de plusieurs prêtres justifiait ce soupçon; et si, en outre, l'oreille était frappée du récit de tant d'infidélités à la loi du dépôt qui ébranlent la confiance publique, en entendant ces choses, on s'écrie avec tristesse : il ne reste plus à l'homme de bien qu'à se couvrir la face, pour ne pas être témoin de ce nouvel opprobre réservé à la religion et à son sacerdoce.

Non, ce n'est point par des mains avares que la religion sera sauvée; s'il plaît à Dieu de la retirer de ce gouffre où elle est tombée, il suscitera parmi nous des pasteurs pleins de charité, qui mépriseront l'or comme la boue; eux seuls sont de la race de ceux par le ministère desquels Israël doit être sauvé : vérité, mes frères, que je livre à votre profonde méditation. Il faut que le peuple chrétien soit aujourd'hui frappé par le spectacle de vertus extraordinaires, pour se réveiller de son sommeil de mort. Le désintéressement, le mépris des richesses, point d'autre vertu qui puisse élever les hommes jusqu'à la hauteur d'une religion divine; et quand saint Paul disait dans l'assemblée des fidèles: Je n'ai désiré ni l'or, ni l'argent de qui que ce soit d'entre vous; ces mains ont fourni à ma subsistance (*Act.*, XX, 33, 34); on l'interrompait par des sanglots, par des torrents de larmes.

Allez jusqu'aux extrémités de la terre; demandez à l'infidèle, à l'homme sauvage, quelle force inconnne a ému son âme, quand on l'a vu condamner la mémoire de ses pères, abandonner la superstition de l'idolâtrie, si commode à toutes les passions, pour embrasser l'austère loi du christianisme; et il vous répondra : Nous avons vu venir, des terres lointaines, des hommes bons et charitables; ils ne nous ont parlé ni de notre or, ni de nos perles précieuses, ni de l'échange de nos substances contre les productions d'un autre sol, mais de Dieu, de la prière, de Jésus le Sauveur et le Rédempteur de tous les hommes; du ciel où toutes les larmes sont essuyées; et nous n'avons pu croire que des hommes si charitables pussent être les apôtres du mensonge (9).

Suscitez donc, ô mon Dieu, parmi nous un grand nombre de ces pasteurs charitables, amis du pauvre, pères du pauvre, et qui font de sa misère l'objet continuel de leurs sollicitudes, de leurs supplications auprès du riche. C'est la voix de ces hommes de paix et de miséricorde qui terminera toutes les dissensions, qui dissipera les erreurs, pacifiera toutes les haines, soulagera toutes les misères; et ces prêtres vraiment pères des pauvres, après avoir été ici-bas, ô mon Dieu, les agents et les instruments de vos miséricordes sur les hommes, mériteront

(9) L'orateur reproduit ici la réponse d'un chef de sauvages du Canada à un gouverneur de Boston, qui le sollicitait de s'unir aux Anglais contre les Français et de recevoir un ministre anglican à la place du P. jésuite qui dirigeait la mission de ces sauvages. Voyez la *Lettr. du P. Rasles*, du 12 oct. 1725; *Lettr. édif.*, édit. de 1781; tom. VI, p. 210 et suiv. et l'*Hist. de l'Eglise*, par Bérault-Bercastel, liv. LXXX.

d'être un jour dans le ciel l'objet de vos éternelles miséricordes : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.)

DISCOURS XV.

SUR L'OFFICE DIVIN

Il est une obligation que l'Eglise impose, en vertu de leur ordination, à tous les clercs engagés dans les ordres majeurs de sa hiérarchie sacrée; à tous les dépositaires de son patrimoine et de ses bénéfices, comme une charge inhérente à leur titre; à tous les religieux par le vœu de leur profession : je veux parler du saint office; obligation si grave, si importante, que l'omission notable de ce devoir, ou la coupable négligence que nous aurions pu y mêler, ne serait rien de moins, au jugement de tous les maîtres de la science divine, qu'un péché, cause de mort pour nos âmes. N'est-ce pas une chose remarquable, mes frères, qu'entre tant de fonctions sacrées, redoutables aux anges mêmes, la prière publique soit appelée éminemment l'office du prêtre? On dirait que la prédication de la divine parole, la dispensation des mérites de Jésus-Christ par les sacrements de l'Eglise, la régénération des âmes dans le saint baptême, l'oblation du divin sacrifice de nos autels, la sanctification des âmes dans le tribunal de la pénitence; on dirait, à entendre le langage de l'Eglise, que toutes ces fonctions, plus qu'angéliques et vraiment divines, ne sont que des accessoires de notre auguste ministère, que la prière en est le fond, la substance. En effet, on a vu des prêtres, dans les vues d'une humilité inspirée par l'Esprit de Dieu lui-même, s'abstenir des œuvres que je viens de nommer; mais il leur a semblé à tous que l'omission de la prière serait moins une action louable qu'une sorte d'apostasie de la religion et de la foi. Cette obligation est d'autant plus grave, plus redoutable, que le jour qui succède à la nuit la reproduit sans interruption; et l'on peut appliquer aux prêtres qui s'en acquittent avec tiédeur et négligence, cette parole de saint Paul : Vous amassez tous les jours un trésor de colère qui finira par vous accabler au jour des vengeances. L'Eglise, en imposant à ses clercs la double obligation du célibat et du saint office, leur dit par la bouche de son pontife : Réfléchissez, pensez-y bien; si vous faites un pas de plus vers le saint autel, cette grave obligation vous saisit et vous lie; avez-vous assez de fonds et de moyens en mains pour bâtir cette tour, pour fournir aux frais de cette guerre? et ne serez-vous pas ce téméraire dont parle notre divin Maître, qui commence un édifice, et ne l'achève pas?

J'appelle donc, Messieurs, votre attention sur l'excellence du saint office, et sur les dispositions qu'il faut y apporter pour le réciter avec fruit : deux réflexions qui vont faire le sujet et le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Et d'abord l'excellence du saint office. Ici, mes frères, j'ai à vous dire que le saint office est une fonction honorable, importante, utile, entre les fonctions de notre divin ministère.

Fonction honorable. Quel honneur pour une vile créature, d'être admise à comparaître devant un si grand Roi, de pouvoir lui parler avec la familiarité d'un ami à son ami, ou plutôt avec l'abandon et toute la confiance d'un enfant qui expose ses besoins au meilleur et au plus tendre des pères! Vous le savez, mes frères, dans les jours de sa vie mortelle, un entretien seul à seul avec le divin Maître était rare et extraordinaire; Zachée monte sur un arbre pour se procurer le bonheur de le voir; des parents affligés découvrent le toit d'une maison afin de pouvoir déposer un paralytique à ses pieds; il n'y a pas jusqu'à ses disciples qui ne trouvent de la peine pour percer la foule et arriver jusqu'à lui : et quand il leur apparaissait après sa glorieuse résurrection, qu'il les remplissait de tant de ferveur et d'amour par les paroles de vie sorties de sa bouche, en leur parlant du royaume de Dieu, que ne faisaient-ils pas pour prolonger de quelques instants ces heureuses visites? Maître, demeurez avec nous : *Mane nobiscum.* (*Luc.*, XXIV, 29.) Et cependant ni les larmes de Madeleine, ni les instances de ses apôtres, rien ne pouvait le fléchir ni lui persuader de prolonger de quelques moments ses conversations, bien qu'elles fusssent pour eux une source de délices. Eh bien! cette grâce, que ces premiers nés de la foi ont si souvent et si ardemment désirée, il nous l'accorde libéralement. Pouvons-nous dire de notre Roi qu'il est peu accessible à ses sujets? Il n'a pas, comme les princes de la terre, des moments favorables où il accorde aux riches une audience refusée aux pauvres; il n'est pas un seul instant du jour et de la nuit où il ne réside dans nos tabernacles et où sa présence ne dise à tous les malheureux : Venez à moi, je vous soulagerai. Mais il y a plus ici, mes frères, à nous qui sommes ici-bas ses ministres, ses représentants auprès des hommes, il nous a donné, jusqu'à sept fois par jour, des rendez-vous honorables, où il nous attend pour écouter nos demandes; là, il nous autorise à lui parler de nos besoins, de ceux des peuples qu'il nous a confiés, et à traiter avec lui de toutes les graves affaires et des grands intérêts dont l'Eglise nous a chargés; car telle est, mes frères, la haute idée qu'il faut avoir de la prière publique.

C'est encore une honorable ambassade que nous exerçons auprès de Dieu de la part de son Eglise. Représentez-vous ici, mes frères, les députés que les villes et les provinces envoient aux rois de la terre, pour porter au pied de leur trône, leurs prières, leurs hommages, leurs requêtes; voilà l'auguste ministère que nous exerçons lorsque nous récitons le saint office. Ah! louons, bénissons la miséricorde de Dieu de l'accueil

favorable qu'il veut bien nous faire pendant que nous remplissons auprès de lui cette œuvre de notre sacerdoce; et n'oublions jamais que le Très-Haut nous reçoit en ce moment avec tous les égards qu'un grand roi témoigne à ces hommes honorables dont je viens de parler, en qui il reconnaît les envoyés et les représentants de son peuple. Que vous dirai-je encore, mes frères? nous figurons en ce moment les anges que le patriarche Jacob vit monter et descendre les degrés de l'échelle mystérieuse, s'interposer entre la terre et le ciel, et toujours occupés à présenter à Dieu les prières des hommes et à leur rapporter ses grâces.

Mais voici des idées bien plus hautes et plus relevées que les saints docteurs nous ont données de la prière publique. Là à les entendre, nous ne faisons qu'une même assemblée, qu'un même chœur avec les anges du ciel, pour louer, bénir, adorer conjointement avec eux la majesté de Dieu le Père, par l'entremise de Jésus, son Fils, le commun médiateur des anges et des hommes. Et ne pensez pas, mes frères, que cette proposition soit de ma part une de ces idées pieuses qu'un homme sage et éclairé est averti de ne pas entendre selon la rigueur de la lettre : je vous la présente comme un article de notre foi; puisque c'est l'Eglise elle-même qui nous l'enseigne avec un appareil et une solennité qui ne précède pas toujours la profession authentique de sa doctrine. Ecoutez donc, mes frères, cet enseignement vraiment dogmatique de l'Eglise notre mère : Le cœur en haut, s'écrie l'épouse de Jésus-Christ, dans sa liturgie sacrée, et dans cette prière qui sert de préliminaire et de préface à l'action redoutable du divin sacrifice : *Sursum corda;* et le peuple chrétien répond : *Notre cœur est élevé vers le Seigneur.* Certes, répond l'Eglise avec dignité, *il est juste, il est convenable d'adorer la majesté de Dieu le Père par l'entremise de Jésus son Fils,* le prêtre et le pontife des biens véritables : c'est lui que les anges adorent; devant lui tremblent les plus hautes puissances du ciel; et nous aussi, qu'il nous soit permis de mêler nos voix à celles de ces saintes intelligences, et de chanter ce cantique dont on entend retentir sans cesse la cité de Dieu : *Saint, saint, saint est le Dieu des armées.* (*Isa.*, VI, 3.) Oui, mes frères, si le sanctuaire du ciel nous était ouvert, et qu'il nous fût donné, comme à Paul, de contempler les merveilles qui s'y passent, nous verrions ces esprits célestes, attentifs aux prières et aux majestueuses cérémonies qui se pratiquent dans nos temples; nous les entendrions répondre aux chants inspirés dont se compose notre liturgie sacrée, par cet autre cantique de la sainte Jérusalem : Gloire, honneur, louange, bénédiction à l'Agneau immolé pour les péchés du monde (*Apoc.*, V, 12); et ravis d'un tel spectacle, nous nous écririons avec le patriarche Jacob : Que la maison de la prière est un lieu terrible! Vraiment elle est sanctifiée par la présence du Très-Haut et de ses anges. (*Gen.*, XXVIII, 17.) Pleine de ces grandes vérités, élevant sa pensée jusqu'à la hauteur de ce Roi immortel des siècles qu'elle représente sur la terre, l'Eglise a composé en son honneur une cour et un cérémonial dont la magnificence répond à sa dignité; c'est dans ces hautes vues qu'elle s'est efforcée de nous représenter dans sa hiérarchie sacrée, une image de celle du ciel, voulant en quelque sorte que le temple qu'elle a bâti en son honneur sur la terre, rappelât aux yeux des hommes la beauté des tabernacles du ciel. Il y a dans l'Eglise des pasteurs voués aux travaux de la vie active, occupés du service des âmes, service plein de mouvement, et qui n'est pas toujours exempt de bruit et de tumulte. Comme les esprits du ciel, ils doivent mêler les fonctions du ministère avec la prière, dans un si juste tempérament, que le silence et le recueillement que requiert la contemplation ne préjudicient en rien au zèle agissant, je dirai presque dissipant de la vie active; de telle sorte que Marthe et Marie, pour parler ici le langage des saints, se prêtent un mutuel secours dans le double service de leur commun Maître.

Mais entre ces esprits bienheureux, Isaïe, ravi dans le ciel (*Isa.*, VI, 3), vit un ordre d'esprits plus élevés; ceux-ci, abîmés dans la contemplation, se couvraient la face de leurs aîles, et ne cessaient de se dire l'un à l'autre : *Saint, saint, saint, est le Dieu des armées.* (*Isa.*, VI, 3.) Je crois, mes frères, y voir une image de ces familles entières de religieux et de prêtres, à qui l'Eglise a donné pour maison le temple de Dieu, pour occupation unique la prière. Souvenir affligeant, mes frères, pour un ami du Dieu qui n'est pas insensible aux intérêts de sa gloire! Dieu est tout seul aujourd'hui dans nos basiliques immenses, où des familles entières de lévites et de prêtres venaient autrefois jusqu'à sept fois le jour lui offrir l'hommage de la prière avec des cérémonies si majestueuses et des chants inspirés par son divin Esprit : n'est-ce pas un motif puissant pour nous, autant de fois que nous récitons l'office en commun, de redoubler de ferveur dans ce pieux exercice, afin de consoler Dieu du silence de tant de voix consacrées à la prière, et qui se taisent à présent dans nos églises?

Fonction honorable, fonction importante. Par elle nous nous acquittons envers le Très-Haut de ce culte d'une prière non interrompue, que nous lui devons comme créatures. Oui, mes frères, une créature venue du néant, et près de retomber dans le néant par le poids de sa nature, sent à chaque instant le besoin de s'unir à son Dieu, comme le lierre à l'arbre, par le devoir de la prière; de là, ce précepte d'une prière continuelle, non interrompue, et qui ne souffre pas un moment de relâche, consigné si clairement dans l'Evangile : Il faut prier, et ne pas cesser de prier : *Oportet semper orare, et non deficere.* (*Luc.*, XVIII, 1).

Mais le moyen, mes frères, de concilier ce devoir d'une prière continuelle avec les né-

cessités de la vie et les mouvements continuels de la société civile ! L'Eglise l'a bien trouvé ; c'est pourquoi elle a commis l'ordre entier des lévites et des prêtres, pour rendre sans cesse en son nom le culte de la prière au Très-Haut sans l'interrompre un seul moment ; et si nous étions fidèles à ce mandat ; si, conformément à cette intention de l'Eglise, nous venions jusqu'à sept fois le jour nous prosterner en présence de l'Eternel, pleurer nos fautes devant celui qui nous a créés : Dieu d'après cette inégale distribution que le soleil fait aux hommes de sa lumière, verrait à ses pieds, à tout moment du jour et de la nuit, une partie considérable de l'ordre lévitique lui offrir, au nom de son Eglise l'hommage de la prière. Pénétré de cette pensée, que le silence des sens et des passions de l'âme, que le recueillement profond de toutes ses puissances sont la condition essentielle et indispensable de la prière, le peuple fidèle avait déposé au pied de l'autel de riches offrandes ; il en avait composé un patrimoine sacré affecté à la subsistance de ses ministres, afin de leur laisser un saint loisir, et tout à la fois un cœur libre de soucis, pour vaquer aux devoirs d'une prière toujours continuée et jamais interrompue.

Du milieu de ce tourbillon de travaux et d'affaires où ils se voient engagés, les pieux chrétiens tournent sans cesse leurs regards vers le sanctuaire, comme pour nous dire : Vous tous qui vous maintenez dans la pureté du cœur et le calme de l'esprit convenables pour parler à Dieu ; vous qu'il exauce toujours à cause de la dignité de votre ministère, priez et ne cessez pas de prier ; demandez pour nous la cessation des scandales qui nous affligent, des schismes qui nous divisent ; demandez pour nous des princes pieux, des magistrats intègres, et tous les avantages d'une vie heureuse et tranquille. Mais si nous prions mal, si en présentant à Dieu la prière de son peuple, la dissipation de notre esprit, l'égarement de notre imagination, l'insensibilité de notre cœur semblent dire au Seigneur, qu'au fond le succès de notre demande tient peu aux affections de notre cœur ; ne sommes-nous pas des mandataires infidèles, infracteurs des lois de la probité et de la justice ? Car enfin, mes frères, un agent infidèle qui acquitterait de cette manière un mandat important pour lequel il est stipendié par les hommes, nous paraîtrait-il exempt de blâme ? C'est-à-dire, ô mon Dieu, que les intérêts éternels de notre âme et ceux du royaume de la gloire sont d'un prix trop modique pour imposer aux hommes des obligations rigoureuses d'équité !

Fonction importante, je le répète : elle tient le premier rang parmi les fonctions de notre divin ministère. Et sur ce point interrogeons l'Esprit-Saint. Il lui a plu de vouloir graduer, mesurer en quelque sorte nos fonctions sacrées d'après le degré d'utilité ou d'importance qui s'y attache ; et le prince des apôtres est son interprète quand il dit aux chrétiens de son temps : Choisissez parmi vous des hommes pleins de sagesse et de l'Esprit de Dieu ; nous leur imposerons les mains, nous leur conférerons une partie des pouvoirs de notre divin sacerdoce ; ils baptiseront les néophytes, prêcheront la parole de Dieu, assisteront à nos côtés pendant l'auguste sacrifice, partageront avec équité entre les pauvres les aumônes des saints ; et nous, nous serons occupés exclusivement de la prière et de la prédication de la divine parole : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus.* (*Act.*, VI, 3, 4.)

La prière d'abord, et puis la prédication de la divine parole. Cependant, mes Frères, la prédication est, avant la foi elle-même, la racine, le fondement de la justification, suivant saint Paul qui dit : La foi vient de l'ouïe, et de l'ouïe frappée par la parole de Dieu. (*Rom.*, X, 17.) Mais la prière est réputée, au jugement des apôtres, une fonction plus importante que la prédication de la parole divine. Et dans le vrai, celui qui prêche, plante et arrose ; mais planter et arroser, reprend saint Paul (I *Cor.*, III, 7), c'est ne rien faire, si Dieu ne donne l'accroissement. L'Eglise où la prédication serait séparée de la prière, serait semblable à un champ labouré et ensemencé qui ne recevrait jamais la rosée du ciel ; ou plutôt l'Eglise, en cet état, ressemblerait à une vaste plaine couverte d'ossements desséchés. Que cette vérité, mes frères, est exprimée admirablement dans cette belle allégorie que nous lisons dans le prophète Ezéchiel ! L'Esprit de Dieu, nous dit ce prophète, me transporta dans une plaine couverte d'ossements desséchés. Penses-tu, me dit l'Esprit de Dieu, que ces ossements puissent revivre ? Prophétise sur ces ossements arides. Et je prophétisai, et je dis : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur ! Et bientôt je vis ces ossements s'agiter, se remuer ; mais l'esprit de vie n'y était pas encore. Prophétise, me dit une seconde fois l'Esprit de Dieu ; et je prophétisai, et je fis entendre une seconde fois la même parole. Et je vis ces ossements se lier, s'unir ensemble par des nerfs, se couvrir d'une chair et d'une peau, se dresser sur leurs pieds et devenir une armée rangée en bataille. (*Ezech.*, XXXVII.) Cette belle allégorie nous représente parfaitement l'Eglise. Tant que la prédication évangélique n'est point soutenue par la prière, une parole véhémente peut bien produire des émotions vives et passagères, mais ce ne sont que des ossements qui s'agitent et se remuent. Ah ! c'est au moment où les prophètes du Seigneur invoquent avec ferveur les bénédictions du Très-Haut sur leurs travaux apostoliques, et qu'ils conjurent, avec les larmes et les gémissements d'une prière fervente, l'Esprit de Dieu de ressusciter ces cadavres, de ranimer ces ossements arides, desséchés peut-être par le vent brûlant de l'impiété ; c'est alors que les paroles humaines, fécondées par l'Esprit-Saint, opéreront des prodiges, et que les justes s'écrie-

ront avec admiration : Béni soit le Seigneur qui fait seul des merveilles dans son Église ; les aveugles voient, les paralytiques marchent, les morts reviennent à la vie, et l'Église, régénérée par la vertu de la parole sacrée, prend une face nouvelle. C'est à cette divine vertu de la prière que se rapporte cette parole souvent répétée par les saints : Les armes de la milice du sacerdoce sont les gémissements et les larmes : *Arma clericorum sunt orationes et lacrymæ*, dont le prêtre arrose les pieds du Sauveur. O ! que ces armes sont puissantes pour vaincre le Seigneur, pour faire à son cœur une violence, qui au fond lui est agréable ; car sa nature est la bonté : *Cujus natura bonitas* (10), et il n'est juste, que parce qu'il est bon. Oui, remarquez-le bien, mes frères, sa bonté n'est pas la faiblesse qui condescend au mal, ou qui le souffre ; sa bonté, loin de repousser la justice, s'identifie et se confond avec elle ; elle se manifeste au dehors également par les effusions de la miséricorde qui répand le bien, et par celles de la justice qui réprime le mal.

Fonction honorable, importante ; j'ajoute fonction utile, pour détourner de dessus nos têtes coupables, les fléaux de la colère de Dieu. Le Très-Haut avait résolu d'exterminer Israël, de rompre l'alliance faite avec son serviteur Abraham, de se choisir un peuple plus soumis, plus docile, et de lui confier le dépôt des promesses; Moïse prie, il adresse au Seigneur une prière vive, la plus fervente des prières qui fût montée jusque-là devant le trône de l'Eternel ; et elle fut, dit le Prophète-Roi, comme un mur que le bras de Dieu ne peut renverser : *Et dixit ut disperderet eos, si non Moyses electus ejus stetisset in confractione in conspectu ejus.* (*Psal.* CV, 23.)

Une autre fois, il avait le bras levé sur Israël pour l'effacer du nombre des vivants ; un feu ardent s'était allumé, la flamme menaçait d'envahir tout le camp et de le dévorer; Aaron court l'encensoir à la main, se place entre les morts et les vivants; il prie, et sa prière est exaucée, et la plaie cesse, et le glaive de la colère rentre dans son fourreau. (*Num.*, XVI, 48.) Or, le souverain prêtre en ce moment, au témoignage de l'Esprit saint, était revêtu de cette robe sacerdotale sur laquelle on lisait le nom des douze tribus d'Israël, et votre grand nom, ô mon Dieu, était inscrit sur le diadème de sa tête. (*Sap.*, XVIII, 24.) Ne vous semble-t-il pas, mes frères, en lisant ce passage, qu'un prêtre est intercesseur pour le peuple auprès de Dieu en vertu de l'auguste ministère qu'il lui a confié, et que sa divine commission porte textuellement qu'il doit s'opposer aux coups de la justice, aux jours de la colère ? Vous seriez tentés de regarder ce prêtre, dans l'exercice de sa mission, comme une sorte de puissance qui impose à Dieu lui-même, qui fait tomber les armes de ses mains.

Laisse-moi faire, disait le Seigneur à Moïse ; afin que ma fureur s'allume contre ce peuple. (*Exod.*, XXXII, 10.) Voilà donc, observent les saints docteurs, le Seigneur qui s'abaisse aux supplications de la prière. En présence d'un homme juste qui prie, il se sent en quelque sorte gêné, embarrassé par l'intervention de cette prière qu'il n'ose refuser, et qui néanmoins contrarie les mesures que réclame sa justice. Tout est dit sur cette matière, mes frères, elle est comme épuisée; la chaire chrétienne ne se lasse pas de répéter qu'il faut remonter jusqu'à la prière des saints et des justes pour voir dans sa première cause le salut des peuples et la conversion des pécheurs ; que la protection de l'homme est une muraille qui penche et qui menace ruine; qu'au contraire la prière des saints et des justes, animée par l'amour et la confiance, est un mur qui ne manque jamais sous la main de celui qui s'y appuie; elle est de plus, selon le langage des saints, ce cri qui arrive jusqu'au trône de Dieu, qui pénètre son cœur, et retient dans sa miséricorde les fléaux de sa justice.

Après ces considérations d'un ordre si élevé, je ne dois pas omettre celle-ci : le saint office est une fonction utile même pour l'instruction du prêtre et pour l'acquisition de ce fonds de connaissances dans la science divine qui lui est nécessaire pour se préserver du mal de l'ignorance. Considérons-le dans l'exercice de son ministère, et cette vérité brillera à nos yeux de tout son éclat.

L'histoire de ce peuple dont l'antiquité remonte au berceau du monde, et où tout se passait en figures, histoire qu'on peut appeler le titre primordial de la divinité du christianisme, les actions de ses patriarches, les guerres de ses rois, les cérémonies de son culte, cette histoire du peuple de l'ancienne alliance, par des extraits choisis avec goût et discernement, passe devant nos yeux dans la récitation du saint office ; et rien n'y manque de tout ce que les prophètes ont dit de plus magnifique, de plus élevé sur la grandeur et la puissance de Dieu, avec des peintures si vives, si animées, qu'il est aisé d'y reconnaître Dieu dictant lui-même leur parole. Que vous dirai-je, mes frères, des livres Sapientiaux, où nous lisons les maximes de la sagesse, non pas de la sagesse charnelle et terrestre, mais de la sagesse de Dieu s'exprimant par des images vives qui saisissent l'âme, pénètrent jusqu'au fond du cœur, par des traits que l'Esprit saint lui-même compare à l'aiguillon qui perce? n'est-ce pas là un trésor inestimable que renferme le saint office? Et le livre tout entier des cantiques du Prophète-Roi, où nous lisons les plus saintes et les plus utiles maximes de la vie spirituelle, retracées avec une admirable clarté et une force d'expression inimitable, et tous ces élans d'un amour qui s'élève par-dessus les choses de la terre, perce les nuages, et fixe ses regards sur le soleil de justice; le contenu de ce livre admirable n'est-

(10) S. Leo, *in Nativ. Dom*, serm. 2, c. 1.

il pas comme une provision d'aliments spirituels que l'âme chrétienne savoure avec toutes ces délices qu'éprouvait le Roi-Prophète en lisant la parole de Dieu? *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua!* (*Psal.* CXVIII, 103.)

Mais voici bien des sources encore plus précieuses de science et de salut qui s'ouvrent à présent devant nous; le saint Evangile, où Dieu ne nous parle plus comme autrefois par la bouche des patriarches et des prophètes, mais par celle de son propre Fils visible sur la terre et conversant avec les hommes; ajoutez à cela les passages les plus remarquables des lettres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean, hommes incomparables, dont la parole, au témoignage des saints docteurs, a été quelquefois plus élevée que celle du Fils de Dieu lui-même. Réunissez enfin ces homélies des saints docteurs, modèles de la brièveté, de la clarté, avec laquelle il nous convient d'enseigner le peuple fidèle; et ces canons disciplinaires, qui tous les matins insinuent dans notre cœur ce qu'il y a de plus utile, et ce qu'il faut savoir, sur l'exercice du saint ministère, sur l'économie du culte divin, la dispensation des sacrements, la vie honnête que les clercs doivent mener dans le monde : je n'exagère rien en disant que le prêtre exact et ponctuel à réciter le saint office avec l'attention et la dévotion que lui commande l'Eglise, est vraiment le prophète dont parle l'Esprit-Saint, qui a dévoré le livre de la loi, et qui, à force de savourer ce divin aliment par la méditation, en a introduit dans son âme tout le suc et toute la substance.

C'est pourtant cette fonction si haute, si importante, la première selon l'ordre de Dieu et la discipline de l'Eglise, que des prêtres négligents traitent avec aussi peu de respect et de considération, que si elle était frivole et légère : c'est la dernière qu'ils songent à remplir; c'est à la fin du jour qu'ils s'en acquittent, et on en a vu, de délai en délai, la différer, la renvoyer jusqu'à la dernière heure. Toutefois, quel temps pour s'en acquitter que celui où le corps, fatigué, refuse son service à l'esprit, et ne lui laisse que la pesanteur et l'insensibilité pour une œuvre digne de toute l'attention et de la ferveur des anges! Je suis occupé, disent souvent ces prêtres, pour excuser une conduite si inexcusable; et je leur réponds ? Vous êtes occupés ! mais en supposant que vos occupations soient graves et sérieuses, dignes de la sainteté de votre ministère, toujours est-il qu'entre ces occupations il y a un ordre, et selon cet ordre, les plus hautes et les plus importantes doivent être acquittées avant celles qui le sont moins. Or, vous savez que les apôtres eux-mêmes ont donné à la prière la prééminence sur la prédication de la parole de Dieu. Si les bienséances divines vous sont aussi précieuses que les convenances mondaines, comptez-vous pour rien les convenances et les bienséances qui ont dirigé l'Eglise dans la distribution des diverses parties de l'office? Est-ce bien une dérision ou un langage sérieux que vous adressez à Dieu, quand vous lui dites sur le soir et à la dernière heure du jour : Seigneur, c'est au premier lever du soleil que je me hâte de vous présenter mes prières et mes humbles supplications? Oh! s'il vous plaisait, pendant que ce bel astre éclaire et échauffe la nature par sa lumière, d'éclairer les ténèbres de mon âme, et d'échauffer la froideur et l'insensibilité de mon cœur!

Prêtres négligents, et qui, à l'heure de minuit, tenez ce langage à l'Esprit de Dieu, n'êtes-vous pas dignes de l'anathème prononcé par les docteurs de l'Eglise contre ces ministres vains et légers, qui traitent avec indécence les cérémonies du divin sacrifice? Est-ce une insulte que vous adressez à votre Créateur, ou un devoir de religion que vous acquittez à son égard? *Sacrificat, an insultat* (11)?

Retraçons maintenant les qualités que doit avoir le saint office pour être récité avec fruit.

SECONDE PARTIE.

Ces qualités, je les réduis à l'attention, à la dévotion et au respect.

L'attention. On n'honore pas le Seigneur par le mouvement des lèvres qui se remuent, et par l'inclination du corps qui se baisse; Dieu est esprit, et il veut être adoré en esprit et en vérité (*Joan.*, IV, 24), c'est-à-dire par les pensées de notre esprit et les hommages de notre cœur : et cependant combien de prêtres à qui le Seigneur pourrait faire, avec une sainte indignation, le reproche qu'il adressa autrefois à Israël : *Ce peuple m'honore des lèvres, et son cœur est bien loin de moi.* (*Isai.*, XIX, 13; *Matth.*, XV, 8.) Combien de prêtres en qui des paroles toutes de flamme, des cantiques tout brûlants du feu de l'amour divin, n'ont laissé d'autres traces, d'autre sentiment que cet aride souvenir : J'ai récité mon saint office; voulant dire par là qu'ils se sont déchargés d'un fardeau qui pesait à leur paresse : aveugles, de ne pas voir qu'ils ne sont pas quittes envers Dieu de ce grand devoir! Encore un coup, mes frères, on ne s'en acquitte point par des sons et des mots jetés en l'air; cette obligation les presse, elle se répète tous les jours, et elle amasse sur leurs têtes un poids de malédiction, un trésor de colère qui se grossit sans cesse, et qui finira par les accabler au jour des vengeances. Pour éviter ce malheur, écoutons ce grave avertissement que nous adresse l'Esprit-Saint, et obéissons au précepte qu'il nous exprime : Préparez votre âme avant la prière, autrement vous êtes ce téméraire qui tente le Seigneur. (*Eccli.*, XVIII, 23.) Qu'est-ce à dire, mes frères, ne pas se préparer avant la prière, et par là tenter le Seigneur? que signifie donc ce langage? par quel lien s'u-

(11) Tertul. cité par Ben. XIV, *De sacrif.* lib. III, cap. 34, n. 1.

nissent ensemble ces deux pensées, en apparence si disparates et si éloignées l'une de l'autre? Tenter le Seigneur, c'est se précipiter dans un danger d'où l'on ne peut se tirer que par un prodige qui ne nous est pas promis par la parole de Dieu, et qui pourrait contrarier les vues de sa providence. Or, le prêtre négligent qui ne se prépare pas avant la prière, est vraiment coupable de ce désordre; et s'il échappe au péril d'une récitation négligente et dissipée du saint office, c'est-à-dire d'une prévarication contre un des plus saints devoirs de la cléricature, ce ne sera que par un prodige. Et dans le vrai, le recueillement de toutes les pensées de l'esprit, le silence de toutes les passions de l'âme, sont les conditions nécessaires et indispensables du saint office bien récité. Or le moyen, mes frères, qu'un prêtre habituellement dissipé, et qui, au sortir d'une action profane, récite son office, puisse subitement, et sans aucun effort préparatoire, se trouver tout à coup calme, paisible, recueilli! Pour rendre la chose plus sensible, j'interpelle ici ce prêtre, et je lui dis : Vous sortez d'une partie de plaisir, où votre âme s'est enivrée d'une joie profane; vous venez de manier une affaire d'intérêt qui a remué peut-être en vous les plus violentes passions; et quand ce ne serait qu'une étude profondément réfléchie, elle aurait tendu tous les ressorts de votre âme! Quoi! vous comptez, au sortir de là, sans préparation, sans effort, pouvoir réciter votre saint office avec toute l'attention, le recueillement, la dévotion que vous commande l'Eglise! mais ce serait là visiblement un prodige. Il faut du temps au fer rougi par le feu pour perdre sa chaleur, à une eau agitée par la tempête pour rentrer dans le repos; pouvez-vous donc croire que votre âme, après de si violentes émotions, éprouvera ce calme profond où elle doit entrer pour converser avec le Seigneur? Il est visible que la violente agitation que vous lui avez imprimée se prolongera jusqu'au moment où vous l'aurez apaisée. Et voilà ce qui nous explique cette pratique pleine de sagesse, dont plusieurs saintes communautés ont fait un devoir de leur vie commune, et que le grand saint Charles Borromée avait introduite dans sa maison : c'est, mes frères, que la récitation du saint office fût précédée d'un quart d'heure d'oraison mentale. Cette prière préparatoire que l'Eglise nous met dans la bouche peut, à l'égard d'un prêtre pieux chez qui elle n'a pas dégénéré en routine, remplir cette fin salutaire. Que si, par la nature de ses occupations, il avait imprimé à son âme quelques-unes de ces violentes commotions dont nous venons de parler, ce serait à lui de discerner avec prudence et sagesse le temps nécessaire et convenable pour reprendre cette assiette tranquille qu'il doit avoir pendant la prière.

A l'attention je joins la dévotion; et j'appelle de ce nom, mes frères, la disposition d'une âme qui accompagne les paroles que la bouche exprime, par les affections et les sentiments du cœur qui y répondent; prier quand le Prophète prie, ouvrir son cœur à la confiance quand il chante la divine miséricorde du Seigneur; aimer quand sa parole sort comme une vive flamme de son cœur embrasé de l'amour divin; pleurer ses péchés quand il les pleure lui-même avec les gémissements d'une douleur qui avait fait de ses yeux deux sources de larmes; élever sa pensée vers le ciel quand il nous raconte des choses si grandes, si glorieuses de la cité de Dieu. Je connais la pesanteur et l'insensibilité du cœur humain : ardent comme le feu pour les choses de la terre, il est de glace pour les choses du ciel; néanmoins, mes frères, je dois le dire ici, ce cœur dont l'insensibilité fait la matière de nos plaintes amères, ne laisse pas que d'être entre les mains de notre conseil. (*Eccli.*, XV, 14.)

Qu'il voue, qu'il consacre à Dieu tout ce qu'il y a en lui de sensibilité, de capacité pour aimer; et si Dieu est le maître qu'il a choisi, l'amour, ce roi de toutes les puissances de notre âme et auquel rien ne résiste dans le domaine de notre cœur, saura bien tirer à lui avec un empire souverain et absolu toutes nos pensées et toutes nos affections. Car telle est, mes frères, la constitution de notre être et la loi principale qui le régit, que nos pensées vont par une pente naturelle dans le lieu où se trouvent les affections de notre cœur. Dieu qui l'a fait, et qui connaît bien ses dispositions les plus intimes, nous l'a dit : Votre cœur est là où est votre trésor (*Matth.*, VI, 21), c'est-à-dire où sont vos affections. Je parle à cette mère de son enfant chéri que la force de la loi lui a enlevé pour le conduire au milieu des plus périlleuses chances de la guerre; je parle à cet ambitieux du poste qu'il sollicite avec tant d'ardeur et avec des anxiétés si pénibles pour le succès de sa demande; à cet avare, des spéculations de son négoce, de l'incertitude de ce procès qui met en litige la plus belle portion de sa fortune : et bientôt le feu qui brille dans leurs yeux, les paroles qui se pressent dans leur bouche m'annoncent que j'ai touché la fibre délicate de leur cœur. Mais si les paroles vives et embrasées du Prophète-Roi, quand il nous parle de notre Dieu, de ses perfections ineffables, de son amabilité infinie, ne disent rien à notre âme si facile à émouvoir sur les choses de la terre, que devons-nous en penser? Qu'elle est vide des choses de Dieu, sans affection, sans amour pour ce souverain Etre, seul parfait, seul digne d'être aimé. Ah! les poëtes profanes ont bien trouvé le secret de remuer notre cœur, d'y réveiller quelquefois les plus vifs transports d'une admiration vive, d'un amour tendre et affectueux; leur langage était-il plus animé, plus passionné que celui du Prophète-Roi, quand il nous dit : Mon âme a soif du Dieu vivant; quand me sera-t-il donné de paraître en sa présence? (*Psal.* XLI, 3.) Ah! Seigneur, tirez mon âme de cette prison où elle languit (*Psal.* CXLI, 8); pourquoi prolonger si longtemps les jours de

mon exil (*Psal.* CXIX, 5), me retenir encore dans les déserts de cette vie, où je voyage sous des tentes, dans une région obscure, dans une terre aride et sans eau? (*Psal.* LXII, 3.) Non, mes frères, nous ne sommes pas ici-bas des exilés et des captifs tristement assis sur des rives lointaines. Si nous étions des voyageurs qui soupirent après cette cité de Dieu où notre âme doit habiter pour toujours, le monde, ses fêtes et ses plaisirs nous seraient à dégoût, et nous répondrions à ses serviteurs qui nous y invitent et qui nous en font de riantes peintures : Je connais un poëte qui a chanté les beautés de la cité de Dieu. Oh! qu'il y a loin de vos fables à toutes les choses grandes et glorieuses qu'il en raconte! *Narraverunt mihi iniqui fabulationes; sed non ut lex tua.* (*Psal.* CXVIII, 85.)

A l'attention, à la dévotion, joignons le respect. Quand un mendiant, un misérable est admis à comparaître devant un de ces rois dont le nom et la puissance sont révérés au dedans et au dehors de son empire, la pensée de sa profonde misère en présence d'une si haute majesté, l'absorbe; il en est saisi, confondu, et la terreur et l'effroi ne tardent pas à s'emparer de son âme. Nous prions, nous sommes en présence de Dieu; qui sommes-nous, et devant qui sommes-nous? Dans le temple du Seigneur, au pied d'un oratoire, dans les sentiers de nos champs, oui, partout où nous nous trouvons, Dieu n'est-il pas présent devant nous? et si c'est au pied de son autel que nous récitons le divin office, n'est-il pas devant nous, comme il était dans la maison de Nazareth, comme il est dans les tabernacles du ciel, où des millions d'anges environnent son trône? J'entre dans le palais des rois, j'y vois des serviteurs attentifs jusqu'au scrupule à ne rien omettre, pas même un iota, de ce corps de pratiques qu'on appelle le cérémonial de la cour. J'entre dans cette maison où notre Dieu habite corporellement avec les hommes; son Eglise a aussi composé un cérémonial en son honneur; les rites en sont magnifiques, les chants harmonieux qui s'y font entendre ravissent l'âme par la beauté de leurs accents : et j'y vois des prêtres, des ministres mutiler ces cérémonies, précipiter ces paroles que les anges écoutent avec tant d'attention et de respect du haut du ciel; alors je me rappelle tant de plaintes qu'il nous a faites de ces scandales par la bouche de son prophète : Si je suis votre roi, où est le respect que vous me devez? si je suis votre père, où est l'amour que je mérite. (*Malach.*, I, 6.)

Notre Dieu est patient, parce qu'il est éternel; aussi dans le siècle futur, où il exercera ses infinies miséricordes et ses éternelles justices, les cris lamentables, la rage et le désespoir de l'enfer seront la vengeance qu'il tirera du crime de ces prêtres qui ont acquitté avec négligence une œuvre redoutable aux anges eux-mêmes.

Malheur donc aux prêtres qui ignorent combien cette divine fonction est honorable et importante, profitable à la gloire de Dieu, au salut de son Eglise, à la sanctification de ses ministres; et j'aurais dû ajouter, combien elle est consolante, et propre à adoucir les tribulations qui sont l'apanage du sacerdoce chrétien. Ces divins cantiques furent, pour le Prophète-Roi, qui en est l'auteur, la douce consolation de son pèlerinage sur la terre; il nourrissait son âme de la manne délicieuse dont ils se composent, et il oubliait toutes ses peines. Les Israélites eux-mêmes, captifs dans les terres étrangères, ne connaissaient pas de plus douce consolation au milieu des rudes privations de leur exil, que le chant de ces mêmes cantiques; ils suspendaient leurs instruments de musique aux saules du rivage, et faisaient retentir les échos d'alentour des gémissements de leur tristesse. Et cependant le ciel ne s'était pas ouvert devant les enfants du peuple, de l'ancienne alliance; eux et leurs prophètes, dans leurs mystères, leurs cérémonies, leurs visions et leurs révélations, ne possédaient que l'ombre et la figure de ces biens dont la réalité est dans nos mains, quoique des voiles et des symboles nous en dérobent la claire vue. Pour nous, ministres de l'Eglise catholique, quand nous lisons ces divins cantiques avec les yeux éclairés du cœur dont parle saint Paul, nous y voyons le fidèle récit et souvent la peinture animée des persécutions que les suppôts de l'enfer devaient susciter à son Eglise. Le prophète a vu ces farouches ennemis la dévaster, comme un sanglier furieux qui se précipite sur un troupeau de timides brebis; il les a vus dressant des échafauds et repandant comme l'eau le sang des martyrs. Mais en ce moment, ministres du Très-Haut, ouvrez les yeux, écoutez la voix de l'Esprit-Saint qui révèle aux âmes humbles l'intelligence de sa loi; et cette consolante espérance naîtra dans votre cœur, elle y fera surabonder la joie au-dessus de la tribulation; et vous vous direz à vous-mêmes : Puisque notre Dieu est si véritable dans la connaissance anticipée que les prophètes nous ont donnée des épreuves et des tribulations réservées à l'Eglise pour les jours de son pèlerinage, il ne le sera pas moins à vérifier les consolantes promesses qu'il lui a faites, dans les mêmes livres, de la conduire, après l'avoir purifiée ici-bas de ses taches et de ses rides, dans un lieu de rafraîchissement et de paix, où il la rendra éternellement heureuse par la vision de sa face.

DISCOURS XVI.

SUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

1° Il faut se préparer à la sainte messe par la prière; 2° la célébrer avec une religion profonde; 3° rendre à Dieu, pour cet ineffable mystère, de ferventes actions de grâces.

Ces trois grandes obligations, d'une préparation dévote et attentive, d'une célébration religieuse, recueillie, et d'une fervente action de grâces, feront le sujet et le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut se préparer au saint sacrifice par la prière.

Préparez votre âme avant la prière, nous dit l'Esprit-Saint (*Eccli.*, XVIII, 23); autrement vous êtes un téméraire qui tente le Seigneur; vous vous exposez visiblement au péril de le traiter sans honneur, sans respect, et de profaner, par un horrible sacrilége, le plus sacré de nos mystères; à moins que, par un prodige qui dérogerait à sa sagesse, il ne vous délivre de ce péril où vous a engagé votre témérité : or, c'est une semblable conduite que l'Esprit-Saint appelle tenter le Seigneur. En effet, ce calme de l'esprit, ce silence des passions, ce recueillement profond de toutes les puissances de l'âme, subit et non préparé, ne serait-ce pas là un effet sans cause, un prodige de la puissance de Dieu non moins grand que s'il faisait tout à coup fuir la mer, et remonter vers leur source les eaux des fleuves? Mais tâchons d'expliquer en termes plus précis cette préparation, sa nature, les actes qu'elle commande.

Diriger ses intentions vers les fins du sacrifice, purifier son âme par une componction sincère et par une douleur dont l'Esprit-Saint est le principe, y allumer le feu de l'amour divin, désirer d'un grand désir de recevoir ce divin hôte dans la maison de son âme; voilà bien, aux termes de la liturgie sacrée, les actes préparatoires au saint sacrifice. Or, dans tous ces actes, qui ne voit que tout est convenable, indiqué par la raison elle-même, avant que de nous être commandé par le rite de l'Eglise?

Et d'abord diriger ses intentions vers les fins du sacrifice. Ici nous pouvons bien, comme nous y invite l'Esprit-Saint, faire appel aux enfants de ténèbres; ils sont assurément plus prévoyants, plus sages et plus prudents que nous, qui nous glorifions d'être les enfants de la lumière. Car voyez-vous jamais un homme sage s'engager dans une affaire grave, importante, décisive, sans y avoir songé, pensé, mûrement réfléchi? Ne craint-il pas qu'on ne lui applique cette parole de l'Evangile : Il a commencé à élever l'édifice, et il n'a pu l'achever? (*Luc.*, XIV, 30.)

Hé quoi! un prêtre, associé par Dieu lui-même à l'œuvre la plus grande qu'il puisse concevoir dans sa sagesse et exécuter par sa puissance, n'y penserait pas, ne s'en occuperait pas; il détournerait à d'autres objets les méditations de son esprit et les affections de son cœur! Mais, encore un coup, de quoi s'agit-il dans cette œuvre, traitée par ce prêtre avec une légèreté qu'il n'oserait se permettre dans le maniement des plus frivoles intérêts de la vie? Il s'agit de rendre au Très-Haut, au nom de toute créature, le culte en esprit et en vérité, seul digne de lui; il s'agit de le remercier, au nom de son Eglise, de tant de biens d'un prix infini dont elle se reconnaît redevable envers sa bonté; de lui demander qu'il daigne la conserver, la gouverner et la purifier. Enfin il s'agit des plus graves intérêts entre le ciel et la terre, de la paix des Etats, de la paix des familles, de la cessation des schismes, des hérésies et des scandales.

Une âme pieuse, mes frères, a remis son offrande à ce prêtre, en le conjurant de se ressouvenir de la misère qui l'afflige au saint autel où il voit Dieu face à face; il reçoit ce don, il se l'approprie, et il oublie à l'autel ceux par qui il vit de l'autel. Une âme pénitente lui a ouvert son cœur; il y a vu une plaie profonde qui la dévore, une mort prochaine qui la menace; il va se trouver seul à seul avec Dieu, le voir et lui parler; et il oublie cette âme, lui qui s'appelle son pasteur et son père. Est-ce ainsi, je le demande, qu'on négocie les affaires auprès des hommes? Un agent qui négligerait à ce point les intérêts de ses clients, serait-il réputé probe et juste? et serions-nous exempts de reproche en matière de probité, parce que les grands intérêts que nous avons trahis sont les intérêts éternels?

Mais, indépendamment de ces motifs puisés dans la haute considération de la gloire de Dieu et du salut des âmes, ce prêtre négligent n'a-t-il rien à demander pour lui-même? Est-il donc ce pontife pur, innocent et sans tache, qui, en priant pour les péchés du peuple, n'a aucun besoin d'intercéder pour ceux qu'il a commis lui-même? Ah! je ne parle point ici de ces grands péchés qui donnent la mort à l'âme; ce ne serait plus au rite préparatoire du saint sacrifice qu'il faudrait renvoyer ce prêtre prévaricateur, mais au tribunal de miséricorde que Dieu a érigé sur la terre; et s'il n'est pas assez heureux pour entendre, de la bouche du ministre qui y siége en son nom, une sentence qui l'absout, sa prière est un nouveau péché, son sacrifice une profanation exécrable, et il s'incorpore son propre jugement, selon le langage de l'Apôtre. Je le sais, l'Eglise, ne songeant plus qu'aux biens innombrables acquis à ses enfants par la célébration du divin sacrifice, se relâche beaucoup de sa rigueur, et se montre plus indulgente pour accorder l'autel au prêtre que la communion au simple fidèle; mais, cette sage condescendance mise à part, ce prêtre froid et tiède a-t-il une conscience assez pure, une justice assez abondante pour monter tous les jours au saint autel? Et ces fautes si graves, si délibérées, dont il souille tous les jours son âme, ne ternissent-elles pas la blancheur de cette robe qu'il faut avoir conservée sans tache pour entrer dans la salle du festin où Jésus ne reçoit que ses élus? Encore s'il avait soin de la laver, de la purifier dans les eaux sacrées de la pénitence; notre Dieu est bon, patient, clément, d'une miséricorde infinie, et il ne s'offense pas de nous voir à la table de son festin avec des vêtements peu somptueux, pourvu qu'ils soient décents. Mais un prêtre infidèle et dissipé ne daignera pas même gémir un moment, au pied de l'autel, de ces fautes sans nombre dont il est coupable; le saint sacrifice n'est pas distingué, dans sa conduite journalière, du reste

des occupations profanes qui en remplissent les moments. Dispensateur des mystères de Dieu et des sacrements de son Église, que n'a-t-il pas dit au peuple chrétien au sujet de ces préparations de pureté et d'innocence, qui sont pour le fidèle les conditions indispensables de sa participation au mystère eucharistique? Mes frères, nous exhortons les autres, et nous ne nous exhortons pas nous-mêmes; et cependant notre prédication n'est pas un son qui se perd dans les airs : nos paroles montent au ciel, où Dieu les écrit dans son livre pour les reproduire contre nous-mêmes au grand jour de la justice où il rendra à chacun selon ses œuvres. Il est écrit qu'en ce grand jour les villes infidèles condamneront le peuple de l'ancienne alliance, qui n'a pas profité des merveilles qu'il a vues et des paroles divines qu'il a entendues; en ce même jour, un grand nombre de villageois condamneront les pasteurs infidèles qui devaient les diriger dans la voie des saints. Demain, approchez de l'autel du Seigneur, et il entrera dans votre âme, a dit au villageois son guide spirituel; et cet humble pénitent tressaille d'une sainte joie; on l'a vu prévenir le lever de l'aurore, assiéger de grand matin la porte du temple, et après qu'il y est entré, demeurer, pendant des heures entières, prosterné en prières avec ce recueillement profond que les anges contemplent avec joie du haut du ciel. Bientôt il s'avance d'un pas respectueux vers la table sainte, il s'élance vers le bien-aimé de son cœur par ses désirs enflammés; et au moment où il le possède, il se perd, il se confond en lui, et il jouit de la douceur de ses entretiens ineffables, réservés aux pauvres et aux humbles de cœur. Mais ce prêtre froid et indolent semble croire qu'une familiarité indécente est un privilége de son sacerdoce. Ah! qu'un prince de la terre lui mande qu'il veut l'honorer de sa visite, toutes les puissances de son âme seront en mouvement pour préparer la magnifique réception qu'il lui destine; il y emploiera toutes les inventions de son esprit, toutes les ressources de sa fortune; et lorsque c'est son Dieu qui lui dit, comme autrefois à Zachée : Aujourd'hui, j'entre dans la maison de votre âme; il ne la purifie pas, il ne l'orne pas avec soin; elle sera peut-être dans un état plus vil, plus abject que l'étable où Jésus-Christ fut reçu en entrant dans le monde.

Au reste, mes frères, quoique les bienséances du monde suffisent pour imposer à un prêtre l'obligation de se préparer au saint sacrifice, il y a quelquefois, dans cette omission, une cause plus élevée et plus malheureuse que l'état de tiédeur et d'insensibilité dans les voies de Dieu : c'est que ces prêtres craignent de se trouver seuls avec eux-mêmes. Dans cette solitude de leur âme, dans ce silence de leurs pensées, Dieu parlerait peut-être à leur cœur; une voix terrible leur reprocherait leurs profanations, leurs sacriléges, et cette voix importune on ne veut pas l'entendre; il faut donc s'étourdir, aller d'un pas brusque et précipité vers l'autel. Ah! malheureux prêtre, montez, et ce vœu de votre cœur s'accomplira; Dieu se taira, vous dormirez d'un sommeil profond, ou vous marcherez avec un calme affreux dans d'épaisses ténèbres; vous vous croirez vivant, et vous serez mort. Oui, mes frères, à la vue d'un prêtre engagé dans la malheureuse habitude de monter tous les jours à l'autel sans préparation, et d'en descendre sans rendre à Dieu la moindre action de grâces, on ne peut se défendre de ce soupçon : voilà un prêtre qui dégénère, la tiédeur a déjà envahi son âme, et peut-être que le péché règne dans son cœur.

DEUXIÈME PARTIE.

Non-seulement on doit se préparer, mais il faut encore célébrer les divins mystères avec une religion profonde. Un Dieu qui ne s'appelle pas en vain l'admirable, le Dieu, le fort, le prince de la paix, est tout à la fois si bon, si accessible à sa créature, que par un prodige où l'on ne sait qu'admirer davantage ou de sa puissance ou de son amour, il a pu, sans quitter le ciel qu'il remplit de sa gloire, descendre sur la terre, y établir une demeure permanente, y présider au culte divin, être tout à la fois et le prêtre qui offre et la victime offerte à la majesté de Dieu : mystère ineffable, devant lequel la raison troublée, confondue, et comme anéantie, ne peut que s'écrier : Jésus crucifié au Calvaire, Jésus crucifié à l'autel, Jésus prêtre et victime sur l'autel de la terre et sur le sublime autel du ciel, est dans les cieux et sur la terre la force et la vertu de Dieu! A ce prodige d'amour l'homme a opposé un prodige d'ingratitude, celui de ne savoir pas se tenir dans une posture de corps grave et modeste pendant que son Dieu l'associe à la grande œuvre de son divin sacerdoce. Quand Jésus-Christ s'offre sur l'autel sublime du ciel, les anges ne sont pas appelés à l'honneur de concourir avec lui à cette action divine; mais quand il songe à offrir son sacrifice sur les autels de la terre et dans son Église catholique, alors il sent comme le besoin d'emprunter les organes d'un homme, afin de rendre sensible aux hommes les cérémonies de son sacrifice invisible; ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome : Quand vous voyez le Seigneur qui s'immole sur l'autel, et le prêtre incliné sur la victime, occupé à prier, et tous les assistants arrosés et teints de ce sang précieux, pouvez-vous croire alors que vous habitiez la terre, et que vous soyez mêlé aux hommes (12)? Comment donc cette considération : Je suis en ce moment, avec mon Dieu, une seule et même personne; j'accomplis conjointement avec lui l'œuvre de son divin sacrifice, ne lui commande-t-elle pas la gravité et le recueillement? Vous

(12) *De sacerd.*, lib. III, cap. 4.

dirai-je ici, mes frères, ce qui a souvent attristé, épouvanté l'Eglise? Voyez ce prêtre; ses yeux errants et mal assurés, son air, ses manières évaporées trahissent au dehors la dissipation qui règne dans son âme; il porte dans sa main, avec le calice du Seigneur, les dons sacrés; la croix est empreinte sur les ornements dont il est revêtu; il va à l'autel, ou plutôt il y court précipitamment: quel est donc ce prêtre? quel est le personnage qu'il représente? C'est Jésus, véritable Isaac, allant au Calvaire pour être immolé en sacrifice. Il court avec une rapidité indécente du milieu aux extrémités de l'autel, il balbutie les paroles de la liturgie sacrée; les cérémonies saintes, il les mutile, les tronque, il en défigure le sens profond et caché; il se tourne vers le peuple, il agite ses mains et ses bras par des mouvements brusques et précipités: quel est donc ce prêtre? c'es le représentant de Jésus apparaissant au milieu de ses disciples pour leur rompre le pain; il est encore là pour recueillir les prières de l'Eglise, et pour les offrir à la majesté du Père: il élève, il abaisse les dons sacrés, il les pose sur l'autel; c'est Jésus, l'Agneau de Dieu, qui se laisse lier, garrotter, attacher à la croix. Tout à coup il se fait un grand silence; il parle, et Jésus, obéissant à sa voix, descend sur l'autel; ce pain que les yeux voient, ce n'est plus du pain, c'est le corps de Jésus-Christ; ce vin qui coule dans le calice, c'est le sang de Jésus-Christ lui-même, répandu autrefois sur le Calvaire; sa parole, comme un glaive, séparerait le corps du sang, et serait pour la victime un coup mortel, si elle n'avait puisé dans le sein de Dieu une vie immortelle; et rien ne manque ici à la réalité du sacrifice de la croix, que l'immolation sanglante: cette victime peut bien s'humilier et s'anéantir; mais elle est devenue impuissante pour souffrir et pour mourir.

Et durant ce redoutable sacrifice, ni la majesté de Dieu, ni la présence de ses anges, ni le ministère qu'il exerce en ce moment, nulle de ces considérations n'a pu imposer à ce prêtre une contenance grave et modeste. La pensée qu'il représente sur la scène les héros vrais ou fabuleux que le monde admire, en impose à un acteur de théâtre, met dans son air, dans ses manières, je ne sais quoi de si noble, de si majestueux, que les yeux, éblouis par cette vaine fiction, croient voir et entendre les personnages qu'il retrace. Et cette pensée: Je suis en ce moment avec mon Dieu un même sacrificateur, une même victime, ne peut retenir le prêtre dans les limites de la gravité sacerdotale. Certes, mes frères, les anges, qui assistent en tremblant à ce redoutable sacrifice, doivent être bien étonnés de voir ce prêtre élever, abaisser, déposer sur l'autel le corps de Jésus-Christ, le manier avec aussi peu de respect que si sa main ne touchait autre chose que le pain matériel servi sur nos tables; et l'on se figure ces esprits célestes lançant sur ce prêtre des regards de colère, prêts à l'écraser de leurs foudres, si leur courroux n'était retenu par la patience de ce Dieu qui a toute une éternité devant lui pour se venger des offenses qu'il reçoit du néant armé contre son Créateur.

Oui, mes frères, c'est une horreur pour le ciel qu'un prêtre dissipé au saint autel. Nous lisons, dans les annales des anciens peuples, l'histoire de leur culte insensé et de leurs superstitions extravagantes et cruelles; et jamais nous n'y voyons, de la part des prêtres qui y présidaient, l'irrévérence et le mépris envers leurs fausses divinités: l'histoire, au contraire, nous atteste qu'ils savaient garder, en ce moment, des bienséances dont une fausse religion ne se croit pas exempte. Leur exemple est bien propre à confondre les prêtres du Nouveau Testament, ministres du Dieu véritable et de son culte en esprit et en vérité. Ainsi nous accréditons ce bruit sinistre, que les suppôts de Satan font circuler en bien des lieux, c'est que nous ne croyons pas nous-mêmes à la divinité d'un culte dont nous étalons aux yeux du peuple la pompe et le spectacle.

Cependant ces prêtres vains et légers s'applaudissent de la louange que donne un peuple frivole et à demi impie, à la manière prompte et leste dont ils célèbrent la sainte messe; mais qu'ils se souviennent bien que le savant pape Benoît XIV frappait de censure les prêtres atteints et convaincus de retrancher, dans la célébration de la sainte messe, quelque chose du temps nécessaire pour réciter intégralement les prières et pour accomplir décemment les cérémonies dont elle se compose.

TROISIÈME PARTIE

Enfin un prêtre doit, après le saint sacrifice, rendre à Dieu de dévotes actions de grâces pour ce bienfait d'un prix infini.

L'homme, dit le Roi-Prophète, élevé en honneur n'a point compris; on l'a vu jouir de l'air qu'il respire et des fruits que lui dispense la terre libérale, sans aucun sentiment de gratitude pour ce Dieu si bon, qui, après l'avoir tiré du néant par sa bonté, le conserve et le nourrit par sa providence· semblable au stupide animal qui broute l'herbe, sans jamais regarder le ciel et remercier le Dieu de qui il reçoit la nourriture: *Homo, cum in honore esset, non intellexit: comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* (*Psal.* XLVIII, 13.) Cette ingratitude nous semblera bien légère, si nous la comparons à celle que nous témoignons à Dieu pour le bienfait ineffable de l'Eucharistie: là, nous recevons son corps, son âme, sa divinité; et nous n'estimons pas ce bien d'un assez grand prix pour lui en rendre un quart d'heure d'action de grâces.

D'où me vient cet honneur que la mère de mon Dieu me visite dans ma pauvre demeure? Ainsi parlait sainte Elisabeth ravie de voir Marie sur le seuil de sa porte. Ah!

ce n'est pas la mère de notre Dieu, mais Dieu lui-même que nous possédons dans la maison de notre âme; il y habite corporellement avec la plénitude de sa divinité, et nous le délaissons, nous l'abandonnons pour aller converser avec les créatures; on dirait qu'il est pour nous un de ces personnages dont l'entretien est plein de dégoût et d'ennui.

Craignons-nous, mes frères, de blesser la vérité et la sincérité chrétienne en adressant à notre Dieu ce langage fervent et brûlant d'amour de l'épouse des Cantiques, qui ne serait pas dans notre cœur? Mon bien-aimé est à moi; ô si je pouvais me perdre et m'écouler en lui! Qu'il m'élève, qu'il m'abaisse, qu'il me console, qu'il me délaisse; entre lui et moi, à la vie et à la mort. Craignons-nous le mensonge en mettant dans notre bouche de pareils sentiments, que rien ne justifierait? Mêlons au moins nos louanges et nos actions de grâces à celles que lui rendent sans cesse les sublimes intelligences du ciel, dont les hommages lui sont si agréables; à l'exemple du Roi-Prophète (*Psal.* CXLVIII, 9 et seqq.), invitons les glaces, les neiges et toutes les créatures animées et inanimées à s'unir à nous pour louer, pour remercier ce grand Dieu qui se montre si libéral et si magnifique envers une vile créature.

Mais si, pour aider à notre langueur, nous désirons quelque formule de prières, l'Eglise a pourvu aux besoins de ses ministres. Les saints nous ont laissé dans leurs écrits l'expression vive et animée de leurs actions de grâces; l'Eglise les a recueillies, et elle en a fait un corps et comme une agréable composition de parfum, il en est résulté un admirable recueil, bien digne de l'amour de cette épouse pour son divin Epoux; ces prières décorent les oratoires où les prêtres ont coutume de se prosterner après le saint sacrifice: pourquoi nous roidir contre les vœux et les sollicitations d'une si bonne mère?

Et ici, mes frères, un autre spectacle, pareil à celui dont je vous ai déjà fait le triste récit, se présente à moi. Un prêtre, après la célébration du divin mystère, peu édifiante pour l'assemblée qui y a assisté, descend brusquement de l'autel, précipite ses pas pour arriver plus vite à la sacristie, y dépose les vêtements sacrés avec toute la vitesse qu'il a mise à s'en revêtir, sort de ce lieu saint, salue par une légère inclination de tête le saint tabernacle, traverse la nef sacrée avec la rapidité de l'éclair. Ah! malheureux prêtre, où courez-vous? vous portez Dieu lui-même dans votre cœur; il sort de sa chair adorable une vertu secrète qui purifie les sens, éteint les ardeurs de la concupiscence, et vous vous hâtez d'aller la dissiper et la perdre dans les places publiques! Ne croyez pas, mes frères, que le peuple ne remarque point un pareil scandale: des prêtres ont été quelquefois avertis, par un sourd murmure, que le peuple n'était pas insensible à un pareil affront fait à son Dieu.

Au reste, savez-vous quel est le premier prêtre qui a donné au monde le scandale dont nous parlons ici? C'est le disciple déicide dont on n'ose répéter le nom; c'est de lui qu'il est écrit: que la cène étant finie, il quitta brusquement le Cénacle pour aller consommer son crime (*Joan.*, XIII, 30), pendant que les apôtres fidèles accompagnaient leur divin Maître jusqu'au mont des Oliviers, après avoir chanté un hymne admirable d'actions de grâces: *Et hymno dicto, exierunt in montem Oliveti.* (*Matth.*, XXVI, 30.) Je le sais, mes frères, des prêtres pieux, jaloux de remplir ce devoir avec ferveur, en sont empêchés par le bruit et le tumulte dont plusieurs de nos sacristies sont pleines: car, il faut le dire ici, en ce lieu où nous faisons une sorte de coulpe et de confession publique de nos fautes, il est trop souvent véritable que le mot *Silence*, écrit au haut de la porte de ce vestibule sacré de la maison de Dieu, n'y représente bien des fois autre chose qu'une sorte de protestation de l'Eglise contre le bruit qu'on y fait et les frivoles discours qu'on y entend: abus non moins criant et non moins coupable que celui qui régnait dans l'ancien temple, et que Notre-Seigneur, le plus doux des hommes, ne put voir sans entrer dans une sainte colère et s'armer d'un fouet pour chasser les profanateurs. Ces hommes, par un utile commerce, apportaient dans le temple les hosties, les victimes qui devaient servir au sacrifice, et des prêtres font du vestibule de la maison de Dieu un lieu où l'on se dit l'un à l'autre plus de nouvelles frivoles qu'il ne s'en débite sur les places publiques. Mais, mes frères, que fera ici un prêtre? Il quittera ce lieu, il ira se prosterner devant Notre-Seigneur, au pied de son tabernacle, et là il sentira s'allumer en lui le feu d'un saint zèle pour travailler à la réforme d'un abus si criant, pour le référer au recteur de la paroisse et le faire arriver, s'il le faut, avec prudence et sagesse, jusqu'à l'oreille du premier pasteur. Combien de prêtres à qui le zèle pourrait dire souvent avec une sainte liberté: Bon Dieu! que vous avez dégénéré de cette dévotion tendre et affectueuse que vous apportiez au saint autel dans les premiers jours de votre sacerdoce! n'est-ce pas un renversement de l'ordre capable d'attirer sur vous les malédictions du Seigneur? car enfin il serait bien convenable qu'à mesure que vous introduisez plus souvent un feu dévorant dans votre cœur, la chaleur de votre âme en fût augmentée: d'où vient donc ce détestable miracle qu'elle devient plus froide et plus glacée depuis que vous y allumez tous les jours un feu dont les flammes sont si vives et si ardentes? Un grand modèle se présente ici à nous, mes frères, c'est celui du vénérable prêtre Vincent de Paul. Nous lisons dans sa vie qu'au sortir du divin sacrifice célébré par cet ange de la terre, la multitude qui y avait assisté disait avec une naïveté plus éloquente que les plus beaux discours: Mon Dieu! que voilà un prêtre qui

dit bien la messe! il faut que ce soit un saint homme (13).

Ranimons-nous, mes frères, pendant ces jours de grâce et de salut; montrons-nous désormais, par notre ferveur, moins indignes d'une faveur que les anges envient aux hommes, et notre piété au saint autel réjouira le ciel; elle sera pour l'Eglise une prédication plus persuasive que nos paroles les plus convaincantes. S'il faut une autre raison pour réveiller notre langueur et nous tirer de ce sommeil où nous semblons nous endormir, pensons que de grandes peines nous attendent dans le saint ministère; parlons-en à Notre Seigneur au saint autel, et nous serons consolés : *Parasti in conspectu meo mensam, adversus eos qui tribulant me.* (*Psal.* XXII, 5.) Le cœur nous manquera, nous tomberons en défaillance au milieu des persécutions que le monde nous prépare. Allons à l'autel; célébrons avec ferveur le divin sacrifice, et nous y puiserons une force que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne pourront ébranler. Souvenons-nous de ce saint que l'Eglise distingue entre tous ses martyrs par la solennité de la fête qu'elle célèbre en son honneur. Vous le savez, mes frères; brûlé à petit feu, il ne sentait pas les ardeurs de ce feu dévorant; et pourquoi? C'est, dit saint Augustin, qu'il avait mangé, avec une sainte ardeur, le pain des forts : *Quia bene manducaverat et bene biberat, tanquam illa esca saginatus et illo calice ebrius, tormenta non sensit* (14). Et tous ces martyrs, premiers témoins de notre foi, dans leurs prisons pleines de tourments et de tortures, n'éprouvaient qu'une seule peine, c'était d'être privés de la sainte Eucharistie. Faisons la même expérience, mes frères; participons tous les jours, avec une ferveur toujours ancienne et toujours nouvelle, à ce divin mystère; et dès lors, plus forts que le monde, nous pourrons le défier, avec toutes les forces de l'enfer dont il dispose, de lasser notre courage. Ah! c'est en descendant de l'autel, et portant Jésus-Christ dans son cœur, qu'un prêtre peut dire, à meilleur droit que le Roi-Prophète, à toutes les puissances des ténèbres: Je ne vous crains pas; Dieu est avec moi : *Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es.* (*Psal.* XXII, 4.)

DISCOURS XVII.

SUR LE SOIN DES PAUVRES.

Un pasteur des âmes doit avoir soin des pauvres de sa paroisse : comment doit-il pratiquer cette grande obligation?

Les fondements de ce devoir, la pratique de ce devoir, voilà le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Un pasteur doit avoir soin de ses pauvres pour l'honneur de Dieu, pour l'intérêt de la société humaine, pour l'honneur de son ministère.

Et d'abord pour l'honneur de Dieu. Entrons en esprit dans cette cité de Dieu, où il règne invisiblement sur ses élus par la grâce, avant de les introduire dans le royaume de la gloire, et nous verrons que dans l'Eglise, qui est la cité bienheureuse dont Notre-Seigneur est le fondement, et Dieu son Père le fondateur et l'architecte, les pauvres y sont ce que nous appelons dans les royaumes de la terre les premiers, les nobles, les dignitaires de l'empire. Aux yeux de la raison, les pauvres ne manquent pas de titres pour affecter l'égalité avec le riche. Ils peuvent lui dire : Nous avons avec vous une origine commune; nous sommes les enfants d'un même père; Dieu, après nous avoir tous ensemble tirés du néant, nous a pétris du même limon; et dès lors, entre vous et nous il ne saurait y avoir d'autre différence que celle qui se trouve entre de la boue et de la boue. Cendre et poussière, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et quel droit peut avoir votre cendre de mépriser la nôtre? Mais qui ne croirait, au premier abord, que c'est, de la part des pauvres, une véritable usurpation, un renversement de l'ordre, d'aspirer aux premières places de l'Etat, de se croire à bon droit les nobles, les princes, les premiers citoyens? Néanmoins il faut fermer les yeux à la clarté des divines Ecritures pour ne point voir cette vérité. Cette assertion vous étonne; elle confond toutes les vues de votre raison et toutes les notions qu'elle vous fournit touchant l'ordre et la subordination qui servent de lien aux sociétés humaines. Aussi, en vous l'exposant, je n'ai prétendu que vous révéler un mystère, mystère si incompréhensible que le Prophète-Roi s'est écrié, avec un profond étonnement : Qu'il est grand le mystère de l'éminente dignité des pauvres! Heureux celui qui pourra le comprendre! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* (*Psal.* XL, 1.)

Invoquons les lumières de l'Esprit-Saint pour en abaisser la hauteur à la portée de notre faible intelligence. Dans le royaume des hommes, ceux-là sont les premiers qui possèdent un riche trésor, de vastes domaines, des dignités éminentes, des postes élevés; qui voient tous les assistants s'humilier devant eux quand ils entrent dans l'assemblée des peuples. Dans le royaume de Dieu, ceux-là sont les premiers qui sont pauvres en esprit, quand ils n'ont pas l'honneur de l'être en réalité; ceux-là sont les premiers que l'humilité tient aux pieds de leurs frères, alors même que le rang qu'ils occupent les élève au-dessus de leurs têtes; toujours prêts à rendre les plus bas offices de la charité à ceux mêmes qu'ils appellent leurs inférieurs et leurs sujets, à l'exemple de Notre-Seigneur, qui, entrant dans le monde, a déclaré y être venu pour servir et non pour être servi, pour obéir et non pour commander : *Reges gentium dominantur eorum;... vos autem non sic; sed qui major est*

(13) *Vie de saint Vincent de Paul*, par Abelly, liv. III, ch. 8.

(14) S. Aug. *in Joan.*, tract. XXVII, n. 12.

in vobis, fiat sicut minor. (*Luc.*, XXII, 25, 26; *Matth.*, XX, 25 et seq.)

Dans le royaume des hommes, ceux-là sont les premiers que leur rang et leur dignité approchent le plus de la personne des rois, qui ont une part plus abondante aux honneurs qui émanent du trône comme de leur source, dont le crédit est plus grand auprès du distributeur des grâces. Ici, Messieurs, jetons un regard sur les insignes de la royauté de Jésus notre roi. Il a pour trône une croix, pour sceptre un roseau, pour palais une étable. Qu'il est aisé de reconnaître à ce triste appareil le roi des pauvres, des malheureux, des cœurs contrits et humiliés, des âmes souffrantes et crucifiées! Qui ne voit que les meilleurs amis d'un tel roi sont les pauvres, que c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir les grâces et les honneurs dont il dispose. Aussi, quand il était visible sur la terre, voici le langage qu'il adressait, à leur sujet, aux heureux du siècle : Riches, versez d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres; eux seuls, au sortir de cette vie, peuvent vous accueillir, vous recevoir, vous introduire dans les tabernacles de mon éternité : ***Facite vobis amicos de mammona iniquitatis; ut, cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.*** (*Luc.*, XVI, 9.)

Au milieu des haillons dont ils sont vêtus, de l'humiliation et des opprobres dont ils sont couverts, ces amis de Dieu, qui les discernera? Qui leur rendra les honneurs qu'on ne peut leur refuser sans faire injure à Dieu lui-même, si ce ne sont pas les ministres des autels, que Notre Seigneur appelle les serviteurs et les intendants de sa maison, aussi souvent que ses ministres et ses représentants auprès des hommes?

Chose remarquable! Notre-Seigneur se présente à nous ici-bas en deux différents états, et ces deux conditions sont comme le voile qui le cache aux yeux des hommes. Dans la première, il n'est pas sans honneur sur la terre; dans la seconde, il ne reçoit que des rebuts et des mépris; il est inconnu, caché, et néanmoins corporellement présent au saint autel; il est présent dans la personne des pauvres, des malades, des infirmes : sa parole est expresse. Qui n'admirera la diversité du traitement qu'il éprouve dans ces deux états? Au saint autel, son corps adorable repose sur des linges d'une éclatante blancheur; dans la maison du pauvre, ce sont des vêtements usés qui le couvrent : là c'est un souverain qui distribue des grâces et des trésors d'un prix inestimable; ici c'est un pauvre qui tend la main et qui demande l'aumône. Au saint autel, il appelle tous les malheureux et leur dit : Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous soulagerai (*Matth.*, XI, 28); dans la maison du pauvre, il crie d'une voix plaintive : J'ai faim, donnez-moi à manger; je suis nu, donnez-moi des habits pour me couvrir. Dans nos temples, les riches et les pauvres, les rois et les sujets viennent se prosterner au pied de son tabernacle sacré, comparaissent devant lui comme des suppliants, l'adorent comme leur monarque et leur roi; dans la chaumière du pauvre, où il ne dédaigne pas de loger, une foule immense passe et repasse devant son domicile, sans daigner y entrer pour le visiter dans sa misère et le consoler dans ses souffrances. Qui visitera donc ces amis de Dieu, ces grands de son royaume? qui les reconnaîtra dans cet état d'humiliation où ils se voient réduits, si le prêtre, le ministre des autels méconnaît le secret de Dieu et les intentions cachées de sa sagesse?

Nous devons secourir les pauvres dans l'intérêt de la société humaine.

Et dans ce secours, je comprends spécialement, mes frères, l'instruction, c'est-à-dire l'aumône spirituelle, qui bannit l'ignorance, cette grande misère de nos âmes. Prêtres, pasteurs des âmes, montrez-vous assidus, persévérants, zélés, dans l'acquit de cette grande obligation; et vous servirez plus utilement la société, que le magistrat qui tient dans sa main le glaive de la puissance publique. Pour mieux éclairer cette vérité, reprenons les choses de plus haut. Il est rare, mes frères, de voir le riche déshonorer son nom et sa famille par des crimes dignes de l'échafaud; et si son cœur était assez abject pour en concevoir la pensée, sa main n'oserait l'exécuter. L'égoïsme et l'amour de la vie suffisent ordinairement pour repousser jusqu'au fond du cœur la pensée d'un pareil crime. C'est le pauvre sans feu, sans toit, sans maison, que l'excès de la misère réduit à cette extrémité, de vendre sa vie ou de s'exposer au péril de la mort pour quelques pièces de monnaie; car c'est avec de l'argent qu'on achète les plaisirs ou les besoins de la vie. Mais si le pasteur, en qui il révère un ami, un instituteur, un père, a su lui inspirer le goût de la vérité, l'amour de l'Evangile, la confiance dans ses promesses et la crainte dans ses menaces, le pauvre obéira aux lois, non-seulement par la crainte de la peine, mais par le devoir de la conscience. Plein de l'espérance des biens à venir et de cette magnifique récompense que Dieu lui prépare dans les cieux, il portera avec une sainte résignation le fardeau des charges publiques, et il deviendra le soutien de la société dont il allait être le fléau; il obéira aux lois. Ce serait peu pour un disciple de la sublime philosophie de l'Evangile; mais il pratiquera des vertus que les sages païens n'ont pas connues, comme aussi il connaîtra une sagesse que leurs plus savantes écoles ont ignorée; et ces héros chrétiens, plus grands par l'élévation des sentiments, la magnanimité des vertus, que ceux de l'antiquité, seront aussi communs dans les hameaux et les villages chrétiens, que les malfaiteurs y seront rares.

Mais quand même le pauvre, emporté par la violence et la fougue de ses passions, sortirait de la voie de l'Evangile, il s'en faut bien que les soins assidus et pénibles du pasteur pour lui enseigner les éléments de la doctrine, soient perdus pour la société humaine; au contraire, ils lui épargneront des

crimes innombrables. C'est, mes frères, que la religion, tant qu'elle vit dans les âmes par la foi, y exerce l'influence d'un air salutaire dans lequel on respire, qu'elle y insinue sans cesse la vertu par des impressions qui pour être lentes et imperceptibles n'en sont pas moins efficaces et infaillibles, corrigent, en mille rencontres, les malignes influences du vice. Les âmes nourries et élevées dans cette atmosphère salubre, ont, pour ainsi dire, un tempérament de l'esprit plus ami du bien, plus ennemi du mal; et pendant que le pauvre sans Dieu marche avec rapidité, et tout à la fois avec un calme affreux, dans les sentiers du crime et dans les ombres de la mort, le pauvre religieux et craignant Dieu s'y traîne avec lenteur, comme le voyageur qui porte sur lui un fardeau qui l'embarrasse; et l'expérience, mes frères, a jeté sur ces vérités une effroyable lumière. Ces malfaiteurs, qui épouvantent la société humaine par des crimes inconnus à nos pères; ces scélérats adolescents, repris de justice et dignes de l'échafaud, à un âge où autrefois on connaissait à peine le mal; tous ces hommes sont, pour la plupart, des pauvres que la religion n'a pu saisir et atteindre pour les conduire dans nos temples, leur enseigner les éléments de sa doctrine, et les initier aux plus saints de nos mystères. Et combien de fois les magistrats, venus dans les cachots pour y découvrir, par l'adresse de leurs interrogations, les trames du crime, n'ont-ils pas frémi d'horreur en voyant dans ces âmes abjectes un vide si effroyable de toutes les notions de la morale et de la vertu, et tout à la fois un sang-froid si abominable dans le crime!

Mais je vais plus loin, et je dis que dans un Etat où les pasteurs de la religion catholique possèdent, sous la garantie des lois, toute la considération qui appartient à leur saint ministère; dans un Etat où ils sont révérés comme les pères des âmes, les consolateurs des pauvres, les ministres et les représentants du Très-Haut sur la terre; dans un Etat où, par l'ascendant de la religion, les pasteurs des âmes tiennent sous la main la classe innombrable des pauvres qui mendient leur pain, et la classe plus nombreuse encore des ouvriers qui le gagnent à la sueur de leur front; je soutiens que, dans une nation semblable, le trône est ferme, les lois sont stables, les institutions à l'abri de ces commotions violentes, au milieu desquelles les nations égarées cherchent l'ordre dans le chaos, le bonheur des âges futurs dans le malheur de la génération présente. Je soutiens, en un mot, que l'abîme des révolutions est alors fermé par la main de la religion, et que les pasteurs peuvent répondre aux rois en toute assurance, de la soumission du peuple.

Et en effet, mes frères, quelles sont les manœuvres des ennemis de l'ordre public, pendant qu'ils minent sourdement les fondements des Etats pour se frayer la route vers la puissance suprême? S'apitoyer sur le sort du pauvre et en faire, sous ses yeux, des tableaux exagérés, aigrir ses soupçons contre le riche, le traduire à ses yeux comme l'exacteur et l'oppresseur de sa misère; voilà toute leur tactique. Or, les hommes, disposés à prêter à ces perfides discours une oreille attentive, ne sont pas les riches attachés à l'ordre public par les grands intérêts de la fortune, des aises et des commodités de la vie; mais bien les pauvres qui ne craignent pas de voir sortir d'un bouleversement général un sort pire que la misère qu'ils souffrent, qui espèrent, au contraire, de pouvoir saisir, dans ce mouvement violent imprimé aux hommes et aux choses, une part plus abondante à la fortune et au pouvoir. Mais si ces ennemis de l'ordre public trouvent assis sur la chaire pastorale des prêtres que les peuples révèrent comme des pères, qu'ils chérissent comme des bienfaiteurs, et considèrent comme des savants et des sages, les complots de l'impiété éventés s'en iront en fumée, retombant sur elle avec toute la confusion et l'opprobre qui lui sont dus. Le peuple, averti par leurs sages conseils, verra l'abîme où on le mène; il applaudira au supplice des factieux, au lieu de les proclamer les défenseurs de la chose publique; et la houlette du pasteur sera plus puissante, pour comprimer l'émeute et apaiser la révolte, que le glaive du magistrat et les satellites armés qui l'environnent.

Continuons à démasquer les ennemis de l'ordre social. Souvent ils trouveront la partie saine du peuple d'autant plus inaccessible à leurs instigations perfides, qu'à ses yeux, éclairés par la foi, un rayon de la lumière de Dieu reluit sur le visage du prince qui est ici-bas sa vivante image. Alors ils s'adresseront à cette dernière classe du peuple, qui, par son ignorance et sa corruption, en est la portion la plus grossière, et comme la lie. Leurs vociférations féroces, l'or et les espérances mensongères qu'ils feront briller à leurs yeux, ne tarderont pas à remuer dans ces âmes corrompues des passions furibondes. Et bientôt la multitude, aveugle dans sa furie, s'élance hors de la barrière des lois, abat de leurs trônes les princes et les magistrats; les hommes probes, que la faction et la cabale ont signalés à sa haine, sont les premières victimes de sa rage forcenée; l'asile des rois est violé; des assassins dictent à la puissance publique ses lois et ses décrets. Je parle sans détour, et je désigne, par leur propre nom, les attentats de la révolte. Ce peuple souverain, qui a déshonoré sa prétendue souveraineté par des forfaits que la postérité refusera de croire, qu'était-ce autre chose qu'une masse confuse de brigands et de scélérats dont les instincts brutaux n'étaient contenus par aucun frein de religion et de morale contre la furie de leurs passions en délire? Les pasteurs des paroisses ont-ils toujours les mains nettes de tant de crimes et de sang versé au milieu des bouleversements politiques? Ici, j'adore en tremblant les jugements de Dieu, que j'ignore; mais qui nous

répondra que son inflexible justice, qui discerne le crime jusque dans ses premières causes, n'a pas écrit quelquefois dans ce livre de l'éternité qui contient nos destinées irrévocables, cet arrêt de mort contre certains pasteurs : Si vous aviez été assidus et attentifs à catéchiser l'enfance dans vos paroisses, à graver dans l'âme des adolescents les commandements de ma loi, Satan n'aurait pas trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres, pour exécuter de si effroyables attentats?

Mais continuons encore à méditer sur cette triste vérité. Nous disons volontiers aux pasteurs des âmes : Veillez sur les familles des peuples qui vous sont confiées ; car si l'homme ennemi y sème l'ivraie funeste de l'erreur et du vice, elle y grandira, elle s'y développera, et ses fruits amers seront des schismes dans l'Eglise et des discordes dans les Etats. Si l'affreux athéisme venait à sortir de l'enfer, et si l'indifférence des religions, avec ce cortége de désolantes doctrines dont il aime à couvrir sa face hideuse, comme d'un masque, pour mieux tromper les peuples, venait à prévaloir dans les Etats; si ces monstrueux systèmes devenaient l'unique religion des sages ; si des hautes classes qui en sont infectées, ils descendaient jusqu'à la classe du pauvre qui souffre, il ne resterait plus qu'à dire aux habitants de cette région infortunée : Fuyez, fuyez cette malheureuse terre, qui dévore ses habitants, et qui ne tardera pas à être en proie à tous les malheurs de l'anarchie et de la guerre.

Que l'homme riche sans Dieu comprenne donc que, pour le plus grand bien de sa fortune et de sa vie, il lui importe d'obéir aux lois, et de proclamer cette obéissance comme un devoir, comme un dogme de religion et de morale, dans l'esprit de la multitude : la logique éclairée par les calculs de l'intérêt le mène là. Mais quel motif au pauvre sans Dieu de s'abstenir du meurtre et de la rapine? Le meurtre, dans son pis-aller, car il a pour lui des chances de succès, le conduit à la mort, et de la mort au néant; le néant lui vaut mieux que la misère qu'il souffre ; et si dans ce malheureux la bonté du cœur ne corrige pas la corruption des principes, il sentira qu'il doit être assassin pour n'être pas inconséquent. On lit dans les écrits d'un grand philosophe, du dernier siècle : Un jour viendra que la France tout entière sera un peuple de philosophes. Mais on lui a sans doute répondu : Et ce jour-là, il sera impossible au riche de faire un pas, dans cette terre classique de la liberté et de la philosophie, sans lire sur le front de tout pauvre qui frappera sa vue : Voilà un homme qui en veut à ma fortune et à ma vie. Depuis la date de cette prophétie, la philosophie a beaucoup marché ; j'en appelle, mes frères, à votre bonne foi : l'expérience, que Bossuet appelle la grande maîtresse de la vie, l'expérience a-t-elle jamais contredit la théorie que je viens de vous exposer? ne l'a-t-elle pas plutôt confirmée par son irréfragable témoignage?

Ici, Messieurs, replions-nous ensemble sur le passé. La Providence, depuis un demi-siècle, a donné au monde de grandes et de terribles leçons ; et Dieu, par la voix de cette suite de tragiques événements dont nous avons été les témoins, semble avoir dit à l'univers, non pas une fois, mais plusieurs fois : A présent, ô rois ! ô peuples? comprenez. Mais le genre humain en se faisant à lui-même une équitable justice, sera-t-il recevable à dire au Très-Haut : O Eternel ! nous avons entendu, nous avons compris ; désormais nous marcherons dans d'autres voies ? Ah ! cette vérité pèse sur mon cœur, et je ne puis plus la retenir. Oui, le genre humain, depuis plus de cinquante années, est, aux yeux de Dieu, cet animal stupide qui n'entend rien, qui ne comprend rien, que le ciel trouve également insensible aux effusions de sa bonté et aux explosions de sa colère. Et puisque mon sujet m'y invite, je fortifie toutes ces considérations par celle-ci : Si Dieu n'est qu'un mot pour le peuple, et si l'échafaud est la dernière raison de l'obéissance aux lois, pensez-vous, Messieurs, que la force publique protége assez l'autorité contre les explosions de l'émeute, toujours en permanence chez un peuple souverain ? Comptez les bras et les têtes du peuple, disait un démagogue célèbre, habile à ourdir les trames de la révolte, et initié par l'ange des ténèbres dans tous les secrets de cet art infernal. Comptez les bras et les têtes du peuple ! ce mot vous en dit plus qu'un long discours. Non, ce n'est pas tant par la force brutale que par l'instinct de la religion et de la morale qu'une population innombrable est contenue dans l'obéissance en présence d'un petit nombre de magistrats et de satellites armés ; comme on voit des troupeaux de coursiers et de taureaux frémissants, paître en silence sous la houlette d'un pasteur enfant. Mais avertissez le peuple de sa force, donnez-lui pour pédagogue l'impiété, parlez-lui de sa souveraineté ; et je ne balance pas à dire d'un pareil peuple qu'il est indisciplinable par des lois, puisqu'il est indomptable par la force. Si l'on vient à m'objecter que de pareilles considérations sont étrangères à mon sujet, et qu'elles seraient bien plus convenables dans une remontrance adressée à des magistrats par les grands officiers de la justice que dans une assemblée de pasteurs et de prêtres, je répondrai qu'elles doivent, au contraire, prendre une place distinguée parmi les devoirs ecclésiastiques auxquels je m'attache uniquement dans ce discours. Et certes, ce ne sera pas un médiocre encouragement à un pasteur pour redoubler de zèle à enseigner, de diligence à veiller sur son troupeau, si je lui fais observer, comme j'ai eu soin de le faire, que l'instruction religieuse des pauvres est le gage de la tranquillité publique; que le bon pasteur, en conduisant les âmes au ciel, veille au repos des peuples sur la terre, et exerce, avec sa paisible houlette, une magistrature plus utile à la société civile que celle des admi-

nistrateurs soutenus par tout l'appareil de la force publique et la terreur des échafauds.

Oh ! que le Prophète-Roi avait bien raison de s'écrier, que si Dieu et la religion ne gardent la cité, elle sera inutilement gardée par les soldats et les bourreaux contre le poignard des assassins et les convulsions de la révolte. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.* (*Psal.* CXXVI, 1.)

Enfin un pasteur doit accorder aux malheureux et aux pauvres les soins dont il est capable pour l'honneur de son sacerdoce, c'est le troisième motif que j'ai proposé à votre méditation : je n'en dirai qu'un mot. C'est surtout l'aumône, le soin des pauvres, qui relève et honore le sacerdoce aux yeux des peuples, aux yeux de ceux-là mêmes qui ont fait naufrage dans la foi ; il n'y a pas jusqu'aux impies et aux athées les plus prononcés à qui le sacerdoce catholique n'en impose, vu par ce beau côté de son saint ministère. Quand le peuple fidèle loue la vertu de son pasteur, les âmes pieuses aiment à parler de la ferveur de son oraison, de sa religion profonde au pied des autels, de son zèle à prêcher la divine parole; mais les grands et les petits, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les bons et les mauvais chrétiens, les fidèles et les infidèles, les amis et les ennemis, tous aiment à raconter d'un prêtre ses abondantes aumônes : *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum.* (*Eccli.*, XXXI, 11.) C'est, dit-on, un homme charitable ; sa compassion pour le pauvre est admirable, les expédients de son zèle pour lui trouver des secours, pour les faire jaillir de toutes parts comme des sources d'eau vive, sont inépuisables ; et quand il visite les malades, on dirait un ange consolateur descendu du ciel : tel est le langage du monde lui-même, si peu ami de Dieu, sur le compte du prêtre charitable, appelé, par la voix publique, le père des pauvres. La charité du prêtre, sa tendre compassion pour les pauvres, voilà la limite où s'arrête la haine de l'impiété contre le sacerdoce, la force secrète qui lui fait tomber les armes des mains. On sait que la philosophie a proposé d'élever des statues en l'honneur du charitable prêtre Vincent de Paul (15). A entendre ses adeptes, si le catholicisme est digne de quelque considération, c'est pour avoir formé l'âme de Fénelon et le cœur de Vincent de Paul ; mais ici l'enfer se trahit, et nous révèle le secret de sa pensée. Pourquoi des efforts si constants, si persévérants pour ravir à l'ordre pastoral la distribution et la répartition de l'aumône publique, la tutelle et l'administration du pauvre, qui lui appartient en quelque sorte par le titre primordial de son institution? C'est que les yeux malades de l'impiété sont blessés par les honneurs rendus au sacerdoce, et que c'est surtout l'exercice de la charité et l'effusion de l'aumône qui environnent d'honneur et de respect le prêtre catholique aux yeux des peuples.

Un pasteur doit prendre soin des pauvres, vous venez de le voir : comment doit-il pratiquer cette obligation ? sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Distinguons ensemble, mes frères, les nécessités extrêmes et les besoins communs et ordinaires du pauvre, les calamités privées et les calamités publiques ; dans les unes et dans les autres, le pasteur doit à son peuple l'aumône corporelle qui soulage la misère du corps, et l'aumône spirituelle qui bannit l'ignorance et le vice, véritable misère de l'âme; non seulement il doit cette double aumône, mais il doit encore la faire avec ordre. Commençons d'abord, mes frères, par écarter les nuages que la cupidité et l'intérêt amassent autour de ce précepte dans l'âme de certains prêtres. Je suis pauvre, disent souvent plusieurs d'entre eux, plus touchés des sombres prévoyances de l'avenir que des misères de leur peuple. Vous êtes pauvre ! je le veux, mon frère, et je n'examine pas si votre pauvreté, comparée à celle des indigents de votre paroisse, n'est pas une richesse réelle. Vous êtes pauvre ! mais n'êtes-vous pas père aussi ? et un père ne se réduit-il pas aux plus dures extrémités pour procurer du pain à ses enfants, et les préserver des horreurs de la faim et de la mort ? Vous êtes pauvre ! entendez l'Esprit-Saint qui vous répond : *Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu* (*Tob.*, IV, 9) ; c'est-à-dire, si vous avez peu, ayez une grande charité, ouvrez, dilatez votre cœur, de grands biens vous viendront avec elle; les aumônes du riche se placeront sous votre main avec une telle abondance que vous verrez vos trésors s'élever bientôt au niveau de ceux des rois et des monarques.

Et ici les saints pasteurs qui nous ont précédés dans le saint ministère se présentent à notre pensée. Souvent pauvres eux-mêmes, ou possesseurs d'un modique patrimoine ou d'une médiocre fortune, on les a vus verser dans le sein de l'indigent des aumônes capables d'épuiser, je ne dis pas le revenu des opulents du siècle, mais l'épargne et le trésor des plus puissants monarques de l'univers; ils ne connaissaient pas le secret de tirer l'or des veines de la terre ; mais la charité leur avait révélé l'art divin de le faire sortir des coffres du riche pour faire refluer sur la misère publique le superflu de ses biens.

Mais, mes frères, puisque mon sujet m'y invite, approfondissons cette matière, examinons-la jusque dans ses premiers prin-

(15) Ce fut à la suite du panégyrique de saint Vincent de Paul, prononcé par l'abbé Maury dans la chapelle royale de Versailles, le 4 mars 1785, que Louis XVI ordonna d'ériger une statue à ce bienfaiteur de l'humanité. On vit dix ans après cette statue exposée dans la cour du Louvre avec cette ridicule inscription : VINCENT DE PAUL, PHILOSOPHE FRANÇAIS DU XVII[e] SIÈCLE.

cipes : le prêtre est le tuteur et l'administrateur-né du patrimoine du pauvre, et dans cette administration il doit garder ce bel ordre dont je ne me lasse pas de vous parler. Vous me demanderez peut-être : Ce patrimoine du pauvre quel est-il? Nous ne le voyons nulle part; la terre est partout couverte d'indigents, sans toit, sans maison; ils possèdent à peine le feu et l'eau. Néanmoins, mes frères, je maintiens mon dire, le pauvre a un patrimoine; ce patrimoine est le superflu du riche, fonds inépuisable, égal à l'immense besoin dont il est le remède; ce fonds est assis sur un tribut imposé par le Très-Haut sur la terre du riche pour servir à la subsistance du pauvre; cette charge légale dont Dieu a grevé toutes les possessions de la terre, augmente ou diminue dans la même proportion que le superflu du riche. Or, les prêtres et les pasteurs, selon le langage de la sainte antiquité, sont les administrateurs de ce patrimoine du pauvre, tel que je viens de le définir; ce tribut imposé sur la terre du riche, qui en constitue le fonds et la matière, c'est à eux à le percevoir, et puis à le régir et à le gouverner avec cette sagesse, avec cette économie qui a mérité tant de fois la louange du Saint-Esprit, et leur a valu l'honorable titre de serviteurs prudents et intelligents, de fidèles économes de la maison de Dieu.

Encore ici, Messieurs, une seconde difficulté se présente à ma vue, et au premier abord elle paraît inexplicable. Le patrimoine du pauvre, dites-vous, c'est le superflu du riche : mais ce bien, le riche le tient dans ses mains avares; quel moyen donnez-vous donc au pasteur pour contraindre le riche à s'acquitter envers le pauvre? A-t-il à sa disposition, comme les princes de la terre, des satellites armés, pour faire peser sur les contribuables une équitable contrainte? Non, mes frères; mais les moyens du pasteur, pour être doux et pacifiques, n'en sont pas moins efficaces; et ces moyens, les voici : il est pasteur et prêtre, il représente ici-bas ce grand roi du ciel, qui ne s'appelle pas en vain le père du pauvre, le tuteur et le défenseur de l'orphelin délaissé; il prêche la divine parole, où il intime aux riches, au nom de Dieu, les commandements de sa loi, parmi lesquels l'aumône prend une place si marquée; et en même temps il explique ce précepte de l'aumône, il en détermine la matière; ce superflu du riche, il l'évalue avec une lumière et une sagesse où l'on reconnaît la parole de Dieu lui-même. Ne pensez pas, dit-il aux riches avec une sainte liberté, que Dieu ait mis entre vos mains des biens si immenses pour fournir aux profusions de votre luxe. Tout ce que vous prélevez sur vos biens, au delà de l'honnête entretien de votre famille, d'un train de maison et d'une représentation convenable à votre rang, tout l'excédant qui reste après l'acquit de ces charges légitimes, est le patrimoine du pauvre.

A ces moyens j'ajouterai encore ceux-ci : le désintéressement du pasteur, son mépris connu pour les richesses, les privations qu'il s'impose pour fournir aux besoins du pauvre. A la vérité, dit-il encore au riche, le pauvre est impuissant pour exercer les droits qu'il a sur vous; la justice humaine, dans des vues sages et qui ont le suffrage de Dieu même, lui refuse son action et la force du bras séculier pour vous forcer et vous contraindre; il n'a que ses gémissements et ses larmes pour se plaindre, pour faire appel au tribunal de Dieu de la cruelle tyrannie qu'il souffre de la part des hommes. Mais Dieu, du haut du ciel, entend ses sanglots et ses soupirs, il vengera sa cause, sa malédiction s'appesantira sur vous; et si une funeste prospérité est votre apanage sur la terre, attendez-vous à la rage du réprouvé dans l'enfer.

Après avoir, en quelque sorte, composé le patrimoine du pauvre, il est temps d'expliquer comment le pasteur doit le gérer, d'assigner les règles de cette administration, en marchant toujours à la clarté de la lumière de Dieu, et comme à la trace des saints pasteurs que l'Eglise a placés sur ses autels. Là, lisant l'histoire de leur vie, on admire cette fermeté inébranlable contre laquelle viennent se briser tous les efforts de l'impiété, l'égalité de leur âme au milieu des revers les plus accablants de la vie; mais après des vertus d'un ordre si élevé, on aime à les suivre jusque dans le détail de la distribution de leurs aumônes. On admire avec quelle sagesse ils savaient ouvrir et fermer ces greniers d'abondance que Dieu a établis dans son Eglise, pour fournir aux besoins de ses enfants dans les jours de la détresse, en répartir les grains et les provisions selon les lois de cette justice distributive, qui proportionne les secours à la misère. ***Fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore.*** (***Matth.***, **XXIV, 45.**)

Sages économes de la maison de Dieu, c'était bien son Esprit qui vous éclairait pour graduer les secours de la charité publique avec cette merveilleuse sagacité qui pèse dans la balance le rang et la dignité du malheureux qui gémit, et toutes les circonstances capables d'agrandir, d'atténuer la douleur et la souffrance; pour consoler tour à tour l'enfance délaissée, et la vieillesse indigente; le riche qui avait vécu si longtemps au milieu des douceurs de l'abondance, et le pauvre naturalisé, en quelque sorte, avec la détresse; la veuve, non moins désolée de la misère de ses enfants que de la perte de son époux; le sexe tenté, dans son désespoir, de prostituer son innocence, pour se soustraire aux horreurs de la pauvreté; le religieux dépouillé de tout, voué et consacré au Seigneur, et le prêtre qui demande l'aumône de cette main dont il offre le divin sacrifice.

Or, je vous le demande, mes frères, les philanthropes du siècle, que l'impiété a chargés de distribuer l'aumône aux pauvres, pourront-ils jamais remplacer le prêtre catholique? Le pasteur connaît le pauvre par son nom; il le visite souvent dans le réduit

de sa misère; le pauvre s'ouvre à lui, comme l'enfant à son père, sur les besoins de son corps et sur ceux de son âme. Mais les hommes du siècle ne connaissent pas le pauvre, le plus souvent ils n'ont pas même vu son visage; le degré de sa misère ne leur est pas moins inconnu que les qualités de sa personne; ils jugent de ses besoins par quelque aride calcul fait sur le nombre des années. O que l'impiété est aveugle! On dirait qu'en punition de son orgueil, Dieu lui a refusé le sens de la raison, pour organiser ces mêmes institutions qu'elle vante comme le chef-d'œuvre de sa sagesse. J'ai produit ailleurs ces mêmes raisons; mais je crois pouvoir sans inconvénient les répéter ici, où elles s'offrent sous ma main et entrent dans la suite de mon discours.

N'oublions pas, mes frères, que, dans la distribution de l'aumône, il y a souvent une forme qui prévaut sur le fond même; je parle de cette affabilité qui rehausse les dons de la bienfaisance, et qui bien des fois est préférable aux présents qu'elle fait; je parle de ces attentions délicates qu'il faut avoir pour épargner des humiliations à la sensibilité, en donnant des secours à la misère. Une charité pure dans ses motifs n'est pas moins ingénieuse et habile que la politesse mondaine, pour faire naître les occasions, ou pour les mettre à profit, selon la diversité des occurrences.

Vous savez, Messieurs, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole de Dieu, et vous n'ignorez pas que le pauvre est encore plus dépourvu de ce pain spirituel, aliment immortel de nos âmes, que du pain matériel qui nourrit le corps. Ce pain, le riche le possède en abondance : dans l'intérieur de la famille et dans la vie domestique, le loisir ne lui manque pas pour étudier la loi de Dieu dans la source pure de nos divines Ecritures; et dans nos temples, cette nourriture spirituelle lui est distribuée avec une telle abondance, que souvent, dans le rassasiement de son âme, il a dit avec Israël dans le désert : Je n'ai plus que du dégoût pour cette manne du ciel. Or, cette nourriture spirituelle, le pauvre en est encore plus dépourvu que de la nourriture corporelle. Il la demande à ses parents, au sein de la famille; et là des parents, ignorants, impies ou dénaturés lui donnent souvent à la place de ce pain céleste, des pierres, des serpents, des scorpions, c'est-à-dire le venin de l'hérésie, les blasphèmes de l'impiété; il la demande à ses pasteurs dans la maison de Dieu, et ceux-ci lui distribuent souvent une nourriture trop forte pour le faible tempérament de son âme : n'est-ce pas là un renversement de l'ordre, un oubli de la mission divine dont nous sommes investis, puisqu'elle a pour fondement cette parole du divin Maître : Je suis envoyé pour évangéliser les pauvres? (*Luc.*, IV, 18.) Et ici, Messieurs, je crois vous devoir quelques détails pour vous diriger dans cette fonction du ministère apostolique, que le saint concile de Trente appelle le devoir de la charge pastorale (16).

Ce pasteur n'ignore pas que l'instruction du peuple est écrite à la tête de ses devoirs. Souvent dans des homélies pleines d'onction et de piété, il explique au peuple cette portion de la parole divine, que l'Eglise a réservée pour être, en ce jour, l'aliment divin de nos âmes et le sujet de nos méditations; il développe les sens mystérieux et profonds des paraboles, il en tire la manne qui y est cachée; d'autres fois, dans des instructions plus étendues, mais toujours simples et familières, il explique à ce même peuple le Symbole des apôtres, merveilleux abrégé des vérités qu'il faut croire, et puis le Décalogue, où se trouvent, dans un précis admirable, les vertus qu'il faut pratiquer.

Mais quoi? si la multitude des ouvriers, des laboureurs, des serviteurs, retenus dans les maisons par les soins indispensables du labour, de la garde des bestiaux ou des jeunes enfants, si de pareils travaux éloignent du temple tout ce peuple de chrétiens; si la loi de la nécessité leur a ôté le pouvoir d'assister à cette première distribution du pain de la parole divine, le pasteur ne doit-il pas dresser comme une seconde table en faveur de tous ces absents? Et qui sont-ils ces absents? Ses yeux sont fermés à la lumière, s'il ne voit pas en eux la portion la plus précieuse de cette famille de Dieu, dont il est le pasteur et le père.

Ce pasteur catéchise les enfants. Omettre cette grave obligation sans une véritable nécessité, du saint jour du dimanche, lui semblerait une faute grave. Dans ce même jour, il pense que c'est pour lui un devoir sacré et indispensable de convoquer l'assemblée sainte; d'offrir, en union avec son peuple, le redoutable sacrifice. C'est pendant la célébration du divin mystère qu'il a coutume d'évangéliser ou de catéchiser les pauvres. Voilà l'heure et le moment qu'il affecte à ce devoir sacré; mais, hors ce temps privilégié, il ne se croit plus redevable; mais ce jour et cette heure une fois passés, il se persuade que les enfants de sa paroisse ne seront pas recevables à lui reprocher leur ignorance. C'est leur faute, à eux, de n'avoir pas pris place à la table à l'heure fixée pour le repas. Certes, Messieurs, quelle dénomination convient le mieux à ce pasteur des âmes, ce le d'homme insensé ou de père dénaturé?

Le devoir dont nous parlons impose d'autres charges aux pasteurs dans les calamités. Dieu appesantit son bras sur une nation coupable; la famine, la contagion, la peste ont accouru avec empressement pour exécuter les ordres de sa colère; tous les regards sont tournés vers le sanctuaire comme vers le lieu d'où sortira le salut de tous; les magistrats et les princes du peuple ont fui; la confiance publique décerne alors aux pasteurs de l'Eglise, comme autrefois aux

(16) Sess. V, *De Reform.*, cap. 2.

Borromée et aux Belzunce, une sorte de dictature non moins périlleuse qu'honorable. Oh! qu'elle est véritable la parole de celui qui a dit que les pasteurs ont, comme les guerriers, leurs jours de bataille! Point de moments où la mort ne plane sur leurs têtes, où elle ne les presse et ne les environne de toutes parts; point de jour qui ne puisse être leur dernier jour; toujours au milieu des morts et des mourants, toujours plongés au sein des vapeurs pestilentielles de la contagion; ils sont investis du double pouvoir du sacerdoce et de l'empire, et c'est à eux qu'est dévolue la législation et la police convenables à ces jours, qui sont comme le règne permanent de la mort, jours néfastes pour les nations, inscrits dans les annales des peuples comme des jours d'honneur et de gloire pour le sacerdoce.

Quel vaste champ s'ouvrirait ici devant moi, si je voulais en parcourir toute l'étendue! Je me contenterai de dire aux pasteurs qui m'écoutent : Si vous êtes destinés à voir le retour de ces grands désastres, regardez en arrière, souvenez-vous de ceux qui vous ont précédés dans le saint ministère, durant cette contagion cruelle qui vient de parcourir la terre; les modèles sont sous vos yeux; marchez sur les traces de ces héros de la charité, dont les noms sont écrits avec tant d'honneur dans les annales de l'Eglise, et avec tant de gloire dans le livre de Dieu, afin de mériter le même honneur, et de recevoir la même récompense.

DISCOURS XVIII.

SUR LA VISITE DES MALADES.

Religio munda apud Deum et Patrem, hæc est : visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo. (*Jac.*, I, 27.)

La piété pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père est celle-ci : Visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions, et se préserver de la corruption de ce siècle.

Le soin des pauvres et la visite des malades sont, dans la grande œuvre du ministère apostolique, ce que le comble est à un édifice, c'est-à-dire qu'ils en sont le complément et la perfection. En vain un prêtre parlerait dans la chaire le langage des anges, en vain il pratiquerait les austérités des anachorètes, en vain il donnerait aux pauvres tout ce qu'il possède; s'il néglige le soin des malades et des infirmes, il perd tout le fruit des travaux de son ministère. On dirait, mes frères, à entendre la sentence que Dieu prononcera au dernier jour sur le genre humain assemblé, et dont il nous a donné une connaissance anticipée; on dirait que c'est sur cette œuvre de la charité chrétienne que roulera le compte si redoutable que chacun de nous doit y rendre de toutes les œuvres de sa vie. Ah! mes frères, si, au jugement de l'apôtre dont vous venez d'entendre les paroles, elle est vaine la religion du simple chrétien qui négligerait les œuvres de miséricorde; si elle se résout en un fantôme sans réalité; que penser d'un prêtre qui avait le titre de pasteur, c'est-à-dire du père des pauvres, du consolateur des affligés, et qui traiterait avec négligence ce devoir du simple chrétien? Ah! ne laissons point passer ces jours destinés à une revue générale de tous les devoirs du saint ministère, sans nous entretenir de cette importante obligation, qui va être la matière de ce discours.

Et voici tout le sujet de votre attention : Un pasteur doit visiter les malades de sa paroisse; comment doit-il remplir cette obligation?

PREMIÈRE PARTIE.

Un pasteur doit visiter les malades de sa paroisse : 1° dans l'intérêt de Dieu, et pour acquitter à son égard le grand devoir de la charité chrétienne; 2° dans l'intérêt de l'Eglise, et pour seconder les grandes vues de bonté et de miséricorde que Dieu a sur les mourants, dont il a confié l'exécution à la surveillance de son Eglise; enfin il le doit pour l'honneur de son ministère.

Et d'abord il le doit dans l'intérêt de Dieu, pour acquitter à son égard le grand devoir de la charité chrétienne. Ce riche inhumain qui a vu le pauvre mourir devant ses yeux, et qui lui a refusé les miettes de pain sans lequel il ne pouvait vivre, n'est pas distingué du meurtrier aux yeux de Dieu et des hommes; et certes, s'il n'avait pas les oreilles du cœur appesanties, n'entendrait-il pas la voix de ce grand Dieu qui lui crie du haut du ciel : Qu'as-tu fait du sang de ton frère? Tu lui as refusé le morceau de pain devenu pour lui, en ce moment, le salut et la vie; ne lui as-tu pas donné par là le coup de la mort? *Non pavisti, occidisti.* Mais, si le cadavre du pauvre, étendu par terre, crie vengeance contre la meurtrière avarice du riche, combien plus l'âme du réprouvé, dans l'enfer où elle souffre de si cruelles tortures, n'appelle-t-elle pas une plus grande vengeance contre ce paresseux et indolent pasteur qui, à son dernier passage, l'a privée des sacrements, si justement appelés le viatique des mourants.

Elle a paru, cette âme au tribunal de Dieu, et elle y a porté contre son pasteur, cette terrible accusation : Seigneur, les douleurs de la mort m'avaient assiégé, les périls de l'enfer m'avaient investi de toutes parts; je disais, dans les noirs accès de mon désespoir : J'irai, j'irai dans ce sombre cachot, d'où l'on ne sort pas sans avoir satisfait, jusqu'à une obole, à tous les droits de votre justice; et ce négligent pasteur que vous m'aviez donné sur la terre, qui répondait de mon salut âme pour âme, m'a délaissé, il m'a abandonné; infidèle au plus saint des mandats, ce meurtrier de mon âme m'a refusé les secours de salut que vous m'aviez préparés pour être mon unique défense contre les attaques du serpent infernal, si acharné contre moi auprès de mon lit de mort. Pourquoi poursuivre une paille si légère, écrire contre moi des peines si amères! Ah! c'est contre mon pasteur que doit se tourner le poids de votre colère. Ces allégations, il est vrai, ne sauveront pas cette âme infidèle : elle avait pour elle Moïse, les prophètes et la grâce de

Jésus-Christ, qui n'abandonne jamais le malheureux, qu'il n'ait abandonné Dieu le premier. Toutefois, Dieu a entendu la terrible accusation que ce réprouvé vient d'intenter contre son lâche et criminel pasteur; il l'a écrite dans le livre de l'éternité; elle lui sera représentée pour être le titre de sa condamnation. Méchant serviteur, lui dira le souverain Juge, si vous étiez accouru au secours de ce malheureux, si vous lui aviez raconté les richesses inépuisables de mon infinie miséricorde, peut-être se serait-il roidi contre ces avances de mon divin amour; pour vous, vous auriez sauvé votre âme. Mais, parce qu'un moment pris sur votre repos, sur votre sommeil, vous a paru plus précieux que la vie éternelle de cette âme rachetée au prix de tout mon sang, vous me répondrez de son salut, et son sang retombera sur votre tête. Préposé à la garde d'un troupeau d'animaux sans raison, de quel soin un berger ne se croit-il pas redevable envers le maître qui le lui a confié! Il sait qu'il lui en sera demandé un compte sévère: c'est pourquoi on le voit prévenir le lever de l'aurore, braver les ardeurs de l'été, les rigueurs de l'hiver, pour se livrer sans relâche à tous les soins que demande le troupeau: et cependant, une brebis eût-elle péri, avec quelques pièces de monnaie, ou un léger retranchement sur son modique salaire, il rend à son maître ce qu'il a perdu. Mais que donner à Dieu en échange d'une âme? L'univers entier serait-il la compensation d'une perte si immense?

Il est écrit du bon pasteur, qu'il cherche la brebis égarée dans les déserts, dans le creux des rochers, au sommet des montagnes. Ah! on ne disait pas à ce pasteur insouciant de s'enfoncer dans les déserts, de grimper sur les monts et les rochers; elles périssaient ces âmes, à la campagne, dans les hameaux, à la ville, dans les rues, dans les sentiers les plus voisins de la maison pastorale. L'assassin égorge l'enfant sous les yeux de son père, il demeure immobile, et nous disons: Cet homme est étranger à tous les sentiments de la nature; mais ces âmes que Satan entraîne dans l'enfer, ne sont-elles pas, à l'égard de cet indolent pasteur, des enfants qu'il a reçus de Notre-Seigneur et qu'il a engendrés à la vie de la grâce? L'animal sans raison apprend de la nature à rugir contre le ravisseur qui lui enlève ses petits; pourquoi faut-il qu'on désire, dans le pasteur des âmes, envers ses enfants et ses frères, la commisération que l'on trouve dans les animaux les plus sauvages!

En second lieu, un pasteur doit secourir les malades de sa paroisse, pour l'intérêt de l'Eglise, fidèle exécutrice des conseils, de la bonté et de la miséricorde de Dieu envers le pécheur mourant. Pourquoi l'enfer a-t il ouvert son sein et dilaté ses entrailles, afin de recevoir la multitude des morts qui ne cessent de descendre dans ses prisons de feu? Ah! c'est que l'Eglise connaît à peine ces prêtres animés d'une charité vive et ardente, comme ce ministre dont il est écrit: Il parlait avec ferveur des choses divines, et sa parole sortait comme une flamme ardente du fond de son cœur embrasé de l'amour de Dieu et des hommes. *Fervens spiritu... loquebatur ea quæ sunt Jesu.* (*Act.*, XVIII. 25.) Oui, l'Eglise les connaît à peine, ces anges consolateurs de la terre, lesquels, semblables à ceux du ciel, aiment à se tenir dans cet étroit passage qui sépare le temps de l'éternité, afin de soutenir l'âme tremblante contre la terreur des jugements de Dieu. Certes, si elle possédait un grand nombre de prêtres fervents et embrasés de charité, Satan frémirait de voir une foule innombrable d'âmes qu'il avait conduites sur les bords de l'enfer, et sur lesquelles il se préparait à fermer les portes de l'éternité, lui échapper et entrer dans le ciel; aussi, je ne crains pas de le dire, l'enfer n'est si plein de réprouvés que parce que la terre est vide de prêtres charitables.

Et ici, Messieurs, je crois devoir noter par la censure de la parole divine, la rigueur outrée du langage que certains orateurs n'ont pas hésité quelquefois de porter dans la chaire de vérité. A cette parole très-véritable, la conversion d'un pécheur mourant est un vrai passage de la mort à la vie, ils ajoutent, avec exagération, que ces prodiges dans l'ordre de la grâce sont rares et insolites, comme les miracles qui suspendent l'ordre de la nature, les astres qui s'arrêtent dans le ciel, comme les fleuves remontant vers leurs sources, ou les morts rendus à la vie. Et qui êtes-vous, leur dirai-je, pour mettre ainsi des bornes aux miséricordes de notre Dieu? Car enfin, n'est-il pas bon, patient, clément, miséricordieux jusqu'à l'infini? Et tant que dure, pour l'homme, le chemin de la vie, que désire-t-il autre chose, sinon que le pécheur se convertisse et qu'il vive? Je soutiens, mes frères, qu'il a plus de pensées de pardon et de miséricorde que de rigueur et de justice envers les pécheurs, à qui il a prédestiné, de toute éternité, les secours inestimables des sacrements de son amour, les prières des saints, les suffrages de l'Eglise, la voix de la mort et de l'enfer, si éloquente en ce moment pour prêcher la sagesse. Je crains bien qu'un prêtre, qui, avec de si puissants remèdes de salut, n'a jamais sauvé une âme, ne se soit montré, en quelque rencontre, un dispensateur mal avisé des miséricordes divines. Ce qui me le persuade, c'est que le prodige des pécheurs sauvés à la mort est journalier dans l'Eglise; et j'en appelle à l'expérience de plusieurs saints pasteurs qui m'écoutent. Le croiriez-vous, mes frères? et cependant le fait que j'avance devant vous est véritable, il y a de saints prêtres qui ont sauvé toutes les âmes exhortées par eux au moment du dernier passage.

Mais quoi donc! ces âmes étaient-elles souples et flexibles aux impressions de la grâce? Non, certes; c'étaient des malfaiteurs condamnés par la justice humaine au dernier supplice, des âmes aigries par le malheur, flétries par le crime, et qui allaient entrer dans la maison de leur éternité avec

la rage de l'impie qui blasphème et du réprouvé qui désespère. A peine ont-ils conversé avec ces anges de la terre, que l'espérance commence à luire dans leur cœur. La croix de Jésus, condamné à périr comme un malfaiteur, son cœur adorable où ils entraient par la plaie de son côté ouvert; tous ces ineffables témoignages de la miséricorde divine envers les pécheurs ont fait pénétrer la consolation et la joie jusqu'au fond de leur cœur; leur foi était vive, leur espérance si ferme, leur charité si ardente, que le guide de leurs âmes n'a pu s'empêcher de dire que beaucoup de péchés leur seraient remis, parce qu'ils avaient beaucoup aimé, et que l'échafaud allait être pour eux comme pour notre divin Maître, une voie royale qui les conduirait dans le ciel.

Tel a été, dans ce beau siècle, justement appelé le siècle des saints prêtres, le pauvre prêtre Bernard, appelé de ce nom à cause de son tendre amour pour les pauvres, et surtout pour les pauvres délaissés dans les prisons et les cachots (17). Il avait choisi pour sa part privilégiée dans le saint ministère, la tâche pénible d'accompagner les malfaiteurs au supplice, et d'être, en ce moment à leur égard, le représentant de la charité de Jésus leur Sauveur. Chose remarquable, pas un seul de ces malheureux dont la justice humaine allait perdre le corps, dont il n'ait sauvé les âmes! Ceux-là même qui semblaient vouloir braver en face le Très-Haut jusqu'à leur dernier moment, finissaient par céder aux ardeurs de son zèle, baisaient la croix avec amour, et prononçaient les doux noms de Jésus et de Marie, de cette même bouche qui proférait naguère d'horribles blasphèmes. Tel a été encore, dans ce temps, le saint évêque de Genève, dont la mémoire est agréable aux âmes pieuses, à l'égal d'un doux parfum. La charité de Jésus-Christ, qui le conduisait dans les cachots pour y réconcilier les captifs condamnés à mort, le pressait souvent de ne pas les abandonner au moment de leur supplice. Sa voix, comme celle du sage enchanteur, calmait leurs frayeurs et leurs alarmes; il savait leur inspirer une si douce résignation aux ordres du ciel, que plusieurs d'entre eux auraient craint de rentrer dans le chemin de la vie, où ils avaient fait de si tristes naufrages. A voir le calme et la sérénité de leur front, on présageait volontiers que l'échafaud allait leur ouvrir la porte de l'éternité bienheureuse.

Et ici, mes frères, la croix de Jésus mon Sauveur se présente à mes regards; la croix de Jésus est le livre où sont écrits les conseils de sa bonté et de sa miséricorde. Elle est, selon le langage de l'Eglise, la balance où il pèse si bien les droits de l'une et de l'autre, que la miséricorde et la justice, malgré les voies opposées qu'elles tiennent, s'embrassent, se donnent le baiser de la paix. (*Psal.* LXXXIV, 11.) A côté de la croix de Jésus, j'aperçois deux insignes voleurs; ils ont souillé leur âme de tous les crimes que la terre peut commettre contre le ciel. Du haut de sa croix, Jésus les appelle, les conjure, les presse de reconnaître en lui la victime de propitiation offerte pour tous les péchés du monde. L'un d'eux se roidit contre ces ineffables avances de sa bonté; et la justice de Dieu, indignée d'une si opiniâtre résistance, le délaisse, l'abandonne; il expire sur la croix, et son âme descend au fond des enfers. Auprès de lui, et sur une croix semblable, j'aperçois un autre malfaiteur égal au premier, à ne compter que le nombre des crimes; mais dont la grâce de Jésus-Christ fait, en ce moment, un saint qui va régner avec lui dans le royaume de sa gloire. Sa foi non moins vive que celle de Pierre, reconnaît le Fils de Dieu à travers les ombres du Calvaire, et sa charité, égale à celle du prince des apôtres, efface la multitude innombrable de ses péchés. A peine, du fond de ce lac de misère où il est descendu, a-t-il élevé vers Jésus le Sauveur des hommes, une voix suppliante, que la grâce de la rédemption entre dans son âme; il se revêt des ornements de la justice; il passe de l'horrible difformité des enfants de Satan à la beauté des enfants de Dieu; et il achève dans les joie du paradis, une journée commencée dans les tourments du Calvaire.

Ici, une lumière divine éclaire l'âme chrétienne qui médite ces mystères avec un cœur humble et recueilli. Elle entre, en quelque sorte, dans les profondeurs de Dieu; un signe, un prodige, un monument toujours subsistant, élevé à la face de tous les âges et de toutes les nations en témoignage de cette vérité immuable comme Dieu lui-même, que, jusqu'au dernier soupir de l'homme, il ne rejettera jamais la pénitence d'un cœur vraiment contrit et humilié.

Et maintenant, je puis dire au pécheur qui se décourage et se désespère au souvenir de ses péchés, de leur énormité, de leur innombrable multitude : Regardez ce coupable, à qui Dieu pardonne à son dernier moment; votre iniquité est-elle plus grande que son crime, ou votre pénitence plus désespérée que son repentir? Et puis, me tournant vers le pécheur présomptueux qui semble, en quelque sorte, vouloir corrompre la miséricorde de Dieu, et en faire le soutien et l'appui de son impénitence, je lui dirai : Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses inépuisables, les bontés et la miséricorde de votre Dieu? ne craignez-vous pas de lasser sa patience? et s'il n'a pas épargné l'impénitence jusque sur le Calvaire, où il demandait le pardon des pécheurs avec tant de larmes et de si grands cris, tremblez de commettre ce blasphème contre le Saint-Esprit, dont il est écrit, qu'il ne sera remis, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Nous aussi, prêtres, dispensateurs des mystères de Dieu, allons à la croix; méditons sûr les grands mystères qui s'y accom-

(17) Voyez la *Vie de Claude Bernard*, dit *le pauvre Prêtre*, par le P. Lempereur, 1 vol. in-12

plissent : nous y trouverons de précieux enseignements et de vives lumières pour nous diriger dans la conduite des âmes. De grands coupables, chargés de crimes, et que la terre semble prête à vomir de son sein, sont néanmoins pardonnés, justifiés, ils recouvrent toute la beauté de l'image de Dieu; des pécheurs, qui ont passé sur la terre, sans le bruit du crime et du scandale, et en qui le monde louait la probité, les vertus sociales, ces hommes meurent impénitents. A quoi tient-il qu'ils ne reviennent à Dieu, dans ce moment décisif, avec les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence? L'oubli des pratiques de la piété, l'abandon de la fréquentation des sacrements de l'Eglise, n'étaient pas pour eux le fruit d'une incrédulité raisonnée et réfléchie, mais le malheureux effet des illusions du monde, de l'embarras des affaires et des séductions mensongères de la fortune. Dieu, pour des raisons profondes et cachées qui se justifient par elles-mêmes, n'écoute pas leurs prières: comment donc ne sont-ils pas revenus à Dieu dans ce moment, avec toutes les démonstrations d'une pénitence vraie et sincère? Voulez-vous apprendre la cause du mal? c'est que le prêtre qui les exhortait à leur dernier moment, était vide de l'esprit de Dieu, et qu'il n'avait pas reçu, comme Elie, le don de réconcilier les pères avec les enfants. Ah! si le livre de Dieu s'ouvrait ici devant moi, j'y verrais au rang des réprouvés un grand nombre de pécheurs tels que je viens de les désigner; mais ne verrais-je pas, à côté de leurs noms, que le prêtre par qui ils ont été assistés et munis des sacremens de l'Eglise, était un de ces pasteurs dont le prophète a dit : Leurs mamelles sont arides, et ils sont impuissants pour nourrir leurs enfants? (*Osee*, IX, 14.)

Les grands coupables dont les mains étaient souillées d'iniquités, et qui ont épouvanté la société par des forfaits énormes, seront pardonnés à l'heure de la mort; et des hommes qui n'ont à se reprocher que ces crimes graciables et dignes d'indulgence, au tribunal du monde, seront rejetés. S'il m'était donné de descendre jusqu'au fond de ces consciences réprouvées de Dieu, j'y verrais bien un fond de corruption, un trésor d'iniquités capables de justifier les jugements de Dieu; mais une voix intérieure me dit : Qui suis-je pour examiner d'un œil curieux les conseils du Très-Haut? est-ce bien à l'argile à dire au potier : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi; et s'il plaît à Dieu de tirer de cette masse maudite et corrompue, dont nous sommes tous sortis, des vases d'honneur et des vases d'ignominie, d'être bon envers les uns, meilleur envers les autres, juste envers tous; qui suis-je encore un coup, pour revoir et reprendre les jugements de l'Eternel? Toutefois, pasteurs des âmes, je dois remarquer ici, pour l'honneur de mon ministère, que ceux que Dieu a choisis pour être pardonnés, justifiés au moment de la mort, il les a en même temps prédestinés à être à cette heure assistés, consolés par un prêtre charitable et plein de l'Esprit de Dieu, et que ceux qui ont mérité, par les désordres de leur vie, d'être en ce moment les exemples de sa justice vengeresse, il les a livrés à des ministres ignorants, incapables de trouver, dans leur cœur vide des choses de Dieu, des paroles puissantes pour ramener dans la maison de leur père les enfants prodigues qui en sont sortis pour s'égarer dans les régions lointaines du monde.

Heureux les prêtres qui sont ici-bas les agents et les instruments toujours en activité des miséricordes de Dieu! une grande miséricorde leur est réservée dans le ciel. Malheur à ces prêtres dont le ministère semble se borner à exécuter sur les pécheurs les rigoureux jugements de la justice divine! ils ne se vérifieront pas moins à leur égard, et la verge de Dieu sera brisée et jetée dans le feu. Mon Dieu, je tremble au son de vos paroles; il y a, dit-on, des prêtres qui ont sauvé toutes les âmes exhortées par eux dans ce dernier passage; tous les jours des prêtres charitables m'attestent que leurs travaux ont été souvent consolés par de semblables prodiges; et moi, vétéran du sacerdoce, après de si longues années de service, si je jette un regard en arrière, j'aperçois un grand nombre de mourants administrés, et pas un seul dont je puisse dire : Je l'ai tiré de l'enfer pour l'introduire dans la maison de son éternité. Ne serais-je pas du nombre de ces prêtres, dont vous disiez encore par votre prophète : *Ecrivez que cet homme est stérile : Scribe virum sterilem* (*Jer.*, XXII, 30), incapable d'engendrer des élus à la vie de la grâce.

Enfin nous devons visiter les malades de nos paroisses pour l'honneur de notre ministère. Il est, mes frères, des prévarications contre les devoirs du sacerdoce, pour lesquelles le monde se montre indulgent, tolérant même jusqu'à l'excès : ainsi, il donnera le beau nom de piété éclairée, à la morale fausse et relâchée de celui-ci; de piété aimable et utile au véritable bien des âmes, au goût de celui-là pour la parure et pour la fréquentation des sociétés du monde. Mais il est aussi des prévarications contre les devoirs du sacerdoce, que le monde poursuit avec une rigueur qui dépasse la sévérité des maximes de l'Eglise. Je parle de la négligence du prêtre à visiter les malades, de son crime à précipiter une âme dans l'enfer, et à la livrer en proie aux flammes éternelles. Il y a bien, dans cette pensée, je ne sais quoi de tragique et de terrible, dont l'imagination est épouvantée; toute une paroisse, où chacun craint pour soi un sort semblable, est unanime à exhaler contre son pasteur les plaintes les plus amères. L'impie, qui se rit des plus graves désordres d'un prêtre, mêle ici sa voix à la voix publique, et n'omet pas cette occasion, si belle pour lui, de dénigrer le sacerdoce. Pour surcroît de malheur, tandis que l'omission du saint office et la profanation des mystères de l'autel peuvent être entre Dieu et le prêtre des se-

crets déplorables, il commet un crime de notoriété publique, en laissant périr une âme sans les derniers sacrements de l'Eglise; la fraude et le mensonge sont impuissants pour couvrir et dissimuler ce délit, qui retombe de tout son poids sur ce malheureux, et le couvre d'infamie aux yeux de Dieu et des hommes.

SECONDE PARTIE.

Les visites, dont un prêtre est redevable aux malades de sa paroisse, doivent être promptes, assidues, persévérantes et charitables.

Visites promptes. Vous le savez, mes frères: plus une affaire est grave, importante, plus la prudence humaine nous impose le devoir de l'expédier avec promptitude; et si elle devait disposer de notre fortune et de notre vie, ce serait une folie d'y apporter le moindre retard. Oh! qu'elle est véritable cette parole de la Sagesse éternelle, que les enfants des ténèbres sont plus prudents que les enfants de la lumière, et que leurs mesures dans le maniement des affaires du temps sont bien plus sagement combinées que celles de la prudence chrétienne dans l'administration des grands intérêts de l'éternité! Vous deviez partir avec la rapidité de l'éclair, aussitôt qu'un messager chrétien était venu vous dire : Votre frère est malade, et il réclame les secours de votre ministère; un instant perdu, un instant gagné pouvait décider de son bonheur ou de son malheur éternel. Mais si cette considération n'a pas su vous persuader, où est votre prudence, où est votre sagesse?

Pour mettre ici ma pensée dans un plus grand jour, et pour inculquer davantage l'horreur que la négligence, dont je parle ici, doit inspirer à tout prêtre, permettez-moi d'emprunter un moment devant vous le voile de l'allégorie et de la parabole. Un père de famille avait plusieurs enfants; parvenus à l'âge de l'adolescence, ils avaient quitté le toit paternel pour s'occuper de leur établissement dans le monde. Arrive un messager pour annoncer à leur malheureux père une nouvelle semblable à celle dont l'oreille du saint homme Job fut frappée autrefois : Votre fils est aux prises avec des assassins; courez, m'a-t-il dit du plus loin qu'il m'a aperçu; allez dire à mon père de se hâter, et de m'amener promptement un puissant renfort, autrement je succombe sous les coups des meurtriers qui en veulent à ma fortune et à ma vie; et celui-ci répond : Que ne puis-je partir! Encore un moment, j'ai une affaire qui me retient; elle ne souffre pas de retard : dites à mon fils de se défendre avec courage; dans un instant j'arriverai à lui avec des hommes armés. Il arrive, son fils était mort.

Poursuivons la même allégorie; c'est encore un messager qui vient annoncer à un père une nouvelle tragique comme la précédente : Votre fils est saisi par la fièvre cérébrale, les accès en sont violents; hâtez-vous, les plus graves accidents sont à craindre. Et celui-ci répond : La nuit est épaisse, les chemins sont couverts de glace; la maladie ne fera pas de si rapides progrès que je n'arrive assez à temps; j'attendrai le lever de l'aurore pour veiller à l'application des remèdes de l'art. Il arrive, son fils était mort.

Mais voici bien un oubli des devoirs de l'humanité poussé jusqu'au plus déplorable excès; c'est encore un père à qui un messager vient dire en toute hâte : Votre fils est tombé frappé d'une apoplexie comme d'un coup de foudre : arrivez, le malade peut mourir à chaque instant. Et ce père dénaturé répond : Je viens d'achever mon repas, et je termine cette partie de jeu, puis je cours et je vole. Il arrive, son fils était mort. Vive le Seigneur! direz-vous, ces hommes sont dignes de mort; mais qui sait si le Sauveur des hommes ne pourrait pas adresser ici à plusieurs de mes auditeurs, cette parole du prophète Nathan à David : C'est vous qui êtes cet homme? J'avais nourri des enfants; je les avais élevés en gloire; je les avais confiés à votre garde pastorale; ce n'est pas en vain qu'ils vous appelaient du nom de pasteur et de père, car vous les aviez engendrés par la parole de la vérité. Les veilles, les insomnies, les courses lointaines n'étaient rien pour vous, quand on vous parlait de gain, d'argent, des intérêts de votre fortune : comment se fait-il qu'un moment pris sur votre sommeil, sur votre plaisir, vous ait paru préférable au salut d'une âme rachetée au prix de tout mon sang?

Je le sais, mes frères, ces excès sont rares; et faute de piété, les bienséances du monde suffisent ordinairement pour épargner à l'Eglise le chagrin de voir un prêtre arriver auprès du malade au moment où il expire, ou qu'il est trop défaillant pour recevoir le viatique des mourants. Mais auriez-vous oublié combien il y a loin des exigences du monde au devoir de la charité pastorale? Pourvu qu'un prêtre arrive assez à temps auprès du moribond pour en obtenir quelques soupirs, quelques regards pieux tournés vers le ciel, quelques paroles entrecoupées de componction et de repentir, le monde est content, et ce prêtre a accompli toute justice. Il y a plus : tant que le malade conserve encore quelque espoir, ou de vivre, ou de reculer de quelques jours le terrible moment de son agonie, le monde approuve que le prêtre se tienne à l'écart; il a peur, sans doute, que sa vue ne trouble le mourant, et ne réveille en lui de sombres idées capables de contrarier les salutaires efforts que l'on oppose à la maladie. Que le monde, que des parents selon la chair entrent dans des pensées semblables, je n'en suis pas étonné; ces hommes sont du monde, et puisqu'ils sont du monde, ils pensent, ils parlent, il jugent comme le monde : *De mundo sunt, ideo de mundo loquuntur.* (*Joan.*, IV, 5.) Mais qu'un prêtre, qui s'appelle l'homme de Dieu, l'homme à qui il a confié

les intérêts éternels de ses enfants, qu'il a chargé de les conduire dans la maison de son éternité, de les y porter de sa main, disent les saints, comme des vases d'un prix infini que Dieu veut y placer, qui répond de leurs âmes, à qui il a été dit : Si cette âme périt, son sang retombera sur votre tête : *Sanguinem ejus de manu tua requiram* (*Ezech.*, III, 18); que ce prêtre, dans ce terrible moment où l'éternité s'ouvre devant le malade, ne se ressouvienne plus de son mandat redoutable, qu'il abandonne cette âme à présent que Satan rôde autour d'elle, comme un lion, pour la dévorer ou l'entraîner dans l'enfer, n'est-ce pas là une prévarication contre les devoirs du sacerdoce, et qui appelle la vengeance du ciel et de la terre?

Si la prudence ou une sage circonspection lui défendent de tenir à son malade le brusque langage de cet ancien prophète à un roi d'Israël, près de mourir (*Isai.*, XXXVIII, 1) : Préparez votre âme, vous allez paraître devant Dieu ; s'il craint de l'effrayer par un tel langage, pourquoi ne pas lui dire avec tout le sage tempérament de la charité chrétienne : Mon frère, je ne pense pas que votre maladie soit à la mort ; nous espérons même que l'issue pourra vous en être favorable ; mais dans ce grave danger auquel elle vous expose, ah ! je vous en conjure, n'endurcissez pas votre cœur; profitez de cette charitable visite que vous fait le Sauveur de nos âmes ; et je vous assure que, si vous déposez à ses pieds le fardeau de vos péchés, avec un repentir humble et sincère, vous éprouverez une paix qui surpasse tout sentiment, et dont l'influence pourra même être heureuse pour la santé de votre corps ; car l'Eglise, assistée de l'Esprit de vérité, nous enseigne qu'outre la vertu de sanctifier les âmes, les sacrements ont encore celle de procurer la santé du corps, si cela est expédient pour notre salut.

Quand on voit des prêtres n'avoir pas le courage de tenir à un malade un langage si sage, si modéré, on s'écrie volontiers : La vigueur du sacerdoce est énervée; il n'y a plus, dans le sanctuaire, que des cœurs lâches, que des hommes sans force, et le prêtre lui-même est devenu charnel comme le peuple.

Visites promptes, visites assidues. Appelé au secours des malades, le médecin des corps les visite le matin, il les visite le soir; il interrompt, si on l'appelle, le sommeil de la nuit pour les visiter encore. Un modique salaire, un surcroît d'augmentation à sa vogue et à sa renommée, voilà le puissant motif qui le soutient et qui l'anime. Prêtres, ministres du sanctuaire, ouvez ces yeux éclairés de la foi, dont parle saint Paul. Un mourant est sauvé par les travaux de votre zèle, son âme entre dans le ciel; Notre-Seigneur écrit cette œuvre de votre charité dans son livre de vie; les saints en tressaillent de joie, ils en célèbrent le mérite par leurs hymnes et leurs cantiques; et Dieu vous prédestine une magnifique récompense dans le royaume de sa gloire. Et certes, avons-nous la foi, si de pareils motifs ne nous inspirent pas, pour voler au secours des malades, un courage plus fort que la mort? Ah ! disons-le à notre confusion : comment certains prêtres s'acquittent-ils de cette fonction que les anges envient aux hommes, et pour laquelle ils descendraient volontiers sur la terre? N'y en a-t-il pas parmi eux à qui le zèle pourrait dire avec une sainte véhémence : Plût à Dieu que vous fussiez aussi assidus à visiter votre frère agonisant et malade que votre animal en péril de mort!

Visites promptes et assidues; j'ai ajouté visites persévérantes. Le salut d'une âme, mes frères, est une œuvre difficile. Que de travaux ne coûte-t-elle pas à un prêtre qui s'y applique avec soin, surtout quand il s'agit d'un pécheur en possession de toute la vigueur de son âme et de son corps! Notre-Seigneur lui-même n'y a-t-il pas employé le travail de sa vie et de sa mort? Qui n'admirerait la persévérance des visites que le médecin des corps prodigue à son malade? Il ne l'abandonne pas qu'il n'ait rendu le dernier soupir; jusqu'alors il continue à lui offrir ses insipides potions. Et ce prêtre, après avoir muni son pénitent de l'onction des malades et du viatique des mourants, le délaisse, l'abandonne, au moment même que Satan redouble de rage pour l'entraîner dans l'enfer. Alléguera-t-il, pour son excuse, d'autres malades en grand nombre, dont il ne peut pas quitter un moment le lit de mort? Certes, il a bonne grâce à produire cette défense, lui que l'on a vu, dans ses courses vagabondes, passer, repasser devant la porte de la maison où languit cet infortuné dont il se dit le père, sans daigner y entrer pour le visiter, ou plutôt pour visiter Notre-Seigneur lui-même malade dans sa personne.

Visites promptes, assidues, persévérantes; j'ai enfin ajouté visites charitables. C'est au pied du lit d'un malade qu'un prêtre sent avec amertume le vide de la piété et de la charité dans son cœur. L'imagination, la sensibilité, et le beau talent de la parole sont impuissants pour suppléer en lui cet immense défaut. Je le sais, mes frères, plusieurs écrivains pieux ont recueilli dans le jardin des divines Ecritures, et dans les écrits des saints, un grand nombre de sentences, pleines des plus beaux sentiments d'amour, de confiance en Dieu, de componction de nos péchés, de résignation aux ordres de notre Père céleste; et on serait tenté de croire qu'un prêtre qui a lu, relu de si belles effusions de l'âme des saints, et qui les aurait logées dans sa mémoire, sera toujours un consolateur habile des malades et des mourants. Erreur, mes frères, erreur; ces admirables sentences sont des traits de feu, j'en conviens; mais en passant par le cœur glacé de ce prêtre, ils ont perdu leur chaleur; ce sont encore si vous le voulez, des flèches aiguës, mais lancées par une main faible, elles manque-

ront de force pour arriver jusqu'au cœur des ennemis du roi.

L'expérience m'affermit dans ces sentiments par son témoignage irréfragable. Vous le savez, mes frères, ce ne sont pas les écrivains habiles, les orateurs diserts de leur temps, que nos rois ont appelés pour soutenir leur âme tremblante au milieu des frayeurs de la mort, mais les François et les Vincent de Paul.

Et certes, si dans ces hospices, qui sont comme le siége permanent de la mort, et sur lesquels elle ne cesse jamais de tenir étendu son crêpe funèbre; si, dans ces lugubres demeures de la mort, l'Eglise voyait un grand nombre de prêtres animés par une charité vive et ardente, que d'âmes sauvées! que de victimes arrachées à l'enfer! Mais si, dans ces grands séjours de la contagion et de la mort, l'Eglise ne compte que des prêtres froids et languissants, pour qui l'onction des malades, les prières des agonisants sont de vains formulaires; quel surcroît de douleur, pour cette mère désolée, de voir ses enfants périr, et encore périr par le ministère de ses prêtres, qu'elle avait placés à leur côté pour y être les vicaires de la charité de Jésus-Christ Sauveur de tous les hommes!

Prêtres du Très-Haut, ranimons notre ferveur; demandons à Dieu la plénitude de son esprit, pour exercer désormais dignement sur la terre le ministère céleste des anges consolateurs. Nous aussi, nous arriverons à ce jour, qui n'est pas peut-être éloigné pour plusieurs d'entre nous, où nous serons étendus à notre tour sur un lit de mort. Ah! si nous avons été lents et tardifs à secourir les pauvres, à assister les mourants, n'avons-nous pas à craindre que le Seigneur, blessé au cœur par notre coupable négligence, n'en tire une vengeance éclatante? Ne devons-nous pas trembler de mourir privés des sacrements de l'Eglise; ou du moins craindre que le Seigneur, usant à notre égard de cette étroite mesure de miséricorde que nous avons faite à nos frères, ne nous abandonne, en ce dernier moment, à des prêtres froids et languissants comme nous? Il n'en sera pas ainsi, ô mon Dieu! du prêtre fervent et charitable; mais à l'heure où il sera aux prises avec la mort, vous descendrez vous-même sur son lit de douleur, comme autrefois vous descendîtes dans les cachots pour y consoler le chaste Joseph; vous vous placerez à côté de l'ange que vous lui enverrez pour le fortifier dans son agonie; vous mettrez sur ses lèvres des paroles ardentes, et appropriées aux besoins de son âme: car, ô Père des pauvres, vous aimez d'un amour tendre les amis des pauvres et des affligés que vous êtes venu surtout chercher sur la terre; et de vos mains divines, vous remuez la couche de l'homme charitable: *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (*Psal.* XL, 4.) Et si l'âme de ce prêtre n'était pas entièrement pure et sans tache au moment où elle est sortie du tabernacle de son corps, si elle est entrée dans cette prison de feu, où il faut payer jusqu'à une obole la dette demandée par votre justice; ah! dans ce moment, la multitude des malades et des infirmes que ce ministre charitable a consolés ou sauvés sur leur lit de mort, élèvera un cri qui montera dans le ciel, et arrivera jusqu'au trône de votre miséricorde: et vous, ô mon Dieu! pesant dans votre balance et les iniquités de ce prêtre et les secours que vous en avez reçus pendant que vous étiez malade et étendu sur un lit de douleurs, vous effacerez ses moindres souillures; et le pauvre et le malade, aux termes de vos divines promesses, lui ouvriront les portes de vos tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

DISCOURS XIX.

SUR LES BONS ET LES MAUVAIS EXEMPLES DES PRÊTRES.

Exemplum esto fidelium, in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate. (*I Tim.*, IV, 12.)

Soyez l'exemple des fidèles, dans vos discours, dans votre conduite avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté.

Dans ces courtes paroles, saint Paul, mes frères, croyait comprendre un sommaire et un abrégé complet des devoirs du sacerdoce. Soyons les exemples de tous par nos paroles et nos œuvres, par une foi pure, une chasteté intègre et une charité non feinte. Nous sommes, au témoignage de l'Esprit-Saint, ou des lumières élevées sur le chandelier pour éclairer la maison de Dieu, ou ces lampes éteintes d'où il ne sort qu'une fumée épaisse; nous sommes, à l'égard du peuple chrétien, ou cet étendard élevé au haut de la montagne, destiné à ramener dans la voie le voyageur qui s'égare, ou cette pierre d'achoppement laissée sous ses pas, pour être dans sa marche une occasion de chute; nous sommes une odeur de vie ou une odeur de mort; enfin, selon le beau langage du vieillard Siméon, nous sommes, comme Notre Seigneur lui-même, établis pour la ruine ou pour la résurrection des âmes: autant d'expressions figurées, par lesquelles l'Esprit-Saint nous représente, sous des formes variées, ces deux vérités qui vont faire le sujet et le partage de ce discours: 1° les avantages de l'exemple des bons prêtres; 2° les funestes effets des exemples des mauvais prêtres.

PREMIÈRE PARTIE.

Les avantages des saints exemples des bons prêtres nous sont prouvés, 1° par les principes de la raison éclairée par la foi; 2° par l'autorité de l'Eglise; 3° par l'histoire des siècles passés; 4° par le souvenir des pasteurs fervents qui nous ont précédés dans le saint ministère.

Je dis d'abord par les principes de la raison éclairée par la foi. Et pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, je crois devoir remonter jusqu'à cette chute déplorable de notre premier père, laquelle, bouleversant l'homme tout entier, assujettit à ses sens son esprit révolté contre Dieu. A pré-

sent que le corps abaisse vers la terre l'esprit qui voudrait penser beaucoup, et que la vue de notre âme se trouble et chancelle en quelque sorte au moment où elle regarde la vérité toute pure; dans cette profonde dégradation de notre être, l'exemple qui frappe les yeux nous émeut avec une force que n'a pas la parole. Celle-ci n'arrive à l'âme que par la voie lente et tardive du raisonnement; l'exemple, au contraire, donne à la vérité une substance, un corps, un langage; il nous montre la vertu sous une forme sensible, vivant, agissant en quelque sorte sous nos yeux, élevant ainsi la voix pour nous dire comme autrefois le Fils de Dieu aux enfants des hommes : Je vous ai donné l'exemple, faites maintenant ce que vous m'avez vu faire : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis.* (*Joan.*, XIII, 15.)

La passion nous avait dit : L'Evangile est une loi moins austère que n'aiment à le proclamer les interprètes outrés de sa divine parole; c'est un joug, mais en nous l'imposant, le divin Maître nous avertit qu'il est léger; il ne veut pas accabler notre nature; il entre avec elle dans de charitables accommodements; la faiblesse de l'âge, la force de la tentation, l'empire des circonstances sont, en bien des rencontres, à ses yeux, des excuses légitimes qu'il prend en considération. La chaire évangélique, continue la passion, abonde en figures dont il faut savoir prendre le sens; elle est toute pleine de ces artifices de la parole, où l'on demande plus pour obtenir moins; ceux-là même qui vous prêchent ont une pratique plus radoucie que leur théorie n'est austère, et leurs œuvres sont le véritable rabais auquel il faut savoir réduire leurs discours. L'exemple d'un prêtre grave, austère, irréprochable dans ses mœurs, qui, tout en imposant aux hommes les rigoureux commandements de l'Evangile, en pratique les conseils les plus élevés, l'exemple d'un saint prêtre dissipe, comme de vaines ombres, ces nuages amassés par le préjugé et par la passion autour de la loi : il persuade au chrétien ce qu'il avait tant de peine à croire, qu'il n'y a rien à rabattre de cette loi sainte et inviolable; qu'il faut se soumettre à cette parole évangélique si dure à entendre, se haïr soi-même, se renoncer soi-même; et qu'après tout, des vertus pratiquées par les saints de tous les siècles, pratiquées dans toute leur rigueur par un nombre innombrable de pasteurs préposés à notre tête, hommes faibles et infirmes comme nous, de telles vertus ne peuvent sans une erreur et une méprise manifestes être appelées impraticables.

La passion nous avait dit que la piété, telle qu'elle se retrouve dans ces dévots austères de l'Evangile, bonne tout au plus au solitaire du cloître, est incompatible avec le maniement des affaires et le commerce du monde; qu'elle est justement comparée à un désert aride, à une terre qui dévore ses habitants, à une montagne escarpée qu'on ne saurait gravir sans craindre à chaque pas les chutes les plus effroyables; et puis se livrant à ses emportements et à ses fureurs, elle s'était écriée : Brisons, brisons des liens si importuns; rejetons loin de nous un joug si austère.

Mon Dieu! est-ce là cette fille du ciel dont saint Paul nous a tracé ce beau tableau : Les fruits de son esprit sont la paix, la joie, le support de ses semblables, la concorde entre les frères? (*Galat.*, V, 22, 23.) Que la vue d'un saint prêtre, modeste et pacifique, portant sur son front le calme et la sérénité, exhalant de sa personne la bonne odeur de Jésus-Christ; oh! que cette vue est puissante pour confondre toutes ces calomnies blasphématoires inventées par l'irréligion contre la piété!

Oui, mes frères, l'homme, depuis sa malheureuse chute est tellement constitué, qu'il est plus sensible que raisonnable et qu'il vit plus d'imitation que de raison, plus d'exemples que de préceptes. La multitude ignorante ne tient pas à la religion par cette foule de preuves et de faits qui en persuadent la certitude à une raison ferme et éclairée. La charité du riche qui le soulage dans sa misère, du pasteur qui le console dans ses malheurs, voilà pour le peuple, et surtout pour le pauvre, sa loi, ses prophètes, l'analyse de sa foi, les fondements de sa croyance. Dieu l'a ainsi voulu, mes frères; il a ainsi bâti l'édifice de sa religion et pourvu à sa stabilité, à sa continuité au milieu des hommes. La religion de Jésus-Christ devait se perpétuer parmi nous, comme un héritage, par une succession non interrompue de maîtres et de disciples, de leçons données et reçues. Par une suite de ce bel ordre, Dieu a dû mettre dans nous tous un instinct de docilité, un penchant à l'imitation, qui croît dans nos âmes et se remue en elles avec une force d'autant plus impérieuse qu'elles sont plus faibles et plus infirmes. L'homme des champs apprend de la nature à imiter son pasteur et à lui obéir, par le même instinct que l'enfant se modèle sur son père et lui obéit. Vous le voyez vous-mêmes, mes frères, vous qui habitez ces heureuses contrées où la foi n'a pas fait naufrage, et où elle se conserve à l'ombre de la simplicité des mœurs; dans ces régions bénies de Dieu, ô comme on observe toutes les démarches du pasteur! toutes ses paroles sont des oracles, ses moindres œuvres sont pour le villageois la matière de ses entretiens, la règle de ses devoirs dans sa rustique demeure; et dans ces lieux, séjour de la paix, souvent après plusieurs générations on se rappelle la mémoire du bon prêtre qui gouverna autrefois cette paroisse, les exemples de sa vertu, les conseils qu'il donnait à tous les âges, les maximes de sagesse qui sortaient de sa bouche.

Il est écrit que le pasteur marche et que les brebis suivent; mais, mes frères, si le pasteur entre dans les voies détournées, les brebis erreront avec lui dans les déserts et rouleront à sa suite dans le précipice : il

prêchera la parole de Dieu dans toute sa pureté, mais cette doctrine si saine, démentie par ses œuvres, ressemble à une eau pure et limpide qui, troublée par les pieds du passant, est bientôt devenue une eau bourbeuse que les brebis refusent de boire.

Ce n'est pas tout, mes frères; cette doctrine, si clairement appuyée par la raison, va emprunter une nouvelle force de l'autorité de l'Eglise. Quand le docteur de la loi en commente le texte, en applique les dispositions aux différents âges, aux diverses conditions de la vie, on peut craindre que la passion, l'ignorance, la prévention n'aient influé sur ses décisions. Mais, mes frères, s'il plait à l'autorité qui nous confère ses pouvoirs de nous expliquer nos obligations, qui pourra douter qu'en ce lieu elle ne parle avec toute la clarté et toute la précision du langage humain? Or, écoutez ce que vous dit l'Eglise dans la cérémonie de l'ordination. N'est-ce pas une chose remarquable qu'elle ne confère jamais le moindre de ses pouvoirs hiérarchiques à quelqu'un de ses ministres, sans lui recommander la nécessité du bon exemple, avec des images si vives et des termes si énergiques, qu'il est aisé de comprendre combien elle désire que cette leçon se grave profondément dans les esprits et dans les cœurs?

Au portier, en lui mettant en main les clefs du temple : Que votre piété soit pour les enfants de Dieu, dont elle vous confie la garde, comme une clef qui ouvre les cœurs à la vertu et les ferme au vice.

Au lecteur : Agissez de telle sorte, que le peuple fidèle, qui vous a vu monter sur la tribune sacrée pour lire le livre de la loi, vous trouve également élevé par la sublimité de votre vertu; et donnez l'exemple d'une vie céleste à tous ceux qui vous voient et vous entendent.

A l'acolyte : Vous ne sauriez plaire à Dieu, si, portant devant lui un flambeau allumé, vous vous abaissiez jusqu'aux œuvres de ténèbres. Brillez donc, au milieu d'une nation perverse et incrédule; soyez un enfant de lumière; or les fruits de la lumière sont la justice, la bonté et la vérité

Au sous-diacre : L'autel où vous servez est Jésus-Christ, en qui et par qui s'offrent au Père les oblations des fidèles. Les ornements bénits, que l'Eglise confie à votre garde, sont comme les vêtements précieux dont le Seigneur est revêtu. Soyez donc digne de coopérer au sacrifice divin ; et fondé dans la véritable foi catholique, retracez, par la sainteté de votre vie, l'auguste ministère que vous exercez.

Au diacre : Vous êtes un enfant de la tribu lévitique, choisi pour veiller à la garde du tabernacle de Dieu ; et c'est surtout par vos exemples que vous pourrez le défendre contre les attaques de la puissance des ténèbres. Que vos œuvres soient saintes, vos démarches pures ; et le peuple fidèle s'écriera en vous voyant : Qu'ils sont beaux les pas de ceux qui annoncent la paix, qui évangélisent les biens véritables !

Au prêtre : Pratiquez le mystère que vous célébrez; mourez à vous-même, vous qui annoncez tous les jours la mort de Notre-Seigneur; que votre vie soit, pour l'Eglise votre mère, une odeur qui la réjouisse, un remède qui guérisse le peuple de Dieu; et que votre parole, appuyée de vos exemples, serve à construire l'édifice spirituel, qui est la maison de Dieu.

Ainsi nous parle l'Eglise dans la cérémonie de notre ordination, et dans ses conciles où elle nous retrace la règle de la vie honnête que les clercs doivent mener dans le monde. Le bon exemple, sa nécessité, ses avantages sont comme une sorte de refrain de tous ses discours; on le retrouve dans le préambule, dans le corps, dans la conclusion de ses divines ordonnances; et dans la dernière de ses assemblées générales, où il s'agissait autant pour elle de restaurer l'édifice de la foi, ruinée par tant d'erreurs et d'hérésies, que de faire sortir le sacerdoce de cet état d'abjection et d'opprobre où la vie scandaleuse de ses ministres l'avait fait descendre, le saint concile de Trente déclare formellement que la vie désordonnée des pasteurs et des prêtres est la source empoisonnée de tous les vices, et qu'on tend également au grand but de la restauration de la foi, et par de salutaires décrets sur la réforme des clercs, et par les déclarations les plus authentiques de la doctrine catholique. Là, le saint concile s'adressant à tous les pasteurs et à tous les prêtres, les conjure de se ressouvenir que l'Eglise ne les a élevés à la sublime dignité du sacerdoce, qu'afin que leur vie fût, pour le peuple chrétien, comme un miroir placé sur un lieu élevé où il puisse voir se réfléchir à chaque instant l'image de Dieu et l'admirable lumière de l'Evangile (18).

Après ces imposantes autorités, dociles à la voix de saint Paul, souvenons-nous encore de ceux qui nous ont précédés dans le saint ministère : *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei.* (*Hebr.*, XIII, 7.) Quels hommes que les Dominique, les François d'Assise, les Vincent Ferrier! leur voix comme celle des Apôtres a retenti en tous lieux, et elle a renouvelé les villes et les campagnes. Les grandes cités, corrompues à l'égal des Ninive et des Babylone, ont été changées et saintement renversées par la nouveauté de la pénitence; les campagnes naguère corrompues, où le voyageur passait avec tristesse, affligé de ne plus entendre que des chants profanes, retentissent du chant des cantiques de l'Eglise, dont le villageois égaye ses travaux rustiques. Que vous dirai-je, mes frères? les voies publiques sont pleines de pénitents fuyant dans les déserts, pour se soustraire aux menaces de la colère du Seigneur. Or, ces grands saints ont opéré ces œuvres de sanctification par l'efficace de leurs exemples, encore plus que

(18) Conc. Trid., sess. 22, *De Reform*, cap. 1.

par l'éloquence de leurs discours. Leurs discours, mes frères, nous les avons, et ils ne se recommandent guère par cette force de raison, cette véhémence de la parole, ou ces dons extérieurs de l'orateur profane. Leur vie austère et mortifiée, le feu de l'amour divin répandu dans leurs entretiens simples et familiers, je ne sais quel air prophétique et surnaturel qui respirait dans toute leur personne, voilà les armes avec lesquelles ces saints ont renversé toute hauteur élevée contre la science de Dieu. Eh! mes frères, si la voix des peuples, qui passe pour être celle de Dieu, pouvait se faire entendre ici, les campagnes nous diraient : La piété est de même date dans cette paroisse que l'entrée de ce saint pasteur ; c'est lui qui a introduit ce bel ordre dans le chant, dans les cérémonies du culte divin, doux attrait qui attire et qui retient le peuple fidèle dans la maison de Dieu ; c'est lui qui l'a introduit avec le fréquent usage des sacrements. Les provinces nous diraient : C'est ce pieux pasteur suscité de Dieu qui a rétabli dans notre contrée, avec une sainte discipline dans le clergé, le recueillement de la piété dans tous les ordres et dans toutes les familles. Aussi, mes frères, quand il a plu à Dieu de rappeler à la ferveur de leur institut primitif les congrégations religieuses qui en avaient dégénéré, c'est par le bon exemple que les saints ont conduit à une issue favorable des entreprises si difficiles. Ils ont commencé à insinuer la réforme par l'autorité de l'exemple avant de la convertir en loi; ils l'ont fait prévaloir par l'autorité du chef et des plus considérables d'entre eux, avant d'en faire les pratiques obligées de la vie commune; et s'ils déploient l'appareil de la puissance pour rétablir l'empire de la règle méconnue, leurs détracteurs leur rendent ce témoignage, qu'ils ne ressemblent en rien à ces superbes docteurs de l'ancienne loi, qui imposaient sur la tête de leurs frères de rudes fardeaux, auxquels ils n'auraient pas voulu toucher eux-mêmes du bout des doigts, mais qu'au contraire ils ne prescrivaient aucune obligation à leurs inférieurs, qu'ils ne l'eussent auparavant pratiquée les premiers. Puissent les recteurs des paroisses imiter ces beaux exemples! puisse le pasteur édifier son peuple par sa douceur, sa patience, sa bonté, sa charité paternelle! et il opérera la réforme de sa paroisse, et tous les gens de bien seront consolés par l'heureux spectacle de la piété renouvelée dans son église. Vétérans du sacerdoce, c'est vous que j'interpelle ; errants et proscrits dans des terres lointaines, ne vous est-il pas arrivé que le souvenir d'un saint prêtre dont vous étiez accoutumés à écouter les leçons, et à révérer les vertus dès la plus tendre enfance, a été souvent pour vous d'un puissant secours pour ranimer votre piété faible et languissante? Vous pensiez à vos vertueux devanciers ; et vos exemples consolaient la religion au jour de ses malheurs.

Après vous avoir montré, dans ma première partie, les avantages qui résultent des bons exemples des prêtres, je vais vous décrire les funestes effets de leurs mauvais exemples.

SECONDE PARTIE

Les exemples des mauvais prêtres sont la source empoisonnée des schismes et des hérésies qui désolent l'Eglise. Poussés jusqu'au scandale, ils ne sont propres qu'à étouffer le germe de la foi dans les âmes ; et il est vrai de dire que l'administration d'un mauvais pasteur est le plus terrible fléau dont Dieu puisse frapper un peuple sur lequel il a résolu de décharger sa colère.

Pourquoi ces hérésies funestes qui corrompent la foi? pourquoi ces schismes désastreux qui ont divisé l'Eglise en des partis contraires, qui l'ont livrée à de faux pasteurs, vrais loups sous l'apparence de brebis? Saint Paul nous explique les causes de ces grands désastres. En ce temps, des hommes se sont rencontrés, avares, ambitieux, superbes, opiniâtres, attachés à leur sens (II *Tim.*, III, 2 seq.): avares et ambitieux, ils enviaient les honneurs et les richesses attribués à l'Eglise principale; superbes et attachés à leur sens, ils étaient jaloux d'être appelés les docteurs de la vérité, les maîtres d'un grand nombre de disciples; et pour arriver au but de leur insatiable cupidité, ils ont senti le besoin de devenir les flatteurs du peuple. Ils ont chatouillé ses oreilles délicates par des doctrines commodes et agréables; ils ont déchargé la raison du poids de nos mystères, la sensualité de l'austérité du jeûne et des abstinences de la loi. Le peuple, toujours ardent à courir partout où il entend le beau nom de liberté, le peuple a écouté avec transport ces nouveautés profanes, embellies de tous les ornements de l'éloquence humaine; et ces discours pervers ont gagné de proche en proche avec la rapidité de la gangrène. Là, le pasteur corrompu, après avoir bu le premier dans cette coupe pleine du venin de la mauvaise doctrine, l'a présentée à son peuple pour y boire à son tour. Et voilà, mes frères, l'histoire sommaire ou pour mieux dire la cause première de tous les schismes qui ont divisé l'Eglise, et de toutes les erreurs qui l'ont désolée. Des pasteurs séduits ont séduit le troupeau, des pasteurs corrompus l'ont abandonné à la merci de la séduction, des loups ont dévoré les brebis, des mercenaires les ont livrées à la dent cruelle des bêtes féroces. Oui, partout où vous verrez un peuple entrer dans le sentier de l'hérésie, dites qu'un mauvais prêtre marche à sa tête; et vous entendrez les malheureux qu'il a abusés, le suivre en s'écriant, comme autrefois les Israélites trompés par un faux prophète : « Un prêtre de la race d'Aaron est venu à nous, et il est incapable de nous tromper » (I *Mac.*, VII, 14.)

N'attendez pas, mes frères, qu'ouvrant ici les annales de l'Eglise, je vous y montre cette triste vérité, trop souvent écrite en caractères affreux dans les pages de son histoire ; je m'arrête à deux époques où elle

se montre à nous avec des traits si visibles et si palpables, qu'il est impossible de la méconnaître. Le XVIe siècle a commencé pour l'Eglise une ère nouvelle, l'ère de ses malheurs; alors on vit de puissants royaumes se détacher de l'unité, et en si grand nombre, que les sages craignirent un moment d'être arrivés à la grande défection dont parle saint Paul, et qui doit précéder la fin des temps, la venue de l'impie que Dieu exterminera du souffle de sa bouche. (II *Thess.*, II, 3, 8.) Or, quand Luther apparut à l'Allemagne effrayée, comme un fléau de Dieu, qu'est-ce qui donnait tant de force et une si grande efficace de séduction aux discours de ce religieux apostat et de ce prêtre révolté contre l'Eglise? Ah! n'en doutons pas, mes frères, c'étaient les vices et les scandales des pasteurs de ce malheureux temps.

On ne lit pas sans frémir, dans l'histoire de cette sinistre époque, à quel état d'abjection et d'opprobre le clergé était descendu, par la vie désordonnée de ses ministres. Les plus saintes lois de la discipline ecclésiastique sur la résidence du pasteur au sein de son troupeau, sur l'honnête emploi du patrimoine de Jésus-Christ et de ses pauvres, sur la vie honnête et régulière des clercs conversant dans le monde; ces lois saintes étaient méconnues, violées, foulées sous les pieds avec la publicité du scandale; l'impudicité, la simonie, le concubinage et tous ces vices qu'on n'ose même pas nommer dans l'assemblée des fidèles, marchaient la tête levée. Aussi tous étaient unanimes dans l'Eglise pour demander la réforme des abus; la réforme était le refrain de tous les écrits, la conclusion de toutes les harangues. Les esprits ardents et inquiets, les hommes calmes et pacifiques, les zélateurs d'une discipline sainte, les artisans de trouble et de discorde, les amis et les ennemis, les sages et les insensés, tous n'avaient qu'une voix pour demander la réforme; et cette réforme, nécessaire, indispensable, hautement demandée par la voix publique, était néanmoins toujours éludée par les artifices et les vains subterfuges du clergé : et c'est ce qui achevait de l'avilir dans l'opinion publique.

Dans ce soulèvement général de tous les esprits pleins d'aigreur et de préventions, ou plutôt de fiel et de venin contre le sacerdoce, Luther arbore en Allemagne l'étendard de la révolte; on voyait l'orateur le plus vif et le plus véhément de son siècle, exagérer, par ses violentes déclamations, les torts malheureusement trop véritables que l'Eglise pouvait reprocher à ses ministres. Les beaux noms de réforme, de liberté, de pur Evangile, de retour à l'antique discipline, faisaient le charme de ses écrits, et ses invectives virulentes contre le clergé étaient d'ordinaire le bel endroit de ses harangues. Les juges de la foi prononcent contre sa mauvaise doctrine des jugements équitables, et il leur répond par des diatribes contre leurs vices et leurs mœurs. Le souverain pontife, du haut de la chaire principale, le dénonce à l'Eglise universelle comme un corrupteur de la saine doctrine, comme un artisan de toutes les discordes, comme un enfant de Bélial : même réponse; toujours des satires, des diatribes, toutes les ordures de l'injure et de l'outrage contre les prêtres, les pasteurs, les prélats et les princes de l'Eglise romaine. Le plus léger usage de la censure ecclésiastique contre un novateur si hardi, ne paraît au peuple trompé qu'un abus de pouvoir, l'oppression manifeste du courageux défenseur de la vérité et de la liberté des consciences.

Les sources de la science sont révélées; l'Europe sort de cet état de stupeur et de sommeil où elle avait paru jusque-là endormie; une ardeur inquiète de tout savoir, de tout connaître, s'est emparée de tous les esprits; le sens privé veut être le maître et l'arbitre de la doctrine; on n'écoute plus la voix de l'Eglise. Ici, c'est un premier pasteur qui proclame la réforme à la tête de son diocèse; là, ce sont des princes souverains, ailleurs des villes impériales, qui se prononcent pour le nouvel Evangile : et si Dieu qui contient la furie de la mer, et l'arrête au fort de la tempête, n'avait pas réprimé le torrent de la séduction, la ruine de l'Eglise était consommée, et la réforme de l'enfer prévalait contre la vérité de l'Evangile. Or, je le répète, tout le mal vint alors du sacerdoce : qu'à cette époque décisive, il eût souscrit à une réforme dans sa discipline, non moins juste et équitable qu'elle était hautement demandée, et il aurait épargné à la religion, dit le grand évêque de Meaux (19), cette sacrilége réforme dans sa foi, qui lui a coûté la perte de tant de royaumes, et lui a fait verser tant de larmes. Ce n'était là que le commencement d'une plus grande douleur; et Jérémie, dont on a dit qu'il était seul capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffirait pas pour déplorer les malheurs de l'Eglise de France, la fille aînée de l'Eglise universelle. Son patrimoine sacré vendu à l'encan, ses institutions les plus antiques et les plus révérées, démolies, arrachées jusque dans leurs fondements, les vierges chassées de leurs solitudes, les pasteurs de leurs églises, tous les prêtres fidèles, proscrits, errants de ville en ville, de contrée en contrée, et ne trouvant plus dans les forêts et dans le creux des rochers d'antres assez profonds pour se soustraire à la mort; voilà les fruits sanglants de la réforme : et la religion, assise sur des ruines, a pu dire comme Jérusalem désolée : « Qui me donnera des sources de larmes, et je pleurerai sur mes tentes abattues, sur mes autels renversés; je pleurerai les familles entières de mes pasteurs et de mes prêtres vouées à la destruction et à la mort, et la lumière près de s'éteindre dans mon sacerdoce? *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem*

(19) Voyez son *Hist. des variations des Eglises protestantes*, liv. Ier.

lacrymarum? et plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.» (*Jer.*, IX, 1.)

Quelle fut la cause de ces désastres? nous vous la dirons, nous qui en avons été les témoins ou les victimes. Il sortit dans ces jours mauvais, des presses de l'impiété, ou plutôt, de l'enfer, une foule innombrable de libelles pour diffamer le sacerdoce. On y envenimait des torts malheureusement trop réels que l'Eglise reprochait à ses ministres; on étalait avec complaisance la vie séculière de plusieurs des premiers pasteurs, qui depuis, par la glorieuse confession de leur foi, sont devenus les soutiens et les appuis de la religion ébranlée jusque dans ses fondements; on dévoilait la conduite non moins désordonnée d'un grand nombre de prêtres et de pasteurs du second ordre, leur vie désœuvrée, et quelquefois même scandaleuse. Le patrimoine de Jésus-Christ, consacré par la piété des fidèles à l'entretien du pauvre et à l'ornement de l'autel, était prostitué par le vice des mœurs aux profusions du luxe, et quelquefois même aux désirs des passions les plus coupables. On ne pouvait voir le relâchement des ordres religieux dans la discipline, leur vie oiseuse, leurs conversations toutes profanes, et quelquefois même leurs bruyantes discordes, sans s'écrier avec le prophète (*Thren.*, IV, 1) : Comment l'or pur s'est-il obscurci, converti en un plomb vil; pourquoi les pierres du sanctuaire ainsi dispersées dans les places publiques? Ces abus, mes frères, l'Eglise les abhorrait bien plus sincèrement que ces prétendus sages; ils étaient pour elle la matière de sa profonde douleur, et pour les impies un sujet de joie; l'Eglise les poursuivait par la sévérité de ses peines, et eux en auraient vu la fin avec tristesse, parce qu'elle eût été celle de leurs malignes censures. Ce fut toutefois dans cette fange que l'impiété alla puiser la matière des libelles diffamatoires qu'elle colportait alors comme aujourd'hui dans l'atelier de l'ouvrier, ou dans la chaumière du laboureur, pour dénigrer le sacerdoce. Ici l'impiété sentit le besoin de faire une sorte de halte dans sa marche; il fallait laisser du temps à ses poisons pour s'insinuer jusqu'au fond des âmes. Mais quand cette désolante doctrine fut descendue des sommités de la société jusqu'aux dernières classes, que la masse du peuple en fut infectée, alors il sembla aux niveleurs et aux démolisseurs de cette époque, que la France était un pays régénéré, qui n'avait plus besoin d'être en communion avec l'Eglise romaine; on lui propose donc, sous le nom de retour à l'antique discipline, un corps de lois, plein, au jugement du saint-siége, du venin de toutes les hérésies. Dispensez-moi, mes frères, de suivre plus lontemps le fil de cette lamentable histoire; le sacerdoce donna la main à l'impiété; l'Eglise de France fut effrayée de voir quarante mille prêtres ou religieux sortir des rangs de sa hiérarchie pour aller porter dans un égal nombre de paroisses leur ministère de mort. Bientôt les temples furent abattus, les autels renversés, l'idole de la volupté mis sur l'autel du Dieu vivant, et l'affreux démon de l'athéisme, qui n'avait osé sortir des enfers durant des siècles païens, reçut les honneurs divins sous les noms de la Raison et de la Nature. Ah! tout le mal vint encore alors du sacerdoce; et si, dans ces jours d'épreuve, le corps des pasteurs et des prêtres, qu'on appelait, à juste titre, le premier corps de l'Etat; si ces hommes étaient demeurés fermes dans la foi, unis entre eux par les liens de la subordination et de la communion ecclésiastique; l'impiété était vaincue, la hiérarchie sauvée : Eglise de France, vous posséderiez encore un peuple chrétien, un sacerdoce florissant; et vos asiles consacrés à la piété, vos écoles savantes subsisteraient encore!

Mais, mes frères, ne nous lassons pas de méditer sur cette vérité; considérons-la encore ensemble sous une face nouvelle. Supposez avec moi la hiérarchie de l'Eglise, image de la hiérarchie du ciel par la pureté de la doctrine et par la sainteté de la discipline; ses premiers pasteurs proclamés par la voix publique comme la forme et le modèle du troupeau; les pasteurs du second ordre, autant de bons pasteurs chéris pour leur prudence, leur charité et leur bonté paternelle; les ordres religieux placés de distance en distance comme de vives lumières pour éclairer la maison de Dieu, manifestant aux yeux de tous, par la pratique des plus héroïques conseils de l'Evangile, que ses commandements ne sont pas impossibles : ôh! que la face de l'Eglise, ainsi vivifiée par l'Esprit-Saint, serait belle! que la marche de cette armée du Seigneur au milieu du désert de la vie serait imposante, terrible aux puissances de l'enfer! En vain ces esprits de ténèbres tourneraient autour d'elle; il ne leur serait pas donné d'y pénétrer; ce n'est que quand ils aperçoivent des sentinelles endormies, des chefs divisés, occupés à se combattre et à s'entre-détruire, qu'ils portent l'effroi et la mort dans les rangs de la milice sainte.

Oui, mes frères, croyons-en à l'enfer et à son affreuse expérience dans le mal; et l'enfer, si nous savons le comprendre, montre par le terrain qu'il choisit pour nous combattre, par le genre d'attaque qu'il nous livre; l'enfer nous dit ouvertement que la foi demeure pure dans le peuple, quand la discipline est sainte dans le clergé; et que l'homme ennemi ne peut jamais réussir à semer, dans le champ de l'Eglise, l'ivraie de l'impiété et de l'hérésie, tant qu'il est gardé par un sage et vigilant père de famille.

Et vous, Messieurs, qui m'écoutez, je crois pouvoir vous appeler ici en témoignage, et vous inviter à raisonner sur cette matière d'après votre propre expérience. Pasteurs des âmes, sans doute qu'il vous est souvent arrivé de courir après les brebis égarées de votre troupeau, c'est-à-dire après ces prétendus esprits-forts qui se multiplient avec un nombre si prodigieux dans les ateliers de nos cités et dans les chaumières de

nos campagnes. Quand vous avez demandé à ces hommes, dont le ton arrogant contrastait si fort avec l'ignorance et la faible portée de leur esprit, la raison de leur mépris pour la foi de leurs pères, vous n'avez pas manqué de trouver en eux quelqu'un de ces sophismes usés, apprêtés par l'impiété en forme d'axiomes et de proverbes ; mais si vous avez pénétré plus avant dans la discussion, vous avez dû rencontrer d'affreuses préventions contre le sacerdoce; telle ou telle anecdote fâcheuse, recueillie et déposée à la charge de quelque pasteur ou prêtre dans la chronique du scandale, voilà la raison dernière de leur impiété, et leur unique asile contre la vérité qui les poursuit.

Je vais plus loin, mes frères, et je ne puis rétracter la triste proposition que j'ai avancée en commençant ce discours, c'est que la foi doit périr dans une paroisse sous le règne d'un pasteur vicieux jusqu'au scandale. Il parle de la chasteté, de la tempérance, du mépris des richesses ; et le scandale de ses mœurs dissolues, de sa cupidité, de sa basse avarice, n'est ignoré de personne. Que voulez-vous que pense le peuple, de cette malheureuse prostitution de la parole de Dieu, sinon que le prêtre joue un vil rôle pour gagner un salaire? L'autel profané par un prêtre scandaleux, ne lui paraît pas plus respectable que la chaire déshonorée ; reconnaissez là le beau langage de l'éloquent évêque dont vous lisez les admirables discours (20). La religion, sa morale, ses mystères ne sont plus à l'égard de ce prêtre qu'une sorte d'imposture où tout ce qu'il y a de sérieux, c'est l'abus qu'il en fait pour tromper la crédulité publique. Et après cela, seront-elles bien efficaces pour ranimer la piété, les prédications d'un prêtre pieux, animé d'un zèle sincère et véritable? Il n'y a pas longtemps que, dans la même chaire et avec les mêmes démonstrations de conviction et de vérité, un mauvais prêtre a débité les mêmes maximes, et puis les a démenties par son apostasie dans la foi et par le scandale de ses œuvres. De là, mes frères, dans les esprits un amas de doutes, un chaos obscur, des ténèbres profondes, que nous avons justement appelées le plus terrible des fléaux dont Dieu puisse affliger un peuple.

Ne vous étonnez donc plus de m'entendre si souvent répeter cette parole du prophète : Qu'un mauvais pasteur est la plus grande des calamités que Dieu garde dans les réservoirs de sa colère pour châtier les hommes coupables. Et certes, mes frères, à quoi la comparer cette grande calamité? *Cui comparabo te? cui exæquabo te?* (*Thren.*, II, 13.) Quoi! au soleil obscurci et à la lumière éteinte? Il est vrai, cette image lugubre représente souvent, dans nos livres saints, le mauvais prêtre; mais qu'il y a loin ici de la figure à la réalité, de la sombre et épaisse obscurité de la nuit aux affreuses ténèbres de l'impiété! Quoi encore? aux horreurs de cette cruelle famine dont les écrivains sacrés et profanes nous ont tracé de si effrayantes peintures, où l'on a vu des mères désolées, dans l'excès de leur désespoir, égorger leurs enfants, et faire de leurs membres palpitants un barbare festin? Il y a, nous répondront les écrivains inspirés, il y a une famine plus désolante que celle qui tue les corps, la famine de la parole de Dieu.

Parlerai-je à présent des horreurs de la guerre intestine, des ravages de la guerre étrangère? Oh! que ces images lugubres sont faibles en présence de ce sombre et affreux tableau! Représentez-vous une cité où les magistrats et les juges, transformés en voleurs et en brigands, entrent, le fer et la flamme à la main, dans toutes les maisons, les incendiant, égorgeant leurs paisibles habitants; c'est l'image d'une paroisse livrée à un mauvais prêtre, qui n'est, selon Jésus-Christ, qu'un brigand, qu'un voleur, *fur et latro*. (*Joan.*, X, 1.) Je n'en dis pas assez ; c'est un loup venu dans la bergerie, pour égorger et pour perdre ; *ut mactet et perdat*. (*Ibid.*, 10.) Bêtes des champs, s'écrie quelque part un prophète, accourez, venez dévorer ce peuple, livré par la colère de Dieu à votre faim meurtrière : *Omnes bestiæ agri, venite ad devorandum, omnes bestiæ saltus.* (*Isai.*, LVI, 10.) Ne vous semble-t-il pas, à entendre un tel langage, que cette malheureuse contrée, ravagée par une guerre d'extermination, a vu périr tous ses habitants, et que leurs cadavres jonchent la terre pour être la pâture des vautours et des bêtes carnassières? Ah! une plus grande calamité a effrayé le prophète, il a vu en ce lieu des sentinelles endormies, *speculatores cœci* (*Ibid.*, 11); il y a vu des pasteurs ignorants dans la science de Dieu, *pastores ignoraverunt intelligentiam;* il y vu des pasteurs scandaleux, poussant jusqu'au scandale de l'ivrognerie les excès de l'intempérance : *Venite, sumamus vinum, et impleamur ebrietate.* (*Ibid.*, 12.)

Et maintenant, mes frères, que me reste-t-il à vous dire, en finissant ce discours? Voulez-vous que la religion périsse, ou qu'elle vive? Elle périra, je ne dis pas si nous menions une vie désordonnée; je craindrais trop de laisser échapper ce mot de ma bouche, en présence de ce vénérable presbytère ; mais elle périra si nous menons une vie languissante et tiède. Oui, mes frères, c'est une vérité digne de vos profondes méditations, durant les jours mauvais où nous sommes appelés à exercer le divin ministère de la sanctification des âmes, et que n'ai-je une voix assez forte pour la faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre! il faut que le peuple soit frappé par le spectacle de vertus extraordinaires, pour se réveiller de ce profond sommeil dans lequel il est endormi. Je me rappelle ici que, dans ces temps de calamités extrêmes où les magistrats donnaient le signal de la détresse,

(20) MASSILLON, *De la nécessité du bon exemple.*

on a vu quelquefois des hommes éloquents élever la voix, et par une des figures les plus hardies du langage humain, personnifier la patrie, lui donner une voix pour appeler tous les citoyens aux armes, les conjurer d'accourir pour défendre la religion, la patrie, les lois, le gouvernement, les tombeaux de leurs pères ; et l'histoire atteste que ce véhément discours faisait de vives impressions sur les auditeurs, et les transformait en autant de héros prêts à mourir pour la chose publique. Pour moi, mes frères, disciple de Notre-Seigneur, je veux demeurer étranger à tous ces vains artifices de la persuasion humaine, et me borner à vous conjurer de vous livrer sans réserve à l'Esprit de Dieu, afin de sauver la religion, et de conserver les faibles étincelles de ce feu, qui ne jette plus, dans plusieurs des provinces de ce royaume, que des lueurs pâles et mourantes. Réveillons-nous donc, mes frères, il en est temps : *Hora est jam nos de somno surgere.* (*Rom.*, XIII, 11.) Que le pasteur sorte de cette retraite changé, renouvelé ; et tout se ranimera, tout se reveillera autour de lui. Dans la chaire de vérité, la parole de Dieu sera pleine de vertu et de magnificence ; au tribunal de la pénitence, tous les cœurs seront contrits et humiliés ; et ce pasteur, ainsi ranimé, vérifiera en lui cette parole que Notre-Seigneur seul, le Prince des pasteurs, a pu dire : Je me sanctifie moi-même, pour régénérer les âmes dans la vérité : *Pro eis ego sanctifico meipsum; ut sint et ipsi sanctificati in veritate.* (*Joan.*, XVII, 17.)

DISCOURS XX.

SUR L'UNION ENTRE LES PRÊTRES.

Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras, in Christo Jesu. (*Philip.*, IV, 7.)

Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ.

Au seul nom de la paix, le cœur s'ouvre, s'épanouit, se dilate sous les impressions d'une joie sainte ; on se rappelle les félicités du ciel, et ces restes de bonheur que le péché nous a laissés sur la terre. Notre-Seigneur était attendu parmi les hommes, et déjà les prophètes annonçaient que des fleuves de paix allaient du haut des cieux s'écouler sur la terre (*Isai.*, LXVI, 12) ; il paraît dans la plénitude des temps, et les anges annoncent la paix donnée aux hommes de bonne volonté. S'il se montre, après sa glorieuse résurrection, à ses disciples réunis, c'est pour leur souhaiter la paix : on dirait que tout infini qu'il est en puissance, il possède à peine, dans les trésors de sa miséricorde, un bien plus précieux que la paix. Oh ! qu'ils seraient abondants, inestimables même, les fruits de cette retraite, s'ils avaient obtenu l'heureux succès d'étouffer jusque dans leur germe les dissensions et les discordes parmi les prêtres de ce beau diocèse ! C'est pour arriver à cette fin si désirable, que je me propose de vous exposer quelques-uns des puissants motifs qui persuadent aux ecclésiastiques de conserver, dans le cours de leur ministère, la paix entre eux au prix de tous les sacrifices que la loi de Dieu ne leur défend pas. Voici plusieurs de ces motifs ; retenez-les bien, mes frères, parce qu'ils vont faire le sujet et le partage de cet entretien. Ce sont, 1° les dernières exhortations de Jésus mourant, qu'on peut appeler son testament de mort ; 2° le mystère que nous célébrons à l'autel ; 3° le grand bien qui rejaillit sur notre ministère, de la paix et de l'union ; enfin, les funestes effets de la discorde entre les ministres du sanctuaire. Entrons en matière.

PREMIÈRE PARTIE

Je dis, en premier lieu, les exhortations de Notre-Seigneur pendant sa vie, et surtout au moment de sa mort. Et ici j'ouvre le saint Evangile, ce registre divin où se garde le dépôt de la parole révélée par le divin Maître. En voici, je crois, mes frères, un sommaire et un abrégé fidèle. Ce serait assez, semble nous dire notre Sauveur, que le Très-Haut, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, vous permît de l'aimer : mais je conçois la sécheresse et l'aridité de votre cœur ; tout de feu à l'égard des choses de la terre, il est de glace pour celles du ciel. Ecoutez donc, peuple d'acquisition, enfants de la nouvelle alliance, écoutez le grand commandement de ma loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces.* (*Matth.*, XXII, 37.) Ecoutez cet autre commandement, égal au premier par le rang qu'il occupe dans les affections de mon cœur : *Vous aimerez le prochain comme vous-même.* (*Matth.*, XIX, 19.) Il n'y a pas de plus grande charité que de donner sa vie pour celui que l'on aime ; et votre cœur, tout ingrat qu'il puisse être, vous témoigne bien que je vous ai aimés de cette manière. Si donc vous m'aimez, s'il y a en vous quelque souvenir de l'amour de celui qui vous a aimés le premier, aimez pour l'amour de moi votre prochain que j'ai aimé plus que ma vie ; aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme ; de toutes vos forces : Aimez, nous dira saint Augustin, et faites ce que vous voudrez : *Ama, et fac quod vis.*

Un père mourant exhorte ses enfants à la vertu ; et Notre-Seigneur, la veille même de sa mort, sachant qu'il va quitter ce monde pour retourner à son Père, élève la voix pour prononcer cette parole : *Aimez-vous les uns les autres* (*Joan.*, XIII, 34) ; et il la répète jusqu'à trois fois. Un père mourant bénit sa famille, et cette bénédiction est comme le dernier gage qu'il leur laisse de sa tendresse paternelle. Voici la dernière bénédiction que Notre-Seigneur laisse en mourant à ses apôtres, qu'il établit les colonnes et les fondements de son Eglise : Mon Père, je ne vous prie pas pour le monde ; le monde, à cause de ses scandales, ne mérite que vos

malédictions et vos anathèmes ; mais je vous prie pour ceux-ci ; ils étaient à vous, et vous me les avez donnés : pas un seul d'entre eux n'a péri, si ce n'est le fils de perdition (*Joan.*, XVII, 9 seq.), qui s'est roidi contre les sollicitations de mon zèle. La science, le don de prophétie, celui des miracles et des prodiges, ce sont là des biens que vous accordez à vos amis et à vos ennemis ; mais que mes disciples s'aiment entre eux d'un amour vrai et sincère, et à cette marque on reconnaîtra qu'ils m'appartiennent. ***In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.*** (*Joan.*, XIII, 35.) Que mes disciples s'aiment de cet amour héroïque qui donne sa vie pour son ami ; et le monde étonné s'écriera avec admiration, que la Divinité est descendue sur la terre, et qu'un Dieu visible pouvait seul enseigner aux hommes de pareilles vertus.

Mais voici de ce grand commandement de la loi, deux interprètes irrécusables : Voulez-vous, dit le disciple bien-aimé, savoir si vous vivez ou si vous êtes morts ? Si vous aimez, vous vivez; si vous haïssez votre frère, vous demeurez dans la mort. Voulez-vous savoir, poursuit le même disciple, si vous êtes les enfants de Dieu ou les enfants de Bélial : si vous aimez, vous êtes nés de Dieu ; si vous haïssez votre frère, vous êtes les enfants de Satan, qui était homicide dès l'origine du monde. (I *Joan.*, III, 14.) Qu'il était beau de voir l'apôtre que Jésus avait aimé, si grand par la sublimité de ses révélations, par l'éminence de sa doctrine, l'immensité de ses travaux, qu'il était beau de le voir, au déclin de sa vie, porté sur les bras de ses disciples dans l'assemblée des fidèles, et là ne trouver dans son cœur et sur ses lèvres d'autre parole que celle-ci : Mes enfants, aimez-vous les uns les autres ! On l'avertit que cette parole, toute divine qu'elle est, peut, à force d'être répétée, lasser ses auditeurs ; et il répond par ces mots, bien dignes d'un disciple si profondément initié dans la doctrine de son maître : ***C'est le précepte du Seigneur, et si vous l'accomplissez, cela suffit; « Præceptum Domini est; et, si solum fiat, sufficit*** (21).

Entendez maintenant saint Paul sur la paix et la charité chrétienne. Après avoir marqué à grands traits ses caractères dans sa divine Epître aux Corinthiens, il nous la montre éternelle et immuable comme Dieu lui-même : La foi, s'écrie-t-il, fera place à la claire vue ; l'espérance sera absorbée par la possession du souverain bien ; la prophétie, qui luit ici-bas comme une lampe obscure, disparaîtra au grand jour de l'éternité : mais la charité, comme une vive flamme, survivra à la ruine de l'univers; elle entrera dans le ciel, pour y combler la félicité des élus de Dieu par la possession du souverain bien. (I *Cor.*, XXIII.)

L'esprit de Dieu, selon la haute théologie de l'Apôtre, est comme l'âme universelle qui vivifie toute l'Eglise, qui unit tous ses disciples en un corps dont Notre-Seigneur est le chef : or, continue saint Paul, on ne voit pas de divisions et de dissensions entre les membres d'un même corps ; mais si l'un se réjouit, tous sont dans la joie; si l'un souffre, tous sont dans la souffrance (I *Cor.*, XII) : Est-ce le pied qui souffre? voyez comme l'œil s'ouvre, la main s'étend, le genou se plie, et tout le corps est en travail pour lui porter secours et assistance.

Un sage de l'antiquité, méditant sur le principe qui unit ici-bas les hommes en une même société, présente cette belle considération, qui appartient à notre sujet : Rien, disait l'orateur romain (22), rien ne contribue plus fortement à lier les hommes entre eux, qu'une société où l'on forme une même nation, un même peuple, où l'on parle la même langue. La société est encore plus resserrée lorsque beaucoup de choses sont communes entre des citoyens : le forum, les temples, les portiques, les rues, les lois, les priviléges, les tribunaux, les droits de suffrages, les différents rapports d'amitié, d'affaires d'intérêt. Enfin les liens du sang sont les plus immédiats, c'est la société ramenée de son immensité à un point.

Chrétiens, vous dirai-je donc avec le grand Apôtre : Qui pourra vous désunir? Vous avez le même père dans le ciel, Dieu, créateur de toutes choses ; le même médiateur, Jésus son Fils, par qui nous avons accès auprès de Dieu le Père; la même foi, où nous nous accordons sur ce qu'il nous importe de savoir et de connaître; le même baptême, principe de notre seconde naissance selon l'esprit; le même ciel auquel nous aspirons comme à notre commun héritage. (*Ephes.*, IV, 5 et 7.) Et voilà, mes frères, un motif bien puissant pour les prêtres et les pasteurs de conserver entre eux une paix inaltérable, les vives exhortations de Notre-Seigneur et de ses disciples.

J'ai allégué pour second motif de la paix et de l'union qui doivent régner entre nous, les mystères que nous célébrons. Non, mes frères, nous n'avons rien compris au mystère du saint autel, si nous n'y avons pas vu une leçon vive et efficace de paix et d'union. Ces grains de blé, ces fruits de la vigne mêlés et confondus dans la même substance, n'ont-ils pas un langage pour nous dire que nos esprits et nos cœurs doivent être unis, confondus en un même esprit et en un même cœur? Là, nous faisons mémoire de ce grand sacrifice qui a pacifié toutes choses, qui a réconcilié le ciel avec la terre, renversé le mur de division qui séparait le Juif du gentil, le Grec du barbare, pour faire de tous les chrétiens un peuple de frères. Là, nous sommes transportés dans la cité du Dieu vivant, au milieu de l'Eglise des premiers-nés, où Jésus, médiateur de la nouvelle alliance, offre son sang qui crie plus haut que celui d'Abel. Là, Notre-Seigneur, le commun pontife des anges et des hommes, élève la voix pour nous dire : Vous tous fi-

(21) S. Hieron, *in Ep. ad Galat.*, lib. III, c. 6.

(22) Cic., *De Offic*, I, 17.

dèles, qui, dans ce divin sacrifice, participez à ma chair et à mon sang, et vous surtout, prêtres, que j'ai associés à mon divin sacerdoce, quand vous montez à l'autel, c'est pour faire mémoire de ma mort : *Hæc quotiescunque feceritis, in mei memoriam facietis.* (*Can. Missæ.*) Vous faites mémoire de ma mort! souvenez-vous des grands exemples de paix et de charité que je vous ai donnés sur le Calvaire, en priant pour mes persécuteurs et mes bourreaux, encore couvert des crachats dont ils avaient déshonoré ma face, ayant mes pieds et mes mains tout sanglants, tout meurtris par les clous dont ils m'avaient percé. Et nous semblons lui répondre : Hé, Seigneur! nous n'avons oublié ni vos divines leçons, ni vos saints exemples; c'est pourquoi nous osons vous dire d'une voix unanime : ***Notre Père, qui êtes dans les cieux, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*** (*Matth.*, VI, 9, 12.) Mais, en disant ces paroles, si l aigreur et la haine sont dans notre cœur, avons-nous jamais réfléchi que notre bouche prononce en ce moment une sentence de mort contre nous-mêmes? Et si ce vœu de notre cœur était exaucé, est-ce qu'une flamme ne sortirait pas de l'autel pour nous dévorer tout vivants? Souvenons-nous encore de cette autre parole de notre divin Maître : Si, en offrant votre don, vous vous souvenez que votre frère a le cœur aigri, indisposé contre vous, laissez là votre présent sur l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère. (*Matth.*, V, 24.) Laissez votre présent sur l'autel! Oui, l'honneur dû à mon divin culte méconnu, mon divin sacrifice interrompu, le trouble et la confusion jetés au milieu de l'assemblée sainte, ce sont là de moindres maux que ceux qui pèsent sur votre tête, si vous osez avancer jusqu'à l'autel, et y présenter votre don avec un cœur envenimé par la haine. Certes, mes frères, il est bien agréable à notre Dieu le sacrifice de nos autels, il s'en glorifie par la bouche d'un de ses prophètes : ***Je ne veux plus recevoir de présents de votre main,*** disait-il aux prêtres de l'ancienne alliance; ***mais voici que du couchant à l'aurore mon nom est grand parmi les nations; et on sacrifie en tout lieu, et on offre à mon nom une oblation pure.*** (*Malac.*, I, 10, 11.) Cependant, je ne crains pas de le dire, il est un sacrifice encore plus agréable à notre Dieu que celui de nos autels, le sacrifice de nos haines étouffées, de nos ressentiments immolés; et c'est Notre-Seigneur lui-même qui nous en donne l'assurance par ces paroles, qu'il se plaît à répéter à ses disciples : ***Je veux la miséricorde, et non le sacrifice :*** « *Misericordiam volo, et non sacrificium.* » (*Matth.*, IX, 13; XII, 7.)

Les malheurs de la religion, troisième motif qui nous persuade la paix et l'union. Les malheurs de la religion! ils sont grands, ils sont incalculables. Nous aimons peut-être à le dire dans un pompeux langage; mais, mes frères, si ces sentiments sont aussi vrais, aussi sincères dans notre cœur, que fortement exprimés par notre bouche, la seule induction que nous devrions en tirer pour la réforme de nos mœurs et la conduite de notre vie, serait sans doute d'apaiser toutes nos haines, d'étouffer tous nos ressentiments, et de marcher unis comme un seul homme pour défendre la religion. N'est-ce pas là ce qu'inspirent à tout citoyen généreux les malheurs de la patrie et la menace de sa prochaine ruine? Compter en ce moment pour quelque chose sa fortune et sa vie, c'est l'indice d'un cœur petit et étroit, étranger à tous les sentiments généreux.

Mais quand on voit des prêtres, dans un moment où les malheurs de la religion sont à leur comble, les aggraver, les envenimer par leurs dissensions et leurs discordes, au lieu de réunir tous leurs efforts pour défendre leur mère commune, ne méritent-ils pas ce reproche que saint Paul adresse à ses disciples, avec une sainte véhémence : Si vous vous déchirez les uns les autres, ne craignez-vous pas de vous ruiner les uns par les autres? ***Quod si invicem mordetis, et comeditis; videte ne ab invicem consumamini.*** (*Galat.*, V, 15.)

Ressentir trop vivement une injure, voir d'un œil chagrin un rival qu'on a jugé inférieur en mérite l'emporter sur nous dans l'estime publique, dans la distribution des honneurs et des emplois, ce sont là les misères de notre humanité, et l'on reconnaît bien à cette marque l'héritage d'orgueil et d'ambition que nous a transmis notre premier père. Mais ne savoir point sacrifier ces petites passions, quand la religion donne en quelque sorte des signaux de détresse, et qu'on est appelé à concourir à sa défense; ce sont là des faiblesses que ne doit pas connaître une âme sacerdotale, nourrie des plus hautes maximes de l'Evangile. Témoins des discordes et du mal qu'en ressent la religion, de pieux chrétiens, qui sous un habit séculier portent l'esprit du sacerdoce, nous en parlent quelquefois dans les communications de l'amitié, ne nous dissimulent rien de tout le mal qu'en souffre la religion : ni le témoignage de ces hommes vénérables, ni l'état déplorable où nous voyons dans l'Eglise la chose publique, rien ne peut éteindre l'esprit de dissension dans cette foule de prêtres discordants, dont Dieu seul connaît le nombre, et qui sont pour son Eglise un sujet de désolation. Pour surcroît de malheur, ceux par qui l'Eglise souffre un si grand dommage ne sont pas des prêtres corrompus dans la foi, pervers dans leurs mœurs; ce sont des hommes honnêtes, réguliers, mais qui semblent avoir un triple bandeau sur leurs yeux, pour ne pas voir la distance immense qu'il y a entre un petit bien qu'ils poursuivent avec tant de bruit, et le mal presque sans remède que la religion souffre du scandale de la discorde introduite jusque dans le sanctuaire.

A tous ces motifs viennent se joindre la beauté de l'union, cette bonne odeur de Jésus-Christ, cette persuasion de vérité, cette impression de justice, qui en s nt les

compagnes inséparables. Qu'il est beau, disait le Roi-Prophète, de voir une assemblée de frères habiter avec un cœur unanime dans la maison de leur commun père! (*Psal.* CXXXII, 1.) Mais, mes frères, un spectacle non moins réjouissant pour la vue, non moins consolant pour le cœur, c'est celui d'une réunion de prêtres qui travaillent ensemble, sous la conduite d'un même pasteur, au gouvernement d'une paroisse. On les voit avec admiration habiter ensemble une même maison, s'asseoir autour de la même table, prendre ensemble les innocents délassements de la récréation et de la promenade; toujours prêts à se prévenir d'honneur et de respect, à s'entr'aider par un échange d'offices donnés et reçus, afin de porter avec moins de travail et de peine le commun fardeau de leur saint ministère; ils ont le même langage dans la chaire de vérité, donnent les mêmes décisions dans le tribunal sacré où nous lions et délions les âmes; et toucher à un membre d'une société si unie, c'est blesser tout le corps; l'injure faite à un prêtre retombe sur tout le presbytère. Que la société si unanime de ces prêtres est belle! elle réjouit le cœur autant qu'un doux parfum; elle intimide les méchants à l'égal des bataillons armés. Aussi, comme on l'a dit souvent, c'est de l'union que naissent la beauté et la force; tout ce qu'il y a de beau, de saint, d'aimable dans la vérité, d'imposant, de majestueux dans l'autorité, se présente à la pensée, au souvenir d'un gouvernement bien uni, dont tous les ressorts agissent de concert et concourent au même but; tout est là, et la considération due au pouvoir, et la présomption en faveur de la vérité. Aussi, remarquez-le bien, mes frères, partout où les prophètes voient l'Eglise dans le lointain des temps, tantôt admirant sa beauté, ils s'écrient avec enthousiasme, qu'elle est belle comme les tentes de Jacob; et d'autres fois, étonnés de sa force et de sa puissance, ils nous diront qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille: *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* (*Num.*, XXIV, 5.) *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

SECONDE PARTIE.

Les funestes effets de la discorde, voilà, mes frères, la triste vérité qui me reste à vous exposer dans la seconde partie de cet entretien. La foi affaiblie dans les âmes, l'avilissement du sacerdoce, des schismes et des discordes dans le peuple fidèle, la ruine totale de la religion, tels sont les effets de la discorde parmi les ministres des autels.

La foi affaiblie dans les âmes. Le peuple, mes frères, avant d'être abusé par cette fausse demi-science que l'impiété verse dans les âmes par des canaux innombrables, sentait le besoin d'un guide salutaire; dans l'état d'heureuse simplicité où la nature l'a mis, il comprend, par une sorte d'instinct, que la voix seule de l'autorité peut le mener à la vérité, et que la plus grande autorité est le signe auquel il doit la connaître. Tant que ses pasteurs, unanimes dans leur témoignage, font entendre à son oreille ces paroles imposantes: Voilà ce que dit le Seigneur, voilà ce qu'enseigne l'Eglise catholique, le peuple reconnaît la vérité, il la goûte, la sent, il y prend un doux repos. Mais si ces mêmes pasteurs se divisent entre eux, si le oui et le non sont dans leurs bouches, le peuple s'afflige, il s'agite, il se remue comme la feuille poussée dans les airs par des vents contraires. Je sais bien que ce triste désaccord ne saurait avoir pour objet les dogmes de la foi, qu'il ne peut tomber que sur certaines vérités moins clairement révélées dans les divines Ecritures, moins nécessaires à l'édification de la charité, et que l'Eglise s'abstient, pour d'aussi justes motifs, de l'inscrire dans ses symboles. Je connais ces choses, mes frères; mais je ne me dissimule pas à moi-même que toute question devenue entre les prêtres l'objet d'une ardente dispute, prend aux yeux de la multitude le caractère vénérable de la foi.

Tant que les disputes des théologiens entre eux sont calmes et pacifiques, le peuple les ignore, ou s'il les connaît il ne s'en alarme pas; il les compare à ces pacifiques démêlés qu'ont souvent entre eux les frères de la famille sans préjudice de la paix, ou qu'ils soumettent à l'arbitrage des amis communs. Mais au moment où les disputes deviennent aigres et violentes, le peuple conçoit des terreurs et des alarmes; il ne peut comprendre que des hommes en qui il révère un caractère si vénérable, contestent avec aigreur, et se prodiguent des qualifications injurieuses pour des questions étrangères à la foi. La foi mise en problème sur un point, devient à ses yeux douteuse sur tous; elle perd ce caractère de stabilité et d'immutabilité qui la lui rendait si vénérable; flatté dans son orgueil par de faux docteurs qui ne font appel à son jugement que pour dominer sur son opinion, le peuple s'empare de la cause de la foi, s'accoutume à raisonner, à discuter, là où il devrait croire sans juger et sans comprendre. Les hérétiques accourent au bruit de ces disputes, et n'omettent rien pour identifier les questions en litige, avec leurs erreurs intolérables; l'impie ne les voit que du côté odieux ou ridicule qu'elles lui présentent par l'acharnement qui s'y mêle; et Dieu sait ce que vaut à l'impiété, ce que coûte à l'Eglise le scandale de ces bruyantes disputes!

Ce mal est grand; mais celui-ci l'est encore beaucoup, je parle de la déconsidération du sacerdoce. Le peuple, mes frères, est assez clairvoyant pour comprendre que si la charité était l'unique motif de ces différends, ils seraient calmes et pacifiques; que les esprits pourraient être divisés, mais que les cœurs ne seraient pas aigris, et que la passion entre pour beaucoup dans toutes les contestations d'où la modération est bannie. Et dans le fait, des symptômes fâcheux ne tardent pas à trahir le secret des passions qui s'y mêlent; c'est l'orgueil qui se fâche de n'être pas assez considéré, assez estimé

pour faire prévaloir sans contradiction tous les avis qu'il donne; c'est la cupidité qui murmure, qui se plaint d'avoir une part trop modique aux émoluments que l'autel procure à ceux qui le servent. Je n'achève pas, mes frères! et je n'ose révéler les causes puériles qui ont servi quelquefois d'aliment, dit-on, à toutes ces misérables disputes. On dirait que nous prenons plaisir à guérir les âmes pieuses et dévotes de cette sainte illusion, qui leur faisait croire que les ministres de Dieu sont affranchis de la tyrannie des faiblesses humaines; de si petites passions, et un ministère si élevé, sont pour l'homme de bien une découverte qui l'afflige, qui nous fait déchoir d'autant plus, que nous étions haut placés dans son opinion : notre ministère avili, déconsidéré, n'est plus qu'un sel affadi, qui n'est bon à rien qu'à être foulé sous les pieds par le mépris des hommes.

Ces maux sont grands; en voici de plus grands encore; ce sont les divisions et les schismes nés entre les fidèles, de ces tristes différends. On a identifié avec la foi son sens privé, avec la piété les intérêts secrets de sa vanité ou de sa cupidité ; la foi est en péril, l'œuvre de la foi est ruinée; voilà les alarmes qu'on ne craint pas de jeter dans le public, et qu'on insinue à mots couverts jusque dans la chaire de vérité. Les esprits s'agitent, se divisent, se partagent en des sens contraires; l'un est à Apollon, l'autre à Céphas; on dirait que Jésus-Christ est divisé, et qu'on ne cesse pas de lui appartenir en marchant sous des chefs et des bannières si contraires. Le pieux chrétien, le sexe dévot n'imagine pas que la cause de Dieu puisse différer en rien de celle du guide sacré qui dirige son âme; de part et d'autre on se heurte, on se choque avec toute la violence qu'inspire l'amour de Dieu et la défense de ce qu'on croit être la plus sainte des causes. C'est ainsi que l'homme de bien est souvent affligé de voir dans l'Eglise, cette cité de paix qu'on aimait à se représenter comme une image de la cité du ciel, un parti de brigues et de cabales qui ne sont pas moins l'opprobre de l'Eglise que le fléau de la société civile. A ce spectacle, on se rappelle la primitive Eglise, et le souvenir de ses antiques discordes revient à la pensée. Le sang de Jésus-Christ fumait encore, le christianisme venait de naître, et déjà les Polycarpe, les Clément, dans leurs Epîtres révérées presque à l'égal de celles des apôtres, déploraient avec des gémissements et des larmes les malheurs de leurs Eglises en proie aux dissensions des prêtres; les martyrs et les confesseurs de la foi étaient avertis dans des visions et des révélations, de faire arriver jusqu'à l'oreille du ministre de Dieu, la plaie causée à la religion par leurs funestes dissensions.

Soyons donc moins étonnés, mes frères, de voir, parmi les hommes dégénérés de notre siècle, un mal dont les plus beaux jours de l'Eglise n'ont pas été exempts. Et combien de premiers pasteurs pourraient adresser, dans l'amertume de leur cœur, aux coopérateurs de leur ministère cette parole de saint Paul : L'un est à Apollon, l'autre à Céphas! c'est-à-dire, telles et telles paroisses sont divisées par des prêtres discordants, qui se font une gloire d'y former des partis, de les agiter, de les remuer, au gré de leurs caprices et de leurs passions.

Certes, ce n'est pas ainsi que les ennemis de Dieu travaillent à la ruine de son Eglise. Divisés en autant de partis qu'ils ont d'intérêts et de passions contraires, au premier signal donné de combattre contre Dieu, vous les voyez suspendre leurs haines, ajourner leurs différends, et marcher comme un seul homme sous la conduite du chef qui les commande. Nos ennemis ont entre eux des assemblées clandestines, des sociétés secrètes, des trésors, dit-on, dans leurs mains pour corrompre la fidélité, des sicaires peut-être à leurs ordres pour donner la mort aux zélés défenseurs de l'autel, des émissaires répandus en tout lieu pour travailler, sous la conduite de l'enfer, à la dissolution de l'ordre social, un centre commun d'où partent les coups qui font explosion jusqu'aux extrémités de l'univers. Et nous, prêtres, chefs de la milice de Jésus-Christ, défenseurs de son royaume sur la terre, nous ne songerions pas à opposer une confédération sainte à cette confédération infernale, à sonner l'alarme, à inviter tous les amis de Dieu et de son Eglise à recourir aux armes de la prière et de la pénitence, pour renverser toute hauteur qui s'élève contre Dieu! Nos ennemis, mille fois vaincus, ne sont jamais abattus ; on les voit, après les revers les plus accablants, les défaites les plus humiliantes, renouer le fil de leur conspiration rompue, reprendre les trames de leur conjuration éventée, et poursuivre leur œuvre de mort avec une persévérance infernale. Et nous, que faut-il souvent pour nous décourager, pour nous abattre? les plus légères privations imposées à nos aises, à nos commodités, et peut-être au calcul d'un amour-propre sensible et délicat.

Enfin, pour tout renfermer en un mot, la ruine de la religion tout entière, tels sont les résultats de nos malheureuses discordes! Et ici, mes frères, je ne vous dirai pas d'interroger la raison, elle nous montrerait cette vérité devenue triviale et usée à force d'être claire; ou recourant à des images vives et sensibles, qui ne sont ignorées de personne, elle vous parlerait de ces verges si faciles à rompre tant qu'elles sont isolées, séparées, et dont le faisceau est indestructible ; de ce mouvement vif, accéléré, tant que les forces motrices agissent de concert, et qui se ralentit ou cesse entièrement aussitôt qu'elles se heurtent et se choquent. Je ne vous inviterai pas non plus à invoquer l'autorité des sages ; les régulateurs de tous les Etats élèveraient la voix pour vous dire que c'est dans la discorde que toutes les nations ont trouvé leur ruine et leur malheur. Mais, que les sages se taisent, que les législateurs de tous les temps et de tous les siècles gardent

le silence : une autorité plus imposante se fait entendre ici ; la Divinité elle-même, visible sur la terre et conversant avec les hommes, élève la voix et prononce cette parole qui a retenti dans tous les âges et dans tous les siècles : *Tout royaume divisé sera détruit, et toute maison divisée contre elle-même tombera* (*Matth.*, XII, 25) : c'est-à-dire les conseils des princes, les administrations des provinces, les corporations civiles, religieuses, les communautés séculières, régulières, en un mot toute société, toute association humaine, sous quelque forme qu'elle se présente, si la division s'y introduit, tomberont les unes sur les autres.

Or, depuis dix-huit siècles que cette parole est sortie de la bouche d'un Dieu, l'expérience a-t-elle cessé un moment de la confirmer par de tragiques événements, autant qu'elle l'avait éclairée depuis l'origine du monde par de sanglantes catastrophes ? Parmi tant d'exemples vivants que l'histoire en raconte, j'en choisis deux sur mille qui se présentent à mon souvenir ; je les choisis parce qu'ils sont plus près de nous, et qu'on peut les désigner comme les deux plus grandes calamités qui aient jamais affligé la terre. L'année 1790, année sinistre, a commencé une ère nouvelle, l'ère de nos malheurs, où l'impiété alla pour la première fois s'asseoir au lieu du jugement, c'est-à-dire sur le trône du souverain où la justice seule devrait siéger ; année digne de toutes les malédictions lancées par le saint homme Job contre le jour de sa naissance (*Job*, III, 3), où elle osa proclamer, dans le sanctuaire des lois, ces désolantes doctrines que jusqu'alors elle n'avait confiées qu'en tremblant à l'oreille de ses adeptes. Or l'équitable histoire redira à tous les siècles, que cette révolution, qui a bouleversé la face de la terre, prit naissance dans une scission formée au sein du sacerdoce. Car enfin, si à cette époque décisive, le corps de pasteurs et de prêtres appelés, selon nos antiques constitutions, le premier ordre de l'Etat, si ces hommes étaient demeurés fermes dans la foi, unis entre eux par les liens de la subordination ecclésiastique ; si plusieurs d'entre eux, égarés par les conseils des enfants de Bélial, ne s'étaient pas montrés impatients de franchir la distance qui sépare les rangs de la hiérarchie de l'Eglise ; l'impiété était vaincue, et tous ses efforts demeuraient impuissants pour abattre le triple rempart formé par l'union des trois corps de l'Etat autour du monarque de notre France. Mais non ! ces sourdes divisions, qui, depuis un demi-siècle, fermentaient dans l'Eglise, firent bientôt explosion, elles éclatèrent comme la foudre ; et alors commence cette terrible secousse qui a ébranlé l'univers, et mis à découvert les fondements de la terre.

Diviser pour détruire, c'est le mot d'ordre des suppôts de l'enfer et comme leur signe de ralliement, pendant que, sous la conduite de Satan, ils travaillent ici-bas à leur œuvre de mort. En voici un nouvel exemple : je l'ai puisé, comme le précédent, dans l'histoire de la même époque qui a vu tous nos malheurs. Les ordres religieux ne sont pas seulement dans l'Eglise l'ornement et la décoration de cette cité de Dieu ; et sans en être les fondements et les pierres angulaires, ils en sont des soutiens et des appuis nécessaires. Là l'Eglise allait, depuis son origine, chercher des auxiliaires utiles, je dirai même nécessaires à ses pasteurs, pour porter conjointement avec eux la charge du ministère pastoral, prêcher la divine parole, s'asseoir sur les tribunaux sacrés pour diriger les âmes dans la voie des saints, conserver le dépôt de la foi par le savant travail de leurs études et de leurs veilles. L'impiété sentit le besoin de renverser ces avant-murs de la cité de Dieu, avant que d'arriver jusqu'au corps de la place et d'y planter son étendard.

Diviser pour détruire : l'enfer ne s'écarte jamais de sa vieille maxime ; et ses suppôts, qui travaillaient sourdement depuis plusieurs années à miner le saint édifice de la foi, comprirent bien que le moment favorable était arrivé d'achever de le démolir et de le détruire. Ils donnèrent le mot d'ordre à leurs émissaires ; et ceux-ci, pénétrant dans les asiles de la piété, y introduisent des livres corrupteurs, y font luire l'appât trompeur de la liberté, de la fortune, et y soufflent surtout le feu de la discorde. Le succès passe les espérances de l'enfer ; par ses instigations perfides, les jeunes gens se confédèrent entre eux, donnent l'exclusion aux anciens, aux vieillards, aux zélateurs des antiques observances de la vie commune ; ces établissements, déjà énervés par le relâchement des mœurs et de la discipline, ne tiennent pas contre le mal de la discorde ; et, disons-le, mes frères, ils n'avaient plus qu'un souffle de vie quand l'impiété leur donna le coup de la mort.

Instruits à l'école de tant de revers et de malheurs, puissions-nous, Messieurs, vouer une sainte haine à l'esprit de division et de discorde, dont Satan est l'âme, l'instigateur et le père ! puissions-nous nous pénétrer du sens profond de cette parole du Psalmiste, inculquée aussi par le prince des apôtres, la goûter, la sentir, savourer les fruits de grâce et de sainteté dont elle est pleine ! *Cherchez la paix, poursuivez la paix* : « *Inquire pacem, et persequere eam.* » (*Psal.* XXXIII, 5.) Cherchez la paix ! oui, mes frères, la paix est un trésor qu'il faut chercher, et qu'on ne découvre qu'après des fouilles laborieuses et pénibles. On a besoin d'examiner longtemps, d'explorer, de mettre à découvert les profondeurs de la conscience avant de la posséder : ce n'est que sur les ruines de toutes les mauvaises passions, terrassées, domptées par la violence de la mortification chrétienne, qu'on en goûte les charmes ineffables. Cherchez la paix, poursuivez la paix ! car cette fille du ciel semble vouloir quitter la terre, théâtre de nos dissentions et de nos discordes, pour retourner dans sa glorieuse patrie, et y trouver le cal-

me et le repos après lequel elle soupire. *Inquire pacem, et persequere eam.*

Puissions-nous, au sortir de cette retraite, être ces azymes purs dont parle saint Paul, exempts de tout levain de dol, de mensonge et de malice! (I *Cor.*, V, 8.) Puisse ce baiser de paix que nous allons nous donner mutuellement au saint sacrifice, retrancher jusque dans leurs racines toutes les causes de discorde qui nous séparent et nous divisent, et faire de nous ces hommes pacifiques dont parle Notre-Seigneur (*Matth.*, V, 9), qu'il appelle les enfants de Dieu, et qui porteront la paix, une paix solide et durable, dans toutes les maisons où ils entreront en disant: *Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous* (*Rom.*, I, 7), cette paix qui prélude à celle qu'il vous prépare dans le ciel! Ainsi soit-il.

DISCOURS XXI.

SUR LES PASSIONS.

Prêché au séminaire de Saint-Sulpice.

Qui perdiderit animam suam propter me, salvam faciet eam. (*Luc.*, IX, 24.)

Celui qui perdra son âme à cause de moi la sauvera.

Le monde doit être bien étonné d'entendre de la bouche de Notre-Seigneur un pareil langage. Ces paradoxes apparents de notre saint Evangile ne peuvent s'expliquer que par le mystère de la corruption de notre origine. A présent que la chair se révolte contre l'esprit, il y a dans le même homme comme deux hommes contraires : l'un dont les pensées et la conversation sont dans le ciel, et qui ne cesse d'avoir les yeux attachés sur les biens invisibles; l'autre charnel et terrestre, dont les goûts et les penchants sont entièrement courbés vers la terre : l'un qui fait ses chastes délices de la loi du Seigneur; l'autre qui ne pense et ne respire que pour les biens sensibles. Ces deux hommes ne cessent de se combattre dans l'intérieur de notre âme, comme Esaü et Jacob dans le sein de leur mère. La haine qui les divise est si irréconciliable, qu'il faut que l'un meure pour que l'autre vive. De là ce cri de guerre que l'Esprit-Saint nous fait entendre partout dans les divines Ecritures, cet appel que le grand Apôtre fait à tous les chrétiens, de se revêtir des armes du salut, du bouclier de la foi, du casque de l'espérance, du baudrier de la justice. (*Ephes.*, VI, 16, 17.) De là ces cris d'alarme que saint Pierre et saint Paul, ces deux chefs de la milice chrétienne, font sans cesse retentir : Mes frères, *soyez sobres et vigilants, parce que Satan, comme un lion rugissant, rôde autour de vous pour vous dévorer.* (I *Petr.*, V, 8.) Vous n'avez point à combattre contre la chair et le sang, mais contre les puissances de l'enfer (*Ephes.*, VI, 12) : c'est-à-dire contre de purs esprits, dont la force n'est pas énervée par le poids d'un corps, mais qui nous attaquent avec toute la profondeur de malice d'un esprit dont la vaste intelligence est tournée tout entière vers le mal. C'est de cette guerre sainte, où Dieu lui-même arme nos mains au combat, que je prétends vous parler dans cet entretien. 1° Un chrétien ne doit jamais cesser de combattre et d'attaquer ses passions. 2° Quelle est cette guerre que le chrétien doit leur faire continuellement?

PREMIÈRE PARTIE.

Un chrétien doit sans cesse combattre ses passions, parce qu'elles sont la cause de toutes nos erreurs, de tous nos crimes, de tous nos malheurs.

Et d'abord nos passions sont la cause de nos erreurs. Le premier qui a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu, n'était pas un sage dont la raison éclairée eût découvert que le hasard est l'ouvrier qui a créé l'univers et disposé toutes les créatures dans ce bel ordre que nous admirons au ciel et sur la terre. C'était un libertin, qui, rencontrant partout Dieu contraire à ses désirs effrénés, s'est écrié, en frémissant peut-être : Il n'y a point de Dieu; *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.) Et dès lors pourquoi combattre avec tant de violence des passions si chères à la nature? Et cela pour les craintes vagues d'un Dieu que personne n'a vu et d'un enfer d'où nul homme n'est revenu. Le christianisme est une invention humaine; son auteur, tout au plus un sage habile à tromper le peuple par des prestiges, et les savants par l'ascendant que prend sur eux une morale relevée. Le premier qui a tenu ce langage avait-il, en habile critique, pesé dans une juste balance les faits si avérés sur lesquels porte la révélation? Ah! plutôt, c'était un esprit corrompu, à qui la croix de Jésus-Christ a fait horreur, et qui n'a pu ouïr sa morale austère sans s'écrier en frémissant : Rompons, rompons des liens si durs; rejetons loin de nous un joug si austère! (*Psal.* II, 3.)

Appliquées au commerce de la vie, de combien d'erreurs nos passions ne sont-elles pas la source funeste? L'orgueilleux, dit l'Esprit-Saint, a dit dans son cœur : Je suis riche, je n'ai besoin de rien, je possède tous les biens de l'esprit et du cœur. Qui est semblable à moi dans le beau talent de parler et d'écrire, dans l'art difficile de manier les affaires? J'ai déjà laissé bien loin de moi mes devanciers, en science, en prudence, en sagesse. Et il ne sait pas, continue l'Esprit de Dieu, combien il est pauvre, misérable, aveugle jusqu'à ne pas apercevoir son dénûment. (*Apoc.*, III, 17.) Pendant qu'il s'admire lui-même, qu'il voit le public à ses pieds, ravi d'admiration sur les merveilles de son génie, il ne songe pas qu'il est la risée de tous, la fable de ce même public, indigné de trouver en lui tant de médiocrité et tant de suffisance, des prétentions si hautes et des vues si étroites. Les avares, les ambitieux sont trompés, égarés par des illusions non moins grossières. On ne peut en être témoin sans s'écrier : Ces hommes ont sur les yeux un triple bandeau qui les empêche de voir qu'ils heurtent de front jusqu'aux bienséances du vice; et, pendant qu'ils marchent la tête levée, ils ne savent pas qu'ils

sont le but de la dérision publique et que l'opprobre leur couvre la face. Que dirai-je de ce prodigieux aveuglement dont le voluptueux est frappé? Ces vieillards impudiques dont parle l'Esprit-Saint (*Dan.*, XIII, 9) avaient le sens renversé. Autrement, est-ce qu'ils n'auraient pas compris l'énormité d'un attentat jusque-là inouï dans Israël? Et si ce prêtre sans mœurs pouvait ouvrir les yeux à la lumière, ne s'apercevrait-il pas que la piété déliera la langue du sexe dévot, que le libertinage d'une femme éhontée se fera un jeu de la réputation d'un prêtre, et qu'il sera couvert d'ignominie aux yeux d'un public assez corrompu pour appeler l'impudicité la faiblesse du séculier, et assez équitable pour la nommer l'infamie du sacerdoce?

Les passions sont la cause de tous nos crimes. Faut-il excepter de cet arrêt si sévère la ruine de la religion et le bouleversement des empires? L'expérience des choses passées ne nous permet pas de le dire; et si l'homme passionné n'en convient pas, un saint docteur me fournit cette sentence pour le détromper (23) : Il n'y a pas de crime commis par un homme qu'un autre homme ne puisse commettre, quand Dieu retire sa main pour le livrer aux passions de son cœur. En effet, si tant de passions qui frémissent autour de nous, ou qui se débattent sans beaucoup de bruit dans l'enceinte des villes et des provinces, ne troublent pas le repos public, c'est qu'il n'y a plus pour les ambitieux qu'un petit nombre de ces postes élevés où les crimes d'un seul font le malheur de tous. Mais supposez que ces mêmes hommes soient aussi puissants en œuvres qu'ils sont ardents dans leurs désirs, que de larmes les villes et les provinces auront à répandre! L'histoire des siècles passés a jeté sur cette vérité une effroyable lumière. Plusieurs de ces personnages fameux, à qui l'histoire a donné dans ses annales l'affreuse célébrité du crime, avaient longtemps vécu dans les rangs de la vie privée avant que d'arriver au pouvoir suprême; et leurs proches, leurs amis, confidents du secret de leurs œuvres et de leurs pensées au sein de la famille, ne pouvaient s'empêcher de dire qu'il ne manquait qu'un grand pouvoir à des hommes si violents pour être les fléaux de la société tout entière.

Nous vivons dans une période de temps où les années nous apportent plus de tragiques événements que les siècles dans les âges passés; et jamais le Très-Haut, par le bruit des trônes abattus et des empires bouleversés, n'a plus souvent fait entendre cette parole qu'il adressait autrefois à l'univers par la bouche de son prophète: A présent instruisez-vous, vous qui jugez la terre : *Erudimini, qui judicatis terram* (*Psal.* II, 10.)

La fausse sagesse de nos jours ne cessait de nous dire que la liberté la plus effrénée accordée aux passions était le principe de l'énergie qui fait les grands hommes et les grandes actions. L'heure des puissances de ténèbres est arrivée, et elles ont lâché la bride à toutes les passions sur la terre. Qu'avons-nous vu, et que verrons-nous peut-être encore? Des crimes qui font rougir un être raisonnable d'appartenir à l'espèce humaine. Or ces hommes, aujourd'hui d'une si exécrable mémoire, ne s'étaient pas toujours montrés sous un aspect si hideux aux yeux de leurs semblables; plusieurs d'entre eux avaient rempli sans déshonneur les postes importants de la cité, et observé sans désavantage les bienséances de la vie civile. Portés par le malheur des circonstances à des places éminentes, leurs passions éveillées par de grands intérêts, enflammées par de grandes espérances, poussées à bout par de grands dangers, les ont entraînés à des extrémités capables de les faire reculer d'effroi s'ils avaient pu mesurer de l'œil les profondeurs du gouffre où ils allaient descendre.

Entrons ici dans des détails plus appropriés à la jeunesse cléricale qui m'écoute. Au seul nom de ces malheureux sectaires qui ont égaré les peuples hors de la voie du salut, et déchiré le sein de l'Eglise par le schisme et l'hérésie, on se représente souvent des hommes perdus de mœurs et couverts de crimes : il n'en est pas toujours ainsi; plusieurs d'entre eux ont brillé au dehors par de grands talents unis à d'éclatantes vertus; et même ces dehors de leur vie honnête, quelquefois austère, n'ont pas peu contribué à cette efficace de séduction qu'ont obtenue leurs discours. Mais ils avaient de grandes passions, et c'est par ce malheureux caractère, que saint Paul les a signalés à tous les siècles. (II *Tim.*, III, 2.)

Nous sortons d'une époque où Dieu a purifié son aire pour discerner ceux qui étaient à lui; ou pour parler un autre langage figuré de l'Esprit-Saint, les vents ont soufflé, les torrents se sont débordés, l'heure de la persécution a sonné, la foi a été mise à de grandes épreuves; un grand nombre de prêtres ont failli. Parmi ces pasteurs tombés d'une chute si malheureuse, plusieurs honoraient le saint ministère par leur science, par la régularité et l'honnêteté de la vie; mais ils étaient du nombre de ceux dont on disait : Ils ont leurs défauts et même leurs passions, un orgueil irritable, une ambition démesurée; ils ne publiaient pas ce secret, mais on le savait ou du moins on n'a pas tardé à le connaître. Leur attachement aux biens de la terre était excessif, ces passions cachées étaient en eux comme le ver qui ronge la racine de l'arbre; souvent il a la mort dans le sein, pendant qu'il paraît au dehors plein de vie et de vigueur.

Les cèdres du Liban sont tombés, les colonnes de l'Eglise ont été renversées; des hommes que l'Eglise révérait comme l'âme de ses conciles, comme les arbitres de la foi et de la discipline, ces hommes sont tombés,

(23) *Nullum est peccatum quod fecit homo, quod non possit facere et alter homo, si desit rector a quo factus est homo.* S. Aug., serm. 99, n. 6.

et ils ont signé le formulaire de l'erreur de cette main qui avait tant de fois signé les canons de la foi et de la discipline. Eh quoi donc! ces hommes avaient-ils jusque-là été faux et dissimulés? Non, Messieurs, leur foi était pure, leur piété non feinte. Une passion secrète, qu'ils se dissimulaient peut-être à eux-mêmes, voilà le côté faible et comme le défaut de l'armure par où Satan a frappé son coup et renversé les forts d'Israël; et il a été manifeste aux yeux de tous, qu'il n'y a de piété solide et durable que celle qui porte sur le bon fondement de l'humilité, de l'abnégation de soi-même. Mais après le malheur du disciple déicide, jugé digne par l'innocence et la candeur de son âme d'être appelé à l'apostolat, après une chute si malheureuse, il ne reste plus rien à dire sur le danger d'une passion flattée, ménagée, et laissée dans le cœur par une coupable négligence.

Quelqu'un a émis cette sentence : Les circonstances font les grands hommes; il eût dit avec encore plus de vérité, qu'elles font les grands coupables. Il est douteux que la nature ait mis dans le cœur d'un grand nombre d'hommes le germe des grands talents et des grands caractères; mais il l'est beaucoup moins qu'elle n'ait déposé dans toutes les âmes le germe de tous les vices; et cette maxime, qu'un homme sage avait à la bouche, me paraît assez véritable pour être proclamée dans cette chaire : Celui qui, pour des motifs frivoles, s'accoutume à céder à la passion sur des commandements légers, lui abandonnera bientôt de plus graves obligations. Pour des motifs plus graves, la religion imposant de plus grands devoirs, la passion déploiera de plus grands attraits; et malheur à celui qui se verra placé entre de grands intérêts et de grands crimes!

Enfin les passions sont la cause de nos malheurs. Dieu, dans les rigueurs de sa justice, se souvenait de sa miséricorde; le lieu où il reléguait l'homme coupable n'aurait pas été sans consolation, si les hommes n'en avaient fait le séjour de tous les crimes; et la terre n'est devenue la vallée des larmes que depuis qu'elle a été le théâtre de toutes les passions. Oui, la terre est une vallée de larmes, où l'on n'entend de toutes parts que les gémissements des malheureux qui pleurent, qui maudissent les passions, qui les accusent des maux qu'ils souffrent, des chagrins qui les accablent. Oh! si j'avais en cette rencontre dompté mon humeur, contenu les saillies de la colère, réprimé les enflures de mon orgueil, que de chagrins et d'amertumes j'aurais épargnés à mon cœur! Combien de malheureux qui roulent ces pensées dans leur esprit, et qui laissent échapper ces plaintes de leur cœur oppressé par la douleur!

Tribulation, angoisse à celui qui s'abandonne à ses désirs pervers! (*Rom.*, II, 9.) Depuis que l'Esprit-Saint a prononcé cette parole, point d'homme passionné qui n'ait vérifié par les tourments de son cœur ce divin oracle, que de tragiques exemples ont souvent confirmé. L'avare se consume de veilles et de travaux pour amasser de l'argent; il frémit de rage de voir un autre avare courir après les mêmes gains par ses spéculations : de même, l'ambitieux est insatiable d'honneurs et de pouvoir; il se désespère de voir tant de concurrents faire jouer tous les ressorts de l'intrigue et de la cabale pour arriver aux mêmes honneurs. La volupté, comprimée dans ses penchants impétueux, soulève dans une âme les fureurs, les dépits et les jalousies de l'enfer. Il en coûte des humiliations à l'orgueil pour obtenir le commandement, des prodigalités à l'avarice pour contenter la volupté, la jalousie et la vengeance. Point de passion qui ne soit heurtée, choquée avec furie par une autre passion; et, dans ce contact violent de désirs impétueux, froissés, contrariés, repoussés au fond du cœur, l'âme passionnée n'est-elle pas justement comparée à une cité déchirée au dedans et au dehors par des factions cruelles et irréconciliables? Faible image, mes frères! L'Esprit-Saint nous a peint avec plus de vérité le cœur de l'homme passionné, par ce sombre tableau (*Isa.*, LVII, 20) : Le cœur du méchant ressemble à une mer courroucée, dont les vagues soulevées par des vents contraires s'élèvent, s'abaissent, se heurtent, se choquent avec furie, et retombent avec fracas, en blanchissant les eaux d'une écume sale et bourbeuse. Image vive des mouvements violents que les passions humaines excitent dans un cœur, et du vide que laisse leur tranquille jouissance.

L'enfer lui-même rend à cette vérité un affreux témoignage : les cris et les grincements de rage qu'on y entend ne sont autre chose que de furieuses imprécations des réprouvés contre les passions qui les ont si cruellement déçus. O que mon erreur était déplorable! Les voies de l'humilité, de la chasteté me semblaient une folie; l'orgueil, la volupté m'ont conduit par des voies si difficiles dans ces gouffres de l'enfer, où le feu qui me brûle ne s'éteindra jamais! Pour vous, âme faible et pusillanime, qui chancelez entre deux voies, vous n'aurez jamais la paix du Seigneur, parce qu'il n'y a pas de paix pour celui qui lui résiste. (*Job*, IX, 4.) Vous voulez vous diviser entre Dieu et le monde: Dieu est trop grand pour se contenter de la moitié de votre cœur; toujours sa sainte jalousie vous reprochera cet indigne partage. Malheureux d'être privé de ces trompeuses douceurs que votre cœur désire, plus malheureux de les obtenir au prix de ces remords qui vous déchirent! vous n'aurez ni la paix du Seigneur, ni la fausse paix que le monde donne; les troubles du remords ne cesseront d'assiéger et de tourmenter votre âme, dans cette fausse et pénible position où vous prétendez la placer, et votre cœur sera inquiet et agité jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. Levez-vous donc; rompez avec violence les liens qui vous asservissent; entrez avec courage dans les voies que vous montre l'Esprit divin; réprimez les saillies de l'humeur, mortifiez

cet amour-propre sensible et délicat qui vous ronge de soupçons et d'inquiétudes, et alors seulement vous obtiendrez le repos de votre âme.

Voyons maintenant quelle est cette guerre que le chrétien doit continuellement faire à ses passions.

SECONDE PARTIE.

Il faut faire à nos passions une violence qui les prévienne, qui les dirige, qui les réduise en servitude.

Et d'abord une violence qui les prévienne. Je veux dire par-là, que c'est dans la jeunesse qu'il faut entreprendre ce travail utile et nécessaire, puisque c'est alors que notre âme rencontre moins d'obstacles, et reçoit plus de secours dans cette difficile entreprise. Elle trouve moins d'obstacles du côté de la nature. Combien de fois cette parole n'a-t-elle pas été dite à notre oreille, que nos passions ressemblent aux arbres de nos vergers? Jeunes encore, elles sont cet arbrisseau que la main du jardinier plie, façonne à son gré, et dirige sans peine dans tous les sens que l'art indique à la nature. Plus tard, elles seront cet arbre fort et profondément enraciné dans la terre qu'un bras vigoureux ne peut courber sans beaucoup de peine, ou arracher du sol où il est né. Image du travail de la mortification, qui s'applique à vaincre les passions et à les soumettre à la loi de Dieu. O! s'il vous était donné de comprendre la violence ou plutôt le déchirement intérieur qu'il en coûte pour extirper, dans un âge plus avancé, des passions vieillies et dégénérées en nature, vous sentiriez s'allumer en vous un zèle ardent pour les retrancher de votre cœur, pour y déraciner le vice, et pour y planter les vertus.

Un saint docteur, non moins célèbre par les égarements de sa jeunesse que par le courage et la ferveur de sa pénitence, saint Augustin est une preuve bien remarquable de cette vérité, que les passions, faciles à vaincre dans le premier âge, deviennent comme invincibles et insurmontables dans un âge plus avancé. On ne lit pas, sans en être vivement ému, le tableau qu'il nous fait, dans le livre de ses *Confessions* (24-25), des combats que se livrèrent tour à tour la nature et la grâce au fond de son cœur, jusqu'à ce qu'enfin la grâce victorieuse eût triomphé de ses passions, et allumé dans son âme le feu de l'amour divin qui l'embrasa le reste de sa vie. D'un côté, la vertu lui apparaissait avec un visage riant, et la troupe des vierges dont elle était entourée semblait lui dire : Ne peux-tu faire ce que celui-ci et celui-là ont pratiqué avant toi? Et puis les passions gémissantes de répondre : A ton âge, te priver de ces plaisirs devenus des besoins indispensables, changer le train et les habitudes de toute la vie!

Que dire de tant d'erreurs et d'alarmes de l'imagination effrayée par les passions? La vertu apparaît comme une terre aride et sans eau, une suite toujours uniforme de devoirs d'exercices austères et monotones où l'on ne rencontre que le dégoût et l'ennui, et comme une mort entière à tous les plaisirs de la vie; et dans tous ces violents combats la nature succombe, cède aux attraits du vice ; et la vertu n'obtient plus que des vœux stériles, des regrets impuissants. On s'agite, on se remue, comme un malade qui se tourne et se retourne dans son lit et revient à la même place, comme un voyageur accablé de fatigue, et qui retombe sous le poids du sommeil qui l'accable. Et si, par une de ces crises salutaires semblables à celles qui sauvent le corps, Dieu ne met fin à un état si violent, cet homme flottant et irrésolu meurt impénitent au milieu de tous ses projets oiseux de pénitence. Mais, pour un pécheur terrassé comme Saul par un de ces coups de la grâce qui bouleversent l'homme tout entier, combien d'autres, après avoir vécu longtemps, comme Saül, dans l'agitation et le remords, meurent comme lui dans le crime! et l'enfer est tout plein de ces projets avortés de conversion et de pénitence. Voilà donc l'option qui nous est laissée en ce moment, ou d'embrasser la vertu, à présent qu'elle offre de se donner à nous sans peine et sans travail, ou de la rechercher dans un âge plus avancé ; et au lieu du joug si doux, du fardeau si léger que promet l'Evangile à ceux qui le portent volontiers, d'avoir à supporter tout ce qu'il présente d'amer et de pénible à la nature.

Ce n'est pas tout : la jeunesse est le bel âge où un jeune homme trouve moins de résistance dans ses passions alors faciles à vaincre, et en outre plus de secours et d'assistance pour commencer cette grande œuvre.

D'abord, secours de la grâce. e me lèverai dès le matin, disait au Seigneur le Roi-Prophète, et je verrai combien vous haïssez l'iniquité! (*Psal.* V, 5.) La jeunesse est ce beau matin de la vie où l'homme doit offrir et consacrer au Seigneur toutes les puissances de son âme, mêler sa voix à celle de toutes les créatures qui le bénissent, l'adorent et chantent ses louanges. Dieu est bien plus jaloux de ces prémices de nos années que des premiers fruits de la terre offerts devant ses autels. Le chrétien, dans le déclin de l'âge, vient donner au Seigneur les restes d'une vie dont le monde et les plaisirs ont occupé les plus belles années ; son cœur est aux yeux de Dieu une offrande dont l'artifice, le mensonge et souvent même tous les désordres de l'iniquité ont altéré la pureté ou dégradé la beauté. Le cœur du jeune homme, mû par la candeur, par la franchise et l'innocence, n'a contracté que des taches légères : voilà pour notre Dieu l'offrande qui lui plaît et qu'il désire ; et ces embrassements dont il a favorisé l'enfance,

(24-25) *Confess.* lib. VIII, cap. 11

cet œil plein d'amour et d'intérêt qu'il a fixé sur un jeune homme faible dans la piété mais ami de la sagesse, disent éloquemment que le Seigneur aime les jeunes gens d'un amour de prédilection, et qu'il se plaît à les prévenir de toutes les bénédictions de sa douceur.

Secours de l'éducation. La jeunesse va dans les académies profanes se livrer aux exercices du corps, qui ont bien quelque utilité, quoiqu'elle se réduise à peu de chose. Pour vous, jeunes élèves du sanctuaire, l'Eglise, qui voit en vous la part du Seigneur, la plus belle portion de sa famille chérie, l'Église vous a placés dans cette maison de Dieu pour y apprendre les éléments de la science divine, les règles de la sainte discipline, et les maximes de cette piété utile à tout, qui a non seulement les promesses de la vie présente, mais celles de la vie future. (I *Tim.*, IV, 8.) Ici le Seigneur vous a couverts de ses ailes, vous cache en quelque sorte à l'ombre de son sanctuaire, pour vous mettre à l'abri de la corruption du siècle. Les oracles du Saint-Esprit, les maximes de la sagesse, les exemples des saints qui frappent sans cesse vos yeux et vos oreilles, sont autour de vous comme la voix du sage enchanteur qui calme les passions. La manne cachée, le froment des élus nourrit votre âme ; la solitude où vous vivez est une autre terre de Gessen où le ciel est plus serein, l'air plus pur ; vous y respirez la piété qui s'insinue dans votre âme pour y former les habitudes de la vertu. Là vous trouvez à vos côtés des maîtres sages : ce sont pour vous des médecins habiles à guérir toutes les maladies de l'âme, des conseillers ou plutôt des amis fidèles auxquels on ne peut comparer ni l'or ni les pierres précieuses.

Secours de la vie commune. Et je veux vous parler de cette règle sage qui s'empare de tous les moments de notre journée, en fixe toutes les actions, les applique toutes à des œuvres bonnes et utiles, et nous plie insensiblement à cette vie régulière qui fait la vigueur et la santé de notre âme. Elle est cet avant-mur qui nous défend contre les attaques de l'ennemi, et que Satan est forcé de renverser et d'abattre avant d'arriver à notre cœur pour le dominer et le réduire en servitude. Une sage règle est pour le chrétien et pour le prêtre comme une retraite salutaire qui le défend contre la dissipation toujours prête à envahir notre âme, et à y éteindre l'esprit de recueillement et de prière ; c'est une barrière sacrée qui éloigne de nous, par une suite de saintes observances, la contagion du vice, un rempart qu'il faut franchir avant d'arriver jusqu'à attaquer la loi de Dieu ; elle est pour notre âme ce que sont pour notre corps ces étreintes salutaires où l'on met les membres mal conformés afin de les redresser, de les rétablir dans une forme régulière : elle brise sans cesse les caprices de la volonté, l'assujettit par une sainte contrainte à la loi de l'ordre, et la plie insensiblement aux œuvres de la piété.

Ajoutez à cela le concours de jeunes gens de tous les âges, de tous les pays : et dans ce choc continuel des volontés contre les volontés, les caractères mal faits apprennent à déposer leurs aspérités, et à se mettre au niveau de la raison et de la justice : le ridicule qui s'attache aux prétentions de l'orgueil devient lui-même une arme qui défend les vertus et qui les fait triompher du mépris du vice.

2° Il faut faire à nos passions une violence qui les dirige, sans toutefois les détruire. C'est ici le lieu de répondre à de vieilles calomnies intentées contre la piété. On l'accuse de paralyser la vigueur de l'âme, d'énerver ou plutôt de détruire en elle ce qui fait les grands caractères, les héros sauveurs de la patrie, les bienfaiteurs de l'humanité. Non, Messieurs, l'opération de l'Esprit de Dieu, quand il entre dans une âme, n'est pas de détruire nos passions, mais de s'en emparer pour les régler et les conduire, pour tourner vers les fins de la piété leur noble ardeur, pour faire, selon l'expression de saint Paul, de ces vases de mort des instruments de la vertu, de ces armes de l'iniquité les armes de la justice. (*Rom.*, VI, 13.) Nos passions ont été justement comparées à des coursiers fiers et indociles ; l'esprit du monde avec ses cupidités injustes est ce guide téméraire qui les conduira dans la voie large et spacieuse bordée de précipices, et dont l'issue est un abîme qui conduit au fond des enfers. L'esprit de Dieu est ce sage conducteur qui saura les fléchir, les modérer, les mener dans la voie droite de l'Evangile, où il lâchera la bride à leur noble ardeur pour les conduire à l'immortalité. Ames nobles et généreuses ! ne craignez pas de livrer à la religion votre cœur avec ses passions ardentes et impétueuses ; elle ouvrira devant vous un vaste champ à parcourir, le royaume de Dieu, sa justice, la carrière immense des œuvres glorieuses à Dieu et utiles aux hommes. Elle seule peut agrandir et élever votre âme, remplir son immense capacité, enflammer sa noble ambition à la conquête d'un bien infini, le ciel avec ses magnifiques couronnes ; tandis que le monde l'enfermerait dans l'étroite enceinte des œuvres d'une sagesse charnelle, qui se termine à la terre et à ses biens périssables. L'amour de Dieu et l'amour du monde sont donc comme un double foyer où viennent s'enflammer les passions humaines, et où se raniment la joie, la tristesse, l'audace qui brave tous les périls, le courage que les revers ne peuvent abattre. Vous êtes enclin à la mélancolie et aux accès de la tristesse ; vous serez ce chrétien qui pleure ses péchés, qui s'émeut et s'attendrit sur les malheurs de la religion, un pénitent austère qui porte sur son corps la mortification de Jésus-Christ. De ce caractère fier et indomptable, la religion fera un homme magnanime, pour qui la mort est un gain au prix de la gloire de Dieu et du salut de ses frères, et que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne pourront jamais faire dévier du chemin de

la justice. Né avec un cœur sensible, porté à l'amour, vous aimerez Dieu, source inépuisable de tout ce qu'il y a de beau et d'aimable dans les créatures; vous ouvrirez votre cœur à la tendre compassion, et vous épancherez dans le sein des malheureux la profonde sensibilité de votre âme. L'homme insatiable d'honneurs et de pouvoir deviendra, sous la conduite de la religion, un apôtre de Jésus-Christ, qui n'aspire à rien de moins qu'à conquérir à l'Evangile les peuples et les royaumes. Otez les passions, et la religion est sans mouvement, la piété sans action; le monde retombe dans la stupeur, il s'arrête et demeure immobile, comme les vaisseaux sur une mer tranquille, faute d'un vent favorable qui enfle les voiles. Jeune homme, né avec un caractère ardent et avec de grandes passions, loin de vous affliger, remerciez le Seigneur de ce beau partage. François-Xavier, moins ambitieux et moins fier, n'aurait pas été cet homme de la droite de Dieu qui a conçu dans les ardeurs de son zèle de plus vastes projets que n'en inspira jamais l'orgueil aux plus grands conquérants. François de Sales, moins sensible et moins aimant, n'eût jamais été le serviteur de Dieu embrasé du feu de son amour, cet homme si aimé de Dieu et des hommes, si propre à exercer par la charité un empire irrésistible sur les esprits et sur les cœurs.

Enfin il faut faire à nos passions une violence qui les asservisse et qui les réduise en servitude. Perdre son âme pour la sauver, la haïr pour la conserver, c'est là, mes frères, le langage de la Vérité même. Et ne me dites pas que dans ce langage se trouve le oui et le non, le conseil de déraciner nos passions, de les exterminer, de leur donner la mort pour les faire revivre. Il est aisé de concilier ces contradictions apparentes de l'Evangile dans l'unité d'un même esprit. Celui-là est bien étranger au mystère de la piété qui ignore que nos passions, capables d'être fléchies, dirigées vers le bien, ont une pente irrésistible vers le mal. Le sentier de l'iniquité est comme un courant rapide qui les emporte, une pente raide qui les entraîne. La voie de la justice est pour elles une montagne escarpée qu'il faut gravir avec de pénibles efforts. Or c'est à redresser cette inclination vicieuse et déréglée de nos passions que s'applique tout le travail de la mortification chrétienne; et parce que cet attrait qui nous porte vers le vice est enté dans notre nature, qu'il est une partie de nous-mêmes, disons plus, qu'il est l'homme tout entier, non pas cet homme intérieur né de l'Esprit de Dieu, mais cet homme extérieur né de la chair et du sang; l'Evangile ne cesse de nous crier qu'il faut détruire en nous le vieil homme, ériger sur ses ruines l'homme nouveau (*Colos.*, III, 9, 10): langage figuré qui nous dit que nous devons à toute heure combattre nos passions et éteindre cette ardeur funeste qu'elles ont vers le mal.

Et ici que la raison et l'équité jugent entre le langage de la fausse sagesse du monde et celui de la sagesse divine. Celle-ci nous dit que les passions sont en nous des monstres qu'il faut détruire, des serpents dont il faut écraser la tête: le monde, au contraire, nous conseille de flatter nos passions, de condescendre à leurs désirs, sauf à les modérer dans leurs excès. Ah! s'il y a une borne posée par la raison où les passions s'arrêtent toujours, un degré de jouissance dont elles demeurent satisfaites, nous serions plus excusables d'avoir pour elles de molles condescendances; mais si leur propre et spécifique caractère est d'être insatiables, et de ne dire jamais: C'est assez! l'imprudent qui nous conseille à leur égard une molle complaisance est cet insensé qui nous crie d'allumer un grand feu dans la maison, et puis d'être prompts à l'éteindre, de lancer notre vaisseau dans la mer courroucée, sauf à diriger les voiles et à tenir le gouvernail d'une main ferme au fort de la tempête.

De ces graves et utiles réflexions, tirons cette conclusion, qui vaut à elle seule tout un discours: c'est, Messieurs, de ne pas vous contenter d'observer vos passions, et de considérer leurs écarts dans l'enceinte étroite de la maison où vous êtes, mais de les suivre dans toutes leurs voies, et de les poursuivre jusqu'aux dernières extrémités où elles peuvent vous pousser et vous conduire dans le monde où vous allez entrer jeunes encore. Vos passions participent maintenant à la faiblesse de votre âge, et malgré le rapide accroissement qu'elles prennent dans les âmes, dans ce siècle si précoce en œuvres de corruption et de mort, on peut vous appliquer à vous, Messieurs, élèves du sanctuaire et enfants dans le mal, ces paroles de saint Paul: *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus.* (*I Cor.*, XIII, 11.) Laissez-les croître; et dans le monde où vous allez vivre, vous les verrez montrer une énergie que vous ne leur connaissiez pas. Ici le silence, la retraite, les saints exemples, les pieuses lectures sont pour elles comme un charme invisible qui les assoupit, les endort; mais bientôt vous les sentirez se ranimer, se réveiller. Et si le monde vous met à de grandes épreuves, encore un coup, de quels excès ne seront-elles pas capables? Dieu puissant, qui voyez les événements les plus reculés jusque dans leurs causes les plus éloignées, et devant qui l'avenir est comme le jour présent qui nous éclaire, démentez-moi, et confondez les tristes présages que la raison et l'expérience m'autorisent à faire à la jeunesse qui m'écoute! Vous montrez ici une humeur âpre et inquiète, un caractère sensible, délicat, difficile; vous serez un jour un prêtre discordant, cause funeste de ces tristes divisions entre les ministres des autels, qui éclatent quelquefois en présence des fidèles avec le bruit du scandale. La paresse, l'insouciance vous rendent-elles négligent à remplir les devoirs de la vie commune? un jour, infidèle aux plus saints devoirs du sacerdoce, vous mériterez, par le sacrilége et la profanation des choses saintes, le terrible anathème prononcé par l'Esprit-

Saint contre les prêtres qui s'acquittent avec négligence des œuvres de Dieu : *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter.* (*Jer.*, XLVIII, 10.) Fier, altier et intraitable, vous serez plus tard rebelle à l'autorité, et attaché à votre sens; qui sait même si l'on ne vous verra pas vous roidir contre les décrets de l'Eglise? Sensuel, enclin au plaisir, je n'ose vous dire à quels excès ce caractère peut vous conduire; je craindrais de les énumérer dans l'assemblée des lévites. Quant à ces artisans de trouble et de discorde qui ourdissent des complots dans une communauté civile ou ecclésiastique, contre les maîtres dépositaires de l'autorité paternelle, qui dirigent leur éducation pour former leur esprit à la science et leur cœur à la vertu, on ne les connaît pas dans ces lieux. Satan n'y est pas reconnu pour maître et pour roi; il n'est pas en son pouvoir d'y entretenir des suppôts et des émissaires : mais si ma voix se faisait entendre à quelqu'un d'entre eux, je serais tenté de lui dire : Je tremble de vous voir compté un jour parmi ces grands conspirateurs qui attentent contre le repos de la religion et de l'Etat.

Non, Messieurs, ce n'est pas sur les voûtes du firmament, mais bien dans l'histoire des premières années de votre vie, que sont écrites vos destinées futures; et vos maîtres interrogés un jour par les magistrats de l'Etat ou de l'Eglise, sur le bien ou le mal que la société peut attendre de votre futur ministère, sont, par la seule connaissance que vous leur avez donnée de vos mœurs et de votre caractère dans cette maison, assez éclairés pour répondre à ces interrogations d'une si haute importance. C'est, Messieurs, une belle parole de l'Esprit-Saint, qui se justifie par elle-même, et qui d'ailleurs a été assez confirmée par l'expérience, pour servir de règle à nos jugements : *Le jeune homme ne s'éloignera pas dans la vieillesse de la voie où il est entré dans la jeunesse : « Adolescens juxta viam suam; etiam cum senuerit, non recedet ab ea. »* (*Prov.*, XXII, 6.)

Puissiez-vous, Messieurs, pour fruit de ce discours, concevoir une haine profonde contre ce monde que Notre-Seigneur a chargé de ses anathèmes, le détester, l'abhorrer, à l'exemple du grand Apôtre, autant que la mort et le supplice; ce monde où la volupté, l'orgueil, l'ambition, l'avarice, déploient, comme sur un grand théâtre, leurs crimes et leurs fureurs! Puissiez-vous prononcer contre les passions de la triple convoitise, dans toute la sincérité de votre cœur, ces imprécations saintes du Roi-Prophète : O malheureuse Babylone! que je serais heureux, s'il m'était donné de porter dans tes murailles la désolation et la mort, de prendre tes petits, pour les écraser contre la pierre (*Psal.* CXXXVI, 8, 9), et de te rendre ainsi, à force de meurtres, de sang et de carnage, une partie des maux dont tu as désolé mon âme! Oui, mon Dieu, vous écrierez-vous au sortir de ce saint exercice, je poursuivrai ces ennemis de mon salut; je les atteindrai, je les terrasserai, je les foulerai sous mes pieds, et je n'aurai point de relâche que je ne leur aie donné le coup de la mort. *Persequar et comprehendam illos;... et non convertar donec deficiant : cadent subtus pedes meos.* (*Psal.* XVIII, 38, 39.) Sainte violence, Messieurs, qui vous donnera le salut et la vie, et vous conduira à la gloire éternelle.

DISCOURS XXII

SUR L'ORGUEIL.

Initium omnis peccati est superbia. (*Eccli.*, X, 15.)

Le commencement de tout péché est l'orgueil.

La mort, dit l'Esprit de Dieu, est entrée dans le monde par le péché (*Rom.*, V, 12), et par le péché de l'orgueil. A peine notre premier père eut-il ouvert son cœur à la sacrilége pensée de vouloir être égal à Dieu qu'il sentit un amour immense pour le pouvoir, pour l'honneur. L'indépendance entra dans son âme, et se coula, pour ainsi dire, jusqu'au fond de ses entrailles. Ce vice, il nous l'a transmis avec son sang corrompu. Invincible, indomptable comme la nature, le travail de la mortification chrétienne pourra bien parvenir à l'affaiblir, à le diminuer dans notre cœur; mais l'extirper, le retrancher jusque dans sa racine, jamais, mes frères. Né avec nous, disent les saints dans leur énergique simplicité, il ne mourra qu'avec nous. Sans doute qu'en ces jours de grâce et de salut où nous avons repassé, dans l'amertume de notre cœur, toutes les prévarications de notre vie, si nous avons cherché à les examiner jusque dans leur premier principe, nous les avons toutes vues sortir de cette cause malheureuse; et nous avons compris que, pour faire régner Jésus-Christ dans notre cœur, nous devions secouer le joug de ce tyran qui ose disputer à Dieu l'empire du monde. C'est pour augmenter cette aversion si justement due à un vice qui a mérité d'être appelé capital, que nous nous efforcerons de le combattre dans cette méditation, en examinant, 1° quelle est l'injure que l'orgueil fait à Dieu; 2° le mal qu'il fait à nos semblables; enfin le mal qu'il nous fait à nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Injustice, impiété, ce sont là deux caractères de l'orgueil, qui en font aux yeux de Dieu le plus abominable de tous le vices. Injustice : une parabole dont j'ai emprunté le fond au saint Evangile, va nous mettre devant les yeux, d'une manière vive et sensible, l'injustice de l'orgueil. Un père de famille prêt à partir pour un grand voyage convoque ses serviteurs, et leur distribue son argent, ses capitaux : à l'un cinq talents, à l'autre dix talents, à chacun selon la portée de son industrie, à la charge de les faire valoir à son profit, et de lui en représenter en temps et lieu le fonds et les fruits; et voilà qu'à peine sortis de sa présence, ces hommes infidèles étalent cet argent avec faste, et se l'approprient comme leur bien propre; on les entend dire : Je suis riche, je n'ai besoin de rien; voyez combien je suis abon-

damment pourvu des biens de la fortune! Vous me prévenez, mes frères, et l'application de cette parabole est sensible : nous sommes les serviteurs de Dieu, ou plutôt, nous sommes les créatures qu'il a tirées du néant. Car, au lieu qu'un serviteur peut dire à son maître : Mon corps et mon âme sont à moi ; combien voulez-vous me donner? mon travail, mes services et tous mes moyens industriels seront à vous : nous, au contraire, qu'avons-nous de notre propre fond ; et si nous en ôtons tout ce que Dieu y a mis, que restera-t-il pour notre part, hormis le néant, et, ce qui est bien pire, les penchants bas et corrompus de la convoitise? Il a plu à Dieu de nous gratifier des plus riches dons de la nature et de la grâce ; un esprit prompt, une mémoire heureuse, un talent distingué pour la parole, de la naissance, de la fortune, voilà les biens que nous tenons de la main libérale de Dieu ; et ces biens nous osons nous les approprier, et, dans notre fol orgueil, nous semblons dire comme ces superbes que Dieu frappa autrefois de ses anathèmes : Ma sagesse a conçu ces grands desseins, mon bras a exécuté ces fortes entreprises, ma langue a prononcé ces éloquents discours; qui pourra m'en disputer la gloire? *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia.* (*Deut.*, XXXII, 27.) *Labia nostra a nobis sunt; quis noster Dominus est?* (*Psal.* XI, 5.) Hommes superbes, répond saint Paul (I *Cor.*, IV, 7), qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? et si vous tenez ces biens de sa main libérale, pourquoi vous en glorifier comme s'ils étaient à vous?

A cette injustice énorme, l'orgueilleux ajoute une impiété véritable. Je monterai au plus haut des cieux, avait dit le prince des anges rebelles ; je m'élèverai au-dessus des astres du firmament, j'irai m'asseoir à côté du Très-Haut, et je lui serai semblable. (*Isa.*, XIV, 3.) L'orgueilleux, que ce langage révolte, n'imagine pas que son air, ses manières, ses procédés ont un langage qui semble tenir à Dieu de pareils discours. C'est le droit incommunicable du Tout-Puissant, de se voir lui-même, de se considérer lui-même, de faire de la contemplation de ses perfections infinies l'objet de ses éternelles complaisances. Et où vont les pensées de l'orgueilleux, les égarements de son imagination vagabonde, sinon à se considérer, à se contempler sans cesse lui-même, à se repaître de la vue d'une foule de mérites prétendus qu'il voit en lui, et que d'autres certainement n'y voient pas? A vous seul il sied bien, ô Roi de gloire, de vouloir être la fin dernière de toutes choses, comme vous en êtes le premier principe ; mais quelle sacrilége prétention a un orgueilleux, de tout rapporter à lui, de tout concentrer en lui, de ne voir que lui seul en toutes choses!

Vous vous êtes donné le cœur d'un Dieu; c'est là l'inconcevable reproche adressé par le prophète à un roi superbe (*Ezech.*, XXVIII, 2) : comme lui, l'orgueilleux affecte en quelque sorte les airs d'un Dieu ; et pendant que toutes les créatures élèvent la voix pour célébrer les louanges de Dieu, il ne tient pas à l'orgueilleux que mille bouches ne s'ouvrent pour chanter sa gloire imaginaire ; comme un autre Dieu, il semble dire : Apportez les louanges, apportez la gloire au plus grand, au plus éminent de tous les êtres : *Afferte Domino gloriam et honorem ; afferte Domino gloriam nomini ejus.* (*Psal.* XXVIII, 2.)

Et si ce grand coupable était un prêtre, un prêtre que Dieu avait choisi pour être ici-bas médiateur entre lui et son peuple, afin de recevoir par son entremise le tribut d'hommages que lui doit toute créature, et qui est le but et la fin dernière de ses œuvres; si ce malheureux prêtre, infidèle à son mandat sacré, s'élevait sur la terre comme une idole de jalousie pour tirer à lui la louange et la gloire, que Dieu a juré de ne donner à personne, ne peut-on pas affirmer que ce malheureux prêtre est un précurseur de l'Antechrist; qu'il travaille ici-bas, comme cet homme de péché, à supplanter Dieu, à se faire adorer à sa place? Le Psalmiste a dit : Les dieux des nations ont des yeux et ils ne voient pas, des oreilles et ils n'entendent pas, des mains impuissantes pour frapper, une bouche incapable de parler (*Psal.* CXIII, 5, et seq.) ; mais ne vous semble-t-il pas que ce malheureux prêtre est une vivante et sacrilége idole qui a des yeux pour mendier des éloges, des oreilles pour les écouter avec complaisance, des mains pour y applaudir, une bouche pour répéter ces discours insensés?

Mais l'orgueil, qui fait une si grande injure à Dieu, quel mal ne fait-il pas aux hommes? Car enfin, n'est-ce pas de cette source empoisonnée que sortent les guerres dans les Etats, les discordes envenimées dans les familles, les procès acharnés entre les voisins et les proches, les schismes dans l'Eglise, les dissensions scandaleuses dans les paroisses entre les pasteurs et les peuples?

Les guerres dans les Etats. J'ouvre les annales des nations; ce ne sont que guerres intestines, guerres de peuple à peuple, trônes renversés par des révolutions sanglantes. Je remonte à la cause de tant de désastres, et partout je rencontre l'orgueil, des orgueilleux qui tantôt se disputent entre eux le pouvoir suprême, d'autres fois des honneurs et des places, et puis se heurtent, se choquent dans leurs prétentions contraires, et, pour arriver aux fins de leur injuste cupidité, finissent par couvrir le sol de la patrie de meurtres, de sang et de carnage.

Voyez, dans cette famille, l'époux qui hait son épouse, le frère son frère; n'est-ce pas l'orgueil qui a créé, entre des personnes si proches, ces humeurs incompatibles, ces haines irréconciliables, et qui fait de la famille, asile naturel de la paix et de la concorde, une sorte d'enfer anticipé, un séjour de larmes et de désespoir, livré

à toutes les horreurs de la discorde et de la guerre? Voyez encore, entre ces voisins et ces proches, ces procès opiniâtres, acharnés, interminables, et qui déconcertent tous les travaux des hommes de paix et de concorde qui essayent d'y mettre fin par leur pacifique médiation. J'en examine la cause; elle est si mince et si légère, qu'il est visible que l'orgueil, ses jouissances, que l'espoir d'humilier un rival, de l'abattre à ses pieds, est ici le véritable objet en litige.

Pourquoi ces schismes qui ont tant de fois déchiré l'Eglise? remontez à la cause, et vous rencontrerez l'orgueil: ce sont des prêtres ambitieux et superbes; ils ont convoité les honneurs et les richesses attachées à l'Eglise principale, ils ont fait jouer pour les obtenir tous les ressorts de l'intrigue, et peut-être toutes les noirceurs de la cabale: furieux et désespérés d'avoir été frustrés dans leur attente, ils ont appelé le peuple à eux pour aller tenir des assemblées à part, élever leur chaire et leur autel contre la chaire et l'autel de l'Eglise catholique.

J'entre dans une paroisse, j'y vois un pasteur haï des petits, méprisé des grands, le but des dérisions du peuple réuni dans des maisons de jeu et de plaisir; je ne suis pas longtemps à m'apercevoir qu'il ne souffre pas persécution pour la justice. Il refuse de marcher sur les traces de son divin maître, d'entrer comme lui, avec des paroles de paix et de charité, dans les maisons des publicains et des pécheurs; il dédaigne d'être, comme le saint homme Job, l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, ou comme le grand Apôtre, le frère du Juif et du gentil, l'ami de tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Bien plus, au lieu d'amasser, par la douceur de ses paroles et de ses manières, sur la tête des pécheurs, ces charbons ardents de charité, qui détruisent l'iniquité jusque dans les cœurs les plus endurcis. Il souffle partout le feu de la discorde et de la colère, dont les fruits amers sont la haine de sa personne, le mépris et la dérision du sacerdoce.

Mais pendant que je vous parle du mal que l'orgueil a fait aux hommes par la dissension et la guerre, dois-je me taire sur une division qui naguère affligeait l'Eglise, qui semblait la menacer jusque dans la source de la vie, suspendre en quelque sorte sa marche, et paralyser son action divine dans les âmes? Certes, mes frères, elle n'était pas comme tant d'autres bornée à une ville, à une province, mais comme un feu dévorant, elle menaçait d'envahir le sacerdoce tout entier, en séparant les pères d'avec les enfants, les jeunes gens d'avec les vieillards. Ce mal touche à sa fin; s'il en reste quelque vestige la mort, en précipitant tous les jours nos vieillards dans la tombe, lui prépare un triste remède. Toutefois, puisque le levain de cette maladie subsiste encore dans l'Eglise, et qu'il y demeure comme un germe pestilentiel dont la reviviscence peut ramener parmi nous les mêmes maux, arrêtons-nous ici un moment pour en considérer les causes, afin que nous ou nos neveux puissions, en cas de retour, mieux en discerner les remèdes.

On assure, Messieurs, que depuis cette catastrophe terrible qui a ébranlé parmi nous jusqu'aux fondements de la terre, il s'est ouvert au sein du sacerdoce catholique un vaste abîme, où les âges moyens sont venus s'engloutir et se perdre, pour ne plus laisser voir dans le sanctuaire que les deux extrémités de la vie, c'est-à-dire des vieillards décrépits et des jeunes gens nouvellement nés au sacerdoce. On assure encore que, depuis que cette grande révolution s'est opérée dans les hommes et dans les choses les jeunes gens plus rapprochés des vieillards, plus mêlés avec eux qu'autrefois par la communauté des mêmes emplois et l'exercice des mêmes fonctions, par je ne sais quelle suite d'une égalité inséparable de cet état de choses, on assure que les jeunes gens avaient pris, à l'égard des vieillards du sanctuaire, des airs, des manières, un langage où l'on reconnaissait moins qu'autrefois la distance des rangs, la différence des âges, et les égards imprescriptibles que la jeunesse doit à la vieillesse.

Saint Paul avait dit à tous les jeunes pasteurs, dans la personne de son disciple Timothée: Avertissez les vieillards, mais avec le ton humble et modeste de l'enfant qui prie, supplie son père avec tendresse: *Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem.* (I *Tim.*, V, 1.) Reprenez les jeunes gens avec un ton si affectueux et tout à la fois si doux, si exempt de hauteur et de fierté, qu'ils oublient en vous le supérieur et le maître, pour ne plus voir qu'un ami et un frère: *Juvenes ut fratres.* (*Ibid.*)

Plusieurs jeunes gens de notre époque ont bien compris ce précepte divin et apostolique. Elevés à de hautes places par la force des circonstances, ils ont usé de l'autorité avec tant de douceur et de réserve que tous les cœurs charmés ont volé au-devant d'eux: l'éclat de leurs talents, tempéré par le voile de la modestie, a cessé de blesser des yeux malades; cette autorité qu'ils semblaient vouloir perdre par l'humilité, ils l'ont surabondamment recouvrée par l'humilité elle-même, et leur place s'est agrandie par toutes les prérogatives que l'amitié et la bienveillance se sont plu à y ajouter. Que si quelques-uns, à leur côté, sont entrés dans une autre voie, si leur ton a paru trop haut, plutôt élevé qu'humble et modeste, plaignons-les, mes frères; et nous repliant sur nous-mêmes, examinons si, élevés à une pareille hauteur, la tête ne nous eût pas tourné, et si sur ce terrain glissant le pied ne nous eût pas manqué.

On assure que, dans des conférences publiques, où se réunissaient, sans aucune distinction d'âge, de rang et de dignité, tous les prêtres d'une contrée, des divisions se manifestaient au dehors par des éclats fâcheux, et propres à augmenter l'irritation des esprits et leurs préventions réciproques. Là, disait-on, des jeunes gens animés du

désir louable en lui-même de ramener à la vérité des anciens qui pouvaient en être éloignés, n'ont pas su prendre, pour arriver à cette fin si désirable, les seuls moyens puissants, efficaces, je dirais même infaillibles. Au lieu d'exposer leurs raisons avec la modestie d'un doute qui a l'air de consulter, d'interroger les lumières et l'expérience des anciens de l'assemblée, ils ont pris un ton élevé, peu convenable à leur âge, étalant avec faste la science fraîchement acquise dans les écoles, et prononçant des décisions avec l'assurance et la certitude d'un maître qui discute dans une chaire.

Enfin, on concluait qu'il n'eût rien manqué à la louange des jeunes gens de cette époque, si, à l'observation exacte des canons qui faisait leur mérite, ils avaient ajouté la modeste précaution de s'abstenir du ton de la censure envers les anciens qu'ils ne jugeaient pas irréprochables.

Remarquez bien, mes frères, que dans tout ce discours je ne suis que l'historien des torts reprochés à la jeunesse, sans vouloir m'en rendre le garant. J'ai osé, pendant que cette dispute était flagrante et animée, m'interposer quelquefois comme médiateur entre des parties si respectables; et je disais aux anciens : Si les jeunes gens vous choquent par des manières où vous croyez voir un oubli marqué de la modération et de l'humilité chrétienne, souvenons-nous que l'opinion exagérée de soi-même est le défaut de tous les âges; n'oublions pas que l'âge ne corrige pas toujours dans un vieillard le défaut de l'humeur et ses inquiétudes; que plus souvent il les aigrit, les tourne en amertume, à cause du chagrin que ressent un vieillard des infirmités de son âge. Gardons-nous de pousser à bout par nos violences des jeunes gens pleins de feu et de talent, qui ont le sentiment de leur force, et pas assez de modestie pour la couvrir par le silence. Au lieu de nourrir ce soupçon injuste et faux, né dans l'âme de plusieurs d'entre eux, que nous pourrions être jaloux de leurs talents réels ou prétendus, réjouissons-nous à la clarté de ces lumières naissantes; disons, avec le même sentiment que le précurseur de Notre-Seigneur : Il faut que ce jeune homme croisse pendant que je diminue (*Joan.*, III, 30); et puisse le Seigneur, par les bénédictions répandues sur le travail de ce jeune ouvrier, surpasser celles dont il a comblé mon ministère! Eh! mes frères, confessons-le ici à la louange de la vérité, quand l'esprit doux et humble de Notre-Seigneur se repose sur les jeunes gens, ils mettent à la poursuite du bien une ardeur et une activité dont le refroidissement de l'âge nous a rendus incapables.

Et puis, me tournant vers les jeunes gens, je les interpellais de cette manière : Si les vieillards, dans leurs rapports avec vous, ne se souviennent pas assez des égards dus à votre mérite et au sacerdoce dont vous êtes revêtus, n'oubliez pas que c'est principalement à vous que s'applique le précepte de l'Apôtre : Supportons-nous les uns les autres. (*Ephes.*, IV, 2.) La Providence, en vous commandant de pratiquer la douceur, l'humilité, la patience, veut surtout que vous exerciez ces vertus évangéliques à l'égard des vieillards. Et après tout, jeune homme, quand vous vous seriez montré doux, modeste, respectueux envers les anciens, ne pourrait-on pas vous dire : Et quel mérite avez-vous? les païens et les publicains en font bien autant. Mais savez-vous quels sont ces anciens envers qui vous prétendez vous affranchir des égards dus à la vieillesse? Ce sont les restes, je dirai presque les reliques vénérables de l'Eglise gallicane, de cette Eglise si illustre entre toutes les Eglises par sa science, sa doctrine et ses malheurs. Les emplois que les vieillards du sanctuaire ont occupés, la glorieuse confession qu'ils ont faite de la foi, rehausse d'un nouvel éclat la double couronne que l'âge et l'expérience ont mise sur leur tête; et ne craignez-vous pas de les voir descendre dans la tombe, emportant avec eux les antiques traditions de nos doctrines et tous les souvenirs de notre vieille gloire?

Voilà le mal que l'orgueil fait à nos semblables; il me reste à vous montrer celui qu'il nous fait à nous-mêmes.

SECONDE PARTIE.

J'accuse l'orgueil d'être la cause de toutes nos erreurs, de toutes nos fautes et de tous nos malheurs.

Il est la cause de toutes nos erreurs : et vous savez comment il a trompé l'ange de lumière créé dans la justice et dans la sainteté. Déjà je vous ai rapporté le discours insensé que l'orgueil lui a fait tenir dans les hauteurs des cieux; et vous n'avez pu vous empêcher de vous écrier : Esprit si beau, si lumineux, doué d'une intelligence si vaste, si profonde, quelle passion a égaré ou plutôt renversé votre sens, pour ne pas voir la distance immense qui sépare l'être du néant, la créature du Créateur? L'arrogance, avez-vous répondu avec un docteur de l'Eglise, vous a trompé : *Arrogantia decepit te;* ébloui par l'éclat et la beauté de tant de perfections, vous vous êtes replié sur vous-même, et, au lieu d'en rapporter toute la gloire à Dieu, comme à la source dont elles émanent, vous avez osé vous égaler à lui, et vous n'avez pu croire que le Très-Haut pût s'élever au-dessus de vous en grandeur, en puissance et en sagesse.

L'orgueil n'a pas moins induit nos premiers parents dans une erreur aussi grossière et aussi funeste. Entendez, dans la Genèse, le chef de la milice rebelle parlant à Eve : Pourquoi ne mangez vous pas de tous les fruits de ce jardin? Ah! c'est que Dieu sait bien que, si vous en mangiez, comme lui vous connaîtriez le bien et le mal, et vous deviendriez d'autres dieux. Goûtez donc hardiment de ce fruit, et aussitôt vos yeux seront ouverts; vous connaîtrez comme Dieu le bien et le mal, et vous ne lui céderez ni en pouvoir ni en gloire. Que l'orgueil est puissant

pour égarer une âme! car enfin ceux que Satan vient de prendre à cet appât trompeur, sont nos premiers parents, doués d'une raison si saine, et créés, comme les anges, avec la droiture dans l'esprit et la justice dans le cœur.

Sans doute que les enfants d'Adam vont détester le vice de l'orgueil, qui fait peser sur eux un joug de misère qui les accable. Chose remarquable! Adam vivait encore, et l'on aime à croire que, dans les entretiens qu'il avait avec eux sous la tente pastorale, il ne cessait de leur raconter sa chute malheureuse avec ses circonstances désastreuses, et les conseils de cette ineffable miséricorde de Dieu qui lui avait pardonné. Et ces malheureux imitaient son orgueil, et ils oubliaient sa pénitence; on les vit braver le Très-Haut, méconnaître ses lois, se précipiter dans tous les vices, enfants de l'orgueil, avec une audace si effrénée que Dieu, navré de douleur, dit en lui-même : Je me repens d'avoir fait l'homme; je le détruirai, ainsi que toute créature vivante sur la terre. (*Gen.*, VI, 7.)

N'en doutons pas, mes frères, c'est l'orgueil qui a ouvert les cataractes du ciel, et submergé le monde dans l'inondation des grandes eaux. La terre était encore trempée des eaux du déluge, portant l'empreinte de la malédiction qui venait de la frapper, et déjà les descendants de Noé surpassaient en orgueil les enfants d'Adam. Ce fut alors qu'on vit ce prodige d'un orgueil vraiment en délire : les hommes bâtissent une tour dont la hauteur devait toucher au firmament, comme s'ils avaient conspiré entre eux pour escalader le ciel, et entrer à main armée dans la demeure du Tout-Puissant. Avant de nous séparer, s'écrient-ils, élevons un édifice capable de rendre notre nom à jamais célèbre; laissons à tous les âges suivants un souvenir ineffaçable de notre grandeur : *Celebremus nomen nostrum.* (*Gen.*, XI, 4.)

Rendons célèbre notre nom; tout l'orgueil humain est là. Dans cette courte parole, vous entendez toutes les pensées de l'orgueil, et les causes premières des erreurs et des crimes dont il est le père. Rendre son nom célèbre, acquérir un peu de vogue dans ce petit monde où l'on est enfermé, dans ce cercle d'hommes où l'on vit resserré, voilà tout le mystère de l'orgueil, le mobile invisible qui le pousse, l'aiguillon secret qui le pique, qui l'agite, qui le presse, et qui ne lui laisse aucun relâche, jusqu'au moment où, sorti de la foule, il se soit élevé au-dessus de ses semblables.

Allons plus loin : voulez-vous connaître la cause ultérieure de tous les schismes, de toutes les hérésies qui ont divisé la terre, de toutes les révolutions qui l'ont bouleversée de fond en comble? ce mot a tout dit : Rendre son nom célèbre : *Celebremus nomen nostrum.* Cérinthe, Arius, Nestorius, Luther, Calvin, et vous tous, novateurs de tous les âges, quelle fureur vous presse de corrompre la simplicité des Ecritures et d'entraîner les peuples hors de la voie où marche l'Eglise? Encore une fois, vous avez voulu rendre votre nom célèbre, et ce mot nous explique tous ces grands désastres qui ont désolé la terre, qui ont amassé tant de ruines, fait couler des rivières de sang. Oui, c'est bien par l'orgueil, et non par le zèle et l'amour de la vérité, que tous les hérétiques s'obstinant dans leur sens privé ont bravé le jugement de l'Eglise. Rendre son nom célèbre, se placer comme chef à la tête d'un parti puissant, se faire suivre avec faste par un grand nombre de disciples, voilà le dernier mot de la révolte; et s'il nous était donné de lire dans leur cœur, nous y verrions ce mot écrit, comme sur le frontispice de Babel: Rendons notre nom célèbre : *Celebremus nomen nostrum.*

Enfin l'orgueil, après avoir mis le comble aux égarements de l'hérésie, a enfanté le monstre de l'impiété. Longtemps l'impie avait caché dans son cœur cette abominable pensée : peut-être qu'il n'y a point de Dieu; mais bientôt il ne rougit pas de prononcer à la face du soleil cet exécrable blasphème. Oui, l'orgueil tout seul a pu lui inspirer assez de rage pour haïr Dieu, et s'efforcer de le bannir de l'univers. Le Fils de Dieu paraît-il sur la terre pour rendre témoignage à la vérité? l'orgueil le maudit comme un imposteur, le poursuit comme un malfaiteur, et l'attache à une croix infâme. Les apôtres annoncent-ils la gloire du Seigneur parmi les nations, l'orgueil frémit de leurs nobles conquêtes, et dans son délire, il s'écrie : Je poursuivrai ces nobles adorateurs du Christ; je les atteindrai, ma main les assujettira, ma main les égorgera, et je partagerai leurs dépouilles : *Dixit inimicus : Persequar et comprehendam; dividam spolia.* (*Exod.*, XV, 9.) Quelquefois, il lui est donné de prévaloir pour un peu de temps contre les saints du Très-Haut, et la terre n'est bientôt qu'une vaste et sanglante arène où se promènent la désolation et la mort.

A côté de ces démolisseurs de l'ordre religieux et social viennent se placer d'eux-mêmes ces esprits vains et légers, flottant à tout vent de doctrine. Esprits étroits et rétrécis, mais enflés de ce petit savoir que le siècle présent, par des canaux si divers et si malheureux, verse dans les âmes, et qui, par la présomption qu'il inspire, est mille fois pire que l'ignorance. Esprits tranchants et décidés, qui ne doutent de rien; pourquoi? parce qu'ils manquent de la science du doute. Or, vous savez, mes frères, si ce vent de la présomption qui souffle aujourd'hui en tout lieu, pour enfler les âmes et les soulever contre l'autorité, n'a pas pénétré jusque dans le sanctuaire; vous ne me ferez donc pas un crime de révéler la grande plaie de l'Eglise, en présence de cette assemblée de prêtres, tous ses dignes amis, et qu'elle entre avec eux dans la confidence de ses peines.

Il fut un temps où, dans l'Eglise, les pasteurs chargés d'office de la direction des âmes, et les docteurs à qui elle a confié la garde du dépôt de la doctrine, formaient comme deux ordres et comme deux classes

à part : *Dedit pastores et doctores.* (*Ephes.*, IV, 11.) Alors, les premiers aimaient à prendre les seconds pour maîtres et pour guides dans la solution des doutes que leur présentait l'obscurité de la loi; alors le tribunal du premier pasteur était révéré ; et il était grand le nombre des pasteurs qui, dans ces heureux jours, aimaient à dire entre eux : Allons sur la montagne interroger le voyant que Dieu y a placé, et devant la lumière de ses décisions disparaîtront toutes nos difficultés. Mais, aujourd'hui, où sont-ils ces hommes assez défiants d'eux-mêmes, assez confiants dans les autres, et qui pensent devoir résoudre par l'autorité un doute qu'ils s'avouent incapables d'éclaircir par leur examen privé? A voir tant de prêtres médiocrement pourvus de science s'asseoir sur le tribunal sacré de la pénitence avec une effrayante sécurité, et là décider, ou pour mieux dire, couper, trancher le nœud de tant de questions ardues, difficiles, sur lesquelles les plus doctes hésitent et s'arrêtent, en disant avec une modeste retenue : Je voudrais ici interroger des hommes plus savants, plus instruits que moi : *Vellem audire doctiores;* à voir ces choses, cette plainte s'échappe de nos cœurs : Laissons-les, les représentations de la sagesse sont en ce moment superflues et inutiles; ce sont des aveugles donnant la main à d'autres aveugles, et allant avec eux tomber dans la fosse.

Avec de l'orgueil, on s'ingère hardiment dans des postes dont on est visiblement incapable, et l'on s'en acquitte avec un dommage immense pour la religion et pour l'Etat. Mais, dira ici l'amitié prudente et éclairée, jugez-vous vous-même; avez-vous assez de capacité, assez de force et de raison pour vous tirer de cet embarras inextricable? L'orgueil ne fit jamais de semblables calculs; il n'estima jamais une difficulté au-dessus de sa portée, ni un poste au-dessus de son mérite; plein d'une malheureuse confiance en ses moyens, il sollicite les places avec hardiesse, les poursuit avec obstination, les arrache plutôt qu'il ne les obtient ; soutenu qu'il est par la finesse de l'intrigue et les manœuvres de la cabale. Peut-être que des fautes fâcheuses et des humiliations profondes lui révèleront le secret de sa faiblesse, et mettront dans son cœur quelques lueurs de désir, quelque volonté commencée de descendre d'un poste où la tête lui tourne, et au bas duquel il ne voit que précipices. Mais non, bientôt les illusions du pouvoir ne tarderont pas à l'éblouir et à le rassurer : Les émoluments et les honneurs de ce poste, se dira-t-il, je puis les garder, les retenir; j'en donnerai une part à un subalterne habile qui en remplira avec honneur les devoirs, et la chose publique n'en souffrira aucun dommage.

Mais plus souvent encore, sans invoquer les décisions trompeuses d'une fausse conscience, la malheureuse bonne foi où il s'est établi sur le fait de son propre mérite, ferme ses yeux, bouche ses oreilles, pour ne rien voir de ce trouble, pour ne rien entendre de ce cri de l'indignation du public révolté contre son impéritie. Si les explosions en arrivent jusqu'à lui, des exceptions sans nombre, d'innombrables excuses seront dans sa bouche : c'est le tort de celui-ci, la faute de celui-là ; ce sont des accidents rares et extraordinaires, que nulle sagesse humaine ne pouvait prévoir; c'est une chose, c'est une autre; et jamais il ne touche la véritable cause du revers qu'il éprouve, c'est-à-dire, la distance immense qu'il y a entre son poste et son mérite. J'ai tort; ce mot, mes frères, est effacé du vocabulaire du superbe; vous ne l'entendrez jamais sortir de sa bouche.

A l'orgueil appartient cette certitude dans ses jugements, cette confiance excessive dans ses moyens, ce mépris des choses jugées par l'expérience, cette hardiesse à condamner la mémoire de ses devanciers, cet amour pour la nouveauté que saint Bernard, dans son ingénieux langage, appelle la mère du trouble et la fille de l'inconstance ; amour qui égare la jeunesse et lui fait sentir le besoin de tout détruire pour tout reconstruire.

Il y a des vins fumeux dont s'exhale une vapeur épaisse, qui, s'amassant comme un nuage autour de l'intelligence, nous ferme l'entrée de la conscience et obscurcit la lumière de la raison. Alors il fait nuit dans notre âme : la religion, la morale, l'honneur, les bienséances, toutes ces vives clartés s'éteignent, nous sommes cet aveugle qui n'y voit plus et qui marche avec un calme affreux dans les ombres de la mort. La préoccupation en faveur de sa propre suffisance produit dans l'orgueilleux des effets semblables : elle est pour lui un nuage à travers lequel il ne voit plus rien, ou un milieu trompeur dans lequel il voit tout à faux; là, son incapacité disparaît, son petit mérite se grossit.

L'insensé, quoiqu'il ait une certaine suite dans ses pensées, est frappé d'une idée fixe qu'on appelle sa manie, et qui amène avec elle une foule d'idées déréglées. Il en est de même de l'orgueilleux; l'opinion exagérée qu'il a de lui-même est son idée fixe, sa manie, le principe et la cause originelle de de toutes ses erreurs. L'Esprit-Saint a souvent comparé l'orgueil à la folie; celui qui est insensé cesserait de l'être, s'il pouvait se conduire par les conseils des sages ; et on cesserait d'être orgueilleux, si on savait entendre la voix de la sagesse.

L'orgueil, cause de toutes nos erreurs, l'est encore de toutes nos fautes. En effet, mes frères, l'homme humble est en quelque sorte impéccable ; car à force de se défier de lui-même et de se confier en Dieu, il se dépouille de sa faiblesse pour s'approprier la force de Dieu, et échanger, pour ainsi dire, le bras de l'homme contre le bras de Dieu. Et ici entrons en nous-mêmes; le flambeau de la lumière divine à la main, sondons tous les replis de notre cœur, pénétrons au fond de cet abîme, et cette vérité nous apparaîtra

dans tout son jour. Oui, mes frères, nos défauts, nos imperfections elles-mêmes tiennent par quelque ramification invisible au vice de l'orgueil; la jalousie, ses noirs soupçons, ses détractions obscures, ses calomnies déguisées, ses sourdes menées, ses noires cabales et toutes ces bassesses qu'elle n'ose s'avouer à elle-même, sont un aveu tacite de son infériorité, qu'elle ne peut envisager sans dépit, et quelquefois même sans frémir de rage. Elle a vu, mes frères, son visage dans le miroir de la vérité, et il lui a paru hideux; elle a eu horreur de la vérité, parce qu'elle est belle et qu'elle démasque la perversité de ses œuvres.

La jalousie est une fille de la superbe. Il est impossible à un orgueilleux de voir un mérite éclatant sans le haïr, sans travailler sourdement à le détruire et à le perdre; et Satan devenu superbe est devenu jaloux : jaloux de Dieu dont il a voulu être l'égal, jaloux de l'homme dont il n'a pu voir la félicité sans épuiser toute la profondeur de sa malice pour le précipiter dans un abîme de maux.

Il n'y a dans le monde, dit le disciple bien-aimé, *que concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie.* (*I Joan.*, II, 16.) Je sais, mes frères, qu'il n'appartient qu'à une intelligence divine de réduire à des causes si précises tous nos égarements; néanmoins, je crois entrer dans la pensée de l'Esprit-Saint en affirmant devant vous que ces trois convoitises viennent se résumer dans le vice de l'orgueil. La concupiscence des yeux n'est autre chose que la curiosité de l'esprit avide de tout voir et de tout savoir pour jouir de la gloire de l'esprit, de tout envahir, de tout posséder pour se procurer les jouissances du pouvoir. Enfin, la concupiscence de la chair, dont on a dit qu'elle est l'abomination de la désolation dans la maison de Dieu, quand elle entre dans le cœur d'un prêtre; la concupiscence de la chair est une fille de la superbe. Les sages païens, dit saint Paul, ont été livrés aux passions les plus ignominieuses, parce qu'ils s'étaient égarés dans les pensées de leur orgueil (*Rom.*, I, 24, 26); et les nouveaux sages de nos jours ont surpassé par la turpitude de leurs œuvres le crime de leurs devanciers. Au seul nom de Sodome et de Gomorrhe, on se rappelle tous les excès d'impureté auxquels l'homme peut se livrer; et saint Pierre vous dira que l'oisiveté et la superbe ont engendré les infamies de ces villes abominables. (*II Petr.*, II, 6.) L'orgueil engendre tous nos vices et corrompt toutes nos vertus : la naissance, la fortune, les qualités de l'esprit, les vertus du cœur, l'élévation des pensées, la magnanimité des sentiments, tout bien est pour l'orgueilleux l'aliment qui le nourrit, et en même temps la substance qui le corrompt.

Il y a des vers qui s'attachent à la racine de l'arbre, et qui tarissent dans son principe la séve nourricière; alors ses feuilles se dessèchent, sa fleur se flétrit, ses branches elles-mêmes finissent par tomber; en peu de temps, ce n'est plus qu'un tronc stérile. Ainsi de l'orgueil : point de vertu qu'il ne flétrisse dans sa fleur et dont il ne corrompe les fruits; par lui, l'oraison devient illusion, la religion superstition, la fermeté opiniâtreté, la piété hypocrisie, l'humilité, la chasteté, la tempérance un échange bas et mercenaire des privations du corps contre ces jouissances de l'esprit, qu'on appelle vanité, orgueil, vaine gloire.

Voyez ce prêtre; son activité est vraiment prodigieuse; il remue tout le bien qui se rencontre sur son passage; on dirait qu'il se multiplie pour être partout où il y a un malheur à réparer, une bonne œuvre à soutenir; mais s'il est vrai que l'amour de la louange ou du pouvoir soit l'unique mobile qui le soutient et qui l'anime, n'avons-nous pas droit de lui dire : Vous travaillez beaucoup, et vous recueillerez peu; vous croyez amasser, mais vous dissipez, ou plutôt vous amassez un trésor de colère pour le jour des vengeances?

L'orgueil, cause de nos erreurs et de nos fautes, l'est enfin de tous nos malheurs.

Si l'orgueil, mes frères, n'était pas humilié et malheureux dès ce monde même, Dieu ne serait pas véritable. Car, écoutez sa parole solennelle, et son engagement irrévocable envers la terre, à la face de tout le ciel : L'orgueilleux sera humilié et l'homme humble exalté. Certes, c'est ici le lieu de vous révéler les terribles jugements de Dieu contre l'orgueil. Dieu, vous dit son Esprit-Saint, hait l'orgueilleux; non-seulement il le hait, mais il l'a en horreur : *Abominatio Domini est omnis arrogans.* (*Prov.*, XVI, 5.) Dieu regarde nos autres vices avec autant de pitié que de colère; mais pour l'orgueilleux, il le traite comme un ennemi qui aspire à être son égal; c'est pourquoi il sent le besoin de s'armer pour lui résister : *Deus superbis resistit.* (*Jac.*, IV, 6.) Voyez-le étendre sur lui la force de son bras. Quand tu t'élèverais comme l'aigle, dit le Prophète, et que tu placerais ton nid au milieu des astres, ma main est puissante pour te saisir et te précipiter au fond des enfers : *Si exaltatus fueris ut aquila, et si inter sidera posueris nidum tuum, inde detraham te, dicit Dominus.* (*Abd.*, 4.)

Dieu, mes frères, a des malédictions à part pour chacun de nos vices et de nos convoitises; il a des malédictions pour les avares, des malédictions pour les voluptueux, des malédictions pour les ravisseurs du bien d'autrui; mais toutes les malédictions qu'il a dans le réservoir de sa colère, il les décharge à la fois sur l'orgueilleux : *Superbia adimplebitur maledictis.* (*Eccli.*, X, 15.) Descendez en esprit au fond des enfers, vous y trouverez l'homme superbe. Tu as, lui dit le Seigneur, élevé ta tête jusqu'au ciel, et tu seras abaissé jusqu'au fond des enfers. (*Isai.*, XIV, 15.)

Ce n'est pas encore, dit le Sage, le temps du discernement (*Eccle.*, III, 16, 17); et tant que dure pour nous le voyage de la vie, Dieu semble vouloir laisser ici-bas toutes

choses mêlées et confondues dans une sorte de chaos, distribuant indistinctement les biens et les maux de cette vie aux justes qui offrent des victimes, et à l'impie qui ne sacrifie pas. Toutefois, nonobstant cet apparent désordre, des coups terribles frappés par intervalles contre l'orgueil avertissent qu'il maintient et qu'il maintiendra jusqu'à la consommation des siècles cet arrêt prononcé par son Fils : L'orgueilleux sera humilié, et l'homme humble sera exalté.

Dieu, dit un Père, est patient, parce qu'il est éternel; l'éternité étant toujours devant lui et le coupable toujours sous sa main, il ne précipite pas la vengeance. Néanmoins la haine de Dieu pour l'orgueil est à un tel degré qu'on dirait qu'il est comme impatient de ce court délai accordé à l'orgueil pour apaiser sa colère par la pénitence. Partout où vous verrez, jusque sur ce sol que nous foulons sous les pieds, un orgueilleux qui semble vouloir s'égaler à Dieu, vous verrez tout aussitôt le bras de Dieu qui le foudroie; ou si vous aimez mieux, c'est le souffle de sa bouche qui le flétrit comme l'herbe des champs.

L'Eglise, mes frères, est ici-bas un royaume où Dieu conduit ses élus par les voies obscures de la foi, et où se vérifient ces oracles de l'Evangile : Le monde se réjouira; pour vous, vous pleurerez ; et tandis que la gloire et l'honneur seront le partage des enfants du siècle, le mépris et l'humiliation vous seront réservés. Ce sont vos jours, semble-t-il dire aux enfants du siècle, mais aussi le jour de mes élus viendra : allez maintenant à vos fêtes et à vos amusements ; pour moi, je n'y vais pas. Il n'est pas jusqu'au royaume de l'Eglise, où le triomphe ne semble décerné au vice, où l'obscurité et l'indigence, l'angoisse et la détresse ne soient l'apanage du juste. Dans tous les temps et tous les lieux, les puissants de la terre ont annoncé le succès de leurs entreprises avec ce faste dont parle le Roi-Prophète : Nous nous confions dans nos chars et dans nos coursiers; mais ils n'ont pas invoqué le nom du Seigneur notre Dieu, et ils sont tombés. (*Psal.* XIX, 8.)

S'il y a une œuvre qui porte visiblement l'empreinte de la main de Dieu, toujours vous verrez qu'elle est scellée du sceau de l'humilité. C'est un grain de sénevé destiné à devenir un grand arbre, à l'ombre duquel les élus de Dieu viennent se reposer ; c'est un édifice qui se construit dans l'obscurité, qui croît dans la pauvreté, mais dont les fondements sont d'autant plus affermis qu'ils sont plus profondément ensevelis dans le néant.

Au contraire, qu'il plaise à Dieu de vouloir châtier l'orgueil, vous voyez aussitôt le feu, l'eau, la grêle, la peste, les fleuves débordés, toutes les créatures accourir en foule pour exécuter les ordres de sa vengeance. L'orgueil, dit l'Esprit-Saint, a l'œil élevé, la démarche assurée, le regard altier; il n'y a que fierté dans ses paroles, arrogance dans ses démarches; faut-il donc s'étonner qu'il rencontre autant d'ennemis que d'hommes avec lesquels il vit et il converse? Il est armé contre tous, et tous sont armés contre lui : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum* (*Gen.*, XVI, 12.) Il affecte des airs d'égalité avec les grands, et ceux-ci, par des manières froides et réservées, savent bien le mettre à sa place, il prend un ton de supériorité avec ses égaux, et ceux-ci le traitent en inférieur et en subalterne; il fait peser sur ses inférieurs le joug de l'autorité, et ceux-là sauront bien employer mille voies détournées, pour faire arriver jusqu'à lui l'injure et le mépris. C'est un orgueilleux ! cette qualification est le signal, le mot d'ordre pour lui prodiguer la dérision et l'opprobre : *Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia* (*Prov.*, XI, 2); il est avide de louanges, et on n'épargnera point à ses œuvres les censures les plus injustes; il ne peut se rassasier de distinctions et de préséances, et on lui disputera les droits les plus incontestables, attachés à son rang. Est-ce un emploi dû à son mérite qu'il sollicite? je vois une foule surgir de toutes parts pour exhumer à grands frais les anecdotes les plus injurieuses à sa réputation, et les faire retentir avec l'éclat de la trompette. Son cœur est cette mer agitée dont parle le prophète, et où l'orgueil soulève de continuelles tempêtes : l'espérance l'enfle, la crainte l'abat; à la veille d'une œuvre d'éclat, où il doit donner la mesure de son talent, que d'anxiétés, que d'incertitudes, que de sourdes terreurs agitent son âme ! et si le succès ne répond pas à son attente, quel revers accablant pour son amour-propre ! Dévoré de soupçons, on dirait qu'il va au devant du chagrin et de l'amertume, un mot, un geste, un regard, un manquement où il croit voir l'oubli des égards qui lui sont dus, sont autant de traits qui le déchirent. On envie son bonheur, et plus d'une fois, comme le superbe Aman, il ne peut s'empêcher de dire aux confidents de ses plus secrètes pensées que, blasé sur toutes les jouissances du pouvoir, il ne lui reste plus de sensibilité que pour sentir profondément la légère atteinte qu'a subie son honneur.

Après ces réflexions, mes frères, nous détesterons profondément le vice de l'orgueil, cause de toutes nos erreurs, de toutes nos fautes et de tous nos malheurs; nous gémirons profondément devant le Seigneur, d'avoir été si souvent les martyrs de l'orgueil, tandis qu'il nous avait été dit : Vous êtes heureux quand les hommes vous maudissent et vous accablent de dérisions et d'opprobres. (*Matth.*, V, 11.) Nous nous écrierons, dans les mêmes sentiments que le Roi-Prophète : Oui, mon Dieu, je le poursuivrai sans relâche ce grand ennemi de votre nom, et tout à la fois du repos de mon âme : *Persequar inimicos meos, et comprehendam illos, et non convertar donec deficiant.* (*Psal.* XVII, 38.) Et puis nous tournant vers Notre-Seigneur étendu sur la croix, nous lui demanderons l'humilité par les

mérites de sa passion pleine d'opprobres et d'ignominies; nous la demanderons encore par les mérites de Marie sa sainte mère, nous rappelant qu'elle n'a été élevée au-dessus des plus hautes puissances du siècle que parce qu'elle a été la plus humble des créatures; enfin nous la demanderons, cette belle vertu, par les mérites de l'humble prêtre Vincent de Paul, que Dieu a rendu, dans ces derniers temps, célèbre entre tous les saints par les merveilles de sa charité, pour nous apprendre que c'est aux petits et aux humbles de cœur qu'il se plaît à confier les grandes œuvres de sa miséricorde sur la terre, et qu'il leur réserve dans le ciel un poids immense de gloire. Et alors cette prière de notre cœur s'exhalera de nos lèvres : O Dieu doux et humble, abaissez cette hauteur de mon esprit qui vous éloigne de moi; car ce sont les humbles sur qui vous jetez vos regards, et ce sont les superbes de qui vous les détournez avec horreur. Mon âme, il est vrai se révolte contre l'humiliation; mais enseignez-lui la véritable sagesse, et dirigez-la dans vos voies, en lui faisant comprendre que l'humilité est cette vertu que vous ne refusez jamais à ceux qui vous la demandent avec persévérance, et qu'elle les conduit au bonheur éternel.

DISCOURS XXIII.

CONTROVERSE PIEUSE OU PARALLÈLE ENTRE LA SCIENCE ET LA PIÉTÉ.

Exerce te ipsum ad pietatem. (I *Tim*, IV, 7.)
Exercez-vous à la piété.

Cette parole adressée par saint Paul à un jeune prêtre qu'il se plaisait à former aux divines fonctions de la vie épiscopale, je l'adresse volontiers au vénérable presbytère de ce diocèse : Exercez-vous beaucoup à la piété. L'athlète, disait le grand apôtre, s'exerce longtemps aux pénibles travaux de la course et de la lutte, pour mériter la couronne périssable décernée au vainqueur dans les jeux Olympiques; pour vous, homme de Dieu, exercez-vous beaucoup à la piété : *Exerce teipsum ad pietatem.* La jeunesse, ajoutait le même apôtre, va dans les académies profanes où l'on enseigne les exercices du corps, utiles peut-être, mais à peu de chose : *Exercitatio corporalis ad modicum utilis est* (I *Tim.* IV, 8); pour vous, apôtre de Jésus-Christ, exercez-vous beaucoup à la piété : *Exerce te ipsum ad pietatem.* La piété vous donnera, dans le monde présent, la douce consolation d'instruire les ignorants, de consoler les pauvres, d'enseigner aux humbles et aux petits la voie qui mène au royaume de Dieu; et, dans le monde à venir, cette double rétribution, cette magnifique récompense, cette glorieuse et immortelle couronne que Dieu réserve aux prêtres fidèles : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ.* (*Ibid.*) C'est, mes frères, dans le dessein de réveiller en vous un grand zèle pour l'acquisition de la piété, ce véritable trésor de nos âmes, cette perle précieuse préférable à toutes les richesses de la terre, que j'ai résolu de traiter aujourd'hui en votre présence cette controverse non moins pieuse qu'utile, de savoir laquelle de ces deux choses, ou une grande science ou une grande piété, sert plus utilement Dieu et son Eglise dans le travail du saint ministère; question assez importante pour faire tout le sujet de votre attention.

Dans le parallèle que je prétends établir ici entre la science et la piété, mon dessein n'est pas de considérer une science sans piété, ni une piété sans science; il y aurait bien plutôt lieu à constater les maux qu'à comparer les biens que la religion peut attendre de leur séparation. Ce prêtre, à qui nous supposons une grande science, ne manque pas de piété, et sa piété est au moins commune et ordinaire; autrement sa science dépourvue de piété ne serait qu'un filet dangereux tendu sous les pas des fidèles pour perdre les âmes. Et ce prêtre, à qui nous supposons une grande piété, ne manque pas de science; autrement, avec toute sa piété, s'il est ignorant, je ne vois en lui qu'un aveugle conduisant d'autres aveugles, et allant avec eux tomber dans la fosse. Voici donc le véritable point de vue de cette intéressante discussion : une grande piété, unie à une science commune, ne servira-t-elle pas plus utilement l'Église qu'une science éminente animée par une piété ordinaire? Dans cet état de cause, je ne balance pas à me prononcer pour la piété : et les oracles de l'Esprit Saint, l'histoire des siècles passés, l'expérience des choses présentes, ou si l'on veut, une sorte d'instinct qui réunit tous les hommes en faveur de la piété, telles sont les preuves de la prééminence que j'attribue à la piété sur la science.

PREMIÈRE PARTIE.

Avant d'entrer en matière, je crois devoir faire devant vous, mes frères, une profession haute et solennelle de la grande estime que je fais de la science, et de la part qui lui revient dans la sanctification des âmes, cette grande œuvre du saint ministère.

Il y a dans l'Eglise des pasteurs : et l'office des pasteurs est d'enseigner aux peuples la loi de Dieu. Or, ce pasteur savant et éclairé possède à fond cette science divine; il la reproduit sous les formes les plus variées; il l'élève, il l'abaisse, il en fait un lait pour l'enfant, une nourriture plus solide pour l'homme fait; sa parole, comme une vive lumière, éclaire toutes les profondeurs des consciences; devant elle disparaissent toutes les illusions par lesquelles l'esprit de ténèbres, transformé en ange de lumière, éblouit, trompe et égare les âmes. Il y a dans l'Eglise des docteurs : et l'office des docteurs est de conserver dans toute sa pureté le dépôt de la foi, de le dégager du mélange des nouveautés profanes, de démasquer tous les artifices des hérétiques, de les poursuivre dans tous les détours et les faux-fuyants où ils se cachent pour se dérober à la lumière de la vérité; de suivre dans l'obscurité des siècles le fil de la tradition, ou plutôt le cours de ce

fleuve magnifique, qui ne tarit jamais, mais qui abonde toujours en nouvelles eaux, pendant que les hérésies, nées comme le tonnerre au sein des orages, disparaissent après un moment de bruit, sans laisser aucune trace de leur passage.

Interprète de la loi, le docteur distingue avec netteté le point obscur qu'il faut éclaircir, le nœud qu'il faut couper; et ses réponses fermes et précises ne laissent aucune place ni au vague du doute, ni à l'incertitude de l'opinion. Appelé au gouvernement de l'Eglise, il double en quelque sorte les moments de son existence par la manière prompte et rapide dont il expédie les hommes et les affaires; il démêle avec sagacité la différence des usages anciens et des coutumes modernes, il connaît les égards qu'il faut avoir pour la force et la faiblesse; il distingue le moment où la règle doit être roide et inflexible, de celui où elle peut sans danger laisser fléchir quelque chose de sa rigueur; il saisit toutes ces différentes formes que prennent la discipline de l'Eglise et la conduite des âmes, selon la diverse face des temps, des hommes et des circonstances. En un mot, il se tient partout dans ce point fixe de la modération où nous plaçons nous-mêmes la sagesse; et la haute considération de science et d'habileté qu'il s'est acquise environne sa personne d'une utile considération qui enhardit les faibles, en impose aux méchants, assure et couronne tout le succès de son ministère.

Honneur donc et gloire à la science divine, par qui la piété est éclairée, la foi affermie, les schismes étouffés, les hérésies écrasées contre la pierre angulaire! Non, sous le religieux prétexte de relever la piété, je ne viens pas déprimer la science; je soupire plutôt après le retour de ces beaux jours où notre Eglise de France s'élevait au-dessus de toutes les Eglises par ses écoles savantes et par la profonde érudition de ses docteurs. Puissions-nous voir dans ce diocèse un grand nombre de prêtres briller, comme des lampes ardentes, et luisantes par la clarté de la science et le feu de la charité! Ce que je prétends uniquement, c'est que dans l'œuvre du ministère, la piété, comme l'ont dit les saints, est la maîtresse, et la science la suivante; qu'à la science appartient la conviction de l'esprit, et à la piété la conversion des cœurs. Encore une fois, je me borne à établir que c'est de la réunion et du concours de ces deux grands dons de Dieu que résulte un ouvrier éminent, utile à l'Eglise; en un mot, je veux prouver que l'option étant donnée entre une grande science et une grande piété, la piété servira l'Eglise plus utilement que la science; et c'est cette vérité que j'ai promis d'appuyer premièrement sur les oracles de l'Esprit-Saint.

Saint Paul, mes frères, sera notre arbitre et notre juge, saint Paul, ravi dans le ciel, où il avait puisé les ardeurs d'une charité égale à celle des séraphins, et les secrets d'une science qu'une bouche mortelle ne saurait expliquer. Que saint Paul prononce, qu'il juge, qu'il nous dise si c'est par sa science suréminente ou par son ardente charité qu'il a travaillé dans l'Eglise plus que les autres apôtres, et avancé par de si grands progrès la cause de la religion. Il nous répondra : La science enfle, *scientia inflat.* Mais, quoi! la science, cette émanation de la clarté de Dieu, ce don parfait descendu du Père des lumières, la science dont nous racontions tout à l'heure les innombrables avantages, aurait-elle donc pour résultat de produire une vaine enflure dans les âmes? Non, sans doute; mais saint Paul paraît tellement révolté des abus si justement reprochés à la science, des égarements de l'hérésie, des superstitions extravagantes et cruelles, de tous ces monstres d'erreur et de crimes enfantés par ceux que le monde appelle savants et sages, qu'il semble croire que la science égarera toujours les savants, qu'ici l'abus est inséparable de la chose; et, dans son indignation contre les abus de la science, il prononce contre elle cet arrêt sévère : La science enfle, *scientia inflat;* mais, reprend le grand apôtre, la charité édifie, *charitas ædificat.* (I *Cor.*, VIII, 1.)

Pour bâtir ce bel édifice qui s'élève sur le fondement de Jésus-Christ, il faut d'autres ouvriers que des hommes savants; la science seule ne vous donnera jamais cette réunion de qualités qui font un homme apostolique : une humilité profonde, une patience inaltérable, cette charité qui souffre tout, qui supporte tout, qui ne se lasse jamais. Il y a toujours dans les savants une opinion exagérée de leur personne, un mépris plus ou moins avoué pour leurs semblables, et je ne sais quelle enflure qui ferme l'entrée de leur cœur à l'esprit de Dieu : *Scientia inflat.*

Or cette doctrine, Messieurs, saint Paul l'avait apprise de Notre-Seigneur glorifié; il n'avait pas eu d'autre maître dans l'apostolat. Que votre lumière, nous dit Jésus-Christ, luise devant les hommes : *Luceat lux vestra coram hominibus.* (*Matth.*, V, 16.) Mais quelle est cette lumière que nous désigne ici celui qui éclaire tout homme venant en ce monde? Parle-t-il d'une science profonde, relevée par les transports d'une éloquence entraînante? Laissons-le s'expliquer lui-même : Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres : *ut videant opera vestra bona* (*Ibid.*); comme s'il voulait dire : Tant que les hommes n'entendront que vos savantes et éloquentes discussions, ils opposeront des raisons à vos raisons, des discours à vos discours; mais faites qu'ils soient les témoins des œuvres héroïques de votre piété, ah! c'est alors, et alors seulement, que leur pensée s'élèvera jusqu'au ciel, et qu'ils s'écrieront dans leur admiration : Que Dieu est grand! vraiment, il n'y a qu'une religion divine qui ait pu enseigner aux hommes de pareilles vertus! *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum, qui in cœlis est.*

Toute la conduite de saint Paul dans le divin ministère, est en parfaite harmonie

avec cette doctrine. Il est conduit à Corinthe par l'esprit de Dieu ; cette ville était renommée parmi toutes les cités de la Grèce, par son goût si prononcé pour les arts, les sciences et les lettres; les rhéteurs et les beaux esprits y accouraient en foule pour discuter entre eux le prix de l'art de bien dire. On aurait cru qu'en présence d'un auditoire si choisi et si distingué, saint Paul allait donner à son discours un soin spécial et extraordinaire, invoquer à l'appui de la vérité cette élévation de pensées, cette force d'expression que les païens admiraient dans ses écrits, et qu'il n'omettait rien à Corinthe, pour se soutenir à cette hauteur où Athènes l'avait admiré parlant devant l'Aréopage.

L'esprit de Dieu suggère à saint Paul une autre pensée. Corinthe est le théâtre qu'il a choisi pour y fouler sous les pieds tous les vains artifices de la persuasion humaine. Un discours simple et familier, pour ne pas dire rude et grossier : *Imperitus sermone* (II *Cor.*, XI, 6); un ton de voix humble, modeste, peut-être même timide, tremblant et embarrassé : *In timore et tremore multo fui apud vos* (I *Cor.*, II, 3); les éléments de la doctrine, que nous appelons le *Catéchisme des enfants*, voilà l'instruction que le grand Apôtre réserve pour ces beaux esprits, lui qui parlait parmi les parfaits la langue de la haute sagesse (*Ibid.*, 6) : *Lac vobis potum dedi :... adhuc enim carnales estis.* (I *Cor.*, IV, 2.) En un mot, l'humilité, la simplicité firent, qu'on me pardonne cette expression familière, tous les frais de cette mission apostolique, dont les succès furent tellement prodigieux, que saint Paul ne balançait pas à dire hautement, que les Corinthiens convertis étaient une preuve vivante et écrite au fond des cœurs, de la divine mission de son apostolat. (I *Cor.*, IX, 2.)

De plus, saint Paul, creusant dans la profondeur des conseils de Dieu pour l'établissement du christianisme, allègue de cette conduite de la Providence, si incompréhensible pour le sens humain, des motifs dont notre faible raison demeure satisfaite. Il faut que les puissances et la sagesse humaines se retirent, qu'elles se cachent, que leur action s'anéantisse dans la conversion de l'univers; il le faut, reprend le grand Apôtre, pour l'honneur de la croix, dont la vertu seule doit se montrer dans ce grand ouvrage : *Ut non evacuetur crux Christi.* (I *Cor.*, I, 17.) Et certes, Messieurs, si des orateurs éloquents ou des philosophes habiles avaient été les prédicateurs de l'Evangile, le monde aurait fait honneur de cette œuvre divine à l'industrie humaine. Mais, quand on a vu des hommes qui n'étaient rien, choisis de Dieu pour confondre ce qu'il y avait de plus fort; quand on a vu les pêcheurs de la Galilée enseigner la vérité aux sages de la gentilité et aux docteurs de la Synagogue, personne qui n'ait dû dire : *Le doigt de Dieu est ici* (*Exod.*, VIII, 19); et nul ne peut se glorifier d'un semblable prodige : *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.* (I *Cor.*, I, 29.) Et après que la sagesse et la prudence humaine ont été ainsi humiliées, et que Dieu leur a fait l'insigne affront, à la face de tous les siècles, de réprouver leur misère, de les mépriser comme une folie, de les maudire comme un scandale; alors seulement il a été permis aux savants et aux sages d'entrer dans l'Eglise à la suite des ignorants et des pauvres. Car, remarquez-le bien, mes frères, Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, et la science et la puissance humaines sont des émanations de sa grandeur suprême; aussi, dans ce nouvel état de l'Eglise, où les savants sont les gardiens de la doctrine, et les puissants du siècle les défenseurs armés de sa discipline, dans ce nouvel état de l'Eglise nous devons reconnaître les traces de l'ancien plan sur lequel elle a été bâtie.

Il faut que les sages et les puissants du siècle s'humilient; il faut qu'ils se revêtent des livrées de la pauvreté et de l'humilité chrétienne, sous peine d'être exclus de la cité de Dieu où les pauvres seuls peuvent entrer. Et encore à voir combien est petit le nombre des hommes éminents par les dons du savoir et du génie, comparé à ce nombre infiniment plus grand d'hommes médiocres, à qui Dieu a confié les grandes œuvres de la piété, à voir ces choses, on est tenté de croire que Dieu persévère toujours dans ce terrible arrêt prononcé contre la sagesse humaine par l'organe de saint Paul : *Je perdrai la sagesse des sages : « Perdam sapientiam sapientium; »* je la maudirai, je l'abandonnerai à son sens réprouvé : *Et prudentiam prudentium reprobabo.* (I *Cor.*, I, 19.) On dirait volontiers aux savants et aux puissants du siècle, dans le langage ironique de l'Apôtre : Où sont-ils ces hommes qui se piquent de tant de finesse dans la politique, de tant d'habileté dans le choix de leurs expressions et dans la structure de leurs périodes? Où sont-ils ces hommes dans l'œuvre de l'Evangile? *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* (I *Cor.*, I, 20.)

Mais cette vérité, si bien prouvée par les oracles de l'Esprit-Saint, ne l'est pas moins par les annales de l'Eglise. L'histoire nous a conservé le nom de ces hommes apostoliques qui ont reculé au loin les bornes du royaume de Jésus-Christ, vérifiant ce qui manquait en quelque sorte à l'accomplissement des divins oracles sur la plénitude des nations destinées à entrer dans l'Eglise, et à devenir sa possession et son héritage. Or, ces hommes dont les pas étaient si beaux, et qu'on a vus s'enfoncer dans les déserts, pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, pour évangéliser les nations les plus barbares, ces hommes d'un zèle si héroïque, ont-ils été poussés à ces œuvres par l'instinct du génie qui crée les savants, ou par celui de la piété qui fait les apôtres? Les fastes de la religion nous parlent aussi de ces hommes dignes d'une éternelle mémoire, qui ont soutenu l'Eglise sur le penchant de sa ruine, qui l'ont dotée, enrichie de tant d'utiles établissements qu'elle vante comme

son ornement et sa gloire. Ces hommes étaient-ils des savants, ou étaient-ils des saints? Je lève les yeux, et j'aperçois partout des hospices magnifiques; mais c'est l'Eglise qui les a bâtis : là, les pauvres sont nourris, logés avec une magnificence royale, la religion y prodigue à leurs cœurs de si douces consolations, à leurs corps de si abondants secours, que ces âmes flétries commencent à bénir le Dieu qu'elles s'apprêtaient à maudire dans leur désespoir, et à servir utilement la société dont elles allaient être le fléau. Voyez ces académies savantes d'où découlent en tout lieu les eaux de la science et de la sagesse? à qui doivent-elles leur fondation et leur origine? A l'Eglise. Ecoutez même des hommes équitables, étrangers à l'Eglise romaine; après avoir dit que l'humanité n'avait pas eu un besoin que l'Eglise catholique n'eût connu, et auquel elle n'eût préparé un remède, ces hommes sont amenés par le même esprit d'équité et de justice à douter si les sciences ne sont pas autant redevables à l'Eglise romaine que l'humanité elle-même. Or, pour fonder, pour doter ces innombrables établissements utiles à la religion et à la société, les hommes dont je parle avaient-ils puisé leurs moyens dans les ressources que fournit à un esprit inventif une politique habile, ou bien dans le courage que la piété inspire aux saints, et dans cet ascendant qu'ils savent prendre sur les esprits et sur les cœurs.

Je ne dois pas omettre ici les fondateurs des sociétés religieuses. Que d'obstacles en apparence insurmontables semblaient s'élever dès leur naissance contre ces institutions divines, ou du moins en arrêter les progrès! Réunir de toutes les parties de l'univers des hommes d'un génie et d'un caractère si divers, et malgré la différence des climats, la rivalité des nations, l'opposition des gouvernements, les assembler sous des lois communes, les animer d'un même esprit, les unir par les liens d'une société si douce qu'elle a rappelé parmi nous ces beaux jours où les chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme; voilà, mes frères, les difficultés que la piété a vaincues. En même temps elle a pourvu à la perpétuité, à la stabilité de ces sociétés saintes, avec une vigueur de moyens, une force de législation auxquelles on comparerait en vain les institutions des républiques les plus vantées; car, vous ne l'ignorez pas, les Benoît, les Norbert, les Dominique, les François d'Assise, et plus tard les Ignace, les Philippe de Néri, les Vincent de Paul, ont été à bon droit comptés parmi les saints, mais leur siècle ne les a pas inscrits dans la liste de ses savants.

Que vous dirai-je de saint Charles Borromée, ce grand évêque que les plus beaux siècles de l'Eglise nous auraient envié? Zélateur de l'antique discipline, par lui le saint concile de Trente a repris sa marche; il a été l'âme visible de ses plus salutaires réformes, l'auteur de ces beaux conciles de Milan, source dans nos temps modernes de la plus pure discipline. Qui nous dira ce grand nombre de communautés régulières et séculières, de colléges, d'écoles civiles ou ecclésiastiques dont il a été tantôt le fondateur, tantôt le régulateur et le réformateur? Par lui, une des plus grandes Eglises de la chrétienté a passé, en peu d'années, d'un état si désolé qu'on l'appelait une Babylone corrompue, à un état si florissant, qu'on croyait revoir en elle une image de la Jérusalem gouvernée par les apôtres. Saint Charles Borromée, qui a opéré parmi nous de si grands prodiges, n'avait reçu de Dieu ni un esprit prompt, ni une langue éloquente; et bien que Dieu, bénissant les laborieuses veilles de ses études, semble avoir voulu l'initier comme les apôtres dans les secrets de sa science divine, et que dans de savantes nuits employées à conférer avec les docteurs de son temps, il eût acquis une doctrine qui n'était pas médiocre, la vérité est que plusieurs personnages de cette époque le surpassaient en science autant qu'il les surpassait eux-mêmes en sainteté.

Enfin, comparez les œuvres commencées, consommées dans leur siècle par le célèbre cardinal Du Perron d'un côté, et par le saint évêque de Genève de l'autre; par l'immortel évêque de Meaux et par l'humble prêtre Vincent de Paul; et au souvenir de ces hommes qui rappellent à la pensée tout ce qu'on peut imaginer de plus élevé en science et en piété, jugeons de l'inégalité des forces de la science comparée à la piété dans la grande œuvre de la sanctification des âmes; et concluons que les savants, dans les conseils de Dieu, sont des vases brillants qu'il destine à la décoration de la cité sainte, et les saints ces vases utiles dont parle saint Paul, utiles pour verser les bénédictions de Dieu sur les hommes, et consommer les grandes œuvres de sa miséricorde: *Erit vas utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* (II *Tim.*, II, 21.)

La prééminence de la piété sur la science est prouvée par les oracles de l'Esprit-Saint et par l'histoire des siècles passés. Il me reste à la confirmer par l'expérience des choses présentes, et par un consentement général, que j'ai osé appeler l'instinct de toutes les âmes chrétiennes.

SECONDE PARTIE.

La science et la piété, par un malheur que nous déplorons ensemble, ne se trouvent pas toujours réunies dans le même sujet; et il n'est que trop commun de les voir travailler chacune à part dans le saint ministère. Mais, malgré cela, sont-ce les savants ou sont-ce les saints, par qui les églises et les paroisses sont changées et renouvelées? J'en appelle à l'expérience journalière; et ce n'est pas, mes frères, un tableau de pure imagination, mais l'histoire fidèle de ce qui se passe tous les jours au milieu de vous, que je vais mettre en ce moment sous vos yeux.

Voici deux pasteurs du même diocèse qui travaillent chacun dans sa paroisse: l'un a

un esprit orné, un savoir distingué; dans la chaire de vérité, son langage est noble et décent, et dans le commerce de la vie, sa société est douce et agréable. On dit de lui: C'est un homme d'esprit, un homme aimable, et là finit son éloge; on se tait sur le compte de sa piété, on n'ose en faire un objet ni de louange ni de censure. Avec ces qualités si précieuses, si estimables d'homme instruit, d'homme aimable, quel fruit revient à l'Eglise de son ministère? et les paroisses gouvernées par un pasteur semblable ne vont-elles pas plutôt se détériorant, et descendant sans cesse du libertinage dans l'impiété? Non loin de là préside un pasteur d'un talent médiocre mais d'une humilité profonde, d'une candeur aimable, d'un zèle ardent, mais animé par une piété vraie et sincère, il parle à ses paroissiens le langage d'un père; souvent il leur dit dans l'effusion de son cœur: Mes enfants, car je puis vous appeler de ce nom, je vous ai engendrés à la vie de la grâce; mes enfants, Dieu m'a donné un grand zèle pour le salut et le véritable bonheur de vos âmes; lui devant qui je vis et je marche sait que tel est le vœu de mon cœur, que je ne cesse de lui en parler dans mes prières et mes sacrifices, et que je donnerais ma vie pour obtenir de son infinie miséricorde cette grâce inestimable. Oui, mes enfants, je puis vous le dire avec le même droit que saint Paul, je souffre les douleurs de l'enfantement, et mon cœur est dans le travail et dans l'angoisse, tant que je vous vois marcher dans la voie de l'iniquité; donnez cette consolation à mon âme, entrez dans le sentier de l'Evangile, il vous conduira à la véritable félicité. Ce langage paraît vrai et sincère; on est témoin de sa patience à instruire les enfants, de sa charité à secourir les malades; on aime, on révère sa personne, et on ne tardera point à déférer à ses sages conseils. Déjà un petit nombre d'âmes timorées sont venues en secret lui demander le bienfait de la réconciliation; leur exemple a eu des imitateurs, un mouvement de repentir et de conversion se communique de proche en proche; et bientôt une paroisse entière viendra se prosterner aux pieds de ce nouveau Jean-Baptiste, pour lui demander le second baptême de la pénitence. On dépose les haines, on répare les injustices, on célèbre avec un cœur unanime la pâque du Seigneur. Pasteur charitable, c'est Dieu qui a fait ces choses, et qui s'est servi de votre piété, plus grande que votre science, pour opérer cette merveille!

Je le sais, mes frères, il faut de la science dans un prêtre, et une grande science dans le saint ministère sera toujours désirable; mais, après tout, la science rigoureusement nécessaire dans un pasteur pour enseigner avec clarté, avec netteté, au peuple des villes et des campagnes, les éléments de la doctrine chrétienne et les mystères de la religion, cette science n'est pas celle du docteur qui discute dans une chaire les points les plus obscurs du dogme et de la morale. Donnez-moi un homme d'un esprit solide et d'un caractère ferme, et de cet homme étranger aux langues savantes, très-peu versé dans les lettres humaines, nous ferons un excellent pasteur, pourvu qu'il ait une abondante mesure de cette sagesse que donne la piété.

Quelqu'un a dit: Que l'homme pieux prie pour nous, que l'homme docte nous enseigne, que s'il est sage, il nous gouverne: maxime vraie, si l'on entend cette sagesse dont je viens de parler, et que l'Esprit-Saint identifie avec la piété elle-même. Quant à cette sagesse charnelle, qui borne à la poursuite des biens terrestres ses méditations et ses recherches, elle est maudite et réprouvée de Dieu, bien loin de suffire pour exercer le grand art de gouverner les âmes.

Cet homme est prudent et sage, c'est-à-dire qu'il connaît les hommes et les affaires; il a le discernement des esprits, le tact des convenances; il manie avec adresse les caractères les plus difficiles; il termine avec autant d'habileté que de bonheur tous les différends qui peuvent s'élever entre les magistrats et les prêtres, entre le sacerdoce et l'empire: qualités précieuses, mes frères, dons excellents, auxquels il ne manquerait rien, s'il s'agissait de gouverner les villes et les provinces, mais qui ne suffisent pas pour diriger, pour conduire les âmes. Et certes, si cet homme n'est pas doué d'une éminente piété, aura-t-il cet esprit d'abnégation, cet oubli de soi-même si nécessaire pour remplir avec succès un ministère appelé l'art des arts, et le plus difficile ministère? Elèvera-t-il la voix comme la trompette, s'abaissera-t-il aux supplications de la prière, se fera-t-il tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ?

Cet homme est prudent et sage, c'est-à-dire qu'il assoupit les haines, prévient les éclats, dissimule, avec un silence souvent plus lâche que prudent, les vices et les scandales; mais, à l'ombre de cette fausse paix, le vice gagne de proche en proche comme la gangrène, et bientôt il corrompra tout le corps de l'Eglise. C'est l'homme pieux qui ne craint rien, ou qui n'a qu'une seule crainte, celle de déplaire à Dieu, c'est lui, mes frères, qui sondera dans toute sa profondeur la plaie de l'Eglise, qui y appliquera s'il le faut le fer et le feu, et qui s'armera du glaive de Jésus-Christ pour exterminer les abus. On le verra perdre l'amitié de ses proches, son crédit auprès des grands, livrer même sa fortune et sa vie pour la cause de Dieu. Il crée tantôt des établissements utiles où le pauvre est secouru et enseigné, tantôt de pieuses associations où la piété trouve l'aliment qu'elle désire; son esprit, qui est l'esprit de Dieu, vivifie toutes choses sur son passage.

Cet homme est prudent et sage, c'est-à-dire qu'il gouverne son troupeau avec prudence, qu'il lui enseigne une doctrine saine, qu'il veille sur ses besoins, le défend même avec courage dans les périls communs et or

dinaires; car rien, dit saint Bernard (26), ne ressemble plus au bon pasteur que le mercenaire jaloux de gagner son salaire. Mais que le loup se jette sur le troupeau, que sonne l'heure du combat, alors le mercenaire fuit, parce qu'il est mercenaire; et seul le bon pasteur livre sa fortune, sa vie même, pour le salut du troupeau: *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis.* (*Joan.*, X, 11.)

Enfin, mes frères, je crois tout dire en faveur de la piété et de sa prééminence sur la science, quand j'affirme devant vous qu'il appartient à la piété de réprimer les saillies de l'humeur, les emportements de la colère, en un mot de dompter les passions, de les réduire en servitude. Et ici, mes frères, qui que nous soyons, jetons un regard en arrière: Y a-t-il eu dans notre vie passée un temps, un moment, une circonstance qui nous avait amené des soucis fâcheux, des désagréments amers, dont la cause ne tînt à quelque passion secrète que la piété aurait pu réprimer?

En lisant les annales de la religion, on est épouvanté de voir les plus grandes calamités, les schismes, les hérésies naître, croître, s'envenimer; et tous ces grands désastres provenaient des passions, et quelquefois des petites passions, d'un haut personnage, qui, pour le malheur de la religion, tenait alors le timon des affaires. On en convient, mais en même temps c'est à la piété qu'on en demande le remède.

Je vois ordinairement la science assez équitable pour céder le pas à la piété dans toutes les œuvres qui concernent la réconciliation des pécheurs, la sanctification des âmes, le soin des pauvres, l'ornement des autels et toute la sage économie du culte divin; seulement la chaire chrétienne, c'est le domaine que la science et l'éloquence se réservent comme une possession qui ne souffre pas de partage. Or, toutes choses pesées dans une juste balance, jusque dans la chaire de vérité, je maintiens la prééminence de la piété sur la science. Cet homme que nous supposons allier à un esprit solide, à un savoir suffisant, une piété profonde et un zèle ardent et éclairé, je pourrais vous dire qu'à force de méditer sur les vérités du salut, de les goûter, de les sentir dans la ferveur de l'oraison, il s'est rempli d'une grande abondance de lumières et de sentiments profonds sur les choses de Dieu, et qu'il ne saurait parler froidement de vérités qu'il aime de toute la force de son âme.

Au reste, accordons à la science et à l'éloquence tous les avantages qu'on leur attribue avec plus ou moins de justice. Jeter par un bel enthousiasme la persuasion dans les âmes, les maîtriser par la véhémence de la parole, les pousser à ces élans momentanés de dévouement et de courage, où l'on voit les hommes perdre leur fortune et leur vie pour défendre la chose publique; voilà, si je ne me trompe, le plus beau triomphe de l'éloquence. Mais régénérer l'homme jusqu'au fond des entrailles, déraciner des habitudes passées en nature, former en lui d'autres penchants, d'autres inclinations, l'amour de ce qu'il a haï et la haine de ce qu'il a aimé, un autre esprit, un autre cœur, créer cet homme nouveau, cet homme intérieur dont parle saint Paul; voilà ce que la piété réclame comme son œuvre. Interrogez, mes frères, votre propre expérience. Voici deux prédicateurs de la divine parole: l'un a une imagination vive et féconde, un savoir et une érudition distingués, un geste vif et animé, une voix sonore; la nature s'est montrée envers le second bien plus avare de ses dons; son acquis, en fait de science, est petit, ses moyens extérieurs n'ont point d'éclat, la portée de son esprit n'embrasse qu'un horizon restreint; un zèle ardent pour le salut des âmes, des intentions saintes et pures, c'est là son unique talent et en quelque sorte toute sa fortune littéraire. Comparez les succès de ces deux hommes, et vous aurez un aperçu des forces respectives de la science et de la piété. L'orateur s'élève, flatte agréablement les oreilles de ses auditeurs, on admire le choix de ses expressions cadencées, la beauté de son élocution; et ce bon prêtre les émeut, les touche par je ne sais quelle onction de piété et par ce feu de l'amour divin répandu dans ses discours simples et familiers. Le premier a pour lui le suffrage des hommes de goût qui dispensent la gloire littéraire, et le second peut dire, comme saint Paul, que les âmes converties, que les villes et les campagnes changées et renouvelées, sont la preuve écrite dans tous les cœurs par l'Esprit-Saint lui-même, de la divine mission de son apostolat. Ce maître en éloquence, et qui a la vogue du jour, à l'issue de ses discours brillants et applaudis, réunira peut-être autour de sa personne une troupe de flatteurs attentifs à lui départir la louange sans mesure et la critique avec réserve; et le bon prêtre passera de la chaire chrétienne dans le tribunal de la pénitence, pour y écouter les larmes et les gémissements des pécheurs qui se frappent la poitrine, en disant: Qu'ai-je fait? Aussi un des plus grands prédicateurs de notre France n'a pu s'empêcher de le dire: Cet orateur célèbre fait plus de bruit, et ce missionnaire opère plus de fruits.

Enfin j'ai invoqué à l'appui de ma thèse une sorte de consentement général, que j'ai appelé l'instinct de la piété, et qui est, pour ainsi dire, le cri de la vérité. J'appelle donc en témoignage les hommes de tous les âges et de toutes les conditions, de tous les temps et de tous les pays; je les interpelle et je les somme de me répondre si c'est aux prêtres diserts ou aux prêtres pieux, aux orateurs ou aux saints qu'ils ouvrent le secret de leur conscience, quand elle les déchire par de salutaires remords. Cet homme

(26) *De Convers. ad Cleric.* cap. 22, n. 50.

riche désire la société d'un prêtre, homme d'esprit, agréable en conversation, intéressant par ses connaissances variées ; il la désire comme un objet de luxe, quand il veut se procurer le plaisir et l'avantage d'une société instructive et amusante ; mais si jamais Dieu lui inspire quelques remords salutaires sur la vie molle et efféminée qu'il mène, et qui a conduit le mauvais riche au fond des enfers, il ne balancera point à lui préférer ce prêtre dont le recueillement profond au pied des autels a souvent ému son âme.

Ce pauvre se préviendra d'une estime plus vraie et d'un amour plus sincère à l'égard de ce prêtre pieux et zélé, qui, par ses manières bonnes et familières, s'abaisse jusqu'à lui, et semble partager sa misère; voilà son ami, plutôt que ce prêtre savant, spirituel, si l'on veut, mais dont les manières froides, composées, réservées, lui font juger qu'il ne se plaît qu'avec les riches dont il a les formes et le langage. Cette femme ne dira pas le secret de son cœur à ce prêtre vif et enjoué, dont les saillies piquantes et les manières légères lui inspirèrent souvent plus de soupçons sur sa vertu que d'admiration pour son bel esprit; mais elle se dévoilera à ce prêtre pieux, affable, simple, sans artifice, et qui, par sa modestie non feinte, porte écrit sur son front la piété qu'il a dans le cœur.

Vous le voyez, mes frères, tout vous parle en faveur de la piété et de sa prééminence sur la science ; et s'il vous faut, pour entrer dans ces saintes voies, un nouveau motif, je vous dirai : Soyez pieux et charitables, prêtres et pasteurs qui m'écoutez, et vous gagnerez les âmes à Dieu. Mais je me trompe ; ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le Sauveur des hommes, qui vous sollicite lui-même par cette puissante considération : *Lucratus eris fratrem tuum.* (*Matth.*, XVIII, 15.) Le salut de votre frère, voilà donc le gain de la piété ; et quel gain ! certes, l'âme de votre frère vaut ce qu'elle a coûté ; or, elle a été achetée, non pas avec de l'or et de l'argent, avec des pierres précieuses, mais avec tout le sang d'un Dieu. *Redempti estis... pretioso sanguine quasi Agni immaculati Christi.* (I *Petr.*, I, 18, 19.)

Mais voici un autre motif non moins puissant, et encore plus frappant que le premier; et je vous l'offre, toujours sous la garantie du Fils de Dieu; autrement pourriez-vous y croire, tant le prodige paraît incompréhensible ! Soyons pieux, soyons charitables, mes frères, et nous donnerons de la joie à Dieu, et Dieu se réjouira, il célébrera dans le ciel, avec l'assemblée de ses saints, les œuvres de votre zèle. Soyons miséricordieux, et les anges suspendront leurs cantiques sacrés pour lui rendre grâces de votre charité, comme à l'auteur de tout bien parfait.

En lisant l'histoire des saints, on est souvent frappé de cette pensée : Oh ! que de biens peut faire un seul homme, s'il est plein de l'esprit de Dieu, s'il l'aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ! Mais bientôt on ajoute : Qu'ils sont rares les fruits de grâce et de sanctification opérés par le ministère d'un prêtre honnête, régulier, qui ne sert Dieu qu'avec calcul et mesure !

Coopérateurs de Dieu dans le salut des âmes, Dominique, François d'Assise, François de Sales, Vincent de Paul, et vous tous saints prêtres par qui les villes et les campagnes ont été changées et renouvelées, vous vivez et vous êtes assis sur de magnifiques trônes de gloire devant la face de Dieu ; mais ce nombre immense et prodigieux d'âmes que vous avez sauvées y sont aussi, et elles sont devenues votre joie et votre couronne ! Si vous aviez acquiescé à la chair et au sang, ou répondu froidement à votre vocation, elles auraient péri, ces âmes dont le salut dépendait, selon les conseils de Dieu, des ardeurs de votre zèle. Mais non, oubliant tout ce qui est derrière vous, vous avez couru aussitôt vers le but que vous indiquait Jésus-Christ du haut des cieux, et vos frères ont été sauvés. Pour vous, hommes froids envers Dieu, qui ne voulez pas vous livrer sans réserve à l'Esprit de Dieu, vous laisserez perdre votre frère, avec toute votre science : *Peribit infirmus in tua scientia, frater.* (I *Cor.*, VIII, 11.) Et à votre tour, vous languirez, vous vous dessécherez, vous périrez.

Ah ! plutôt, ô mon Dieu, suscitez des hommes selon votre cœur; transportez-leur toutes les richesses ineffables de grâce et de gloire destinées au prêtre infidèle, et donnez-leur la magnifique récompense réservée à ceux qui auront été abondants en piété et en miséricorde !

DISCOURS XXIV.

SUR L'EXCELLENCE DU SACERDOCE.

Polir les mœurs des nations barbares, faire passer des peuplades sans religion et sans lois, des ténèbres de la vie sauvage à la lumière de la civilisation et à l'admirable clarté de l'Evangile ; et au sein des nations policées nourrir les pauvres, consoler les affligés, soulager les malades, instruire les ignorants, affermir le trône et les lois, voilà les biens dont l'humanité est redevable, non certes aux progrès des arts et des sciences, ni aux combinaisons de la politique, mais aux travaux et au zèle du sacerdoce chrétien. Parcourons ici tous ces titres du sacerdoce catholique à la reconnaissance des peuples. On ne saurait, Messieurs, vous en offrir de plus incontestables pour vous montrer l'excellence du sacerdoce et son utile influence sur le bonheur des sociétés humaines.

PREMIÈRE PARTIE.

Et d'abord le sacerdoce chrétien a poli les mœurs des nations barbares. Ici, Messieurs, interrogeons les monuments de l'histoire, et avec de la droiture et de la bonne foi, nous conviendrons sans peine qu'il y a eu une

époque, clairement marquée dans les annales du genre humain, où la civilisation allait périr et la société se dissoudre, si le christianisme ne les eût sauvées d'une ruine inévitable. Souvenez-vous de ces siècles si féconds en désastres, que nous pouvons sans fiction appeler des siècles de fer dans le cours des âges du monde et le cercle de ses années ; jours infortunés où l'on n'apercevait partout que des villages en feu, des villes en cendres, et où la terre, pour parler le langage des prophètes, naguère cultivée comme un vaste jardin, n'apparaissait plus au voyageur effrayé que comme un désert inculte et un monceau de ruines.

Jésus-Christ, mes frères, avait prédit dans son Evangile, ces jours de désolation où l'empire romain devait tomber sous les coups des nations barbares. On sait que le peuple roi avait placé les bornes de l'univers là où ses guerriers avaient posé les armes et arrêté le char de la victoire ; que les peuples qui n'obéissaient pas à ses lois n'étaient pas comptés parmi les peuples : tant ils paraissaient étrangers au monde civilisé, aussi bien par leur caractère sauvage et féroce, que par leur sol couvert de bois et de champs incultes.

Mais enfin Rome avait dégénéré ; et il entrait dans les conseils de Dieu de retremper dans le sang la race de ses citoyens dégradés, et de faire retomber sur eux le sang des martyrs qu'ils avaient répandu comme l'eau. Le Très-Haut donne le signal; des guerriers armés accourent de toutes parts pour exécuter les ordres de sa colère : ils se succèdent durant plusieurs siècles comme des essaims innombrables, et tombent avec furie sur les nations vouées à la destruction et à la mort ; ils entrent à main armée dans Rome maîtresse de l'univers, se baignent dans le sang de ses coupables habitants, livrent aux flammes les monuments de ses arts, et accablent de désolation et de malheurs la nouvelle Babylone. Ivre du sang des martyrs, cette grande cité, repaire immonde où tous les démons ont fait leur demeure, cette prostituée avait corrompu les rois et les peuples, et leur avait fait boire du vin de sa colère et de ses superstitions idolâtres. (*Apoc.*, XVIII, 2, 3.) Eh bien, de nouveaux rois et de nouveaux peuples la réduisent à la dernière désolation ; ils la dépouillent, ils dévorent ses chairs, et la font périr par le feu. (*Apoc.*, XVII, 16, 17.) Disons encore, avec le prophète de la loi nouvelle : Dieu leur met dans le cœur d'exécuter ce qu'il lui plaît, et ils envahissent ses royaumes, se partagent entre eux ses provinces désolées par le fer et par le feu, mettent en pièces ce colosse qu'aucun effort humain semblait ne pouvoir briser, mais qui, devenu faible comme l'argile, devait être emporté comme la paille hors de l'aire pendant l'été. (*Dan.*, II, 35.)

Et maintenant je dirai aux nations savantes et incrédules de l'Europe : Voilà les aïeux dont vous descendez, la tige dont vous êtes sorties. *Attendite ad petram unde excisi estis.* (*Isa.*, LI, 1.) Pourquoi les arts, les lettres dont vous êtes si fiers, les lois et la civilisation entière n'ont-elles pas péri dans cette lutte malheureuse entre la barbarie armée et la civilisation dégradée, dans cette guerre si meurtrière où une population ignorante et féroce a imposé ses lois, son gouvernement, ses coutumes au monde civilisé? Quelle force secrète a contenu le fer et la flamme dans les mains de ces barbares indomptés, et les a empêchés de démolir et de brûler les monuments des arts et les modèles de tant de beaux livres que la savante antiquité a légués à tous les âges et à tous les siècles? Rendez gloire à la religion et à ses pontifes; c'est elle qui les a vaincus, qui leur a imposé le joug de son austère loi, qui les a forcés de baisser la tête devant la croix qu'ils avaient foulée aux pieds, de relever les autels qu'il avaient brisés, et de brûler les idoles qu'ils avaient adorées. Sa vertu puissante a dompté ces lions courageux, de ces loups dévorants elle a fait des agneaux doux et patients. Instruits par sa sainte et salutaire doctrine, ils ont regardé avec horreur leur vie agreste et sauvage et leurs mains pleines de sang. On les a vus fertiliser par leurs sueurs la terre qu'ils avaient désolée par le fer et le feu, et chercher dans un honnête travail une subsistance acquise jusque-là par l'incendie des villes et la désolation des campagnes. Leur législation était informe et grossière; ils voient la régularité de la discipline de l'Eglise, et ils réforment sur ce beau modèle les lois et la procédure imparfaite de leur code barbare. Les pontifes de l'Eglise romaine entrent dans le conseil des princes, dans le sénat des nations, et les principes d'une politique plus saine et d'une plus sage administration y entrent avec eux. L'équité et la raison vont s'asseoir dans le lieu du jugement, c'est-à-dire, sur le trône des monarques et sur les tribunaux de la justice ; et la sublimité de la morale chrétienne élève ces âmes magnanimes à la hauteur de ses sentiments. De là le caractère noble et fier, et tout à la fois légal, humain et généreux de nos preux et antiques guerriers, auxquels on ne peut comparer sans injustice les héros de l'antiquité païenne.

Ouvrez les yeux, mes frères, et souffrez que je vous le dise ici avec la liberté de mon ministère : On vous trompe, on vous égare par des mensonges et des impostures quand on vous dit que la religion se plaît dans l'obscurité et dans les ténèbres, que la lumière des arts et des lettres l'offusque, qu'elle est peu favorable aux sciences, parce qu'elle sait bien qu'elle ne peut déguiser qu'à l'ombre de l'ignorance le défaut de sens et de raison qu'on reproche à ses mystères. C'est bien tout le contraire; et elle peut vous dire, comme son divin fondateur : Je n'ai rien prêché en secret, je n'ai pas choisi un petit nombre de sages pour les initier à mes mystères, en déclarant le vulgaire incapable de connaître la vérité ; mais ce que j'ai dit à l'oreille, je veux que mes disciples le prê-

chent sur les toits, qu'ils l'annoncent aux savants, qu'ils le révèlent à l'homme ignorant et grossier. Les merveilles qui vous attestent que je suis le Fils du Très-Haut, je les ai opérées à la face du soleil, et en présence d'une immense multitude, Voyez cette religion dont on vous dit qu'elle s'enveloppe dans les plus épaisses ténèbres de l'ignorance et de la barbarie; partout où elle pénètre, elle répand la lumière sur les plus hautes questions de la philosophie, sur l'origine de l'univers, la nature de l'homme et sa destinée future, le souverain bien, la règle du juste et de l'injuste, les principes conservateurs de la société. Sur ces grandes questions, elle enseigne à l'ignorant, à l'homme des champs, une science et une vertu que les sages de l'antiquité n'ont pas connues. Est-ce aux nations sauvages que les apôtres prêchent l'Evangile? des peuples sans loi, sans société, qui n'avaient d'humain que la figure, apprennent les éléments des arts et des sciences, et reçoivent toutes les habitudes de la vie civilisée. La religion brille-t-elle au sein d'une nation savante? elle invite tous les arts, toutes les sciences à vérifier les titres de sa divinité; elle défie ses ennemis de la convaincre d'erreur, comme son divin fondateur défiait autrefois les Juifs de le convaincre de péché; et toutes les sciences viennent se ranger autour d'elle pour attester la vérité des faits qu'elle raconte. L'astronome qui suit le cours des astres, le physicien et le géologue qui épient les secrets de la nature, l'historien qui recueille les antiques traditions des peuples, le savant qui consulte les plus obscurs monuments, tous confirment par leurs témoignages ce qu'elle raconte de la nouveauté du monde, de la date récente de sa civilisation et de ses lois, de l'inondation générale qui a submergé l'univers, et de la famille du juste qui a recommencé le cours des générations humaines. Disons plus; elle appelle tous les arts à son service, et elle ouvre à leurs nobles travaux une plus vaste carrière.

La chaire chrétienne élève l'âme à de plus hautes pensées que la tribune profane. Jamais la poésie n'a mieux rempli sa noble destination, que depuis qu'elle a chanté les louanges du Dieu véritable et des héros chrétiens que l'Eglise a placés sur les autels. Les scènes magnifiques du christianisme, l'héroïsme des vertus évangéliques, ont animé les peintres d'un plus bel enthousiasme que les fictions du paganisme et les romanesques aventures de ses divinités mensongères; et si jamais un siècle pouvait être assez barbare pour assimiler les arts aux métiers, pour n'estimer de noble profession que celle des armes, et pour renvoyer aux plus bas étages de la société la culture des sciences et des lettres, le sanctuaire repousserait ces ignobles préjugés, et les ministres dépositaires de la science feraient rejaillir sur elle l'honneur et l'éclat qui environnent leur sacré ministère. Jamais les savantes écoles ne manqueront dans l'Eglise; toujours elle transmettra de main en main à ses ministres, avec le dépôt sacré de la parole divine, les immortels ouvrages de ses docteurs où se garde le trésor de la parole non écrite. Toujours le livre de nos Ecritures sera dans les mains du christianisme le monument où se conserve le modèle de la véritable éloquence, de la plus sublime poésie, le fondement des lois, les éternelles maximes d'une sage politique, ce fil qui dirige l'historien et le critique dans leurs vastes recherches sur l'origine des nations et les commencements de ce vaste univers. Toujours l'Eglise sera la terre hospitalière où les arts méprisés viendront chercher un asile, leur beau feu ne s'éteindra jamais dans le sanctuaire; et tant que le soleil de la foi se lèvera sur une nation chrétienne, sa lumière se réfléchira sur les ombres et les ténèbres des siècles les plus barbares.

Comprenez donc bien, mes frères, l'esprit du christianisme. On vous a dit qu'il est par intérêt ami de l'ignorance, et il ne craint que l'orgueil du faux savoir, assuré qu'il est du suffrage de la science véritable. La nuit de la barbarie a menacé de se répandre sur la France avec le règne de l'impiété, et les premières lueurs des arts et des sciences brillent au sein d'une nation barbare avec la clarté de l'Evangile : d'où je conclus que si l'Europe savante et éclairée conserve le souvenir des bienfaits reçus, elle doit confesser qu'elle est redevable à la religion et à son sacerdoce de n'avoir pas vu s'éteindre au milieu d'elle le flambeau des arts et de la vie civilisée. Ah! qu'au sortir des marais et des bois où elle a pris naissance, elle eût rencontré la fausse religion de ce prophète imposteur qui a abusé tant de nations dans le moyen âge, et éteint au milieu d'elles le flambeau du christianisme, jamais l'Europe ne serait parvenue à cette plénitude d'âge de l'homme civilisé, à cette perfection de l'état social où l'on a vu les trônes si fermes braver les orages, de si belles institutions consoler l'humanité souffrante, la justice et la paix renverser la barrière qui séparait les peuples des peuples et s'embrasser sur la terre.

Que si l'ancien hémisphère sauvé de la barbarie publie les louanges du christianisme, le Nouveau-Monde proclame à son tour, que c'est à la voix de cette religion divine qu'il a passé des ténèbres de la vie sauvage à l'admirable lumière de la civilisation et de l'Evangile. L'Europe se remue et s'agite pour sortir de la stupeur où elle est plongée; une ardeur inquiète de savoir et de connaître s'empare de tous les esprits; les sources de la science sont révélées; les immortels ouvrages de la savante antiquité se reproduisent en tous lieux sous les formes variées de l'art typographique et sont dans toutes les mains. Le génie humain est en travail de ces beaux siècles chrétiens où les arts et les sciences vont briller de tout l'éclat qu'ils répandirent dans les siècles de Périclès et d'Auguste; et voilà que la re-

nommée publie en tout lieu que des navigateurs hardis ont découvert, dans leurs courses maritimes, un monde nouveau avec ses terres, ses mers, ses îles, avec de vastes royaumes dans l'enfance de la civilisation, et des peuplades sans nombre abruties par les mœurs de la vie sauvage. Les empereurs et les rois envoient des hommes armés dans ces terres nouvelles, pour les occuper en leur nom et les soumettre à leur empire. Les hommes avides y viendront à leur tour pour amasser de l'or, et pour élever en peu de jours, par les échanges lucratifs d'un facile commerce, une immense fortune. Les savants s'empresseront de les visiter et de les parcourir pour y observer la nature, pour classer les familles et les espèces des êtres vivants et animés que produit cette terre nouvelle, et pour reculer par de savantes expériences les bornes des sciences humaines. Mais, qui songera à éclairer les nations assises à l'ombre de la mort? qui se dévouera pour leur porter le bienfait de l'Evangile? Les sages dissertent sur le souverain bien dans leurs académies savantes; aux conseils des rois, les politiques pèsent le gain que vont apporter aux Etats, dans la balance du commerce, de nouveaux échanges avec les peuples nouveaux. Mais où trouver des hommes qui aiment assez l'humanité pour braver la mort, et apporter le salut à des hommes qu'ils ne décorent pas en vain du nom de frères? L'Eglise catholique fait un appel à la charité des ministres de son sacerdoce; elle proclame le commandement du divin Maître : Enseignez toutes les nations, annoncez la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre; et à sa voix, leur zèle s'enflamme, et leur cœur ne connaît point de repos jusqu'à ce qu'ils aient annoncé à des nations infortunées le nom de Dieu et les richesses inestimables du royaume de sa gloire. Pasteurs héroïques, sur qui s'est reposé l'Esprit qui fut donné aux apôtres! vos pères dans la foi et vos prédécesseurs dans le saint ministère ont soutenu de rudes combats pour la cause de Dieu; les plus dures privations, les feux, les roues, les chevalets, la mort sous les formes les plus effrayantes, rien ne les a arrêtés quand il s'est agi de sauver les âmes. Les mêmes périls et peut-être de plus pénibles sacrifices vous attendent dans la même carrière; vous vivrez sans toit, sans asile, dans des déserts affreux; vous oublierez votre corps, vous immolerez tous les penchants de la nature, pour partager avec le sauvage qui vit dans les bois, sa hutte empestée et sa dégoûtante nourriture. Une mort cruelle sur des plages abandonnées finira cette longue carrière de douleur; le monde ignorera vos pénibles sacrifices, la renommée ne publiera en aucun lieu votre dévouement héroïque, mais vous avez glorifié Dieu, vous avez sauvé l'âme de votre frère; et votre nom et vos œuvres sont écrits dans le livre de vie; Dieu lui-même sera votre magnifique récompense. Tels les bienfaits que le genre humain doit à la religion chrétienne et à son sacerdoce. L'éloquence est muette en présence du sauvage; mais la charité lui parle un langage qu'il comprend, et son cœur éprouve des émotions inconnues; une lumière nouvelle éclaire son âme, et la férocité des lions est vaincue par la douceur des agneaux. Ne serait-ce pas là ce doux attrait et cette force invincible de la croix, que Notre-Seigneur annonçait par ce divin oracle : Un jour viendra, qu'élevé au-dessus de la terre, j'attirerai tout à moi le juif et le gentil, le Grec et le barbare, le sauvage et l'homme civilisé : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum?* (*Joan.*, XII, 32.) O Eglise de Jésus-Christ, voilà cette gloire que vous annonçaient les magnifiques oracles de vos prophètes! Fille du Très-Haut, élargissez vos tentes; voyez la multitude des nations qui se tourne vers vous, et qui vous orne comme le vêtement dont se pare la nouvelle épouse! Dans ces dernières âges où l'on vous croyait stérile, vous engendrez plus d'enfants que dans les beaux jours de votre jeunesse. D'où vous viennent ces peuples nouveaux que vous ne connaissiez pas, et qui vous environnent de toutes parts? On vous croyait seule et abandonnée à vos propres forces, chassée de votre pays et captive; et les rois et les reines s'empressent de vous nourrir, et de baiser la poussière de vos pieds! (*Isa.*, XLIX, 23.)

SECONDE PARTIE.

Sauver le beau jour des arts et des lettres près de s'éteindre dans la nuit de la barbarie, civiliser les nations sauvages, ce ne sont pas là, je le sais, les œuvres accoutumées du sacerdoce évangélique, mais bien une mission extraordinaire que Dieu lui confie quand il déploie les richesses de sa miséricorde sur les hommes. Instruire les ignorants, secourir les pauvres et les affligés, affermir le trône et les lois, préserver la société de ces violentes secousses où elle souffre à chaque instant tous les maux de l'anarchie et de la guerre; voilà, mes frères, les actes journaliers et les fonctions ordinaires de notre ministère.

Je dis d'abord, instruire les ignorants : et les ignorants dont je parle ce sont les laboureurs, les ouvriers, et tout ce peuple qui porte dans les Etats le poids des travaux et des charges publiques. Vous le savez, mes frères, l'homme penche vers le mal de tout le poids de sa nature corrompue; et si le bonheur de l'éducation ne corrige pas en lui le vice de son origine, bientôt il ne restera plus rien dans son cœur, de cette droiture primitive; on le verra se dégrader au-dessous des animaux sans raison par la bassesse de ses sentiments. Mais le bienfait de l'éducation, qui corrige dans les hommes la corruption de la nature, comment le faire arriver jusqu'à la personne de l'indigent et du pauvre? Il n'a pas, comme le citoyen aisé, de l'or dans ses mains pour stipendier un maître habile qui transmettra à son fils, par l'efficace de ses en-

seignements, un héritage plus précieux que la fortune paternelle. Les académies savantes, source bienfaisante d'où découlent en tous lieux les eaux de la vérité et de la saine doctrine, sont fermées pour lui. Quelles actions de grâces ne doit donc pas rendre la société à la religion, qui a bien voulu se charger de la tâche pénible d'instruire les ignorants et d'évangéliser les pauvres!

Oui, mes frères, que d'autres remplissent au milieu de vous les emplois de maîtres et de précepteurs du riche, avec les abondantes rétributions d'honneurs et de fortune dont il a plu à la société de les doter et de les gratifier; nous nous réservons pour nous le titre d'instituteurs et de précepteurs du pauvre. Saint Paul, parlant au nom de Dieu, en a fait l'attribut essentiel, la fonction principale de notre sacerdoce, et nous l'acceptons avec joie; il est notre gloire, et j'ose le dire, il est le plus beau de nos titres à la reconnaissance de la patrie. Nos temples, voilà les maisons où le pasteur tient école de cette science de Dieu. A peine les premières lueurs de la raison commencent à pénétrer dans l'âme du néophyte, que la religion le conduit dans ses temples. La majesté des cérémonies, le silence religieux de l'assemblée sainte, parlent fortement à son cœur: bientôt, dans le cours de ces vives et paternelles exhortations, de ces familiers colloques qui s'établissent entre le père et l'enfant, le charitable pasteur lui inculque les dogmes conservateurs de la religion et de la société humaine: il lui parle de l'immortalité de son âme, de sa destination à une vie meilleure s'il pratique la vertu, et des châtiments éternels réservés au vice; il l'entretient sans cesse de ce grand Dieu qui a tiré toutes les créatures du néant, qui fait succéder le jour à la nuit, naître et mûrir les moissons et les fruits, qui ouvre la main et donne la vie et la nourriture à tout ce qui respire. Il le conduit par le doux attrait de la charité dans le tribunal sacré; là il dirige vers le bien ses inclinations naissantes; il grave dans cette âme encore tendre et flexible les principes de toutes les vertus et les actes les plus purs de la religion; et efface jusqu'aux moindres taches de sa vie; il y conserve cette aimable candeur, cette fleur de l'innocence qui en fait le plus beau temple où Dieu se plaise d'habiter parmi les hommes. A mesure qu'il avance en âge, il donne à son âme une nourriture plus solide; et au moment où le néophyte chrétien sera initié au plus saint de nos mystères, il n'ignorera aucune de ces vérités précieuses qui sont pour le christianisme les éléments de sa doctrine, et pour la philosophie humaine cette hauteur de science que les sages n'ont pas connue, et à laquelle toutes leurs recherches n'ont pu atteindre. Et lorsque la sollicitude de toutes les âmes dont le prêtre est chargé ne lui permet plus de vaquer à l'instruction du pauvre, avec ces soins assidus, persévérants, infatigables, qui font pour un précepteur à l'égard de son élève l'unique emploi de son temps et de ses veilles; vous savez, Messieurs, quels coopérateurs et quels vicaires de sa charité la religion lui donne, et par quels vœux sacrés elle les dévoue à la pénible et utile fonction de l'éducation du pauvre. Pieux séculiers, chrétiens charitables, vous êtes nos frères en Jésus-Christ, et tout à la fois nos collaborateurs dans le saint ministère; une portion de notre sacerdoce s'est reposée sur vous; vous êtes dignes, par votre généreux dévouement, de souffrir pour le nom de Jésus-Christ, et d'avoir part aux travaux et tout à la fois aux récompenses promises aux successeurs des apôtres! Persévérez dans votre sublime vocation; des bancs où vous enseignez au pauvre la doctrine de l'Évangile, sortent les citoyens soumis et les hommes vertueux; vos écoles pauvres et modestes ne sont pas moins chères à la patrie que les plus brillantes académies du siècle, où l'on enseigne à la jeunesse les exercices du corps et de l'esprit.

Parvenus à l'adolescence, ces jeunes adultes que le pasteur appelle ses enfants, entreront dans le monde, prendront place parmi les chefs de famille et les citoyens de l'État; et celui qui les a enfantés à la grâce saura bien se maintenir, par une sage et prudente fermeté, dans l'ascendant qu'il a pris sur eux dès leur plus bas âge. Toujours il sera l'ami de leur cœur, le guide de leur faiblesse, le consolateur de leurs peines; et sa voix ne cessera, dans l'assemblée sainte, de leur inculquer, de leur répéter, sous les formes les plus variées, les précieuses instructions qu'il avait gravées dans leur âme aux jours de leur enfance. Otez au peuple de nos campagnes son pasteur, l'assemblée sainte, les cérémonies de la religion, les graves et utiles réflexions qu'elles inspirent à tous les âges de la vie, et tous ces liens de la communion ecclésiastique et de la fraternité chrétienne que la religion a introduits parmi les hommes se relâcheront: et il n'y aura plus même maison où l'on s'assemble, même table où l'on s'assied, même médiateur, même père dans le ciel, même loi, même baptême, même héritage. Brisez ces liens de la paix et de la concorde chrétienne, et vous verrez comment la philosophie et les gouvernements qui suivent ses inspirations, sauront préserver l'homme des champs et l'habitant des villes, des habitudes de la vie sauvage, de l'attrait des fêtes licencieuses, du danger des danses voluptueuses, et des funestes effets des spectacles corrupteurs. Ah! si les plus désolantes doctrines, entrant dans l'âme du pauvre par le véhicule des arts et des sciences, doivent y réveiller les besoins d'un luxe insensé, y déchaîner toutes les passions, je le dis avec confiance, un grand problème est résolu. Le sophiste Genevois n'a pas ajouté un paradoxe à ses autres paradoxes, en disant que les arts et les lettres corrompent l'homme, et que la société le dégrade. S'il faut

opter, je préfère la barbarie du moyen âge à la nuit de l'athéisme, et à une cité sans Dieu, une horde de sauvages.

Nourrir les pauvres, consoler les malades et les affligés, ce sont d'autres fonctions de notre ministère qui nous autorisent à vous dire avec l'Apôtre, mes frères, que la religion, en s'occupant des intérêts de la vie future, ne néglige pas, au milieu de vous, le bonheur de la vie présente.

Nourrir le pauvre et consoler l'affligé ! Un ancien avait dit que le malheureux était pour l'homme de bien une chose sacrée, *res sacra miser*. Ce mot, où il entre plus de pompe que de vérité dans la bouche d'un païen, se vérifie dans toute sa force au sein du christianisme. Le mystère sacré d'un Dieu fait homme, les nouveaux rapports d'alliance et de fraternité qu'il introduit parmi les hommes qui ne sont pas nés de la chair et du sang, mais de Dieu, et que l'Apôtre appelle pour cette raison les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ ; le mystère d'un Dieu homme et la régénération de nos âmes ont élevé le chrétien si haut et l'ont approché si près de la Divinité, qu'il a pris aux yeux de l'homme éclairé par la foi un caractère religieux et sacré. Partout on le contemple avec une espèce de culte ; partout on voit en lui un frère de Jésus-Christ, un membre de ce corps qu'il anime de son Esprit, et avec qui ce divin chef est tellement uni qu'il ne craint pas de dire autant de fois qu'il est pauvre et souffrant : J'ai faim, j'ai soif, je suis nu ; donnez-moi des aliments pour me nourrir, des vêtements pour me couvrir. Eclairée de ces vives lumières, l'Eglise a compris l'éminente dignité des pauvres ; elle a vu en eux les premiers-nés du royaume des cieux, ces amis privilégiés auxquels il faut s'adresser pour obtenir les dons de Dieu et le bonheur d'être reçu dans ses tabernacles. De là cette tendre sollicitude de l'Eglise pour les pauvres. On se rappelle les prières vives et les abondantes collectes de saint Paul et de ses collègues dans l'apostolat pour les nourrir. On voyait ces hommes vénérables, succombant sous le poids de la charge pastorale, surseoir à leurs immenses travaux, et suspendre la dispensation des sacrements et la prédication de la parole pour partager entre les pauvres, les malades, les orphelins et les veuves, les aumônes des saints. Avertis par l'Esprit de Dieu de se décharger de ce soin si cher à leur cœur, pour être plus assidus à la prière et à la prédication de la parole, ils instituent un nouvel ordre de la hiérarchie ; ils choisissent des hommes pleins de sagesse, ils déposent sur eux une portion de l'esprit du divin sacerdoce ; ils les associent au grand mystère de l'autel, afin de ne confier le soin des pauvres qu'à ces mêmes hommes qui ont la garde du corps de Jésus-Christ. Dans ces beaux jours, l'Eglise logeait les pauvres dans la maison de Dieu lui-même ; ils étaient le trésor qu'elle gardait dans son sanctuaire, et quand la multitude des pauvres s'est accrue, vous savez que l'Eglise leur a bâti des hospices non moins magnifiques que les palais des rois.

Mais si l'Eglise a mis le soin des pauvres au premier rang des devoirs de la charge pastorale, les malades et les infirmes sont devenus pour le sacerdoce l'objet d'une plus tendre complaisance et d'une plus vive sollicitude. Il a recueilli sur leurs lèvres cette plainte que Jésus-Christ fait entendre dans son Evangile : Je suis délaissé, abandonné sur mon lit de douleur, donnez-moi des remèdes et des secours pour soulager mes souffrances ! Malades et infirmes, qui souffrez l'affliction et qui êtes aux prises avec les angoisses de la mort, consolez-vous ; nous sommes à vos côtés dans le dernier passage pour soutenir votre âme tremblante et abattue, et pour lui ouvrir les portes du ciel par la vertu de notre ministère. Qu'il nous serait doux de remuer votre couche, de vous prodiguer de nos propres mains tous les secours de la miséricorde, pour soulager vos maux et calmer vos douleurs ! Mais si nous vaquons exclusivement à ces soins de la charité, si consolants pour notre cœur, qui prêchera la divine parole et qui dispensera les sacrements au peuple fidèle ? Calmez vos alarmes ; une foule innombrable de chrétiens de l'un et de l'autre sexe sont venus nous offrir leur ministère pour servir Jésus-Christ souffrant et affligé dans votre personne ; nous avons accepté avec une sainte joie, au nom de la religion, les offres de ces généreux auxiliaires, et Dieu lui-même les a associés à notre sacerdoce. Voyez-vous, dans un sexe fragile et délicat, un courage plus fort que la mort ? Ni les plaies les plus infectes, ni les vapeurs pestilentielles de la contagion, ni la mort sous les formes les plus effrayantes, rien ne saurait ébranler le courage de la vierge chrétienne.

Aussi dans ces jours désastreux où Dieu appesantit son bras sur les nations coupables, où la maladie et la peste portent le deuil dans toutes les maisons, et font des villes et des campagnes le tombeau de leurs habitants, qu'il est beau de voir dans ces moments où tous les cœurs sont glacés d'épouvante, qu'il est beau de voir la charité des pasteurs de l'Eglise romaine être l'unique espérance des peuples ! Tous ont les regards tournés vers le sanctuaire comme vers le lieu d'où sortira le salut de tous. Les ministres des autels sont là, immobiles au poste où la religion les a placés ; et pendant que les magistrats et les princes du peuple cherchent leur salut dans la fuite, le sacerdoce veille à la garde des pauvres et des malades, et leur rend tous les charitables offices qu'on peut attendre de la sollicitude et de la tendresse d'une mère.

Et dites-moi, pourquoi Dieu a-t-il établi les rois et les princes de la terre, sinon pour alléger durant le voyage de cette vie les maux de l'humanité souffrante, et conserver aux hommes ces restes de félicité que le ciel irrité leur a laissés dans ce lieu de leur exil et dans cette vallée de larmes ? Deux voies

étaient ouvertes, a dit l'éloquent écrivain qui nous a tracé un si beau tableau du génie et des bienfaits du christianisme, deux voies étaient ouvertes aux sociétés païennes pour se débarrasser de cette immense multitude de malades et de pauvres qui pèsent comme un poids accablant sur les sociétés chrétiennes, l'infanticide et l'esclavage. Le père indifférent fermait ses entrailles à la compassion pour envoyer à la mort l'enfant que la nature avait disgracié ou que son indigence ne pouvait nourrir; et une moitié du genre humain se partageait les honneurs, les titres et tous les avantages de la vie sociale, et abusait de sa force pour réduire l'autre en servitude. Cette multitude innombrable de laboureurs, d'artisans, de mendiants, qui remplissent nos cités et nos chaumières ou qui errent sans pain et sans asiles dans nos cités et nos campagnes, ces hommes qui composent la majeure partie du genre humain auraient été, dans l'ancienne société, des esclaves; la puissance publique ne les aurait pas comptés parmi les citoyens, et la famille leur aurait presque refusé le nom d'hommes. Aujourd'hui la religion chrétienne, forte de la vertu de ses lois et de sa morale, a aboli avec une sage lenteur la servitude parmi les hommes, et proclamé dans tout l'univers la liberté de tous les enfants de Dieu. Mais, dans ce nouvel état social, n'avons-nous pas à craindre de cette innombrable multitude d'hommes libres poussés à la révolte par l'excès de la misère, et autrefois captivés sous le joug de l'obéissance par le despotisme des maîtres et le frein de la servitude? Ne devons-nous pas trembler de voir recommencer à chaque instant les terribles scènes de la discorde et de la guerre civile? Il me semble entendre la société effrayée jeter un cri d'alarme: Qui me donnera assez de pain pour nourrir tant de pauvres affamés, et un bras assez fort pour les contenir dans la soumission autant de fois que l'ambition et la haine les pousseront à la révolte? Ici la religion vient offrir à la société le secours de sa puissante vertu sur les esprits et les cœurs, et elle semble lui dire: Je proclamerai au sein de la société chrétienne le grand commandement de la loi de Jésus-Christ, qui ordonne au riche de verser son superflu dans le sein du pauvre; dans tous les lieux où s'élèveront une chaire et un autel, j'établirai un pasteur pour servir à tous les malheureux de protecteur et de père. Je rendrai le nom des pauvres honorable à ses yeux; il les regardera comme la portion la plus privilégiée de son troupeau, et il les retiendra, il les fortifiera dans le bien par l'exemple de Jésus-Christ pauvre. Ah! loin d'effrayer la société par le spectacle menaçant de leur misère, ils ne voudront que bénir le Dieu de toute consolation qui, par le ministère d'un saint prêtre, daigne les soulager dans leur détresse, et qui, après avoir ici-bas compati à leurs peines, leur promet les richesses et la gloire de son royaume éternel.

DISCOURS XXV.

SUR LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE CONSIDÉRÉE DANS LES PRÊTRES.

Le comble de mes vœux, disait autrefois saint Bernard, c'est de parler de la bienheureuse Vierge Marie : *Nihil est quod me magis delectet, quam de gloria Virginis Matris habere sermonem* (27). Au seul nom de Marie, mon cœur et mes entrailles sont émues, ma foi se réveille, mon espérance se ranime, l'amour de Dieu m'embrase comme un feu dont je ne puis soutenir les ardeurs. Marie, continue le saint docteur dans son langage figuré, est cet astre brillant dont la douce chaleur anime et vivifie tout l'univers; elle est cette étoile qui nous dirige au milieu des orages et des tempêtes du monde. Vierge sainte, ajoute-t-il, je ne sais plus par quelles louanges célébrer vos grandeurs; votre sainteté surpasse celle des séraphins les plus élevés, votre humilité fera à jamais l'étonnement de l'univers, et votre innocence a tellement ravi le cœur de Dieu, que votre sein virginal lui a paru un tabernacle plus pur que le ciel d'où il était descendu. Qui me donnera, disait le saint archidiacre d'Evreux (28), qui me donnera une voix assez forte pour me faire entendre à toute la terre, et pour crier en tous lieux, qu'après Jésus notre Sauveur, Marie seule mérite d'être aimée?

Certes, si jamais il fut nécessaire de faire retentir cette parole à toutes les oreilles, c'est bien dans un siècle d'impiété et de blasphème, où le feu de la dévotion à Jésus à Marie menace tous les jours de s'éteindre sous les glaces de l'indifférence. L'Eglise finit par la louange de Marie tous ses offices commencés sous l'invocation du nom de Jésus notre Sauveur. Imitons cet exemple, et finissons par un discours consacré à la louange de Marie, cette retraite que nous avons mise en commençant sous la protection de Jésus-Christ, de nos anges gardiens, des pontifes et des martyrs qui ont planté la foi dans ce diocèse, et qui l'ont arrosé de leur sang. Voici donc le partage de ce discours sur la dévotion à Marie, dernier exercice de cette retraite : motifs qui persuadent aux pasteurs une grande dévotion à Marie; témoignages qu'ils doivent donner de cette dévotion.

PREMIÈRE PARTIE.

La volonté fortement prononcée de Notre-Seigneur lui-même, la pratique de tous les siècles, l'exemple et l'autorité de tous nos prédécesseurs dans le saint ministère, notre qualité de médiateurs entre Dieu et les hommes : voilà, mes frères, de solides motifs pour inculquer aux pasteurs de l'Eglise une grande dévotion envers Marie.

Et d'abord la volonté formellement pro-

(27) *In die Assump. B. M.*, serm. 4, n. 5.
(28) Henri-Marie BOUDON, *Dévotion à l'immaculée Vierge Marie.*

noncée de Jésus notre Sauveur. Non, mes frères, je ne puis croire que Jésus-Christ ait cessé d'être dans le ciel un fils plein d'égards et de respect pour sa mère ; il n'a pas déposé ces sentiments de piété filiale qu'il a mis dans nos cœurs comme le plus bel ornement de la nature humaine. Un saint docteur a dit avec vérité : Il n'y a pas de père comme notre Père céleste qui est dans les cieux; il aurait pu ajouter avec la même vérité : Il n'y a pas de fils tendre et respectueux envers sa mère comme le Fils de Dieu par qui nous avons accès auprès du Père. Oui, mon Dieu, je crois entrer dans votre pensée, quand j'affirme, en présence de ce pieux auditoire, que votre désir, c'est que Marie votre mère soit louée et honorée parmi les hommes, que toute puissance s'abaisse devant elle, que toute langue, que toute tribu célèbrent ses louanges, et que l'Eglise de la terre rivalise avec celle du ciel dans les honneurs qui lui sont rendus.

Arrêtons-nous ici un moment pour considérer les honneurs rendus à Marie au plus haut des cieux. Mais, mes frères, la langue des hommes n'est-elle pas impuissante pour exprimer les honneurs que les esprits bienheureux rendirent à Marie en ce grand jour, où, après avoir quitté la terre, elle fit son entrée glorieuse dans la céleste Jérusalem ? Jésus son fils vient à sa rencontre, et après l'avoir présentée à tous les anges qui la saluent comme leur reine, il la conduit, au milieu de leurs acclamations unanimes, jusqu'à ce trône qu'il lui a préparé au-dessus des plus hautes puissances. Là, elle va se perdre dans une nuée de gloire, par delà cette lumière inaccessible qui dérobe aux yeux de toute créature le trône de l'Eternel. En ce jour, ce fils, plus reconnaissant que Salomon, lui tient ce langage : O ma mère, vous serez dans le ciel la reine de tous les esprits celestes, et sur la terre le refuge de tous les pécheurs, la consolation de tous les malheureux : parlez, et au premier signal de votre voix, j'enchaînerai la mort et je terrasserai la puissance de l'enfer; les anges partiront comme l'éclair, et voleront jusqu'aux extrémités de la terre pour secourir vos serviteurs : parlez, il ne serait pas bienséant à un fils de faire essuyer un refus à sa mère, et vos vœux exaucés vous prouveront ma juste déférence. Oh ! que nous serions réjouis, mes frères, s'il nous était donné d'entrer dans le sanctuaire du ciel, d'y voir les honneurs rendus à Marie, d'entendre son nom mêlé à tous les cantiques dont retentit sans cesse la Jérusalem céleste : triomphe admirable, qu'un prophète voyait en esprit, quand il s'écriait dans un saint enthousiasme : Quelle est celle qui vient de la vallée des larmes, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? (*Cant.*, VI, 9.) Un autre l'a vue revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne d'étoiles sur sa tête. (*Apoc.*, XII, 1.)

Mais, me direz-vous peut-être, où vont ces brillantes peintures de la gloire de Marie dans le ciel, et quel rapport peut-il y avoir entre la pompe de ces descriptions, et les devoirs de la charge pastorale ? Mes frères, il en résulte, à mon avis, le motif le plus puissant pour engager les pasteurs de l'Eglise à honorer Marie de tout leur pouvoir; et je leur dirai : Le Très-Haut se charge de faire par lui-même dans le ciel les honneurs à sa mère ; mais puisque sa volonté bien prononcée est qu'elle soit aussi louée, honorée, glorifiée sur la terre, sur qui va-t-il se décharger de ce soin si cher à son cœur, si ce n'est sur les ministres de son autel et les pasteurs de son Eglise? Et certes, mes frères, entre les serviteurs, celui-là ne serait-il pas réputé négligent et infidèle qui, chargé de faire, en l'absence du maître, les honneurs de sa maison, oublierait sa propre mère, la laisserait sans crédit auprès des étrangers, sans honneur dans l'intérieur de la famille, logée dans un appartement vil et abject? Et ne vous semble-t-il pas, Messieurs, qu'au moment où Notre-Seigneur installe un pasteur dans une paroisse de son Eglise, il est censé lui dire ? Que l'honneur dû à ma mère vous soit cher; que ses fêtes soient célébrées avec solennité, ses autels tenus avec décence, et tout l'extérieur de son culte entretenu avec une noble simplicité. Apprenez aux hommes de tous les âges et de toutes les conditions à la révérer comme leur mère et à me présenter par sa puissante médiation leurs prières et leurs demandes.

Cette dévotion n'est pas moins ancienne que la religion elle-même; elle est née avec elle, elle date en quelque sorte du Calvaire. Du haut de sa croix, Jésus abaisse un regard sur la terre; il voit à ses pieds Marie sa mère avec Jean son disciple fidèle, et il suspend, pour s'occuper un moment du sort de deux personnes si chères à son cœur, la grande œuvre de la rédemption du monde. Femme, dit-il à Marie, voilà votre fils; et au disciple : Voilà votre mère. (*Joan.*, XIX, 26.) Vous connaissez sur ce point, mes frères, la doctrine de tous les saints; ce n'est pas saint Jean seulement que Marie adopte pour son fils, et la pensée même de Jésus n'était pas celle-là; tous les chrétiens sont donnés en ce jour à Marie pour ses enfants. Mais ne peut-on pas dire que, dans ce moment, tous les prêtres étaient, dans les conseils de la mère et du fils, les aînés et les enfants privilégiés de cette famille d'adoption? Puissions-nous donc, mes frères, par nos sentiments envers Marie, nous montrer tous dignes de la prédilection qu'elle nous a témoignée en ce jour où elle nous a engendrés en quelque sorte au milieu des douleurs !

Parcourez tous les âges de l'Eglise, partout vous trouverez des temples et des autels élevés en l'honneur de Marie, ses solennités célébrées avec les pompes d'un culte qui semblent égaler la mère avec son fils, nonobstant la distance infinie qui les sépare. Les saints sont honorés, glorifiés dans les lieux qu'ils ont illustrés par leur naissance,

rendus célèbres par leurs prodiges, favorisés par leurs bienfaits ; le nom de Marie est honoré partout avec celui de Jésus. Partout où on bénit le fils, on bénit les entrailles qui l'ont porté ; et si, dans la série des siècles, vous rencontrez un pasteur qui par l'héroïsme de ses vertus ait mérité d'être placé sur les autels, vous verrez qu'il s'est distingué par les démonstrations d'une dévotion tendre et affectueuse envers Marie. Jamais les saints ne parlent de la mère de Dieu qu'avec une élévation de pensées, une vivacité de sentiments, une force d'expressions qui témoigne que leur bouche parle de l'abondance du cœur. Ils ont dit de Marie qu'elle est la fille bien-aimée du Père, l'épouse qu'il s'est choisie pour produire dans le temps ce Fils qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs de sa gloire ; elle est, selon leur témoignage unanime, ce temple bâti par les trois personnes divines pour servir de demeure au Verbe incarné, ce sanctuaire auguste où le Très-Haut a opéré, dans un secret ineffable, le mystère de son alliance avec les hommes, le paradis de délices où le nouvel Adam a pris son repos sur la terre, l'échelle mystérieuse par où la Divinité est descendue jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à elle, la fontaine scellée où sont renfermés tous les dons du Saint-Esprit. Elle est la lumière des docteurs, la maîtresse des apôtres, cette mer immense d'où sont sortis tous les fleuves de grâce qui, depuis son origine, ont arrosé le champ de l'Eglise ; elle est la pureté des vierges, la constance des martyrs, le zèle, la charité des pontifes ; elle est enfin le dernier terme de la puissance divine dans la production des créatures qu'il plaît à sa bonté de tirer du néant. Imaginez, vous diront-ils dans les transports de leur admiration, imaginez un fils plus saint et plus parfait que le Fils de Dieu, et vous aurez l'idée d'une créature plus élevée en grâce et en gloire que Marie sa mère.

Ayant donc de tels suffrages, mes frères, méprisons les censures de ces cœurs petits et rétrécis à qui il semble que l'on ôte au fils tous les honneurs que l'on rend à la mère, et que ce grand roi, dans les ombrages de sa susceptibilité en matière de pouvoir, pourrait bien être jaloux des honneurs rendus à une créature que nous confessons être venue du néant, et n'être honorable que par les liens les plus étroits qui la rapprochent de son créateur : murmurateurs, querelleurs incommodes, c'est le nom que leur donne un apôtre de Jésus-Christ, *murmuratores querulosi* (*Jud.*, 16), toujours prêts à chagriner l'Eglise, à lui susciter des procès, tantôt sur ses pieuses croyances, tantôt sur les pratiques de son culte ; se plaisant à contester avec ses enfants sur une dévotion qui leur est si chère, qu'ils ont puisée dans les sources de la plus pure tradition, et qu'ils sont jaloux de conserver comme leur plus précieux héritage.

Notre qualité de prêtres, de pasteurs et de médiateurs entre Dieu et les hommes, voilà le dernier motif que j'ai mis en avant pour inculquer aux pasteurs de l'Eglise une tendre dévotion envers Marie. Médiateurs entre Dieu irrité et son peuple coupable, c'est à nous en cette qualité à présenter sans cesse à Dieu les prières et les supplications de tous les affligés, à retenir dans le sein de ses miséricordes les fléaux de sa justice, à être forts contre Dieu, forts, comme disent les saints, non par la force des armes, mais par celles de la prière.

Vous les connaissez, mes frères, ces promesses faites à la prière de tout chrétien : *Demandez et vous recevrez* (*Joan.*, XVI, 29); demandez avec les vives instances du mendiant, qui, pénétré du sentiment de sa misère, frappe à la porte de l'homme riche, et ne cesse de frapper jusqu'au moment où on lui ouvre. Demandez, nous dit Notre-Seigneur, demandez sans hésiter, et si vous dites même à une montagne : Jette-toi au fond de la mer, elle vous obéira. (*Matth.*, XXI, 21, 22.) Mais puisqu'il en est ainsi, mes frères, de la prière de tout chrétien, que dire de la prière du prêtre qui intervient au nom de toute l'Eglise, au nom de tout le sacerdoce, c'est-à-dire, d'un ministère institué par Dieu lui-même pour désarmer sa colère? car, Dieu, mes frères, dont la nature est la bonté, ne frappe qu'à regret ; son grand désir est que ses ministres se placent entre lui et le peuple, pour arrêter son bras, et retenir, pour ainsi dire, dans ses mains les coups de sa justice. Mais si telle est la force et l'efficace des prières du sacerdoce, si les saints ont pu l'appeler la défense et le rempart de l'Eglise, comment concilier ces magnifiques promesses avec les malheurs dont l'Eglise aujourd'hui plus que jamais se voit frappée, avec ces scandales qui la désolent, ces schismes et ces discordes qui la déchirent? Car enfin les prières du sacerdoce ne manquent pas à l'Eglise ; tous les jours un nombre innombrable de prêtres montent à l'autel, et y offrent, comme Onias, la victime de propitiation qui nous a été donnée pour être notre réconciliation avec Dieu aux jours de sa colère : et qui pourrait compter le nombre de prêtres, qui, chaque jour, la prière sur les lèvres, se placent entre le vestibule et l'autel, ne cessant de crier : *Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple?* (*Joel*, II, 17.) Comment, dis-je, concilier ces choses avec les calamités dont on ne peut être témoin, sans comparer l'Eglise à une barque qui allait être submergée par les flots, au moment où le Sauveur imposa silence aux vents et à la tempête ? Ah ! mes frères, c'est que nous prions mal, et que Dieu, devant qui toutes nos pensées sont à découvert, voit notre cœur loin de lui, pendant que nos lèvres le prient ; et voilà l'unique explication de cette déplorable énigme.

Certes, si nos prières étaient animées de ce désir sincère que Marie exauce toujours, serions-nous, pour obtenir le succès de nos prières, si négligents à employer ce moyen dont l'efficacité, l'infaillibilité même nous est

garantie par le témoignage de Dieu et de ses saints d'accord avec l'expérience journalière? Ce moyen, nous le connaissons, il n'est pas permis à un prêtre de l'ignorer, c'est la puissante intervention de Marie. Et n'est-ce pas ici le lieu, mes frères, de vous exposer le secret de l'administration divine, et j'ose dire de la politique céleste, dans le gouvernement des choses d'ici-bas? Notre-Seigneur, qui les régit, a acquis sur le Calvaire un fonds inépuisable de mérites, et il en a fait l'abandon aux hommes, comme leur domaine et leur propriété; ce même fonds, il la mis entre les mains de sa mère, voulant qu'elle en fût la distributrice, la dispensatrice; et ce conseil, que j'attribue à la sagesse divine, n'est pas un rêve de la piété : je l'ai puisé dans le pur esprit de la tradition, dont saint Bernard est le commentateur éclairé, et le fidèle interprète. Priez, nous dira ce dévot docteur, priez, invoquez Marie avec le cri d'un cœur ému et pénétré d'amour et de tendresse jusqu'au fond des entrailles : *Totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam veneremur ;* car telle est la volonté de Dieu, que tout le bien nous vienne par Marie : *Quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam* (29). A ce même docteur appartient encore cette parole, qui jusqu'ici n'a provoqué d'autres scandales que celui des ennemis de l'Eglise, qu'en nous donnant Marie, il pourvoit à tous les besoins de notre misère, qu'il nous rassure dans nos justes frayeurs, qu'il excite notre foi, qu'il fortifie notre espérance, qu'il chasse la méfiance, et relève notre courage abattu.

Mais continuons d'entendre ce saint docteur nous inculquer cette même vérité avec une grande profondeur de doctrine : Vous avez offensé la majesté de Dieu le Père, et à sa voix, comme nos premiers parents, vous courez vous cacher derrière les buissons : approchez et ne craignez pas, il vous a donné Jésus-Christ pour médiateur, et ce Jésus, c'est votre ami, votre frère éprouvé par toutes vos misères, à l'exception du péché, pour devenir miséricordieux. Mais peut-être retrouvez-vous toujours un Dieu dans votre Sauveur, et craignez-vous de le voir prendre les armes en main pour venger les droits de la majesté divine? Approchez de Marie, elle est à la fois une mère tendre et une pure créature. Oui, le Fils écoutera les prières de sa Mère, et le Père se rendra propice à son Fils. Voilà, conclut saint Bernard, la mystérieuse échelle par où, tout pécheur que je suis, je monterai jusqu'au ciel : et voilà le grand motif de mon espérance : *Hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ* (30).

Tout est à Jésus, tout est à Marie; à Jésus en qualité de fils, à Marie en qualité de mère. Oh! la belle et consolante parole! la bouche ne se lasse pas de la répéter, le cœur de la goûter, de la sentir et de la savourer. Tout est à Jésus! et ce Jésus est mon ami et mon frère; tout est à Marie! et Marie est ma mère, cette bonne mère qui ne peut voir ici-bas un de ses enfants dans la douleur sans dire, en lui ouvrant ses bras : Pourquoi êtes-vous triste, et pourquoi vous affligez-vous? *une mère peut-elle oublier son enfant?* (*Isa.*, XLIX, 15.) Tout est à Jésus, tout à Marie!

Ce pasteur était entré dans une paroisse où la licence des mœurs ne connaissait pas de frein; les crimes de ses habitants semblaient élever un cri jusqu'au ciel. Ce pasteur, avant d'entrer dans ce lieu où Satan régnait en souverain, prit la sage précaution de placer le pasteur et le troupeau sous la puissante protection de Marie; et il n'a pas tardé d'en ressentir les salutaires effets; il a vu avec consolation sa personne révérée, ses pieux discours écoutés avec une oreille attentive. Encouragé par ces heureux commencements, il a élevé en ce lieu l'étendard de Marie; il a convoqué autour de ce signe sacré la pieuse confédération des âmes saintes, et une révolution totale s'est alors opérée dans les mœurs de ses habitants; le sexe a revêtu les ornements de la modestie, la jeunesse a connu un frein dans ses plaisirs, les vieillards ont repassé dans l'amertume de leur cœur toutes les prévarications de leur vie; et bientôt cette paroisse a été changée, renouvelée, saintement renversée par la nouveauté de la pénitence. Ce pasteur était navré de douleur de voir la cabale des méchants armés contre lui, faire naître sous ses pas des obstacles sans nombre contre toutes les entreprises que lui suggérait son zèle pour la gloire de Dieu et l'exaltation de son Eglise. Toutefois, il ne pouvait désespérer d'une œuvre qu'il avait commencée après de ferventes prières, et avec je ne sais quelle assurance que l'Esprit de Dieu mettait dans son cœur, que Jésus et Marie l'avaient pour agréable; et voilà qu'au moment où tout espoir semblait évanoui, les événements ont pris une autre face; il a vu les obstacles s'aplanir et disparaître devant lui, et un succès inattendu a surpassé ses espérances.

Mais, mes frères, ce ne sont pas seulement les villes et les campagnes changées, renouvelées, qui rendent témoignage à la puissance et à l'efficace de la protection de Marie; les nations entières sauvées des fureurs de l'anarchie, des ravages de l'hérésie, publient hautement que Marie est encore aujourd'hui ce qu'elle a été dans les temps passés, la réparatrice des siècles, la nouvelle Eve par qui la tête du serpent infernal a été écrasée. Et entre toutes les nations, mes frères, disons-le à la louange de la vérité, notre France se doit à elle-même de confesser que si elle n'a pas péri au milieu de tant de désastres qui l'ont menée sur le bord de la ruine où elle désespérait de son salut, elle le doit aux miséricordes de Jésus notre Sauveur; *Misericordiæ Domini quia non su-*

(29) *In Nativ. B. M.*, n. 7.

(30) *Ibid.*

mus consumpti (*Thren.*, III, 22) : mais elle le doit aussi à la puissante protection de Marie ; ce qui a fait dire au plus savant des pontifes assis sur la chaire de saint Pierre : Le royaume de France est vraiment le royaume de Marie ; c'est elle qui le garde ; elle se plaît à le retirer du fond de l'abîme au moment où il y était descendu.

Souvenons-nous ici, mes frères, de ces jours non moins désastreux que ceux que maudissait le saint homme Job. Déjà les suppôts de l'enfer couraient en tout lieu, le fer et la flamme à la main, démolissant nos temples, renversant nos autels, et publiant partout que le règne du Christ était passé que le moment était arrivé où ils allaient abolir ses solennités, faire taire ses louanges dans la bouche de ses adorateurs. Marie s'est présentée devant le trône de Jésus son fils ; elle lui a offert les prières et les supplications de tant de serviteurs fidèles, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, et qui, réfugiés au fond des cavernes, y avaient érigé un autel où le divin sacrifice n'était pas interrompu ; alors Jésus, à la voix de Marie, s'est réveillé de son sommeil ; il a imposé silence aux vents et aux flots de la mer courroucée, un calme inespéré a succédé à cette horrible tempête. L'impiété, vaincue et confondue, a confessé en frémissant, que sans le secours de Jésus et de sa religion, avec un bras de fer et d'innombrables armées, elle était impuissante pour régir les nations, pour étouffer l'hydre de l'anarchie, et fermer l'abîme des révolutions. On a vu ses disciples et ses adeptes, dans l'intérêt de leur amour pour la domination et les jouissances calmes et paisibles du pouvoir, rouvrir les temples, rétablir les autels de l'Eglise catholique, et replacer dans leurs chaires ses légitimes pasteurs. Mais bientôt nos crimes ont repris leur cours, ils ont inondé de nouveau la France, et les armées ennemies ont accouru aussitôt des terres lointaines. Quelle force a pu contenir le fer et la flamme qu'elles avaient dans leurs mains pour incendier nos villes, exterminer nos campagnes? C'est Marie qui est intervenue une seconde fois en faveur de notre nation coupable, qui a parlé à Jésus son fils de ce grand nombre d'âmes justes que possédait encore ce beau royaume ; et le bras de Dieu a ramené en arrière ces légions formidables, et la France n'a pas été effacée du nombre des nations, et son Eglise a continué d'être une sorte de métropole dans la catholicité. Disons-le à la gloire de Marie, mes frères ; si la colère de Dieu se lève encore sur nous pour frapper de nouveaux coups, que d'autres se confient dans les conseils des sages, dans la valeur des guerriers ; nous, pasteurs des âmes, nous convoquerons dans la maison de Dieu les enfants, les vieillards, les vierges du Seigneur, et toute la famille des enfants de Marie ; nous la conjurerons de faire parler en notre faveur les larmes, les gémissements de leur cœur pur, les macérations de leur corps innocent ; et ces armes seront plus puissantes pour vaincre la colère de Dieu que les conseils des sages et les chariots des guerriers.

Quels témoignages les pasteurs doivent-ils donner de leur dévotion à Marie ; ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Un grand zèle pour prêcher les louanges de Marie, pour orner ses autels, pour propager les pratiques de son culte, et surtout pour imiter ses vertus, voilà, pour un pasteur de l'Eglise, les preuves solides de sa dévotion envers Marie.

Je dis un grand zèle pour prêcher les louanges de Marie. Oui, mes frères, il en est de la dévotion à Marie comme de la dévotion à Jésus ; c'est un feu impatient de s'exhaler au dehors par des flammes ardentes, c'est-à-dire par des paroles vives et embrasées. La louange de Marie revient sans cesse dans les discours du pieux pasteur ; elle y est comme un relief qui les relève et les embellit, comme un doux parfum qui en rehausse le goût. Il dit aux enfants, que Marie est pour eux une bonne mère et une mère plus tendre, plus affectueuse que celle qui leur a donné le jour ; il grave dans leurs âmes encore tendres et flexibles, le nom de Jésus avec celui de Marie, les prières en son honneur, les actes les plus purs de la foi, de l'espérance, de la charité chrétienne. Il dit aux adolescents, que c'est sous la protection de cette reine des vierges qu'ils doivent placer la vertu angélique de pureté dans les jours orageux de leur vie. Il dit aux hommes de toute classe et de toute condition, avec saint Ambroise, que la vie de Marie bien méditée est pour tout chrétien une règle parfaite de conduite (31). Il dit aux âmes affligées : S'il y a un malheureux qui témoigne l'avoir invoquée avec ferveur dans l'infortune, et n'en avoir pas reçu un puissant secours, la vérité n'est pas dans sa bouche. Il dit aux agonisants, que Marie est justement appelée la mère du bon secours ; qu'à la vue d'un de ses enfants en péril de mort, elle descend du trône de sa gloire pour se placer à ses côtés, qu'elle soutient son âme tremblante contre les frayeurs de la mort, et qu'à la vue de celle qui lui a écrasé la tête, Satan frémit, rugit de rage, et s'enfuit jusqu'au fond des enfers.

La prédication de la parole de Dieu, voilà le premier témoignage par lequel un pasteur professe sa dévotion envers Marie. J'ai ajouté en second lieu qu'il la montre par un grand zèle pour orner ses autels. Oh ! que ce moyen, mis en œuvre par les saintes industries du zèle, est efficace pour alimenter la piété envers la Mère de Dieu ! Dans le temple, où préside ce pieux pasteur, s'élève un pieux oratoire sous l'invocation de Marie ; une blancheur éclatante dans les linges, une propreté parfaite dans les pauvres ornements de l'autel, une noble simplicité dans les vê-

(31) S. Ambr. *De Virgin.*, lib. II, cap. 2, n. 6, 15.

tements sacrés, voilà les présents que l'indigence du père et des enfants offre à Marie, et souvent elle les préfère à l'or, aux pierreries, et à toute l'opulence des offrandes de la cité. C'est là qu'un saint prêtre aime à passer les doux moments que lui laissent les loisirs de son ministère; c'est là qu'il vient se consoler de ses peines. L'exemple de sa piété, les vives exhortations de son zèle y attirent un nombreux concours de fidèles, qui se succèdent à toutes les heures du jour. O le beau spectacle, et qu'il est agréable et consolant pour le cœur! Le pieux voyageur qui en est témoin ne peut s'empêcher de s'écrier : Ici habite un pasteur aimé de Dieu et chéri de son troupeau; que de saintes pensées ont été formées au pied de cet autel; que de larmes pieuses y ont été répandues! c'est bien de là que monte vers le ciel cet agréable encens de la prière, et ces désirs du pauvre que Dieu exauce toujours. Malheur à moi, parce que mon cœur est appesanti! Oh! si j'avais la candeur, l'aimable simplicité de ces âmes pures! Mais, vous le savez, Seigneur, mon cœur vous dit tout ce qu'ils vous disent; il vous demande tout ce qu'ils vous demandent, de vous aimer, d'accomplir votre volonté sainte. Que si, au contraire, après quelques pas dans la nef sacrée, l'œil de l'étranger apercevant un autel dressé en l'honneur de Marie, le trouve dans un état de délabrement qui l'afflige, que pensera-t-il de ce pasteur? Pourra-t-il croire que celui-là aime le fils, qui donne à la mère une preuve si déplorable de son indifférence?

Mais voici un autre témoignage de l'amour pour sa sainte Mère, que Jésus-Christ attend des pasteurs de son Eglise : je veux parler de leur activité et de leur empressement à propager les pieuses associations en l'honneur de Marie, que l'Eglise autorise, et qu'elle encourage par la faveur de ses indulgences. Que de puissants motifs pour porter un pasteur à procurer un si grand bien à son peuple! Vous en êtes les témoins; ces saintes confréries sont dans une paroisse l'asile sacré où se conservent le feu de l'amour divin et le dépôt inestimable des pratiques de la piété. Qu'un pieux chrétien s'y associe, le voilà pris et engagé par d'innocents filets dans le service de Dieu, obligé par une sorte de bienséance d'être plus assidu aux offices de l'Eglise, aux instructions de ses pasteurs; d'utiles pratiques vont désormais nourrir sa piété; le saint autel l'attend et l'appelle à la table sacrée aux grandes solennités de Marie. Ajoutez à cela que le prêtre trouve dans ces saintes confédérations un cercle d'amis toujours prêts à se ranger autour de lui pour le défendre contre les persécutions dont la haine de Satan ne cesse jamais de poursuivre les ministres zélés pour la gloire et le service de Dieu. Soutenir son pasteur, l'appuyer de tous les moyens de crédit et de fortune dont ils peuvent disposer, devient pour ces chrétiens initiés aux mystères de la piété, un devoir de religion. Négliger d'ouvrir dans sa paroisse une source si abondante de grâces et de bénédictions, c'est là, ce me semble, dans un pasteur, un triste symptôme de la froideur de son âme. Que s'il les laisse languir et dépérir, malheur à lui, il a dissipé un précieux et inestimable patrimoine que ses prédécesseurs lui avaient transmis, et dont il rendra au jugement de Dieu un compte bien sévère.

Un grand zèle pour prêcher les louanges de Marie, l'empressement à orner ses autels, et à propager les pratiques de son culte, ce ne sont là que les dehors et les accessoires de la dévotion à Marie; en voici le fond, je dirai plus, la substance intime dans le pasteur et le peuple : vous me prévenez, mes frères, c'est l'imitation de ses vertus.

Au seul nom des vertus de Marie, je puis dire aux chrétiens de tous les âges et de tous les pays : Regardez, et faites selon le modèle qui vous a été montré à Nazareth, dans cette pieuse chaumière où elle a vécu si longtemps avec Jésus son fils, et Joseph son époux, avant de monter sur la sainte montagne et de venir s'asseoir au pied du Calvaire. Là Marie semble nous dire : Apprenez de moi l'humilité, la douceur de cœur; apprenez cette pureté angélique que vous devez apporter au saint autel où le Verbe de Dieu que j'ai enfanté prend une nouvelle naissance dans vos mains; apprenez de moi cette vie d'abnégation, d'union à Dieu, d'immolation et de sacrifice, qui est l'âme de votre sacerdoce.

Et d'abord, mes frères, que vous dirai-je de l'humilité de Marie? Elle est un abîme où l'on se perd. Le Très-Haut en fut si ravi que, résolu de descendre sur la terre et d'habiter avec les hommes, il n'eut pas horreur du sein de Marie : ce qui a fait dire à saint Bernard, que Marie avait conçu le Verbe de Dieu par son humilité autant que par l'opération de l'Esprit-Saint : *Humilitate concepit* (32).

C'est dans l'élévation, terrible écueil d'une humilité vulgaire, qu'il faut considérer l'humilité de Marie pour mieux en connaître le prix. Dieu, mes frères, qui dispose de ses créatures avec une sorte de respect, par égard, dit le Sage, pour la liberté de leur intelligence; Dieu envoie une honorable ambassade à Marie, afin d'obtenir son consentement à l'ineffable mystère de l'Incarnation. Gabriel, un de ces esprits toujours debout devant le trône de Dieu, l'aborde, la salue avec respect, et lui dit au nom du Très-Haut : *Je vous salue, pleine de grâce.* (*Luc.*, I, 28.) Quand cette humble vierge, tout abîmée dans son néant, et qui n'imagine pas qu'on puisse découvrir autre chose en elle que sa misère et sa bassesse, se voit traitée avec tant d'égards, elle doute si c'est dans l'illusion d'un songe, ou dans la réalité des choses, qu'on lui défère tant d'honneur et de gloire. L'ange continue : Celui qui

(32) Hom. 1 *super Missus est*, n. 5.

doit naître de vous sera grand ; il s'appellera le Fils du Très-Haut, il s'assiéra sur le trône de David son père, et son règne n'aura point de fin. (*Luc.*, I, 32, 33.) A mesure que l'envoyé céleste déroule devant elle cette suite de grandeurs qui la rendent la plus heureuse des mères, et la plus élevée des créatures, Marie rentre dans son néant, et elle ne répond à l'élection divine qui lui décerne tant d'honneurs, que par cette courte parole : *Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* (*Ibid.*, 38.) Certes c'est bien là cette humilité vraie, sincère, qui sait allier ensemble le plus profond mépris de soi-même avec la soumission aux ordres de Dieu, et l'abandon entier aux desseins de sa providence.

Entrons plus profondément dans l'humilité de Marie, et faisons un pas dans l'histoire de sa vie. Elle est élevée à ce degré de grandeur où elle voit au-dessous d'elle toutes les puissances du ciel, en un mot, tout ce qui n'est pas Dieu. Elle sait qu'elle est la mère du Créateur; et ce secret, Marie ne le dira pas au monde; le monde n'est pas capable de porter le poids d'un si haut mystère. Elle laissera même saint Joseph dans l'ignorance des grandes choses que Dieu a opérées en elle. Cependant un mot suffirait pour dissiper les alarmes de cet homme juste; mais ce mot tournerait à sa louange, et elle ne le proférera point. Au reste, rassurons-nous ; Jésus son fils, le protecteur des âmes humbles, interviendra ici par des prodiges, et Joseph apprendra du ciel ce que l'humilité de Marie s'obstine à lui cacher.

Avançons dans la vie de Marie ; nous y découvrirons à chaque pas de nouveaux abîmes d'humilité. Elle est tout à la fois l'épouse et la fille du Très-Haut, et elle se plaît à être réputée la femme d'un pauvre ouvrier. Du haut du ciel, les anges la contemplent avec respect; et elle fait ses délices d'accomplir dans sa modeste demeure les travaux confiés aux plus vils esclaves. Mère de Jésus, fille des rois de Juda, héritière du trône de David, elle est si pauvre et si humble qu'on la méprise et qu'on lui refuse l'entrée de toutes les hôtelleries de la contrée.

Elle est plus éclairée sur le mystère qui s'est accompli en elle que les prophètes qui l'ont salué de loin, que les apôtres qui l'ont vu de si près, que les anges qui l'ont chanté dans le ciel, et jamais elle ne sort de la modestie de son sexe, pour laisser échapper au dehors quelque chose de ces trésors de science et de sagesse dont le Verbe de Dieu habitant en elle ne cessait d'éclairer son intelligence. Ces mystères cachés aux siècles et aux générations passées, Marie les conserve dans son cœur, et les médite dans le silence de la prière : *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, 19.)

Ici, mes frères, la confusion ne couvrira-t-elle pas notre face, si nous comparons cette humilité du cœur de Marie avec cette élévation d'esprit, avec ces enflures de cœur dont un ver de terre aime à se nourrir et à se repaître ? Ah ! ne nous lassons pas d'appliquer cet ineffable mystère à la réforme de nos mœurs. Je le sais, la dignité à laquelle il a plu à Dieu de nous élever a paru à plusieurs saints docteurs ne le céder en rien à celle de Marie ; ils se rappelaient que ce même Dieu qu'elle a porté dans ses chastes flancs, tenu souvent dans ses bras, nous le produisons tous les jours au saint autel, que nous le voyons des yeux, que nous le touchons de nos mains, que nous distribuons aux enfants de l'Eglise sa chair adorable. Mais jugeons-nous, mes frères ; avons-nous dans le cœur quelque ombre de l'humilité de Marie ? Jeunes prêtres qui m'écoutez, l'Eglise vous a promus au sacerdoce, et à cette sublime dignité elle en a ajouté une autre qui frappe davantage les sens ; vous êtes pasteurs des âmes : les hommes de tout âge, de tout rang, de toute condition vous appellent du nom de pasteurs et de pères. Imitez-vous Marie ? vous rapprochez-vous même de l'humilité de ce roi d'Israël, si agréable à Dieu, lorsque, humble et innocent berger, il lui disait avec un profond sentiment de son néant : Moi, le dernier de ma tribu, la dernière de votre peuple, comment puis-je devenir le souverain et le roi de la nation sainte ? (I *Reg.*, IX, 21.) Hé quoi! mes frères, ce roi que Dieu avait jugé selon son cœur, David triomphateur des nations n'oublie pas son origine au sein de tant de grandeurs; il ne craint pas de dire au Seigneur : Je n'étais qu'un berger quand votre main est venue me tirer de la garde des troupeaux, pour m'élever sur le trône d'Israël : *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem.* (*Psal.* CXII, 7.) Il parlait ainsi de l'abondance du cœur, et il se fit un devoir de transmettre à son successeur ces sentiments d'humilité, comme un héritage plus précieux que sa couronne. Aussi, ce jeune monarque, dont la puissance allait être la gloire d'Israël, et la sagesse l'étonnement de l'univers, dans ces beaux jours où il était si aimé de Dieu, disait au Seigneur dans la simplicité de son cœur : Dieu de mes pères, je ne suis qu'un enfant sans lumière et sans expérience, et comment pourrai-je gouverner un peuple si nombreux, si vous ne m'envoyez du haut du ciel votre sagesse pour être toujours à mes côtés? Vous donnerez donc un cœur docile à votre serviteur, pour discerner le bien et le mal. (III *Reg.*, III, 6 seqq.) Et ici, mes frères, je dirai volontiers aux jeunes prêtres, aux vétérans du sacerdoce, je me dirai à moi-même : L'humilité, voilà notre salut, notre force, notre unique sauvegarde dans les embarras de la charge pastorale. Jeunes prêtres qui m'écoutez, si vous êtes humbles et petits devant le Seigneur, votre jeunesse, loin d'être un obstacle, se tournera en un puissant moyen d'assurer le succès de votre ministère ; oui, si vous couvrez par le voile d'une modestie sincère les dons précoces de science, de sagesse, de prudence, dont la Providence a orné votre âme, le peuple

chrétien se montrera d'autant plus empressé à s'en ressouvenir, que vous le serez vous-mêmes à les oublier. C'est alors que les vieillards, les magistrats, les princes du peuple s'empresseront à l'envi de vous fournir l'utile appui de leur crédit auprès du peuple fidèle. Mais, si vous venez à déchoir, comme Saül, de votre piété et de votre humilité première; si vous couvrez du religieux prétexte de conserver les droits de votre place, la jalouse et ombrageuse susceptibilité de votre amour pour le pouvoir, attendez-vous à voir s'opérer contre vous un soulèvement général, dont le mouvement sera d'autant plus violent que tant de hauteur s'accorde peu avec l'inexpérience de la jeunesse.

L'Eglise, après nous avoir mis sous les yeux l'humilité de Marie, nous montre son incomparable pureté, et nous dit par la bouche de ses docteurs : La chair virginale d'un Dieu-Homme n'a pu être engendrée que par une mère vierge; pensez-donc, mes frères, quelle pureté vous devez apporter à la célébration des saints mystères, où le Fils de Dieu s'incarne de nouveau entre vos mains. Les esprits célestes se couvrent de leurs ailes tremblantes, confessant qu'ils ne sont pas assez purs pour traiter dignement ces redoutables mystères; tandis que Marie seule a été jugée digne de devenir le temple du Dieu vivant

Un ange lui apparaît; sans doute que sous une forme humaine on voyait briller, dans son air et dans ses manières, la modestie d'un habitant du céleste empire; mais il se présente sous les traits d'un homme, et Marie se trouble. Elle ne consent, disent les saints docteurs, à être mère de Dieu que sous la garantie expresse, qui lui est donnée par le ciel, qu'elle le sera sans cesser d'être vierge. A la suite de Jésus et de Marie se présentent à notre imitation ces âmes pures et virginales, l'ornement et la gloire de notre religion, je dirai même, la fleur du sacerdoce. Un prophète les voyait en esprit, quand il s'écriait : Oh! qu'elle est belle, la génération des vierges! leur mémoire est immortelle; elles sont connues de Dieu et des hommes; et couronnées à jamais, elles triomphent après avoir soutenu de glorieux combats pour la pureté. (*Sap.*, IV, 1, 2.) Des palmes à la main, un vêtement plus blanc que la neige, une place d'honneur auprès de l'Agneau qui veut être suivi par les vierges partout où il va; des joies pures qu'il n'est donné qu'à elles seules de goûter, comme il paraît par ce cantique, qu'elles seules peuvent chanter (*Apoc.*, XIV, 3 seqq.), telle est la magnifique récompense que Dieu réserve aux vierges dans le royaume de la gloire. Et dans le monde présent, l'amitié du grand roi, une familiarité ineffable dans le saint commerce de la prière, une vue plus claire de ses mystères, je ne sais quel rayon de la majesté de Dieu sur leur front qui en impose aux méchants, commande le respect aux hommes de tout âge et de toute condition, voilà les glorieux privilèges dont elles jouissent ici-bas; et on peut dire de leur chasteté aussi bien que de la piété, qu'elle a les promesses de la vie présente et les espérances plus magnifiques de la vie future.

D'autres temps, d'autres siècles pourront bien amener d'autres lois et d'autres mœurs; mais la loi qui lie les ministres du sanctuaire à la chasteté cléricale sera en quelque sorte plus immuable, plus immortelle que la foi, car elle ne finira pas comme elle à la fin des siècles; elle survivra à la ruine de l'univers, elle franchira les barrières de l'éternité, elle entrera dans le royaume de la gloire, où nos corps se revêtiront de toute la pureté des esprits célestes. Et certes, mes frères, si quelque reste de l'antique respect des peuples pour le sacerdoce a survécu au naufrage de la foi, c'est que le célibat l'environne d'honneur et de considération; mais au moment où le vœu de l'impiété s'accomplira, et que cette belle couronne tombera de notre tête, n'en doutez pas, notre sacerdoce avili ne se distinguera plus du ministère déconsidéré des sectes hérétiques. Or, que l'impiété le sache bien : l'Eglise perdrait son patrimoine et toutes les prérogatives d'honneur et de pouvoir qu'elle tient de la généreuse piété des peuples, elle préférerait de voir ses temples abattus, ses autels renversés, le cœur de l'âme fidèle devenu son asile et son dernier refuge, plutôt que de laisser toucher à cette glorieuse prérogative qu'aucune secte ne partage avec elle, le célibat de ses prêtres, avec lequel disparaîtrait bientôt l'exercice du pouvoir divin de lier et de délier les âmes.

Que j'aimerais encore à vous montrer dans Marie le modèle de cette union continuelle avec Dieu par la foi et le souvenir de sa présence, qui est l'âme de la vie chrétienne, et à m'étendre sur ce beau sujet! Voir Jésus, contempler sans cesse sa face adorable, recueillir les paroles de vie sorties de sa bouche, sanctifier toutes ses œuvres par le pur motif de son amour; voilà l'heureux partage de Marie, pendant les trente années qu'elle vécut à Nazareth, habitant sous le même toit avec Jésus son fils. Ce partage est le vôtre, âmes pieuses, qui vivez de la foi, car la foi a aussi des yeux pour voir; et quand ils sont purs, ils voient Dieu à travers les ombres qui nous le cachent. Ministres du divin sacerdoce, nous n'avons rien compris à notre saint ministère, si nous n'y avons pas vu l'obligation de nous offrir, de nous dévouer sans cesse nous-mêmes comme des victimes pour la gloire de Dieu et le salut de son peuple. Voulons-nous avoir un beau modèle de cet esprit d'immolation, regardons Marie au pied du Calvaire; c'est bien là qu'elle s'est montrée le modèle du sacerdoce, et qu'elle peut nous dire en toute vérité : Voyez la grande charité que vous témoigne votre mère; elle livre pour vous à la mort son fils unique qu'elle aimait plus que sa vie.

Ici finissent les exercices de cette retraite que nous avons commencée sous les auspices de Marie. Elle était présente au milieu

de nous, comme elle le fut dans le cénacle, lorsque les apôtres préludèrent par la retraite à la prédication évangélique. Nos yeux ne la voyaient pas, mais elle n'a cessé de présenter devant le trône de son fils les prières ferventes et les humbles supplications que vous avez répandues au pied des autels. Les apôtres, en sortant du cénacle, se dispersèrent dans tout l'univers comme autant de flambeaux ardents, pour y allumer le feu divin que Jésus était venu apporter sur la terre; mais on aime à croire que Marie était toujours présente à leur pensée, qu'ils ne cessaient de l'invoquer, au milieu des périls et des contradictions dont leur mission évangélique fut traversée; et je ne crains pas de le dire, bien souvent les prières de Marie furent plus puissantes pour ruiner l'empire de Satan, pour abattre ses temples, pour imposer silence à ses oracles, que la parole des apôtres soutenue par l'éclat de leurs prodiges.

A l'exemple de ces bienheureux disciples, ne cessons, dans le cours de notre ministère, de recourir à Marie; qu'elle soit notre lumière dans nos obscurités, notre conseil dans nos incertitudes, notre refuge dans nos périls. Il est un instinct qui pousse l'enfant à crier vers son père dans ses frayeurs et ses alarmes; mais vous le savez, c'est surtout vers une mère que se porte le cri de l'amour filial. Si nous sommes vraiment enfants de Dieu, notre cœur doit connaître ce cri, et en invoquant notre père, nous devons surtout supplier Marie notre mère. Disons-lui donc, dans toute la ferveur de notre âme : Marie, Mère de mon Dieu, priez pour moi, maintenant que les ennemis de mon âme m'assiégent de toutes parts, et qu'ils suscitent de continuels obstacles aux plus saintes œuvres de mon ministère; priez pour moi maintenant, mais surtout priez pour moi à l'heure de la mort, dans ce moment où Satan redoublera de rage pour perdre mon âme. Ah! c'est alors que vous me serez propice et secourable, comme une mère l'est à son enfant. Et si c'est la foi et la piété qui ont mis cette prière dans notre cœur et sur nos lèvres, elle arrivera jusqu'au trône de gloire où Marie est assise. Marie l'entendra, elle s'en ressouviendra à l'heure de notre mort, et elle présentera notre âme à son fils, afin qu'il la couronne de gloire et d'honneur.

Ainsi soit-il!

DISCOURS XXVI.

SUR LA CLÔTURE DE LA RETRAITE.

Isti sunt semen cui benedixit Dominus. (*Isai*, LXI, 9.)

Ceux-ci sont la race que le Seigneur a bénie.

A la vue des pasteurs réunis en ce lieu, on se rappelle volontiers la parole du prophète que vous venez d'entendre : Ceux-ci sont la race que le Seigneur a bénie; c'est-à-dire, ce sont les pères des pauvres, les consolateurs des affligés, les ministres du Très-Haut, les dispensateurs de ses mystères, les dépositaires de ses divins pouvoirs, ses ambassadeurs et ses représentants auprès des hommes; c'est là cette semence bénite que Dieu a réservée pour faire croître, dans le champ de l'Eglise, sa parole sainte, et avec elle les fruits de la piété et de la justice. Mais je ne vous dissimule pas, mes frères, qu'une assemblée des pasteurs dans un même lieu a été plus d'une fois, pour le peuple fidèle, un sujet de surprise plus que d'admiration, de scandale plus que d'édification.

Qu'est-ce à dire, se sont écriés de pieux chrétiens, qu'est-ce à dire que de voir l'enfance sans instruction, le malade exposé à mourir sans consolation, l'autel sans prêtre et sans sacrifice? Vos plaintes, mes frères, sont plus spécieuses que raisonnables; néanmoins, nous croyons devoir à ce commerce de confiance et d'amitié qui ne doit jamais s'interrompre entre le pasteur et le peuple, d'entrer avec vous sur tous ces griefs dans quelques franches et amicales explications. C'est à vous les donner que je consacre la première partie de cet entretien; je saisirai dans la seconde, l'occasion, qui me paraît belle, de répondre à quelques accusations intentées contre nous par les ennemis du sacerdoce. Voici donc tout le plan de cette instruction : les motifs qui nous ont conduits dans la retraite, sujet de la première partie; un mot aux détracteurs du sacerdoce, sujet de la seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE

Je vous le dis avec confiance, mes frères, et l'assemblée des pasteurs réunis en ce lieu ne me démentira pas, c'est pour vous et pour les plus chers intérêts de vos âmes, que nous avons quitté le troupeau qui tient à notre cœur par le fond de nos entrailles, pour entrer dans une profonde solitude, afin de nous occuper exclusivement de la prière et de la méditation de la loi de Dieu : or, Jésus-Christ nous est témoin que ces jours de repos ne vous seront pas moins utiles que ces journées pleines de travail et de peine où vous nous avez vus, après avoir porté le poids du jour, prolonger nos veilles bien avant dans la nuit, pour vaquer au double ministère de la parole et de la réconciliation des âmes. Oui, le plus grand bien des âmes, voilà tout le prêtre, la fin unique de toutes les œuvres de sa vie, de ses prières, de ses méditations, de son travail, de son repos, de la vie active et contemplative du sacerdoce. Ecoutez, mes frères, cette parole de saint Paul; elle exprime d'une manière vive et sensible le fait que je viens d'affirmer en votre présence, et toutes les dispositions de notre cœur qui y correspondent : Si Dieu nous exhorte, c'est pour nous rendre plus habiles à exhorter vos âmes; s'il nous console, c'est pour nous mettre dans le cœur des paroles vives et efficaces pour vous consoler dans le malheur : *Sive consolamur, pro vestra consolatione; sive exhortamur, pro vestra exhortatione et salute.* (II *Cor.*, I, 6.) Elle est encore bien digne de votre attention et de votre profonde méditation, mes

très-chers frères, cette autre parole de saint Paul : La religion et ses mystères, le culte et ses cérémonies, la hiérarchie et ses ministres, tout est à vous, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu. *Omnia vestra sunt;... vos autem Christi, Christus autem Dei.* (I *Cor.*, III, 22, 23.)

Toutefois nul écrivain inspiré de Dieu n'a inculqué cette vérité avec plus de force et d'énergie que le Roi-Prophète. Qui ne connaît ses cantiques admirables? L'Esprit-Saint les lui avait inspirés pour être et notre consolation dans nos peines, et l'expression de ce culte en esprit et en vérité que nous rendons au Très-Haut par la louange et l'amour. L'Eglise a recueilli les paroles du chantre d'Israël; elle les a choisies pour être la formule du serment de fidélité qui nous lie et nous consacre au service de vos âmes, dès notre entrée dans le sacerdoce. Ministres de Dieu qui m'écoutez, le moment approche où nous allons répéter au pied des autels ces paroles de notre consécration, et renouveler ainsi notre engagement envers ce grand Dieu, dont le service est une royauté : *Cui servire regnare est* (33). Ah! ce n'est pas assez de les avoir à la bouche, il faut les goûter, il faut les sentir; et ne vous offensez pas, vénérables confrères, si je les proclame ici en présence du peuple chrétien, afin qu'il puisse élever la voix contre nous, si jamais nous y devenions infidèles. Le Seigneur, dit le lévite avec le Prophète-Roi, le Seigneur est la portion de mon héritage, il est la part de mon calice; c'est vous, mon Dieu, qui me rendrez dans le ciel mon héritage que j'ai quitté sur la terre pour votre amour : *Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi* (*Psal.* XV, 5); c'est-à-dire : Je renonce de tout mon cœur aux honneurs et aux dignités du siècle, à toutes les sollicitudes que se donnent en ce monde les hommes de tous les états et de toutes les conditions pour bâtir des fortunes et acquérir des héritages. Le Seigneur, ses autels, les cérémonies de son culte, le salut des âmes, la conservation du dépôt de la foi, voilà mon héritage, mon trésor, mon unique partage. Il n'en est pas ainsi de vous, mes frères; quoique la gloire de Dieu et le bien de vos semblables doivent être la fin dernière de tous vos travaux dans cette vie mortelle, selon cette parole du grand Apôtre : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous vaquiez aux affaires les plus communes de la vie, en toutes choses, cherchez la gloire de Dieu : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (I *Cor.*, X, 31); néanmoins, sans préjudicier à ce divin commandement, il vous est permis de ne pas vous oublier vous-mêmes. Le magistrat dans ses veilles, le guerrier dans les périlleux exercices de sa vie militaire, l'artiste dans ses travaux industriels, les hommes de tous les états, en poursuivant ce grand but dont je viens de vous parler, ne laissent pas que de se souvenir qu'ils ont une fortune à élever, une famille à établir, des intérêts à conserver. Le prêtre seul, sans père, sans mère, sans généalogie sur la terre, peut dire sans restriction avec le Prophète-Roi : Vive le Seigneur! il est seul ma portion et mon héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ;* ou avec saint Paul : Vivre et mourir pour mon Dieu, voilà mon gain, ma fortune et ma vie : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* (*Philip.*, I, 21.) Tel est, mes frères, le premier motif de notre entrée dans la retraite; nous ranimer, nous renouveler dans ces sentiments de dévouement entier au service de vos âmes, dont nous vous sommes redevables. L'Esprit de Dieu nous y a conduits pour nous parler au cœur, pour nous faire entendre dans le saint commerce de la prière, de tendres et affectueux reproches; pour nous dire, comme autrefois à ce pasteur déchu de sa ferveur primitive : Vous avez laissé beaucoup refroidir votre charité première (*Apoc.*, II, 4); entrez dans la solitude pour y retremper votre âme dans les pieux exercices d'une sainte retraite. C'est-à-dire, mes frères, que nous sommes entrés dans la solitude pour y devenir meilleurs, et par là plus utiles au salut de vos âmes : *Sive consolamur, pro vestra consolatione; sive exhortamur, pro vestra exhortatione et salute.* (II *Cor.*, I, 6.)

Continuons l'exposé des motifs qui nous ont conduits dans la solitude. Les fonctions du saint ministère sont grandes et élevées; et vous savez que saint Paul, amené par la suite de son discours à en parler, s'écrie, tout interdit, qu'il n'en parlera pas, que le sujet est trop grand pour être dignement traité par une bouche mortelle : *Grandis sermo, et ininterpretabilis ad dicendum.* (*Hebr.*, V, 11.) Nous commandons, et le Très-Haut obéissant à notre voix abaisse la hauteur des cieux, et descend sur la terre : il a élevé un tribunal de miséricorde parmi les hommes; nous allons nous y asseoir en qualité de juges, et là, investis de sa puissance, nous lions et délions vos âmes, nous retenons et délions vos péchés. Du fond de cette vallée de larmes, une faible créature présente à Dieu lui-même la forme et le modèle du jugement qu'il doit rendre au plus haut des cieux, et il est inouï qu'il ait jamais annulé la sentence de miséricorde que nous aurions prononcée sur les plus grands coupables qui confessent à nos pieds avec un humble repentir les plus grands crimes. Les clefs du royaume des cieux nous ont été données; nous ouvrons et personne ne ferme, nous fermons et personne n'ouvre; un glaive redoutable est en nos mains, l'impie n'en redoute pas le terrible tranchant, et je ne m'en étonne pas, puisqu'il tue l'âme sans atteindre le corps; mais elles n'en sont pas moins redoutables ces armes qui nous ont été données pour terrasser toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

Si je parle à un homme sans foi, mes pa-

(33) *Pont. Rom., De ord. subdiac.*

roles ont dû lui paraître une folie, le songe d'une imagination exaltée, qui a rêvé je ne sais quel commerce impossible entre Dieu et l'homme. Pour vous, âmes chrétiennes qui m'écoutez, mes paroles sont esprit et vie: or, à ce pouvoir divin répondent des devoirs austères, toute la science, toute la pureté nécessaires pour exercer des fonctions dont les anges ne se croient pas dignes, malgré la convoitise dont le venin mortel circule dans nos membres, une vie si sainte et si pure, qu'elle soit pour vous ce miroir placé sur une hauteur où se réfléchit sans cesse la lumière de l'Evangile. Ce n'est pas tout; nous avons à subir la plus difficile épreuve où puisse être mise une vertu mortelle : Nous serons appelés imposteurs, et nous ne prêchons que la parole de Dieu; perturbateurs du repos public, pendant que nous annonçons en tout lieu l'Evangile de paix, qui fait de tous les esprits et de tous les cœurs un seul esprit et un seul cœur; on nous poursuit comme des hommes de trouble et de discorde, nous qui verserions notre sang, s'il fallait à ce prix acheter la paix et le repos public : disons plus; nous sommes réputés la balayure du monde, et cependant le Très-Haut voit en nous ses ministres et ses représentants aux yeux des hommes. Qu'il est malaisé, mes frères, à la faiblesse humaine de se tenir toujours à la hauteur d'un pareil ministère, parmi des épreuves si dures; et qu'il est difficile, au milieu de ce mouvement tumultueux de nos fonctions, que nos passions ne s'échappent en des saillies vives et irrégulières! Et voilà, mes frères, le second motif de notre entrée dans la retraite : il était nécessaire de purifier nos cœurs souillés en quelque sorte, par la poussière du monde (34). Aussi nous sommes-nous livrés à ces saints exercices, pour être auprès de Dieu des intercesseurs plus purs, moins indignes de le voir face à face au saint autel, et pour présenter devant son trône vos prières et vos hommages : semblables à ces anges que vit saint Jean, et qui présentaient au pied du sublime autel du ciel les prières des saints dans un encensoir d'or. (*Apoc.*, VIII, 3.) Et certes, mes frères, ils n'ont pas été sans charmes les jours que nous avons passés dans la solitude, en présence de notre pontife dont les lèvres distillaient le lait et le miel, dont le cœur ouvert à la bonté était pour nous une source inépuisable de sages conseils, et en présence des coopérateurs de son ministère, qu'il anime de son esprit. Qu'il est doux pour des frères de se réunir tous les ans dans cette maison paternelle où ils sont nés au sacerdoce, et d'y goûter sous les yeux de leur commun père les plus doux plaisirs de la paix et de l'amitié fraternelle : *Quam bonum et quam jucundum, habitare fratres in unum!* (*Psal.* CXXII, 1.) Volontiers nous aurions dit, comme les apôtres sur le Thabor : *Il est bon d'être ici* (*Matth.*, XVII, 4); nous voudrions bien y fixer nos tabernacles pour toujours! mais une voix intérieure nous a répondu que si le repos était doux pour nous, le travail était plus utile pour vous; et nous sommes sortis de la retraite par les mêmes motifs qui nous y avaient conduits, le plus grand bien de vos âmes. *Sive exhortamur, pro vestra exhortatione et salute.* (II *Cor.*, I, 6.)

SECONDE PARTIE.

J'ai parlé, en votre présence, de la sublimité des pouvoirs du sacerdoce et de la grandeur des obligations qui y répondent; mais je ne vous dissimule pas, mes frères, que durant toute cette partie de mon discours mon esprit était travaillé par cette triste pensée, que si l'intérieur du cœur de mes auditeurs était à découvert devant moi, j'y verrais peut-être ce fâcheux soupçon, que certes la distance est immense entre nos mœurs et nos devoirs, entre nos fonctions et nos obligations. Peut-être quelqu'un de ceux qui m'écoutent a-t-il déterré dans la chronique du scandale une de ces calomnieuses anecdotes que l'impiété ne cesse d'y déposer, et il est tenté de me faire part de sa triste découverte. N'achevez pas, mon frère, lui dirais-je, ce fâcheux récit dont la vérité serait offensée et la charité très-peu édifiée. Mais puisque vous nous citez au tribunal de nos ennemis, nous qui sommes les pasteurs et les pères de vos âmes, permettez que nous vous rappelions à notre tour à ces pensées d'équité et d'impartialité qu'un juge doit garder jusque dans les jugements prononcés contre le dernier des hommes; souffrez que nous vous disions : Ces hommes, qui intentent contre nous des accusations si atroces, qui sont-ils? quelles sont leurs mœurs? quelle est leur foi? L'impiété envers Dieu, la haine du sacerdoce, n'est-ce pas là tout leur symbole en matière de religion? Convient-il à un juge équitable de condamner les prévenus sur les vagues dépositions d'un témoin ennemi et qui se glorifie de l'être? Je n'ai pas dessein de faire ici une apologie en forme du sacerdoce chrétien, et si telle était ma pensée, les raisons ne me manqueraient pas; en voici une que je choisis entre mille, et que je livre à vos réflexions.

Pour un prêtre répréhensible dont on vous exagère les torts, et ces torts, pour le dire en passant, l'Eglise les réprouve et les condamne encore plus que ces faux sages, elle les poursuit par la sévérité de ses peines; pour un prêtre répréhensible dont on vous a grossi les torts, combien d'autres dont on vous dissimule les éclatantes vertus! On ne vous dit rien de leur piété non feinte, de leur profonde religion, de leur charité que raconte l'assemblée des pauvres et qui n'a point tari depuis que la Providence les a placés eux-mêmes parmi les indigents. On passe sous silence leur science, l'ornement de la société; leur prudence et leur sagesse, l'âme invisible de tant d'œuvres éminemment religieuses et sociales pratiquées dans

(34) S. Leo M., serm. 41, *De Quadrages.* IV, cap. 1.

leurs contrées, leur conversation même douce et aimable, dans ces rares occasions où la gravité de leurs occupations leur permet de paraître dans le monde. Ouvrez donc les yeux, mes frères, et reconnaissez la prévention qui préside à tous ces discours! Car enfin, pourquoi cet acharnement à vous entretenir sans cesse des fautes de ce petit nombre de prêtres qui sont le déshonneur de la religion, et cette obstination à vous cacher les vertus de ce nombre infiniment plus grand de ministres de Dieu, qui l'honorent?

C'est, mes frères, un proverbe vulgaire, qu'un homme sage ne doit jamais parler de soi, ni du corps auquel il appartient. Et aujourd'hui que mon ministère m'appelle à relever devant vous l'honneur et la gloire du sacerdoce catholique, j'ai besoin d'emprunter ce mot à saint Paul, et je vous dis comme lui : Si je parle en insensé, vous m'y avez forcé : *Factus sum insipiens, vos me coegistis.* (II *Cor.*, XII, 11.)

Une nation généreuse, loyale, égarée par les conseils de quelques faux sages, a prononcé des sentences de bannissement et de mort contre le corps entier de ses pasteurs et de ses prêtres. Proscrits dans leur patrie, errants de ville en ville, de contrée en contrée, une foule de ces respectables exilés ont abordé dans une île voisine de notre France, dont les habitants se glorifient d'une tolérance à l'épreuve de la rivalité des nations et de la diversité des religions. Ces généreux insulaires leur ont prodigué les secours de la bienfaisance avec une abondance digne de cette nation, la plus opulente de l'univers, et ils les ont entourés des attentions les plus délicates de l'urbanité française. Toutefois, les magistrats de cette terre hospitalière ont cru devoir aux obligations de leur charge de surveiller ces nouveaux venus avec toutes les précautions d'une police attentive; et après toutes les recherches d'un sévère examen auquel leurs actions les plus secrètes ne pouvaient échapper, ils ont publié à la face de l'Europe que la conduite des prêtres français était pure, irréprochable et digne en tout de la sublimité de leur ministère. Pourquoi faut-il que nous regrettions dans nos enfants, car nous pouvons vous appeler de ce nom, pourquoi faut-il que nous regrettions une justice si noblement accordée par des frères égarés, d'une autre communion que la nôtre?

Mais puisque j'ai l'honneur d'être aujourd'hui l'interprète de mes frères dans le sacerdoce, voulez-vous que je vous parle un langage propre à en finir avec ces reproches qui seraient bien durs, lors même qu'on les supposerait vrais et non exagérés? Je vous dirai donc : Nous avons péché, et beaucoup péché; il n'est que trop vrai que c'est jusqu'à nous qu'il faut remonter pour voir dans leur source et leur première cause les malheurs publics; mais, après cet aveu que je dois à la vérité, je ne craindrai pas d'ajouter : Si notre conduite est répréhensible, notre ministère est honorable; et puisque les titres que nous avons cités plus haut de son excellence sont légitimes, je l'affirme sans orgueil et pour l'honneur de notre divin caractère, alors même que nos personnes seraient viles et abjectes, vous n'en devez pas moins un profond respect aux fonctions que nous exerçons au milieu de vous. Ah! nos pères, en nous accordant des titres et des distinctions, ont, par une semblable conduite, moins mérité le reproche de superstition et de crédulité dont nous les accusons, que la louange d'une piété judicieuse et éclairée; et nous qui entrons dans une autre voie, nous ne sommes ni plus judicieux ni plus éclairés qu'eux, mais moins suivis dans nos idées et moins conséquents dans nos principes.

Car enfin, mes frères, si nous croyons de cœur cette vérité que nous professons de bouche, que les prêtres sont ici-bas les ministres et les représentants du Très-Haut, les juges des consciences, les sacrificateurs d'une victime qui est Dieu; un pareil ministère, mes frères, est il donc peu honorable? Quant à ceux d'entre vous qui, sans croire à la parole divine et aux pouvoirs célestes qu'elle confère au sacerdoce, pensent néanmoins que la religion catholique a droit seulement à quelque égard de la part des gouvernements humains, à cause de la garantie plus ferme qu'elle leur offre de la soumission des peuples, je les plains d'avoir ces idées vulgaires sur le sacerdoce; mais je les plains bien davantage d'être étrangers à cette vérité que les païens n'ont pas ignorée, que si Dieu est grand, ses ministres doivent prendre une place honorable parmi les citoyens de l'Etat.

Au reste, que les ennemis de Dieu sachent qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'avilir ce qui est véritablement grand. Le nom de notre dignité est écrit dans le ciel; c'est Dieu, fondateur de notre hiérarchie, qui en a fixé les rangs et la préséance; et tant que la religion vivra par la foi dans l'esprit des peuples, toujours le peuple fidèle discernera les ministres de Dieu et les représentants du Très-Haut jusque dans les derniers rangs de la société où l'impiété aime à les reléguer. Il proclamera hautement que pour n'être pas citoyens dans l'Etat, ils n'en sont pas moins les magistrats préposés aux choses divines; toujours sa piété aura en horreur la politique qui identifie le salaire de l'ouvrier avec l'honnête subsistance que l'autel procure à ceux qui le servent; toujours on le verra d'autant plus attentif à honorer les ministres de Dieu, que leurs ennemis s'efforceront de déverser sur eux la dérision et l'opprobre.

C'est ici le lieu de répéter cette plainte qui est déjà sortie de ma bouche, c'est qu'on oublie à notre égard, non-seulement les sentiments d'équité, mais même les simples notions de la raison; car partout où la raison préside, je vois les hommes attentifs à distinguer la chose d'avec ses abus, le corps d'avec les individus dont il se compose; et les hommes dont je parle s'obstinent à vou-

loir identifier le christianisme avec tous les pontifes qui l'ont gouverné, tous les prêtres qui l'ont enseigné ; sophisme grossier, contre lequel Notre-Seigneur a cru devoir nous prémunir, lorsqu'après avoir repris avec une sainte liberté les mœurs des docteurs de la Synagogue, avares, ambitieux, attachés à leurs sens, il ajoute aussitôt : Faites ce qu'ils vous disent, c'est-à-dire, pratiquez la doctrine qu'ils vous enseignent; mais ne faites pas ce qu'ils font, c'est-à-dire, n'imitez pas leurs exemples. (*Matth.*, XXIII, 3.)

Ces hommes avec qui je viens d'avoir ces amicales explications, ont conservé en eux un fonds d'équité et de droiture, lien précieux qui les rapproche de nous, et qui ne nous laisse pas sans espoir que nous pourrons tôt ou tard nous entendre avec eux. Mais, je ne vous le dissimule pas, mes très-chers frères, le christianisme connaît des ennemis plus haineux, plus acharnés, plus irréconciliables; ceux-ci ont vomi contre Dieu et contre son Christ des blasphèmes si horribles et des injures si atroces contre ses prêtres, que je n'oserais les répéter de peur de blesser les oreilles pieuses, si je ne savais que les rumeurs répandues par la calomnie gagnent de proche en proche avec la rapidité de la gangrène. Vous connaissez ce mot de Satan, si intelligent et si profond dans la science du mal : Calomniez, il en reste toujours quelque chose. Le christianisme est donc pour eux une institution odieuse, inventée par la politique des rois pour asservir les peuples, et pour les envelopper dans les langes de l'ignorance et de la superstition, afin de les trouver plus dociles au joug du despotisme. A les entendre, la civilisation d'un peuple ne commence qu'au moment où il ferme les temples et bannit les prêtres de la cité, pour n'avoir plus d'autre religion que la raison et la nature. Pardon, âmes saintes qui m'écoutez; je vous ai contristées, et moi-même je sens le besoin de m'écrier avec le prophète Isaïe : Malheur à moi, parce que j'habite au milieu d'une nation perverse, dont les lèvres sont souillées, et qui ne profère que des paroles de blasphème ! (*Isai.*, VI, 5.)

Ces hommes ne sont pas ici ; autrement je leur raconterais les bienfaits de cette religion et de son sacerdoce, dont on leur a fait des portraits si hideux, et je leur dirais : Interrogez les annales des nations, elles vous répondront que la nuit de la superstition et de l'idolâtrie couvrit autrefois la terre entière de ses épaisses ténèbres. Les prêtres du christianisme prêchent l'Evangile, et l'univers, pour parler le beau langage de nos livres saints, voit la lumière ; les nations étaient assises avec un calme affreux au milieu des ombres de la mort, et voilà qu'elles se lèvent et marchent à la clarté de cette admirable splendeur; l'univers abandonne une superstition extravagante et cruelle, pour embrasser une religion sainte dans ses dogmes, céleste dans sa morale, une religion qui enseigne à l'enfant nouveau-né, à l'homme des champs, plus de vérités que n'en soupçonnèrent jamais les plus fameux sages de l'antiquité.

Interrogez vos ancêtres ; ils vous diront que vos barbares aïeux, élevés dans les habitudes d'une vie à demi sauvage, ne savaient que manier le fer, qu'ils vivaient des fruits du vol, de la rapine, de la dévastation des villes et des campagnes. A peine ont-ils ouï la parole de l'Evangile, et courbé la tête sous le joug de la croix, qu'on les a vus transformés en d'autres hommes, brûler ce qu'ils avaient adoré, adorer ce qu'ils avaient brûlé, fertiliser par un travail honnête la terre qu'ils venaient de dévaster et de réduire en un affreux désert, relever les autels qu'ils avaient renversés, bâtir ces vastes basiliques dont la noble architecture fait en ce moment la décoration et la gloire de nos villes et de nos provinces. Du sein de la barbarie est sortie la loyauté, la magnanimité de nos preux et antiques guerriers auxquels on comparerait en vain les héros païens ; à la procédure informe, à la bizarre législation d'un code barbare ont succédé des formes raisonnables, des lois équitables puisées dans la source pure de la discipline de l'Eglise et de son tribunal ecclésiastique. Les contrées de l'Europe étaient morcelées en autant de souverainetés qu'il y avait de hameaux et de villages, des guerres continuelles les déchiraient ; les prêtres de Jésus-Christ proclament la trêve de Dieu, et ces hommes féroces, accoutumés à ne craindre que Dieu et ses ministres, mettent bas les armes, et il est donné aux peuples, désolés par des guerres journalières, de goûter pendant trois jours de la semaine les douceurs de la paix. Une vaste enceinte tracée autour de nos temples est devenue l'asile où les vierges timides, les veuves et les orphelins abandonnés, les laboureurs faibles et désarmés viennent mettre à couvert leur honneur, leur fortune et leur vie. Les arts allaient périr dans la nuit de la barbarie ; l'Eglise chrétienne les reçoit dans ses temples comme dans une maison hospitalière ; les veilles de ses solitaires conservent au monde savant ces chefs-d'œuvre de la poésie et de l'éloquence antique, modèle immuable de l'art de parler et d'écrire ; et ce feu sacré caché dans les cloîtres et les écoles ecclésiastiques, durant les siècles barbares, se ranimant, se réveillant dans des temps plus heureux, fait briller de tout leur antique éclat les sciences et les lettres.

Oui, mes frères, la véritable science désavoue hautement ces demi-savants, calomniateurs et persécuteurs d'une religion, mère bienfaitrice constante, et immuable protectrice des sciences et des lettres ; et s'ils n'étaient pas encore convaincus, je leur dirais : Jetez les yeux sur ces malheureuses contrées où les arts, les sciences, la guerre, la marine, l'industrie, le commerce, et tous les avantages qui font la prospérité des nations sont frappés d'une langueur mortelle. Là des hommes dégradés par la servitude hésitent à dire si leur âme leur appartient, ou plutôt si leur vie tout entière n'est pas la propriété

d'un despote insensé, qui peut la traiter comme une chose vile; la nation entière sans cité, sans patrie, sans honneur national, est aussi étrangère à la chose publique que l'animal qui broute l'herbe; tous les sentiments honnêtes, tous les élans généreux de liberté, de vertu, d'estime de soi-même, sont comprimés et comme étouffés sous le poids du despotisme; la terre sans culture ne manifeste sa fécondité que par l'abondance des ronces et des herbes inutiles qu'elle produit, et ses infortunés habitants n'osent plus y tracer de pénibles sillons, parce qu'ils savent que les fruits doivent être recueillis par les maîtres dont ils sont les esclaves. Remontez à la cause de ces malheurs, et l'histoire vous répondra : Mahomet règne sur ces peuples infortunés; et en leur retirant le flambeau de l'Evangile, il les a plongés dans la nuit de la plus profonde barbarie.

Regardez à présent les nations qui vivent sous l'empire de Jésus-Christ; comparez la vie paisible, tranquille, honorable qu'elles mènent, avec l'état de dégradation où gémissent les peuples auxquels on n'a point annoncé la parole du salut, et vous jugerez de l'arbre par ses fruits; vous connaîtrez le prix de la religion chrétienne; vous verrez qu'elle est dans le monde moral ce que le soleil est dans le monde matériel, la lumière qui vivifie les intelligences, et fait germer toutes les vertus.

Dans les jours de sa vie mortelle, le Fils de Dieu disait au peuple déicide qui s'obstinait à le méconnaître : J'ai passé au milieu de vous en répandant des bienfaits; vos aveugles voient, vos paralytiques sont guéris, vos morts sont revenus à la vie; est-ce pour ces bonnes œuvres que vous voulez me lapider? (*Joan.*, X, 32.) Mais la religion ne pourrait-elle pas également adresser ces justes plaintes à ses détracteurs : J'ai été longtemps l'unique lumière qui éclaire tout homme venant au monde; moi seule j'ai élevé parmi vous tant d'hospices magnifiques; vous me devez ces écoles savantes, où de nombreuses générations sont venues puiser la vérité et la vie; et pour les bienfaits que j'ai prodigués à vos ancêtres, voudriez-vous aujourd'hui me traiter comme une étrangère?

Mes frères, on ne pouvait faire un pas, au rapport d'un ancien, dans la plus célèbre cité de la Grèce sans fouler sous les pieds un monument honorable aux arts et aux lettres; et les détracteurs du christianisme feront-ils un seul pas sur le sol de la France sans y apercevoir les monuments de la piété de nos aïeux et ceux de la bienfaisance du sacerdoce catholique? Je le sais, je n'ai fait là que reproduire sous vos yeux une faible esquisse de ce magnifique tableau des bienfaits du christianisme, tant de fois tracé par des mains savantes et habiles, avec les plus vives couleurs de la poésie et de l'éloquence; mais, puisque l'on répète sans cesse des objections mille fois confondues, nous sommes obligés de reproduire les mêmes réponses.

Ah! plutôt, prions le Seigneur d'achever ce qu'il a commencé, et de graver ces vérités dans l'âme de tous ceux qui m'écoutent.

Je vous invite donc, mes frères, à accompagner par le renouvellement des promesses de votre baptême, celui de notre consécration au sacerdoce que nous allons faire entre les mains de notre pontife. Nous promettrons à Dieu d'être pour vous de bons pasteurs formés sur le modèle que nous a tracé Notre-Seigneur, le prince des pasteurs; à votre tour, promettez-lui d'être à notre égard ces brebis dociles dont il est dit que le pasteur parle, et les brebis entendent sa voix; que le pasteur marche, et les brebis suivent ses pas. (*Joan.*, X, 3, 4.) Oui, mes très-chers frères, les sentiments tendres et affectueux de saint Paul pour les fidèles qu'il avait engendrés à la vie sont dans notre cœur; nous aimerons à vous dire comme lui : Dilatez votre cœur, vous n'êtes pas à l'étroit dans le nôtre (II *Cor.*, VI, 11); que d'autres s'appellent avec faste vos maîtres et vos docteurs, pour nous, nous ne voulons qu'être vos pères, et nous en avons les sentiments et toute la tendresse. La charité de Jésus-Christ nous presse en ce moment de vous initier dans le secret de notre cœur, et de vous faire part des saintes résolutions que l'esprit de Dieu y a mises durant le repos de notre solitude, et les saints exercices auxquels nous venons de vaquer pendant la retraite. Oui, mes frères, tandis que nous méditions les années éternelles, vous étiez présents à notre pensée, et nous conjurions le Seigneur de compter pour rien notre vie au prix du salut de vos âmes. Pauvres membres souffrants de Jésus-Christ, c'était surtout à vous que nous pensions, et c'est pour vous que nous demandions au ciel toute l'abondance des bénédictions de l'Evangile.

Pontife du Seigneur, nous allons déposer entre vos mains les promesses de notre cléricature; vous en serez le garant; et prosternés au pied des autels, en présence des saints anges qui veillent à la garde du tabernacle, nous dirons : Volontiers nous renonçons aux grandeurs, aux dignités, et à la sollicitude des richesses; le Seigneur sera seul notre partage, et c'est lui qui nous rendra en gloire et en immortalité, tous ces biens périssables que nous avons abandonnés en nous dévouant à son service!

DISCOURS XXVII.

CONFÉRENCE SUR L'ÉTUDE

C'est un préjugé, dont la malheureuse vogue n'est que trop répandue parmi les pasteurs, que l'étude, d'obligation étroite pour un élève du sanctuaire, finit avec le séminaire, et que les livres ne sont plus d'aucun usage à celui qui a terminé son cours académique. J'entreprends aujourd'hui, Messieurs, de combattre ce malheureux préjugé, et je prouverai, dans cette conférence, qu'il y a une obligation indispensable pour les pasteurs et les prêtres de continuer et de proroger leurs études au

delà du séminaire. Les fondements de cette obligation, les faux prétextes qu'on y oppose, c'est là tout mon dessein.

L'obligation pour un ecclésiastique de continuer ses études au delà du séminaire, est fondée sur trois raisons dont chacune en particulier me paraît décisive :

1° Le nombre et l'étendue des connaissances qu'il faut avoir pour exercer le saint ministère sans aucun préjudice pour les âmes ;

2° Le danger continuel où vit un prêtre de perdre la science acquise, et de retomber dans l'ignorance, s'il néglige l'étude ;

3° Les périls inséparables de l'oisiveté, justement appelée la mère de tous les vices.

I. Je pourrais ici me prévaloir d'un grand nombre de preuves solides, puisées dans les saintes Ecritures ; je vous citerais le prophète, qui dit à tous les ministres de Dieu, dans un langage grave et plein de dignité : Les lèvres du prêtre sont les dépositaires de la science, et c'est de sa bouche qu'on attend l'explication de tous les points obscurs de la loi de Dieu. (*Malac.*, II, 7.) Dans cet autre passage, vous reconnaîtriez, avec tous les théologiens, un empêchement de droit naturel aux saints ordres : Vous avez rejeté la science, et vous serez repoussé du sacerdoce ! (*Osee*, IV, 6.) Enfin, l'ancienne loi déposerait tout entière en faveur de cette vérité; puisqu'on a remarqué, avec beaucoup de justesse, qu'elle avait établi des sacrifices expiatoires pour les péchés d'ignorance dans le prêtre et dans le peuple. C'est à ce même but que se rapportent ces paroles de saint Paul à son disciple Timothée : Demeurez appliqué à l'étude et à la méditation de la parole de Dieu; c'est ainsi que vous vous sauverez, et ceux qui vous écoutent. (I *Tim.*, IV, 16.)

Mais j'ai hâte d'entrer dans mon sujet, et j'ai allégué pour premier motif le nombre et l'étendue des connaissances qu'il faut avoir, pour exercer dignement les fonctions du sacerdoce. Mesurons ici de l'œil, Messieurs, les connaissances nécessaires à un prêtre qui s'applique à l'œuvre si difficile du saint ministère, en sa qualité de pasteur des âmes, de directeur des consciences, d'intendant de la maison de Dieu, d'interprète de la loi du Seigneur. Un prêtre est pasteur des âmes, et en cette qualité il doit expliquer au peuple la loi de Dieu; or, cette loi se compose de deux parties bien distinctes, les vérités qu'il faut croire, et les vertus qu'il faut pratiquer, c'est-à-dire le dogme et la morale. Les vérités que nous devons croire sont contenues dans cet abrégé divin que nous ont laissé des hommes pleins de l'Esprit-Saint, et qu'on nomme le symbole des apôtres. Quant aux vertus qu'il faut pratiquer, elles sont renfermées dans le Décalogue ou les dix commandements écrits par le doigt de Dieu sur des tables de pierre. De là je conclus qu'un pasteur, pour s'acquitter du devoir étroit de l'enseignement, doit à son peuple des instructions suivies sur le Symbole, et après sur le Décalogue; il doit expliquer ces deux abrégés de la doctrine et de la morale, avec tous les développements qu'ils ont reçus dans le livre élémentaire de la loi appelé catéchisme, publié par l'évêque, à l'usage de tous les fidèles de son diocèse.

Parlons d'abord du symbole. Pour en donner au peuple une connaissance nette, distincte, dans un langage clair, précis, qui en ouvre l'intelligence aux esprits les plus lents et les plus tardifs, il faut avoir une connaissance approfondie de la théologie dogmatique; connaissance qu'on acquiert dans les meilleures explications de la doctrine chrétienne, le catéchisme du concile de Trente, celui de Montpellier. Mais cette connaissance est encore insuffisante; elle suffit aux disciples, elle ne peut faire des maîtres. Il faut de plus avoir lu, médité et compris les traités plus détaillés des théologiens sur nos dogmes et nos mystères. Car enfin, Messieurs, cette connaissance de la théologie, nécessaire et indispensable pour s'exprimer sur nos dogmes avec exactitude et précision, cette science même est plus rare qu'on ne pense; et s'il en était autrement, on ne verrait pas des prédicateurs, dont la vogue est grande et la réputation distinguée, avancer en chaire des propositions fausses, favorables à l'hérésie, et scandaleuses, sinon pour les oreilles pieuses, au moins pour celles qui sont théologiennes; des propositions où l'on confond de simples opinions avec les dogmes de la foi catholique. Pareillement, pour enseigner au peuple la morale, pour tracer à tous les états et à toutes les conditions les devoirs de la vie chrétienne, sans enflure, sans exagération, et la présenter dans le point de vue ferme et précis qui sépare le conseil du précepte, la coutume de l'abus, pour se tenir dans un juste milieu, également éloigné du rigorisme et du relâchement, et où se trouvent la modération et la sagesse, il faut, pour acquérir cette science, une autre connaissance de la morale que celle que donne le simple bon sens; il faut l'avoir étudiée par principes, l'avoir approfondie dans les doctes écrits de ces théologiens, qui, après avoir réduit à certains chefs principaux les cas les plus épineux, les plus embarrassants de la science des mœurs, les ont discutés aux termes du droit naturel et du droit positif. Un prédicateur qui a du feu, du talent, une imagination vive et féconde, s'il a des connaissances précises et exactes de la morale, peut se livrer sans danger à tout son élan. Et pourquoi? c'est qu'au fort de ses sorties les plus violentes contre le vice, il verra les bornes posées par la vérité, et il s'y arrêtera; mais, s'il est vide et dépourvu de science, emporté par la fougue de son imagination, il dépassera les bornes du vrai : écueil malheureux, et néanmoins si commun, que le plus éloquent de nos orateurs chrétiens sous le rapport du style et de l'élocution, n'a pas su, dit-on, l'éviter. Des juges éclairés ont cru voir, dans les plus beaux discours de Massillon, je ne sais quelle tendance à exagérer, à envisager ses sujets du côté terrible, à ne

jamais laisser apercevoir dans les vérités de l'Evangile ces sages tempéraments que la loi de Dieu y a mêlés, et qui font dire au disciple bien-aimé, que les commandements de Dieu ne sont pas impraticables : *Mandata ejus gravia non sunt.* (I *Joan.*, V, 3.) Ces critiques allèguent en preuve de cette accusation le fameux discours de ce grand orateur *sur le petit nombre des élus.* Aux termes d'une théologie exacte, ce nombre est grand et très-grand en lui-même, quoique petit et très-petit comparé à celui des réprouvés ; et je me figure que dans cet immense auditoire, que la haute réputation du prédicateur attirait à ses discours, il pouvait, du haut de sa chaire, apercevoir à ses pieds plusieurs centaines d'âmes pieuses et timorées. Ces âmes portaient le mystère de la foi dans une conscience assez pure, assez innocente, pour participer toutes les semaines ou tous les quinze jours au mystère de l'autel, et pour réciter tous les jours avec une ferme confiance cet acte de notre religion : Mon Dieu, j'espère de votre bonté infinie, votre grâce en ce monde, et votre paradis dans l'autre. Dire à toutes ces âmes, avec le poids et l'autorité d'un ambassadeur de Jésus-Christ, que leur espérance est vaine si elles comptent, en persévérant dans la voie où elles marchent, arriver au salut, et que si un ange descendait en ce moment du ciel pour faire le discernement des élus et des réprouvés, pas une d'elles, dans l'état où elle est, ne serait reçue du côté où sont les prédestinés ; une si terrible morale était, ce me semble, capable de renverser le sens de quelqu'une de ces âmes faibles et infirmes dans la foi. Je ne crains pas de le dire, Massillon, avec plus de connaissance de la bonne théologie, sur la matière, à la place de cette figure fausse et exagérée, en aurait employé une autre propre à jeter dans ces âmes cette crainte salutaire, qui n'est pas le désespoir, puisqu'elle est, au jugement du Saint-Esprit lui-même, le commencement de la sagesse. (*Psal.* X, 10.) Bourdaloue, cet autre maître de la chaire française, n'a pas heurté contre le même écueil. Ses compositions sont plus multipliées que celles de Massillon ; comme lui il entre dans de nombreux détails sur les devoirs de la morale ; il est souvent très-véhément dans ses sorties contre le vice ; et néanmoins on ne trouve pas dans ses écrits la moindre proposition dont la science la plus exacte de la morale puisse se plaindre. Lisez son sermon *sur la Nativité* : un prêtre qui manquerait d'études, avec son penchant à l'exagération, renforcerait toutes les déclamations d'une philosophie chagrine contre les riches, par les anathèmes lancés dans l'Evangile contre les richesses, et rétrécirait la voie du ciel jusqu'à en fermer l'entrée aux favoris de la fortune. Bourdaloue, amené sur ce terrain par la nature de son sujet, après avoir canonisé la pauvreté, consolé les pauvres en leur apprenant à chérir leur condition, relève le courage des riches, leur montre les égards marqués que Dieu a eus pour les grandeurs et les richesses, dans le mystère de sa naissance, où les riches sont reçus aussi bien que les pauvres, à venir présenter leurs offrandes à un Dieu pauvre, mais pauvre volontaire, issu d'une extraction royale, et qui, loin de réprouver les riches, a en quelque sorte besoin d'eux et des dons de leur opulence pour accomplir les desseins de sa sagesse et de sa miséricorde envers les hommes

Le prêtre est en outre directeur des âmes, et voici une autre mesure de science et de connaissance qu'exige de lui son ministère. A cette science de la morale qui discerne la lèpre de la lèpre, le mortel du véniel ; à cette prudence qui prononce avec sagesse d'après une foule de circonstances qu'il faut peser ; à cette prudence qui découvre à travers les obscurités de la conscience l'état intérieur de l'âme, son affection ou son éloignement du péché, la cessation ou la persévérance des habitudes ; à cette prudence qui discerne sur des données plus ou moins probables la présence ou l'absence de la contrition ; à cette prudence qui dirige le juge dans la sentence, il faut ajouter la connaissance des voies intérieures, et celle des voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit certaines âmes privilégiées qu'il favorise de grâces et de lumières spéciales. Car ces âmes, on peut les rencontrer dans les déserts les plus abandonnés, et dans les campagnes les plus obscures. Si le directeur à qui elles sont échues en partage est saint, s'il converse avec Dieu dans la prière, peut-être que la pratique lui apprendra à se conduire dans ces voies difficiles. Mais si au malheur de n'être pas saint, il ajoute celui de n'être pas instruit ; ignorant sur la théorie, plus ignorant encore sur la pratique, ne sera-t-il pas un conducteur aveugle qui mène des aveugles, et qui va avec eux tomber dans la fosse ? Vous savez, Messieurs, dans quelles perplexités sainte Thérèse et sainte Chantal ont langui et se sont desséchées, jusqu'à ce qu'elles eussent rencontré l'ange que Dieu leur avait réservé pour diriger leurs pas dans la voie des saints.

Ce n'est pas tout ; un pasteur est en outre intendant et domestique dans la maison de Dieu, et en cette qualité, il doit non-seulement connaître la liturgie sacrée, les cérémonies du culte, mais encore les décisions et les jugements de l'Eglise en matière de mariages, les dispositions du droit relatives aux censures, aux irrégularités, à la vie honnête que les clercs doivent mener dans le monde : ce qui lui impose l'obligation d'avoir, sinon une connaissance approfondie, du moins quelques notions de ce que nous appelons le droit canonique.

Allons plus loin ; un prêtre est interprète de la loi de Dieu. Oui, Messieurs, il n'y a point de chrétien, d'infidèle même, qui n'ait acquis sur un pasteur le droit de l'interroger sur toutes les obscurités qu'il rencontre dans la loi de Dieu ; et l'ignorance du pasteur est inexcusable, si son esprit, son cœur, ses lèvres, ne sont pas ornés d'une

science assez abondante pour pouvoir conformément au texte de la loi répondre à toutes ces interrogations. Or, Messieurs, est-il bien facile, en matière de justice, de contrats, de mariage, de pouvoir donner dans tous les moments des décisions saines, appuyées sur les bonnes règles? Combien de cas douteux, embarrassants, sur lesquels les plus doctes hésitent, et disent comme saint Augustin : Je voudrais ici interroger de plus savants! Et le prêtre ignorant n'aura-t-il pas à répondre, devant Dieu et devant les hommes, de toutes les fausses décisions qu'il donne, et de toutes les restitutions qu'il impose aux pénitents, ou dont il les décharge contre les lois de la justice?

Enfin, tout pasteur est à sa manière défenseur de la religion, et il n'en est pas un seul qui ne doive s'approprier ces paroles de saint Paul : *Ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos qui contradicunt arguere.* (*Tit.*, I, 9.) Oui, tout prêtre doit se sentir capable de confondre les superbes contradicteurs de la loi. Il y a eu dans tous les temps des novateurs hardis, opiniâtres, attachés à leur sens, qui s'efforcent de corrompre la simplicité de nos divines Ecritures, de faire prévaloir leur sens privé sur la foi de l'Eglise; et que n'ont-ils pas essayé dans tous les temps pour insinuer leurs erreurs dans l'esprit de la multitude pour les revêtir de couleurs séduisantes, et leur donner une forme piquante et populaire? L'on se rappelle, entre les anciens hérétiques, les ariens qui avaient traduit leur hérésie en chansons : d'où il faut conclure qu'un pasteur doit connaître toutes les erreurs de son temps, en avoir une idée nette et précise; qu'il doit être en état de donner à son peuple des réponses claires, quelque raison péremptoire qui aille détruire l'erreur dans sa source, et la discréditer dans l'esprit de la multitude. Dans nos temps malheureux, où toutes les hérésies vont par une pente naturelle se perdre dans le gouffre de l'athéisme, les pasteurs doivent surtout être versés dans cette partie de la science divine qui traite des fondements de la révélation, et qui est désignée dans le langage vulgaire sous le nom de *Traité de la religion :* or, tout cela prouve que le pasteur ne doit pas être étranger à la controverse.

Voilà donc la mesure de science désirable dans un pasteur. Je n'y ai fait entrer rien que de nécessaire, et je ne vois pas ce qu'on peut en retrancher sans laisser le pasteur au-dessous de son sublime ministère. A présent je dirai volontiers à ceux qui se croient assez pourvus de connaissances pour mépriser l'étude : Telle est la science requise pour s'acquitter dignement des fonctions du sacerdoce ; mais où sont vos provisions? A cette interpellation, le plus grand nombre ne pourra que me répondre : J'ai fourni le corps académique, j'ai vaqué trois ans entiers à l'étude de la théologie, en voilà assez pour être apte à exercer le saint ministère à la ville et à la campagne. Réponse insuffisante; car enfin, pour déduire nos raisons par ordre, je ne pense pas que le cours académique suivi pendant trois ans soit pour tous une garantie suffisante, valable, et qu'on ait pour cela la science enseignée dans l'école, parce que, si je ne me trompe, il ne suffit pas de s'être assis sur les bancs de l'école pour connaître la doctrine qu'on y enseigne, et qu'il faut en outre avoir compris et retenu les leçons qu'on y donne. Or, Messieurs, il s'en faut bien que tous les prêtres en soient là ; il y a sur les bancs de l'école des esprits lents, tardifs, peu ouverts, qui n'acquièrent que des connaissances vagues et superficielles; des esprits vains et légers, si vous voulez, mais qui, emportés par leur ardeur pour les connaissances profanes, n'ont aucun goût pour la science divine; et, pour achever de tout dire, des esprits paresseux et négligents, serviteurs à l'œil, *ad oculum servientes* (*Ephes.*, VI, 6), selon le langage de saint Paul, qui n'étudient que pour échapper à la censure du maître. Tous ces hommes ont fourni le cours académique, mais ont-ils la science qu'on enseigne dans l'école? Oh! ils vous diront : J'ai subi mes examens, et celui qui a donné toutes ces preuves de science que l'Eglise demande, peut-il être soupçonné de manquer de celle qui est rigoureusement nécessaire? — Je ne crois pas que l'examen puisse tranquilliser un prêtre sur la suffisance de la science; car enfin je puis lui dire : N'est-il pas possible que le hasard vous ait favorisé? qu'il ait fait tomber les interrogations sur des questions qui en ce moment étaient présentes à votre esprit? N'est-il pas possible encore que vous soyez tombé entre les mains d'un examinateur trop indulgent, d'un de ces hommes de miséricorde qui, dans l'admission qu'il vous a donnée, a moins consulté l'intérêt de l'Eglise que la crainte de vous contrister vous et votre famille? et puis, ces connaissances, amassées à la hâte, pressées et comme entassées dans votre esprit à la veille d'un examen, sans avoir eu le temps de se mûrir, de se lier, de s'enchaîner dans un ordre convenable, n'est-il pas à craindre qu'elles n'en sortent aussi vite qu'elles y sont entrées?

Mais je vais plus loin, et je soutiens que, muni de toutes les connaissances qu'on acquiert dans l'école, vous devez encore étudier. Cette science, loin d'être excessive, n'est pas même suffisante pour exercer dignement le saint ministère. Car enfin il est bien des questions nécessaires et utiles pour l'exercice du saint ministère, qu'on n'a pu acquérir dans le cours académique, soit parce qu'elles ont échappé à l'attention du maître, soit parce que le temps ne lui aura pas permis de les parcourir. L'Eglise le sait bien; de là ces examens qu'elle fait subir aux prêtres dont les pouvoirs sont limités, révocables aux termes prescrits, et cela sur des questions souvent étrangères au cours académique.

Mais voulez-vous que je vous fasse une

concession plus large que les précédentes? Ce prêtre a toute la science qu'on enseigne dans l'école, et même au delà ; il a le degré de science qu'il faut pour se sauver de l'erreur et exercer sans reproche le saint ministère. Est-il dispensé du précepte de l'étude? Je ne le pense pas, et je le prouve. S'il est vrai qu'avec une science plus profonde et plus étendue il peut espérer de mieux instruire son peuple, de lui fournir une nourriture plus saine, un lait de doctrine plus abondant, ne doit-il pas étudier? Tendre à la perfection est pour lui un devoir, et cette manière plus parfaite d'instruire son peuple qu'il a dans la main, et qu'il néglige par paresse ou par dégoût pour l'étude, ne fait-elle pas partie de cette vertu à laquelle il est obligé?

Et certes, quand je dis que plus un prêtre est profond dans la science, mieux il réussit à faire au peuple des instructions simples et familières, à la portée du vulgaire le plus grossier, j'énonce une proposition incontestable. J'entends bien dire quelquefois: Ce prêtre est trop savant, voilà pourquoi ses instructions sont trop relevées, le peuple ne peut les saisir; c'est la proposition contraire qui seule est véritable : Ce prêtre n'est pas assez profond dans la science, et voilà pourquoi il est trop relevé dans ses discours. En effet, quand on y pense, qu'on y réfléchit, on peut se convaincre facilement que l'instruction la plus claire, la plus familière, est le produit d'une connaissance réfléchie et approfondie de la question. Pour instruire avec clarté, il faut bien posséder sa matière, y prendre et y choisir ce qu'elle a de plus simple, de plus familier; et pour cela il faut la connaître tout entière. Celui qui a vu le fond, qui en a comparé toutes les parties, c'est celui-là qui la domine, qui la maîtrise, la gouverne à son gré; il l'élève, il l'abaisse, il l'étend, il la resserre, il en fait un lait pour les enfants, une nourriture plus solide pour l'homme fait. Pour être simple, familier, populaire, il faut surtout gouverner sa matière et n'en être pas maîtrisé, prendre ce qui convient à son auditoire, et en élaguer ce qui ne lui convient pas. Un savant est seul en mesure de remplir cette tâche. Dans le vaste réservoir de ses connaissances, il saura trouver ce qui est plus approprié à ses auditeurs, eu égard aux dispositions de leur esprit et de leur cœur; semblable à ce négociant dont le vaste magasin ne manque de rien pour fournir à toutes les demandes, ou à ce riche toujours assez bien pourvu de provisions pour servir à ses convives le genre de mets qu'ils désirent. Il est ce père de famille dont parle l'Evangile, qui tire du trésor de son cœur des choses toujours anciennes et toujours nouvelles, toujours appropriées à la portée de ses auditeurs. Au lieu que cet homme pauvre et resserré dans ses connaissances ne pourra vous donner que le peu qu'il a ; et ce peu n'est pas toujours ce qu'on lui demande. Il sait peu de théologie, et il ne manque pas de la jeter, avec des termes techniques, au visage de tous ceux qui l'écoutent. Alors cette plainte vient à la bouche de l'auditeur intelligent : A quoi bon cette science à toutes les bonnes gens qui sont ici? Aussi a-t-on remarqué que parmi les saints docteurs ceux-là avaient été les plus clairs et les plus familiers dans leurs enseignements, qui avaient eu plus d'étendue et de profondeur dans la science; témoin saint Augustin, en qui Bossuet, le plus célèbre de ses disciples, admire avec quel art ce sublime théologien savait abaisser à la portée des plus simples, des mariniers et des bateliers de la ville d'Hippone, les plus hauts mystères de la théologie : tant il est vrai que la science la plus profonde peut se tourner en un lait dans le cœur d'un saint pasteur, aussitôt qu'elle est préparée par la méditation et la réflexion. Donc un prêtre doit étudier premièrement pour acquérir la science utile, désirable ou nécessaire à son ministère; et à cette science suffit à peine l'étude de toute la vie.

II. Mais voici un motif plus pressant : eût-il déjà acquis toute la science des docteurs, le prêtre doit étudier pour la conserver, et pour ne pas retomber, en la perdant, dans la classe des ignorants, incapables du saint ministère. C'est, mes frères, que la science acquise se perd si elle n'est pas nourrie et entretenue par l'étude : vérité qui se justifie par elle-même, et qui brille de toute la lumière de l'évidence. Oui, mes frères, si savant que soit un prêtre, il faut qu'il étudie pour conserver la science acquise; autrement il la perd bientôt. Que si on n'était pas encore convaincu, je pourrais invoquer ici la raison, l'expérience et l'autorité. La capacité de notre âme, Messieurs, est bornée, et elle ne peut contenir qu'un nombre déterminé de connaissances. La mesure une fois remplie, de nouvelles ne peuvent y entrer qu'en chassant devant elles les anciennes, en les forçant en quelque sorte de reculer, et de se cacher dans les profondeurs de la mémoire pour leur céder la place. Cette multitude d'objets frivoles ou profanes dont un prêtre occupe son âme dans le bruit et le tumulte du monde, toutes ces images qui entrent dans son esprit par tous les pores des sens effacent peu à peu tous les traits que l'étude ou la lecture avaient pu y tracer. De cette petite mesure de connaissances théologiques qu'il avait logées dans son intelligence, il n'en reste plus le moindre vestige : le temps a tout effacé, ou il a tout précipité dans cette partie la plus reculée de l'âme où le prêtre n'entre plus, et qui est pour lui la région de l'oubli; nous en avons fait trop souvent la malheureuse expérience. Souvent dans nos lectures, dans nos études, rencontrant des choses utiles, curieuses, et dignes d'être retenues, nous les avons confiées au papier pour les retrouver au besoin. Longtemps après, en relisant ces notes, ces vérités ont brillé pour nous d'une lumière nouvelle. Elles étaient dans notre âme, mais elles y étaient comme si elles n'y étaient pas; c'est

l'étude qui les a ranimées, réveillées, qui les a fait sortir de ces lieux inconnus où elles étaient cachées. Et quand on nous révèle d'un prêtre certains traits d'ignorance qui excitent la surprise, nous pouvons assurer hardiment qu'il a négligé d'avoir recours à cette méthode salutaire. Car enfin ce lévite, à l'époque de son ordination, était-il plongé dans la nuit d'une ignorance profonde? Cela n'est pas possible; son admission aux saints ordres serait un délit trop grave et une censure trop amère du pontife qui lui a imposé les mains. Le défaut d'étude nous explique ce phénomène.

A l'appui de cette obligation j'ai invoqué l'autorité. L'Eglise nous parle ici en bien des manières par l'organe de ses plus grands docteurs; mais je ne connais personne qui se soit exprimé avec plus de force, dans l'école moderne, que le savant pape Benoît XIV, qui a dit en propres termes : Il ne suffit pas d'avoir parcouru une fois la théologie, d'en avoir eu l'intelligence, ni même de l'avoir enseignée publiquement; mais il faut être assidu à cultiver cette science, afin de graver profondément dans l'esprit ce qu'on a appris, et d'acquérir ainsi de nouvelles connaissances dont la théologie est une source si abondante (35). Avant lui, le cardinal Frédéric Borromée, le même qui avait retracé sur le siége de Milan les vertus de saint Charles; ce grand prélat, dans une instruction pastorale adressée aux pasteurs de son diocèse, leur disait : Les directeurs des consciences qui négligeront l'étude, finiront par s'acquitter de leur ministère au grand détriment des âmes.

A présent c'est la voix de l'Eglise tout entière que je dois vous faire entendre; et j'allègue à l'appui de cette vérité tous les statuts des diocèses où les jeunes prêtres ne reçoivent que des pouvoirs bornés, à la charge d'un nouvel examen au moment de la rénovation. Ainsi l'Eglise semble leur dire : Vous avez eu la science suffisante, vos pouvoirs l'indiquent assez; l'avez-vous conservée, ne l'avez-vous pas perdue faute d'étude? votre examen nous le prouvera. Disons la même chose des constitutions du Droit qui avertissent les évêques de frapper d'interdit tous les pasteurs en qui l'ignorance se montre à découvert dans la pratique du saint ministère. Encore un coup, ces pasteurs ont eu un certain fonds de science, autrement comment expliquer leur ordination? Qu'est-elle devenue? elle a disparu dans l'oisiveté, ou dans la dissipation des plaisirs et des affaires séculières. Mais voulez-vous encore une preuve plus significative? Je vous dirai que les docteurs des saintes facultés ne sont pas exceptés de l'examen préalable et préliminaire à tout *visa* ou institution canonique d'un bénéfice à charge d'âmes. Ces docteurs néanmoins étaient tous, dans l'origine, des hommes doctes, les seuls voyants de la contrée, les seuls hommes lettrés qu'il y eût dans la société. Le titre de *sapientissimus magister* annonce que dès lors ils étaient tous ou professeurs ou destinés à l'enseignement; aussi le récipiendaire ne répondait plus sur la doctrine par lui-même, mais il offrait à la Faculté un répondant, son élève, comme la preuve vivante de son talent pour l'enseignement. Par l'examen exigé de lui avant d'être institué à une cure, l'Eglise semblait lui dire : Il est vrai, vous avez été un homme docte, un maître, un docteur; mais la plus grande science désirable se perd si elle cesse d'être entretenue par l'étude.

III. Le danger de l'oisiveté inséparable de celui qui n'étudie pas, dernier motif qui persuade à un prêtre la nécessité où il est d'étudier. *Malheur à celui qui est seul!* « *Væ soli.* » (*Eccle.*, IV, 10.) Mais la solitude, après laquelle les saints ont tant soupiré, que le Saint-Esprit lui-même a comblée de si magnifiques éloges, est-elle donc ici frappée d'anathème? Non, Messieurs, l'homme maudit en cet endroit par Dieu lui-même, n'est pas le solitaire qui a fui le bruit et la contradiction de la cité pour se réfugier dans le désert, mais c'est à l'homme seul et tout à la fois oisif et désœuvré, que l'Esprit-Saint présage le malheur d'une chute funeste. Car, au fond, la solitude donne des plaisirs si purs et des bénédictions si abondantes, qu'elle ne saurait être une cause de tentation et de péril que pour une âme livrée à l'oisiveté, mère ou compagne de tous les vices. Malheur donc à ce prêtre seul et désœuvré dans une campagne! Il ne sait pas converser avec Dieu dans la prière, il n'y trouve que du dégoût, et il ignore les douceurs que le Seigneur verse dans une âme qu'il favorise de ses ineffables entretiens. De même, il est sans goût, sans attrait pour converser avec les morts, qui nous parlent avec tant de raison et de sagesse dans leurs écrits; avec ces morts dont saint Jean Chrysostome, dans sa philosophie si aimable, disait qu'ils nous enseignent sans faste, et qu'ils nous reprennent sans hauteur. A la ville vous le verrez converser avec les vivants, avec les hommes infatués du monde, qu'il ira chercher dans les cercles brillants et les assemblées profanes. Au reste, tout est dit sur ce sujet si connu, et le célèbre Massillon a épuisé la matière (36). A la campagne, ses savants à lui ce sont les hommes rustiques de son village; et combien de fois le vice, la dissolution, l'intempérance n'ont-elles pas été le lien de semblables sociétés! Eh! Messieurs, je le dis en baissant les yeux de honte pour l'honneur du sacerdoce, l'ivrognerie, l'intempérance, ces vices qu'il est défendu de nommer dans l'assemblée des prêtres, et qui étaient autrefois assez communs pour être la matière de lois ecclésiastiques, ces vices ignobles que le luxe et la politesse de notre siècle ont renvoyés à la dernière classe du peuple, ces vices infamants pour le sacer-

(35) Instit. XXXII, n. 1.

(36) *De la manière dont les ecclésiastiques doivent converser avec les personnes du monde* Confér. t. II.

doce, tiennent beaucoup plus qu'on ne pense à l'oisiveté, au désœuvrement. Un prêtre qui aime l'étude abhorre des vices si grossiers. L'étude est pour lui une source de plaisirs purs, qui le dégoûtent des honteuses voluptés des sens.

Voici maintenant les faux prétextes que les prêtres désœuvrés aiment à alléguer : Je suis pauvre; il faut de l'argent pour acheter des livres, et je n'en ai pas; mieux vaut secourir les pauvres que d'acheter des livres; à la campagne où j'habite, une si grande science ne m'est pas nécessaire; si je rencontre des embarras, je consulte, et je vis content de ma petite science comme de mon petit revenu. Reprenons toutes ces raisons.

Vous êtes pauvre; mais je vous réponds : Il ne s'agit pas de vous engager dans toutes les dépenses que coûte une vaste et curieuse bibliothèque; cela vous mènerait trop loin. Mais il s'agit d'acheter, sur chaque partie de la science divine, les livres de dogme, de morale, les commentaires de la sainte Ecriture, l'histoire ecclésiastique, les sermonnaires, et les interprètes de la doctrine chrétienne. Sur toutes ces parties, achetez un petit nombre de livres excellents et en quelque sorte classiques, et mettez à les lire et à les relire un temps que d'autres emploient à en parcourir rapidement un plus grand nombre. Peu de livres suffisent, comme on l'a dit souvent, pour former dans un homme, non pas cette vaste érudition qui fait d'un savant comme une bibliothèque ambulante où l'on retrouve toutes les paroles des sages, tous les faits de l'antiquité, tous les siècles passés avec leurs mœurs, leurs doctrines; mais avec peu de livres, l'homme acquiert une doctrine profonde, qui entre dans une question, qui en voit le fond, l'environne de clarté et de lumière, et qui va droit au but sans détour et sans divagation. L'esprit qui lit moins, pour réfléchir davantage, gagne en profondeur ce qu'il perd en étendue; il a moins d'idées, mais elles sont mieux liées entre elles. Celui qui posséderait ce fonds, cet excellent livre, disait l'illustre chancelier d'Aguesseau (il parlait des *Lois civiles* de Domat), ne serait peut-être pas le plus profond des jurisconsultes, mais il serait le plus solide et le plus sûr de tous les juges (37). Voilà le fruit qu'attendait ce grand homme de la lecture attentive et réfléchie d'un seul livre. Ne lisez pas les bons livres, disait un vieux directeur de séminaire à de jeunes élèves. Mais quoi! veut-il donc que nous en lisions de mauvais? Après avoir joui un moment de leur embarras, il ajoutait : Ne lisez pas les bons livres, ne lisez que les excellents. Cette proposition ne manque pas de sens et de vérité. A force de vouloir lire tous les bons livres, on ne lit pas assez les livres excellents et classiques. Un homme qui ne se nourrit que d'aliments succulents et substantiels se fait un bon sang et un tempérament vigoureux; de même, le moyen de donner de la force et de la vigueur au tempérament de l'esprit, le voici : Ne lire que les livres excellents.

Mais il est temps de ramener cette théorie à notre sujet, et de dire que pour acheter ce petit nombre de livres excellents dont nous venons de parler, peu d'argent suffit. Il n'est pas de prêtre qui, en retranchant de ses dépenses tout ce que le luxe réclame, mais que la nécessité n'exige pas, ne puisse faire assez d'épargnes sur son petit pécule, pour acheter graduellement la collection entière de ce que nous appelons livres classiques. Et alors les yeux ne seraient pas frappés d'un désordre que j'estime être une sorte de scandale : Vous entrez dans la maison d'un prêtre, vous parcourez des yeux une suite d'appartements meublés avec goût, et vous cherchez en vain le lieu où ce prêtre a placé sa bibliothèque! L'absence d'une bibliothèque, je le dis sans détour, est, dans la maison d'un prêtre, le témoignage authentique de son ignorance.

Et quand on dit qu'il vaut mieux secourir les pauvres que d'acheter des livres, je réponds qu'il n'y a pas de prêtre qui ne puisse faire face à ces deux obligations; même s'il fallait opter entre elles, je ne balance pas à dire que l'achat des livres nécessaires et indispensables à l'instruction d'un prêtre est une partie de son mobilier, dont il ne peut pas plus se passer que des nécessités de la vie; que cet achat se lie avec un devoir de justice, qui prévaut sur le devoir de charité dont un prêtre est redevable envers les pauvres. Un exemple curieux et mémorable se présente ici à nous, et seul il suffirait pour réfuter l'objection. Personne n'a égalé saint Paul en zèle et en charité pour secourir les pauvres : témoin ces collectes si souvent répétées qui se faisaient par son ordre dans les églises, afin de procurer des secours aux saints. D'autre part, qui jamais a été plus pauvre que saint Paul, lui qui n'avait pour subsister que le travail des heures de la nuit qu'il dérobait à son sommeil? Et cependant saint Paul si pauvre, si tendre pour les pauvres, avait des livres, il en achetait. En être privé, même dans ses courses, dans ses voyages, c'était pour lui une privation à laquelle il se hâtait de mettre fin. De là cette recommandation qui termine sa seconde Lettre à Timothée : *Prenez avec vous le portefeuille que j'ai laissé à Troade, ainsi que mes livres, et surtout mes parchemins.* (II *Tim.*, IV, 13.)

Mais enfin, pour trancher cette objection jusque dans sa racine, je dirai à ce prêtre : Vous n'avez ni livres, ni argent pour en acheter; mais vous avez au moins un livre! Et quelle excuse a celui qui en serait dépourvu? Vous n'êtes pas sans une Bible dans votre maison? lisez-la et relisez-la sans cesse; elle vaut à elle seule une bibliothèque entière. En effet, toute la science ecclésiastique, hormis le petit nombre de vérités

(37) Discours de d'Aguesseau, quatrième instruct., *sur l'étude et les exercices d'un avocat du roi.*

qui nous sont arrivées par le canal de la tradition, se trouve dans la Bible. Le plus grand nombre des saints docteurs qui forment la chaîne de la tradition possédaient peu de livres; et si l'on excepte Origène, saint Jérôme, saint Augustin, dont les écrits supposent une vaste lecture, le reste de ces docteurs avait peut-être moins de livres et en avait moins lu qu'il n'y en a dans la bibliothèque d'un simple desservant de nos paroisses. Ils lisaient l'Écriture sainte; ils la lisaient le jour, la nuit ils la lisaient encore; et c'est dans cette lecture assidue, qu'ils avaient puisé cette profonde connaissance de la religion et acquis ces trésors de la science divine dont se compose le dépôt de la tradition. Oh! que nous avons dégénéré de nos pères dans la foi! Les simples fidèles savaient autrefois par cœur l'Écriture; et qu'il est petit, aujourd'hui, le nombre des prêtres qui en sont là! qu'il y en a peu parmi eux, qui, conformément au vœu de l'abbé Fleury, puissent continuer le verset commencé en leur présence, indiquer sur-le-champ le livre ou le chapitre d'où ce verset est tiré! Insensés que nous sommes! nous voulons parler et écrire sur les choses de Dieu; mais qui connaît mieux la science divine que l'Esprit de Dieu? et puisqu'il lui a plu de la consigner dans un livre dont il est l'auteur, ne sommes-nous pas dénués de sens et de raison quand nous négligeons ce qu'il a écrit pour lire les vaines fables des hommes? Ne serait-ce pas être aussi déraisonnable que celui qui, pour se désaltérer, quitterait la source pure des eaux vives, pour aller puiser l'eau dans les ruisseaux où elle s'est chargée d'une fange et d'un limon impur qui la corrompt? Un homme sage médite sur un sujet; il est à la recherche des auteurs qui en ont le mieux parlé: si on lui annonce qu'un génie du premier ordre l'a traité avant lui, il se réjouit, et il espère trouver plus de lumières dans une seule de ses pages que dans les volumes entiers des auteurs médiocres. Or, Dieu lui-même nous a parlé par l'organe de ses prophètes, et nouvellement par son Fils et par ses apôtres qui ont recueilli ses paroles; et nous faisons moins de cas de la parole d'un Dieu que de la parole des hommes!

Parcourez toutes les beautés que les rhéteurs ont classées en genres et en espèces: le modèle du genre historique, vous le trouverez dans les livres saints, où la brièveté du narré, la naïveté de l'expression, le choix des détails et des circonstances qui accompagnent les faits ne laissent rien à désirer. Trouvez dans le genre didactique quelque chose de plus parfait que les sentences de Salomon? où rencontrerez-vous plus de vues et de profondeur renfermées en moins de mots, exprimées en termes plus concis, et par des images plus vives et plus sensibles? Quelle poésie plus élevée que celle des Psaumes! Leur supériorité sur toutes les productions lyriques, anciennes et modernes, paraît un point jugé en littérature par le suffrage de tous les maîtres éclairés que n'aveugle pas l'esprit de parti. Les savants d'Allemagne, ennemis de la révélation, tout en se jouant de sa vérité, sont unanimes à admirer l'élévation et la sublimité de nos prophètes. Avec le sens et le tact du beau, on s'aperçoit que je ne sais quoi de divin respire dans l'Évangile et dans les écrits des apôtres. On ne peut donc qu'applaudir à cette remarque du cardinal Maury sur nos prédicateurs du premier rang: Toutes les fois que vous êtes plus vivement frappé de la magnificence ou même de l'onction de leurs discours, suspendez un instant, éclairez votre admiration; remontez aussitôt par la pensée à l'origine de cette élocution ravissante, qui s'élève, sans effort et sans emphase, au-dessus de la langue ordinaire des hommes. Le pieux enchantement de votre goût va découvrir, avec la surprise d'une sainte joie, que l'orateur se montre d'autant plus sublime, qu'il répète plus fidèlement les paroles du texte sacré (38).

Si l'on me dit qu'on ne peut comprendre l'Écriture sainte sans le secours des commentateurs, et que ceux-ci vous effrayent par le nombre et la grosseur des volumes, je vous répondrai, avec l'abbé Fleury, que l'Écriture sainte s'explique par elle-même, et qu'un commentaire qui lève en peu de mots les difficultés du sens littéral suffit à celui qui la lit tout entière. Des prêtres ne lisent pas l'Écriture sainte, et les ennemis les plus acharnés du christianisme la lisent! Voltaire, cet ennemi si méchant, si injuste et si irréconciliable du christianisme, avait lu l'Écriture sainte avec des yeux louches et malins; il avait lu ses commentateurs; et c'est dans ces savants interprètes qu'il avait puisé les objections spécieuses auxquelles il a donné une tournure burlesque pour défigurer la majesté de nos livres saints, et traduire en caricatures ridicules les histoires des patriarches et les actions des prophètes. On raconte de cet homme extraordinaire, que, lorsque des ecclésiastiques, par un goût bizarre, allaient le visiter dans la solitude de Ferney, il se plaisait à les agacer par des difficultés captieuses sur l'Écriture sainte, et à jouir de leur embarras. Rousseau, cet autre ennemi du christianisme non moins redoutable, témoigne dans ses *Confessions* avoir lu trois fois la Bible tout entière; et on croit qu'il a puisé dans cette lecture un fond d'attachement pour les grandes vérités de la morale, qui l'a au moins sauvé des horreurs de l'athéisme. J'en reviens à mon dire: Les ennemis du christianisme lisent l'Écriture sainte, et les prêtres ne la lisent pas! Il y en a plusieurs à qui on pourrait adresser le reproche que saint Jean Chrysostome faisait à des prêtres de son temps, d'ignorer jusqu'au nom de tous les livres

(38) *Essai sur l'éloquence de la chaire*, art. 59

qui composent le canon de nos divines Ecritures (39).

On insiste, et l'on dit : Je suis trop occupé pour avoir le temps d'étudier. Cette raison, je le sens, peut être une excuse dans la bouche des pasteurs de nos grandes cités. A la campagne, et surtout dans les malheureux temps où nous sommes, un grand nombre de pasteurs peuvent aussi l'alléguer avec un légitime fondement. Chargés de plusieurs paroisses, c'est-à-dire d'un travail qui se divisait autrefois entre plusieurs ouvriers, le moyen pour eux de vaquer à l'étude, et de pourvoir à l'administration des sacrements? Je les abandonne à leur conscience; c'est à eux à se juger en présence de Dieu, et à examiner si tous leurs moments sont tellement absorbés par les soins de leur ministère, qu'il ne leur reste point de temps pour l'étude. N'ont-ils pas quelques courses ou voyages à faire dans la belle saison, et ne peuvent-ils pas se munir d'un livre, ou méditer sur les grandes questions de la science divine? S'ils me répondent que cela même leur est impossible, ils sont en règle. Dieu, qui les a mis dans cette position difficile, leur doit des secours extraordinaires, et ils ne leur manqueront pas. Ils sont du nombre de ceux à qui Notre-Seigneur a dit : *Dabitur vobis in illa hora quid loquamini.* (*Matth.*, X, 19.) Près de monter à l'autel, une lumière soudaine éclairera leur âme. Dieu leur montrera l'ordre et la suite des instructions dont ils sont redevables à leur peuple. Mais enfin qu'ils examinent leur conscience, et qu'ils se persuadent bien que Dieu n'a promis son secours qu'au ministre laborieux et fidèle qui fait ce qu'il peut, et qui demande ce qu'il ne peut pas ; et qu'il ne doit rien au prêtre négligent qui, après avoir dissipé le temps qui lui a été donné, tente le Seigneur en comptant qu'il viendra au secours de sa paresse.

Voulez-vous, Messieurs, connaître un excellent moyen de concilier l'administration des plus grandes paroisses avec l'étude et la lecture? je vous indique avec confiance l'économie du temps. On a vu des hommes avec une fortune médiocre et des revenus bornés faire face aux plus grandes dépenses, soutenir l'honorable représentation d'une charge civile, pourvoir à l'entretien honnête des enfants, faire même l'aumône aux pauvres, selon le précepte de l'Evangile, tandis que d'autres, avec de plus grands biens et des revenus plus considérables, se sont toujours plaints de leur détresse. L'économie a mis entre eux toute cette différence. Ici les fonds s'écoulent, se perdent dans mille dépenses de fantaisie, de caprice, et ils manquent pour le nécessaire. Là, au contraire, toute dépense superflue est sévèrement retranchée, et les fonds sont réservés pour les choses dont on ne peut se passer. Il en est de même de la sage et économique administration du temps. Combien de moments perdus, qui, recueillis et appliqués à l'étude, formeraient, dans les semaines et les mois des jours, dans les années des semaines, et enrichiraient l'esprit d'utiles connaissances!

Voilà sans doute le secret qu'ont suivi les saints docteurs pour concilier l'administration des plus grandes églises avec la composition des différents ouvrages dont ils ont enrichi les lettres et la religon. Les docteurs nous ont parlé d'une usure sainte ; c'est l'aumône qui prête à Dieu dans la personne des pauvres pour recevoir, au delà du principal, le centuple promis ici-bas, et la vie éternelle dans le ciel. Messieurs, je vous conseille cette usure sainte du temps, et les fruits qu'elle vous produira, vous les recueillerez ici-bas et dans l'éternité.

DISCOURS XXVIII.

SUR L'OBLIGATION D'INSTRUIRE LE PEUPLE.

La religion et la morale, et par conséquent la société tout entière reposent sur le devoir d'instruire le peuple, comme sur leur fondement. Un peuple sans instruction est un peuple sans religion; dégradé, corrompu par les fausses lumières de l'impiété et les vices de la civilisation, il est indisciplinable par les lois; et sans insister sur l'importance du sujet, qui se recommande par lui-même, en voici la division et le partage : Nécessité de l'instruction, matière de l'instruction, qualités qu'elle doit avoir, gravité de cette obligation.

J'embrasse une vaste matière, et je désire pouvoir la traiter sans nuire à la clarté, et sans fatiguer votre attention. Dans l'impuissance où je suis de tout dire, je me contente de vous indiquer sommairement la nécessité, pour un pasteur, d'instruire le peuple dont il est chargé.

I. Ce devoir se prouve, comme tous ceux de la morale, par l'Ecriture ; mais, au moment où j'interroge sur ce point nos livres sacrés, les textes se présentent à moi en si grand nombre, qu'embarrassé de leur multitude, j'hésite sur le choix que je devrais en faire si j'avais le temps de vous les développer. Je les rapporterai à trois chefs, pour soulager la mémoire en fixant l'attention de l'esprit : le nom que l'Ecriture donne aux pasteurs, les endroits où sont marquées les missions données aux pasteurs, et les qualités de la divine parole :

1° Les noms que l'Ecriture donne aux pasteurs. Le nom de pasteur dit tout, toute autre expression languit auprès de celle-là ; car enfin, quel est le premier devoir du pasteur, sinon de paître le troupeau, c'est-à-dire de le nourrir? et l'on sait qu'il ne vit pas de pain comme les corps, mais de raison et de sagesse comme les esprits, c'est-à-dire que la parole de Dieu est sa nourriture.

2° Les endroits où sont marquées les missions des pasteurs. Jésus-Christ remonte jusqu'à l'ancienne loi, et sa religion re-

(39) *Voy.* S. Chrysost. *De Lazaro*, conc. 3, n. 1, 3. — Hom. 19 *in Act. apost.*, n. 4. — Et sa préface à la tête de ses homélies sur l'Epître aux Romains.

monte jusqu'à l'origine du monde. Les patriarches et les prophètes sont nos prédécesseurs dans le saint ministère. Or, voici leurs paroles : Elevez la voix comme la trompette, reprochez à mon peuple ses crimes en face. (*Isa.*, LVIII, 1.) Si l'impie meurt sans que vous lui ayez intimé les commandements de ma loi, vous me répondrez de son âme. (*Ezech.*, III, 18.) Je défie qu'on puisse exprimer avec plus de force et d'énergie le précepte d'instruire. Je me hâte d'arriver à la mission donnée aux pasteurs de la nouvelle loi. Lisons le titre primordial où elle est écrite : Allez, enseignez; c'est le divin Maître qui parle avant de remonter aux cieux : Enseignez et baptisez. (*Matth.*, XXVIII, 19, 20.) Enseignez d'abord, et puis baptisez, c'est-à-dire administrez les sacrements. Et, dites-moi, à quoi servirait l'enseignement, s'il n'était précédé par la divine parole? Un homme qui avait bien compris la valeur de ce commandement, saint Paul, exprime ainsi sa pensée : Evangéliser, ce n'est pas pour moi une œuvre bonne, mais libre et volontaire, que je sois le maître de pratiquer ou d'omettre, c'est un devoir nécessaire, indispensable, et malheur à moi si j'y manque : *Vœ mihi si non evangelizavero!* (I *Cor.*, IX, 16.) Aussi aimait-il à dire : Je loue le pasteur qui baptise, qui administre les sacrements. Pour moi, hormis Etienne et sa famille, je ne sais si j'ai baptisé quelqu'un parmi vous; car mon divin Maître ne m'a pas envoyé pour baptiser, mais pour évangéliser. (I *Cor.*, I, 14 seqq.) Et si ce grand Apôtre élevait la voix au milieu de nous, que vous dirait-il avec ce feu de l'amour divin qui animait son geste et sa parole? Prêchez la divine parole, prêchez-la à temps et à contre-temps, au chrétien qui la reçoit avec joie, au pécheur qu'elle trouble et qu'elle importune. (II *Tim.*, IV, 2.)

3° Les qualités de la divine parole. La parole, c'est la lumière du monde; le pasteur est donc une lumière élevée sur le chandelier pour éclairer cette portion de la maison de Dieu comprise dans la paroisse : mais que ce soleil s'obscurcisse, et le monde moral est enseveli dans une nuit plus profonde que les ténèbres épaisses qui obscurcissent l'espace. La parole de Dieu, c'est le pain de la vie; et ce pasteur barbare qui n'instruit pas, à qui le comparerai-je? à ce père malheureux environné d'enfants qui lui demandent du pain en pleurant, et qui n'en a pas pour le leur rompre. Ce père est malheureux, mais il n'est pas coupable : il donnerait ses sueurs, ses veilles, il s'épuiserait de fatigues pour nourrir sa famille. Mais le pasteur négligent qui retient la parole de Dieu dans son cœur, est semblable à ce père affreusement dénaturé qui a du pain dans sa maison, et qui le serre, qui l'enferme, pendant que ses enfants, pâles et décharnés, le lui demandent à grands cris; et la contrée où, par un concert malheureux, les pasteurs n'instruisent pas, est mille fois plus malheureuse qu'une région où des accapareurs, par un monopole affreux, enserrent les subsistances pour réduire le peuple aux horribles extrémités de la famine. La parole de Dieu est la rosée qui doit descendre du ciel; mais si les vents et les nuées ne l'apportent pas sur leurs ailes, les plantes languissent et périssent dès leur naissance : c'est la manne qui doit nourrir le voyageur dans le désert; mais si on ne lui apprend pas à recueillir ce mets précieux, il tombe de lassitude, et meurt au milieu de sa course; c'est-à-dire, Messieurs, qu'un pasteur qui n'instruit pas son peuple se rend coupable du plus grand des crimes. Au reste, j'en ai dit assez sur cette vérité. On convient de l'obligation, entrons dans les détails.

II. La matière de l'instruction. On me dira peut-être : Quelle discussion peut-on élever là-dessus? La matière de l'instruction ne peut être autre que la parole de Dieu et la doctrine chrétienne, et il n'y a pas de prêtre ni de pasteur assez insensé pour disserter en chaire sur la philosophie ou les mathématiques; néanmoins, je persiste à dire que l'instruction pèche beaucoup par la matière. On prêche la parole de Dieu, on explique la doctrine de l'Evangile; mais on n'enseigne jamais au peuple, par ce genre d'instruction, la doctrine chrétienne tout entière. Des lambeaux, des fragments d'un grand corps, voilà tout ce qu'on lui offre. Ces instructions ne sont jamais liées, enchaînées entre elles de manière à former un tout, un cours assez suivi, assez complet, pour enseigner la religion à ceux qui l'ignorent. Les homélies, les prônes, les sermons que l'on fait dans les paroisses des grandes villes sur l'humilité, sur l'aumône, la charité, les grandeurs de Jésus-Christ, la divinité de sa religion, sont utiles; mais je ne vois dans tout cela que des parties isolées de la religion, sans aucun lien entre elles. Supposez un pauvre, un père de famille qui ignore le christianisme, qui n'en connaît pas même les éléments et les principaux mystères; quelque assidu qu'il soit aux instructions de sa paroisse, il n'y trouvera pas le remède à son ignorance, et il n'y apprendra pas son catéchisme, s'il ne le sait pas. Une comparaison va vous mettre devant les yeux le vice de cette méthode. Voici un professeur qui veut enseigner à ses élèves la théologie dogmatique ou morale. Il fait aujourd'hui une savante dissertation sur l'incarnation, demain une autre sur la restitution, une autre fois sur l'orgueil; il parle tantôt sur la colère, tantôt sur la grâce, tantôt sur la Trinité. Il va à batons rompus d'un sujet à l'autre, courant sur le dogme et la morale. Avec cette étrange méthode, je soutiens qu'il n'apprendra jamais à ses élèves la théologie. La religion est une science comme la jurisprudence et les autres sciences; or, il n'y a qu'une méthode unique pour les apprendre : il faut de toute nécessité diviser la matière en sections, la sous-diviser en paragraphes, en chapitres, parcourir successivement et dans un ordre convenable toutes les questions dont chaque science se compose. Voilà

comment on enseigne les autres sciences, et comment on doit enseigner la religion. On peut diviser la doctrine chrétienne en trois parties : les vérités qu'il faut croire, dont le symbole est l'abrégé; les vertus qu'il faut pratiquer, renfermées dans le décalogue; les choses qu'il faut demander, toutes contenues dans l'oraison Dominicale, et dont Notre-Seigneur est le divin auteur. Que le pasteur qui veut enseigner la religion à son peuple suive cette marche ; qu'il fasse une suite d'instructions familières sur le symbole, tel qu'il est développé dans le catéchisme; qu'il explique ensuite le Décalogue, qu'il développe l'oraison Dominicale, où il exposera au peuple les cérémonies de la messe ; qu'il traite à part des sacrements par forme d'appendice : voilà, ce me semble, un cours d'instructions, qui embrasse la religion tout entière. Le pasteur pourra interrompre ce cours dans les grandes solennités, pour parler aux fidèles sur le mystère que l'Eglise célèbre. Dans l'été et l'automne, quand le peuple est occupé aux travaux des champs, il pourra se contenter d'une courte homélie sur l'Evangile ; et ainsi le paroissien qui sera assidu à ses prônes, apprendra sa religion ; mais la méthode accoutumée ne la lui apprendra point, je ne me lasse pas de le dire. Si les fidèles qui assistent aux prônes et aux sermons, tels que vous les faites, connaissent la religion, ses éléments, le détail des dogmes, des mystères et des devoirs de la morale, votre méthode leur sera utile, parce qu'ils sont déjà instruits; et vous pourrez agrandir, dans un discours solide, lumineux, les connaissances qu'ils possèdent. Mais encore un coup, pour que votre méthode serve au peuple, il faut que vous le supposiez déjà instruit de sa religion, et c'est cette supposition que je nie. Je soutiens que les ignorants sont en grand nombre dans la classe lettrée et fortunée, aussi bien que dans la classe du peuple.

Et ici je me transporte au siècle de Louis XIV, à ces beaux jours où l'instruction était si abondante dans la famille, et où elle était la première des sciences qu'on enseignait dans les maisons d'éducation publique. Dans ce grand siècle, quelle ignorance de la religion parmi ce qu'on appelle le beau monde, jusque-là que La Bruyère disait : Il me semble qu'un prédicateur ne devrait pas supposer ce qui est faux, je veux dire, que le grand ou le beau monde sait sa religion et ses devoirs, et ne pas appréhender de faire à ces bonnes têtes, ou à ces esprits raffinés, des catéchismes. Le duc de Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, raconte une anecdote qui nous donne la mesure de l'ignorance qui régnait alors dans la haute classe. Un esprit fort parlait dans un repas avec une extrême liberté sur la religion. Une femme de beaucoup d'esprit, qui voyait percer l'ignorance à travers son ton arrogant, s'avise de lui donner une leçon, et pour cela, elle l'interpelle par cette interrogation ? Monsieur, voudriez-vous bien me dire qui a composé le *Pater?* Celui-ci de rejeter bien loin cette question avec toute la fierté d'un savant, offensé de se voir soupçonné d'ignorance. Néanmoins son antagoniste, qui décelait son embarras à travers son ton d'assurance, continuait à le presser : Mais enfin, Monsieur, veuillez bien répondre à ma question : Qui a composé le *Pater?* Un convive malin qui avait fait la même observation, et qui voulait le pousser à bout, s'approche de lui et lui dit tout bas : Moïse a composé le *Pater ;* et voilà notre homme qui se recueille un moment, fait un pas et prononce magistralement que Moïse a composé le *Pater* (40). Le beau monde de nos jours est-il plus instruit de sa religion? Je le sais, jamais la science n'a été plus précoce, plus commune ; nos jeunes gens, les hommes de toutes classes ont une foule d'aperçus sur une grande variété de sujets; mais en matière de religion, il n'y a pas de termes pour exprimer leur ignorance. Ils ne la connaissent que par les romans où elle est travestie et défigurée. Si ces hommes, rappelés à la religion par le dégoût du monde et le secours de la grâce, assistent au prône, un catéchisme raisonné sur nos dogmes, sur nos mystères, leur apprendra ce qu'il faut savoir et croire pour être sauvé, tandis qu'un prône sur la morale ne leur mettra sous les yeux que la morale de l'Evangile, et le cœur la devine quand il est droit et sincère.

Passons à la classe pauvre : que d'ignorants de nos principaux mystères! Tous ceux qui ont vu se développer les forces de l'âme et du corps dans cette malheureuse lacune de temps où la foi a cessé dans la bouche du prêtre, et où il y a eu cessation de catéchismes, de prônes et d'instructions familières, ont profondément ignoré ces vérités nécessaires, sans lesquelles on est exclu du salut. Autant que les païens et les infidèles, ils ont besoin d'instruction, et Dieu sait l'immense travail auquel les missionnaires doivent se livrer pour leur inculquer les premières vérités et les rendre capables des sacrements. Et c'est à ces malheureux ignorants qu'on adresse de doctes sermons ! c'est-à-dire que l'on veut élever l'édifice avant d'avoir posé les fondements. Le catéchisme donc avant tout, et encore le petit catéchisme sur les principaux mystères ; après viendront, si vous voulez, les doctes sermons sur la morale : c'est avec une telle méthode, qu'un pasteur aura des paroissiens instruits. Et pour faire mieux comprendre ma pensée, supposons un professeur faisant sur le droit un cours qu'il prolonge pendant trois ans. Tous les trois ans, il le recommence et l'explique avec un nouveau degré de clarté et

(40) Mém. de Saint-Simon, édit. de 1829, t. II, p. 247. — Dans des notes que Saint-Simon a ajoutées au *Journal* de Dangeau, il rapporte que la comtesse de Grammont apprit à son mari malade les premiers éléments de la religion ; et comme elle lui récitait le *Pater :* « comtesse, lui dit son mari, répétez-moi encore cela ; cette prière est belle. Qui l'a faite? » Telle était l'ignorance de ce courtisan si renommé pour son esprit.

de précision, et il ne cesse d'enseigner de cette manière pendant vingt ans. A force de rebattre la même matière, il doit l'amener de toute nécessité au degré de clarté dont elle est susceptible, et pour peu qu'il soit habile, il faut que ses auditeurs aient l'esprit bien épais et bien peu ouvert, s'ils n'ont pas compris ses leçons, s'ils ne les ont pas gravées dans leur mémoire. Appliquons au pasteur cette comparaison, elle se trouvera vraie de tout point; et un voyageur judicieux, qui entrera dans sa paroisse, ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle est pleine d'hommes instruits et éclairés sur la religion.

La tradition de Saint-Sulpice a conservé un trait de la vie de M. Olier qui vient à mon sujet. Ce vertueux prêtre, dans le cours de ses voyages, interrogeait sur le catéchisme les enfants qu'il rencontrait. Etait-il frappé de la justesse, de la précision et de la clarté de leurs réponses, il jugeait par là du génie, du caractère du pasteur, et de la saine doctrine qu'il leur enseignait. Alors il allait le visiter dans sa maison curiale, et le traitait avec tous les égards et le respect convenables à la haute idée qu'il avait conçue de lui. Encore un coup, Messieurs, une paroisse où le pasteur suit cette méthode sera instruite de la religion. On la suit dans un grand nombre de paroisses de la campagne; à la ville on ne la suit guère, et le peuple s'en ressent. Un prélat d'un grand savoir, et consommé en expérience, jugeait le peuple des grandes et des petites villes inférieur en instruction à celui des campagnes, par l'unique raison, que le prône des villes n'est pas, comme celui des campagnes, un catéchisme raisonné.

On me dira peut-être ici, et je dois résoudre cette objection : A quoi pensez-vous, de réduire comme vous semblez vouloir le faire, toute l'instruction à des catéchismes raisonnés? que vont devenir ces beaux discours prêchés avec tant d'éclat et de solennité dans nos villes durant les stations de l'Avent et du Carême, et dont la collection livrée à la presse, a honoré notre littérature, élevé la tribune sacrée au-dessus de la tribune profane, et fait de la chaire évangélique le trône de l'éloquence? J'apprécie ces considérations, bien que je les trouve d'un moindre intérêt que la bonne instruction du peuple fidèle, et je réponds : C'est votre erreur de croire que je veuille entièrement bannir de nos temples ces discours solennels que le pasteur prêche quelquefois selon cette forme, sur nos grands mystères et sur nos fins dernières. Volontiers qu'on leur réserve les grandes stations de l'Avent et du Carême; je ne parle ici que du prône de la messe paroissiale et de l'instruction qui se fait après les vêpres hors le temps du Carême et de l'Avent. Je réponds en outre que c'est une autre grave erreur de croire que les conférences familières faites au peuple ne laissent aucune place au talent oratoire; loin de là, elles se prêtent à toutes les beautés de l'élocution et de la pensée. Un pasteur qui est orateur pourra déployer son beau talent, faire succéder à une instruction vive et sensible, les figures et les mouvements utiles pour les faire passer de l'esprit jusqu'au cœur; et nous avons vu un contemporain s'élever, dans le genre des conférences, au niveau de nos plus grands orateurs. Non, Messieurs, je ne veux pas que le prôniste, du haut de la chaire, fasse, par demandes et par réponses, le catéchisme aux messieurs et aux dames, comme certains missionnaires, dont l'exemple me paraît plus admirable qu'imitable. Il divisera son prône comme on divise les sermons; dans la première partie, il expliquera le dogme, c'est-à-dire les points de la doctrine chrétienne qui sont le sujet de l'instruction; dans la seconde, il entrera dans le détail des devoirs de la morale qui en découlent; là, viendra la censure des vices dominants dans la paroisse. Et après tout, je demanderai à ces partisans exclusifs et outrés des sermons · Les Pères n'ont-ils pas été éloquents? cependant ils n'ont pas prêché à la manière des Bourdaloue, des Massillon et de tous les prédicateurs de l'école moderne. Enfermés dans le cercle d'un mystère ou d'un point de morale, ils prenaient à tâche de faire comme une sorte de traité animé par toutes les formes oratoires, sur des plans et des matériaux toujours nouveaux. Expliquer verset par verset le texte de l'Ecriture, voilà la première partie de leur instruction; des détails de mœurs, des sorties véhémentes contre les vices du temps faisaient la matière du second point. Imitons leur méthode; comme eux, appliquons l'Ecriture sainte aux mœurs et à la morale, et rien n'empêche que nous ne soyons éloquents comme eux. Telles sont les réflexions que j'avais à vous soumettre sur la matière de la prédication.

III. Venons maintenant aux qualités qu'elle doit avoir. Je prends pour guide le concile de Trente, qui ordonne aux pasteurs de prêcher brièvement et clairement; *cum brevitate et facilitate sermonis*, et d'une manière proportionnée à la portée du prédicateur et à celle de ses auditeurs; *pro sua et plebium capacitate* (41). Et d'abord brièvement; *cum brevitate*. On est étonné de voir la brièveté du discours sortir du domaine de l'art oratoire, et devenir la matière d'un précepte ecclésiastique; mais vous serez moins étonnés de cette exigence du saint concile, si vous songez à quel genre d'auditeurs s'adresse l'instruction du pasteur. Laboureurs, domestiques, ouvriers, ouvrières, femmes de ménage, voilà le gros de son auditoire. Devant de tels auditeurs, si le discours se prolonge trop longtemps, l'inconvénient prévu par saint François de Sales se présentera tout aussitôt : le milieu fera perdre de vue le commencement, et la fin le milieu. Que restera-t-il de ce long discours

(41) Sess. 5. *De verbi Dei concionatoribus*, cap. 2.

dans l'esprit de l'auditeur? Rien. Si le discours avait été court, vif et populaire, il aurait laissé à tous des lumières dans l'esprit et des sentiments dans le cœur. Les pères, les mères auraient répété à leurs enfants cette pensée, cette pratique pieuse, ce mot de leur bon pasteur qui les aurait frappés; au lieu que ce long discours n'a laissé aucune idée dans leur esprit. Les homélies des Pères, nous les avons; elles étaient courtes. O qu'elles valaient bien mieux que les nôtres! s'écrie quelque part saint François de Sales. Et si l'on me demande quelle longueur doivent avoir le prône et le discours évangélique, j'ai coutume de répondre qu'ils doivent varier selon les temps, les lieux et les circonstances; mais je crois que le prône, surtout à la campagne, ne doit pas passer la demi-heure, et le sermon l'heure. Le prédicateur qui dépasse une heure, disait ingénieusement M. de la Motte, n'a plus la grâce de la prédication; et il le prouvait par ce texte de Notre-Seigneur : *Dabitur vobis in illa hora quid loquamini* (*Matth.*, X, 19.)

Avec clarté : *cum facilitate sermonis.* Le discours doit être simple, facile à entendre; il doit sortir d'un esprit net, comme une eau limpide d'une source pure. Vous diriez des choses sublimes, relevées, capables de ravir les anges d'admiration; à quoi serviront-elles, si elles ne sont pas comprises? Vous ressemblez à ce barbare qui parle un langage étranger, et dont le discours est perdu, à moins qu'il ne soit expliqué par un truchement ou un interprète. Remontons ici aux premiers principes des choses. La parole est à la vérité ce que la lumière est au corps. C'est par le jour et la clarté que la lumière produit tous ses bons effets sur les corps, qu'elle nous fait connaître leur figure, leurs couleurs, leurs nuances différentes. Or, la grande qualité que l'on désire dans la lumière, c'est qu'elle soit pure; si elle est enveloppée de nuages, elle obscurcit les corps, nous les dérobe, nous les cache, au lieu de nous en découvrir l'espèce, la matière et la différence; elle attriste les yeux au lieu de les réjouir. Les prédicateurs du haut de la chaire peuvent bien apprécier le mérite de la clarté. Si leur discours renferme quelques passages pleins de clarté, où le peuple se retrouve avec tous les usages de la vie civile et cette foule d'objets qui lui sont connus, ils s'aperçoivent à cette attention fixe et arrêtée qu'on leur accorde, qu'ils sont compris; et cette attention là même est bien différente de celle qu'obtient un orateur plus relevé. Celui-ci, par un débit animé, une voix sonore, des métaphores outrées et tout le fracas de sa parole retentissante, pourra bien fixer l'attention : c'est qu'il agit autant sur le physique que sur le moral; mais l'intelligence n'a guère de part à cette attention. Que si on veut remonter aux causes qui produisent la clarté dans le discours, on peut assigner celles-ci : l'ordre, le choix des pensées et des mots. Avec l'ordre dans les idées commence la lumière; avec leur confusion, l'obscurité. Voyez ce tas de livres sur le pavé, c'est le chaos; mettez-y de l'ordre, plaçant les livres d'histoire, de sciences, de littérature, séparés dans les rayons d'une bibliothèque; avec l'ordre la lumière luit sur tous ces objets, l'esprit les discerne et les démêle, et classe chacun dans son genre et dans son espèce. Il en est de même dans l'ordre intellectuel. Un discours est un amas d'idées; vous y verrez naître la clarté ou la confusion, selon que vous classerez ces objets tout spirituels dans leur ordre naturel.

Le choix dans les pensées. Ne laissez entrer dans le discours que ce genre de pensées qui sont dans le cercle des connaissances de ceux à qui vous parlez. Si vous avez affaire à de beaux esprits, à des académiciens, vos allusions aux arts, aux sciences, vos pensées fines ou abstraites, vos idées métaphysiques, pourront être comprises; mais, devant le peuple, ne sortez pas des idées vulgaires et communes exprimées d'une manière non commune. Les objets physiques, le soleil, les astres, les fleuves, les fontaines, les champs, les moissons, les usages de la vie domestique et champêtre, voilà des choses que le peuple conçoit; c'est dans ces objets sensibles et matériels qu'il faut aller puiser vos similitudes et vos comparaisons. Notre-Seigneur vous servira ici de modèle. Parlant à un peuple de moissonneurs ou de pêcheurs, quelles sont les figures qui embellissent son discours, et qui se reproduisent partout dans sa parole divine? Un champ, des semences, une barque; images sensibles de sa sublime morale!

Le choix des termes. C'est au tact et au goût à nous diriger ici, à nous faire sentir que tels ou tels mots ne sont pas dans la langue du peuple. Le saint concile ajoute que le prédicateur ne doit jamais dépasser ni sa portée, ni celle du peuple. Se mettre à la portée du peuple, je le conçois; mais ne pas sortir de sa portée, qu'est-ce à dire? Y a-t-il donc des prêtres qui s'élèvent au-dessus de leur portée? Oui, il y en a; ils veulent être grands, et ils sont petits; ils cherchent à s'élever jusqu'à la région du sublime, et ils manquent de force pour se soutenir à cette hauteur. Ils ressemblent beaucoup à celui dont la fable nous raconte la chute pour avoir voulu prendre dans les airs un essor téméraire. Un géant n'a qu'à se lever et à déployer les proportions de sa taille; il est grand sans effort. Mais un nain qui voudra paraître grand, que fera-t-il? Il montera sur des échasses pour donner de la grandeur à sa petite taille. Voilà l'image de cet écrivain médiocre qui aspire à être grand sans élévation dans les pensées; il exhausse de petites idées sur de grands mots. Veut-il se montrer fort et énergique, il est tendu, bouffi; s'il vise à la véhémence, il entasse sans choix et sans discernement les figures les plus violentes. Il en résulte un grand fracas de paroles qui étourdissent les oreilles sans porter la moindre lumière dans l'esprit. En somme, Messieurs, il a fait un

mauvais discours. Il n'était pas sans moyens pour en faire un bon ; il n'avait qu'à moins affecter les formes et les grands mouvements de l'art oratoire. Mais il a été ébloui par le succès des autres, et capable de réussir dans le genre familier, il l'a abandonné, et il a échoué.

Si la nature nous a donné les dons de l'imagination et le talent de l'orateur, aimons ce genre que j'appellerai le beau populaire, et dont saint Jean Chrysostome est un parfait modèle ; aimons surtout le genre simple et familier que Notre-Seigneur a choisi, et qu'il a béni, selon l'expression de saint Vincent de Paul. Qui pouvait, plus que le Verbe de Dieu, étonner le monde par la sublimité du discours? Eh bien ! il a dédaigné ce genre, et son Esprit seul a parlé avec magnificence par la bouche des prophètes. Pour lui, vivant avec les hommes, il leur a enseigné, dans le style le plus simple et le plus familier, la vérité qu'il avait apportée du ciel. Et certes, si l'on mettait d'un côté les effets produits dans les stations par les éloquents discours des grands prédicateurs, et de l'autre les conversions opérées les saints jours de dimanches, par la simplicité des prônes ou des instructions familières, la distance serait immense. Viendra le jour où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres ; alors les pasteurs et les dispensateurs de la parole paraîtront devant le Seigneur avec les âmes qu'ils ont gagnées; mais que le cortége des grands prédicateurs sera petit, et que celui qui se rangera autour des bons missionnaires sera immense !

IV. Gravité de cette obligation. Elle nous est commandée par un précepte divin et par un précepte ecclésiastique. Ceux qui savent la théologie n'ignorent pas que l'Eglise ne balance point, en plusieurs rencontres, à fortifier l'obligation des préceptes divins par la sanction de ses peines canoniques ; et dans ce cas l'action commandée nous lie par deux obligations correspondantes aux deux lois qui nous l'imposent. La sagesse de cette conduite de l'Eglise devient manifeste à quiconque médite sur la nature des préceptes divins proposés aux hommes de tous les siècles. Dieu les a sagement exprimés en termes assez clairs, assez précis, pour qu'on comprenne la nécessité de les accomplir; et tout à la fois si généraux et si indéterminés, qu'on supplée au silence des textes pour spécifier le temps et le lieu, les circonstances précises où ils obligent, le nombre des actes qu'il faut faire. Par exemple, on voit bien, en lisant le texte sacré, qu'il faut communier, se confesser, se mortifier, que ce sont là des préceptes divins ; mais c'est le précepte de l'Eglise qui nous a appris que l'esprit de la lettre évangélique était que nous communiions souvent, et que, pour satisfaire à la rigueur de l'obligation, il faut se confesser à Pâques, communier à Pâques, pratiquer les jeûnes du carême et les abstinences de chaque semaine.

Pour embrasser, dans toute son étendue, le précepte d'instruire imposé aux pasteurs des âmes, il faut traiter à part le précepte divin et le précepte ecclésiastique. D'après ce principe, je pense qu'un pasteur, pour satisfaire au précepte divin, doit répéter et multiplier ses instructions, de manière que le peuple connaisse assez le dogme, les mystères et la morale, pour pratiquer la charité qui est la fin de la loi, et accomplir, selon son état et sa condition, les obligations qui le concernent. Le précepte divin l'oblige surtout à instruire chacun de ses paroissiens sans en excepter un seul, pour peu qu'il puisse l'être, des mystères si nécessaires, si indispensables, qu'on ne peut les ignorer, même de cette ignorance que la théologie appelle invincible, sans être privé du royaume de Dieu. Cette obligation, je la réduis donc à deux chefs : Prêcher le peuple jusqu'à ce que l'ignorance soit bannie du troupeau, instruire chaque individu de tout âge et de tout sexe, jusqu'à ce qu'il connaisse les vérités nécessaires au salut de nécessité de moyen, selon le langage de la théologie. De là je conclus que s'il y a dans une paroisse un enfant, une femme, un berger, un domestique, assez ignorant, par la faute du pasteur, de sa religion pour n'être pas admissible aux sacrements, le pasteur en répondra devant Dieu, sur son âme. D'après cet exposé, vous comprenez, Messieurs, que le précepte divin varie selon le temps, les lieux, les circonstances.

Selon les temps : Un pasteur entre dans une paroisse à la suite d'une violente persécution qui a fermé les églises et banni les prêtres. Durant cette interruption malheureuse de l'instruction évangélique, où le peuple est resté sans autel et sans sacrificateur, où la loi, pour parler le langage du prophète, a cessé dans la bouche du prêtre et où l'oreille du peuple n'a plus été frappée par le son de la divine parole aux prônes et aux catéchismes de l'Eglise ; qui ne voit que les enfants, les adolescents, les adultes, dont l'éducation religieuse a coïncidé avec cette malheureuse époque, ont l'esprit vide de toute notion de la doctrine chrétienne, et que le précepte divin, en ce moment, est bien plus urgent pour le pasteur que dans les temps ordinaires? Pareillement, voici un pasteur qui succède à un autre plus semblable à une idole qu'à un pasteur, car il avait une bouche et il ne parlait pas; il n'instruisait jamais. Et ici, Messieurs, un souvenir affligeant se présente à ma pensée, celui d'une paroisse mal gouvernée, mal instruite, mal catéchisée avant la révolution. Depuis cette sinistre époque, elle n'a eu d'autre instruction que la vue d'un prêtre scandaleux par la turpitude de ses mœurs, et à qui il n'est jamais arrivé, dit-on, de catéchiser l'enfance ou d'évangéliser le peuple au prône de l'église paroissiale. Le champ du Seigneur était tellement couvert par les ronces et les épines de tous les vices, enfants de l'ignorance, que le jeune et pieux pasteur qu'on y avait placé comme un habile médecin auprès d'un grand malade, me disait : En ce lieu, je ne connais

qu'un cabaretier qui ait conservé la foi. Vous me prévenez, Messieurs, et vous comprenez que le précepte divin d'instruire le peuple est bien plus grand pour le pasteur de cette paroisse, que pour le pasteur sage et vigilant qui n'a cessé de cultiver la sienne par des travaux assidus.

J'ajoute, selon les lieux. Je vois, Messieurs, dans un pays infertile, une malheureuse migration d'hommes et d'enfants qui désertent les prônes et les instructions de la paroisse pendant l'hiver, pour aller gagner du pain dont ils se nourriront pendant l'été. Qui ne sait que le pasteur doit à ces hommes ignorants, et à ces enfants qu'il prépare à la première communion, une instruction plus abondante dans les temps favorables, pour les prémunir contre la prochaine disette de la parole divine? Ces réflexions s'offraient à mon esprit, sur les côtes maritimes de la Normandie. Un enfant se présente à moi avec une barque; je devine sa pensée, et je lui promets quelques pièces de monnaie en échange de cette courte promenade en mer, où il va me servir de patron et de nautonnier. Mon enfant, lui dis-je durant cette petite course sur les eaux, allez-vous au catéchisme? — Mais, Monsieur, nous sommes à la mer tous les jours sans en excepter le dimanche! A l'instant, mes yeux aperçoivent la paroisse placée sur les bords de la mer, et je conclus, de la déposition de l'enfant, que le pasteur qui y préside doit le soir, au retour de la pêche, des instructions aux pêcheurs et surtout aux enfants, comme un supplément nécessaire de l'instruction paroissiale. Je ne dis pas aux pasteurs que la Providence a placés dans une situation semblable, je ne leur dis pas : Faites ceci, faites cela; mais, je leur dis : Ayez du zèle; aimez le troupeau; je m'en rapporte à l'amour de Dieu, et il sera assez ingénieux et inventif pour vous suggérer les moyens les plus efficaces de procurer le pain de l'âme à ces enfants dont vous êtes le père. M. Le Nobletz, missionnaire de Bretagne, a fait en pareil cas des prodiges dignes d'une mention honorable dans l'assemblée des pasteurs. Son zèle le porta à passer dans une île presque inaccessible, à cause des rochers dont elle est environnée, et des courants dangereux qui empêchent le passage. Prêt à quitter ce peuple qu'il a engendré à la foi par la divine parole, il ne veut pas laisser ses chers néophytes orphelins et sans pasteurs; en les quittant, il met à sa place un pêcheur formé par ses soins, et si habile à catéchiser et à instruire le peuple, que le chapitre de Quimper, pendant la vacance du siége, ordonne qu'on lui impose les mains; et après qu'il a reçu le sacerdoce, il est revêtu de tous les pouvoirs du pasteur. Ce bon prêtre, nous apprend l'auteur de la Vie de M. Le Nobletz, prêchait à la messe toutes les fêtes et les dimanches; après vêpres il faisait le catéchisme, qu'il terminait par des cantiques; et il avait si bien appris ces airs touchants à tous les pêcheurs de l'île, que la mer retentissait sans cesse d'une musique plus agréable aux anges que les concerts les plus délicieux du monde.

Je ne dois pas omettre non plus ces contrées vivifiées par l'industrie, où s'élèvent d'immenses ateliers remplis d'ouvriers de tout âge et de tout sexe. Si le fabricant est religieux et honnête; s'il a dans son âme quelque étincelle du zèle sacerdotal pour ce peuple dont il est le père, la parole de Dieu annoncée par le pasteur avec zèle et intelligence, tombera sur une terre bonne, et y produira des fruits au centuple. Mais s'il est irréligieux et impie; s'il oblige ces malheureux, le dimanche, à un travail défendu; s'il leur refuse avec barbarie d'aller chercher à la paroisse le pain de la divine parole, à l'heure où il est rompu par les mains du pasteur; ne pensez-vous pas que le soir le pasteur du lieu est rigoureusement obligé d'assembler ces enfants pour leur enseigner les éléments de la doctrine chrétienne, les préparer à la première communion, et les disposer, autant qu'il est possible, aux sacrements de l'Eglise?

Parlons des grandes cités. Dans les galetas de Paris logent des pauvres et des ouvriers en grand nombre, et qui ne sont connus que de Dieu et des âmes charitables qu'il leur envoie pour les consoler et les visiter. Ces hommes sans religion sont presque aussi enfoncés dans la matière que l'animal sans raison. Paris en compte, dit-on, quatre-vingt mille; Lyon, Marseille, Bordeaux, les grandes villes manufacturières, en possèdent un nombre qu'on peut dire prodigieux. Pourquoi cette immobilité des pasteurs en présence de ces chrétiens baptisés? Sont-ils des païens ou des infidèles étrangers à la juridiction, ou bien des brebis de leur troupeau que Dieu leur redemandera âme pour âme? Les amener aux instructions de la paroisse est, je le sais, une œuvre difficile et qui présente des obstacles. Si on a essayé de les surmonter, si on a épuisé tous les moyens de la prudence, dirigée par la charité et le zèle des âmes, je n'ai rien à dire; mais si on n'a pas même essayé de vaincre ces empêchements, les pasteurs seront-ils sans reproche au tribunal de Dieu? Ces obstacles les voici : Dans nos grandes cités les offices sont trop longs; ils sont célébrés à une heure peu commode, et souvent inconciliable avec la position de ces ouvriers; il faut s'y tenir debout ou payer une chaise, s'y mêler avec des habits pauvres au milieu des riches revêtus des livrées de l'opulence. Hé bien! un pasteur que le zèle anime, dispose dans son église une chapelle, un charnier, un lieu souterrain; il le répare, il l'embellit, pour en faire la paroisse des pauvres. Il visite ces malheureux dans le réduit de leur misère, et il leur dit avec bonté : Venez, mes amis, nous célébrerons les divins offices à une heure qui vous sera favorable, et dans un lieu que j'ai préparé tout exprès pour vous. Je ne serai pas long dans mes offices, vous ne serez pas mécontents de mon prône;

mon langage sera celui d'un bon père qui aime ses enfants, qui leur ouvre son cœur pour leur parler des plus chers intérêts de leur famille. Eh ! Messieurs, une telle œuvre commencée et mise en train par le zèle des pasteurs, sera soutenue, affermie par les secours des gens de bien. Ajoutons que si, par forme d'encouragement, des pains étaient distribués aux chefs de famille membres de ces pieuses réunions, le nombre de ces nouveaux paroissiens irait toujours croissant; le gouvernement lui-même ouvrirait les yeux ; il sentirait les immenses avantages qui peuvent lui en revenir : car, sans doute il n'est pas assez ennemi de ses intérêts, pour ne pas voir que cette multitude d'ouvriers que la religion appelle à l'église, et qu'elle s'efforce de réunir en un troupeau sous la houlette d'un pasteur, n'est rien moins que ce peuple souverain et tout à la fois exécuteur des hautes œuvres de la justice nationale. Son règne est mémorable dans les journées du 10 août et du 2 septembre, et les autres sont écrites aussi en caractères de sang dans l'histoire de la révolution. On peut le lier ou l'endormir, mais son réveil est celui du lion ou du tigre démuselé. C'est lui qui, au premier signal des agitateurs, s'élance hors de la barrière des lois, précipite de leur trône les rois et les princes du peuple, et, mêlant à la qualité de roi l'office de bourreau, exerce par de cruelles exécutions son autorité souveraine.

Messieurs, le passé jette sur cette théorie une affreuse lumière. Il faut ignorer la religion et l'ascendant qu'elle donne au ministère pastoral, pour ne pas voir qu'un pasteur devient plus puissant pour prévenir et réprimer les émeutes populaires, que la vigilance des magistrats et la force des gens de guerre. Efforçons-nous de rendre notre ministère honorable par les œuvres éminemment sociales de la charité pastorale, et prouvons à nos détracteurs que la religion se venge par d'immenses services de tout le mal que ses ennemis lui font, et qu'elle répond par des bénédictions aux malédictions dont ils l'accablent. Voilà donc le précepte divin ; instruire le peuple en masse jusqu'à ce qu'il sache tout ce qu'il faut croire pour être sauvé.

Quant au précepte ecclésiastique, il est exposé, développé avec toutes les particularités des temps et des lieux, par le saint concile de Trente. Les évêques ont expliqué cette loi générale dans leurs statuts, et y ont ajouté de nouvelles dispositions qui lient les consciences. Je n'ai donc qu'une chose à dire aux pasteurs : Instruisez le peuple aussi souvent que le prescrivent les statuts de votre diocèse, promulgués par l'évêque interprète des canons, et législateur lui-même dans l'Eglise. Et ici, sans entrer dans les solutions des cas de morale, afférents à la matière, que vous trouverez dans les *conférences* d'Angers, on peut dire, aux termes de la loi générale de l'Eglise, qu'il y a faute à omettre le prône et le catéchisme, une seule fois le dimanche, et que cette faute devient mortelle dans celui qui, durant trois dimanches consécutifs, se rend coupable de cette omission. Ce qui m'autorise à le dire, c'est que presque partout les statuts prononcent la suspense contre cette négligence aux devoirs du pasteur, et l'on sait que la peine grave annonce dans le législateur l'intention d'obliger sous peine de péché mortel. Mais une remarque que je ne dois pas omettre, c'est que, pour satisfaire au précepte ecclésiastique, il ne suffit pas d'instruire aussi souvent que le veut la loi, il faut instruire d'une manière utile, raisonnable, et pour trancher par le mot propre, d'une manière qui ait le sens commun; car, à la honte du saint ministère, toutes les instructions des pasteurs n'ont pas cette qualité. Or, il est de toute évidence qu'une instruction confuse, mal digérée, ne satisfait pas au précepte, par la raison que, n'étant pas écoutée elle est comme non donnée, et qu'elle produit, à la place de l'édification et de la piété, le mécontentement et le murmure du peuple.

Pour résumer cette conférence, je dis : On peut manquer au précepte de deux manières; en instruisant mal, ou en omettant l'instruction. Pasteurs convaincus de cette double infraction, rentrez en vous-mêmes, et souvenez-vous du précepte formel du Prince des apôtres : Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié ; et en vous acquittant de cette importante fonction, non par contrainte mais de bon gré, non en vue d'un gain sordide mais avec affection. (I *Petr.*, V, 1), vous prendrez de nouvelles forces pour marcher de lumière en lumière, de clarté en clarté, et après avoir instruit les autres dans la justice, vous brillerez comme des étoiles durant toute l'éternité : *Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.)

DISCOURS XXIX.

SUR L'OBÉISSANCE A L'ÉVÊQUE.

Les fondements de cette obligation, l'objet plus spécial sur lequel doit porter cette obéissance, telle sera la matière de cette conférence.

I. Les fondements de cette obligation. Les oracles de l'Ecriture, la promesse de notre ordination, le devoir de la piété qui nous lie envers les évêques, les avantages de l'obéissance, tels sont les vrais fondements de cette obligation.

1° Les oracles de l'Ecriture. Saint Paul semble avoir été suscité de Dieu, sinon pour révéler à la terre ce grand devoir de la morale chrétienne sur lequel portent, comme sur un pivot inébranlable, les lois, le gouvernement, la société tout entière, du moins pour le développer dans tout son jour, et le présenter avec une nouvelle force. C'est donc sous la conduite de ce grand apôtre que nous allons l'examiner. Saint Paul pose, dans son Epître aux Romains, ce grand principe : Toute puissance vient de Dieu ; toute supériorité dans l'ordre civil et reli-

gieux, quelle que soit la portion de juridiction ou d'autorité qui lui soit confiée, est une émanation de cette puissance élevée au plus haut des cieux, et qui est Dieu : *Non est potestas nisi a Deo : quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt.* (*Rom.*, XIII, 1.) De ce principe fécond, le grand Apôtre tire plusieurs conséquences pleines de force et d'efficacité, pour nous inculquer la soumission qui est due aux puissances établies de Dieu, c'est-à-dire aux supérieurs légitimes. Toute puissance vient de Dieu ; donc, conclut saint Paul, les supérieurs dont la juridiction et l'autorité sont avouées et reconnues par les lois, sont les ministres et les représentants de Dieu sur la terre. Si vous faites le mal, nous dit le grand Apôtre, craignez le prince; car ce n'est pas en vain qu'il porte l'épée, et c'est Dieu qui la lui a mise en main ; obéissez, non-seulement par la crainte du châtiment, mais encore par le devoir de la conscience. Et en parlant des supérieurs de la hiérarchie ecclésiastique, saint Paul dit sur un ton plus ferme et dans un langage plus élevé : Que les hommes sachent que nous sommes les ministres de Dieu et ses ambassadeurs sur la terre. (I *Cor.*, IV, 1.) Or, voici la première conséquence qu'il tire de son grand principe : Toute puissance vient de Dieu; donc les supérieurs sont les ministres et les représentants de Dieu. Toute puissance vient de Dieu ; donc, conclut saint Paul, par une seconde conséquence plus foudroyante encore contre les hommes superbes et rebelles à l'autorité, résister à la puissance, c'est résister à Dieu lui-même; *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* (*Rom.*, XIII, 2.) Saint Paul nous inculque cette même doctrine par une conséquence plus pratique encore, quand il nous dit que, dans l'usage de la vie, l'obéissance chrétienne ne s'arrête pas à la personne de l'homme, mais qu'elle s'élève jusqu'à Dieu. Voir Dieu dans la personne de son supérieur, ce n'est pas là, disait saint Basile, une pratique monacale, mais chrétienne : tant saint Paul s'est montré attentif à la recommander, à l'inculquer à tous les chrétiens. Voilà donc toute la suite de cette belle doctrine : Toute puissance vient de Dieu ; donc les supérieurs légitimes sont les ministres de Dieu ; donc on ne peut leur résister sans résister à Dieu lui-même ; donc l'obéissance, pour être chrétienne, doit s'élever jusqu'à Dieu, et voir dans la personne de l'homme, Dieu qui commande. Remarquons ici, en passant, la manifeste opposition entre la sagesse révélée au monde par saint Paul, et la fausse sagesse du siècle. L'Apôtre nous a dit : Toute puissance vient de Dieu; et si ces faux sages parlaient ici à ma place, ils diraient : Toute puissance vient du peuple. Selon saint Paul, les supérieurs, princes, pasteurs dans l'ordre civil et spirituel, tous les supérieurs légitimes sont les ministres et les représentants de Dieu ; et selon nos faux sages, les rois, les princes, les prêtres et les pasteurs sont les ministres et les délégués du peuple. D'après l'Apôtre, résister à la puissance, c'est résister à Dieu lui-même ; et les partisans des nouvelles théories affirment que, résister à la puissance, c'est toujours user de son droit; que, bien plus, l'insurrection et le plus saint des devoirs.

Revenons sur les conséquences que saint Paul a tirées de son principe; il nous a dit que résister à la puissance, c'était résister à Dieu lui-même, et les saints docteurs ajoutent que c'est se dévouer à une plus grande vengeance que si on avait résisté en face à Dieu, visible dans la personne de l'homme. Les rois de la terre ont été quelquefois amenés par les principes d'une saine politique à se montrer vengeurs plus sévères de l'injure faite à leurs ministres, que de celle qui blessait plus immédiatement leur dignité royale. Nous en avons un exemple remarquable dans le livre de l'*Exode*. Les Israélites adorent le veau d'or; voilà bien le crime de lèse-majesté divine au premier chef, l'idolâtrie, c'est-à-dire la créature adorée à la place du Créateur. Ce crime sera sévèrement puni ; les lévites reçoivent ordre de ceindre l'épée, et de faire périr jusqu'à vingt-trois mille de ces grands coupables. Mais voilà que, bientôt après, Coré, Dathan, Abiron se révoltent et soulèvent le peuple contre Moïse et Aaron, avec tous les éclats d'une sédition furieuse. Ici Dieu se lève, et déploie une vengeance plus terrible; Coré, Dathan, Abiron, leurs femmes, leurs enfants et toute leur famille descendent au fond des enfers ; Dieu voulant témoigner par là qu'il se montrerait désormais vengeur plus impitoyable de l'injure faite à ses représentants, que de celle qui s'adresserait immédiatement à lui-même.

Revenons sur cette doctrine, et remarquons combien elle est propre à rendre l'autorité vénérable, et la soumission facile et honnête. Les supérieurs ne sont pas des hommes, la majesté de Dieu reluit en eux, ce sont d'autres dieux; *Ego dixi, dii estis* (*Psal.* LXXXI, 6) : tant ils sont identifiés en quelque sorte avec le grand Dieu qu'ils représentent. Mais en même temps, la soumission est ennoblie, et devient plus facile. Sous le règne divin du Christ, il n'y a plus d'esclaves; car servir Dieu, ce n'est pas obéir, c'est régner. Obéir à l'homme! ici l'orgueil se révolte, en se rappelant l'égalité que la nature a mise entre tous les hommes ; mais l'obéissance due à Dieu, qui osera la contester? Si Dieu élevait la voix au milieu de cet auditoire pour intimer ses ordres, s'il disait à l'un : Allez porter des secours dans ce lieu, allez gouverner cette paroisse, allez secourir les malades de cet hospice, qui oserait résister, ou faire entendre la moindre parole? Cette pensée, Dieu parle, Dieu commande, abattrait toutes les résistances. Cependant, si la doctrine que nous venons d'énoncer après saint Paul est véritable, si Dieu lui-même est présent et visible à nos yeux dans la personne de nos supérieurs, pourquoi ne leur obéissons-nous pas comme à Dieu lui-même? Car enfin, que

Dieu parle par le ministère d'un ange, ou par l'organe de nos supérieurs, le canal, le véhicule qui nous transmet son ordre peut être différent, mais c'est toujours Dieu qui parle, qui commande; et ne vouloir reconnaître l'ordre de Dieu qu'autant qu'il nous l'intime lui-même, c'est imiter cet insensé de nos jours, qui, avec le ton magistral d'un philosophe, a dit (42) : Dieu lui-même a parlé aux hommes; pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. J'entends; ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même; il ne lui en aurait pas coûté davantage, et j'aurais été à l'abri de la séduction. Le Seigneur semble avoir voulu prendre à tâche de répondre à cet appel insensé de la sagesse humaine. Visible sur la terre, il nous a parlé par lui-même, après nous avoir parlé par l'organe des patriarches et des prophètes. Mais, après cette première démonstration de sa puissance, il a choisi dans sa sagesse une voie ordinaire de nous intimer ses ordres : c'est l'autorité des pasteurs qui tiennent sa place; les écouter, c'est écouter Dieu; les mépriser, c'est le mépriser.

Qu'est-ce que l'homme pour censurer la Providence, et sa sainte et adorable administration dans le gouvernement de l'univers? Eussions-nous la science et la puissance des anges, notre devoir serait encore de nous abaisser en présence des ministres de Dieu, et des hommes qui représentent son autorité sur la terre. Les esprits célestes nous ont donné cet exemple quand ils ont été envoyés parmi nous pour exécuter les ordres de Dieu. On les a vus se faire un devoir de respecter le ministère des pasteurs ordinaires, et nous en avons un exemple mémorable dans le livre des *Actes* des apôtres. Un ange apparaît au centurion Corneille, et, après lui avoir exposé en ces termes sa commission : Corneille, la voix de vos aumônes est montée jusqu'au trône de Dieu, il ajoute : Allez trouver Simon Pierre, et il vous dira ce que vous avez à faire (*Act.*, X, 4 seqq.) Eh quoi! répond un saint docteur de l'Eglise, cet ange ignorait-il donc les vues du ciel sur Corneille? Il les connaissait parfaitement; mais il voulait par là honorer le ministère pastoral, et déclarer solennellement que les pasteurs sont la voie habituelle par laquelle nous arrivent les ordres de Dieu; jusque-là que saint Paul ne craint pas de dire aux fidèles de son temps, que la voix des anges ne doit pas être écoutée, si par impossible elle contredisait sa parole. (*Galat.*, I, 8)

2° Mais supposons pour un moment que la divine constitution soit toute presbytérienne; que les prêtres soient indépendants des évêques, ou que tout au moins dans le choix de leur travail et de leur ministère, ils fussent livrés par le droit divin à la liberté de leur conseil; il n'en serait pas moins vrai qu'ils se seraient liés au devoir de l'obéissance envers l'évêque par une promesse, libre et volontaire si l'on veut, mais toujours obligatoire dans la religion des serments, je veux dire par la promesse de leur ordination. Car on conviendra bien avec moi de ce principe, que sa parole ou sa promesse lie un honnête homme, et qu'elle le lie d'autant plus qu'elle est donnée avec plus de solennité. Il y a, vous le savez, plusieurs manières de promettre; et c'est ici le lieu d'appliquer le proverbe, que le ton fait l'obligation. On peut vouloir par ses promesses engager sa foi ou sa parole, et se lier irrévocablement à titre de justice; ici c'est encore le ton, la manière et les circonstances qui distinguent la double obligation attachée à la promesse. D'après ce principe, je ne pense pas qu'on puisse imaginer une promesse plus sacrée et plus irrévocable que celle qu'un prêtre fait à l'évêque, au moment de son ordination, d'obéir à ses commandements. C'est dans la cérémonie du saint sacrifice, en présence de toute l'assemblée sainte et de la divine majesté résidant dans les saints tabernacles, c'est-à-dire, à la face du ciel et de la terre, que l'évêque interpelle ainsi le jeune prêtre, en lui imposant les mains pour le complément du sacerdoce : Promettez-vous à moi et à mes successeurs révérence et obéissance? *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam?* Et celui-ci répond : Je promets, *Promitto*. Nulle réserve, nulle restriction à cette promesse. Est-ce un jeu, ou une parole sans conséquence, qu'une promesse si sérieuse et si redoutable? Mais pour en mieux connaître la force et l'étendue, il faut la comparer, la confronter avec les promesses que l'on fait aux rois et aux princes de la terre. Supposons un sujet qui reçoit de son prince un office ou un emploi civil, et qui, en cette qualité, prête à son légitime maître un serment de fidélité; le voilà, par le seul fait de cette promesse, lié de nouveau envers son prince sous la foi et la religion du serment, et sa désobéissance désormais ne sera pas exempte du double crime de révolte et de parjure. Il intervient ici quelque chose de semblable. Nous étions déjà liés envers notre évêque, chef du diocèse, et établi de Dieu pour gouverner sous la dépendance du pape cette portion de son Eglise; et voilà que l'évêque, en nous conférant ces pouvoirs divins qui nous rendent supérieurs aux anges, nous demande, avec beaucoup de solennité, si nous sommes bien résolus de lui promettre l'obéissance, et nous avons répondu : Oui, je la promets; promesse générale, absolue, promesse sans restriction ni réserve. Il résulte de là, que notre promesse est étroitement liée à l'honneur de notre ordination; car si l'évêque eût soupçonné que nous aurions mis des bornes ou des restrictions à notre obéissance; si nous lui eussions dit : J'obéirai pourvu que le commandement soit agréable; j'obéirai, mais je demeurerai maître de mon sort, libre de choisir dans le diocèse tel poste qui me plaira, tel

(42) ROUSSEAU, *Emile*, t. III.

ministère qui me conviendra, l'évêque eût retiré la main, suspendu notre ordination, et nous eût fermé la porte du sanctuaire, en nous disant : L'obéissance ecclésiastique est passive ; elle ne comporte pas plus que l'obéissance militaire, les raisons et les excuses.

3° Le devoir de piété qui nous lie envers les évêques, qui sont les pères de nos âmes. Je ne sais, Messieurs, si nous avons assez pesé la force de ces paroles de saint Paul : Obéissez à vos supérieurs légitimes, ils veillent comme devant rendre compte à Dieu de vos âmes; soyez-leur soumis, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie, et non en gémissant, ce qui ne vous serait pas avantageux. (*Hebr.*, XIII, 17.) Je vois dans ces paroles une preuve de l'obéissance due à nos évêques, que j'estime bien puissante sur un bon cœur et sur une âme pieuse et honnête. Toute la force de cette preuve porte sur cette parole : Vos supérieurs veillent comme devant compte à Dieu de vos âmes. Toutes les âmes sont confiées à la vigilance de l'évêque; il en doit compte à Dieu. Sous le poids d'un si pesant fardeau, l'évêque tremble. Dans cette crainte de son âme, une seule pensée le rassure : c'est que, dans toutes les paroisses du vaste diocèse dont il est le premier pasteur, sont établis des coopérateurs de son ministère qui veillent à sa place, retranchent les abus, répriment le crime et le désordre avec tout le zèle, la prudence et la sagesse dont il serait lui-même animé s'il pouvait être présent en tout lieu.

C'est ainsi, permettez-moi cette comparaison qui éclaircit ma pensée, c'est ainsi qu'au combat de Fribourg le grand Condé était à l'abri de toute sollicitude sur une division de son armée que Turenne commandait sous ses ordres, sachant bien qu'un si habile général préviendrait ses ordres s'il le fallait, ou les exécuterait avec toute l'habileté dont il était capable. Mais surtout, ce qui rassure et console l'évêque, c'est de savoir que tous les coopérateurs de son ministère sont souples, obéissants, exempts de toutes ces petites passions qui entravent la marche du gouvernement, et qu'à son premier commandement tous agiront de concert, et que ses vues pour le bien commun ne rencontreront nulle part d'opposition ni de résistance. Au contraire, sait-il qu'il n'est assisté que par des hommes inquiets, sensibles, délicats, toujours prêts à murmurer, à se plaindre, à semer le mécontentement, et peut-être même à ourdir des trames contre son autorité, il entrera dans des craintes et des perplexités affligeantes; il n'osera donner des ordres; il se verra forcé de tolérer des abus qui le percent de douleur; il ressemblera à la tête quand les membres sont malades. Elle n'ose leur communiquer le moindre mouvement : elle craindrait de se causer à elle-même des douleurs cuisantes. Et voilà le sens de ces paroles qui suivent : Obéissez à vos supérieurs, de crainte qu'ils ne s'acquittent de leur ministère en gémissant : *Ut cum gaudio hoc faciant, et non gementes.* (*Ibid.*)

4° Les avantages de l'obéissance, dernier motif que j'ai allégué. Ils sont tels, que, hors de cette voie, nous n'aurons ni la paix, ni la grâce, ni, à proprement parler, la mission légitime du saint ministère.

Nous n'aurons pas la paix. Elle était attachée à l'obéissance; et si, dans l'ordination, le pontife nous l'a souhaitée pour toute notre vie, c'est après la promesse formelle de notre obéissance. En effet, qu'est-ce qui trouble la paix du prêtre, aussi bien que celle du chrétien pieux et timoré? C'est l'incertitude où il vit touchant la volonté de Dieu à son égard. Dieu me veut-il dans cette œuvre, dans ce ministère? Je n'en sais rien. D'un côté, je puis y faire de grands biens. Et si je les néglige, Dieu ne m'en demandera-t-il pas compte? D'autre part, j'y vois de grands obstacles. Et si je m'y ingère, ne dois-je pas craindre de n'en retirer que le blâme et la confusion, à cause de mon incapacité? Mais si ce prêtre s'engage dans le ministère par l'ordre de son évêque, dès lors la volonté de Dieu est manifeste. D'après les principes que nous avons posés, elle n'est pas moins claire que si Dieu lui-même avait fait entendre sa voix du haut du ciel. Mais je suis sans moyens, sans talents. Comment pourrai-je me tirer des difficultés insurmontables qui m'attendent en ce lieu? Je vous entends. N'avez-vous pas exposé à votre évêque toutes vos misères, toutes les incapacités qui sont l'objet éternel de vos doléances? En voilà assez : vous êtes déchargé de tout devant Dieu, et c'est votre évêque qui est chargé de tout. Quel immense avantage, de pouvoir vous décharger pour charger votre supérieur! Je me figure un passager : il entre dans une barque conduite par un bon pilote; pour lui, il dort; les vents et les tempêtes soufflent, il arrive à son terme sans interrompre son sommeil, en se reposant sur l'habileté du conducteur du navire. Image de l'homme obéissant : il navigue en sûreté dans la barque de l'Eglise, sous la conduite du premier pasteur qui dirige la barque.

Ce prêtre, hors de la voie de l'obéissance, n'aura plus la grâce du ministère. Vous savez, Messieurs, qu'en établissant les ministères ecclésiastiques, Dieu y a attaché une suite de grâces qui en sont comme l'annexe et l'apanage. Mais pour qui ces grâces, sinon pour celui qui entre dans le ministère par l'ordre de son évêque? Ils viendront, les jours mauvais, où l'enfer lui suscitera des peines amères et de grands obstacles. Si c'est l'obéissance qui l'y a introduit, il ira, dans ses embarras et ses angoisses, se prosterner au pied de l'autel, et là il dira au Seigneur : O mon Dieu! répondez pour moi. Je connaissais bien mon incapacité; c'est par votre ordre que je suis entré dans ce poste : je le sentais au-dessus de mes forces! Si, au contraire, c'est par son propre choix, par d'importunes sollicitations qu'il est entré dans cette paroisse, accablé de contradic-

tions, de chagrins, quel pourra être son recours à Dieu? Ne sera-t-il pas à ses pieds tremblant et déconcerté, comme les enfants de Jacob aux pieds du prince de l'Egypte, qu'ils ignoraient être leur frère, et qui disaient entre eux : A présent, Dieu nous punit de la violence que nous avons faite à notre frère?

Mais je vais plus loin, et je dis que, hors de l'obéissance, nous n'aurons pas même la légitime mission du ministère. Vous exagérez, me dira ici quelqu'un. N'ai-je pas un *visa*, un titre signé de la main de mon évêque? Suis-je donc un intrus dans cette paroisse où il m'envoie? — Fort bien! Mais ne lui avez-vous pas forcé la main? Je me trompe, on ne force pas la main d'un évêque; voici seulement ce qui arrive : on fait agir auprès de lui les importunes recommandations des grands et des puissants du siècle, et l'évêque, dans sa sagesse, a pu dire : Entre deux inconvénients, il faut choisir le moindre. Et peut-être qu'il y en a encore moins d'abandonner ce poste à un prêtre qui certainement n'est pas le plus digne et le plus capable, que d'indisposer des hommes puissants, dont l'opposition porterait plus de dommage au bien général que la médiocre tenue d'une paroisse. Avec une telle mission, je soutiens à ce pasteur qu'il n'est pas entré par la bonne porte. — Mais, qu'est-ce à dire, peut-il encore répondre? Toujours est-il que j'ai mon institution canonique. Je lui réplique : Vous n'êtes pas entré par la porte des voleurs, c'est-à-dire par le toit ou par les fenêtres, en brisant tout; vous n'êtes pas cependant entré par la bonne porte. Pourquoi? C'est, Messieurs, qu'à côté de la bonne porte, qui est la volonté de Jésus-Christ, manifestée par l'organe libre et volontaire des pasteurs de son Eglise, à côté de cette porte, la seule bonne, on a pratiqué des portes dérobées, qui sont de fausses portes. Les saints docteurs en ont signalé plusieurs, et voici à quels traits ils nous apprennent à les reconnaître. La première, ils l'appellent la porte d'or, *portam auream;* c'est l'or que l'on donnait autrefois aux collateurs des bénéfices. Cette porte est aujourd'hui fermée sans retour, et l'Eglise y a mis des gardes à l'épreuve de la corruption. A côté de cette porte, j'en aperçois une par où l'on peut entrer, et par où l'on entre encore : celle que les saints docteurs appellent la porte des césars, *portam cæsaream;* c'est l'importune sollicitation des riches du siècle, dont je viens de vous parler. Or, on entre par cette porte quand on brigue le suffrage des paroissiens, et qu'on provoque, par des sollicitations, tantôt sourdes et cachées, tantôt manifestes, une demande de leur part plus gênante quelquefois et plus incommode même que celle de l'homme le plus qualifié. On voit quelquefois accourir les paroissiens en cavalcade, pour demander un tel pour leur pasteur, et l'on est tenté de se dire à soi-même : Qu'est-ce donc que cet homme? C'est sans doute un thaumaturge, un nouveau saint Martin; et voilà pourquoi le peuple, ému par le bruit de ses miracles et la renommée de ses éclatantes vertus, le demande avec tant d'instances pour son premier pasteur. Malheureusement, un moment de réflexion dissipe cette illusion. S'il en était ainsi, il se tiendrait caché dans une grotte ou une caverne, pendant que le peuple s'agite avec tant de bruit pour l'élever sur la chaire. Mais il n'en est pas ainsi : ce n'est pas une grotte ni une caverne qui le renferme : il se tient au centre de cette paroisse, pour y être l'âme des intrigues. M. Bourdoise, ce saint un peu original dans ses paroles et ses actions, était de ce sentiment. Si un prêtre, ce sont ses termes, venait me dire que les habitants de quelque lieu le recherchent pour être leur curé, je lui dirais : Fuyez cette charge, et vous en allez à cent lieues de là. Et si ces habitants me venaient demander conseil pour faire de ce bon prêtre leur curé, je leur dirais : Cherchez-le de tous côtés, courez cent lieues loin pour le trouver, et forcez-le par tous les moyens d'être votre curé. Ainsi, les uns et les autres feraient leur devoir. Après cela, on pourrait s'attendre que Dieu, par un tel curé, ferait des merveilles pour le salut de ce bon peuple (43).

II. Le poste que nous devons occuper dans l'Eglise, les lois diocésaines, les décisions de l'évêque en matière de doctrine, tel est l'objet plus spécial sur lequel doit porter l'obéissance des prêtres.

Le poste que nous devons occuper est le premier objet sur lequel le devoir de l'obéissance devient pour nous plus urgent. Et ici, je dois aller au-devant d'un système qui ne pourrait s'accréditer sans renverser jusque dans ses fondements toute subordination dans l'Eglise. Il y en a qui ont dit qu'un prêtre doit bien obéir à son évêque dans les statuts qu'il publie sur la vie honnête des clercs; qu'il doit même obéir aux ordres qu'il lui intime touchant l'administration de sa paroisse; mais ils ajoutent que ce prêtre peut accepter ou refuser le travail du saint ministère, et se démettre quand il veut de la charge pastorale qu'il a été libre de refuser. C'est ce système que je combats, parce qu'il va à renverser l'Eglise tout entière. Et certes, Messieurs, n'est-il pas vrai que l'évêque est dans le diocèse le chef de l'administration et du gouvernement; *Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei?* (*Act.*, XX, 28.) Or, en cette qualité, son premier devoir est de procurer à toutes les paroisses les secours de la religion, de les distribuer selon les besoins de chacune d'elles. Mais puisque l'évêque ne peut gouverner un diocèse immédiatement, ni faire sentir son action à cinq ou six cents paroisses, il faut donc qu'il les gouverne par l'entremise de ses coopérateurs dans le saint ministère. Manque-t-il d'autorité pour les contraindre à lui obéir, à aller porter les secours de la religion dans les

(43) Sentences de M. Bourdoise, à la fin de sa *Vie*, édit. in-4°, p. 28.

lieux qu'il leur assignera, le pontife succombera sous le poids du gouvernement qui lui est confié. Vous m'accorderez sans doute ce principe, ou plutôt ce fait, que la cité de Dieu ne doit pas être gouvernée, administrée avec moins de sagesse que la cité des hommes. Supposez une ville où le chef n'a ni force ni autorité, pour nommer des juges dans les tribunaux ; supposez une armée où le général assigne à chacun son poste ; mais si, aux termes des règlements et de la discipline, l'officier peut répondre : En ce lieu, le péril est trop grand et je n'irai pas ; le soldat : Dans cette guérite, le froid est trop rigoureux, je ne veux pas aller m'y placer en sentinelle (44).

(44) Les développements de cette seconde partie ne se sont point trouvés dans les manuscrits de M. Boyer. L'orateur se livrait ici à l'improvisation, et il entrait dans un détail familier qu'il jugeait plus propre à convaincre et à instruire son auditoire.

NOTICE SUR L'ABBÉ BONNEVIE,

CHANOINE DE LA MÉTROPOLE DE LYON.

—

Le 7 mars 1849 s'éteignait, à Lyon, un vénérable ecclésiastique, courbé sous le poids des années. Ce digne prêtre, d'un esprit cultivé, ami des arts et des lettres, avait passé sa longue vie dans les travaux pénibles et difficiles du ministère de la parole. Pendant plus d'un demi-siècle, il avait attiré la foule empressée autour de la tribune sainte, où l'on venait admirer son abondante facilité, son style fécond et la noblesse de sa parole.

L'abbé Pierre-Étienne Bonnevie, chanoine de notre antique métropole, est mort presque ignoré ; aucune main amie n'a effeuillé la moindre fleur sur son tombeau ; aucune voix n'a rompu le silence qui s'est fait sur sa dépouille.

Est-ce oubli? est-ce indifférence? est-ce mépris? non ; c'est simplement injustice. L'abbé Bonnevie méritait une mention des plus honorables au milieu d'une ville devenue sa patrie adoptive. Ses nobles exemples, son zèle infatigable, sa parole spirituelle toujours prête à célébrer ou les solennités religieuses, ou les œuvres de charité et de bienfaisance, ou les illustres morts que nous avions à pleurer, tout cela joint à son amour pour les pauvres, à l'exil qu'il avait enduré plutôt que de trahir sa foi, ne devait-il pas lui assurer un honorable souvenir au milieu de nous?

Pierre-Etienne Bonnevie naquit, le 6 janvier 1761, dans la petite ville de Réthel, en Champagne. Ses parents ne lui donnèrent pas plus de fortune que de renom ; il se fit lui-même la position honorable qu'il occupa jusqu'à la fin de ses jours. L'ouverture de son esprit, la facilité de sa mémoire pendant son enfance, ayant attiré sur lui l'attention d'une noble et pieuse dame qui aimait à verser des bienfaits parmi le peuple, elle prit le petit Pierre sous sa haute protection, et le fit entrer au collége de Reims, où il eut bientôt l'occasion de manifester ses précoces talents et son goût pour les lettres ; il alla ensuite à Paris, au collége de Louis le Grand, pour y terminer ses études d'humanité, et fit sa philosophie à celui de Lisieux. C'est là que le jeune Bonnevie entendit le trop célèbre Dupuis, professeur de rhétorique, faire, dans un discours latin, l'éloge funèbre de Marie-Thérèse, mère de l'infortunée Marie-Antoinette, reine de France ; cet éloge, disait l'abbé Bonnevie, était empreint de sentiments religieux, qui n'étaient pas ceux de l'orateur ; mais il parlait au nom du corps universitaire qui alors était chrétien.

La vocation du jeune étudiant s'étant déclarée pour l'état ecclésiastique, le séminaire de Saint-Louis lui ouvrit ses portes, et il s'y rendit habile dans la doctrine et la littérature sacrées, tout en suivant les cours de la théologie morale et dogmatique à la faculté de cette ville. D'abord, bachelier ès-lettres, il obtint, après une thèse soutenue avec honneur, le titre de docteur ; c'était en 1786, déjà il avait été promu au diaconat, et promettait dès lors à l'Eglise un éloquent défenseur contre de nombreux adversaires que l'impiété et l'incrédulité de cette époque faisaient surgir de toutes parts. Il fallait alors un véritable courage pour embrasser l'état ecclésiastique ; le bruit de l'orage qui devait secouer avec tant de violence l'arbre séculaire de la religion commençait à se faire entendre ; les colonnes antiques qui soutenaient la voûte de notre édifice social commençaient à trembler ; l'avenir, et un avenir prochain était menacé des plus terribles catastrophes. C'est au milieu de ces signes avant-coureurs que l'abbé Bonnevie se dévoua, par le plus généreux sacrifice, à la persécution et à l'exil, en courbant sa tête sous le joug sacré du sacerdoce.

A peine fut-il honoré du saint ministère, que l'évêque de Verdun voulut se servir des prémices de son zèle pour l'éducation de la jeunesse ; il en fit un professeur de rhétorique dans le collége de sa ville épiscopale. Mais son goût pour la prédication l'emporta sur tous les autres exercices du saint ministère, et de brillants succès l'attendaient dans la chaire évangélique. Un de ses pre-

miers discours fut l'éloge de Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. La ville de Mézières célébrait, chaque année, le souvenir de la victoire que remporta le preux chevalier contre l'empereur Charles-Quint, qui l'assiégeait avec des forces considérables, en 1521.

L'abbé Bonnevie fut chargé de célébrer la gloire du vainqueur dans un discours qu'il prononça le 27 septembre 1789; et il la célébra avec cette indépendance de la parole, cette liberté de la tribune sainte, ce noble langage qui relève les nobles actions, et qui convenait si bien à la mémoire d'un héros aussi grand, aussi modeste, aussi simple que Bayard.

L'abbé Bonnevie avait terminé l'éloge de Bayard, en demandant à Dieu de donner *la victoire à Louis, et des Bayard à la France.* Le ciel n'exauça que la seconde partie de sa prière; au lieu de la couronne des vainqueurs, il ne donna au roi que la couronne du martyre. Le fameux dix août fût le prélude du vingt-et-un janvier; et ce jour-là, l'orateur de Mézières fut surpris aux Tuileries par cette horde de brigands qui venaient insulter au meilleur des rois et à la plus tendre des mères par leur fureur anarchique. Enfermé dans le cabinet du marquis d'Ambray, auprès duquel il se trouvait ce jour-là par hasard, il ne put sortir de la demeure royale que sous les habits d'un employé des cuisines du château.

Prêtre fidèle aux saintes décisions de l'Eglise, l'abbé Bonnevie sortit bientôt de la France pour fuir la persécution qui faisait de nombreuses victimes; il se rendit à Trèves, et de là à Coblentz, où le duc de Choiseul s'empressa de le choisir pour en faire l'aumônier des houlans britanniques qu'il commandait. La campagne ayant été infructueuse, le jeune abbé quitta le régiment et se rendit à Dantzig, où se trouvaient déjà plusieurs ecclésiastiques émigrés français. Comme il se promenait un jour sur la grande route aux environs de la ville, une chaise de poste s'arrête en sa présence : c'était celle du marquis de Boufflers, qui, l'ayant reconnu, lui adresse la parole avec amitié, et l'engage à se rendre à Berlin où se trouvaient plusieurs évêques polonais; peut-être l'un d'entre eux serait-il bien aise de l'attacher à sa maison. L'abbé Bonnevie suivit cette pensée; il vient à Berlin, où il est présenté par le duc de Richelieu au prince évêque de Warmie, qui l'emmène dans sa ville épiscopale, et l'attache à sa personne, avec le titre de secrétaire intime. Warmie, autrement appelé Ermeland, est un petit pays de la Pologne, dans la Prusse orientale.

La Providence, qui adoucissait les rigueurs de l'exil de l'abbé de Bonnevie, ne le trouva pas ingrat; du fond de la retraite honorable qu'elle lui avait procurée, il voulait faire partager à l'archevêque, duc de Reims, qui était son supérieur ecclésiastique, et qui lui-même gémissait, loin de sa patrie, le bien-être dont il jouissait. Il lui envoya une somme d'argent assez considérable pour ces temps malheureux, et nous nous faisons un devoir de faire participer nos lecteurs aux doux sentiments que nous avons éprouvés, en lisant la réponse si reconnaissante que M. Talleyrand de Périgord fit au charitable abbé :

« Je ne puis vous dire, Monsieur, combien je suis profondément touché de l'offre que vous voulez bien me faire, et surtout des expressions et du sentiment qui l'accompagnent; c'est bien le langage du cœur; aussi m'a-t-il pénétré jusqu'au fond de l'âme. J'accepterais avec un sensible plaisir, et ce serait une jouissance bien douce pour moi, si je me trouvais dans le besoin. Mais je viens de recevoir mille écus de France; ainsi, vous voyez que j'ai de quoi vivre bien longtemps avec cette somme. Mais je vous assure que je n'en sens pas moins tout le prix du sacrifice que vous vouliez bien me faire, et que ma reconnaissance n'en est pas moins bien vive. Je désirerais que cet envoi eût été plus considérable, non pour moi assurément, vous voyez que je n'en ai nul besoin, et je serais même fâché d'augmenter ma dépense, mais pour aider nombre de nos ecclésiastiques qui peuvent se trouver dans un grand embarras cet hiver. La charité se refroidit dans beaucoup d'endroits; plusieurs sont déjà obligés de quitter les asiles où ils avaient été reçus, et les pays qui nous ont été fermés jusqu'à présent ne sont pas ouverts, malgré les sollicitations touchantes que j'ai pu faire. Cette idée, et la perspective de l'hiver, me déchirent pour tous ceux qui seront obligés encore de s'éloigner, sans savoir où ils pourront se fixer; c'est bien le cas où il est permis de désirer des trésors...

« (Eisnach, 22 août 1795.) »

Les talents, la bonne grâce, la courtoisie de l'abbé Bonnevie lui attirèrent bientôt la faveur du prince évêque de Warmie; il était de toutes les courses, de tous les voyages, et il s'applaudissait souvent d'avoir pu visiter avec lui la flotte de l'amiral anglais Nelson.

Cependant, l'évêque de Warmie voulut donner une marque plus particulière encore de sa confiance à son jeune secrétaire, en le créant prieur de la chapelle de Saint-Georges, au château de Heilsberg, sa résidence ordinaire. L'abbé Bonnevie avait trop de patriotisme dans l'âme, trop de fidélité et d'attachement à son roi Louis XVIII, alors exilé, pour accepter un bénéfice sans son autorisation. Ce fut S. A. R. la duchesse d'Angoulême qui se chargea de l'obtenir, et qui lui adressa, par madame la vicomtesse de Borch, de la résidence de Bellevue, près Berlin, la lettre du roi, par laquelle Sa Majesté lui accordait la permission d'accepter le bénéfice que le prince évêque de Warmie lui offrait. En même temps, S. A. R. le félicitait d'avoir trouvé de quoi assurer son sort au milieu des malheurs de l'exil. D'un autre côté, Frédéric Guillaume, roi de Prusse, donnait, le 22 mai 1797, à son ministre d'Etat, pour la Prusse orientale, l'ordre de con-

firmer la nomination de l'abbé Bonnevie au prieuré vacant de Saint-George, près la chapelle du château de Heilsberg, et le 3 août suivant, l'abbé Bonnevie, en cette qualité, prêtait serment de foi et hommage au roi de Prusse. Nous n'avons pas été peu surpris, en lisant la formule du serment présentée par une autorité civile protestante, d'y lire la proclamation publique et manifeste en la foi de l'Immaculée conception de Marie, mère de Dieu. « Que Dieu m'assiste, » lisons-nous dans cette formule, « par son fils Jésus-Christ, Marie, comblée de bénédiction, immaculée du péché originel, mère de Dieu, et tous les saints du paradis. »

L'abbé Bonnevie, en se liant davantage au prince évêque de Warmie, par son acceptation du prieuré de Saint-George, ne renonçait pas cependant à rentrer dans sa patrie, aussitôt que la tempête révolutionnaire serait apaisée. « Je vois, avec la plus grande satisfaction, lui écrivait alors l'archevêque, duc de Reims, que, malgré les avantages dont vous jouissez, vous êtes déterminé à rentrer dans le diocèse, dès que les circonstances le permettront. Il n'y a que la Providence qui puisse connaître cet heureux moment; il faut espérer qu'après nous avoir fait passer par toutes les filières de sa justice, elle daignera nous regarder dans sa miséricorde, et ramener à elle les peuples si cruellement égarés depuis si longtemps. »

En effet, l'abbé Bonnevie ne resta que neuf ans auprès de son bienfaiteur le prince évêque de Warmie. Les jours devenant plus sereins, grâce aux victoires et à la large politique du premier consul, le retour dans sa patrie lui parut plus facile; il revint à Paris avec de puissantes recommandations de quelques personnages importants, déjà attachés à la cause de Bonaparte. L'oncle du futur empereur venait d'être nommé au siége archiépiscopal de Lyon, et ne pouvant plus composer son chapitre des noms illustres de la monarchie, il chercha à s'entourer d'hommes distingués par la piété et par les talents. Ce furent MM. de Rully et de Saint-George, nobles et glorieux débris de l'ancien chapitre; M. Besson, précédemment vicaire général d'Annecy, et qui est mort évêque de Metz; M. de Tournefort, plus tard évêque de Limoges; M. Dandelard, ecclésiastique aussi modeste que savant; l'abbé Bonnevie fut le sixième de la promotion; après lui venaient MM. Terrasson, Bodet et Dumon : le premier, chanoine et baron de l'ancien chapitre de Saint-Just; le second, curé de Saint-Etienne, et le troisième, ancien gardien des Cordeliers.

L'abbé Bonnevie fut donc canoniquement institué chanoine de la primatiale de Lyon, le 6 janvier 1803, avec ses autres collègues, dans une cérémonie pompeuse, à laquelle présida le nouvel archevêque. Quelques jours après, Lyon devait entendre, pour la première fois, dans la chaire de la cathédrale, cette voix éloquente que les fidèles lyonnais entourèrent ensuite si souvent de leurs applaudissements et de leur admiration. Ayant été chargé de faire l'éloge funèbre du général Leclerc de Puiseux, beau-frère du premier consul, qui avait succombé à la fièvre jaune pendant l'expédition de Saint-Domingue, qu'il commandait, M. Bonnevie se présenta dans la chaire couverte de deuil, avec cet air noble qui lui était naturel, ce maintien majestueux qui lui allait si bien, cette tête à la romaine, poudrée à frimas, comme il la porta jusqu'à la fin de sa vie. Cet extérieur plein de distinction et de dignité lui attira aussitôt l'attention de son auditoire, composé de toutes les illustrations de la cité; et la manière aussi religieuse qu'adroite dont il parla du héros qu'il avait à louer, révéla l'orateur chrétien.

Mgr Fesch, archevêque de Lyon, fut bientôt revêtu de la pourpre romaine, et nommé par son neveu, le premier consul, ambassadeur à Rome; l'abbé Bonnevie fut attaché à cette mission, et eut le bonheur de faire connaissance avec l'illustre Châteaubriand, alors secrétaire de l'ambassade; et, quoique ce prince de la littérature française ne parle pas en termes fort nobles de notre prédicateur lyonnais, dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il n'est pas moins vrai qu'il s'établit une étroite intimité entre celui que l'Europe entière environna de son estime et de son admiration pendant cinquante ans, et le brillant chanoine qui *prêchaillait* la parole de Dieu. Qui ne sait que le roi de la littérature française écrivait assez souvent à l'orateur lyonnais, qu'il ne passait jamais dans notre ville sans l'honorer de sa visite, qu'il le prenait familièrement bras dessus bras dessous pour aller avec lui dans le cabinet de notre jeune littérateur, M. Collombet, encourager ses talents, et récompenser ses précoces et nombreux travaux par sa glorieuse approbation, et couvrir sa modestie de l'éclat de son génie?

Ce fut l'abbé Bonnevie qui fut chargé, en l'absence momentanée de M. de Châteaubriand, secrétaire de l'ambassade à Rome, de ménager, sous l'inspiration du cardinal Fesch, le rétablissement des frères de la doctrine chrétienne en France. Aussi porta-t-il, toute sa longue vie, un tendre et vif intérêt à cet institut, si précieux pour l'éducation de la jeunesse. Il consola, sur son lit de douleur, les derniers instants de Mme de Beaumont, cette femme spirituelle, dont la mort laissa un vide si profond dans le cœur du chantre d'*Atala*.

M. de Châteaubriand ayant été rappelé, l'abbé Bonnevie le suivit bientôt dans sa disgrâce; il vint à Lyon où l'attendaient de nombreux succès dans la carrière de la prédication. Il reparut dans la chaire de la Primatiale, pour pleurer encore un illustre mort, en présence d'une magnifique assistance. Le cardinal de Borgia, accompagnant Pie VII à Paris, avait rendu son dernier soupir au palais archiépiscopal de Lyon, le 23 novembre 1804, et, deux jours après, l'abbé Bonnevie déplorait, en termes nobles et touchants, *la fragilité des grandeurs humaines, la rapidité de la vie, ou plutôt de la*

mort, au milieu des pompeuses funérailles que la ville hospitalière faisait au noble compagnon de voyage du pontife suprême qu'elle venait d'accueillir avec un enthousiasme si religieux.

La parole de l'orateur ne se ressentit point de la rapidité avec laquelle il avait été contraint de se préparer. Jamais l'abbé Bonnevie ne fut si fécond ni si profond en même temps. La piété, la science, les vastes connaissances en théologie, en droit canon, en numismatique, le zèle pour la propagation de l'Evangile dans les contrées les plus éloignées, l'amour pour l'Eglise, la charité universelle, le désintéressement héroïque de l'éminent personnage dont la perte allait devenir un deuil pour toute la chrétienté, furent retracés par l'orateur avec un sentiment des convenaces, une noblesse de langage, une digne simplicité qui ne firent qu'augmenter, dans son auditoire, le désir qu'on avait de l'entendre plus souvent.

Depuis dix ans au moins, la tribune sainte avait été muette, nos temples fermés; nos prêtres proscrits ou morts sous le glaive de la terreur, avaient laissé les fidèles chrétiens privés du pain de la parole. Chacun avait besoin de retremper sa foi, et de raviver ses espérances par le spectacle pompeux des solennités religieuses. Un prédicateur était devenu une rareté, il devint tout à coup un besoin. Aussi l'abbé Bonnevie se multipliat-il; presque toutes nos églises, rendues enfin au pieux empressement des fidèles, devinrent successivement le théâtre du zèle évangélique du nouvel apôtre. On l'y appelait de toutes parts; il ne se lassait pas de parler, on ne se lassait pas de l'entendre; il était bien, dans ces premières années de la restauration du culte, un des prêtres les plus occupés de la cité. Il n'improvisait pas, et le travail de la préparation était pour lui plus pénible que le travail de la chaire. Aussi les plus vastes églises étaient-elles toujours trop petites pour contenir la foule qui s'y portait, afin de jouir du charme de sa parole.

Cependant une nouvelle carrière semble s'ouvrir pour l'abbé Bonnevie. En 1810, le jour de la distribution des prix aux élèves du lycée impérial de Lyon, les autorités civiles et militaires, les familles de la nombreuse jeunesse qui venait d'être couronnée, étant réunies dans la grande salle de la bibliothèque, les derniers applaudissements se faisant encore entendre, M. Nompère de Champagny, recteur de l'académie, réclame le silence, et, d'une voix solennelle, annonce, à l'immense assemblée, que l'abbé Bonnevie, chanoine de la Primatiale, est nommé, par le grand-maître de l'Université de France, proviseur du lycée impérial de Lyon.

Aussitôt les voûtes de la salle retentissent d'applaudissements universels, les pères de famille se précipitent autour du nouveau proviseur, l'embrassent avec effusion, lui serrent la main; les instruments de musique mêlent les sons éclatants de leurs concerts à la joie générale. Ce fut un véritable triomphe pour la religion dans la personne de son digne ministre que l'on appelait l'*Orateur sacré de la ville de Lyon*.

Alors, comme aujourd'hui, la ville des martyrs tenait à avoir une jeunesse imbue des principes conservateurs de la religion: on se promettait un avenir plus favorable aux bonnes mœurs; on se flattait que, sous la direction d'un homme aussi distingué par son attachement à la foi que par ses lumières, les jeunes élèves seraient aussi bien dirigés dans les connaissances, l'amour et la pratique de la religion, que dans les sentiers des sciences humaines.

On ne se trompait pas. Le nouveau proviseur se consacra tout entier à ses nouvelles et difficiles fonctions, il n'y était pas étranger; déjà il avait consacré les premiers travaux de son sacerdoce à la direction de la jeunesse dans le collége de Verdun. Mais, bien convaincu que les jeunes gens ont besoin d'exemples qui partent d'en haut, et qu'il faut leur persuader que la vertu est possible à tout âge, non-seulement il s'appliqua à s'entourer d'hommes religieux, mais encore il obtint de l'abbé Bochard, vicaire général du diocèse, quelques jeunes gens vertueux, élevés jusqu'alors à l'ombre du sanctuaire, qui, entrant au lycée pour y continuer leurs études, donnèrent à ceux de leur âge l'exemple de la piété et de l'habitude d'une vie régulière. En bon père de famille, pour encourager l'application aux sciences, il admettait à sa table les élèves qui s'étaient distingués dans les compositions hebdomadaires.

Des améliorations bien ordonnées, des efforts de tous les jours ne purent pas répondre cependant à toutes les bonnes intentions de sa sagesse éclairée et de son zèle sacerdotal, qu'il voyait paralysés par la bureaucratie de la capitale, et peut-être par un reste de système voltairien, auquel sa religion ne pouvait prêter le secours de son ministère. Il donna sa démission à la fin de l'année scholastique, et rentra dans la carrière apostolique en consacrant à l'étude les loisirs que lui donnait son titre canonical.

Ce fut surtout lorsque la Providence eut replacé l'antique famille de nos rois sur le trône de saint Louis, que l'abbé Bonnevie sembla donner un plus grand éclat à son heureuse facilité et à son goût pour la tribune sainte. Dès 1814, dans la grande cérémonie expiatoire du crime commis par quelques français indignes de ce nom, contre le meilleur des rois, la voix publique l'avait déjà désigné pour prononcer l'éloge funèbre de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Louis XVII et de Madame Elisabeth de France, et l'église de Saint-Polycarpe, remplie d'une foule recueillie, religieuse et attentive, retentit de la voix aimée de son orateur de prédilection.

Quelques mois plus tard, Louis XVIII donne un drapeau au 13ᵉ régiment de dragons en garnison dans notre ville; c'est l'abbé Bonnevie qui, en présence de ces vail-

lants soldats, rappelle à leur fidélité ce que la religion et la patrie attendent de leur héroïsme en recevant le don précieux de leur roi, qu'ils présentent aux bénédictions de l'Eglise. La même année, le 2 novembre, la garde nationale fait célébrer un service solennel à la mémoire des victimes du siége de Lyon; c'est encore l'abbé Bonnevie qui porte la parole, fidèle interprète de la douleur commune.

En 1818, la mort vient frapper un vieillard vénérable dont l'érudition profonde égalait la vertu, et qui, depuis la restauration du culte, prodiguait les fruits de sa piété éclairée et de ses longues études à la paroisse de Saint-Polycarpe, l'abbé Borelly, de sainte mémoire; son troupeau, en proie à la douleur, veut payer un juste tribut de reconnaissance à son pasteur vénéré; l'abbé Bonnevie est encore chargé de raconter, du haut de la chaire chrétienne, ses vertus, ses longs travaux, les malheurs de son exil, sa charité toujours active, sa bonté sans bornes et sa profonde science.

M. le comte de Fargues, maire de Lyon, est-il emporté, par une mort précoce, à la confiance, à l'estime, à l'amour de sa noble famille et de ses concitoyens? l'élite de la cité accourt dans l'église de Saint-Pierre pour entendre son éloge mérité de la bouche de l'abbé Bonnevie, le 22 mai 1818.

Interprète de toutes les douleurs, il a des accents funèbres pour les rois et pour leurs sujets, pour les victimes de nos discordes civiles, comme pour celles des guerres étrangères. C'est ainsi que, en 1823, il célébrait, dans l'église de Saint-François, au milieu d'une nombreuse assistance, au bruit du canon qui grondait en signe de joie sur la place Louis-le-Grand, la gloire de nos soldats morts en Espagne, sous la conduite de S. A. R. le duc d'Angoulême.

Il n'y avait pas à Lyon une fête religieuse, une solennité de la patrie, un concours extraordinaire de fidèles, que l'abbé Bonnevie ne fût appelé à rehausser par la dignité de sa présence, par l'éclat de sa parole.

Lyon n'était pas le seul champ que défrichât l'abbé Bonnevie par son zèle infatigable. D'autres villes de France envièrent le bonheur de le posséder. Marseille surtout l'écoutait avec un saint enthousiasme. Il y prêcha trois carêmes, et dans trois circonstances bien mémorables. La première, en 1815, au moment où Napoléon s'échappait de l'île d'Elbe; la seconde, lorsque le duc de Berry épousait la princesse des Deux-Siciles, et la troisième, le carême qui précéda les événements de juillet 1830.

En 1815, quand la nouvelle du débarquement de Napoléon à Cannes se répandit à Marseille, l'abbé Bonnevie, cédant à l'enthousiasme royaliste qui animait les Marseillais contre l'Empereur, exhorta plus d'une fois ses auditeurs à résister au mouvement insurrectionnel. Les Bourbons ayant été obligés de se retirer devant l'entraînement général, il ne crut pas devoir rentrer à Lyon, et pour éviter les recherches de la police qui aurait pu lui faire un mauvais parti, il s'embarqua à Marseille, vint à Malaga où il passa quelques jours, puis, de là il alla à Gibraltar; mais la peste s'étant déclarée dans cette ville, il prit encore la fuite, et vint s'établir à Tanger. C'est là qu'il attendit la pacification générale. Enfin, il rentra à Lyon où il continua de se livrer au ministère de la prédication.

Plusieurs villes du midi et plusieurs vénérables pasteurs de la capitale réclamèrent son zèle pour des stations de carême. La reconnaissance lui fit un devoir de retourner à Marseille en l'année 1816; il le devait au bon accueil qu'il y avait reçu l'année précédente, à l'empressement que les fidèles avaient mis à entourer la chaire chrétienne d'où il dispensait la parole sainte; à la sympathie qui s'était établie entre les auditeurs et l'orateur; ce second carême ne fit qu'augmenter sa réputation dans la capitale du midi; l'enthousiasme pour le prédicateur ne fit que s'accroître par l'enthousiasme que firent éclater les Marseillais pour la jeune et brillante princesse Caroline des Deux-Siciles, qui débarqua au milieu d'eux, pour venir épouser, à Paris, le chevaleresque et malheureux duc de Berri. La royale fiancée assista, le jour de la Pentecôte, au sermon de l'abbé Bonnevie, dans l'église de Saint-Martin. L'orateur ne manqua pas, à la fin de son discours, d'adresser la parole à celle qui honorait et la religion et le prédicateur, en venant, au milieu des grands et des petits, confondre ses hommages et ses prières au pied des autels de celui qui juge les princes et les rois.

« Princesse, lui dit-il, vous, dont la présence dans ce temple est un miracle et un bonheur, quel lieu n'a pas retenti des malheurs de votre maison et de la nôtre? Formée à l'école des calamités royales, vous paraissez au milieu de nous riche des épreuves qui manquent trop souvent aux enfants des *dieux de la terre*. Lien aimable de deux trônes dont l'origine est commune, vous serez bientôt l'ornement d'une cour impatiente de partager ses espérances avec vous; vous apprécierez bientôt le juste orgueil avec lequel la France parle du prince que votre cœur a choisi; vous jugerez, Madame, entre le portrait et le modèle. Il est digne de vous, et vous êtes digne de lui : vous donnerez ensemble les exemples que la foi réclame des enfants de saint Louis, et la religion payera vos exemples de ses douceurs; votre nom s'unira dans nos chants aux noms si chers à notre amour.... Esprit-Saint, bénissez une alliance de laquelle nous attendons la perpétuité de notre repos, une alliance qui n'est point étrangère à l'Europe attentive, une alliance qui réveille tant de souvenirs et promet des fruits si désirés. Que le flambeau nuptial, dont les rayons précieux vont luire sur nous, éclaire la légitimité des rois et la sécurité des peuples; que la fécondité, garantie à la vertu par le ciel, unisse à jamais, comme une guirlande mystérieuse, les superbes rameaux du tronc

sacré qui a sa racine dans le sang le plus pur et le plus beau de l'univers. »

Ces prières, ces vœux, ces souhaits exprimés en termes si nobles, allaient d'autant plus aux cœurs émus des Marseillais, que, dans cette circonstance, l'abbé Bonnevie n'était que leur fidèle interprète.

L'année suivante, l'infatigable orateur vint à Paris et y prêcha le carême, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, au milieu du plus brillant auditoire. L'auguste fille de Louis XVI, la généreuse protectrice de toutes les bonnes œuvres de la capitale, voulant intéresser les cœurs charitables en faveur des écoles chrétiennes, fit demander à l'abbé Bonnevie un sermon pour cette œuvre le 12 mars; elle l'honora de sa présence, toute la cour y assista. Le prédicateur choisit le panégyrique de saint Vincent de Paul pour stimuler la charité de ses nobles auditeurs. Pouvait-il mieux faire, pour attirer la bienfaisance des grands, que de leur proposer pour modèle le pauvre prêtre qui avait remué le monde par l'héroïsme de sa charité. La quête qui suivit ce discours fut digne des auditeurs et de l'orateur.

L'abbé Bonnevie avait un si grand talent pour féconder la charité des fidèles, que les vénérables curés de Paris se disputaient pour en obtenir un discours en faveur de leurs différentes OEuvres. Voici en quels termes lui écrivait l'abbé Gallard, curé de l'Assomption, mort évêque de Meaux, il y a quelques années :

« Mon cher et vénéré maître, ne me dites pas : non. Ce serait désoler le pasteur et le troupeau. Vous nous avez accoutumé à vous admirer et à vous aimer; mais il faut faire un petit sacrifice en faveur d'une paroisse qui vous doit beaucoup, et qui mérite encore de vous bienveillance particulière.

« Donc, s'il vous plaît, un sermon pour un des jours de notre retraite. Je vous le demande d'abord au nom de mes pauvres, qui attendent de ce sermon pain et vêtements; je vous le demande au nom de nos dames de charité, dont vous savez si bien encourager le zèle et à qui vous devez quelque chose pour ce qu'elles vous portent de respect et de reconnaissance; je vous le demande au nom du curé de l'Assomption, qui est vôtre; je vous le demande enfin au nom du pasteur qui vous est tout dévoué et qui sent le besoin de votre éloquence et de votre appui. Vous n'aurez pas l'affreux courage de nous repousser tous. Vous m'avez appris à compter sur votre obligeance et votre amitié. J'en attends, dans cette circonstance, une preuve à laquelle j'attache le plus grand prix. On compte sur vous dans la paroisse. Je m'y suis vanté de votre prédilection pour notre église. Honorez-moi devant Israël, et répondez bien vite et bien amicalement ce *oui* que je vous demande. »

Cette supplique, faite avec tant d'instance, de grâce et de délicatesse, ne fut point vaine. Le *oui* tant désiré fut donné; les pauvres eurent du pain et des vêtements, et le charitable curé fut heureux.

Enfin, Avignon, Nîmes, Montpellier, Toulouse furent aussi successivement évangélisés par l'abbé Bonnevie, et partout il laissait, avec le souvenir de son aimable et douce société, celui de ses talents, de son amour pour la religion, et d'un zèle que rien ne pouvait arrêter.

Son séjour à Lyon était aussi rempli que ses carêmes dans les diverses villes de France. Assidu à l'office canonial de la Primatiale, qui l'appelait trois fois par jour auprès des saints autels pour y chanter les louanges du Seigeur; le reste de la journée était consacré au travail du cabinet. Les panégyriques de saint Jean, de saint François de Salles, de saint Just, de saint Pothin, son discours sur les reliques des saints, sur la bénédiction des cloches; celui sur la sainte Vierge, où il commente avec autant d'esprit que de piété les saintes litanies que l'Eglise lui adresse, ne sont-ce pas là autant de témoignages de son goût pour l'étude, de son application journalière, de son zèle enfin pour la gloire de la religion?

Aussi recevait-il de toutes parts des témoignages de respect, d'estime, de reconnaissance et d'amitié. Que de prélats distingués de notre belle Eglise de France crurent s'honorer en l'attachant par des titres honorifiques à leurs chapitres! Son E. le cardinal de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse; Messeigneurs de Tournefort, évêque de Limoges, Rossat d'abord évêque de Gap, et maintenant de Verdun; de Pins, archevêque d'Amasie, administrateur apostolique du diocèse de Lyon; S. E. le cardinal de Bonald lui envoyèrent successivement des lettres de vicaire général. Léon XII lui-même, de sainte mémoire, l'avait complimenté par un bref, en date du 19 février 1825, sur son oraison funèbre de Louis XVIII.

Rien ne manquait à la gloire de l'abbé Bonnevie, si ce n'est une petite persécution politique; elle lui arriva fort heureusement quelque temps après la révolution de juillet 1830. La police du préfet du Rhône crut devoir faire une perquisition sournoise dans son modeste domicile; mais elle fut, bien entendu, sans résultat. Le vénérable abbé s'occupait de prédication et non de conspiration. A ce sujet, Madame de Chateaubriand lui écrivait :

« D'après les journaux d'aujourd'hui, vous verrez, très-cher abbé, que votre préfet n'avait aucun ordre pour aller vous inquiéter chez vous; et que s'il n'a pas voulu vous jouer un tour, il a pris votre nom pour celui d'un abbé qui se trouve, à ce qu'il paraît compromis dans la prétendue conspiration, qui n'est qu'une intrigue et une imprudence, qui a eu de malheureux résultats. Partout où il y a du bruit et des tripotages sans fruit, on doit y trouver le sieur.... Il n'a jamais cessé de se remuer à son profit, depuis qu'il est au service des antichambres de toutes les monarchies, depuis Bonaparte jusqu'à Charles X. C'est un valet à tous maîtres. Villèle et Polignac le savent... Je conçois donc votre *humiliation* de vous trouver accollé à

un tel homme. Mais consolez-vous, les honnêtes gens ne vous prendront jamais l'un pour l'autre. »

Puisque j'ai cité le nom de la noble vicomtesse, pourquoi ne donnerais-je pas quelques-unes de ses lettres au bon chanoine qu'elle appelait, son abbé. Voulant l'attirer à Genève où Chateaubriand croyait devoir finir ses jours dans un dernier exil, elle lui écrivait de Paris, le 30 août 1830 :

« Je ne vous ai point écrit, cher abbé, depuis tous ces événements, vous attendant tous les jours, et, dans tous les cas craignant que vous ne fussiez *pas* à Lyon.

« Voilà donc où tant de folies si inutilement signalées nous ont conduits, à des malheurs prédits et peut-être irréparables! Au milieu de nos craintes et de nos chagrins, nous ne vous avons point oublié ; nous ne vous avons point séparé de nous, dans nos projets de *circonstance*. Vous êtes de ces amis sur lesquels il n'y a jamais rien à dire. Aussi, mon cher abbé, ne songeons-nous plus qu'au bonheur de passer le reste de notre courte vie avec vous, si vous y êtes consentant. D'après votre lettre, je vois que votre projet est de venir nous trouver à Paris. Si vous voulez faire ce voyage, venez vite; car il est probable que nous n'y resterons pas plus tard que la fin de septembre. Il faut prendre un parti définitif; et le plus raisonnable est d'aller habiter un pays paisible, et où l'on puisse vivre à bon compte. En vendant ici notre maison, et nos vieilles magnificences, nous aurons, en Suisse de quoi abriter nos têtes, et mettre de temps en temps le pot au feu : avec cela, le repos et l'abbé de Bonnevie, nous pourrons encore nous dire des heureux de la terre. Mais il faut, très-cher abbé, que vous consentiez à nous suivre en exil. Répondez-moi de suite à cette lettre, afin que dans les arrangements que j'irai, peut-être, moi-même prendre d avance, je puisse préparer votre logement avec le nôtre. Comme je vous l'ai écrit, quand je serais obligée d'aller voir où nous nous fixerons pour toujours, je reviendrais chercher M. de Chateaubriand, et nous resterons encore à Paris jusqu à la fin de septembre. Vous avez donc le temps de venir causer de tout cela avec nous, si mieux vous n'aimez nous attendre à Lyon, où nous passerions pour vous prendre. Dans tous les cas, réponse ; cher abbé, dites-nous si vous venez à Paris ; dites-nous si vous venez n'importe où le sort nous jettera. Croyez que nous serons très-heureux dans notre petit ménage dont vous serez le grand aumônier. Vous savez que celui de France a été le premier à bénir le drapeau tricolore et à chanter le *Te Deum*. Tous nos faiseurs de coups d'Etat sont prêts à en faire autant. Mille choses à Berthe; il faudra qu'elle vienne avec vous ; elle sera notre surintendante des finances. »

Berthe, célèbre dans les fastes des chambrières lyonnaises, était le majordome, le chef de service, la première et l'unique domestique du vénérable abbé ; petite, vieille, proprette, on lui faisait la cour pour être admis sans difficulté auprès de son seigneur et maître, dont elle serrait soigneusement la bourse pour qu'il ne l'épanchât pas avec trop d'abondance dans les mains des pauvres, car le charitable abbé donnait beaucoup. Un jour, un ami se plaignait de Berthe, en présence de quelques personnes dans un salon. « Que voulez-vous? répondit le bon chanoine, si je la chasse par la porte, je suis sûr qu'elle rentrera par la fenêtre ; c'est pour cela que je la garde. » Madame de Chateaubriand lui avait donné un chat, descendant en droite ligne de celui qui prenait ses ébats dans les plis de la soutane blanche de Léon XII, quand il donnait audience au noble vicomte son mari, ambassadeur de France à Rome. Berthe lui donnait des soins particuliers, et n'oubliait jamais, avec un petit air narquois, de le montrer, comme objet d'une rare curiosité, aux visiteurs du vénérable chanoine ; elle l'appelait le Romain. La fidèle domestique avait vieilli au service de son maître qui, pour récompenser ses longs et loyaux services, lui donna les invalides dans son modeste appartement, où elle rendit le dernier soupir, après plusieurs années de souffrances, entourée des soins de celui à qui elle avait prodigué les siens pendant au moins quarante ans

Cependant, l'abbé Bonnevie nourrissait toujours le projet d'aller rejoindre à Paris ses illustres amis. Il lui fallait un passe-port, on le lui refusa à la préfecture : n'était-il pas membre du clergé ? et n'étions-nous pas alors sous la meilleure des républiques? Voici la lettre que lui écrivait de Paris madame de Chateaubriand, à la date du 23 septembre 1831 :

« Très-cher abbé, j'étais à vous écrire, quand votre lettre est arrivée. Je vous disais que notre voyage était retardé par les affaires de M. de Chateaubriand, et nous ne partirons pas avant le 15 de novembre. Venez donc, nous aurons six semaines à passer ensemble, et, après cela, nous pourrons encore nous voir quelques jours sur les grands chemins, et vous conduire jusqu'à Lyon. Je ne comprends pas la difficulté que vous avez pour avoir des passe-ports : ici, on en donne à qui en demande. Je suis bien convaincue des ferventes prières de votre archevêque, d'après la grâce qu'il demande à Dieu ; je doute fort qu'elle lui soit accordée pleine et entière.

« A qui parlez-vous des bruits qu'on se plaît à répandre? Ici, ce sont les petites maisons ouvertes; et je connais bien des gens qui sont désolés de ne pas voir quelques voies de fait, quand ce ne serait que pour justifier leurs prophéties. Pour nous, nous vivons dans une profonde retraite, ne disant rien, n'écoutant rien, et ne voyant que le moins de monde possible. C'est au milieu de cette paix, très-pacifique abbé, que nous vous attendons avec la joie qu'on éprouve en pensant à un véritable ami, ce qui n'est pas commun en ce moment. Mille compliments et sentiment inaltérable de la part du ménage. »

Plus tard, lui écrivant une lettre d'affaire, elle y joignait ces quelques lignes, peignant bien la situation des esprits de cette époque :

« Nous sommes très-tranquilles à Paris, bien que, comme de coutume, on ne parle que de meurtres, de pillages et d'incendies. Il y a nombre d'honnêtes gens qui ont tant d'envie que malheur arrive, que le malheur leur arrivera, et ce ne sera pas leur compte, car, au fond, ce n'est qu'au voisin qu'ils veulent offrir la palme du martyre. »

Qu'on ne soit pas surpris de nous voir citer madame de Chateaubriand, en parlant de l'abbé Bonnevie ; elle l'estimait et l'aimait, comme on aime et comme on estime un homme de bien. Elle accueillait dans sa société, comme des amis, ceux qui se présentaient chez elle avec une simple recommandation de son futur grand aumônier ; et combien de nos concitoyens, jaloux de connaître l'auteur du *Génie du Christianisme*, ne jouirent de cette faveur que par la grâce de l'abbé Bonnevie.

Cependant, le cardinal Fesch mourut en 1839; le siége primatial de Lyon devint vacant, et Mgr de Bonald, aux applaudissements de tous les fidèles de ce vaste diocèse, y fut bientôt promu. Son installation se fit avec toute la pompe et toute la solennité que comportait un pareil événement. Le concours des autorités civiles et militaires vint s'associer à l'empressement des fidèles, accourus de toutes parts pour se soumettre avec docilité à la houlette de l'illustre pontife.

Devenu doyen du chapitre par la mort de M. le comte de Rully, l'abbé Bonnevie fut chargé de complimenter le bien-aimé prélat, et il le fit en ces termes :

« Monseigneur, le chapitre de la Primatiale, dont je suis, en ces jours de sainte allégresse, le trop faible organe, s'empresse, parce que c'est pour lui un devoir et surtout un bonheur, d'offrir à Votre Grandeur le respectueux hommage des sentiments que votre diocèse tout entier partage avec nous.

« Car, Monseigneur, en cette fête solennelle de votre avénement au premier siége des Gaules, lorsque les souvenirs du passé se réveillent au seul nom du pontife, dont l'apostolat, parmi nous, n'a été qu'une suite non interrompue d'éminents services ; qui, après les jours mauvais, releva de leur ruine les autels de nos pères, dota des largesses de sa charité les établissements restaurés ou fondés par sa prévoyance; qui défendit ensuite, dans une assemblée trop célèbre, en face du pouvoir, et avec tout le courage de la foi, les principes conservateurs de la hiérarchie catholique ; qui, frappé d'un exil politique, se consola, dans la terre étrangère, par la douce espérance de revoir encore son troupeau chéri, et par l'accueil tout paternel qu'il faisait aux nombreux pèlerins de la ville des martyrs et des aumônes. Tous les accents de la reconnaissance n'éclatent-ils pas en même temps et à l'envi dans la capitale de votre juridiction, Monseigneur, pour remercier le ciel de la plus signalée des faveurs, celle d'avoir été jugé par lui digne de mettre un terme au long veuvage de l'antique et inamovible Eglise des Pothin et des Irénée ?

« Mais ce choix tant souhaité et tant applaudi, nous le devons aussi à la haute estime des deux puissances pour la sagesse de votre zèle, l'étendue de votre savoir, l'excellence de vos vertus, dont les regrets unanimes de votre ancien clergé relèvent encore le prix, et qui deviennent, pour votre clergé nouveau, le gage assuré de son entière confiance.

« Et, à tous ces titres, qu'il me soit permis d'ajouter le retentissement glorieux d'un nom, encore illustre de nos jours par d'immortels ouvrages que la religion a inspirés, dont la France s'enorgueillit, et que l'Europe admire.

« Enfin, Monseigneur, le chapitre de la Primatiale, fier de vous avoir pour chef et pour modèle, et qui hâtait votre présence de toute l'impatience de ses vœux, s'honorera toujours de marcher sur vos traces, de s'éclairer de vos lumières, et de s'enrichir de vos exemples. »

La dignité, la grâce exquise avec laquelle monsieur l'abbé Bonnevie adressait ses nobles paroles à l'illustre prélat, ajoutaient encore à l'éclat de la solennelle réception. Qu'il nous soit permis d'insérer encore ici le discours qu'adressait le même orateur, dans une autre solennelle circonstance, au même pontife, à Lyon, le jour même de son retour de la cérémonie de la barette à Paris.

« Monseigneur, lorsque les expressions se refusent à tous les sentiments qui nous agitent en ce jour de fête solennelle, qu'il me soit permis de formuler simplement, au nom de votre chapitre, un cantique de bonheur et de reconnaissance.

« Gloire à Dieu, auteur de tout bien, et source de toute grandeur, qui répand des grâces nouvelles et sur l'antique métropole des Gaules, et sur l'aînée des villes chrétiennes du beau pays de France !

« Gloire au successeur de Pierre, qui embrasse le monde dans son zèle pacifique, et dont l'éclatante faveur, qui fait notre joie, intéresse jusque dans le ciel les souvenirs de ce pontife auguste qui a deux fois consacré nos temples par sa présence, et gardé jusqu'à sa mort une affection toute paternelle pour les descendants de ces généreux martyrs dont le sang si pur et si fécond a immortalisé jusqu'à nos fleuves !

« Gloire à la conviction de nos rois durant tant de siècles, qu'une nation, pour être heureuse, a besoin de la religion de ses ancêtres, dans la vérité, comme cette religion a besoin elle-même de toute la pompe et de toute la liberté de son culte !

« Gloire au prince de l'Eglise, bienfaiteur de son diocèse, si digne de la cérémonie triomphale qui nous rassemble, comme il l'était naguère des bénédictions du peuple, lorsque sa charité infatigable portait elle-même des consolations et des secours aux

nombreuses victimes d'un fléau aussi imprévu que destructeur!

« Gloire au clergé, dont il est le modèle, et qui hâtait par ses vœux unanimes l'élévation de son chef à la plus haute distinction du sanctuaire!

« Gloire à ce concours empressé de tous les rangs, de tous les états et de tous les âges; à cette sainte allégresse, à cet élan spontané de tous les cœurs unis par la foi, la confiance et l'amour! »

Le cardinal de Bonald se trouvait heureux de retrouver dans ces deux mémorables circonstances, à la tête de son chapitre, celui qu'il connaissait déjà depuis longtemps comme l'honneur du sacerdoce, par ses talents, et dont il avait entendu répéter les louanges avant d'arriver dans son nouveau diocèse.

Grave, digne, noble dans la chaire, l'abbé Bonnevie était un aimable causeur dans un salon, et nous pouvons bien dire de lui ce qu'il a dit dans son oraison funèbre du cardinal de Borgia : « On connaissait la réputation de ces entretiens si aimables qu'il avait le talent de toujours animer, qu'il égayait sans qu'ils en devinssent moins purs, et qu'il rendait instructifs sans qu'ils en parussent plus graves. » Il racontait beaucoup, n'avait-il pas beaucoup voyagé et beaucoup vu? Les choses et les hommes s'étaient gravés dans sa mémoire, et, la facilité de l'expression lui venant en aide, il en parlait avec autant d'esprit que d'animation; on faisait cercle autour de lui, et quand il avait cessé de raconter une anecdocte sémillante, un trait d'histoire ancienne ou contemporaine, on désirait l'écouter encore.

Longtemps, il passait quelques heures pendant les longues soirées d'hiver dans de douces causeries, avec quelques spirituels amis, au coin du foyer domestique de M. Morel de Volène, archiviste de la ville, qui revit dans un fils aussi modeste qu'instruit. Ces amis étaient le chevalier de Vibrac, vieux marin qui avait fait ses preuves dans l'ordre de Malte, et qui peignait avec autant de charme qu'il racontait; c'était le savant M. Nolhac, que la mort nous a ravi, et qui nous a laissé quelques ouvrages qui ne mourront pas; c'était le docteur Ozanam, médecin modeste autant qu'habile chimiste. Chaque soir, ils se rencontraient comme par instinct, dans le salon de l'archiviste; au coup de neuf heures, on se retirait, avec le ferme propos de se retrouver le lendemain au même amical rendez-vous. Quand une fois on avait pu s'introduire dans ce modeste asile de la science, de la vertu et de l'amitié, une secrète sympathie vous y reportait sans effort, et on devenait, sans y penser, un fidèle de ce sanctuaire peu connu.

Doué d'une exquise politesse, il en remplissait les scrupuleux devoirs avec une noble dignité, et une rare facilité, même à l'égard des plus petits enfants. Doux et paternel, il savait les caresser avec grâce, et faire une cour agréable et chrétienne à la tendresse des mères, en distribuant à propos de ces petites gâteries qu'il portait toujours avec lui : « Vous avez le coup d'œil juste, mon jeune ami, » dit-il un jour à un charmant enfant, qui, de sa main potelée, avait choisi dans sa bonbonière le bonbon le plus gros. Qu'il le connût ou qu'il ne le connût pas, dans une rue ou dans une voiture, l'enfant du pauvre, comme l'enfant du riche, était sûr de recevoir une caresse du vénérable doyen, pourvu qu'il donnât une marque de respect à ses cheveux blancs ou au saint habit qu'il ne quittait que pour ses longs voyages.

Ami de la jeunesse jusque dans ses vieilles années, il l'accueillait toujours, et alors il s'épanchait avec une simplicité d'enfant. Encourageant les talents, il avait chaque année en réserve quelques jolis ouvrages de littérature ou d'histoire à offrir à ceux qui se distinguaient dans l'école cléricale de la Primatiale, à la distribution solennelle des prix. Oublieux des injures quelquefois, et souvent des discussions irritantes, on le voyait toujours aller à celui dont il avait eu à se plaindre, avec cet air de franchise et de bonté qui lui était naturel, et ne conservant que la mémoire du cœur, comme il le disait avec esprit, en présentant sa main en signe d'amitié, à ceux qui avaient pu l'offenser.

Dès 1840, l'abbé Bonnevie cessa de se faire entendre au milieu des fidèles, sa mémoire faiblissait, sa tête se courbait; il était moins exact aux offices capitulaires; la vieillesse, hélas! venait à lui, avec toute son escorte ordinaire de misères et d'infirmités. Ses amis commençaient à s'en apercevoir : madame de Chateaubriand lui écrivait le 11 juillet 1840 :

« Vous dites donc, mon très-cher chanoine, que je ne vous écris ni ne vous réponds; heureusement que vous avez eu la bonté, ou plutôt la méchanceté de lire quelques lignes de ma dernière lettre à Mgr l'évêque de Gap; autrement, je m'en prendrais à la poste....

« Le voyage d'Italie est manqué. Nous ne voyageons plus qu'en projets; nous devenons paresseux, et nous ne nous aimons plus que là où il nous reste encore quelques amis. Le nombre, mon bon abbé, en est bien diminué. Le vieux Clausel est allé planter des arbres *qu'il ne verra pas croître.* Mais il avait la passion de mourir dans son castel où il sera enterré en seigneur de paroisse; les paysans, grâce à leur ignorance, étant restés sauvages au point de faire plus de cas d'un boisseau de pommes de terre que de la sainte égalité.

« Ce qui me fait fort regretter de ne pas aller à Rome, c'est que cela nous empêche d'aller à Lyon. Nous nous faisions une si grande fête de vous revoir et d'aller manger l'excellent potage de Berthe. Vous ne me parlez pas de cette bonne fille, il paraît qu'elle est devenue tout à fait infirme; c'est un vrai chagrin pour vous et pour elle qui, j'en suis sûre, plaint moins son mal que le malheur de ne pouvoir vous soigner et vous

gronder à son gré. Dites-lui, je vous prie, que je veux la trouver gaie et gaillarde comme jadis, quand nous irons cette année ou l'année prochaine lui demander à dîner...

« Adieu, notre vieil ami, vous savez que personne ne vous est aussi tendrement et aussi sincèrement attaché que nous. Vous savez aussi que *je vous écris* et que vos reproches sont injustes. »

« Le 10 janvier 1841.

« Très-cher abbé, où avez-vous pris que nous avions traversé Lyon sans mot dire? Le Rhône, qui n'a déjà que trop cheminé, arriverait à Paris, avant qu'il nous arrivât de saluer la tour de Saint-Jean sans aller vous embrasser. Nous n'avons pas quitté la rue du Bac. C'est notre beau neveu Louis qui est allé voir son frère à Turin, et qui, à son retour, vous aura *brûlé*, voulant arriver à temps, pour voir Paris réduit en cendres, selon la prophétie à l'usage des royalistes (pur sang). Heureusement nous n'avons eu d'autres cendres que celles de Napoléon, qui n'étaient rien moins que chaudes en s'en allant au dernier gîte, par un froid de dix degrés.

« Nous faisons toujours des projets de départ pour le printemps.

« Nous pensons à Rome; mais la ville aux merveilles n'est pas merveilleuse pour s'y établir à demeure, ne pouvant, qu'à prix de ce qui nous manque, beaucoup d'argent, se procurer les aisances de la vie auxquelles les ans nous ont accoutumés, c'est-à-dire un bon lit, un dîner passable et un appartement tant soit peu confortable. Rien de moins poétique que tout cela; mais si à nos âges on peut encore admirer le Colisée, on veut aussi trouver son lit un peu moins dur que les briques de cette illustre ruine... Nous avons ici un horrible froid; l'hiver n'est pas ordinairement aussi cosaque, mais il aura voulu se mettre à la mode.

«Adieu, très-cher abbé, M. de Chateaubriand et moi nous vous aimons, comme de coutume, de toute la sincérité de notre cœur. »

L'abbé Bonnevie commençait dont à perdre la mémoire, son esprit perdait aussi de sa vivacité, de cet entrain plein de gaîté, qui le faisait appeler, par M. de Chateaubriand : *le joyeux abbé*, et qu'il portait dans toutes les sociétés où sa présence avait été si longtemps recherchée. Peu à peu, ses pas errants dans la ville étaient obligés d'être accompagnés d'une domestique. Il allait souvent s'enquérir des nouvelles de tel ou tel ami que la mort avait frappé depuis des années. Tantôt il faisait des préparatifs pour aller prêcher, disait-il, à Montpellier, à Toulouse, ou à Paris; tantôt, à six ou sept heures du soir, il annonçait qu'il allait célébrer le saint sacrifice de la messe. Le vénérable chanoine devenait un enfant. Triste pronostic qui présageait une fin prochaine. Mais, toujours charitable, il aimait à soulager les pauvres qui ne s'adressaient jamais en vain à la sensibilité de son cœur. Un ami lui resta fidèle, et cet ami s'enquérait de ses besoins, soignait sa vieillesse, cherchait à soulager ses infirmités; c'était comme un fils plein de tendresse qui veillait sur les jours d'un père bien-aimé. Celui qui avait prélevé sur sa modeste existence, dans les temps malheureux de l'émigration française, pour venir au secours de son archevêque exilé comme lui; celui qui, pendant les jours de la prospérité, n'avait pas calculé avec les pauvres pour lesquels il éprouvait une compassion sincère; celui qui, si souvent, avait cherché à exciter la charité du riche en faveur des malheureux, serait mort sur un grabat, si l'illustre cardinal de Bonald, qui l'aimait et l'estimait, ne fût venu au secours du vénérable doyen avec une noble générosité. L'abbé Bonnevie n'avait rien économisé pendant sa vie. Les pauvres étaient le seul trésor dans lequel il eût renfermé soigneusement ses épargnes; il n'attendait sa récompense que dans le ciel, et cependant il n'avait jamais sacrifié au luxe ni à la vanité. La religion qu'il avait célébrée avec gloire, la religion qu'il avait défendue avec courage, la religion dont il avait tant de fois montré la sublime consolation, vint à son aide au moment de sa mort; un éclair de raison vint illuminer un instant sa dernière heure, et il en profita pour recevoir encore une dernière fois les douces consolations de l'Église. Il s'éteignit enfin, le 7 mars 1849, dans sa quatre-vingt-huitième année.

L'abbé Bonnevie nous a laissé quatre volumes de sermons, panégyriques, oraisons et éloges funèbres, imprimés en 1823. On fut d'abord surpris qu'il livrât au public le fruit de ses labeurs et de ses veilles. Ne devait-il plus monter dans la chaire de vérité? était-ce le dernier mot d'une voix qui s'éteignait? était-ce un souvenir de reconnaissance qu'il accordait à l'empressement assidu que les fidèles avaient mis à l'entourer de leurs sympathies religieuses? On ne sut, dans le moment comment on devait interpréter cette publication précoce. Mais en parcourant les notes bien peu nombreuses qu'il a laissées, nous nous sommes assuré que sa détermination fut encore l'effet de la bonté excessive de son cœur, un acte de simple complaisance.

Les stations de carême lui avaient attiré un grand nombre d'admirateurs dans le Midi, et surtout à Marseille. Ne pouvant plus jouir du plaisir de l'entendre, on voulut se procurer au moins celui de le lire; on le sollicita, on le pressa de publier ses discours. Il le fit avec cette aimable complaisance qui fut le type de sa conduite pendant sa longue vie. Il les envoyait à mesure qu'ils paraissaient à ses amis les plus dévoués, qui le remerciaient avec les expressions les plus tendres et les plus honorables, lui demandant, comme une faveur, de joindre au dernier volume l'envoi d'un autographe qu'il serait possible de coller, comme un souvenir plus expressif, sur le frontispice de l'ouvrage. Cependant l'abbé Bonnevie ne publia qu'un choix de ses discours; il pouvait encore prêcher une station entière sans qu'on eût à le suivre dans l'ouvrage qu'il avait mis au jour.

Disons-le cependant, si l'abbé Bonnevie eut des admirateurs, il eut aussi de nombreux critiques. Il s'adressait à l'esprit et ne parlait presque jamais au cœur. On applaudissait plutôt la manière de dire que ce qu'il disait. Son imagination vive, ardente, lui faisait saisir, avec une adresse inconcevable, ce qu'il y avait de beau et de grand dans une expression, dans un mot qui venait sans art se placer sous sa plume; il l'analysait, il le présentait sous toutes ses formes dans de nombreuses antithèses; il l'épuisait, pour ainsi dire, en le tournant et le retournant en faveur de son sujet, et, il faut le dire aussi, toujours avec succès. C'est ce qui rend ordinairement sa période sans fin; on le croit arrivé à son but; il faut encore l'attendre, mais on l'attend avec plaisir, parce qu'il intéresse par les aperçus nouveaux qu'il sait donner à sa pensée.

L'abbé Bonnevie ne tient, par son éloquence, à aucun des grands maîtres dans l'art si difficile de la chaire. Il n'est le disciple ni de Bossuet, dont la magnificence et la profondeur seront toujours inimitables; ni de Massillon, dont la douceur, la richesse du style ne peuvent être égalées; ni de Bourdaloue, dont la logique, pleine de force, se présente aux lecteurs par une suite de raisonnements si bien enchaînés les uns aux autres que rien ne peut les détruire, pas même les ébranler. L'abbé Bonnevie ne ressemble qu'à lui-même. Orateur original, si je peux parler ainsi, il n'a point de maître, il s'est créé tout seul. Il parut dans la chaire dans un beau moment pour son talent que je peux appeler incompris. On avait besoin d'un orateur chrétien; depuis trop longtemps on en était sevré. Il parut avec hardiesse, il parut avec sa belle figure, ses grands gestes, sa voix douce et sonore en même temps; il plut, on accourut en foule à ses sermons.

Quelques-uns ont prétendu qu'il y avait quelque chose de Chateaubriand dans son style, comme il y avait du Talma dans son action. Nous ne sommes nullement de cet avis. Laissons Talma à ceux qui l'ont vu et entendu; mais l'abbé Bonnevie était loin de vouloir imiter le grand tragique dans la chaire chrétienne, qui ne se prête nullement aux mouvements instinctifs de la nature dans ce qu'elle a de plus saisissant, de plus séduisant, et en même temps de plus simple et de plus pathétique sur la scène théâtrale. Sans doute l'orateur lyonnais, avec ses gestes, avec les mouvements gracieux de son corps, avec le jeu de sa noble figure, parlait puissamment à l'œil de son auditeur, mais il était encore bien loin de l'effet produit par le premier tragique de France et même de l'Europe sur les spectateurs étonnés, et nous ne croyons pas que jamais l'abbé Bonnevie ait eu la pensée de traduire dans la tribune sainte les impressions fortes, puissantes et trop profanes d'un déclamateur de théâtre. Son action, il est vrai, était grandiose, mais elle était naturelle; c'est pour cela qu'on la remarquait et qu'elle impressionnait davantage. Que l'on mette ses discours dans la bouche d'un prédicateur à courte taille, d'un homme calme dans son débit, d'un homme dont l'action est pour ainsi dire morte et sans vie, vous n'aurez que des phrases sans expression, vous fatiguerez l'auditeur, vous ne frapperez ni son esprit, ni son imagination, ni son cœur. Il fallait les grands gestes de l'abbé Bonnevie pour soutenir ses grandes phrases et ses longues périodes qui ne s'harmonisent qu'avec lui.

Fut-il davantage l'imitateur de Chateaubriand? Nous ne le pensons pas. Il nous a laissé quelques discours écrits, avant que le prince de la littérature française nous eût donné son *Génie du Christianisme;* l'Eloge, par exemple, de Bayard, et nous y retrouvons la même facture, le même style, les mêmes défauts et les mêmes qualités que l'on signale dans ses discours subséquents. C'est toujours l'orateur presque prétentieux, l'amplificateur fécond, et si on devait lui trouver un modèle, il faudrait aller le chercher dans l'académicien Thomas, plutôt que dans tout autre. On peut dire de l'abbé Bonnevie ce que Chamfort disait, nous ne savons plus de qui : *Il s'est noyé dans son talent.*

Cependant on trouve dans les discours de l'abbé Bonnevie des pages vraiment éloquentes et qu'un maître dans l'art de la parole ne désavouerait pas. Dans son sermon sur la Croix, par exemple, où il en montre la gloire et la puissance, après avoir raconté et les leçons et les bienfaits qui en découlent, s'élevant avec force contre la manie irréligieuse des riches qui relèguent la Croix dans l'endroit le plus obscur de leurs somptueuses habitations, et le plus souvent encore ne possèdent aucune image du Dieu mort pour tous, il s'écrie:

« On devait croire que la reconnaissance propagerait le culte de la Croix et s'acquitterait envers elle par de solennels hommages: on en rougit comme auparavant; comme auparavant le paganisme est partout, et le christianisme nulle part: où la Croix se trouve-t-elle ailleurs que dans nos sanctuaires et dans le réduit obscur des pauvres? Comme auparavant, des gravures impudiques, des peintures obscènes, des bustes effrontés déshonorent nos habitations; comme auparavant, la jeunesse boit la volupté par les yeux, ayant pour premiers corrupteurs ceux que la nature lui a donnés pour premiers surveillants. O honte des nouvelles mœurs! ô dégradation des cœurs! ô ingratitude! Aussi qu'un prêtre, que le danger appelle, vienne recevoir au nom de l'Eglise votre dernier soupir, et qu'il demande le signe du salut pour l'appliquer à vos lèvres glacées. Il n'y en a point, répond-on. Il n'y en a point! et vous professez le culte de la Croix. Il n'y en a point! et vous avez toutes les divinités de la fable. Quelle société pour le Dieu trois fois saint! Prêtres, baissez vos regards et criez: *Miséricorde;* car, vous le savez, si le malade revient à la vie, hélas! il recommencera bientôt le cours

de ses désordres, semblable dans son inconséquence au nautonnier, qui, le jour de la tempête, s'agenouille sur le tillac de son vaisseau suspendu entre les foudres du ciel et les abîmes de la mer, et qui, au retour du calme, oublie et blasphème quelquefois le Dieu qu'il invoquait dans la détresse..... »

Comme cette peinture est belle! mais elle n'est belle que parce qu'elle est malheureusement vraie, c'est la nature prise sur le fait; c'est la véritable éloquence, et les sermons de M. l'abbé Bonnevie sont remplis de traits pareils.

Quelle touchante simplicité! quelle douce piété dans les lignes qui suivent:

« Et vous, hommes utiles, qui n'avez que vos bras pour nourrir vos enfants; mères laborieuses, qui, avec vos laborieuses filles, n'avez que la diligente habileté de vos doigts industrieux, embrassez la croix: elle sanctifiera vos peines habituelles, et vos maisons deviendront des asiles d'innocence et de paix. Que vous en coûterait-il, le matin, de lui offrir votre cœur, d'élever jusqu'à elle, par la prière, le cœur de votre famille, de lui demander en commun la santé, le courage, la patience? *La Croix est si bonne, et la terre est si dure!* Que vous coûterait-il aux différentes heures du jour, de vous rappeler que vous êtes en présence du Dieu de la Croix, que son œil voit jusqu'à vos pensées, et que son doigt écrit tout sur le livre des châtiments ou des récompenses? Que vous en coûterait-il, le soir, de lui payer un dernier tribut d'amour, et de vous endormir en le bénissant? Que vous en coûterait-il d'observer les lois de l'Eglise, ces lois si sages, si conformes à vos besoins, si précieuses au malheur; de fréquenter ses temples, où tout est résignation, et ses sanctuaires, où tout est miséricorde?..... Indigents, embrassez la Croix; la Croix est le trésor de ceux qui n'en ont point.

« Réformateurs de nos jours, c'est surtout pour cette portion d'hommes, si chère à notre zèle, que nous sollicitons à mains jointes votre neutralité: laissez-nous ces misérables, vous n'avez d'autres présents à leur faire que le désolant problème de je ne sais quel sombre avenir qui ressemble au néant. Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre le tourment de n'avoir rien à espérer? »

Nous citons avec plaisir ces lignes vraiment éloquentes de simplicité, de naïveté, de zèle apostolique, pour montrer aux détracteurs du talent de l'abbé Bonnevie l'injustice de leurs critiques et la mauvaise foi de leurs jugements. Sans doute tout n'est pas de cette force évangélique, mais il y a assez de ces pages dans ces différents discours pour justifier l'empressement du simple peuple qui accourait à ses sermons aussi bien que les classes élevées, et qui en retirait peut-être plus de fruit.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'ABBÉ BONNEVIE

CHANOINE DE LA MÉTROPOLE DE LYON.

—

DISCOURS PRELIMINAIRE.

SUR L'EXCELLENCE DU MINISTERE DANS LA RELIGION.

—

On l'a dit: *L'univers est le temple de Dieu, et l'homme en est le prêtre.* La nature entière célèbre la gloire du Très-Haut dans l'harmonie de ses ouvrages, et depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte qui rampe sous l'herbe, tout est pour l'homme une source de louanges au Créateur. Mais, l'homme devenu insensible à des prodiges sans cesse renaissants, et l'ingratitude n'écoutant plus les astres qui racontent la puissance de leur auteur, il a fallu que son nom gravé sur d'augustes frontispices retentît sous des voûtes plus augustes encore: parce qu'il n'est nulle part aussi miséricordieux que là où tous les cœurs ne forment qu'un cœur pour le remercier de ses miséricordes; parce que, si Dieu n'a pas besoin de nous, nous avons besoin d'un père que nous invoquions en famille; parce qu'il n'y a point de religion sans culte, de culte sans autel, d'autel sans sacrifice; parce que les maisons de Dieu contiennent tous les biens, et que l'amour s'y nourrit par l'exemple; parce que dans les maisons de Dieu tous les rangs sont con-

fondus et humiliés; que s'élevant au-dessus des fastueuses maisons de l'opulence, elles nous rendent tous frères, qu'il n'y a plus de barrières insultantes, que le riche n'y jouit comme le pauvre que du privilége de voir son maître de plus près; enfin, parce que nos temples renferment tout à la fois et le trône de la grandeur de Dieu et le tombeau de la vanité de l'homme.

Un jour une religion plus ancienne que le berceau de nos pères, fut exilée de nos temples; on jugea convenable de gouverner par l'enthousiasme et par la terreur; on imagina que la licence et l'exaltation tiendraient la place des vertus domestiques et sociales; on vit une nation déchue de ses croyances et de ses mœurs, supporter tout, excepté l'ordre, et se perdre dans un mélange inouï d'orgueil et d'abjection d'esprit, d'indépendance et de penchants serviles, de prétentions hautaines et de doctrines dégradantes; on rassembla tout ce que l'ignorance a de plus extravagant, la cruauté de plus réfléchi, la cupidité de plus vil, l'audace de plus monstrueux, la haine de plus féroce, le malheur de plus accablant, et la résignation de plus sublime; on ensanglanta le palais des rois; on égorgea la magistrature, on outragea l'innocence; on dépouilla la richesse; on tortura tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions; et, pour régénérer une nation, on la débarrassa de son culte.

On oublia que des institutions philosophiques ne sont que des systèmes sans réalité, et que la multitude cesse de croire lorsqu'on cesse de lui enseigner aujourd'hui, dans le même lieu, ce qu'on lui enseignait hier. Oui, si c'est par la religion que le peuple s'attache à la morale, c'est par le culte qu'il s'attache à la religion : la religion consiste bien plus dans le sentiment que dans le raisonnement. Or, le sentiment demande à se produire; et sans images quelle serait la force des idées intellectuelles? Un ancien écrivait qu'il était plus facile de bâtir une ville en l'air que de la régir sans culte : c'est-à-dire que si la religion n'est pas le fondement de l'édifice, il tombe; que sans elle il n'y a plus d'abri contre les coups de la persécution et les orages de la vie; qu'il est indispensable que les mœurs aient un régulateur public et que les autorités de la terre soient soumises à la solidarité coërcitive de la même foi, de la même crainte et de la même espérance; que c'en est fait de toute justice, si la *justice* d'ici-bas ne se prosterne point avec ses *justiciables* devant la justice d'en haut, si elle récuse sa surveillance, si elle dédaigne ses arrêts, si elle rit de ses menaces; que la vérité reçue en commun est le plus ferme appui des empires et l'unique moyen de les consolider par le triple ciment de la religion, de la morale et des lois; mais que cette vérité demande des organes dont la mission soit divine. Honneur donc, honneur au christianisme qui les possède! honneur à l'excellence de notre ministère que je me propose d'envisager dans la nature de sa constitution, dans la nature de ses devoirs, dans la nature de ses enseignements! tel est le triple objet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Les païens eux-mêmes ne nous donnent-ils pas, sur la nécessité des signes extérieurs en matière de religion, les plus unanimes exemples? Dans tous les temps, les nations, les plus opposées de mœurs et de langage, s'accordèrent sur le point essentiel d'un culte public et uniforme : partout, chez elles, on rencontre des sanctuaires, des cérémonies, des époques consolantes, des jours destinés au repos, des oblations expiatoires; partout on entend l'aveu de leur dépendance : dans leurs entreprises, dans leurs succès, dans leurs revers, on les voit attentives à consulter leurs oracles; nulle guerre ne se déclare, nulle bataille ne se livre, nulle négociation ne s'entame, nulle alliance ne se forme, nul plan ne se combine sans l'intervention du ciel; et la gloire des événements lui est toujours attribuée par de solennels holocaustes.

Et chez les chrétiens, est-ce que le peuple n'a pas également besoin d'être soulagé non-seulement dans les maux qu'il endure, mais encore dans les biens qui irritent sa convoitise? Et où trouver, si ce n'est dans les exercices et les compensations de la religion, le redressement du grand tort que l'inégalité cause à l'amour-propre! La religion rapproche les hommes que les distances aliènent, comble les intervalles au pied des autels, rappelle à tous qu'ils sont les enfants du même bienfaiteur qui est Dieu; que ce n'est que pour des objets frivoles et des instants rapides qu'ils sont inégalement partagés : elle efface devant le maître suprême toutes les distinctions, ou plutôt elle les maintient, parce qu'elles sont utiles, en explique les motifs, en adoucit les charges. C'est lorsque les grands viennent offrir à l'ordonnateur de toutes choses le tribut de leur crédit, de leurs dignités, de leurs talents, que les petits regardent leur supériorité sans envie.

Oh! que d'avantages précieux sont les conséquences obligées de la thèse que je soutiens, et qui n'existeraient jamais avec l'isolement arbitraire d'un culte personnel! Ce froid *Théisme*, si vanté de nos jours, n'est-il pas réellement un athéisme déguisé sous le retranchement d'une *lettre?* et ce Dieu, relégué seul dans son inaccessible empire, ne serait-il pas le Dieu sourd, muet et aveugle d'Epicure? A qui serviraient d'ailleurs, contre les passions ennemies de l'ordre, des hommages intérieurs rendus tacitement à un être invisible? Le peuple, qu'il est si important de contenir, le peuple, pour qui tout est tentation, parce que tout est privation, le peuple qui n'a pas une minute sans désir, ni un mouvement sans contrainte, quel sort lui réservez-vous si vous le séparez de ses semblables? S'il croyait que la parole humaine vaut la parole divine; si après avoir brisé, d'après vos conseils, le code des saintes ordonnances et le joug des rites sacrés, il

s'affranchissait de toute règle, de toute subordination, de tout devoir? Hélas! en combien de lieux, l'habitant des campagnes lui-même, qui a une si grande faim d'instruction et de consolation, en combien de lieux ne se dérobe-t-il pas à la voix de son pasteur, dédaignant les indemnités du sanctuaire et les ressources de la foi! Et quel est le résultat de ce terrible affranchissement? le crime ou le désespoir. Pourtant n'est-on pas forcé de convenir des bienfaits de la religion dans le sein de laquelle on trouve les théories sublimes, les pratiques usuelles, les secours journaliers? N'est-ce pas le prêtre du temple qui l'est aussi de la chaumière? Visiteur compatissant du pauvre, il est encore son avocat auprès du riche. Le philosophe qui affecte de se passer de Dieu, de croyance et de culte, va-t-il s'asseoir près de ce lit de douleur où le moindre des maux que supporte l'ouvrier indigent n'est pas l'infirmité qui le dévore? Lui offre-t-il, comme le ministre habituel du culte public, l'image de la bonté suprême qui l'attend pour le récompenser dans une autre vie des souffrances de celle-ci? Non, non, c'est le même qui immolait le matin pour lui la victime pacifique, qui court le soir recevoir son dernier soupir; c'est le même qui le matin invoquait le Dieu fort pour sa faible créature, qui féconde par ses largesses les espérances du nécessiteux agonisant: étonnante charité, dont la religion fait à ses ministres une fonction quotidienne à laquelle ils ne peuvent se soustraire sans perdre l'estime de Dieu et celle d'eux-mêmes!

Et cependant, que de beaux esprits se liguent contre la religion et contre son culte! Ingrats qui payent les services par des calomnies! Aveugles qui renoncent à leurs intérêts les plus chers! Furieux qui se blessent de leurs mains et se punissent de leur aversion! Ils feignent d'ignorer que prêcher l'indifférence à la multitude, et cela sous toutes les formes pour la faire mieux pénétrer dans toutes les conditions, et avec une sorte de zèle, comme si le bonheur du genre humain en dépendait, est un phénomène de frénésie, unique dans les annales du monde; ils feignent d'ignorer que la société s'appuie sur la loi, la loi sur la morale, la morale sur la doctrine d'une providence; que telle est la chaîne qui lie le ciel à la terre, l'homme à Dieu et les hommes entre eux, qu'un seul anneau rompu, on voit tout se dissoudre dans les convulsions et les déchirements; ils feignent d'ignorer la nécessité d'un ministère ostensible, et de liturgies invariables, et que c'est dans la religion des chrétiens que ce dépôt précieux a été transmis le plus pur et le plus beau; que le christianisme, dans la majesté de ses temples, la pompe de ses cérémonies, la dignité de ses enseignements, l'éclat de ses fêtes, l'harmonie de ses cantiques, la grandeur de son sacrifice, rayonne de gloire et d'immortalité; ils feignent d'ignorer combien étaient plus sages les philosophes de l'âge précédent. Ceux-là n'étaient plus circonspects que parce qu'ils étaient plus éclairés; ils connaissaient notre cœur; ils y voyaient cet amas d'orgueil qui, mis en fermentation, produit tous les excès; ils savaient combien il est essentiel que l'homme soit contenu par des barrières sacrées, et avec quelle fougue, s'il vient à les franchir, il se précipite dans l'abîme du mal. Aigles sublimes, leur coup d'œil saisissait un horizon plus vaste; devinant l'avenir, ils avaient prédit les ravages de l'impiété.

Au contraire, les philosophes de notre âge refusent de convenir que notre félicité est l'unique but de la religion; que tout ce qui orne notre existence nous est venu avec elle; qu'elle enchante le présent et le futur; que la foi n'est point l'ennemie de la science, puisque, dès que la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit: ils feignent d'ignorer que la religion sauve les peuples de leurs propres démences; qu'elle met un frein aux passions déchaînées; et qu'un jour, peut-être qu'il n'est pas loin, ils se repentiront, mais trop tard, d'avoir soulevé la seule digue, plus forte que les eaux séditieuses: ils feignent d'ignorer qu'elle charme l'étude, en lui donnant jusqu'à l'infini pour objet, et l'attache au premier auteur de toutes les connaissances, pour lui faciliter les moyens d'en parcourir l'étendue: ils feignent d'ignorer qu'avec leur nullité de culte, ils séparent l'effet de sa cause, le monde de son architecte, la créature de son centre, la vertu de son origine et l'équité de sa sanction: ils feignent d'ignorer que leur philosophie nous isole, nous glace, nous avilit dans la matière, et nous rend aussi incapables de bons ouvrages que de bonnes actions. Ici, le fait confirme nos assertions: avant la chute du colosse de Rome, l'impiété en avait desséché les muscles. Chez nous les écrivains de l'impiété, en succédant au grand siècle, l'avaient-ils remplacé? Leurs livres ne sont-ils pas au-dessous d'eux-mêmes, lorsqu'ils renient la religion et son culte, lorsqu'ils joignent au libertinage du cœur le libertinage de l'esprit?

Quelle pitié de les voir taxant les autres d'intolérance et persécuteurs sans relâche, dénigrant même les rois et mendiant des faveurs, déclamant contre les ambitieux, et, dévorés d'une soif insatiable de parvenir, ne cherchant les prétextes de leurs divagations turbulentes que dans le domaine de l'imposture; semant par de misérables clameurs d'absurdes inquiétudes; épiant toutes les occasions de faire du bruit et du scandale; amoncelant des nuages sinistres sous le ciel de la patrie; obscurcissant toutes les gloires; dénaturant tous les mérites et ennoblissant tous les vices; déployant toutes les ressources du sophisme, pour ôter au peuple ses croyances, au besoin ses indemnités et au vice ses terreurs; écrivant de touchantes homélies contre les abus du siècle, et, dans l'effronterie de leur cynisme, bravant toutes les lois, la religion, le ciel même; appelant ténèbres la lumière, et menteuse l'évidence; affectant un dédain superbe pour ce que

nous révérons; ne voulant d'autorité que celle de leur raison qu'ils érigent en tribunal où ils citent toutes les vérités, comme naguère, à un autre tribunal dont le nom seul effrayera la postérité, leurs pareils ont cité toutes les vertus; éteignant le divin fanal qui nous éclaire depuis dix-neuf siècles; et, des sommets où le christianisme l'avait élevé, précipitant l'homme à travers les sombres régions du doute, dans un gouffre sans fond; se servant de leur réputation pour augmenter leur fortune, et de leur fortune pour augmenter leur réputation; se décernant à eux-mêmes des titres pompeux lorsqu'ils ne sont que des flatteurs ou des méchants; nous traitant d'imbéciles ou de fourbes, lorsque nous nous obstinons à penser et à dire que notre ministère est divin, pour peu qu'on veuille s'arrêter à la nature de son gouvernement.

Mais nous acceptons de bonne grâce leurs injures de mauvais ton et de mauvais goût: notre réponse à nous est dans les merveilles de notre culte. Oui, nous autres chrétiens, dans notre heureuse reconnaissance, nous aimons à voir notre patrie, encore si belle, couverte de camps sacrés et de saintes milices; nous aimons à admirer les enseignes de l'orthodoxie qui flottent sur la cime de nos temples; nous aimons à croire que tous les justes de la loi ancienne et nouvelle partagent notre allégresse; nous aimons à répéter ce que le *Père des temps modernes* disait avec l'accent du génie: *Que tes tabernacles sont éclatants, ô Jacob! que tes pavillons sont magnifiques, ô Israël.* (*Num.*, XXIV, 5.) A notre tour nous aimons à dire à nos ennemis: Considérez quelle est la destinée de notre Eglise. Malgré ses pertes, elle envahira toute la terre, *omnes gentes;* malgré ses combats, sa durée sera celle du monde, *usque ad consummationem sæculi.* Le code de ses ordonnances, la règle de ses jugements, l'esprit de ses administrateurs, tout vient de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui administre lui-même et assiste le corps des pasteurs, *ego vobiscum sum;* la subordination des membres à un seul chef, l'obéissance de toutes les Eglises à une seule Eglise principale; la soumission de chacun à Pierre et aux successeurs de Pierre, c'est la base fondamentale de tout le gouvernement: *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Matth.*, XVI, 15.) Oh! qu'il y a de témérité à insulter à un ordre si sagement établi, à un ordre qui, dans son ensemble et dans ses gradations, donne à notre Eglise une si imposante majesté; à un ordre sans lequel il n'y a plus ni fixité, ni conservation, ni mouvement. Oh! qu'il y a de témérité à insulter à cette chaire, seule capable d'abaisser l'orgueil et d'affermir la simplicité, également propre aux savants et aux ignorants, de laquelle partent tous les oracles de l'autorité, qu'il faut tenir embrassée pour ne pas être le jouet de tous les vents de l'erreur.

Notre Eglise est assez indépendante des puissances de la terre, pour n'être pas gênée dans la poursuite des affaires du ciel, assez voisine des sociétés humaines pour entretenir avec elles un commerce de bons offices, assez riche de promesses pour être sûre d'atteindre tous les lieux, tous les temps, toutes les personnes. Au centre, brille un siége antique et révéré, du haut duquel un pontife suprême, promenant au loin ses regards, observe, corrige, réforme avec une vigilance sans repos, comme sa juridiction est sans mélange. Sur un siége moins élevé, des pontifes qu'il institue, lorsqu'il les a jugés dignes de leurs fonctions, et qui tiennent de Jésus-Christ même leurs droits inaliénables, régissent une portion du troupeau universel; dans chaque diocèse, des pasteurs réunis au pasteur commun qui les envoie, les dirige et les reprend, exercent, dans les liens d'une douce et juste déférence, les travaux d'un même sacerdoce. Si l'ivraie vient à croître dans quelque coin de l'héritage, des assemblées plus ou moins nombreuses, selon la gravité des objets et l'urgence des périls, indiquent le remède au mal, et assurent la santé de tous

Que manquerait-il à un corps ainsi organisé, si ce n'est de trouver dans ce qui l'environne des auxiliaires qui favorisent son action? Et pourquoi notre Eglise ne les trouverait-elle pas? Elle ne doit faire ombrage à qui que ce soit: propice à tous et à tout, elle n'a qu'un but qui est le sein de son fondateur. Elle ne cherche point à s'exhausser sur les nations ni à primer entre les rois; son unique prétention est de former des enfants à Dieu, et de les rendre ainsi encore plus utiles à leurs semblables. Elle s'accommode de tous les princes, de tous les peuples et de toutes les *chartes*, s'identifiant en quelque sorte avec tous les Etats où elle est admise: tous les Etats ont donc un égal intérêt à la maintenir, à protéger l'exécution de ses commandements, à étendre plutôt qu'à resserrer les limites de son empire; et alors, rassemblant en elle tout ce qui peut la tranquilliser et l'embellir, elle s'avance de siècle en siècle, sans ride et sans peur, glorieuse des complaisances de son époux.

Combien il y a de droiture, de noblesse et de sécurité dans la politique de notre Eglise, qui, depuis dix-huit cents ans, circonscrit son activité maternelle dans l'intégrité du dépôt qui lui a été confié, faisant un crime de rien ajouter à la croyance primitive, ou d'en rien retrancher! Depuis dix-huit cents ans, elle avertit ses interprètes, non pas de découvrir des principes nouveaux, ni de tirer de nouvelles conséquences des principes anciens, mais de retenir strictement la forme des instructions qui leur ont été transmises: *Formam nosce sanorum verborum;* de demeurer fermes et invincibles dans la perpétuité de la même science: *Mone in iis quæ didicisti, sciens a quo didiceris;* d'enseigner ce qu'elle leur a enseigné, non pas en secret, mais en la présence de tous, de l'enseigner à des hommes fidèles qui l'enseigneront après à leurs descendants: *Quæ didicisti a me*

per multos testes, hæc commenda fidelibus hominibus qui et idonei erunt alios docere. Aussi, depuis l'origine de l'Église tous les genres d'erreurs lui ont fait la guerre, ayant pour alliées la tyrannie et la persécution : et cependant vous durez, ô épouse de Jésus-Christ ! vos temples, vos autels, vos sacrifices sont debout; vous enfantez encore des justes animés de votre esprit ; aucun des rapports qui vous lient aux commencements n'a pu être détruit par aucune violence, et votre épiscopat a traversé les âges, toujours lui-même.

N'est-ce donc pas un miracle assez insigne que cette filiation de docteurs, d'athlètes et de martyrs de la même cause ? Et quelle autre Eglise oserait revendiquer tant de dévouements sublimes, tant d'actions héroïques, tant de mémorables souvenirs ? Que de lumières au milieu des plus épaisses ténèbres ! que d'éminents services rendus aux bonnes lettres ! que d'abondantes récoltes sur les sols les plus arides ! que de longues privations et de sévères épargnes pour abriter ceux qui manquent d'asile, habiller ceux qui manquent de vêtements et nourrir ceux qui manquent de pain ! Et ces courses apostoliques où la dignité et la charité de nos évêques se déploient d'une manière encore plus frappante ; où on les suit à la trace de leurs œuvres, visitant la cabane du pauvre, préparant des ressources au malheur, se conformant à leur divin chef, élevant jusqu'à eux, dans leurs bras paternels, la faible et timide enfance, gravant en de jeunes cœurs les premiers éléments de la foi et les premières leçons de la vertu, exerçant partout la justice de la concorde, portant des regards attentifs sur le patrimoine de tous les besoins ! est-ce que leur caractère ne prend point alors quelque chose de touchant et d'auguste comme la religion dont ils sont les ministres? O sainte Eglise, qui pourrait ne pas adorer la main invisible qui a orné son ouvrage de tant de noms immortels?

En effet, la sollicitude épiscopale embrasse tout : les plus sérieux intérêts et les détails les plus minutieux, le sort des nations et les destinées de chacun de nous, la vie présente et la vie future. A qui comparer l'évêque de Meaux ? Son regard perçant explora tout, et son savoir fut immense comme son zèle : toujours il sera le bouclier de la religion ; et s'il était l'organe de l'Eglise, toujours il en sera l'ornement. Où n'a pas retenti le succès de ses négociations spirituelles avec un capitaine qui avait si bien mérité de son pays par le succès de ses opérations guerrières? Qui ne se rappelle ces entretiens dans lesquels Turenne cherchait la lumière, et où Bossuet secouait, jusqu'au fond de sa grande âme, le flambeau de l'orthodoxie? Et quand il tonne sur les tombeaux, devant l'élite de la France, que, penché sur des cendres à demi éteintes, il en agite les étincelles mourantes et ranime, de son souffle puissant, le feu sacré de leurs exemples dont il voudrait embraser son auditoire ; et quand il se tourne avec confiance vers l'autel de celui qui donne l'immortalité, ou qu'il contemple, avec un sombre abattement, le cercueil où tant d'illustrations sont ensevelies, et quand toutes les tristesses, ainsi que toutes les espérances, se peignent tour à tour sur son front, dans ses regards, dans son geste, l'Eglise tout entière n'a-t-elle pas le droit de jouir des triomphes de son ministre? ou lui serait-elle indifférente cette universalité d'un génie qui n'a point d'égal chez les anciens ni chez les modernes ?

Soit que, disant la vérité aux rois dans un langage aussi éloigné d'une pusillanimité adulatrice que d'une hardiesse indiscrète, il les menace, sans blesser les égards dus à leur rang, de l'éternité et de la postérité qui approchent ; soit que son éloquence, saintement passionnée et trop resserrée sur la terre, improvisant un style qui n'appartient qu'à lui, ayant ses transports, ses écarts et ses excursions soudaines, ait besoin de s'élancer vers le ciel, dont il emprunte quelquefois la foudre ; soit qu'il mêle la louange au mépris de la louange, qu'il fasse sentir le néant de la gloire sans amortir son noble enthousiasme, et qu'il proclame la vanité de tout, sans étouffer l'émulation des belles choses ; soit que, s'insinuant dans les replis de notre conscience, il dissipe, à la clarté de la loi, les ténèbres où dorment les aiguillons du remords ; soit qu'il ne s'humilie jusqu'aux grandeurs selon le monde, que pour se relever jusqu'aux grandeurs selon Dieu ; soit que, de la part de celui qui a promis la félicité aux larmes, il console ceux qui restent de ceux qui s'en vont ; soit qu'il anathématise, avec une énergie pénétrante, ces doctrines d'abord timides parce qu'elles sont neuves, et modérées, parce qu'elles sont indécises, mais qui finissent par l'art de se passer de l'Etre nécessaire ; soit que, dans son vol sublime, il plane sur toute l'histoire, ne s'arrêtant que sur les hauteurs pour y reconnaître l'empreinte d'une main divine

Soit que, dans un tableau dont on a peine à croire que les couleurs aient été broyées ici-bas, il nous montre les vicissitudes des empires qui tombent, et les stabilités du christianisme qui demeure ; soit que, les yeux baignés de larmes, et la voix entrecoupée de sanglots, prosterné contre terre devant son lit de mort, il remplisse une princesse agonisante (1) de constance et de résignation, la distrayant par la foi de ses intolérables souffrances, l'absorbant comme en extase dans la contemplation de son rédempteur, écartant de ses regards inquiets l'image du trépas, par le charme puissant avec lequel il les fixe sur l'image de la croix, et par l'irrésistible onction avec laquelle il lui explique les dernières prières de l'Eglise, qui n'avaient pas encore été et ne se-

(1) Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

ront probablement jamais enrichies d'un si beau commentaire : ce genre de souveraineté théologique et oratoire d'une tête qui semblait répandre ses idées comme le soleil répand ses rayons, a placé notre nation au-dessus de toutes les autres nations qui nous envient nos grands hommes d'Eglise. Malheur à elles si elles nous enviaient nos grands philosophes ! Mais bonheur à moi de louer un évêque que l'impiété frémissante admire malgré elle !

Il le savait bien, lui, comme, de nos jours, les prédicateurs d'athéisme qui ont fondé notre anarchie savent ce que la France doit aux prédicateurs de l'Evangile qui ont fondé notre monarchie ; il le savait bien, lui, que notre royaume a été fait par des évêques. Oui, ce sont nos évêques ; et qui présumerait de le nier à moins de lacérer toutes nos annales ? oui, ce sont nos évêques qui ont érigé tant de monuments précieux, fondé des villes entières, creusé nos canaux, tracé nos chemins ; oui, ce sont nos évêques qui jetaient des ponts sur nos fleuves, payaient la rançon de nos rois, affranchissaient les esclaves, versaient le trésor de l'Eglise au trésor de l'Etat, échangeaient dans les détresses publiques les vases d'or du tabernacle, contre des vases de bois ou d'argile ; oui, ce sont nos évêques qu'on vit toujours s'associer aux splendeurs de la patrie et aux éclipses de sa gloire, au deuil de ses revers et à la joie de ses succès ; oui, ce sont nos évêques qui adoucirent nos mœurs, nous léguèrent les manuscrits de l'antiquité, fertilisèrent nos landes, donnèrent la vie à nos montagnes, dotèrent les retraites de l'infortune.

Notre pays est un vaste trophée à ces généreux nourriciers du pauvre, à ces protecteurs assidus du faible, à ces guides éclairés de l'ignorant. Enfin, la religion et la sainte philosophie qui marche avec elle n'eurent jamais de plus sûrs interprètes, comme si la foi chrétienne, en épurant le cœur de l'homme par la beauté de sa morale, ajoutait encore aux forces de son esprit. Eglise gallicane, portion si noble de l'Eglise catholique, qu'êtes-vous devenue ? Lorsque nous jetons les yeux autour de nous, nous n'apercevons que des débris accusateurs, que des troupeaux sans bercail, ou des bercails sans troupeaux. L'autel pourtant et le trône sont inséparables ; la cause de la foi est la cause de la royauté : la cause de la royauté et de la foi a toujours été celle de la France. « La vérité, dit l'archevêque de Cambrai, est dans ces trois mots : *Dieu*, *l'Eglise et le roi...* » O Fénelon ! vous n'aviez besoin avec votre cœur, ni de l'appareil dans la science, ni de la hardiesse dans la pensée, ni de la solennité dans le langage. Votre parole n'éclate jamais en reproches, c'est la douce haleine d'un vent propice. Vous n'invoquez point le feu du ciel, mais la rosée de sa miséricorde. Votre voix est la voix de votre divin chef, lorsqu'il disait que son joug est léger, où qu'il invitait les petits à l'aborder, ou qu'il réchauffait le fils de la veuve, ou qu'il nourrissait la foule au désert, ou qu'il ressuscitait le pécheur au repentir. On se penche vers vous comme on fait toujours près de ceux qu'on chérit ; et vous n'oubliâtes jamais que si tout prêtre est le ministre de la charité, un pontife doit en être le héros. Point de dictature que celle de la tendresse, point de chaînes que celle de la persuasion, point de salaire que celui de la reconnaissance. Vous portiez dans vos entrailles jusqu'aux victimes de l'hérésie ; devant vous, la religion était une souveraine dont la domination est l'amour, et la justice la patience. Jusque dans vos tristes querelles on vous admire vaincu, mais retrouvant dans votre chute une élévation plus qu'humaine, et publiant votre défaite comme un autre eût publié sa victoire.

On me pardonnera sans doute d'avoir exposé les titres de notre Eglise, comme aussi de rappeler par qui ces hommes prodigieux ont été calomniés de nos jours : par des hommes ordinaires qui s'imaginent avoir le monopole exclusif de la vérité et du bon sens. Mais qu'entendent-ils par le bon sens et la vérité ? et que font-ils autre chose que tourner dans un misérable cercle vicieux ? Ils extirpent les préjugés : mais qu'appellent-ils les préjugés ? Ils défendent les principes : mais qu'appellent-ils les principes ? Ils attaquent la superstition : mais qu'appellent-ils la superstition ? Et si leur bon sens n'est que la déraison, si leur vérité n'est que le mensonge, voilà un beau présent et une belle doctrine. Et ils ne veulent pas qu'on les démasque ! Quoi ! ils s'appellent sages parce qu'ils prêchent l'impiété, et ils ne veulent pas que nous les appelions impies ! parce qu'ils frondent tout ce qui est certain, vénérable et utile, et ils ne veulent pas que nous les appelions novateurs ! parce qu'ils confondent toutes les idées, toutes les traditions, toutes les réminiscences, et ils ne veulent pas que nous les appelions téméraires ! parce qu'ils attentent à la propriété des enfants de la même souche, et ils ne veulent pas que nous les appelions envahisseurs ! parce qu'ils glacent les élans consolateurs et les transports pieux, ravissent au sentiment sa pudeur et ses chastes délices, dépossèdent l'autorité du respect des peuples, et les peuples du frein de l'autorité, et ils ne veulent pas que nous les appelions cruels ! parce qu'ils s'efforcent, et cela lorsqu'on commence à ouvrir les yeux, ainsi qu'à la suite d'un long délire ; lorsque, désabusés des innovations sacriléges et des systèmes décevants, on revient à cette religion seule capable de tout réparer, de discipliner les esprits, de ramener la jeunesse aux grâces de la modestie, de creuser un lit profond à ces ambitions désordonnées qui mugissent sur la surface des Etats, et de verser un baume restaurateur sur des plaies qui saignent encore ; parce qu'ils s'efforcent, dis-je, de briser les anneaux de cette chaîne mystérieuse qui joint ensemble toutes les puissances morales, depuis la puissance paternelle jusqu'à la puissance divine, et ils ne veulent pas que nous les appelions fléaux !

parce que, géants superbes, ils tentent de prendre d'assaut le ciel même, sans songer qu'ils seraient alors plus voisins de son tonnerre, et ils ne veulent pas que nous les appelions insensés! parce que, dans leur maladroite inconséquence ils reprochent au christianisme les persécutions qu'il condamne, à l'Eglise les crimes sur lesquels elle gémit, aux vicaires de Jésus-Christ les calamités qu'ils pleurent entre le vestibule et l'autel, à l'épiscopat les abus qui ne viennent pas des institutions, mais des hommes, et ils ne veulent pas que nous les appelions imposteurs!

Au tribunal de l'impartialité, est-ce que la religion n'est pas la conseillère de toutes les bonnes actions, et l'Eglise la gardienne de toutes les bonnes doctrines? Est-ce que les chefs des nations n'ont pas souvent interrogé la sagesse des successeurs de Pierre? N'est-ce pas à leur voix qu'un peuple de statues, soulevant la poussière des siècles, apparut aux yeux étonnés, et révéla au talent que le seul moyen d'être neuf est d'être antique? Est-ce que la tiare a quelque chose à envier au diadème? Est-ce que la houlette de la patience ne vaut pas le glaive de la force? Auriez-vous oublié Pie VI, qui termina la vie d'un saint par la mort d'un martyr; et ce Pie VII, vainqueur de la tyrannie, dont le règne sera une des plus belles époques de la fermeté apostolique? Est-ce que la paix du monde n'a pas souvent été ratifiée dans le Capitole moderne? L'impiété, se trahissant elle-même, n'a-t-elle pas quelquefois décerné à la nouvelle Rome des louanges arrachées par la conviction? Nomme-t-on moins de papes que de rois, chers à l'humanité? O vous, si fiers de vos chimériques et fallacieuses allégations, avez-vous dans vos rangs l'excuse de votre orgueil? Vos académies comptent-elles plus d'écrivains judicieux que nos sanctuaires, plus de ministres habiles, plus d'annalistes scrupuleux, plus de savants commentateurs, plus de négociateurs consommés? Et quelle est donc cette malheureuse fureur de déprimer tout ce qui ne nous plaît pas? sinon une présomption qui hasarde tout, un étourdissement calculé, un désir secret qu'il n'y ait ni religion, ni culte, parce qu'avec la religion et son culte, il y a des remords et un avenir.

Ingrats, auriez-vous oublié que c'est surtout lorsque l'inclémence des saisons, de soudaines épidémies, la conjuration des éléments rendaient nuls, par leurs ravages, les bienfaits de la Providence, que nos évêques dispensaient d'une main réparatrice ce que leur prévoyante humanité avait tenu en réserve; que leurs meubles, leur vaisselle, leurs ornements devenaient en un instant leur première offrande aux familles atteintes de la contagion; qu'ils s'adressaient ensuite à tous les états, à tous les âges, à toutes les croyances; qu'ils sommaient au nom de la charité toutes les brebis, sans exception que les victimes, d'apporter leur tribut, si modique qu'il fût, au trésor commun; qu'ils prodiguaient les soins de la tendresse, les ressources du zèle et les exemples de la prudence, jusqu'à ce que les traces du mal eussent disparu, que le souvenir de tous les désastres fût effacé, qu'on n'entendît plus que des bénédictions unanimes? Auriez-vous oublié que, dans l'exil, nos évêques honorèrent le malheur comme la religion; qu'ils trouvaient dans le plus strict nécessaire de quoi soulager ceux qui n'avaient rien; qu'ils recueillaient jusqu'à nos guerriers malheureux, arrachaient nos soldats captifs à une fin sans consolation, les ranimaient de leurs paroles, allégeaient leurs fers par le crédit dont ils étaient si dignes? Auriez-vous oublié qu'au retour de l'exil, lorsque l'Eglise avait un si grand besoin de leurs lumières et de leurs vertus, lorsque eux-mêmes avaient un si grand besoin de revoir leurs troupeaux, c'est alors qu'ils sacrifient tous les attachements; c'est alors qu'avec un courage nouveau ils se séparent de ce qu'ils ont de plus cher; c'est alors qu'ils se soumettent à la volonté divine comme dans les fortunes diverses qui les avaient éprouvés; c'est alors qu'ils s'avancent dans la région des ruines pour en purifier le sol, et que, reprenant le bâton des apôtres, ils ne réclament de leur riche patrimoine que les pauvres, les infirmes, les orphelins; c'est alors que, touché de leur dévouement, le ciel laisse reposer la France dans l'orthodoxie jusqu'à ce qu'elle repose dans la légitimité?

Hé quoi! détracteurs inconsidérés, qui êtes-vous donc pour vous mesurer avec notre sacerdoce qui a opéré tant de prodiges? Ne savez-vous pas que la France a toujours reconnu dans notre ministère l'empire du souverain maître des cœurs; que sa docilité filiale a toujours ajouté à sa gloire; qu'elle était dès nos premiers temps son caractère distinctif; que la foi seule peut éterniser un royaume fondé par la foi; qu'elle seule, en consacrant l'indépendance des monarques, fait briller sur leur couronne un rayon secret de sa divinité? Ne savez-vous pas, lorsque l'héritage du sanctuaire était l'héritage du misérable, que les prêtres allaient dans les réduits les plus obscurs, proclamer avec leurs aumônes les noms sacrés de Dieu et du roi, soulager des trésors de la croix l'indigence attendrie, et sécher des larmes qui ne couleront plus que pour la reconnaissance? Seriez-vous assez injustes pour nier les bienfaits de la religion dont nous sommes les ministres avec ses espérances, avec ses repentirs, avec ses appuis? Ah! lorsque ses autels s'élevèrent au milieu de nos forêts ensanglantées par le couteau des druides, que les opprimés vinrent en foule y chercher des abris, que les oppresseurs émus sentirent tomber de leurs mains leurs redoutables armes, que d'irréconciliables ennemis y accoururent pour jurer de s'aimer et de s'aimer encore au delà du tombeau, on eut bientôt appris qu'elle n'accordait pas un jour à la haine, et qu'elle promettait l'éter-

nité à l'amour. Oui, j'ose le dire, la religion est la providence du genre humain, comme notre ministère en est l'instrument le plus noble.

Mais l'excellence de notre ministère n'est point seulement dans la nature de son gouvernement, elle est encore dans la nature de ses devoirs.

SECONDE PARTIE.

N'est-il pas divin un sacerdoce dont chaque fonction est un bienfait, un sacerdoce qui compose de ses actes une suite de preuves concluantes en faveur de la religion dont il est l'agent; un sacerdoce qui impose sans cesse l'obligation de faire le bien et jamais le droit de nuire, n'exerce qu'une justice fondée sur la miséricorde et non pas cette justice dont les arrêts sont écrits avec du sang, place ses lévites entre la puissance et la faiblesse, entre la richesse et la pauvreté pour l'allégement de tous les maux, la réparation de toutes les iniquités et l'oubli de tous les outrages; un sacerdoce qui ne nous permet d'intervenir dans les discussions que par la douceur et la franchise, sans y mêler jamais les hauteurs de la domination; qui console l'infortune par la résignation, instruit et la grandeur naissante et la grandeur qui n'est plus, calme les âmes ulcérées, met l'amour où était la vengeance, la confiance partout, et quelquefois ne recueille que des affronts; un sacerdoce qui partage ses bons offices entre toutes les conditions, inspire à l'inférieur qui murmure le respect du supérieur qui protége, bégaye avec les enfants, raisonne avec les adultes, monte avec les forts du catéchisme jusqu'au sommet de la science, étudie les caractères, apprécie les obstacles, discerne les moyens? N'est-il pas divin un sacerdoce qui intéresse le ciel à la terre, se consacre au repos général, se dépouille pour couvrir les autres, prête à la charité et ses nuits et ses jours, ne s'inquiétant du lendemain que pour le nécessiteux de la veille; un sacerdoce dont bénir est le talent, et prier est la science; un sacerdoce qui attend aux confins de la vie ceux qui, sans lui, iraient peupler l'empire des douleurs; un sacerdoce qui craint bien plus de violer ses engagements que d'encourir la disgrâce des pervers, ne cherche d'autre récompense que le bonheur d'avoir rempli sa tâche, ne change jamais ni de doctrine ni de langage, toujours aux ordres de la loi au milieu de tous les accidents, de toutes les révolutions, de toutes les catastrophes; un sacerdoce dont les devoirs n'ont ni distraction, ni trêve, exclusivement dévoué aux occupations du sanctuaire, sans affaire que l'affaire du salut du peuple, sans famille que le troupeau, sans délassement que de nouvelles fatigues, tout entier au soin des malades, à la tutelle des petits, au soulagement des abandonnés, tout entier à Dieu et à l'Etat, tout entier à vaincre l'homme dans le prêtre?

Mais, dans un siècle déclamateur, où toutes les vieilles institutions sont attaquées, le célibat sacerdotal devait-il échapper aux lamentations hypocrites de sa philanthropie? On nous plaint d'être les victimes d'un précepte tyrannique: et nous ne le sommes que de la détraction et de la haine; on nous plaint d'être soumis aux inconvénients graves et aux sacrifices pénibles d'une invention que les âges florissants du christianisme n'ont point connue: et l'histoire leur donne un démenti formel: et ce qui est une invention pour eux s'appuie sur tous les genres de certitudes; on nous plaint d'être les esclaves dociles d'une autorité arbitraire qui profita de la nuit de l'ignorance et du despotisme pour nous assujettir à un nouveau joug que la nature réprouve: mais un renoncement volontaire, utile et courageux, est-il de l'esclavage? et quelle liberté plus désirable que la faculté de ne penser qu'aux choses de Dieu? Ah! bénissons l'ignorance et le despotisme de ces chefs révérés que la religion a mis au rang des saints, comme les modèles de toutes les vertus. Le célibat, dans les monastères, n'offrait-il pas une solitude aux âmes tendres qu'il nourrissait de pensées célestes et d'immortelles espérances? Ne réparait-il pas dans le secret les torts de la société? Aujourd'hui que le malheur est le seul crime que la société ne pardonne point, doit-il rester dans le monde pour en essuyer la dérision amère et la pitié plus amère encore! Le célibat sacerdotal est le chef-d'œuvre de la sagesse de celui qui a fait notre ministère, et de la vigilance de celle qui perpétue son ouvrage. Et s'il n'existait pas, si ce grand bienfait de la Providence n'avait pas été accordé à son Eglise, quelle ample matière aux plus calomnieuses invectives! Comme la religion elle-même aurait été insultée jusque dans la vie domestique de ses ministres! Quelle source inépuisable d'anecdotes, grossie par la malveillance! quelle dénigrante inquisition compromettrait la sainteté de nos emplois! avec quelle curiosité perfide ils fouilleraient, pour le souiller, dans le presbytère qui ne serait plus la retraite studieuse et isolée d'un sage détaché des vaines illusions! Oh! il est plus qu'humain un sacerdoce qui joint au pouvoir de l'exemple le pouvoir de la solitude, toujours en la présence de Dieu pour l'écouter, toujours éloigné du monde pour ne pas l'entendre, ne s'en rapprochant que pour le servir, *et redevable de l'ascendant dont il jouit sur les autres à l'ascendant qu'il possède sur lui-même.*

Et voilà pourtant ce qui fut, dans le dernier siècle, l'éternel objet des sarcasmes de cet écrivain incomparable pour la gloire et pour le scandale, pour l'immensité des travaux et l'énormité des erreurs; dont la longue vie n'a été qu'une longue fureur contre les institutions les plus vénérables; qui, né dans un royaume où trente millions de Français adorent Jésus-Christ, osa lui déclarer la guerre, et, dans son impiété effrénée, choisir le sanctuaire pour champ de bataille; allant, dans ses épouvantables conquêtes, jusqu'aux dernières limites du mal; invo-

quant à son aide la plaisanterie obscène et la fiction burlesque; remuant toute la corruption du cœur humain pour y déterrer une raillerie dégoûtante; barbouillant de ses infamies la statue de la libératrice de son pays, et prostituant ainsi à l'ingratitude l'étonnante facilité qu'il avait reçue pour un meilleur usage; habile dans plusieurs genres, mais inférieur à chacun de ceux qui n'excellaient que dans un seul; moralisant sans mœurs, dogmatisant sans mission, et rétractant le lendemain ce qu'il avait avancé la veille; portant dans l'irréligion cette effrayante versatilité qui semblerait ne devoir être le partage que de la sottise ignorante; à l'école duquel notre jeunesse fascinée apprit à secouer le joug du devoir, à violer les règles et à oublier les bienséances; brûlant de zèle pour les droits de l'humanité, et desséchant toutes les sources du bonheur public; novateur par orgueil et par habitude; avec un tact délicat, contempteur des talents solides et modestes; quelquefois exaltant des hommes qui ne pouvaient recevoir d'éloges que de lui, pour paraître lui-même en recevoir de tout le monde; avec la tradition des convenances, distillant sans cesse sur tout ce qui ennoblit notre nature l'âcre venin de ses ironies pénétrantes; lâche flatteur des gens à crédit, et détracteur plus lâche encore des gens de bien; endoctrinant les princes par l'athéisme, et les nations par le mépris de l'autorité; calomniant la justice avec la trompette de la bienfaisance; levant des tributs sur tous les amours-propres qu'il caresse, et versant le ridicule sur toutes les probités qui sonnent l'alarme; associant à ses projets de destruction l'histoire, la poésie et le théâtre; accueillant dans sa retraite les faux sages de toutes les contrées, et méditant avec eux, dans les transports du délire, la réussite de ses horribles complots; blasphémant la foi, et jamais plus éloquent que lorsqu'il emprunte à la foi ses richesses; extirpant la vertu par ses trop ingénieuses moqueries, et s'adressant, dans ses cruelles morsures, *à la racine des tiges sociales* les plus précieuses; remplissant le monde de cette correspondance qu'on jugerait écrite pour dissoudre tous les liens et inviter à tous les excès; fléau européen qui a infecté jusqu'aux chaumières déshéritées par lui des espérances de l'avenir; véritable épidémie dont les ravages ont été ceux de la peste; premier ministre des puissances infernales, précurseur de ce vil troupeau qui, enrôlé sous sa bannière, a tout bouleversé chez nous; Encelade moderne, voulant ravir sa foudre au Dieu qu'il a peint de couleurs si magnifiques; homme d'une perversité inouie, qui comptait ses triomphes par nos calamités, ses joies par nos larmes, les fruits de son *génie* par les disgrâces du christianisme; et dont le vœu le plus ardent était d'*écraser* notre sacerdoce sous les débris de nos temples; comme si, pour renverser un édifice de dix-huit siècles, que ses fondateurs ont cimenté de leur sang, il suffisait d'une haine fanatique, de libelles orduriers, de formules hideuses, et de ces mots féroces de ralliement, symboles de l'aveuglement et du crime!

A la même époque, un autre écrivain non moins célèbre, et qui paya en paradoxes à la France l'hospitalité qu'il en avait reçue, tendait au même but par des voies différentes. Sans doute, dans le siècle où l'on avait tant de goût, où l'on était si sensible aux charmes d'un style animé, mélodieux et pittoresque, où les chefs-d'œuvre étaient si communs et les juges si sévères, on eût remarqué le rare talent avec lequel il maniait l'instrument de la pensée, l'ascendant qu'il exerçait sur les lecteurs séduits, et sa profonde connaissance de tous les artifices de la dialectique : mais en même temps on aurait gémi de ses défauts contagieux, de cette prétention aux découvertes les plus transcendantes en morale, obscurcies par toutes les erreurs de cette subtilité capricieuse, dont le mérite est dans la souplesse d'une argumentation entraînante, qui, lorsque la chaîne d'abord formée se trouve interrompue, en recommence adroitement une autre; de cette morgue doctorale qui déduit ses conséquences avec la hardiesse imposante d'un raisonneur dont les principes seraient des axiomes; de cette imperturbabilité opiniâtre qui, enlacée quelquefois dans ses propres filets, est la première dupe des sophismes captieux qu'il a tissus. Mais ce qu'on eût surtout frappé d'anathème, c'est cette philosophie, faite pour servir de catéchisme aux factieux, et de symbole aux incrédules; c'est l'audace des nouveautés, qui ne peut être surpassée que par l'impudence des blasphèmes; c'est la chasteté indignement travestie, et la majesté de la révélation outrageusement bafouée; c'est la manie déplorable de soutenir tour à tour le vrai et le faux, le pour et le contre; c'est l'oubli de toutes les bienséances, et le comble de toutes les bizarreries; c'est la démence de se croire plus qu'un homme, parce qu'on est l'idole chérie de toutes les têtes ardentes; c'est le crime de donner aux époux des leçons d'adultère, aux adolescents des leçons de libertinage, aux infortunés des leçons de suicide. Ce qu'on eût encore observé, c'est que la sagesse du citoyen de Genève n'a d'influence que comme amie des passions et ennemie de tout ce qui les réprime; qu'elle n'a de crédit que sur les esprits vains, curieux et inquiets; qu'elle réussit comme révolte, parce qu'elle ne tend qu'à détruire; qu'elle est dans l'impuissance manifeste de donner à quoi que ce soit une base solide; qu'à ses yeux le bien est le mal, et le mal, le bien; qu'elle salit l'imagination et fausse l'intelligence; que ses romans sont licencieux, comme sa logique est trompeuse; enfin, qu'elle est d'autant plus dangereuse, qu'elle affecte l'amour de ses semblables, lorsqu'elle exhale sa haine contre notre Église, notre ministère et notre sacerdoce.

Cependant, quel sacerdoce que celui de ces pieux cénobites, dont une natte de paille

formait la couche, la bure le vêtement, et la farine trempée dans l'eau la nourriture! Cette terre qui était sauvage, ils l'ont cultivée; ces arbres qui ombragent le vallon, ils les ont plantés; ces champs qui sont couverts de moissons, ils les ont défrichés. Par eux les marais ont été changés en gras pâturages, et la vigne a remplacé l'aride bruyère. Quoiqu'ils sussent le compte de tous les misérables, pour le vérifier encore, ils visitaient les hameaux voisins, apparaissant comme des esprits de consolation sous le toit délabré de l'artisan qui n'attendait pas longtemps le terme de sa détresse. *Croirait-on que le souvenir de ces humbles Pères est presque effacé de la mémoire? Leurs cellules sont détruites, et les larmes du pauvre qui les rappelle, voilà le seul monument qui reste de leur bonté; bientôt il n'en restera plus rien;* mais leurs vertus avaient toujours appartenu au ciel, le ciel était l'inspirateur de leurs prodiges clandestins, et le monde ne les devinait que par les indiscrétions de la reconnaissance. Est-il possible qu'une lâche malignité afflige encore leurs ombres, au lieu de redemander à genoux ces anges de perfection pour les opposer au démon de la licence, au démon de la volupté, au démon de la discorde, coalisés pour le malheur de la terre? Que dis-je? S'ils revenaient au milieu de nous, fatigués de notre dégradation morale, ils n'éprouveraient que la juste impatience d'en quitter l'horrible théâtre.

Ne nous étonnons donc plus de la prudence de ces vierges qui, dans nos temps mauvais, marchent sur leurs traces avec une joie si empressée, cherchant dans une heureuse solitude un paisible abri contre les dangers et les tourments du monde. Elles ne servent à rien, dit-on : et au sein même de tous les vices et de toutes les misères, dont elles ne sont séparées que par une faible clôture, elles sont toujours prêtes à ouvrir au malheur et à l'innocence les asiles de la sécurité. Elles ne servent à rien, dit-on : et, placées entre le ciel et la terre, réunies autour d'un autel domestique, elles lèvent jour et nuit pour nos besoins des mains pures et suppliantes, désarment la colère suprême, et offrent pour nos désordres la compensation de leurs vertus que nous ignorons. Mais il est un autre genre de services plus remarquable encore, quoique incompréhensible pour un grand nombre. Quelle est cette charité qui ne vient que du ciel et n'attend que de lui sa récompense? Quelle est cette abnégation qui va braver loin de la patrie (2) une mort terrible, sans autre espoir que celui de sauver des victimes qu'elle ne connaît point? Ce n'est pas pour être louées que ces nouvelles héroïnes, vêtues de bure, vont à trois cents lieues de leur retraite porter des secours à un peuple d'agonisants. Elles n'ont pour mobile, ni un art à perfectionner, ni une curiosité à satisfaire, ni une réputation à acquérir. Simples comme des colombes, elles ne veulent que plaire à Dieu, et elles ne désirent être vues que de lui seul; elles ne cherchent que sa gloire dans le saint exercice de leur pieux ministère; le vain bruit de la renommée effraierait leur humilité. Adorons avec elles la foi qui peut seule commander un désintéressement aussi sublime; n'inscrivons pas fastueusement ses œuvres sur le marbre, mais gardons-les soigneusement dans notre cœur.

Quel sacerdoce que celui de ces envoyés, dont les lettres de créance étaient des brevets de martyre; de ces infatigables missionnaires qui fondèrent avec tant de patience les plus belles colonies du christianisme; de ces voyageurs magnanimes, volant à de saintes invasions, se précipitant à travers les dangers, obligés de lutter contre les défiances d'un pouvoir ennemi, ayant à se mesurer avec l'inconstance des éléments, endurcis aux fatigues, dévoués aux privations, prompts à s'entendre avec les tribus barbares, accoutumés à apprendre des idiomes plus barbares encore, animés surtout de ce courage sublime que le ciel seul peut inspirer; toujours heureux de porter aux contrées éloignées et les bienfaits de la religion, et le nom de leur pays et celui de leur prince?... Hélas! de nos jours, du haut du trône qu'ils ont conquis, ils voient les nobles imitateurs de leurs nobles entreprises en butte à l'aversion la plus déloyale, puisque leurs détracteurs ne croient pas un seul mot des fables qu'on invente, puisqu'on ne les calomnie que là où ils ne sont pas venus, puisqu'il sont bénis partout où ils viennent... De nos jours, ces continuateurs fidèles, si dignes de leurs devanciers, et dont on croirait que la France n'est pas digne, on les accuse, dans le royaume très-chrétien, au sein d'une capitale, dont, au bruit de leurs exploits pacifiques, rien ne devrait égaler la surprise, on les accuse de souffler le feu de la révolte : et le feu de la charité les consume, et ils ne sont que les perturbateurs du crime; de renouveler les extravagances du fanatisme : et ils ne demandent que la concorde avec le pardon des injures; de tourmenter les consciences : et ils y étouffent la voix du remords; d'inquiéter le scrupule : et ils élargissent le chemin du ciel; d'avoir une activité sans prévoyance et une exagération sans mesure : et de nos provinces monte en leur honneur un cri de louanges, la plus sûre apologie de leur ministère.

On les accuse d'occasionner des animosités funestes, des scissions envenimées et des rixes sanglantes : et en de récalcitrantes et populeuses cités, ils ont enfin opéré des réconciliations, des restitutions, des conversions qui ressemblent à des miracles. On a lu que toutes les classes, unies dans la même ferveur, dans la même allégresse, dans la même admiration, s'asseyaient en foule à la table de l'Agneau, après avoir assiégé en

(2) Les sœurs de Saint-Camille, lors de la peste à Barcelone, en 1821.

foule les tribunaux de la pénitence. On les accuse, lorsque l'erreur s'entoure de tous les prestiges du style et de toutes les séductions de l'éloquence, de renoncer à ces séductions et à ces prestiges. O grand Paul! lorsque vous rassembliez la gentilité autour de la croix, ce n'était pas pour faire montre de votre esprit et éblouir celui des autres; vous ne saviez que Jésus-Christ, et avec cette érudition divine, la prudence des sages et la prudence des forts se rendaient à vous. Enfin, on les accuse d'être à charge à ceux qu'ils *trompent* : et ils ne coûtent que les larmes du vice repentant, et les joies de l'innocence recouvrée. Trompettes d'impiété, vous n'avez que trop longtemps sonné sur nos têtes le ravage, la dévastation et la mort : les trompettes de l'Evangile ne sonnent que le bonheur et la vie! O milice révérée, poursuivez le cours de vos conquêtes; continuez à annoncer ce Dieu d'amour, qui n'est blasphémé que par ceux qui ne le connaissent pas; continuez à faire aimer le généreux monarque dont les pieuses largesses encouragent vos entreprises : dites aux fidèles qui se pressent autour de vous, que récemment encore le temple auguste, où repose la dépouille mortelle des rois, ses ancêtres, s'est ouvert par ses ordres pour recueillir, avec une pompe magnifique, les cendres des martyrs de sa capitale, de ces martyrs qui furent aussi des missionnaires (3).

Quel sacerdoce que celui de ces héros de l'intrépidité pastorale; au milieu de la contagion la plus dévorante, osant seuls porter aux victimes les derniers secours de l'Eglise et les dernières offrandes du courage, aveugles sur leurs propres périls, ne songeant qu'aux périls de leurs frères jusqu'à ce qu'ils tombent au milieu d'eux, victimes de la même contagion! Quel sacerdoce que celui de ces juges en dernier ressort du crime qui n'a plus qu'un instant à vivre, bienfaiteurs des cachots où la longanimité germe à leur voix, dont les échafauds retiennent les mots sublimes vantés par les bourreaux eux-mêmes, accompagnant jusque sous le fer vengeur l'infortuné qui va mourir, adoucissant la rigueur de la sentence de sa condamnation qui va être exécutée sur la terre, par la promesse de la sentence de son absolution qui est déjà ratifiée dans le ciel, et ne se séparant du chrétien qu'ils ont reçu des mains de l'inflexibilité humaine, qu'après l'avoir déposé entre les mains de la clémence divine! Quel sacerdoce que celui de ces prédicateurs versés dans l'art d'inspirer le goût de la religion, la pratique de ses lois, et la foi à ses mystères; qui savaient si bien donner à leurs discours une force progressive, suspendre une grande attente et la remplir, diviser leurs moyens avec clarté pour les rendre plus concluants, et les réunir ensuite pour en former une masse accablante, joindre à une logique qui brille comme la lumière un pathétique qui embrase comme un incendie, exhaler et communiquer tout entière à leurs auditeurs la juste indignation qui les opprime, faire entendre ce qu'ils ne disent pas, faire sentir ce qu'ils n'osent pas exprimer, avec le secret de convaincre, et d'allumer dans tous les cœurs le feu sacré de la vérité.

Qui pourrait décrier une religion à laquelle on doit de si étonnants services! Des services si touchants, si répétés, si vrais dans leurs conséquences, seraient-ils faux dans leur principe? La source de tous les biens serait-elle la source de toutes les erreurs? Et si elle ne vient pas d'en haut, d'où vient-elle donc? Quels sont ici-bas les motifs de nos actions? l'intérêt; mais il endurcit au lieu d'émouvoir. La pitié! mais vous avez beau la célébrer sur vos théâtres, dans vos livres, dans vos cercles; cette impression fugitive se dissipe dans le tumulte ou l'enchantement du spectacle qui l'a fait naître. L'amour de l'ordre? mais c'est une idée qui n'excite aucun sentiment. Enfin, donnerez-vous à la bienfaisance le charme de la bienfaisance elle-même? mais la bienfaisance sans la religion n'a que des soins sans miséricorde. Elle est aussi froide que le marbre sur lequel elle consigne ses largesses.

Parlerai-de ces instituteurs de la jeunesse, qui, sous les auspices de notre sacerdoce, insinuaient de bonne heure dans l'âme des enfants le désir des pensées célestes, pliaient à la foi leurs inclinations naissantes, et les élevaient sans tache, non pour l'immortalité du temps, mais pour l'éternité de Dieu; éclipsant, de l'aveu même de leurs rivaux, par des ouvrages solides, des ouvrages parés de tous les clinquants du style; ne visant jamais ni à l'effet, ni à la nouveauté; se bornant à donner aux méthodes, confirmées par l'expérience, la sanction de leur crédit, de leur désintéressement et de l'estime publique; ne s'égarant jamais dans les nuages de la métaphysique ou les brouillards de l'abstraction; rédigeant leurs livres sous la dictée de la religion et de l'amour de leur pays; ne voulant d'autre gloire dans la carrière de l'instruction, que le respect du bon sens, exprimé d'un ton de candeur que notre siècle traiterait maintenant de faiblesse d'esprit; choisissant avec une probité sévère ce qu'il y a dans les connaissances acquises de plus épuré et de plus substantiel, pour en offrir la fleur ingénue et le fruit sans mélange; enseignant les sciences aux Chinois, les arts aux sauvages, les belles-lettres aux Européens, et laissant la renommée indécise entre leurs succès divers?

Ne sont-ils pas à jamais regrettables ces instituteurs dont on a dit tant de mal, et qui, après avoir opéré tant de bien, honorèrent leur chute par le miracle de leur constance? Et cette constance, l'apanage de l'innocence opprimée, cette constance qui ne

(3) Reliques de saint Denis et de ses compagnons, données par Louis XVIII.

sied qu'aux âmes hautes et irréprochables; cette constance dans la tempête inouïe qui les a engloutis, n'atteste-t-elle pas jusqu'à l'évidence la supériorité de leurs règles, la partialité de leurs ennemis, l'immensité du vide qu'ils ont laissé dans l'éducation, et que tant de malheurs n'ont pu combler encore? Qu'on m'explique d'ailleurs comment ils méritèrent tout à coup l'indignation des rois et des peuples, ces hommes auxquels les peuples et les rois avaient si longtemps prodigué les plus favorables témoignages? Qu'on m'explique ces griefs sans vraisemblance, après tant de suffrages sans contradiction, ces déchaînements sans motif, après tant de panégyriques sans interruption; ces réquisitoires sans remords, après tant de marques de confiance sans restriction? Qu'on m'explique comment ces instituteurs, réputés si dangereux, fléchirent sans murmurer sous les bras terribles qui les écrasaient, édifiant le monde de leur docilité, après l'avoir éclairé de leurs talents? L'humanité se soulève contre tant d'injustices, la vérité contre tant d'impostures, la sensibilité contre tant d'ingratitudes! O inconcevable proscription! ô signal avant-coureur des proscriptions de notre vandalisme, qui a tari la source des travaux utiles, coupé la racine des bonnes plantes, étouffé la semence des études chrétiennes!

Parlerai-je de cette époque où l'Eglise de saint Louis, obligée de fuir aux terres étrangères, encore teinte du sang de ses prêtres, donnait à l'univers entier le spectacle de la plus attendrissante dignité dans le malheur? Voici au moins le langage que ces proscrits tiennent dans leur exil à la victoire surprise: Ecoute: nous venons à toi avec d'autant plus de franchise que ce n'est pas le glaive de tes *soldats* qui a égorgé les prêtres, mais la plume de nos *philosophes*. Ecoute: un long apprentissage de la souffrance nous l'a fait supporter patiemment. Soulage d'abord ceux qui ne savent pas souffrir; quant tu auras, si tu le peux, fermé leurs blessures, tu viendras, si tu l'oses, jusqu'à nous. La misère et les traitements inhumains ont achevé un grand nombre de nos compagnons qui avaient survécu aux poignards; nous, nous avons erré au gré des tempêtes et à la merci des vents; et quelles ont été nos plaintes? Dieu entend les hymnes de ses serviteurs dans les antres des montagnes, et il bénit les autels de mousse sur lesquels fume l'encens de nos prières. C'est au Dieu de charité que nous adressons nos vœux; le maître du ciel tient compte de tous les sacrifices; il n'est jamais ingrat, et, souffrir pour lui en silence, voilà le diadème de notre sacerdoce. L'anarchie croyait que la pensée était dans son domaine; on a exigé de nous, le fer à la main, des serments... Notre délit fut de ne pas trahir la vérité, de ne pas courber le genou devant Baal, et de nous retirer dans le tabernacle incorruptible de notre conscience. Nous ne demandons pas de trésors; nous vivons, s'il le faut, nous vivons de racines, comme les anachorètes; nous ne demandons pas même nos anciennes demeures; nous sommes accoutumés au désert. Nous demandons la liberté, quoique les chaînes pèsent peu au bras de l'innocence; nous demandons la liberté, quoiqu'il y ait des chaînes plus douces que certaines palmes; nous demandons la liberté, mais c'est moins pour nous, qui savons être libres sous tous les jougs, que pour le peuple qui a faim de l'Evangile et soif de notre ministère. Ne jugerait-on pas que ce discours est extrait de quelques pages jusqu'alors inhumées et nouvellement découvertes de quelque chrétien, mutilé dans les premiers jours de la religion?

Parlerai-je de ces médiateurs extraordinaires qui allaient sur des plages brûlantes racheter des esclaves désolés, étonner de leur présence et de leur or des barbares qui avaient peine à croire ce qu'ils voyaient et ce qu'ils entendaient, et quelquefois amener à Jésus-Christ l'infidélité stupéfaite d'un dévouement si nouveau pour elle? Hélas! aujourd'hui, il n'est plus d'avenir sur la terre pour nos frères condamnés à la servitude; c'est la mort seule qui termine leurs douleurs, c'est leur dernier soupir qui brise leurs liens. La religion avait créé l'ordre de la *Rédemption des captifs*; on attend que la philosophie le remplace? Parlerai-je de ces suppléants officieux des pasteurs infirmes, modèles de pauvreté et de simplicité, dont le costume antique et la barbe vénérable retraçaient si bien les antiques mœurs, qui épanchaient l'urne intarissable de leur ministère dans les chaumières comme dans les châteaux, faisaient descendre la paix chez les cœurs affligés et retardaient ainsi le grand siècle du suicide, qu'on aimait à revoir aux mêmes lieux, et que l'enfance saluait des bruyantes démonstrations de sa joie, accueillis par les grands et fêtés par les petits, troupe militante dont les armes étaient toujours prêtes, qui, n'ayant rien possédé ici-bas, quittaient le monde sans inventaire qu'avec Dieu, corps de réserve sacerdotale qu'on cherche au milieu de nous et qu'on ne trouve plus? Il faut avoir des ressentiments bien durables pour attaquer encore ces serviteurs de l'humanité, aujourd'hui qu'ils sont ensevelis sous les ruines de leurs habitations désertes.

Parlerai-je de ces congrégations où des solitaires, blanchis par les années bien moins que par leurs doctes veilles, se livraient à toutes les études pour arriver à tous les savoirs, s'enfonçaient en des bibliothèques poudreuses pour y découvrir des richesses *inédites*, et consumaient leur vie dans l'érudition pour lui arracher ses épines? Dans une congrégation qui ne meurt point, rien ne se perd: ce que l'un a commencé, un autre l'achève; tout se poursuit sans interruption, parce que tout se fait en commun et par devoir: à côté du savant qui s'éteint, s'élèvent d'autres savants que lui-même a formés, comme un chêne antique éternisé dans ses jeunes rejetons. Parlerai-je de ces asiles trop longtemps muets où nos jeunes

lévites, sous des chefs habiles à tailler les nouvelles pierres du sanctuaire, prennent le goût des saintes lettres et des saints devoirs? Parlerai-je de ces écoles fermées par le génie du mal et rouvertes par le génie du bien, où l'ignorance des choses inutiles forme le premier âge à la connaissance des choses nécessaires? Oh! comme les habitants des villes chrétiennes ont tressailli de joie, en voyant rentrer dans leurs murs, une croix à la main, ces hommes laborieux et modestes, ces catéchistes toujours les mêmes comme la foi, ces philosophes qui n'enseignent que l'art de bien vivre pour bien mourir, ces missionnaires en permanence, ces favoris de Dieu qui avaient laissé partout des souvenirs si honorables, des exemples si persuasifs, des regrets si touchants! La reconnaissance est sans bornes ainsi que l'admiration, depuis que ces infatigables ouvriers sèment le bon grain dans le champ abandonné, que tant d'herbes amères avaient flétri, cultivent sans relâche les jeunes pépinières de notre espérance et fécondent un sol, trop longtemps ingrat, des regards du ciel, des succès du zèle et de la confiance des familles. Estimables frères, qu'on ne saurait comparer qu'à vous-mêmes, recevez les solennelles actions de grâces de la religion et de la société! votre héroïsme obscur enfante des prodiges : nobles instruments de la bonté divine, imitateurs et organes de Jésus-Christ, qui pourrait solder la dette de vos services? Sans doute, votre salaire le plus doux est dans votre conscience, c'est avec le ciel que vous comptez; c'est là que vous placez sûrement les intérêts de vos peines, de vos austérités, de vos sacrifices : mais, n'en déplaise à votre humilité, l'Eglise vous regarde comme les docteurs de ce qu'elle a de plus cher et de plus tendre; la France vous proclame les bienfaiteurs de la génération naissante; vos journées si pleines comblent tous les vœux, excitent tous les sentiments, surpassent toutes les attentes. Aussi, si vous êtes les amis de l'enfance pauvre, tous les gens vertueux sont vos amis.

Parlerai-je de ces secourables maisons qui doivent tant à notre sacerdoce, et qui n'existeraient point sans lui, où s'entassent tous les maux pour y obtenir tous les remèdes, où la décrépitude, qui a usé sa vie à servir les autres, est servie à son tour, et où le pain qu'elle reçoit est d'autant moins amer que c'est la Providence qui le lui donne; où l'innocence repose sous la garde de la charité, heureuses toutes deux de leur refuge contre les écueils d'une mer battue par de continuels orages! où des femmes fortes, pour lesquelles le monde ne serait rien sans les malheureux ou les coupables qu'il fait, et dont le martyre habituel n'a pour salaire que la confidence de toutes les plaies, aident notre sacerdoce par le sacerdoce de la pitié?

Hélas! on se le rappelle encore avec effroi, voilà pourtant les saintes filles contre lesquelles naguère de lâches oppresseurs exerçaient leur criminelle audace, qu'ils poursuivaient de traitements plus cruels que la mort, qu'ils abreuvaient des plus ignominieux outrages, oubliant que c'était à les secourir eux-mêmes dans leurs infirmités qu'elles avaient consacré leur vie; oubliant que, pour remplir cette obligation, elles surmontaient toutes les répugnances de la nature, et que, pour plaire à Dieu, elles acquittaient avec la plus douce patience la vocation qu'elles seules étaient capables de subir; oubliant qu'elles n'avaient d'autre attente sur cette terre que le respect dû à leurs célestes fonctions, ni d'autre lieu de repos dans leurs peines continuelles que la retraite de leur choix où la tyrannie effrénée vient les troubler avec ses raffinements; oubliant qu'elles joindront le support de tant d'indignités à l'immensité des épreuves auxquelles elles se sont soumises, qu'elles conjureront même le Dieu de justice d'en accepter l'offrande, et qu'elles lui demanderont surtout le sincère retour de leurs ennemis : telle est la vengeance de la charité que rien ne peut détacher des pauvres. Au reste, notre ministère était déjà au commencement si jaloux de toutes les bonnes œuvres, que l'empereur Julien écrivait : Les Galiléens, outre leurs pauvres, nourrissent encore les nôtres.

Tel est pourtant le mérite de ces *vœux* contre lesquels des censeurs moroses de ce qui est utile, ou de faux zélateurs des droits de la nature déclament à outrance. Ils ne savent donc pas que ces vœux obligent à tous les renoncements et asservissent la volonté par le devoir. C'est la noble idée que Dieu nous en donne lui-même dans les livres saints : *Vota vovebunt Domino et solvent.* (*Isa.*, XIX, 21.) Qu'on lise les écrits de leurs fidèles interprètes, on verra le soin qu'ils prennent d'exalter le mérite de ces *vœux* et de diriger les âmes pieuses qui s'y engagent librement. Ils nous montrent la pratique de ces vœux s'étendant d'un bout de l'univers à l'autre, se fortifiant par l'exemple, embaumant les peuples de la douce odeur de toutes les vertus : cette pratique est le chef-d'œuvre de la perfection chrétienne; c'est un héritage que nous tenons de nos pères et qu'il faut transmettre dans son intégrité aux races futures; car la foi, irrévocablement donnée à Dieu, engage à la constance dans la foi donnée par un homme à un autre homme, et sans laquelle il n'y a plus rien de sacré sur la terre. Enfin l'usage immémorial des *vœux* ne rehausse-t-il pas la dignité de notre ministère? n'en relève-t-il pas l'excellence qui brille surtout dans la nature de ses enseignements?

TROISIÈME PARTIE.

Nous enseignons d'abord la miséricorde divine, notre premier besoin, dans ce dialogue dont toutes les expressions sont d'elle. Vous dites, ô mon Dieu, que vous me pardonnerez, que déjà même vous m'avez pardonné : *Remisisti iniquitatem peccati mei* (*Psal.* XXXI, 1); vous dites que vous ne

dédaignerez pas un cœur contrit et humilié : *Cor contritum et humiliatum non despicies* (*Psal.* L, 19); vous dites que vous avez jeté tous mes péchés derrière vous : *Projecisti post tergum tuum peccata mea.* (*Isa.*, XXXVIII, 17.) Vous le dites, ô mon Dieu! et je le crois, parce que vous n'êtes pas seulement miséricordieux, mais que vous êtes encore la vérité même. Otez-moi donc ce souvenir si cruel de mes égarements ; il pèse sur mon cœur comme une montagne, je suis écrasé par cet horrible fardeau. Entendez la miséricorde divine qui répond : Est-ce moi qui rouvrirai tes blessures, quand tu viens à moi pour être guéri? Ton Dieu est-il capable d'accabler le pécheur qui recourt à sa clémence? Je suis la vie, et il n'y a que l'ingrat qui persévère dans son ingratitude que je tue du souffle de ma bouche. Je ne veux pas que tu meures du repentir que je t'ai donné pour que tu vives. Le repentir est le fer qui déchire la plaie, mais qui empêche qu'elle ne soit mortelle ; mon amour est le baume qui diminue la douleur et prévient la corruption. Tu as peine à concevoir que je puisse oublier de si anciennes et de si graves injures ; mais tu ne dois pas non plus le concevoir, c'est le secret de ma bonté. Il ne t'est pas plus donné de savoir combien je suis bon, que de savoir combien tu es fragile. Mais n'ai-je pas mille fois déclaré à Israël que, quand sa robe serait rouge comme l'écarlate, je la rendrais blanche comme la neige. Ce dialogue n'est pas plus de David que sa confiance ; il est d'un style dont la sagesse moderne ne voudra jamais, parce qu'il est du style de l'inspiration.

Nous enseignons que la religion créée par cette miséricorde est la meilleure préceptrice des nations et des rois ; qu'elle seule guérit les infirmités dont notre raison est atteinte; que, sans traité ni accommodement, elle se présente où il y a des vices, avec l'inflexible fermeté de ses commandements ; qu'elle ne permet d'exception sur aucun des devoirs qu'elle ordonne de remplir ; qu'elle maîtrise tout l'homme et l'affranchit par l'obéissance ; qu'elle seule l'abat pour l'exhausser ; qu'on s'est assez combattu dans la nuit des doctrines enfantées par l'orgueil; qu'il est temps de s'embrasser à la clarté de la doctrine d'amour, de posséder en commun la même vérité, et de cesser de vouloir forger des mensonges ; qu'on doit bien se garder de penser qu'on mettra fin, avec eux, à l'effrayante maladie qui tourmente notre espèce.

Nous enseignons que, sans une bonne éducation, l'on touche bientôt à des jours irréformables de dégradation, de honte et de malheur, où, après avoir déserté ses croyances, renoncé à ses traditions, abandonné les traces si fortement empreintes des anciens, on périt dans la mer orageuse des opinions ; où l'intelligence, épuisée des choses qu'elle reçoit de toutes parts, finit par s'éteindre dans le doute et la licence des actions ; où la rudesse des habitudes et du langage succède au tact des convenances ; où la politesse qu'on a si justement nommée la charité sociale, ne trouve plus de bouches qui aient retenu ses formules ; où la modestie fait place à une présomption acerbe qui heurte avec arrogance les usages ; où la souveraineté du mal offensive et intolérante poursuit jusqu'à l'adolescence ; où rien ne manque que de descendre avec le flambeau des lumières nouvelles dans le sépulcre de tous les états.

Nous enseignons qu'il n'y a point de bon goût sans vertu ; que la nature a établi une affinité secrète, mais réelle, entre la grandeur du génie et la grandeur de l'âme, et qu'il n'y a qu'un chemin pour saisir ce qui est beau, l'Evangile ; qu'il n'appartient qu'aux âmes pures de parler de la religion avec courage et franchise ; de consacrer la mémoire des principes qui l'ont protégée, des savants qui l'ont défendue, des héros qui se sont sacrifiés pour elle ; d'exposer l'esprit des règles, des décisions, des prérogatives de son Eglise; de publier l'infaillibilité de ses oracles, la sublimité de sa morale, la perpétuité de sa juridiction ; de retracer ses luttes et ses victoires ; de dévoiler les complots et les trames des novateurs qui ont attaqué sa foi par l'hérésie, ou rompu son unité par le schisme.

Nous enseignons que l'unité de foi est le type de l'unité de morale ; que sans le ciel on ne saurait débrouiller la terre ; que le remords sans lui n'est qu'un moniteur inutile ; que c'est par hasard que le matérialiste n'est pas toujours aussi vicieux dans sa conduite que dans ses écrits ; que le disciple de la religion, au contraire, possède la connaissance de tous les principes, de toutes les fidélités, de toutes les délicatesses; que la religion n'est pas moins nécessaire à l'homme que la racine ne l'est à l'arbre, la base à l'édifice, l'air à la vie ; qu'elle donne à la fois l'exemple et le précepte, et qu'ils s'effacent devant les siens, tous ces documents si en vogue de nos jours, qui ne mettent rien dans le cœur ni dans l'esprit.

Nous enseignons que, sans la religion, nos pensées n'ont plus ce noble caractère que leur donne la pensée de celui qui en est la source ; que l'amitié n'est plus qu'un rapprochement de convenance, la pitié un instinct machinal, la pudeur une fausse honte ; que sans la religion, l'imagination est déshéritée de ses chastes jouissances, le sentiment de ses pieux mystères, la royauté de la vénération des peuples, et les peuples du bonheur des croyances héréditaires ; que, sans elle, tout est désenchanté pour l'homme; que lorsque le chrétien a disparu, le sauvage reste ; que c'est le commerce avec Dieu qui fait le charme de nos affections ; que tout est muet pour l'incrédule que de fatales séductions ont éloigné de lui ; que sans lui les âmes flétries oublient jusqu'aux noms les plus sacrés ; que, sans lui, les obligations sont généralement éludées, et que les plus beaux codes, sans lui, parlent à des sourds.

Nous enseignons qu'avec la religion le

mépris de la vieillesse ne serait point l'un des plus tristes symptômes de notre époque; qu'ils revivraient ces jours d'innocence primitive où la raison se plaisait à attribuer le double privilége du sacerdoce et du commandement à ces dépositaires de l'expérience, à ces représentants du passé, à ces traditions vivantes qu'on interrogeait avec une respectueuse confiance; qu'ils disparaîtraient ces temps d'innovations fâcheuses où le soin des réformateurs est, pour atteindre leur but, de gagner les jeunes classes parce qu'elles sont ardentes, et de soulever les générations récentes parce qu'elles sont plus actives, n'ignorant pas que l'instinct de la curiosité se prête plus facilement aux entreprises, aux promesses et aux chances, que le sens tranquille de l'âge mûr; qu'elle renaîtrait cette douce période de notre bonheur où les conseils de la vieillesse étaient des ordres, ses ordres des oracles, et son empire un besoin; où il eût été à jamais flétri celui qui, ainsi que nous l'avons vu, aurait prodigué l'outrage à ces débris de l'exil qui rapportaient des terres étrangères avec la misère et l'honneur le double *ridicule* des cheveux blancs et de la fidélité; où l'on saluait les talents et les vertus aimables, surtout à leur déclin; où l'on recherchait ces belles vieillesses couronnées par la gloire d'une existence sans tache; où l'on s'inclinait devant ces fronts ridés, mais augustes, au souvenir de leurs œuvres.

Nous enseignons qu'on ne doit point trembler pour la religion, mais pour les Etats qui l'abandonnent, qu'appuyée sur son fondateur elle défie les efforts de tous les pervers, tenant d'elle-même la faculté de ne jamais renoncer à un *article* de ses ordonnances, ni à un *coin* de ses domaines; que, plus âgée que les monarchies, elle ne finira qu'après elle; qu'elle a triomphé et de ces plans de destruction si profondément combinés, et de ces désastres qui en annonçaient et en préparaient tant d'autres, et de ces trèves qui conduisaient à l'abolition de tout culte et de tout dogme, et de cette législatrice, la main dans le sang, qui proclamait de par la souveraineté de l'homme, la déchéance de celle de Dieu; que tous se sont trompés dans leurs calculs; que l'erreur n'a qu'un temps; que c'est en vain que l'impiété se flatte de chasser la vérité de la terre, que jamais il ne lui sera donné de prévaloir contre elle, et qu'il restera toujours un chrétien pour annoncer Dieu sur la tombe du dernier athée.

Nous enseignons, qu'appuyée sur les siècles, la religion marche avec eux, pareille à une reine, dont les obtacles doublent l'énergie et dont les guerres reculent le territoire; qu'appuyée sur celui qui a fait l'univers son empire, les rois ses vassaux, les peuples ses sujets, elle ne désire rien, ne regrette rien, n'appréhende rien, stable, immuable, inaltérable comme Dieu; nous enseignons qu'il y a des événements de vérité et de bonté arrangés par la sagesse qui dispose tout; que si le 13 février (4) est un jour de colère où le plus français des princes a été ravi à notre amour, le 29 septembre (5) a été un jour de clémence, où le plus miraculeux des enfants a été accordé à nos vœux; qui si nos larmes coulent encore sur une tige qu'un suppôt du néant voulait détruire, le ciel l'a fait renaître brillante d'un double éclat; que notre perpétuité repose sur un berceau, mais que le souffle si pur qui s'en exhale sera la vie de nos arrière-neveux. Jeune prince, vous l'enfant de la douleur et qui êtes aussi l'enfant de l'espérance, croissez, nouvel Henri, environné de la protection du ciel et de l'amour de la terre!

Nous enseignons à chérir cette race que, dans sa miséricorde pour notre pays, le ciel a faite si digne de toute notre reconnaissance; cette race, bienfaisante encore plus qu'elle ne fut malheureuse; cette race, toujours empressée à soulager l'infortune sous quelque forme qu'elle se présente, dont le luxe est une grande aumône de tous les jours et de tous les moments, prodigue de largesses, qui, se multipliant sans cesse, ne s'épuisent jamais, ne laissant aucun service sans récompense ni aucun travail utile sans encouragement, dont la clémence le dispute à la générosité, et la miséricorde pour les coupables à la plus touchante pitié pour les indigents; cette race, la seule capable d'immoler tout souvenir amer qui troublerait les autres; cette race dont on ne se sépare que par un inconcevable pervertissement de l'esprit et du cœur; cette race dont huit siècles de gloire unissent le nom à toute notre vie historique; cette race qui nous a fait sortir de la barbarie et devancer tant d'autres peuples dans la carrière des lettres, des arts et des sciences; cette race qui nous garantit encore le développement de tous les moyens de prospérité, nos intérêts communs n'étant que des intérêts de famille.

Nous enseignons à fuir ces agitateurs dont les batteries sont dirigées contre les hautes places, qui n'hésitent point à sacrifier des générations entières aux rêves de leur ambition parricide, que la Providence elle-même, avec toute ses faveurs, ne contenterait pas, qui attaquent tout ce qui est, veulent tout ce qui n'est pas, fabriquent chaque jour dans leur bitumineux cerveau de nouvelles utopies, s'essayant quelquefois à régler l'univers, lorsqu'ils attendent peut-être encore l'âge de la raison.

Nous enseignons, dans ce temps de vertige où une troupe avide et turbulente s'est élevée au milieu de nous, qui insatiable et imperturbable, voudrait encore faire le monde la proie de nouvelles calamités: nous enseignons qu'on doit haïr l'anarchie, parce qu'elle est l'absence de tout repos; la licence, parce qu'elle est subversive de toute sécurité; l'usurpation, parce qu'elle est fertile en crimes; le parjure, parce qu'il

(4) Mort de Mgr le duc de Berry.

(5) Naissance de Mgr le duc de Bordeaux.

brise tous les liens; que la balance, qui pèse la durée des Etats, est aujourd'hui dans la main de leurs chefs, et que s'ils hésitent à charger un de ses bassins de leur sceptre tutélaire, l'autre est prêt à s'abaisser sous les poignards; qu'il faut trouver du moins dans le passé des leçons pour le présent.

Nous enseignons que le jour où l'on opposera fermeté et justice aux factieux, sera le jour de salut pour les peuples; que ce n'est plus le moment de donner, par une cruelle clémence, des encouragements à la sédition; que les sociétés secrètes détachées de la société religieuse et de la société politique, suffiraient pour détruire le monde; que l'éducation doit prémunir désormais la jeunesse contre les ruses des hommes de ténèbres, la séparer d'une génération démasquée par ses œuvres, lui donner des mœurs nouvelles, c'est-à-dire chrétiennes; qu'il faut étonner et déconcerter la corruption du siècle, être ce qu'on doit être et paraître ce qu'on est; qu'avec l'audace ou l'astuce rien ne réussit comme la droiture ou l'inflexibilité.

Nous enseignons que si l'imprévoyance des princes laisse décroître le respect dû à leur rang, ils n'ont plus qu'à errer en des routes incertaines et à voir leur couronne suspendue sur des précipices : ***Effusa est contemptio super principes, et errare fecit eos in invio et non in via*** (*Psal.* CVI, 40), parce que la force de l'audace se retrempe dans l'impunité; que tout est en péril lorsque les conservateurs suprêmes de la salubrité publique ne s'opposent point aux progrès du mal; lorsque les gouvernements assoupis semblent ne se réveiller que pour prier que l'on ne trouble pas leur sommeil, lorsque la religion et la société se sentent pressées de rappeler aux rois qu'ils doivent l'être, alors que tant de déclamateurs s'efforcent de leur rappeler qu'ils sont hommes; que ce qui fait le roi fort, c'est l'inébranlable conviction que le pouvoir qu'il a reçu ne lui manquera jamais s'il ne manque pas lui-même au pouvoir; qu'altérer son autorité, c'est la détruire; que si elle n'est pas ce que Dieu l'a voulue, elle n'est plus; que le christianisme a créé la royauté, l'a divinisée en quelque sorte; que hors du christianisme il y a des maîtres qu'on supporte; que les nations chrétiennes seules ont des rois; qu'elles seules connaissent cette sublime institution de la paternité sociale; que la royauté est un sacerdoce politique dont on ne peut pas plus se dépouiller que du sacerdoce religieux; que l'on est roi comme on est prêtre, non pour soi, mais pour ceux qu'on est appelé à conduire; que demander aux peuples ce qui vient du ciel, c'est inviter les peuples à effacer l'empreinte du doigt de Dieu sur le front de ses ministres; que lorsque les inférieurs commandent à celui qui leur avait été donné pour les sauver d'eux-mêmes, quelquefois ils finissent par lui commander de mourir.

Nous enseignons à se défier de ces livres où les instituteurs apprennent à corrompre leurs élèves et les élèves à mépriser leurs instituteurs; où les serviteurs s'aguerrissent dans leur infidélité et les maîtres dans leur impiété; où les enfants se forment à l'ingratitude ainsi que les pères à l'indifférence; de ces collections de bouffonneries cyniques dans lesquelles on s'égaie aux dépens des mœurs au lieu de verser des larmes amères sur ce que nous avons vu et sur ce que nous voyons encore; de ces honteux répertoires où est écrite la démonstration que la liberté de la presse est la plaie la plus funeste et la plus irrémédiable, que cette liberté est la complice obligée de tous les malheurs et de tous les crimes, que par elle on devient l'opprobre et l'effroi de la terre; de ces drogues empoisonnées, à l'usage de toutes les classes, qui en portant la vie dans le commerce, tuent les Etats; de ces fatales éditions qu'on ose offrir partout au vice triomphant et à la vertu consternée, comme si l'esprit chrétien ne valait pas mieux que l'esprit mercantile, comme si le véritable lucre d'un peuple n'était pas dans les principes, comme s'il était permis de spéculer sur le malheur; de ces productions infâmes où des écrivains mentent à l'univers, mentent à la patrie dont ils ébranlent les fondements, mentent aux rois dont ils profanent la majesté, mentent à la société entière dont ils préparent la chute; de ces bourbiers infects dont l'eau croupissante et putride n'exhale qu'une odeur de mort, au lieu de ces sources vives auxquelles viennent pour se désaltérer les âmes les plus sublimes et les âmes les plus simples; de ces réservoirs de folies politiques, creusés par des ouvriers malfaisants, au lieu de ces trésors de raison légués par les grands hommes du grand siècle, chez lesquels les vertus s'alliaient avec les lumières, les exemples avec les doctrines et la dignité des pensées avec la dignité des actions : bien différents de ces faux prédicateurs de notre âge, qui ne rachètent par aucun bien l'abus des talents, dont on ne peut citer les noms sans se souvenir de leurs écarts, qui n'ont cherché la célébrité que dans le bruit, et le bruit que dans nos désastres; de ces correspondances, dépôt authentique de perversité, dont la Providence a trahi le secret et dont par cela seul elle a fait une éclatante justice; de ces lettres confidentielles, monuments, hélas! impérissables d'une haine furieuse contre Jésus-Christ et dont les auteurs transformaient nos doléances en injures, nos réclamations en calomnies, notre défense en attaque, notre douleur en diffamation, et notre vigilance en fanatisme; de ces codes nouveaux où les devoirs sont au rang des problèmes, où les saintes règles ne sont rien pour les passions émancipées, où est effacée toute distance entre le sacré et le profane, entre le juste et l'injuste, entre ce qui est révélé et ce qui est inventé; où tout est opinion, le serment, le parjure, la propriété, la religion, Dieu lui-même.

Nous enseignons à ceux que les circonstances ont enrichis et à ceux qu'elles ont

dépouillés, à embrasser l'autel de la concorde qui attend l'usage de ce que les uns ont gagné, et le sacrifice de ce que les autres ont perdu. Nous enseignons aux guerriers qu'en s'immisçant en des démêlés étrangers à leur profession, ils frappent au cœur le corps de l'Etat, et aux princes que si la violence *soldée* s'accoutume à se jouer de l'autorité qui cède, jamais elle ne soutiendrait les regards de l'autorité qui résiste; qu'il faut se résoudre à subir tous les jougs, là où on insulte à la majesté des *dieux de la terre*, où on viole sans scrupule leurs ordonnances, où on débite sans répression les venins les plus corrosifs, où on déprave jusqu'à l'enfance par de quotidiennes tentatives, et où l'incurie excite à la désobéissance par des concessions plus dangereuses que la désobéissance elle-même; que cependant on ne doit jamais désespérer d'un état qui offre, aux époques les plus alarmantes, une réunion choisie d'hommes probes, où les esprits s'entendent, où les cœurs se correspondent, dont les membres ne reconnaissent pour modèles que les réputations inattaquables, qui poursuivie par d'ignobles sarcasmes, s'en fait des titres de gloire, dédaignant toute autre réponse que la magnifique période de notre fidélité et de notre bonheur.

Nous enseignons qu'au lieu d'introduire l'impiété dans la loi, il est nécessaire que la loi soit *plantée* dans la religion; qu'au lieu d'ôter aux passions la seule chaîne qui les comprime, il est nécessaire de la river; qu'au lieu de proclamer le dogme absurde de l'insurrection, il est nécessaire d'imposer l'obéissance; qu'au lieu d'amplifier les privilèges des peuples, il est nécessaire de rappeler leurs obligations; qu'au lieu d'attiser l'effervescence de notre jeunesse, il est nécessaire de l'amortir; qu'on ne doit pas écouter ces voix fallacieuses qui induisent à pactiser avec le siècle; qu'on doit au contraire opposer au siècle des doctrines réprimantes, fussent-elles même le bienfait d'un autre siècle; que, quand le mouvement et la tendance des idées mènent inévitablement à l'absence de toute garantie, régler les lois sur les idées dominantes, c'est constituer le désordre et marcher à grands pas à la barbarie; qu'il est temps de se prémunir contre ce fanatisme inouï qui s'exalte pour des opinions sans croyance ou des croyances sans conviction; contre cette fièvre lente et continue de l'indifférence, qui tue les empires à petit bruit; contre cette peste du mépris de tout, féconde en germe de ruines; contre cette nuée de barbouilleurs qui couvrent et infestent notre sol, pareils à cette nuée d'insectes venimeux dont fut frappée la malheureuse Egypte; enfin, contre ce dogme affreux de l'athéisme, retranché dans quelques âmes ténébreuses pour y endormir le remords. Nous enseignons à l'écrivain pour le pénétrer de la dignité de ses devoirs, qu'il est l'âme du corps social et que rien n'égale en puissance l'influence qu'il exerce sur l'esprit public; que ce sont ses livres qui font l'*opinion*, espèce de machine, toujours mue par des ressorts étrangers, et entraînée indifféremment au bien ou au mal selon les intentions de celui qui la dirige; que l'écrivain est donc responsable des mœurs de son siècle, disons mieux, qu'il en est le complice; que sa fonction l'associe spécialement à la gloire comme à l'ignominie de ses contemporains; que fier d'une noble indépendance qui ne sait se soumettre qu'aux lois éternelles de la vertu et de la justice, l'homme de lettres, digne de ce nom, ne sert que son Dieu, son roi et sa patrie: belle et noble servitude sans laquelle il n'y a point d'honneur, ni même de liberté; que sa vocation est de dire la vérité à tous, de poursuivre les méchants et de consoler les bons.

Nous enseignons qu'il est des choses *acquises* qui imposent par leur sainteté, que Rome, elle-même, avouait sous des noms mystérieux, que l'Asie croyait être une participation de sa divinité, et que la religion chrétienne consacre comme une émanation de l'infinie puissance, que nous avons longtemps respectées sans songer à leur donner de titre que celui de notre amour, qui sauvent les nations de leurs propres fureurs, et qu'il faudrait créer pour le bonheur des gouvernés, si le ciel lui-même ne les avait révélées à leur conscience pour l'inviolabilité des gouvernants. Nous enseignons que, lorsque le Dieu qui protége si visiblement la France nous rend comme par miracle ce que nous avions perdu, relève tout ce que notre folie avait détruit, découvre devant nous toutes les voies de stabilité, elle serait aussi coupable que funeste, l'obstination qui repousserait des événements si inattendus; que dès que les bons se seront comptés, ils apprécieront leur force, convaincus que l'Europe désormais regardera la félonie armée comme une rebelle inquiétante, et que la plus rassurante solidarité unira les pouvoirs institués pour la sûreté de tous. Nous enseignons qu'une secte vint à régner, qui, trouvant tout suranné, rêva des ébranlements à son profit; que jetant un regard hostile sur tout, elle affecta de tout blâmer, même la loyauté qui lui parut gothique; que ses adeptes, étalant le faste d'une sensibilité bruyante, se proclamèrent les apôtres de l'humanité, s'apitoyèrent sur la misère du peuple, qu'ils n'ont cependant point adoucie, exprimèrent *de par lui* des vœux qu'il n'avait pas formés et qu'eux-mêmes se dispensèrent bien d'accomplir, parlant de liberté jusqu'à ce qu'ils fussent les maîtres, d'égalité jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus d'égaux, de droits, jusqu'à ce qu'il n'en existât plus que pour eux, et de devoirs quand leur despotisme fut établi; que n'osant attaquer de front un trône assis sur huit siècles de gloire, ils trompèrent le monarque en lui parlant de la félicité de ses sujets, de leur amour, de leur reconnaissance, lorsqu'ils défaisaient son royaume; qu'ensuite poussés par la multitude qu'ils avaient enivrée, ils tombèrent les premiers.

jetés devant l'inexorable tribunal, entre les bourreaux et les victimes.

Nous enseignons que pour guérir un Etat après de longues blessures, l'affermir après de longs ébranlements, en réunir tous les membres après de longues tourmentes, il faut renoncer aux méthodes usées de la faiblesse, renoncer à la honteuse alliance des méchants inconvertis, se placer énergiquement au milieu de ses amis et tendre la main aux autres, rallier les apostasies séduites et les erreurs excusables, se convaincre que l'oubli chrétien, le pardon des injures, est le seul vrai, que c'est un souvenir sans amertume et sans retour, mais non sans quelque expérience du passé ni sans quelque avertissement pour l'avenir, admettre la mémoire indulgente et la mémoire repentante, dignes l'une de l'autre, compter pour mérites les efforts trop rares de la résipiscence, exalter la sincérité du remords après la constance de la vertu, faire peu de lois, peu de livres et peu de mécontents, ressusciter les exemples de la foi divine et de la fidélité humaine, sans hypocrisie et sans jactance, semer les principes sévères de la doctrine et de la morale antiques, accréditer les douces inspirations de la bienveillance et de la franchise, trouver l'heureux moyen de recréer un peuple libre dans sa soumission, guidé par de nobles désirs, austère et aimable dans ses foyers, hôte chéri et recherché de l'Europe polie, invincible à la guerre, incomparable dans les jouissances de la paix, soumettre l'éducation de la jeunesse à la tendresse de la religion et à la vigilance de l'Eglise, placer le trône sous la garde de l'autel, la loi sous la garde de l'Evangile, la royauté sous la garde de la Divinité, et rien, ici-bas, au-dessus de la royauté.

Nous enseignons qu'il y a pour un Etat à régénérer tous les dangers à courir, lorsque le culte y est breveté par des ordonnances, et ne tient à l'Etat que par son salaire; lorsqu'il y a des prêtres et point de sacerdoce; lorsque l'administration l'observe d'un œil jaloux, calcule ses succès, l'entrave de difficultés occultes, tarit sa reproduction par de minutieuses économies, et traite en ennemie la colonne de l'Etat; lorsque toute notion de solidité et de durée est éteinte, que nulle propriété n'aspire à la conservation, qu'aucune institution ne perpétue les héritages en les consacrant, et que sur un sol découpé et nivelé plane seule l'aristocratie de l'or; lorsqu'au lieu d'agglomérer les individus en faisceaux, on les décompose un à un, et que l'on divise pour dominer, lorsque les sophistes occupent le premier rang, qu'une licence sans frein occupe la littérature autrefois si chaste, et le savoir autrefois si irréprochable; que la discipline a perdu son nerf, la subordination son pli, tous les liens leur force; lorsqu'à de grands et stables patronages, qui nourrissaient le travail, l'aisance et la médiocrité, rattachaient de nombreuses tribus à un centre paternel et défendaient les petits contre eux-mêmes, succèdent des possesseurs nouveaux, fiers d'exploiter leur arpent dans toutes ses dimensions, dévorant de leur convoitise l'arpent du voisin, consumés de la soif de parvenir; lorsque la manie de l'égalité, descendue de proche en proche jusqu'à la lie, entraîne la multitude aux raffinements du luxe, aux dissipations de l'opulence et aux habitudes de la vanité; lorsque les écoles du matérialisme laissent tant de jeunes âmes sans espérance, et qu'un scepticisme, jusqu'alors ignoré, envahit tout : car celui qui ne croit pas en Dieu s'abuse, s'il pense croire à quelque chose; enfin lorsque l'incrédulité a son tréteau, la sellette son orgueil, et l'échafaud sa gloire.

Nous enseignons que la piété est la plus solide répondante de nos destinées futures; que les bonnes œuvres seules restent au chrétien, alors que le temps se ferme pour lui et que l'éternité s'ouvre; que lorsqu'il est entre les bras de la mort, glacé par ses froides mains, il est aussi entre les bras de la miséricorde, réchauffé par ses promesses; que déjà il ne songe au monde que par les écueils qu'il a franchis et les naufrages qu'il a évités; que n'étant plus sur la route des prétentions, ne pouvant plus être en aide à aucune, ayant passé, pour ainsi dire, à l'autre bord du fleuve, il n'a déjà plus de communications avec la rive opposée; que, recueilli dans la contemplation des attributs divins, il n'appartient déjà plus à la terre, puisqu'il goûte d'avance les délices du ciel.

Honneur donc à un ministère auquel rien n'est étranger, ni la tranquillité des Etats, ni la conservation de l'ordre, ni l'intérêt des familles, ni l'anathème contre les vices qui troublent les sociétés, ni l'apologie des vertus qui les maintiennent; à un ministère qui pourvoit à tout, arrange tout, calme tout; à un ministère qui est en constante harmonie avec les bons rois, les bons gouvernements et les bonnes consciences; à un ministère qui s'occupe également de l'enfance et de la vieillesse, des grands et des petits, du présent et de l'avenir; à un ministère dont les bienfaits ne tariront que lorsque la chute du monde aura desséché le torrent des âges !

SERMONS.

SERMON PREMIER.

SUR LA PROVIDENCE.

Prononcé dans l'église de l'Hôpital-Général de Nîmes, le 1er mai 1821, jour du baptême de Mgr le duc de Bordeaux.

Non enim cogitationes meæ cogitationes vestræ, neque viæ vestræ viæ meæ, inquit Dominus. (*Isa.*, LV, 8.)

Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit le Seigneur.

Oui, mes frères, autant il y a d'intervalle entre le ciel et la terre, autant les pensées et les voies de Dieu sont éloignées des voies et des pensées de l'homme. En effet, quel rapport concevoir entre Dieu et l'homme, entre les attributs du Créateur et les attributs de la créature? Non, la puissance de Dieu n'est point notre puissance : sa puissance commande à tout ; aujourd'hui elle enchaîne les passions, demain elle les lâche contre le monde : la nôtre n'est que faiblesse, incertitude et fragilité. Non, la sagesse de Dieu n'est point notre sagesse : la sagesse de Dieu arrange ses résultats dans les causes les plus éloignées ; la nôtre est vaine, bornée, chancelante. Non, la sainteté de Dieu n'est point notre sainteté : la nôtre réfléchit à peine quelques traits de la sienne. Non, la providence de Dieu n'est point notre providence : notre providence est limitée dans le cercle étroit de nos affections, de nos intérêts, de nos besoins mutuels. La providence de Dieu s'étend à tout ce qui est ; elle nous investit, entend toutes nos paroles, regarde toutes nos actions, suit tous nos mouvements, assiste à tous nos projets, note jusqu'à nos désirs. Un cheveu, dit l'Evangile, ne tombe pas de notre tête sans elle ; sans elle, dit Job, le plus mince caillou ne roule pas sur le bord de la mer : *Considerat lapidem maris.* (*Job*, XXXVIII, 3.) Avec la Providence, l'homme marche dans l'abandon d'une paisible sécurité, trouvant son énergie dans sa confiance même; avec elle, le juste, déjà habitant du ciel, reste ferme et tranquille, pareil à ces montagnes dont la sérénité est dans la hauteur; avec elle, l'œil du chrétien mourant lit son bonheur dans les ténèbres de l'avenir, comme si la nuit de l'éternité s'éclaircissait à sa vue, aux approches de la clémence rénumératrice dans le sein de laquelle il entre. Avec elle, tout nous instruit en même temps que tout nous rassure ; tandis que l'impie, qui n'a de boussole que son orgueil, marche égaré entre le hasard qui n'explique rien, et le néant où s'abîme tout. O Providence ! repos de notre exil, trésor du pauvre, notre aide dans l'adversité, notre règle dans la prospérité, que vous êtes ineffable dans vos miséricordes !

Et pour croire à cette Providence, mes frères, que faut il de plus que le grand livre où elle est empreinte à toutes les pages? Quoi de plus propre à nous ramener au suprême dispensateur, que de le voir, jouant dans l'univers et se moquant de notre aveugle prudence ? Ne parlons donc plus de hasard ni de fortune ; considérons dans le spectacle des choses humaines leur irrésistible motrice ; affermissons notre foi de ce que nous avons vu et entendu dans l'invincible rapidité de la catastrophe qui a si longtemps affligé notre pays. A moins d'admettre des effets sans causes, qui expliquera ces agitations d'un peuple, courant après la chimère du mieux et ne rencontrant que le pire, renversant ses temples et décernant les honneurs de l'apothéose à des cadavres empestés d'athéisme et de débauche, vendant et l'héritage du sanctuaire et l'héritage de l'orphelin, pour tomber ensuite de l'esclavage au despotisme. Une religion antique, presque ensevelie sous la pierre de ses autels ; l'aînée des monarchies, inclinée vers sa chute ; une république de quelques jours ; un empire de quelques années ; des espérances qui se forment, et se retirent comme le flux et le reflux de l'Océan ; la légitimité et l'usurpation abandonnant tour à tour et l'exil et le trône : la première se reposant pour toujours à l'ombre des lis enracinés dans leur sol natal, et la seconde, sur un rocher, à l'extrémité de la terre, pour disparaître, après tant de bruit, dans le silence de l'oubli..... expliquez-nous ces phénomènes sans la Providence. Les attribuerez-vous au hasard? Mais le hasard est un mot vide de sens, s'il ne signifie pas une chose inconnue; et alors ce n'est pas avoir trouvé cette cause que de lui donner un nom qui n'exprime rien, tandis que le nom de la Providence est si doux au cœur et si clair à l'entendement. Enfin, est-ce que nous ne lisons pas le dogme de la Providence 1° dans *l'ordre qui la prouve;* 2° dans *l'apparence du désordre qui ne prouve rien contre elle.*

O Marie ! seconde Providence des humains, en ce jour où notre belle France renaît sous la protection du ciel qui lui donna naissance il y a quatorze siècles ; en ce jour de joie et d'espérance, où le seul rejeton de tant de rois entre dans le sein de l'Eglise pour consacrer ses droits au titre de *très-chrétien ;* en ce jour où un enfant, la précieuse indemnité de nos douloureuses pertes, va recevoir l'eau sainte qui, dans nos anciens temps, coula sur le front de Clovis ; ô Marie ! en ce jour de prodiges, où le duc de Bordeaux nous apparaît, ainsi que Louis XIV apparut à nos pères, lorsqu'une race chérie semblait prête à les quitter aussi pour

toujours ; ô Marie ! obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque, nous autres chrétiens, nous définissons la Providence une raison supérieure qui mène toutes choses à leur fin : *Ratio ordinis rerum omnium in finem a Deo existens;* lorsque nous reconnaissons avec l'évêque d'Hippone qu'il n'y a aucune créature sur la terre que la Providence ne soumette, soit qu'elle le veuille, soit qu'elle ne le veuille pas : *Nulla creatura quæ non, velit, nolit, divinæ Providentiæ serviat;* lorsque nous croyons, sur la foi de tous les sages, que la Providence veille aux besoins de la communauté des hommes en général, et c'est alors la Providence universelle; que la Providence veille aux besoins de chaque homme en particulier, et c'est alors la Providence spéciale; que la Providence veille aux besoins de notre âme, et c'est alors la Providence éternelle; que la Providence veille aux besoins de notre corps, et c'est alors la Providence temporelle; lorsque la politique céleste, qui administre les royaumes d'ici-bas, attache merveilleusement les esprits droits, auxquels il est permis d'en démêler quelques secrets; lorsqu'un historien célèbre, c'est Plutarque, racontant les exploits d'un héros plus célèbre encore, qui avait franchi les bornes connues de la gloire et assisté lui-même d'avance à l'immortalité de son nom, c'est Alexandre, est obligé de convenir que le fils de Philippe est l'agent d'un maître supérieur; lorsque les philosophes de l'antiquité, qui avaient des idées si fausses sur la religion, n'imaginaient pas même qu'il fût possible d'avoir un doute sur la Providence; lorsque cette grande vérité leur était démontrée par la conviction intime que la société ne saurait exister sans elle; lorsqu'ils sentaient que les lois civiles n'avaient pas de plus sûr appui que les lois religieuses; lorsque l'ennemi de la Providence était à leurs yeux le plus grand ennemi des nations; lorsque les plus beaux génies ont toujours adoré cette main cachée dans la nue, qui travaille incessamment le monde; lorsqu'on est heureux de sentir que nous ne sommes point étrangers aux conseils d'en haut; que, quelque discorde même ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, tout y atteste la présence divine, tout s'y gouverne par son action, et qu'une direction immuable et toujours attentive préside à tous ces événements que le temps semble déployer avec une si prodigieuse activité : *In omni Providentia occurrit illis;* lorsque nous avons bien le droit de demander au hasard si c'est lui qui a opéré, en ces derniers temps, la conversion de tant de victimes de l'erreur, si c'est lui qui prépare le mystérieux dessein, à l'accomplissement duquel nous marchons avec une vitesse accélérée qui frappe toute prévoyance réfléchie, si c'est lui qui rouvre les portes du temple à ces nouveaux fidèles tout à coup échauffés par une flamme inconnue : se peut-il, mes frères, qu'il y ait des insensés dont les uns ne veulent point de Providence, parce qu'ils ne veulent pas de Dieu ; dont les autres la rejettent, parce que Dieu leur semble trop grand, et l'homme trop petit; dont les troisièmes, déserteurs de la Providence qu'ils avouent malgré eux, ferment les yeux à sa lumière ou la calomnient par leurs murmures? Laissons les premiers à leur culte abominable, où la mort est le sacrificateur, le cercueil l'autel, le néant l'idole. Je dirai aux seconds : Vous prétendez que Dieu est un être immobile, passif dans le temps et nul dans l'avenir : il a donc créé l'homme sans dessein ; il nous a donc jetés sur la terre comme des machines indignes de ses regards. Mais, répondez : Si Dieu a créé l'homme sans dessein, il est donc aveugle ; s'il l'a créé pour le rendre heureux, il est donc impuissant; s'il l'a créé pour être malheureux, il est donc cruel; s'il n'y a point de vie future, il n'a donc créé des êtres intelligents que pour les détruire ; s'il n'y a que des châtiments dans l'autre vie, il est donc barbare ; s'il n'y a que des récompenses, il est donc injuste ; s'il y a des récompenses et des châtiments, il est donc faux que Dieu soit indifférent au vice et à la vertu? Et, alors, que deviennent ces formules hypocrites, que Dieu est trop élevé pour s'abaisser jusqu'à nous et descendre à peser nos actions : il est donc faux qu'il dorme au fond du ciel sur ses foudres muettes ; ou plutôt, il est donc vrai qu'il n'y a point de Dieu, s'il n'y a point de Providence, enfin il est donc vrai, s'il n'y a point de Providence, que la sagesse infinie ne règle pas, que la bonté suprême n'agit pas, que l'omniscience ne discerne pas. Quoi ! le monde livré au fatal destin, point de guide à ce vaste navire, flottant au milieu des vagues et des écueils ! C'est le blasphème de l'ingratitude.

Je dirai aux troisièmes : Vous éclatez en plaintes contre la Providence. Cependant, que de doutes éclaircis par elle ! Le système de la Providence est si net, si bien lié, si bien entendu. En nous plaçant dans le point de vue de la Providence, nous jugeons d'une manière fixe et invariable, tous les objets se teignent de la couleur qui leur convient : la Providence a des motifs qui tranquillisent notre curiosité inquiète. Oh ! le beau cours de science divine à l'école de la Providence, qui est aussi l'école du bonheur ! Heureux celui qui la fréquente ! offrant ses peines au Dieu consolateur, s'applaudissant de sa résignation sublime et de son noble isolement, sourd aux orages qui grondent autour de lui, ne détournant pas la tête au bourdonnement des adorateurs stupides qui se pressent dans les avenues de la fortune, ne voyant que Dieu, n'entendant que Dieu, ne conversant qu'avec Dieu, remerciant l'adversité de ses coups, envisageant ses chagrins comme des faveurs, ses pertes comme des acquisitions pour le ciel, son exil comme le

chemin qui conduit à la patrie; il chante les merveilles de l'ordre physique, de l'ordre moral et de l'ordre surnaturel.

O soleil! ô grand astre! s'écrie-t-il dans sa reconnaissance pieuse, ô soleil, océan de lumière, tes rayons sont le plus brillant de tous les hymnes à la Providence! Depuis l'origine des temps, tu répands la fécondité et la vie : tu as vu le monde se renouveler, des cités superbes monter du sein des déserts et s'y ensevelir, des empires naître, s'agrandir, décroître, s'éteindre et renaître pour mourir encore : mais qui a jamais pu obscurcir ton disque éblouissant, ou refroidir ton axe enflammé, ou salir les tissus de ta robe étincelante? O mer! s'écrie-t-il encore dans sa terreur religieuse, ô mer, qui engloutis l'audace sans épitaphe et sans cercueil; la voix de tes flots n'est-elle pas la voix de la Providence? Ta surface comme tes gouffres ne fourmille-t-elle pas de ses miracles? L'homme, sur une planche fragile, ayant des abîmes sur sa tête et des abîmes sous ses pieds, mais guidé, dans les embûches de la nuit, par ces lampes inextinguibles, assujetties à la route que leur trace une main invisible; et ces barrières qui enveloppent les eaux séditieuses comme on enveloppe un enfant de langes et de bandelettes : ***Quasi pannis infantiæ obvolverem*** (***Job***, **XXXVIII, 9**), et sur lesquelles on croit lire les assurantes menaces de celui qui les a posées : tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin; ici, tu briseras ta colère obéissante : ***Huc usque venies, et non procedes amplius, hic confringes fluctus tuos*** (***Ibid.***, **11**); ô chantre éloquent de la Providence, je succombe à la majesté de vos paroles! Mes frères, si ce n'est pas là un cantique à la Providence, que veulent donc ses ennemis?

Insectes, est-ce par le hasard que vous êtes une famille innombrable de chefs-d'œuvre dont un seul attesterait l'intervention divine? Est-ce par le hasard que se reproduit cette foule d'êtres vivants qui bondissent en groupes indomptés, ou voyagent en essaims d'azur, ou peuplent les espaces humides? Reçoivent-ils du hasard leurs qualités diverses, le compagnon du guerrier, ardent, belliqueux, intrépide; et le compagnon du laboureur, matinal, docile, infatigable; et la sentinelle vigilante de nos foyers, le guide sûr de l'aveugle, le premier ami du pauvre; et le modèle de la patience soumise malgré d'injustes mépris; et des traitements plus injustes encore; et le roi superbe des plages africaines; et l'humble dromadaire qui s'agenouille dans les sables brûlants du désert pour recueillir les caravanes errantes? Est-ce le hasard qui perpétue les générations de ces vers industrieux, filant dans leur tombeau l'opulence des nations? Est-ce lui qui enseigne à l'abeille l'art si difficile de vivre en paix dans une république? Est-ce lui qui donne aux oiseaux ces rames agiles, propres à l'élément qu'ils doivent fendre, et aux poissons l'infaillible instinct de la latitude du moindre des rochers? Est-ce lui qui arrange au printemps le nid de cette diligente ouvrière, toujours fidèle au même ordre? Est-ce au hasard que la terre doit et sa grâce, et sa parure, et sa riche draperie dont les plis ondoyants nous cachent tant de leviers et tant de ressorts? Est-ce le hasard qui reverdit ces gigantesques sommets dont le ciel est le dais, les nuages le manteau, et les forêts la ceinture? O Providence maternelle! ô conservatrice de l'univers! voilà les scènes toujours anciennes et toujours nouvelles dont vous rajeunissez le monde! Les impies voudraient allumer le feu de la nature à leur haleine glacée; mais, en soufflant sur votre flambeau, ils ne trouvent plus que le chaos.

Sans la Providence, qu'ils répondent à un brin d'herbe qui les interrogerait sur le principe de son organisation, sur le genre d'action ou de mouvement qui hâte sa croissance et diversifie son coloris. Sont-ils les productions du hasard, le laurier qui couronne le brave, cette belle fleur de France qui, sous la garde de notre fidélité, ne sera plus insultée par les vents ennemis; la pensée, emblème touchant des douces réminiscences de la sensibilité de la vertu: la violette, symbole aimable de la modestie; la rose, dont la foi compose les guirlandes de la sainteté? Sont-ils les ministres du hasard, les canaux officieux qui charient la séve végétale de la racine au tronc, du tronc à la branche, de la branche à la feuille? Enfin, est-ce le hasard qui élabore ces métaux lentement durcis sous le torrent des âges? Sans la Providence, l'énumération seule de tant de prodiges accablerait notre entendement. Qu'on m'explique sans elle la structure de notre machine si frêle, et la durée de notre vie si ambitieuse? Dans les ouvrages de nos mains, quel appareil immense de rouages qui s'embarrassent et se choquent! Dans l'édifice de notre corps, la perfection est dans l'ordre qu'on ne remarque pas : tout étant en son lieu, il n'y a pas de secousse; tous les frottements étant doux, il n'y a point de bruit, et ce silence est auguste. Quel bruit fait mon œil, dont la prunelle de trois lignes embrasse cet auditoire? Étaient-elles conduites par le hasard, ces mains savantes qui exprimaient sur la toile les œuvres choisies de la Providence? Ne la bénit-on pas cette Providence dans la vivante magie de leurs pinceaux, dans l'énergie fière et sauvage de l'un, dans la douce pureté de l'autre; dans l'imposante grandeur de celui-là, dans la circonspection réfléchie de celui-ci; dans la sublimité angélique de ce Raphaël qui a su rendre visibles à nos regards les éternelles substances? La Providence, mes frères, mûrit les talents en tout genre, comme les fruits de toutes les espèces. Et la mémoire, comment nos sens l'entendent-ils dès qu'elle commande? Par quel secours grossit-elle son trésor? Quoi! de légers faisceaux de fibres gravent dans l'ombre du cerveau tout à la fois les annales du génie, de la gloire et du crime! O homme, tu n'es qu'un ingrat : tu sèmes; et qui est-ce qui féconde? Tu serres ta récolte dans la

grange; tu sépares le froment de la paille, tu le broies sous la meule, tu le manges sans t'informer par quel secret mystère tes aliments se changent en longs ruisseaux de pourpre qui enflent tes veines et font palpiter ton cœur. Ah! il devrait palpiter de reconnaissance à la vue d'un miracle qui surpasse tous les autres! Enfin ces hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle sur le théâtre du monde, est-ce la main du hasard qui les soulève tout à coup et les porte d'obstacle en obstacle jusqu'au comble de la prospérité? Incurables matérialistes, la raison vous dit anathème, sûre, avec l'ordre moral, d'obtenir un nouveau triomphe à la Providence.

Et d'abord, mes frères, à qui devons-nous le prodige toujours subsistant de notre intelligence? Est-ce par la providence du hasard que l'homme, vassal du ciel et roi de la terre, jouit de tout ce qui est et de tout ce qui respire; puis, se repliant sur la partie distinctive de son être, et remontant à la source de ses facultés, s'adresse à la puissance qui, dans lui, aperçoit, compare et juge; va d'un principe certain à une conséquence indubitable, éclairé de cette lumière domestique qui montre le vrai et invite à le saisir; quelquefois sonde les attributs de l'ordonnateur de tous les événements, et l'essence des plus inaccessibles objets? Non, mes frères, non : l'intelligence de l'homme est une étincelle divine qu'un souffle divin ne cesse d'animer. A qui devons-nous cette liberté, fondement de nos mérites, et sans laquelle la chaîne de la nécessité pèserait sur nos actions? A qui devons-nous ce désir du bonheur, inquiétude mystérieuse qui charme notre existence? A qui devons-nous ce goût de l'immortalité dont l'attrait est invincible, qui place l'homme à la tête de la création et dans toute la splendeur de ses hautes destinées? A qui devons-nous cette conscience, tribunal privé où chacun de nous se juge soi-même en attendant que le souverain arbitre confirme la sentence? A qui devons-nous cette voix du remords, l'inévitable supplice des méchants qu'elle trouble jusque dans les ombres de la nuit? A qui devons-nous ces délices pures qu'on éprouve en faisant une bonne action?

Et cette loi, gravée dans notre cœur sans altération, est-ce le hasard qui en a dessiné les tables et qui en défend les caractères? Reçoit-elle du hasard son inaltérable conformité aux besoins de l'homme qui y trouve la sauvegarde de sa faiblesse, le terme de ses incertitudes, le gage de ses espérances, le titre de sa royauté future! Et la vertu, la concevez-vous sans un Dieu protecteur? La vertu! quel calme dans ses traits! quelle sérénité dans ses regards! La vertu porte écrite sur elle-même la noblesse de sa race: comme ses pensées n'ont que le ciel pour objet, si elle se recueille dans la méditation et dans la prière, une joie indicible s'empare d'elle tout entière et l'inonde; ce que l'orgueil croit des montagnes n'est pour elle que des atomes; dans sa balance un empire n'est qu'un grain de poussière; l'ennui, ce poison de la vie, ne corrompt point ses jours; elle bâtit sur l'abîme de la mort un pont qui couvre sa profondeur et unit les rivages du monde présent et du monde à venir; elle laisse au vice ses tristes succès, elle en a d'autres; elle a tous ceux qu'il lui est permis de désirer: et quand elle en aurait moins, rien ne manquerait encore à l'homme juste, puisqu'il lui resterait la paix, la paix! trésor inestimable, santé de l'âme, qui tient lieu de tout et que rien ne peut remplacer. Je demande si la vertu est l'ouvrage du hasard.

Et la charité! n'est-elle pas la Providence en action? Sous quelles images la Providence se représente-t-elle elle-même? C'est une poule tremblante qui, au moindre danger, rassemble ses petits sous ses ailes; c'est un aigle qui porte ses aiglons jusqu'au trône de la lumière et accoutume leurs yeux à en soutenir l'éclat; c'est un ami tendre qui ne trahit jamais sa parole. Et l'amitié! ô Providence! c'est vous encore qui avez planté, dans les déserts de la vie, cet arbre immortel toujours chargé de fleurs et de fruits, de jouissances et de sacrifices. L'amitié! autorité en sentiment, dont la censure est un gain et la louange un bonheur. Qu'il est doux de faire le bien ensemble! qu'il est doux de s'aimer sur la terre avant de s'aimer dans le ciel! L'amitié élève deux chrétiens à la plus héroïque perfection, et les introduit, comme de front, dans l'éternité où la Providence continue de les rendre ensemble à jamais heureux. Ah! Fénelon était bien digne de sentir que deux vrais amis devraient s'entendre pour mourir ensemble le même jour. O amitié! don précieux de la bonté suprême, tes douceurs seraient-elles les effets du hasard? Et nous, mes frères, serait-ce donc pour avoir été comblés de tant de faveurs que nous manquerions à la Providence qui ne nous manque jamais? et serions-nous insensibles à force de bienfaits?

Examinons un instant le plus signalé bienfait de la Providence et le témoignage le plus décisif dans sa cause: suivons d'abord ce peuple, le précurseur du christianisme; ce peuple, l'énigme de l'histoire sans la Povidence; ce peuple incompréhensible sans elle, immuable dans ses traditions au milieu des empires qui se succèdent autour de lui; maintenant foulé sur les décombres de son pays, ou traversant les autres pays sans territoire, sans autorité, sans chef; peuple vraiment singulier et unique! Son culte fait son malheur, et il l'observe; son erreur fait son crime, et il la chérit; il a immolé son libérateur, et il l'attend. Et sa législation! quelle réponse aux ennemis de la Providence! Et sa législation, rédigée jusque dans ses moindres détails par un homme prodigieux, sans que jamais son œuvre ait eu besoin d'être par lui ou par d'autres corrigée, suppléée ou modifiée! Elle seule a pu braver le temps, parce qu'elle ne lui devait rien et n'en espérait rien. Elle seule a vécu quinze cents ans; et même après que mille ans nouveaux ont encore passé sur elle de-

puis le grand anathème qui la frappa au jour marqué, nous la voyons vivante, pour ainsi dire, d'une seconde vie, resserrer encore par je ne sais quel lien qui n'a pas de nom, les nombreuses familles d'une nation dispersée sans être désunie, agir à distance, et faire un tout d'une foule de parties qui ne se touchent point! Législation qui sort évidemment, pour toute conscience intelligente, du cercle tracé autour de tout pouvoir non divin, et dont la durée seule suffirait pour en manifester l'auteur!

Voilà, mes frères, ce qui transportait notre écrivain de la Providence d'une admiration à laquelle toute la force de son génie ne pouvait suffire, lorsque, des hauteurs où il est si grand, il secoue le flambeau de l'antiquité sur les routes de l'érudition moderne, et qu'à la clarté majestueuse de ce flambeau, il nous oblige à marcher à sa suite, avec un religieux effroi, dans les profondeurs de la sagesse qui fait et qui conserve tout. Oh! quelle instruction il acquiert, celui qui voyage dans les siècles avec la Providence! Sous ses yeux tombe Samarie, et l'opulente Damas, et l'orgueilleuse Tyr, et Thèbes, l'aïeule des cités; et Antiochus, brisé lui-même, après avoir été le marteau qui brisait les nations. Au fracas des trônes qui se heurtent et s'écroulent, il bénit la puissance cachée qui conduit en silence, à travers toutes ces agitations et toutes ces ruines, un projet d'un ordre supérieur; et, par des ménagements secrets dirige toutes les vicissitudes et toutes les catastrophes des générations qui meurent, à la gloire du christianisme qu'il aperçoit enfin derrière quatre mille ans de préparation et d'attente, où tous les événements avaient été pour lui tracés comme sur la toile, qu'il aperçoit enfin, s'élançant de son berceau, et s'emparant de l'univers.

Est-ce le hasard qui l'entoure, à Bethléem, de tant de prodiges, dans l'indigent asile d'une vierge, sous les yeux d'un pauvre artisan, chargé, si j'ose le dire, de nourrir la Providence elle-même resserrée dans une étable, réduite à une crèche et commandant à tout dans sa misère profonde; de ce Joseph, devenu le consolateur de la fille de ses princes, le tuteur de celui qui fait les rois, le gardien de l'héritier des promesses; qui, plus grand que le sauveur de l'Égypte, concourt dans les intentions d'en haut au salut du genre humain; qui, tombé dans la plus triste condition, malgré la noblesse de son origine, loin d'opposer aux vues éternelles cette vaine et superbe raison qui rejette ce qu'elle ne peut comprendre, adore les impénétrables décrets du ciel; qui, issu des monarques de Juda, paie le tribut aux oppresseurs de sa nation; pour lequel les députations angéliques, dont il est honoré, ne sont que de nouvelles épreuves; qui achète, par les inquiétudes de la sensibilité, les destinées qui étonnent sa modestie; qui, l'heure de la Providence sonnée, voit le *désiré*, privé de tout, lorsqu'il sait que tout lui appartient; qui, pour dérober l'Enfant-Dieu à la lâche fureur et à la jalousie barbare d'Hérode, fuit en des régions étrangères, emporte dans ses bras la victime que les bras de la croix attendent, la couvre de ses soins, de ses regards, de sa tendresse; dont l'atelier est un temple où se préparent les miracles de la religion nouvelle; qui, enfin, après avoir protégé la faiblesse du fils de Marie, en fut protégé lui-même, comme son plus zélé disciple, dans l'acquisition de tous les mérites, dans l'assemblage de toutes les vertus, dans la jouissance de tous les honneurs de la sainteté?

Est-ce le hasard qui la soutient depuis sa venue, cette religion, dont la première n'était qu'une ébauche; cette religion, qui produit les actions sublimes et les dévouements généreux; cette religion, le boulevard des empires et le code infaillible des princes; cette religion, mère et famille de ceux qui n'en ont plus; cette religion, devant laquelle il n'y a ni rivalité, ni privilége, mais des combats de charité et des émulations de martyre; cette religion, qui, si on observait ses oracles, ne ferait de tous les peuples qu'un seul peuple; cette religion, qui maintient l'harmonie au sein de toutes les opinions, de toutes les cupidités, de tous les intérêts; cette religion, qui place au-dessus des ravages du temps les institutions auxquelles elle imprime le cachet indélébile de sa vigueur; cette religion, qui abaisse les majestés d'ici-bas devant la majesté d'en haut; cette religion, qui rassemble par un nœud sacré tout ce qui assure la prospérité des Etats dont elle est la raison dans ses dogmes, et la morale dans ses préceptes; cette religion, qui, parce qu'elle est chère à ceux qui souffrent, doit être odieuse à ceux qui font souffrir; cette religion, qui n'a pour but que de conduire les hommes au ciel, sans se mêler jamais des gouvernements de la terre, auxquels elle ne demande que la liberté du passage; cette religion, conseillère assidue du pouvoir qu'elle légitime, et de l'obéissance qu'elle sanctifie; cette religion, la grande charte de l'humanité, où la justice stipule la miséricorde en faveur du repentir; cette religion qui résiste à tout, à la violence comme au mépris, aux sophismes comme aux échafauds, et qui, forte de son origine, de ses victoires, de ses bienfaits, semble régner par droit de naissance, de conquête et d'amour; cette religion, sans laquelle il n'y a plus de frein capable de retenir les passions turbulentes, qu'on anéantit, si on la change, et qui ne sera plus qu'un vain jeu pour les hommes, si les hommes pensent jamais qu'elle peut devenir leur ouvrage; cette religion, enfin, la providence visible des infortunés mortels, par les richesses qu'elle verse sur nous à toutes les époques de notre existence.

Dirai-je le baptême, où le fils des rois et l'enfant du pauvre contractent les mêmes engagements et renoncent aux mêmes illusions; la pénitence, où il est si doux de rencontrer un Dieu qui pardonne; l'eucharistie, mystère inénarrable qui ravit le cœur et confond l'esprit; la confirmation, qui donne

à la faiblesse le bouclier de la force; le mariage, où toutes les bénédictions du ciel s'épanchent sur les époux; l'ordre, qui marque d'un sceau ineffaçable les pasteurs chargés d'enseigner aux malheureux la sainte philosophie de la résignation (car nous avons le ministère de toutes les douleurs, et nos ennemis sont quelquefois embarrassés de leurs plaisirs); l'extrême-onction, où la religion prépare à la vie qui ne finit point le chrétien qu'elle console dans la vie qui finit. Comme la Providence respire dans l'ordre surnaturel! Comme on entend sortir de partout une voix qui est la voix de la Providence! Pourquoi vous tourmenter? Songez à ce qu'est devenu le jour d'hier dont vous vous inquiétiez, et ne songez pas au jour de demain qui doit passer comme le jour d'hier. Réfugiez-vous dans le sein maternel de ma religion; n'a-t-elle pas un banquet toujours servi pour vous? Si vous errez quelquefois, jouet des événements, n'ai-je point placé mes temples sur votre route, comme des hospices pour vous recevoir? Ne suis-je pas à vous à l'heure de l'infortune et à l'heure du repos? que vos affections se tournent donc vers moi; n'en suis-je pas digne par mes bienfaits? Est-il un amour plus durable que le mien? Ceux qui se donnent à moi n'ont jamais à s'affliger ni de l'inconstance, ni de la perte de l'objet aimé.

Enfin, qu'avons-nous vu et que voyons-nous? Nous avons vu les colombes du sanctuaire dispersées par l'orage, jetées dans un monde qui les repousse, obligées de tremper leurs lèvres à la coupe amère des liqueurs de Babylone, et portant, en tout lieu, la marque sacrilége de l'impiété de leurs ennemis. Nous avons vu les chastes habitantes de la solitude, sans abri que leur conscience, sans aliment que le pain des anges, sans ressource que les indemnités divines. Nous avons vu les nobles victimes de l'abnégation, déchirées par le triste souvenir du monastère de leur choix, de la chapelle de leur cœur et du tabernacle de leur amour, près duquel leurs prières étaient si ferventes, leurs voix si tendres et leurs austérités si méritoires. Nous avons vu les fêtes de Sion interrompues, les chaires de la vérité muettes, les hymnes de la louange proscrites, les saintes reliques foulées aux pieds, la fidélité aux observances traitée en criminelle, la délation soldée qui épie jusqu'aux larmes, le vandalisme impitoyable sous le marteau duquel tout s'écroule, la nature qui a peur d'elle-même, en sorte qu'il ne reste aux prédestinés de la famille que la misère, ou l'exil, ou la mort....

Et voilà maintenant que les servantes de l'Agneau entonnent les cantiques d'actions de grâces; que l'airain sacré proclame de toutes parts les stabilités de la religion et le retour des institutions bienfaisantes; voilà que la honte des ruines se cache sous l'empressement des restaurations; voilà que le présent est déjà riche de sécurité, que tout refleurit par un miraculeux enchantement, et que bientôt notre pays sera encore le *plus beau des royaumes après le royaume du ciel;* voilà que les cloîtres de la pénitence se repeuplent et que des sacrifices volontaires, la joie de l'Eglise, la dédommagent de ses pertes, en même temps qu'elles assurent aux besoins le secours d'une médiation habituelle : voilà que le désert s'embellit de nouveau, que les survivantes au malheur, fortifiées par la tempête et rajeunies par la persécution, reprennent leurs modestes vêtements d'innocence; et, si elles ne retrouvent point le toit accoutumé, la cellule des anciens jours, le réfectoire frugal où elles s'asseyaient à la table de la Providence, c'est le même maître qu'elles aiment, la même règle qu'elles gardent, les mêmes services qu'elles rendent; voilà que les asiles de l'éducation solide refleurissent, que des tiges précieuses et délicates croissent sans orgueil, loin de la contagion du siècle qui les flétrirait peut-être, sous les influences d'un air pur qui en fera l'ornement de la société; voilà que la confiance amène des vierges timides, avides d'instruction et de piété, aux leçons de la science et aux exemples de la sagesse.

Est-ce par hasard enfin, que, dans une monarchie chrétienne, la royauté, si longtemps absente, reprend tout à coup le même ascendant que si elle n'eût cessé d'être l'objet des hommages de la multitude, et que la France n'eût jamais vu un échafaud dressé pour son maître? Est-ce par hasard que cette monarchie reparaît dans toute son ancienne splendeur, et, bien qu'avec des formes nouvelles, dans tout l'appareil de sa gloire de quatorze siècles? Est-ce par hasard qu'elle retrouve autour d'elle des mœurs toutes monarchiques et la foi des premiers temps; tandis que les pouvoirs usurpateurs ne rencontraient de base que le caprice passager des factions, et manquaient d'avenir par cela même qu'ils étaient nés d'hier? Est-il la combinaison du hasard l'admirable effet d'un pouvoir légitime qui se rétablit et se consolide sur ses fondements, en n'opposant à ses ennemis que ses souvenirs, ses croyances et ses droits, au lieu de réaction, de vengeance et de terreur.

Avec des faits aussi multipliés et des vérités aussi concluantes, la foi à la Providence devrait être le dogme universel, et sa loi la règle de tous : hélas! on censure audacieusement ses voies, quoique l'apparence du désordre ne prouve rien contre elle.

SECONDE PARTIE.

Non, mes frères, l'apparence même du désordre ne prouve rien contre la Providence. Ici je crois entendre tous ses ennemis m'assaillir à la fois et en tumulte : les uns m'opposent la nature, et ses fléaux, et ses bouleversements, et ses discordes; les autres la morale, et les choquantes inégalités qu'elle tolère, et les lourdes afflictions qu'elle justifie; ceux-ci la religion et ses combats, et ses pertes, et ses malheurs. Je disais, il n'y a qu'un instant, les merveilles de la Pro-

vidence dans l'ordre physique, dans l'ordre moral, dans l'ordre surnaturel : maintenant, c'est l'impiété qui va chercher des armes dans la profondeur des cieux et dans les entrailles de la terre, contre laquelle il faut défendre l'ordre physique; c'est la faiblesse qui cède au moindre vent de l'adversité, et que le nom seul de souffrance épouvante, contre laquelle il faut défendre l'ordre moral; c'est l'indifférence qui imagine des prétextes dans les guerres de l'incrédulité et de la foi, contre laquelle il faut défendre l'ordre religieux. Je vais donc recommencer le procès de la reconnaissance contre l'ingratitude, déjà jugé par une foule de jugements en dernier ressort.

Nos adversaires se vantent d'être des raisonneurs invincibles; raisonnons donc avec eux; accordons qu'ils sont réels les désordres dont ils font tant de bruit : moi, j'y trouve un argument irrésistible à l'avantage de ma thèse. Rares génies, enseignez-nous comment, sans la Providence, le monde existe depuis tant de siècles, dans le désordre des éléments, dans le désordre des sociétés, dans le désordre de toutes les erreurs? comment n'est pas encore disparue la terre, avec ses dévastations, ses inondations, ses éruptions, avec ces grandes obsèques qu'on appelle victoires : et les passions de ses habitants, bien plus cruelles encore! le vautour de l'ambition, les noirs serpents de l'envie, les haines sourdes, la volupté dévorante : et la religion, depuis qu'elle est descendue du ciel, luttant contre le sophisme acariâtre, la témérité entreprenante, la triste apathie qui, au lieu de tranquilliser les consciences, ne tranquillise que les vices; la religion calomniée dans son fondateur, dans les prophéties qui jettent tant de lumière sur son berceau, dans les miracles, ses lettres de créance, dans sa législation, vrai trésor du genre humain? Voilà bien, mes frères, les trois espèces de désordres qu'on reproche aux adorateurs de la Providence; et moi, je demande : S'il n'y a point de Providence qui maintienne et qui garantisse, comment avons-nous encore un ordre physique, un ordre moral, un ordre surnaturel?

Hâtons-nous de partager la défense comme l'attaque, et de combattre nos ennemis tour à tour. Impies, d'abord, s'il n'y a pas de Providence, c'est donc le hasard que vous lui substituez? mais le hasard, le synonyme de Providence, dans la bouche des simples, est un blasphème dans la vôtre. Remarquerait-on dans les œuvres du hasard (car enfin tout n'est pas désordre) la moindre trace de régularité? Le hasard n'a point de lois; aveugle et capricieux, il n'a ni but ni prévoyance : les effets du hasard tiendraient de leur principe. Mais tous les peuples invoquent, dans leurs besoins, le secours d'un être suprême; mais le novateur bizarre, auquel il semblait inutile d'invoquer un être qui voit tout, connaît tout et peut tout, n'a jamais contredit le dogme de la Providence; il le suppose; il suppose qu'il y a un Créateur qui régit l'univers : or, régir l'univers, c'est le créer à tous les instants; et, s'il est absurde d'attribuer la première création au hasard, qui oserait lui attribuer cette suite non interrompue de créations diverses?

Je le sais, quand on assiste légèrement au spectacle du monde, le premier coup d'œil ne nous offre qu'un ouvrage imparfait : mais gardons-nous de précipiter notre jugement; tâchons de découvrir le point d'où il faut envisager les objets, et on ne trouvera que sagesse là où l'on ne trouvait que défectuosité. Car, voici tout le mystère du conseil de Dieu, sa grande maxime d'État : afin que l'homme vive dans une perpétuelle attente de l'éternité, Dieu semble avoir voulu mêler à l'ordre admirable qui règne dans ses ouvrages quelques désordres apparents, d'où nous puissions conclure que ses desseins ne dépendent ni des jours, ni des années, ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des instants : *Junge cor tuum æternitate Dei.* Est-ce que la terre doit ressembler au ciel? Censeurs téméraires, avec votre esprit qu'un ciron déconcerte et que l'aile du papillon embarrasse de ses merveilles, vous prétendriez juger de l'ensemble de l'univers et de l'ordonnance de ses parties! Jugeriez-vous aussi inconsidérement d'un tableau, sur quelques lambeaux de toile éparpillés çà et là? jugeriez-vous aussi inconsidérément d'un édifice dont il ne vous serait permis d'apercevoir que la mousse qui le couvre? jugeriez-vous aussi inconsidérément d'un livre que vous auriez feuilleté sans attention? O Providence! si vous étiez un amas d'or, ou un roi puissant qui n'existera pas demain, vous seriez digne de leurs hommages : mais, parce que vous êtes trop au-dessus d'eux, où ils ne rentrent jamais, et trop magnifique au dehors, où vous vous répandez en Dieu, ils vous dédaignent; les beautés dont vous êtes la créatrice et la gardienne, ne sont que des voiles qui vous dérobent à leurs yeux malades, ou plutôt ils n'ont des yeux que pour y trouver des taches et des ombres

Mais ces guerres opiniâtres qui engloutissent les générations, ces secousses soudaines, ces désastreuses épidémies, ces nuages qui charient la mort dans leurs flancs; qui réconciliera la Providence avec tant de calamités? Ecoutez Isaïe; les prophètes sont aussi bons logiciens que les philosophes : La colère de Dieu a éclaté comme un tourbillon, et son visage a paru comme un brasier ardent; les orages étaient son marchepied et les ténèbres son pavillon; une pluie de feu tombait de son sein, et son tonnerre retentissait comme une tempête brûlante; les flèches de son carquois volaient, ébranlant les sources des eaux et les fondements de la terre; le Seigneur a broyé les méchants: c'est ici, mes frères, la cause et les effets dans un style que Dieu seul peut inspirer aux hérauts de sa Providence. Je n'examine pas si quelquefois elle est encore plus indulgente que le crime n'est insolent; il n'im-

porte pas plus de quels moyens elle se sert: dans sa main, selon qu'elle veut, tout est foudre ou pardon, miséricorde ou déluge. Ce qu'il nous importe de savoir, c'est que la Providence, devenue justice, est toujours la Providence.

Mais pourquoi souffre-t-elle tant d'êtres inutiles? Par la raison qu'elle n'agit pas comme nous, d'une manière bornée. Dorénavant, pour être sage, il faudra que la Providence soit médiocre; l'infini sera un attribut que nous retrancherons, parce que nous ne pouvons le comprendre. Est-ce qu'on n'est pas forcé de reconnaître qu'il y a plus de véritable savoir dans cet axiome : ***Dieu n'a rien fait en vain***, que dans tous les livres des savants? Avec lui on sait et la beauté et l'utilité éternelle des choses les plus communes, ainsi que l'heureux accord de toutes ces choses entre Dieu et l'homme.... Mais pourquoi tant d'objets nuisibles qui déparent les ouvrages de la Providence? Il est vrai que c'est elle qui donne la stérilité aux déserts, aux fleurs leurs épines, la férocité aux bêtes sauvages, l'impétuosité à la grêle : eh bien! tous ces objets qui vous inquiètent sont si peu étrangers à l'économie de la Providence, qu'ils la célèbrent en chœur : ***Laudate Dominum de terra, dracones et omnes abyssi, ignis, grando, nix, spiritus procellarum.*** (*Psal.* CXLVIII, 1.) Mais la mort avec toutes ses angoisses? Quoi! nous marchons sur les cadavres des empires, et l'homme vivrait toujours! N'est-ce donc pas assez pour lui de l'immortalité du ciel? Mais le travail.... Les heureux qui n'ont rien à faire portent un bien plus lourd fardeau. Quand l'opulence nous exempte du travail, l'oisiveté nous accable du temps. Mais la douleur..... Sans la douleur qui l'avertit, le corps se briserait au moindre choc. Dieu n'a créé l'homme faible que pour qu'il s'appuyât de sa force; et loin que le hasard se charge d'un être aussi fragile, sa fragilité prouve qu'il lui faut un Dieu bienfaisant pour médecin et pour ami.

Encore si les récriminations contre la Providence venaient des infortunés que tout semble renier dans la nature : mais, chose surprenante! c'est sur les lèvres de ceux qui ont plus à se louer d'elle, qu'on est indigné de les entendre. Je crois que leur impiété est un raisonnement de leur conscience : avec la Providence, il y a des comptes à rendre et un jugement à subir. Oui, c'est de la mollesse des habitudes, des raffinements du luxe, de la somptuosité des tables, du sein de toutes les douceurs de la vie que s'élèvent les clameurs de l'ingratitude. O Providence! non, ce n'est ni le malade dans les asiles de la charité, ni le pauvre dans son triste réduit, ni le laboureur au milieu de son champ qu'il arrose de ses sueurs, ni la mère environnée d'une famille nombreuse qui lui demande du pain, ni le matelot qui dispute sa dure existence aux abîmes, ni la vierge abandonnée qui se réfugie dans la piété et dans la confiance : non, ce ne sont point les malheureux qui vous méconnaissent et vous abjurent; ils n'offrent point d'encens à cette étrange divinité inventée de nos jours, idole aveugle et sourde qui voulait détrôner la raison de tous les siècles et celle de Dieu même : ils ne demandent pas où est la compensation qui vous absout; ils savent qu'elle est dans les richesses de l'avenir; qu'ils ont au ciel leur demeure, leur héritage, leur couronne.

Leur couronne! O Providence, voilà les sentiments qui immortaliseront à jamais cette tour où le martyr de la bonté vous invoquait dans ses tribulations; cette tour à laquelle ne pendaient ni arcs, ni flèches, ni boucliers, mais les trophées de la résignation et de la paix; cette tour étonnée de ses augustes victimes et de leur inébranlable courage; cette tour qu'assiégeaient tout ensemble les prières suppliantes et les vœux ardents, les blasphèmes de la haine et les imprécations de la fureur; cette tour qui retenait dans l'oppression la plus noble famille de l'univers; cette tour, l'unique sanctuaire en France où l'on priât pour elle avec la ferveur des premiers chrétiens; cette tour où toutes les vertus brillaient dans l'ombre sous les traits d'un monarque dont le sacrifice est prêt, d'une reine plus grande que l'adversité, d'une sœur dont la sérénité égale la tendresse, d'une vierge qui y fait l'apprentissage de la sainteté, d'un enfant dont le règne ne sera qu'une souffrance.

Les malheureux n'interrogent pas non plus la Providence sur le partage, qu'on appelle désolant, des méchants et des bons, ni sur la mobilité des biens de la terre, ni sur la décourageante majorité de ceux qui pleurent : voilà cependant les trois principales accusations intentées à la divine administratrice des affaires d'ici-bas. Quoi! dit-on, l'impie dans la gloire et dans les honneurs, le fidèle dans la tribulation et dans la misère! Cette fâcheuse distribution attriste et aigrit l'âme. Quoi! dit-on encore, si la Providence est la constante amie des hommes, d'où vient que rien n'est constant parmi nous? Enfin, ce fleuve de larmes qui coule dans le monde, comment la Providence n'en tarit-elle pas la source?

Je répondrai, à la première accusation : Indiscrets, qui vous a donné le droit de prendre la parole au nom du juste qui vous désavoue? vous voyez les pleurs qu'il répand, mais vous ne voyez pas la main qui les essuie. Sachez donc que les ennemis de Dieu tombent et ne se relèvent plus sous le poids des épreuves; et que ses amis, tout chargés qu'ils sont de disgrâces, marchent encore, pareils à de vaillants soldats qui portent légèrement une pesante armure. Entrez dans un cœur que la foi soutient et que l'espérance anime : il nage au sein des délices de la paix; le ciel y est descendu, tandis que l'enfer est dans le vôtre : coupables heureux, ah! ne vous applaudissez pas de votre sort! votre impunité est votre réprobation, parce qu'elle est un gage certain que la Providence ne veut rien vous devoir à la dernière heure.

Je répondrai, à la seconde accusation : C'est

précisément dans l'instabilité des biens de la terre que je reconnais l'autorité souveraine de la Providence qui se plaît à élever les uns sur les ruines des autres, et à introduire chaque jour de nouveaux acteurs sur la scène : et encore, que de pensées utiles naissent de ces instructives révolutions! Alors la félicité n'est plus que le témoignage intérieur; la considération, on la cherche dans l'estime de soi-même; les suffrages de la volage opinion, on s'y dérobe comme à des chimères. On reconnaît que l'état de cette vie doit être un état pénal auquel succédera un autre état où la vertu sera pour toujours avec le bonheur, et le crime pour toujours avec le châtiment.

Voilà, mes frères, non pas le scandale de la Providence, mais son chef-d'œuvre : je répondrai, à la troisième accusation, que l'adversité est la meilleure institutrice du chrétien, et que les afflictions sont pour nous, ou des moniteurs sévères, qui, en gourmandant la lâcheté, mettent à leur place la confiance, ou des guides éclairés, qui, en montrant le but à la patience, lui aplanissent le chemin véritable. Il ne faut qu'une seule vertu pour profiter des coups de l'adversité, la soumission à la Providence; et il en faut tant pour ne pas abuser des charmes de la prospérité! Et encore, lorsqu'il met le juste aux prises avec l'infortune, non-seulement Dieu le purifie de ses fautes passées, le défend contre les fautes futures, et le mûrit pour le ciel, mais les afflictions du juste peuvent, par une sainte acceptation, tourner au profit des coupables. En souffrant, il sacrifie réellement pour les autres. Oh! qu'il y a loin des maximes éternelles aux maximes légères du temps! Hélas! lorsque l'homme le plus habile a rétréci son esprit et desséché son cœur en de stériles spéculations; lorsqu'il a passé sa vie sans avoir jamais goûté les choses d'en haut; enfin, lorsqu'il n'a pas le sens religieux, nous n'avons aucun moyen de nous faire entendre de lui : ce qui ne prouve rien que son malheur.

Mais la Providence va réfuter elle-même toutes les plaintes et toutes les censures : Rois, oui, quelquefois j'humilie vos fronts et je ternis la splendeur de vos diadèmes; mais c'est pour vous apprendre que l'indépendance appartient à Dieu seul, que c'est lui qui communique l'autorité aux rois et la leur retire, et que les Etats, pour croître, ont comme les arbres autant besoin du ciel que de la terre. Magistrats, quelquefois ma balance pèse la vôtre; j'y mets des tentations et des épreuves; mais c'est pour vous avertir des piéges de la séduction et pour que vous soyez les images de celui qui juge les justices. Guerriers, parce que vous exilez des champs de la victoire celui qui la donne, quelquefois la défaite vient sécher les palmes moissonnées par la valeur. Vous qui êtes engagés dans le commerce, quelquefois j'envoie les revers compromettre votre nom; mais c'est que vous avez oublié le mien, et que je devais votre chute à ma gloire. Vous, suppôts du hasard, qui jouez avec lui toutes vos ressources et souvent le bien d'autrui, quelquefois je le charge de me venger et d'arracher des larmes à des yeux qui n'avaient jamais pleuré; parce que vos folles combinaisons sont autant d'injures à ma sagesse, et que votre ruine est le plus éloquent plaidoyer de la Providence contre le hasard.

Pères de famille, j'avais béni votre union, je vous avais confié des enfants pour être le lien de vos affections, et l'appui de votre vieillesse; mais parce que vous avez abusé de mes dons, la mort, par mes ordres, a coupé la trame de leurs jours : ils auraient péri victimes de vos lâches complaisances. Artisans, est-ce ma faute à moi, si vos ruses et vos larcins lassent la bienveillance; si la débauche amollit vos bras, et traîne après elle les infirmités? La santé, l'aisance et le bonheur n'habitent qu'avec le travail, l'ordre et la vertu. Et vous, qui, du faîte de l'abondance, êtes tombés dans le gouffre de la misère, qui n'avez plus d'amis, et ne savez où reposer la tête, que vous êtes dignes de votre sort! Quoi! pas un mouvement vers l'auteur de vos richesses! pas un retour vers la distributrice de tous les biens! Et vous, jeune blasphémateur, qui m'outragez, parce que vous ne tenez plus à la vie que par le remords, et au plaisir que par le sentiment de votre décrépitude; qui ne voyez la paix que dans le silence du néant, et trouvez tout simple de précipiter l'instant d'y descendre, vous souvient-il que votre existence n'a été qu'un scandale, que vous étiez le suborneur de l'innocence, le contempteur de ce qu'il y a de plus sacré, l'admirateur de ce qu'il y a de plus vil, l'effroi de la vertu qui fuyait ou rougissait devant vous? Ne vous plaignez donc pas de l'abandon où vous êtes : c'est vous qui avez abandonné la Providence. Enfin, que n'aurait pas à vous dire la Providence, pauvres mortels, dont le blâme inconsidéré ose s'en plaindre à elle des ravages de ce char dégoûtant de sang et de larmes, dont les roues inévitables écrasaient tout; et de ces longues scènes de deuil où la liberté n'était que l'émancipation de la licence, où la probité n'avait ni issue, ni asile, où à chaque minute un Français pouvait se trouver en présence d'un bourreau, où la nature était outragée dans l'homme, même après qu'il n'était plus, où on n'entendait que la chaîne de l'esclavage et le salaire de la délation, où une nation, muette de terreur, gémissait étendue sous le crêpe de la mort?

Ecoutez : la Providence dort-elle, parce qu'elle a pour ministres la barbarie calculée et la déraison systématique? Oui, ils étaient ses instruments, les ravageurs de notre pays; on ne saurait les comprendre sans elle. Oui, de la paille des cachots, des ruines de nos villes démolies, de tous ces innombrables monuments du génie de la destruction, la voix de la Providence se multipliait de toutes parts en redoutables échos, inculquant ainsi aux races les plus épouvantables leçons dans les révélations de la douleur, dans les vanteries de la scélératesse et

les vœux du repentir. Est-ce par hasard qu'à l'instant où nos désolations ont comblé la mesure, sans doute fixée en haut, un souffle abat leur pouvoir gigantesque? Ajouterai-je qu'ils ont été maudits et foulés aux pieds, qu'ils ont disparu de la terre, aux cris de joie même de leurs complices ; et cependant, que, si nous avions le pouvoir d'étudier ces hommes dont le triomphe semblait une exception à l'ordre, nous jugerions leur mort moins affreuse que leur vie! Je suis sûr qu'ils étaient leur démon, et portaient leur enfer avec eux. Comme, dans ce grand naufrage, je crois apercevoir la barque du Seigneur, qui vient chercher les justes immolés, et, à leur tête, ce juste couronné qui faisait tant de pertes en quittant la vie! La voilà qui sillonne les mers du temps et conduit aux rivages de l'éternité tous les amis de la Providence! La Providence est là : je la reconnais à ses miracles; elle les sème.

Et la religion, son plus noble ouvrage, qu'était-elle devenue à cette horrible époque, où d'inconcevables novateurs anéantissaient toutes les idées morales, diffamaient tous les devoirs, consacraient tous les vices; où la piété était bafouée, torturée, égorgée; où l'on invoquait la justice pour ravir le bien d'autrui, et l'humanité pour arroser de sang les places publiques; où le mensonge était encouragé, la calomnie récompensée, le faux témoignage soldé; où une multitude, enivrée du vin de la colère, parlait un langage inouï comme ses crimes; où l'on vit ce qu'on n'avait jamais vu, et ce que nos neveux les plus reculés contempleront d'un œil de stupéfaction, la débauche usurpant les honneurs de la vertu, la fureur raillant des cadavres, la prostitution assise dans nos temples, et s'étonnant elle-même de l'empire très-chrétien à ses genoux; où on disait à Dieu : tout ce qui existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur tout ce qui existe; nous voulons tout détruire et tout reconstruire sans toi; sors de nos conseils, sors de nos gymnases, sors de nos maisons; la raison nous suffit : laisse-nous? O extravagance humaine, as-tu, dans tes archives si anciennes et si riches, quelque chose de comparable? S'il y a une Providence, elle dormait donc! La Providence dort-elle quand elle punit, comme elle créa la lumière, par une seule parole : *Faites?*

Mais la Providence va se justifier elle-même : Depuis un demi-siècle, l'orgueil m'a déclaré la guerre, et, dans son délire, qu'il nomme sagesse, il a entassé systèmes sur systèmes pour escalader le ciel. Ai-je assez supporté sa démence? Parce que je fais tout pour l'homme, doit-il ne rien ignorer? Hier, il n'était pas, et sa débile vue embrasserait mon être! Sortons enfin de ma longue patience : que l'ange exterminateur qui envoie l'ouragan, et la pâle famine, et la peste à l'haleine meurtrière..... Mais non : à de nouveaux forfaits il faut de nouveaux châtiments. Non, ce n'est point même assez du fléau de l'anarchie, je charge l'impiété du soin de ma souveraineté méconnue; je lui remets ma puissance : que l'univers tremble à la vue d'un royaume qui ne veut plus de son Dieu! A la place de mon sacrifice, ils auront des sacrifices humains; à la place de mon code, des codes de sang; à la place des douceurs de la paix, les supplices de la discorde : et une nation, autrefois si florissante et si saine, ne se retrouvera plus dans ses plaies. Ainsi, mes oracles s'accompliront. Je l'ai annoncé par la bouche de mes prophètes : lorsque l'impiété commande, il n'y a à attendre pour les peuples que l'ère des calamités : *Cum impii sumpserint principatum, gemit populus.....* (*Prov.*, XXIX, 2.)

Que pouvait faire de mieux la Providence pour détromper les maîtres et les disciples? Mes frères, si vous n'enfermiez pas les idées divines dans le cercle étroit de vos ambitieuses idées, vous verriez que le but de la Providence était de convaincre les nations que, sans culte et sans religion, toutes les passions sans frein se déchaînent pour les enchaîner. Aussi voilà que, le but atteint et l'expérience accomplie; voilà que la religion, qui n'était plus ornée que de ses blessures; voilà que la religion, encore tout abattue de ses humiliations, toute languissante de ses souffrances, sera bientôt toute fière de ses pompes, de ses solennités, de ses magnificences; voilà que l'Eglise, consolée, retrouve ses habits de fête; voilà qu'elle remonte au capitole de Jésus-Christ, la grande victime qui a tant honoré l'autel, le trône, la vieillesse, et dont les outrages ne sont oubliés que de celui qui les a soufferts; voilà qu'au lieu des tentes de la guerre, elles se redressent les tentes de la paix; voilà que les devoirs du chrétien succèdent aux droits de l'homme; voilà que l'oriflamme catholique et monarchique rassemble, de toutes les régions de la terre, tous les gardiens de la vérité, et tous les héros de la persévérance; voilà que les Bourbons, avec la miséricorde qui rapproche les dieux de la terre du Dieu du ciel... La Providence est là : je la reconnais à ses miracles ; elle les sème :

Les Bourbons... Quel est ce prince qui tombe au printemps de ses jours sous un fer parricide, qui tombe avec le courage d'un héros, et la résignation d'un saint, qui tombe sous les yeux d'une famille adorée, léguant son épouse et sa famille à notre amour, confiant ses faiblesses au repentir, et gagnant l'immortalité en six heures? S'il y a une Providence, elle dormait donc ! Mes frères, la Providence dort-elle lorsqu'elle est tout en miracles? O vous, dans laquelle nous avons trouvé la femme forte, si désirée par les livres saints! ô Caroline! qui étiez déjà à nous par un premier don; oui, la France est un royaume gouverné par la Providence : est-ce le hasard qui a renfermé dans votre sein les destinées d'un grand peuple? Est-ce le hasard qui veille dans vos incroyables tristesses à la conservation du fils de l'Europe? Est-ce le hasard qui dispose à son gré l'événement le plus étonnant peut-être de notre monarchie ? Qui expliquera par le hasard et cet enfantement unique peut-être dans l'his-

toire de la maternité, et cette intrépidité surnaturelle, déployée dans une nuit de dévouements, et ces mots sublimes qu'on n'avait jamais entendus, et ces abnégations plus sublimes encore de son rang, de son sexe et de son âge, et ce tableau, si digne d'admiration, où la France, représentée par sa capitale tout entière, se précipite autour du berceau du nouveau-né, comme autour de l'arche de consolation, tressaille d'espérance et de bonheur en le voyant, et affamée de le revoir encore, épuise son allégresse, ou plutôt ses transports, en contemplant la nouvelle Blanche se soulevant de sa couche par un effort magnanime, et offrant à tous les Français le gage précieux de leur avenir? Mes frères, la Providence est là : je la reconnais à ses miracles ; elle les sème.

Ainsi nous apparaît le duc de Bordeaux, lorsque notre patrie était veuve en quelque sorte de tous les Bourbons frappés dans un seul... L'enfant de la Providence saura un jour qu'il n'est pas né assez tôt pour que le meilleur des pères ait pu le bénir ; que, précédé des saints et des martyrs de sa race, il doit être l'effroi des pervers et le bouclier des bons; qu'il doit réunir en lui la piété de Louis IX, la franchise de Henri IV, la grandeur de Louis XIV. Astre propice, qui vous levez sur notre horizon après tant d'orages, nous avons le droit de tout attendre de ce que nous voyons. Oui, après les choses extraordinaires dont nous avons été les témoins, il y aura quelque chose d'extraordinaire dans cet enfant que la foi fait aujourd'hui son sujet. Oui, tout nous promet que cet enfant d'amour retracera son auguste lignée, et que sa vie ressemblera à la mort de son père. O France ! enorgueillis-toi aux yeux des nations d'être encore la nation privilégiée du ciel : mais, ainsi que le disait un pontife vénérable, si la Providence a fait son devoir, fais le tien. Embrasse la colonne qui supporte tout et que rien ne supplée ; entonne des hymnes à celui qui t'a rendu une religion selon tes besoins et des princes selon son cœur ; enfin, serre-toi sous les ailes de cette Providence dont l'œil ne se ferme jamais ; chante ses miracles avec tout ce qu'il y a de vertu et de sagesse sur la terre.

Et d'abord, faut-il être surpris que dans le siècle dernier (pour ne pas étendre sur un trop long espace l'argument d'autorité qui mettra fin à cette discussion), faut-il être surpris qu'ils ne crussent pas à la Providence, ces athées qui niaient Dieu en sa présence ; ces fauteurs de la plus dégradante nullité de principes, qui voulaient confondre toutes les croyances pour qu'il ne restât de vestige d'aucune ; ces provocateurs d'un sommeil de mort qu'ils appelaient la paix, et d'une fausse tolérance, dernier retranchement des novateurs modernes ; ces artisans d'une corruption universelle, où les grandes vérités de la morale ne seraient plus que des scandales pour les uns et des rêves pour les autres? Faut-il être surpris qu'ils ne crussent pas à la Providence (quoique plus d'une fois, dans la fureur de leurs blasphèmes, ils aient exhalé les viles tortures de leur conviction intime), cet écrivain fameux qui a si longtemps dirigé contre nous l'artillerie de son bruyant arsenal, fort de l'abus de tous les talents et du fracas de son étourdissante célébrité ; ce géomètre littérateur qui osa transmettre aux races futures ses titres d'impiété dans une correspondance qu'on croirait écrite sous la dictée des princes des ténèbres ; ce fougueux déclamateur, propagateur effronté de la doctrine du néant, dont nos malheurs ont été les corollaires, qui bâtissait une encyclopédie et démolissait un royaume ; cet énergumène dont les volumineux écrits nous offrent le modèle du plus honteux cynisme, hérissé de contradictions et de bévues, dont les assertions sont aussi humiliantes que funestes, réduisant l'œuvre entière de la création à un assemblage de machines? Concluons, mes frères, que les ennemis de la Providence sont en même temps les ennemis des mœurs, de l'ordre et des empires ; tandis que les vrais sages en ont toujours été l'ornement, la force et le soutien. J'en atteste ces hommes immortels dont notre ministère se glorifie ; cet Augustin, dont la sensibilité attirait tous les cœurs en même temps que son éloquence entraînait tous les esprits ; cet Athanase, qui avait le génie de la fermeté ; cet Ambroise, dont le sceptre respectait la houlette ; ce Louis IX, le bienfaiteur de son siècle et des siècles à venir par ses lois, par ses exemples, par les vertus des princes de sa race ; ce Vincent de Paul, le meilleur citoyen qui ait honoré la France, le meilleur prêtre qui ait honoré le christianisme ; ce François de Sales qui ne déplut jamais à personne, et auquel personne ne put jamais déplaire ; ce Luxembourg, chargé de lauriers, qui, au lit de la mort, préférait à l'éclat de toutes les victoires l'avantage d'avoir donné un verre d'eau à un malheureux ; ce Newton, l'une des plus étonnantes merveilles du Créateur, lorsqu'il explique les merveilles de la création ; ce Descartes, qui, enchaînant toutes les vérités et les élevant les unes sur les autres, marche, de leur hauteur, à la révolution la plus mémorable et la plus inattendue ; ce Bâcon, qui se plaisait à dire et à répéter que peu de philosophie éloigne de la foi et que beaucoup de philosophie y ramène ; ce Leibnitz dont l'esprit, immense en profondeur comme en étendue, menait toutes les connaissances de front ; et ce Pascal, qui remplit une vie si courte de tant de prodiges ; et ce Bossuet, qui semble aller prendre dans le ciel le levier irrésistible avec lequel il remue la terre ; et ce Fénelon, dont l'âme était aussi belle que son goût était pur ; et ce Bourdaloue, dont la logique est une dominatrice à laquelle il faut que tout cède ; et ce Massillon, possédant l'art, peut-être inconnu jusqu'à lui, de toucher l'amour-propre sans le blesser ; et ce d'Aguesseau, dont les décisions étaient des oracles ; et ces deux hommes (pourquoi ne les nommerai-je pas?), bien plus grands encore par leur repentir

que par leur renommée, dont l'un expia ses chefs-d'œuvre par l'*Imitation de Jésus-Christ* traduite en vers, et l'autre par la plus touchante exactitude aux plus humbles devoirs de chrétien! Il me semble qu'il n'y a point à rougir de marcher sur les traces de pareils croyants.

Adorons donc la Providence, et disons-lui à elle-même : O Providence! jusqu'à présent j'ai murmuré contre vos lois. Qu'ai-je gagné à mon téméraire orgueil? En m'éloignant de vous, je m'éloignais de la source du repos, et la liberté dont je me flattais n'était qu'un véritable esclavage. Dès aujourd'hui j'avoue mon erreur, et je déplore mon ingratitude; je m'abandonne à vous, je vous soumets les désirs aveugles de ma volonté; vos desseins sur moi ne peuvent être que des desseins de miséricorde. Si vous m'éprouvez dans cette vie, c'est pour me couronner dans l'autre : non, je ne veux plus suivre que les voies de mon Dieu ; toutes les autres égarent et ne sont que précipices; les voies de mon Dieu sont droites et sûres : elles seules mènent à la félicité.

SERMON II

SUR LA CROIX

Dans l'église de l'hospice de l'Antiquaille, le jour de la fête de saint Pothin, premier évêque de Lyon.

Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum. (*Hebr.*, II, 9.)

Nous avons vu Jésus couronné, par sa mort, de gloire et de puissance.

Un Dieu couronné de gloire et de puissance, parce qu'il meurt! voilà ce qu'il n'est pas donné à l'homme de comprendre. Ne soyons donc pas surpris que cet impénétrable mystère ait scandalisé les Juifs et provoqué les railleries de l'orgueilleuse gentilité : de si étonnantes choses n'avaient pas encore été révélées au monde; et il devait passer pour un visionnaire celui qui dit pour la première fois : Nous avons vu un Dieu couronné, par sa mort, de gloire et de puissance : *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum.*

Chrétiens, il fallait être bien sûr de la divinité de sa mission, pour commencer son apostolat par des paroles qu'aucune oreille n'avait encore entendues. Vous adorez un Jupiter armé de la foudre; et moi, je vous commande d'adorer un Jésus crucifié. On l'a traité en esclave, on l'a rassasié d'opprobres, il a fini du supplice des criminels; mais il a trouvé la puissance et la gloire au sein de l'humiliation. Sa couronne d'épines est un diadème, son roseau un sceptre, sa croix un trône. *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum.*

Une croyance si extraordinaire et si nouvelle devait susciter à la croix une foule de contradicteurs. Mais, dit l'apôtre, si la morale de la croix n'est que folie pour ceux qui courent à leur perte, qu'elle a de force et de vertu pour ceux qui se réfugient dans ses bras! Aussi les premiers chrétiens vivaient en quelque sorte sur la croix, brûlant de la sainte avidité d'en partager les rigueurs avec Jésus : ils savaient qu'enfantés par lui sur cet arbre de salut, ils devaient y demeurer avec lui; que relégués dans cette vallée d'amertumes, la croix était le seul objet qui fût digne de leur amour; qu'errants sur cette mer orageuse, la croix était le seul astre qui pût diriger leur course : comme l'apôtre, ils voyaient en Jésus un Dieu couronné, par sa mort, de gloire et de puissance : *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum.*

Et nous, ministres de l'Evangile, oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié : mais sa croix nous enorgueillit, sa croix nous encourage, sa croix nous fortifie. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix est la lumière, la vérité et le succès de notre sacerdoce : oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais depuis dix-huit cents ans sa croix a obtenu les hommages de la piété et de la reconnaissance attendries. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix est devenue le *labarum* de la faiblesse et l'arche du malheur. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix a changé l'univers, et elle le jugera. Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié; mais sa croix est toute notre éloquence. Elle est assez belle, puisqu'elle a persuadé les sages et les ignorants; elle est assez forte, puisqu'elle a vaincu le monde. Est-ce donc pour flatter l'oreille que nous prêchons l'Evangile de la croix? Oui, nous annonçons aux peuples Jésus crucifié ; mais sa croix est riche de gloire et de puissance : c'est le sujet et le plan de ce discours : *Vidimus Jesum propter passionem mortis gloria et honore coronatum.*

O Marie! qui avez vu l'instrument de notre délivrance, couvert du sang de votre divin Fils, nous vous saluons et nous vous invoquons.

PREMIÈRE PARTIE.

L'histoire de la croix n'est que l'histoire de ses triomphes; et au supplice ignominieux du Calvaire sont liés les événements les plus glorieux du christianisme. Lorsque le fondateur de cette religion expirait sur un gibet infâme, qui l'eût dit que ce gibet deviendrait la colonne de la justice, la parure des diadèmes, l'ornement des temples anciens et modernes? Qui l'eût dit que du sang qui avait coulé sur ce gibet on verrait éclore des vertus jusqu'alors inconnues; que ce sang formerait un grand fleuve, où les passions, les erreurs, les préjugés déposeraient leur limon impur, et dont les eaux fécondes, élargissant leur lit et enfin ne reconnaissant plus de rivages que les rivages de l'immensité, arroseraient et désaltéreraient l'univers desséché par le paganisme et ses monstrueuses croyances? Qui l'eût dit qu'aux ténèbres épaisses que la nature étendit sur ce gibet succéderait une lumière vive, péné-

trante, inextinguible, qui déchirerait tous les voiles du mensonge et rétablirait la vérité dans ses droits et dans ses honneurs? Qui l'eût dit que les ennemis les plus acharnés de Jésus, ceux-là même qui avaient épuisé sur le corps du plus beau des enfants des hommes et les outrages et les tortures, dont la fureur avait hurlé sa mort, qui l'avaient cloué à une croix, en l'appelant un imposteur, tomberaient aux pieds de cette croix pour l'adorer? Qui l'eût dit que la croix, plantée sur le Calvaire, en descendrait pour aller se planter elle-même sur le bronze des palais et le chaume des cabanes; qu'elle opérerait dans les opinions, dans les mœurs, dans les idées, une révolution subite et miraculeuse dans ses effets, et que l'arbre de la mort donnerait la vie, en ressuscitant la terre ensevelie dans le chaos des absurdités licencieuses? Qui l'eût dit que sa première conquête serait la conquête d'un peuple qui avait conquis tous les autres peuples; qu'elle marcherait droit à Rome pour l'assiéger, y entrer en princesse, réduire ses dieux en esclavage, malgré les prestiges de l'éloquence, les sophismes de l'école, les résistances du sacerdoce, la vanité du savoir et la foi des oracles?

Etudions avec saint Chrysostome, étudions les traces du chef des apôtres : ce Pierre, au-dessus de toutes les louanges par sa vie et par sa mort, au-dessus de toutes les souverainetés par l'étendue de sa juridiction, au-dessus de toutes les révolutions par l'immobilité de son trône; ce Pierre qui respire depuis Jésus dans les successeurs de son ministère, gouvernant comme lui avec un sceptre d'amour; dont l'absence à la tête de l'Eglise jetterait l'anarchie dans le sanctuaire, l'incertitude dans l'enseignement et la confusion dans la hiérarchie légitime; représentants de Dieu dont la parole est toujours vivante dans leurs instructions, l'autorité toujours dirigeante dans leurs lois, et l'indépendance toujours agissante du haut de leur chaire : oui, étudions, avec saint Chrysostome, les traces du chef des apôtres, allant établir la gloire de la croix. Des vêtements grossiers, un bâton pour appui, l'équipage d'un mendiant, voilà le vainqueur de la reine du monde! Il est rencontré par un homme qui prend intérêt à sa misère et interroge ses besoins. Où allez-vous, lui demande-t-il? — A Rome. — Quel est le but de votre voyage? Vous ne devez vous attendre qu'à d'injurieux dédains ou à une pitié stérile : la pauvreté est mal accueillie par le luxe. — Je vais terminer la guerre que l'orgueil, père du crime, a déclarée à l'humilité, mère de la vertu. — Est-ce que votre esprit s'égare? l'indigence vous aurait-elle flétri à ce point? — Mon indigence est ma richesse, et ma faiblesse ma force. — Mais, expliquez-moi ce mystère : que prétendez-vous? — Je prétends substituer mon Dieu aux faux dieux que vous honorez, briser leurs statues pour mettre à la place le *Fils du Charpentier*, ravir à l'aigle sa foudre pour l'éteindre dans le sang de l'Agneau.

Quel inintelligible discours! et que je plains vos cruelles destinées! — Votre Rome, si fière de sa gloire, connaîtra bientôt la gloire de Jésus. — Mais quels sont vos moyens pour opérer de si étranges choses? — Je n'en ai point. — Vous avez donc des amis cachés qui préparent les voies, aplanissent les difficultés et suppléeront à ce qui vous manque. — Les malheureux n'ont point d'amis. — Vous vous êtes donc ménagé des intelligences secrètes; vous êtes sûr d'un parti qui se montrera à l'instant convenu et vous servira avec chaleur. — Etranger à Rome, Rome m'est étrangère. — Mais vous avez semé l'or d'avance; vous comptez sur cet habile moteur : l'or procure des armes, et les armes seules peuvent faire ce que vous projetez. — Le maître qui m'envoie nous a interdit l'or, et ses disciples n'en ont pas besoin; toute la nature est à leurs ordres. — Votre obstination m'afflige, et je gémis sur la folie de vos espérances imaginaires. Alors Pierre, découvrant sa poitrine lui, montre l'image de la croix de Jésus; et d'une voix prophétique : Voilà, s'écrie-t-il, voilà mes intelligences, mon parti, mon or! Voilà le fondement de ma confiance, le ressort de mes desseins, le gage de mes succès! La croix de Jésus touchera les cœurs, éclairera les esprits, émouvra les âmes; vos idoles épouvantées fuiront à la vue de la croix, reine du monde, à son tour.

Eh bien! mes frères, est-ce assez de gloire et de grandeur? Parcourez les annales de l'histoire : où est le point de comparaison? J'y trouve des faits éclatants, des exploits fameux, des révolutions célèbres, des conquêtes rapides; mais quel fait plus éclatant que de détrôner l'erreur et d'inaugurer la vérité! quel exploit plus fameux que d'ennoblir la servitude et d'apprivoiser le despotisme! quelle révolution plus célèbre que de changer tout à coup la croyance religieuse d'une nation qui tenait bien plus encore au culte de ses ancêtres qu'à la renommée de ses victoires, de déraciner des opinions antiques, de subjuguer et d'asservir à une foi nouvelle la puissance impériale, dont la foi ancienne était, depuis tant de siècles, le plus solide appui! quelle conquête plus rapide que celle qui commence et s'achève sans armées, sans batailles, sans négociations! Est-il donc des palmes plus brillantes que celles dont la croix de Jésus est ornée? La gloire de la croix n'est pas cette entraînante séduction, ce prestige qui exalte, trouble et égare, ce fantôme chargé de deuil, tour à tour objet d'enthousiasme et d'horreur : et y eût-il, mes frères, quelque réalité dans cette gloire, encore serait-il vrai que, puisqu'elle naît et meurt avec le temps, elle n'a rien qui puisse satisfaire un être que Dieu a fait pour l'éternité. Aussi le chrétien, qui sait ce qu'il est, a pitié de ces vains rêves, ne voulant d'autre gloire que la croix : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi!* (*Galat.*, VI, 14.) La gloire de la croix est douce, consolante,

c'est la paix ; elle ne verse point le sang, elle donne le sien.

Quels sont, dans un cercle radieux, ces emblèmes qui semblent disputer entre eux de justesse et de magnificence, pour nous faire reconnaître l'apôtre des nations? L'érudition profane, qu'il connaît et qu'il cite, s'étonne d'avoir parlé pour lui : la Synagogue, qui fut son berceau, regarde et soupire; à ses pieds, les Tertulle confondus, les Félix effrayés, l'aréopage interdit; autour de lui, les villes de l'Asie Mineure et de la Grèce qu'il a remplies du bruit de ses prédications et de ses travaux; des églises nombreuses et florissantes sortant à sa voix de dessous les temples du fanatisme; plus loin des vaisseaux, des naufrages, la mer baissant à son aspect ses ondes mutinées; sur sa tête et planant dans les airs, les vertus du grand homme, du héros, du saint, le désintéressement, la charité, le zèle infatigable; et au-dessus d'elles, tombant des cieux entre leurs mains empressées à la recevoir, la couronne du martyre.

Mes frères, voilà Paul, le plus noble artisan de la gloire de la croix : tout ce qu'il a fait ne l'a-t-il pas fait par elle et avec elle? C'est la croix qui l'accompagnait dans ses incursions lointaines, l'introduisait en des contrées jusqu'alors inaccessibles, hâtait les résultats de ses entreprises spirituelles. Aussi les œuvres de ce singulier conquérant ne semblent être que les inspirations de la croix ; par elle il confond la superbe Athènes, dont le génie entassait les merveilles : au seul nom de la croix, son génie à lui, étincelait de traits sublimes, son visage rayonnait d'une joie céleste, ses accents avaient quelque chose de divin : oh ! que ses livres sont un beau trophée à la gloire de la croix !

Mais l'heure est venue, mes frères, où la croix, s'étendant de proche en propre, brillera de toutes ses splendeurs sur les bords de vos fleuves. Il y a dix-sept cents ans qu'elles se vérifièrent dans vos murs, les paroles du docteur des nations : *Verbum autem crucis Dei virtus est.* (I *Cor.*, I, 18.) Le langage de la croix est la force de Dieu même. Jérusalem, Athènes, Rome les avaient entendues : Lyon devait les entendre à son tour. Frondeurs superbes des choses solides, et investigateurs minutieux des choses frivoles, laissez-nous nos antiquités certaines, nous vous abandonnons vos fabuleuses antiquités. Je vais publier des faits dont on ne peut nier l'évidence, invoquer des témoins dont on ne peut contester la franchise, interroger des monuments dont on ne peut révoquer en doute l'authenticité. Si la croix de Jésus n'a pas été plantée sur vos collines il y a dix-sept cents ans, l'aigle du peuple-roi n'y a jamais déployé ses ailes : si vos ancêtres n'ont pas été conquis par un gibet, les Gaules n'ont jamais été conquises par César; et, si vous n'êtes pas la postérité des martyrs, déchirons nos annales qui ne sont plus que des lambeaux imposteurs.

Il y dix-sept cents ans que les titres de votre noblesse, acquise par la croix, sont burinés sur des ruines encore vivantes : le courage de vos pères respire encore en ces lieux, pleins de la renommée de leur dévouement : sur cette terre classique qu'on ne peut fouler sans y voir un exemple ou y écouter une leçon, flottent encore les trophées de leur résistance au vieux colosse de l'idolâtrie : et il me semble en ce jour que leurs ossements épars se réveillent et se rejoignent pour fortifier ma voix ; qu'il retentit à nos oreilles le fracas des autels du mensonge, brisés contre les autels de la vérité ; qu'elles se déroulent sous nos yeux les archives de votre primogéniture dans la foi : oh ! quelle serait ma joie de pouvoir relire au milieu de vous la lettre éloquente que le judicieux Eusèbe a conservée à notre admiration, et que les catholiques de Lyon, opprimés sous le joug de la tyrannie et le poids des épreuves, écrivirent en 174 aux catholiques de Smyrne jaloux de leurs triomphes !

Il y a dix-sept cents ans que vos aïeux se prosternaient devant des dieux d'argile, que leurs larmes coulaient vainement sur des parvis d'airain, que leur encens fumait en l'honneur des plus folles apothéoses : et voilà qu'un étranger arrive, envoyé on ne sait par qui ; il est pauvre, inconnu, sans recommandation que la simplicité de ses discours : on le regarde avec étonnement, on l'aborde sans défiance, on le suit avec avidité. Pothin enseigne des mystères inouïs, et il persuade ; il raconte les humiliations d'un crucifié, et il entraîne : que dis-je? sa voix, pareille à une hache tranchante, renverse les sanctuaires de l'erreur dont aucune prévoyance n'eût osé alors assigner la chute, met en fuite les aveugles simulacres qui régnaient en souverains, dompte une cité païenne qui deviendra le modèle des cités chrétiennes : et ces prodiges, ils les scellent de leur trépas généreux les fidèles compagnons du pontife, illustres devanciers dont le sang et si pur et si beau coule encore dans vos veines pour ne dégénérer jamais ! c'est Veltius qui, indigné des noires calomnies de la haine, la réfute sans jactance, sans faiblesse et sans plainte; c'est Sanctus qui se venge des blasphèmes de la fureur par les cantiques de la résignation ; c'est Mathurin, avec la fermeté tranquille d'un intrépide soldat de la bonne cause; c'est Attale, l'espoir et l'ornement de la religion naissante, qui rougit de honte et de douleur devant la statue de Jupiter ; c'est Ponticus, à peine sorti de l'enfance et déjà mûr pour le ciel ; c'est Blandine, reine par la foi, qui fatigue de sa persévérance les bourreaux acharnés à leur tendre victime.

Il y a dix-sept cents ans qu'elle a commencé, à l'ombre de la croix, votre Eglise, qui, née des disciples du disciple bien-aimé, a grandi d'âge en âge sous leur médiation visible, toujours inébranlable si on l'attaque avec des nouveautés ou des violences, fière depuis son berceau des vertus de son épiscopat, toujours sationnant au port de l'u-

nité, célèbre pour l'éclat des noms, l'éminence des services et l'apanage d'une discipline inaltérable, auxiliaire toujours prête dans les crises inquiétantes et les catastrophes désastreuses, influant avec sagesse, répandant avec intelligence, protégeant avec circonspection, aux accents de laquelle la reconnaissance cédait alors même que l'indocilité était sourde aux accents du pouvoir, gardienne inflexible de l'ordre, des lois et des mœurs; toujours guidée par la théologie de la croix sur laquelle elle s'appuie avec une confiance sans bornes.

Il y a dix-sept cents ans que la croix fait tout pour vous et avec vous : c'est à elle que vous devez le bonheur de votre constante adhésion aux saines maximes, lorsque tout était autour de vous fascination ou démence ; c'est à elle que vous devez la nouvelle génération de martyrs qui, pendant votre siége mémorable, couronnèrent tous les genres d'infortune par tous les genres d'héroïsme ; c'est elle qui a produit les abondantes récoltes de miséricorde dont vos indigents perçoivent encore les fruits ; c'est elle qui a fondé les secourables institutions de la ville des aumônes ; c'est elle qui a posé sur le cachot de votre premier apôtre de la charité le réceptacle de toutes les misères ; c'est elle qui anime un sacerdoce sans repos, dont les fonctions ne sont appréciées que par les cœurs sans reproche, les esprits droits et les consciences sans peur; c'est elle qui dirige une administration éclairée, attentive, fervente (6), telle que vous êtes sa famille adoptive nécessiteux qui m'entourez, et que si vous aviez le droit de choisir vos amis, vous ne pourriez jamais en trouver de meilleurs ; c'est elle qui soutient ces pieux coopérateurs, si dignes du nom de frères, par l'assiduité de leurs soins et la douceur de leur zèle envers les membres affligés de leur divin maître ; c'est elle qui estime ceux qui pleurent jusqu'à former exprès des sœurs pour les servir, et exhausser ainsi, au-dessus de lui-même, un sexe faible et timide, en lui rendant facile une immolation de tous les jours et de tous les instants ; c'est elle enfin qui confirme tous ses autres miracles par le miracle de la conservation d'un hospice, qu'on ne saurait expliquer sans la religion de la croix.

Et, en d'autres lieux et à d'autres époques, que d'autres miracles opérés par la croix ! Ces propagateurs de la foi évangélique, quel charme possédaient-ils? quel était le recours de ces hommes pauvres et simples? La croix. Ces destructeurs des idoles d'argile auxquelles l'ignorance ou l'habitude décernait un culte sacrilége, quelles étaient leurs armes ? La croix. Ces peuples désabusés, colonies nouvelles du christianisme, qui courent en foule aux temples de feuillage élevés à la hâte par le besoin du vrai Dieu, quel était leur étendard? L'étendard de la croix. Ces anachorètes, qui n'avaient que Dieu pour espérance et les déserts pour refuge, qui se dévouaient à des pénitences sans mesure et sans fin, qui erraient comme des ombres sur les débris de Babylone, comment la sérénité et la paix descendaient-elles dans leur âme? Par la croix. La croix leur semblait un pont jeté par la Providence sur le fleuve de la vie pour communiquer à l'éternité : ces magnifiques athlètes, qui ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang, quelle considération les déterminait au plus grand des sacrifices ? La croix. Et ce brave de notre milice qui, conduit à Rome chargé de fers, ne formait d'autre vœu que celui d'être livré aux bêtes, qui craignait d'être respecté par elles, dont le cœur s'épanouissait de joie aux approches de l'arène, parce qu'il les entendait rugir, qui l'élevait ainsi au-dessus de la nature humaine? La croix. Et cet époux et son épouse, et ce frère et sa sœur, qui, attachés au même poteau et placés sur le même bûcher, s'encourageaient et se félicitaient mutuellement en voyant la flamme qui les réunissait dans les combats de la foi et bientôt dans ses récompenses, quelle était la source de cet héroïsme surnaturel? La croix. Et la mère de Symphorien qui, du haut des murs d'Autun, exhortait à la persévérance son fils expirant dans les tortures, d'où lui venait cette résignation sublime ? De la croix. Gloire à la croix ! gloire à Dieu qui la glorifie par des miracles !

Ecoutez, mes frères : l'histoire a transmis à la postérité le nom d'un prince cher à l'Eglise par ses largesses envers elle, d'un prince qui, en immortalisant la gloire de la croix, a immortalisé la sienne et affermi son trône en le partageant avec elle. Si la gloire est dans l'administration des contemporains et le retentissement des âges, cette gloire n'a pas non plus manqué à la croix ; et la *vision* qui la lui assure repose sur les témoignages les plus authentiques et les plus irréfragables traditions. Constantin, prévenu que Maxence lui avait déclaré la guerre et remis au sort des armes la sanction de ses droits usurpés, quitte les bords du Rhin, traverse les Gaules et l'Italie ; frappé d'en haut, il invoque le Dieu des chrétiens pendant sa marche : tout à coup brille dans les airs une croix écrite sur l'azur des cieux avec les rayons du soleil ; et les lieutenants du prince la remarquent aussi avec un effroi mêlé de respect. La nuit suivante, le Dieu des chrétiens lui apparaît en songe avec le même signe, et lui ordonne de le traduire sur un étendard. L'empereur raconte à ses amis ce qui lui avait été révélé ; un étendard païen s'étonne de l'image de la croix ; et cette image, flottante à la tête des légions, échauffe et double leur valeur. La bataille se livre ; Maxence combattait avec des troupes d'élite, vieillies sous les aigles romaines. Constantin le défait, le pré-

(6) MM. de Chambost, de Varax, de Nolhac, Frère Jean, de Vengel, Rougnard, Gillet de Sainte-Marie, Boisot, de Vernas, de Montviol.

cipite dans le Tibre[1], rentre dans sa capitale soumise; et un moment, décoré des emblèmes de la croix, consacre aux races futures le souvenir de sa victoire : on y lit encore, mes frères : *Ob relatam crucis salutari signo de Maxentio victoriam.*

Je sais ce que l'impiété oppose à ce prodige, qui nous montre le christianisme s'appuyant d'un côté sur une croix triomphante, et de l'autre sur une couronne tutélaire. Je sais ce qu'elle a imaginé pour affaiblir l'importance d'un fait aussi décisif : mais qu'elle nous explique comment, depuis la bataille du pont Milvius, les Césars, si longtemps ennemis de la croix, s'avouèrent à la fin vaincus? Comment le glaive de la persécution fut brisé? Comment ils protégèrent les disciples de la croix? Qu'elle nous explique l'inscription conservée jusqu'à nous, que Constantin, attribuant son bonheur à la croix, fit placer au bas de la statue que le sénat lui avait érigée; pourquoi il n'alla point sacrifier au Capitole? Qu'elle nous explique cette foule de médailles antiques où la croix est empreinte en mémoire de l'événement que je raconte; pourquoi, depuis cet événement, la gloire de la croix s'est accrue d'âge en âge, toujours reluisante sur la pourpre des rois, embellissant leur diadème, étincelante sur leurs armes, *in purpurâ crux, in diademate crux, in armis crux?*

Grands génies, vous ne voulez point de miracles! Vous ignorez donc qu'il vous faut subir la confusion d'admettre le plus signalé des miracles, c'est la gloire de la croix s'emparant de l'univers sans miracles. Vous ignorez donc qu'il n'y a plus de moyen d'interpréter les hommages qu'on lui a prodigués dans tous les temps. Et cependant, depuis que la piété, le crédit et la persévérance d'Hélène eurent découvert la croix et les instruments du déicide sous les décombres amoncelés de la ville criminelle; depuis que, dépositaire de ce trésor sacré, elle en eut enrichi les basiliques de Jérusalem, de Constantinople et de Rome, comme la gloire de la croix, pareille à la lumière qui dévore l'espace, n'a plus connu d'obstacle ni de limites! A peine est-on instruit du succès de la noble entreprise de la caurageuse princesse, qu'il se fait comme une irruption de toute la catholicité aux heureuses basiliques, où chaque chrétien peut lire ses titres de grandeur gravés avec le sang d'un Dieu. Les rois, les princes, les chefs des peuples négocient pour avoir des fragments de l'arbre éternel; et le don le plus modique est la plus désirable des faveurs. On croyait alors, mes frères, parce qu'on était plus près du berceau de la religion, et que de fausses lumières n'aveuglaient pas l'intelligence.

Détracteurs de la touchante simplicité de nos aïeux, venez : suivez avec moi ce monarque qui n'a encore épuisé ni notre admiration ni nos éloges. O saint Louis, bienfaiteur de votre siècle et des siècles à venir, intercesseur du plus beau des royaumes, chef et modèle d'une famille de monarques, qui, sur l'humble gazon de Vincennes, tendiez au laboureur le sceptre de la bonté, de la même main qui frappait du glaive vengeur la félonie et la rébellion, qui avez illustré votre vie par des miracles de justice, et votre mort, par des miracles de patience, ô saint Louis! la gloire de votre nom est inséparable de la gloire de la croix. C'est elle qui vous instruisait de vos devoirs, et vous défendait des périls de votre rang; c'est elle qui vous dictait l'art de gouverner par les lois, par les mœurs, et par la religion; c'est elle qui vous inspirait le besoin de proscrire les théâtres, où, de toutes les leçons qu'on y reçoit, celles de corruption et de libertinage sont les seules dont on profite; le blasphème, ce jargon insensé de l'ingratitude et du désespoir, qui s'en prennent à Dieu des tortures du remords, et de l'horrible besoin qu'ils éprouvent d'avoir le néant pour asile : le jeu, cette triste hypocrisie de l'avarice, où la perte du temps est toujours celle que l'on regrette le moins; l'usure, ce remède trompeur, la honte du médecin, et la perte du malade, que l'humanité réprouve comme la délicatesse, élargissant toujours les plaies sans jamais les guérir, ruinant, tout ensemble, la réputation des uns et la fortune des autres; le duel, ce féroce préjugé, qui insulte à la nature pour venger l'opinion. C'est aussi la croix qui vous apprenait à souffrir. Qu'elle vous a fait grand dans l'infortune, alors que votre piété chevaleresque, pleine de nobles sentiments et d'espérances généreuses, guidait, loin de leur pays, les enfants de la France! O saint Louis, nous tombons à vos pieds; vos ennemis nous en donnent l'exemple! Que nous aimons encore à vous contempler sous les murs de Carthage, et à entendre les conseils que votre bouche mourante donne, avec la croix, à l'héritier de votre puissance! O saint Louis, que la vaillance a placé parmi ses héros, la politique parmi ses législateurs, et la religion parmi ses saints, soyez fidèle à la France dans le ciel, comme vous l'étiez sur la terre; et que la France, encore digne de vous, qui, dans la plus juste des guerres (7), a l'Europe pour arrière-garde, et pour avant-garde une nation qui combat pour la foi de ses pères et les jours de son roi, que la France soit toujours la France du bon roi saint Louis! Suivons, mes frères, ce monarque accompli, qui ne dédaigne pas de quitter sa cour pour aller au-devant de la précieuse relique que l'empereur Baudouin lui envoie, qui en charge ses épaules royales aux acclamations d'un peuple nombreux; qui, entouré de la reine et de son auguste famille, fait, pieds nus, le voyage de Sens, dépose dans sa cathédrale le présent si impatiemment attendu, adore Jésus dans l'instrument de sa charité, verse des larmes d'amour, et prononce le serment d'ériger en son honneur un monument digne de lui. Hélas! il a disparu dans

(7) Guerre d'Espagne.

une grande tempête ce monument, quoique l'ouvrage d'un prince, dont le plus cynique de nos écrivains, pesant cette fois, d'une main impartiale, l'excellence de ses qualités, dans les balances de la vraie gloire, a hautement déclaré qu'il n'avait été donné à aucun homme de porter si loin la vertu.

Grands génies, vous ne voulez point de miracles! Mais il en est un visible, perpétuel, incontestable, c'est la barbarie gagnée à la civilisation par la croix. Que serait devenu le monde, lorsque les hordes échappées du nord marchaient sur la tête des nations et des rois, si leurs chefs n'étaient pas devenus les sujets de la croix, et n'avaient pas adouci leurs mœurs à sa morale? Grands génies, vous ne voulez point de miracles! Voyez sous les glaces du pôle ou les feux du tropique, dans les déserts de la Tartarie et les mines du Japon, sur les sables du Gange et les ruines de Palmyre, voyez la croix qui envahit des régions superstitieuses ou cruelles; ici, prêchant la foi chrétienne aux tombeaux d'Argos et évangélisant sur la paille les fils des vainqueurs de Xerxès; là, avec un pauvre missionnaire, se confiant à un frêle esquif, pour aller éclairer des tribus sauvages, ou avec l'infatigable Xavier domptant les empires les plus jaloux de leurs usages et de leur culte. Quelquefois les persécutions ont cru obscurcir sa gloire; au contraire des choses d'ici-bas, dont la nature est de céder aux épreuves, la croix brillait d'un éclat encore plus pur : Dieu a marqué la vertu du même sceau.

Qu'en pensez-vous? impies! Vous niez la gloire de la croix, parce qu'il y a plus de véritable sagesse dans son livre ouvert à tous les yeux, que dans vos nombreux dépôts d'esprit ouverts à tous les vices. Vous répandiez avec affectation que c'en était fait de cette gloire qui vous offusque, lorsqu'aux jours mauvais elle n'était plus que dans le cœur de ses disciples dévoués ; mais la querelle intentée à sa morale lui préparait de nouvelles moissons de gloire. Voilà qu'elle domine sur nos temples, qu'elle commande sur nos autels, qu'elle assiste à nos sacrifices et à nos funérailles, qu'elle consacre toutes nos actions. Vous-mêmes, n'applaudissiez-vous pas à ses victoires sur des rivages infidèles (8), lorsque vous vous indigniez naguère de la voir replantée dans le royaume très-chrétien? N'avez-vous pas proposé une croisade en sa faveur? Sans doute nous reconnaissons, avec vous, en gémissant sur les calamités des peuples, que quelque chose de regrettable et d'héroïque s'attache au nom de ce beau pays pour lequel nos vaisseaux sont devenus des refuges de salut et des temples d'humanité; mais pendant que la valeur française rétablirait la croix sur des bords étrangers, vous rétabliriez peut-être chez nous les autels impurs de la raison et le culte athée de *l'Être suprême*. Nous l'avons vu une fois, et nous aimons à en conclure qu'elle sera immortelle, la gloire de la croix, puisqu'elle a résisté à la violence d'une tourmente qui a mis les cèdres en pièces.

L'arbre du Calvaire ne perd aucun de ses rameaux : quelquefois il refuse son ombre hospitalière à l'indifférence et à l'ingratitude; mais les plus impétueux orages ne courberont jamais son bois robuste et impérissable, qu'une séve divine entretient et nourrit. Toujours il reverdira comme le protecteur des empires ; toujours on multipliera ses symboles et ses images ; toujours il ombragera les villes et les campagnes; toujours il consolera, sanctifiera et sauvera ; toujours il rendra la justice avec nos magistrats, bénira les enseignes de nos guerriers, dirigera les âmes avec notre sacerdoce; toujours on l'adorera comme la balance où Dieu pèse les satisfactions de son fils, *statera criminum;* comme un autel où, nous offrant avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, nous ne composons avec lui qu'un seul holocauste, *ara sacrificantis;* comme un lit d'honneur, où le libérateur expire en faisant la loi à tout, alors même que, pour nous élever jusqu'à lui, il daigne se rapetisser à notre mesure, *thalamus parturientis;* comme un char triomphal sur lequel le vainqueur du péché, le vainqueur des démons, le vainqueur de son père, dont la sévérité fléchit devant la croix, nous force à l'aimer, par l'excès de son amour, à nous confier en lui par la grandeur de son sacrifice, à marcher sur ses traces par le charme de ses vertus, *currus triumphantis;* comme un soleil inextinguible, qui doit étendre sa lumière plus loin que le soleil de la nature, et la prolonger au jour du jugement jusque sur les mondes détruits, pour éclairer la joie des bons et l'effroi des méchants, *ubique terrarum crux plus quam sol refulget.* Enfin, toujours il restera jusqu'aux dernières assises de sa victime, pour servir de fanal aux mortels égarés dans le chemin de la vie : car, si nous avons besoin de sa gloire pour confondre l'orgueil, nous avons besoin de sa puissance pour soutenir la faiblesse.

SECONDE PARTIE.

La puissance de la croix est fondée sur les leçons qu'elle donne et sur les secours qu'elle procure dans les différentes situations de la vie, partout où la foi l'invoque et interroge ses oracles....

Oh! qu'elle est touchante et persuasive l'éloquence de la croix! combien elle est au-dessus des vains raffinements de l'éloquence humaine! Tout est là : la force et la douceur, la sévérité et l'indulgence, la justice et la miséricorde. La croix parle à tous les états, à tous les sexes, à tous les âges. Que ne venez-vous, dit Bossuet, étudier la religion au pied de la croix? vous la connaîtriez bientôt dans toute sa simplicité, comme dans toute sa munificence. La croix porte sur elle tous les devoirs, toutes les vérités, tous les préservatifs; l'adolescence y

(8) Insurrection des Grecs.

trouve un appui contre la fragilité; la jeunesse, contre la voix des passions naissantes; la maturité, contre les périls de l'ambition; la vieillesse, contre les regrets amers, les retours chagrins, les inquiétudes de l'avenir. Que de grâces victorieuses, que de pensées utiles, que d'idées salutaires descendent de la croix! Les yeux éteints de Jésus crucifié prémunissent contre la tyrannie des regards, son visage décoloré contre les attraits séducteurs, sa bouche livide contre la témérité des entretiens; le sang qui jaillit de son cœur met la charité dans le nôtre; les clous qui percent ses pieds et ses mains rattachent à ses devoirs la frivolité et à ses engagements la tiédeur.

Je vous prends à témoins, ô vous qui avez goûté le néant du monde et les délices de la religion: racontez-nous vos ineffables jouissances devant la croix; faites-nous part des charmes de ce commerce si plein de sûreté, de confiance et d'abandon, où l'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme se dilatent au sein des plus étroites relations et des communications les plus affectueuses. Mes frères, avez-vous jamais songé à la supériorité de vos droits et de vos priviléges? L'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme! c'est-à-dire le créateur et la créature qui s'embrassent: le créateur pour écouter, consoler et pardonner; la créature pour prier, demander et recevoir. L'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme! c'est-à-dire le pécheur et la victime du péché qui s'unissent: le pécheur pour réclamer l'oubli de ses fautes; et la victime du péché, pour le lui obtenir par ses mérites. L'âme d'un Dieu et l'âme d'un homme! c'est-à-dire, le fini et l'infini qui se touchent: l'infini, sur une croix où il a expiré pour réconcilier l'homme coupable avec son Dieu; le fini, au pied de cette croix pour se réconcilier avec lui-même. Mes frères, je ne sais dans quel rang placer cette étonnante économie du salut, si un Dieu n'en est pas l'auteur: de si hautes conceptions ne viennent que du ciel.

Et d'où viendraient les leçons de la croix contre la prospérité? La prospérité, d'autant plus dangereuse qu'elle met le chrétien aux prises avec ses plus redoutables ennemis. Prospérité humaine, je ne me contente point de te refuser mon encens; je veux t'abattre devant la croix de mon Sauveur; je veux briser tes idoles et les réduire en poudre. Parais donc, vain fantôme des esprits superbes, parais donc à un tribunal où ta condamnation est inévitable. Que sont les honneurs et les dignités, dit la croix? Une pénible sujétion qui expose le chrétien aux traits de la malignité et de l'envie; de fatigantes contrariétés qui l'absorbent; des représentations continuelles qui l'enchaînent. Que sont les richesses, dit la croix? Un dépôt sacré que la Providence a remis au chrétien opulent. Que sont les plaisirs, dit la croix? Ou des crimes que le chrétien abhorre, ou des scandales dont il détourne les yeux. Chose étrange, que les doctrines de la volupté n'aient jamais pu faire un heureux, et que cette merveille soit réservée à la doctrine de la croix! Qu'est-ce que le monde, dit la croix? Une terre étrangère où le chrétien heurte à chaque pas contre des écueils. O vous, tristes jouets des illusions trompeuses, réfugiez-vous dans le sein de la croix! la croix est un asile impénétrable où votre imagination désenchantée trouvera le repos et le bonheur. Dans cet asile, on ignore les tourments de l'amour-propre, de ce besoin de régner sur les autres, de ce ton absolu si souvent humilié par ses défaites, de cette complaisance en soi-même que tant de revers inopinés déroutent, de cette haine de toute prudence châtiée par de si funestes méprises, de cette ardeur de prosélytisme tant de fois affligée de manquer son but, de cette morgue intolérante, de cette soif de réputation et d'influence qu'irrite encore l'amertume des disgrâces.

Que j'aime à voir au pied de la croix un homme simple et religieux, appliquant à son cœur le cœur de Jésus, et lui confiant, dans les plus libres épanchements de la tendresse filiale, ce qu'il n'oserait confier même à l'amitié! Que j'aime à voir au pied de la croix un pécheur guéri par les blessures du remords qu'elle cicatrise, ou plutôt changé par les effets du mystère qu'elle rappelle! Que j'aime à voir au pied de la croix un magistrat, pénétré de l'importance de ses fonctions, qui attire sur ses jugements les bénédictions du Juge suprême! Que j'aime à voir au pied de la croix un guerrier qui en médite la loi sous la tente, comme un solitaire au fond de sa retraite! Que j'aime à voir au pied de la croix la cupidité elle-même, scellant du sang qui a été versé la promesse de se borner désormais aux profits d'une industrie légitime! Que j'aime à voir au pied de la croix un défenseur de la veuve et de l'orphelin, lui jurant d'être exact aux saintes règles de la probité!

Que j'aime à voir au pied de la croix un savant qui y puise l'habitude de se remplir de la science de Dieu! Que j'aime à voir au pied de la croix un grand désabusé des chimères de l'orgueil, et s'armant de ses conseils comme d'un bouclier impénétrable! Que j'aime à voir au pied de la croix un riche du siècle, s'y instruisant à mettre son luxe à aimer Dieu, son opulence à nourrir les indigents, et sa vanité à se vaincre lui-même! Que j'aime à voir au pied de la croix une mère inquiète des dangers que va courir sa fille, et demandant pour elle au protecteur des vierges la modestie, la retenue et la piété! Que j'aime à voir au pied de la croix une jeune épouse pour laquelle la vie n'est qu'une souffrance, et la conduite de son époux un outrage, ne trouvant d'allégeance à ses peines que dans une patiente conformité avec celui qui a tant souffert pour elle! Que j'aime à voir au pied de la croix un enfant pur comme les anges qui l'environnent, chéri du ciel, et le priant de changer les fleurs de son âge en fruits abondants pour l'éternité!

Que j'aime à voir au pied de la croix

un pauvre artisan, soumis à la Providence, amollissant la dureté de son pain des espérances de l'avenir, travaillant sans relâche pour soutenir sa famille, et répandant autour d'elle l'odeur du bon exemple! Que j'aime à voir au pied de la croix une personne accoutumée à ses douceurs, dans le monde et surtout depuis son entrée dans les retraites de la pénitence! Si on lui parle des austérités qu'elle endure : il n'y a rien de difficile ici, répond-elle; il y a des croix partout; et dans cette cellule où l'on est si mal logé, et dans ce réfectoire où l'on est si mal nourri, et dans ce chœur où l'on passe les nuits en prières! Que j'aime enfin à voir au pied de la croix une noble servante des affligés, y apprenant le plus beau des arts, celui de veiller au chevet de la douleur, sous les yeux de son divin modèle! Mes frères, quel précepteur que la croix! quel docteur! quel maître! qu'il a de puissance ce signe de faiblesse!

Et dans les jours d'exil, n'est-ce pas à la croix qu'une auguste orpheline, dont aucune bouche ne saurait raconter les malheurs, n'est-ce pas à la croix que la fille des rois, qui réunit en elle la clémence d'un père, le courage d'une mère, la bonté d'une tante, l'innocence d'un frère, éternels objets de ses larmes et des nôtres, n'est-ce pas à la croix qu'elle offrait ses pertes, ses chagrins, ses infortunes? La croix était sa compagne fidèle, sa médiatrice assidue, son amie inséparable; elle disait à la croix ce qu'elle n'aurait dit à aucune oreille; la croix lui enseignait toute la sublimité de la résignation : lorsque tout croulait autour d'elle, elle reposait sur la croix, comme sur une pyramide inébranlable, sa tête appesantie par l'orage : il ne lui restait que la croix; mais elle était riche de ses inspirations, de ses prédications, de ses consolations. Il est donc vrai, Mes frères, que la croix n'a point de malheureux.

Après de si grandes leçons et de si grands bienfaits, on devait croire que la reconnaissance propagerait le culte de la croix et s'acquitterait envers elle par de plus solennels hommages : on en rougit comme auparavant; comme auparavant, le paganisme est partout, et le christianisme nulle part : où la croix se trouve-t-elle ailleurs que dans nos sanctuaires et dans le réduit obscur du pauvre? Comme auparavant, des gravures impudiques, des peintures obscènes, des bustes effrontés déshonorent vos habitations; comme auparavant, la jeunesse boit la volupté par les yeux, ayant pour premiers corrupteurs ceux que la nature lui a donnés pour premiers surveillants. O honte des nouvelles mœurs! ô dégradation des cœurs! ô ingratitude! Aussi, qu'un prêtre, que le danger appelle, vienne recevoir au nom de l'Eglise votre dernier soupir, et qu'il demande le signe du salut pour l'appliquer à vos lèvres glacées. Il n'y en a point, répond-on. Il n'y en a point! et vous professez le culte de la croix. Il n'y en a point! et vous avez toutes les divinités de la fable. Quelle société pour Dieu trois fois saint! Prêtres, baissez vos regards et criez *miséricorde :* car, vous le savez, si le malade revient à la vie, hélas! il recommencera bientôt le cours de ses désordres, semblable dans son inconséquence au nautonnier, qui, le jour de la tempête, s'agenouille sur le tillac de son vaisseau suspendu entre les foudres du ciel et les abîmes de la mer; et qui, au retour du calme, oublie, et blasphème quelquefois le Dieu qu'il invoquait dans sa détresse

Cependant je les plains, bien plus encore que je ne les accuse, les chrétiens qui dédaignent les puissantes influences de la croix, car ils se privent eux-mêmes d'un avantage que rien ne saurait remplacer. Hommes du siècle, agités par des souvenirs que le temps n'efface point, inquiétés par des désirs qu'il ne réalise point, froissés par des coups de fortune qu'il ne répare point, rongés par des soucis qu'il n'affaiblit point, approchez du flanc entr'ouvert et déchiré de votre Dieu; entendez les mouvements de sa tendresse et comptez les plaies de son amour. Le serpent mystérieux guérissait les Israélites dans le désert; il n'était que la figure de la croix. Et vous qui, planant aujourd'hui dans les hautes régions de la piété, rampez demain dans les sentiers arides de la tiédeur, ignorantes de ce qu'il vous faut et impatientes de ce que vous n'avez pas, avançant le matin dans la carrière de la perfection, et reculant le soir jusque sur les confins du vice; dont l'existence est un cercle de chutes et de repentirs, de pratiques arbitraires et de transgressions formelles, d'homélies sur la charité et de médisances perfides, d'effusions sentimentales et de propos calomnieux; vous croyant nécessaires et n'étant qu'embarrassantes, vous croyant sublimes et n'étant que bizarres, vous croyant réformatrices et n'étant qu'iréformables, souhaitez-vous une école qui vous inculque les obligations de mère, d'épouse, de vierge chrétienne? allez à la croix. La croix trace la ligne de tous les devoirs, et vous saurez bientôt par elle que la singularité n'est pas la dévotion, et que des prétentions ne sont pas des vertus.

Et vous, hommes utiles, qui n'avez que vos bras pour nourrir vos enfants; mères laborieuses, qui, avec vos laborieuses filles, n'avez que la diligente habileté de vos doigts industrieux, embrassez la croix : elle sanctifiera vos peines habituelles, et vos maisons deviendront des asiles d'innocence et de paix. Que vous en coûterait il, le matin, de lui offrir votre cœur, d'élever jusqu'à elle, par la prière, le cœur de votre famille, de lui demander en commun la santé, le courage, la patience? La croix est si bonne, et la terre est si dure! Que vous en coûterait-il, aux différentes heures du jour, de vous rappeler que vous êtes en la présence du Dieu de la croix, que son œil voit jusqu'à vos pensées, et que son doigt écrit tout sur le livre des châtiments ou des récompenses? Que vous en coûterait-il, le soir, de lui payer un dernier tribut d'amour, et de vous

endormir en le bénissant? Que vous en coûterait-il d'observer les lois de son Eglise, ces lois si sages, si conformes à nos besoins, si précieuses au malheur; de fréquenter ses temples, où tout est résignation, et ses sanctuaires, où tout est miséricorde?

Que gagnez-vous à outrager le nom du Dieu de la croix, à mépriser ses commandements, à attrister la pudeur par vos chants obscènes, à tromper la confiance de vos maîtres, à préférer, aux lieux de recueillement et de grâces, les lieux d'intempérance et de débauche, à entraîner vos enfants dans la fange du vice, et à les sacrifier au démon? Est-ce que les remords rendent heureux? Oh! avec la morale de la croix, comme tout change à mes yeux! Une paroisse n'est plus qu'une communauté spirituelle, une réunion touchante de ménages paisibles, où la bonne foi accueille la bonne foi, où la probité est le gage de la sécurité réciproque, où l'aisance secourt la misère, où la veuve a son denier pour le pauvre, où les vrais plaisirs sont les plaisirs de la bonne conscience. O temps fertiles en saints, n'existerez-vous plus que dans nos traditions? Quand renaîtrez-vous pour la gloire des mœurs? Quand la législation de la croix ramènera-t-elle la sainteté parmi nous? Indigents, embrassez la croix; la croix est le trésor de ceux qui n'en ont point.

Réformateurs de nos jours, c'est surtout pour cette portion d'hommes, si chère à notre zèle, que nous sollicitons à mains jointes votre neutralité: laissez-nous les misérables; vous n'avez d'autre présent à leur faire que le désolant problème de je ne sais quel sombre avenir qui ressemble au néant. Est-ce donc un si grand bien que d'ajouter au tourment de vivre, le tourment de n'avoir rien à espérer? Nous, nous n'avons que la croix de Jésus; mais cette croix, c'est l'abrégé de l'Evangile, c'est tout l'Evangile sous un seul caractère. Nous n'avons que la croix de Jésus; mais cette croix nous parle un langage où tout ce qu'il a fait pour nous se retrace à notre cœur et à notre imitation. Nous n'avons que la croix de Jésus; mais elle nous montre Jésus tout entier. Nous n'avons que la croix de Jésus; mais cette croix calme tout; de cette croix coulent les maximes les plus douces, unies et confondues avec les préceptes les plus réprimants: nous clouons à la croix les passions séditieuses; et son imposante image est la plus sûre garantie de la tranquillité publique. Cette triste demeure, où le pauvre languit, où l'espérance n'entrerait jamais sur la croix, cette triste demeure, avec la croix, se transforme en quelque sorte à ses yeux; elle est le temple de Dieu qui l'investit et le pénètre; elle lui devient sacrée; il craindrait de la profaner par le murmure, ou de la souiller par le blasphème; et cette impression, durable par la croix, le rend tout à la fois meilleur père, meilleur époux, meilleur fils, meilleur sujet, meilleur chrétien... Un jour la croix disparut des chaumières... Vous savez le reste.

Mais c'est principalement au lit de la mort que la croix déploie toute sa puissance: Oh! qu'elle est différente alors la condition du juste et du méchant! Lorsque le ministre attendri présente à la main défaillante du juste le signe de la rédemption, avec quelle joie il en voit jaillir des sources de gloire! avec quelle joie il la voit couverte de ses œuvres, de ses aumônes, de ses pénitences! avec quelle joie il entend près d'elle, et avec elle, le dernier vœu de l'Eglise, et le dernier cri de la religion! Il s'unit à ce vœu sacré, il répète ce cri maternel. La douce confiance a dissipé les terreurs de la foi, et le Dieu vengeur n'est plus que le Dieu qui pardonne: voilà, mes frères, voilà la sainte intrépidité que donne la croix! Pour le juste qui entreprend le voyage du ciel, la croix est son ancre de salut; pour le méchant au contraire, oh! que la vue de la croix est terrible! Quel indéclinable accusateur! que dis-je? la croix est déjà son juge: son irrévocable arrêt y est en traits de sang; la croix a déjà chargé le remords d'exercer sur lui une invincible torture, et le désespoir, de commencer les supplices tenus en réserve dans le secret de la colère divine: il repousse la croix que lui offre le ministre effrayé; il repousse la croix, et la masse entière de sa vie, rassemblée sous les yeux et pesant sur sa tête: *Erit vita tua quasi pendens ante te* (*Deut.*, XXVIII, 66); enfin, il expire, et la croix le poursuit à la barre de l'éternité, où il se trouve seul avec son Dieu, son impénitence et ses crimes.

Mes frères, combien je m'applaudirais du ministre que j'exerce, si j'avais réconcilié avec les préjugés de l'orgueil les ignominies du Calvaire, conclu un traité de paix entre le monde et l'Evangile, enté le laurier de notre immortalité sur l'arbre de la mort, ranimé la charité humaine dans le sang de la charité divine, enfin si j'avais rétabli dans votre âme le culte de la croix! Hélas! tous les jours, dans nos temps déplorables, sont des jours de combats pour les chrétiens. Serrez-vous donc auprès de la croix; rangez-vous sous l'étendard catholique. C'est par la vertu de la croix que vous triompherez du péché et de la contagion du mauvais exemple: *In hoc signo vinces.* C'est par la vertu de la croix que vous résisterez aux attaques de l'incrédule, qui, de même que les Juifs traduisirent Jésus au tribunal de leurs docteurs, traduit la croix au tribunal de sa secte, comme une superstition injurieuse à la majesté divine et à la raison humaine, s'efforçant de réveiller dans leurs tombeaux les impies de tous les âges, pour se faire adopter par leurs ombres proscrites: *In hoc signo vinces.* C'est par la vertu de la croix que vous braverez les railleries du libertinage qui la traîne en jugement devant un monde frivole et corrompu, comme Jésus fut traîné à la cour voluptueuse du roi de Galilée, pour être couvert d'opprobres et de dérisions: *In hoc signo vinces.*

Par la vertu de ce signe, vous traverserez, sans en être atteints, les persécutions, les

révolutions, les diffamations : le Calvaire est un rocher inaccessible à tous les orages de la vie : *In hoc signo vinces*. Par la vertu de ce signe, la miséricorde ne fera de nous tous qu'une famille unie par les mêmes sentiments et par les mêmes vœux, condamnée aux mêmes épreuves, et destinée au même bonheur : la miséricorde est fille de la croix : *In hoc signo vinces*. Par la vertu de ce signe, nous réglerons nos penchants, nous épurerons nos mœurs, nous sanctifierons nos devoirs, nous grossirons le trésor de nos mérites : *In hoc signo vinces*. Par la vertu de ce signe, lorsqu'elle sonnera pour nous l'heure de la mort, qui n'est, pour l'homme de la croix, que la fin d'un pèlerinage dangereux, à la trace du sang adorable qui a coulé sur la croix, nous arriverons à la Jérusalem nouvelle, où la couronne d'épines, que nous aurons portée sur la terre, se changera en une couronne de gloire et de puissance : *In hoc signo vinces*.

SERMON III.

SUR LA RELIGION.

A Domino factum est istud. (*Psal*. CXVII.)

C'est l'ouvrage du Seigneur.

N'est-ce pas à la religion que s'appliquent naturellement les paroles de mon texte? Oui, la religion est l'ouvrage du Seigneur; et le bonheur de notre ministère est de l'annoncer aux peuples.

Mais comment développer ses titres à nos hommages, dans un temps où cette religion, qui a baptisé Clovis, est attaquée par ceux-là même dont elle a civilisé les pères; où son Eglise, monarchie spirituelle gouvernée par l'assistance d'en haut, indépendante dans l'exercice de ses droits et ne relevant que de son infaillibilité, est tombée dans les disgrâces de la servitude, dans les humiliations de l'égalité et les injures du dénigrement; où l'impiété, qui n'a de pouvoir que pour détruire, arbore sans crainte ses enseignes triomphantes; où, dans le royaume très-chrétien, l'athéisme, qui n'avait pas encore osé prendre la parole à la face des hommes, use de l'horrible faculté de nier l'être nécessaire, jusqu'à exhaler ses fureurs contre Dieu, en des chansons hurlées dans nos temples pour troubler les saintes harmonies de la foi (9); où, loin de reculer d'effroi devant une catastrophe qui a tout bouleversé chez nous, on tente de rallumer les volcans dévastateurs; où l'on parle avec une sorte de tendresse d'une époque qui n'a été que le déchaînement de toutes les passions, le renversement de tous les principes et le débordement de tous les crimes; où de lâches chercheurs de bruit, si bien nommés par Tertullien *animaux de gloire*, poursuivant ce grand fantôme jusqu'à en perdre haleine, oubliant et notre républicanisme de boue et notre despotisme de plomb, sourient à l'image de nouveaux désastres, se plaisent dans l'attente de sociétés mises en pièces, rêvent des institutions nouvelles, s'élevant sur un sol vide de toute institution ancienne; où de basses envies ont remplacé les admirations généreuses; où l'insurrection, si elle ne proclame point à haute voix la révolte, appelle dans l'ombre les séides qui peuvent la servir, aiguisant des poignards, si elle ne déploie pas ses drapeaux; où la royauté est insuffisante à protéger les peuples contre eux-mêmes, à sauver les trônes qui chancellent, à retenir les conspirations qui avancent; où des sectaires fanatiques (10), liés par des mystères horribles et d'affreux serments à une puissance invisible, courent au crime ainsi qu'à un triomphe; où une malveillance ingrate, qui n'épargne rien et qui pervertit tout, appelle étrangers ces guerriers qui inquiètent, parce qu'ils sont incorruptibles, qui se montrèrent toujours dignes et de leur pays et du nôtre, et dont la vaillante fidélité, aux jours de malheur, eût défendu l'autel comme le trône; où enfin tout ce qui était révéré importune, depuis que le grand nombre, pressé de jouir, dévore sans avenir son existence d'un moment.

Le silence de la honte, ou le langage de l'indignation ne convient-il pas à un temps où nos presses infatigables empoisonnent toutes les conditions, de ces feuilles journalières qui vont salir jusqu'à la chaumière du pauvre, de ces dépôts infects qui tuent les nobles croyances, de ces rapsodies autrefois clandestines et maintenant préconisées, qui, sous un obséquieux jargon, cachent les allusions les plus malignes, sous le vernis du ridicule, les satires les plus amères, sous le voile de la modération, les excès de l'intolérance, le mépris de l'homme sous le masque de l'humanité, et les turpitudes du libertinage sous le manteau de la sagesse? Faut-il plus que des larmes dans un temps où il faudrait que l'énergie succédât à la faiblesse, l'activité à l'inaction, l'inflexibilité à l'indulgence, la vigilance à une imprévoyante sécurité; où il faudrait que de bonnes lois se reconnussent à leurs atteintes inévitables, à la terreur qu'elles inspireraient aux méchants, à la rigueur dont elles frapperaient les coupables; où il faudrait que dans l'ordre politique il fût aussi impossible au criminel d'échapper au glaive de la vindicte publique que dans l'ordre moral de se soustraire aux remords; où il faudrait que la justice enfin fût aussi inexorable que la conscience; où les cœurs rétrécis ne sont plus à leur aise que dans l'absence de tout frein; où toutes les maladies de l'orgueil repoussent tous les remèdes; où les esprits affaissés contemplent avec une égale incurie la vérité et le mensonge; où les intelligences dégradées rougissent de leur origine et s'efforcent d'en effacer jusqu'au souvenir; où quelques-uns, effrayés sans doute de l'idée d'avoir une âme, professent la science du néant; où éclatent de toutes parts des blasphèmes hautains, d'insolentes moqueries, des scandales inouïs; où réparer c'est

(9) La mission de Paris, en mars 1822.

(10) 1822.

détruire, régénérer c'est corrompre, et refaire la société, c'est la perdre?

Seraient-ils indiscrets les gémissements de notre sacerdoce consterné, dans un temps où rien ne semble encore garantir de sa propre ardeur l'âge inexpérimenté de toutes les effervescences; où une jeunesse, l'espoir de la patrie, menace d'en être le fléau, se disposant ainsi à payer à la génération qui l'a précédée les leçons qu'elle en a reçues; où il n'y a ni regret du passé, ni repos dans le présent, ni sûreté pour le futur; où des conducteurs improvisés par les circonstances, et dispensés de tout noviciat, laissent flotter au hasard les rênes qui leur sont confiées; où la littérature, autrefois l'honneur de nos contrées, n'est plus qu'une spéculation presque générale de licence et d'infamie; où l'argent est la première des supériorités sociales, et prétend même être la seule; où la distinction du juste et de l'injuste ne commence pour plusieurs que devant les tribunaux; où la scélératesse n'est pour l'enfance vagabonde qu'une distraction dont elle amuse son oisiveté; où l'on supplée à la discussion par l'invective, au raisonnement par le sophisme, et à l'impartialité par l'audace; où il n'y a pas de chimère qui n'ait son partisan, pas de folie qui n'ait son enthousiaste, pas d'exagération qui n'ait son avocat, pas de venin qui n'ait son distillateur, pas d'absurdité qui n'ait son fanatique; où la fraude a sa candeur comme la probité, la dépravation sa naïveté comme l'innocence, et la perfidie son salaire comme la loyauté; où l'incrédulité tâche de ranimer sa vieillesse aux sources mêmes où elle puisa la vie, et où, exhumée par ses soins, la vaste encyclopédie de ses impostures reparaît sous toutes les formes, vendue à qui peut la payer, donnée à qui ne peut que la lire, resserrée en d'économiques volumes pour toutes les classes, sans que les gardiens naturels de la salubrité des Etats s'opposent à la contagion?

Hé quoi! malheur à nous si notre courage abattu fléchissait jamais sous le poids du temps où nous vivons! C'est parce qu'il n'y a plus de foi qu'il faut redire son berceau, son établissement, même ses combats; c'est parce que la société tout entière est occupée de la grande lutte entre le bien et le mal, et que le bien et le mal semblent se disputer plus que jamais l'univers comme la lumière et les ténèbres, qu'il faut offrir aux yeux le magnifique ensemble du christianisme, éternelle réponse à ses détracteurs; c'est parce que la religion est couverte de plaies qu'il faut redire sa beauté, sa puissance, ses victoires; c'est parce que les œuvres divines sont appelées à la barre des jugements humains qu'il faut redire leur source, leur sanction, leur évidence; c'est parce que la duplicité des méchants ne cesse de tendre des piéges à la simplicité des bons qu'il faut prémunir celle-ci contre les machinations de celle-là; enfin, c'est parce qu'on ignore, ou qu'on oublie, ou qu'on insulte notre doctrine, qu'il faut renforcer notre voix pour la défendre, et conclure ensemble de son examen qu'elle est l'ouvrage du Seigneur, soit qu'on la considère dans la nature des moyens qui la fondent : *première partie;* soit qu'on la considère dans la nature des objets qui la constituent : *seconde partie*

PREMIÈRE PARTIE.

Oh! combien il importe, dans les temps où nous sommes, de montrer le concert qui existe entre la raison et la foi! combien il est urgent de se prémunir contre l'incrédulité, aux yeux de laquelle la foi et la raison sont deux souveraines rivales qui se disputent mutuellement l'empire du monde spirituel! en sorte que les hommages exigés, les lois imposées, les arrêts prononcés par l'une sont désavoués, contredits, annulés par l'autre; en sorte que ce sont deux juges ou deux tribunaux qui ont chacun un ressort si distingué, que ce qui est soutenu comme prouvé par le théologien doit être rejeté comme faux par le philosophe; en sorte que nous ne pouvons devenir raisonnables qu'en cessant d'être fidèles, ni devenir fidèles qu'en cessant d'être raisonnables. Cependant, y a-t-il une contrariété réelle entre la raison et la foi? ont-elles une origine différente, et des droits, des maximes, des prétentions opposés? leur dissemblance empêche-t-elle qu'elles ne soient deux rayons du même soleil d'intelligence qui éclaire tous les esprits, deux émanations du même Dieu, deux filles du même père de tout don parfait? L'une n'est-elle pas cette lumière primitive et universelle que Dieu répand chez tous les hommes, et qui, par la clarté des principes ou la justesse des conséquences, entraîne leur conviction dès qu'ils y sont attentifs; et l'autre cette lumière surnaturelle, mêlée de nuages et de ténèbres, qui nous découvre des mystères supérieurs à notre intelligence, que nous ne pouvons comprendre, que nous ne pouvons même concevoir qu'obscurément, mais que nous devons croire fermement sur le témoignage de Dieu, puisqu'il est impossible de ne pas juger une chose hors de doute, lorsqu'on a l'évidence qu'il l'a dite, à moins de n'avoir pas l'idée de Dieu. La foi et la raison remontent, quoique par des routes diverses, à la même source d'infaillibilité. La vérité, dont elles sont les dépositaires, est une chaîne immense qui embrasse tout: nos yeux sont trop faibles pour en découvrir tous les anneaux; plusieurs chaînons intermédiaires échappent à notre vue; d'autres lui semblent détachés ou rompus : mais, malgré ces apparences trompeuses, ils n'en sont pas moins liés ensemble; les plus éloignés, que nous ne voyons pas ou que nous ne faisons qu'entrevoir, n'en tiennent pas moins à ceux qui sont près de nous, et que nous touchons du doigt. Oui, mes frères, la foi et la raison sont deux sœurs unies d'intérêt, qui, bien loin de ne pouvoir vivre ensemble, se prêtent un secours réciproque, sur la garantie de l'auteur de la vérité. Enfin, notre doctrine est l'ouvrage du Seigneur, puisque les moyens qui

la fondent ne sont que prodiges, vertus et bienfaits; prodiges, vertus et bienfaits que la raison ne pourrait contester sans se mentir à elle-même.

Ici le sujet est si riche, que, devenus en quelque sorte les interprètes de la Divinité, nous craignons d'être éblouis de sa gloire. Ici, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les expressions se confondent dans l'immensité : ici, qu'est l'admiration de la créature auprès des magnificences du créateur? Mais ce qui rassure notre faiblesse, c'est que si nous n'entendons pas les mystères de Jésus-Christ, comme ses prodiges qui sont d'un Dieu, comme ses vertus qui sont d'un Dieu, comme ses bienfaits qui sont d'un Dieu; par là même que ses prodiges sont d'un Dieu, ses vertus d'un Dieu, ses bienfaits d'un Dieu, ses mystères ne sont pas d'un imposteur. Et alors commence l'exercice de la raison soumise à l'empire de la foi!, dont les saintes obscurités peuvent elles-mêmes régler notre intelligence dans cette vie d'incertitudes et de ténèbres. En effet, pour une intelligence droite et saine, il suffit que tout soit miraculeux dans le fondateur de notre doctine : or, Jésus-Christ n'a-t-il pas été chanté par des prophètes qui développent tout son avenir? Et des prophéties sont des miracles, quand le temps les a ponctuellement justifiées. Jésus-Christ n'a-t-il pas commandé aux éléments, à l'enfer, à la mort? ses vertus sont-elles des vertus humaines? ses conversions, ses guérisons, ses résurrections ne sont-elles pas des bienfaits au-dessus des pouvoirs ordinaires? Enfin, tout n'est-il pas surnaturel dans l'instituteur : les hérauts, les livres de sa religion? Tâchons de ne pas succomber sous l'importance de la thèse que je soutiens, de mettre de la clarté dans l'ensemble et dans les détails, et de réconcilier l'impiété avec la foi.

Vous connaissez, mes frères, les oracles qui précèdent la venue de Jésus-Christ dès la naissance du monde, c'est-à-dire, l'annonce d'un messie libérateur, répétée d'âge en âge sans interruption, fidèlement conservée dans la famille d'Abraham, transmise à une nation tout entière comme son plus précieux héritage. Les Abel et les Noé, les Isaac et les Joseph, les Melchisédech et les Moïse, les Aaron et les Josué, les David et les Salomon, les Zorobabel et les Esdras, forment une race choisie dont la légation expresse est d'ébaucher successivement ce que Jésus-Christ doit être un jour, et ce que nous devons être par lui. Les événements qui composent leur histoire ne sont que la figure des événements, qui seront la réalité de la sienne; et chaque trait de l'une correspond à quelque trait de l'autre. A leurs yeux le futur n'a point de nuages : ils franchissent d'une aile hardie l'intervalle des siècles, indiquent la tige sortie d'Israël, désignent l'enfant d'amour, dans un langage jusqu'alors ignoré. C'est l'ange du testament, le saint des saints, le destructeur de l'alliance que les hommes avaient contractée avec la mort, le médiateur du pacte qui les rend à la vie. C'est le Fils de Dieu : ils voient son Église bâtie sur le roc, les régions les plus lointaines se ranger sous l'étendard de l'Envoyé, les rois se tenir devant lui dans le silence, et ses ennemis, qui rejettent ses incompréhensibles mystères, se jeter en des erreurs plus incompréhensibles encore. Enfin, ils voient tous les peuples réunis dans sa doctrine, dont le caractère singulier est de nous faire libres, parce qu'elle enchaîne l'orgueil qui nous fait esclaves.

Eh bien! c'est avec ces antécédents que Jésus-Christ va paraître en Dieu : il veut la lumière pour témoin et pour juge de sa puissance. Loin d'être confiés aux ombres du secret, les miracles de Jésus-Christ affrontent le grand jour. Juifs et païens, princes et vassaux, illettrés et savants, il n'y a personne à qui il ne soit facile de les citer à son tribunal. Ces miracles vont, si j'ose ainsi parler, au-devant de l'examen, et invitent par leur éclat à constater leur existence. Ce ne sont point un ou deux miracles, solitaires en quelque sorte, et dont l'auteur hésite à réitérer le spectacle; c'est une puissance toujours à l'œuvre; c'est la nature attentive à un mot, à un geste, à un coup d'œil, pour exécuter les intentions de son maître; c'est l'humanité interdite qui compte dans chaque miracle une bonne action; c'est la reconnaissance attendrie qui les raconte à la surprise; c'est la création renouvelée à chaque instant; c'est un empire sans bornes sur les âmes, sur les sépulcres, sur les tempêtes. La mission de Jésus-Christ est un cours de prodiges dont le nombre s'accroît, à mesure qu'il avance dans sa mission; et ce n'est que parce que la foule des croyants grossit d'heure en heure, que la jalousie demande sa mort.

Eh! quels miracles n'opère-t-il pas ensuite par l'organe des agents auxquels il communique le soin d'achever son entreprise? Dirai-je que des prédicateurs inconnus viennent, qui parlent avec autorité, parce qu'ils ne parlent pas en leur nom, mais au nom de celui qui les députe, parce qu'ils n'énoncent pas des opinions, mais qu'ils promulguent une foi générale : ils enjoignent à la raison de croire, et elle croit; au cœur d'aimer, et il aime; à l'homme tout entier d'obéir, et il obéit. Et l'homme, devenu membre de la haute société que régit la Sagesse infaillible, cesse d'être le sujet de l'homme, et acquiert la liberté qui consiste à n'écouter que Dieu, unique principe de tout pouvoir légitime. Dirai-je qu'on les admire, une croix à la main, substituant les austérités de la pénitence, les larmes de la douleur, et les menaces de l'avenir, aux fêtes enjouées, aux riantes images, et aux impunités commodes de l'idolâtrie? Dirai je que les passions irritées s'élancent contre les indigentes rivales qui osent proscrire leurs enchantements, que les nations flottantes cèdent à la voix de leurs anciennes habitudes; que la plus terrible des coalitions s'allume; que tout se couvre d'instruments de torture, et que le

carnage lui-même est une jouissance ? Dirai-je que tout à coup la cruauté s'arrête, que sa hache fatiguée se refuse à de nouveaux meurtres ; que les bourreaux, remués au dedans d'eux-mêmes, embrassent la religion des victimes? que cette religion, partout supérieure aux temps et aux lieux, orne son cortége de la fécondité avec laquelle elle épanche ses trésors? Dirai-je que si la persécution lui ravit ses enfants, de ses entrailles déchirées naissent d'autres enfants qui l'indemnisent de ceux qu'elle a perdus ? Dirai-je que si les premiers tyrans ont d'implacables successeurs, qui s'acharnent contre elle, fière des blessures qu'elle reçoit de leurs violences, elle n'en recrute pas moins son armée fidèle dans les armées chancelantes du paganisme ? Dirai-je que si l'incrédulité se moque de ce qui l'accable, calomnie ce qui l'accuse, se débat en arguments captieux pour obscurcir l'évidence, la succession des martyrs, dans les premiers siècles du christianisme, n'en est pas moins un miracle permanent? que le courage de ces candidats de l'éternité, *æternitatis candidati*, est plus grand que nature; que, lorsque nous considérons qu'il leur était facile d'échapper à la mort par un mensonge ou par une simple restriction mentale, qui pouvaient après tout être suivis de repentir et de pardon, il faut avouer, malgré soi, qu'il y a là quelque chose au-dessus de l'homme ; que l'on conçoit bien un parti exalté par une circonstance extraordinaire, qui se dévoue à d'extraordinaires épreuves, mais qu'on ne saurait concevoir une multitude de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui pendant trois cents ans confesse la même foi au mileu de l'appareil de tous les supplices? qu'il faut reconnaître alors que c'étaient des créatures d'une autre espèce que la nôtre, ou qu'ils recevaient de ces secours prodigieux que l'établissement de la religion nouvelle rendait communs et nécessaires ; qu'on ne doit plus s'étonner que ce généreux Etienne soit animé dans ses derniers moments par l'apparition de la divine personne à laquelle il sacrifiait sa vie, et que le Sauveur lui-même, d'après la tradition de l'Eglise de Smyrne, ait visiblement soutenu le magnanime Polycarpe dans les amertumes de sa douloureuse agonie ? Dirai-je que si l'hérésie essaye de mutiler la foi, pour se délivrer de la gêne qu'elle impose, la foi n'en élève pas moins sa tête couronnée de majesté, d'espérance et de résignation ; que sa vérité est jugée incomparablement plus belle que l'Hélène des Grecs : *Incomparabiliter pulchrior est veritas Christianorum quam Helena Græcorum ?* que les sophistes, qui travaillent à la prendre dans leurs filets, n'ont tissu que des toiles d'araignée : *Telas aranearum texuerunt ?* (*Isai.*, LIX, 5.) Dirai-je que si les ténèbres de l'ignorance se pressent, en s'épaississant, à la suite des aveugles dévastations de la barbarie, le flambeau de l'Evangile n'en étincelle que d'une manière plus frappante sur ce fond obscur? Dirai-je enfin que si l'obstination de quelque aréopage dispute à Jésus-Christ sa divinité, il en est puni par l'odeur de l'encens qui fume autour de ses autels, et par la conviction, à laquelle il ne peut se soustraire, que l'univers entier sera bientôt à genoux devant ses vertus?

Les vertus de Jésus-Christ! c'est la perfection sans tache ; c'est manifestement la perfection divine qui consent à nos formes pour quelque grand dessein. Quelle simplicité dans ses œuvres ! quelle lucidité dans ses leçons ! quelle affabilité dans tous ses discours ! Il est aussi occupé de la terre que du ciel ; rien ne lui est indifférent, pas même l'enfance. Dans sa vie, depuis Bethléem jusqu'au Calvaire, on discerne les intérêts de Dieu ; on apprend les intérêts de l'homme, on médite des théories sublimes et des pratiques plus sublimes encore. Ses exemples, le cœur s'en empare et les grave comme des souvenirs qui lui sont chers. On l'accompagne aux noces de Cana ; on est avec lui aux funérailles du bien-aimé de la veuve de Naïm, et on ressent les joies d'une mère qui retrouve son fils unique. On assiste à l'étonnante scène de Béthanie ; on partage la désolation des sœurs de Lazare, leur pieuse confiance et la sainte hospitalité qu'elles exercent envers celui qui reprend à la mort sa proie comme il donne la pâture aux oiseaux : dans la vie de Jésus-Christ, tout émeut, tout console, tout instruit.

Les vertus de Jésus-Christ ! c'est la douceur sans altération. Aussi Jésus-Christ, qui a tant de droits aux respects de la multitude, loin de s'offenser de son attachement volage à des chefs dont le ministère est fini, la captive par sa bonté, la gagne à lui par l'emploi des plus délicats ménagements, l'écoute avec une patience que son ingratitude ne lasse jamais. Si quelquefois il lui adresse des reproches, il en tempère la sévérité, et oblige les adversaires de sa doctrine à avouer que ce n'est pas sa propre gloire qui l'affecte, et qu'il ne songe qu'à ses frères. Rien ne l'agite, rien ne le trouble, rien ne le déconcerte, parce qu'il connaît nos fragilités et nos inconstances : on s'aperçoit aisément qu'il recueille au dedans de lui la nourriture invisible de laquelle il tient cette supériorité de science qui l'égale à son Père ; on s'aperçoit encore qu'il est trop riche de son propre fonds pour s'inquiéter de ce qui lui manque du côté des autres. Aussi, que l'indocilité ou la haine se soulève contre sa personne ou contre sa doctrine, son amour et son zèle ne se refroidissent jamais : c'est toujours le pasteur le plus tendre et l'ami le plus généreux : il n'a qu'un désir, c'est celui de donner sa vie pour nous ; et ce désir, il l'appelle le désir des désirs. Il n'a qu'un désir qui l'absorbe et l'oppresse, le désir de consacrer toutes les vertus.

Les vertus de Jésus-Christ ! c'est la magnanimité sans faiblesse qu'il déploie à ses derniers moments. Que l'incrédulité triomphe des ignominies de sa mort, elles ne blessent point sa divinité. Ces ignominies sont tellement de son choix, qu'il les prédit

à ses apôtres, qu'elles deviennent le sujet familier de ses entretiens, qu'elles forment l'objet de ses vœux ardents, et que ses ennemis n'agissent jamais contre lui qu'à l'instant et de la façon qu'il juge à propos de leur en laisser la liberté et le pouvoir. Au contraire, il leur arrache la déclaration la plus solennelle de ce qu'il est, par les remords du disciple qui l'a trahi, par les aveux des témoins qu'on interroge, par la sentence du magistrat qui le condamne, par le nombre des victimes immolées ensuite à cause de lui, qui fait ainsi de l'amour une puissance aussi forte que la mort, qui, par la sienne, affranchit l'homme moral des doutes qui perpétuaient son enfance, résout toutes les difficultés de notre origine, et divinise jusqu'à la douleur par son exemple : ainsi, les opprobres qu'il endure ne servent qu'à me dévoiler ses attributs; et loin que le mystère de sa passion le rabaisse à mes yeux, j'en tire la conséquence des deux natures qu'il renferme : si ce qu'il souffre suppose qu'il est homme, la manière dont il le souffre me démontre qu'il est Dieu. Il ne tombe dans la tristesse que lorsqu'il prend notre place vis-à-vis de la justice d'en haut, qu'il est seul devant son Père, que le ciel est sourd contre lui, et qu'il va mourir pour le désarmer; hors de là, et dans le temps même que toutes les fureurs, se déchaînent pour l'accabler, il prouve qu'elles ne sont que les exécutrices de sa volonté : une seule de ses paroles renverse les soldats qui le cherchent. Quand ses mains sont attachées au gibet de notre délivrance, c'est alors qu'il secoue le monde, qu'il ouvre les tombeaux, et revêt le soleil d'un habit de deuil inexplicable aux regards de la gentilité ; enfin il expire, et la cédule de notre captivité est détruite, et le règne de la grâce commence, et sa croix passe du lieu des supplices au front des Césars. Non, une telle mort n'est point une défaite : c'est une victoire signalée par tous les miracles comme par tous les bienfaits.

Et déjà sa vie n'avait-elle pas été signalée par des bienfaits sans nombre et par une charité sans repos? Mais comme si Jésus-Christ craignait que sa charité ne suffît pas à toutes nos misères, il a voulu créer la charité humaine, en faire une loi et un plaisir, afin qu'il eût toujours des représentants de la charité divine, et, aussi, pour mûrir les sentiments fugitifs, les développer, les étendre par des motifs puisés et dans le présent et dans l'avenir : la charité humaine qui, jamais satisfaite d'émotions stériles, ne goûte de bonheur que dans le malheur soulagé; la charité humaine que les barrières de l'opulence n'empêchent pas d'entendre les accents de l'infortune, et qui sait aller droit à la prospérité et à la mollesse; la charité humaine, dont la clandestinité ingénieuse se plaît à enfouir ses largesses dans les réduits où gisent l'abandon, la pudeur et même le crime; la charité humaine qui subit sans répugnance le sacrifice de ce superflu trop souvent inutile ou dangereux que l'on confond aujourd'hui avec l'impôt général du luxe; la charité humaine dont la prérogative, qu'elle ne peut tenir que de la charité divine, est de réparer tout; la charité humaine par laquelle les fléaux disparaissent ou s'adoucissent, et qui corrige jusqu'à l'inclémence des saisons; la charité humaine qui crie aux puissants, de par la nature et Jésus-Christ, que multiplier les bienfaits c'est se reproduire, et que jouir seul c'est s'éteindre; la charité humaine, dont le salaire est dans la conscience et surtout dans le ciel; la charité humaine! Si un Dieu n'en est pas l'auteur, nommez-moi celui qui l'a inventée; je cours lui ériger des statues, et même des autels! Concluons qu'il faut se résoudre au pyrrhonisme, si les miracles de Jésus-Christ ne sont pas d'un Dieu, si ses vertus ne sont pas d'un Dieu, si ses bienfaits ne sont pas d'un Dieu.

Vous inscrirez-vous en faux contre les archives de notre doctrine? Vous ne l'oseriez pas : car un de leurs plus beaux titres est de ne ressembler qu'à elles-mêmes. Ce qui les distingue des ouvrages sortis de la main des hommes, c'est cette ingénuité persuasive qui s'élève aux choses les plus élevées et descend jusqu'aux plus petites; c'est cette fertile variété de leçons où l'esprit trouve sans cesse de quoi s'éclairer et le cœur de quoi s'épurer; c'est cette précision dans les termes et cette étendue dans les idées, le cachet de l'inspiration ; ce sont ces aperçus vastes et substantiels qui résolvent sans ambiguïté le problème de notre origine; c'est cette philosophie tout en action, bien différente de notre philosophie tout en calcul; c'est cette diction sans ornements et sans enflure, mais pleine, dans sa naïveté, d'une instruction solide qu'on chercherait en vain dans nos livres profanes; ce sont ces allégories touchantes, le charme de l'enfance et les premiers délassements de sa raison : tels sont les rapports sous lesquels nous devons considérer ces archives qui s'entretiennent avec tous les âges comme avec tous les états, et avec tous les entendements comme avec tous les siècles; ces archives dont aucune page n'a été interpolée par aucune fraude, dont aucune ligne n'a été effacée par aucune hérésie, dont aucune syllabe ne s'est perdue dans aucun naufrage; ces archives dont l'authenticité ne peut être mise en doute que par les insensés qui doutent de tout. S'inscrire en faux contre elles, serait donc un acte de démence.

Voilà pourtant le tableau abrégé des miracles, des vertus et des bienfaits de Jésus-Christ; et c'est en présence de ces miracles, de ces vertus et de ces bienfaits que je viens soutenir la cause de la foi : la foi, immortelle souveraine, à laquelle la perpétuité sert de force, la sainteté de richesse, et l'humilité de domination; la foi, seule défense contre une sagesse ennemie de toute vérité, qui a déplacé toutes les croyances; et contre une morale, ennemie de toute contrainte, qui a dégagé de tous devoirs; la foi, qui, sans se croire jamais obligée de rendre compte de ses mystères, est toujours prête à

rendre compte des moyens qui l'ont fondée ; la foi dont on peut dire que si tout était obscur en elle, nous marcherions comme à tâtons dans une anxiété désespérante, mais aussi que si tout y était clair, notre témérité se livrerait à la décevante pensée que nous sommes ici-bas dans la patrie des manifestations ; la foi, supplément nécessaire à notre intelligence dont les lueurs trompeuses et vacillantes marquaient à peine quelque nuance indécise, lorsque, d'après sa condition aussi triste qu'irrémédiable avant la mission de Jésus-Christ, elle était livrée à elle-même ; la foi, dont les perceptions, si j'ose ainsi parler, sont bien plus certaines que celles des yeux, puisqu'en la présence de son auteur l'*aveugle voit;* la foi, qui chasse le doute de la maison de Dieu : *Fides dubitationem eliminat de civitate Dei;* la foi, qui ne charge pas la raison d'un fardeau qu'elle ne saurait porter, mais qui, n'étant ni le jour ni la nuit, ménage nos timides paupières, entr'ouvre un coin de ses ombres pour nous tranquilliser, et nous invite elle-même à étudier la nature des objets qui constituent sa doctrine.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'il est à plaindre l'incrédule qui ose entrer en lice avec la raison de Dieu, lui envier ses augustes décrets, et prétendre que ses mystères sont contre notre raison, parce qu'ils sont au-dessus d'elle ! Je le sais, les mystères de la raison de Dieu sont au-dessus de la nôtre ; mais sont-ils contre elle, si on examine la nature des objets qui les constituent? Quand on veut être sincère, on s'épargne de bien longues et de bien pénibles discussions. Ce que nous avons intérêt de préciser dans la question présente, c'est que la foi à nos mystères est absolument conforme à notre raison, parce que notre raison doit croire à tout ce que Dieu lui enseigne ; que, lorsqu'elle a la démonstration du fait, elle n'a plus rien à opposer à la révélation ; que nos mystères sont des dogmes positifs, que l'homme adopte par le sentiment de ce qu'il doit à l'autorité divine et à l'autorité humaine, bien constatées ; et qu'il y a une folle arrogance à se perdre dans l'infini, quand on se perd dans un grain de sable. Vous connaissez maintenant et notre zèle vous les a exposés avec franchise, vous connaissez maintenant les signes visibles, les preuves extérieures, les événements notoires qui se rattachent à nos mystères ; et, si pénétrant ensuite d'un œil respectueux, et autant qu'il est donné à notre intelligence, dans la nature de leurs objets... oh ! que de rayons vraiment divins jailliront de leur profondeur vraiment divine ! Comme notre raison, si elle n'est pas séditieuse, comme notre raison, déjà avertie par les merveilles de leur publication, se courbera humblement sous les motifs de crédibilité qui les entourent ! Elle ne sondera pas les intentions du ciel ; mais elle gardera soigneusement le mérite d'une soumission sans murmure. Pourrait-elle refuser, à celui qui a tout fait, le droit de nous soustraire, quelques parties de son ouvrage? Le chrétien croit aussi, parce qu'il aime, parce qu'il sait que Dieu, dans sa bonté, proportionne les ressources aux besoins, et que la noblesse de notre raison est dans sa docilité. O mon Dieu ! s'écrie-t-il, je fais mes délices de la splendeur voilée qui environne vos mystères : *Nox illuminatio mea in deliciis meis* (*Psal.* CXXXVIII, 11) ; votre doctrine est une doctrine d'amour, et c'est pour cela qu'elle est de vous : l'homme n'invente pas ainsi ; un Dieu seul a pu la révéler, parce qu'un Dieu seul a pu la créer. Si donc l'homme s'opiniâtre à ne pas croire, c'est qu'il est ingrat ; et il est ingrat, parce qu'il est aveugle. Il ne voit pas que l'intelligence divine a enfermé l'intelligence humaine dans un cercle d'épreuves dont elle ne sortira que lorsqu'il n'y aura plus d'épreuves ; que, si elle s'exhausse dans sa présomption, elle s'abîme dans sa petitesse ; que, dans l'ordre de la foi, vouloir tout comprendre, c'est vouloir être l'égal de Dieu ; qu'il faut laisser dans le nuage ce qu'il nous cache ; qu'il faut des mystères obscurs pour être crus, comme il faut des préceptes clairs pour être observés : *Sicut tenebræ ita et lumen ejus.* (*Ibid.*, 12.) Mais la foi n'asservit pas la raison, elle la guide ; elle ne condamne pas notre avidité de savoir, elle la retient ; avec elle cesse l'anarchie des opinions : les opinions viennent se ranger autour de leur centre, qui est Dieu ; car la foi a le siége de son empire dans le ciel ; elle n'est que sa sujette, la raison, heureuse de s'appuyer toujours, dans les choses de la religion, sur une autorité plus infaillible qu'elle, sans la moindre crainte de déprimer l'excellence de ses propres attributs !

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de la Trinité? En Dieu, dit un auteur célèbre, il y a nombre ; en Dieu, il n'y a point de nombre. Quand vous comptez les trois personnes, il y a nombre ; si vous demandez ce que c'est, il n'y a plus de nombre ; vous n'avez que l'unité : *quia tres sunt, tanquam est numerus ; si quæris quid tres, jam non est numerus.* Ailleurs il compare le Verbe à la lumière que le soleil produit, sans aucune altération de son éclat ; l'Esprit-Saint, qui unit par l'amour le père au fils, est le type ineffable de notre charité mutuelle. Plus loin, dominant encore plus haut, sans jamais s'égarer dans son vol, il aperçoit, à travers les régions où habite Dieu, trois personnes liées par des rapports indissolubles ; en sorte que dans le fond le plus intime de son existence, Dieu lui-même est une grande et éternelle société, modèle de toutes les autres. Je l'avoue, ici on est réduit au silence ; mais c'est le silence de l'extase : on est stupéfait de notre économie céleste ; mais c'est la stupéfaction du ravissement : on succombe à la seule idée de cette inénarrable politique qui confond toutes les idées ; mais c'est l'anéantissement de l'admiration. Et je ne m'étonne plus de l'hommage du plus dan-

gereux et du plus éloquent ennemi de la révélation : *Plus je m'efforce de contempler l'essence de Dieu, moins je la conçois. Mais elle est, et cela me suffit. Moins je la conçois, plus je l'adore, et le plus digne usage de ma raison est de me prosterner devant elle.* Quelle leçon pour l'impie dans cette invocation du plus superbe des sophistes et du plus subtil des raisonneurs ! Mais aussi que de vaines et fâcheuses inductions dans ce qui la précède et ce qui la suit ! Quels regrets d'être si peu souvent d'accord avec le plus séduisant des écrivains !

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de la tache originelle? Outre l'idolâtrie tout entière qui chantait l'homme animé par le souffle qui anime tout, le ciel descendant jusqu'à lui pour le rapprocher de son Créateur; la créature d'abord innocente et heureuse ; tous les maux répandus ensuite sur la terre par l'imprudence d'une femme ; l'attente d'un meilleur avenir: fictions brillantes qui ressemblent à des souvenirs à demi effacés. Ecoutons, et ce docteur de la Grèce, que l'exagératrice antiquité saluait du nom de *divin*, et ce perfide artisan de ce gros dictionnaire d'arguties captieuses, et ce poëte de colossale réputation, qui a fait, de nos jours, tant de victimes de la désastreuse célébrité de ses talents : l'un assure que les facultés de l'homme ont été dégradées après sa formation, et que le monde serait la proie du désordre, si les enfants n'acquittaient point la dette de leurs pères ; le second, que sans la révélation, notre origine est un labyrinthe inextricable ; que notre berceau a été souillé de quelque crime, et qu'il a fallu une nouvelle arche devant laquelle s'arrêtassent les flots contagieux du péché, comme autrefois les flots miraculeux du Jourdain s'arrêtèrent devant l'arche des Hébreux ; le troisième, qu'aucune doctrine, excepté la doctrine chrétienne, ne peut statuer sur l'énigme du mal, que de sérieuses difficultés s'y rencontrent : mais qu'après tout, il vaut mieux avoir un terrain éprouvé pour y semer une opinion, que de construire en l'air ; que le christianisme offre assez de garanties pour ne pas chercher ailleurs ce qu'on n'obtiendrait nulle part. On me pardonnera, je l'espère, d'avoir étayé ma cause de trois bruyantes renommées, qu'il est assez rare d'avoir en sa faveur.

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de l'Incarnation et de la Rédemption? Si les abaissements de Jésus-Christ scandalisent au premier coup d'œil, l'homme ne se sent-il pas agrandi par leurs étonnants résultats ! La sainteté de Dieu vengée, sa foudre muette, Dieu qui aime tant l'homme qu'il veut recommencer son image ! toutes les sublimités sont là, s'écrie l'orateur, dont on n'est pas plus jaloux que de l'astre qui nous éclaire ! Et la rédemption, où sont conciliés les intérêts les plus discordants en apparence, où Dieu ne perd rien de ses droits, et où l'homme est réintégré dans les siens, où l'un trouve une hostie qui l'apaise, et l'autre une hostie qui l'absout ! Pour la raison la plus défiante, qu'y a-t-il à censurer dans un plan qui balance équitablement les infirmités et les remèdes, pourvoit aux misères de l'homme sans toucher aux perfections de Dieu, allie, avec une prudence qui n'est point de l'homme, l'indulgence à la sévérité, rétablissant tout sans rien détruire, adaptant les secours aux obstacles, nous laissant nos passions comme un monument douloureux de justice, et nous montrant, pour les y clouer, un précieux monument de clémence ? Qu'y a-t-il de si offensant dans le dogme de notre rachat, où un Dieu épuise sa charité, et devrait épuiser notre reconnaissance? Le paganisme lui-même devinait le mal sans deviner la guérison ; et des chrétiens, qui ont appris dans leur catéchisme la guérison en même temps que le mal, semblent quelquefois disputer avec le ciel sur l'évidence du bienfait qui peut seul leur en ouvrir les portes: comme si leur vile et dégradante ambition se bornait à n'être que des machines ; comme si la raison ne devait pas se taire devant un ouvrage où, par une consistance réciproque, toutes les parties s'unissent pour nous offrir, en des relations nécessaires , une harmonie complète entre l'ancienne et la nouvelle alliance ; devant un ouvrage qui expose à nos regards le tableau de notre réhabilitation présente et de nos espérances futures; devant un ouvrage que continue un ministère d'une autorité sensible à tous, se renouvelant sans cesse, et toujours le même, répétant aujourd'hui ce qu'il disait hier, dans les mêmes termes, et parlant, sans y changer un *iota*, le langage de son fondateur ; devant un ouvrage sur lequel on lit, pour répondre à ceux qui reprochent à la foi de ne pas visiter tous les peuples en même temps, que Dieu, dans l'ordre surnaturel, est le maître de suivre la route qu'il s'est prescrite dans l'ordre naturel, où tout se développe par degrés !

Est-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de l'Eucharistie, ce chef-d'œuvre de tendresse, ce gage de salut et de bonheur, ce miracle de puissance qui nous lègue le corps et le sang d'un Dieu; ce mystère, le premier entre tous les mystères, que le cœur embrasse au défaut de l'esprit, et qui ne sera jamais combattu que par l'insensibilité ? Mais pourquoi les ennemis de ce dogme ne remontent-ils aux sources que pour les corrompre, et à la tradition que pour altérer ses oracles? Qu'attendre d'eux, lorsqu'ils ne songent qu'à pallier les désavantages de leur cause par des assertions insidieuses, lorsqu'ils recourent à des subtilités tortueuses pour n'être pas atteints par la droiture de nos démonstrations, lorsqu'ils se jettent à l'improviste en des questions incidentes pour détourner l'attention de la question principale, lorsqu'ils prétextent des innovations dans les mots pour donner lieu de croire que nous avons innové dans les choses, lorsqu'ils entreprennent de persuader que le neuvième siècle a vu naître le

dogme de la *présence réelle?* comme si une révolution de ce genre avait pu s'effectuer universellement sans contradiction et sans réclamation de personne. N'est-ce pas une opiniâtreté bien inouïe de vouloir lutter seuls contre tous les documents, contre toutes les annales, contre toutes les variations de l'erreur? S'il y a un fait incontestable, c'est le fait de l'Eucharistie qui naquit avec le christianisme ; le fait de Jésus-Christ, qui a toujours résidé avec ses enfants, au fond des catacombes, sur le tombeau des martyrs, et depuis, dans les lieux spéciaux que le génie de la religion a érigés en son honneur; le fait du bon sens, qui a toujours adhéré à un dogme pour lequel on ne saurait avancer d'un pas dans l'histoire sans y trouver des témoignages irrécusables de son antiquité; enfin, à un dogme reçu, depuis deux mille ans, de génération en génération, à un dogme cru d'âge en âge, sans lacune, par plus de cent millions de catholiques!

Mais le dogme de l'éternité des peines est-il admissible? ne discrédite-t-il pas, à lui seul, tous les autres dogmes? n'est-il pas injurieux à la bonté suprême? D'abord, mes frères, Dieu cesserait d'être bon, s'il cessait d'être juste : et nier la justice de Dieu, c'est nier Dieu lui-même. Il y a plus ; c'est introduire la confusion dans le gouvernement du monde, c'est renverser l'ordre par celui qui est essentiellement l'ordre : quant à la durée des peines, si on venait opposer la miséricorde à la justice, j'ajouterai que le dogme du purgatoire explique le saint accord qui existe entre l'une et l'autre, et cependant que toute moralité disparaît si l'énormité du crime n'est pas la mesure de l'énormité du châtiment : or la malice de l'homme, qui attaque Dieu, n'est-elle pas infinie comme la bonté de Dieu qui a sauvé l'homme? ou faudrait-il que Dieu, par un prodige contraire à ses voies, annihilât une âme pour désarmer sa justice? Exigerait-on que dans la vie des indemnités, après un laps de temps révolu, le crime usurpât le salaire de l'innocence? Que dis-je? Ah! si ce ne fut pas trop, pour la charité d'un Dieu, du Calvaire et de la mort, serait-ce trop, pour notre ingratitude, de l'enfer et de l'éternité? Au reste, mes frères, cette éternité n'est douteuse que pour les méchants qui s'y précipitent en aveugles. La conscience gagne la raison, la raison se révolte contre la foi, parce qu'avec la foi il y a des remords, et qu'on voudrait arracher Dieu de son tribunal pour ne pas entendre sa foudre. Enfin on cesse de croire, parce qu'on a le besoin de ne croire plus. C'est la marche des passions : impatientes de tout frein, les iniques qu'elles sont! toujours elles accusent l'éternité des peines, et ne glorifient jamais l'éternité des récompenses. Quant au dogme de la rémission des péchés, je répondrai que Jésus-Christ, pour le marquer de son sceau lorsqu'il le promulguait, rendait en même temps la santé à un paralytique de trente-huit ans : *Tunc ait paralytico : Surge; tolle lectum tuum, et vade in domum tuam.* (*Luc.*, V, 24.)

Enfin, serait-il contre la raison, parce qu'il est au-dessus d'elle, le dogme de la résurrection des corps? Prêtez l'oreille: la mort, avec toutes ses embûches, échoue contre notre âme; elle n'est pas capable de nuire à cette noble partie de nous-mêmes qui n'a rien à redouter que de son auteur. Toutes ses ombres ne pourraient ternir un si beau rayon. Mais comment l'âme et le corps sont-ils unis ensemble? Quel caprice a rassemblé les disparates qu'on appelle l'homme? Prêtez encore l'oreille: c'est que la créature a dérangé l'architecture du Créateur : voilà le problème. Le Créateur réparera ce qui manque à l'édifice : voilà la solution. Ame vertueuse, ne te plains pas si le Créateur laisse tomber ta vieille enveloppe pour la rétablir dans un meilleur état. Cependant il est nécessaire que tu partes, jusqu'à ce qu'il ait refait ta première maison. Il t'offre lui-même son palais, pour y attendre, en repos, l'entière restauration de ton ancienne demeure. Quelle profonde investigation des desseins d'en haut! Ne semble-t-il pas que l'investigateur ait été admis dans les conseils de Dieu?

Je le sais, cette théologie du ciel est étrangère à la logique d'ici-bas : nos efforts s'y consument, mais la dignité de l'homme s'y retrouve. Ce qui nous anéantit à nos propres yeux semble en même temps nous agrandir par le contraste entre l'espace que nous occupons dans le monde et l'étendue que la foi ose parcourir. Il y a dans les sommités extraordinaires de la foi quelque chose qui opprime, mais il y a aussi quelque chose qui relève. On rampe avec la science humaine; on plane avec la science divine. Avec la science divine, mon entendement s'enorgueillit de ce qu'il ne peut saisir, sûr que ce qu'il ne peut saisir lui vient de celui qui dispose tout, qui connaît tout, et diffère l'intuition de tout pour d'autres jours. L'incrédulité est une sécheresse froide qui déplaît aux têtes supérieures : le doute lui-même, qu'est-il, sinon la conscience que l'esprit a de sa faiblesse, et comme le regard troublé d'une raison qui s'éteint? Aussi tous nos vrais grands hommes ont été de vrais grands chrétiens; on a vu même d'admirables génies retourner à la foi par le chemin de l'incrédulité. Leur pensée vigoureuse, arrivée au néant, ne s'arrêtait pas au bord de ce vide immense; elle s'y plongeait tout entière, si j'ose ainsi dire, le traversait sans regarder derrière elle, et allait donner la main à la vérité de l'autre côté de l'abîme. Ces mâles esprits sentaient que l'incrédulité n'est que le chaos moral; qu'on ne peut rien concevoir sans un maître de toutes les conceptions; que la raison doit avoir une règle; que c'est une erreur féconde en désastres de se persuader qu'elle n'est soumise à aucune loi; qu'affranchir la raison de toute obéissance et de tout devoir, la déclarer indépendante, c'est transporter la licence dans le monde intellectuel, d'où elle tombe tôt ou tard dans le monde social; que l'univers doit avoir une croyance, et que si, dans cette croyance, il y a des mystères, il faut

s'en tenir à l'autorité du plus grand nombre, et surtout à celle des gens de bien, parce qu'il vaudrait encore mieux se tromper avec la vertu qu'avec le vice, et qu'au surplus toute la création n'est qu'un mystère; que le plus sûr est de tout ramener à un seul fait, puisque ce fait qui domine ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, c'est Dieu : et ces nobles âmes, trop grandes pour se croire aussi grandes que celui qui les a formées, descendaient ainsi de leur renommée à la simplicité de la foi, précisément parce qu'elles différaient en tout des sophistes de nos jours, qui ne sont exercés qu'à l'ostentation et ne s'enflent que de grands mots, très-souvent inintelligibles pour eux-mêmes. Ils ne tourmentaient point comme eux de leurs énigmes l'enthousiasme crédule; ils avaient cultivé les sciences positives, ou s'étaient signalés par d'utiles découvertes : plusieurs s'étaient approchés de ces grandes lumières suspendues à la voûte du firmament; mais, après s'être élevés de sphère en sphère, ils avaient perdu la force d'admirer ce qui est au-dessus de toute admiration; n'ayant ni les ailes ni l'œil perçant des chérubins, ils avaient été contraints de reculer devant d'autres infinis cachés dans l'infini.

C'est l'ignorance altière et la médiocrité tranchante qui plantent sur la citadelle de la foi les bannières de la curiosité indiscrète et de la vanité turbulente, tandis que l'humble savant se dit à lui-même : La révélation nous met en commerce avec un être propice et consolateur; dois-je ne pas estimer à toute sa valeur une secourable union qui me fortifie? D'ailleurs, mes frères, la philosophie avait en quelque sorte devancé les oracles de la foi; on les lit, avec un mélange d'erreurs, consignés dans les écrits de presque tous les anciens. Pourquoi ce même Dieu, qu'ils supposent, n'aurait-il pas voulu les dégager de ce mélange par une volonté expresse? et notre orgueil serait-il choqué d'un pareil précepteur? Mais que de faux sages commencent, pour l'honneur de la raison, par douter de tout, et, par le plus insigne abus de cette même raison, finissent pas n'avoir honte de rien!

Hélas! il était réservé à nos jours que l'incrédulité filtrât dans toutes les classes. Depuis nos malheurs, qui n'ont corrigé personne, ne voit-on pas encore de ces fanfarons d'impiété qui exhalent leur audace en horribles blasphèmes contre celui qui les a rachetés de son sang, et, par je ne sais quelle solidarité vengeresse qui nous fait responsables du crime de quelques hommes, réveillent les fléaux que sa miséricorde laissait dormir? Ne voit-on pas encore de ces brochuriers incurables, dont la science, achetée sans peine, se borne à grossir des libelles contre la foi, à calomnier sans pudeur le siècle chrétien, où les belles actions étaient presque toujours à côté des beaux ouvrages; à décocher sans trêve des flèches impuissantes contre la mémoire d'un roi dont la piété, égale à sa grandeur, en même temps qu'elle élevait des temples à la religion, des asiles au malheur, des palais au courage, créait par son irrésistible ascendant les chefs-d'œuvre du génie, animait tous les arts de son suffrage auguste, creusait des canaux pour le commerce, des ports pour l'alliance des deux mondes, dotait de ses enfants les trônes de l'Europe, les cours étrangères des charmes de sa politesse, et les monarques eux-mêmes, dont il était ainsi, en quelque sorte, le bienfaiteur, de la noble ambition de copier le recueil de ses ordonnances? Ne voit-on pas encore de ces écrivains qui, au lieu de s'instruire des matières qu'ils traitent, de n'avancer que ce dont ils ont la certitude, d'être des guides probes et éclairés auxquels on puisse s'abandonner sans crainte, tournent à tous les vents de l'opinion, indifférents sur le vrai comme sur le faux, ne tiennent à rien qu'au désir de se distinguer du reste des hommes, en combattant ce qu'ils révèrent, compilent dans ce dessein les objections les plus contradictoires, comme s'ils se faisaient un jeu d'essayer jusqu'où va la confiance en tout ce qu'il leur plaît d'enseigner?

Ne voit-on pas encore de ces Mathans, vils déserteurs du sanctuaire, transfuges de l'Église qui les porta dans son sein et les nourrit de son lait, fils dénaturés d'une mère dont ils affligent la tendresse par le scandale d'une apostasie sans remords; de ces imprudents chefs de famille qui, non contents d'être les ennemis de Dieu, inoculent à leurs enfants les plus funestes doctrines, prennent leur athéisme pour du bon ton, boivent avec eux les poisons du néant, et leur légueront pour héritage le malheur d'être repoussés de la terre et du ciel? Ne voit-on pas encore de ces misérables histrions qui versent le ridicule jusque sur ces modestes instituteurs, riches de privations, dont le luxe est dans l'éducation des pauvres, mourant eux-mêmes pauvres et oubliés, après avoir enseigné aux petits à lire dans livre où Jésus-Christ bénit ceux qui pleurent? Ne voit-on pas encore de ces jeunes gens, émancipés dès le berceau, qui souillent leur imagination novice des plus hideux tableaux, les étalent avec une complaisance dont ne rougissent pas même les auteurs de leurs jours, et se rendent les tristes échos des railleries entassées dans un poëme, que je ne nommerai pas, contre la libératrice de notre royaume envahi, contre la vierge belliqueuse et prophétesse tout ensemble, contre la fille forte, terrible, intrépide, dont le bûcher éclaira l'innocence? Ne voit-on pas encore de ces femmes hardies, amantes et complices de toutes les perversités, qui rassasient de mets exquis l'infamie parasite, rivalisent avec elle en d'obscènes entretiens, ou dévorent en secret jusqu'à ces ouvrages dans lesquels une fusion sacrilége a amalgamé tous les venins?

Ne voit-on pas encore des magistrats infidèles à leurs illustres devanciers, saper, par leurs exemples, le fondement de toute

justice, contempler avec moquerie l'image du juge sans appel qui seul sanctifie la loi du serment, compromettre l'importance de leurs fonctions par la légèreté de leurs discours, la versatilité de leurs principes, et quelquefois par la bassesse de leurs sentiments ; des administrateurs, chargés de nos destinées, regarder la religion comme nuisible au progrès des lumières, ou au moins comme inutile au bonheur des Etats, ne la souffrir dans la machine politique que comme un rouage usé dont on se passera bientôt, affaiblir peu à peu le respect qu'on avait pour elle, détendre ainsi le lien nécessaire qui unit les subordonnés à leurs conducteurs, et ouvrir aux générations futures de nouvelles sources de larmes ; des législateurs, sur la conscience desquels pèsent de si chers intérêts, s'indigner au nom seul du palladium de la tranquillité publique, le reléguer dans la poussière gothique des temps de fanatisme, et désavouer le souvenir de ces jours qui commencent à reluire sur nous, où la France était heureuse, parce qu'elle était tout ensemble catholique et monarchique ; des harangueurs effrontés poursuivre d'une égale répugnance la religion et la légitimité, tourmenter les consciences par les axiomes d'une fausse tolérance qui n'est que l'intolérable oppression de tous au profit de quelques-uns, pousser à l'échafaud les victimes trop tard repentantes de leurs déclamations, et attrister le cœur paternel d'un monarque qui, en remontant sur le trône de ses ancêtres, ne demandait qu'à pardonner? Enfin, ne voit-on pas encore des guerriers qui, au lieu de suivre les modèles dont nos fastes ont conservé les services et les exploits, s'imaginent que, la foi et la valeur étant incompatibles, il faut, pour être brave, cesser d'être croyant, comme si la religion excluait la valeur qu'elle consacre ? Oui, il était réservé à nos jours de ne plus vouloir de Jésus-Christ, parce qu'il a une croix, ni d'Evangile, parce qu'il a des préceptes, ni de foi, parce qu'elle a ses menaces. On est donc incrédule par lâcheté ! et devait-on l'attendre de la postérité de la vieille nation des Francs?

Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, qui avez toujours eu des trésors d'amour pour la France, sauvez la foi, qui peut seule nous sauver sur la terre et pour le ciel !

SERMON IV.

SUR L'EMPIRE DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Ne transgrediaris terminos antiquos quos posuerunt patres nostri. (*Prov.*, XXII, 28.)

Ne franchissez pas les antiques bornes posées par nos pères.

Que j'aime à reposer ma vue sur un chrétien élevé dès le berceau dans l'étude de la religion, et qui lui est toujours resté fidèle; dont les exemples domestiques furent la première instruction, les exercices pieux le premier plaisir, et le commerce des gens de bien la première école ; qu'on accoutuma de bonne heure à lire dans l'Evangile, à prier dans le temple, à vivre de la vie des élus ; dans l'âme duquel, grâce à la vigilance paternelle, ne germa en aucun temps, depuis sa naissance, ni un désir inutile, ni une pensée illicite, ni un besoin répréhensible ; qui marquait son adolescence par les progrès rapides de son éducation, et les charmes prématurés de sa douceur; dont toutes les familles enviaient la sagesse, la retenue, la modestie ; qui, initié à nos mystères, s'étonnait qu'on pût former aucun doute contre des témoignages péremptoires, surtout sur le sol auquel la foi appartient, et dans la monarchie qu'elle a fondée ; croyant, avec une simplicité d'autant plus exempte d'aucun retour, que sa conduite était plus exempte d'aucun reproche, et ne se plaisant qu'aux autels de Jésus-Christ, dont il adorait les rayons et les nuages ; qui, parvenu à la moitié de sa course, s'affligeait de ne pas être arrivé à la moitié de la perfection ; toujours en garde contre la fièvre enchanteresse des passions et le dard cruel des remords ; dont le mérite, le savoir et la réputation avaient pour relief l'humilité, la charité et la sainteté ; toujours la gloire de ses proches, toujours le modèle de ses égaux, toujours l'édification de l'Eglise ; qui, sous les glaces de la vieillesse, se rajeunit par la fraîcheur de son innocence, coule des jours sereins avec une conscience pure, attend dans la résignation le signal de son départ, et laissera à ses enfants l'héritage de ses œuvres, à son pays le souvenir de ses services, à ses frères le touchant spectacle des honneurs et des regrets dont on chargera sa mémoire; qui respira toujours à son aise à la hauteur de l'éternité, de laquelle il mesure les fragiles grandeurs de la terre, désabusé des illusions qui en égarent tant d'autres, indifférent à la haine des pervers, ne cherchant que l'estime de Dieu, et mourant sans inquiétude ! Voilà pourtant, mes frères, le salaire d'une adhésion éclairée et docile aux oracles du ciel : et qu'il en coûte peu pour l'obtenir, si on veut reconnaître la supériorité de la foi sur la raison ! C'et mon sujet dont je régularise ainsi le plan. Sans presser tous mes moyens, sans réclamer, dans l'intérêt de ma cause, une considération importante, le vice qui résiste à l'évidence, et la vertu qui l'embrasse, je viens, avec un zèle sans amertume, combattre, malgré ses prôneurs, les droits exagérés de la raison humaine, et défendre, contre ses ennemis, les droits inaliénables de la foi divine. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oh ! que la souveraineté de la raison a fait de mal à la terre ! que de larmes elle lui a coûtées ! Et lorsque cette raison usurpa le titre de philosophie réformatrice, n'a-t-elle pas été le fléau du monde? brouillant tout, divisant tout, prétendant à tout, non-seulement dans la religion, mais encore dans la paix, dans la guerre, et jusque dans le cabinet des rois ; trop adroite d'abord pour

expliquer l'ordre par le hasard, l'univers par le chaos, et la justice par la force : daignant admettre la différence du bien et du mal ; tolérant même quelques dogmes à l'exclusion de tous les autres ; sollicitant par des manœuvres insidieuses le suffrage des grands; apprivoisant les petits à des innovations que d'autres innovations suivent bientôt : puis, changeant tout à coup de tactique, haussant sa voix qui retentit comme le tonnerre, et arborant l'étendard d'une ligue dont nos annales conservent les exploits ; rompant avec l'Eglise pour se mettre à sa place ; l'accusant de tyrannie pour établir la sienne ; se targuant d'une infaillibilité personnelle à laquelle aucun orgueil n'avait encore osé aspirer ; accumulant les symboles les plus opposés et les articles les plus disparates ; un instant terrassée et muette sous la main du génie de l'érudition et de l'éloquence, et relevant ensuite sa tête superbe qui demande des couronnes ; allant sans fin de système en système, de discordances en discordances, de récriminations en récriminations ; tour à tour sophiste et prophète, sans fixer jamais sa turbulence ; quelquefois honteuse de ses aïeux, et étendant sa filiation imaginaire jusqu'aux premiers jours : condamnée au double châtiment de ne pas voir dans nos livres ce qui y est, et d'y voir ce qui n'y est pas ; souffrant les haines implacables, les dissensions orageuses, les chocs désastreux ; offrant asile à toutes les impostures, droit de cité à toutes les apostasies et pardon à tous les excès ; élaguant de sa croyance tout ce qui lui porte ombrage ; menant par ses étranges variations à l'indifférence totale qui n'est que la plénitude du mensonge ; feignant de ne pas savoir que, dans la religion, rien ne doit être isolé ; que chaque vérité découle d'une autre vérité ; qu'elles s'identifient, en sorte que de l'une à l'autre on remonte jusqu'à la source éternelle de toutes les vérités ; si endormie, dit Bossuet, et si appesantie dans son erreur, qu'elle y demeure en repos, sans être réveillée au bruit des malheurs dont elle est la cause : que dis-je ? ne sommeillant jamais, toujours l'oreille dressée au moindre son ; écrivant, agissant, diplomatisant, enrôlant des adeptes ; accaparant les emplois, les dignités, les faveurs ; accablant ses rivales de ses calomnies et de ses violences ; armée tout ensemble du niveau de l'égalité et du sceptre de la domination, et flattant par des bassesses l'autorité qui la flatte par des concessions ; ne voulant jamais convenir que la trahison est infâme, le blasphème impie, la révolte parricide ; que l'amour de la patrie est dans le courage des dévouements ; que l'intime union du monarque avec son peuple est la première condition de leur sécurité ; que lorsque les princes ne sèment que des bienfaits, ils ne devraient recueillir que des bénédictions ; que c'est dans la légitimité, le réservoir commun de toutes les garanties, que les gouvernants puisent le droit de commander, et les gouvernés le devoir d'obéir. Mes frères, si tels sont les égarements de la raison abandonnée à elle-même, ils rappellent à la foi.

Et de nos jours, quelle est cette raison que nous avons entendue prôner avec tant d'emphase ses essais et ses résultats, lorsque ses essais n'étaient que des bévues, et ses résultats des absurdités ? Elle a régenté les nations, escaladé les trônes, fasciné les simples ; jusqu'à la mode était devenue sa complice. Elle a parlé tous les langages, emprunté tous les masques, copié toutes les formes : endoctrinée par ses leçons, une redoutable coalition de verbeux discoureurs et de bouffons sacriléges, forte de toutes les ressources de la plaisanterie et de la science, et frappant la fille du ciel avec autant d'effronterie que de succès et des traits du ridicule et des coups du raisonnement, avait mis la religion de Jésus-Christ à des épreuves auxquelles nulle autre ne résistera jamais. Aussi l'entraînement devint général, la corruption universelle, l'impiété européenne. La foi s'enfuit du ciel, épouvantée de l'idole que la raison s'était faite. Les ténèbres s'étendirent sur la cité coupable comme au jour du déicide ; les trônes chancelèrent ; les tombeaux s'ouvrirent, non pour rendre leurs victimes, mais pour en engloutir de nouvelles ; le voile se déchira, mais pour montrer à la place du Seigneur absent l'impudicité triomphante. Que cette fière raison contemple maintenant à loisir ses trophées ! Elle devait couvrir la terre de fleurs et de fruits, et elle ne l'a couverte que de décombres ; peupler la France de sages, et elle lui a donné des athées pour législateurs, des tyrans pour maîtres, et des citoyens meurtriers des enfants de ses rois, aplanir au char de l'Etat une voie facile et sûre, et elle a creusé des abîmes où il s'est fracassé et englouti ; transformer le monde en un séjour de délices, et ses vanteries n'ont été que de cruelles déceptions. Enfin on a proclamé sa souveraineté, que dis-je ? elle a eu des temples ; mais ses temples étaient des repaires, ses autels des échafauds, ses hymnes des chants de proscription, son culte la mort, et le néant l'immortalité de ses adorateurs.

Voilà pourtant cette despote qui, si la révélation ne vient point à son aide, ne règne que par le faux et par le mal : toute vaine qu'elle est, comme elle abjurerait son funeste empire, si elle pouvait rougir de la troupe factieuse qui marche sous ses enseignes ! Comme elle renoncerait à de nouvelles conquêtes, si, n'enviant plus à la foi les siennes, elle consentait à avouer que, outre la sagesse et la bonté qui caractérisent nos mystères, telle est leur grandeur, que la divinité y respire dans l'harmonie de tous ses attributs. C'est la révélation seule qui déroule devant nous l'éternité, dont le temps n'est que le portique, en nous découvrant dans ses perspectives, comme une suite de degrés par lesquels, nous élevant sans cesse, sans cesse nous nous acheminons au terme. Tandis que la philosophie, commençant par l'ignorance, veut que sa raison bâtisse sans

aucun secours sur ce fondement ruineux, la foi, investie de son autorité suprême, dépose dans notre esprit la vérité tout entière; en sorte qu'avec elle l'homme n'a plus rien à chercher : il connaît l'être nécessaire, il se connaît lui-même, il connaît sa destination. Il a appris que la carrière de ses vœux se prolonge au delà des confins étroits de la vie; et alors la vie n'est plus pour lui qu'un besoin immense d'arriver, une confiance imperturbable, un détachement complet et la jouissance anticipée du ciel. Il ne remarque dans les vicissitudes passagères de son exil que de courtes angoisses dont une félicité sans mélange sera la couronne. Ses pleurs mêmes ont leur joie, parce qu'ils sont comptés; et s'élancer vers les sommets de l'infini est tout l'enchantement de son existence. Car, mes frères, le mystère de notre sort futur est à la tête de nos mystères. Jésus-Christ est le seul qui ait paru au milieu de nous en disant que notre inquiétude d'un bonheur parfait n'est point une séduction; que cet avenir, qui nous occupe si vivement, nous appartient en réalité; que tout ce que nous sentons au dedans de nous, avec un attrait toujours nouveau, y est gravé du même doigt qui a tendu les pavillons du firmament; que celui qui nous a dotés d'espérances si magnifiques savait bien qu'il trouverait dans sa richesse de quoi les acquitter; que l'indication précise du but et la route directe qu'il faut choisir pour le toucher sont dans ces paroles d'une briéveté si énergique et si instructive : *Ego vivo, et vos vivetis* (*Joan.*, XIV, 19); enfin que sans nos mystères, qui nous familiarisent en quelque sorte avec l'infini, l'éternel, le parfait, nous succomberions sous le poids de la gloire qui nous est annoncée, comme, sans l'aveuglement des incrédules, nous aurions peine à concevoir la faiblesse de leurs interminables plaidoyers à la louange de la souveraineté de la raison.

Cette prétendue souveraine, qui ne connaît le tout de rien, demande sans cesse à quoi bon des mystères révélés? A quoi bon des mystères révélés! Parce qu'il y en a partout; parce que votre raison trébuche à chaque pas; parce que vous êtes trompeurs de vous-mêmes et des autres. Mais pourquoi Dieu se cacherait-il? Parce que Dieu étant incompréhensible dans toutes ses œuvres, même dans celles de la nature, et la religion étant la première de ses œuvres, c'est dans la religion qu'il doit être le plus inaccessible à nos yeux; parce que c'est la politique de sa munificence de verser la lumière sans être aperçue; parce que le sanctuaire de la foi est un rocher environné de ténèbres contre lequel il faut que toutes les curiosités de l'esprit viennent échouer. Il vous sied bien de ne pas vouloir de nos mystères, parce que leur hauteur offense votre petitesse! Mais vous, déistes, expliquez-nous le mystère de la liberté et de l'immutabilité divines? vous, matérialistes, celui de la pensée dans les corps? vous, athées, celui d'un effet sans cause et d'un ouvrage sans ouvrier? Il vous sied bien, lorsque nous ne savons rien, nous ne voyons rien, nous ne comprenons rien de nous-mêmes, de vouloir, de vous-mêmes, comprendre Dieu et ses opérations les plus secrètes! Mais, réplique-t-on, où serait le danger d'avoir mis la religion à la portée de toutes les intelligences? Le danger! C'est que la religion, privée de ses mystères, serait moins digne des attributs de Dieu et des attributs de l'homme; c'est qu'elle descendrait du rang où elle est placée au rang des institutions vulgaires; c'est qu'alors jusqu'à nos passions s'arrogeraient la faculté d'examen sur elle, quoiqu'il n'y ait pas de vérité qu'elles n'aient l'intérêt, ou l'adresse, ou la témérité d'obscurcir. C'est donc avantage pour l'homme et miséricorde à Dieu que, dans la religion, il y ait plus à se taire qu'à disputer, afin que l'homme obtienne la conviction que Dieu ne veut pas de notre science; que la folie qui vient de Dieu est au-dessus de la sagesse qui vient de l'homme; qu'il n'y a d'avéré que l'enseignement de Dieu; qu'à force d'être philosophe on cesse de l'être, et que la souveraineté de la raison, dont nos ennemis font tant de bruit, n'est qu'une fastueuse puérilité.

Ils nous reprochent souvent d'attenter à ses droits. D'abord, mes frères, qu'on se garde de croire que nous entreprenions de lui enlever ce qui lui appartient légitimement : en lui montrant son insuffisance et ses chutes, en lui rappelant qu'elle chancelle lorsqu'elle marche seule; que sans doute on ne lui doit, comme on le voulait aux jours de la démence, ni autels, ni culte, ni sacrifice, nous pensons néanmoins qu'elle a aussi son trône et sa juridiction. Ferions-nous l'homme plus religieux en lui persuadant qu'avec la seule raison il ne peut même avoir la certitude de son existence? Pourquoi fuir les routes battues et se jeter en des sentiers infréquentés? Quelle étrange logique qui mépriserait les décisions du sens intime, cette lumière domestique, vrai présent du ciel; qui compterait pour rien la raison, devant laquelle, quoi qu'on dise, s'instruira en dernier ressort tout procès qu'on lui intente, et qui, en dernière analyse, demeure juge des torts qu'on lui impute!

Toutefois, mes frères, on ne rend à la raison qu'un perfide hommage, si on exagère ses limites. La raison n'est infaillible que par une soumission raisonnable à la foi. Alors, sans aucune hésitation, elle cède, éclairée par deux flambeaux que le même souffle a allumés, à la nécessité d'admettre ce qu'il serait injurieux à Dieu de n'admettre pas. Au contraire, si la raison présomptueuse recule à son gré son domaine; si elle est impatiente de toute borne; si elle se fatigue à creuser des sillons dans un champ dont la culture est interdite; si elle veut faire la souveraine partout, elle ne moissonnera que les poisons de l'erreur. Au reste, mes frères, il sera toujours plus facile de concevoir quelques sophistes s'obstinant à trouver des ab-

surdités dans nos mystères, que des millions de chrétiens qui, depuis le christianisme et sans interruption, et sous le nom de mystères, adorent des absurdités. Et encore ces sophistes disent-ils que notre Evangile n'est pas un ouvrage humain, et que *l'inventeur en serait plus étonnant que le héros*. Mais si notre Evangile est plein de choses fabuleuses, et qui soulèvent la raison, qui les y a mêlées ? est-ce la Synagogue ? sont-ce les apôtres? est-ce au commencement ? est-ce plus tard ? qui a donc interpolé un livre d'un caractère si singulier? Sophistes, ne vaudrait-il pas mieux plier votre orgueil sous le joug de la foi, que de dévorer tant d'extravagances ? Hé quoi ! une voix qu'on peut, sans se rapetisser, soupçonner être la voix de Dieu, daigne retentir à tous vos sens, et vous exigeriez qu'elle retentît à votre manière? Y aurait-il moins à gagner à ses oracles qu'à vos rêveries? Que recueillez-vous de ces arides investigations où votre temps se consume ? une continuelle anxiété qui tantôt accorde à la révélation des motifs déterminants, tantôt repousse ces motifs comme dénués de preuves, flotte entre l'admission et le rejet, et ose quelquefois, pour couvrir la honte de sa défaite, articuler brusquement et sans craindre d'encourir les anathèmes de la raison elle-même, que *vous ressusciteriez un mort en sa présence*, elle n'y *croirait pas*.

O mes frères ! si l'univers est un miroir dont tous les points sont comme autant de facettes qui réfléchissent l'image du Créateur, l'Evangile est un ouvrage dont toutes les lignes racontent la divinité de Jésus-Christ. Et serait-ce un arrangement bien digne de l'Etre suprême d'avoir scellé nos mystères du cachet de sa divinité, pour départir ensuite à la raison le privilége de les réduire à la classe des problèmes ? Tant de siècles de prédictions, d'inspirations, de vertus extraordinaires, qui ont précédé l'Evangile pour en constater la source, ne nous auraient-ils légué que la doctrine du scepticisme? Le scepticisme calomnie la Providence; et qui de nous pourrait se résoudre à quitter la vie avec un tel conducteur? De quelle terreur, de quelle pitié n'est-on pas saisi à la vue de l'incrédule blasphémant la religion sur sa couche funèbre ! Quelle horrible duperie d'épuiser son esprit et de tourmenter sa raison à combattre la foi, pour n'apercevoir à la mort que de glaçantes ombres ! *Tenez votre âme*, et ce conseil vient de Genève; *tenez votre âme en état de désirer qu'il y ait une religion révélée, et vous n'en douterez jamais*. Que ce conseil, s'il était suivi, nous épargnerait de fastidieuses controverses ! La religion est toujours prête à se justifier devant nous; mais elle ne se découvre qu'aux cœurs droits. Or, ses ennemis ressemblent à un homme prévenu de graves délits, récusant les témoins qui l'accusent, atténuant les faits qui le chargent, se débattant contre ses juges dans l'appréhension du supplice, et se jugeant lui-même au fond de sa conscience. Ainsi, que l'incrédule ramasse tous ses moyens, qu'il entasse toutes ses arguties, qu'il ramasse toutes ses invectives : non, il ne se fait point illusion à lui-même; sa haine contre le christianisme est une admiration secrète ; il croit tacitement : ce n'est point sa raison qui murmure, mais ses passions qui font toujours les maîtresses. Je ne saurais me représenter un incrédule assis sur le tribunal de sa raison, pesant nos mystères dans sa balance, et les effaçant d'une main froide des livres de la croyance publique. Dieu serait-il à son égard comme un prince qui envoie des ordres à l'un de ses sujets? Celui qui les a reçus met en question si le prince existe, si du moins ses ordres ont été communiqués dans les formes ; si le messager n'est pas un fourbe, et l'écriture qu'il produit, supposée; si le commandement n'est point équivoque ou superflu..... et en définitive, le sujet n'obéit pas à son prince : c'est, mes frères, la rébellion de l'incrédule envers Dieu, surtout depuis que l'impiété circule entourée de tout le charme des talents suborneurs ; depuis qu'on rencontre partout de ces esprits superbes, toujours en révolte contre l'ordre, contre la morale, contre leur propre cœur; depuis qu'on se plaît à oublier que les maximes qui bouleversèrent les anciennes sociétés sont les mêmes qu'on a répandues depuis dans une société moderne, qui a failli en périr; que ces principes, si fatals au monde, et les charlatans qui les ont renouvelés, sont la cause de tous les maux que nous avons soufferts ; depuis qu'il existe encore des sectateurs de ces faux sages, assez aveugles pour n'être pas désabusés, pour ne pas soupçonner que ces grands philosophes pourraient bien s'être trompés dans leurs recherches, et qu'il serait prudent d'écouter enfin leurs adversaires si longtemps dédaignés, quoique peut-être ils ne soient pas aussi déraisonnables qu'on voudrait le croire; depuis qu'on ferme les yeux à l'évidence des faits, desquels il résulte que les sophistes actuels ne sont ni plus clairs, ni plus modestes, ni plus conséquents que leurs pères, qu'ils rajeunissent de vieilles erreurs sous des expressions nouvelles, hasardent des notions vagues, et ne font pas un seul pas sans être arrêtés par des autorités qu'on ne peut ni décliner ni combattre.

Ces réflexions, dont la simplicité égale la franchise, voilà les armes éprouvées par l'usage, qui nous ont été données contre cette sagesse, mère de tous les excès ; cette sagesse devant laquelle tout est vide de sens si elle ne l'a pas créée, tout indécis si elle ne l'a pas fixé, tout médiocre si elle n'y a point apposé sa marque ; cette sagesse, adulatrice obséquieuse de la multitude dont elle caresse les penchants déréglés ; cette sagesse que rien ne peut contenir, excepté la révélation. Prise dans ses entraves, elle se plaint d'abord et s'irrite, pour s'applaudir bientôt de son utile contrainte. Est-ce qu'il est plus noble d'obtempérer à la science de l'homme qu'à la science de Dieu? Notre raison déroge-t-elle quand c'est un Dieu qui l'enchaîne?

Un autre qu'un Dieu serait-il l'auteur d'une religion qui se montre bienfaisante, même envers l'impie réclamé par la loi du sépulcre? Dans l'exercice de nos pénibles fonctions, nous en faisons la consolante expérience, et un miracle de quelques instants nous dédommage quelquefois des scandales d'une longue vie. Alors, la philosophie, sur laquelle l'impie se reposait, l'abandonne; il ne rivalise plus de puissance avec le Tout-Puissant; sa fierté se dément, il pâlit, il se trouble, et la souveraineté de sa raison lui échappe avec tous ses prestiges; il entre dans un autre ordre de choses; il est devenu trop grand par la foi qu'il a recouvrée, pour se croire aussi grand que celui qui la lui a rendue : on dirait que la nouvelle splendeur sortie des tabernacles du ciel, et prenant possession de sa nouvelle conquête, lui a dévoilé en un moment les secrets qui choquaient son orgueil, et que les torches de la mort, qu'on secouera bientôt sur sa cendre, ont dissipé l'obscurité des mystères, si longtemps l'objet de ses dérisions. C'est, mes frères, que les passions qui tyrannisaient son intelligence s'éteignent, que leurs objets se flétrissent devant la nuit du tombeau ; que le dogme de l'immortalité ne trouve plus d'objections dans ses désordres ; qu'il n'y a plus d'autre néant pour lui que le néant des vanités; et enfin, que les jugements de l'esprit sont changés, parce que les sentiments du cœur ne sont plus les mêmes.

Oui, il faut le publier à la gloire de la religion de Jesus-Christ, presque toujours on désire finir dans le sein de ses espérances. La raison récalcitrante pendant un grand nombre d'années, maintenant soumise et tranquille, reconnaît que la domination de la foi est inexpugnable, malgré tous les sophismes. Voilà le triomphe de la miséricorde, qui a le mérite d'un nouveau prodige; le triomphe du repentir, qui a le mérite d'une nouvelle innocence; le triomphe de la vérité, qui a le mérite d'une nouvelle victoire! Non cependant, je frémis de le penser et de le dire, non cependant, qu'on ne puisse rendre le retour à la foi impossible à la dernière heure. Lorsque l'incrédulité volontaire, et croissant avec l'amour-propre, s'est enracinée dans une âme, il n'est point de miracle plus rare qu'une conversion soudaine. Il ne faut rien moins qu'une suspension des lois de la nature morale. Ne pas croire, lorsqu'on voudrait croire, c'est le signal de la réprobation qui arrive, c'est le premier son de la trompette des vengeances; c'est la punition trop fréquente de s'être jeté dans les périlleux hasards de l'impiété, sans songer que si Dieu laisse dormir ici-bas les méchants, s'il paraît sourd à leurs outrages, s'il ne daigne pas même agiter contre eux son tonnerre, il en remet les formidables éclairs pour le temps de ses justices.

Partisans insensés de la souveraineté de la raison, qu'avez-vous à répondre à nos preuves, à nos témoignages et à nos grands chrétiens qui avaient tant de raison et tant de foi? N'est-ce rien pour vous que cette foule de croyants qui, depuis Jésus-Christ, se groupent, se pressent, se confondent autour de ses autels pour y déposer l'offrande de leurs illustrations? Que sont auprès d'eux vos devanciers en incrédulité? Et ne sentez-vous pas combien le parallèle, qu'il me serait facile d'établir, tournerait à l'avantage de notre doctrine qui, sans avoir besoin de ce fragile appui des grandeurs humaines, se trouve pourtant, par une économie qu'il faut admirer, avoir attiré à elle, depuis son origine, les savoirs les plus imposants, les naissances les plus distinguées, les renommées les plus brillantes? Imprudents déclamateurs, pour vous dérober à cet argument de fait, viendrez-vous nous harceler avec vos indécentes parodies, vos chronologies mensongères, vos paradoxes récrépis? Contre le jactancieux étalage de votre érudition, nous avons pour nous l'autorité des monuments, la voix des générations et la plume des plus beaux génies, tandis que, dans les tristes libelles éclos de votre cerveau malsain, on jugerait que votre ambition se borne à rallier autour de vous toutes les imaginations déréglées, toutes les passions effrénées, toutes les réputations déconsidérées. Mais pourquoi nous mesurer avec ces petits champions de l'incrédulité, qui n'ont, dans leurs arsenaux rouillés, que des sarcasmes? Que peuvent leurs débiles mains, qui n'ont jamais entamé d'aucune brèche les fondements de la foi? Ne savent-ils pas que l'édifice est toujours resté debout sous la garde de son architecte? ne serait-ce pas que tout lui assure une perpétuelle durée; le choix de ses matériaux, la solidité de son assiette, l'immobilité de sa base? Enfin, ne savent-ils pas que tous les traits se sont usées contre lui? Quelle pitié d'espérer encore dans une cause désespérée? Quelle pitié de tenter de nouveaux assauts contre la cité éternelle, lorsqu'elle a résisté au plus terrible des assauts donné sous nos yeux! Quelle pitié, pour parler sans figure, de ne pouvoir pas même colorer de l'apparence du vraisemblable la doctrine qu'on adopte, ni de l'apparence du faux la doctrine qu'on abjure; d'être aussi incertain de ce que l'on veut que de ce que l'on ne veut pas; d'être aussi embarrassé de ce que l'on ne croit pas que de ce que l'on croit. Si c'est là ce qu'on appelle un esprit fort, qu'on me dise donc ce que c'est qu'un esprit faible. La force de l'esprit n'est-elle pas de reconnaître un empire de six mille ans, l'empire de la foi dont je vais défendre, contre ses ennemis, les droits inaliénables?

SECONDE PARTIE.

O foi! que votre souveraineté est auguste! Votre origine, c'est le sein de l'Eternel; votre fondateur, le Verbe incréé; votre ministre, la nature en prodiges; votre trône, l'univers; votre diadème, la douceur; votre sceptre, un faisceau divin de lumières et de ténèbres; votre palais, la conscience des élus; votre force, la persuasion; votre trésor, la charité; votre cortége, la soumission ennoblie et l'orgueil abattu : ô foi! vos

moyens sont des bienfaits ; vos soutiens, des martyrs ; vos amis, tous les bons ; vos ennemis, tous les méchants; vos courtisans, toutes les vertus ; vos contempteurs, tous les vices, et surtout l'indifférence, la déloyauté et la dépravation que je voudrais en ce jour obliger à célébrer avec moi votre empire.

L'indifférence est la grande maladie de notre temps : de là l'abandon de tout principe, de là ce marasme qui engourdit toutes les facultés de l'âme et tous les aiguillons du remords ; de là cette insouciance de l'erreur qui est la plus dangereuse de toutes les erreurs ; de là cet athéisme politique, cet oubli des antiques traditions, ce rétrécissement des cœurs, cette absence des idées saines, la plaie de notre époque ; de là cette trêve entre le bien et le mal, qui amène les plus viles transactions entre l'égoïsme et la bassesse ; de là enfin ce mépris des études chrétiennes sans lesquelles, faute de nourriture, la foi est morte. Aussi quelle est la science moderne pour les choses de la foi? Dans l'enfance, le catéchisme ; dans la jeunesse, quelques éléments, mais sans rien approfondir. Avance-t-on en âge ? on devient l'esclave des obligations, des charges, des travaux de la vie civile; tout éloigne de la religion : ici des exemples qui la compromettent, là des discours qui l'outragent, ailleurs des livres qui la travestissent. Qu'arrive-t-il ? sans égide, on se retire d'elle à la hâte, et la vanité, venant au secours de l'indifférence, on adopte les doctrines dominantes. Bientôt la religion n'est plus qu'un souvenir vague, lointain et fugitif : on quitte sa livrée, dans la crainte de passer pour bizarre : on chérit une inaction commode, qui dispense de toute gêne : on tremble d'exposer sa réputation d'homme d'esprit, toute sorte de zèle étant suspect d'ineptie; nos dogmes ne sont plus que des abstractions surannées : on ruine le fondement de tous les devoirs, et on s'endort du sommeil dont on ne se réveille plus. On est déserteur de la religion de ses pères avant d'être son disciple, et incrédule avant d'être chrétien. On se fait un point d'honneur de se passer de Dieu, un point d'honneur de ramper sur la terre comme les insectes, un point d'honneur de ne lever jamais les yeux vers celui qui tient dans ses mains la vie et la mort ; un point d'honneur de salir ces nobles attributs qui n'ont été donnés à l'homme que pour exalter les magnificences de son auteur ; un point d'honneur de marcher ainsi à la nullité de toute croyance.

Par bonheur, il a été prédit le temps où il y aura peu de foi en Israël. Ainsi l'impiété elle-même tourne à l'avantage de la foi, et ses adversaires complètent sa défense. Qu'ils se morfondent donc en objections insignifiantes, qu'ils s'égayent en fades railleries, qu'ils s'ingénient en recherches superflues, qu'ils trouvent dans la foi ou d'humiliantes petitesses ou des sublimités plus humiliantes encore ; qu'ils s'érigent en censeurs des faits prodigieux, parce que leur jugement ne distingue ni causes, ni effets, ni résultats; qu'ils ne voient que des faits naturels dans une religion qui a conduit par la main à embrasser sa doctrine les princes et les peuples les plus jaloux de leurs doctrines ; dans une religion à laquelle le monde a toujours suscité des querelles, et qui a toujours dompté le monde ; dans une religion qui surnage, pleine de vie, sur les fleuves de sang et de larmes, où des persécutions furieuses ont voulu la submerger; dans une religion à la voix de laquelle les idoles fuient épouvantées par une croix, la tyrannie confondue rend les armes, et les nations étourdies sont emportées, comme des figures tracées sur le sable ; dans une religion qui renferme assez de lumières pour éclairer ceux qui le désirent sincèrement, et assez de ténèbres pour aveugler ceux qui se plaisent dans leur obstination ; dans une religion riche d'événements rapides, mémorables, divers : quoique ces miracles dispensent largement d'en solliciter de nouveaux, j'aime mieux pour eux les violences de la haine que les molles langueurs de l'indifférence ; que cette paix léthargique avec laquelle il n'y a plus de chrétiens magnanimes ; que cette froide apathie propre seulement à glacer le cours des actions de foi héroïque qui ont immortalisé nos aïeux... et voilà, mes frères, où nous en sommes !

Car, de nos jours, l'indifférence est tellement à son comble, que ce ne sont plus les graves affaires de la religion qui occupent ; ce ne sont plus ces efforts du raisonnement, ces argumentations hautaines du dernier siècle ; on dirait que la raison, épuisée par ses longs combats contre la foi, n'a plus la force de combattre. On vit dans une sorte de scepticisme pratique, comme s'il n'existait rien de vrai ni rien de faux. L'âme se dessèche, l'esprit se tue, le cœur se fane à de stériles découvertes qui, loin d'étendre la science fructueuse et profitable, décolorent, défleurissent, dépriment tous les objets. Autrefois l'on s'entretenait avec le ciel dont la terre n'était que l'observatoire : louer les œuvres de Dieu; aimer sa parole, admirer ses prodiges, croire à ses dogmes, c'était tout l'homme, tout le chrétien, tout le Français. Aujourd'hui on s'exile de Dieu, parce qu'on a peur du voisinage de sa colère ; on néglige ses œuvres, parce qu'elles accusent les nôtres ; on ferme l'oreille à sa parole, parce qu'elle trouble la sécurité coupable ; on traite ses miracles de fables, parce que, s'ils sont vrais, il n'y a plus d'excuse. Nos dogmes, c'est l'art de tendre des piéges à la multitude ignorante, c'est rétrograder, c'est s'enfoncer aveuglément dans l'obscure forêt des préjugés ; c'est recommencer la gothique manie qui s'engouait de chimères, c'est retarder l'ère des connaissances transcendantes et de la félicité générale : la religion avec ses mystères n'a-t-elle pas produit toutes les douleurs qui ont été souffertes, et tous les crimes qui ont été commis? Aussi, maintenant on épie la foi, et on surveille la dévotion. Les missionnaires de la paix sont

plus redoutés que les missionnaires de l'anarchie. Que de négociations, que de lenteurs, que d'affronts à dévorer pour enseigner aux peuples à servir Dieu, à honorer le roi et à pardonner à ceux qui nous ont fait du mal! Une mauvaise intrigue est une voie sûre à la confiance, une mauvaise brochure un brevet d'estime, une mauvaise action une lettre de crédit; et nos vétérans de la piété, si on ne leur interdit pas précisément le feu et l'eau, on leur interdit la capacité et le bon sens. Avec la foi nos pères savaient tout; avec elle aujourd'hui on ne sait rien, pas même former des vœux pour le salut de son pays.

Ici, d'odieux transfuges de la religion catholique, mais effrayés du vide que laisserait dans l'économie sociale l'absence de toute religion, proclament qu'il en faut une moins tel ou tel dogme, moins telle ou telle pratique, sans songer que, plus il y a de pièces détachées d'un édifice, plus la voûte est près de s'écrouler, et plus le travail de la démolition devient facile : se moquant ainsi de l'autorité de l'Eglise dont ils ne se soucient pas plus que de la divinité de son auteur; ne faisant du christianisme qu'une ombre vaine qu'il est impossible de saisir à qui y chercherait un appui, et aimant à se persuader que partout où il n'y a plus de gouvernail, la violence du courant tendait à détourner de plus en plus ceux qui s'y trouvent abandonnés. Là, de petits écrivains, infatués de leur clientèle, enivrés de leur influence, émerveillés des succès de leur plume vénale, à force de tapisser les colonnes de la foi de leurs manifestes, pensent sans aucun doute qu'elles vont tomber, qu'au même lieu où elles soutenaient le temple importun du fanatisme, l'athéisme élevera bientôt ses portiques consolateurs, et qu'il ne restera désormais que la doctrine de l'égalité, la morale de la licence et l'évangile des droits de l'homme. Les misérables! qui ne veulent pas de nos vieilles renommées, comme s'il était en leur pouvoir de briser nos trompettes monarchiques; comme si, tenant le milieu entre l'idolâtrie exclusive du passé et l'amère détraction du présent, il était permis d'oublier que la France n'a pas attendu la souveraineté de la raison pour renfermer dans son sein toutes les grandeurs. Eh! quoi, mes frères, nos hommes, si justement célèbres, cesseraient-ils de l'être pour leurs enfants dégénérés, parce qu'ils s'inclinaient humblement sous la souveraineté de la foi?

Mais la déloyauté n'est pas moins ennemie de nos dogmes que l'indifférence. Hélas! qu'est la foi du chrétien de nos jours? Une lâche antipathie pour tout ce qui lui en rappelle les menaces : car ce qu'on doit faire dépend nécessairement de ce qu'on doit croire, et quiconque est maître de sa foi, l'est de ses œuvres. N'est-il pas vrai qu'intérieurement il souhaiterait que la religion n'existât point, et qu'il a toujours évité l'occasion de s'en instruire, par une appréhension secrète d'être obligé de changer de langage ou de conduite? N'est-il pas vrai qu'il s'attriste lorsqu'on articule en sa faveur des preuves décisives? N'est-il pas vrai que les objections, dirigées contre elle, lui causent un plaisir d'autant plus vif qu'elles lui semblent plus embarrassantes? N'est-il pas vrai qu'au lieu de gémir, il se réjouit avec ses complices, lorsqu'il entend dire autour de lui qu'un délire presque universel s'est emparé de l'aînée des nations, et qu'après une trêve de plusieurs siècles, elle a repris contre la foi, avec le levier des opinions, ces longues hostilités qui émoussèrent le glaive des empereurs? N'est-il pas vrai qu'il gronde, lorsque vous soutenez devant lui qu'il y a un malin vouloir et une pernicieuse témérité à mettre en équilibre le bon avec le mauvais; que le moindre mouvement peut agiter les balances, et soulever le côté que les passions ont incessamment affaibli; que les Etats les plus robustes cèdent à la puissance des systèmes; que les révolutions naissent par l'impiété; que les nations vivent par leurs croyances, et que sans elles leurs éphémères succès ne sont que des prospérités maudites; que cette commotion, prolongée d'un bout de l'Europe à l'autre, annonce qu'elle vacille sur sa base; que cependant la religion, avec ses vieux axiomes, est le seul fanal des intelligences; avec ses vieux conseils, la seule ancre du repos; avec ses vieux appuis, la seule planche dans la détresse; qu'on construirait inutilement un nouveau temple avec des débris, un sol volcanisé et les ouvriers de la tour de Babel; que la foi, avec son code, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir les uns des autres, et que sa souveraineté embrasse tout l'ordre social?

N'est-il pas vrai que la religion a des preuves de tel caractère que, si l'on en avait de semblables en tout autre sujet que celui de la religion, sur lequel on fût obligé de choisir un parti, on serait manifestement déraisonnable de ne pas s'y rendre, bien qu'on put y opposer quelque argutie frivole? N'est-il pas reconnu que l'objet de la prudence, mobile de toute conduite sensée, n'est pas de voir, aussi clairement que l'exigerait une curiosité outrée, les choses sur lesquelles on délibère avec soi, mais de nous déterminer, d'après les bornes de notre intelligence, au parti le plus judicieux et le plus convenable pour nous attacher à un point fixe? N'est-il pas vrai que, malgré toutes les hésitations, tous les doutes, toutes les perplexités qui arrêtent dans l'étude de la matière dont il s'agit, tout, en définitive, aboutira au triomphe de la religion, si on a de la justesse dans l'esprit? N'est-il pas vrai que l'empire de la foi est d'attirer à elle, et de gagner, au premier abord, le mérite, la gloire et la vertu solide; qu'elle n'éprouve d'obstacle que du côté des médiocrités présomptueuses, de résistance que du côté des passions séditieuses, et de guerre que du côté des appréhensions onéreuses? Le remords est le pire des logiciens dans les

âmes dégradées, parce qu'il est le plus incommode des censeurs. N'est-il pas vrai que l'incrédule est forcé de rougir, lorsqu'on a le courage de lui démontrer que ces aggressions ouvertes et cachées, ce choc des subtilités captieuses, cette tendance à tout refaire, n'aboutissent qu'à glisser des assertions à la place des certitudes, et des apostasies à la place des fidélités; que l'autel peut exister sans le trône, mais que le trône ne peut exister sans l'autel; enfin, que si tous les Français n'ont pas oublié leurs princes, c'est que tous les Français n'avaient pas oublié leur Dieu?

Que l'incrédule, pour excuser son obstination, allègue maintenant sa loyauté : est-ce que la loyauté lutta jamais contre l'évidence? Nous invoquons de confiance son propre jugement. Eh! que lui importerait-il de mentir à lui-même? A-t-il du moins promené ses yeux sur les titres de la révélation, avant de les livrer au ridicule? D'où vient que les mêmes principes, qu'on aurait honte de contredire ailleurs, ne sont plus que des inventions dès qu'on les applique à notre doctrine? Pourquoi discréditer avec acharnement des motifs consignés dans la plus authentique des histoires, et mendier avec complaisance des témoignages dans les histoires les plus suspectes? Pourquoi cette tactique, dont une attention clairvoyante n'est pas la dupe, de croire qu'on a réfuté les autres quand on n'a réfuté que soi-même, de combattre en fuyant, comme les Parthes, ou de recourir à la méthode de l'aigreur, qui insulte au lieu de discuter, parce que c'est le propre du désespoir de se jeter dans la colère, ne pouvant se renfermer dans la raison? Pourquoi altérer les textes, y ajouter et en retrancher ce qui plaît, en rapprocher les parties ainsi défigurées, pour y trouver des sens tout contraires à ceux des auteurs qu'on cite, ne parler jamais plus affirmativement que lorsqu'on a tort, ne répondre aux faits, les plus indubitablement véritables, que par des chicanes et de mauvaises plaisanteries? Pourquoi, après tant d'instructives monitions, cette confédération dans laquelle on s'enrôle avec des hommes dont on ne voudrait ni pour amis, ni pour maîtres, ni pour serviteurs? Dans quel but demande-t-on l'impunité pour les méchants, la tolérance pour les athées, et la délicatesse des égards pour les corrupteurs de la jeunesse?

Et cela, lorsque des déclamations forcenées, des insinuations perfides, des lamentations hypocrites désignent à la haine les ministres d'une religion, la grande bienfaitrice des peuples; lorsque la contagion qui nous avait gangrenés, n'est pas disparue; lorsque le monstre, qui a failli nous dévorer, rugit encore dans son antre; lorsque la soif de nuire n'est pas étanchée par nos malheurs, lorsque les lois impuissantes suffisent à peine à réprimer le crime; lorsque de perpétuels fauteurs de désordres s'agitent de toutes parts pour interrompre un repos réparateur de tant de désastres et de tant d'infortunes; lorsqu'un mouvement sourd, présage de nouvelles tempêtes, se fait entendre de près et au loin; lorsque la terre politique, ébranlée en Europe ou plutôt dans le monde entier, semble le menacer de nouveaux bouleversements; lorsque la fidélité, mise à l'épreuve, est partout réduite à repousser les suggestions de la perfidie. Mes frères, la déloyauté enfante les mauvais desseins, et l'orgueil les exécute : la déloyauté enfante encore les mauvaises mœurs. Que sont les bonnes mœurs pour des fourbes qui n'ont aucun respect d'eux-mêmes? Or, la dépravation est un nuage infect qui pourrit tout; c'est elle qui a précipité dans leur chute des institutions qui défiaient les âges; c'est elle qui a vendu le Capitole aux Barbares; c'est elle qui, de nos jours, à l'aide de ses suppôts mutinés, a rompu toutes les barrières; c'est elle qui, en attaquant la souveraineté de la foi, a ébranlé la souveraineté des monarques. Quand on ne veut plus de la foi pour reine, on a la souveraineté du régicide

La religion met un frein aux passions : las de ce frein réprimant, on le brise pour vivre plus à son aise dans l'absence de toute loi; car, mes frères, l'aversion pour les dogmes n'est que l'aversion pour les préceptes. Si on ne redoutait pas ceux-ci, on admettrait volontiers ceux-là; mais, contrarié par la règle de la foi qu'on ne peut séparer de la règle des mœurs, l'impie cherche la licence des actions dans la licence des pensées; il veut douter et il doute; il veut à tout prix ne pas croire; la souveraineté de la foi lui paraît un despotisme de fer, et sa raison travaille sans relâche à s'affranchir elle-même. Il y aurait un moyen de la guérir de son aveuglement, s'il n'était pas incurable, et si tout, jusqu'à l'évidence, ne s'éteignait dans la fange des passions. Mais la raison dépravée a trop d'intérêt à se dérober à ses rayons pour ne pas détourner les yeux d'un tableau qui la précipiterait à genoux devant la raison divine. Ce tableau est le tableau du monde sous Tibère, époque à laquelle il ne fallait rien moins que l'intervention d'en haut pour établir la religion d'un crucifié. Qu'y a-t-il de plus surnaturel qu'un gibet qui, d'une montagne aride, va conquérir la terre, enrichir l'indigence, amollir la dureté, guérir toutes les plaies, et devenir le plus beau diamant des couronnes? Cette révolution n'est-elle pas un prodige plus grand que la résurrection d'un mort? La parole qui rappelle un cadavre à la vie est-elle aussi merveilleuse que la parole qui enfante le monde à la vérité? C'est donc le ciel et la terre qui pressent de toutes parts l'incrédule; mais il n'écoute de la terre que ses plaisirs, et du ciel que ses foudres, lorsqu'il ne devrait écouter que les oracles de la foi, racontés par tous les temps, proclamés par toutes les bouches, et sanctionnés par toutes les vertus.

Il y aurait, je l'avoue, une partialité peu équitable de ne pas discerner ce que les incrédules ont publié de judicieux et de bon

d'avec ce qu'ils ont débité d'erroné et de nuisible. Nous leur applaudissons quand il leur arrive d'être sages : c'est une rareté si précieuse! et dans ce cas, leurs maximes copiées dans nos livres dont ils sont les échos et les plagiaires, leurs maximes appartiennent non à la sagesse moderne, mais à la foi elle-même, coéternelle à son auteur. Néanmoins c'est aussi une stricte obligation de notre ministère et un engagement inviolable que nous avons contracté, et une dette sacrée qui nous chargerait devant Dieu si nous étions insolvables, et une promesse solennelle qui nous lie étroitement à vous, mes frères, de poursuivre, de notre charité et de notre zèle, les aplanisseurs des institutions conservatrices de la foi; de comparer les principes tutélaires aux principes désorganisateurs; d'opposer aux écrivains prédicateurs de mensonge les écrivains prédicateurs de vérité, d'autant plus raisonnables qu'ils étaient moins raisonneurs; d'autant plus éminemment utiles qu'ils avaient encore plus de cœur que d'esprit, et qu'en portant si loin le don de penser, ils n'aspirent jamais à être penseurs : bien différents en tout de ces réformateurs irréformables dont le temps présent abonde, et qui eussent été bafoués par l'ancien; charlatans gonflés de présomption et d'ignorance qui eussent fait mourir nos ancêtres d'ennui et de dégoût; également prompts à la révolte et dociles au joug; sachant être esclaves et ne sachant pas être gouvernés; courbant la tête sous la verge des tyrans, et ne voulant point de la clémence des bons rois; barbouillant d'ignobles sottises les chiffons de leur fécondité, et quelquefois les imbibant de l'écume impure de la fureur haletante qui vomit des blasphèmes; s'agenouillant devant le crédit du matin et devant le crédit du soir; tendant une main avide à la bassesse qui soudoie leur bassesse, et ne se disant philosophes que pour devenir opulents.

Ah! mes frères, il n'en était pas ainsi des grands talents qui furent la parure des grands jours; mais, au tribunal des incrédules, c'étaient sans doute de pauvres docteurs, ces savants recommandables qui s'élevèrent jusqu'au faîte de la science, puisqu'ils humiliaient leur front sous la doctrine commune! C'était sans doute un esprit étroit, cet orateur aux accents prophétiques, qui semblait assister d'avance au convoi du monde à travers les débris épars du genre humain, puisqu'il osa défendre la foi, après l'avoir scrutée avec une respectueuse frayeur! C'étaient sans doute des âmes petites et sans ressort, ces nobles fidèles qui nous ont transmis le patrimoine de leurs nobles exemples, puisqu'ils furent les premiers à croire et à justifier leur croyance par leurs œuvres! Quoi! des nouveautés si formelles, et ils s'y attachaient! Quoi! des contradictions si palpables, et ils les adoptaient! Quoi! des sacrifices si révoltants, et leur fierté muette les subissait! Si les Socrate et les Cicéron ont décrié les folies du polythéisme, expliquez-moi comment des chrétiens qui honorèrent aussi leur patrie, ont, en des temps plus favorables, adoré avec le vulgaire la folie de la croix? L'impiété vante ses héros; mais en quoi éclipseraient-ils les héros de l'Evangile? Leur mérite est-il donc si attesté? Quel prix aurait à nos yeux et cette immoralité qui veut avoir l'incrédulité pour compagne; et cette frénésie d'être absurde, qui substitue la déraison au bons sens; et cette légèreté risible, si elle n'était pas dommageable, qui prononce sans appel et dont les sentences trahissent l'impéritie; et cette érudition superficielle, sujette à tant de méprises, et riche seulement en paradoxes artificieux qu'elle orne de couleurs dignes de servir de fard à l'imposture? Les impies, en travaillant à saper les bases de la religion, ont fait l'irréligion odieuse : et, quoique l'on ne doive pas toujours juger l'ouvrage d'après l'auteur, non plus que l'auteur d'après l'ouvrage, ici, du moins, l'un ne fera jamais triompher l'autre.

Je ne le dissimule pas, mes frères, il est des hommes qui jouissent de quelque considération solide, et que pourtant les mystères de la foi déconcertent : n'est-ce pas qu'absorbés dans le tourbillon des jouissances, ou dans la mollesse des habitudes, la religion leur est étrangère? N'est-ce pas la sévérité de sa morale, l'obscurité de sa doctrine, l'autorité qu'elle exerce sur les sens qui les arrêtent sur le seuil de son sanctuaire? N'est-ce pas qu'avant de secouer le joug de la foi, on avait secoué le joug de la pudeur? N'est-ce pas qu'ils oublient qu'au milieu de ces variations sans fin de la face de la société, et même de celle de la nature, au milieu de ces tableaux dont les aspects divers ont été tant de fois renouvelés, au milieu de ces nations inquiètes et jalouses, qu'on voit à toutes les époques se heurter, se déplacer, se renverser; au milieu de ces rapides successions de princes, de trônes et de grandeurs, une seule chose est toujours restée la même, la foi de Jésus-Christ, autour de laquelle tombent les monuments les plus durables en apparence, sans qu'elle en soit ébranlée! N'est-ce pas qu'ils oublient que son royaume, avec sa croix de bois, s'est perpétué sans autre accident que de sortir plus brillant des épreuves auxquelles on l'a soumis! N'est-ce pas qu'ils oublient que la monarchie de la foi, avec sa politique de charité, sa police de douceur, et sa législation de paix, est demeurée ce qu'elle était au commencement, tandis que les plus colossales monarchies n'ont fait que changer de nom, ou de maître, ou d'oppresseur? N'est-ce pas qu'au lieu d'envisager le christianisme dans son ensemble, ils en décomposent toute l'ordonnance? N'est-ce pas que, méconnaissant le doigt qui l'a affermi contre tant d'efforts redoublés, ils n'en ont jamais étudié l'indivisible charpente? n'est-ce pas qu'ils ignorent que l'incrédulité est un fléau où pullulent les autres fléaux?

Hélas! nous le savons : c'est elle qui, dès avant nos tribulations, a engendré cette

troupe d'intarissables argumentateurs tout extasiés de leurs insipides jeux de mots, de leurs anecdotes controuvées, de leur chicane tortueuse; c'est à elle que nous avons dû cette secte de régénérateurs, encouragés à l'audace par la faiblesse; qui, dans le dernier siècle, avaient entrepris d'abattre l'arbre aux feuillages divins, de priver toute la civilisation de son ombrage, et avec la cognée de l'ingratitude, de frapper si violemment son tronc invulnérable, que le bruit de leurs coups en troublât au loin la piété timide qui vient chercher sous son abri la fraîcheur des consolations religieuses, au lieu de la sécheresse des indemnités profanes?

Quelles devaient en être les conséquences? Tous les bouleversements. Bûcherons téméraires, vous êtes donc les artisans de toutes nos infortunes; vous êtes donc (n'en frémissez-vous pas dans vos tombeaux où les vers rongent votre orgueil?) vous êtes donc les pères de cette race bouillonnante de rapines dont vos principes ont armé les bras; vous êtes donc la souche de ces factieux sans génie, qui, hors de la foi, dépassèrent toutes les limites du mal, trempèrent leur plume dans le sang pour en faire l'émule du poignard, et félons envers le Roi du ciel, cherchèrent dans l'athéisme un appui contre le remords; vous êtes donc encore de nos jours les *excitateurs*, car il faut de nouvelles expressions pour des abominations nouvelles : oui, vous êtes encore de nos jours les excitateurs de ces nouveaux séides qu'un art nouveau façonne dans la nuit du secret à de parricides tentatives; de ces nouveaux conspirateurs que l'impiété tient en laisse pour toutes sortes de forfaits, et qu'elle lâche au signal, à l'instant et à l'endroit convenus, pour rendre les nations orphelines! Bûcherons téméraires, déjà l'indignation céleste a revendiqué ses droits contre la plupart d'entre vous; déjà la religion et la société vous ont demandé compte de tout ce qui a été enduré pour l'honneur de vos monstrueuses opinions; déjà l'inexorable histoire qui, d'accord avec la charité, rappelle les grandes erreurs pour inculquer de grandes leçons et prévenir de grandes calamités; déjà l'inexorable histoire, qui grave toujours et n'efface jamais, car, avec leur toute-puissance, ces hommes-là n'ont pu en arracher un seul feuillet, et les empires finiront avant qu'il soit retranché un *iota* de ses registres, déjà l'inexorable histoire, car les rois pardonnent, mais l'histoire ne pardonne point; déjà l'inexorable histoire a buriné vos noms sur ses tablettes.

Cependant, mes frères, je dois en avertir, ces disciples si dignes de l'école de leurs maîtres avaient-ils prémédité la longue série des crimes dont nous avons été les témoins? Les circonstances n'ont-elles pas beaucoup fait? Ne se sont-ils pas, fortuitement peut-être, rencontrés à la tête du torrent qui mugissait contre l'autel et le trône? Peut-être qu'ils n'ont été forts que de sa force et de sa rapidité : mais aujourd'hui que nous avons recouvré une famille auguste qui devrait servir d'exemple à toutes les autres, cachons-nous dans la honte, si nos larmes étaient taries pour un jeune héros qui apprenait en silence avec son héroïque épouse le grand art de régner par la justice. Que notre éternel hommage à cette noble victime soit de dire anathème à l'impiété qui est la haine de tous les pouvoirs, et de nous réfugier dans le sein de la foi, la souveraine de tous les gens de bien, et l'inspiratrice de tous les dévouements.

Repoussons cette philosophie qui est essentiellement, et par son caractère spécial, l'ennemie déclarée de notre bonheur; qui, s'il advient d'elle quelque chose de louable en apparence, cache, sous le voile de la droiture, ses astuces et ses tromperies, feint de nous éclairer pour nous fasciner davantage, médite notre ruine en affectant la philanthropie, déploie les ressorts les plus actifs, lors même qu'elle semble ne respirer que la modération; avec laquelle la science est meurtrière et la raison anarchique; qui a amené, dans tous les temps, les convulsions des empires; par laquelle naguère on a vu cette France, jadis si belle, calcinée au feu de la destruction et remise tant de fois sur l'enclume et sous le marteau des novateurs qui se vantaient de la retremper et de la rajeunir; avec laquelle toute moralité n'est plus qu'un vain mot, l'unique bien le plaisir, l'unique mal la douleur; qui, semblable à l'imprudent nautonier dirigeant son vaisseau sans le secours des astres, nous fait perdre route en nous désaccoutumant du ciel; dont le premier contentement serait de porter la mort chez tous les Etats, si sa puissance égalait sa malignité; et que, si elle voulait être repentante des malheurs dont elle est la cause, aurait besoin de plus d'un siècle pour abolir la trace de ses ravages; par laquelle les lettres sont transformées en furies qui insultent à la royauté sur le trône, dans les fers et jusque dans le tombeau; qui, au lieu d'élever les âmes jusqu'à la sainte noblesse de leur origine, les enfonce dans le mépris d'elles-mêmes : dont le privilége ordinaire est de refroidir tous les élans, de ternir tous les objets, d'obscurcir toutes les lumières, d'enlaidir toutes les beautés, de rétrécir toutes les perspectives; avec laquelle enfin l'homme est entendu reniant son avenir, et se ravalant au-dessous de la brute. L'impiété est une démence cruelle qui exclut toute crainte, toute dignité et toute consolation.

Et plût au ciel qu'elles fussent vaines les craintes qui tourmentent notre ministère! On l'a dit souvent, que l'athéisme est une chimère : cependant qui ignore les doctrines meurtrières qu'on sème de nouveau autour de nous (11)? Que l'athéisme, dans nos contrées, ne soit point une illusion, nous en avons la preuve dans la résurrection, au grand jour, des ouvrages qui nient l'exis-

(11) Allusion au *Système de la nature*, réimprimé à Paris, en 1821.

tence de l'être nécessaire; la preuve en est dans l'effronterie cupide des spéculateurs qui trafiquent publiquement de leurs désolantes éditions; la preuve en est dans l'avidité avec laquelle on les achète, dans les louanges fastueuses qu'on leur prodigue, et dans le nombre des lecteurs passionnés qui les dévorent : quoique le nom seul de l'athée ait quelque chose d'invraisemblable, et qu'on éprouve malgré soi une secrète incrédulité en voyant un homme plongé dans un délire qu'on a le droit d'appeler la mort de la raison, un homme qui se dépouille volontairement de ses facultés, un homme qui se condamne au supplice de son abaissement, un homme qui parle de morale, et ne sait quel est son principe ; de justice, et ne peut la définir; de devoir, et n'en connaît pas la source ; de crime, et l'athéisme est la cause immédiate et rigoureuse de tous les crimes : un homme précipité dans l'ignominie d'une doctrine qui mine la société par sa base, ronge les liens qui en réunissent les membres, rend la vie abjecte, ne voit dans la nature que des cadavres.

Au contraire, la foi, dépositaire des trésors de l'immortalité, explique cette soif ardente que nous éprouvons d'une félicité qu'on cherche en vain ici-bas, cette immensité de désirs dans un être aussi fragile que nous, ce besoin de joies immuables en des cœurs qui trouvent la satiété partout. Oui, mes frères, la foi met l'infini dans l'homme; avec elle, et d'avance, nous sommes à Dieu. La souveraineté de notre raison nous pèse; nous ne voulons plus que la souveraineté de la religion. Nous savons avec la foi que les siècles marchent, sans doute, mais que tous leurs mouvements sont calculés pour de plus grands desseins, sous la volonté suprême du régulateur de l'univers. O foi catholique! avec vous, pour le chrétien, cette vie n'est que l'attente d'une autre vie, où tous vos secrets seront révélés; où notre triomphe sera de chanter les vôtres; où, lorsque le temps ne sera plus, nous répéterons à l'envi, en l'honneur de notre reine, que sur la terre toutes les cohortes ennemies échouèrent contre votre tribu désarmée; que vous avez duré autant que le monde, que vous lui avec survécu, et qu'après avoir rempli votre mission, vous êtes venue, avec vos élus, rejoindre l'auteur de tout le bien que vous aviez opéré; que votre pourpre royale a été quelquefois mouillée de vos larmes maternelles, mais que son éclat ne fut jamais souillé par aucune tache; que votre roseau, si faible qu'il semblait, ne plia jamais sous aucune tourmente; que votre tête était couronnée d'épines, mais que ces épines étincelaient de tous les rayons de la Divinité. Gloire à la foi! gloire à la souveraine de notre exil! Gloire à la rémunératrice de ses humbles sujets pour lesquels un jour il n'y aura plus de mystère que la certitude de l'éternité de leur bonheur.

SERMON V.

SUR LE CULTE CATHOLIQUE

Sacerdotes Sion induam salutari. (*Psal.* CXXXI, 16.)

Je couvrirai les prêtres de Sion des vêtements du salut.

Si le ciel avait revêtu d'une si grande puissance les prêtres de l'ancienne loi, quels doivent être les prêtres de la loi nouvelle, les ministres de cette religion dont la première n'était que la figure; de cette religion qui, par une suite d'oracles incontestables, remonte au jour où naquirent les jours; de cette religion écrite d'avance sur d'ineffaçables registres, tels que l'homme n'en eût jamais imaginé de semblables; de cette religion, née sur une croix, dans le sang de son fondateur, dont l'établissement est tellement surnaturel, que, s'il ne l'était pas, il n'est plus possible d'en concevoir la durée, et qu'en excluant le prodige on le ramène; qui, durant dix-huit siècles, a résisté à la paix et à la guerre, aux délices et aux tribulations, à la pauvreté et à l'opulence, à la violence et à la ruse, aux diadèmes et aux échafauds : de cette religion jamais plus tranquille que lorsque toutes les chances paraissent être en faveur de l'impiété, qui presse de toutes parts ses ennemis alors même qu'ils se vantent de l'avoir réduite au silence, et qui nous défendait malgré nous, lorsqu'on la traitait chez nous en étrangère; de cette religion que rien n'effraye, ni calomnie, ni adresse, ni oppression, pas même l'autorité qui lui ôterait imprudemment son appui; de cette religion si nécessairement une qu'on ne peut renoncer à aucun des articles de sa croyance sans renoncer à tous, et dont les preuves sont tellement lumineuses qu'on ne peut les révoquer en doute sans ébranler la base de toutes les connaissances; de cette religion, barrière sacrée qui entoure la conscience du juste et l'abrite contre les orages du remords; de cette religion, médiatrice assidue dont les espérances sont des leçons, et qui, pour nous rendre meilleurs, nous montre notre dernier jour si voisin du premier; de cette religion dont l'athéisme lui-même, qui nie tout, rougirait de nier les services; de cette religion qui, lorsque leurs colonnes penchent, étend la main pour soutenir les Etats; de cette religion qui place la charité comme un fontaine intarissable dans les solitudes de la vie; de cette religion qui, si elle ne redevient point ce qu'elle doit être, ne peut communiquer qu'une partie de ses largesses, ni remplir qu'imparfaitement sa glorieuse et magnifique destinée; de cette religion si essentielle au bonheur des sociétés, surtout dans un temps où l'on joue le bonheur des sociétés dans les folles tentatives du mieux; où l'homme attentif trouve partout les signes précurseurs des plus épouvantables catastrophes; où l'ordonnateur suprême semble avoir retiré son bras de toute chose pour laisser tomber toute chose dans la confusion; où une cruelle manie d'innover travaille la ville et les champs, le philosophe et le laboureur, les illettrés et

les gens de lettres; où une imprévoyante habileté cachée dans les replis d'une politique étroite, a eu trop longtemps à se reprocher d'avoir infirmé les principes éternels et sacrifié les moyens de conservation solidaire des trônes; où, malgré les gages de réconciliation que le ciel offrait à la terre, on a trop longtemps oublié que le salut de l'Europe est dans la lutte opiniâtre de la sagesse contre la déraison, de la probité contre la fraude, de la loyauté contre la perfidie; de cette religion qui fortifie le cœur, élève l'âme, éclaire l'esprit, nourrit le feu du courage, fait de l'amour de la patrie un exprès commandement; de cette religion le véritable patrimoine des misérables, le véritable trésor des rois, et la véritable liberté des peuples; de cette religion, enfin, divine dans son culte par la richesse de ses sacrements : première partie; par la grandeur de son sacrifice : seconde partie; par l'utilité de ses fêtes : troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Nommerai-je le baptême par lequel nous devenons les enfants de Dieu, où Jésus-Christ brise nos chaînes, nous délivre de l'empire des tenèbres, et, par l'étendue de ses mérites, nous transporte dans la lumière qui est la jouissance des saints; le baptême, où celui que les séraphins contemplent dans le tremblement veut être notre père, exige que nous l'appelions ainsi, en contracte pour nous toute la tendresse, et change en devoir la reconnaissance filiale; où le régénérateur ne fait plus avec nous qu'un seul corps dont il est le chef, dont nous sommes les membres, et qu'il réunira un jour dans son héritage; où les ineffables attributs du créateur s'identifient pour ainsi dire avec les attributs de la créature par les secrètes effusions de sa miséricorde, et les inspirations persuasives de sa grâce, comme l'or dans le creuset, lorsque la flamme le pénètre et l'inonde, n'est plus lui-même avec elle qu'un fleuve de feu? Gloire au christianisme, qui de l'enfant fait un être sacré! Oui, mes frères, le baptême sauve plus d'enfants que la guerre ne détruit d'hommes. Inutilement l'ignorance philosophique ne verrait dans le baptême qu'une vaine superstition; cette institution, envisagée sous des rapports uniquement politiques, serait encore une merveille de prévoyance. Les gouvernements de la terre ont une marque pour distinguer leurs enfants, et pourquoi le gouvernement du ciel n'en aurait-il pas pour distinguer les siens? Mais le gouvernement du ciel a des faveurs plus signalées encore. Enfants de l'Eglise, approchez, un nouveau bienfait vous attend. Tandis que ses pontifes vous imprimeront le second sceau du chrétien, Dieu vous imprimera le premier sceau de sa milice; tandis qu'ils verseront sur votre tête l'huile des athlètes de la foi, il versera dans votre âme son irrésistible onction; tandis qu'ils vous imposeront les mains, il vous couvrira de son bras tutélaire; tandis qu'ils le prieront d'être votre égide et votre soutien, il descendra en vous avec la plénitude de ses dons, il vous communiquera l'esprit de sagesse pour séparer les intérêts du ciel des intérêts de la terre, l'esprit de prudence pour éviter les écueils dont notre carrière est semée, l'esprit de force pour ne pas succomber à la témérité des opinions dominantes, l'esprit de science, non pas celle qui enfle et qui damne, mais celle qui enseigne le bonheur, l'esprit de crainte pour se dérober aux jugements de l'inexorable avenir, l'esprit d'intelligence pour discerner la vérité de l'erreur, enfin l'esprit de piété pour ennoblir nos actions, affermir nos espérances et agrandir nos destinées.

L'impiété ôte tout à l'homme, excepté sa misère. Aussi, quand la première illusion s'est évanouie, combien n'en rencontre-t-on pas qui jalousent le sort des croyants? Oh! disent-ils, si je pouvais être chrétien! Ils sentent que nos sacrements feraient du bien à leur âme : le spectacle que nous leur donnons les frappe d'étonnement; le calme du juste, qui repose sur le sein de la religion, a je ne sais quoi d'attrayant qui commence souvent pour l'indifférence elle-même le goût des plaisirs célestes : voilà ce qui leur arrache des soupirs involontaires. Et que serait-ce s'ils connaissaient cette paix de la foi, cet abandon de la confiance où tous les désirs de la terre viennent se perdre, et qui s'élance jusqu'aux récompenses sans mesure; cet amour de l'Etre infini, qui s'abreuve à longs traits de ses perfections; cette possession intime de la divinité conversant avec l'humanité, ainsi qu'un ami avec son ami, et se livrant à elle tout entière pour être sa libératrice dans le naufrage de son innocence, et sa nourricière quand elle l'a recouvrée! Que serait-ce s'ils avaient la preuve que rien n'est comparable à l'innocence reconquise; que le contentement de soi-même est le premier de tous les contentements; que l'entendement est plus sain lorsque le cœur est sans remords; que les larmes de la pénitence ont plus de douceur que les fautes qui les firent couler; que les jours du chrétien, sincère dans son retour, sont des jours de fêtes continuelles; qu'il jouit plus de ce qu'il refuse, pour être exact à ses engagements, que l'impie ne jouit de ce qu'il se permet pour être fidèle à ses apostasies; qu'heureux dans le témoignage de sa bonne conscience, il gagne d'un pas tranquille le séjour des immuables délices, dont nos sacrements sont l'unique chemin! Que serait-ce, s'ils savaient que l'homme simple et contrit qui prie avec droiture sur les marches usées d'un autel solitaire, qui est humble parce qu'il est faible, qui se cache dans le silence, parce que les choses du siècle font du bruit, et que les choses de Dieu n'en font pas, savoure une félicité que le monde ne donnera jamais avec son luxe, ses joies et ses prestiges! Ah! la pensée qui le rassure à tous les instants est qu'après le sacrement qui l'introduisit purifié dans la vie, si sa vie a été souillée de quelques tâches, un second sacre-

ment est là pour les effacer, et un troisième pour lui restituer sa beauté primitive.

Oui, mes frères, s'il fut glorieux à la terre le jour où le Fils de Dieu voulut être le fils de l'homme, s'abaissa pour nous élever et s'anéantit pour nous reproduire, prit notre indigence pour nous enrichir, accepta nos dettes pour les acquitter sans retenue, et devint, par bonté, ce que nous sommes, afin que nous pussions devenir, par adoption, ce qu'il est; unissant une seule personne en deux natures, l'une toute-puissante, l'autre sujette; les rapprochant malgré leur distance, les conciliant malgré leur opposition; soumettant la nature divine sans l'altérer; divisant la nature humaine sans la changer; faisant l'Etre éternel vassal du trépas, et l'Etre mortel roi de l'éternité : oui, mes frères, si ce jour fut glorieux à la terre, combien il lui fut précieux le jour où, prêt à mourir pour notre rançon, et ne s'occupant que de nos besoins, Jésus-Christ plaça sur nos autels, pour y résider avec nous jusqu'à la consommation des temps, cette humanité docile qui allait souffrir sur la croix, et cette divinité suprême qui remplit tout, à laquelle tout obéit, et devant laquelle tout fléchit le genou! Inénarrable eucharistie, singulier holocauste, où le sacrificateur détruit une substance sans lui rien ôter de ce qu'elle a de visible, en produit un autre sans lui rien donner qui la rende sensible, crée ce qui n'est plus signe de ce qui est; où le prêtre, exerçant une sorte de souveraineté sur Jésus-Christ, le met pour nous non-seulement dans un état d'adoration devant son père, mais dans un état d'humiliation devant nous! Charité inouïe, tu n'es pas de l'homme, mais de son auteur!

Et afin de perpétuer tous ces miracles dans le sein du christianisme, la sagesse de son fondateur ne devait-elle pas établir *un ordre* qui perpétuât aussi la tribu sacrée des lévites de l'alliance nouvelle? Ne sont-ils pas nécessaires à la conservation de la doctrine de l'Eglise, à la fixité de sa hiérarchie et à la continuité de son enseignement, ces hérauts évangéliques, chargés par elle de convertir, surtout en nos jours mauvais, une race d'hommes qui, tenant dans le mépris la religion des ancêtres, se croient prudents parce qu'ils doutent, et éclairés parce qu'ils nient; d'instruire une autre race d'hommes qui languissent dans une cécité intellectuelle si profonde qu'on leur demanderait en vain les notions premières d'où dérivent toutes les autres; ces missionnaires laborieux dont le zèle remue les âmes engourdies, corrige les mœurs dépravées, enchaîne les passions séditieuses; ces pasteurs sur lesquels la politique trop souvent ne daigne pas arrêter ses regards; ces bienfaiteurs des affligés, ces tuteurs des petits, ces guides sûrs qui vous dirigent vers la patrie du ciel, en servant, toute ingrate qu'elle est, la patrie du temps; ces ministres, relégués dans l'obscurité des campagnes, hommes de Dieu, sans armes pour sa cause que les vertus dont ils donnent l'exemple, hommes de l'Etat, dont le triomphe qu'ils ambitionnent le plus est de calmer la souffrance et la plainte, qui désabusent le pauvre des vœux trompeurs et des regrets inutiles, lui ouvrent d'autres trésors dans le sacrement de la dernière heure, lui offrent d'autres palmes, lui promettent un autre héritage bien supérieur aux trésors, aux palmes et aux héritages d'ici-bas? Appréciateurs inconsidérés, mettez dans la balance avec l'éminence de leurs services, l'aridité de vos préceptes, l'incertitude de vos principes et le danger de leurs conséquences, la fausse magie de vos prétendues réformes; et que la raison prononce entre les prêtres et vous. Vous avez entrepris de les dépouiller de ce qu'il y avait de si noble, de si honorable, de si paternel dans leurs fonctions, leurs rapports de tous les moments avec la société : ils marquaient le passage de la naissance au berceau, et du berceau à la mort; et le prince, qui dotait leur ministère de sa confiance, dotait aussi sa puissance de leur fidélité, jamais plus inébranlable que lorsqu'elle a sa racine dans la religion. Alors les bergers et les troupeaux, accoutumés à reconnaître la même sanction aux lois divines et humaines, avaient le même respect pour celles-ci que pour celles-là. Dans le sanctuaire, c'était toujours le même bercail dévoué, dans lequel on ne rivalisait que de soumission : Qu'est-il arrivé?

Lorsqu'il y a quelques années tout se démolissait autour de nous, dans le chaos de nos folies, on a dissous jusqu'aux nœuds indissolubles du mariage dont le christianisme s'était emparé, et qu'il avait restreint par de saintes ordonnances; on a mêlé de la philosophie au sacrement de l'union conjugale, de l'indépendance au devoir de la concorde, et de l'anarchie à la famille domestique; on a dénaturé toutes les idées, déconsidéré toutes les règles, bafoué tous les scrupules; on a remplacé par la torche de division le flambeau nuptial; et on a enfanté le divorce, le pire de tous les maux, le divorce qui transforme une réalité solide en un fantôme volage. Cependant la religion seule féconde les ménages bénis par l'Eglise; la religion seule commande la protection au fort, qui est l'époux, et la douceur au faible, qui est l'épouse; la religion entre avec les conjoints sous les foyers de la pudeur, répète à la conscience ce que sa voix n'oserait dire à l'oreille, quoique toujours entendue des âmes pures, supplée par la réminiscence de la foi à ce qu'aucune autorité n'a le droit de prescrire, travaille au bien général à l'insu de tous; et par son influence cachée, mais constante, veille sans relâche à ce que l'ombre même du secret soit irréprochable. La religion s'interpose encore pour assortir les humeurs, prévenir les querelles, assoupir les défiances, quelquefois sépare les corps, en laissant aux cœurs l'espoir de se retrouver; mais alors elle place, entre les époux, la séparation comme un voile officieux, tandis que la philosophie élève, entre eux, le divorce, comme un mur impénétrable. Que nous

sommes légers et frivoles! Si je vous annonçais le premier la découverte authentique de nos sacrements, quelle ne serait pas votre reconnaissance? Ainsi, c'est l'usage du bienfait qui en émousse chez vous le sentiment; ou si la sagesse païenne les eût inventés, et qu'ensevelis jusqu'à nous dans la nuit des temps, ils parussent enfin au grand jour sous le nom imposant d'un législateur de l'antiquité, trouveriez-vous des paroles assez riches pour exprimer dignement votre hommage?

Quant à moi, je n'en trouve point pour une religion au-dessus de toutes nos louanges par la sublimité de ses motifs; pour une religion, la quotidienne instigatrice des bonnes œuvres; pour une religion à laquelle on doit de si douces harmonies entre les mystères de l'âme et les mystères de la foi: pour une religion sans laquelle les opprimés n'ont plus de vengeur, les nécessiteux plus d'asile, la patience plus de salaire, les châtiments plus d'effroi, et le crime plus de répression; pour une religion à l'école de laquelle on apprend que le drame de la vie a un dernier acte qui ne se passe point ici-bas; pour une religion qui seule produit ces trop rares dévouements, dont le caractère est de dédaigner l'admiration du monde, ainsi que, trop souvent, un des travers du monde est de ne pas savoir les admirer; pour une religion sur le terrain de laquelle croît la tige de l'honneur; pour une religion qui, seule, oblige à rentrer dans leur lit les passions soulevées, défend mieux un pays que le courage de ses habitants, et n'a point peur des injures des méchants, parce que les méchants ont peur de ses menaces; pour une religion victorieuse dans tous les combats, et qui anime les siens du laurier de l'immortalité.

Quant à moi, je n'en trouve point pour un culte qui ne vit que d'amour, toujours reluisant de la gloire de celui qui était hier ce qu'il sera demain, où Dieu est en vue de toutes parts, où sa grâce parle tous les langages, revêt toutes les formes, emploie tous les moyens. Quelquefois c'est une rosée qui tombe goutte à goutte et amollit imperceptiblement; quelquefois un torrent impétueux qui déborde et inonde: quelquefois c'est une fleur dont la parfum et les couleurs nous séduisent; quelquefois une épine qui guérit par les blessures même qu'elle fait. Tantôt c'est un rayon vif qui perce tout à coup les nuages les plus sombres; tantôt une lueur faible qui se développe à mesure qu'on est plus attentif; tantôt c'est un éclair qui déchire en un instant le bandeau; tantôt un jour tempéré qui, par une action plus lente, l'entr'ouvre peu à peu. Ici c'est le tonnerre qui ébranle par ses retentissements, brise les cèdres, et réduit en poudre les montagnes orgueilleuses; là un souffle léger, un murmure insensible de l'esprit de paix qu'on recueille en silence: point de figure que la grâce, dans nos sacrements, ne prenne tour à tour. Elle s'accommode à tous les âges, à toutes les situations, à tous les lieux. C'est elle qui relève ceux qui tombent et redresse ceux qui sont froissés: elle donne au pécheur le repentir, et au juste la ferveur.

Mais notre culte n'est pas seulement divin dans la richesse de nos sacrements; il l'est encore dans la grandeur de notre sacrifice: c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le temple de Jérusalem, que nos livres dépeignent avec tant de magnificence, n'était que la figure de nos temples; son propitiatoire n'était que l'ombre de notre propitiatoire; l'arche des Hébreux n'était que le simulacre de l'arche des chrétiens; et les victimes, qu'on immolait dans leur parvis, qu'étaient-elles, comparées à notre victime? A Jérusalem tout était représentation et promesse: ici tout est vérité, dans l'accomplissement littéral des oracles; ici, à toutes les heures, la bonté divine épanche ses trésors avec une profusion qui remuerait jusqu'aux entrailles de l'impie, s'il consentait à étudier la supériorité de notre sacrifice. En effet, mes frères, notre sacrifice est celui qu'on devait offrir au Seigneur depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'aux lieux où il se couche; celui qu'on devait offrir au Seigneur partout où le Seigneur est connu et invoqué. Notre sacrifice n'est point un reste de l'ancien culte, puisque les sacrifices anciens ont été abrogés, et qu'on ne les offrait que dans un seul temple. Notre sacrifice est donc le sacrifice annoncé par les prophètes, dont l'avantage unique est d'entrer dans les incompréhensibles desseins de l'amour par lequel Dieu, lorsque la chair avait isolé l'homme du ciel, se revêt de la chair pour s'unir à l'homme par ce qui l'isolait de lui: et, quoiqu'on ait sans doute le droit de s'étonner que l'homme puisse s'élever jusqu'à Dieu, voici bien un autre prodige: c'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. Ce n'est point assez: pour appartenir de plus près à sa créature chérie, il entre dans l'homme, et tout juste est un temple habité par lui.... Merveille qui satisfait la raison en l'accablant, parce qu'elle ne saurait trouver ailleurs d'analogie plus frappante d'intentions et de moyens, d'effets et de causes, de maux et de remèdes.

Et ce sacrifice que je ne me propose point de considérer en lui-même, mais seulement dans ses rapports intimes avec l'ensemble de la religion, ce sacrifice est l'objet essentiel de notre culte dont il est l'âme et le mérite. Ne s'y rapportent-elles pas en effet la majesté de nos rites, leur exacte précision dans l'ensemble, et leur noble gravité dans les détails, la mélodie simple et lente qui soupire le nom du Très-Haut, l'innocence, en habits de lin, disposée avec ordre autour de l'Agneau, le nombre symbolique des flambeaux qui éclairent la table des oblations, la prière publique qui monte avec l'encens des adorateurs consolés? Ne s'y rapportent-elles pas cette solennité annuelle, ces décorations triomphales, cette amende

honorable de tous les chrétiens à la divinité de Jésus-Christ, outragée par les méchants? Quelle affluence spontanée! Quelle pacifique agitation! Quel pieux tumulte! toutes les conditions se précipitant au devant du Seigneur; les chefs de la nation, qui ne conservent de leur dignité que l'émulation de servir de modèles; la région de l'exil devenue l'image de la patrie; tous les cœurs sur les pas du bien-aimé; toutes les intelligences recueillies dans la même foi: toutes les voix s'accordant pour entonner les mêmes hymnes; la nature prodiguant ses richesses; le carillon sacré, interprète de l'allégresse de tous; le zèle dressant des pavillons à son roi; enfin l'époux de l'Eglise qui voyage sur la terre en même temps qu'il règne dans le ciel! Ne s'y rapportent-elles pas les émotions du premier âge, lorsqu'il est admis pour la première fois au mystère de la religion? Avec quelle affectueuse véhémence leurs pères dans la science ne leur retracent-ils pas l'importance de cette démarche! Quelle charitable énergie ils déploient! Avec quelle pénétrante effusion il les recommandent au protecteur des petits! Ne s'y rapportent-elles pas ces saintes émigrations, arrangées par la même confiance, ces rendez-vous concertés par l'espérance des mêmes bienfaits, ces pèlerinages tant calomniés de nos jours, qui ne font de mal à personne et font tant de bien aux âmes droites?

Quelle est cette croix, autel privilégié de notre sacrifice, et aujourd'hui centre unique de tous les mouvements d'un peuple affamé de son rédempteur? De toutes parts, on y arrive à flots pressés: il n'y a plus d'enfance, ni de vieillesse, ni de maladie; rien n'est obstacle, et tout est entraînement. L'élévation de la colline, la singularité pittoresque du site, les airs qui retentissent d'attendrissantes symphonies, le même sentiment empreint sur tous les fronts, l'impulsion de la joie qui, donnée par chacun en particulier, revient sur tous avec le poids d'une impulsion générale, la foule éperdue qui semble tressaillir à l'aspect du bois toujours vert, le repentir, baigné de larmes, jurant persévérance à son Dieu qui va s'immoler pour lui sur un nouveau Calvaire: oui, nos rites, par la vertu de notre sacrifice, sont des prédications muettes. Chaque mot de nos liturgies a une intention, et cette intention est une condescendance à notre faiblesse: rien de vague, rien de superflu, rien de chimérique. Plus on les approfondit, plus on y découvre de libéralité divine. C'est un dépôt de grâces qui s'accroît de ce que l'on y puise; c'est un échange journalier entre le ciel et la terre: le ciel, qui est intarissable dans ses largesses, et la terre, qui ne saurait être trop fidèle dans sa reconnaissance; et c'est notre sacrifice qui opère cet échange! Qu'il disparaisse de notre culte, notre culte est sans puissance. C'est encore notre sacrifice qui appelle toutes les infirmités autour du nouveau serpent d'airain: dans le sang qui y a été répandu germent tous les prodiges: chaque goutte de ce sang précieux efface une tache, cicatrise une blessure, dompte la lèpre la plus invétérée.

Notre sacrifice ne divinisait-il pas ces temples d'où nos besoins semblaient avoir moins d'espace à franchir jusqu'à celui qui entend nos plus intimes pensées; ces vieilles abbayes, noircies par le temps, dont la cime, fière de l'étendard de la pauvreté, arrêtait souvent la vanité, fière de son luxe, qui courait peut-être à des crimes; ces monastères, conservateurs de la foi antique, qui rappelaient, parmi nous, les héros de la Thébaïde; ces basiliques du trépas sur les murailles desquelles on lisait de sérieuses réflexions au profit de tous; où parlaient des sépulcres, tribunes révérées par les siècles, qui, datant de notre origine, renfermaient dans leur sein les chroniques de notre monarchie épargnées par les vers; où dormaient trois races: et quelles races! qui nous laissèrent des lois, des souvenirs et des remords; vastes cercueils vides d'une poussière jadis ornée du diadème, qu'une tempête soufflée par la bouche de celui qui balaie les rois quand il le veut a dispersée sur des rivages inconnus; augustes réceptacles des souverainetés finies, dont on a voulu expier les profanations en les couvrant des magnificences de la religion en deuil, et de la France à genoux au pied de ces monuments déshonorés; trônes pompeux de la destruction, dont la morne solitude était réveillée autrefois par *les incroyables tristesses du génie*, qui troublait leur silence au bruit de son tonnerre, et, dans les antres de la mort, semait à lui seul plus de lumières sur la vie, que tous les docteurs de nos aréopages? Notre sacrifice ne consacre-t-il pas encore, et nos supplications pour la gloire de l'Etat, et nos vœux pour la conservation des enfants de saint Louis, et nos rogations pour la maturité des fruits de la terre, et nos chants de bonheur pour la paix rendue aux nations, et nos litanies dans lesquelles on invoque les habitants d'en haut pour les habitants d'ici-bas? Oh! qu'il y a loin de nos rites, sublime expression d'une foi sublime, à ces glaciales liturgies presque entièrement composées de formules sèches, emphatiques, étrangères à la langue éloquente du cœur! Culte sans appareil, qui, réduit à une contemplation ardente, sombre et mélancolique, aboutit dans les têtes oisives à un fanatisme dangereux, et dans les esprits occupés, au néant absolu de croyance! Notre sacrifice n'animerait-il pas en quelque sorte les peintures qui embellissent nos temples? Et ces peintures n'invitent-elles pas à la pratique des devoirs, en formant un cours d'exhortations visibles? Oui, les tableaux de nos grands saints, dont plusieurs ont été de grands hommes, assurent à notre enseignement un caractère spécial, en le gravant par le double organe de l'ouïe et des yeux. Notre sacrifice n'imprime-t-il pas sa force aux instruments de notre culte, qui la communiquent à leur tour à tous les actes de la religion, dirigent la famille spirituelle vers la

commune demeure pour solliciter des faveurs communes, signalent la naissance de vos fils, et les joies si douces, si pures, et si chrétiennes de la paternité, vous accompagnent de leurs plaintifs tintements aux funérailles de vos proches, à ces derniers tributs de la douleur et de la tendresse? Enfin notre sacrifice emprunte lui-même les couleurs du tombeau : et l'humble gazon, qui couvre la sépulture du pauvre, lui est-il plus indifférent que le mausolée superbe qui couvre la sépulture du riche?

Le culte des morts est fondé sur la raison elle-même, non cette décevante et présomptueuse raison qui se jette en des routes infréquentées, mais cette raison qui compte pour quelque chose les coutumes de la patrie, les traditions des ancêtres et l'autorité des gens de bien. Vous n'ignorez pas, M. F., quels hommages ont été décernés, dans tous les temps, aux trépassés; vous n'ignorez pas que la piété envers eux est une loi que son observance immémoriale dispenserait d'être écrite; vous n'ignorez pas le nombre des sacrifices, l'opulence des catafalques, la réputation des éloges dont les illustres défunts ont toujours été l'objet; vous n'ignorez pas la sincérité des larmes, la vivacité des regrets, la naïveté des adieux dont la bière des petits a toujours été chargée; vous n'ignorez pas comment la nature, toujours semblable à elle-même, n'a jamais interrompu les relations qui existent entre les morts et les vivants; vous n'ignorez pas que ce commerce appartient à tous les âges, à tous les peuples, à toutes les religions. C'est la foi catholique ainsi que c'était la foi païenne; c'est l'acquit d'une dette sacrée; c'est le besoin de l'amour, de la reconnaissance, de l'admiration; c'est une obligation de stricte justice, et il faudrait avoir le malheur de ne rien croire ou de n'avoir jamais aimé, pour offenser un usage universel qui remonte au berceau de la création. Nous y contemplons l'aurore de notre immortalité; nous y goûtons l'espoir de retrouver un jour nos frères, et il nous semble qu'ils nous savent gré de prendre soin de leur âme; nous nous y rappelons qu'il n'y a plus de liens solides, si toutes les affections mutuelles s'évanouissent dans les ombres du cercueil, et que l'ingrat qui n'arrosera pas de ses pleurs la dernière habitation des auteurs de ses jours, ne les aura pas chéris pendant sa vie; nous y apprenons la doctrine qui empêche le chrétien agonisant d'accuser la Providence, et laisse à l'inconsolable ami qui vient de perdre un ami inconsolable, la douce idée qu'il peut encore le servir dans l'autre monde.

Nous y sommes avertis qu'il n'importe pas aux grands que leurs cadavres pourrissent avec le même faste qu'ils étalaient aux temps de leur grandeur, lorsqu'ils ne se distinguaient que par la bassesse de leurs dédains envers le faible qui implorait humblement leur crédit, ou que, riches nouveaux, ils accablaient de leur pitié dérisoire la veuve et l'orphelin qu'ils avaient lâchement dépouillés; que l'unique chose nécessaire et utile est d'intercéder pour eux, de faire le bien à leur exemple, si par hasard il leur est arrivé d'en faire, d'achever ce qu'ils ont commencé, si leur orgueil s'est occupé d'entreprises louables, de réparer le mal qu'ils ont commis, à moins qu'il ne soit irréparable; que c'est par la vertu des enfants que les pères doivent être recommandés au ciel; que les bonnes actions de ceux-là obtiendront grâce pour les fautes de ceux-ci; que Dieu se rend à la charité, qu'à sa voix la sévérité devient clémence, et que par elle les foudres de la colère s'éteignent dans le sang de Jésus-Christ. Voilà, mes frères, ce qui distingue notre Eglise de toutes les autres Eglises, et notre ministère, de tous les autres ministères, et nos obsèques, de toutes les autres obsèques, et notre deuil, de tous les autres deuils, et notre sacrifice, de tous les autres sacrifices : voilà les honneurs véritablement profitables aux vivants et aux morts : aux morts dont ils accélèrent le triomphe; aux vivants dont les morts deviennent les médiateurs : *Hæc sunt funera pulcherrima, hæc et remanentibus et abeuntibus proficientia.*

Mais une autre considération bien décisive en faveur du culte des morts, c'est que le mépris ou la violation de leurs cendres a toujours été suivie de quelque éclatante calamité. Lorsque la barbarie outrageait, chez nous, la religion des tombeaux; lorsque le vandalisme promenait sa hache sur les restes de notre gloire, jadis l'entretien du monde; lorsque le régicide, après avoir immolé le meilleur des princes, désensevelissait ses aïeux couchés dans l'éternel repos, vous savez quels outrages on y prodiguait à la religion de l'humanité; et si dans le royaume des Francs il y avait autre chose que des bourreaux ou des victimes : comme, lorsque l'impiété avait fermé nos temples, vous savez encore quels temples on avait ouverts; lorsqu'on n'offrait plus le sacrifice d'expiation, vous savez quels sacrifices de fureur l'avaient remplacé; lorsque les prêtres du vrai Dieu étaient condamnés à souffrir et à mourir, vous savez quels étaient les ministres des cachots; lorsqu'on avait aboli les cérémonies du christianisme, vous savez le culte qui succéda au nôtre, et quelles furent les cérémonies du paganisme moderne; lorsqu'on brûlait les tribunaux du repentir, vous savez à quels tribunaux l'innocence était obligée de comparaître; lorsqu'on habillait les animaux à la manière des pontifes, vous savez si on n'égorgeait pas les pontifes à la manière des animaux; lorsqu'on renversait les monuments de la croyance, vous savez quels monuments de démence ou de scélératesse foulaient une terre muette de terreur, de stupéfaction ou de connivence; lorsque des mains sacriléges, aux acclamations d'une multitude insensée, abattaient les tours retentissantes et changeaient nos instruments de paix en instruments de carnage, vous savez si toutes les vengeances du ciel ne tonnèrent pas sur une nation qui ne correspondait plus avec lui. Alors le crime fut

souverain et la vertu esclave. Le crime, despote au nom de la liberté, régna par le brigandage et par l'assassinat, tantôt ordonnant le supplice de la médiocrité, sans accusation et sans jugement; tantôt, dans un commerce lucratif avec la mort, surfaisant l'opulence qui marchande la vie, sans qu'aucune plainte, aucune résignation, aucun désespoir pût toucher ces horribles trafiquants, uniques dans l'histoire des forfaits.

Et si la légèreté inconséquente nous reprochait de mêler à nos discussions sacrées de fâcheuses réminiscences, nous répondrions à ce grief aussi inconvenant qu'il est peu nouveau : Est-ce que le bonheur des Etats, ainsi que la foi et les mœurs, n'est pas dans la compétence rigoureuse de nos fonctions? Indiquer des préservatifs dans les causes et les effets de nos malheurs, n'est-ce pas un droit, trop chèrement acheté, que nous tenons des blessures de la religion et de la patrie? D'ailleurs, est-il sage d'oublier, lorsque l'anarchie rugit hors de nos frontières et qu'elle murmure chez nous, lorsque des écrits sans nombre nous menacent de la réapparition du spectre, et que les germes désorganisateurs fermentent encore jusque dans les chaumières?... Mais détournons les yeux de ces tristes objets, et rafraîchissons-les par le tableau des fêtes chrétiennes; c'est ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On a beaucoup écrit, mes frères, sur les fêtes chrétiennes, les uns pour en falsifier l'origine, les autres pour en dénaturer l'intention, plusieurs pour y verser le blâme ou l'injure. Cependant, quel est l'objet de nos fêtes dont le caractère sublime ou tendre, joyeux ou lugubre, doux ou terrible, s'accorde si bien avec tous les souvenirs des commencements, avec toutes les périodes de l'année, avec toutes les scènes de la vie? De faire l'homme meilleur fils, meilleur citoyen, meilleur sujet; de varier ses jours par des devoirs à remplir et par des devoirs à remettre au lendemain; de retracer la ligue qui sépare le sacré du profane; de réchauffer la tiédeur par les cantiques de la foi; de resserrer les nœuds qui unissent le conducteur au troupeau; de réitérer le précepte de l'obéissance au souverain et aux supérieurs; de remontrer l'injustice de convoiter le bien d'autrui; de rapprendre aux uns ce que leur mémoire a déjà oublié, et aux autres ce que leur cupidité a déjà obscurci; de rapprocher toutes les conditions par le même symbole : et où rencontrer ailleurs que dans une religion divine un symbole aussi simple, aussi pur, aussi clair que le nôtre? L'oraison dominicale ne peut être que l'ouvrage de celui qui connaît tous nos besoins : la salutation angélique, en sortant de notre cœur, monte au cœur de Marie. Quelle loi vaut le *confiteor* du pauvre au pied de nos sanctuaires? et si on reprochait à notre culte la langue étrangère qu'il emploie, je dirai qu'une langue qui ne change jamais s'adapte assez heureusement au culte de l'Etre immuable.

Oh! qu'ils sont vils, ou plutôt dignes de pitié, ces détracteurs mal avisés qui trouvent plus commode d'opposer à la foi des passions que des raisons; auxquels il paraît suffisant d'afficher avec le bel esprit le mépris de la religion; pour lesquels la philosophie n'est que l'incrédulité, et l'incrédulité la corruption du cœur; qui, calomniant la sagesse de nos institutions, ressemblent à ces insensés qui, après avoir souillé l'habitation du Seigneur, s'écriaient dans leur folle audace : ***Effaçons**, effaçons les jours destinés à son culte :* « *Quiescere faciamus dies festos Dei a terra.* » (*Psal.* LXXIII, 8.) Et qu'on ne s'y trompe point, le zèle qui les meut n'est point le zèle de la vérité. Ignorent-ils le discours de Moïse à sa nation? *Gardez vos fêtes;* « *Custodite sabbata vestra* (*Levit.*, XXIII, 32), » et vous aurez la sécurité sur vos frontières, ainsi que le sommeil sous vos toits; vous mangerez votre pain dans l'abondance, et le sceptre de la tyrannie ne pèsera plus sur vos têtes. Ignorent-ils que nos fêtes ont amené la civilisation européenne; suspendu quelquefois par des trèves soudaines des guerres opiniâtres, et souvent, au sortir de la maison de Dieu, réconcilié d'implacables ennemis? Ignorent-ils que de nombreux croyants savourent encore avec délices les heures qu'ils passent sous l'œil immédiat de leur premier ami, comme ils abhorrent les crimes de l'impiété qui se félicitait sur des ruines d'avoir armé les bras et affranchi les consciences? O temps regrettables, où un acte de religion était une fête de famille, et où toutes les fêtes de famille se liaient à la religion, où nos fêtes chomées n'étaient pas des jours d'une pernicieuse oisiveté, mais des jours de graves méditations que l'on nourrissait de la pensée de son auteur; mais des jours d'un loisir saintement occupé, dans lequel l'esprit s'élevait jusqu'à la grande intelligence, tandis que le corps se délassait de ses travaux dans un repos fructueux, après lequel l'artisan était plus gai, plus robuste et plus patient; mais des jours de salut, pendant lesquels nos anciens violentaient en quelque sorte le ciel, s'animaient ensemble à la confiance en leurs saints protecteurs, s'excitaient à suivre leurs traces par le récit de leurs combats et de leurs récompenses, bâtissaient à l'envi l'édifice de leur gloire future, en jetaient les fondements près du tabernacle, et trouvaient un adoucissement à leurs peines dans ces psalmodies toujours nouvelles, depuis trois mille ans, qui se répètent encore aujourd'hui dans toutes les parties de l'univers, qui seront à jamais la plus noble expression de la reconnaissance des créatures envers le Créateur, et semblent avoir reçu leur charme éternel de celui qui les a inspirées! O temps prospères! hélas! de cette ferveur qui embrasait autrefois les chrétiens, que reste-t-il? à moins que votre souffle, ô mon Dieu, ne se hâte de la rallumer. Dieu de nos pères, sauvez une nation qui, en vous abandonnant,

s'abandonne elle-même, abjure sa propre existence, et se débat, victime infortunée de ses modernes précepteurs, dans le choc aveugle des opinions discordantes.

Que dis-je? non, non, la religion n'est pas disparue du milieu de nous. Elle est non-seulement dans les miracles journaliers, où vous ne pouvez l'atteindre, impies, dans les continuels bienfaits dont elle est la source, dans les monuments de notre histoire, où elle parle à tous les yeux, mais encore dans l'affluence des justes qui inondent nos temples. Grâces à vous, ils ne sont plus ornés, mais ils sont toujours augustes : la magnificence est loin, mais le Dieu magnifique est près : on n'y foule plus le marbre et les tapis précieux, mais on y pleure sur des débris : l'appareil est simple, mais l'adoration est profonde : on y cherche en vain des tombeaux, mais on y prie humblement pour les morts. Non, non, mes frères, la religion n'est pas disparue du milieu de nous : elle est plus forte que toutes les innovations, que toutes les agressions, que toutes les persécutions : la fille du ciel n'a rien à redouter des enfants de la terre. Toujours elle sera leur princesse, malgré certains alarmistes qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, se persuadant à eux-mêmes et voulant persuader aux autres que la religion est finie, parce qu'il n'y en a plus dans leur cœur. Qui ne sait la cérémonie mémorable (12) dont la capitale vient de nous offrir le spectacle? Sous ces mêmes voûtes témoins de tant de blasphèmes, et desquelles l'ingratitude avait exilé la sainte patronne de la reine des cités, sous ces mêmes voûtes ont retenti les cantiques des vierges, les *Te Deum* des pontifes et les vœux des Bourbons : ce qu'il y a de plus grand s'est montré là où l'on avait encensé ce qu'il y a de plus vil; toutes les vertus sont descendues aux mêmes lieux qu'on eût pris autrefois pour les portiques de l'enfer. Elle n'est plus la voierie du Panthéon! la religion est vengée!

Enfin, mes frères, le dimanche a-t-il cessé plus d'une fois d'être un jour de recueillement dans les temples, et d'allégresse dans les foyers? Lorsque toute une nation se tut devant tous les forfaits, on essaya de le rayer du calendrier, et de la mémoire des chrétiens; mais ils n'avaient point oublié que la religion seule peut faire des solennités obligatoires. Le dimanche, dès qu'on a eu la liberté d'appeler les choses par leur nom, a recouvré sa place, et il ne la perdra plus. La miséricorde a succédé à la justice, et nos malheurs sans doute ont expié nos fautes. Oui, mes frères, nous le célébrerons à jamais ce jour que nos pères nous ont transmis, et que nous transmettrons à nos derniers neveux; ce jour où les affaires divines obtiennent le premier rang, et les distractions innocentes le second; ce jour qui s'écoule rapidement dans les effusions de la piété et de l'amitié; ce jour qu'insultent, hélas! trop souvent les jeux de la perversité, les tréteaux de la folie, les *chaires* de scandale qui enivrent jusqu'à l'ingénuité villageoise des poisons de l'infamie, mais où pourtant l'autel est encore chargé de fleurs qui embaument comme un doux parfum l'assemblée des fidèles; ce jour où le pasteur est écouté dans un silence avide, et où le bercail s'unit à sa voix avec une harmonie sincère; ce jour de résolutions utiles, de déclarations efficaces, de pacifications édifiantes, ce jour où l'on rencontre dans son modeste asile, plein des bons conseils qu'on a entendus sous les parvis sacrés; ce jour où les fronts sont sereins, et les âmes tranquilles, où les chagrins ont un rémunérateur qui les note, et les plaisirs un approbateur qui les sanctifie. Mes frères, le dimanche est le grand jour du Seigneur, de sa gloire, de ses attributs; le grand jour de l'homme qui y chante la puissance de son maître; le grand jour des riches, auxquels les œuvres serviles sont interdites et les œuvres charitables ordonnées; le grand jour des petits, ennoblis par la confiance et par l'amour; le grand jour des enfants dont tout relève la faiblesse, exemples, enseignements et mystères : le grand jour par excellence qui luira sur le monde catholique, tant qu'il y aura des jours

Car sans examiner les motifs trop suspects qui poussent un trop grand nombre d'hommes vers l'incrédulité, sans approfondir les causes personnelles de leur aversion pour ce qui tient à la foi et à son culte, sans scruter les maladies secrètes de leur âme qui offusquent les lumières de leur esprit; il faut pourtant convenir d'un fait : c'est que plusieurs, instruits par l'expérience, ne veulent plus immoler la société à la chance de leurs systèmes, avouant qu'ils lui ont fait assez de mal, et que la religion est nécessaire au peuple, ou, ce qui est la même chose, qu'elle est faite pour lui : mais ils réclament une exemption spéciale, convaincus qu'ils peuvent se tenir lieu de tout à eux-mêmes, et qu'ils n'ont besoin, pour trouver la sagesse, que de leur propre capacité. En acceptant de ces docteurs si débonnaires la permission d'être chrétiens, nous demanderons celle d'observer que leur exemption est aussi peu modeste qu'elle est peu raisonnable. L'idée qui s'offre d'abord est que la religion, pour être nécessaire au peuple, doit être vraie. Ce serait un abus de raisonnement bien contraire à toute logique, un prodige d'arrogance bien folle, un égarement d'intelligence bien déplorable, un oubli bien coupable de toute pudeur, un outrage bien grave à la Providence que d'établir sur une chimère la stabilité des gouvernants et de cautionner l'obéissance des gouvernés sur une imposture. Il faut donc que la religion soit vraie pour être nécessaire au peuple; et si elle est vraie, comment serait-elle inutile à ses chefs?

(12) L'église de Sainte Geneviève rendue au culte.

Expliquez-moi d'ailleurs la bizarrerie du privilége qu'ils s'arrogent, si les passions qui, selon eux, rendent la religion nécessaire au peuple, sont aussi l'apanage de ceux qui rougiraient de l'être : l'orgueil, la plus commune de toutes, est-il donc si étranger aux philosophes, aux riches et aux grands, qu'ils puissent en dédaigner le remède? Si on consulte l'évidence et la publicité des résultats, l'orgueil ne s'est-il pas accru de nos jours dans une proportion effrayante? ne s'est-il pas porté à des excès presque invraisemblables? de telle sorte que ce qui les éloigne de la religion, devrait précisément, pour leur bien et pour le nôtre, les attacher à son joug. Enfin, est-ce que la foi n'a pas une énergie admirable pour créer les grands talents comme les grandes vertus? La suprématie dans la science n'appartient à l'Europe que parce qu'elle est chrétienne. La science greffée sur la religion trahit sa séve divine par sa végétation immense. Le peuple, à les entendre, n'est pas heureux; il souffre également de ce qui lui manque et de ce dont les autres jouissent; il gémit : son pain est trempé de ses sueurs et quelquefois de ses larmes. Il faut donc lui promettre qu'on lui fera un jour justice, de peur qu'il ne se la fasse à lui-même... Ainsi, mes frères, on jette la religion au peuple comme on jette l'aumône au pauvre, pour contenir sa misère. Mais la prospérité n'a-t-elle pas ses lourdes charges, ses dangers imminents, ses soucis rongeurs? Sans la religion, est-il même si facile de supporter la bonne fortune? et les maux de l'âme, y êtes-vous donc insensibles? Ah! si vous ne sentez rien, adressez-vous à la religion qui vous donnera un cœur. Quoi! est-ce que les philosophes ne souffrent pas comme les autres, et plus que les autres, puisqu'ils souffrent sans espoir? La souffrance venge la foi de ce qu'on ne cherche point la consolation auprès d'elle. La religion, ajoutent-ils, est nécessaire au peuple, dans l'ignorance où il est des règles de la morale : et, dans les écrits de nos sages, que d'erreurs on récapitule pour une vérité! l'instinct du peuple le sert mieux que vos livres. Loin d'inventer, vous n'avez que défiguré ce que vous aviez appris avec le peuple, à l'école de la religion. D'ailleurs aucun de vous n'est d'accord avec soi-même : vous soutenez le faux, parce qu'il est à vous, et vous attaquez le vrai, parce qu'il vient des autres.

Et quel est encore cet apostolat qui enjoindrait la religion au peuple comme un épouvantail? Ne jugerait-on pas que la religion n'est que l'enfer, elle dont l'essence est la charité! Sans doute la religion arrête le crime par ses menaces; mais ce n'est que le premier de ses soins, le commencement de la sagesse. N'attire-t-elle pas au bien par ses récompenses? Avec ses récompenses, elle met la plus haute perfection dans la vie la plus ordinaire, et forme des héros dans les conditions les plus inférieures. Ainsi, selon vous, l'héroïsme et la perfection ne seraient donc que pour la multitude. Et alors pourquoi votre défiance s'obstinerait-elle à stipuler une garantie de la part du peuple qui aurait le droit d'en stipuler une à son tour, surtout de la part de ceux qui, par leur opulence, leurs emplois et leurs lumières, ont tant d'influence sur la société, et de qui dépendent ses mœurs et ses habitudes? Philosophes, ne songez pas tant à votre prééminence, songez un peu plus à vos devoirs. Si vos titres doivent vous être chers, que vos obligations vous le soient également. Vous exigez qu'on respecte vos personnes; vous nous imposez Dieu même pour sûreté, et nous, nous devrions vous croire sur parole! où sont vos répondants? L'infaillibilité ne consiste pas à avoir plus de talents qu'on ne peut en conduire, à ne voir que le côté brillant des hommes et des choses, à placer le bonheur dans l'éclat, la vie dans le mouvement et le bon sens dans l'imagination : enfin, lorsque vous persévérez à dire que la religion est faite pour le peuple, et que vous n'avez pas besoin d'elle, n'est-ce pas le prévenir de se tenir sur ses gardes? Philosophes, si vous êtes assez vains pour aimer à vous distinguer de la multitude par les conquêtes de l'esprit et les prestiges de la gloire, soyez assez prudents pour vous confondre quelquefois avec elle dans les exercices de la religion, mère de toutes les sécurités. Et combien n'en est-il pas dans vos rangs qui ne se distinguent de ceux qu'ils appellent peuple, que par une suffisance qui se pique d'habileté et n'impose qu'à la sottise, par une assurance hardie qui va de bévue en bévue avec une pleine satisfaction d'elle-même, par une vanité dédaigneuse qui offre le contraste perpétuel d'une morgue excessive et d'une excessive médiocrité?

La religion est faite pour le peuple! Téméraires, tremblez qu'il ne se persuade bientôt qu'il n'est pas fait pour elle; et un peuple sans religion est une mer sans cesse agitée, dont les flots salissent sans cesse leurs rivages d'un limon infect et d'écumes impures : nous l'avons vu. Mais aujourd'hui qu'on est si enclin à séduire les autres et à se séduire soi-même, est-ce que les temps instruisent les temps? Humides encore d'un naufrage récent et fameux, nous courons après de nouveaux dangers; et il ne manquerait plus qu'un si fatal aveuglement gagnât les maîtres de l'équipage! Ne ressembleraient-ils point alors à un pilote dont l'école des orages aurait dû mûrir l'expérience, s'endormant la nuit aux sourds murmures de la tempête qui gronde, laissant échapper le gouvernail lorsque le péril redouble; et le matin à son réveil, sentant son vaisseau qui tourbillonne sur les vagues furieuses, écoutant la colère mugissante des vents qui déchirent ses voiles et en amoncellent les lambeaux sur son tillac; signalant, mais trop tard les écueils qu'il ne peut plus éviter; lisant sa destinée sur le front des matelots pâlissants, et mesurant l'abîme entr'ouvert qui va le dévorer avec les compa-

gnons de son infortune et les victimes de son imprévoyance.

La religion est faite pour le peuple! Amère dérision, lâche mépris, commisération barbare, qui soulèvent d'indignation, de honte et de pitié! Hypocrites ennemis qui, sans doute par intérêt pour le peuple, proscriviez naguère, avec un zèle si ardent, les fêtes du christianisme, vous convenez donc qu'elles sont bonnes pour lui; établissant ainsi la plus funeste division dans la même famille, comme si la religion n'était pas la propriété inaliénable de tous! Eh! que vous sert-il d'alarmer les âmes faibles, de dérouter les esprits simples et d'affliger les cœurs droits? La religion est faite pour le peuple! Il y a, dans ce proverbe satanique, un sens dépravé qu'on serait tenté de nommer délire, l'énoncé formel d'un schisme qui aurait des suites pires que la peste, une déclaration de guerre à mort contre la société: cécité indéfinissable, vous étiez réservée à notre âge, et notre âge a-t-il été la proie d'assez de fléaux? pauvre peuple! le plus grand de tous, c'est la bienveillance des philosophes; leurs caresses donnent la mort. La religion est faite pour le peuple! Prêtez l'oreille, mes frères, je vous en conjure.

Est-ce que la religion n'était pas faite pour ces princes, jaloux d'asseoir leur trône sur l'autel, d'économiser le sang de leurs sujets et de protéger les mœurs avec la religion, l'unique base des empires? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces ministres équitables qui mettaient dans la balance politique le poids de leur intégrité, surprenaient de leur franchise dans le séjour du mensonge, et ne goûtaient de leur élévation que le bonheur de servir la religion et le peuple? est-ce qu'elle n'était pas faite pour les dépositaires des traditions conservatrices et les immobiles gardiens de ces axiomes éternels qui donnent aux royaumes la prospérité et la perpétuité? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces hommes d'Église qui rehaussaient la modestie par le génie, tantôt déployant contre les novateurs la force d'une dialectique à laquelle tout doit céder; tantôt, pareils à un voyageur qui remonte un fleuve pour en découvrir la source, s'élançant dans le sein de l'intelligence suprême pour y trouver le principe de notre intelligence; ou sous les traits d'un simple prêtre, répandant plus de secours sur toutes les misères, qu'elles n'en reçurent jamais de tous les rois ensemble? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces colosses sains et robustes, le boulevard des monarchies, bien différents de ces pygmées de nos jours qui raidissaient en vain leurs petits bras contre les décombres sous lesquels ils s'étaient placés? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces hommes d'État qui régissaient avec un égal scrupule les affaires de leur pays et les affaires de leur conscience, dont la fermeté triomphait dans les conjonctures les plus épineuses, et qui, par l'ascendant de leur réputation, menaient à heureuse fin les négociations les plus importantes? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces guerriers aussi intrépides que pieux, plus contents d'essuyer les larmes de la faiblesse que de moissonner les lauriers de la vaillance, toujours chrétiens dans les succès comme dans les revers, et dont la devise était que le Dieu des armées est encore le Dieu des vertus? est-ce qu'elle n'était pas faite pour Turenne, chez lequel elle nourrissait cette simplicité touchante qu'il sut allier à tous les mérites, cette inaltérable égalité de caractère et cette constante uniformité de vertu qui le signalèrent toujours, cette morale militaire où il puisait sa modération, les sacrifices de son désintéressement, les prodiges de son humanité et de sa bienfaisance? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ce Condé, plus grand, lorsque, pour instruire des éléments de la foi les plus humbles de ses serviteurs, il descendait aux fonctions de catéchiste, que lorsque, pour arracher la victoire, il développait les plus étonnantes ressources?

Est-ce que la religion n'était pas faite pour ces magistrats, éclairés comme la justice dont ils étaient le flambeaux, impassibles comme la loi dont ils étaient les organes, fervents comme le peuple dont ils étaient les modèles, luttant tour à tour contre les caprices du pouvoir et les fureurs de l'insubordination, forts parce qu'ils étaient indépendants, respectés de tous parce qu'ils faisaient tout respecter; est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces dames illustres qui, moins fières de leur naissance que du titre de mères des indigents, réchauffaient de leurs aumônes l'artisan transi de froid sur la paille où il veille? est-ce qu'elle n'était pas faite pour leurs illustres époux, qui n'appréciaient leurs dignités que par le pouvoir d'être plus utiles, se dépouillaient pour les nécessiteux de toute représentation superflue, et empruntaient les ruses sublimes de la miséricorde pour porter à la veuve en pleurs leurs pudiques largesses? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces nobles patriarches, chez lesquels le livre le plus feuilleté était la Bible, le meuble le plus recherché la croix, et l'instant le plus désiré, l'instant de la prière? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces chastes écrivains dont les plumes irréprochables amusaient les loisirs de ce roi, toujours roi dans ses paroles et dans ses manières, toujours roi sans contrainte et sans fatigue, toujours grand par lui-même et par ses sujets, élevant des temples et des palais à ses soldats usés par la victoire, appuyant sur la religion sa majestueuse hauteur, et, par une sorte d'inspiration naturelle, saisissant avec un tact singulier tout ce qui en pouvait propager les influences? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces artistes célèbres, dont le pinceau ou le ciseau immortel ressuscitaient, en quelque sorte, sur la toile ou sur le marbre ses fondateurs, ses héros et ses martyrs? est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces instituteurs de la jeunesse, moins avides de bruit que d'estime, qui cultivaient avec un zèle infatigable les pépinières auxquelles on

a dû de si belles fleurs et de si beaux fruits? Est-ce qu'elle n'était pas faite pour ces défenseurs généreux des saines doctrines qu'on aurait vus, accourant de toutes parts dans nos jours mauvais, retenir la civilisation sur le penchant de sa ruine, couvrir de leurs corps le sanctuaire envahi par l'impiété, et soutenir contre toutes les tourmentes les deux ancres seules solides, la religion et l'honneur?..... Est-ce que la religion n'était pas faite, dans le temps de nos désastres, pour ces admirables Vendéens, se soulevant d'accord pour reconquérir leur Dieu et leur roi, puisant dans cette croix, gravée sur leur poitrine et sur leurs drapeaux, le courage de mourir pour les deux seuls maîtres qu'ils puissent reconnaître; et, tombés vainqueurs au champ de bataille, se ranimant d'un dernier effort pour demander le pardon de ceux qui ne savaient jamais pardonner?

Est-ce qu'elle n'est pas encore faite aujourd'hui pour tous ceux dont l'habitude est de mettre la probité au rang de leurs premières obligations, la fidélité au rang de leurs premiers besoins, la bonté au rang de leurs premières jouissances; pour tous ceux aux yeux desquels Dieu est tout, le monde peu de chose, la fortune rien; pour tous ceux enfin dont l'espérance, justifiée par les œuvres de la foi, est qu'en servant la patrie de la terre, ils arriveront à la patrie du ciel?

SERMON VI

SUR LA BEAUTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Ideo dilexi mandata tua, super aurum et topazion. (*Psal.* CXVIII.)

Seigneur, votre loi m'a toujours été chère; elle est plus belle que l'or et la topaze.

Si la loi du Seigneur ne brillait point de son propre éclat, et si, pour l'admirer, il fallait remonter à sa source, je vous montrerais la religion à laquelle elle doit son existence et ses charmes, je vous montrerais la religion ébauchée dans les jardins d'Eden, figurée sous les tentes des patriarches qui saluent de loin le Messie par leurs vœux, chantée par la lyre des prophètes qui, racontant l'avenir comme le passé, décrivent les circonstances de sa vie et les ignominies de sa mort avec la confiance, la précision et l'exactitude des évangélistes, écrite sur la poussière des trônes qui tombent et se relèvent à cause d'elle : je peindrais la nature obéissant à son fondateur, l'aveugle qui voit marcher le boiteux, et le muet qui parle au sourd étonné de l'entendre : j'ajouterais, comment la religion, toujours d'accord elle-même et avec les parties qui la composent, trouve dans ses mystères la garantie de sa morale, et dans sa morale la liaison la plus intime avec ses mystères; comment les dogmes qu'elle propose servent à résoudre le problème de notre origine; en sorte que l'homme ne commence à cesser d'être une énigme pour lui-même que lorsqu'il s'étudie au jour de la révélation.

Je vous entretiendrais de son culte et de ses sacrements, intarissables canaux de charité, de bénédictions et de grâces : je dirais ce qu'elle a fait pour notre bonheur, offrant partout, dans ses enseignements, dans ses cérémonies, dans ses prières, des sentiments pour le cœur, des motifs entraînants pour l'esprit, des règles faciles pour les intelligences ordinaires, de hautes considérations pour les intelligences supérieures, et des harmonies sublimes pour les intelligences privilégiées; prescrivant à la terre des devoirs et des vertus qu'aucune autre religion n'avait encore devinées; créant des rapports nécessaires entre les obligations de l'homme chrétien et les obligations de l'homme social; reprimant par ses châtiments et magnifique dans ses récompenses : je répéterais qu'elle est aussi utile à celui qui obéit qu'à celui qui commande, à celui qui veut méditer qu'à celui qui veut agir; que cette religion, tout occupée d'un autre monde, soigne encore avec tendresse les intérêts du monde présent; que tout amour, toute espérance, toute lumière, elle éclaire à la fois les dangers de la vie et adoucit les inquiétudes de la mort : j'oserais la confronter à son ennemie tant prônée, cette triste raisonneuse également désolante et par les nouveautés qu'elle adopte et par les vérités qu'elle attaque, tandis que la religion, si calomniée de nos jours, est la première amie de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est grand.

Mais pourquoi m'égarer sur tant d'éblouissantes richesses? Oublierais-je les paroles de mon texte? *Ideo dilexi mandata tua super aurum et topazion : « Seigneur, votre loi m'a toujours été chère; elle est plus belle que l'or et la topaze.* » Et pour assurer son triomphe, ne me suffit-il pas, ô mon Dieu, d'offrir à cette assemblée si digne de vous le tableau de sa beauté dans le tableau de ses prodiges, première partie; dans le tableau de ses bienfaits, deuxième partie; dans le tableau de ses leçons, troisième partie; sans franchir les bornes accoutumées. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, la beauté de notre loi éclate dans ses prodiges, c'est-à-dire dans la sainteté de ses premiers disciples, le dévouement de ses premiers confesseurs et le courage de ses premiers martyrs.

O sainteté de nos aînés dans le christianisme, vous n'avez qu'un Dieu pour auteur! On pense quelquefois à la merveilleuse et subite révolution qu'éprouvaient au dedans d'eux-mêmes les disciples de la loi nouvelle, lorsqu'à la naissance de la religion ils sortaient des folies du paganisme ou des obstinations du judaïsme pour entrer dans l'alliance de l'Evangile. A peine avaient-ils reçu le sceau désiré de leur adoption qu'on ne signalait plus aucune trace de leur ancien caractère; et ces hommes dont la vie n'était auparavant qu'un flux et reflux de désirs, d'agitations et d'erreurs, ces hommes auxquels il fallait tant de bruit, de mouvement et d'espace, ces hommes qui se consumaient

en tentatives de bonheur, qui voulaient tout essayer, tout prendre, tout envahir, on les voit, subjugués tout à coup par une force secrète, descendre en eux-mêmes, résider dans leur âme, et s'enivrer de toute la splendeur de celui qui leur a envoyé sa lumière. Quel attrait pour les lieux obscurs! Quelle sobriété dans l'usage de toutes les choses! Quel renoncement aux plaisirs! C'est la paix d'un cœur dont l'objet est rempli et qui respire dans son propre élément. Il faut lire, mes frères, souvent pour notre instruction et quelquefois pour notre honte, l'histoire de nos aînés dans le christianisme. La loi du Seigneur les a transformés en d'autres hommes, qui, délivrés de toute vaine sollicitude, ne sont plus entre eux qu'un esprit : ils étaient jaloux, injustes, vindicatifs; ils se heurtaient les uns les autres dans les avenues de la fortune: on ne les rencontre plus que dans les avenues du ciel. Ils s'agenouillaient devant les idoles des passions : maintenant les idoles des passions sont muettes pour eux; plus d'encens que pour celui qui les a réduites en poudre. Si leur culte persécuté n'a point de temple, ils ont les entrailles de la terre; et si l'œil des méchants les y découvre, l'œil de Dieu les y protége. Avec les regards de Dieu et une conscience sans reproche, ils possèdent tout. Leur plus douce volupté est de se visiter mutuellement, de s'assembler à des heures convenues pour se communiquer, dans le recueillement, l'innocence de leurs consolations, unir leurs vœux et persévérer en commun dans les exercices de la grâce.

Personne n'appelait sien, ni son champ, ni sa vigne, ni sa maison,; il n'y avait point de pauvres parmi eux, ou plutôt il y en avait afin qu'il cessassent de l'être. Les secours étant distribués selon les besoins de chacun, avec la plus scrupuleuse exactitude, aucun gémissement n'échappait à la misère; elle n'avait de voix que pour remercier Dieu de cette miséricorde jusqu'alors inconnue. C'est que, chez les disciples de la loi nouvelle, une charité, immense comme celui qui la leur inspire, absorbe toutes leurs pensées et féconde toutes leurs affections. Plus on est infortuné, plus on leur est cher; et les adversités incurables ont un droit de préférence à des soins encore plus tendres. Devant eux il n'y a point d'ennemis, point d'étrangers, il n'y a que des frères; aussi qu'elle sainteté n'est pas la leur? Les humiliations sont leur gloire, les douleurs leur lit de repos, leurs demeures des asiles de concorde et de frugalité; ils y rompent en silence le pain de chaque jour, et une gravité simple assaisonne leurs repas modestes. Enfin la sainteté présidait à toutes leurs actions, à tous leurs discours et à tous leurs moments. Ecoutez, mes frères, quelquefois dans ce temps, la philosophie s'assit sous le dais avec les empereurs. Que produisit cette sagesse du despotisme? Il y avait alors, dans l'empire, des chrétiens sans crédit, sans argent, sans patronage, et ils exécutaient avec leur religion captive ce que ne pouvait accomplir la philosophie couronnée. Ils instituaient des lois, corrigeaient les mœurs et fondaient la société la plus heureuse et la plus digne d'envie.

Grands génies qui vous plaignez avec tant d'amertume de tous les changements qui ne sont point votre ouvrage, en voulez-vous un qui calme vos murmures, si inutiles d'ailleurs à la félicité des Etats? Prêchez l'Evangile dans vos livres, sur les toits, dans vos gymnases; prêchez l'Evangile autour des trônes, dans les sanctuaires de la justice, dans les places publiques; que votre amour pour vos semblables s'abaisse jusqu'aux enfants des petits; notre catéchisme est la richesse des chaumières, ainsi que les chaumières sont la richesse des palais. Oui, semez en tout lieu la morale de Jésus-Christ, et vous renouvellerez la face de la France, et nous applaudirons à vos efforts, et nous seconderons de notre ministère, que vous diffamez sans raison comme sans trêve, nous seconderons vos projets régénérateurs, nous bénirons vos succès, et ces succès vous sont assurés comme notre reconnaissance. Mais l'argument le plus solide de la divinité d'un code de morale, est que rien ne lui manque pour que ses disciples, ne fléchissant jamais à aucune épreuve, conservent une énergie en dévouement, qui s'accroisse dans les plus dures tribulations.

O dévouement de nos aînés dans le christianisme, vous n'avez qu'un Dieu pour auteur! Les confesseurs de la loi nouvelle savaient d'abord qu'il est pour chacun de nous un martyre habituel, un sacrifice de tous les jours, dont la pénitence est le glaive; la charité, le feu; le vice, l'holocauste; où le chrétien, en s'immolant lui-même, est tout ensemble le sacrificateur et la victime; que ce martyre est proprement le témoignage du cœur; que le martyre de sang est confirmé par le renoncement à ses pompes dangereuses; que par le premier on meurt pour Dieu, et que par le second on ne vit que pour Dieu, par Dieu, de Dieu; que le second ne cessera jamais, parce qu'il sera toujours nécessaire au maintien de notre doctrine, bien plus combattue encore pour l'austérité de ses principes que pour l'obscurité de ses dogmes; que de toutes les erreurs, l'erreur la plus injurieuse à Dieu, l'hérésie presque universelle, est de croire et de dire que l'Evangile est impossible, tandis que, dans les premiers âges de l'Evangile, on était heureux d'en observer tous les articles; que, si nous n'avons pas Dieu pour guide, et son Evangile pour règle, nous sommes exposés aux plus fâcheuses déceptions; que si, au contraire, nous nous attachons à la loi qui paiera notre confiance des trésors immortels, la terre n'est plus que le ciel anticipé; que les insensés, qui abjurent l'Evangile, n'ont à attendre que le triste sommeil de l'indifférence, ou le supplice des soucis vengeurs; et, à leurs derniers moments, le désespoir, le plus cruel des supplices : *Qui conservat le-*

gem multiplicat oblationem : sacrificium salutare est attendere mandatis. (*Eccli.*, XXXV, 1.)

Hélas ! quelle différence entre le dévouement des confesseurs d'alors et le dévouement des confesseurs d'aujourd'hui ! Alors, tous oubliaient la terre autant qu'aujourd'hui nous oublions le ciel. Alors, la tyrannie resserrait les fidèles au lieu de les désunir : ils allaient par bandes visiter dans les cachots leurs frères condamnés; ils allaient par bandes environner de leurs vœux les amphithéâtres, et faire par l'exemple le noviciat de la souffrance ; ils allaient par bandes tremper leurs vêtements dans le sang des martyrs, et recueillir clandestinement leurs débris; ils élevaient à la hâte des autels solitaires à ces débris précieux : Hier, disaient-ils, nos frères sont morts pour la oi, puissions-nous demain mourir comme eux ! Voilà l'Eglise primitive. O piété de nos jours ! ô ferveur moderne ! ô foi du du XVIII[e] siècle ! ou plutôt ô mollesse ! ô langueur ! ô scepticisme ! O fils dégénéré des braves de la religion, viens, que je te mette à l'essai d'une disgrâce, d'une injure, d'une maladie ! Tu ne peux le soutenir, piété sans force et sans énergie ! tu n'es donc qu'un vain simulacre de la piété antique, tu n'es qu'un or faux qui s'évanouit dans le creuset; tu n'es pas même l'ombre de ces étonnantes vertus que l'admiration propose à notre imitation, de ces modèles achevés, dont la vénération place les saintes dépouilles sous nos tabernacles, afin que la voix de leurs mérites se joigne à la voix des mérites de Jésus-Christ, de ces soldats éprouvés de l'armée catholique, qui formaient autrefois l'Eglise militante, et qui forment aujourd'hui l'Eglise triomphante. A la vue, ou au récit de leurs exploits, la lâcheté elle-même prenait les armes. Voilà, mes frères, ce qui embarrassait le plus les sages du paganisme, stupéfaits de voir le juste, aux prises avec l'infortune, se réfugier dans l'Evangile, sans aucune raison d'être chrétien, et avec toutes les raisons de ne l'être pas, l'Evangile ne faisant alors que des malheureux selon le monde; prodige plus incroyable que tous ceux qu'on refuse de croire ! Voilà l'irrécusable moyen que les Tertullien et les Lactance pressaient dans les apologies, d'où arrivaient jusqu'à l'oreille des Césars le cris de la religion opprimée; voilà par où notre morale ne ressemble à aucune autre, puisqu'il n'a pas tenu à la terre que toutes les passions ne l'étouffassent dans son berceau; voilà ce qui amenait des curieux autour des prétoires, pour y comparaître bientôt eux-mêmes, et frapper leurs juges du miracle de la même sérénité.

Piété de nos jours, ose entrer avec moi dans ces retraites profondes, silencieux asiles où se mûrit le froment des élus ; et ton indifférence se réchauffera peut-être au zèle brûlant des premiers confesseurs ! O humiliant contraste ! vois et rougis ; vois la résignation des lévites dont la mort ornera bientôt les fêtes de l'idolâtrie ; vois la modestie des vierges couvrant de fleurs le parvis de catacombes et répétant le nom de Marie dans leurs chastes cantiques; vois l'imperturbabilité des pontifes chargés d'ans et de bonnes œuvres, qui célèbrent à la dérobée, et à la lueur d'une lampe sépulcrale les mystères du crucifié, se cachant dans la nuit pour adorer le Dieu de la lumière; vois la joie des nouveaux convertis qui s'applaudissent d'avoir quitté le pays du mensonge ; vois ces jeunes néophites dont les plaies sont la plus riche parure ; vois ces infirmiers compatissants, qui se glorifient de leurs soins, et ces malades reconnaissants qui se glorifient de leurs douleurs; vois tous ces affligés, aux yeux de leurs ennemis, qui prient ensemble pour les artisans de leur maux, n'ignorant pas qu'ils leur devront bientôt le ciel, la seule ambition de leur courage

O courage de nos aînés dans le christianisme, vous n'avez qu'un Dieu pour auteur. Le courage des martyrs ! Descendez avec moi dans les prisons où on les entasse : quel ordre parmi ces vaillants émules de patience et ces magnanimes complices d'intrépidité ! Ils désarment les persécuteurs idolâtres et les gagnent à la foi, tandis que de nos jours les chrétiens persécuteurs ont été sans repentir comme sans pitié. Entendez-vous ces transports, ces hymnes à la Providence, ces actions de grâces qui précipitent à leurs genoux les geoliers déconcertés ? Une inviolable paix est leur lien, une constance inébranlable leur bonheur, l'oubli des outrages leur vengeance. La loi du Seigneur les avait accoutumés à respecter dans leurs implacables ennemis des maîtres légitimes; ils ne désobéissent que lorsqu'ils ne peuvent plus obéir sans crime. Le courage des martyrs ! Montez avec moi sur les échafauds où on les traîne ou plutôt où ils volent : ce n'est ni dégoût de la vie, ni jactance, ni opiniâtreté. Quel empire sur eux-mêmes ! Ils tombent en attestant des devoirs dont ils ont l'évidence, et c'est en tombant par la morale de Jésus-Christ qu'ils lui rendent hommage. Ainsi étaient tombés sous la loi de Moïse ces jeunes héros, bravant les supplices et la mort, d'après le livre ancien dont toutes les syllabes sont comptées comme dans le nouveau, préférant une fin cruelle à la violation des saintes règles; ne craignant pas de faire retentir leurs accens inspirés ; entendant la voix d'un sang que la nature leur a appris à chérir et que la religion leur ordonne de révérer ; vouant au mépris et à l'exécration les symboles qui les environnent ; renversant les trépieds sacriléges, proclamant leur attachement aux ordonnances du Dieu de l'univers ; et des déchirements alternatifs de la tendresse et de la douleur, passant dans un trépas glorieux, à un éternel repos. Non, il n'y a que la vérité qui puisse donner à une religion de tels garants, il n'y a qu'une loi divine qui puisse inspirer des sentiments de cette nature. Direz-vous que c'est une fable ? Vous ne l'oseriez pas : il y a sur tous ces faits le plus rare et le plus édifiant accord entre vos

écrivains et les nôtres. Direz-vous que des philosophes sont morts pour leur système? Nommez-les : Quoi ! vous compareriez deux ou trois fanatiques, victimes de leur orgueil, mourant pour des opinions qu'ils avaient inventées, à des millions de chrétiens, victimes de leur fidélité, mourant pour une cause sur laquelle on ne se trompe point! Ecoutez : les païens mouraient pour la liberté de leur patrie : mouraient-ils pour leurs dieux? Sous Constantin, lequel d'entre eux songea à s'ensevelir sous les débris de leurs temples écroulés? C'est le Dieu de l'Evangile qui réserve aux siens le courage de mourir pour lui.

Le courage des martyrs! Déroulez avec moi les annales de l'Eglise : les chefs d'un peuple qui avait subjugué tous les autres peuples déclarent la guerre à cette Eglise, assemblent des conseils, fulminent des édits, tirent le glaive. D'un côté la politique, et de l'autre la simplicité; le diadème, et une croix ; le Capitole, et le Calvaire : les tyrans menacent, les chrétiens meurent; les sophistes calomnient, les chrétiens meurent; les bourreaux frappent, les chrétiens meurent; les cités nagent dans le sang; les fleuves en sont teints; on eût dit que toute l'Eglise de la terre se hâtait de la quitter pour aller se réunir à l'Eglise du ciel... Et vous durez, loi sainte dont on avait prédit la chute! vous vous appuyez sur vos enfants, toujours au-dessus des tentations auxquelles on les soumet, et des tourments qu'on exerce contre eux; vous subjuguez à son tour le peuple roi, aveugle instrument des projets divins! Les lauriers ne croissent plus pour lui dans la cendre de vos martyrs; et Rome, devenue votre sujette par le courage de vos invincibles phalanges, devient la nouvelle maîtresse d'un nouvel univers: quelle législation humaine n'eût pas succombé à tant de violences? Enfin l'Eglise, ce vaisseau mystérieux dont le ciel est le pavillon, la foi la boussole, l'espérance l'ancre, la charité le gouvernail, l'éternité le port, quel autre pouvait conserver au milieu de la dépravation de toutes les autres morales, que celui à qui sa volonté suffit pour tout conserver comme pour tout faire? Avec quel autre bras qu'avec le bras d'un Dieu, notre loi pouvait-elle réduire toutes les passions soulevées?

Et si on cherchait à atténuer le nombre des martyrs, je combattrais l'incrédulité elle-même avec les armes des païens, ses dignes auxiliaires. A les en croire, les chrétiens étaient séditieux et turbulents, ils troublaient les cérémonies de la religion dominante, insultaient les magistrats, renversaient les statues des dieux. En ce cas, si les châtiments ont été rares, les empereurs, les gouverneurs de provinces, les préposés au maintien de l'ordre étaient donc des insensés qui ne tenaient aucun compte de la tranquillité publique? Est-ce qu'on ne sait pas d'ailleurs quels orages soulevèrent à l'apparition du christianisme? Est-ce qu'on n'a pas lu les pompeuses inscriptions où ses désolateurs se vantaient, en des médailles conservées jusqu'à nous, d'avoir effacé jusqu'au nom de chrétien, *nomine christianorum deleto?* Est-ce que l'antiquité profane elle-même n'appelle pas le règne de Dioclétien l'ère des martyrs? Est-ce que vous n'avez jamais rien entendu dire de ces réunions vénérables où il n'y avait pas un chrétien qui ne portât des marques de son triomphe? L'un n'avait qu'un bras; l'autre avait perdu la vue, celui-ci n'avait que son cœur pour louer Dieu. Est-ce que la foi, poursuivie dans les déserts les plus sauvages et jusque dans les tombeaux, n'avait pas tout contre elle, les trônes, les tribunaux et les sanctuaires? Est-ce que la persécution ne s'étendait pas des bords du Tibre aux extrémités de l'empire? Est-ce que le père ne dénonçait pas son fils? Est-ce que l'époux ne guidait pas l'œil de l'inquisition dans la retraite de son épouse? Est-ce que l'ami voyait autre chose qu'un ennemi dans un baptisé? Est-ce qu'on ne croyait pas faire grâce en n'employant que les rigueurs ordinaires? N'est-il pas vrai qu'on raffinait les supplices avec la plus ingénieuse barbarie; qu'on avait peur de trahir les dieux, si un mouvement de pitié naissait au fond du cœur; qu'on s'accusait de faiblesse, si on n'ôtait que la vie; que c'est une fureur de trois cents ans; que l'empire change de maître et que les chrétiens ne changent pas de destinée; que s'ils obtiennent quelque relâche sous des princes plus cléments, l'indulgence n'est sentie que dans le voisinage du trône; que, loin du centre, l'autorité subalterne viole leurs ordres, sans craindre d'encourir la disgrâce des Césars?

Le courage des martyrs! Détracteurs orgueilleux qui fouillez dans la poussière stérile des âges et glanez dans leurs ruines muettes, ne nous enviez pas notre antiquité chrétienne, ni son pénétrant langage, ni ses doctes réminiscences! Est-ce que vous seriez insensibles au trépas glorieux de l'illustre Maurice et de ses compagnons d'armes, généreux vétérans qui, accoutumés à donner la mort, tendent la gorge à la hache des licteurs comme des agneaux paisibles, et lions indomptables dans les combats, ne savent plus se défendre dès qu'il s'agit de la loi de leur maître qui est dans le ciel? Oh! qu'elles sont instructives les traces de nos ancêtres?

Sur leurs traces, on étudie la religion dont la vieillesse inaltérable n'a de rides que les cicatrices du fer ennemi; sur leurs traces, on apprend à être le disciple, le confesseur et le martyr de la loi de Dieu; sur leurs traces, on s'anime à vivre, à souffrir et à mourir pour elle. Et n'ai-je pas le droit, mes frères, de m'écrier avec le Royal Psalmiste : *Seigneur, votre loi m'a toujours été chère, elle est plus belle que l'or et la topaze;* « *Ideo dilexi mandata tua, super aurum et topazion?* » N'est-elle pas en effet la source de toutes les beautés, une loi qui est elle-même la source de toutes les saintetés, de

tous les dévouements, de tous les héroïsmes? Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble qu'une loi qui a opéré de si grandes choses doit être encore embellie par le charme des bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Les bienfaits de la morale chrétienne! Ici notre ministère ne craint que d'être accablé sous la richesse du sujet. Les bienfaits de la morale chrétienne! Ici, amis et ennemis, notre admiration est commune. Les bienfaits de la morale chrétienne! Mes frères, quoiqu'aucun pinceau ne soit en mesure avec cette fille du ciel, j'oserai cependant essayer de la peindre.

Mais où trouver des couleurs pour cette morale dont il est évident que les ordonnances n'ont point été écrites par la main des hommes; cette morale qui oppose une digue à l'orgueil, trace la route aux désirs, assigne des limites à la pensée; cette morale qui ne considère dans la société que l'ordre, et dans ses rangs que l'harmonie; cette morale qui ne cesse de nous inculquer que c'est moins par la science que par la vertu, moins par l'art de bien dire que par l'art de bien vivre que nous acquittons notre vocation sur la terre; cette morale qui est empreinte sur nos monuments, liée à notre histoire, la continuelle inspiratrice de tout ce que nos aïeux ont fait d'utile; cette morale dont les préceptes se retiennent sans effort, parce qu'elle a substitué le langage d'un maître qui a tout appris dans le sein de son père, au langage de la nature qui tout au plus avertit et conseille; cette morale avec laquelle le chrétien rend un service comme il l'accepte, supporte le pervers et croit toujours le voir devenir meilleur; cette morale qui dictait au roi-martyr l'immortelle codicille dans lequel *il recommande à son fils, s'il avait le malheur de devenir roi, de songer qu'il doit oublier toute haine et tout ressentiment, et nommément tout ce qui a rapport aux chagrins qu'il éprouve;* cette morale sans laquelle on s'amollit pour la volupté et on s'endurcit pour la bonté; cette morale qui marque tous les fronts de la même poussière, pour les ceindre un jour du même diadème; cette morale devant laquelle la gloire ne justifie pas plus le crime en le cachant sous des lauriers, que la victoire, l'usurpation, en la cachant sous des trophées; cette morale qui invite à tout faire pour la multitude et à ne rien faire par elle, une bonne multitude étant plus rare qu'un bon chef?

Mais où trouver des couleurs pour cette morale qui va au devant du despotisme qu'elle désarme, en plaçant sous ses yeux les suites inévitables de ses sanglants caprices : au devant de l'égalité qu'elle presse de renoncer à son fatal niveau qui, en aplanissant toute supériorité, abolit tout devoir, toute subordination, toute paix : au devant de la liberté, non de cette liberté généreuse que les rois équitables ont toujours aimée parce qu'elle s'allie merveilleusement avec la soumission aux lois, et qu'elle la rend honorable surtout pour celui qui commande, non de cette véritable gardienne de nos véritables attributs, que notre morale dirige, mais de cette perturbatrice sauvage de notre repos, qu'elle enchaîne : au devant de la licence, ce monstre aux cent têtes qui refuse souvent ce qu'il promet, empoisonne toujours ce qu'il accorde, et détruit bientôt ce qu'il a donné; cette morale qui, ainsi que l'amour de Dieu, transforme en obligation rigoureuse l'amour de la patrie? Malheur, dit-elle, malheur à ceux qui dédaignent ce noble sentiment! Que la patrie se lasse d'être ingrate avant que vous cessiez de l'aimer! ayez le cœur plus grand que ses injustices.

Mais où trouver des couleurs pour cette morale qui nomme la fidélité envers les princes, la *religion de la seconde majesté?* Idée sublime qui relève l'obéissance par un motif auguste, défend les princes contre l'ivresse du pouvoir, courbe toutes les volontés sous la volonté suprême de la Providence, et présente aux méchants l'image du Dominateur absolu qui les frappe au jour de sa colère : cette morale qui protége la légitimité sur le sol monarchique qu'elle féconde de ses sucs nourriciers, et qui, si sa sève vigoureuse vient à être desséchée dans ses canaux par l'haleine meurtrière des passions, la fait reverdir après l'orage, comme une plante dans sa terre natale; cette morale, qui, aux temps regrettables que nous appelons barbares, couvrait l'Europe de ses institutions, surveillait tous les besoins publics et particuliers, suppléait aux ressources des gouvernements, créait une pitié riche en effets qu'on n'avait jamais soupçonnés, bâtissait des asiles au malheur, au désespoir, au repentir, arcs de triomphe élevés par la charité à son divin Auteur!

Et si ce n'est pas d'en haut, d'où notre morale tiendrait-elle la prérogative unique et singulière d'assurer notre bonheur dans la vie qui passe et dans la vie qui ne passera point? Les passions montrent à l'homme le bonheur dans la volupté : mais la volupté obsède l'homme, l'asservit et le dégrade. Notre morale n'admet d'autres plaisirs que les plaisirs de l'âme contente d'elle-même, blâme les souhaits exagérés qui appauvrissent, recommande l'ordre et le travail qui enrichissent, prêche la résignation dans les disgrâces et les infortunes qui ennoblissent. La loi humaine ne maîtrise que les corps : dès que l'impunité enhardit, on la transgresse sans scrupule; avec la loi humaine, quel sera le mobile de notre conduite? La réputation? Mais que peut avoir de solide ce qui ne s'appuie que sur l'inconstance de nos jugements? D'ailleurs, l'estime publique n'est trop souvent qu'un calcul plus subtil et un intérêt plus raffiné : avec la loi humaine, il faut une ordonnance contre chaque espèce de mal : que dis-je? il en faut une pour chaque espèce de bien; avec notre morale, il n'est rien d'honnête qu'on ne fasse, rien d'inique qu'on n'évite; les dignités, la considération, l'opulence avec notre morale,

ne sont plus l'apanage exclusif de quiconque a manqué à ses engagements.

Loin d'elle cet axiome flétrissant qu'il n'y a d'habile que le prévaricateur! Avec notre morale, on prévient les divisions, on assoupit les haines, on jette sur les fautes de ses frères le voile de l'indulgence; avec notre morale, il ne faudrait à l'homme ni injonction ni menace; il ne faudrait à la société ni juges ni châtiments. Avec la loi humaine, on a des esclaves façonnés à la dissimulation par la crainte; avec notre morale, on a des hommes libres, inclinés au devoir par conviction. Que de circonstances où la loi humaine reste sans action! il n'en est aucune pour la loi de Dieu. L'adresse plie souvent la loi humaine, et l'autorité la rompt: que peut contre la loi de Dieu la ruse ou la violence? Souvent la loi humaine se tait, jamais la loi de Dieu n'est muette; elle a des foudres pour les oreilles qui ne veulent pas entendre, comme elle a des aiguillons pour les consciences endormies: et on n'émousse pas les aiguillons du remords avec la même facilité que le glaive de la justice. L'orateur romain ne pouvait concevoir la loi humaine, dès qu'on la regarde comme la pensée de l'homme: à ses yeux tout dérive d'une loi première, immuable, ou plutôt de la raison éternelle. La loi de Dieu est au corps social, ce qu'est l'âme à notre corps: seule, elle fait jouer ces ressorts qui en sont comme les nerfs, le sang et les membres.

Avec notre morale, le chrétien, dans la place qui lui est assignée, n'a d'autre objet que de ne point laisser de vide entre elle et lui. Sans mépris pour ceux qui sont au-dessous, sans envie contre ceux qui sont au-dessus, il ignore et cet ennui de sa condition qui rend l'homme insurportable à lui-même, et ce chagrin de l'élévation des autres qui les lui rend odieux, et cette manie d'être mieux qui l'empêche presque toujours d'être bien: grâces à la sagesse perfectionnée dans le code évangélique, il demeure sur la ligne des bons exemples, met sa joie à les suivre, et compose sa plus douce étude des traditions vénérables. Loin de penser, comme les tristes partisans de l'immoralité de nos jours, que tout consiste à garder le milieu entre le bien et le mal, à négocier avec les opinions et à transiger avec les temps, il sait qu'avec de tels principes il n'y a plus de principes certains, plus de maximes ni de règles fixes; qu'il n'y a plus rien de stable dans les sentiments ni dans les idées; que tout est vrai et que tout est faux; qu'alors la vertu est souvent le crime et le crime la vertu; que la dépravation du cœur gagne jusqu'à l'intelligence; que la foi sociale flotte au hasard dans mille directions aveugles, déplorable symptôme de la perte de tout sens, de toute croyance et de toute sécurité.

Il sait que là où la loi de Jésus-Christ est à la tête de toutes les autres lois, les charges publiques sont remplies avec zèle; que la paix, au-dessus de toute atteinte, se développe et fructifie; que la confiance a ses racines jusque dans le sein de Dieu; qu'elles ne sont jamais révoquées en doute, les magnifiques relations entre le présent et l'avenir. Il sait qu'il existe une puissance souveraine et attentive qui destine à l'exact observateur de ses commandements la jouissance d'un bien vers lequel notre impatience gravit avec une énergie invincible; il sait que nous voulons être heureux, et que nous ne pouvons le devenir que par la possession de ce bien; il sait encore, par une expérience journalière, que, dans notre misère, aucune chose terrestre n'est le bien où nous aspirons, qu'en vain nous le cherchons autour de nous, que nous sommes dans un monde d'illusions séduisantes qui empruntent de notre faiblesse une réalité éphémère, mais qui s'évanouissent aux clartés de l'Évangile devant lesquelles tout ce qui n'est pas lui disparaît. Non, rien n'est étranger à la loi du Seigneur; jusqu'à l'honneur, notre morale lui donne une nouvelle vie: l'honneur a toujours couvert le chrétien fidèle de ses nobles rameaux.

Avec notre morale, dans les classes laborieuses, plus de pain d'amertume, plus de querelles domestiques, plus de rivalités de profession: dans la pauvreté, plus de clameurs ulcérées, plus d'outrage contre la Providence, plus d'ingratitude envers la bonté généreuse: dans la jeunesse, plus de délits précoces, plus de vœux dénaturés, plus de deuil dans les familles: dans le célibat, plus de ces scandales qu'on croit glorieux et dont le nom seul fait baisser les yeux de honte, plus de ces attentats à la pudeur qu'on croit des prouesses et qui ne laissent que des traces d'infamie, plus de ces jeux cruels où le libertinage épie sa proie pour l'immoler à ces caprices: dans le commerce, plus de ces fortunes improvisées qu'on voit tout à coup grossir comme les fleuves, sans pouvoir comme eux cacher leur source; mais des fortunes de probité sévère, lentement amassées dans le cours tranquille d'une vie sans tache: la finance, avec notre morale, met son luxe dans sa charité, ses plaisirs dans ses aumônes et les besoins de son cœur dans l'aisance que lui doivent d'estimables artisans dont le seul crime est d'avoir une postérité trop nombreuse.

Dans les lettres, plus de cette frénésie qui dévore tous les poisons pour en infecter tous les sexes, plus de cette audace qui arrache toutes les digues pour jouir de tous les ravages: dans le barreau, plus de ces conseils astucieux qui égarent la droiture, plus de ces délais interminables qui désolent la patience, plus de ces écritures allongées qui ruinent la veuve et l'orphelin: dans la magistrature, la rigide impartialité tient d'une main ferme, parce qu'elle est pure, la balance redoutable, pèse les droits avec équité et ne lève jamais son bandeau: dans le noble métier des armes, la modération, la clémence et la pitié habitent sous la tente: les ministres des rois, avec notre morale, on les distingue à leur inébranlable persuasion que tout le talent de régner est dans la justice; que la finesse n'est pas le génie, ni la science

de gouverner la science des embûches, et que ce sont les bonnes consciences qui font les bonnes lois : sur le trône, on voit assis des princes, les délices des nations, parce qu'ils sont les images de Dieu ; l'ornement du diadème, parce qu'ils sont le bouclier de la religion ; le *recours* de leurs sujets, parce qu'ils ne portent le sceptre que pour le tendre aux opprimés : enfin, dans les différentes situations de la vie, la franchise dans les affaires, la retenue dans les discours et le courage dans les tribulations : quelle reconnaissance égalerait les bienfaits de notre morale? et pourtant, son auteur ne nous demande que de ne pas en violer les préceptes.

Avec notre morale, la dépravation ne se serait pas débordée dans les campagnes, lorsque la plupart de leurs habitants s'étaient accoutumés à se passer de religion, lorsqu'ils étaient privés de l'éducation chrétienne, la seule qu'ils puissent recevoir, lorsqu'ils n'assistaient plus aux instructions familières du catéchisme, les seules qu'ils puissent entendre. Leur probité n'aurait pas disparu avec leur simplicité, et leur repos avec leur croyance, lorsqu'ils ne jouissaient plus du spectacle de nos saintes solennités qui les distrayaient innocemment de leurs peines ; ils ne se seraient pas livrés à des excès d'impiété et de débauche qui semblent réservés aux capitales les plus dissolues, lorsqu'on leur prêchait l'indépendance pour attiser la révolte, l'anarchie pour braver la loi et l'athéisme pour secouer le remords. Avec notre morale, au lieu de s'exposer au tourment de la jalousie, ils se prosterneraient devant le bienfaiteur suprême qui leur accorde tous les moyens de salut en les dérobant aux dangers de l'opulence ; ils mépriseraient des biens qu'on acquiert avec des bassesses, qu'on conserve avec des inquiétudes, qu'on perd avec des chagrins ; ils travailleraient en paix, sans jamais convoiter l'héritage des autres ; ils ne disputeraient jamais entre eux d'amour-propre, mais de résignation : la vigilance dans les pères, l'obéissance dans les fils, la constance dans les époux, seraient toute leur renommée.

Avec notre morale, plus de ces villageoises qui renoncent à la modestie de leur condition et de leur sexe, se chargent de parures souvent achetées par la séduction, trompent leurs parents ou leurs maîtres pour briller le matin dans la maison du Seigneur, et le soir aux rendez-vous du plaisir, se familiarisent avec le scandale par le voisinage des cités, et s'aguerrissent contre la honte : plus de ces villageois incapables, parce qu'ils en sont indignes, de goûter les douceurs du tabernacle, qui viennent dans nos temples par habitude, par convenance ou par désœuvrement, dédaignent les indemnités de la foi, censurent le zèle qui leur explique l'art d'être heureux, versent la dérision sur la piété attentive, abandonnent les lieux de la sagesse pour les lieux de l'intempérance, et les tribunes de la vérité pour les tribunes de la folie.

Habitants des campagnes, avec notre morale vous embrasseriez la religion qui supplée à tout et que rien ne supplée, resserre les liens de familles, défend la propriété contre l'invasion, et le faible contre le fort, sans laquelle, pour me servir de la belle expression de l'Ecriture, on nage dans le vide ; vous rejetteriez cette doctrine de nos jours qui engendre la destruction et le désordre, déplace toutes les notions, exalte les esprits, avilit les cœurs, substitue la tyrannie des passions au règne des vertus, et ne reconnaît de devoirs que les devoirs créés par l'ambition ou par l'intérêt. Vos paroisses ne seraient que des réunions spirituelles, où l'adolescence n'aurait jamais ses regards souillés par le vice, où la jeunesse ne savourerait que des joies pures, où on élèverait les enfants dans la crainte de Dieu, où la patience arracherait les épines du ménage, où la même foi, la même espérance, la même charité ne feraient qu'une âme de toutes les âmes. Vous n'envieriez plus aux habitants des villes l'étourdissement de leurs théâtres, la somptuosité de leurs festins, l'insipidité de ces visites où l'ennui fait sa ronde, et de ces entretiens où l'on ne parle que pour ne pas rester muet, ces modes qui naissent et vieillissent en un instant, ces tracasseries puériles qui fatiguent les uns et divertissent les autres, ces détractions perfides sous le masque de l'amitié, avec le langage du bon ton et le sourire de l'urbanité.

Avec notre morale, vous béniriez la Providence qui, lorsque le sang jaillissait chez nous des veines déchirées du corps social, n'a pas voulu que les entrailles de la terre fussent d'airain, qui fertilisait alors vos coteaux et vos plaines, mûrissait vos froments et vos raisins et recommençait sans cesse le cours de ses bienfaits ; vous n'écouteriez pas ces inflexibles méchants qui voudraient recommencer le cours de nos malheurs, ces philosophes de village qui donnent des lamentations hypocrites au présent, ces artisans de discorde dont mentir est le besoin et démolir le but, ces libellistes incendiaires qui mettraient le monde en feu, s'ils pouvaient trafiquer de ses cendres : avec notre morale, vous entr'aider par des offices réciproques, acquitter sans murmure les tributs, dette sacrée qui importe à la sûreté de tous et de tout, obéir au roi et à ses préposés, célébrer le jour du dimanche par de bonnes œuvres, reconnaître que Dieu est le premier ami de l'homme des champs, et que votre première obligation est de lui plaire : voilà les douces prémices du ciel.

Avec notre morale, les remèdes sont efficaces, et les guérisons indubitables. Sa bienfaisance est une succession, jamais interrompue, de services journaliers, pour tous les lieux et pour toutes les personnes. Son livre, le seul qui ne craigne pas de censure, parce qu'il est de Dieu, le seul nécessaire, parce qu'il comprend tout, le seul préservatif suffisant, et contre le pouvoir qui abuse

et contre l'indépendance qui murmure, et contre la science qui enfle, et contre l'orgueil qui égare, et contre la cupidité qui aveugle, et contre la misère qui tente ; son livre, le livre par excellence, qui est ouvert à tous les yeux, à toutes les conditions, à toutes les heures, et ne se ferme qu'à l'impiété ou à l'indifférence, son livre a fait lui seul plus de bien au monde que tous les autres livres ensemble. Quelle révolution subite, opérée par lui dans la guerre, dans la politique et jusque dans les arts ! Quel conquérant plus rapide dans ses entreprises ! Sa marche n'a-t-elle pas été celle d'un géant qui franchit les espaces, sans qu'aucune barrière ralentisse ses miraculeux desseins ? Quelle contrée n'a pas retenti de ses victoires ? Quelle ignorance n'a-t-il pas dissipée ? Quelle bonne œuvre n'a-t-il pas indiquée ? Quelle mauvaise action n'a-t-il pas empêchée ? Quelle passion turbulente n'a-t-il pas calmée? Quelle fondation utile n'a-t-il pas conseillée? Quelle douleur n'a-t-il pas mitigée? Quelle adversité n'a-t-il pas consolée? N'est-ce pas depuis son apparition que le monde respire? Oh ! je ne m'étonne point de la bizarre inconséquence des novateurs, qui ne croient plus à la divinité de Jésus-Christ, et croient encore à la divinité de sa morale.

Mais le plus signalé bienfait de cette morale, est dans la certitude des récompenses qu'elle nous promet en une meilleure vie. Mes frères, on a assez plaidé la cause de notre abjection : je veux plaider la cause de notre noblesse. Oh ! si je pouvais agrandir cette enceinte et tonner de tout mon zèle sur la surface de notre malheureux pays, sur une nation, autrefois l'aînée de toutes les nations pour les doctrines tutélaires ! O France ! m'écrierais-je, tes enfants ne sont-ils que des machines organisées ? N'auraient-ils rien à redouter, rien à attendre? Ne devraient-ils rien qu'à eux ? Nos pères se seraient-ils brisés tout entiers aux portes du tombeau? et aurions-nous, comme eux, pour unique héritage, les ressources du néant? Ce néant, je veux l'anéantir. Taisez-vous, siècle athée, vous n'ouvririez la bouche que pour votre confusion. Effacez, tant qu'il vous plaira, nos titres ; ils sont gravés partout. Oui, quoi qu'en dise une incompréhensible bassesse, les archives de l'homme sont dans sa nature même. Qui oserait révoquer en doute son auguste origine et le troubler dans ses pensées éternelles? Et pourquoi l'homme périrait-il? Faut-il que les morts, épouvantés des blasphèmes des vivants, viennent témoigner en faveur de la bonté de Dieu et de la grandeur de l'homme?

Notre sort futur n'est-il pas écrit d'avance sur la pierre des sépulcres ? Ne sont-ils pas scellés, dans leur inflexible idiome, du mot inexorable, toujours? Aurions-nous peur d'être immortels, nous dont l'ambition n'a point de bornes? O funeste pusillanimité ! dégradante appréhension d'un tribunal indéclinable ! honteux conseils donnés à la lâcheté par le remords, comme si la miséricorde divine n'était pas un trésor où nos crimes perdent leur noirceur avec le repentir ! Enfin, s'il n'y a point d'autre vie, la vie présente n'est plus qu'un combat entre toutes les passions acharnées, le monde une arène où le fort impose la loi au faible, la terre un lieu de supplices où la tyrannie de l'or est une guerre ouverte, où les vainqueurs dévorent les vaincus et où les apôtres du néant trouvent partout l'enfer même qu'ils renient : mais qu'est la voix des méchants, contre la voix des bons depuis six mille ans? Il y a six mille ans qu'aux yeux de la vertu l'immortalité est le salaire de ses épreuves. Que le matérialisme serve donc de refuge au vice, et aux vers de pâture : pour nous, nous voulons Dieu, sa morale et son ciel.

Mais la beauté de notre morale n'est pas seulement dans ses prodiges et dans ses bienfaits; elle est encore dans les leçons qu'elle donne.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les leçons ne sont-elles pas contenues dans une loi qui oblige à la fuite de tous les vices et à la pratique de toutes les vertus ?

Notre morale est une glace instructive, si j'ose ainsi dire, devant laquelle toutes les difformités passent en revue. C'est la calomnie qui peut y contempler à loisir sa laideur; la calomnie dont les charbons ardents noircissent ce qu'ils ne peuvent consumer; la calomnie, de tous les vices le plus facile à subir quand on en éprouve le besoin, et le plus irréparable quand on est parvenu à le satisfaire ; de toutes les passions la plus ignoble dans son principe, et la plus fatale dans ses conséquences, trouvant sans cesse des motifs pour exhaler son venin, des libelles complaisants pour le retenir et des bouches toujours prêtes pour le répandre, contre lequel on n'a point encore trouvé d'antidote, lorsqu'on en a découvert contre le poison. C'est la médisance qu'en langage profane on appellerait furie et sirène tout à la fois ; la médisance, cet aliment de tous les entretiens, cet amusement de tous les cercles, ce passe-temps de toutes les oisivetés, ce délassement de toutes les occupations, ce soulagement de toutes les exigences déçues; la médisance qui a la morsure du serpent et le virus de l'aspic : *Acuerunt linguas suas sicut serpentes, venenum aspidum sub labiis eorum* (*Psal.* CXXXIX, 4); la médisance qui fait et défait à son gré les réputations, d'autant plus aimable qu'elle déchire en riant, d'autant mieux écoutée que sa victime offusque davantage la jalousie prétentieuse de son élévation, de son mérite et de son opulence ; la médisance qui, tranquillement assise autour des foyers domestiques, n'épargne pas son propre sang, et, en l'absence des enfants de la même mère, scandalise jusqu'à la nature de ses imprudentes révélations : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris, et adversus filium matris tuæ ponebas scandalum* (*Psal.* XLIX, 20) ; la médisance qui, avec une adresse combinée,

glisse l'éloge dans le dénigrement, la vraisemblance dans l'exagération, et la gaieté dans la satire ; la médisance enfin, dont les paroles semblent avoir la douceur de l'olive, tandis qu'elles ont l'amertume du fiel, et que ses traits acérés donnent la mort : *Molliti sunt sermones ejus super oleum et ipsi sunt jacula.* (*Psal.* LIV, 22.)

C'est l'anarchie, ce despotisme de chacun, qui amène l'esclavage de tous, où la multitude, tourmentée de vagues désirs, de projets sinistres et de frayeurs idéales, se fatigue à creuser des abîmes, convoite des jouissances jusqu'alors inconnues d'elle, et s'étonne qu'en leur lieu arrivent tous les fléaux, court avec une anxiété pénible après le repos qui échappe toujours à son espoir toujours trompé, réservant ses faveurs pour l'ineptie triviale qui la flatte, ou pour la témérité aveugle qui lui impose, ou pour l'éloquence insidieuse qui l'éblouit, traînant dans la fange ses vieilles affections, achetant de sa souveraineté présente sa servitude à venir, et châtiant avec une sévérité implacable ses bienfaiteurs, ses patrons et ses amis qu'elle pleurera demain. C'est la cupidité unie à l'astuce, la foi publique qui n'a plus de sainteté, la foi privée qui n'a plus d'arrêt, et le système des convenances remplaçant les doctrines de l'équité ; ce sont ces faméliques alliances des esprits gâtés, ces lucratives prostitutions du talent qui n'exploita jamais plus savamment à son profit l'art de nuire; c'est l'inquiétude factieuse, turbulente et hostile qui agite ouvertement les nations, au lieu de cette attitude calme, pacifique et bienveillante, ne formant autrefois, de tout un peuple, qu'une seule famille que l'on comparait alors, avec raison, à un chêne sain, majestueux, fier de ses racines profondes et de la verte santé des nombreux rejetons qui croissaient autour de lui.

C'est cette démence épidémique qui étend chaque jour ses ravages : inconcevable maladie qui cherche la fin de tout, où tout commence pour ne finir jamais ; égarement si commun parmi nous dans notre émancipation précoce, dans notre ingrat éloignement de ce qui est le ciel, et dans notre froide apathie pour les choses divines, que bientôt il ne restera plus à la vindicte d'ici-bas de coupable à punir, ni à la bonté d'en haut de méchant à pardonner; crime irrémissible, parce que c'est le seul sans repentir, à moins d'un miracle qu'on n'a pas le droit d'attendre de la miséricorde qu'on outrage; monstrueuse lassitude d'une âme qui, abjurant toute relation avec son auteur, essaye de s'ensevelir sous les ruines de son corps, ainsi qu'une reine qui, se détrônant elle-même, s'ensevelirait sous les ruines de son palais. C'est l'ambition avec la vénalité et le parjure, immolant jusqu'à ses adorateurs, se desséchant en perfidies, entassant des trésors mouillés de larmes, et, pour les plus minces intérêts, soupirant auprès de grands désastres.

Enfin c'est l'impiété: une autre vie au delà de cette vie, des peines ou des récompenses éternelles, voilà le symbole de notre morale. Notre morale place la crainte et l'espérance à l'entrée du tombeau et nous montre deux routes à jamais séparées, dont l'une mène au royaume des ténèbres, des souffrances et de la haine, et l'autre au royaume de la lumière, des joies et de l'amour. Sans s'engager avec nous en débats érudits, elle nous cite au tribunal de l'univers, invoque la foi de toutes les nations, et oppose aux doutes solitaires l'adhésion éclatante de tous les siècles. Car on ne feint de repousser l'avenir que pour s'étourdir soi-même. L'idée d'un châtiment sans terme consterne l'imagination : cette idée pourtant est si fréquente chez l'impie. elle le remplit de si vives terreurs qu'il embrasse, pour s'y dérober, les absurdités du matérialisme. Sans l'enfer, le matérialisme serait inintelligible. Toutes les créatures répugnent à leur destruction, et la mort n'est si affreuse que parce qu'elle est l'image du néant. Tels sont, mes frères, les faits incontestables et les solides inductions de la morale chrétienne pour arracher l'incrédule à l'état de guerre habituelle où il est avec son Dieu, lui apprendre à chanter l'hymne de son immortalité, et le prosterner aux pieds du rémunérateur qui a fait le ciel pour nous consoler de la terre. N'est-elle pas une préceptrice digne de tous nos hommages, celle qui nous offre déjà suspendues sur nos têtes les palmes que le législateur suprême apprête aux disciples de sa loi ?

Avec notre morale, la terre n'est-elle pas, en quelque sorte, le vestibule du ciel pour ce patriarche des champs qui, durant sa longue carrière, a toujours été fidèle à ses devoirs de chrétien, de fils, d'époux, de père et de sujet ; qui ne fut jamais infracteur de sa parole ; dont l'autorité, fruit de l'estime publique et salaire légitime de quatre-vingts ans de vertus, jugeait les différends, prévenait les querelles, versait les bons exemples; qui, roi de son canton, avait la bonté pour sceptre ; devant les cheveux blancs duquel s'inclinait respectueusement la jeunesse, contenue par une vie sans reproche et une réputation sans tache ; accoutumé à détourner ses regards d'un monde où il est peu de chose, et à les lever vers un autre monde où il sera tout ; remerciant l'auteur de la nature de son pain de chaque jour ; qui, en même temps qu'il apprenait à ses voisins à féconder d'ingrats domaines, à défricher des sols rebelles, à retenir les eaux envahissantes du fleuve, à planter la vigne sur des coteaux jusqu'alors sans culture, leur apprenait le secret de rendre le travail méritoire pour l'existence future ; donnant peu parce qu'il a peu à donner, mais se rassurant par le denier de l'Evangile ; riche de confiance et de paix sur la couche de sa décrépitude ; plaçant ses bonnes œuvres entre Dieu et lui; souriant à une famille nombreuse dont il est le chef, le conseil et l'oracle ; ayant toujours aimé son Créateur, son prince et ses enfants ; faisant des vœux pour la prospérité de son village dont ses mains glacées béns-

sent les habitants en larmes; laissant dans la mémoire des gens de bien d'honorables souvenirs; assistant lui-même à la plus belle oraison funèbre du juste, le deuil de la vénération et de la reconnaissance; qu'une humble sépulture et une glorieuse éternité attendent, et dont le nom, s'il n'est pas gravé sur le marbre, est déjà gravé au livre des élus : mes frères, c'est que notre morale avait disposé toute sa vie.

Objecterait-on, pour ternir sa beauté, qu'elle étouffe le noble besoin des nobles actions, parce qu'elle condamne la fausse gloire; qu'elle nuit au commerce, parce qu'elle interdit le luxe; qu'elle est contraire à la nature, parce qu'elle exige des privations? Déclamateurs, soyez donc d'accord avec vous-mêmes. La même loi que vous préconisez comment nous serait-elle en même temps utile et dommageable? Avant que nous commencions à vous répondre, c'est bien le moins que vous commenciez à vous entendre. Ecoutez pourtant, je vous en conjure : de votre aveu, eh! que faut-il de plus? notre morale proscrit tout ce qui est mauvais et prescrit tout ce qui est bon. Elle proscrit l'orgueil par lequel l'homme devient le tyran de ses semblables, si d'heureuses occasions lui en donnent les moyens; l'avarice, mère de l'usure et de la fraude, est sourde comme elles à la voix de la détresse et de l'opinion; la colère qui abaisse son esclave jusqu'à la brute, trouble sa raison jusqu'à la fureur, et plus d'une fois l'a poussé jusqu'à l'échafaud; le duel, déplorable reste des temps d'ignorance, préjugé vainqueur de la sagesse de nos rois, tournois homicide où l'on se bat non pour remporter le prix de l'adresse et de la courtoisie, mais pour donner souvent l'affreux spectacle de l'agresseur qui triomphe tandis que l'offensé succombe : coutume féroce qui lave plus d'une fois dans le sang les injures qu'elle a faites, et pour un mot équivoque, égorge stoïquement un camarade, un ami, un frère. Guerriers, vous n'êtes armés que contre les ennemis de l'Etat et des enfants d'Henri IV.

Notre morale proscrit la flatterie qui, tantôt obséquieuse et insinuante, se récrie à toutes vos paroles, s'extasie à tous vos gestes, affecte d'étudier vos goûts pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts même pour les encenser; tantôt fourbe et dissimulée, vous approuve en public et vous blâme en secret, semble partager vos chagrins qu'il lui tarde d'aggraver, et n'éprouve qu'un tourment dans votre prospérité; tantôt abjecte et rampante, se persuade, pour colorer sa turpitude, que des jongleries sont des habiletés à l'usage de ceux qui veulent supplanter les autres : elle proscrit la vengeance pour laquelle il n'est plus de Dieu, ni de proches, ni de supplices; l'hypocrisie qui, ne pouvant tromper l'infaillible scrutateur dont le nom n'est que sur ses lèvres, commence par se tromper elle-même et finit par ne tromper personne. Notre morale proscrit l'envie qui insulte avec une joie si lâche aux hommes supérieurs, sans pouvoir s'ôter à elle-même le sentiment de sa bassesse, toujours malheureuse, même lorsqu'elle découvre avec une curiosité maligne quelques taches dans ce qui est excellent; la haine qui poursuit l'innocence, en sorte que le mensonge a raison dans la bouche de ses persécuteurs, et que la vérité a menti dans la sienne, altère dans ses tromperies tous les faits et dans ses diffamations brave toutes les retenues, jusqu'à ce qu'enfin sa rage s'épuise par ses propres excès, comme un incendie s'arrête lorsqu'il n'a plus rien à dévorer; la débauche, ce péché plus péché que tous les autres péchés, et qui a précipité tant d'âmes dans l'abîme que la justice divine a été obligée d'en élargir le gouffre, se servant de nous pour nous perdre, se jouant de notre fragilité si nous sommes fragiles, nous attaquant avec toutes ses forces si nous sommes forts, tirant parti de sa défaite s'il nous arrive de la vaincre, à cause de la funeste présomption qui en est la suite. Notre morale proscrit encore ces dévastateurs par instinct, ne voulant relever d'aucun autre droit que de celui de leur épée, cruels dans les succès et plus cruels encore dans les revers, buvant dans des coupes d'or les pleurs du désespoir, assistant d'un œil sec aux funérailles des empires, comptant leurs exploits par leurs forfaits, et ressemblant à ces oiseaux funèbres qui ne vivent que sur les sépulcres, s'engraissent des restes de la mort et importunent les lieux d'alentour de leurs cris menaçants et sauvages.

Mais le plus beau caractère de notre morale, et la réponse la plus décisive à ses ennemis, si elle pouvait en avoir, est d'inviter, par ses leçons, à toutes les vertus. C'est elle qui sème les germes si rares du véritable patriotisme, et qui les multipliait sur cette terre sacrée où elle créa de nos jours un peuple de géants, où l'on vit une race de laboureurs, héros à leur insu, lutter sans peur contre des légions partout ailleurs triomphantes, où il n'y a pas une chaumière qui ne conserve des souvenirs de gloire, où la résistance à l'oppression est écrite sur des ruines historiques, témoignages impérissables d'une constance que rien n'a pu dompter. Notre morale assure le bonheur des époux, par cette maxime pleine de justesse, que la vie d'une femme n'est digne de louange que lorsqu'elle se réduit à une vie sans événements; que vouloir dominer l'Eglise, faire la loi à ses ministres, et peser dans les balances légères du monde jusqu'aux prédicateurs de l'Evangile, est une usurpation aussi blâmable que ridicule; que le silence est son ornement le plus précieux, et que sa vanité, s'il peut en exister pour elle, est de se renfermer dans son estime et dans l'estime de Dieu.

Avec notre morale, le soldat sait qu'il faut bannir des camps la violence inexorable, et la licence sans pitié, verser du baume sur les blessures de la guerre, et, après s'être battu au nom du Dieu des armées, épargner l'innocence au nom du Dieu des miséri-

cordes. Notre morale rappelle aux chefs de famille que, si l'autorité paternelle est la légitimité de la nature, la piété filiale est le fruit de la vigilance; et aux enfants, que le respect, l'obéissance et la tendresse peuvent seuls acquitter le prix des bienfaits qu'ils ont reçus des auteurs de leurs jours : par elle est confondue la frivolité qui, dans les grandes places, ne cherche qu'à étaler une grande suffisance avec une grande médiocrité, dont la conduite salit la pourpre, et qui, arrivée par le hasard au faîte des dignités, sacrifierait son pays pour ne pas en descendre. Par elle, les dépositaires de l'autorité apprennent que, pour connaître la vérité, il faut la demander aux bouches qui n'ont jamais trahi; aller sans détours à ceux qui ont la réputation d'être sincères, parce qu'alors on écoute et on recueille sans défiance. C'est elle qui dirige et éclaire la sagesse de l'homme d'Etat qui, s'isolant de lui-même, et se dévouant tout entier à la chose publique, honore à la fois sa nation, sa famille et la cité qui l'a vu naître. Par elle, les rois sont instruits qu'ils ne règnent que par celui qui règne sur tout; qu'ils ne tiennent que de lui leur majesté; qu'avec lui leur pouvoir est immense sans être désordonné, comme la subordination des peuples est parfaite sans être servile; qu'ils doivent commander à leurs passions, pour mieux commander à leurs sujets; que la bonté des princes, c'est la justice, et que leur faiblesse est une calamité.

Avec notre morale, la magnanimité est de tout sexe dans la maison des rois : d'une princesse timide qui s'ignorait elle-même, et, jusqu'à son triste veuvage, n'avait point senti sa force parce qu'elle s'était reposée sur la force d'un autre, elle fait une mère inspirée, sublime, qui voit tout ce qu'il faut voir, dit tout ce qu'il faut dire, et à laquelle son âme révèle, dans le plus miraculeux des enfantements (13), tout ce que produira l'enthousiasme chez une nation dont elle vient de combler les vœux. On la plaignait, et on l'admire; on l'aimait, et on la révère; son lit de douleur est un trône. C'est animé par notre morale, qui fait aussi les vertus belliqueuses, que le fils adoptif de Louis et de la France va bientôt conquérir la paix chez une nation infortunée. Un roi de son sang et de notre pays à sauver, des sujets fidèles à soustraire à tous les genres de maux, des factieux à vaincre s'ils osaient insulter à l'étendard des lis, voilà le but de sa mission : Allez, prince chéri, noble objet de tant d'espérance, nos vœux vous accompagnent; ils sont purs comme le cœur des Bourbons (14). C'est, grâces à notre morale, que vous vous glorifiez du noble chef de ce beau diocèse (15), qui ne voit dans la pourpre dont il est revêtu qu'un engagement au sacrifice même de la vie pour la défense de la foi, que le ciel semble avoir choisi exprès pour le meilleur des troupeaux, qui vient de prouver si affectueusement à son Eglise qu'ils étaient indissolubles les liens du mariage sacré qui l'unit à elle. C'est à notre morale que vous devez une métropole riche de souvenirs, de lumières et de services, un pasteur qui justifie si bien la confiance par les succès d'un zèle éclairé, pacifique et aimable; une paroisse où les grands sont le modèle des petits et la ressource des pauvres, où la sainte avidité de la parole divine distingue toutes les classes, et où votre intérêt, votre empressement, votre attention silencieuse ont tant de fois doublé mes forces.

Avec notre morale, l'obstination la plus indocile reconnaît que l'économie de la sagesse qui règle tout est encore dans les accidents qui lui paraissent le plus contraires, et dans ces catastrophes qui déconcertent nos vues étroites : par elle, l'égoïste se souvient qu'on doit rapporter les richesses à leur véritable intention, en consacrer l'usage et expliquer par l'aumône des rigueurs inexplicables sans elle. Notre morale, et c'est ici, mes frères, la plus importante leçon, surtout dans notre siècle dont le cachet distinctif est *bouche d'or* et *cœur de bronze;* notre morale désigne les riches comme les ministres et les agents de la Providence, lorsque leurs entrailles s'émeuvent aux plaintes de l'indigent, lorsque leur sensibilité se dilate aux supplications muettes de l'infirme, lorsque leur main, toujours ouverte, répand les largesses avec les égards qui en rehaussent la valeur; elle proclame le désintéressement, le premier relief de toutes les grandeurs; elle répète, à chaque ligne, au profit de l'opulence, que Dieu, père de tous les hommes et maître de tous les biens, s'est réservé une portion de notre héritage en faveur du pauvre dont l'exhérédation sur la terre ne doit être levée que dans le ciel.

Oui, si la misère que la honte couvre de ses voiles obtient des secours dont elle n'a pas à rougir, si, dans les maux qui l'assiégent au fond du triste réduit où elle se cache, la charité l'empêche d'en être la victime, c'est à notre morale qu'elle le doit : et, pour conclure avec le mémorable cantique du repentir d'Augustin, la morale de Jésus-Christ pénètre avec son flambeau jusque dans ces impénétrables ombres où se retranchent tant de secrets ignominieux, sur lesquels on n'ose soi-même arrêter ses regards. Sa lumière pure reflète sur le vice pour nous en inspirer l'horreur, et sur la vertu pour que nous contemplions ses charmes; ses clartés dissipent nos incertitudes, affermissent nos pas dans le chemin glissant de la vie, et nous suivent jusqu'à notre dernière demeure. Comment une morale si propice à l'humanité compte-t-elle parmi les hommes des indifférents que sa beauté n'émut jamais!

(13) S. A. R. madame la duchesse de Berry.

(14) S. A. R Mgr le duc d'Angoulême, généralissime de l'armée française, en Espagne, et passant à Toulouse, vers la fin du carême, en 1823.

(15) S. E. Mgr le cardinal duc de Clermont-Tonnerre, archevêque de Toulouse, pair de France.

Est-il possible que l'indifférence ne cède point à tant de miracles, de services et de leçons? Disputerait-on sur le bien qu'elle fait, à cause de celui qu'elle oblige à faire? ou l'inévitable avenir qu'elle nous présente sans cesse effrayerait-il notre tiédeur? Mais, sans la vie future, notre morale serait nulle dans le présent; les vicissitudes du temps seraient insolubles sans les stabilités qui répareront tout. Le ciel est le grand commentaire des choses d'ici-bas: lorsqu'il traverse une mer orageuse, le nautonnier ne doit-il pas avoir les yeux attachés sur la carte fidèle qui marque les distances, note les écueils et indique le port? Aussi tous les préceptes de notre morale n'ont pour objet que notre éternité heureuse ou malheureuse; elle n'éclaire le passage que pour éclairer le but auquel tendent les voyageurs, accroître leur foi et consolider leur espérance.

Seigneur, quand on a votre loi pour conductrice, on est supérieur à toute alarme. Le chrétien, fortifié par elle, a la douce confiance de tout attendre avec résignation, de tout accepter avec joie, de tout souffrir avec courage. Aussi, désormais, je veux méditer sans cesse le code de vos saintes ordonnances, jamais plus beau que lorsqu'on l'étudie, jamais plus attirant que lorsqu'on l'observe, jamais plus aimable que lorsque l'on compte les heureux qu'il a faits : je veux l'écrire dans mon cœur pour être la règle de mes actions; je veux le pratiquer sur la terre pour y lire un jour ma récompense dans le ciel.

SERMON VII.

SUR LA DIVINITÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. (*Psal.* CXVIII.)

Heureux ceux qui, dirigés par la loi du Seigneur, gardent leur âme pure dans les routes de la vie.

Mais que ce bonheur est rare de nos jours! jours déplorables, où le mal règne dans sa plus haute puissance, où l'amour effréné de l'or, le luxe avec ses raffinements, la mollesse avec son sommeil perfide, l'ambition avec ses bassesses, la licence avec ses excès, luttent contre la loi du Seigneur et font taire ses oracles; où se retranchent derrière la pierre de l'antre de leurs intrigues ténébreuses, des affiliations conspiratrices dont les pensées sont des complots, les mouvements des insurrections, la parole un scandale, et le souffle un incendie; où le suicide, ce grand ennemi de la Providence, grossit incessamment le nombre de ses victimes; où l'ange exterminateur semble tourner autour de notre malheureux globe, et ne laisser respirer une nation que pour en frapper une autre; où l'on jugerait que les nations elles-mêmes, fatiguées de leur existence, ont juré de se donner la mort, depuis que l'abîme est ouvert pour dévorer tout ce qui est; depuis que sur d'antiques sols on voit confondus pêle-mêle et les débris de l'édifice détruit, et les matériaux de l'édifice à reconstruire; depuis que les rebelles enfants des rois, leurs pères légitimes, courent en aveugles les risques de l'anarchie, si ce n'est de l'usurpation!

Jours déplorables où tout s'achète parce que tout se vend; où l'abus du talent embellit l'obscénité pour la rendre populaire, et où le burin calomniateur irrite les passions grossières dans les images dégoûtantes qu'il offre à leurs regards; où la morale de nos théâtres a plus d'auditeurs que la morale de nos temples, et où les solennités du plaisir remplacent les solennités de la foi, et cela, lorsque notre scène ne présente que trop de ces monstrueuses compositions qui, pour délasser le peuple de ses travaux du jour, lui déroulent chaque soir les plus désolants tableaux; où l'orgueil dépravé évite avec soin les pages accusatrices du grand livre, et, au récit des triomphes de la religion, détourne la tête en souriant de pitié; où retentit partout le langage de l'ignorance qui décrie, de la haine qui poursuit et de l'impiété qui dogmatise; où l'insulte tient lieu de raison, comme la médiocrité tient lieu de génie, et où, dans les attaques dirigées contre nos croyances, on signale jusqu'à la funeste décadence de notre politesse si vantée!

Jours déplorables, où l'autorité n'est plus qu'un joug incommode, l'indépendance une justice que réclament les droits de l'homme, la soumission un tribut de la faiblesse à la tyrannie, l'effroi de l'avenir une anxiété puérile, le monde le jouet de son auteur, assez las de son repos pour avoir voulu l'interrompre, et trop embarrassé de sa créature pour ne pas en abandonner la conduite au hasard; où des réformateurs, nés d'hier, qui s'endorment pygmées et se réveillent géants, nous étourdissent du bruit de leurs découvertes et de la morgue de leurs prétentions; où on enfreint sans pudeur jusqu'à la loi innée, cette loi, fondement de toutes les autres lois, pouvant seule leur donner, avec la stabilité, la force de nous assujettir à leurs décisions; cette loi, modèle de toute équité, sans laquelle les ordonnances des plus habiles législateurs ne seraient que des règles incertaines et arbitraires; cette loi, qui n'a rien à craindre de l'inconstance des événements, voit tout changer autour d'elle, et reste toujours la même; cette loi, qui n'est pas notre ouvrage, mais quelque chose d'éternel qui régit le monde; cette loi, dont un Dieu est venu exprès développer les principes et renouveler les caractères!

Jours déplorables, où la légèreté inconséquente exalte la morale de Jésus-Christ en même temps qu'elle l'outrage par des rapprochements odieux; où l'on a glané avec un respect magnifique les épis des Sénèque, des Epictète et des Marc-Aurèle, pour les opposer aux moissons de nos évangélistes, comme si l'Évangile, par sa source, n'était pas au-dessus de toute comparaison: comme si les maximes fécondes et usuelles de l'Evangile avaient la moindre ressemblance avec les maximes pompeuses et sté-

riles de l'Aréopage : comme si une critique saine, éclairée, impartiale, qui balancerait la morale chrétienne et les autres morales, n'était pas obligée d'avouer que pour les prodiges de sa venue, les résultats de son influence, le charme de ses leçons, la simplicité lumineuse de ses paraboles, l'étonnante grandeur de ses vues, toutes les morales de l'antiquité réunies s'éclipsent devant notre morale vraiment divine, par la nécessité de ses lois au commencement : première partie; par l'utilité de ses lois à toutes les époques : seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant la loi de salut et de grâce, qu'était la morale sur la terre? Séparée de la religion, elle n'avait rien de commun avec elle, et c'est ce qui démontre la fausseté de l'une et de l'autre. Car, si le Dieu qu'on adore n'est pas le souverain docteur qui illumine, et si la morale qui dirige ne s'appuie que sur une base posée de main d'homme, quelle funeste méprise! quel renversemeut d'idées! quelle étrange contradiction! Il fallait donc un code où chacun pût lire couramment que la religion est moins un devoir particulier qu'une obligation générale, qu'on ne saurait lui rien soustraire, et qu'elle ne dort jamais, qu'elle anime, soutient, explique tout, et que cette connexion intime entre la religion et la morale est la qualité distinctive du christianisme. Avant la loi de salut et de grâce, l'homme avait altéré en lui l'image de Dieu pour l'accommoder à ses passions, ou, par un déréglement plus détestable encore, avait poussé la fureur jusqu'à l'en effacer entièrement : tout semblait perdu sans ressource, et l'on put croire un moment que tout allait rentrer dans le chaos. Il fallait donc que Dieu lui-même choisît ce moment pour descendre sur la terre et y converser avec l'homme; que les anciennes traditions se ranimassent, purifiées et sanctifiées; et que la société, qui déjà était près de mourir à elle-même, reprît le mouvement et la vie.

Avant la loi de salut et de grâce, le monde était plongé en d'épaisses ténèbres sans espérance de la lumière. Le vulgaire, accoutumé aux extravagances du polythéisme, aguerri contre de gigantesques apothéoses, où la folie élevait au rang des dieux des conquérants qui n'avaient pas même été des hommes, bercé entre les harmonieuses illusions de ses poëtes et les illusions métaphysiques de ses philosophes, s'abandonnait sans réflexion aux plus honteux égarements de l'esprit et du cœur : l'élite des nations se frayait des incursions nouvelles dans les sciences de la terre, et ne rencontrait que des fantômes. Il fallait donc un code qui dessillât leurs yeux en les attachant sur les sciences du ciel, pleines de réalité. Avant la loi de salut et de grâce, l'esclavage était la charité païenne. Lorsqu'il n'y avait d'autre droit de la guerre que le droit d'exterminer, c'était indulgence : il fallait donc un code qui nous ordonnât de ne voir que des frères dans nos semblables, et de briser leurs chaînes partout où on les en accable. Avant la loi de salut et de grâce, l'homme s'évaluait si peu, qu'il se livrait à prix d'argent ; on le marchandait comme du bétail, et le roi de la nature était confondu avec les animaux : il fallait donc un code qui abrogeât cette horrible traite, réhabilitât dans une noble indépendance le chef-d'œuvre de la création, et ne lui imposât d'autres liens que ceux de l'amour.

Avant la loi de salut et de grâce, voyez cette Grèce si polie, si amie des arts, si recherchée dans ses goûts; voyez-la telle que nous la tenons de ses historiens : elle clouait des peuples entiers à la statue de sa liberté; que dis-je? elle égorgeait ses captifs pour former sa jeunesse à verser le sang : il fallait donc un code qui enseignât aux gouvernants leur véritable intérêt, et aux gouvernés leur dignité véritable. Avant la loi de salut et de grâce la muitude n'aspirait qu'à la chimère de l'égalité, qui n'est que le péril de la destruction absolue : il fallait donc un code qui spécifiât clairement de la part du Créateur les relations, seules avouées par lui, qui doivent exister entre les créatures, et substituât le pouvoir qui affermit à la violence qui renverse.

Avant la loi de salut et de grâce, les écoles, où l'adolescence devait se préparer à toutes les vertus et à toutes les vérités, n'étaient que des asiles de contagion et de mensonge, où le vice et l'erreur leur entraient par tous les sens : il fallait donc un code qui rappelât aux maîtres et aux disciples que les eaux d'un fleuve empoisonné à sa source portent la stérilité aux bords qu'elles devaient couvrir de fleurs et de fruits. Avant la loi de salut et de grâce, consultez l'Egypte, qui se laisse entrevoir au loin comme une statue demi-voilée, et cache dans la profondeur des temps son origine obscure, ses antiquités douteuses, sa religion ; interrogez ses plus illustres docteurs; remuez les débris encore fameux de leurs législations. Les objets les plus essentiels, les plus intimement liés avec nos besoins, n'étaient que des questions futiles, destinées à amuser leurs loisirs : il fallait donc un code qui les délivrât de la vanité de leurs opinions, mît des préceptes à la place des rêveries, et ajoutât à son autorité propre tout le poids d'un autorité divine.

Avant la loi de salut et de grâce, les plus vantés discoureurs n'étaient que des aveugles ou des enfants. L'immortalité de l'âme comptait chez eux des partisans et des adversaires également opiniâtres. On n'osait décider si tout ne finit pas avec nous, si notre âme est autre chose que le jeu de nos organes ; et si le même coup qui dissout les uns ne précipite pas l'autre dans le néant; il fallait donc un code qui éclairât le terme où nous devons tendre, la voie qui y aboutit, le tribunal du juge inexorable qui nous y attend avec des récompenses ou des supplices. Avant la loi de salut et de grâce, considérez la ville éternelle pour laquelle chaque re-

vers est un pas vers la décadence, qui, dans son abaissement égal à sa grandeur première, engraisse une victime pour les tyrans et une proie pour les barbares; tandis qu'appuyée sur la rigidité de ses lois, elle s'était accrue même de ses disgrâces, tandis que forte de ses institutions, loin de fléchir sous la main de ses ennemis, elle était devenue la maîtresse de la terre. Mais depuis que sa politique a fait taire la justice, et son luxe la sobriété, elle se débat méconnaissable sous les coups de ses tributaires qui avaient, on serait tenté de le croire, chargé la corruption du soin de servir leurs ressentiments : il fallait donc un code qui, détrônant la corruption, enjoignît aux grands de n'être grands que pour les petits, aux riches de n'être riches que pour les pauvres, aux guerriers de n'être redoutables qu'aux ennemis de l'Etat, aux chefs des nations d'être justes et bienfaisants, à un peuple de rois séditieux d'être un peuple de sujets fidèles.

Avant la loi de salut et de grâce, c'étaient des lois équivoques, flottantes, temporaires, le caprice les dictait, et la peur obéissait au caprice; mais le vent des factions en avait bientôt emporté les caractères : il fallait donc un code, venu du ciel, auquel toutes les consciences fussent contraintes d'obéir, qui appartînt à tous les temps, dont la violation fût aussi blâmable dans le présent que dangereuse pour l'avenir, et qu'on révérât comme le type nécessaire de tous les autres codes. Avant la loi de salut et de grâce, je ne sais quelle lueur fugitive aidait aux tâtonnements de quelques hommes ménagés, ce semble, pour être la ligne entre l'obscurité et la lumière, et conserver au monde, dans la grande nuit, quelques rayons de la justice primitive; mais ce que l'un donne pour vrai est rejeté par l'autre comme absurde; aussi peu d'accord avec eux-mêmes qu'avec leurs rivaux, l'un nie ce que l'autre affirme; il fallait donc un code uniforme, constant, invariable, ouvert à tous les yeux, parlant à toutes les oreilles, qui ne laissât aucune issue à la subtilité, aucun subterfuge à la dispute, aucun prétexte à l'empire des sens, sur lequel tous s'entendissent comme sur un bienfait commun et un trésor à l'usage de tous. Avant la loi de salut et de grâce, c'étaient de coupables exemples qui offraient des encouragements ou des excuses. Pour honorer le ciel, on déshonorait la terre; le délire de la célébrité multipliait les forfaits en multipliant les couronnes; on gratifiait d'une prime les soustractions ingénieuses; et l'exposition des enfants était regardée comme une mesure permise et louable; il fallait donc un code qui rendît à l'innocence ses droits, à l'union des époux sa chasteté, à la paternité sa puissance, à la probité sa délicatesse rigide, en versant l'opprobre, la menace, l'anathème sur les trafics imposteurs, les larcins adroits et les sacrifices humains.

Avant la loi de salut et de grâce, la prostitution avait ses temples, ses rites, ses adorateurs; et les hideux détails de ses fêtes abominables ont souillé jusqu'aux pinceaux de la satire : il fallait donc un code qui proscrivît les temples, les rites et les adorateurs, restituât ce qui sert de voile à la pudeur et de sauvegarde à la décence, abolît jusqu'au nom de ces spectacles réputés, même alors, si infâmes que, pour éviter la confusion d'y avoir eu part, le secret en était engagé sous peine de mort. Avant la loi de salut et de grâce, ils n'étaient point du domaine de la morale les vices qui rongent à petit bruit la société : il fallait donc un code qui renfermât le motif de toutes les vertus que la société exige de ses membres, et pût annoncer, avec une confiance divine qui ne serait jamais démentie, que tout pouvoir indifférent au juste ou à l'injuste court à sa perte, que la fidélité dédaignée, la loyauté conspuée, la félonie soldée en sont les tristes avant-coureurs; et qu'on ne fera jamais de l'ordre avec de la licence, ni de la liberté avec de l'anarchie.

Avant la loi de salut et de grâce, des sectes contraires réclamaient l'enseignement de la sagesse : chez les uns, c'était une sagesse molle, inactive, voluptueuse; chez les autres, c'était une sagesse dure, inflexible, sans larmes et sans pitié : chez le plus grand nombre, dans la prospérité comme dans l'adversité, c'étaient les bizarreries de l'aveugle destin : il fallait donc un code qui définît les caractères de la sagesse, ses bornes, ses tempéraments; résistât à l'éloquence des orateurs, à la finesse des dialecticiens, à la tyrannie des habitudes, et indiquât la main cachée qui administre tout. Avant la loi de salut et de grâce, c'étaient les idoles du cœur qui avaient donné naissance aux idoles des sanctuaires, et le culte de celles-ci n'était que le culte que les passions se décernaient à elles-mêmes : il fallait donc un code qui semât de nouvelles mœurs, de nouveaux documents, de nouveaux mobiles; subjuguât les âmes les plus hautes par sa sublimité, proportionnât sa lucidité aux intelligences les plus humbles, obligeant les unes et les autres à renoncer à tout ce que l'on savait, à tout ce que l'on aimait, à tout ce que l'on estimait.

Enfin, mes frères, il fallait un code qui s'introduisît par les succès les plus rapides chez les nations les plus rebelles, par les instruments les plus débiles en des cités instruments elles-mêmes des plus surprenantes révolutions, par les sentiers les plus difficiles et les plus éloignés du but au milieu des routes larges, aplanies et fréquentées que parcouraient en tout sens le talent, la richesse et la domination; un code qui trouvât en tous lieux des athlètes pour le défendre de leurs larmes et le sceller de leur sang; un code où la pratique fût reine et la théorie vassale; un code qui réformât les préjugés enracinés par l'éducation, les abus confirmés par l'usage, les fourberies sanctionnées par le temps; un code qui humanisât le despotisme et civilisât la servitude; un code qui parût environné de la

splendeur des miracles, des tributs de l'admiration et des concerts de la reconnaissance ; et ce code est notre Evangile. J'ignore, mes frères, ce que vous pensez de ces tableaux historiques : voilà pourtant ce qu'était le monde, lorsque Jésus-Christ arrive avec sa morale. S'il était indispensable de le changer, vous l'avez vu ; j'en appelle à votre raison. Mais quel homme eût osé entreprendre ce changement? Etait-ce trop d'un Dieu pour l'opérer? Nous attendons nos adversaires à la simplicité de cet argument. Heureusement telle est la logique de leurs objections et de leurs injures, que les unes lui donnent une nouvelle force et les autres une nouvelle évidence. Il ne leur manquerait plus que de conclure de la nécessité de notre morale au commencement, que cette nécessité n'existe plus aujourd'hui! Et ils le concluent.

Les mauvaises consciences ne se répètent-elles pas à l'envi : *Autres temps, autres mœurs!* c'est-à-dire que Dieu, pour se plier à vos fantaisies, doit rendre de nouveaux oracles de siècle en siècle, d'année en année, de mois en mois, de jour en jour, d'heure en heure ; c'est-à-dire qu'il en serait de la loi de Dieu et des institutions de sa sagesse comme de vos modes et de vos plaisirs, dont la variété est l'assaisonnement et le charme ; que la volonté de Dieu serait soumise à la vôtre, et qu'il accommoderait aux insconstances de votre humeur volage les décisions suprêmes de sa sainteté et de sa justice : c'est-à-dire que, lorsque dans l'ordre physique la plus immuable harmonie unit toutes les parties qui le composent et que le soleil, depuis la création, suit comme un enfant docile la route que le Créateur lui a tracée, il faudrait, dans l'ordre moral, que Dieu, pour satisfaire à nos lâches volontés, n'exigeât plus de sa créature ce qu'il lui prescrivait auparavant, parce que de nouveaux temps doivent amener de nouvelles mœurs, comme si les mœurs des temps où le ciel se peuplait de saints n'étaient pas les seules qui convinssent à un chrétien jaloux des mêmes récompenses. *Autres temps, autres mœurs!* Voulez-vous justifier les scandales qui désolent la religion et que nos pères ne connaissaient point, parce que ces scandales sont aujourd'hui communs à tous les âges, à tous les sexes, à toutes les conditions? voulez-vous prétendre qu'il est maintenant permis de déchirer la réputation des autres, parce que la médisance est quelquefois le séduisant écueil de la dévotion elle-même? voulez-vous soutenir qu'on a tort de condamner les théâtres parce qu'ils sont devenus les nouveaux temples des nouveaux chrétiens, et qu'on les prône aujourd'hui comme des gymnases infaillibles d'enseignement mutuel, ayant seuls le secret de perfectionner la multitude? *Autres temps, autres mœurs!* Vous ne voulez donc plus des beaux jours de l'Eglise naissante! comme si l'erreur, pour être plus répandue, changeait de nature, comme si la vérité dépendait du caprice des hommes pour être la vérité. Mes frères, la victoire de la vérité, en nous et sur nous, est notre propre victoire, puisqu'elle ne peut vaincre, en nous et sur nous, qu'en nous rendant victorieux de l'erreur : j'ajoute que la vérité considérée en elle-même, étant l'idée que Dieu a de toutes choses et le jugement qu'il en porte, la vérité est éternelle comme Dieu.

Autres temps, autres mœurs! Doit-on étudier maintenant les devoirs qui rendent les peuples fidèles, dans ces lourdes compilations où l'insipidité de la forme ne sert pas même d'antidote contre la licence du fond ; où l'un, pour s'être mis aux gages de la délirante idolâtrie, usurpe le nom de savant, et croit le légitimer par des jactances ; où l'autre invite l'histoire qu'il dénature à venir au secours de sa mauvaise foi, débitant au prix le plus élevé ses impostures vénales ; dans ces indigestes fatras, rapsodies laborieusement exhumées, et couvertes des lambeaux poudreux d'une érudition qui tombe au premier souffle ; dans les inépuisables sarcasmes de ces écrivains, hélas! au-dessus des autres par la combinaison perfide de leurs moyens, dont le but semble avoir été de frapper à la fois des deux mains sur les mœurs et sur la religion, appuis uniques de la société, qui ne voyage sur la terre que pour aller chercher son établissement dans le ciel ; dans cette bigarrure encyclopédique dont chaque article n'est qu'un résumé insidieux de toutes les opinions dangereuses, où l'incrédulité se montre sans retenue et sans pudeur, colossal boulevart sous la masse duquel les ennemis de l'ordre étaient enhardis par le nombre des complices, vaste labyrinthe où s'enfoncèrent au hasard, et avec la plus infatigable envie de nuire, tous les frondeurs du christianisme et de la monarchie, monument d'opprobre commencé avec toute l'adresse que peut donner la haine du bien, continué avec toute l'ardeur que peut donner l'amour du mal, achevé par la médiocrité et par l'avarice, et qui finit par la confusion des langues?

Autres temps, autres mœurs! Doit-on maintenant se former aux vertus qui rendent les peuples heureux dans ces répertoires infects où un homme ment avec la pleine certitude qu'on ne le croira pas, inventant ce qu'il ne trouve point, falsifiant ce qu'il trouve, et se glorifiant des succès de l'infamie : dans ces manuels de démence où un fourbe entasse pêle-mêle des noms aussi éloignés les uns des autres que la lumière l'est des ténèbres et le ciel des enfers ; prôneur du néant sans autre apprêt qu'une niaise audace, dont les découvertes sont des inepties et les assertions des mensonges, en sorte qu'il n'est guère possible de décider s'il choque davantage le bon sens ou le bon goût, et si c'est plus d'ennui ou plus d'horreur qu'il inspire ; déclamateur forcené qui, même dans ses intervalles lucides, se contredit jusqu'à l'extravagance, et, dans ses accès de fièvre irréligieuse, provoque le médiateur adorable qui a conquis le monde en

même temps qu'il l'a sauvé? *Autres temps, autres mœurs!* Doit-on suivre maintenant la bannière de ces deux chefs transcendants de notre littérature auxquels le fils de saint Louis, *montant au ciel*, reprochait d'avoir perdu la France? L'un, d'abord errant et rebuté, apparaît dans la carrière de l'éloquence comme un météore sinistre dont les premières lueurs jettent l'épouvante d'un incendie, attaque les trônes avec la faux de l'égalité, sème les paradoxes pour moissonner des louanges, trompe un sexe fragile par un mélange adultère de vices et de vertus, endoctrine l'amour maternel, outrage la nature : et le père, qui envoyait ses enfants à l'hôpital, demande des statues comme philosophe.

L'autre, qui a obtenu tant de funestes victoires par l'habileté de sa tactique, tantôt faisant de l'impiété la base même de sa doctrine, tantôt la mêlant à des libelles obscènes, comme pour tourner à son profit le désordre des sens; avec les esprits graves, adoptant le ton sérieux de la méthode et de la discussion, réservant l'épigramme pour les esprits frivoles, les doutes pour les esprits faibles, et le ridicule pour les esprits vains qui ont peur de ses traits: homme extraordinaire par ses contrastes, les charmes de l'urbanité, et les turpitudes de la satire; l'imagination la plus brillante et le langage le plus cynique; d'estimables ouvrages et des productions odieuses; le comble de l'invective et la plus rampante adulation; des hommages à la religion et des blasphèmes; des leçons de vertu et le panégyrique du vice, des protestations de zèle pour la vérité et tous les manèges de la mauvaise foi, jusqu'à calomnier les morts, et s'abaisser ainsi à l'assassinat de l'espèce la plus vile, qui plonge froidement un poignard dans un cadavre; enfin l'enthousiasme de la tolérance et les emportements de la persécution. Tel est le coryphée qui, après avoir vieilli dans une guerre de soixante ans contre Jésus-Christ, reçut avant de mourir, dans notre capitale ébahie, des honneurs presque universels: et le monstre révolutionnaire naquit.

Autres temps, autres mœurs! Est-ce que l'immoralité, cette grande calamité de nos jours, n'est pas fille de notre mépris superbe pour les antiques mœurs! Qu'elle a bien le droit de s'écrier chez nous qu'elle règne en des lieux *ravagés par ses mains!* C'est elle qui a enfanté cette légion de faux docteurs qui s'emparèrent de notre pays comme d'un bien de conquête, et lancèrent contre nous *les tigres* de la philanthropie : c'est elle qui a endormi tous les remords, étouffé tous les scrupules, remué toutes les digues : c'est elle qui a rendu toutes les consciences raisonneuses, et substitué des nouveautés captieuses à des lois éprouvées qu'on observait par sentiment : c'est elle qui, avec des sophismes à l'usage des passions, a introduit ce scepticisme présomptueux dont l'effet est de conduire à de pires égarements que l'ignorance, avili ce que la sagesse des siècles avait consacré, et préparé l'émancipation des esprits par l'émancipation des cœurs : c'est elle qui a amené l'apologie de tous les crimes et la diffamation de tous les devoirs, qui nous a donné des jeunes gens impatients de toute remontrance, et des vieillards blanchis dans la débauche, qui, à la place de ces colonnes, le magnifique témoignage des grandeurs de la plus noble des monarchies, a arrangé de frêles colifichets sans proportion avec la majesté de l'édifice : c'est elle qui était venue à bout de persuader que la religion de nos pères n'est qu'une honteuse superstition, et le gouvernement de nos rois une servitude humiliante : c'est elle qui, dans les fureurs de sa lâche envie, a déprimé tous les rangs, calomnié la magistrature, déconsidéré même la loyauté chevaleresque, ce précieux héritage de notre gloire : c'est elle qui a poussé à tous les excès l'impétuosité d'une nation ardente : c'est elle qui dirigeait à son but les écrits licencieux, tendant aux petits la coupe où les grands venaient de boire ; c'est à ses tréteaux que des spectateurs enivrés s'abandonnaient à toutes ces séductions de la vogue, jouissaient en riant de l'énormité de ses écarts, et se pervertissaient les uns les autres en applaudissant à d'horribles inventions dont on sait les horribles conséquences : c'est elle qui, par un genre de frénésie jusqu'alors inconnu, avait entrepris de régénérer le peuple par le néant. Inconcevable cruauté de frustrer la misère des indemnités futures, de prêcher les axiomes de matérialisme, et d'élargir ainsi pour elle le gouffre de l'indépendance! et ce n'est pas goutte à goutte qu'elle versait ses poisons, ce n'est pas en des canaux souterrains; c'est un torrent de blasphèmes périodiques et de quotidiennes diatribes où la génération accourait s'étourdir et se perdre.

Autres temps, autres mœurs! Est-ce qu'elle n'est pas inaltérable parce qu'elle est divine, une législation dont l'utilité embrasse toutes les époques? C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

En effet, quels services la morale chrétienne n'a-t-elle pas rendus au monde? Et nos adversaires en conviennent. Mais d'un côté, s'ils avouent qu'elle est merveilleusement utile à notre bonheur, de l'autre ils se plaignent des choses extraordinaires qui la déparent à leurs yeux. Eh! comment n'ont-ils pas vu que, sans les mystères et les prodiges consignés dans l'Evangile, il n'y aurait plus dans l'Evangile ni liaison, ni rapport, ni concordance? Exigerait-on que l'ouvrage d'un Homme-Dieu n'eût rien d'inexplicable, et qu'un livre, destiné à confondre notre raison, fût un livre qui ne la confondît jamais? Non, mes frères, non, les prodiges et les mystères de notre Evangile ne compromettent point sa morale, puisqu'ils la font ce qu'elle doit être. Je me défierais plutôt de ceux qui nous l'ont transmise, s'il y avait

moins de ces choses dont on veut que je me défie. Scrutateurs de la majesté du Très-Haut, est-ce que le fardeau de sa gloire ne vous opprime pas? Autour de vous, tout n'est-il pas mystère et prodige? De quoi vous servent, pour les atteindre, vos études frivoles? Le siècle présent ne s'occupe qu'à pulvériser la science des siècles passés : niez donc aussi votre existence, parce qu'il ne vous est pas accordé d'en démêler le principe.

D'ailleurs, est-ce qu'une loi riche de mystères et de prodiges est de trop aux passions? Ce sentiment de l'infini, qui naît d'eux, notre loi le grave au fond des âmes, exhausse le chrétien jusqu'à la mesure de l'éternité, divinise en quelque sorte son être. Pensez-vous que l'attente d'une récompense sans bornes, et la crainte d'un châtiment sans terme, n'ajoutent pas quelque chose à vos chaînes sociales? Vous qui n'envisagez l'homme que dans les limites du temps : l'opinion, la honte, l'intérêt, voilà vos agents et vos ressorts. Et qu'en espérez-vous? Si vous parlez de conscience, vous ne vous entendez plus. Quel est son empire lorsqu'il n'y a ni confiance ni terreur! Oui, en précipitant l'homme vers cette indifférence qui ne redoute plus les vengeances d'une autre vie, on le dispose à cette témérité qui se joue des censures de la vie actuelle; et celui qui se déclare pour l'impunité future, autorise à croire qu'elle lui est nécessaire. L'immortalité est la grande motrice de la vertu : matérialistes, avez-vous rendu moins hardies l'intrigue, l'ambition et la fraude? Laissez-nous donc et nos enseignements si pathétiques, et nos promesses si pénétrantes, et nos perspectives si fécondes en bonnes œuvres; laissez-nous jouir des bienfaits de notre morale; laissez-nous contempler de ses hauteurs que chacun peut gravir, laissez-nous contempler cette terre ingrate où les rivalités sont si basses, les joies si courtes et les chagrins si longs; où souvent on acquiert la renommée avec des crimes, et le délaissement avec de belles actions. Nous n'avons pas besoin de vous pour être soumis dans la mauvaise fortune, généreux dans la bonne, et tendres envers le pauvre : est-ce vos écrits à la main que nous irons sommer l'opulence de guérir ces infirmes, de nourrir ces affamés, de vêtir ces orphelins que trente ans du règne de votre sagesse ont multipliés sur la terre? Que dis-je? Vos écrits! Oh! qu'ils ont fait couler de larmes sans en tarir une seule!

Et quelle serait donc l'utilité de la loi de Jésus-Christ, si elle ne différait pas de la loi humaine? La loi humaine est-elle un mobile assez actif pour éloigner du vice et conduire à la vertu? Est-ce que la loi humaine a des récompenses? Je vois, chez les nations, des magistrats établis pour poursuivre les délits, des tribunaux compétents pour les juger, des échafauds dressés pour les punir : mais la loi humaine ne saurait récompenser. Quel prix serait digne de la vertu? Elle ne le doit même point. Ses récompenses tomberaient sur les actions éclatantes toujours suffisamment encouragées par le bruit; et les vertus modestes, les plus désirables de toutes, ne parviendraient jamais à obtenir les distinctions du mérite solide. Encore, si les châtiments que la loi humaine inflige avaient le pouvoir de détruire le vice! mais ils n'en ont aucun. La loi humaine arrête le bras, et laisse au cœur toute sa malice, elle ne sévit que contre ce qui est ostensiblement attentatoire à la société, et ne réprime point tout ce qui s'écarte de l'honnête. C'est dans la justice de Dieu qu'est la sécurité des nations, puisque c'est par le besoin de cette justice qu'elles ont pris naissance, qu'elles existent pour cette justice et qu'elles se conservent par elle. Imaginez une nation dont la morale n'ait d'autre appui que la loi humaine; combien elle sera malheureuse! La loi humaine sera-t-elle jamais assez clairvoyante pour remplacer la loi religieuse?

Où il n'y aura que la loi humaine, vous n'aurez qu'une morale sans énergie : et qui soutiendra alors les mœurs, les mœurs plus utiles au maintien de l'ordre que toutes les ordonnances, les mœurs qui peuvent quelquefois suppléer celles-là, mais jamais être suppléées par elles? Où il n'y aura que la loi humaine, que d'occasions où elle sera éludée par le crédit et bravée par la richesse! Que de grands redoutables aux dépositaires de l'autorité! Que de poids étrangers inclinent la balance! Où il n'y aura que la loi humaine, comment retenir les passions, toujours prêtes à se soulever? La loi humaine, en ce cas, n'est qu'une barrière opposée à un torrent : elle retardera les pierres qu'il roule, mais, quand elles seront amoncelées, elles finiront par l'entraîner elle-même. La loi divine, au contraire, est une digue insurmontable qui repousse, par sa force interne, le choc continuel des eaux séditieuses. C'est le commandement aux flots de se taire et de ne pas aller plus loin. Mais, hélas! jusqu'à quel degré d'indifférence nous sommes tombés! Chez tous les peuples, en effet, nous trouvons la loi humaine poursuivant de toutes ses rigueurs les violateurs des choses saintes; et nous, nous avons une législation qui dédaigne d'invoquer la sanction du ciel! Aussi quel débordement de crimes! Législateurs, rendez donc à la loi son caractère et à la religion son autorité. Il est temps de remettre la société en harmonie avec elle-même. Si elle a une religion, qu'elle ne soit pas vouée au mépris; si elle a une loi, qu'elle porte l'empreinte de Dieu, qui peut seul enchaîner les consciences.

Oh! combien il est nécessaire, au lieu de disputer à la religion ses priviléges et de la traiter en ennemie, de lui restituer une place et des droits que la vérité et la plus ancienne possession ont fixés pour jamais! il est nécessaire, au lieu de la bannir ignominieusement de notre pacte, de chercher en elle le fondement de l'obéissance, le garant de la concorde, le lien de tous les membres du corps politique! Combien il est nécessaire de se convaincre que le règne des lumières n'est pas pour cela le règne des bonnes actions, que le frein des lois ne suf-

fit pas là où chaque jour on brise le frein de la religion, et que la probité n'est que l'habitude de ne transiger jamais avec elles! Combien il est nécessaire de ne pas faire bande à part, de ne pas donner un démenti formel à tous les souvenirs, de ne pas contredire la nature dont la constante unanimité est l'indubitable expression! Combien il est nécessaire d'être sûr que le monde n'est point l'effet du hasard, que son créateur et son recteur c'est Dieu, qui ne cesse d'avoir les yeux ouverts sur l'œuvre de ses mains; que cette vie n'est qu'un pèlerinage, et que la patrie est dans l'autre! Combien il est nécessaire de ne pas oublier que l'avenir, pour la raison livrée à elle seule, n'est qu'une région inconnue où sa vue, faible et tremblante, n'aperçoit que des fantômes; qu'il appartient à la religion seule d'enseigner les maximes capitales d'où dépend la stabilité des Etats, d'en certifier l'évidence et d'en déterminer le salaire; que, pour la régénération d'une nation dépravée, il faut des vertus journalières et communes, des vertus qui n'excitent pas l'enthousiasme, mais qui donnent le bonheur; des vertus par lesquelles les royaumes fleurissent, prospèrent et durent; que les vertus, sans la religion, ne sont que des émotions feintes ou passagères que les regards des hommes soutiennent un moment, que la louange alimente, mais qui expirent dès qu'elles n'ont plus de panégyristes ni de témoins. Ont-elles des vertus sans religion ces courageuses filles que nous avons vues aller dans cette Espagne, autrefois si héroïque et aujourd'hui si malheureuse, s'exposer aux ravages d'une contagion dévorante; se dévouer à la mort pour empêcher des cités entières de mourir, et porter l'assistance de leurs soins où d'autres Français non moins courageux portaient les ressources de leur art? Avec notre morale, le chrétien participe, en quelque sorte, à la grandeur de celui dont il est l'image, et savoure, dans la coopération à ses grâces, les douces prémices de la félicité qu'il attend. Toutes ces œuvres exhalent un parfum exquis d'innocence, et le seul aspect du ciel le tient dans le ravissement; pas un instant ne s'écoule pour lui sans méditer une bonne action, sans goûter une affection pieuse, sans jouir d'une inspiration nouvelle, qui le met en commerce avec son auteur; pas de mouvement sublime qui ne soit familier à son cœur: un instinct dominant, si un sacrifice se présente, le fait tressaillir d'allégresse; il puise dans la loi de sa croyance cette élévation, d'autant plus magnanime qu'elle est plus simple, ce noble besoin des nobles réminiscences, cette tendre pitié envers ses frères, cette disposition à s'immoler au bien des autres, ce renoncement aux plaisirs, qui n'estime que le plaisir de faire des heureux, cette entière abnégation, source unique de ce qu'il y a de beau, de touchant et d'aimable dans les jours de l'exil: son front resplendit d'espérance, et la gloire qui lui est assurée brille d'avance dans ses yeux; la loi de son Dieu est une lampe inextinguible qui luit dans sa conscience pour éclairer toute sa vie, et dont les ombres jalouses essayeront vainement de ternir la clarté.

Et pourquoi, mes frères, oserait-on combattre ou révoquer en doute l'utilité de la loi de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ a commandé aux vents, sa loi ne commande-t-elle pas aux vices? S'il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, sa loi ne donne-t-elle pas aux esprits leur droiture, aux âmes leur noblesse, et aux cœurs leur pureté? Est-il donc un ouvrage plus digne de l'ouvrier? Et si elle n'est pas divine, qu'est-elle donc cette morale, avec son origine que tout démontre et sa vigueur que rien n'affaiblit, qui a créé au milieu de nous un ciel nouveau et une terre nouvelle? *Vox Domini in virtute et magnificentia.* Qu'est-elle donc cette morale qui, maîtresse souveraine des passions, indique le port du salut aux tristes jouets de leurs tempêtes? *Vox Domini super aquas.* Qu'est-elle donc cette morale retentissante au loin, qui humilie les cèdres du Liban, sape les édifices de l'orgueil et renverse les fortunes de boue? *Vox Domini confringentis cedros.* Qu'est-elle donc cette morale de feu qui allume partout les flammes de la charité, consume les inclinations pernicieuses et brûle les idoles de la volupté? *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* Qu'est-elle donc cette morale rapide dans sa course et dont aucune limite ne gêne l'essor, qui enfante à la vérité, conquiert à la justice, garde à la persévérance? *Vox Domini præparantis cervos?* Qu'est elle donc cette morale tonnante, qui ébranle les déserts, secoue l'endurcissement de sa longue léthargie, triomphe de ceux même dans le sein desquels nulle culture, nulle semence n'a jamais produit que des ronces? *Vox Domini concutientis desertum.* (*Psal.* XXVIII, 3 9.) C'est, mes frères, la morale de Jésus-Christ qui ferait descendre le ciel sur la terre, si les hommes voulaient, en l'observant, consentir à leur bonheur.

Car elle se flatte exclusivement d'un avantage qu'on ne lui ravira jamais: l'avantage de ses résultats; et les sophistes, auxquels il reste encore de la pudeur, rougiraient en les niant; mais ils trouveront dans sa perfection même des prétextes pour atténuer leur conviction. Elle est trop au-dessus de notre nature, disent-ils, pour être jamais autre chose qu'une belle théorie et une spéculation digne de nos hommages. C'est, mes frères, aux leçons de leur prétendue sagesse que ce reproche convient: sagesse qui n'est toutefois ni une belle théorie, ni une spéculation digne de nos hommages. Ces graves précepteurs des nations et des rois, voilà les apôtres réellement sans autorité et sans mission, sans titres pour être écoutés, et sans miracles pour être crus. On admire un instant leur éloquence qui s'épuise en discours recherchés sur la vertu; mais ce ne sont que des charlatans qui amu-

sent, et non des maîtres qui persuadent; et quand même leur sagesse nous offrirait, ce qui n'est pas, un corps de morale bien réfléchi ; quand même les instituteurs chargés de la répandre auraient, ce qui n'est pas, pour remplir leur ministère, une vie exempte de taches, ils n'en recueilleraient pas avec plus de succès les fruits de leur entreprise; on ne les soupçonnerait pas moins ou d'en imposer à eux-mêmes, ou d'en imposer à leurs disciples ; et personne ne songerait à marcher sur leurs traces; on répondrait à leurs jactances : Eh quoi! vous exigez que j'abandonne un bien présent sans indemnité pour l'avenir; vous ne voyez, vous n'espérez, vous ne promettez rien de consolant après la mort; il n'y a donc de véritable sagesse pour moi qu'à jouir tranquillement de ce que je possède ; je ne veux ni de vos doutes qui énervent vos prétextes, ni de vos fluctuations qui embarrassent la volonté, ni de vos pompeuses harangues qui ne sont que des cymbales.

Mais telle est l'utilité de la morale de Jésus-Christ qu'elle réunit, dans le degré le plus éminent, tout ce qui manque aux codes nouveaux dont la fureur d'écrire nous a inondés dans le siècle le plus fécond et le plus stérile en même temps. Le législateur des chrétiens n'est pas un homme environné de ténèbres, qui ne parle que dans l'obscurité des écoles. Il commence son apostolat sur la cime des montagnes, comme pour le rapprocher du ciel d'où il descend; c'est la sagesse en personne qui vient inaugurer en quelque sorte une école publique dont l'univers est l'auditoire, y convoquer tous ceux qui ont des oreilles, y dicter des règles sans incertitude, des maximes sans emphase et des oracles sans ambiguïté, y dévoiler les merveilles de la vie future, y découvrir un autre ordre, une nouvelle économie de compensations, qui payera la vertu de ses affronts et le vice de ses honneurs; y répéter que, lorsque les avertissements de la défaillance nous surprennent sur la couche de la douleur et que l'heure de partir a sonné, sa religion alors nous saisit par la main, soutient nos pas chancelants et nous dirige vers l'éternité.

Le grand principe de notre morale est qu'il n'y a que Dieu qui puisse être le bien de l'homme; et si l'homme n'a besoin que de Dieu pour être heureux, que lui importent les créatures? Aussi dans l'homme fidèle à sa loi, quelle sainte indépendance! quelle intrépidité sans orgueil! qu'il est haut celui à qui Dieu suffit, et qui peut tenir à son ennemi ce mâle langage : Je ne crains ni tes menaces ni ta colère; mon trésor est en sûreté, un bras plus fort que le tien veille sur lui ; et ce langage, qu'il justifie par ses œuvres, il l'emprunte de sa haine vigoureuse contre la pusillanimité qui fléchit aux combats de Dieu. A des traits si frappants, qui ne reconnaîtrait le doigt qui les a burinés? Dans les autres codes gisent des leçons éparses, incohérentes, mutilées ; dans notre code vivent des leçons dont l'intégrité est surhumaine ; en sorte que Jésus-Christ est Dieu par elles, et qu'elles sont divines par lui. Il n'y a que les méchants qui ne soient pas de notre avis et qui calomnient ses bienfaits : *Mavult quidlibet improbus exsecrari legem quam emendare vitam, mavult præcepta odisse quam vitia.*

Sans doute ils étaient à leur aise les calomniateurs de notre morale (et qu'il me soit permis de remarquer que s'il y a des mémoires implacables qui veulent tout retenir, il y a aussi des mémoires coupables qui voudraient tout oublier) ; sans doute ils étaient à leur aise les calomniateurs de notre morale, à une époque où, tous les freins de cette morale brisés, un amas de calamités inouïes était le produit d'un amas de scélératesses impunies ; où l'on vit, chez le peuple le plus humain, l'oubli profond de toute humanité, et chez le peuple le plus chrétien le renversement universel de tout christianisme, où la folie armée planait sur toutes les têtes qu'elle n'avait pas encore abattues ; où les lamentations des victimes déchiraient toutes les fibres ; où à chaque pas on était presque sûr de heurter un regrettable débris; où le père de famille honnête, pour prouver son innocence et se dérober au supplice, était forcé de cacher ses vertus ; où l'on avait besoin du crime pour usurper le pouvoir, et où, chose surprenante ! à peine avait-on usurpé le pouvoir, qu'on courait proclamer, sur des monceaux de cadavres, l'existence d'un Dieu vengeur, l'immortalité de l'âme, sans songer que c'est aussi le dogme de l'éternité des peines réservées aux coupables, et les douceurs de la fraternité sur une terre humectée de pleurs et jonchée de meurtres ; où les échafauds étaient les mœurs publiques, et la mort le fond du gouvernement; où la fidélité gémissante renonçait au soleil de son enfance, au toit de sa famille, au tombeau de ses pères, aux plaisirs de son cœur, qu'on échangeait souvent contre les injures d'un ciel étranger; où la gloire elle-même accusait des guerres sans but et des invasions sans profit; où la peur traînait la faiblesse à la commémoration d'un régicide, sur la place où les animaux déposaient contre les hommes, à ces fêtes populaires desquelles le peuple s'éloignait avec effroi, à ces chants de joie que les échos reportaient dans les enfers, à ces airs de bonheur qui désespéraient la sensibilité, à ces imprécations contre un nom chéri que les agents du bien, étouffant leurs sanglots, mouillaient de leurs larmes d'autant plus amères qu'elles étaient muettes. O adorables secrets de Dieu qui a voulu constater par un exemple terrible que, lorsque sa morale est foulée aux pieds, la fin des nations est proche et que ses colères arrivent. Mes frères, cet argument de fait est sans réplique, et la cause de notre morale est jugée.

On a peine à concevoir la barbarie aux prises avec la grandeur d'âme (16), et les dé-

(16) La reine.

mons prenant nos formes pour tourmenter des anges (17), et la bassesse soudoyée croyant salir de ses attouchements impurs le bandeau sacré qui ornait malgré elle le front de notre Joas (18). (Messagers protecteurs, veillez sur le nouveau Joas (19) que le ciel nous a octroyé dans sa miséricorde, sur l'orphelin de la France toujours inconsolable de son père, sur le précieux objet de tant de vœux, de prières et d'aumônes, sur notre Henri, visiblement donné par Dieu, sur le jeune envoyé de la Providence, qui le gardera et pour elle et pour nous!) On a peine à concevoir tous les liens de l'amitié et de la reconnaissance dissous, la délation mise au rang des devoirs, de nouvelles découvertes dans la religion du mal, l'infortune qui n'a plus que le droit inutile d'émouvoir jusqu'aux bourreaux, les rivières stagnantes de carnage, des orgies au milieu du sang, les instruments de la servitude mêlés aux simulacres de la liberté, tous les fléaux menaçant d'engloutir le monde, la lâcheté, avec son infâme innocence, restée pure aux yeux de la justice humaine et depuis pesée par la justice divine qui voit d'un autre œil... Mais ôtez la religion et l'ascendant impérieux de ses lois, tout va disparaître avec elles, même l'idée de Dieu; et quand on a l'athéisme pour foi, les brigandages deviennent l'espérance, et les assassinats la charité. La religion et sa morale, voilà, mes frères, l'indispensable appui des habitudes salutaires qui conservent les Etats. Si on travaille à ébranler ces deux bases essentielles de la félicité publique, si le serment de les affermir n'est plus écrit dans les cœurs, c'en est fait: mais quel est l'ami de la religion de son pays, parce qu'il est l'ami de son bonheur, qui ne donnerait point son bras aux fondements de l'édifice sous lequel il repose? Tout me rassure, et j'en remercie notre secourable morale: tout me rassure en celui qui offre à son Dieu une piété toujours sincère et à ses frères une bonté toujours agissante. Le culte de l'équité, le pardon des outrages, l'empressement à servir les autres et à s'oublier soi-même, les attentions officieuses, le zèle de ne déplaire à personne, et surtout l'amour de la patrie: voilà l'homme du christianisme. Son unique passion c'est la vertu, la vertu qui seule demeure, la vertu ardente à réparer le mal, succombant quelquefois, mais se relevant toujours; trouvant en elle-même le prix de ses sacrifices, n'aspirant jamais à de honteuses célébrités, ne déposant jamais des noms suspects et mal famés dans l'urne des destinées d'un grand peuple, toujours charitable sans ostentation; jusqu'à l'ingratitude l'adoucit plus par la résignation qu'elle ne l'irrite par l'impatience; il plaint ses ennemis bien plus qu'il ne les hait; son ambition est d'être sans reproche, son étude est de comparer aux maux que l'absence de notre morale traîne après elle, les biens inséparables de l'exacte observance de ses lois.

O temps heureux, où on aimait son Dieu, son roi, son pasteur, sa famille; où l'attachement aux saines croyances, l'érudition du catéchisme, des mœurs patriarcales, la probité pour rempart de leurs champs, une tendresse solide pour leurs enfants qui entendaient parler de Jésus-Christ dès le berceau, ont fait de nos pères des modèles auxquels leurs descendants ressemblent, hélas! si peu; où le sacerdoce se liait à tous les besoins et à toutes les illustrations; où les guerriers étaient purs comme l'honneur, incorruptibles comme la franchise, et braves comme leur épée; où la magistrature avait son code de gloire, c'est-à-dire le trésor de ses traditions, une succession du même nom, du même sang, des mêmes services, une dignité ennoblie de tout ce que les années impriment de sacré sur un front blanchi par de longs travaux, une considération qui servait à la fois de véhicule et d'exemple aux fils de ces vieillards si justement respectés: en sorte que, pour assurer la constante fortune de leur place, la Providence favorisait leur sage ambition de laisser après eux des héritiers de leur piété envers Dieu, de leur zèle pour le roi, et de leur amour pour la France!

O temps heureux, où le christianisme était le bouclier commun du monarque et des sujets; où les pilotes qui gouvernaient le vaisseau de l'Etat savaient l'art d'écarter les orages, parce que leur cœur en était exempt! O temps heureux, où l'on n'eût jamais à déplorer cette émulation de petits amours-propres, de petits talents, de petits moyens, et en même temps de grandes intrigues, dont nous étions déjà témoins avant notre catastrophe; où l'on ignorait et cette indocilité de nos jours qui ne veut rien souffrir au-dessus d'elle, et cet égoïsme qui dessèche tout, et ce luxe qui dévore tout, et cette impiété qui empoisonne tout; où d'indiscrets novateurs ne se confiaient point en l'attrait de leurs systèmes, dans l'imprévoyance des chefs de la société, dans la connivence des lettres, pour déshériter la postérité de ce que lui avaient légué les âges! O temps heureux, où le bruit de nos démences, la contagion de nos erreurs, la funeste réputation de nos excès n'eussent été que d'intolérables scandales, où on eût séché de honte à la vue des abominations qui ont souillé notre ère, où on eût reculé d'effroi devant ces misérables doctrines professées par les terribles enfants d'un siècle de lumières, et par les flexibles apologistes d'un siècle de corruption; où on était convaincu que la prospérité générale se compose des sentiments honnêtes, des hautes pensées, et de l'accord de la morale avec la science!

O temps heureux, où tous auraient couvert de leur corps un roi dont on peindrait la vie entière en disant qu'il ne s'est jamais servi de son pouvoir que pour empêcher qu'on ne connût ses bienfaits; où, pour défendre l'autel et le trône, tous eussent couru aux armes dans cette guerre monarchique

(17) Madame Elisabeth, sœur, et Madame, fille du roi.

(18) Louis XVII.

(19) Naissance du duc de Bordeaux.

et sainte qui t'absolvait, ô France, au tribunal des nations par l'éclat des prodiges, la noblesse des motifs et la grandeur des faits : dans cette guerre sans repos ni trêve qui n'offrait à la vaillance rustique d'autres lauriers que les palmes du ciel, où le mot d'ordre était les Bourbons, l'étendard une croix de bois, et la musique la récitation du chapelet : dans cette guerre, le plus épouvantable des malheurs et la plus étonnante des entreprises ! O temps heureux, je le répète, où on aimait son Dieu, son roi, son pasteur, sa famille ! Ah ! redevenons ce qu'étaient nos aïeux ! serrons-nous autour du rocher de la foi et de l'arche de la légitimité ; soyons chrétiens et Français : Dieu et nos princes, la foi et la fidélité, la monarchie et la morale, et la France est sauvée.

Avec notre morale, quelle douceur dans le commerce de la vie ! Quelle sûreté dans les affaires ! Quel désintéressement dans les emplois ! Avec notre morale, l'honneur serait un maître impérieux qui se ferait obéir, en menaçant de la honte. Avec notre morale, les grands seraient tempérants au milieu des délices, les riches compatissants au sein de l'abondance, les infirmes patients dans la douleur. Avec notre morale, l'innocence habiterait dans les campagnes, et la sécurité dans les villes ; avec notre morale, toutes les familles des rois seraient comme la nôtre dont chaque membre réalise le sublime de la clémence, dont la bonté semble avoir proposé un défi à la misère, dont la miséricorde, qui embrasse tout, fait battre les cœurs saisis d'attendrissement, d'admiration et d'amour. Avec notre morale, on n'entendrait plus ni les malignes clameurs de la détraction, ni le bruit importun des chaînes, ni les vanteries de l'ignoble audace. Avec notre morale, il n'y aurait plus d'autre tactique que de calmer au lieu d'aigrir, de rallier au lieu de désunir, d'éteindre au lieu d'attiser.

Avec notre morale, nulle part on n'emploierait à relever l'édifice social ceux-là même qui en d'autres temps se sont vantés de l'avoir détruit ; on ne verrait point la confusion parmi les ouvriers d'une autre Babel, ni la rivalité qui les aveugle, ni la folie de leurs plans, ni leur inattention aux fondements, ni leur obstination à rejeter la pierre angulaire : les architectes renonceraient à l'art de remuer les passions pour en faire le ciment des institutions nouvelles ; la trahison ou l'impéritie n'en seraient plus les instruments ; ils conviendraient enfin qu'on ne peut rien créer de stable avec de pareils matériaux.

Avec notre morale, elle ne tendrait plus de piéges à la jeunesse, cette ligue de réformateurs dont malheureusement on a fait des hommes d'importance, et dont les moyens sont une absence totale de scrupules dans le choix des ressorts, qui subornent les lettres au gré de leurs intérêts, dont la gloire n'est qu'une superbe ignominie ; que signalent une vanité atroce, qui n'a pas même les dehors de cet orgueil où l'on trouvait parfois quelque chose d'élevé, une insolence extrême et une bassesse imperturbable, une politique tenace, d'autant plus dangereuse qu'elle mine sourdement, froidement et méthodiquement ; un amas confus de mots imposteurs qui signifient impiété, anarchie et révolte.

Avec notre morale, il n'y aurait plus d'affligés, toutes les afflictions étant soulagées ou prévenues ; et l'inégalité nécessaire des rangs n'exciterait jamais les murmures des petits, les intervalles étant comblés par la loi touchante de l'aumône. Avec notre morale, une charité universelle étant le lien de toutes les conditions, on coulerait des jours tranquilles dans la pratique de tous les devoirs et dans l'attente des jours sans nuages. Avec notre morale, verrrait-on chez une nation voisine, et si longtemps amie, un roi captif, pour ainsi dire au sein de sa capitale, un trône sapé dans ses fondements par une faction qu'ont enhardie l'impunité et le succès de ses premiers attentats, une garde fidèle, dévouée au sang du grand Louis, et à laquelle on fait un crime du glorieux privilége de défendre son chef ? (20)

Avec notre morale, l'écrivain ne chercherait pas une vaine renommée, et cependant l'estime proclamerait ses travaux. On goûterait son livre en chérissant l'auteur : quelle sagesse dans ses paroles, quel zèle pour la vertu, quel ton de candeur et de simplicité ! Plein de confiance en son lecteur, le moyen d'être sévère envers lui ! Il se livre à vous avec tant d'abandon, il aime le bien avec tant de bonne foi ! Ce n'est point pour lui qu'il désire des suffrages, c'est pour les saines doctrines ! Jamais il n'impose par un fastueux langage ; jamais il ne cherche à éblouir ; sa force est dans la raison soumise à la foi ; il n'entraîne point, il persuade ; il ne veut point séduire mais éclairer. Il n'aspire point à une vogue brillante ; son souhait unique est que les fruits de ses veilles soient durables comme l'intention en était pure. Il sait que l'erreur peut obtenir un triomphe passager quand elle a le talent pour auxiliaire, mais qu'elle ne garde point ses conquêtes : il sait qu'on peut subjuguer l'imagination, mais que la morale avertit bientôt la conscience, incorruptible asile de la vérité. Disons-lui donc à elle-même :

O sainte morale de Jésus-Christ ! vous n'étiez pas seulement nécessaire au commencement ; vous n'êtes pas seulement utile à toutes les époques, mais vous êtes encore propice dans toutes les circonstances de la vie ! Vous êtes le bonheur de l'enfance : à cet âge où le monde n'est encore rien pour nous, vous avertissez notre cœur des droits que vous avez sur lui ; vous le gagnez par l'empire de vos charmes, et la connaissance de soi-même est le fruit de vos premiers enseignements. Vous êtes le bonheur de la jeunesse : dans ce moment des orages, où

(20) Evénements de Madrid, en juillet 1823.

l'impétuosité des passions creuse mille précipices sous nos pas, elle puise à votre source la prudence, le courage et la victoire. Vous êtes le bonheur de la maturité : vous lui inculquez la science qu'il est le plus avantageux de retenir, qu'on ne fait de bonnes œuvres qu'avec de bons principes ; que l'or ne donne point la félicité, mais l'usage auquel on le consacre ; que la cupidité flétrit tout, endurcit tout, enlaidit tout. Vous êtes le bonheur de la vieillesse : à cette triste période où les autres sont à charge et où on est à charge aux autres, vous embellissez le déclin de la vie, vous étendez une lumière douce et paisible sur le soir de notre existence. Par vous un vieillard, à la fin de sa carrière, entouré d'une riche moisson de mérites et d'espérances, n'attend que l'heure où il pourra la transporter dans les greniers du père de famille. O sainte morale de Jésus-Christ ! vous faites des heureux dans le lien conjugal et des heureux dans le célibat ; des heureux dans la retraite et des heureux dans le monde ; des heureux dans l'opulence et des heureux dans la pauvreté ; des heureux dans les chaumières et des heureux dans les palais ! Vous faites des heureux dans le temps, et des heureux dans l'éternité.

SERMON VIII.

SUR LE CIEL.

Pour le jour de la fête Sainte-Ursule.

Nostra autem conversatio in cœlis est. (*Philip.*, III, 20.)

Notre demeure est dans le ciel.

Oui, dès ici-bas, notre demeure est dans le ciel : sans le ciel, peut-on expliquer la terre ? sans lui, qui concevra une princesse, née sous la pourpre, et qui s'engage à la croix par ses premiers vœux et par ses premiers serments : que la foi sauve de toutes les erreurs, la loi de toutes les illusions, et la retenue de tous les périls ; dont la vanité était de repasser dans un recueillement austère l'emploi de ses journées, de gémir sur ses fautes les plus légères et de se préparer ainsi aux combats du Seigneur ; parée d'une modestie inaccessible aux traits de l'adulation, d'une simplicité que la moindre intrigue déconcerte, d'une affabilité qui sert de voile à la splendeur de son origine ; dont la charité ardente, l'inaltérable bonté, l'humilité profonde ne se démentirent jamais ; toujours obéissante aux ordres de son père dont elle chérissait les droits sur sa tendresse, toujours obéissante aux ordres de Dieu dont elle adorait les droits sur sa virginité ; qui, recherchée par des princes illustres, se dérobe à leurs empressements, ne voulant d'autre alliance que son alliance avec Jésus-Christ, dont le caractère éprouvé, rassemblant autour d'elle de nombreuses imitatrices de ses nobles desseins, franchit les mers avec sa nouvelle famille, et va chez un peuple nouveau offrir le singulier spectacle d'une constance qui préfère le martyre au diadème ; qui, réservée à la plus cruelle des situations, mais supérieure à tous les événements, désarme la tyrannie impudique par la fermeté de ses réponses, la douceur de ses accents, et la majesté de ses regards ; déjoue par l'immobilité de sa candeur tous les artifices de la politique, calme par son inébranlable sérénité la fureur qui menace, tonne, étincelle ; pour laquelle les apprêts du supplice, lorsque la vengeance rougit de sa surprise, ne sont que les apprêts du triomphe ; tombant enfin sous le fer des bourreaux, comme un lis sans tache qu'attendent les pavillons de l'immortalité ? Voilà le tableau ébauché de votre sainte patronne : mais, je le demande, sans le ciel, comment expliquer la terre ? N'y a-t-il pas dans la magnanime Ursule une grandeur humaine que le ciel seul peut résoudre : qui comprendra sans lui et sa vie et sa mort ? Et n'ai-je pas le droit de répéter que, par une grâce aussi consolante que nécessaire, dès ici-bas notre demeure est dans le ciel ; que le ciel seul peut éclairer les voies de la Providence ; et que, si notre pensée ne remonte jamais à sa source, notre pèlerinage serait inintelligible ?

En effet, la succession des âges de la vie, qu'est-elle autre chose qu'une succession de peines ? L'enfant ouvre les yeux à la lumière ; des pleurs, des cris, tous les accidents de la faiblesse : voilà son partage. Une adolescence vive et impétueuse remplace le premier âge, fatigue la vigilance de sa légèreté ou de son ingratitude, ou de sa malice précoce, et du premier jour de la raison fait quelquefois le dernier de son innocence. Un âge plus mûr tempère son ardeur ; mais c'est la saison des périls, des écueils et des naufrages, où l'homme, jouet des événements, n'est jamais moins à lui que lorsqu'il paraît être plus exempt de toute gêne. La vieillesse chagrine sillonne tristement de l'amertume de ses regrets, le court espace qui la sépare du tombeau. Dites-moi donc quel instant est marqué pour le bonheur ? Cependant, nous voulons être heureux, c'est le cri de la nature. Divisés entre les objets de notre bonheur, nous regardons le bonheur comme notre objet unique. Lors même qu'entraîné par les passions l'homme perd de vue ses plus graves intérêts, c'est toujours son bonheur qu'il cherche dans le malheur qu'il trouve ; également à plaindre, dans son désordre funeste, d'avoir un penchant si actif au milieu de tant d'obstacles qui le compriment, et de vouloir resserrer, entre des bornes si étroites, un cœur formé par Dieu, et vaste comme l'éternité, qui, reconnaissant l'un pour l'auteur, et désirant l'autre pour apanage, a pris, si j'ose ainsi parler, entre les mains de Dieu, le goût de la Divinité même.

Étrange inconséquence ! c'est que nous ambitionnons tout, excepté le ciel ; c'est que nous n'élevons que des édifices d'orgueil qu'un souffle renverse ; c'est que nous nous mettons sous le joug du temps qui brise et ravage tout par son invincible rapidité ; c'est que nos aînés dans la religion, qui devraient être nos modèles, s'occupaient de réalités,

bien différentes des chimères qui nous abusent; c'est que nous nous bornons au présent, qui n'est déjà plus quand on le nomme; c'est que nous détachons nos regards du ciel pour oublier ses jugements; c'est que nous feignons d'ignorer que le monde actuel n'est fait que pour le monde à venir, que tout ce qui se passe a ses rapports secrets avec le siècle éternel où rien ne passera plus, que tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles, et que Dieu, le seul moteur et le seul immobile, n'agit dans le temps que pour ce qui ne changera point; c'est que nos âmes rétrécies ne sauraient plus contenir la magnificence des promesses divines; c'est qu'elle nous est étrangère la belle maxime de saint Léon : La foi est la vigueur des grandes âmes, *fides est magnarum vigor mentium;* c'est que nous n'aimons point à nous rappeler qu'au contraire du paganisme, qui divinisait en quelque sorte la vie, en renfermant toute la destinée de l'homme dans ses plaisirs et dans ses illusions, le christianisme, qui est descendu du ciel pour y remonter avec nous, a su bien autrement diviniser la mort, en faisant d'elle le commencement de notre véritable existence : *Cherchez les choses d'en haut : « Quæ sursum sunt quærite; » goûtez les choses d'en haut : « quæ sursum sunt sapite* (*Col.*, III, 1, 2); » et vous serez convaincus que le miracle de la bonté divine est de nous procurer, dans le désir du ciel, assez de bonheur pour nous dédommager des afflictions de la vie, et de répandre assez d'afflictions sur la vie pour ne nous attacher qu'au bonheur du ciel. Oui, Seigneur, le bonheur du juste commencé par l'espérance du ciel, le bonheur du juste consommé par la jouissance du ciel : voilà le double prodige de votre miséricorde et de votre puissance, et c'est aussi le plan de ce discours.

Mais tandis que, d'une main tremblante, j'essayerai d'entr'ouvrir le nuage qui couvre la montagne de Sion et ses brillantes demeures, puisse l'ardeur de votre foi suppléer à ce qui manquera à notre faiblesse! puisse-t-elle vous dire ce que nous ne vous dirons pas! puissiez-vous sentir ce qu'il ne nous est pas donné de vous faire entendre! Reine du ciel, j'ai besoin de votre secours pour le peindre.

PREMIÈRE PARTIE.

O touchante bonté de notre Dieu! Quoique la félicité promise à la vertu dans l'autre vie soit le grand objet de la loi nouvelle, il a voulu que l'espérance du ciel commençât sur la terre le bonheur que la jouissance du ciel doit consommer.

Le bonheur! le bonheur! voilà le vœu suprême du cœur humain; voilà le centre de tous nos désirs; au milieu de la diversité de nos voies et de la contradiction de nos préjugés, voilà le terme unique que nous nous efforçons d'atteindre : mais pourquoi faut-il que ce bonheur tant souhaité soit si peu connu, et que nous prenions toujours son fantôme pour sa réalité? Où est-il le bonheur? Ministre de l'Evangile, nous vous en révélerons le secret; il est dans l'âme du juste qui espère au ciel, et qui chaque jour se dit à lui-même : Une éternité de bonheur m'attend; donc la religion n'a plus de sévérité, la vertu plus de combats, la Providence plus de scandales, la foi plus de nuages, puisque dans une année, dans un jour, dans un instant peut-être, je verrai tout, je comprendrai tout. Je marche encore dans les ténèbres; mais quel est l'insensé qui murmurerait d'une nuit si courte, quand la lumière est si près et qu'elle doit être sans fin? une éternité de bonheur m'attend : dois-je estimer des dignités qui enchaînent l'homme comme un esclave, et quelquefois l'immolent comme une victime, des honneurs qui coûtent tant à acquérir et à conserver, des richesses que le vent de l'adversité enlève, des plaisirs que l'ennui corrompt et que la satiété dénature? Une éternité de bonheur m'attend : il faut donc que je reste dans le chemin qui y conduit, et que je ne m'occupe sur la terre qu'à mériter la récompense que la miséricorde de Dieu me prépare dans le ciel. Ainsi, la tristesse est changée en joie, la persécution en triomphe, les jours de deuil en jours de fête; ainsi l'espérance du ciel tient lieu de tout au cœur qu'elle habite; par elle il jouit des douceurs anticipées de la seconde patrie, rit des tempêtes qui grondent autour de lui, et, appuyé sur l'ancre de l'espérance, méprise le monde et ses trompeuses prospérités. Oui, mes frères, l'espérance du ciel anime, vivifie, embellit, colore, échauffe tout, tandis que l'impiété ressemble à ces vents glacés qui flétrissent la face de la terre, et ne laissent sur leur passage que des troncs sans verdure.

De quelque révolution que la vie du juste soit agitée, l'idée d'un Dieu qui ne l'afflige que pour l'éprouver et ne l'éprouve que pour le perfectionner, cette idée le soutient et l'encourage : s'il laisse échapper des soupirs (car notre charitable morale n'a point la dure prétention d'étouffer la sensibilité), sa peine est une langueur douce et paisible; c'est plutôt une affection tendre qu'une affliction réelle. Est-il atteint de quelque infirmité? La nature gémit : mais son âme, transportée, en quelque sorte, hors de l'état présent, semble reposer au sein de la Divinité. Ah! peut-il être malheureux celui qui croit à la bonté de son Dieu et à l'immortalité de son âme? Dans sa douce croyance il se joue de la disgrâce, de l'envie et du trépas; aucun ennemi ne le fait pâlir : indépendant de tout ce qui n'est pas Dieu, il possède la vraie grandeur; il est au dessus du monde entier.

A mesure que le juste acquiert un plus haut degré de perfection, ses souffrances deviennent plus légères. Tandis que le méchant, qui a renoncé à l'espérance du ciel, tourmenté par le remords et par le désespoir, promène ses regards farouches entre l'abîme du néant et l'abîme des enfers, le vrai chrétien, fortifié par cette espérance,

entend sans cesse retentir au dedans de lui le témoignage de son bonheur futur; il oublie l'offense, il pardonne jusqu'à l'ingratitude, il goûte cette paix que le monde ne saurait ni donner, ni ravir, cette paix sans laquelle le cœur demeure serré et flétri au milieu des délices, cette chaste volupté qui commence les voluptés du ciel : *Mon âme*, s'écrie-t-il, *ne pouvait se consoler :* « *Renuit consolari anima mea;* » *mais*, ô mon Dieu, *le souvenir de vos grâces et l'espérance de plus grands bienfaits ont séché mes larmes :* « *Renuit consolari anima mea; memor fui Dei, et consolatus sum.* » (*Psal.* LXXVI, 3.) La mort elle-même, qu'est-elle pour le juste ? La fin de ses travaux, le terme de son exil, le vestibule de la maison de son père : pour lui, la mort n'est point la mort, elle est la vie.

Mes frères, apprenez à mourir à l'école du juste : voyez comme l'espérance du ciel a répandu la tranquillité dans son âme et la sérénité dans ses traits, comme elle en a effacé les horreurs de la destruction qui fuient devant l'aurore de son immortalité : *Pulchrum immortalitatis medicamentum.* Laissons, laissons la tristesse et la crainte à ceux qui n'ont point l'espérance. Divine espérance, vous nous sourirez aussi dans nos derniers moments ! L'homme, victorieux des terreurs de la mort par l'espérance du ciel, quel hymne pour l'homme et pour Dieu ! *Pulcher hymnus Dei homo immortalis.* Hommes timides, que cet instant décisif consterne, avez-vous donc oublié la dignité de votre nature ? Quoi ! le chrétien serait confondu avec la vile dépouille qui l'environne ! *Non, nous ne sommes point des corps, nous sommes des âmes :* « *nos animæ sumus;* » *Nous sommes des âmes, nos corps ne sont que leurs vêtements :* « *nos animæ sumus, corpora autem vestimenta sunt.* » Que la mort brise sa fragile enveloppe, l'âme du juste n'est pas en sa puissance. *O mort !* quand tu frappes un juste, *où est ton aiguillon, où est ta victoire?* (I *Cor.* XV, 55.) Lorsqu'il meurt, c'est alors seulement qu'il commence à vivre; délivré de la prison des sens, c'est alors qu'il jouit tout entier de lui-même : *Qu'est-ce*, encore une fois *que la mort* pour le juste? *sinon le sépulcre des vices et le réveil des vertus :* « *Quid est mors, nisi sepulcrum vitiorum et resurrectio virtutum?* » *Le tombeau du juste est le berceau de sa résurrection :* « *Tumulus morientis incunabulum resurgentis.* » O espérance du ciel, ô douce et rassurante pensée, ô délicieux avenir, quand vous remplissez le cœur de l'homme, déjà il boit à la source du bonheur qui l'attend !

Venez-vous m'annoncer qu'il faut mourir, disait saint Jérôme à ses amis éplorés, venez-vous m'annoncer qu'il faut mourir? Que cette nouvelle m'est chère ! voici donc l'instant fortuné qui va me rendre libre pour toujours ! Oh ! que les hommes ont tort de peindre la mort si affreuse ! elle ne l'est que pour les méchants. Voulez-vous trouver la mort telle que je la vois? détachez votre cœur des choses périssables, et vous éprouverez combien ce passage est facile. Ames sublimes, âmes ferventes, il n'appartient qu'à vous de comprendre les saints ravissements de la vertu aux approches de son Auteur, comme il n'appartient qu'à vous de les sentir; maintenant vous paraissez privées de tout, *nihil habentes;* et vous possédez tout en possédant l'espérance, *omnia possidentes;* une joie profane n'éclate pas autour de vous, *tanquam tristes;* et la véritable joie est recueillie au fond de votre cœur, *semper autem gaudentes;* vous êtes comme ensevelies dans les ombres de la mort, *tanquam morientes;* et vous avez la vie de la grâce, *et ecce vivimus.* (I *Cor.*, VI, 10.)

N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel que les premiers chrétiens se dévouaient aux effrayantes austérités dont le simple récit blesserait la délicatesse des chrétiens de nos jours? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel que les martyrs allaient au-devant des supplices et bravaient les tyrans en présentant aux chaînes leurs mains désarmées, et au glaive leur sein découvert? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel que les anachorètes mangeaient la cendre avec leur pain et mêlaient de leurs larmes l'eau qu'ils buvaient? Et ces vierges, l'honneur de la religion et de leur sexe, dont le nom rappelle de si étonnantes vertus, qui, arrachées à la persécution par la tendresse maternelle, s'arrachaient elles-mêmes de ses bras, pour courir à des tribunaux inexorables, ne voulant que Dieu pour juge et pour récompense, quelle était la cause de cet héroïsme surnaturel? Le désir du ciel était le seul qui eût germé dans leur âme. Et ces intrépides propagateurs de l'Evangile qui, au péril de leur vie, et au milieu des joies dissolues d'un monde vieilli dans la corruption, ont reculé les bornes de l'héritage sacré; pour qui tant d'outrages et de tortures? pour le ciel : ils regardaient le ciel et ils étaient heureux. Et de nos jours, sans l'espérance du ciel, qui peut expliquer les miracles de courage et de force dont nous avons été les témoins? On échangeait une patrie couverte de crimes et de deuil contre le séjour de la paix; on regardait le ciel et on mourrait avec joie. N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel qu'un monarque, égorgé par ses propres bienfaits, pardonnait en mourant à ses cruels ennemis? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel qu'une reine, plus grande que ses malheurs, oubliait la majesté de deux nations violée dans sa personne auguste? N'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel qu'un jeune prince, si inhumainement ravi à notre amour, offrait à Dieu la peine de son noble cœur, d'être immolé par la main d'un Français?

Enfin n'est-ce pas les yeux fixés vers le ciel qu'il implore son assistance, ce généreux défenseur de l'autel et du trône, athlète magnanime de Jésus-Christ et de Ferdinand, condamné à la gloire ou dévoué au martyre, qui combat et pardonne, frappe et bénit, triomphe et s'humilie; preux habillé de bure, qui se nourrit de pain noir et de racines; guerrier-anachorète dont la piété for-

tifie le courage, le scapulaire l'épée, et le cilice la cuirasse; conjurant par ses larmes le fléau de la rébellion qui dévore la plus chevaleresque des monarchies, retrempant dans la foi son âme oppressée sous les infortunes de son prince, faisant par ses exploits retentir dans l'Europe indignée le bruit des chaînes qui accablent une famille auguste, et que je crois entendre échauffant ainsi de ses discours de feu la confiance de ses bandes qui l'écoutent comme un sage et le chérissent comme un père : *Amis, il faut mourir ou vaincre!* Quand même l'instrument de notre trépas serait le sceptre qui doit nous sauver; quand même l'arche de la légitimité réfugiée dans nos camps nous briserait sous le plus saint des efforts et de la plus noble des entreprises; quand même la couronne relevée par nous seuls pourrait oublier ses libérateurs, nos cœurs et nos bras en seraient-ils moins ardents à servir la justice, à servir notre malheureuse patrie, à servir le roi que Dieu nous a donné? Notre cause est pure comme le sang des Bourbons. Hélas, les rois s'en vont, mais la royauté reste, la France le sait. Chrétiens, prions cette nuit pour nos ennemis que le fer a moissonnés : soldats, demain nos armes, éclairées par le jour, chercheront des trophées ou des tombeaux (21).

Et vous, à qui la Providence semble n'avoir légué que les épines de ce lieu d'exil et les sueurs dont vous l'arrosez, songez que vous avez un Père dans le ciel : *Pater noster qui es in cœlis.* Si pliés sous le fardeau d'une condition laborieuse, vous reconnaissez sa main divine, adorant les dispositions de sa sagesse dans vos épreuves et dans vos disgrâces, regardez avec confiance au-dessus de vos têtes : encore quelques jours, et, du fond de vos tristes réduits, vous serez couronnés d'immortalité et de gloire. N'enviez donc plus aux riches leurs vastes domaines, ni l'ambition inquiète de multiplier les titres d'une vaine grandeur; que leur orgueil jouisse de ces demeures somptueuses, monuments indignes des yeux de la foi. Voulez-vous être riches, voulez-vous être heureux, voulez-vous être supérieurs à ceux dont l'opulence irrite votre jalousie? Pensez à cette cité sainte dont un Dieu est le fondateur et l'architecte, à cette impérissable cité où nous appelle le plus tendre des pères, un Père impatient de vous associer à son bonheur, un Père dont la parole est infaillible, le pouvoir infini, l'empire indestructible : *Pater noster qui es in cœlis* (*Matth.*, VI, 9.)

Que j'aime à me représenter un chrétien malheureux selon le monde, déplorable objet de la pitié et plus souvent encore de l'indifférence, mais éclairé par les rayons consolateurs de l'espérance et de la foi, communiquant avec le ciel par la pensée et par le désir, appartenant déjà à la société des élus par une fidèle ressemblance avec eux, ranimant sa voix éteinte par la douleur pour célébrer les louanges de l'Agneau, répétant avec une humble confiance les attendrissantes paroles de l'Oraison Dominicale, priant Dieu d'abréger les heures de son pèlerinage, savourant d'avance les fruits délicieux du jardin où règne un éternel printemps! Est-il à plaindre, mes frères? Fuyez, voluptés enivrantes qui donnez la mort à l'âme et empoisonnez le cœur. Heureux du siècle, gardez-vous de troubler la retraite du juste que l'espérance du ciel a désenchanté de vos folles chimères. Que dis-je, heureux du siècle! où sont-ils? Quelle horrible collection de misères que ce monde! Dans les conditions les plus élevées, que de joies fausses, que de soucis rongeurs, que de plaies sanglantes et désespérées! Si notre œil perçait les replis de tous les cœurs dont la surface est si calme et si riante, nous en frémirions d'épouvante; et nous dirions anathème à l'impiété qui a banni l'espérance. Impies, nous vous en conjurons, laissez le ciel aux malheureux; que leur donneriez-vous à la place? Nous n'avons que le ciel pour verser dans leur âme les germes féconds et nécessaires de la patience et de la résignation; avec l'espérance du ciel, cette longue carrière de douleurs, qu'on appelle la vie, n'est plus qu'un court intervalle d'épreuves, que doivent suivre de magnifiques indemnités.

Méchants, voilà pourtant l'espérance dont vos iniquités vous interdisent le bonheur. Chefs des peuples, qui en êtes les fléaux, voilà l'espérance dont vos lois tyranniques ou vos exploits désastreux ou vos faiblesses plus calamiteuses encore vous interdisent le bonheur. Et vous qui êtes plus avides de butin que de gloire, voilà l'espérance dont vos lauriers, arrosés des larmes de l'innocence, vous interdisent le bonheur. Et vous, dont la balance vénale a deux poids et deux mesures, voilà l'espérance dont vos jugements, dictés par le crédit, vous interdisent le bonheur. Et vous qui vous jouez de la vie des hommes, voilà l'espérance dont vos essais hasardeux et vos cruelles méprises vous interdisent le bonheur. Et vous dont la probité apparente n'est qu'un adroit calcul, voilà l'espérance dont vos gains illicites et vos habiles tromperies vous interdissent le bonheur. Et vous qui bravez toute retenue en présence de vos enfants, voilà l'espérance dont vos scandales journaliers vous interdisent le bonheur. Et vous qui êtes plus jalouses de réparer les injures du temps que d'embellir vos filles des vertus de leur âge et de leur sexe, voilà l'espérance dont votre insouciance coupable et votre misérable vanité vous interdisent le bonheur. Et vous, indigents, qui préférez les bassesses de l'oisiveté aux ressources du travail, voilà l'espérance dont vos honteux excès vous interdisent le bonheur. Et vous, écrivains, qui arrangez des poisons avec art, voilà l'espérance dont vos systèmes pernicieux, vos funestes talents et vos livres de

(21) Le Trapiste espagnol, l'un des chefs de l'armée de la foi.

mensonge vous interdisent le bonheur. Et vous dont l'esprit a été gâté par les sophismes du siècle et dont la raison s'est obscurcie dans la recherche de la vérité sans le secours de la foi, que les passions ont jetés dans le dédale du scepticisme, impies par ignorance et incrédules par immoralité, voilà l'espérance dont vos affreux blasphèmes vous interdisent le bonheur. Et vous qui, stupidement tranquilles, vous endormez entre les bras de l'indifférence, aux pieds de l'idole du néant, voilà l'espérance dont vos humiliantes doctrines vous interdisent le bonheur. Et vous qui, dans l'impuissance de détruire le livre de la nature, en effacez avec soin le nom de celui qui l'a fait, et vous hâtant de tourner les pages qui rappellent le Créateur, vous arrêtez seulement aux pages qui vous instruisent des viles jouissances qu'on peut obtenir des créatures, voilà l'espérance dont vos abjects dédains vous interdisent le bonheur. Ah! mes frères, ce n'est donc qu'à l'homme juste, dont le bonheur est commencé par l'espérance du ciel, qu'il est permis de s'écrier avec le Roi-Prophète : Jérusalem, on nous a raconté de toi des choses admirables (*Psal.* XVI, 3); le bruit de tes merveilles est venu jusqu'à nous, et nous en avons tressailli d'allégresse! *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Oui, nous verrons la maison de notre Dieu, nous jouirons de sa présence, de ses entretiens, de ses splendeurs : *In domum Domini ibimus.* Que les enfants de ténèbres soient emportés par le vain tourbillon des plaisirs; nous, enfants de lumière, nous demeurerons immobiles sur le seuil du temple, nous y enverrons avant nous nos sacrifices, nos pénitences, nos aumônes : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.* Jérusalem, qui t'élèves comme une ville inexpugnable; oh! que tes barrières s'abaissent lentement devant notre impatience! *Jerusalem, quæ ædificatur ut civitas.* Quand assisterons-nous à tes solennités? quand serons-nous admis au banquet des justes? quand reposerons-nous sur le sein de ton Roi? quand la famille sera-t-elle réunie à son chef? *Cujus participatio ejus in idipsum.* Ils remplissent tes tabernacles, les patriarches et les prophètes, les monarques et les pontifes d'Israël : ils célébraient sur la terre le nom de celui qui les a fondés; maintenant qu'ils les habitent, ils célèbrent dans le ciel le nom de celui qui a comblé leurs vœux : *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini, testimonium Israel ad confitendum nomini tuo.* Et les dépositaires des oracles, et les interprètes de la loi, et les images de la clémence souveraine, et la race sacrée de David; voilà aussi la noble élite de la cour du Seigneur : *Quia illic sederunt sedes in judicio, sedes super domum David.* Pour nous, condamnés à gémir encore dans cette vallée de larmes, nous ne cesserons de demander, à celui qui règne dans ta glorieuse enceinte, les biens qu'il y prodigue à l'amour : *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem, et abundantia diligentibus te.* Ces biens, c'est l'abondance et la paix qui découlent sous les superbes lambris des trésors de sa munificence : *Fiat pax in virtute tua et abundantia in turribus tuis.* Et ce n'est pas pour moi seul que j'implore le terme de notre exil; j'étends ma fervente prière à mes frères, à mes amis, à mes ennemis, à tous les hommes : *Propter fratres meos et proximos meos loquebar pacem de te.* Car le ciel est la maison du Seigneur, et la maison du Seigneur c'est le Seigneur lui-même : aussi nous ne devons songer qu'au ciel, nous ne devons chercher que le ciel, nous ne devons amasser que pour le ciel, nous ne devons vivre que dans le ciel : *Propter domum Domini Dei nostri, quæsivi bona tibi.* (*Psal.* CXXI.)

Bonheur du juste, commencé par l'espérance du ciel, vous venez de le voir : bonheur du juste consommé par la jouissance du ciel, c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes frères, le bonheur du juste sera consommé par le bonheur du ciel. Ici, comme je voudrais m'élancer hors de mon être et dans le jour des révélations! comme je voudrais nager dans l'infini! comme je voudrais trouver des idées pour concevoir, et des paroles pour exprimer ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le cœur n'a jamais senti, les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment! N'y aurait-il point parmi les choses visibles quelque ombre de ce bonheur?

Que nous en dit cet élu privilégié, qui semble aller d'avance se mettre en possession du bonheur du ciel, méditer le tableau des richesses de ses habitants, et en rapporter l'esquisse à ses disciples? Ce qu'il nous en dit : rien qui puisse le faire connaître, rien qui ne doive le faire désirer : *Oculus non vidit, auris non audivit, nec in cor hominis ascendit.* (I *Cor.*, II, 9.) Formez dans votre imagination un seul spectacle de tous les spectacles étalés ici-bas à nos yeux; ornez-le de tout ce que l'opulence a d'éclat, de tout ce que la royauté a d'appareil, de tout ce que la vanité étale de richesses dans les profusions de son luxe, de tout ce que la fortune accumule de trésors dans les chances de la plus rare prospérité, de ce que chaque siècle a fait pour le siècle qui lui a succédé; joignez-y les merveilles de la nature et la variété des saisons, le printemps avec ses fleurs, l'été avec ses moissons, l'automne avec ses fruits, l'hiver avec son repos, qui rallie autour des foyers domestiques la joie décente, la confiance pieuse, la frugalité modeste : Est-ce là le ciel? Non, dit saint Paul : *Oculus non vidit.* Et ces concerts enchanteurs, ces ravissantes mélodies, dont le charme tantôt porte l'agitation dans votre esprit par la savante rapidité des sons, tantôt retient votre âme dans une espèce d'ivresse par l'entraînante douceur des accords, sont-ils l'écho des éternelles harmonies dont le ciel retentit? Est-ce là le ciel? Non, dit saint Paul : *Auris non audivit.* Tracez-vous le plan d'une félicité telle que la terre n'en offrit jamais aux désirs de l'homme, telle que

les passions de l'homme n'en souffriront jamais sur la terre; représentez-vous une situation, non pas seulement exempte des infortunes, des revers, des douleurs, mais à l'abri des plus légères inquiétudes et des plus faibles épreuves; réunissez sur une seule tête toutes les dignités de la terre, avec tous les honneurs de la plus flatteuse renommée; placez dans un seul cœur le sentiment continuel des transports les plus vifs : la joie de Jacob, lorsqu'il apprend que Joseph occupe le premier rang dans un grand empire; la joie de la veuve de Naïm, lorsqu'elle presse sur son sein le fils unique qu'elle accompagnait au sépulcre. Est-ce là le ciel? Non, dit saint Paul : *Nec in cor hominis ascendit.*

Vains fantômes, disparaissez : éloquence humaine, taisez-vous : parlez à ma place, interprètes sacrés des mystères du Très-Haut, parlez. Le ciel est ouvert. *Ecce video cœlos apertos.* (*Act.*, VII 55.) Un ange crie du trône : C'est l'habitation de Dieu avec les amis de sa loi; la gloire de Dieu est leur gloire, la félicité de Dieu est leur félicité. Pour eux, le temps qui dévore tout, expire dévoré lui-même aux portes de l'éternité : assis naguère sur des bords étrangers, ils pensaient à Sion; sans jamais mêler leurs voix innocentes aux clameurs bruyantes de Babylone, ils disaient : O cité sainte, ô chère Jérusalem, si ton image échappe à mes tendres souvenirs; que ma main tout à coup séchée ne puisse plus se lever vers toi, que ma langue glacée ne puisse plus te nommer dans l'ardeur de mes vœux et l'amertume de mes douleurs!... (*Psal.* CXXXVI, 5 et seqq.) Et voilà qu'ils sont semblables à Dieu, depuis que Dieu les a transformés en lui : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* (I *Joan.*, III, 2.)

O transformation inénarrable, où l'âme du juste devient tout à coup le tabernacle de son Dieu, objet des complaisances de son Créateur, créature inconnue à elle-même, toute spirituelle, toute lumineuse, toute-puissante! O étonnement de cette âme, qui peut, sans orgueil, s'admirer et se servir à elle-même de spectacle; qui ne saurait considérer Dieu sans se retrouver en lui; qui ne saurait se considérer sans retrouver Dieu en elle; qui aperçoit en Dieu la source de son bonheur; qui aperçoit en elle une riche émanation de la sainteté de Dieu, le vif rejaillissement de ses attributs, sa noble ressemblance! Dans le ciel, Dieu s'empare en conquérant de l'âme du juste. Il y entre, dit le Prophète, comme un torrent impétueux qui inonde son cœur de délices sans cesse renouvelées : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* (*Psal.* XLV, 5.) Toutes les douceurs de la vertu, les plaisirs d'une bonne conscience, les secrets et pieux épanchements de l'amour, les consolations de la foi, le tendre abandon de l'espérance, qui rendent le juste si heureux dès cette vie, ne sont que de faibles préludes du bonheur qu'il possédera dans le ciel. Plus d'obstacle qui lui dérobe la présence de l'objet aimé : placé vis-à-vis du soleil de justice, rien ne peut lui en intercepter les rayons; et, débarrassé de l'énigme, il plonge dans la réalité. *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*

Voir Dieu! Ici, le pinceau a tremblé, même dans la maison des écrivains de Dieu. Voir Dieu, le voir face à face et en lui-même : plus de nuages entre Dieu et la créature! Dieu qui se découvre se révèle et se donne; la créature qui voit, qui s'enflamme et qui jouit! Pardonnez, Seigneur : succomber en parlant de vous, c'est votre gloire; et le charme de notre faiblesse est d'être accablés sous le poids de vos grandeurs. Ne nous consumons donc pas, mes frères, à vouloir les définir; n'allons pas si loin. Si nous ne comprenons pas ce qui est au-dessous de nous, comment nous flatter de comprendre ce qui est au-dessus? Recueillons-nous dans une silencieuse admiration, et contentons-nous des destinées qui nous attendent : *Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*

Dans le ciel, il n'y a plus de nuit : *Nox ultra non erit* (*Apoc.*, XXII, 5); une lumière douce couvre les élus et les environne comme d'un vêtement : *Fulgebunt justi* (*Sap.*, III, 7); cette lumière ne ressemble pas à la lumière douteuse qui éclaire les yeux des infortunés mortels, c'est l'auteur même de la lumière : *Civitas non eget sole neque luna* (*Apoc.*, XXI, 23); elle pénètre les âmes, comme les aliments s'incorporent à nous : *Lumen Domini colliget te, et saginabit splendoribus animam tuam* (*Isa.*, LVIII, 11); ils ne veulent plus rien : avec la lumière de Dieu ils ont tout sans rien désirer : *Non esurient neque sitient amplius* (*Apoc.*, VII, 16); une jeunesse inaltérable, une joie vive et pure brillent sur leur front : *Lætitia sempiterna super caput eorum* (*Isa.*, XXXV, 10); tout est surprise, saisissement, extase; tout se nourrit et s'embellit des regards de Dieu : *Tunc videbis et afflues et miraberis, et dilatabitur cor tuum* (*Isa.*, LX, 5); ils s'entretiennent de ce qu'ils goûtent, repassent avec complaisance les tristes années où ils luttaient contre le mauvais exemple, comptent les actions que le monde dédaignait et que l'œil de la justice divine suivait dans le secret de leur obscurité, les combats qu'ils ont livrés, les victoires qu'ils ont obtenues : *Sapientia reddidit justis mercedem laborum suorum* (*Sap.*, X, 17); ils chantent les louanges du Créateur, du Rédempteur, du Sanctificateur, et n'ont tous ensemble qu'une seule pensée et qu'une seule voix : *Gratiarum actio et vox laudis.* (*Isa.*, LI, 3.)

Sur la terre, il est vrai, tout, jusqu'au silence même, chante Dieu : sa majesté est empreinte dans la hauteur des forêts; sa fécondité, dans le cours inépuisable des fleuves; sa puissance, dans le tonnerre, que répètent les monts; sa bonté, dans la rosée des campagnes; sa sévérité, dans les fléaux qui nous désolent; son immensité, dans la vaste étendue du firmament. Au ciel, tout est en Dieu et Dieu est en tout : son intelligence, dans les esprits qui forment sa cour et exé-

cutent ses ordres; sa prescience, dans les prophètes; sa force, dans les martyrs; son pouvoir, dans les apôtres; sa sagesse, dans les docteurs; sa pureté, dans les vierges; sa sainteté, dans tous les élus : tout est à tous. Au ciel, les vertus ne coûtent plus d'efforts : le juste n'a plus besoin d'humilité, il n'y a point d'amour-propre; ni de patience, il n'y a point d'épreuves; ni de prudence, il n'y a point de piéges; ni de vigilance, il n'y a point d'ennemis; ni de pitié, il n'y a point de malheureux. Au ciel sont dévoilés les mystères de la grâce : plus d'ignorance, plus de doutes, plus de figures. Ici-bas, la foi veille à la garde du sanctuaire; sentinelle terrible, elle a des foudres pour punir la témérité. Au ciel, la foi, déposant son bandeau, cède l'empire au sentiment; et la crèche, et la croix, et le tombeau, ces scandales adorables, ne sont plus que des miracles de clémence. Au ciel, le juste partage avec Dieu la jouissance de la vérité; il connaît le plan et suit la chaîne de tant de profonds et miraculeux desseins accomplis de génération en génération; il voit, comme dans un miroir fidèle, tous les événements qui ont varié la scène de l'univers. Au ciel, le juste, d'un seul regard, embrasse tout ensemble l'histoire du passé, du présent et du futur : ou plutôt, il n'y a d'histoire pour lui que celle de ses mérites.

Non, il n'appartient qu'au ciel; non, il n'appartient qu'au Roi du ciel de calmer la soif que notre esprit a de connaître. Dieu seul est infini et peut donner la plénitude de la science. Oh! qui décrira ce commerce intime, dans lequel l'homme, sans changer de substance, change d'état; sans sortir de sa nature, s'élève jusqu'à la nature de Dieu; sans cesser d'être ce qu'il était, devient ce qu'il n'était pas : l'ami de Dieu, son associé, Dieu lui-même, et ne remplit sa destination que lorsqu'il est rempli de la Divinité? Commerce ineffable, qui rend une créature, bornée dans le temps, capable de soutenir le poids de l'éternité tout entière, et de recevoir un espace sans limites, une durée sans fin, une valeur sans prix et un bonheur sans mesure!

Sur la terre, quel mélange de félicités passagères et de malheurs constants, de prospérités apparentes et d'adversités réelles! Dans le ciel, quel assemblage de tout ce qui peut entretenir la joie du cœur! repos sans travail qui le précède; biens sans alarmes et sans revers; voluptés sans amertumes et sans regrets. Sur la terre, que de désirs capricieux, que de vagues et pénibles agitations, quel flux et reflux de projets formés sans motif et abandonnés sans raison, caractérisent les maladies de l'âme! Dans le ciel, l'humanité jouit de tout ce que la Divinité y possède. Sur la terre, des passions qu'on ne satisfait qu'en irritant d'autres passions; des guerres qui troublent les sociétés, divisent les familles, enfantent les haines implacables. Dans le ciel, les élus, unis entre eux par leur union avec Dieu, n'ont avec lui qu'une seule volonté, dont ses bienfaits et leur reconnaissance sont la règle. Sur la terre, point d'espérance qui ne soit inquiétude, point de devoir qui ne soit assujettissement, point d'autorité qui ne soit esclavage. Dans le ciel, une liberté exempte des révolutions, une sécurité indépendante des temps, une abondance à l'abri des orages; des plaisirs toujours anciens et sans dégoût, toujours nouveaux et sans inconstance, aussi étendus que celui qui les renferme, aussi immuables que celui qui les prodigue. Sur la terre, quelle innocence est à l'abri des coups de la médisance et de la calomnie? L'une dit le mal dont elle n'est pas sûre, et cache le bien qu'elle sait; et ce n'est pas la faute de l'autre si sa langue n'est pas un poignard. Dans le ciel, il n'y a qu'une âme, qu'un esprit et qu'un cœur. Sur la terre, je ne vois que des coupables ou des malheureux qui rejettent les uns sur les autres le joug qui les accable, ou appesantissent leurs fers en les dorant. Dans le ciel, je ne vois que des hommes investis de la conviction que leur bonheur ne finira point, saintement enivrés à la coupe de l'immortalité, portant sur leurs têtes radieuses le diadème de la persévérance, foulant les astres sous leurs pieds, moissonnant au sein de la paix ce qu'ils ont semé dans la tristesse, ne tenant plus à la terre que pour y protéger notre exil.

Mes frères, voilà le ciel, il est à vous : il est peuplé de justes qui ont vécu dans les mêmes conditions que vous et au milieu des mêmes périls; vous y rencontrerez de tendres époux qui ont conservé la pudeur nuptiale et marché dans la voie des commandements; des pères vertueux et de vertueuses mères, jaloux d'exercer le droit et d'acquitter le devoir qu'ils tenaient de la religion et de la nature d'initier leurs enfants à la piété et à l'honneur; de sages instituteurs qui ont transmis à la postérité le fruit de leurs doctes veilles et de leurs nobles exemples; des guerriers qui savaient également prier et se battre; des magistrats dont l'arbitre suprême avait d'avance ratifié les décisions; des maîtres indulgents qui traitaient leurs serviteurs non comme des esclaves, mais comme des amis; des hommes engagés dans un commerce légitime qui ont toujours évité les paroles frauduleuses, et dont le nom n'a jamais été flétri par le sordide intérêt; des artisans honnêtes, riches de vertus dans leur irréprochable médiocrité; des vierges qui n'ont connu le monde que pour se consacrer à la Reine des vierges; des pauvres soumis qui bénissaient la Providence au lieu de murmurer contre ses rigueurs.

Mes frères, voilà le ciel, il est à vous : observatrices fidèles des ordonnances et des conseils, vous y monterez avec le trésor de vos mérites : oh! combien vous vous applaudirez alors de vous être réfugiées sur la terre à l'ombre des tentes du Seigneur, de vous être immolées sans cesse près de sa table de propitiation, de lui avoir formé par vos exemples des zélatrices de son culte, d'avoir et la nuit et le jour parfumé ses autels de

l'encens de vos prières, d'avoir vécu pour lui dans le détachement d'un esprit supérieur aux raffinements du monde, dans l'indépendance d'un cœur victorieux des passions du monde, dans la tranquillité d'une âme affranchie de la servitude du monde ! Quels seront vos transports lorsqu'il vous dira . Il est temps que je m'acquitte envers vous d'une manière digne de moi ; ne mettez plus de bornes à vos désirs, je n'en veux plus mettre à mes largesses : *Intra in gaudium Domini tui !* (*Matth.*, XXV, 21.) Jusqu'à présent vous avez été mes sanctuaires; ce n'était là que les prémices de ce que je vous réservais et un léger avant-goût de mes faveurs ; dès aujourd'hui je serai moi-même votre sanctuaire : *Intra in gaudium Domini tui.* Puisez dans mes attributs tout ce que j'ai ; tout ce que je suis vous appartient; c'est votre domaine inaliénable : perdez-vous en ma divinité pour vous retrouver en elle ; rassasiez-vous de mes richesses ; absorbez-vous dans votre bonheur : *Intra in gaudium Domini tui.*

Mes frères, voilà le ciel, il est à vous : mais, si vous ne souffrez pas comme voyageurs, vous ne vous réjouirez pas comme citoyens ; vous ne serez jamais habitants du ciel si vous ne l'avez jamais été que de la terre ; si vos œuvres ne glorifient pas le nom du maître de la vie et de la mort, votre nom ne sera jamais glorifié dans l'assemblée des élus ; si vous rejetez les chaînes du devoir comme un joug incommode, les récompenses du courage vous sont à jamais interdites ; si la moindre contradiction vous irrite, si la moindre disgrâce vous abat, si le moindre combat vous effraye, vous n'aurez jamais droit au prix de la victoire ; si vous n'êtes pas toujours armés du glaive de la force contre les nombreux ennemis qui nous harcèlent sur le sol des épreuves, vous ne cueillerez jamais les palmes du triomphe; vous ne goûterez pas le repos de la patrie, si vous redoutez les peines de l'exil ; et en vous arrêtant où il faut marcher, vous n'arriverez jamais où il faut parvenir : *Qui non gemit peregrinus, non gaudebit civis.*

Mes frères, voilà le ciel, il est à vous. Mais vous n'y entrerez point, vous, hardis transgresseurs de la foi, profanateurs des choses saintes, violateurs de la foi donnée, contempteurs des mystères, perturbateurs de la société, qui vous glisseriez encore, s'il était possible, sous les fondements de l'autel et du trône pour les miner à petit bruit ; vous qui insultez à nos dogmes et à nos enseignements ; vous dont la déloyauté perverse ment à la justice jusque dans son temple, en présence de la croix sur laquelle est mort le Dieu de toute vérité ; vous qui, sous les glaces ou les fleurs de la vie, brûlez de feux impurs ; vous qui, retranchés dans les ténèbres, méditez l'explosion de tous les désastres ; vous qui avez les mains souillées de vols publics ou de larcins secrets ; vous, la honte et l'effroi de votre sexe ; vous qui immolez vos enfants aux démons ; vous qui, outrageusement ingrats envers la Providence, sacrifiez au hasard jusqu'à l'existence de vos familles. Mais vous n'y entrerez pas, vous, impies, qui vous armez contre l'Arche sainte de toutes les ressources de l'impunité ; vous, déclamateurs sanguinaires, qui appelez sur ses lévites les anciennes fureurs de vos cruels devanciers ; vous, bouffons sacriléges, qui vous pressez sur les traces d'un homme qui a fait tout ce que nous avons vu, d'un homme qui a fait le malheur de l'Europe en égarant la France, la tête de ce grand corps, d'un homme qui a fait le malheur de notre pays en y acclimatant le mépris des choses graves et l'estime des choses frivoles, d'un homme à qui l'enfer semblait avoir remis ses pouvoirs, afin que de nos jours il fût donné à la foi de sortir victorieuse de trois épreuves auxquelles elle seule est capable de résister : le syllogisme, l'échafaud et l'épigramme.

Mais vous n'y entrerez pas, vous dont les provocations insensées voudraient nous reconduire à des jours de *terreur ;* vous qui êtes vaincus par le mépris des gens de bien plus encore que par l'intervention du pouvoir ; vous qui égarez le peuple sur ses véritables intérêts, lorsqu'il a le sentiment intime de sa sécurité ; vous qui applaudissez à l'insurrection, si vous ne l'excitez pas ouvertement, transformant l'amour en répugnance, et la résistance en héroïsme ; vous, dont une nation, corrigée par l'expérience, repousse l'amitié et pénètre les desseins secrets ; vous, ennemis déclarés de l'aînée des monarchies catholiques, dont, par haine pour la religion et la légitimité, vous voudriez troubler le repos, en substituant à l'image de sa prospérité la peinture mensongère d'une détresse qu'elle ignore. Mais vous n'y entrerez pas, vous qui, au lieu d'assister à nos solennités, passez dans la débauche les jours consacrés au Seigneur ; vous qui abusez de la confiance de vos maîtres, qui fatiguez leur bienveillance par des supercheries, et jetez dans des lieux infâmes le produit de vos soustractions artificieuses. Mais vous n'y entrerez point, vous qui êtes dévorés par le poison de l'envie, et dont le bonheur est dans le mal que vous dites ou que vous faites, vous qui semez à dessein des insinuations perfides pour exciter de nouveaux débats, qui, dans votre pitié calculée, donnez des regrets au passé, des lamentations au présent et des inquiétudes à l'avenir ; qui, dans vos doléances pétries de fiel et de ruse, accusez des princes magnanimes qui n'ont jamais trompé personne. Non, vous n'y entrerez point, à moins qu'une pénitence sincère ne vous réconcilie avec Dieu et avec vous-mêmes.

Car le même Dieu qui est inexorable pour le pécheur endurci ouvre son sein au repentir ; et les trésors de sa miséricorde sont assurés au repentir comme à la persévérance. Oh ! qui ne tomberait aux pieds de ce Dieu infiniment bon, qui ne nous demande que de l'aimer et de pratiquer sa loi, dont la tendresse nous aplanit les chemins du ciel ! Père vigi-

lant, il craint que ses enfants ne s'éloignent du but; et son flambeau éclaire leurs pas : mais sans la charité qui est son essence : *Deus charitas est* (I *Joan.*, IV, 8), vous êtes déshérités du ciel : la charité par-dessus tout, la charité! c'est la charité qui a les clefs du ciel et ne se lasse point de l'ouvrir à ceux qui ne se lassent point de secourir l'indigent. L'aumône y a sa place marquée; la liste de ses bonnes œuvres grossit chaque jour, et les largesses qu'elle répand dans le sein du pauvre montent en même temps dans le sein de Dieu. Que la vile cupidité, cette perfide conseillère de tous les excès, disparaisse donc du milieu de vous; redevenez ce qu'étaient vos pères, fervents comme eux, simples comme eux, sans tache comme eux, et vous appartiendrez un jour à la famille des saints. Quel étrange aveuglement d'exposer de si belles destinées, lorsqu'il en coûte si peu pour les obtenir!

Anges protecteurs, couvrez-nous de vos ailes; milice du ciel, couvrez de votre bouclier la milice de la terre; Seigneur, roi suprême de la milice du ciel et de la milice de la terre, couvrez-nous de votre sang; et vous, Trinité sainte, couvrez-nous de votre esprit, afin qu'un jour, réunis dans la véritable patrie des chrétiens, nous puissions tous ensemble vous bénir, vous louer et vous aimer jusqu'à la fin des siècles.

SERMON IX.

SUR L'ÉGLISE.

Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

C'est de Dieu même que l'Eglise a reçu le gage de son immortelle durée. Déjà ses fondements jetés dans le ciel étaient dignes de son auteur; l'histoire primitive de cette Eglise était déjà la preuve en action de ses destinées futures. Ne la voyons-nous pas à la tête des ouvrages de la création, habiter sous les pavillons d'Israël; briller au milieu des ténèbres de l'idolâtrie; faire la guerre aux rois et aux peuples; traverser d'immenses déserts et des sables brûlants, obtenant sa nourriture d'en haut et son breuvage d'un rocher, avec la foi pour consolation et l'espérance pour richesse? Sa beauté est dans l'ordre : quel concert! quelle harmonie! chaque tribu rangée sous sa bannière; Dieu, chef invisible; Moïse, législateur; Aaron, prince du sacerdoce; Coré, séditieux et englouti dans les abîmes.

Et cependant elle n'était que l'ombre et la figure de notre Eglise. Ce n'est qu'à notre Eglise que Dieu a dit : Vainqueur de la mort et de l'enfer, je vous ferai triompher de l'enfer et de la mort; je vous soutiendrai de la même main qui a tiré l'univers du néant; vous naîtrez dans une crèche : mais on lira votre grandeur écrite au firmament; la gentilité, conduite par une étoile ma fidèle courrière, viendra adorer votre premier pontife sur la paille, où il règne; et l'ambassade des mages commencera le réveil de toutes les nations endormies dans la nuit de l'erreur : vous vous réfugierez ensuite sur la cime des montagnes et dans la cabane du pauvre; vous grandirez entre les protections du ciel et les persécutions de la terre; environnée de vos évangélistes, de vos apôtres et de vos docteurs, vous planterez la chaire éternelle dans Rome vaincue, et tous ses dieux-hommes disparaîtront devant l'Homme-Dieu; vous apprivoiserez la barbarie à votre morale, et vous présiderez à la civilisation du monde. Des ennemis acharnés se ligueront contre vous; ma parole sera votre glaive et les vertus vos athlètes : tous les vices s'uniront pour obscurcir votre gloire; mais, nouveau soleil, allumé par ma puissance pour éclairer le monde, vous ne souffrirez aucune éclipse. Vous êtes mon épouse et la mère de mes enfants.

Tel est, mon frère, le double aspect sous lequel je viens offrir l'Eglise à vos regards. Je viens vous présenter le tableau de ses prérogatives, comme épouse de Jésus-Christ : première partie; et de ses bienfaits comme mère des chrétiens : deuxième partie. Seigneur, inspirez-moi : vous seul pouvez donner la clarté, la force et la persuasion à nos discours : et vous, ô Marie! dont le nom est si propice à notre ministère, ô vous dont le culte, inséparable de celui de votre divin Fils, a commencé avec l'Eglise et ne finira qu'après elle, obtenez-moi, par votre médiation, les lumières du Saint-Esprit! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

O vous, le premier de nos évêques, qui avez eu l'honneur de combattre toutes les sectes et de sortir victorieux de tous les combats; ô vous le plus docte de nos écrivains et le plus sublime de nos orateurs, sans le flambeau avec lequel vous avez poursuivi le mensonge dans ses retranchements tortueux, je m'égarerais moi-même! que vos savantes mains le confient aux miennes, pour mettre, dans un jour plus éclatant, les prérogatives de l'Eglise.

Les prérogatives de l'Eglise! me dira-t-on; les prérogatives de l'Eglise dont la robe a été souillée par tant d'attouchements impurs et déchirée par tant de persécutions! Il est vrai..... Mais est-ce qu'on n'aperçoit pas aussi la main qui la défend contre la violence de ses ennemis, qui la protége contre l'ingratitude de ses enfants, et la porte, comme en triomphe, à travers les siècles, dans le sein de cette éternité qui doit être son partage? Si elle n'eût rencontré, à son origine, que des cœurs soumis et des esprits dociles, ses enseignements, adoptés sans résistance, nous seraient parvenus dans une sorte de nudité inquiétante, dont la conséquence serait d'exciter les dédains de l'orgueil et peut-être les défiances de la raison. Quelle autorité, au contraire, n'acquiert-elle pas de tant d'assauts également vains et furieux? Avec quelle confiance et quelle

majesté elle se présente, couverte des nobles cicatrices qui attestent ses épreuves et ses querelles! Si elle n'eût pas souffert de contradictions, l'hérésie, en voulant pénétrer des mystères impénétrables, n'aurait pas donné lieu d'établir, avec précision, la liaison des dogmes entre eux, leur enchaînement nécessaire, leur dépendance mutuelle. Si elle n'avait eu que des amis, le dévouement des martyrs et l'intrépidité des confesseurs, tous ces grands et mémorables sacrifices que la religion exigeait des premiers chrétiens et qu'elle seule pouvait obtenir, n'accuseraient pas aujourd'hui notre lâcheté, ou n'encouragerait pas notre zèle; nous n'aurions pas à admirer l'Eglise se propageant par les humiliations et par les disgraces, essuyant ses plaies avec le calme de l'habitude, se vengeant de ses bourreaux à force de patience, et annonçant elle-même à toute la terre qu'elle est l'épouse de Jésus-Christ.

L'épouse de Jésus-Christ! me dira-t-on encore; quel inconcevable langage! Oui, mes frères, l'épouse de Jésus-Christ: elle a sa croix pour dot, son autel pour lit nuptial, et sa foi pour lien. L'épouse de Jésus-Christ. Voilà le rapport honorable sous lequel dix-huit siècles ont considéré l'Eglise; voilà le privilége singulier qu'elle tient de son auteur: et il était bien juste que celle qui devait consoler la terre de l'absence de son législateur, et dont le veuvage auguste semblait promettre à ses ennemis la chute de la religion nouvelle, il était bien juste qu'elle héritât de son pouvoir, de ses attributs, de sa suprématie divine: Jésus-Christ, père et chef de la grande famille qu'il venait de créer à la grâce, n'aurait donc laissé que des orphelins sur la terre, si, dans une épouse chérie, il n'eût assuré une mère tendre à ses enfants, et si sa providence libérale et attentive ne l'eût enrichie de ses dons les plus précieux! O magnifique alliance! ô noces sacrées! Qu'est donc l'Eglise, si elle n'est pas l'épouse de Jésus-Christ, puisqu'elle partage son unité, sa sainteté, sa catholicité, son apostolicité, sa perpétuité, son infaillibilité.

Oh! qu'il est nécessaire, dans ces jours mauvais, où tant de venins contagieux se répandent, où une fausse sagesse, citant l'Eglise à son tribunal, livre sa doctrine à des examens dérisoires, et où la déplorable urgence des temps la relègue dans les chances humiliantes de l'impôt, oh! qu'il est nécessaire de célébrer l'unité de l'Eglise, richesse première de son organisation, fondement de sa gloire, ressort de son activité! Et que nous sommes heureux de la trouver dans la bouche même de Jésus-Christ! c'est lui qui a consacré le principe essentiel de l'unité de pasteur et de l'unité de bercail: *Unus pastor et unum ovile* (*Joan.*, X, 16); qui ne recueille pas avec moi, jette au vent ce qu'il recueille: *Qui non colligit mecum, dispergit.* (*Luc.*, XI, 23.) Unité de Dieu, unité de baptême, unité de foi, telles sont les bases sur lesquelles l'Eglise repose: *Unus Deus, unum baptisma, una fides.* (*Ephes.*, IV, 5.) Si elle prescrit à ses enfants le symbole qu'ils doivent réciter, lorsqu'elle en vient à définir ses propres caractères, c'est l'unité qu'elle énonce d'abord, *unam*. Enfin, tous les âges ont répété que l'Eglise est une, que c'est un corps qui n'a qu'un seul chef, que ce seul chef est Jésus-Christ, Pierre et le successeur de Pierre. En effet, considérons l'Eglise, avec les écrivains sacrés: est-ce une maison, disent-ils? Elle est assise sur un rocher et sur son fondement ministériel, qui est Pierre. Vous la représentez-vous comme une famille? Voyez notre Seigneur qui est à sa tête, et après lui, Pierre qui le remplace. L'Eglise est-elle une barque? Pierre en est le véritable patron, et c'est Jésus-Christ lui-même qui l'enseigne. La réunion opérée par l'Eglise est-elle figurée par une pêche? Pierre paraît le premier, et les autres disciples le suivent. Veut-on comparer la doctrine qui nous tire des grandes eaux aux filets qui prennent des poissons? C'est Pierre qui les jette, c'est lui qui les ramène; les autres disciples ne sont que ses aides. Voulez-vous que l'Eglise soit exprimée par une ambassade? Pierre est le légat. Aimez-vous mieux que ce soit un royaume? Pierre en apporte les clefs. Voulez-vous enfin qu'elle soit un bercail d'agneaux et de brebis? Pierre en est le berger et le pasteur général.

Mais ce Pierre, ainsi que ses sucesseurs, pourquoi est-il chef? pourquoi a-t-il sur toutes les Eglises du monde une primauté de juridiction? Pourquoi, lorsqu'on doute, lui demande-t-on un décision? pourquoi saint Augustin, qui avait sollicité une de ses décisions, s'écrie-t-il après l'avoir reçue: Rome a parlé, la cause est finie: *Roma locuta est, causa finita est.* Pourquoi l'Eglise Gallicane tout entière appelait-elle, avec Hincmar, l'Eglise de Rome la maîtresse de toutes les Eglises, et le pontife de Rome le maître de tous les pontifes? Parce que Jésus-Christ a voulu que Pierre, et après lui un autre, jusqu'à la fin des siècles, fût centre de l'unité; parce que de la chaire de Pierre est sortie et que par elle se maintient l'unité; parce que l'Eglise spéciale, qui a pour évêque le successeur de Pierre est l'Eglise mère, à laquelle, comme à la première de de toutes les puissances spirituelles, il faut que tout se réunisse. Je trouve ici une Eglise divisée en trois parties; c'est à qui s'empressera autour de moi, pour m'attirer à lui; et moi je leur dis à tous: Celui qui adhère au siége de Pierre, qu'il se montre, je suis à lui, et il est à moi. Non, mes frères, non, il n'y a de port contre l'erreur que dans l'unité.

Et que cette unité a de noblesse et de grandeur! Qu'on aime à se représenter toutes les parties de l'Eglise étroitement liées les unes avec les autres, se répondant de tous les coins de la terre, et ne formant, par leur subordination au même chef, qu'un seul et même corps! Qu'il y a là aussi de consistance et de force! Tout est fort, parce

que tout est uni; l'œuvre de chaque pasteur devient l'œuvre de tous; l'unité rend commun tout ce qui se fait par chaque membre, suivant l'esprit et sous les auspices du corps. L'unité redresse tout ce qui s'écarte de la règle; si une voix discordante s'élève, il faut dans cette union, dans ce concert général, il faut que des millions de voix retentissent; il faut que tout réclame et confonde l'erreur. Tout est plein de vie, parce que tout marche ensemble et que chaque portion acquiert l'énergie du tout : l'unité, si j'ose le dire, opère une sorte d'infaillibilité naturelle. Je le répète, que de grandeur! que de force! mais aussi que de sainteté!

Oui, mes frères, l'Eglise est sainte, même dans ces siècles de corruption profonde d'enthousiasme irréligieux, où l'on n'est plus seulement vicieux par faiblesse, mais où l'on veut l'être par système; où la vanité cède au premier déclamateur qui la gourmande, et se prosterne devant ces nouveautés audacieuses qu'entassent, à la honte même de la raison, des écrivains emportés par l'ivresse de la célébrité; où le sacerdoce pleure sur les attentats de l'incrédulité; où, sans la main de la Providence qui l'a affermi contre les orages, il tombait cet édifice mystérieux qui sert d'asile au voyageur fatigué du long et laborieux pèlerinage de la vie : oui, l'Eglise est sainte, même dans les jours de combats et d'alarmes : n'a-t-elle pas à sa tête le Dieu trois fois saint? ne renferme-t-elle pas la sainte milice du ciel et la sainte milice de la terre? ne sont-ils pas à elle et pour elle et par elle les saints de tous les temps et de tous les lieux? sa morale n'est-elle pas toujours sainte et immuable?

Eh! mes frères, qui usurperait le droit de la changer, de la dénaturer, de l'atténuer? Serait-ce le monde avec ses usages? Le monde, qui toujours en opposition avec elle attache à l'humilité le titre de bassesse, à la charité victorieuse de ses sentiments, celui de lâcheté, à l'abnégation évangélique, celui de folle tyrannie de soi-même, au zèle de la vérité, celui de fanatisme; le monde qui transforme l'amour-propre en mobile des grandes actions, la fourberie en habileté profonde, la présomption en mâle confiance, la liberté de tout dire en noble indépendance, en essor favorable aux progrès de l'esprit humain. Le monde! que peut-il contre l'Eglise et la sévérité inflexible de sa morale? Discoureurs frivoles répondez : était-il nécessaire de renverser nos temples pour apprendre que l'orgueil est un vice, la violence un désordre, l'injustice un crime, l'abus du pouvoir un attentat? Etait-il nécessaire de renverser nos temples pour apprendre qu'on doit aimer ses semblables et ne régner sur ses inférieurs que par la persuasion? Votre nouvelle sagesse proscrit-elle, avec plus de rigueur que notre Eglise, l'intrigue et ses artifices, la perfidie et ses trames, la calomnie et ses délations? Nommez une vertu que l'Eglise n'ordonne pas, une perfection qu'elle ne recommande pas, un défaut qu'elle ne réprime pas : son Evangile n'a-t-il pas des anathèmes contre ces infatigables artisans de troubles, ennemis du trône comme de l'autel, dont l'habitude est de jouir de ce qui tourmente les autres, et le plaisir d'envenimer les blessures qu'ils ont faites? contre ces malfaiteurs politiques qui trafiquent de la félicité des peuples et de la tranquillité des Etats? contre ces ambitieux pervers pour lesquels les plus sanglantes catastrophes ne sont que de froids calculs, les plus graves intérêts que d'amusantes chimères, et les races inviolables que des objets d'atroces malignités? contre ces écrivains trop vantés qui n'ont une âme que pour haïr et une plume que pour salir? contre ces funestes impies qui travaillent à éteindre dans la boue de leurs doctrines dépravées les deux seuls flambeaux qui n'égarent jamais, la conscience et la foi? contre ces hommes coupables qui, lorsque rien ne manque à la gloire de nos princes, sont la cause unique de tous ce qui manque à leur bonheur? L'Evangile de notre Eglise va au-devant de notre fragilité. Pour abolir le parjure, il condamne le serment fait sans nécessité; pour empêcher l'homicide, il retient les mouvements de la colère; l'adultère, il défend de le désirer : le désir est un adultère. Quelle est donc cette garde incorruptible qui veille à l'entrée de notre cœur pour n'y rien laisser entrer que de chaste et de saint? La sainteté de l'Eglise.

Mais, avouons-le, la sainteté de l'Eglise serait bien plus évidente et bien plus irrécusable encore, si les mœurs de ses enfants contrastaient moins avec la pureté de ses lois. Sainte épouse de Jésus-Christ, l'erreur, décorée d'un titre spécieux, n'aurait pas divisé votre famille, ni séparé de vous des provinces et des nations entières. Qu'ils furent blâmables les chrétiens d'alors, dont la conduite autorisait à vous insulter et à vous méconnaître! Et quelle serait votre excuse à vous, mes frères, si ceux qui ne veulent pas de la sainteté de l'Eglise, parce que nous ne sommes pas tous des saints, s'interdisaient des fautes que vous commettez sous leurs yeux, s'ils fuyaient les écoles du vice, où vous courez sans scrupule et sans remords, s'ils fréquentaient leurs temples avec plus d'exactitude et plus de décence, si l'indigence trouvait dans leur charité plus de ressources, s'ils vous donnaient l'exemple de la droiture dans les affaires, de la sincérité dans les paroles, de la vertu dans les circonstances où la vôtre échoue à leur grand scandale? *Rappelez-vous donc que vous êtes la nation sainte, le sacerdoce royal, le peuple conquis* : « *Gens sancta, regale sacerdotium, populus acquisitionis.* » (*I Petr.*, II, 9.) Quelle douleur pour l'Eglise, quand, loin de lutter vaillamment pour elle et avec elle, vous abandonnez son étendard où fut signé en traits de sang le contrat de son alliance avec son divin époux; son étendard, qui,

adoré en tous lieux, est la preuve vivante de sa catholicité.

La catholicité ! C'est ainsi, mes frères, que nous exprimons l'étendue que les deux Testaments assurent à l'Eglise : combien de fois les saints livres ne nous annoncent-ils pas que les peuples les plus reculés se convertiront à elle et marcheront à sa lumière ? D'ailleurs, sa catholicité est un fait qu'on ne saurait nous ravir : où n'a-t-elle pas des enfants ? Quel est le rivage le plus éloigné de tous, où sa voix n'ait pas été entendue et où sa loi n'ait pas été connue ? Quelle région n'ont pas pénétrée les hérauts de ses commandements et les missionnaires de ses dogmes ? Sommets escarpés, landes inaccessibles, forêts profondes, notre Eglise a tout visité, tout éclairé, tout échauffé : infortunés partisans de l'erreur, avez-vous le droit de revendiquer ce privilége ? Toute la terre a-t-elle été ou est-elle de votre communion ? Est-ce votre sein qui a produit ces nombreuses sociétés qui sous un joug persécuteur, conservent encore les vestiges d'un christianisme autrefois si florissant ? Les noms de vos chefs sont-ils parvenus dans ces climats où notre Eglise humanise les sauvages ? Est-ce à vous que s'unissent ces tribus indiennes que nos trompettes réveillent de l'engourdissement de la mort ? Ces pacifiques conquêtes ne sont qu'à nous, ou plutôt à notre Eglise, seule et véritable triomphatrice.

Que n'exige pas de nous, mes frères, cet attribut distinctif ? Serait-elle de trop une charité aussi universelle que l'Eglise elle-même ? Qui ne verserait des larmes de sang sur le sort de tant de victimes autrefois si chères à son cœur ? Les saints lieux opprimés sous une domination intolérante ; cette terre consacrée par la présence du Sauveur, cette montagne où il expia nos fautes par ses souffrances, cette tombe où il descendit en holocauste de propitiation, devenues l'héritage des faux prophètes ; leurs autels déshonorant ces murs qui renfermèrent l'auguste assemblée des apôtres ; Dieu n'ayant plus de sanctuaire dans sa propre cité ; l'Orient, sol classique de la religion, chargé de pompes schismatiques : quel sujet d'intarissables tristesses ! Où sont ces métropoles, autrefois si belles, maintenant flétries par le souffle du mensonge ? L'infidélité a ruiné les unes, une perfide scission a infecté les autres. Jérusalem, berceau de notre foi ; Antioche, où est né le titre glorieux de chrétien ; Ephèse, Corinthe, Thessalonique fécondées par les sueurs de Paul ; Afrique, qui nous avez donné les Cyprien et les Augustin, vous n'êtes donc plus à nous que par l'amertume de nos regrets et la persévérance de nos vœux pour votre retour au bercail commun ? Hélas ! n'y verrons-nous jamais qu'une contrée maudite, et fumante encore de la foudre que Dieu y a lancée ! Seigneur, pourquoi avez-vous ainsi délaissé cette portion, autrefois si noble, de votre troupeau ? Ah ! il en est temps encore : que la morale de la croix la civilise de nouveau ; que la sainte liberté de votre Evangile fasse entendre de nouveau sa voix à ces peuples dégradés par l'esclavage ; qu'ils jouissent de nouveau et des bienfaits de votre grâce et des oracles de votre loi ; que de miraculeuses conversions sèchent les pleurs de votre épouse ; que partout il soit répété par l'amour le nom de son époux ; qu'ils renaissent partout les jours fortunés du ministère apostolique.

O apostolicité ! sans laquelle ne pourrait exister la société des enfants de l'Eglise : ministère légitime, unique canal de la foi, sans toi, qui nous garantirait l'intégrité de nos dogmes ? Mais Jésus-Christ, voulant préserver de toute atteinte les vérités qu'il apportait au monde, les a confiées à un ministère impérissable, à un ministère qui, se renouvelant sans cesse, demeure toujours le même. Ainsi, mes frères, l'Eglise de Lyon a traversé dix-sept siècles sans avoir jamais éprouvé plus d'une tempête : elle compte ses pasteurs, elle les nomme, elle en révère plusieurs ; elle respecte la mémoire de tous, parce que tous lui ont enseigné la même doctrine. Ainsi, je ne connais point de réponse plus décisive, plus concluante à faire aux novateurs, que de placer dans leurs mains les deux extrémités de la chaîne qui lie Pie VII à Pierre, et qui a résisté à des despotismes qui brisaient tout, à des marteaux qui écrasaient tout, à des épées qui mettaient tout en pièces. Il faut donc que le premier anneau de cette chaîne soit dans une main divine ! Que l'hérésie produise comme nous l'ordre et la généalogie de ses pasteurs ; qu'elle nous dise de qui ils ont reçu leur mission, à qui ils ont succédé. N'a-t-elle pas aboli l'épiscopat lui-même ? N'a-t-elle pas créé une hiérarchie bizarre de ministres, inconnus à l'antiquité ? Qui leur a imposé les mains ? Communique-t-on le pouvoir dont on n'est pas soi-même revêtu ? Et elle oserait se mesurer avec notre Eglise qni est l'Eglise de Jésus-Christ et des apôtres ! O hérésie ! pourquoi l'as-tu quittée ? Où est le motif de ta rupture ? Où sont tes lettres de créance pour réformer la terre ? Où sont tes miracles qui les certifient véritables ?

Objecterait-on que le relâchement et le scandale avaient presque effacé les traits de notre Eglise, qu'elle était comme disparue dans la nuit épaisse de l'ignorance ? Notre Eglise comme disparue ! Quoi ! (car nos adversaires nous accordent les quatre premiers siècles) quoi ! mille ans de sommeil sans aucun signe de vie ! Que ce sommeil ressemble à la mort ! Et comment était-elle morte, celle dont le flambeau n'a jamais cessé de luire, sur laquelle glissent sans la froisser les plus affreux bouleversements, qui reste ferme et droite, sans intervalle dans sa succession, sans altération dans ses dogmes ; et cela sans autre secours que la confiance qui préside à ses jugements, sans autre appui que le doigt qui a marqué sa durée ; sortant de ses murailles, lorsqu'on vient l'attaquer avec des nouveautés, se

formant en ligne pour les combattre, marchant, la chaire apostolique gravée sur ses enseignes, abattant toute tête superbe, accablant ses ennemis, dit Bossuet, et de l'autorité des siècles passés et de l'indignation des siècles futurs? Oui, notre Eglise est un grand corps d'armée, toujours en ordre de bataille : *Castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 9.) Les transfuges qui passent dans le camp de l'erreur ne l'affaiblissent point; elle souffre plus de ces lâches soldats qui, conservant l'uniforme des braves, plient au moindre choc, abandonnent leur rang, et entraînent souvent la déroute de leurs camarades : *Castrorum acies ordinata.* Notre Eglise est si invincible et si supérieure à ses pertes, que, pour être obligée de céder du terrain, elle ne cède pas la victoire; une poignée de héros lui suffirait pour soutenir des siècles de guerre : si elle perd un royaume, elle en gagne un autre; et elle en doute si peu qu'elle n'hésite pas à publier sa gloire d'avance : *Castrorum acies ordinata.*

Que le caractère de l'erreur est bien différent! Si les plus fameux hérésiarques pouvaient être témoins des étranges variations qu'a subies leur étrange doctrine, à peine se reconnaîtraient-ils dans leur postérité. Le merveilleux code de ces prétendus réformateurs ressemble aujourd'hui à un ouvrage déchiré en mille pièces éparpillées çà et là, en sorte qu'il ne reste que leur nom attaché à quelques misérables lambeaux dont ils auraient honte, tandis que notre Eglise est sans lacune, et sans ride, et sans tache. Comme la mer, elle renferme dans son sein des richesses incalculables; ses profondeurs sont des abîmes, ses mystères d'inabordables écueils; sa morale est plus incorruptible que les flots, et sa base plus inébranlable que les rochers. Ainsi que l'étoile polaire pour le nautonnier, la lumière de l'Eglise romaine guide notre course dans la périlleuse navigation de la vie, et les vents orageux ne retardent point la barque de Pierre qui vogue aux rivages de l'éternité.

Je vais maintenant envisager l'Eglise comme mère des chrétiens, et vous raconter ses bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Qu'il y a de douceur dans le nom de mère! le cœur d'une mère est le chef-d'œuvre de la Providence, le sanctuaire de la charité, l'autel de tous les sacrifices. Voyez avec les yeux de la religion, voyez une bonne mère remerciant le ciel de sa fécondité, s'occupant avec délices du fils qu'elle vient de donner à son époux, ne pensant qu'à lui, isolée au milieu de ce qui l'entoure, parlant à son fils absent, lorsqu'on croit qu'elle parle à tout le monde; persuadée que rien n'existe que ce qui n'existait pas il y a quelques jours, rêvant des périls pour nourrir sa vigilance, trouvant sans cesse de nouveaux motifs pour exciter son courage, multipliant ses forces par sa tendresse : la nuit, son oreille est au souffle de son enfant; penchée sur son berceau, elle écoute le silence; dans la saison la plus pénible, sa délicatesse s'oublie pour ne songer qu'à la délicatesse du nouveau-né. Oh! s'il en est besoin, quelle intrépidité elle déploiera! comme elle bravera les dangers! comme elle s'exposera à la mort! Rien ne lui coûte pour celui qui lui a tant coûté; et son amour, ce sentiment qu'aucune éloquence ne pourrait définir, ce sentiment que Dieu a gravé dans les cœurs maternels en caractères ineffaçables, son amour enfante des prodiges. Mères chrétiennes qui m'entendez, et dont les âmes me répondent, rendez hommage à la piété : n'épure-t-elle pas, ne vivifie-t-elle pas, n'étend-elle pas ce sentiment impérieux et vainqueur de tous les autres?

Hâtons-nous, mes frères, d'appliquer à l'Eglise les trois qualités qui distinguent particulièrement une mère, la vigilance, le courage et la tendresse, source et garants de ses bienfaits : semblable à un enfant qui, après avoir ouvert les yeux au jour, trouve, dans la vigilance active et ingénieuse de sa mère, tous les secours qui protégent sa fragile existence, le chrétien, après sa régénération, trouve, dans le sein de l'Eglise, tout ce qui lui est nécessaire pour remplir sa vocation et acquitter ses engagements. Le premier besoin de l'homme, dans l'ordre moral, est de connaître la règle qui doit lui servir de guide : son esprit est fait pour apprendre et son cœur pour aimer. Il faut donc, s'il ne veut pas déchoir de sa dignité, qu'il tâche de découvrir son origine, sa destination, ce qu'il est, d'où il vient, où il va; et, pour être heureux, il faut qu'il possède l'objet de son bonheur ou qu'il soit dans la route qui mène au but. Mais à qui s'adressera-t-il? Ecoutons Tertullien : Un enfant, chez nous, un enfant élevé dans nos précieuses écoles, que la vigilance de l'Eglise a fondées non-seulement vous déduira les choses les plus sublimes, mais il remarque autour de lui tout un peuple qui les professe, des frères dignes de ce nom, qui, loin de vouloir jouir exclusivement de la vérité, ne cherchent qu'à la répandre. Un enfant, chez nous, avec son catéchisme, est plus initié dans la science de la vertu, plus instruit de ses devoirs, plus avancé dans l'art de bien vivre que les plus grands philosophes avec leurs belles théories, leurs savantes analyses et les documents de la sagesse profane. La colombe, triturant d'abord et à demi le grain qu'elle distribue ensuite à sa couvée, est l'image naturelle de l'Eglise, mettant à la portée de l'enfance la nourriture de son âge.

Un enfant, chez nous, ne tarde pas à admirer la sollicitude de l'Eglise dans l'établissement et le maintien de ce tribunal, autour duquel elle trace le cercle de la vérité, en fermant tout accès à l'erreur, se met à notre place, se charge des discussions qu'il nous serait impossible d'entamer, nous prête son examen, son impartialité, son infaillibilité; que ce moyen est simple, mais qu'il est puissant! avec quelle clarté il s'offre dans

l'Ecriture, dans la tradition, dans la pratique de tous les siècles! qu'il est nécessaire à l'ignorance et utile au savoir! qu'il est en harmonie avec le plan de la religion et l'infinie sagesse de son auteur! Voilà le dépôt de la foi rendu sacré et inviolable : ôtez ce ressort de notre confiance, voilà tous les hommes livrés à la témérité des systèmes, aux artifices de chaque sectaire, à l'anarchie des opinions confuses, arbitraires, contradictoires, tandis que, sous le bouclier de l'autorité, le chrétien est impénétrable aux traits de l'erreur. Oui, que l'erreur paraisse l'audace sur le front et le blasphème à la bouche, l'Eglise prend ses armes, s'ébranle de toutes les parties de l'univers, rassemble toutes les sentinelles de la foi, tous les vaillants d'Israël : l'Evangile est placé sur un trône, comme la loi suprême qui terminera la contestation, ou comme l'épée victorieuse qui punira la révolte. Elle dit aux détracteurs de l'antiquité : Vous êtes nouveaux, *novellus es.* Vous êtes d'hier, et avant hier on ne vous connaissait pas, *hesternus es.* Vous n'êtes donc rien à Jésus-Christ qui était hier ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera dans tous les temps : ***Jesus Christus heri, et hodie ipse et in sæcula.*** (***Hebr.***, **XIII, 8.**) Cette politique des conseils d'en haut vaut bien sans doute la politique des conseils d'ici-bas.

L'obscurité des dogmes que l'Eglise vous propose embarrasse-t-elle votre raison? Appréciez, je vous prie, la logique de sa vigilance : si Jésus-Christ a parlé aux hommes en Dieu, quelle est donc la honte ou le danger de vous soumettre? Craignez-vous de sentir la grandeur de Dieu même réfléchie jusque dans votre âme? Ses mystères, loin de blesser votre orgueil, ennobliront votre cœur et rectifieront votre entendement. Sondez le bassin de toutes les mers, fouillez les entrailles de la terre, étudiez la voûte des cieux; combien à vos avides regards ne s'offriront pas de prodiges qui seront à jamais le désespoir de votre curiosité! Donc, ou, malgré le rapport de vos yeux et la clarté de l'évidence, rejetez comme impossible tout ce qui n'est pas dans les limites étroites de votre esprit; ou convenez franchement qu'un être assez puissant pour opérer des merveilles supérieures à toute admiration, a bien le droit de vous obliger à admettre un symbole qui échappe à toute intelligence. Attachez-vous, tant que vous voudrez, aux faits palpables et aux irréfragables motifs de crédibilité dont la foi s'entoure; mais lorsque vous aurez trouvé, dit un écrivain célèbre, lorsque vous aurez trouvé le nuage qui couvre les secrets divins, arrêtez-vous : la raison ne saurait vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini; ici la raison doit se prosterner sans voir, et laisser à Dieu la nuit où il lui plaît de se retirer avec ses mystères et sa foudre.

La vérité jette-t-elle le cri d'alarme contre une doctrine pernicieuse dont elle a aperçu le germe? Du siége éminent où il est assis pour veiller sur le troupeau qu'il renferme dans l'immensité de son zèle, le chef de l'Eglise délibère, mûrit sa délibération des lumières et des vertus qui l'environnent, condamne à être séparée du froment l'ivraie qui attristait le champ du Seigneur; et le jugement qu'il prononce, revêtu de l'adhésion expresse ou tacite de toutes les Eglises particulières, devient le jugement de Dieu même. Et maintenant, si on prétendait que l'Eglise s'est trompée, je dirais : Ingrat, qui insultes à ta mère, en quel livre est consignée cette imposture? Est-ce que tu ne reconnais pas qu'elle seule peut engendrer les enfants de Dieu? si elle seule peut engendrer les enfants de Dieu, il faut donc aussi qu'elle puisse les allaiter de sa parole : il faut donc qu'elle puisse soutenir sa famille des moyens journaliers de sa vigilance : oui, dans tous les temps, dans tous les lieux, dans les crises les plus inquiétantes, grâce à sa vigilance maternelle, l'Eglise défiera les assauts redoublés de l'erreur : sa vigilance est une digue que l'erreur ne franchira jamais. L'œil à tous les points de son royaume spirituel, elle vole où la foi menacée réclame l'énergie de son courage.

Le merveilleux et consolant spectacle que l'Eglise nous offre à sa naissance! Elle n'est d'abord qu'un point inaperçu ; peu à peu il s'étend; on en voit sortir, comme d'un centre fécond, des rayons qui se prolongent à l'orient et à l'occident, au septentrion et au midi : et bientôt ce point, naguère imperceptible, embrasse la terre dans sa vaste circonférence. O révolution jusqu'alors inouïe! Et qui n'adorerait pas l'intervention de celui qui, pour tout faire, n'a besoin que de vouloir? Des hommes, riches de leur indigence et puissants de leur faiblesse, conçoivent la plus étonnante entreprise dont l'histoire ait gardé le souvenir; ils prêchent l'humilité à l'orgueil, le désintéressement à l'amour des biens de la terre, l'innocence à la volupté, au nom d'un autre homme, crucifié à Jérusalem : A cette doctrine singulière, toutes les passions frémissent. Résistance inutile! Pour mieux signaler son bras, Dieu veut que la maîtresse des nations païennes soit soumise aux successeurs du premier apôtre qu'elle avait sacrifié à ses dieux : L'Eglise croît sous le fer des persécuteurs; fille du ciel et reine du monde, par un incompréhensible dessein, il n'est pas un instant de sa durée où l'on ne sente un moteur invisible qui exerce son courage pour illustrer sa gloire. Sa longanimité est dans la promesse qu'aucune violence ne déconcertera son armée fidèle; que les athlètes de Jésus-Christ peuvent bien être immolés, mais non pas vaincus; qu'ils sont invincibles par là même qu'ils ne craignent pas de mourir.

Rappelons-nous ces temps fertiles en crimes d'impiété et en prodiges de courage, où un ennemi redoutable, désespéré de n'avoir pu étouffer l'Eglise dans son berceau, lâche contre elle un monstre, dont la langue meurtrière empoisonne. Les sifflements de l'hé-

résie se mêlent aux cris de la rage. Déjà les évêques n'obtiennent, pour prix de leur dévouement, que l'honneur d'être lapidés ; des fables absurdes, d'infâmes libelles, des vociférations sanguinaires où le blasphème se confond avec la calomnie, les dénoncent à la fureur d'un peuple abusé ; l'or paie les tromperies avec lesquelles on soulève la crédulité; l'or achète les parricides mains qui attentent plus d'une fois à la vie des saints pontifes ; l'autorité prête à la doctrine nouvelle l'appui de sa sanction extorquée par la ruse ; il faut souscrire ou renoncer à tout; chaque temple ressemble à une citadelle prise d'assaut, et les fidèles égarés, incertains, tremblants, attendent dans le silence de la consternation, l'issue de cette lutte terrible ; les vierges n'ont plus d'asiles: les cénobites n'osent plus même espérer la pitié : hélas ! mes frères, il appartenait donc à notre âge de renouveler ces malheurs et ces épreuves, au nom de la philosophie, de l'humanité et des lumières!

Voilà, mes frères, les périls qui étaient réservés à la mère des chrétiens ; mais elle tire d'en haut son inflexible courage, et en rapporte, pour Athanase, ces éloquentes instructions où brille la sainte indignation de la fermeté pastorale. Ne craignez rien, lui dit-elle, celui qui nous protége est plus fort que celui qui nous persécute. Que l'hérésie exagère ses listes fastueuses ; dans quelques jour je ne saurai plus compter mes triomphes : et Athanase, le noble instrument de ses projets, reconquiert la terre à la foi, et l'arianisme, qui épouvantait le monde, jusqu'à faire douter si le monde était encore chrétien, va, percé des traits de la vertu et du savoir, cacher dans les ténèbres ses honteuses blessures. Déjà, au commencement, le courage de l'Eglise n'avait-il pas opposé aux Celse, aux Porphyre, aux Simon, les Irénée, les Tertullien, les Origène, et dans la suite des temps, aux Nestorius les Cyrille, aux Donat les Hilaire, aux Pélage les Augustin, aux Eutychès les Léon, aux fauteurs de Manès les Bernard, aux chefs de la réforme le grand évêque que la Providence semble avoir suscité dans le grand siècle pour être encore dans le nôtre le bouclier de la vérité ? Oui, que la terre s'unisse avec l'enfer contre l'Eglise, son courage dissipera leurs ligues : *Congregamini*, *et vincimini*. (*Isa.*, VIII, 9.) Calculez dans votre souvenir l'obstination de la Synagogue, l'énorme pouvoir de l'idolâtrie, l'immense crédit des écoles, l'étendue des préjugés, les intérêts des passions, le nombre des bourreaux, la diversité des supplices : tous les méchants font la guerre à l'Eglise, et ils disparaissent tour à tour comme un songe : *Congregamini*, *et vincimini*. Qu'on plante des croix, qu'on dresse des échafauds, qu'on lâche des bêtes féroces, qu'on allume des bûchers, qu'on multiplie les fournaises ardentes, le courage de l'Eglise surmonte toutes les inventions de la haine : *Congregamini*, *et vincimini*. Qu'on érige des monuments à Dioclétien comme au destructeur des superstitions nouvelles, la conscience de ce tyran sait bien le contraire. Il voit l'Eglise croître au milieu des ruines, la cruauté elle-même servir d'appât pour attirer à son parti, et la palme de son courage s'élever plus haut et s'étendre plus loin à mesure qu'on coupe ses branches : *Congregamini*, *et vincimini*. La volupté épuise son carquois, et ses traits n'arrivent point jusqu'à l'Eglise ; le sang des martyrs ruisselle, et il devient la semence d'autres martyrs ; des sectes jalouses de sa gloire soufflent le feu de la révolte, et la révolte expire à ses pieds : *Congregamini*, *et vincimini*. Tantôt le fléau de Dieu menace le siége de l'Eglise de la colère de son glaive ; le ravageur des nations recule devant le prêtre de la paix : tantôt le flambeau de la foi est tout à coup enveloppé d'un nuage ; la science et le zèle le ressaisissent, le secouent ; une lumière éblouissante en jaillit, et l'Eglise, par son courage, recouvre toute sa beauté. Plus tard, l'incrédulité essaye de renverser l'Eglise par la raison, se faisant un jeu de tout, de la doctrine comme de la morale : l'Eglise spectatrice tranquille, se repose dans la sécurité de son courage : *Congregamini*, *et vincimini*. Enfin un conquérant insensé qui, sous nos yeux, avait usurpé le sceptre des rois, veut usurper l'encensoir des pontifes : il tombe, et sa chute est un trophée au courage de l'Eglise : *Congregamini*, *et vincimini*.

Il faudrait dérouler en entier, sous vos regards, les annales de l'Eglise, si je m'étais proposé de vous étaler tous ses exploits. Précurseurs et auteurs d'une révolution dont les excès vous auraient glacés d'effroi, toi, dont l'ingratitude égala la célébrité, à qui le ciel, sans doute, n'avait pas départi de si beaux talents pour les prostituer au malheur de ta nation, et dont les ouvrages trop fameux ont obtenu de trop déplorables succès ; et toi, moins jaloux de semer une nouvelle croyance que de déraciner la croyance antique, théologien sans religion, qui, par la mobile inquiétude de ton esprit, étais capable de les embrasser toutes, et, par l'orgueil de ta raison, incapable de te soumettre à aucune ; et vous, athées, vous anarchistes, vous hommes de sang, vous tous qui abjurez la foi parce qu'elle vous condamne, vous pensiez qu'elle était venue la dernière heure de l'Eglise ; vous pensiez que les drapeaux de l'orthodoxie ne flotteraient plus dans nos sanctuaires ! Dieu vous a réfutés par un miracle : voilà que sur la terre sacrée qui a entendu de si grandes leçons et qui a vu de si grands exemples, elle se relève par les mains du saint captif que la France vengeait de la tyrannie par ses hommages ; elle se relève ornée des emblèmes du courage de l'Eglise, la colonne mystérieuse qui porte la foi de plus de cent millions de catholiques, et sur laquelle est gravée l'histoire de ses bienfaits.

Car, mes frères, la gloire de l'Eglise est aussi dans sa tendresse : cherchons s'il est pour nous dans la vie, quelque moment qui ne nous montre l'Eglise tendant à l'homme

une main secourable, s'occupant de ses besoins et l'enrichissant de ses bienfaits. A peine est-il sorti du sein maternel qu'elle se hâte de le placer au nombre de ses enfants, et que, répandant sur sa tête l'eau régénératrice, elle lui rend avec la grâce tous ses droits à l'héritage dont l'avait frustré la désobéissance d'Adam. Son adolescence commence-t-elle à se développer? l'Eglise épie cette époque pour diriger heureusement les premiers rayons de son intelligence naissante ; elle l'initie à ses mystères, et, le marquant par l'imposition de ses premiers ministres, du second sceau de la vérité, l'arme pour les combats qu'il doit livrer à l'esprit de mensonge et à ses passions. Arrivé à l'âge où il va supporter les charges et les devoirs de la vie civile, il trouve, dans le pain céleste que l'Eglise lui présente, l'aliment de toutes les vertus de son état. Est-il appelé à la société conjugale, c'est sous les auspices de l'Eglise, c'est dans ses temples qu'il en forme les nœuds; c'est l'Eglise qui les bénit, en éloigne les vues profanes et y applique l'empreinte de sa sanction. Si notre faiblesse est entraînée dans le chemin du vice, l'Eglise nous avertit de nos égarements, et, nous offrant d'une main le tableau des miséricordes du Seigneur, et de l'autre, signalant les abîmes creusés par sa justice, elle change et purifie nos cœurs, y rappelle cette douce paix que le péché en avait bannie. Le malade effrayé dont le tombeau s'entr'ouvre, l'Eglise le prépare par degrés à cette demeure redoutable : en même temps qu'elle verse l'huile sainte sur ses membres languissants, elle verse dans son âme la joie de l'espérance chrétienne, l'anime dans cette dernière lutte de la nature et de la mort, recueille ses derniers soupirs, le porte, si j'ose ainsi parler, sur le seuil de la Jérusalem éternelle dont elle implore les habitants pour lui. Voyez l'Eglise auprès de la veuve qu'elle console, de l'orphelin qu'elle protége, du pauvre qu'elle soulage; voyez-la entrer avec la pitié dans les réduits les plus obscurs, pleurer avec la charité dans les cachots les plus infects, monter sur les échafauds avec le repentir. Le repos est si nécessaire à l'homme! les fêtes de l'Eglise le lui procurent, et ce repos est employé à l'instruction et aux bonnes œuvres. Ses prières font descendre l'abondance dans nos campagnes et la victoire dans nos armées; et, si des calamités publiques ou particulières nous affligent, elle lève ses mains suppliantes pour désarmer la vengeance du ciel. La mort elle-même n'est pas le terme de sa tendresse : elle nous suit jusqu'au souverain Juge dont elle intéresse la clémence par ses vœux et par ses sacrifices ; elle honore nos cendres, les préserve des outrages, à moins que le crime armé n'en viole l'asile, pour donner une grande leçon aux vivants.

Mais les innombrables bienfaits de l'Eglise ne devraient-ils pas être la mesure de notre respect pour ses lois? Hélas! il n'en coûte rien à vos passions de croire des vérités spéculatives; et vos passions s'irritent des préceptes établis pour les réprimer. Vous craindriez d'encourir les anathèmes de l'Eglise, si votre esprit s'attachait à une opinion proscrite par une autorité que vous savez être irréfragable; et les devoirs prescrits par la même autorité, vous les négligez sans pudeur. L'Eglise vous impose des jeûnes, des abstinences, des mortifications; et sur les prétextes les plus frivoles, votre lâche tiédeur, votre fausse délicatesse vous en dispensent. A peine retrouve-t-on dans votre conduite quelque trace de ces lois regrettables que nos pères observaient avec tant de rigueur. L'Eglise vous ordonne de laver votre conscience dans la piscine sainte, de fortifier votre âme par l'eucharistie; et ce commandement, qui est de Jésus-Christ lui-même, est omis par le plus grand nombre; ou, si on ne l'omet pas, que de fois l'Eglise a eu presque autant à gémir sur ceux qui le transgressent! C'est qu'aujourd'hui on ne songe qu'à soi, à sa fortune, à ses plaisirs. On s'affranchit de toute gêne, on affecte de mépriser les pratiques les plus saintes, on veut être enfant de l'Eglise et on rejette le fardeau de sa croix, on compose avec sa doctrine. On voudrait, en quelque sorte, s'arranger pour le temps comme pour l'éternité, et acquérir la vie future sans perdre une jouissance de la vie présente.

Mes frères, il me semble qu'en ce moment le Seigneur me transporte avec lui, comme autrefois son prophète, dans une vallée couverte d'ossements, c'est l'ingrate postérité d'une nation autrefois si digne de mes grâces et si fidèle à mes lois; voilà comme le vent de l'impiété l'a faite depuis qu'il a soufflé sur elle. Seigneur, permettez que j'ose répondre à votre justice et dans le langage de votre puissance : *Insuffla super interfectos istos, ut reviviscant.* (*Ezech*, XXXVII, 9.) Soufflez sur ces morts, afin qu'ils revivent; ou versez sur eux quelques gouttes de cette rosée de lumière et de miséricorde qui féconda l'Eglise à sa naissance. Tout se ranimera; un esprit de chaleur et de vie coulera dans ces ossements desséchés qui deviendront un jour les membres glorieux du corps des élus.

Et nous, prêtres de Jésus-Christ, renouvelons les victoires de l'Eglise; essuyons les larmes de cette Rachel désolée à laquelle l'impiété dispute encore et son origine dans le ciel et ses bienfaits sur la terre; hâtons-nous de combler les précipices que l'irréligion a creusés sous nos pas; rallumons, s'il est possible, le grand feu des premiers temps, afin qu'un jour les troupeaux et les pasteurs soient réunis avec les vrais enfants de l'Eglise militante et les tristes victimes de l'Eglise souffrante, dans le sein de l'Eglise triomphante.

SERMON X.

SUR LE PURGATOIRE

Qui scit fratrem suum peccare peccatum non ad mortem, petat; et dabitur ei vita peccanti non ad mortem. (I *Joan.*, V, 16.)

Si quelqu'un sait que son frère n'a pas commis de péché qui soit mortel, qu'il prie; et Dieu donnera la vie à ce pécheur, parce que son péché n'est pas mortel.

Ainsi les jours d'allégresse sont changés

en jours de larmes : ce temple offrait hier à vos regards le spectacle touchant de la famille des chrétiens, réunis pour célébrer la gloire de la sainteté et les triomphes de l'Eglise ; elle chantait le bonheur des élus et le prix de leurs victoires. Aujourd'hui les trophées de la mort ont remplacé les trophées de la joie ; ce temple attristé ne retentit plus que d'accens funèbres ; l'autel, dépouillé de ses ornements, ressemble à un tombeau. Pour qui ces lugubres décorations? Quelle calamité inattendue répand ainsi la douleur jusque dans ses sanctuaires? Ah! c'est l'Eglise, mère tendre et compatissante, qui vient pleurer avec vous : elle a quitté ses habits de fête pour revêtir, humble suppliante, ses habits de deuil ; et moi, je dois être auprès de vous, l'interprète de sa charité.

Chefs des peuples, votre pouvoir s'arrête à la mort : à la mort les hommes vous échappent ; ils cessent d'être vos sujets : mais ils le sont toujours de la religion qui s'en empare. La religion se place auprès du tombeau de ses enfants, redouble de miséricorde pour eux, les enveloppe, dans la nouvelle vie qu'ils commencent, de ses inquiètes bontés, monte pour eux jusqu'au trône de la clémence sur les ailes de la prière. Car les supplications de la foi sont les véritables honneurs des morts et les véritables consolations des vivants. Mais telle est la légèreté de vos mœurs et la tiédeur de votre piété ; telle est votre soif des distractions et des plaisirs, que vous oubliez non-seulement le ciel, mais encore vos frères, vos amis qui soupirent après lui dans une région de tourments et attendent de vous le terme de leur captivité ; vous fermez l'oreille à leurs gémissements, et votre cœur à leurs pressants besoins. Hélas ! tous les malheureux ne sont pas près de nous ! Il existe, mon cher auditeur, il existe un lieu destiné aux pleurs du repentir, un royaume de feu qui dévore ses habitants, une prison affreuse, sans accès qu'à la pitié, sans lumière que le jour de l'espérance, sans adoucissement que nos vœux, sans rafraîchissement que le sang de Jésus-Christ. Cependant, chrétiens, n'ai-je pas le droit de vous demander : Quand pensez-vous au purgatoire? Est-ce dans le tourbillon de vos affaires dans l'étourdissement de vos théâtres, dans l'ivresse de vos festins, dans la frivolité de vos cercles, dans les raffinements de votre luxe, dans la mollesse de vos goûts, dans le sommeil de votre oisiveté, dans la torpeur de votre indifférence? Quand pensez-vous au purgatoire? mes frères, je viens m'en occuper avec vous, aujourd'hui surtout que l'on s'occupe beaucoup trop des vivants et pas assez des morts ; je viens prêter ma faible voix et les efforts de mon ministère à une foule d'infortunés qui le réclament ; je viens au moins associer à leur cause le petit nombre d'âmes détachées de la figure éblouissante du monde : les impies ne me comprendraient pas.

Au seul nom de purgatoire, je les entends murmurer le reproche ordinaire de superstition ! Ah ! si nous n'avions à invoquer ici que la droiture d'une raison éclairée et soumise, ils embrasseraient un dogme que leur savante antiquité elle-même avait entrevu ; ils tomberaient à genoux, de reconnaissance et d'amour, devant le Dieu infiniment bon, qui, en nous admettant à l'exercice de son plus bel attribut, nous prescrit la noble fonction de médiateur entre lui et l'Eglise souffrante. Et vous, peuple fidèle, c'est pour nourrir vos sentiments que je viens, dans cette instruction, vous développer les preuves qui établissent le dogme du purgatoire, première partie ; les devoirs que ce dogme nous impose, deuxième partie.

Seigneur, père des vivants, qui l'êtes aussi des morts, bénisssez-moi ; et vous, Esprit-Saint, j'implore vos lumières par l'intercession de la bienfaitrice d s affligés.

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes frères, non, ce n'est point une vaine superstition de prier pour les morts, et de demander au Seigneur de leur remettre la peine qu'ils subissent dans le purgatoire; la révélation, la voix écrite de l'Eglise et des Pères, le témoignage des monuments, la raison elle-même et la faiblesse des objections qui le combattent, appellent le jour de l'évidence sur ce dogme qui remue l'âme par tous les tableaux formés de l'espérance et de la crainte, effraye le coupable sans l'abattre, rassure l'innocent timide, et ce qui le distingue éminemment, adoucit les regrets et calme la douleur : car, n'en doutons pas, mes frères, même chez la *Réforme*, la douleur d'une mère, d'une épouse, d'un ami a plus d'une fois imploré la miséricorde divine pour les objets de ses larmes, comme si cette secrète continuation de services avec ceux dont la mort nous a séparés, en même temps qu'elle ajoute à la certitude de l'éternelle survivance, était pour le cœur une vérité de sentiment, alors même qu'elle n'est pas encore pour l'intelligence une vérité de conviction.

Il n'est personne dans cette assemblée qui ne connaisse le plus grand des héros du peuple de Dieu, cet homme aussi fameux par sa piété que par ses exploits, qui eut l'honneur d'affranchir sa religion et sa patrie, Judas Machabée ; c'est lui qui d'abord va placer hors de doute la croyance du purgatoire. Après une victoire aussi sanglante que glorieuse, son premier soin est de rendre le ciel propice aux guerriers ensevelis dans leur triomphe : ils ont cueilli les palmes de la valeur, mais ont-ils mérité les palmes de la fidélité à la loi? Pour apaiser le Dieu des armées, qui est aussi le Dieu des vertus, son tendre intérêt commande en leur faveur des sacrifices d'expiation, et l'Ecriture le loue de cette pensée utile et sainte : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (II *Mach.*, XII, 46.)

L'esprit d'innovation s'est épuisé en efforts

pour nous ravir la propriété d'une citation aussi formelle; il a entassé sophisme sur sophisme pour frustrer l'Eglise catholique de cette preuve irrécusable, de cet appui invincible de la foi; mais dans ses tentatives toujours impuissantes, il a donné le secret de sa faiblesse. Que penser en effet d'une doctrine tellement insoutenable, que pour la défendre il faut renoncer au texte le plus authentique et le plus décisif? Quel caractère plus frappant de l'aveugle présomption de nos ennemis, que d'effacer à leur gré, du nombre des livres saints, ceux qui les réfutent avec le plus de clarté! Quel trait plus marqué de ressemblance avec les hérésies de tous les temps!

Et quand nous ne regarderions les livres des Machabées que comme des livres historiques, archives respectables du culte établi, ils nous montrent des sacrifices solennels pour les morts, ordonnés par le chef de la nation, offerts dans le temple par les lévites, en présence du peuple qui donne les victimes. Est-ce du sang du généreux Matathias que serait sorti un changement aussi répréhensible dans la foi d'Israël? A-t-on jamais reproché à la véritable grandeur d'avoir introduit des nouveautés superstitieuses? Enfin, s'il y a ici erreur, comment Jésus-Christ, qui tonne si souvent contre les entreprises du faux zèle, n'a-t-il point réprouvé cet écart inouï d'une sensibilité mal entendue? Comment les apôtres, si empressés à hâter la chute de la synagogue et à séparer leur maître de Moïse; comment Paul, si défavorable aux cérémonies légales, ont-ils vu, d'un œil tranquille, la religion sans tache qui rajeunissait le monde, adopter les restes d'un judaïsme trompé ou trompeur, puisque de l'aveu du second chef de la réforme, et je vous prie de ne pas l'oublier, mes frères, sous les yeux des apôtres et sans qu'ils aient réclamé, on priait pour les morts : *Puto apostolos quibusdam indulsisse orare pro mortuis?*

Vous parlez des apôtres; me dira-t-on, mais expliquez-nous leur silence. Voilà la grande difficulté qu'on nous oppose avec un air de jactance; et moi, je réponds : il y a ici mauvaise humeur ou mauvaise foi. Que d'inductions concluantes il me serait facile de choisir dans leurs écrits, lorsque leur silence d'ailleurs ne prouverait rien contre nous, tournerait même à notre avantage! Le dogme du purgatoire, indépendamment de la révélation, est tellement dans la nature des choses, dans celle de Dieu, dans celle de l'homme, que les apôtres ont pu l'omettre dans les Evangiles, comme exigé, en quelque sorte, par la bonté de Dieu et la faiblesse de l'homme. Je m'étonnerais que les évangélistes n'eussent pas spécialement et itérativement promulgué le dogme de l'incarnation, le dogme de la sainte Trinité, le dogme de la présence réelle, ces dogmes étant inaccessibles à la raison humaine et devant être attaqués par l'orgueil de cette même raison : mais le dogme du purgatoire que les divers attributs de la Divinité proclament, faut-il être surpris qu'ils l'aient abandonné aux prédications de leurs disciples et aux enseignements de l'Eglise? Les apôtres avaient-ils le temps de tout consigner dans les ouvrages sommaires qu'ils nous ont laissés? Ah! ils n'avaient pas seulement des livres à faire; mais des miracles à opérer, des supplices à braver, leur sang à répandre, l'univers à convertir. Comment se déroberaient-elles à notre confiance, les vérités recueillies de la bouche de ces maîtres inspirés par les héritiers immédiats de leurs vertus, de leur puissance spirituelle et de leur doctrine? N'est-ce pas là que commence cette chaîne de la tradition qui lie tous les âges de l'Eglise, et dont le premier anneau est attaché au berceau du christianisme?

Oui, mes frères, quand les Evangiles se tairaient, la sainte Eglise romaine, l'incorruptible gardienne de notre foi et de nos règles, la sainte Eglise romaine, jamais plus forte que lorsqu'on la menace, jamais plus tranquille que lorsqu'on la calomnie, jamais plus inébranlable que lorsqu'on la tourmente, la sainte Eglise romaine est là, avec son autorité; et quelle autorité, si on en juge par ses irréfragables prérogatives! résister également aux piéges de la ruse et aux assauts de la violence, se mesurer avec toutes les passions, avec tous les vices, avec toutes les tyrannies, et, après dix-huit siècles de combats, n'avoir pas une cicatrice; voilà, voilà l'infaillible législatrice qui n'a pas cessé un instant d'enseigner le dogme du purgatoire. Assemblée ou dispersée, victorieuse ou proscrite, dans les fers ou sous la pourpre, elle l'a toujours annoncé comme un point de croyance nécessaire au salut; et ses ministres, en intercédant pour les morts auprès de Jésus-Christ, obéissent aux ordres et calment les tendres inquiétudes de la mère universelle des chrétiens.

O sainte Eglise romaine, que si votre autorité ne suffit pas aux novateurs et aux incrédules, venez avec l'auguste cortége de vos écrivains; venez confondre l'incompréhensible opiniâtreté de vos ennemis! que l'Orient et l'Occident soient à vos côtés, et dans vos mains les liturgies grecques et latines; qu'elles retentissent dans votre bouche les belles paroles du grand Augustin et ses instructives prières aux funérailles de la vertueuse Monique : *Orationibus sanctæ Ecclesiæ et sacrificio salutari et eleemosynis quæ pro eorum spiritibus aguntur non est dubitandum mortuos adjuvari.* Il ne faut pas douter que les morts ne soient secourus par les vœux de l'Eglise, par la célébration des saints mystères, par les œuvres de charité; c'est, ajoute-t-il, la tradition de nos ancêtres : *Hoc a Patribus traditum universa observat Ecclesia.*

Tels sont les juges naturels qui, sans interruption, depuis qu'il y a des chrétiens, nous ont transmis la foi au purgatoire, non comme un sentiment particulier, mais comme le sentiment de tous; non comme un système douteux, mais comme un dogme certain; non comme une coutume récente, mais

comme un usage pratiqué sans lacune. Et l'oracle de la réforme lui-même, entraîné sans doute par la lucidité des faits et la concordance des témoignages, nous accorde treize cents ans, sans être embarrassé de rester seul, dans la vaste étendue des âges, contre toutes les nations catholiques! Après un aveu aussi remarquable dans la discussion que j'ai ouverte, oserait-on renouveler des allégations cent fois pulvérisées? oserait-on dire encore que la foi au purgatoire est née, dans la nuit de l'ignorance, de l'ambition sacerdotale, et que ce fut un nouvel appât offert à la crédulité des peuples pour fortifier l'ascendant de l'encensoir? Voyez comme nos ennemis sont conséquents! N'est-il pas au moins singulier de faire sonner si haut le grief de domination, lorsque nos titres les plus solides et nos documents les plus péremptoires nous viennent des premiers temps de l'Eglise? Il est bien question de richesses, lorsqu'elle n'était riche que du courage de ses enfants et de l'admiration du ciel! des hommes qui ne pensent qu'à mourir s'occupent-ils des choses de la terre?

Mais une autorité nouvelle va confirmer celle des livres saints, de l'Eglise et de la tradition : c'est l'autorité des monuments. Impies, vous avez fait disparaître de la surface d'un grand empire tous les monuments funèbres qui attestaient la gloire des morts et la reconnaissance des vivants, et montraient les générations passées à la génération présente; vous avez anéanti ce vaste cimetière des siècles et déchiré toutes les pages de cette lugubre chronologie; vous avez jeté au vent toutes les cendres chéries, desenseveli l'héroïsme, aboli toutes les traces des services, des bienfaits et des talents; au bruit des ruines, vous avez voulu élever la barrière de l'oubli entre ce qui avait été et ce qui était; vous avez chassé de leur dernière demeure jusqu'à ce bon Henri de si douce mémoire, ce Duguesclin dont le seul nom gagnait des batailles, ce Turenne le modèle des guerriers! les insensés, qui avaient entrepris de détruire le culte de la fidélité et de la douleur en ces lieux de majesté, de solitude et de silence, où les spoliateurs sacriléges ne trouveraient plus aujourd'hui que quatre cercueils, sans avoir besoin d'antiquaire, pour leur apprendre les victimes qu'ils renferment... Mais les vieux chrétiens savent, et ils diront à leurs enfants, que la pierre elle-même révélait le dogme du purgatoire, que le ciseau rivalisait avec la plume, que les morts nous léguaient en quelque sorte le soin de leur âme dans les suppliantes inscriptions de leurs mausolées; que, quoique l'orgueil y parlât trop souvent son langage hautain, il cédait au moins à l'évidence de la commune doctrine : ils diront à leurs enfants que dès le berceau de la monarchie, *saint Denis* répétait la foi du purgatoire, comme il l'a répétée de nouveau depuis que Louis le *martyr* a retrouvé la sépulture de ses aïeux, où toute la France l'invoque, en même temps que Louis le Désiré retrouvait leur trône où toute la France le bénit. Ils diront à leurs enfants que la théologie du purgatoire respirait dans les pompeuses basiliques, dans les chapelles de village, sur les murailles noircies des monastères gothiques; qu'on chercherait donc en vain l'origine du dogme qu'on nous dispute; qu'il est aussi ancien que la bonté divine; que les tombeaux accusateurs ont disparu, mais que la condamnation des novateurs y était empreinte. Schisme fatal, qui a tari pour eux les sources d'un commerce qui établissait au delà de la vie des besoins si touchants! Hélas! que sont-ils devenus aujourd'hui pour nous-mêmes, ces touchants besoins, que sont-ils devenus, avec notre indifférence qui tend à neutraliser tous les principes, avec cet abandon de toutes les vérités qui consiste bien plus à les oublier qu'à les combattre; avec cette commode insouciance qui fait que, lorsque chaque opinion a son défenseur, la foi n'ose guère avoir le sien; avec cet injurieux dédain au moyen duquel nos dogmes ne seront bientôt plus que des abstractions sans conséquence?

Car, aujourd'hui, la raison n'a pas même la force de nier, et ils seraient au-dessus d'elle, ces grands efforts, ces argumentations hautaines du dernier siècle contre la foi. On ne parle plus pour convaincre, on n'écoute plus pour s'éclairer : les preuves ne prouvent plus, elles étonnent : l'apathie qui est au fond des âmes y étouffe même le désir de connaître, et emporte jusque dans l'autre vie des sceptiques de tout âge et de toute condition. *Je prévois*, disait l'évêque de Meaux, *je prévois que l'époque n'est pas éloignée où on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires.* O tableau trop exact des mœurs présentes! lorsqu'il importe plus que jamais de retremper les âmes en donnant à la foi une vigueur nouvelle. L'indifférence, mes frères, ôte aux âmes leur énergie, en ôtant aux esprits leur conviction. Là où il n'y a pas de croyance, il n'y a pas d'action; sous l'ombre froide de l'indifférence, tout se flétrit : et qu'espérer, en effet, de cette triste manie qui méprise tout pour ne rien juger? qu'espérer d'un siècle engourdi dans une léthargie morale qu'il nomme la paix, comme si le silence des remords était la paix, comme si la langueur était la paix, comme si la mort n'avait pas aussi sa paix et les tombeaux leur tranquillité?

Mais nos pères la troublaient cette tranquillité des tombeaux, surtout dans la fête qui nous rassemble. Qu'elle était attendrissante pour eux cette cérémonie générale où l'Eglise consacre la mémoire des innombrables habitants du sépulcre, et célèbre les funérailles de la race entière d'Adam! Qu'elle est sublime cette pensée de la foi, que l'urne de la charité divine contient toutes les larmes qui ont coulé pour les trépassés, depuis le commencement du monde! Aussi j'ai peine à comprendre comment on n'a pas senti qu'en calomniant l'Eglise romaine, on calomniait la nature, et qu'on abjurait la nature en abjurant le dogme du purgatoire.

qui honore tant l'Eglise romaine. Ah! c'est la dépravation qui s'indigne de toute espèce de réparation et de châtiments; ce sont les passions qui ne veulent ni de purgatoire ni d'enfer. Vous consentiriez sans répugnance à des oracles sans menaces! Mais ce feu qui éclaire déjà malgré vous les replis de vos consciences, voilà ce qui explique vos blasphèmes, vos sophismes et vos doutes. Mes frères, Dieu serait-il donc insensible à vos fautes, parce que vous l'êtes à ses vengeances? Sa clémence doit-elle être le prix de votre ingratitude? Parce que l'infini vous sépare de lui, seriez-vous donc à l'abri de ses coups? Ah! plutôt, reconnaissez un père à la colère miséricordieuse qu'il exerce dans le purgatoire, envers des enfants coupables.

Déclamateurs obstinés, soyez donc une fois d'accord avec vous-mêmes. L'éternité des peines est une matière si riche à vos continuelles détractions! Avec quelle onction perfide vous mettez vos semblables en garde contre une doctrine que vous appelez désolante! Quoi! dites-vous, des supplices sans mesure et sans fin pour des fautes échappées à la faiblesse! Eh bien, le purgatoire vous réconcilie avec nous, avec vous, avec Dieu. La voilà cette union si désirée entre ses attributs : rien d'impur n'entrera dans les tabernacles de la sainteté; mais Dieu, bienfaiteur et juge de la famille errante sur la terre, pour accomplir les lois de la sagesse, a voulu tempérer la sévérité par l'indulgence et fonder un lieu d'expiation où descend, après la mort, le repentir qui n'a pas entièrement satisfait à sa justice, et dont les taches légères blesseraient la majesté du Dieu trois fois saint. Quelle harmonie! Comme le christianisme bien entendu arrange tout. Comme le purgatoire termine heureusement la guerre que nous a déclarée depuis si longtemps la maladroite impiété! Le purgatoire est le dogme du bon sens : je trouve surtout que les méchants qui rejettent l'enfer sont d'une extravagance incurable, s'ils n'admettent point le purgatoire; à qui persuaderont-ils que l'âme du régicide monte dans le sein de Dieu, comme l'âme de sa victime?

Et encore, mes frères, que de motifs déterminants recommandent la doctrine que je prêche! O pieuses relations d'amour entre le purgatoire et le ciel, et la terre! Qu'il y a de charmes dans l'idée de cette correspondance entre les vivants et les morts! Riches, c'est Dieu lui-même qui récompense le plaisir d'une bonne action, en ouvrant à vos frères le séjour du bonheur. Combien il est doux de penser que l'aumône, qui empêche un vieillard de mourir de besoin, fait asseoir peut-être votre ami à la table du Seigneur! Il est si encourageant d'être sûr que les œuvres les plus faciles, dans la vie qui passe, sont comptées pour la vie qui ne passera point, qu'on ne saurait expliquer les cruelles railleries dont on a voulu flétrir cette admirable communauté d'intérêts, si propre à affermir la croyance de l'immortalité, à glorifier la charité divine, et à aiguillonner la charité humaine! Ignorent-ils donc, ces insensés, que le matérialisme dont ils font parade est tout ensemble un crime, un malheur et une absurdité? La pierre des tombeaux est-elle donc une barrière invincible qui s'oppose à la réciprocité des souvenirs? Ah! s'il en était ainsi, qu'il y aurait des choses superflues dans notre âme! le désir de se survivre, le pressentiment d'un avenir ne seraient plus que des méprises décevantes. En vain l'incrédulité essaierait de repousser dans le néant ceux qui nous ont devancés : un sentiment, plus fort que le trépas, les reproduit de toutes parts au milieu de nous. Dans nos temples, on prie pour eux, dans nos monuments publics la toile et le marbre semblent les restituer à la vie, sous nos toits domestiques nous conservons avec respect les objets qu'ils ont touchés; nos tribunaux ne vengent-ils pas leur mémoire contre la diffamation qui, n'osant attaquer de front ses ennemis vivants, lance ses traits contre le sépulcre des pères, semblable au reptile qui, ne pouvant atteindre les branches, ronge la racine de l'arbre? Enfin, avec le dogme du purgatoire, nous voyons le monde qui *combat*, présenter une main au monde qui *paie*, et saisir de l'autre celle du monde qui *jouit;* nous voyons le crédit, la prière, la confiance circuler de l'un à l'autre, et ne former des habitants des trois régions différentes qu'un seul peuple affranchi par la même rédemption, chez lequel les uns possèdent et les autres attendent, sans oublier leurs malheureux frères dont tout l'espoir est dans l'union de la terre et du ciel, pour accélérer leur délivrance. Oh! mon cher auditeur, la tendresse de la foi catholique est une nouvelle démonstration de la vérité de ses dogmes.

Je viens de dire les preuves qui établissent le dogme du purgatoire; il me reste à vous exposer les devoirs que ce dogme nous prescrit.

SECONDE PARTIE.

On ne répète au milieu de nous que les mots révérés de philantropie et d'humanité : c'est le cri du siècle, c'est la foi moderne. Qu'on raconte une action généreuse, tous les cœurs s'enflamment, toutes les bouches s'ouvrent pour la célébrer; il semble qu'on s'associe à l'action même par l'émotion qu'on manifeste. Cette émotion, qui ne coûte rien et qui honore, prend tous les tons, tous les accens; on charge les détails, on grossit les circonstances, on loue, on applaudit à l'envi. Froids panégyristes de l'humanité, louez moins, descendez en esprit dans cette sombre région, où les souffrances entassées attendent votre pitié : c'est là que vous trouverez l'objet, l'exercice, la récompense du beau mouvement qui vous affecte; portez-y cette âme dont l'agitation a été si profonde en apparence et si passionnée. Mais non, cette âme de théâtre et de convention n'est point à vous; des maux invisibles ne l'effleureraient pas même; la foi déchirerait tous ses voiles qu'elle ne serait peut-être pas ébranlée.

Cependant, un homme, un chrétien oserait-il prétendre à une plus belle prérogative que celle de briser les chaînes de ses semblables, de cicatriser leurs plaies, d'éteindre les flammes qui les consument? Y pensez-vous? vous pouvez devenir, en quelque sorte, des dieux; vous êtes, si j'ose ainsi parler, les dispensateurs des grâces d'en haut, puisqu'il dépend de vous de sauver vos frères d'un lieu de supplice et d'exil, en sauvant une famille vertueuse de l'indigence, et de les réconcilier avec le ciel, en réconciliant des malheureux avec la terre; vous avez la victime de la croix pour les victimes du purgatoire! Jésus-Christ est à vous, le sacrifice est prêt, le sacrificateur est là, et vous ne mêleriez pas vos larmes au sang adorable qui désarmerait la colère du souverain arbitre! dites-moi un moyen de fondre vos cœurs: combien je me féliciterais de l'avoir trouvé! Au moins cédez à la voix de la charité et de la justice.

En effet, quels sont, par rapport à vous, plusieurs de ces morts pour lesquels l'Eglise sollicite notre intérêt? n'avez-vous pas eu avec eux les relations les plus intimes et les plus sacrées? Hélas! le purgatoire est peuplé de riches qui faisaient tant d'ingrats sur la terre; il est peuplé de pauvres qui mendient encore votre assistance pour de bien plus urgentes détresses; il est peuplé de bienfaiteurs devenus suppliants; il est peuplé de nos parents et de nos amis; vous y avez vu descendre et ceux de qui vous avez reçu le jour et ceux à qui vous l'avez donné. Enfants, c'est un père à qui vous devez l'estimable avantage d'une éducation solide, c'est une mère, dont vous étiez les délices, qu'il faut retirer du milieu des brasiers qui les dévorent. Pères et mères, dignes de porter des noms si doux et qui les entendiez prononcer avec tant de charme par vos enfants, ce sont ces enfants, autrefois les objets de votre constante inquiétude, dans lesquels vous espériez revivre, dont la naissance vous avait causé tant d'allégresse, dont la mort vous a fait répandre tant de larmes, ce sont ces enfants qui vous demandent par l'organe de l'Eglise, une dernière preuve de votre tendresse.

Epoux désolé, vous avez perdu la plus regrettable des compagnes; elle était heureuse de votre bonheur, et vous étiez heureux du sien. L'impitoyable mort l'a frappée, lorsque cette intéressante épouse, partageant son cœur entre sa jeune famille et vous, ne songeait qu'à semer de nouvelles fleurs la carrière que vous aviez à parcourir ensemble: est-il une douleur comparable à sa douleur? Séparée de son Dieu et de vous, elle implore votre secours. Autrefois, vous alliez au devant de ses vœux, sa plus légère peine éloignait le sommeil de vos paupières, et on vous citait comme le plus parfait modèle des vertus conjugales. Maintenant que vous la voyez, avec les yeux de la foi, entre les mains du Dieu terrible, et qu'il vous est permis, ordonné même d'abréger le terme de ses tourments, lui refuseriez-vous le précieux gage qu'elle attend de votre reconnaissance? Vous auriez fait pour la retenir sur les rivages de la vie le sacrifice de la vôtre: il suffit aujourd'hui, pour sa liberté, d'une œuvre de miséricorde, d'une prière fervente, de l'application des mérites de Jésus-Christ.

Et cette sœur, que la mort vous a ravie au printemps de l'âge, qu'est-elle devenue, frère excellent, mais pas assez chrétien? Formée de bonne heure à la pratique de tous les devoirs, et enrichie des modestes attraits de la pudeur, les mères la montraient à leurs filles comme l'honneur de son frère et l'exemple de son sexe: hélas! frère imprudent, vous avez entrepris de l'arracher à la solitude paisible qu'elle préférait à vos bruyantes distractions; vous l'avez d'abord menée en des lieux où son innocence ne se trouvait pas étrangère; traînée ensuite, par la crainte de désobliger un frère chéri, à ses assemblées profanes où la jeunesse vient trop souvent échouer et se perdre, le goût des choses saintes s'est affaibli en elle; mais elle y éprouvait une anxiété pénible qui ressemblait au remords. Vous savez quelle maladie rapide l'a enlevée à votre amour, comme si le ciel avait voulu la dérober à de plus graves égarements: frère sensible, qu'est-elle devenue? Dans ce doute accablant, est-ce que vous n'avez pas la rassurante médiation de la charité?

Et cet ami, qui était une autre partie de vous-même, qui mettait en commun avec vous ses plaisirs et ses trésors, qui adoucissait, par ses soins empressés, l'amertume de vos chagrins, qui peut-être a garanti votre fortune du naufrage; dont le cœur, à ses derniers moments, palpitait encore de joie au souvenir des beaux jours qu'il avait passés avec nous, dont les lèvres mourantes souriaient aux dernières consolations de l'amitié: hélas! il est doublement à plaindre, et de l'inexorable sévérité d'un Dieu, et de l'inexorable abandon d'un ami. Ecoutez sa voix gémissante: O vous, qui m'aviez autrefois juré un éternel attachement, faut-il que je sois, dans les maux extrêmes que j'endure, que je sois aujourd'hui le triste objet de votre pitié: *Miseremini mei.* Je suis seul, courbé sous la main de la justice divine, plongé en des torrents de feu: me laisserez-vous à la rigueur de ma destinée? ne détournerez-vous point le bras vengeur qui s'appesantit sur moi? *Miseremini, saltem vos amici mei, quia manus Dei tetigit me.* (*Job*, XIX, 21.) Ainsi, la religion assure à l'amitié le privilége de faire des heureux dans cette vie et dans l'autre.

Je ne sais, mes frères, si la fête de la mort que nous célébrons, si le son plaintif de l'airain sacré, si les chants du trépas ont ému vos âmes, comme elles émeuvent la mienne. Il me semble, en ce jour, voir l'Eglise souffrante, et l'Eglise militante, et l'Eglise triomphante, concourir ensemble à la gloire de la religion, et à la honte de ses ennemis. Venez tous, vous qui insultez à nos institutions, venez admirer les merveilles de notre cha-

rité. Partout, vous représentez les hommes sous la douce idée de frères ; nous l'adoptons comme vous cette idée : mais vous en faites un système, et nous un ministère : vous déclamez, et nous agissons. Ce n'est que dans nos sanctuaires catholiques que cette fraternité réfléchit quelques traits de la paternité suprême. Ici, on veut le bonheur de tous, même de ceux qui ne sont plus. Ici, il n'y a qu'une doctrine, qu'un esprit, qu'un cœur, qu'une espérance, qu'un amour. La voilà sous vos yeux cette société nombreuse que vous calomniez ; la voilà, unie par les mêmes sentiments et par les mêmes vœux, qui invoque le même père, dont la piété envahit le monde invisible pour racheter le malheur. Cette humanité, dont vous vous vantez d'être les apôtres, gémit en vain dans vos tableaux inanimés : ici, elle parle avec empire, elle agit, elle commande ; notre humanité à nous, c'est la charité et la justice.

Oui, mes frères, c'est encore à titre de justice que nous devons prier pour les morts. Représentons-nous un époux, irréprochable selon le monde, sur le lit dont il ne se relèvera plus ; les yeux fixés vers sa nouvelle patrie, sans oublier celle qu'il quitte ; pressant sur son cœur la main tremblante de son épouse, afin que ce cœur lui parle encore, lorsque tout autre langage n'existera plus, lui donnant rendez-vous sous les divins pavillons où il croit qu'il serait moins heureux sans elle, l'entretenant des jours sereins de leur union, et surtout du lien indissoluble qui les rejoindra bientôt lui rappelant que l'amour si vrai et si chaste qu'il eut toujours pour elle est peut-être une sûreté pour l'avenir. O vous, qui êtes ses enfants, assistez à la fin de votre père : il vous montre du courage, et pourtant il s'éloigne de vous avec douleur ; il eût souhaité de vous aider plus longtemps de son expérience, et de faire encore quelques pas avec vous à travers les périls dont votre jeunesse sera environnée ; vous irez bientôt seuls au milieu du siècle d'où il va disparaître : mais souvenez-vous qu'un ordre plus durable vous appelle. Vous reverrez votre père, si, comme lui, vous étudiez la mort ; si vous aimez comme lui la religion et ses promesses ; si vous gardez la mémoire de ses conseils et de ses exemples. Allez quelquefois à son tombeau ; prêtez l'oreille... l'entendez-vous? Il vous recommande son âme... Epouse inconsolable, c'est que l'affection du meilleur des époux a quelquefois balancé la fidélité qu'il devait à son Dieu : enfants, c'est que l'objet de vos regrets et de votre deuil, séduit par le désir de vous plaire, a quelquefois, pour vous et avec vous, transgressé les règles sévères de l'Evangile. Conjurez donc ensemble la miséricorde infinie de recevoir une âme qui, sans vous, eût été si innocente et si pure.

O mes frères, combien souffrent dans le purgatoire pour nous et à cause de nous ! combien ont été entraînés dans les chemins du vice par l'autorité de nos scandales et l'autorité de nos discours ! que d'enfants y accusent la coupable indulgence des auteurs de leurs jours, qui, au lieu de leur donner une éducation chrétienne, au lieu de les initier aux jouissances de la sainteté, au lieu de leur montrer l'emploi du temps pour qu'ils n'en sentissent jamais le fardeau, au lieu de faire entrer chaque jour une nouvelle vertu dans leur âme, les abandonnaient à eux-mêmes, comme pour ne point gêner l'essor de leur imagination naissante, laissaient entre leurs mains novices et inexpérimentées ces ouvrages hardis où ils buvaient, comme en des coupes enchantées, le poison subtil de l'impiété et du libertinage, ne leur parlaient jamais de Dieu, mais toujours des moyens de parvenir, voulaient en faire des hommes capables de tout, qui ont fini par n'être capables de rien, excepté de porter le trouble dans leurs familles, et quelquefois dans la société, si la mort n'était venue trancher le fil d'une vie qui peut-être aurait été souillée par quelque grand crime !

Pères et mères, où cette éducation les a-t-elle conduits? vous ne les promeniez que sur des fleurs ; maintenant, ils sont engloutis dans une mer de feu ; des larmes et des sanglots, voilà leur héritage. Et c'est vous, dont les aveugles bontés ont creusé l'abîme où ils sont ensevelis, c'est vous qui avez le pouvoir de les en délivrer. Franchissez sur les ailes de la foi, franchissez l'espace qui vous sépare d'eux ; écoutez les cris lamentables dont retentit cette triste demeure où les a précipités votre folle complaisance ; voyez par quel double effort ils tendent vers la terre pour y recommencer la vie et la consacrer aux travaux de la pénitence, et s'élancent vers le ciel pour y implorer la clémence divine. Eh bien ! la clémence divine remet à votre justice le soin de leur donner deux fois la vie. Votre amour, si puissant pour les perdre, n'aurait-il plus d'énergie pour les réhabiliter? Pères et chrétiens, n'abjurez pas ces titres ; les âmes de vos enfants vous entourent, vous assiégent, vous pressent : non, les intentions généreuses de la religion et de l'Eglise ne seront point trompées ; la nouvelle Jérusalem va s'embellir de nouveaux habitants et de nouvelles conquêtes.

Et vous, enfants orphelins, seriez-vous sourds à la voix de vos parents qui brûlent pour vous avoir trop aimés? Seriez-vous infidèles à la dette de la piété filiale, cette vertu décorée chez les païens du même nom que le respect pour la Divinité? Quoi ! vous oublieriez celle qui vous a portés dans son sein, qui vous a nourris de sa substance, qui réchauffait vos membres délicats et dont la vigilance était sans repos ! vous oublieriez celui qui, vous recevant pour la première fois dans ses bras, bénissait votre premier sourire ! Cruels, ignorez-vous que vous vous chargeriez des anathèmes de la justice indignée? O enfants, il est si consolant de parler encore aux auteurs de ses jours et d'en être entendus, de parler d'eux, surtout

à Dieu, et d'en être exaucés, de croire qu'ils devront le ciel à ceux qui leur doivent la vie, et que du ciel ils protégeront leurs enfants devenus leurs sauveurs, jusqu'à ce que vous soyez réunis pour toujours dans les embrassements de la félicité sans mélange!

Mais pourquoi ne vous entretenir ici que des morts qui nous appartenaient par le sang, ou par l'amitié, ou par les bienfaits? Les liaisons que la grâce de la régénération a formées, ne nous imposent-elles pas aussi des devoirs? Les sources de salut qui coulent dans nos temples; nos autels, nos chaires, nos piscines ne sont-elles pas une véritable communauté de biens qui unit tous les enfants de l'Eglise, et établit entre eux des rapports indestructibles? Nous devions aimer nos frères pendant la vie, quelque étrangers qu'ils nous fussent dans l'ordre de la nature: la mort nous aurait-elle dispensés de ce précepte? et nos frères, en devenant malheureux, nous seraient-ils devenus indifférents?

Enfin, par justice et par charité pour vous-mêmes, que l'idée habituelle du purgatoire vous retienne dans un salutaire effroi. Songez à ce feu, auprès duquel, dit l'évêque d'Hippone, toutes les souffrances de la terre ne sont rien: *Gravior erit ille ignis quam quidquid potest homo pati in hac vita.* Vous pensez, disait l'apôtre des Indes à ses néophytes, vous pensez à vos frères qui gémissent dans un autre monde, vous avez le religieux désir de les soulager; mais pensez d'abord à vous-mêmes: Dieu n'écoute point celui qui l'invoque avec une conscience souillée. Avant d'entreprendre de soustraire des âmes aux peines du purgatoire, commencez par laver la vôtre des taches de l'iniquité: *Æquum est ut alienam a purgatorio animam liberaturus, prius liberet suam.* Et quel serait, mon cher auditeur, le fondement de votre témérité? Est-ce que la mort mesure ses coups? Ne sommes-nous point ici-bas comme sur un champ de bataille couvert de ses trophées? Est-ce qu'elle n'est pas sa voix la voix du marteau frémissant qui nous avertit de la fuite des heures? Est-ce qu'elles ne sont pas ses ministres, la fièvre de l'ambition et la lèpre de la volupté? Est-ce que les siècles et les jours sont plus qu'un point imperceptible sur l'échelle de l'éternité? Est-ce que nous n'entrons pas dans le monde avec la loi d'en sortir? Est-ce qu'on jette l'ancre au fleuve de la vie? La nature ne nous déclare-t-elle pas elle-même qu'elle ne peut nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête. Comme nous en voyons d'autres passer devant nous, d'autres nous verront passer, et il en sera ainsi de leurs successeurs; tant sont fragiles les appuis de notre durée! tant sont ruineux les fondements de notre existence! Oui, tout sert d'écho à cette formidable vérité: *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* (*Gen.*, III, 19.)

Ici c'est un enfant moissonné au berceau. Famille affligée, au moins il n'a pas connu la peine et la douleur! Il entre dans le port, sans avoir été agité par l'orage. Là, c'est un infortuné qui périt à la vue du bonheur. Des funérailles au lieu de noces! Jeunesse sans prévoyance, approchez, lisez son âge, et ne vous appuyez plus sur le lendemain. Ici, c'est un étranger enlevé à ses amis, sans qu'il ait eu le loisir de prendre congé d'eux. Là, c'est un infatigable esclave de l'or qui se levait avant le jour pour ajouter héritage à héritage, et égaler ses possessions à ses désirs. Ailleurs, c'est une idole, dont la tête naguère si radieuse n'est plus qu'un crâne aride. Quelquefois, l'instant où commence le deuil de tel homme, dans un lieu, est précisément celui où on le finit dans un autre; une partie de ses proches n'est instruite de son trépas que lorsque l'autre en est déjà consolée. Quelquefois c'est un déprédateur insatiable, dans le sépulcre duquel on répand quelques larmes hypocrites, séchées avant la clôture du sépulcre. Oui, tout sert d'écho à cette formidable vérité: *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* La mort, vous la repoussez en vain; cet avenir que vos espérances dévorent, imprudents, c'est la mort même. La voilà pour moi qui vous parle, pour vous qui m'écoutez; et pour le plus grand nombre, presque pour tous, le terme, c'est le purgatoire ou l'enfer. La mort! Peut-être l'arbre qui renfermera vos dépouilles est déjà coupé; peut-être, en ce moment, on ourdit la trame du linceuil qui servira à vos obsèques! Dans quelques jours, peut-être, vous serez condamnés à répéter, pendant des siècles, le cantique du Prophète qui devrait être, sur la terre, l'objet de vos méditations et de vos craintes:

Seigneur, je m'adresse à vous du fond de l'abîme, daignez exaucer le cri de ma douleur: *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi orationem meam.* Un Dieu miséricordieux ne se laisserait-il pas toucher aux accents du malheur et du repentir? *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.* Si votre sainteté ne détourne pas les yeux de mes faiblesses, oserai-je garder l'espérance? *Si iniquitates observaveris, Domine: Domine, quis sustinebit?* La clémence est assise sur votre trône, occupée à éteindre les foudres de votre colère, j'en ai l'assurance dans les oracles de votre sagesse; c'est ce qui éloigne le désespoir des lieux où nous sommes; c'est ce qui soutient ma confiance: *Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine.* Votre parole est l'unique allégement à mes maux. Sans vos promesses, que deviendrais-je, victime infortunée de vos rigueurs? *Sustinuit anima mea in verbo ejus; speravit anima mea in Domino.* Je me rappelle à toutes les heures de ma captivité que je suis votre enfant, que j'appartiens à la famille que vous avez sauvée, et que mon pénible état est encore un bienfait. *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.* Qui pourrait expliquer les prodiges de votre miséricorde, que votre miséricorde elle-même, et le bonheur que vous me préparez, que le mystère ineffable de

votre rédemption? *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio.* Oui, malgré les iniquités d'Israël, vous le rétablirez dans ses droits : votre justice, apaisée par les épreuves de son déplorable exil, brisera ses fers et le conduira triomphant dans la véritable patrie : *Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.* (*Psal.* CXXIX.)

SERMON XI.

SUR LA CONFESSION.

Pour le dimanche des Rameaux.

Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras, et facite vobis cor novum et spiritum novum. (*Ezech.*, XVIII, 31.)

Jetez loin de vous toutes les prévarications, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau.

Chrétiens, je viens annoncer un pouvoir qui n'a eu d'exemple chez aucune nation de l'univers ni à aucune époque avant Jésus-Christ, que les Juifs, malgré leur vénération pour la synagogue, n'ont jamais osé attribuer aux pontifes de l'ancien sacerdoce, dont Jean-Baptiste lui-même ne fut pas revêtu : je viens redire à l'homme dégénéré qu'il dépend de lui de regagner les hauteurs de son origine et de rentrer dans les voies de son innocence : je viens célébrer un dogme qu'il n'appartenait qu'à un Dieu d'établir; un dogme supérieur à toutes nos idées, un dogme qui a traversé les âges sans variation, les hérésies sans altération, les persécutions sans relâchement; un dogme qui a survécu à toutes les révolutions, à toutes les sectes, aux incrédules de tous les temps; un dogme qui fait une vertu du repentir et oppose au vice une barrière gardée par les foudres célestes; un dogme réservé à la plus charitable des religions et à la plus attentive des Eglises; un dogme sans lequel la fragilité tomberait dans le découragement, le crime dans le désespoir, la fidélité dans la crainte; un dogme où la clémence divine est sensible pour le pécheur, comme la justice d'un tribunal humain; un dogme qui protége les Etats, supplée aux lois civiles, trop souvent insuffisantes, et veille, dans les ténèbres sacrées où il repose, au maintien de la tranquillité publique; un dogme qui, à la piscine teinte du sang des animaux, a substitué la piscine teinte du sang d'un Dieu; un dogme qui rajeunit les consciences dans le jubilé annuel que l'indulgence de notre mère commune propose à ses enfants : chrétiens, vous avez tous nommé le sacrement de pénitence. Oui, mes frères, dans l'intérêt de votre salut et de votre reconnaissance, je viens vous offrir en ce jour le tableau des bienfaits de la confession envisagée dans ses rapports de l'homme à Dieu : première partie; dans ses rapports de l'homme à la société : deuxième partie.

O Marie, dont la bonté est l'asile du pécheur repentant, obtenez-moi les lumières de l'Esprit saint!

PREMIÈRE PARTIE.

Il est inutile de le remarquer, la matière que je traite, et que je vais discuter franchement avec vous, suppose des auditeurs qui croient. Les impies ne m'entendraient point; au moins qu'ils apprécient notre droiture. Ne sont-ils pas d'accord avec nous sur les commencements de l'homme? Rougiraient-ils d'admettre ce que le paganisme lisait jusque sur les nuages de l'erreur? C'est qu'appelés par notre origine aux destinées les plus brillantes, quelque révolution fatale les a obscurcies : c'est que le berceau du monde a été souillé de quelque tache; c'est que nous sommes déchus de l'état de grandeur, notre premier apanage, et que des pères a rejailli sur les enfants le besoin de satisfaire à une justice irritée; c'est qu'elle pèsera jusque sur la dernière postérité d'Adam, la faute qui a corrompu la nature dans sa source et attaché à l'arbre de la création le premier anneau de cette longue chaîne de calamités étendue sur toutes les générations; c'est que l'homme tombe à chaque pas et s'enfoncerait de chute en chute dans je ne sais quel abîme de dégradation et de misère, si une main propice ne le relevait et ne le rétablissait dans une partie de ses droits. Nous, chrétiens, riches des priviléges de la foi et des lumières de la raison épurée, le ciel nous a expliqué ce triste mystère. Tandis que les peuples, enveloppés dans les ombres du mensonge, soupirent en vain après la vérité, et que le savoir orgueilleux s'égare en tâtonnant, nous connaissons la maladie et le remède, nous tenons de la miséricorde de notre Dieu la faculté de recouvrer sa grâce et le trésor de notre vocation. Le sacrement de cette miséricorde est là, qui répare tout par ses bienfaits; bienfaits qui éclatent dans la certitude de son établissement, dans l'utilité de ses effets, dans la douceur de ses conditions.

Oui, le sacrement de pénitence est une institution divine, nous en avons la preuve irrécusable dans l'autorité de l'Evangile et de la tradition, sa fidèle interprète. On dirait que la bonté suprême a pris plaisir à nous éclairer de tous les rayons de l'évidence. Ecoutez d'abord Jésus-Christ parlant à ses apôtres et à leurs successeurs : *Tous les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez : « Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis : et quorum retinueritis, retenta sunt. »* (*Joan.*, XX, 23.) *Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel; « Quæcunque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlo : et quæcunque solveritis super terram erunt soluta et in cœlo. »* (*Matth.*, XVIII, 18.) J'observe que ces paroles sont réellement esprit et vie, puisqu'elles reçoivent d'un Dieu la force d'opérer sur-le-champ leur effet, et qu'il les prononce sans restriction, soit par rapport au temps, soit par rapport à la nature de leur objet qui est l'éternité. J'observe encore que les mêmes paroles établissent en même temps la nécessité de la confession auriculaire. Ce n'est point ici un tra-

bunal rigoureux où il faille convaincre par des informations et des témoignages étrangers; c'est un tribunal de confiance, c'est le siége d'un père : mais en déléguant la puissance des clefs, Jésus-Christ a-t-il voulu consacrer un despotisme énorme et d'un genre nouveau, fonder des juges aveugles qui condamneraient ou innocenteraient sans connaissance de cause? Qui oserait le soupçonner de la part d'un législateur infiniment sage qui a banni de son code avec tant de sévérité tout penchant à la domination? Ce n'est donc point au hasard, ce n'est donc point au gré de leurs caprices que les dispensateurs du sang de Jésus-Christ doivent en appliquer les mérites; le droit de lier ou de délier, de remettre ou de retenir, suppose donc nécessairement le droit d'entendre le coupable, pour appuyer le jugement sur les règles de l'équité, après une instruction réfléchie; la confession auriculaire est donc essentielle à ce jugement. Tel est le raisonnement simple et lumineux sous le poids duquel nous avons toujours écrasé l'hérésie, lorsqu'elle attaquait ce point de notre doctrine, confirmé d'ailleurs par la pratique constante de l'Eglise et les dépositions unanimes de ses écrivains.

Que jamais dans le sein de l'Eglise le ministère de la confession auriculaire n'ait été interrompu, que jamais le sacerdoce n'ait cessé de distinguer entre la lèpre et la lèpre; outre ces saintes règles que nous avons héritées de nos ancêtres, outre ces canons pénitentiaux, monuments précieux d'une discipline que nous ne pouvons plus suivre, mais que nous devons toujours respecter, la voix des générations passées le crie à la génération présente : la voix des temps apostoliques étouffe la voix des temps philosophiques. Quels noms et quels hommes que les Irénée, les Tertullien, les Origène, les Cyprien, les Athanase, les Hilaire, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Léon! Ils étaient l'ornement de leur âge, la gloire des lettres, l'admiration de leurs ennemis. Plusieurs ont versé leur sang pour la foi; où sont les martyrs de l'incrédulité? Aussi je ne leur opposerai que deux chefs de l'armée catholique; ils valent plus à eux seuls que toute la troupe des impies; l'un que j'appelle, sans hésiter, l'Isaïe de la nouvelle loi, l'autre qui a mérité, de ses contemporains, le titre de grand. O Chrysostôme, ô Grégoire, honorez cette chaire de vos accents : le trône du prêtre, dit le premier, est dans le ciel, c'est le roi du ciel lui-même qui l'assure. Le ciel attend le jugement de la terre pour porter le sien, le serviteur prononce avant le maître, et là-haut on confirme les décisions d'ici-bas : *Dominus sequitur servum, et quidquid hic inferius judicaverit, hoc ille superius ratum habet.* Tout pécheur, dit le second, est comme enseveli dans le fond du tombeau, tant que ses péchés demeurent dans le fond de sa conscience; mais il brise ses liens, lorsque, de son propre mouvement, il avoue ses iniquités, *cum peccator nequitias suas sponte confitetur.* Pourquoi les gardez-vous, ajoute-t-il? tirez-les de l'abîme par la confession; après quoi vous serez déliés par le ministère des prêtres, comme Lazare fut délié par les mains des disciples du Sauveur : *Veniat itaque foras mortuus, id est culpam confiteatur peccator, venientem vero foras solvent discipuli.* Ici, mes frères, la clarté et la précision ne le disputent-elles pas à la magnificence des expressions et des idées? Et cette magnificence n'est-elle pas assortie à la grandeur du bienfait? Songez cependant que je n'invoque que deux témoins, lorsque je pourrais combattre avec les armes de toute la tradition.

Les détracteurs de la confession auriculaire, comptant sur la foule des beaux esprits toujours disposés à accueillir ce qui les flatte, comme à rejeter toute lumière importune, toute vérité chagrine, sur tant d'amateurs, de fauteurs, de prôneurs des futilités les plus dangereuses et des opinions les plus dépravées, sur tant de gens du bon ton qui laissent à la multitude les préjugés, c'est-à-dire la religion et les mœurs, sur tant de personnages des deux sexes aussi légers, aussi frivoles que les brochures dont ils font leurs délices; les détracteurs de la confession auriculaire ont abusé de l'érudition jusqu'au pédantisme pour accréditer une bévue et une calomnie : la confession une invention sacerdotale, une conquête de la ruse sur l'ignorance! Imposteurs, la difficulté seule de l'entreprise répond à vos allégations fallacieuses : en effet, quelle religion prescrit un devoir comparable à celui-ci en rigueur? Que de sacrifices douloureux il exige! Quoi de plus propre à déconcerter la raison altière qu'une loi qui contraint également tous les hommes à découvrir leurs crimes les plus secrets, les plus graves, les plus infâmes à un homme comme eux, à attendre son jugement comme l'arrêt du ciel, après avoir écouté ses réprimandes?

Non (on voit que j'emprunte à nos ennemis pour leur rendre bientôt tout ce qu'ils me prêtent), non, il n'est pas croyable que l'Eglise, dans ses assemblées même les plus augustes et les plus solennelles, eût jamais osé imposer un joug si rude à toute la terre; il n'est pas croyable qu'on eût supporté patiemment depuis tant de siècles un si pesant fardeau, si la volonté manifeste et absolue de Dieu n'eût intimé aux peuples cette obligation indispensable, comme le souverain remède et la principale expiation du péché; si la grâce, enfin, triomphant des répugnances de la nature, n'eût tempéré par sa douceur l'amertume du précepte et fait sentir le prix, le mérite, la nécessité de l'obéissance. Quoi donc! cette loi universellement et constamment observée, quoique universellement et constamment redoutée, cette loi si convenable aux besoins de notre âme, cette loi qui concilie si bien en notre faveur les intérêts de la justice de Dieu avec les intérêts de sa miséricorde, cette loi, en un mot, qui a tous les caractères d'une loi émanée d'en haut, puisqu'elle descend, à travers les âges, de Jésus-Christ jusqu'à nous, cette loi ne serait

pourtant, à en croire le patriarche des incrédules, qu'un simple décret de quelques évêques réunis au fond de la Champagne! Cette assertion n'offense pas moins la raison que la foi. C'est tout ensemble un blasphème, une imposture et une absurdité. Grand Dieu! vous avez mis le comble à votre charité, en donnant de tels adversaires au bienfait de l'institution du sacrement de pénitence! Que sera-ce si, à la certitude des preuves qui l'établissent, nous ajoutons l'utilité des effets qu'il produit?

Oui, mes frères, tout appartient à la conduite des âmes; l'opulence qu'elle attendrit, et la pauvreté qu'elle console; la simplicité qu'elle éclaire, et l'orgueil qu'elle réprime; l'égoïsme qu'elle échauffe, et la prodigalité qu'elle retient; l'indifférence qu'elle excite, et le zèle trop ardent qu'elle modère; la dévotion elle-même dont elle trace les règles, combat les scrupules et dirige l'essor dans les régions supérieures où quelquefois elle s'égarerait dans son vol trop hardi. Oui, tout appartient à la conduite des âmes : la justice des princes, l'obéissance des sujets, l'humanité des guerriers, l'impartialité des magistrats, la fermeté des prêtres, la docilité des enfants, la fidélité des époux et la probité des serviteurs. Est-il donc une institution plus digne de notre reconnaissance, qu'une institution consacrée tout entière à la défaite du vice, au triomphe de la vertu, à la gloire des mœurs? Oh! qu'elles parlent éloquemment pour nous et avec nous, les étonnantes choses qui s'opérèrent toujours et s'opèrent encore dans les sanctuaires de la réconciliation!

Représentons-nous, mes frères, un jeune homme rassasié du monde, ayant épuisé dans de vains plaisirs une santé florissante et une brillante fortune, accablé de regrets, repoussé par ses compagnons de débauche et de scandale, à charge à lui-même et aux autres, et que le désespoir commence à aveugler. Cependant son éducation avait été chrétienne. Il entre dans un temple où le recueillement de la prière frappe son imagination flétrie : à la vue d'un de ces tribunaux solitaires, où la vigilance maternelle le conduisait dans l'âge de l'innocence, son cœur palpite, agité par le remords et par le repentir : suspendu entre la crainte et l'espérance, il aborde en tremblant un ministre de cette religion qu'il avait tant aimée et qu'il a trop oubliée. Est-ce un juge qu'il entend, ou un ami tendre? Quelle voix pénétrante! quel intérêt à ses peines! quelle sainte adresse à faire descendre la paix où la guerre exerçait ses ravages! Un instant, passé sous les tentes du Seigneur, lui paraît déjà au-dessus des années qu'il a perdues sous les tentes d'un monde corrompu et corrupteur. Bientôt il sera l'exemple de ses frères et la joie de l'Eglise.

Représentons-nous encore une jeune personne à qui la nature libérale avait prodigué tous les avantages dont sa vanité fait tant de cas. Elle ne connaît point les épines de la vie, tout est fleur pour elle; on l'enivre d'encens, elle reçoit comme une dette les hommages empressés de la flatterie. Mais subitement désabusée par les revers de l'inconstance, et trahie par ses perfides courtisans, elle sent le besoin du repos, et le demande à tout ce qui l'environne... une invisible main la ramène où il est; et aux chimères de l'orgueil succèdent les pensées de la foi. Cependant, qui la dirigera dans sa carrière nouvelle? Son inexpérience demande un guide qui joigne les leçons de la sévérité aux conseils de la bienveillance. Elle sait qu'il y a des hommes dévoués au pénible mais honorable emploi de servir leurs semblables, de les prémunir contre les rechutes de la fragilité; qui cherchent avec inquiétude les brebis égarées pour les reconduire au bercail, tiennent les clefs du ciel et l'ouvrent à la douleur contrite. Elle court, elle vole où elle trouvera l'objet de ses vœux. La pureté de ses intentions a déjà obtenu sa récompense. C'est un pasteur chéri et révéré que Dieu lui envoie pour confident; il parle, et la grâce agit : comme la figure éblouissante du siècle fuit loin d'elle avec ses enchantements et ses pompes! comme il se déchire le rideau des illusions, qui lui cachait les richesses, seules dignes d'envie! comme il s'écoule le torrent des trompeuses voluptés! elle goûte enfin le repos depuis qu'elle est pénitente, depuis que l'aiguillon vengeur est émoussé par la grâce : cette conversion n'est-elle pas le plus signalé des bienfaits?

Percez avec les yeux de la foi les augustes ténèbres qui enveloppent le chrétien dans le secret de Dieu : quelle exactitude stricte sur les règles de la justice! quel profond discernement pour connaître son véritable état, pour proportionner les remèdes aux maux, les préservatifs aux dangers, les expiations aux fautes! Oh, qu'elle est admirable la discipline de l'Eglise sur l'administration de la pénitence! appuyé sur elle, le directeur des consciences sait tempérer l'amertume du breuvage sans en affaiblir l'efficacité. Sur son tribunal, la miséricorde est assise à côté de la vérité, et la justice y embrasse la paix. Avec quelle sagacité il pénètre les replis de notre cœur! il nous connaît mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, il connaît notre âme, comme s'il la portait dans la sienne : *tanquam si singulorum mentes sua mente gestaret*. Comme il possède l'heureuse science de s'abaisser avec les ignorants, de s'élever avec les sages, de soutenir les faibles, de subjuguer les superbes, de tranquilliser les craintifs, d'intimider les présomptueux, de dompter l'opiniâtreté et de fixer l'inconstance! Contempteurs de la plus précieuse des institutions, que pensez-vous de ce tableau dont l'Eglise possède encore tant de ressemblances fidèles? Mes frères, adorons la Providence, dont la bonté fait croître au fond du bain régénérateur les plantes salutaires qui guérissent toutes les blessures, et donnent la vie spirituelle.

L'humilité n'est-elle pas la mère, la gar-

dienne et la reine de toutes les autres vertus? C'est elle qui en relève l'éclat : ennemie des projets ambitieux, conseillère infaillible des bonnes actions, elle dompte l'imagination, arrête ses fougueuses saillies, et nous dérobe aux frivolités de la terre, puisqu'elle est un sentiment profond des grandeurs de Dieu et des misères de l'homme; mais l'humilité est fille de la pénitence. Et la foi, dont les rayons célestes nous découvrent un horizon que nous n'aurions jamais aperçu sans elle; la foi qui anime et agrandit les justes; la foi qui assure une patrie à ceux qui n'en ont point, et des biens infinis à ceux qui ne possèdent rien ici-bas; la foi allége nos sacrifices et dote la persévérance des trésors de l'éternité; la foi, œil de la conscience, n'est-ce pas la pénitence qui entretient ou lui rend sa lumière? Et l'espérance qui verse l'oubli des peines, et endort l'infortune dans la divinité de ses promesses; l'espérance, premier besoin de notre infirmité, premier adoucissement à nos maux, qui emporte au ciel, sur ses ailes officieuses, l'offrande de notre résignation et de notre courage, et en rapporte les inspirations utiles, avec les délices de la paix; l'espérance n'est-elle pas sœur de la pénitence, riche comme elle de l'avenir? Et la charité qui est l'essence du chrétien, qui est tellement la vie de l'homme, que nos ennemis imitent ses traits en les défigurant, la charité qui multiplierait les prodiges, si elle embrasait tous les cœurs; qui peut mieux rallumer ou nourrir sa flamme, que l'exemple d'un Dieu qui pardonne? Et à quel prix pardonne-t-il? qu'exige-t-il de nous? la déclararation de nos fautes, la contrition de nos fautes, la réparation de nos fautes. Mes frères, de si faciles conditions ne sont pas d'un maître inexorable.

Que j'ai peine à m'expliquer votre inconséquence! Dans les transactions ordinaires de la vie, on attache une si haute estime à la loyauté, à la franchise, à la délicatesse? L'opinion imprime au fourbe la tache du déshonneur; et dans la grande et unique affaire du salut, où il n'en coûte que d'être sincère avec le Dieu de vérité, où tout est pardonné, si tout est déclaré, que de réticences artificieuses! que de détours concertés par la honte ou par la mauvaise foi! on vous croirait des plaideurs rusés qui veulent en imposer à la justice, des accusés qui se défendent contre la partie publique, et cherchent à éloigner la conviction du crime dont ils sont prévenus: vous nous trompez; mais trompez-vous aussi le Dieu qui lit dans les cœurs? ratifie-t-il notre sentence qui vous charge d'un sacrilége de plus? Malheur à vous, si nous scellons du sang de Jésus-Christ, votre duplicité et votre perfidie! On ne devrait être occupé que de sa tristesse; un enfant, digne de ce nom, a-t-il assez de larmes pour effacer les offenses qu'il a commises envers le meilleur des pères? O indulgence! ô amour! un Dieu demande que vous pleuriez; et tout est oublié. La plus touchante des vertus, la plus belle, la plus précieuse aux yeux du monde, la sensibilité hâte la réconciliation, si elle a les vrais caractères de la douleur. O ineffable bonté du créateur envers la créature! mais l'accusation et le repentir, qui constituent le sacrement, ne lui donnent pas l'intégrité. Le sacrement a son effet, il a produit la grâce; l'enfer est fermé, le péché est remis, mais il n'est pas expié. La peine éternelle est commuée en une peine temporelle et passagère. O prodige de miséricorde! ce n'est point un nouveau joug au pécheur: la satisfaction est renfermée dans la prière, cette chaîne invisible qui unit la terre avec le ciel, dans quelques actes de mortification, dans l'abstinence de quelques plaisirs, dans une plus étroite observation des saints devoirs, dans l'aumône, l'œuvre la plus agréable à Dieu et la plus douce à remplir. Au moyen d'une si légère satisfaction, nous participons à celle que le souverain médiateur a offerte pour nous sur la croix : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi.* (*Col.*, I, 24.)

Hélas! on se forge dans le monde des idées, bien étranges sur le sacrement de pénitence. Tâchons de les détruire; appuyons les principes sur l'expérience; représentons-nous un chrétien infirme, qui n'ose penser à Dieu, parce que toute pensée inquiétante retarderait sa guérison : l'heure cependant est arrivée de lui dire : *Dispone domui tuæ* (*Isa.*, XXXVIII, 1.); songez à vous, il en est temps. Mais que de ménagements pour annoncer à un mortel qu'il va mourir! et il ne tient plus à la vie que par un fil! chaque partie de son corps lui crie, par l'épuisement de ses forces: pensez à nous; ses affaires lui crient, par le désordre où il les a mises, pensez à nous; ses proches lui crient, par leurs larmes, pensez à nous; lorsqu'enfin la raison, aidée de la foi qui ne meurt pas, lui crie à son tour; malheureux! laisse tout le reste et pense à toi; encore quelques minutes, et tu seras pour jamais rejeté de la face du Seigneur. A ces mots on appelle un prêtre secourable qui presse sur ses lèvres l'image du Sauveur et interroge son âme. Quels sons inattendus articule la déplorable victime? avouer ses crimes à un homme! Ecoutez, mes frères, la réponse du ministre : Oui, je suis un homme, et, parce que je suis un homme vous devez me recevoir avec plus d'empressement; on s'adresse plus volontiers et plus librement à ses semblables, et c'est parmi ses égaux qu'on choisit d'ordinaire ses amis. Oui, je suis un homme, et parce que je suis un homme, je n'ignore ni la fragilité de notre nature, ni les dangers du monde ni les influences du mauvais exemple: obligé moi-même de comparaître souvent au tribunal de la pénitence, j'apprécie vos répugnances, vos anxiétés, vos combats. Oui, je suis un homme, et parce que je suis un homme, tout ce que vous me déclarerez n'aura rien qui me surprenne; quoique vous ayez à me révéler, vous ne devez nullement craindre de perdre mon estime. Exposé aux mêmes égarements que vous, en ne me cachant rien de ce que vous êtes, vous me rappellerez ce que je fus et ce que je

puis redevenir en un instant : je me retrouverai en vous. Oui, je suis un homme, et, parce que je suis un homme, qu'y a-t-il de plus naturel que le mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre cœur pour y verser un secret ! Celui qui souffre n'a-t-il pas besoin d'un confident qui l'entende, l'apaise et le soulage ? Oui, je suis un homme, et parce que je suis un homme, j'aurai donc pour vous des entrailles fraternelles ; et si je tiens à votre égard la place de Dieu, c'est pour exercer sa miséricorde bien plus encore que sa justice... A ce discours de l'envoyé de l'Eglise, le malade se relève comme d'un abîme où il allait tomber, confesse qu'à la religion de Jésus-Christ appartiennent le miracle et le bienfait de faire l'innocence du repentir, et se prépare pour les rivages dont on ne revient jamais. Le prêtre l'approvisionne des consolations de la foi, et le pusillanime, qui hésitait dans le chemin du salut, brûle du courage de mourir pour son Dieu. Un premier sacrement lui ouvrit les portes de la vie; un second sacrement lui ouvre les portes de la grâce, et un troisième sacrement va lui ouvrir les portes de l'immortalité.

Voilà, mes frères, la confession, envisagée dans ses rapports de l'homme à Dieu ; voilà la pesante servitude, l'effroi de la lâcheté; voilà l'institution tant calomniée, de nos jours, par l'indifférence, l'impiété et le libertinage. Pour nous, chantons ses bienfaits avec le Roi-Prophète : Heureux, s'écrie-t-il, heureux le pécheur dont les iniquités ont été remises et couvertes du pardon de la miséricorde : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata.* Heureux celui qui a poursuivi ses fautes dans les replis tortueux de l'orgueil, et dont le cœur a été jugé droit dans son repentir : *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est in spiritu ejus dolus.* Lorsque je dissimulais mon péché, il vieillissait dans ma conscience malgré le cri du remords : *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem tota die.* Le jour et la nuit, je sentais s'appesantir sur moi votre bras vengeur, le sommeil fuyait ma paupière, je me roulais comme sur des épines qui déchiraient mon âme : *Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua : conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.* Je vous ai déclaré mes prévarications, quoique vous les connussiez avant moi-même, et que c'était en votre présence que je les avais commises : *Delictum meum cognitum tibi feci et injustitiam meam non abscondi.* J'ai dit : Je m'accuserai devant le Seigneur, et sa bonté oubliera la malice de mon ingratitude : *Dixi : Confitebor adversum me injustitiam meam Domino; et tu remisisti impietatem meam.* C'est pour cela que vos serviteurs fidèles vous invoquent aux jours propices, afin de ne point être submergés dans les flots de votre colère : *Pro hoc orabit ad te omnis sanctus in tempore opportuno; verumtamen in diluvio aquarum multarum ad te non approximabunt.* Vous êtes mon refuge dans les tribulations qui m'environnent; délivrez-moi des périls qui m'assiégent, vous qui êtes ma force et ma joie : *Tu es refugium meum a tribulatione quæ circumdedit me : exsultatio mea, erue me a circumdantibus me.* Vous m'avez doué de l'intelligence qui discerne les voies de l'équité, et votre œil paternel y éclaire tous mes pas : *Intellectum tibi dabo, et instruam te in hac via qua gradieris, firmabo super te oculos meos.* L'homme ne doit pas ressembler au cheval indompté et au mulet indocile courbés vers la terre : *Nolite fieri sicut equus et mulus quibus non est intellectus.* Elle sentira le mors de votre justice, la bouche des ingrats qui ne vont point aux sources de votre clémence : *In camo et fræno maxillas eorum constringe qui non approximant ad te.* De nombreux fléaux attendent le méchant qui persévère dans le crime; mais celui qui se jette dans les bras de son Dieu a sa clémence pour richesse : *Multa flagella peccatoris, sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.* Glorifiez-vous en lui, vous tous dont l'âme a été purifiée par sa grâce : *Lætamini in Domino et exsultate, justi, et gloriamini, omnes recti corde.* (*Psal.*, XXXI.)

Considérons maintenant les bienfaits de la confession dans ses rapports de l'homme à la société.

SECONDE PARTIE.

Les bienfaits de la confession, considérée dans ses rapports de l'homme à la société, vont se déduire dans une suite d'exposés incontestables, et de réflexions naturelles qui frapperont, je l'espère, les esprits justes et surtout les bons chrétiens.

Parcourez tous les âges, tous les sexes, tous les états, les bienfaits de la confession y éclatent sans interruption et sans mesure : et si une funeste tiédeur, si un relâchement déplorable, si le mépris des anciennes règles, si les influences pestilentielles des fausses doctrines, si la manie des nouveautés enivrantes, n'aveuglaient pas notre génération, comme l'évidence en jaillirait à tous les yeux ! Que sont devenus ces temps fortunés où les consciences droites de nos aïeux ne disputaient pas avec le besoin d'être sans tâche devant Dieu ; où la foi se confondait avec l'honneur ; où des guerriers, intrépides dans les combats, allaient, chargés des palmes de la gloire, avouer leurs faiblesses à un pauvre prêtre chargé des intérêts de leur salut ; où on rivalisait de ferveur et de simplicité ; où toutes les vertus germaient autour des tribunaux de la pénitence ?

Oui, toutes les vertus, si essentielles au bonheur de la société. Vous, croyants sincères, hélas ! en si petit nombre, descendez plus souvent à la piscine, et vous saurez ce qu'elle donne de rafraîchissement et de paix, comment, par elle, la vie sans reproche est une fête continuelle, selon la merveilleuse expression de l'Écriture. Et vous, riches du monde, que l'ambition tyrannise, descendez à la piscine, et vous éprouverez combien elle opère encore de miracles. Et vous, qui

êtes égarés par l'ivresse de la dissipation et de la frivolité, également éloignés de la vérité et de la nature par vos mœurs et par vos goûts, qui n'existez que dans un tourbillon de mouvements rapides dont vous ne gardez aucune empreinte, qui vous traînez sur de petites passions et de petits intérêts qui vous rétrécissent et vous dessèchent, descendez à la piscine : dans ses eaux puissantes viendront se perdre les illusions et les erreurs dont vous êtes le jouet. Et vous, dont la légèreté est le jugement, devant lesquelles la vertu n'est rien à côté du plaisir, qui, moins pieuses que vaines, venez dans nos temples, non comme les vierges de la primitive Église, pour orner de fleurs les autels du Dieu crucifié, mais pour y voir, y être vues, et quelquefois troubler celui qui vous parle en son nom, descendez à la piscine : vous apprendrez que la vertu est la noblesse des cœurs, la piété l'ornement des âmes, et la modestie la parure des corps. Et vous, époux infidèles, dont les enfants n'aperçoivent que des objets de scandale, descendez à la piscine : que de liens flottants, raffermis par elle! que d'adultères prévenus! que de divorces empêchés! Et vous, qui êtes si habile dans la science de la volupté que vous ne redoutez plus l'œil de la censure, descendez à la piscine : elle éteindra la flamme impure qui vous dévore, et rendra à la société une mère utile.

Et vous dont le talent, ennobli par l'humanité, est le recours de la souffrance, et vous, dont le zèle, animé par le bon droit, se dévoue tout entier à la défense de vos clients, et vous, dont la voix éloquente plaide la cause de l'honneur et de la fortune de vos semblables, descendez à la piscine : le peuple se réjouit lorsqu'il vous voit confondus avec lui-même au tribunal où votre foi donne à la société de nouvelles garanties. Et vous, qui toujours prêts à recevoir la mort aux champs de bataille, devez être toujours prêts à recevoir votre couronne des mains du Dieu des armées, descendez à la piscine : la nation des Francs n'estime jamais plus ses guerriers que lorsqu'ils sont fidèles à leur religion comme à leur roi.

Et vous, qui êtes engagés dans le commerce, vous n'ignorez pas les gains énormes que vous rapportent nos tribunaux? nous y faisons la guerre à toutes les habitudes dangereuses, en pénétrant jusque dans le labyrinthe de la fraude où nous semons la probité. Que de restitutions secrètes! aussi, vous faites à la confession la grâce d'avouer qu'elle est pourtant bonne à quelque chose; mais nous désavouons ce cri de la vile cupidité qui vous déshonore en nous honorant. Aussi, vous êtes assez généreux pour nous envoyer vos inférieurs; mais vous êtes assez petits pour croire que vous êtes au-dessus de notre ministère. Et le mourant, accablé de souvenirs et de terreurs, appelant en vain la nature à son secours : que peut la nature dans cette crise décisive, hélas! et la dernière? Est-ce un philosophe que j'aperçois au chevet de l'agonie, les lèvres chargées de paroles consolatrices, dissipant les craintes de l'avenir, disposant la victime au grand voyage de l'immortalité, lui montrant les clartés de sa nouvelle existence derrière les ténèbres de la mort, signalant à sa confiance la miséricorde rémunératrice qui l'attend sur l'abîme entr'ouvert de l'éternité? aperçoit-on des philosophes autour des lits funèbres? Le philosophe peut bien orner ses pages de sentiments magnifiques, mais nous doutons que les mourants invoquent jamais son assistance. Et vous, qui passez à l'ombre de nos tribunaux des jours pleins de calme et d'innocence, dites s'ils ne sont pas l'école de tous les devoirs, si on ne fait pas l'apprentissage de toutes les vertus auprès de ces guides charitables, de ces vrais amis de Dieu et des hommes, qui consument une vie laborieuse dans l'exercice d'un héroïsme obscur.

Ecoutez, frondeurs irréligieux : Se lever quelquefois avant le jour pour rester enfermé jusqu'au coucher du soleil dans le cercle des répétitions les plus fastidieuses, exprimées souvent dans le langage le plus grossier; répondre minutieusement aux questions les plus inattendues; supporter la longueur et la monotonie de narrations qui, au lieu de l'atteindre, reculent le but; se morfondre dans une triste succession d'excuses, de promesses violées, de rechutes interminables; entendre d'horribles aventures que la sensibilité repousse et dont les détails vous épouvanteraient; avoir continuellement sous les yeux le hideux tableau de toutes les fourberies, de toutes les perfidies, de toutes les infamies; être le confident de toutes les profanations, de toutes les concussions, de toutes les spoliations : jeunesse frivole, est-ce une jouissance bien désirable, une occupation bien attrayante, un emploi bien lucratif? Un directeur des âmes, convaincu de la gravité de ses fonctions, est le bienfaiteur de la société, comme il est le martyr du sacerdoce.

O jours glorieux de notre ministère! ô maître chéri de la doctrine pénitentielle! ô François de Sales! à quel éminent degré de perfection il élevait les âmes! quelle onction douce et persuasive! avec quelle flexibilité il se pliait aux besoins de chacun! avec quelle pudeur il interrogeait la pudeur! avec quel abandon il recommande non-seulement tout ce qui est saint, tout ce qui est juste, *quæcunque sancta, quæcunque justa*, mais encore tout ce qui est aimable, *quæcunque amabilia!* (*Philip.*, IV, 8.) Heureux les époux dont de tels ministres dirigent les chastes compagnes! heureux les pères, les enfants, les chefs, les serviteurs, heureuses les familles gouvernées par leur esprit! Heureuse la société qui les possède! Ainsi, tandis qu'un monde profane croit un directeur absorbé dans les froides abstractions de la spiritualité, ce sage, en travaillant au salut des âmes, ne cesse de travailler au bonheur même du monde qui le déprime.

Juges de la terre, personne n'est plus empressé que nous à reconnaître l'importance

et la grandeur de vos services. Votre ministère est aussi un sacerdoce : ah ! qu'elle renaisse pour la gloire de la religion et des mœurs, la sainte alliance qui existait autrefois entre le sacerdoce des lois et le sacerdoce des autels ! mais reconnaissez aussi la grandeur et l'importance des fonctions pastorales. Vous êtes au dehors ce que Dieu a voulu que nous fussions au dedans : vous veillez autour de l'enceinte sacrée et défendez ses avenues ; nous, nous sommes les sentinelles placées dans l'intérieur du temple : vous réprimez les scandales qu'il ne nous est pas donné de poursuivre ; nous, nous remettons à la foi et au temps le soin de les effacer. Juges de la terre, aujourd'hui que nous avons pour ennemis, vous les fauteurs d'anarchie qui, vous tenant à l'étroit entre le libelle et le poignard, vous font de vos devoirs un péril et de votre impartialité un titre à l'assassinat ; nous, les fauteurs d'athéisme dont le premier commandement est *guerre à la religion*, et qui, en poussant les autres à l'abîme du néant, marchent eux-mêmes de front à l'abîme de l'opprobre (22) ; juges de la terre, cimentons le saint accord qu'un grand pape proposait à un grand prince : Croisons nos armes, disait-il, *jungamus dextras*.

Juges de la terre, que de crimes échappent à votre glaive ! Votre balance pèse-t-elle tous les délits ? Que de forfaits la nuit couvre de ses sombres voiles ! Que d'obscures abominations n'arrivent jamais jusqu'au seuil de vos redoutables tribunaux ! Nous, nous les atteignons avec les longs bras de la patience évangélique, nous tirons des larmes à des yeux qui n'avaient jamais pleuré, nous amollissons des âmes de fer, nous ressuscitons des cadavres, nous en faisons de bons pères, des époux fidèles, des enfants dociles. Juges de la terre, vous arrachez aux coupables l'aveu de leurs crimes pour les punir, pour les pardonner ; vous les enchaînez pour qu'ils ne nuisent plus à la société ; nous, nous les affranchissons pour qu'ils la servent ; vous les condamnez à la mort, nous, nous les rendons à la vie ; ils la trouvent dans la piscine que nous agitons avec la croix de Jésus-Christ.

Vous conduirai-je, mes frères, dans ces lieux de désolation où la nécessité enferme les violateurs de l'ordre public ? Voyez-vous ce prêtre, au milieu des fantômes effrayants dont il a déjà gagné la confiance par les aumônes que sa charité a recueillies, car il n'a plus rien à donner ? le voyez-vous auprès de ce malheureux tourmenté du besoin d'épancher son cœur dans le cœur d'un ami ? le voyez-vous assis sur la paille dans un cachot humide, sans craindre ni les maladies contagieuses, ni les insectes dévorants, écouter, avec la constance d'une mère, le récit de ses fautes, de ses peines, de ses privations ; l'exhorter à la longanimité, lui parler de Jésus-Christ qui a souffert comme lui et pour lui, le réconcilier avec Dieu et avec lui-même ? Pouvons-nous comprendre, mes frères, ce qui se passe alors dans l'âme de cet infortuné ? Pouvons-nous savoir ce qu'y produisent la reconnaissance et le repentir ? Vous conduirais-je jusque sur les échafauds, où un homme, abandonné des hommes, le cœur plein de remords et vide d'espérance, n'a plus qu'un instant à vivre et à mourir ? Quel est ce brave, armé d'une croix, qui le presse sur son sein, s'entretient avec lui comme un père avec un fils chéri, adoucit la rigueur de sa destinée, l'encourage, l'absout, et, près du bourreau qui frappe, lui montre un Dieu qui pardonne ? Sans lui il mourrait en désespéré : il meurt en saint ; le ciel a conquis la victime de la justice humaine.

Et dans les jours de deuil, que pensiez-vous de ces héros spirituels, de ces nouveaux confesseurs de la foi, affrontant tous les périls pour vous apporter la paix de la conscience, le seul bien dont on pût jouir alors, franchissant tous les obstacles pour vous aplanir le chemin de la résignation, obligés de tromper par de pieux déguisements les yeux de la surveillance ennemie, s'enfonçant dans les forêts profondes, recevant un chétive nourriture de la pitié qui fuyait devant eux, ou mendiant leur pain sous les haillons de l'indigence, consacrant les ténèbres et le silence de la nuit aux travaux de leur ministère, rassurant vos familles tremblantes, mettant en ordre les affaires de votre éternité dont l'heure pouvait sonner si tôt et ne quittant vos demeures que pour aller se préparer à de nouveaux combats ? Ils accompagnaient aussi vos frères, vos époux, vos enfants, vos proches, vos amis, entassés dans le char des proscriptions : l'œil fixé sur le convoi sanglant, à l'instant et à l'endroit convenus par de secrètes et courageuses négociations, ils bénissaient l'innocente victime pour la dernière fois, lui faisaient leur dernier adieu par une dernière absolution, et rentraient dans la foule, oppressés de sanglots, mais riche d'une bonne action de plus. Ces dévouements sublimes, votre admiration et votre reconnaissance les vantaient, lorsque vous en étiez les objets ou les témoins : maintenant on a oublié le bienfait et peut-être les bienfaiteurs.

Vous faut-il des miracles pour vous empêcher d'être ingrats ? En voici un qui doit vous guérir, si vous n'êtes pas incurables. Il n'est point raconté par des écrivains dont vous puissiez contester la véracité ; il n'est point consigné dans des livres dont vous puissiez nier l'authenticité ; ce miracle est le miracle de dix-huit siècles, il appartient à tous les temps, à tous les lieux, et aujourd'hui encore à plus de cent millions de catholiques. Il brille dans les terribles ébranlements des nations, dans les secousses imprévues qui engloutissent les trônes, dans les éclipses de la raison et de la foi, dans le choc des passions armées, partout enfin, de-

(22) 1822.

puis que le christianisme s'est emparé de l'univers. Ce miracle est l'inviolabilité du secret dans les ministres de la pénitence. Impitoyables railleurs, compulsez vos archives de calomnie, épuisez vos recueils d'anecdotes, remuez les immondes bourbiers du libertinage, nous vous défions d'articuler un exemple d'infidélité au devoir du silence. Ce silence est prouvé par le vôtre, impies.

Certes, vous n'avez rien épargné pour avilir nos fonctions et noircir nos personnes : grâces à vos indécentes clameurs, nous étions un épouvantail, même aux enfants ; vous avez usé, pour nous flétrir, jusqu'à l'arme de l'invraisemblance : comment n'avez-vous point songé à un genre de diffamation qui aurait mieux servi vos desseins que les injures de la haine? Comment n'est-il venu à l'idée d'aucun de vous d'imaginer quelque combinaison de délit prouvé à votre manière, de dénoncer à l'indignation publique quelque acte de lâcheté et d'abus de confiance qu on aurait accueilli avec tant de joie, et qui aurait si vite et si bien favorisé votre projet d'anéantir le dogme qui vous gêne le plus? Il n'a vraiment manqué que cette pièce au procès que vous nous aviez intenté. Mais Dieu qui protége également la société et la religion ne l'a point permis. Oui, tout a été violé dans les jours mauvais, excepté le secret des âmes et des consciences. Voilà ce que j'appelle un miracle et le plus grand des miracles. Si délier la langue des muets est un si grand prodige, lier pendant dix-huit cents ans la langue des ministres d'une religion qui embrasse le monde, n'est-ce pas un prodige plus grand encore? La confession est donc l'ouvrage de Dieu ; la confession est donc bien utile et bien nécessaire aux hommes, puisque afin d'en relever le prix Dieu lui assure, pour prérogative singulière, le plus singulier et le plus étonnant des miracles !

Il semble que tout devrait céder à une discussion toute en faits : hélas ! dans le dépérissement actuel des mœurs, l'inquiétude de notre zèle vous le demande à vous, mes frères, quoique vous ne fréquentiez guère plus les chaires de la vérité que les tribunaux de la pénitence. Qui dédommage aujourd'hui l'Église de ses pertes? Qui voyons-nous sur les bords de la piscine? Vos mères, vos épouses et vos filles. On dirait que le sexe le plus fervent est le plus coupable, et que celles-là même qui honorent la foi et dont nous portons les bonnes œuvres en tribut à la religion désolée, sont chargées des fautes de tous. Pour vous, vous croiriez compromettre la dignité de votre raison et descendre du rang où votre arrogance se place ; vous croiriez être montrés au doigt par l'opinion, si vous faisiez ce que faisaient, sans remonter trop loin, les plus beaux génies du grand siècle, ces hommes, l'éternel honneur du christianisme et de la France. On les voyait prosternés sur le pavé de nos temples, agenouillés aux pieds d'un homme et d'un pécheur, n'envisageant en lui que le pouvoir dont le ciel l'avait revêtu, remerciant de son amour le créateur qui pardonnait sous les traits de la créature.

Alors la vraie grandeur consistait dans l'obéissance aux lois de l'Église, et la société s'enrichissait de cette obéissance. Maintenant qu'on regarde en pitié les saints devoirs, les devoirs de la vie civile en sont-ils mieux observés? Cependant, mes frères, le monde vous estime comme pères, comme époux, comme fils. Vous craindriez d'offenser les objets de votre tendresse, vous regretteriez que la piété leur manquât, puisqu'elle est le garant de votre bonheur. Que serait-ce si, sans le vouloir, vous étiez les contradicteurs de l'amitié religieuse qui, de votre aveu, sème pour vous de fleurs la route de la vie, si vous deveniez un sujet d'affliction aux personnes qui vous sont les plus chères ; si, en relâchant le lien spirituel qui les unit le plus étroitement à leurs obligations, vous les accoutumiez peu à peu à transgresser bientôt le précepte dont vous faites le plus de cas? A vous entendre argumenter comme les enfants perdus de je ne sais quelle troupe enrôlée sous les drapeaux de la licence, vous égayer en froides railleries sur la plus bienfaisante des institutions, attaquer la sensibilité dans ses consolations les plus douces, tarir la source de toutes les joies solides et de tous les biens réels, ne serait-on pas tenté de vous dire : Vous êtes au moins le plus inconséquent des hommes.

Quoi ! loin d'accréditer par votre exemple ce que les antiques législations eussent envié au vrai culte, votre inépuisable fécondité invente sans cesse de nouvelles armes pour le détruire ! vous briseriez les instruments de la miséricorde, s'ils n'étaient l'ouvrage d'une main qui vous brisera un jour! J'ignore ce que pensent de vous les ennemis déclarés de notre croyance : vous avez fait tant de bruit, vous autres gens de bien, lorsqu'on renversait les signaux de la morale ! Avec quelle indignation vous tonniez contre le vandalisme de l'impiété! La Providence vous a tout rendu, elle a retrempé la société dans les sacrements de son Église ; et non-seulement vous n'usez point de ses faveurs, mais votre sacrilége malignité les empoisonne. Vous avez fait tant de bruit, vous autres bons royalistes, lorsque la plus noire des conjurations nous enlevait nos princes bien aimés ! prouvez-leur donc votre amour en les imitant. Rougissent-ils d'abaisser la majesté de leur rang aux pieds du plus humble des prêtres, et de s'asseoir à la table sainte, comme le plus humble des chrétiens? La Providence vous a tout rendu, la religion et la monarchie, et vous lui témoignez votre reconnaissance par l'orgueil de vos pensées et par l'oubli de ses ordonnances : vous n'êtes donc ni chrétiens, ni Français.

Ou, si vous vous réconciliez avec votre Dieu, votre réconciliation est nulle et fausse ; elle attriste ceux qui l'ont accordée, et elle ne servira point à ceux qui l'ont obtenue, parce qu'ils n'ont pas eu la patience néces-

saire pour opérer leur entier établissement, parce qu'ils n'ont pas eu recours au vrai remède, qui est la pleine satisfaction envers Dieu, parce que la pénitence a été étrangère à leur cœur, parce qu'on a seulement, et trop vite fermé une plaie mortelle qui a gagné les entrailles, parce qu'ils se vantent inutilement d'avoir la paix : c'est la guerre. Est-il réuni à l'Eglise le pécheur qui en est séparé par l'Evangile ? Comment oser dire qu'une injure est une guérison? La facilité à procurer la réconciliation l'empêche : elle ne réconcilie pas, elle s'y oppose, au préjudice du salut : l'ennemi, par ces défaites apparentes, triomphe de nouveau dans les combats qu'il livre à ceux qui sont tombés, en arrêtant leurs pleurs, en faisant taire leur repentir, en les effrayant de l'opinion du monde. Quelquefois il vous indispose contre le ministre du sacrement, qui sent votre blessure que vous ne sentez pas, qui intercède pour vous lorsque vous êtes sourds à son intercession, qui verse sur vous des larmes, auxquelles vous êtes insensibles. Imprudents avant de faire le mal, et obstinés après l'avoir fait, vous rougiriez d'entrer dans le chemin au bout duquel est l'innocence qui vous attend ! Quand vous deviez être fermes, vous vous êtes courbés sous le joug des hommes ; quand il faut se courber sous le joug de Dieu, vous imaginez de vous tenir fermes. Cependant il faut un long traitement à une longue maladie. Alors, on recouvre plus de force qu'on n'en avait auparavant ; la haine de son péché, la honte de sa chute, la certitude de son pardon rendent à la société, qui les réclame, des pères et des enfants dignes d'elle.

Mais que dirai-je de ces malheureux pères, jetés hors des routes de la foi par des habitudes contagieuses, et auxquelles il ne reste pas même le droit de se plaindre de leurs enfants? Pères insensés, la cause de leurs désordres n'est-elle pas la contagion de vos exemples ? S'ils dédaignent vos réprimandes, s'ils échangent les foyers domestiques contre les rendez-vous de la débauche, si le théâtre est leur temple, s'ils secouent le joug de la pudeur, s'ils salissent leur imagination de lectures obscènes, si leurs bibliothèques sont des magasins de poisons dont ils infectent quelquefois leurs cœurs, s'ils exercent leur intelligence aux doctrines de l'athéisme, si la société regorge d'apprentis philosophes que nos ancêtres désavoueraient pour leur postérité ; pères insensés, n'en accusez que vous-mêmes. Mes frères, c'est depuis que l'incrédulité dont vous êtes les complices a entrepris de lever la planche qui communique du vice au repentir, c'est depuis que le chef-d'œuvre de l'infinie bonté est l'objet de vos dérisions, c'est depuis que la conscience ne veut plus de juges parce qu'elle ne voudrait plus de remords, c'est depuis que sur cette mer orageuse on aime mieux périr dans les flots que de se réfugier dans l'arche de la miséricorde, c'est depuis qu'on rencontre partout de ces hommes pervers à l'esprit faux, qui se jouent et de la religion et de la société ; c'est depuis cette triste époque que la religion et la société sont inondées de crimes jusqu'alors inconnus, et qu'il s'est répandu sur nous cet aveuglement pénal, le plus redoutable entre tous les signes de la vengeance céleste : *spargens penales cœcitates.*

Seigneur, j'ai raconté les bienfaits de la confession pour affermir les âmes pieuses, et vaincre les âmes indociles. Je vous en conjure, que tous reconnaissent le sceau de votre charité et de votre sagesse dans une institution qui accorde si bien les droits du ciel avec les besoins de l'humanité. Resserrez de plus en plus les pasteurs et les troupeaux par le double lien du zèle et de la confiance, afin qu'il n'y ait plus qu'un même peuple dans le même sacerdoce, et la même foi dans la même religion. Et vous, mes frères, c'est avec un sentiment mêlé de joie et de crainte que nous vous l'annonçons, voici les jours de la miséricorde ou de la justice : Jésus-Christ vous attend dans le sanctuaire de sa clémence et ne vous demande pour prix de son amour que de répondre aux invitations de son amour. Malheur à vous, si tant de grâces remontaient à leur source, stériles et dédaignées par votre indifférence ! Oh, mes frères, que notre ministère ait le bonheur, dans les grandes semaines que nous allons parcourir ensemble, de voir nos tribunaux assiégés par le repentir, et l'agneau sans tache mangé par l'innocence. Chrétiens, descendez tous à la piscine dont les eaux jaillissent jusqu'à l'éternité.

SERMONS XII

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE.

Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (*Prov.*, III, 31.)

Je fais mes délices d'être avec les enfants des hommes.

Lorsqu'un Dieu fait ses délices d'être avec nous, ô dureté du cœur humain ! l'incrédulité nie sa présence, et l'indifférence s'y refuse. L'une amasse des nuages pour obscurcir la vérité ; l'autre des prétextes pour se dérober à la reconnaissance : l'incrédulité blasphème la plus touchante des institutions ; l'indifférence repousse les faveurs de la charité infinie, abandonne son autel ou le profane par des irrévérences, comme si l'autel de la tendresse d'un Dieu n'était pas en même temps le tribunal de sa justice ; comme s'il n'y tenait pas des foudres d'une main, et dans l'autre des bénédictions.

L'incrédulité prétend que la révélation et la raison se combattent, tandis que, rejetons de la même tige, elles se confondent dans leurs racines ; tandis qu'elles sont deux flambeaux allumés au même souffle, qui ne se heurtent et ne s'éteignent que dans le tourbillon des passions orgueilleuses ; tandis que les lumières d'une intelligence noble et saine réclameront toujours contre l'accusation injuste des sophistes irréligieux qui reprochent au christianisme de contredire les principes de nos connaissances ; non, mes frères, non, le plan de la foi évangélique, bien entendu,

bien médité, n'aura jamais à redouter l'examen d'une raison franche et impartiale; et s'il importait à la conservation du dépôt des doctrines mystérieuses qu'on leur épargnât toute discussion humaine, ce serait l'œil trouble de l'ignorance qu'il faudrait craindre, et non l'attention réfléchie des esprits qui ont de l'élévation, de la science et de la vigueur. *Peu de philosophie*, a dit un écrivain célèbre, *éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène.*

Qu'ils sont vains et inconséquents, ces déserteurs qui, autrefois élevés dans nos temples, courent aux temples de Baal, regardent leurs frères en pitié, sourient dédaigneusement à leur foi, et calomnient leur persévérance! Détracteurs insensés qui s'imaginent en savoir plus que tous les siècles: *c'est la légion des incrédules.* Mais il est des chrétiens plus coupables encore peut-être, qui croient et n'agissent jamais, dont la légèreté dispute avec la conscience, et qui, ne voulant point adorer avec la multitude, de peur de se compromettre, finissent par n'être plus catholiques : *c'est la légion des indifférents.*

Quand fut-il jamais plus nécessaire de venger de l'incrédulité et de l'indifférence la présence de Jésus-Christ dans nos tabernacles? Seigneur, soyez aussi présent dans cette chaire avec le plus indigne de vos ministres. Et vous, ô Marie, protégez le défenseur de la cause de votre divin fils!

PREMIÈRE PARTIE.

Quand j'attaque ici l'incrédulité, ce n'est point l'incrédulité qui prétend que Dieu est un problème, l'avenir un peut-être, l'homme rien; qu'il n'y a d'autre Providence que le hasard, d'autre règle que nos penchants, d'autre vertu que nos plaisirs, que la loi est un esclavage, la conscience un préjugé, la différence du bien et du mal une chimère: qu'on me dise cependant si la foi d'un tel symbole n'exige pas un plus grand sacrifice de la raison, et une mesure de crédulité plus étendue que la foi à l'eucharistie. Quand j'attaque ici l'incrédulité, je suppose au moins reconnues la divinité de Jésus-Christ et la divinité de son Evangile ; si elles ne l'étaient pas, je dirais: O Evangile! qui pourrait résister à cette impression surhumaine qui sort de toutes tes pages, comme elle sortait de la personne de ton modèle. Tu racontes sans prétention comme sans espérance : tes écrivains, au-dessus de toute illusion et de tout intérêt, ne cherchent point à surprendre l'admiration; ils disent aussi unanimement les opprobres de leur maître que ses miracles; ils ne montrent ni reconnaissance pour ses bienfaits, ni pitié pour ses malheurs. On voit des gens tellement familiarisés avec les choses dont ils sont les historiens qu'ils en ont perdu jusqu'à l'étonnement. Ils écrivent sans aucune réflexion, comme ils croient sans aucun doute. Ils ne se chargent que des faits et vous laissent en tirer les conséquences: tant pis si elles vous déplaisent et si vos passions en murmurent. O Evangile! le portrait n'existerait pas, si le divin original n'eût pas existé. Le merveilleux que tu renfermes est digne de son auteur : il est si heureusement assorti à la grandeur de son ministère, que je le demanderais aux évangélistes, si je ne le trouvais pas dans leurs ouvrages. O Evangile! tu n'es pas un livre qu'ils aient voulu soigner ; tu n'es qu'une simple narration, ou mieux encore, tu n'es que l'écho de la parole divine qu'ils ont *vue* et *touchée*. Oui, mes frères, quand j'attaque ici l'incrédulité, je suppose au moins reconnue la divinité de Jésus-Christ et de son Evangile; et, ces deux articles consentis, j'ouvre la discussion sur la présence réelle en avertissant nos ennemis que nos moyens sont les oracles du ciel ; que notre docteur c'est Jésus-Christ ; notre plume, la plume de ses écrivains ; notre voix, la voix de tous les âges. Quoi de plus convaincant que la promesse, de plus solennel que l'institution, de plus décisif que la prescription, de plus irrésistible que la tradition ? Avec quelle confiance, mes frères, je viens dire au milieu de vous les titres de notre foi !

Il est une première autorité également propre à frapper l'esprit et à émouvoir le cœur, c'est l'autorité du disciple chéri qui aimait trop son maître pour tromper ses enfants. Le premier ami d'un Dieu, qui développe les sentiments et les pensées d'un Dieu, quel irrécusable témoin! Qu'il est doux de céder à la voix de la sainte amitié qui raconte un bienfait de l'objet aimé, et nous transmet les paroles simples et touchantes qui le consacrent! *Le pain que je donnerai est ma chair pour la vie du monde : « Et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita »* (*Joan.*, VI, 52.) *En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous : « Amen, amen dico vobis, nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. »* (*Ibid.*, 54.) *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour : « Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die. »* (*Ibid.*, 55.) *Car ma chair est véritablement nourriture, et mon sang véritablement breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui : « Caro enim mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo. »* (*Ibid.*, 56, 57.) Y a-t-il la moindre ambiguïté dans les expressions? Il n'appartenait qu'à l'hérésie d'en tordre le sens si naturel, pour en extraire le venin de l'erreur. Ne semble-t-il pas, à leur éblouissante clarté, que Jésus-Christ ait voulu placer hors de toute atteinte le sacrement de sa miséricorde? Et ce n'est pas ici un entretien confidentiel : il parle devant une multitude attentive, dont l'oreille se refuse d'abord à de si étranges révélations : on l'abandonne. Il lui était facile de prévenir qu'il s'expliquait en para-

boles, que sa chair était sa doctrine. Comment un maître si tendre quitte-t-il sans regret la foule soumise qui l'écoutait auparavant avec une joie si empressée? Loin de songer à raffermir les esprits stupéfaits, il adresse à ses disciples de sévères réprimandes sur l'indocilité dont ils donnent l'exemple. Avec des textes aussi lumineux et une réunion de circonstances aussi probantes, ne pas admettre le dogme eucharistique, c'est ébranler la base de toute certitude.

Et que la raison humaine ne vienne pas ternir l'évidence avec ses sophismes. Je répondrai une fois pour toutes : C'est vainement qu'elle tâcherait d'embarrasser quelques détails de l'immense économie de la religion : elle n'a aucune prise sur cette force divine qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une consistance inébranlable : l'incrédule, avec un peu de droiture, verrait nos dogmes se rapporter à un même ordre de choses et présenter le plus beau des spectacles dans le concert intime qui les lie à un seul et immuable dessein ; il les verrait jeter les plus vifs rayons de lumière du fond de leurs impénétrables ombres ; et s'il n'avait pas d'intérêt à s'aveugler, il se sentirait obligé de rendre gloire à la profonde sagesse de Dieu; de convenir que ces mêmes mystères, qu'on accuse tant d'être obscurs, dissipent des ténèbres bien plus redoutables, et de reconnaître que la vraie philosophie ne se trouve que dans notre christianisme.

Si la nature a des mystères qui échappent à nos yeux, pourquoi le christianisme, le plus noble ouvrage de son auteur, n'en aurait-il pas qui échappent à notre esprit? S'il a plu à Jésus-Christ de ne lever qu'un coin du voile, de semer ici-bas autour de son trône des nuages augustes, c'est que ces nuages devaient être à jamais une barrière contre l'orgueil; c'est que notre raison, réduite à se taire, est le plus digne hommage de la faiblesse humaine à la majesté divine. D'ailleurs, est-ce que la beauté de sa morale ne console point de l'obscurité de sa foi? Ne doit-on pas croire en tout à celui qui nous apprend à si bien vivre? Oseriez-vous dire à l'architecte qui a élevé le magnifique édifice de notre législation, qu'il en a mal posé les fondements? Au contraire, la logique du sentiment ne demande-t-elle pas à conclure, de l'excellence de ce qu'il me découvre, que la même main a disposé ce qu'il me cache? Enfin, si ce grain de sable que je foule aux pieds est un abîme qui déconcerte l'opiniâtre sagacité des plus grands génies, de quel droit tenteriez-vous de mesurer les hauteurs de la puissance infinie, et de forcer l'Etre qui embrasse tous les êtres à se faire assez petit pour se laisser embrasser tout entier par cette pensée trop étroite pour embrasser un atome?

Que dis-je? Dans le sacrement de nos autels, son amour ne le fait-il pas assez petit pour être embrassé par notre amour? ou notre cœur serait-il plus grand que notre esprit? Et c'est avant de mourir qu'il veut que nous vivions en lui, et par lui, et pour lui! O jour précieux où Jésus-Christ fit présent à la terre de la victime de la croix, s'engagea à répandre pour nos besoins la vie qu'il abandonnait pour nos crimes, plaça dans nos sanctuaires le trésor adorable de son humanité et de sa divinité, déroba l'une et l'autre à nos regards, et livra l'une et l'autre à nos vœux! O paroles de l'institution, sans doute le ciel les gravait en lettres d'or dans ses tabernacles! O mortels, tressaillez d'allégresse! voici le contrat de notre alliance, de notre immortalité, de notre bonheur. *Les disciples soupaient avec leur Maître : Jésus prend du pain, le bénit, le rompt, le leur distribue, en disant : Recevez et mangez, ceci est mon corps qui est donné pour vous :* « *Accipite et comedite. Hoc est corpus meum quod pro vobis datur.* » (*Matth.*, XXVI, 26.) *Prenant le calice, il rend grâces et le leur offre, en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang du nouveau testament qui sera répandu pour plusieurs, en rémission de leurs péchés :* « *Bibite ex hoc omnes. Hic est enim sanguis meus novi testamenti qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* » (*Ibid.*, XXVII, 28.)

Ainsi le pain que Jésus-Christ présente à ses disciples lors de la dernière cène, est donc le corps qu'il va donner, *quod pro vobis datur;* le calice renferme donc le sang qu'il va répandre, *qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* Or, le corps de Jésus-Christ qui a été immolé sur la croix, n'était-il pas un corps réel et véritable? Le sang de Jésus-Christ, qui a été versé sur la croix, n'était-il pas un sang véritable et réel? Et dans quel temps, dans quelle extrémité aurait-il parlé à ses disciples d'une manière énigmatique et équivoque? Lorsqu'il cimentait un pacte avec les hommes, lorsqu'il promulguait un dogme inaccessible à la raison! C'était le dernier adieu de sa tendresse, le dernier épanchemant de son cœur affectueux : la charité d'un Dieu qui lègue son corps et son sang n'a pas un langage inintelligible! Et les disciples, qui le comprenaient bien alors ce langage, l'ont répété avec la plus parfaite harmonie! Nous n'étions pas du conseil de Dieu, quand il inspirait ses écrivains; mais remarquez un trait de sa Providence : tandis que l'institution du baptême, le premier et le plus nécessaire de tous les sacrements, n'est rapportée que par un évangéliste, pouvons-nous croire que ce soit par hasard et sans dessein que tous les historiens sacrés parlent si distinctement et si clairement de l'Eucharistie? N'y a-t-il pas là une volonté bien expresse de Dieu et un motif bien important?

Et l'Apôtre des nations, qu'on a nommé le grand livre des chrétiens, *magnus Christianorum liber;* une mer de science, *scientiæ oceanus;* l'arsenal de la vérité, *veritatis armarium;* le boulevard de l'Eglise, *propugnaculum Ecclesiæ*, dont toutes les vertus étaient l'armée, tous les vices les ennemis, l'univers le champ de bataille, Paul enfin, le plus vail-

lant soldat de Jésus-Christ, *écoutez-le* : qui oserait lui résister? c'est de Jésus-Christ qu'il tient ce qu'il nous enseigne : *Ego enim accepi a Domino quod et tradidi vobis.* (I *Cor.*, XI, 23.) Après avoir rappelé les paroles de l'institution, il ajoute : *Quiconque mange de ce pain, ou boit à ce calice indignement, se rend coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et qu'ainsi il mange de ce pain et boive à ce calice; car celui qui en mange et y boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur.* (*Ibid.*, 27, 28, 29.) La démonstration n'est-elle pas complète? se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, n'est-ce pas outrager son corps et son sang? Et comment les outrager, si l'un et l'autre n'est point dans l'eucharistie? *Itaque quicunque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis Domini.* L'Apôtre exige une revue sévère de la conscience, avant le banquet sacré. Mais, s'il était vrai, comme le prétendent nos adversaires, qu'on mange la chair et qu'on boit le sang de Jésus-Christ par des actes de foi et le souvenir de sa mort, à quoi bon cet examen rigide? *Probet autem se ipsum homo, et sic de pane illo edat et de calice bibat.* Manger et boire sa propre condamnation! quelle sentence! quel anathème! Dans notre doctrine, il n'y a qu'une juste proportion entre le délit et le châtiment : mais dans l'hérésie, imaginez le crime d'un Israélite qui, en état de péché, aurait recueilli la manne du désert : *Qui enim manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* Parce qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur! la cause est gagnée, il n'y a plus de subterfuge : *Non dijudicans corpus Domini.*

Qu'opposent à tant de victorieuses autorités les ennemis de la présence réelle? Quels sont leurs chefs, leurs maîtres, leurs docteurs? des hommes flétris par l'histoire vengeresse. L'un, impatient du joug qu'il porte, rentre par un scandale dans le monde pour l'incendier, déclare la guerre à l'Eglise pour échapper à son jugement, calomnie la foi romaine dont la vindicte l'importune, enrôle sous ses drapeaux toutes les passions, joint l'hypocrisie à l'audace, brise les liens de la pudeur, séduit l'innocence, se joue de l'adultère, et traîne au tombeau un nom déshonoré par l'ignominie de ses mœurs : l'autre plus profond encore dans l'art perfide des frauduleuses interprétations et des subtilités mensongères, parlant de charité pour en mieux violer les droits, corrupteur de la vérité, soit qu'il omette, soit qu'il cite ses oracles, sans cesse attisant le feu de la discorde, distillant sans cesse le fiel d'une éloquence empoisonnée, couvrant de voiles sacrés ses nouveautés factieuses, se croyant invincible, parce que derrière lui sont toutes les forces des Philistins; et ignorant que cinq petites pierres, ramassées dans le torrent, suffisent pour l'écraser.

N'avons-nous pas d'ailleurs, contre les traits de l'erreur la plus obstinée, l'inexpugnable retranchement de la prescription? La prescription! voilà la barrière qui garde la monarchie de la foi; les novateurs ne la franchiront jamais. Car enfin, ou l'univers catholique a toujours professé le dogme que je défends, et alors pourquoi le rejettent-ils? ou il s'est opéré un changement dans sa doctrine. Qu'ils en indiquent l'époque et les moyens? Est-ce tout à coup ou par degrés? Dans la première supposition, il faudrait que tous les chrétiens, sans avoir jamais cru à la présence réelle, eussent commencé tous ensemble et au même instant à l'admettre, en sorte que s'étant un jour endormis dans la persuasion que l'eucharistie n'était que la figure du corps et du sang de Jésus-Christ, ils se réveillèrent le lendemain avec la persuasion qu'elle contenait substantiellement l'une et l'autre; il faudrait que plusieurs Eglises séparées de communion, rivales les unes des autres, dispersées dans toutes les contrées de la terre, se fussent accordées en même temps à renoncer à la croyance d'un sens parabolique qu'elles auraient toujours admise, pour lui substituer une réalité à laquelle personne ne songeait auparavant.

L'idée d'un changement insensible et par degrés n'est pas moins contraire à la raison et à la vraisemblance. On sait comment toutes les nouvelles opinions se sont établies dans le monde; celle de la présence réelle aurait dû suivre la même marche, et devrait offrir les mêmes garants de crédibilité. Qu'on nous explique le silence des historiens sur une révolution de cette importance, le silence des Grecs sur un événement qui devait exciter tant de troubles, sur une violation aussi manifeste de la foi antique, eux qui nous ont fait la guerre la plus minutieuse sur quelques points de discipline? Quel esprit, exempt de prévention, ne reconnaîtra pas avec nous l'impossibilité du changement que la maladroite hérésie nous objecte? Le dogme de la présence réelle est donc inattaquable : dix-huit cents ans l'ont sanctionné.

Quel est ce fleuve qui dirige son cours majestueux des rivages du temps aux rivages de l'éternité, sans que les plus violents orages altèrent jamais la limpidité de ses eaux? C'est le fleuve de la tradition. Quelle est cette chaîne qui s'étend du berceau de la religion jusqu'à nous, sans qu'aucun de ses anneaux ait pu être courbé par tous les efforts des hommes? C'est la chaîne de la tradition. Quel est cet arbre dont le tronc robuste a toujours résisté aux tempêtes, et dont les branches, riches de leur séve divine, ont toujours été chargées de fruits? C'est l'arbre de la tradition. Novateurs, peut-elle la revendiquer cette tradition, votre Eglise récente dont nos pères ont vu la tumultueuse origine, votre Eglise incertaine qui compte presqu'autant de doctrines que de docteurs, de sectes que de sectaires; votre Eglise resserrée dans des bornes étroites, votre Eglise éparpillée çà et là? Non, non, cette tradition est l'apanage exclusif de notre Eglise-mère, qu'ont fondée les fondateurs

du christianisme, qui a vu naître toutes les autres Eglises, et dont aucune Eglise n'a vu la naissance; qui, forte de la parole de Jésus-Christ, multiplie en tout lieu et en tout temps ses victoires et ses conquêtes : arche mystérieuse qui, des abîmes du déluge, va se reposer sur les montagnes de la paix; édifice bâti sur la pierre ferme, que les vents les plus furieux ne sauraient ébranler; rocher inaccessible contre lequel se brisent les vagues de la mer follement séditieuse.

Son ancienneté fait sa beauté, une vieillesse couverte de lauriers lui donne l'éclat de la jeunesse : *Senecta ista juvenilis est.* On peut la combattre, l'insulter, conjurer sa perte : *Pugnare potest.* Mais on ne peut ni affaiblir son autorité, ni obscurcir sa gloire, ni la séparer de son époux : *Expugnari non potest.* Sa nacelle peut bien être agitée par le souffle du mensonge : *Pugnare potest.* Mais elle ne sera jamais submergée. Toujours le ciel la protégera contre la terre : *Expugnari non potest.* Notre Eglise dit aux novateurs : Qui êtes-vous? Quel est votre privilége de m'attaquer dans mes possessions? J'ai mes origines certaines; je descends en droite ligne de ceux à qui appartenait la chose. On savait bien que vous viendriez; nous avons été avertis dès le commencement; mais, en même temps, on nous a déclaré que vous seriez hors de la succession. Un témoignage incontestable de mon droit, c'est que vous-mêmes vous avez cru premièrement comme nous, et ensuite vous avez innové non-seulement sur nous, mais encore sur vous. Nous, catholiques, nous trouverons toujours notre sûreté dans l'Eglise et dans sa tradition, comme les petits oiseaux dans leur nid et à l'ombre de leur mère.

Oui, mes frères, puisque notre Evangile, écrit sous la dictée d'un Dieu, ne suffit point aux incrédules de nos jours; archives incorruptibles, déployez-vous à leurs regards; invariable dépôt de nos dogmes, pages impérissables, déroulez-vous pour leur conviction et pour notre gloire. Et vous aussi, conciles, ouvrez-leur vos registres publics. Les Ignace et les Denis, qui vivaient dans le Iᵉʳ siècle de l'Eglise, connaissaient bien sans doute la doctrine de leur Maître : Ce que je désire, disait le premier, c'est le pain de mon Dieu, qui n'est autre chose que la chair de son Fils. Sacrement ineffable, disait le second, éclairez-moi, afin de découvrir la grandeur du Dieu qui y réside, à travers les voiles qui le cachent. Les Justin et les Irénée, qui vivaient dans le IIᵉ siècle, connaissaient bien sans doute la doctrine de leur Maître : Jésus-Christ lui-même nous l'assure, dit le premier, qu'il est tout entier au festin eucharistique; le second, pour mieux établir sa divinité, cite le miracle du changement des espèces. Les Tertullien, les Origène, les Cyprien, qui vivaient dans le IIIᵉ siècle, connaissaient bien sans doute la doctrine de leur Maître : Dans les agapes sacrées, dit Tertullien, notre âme est engraissée de Dieu même; Origène, invitant le peuple au mystère de l'amour, c'est le Seigneur qui se donne véritablement à nous; Cyprien compare le dogme de la présence réelle au dogme de l'incarnation : les Hilaire et les Ambroise, qui vivaient dans le IVᵉ siècle, connaissaient bien sans doute la doctrine de leur Maître : Prenez garde que les apparences ne vous trompent, disait le saint évêque de Poitiers; ce qui vous semble du pain n'en est plus. Après la consécration, disait le saint évêque de Milan, j'adore le corps et le sang de mon Sauveur. Les Chrysostome et les Augustin, qui vivaient dans le Vᵉ siècle, connaissaient bien sans doute la doctrine de leur Maître : Augustin! Chrysostome! Quels hommes! et quels saints! Le dogme eucharistique respire à chaque ligne dans leurs ouvrages. Vous voudriez apercevoir Jésus-Christ dans l'eucharistie, et il dépend de vous de vous l'incorporer, dit le grand archevêque de Constantinople. Le sacrifice de nos autels, dit le grand évêque d'Hippone, a remplacé tous les sacrifices de l'ancienne loi; c'est le corps de Jésus-Christ qu'on y offre et qu'on distribue à ceux qui y participent, *corpus Christi offertur et participantibus ministratur.* Que serait-ce si, dans les siècles qui se rapprochent de nous, je parcourais les canaux élargis de la tradition, si je nommais cet évêque, le plus beau génie peut-être et le plus éclairé de tous les siècles, à qui Dieu semble avoir remis son pouvoir contre l'erreur; l'erreur qui, au reste, n'est ici que la parcelle disputant contre le tout, la branche rompue contre le tronc, et la tige séparée contre la racine.

Ainsi, mes frères, d'un côté Jésus-Christ, ses apôtres, son Eglise, l'orient et l'occident, tous les âges, toutes les lumières et toutes les vertus; de l'autre une solitude morne, les inquiétudes du doute, des variations innombrables, l'obstination de l'habitude ou la crainte de l'opinion. L'incrédulité est vaincue : puissé-je aussi triompher de l'indifférence!

SECONDE PARTIE

J'aurai vengé la présence réelle de l'indifférence des mauvais chrétiens, en prouvant que la grandeur de Jésus-Christ, dans l'eucharistie, mérite de notre part le dévouement le plus entier; son amour, la plus vive reconnaissance; son anéantissement, la confiance la plus illimitée.

Lorsqu'un prince, quittant sa cour, sa famille et son peuple, allait réclamer les droits de soixante mille chrétiens gémissant dans les cachots de la Syrie, et invoquant un libérateur à grands cris, les droits de sa religion outragée dans la profanation des lieux saints, les droits du malheur, de l'espérance et de la piété, on croyait alors, mes frères; et ce siècle, que notre orgueil voudrait flétrir du reproche de barbarie, accuse, avec bien plus de raison, les vices de notre mollesse, la froide léthargie de nos cœurs rétrécis et les extravagances philosophiques de notre faux savoir (car ce n'est pas au siècle qui n'a pas

de lois qu'il faut insulter, mais au siècle avili qui méprise les siennes, au siècle qui brave le jugement de Dieu, au siècle où l'or est le supplément de la vertu et de la morale) ; lorsque le monarque eut salué la terre sacrée, berceau du christianisme : ici, lui disait-on, Jésus-Christ guérissait un paralytique de trente-huit ans ; là, il ressuscitait Lazare ; ici, il commandait aux éléments soulevés, là il reçut le baptême des mains du précurseur et sanctifia les eaux du Jourdain ; ici, il parut transfiguré sur le Thabor, là, il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets. Et le prince et ses généreux compagnons, touchés, émus, attendris, s'agenouillaient sur les traces de tant de glorieux souvenirs. Ah ! pourquoi traverser les mers? s'écrie un des plus illustres défenseurs de la vérité. Il est au milieu de nous, celui dont nos pères allaient chercher si loin les restes précieux et interroger les vestiges, il est sur nos autels : ce ne sont pas les lieux consacrés autrefois par sa présence ; c'est lui-même. Sous nos yeux, Jésus-Christ rassasie d'un pain miraculeux une multitude affamée, fait asseoir à sa table de nouveaux enfants prodigues, rappelle du tombeau des pécheurs qui exhalaient déjà l'odeur contagieuse de la mort, calme la souffrance, console l'infortune, encourage la faiblesse. Est-ce assez de puissance et de grandeur ?

Non, mes frères : sous nos yeux, Jésus-Christ éteint dans son sang la colère divine, irritée contre d'ingrates créatures. C'est pour elles, dit-il à son Père, que je suis mort sur un gibet, c'est pour elles que je meurs tous les jours d'une mort mystique : ce sont les enfants de ma douleur que j'ai engendrés sur la croix, ils sont mon peuple ; je parlerai à leur cœur, je les ramènerai ; ils viendront vous demander avec moi et par moi la grâce que je sollicite pour eux. Pourraient-ils plus pour se perdre que je ne puis pour les sauver ? Et serez-vous leur juge plus que je ne suis leur Sauveur ? N'en doutons pas, mes frères, nos tabernacles, voilà les saintes forteresses qui couvrent les empires et les nations ; nos tabernacles, voilà la digue qui arrête les coups de la justice suprême : comment ne respecterait-elle pas la présence de celui qui habite avec nous ? Si le sang de l'agneau dont les maisons des Israélites étaient rougies mettait en fuite l'ange exterminateur, comment les ministres des vengeances oseraient-ils tonner sur une terre baignée du sang de l'Agneau dont le premier n'était que la figure ? Lorsque le glaive de la tyrannie frappait les têtes de nos aînés dans la religion ; que les édits de mort tapissaient les cités païennes ; que la piété, dans les fers et dans les larmes, était réduite à enfouir les objets chéris de son culte, ainsi que dans ces jours d'horrible mémoire, encore si près de nous, lorsqu'on proclamait l'athéisme comme la doctrine des grands esprits, l'impudicité comme la morale des cœurs libres, et la législation du crime comme le code du bonheur ; lorsque les voix de Sion pleuraient, et qu'ils recevaient l'aumône, ceux qui la donnaient aux jours meilleurs ; lorsque d'avides ennemis brisaient, de leurs marteaux sacriléges, les vases du sanctuaire, après les avoir souillés de leurs attouchements impurs, et imprimaient le sceau de leur avarice sur les portes frémissantes de nos tabernacles, après avoir exilé l'Eternel de sa demeure : une voix, dont la foi du malheur répétait les accents, une voix forte de la lumière de Dieu qui l'accompagne toujours, une voix toujours entendue de celui qui compte jusqu'à nos larmes ; une voix propice sortait des tabernacles bâtis à la hâte par la fidélité courageuse ; c'était la voix du Fils qui allait émouvoir les entrailles paternelles : au fond des catacombes solitaires, la grandeur de Jésus-Christ brillait comme dans le ciel, les chérubins environnaient sa table, comme le trône où il règne ; ils y étaient les adorateurs du Dieu victime, comme ils sont les interprètes du Dieu législateur.

Notre indifférence ne se réchaufferait-elle pas aux récits de l'histoire sur le dévouement des premiers chrétiens ? S'effrayerait-elle encore de les voir renonçant aux discours frivoles et aux vaines inquiétudes, n'ayant qu'une âme et qu'un cœur, mettant leur unique joie dans les exercices de la grâce, riches des trésors de la science de Dieu, enivrés de tout ce que l'espérance de l'immortalité a de pur et de ravissant, immobiles de respect dans leurs temples souterrains, comme les intelligences devant l'Eternel ? O beaux âges ! ô jours de ferveur ! ô jours trop rapides, dont le souvenir n'est plus que dans les monuments de l'antiquité ! Jours prospères que l'Eglise redemande et pour elle et pour nous ! Qu'il était grand alors le Dieu de l'eucharistie ! La terre a disparu : sont-ce des hommes ? sont-ce des anges ? Le sacrifice qui n'est interrompu que par les soupirs de la charité et les sanglots de la pénitence ; l'ordre, la décence, la gravité des pontifes pleins du Dieu qu'ils invoquent ; les mères déjà éprouvées au feu de la persécution, se réjouissant des cicatrices de la foi ; les vierges parées des seuls ornements de la modestie, attentives à ne voir que leur Epoux, jalouses de n'être vues que de lui ; les enfants fiers de souffrir, offrant les douces et tendres prémices de leur innocence, chantant les louanges du Dieu trois fois saint, prenant à ses pieds le bouclier de la force, s'animant aux combats et à l'apprentissage du martyre, puisant dans le sang de Jésus-Christ le courage de verser leur sang pour lui : voilà le magnifique spectacle que donnaient au monde nos ancêtres dans la vérité : n'y a-t-il pas entre notre dévouement et leur dévouement l'intervalle des siècles qui nous séparent ? Oh ! qu'il était grand alors le Dieu de l'eucharistie !

Mais pourquoi Jésus-Christ ne laisse-t-il échapper aucun trait, aucun signe, aucun rayon qui entretiendrait l'idée de sa présence ? Mes frères, voilà le mystère de son amour : dans les autres mystères, il est

l'objet de notre admiration, ici il ne veut l'être que de nos sentiments; ailleurs il exerce ses droits, ici son amour nous les cède : les autres miracles sont pour sa gloire, le miracle de l'eucharistie est pour notre reconnaissance : autrefois il opéra des prodiges en témoignage de sa grandeur, ici il n'en opère que pour resserrer l'homme et le Dieu; ô bonté incompréhensible! notre autel est tout à la fois la crèche du Dieu enfant et la croix du Dieu immolé ; on ne peut pas douter qu'il n'y soit dans un état de vie, puisqu'il est le prêtre du sacrifice ; on ne peut pas douter qu'il n'y soit dans un état de mort, puisqu'il en est la victime. Il n'y vit que pour mourir, il n'y meurt que pour renaître. Il meurt autant de fois et sur autant d'autels que nos vœux le demandent, que nos besoins l'exigent. Il en coûterait plus à son amour de s'éloigner de nous, qu'il ne lui en coûte pour s'en approcher. Venez à moi, nous dit-il, venez, vous tous qui gémissez sous le poids du malheur : *Venite ad me, omnes.* (*Matth.*, XI, 28.) Je suis le Dieu des miséricordes. Mon cœur est à vous, si le vôtre est à moi : *Venite.* Mon sang, répandu pour vous sur l'autel de propitiation, fera germer dans votre âme les vertus que ma loi commande : *Venite.* Etes-vous égarés? Je suis votre guide. Etes-vous faibles? Je suis votre soutien. Etes-vous orphelins? Je suis votre père. Etes-vous pauvres? Je suis votre trésor : *Venite.* Eprouvez-vous de la tiédeur dans mon service? Je vous ranimerai. Avez-vous des peines secrètes? Je vous consolerai; je ferai plus, s'il faut davantage ; tels sont les jeux de mon amour : *Venite.* Venez donc, mais venez sans delai, mais ne venez qu'à moi, mais venez tous : *Venite ad me, omnes.* Mes frères, on vante la tendresse de cet oiseau mystérieux qui nourrit ses petits de sa substance ; il est devenu l'emblème de la charité maternelle; est-il plus qu'une faible image de la charité divine?

Qui pourrait maintenant expliquer votre conduite? Quoi! il est près de vous pour écouter les plaintes de la misère et les confidences de la douleur, celui qu'environnent dans le séjour de sa puissance les hommages et les acclamations unanimes des élus! Quoi! il vous invite, il vous presse; et vous répondez à sa voix touchante par les plus injurieuses distractions, vous payez son amour de la plus noire ingratitude. Seigneur, votre demeure est-elle un temple d'adoration, ou un temple de scandales? comment ses voûtes indignées n'écrasent-elles pas ces chrétiens audacieux qui viennent y tendre des piéges à l'innocence, et la troubler par leurs regards comme par leurs discours; ces femmes hardies, vêtues sans être voilées, devant lesquelles la pudeur tremblante baisse les yeux; ces jeunes impies qui se croient de grands hommes, parce que la croyance publique est l'objet de leurs railleries? Hélas! que voyons-nous? l'un, pendant que le sang de la victime coule, s'entretient de son négoce ou de la nouvelle du soir, l'autre peut-être de sa flamme impure et de ses projets de débauche : celui-ci médit ou calomnie; celle-là parle de modes ou d'ajustements, critique ou envie la parure de ses voisines, est à la comédie lorsqu'elle est à la messe, ou dans un cercle profane, lorsqu'elle est dans l'habitation de son Dieu. Plus loin, il y a une imagination malade qui rêve des chimères, un esprit superficiel et léger qui se promène dans le vide, un cœur chagrin qui gémit de ne pouvoir arriver au but de ses désirs insensés. Telle personne, dans l'attitude de l'humilité, est fière d'être humble, observe si elle est observée, et remue ses lèvres qui n'articulent que des mots. Seigneur, vous aviez plus d'amis sur le Calvaire!

Et cependant nos temples sont des asiles de sainteté : nos temples sont des lieux d'attente entre le ciel et la terre, des pavillons provisoires qui touchent aux indestructibles pavillons, des maisons privilégiées où l'on se forme à toutes les vertus, bien différentes de ces maisons de licence où l'on se dresse à tous les vices : nos temples sont les boulevards de la vérité contre le mensonge, et de la loyauté contre la perfidie : dans nos temples, on enseigne que la haine des méchants est une seconde conscience qui enseigne aux bons qu'ils sont fidèles à eux-mêmes : nos temples ne sont pas des édifices consacrés à une magnificence stérile, mais à la prière; à la dissipation, mais au recueillement; à la curiosité, mais au besoin. C'est dans nos temples que la victime provoquée, chargeant enfin sa justice des intérêts de sa clémence méconnue, allume les flammes dévorantes destinées à punir l'ingratitude, et que, soulevant le poids des grâces rejetées, elle en accable les mauvais chrétiens : enfin nos temples sont des ports assurés contre les écueils de la vie.

Les nations païennes révéraient leurs dieux, Rome elle-même tremblait aux pieds de son Jupiter, les Césars et leurs légions inclinaient leurs aigles victorieuses devant sa statue. On eût frappé de mort la témérité qui aurait violé son parvis. O honte! ô dégradation! Il me semble entendre Jésus-Christ dire à son ministre comme le Dieu des Hébreux au prophète Ezéchiel : Perce le mur de mon sanctuaire : *Fili hominis, fode parietem.* (*Ezech.*, VIII, 8.) Quoi! des idoles impures de la maison d'Israël : *Universa idola domus Israel in circuitu!* (*Ibid.*, 10.) Tourne-toi, et tu verras encore de plus grandes abominations : *Et adhuc conversus, videbis abominationes majores* (*Ibid.*) : et je vis, comme vous l'avez vu, les fêtes de l'impudicité et de la démence, *mulieres plangentes Adonidem* (*Ibid.*, 14) : et j'entendis les chants atroces de l'ivresse et les refrains dégoûtants du blasphème. Je vis une horde meurtrière et dévastatrice inonder le Saint des saints, égorger les lévites, voler l'arche, et je l'entendis célébrer ses exploits sanguinaires dans un langage que l'enfer n'inventerait pas, à moins qu'il ne fût en délire. Seigneur, détournez vos regards, abaissez-les sur un spectacle digne de vous; voyez ces autels

élevés à votre nom jusque dans les entrailles de la terre, votre sang mêlé au sang des nouveaux martyrs, les larmes des justes, la piété intrépide, la douce sérénité sous les coups du malheur, la profonde adoration, l'émulation de toutes les vertus, la force de tous les sacrifices inspirée par votre sacrifice, l'héroïque assemblage des traits qui composent le fidèle tableau de la perfection évangélique, votre présence consolant de l'absence de ce qu'on a de plus cher, enfin votre anéantissement eucharistique, source et gage de la plus entière confiance.

Si je dirige mon vol jusqu'aux portes de l'aurore, disait le plus éloquent des chantres sacrés, je trouve le Dieu de majesté qui traverse à pas de géant l'empire de ses mains. Sur les mers, j'admire avec une respectueuse frayeur le Dieu des tempêtes qui soulève les flots et les calme; pendant la nuit je contemple le Dieu magnifique qui a semé d'astres radieux les déserts du firmament. Revenu de ces pompeuses scènes, je pénètre dans son temple : c'est le Dieu qui n'est plus, le Dieu qui n'est rien, le Dieu qui a cessé d'être; une faible lumière, des voiles fragiles, une étroite enceinte : est-il possible que ce soit le même Dieu si grand dans ses ouvrages et si humble dans sa maison? *Ergone possibile est ut Deus habitet cum hominibus?* (II *Paral.*, II, 18.) Ici, les expressions se refusent au sentiment. Oui, mes frères, c'est pour nous qu'il cache la splendeur de sa divinité, c'est pour se rendre plus accessible qu'il s'enfonce dans les nuages de l'anéantissement; sa grandeur captive et enchaînée n'éclate pas même contre ses ennemis, et de tout le pouvoir d'un Dieu, il semble ne s'être réservé que le pouvoir d'anéantir le Dieu. Ce n'est plus le Dieu jaloux, il ne l'est que de notre confiance et de notre abandon. Ce n'est plus le Dieu terrible qui, autrefois, était gardé dans son temple par d'effrayantes ténèbres et dont le tonnerre grondait sans cesse autour du propitiatoire. Qu'est-ce donc qui doit le plus nous surprendre, demande saint Bernard, ou de Dieu qui est à la merci de l'homme, ou de l'homme qui ne se livre point à son Dieu? Si l'anéantissement de Jésus-Christ dans l'eucharistie est le plus étonnant de ses prodiges, l'homme qui n'en use pas, ou plutôt qui en abuse pour l'outrager de plus près, n'est-il pas un prodige plus étonnant encore? On croirait que, rival de son Dieu, il vient se mesurer avec lui, défier sa justice, disputer avec sa clémence, l'attaquer sur son trône, pour rendre l'injure plus solennelle.

O stoïcisme inconcevable, qui repousse le miracle d'un anéantissement sans réserve! Sur le Calvaire, Jésus-Christ obéissait en mourant, *factus est obediens usque ad mortem.* (*Philip.*, II, 8.) Ici il s'anéantit parce qu'il le veut, il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui : dans l'ordre de la nature, il nous donne la vie, la santé, les biens de la terre, c'est le don de sa providence; dans l'ordre de la grâce, il nous prodigue tous les secours qui rendent sa loi facile et aimable, c'est le don de sa miséricorde: ici, avec la possession et l'usage même de Jésus-Christ, nous jouissons de toutes les richesses d'un Dieu. Epouses de l'Agneau, vous l'ornement de l'Eglise et de notre ministère, avec quelle sainte confiance vous devez répéter l'hymne du Psalmiste! O mon âme, célèbre les louanges du bienfaiteur suprême qui se rapproche de toi, pour lui mieux ressembler : *Benedic, anima mea, Domino.* (*Psal.* CII, 1.) O mon âme, que ses faveurs soient l'objet de ton éternel entretien et de tes ineffaçables souvenirs : *Noli oblivisci omnes retributiones ejus.* (*Ibid.*, 2.) Dans tes langueurs, dans tes épreuves, dans tes peines, il te visite, il s'unit à toi, il t'inonde de ses largesses : *qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas.* (*Ibid.*, 3.) Sans lui, éviterais-tu les piéges d'un monde séducteur où tout est danger? L'autel de Jésus-Christ est comme un abri sûr d'où tu vois les orages se former, une foule de malheureux lutter contre les flots et couvrir de tristes débris une mer couverte d'écueils. O mon âme, bénis la main qui t'a sauvée du naufrage : *Qui redemit de interitu vitam tuam.* (*Ibid.*, 4.) Chaque jour un Dieu comble tes désirs, chaque jour il te rompt le pain de vie, chaque jour il te désaltère à la source dont les eaux jaillissent jusqu'à l'immortalité : *qui replet in bonis desiderium tuum : renovabitur ut aquilæ juventus tua.* (*Ibid.*, 5.) Ton Seigneur est toute bonté, il donne la patience au juste contre les injures du méchant : *faciens misericordias Dominus, et judicium omnibus injuriam patientibus.* (*Ibid.*, 6.) C'est lui qui a révélé à Moïse les voies de salut, et déclaré aux enfants d'Israël ses paternelles intentions : *notas fecit vias suas Moysi, et filiis Israel voluntates suas.* (*Ibid.*, 7.) Ne dis donc plus seulement : Mon Dieu, mon créateur et mon maître; ne dis donc plus seulement : Mon Dieu, mon sauveur et ma victime: mais dis-lui, dans l'extase de la confiance : Mon Dieu, mon breuvage et ma nourriture.

Et vous, pécheurs, quels doivent être vos sentiments à la vue de tant de grandeur, de tant de charité, de tant d'humiliations réunies? Seigneur, je me suis servi de vos dons contre vous. Ah! si je ne considérais que votre justice, je l'invoquerais moi-même contre moi; frappez, Dieu juste, l'ingrat qui vous a rendu la haine pour l'amour. Pouvais-je ne pas vous aimer, Seigneur, vous qui m'aimez jusqu'à vouloir dépendre de votre créature, jusqu'à vous anéantir, vous reproduire, vous multiplier, jusqu'à semer pour elle les miracles, sans éclat et avec la tranquillité d'un Dieu? Mais, ô mon rédempteur! si je plie sous le fardeau de mes iniquités, daignez me soutenir; et, pour empêcher que je ne succombe, ne renouvelez-vous pas sans cesse le sacrifice que vous avez offert sur la croix? Je m'anéantirai dans ma confusion, dans mon repentir et dans ma confiance, et une goutte de votre sang guérira toutes les blessures de mon âme.

Telle doit être l'amende honorable de nos

cœurs. Mais songez, et c'est la belle pensée de saint Ambroise, que si Jésus-Christ est agneau sur nos autels, il y est lion en même temps : *Idem agnus, idem leo.* Il a sur nos autels la douceur de l'un et la fierté de l'autre : *Idem agnus, idem leo.* Sa bonté accueille la reconnaissance, et sa colère menace l'ingratitude : *Idem agnus, idem leo.* Agneau, il se tait quand c'est la confiance qui l'immole; lion, il rugit quand c'est la témérité : *Idem agnus, idem leo.* Agneau sans tache, il caresse les âmes pures; lion sans pitié, il se venge quand on l'outrage : *Idem agnus, idem leo.* Agneau et lion, victime et Dieu, tremblez, chrétiens indifférents : *Idem agnus, idem leo.* Songez qu'on ne se joue pas impunément du sang d'un Dieu, que le sang d'un Dieu n'est jamais répandu en vain, qu'il y germe des grâces ou des châtiments, qu'il s'en forme des nuages de calamités ou des rosées fécondes de miséricorde; songez enfin que les autels de Jésus-Christ doivent toujours être riches de vos vertus, que ce qui vous y est offert peut seul assurer la santé de votre âme, et qu'il faut adorer sa présence sur la terre, pour jouir de sa présence dans le ciel.

SERMON XIII.

SUR LA MORT

Omnes morimur. (II *Reg.*, XIV, 14.)
Nous mourons tous.

Et l'écrivain sacré ajoute que nous disparaissons comme des eaux qui se perdent sans retour : *Quasi aquæ, dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* (*Ibid.*) La vie n'est donc qu'une eau courante; nos années se poussent donc avec la rapidité d'un fleuve, en sorte qu'après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, dit le célèbre orateur de la mort, nous allons tous nous confondre ensemble dans un abîme sans fond. Il faut mourir, *omnes morimur :* nous n'assisterons donc pas toujours aux magnificences de la nature; nous ne verrons donc pas toujours les spectacles de l'ordre moral, que nous aimons tant à troubler par les prétentions de la vanité ou les calculs de l'intérêt. Il faut mourir, *omnes morimur :* et ce monde, avec lequel nous croyons avoir scellé une alliance éternelle, ne sera plus rien pour nous, comme nous ne serons plus rien pour lui; et pas un grain de notre poussière ne se ranimera aux mots d'ambition, de gloire et d'opulence. O mort! le roi des *épouvantements*, que vous avez été bien nommé! Dieu de bonté, Dieu d'espérance, sans vous, oserions-nous regarder l'avenir?

Cependant, mes frères, cet avenir, il faut le regarder : il faut mourir, il faut donc penser à mourir. Etrange inconséquence, que jamais la mort ne nous soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous les côtés! On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort : voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit est un homme. On jugerait que les mortels ne sont pas moins soigneux d'ensevelir la pensée de la mort que les morts mêmes. O mortels! venez avec moi contempler les scènes du tombeau; venez apprendre l'homme. L'homme peut-il être mieux représenté qu'en le montrant où il n'est plus? Le tombeau est le plus limpide miroir des choses d'ici-bas. O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu nous donnes; toi seule sais nous convaincre de notre petitesse, toi seule nous fais connaître notre grandeur : si l'homme s'estime trop, tu humilies son orgueil; s'il s'abaisse trop, tu relèves son courage, et rehausses la dignité de son âme. O mort, tu es un prédicateur bien plus éloquent que nous. Il faut mourir, il faut donc penser à mourir : voilà, chrétiens, toute la théologie et toute la morale de la mort. Attendrez-vous que vos iniquités se placent entre le ciel et vous, comme un nuage d'airain, pour repousser vos tardifs gémissements? L'ingrat qui ne se réveille qu'au bruit de la foudre! Et devant la justice de Dieu, qu'est-ce qu'une pénitence d'un moment, qui, pour être solide, a besoin de s'appuyer sur un miracle?

Tels étaient les sentiments d'un prince chéri de Dieu et de sa nation : il croyait que notre premier devoir est d'étudier la mort; que les maximes de la sagesse humaine peuvent bien donner le masque et l'ostentation de la vertu, mais que la pensée de la mort en donne la vérité. Pensons donc à mourir, nous pour qui l'abus de la miséricorde, qui fait le crime de la vie, amènerait nécessairement l'effroi de la justice, qui fait le désespoir de la mort. Pensons donc à mourir; occupons-nous, dès aujourd'hui et après tant de folies, occupons-nous de la mort, des leçons qu'elle donne et des indemnités qu'elle promet : mais quel sera le plan de ce discours? Chrétiens, est-ce qu'il y a de l'ordre dans la destruction? Cependant, deux idées principales, que je développerai tour à tour, sortiront de mon sujet : c'est qu'en quittant la vie, nous ne perdons rien, si nous avons pensé à la mort; c'est qu'en quittant la vie, nous gagnons tout, si nous avons pensé à la mort.

Seigneur, vous savez avec quelle confiance je viens annoncer votre parole dans la cité fidèle et pieuse (23), où s'accompliront les destinées nouvelles que vous réserviez à votre France; dans cette métropole antique, où mes regrets cherchent un pontife (24) dont la reconnaissance exalte la haute sagesse comme un bienfait de votre miséricorde; devant un sénat de coopérateurs (25), heureux d'avoir leur chef pour modèle, et de l'aider de leurs prières, de leurs vertus, de leurs mérites; devant un pasteur (26) si digne de son troupeau et un troupeau si

(23) Toulouse, en 1823.
(24) S. E. Mgr le cardinal duc de Clermont-Tonnerre, absent pour la barette.

(25) MM. les vicaires généraux et chanoines.
(26) M. Pagan, curé et chanoine de Saint-Etienne.

digne de son pasteur! Seigneur, vous le savez encore, comme mon zèle s'animerait dans cette chaire de la présence d'une jeunesse (27) si précieuse à l'Église dont elle doit être l'ornement, et à votre royaume de prédilection dont elle doit être l'appui; d'une jeunesse que les écoles de la science ne rendront plus étrangère aux temples de votre religion, et qui, dans sa croyance éclairée, ne séparera plus de l'honorable sacerdoce des lois le sacerdoce nécessaire des autels; d'une jeunesse qui n'a point vu les malheurs dont nous avons été les témoins, mais qui, appelée à les réparer avec les Bourbons, la concorde et la foi, donnera à la monarchie de saint Louis tout ce qu'elle lui promet; d'une jeunesse *agissante*, mais pour ne jamais porter le lourd et dangereux fardeau du temps; *réfléchissante*, mais pour mieux apprendre l'art si glorieux et si consolant de défendre les opprimés; *ardente*, mais seulement du beau feu de servir le christianisme par ses nobles exemples, la légitimité par ses nobles sentiments, la patrie par ses nobles services. Enfin, Seigneur, vous savez que, sans vous, je n'oserais entrer dans la sainte carrière que j'ai à parcourir : soutenez ma faiblesse, je vous en conjure par l'intercession de la divine et charitable protectrice de notre ministère.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut mourir : commencer, croître et finir, voilà notre sort. *Le perpétuel* usage de la vie, dit énergiquement un ancien, *est de bâtir la mort*, et la même poussière couvrira toutes nos illusions. Oui, vous mourrez bientôt, vous, jeune homme, vous portez la mort dans votre sein : *Morieris tu.* (IV *Reg.*, XX, 1.) Vous mourrez bientôt, vous, vieillard que les rides de la décrépitude et peut-être les excès du libertinage signalent au sépulcre : *Morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, femme si fière de l'étalage de toutes les séductions, qui peut-être hier vous disposiez par la danse au devoir de la pénitence et aux grandes miséricordes de la foi, dégradant ainsi par des travestissements licencieux l'image de votre Créateur : *Morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, impudique, dont un venin subtil a flétri la santé, qui traînez à pas lents votre ignominie gravée sur un front jauni par la débauche, *morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, avare, aussi pauvre des biens que vous possédez que de ceux qui vous manquent, qui n'avez jamais essuyé une larme ni soulagé un malheureux : les vers se chargent de punir vos honteuses duretés et vos épargnes barbares : *Morieris tu.* Vous mourrez bientôt, vous, épouse criminelle, dont les amours insensées sont l'entretien de toute une ville, stupéfaite de votre audace : vous éteignez le flambeau nuptial dans la fange de vos désordres; les torches funèbres de la mort vont éclairer votre convoi et venger les bonnes mœurs : *Morieris tu.* Tu mourras aussi bientôt, toi, sacrilége violateur des tombeaux, et ton cadavre restera en gage à la mort pour ceux que tu lui as dérobés : *Morieris tu.* Et vous, dominateurs sanglants, qui n'échapperez à l'oubli que parce que vous avez légué vos forfaits à l'histoire, dont la crainte et la bassesse enivraient l'orgueil, et qui croyiez mettre votre tête à l'abri de la foudre en la cachant sous des trophées : la justice divine n'a-t-elle pas évoqué votre gloire coupable à son tribunal? Les cris des opprimés n'ont-ils pas tonné sur votre ruine immense? N'est-il pas dévoré votre règne du matin? Le plus fameux d'entre vous, par l'obscurité de sa mort, ne nous a-t-il pas mis pour jamais à l'abri de la gloire de sa vie : *Morieris tu?*

Il faut mourir : les terribles paroles qui éclatèrent comme un coup de tonnerre sur la tête d'Adam tombent de tout leur poids sur la nôtre; tous ses enfants viennent se loger dans un étroit cercueil : c'est la maison de leur éternité, où ils descendent pour n'en sortir qu'au jour des deux sentences. Il faut mourir : tout l'atteste, depuis la pyramide qui indique le lieu où fut l'opulente Memphis, jusqu'à la croix de bois qui décèle à peine celui où repose un pauvre berger. Il faut mourir : cet arrêt prononcé contre nous est écrit sur tous les objets qui nous environnent. Nous tombons comme les feuilles de l'automne; et ni les feuilles ni les hommes ne tiendront pas mieux cette année que les précédentes aux arbres ni à la vie. La mort a-t-elle proclamé une trêve avec aucun âge? Rassasiée de victimes, a-t-elle suspendu son glaive? Combien pourrissent maintenant sous la terre qui jouaient, il y a peu de temps, un rôle brillant à sa surface? Nos cimetières, où *la mort est si prompte à remplir les places*, c'est le terrible rouleau d'Ézéchiel, dont les pages ne contiennent que deuil, lamentations et regrets. Enfin, la mort est partout, excepté dans la pensée de l'homme. On va même jusqu'à oublier que tous les peuples, civilisés ou sauvages, confièrent à la religion la garde des tombeaux; qu'elle veille sur les générations éteintes comme une mère sur ses enfants endormis; qu'assise en face de l'avenir, elle met l'espérance à côté des dépouilles de l'homme, et change le sépulcre en une espèce de sanctuaire qui renferme un grand mystère de résurrection.

Il faut mourir : et comment s'étonner du néant de la vie, lorsque ce néant exerce sa puissance jusque sur les empires? Si on apprend la résignation en voyant mourir les rois, combien plus, en voyant mourir les empires? Et à quelle époque les leçons du néant avaient-elles été plus éclatantes dans la dissolution et dans la chute des États? Quand vous voyez passer devant vous, non-seulement les monarques, mais les monarchies elles-mêmes, disait le plus grand des instituteurs à son élève qui était prince, quand vous les voyez passer devant vous

(27) L'école de droit.

successivement et tomber les uns sur les autres, ce fracas effroyable ne vous fait-il pas sentir que rien n'est solide ici-bas? Ah! mes frères, lorsque l'histoire, en nous montrant le plus haut accroissement des choses de ce monde touchant de si près à leur décadence, nous donne de si utiles instructions, pourquoi faut-il qu'une trompeuse sagesse vienne s'interposer entre l'homme et Dieu, et placer pour lui sur la terre ce que son cœur et sa foi l'avertissent de chercher dans le ciel?

Le législateur des Hébreux disait en mourant à son peuple : Plût à Dieu que vous eussiez toujours les yeux tournés vers le terme de la vie! *Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent!* (*Deut.*, XXXII, 29.) Je vous adresse le même vœu, chrétiens : c'est sur les tombeaux qu'il faut lire et méditer ce qu'il vous importe de connaître. Au milieu du choc des passions et du tumulte des affaires, il est bien difficile d'entendre les préceptes de la vérité. Aux silencieuses retraites de la mort, la vérité, régentant sur des cendres les nations et leurs chefs, désigne de sa chaire éloquente cette foule d'hommes entassés sans distinction et sans ordre : Ici, leur crie-t-elle, la poussière des petits est sans respect pour la poussière des grands; ici le serviteur et le maître portent la même livrée, et le luxe du riche n'insulte plus à la détresse de l'indigent. Ici, il n'y a plus d'ennemis; leurs os, à mesure que le temps les brise et les dissout, se réunissent et s'embrassent : pourquoi ne règne-t-elle pas chez les vivants cette paix qui règne dans la société des morts? Que de mouvements pour tomber dans l'éternel repos! que de bruit pour tomber dans l'éternel silence! c'est qu'elle les fatigue, la seule pensée qui assurerait leur bonheur; c'est qu'ils fuient la vertu qui rend la mort si douce, au lieu de fuir le vice qui rend la mort si fatale; c'est qu'ils se font la guerre pour les biens périssables de la vie présente, et qu'ils dédaignent les biens impérissables de la vie future; c'est qu'ils ne veulent pas se rappeler qu'en quittant la terre on ne quitte pas la vie.

Je le sais, mes frères, l'homme n'aime point à penser à la mort : mourir! cette idée seule soulève tous les sens, noircit l'imagination, aigrit l'existence. Nous n'aimons pas même qu'on nous retrace la figure de la mort; nous évitons les récits lugubres; nos terreurs sont quelquefois des puérilités; nous trouvons des présages sinistres dans les folies d'un songe, dans le chant d'un oiseau nocturne, dans le nombre fortuit des convives; mais d'abord les terreurs que la mort nous inspire ne viennent-elles pas de ce que sa pensée n'est point assez familière à notre éducation? On en parle toujours comme d'un malheur étranger, en sorte qu'il semble qu'il n'y ait rien de commun dans un acte qui s'accomplit sans cesse, et pour tous. Ecoutez les détails d'une maladie : il n'en est presque aucune où la mort n'ait pour complice le malade ou le médecin. Jamais rien dans l'ordre de Dieu : de manière qu'en nous promettant bien de ne pas commettre la même faute, on va jusqu'à croire qu'il ne tiendrait qu'à nous d'être immortels. Singulier aveuglement qui grossit les appréhensions de la mort au lieu de les dissiper!

O imprudents! quoi! la mort vous effraye : et au lieu de saisir tous les moyens que la religion vous offre, pour ne pas en être les victimes inopinées, vous vous couvrez les yeux pour ne pas apercevoir l'autel où vous allez être immolés bientôt. Encore, si vous éloigniez la mort, en éloignant sa pensée! mais, pensez-y, ou n'y pensez pas, elle arrive. Soyez donc toujours en mesure contre elle : un danger prévu de loin n'a plus rien qui étonne, et la mort n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue. Le temps, mes frères, ne nous a été donné qu'à l'essai, tant est petite la part dont nous disposons. Employez-la donc cette part, selon l'intention de celui qui peut la renouveler, l'étendre ou la restreindre à son gré. Ah! combien chaque moment, aujourd'hui dans notre dépendance, nous semblera précieux, si nous le considérons comme une occasion de plaire au souverain dispensateur de la vie et de la mort! C'est par un sentiment profond de confiance et d'amour que nous pouvons rapprocher nos faibles conceptions d'une éternité de bonheur : mais n'oublions jamais que cette éternité est dans l'emploi du temps qu'on lui consacre; et que le temps est pour l'homme un sol fécond ou stérile, selon qu'il le travaille, selon qu'il le cultive, selon qu'il l'ensemence sans attention ou avec choix.

Et, quand la pensée de la mort vous attristerait, chrétiens, n'êtes-vous donc sur la terre que pour des images agréables et riantes? On en perdrait, dites-vous, la raison, si cette pensée était habituelle! Mais relisez, je vous prie, l'histoire du christianisme, les fastes de la vertu, les annales des saints : la pensée de la mort était la pensée de toute leur vie; en pensant à la mort, rien ne coûtait à leur zèle intrépide; en pensant à la mort, ils élevaient en silence l'édifice de leur salut; en pensant à la mort, ils cueillaient d'avance les palmes de la fidélité courageuse. On en perdrait la raison! Mais, ont-ils perdu la raison, ces illustres anachorètes qui s'enfermaient vivants dans leurs tombeaux pour méditer avec la mort qu'ils aimaient, jusqu'à l'inviter à venir de toute l'impatience de leurs vœux? On en perdrait la raison! Mais, ont-ils perdu la raison, ces savants docteurs qui écrivaient sous la dictée de la mort, à qui la mort semblait broyer les noires couleurs sous lesquelles ils nous ont peint le monde et ses dangers, l'enfer et ses supplices? On en perdrait la raison! Mais, ont-ils perdu la raison, ces beaux génies qui ne conversaient qu'avec la mort, parce qu'ils la regardaient comme la meilleure conseillère de notre faiblesse, comme la plus sûre institutrice de

notre ignorance, comme la plus assidue consolatrice de notre misère? On en perdrait la raison! Heureuse folie, qui a produit tant de héros chrétiens, inspiré tant de dévouements sublimes, commandé tant de sacrifices généreux! heureuse folie, qui a peuplé le ciel! Mais une folie, vraiment digne de ce nom, est de penser toujours à une fortune de boue et de ne jamais penser à la fortune de l'éternité.

Ou bien, la pensée de la mort s'empare-t-elle de votre âme, à la faveur d'un moment de calme et de silence: on cherche à s'en distraire, et l'on compte parmi les jours malheureux, ceux qu'elle empoisonne de son souvenir; on va même jusqu'à prétendre que la pensée trop fréquente, trop vivement empreinte de la mort, finirait par nous dégoûter des devoirs de notre état, en nous concentrant dans la solitude anticipée du tombeau: et moi je prétends que, loin de n'être propre qu'à former des êtres inutiles à leurs semblables, la pensée de la mort invite à tous les devoirs, en réprimant toutes les passions. A la pensée de la mort, qui met dans une évidence si convaincante le néant de la vie, le chrétien ne sent-il pas mourir dans son cœur la passion de la volupté, la passion de l'avarice, la passion de la fausse gloire? Est-il alors le maître de se faire illusion sur les apparences? ne touche-t-il pas au doigt la caducité et la brièveté des joies de la terre? En voyant, comme l'Israélite dans le désert, son idole bientôt réduite en poudre, n'est-il pas forcé de convenir qu'elle est indigne de son encens et de son culte? Peut-on ambitionner l'immortalité du temps, lorsqu'ils sont plongés dans l'oubli ces noms fameux, autrefois l'étonnement ou l'admiration du monde? Peut-on ne songer qu'à planer au-dessus des autres, lorsqu'on voit la mort anéantir tous les titres et niveler toutes les conditions? Peut-on s'épuiser à l'agrandissement d'un héritage, exposé sans cesse aux envahissements de son inévitable tyrannie? Peut-on se livrer à des plaisirs coupables, lorsqu'une main invisible grave sur nos murailles la sentence de notre trépas?

Mais, ô bizarrerie de l'esprit humain, que le monde ne nous paraisse jamais plus exempt de taches que lorsqu'il faut l'abandonner! Pauvres mortels, qui le trouviez une œuvre si imparfaite, il va fuir à vos yeux, et votre opinion change, et vous revenez sur vos jugements. Votre imagination errait sans cesse au delà de vos jouissances; l'heure est arrivée où elle vous tourmente d'une autre manière et où elle embellit tout ce que vous allez perdre. Vous éleviez des doutes sur le prix des biens de la terre, et maintenant vous en faites une estime exagérée. Vous disiez : Pourquoi ces chaleurs excessives, ou ces froids rigoureux? et vous dites en soupirant : Il n'y aura donc plus de saisons pour moi. Vous disiez : Pourquoi ces haines, ces guerres, ces révolutions? et vous dites à présent : Je vais donc être exilé pour toujours de ces mouvements auxquels je m'associais par la curiosité! Vous disiez encore : Pourquoi ces déplorables inégalités de rang et de fortune? et près de quitter la terre vous donnez le nom de bonheur aux charmes de la vie domestique ou aux douceurs de la médiocrité. Enfin la toile se baisse entre le monde et vous; et vous dites avec émotion : Un moment, un moment! Efforts inutiles! cette toile ne s'arrête point; il n'y a plus de pièce pour vous, et ce monde, que vous retenez de toutes vos forces, vous ne le verrez plus, vous ne l'entendrez plus.

Penser qu'on doit mourir, disait saint Jérôme, penser qu'on mourra bientôt, penser qu'on mourra plus tôt qu'on ne pense, c'est dénouer soi-même imperceptiblement les liens qui nous attachent à la vie, c'est se mettre en état de quitter sans regret, parce qu'on quitte tout sans rien perdre : *Facile contemnit omnia qui se cogitat moriturum.* Voilà l'autorité qui plia, au joug de la plus sévère morale, un grand accoutumé à la voix enchanteresse de la flatterie et au trompeur éblouissement des distinctions humaines : ce que n'avaient pu opérer toutes les autres considérations, un cercueil l'opère sur son âme hautaine : *Facile contemnit omnia qui se cogitat moriturum.* L'impératrice Isabelle, dans les débris de son corps défiguré, lui parle un langage qui triomphe de toutes les résistances; où vient de s'éteindre l'éclat de la pourpre et du trône, brillent les rayons du salut; sur le tombeau de la grandeur qui n'est plus, Borgia pose les fondements de sa nouvelle grandeur; il ne veut plus servir de maître que le trépas puisse lui ravir : tout entier à la pensée de la mort, il est tout entier au maître immortel qui règne dans les cieux : *Facile contemnit omnia qui se cogitat moriturum.*

Est-ce autour des tombeaux qu'on irait prendre des leçons d'orgueil? la pensée de la mort est au moins un frein de plus. C'est là qu'on apprécie ces personnages célèbres, vaine décoration d'un monde aussi vain que leur célébrité; c'est là que des lauriers sèchent sur des ruines; c'est là que gisent pêle-mêle des ossements qui portaient le sceptre, et des crânes naguère ornés de diadèmes; c'est là que le pauvre a aussi son domaine. Quel spectacle que celui de la foi, soumise aux mystères du tombeau! c'est dans la pensée de la mort que Dieu est sensiblement le Dieu de l'indigence. Pour la nombreuse famille des malheureux qui souffrent, le temps est si ingrat et si dur, que leur cœur a besoin de l'éternité. Ce n'est que pour les ennemis de Dieu que cette éternité est importune : de quel prix doit être pour eux ce temps dont les caresses sont si douces et les jouissances si enivrantes; mais l'âme chrétienne, comme la pensée de la mort la retire des séductions de l'orgueil, pour la remplir de son auteur, sans distraction et sans partage! Dieu et la mort lui sont nécessaires : elle s'ennoblit elle-même des hautes destinées que Dieu lui prépare, et c'est en redoutant sa justice qu'elle honore sa miséricorde. Avec la pensée de la mort,

tous les instants de la vie ne sont que piété et confiance; on croit devoir autant d'exemples qu'on reçoit de grâces : jamais il n'appartiendra aux âmes élevées par la pensée de la mort, le privilége si ordinaire de nos jours de tout enfreindre ; d'ôter au crime sa honte, au vice son scandale ; de traiter de faiblesse d'esprit le respect de la loi et des saintes observances.

Quel aréopage que la société des morts! point de couronnes, de rivalités, point d'adulations. Interrogez ces débris épars, ces lambeaux hideux de la vie : interrogez par le souvenir ces marbres pompeux, où la reconnaissance, et plus souvent encore la vanité, gravait des épitaphes, effacées par le temps bien plus que par les larmes : interrogez ces colonnes qui *semblaient vouloir*, dit Bossuet, *porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant :* interrogez ces figures *qui semblaient pleurer*, dit le même grand évêque, *images fragiles d'une douleur qui passe avec tout le reste :* interrogez ces augustes cadavres qui avaient tant de crédit sur la terre : demandez-leur si on va encore les implorer. Ces dispensateurs des richesses et des dignités vous répondent qu'ils n'ont plus rien à donner aux vivants, mais qu'ils peuvent encore les instruire. Hélas! mes frères, les tombeaux sont muets aujourd'hui; les funérailles de ce que nous avons de plus cher ne nous apprennent rien, ne nous touchent même pas! Nous rentrons alors sur la scène de la vie avec toute la sécurité de l'indifférence. Est-ce que nous croirions la mort moins forte que nous, et capable seulement de vaincre les âmes pusillanimes? C'est la doctrine de l'impiété.

Oh! si on avait toujours dans la mémoire cette pensée : la mort est le commencement d'une autre vie ; et quelle vie, ô mon Dieu! le châtiment de nos fautes ou le salaire de nos mérites; et quelle vie, ô mon Dieu! avec les élus de votre clémence ou avec les victimes de votre justice : de l'état où je serai trouvé alors, dépend l'éternité de mon bonheur ou de mon malheur : cette éternité commence pour moi dès l'instant où ma vie finit; la couche où l'homme expire est le premier tribunal où il est jugé; on ne regagne plus alors par le repentir ce qu'on a perdu par l'ingratitude. L'homme ne meurt qu'une fois; et cette mort est suivie d'un jugement sans appel et sans miséricorde : *Misericordia non erit amplius.* Lorsque la cloche funèbre publie qu'un homme est mort; oh! si on se disait, si ensuite on se répétait : il est jugé, jugé sur une vie comme la mienne, jugé en attendant que je le sois, jugé sur une carrière parcourue comme la mienne dans l'oubli de Dieu, le commerce des impies, la recherche des plaisirs, la mollesse des habitudes. Cette vie de réflexions sérieuses et de méditations amères serait le gage d'une vie d'immuables félicités.

Familiarisez-vous donc avec la mort : elle troublera la fausse paix de vos cœurs, elle remuera ces eaux bourbeuses et stagnantes d'une corruption raisonnée ; elle vous arrachera à cette torpeur indéfinissable qui déconcerte la sollicitude de notre ministère, elle vous réveillera de cette léthargie morale, la maladie désespérée de notre siècle : *Desperata est plaga ejus.* Mes frères, considérez-vous quelquefois à votre heure suprême, déjà saisis du froid mortel, votre langue engourdie, vos yeux couverts d'un nuage confus, le monde replié pour vous, n'ayant plus que vos œuvres : voilà l'histoire de toutes les créatures et ce sera la vôtre ; vous viendrez à ce terme; et la seule consolation que vous éprouverez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude et la préparation de votre mort. Jusqu'à quand vous dissimulerez-vous que la pensée de la mort ne laisse d'attraits que pour les espérances d'en haut : *Per imaginem mortis spem meditaris ;* qu'avec elle on ne songe plus qu'à l'éternelle vie et à l'éternel bonheur, animé non pas de cette foi morte qui, sans douter des choses futures, ne s'en occupe jamais, mais de cette foi vive qui, se rendant toujours présentes les choses futures, ne veut employer ses jours sur la terre qu'à mériter les trésors du ciel : *Thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum* (I *Tim.*, VI, 19); qu'elle nous transporte dans une nouvelle région, dans un autre ordre d'intérêts et de désirs : *Vivens cogitat quid futurum sit;* que, sans elle, point de remèdes aux misères d'ici-bas; qu'avec elle le soir de notre existence touche à l'aurore d'un soleil sans éclipse; enfin qu'en quittant la vie nous gagnons tout, si nous avons pensé à la mort?

SECONDE PARTIE.

En effet, la pensée de la mort, au lieu du temps et des biens du temps, nous présente le point de vue de l'éternité, de cette éternité dont nous approche insensiblement chaque pas que nous faisons dans la vie. C'est devant cette incommensurable perspective qu'elle nous arrête; c'est à l'étendue des objets qu'elle nous y découvre, qu'elle confronte la petitesse des objets qui nous captivèrent ici-bas : et qu'arrive-t-il? que le chrétien ne se regarde plus que comme un voyageur qui ne doit songer qu'à finir promptement sa course et à rentrer dans sa patrie; que la terre ne lui paraît qu'un lieu d'exil, la vie un passage, les soins qui l'agitent des chimères, les passions des ennemis artificieux, les plaisirs, un sommeil funeste : il arrive qu'on pèse toutes ses actions dans la balance de la mort. Car la mort est un juge dont l'intégrité se défend contre toutes les ruses, et la perspicacité, contre toutes les impostures : interprète infaillible de la loi, il en fixe les limites, en aplanit les difficultés, en maintient l'esprit; organe incorruptible de la vérité, il est sourd à la flatterie; oracle inaccessible à l'erreur, nous n'avons pas à craindre qu'il nous égare, jamais il ne prononce à l'avantage de la faiblesse de notre cœur; toujours en guerre avec les vices qui se ré-

fugient, en quelque sorte, sous les nombreux prétextes que la lâcheté invoque, la mort est la sauvegarde de la vie : *Ipsa pœna vitiorum transit in arma virtutum.*

C'est que le tombeau est le lieu propre de l'homme, la maison qui lui appartient par testament. *Ubi constituta est domus testamenti.* Mes frères, il n'est point de maison qui nous soit mieux acquise ou qui puisse nous être moins contestée que celle qui nous appartient par testament : le tombeau est cette maison : achetez des terres, bâtissez des palais, entassez des richesses : cela est beau selon le monde ; mais assurément ces terres, ces palais, ces richesses sont plus à la fortune qu'à vous ; ou, pour parler chrétiennement, vous n'êtes que les économes de ces biens. La raison, dit saint Augustin, que vous avez coutume d'apporter pour prouver que telle maison est à vous, prouve évidemment que c'est seulement votre maison de passage. Mes parents me l'ont laissée, elle est donc à moi par testament. Je vous entends, reprend le même docteur : vos ancêtres ont passé par cette maison, vous y passerez aussi, vous n'y êtes donc que comme des passants : *Unusquisque in domo sua hospes est.* Mais pour le tombeau, ah ! cette maison n'est qu'à vous, vous y demeurerez jusqu'à la fin, et vous n'en sortirez pas de vous-même. C'est l'idée du Psalmiste : *Sepulcrum eorum domus eorum.* (*Psal.* XLVIII, 12) Logez-vous-y donc d'avance, d'après le conseil de saint Basile, jetez-vous dans ce fort qui vous prémunira contre toutes les attaques ; retranchez-vous sur la cendre avec la pensée de la mort : *Sedit in medio cinerum.* Nos cimetières, selon le grand Chrysostome, sont de merveilleux arsenaux où nous trouvons des armes pour tous les genres de combats : *Ad omne bellorum et certaminum genus*, comme aussi nous nous y formons à nous connaître nous-mêmes.

O homme ! la mort vous enseigne que la main qui vous a créé ne vous délaissera pas, que vous faites partie des riches desseins de Dieu ; que ce n'est pas pour cette vie d'un jour, pour cette lueur d'un moment qu'il a réuni en vous tant de merveilles, qu'il vous réserve à une autre fin que votre rapide existence. O homme ! entr'ouvrant le rideau qui dérobe à vos yeux l'essence de votre âme, la mort signale les marques de sa grandeur et les traits éclatants de sa haute origine : alors, vos désirs sont en rapport avec l'immensité, votre imagination avec les choses inconnues, votre intelligence avec la beauté infinie, vos sentiments avec le besoin d'aimer pour toujours, vos espérances avec un bonheur sans terme. O mort, qui êtes, en quelque sorte, la confidente des intentions du Créateur, soyez toujours avec nous par vos inaltérables et pénétrantes clartés.

Même vous, impies, ouvrez les yeux aux clartés de la mort. Bientôt, en pensant à la mort et à l'éternité, vous ne confondrez plus la vraie science avec la hardiesse des systèmes, ni le judicieux et légitime examen de nos principes avec le goût des nouveautés ambitieuses : vous apprendrez qu'il existe au milieu de nous une religion qui unit le ciel et la terre, embrasse tous les temps, remplit tous les lieux ; qui, indépendante de tout, est appuyée sur un bras invincible ; vous distinguerez le christianisme à ces nobles caractères, et vous adorerez son auteur : vous apprendrez encore que toutes les connaissances humaines ne sont que de faibles ruisseaux de ce vaste océan ; vous en sonderez les profondeurs, non avec une curiosité indiscrète qui, après avoir conduit le malavisé scrutateur d'écueil en écueil, l'abandonne à lui-même, sans boussole, entre un Dieu bon qu'il n'ose invoquer, un Dieu vengeur qu'il ne veut pas croire, et la misérable ressource du néant dont il ne peut pas même se saisir, mais avec cette défiance éclairée qui n'échoue jamais dans la modestie de ses recherches, tandis que la présomption fait naufrage. En pensant à la mort et à l'éternité, vous vous humilierez sous la juridiction de celui qui a fait tout, qui a le domaine de tout, la propriété de tout, auquel la vie et le trépas obéissent, qui est inflexible dans sa colère, comme il est inépuisable dans sa miséricorde, et dont le souffle, quand il le veut, brise les diadèmes, les empires et les rois.

Oui, mes frères, c'est à l'oubli de la mort que nous avons dû la licence effrénée des opinions, les progrès contagieux du matérialisme, et ces inquiétudes secrètes ou turbulentes qui, se communiquant de proche en proche, répandirent cette doctrine séditieuse dont les apôtres consacrèrent, sous le nom de liberté, le mépris de tous les devoirs et l'apologie de tous les crimes. Impies, si vous pensiez à la mort et à l'éternité, vous n'auriez jamais dit dans vos festins sacriléges : Hâtons-nous d'orner et de parfumer nos têtes de roses : *Coronemus nos rosis.* (*Sap.*, II, 8.) Vous n'auriez pas fait de ces dangereuses extravagances le fond de vos entrailles, de vos livres, de vos théâtres, érigeant ainsi en écoles de volupté ces tombeaux, où il est si facile et si heureux de recevoir des leçons de sagesse : *Concupiscentia non habet locum, ubi mors timetur.*

Oui, mes frères, heureux le chrétien qui habite par la pensée les sombres royaumes de la mort et les asiles paisibles de la destruction ! Que l'air qu'on y respire est propice à l'innocence et fatal à l'orgueil ! Entrons-y sans effroi, osons envisager la mort en face pour étudier la vie. Qu'il est sublime et instructif le traité de morale que ce cadavre tient ouvert ! que son langage est irrésistible ! D'ailleurs, qu'avons-nous tant à craindre de la mort ? et la vie a-t-elle donc tant de charmes ? qu'a-t-il de si attrayant ce rocher sauvage, stérile en biens, hérissé de maux, dont le sommet se couvre d'orages à toutes les heures et au pied duquel coule un fleuve de larmes ? Vivre toujours, et pourquoi ? pour revoir ce qu'on a vu cent fois,

passer et repasser sur les mêmes traces semées d'épines : des douleurs, des affronts, des injustices, c'est notre inventaire à tous.

Fortifions donc notre âme de la pensée de la mort, amassons par elle une riche provision de mérites. La Providence a déjà peut-être signé l'ordre de notre départ; la mort l'a peut-être dans les mains et va nous l'expédier. O mort! sois la bien-venue : sans toi nos vertus seraient inutiles et nos chagrins ne finiraient pas; c'est toi qui en acquittes le prix. Non, la vie n'est point en deçà, elle est au delà du tombeau : quand la mort frappe un chrétien digne de ce nom, il est libre, il est roi, c'est un empire qui l'attend. O mort! tu es notre libératrice! Pour l'homme irréprochable, la mort est la couronne de la vie; et quand l'intervalle de la vie à la mort serait d'un siècle, ce siècle n'est qu'un point pour celui qui pense à l'éternité.

Cependant, il n'est pas rare de voir des libertins que les passions jetèrent dans l'incrédulité (il faut bien acheter le calme aux dépens de la foi); il n'est pas rare de voir des libertins, au lit de la mort, donner l'affreux spectacle d'une imperturbabilité satanique, nier avec un stoïcisme pénal le précipice où ils vont descendre, et rejeter le dogme de l'enfer jusqu'à ce qu'ils en partagent les supplices. Redouteraient-ils un châtiment auquel ils n'ont jamais pensé? car la pensée de la mort leur fut toujours étrangère. Il n'est pas rare de voir un méchant, au lit de la mort, ne pouvoir se résoudre à oublier les injures qu'il a reçues, ou plutôt qu'il a faites, résister à l'excès du mal qui l'abat, et, sourd aux prières de sa famille à genoux pour l'amollir, prétendre encore justifier sa haine qui lui coûtera à jamais la haine du Dieu terrible, à qui seul appartient le droit de la vengeance : redouterait-il un châtiment auquel il n'a jamais pensé? car la pensée de la mort lui fut toujours étrangère. Il n'est pas rare de voir un spoliateur effronté, à qui l'orphelin redemande l'héritage de ses pères, mettre en délibération, au lit de la mort, s'il obéira aux réclamations de la justice indignée, et sacrifier son âme à la honte d'avouer ses usurpations et ses crimes : redouterait-il un châtiment auquel il n'a jamais pensé? car la pensée de la mort lui fut toujours étrangère.

Oh! qu'il y a de témérité à s'étourdir pour écarter la pensée de la mort, et à emprisonner sa vie dans un cercle de vains plaisirs pour échapper aux inquiétudes de l'éternité! C'est l'ennemi du salut qui, pour grossir le nombre de ses victimes, essaye de nous tromper, comme il trompa le premier homme. Il ne nous dit pas que nous ne mourrons point : *Nequaquam moriemini.* (*Gen.*, III, 4.) Mais il nous persuade que nous ne mourrons pas sitôt; que nous pouvons en assurance jouir des douceurs de la vie; que l'heure n'est pas prête à sonner; qu'il sera toujours assez temps : et nous nous livrons à sa perfidie avec la plus folle confiance. Malgré les continuelles leçons de l'expérience, qui est-ce qui se dit à soi-même : Je puis mourir à toute heure; Dieu n'a qu'à vouloir, et je ne suis plus; s'il appesantissait aujourd'hui son bras sur moi, dans quel état me présenterais-je à ses regards? Quel sort me vaudraient pour l'éternité, sous le règne de la justice, les jours dont j'ai abusé sous le règne de la miséricorde?

Mais telle est la succession d'aveuglement qui se perpétue sur la terre, que l'instabilité des choses humaines n'est un avertissement pour personne : nous ne pensons qu'à nous revêtir des dépouilles des morts. Un tel, en mourant, laisse un poste lucratif; on se hâte de le solliciter, même avec des bassesses. Un autre, tombé aux champs de l'honneur, vous avance dans le service; on en sait bon gré à la mort. Celui-ci, par une fin tragique, termine des prétentions qui gênaient votre cupidité; vous rendez de sincères actions de grâces à la mort de vous avoir débarrassé de ses droits. Celui-là, en prenant le chemin du tombeau vous fraye le chemin à une dignité qu'il vous était impossible d'obtenir de son vivant : quelle reconnaissance vous témoignez à la mort! vous la fêtez en quelque sorte, au lieu de vous préparer à la *soudaineté* de ses coups : aussi, pour vous, mourir est le plus grand des malheurs.

Mais pour le chrétien fidèle, dont l'importante pensée était la pensée de la mort, mourir est un gain et un triomphe : lorsque la mort approche d'un pécheur qui n'a vécu que pour la terre, elle trouve, en quelque sorte, sa proie à demi-consumée; elle n'aperçoit, pour ainsi dire, que les débris sur lesquels elle achève de répandre toute l'horreur de son ombre : au contraire, lorsqu'elle approche d'un juste qui n'a vécu que pour le ciel, étonnée et comme suspendue, elle semble hésiter pour contempler encore les derniers mouvements de son âme; elle souffre que quelques rayons du bonheur qui l'attend entourent déjà la victime soumise; elle adoucit ses traits hideux, pour ne pas effrayer la confiance : que dis-je? La mort est vaincue : que peut-elle contre le juste? de quoi le sépare-t-elle? de son corps, ce fardeau si pesant à la vertu! de ses richesses, l'acquisition en fut si pénible et l'usage en était si dangereux! de ses amis, ils le suivront bientôt! de ses places, en multipliant ses devoirs elles multipliaient ses peines! de la vie, enfin, cette tourmente sans repos! Que lui donne la mort pour ce qu'elle lui ôte? la possession de Dieu même, avec la certitude de le posséder toujours. Voilà ce qui encourageait les premiers chrétiens, nos modèles en sainteté pour la vie et pour la mort : ils savaient que la mort allait sécher leurs larmes, qu'il n'y aurait plus ni combats, ni épreuves, ni persécutions; ils se réjouissaient dans le Seigneur, en mourant pour lui : leur cœur brûlait d'impatience et d'amour à la vue du ciel, et ils ne tenaient à la terre que pour y mériter le diadème de la persévérance; c'est que la pensée de la mort attachait leurs regards au trône du rémunérateur suprême.

Et vous, mes frères, vous en détachez les vôtres, pour les coller à la terre! Aussi quels doivent être mes sentiments et mes terreurs, lorsque je promène mes yeux sur l'auditoire qui m'entoure? Oh! comme la mort presserait les rangs autour de nos chaires, de nos tribunaux et de nos autels, si on écoutait sa foudre qui gronde sans cesse dans les profondeurs éternelles, sa foudre qui atteint, chaque jour, tant de victimes, sa foudre qui vous atteindra dans une semaine, aujourd'hui peut-être! peut-être aujourd'hui un de mes auditeurs s'endormira indifférent et se réveillera réprouvé : peut-être aujourd'hui, cette nuit, demain, moi, le prédicateur de la mort, la mort mécontente de mon zèle, la mort me frappera : et quel compte à rendre au tribunal de celui qui m'envoie prêcher ses jugements? Dieu clément, protégez-nous : mais enfin, de cette assemblée, dans un demi-siècle, dans trois quarts de siècle, que restera-t-il? Où serons-nous? Esprits forts, jeunes présomptueux, débattez-vous tant que vous voudrez contre l'évidence. Il y a un avenir, tout le prouve, même votre ingratitude et votre incrédulité; reculez cet avenir de toutes vos supputations, de toutes vos probabilités : un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toucher les rivages inconnus; et dans un siècle, de tous ceux qui m'entendent, il n'y aura personne, pas même les vers dont nous aurons été la pâture.

Se peut-il qu'il y ait des insensés qui remettent à la mort le soin d'y penser, et disent dans leur inconcevable sécurité : *Une bonne mort arrangera tout.* Vous remettez à la mort le soin d'y penser! est-ce donc un instant rapide qui expiera des années d'impénitence? un mouvement équivoque de repentir, suggéré et comme arraché, acquittera-t-il une vie entière de prévarications, et l'abus de ces dons si saints et si purs, au sortir des trésors de la miséricorde, qui remontent dans les vases de la colère, souillés d'abominations et d'infamies! Change-t-on subitement les vieilles idées d'un malade endurci! Aussi que voyons-nous? une âme plongée dans l'abattement, des convulsions, des transports, des délires, souvent d'horribles fureurs. Que voyons-nous encore? une famille éplorée, quelques amis dont la cruelle tendresse lui cache le péril de son état. Prêtres du Seigneur, on vous appelle quand les remèdes humains ne laissent plus d'espérance : allez, priez, pressez sur ces lèvres agonisantes la croix de Jésus-Christ. Hélas! il n'est plus temps, sa perte est consommée... le malheureux..... Sur sa tête un Dieu qui tonne; sous ses pieds un gouffre qui se dilate, au dedans de lui des aiguillons qui le déchirent; autour de lui, les démons qui l'assiégent et l'entraînent! Enfin, il meurt : ô désespoir! Tout à coup, son âme aperçoit la lumière dévorante de l'éternité : en vain demande-t-elle à l'univers de l'ensevelir sous ses ruines; une force invincible la porte dans un clin d'œil, nue et tremblante, au pied du tribunal de son Créateur, qui la plonge dans l'immortalité des enfers. Voilà comme meurent la plupart des chrétiens qui n'ont pas songé à la mort; et dites encore *qu'une bonne mort arrangera tout.*

Chrétiens, la voie la plus droite à une bonne mort, est la pensée de la mort. Oh! lorsque les portes de l'éternité s'ouvrent, qu'il est rassurant pour le juste d'avoir marché d'avance dans la voie qui y conduit! Que de doux souvenirs! que regretterait-il de la vie, celui qui en mesurerait sans cesse les limites si étroites, et les écueils si fréquents? la vie n'était qu'un pèlerinage trop long à son impatience; il entre dans la patrie des saints, unique but de ses travaux et de ses vœux; il habitera, il conversera, il vivra avec le Dieu qu'il a aimé, avec le Dieu qu'il a servi, avec le Dieu qui met en réserve dans les trésors de sa miséricorde les trésors de la vertu : enfin, il meurt, et il s'élève à l'immortalité du ciel.

SERMON XIV.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Ponam gloriam meam in gentibus, et videbunt omnes gentes judicium meum quod fecerim. (*Eccli.*, XXXIX, 21.)

Toutes les nations seront les témoins de ma gloire, toutes les nations assisteront à mon jugement.

Oui, il y aura une époque consolante pour le fidèle, et terrible pour le pécheur, un terme inévitable où les grandeurs de Dieu seront révélées à la face de l'univers; où les impies qui enveloppent de nuages sa divinité, sécheront de honte et de regrets; où le souffle de l'éternel architecte suffira pour défaire l'ouvrage qui coûta six jours à sa puissance : en ce jour nul ne sera représenté, et chacun assistera en personne : en ce jour, il n'y aura que deux côtés et point de centre : et l'ordre de ce jour sera le ciel ou l'enfer; en ce jour qui doit manifester ses attributs, Jésus-Christ paraîtra en Dieu, prononcera en Dieu, se vengera en Dieu. Il payera l'homme vertueux de ses douleurs et l'homme pervers de ses triomphes. Méchants, vous disiez : Il dort sur ses foudres muettes. Le voilà ce Dieu dont vous calomniez la justice : est-il aveugle et sourd? Est-il d'intelligence avec les ingrats et les prévaricateurs?

Mes frères, je ne suis plus surpris des incroyables austérités auxquelles se dévouaient les solitaires d'Egypte, dans l'attente de leurs irrévocables destinées. J'en ai vu, dit saint Jean Climaque, qui, vêtus de feuilles de palmier, passaient la nuit, exposés aux injures de l'air, sans jamais se livrer au sommeil, qu'ils regardaient comme un temps dérobé à la pénitence. Les uns bêchaient leurs tombeaux à la clarté de la lune; les autres, les yeux tristement attachés au ciel, poussaient, du fond de leur âme oppressée, des rugissements de lions. Leur peau était collée à leurs os et flétrie comme l'herbe dans la saison des frimas. Vous n'entendiez que ces paroles : *Malheur, malheur à moi! pardon, Seigneur, pardon!*

Cependant si ces héros du désert, dont

l'exemple accuse votre tiédeur, tremblaient à la seule pensée de leur jugement, quelles doivent être vos alarmes? qui peut concevoir la sécurité trompeuse et la froide indifférence dans laquelle vous vivez? Je viens, dans le premier de vos intérêts, vous réveiller de cette léthargie fatale, en plaçant sous vos yeux ce que vos yeux verront au dernier et au plus solennel des jours : jour singulier et unique pour lequel auront coulé les autres jours; jour qui, tenant le milieu entre ce qui finit et ce qui n'aura point de fin, n'est déjà plus le temps et n'est pas encore l'éternité ; jour qui enfantera une révolution dont les catastrophes les plus inouïes n'auront été qu'une légère ébauche ; jour qui commencera véritablement le règne du Seigneur : *Ponam gloriam meam in gentibus.* Je viens, le flambeau de la foi à la main, vous montrer, dans les préparatifs de son second avénement, un Dieu maître de la nature ; dans la tenue de ce concile général de tous les peuples, un Dieu témoin et juge; dans ses suites, un Dieu vengeur du péché et rémunérateur de la vertu. C'est mon plan.

Seigneur, donnez-moi le courage dont Jérémie était animé, lorsqu'il prêchait la sévérité de vos jugements ; et ne permettez pas que la terreur qu'ils inspirent affaiblisse le zèle de votre ministre. Je vous le demande par l'intercession de Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

Au jour du jugement toute hauteur tremblante sera abaissée devant la majesté de Dieu. Il n'y aura plus alors que lui de grand. Toutes les idoles de nos passions fuiront, lorsqu'il se lèvera pour détruire tout ce qui existe. Ce n'est pas moi qui parle : c'est Ezéchiel. Le jour du Seigneur sera sanglant, il versera les flots de sa colère. Son char, plus rapide que la tempête, ses coursiers, plus prompts que les aigles, le transporteront en un clin d'œil au redoutable tribunal où il rendra à chacun ce qui lui appartient. Ce n'est pas moi qui parle : c'est Isaïe. Ce jour sera couvert d'épaisses ténèbres. Un vaste nuage pressera les flancs de l'univers. Cependant des éclairs répétés sillonneront les ombres. Dès que le Seigneur paraîtra, un feu dévorant sera son ministre; on pâlira de frayeur devant lui, parce qu'il dira : Tout est consommé. Ce n'est pas moi qui parle : c'est Sophonie.

Mortels, faites silence, le jour du Seigneur est proche, il arrive sur les ailes des vents, ses flèches résonnent dans son carquois. Ce jour sera un jour de tribulation. Les villes tomberont. Ni vos trésors, ni vos honneurs, ni vos trophées, rien ne pourra vous servir en ce jour. Il ne vous restera que vos bonnes actions ou vos crimes. Ce n'est pas moi qui parle : c'est Joël. Alors l'orgueil et l'impiété seront livrés aux flammes, comme la paille légère. Arbres maudits jusque dans leurs racines, ils périront pour ne plus porter ni fleurs ni fruits. Ce n'est pas moi qui parle : c'est Malachie. Il viendra au bruit des orages, il appellera le ciel et la terre: et le ciel et la terre obéiront. La justice environnera son trône. Le tonnerre marchera devant lui et éclairera le front de ses ennemis. Les plaines, les montagnes, les gouffres de la mer, tout sera anéanti. Alors, ceux qui ont prostitué leur encens à de folles divinités, ceux qui ont mis leur confiance en de vains simulacres seront confondus. Ce n'est pas moi qui parle : c'est David. Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir voulu que des hommes inspirés, dont toutes les autres prédictions ont été littéralement accomplies, s'accordassent dans le détail des préparatifs de votre jugement, comme pour mieux justifier l'espérance des bons écrasés ici-bas sous les pieds des méchants.

Mais, sans interroger des âges si reculés, méditons les livres de la nouvelle loi. Aucune circonstance du second avénement n'y est omise, et le tableau que les évangélistes nous ont laissé est peint avec des couleurs plus effrayantes encore. Lorsqu'il y aura beaucoup d'apostasies, lorsque les justes eux-mêmes seront fascinés, lorsque vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, sachez, dit Jésus-Christ, que mon dernier jour arrive (*Matth.*, XXIV, 15.) Ainsi son dernier jour n'est pas éloigné, lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël. Ainsi, hommes téméraires, vous sommeillez sur le bord de l'abîme, aux portes mêmes de l'éternité. Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël!... et cet oracle ne jetterait point la consternation dans nos âmes! Y pensez-vous? Comme, depuis que nos pères ont assisté à la naissance d'abord obscure de cette secte sacrilége qui a décoré sa fausse sagesse du nom de philosophie, comme le poison de l'erreur a acquis un nouveau degré d'activité! N'a-t-elle pas ravagé tous les sexes, toutes les conditions et tous les âges? N'a-t-on pas vu des excès de licence qu'on croirait remonter aux siècles les plus dissolus du paganisme? Le paganisme lui-même n'avait-il pas retrouvé au milieu de nous l'extravagance de ses hideuses apothéoses? Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël! Parlerai-je de cette époque unique dans les annales de l'histoire (heureusement pour le genre humain, et malheureusement pour nous)? Dirai-je les Vénus impudiques assises sur nos autels à la place de la mère de Jésus-Christ, la folie humaine prouvée par les apôtres de la raison, les murs de nos sanctuaires indignés de ce qu'ils entendaient, la scélératesse qui vole à Dieu ses tabernacles, jetant dans les places publiques le froment des élus et le pain des anges? Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël! Après la plus cruelle des expériences, les grands ennemis du christianisme n'ont-ils pas recommencé dans le tombeau leur guerre contre lui? Toutes les formes de la typographie n'ont-elles pas été employées à en répandre les manifestes? Lorsqu'il n'y aura plus de foi en Israël! Parlerai-je de notre temps où l'impiété, qui a ses missionnaires comme la foi, s'efforce de persuader

qu'avec la foi il n'y a plus ni génie, ni courage, ni amour de la gloire, ni élévation dans les âmes, ni dignité dans les caractères ; où les uns, cessant de croire, ne trouvent plus dans les traditions révérées aucun point fixe qui les rallie ; où les autres toujours émus de la sainteté de l'Evangile, persistent à voir la divinité de Jésus-Christ dans ses préceptes, et rougiraient de la voir dans ses mystères ; où ceux-ci s'éloignent de tous les autels et de tous les sacerdoces, pour se façonner un culte à leur gré ; où ceux-là, assignant au seul mot de religion toutes les fureurs de l'intolérance et tous les délires du fanatisme, revêtent la matière des attributs de la pensée, au lieu d'adresser à genoux des prières à son auteur ; où tandis que le petit nombre des gens de bien apprécie à sa valeur ce que l'orgueil nomme perfectionnement, on ressuscite toutes les chimères, toutes les déceptions, tous les égarements de l'antiquité ; où quelques insensés, qui voudraient imposer leur joug à l'esprit humain, envahissent toutes les idées et jusqu'aux séductions du langage ; où d'aveugles opinions, s'insinuant peu à peu et s'emparant, à leur insu et à l'aide de combinaisons perfides, même de ceux qui règlent les affaires des autres, disposent toutes choses à de nouvelles catastrophes ; où une maladie épidémique, dont les effets n'ont déjà été que trop désastreux, menace de dissoudre le corps social ; où une indépendance sauvage serait bientôt le résultat des théories actuelles, si leur secret venait à être divulgué dans les campagnes ; où l'on oublie enfin que naguère un grand royaume devint un vaste théâtre de destruction et l'image d'un cimetière immense, alors qu'on y encensait le spectre du néant. Lorsqu'il n'y aura plus de loi en Israël ! Oh ! que dans la dernière scène du monde, nous aurons à nous applaudir d'avoir suivi sa lumière !

Qu'entends-je ! l'ordre va-t-il faire place à un second chaos ? les airs retentissent des coups redoublés de la foudre, les vents secouent les forêts et en jettent au loin les débris. Les mers révoltées franchissent leurs bords, et leurs flots séditieux battent, en grondant, la voûte céleste. Le grand Dieu ne brise plus seulement les sceptres et les couronnes, il brise les empires avec autant de facilité que l'ouragan se joue des feuilles desséchées qu'il emporte et disperse. L'édifice du monde s'ébranle ; des taches de sang s'étendent et rougissent le disque de la lune ; le globe du soleil s'éteint ; le firmament disparaît comme une toile pliée par une main légère. La trompette sonne : ô morts, rassemblez-vous ! et les morts se rassemblent au milieu des convulsions de la nature expirante. Jésus-Christ sort des ombres mystérieuses où reposait sa puissance ; il est assis sur une nuée resplendissante : son front est calme, comme alors qu'il concertait avec son Père les prodiges de la création, ou qu'il s'offrait lui-même en victime pour notre délivrance ! son regard est terrible, comme lorsqu'il précipita l'ange rebelle dans les étangs de feu, ou qu'il vengeait la sainteté du temple des injurieux calculs de l'avarice. A sa droite brille le glaive de sa juridiction ; c'est la croix.

O vous, pour qui la mort d'un Dieu avait été un scandale, oh ! que vous compreniez peu l'harmonie profonde de ses desseins ! la croix de mon roi était son trône ; la croix de mon pontife était son autel. Cette chair déchirée était la force de mon roi ; cette même chair déchirée était la victime de mon pontife : le sang de mon roi, c'était sa pourpre ; les larmes de mon pontife, c'était le salut du monde. C'est par là qu'il était le véritable, l'unique libérateur des hommes. O roi et pontife souverain, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser ; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent si souvent, aujourd'hui, prononcer votre nom adorable.

Non, mes frères, Jésus-Christ, au grand jour des jugements, n'est plus cet homme de douleur qui naquit dans les délaissements, vécut dans les contradictions et expira dans les ignominies : c'est le même Dieu qui soulevait les flots et les apaisait, qui appelait les aquilons et les zéphirs : et les zéphirs et les aquilons lui répondaient : Nous voici. C'est le même Dieu qui ouvrait l'abîme et le fermait ; qui conduisait aux portes de la mort et qui en retirait. (*I Reg.*, II, 6.) C'est le même Dieu devant lequel les séraphins inclinent leur front respectueux depuis l'origine des temps. Quel juge !

Et ce Jésus-Christ que les méchants ne voulaient ni croire, ni aimer, ni servir, parce qu'il était un Dieu caché, le voilà devenu l'arbitre de leur sort ! Et cette croix, sur laquelle ils lisent d'avance l'arrêt d'un châtiment sans adoucissement et sans terme, la voilà devenue le tribunal de leur réprobation et l'inflexible balance où ils seront pesés ! Et la religion dont ils calomniaient les bienfaits, la voilà qu'elle s'arme d'un cœur d'airain, cette mère autrefois si touchante dans ses leçons et si attirante par ses grâces ! Où fuir, pécheurs ? Et celui qui a vendu sa foi, et celui qui a vendu sa conscience, et celui qui a vendu son roi, et celui qui a vendu son pays, où fuir ? Enfin la vérité dont ils dédaignaient les oracles, la voilà qu'elle tient les livres inexorables où elle a marqué leurs attentats ! J'ai vu, dit saint Jean, en parlant de la résurrection générale, j'ai vu qu'on ouvrait des livres : *Et libri aperti sunt* (*Apoc.*, XI, 12) : et après l'ouverture de ces livres, on a ouvert un autre livre qui s'appelait le livre de vie : *Et alius liber apertus est qui est vitæ.* (*Ibid.*) Tous les morts qui composaient cette grande assemblée ont été jugés selon leurs œuvres par ce qui était gravé dans ces livres : *Judicati sunt mortui ex his quæ erant in libris secundum opera ipsorum.* (*Ibid.*)

Et l'évêque d'Hippone, expliquant ce passage, soutient que deux connaissances sont nécessaires à un juge, la connaissance du droit et celle du fait. Jésus-Christ voulant

juger, et voulant aussi que tous les hommes se jugent les uns les autres, ouvrira les livres qui renferment la connaissance du droit et celle du fait. Par le premier livre, dit le grand Augustin, nous pouvons entendre l'ancien code, mais surtout l'Evangile, qui est *le Digeste* ineffaçable : et encore l'histoire des élus, où tous les chrétiens trouvaient de si beaux modèles. Par l'autre livre, nous pouvons entendre celui que Malachie nomme le *journal* et le *mémorial* de Dieu, *attendit Dominus, et scriptus liber monumenti coram eo.* (*Malac.*, CXI, 16.) Dieu n'est pas ce que les méchants s'imaginent : sans doute sa colère n'éclate pas à chaque faute : mais il est toujours attentif. Il considère ce qui se passe dans le monde, et il charge son livre de nos actions, *attendit Dominus.* Il aperçoit ce spoliateur avide, qui opprime la veuve, ruine l'orphelin, s'enrichit par de cruelles déprédations : il se tait ; mais rien n'est omis dans son livre, *attendit Dominus.* Il aperçoit cet avare, permet qu'il assouvisse sa cupidité pendant un laps de temps ; mais il le suit pas à pas et charge son livre de ses intrigues, de ses usures, de ses larcins, *attendit Dominus.* Il aperçoit et note dans son livre ce suborneur qui se plonge dans la fange, couvre les familles de deuil, et ne cesse de tendre des piéges à l'innocence, *attendit Dominus.* L'ennemi de la vertu n'a pas conçu une seule pensée impure, ni arrangé un projet funeste, ni jeté un regard criminel que Dieu n'ait consigné dans son livre, *attendit Dominus.* Le Seigneur est si exact dans ce qui nous concerne, qu'il se donne le loisir de compter jusqu'à nos démarches, *gradus meos dinumerasti.* Ayant rédigé la supputation de nos offenses, il en dresse la preuve, qu'il réserve à la décision du procès qui se terminera au grand jour, *delicta signasti, quasi in sacculo delicta mea.* (*Job*, XIV, 17.) Ne pensez pas, dit le grand juge lui-même, que j'oublie vos iniquités ; je vous proteste que je les consigne dans le trésor de mes vengeances, *nonne hæc condita apud me, et signata in thesauris meis* (*Deut.*, XXXII, 34.) Car, mes frères, Dieu qui conduit tout par sa providence ; ne néglige rien ; il est tout yeux, tout oreilles. Il a un registre où il écrit et ce faux testament, et ce faux contrat, et ce faux témoignage, *fecit librum in quo est hoc.* Les livres de Dieu sont pleins de sa justice.

Assistons à son triomphe avec les auteurs sacrés : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Et ce qui assurera le triomphe de la justice divine, c'est que le monde connaîtra le méchant comme Dieu le connaît ; c'est que le monde le jugera comme Dieu le juge ; c'est que Dieu, pour la confusion du péché et la gloire de la vertu, motivera son jugement.

Car, alors, seront exposées à tous les yeux les actions de tous les hommes. Pour quelques crimes que le soleil éclaire, combien d'abominations auxquelles la nuit prête ses voiles ! Ici-bas tout est comédie et personnage. Combien d'hommes adroits à contrefaire la probité, et maîtres dans la science de jouir de tous les plaisirs du vice et de toutes les distinctions de la vertu ! J'arracherai, dit le Seigneur, le masque imposteur qui vous couvre ; j'éclaircirai toute la noirceur de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères ; je confondrai cette idole superbe qui usurpait mon encens ; je me moquerai de ses vaines pompes, elles ne sont plus que fumée : *Ut videant turpitudinem.* Car, alors, seront mis à découvert les hauteurs de l'orgueil et les abjections de la complaisance, les fureurs de la haine et les tourments de l'amour, la fourberie calculée du médisant et l'audace emportée du calomniateur ; tout sera compté, représenté, manifesté : *Ut videant turpitudinem.* Dans le barreau, la vénalité ruineuse ; dans le commerce, les gains illicites ; dans la finance, ces fortunes rapides insolemment dévorées par le luxe ; dans le sexe, les filets de la coquetterie tendue à l'innocence ; dans les arts et métiers, la vanité, mère de la fraude ; dans la pauvreté, les murmures et les blasphèmes ; dans tous les états, la médiocrité jalouse et l'ignorance présomptueuse : *Ut videant turpitudinem.* On verra dans le chrétien cette honteuse opposition entre ses mœurs et sa doctrine ; on verra le libertin, incrédule sans raison, impie sans conviction, séducteur par habitude et factieux par système : *Ut videant turpitudinem.*

Le monde jugera aussi le péché comme Dieu le juge. Car, pour rendre sa punition plus amère, Dieu ranimera dans les esprits la droiture primitive. En ce jour, dit le prophète, libre, victorieuse, la justice inondera les peuples : *Justitia quasi torrens fortis.* (*Amos.*, V, 24.) La volupté ne sera plus une distraction nécessaire, mais une dégradante prostitution ; la vengeance ne sera plus le besoin des cœurs nobles, mais une ivresse absurde ; l'ambition ne sera plus le penchant des grandes âmes, mais une frénésie criminelle : *Justitia quasi torrens fortis.* Le monde jugera, par la connaissance claire et distincte de la grandeur de Dieu que le pécheur a méconnue ; il jugera, par la connaissance claire et distincte de la sainteté de Dieu que le pécheur a outragée ; il jugera, par la connaissance claire et distincte de la miséricorde de Dieu dont le pécheur a abusé. Quelle indéclinable sentence ! chargé ainsi des anathèmes et de Dieu et du monde, le pécheur sera entraîné par le torrent de la justice et du monde, et de Dieu : *Justitia quasi torrens fortis.*

Dans une si vaste matière, hâtons-nous d'arriver à une circonstance plus remarquable encore. Dieu lui-même interrogera les mortels, et confrontera les bons avec les méchants. Oui, Dieu lui-même confrontera les bons avec les méchants ; et cette confrontation, mes frères, est attestée dans les livres de notre foi. Paraissez d'abord, rois

amis de la religion et de vos sujets; paraissez, rois magnanimes, je vais, au lieu d'un diadème périssable, ceindre vos fronts d'un diadème incorruptible; tandis que je flétrirai les vôtres d'un opprobre éternel, tyrans dont le sceptre était de fer, fléaux des gens de bien, qui, considérant vos sujets comme des esclaves, pensiez que l'art de commander aux peuples n'est que celui de les décimer : les anges des ténèbres vous apprendront à régner. Et vous, conquérants à qui le monde semblait trop étroit pour vos brigandages, et qui ne respiriez à votre aise que sur des décombres ou des monceaux d'or, allez : ceux dont vous étiez les dignes images sur la terre vous attendent, pour vous remercier d'avoir enrichi leur empire. Mais avant, soyez les témoins de la gloire dont je paye les guerriers protecteurs de l'humanité, et scrupuleux observateurs de ma loi. Devant eux, les chastes attraits de la pudeur n'ont jamais eu à craindre ni à rougir. Ils portaient en tribut aux pieds de mes autels les sentiments d'un cœur sans tache et sans remords : ah! ils méritent d'être admis sous les tentes du Dieu de Jacob.

Sentinelles vigilantes, ministres équitables qui souteniez le faible, attaquiez l'oppresseur et disiez la vérité à la cour, vous serez l'ornement de la mienne. Et toi, vil flatteur, dont le nom n'avait que la célébrité de ses bassesses, qui spéculais sur le mensonge, trafiquais du sang et des larmes des familles, qui aurais, incendiaire sans pitié, conseillé à ton maître de brûler les autels et les trônes, va expier tes lâchetés barbares à la cour des réprouvés; et toi aussi, juge inique, j'ai vu l'homme simple quitter sa famille éplorée pour venir disputer auprès de toi le morceau de pain qu'elle attendait pour ne pas mourir; j'ai vu la veuve et l'orphelin demander justice comme on mendie un bienfait; je les ai vus prêts à se dépouiller de leur dernier vêtement; je les ai vus, et ton Dieu en a rougi. Juge inique, j'ai entendu les soupirs de la faiblesse vertueuse; tu n'habiteras point avec elle. Mais vous, magistrat inaccessible à la faveur, dont les sentences étaient des oracles; vous dont j'ai béni les jugements sur la terre, et qui avez reçu dans l'ingratitude des hommes la plus noble récompense de vos nobles services, il est temps que vous rejoigniez pour toujours les malheureux dont vous étiez le premier ami.

Mais la colère de Dieu se déploiera surtout contre les mauvais prêtres. Pasteurs infidèles, leur dira-t-il, au lieu de cultiver la vigne que j'avais arrosée de mon sang, vous l'avez ravagée : *Pastores demoliti sunt vineam meam.* (*Jer.*, XII, 10.) Cette portion de mon héritage, objet privilégié de ma tendresse et de mes soins, vous l'avez changée en une affreuse solitude : *Dederunt portionem meam desiderabilem in desertum solitudinis.* (*Ibid.*) Elles étaient l'ouvrage de vos scandales, les suites funestes de la stérilité que cette terre déplorait par la voix de ses habitants : *Posuerunt eam in dissipationem; desolata est terra.* (*Ibid.*, 11.) Vous étiez les dispensateurs de mes dons, j'avais contracté avec vous une alliance scellée de ce que j'avais de plus cher! et vous avez violé vos serments, et vous avez foulé votre Dieu à vos pieds. Ne conviendrait-il point à ma justice de creuser pour vous un nouvel abîme? Mais j'ouvrirai pour vous tous les trésors de ma puissance, lévites si dignes de ma confiance et de celle des peuples, vous qui, relégués dans l'obscurité des campagnes, étiez la seconde providence des petits : pauvres comme eux, vous les éleviez au-dessus de l'empire du temps. Vous étiez leur ange tutélaire : la nature, l'amitié, les ressources de l'art, votre zèle remplaçait tout. Nuls témoins, pourtant, nuls spectateurs; votre légation, vos principes, le ciel qui vous observait, voilà vos mobiles et votre salaire; d'autant plus grands à mes yeux que vous n'aviez à ceux du monde que le mérite de vivre dans l'habitude de tous les sacrifices. Peuples ici rassemblés, je dois une justice plus solennelle aux ouvriers infatigables de ma vigne, je les présente à vos acclamations. Je le jure : parce qu'ils m'ont offert un encens d'agréable odeur, parce qu'ils ont aussi propagé ma doctrine par l'éloquence des mœurs, je le jure : ils auront une place distinguée dans mon sanctuaire.

Et vous, ennemis implacables, qui avez tout sacrifié à la haine, et que n'a jamais pu attendrir la touchante législation du pardon des injures, vous saurez bientôt que les portes du ciel ne s'ouvrent qu'à l'indulgence et à la miséricorde. Oui, le ciel vous réclame, hommes de clémence et de bonté, qui, sous le glaive de la persécution, intéressiez la charité divine en faveur de la méchanceté humaine; qui, réfugiés au pied de la croix, braviez les outrages, les spoliations et les douleurs, ne pensant aux auteurs de vos maux que pour les plaindre et pour les aimer; qui, dans le règne du crime, joigniez à la constance la plus intrépide la plus inaltérable douceur, et aviez choisi pour modèle un roi martyr, qui m'avait choisi pour le sien.

Et vous, contempteurs incurables de l'ordre, perturbateurs sans relâche, démolisseurs des institutions utiles, dont les moyens étaient la fraude, le meurtre et l'anarchie, allez recevoir le prix de vos innombrables forfaits. Mais vous, chrétiens pacifiques, l'honneur de la religion et de la société, rigides gardiens des saintes règles, soumis par conscience à vos maîtres, ne voyant le bonheur que dans la fidélité, et le devoir que dans l'obéissance, vous consolant de vos peines dans les exercices de la piété, et de vos pertes dans les indemnités de la résignation; vous qui invoquiez avec tant d'abandon votre roi du ciel et qui aimiez d'un amour si vrai votre roi de la terre, allez recevoir le prix de votre persévérance.

A quoi vous réserverai-je, pères et mères qui, au lieu d'établir l'éducation de vos enfants sur l'inébranlable fondement de la religion, leur répétiez sans cesse qu'il fallait

songer à la fortune et qu'elle justifiait tout? Une tiédeur insultante pour le service de votre Dieu, l'oubli de mes préceptes, les commandements de mon Eglise livrés à la raillerie; voilà ce que voyait et entendait cette jeune famille que vos folles imprudences ont perdue : écoutez ses imprécations et ses anathèmes. Mais vous, pères et mères, qui avez plié vos enfants vers le bien, ainsi que de tendres rameaux; qui les avertissiez à tous les instants du jour qu'ils avaient un esprit pour me connaître, un cœur pour m'aimer : écoutez leurs bénédictions et leurs transports. C'est l'avant-goût des délices que vous goûterez bientôt dans vos mutuels embrassements.

Riche avare, viens, que le Dieu de justice vérifie tes comptes. Tu étais son économe sur la terre; il t'avait chargé de l'administration de ses bienfaits. Quoi! tes frères ont été obligés de cacher leur indigence comme un opprobre : tu as repoussé ces tristes Lazares qui n'imploraient que les miettes de ta table. Cruel! j'étais dans ces infortunés. Va maintenant calculer les trésors de ma colère. Mais vous qui étiez riche et charitable tout ensemble, dont la main a été si souvent mouillée des pleurs de la reconnaissance, qui ne pouviez dormir lorsque vous entendiez le pauvre frissonner sur le seuil de votre porte, ce que vous avez semé a rapporté au centuple : voici le temps de la récolte; vous moissonnerez désormais dans l'héritage de Sion.

Pauvres honnêtes, rangez-vous à ma droite, parce que vous avez ressemblé à votre modèle, parce que vous attachiez à ma croix vos douleurs, parce que le souvenir de mes plaies rendait les vôtres plus légères. Mais je vous bannis à jamais de ma présence, indigents artificieux et déshonorés par tous les excès, qui préfériez au travail les périls de l'oisiveté, exagériez vos besoins à la bonté sans défiance, trompiez les âmes sensibles, outragiez la sainteté de mon nom.

Et vous, écrivains insensés, où est votre audace? Rangés sous les honteuses bannières de l'athéisme, et surchargeant le monde de votre impiété, vous affectiez de disputer à mon culte le privilége d'être un appui aux consciences, un frein aux passions, une ressource au malheur : votre but était, à l'aide de vos astucieuses manœuvres, d'émanciper les nations : régentez-les encore, dites-leur maintenant qu'il n'y a point de Dieu; vous le trouverez dans les enfers ce Dieu dont vous vouliez renverser le trône. Et toi, qui prétendais dans ton aveugle délire qu'il n'y avait point de vie future, auquel un cadavre enseveli ne paraissait qu'une image du néant voilée d'un linceul, tu la trouveras dans les enfers cette immortalité que tu contestais. Et toi, qui nommais la révélation une imposture, une contagion sacrée, tous les peuples que sa lumière a éclairés déposent ici contre toi. Fuis avec tes disciples et tes panégyristes. Et toi, qui avais entrepris d'élargir le gouffre de l'indépendance, que ne donnes-tu ici l'essor à ton éloquence séditieuse? Que ne conseilles-tu aux diverses tribus de la terre d'en appeler à un jugement plus équitable que le mien? Et toi, chez qui le talent avait, dans les nombreux ouvrages qu'il enfanta, pris tous les tons, tous les genres, toutes les méthodes, raisonnement, sarcasmes, érudition fastueuse, pompeux étalage de tolérance et d'humanité, qu'as-tu fait de ta bruyante renommée? On t'a dit sur la terre que tu étais un dieu, on t'a élevé des statues, on t'a prodigué des couronnes. Fondateur de la nouvelle croyance qui a perverti le monde, va demander des couronnes et des statues dans la république des démons.

Pour vous, patriarches, qui avez défendu la gloire de mon culte; prophètes, hérauts de ma sagesse et interprètes de mes desseins; apôtres qui avez planté mon étendard sur les temples de l'idolâtrie; philosophes chrétiens, confesseurs magnanimes, martyrs généreux, vierges pures dont l'haleine du vice n'a jamais terni l'innocence, justes de tous les âges, le bien que vous faisiez était gravé sur le livre des récompenses. Cette rosée, qui ne tombait que goutte à goutte pendant votre pèlerinage, forme maintenant un fleuve de félicités sans mélange.

Seigneur, qui suis-je pour ainsi raconter vos jugements? et comment oser en dire les suites? Venez donc, je vous en conjure, au secours de ma faiblesse.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin il n'y a plus que Dieu et l'homme; l'éternité de notre malheur ou de notre bonheur commence : car elle n'est plus, la demeure consacrée aux expiations des morts, dont la base touchait aux régions des douleurs infinies et le sommet aux régions des joies intarissables : l'enfer demande sa proie, et l'armée des méchants tombe pêle-mêle dans l'abîme, abîme sans lumière que ce qu'il en faut pour en apercevoir les ténèbres : quel horrible ramas! cette idée seule me forcerait à la vertu. Representez-vous, s'il est possible, ces mers de larmes, où le feu, sans aliment, ne s'éteint jamais, où toutes les tribulations de la vie, accumulées, sont perpétuées sans fin! où à chaque cri des victimes, répété par d'affreux échos, on distingue la faute punie et le châtiment éprouvé, où le plus cruel des tourments est dans la mémoire de la vocation qu'on a souillée par une dégradation volontaire, où le supplice de l'hypocrite s'augmente du respect qu'il obtenait autrefois, où les titres magnifiques décernés à des morts fameux ne sont plus que d'amères dérisions, où aux pénétrantes lueurs de la vérité, les auteurs des doctrines funestes s'épouvantent de la laideur de leur propre perversité, où nés pour l'amour, les habitants du séjour de la haine trahissent la violence de leurs sentiments implacables, et seront entre eux pour toujours comme autant de vases d'iniquité qui se heurtent, se choquent et se combattent, où la voix du sang est muette, où le remords seul parle, le remords qui, comme

un vautour insatiable, se nourrit de leurs tortures sans cesse renaissantes, où ils cherchent Dieu qui ne les connaît plus, où ils sont pour jamais en guerre avec lui, avec eux-mêmes, avec les compagnons de leur éternité : *Vasa iniquitatis bellantia?* (*Gen.*, XLIX, 5.)

Eternité! qu'on ne saurait ni concevoir ni décrire. Miraculeuse perpétuité de vengeances, inépuisable fécondité de souffrances, désolante immortalité! Ma raison s'égare, mon cœur se serre, mon esprit se confond. Qu'après autant de siècles écoulés depuis sa dernière sentence qu'il y a de grains de sable sur tous les rivages et d'atomes dans tous les espaces; qu'après avoir plusieurs millions de fois parcouru, après avoir plusieurs millions de fois recommencé les siècles innombrables qui résultent de ces glaçantes supputations, le méchant ne fasse en quelque sorte que toucher le premier point du cercle de cette éternité; qu'éternellement il y marche sans que jamais il puisse y avancer d'un pas, sans que jamais il y voie ni terme ni progrès, et que toujours il souffre, et que toujours il brûle, et qu'il ne meure jamais; quelle terrassante image! La nature y succombe et crie : Miséricorde!

Où suis-je? J'aperçois les amis du Seigneur marcher en triomphe vers la cité sainte. Je vous salue, beaux lieux de réalités et de voluptés immuables! Où suis-je? ô munificence de mon Dieu! Comme les nouveaux élus sont revêtus de sa richesse! Comme ils nagent en des flots de clarté! Comme il n'y a plus de secrets pour eux! Comme ils se pressent autour de Marie! Comme Marie abaisse son trône pour les placer à côté d'elle et poser sur leurs têtes le diadème, symbole de la royauté! Comme ils proclament la médiatrice des chrétiens, canal des grâces, le soutien de l'Eglise! Comme leurs acclamations se mêlent aux concerts des séraphins qui balancent leurs encensoirs à ses pieds et chantent ses louanges sur leurs harpes d'or! Comme à leurs palmes brillantes on distingue les soldats de Jésus-Christ! Ils le contemplent cet être parfait de qui leurs mérites découlaient comme de leur source, dans lequel ils se concentraient comme dans leur objet unique : ils le contemplent dans les miracles de sa croix, ils mesurent l'élévation de sa majesté avec le dévouement de son incarnation! Tous s'écrient : O Dieu magnifique dans vos saints, je vais donc voir celui qui avait formé mon œil pour ses prodiges, entendre celui qui avait formé mon oreille pour ses oracles, aimer celui qui avait formé mon cœur pour ses bienfaits. Oh! mes frères, concevez l'effet d'une âme pure, jugée par son Dieu : elle est devenue un temple où éclatent tout à la fois et la puissance du Dieu créateur qui l'a tirée du néant et la clémence du Dieu libérateur qui l'a réintégrée par sa grâce, et la libéralité du Dieu sanctificateur qui l'a éclairée de sa lumière, et dont la dédicace se fait parmi les hommages unanimes de la troupe céleste! Elle sait qu'au temps des épreuves a succédé l'éternité des compensations, et que l'ordre est rétabli.

Car dans le monde, il y a de grands désordres : on ravit à Dieu sa gloire, on attaque sa religion, on se joue de ses lois : or le jour du jugement brisera les idoles, réfutera les erreurs, confondra les maximes coupables. Sans doute tous les jours sont au Seigneur, tous concourent à leur insu à l'exécution de ses impénétrables desseins : on peut dire cependant que les jours dont se compose le temps fugitif qui s'écoule avec nous sont aussi les jours de l'homme. Dieu, tout visible qu'il est aux yeux de la raison, n'est bien présent qu'aux yeux de la foi. Mais ces jours de l'homme doivent passer avec la vitesse du torrent des générations. Le jour arrivera enfin où se rassembleront devant le tribunal de Dieu tous les dieux passagers qui lui auront disputé ici-bas l'encens de l'adoration et le tribut de l'obéissance. Ils y paraîtront ces maîtres absolus qui n'en reconnaissent aucun sur la terre, ces puissants éblouis de leurs honneurs et enivrés de leur indépendance, ces riches accoutumés à tenir de l'opulence le droit de s'affranchir de tous les devoirs, ce monde, enfin, vaincu par celui qui ne l'avait fait que pour la manifestation de ses attributs. Le Seigneur a recouvré toute sa gloire, et l'homme a perdu toute la sienne. Les rangs ont cessé, Dieu seul est grand, et sa domination commence dans notre universelle petitesse.

Ici-bas le génie de l'impiété accrédite des principes qui, tout ruineux qu'ils sont, tranquillisent les consciences et endorment le remords. Les ennemis de la religion s'efforcent d'en saper jusqu'aux fondements, l'existence de l'ouvrier, de l'ouvrage et de la révélation. Mais la personne seule du souverain, qui prononcera au dernier jour, suffit pour consoler et affermir les justes. En ce jour, qu'est devenu le hasard, tant de fois invoqué par les bouches ingrates? Et les œuvres de la création, replongées dans le néant, n'attestent-elles pas d'une manière assez éclatante que le doigt qui les détruit est le même qui les avait produites? Est-il renfermé dans lui-même cet être qu'on disait trop élevé pour descendre jusqu'à nous? Et la vie future dont les nuages mêmes de l'idolâtrie n'avaient jamais pu obscurcir l'évidence! ici-bas, pour ôter à la substance intelligente qui nous anime l'espoir ou la crainte de survivre au tombeau, on l'identifie avec le corps, on la soumet aux mêmes destinées : mais au jour du Seigneur, cette doctrine s'évanouira au premier son de la trompette, lorsque tous les morts, rendus à la lumière, formeront un seul peuple, immortel comme son auteur. Ici-bas, que de railleries insultantes contre la religion! on s'obstine à ne voir dans le prodige de son enfantement que les conséquences ordinaires de la nouveauté; dans ses mystères, que d'intolérables contradictions; dans ses ordonnances, une perfection chimérique à laquelle notre faiblesse ne saurait atteindre;

dans ses miracles, des événements supposés dont aucun ne résiste à une critique impartiale; dans son culte, une invention politique; dans ses sacrements, des rites superstitieux; dans son autorité, un despotisme soutenu par la plus abusive des prescriptions; dans le zèle de ses défenseurs, les excès de l'enthousiasme; dans le courage de ses martyrs, l'opiniâtreté du fanatisme; dans les austérités des saints, une sombre et cruelle misanthropie. Oh religion de Jésus-Christ! le jour de sa seconde venue sera votre plus beau jour! le voilà, votre fondateur, accompagné de ses élus, reste précieux du troupeau fidèle échappé à la contagion! L'hérésie demande une place à côté de la vérité, le crime à côté de la vertu, l'apostasie à côté de la persévérance : ah! il n'y a que les brebis sans tache, à la droite du pasteur qui repousse toutes les autres.

Mais si le rétablissement de l'ordre, par rapport à Dieu, exige que toutes les fausses opinions soient redressées, il n'exige pas moins que toutes les infractions à la loi soient humiliées, et c'est la croix qui opérera ce nouveau triomphe sur les méchants qui auront eu la témérité d'en rougir ou de la tourner en dérision. Au jour du Seigneur, elles seront hautement canonisées les maximes d'abnégation, de charité et de pénitence; comme elles seront hautement réprouvées les maximes de volupté, d'orgueil et d'avarice. Oui, c'est à la morale de la croix que nous serons alors confrontés : c'est le contraste entre nos obligations et nos actions que nous aurons à soutenir devant le Dieu de toute sainteté. Les maximes de Jésus-Christ seront alors gravées sur sa croix en caractères radieux; nous lirons l'Evangile tout entier sur cet instrument de salut qui deviendra notre accusateur et notre juge; accusateur dont les charges ne souffrent aucune réplique, juge dont la vue seule sera notre premier châtiment. Etait-ce donc là ce que nous devions attendre de cette croix pleine de miséricorde, placée entre le ciel et la terre comme le signal de notre réconciliation et le gage de nos espérances? Oui, mes frères, la croix est responsable du triomphe de l'Evangile; il faut que le ministère de la croix s'accomplisse, qu'elle règne sur le monde de son aveu ou malgré lui, qu'elle le subjugue par la douceur ou par la force, en un mot, qu'elle le sauve aujourd'hui, ou que plus tard elle se venge de ses outrages.

Mes frères, lorsque les rayons prophétiques de ce dernier jour vous environnent de toutes parts, quel prétexte auriez-vous maintenant de différer votre salut et de disputer avec conscience? La miséricorde et la patience de Dieu. Prenez garde, sa miséricorde n'est pas oubli, et sa patience n'est pas faiblesse. Oui, il est patient; mais c'est parce qu'il est éternel : *Patiens quia æternus*. Ma pensée n'a jamais approfondi ces terribles paroles, sans que mon esprit éprouvât un trouble involontaire et mon cœur un saisissement profond : *Patiens quia æternus*. La justice inexorable de Dieu est là; et je ne connais rien d'aucun pinceau qui exprime, avec une plus énergique précision, l'incompréhensible folie du pécheur opiniâtre : *Patiens quia æternus*. Oh vous, qui êtes préposés au maintien des lois, votre rigueur doit être prompte; le châtiment suit la faute, parce que le coupable vous échapperait; le présent seul est à vous et l'avenir n'appartient point à notre nature. Mais Dieu, qui tient dans ses mains souveraines le passé, le présent et l'avenir, est lent dans ses vengeances parce que l'éternité est à lui : *Patiens quia æternus*. Il laisse le pécheur insulter à sa bonté, s'en faire un titre à de nouveaux désordres; il ne se presse point parce que sa foudre est en réserve dans les profondeurs de son éternité : *Patiens quia æternus*. Hommes vindicatifs, vous ne prenez point de repos que votre haine ne soit assouvie : vous hâtez ses coups, de peur qu'ils n'atteignent plus vos ennemis : mais Dieu, qui a tous les siècles à sa disposition, Dieu qui frappe sans remède et qui frappe pour toujours, a le temps de frapper : *Patiens quia æternus*. Enfin, comme si Jésus-Christ trouvait la vie du méchant trop courte pour déployer sa justice, il dédaigne de le punir sur la terre, et attend, pour rétablir l'ordre, un espace aussi vaste que sa toute-puissance, l'éternité : *Patiens quia æternus*.

Mes frères, quand on sait avec certitude qu'une route aboutit à un abîme, y entrer même avec l'intention de s'arrêter avant le terme fatal, est une imprudence. Ne fatiguez donc plus la justice suprême par vos téméraires délais, mettez donc à profit les courts instants de la clémence, n'attendez pas, pour revenir à Dieu, qu'il ne veuille plus revenir à vous. Songez qu'il n'y a pas même la pierre du tombeau entre l'éternité et la vie. Mais, Seigneur, si vous êtes patient parce que vous êtes éternel : *Patiens quia æternus*; parce que vous êtes éternel, vous êtes infiniment bon. Voilà le gage de notre confiance, voilà le fondement de la douce espérance que nous partagerons un jour votre heureuse immortalité.

SERMON XV.

SUR LA MISÉRICORDE.

Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester cœlestis est misericors. (*Luc.*, VI, 36.)

Soyez donc miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux.

Une religion a été donnée par le ciel à la terre : cette religion est le lien des sociétés et la sauvegarde des lois; cette religion est le frein du puissant, l'appui du faible, la richesse du pauvre, la patience de celui qu'on opprime, la force de celui qui pleure, l'espoir de celui qui n'a plus d'espoir : cette religion donne à la prospérité sa modération; à l'adversité son courage, à l'infortune sa dignité tranquille; elle conseille, soutient, enhardit l'innocence dont elle est tout à la fois l'énergie, la douceur et la résignation : cette religion unit les parents et les amis durant la vie, pour les rejoindre après

la mort; se faisant leur mère commune pour rendre frères ses enfants, elle embrasse tous les hommes dans l'immensité de son amour; cette religion promet des couronnes à tous les martyrs du devoir, et annonce un vengeur des crimes secrets qui seront restés impunis, ou des crimes publics qui seront restés triomphants; cette religion frappe d'un jour éclatant l'étrange chaos de notre nature.

Elle seule connaît notre grandeur et notre bassesse; elle seule s'adresse admirablement à nous par la simplicité de son Evangile; elle seule prescrit cette singulière observance de l'humilité d'où naît tant d'élévation et d'héroïsme, et cette loi sublime de l'amour de Dieu et de nos semblables, ineffable résumé de toute vérité et de toute justice, elle nous apprend aussi à ne pas confondre l'*opinion* qui, du haut de ce trône où la vertu seule a le droit de la placer, commande à tout et à tous, avec cette vile insensée qui, sous les habits de théâtre dont les méchants l'affublent, trahit par l'indécence de son langage et la perversité de ses courtisans, l'ignominie de sa coupable origine: enfin, cette religion, fille de la Providence, a apporté la miséricorde; le monde consolé s'est jeté dans les bras de la divine réparatrice de toutes les misères, et nous tenons d'elle que nous devons être miséricordieux comme notre Père céleste est miséricordieux: *Estote ergo misericordes, sicut et Pater vester cœlestis est misericors.*

Les codes les plus vantés, les législations les plus savantes offrent-elles une maxime aussi pénétrante? A quelle époque, avant Jésus-Christ, avait-on proposé à la miséricorde humaine l'exemple de la miséricorde divine? Cette noble doctrine, la philosophie ancienne ne l'a jamais connue; la philosophie moderne l'a dédaignée; elle était réservée à la philosophie du ciel que nous appelons la religion chrétienne. Jésus-Christ est l'auteur de cette nouvelle vertu qui respire dans ses actions, dans ses discours, dans ses miracles. Dans chaque page de sa vie il y a une bonne action, dans chaque mot un sentiment.

Et encore, toutes les autres lois de l'Evangile portent avec elles un caractère de mortification dont notre faiblesse s'effraye, ou dont notre vanité s'offense: la loi de la charité nous enrichit et nous agrandit de nos propres sacrifices; par elle, nous changeons les cœurs, nous ôtons au crime le prétexte du besoin, nous désarmons le désespoir; par elle, l'indigent bénit votre opulence et l'accroît de ses vœux; elle ajoute à la gloire des talents et à celle de l'héroïsme; elle purifie jusqu'aux bienfaits de l'orgueil. C'est donc une loi, et une loi de bonheur que je me félicite de vous développer aujourd'hui. Car goûter un plaisir en remplissant un devoir, semer les largesses et recueillir des bénédictions, voilà la sainte politique de la miséricorde, dont les obligations et les jouissances seront le partage de ce discours.

Oh! qu'il serait utile et beau le ministère que nous exerçons, s'il nous était donné de réchauffer la miséricorde humaine à la flamme de la miséricorde divine! Quel spectacle que celui d'une monarchie chrétienne où l'on ne disputerait plus que de générosité et de reconnaissance; où le dogme touchant de la miséricorde réconcilierait les petits avec le dogme nécessaire de l'inégalité; où la pauvreté n'envierait plus à l'opulence que l'heureux emploi de ses richesses!

Vierge sainte, qui êtes toute miséricorde, obtenez-moi, par votre intercession, les lumières du Saint-Esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, la miséricorde humaine est un devoir, comme la miséricorde divine est une évidence: l'une a ses œuvres exigées, comme l'autre a ses prodiges qui frappent tous les yeux. La miséricorde divine est écrite en lettres de feu dans les livres inspirés: de quels traits y est peinte la miséricorde humaine! L'infini en bonté n'est pas plus à la portée de nos conceptions que tout autre, nos idées s'y perdent, mais nos sentiments se retrouvent dans notre miséricorde. La miséricorde humaine est gravée au fond de toutes les âmes; la miséricorde divine au fond des mers, dans les hauteurs du firmament, au sein des campagnes. L'une éclate surtout dans les merveilles de la grâce; les larmes taries, les infirmités guéries, les souffrances adoucies, voilà les glorieux trophées de l'autre. Enfin la miséricorde humaine amasse des trésors pour le ciel, et la miséricorde divine couvre la terre de ses présents. O foi! ô espérance! ô charité! vous n'avez pu naître que dans le sein de la miséricorde suprême.

La foi, mes frères, si vous l'employez à son véritable usage, si vous en faites la vue intellectuelle qui découvre les magnificences de l'avenir, vous reconnaîtrez qu'elle ne transporte pas seulement les montagnes, mais qu'elle soulève encore les poids accablants qui oppressent notre cœur. Et l'espérance, cette nourrice des affligés, placée auprès d'eux, comme une mère tendre auprès de son enfant malade, n'est-il pas surprenant que la miséricorde de Dieu la transforme pour nous en une vertu rigoureusement obligée? Impies, ne vous enviez donc pas cette vertu consolatrice; gardez pour vous l'attente du néant; nous ne vous troublerons point dans cette froide poussière où vous vous flattez de descendre; mais abandonnez-nous ce monde invisible que vous dédaignez. Pourquoi vous obstineriez-vous à disputer à la douleur un Dieu miséricordieux? Confier la douleur à la seule pitié des hommes, c'est mettre la douleur sous la protection de ceux qui la causent. Laissez-nous donc notre espérance, avec notre charité qui établit une si étroite alliance entre la miséricorde du ciel et la miséricorde de la terre. O miséricorde de mon Dieu, votre triomphe est d'avoir créé la miséricorde humaine et d'en avoir fait un précepte sans excuse!

Mais d'abord, avant d'établir le précepte, écoutez, mes frères, l'Apôtre définissant les caractères de cette miséricorde, qu'il exerçait si bien lui-même. On a dit que les grandes pensées viennent du cœur : sans doute, Paul brûlait de toutes les flammes de la charité, lorsqu'il écrivait ces belles paroles, avec son éloquente précision : *Charitas patiens est.* (I *Cor.*, XIII, 4.) Jamais elle ne ferme ni ses mains ni son cœur : *Benigna est.* Elle ne connaît pas le tourment de l'envie : *Non æmulatur.* Elle ne précipite ni ses démarches, ni ses prières, ni ses largesses ; elle agit avec calme, la sérénité est sur son front : *Non agit perperam.* Sans enflure et sans bruit, ses dons modestes coulent, pareils aux eaux silencieuses d'un fleuve tranquille et pur qu'aucun vent n'agite : *Non inflatur.* L'orgueil est son plus irréconciliable ennemi : *Non est ambitiosa.* (*Ibid.*, 5.) Le bonheur des autres, tel est son vœu unique. Exclusivement dévouée à la recherche et au soulagement de l'infortune ; ni les honneurs, ni l'autorité, ni la gloire, ni l'or, rien ne la tente, rien ne l'émeut. Elle renonce à ce qu'elle a de plus cher, pour vivre avec les pauvres qui lui sont plus chers encore : *Non quærit quæ sua sunt.* Inaccessible à la haine, à la colère et à la vengeance, elle laisse ces passions turbulentes aux hommes du siècle dont elles sont le triste apanage : *Non irritatur.* L'idée du mal lui est étrangère ; elle croit à peine à celui qu'elle éprouve, ou plutôt il n'en existe pas pour elle : *Non cogitat malum.* Elle plaint les méchants qu'elle voudrait ramener à la vertu par la patience et par la douceur : *Non gaudet super iniquitate.* (*Ibid.*, 6.) Toujours la vérité obtient son premier hommage ; elle court après ses oracles, et sa bouche fidèle les répète avec une joie empressée, la charité et la vérité ne sont-elles pas deux sœurs inséparables ? *Congaudet autem veritati.* La charité supporte tout, les injures, les humiliations, les refus amers, les ingrats : oui, les ingrats qui au reste, sont avec elle d'une singulière intelligence pour dérober aux regards ce qu'elle veut tenir caché, sur le secret desquels elle peut compter comme sur le sien même, et auxquels sa pudeur timide rend la justice de croire qu'ils ne sont point estimés ce qu'ils valent dans l'ordre des solides mérites : *Omnia suffert.* (*Ibid.*, 7.) L'apparence du malheur suffit à sa confiante bonté, que de vains soupçons ne refroidissent jamais : combien de pauvres, livrés à des inclinations vicieuses, ont été changés par la puissance de l'aumône ! *Omnia credit.* Elle puise sa constance à la source ; elle sait que c'est d'en haut que descendent les inspirations utiles, la force victorieuse des épreuves, les sages conseils : *Omnia sperat.* Ah ! que le monde, avec son luxe insensé et ses prétextes frivoles, détourne les yeux de ce tableau qui fait du bien au cœur ; nous, nous avons gardé, et nous garderons toujours notre miséricorde : un Dieu est-il de trop pour fondre les cœurs de glace et amollir les entrailles de fer ? Les misérables ont besoin d'un Dieu pour premier protecteur et pour premier ami.

En effet, sans le précepte de la miséricorde, comment la société pourrait-elle exister au milieu des calamités qui la désolent ? De même dit un saint docteur, qu'on ne saurait voguer sur une mer orageuse, si vous détruisez ses abris et ses ports ; que serait-ce de la vie, si vous en ôtez l'humanité et la miséricorde ? *Si misericordiam sustuleris et humanitatem.* O sainte miséricorde ! délicieuse émanation de la bonté divine ! combien vous devez être chère à notre exil ! combien vous devez être précieuse devant Dieu ! Vous êtes au-dessous de tous les sacrifices ; vous êtes la première des vertus humaines, comme la miséricorde du Seigneur est le premier de ses attributs. Heureuses les âmes que vous pénétrez de vos tendres influences ! Je ne crains pas de dire que vous êtes la mère de toutes les vertus : *Dixi misericordiam cor esse virtutum.* Jésus-Christ l'a déclaré par son exemple.

Le ministère de Jésus-Christ est-il autre chose que la loi vivante de la charité ? une étable est le premier temple qu'il consacre par sa présence; et de simples bergers sont les premiers témoins de sa venue. Dans sa carrière publique, les malheureux, voilà le plus digne objet de son inépuisable amour : c'est dans les hameaux de la Judée qu'il commence son pénible apostolat, parce que la force du christianisme est aussi dans la cabane du pauvre; c'est sur la cime des montagnes qu'il se retire avec les petits comme pour donner à la miséricorde un trône où tout soit innocent et pur; c'est là que, les adoptant de sa familiarité la plus intime, épanchant sur eux les trésors de sa sagesse, catéchisant leur ignorance avec la plus touchante affection, il leur prêche cette morale si lumineuse et si populaire, qu'aucune oreille n'avait encore entendue. Avec les pauvres, on croit voir un père qui dilate son cœur au sein de la nature; il pleure avec eux, il prie pour eux, il opère des miracles à cause d'eux, il meurt au milieu d'eux, comme si sa miséricorde, qui l'oblige à se charger de tous nos crimes, l'obligeait aussi à se charger de tous nos besoins.

Et lorsque l'histoire d'un Dieu recommande si puissamment le devoir de la miséricorde, faut-il être surpris de voir l'Eglise naissante, au milieu des tempêtes, oublier ses périls, et ne se souvenir que des larmes du pauvre; de voir les grands de la terre jeter leurs biens aux pieds des fondateurs de l'Eglise, pour entrer dans l'Eglise qui est la ville des pauvres, avec les insignes de la pauvreté; de voir les premiers chrétiens se dépouiller de leurs richesses, et obtenir ainsi le double mérite de partager et d'alléger la misère de leurs frères; de voir les apôtres choisir les modèles les plus accomplis du zèle évangélique, pour leur confier l'honorable emploi de servir les malades; de voir un Paul interrompre le cours de ses conquêtes spirituelles, pour venir distribuer

à Jérusalem les aumônes qu'il avait recueillies dans ses laborieuses missions, rendre hommage à la haute dignité des pauvres, les considérer comme les premiers nés de la foi, mettre sa joie dans l'honneur de leur plaire? *Ut obsequii mei oblatio accepta fiat.* (*Rom.*, XV, 31.) On ne savait alors que la divine obligation de la charité qui ne formait qu'une âme de toutes les âmes, et de toutes les vertus qu'une seule vertu. La calomnie: membres de la famille dont la charité est le lien, ils en ignoraient le nom. La médisance: quand inspiré par la charité, on ne fait que du bien, on ne dit de mal de personne. L'orgueil : les disciples de la charité sont humbles, le monde n'est rien pour eux. La gloire : cette chimère que l'envie insulte en passant, venait-elle éblouir, avec ses rayons trompeurs, des yeux où ne brillait que la douce lumière de la charité?

Faut-il être surpris qu'à peine entré dans la milice de Jésus-Christ il partage avec un indigent jusqu'à son manteau, et fasse de l'instrument des combats l'instrument de la charité, ce grand évêque de Tours, que le ciel, sans doute en récompense de cet acte singulier de fidélité à la loi de l'aumône, comble de ses grâces et prévient de ses bénédictions; qu'il enlève au tumulte de la guerre et à la dissipation des camps, pour le conduire dans un désert où croissent les plantes salutaires de la pénitence; qui y donne l'exemple des plus effrayantes austérités; dont l'humilité se dérobe aux plus grandes faveurs et aux distinctions les plus éminentes; qui accepte les larmes aux yeux le fardeau de l'épiscopat, n'en estimant que les veilles et les persécutions; trouvant la plus douce indemnité à ses épreuves dans l'amitié du savant Hilaire; transformant ses ennemis en disciples fidèles ou en panégyristes dévoués; auprès duquel, à toutes les heures, l'abandon est sûr d'un refuge qui l'abrite, le malheur d'un appui qui le soutient, le désespoir d'un médecin qui le soulage; dont la constance ne fut jamais ébranlée, ni par la puissance des Césars, ni par l'orgueil des sophistes, ni par l'obstination des hérésiarques; toujours à ses engagements, à ses devoirs, à son troupeau; que le bruit de ses vertus surhumaines plaçait au-dessus des majestés de la terre, jalouses d'interroger sa sagesse et d'invoquer son crédit; dont le sépulcre, après que sa vie et sa mort n'avaient été qu'un prodige, justifia par des prodiges sans nombre la vénération des peuples, et au pied duquel nos monarques allèrent plus d'une fois déposer leur sceptre dans le temple dédié à son culte?

Faut-il être surpris de l'intarissable charité d'un saint auquel ses contemporains décernèrent le beau titre *d'Aumônier;* qui avait coutume d'appeler les pauvres ses maîtres et ses bienfaiteurs, parce que Jésus-Christ leur a donné le pouvoir d'ouvrir les portes du ciel; qui ne se plaignait d'eux que lorsque leur franchise sans détour révélait les secrets de sa charité sans bornes; qui racontait avec tant de plaisir que, dans sa jeunesse, la charité lui était apparue sous la figure d'une femme couverte de lauriers et plus brillante que le soleil; qu'elle s'était approchée de lui en lui disant : « Je suis la fille aînée du grand roi; si vous méritez ses faveurs, je vous introduirai dans son palais; personne ne l'aborde avec plus de confiance que moi; je l'ai fait descendre sur la terre pour racheter le monde; » qui répondait à un indigent dont la sensibilité ne trouvait point d'expressions assez énergiques : « Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, ainsi que l'ordonne mon Seigneur et mon Dieu; » qui plus d'une fois vendit ses meubles, ses vêtements, sa couche, pour être plus miséricordieux, en répétant avec joie : « Nous verrons qui du malheur ou de moi se lassera le premier? » Mes frères, c'est qu'on donne à Jésus-Christ ce qu'on donne aux pauvres; c'est qu'on ne doit pas seulement donner au pauvre, mais qu'on doit encore lui demander.

Et c'est la pensée de l'évêque d'Hippone, qui eut le génie de la charité : Non, vous n'avez pas moins besoin du pauvre qu'il n'a besoin de vous : *Eget ad te alter, alter ad alterum.* Il peut même pour vous beaucoup plus que vous ne pouvez pour lui. Vous lui donnerez la terre, et il vous donnera le ciel : ainsi arrange et dispose tout, la miséricorde divine, qui a fait la miséricorde humaine. A ne voir que la surface des choses, la pauvreté n'est qu'une triste succession de peines et de murmures; l'opulence, une cause fatale d'injustices, d'oppressions et de crimes. Entrez avec le prophète dans les conseils d'en haut : le riche n'est sur la terre que pour le pauvre, et le pauvre que pour le riche; l'un est nécessaire au salut de l'autre : *Creator divitem pauperi et pauperem diviti præparavit.* Quel est le fardeau du pauvre? C'est la détresse. Quel est le fardeau du riche? C'est l'abondance. Sans l'appui du riche, le pauvre succomberait sous la charge de sa misère; sans la médiation du pauvre, le riche céderait à la violence des passions que la mollesse excite et alimente : *Sit opulento inops justitiæ materia.*

Ainsi, le précepte de l'aumône aplanit les voies, éclaircit les mystères de la Providence. Dès que la Providence attache le salut du riche à l'exercice de la miséricorde, tout change : la pauvreté perd ce qu'elle a d'amer et d'humiliant, les richesses, ce qu'elles ont de contagieux et de redoutable; le riche est le père du pauvre; le pauvre est dans un sens le père du riche, puisque la providence du temps se sert de l'opulence du riche pour secourir le pauvre, et que la providence de l'éternité se sert de l'indigence du pauvre pour sanctifier le riche.

Ainsi, le pauvre et le riche, dans l'ordre de la Providence, sont le contraire de nos idées. Le riche est son apôtre, obligé de la faire connaître à ceux qui l'ignorent et de la disculper auprès de ceux qui l'accusent; le pauvre en est le juge, désigné par elle pour statuer sur le sort du riche, et ayant les mains pleines de bénédictions et d'anathè-

mes. Car, de même que la Providence se repose sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, sur les rois de la conduite des empires, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pauvres.

Ainsi, selon l'économie admirable de la religion, déposer notre superflu dans le sein fécond des pauvres, c'est se faire véritablement l'aumône à soi-même; c'est assurer à notre âme le prix de nos biens; c'est les envoyer devant nous dans l'éternité, pour les y retrouver au centuple après notre mort. Les pauvres, fidèles trésoriers du ciel, ont été délégués vers vous par la Providence dans ce dessein; ils sont autorisés, par le grand privilége de l'aumône, à ratifier, sous la garantie de notre Dieu, l'échange journalier des richesses d'ici-bas avec les richesses d'en haut. Telles sont les prérogatives de la charité chrétienne. Que sont auprès d'elles toutes les froides théories d'une bienfaisance purement humaine, si toutefois cette expression moderne est autre chose qu'un orgueilleux larcin du nom sacré de la charité. Oui, riches du siècle, prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous pouvez les porter dans le monde : dans l'Eglise de Jésus-Christ, vous êtes les serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : Abraham le tenait à gloire. Rappelez-vous surtout que la couronne de notre divin monarque est une couronne d'épines, et que la majesté de son royaume brille dans ceux qui souffrent. Or, si dans l'ordre du salut tous les avantages sont aux pauvres; si Jésus-Christ ne parle de vous dans son Evangile que pour vous effrayer par ses menaces, *væ divitibus* (*Luc.*, VI, 23)! que vous reste-t-il, sinon de le fléchir par l'aumône et d'acheter la miséricorde divine par la miséricorde humaine? *Peccata tua eleemosynis redime?* (*Dan.*, IV, 24.) O pauvres, que vous êtes riches! mais, ô riches, que vous êtes pauvres, lorsque vous n'êtes pas charitables!

Quels motifs allégueriez-vous maintenant pour vous dérober au devoir de l'aumône? L'inconduite des pauvres. Est-ce à vous, dont la vie n'est peut-être qu'un scandale, à censurer leurs mœurs? Votre tâche est d'apaiser leur faim. Leur oisiveté. Où sont vos travaux et vos services? Les artifices qu'ils emploient pour surprendre vos bienfaits. Que n'êtes-vous plus humains. Ils n'exagéreraient point leur indigence. D'ailleurs, leurs stratagèmes seraient-ils plus coupables que les intrigues de votre ambition? Encore si vos reproches ne tombaient que sur les mauvais pauvres! Mais faut-il que la pauvreté innocente en soit aussi la victime? O cruelle prudence, de refuser sa pitié à des besoins véritables, dans la crainte de l'accorder à de faux besoins! Objecterez-vous la modicité de votre fortune? Oh! combien l'on est riche lorsqu'on ne dépense que pour donner! Si vous avez peu, disait un saint patriarche, donnez volontiers le peu que vous avez à donner. (*Tob.*, IV, 9.) Et moi, j'ajoute : Interrogez les dépositaires des miracles de la charité : ils vous diront qu'il y a des hommes pour lesquels l'héroïsme de leurs privations est une source d'aumônes fréquemment répétées; que si vous laissez tomber vos regards encore plus bas, vous distinguerez parmi le plus humble vulgaire des actes de miséricorde qui honoreraient les plus grands noms. On a vu des artisans travailler la nuit pour aider une pauvre famille, et, en travaillant pour elle, trouver leurs cœurs plus gais, leurs heures plus courtes et leurs bras plus robustes.

Et c'est à eux surtout, lorsque la trompette de l'ange réveillera les générations ensevelies et les appellera devant le trône de celui qui doit les juger, c'est à eux que la miséricorde divine tiendra le langage de l'amour : Venez, ô les élus de mon Père! Car j'étais pauvre, et vous m'avez nourri; j'étais prisonnier, et vous m'avez visité; j'étais malade et vous m'avez prodigué vos soins; j'étais opprimé, et vous m'avez défendu. Venez, ô les élus de mon Père! Venez partager mon bonheur, ma gloire et mon immortalité. (*Matth.*, XXV, 34, et seqq.) ....

Pour vous, indigents, en faveur desquels ma faible voix invoque la miséricorde des riches, pardonnez une leçon à la franchise de notre ministère : un prodige vraiment adorable de la miséricorde divine, lorsque votre ingratitude, vos excès criminels, vos infirmités audacieusement feintes, vos intempérances clandestines, fatiguent la bonté, tuent la confiance et découragent le zèle; lorsque vous dédaignez les consolations de la foi, la première et la plus sûre de toutes les assistances; lorsqu'avilis et dégradés vous n'avez plus de commerce qu'avec le besoin; lorsqu'infidèles à l'excellence de votre vocation, vous oubliez que vous êtes les membres priviliés de Jésus-Christ et sa famille adoptive; lorsque les percepteurs du ciel, *exactores cœli*, sont quelquefois la honte de la terre; je le répète, un prodige vraiment adorable de la miséricorde divine, c'est que la charité ne s'éteigne pas; que les cœurs ne se ferment pas; que les larmes de la pitié ne tarissent pas. Mais il est si doux d'exercer la miséricorde, que la loi d'un Dieu pouvait seule nous en faire un mérite : en effet, mes frères, l'exercice de cette miséricorde n'est pas seulement un devoir, mais encore un bonheur.

SECONDE PARTIE.

Qu'on vante, dans ses autres rapports, la beauté de la morale chrétienne : cette morale, dont le flambeau n'a jamais pâli en traversant les siècles; cette morale invariable dans son étendue comme dans ses limites, sans progrès ni sans découverte; cette morale, à laquelle d'absurdes calomniateurs ont reproché de favoriser l'ignorance des peuples, quoiqu'elle seule les ait éclairés, et de souffler le fanatisme, quoiqu'elle seule les ait adoucis : cette morale qui apaise les orages du cœur et rectifie les écarts de l'es

prit; cette morale attirante qui a pris l'univers dans les filets tendus par sa douceur; cette morale indulgente qui montre derrière nous, à nos frères repentants, le pont de la clémence où nous venons de passer nous-mêmes; cette morale consolante qui endort le juste agonisant, du sommeil de l'espérance, sur le sein maternel de la religion; cette morale, l'admiration des plus rares génies et les délices des âmes pures; cette morale qui invite les petits et les faibles à son école, parce qu'il n'y a qu'elle qui ait mis le sentiment à la place de la discussion et l'autorité à la place de l'examen; cette morale si élevée qu'on ne saurait trop l'étudier, et si simple qu'on ne saurait pas la comprendre; dont le singulier privilége, qui n'appartient qu'à elle, est que, sans l'approfondir on l'entend sans peine, et qu'ils ne l'épuisent jamais ceux qui l'approfondissent sans cesse; cette morale qui établit de si étroites affinités entre nos affections et notre croyance; cette morale qui proclame la fragilité et la grandeur de l'homme entre le tombeau prêt à le saisir et l'éternité prête à le recevoir, ou le ravale au-dessous des vers qui le rongent au sépulcre, pour le montrer ensuite glorieux avec la vertu dans les royaumes incorruptibles; cette morale, enfin, dont le grand Condé disait *qu'il est pour le moins aussi aisé de la croire l'ouvrage d'un Dieu que l'ouvrage d'un homme.*

Oui, qu'on vante, dans tous ses autres rapports la beauté de la morale chrétienne, c'est dans l'exercice de la miséricorde humaine qu'elle brille à mes yeux de tout son éclat. Cependant je dirai : Chef des peuples, observez la morale de Jésus-Christ : elle ne tolère ni hypocrites, ni courtisans, ni esclaves; avec elle les tyrans ont un juge et les peuples un vengeur. Elle érige aux princes un trône dans les consciences. Ministres des princes observez la morale de Jésus-Christ, et vous ne serez ni surpris par la flatterie, ni énivrés par l'ambition. La morale de Jésus-Christ est votre force véritable. Tertullien disait aux ministres des empereurs : Maintenant vous avez moins d'ennemis à cause du grand nombre des chrétiens. *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine Christianorum.*

Guerriers, observez la morale de Jésus-Christ : la piété, comme la vaillance, réclame l'exemple de ceux qui portent la noble livrée de l'honneur. Soyez braves comme Du Guesclin, Bayard et Turenne, mais soyez fervents comme eux. Que les mœurs ne vous redoutent jamais autant que la gloire compte sur vous. Le peuple veut partout vous voir à sa tête; le peuple s'applaudit, il admire, il devient meilleur, lorsqu'il vous voit prendre place à cette table mystérieuse où les guerriers sont les convives les plus désirés. Magistrats, observez la morale de Jésus-Christ : l'Evangile est la morale en action; un jour sa balance pèsera vos poids et vos mesures. Négociants, observez la morale de Jésus-Christ : elle est là plus sûre gardienne de vos intérêts; mais que la veuve et l'orphelin entrent dans vos calculs : vous saurez aussi par elle qu'on ne doit point, pour un trajet de quelques jours, surcharger son frêle vaisseau d'un bagage inutile qu'il faudra jeter à la mer au premier coup de vent.

Et vous qui êtes pères, observez la morale de Jésus-Christ : que ses oracles retentissent dans vos foyers et dans vos entretiens; vos enfants seront votre joie. Et vous qui êtes mères, observez la morale de Jésus-Christ : et vos filles se réfugieront avec vous dans le sein de la vertu; elles goûteront en silence, avec vous, le plaisir attaché à l'accomplissement des devoirs domestiques, plus heureuses et plus belles sur cette scène de modestie et de pudeur que dans les vains tourbillons du monde. Et vous qui êtes pauvres, et vous qui souffrez observez la morale de Jésus-Christ : que vous donnerions-nous à la place de ce code, le seul qui parle à tous les états, le seul qui vous prêche la science de la résignation? Chrétiens, observons tous la morale de Jésus-Christ; mais, je le répète, c'est dans l'exercice de la miséricorde humaine que la beauté de cette morale brille à mes yeux de tout son éclat.

Car notre charité n'est point cette nature, le grand mot du siècle : avant le christianisme, il était d'usage chez beaucoup de nations de présenter au chef de la famille l'enfant nouveau-né; s'il le prenait dans ses bras, l'enfant était admis à la vie, sinon, ce n'était qu'un germe vil qu'on pouvait fouler aux pieds. O Jésus-Christ! notre charité n'est point cette idole sculptée de nos jours par l'orgueil, dont le culte n'était qu'un culte de caprice et d'ostentation, la doctrine un égoïsme systématique et commode, les adorateurs, de froids enthousiastes, aimant tout le genre humain pour être dispensés d'aimer quelqu'un; au lieu d'aumônes, nous fatiguant de ses essais bizarres, et étalant, avec une jactance puérile, des méthodes qui n'étaient que des bévues, et des résultats qui n'étaient que des chimères : notre charité n'est pas cette humanité superbe comme l'esprit de l'homme, et bornée comme son pouvoir, indifférente à tout ce qui ne cause pas de bruit, et à laquelle l'athéisme faisait la grâce de décerner le titre de sainte : notre charité n'est pas cette philanthropie si fastueuse dans son langage et si mesquine dans ses effets, qui aime si tendrement les générations futures et qu'invoquent ceux-là mêmes qui ont fait répandre tant de sang et de larmes à la génération présente; à laquelle il n'est pas absolument impossible de construire des hospices, mais qui ne fera jamais une fille de Vincent de Paul : notre charité n'est pas cette émotion de commande qui sonne avec éclat les aumônes que la religion distribue avec plus de modestie, et que l'indigence chrétienne reçoit avec plus de confiance.

Oh! qu'elle est bien différente, notre miséricorde! aussi n'est-elle pas seulement un devoir, mais une félicité, cette miséricorde pure comme son origine, et féconde comme

son auteur; cette miséricorde, la voix des infirmes qui n'en ont point, dont le sein est toujours ouvert pour semer les largesses, sans blesser jamais la pudeur qui les reçoit; cette miséricorde noble et facile dont l'accueil plein de bonté tempère la grandeur sans l'affaiblir, et pour laquelle il n'y a de persécutés sans aide, que ceux dont elle n'a pas encore entendu les gémissements; cette miséricorde inquiète qui s'informe de tous les besoins, préside à toutes les recherches, ordonne elle-même le partage de tous les secours : cette miséricorde attentive qui écoute tout, voit tout, discerne tout, l'œil dont parle Daniel, qui ne se ferme jamais tant qu'il reste quelque douleur à découvrir; cette miséricorde ingénieuse qui trouve dans sa sagesse de quoi soulager tous les malheureux qui l'implorent, découvre sans cesse de nouveaux moyens, et se délasse de ses travaux par l'habitude de s'oublier elle-même; cette miséricorde toujours supérieure aux événements, bravant tous les dangers, surmontant tous les obstacles, communiquant à tout son intrépidité, contenant tout dans l'ordre par la seule appréhension de lui déplaire, se refusant aux plus justes éloges, et rehaussant la plus belle des vertus par la fin qu'elle se propose; cette miséricorde qui, dans son infatigable activité, descend des plus graves intérêts aux détails les plus minutieux en apparence; cette miséricorde qui place sur toutes les routes de l'infortune des sentinelles vigilantes pour l'épier et la découvrir, glanant ceux qui échappent, dans les plus obscures retraites; cette miséricorde, dont le premier vœu est de faire le bien, la première récompense de faire le bien, et qui confond avec le service de Dieu le service des indigents; cette miséricorde qui estime la piété envers les malheureux, jusqu'à remettre à la piété envers Dieu la fonction de les servir; cette miséricorde qu'on a vue quelquefois, après la mort, léguer la propriété de ses biens aux pauvres qui en avaient eu l'usage pendant sa vie; cette miséricorde qui a souvent vaincu par ses illuminations soudaines les calamités publiques ou particulières; cette miséricorde qui improvise les ressources en improvisant les sacrifices; cette miséricorde par laquelle, dans les plus petits hameaux comme dans les plus grandes cités, on n'a qu'à désigner une bonne action, et elle a son effet, indiquer un besoin, et il est soulagé, menacer d'un accident, et il est prévenu; cette miséricorde dont la force est dans la religion de Jésus-Christ, la plus ancienne et la plus sûre auxiliaire des affligés, dans le désir de plaire à Dieu, mobile unique et puissant des bonnes œuvres, dans la foi qui n'envisage que l'avenir; cette miséricorde enfin dont les réminiscences sont des consolations.

Quelle doit être, dans les vicissitudes de la fortune et aux jours désastreux, la plus habituelle et la plus encourageante pensée du malheureux autrefois charitable? Est-ce qu'il ne trouve pas une douce indemnité à ses privations dans le souvenir des larmes qu'il empêchait de couler aux jours de son opulence? Si l'adversité l'oblige à recevoir les offrandes de la générosité, n'est-il pas enhardi par le droit honorable qu'il tient des aumônes que ses mains libérales répandaient autrefois? Celui qui a été miséricordieux accepte sans rougir les présents de la miséricorde. Ainsi, mes frères, la Providence acquitte les pauvres dont il avait corrigé le sort : car, qui oserait se charger de leurs dettes sacrées, excepté la Providence? Non, grâces à la Providence, on ne changera jamais le génie naturel des Français contre celui qui leur avait été préparé; chez nous, toujours on fera le bien en le voulant, et on le voudra en l'aimant. On n'arrêtera point l'essor qui dirige l'intérêt public vers les idées de bienfaisance. On est jaloux d'attirer encore les regards sur ce mélange de vertus aimables, douces et miséricordieuses qui relevèrent si longtemps notre caractère : quelle perte et quelle teinte sombre jetée pour ainsi dire sur le corps social, si ce brillant caractère devait faire place aux élans combinés et aux déclamations systématiques qui créent des sentiments avec de l'esprit et des vertus avec des opinions! Mais la charité est si nécessaire au monde que la Providence se doit en quelque sorte à elle-même de ne pas l'en bannir.

Qui de nous, en avançant dans la vie, n'a pas ressenti les peines, son inévitable cortége? Qui n'a pas éprouvé les délations de la calomnie, les trames de la malignité, les noirceurs de l'hypocrisie, le supplice des espérances trompées et le danger des illusions trompeuses? Qui n'a pas été froissé dans la lutte des petits intérêts, dans le manége des rivalités haineuses et le jeu de tous ces amours-propres se caressant et se heurtant tour à tour sur le chemin des distinctions, des emplois et des richesses? Où se réfugier? dans le monde, parmi les dédains de la hauteur, ou les froideurs de l'indifférence? dans les cercles profanes, où rien n'occupe que ce qui distrait, où rien n'intéresse que ce qui flatte? au théâtre, où l'on pleure sur des maux imaginaires, et où l'on s'endurcit sur des maux réels? dans ces romans stériles où l'on s'émeut sur des personnages de convention, en restant de marbre pour les infortunés qui nous environnent et nous pressent? dans cette mélancolie sombre et réfléchissante qui attache des idées pénibles à tous les objets, et, par ses défiances injustes, n'est souvent qu'un grave outrage à la Providence? Non, non, confiez-vous à la puissance de l'aumône, réfugiez-vous dans la miséricorde: elle vous communiquera ses joies tranquilles. Quelles délices pour la vertu charitable, lorsqu'avec sa mémoire et son cœur, elle compte ses bonnes œuvres! est-on jamais seul avec une conscience sans reproche, le registre des heureux qu'on a faits et les promesses de la religion?

O mères jalouses du bonheur de vos enfants, initiez-les aux secrets de la charité : qu'elle est digne d'envie la femme chrétienne qui ne respire que miséricorde! Comme

elle s'occupe en même temps et des maux du corps et des blessures de l'âme ! Si on la rencontre, on est sûr qu'elle va faire une chose utile, ou qu'elle est déjà faite. Si elle visite les pauvres, c'est pour répandre ou pour consoler. Les malheureux l'attendent, comme on attend son médecin quand on est malade ; son ami, quand on a des chagrins ; son enfant, quand il est tard. Les riches, en la refusant lorsqu'elle sollicite, feraient deux victimes à la fois, et elle ne serait pas la moins à plaindre. Elle ne connaît de mal que celui qu'elle ne peut guérir, d'avarice que celle qu'elle ne peut attendrir, de douleur que celle qu'elle ne peut endormir ; elle a la passion de la charité, comme d'autres ont la passion de la gloire. Mais cette passion, vivante et renfermée dans son sein, fuit l'éclat et le bruit, se nourrissant du bien opéré dans le jour et du bien à opérer le lendemain. Tous les moments de sa vie se composent d'une seule pensée : secourir l'indigent et cicatriser les plaies du malheur. Agée et infirme, la bonté la rafraîchit, la piété l'embellit, la charité la rajeunit : est-elle pauvre parce qu'elle a tout donné ? Elle a le verre d'eau de l'Evangile ; et le verre d'eau de l'Evangile recommandé par celui qui emplit le bassin des mœurs et le lit des fleuves, est le plus beau commentaire du précepte de l'aumône, dont le pauvre ainsi que le riche peuvent goûter les jouissances.

Je ne sais si mon propre sujet me séduit : mais l'exercice de la miséricorde a quelque chose de si attrayant qu'il est impossible que vous n'en soyez pas touchés. Il y a pour tous les autres plaisirs une activité qui tourmente, des retours qui désespèrent ; il en est que l'ennui corrompt et que la satiété dénature : le plaisir de la miséricorde est pur, inaltérable, sans ombre, sans mélange ; il n'a besoin ni d'art ni d'appareil, toujours mieux senti, à mesure qu'il est plus goûté. Si je parlais dans une autre assemblée, je dirais : Jamais l'humanité n'a été si célébrée ; elle est devenue l'unique idole de la raison. Cette fière raison a bâti un seul temple de toutes les ruines dispersées autour d'elle ; elle s'est créé un dieu de l'homme même. Eh bien ! respectez donc votre ouvrage ; honorez du moins cette religion nouvelle que vous avez inventée : mais dans un auditoire chrétien, je dirai, avec saint Grégoire de Nazianze : Voulez-vous être, en quelque sorte, des dieux? soyez charitables : *Sis deus, Dei misericordiam imitando.* La miséricorde associe l'homme à Dieu, ou plutôt l'homme miséricordieux est le substitut de la Providence universelle : *Sis deus, Dei misericordiam imitando.* Relève-t-elle d'ici-bas l'opulence discrète dont le luxe est d'accueillir, dans une mystérieuse clandestinité, la pauvreté illustre et vertueuse, d'écouter ses longues révélations, d'essuyer les larmes qui coulent des nobles débris de nos tristes folies : *Sis deus Dei misericordiam imitando?* N'avez-vous pas quelque ressemblance avec Dieu, lorsque vous adoptez l'innocence timide que, sans vous, peut-être, le souffle de l'adversité aurait bientôt flétrie, tendres fleurs que vous défendez contre les orages de l'avenir, en les confiant à la garde d'une sainte vigilance : *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* Ne Ne vous rapprochez-vous pas de l'instituteur de votre sacerdoce, lorsque, vainqueurs, en quelque sorte, de la mort qui en moissonne chaque jour les vétérans usés par la persécution, vous contribuez par la prévoyance de vos largesses à l'entretien des élèves du sanctuaire ? S'il n'y avait plus de prêtres, qui offrirait le sang de l'Agneau ? qui apaiserait la colère suprême ? Permettez à notre zèle de vous rappeler que la plupart de nos jeunes lévites n'ont guère, comme aux premiers temps de la religion, que leur barque et leurs filets à quitter, pour se faire pêcheurs d'hommes : *Sis deus, Dei misericordiam imitando.*

La reconnaissance ne vous doit-elle pas un culte spécial, à vous dont les malheureux ne peuvent jamais savoir si vous n'avez que le strict nécessaire, et qui n'en voyez jamais un seul, sans vous croire riches, qui regardez toute espèce de jouissance inutile comme un crime envers la société, tant qu'il existe un seul de vos semblables dans le besoin : *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* N'êtes-vous pas leurs libératrices, lorsque vous arrachez au scandale de leurs désordres, en leur montrant la planche du regret, ces tristes esclaves du vice, l'opprobre de leur sexe, l'effroi de la vertu, le jouet de la peste dévorante du libertinage, *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* N'êtes-vous pas plus qu'un homme, dans un temps où rien n'égale la dureté des uns que la misère des autres, lorsque vos tendres sollicitations et vos dons généreux soutiennent la longanimité de ces vieux amis de l'autel et du trône, qui n'ont plus que la mémoire de leurs services ; ou lorsque vous sauvez du désespoir ces inconnus nécessiteux, sans parents, sans patrons, livrés aux tentations du plus dangereux isolement ; ou lorsque, par vos discours comme par vos sacrifices, vous calmez l'impatience ulcérée de ces infirmes jetés, ce semble, sur la terre, pour la forcer de servir la vanité des riches, et qui invoquent votre assistance sur leur grabat déchiré : *Sis deus, Dei misericordiam imitando?*

Lorsque vous paraissez avec la touchante réputation de votre amour pour les pauvres, n'êtes-vous pas un ange pour cette mère pâle, livide, soutenant d'une main un enfant couvert de lambeaux, et pressant de l'autre, sur son sein desséché, l'infortuné qui vient de naître, dont le lait est si rare et si amer par le délaissement, maudissant sa fécondité, s'accusant d'avoir donné la vie à un être qui en subit déjà les privations : *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* N'êtes-vous pas un ange pour ce père de famille, épuisé de fatigues, fixant des yeux éteints sur ses foyers sombres et humides, dont les forces défaillantes ne sont réparées que par un aliment grossier détrempé de sueurs et de larmes, auquel l'espérance, qui n'a point pour lui

d'heureux songes, promet à peine la vie, c'est-à-dire cette accablante succession de chagrins et de travaux qui le consument: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* Est-ce qu'ils ne bénissent pas votre nom, comme un nom sacré, ces incurables plus tourmentés encore par l'horreur qu'ils inspirent que par le venin qu'ils exhalent, lorsque votre charité intrépide et votre héroïque persévérance les visitent dans leurs derniers moments et allégent leurs maux, en partageant leurs douleurs: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?*

Qui vous avait, en quelque sorte, remis les destinées de Marseille et de Tortose, immortels évêques dont la grande âme, à un siècle de distance, a offert le même exemple au monde, exemple sublime qui devrait réconcilier la philosophie avec notre épiscopat: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* Ne sont-ils pas les agents de la bonté infinie ces *docteurs* (28) si noblement téméraires, qui, jaloux de faire ce qui seul peut ajouter à l'éclat du nom français, courent affronter le plus terrible des fléaux, pour en préserver leur patrie, étudiant, au milieu des cadavres entassés, la justice qui députe les calamités pour servir de cortége à la révolte: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* Ne sont-elles pas dignes de celui qui les guide, les sœurs incomparables, qui bravent, sans efforts et par une surabondance de courage puisée à sa source, la fatigue d'un voyage lointain, l'infection des lieux qu'elles doivent aborder, le péril imminent de la vie qu'elles remettent à ce Dieu qui a reçu leurs serments: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?*

N'êtes-vous pas les ambassadeurs du ciel, lorsque vous descendez dans ces noirs tombeaux où les jours paraissent des années et les années des siècles, où les angoisses rendent les heures si lentes à couler, où la nuit est si longue par l'insomnie, dans ces ténébreux réceptacles où gisent des coupables et quelquefois des innocents rachetés par la miséricorde divine et enchaînés par la justice humaine? Ou si votre délicatesse craint la vue de ces misérables torturés par les remords et meurtris de leurs fers, n'est-elle pas à vos ordres la miséricorde elle-même qui, se chargeant de vos aumônes et y ajoutant ses prières aussi puissantes qu'elle, et ses exhortations pathétiques et ses larmes qui amollissent les cœurs les plus endurcis, convertit le crime sur la paille où il attend le signal de son départ pour l'éternité: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* N'ont-ils pas quelques caractères d'une œuvre divine, ces établissements où, sous les auspices de la miséricorde, un sexe fragile et sans ressource est abrité contre la séduction des penchants et les instigations du besoin; ces établissements où une sage économie supplée à l'insuffisance des moyens, ces établissements où celles qui commandent se dévouent à tous les genres de renoncement, pour faire meilleure la condition de celles qui obéissent, ces établissements accrédités par les suffrages les plus illustres et qui honoreront à jamais la ville qui les a vus naître: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?*

N'êtes-vous pas les instruments du Père de toutes les créatures, lorsque vous dotez ces conservatoires nécessaires de la tranquillité publique, ces asiles secourables de toutes les tribulations, ces maisons de Dieu où il est représenté par des administrateurs dignes de leur place et des vierges dignes de leur vocation; ces nobles infirmeries réservées aux victimes de nos discordes civiles, où l'on apprend que les adversités ne sont pas l'apanage exclusif des classes indigentes de la société, où les enfants de ceux qui jadis élevèrent des hôpitaux viennent mendier un lit, où pourtant l'on ne conserve le souvenir des disgrâces que pour louer Dieu et n'accuser personne: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* Enfin, n'êtes-vous pas un envoyé d'en haut, lorsque vous entrez, avec la miséricorde, sous ce toit délabré où habite le trépas, incertain sur le choix de ses coups, où l'objet le moins hideux qui frappe les regards est le mourant lui-même, où épouse, enfants, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui: *Sis deus, Dei misericordiam imitando?* Voilà, mes frères, les devoirs qu'une religion, toute de miséricorde, impose à ses disciples, les félicités qu'elle leur assure même ici-bas, et les priviléges dont elles les gratifie.

Et aujourd'hui, que de grands modèles invitent encore à la miséricorde! Un roi dont la bonté serait inexplicable, s'il n'était pas un Bourbon, des princes qui semblent avoir la liste de toutes les souffrances, et, dans leur tendre inquiétude, deviner les misères les plus cachées; une fille de rois, tellement accoutumée à faire le bien, qu'elle voudrait procurer le pain de chaque jour à tous les Français qui en manquent; une veuve sublime qui, par des œuvres de charité sans nombre, remercie le ciel d'être mère; deux augustes enfants qui ne feront que des heureux puisqu'ils sauront l'aumône avant tout: et on se demande avec une douce surprise comment il arrive que leur miséricorde, toujours agissante et jamais tarie, soit plus prompte à réparer les désastres que les éléments à les multiplier?... Oui, à la cour des héritiers de saint Louis, il y a une conspiration secrète, mais elle est dévoilée; et les indigents en ont la preuve dans leurs mains tremblantes de joie.

Oh! mes frères, marchez donc sur de si nobles traces: qu'une sainte émulation vous anime, devancez-vous les uns les autres dans la carrière de la charité; faites la guerre à toutes les infortunes. Mères, épouses, vierges chrétiennes, soyez la consolation de la grande famille de ceux qui pleurent; levez sur vos plaisirs le riche impôt

(28) MM. Pariset, Bally, Mazet, François, lors de la fièvre jaune de Barcelone, dans l'été de 1821.

de la miséricorde : l'intérêt vous en sera payé dans un meilleur monde. Rien ne réjouit plus le ciel qu'un affligé de moins sur la terre, comme rien ne tranquillise plus un mourant que les œuvres compatissantes de sa vie. En effet, c'est à la mort surtout que l'opulence se félicitera d'avoir été l'amie et la bienfaitrice de pauvres. Du lit funèbre, où le chrétien miséricordieux expire, je crois voir l'aumône monter au ciel sur ses ailes de feu, comme une reine triomphante, s'applaudissant de sa nouvelle victoire et de sa nouvelle conquête : les épines arrachées à la douleur composent son diadème, son sceptre étincelle de l'or enfoui dans le sein de l'indigence; et les larmes séchées, voilà les diamants qui parsèment sa robe virginale. Enfin je crois la voir marquer, sous les pavillons de l'immortalité, la place du juste qui a terminé son cours de bonnes œuvres, et redescendre ensuite sur la terre pour nous exciter à la miséricorde, par l'espérance du même bonheur.

SERMON XVI.

SUR LE DANGER DES LIVRES CONTRE LES MOEURS.

Sapiens timet et declinat a malo; stultus transilit et confidit. (*Prov.*, XIV, 16.)

Le sage a peur du mal et l'évite ; l'insensé passe outre avec confiance.

Le plus éclairé des rois nous représente le juste comme un homme grave, qui suppute, examine, discerne ce qu'il y a de meilleur, toujours guidé par le flambeau de la prudence ; au contraire, il représente le pécheur sous les traits d'un insensé qui marche à l'aventure, ne va que par sauts et par bonds, franchissant les endroits les plus périlleux, comme des routes sûres et unies.

Chrétiens, quand fut-il jamais plus nécessaire de rappeler cet avertissement de la sagesse, qu'à une époque où les mœurs et leurs principes sacrés ont éprouvé une si triste dégradation ; où les erreurs deviennent les principes, et les vices, les mœurs ; où à peine il reste quelque vestige de la rigidité des anciennes mœurs et de l'austérité des anciens principes : qu'à une époque où s'élève au milieu de nous une jeunesse ardente, entourée de jongleurs qui trafiquent de son inexpérience, abusent de sa bonne foi, provoquent son enthousiasme ; où tant de sucs vénéneux imbibent encore notre belle France pour la flétrir ; où à la vue de ces éditions multipliées qui ressuscitent les auteurs de nos infortunes, on se demande à soi-même si les gardiens chargés de veiller à la sûreté des nations n'ont point le droit acquis de mettre une barrière à ce déluge de scandales publics qui finiraient par tout submerger : qu'à une époque où une frivole littérature, la soif de la célébrité et la manie futile des arts servent le profane amour et outragent l'auguste pudeur ; où la licence donne la main à l'incrédulité et mêle ses peintures lascives aux déclamations impies, jetant ainsi deux semences de mort à la fois : qu'à une époque où le goût des mauvais livres gagne toutes les classes ; où il faut à la légèreté des ouvrages qui l'amusent et à l'oisiveté des ouvrages qui la réveillent : qu'à une époque, enfin, où la plume des écrivains est, si j'ose ainsi dire, un levier qui soulève le monde.

N'est-ce point, en effet, par la communication des idées à toutes les distances, que les hommes agissent et réagissent avec le plus de force les uns sur les autres ? Un ouvrage pernicieux est un projectile qui, une fois lancé, frappe de lui-même et pour toujours ; la parole écrite est bien plus tranchante que les entretiens ordinaires ; les livres laissent des traces bien plus durables. C'est là que l'art de nuire travaille avec la mesure et les nuances qui assurent la défaite. Seuls, avec l'auteur, nous lui prêtons une oreille attentive, il nous entraîne à son gré ; et encore la typographie n'a jamais été si active ni si féconde que de nos jours ; le délire romancier s'est emparé de toutes les têtes ; nos presses suffisent à peine à ses avides consommations ; les fruits de ce délire sont la nourriture habituelle de tous les sexes et de tous les états.

O imprimerie, que tu as fait de bien et de mal à la terre ! Tu partages avec le soleil le privilége d'éclairer le monde, et avec la foudre celui de le ravager : resserrée dans les bornes de l'honnête, tu es une des plus belles et des plus précieuses découvertes de notre intelligence ; en parlant aux yeux avec plus de vitesse que la plume, tu as répandu dans l'univers les trésors de la vraie sagesse. Mais le mal que tu as produit est depuis longtemps dans notre histoire ; ce mal a passé le terme imaginable, et tes ravages ont été ceux de la peste. Tu as souillé ce qui était cher aux hommes, encouragé les méchants, épouvanté les familles ; tu aurais détrôné l'Evangile si l'Evangile n'était pas encore une puissance. Les saines maximes corrompues dans leurs sources, les monarchies ébranlées dans leurs fondements, les liens de la société brisés, les peuples soulevés, des flots de sang répandus, les ruines encore fumantes de l'édifice religieux, cette longue suite de douleurs, plus épouvantable encore par l'incertitude que l'on avait de leur terme, que par leur excès et par leur étendue : voilà les monuments de tes triomphes !

Autrefois on agissait beaucoup et on lisait peu ; les bonnes actions étaient communes et les livres rares ; les traditions suffisaient aux désirs comme aux besoins ; les croyances des pères, transmises aux enfants, se perpétuaient dans les races ; la nuit des mensonges philosophiques ne venait point ternir la lumière des axiomes divins, notre unique phare dans les routes de l'exil. La lecture, cette maladie de notre temps, était presque inconnue aux temps anciens ; on ne lisait que les saints livres. Car l'esprit et le cœur font tout l'homme : l'un est le foyer de nos connaissances et l'autre de nos sentiments ; et combien il nous importe de ne

point altérer leur noble destination! Mais tel est le danger des mauvais livres qu'ils aveuglent l'un et corrompent l'autre, en sorte que les plus inestimables présents de la libéralité souveraine se changent en moyens dommageables et funestes. Aussi, mes frères, je viens entreprendre de vous ramener, s'il est possible, à la simplicité de nos ancêtres dans la religion; je viens vous prémunir contre la grande séduction qui a donné tant de victimes au royaume des éternelles souffrances; je viens vous exposer le danger des livres contre les mœurs, soit qu'on les envisage par rapport à l'esprit: première partie; soit qu'on les envisage par rapport au cœur: deuxième partie.

O Marie, dans un livre consacré au tableau de vos vertus, votre bonté en serait la plus belle page: aussi avec quelle confiance je vous invoque!

PREMIÈRE PARTIE.

Que la foi, le premier flambeau de notre esprit et le plus éminent bienfait de la Providence, ait été obscurcie par les nuages des livres contre les mœurs, vous le savez, chrétiens: depuis qu'ils ont intercepté ses rayons autrefois si pénétrants quelles ténèbres! quelles déceptions! quels systèmes! quelles ruines! les esprits n'ont plus eu qu'à errer sur une mer couverte de tempêtes, d'écueils et de naufrages, sans gouvernail, sans boussole et sans espérance.

Un danger presque inévitable des livres contre les mœurs, n'est-il pas de lâcher les rênes à l'imagination, cette folle qui trop souvent maîtrise l'esprit; l'imagination qui ne reçoit ses impressions que des sens presque toujours trompeurs, et ne trouve de légitime que ce qui est conforme à ses goûts bizarres; ignorante de tout principe et de toute règle, toujours incertaine et inégale, toujours aux gages de nos passions; ne sachant ni ce qu'elle désire, ni ce qu'elle cherche, ni ce qu'elle possède; croyant merveilleux ce qui n'est que ridicule, et grand ce qui n'est que puéril: c'est un feu qui s'allume en nous et malgré nous, dont l'activité est sans repos; c'est une suite de mouvements involontaires qu'un même instant voit naître et s'évanouir; c'est un miroir qui réfléchit toutes les images que le vice lui présente; c'est un peintre dont les figures, entassées les unes sur les autres, ne nous offrent que des couleurs mal assorties, des coups de pinceau à demi formés; c'est un microscope, au travers duquel les objets grossissent jusqu'au gigantesque, spécialement à un âge qui n'a point encore les justes mesures de l'expérience: mes frères, avoir nommé l'imagination, qui est l'esprit de tant de personnes, c'est déjà avoir signalé le pouvoir des mauvais livres.

En effet, que résulte-t-il de ces lectures inconsidérées? l'esprit s'enfle de futilités et de chimères; aujourd'hui surtout qu'il y a chez la plupart, étalage de science sans étude, aujourd'hui que les livres ne contiennent à peu près que les mêmes choses, qu'ils se répètent presque tous comme le son de l'écho en s'affaiblissant, aujourd'hui que la lecture n'est souvent qu'une paresse déguisée, et que beaucoup de gens ne lisent que pour ne pas s'avouer qu'ils ne font rien. Que résulte-t-il de ces lectures inconsidérées? d'augmenter le nombre des femmes savantes qui tranchent hardiment sur les points les plus délicats, jugent despotiquement la brochure nouvelle, et la recommandent à ceux qui heureusement ne l'ont point lue, s'emparent de la conversation, comme si elles étaient seules capables de la tenir, tâchent d'éblouir par le luxe ou d'étourdir par le fracas des paroles: une rivière profonde coule avec un majestueux silence; celle qui n'a point d'eau fait beaucoup de bruit. Quand on a été solidement instruit, on sait quelles immenses régions de vérités on n'a point encore parcourues. Remarquez cette jeune personne qui n'a puisé qu'à des sources pures, sous les yeux d'une mère tendre judicieuse et jalouse de n'enrichir l'esprit de sa fille que de lectures choisies par la vigilance, à l'école de la religion. Elle a beaucoup appris, sans aucune ostentation; son langage est modeste et son extérieur est simple. On l'écoute déjà avec intérêt et avec profit, parce qu'elle ne vise à aucun air de prééminence; peu soucieuse de la louange, elle est toujours disposée à louer les autres; enfin, à un mérite supérieur, elle joint encore celui de la plus touchante retenue.

Que résulte-t-il de ces lectures inconsidérées? En nous transportant dans un monde idéal, elles flattent le goût que nous avons pour l'exagéré; elles flattent notre incurie, dans ces événements qui distraient sans effort; elles flattent notre raison, qui jouit de ses écarts sans qu'il lui en coûte de sacrifices; elles flattent notre orgueil, en nous égalant à des personnages d'une nature extraordinaire, en nous rapprochant d'eux, en nous berçant des mêmes destinées. Le jugement s'altère, l'entendement prend une direction fatale. la vérité paraît terne et insipide auprès de l'éclat de la fiction; elle n'a plus d'attrait pour un esprit qui n'estime que la singularité, qui, à force de se repaître d'illusions, croit les voir se réaliser; qui, en s'identifiant avec un autre ordre de choses, devient indifférent à celui où il est. On n'aime plus que l'emphase apprêtée des impostures brillantes: qui oserait calculer les résultats de tant de méprises, surtout à la vie? Tel est, mes frères, le danger de ces livres qui faussent l'esprit et étouffent la conscience.

Eh! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfants et le vôtre aux divins ouvrages de la révélation? Quoi de plus lumineux que la Genèse qui explique tout, et sans laquelle on n'explique rien? Quoi de plus enchanteur que le tableau du jardin des délices? Quoi de plus tragique que la mort d'Abel? Ne rappelle-t-elle pas une certaine fraternité de nos jours? Et vous, Abraham, Isaac, Jacob, vous, enfants de l'Orient, rois pasteurs, nobles aïeux de Jésus-Christ; redites-nous l'alliance de Dieu

avec la terre ; redites-nous les douces inspirations, les paroles secrètes, les joies innocentes, le charme des tombeaux, les immortelles espérances ; redites-nous la page attendrissante où vivent les malheurs de Joseph ; redites-nous l'hospitalière Sara, sous ses pavillons de feuillage, et Rebecca couronnée au bord des fontaines, et le ciel en commerce avec ces familles patriarchales, et les intelligences sublimes revêtant les formes de l'humanité pour s'asseoir à leur table frugale, répondre à leurs vœux, verser les bénédictions : redites-nous, et la pauvre Noémi, et la sensible Ruth, glanant pour sa mère, et le généreux Boos, et ce repas de l'amitié charitable, et cette simplicité antique, et ce respect de la pudeur : oh ! que ces mœurs sont belles ! qu'ils sont beaux les livres qui les consacrent ! Peut-on être insensible aux accords qui célèbrent la délivrance des Hébreux ? Est-ce une petite image que le seul invincible, marchant à la tête des légions dévouées à son culte, et le glaive exterminateur étincelant aux yeux de l'impie ? Quels lieux plus féconds en souvenirs qu'Horeb et Sinaï ? Qui serait étranger à ce peuple, dont chaque trace est un prodige, à ce législateur qu'on voit d'abord flotter, dans son berceau, sur le Nil, se jouer ensuite de la puissance des Pharaons, entr'ouvrir la mer et disparaître dans le nuage tonnant qui renferme son Dieu ? Mais quel regret, mes frères, que la plupart de nous soient condamnés à de faibles traductions de ces ouvrages, dépositaires de tant de merveilles, à de pâles copie de ces chefs-d'œuvre inimitables, qui, pour être bien goûtés, veulent être lus dans leur idiome ; semblables à ces productions exquises de la nature, qui n'ont toute leur saveur que dans le climat qui les a portées.

Eh ! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfants et le vôtre aux divines conceptions des chantres sacrés ? Lisez Moïse, qui a tous les tons, parce qu'il semble avoir tous les ministères à remplir ; lisez Jérémie, épuisant tout ce que l'effroi, la colère et la tristesse peuvent offrir de menaces lugubres ; lisez Isaïe, s'ouvrant, dès l'entrée de son livre, et parcourant à pas de géant toutes les routes du génie, ou, tel qu'un aigle au vol immense, qui, après avoir plané jusqu'au char du soleil, échappe à ses roues brûlantes, pour venir réchauffer ses aiglons des clartés qui l'inondent, rapportant des hauteurs du ciel, pour confondre les cœurs de glace, les secrets qu'il a ravis, à leur source, sur ses ailes de feu ; lisez Ezéchiel, captivant l'intérêt par la variété de ses mâles tableaux, et qu'on a peine à suivre dans l'impétuosité de ses élans et la fécondité de sa verve ; lisez Job, qui peut seul égaler les lamentations aux douleurs. Oui, mes frères, dans l'Ancien Testament on sent que c'est Dieu lui-même qui nous a transmis par des moyens qui ne sont qu'à lui et pour lui, la magnifique exposition de ses attributs. O sagesse humaine ! quoi ! tu oserais balbutier tes impuissants oracles auprès des oracles du ciel !

Eh ! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfants et le vôtre aux divines effusions du royal psalmiste, qui personnifie tout, les mers, les fleuves, les collines, les vallées, la foudre elle-même ! avec lui, tout prend un corps, une âme, une voix. Lorsqu'il manie les cordes enflammées de sa lyre, elle semble tenir quelque chose des harmonies célestes : ses vibrations sont d'un instrument qui n'est pas humain, et les sons qui en jaillissent, on les croirait des enchanteurs auxquels rien ne peut résister. Ses hymnes sont d'un ordre supérieur, et leur premier caractère c'est qu'ils ne cessent de prier. Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de son maître, et les plus neuves expressions lui arrivent en foule : tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler. Quelle abondance pittoresque ! c'est un style tout à la fois simple sans bassesse, riche sans superfluité, et plein sans enflure. Comme il devance les siècles, appartenant déjà à la loi de grâce ! comme il choisit d'enthousiasme le trait unique dont il a besoin ; il ne cherche pas, il voit : son regard est la vision prophétique ! Comme il devine, en quelque sorte, tout le christianisme ! Quel philosophe de l'antiquité avait jamais su et dit que la vertu n'est que l'obéissance, l'humilité et la résignation ; que si l'homme ose témérairement ne s'appuyer que sur lui-même, il tombera ! Voyez comme il démasque l'incrédule qui refuse de croire, de peur de bien agir ! Devenu coupable, l'expiation chez lui est la perfection du pathétique. Alors la confiance se mêle à la douleur, et la pointe du remords est émoussée par la miséricorde. Souvent il appelle le monde entier en témoignage de son repentir, et son repentir a un langage propre, comme sa fidélité : rien n'échappe à sa vaste compréhension : c'est toujours David ou le héraut de l'Eternel.

Eh ! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfants et le vôtre aux divins enseignements de l'Ecriture ? l'Ecriture, qui arrange ses leçons à tous nos besoins ! grande et majestueuse, simple et populaire, elle sème ses richesses sur toutes les conditions, pareille à la rosée bienfaisante qui tombe également sur la cime altière des montagnes et l'humble gazon des vallées. Aucune forme d'instruction ou d'intérêt ne manque à l'Ecriture : ici, c'est l'apologue de Nathan et de Joas ; là, c'est l'allégorie de la vieillesse dans Salomon ; partout la justesse des comparaisons et l'éclat des tableaux. La vie, c'est la pensée qui fuit, ou l'ombre d'un rêve ; les nuées sont le char de Dieu ou la poussière de ses pieds. Comme l'Ecriture décrit le luxe effronté des filles de Jérusalem, les impudicités des festins, les monstrueuses absurdités de l'idolâtrie, les triomphes de la vertu avec les charmes de l'innocence ! Point de problèmes que l'Ecriture ne résolve, point de ténèbres qu'elle ne perce, point de fibres qu'elle n'ébranle, point de vertus qu'elle ne recommande, point de maxime utile qu'elle

ne sanctionne. Dans l'Ecriture, la science du bon se mêle à tout, vivifie tout, embellit tout. Vous la trouvez où vous ne l'attendiez pas, dans un fait, dans un mot, dans une figure. Tout, dans l'Ecriture, se coalise, si j'ose ainsi parler, pour agrandir l'esprit : en la lisant, on est plein de celui qui l'a dictée; on est plus qu'un homme, depuis qu'on a compris un langage qui, s'il était celui d'un homme, est au moins un langage qu'il ne lui est arrivé qu'une fois de parler.

Eh! que ne fixez-vous l'esprit de vos enfants et le vôtre aux divines représentations de l'Evangile? Voulez-vous des scènes ineffables? C'est l'arbre de la création, flétri dans son dernier rameau, qui refleurit, greffé sur l'arbre de la croix. Voulez-vous des scènes pénétrantes? Entrez à Bethléem, dans cette chaumière où le désiré des nations, transi de froid sur quelques brins de paille, n'a que des haillons pour manteau royal. Voulez-vous des scènes morales? Asseyez-vous sur la montagne où le ciel enseigne le vrai bonheur à la terre. Faut-il des miracles pour convaincre votre esprit? N'est-il pas le plus grand des miracles, celui qui poursuit, à travers les douleurs de la pauvreté, la grande affaire de notre salut; qui, plus riche encore de bonté que de puissance, nourrit au désert la foule accourue pour l'entendre, ressuscite Lazare et fait pour l'amitié son plus étonnant prodige. Et le Calvaire, où une mère, qui est vierge, est couverte du sang de son fils, qui est Dieu! Non, il n'y a que des barbares ou des ingrats qui puissent abjurer l'Evangile. O Evangile! ô livre au-dessus de tous les livres, tu réunis tous les sublimes, toutes les beautés, toutes les perfections; on s'aperçoit aisément que c'est une main divine qui en a tracé les caractères; avec lui, notre esprit est plus savant que tous les aréopages. Gardez-vous d'y toucher, empoisonneurs de dessein prémédité, qui infectez jusqu'aux générations futures, en leur léguant vos livres contagieux, multipliés, reproduits, éternisés : *Prolongaverunt iniquitatem suam* (*Psal.* CXXVIII, 3); vos livres qui initient aux bassesses du mensonge et dont les horribles succès sont des calamités! Enfin, que ne fixez-vous l'esprit de vos enfants et le vôtre aux ouvrages de ces écrivains justement célèbres, qui n'ont jamais déconsidéré leurs talents par aucun abus; qui, convaincus que la poésie ne doit être que l'interprète de la vérité, la langue de la sagesse et le coloris de la décence, ne partagèrent jamais ni le délire, ni l'ignominie de ceux qui la dégradent : au-dessus de cette lâche connivence, qui est toujours une preuve d'infériorité, ils fuyaient la licence dont l'art est si facile et si bas, dont le succès est si honteux, et dont les conquêtes sont un perpétuel sujet d'alarmes.

Qui a perdu ce jeune homme? Il avait sucé avec le lait le vin de la doctrine chrétienne; son oreille n'avait jamais rien entendu que de juste, comme son œil n'avait jamais rien vu que de chaste. L'ombre du mal, les inquiétudes de la tendresse maternelle l'avaient écartée de lui : le rudiment de son enfance, c'était la Bible, et son premier maître la Vie des saints. Son père lui destinait, après le bienfait d'une éducation solide, une carrière honorable où, par le religieux emploi de ses talents, il aurait été la gloire et l'ornement de sa famille : que ne promettait pas l'avenir? Hélas! de cruelles bienséances le jettent dans le monde. L'heureuse éducation qu'il a reçue est d'abord le pilote qui le défend contre les orages; mais le nouveau bâtiment qu'il monte, on l'avait chargé de poisons; c'étaient des livres impurs. Il y promène timidement ses regards qu'il détourne subitement avec indignation : il a honte de tant d'audace. La curiosité l'y ramène; il en parcourt quelques lignes, il en feuillette quelques pages : le trait de la foudre n'est pas aussi prompt; il est mort à la vertu. Il a bu dans la coupe de la volupté : on l'avait ornée de fleurs, son imagination les cueille; l'esprit, complice de l'imagination, erre d'objet en objet. Déjà la triste victime sent le poids de ses chaînes, veut les briser, et tombe, accablée de ses vains efforts, dans le gouffre de l'opprobre; et son père, son infortuné père descend au tombeau, en maudissant les écrivains qui avaient creusé l'abîme de son infortuné fils. Ainsi, un seul livre contre les mœurs efface dans notre esprit le souvenir de ce que l'éducation, l'autorité de l'exemple, l'histoire de la sainteté y avaient gravé de bon et d'honnête.

L'histoire de la sainteté! Quel est ce chef vénérable? Quels sont ces petits enfants, rangés à l'entour comme des jeunes plants d'oliviers? Quel est ce grand livre, sur lequel tous les yeux sont collés? c'est la Vie des saints. Vous riez, impies? oui, c'est la Vie des saints. Mais, dites-vous, c'est le manuel des idiots ou des fanatiques: aristarques dédaigneux, soyez un peu moins prodigues d'épithètes injurieuses. Je vous dis, moi, que la Vie des saints est aussi le livre des philosophes. Si la philosophie consiste à mépriser ce qui est simple, modeste et utile, si elle ne diffère point de cette humeur chagrine qui porte des esprits durs et superbes à censurer tout ce qui ne leur ressemble pas, où s'il fallait la confondre avec ce pitoyable orgueil qui ne voit que l'instant fugitif où nous existons, elle n'est pas digne du titre qu'elle s'arroge. Le vrai philosophe est celui qui, au-dessus de toutes les passions, et ne se laissant dominer ni par les sarcasmes des uns, ni par l'enthousiasme des autres, pèse tous les mérites dans la balance de l'équité. Est-ce que nous avons quelque chose à envier à l'antiquité païenne? Pauvres sages, vous vous extasiez sur le dévouement de Régulus, et le martyre des Machabées vous semble une folle obstination! Si vous reconnaissiez que vous avez une âme, vous sauriez que cette âme a aussi une patrie; et alors quelle serait grande à vos yeux comme aux nôtres, cette mère, pleine de foi, qui jette ses fils dans les bras

du Dieu qui les réclame, et dit au plus jeune, en lui montrant le ciel : *Voilà vos frères !*... Au souvenir des Louis IX, des Borromée, des François de Sales, des Vincent de Paul, qui n'est pas ému d'amour et de respect ? Quoi ! vous êtes si jaloux de connaître les détails de la vie de Socrate, et vous rougiriez de connaître les détails de la vie d'Augustin, qui corrigerait la vôtre ? Quelle est donc cette prévention qui dénature ainsi les objets de nos hommages ? Quel serait donc le privilége exclusif de l'idolâtrie ? Quant aux miracles de nos saints, des miracles au moins qu'on ne contestera pas, ce sont les services de ces héros du christianisme, les mœurs qu'ils ont adoucies, les misères qu'ils ont soulagées, les lumières qu'ils ont répandues, les lettres qu'ils ont conservées, enfin les plus beaux exemples et les plus belles leçons.

La Vie des saints ! O temps prospères, où on la lisait en famille, où on l'écoutait en silence, où chaque parole était recueillie avec une pieuse avidité ! Hélas ! aujourd'hui que leurs actions sont traitées de fables et leur culte de superstition, qu'est devenue la science de la religion, cette étoile de l'esprit qui suivait nos aïeux dans tout le cours de la vie ? Hélas ! aujourd'hui que de criminels, même parmi les enfants, depuis qu'on les abandonne aux impulsions de la nature, tant prônée dans les mauvais livres ! ces élèves de la nature outragent bientôt la nature elle-même par des raffinements inouïs et précoces. Ecrivains désastreux, le passé, le présent et l'avenir vous accusent ; oui, jusqu'à l'avenir, où vous arriverez avec vos trompettes de dépravation et vos trophées d'ignominie. Chefs de famille, ayez donc toujours les yeux sur les mains imprudentes de vos enfants ; pour assurer leur bonheur dans la vie qui passe et dans la vie qui ne passera point, faites sentinelle autour d'eux : car il ne suffit pas de leur interdire l'usage des livres pervers, il faut qu'une attention continuelle en prévienne jusqu'à l'idée : c'est dans la jeunesse que la mémoire a le plus d'activité et s'imprègne plus facilement des notions bonnes ou mauvaises qu'elle a reçues : ce que nous avons appris dans le premier âge est toujours ce que nous savons le mieux. Gardez-vous donc de laisser germer des erreurs en morale dans la tête de vos enfants : elles y prendraient racine comme des vérités incontestables. Repoussez de vos maisons les livres qu'ils ne doivent jamais ouvrir : qu'ils ignorent jusqu'à l'étiquette de ces poisons subtils auxquels ils ne résisteraient point ; et si vous me disiez, comme tant d'autres, que ce n'est pas le venin que vous estimez, mais seulement l'habileté avec laquelle on le prépare, j'aimerais autant vous voir admirer des fleurs qui orneraient le bord du précipice où est tombé votre enfant, où la forme élégante du poignard qu'on lui aurait plongé dans le sein. Malheur à vous, si vous pensiez que vos enfants ont le droit de tout lire, parce qu'ils ont touché l'adolescence : ce n'est pas lorsque la liqueur s'enfle et bouillonne, qu'il faut attiser le feu ; ce n'est pas quand le fleuve élève ses vagues et menace de franchir ses rivages, qu'il faut arracher les digues. Pères et mères, envisagez des livres corrupteurs dans vos foyers du même œil que vous verriez des mets corrompus sur vos tables ; et n'oubliez jamais que les livres contre les mœurs, si funestes à l'esprit, ne sont pas moins dangereux pour le cœur

SECONDE PARTIE.

Oh ! qu'il y a de témérité à recourir à ces livres où le cœur prend une fausse route, où l'humanité n'est qu'une agitation stérile, où la pitié, à force de s'émouvoir sur des malheurs d'invention, s'endurcit pour le vrai malheureux, où on s'accoutume à ne plaindre la douleur que dans ces tableaux fantastiques qui ont remué nos sens. Bientôt les douces affections de père, d'enfant, d'époux, d'ami, ne suffisent plus à notre âme blasée par ces lectures romanesques ; elle se retire peu à peu de ce qu'elle devrait aimer, pour se livrer tout entière à la folie des exaltations qui dessèchent la sensibilité, source précieuse dont les ruisseaux fertilisent le champ de la vertu ; on se dégoûte du travail qui interrompt les enchantements dont on voudrait composer ses jours et ses nuits ; on chérit les travers d'une misanthropie outrée, d'un amour excessif de la solitude, maladie nouvelle, ou plutôt nouvelle espèce d'ingratitude envers la Providence ; on contracte par degrés l'habitude de ces rêveries mélancoliques qui portent toujours quelque atteinte à notre cœur, l'amollissent, l'énervent, le dégradent ; on excuse, sous le nom de faiblesses, les plus graves déportements ; et, comme le soin de l'auteur est d'adoucir les détails et quelquefois même d'ennoblir la scélératesse, ou bien comme il prête à ses héros des moyens qui les rendent invulnérables, au milieu des plus grands dangers, on se fait un jeu des règles de la prudence ; plus de bienséances, plus de barrières protectrices : la décence même n'est plus le rempart de la pudeur.

Cependant, près d'un mauvais livre, toutes les inclinations vicieuses sont comme en embuscade pour s'emparer du lecteur : que de jeunes gens ont ainsi fané le printemps de la vie ! Que de jeunes personnes, avides de distractions, se trouvent, après les avoir goûtées, plus mécontentes de leur état, moins propres à en remplir les devoirs ! Combien d'épouses et de mères, en voulant ainsi guérir les blessures de leur cœur, les ont envenimées et aigries ! Malheur à l'époux d'une femme que des lectures clandestines passionnent et égarent ! Mais heureux l'époux qui, semblable à l'abeille butinant sur les fleurs leurs parfums et leurs sucs, recueille pour sa jeune épouse, dans les meilleurs livres, les plus purs aliments de la vertu ; ami sincère, instituteur assidu de celle qui a quitté pour lui son père et sa mère. Elle sera la femme irréprochable dont l'Ecriture a dit qu'elle n'ouvre la bouche

qu'à la sagesse, et qu'une loi de douceur est sur ses lèvres : *Os suum aperuit sapientiæ et lex clementiæ in lingua ejus.* (*Prov.*, XXXI, 26.) Epouses, mères, vierges chrétiennes, occupez-vous donc de la parure intérieure de votre âme, le bonheur de votre sexe dans toutes les conditions. Hélas ! ces longs chagrins qui divisent les ménages, c'est l'impureté, fille des mauvais livres qui les produit : avec elle une première chute en amène une seconde, et bientôt on ne saurait plus les compter : elles se succèdent, se suivent, se pressent avec elle, tomber est une habitude, un besoin, une nécessité qui finit par conduire à l'abîme ; avec elle on dépouille la maison de son père, on dépouille ses enfants, on dépouille l'Etat ; avec elle, la foi éteinte dans le libertinage ne se rappelle que par un miracle. Pardonnez, mes frères, si mes lèvres sacerdotales ont dénoncé à votre prudence le plus redoutable des fléaux.

Et que serait-ce, mes frères, si je racontais les effets de ces livres qui bravent toute retenue, allument des désirs impétueux qui ne s'amortissent plus que dans les remords, communiquent aux sens une activité brûlante qu'ils ne tiennent point de la nature ? Et cela, dans un temps où des opinions commodes hâtent l'essor de l'indépendance, et où une molle indulgence sert trop souvent de voile à une négligence criminelle. Le hasard attire dès l'abord vos yeux sur un livre de ce genre : on le ferme, on le rouvre après l'avoir fermé ; on se familiarise avec lui : dans peu on se familiarisera avec les conséquences. Les uns, dès qu'ils seront maîtres d'eux-mêmes, s'abandonneront aux plus révoltants désordres, et useront leur vie en quelques années; les autres offriront une proie facile aux séducteurs ! Est-ce qu'ils doutent de la victoire ces écrivains officieux, qui s'annoncent en libérateurs venant rompre nos fers et prêcher le dogme tranquillisant de l'impunité, comme si Dieu était un vain simulacre, ou plutôt comme s'il n'y avait point de Dieu. Leurs livres, dit saint Jean, sont doux au palais, mais ils calcinent les entrailles : *Liber faciet amaricari ventrem tuum ; sed in ore tuo erit dulce tanquam mel.* (*Apoc.*, X, 9.)

Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ces livres qui ont pour auxiliaires secrets toutes les passions impatientes du joug, et répètent jusqu'à la satiété que notre Evangile est une tyrannie ; de ces prétendus contrats, qui, pour mieux assurer la liberté de l'homme, rendent l'ordre social impossible, et, pour caresser dans la multitude l'amour de l'indépendance, placent l'autorité partout et l'obéissance nulle part, auxquels, à une certaine époque, il fallait croire sous peine d'être traduit devant le peuple comme ennemi du peuple; dont une secte vantait les maximes comme des oracles, sans doute parce qu'elles en ont quelquefois l'obscurité ; que plusieurs ont lus sans trop les comprendre, mais que beaucoup n'ont mieux compris que pour en essayer les folles théories? Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ces ouvrages trop fameux, où le mépris de la dignité de l'homme transporte la honte dans le devoir et la gloire dans le cynisme de l'audace; de ces fabricateurs de venins à tous prix, la peste des villes et des campagnes, artisans d'iniquités, de discordes, d'adultères, tellement possédés de la haine du bien et de l'amour du mal que, s'ils couvrent leurs tableaux d'un léger vernis de décence, c'est pour mieux tromper le cœur, dont les erreurs sont encore plus incurables que celles de l'esprit ?

Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ces confessions, proscrites même par le bon goût, où le vice en démence, non content de nous affliger de ses propres turpitudes, ose divulguer encore des secrets qui ne sont pas les siens, et s'érige en professeur de morale, alors même qu'il en viole toutes les règles? Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ces archives de la bêtise insolente, où l'on ne sait lequel est le plus abject du narrateur ou de ses héros, où la déraison, habillée des guenilles de la philosophie, régente les nations et les rois, et où la trivialité pédantesque fait le procès aux vertus éprouvées de nos ancêtres? Saints autels ! oserais-je parler devant vous des lectures favorites de tant de personnes que l'hypocrisie ou un travail obligé, ou une surveillance importune empêchent d'aller au théâtre ; de ces drames sombres où la monstruosité des événements répond à la bassesse des caractères, où une monotonie pleureuse soupire des infortunes sans vraisemblance, où des crimes obscurs et des atrocités domestiques oppressent le cœur ou le soulèvent ; de ces caricatures dégoûtantes d'après lesquelles on conclurait qu'il n'y a plus dans le monde que des imbéciles ou des fripons, où on joue la sainteté du nœud conjugal, le respect dû à la vieillesse, la fidélité des serviteurs, où on donne des leçons de fourberie, où la tactique ingénieuse des soustractions multiplie les véritables larcins en perfectionnant l'art de voler ? Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ces travestissements sacriléges, où l'on insulte à la majesté des institutions antiques, où l'on exhume en quelque sorte des personnages révérés pour inhumer leurs mémorables services, où on diffame, par de sataniques inventions, les noms les plus chers et les plus illustres, où on parodie les premiers amis de Dieu, les bienfaiteurs de la société, les anges tutélaires des malheureux ?

Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ce réformateur, si habile à donner les couleurs de la vérité aux plus étranges paradoxes, bâtissant une république imaginaire qui servira de modèle à tous les séditieux, ou proposant un système d'éducation heureusement impraticable ; tantôt, pour corriger les mœurs de son siècle, mettant les leçons de la pudeur dans la bouche de la volupté : tantôt, flétrissant d'avance sa mémoire, soit qu'il décrive ses égarements avec complaisance ou qu'il publie ses remords

avec ostentation ; soit qu'il se délivre par la calomnie du fardeau de la reconnaissance, ou qu'il entreprenne de justifier dans sa propre conduite l'oubli des devoirs les plus saints ; faux misanthrope, vivant dans la solitude et dressant son oreille jalouse à tous les bruits de la renommée, sollicitant pour lui-même des monuments réservés aux belles ou aux bonnes actions? Aussi, après avoir été trop longtemps son idole, n'est-il plus aujourd'hui que le charlatan de l'Europe désabusée.

Saints autels ! oserais-je parler devant vous de ces poëmes dont un seul suffirait à déshonorer tout un règne ? Qui ne rougirait en les nommant, je ne dis pas seulement par égard pour la morale, mais encore pour cette décence, la première des lois sociales reçue chez toutes les nations civilisées ? La vogue inouïe qu'ils ont eue depuis leur naissance n'est-elle pas un témoignage éclatant qui déposera à jamais contre notre âge ? Il fut un siècle où l'indignation universelle en aurait fait justice, où le livre, à peine sorti de l'enfer, serait tombé dans la main du bourreau, et où les auteurs n'auraient trouvé d'asile nulle part ; mais tel était, dans nos derniers temps, l'attrait de l'impiété hardie et de la débauche effrontée, qu'ils vécurent dans l'opulence et dans les distinctions, qu'ils obtinrent des statues et presque des autels? Saints autels! oserais-je parler devant vous d'un homme qui, pendant quatre-vingts ans, eut à ses ordres toutes les presses, à son école toutes les fascinations, et partout avec lui le démon du talent; qui, pendant quatre-vingts ans, remplit l'Europe de ce fatras épistolaire que des prôneurs insensés appellent encore le miracle du génie? Sa plume n'a-t-elle pas fait plus de mal à la terre que tous les méchants ensemble ? Gangrenant tout ce qu'elle touche, noircissant le vrai mérite, enluminant l'impudicité, lançant contre la vertu des traits dont le souvenir est interdit à notre ministère; souvent, devenue stylet, tuant les réputations ; quelquefois, poignard de l'envie, remuant la cendre des morts; quelquefois, formidable crayon, dessinant le plan de cette conjuration sans exemple qui a failli renverser le monde ; toujours infatigable courrière, payant ses suppôts avec des flatteries, effrayant ses ennemis avec des libelles, rampant autour des trônes pour salir les couronnes : une telle plume n'est-elle pas la correspondante des enfers ? O mères, qu'elle n'approche jamais de vos filles ; elle les souillerait, Le titre de ses livres est un piége, leur nombre un sujet d'effroi; leur usage, la mort de toutes les affections honnêtes.

Hélas ! et notre zèle en gémit : c'est dans les livres où on devrait le moins s'attendre à les trouver, qu'on rencontre les plus désolantes maximes; c'est dans un livre d'histoire, de voyage, de critique, lorsque le goût de la lecture est dominant, lorsque ce délassement s'accorde avec toutes les situations. Est-on riche? On achète, pour colporter l'épidémie, les ouvrages qui renferment le plus de miasmes. Est-on malade? on croit que de fétides gaietés endormiront la souffrance. Aime-t-on la retraite ? la lecture est une distraction nécessaire. Préfère-t-on le tumulte des fêtes? elles ont des intervalles ; la lecture les comble. Et encore la fécondité des auteurs, la multiplication des presses croissante chaque jour, la facilité des abonnements, tout conspire au malheur de la génération naissante. Des liaisons imprudentes n'entraînent que trop souvent l'inexpérience sur les confins du crime ; mais on est retenu par l'œil des siens et par la censure des autres. On emporte le livre fatal et on va dans les ténèbres boire jusqu'à la lie du vase mortel. *Remèdes pour l'âme*, voilà l'inscription qu'un roi d'Égypte avait gravée sur le frontispice de sa bibliothèque ; mais la plupart des bibliothèques de nos jours ne seraient-elles pas mieux désignées par celle de poisons ?

Hélas ! et notre zèle en gémit : c'est jusque dans les classes inférieures que la lecture exerce ses déplorables influences; c'est jusque dans les ateliers du travail que la lecture emplit les têtes de chimériques idées qui aggravent le poids du temps et ajoutent à la dureté du pain de la misère. Au lieu de ces cantiques riches d'une sainte allégresse, qui abrégeaient les heures et excitaient quelquefois l'envie de l'opulence, on y dévore les recueils de l'infamie, qui déjà peut-être ont gâté plus de cœurs qu'ils ne renferment de lignes. Mais cette fureur de lire a ses accès, elle varie ses jouissances : sous le toit de l'indigence, on disserte une brochure à la main, on prononce en dernier ressort, on juge sans appel ; on aime à retrouver les principes désorganisateurs, à l'aide desquels le pauvre, si étrangement déçu, se flattait de conquérir l'abondance et les délices de la vie; on nourrit de sanglantes illusions, on attend avec une impatience cruelle le retour à quelque catastrophe que l'humanité repousse de ses vœux ; on blâme le présent, on regrette le passé, on se console par les chances de l'avenir. L'anarchie et le libertinage ont une liaision de parenté qu'il est impossible de ne pas apercevoir; les mauvais livres sont les actes de famille. Enfin, disons-le, nous qui en avons fait l'expérience, disons-le pour l'instruction de nos descendants : lorsque les mauvais livres ont effacé jusqu'à l'idée de Dieu, lorsqu'un matérialisme pratique est la religion du grand nombre, lorsque l'impiété a ses prôneurs gagés et l'immoralité ses crieurs publics, lorsque la vérité est esclave et le scepticisme roi; préparez le tombeau de la société : sa dernière heure est proche.

Oh ! que de preuves établissent invinciblement le danger des livres contre les mœurs ! Si je pouvais tirer le rideau qui cache le deuil des familles, je vous montrerais un vieillard dont les collections amassées à grands frais, et prêtées sans discernement, ont enrichi le séjour des douleurs qui l'attendent, refusant sur le bord de l'abîme qui va l'engloutir de condamner aux flammes les

instruments de sa perte et de la perte de tant d'autres, et ne voyant pas les flammes éternelles qui l'enveloppent : je vous montrerais un époux détaché peu à peu des objets les plus sacrés et les plus tendres, et, sur la foi de ces oracles menteurs, ne se croyant plus obligé à des devoirs qui troubleraient son repos ou ses plaisirs : je vous montrerais un adolescent encouragé par ses premières lectures à secouer le joug de l'autorité paternelle, sans craindre d'avoir tort envers ceux auxquels elles lui ont démontré qu'il ne devait point de reconnaissance ; partout, enfin, où les mauvais livres ont pénétré, le désordre, le désespoir, et quelquefois le suicide, le crime de notre siècle.

Oh! que de preuves établissent invinciblement le danger des livres contre les mœurs! Si je pouvais vous faire entendre les accablantes révélations, les aveux sans réplique, les confidences de la nature, un père dirait : J'avais un fils unique, et mon infirme vieillesse ne reposait que sur lui ; des maîtres éclairés et vertueux avaient formé son cœur et orné son esprit ; j'espérais qu'il serait doublement riche et des fruits de son éducation et des fruits de mon travail... de perfides suborneurs lui mettent entre les mains l'arme des ouvrages obscènes : dans un accès de frénésie que ma tendresse n'avait jamais provoquée, et par je ne sais quelle exaltation de courage, il s'arrache la vie et me déclare en mourant le livre qui avait été son poignard. Une mère dirait : L'établissement le mieux assorti couronnait mes soins ; ma fille avait trouvé le bonheur dans un époux irréprochable, qui ne songeait qu'à lui plaire et à la rendre encore plus digne de moi. Je renaissais en des enfants qui bégayaient mon nom et payaient mes caresses des charmes de leur sourire ; je remerciais le ciel de ces bontés, et j'allais souvent aux autels de la miséricorde l'adorer et la bénir. Hélas! une femme, hors de son sexe et qu'elle croyait son amie, lorsque depuis longtemps, et à son insu, elle avait jeté loin d'elle tous les voiles de la pudeur, tente la curiosité de ma fille jusqu'alors innocente, lui glisse furtivement un livre où la licence dogmatisait sous le langage insinuant de la sensibilité... C'en est fait! ses devoirs, ils lui pèsent ; sa maternité, elle lui est à charge ; son époux, elle l'évite ; ses enfants, ils lui deviennent moins chers ; sa mère, elle n'a plus que de froids égards pour elle ; les leçons et les exemples du premier âge, ils s'effacent ; la voix de la conscience, elle s'affaiblit : toute la province sait le reste. Mes frères, l'échafaud lui-même, s'il était interrogé, attestera.t le danger des livres contre les mœurs : qu'il a entendu de voix accusatrices! jusque sous le fer vengeur, des criminels de dix-huit ans nommaient les écrivains qui les avaient perdus : et moi, je ne les nommerai point, ils ne sont que trop célèbres.

Oh! que de preuves établissent invinciblement le danger des livres contre les mœurs! Qui ne lisait pas en France? Oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres ces moralistes d'une nouvelle espèce, fourbes par habitude, et cruels par lâcheté, qui employaient leur savoir à briser tous les freins comme tous les appuis : oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres, ces féroces proconsuls gorgés de rapines, ces dénonciateurs ambulants, ces intrigants de toutes les sectes, qui torturaient les gens de bien sans trêve et sans remords. Qui ne lisait en France? Oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres ces apôtres de la terreur, sous le règne desquels pas une voix n'osa réclamer contre l'anarchie, pas un écrit plaider la cause de l'humanité, pas un sentiment courageux s'exhaler en faveur du faible : oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres ces modernes Tibères qui avaient partagé en deux classes bien distinctes les oppresseurs et les opprimés, surpassant leurs devanciers de tous les siècles dans la vénalité de leur patronage et dans l'extravagance de leurs lois. Oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres ces Nérons littérateurs qui s'amusaient à voler l'héritage de la veuve et de l'orphelin, à brûler les châteaux, à empoisonner les chaumières, à dévaster nos temples. Oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres ces niveleurs, la hache à la main, qui déplaçaient toutes les anciennes limites, substituant la force au droit et le meurtre à l'équité ; ces ingrats au cœur de bronze, qui dansaient aux mêmes lieux où fumait encore le sang de leurs bienfaiteurs. Qui ne lisait pas en France ? Oui, ils étaient inspirés par les mauvais livres les démolisseurs de la plus ancienne des monarchies, qui ont accrédité tant de vaines théories, brouillant toutes les notions du juste et de l'injuste, confondant la gloire solide avec la gothique frénésie des combats, remplissant les yeux des rois de larmes amères et couvrant les nations de deuil, épouvantant le monde de lugubres catastrophes, faisant d'un peuple libre un peuple serf, et d'un peuple de chrétiens un peuple d'athées. Oui, c'est dans les mauvais livres qu'ont germé tous les forfaits dont nous avons été les témoins, et le plus grand des forfaits après le déicide.

Anathème donc aux mauvais livres et à ceux qui les composent! Ecrivains qui vous décideriez à refaire le monde avec une plume, s'il vous était donné d'en remuer le premier atome, que votre responsabilité est terrible! Songez-vous quelquefois aux ravages de toutes les passions sorties de votre cerveau ? Anathème donc aux mauvais livres et à ceux qui les impriment! Imprimeurs, est-ce que votre main coupable ne tremble pas lorsqu'elle arrange ces indélébiles caractères qui atteindront jusqu'à la dernière postérité ? Anathème donc aux mauvais livres et à ceux qui les vendent! O dégradante cupidité qui spécule sur le déshonneur des familles, sur les larmes des mères, sur le malheur des enfants! Anathème donc aux mauvais livres et à ceux qui les louent! voilà la large plaie de la religion et de la société : et

sans cesse vous l'élargissez, vous, dont le lâche métier consiste à préconiser de sales rapsodies et des chiffons immondes, qui les étalez au grand jour et à l'œil crédule de la simplicité dont ils sont l'inévitable écueil; et cela dans un temps où nous sommes revenus à peine de nos erreurs, où l'on doute s'il sera jamais fermé le volcan qui nous a couverts de ruines, où il serait si nécessaire de guérir cette faim des mauvais livres qui désole et la ville et les champs. Anathème donc aux mauvais livres et à ceux qui les lisent! Quelle est votre folie de chercher des jouissances factices dans ces romans stériles que vous arrosez de froides larmes? Allez essuyer celles que verse l'indigence dans son réduit obscur : c'est là que vous entendrez la voix de la misère consolée, et la voix de votre conscience satisfaite.

Est-ce qu'il n'y aurait plus de devoirs à remplir? Sans doute il est indispensable pour chacun de nous de lire les ouvrages utiles à notre position; mais il en est qui tiennent le premier rang entre tous les autres. Magistrats, le premier de vos livres, c'est votre balance; tenez-la d'une main ferme, prenez garde qu'elle ne penche. Guerriers, le premier de vos livres, c'est votre épée; qu'elle défende l'Etat et protége le faible. Négociants, le premier de vos livres, c'est le registre de votre industrieuse probité; qu'il y ait une page pour l'affligé, et vos transactions n'en seront que plus heureuses. Avocats, le premier de vos livres, c'est le code de la délicatesse; qu'il soit toujours la règle de votre noble profession. Médecins, le premier de vos livres, c'est le grand ouvrage de la nature commenté par l'amour de vos semblables. Pères de famille, le premier de vos livres, c'est l'esprit de vos enfants; que les yeux de la vigilance n'y laissent rien entrer que de pur et de chaste. Mères chrétiennes, le premier de vos livres, c'est le cœur de vos filles; que la tendresse pieuse garde nuit et jour le fragile trésor de leur innocence : le crime ne dort jamais. Artisans, le premier de vos livres, ce sont les instruments de votre travail; péniblement courbés sur eux, songez au rémunérateur invisible qui acquittera vos peines, vos sueurs et vos sacrifices. Pauvres, le premier de vos livres, c'est le mémorial de la Providence qui y note les actes de votre soumission et de votre patience; c'est le ciel dont vous êtes les hériters privilégiés, et où vous occuperez le premier rang auprès d'un Dieu qui a été pauvre comme vous.

Dieu clément, j'ai osé plaider la cause des mœurs contre leurs plus artificieux ennemis : que les maux causés par eux ont bien servi votre justice! mais le châtiment n'a-t-il pas été assez rigoureux et assez long? Hélas! si les œuvres de la perversité ne sont pas ensevelies avec leurs auteurs, si elles sont, hélas! condamnées à l'immortalité, au moins que ce soit l'immortalité de l'opprobre. Ou plutôt que votre loi, dans toute sa force, règne sur les débris de la licence, et que nos yeux ne les voient plus qu'avec effroi, comme des ruines frappées de la foudre. Puisse la vertu honorer désormais les lettres, et la piété embellir les talents! Puissent tous les Français, redevenus chrétiens, acquérir l'heureuse célébrité d'un respect inviolable pour les saintes doctrines, afin de lire un jour vos grandeurs dans votre sein, le seul livre des élus pendant l'éternité!

SERMON XVII.

DE L'IMPORTANCE D'UNE BONNE ÉDUCATION.

Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ. (*Prov.*, XXIX, 17.)

Elevez bien votre enfant, et il rafraîchira votre âme, et il en fera les délices.

Il y a trois mille ans que le plus sage des rois enseignait ainsi à son peuple l'importance et le pouvoir de l'éducation : et il n'y a pas de père digne de ce nom, qui n'entende retentir au fond de son cœur de si attendrissantes paroles. O sainte éloquence! il n'a pas été donné à la philosophie d'imiter ton langage; la philosophie, sous le nom de laquelle les réformateurs de nos jours ont fait tant de bruit, tant de fortune et tant de mal! C'est un art bien stérile que celui de ces fabricateurs de romans sur l'éducation, lorsqu'on ne peut oublier la manière dont ils ont traité leurs enfants et le sort qu'ils préparaient aux vôtres! Qu'on me montre dans les livres de ces nouveaux précepteurs du genre humain la belle maxime de Salomon : *Erudi filium tuum, et refrigerabit te, et dabit delicias animæ tuæ.* « *Elevez bien votre enfant et il rafraîchira votre âme, et il en fera les délices.* » Il y a là quelque chose qui vous remue les entrailles malgré vous! Je plains celui que cette simplicité ne touche pas; je plains bien plus encore le siècle étranger à cette morale.

Hélas! car c'est au bruit de la chute des Etats que l'orgueil moderne travaillait à régénérer le monde; c'est sur des ruines et des tombeaux qu'il proclamait ses rêves de perfection; hélas! où nous avait conduits la frénésie dévorante des nouveautés de l'ambition de tant de systèmes que la pratique a démentis? Que de victimes de la plus terrible expérience! Elles croissaient, presque à l'insu de leurs pères, au milieu des discordes civiles; tout leur a manqué : l'instruction, les remontrances, les bons exemples. Elles ne transmettront donc pas ces vertus qui sont la stabilité des empires, ni ces traditions qui sont l'honneur des familles, ni ces bienséances qui sont l'ornement des mœurs, ni ces usages qui sont le lien des hommes entre eux.

Mais la génération naissante serait-elle plus heureuse? Comment la plupart élèvent-ils aujourd'hui les jeunes âmes confiées à leurs soins? Les uns ne les parent que de fleurs stériles; d'autres y cultivent des qualités moins frivoles, les talents de l'esprit : mais ils omettent la plus noble partie de nous-mêmes, le cœur; ils omettent la religion qui se mêle à tout, ennoblit tout

par l'autorité de ses préceptes, la force de ses appuis et la magnificence de ses promesses. La plus mémorable des leçons ne nous aurait-elle pas convaincus que les vertus sont filles du ciel; que ces ruisseaux échappés de leur source tariraient bientôt, si, par une communication secrète et non interrompue, elles ne puisaient sans cesse une fécondité nouvelle dans le divin océan dont elles ne sont qu'une faible émanation? Ne nous aurait-elle pas convaincus que des méthodes utiles ne se composent jamais de subtilités ingénieuses, ni de ces généralités idéales qui, voulant tout embrasser, n'atteignent jamais rien; que c'est de l'ensemble de quelques principes fondamentaux, qui paraissent vulgaires, que dérivent les effets les plus salutaires de l'éducation, et que ces raisonneurs, qui se flattaient d'avoir le privilége exclusif du bon sens, n'avaient réellement que le privilége de l'extravagance? Ne nous aurait-elle pas convaincus que la manie d'économiser le temps nuit beaucoup au succès de l'instruction; que si l'on transporte tout à coup un jeune homme sur un point élevé, d'où on lui fasse brusquement apercevoir toute l'étendue de la carrière qu'il a à parcourir, il est à craindre que le premier sentiment qu'il éprouvera ne soit celui du découragement; que le secret est de le mener au but, en lui dérobant les routes qui y conduisent, en lui ménageant des repos, sans l'éloigner du terme auquel il doit arriver; que souvent, dans l'impatience de tout apprendre, un jeune homme passe rapidement d'une science à une autre, les reçoit toutes sans en approfondir aucune, et ne garde dans un souvenir confus que des acquisitions sans suite, sans liaison, sans rapport? Ne nous aurait-elle pas convaincus qu'il faut à une nation, pour son bonheur et pour sa gloire, des institutions en harmonie avec les doctrines qu'elle révère; que, sans cette harmonie, il n'y a point de gages à la tranquillité domestique, ni de frein aux exaltations de la jeunesse, ni de remède à cette soif dévorante de savoir qui la consume dans une défaillance morale dont l'effet est de ne plus admettre les mâles devoirs, ni à cette impatience bouillante qui prend déjà son vol à un âge où jadis l'âme reposait encore dans la défiance d'elle-même, ni à cette ardeur qui serait un foyer de sagesse, si elle pouvait suppléer à la maturité du jugement, ni à ce fanatisme inquiet, amer et sombre qui dénature les caractères par d'arides abstractions, ni à cette précocité funeste qui hâte les mauvaises pensées? Enfin, la plus mémorable des leçons ne nous aurait-elle pas convaincus, et c'est mon plan, que rien n'est plus important qu'une bonne éducation, soit qu'on la considère par rapport à la société, soit qu'on la considère par rapport aux familles, soit qu'on la considère par rapport aux enfants?

Chrétiens, prêtez l'oreille : une cause plus solennelle pourrait-elle être agitée devant vous? Il ne lui manque qu'un défenseur digne d'elle. Vierge sainte, protégez-moi; Esprit-Saint, éclairez-moi.

PREMIÈRE PARTIE.

Les peuples ont remis leurs destinées entre les mains d'un seul homme : qu'au moins on le rende capable de porter ce fardeau; qu'on le rende digne d'un emploi si auguste. La faiblesse de l'enfant-roi repose encore dans un berceau; mais ce berceau est déjà un trône entouré d'adorations. Qu'on lui parle donc de ses devoirs, lorsque tout lui retrace ses droits; qu'on l'avertisse des périls de son rang, qu'on ouvre son jeune cœur à la pitié. O nations! votre prospérité est attachée à l'éducation de vos maîtres. Les ministres des rois les aident à entretenir la pureté des sources du bonheur général; mais si une éducation vertueuse n'a pas gravé dans leur âme les leçons de la sagesse et du désintéressement, oseront-ils dire la vérité à la cour? Ce rôle est resté vacant pendant des siècles. C'est encore l'éducation qui fait les magistrats : ainsi pensaient nos aïeux, simples dans leurs mœurs et rigides dans leurs principes. Faible postérité de ces grands hommes, que deviendrait entre nos mains, sans l'éducation, le riche et précieux héritage de leur gloire? Il faut à l'État des défenseurs qui ne versent le sang qu'à regret, aux yeux desquels une victoire soit un jour de deuil pour l'humanité : que d'exemples les âges offrent à notre admiration! Mais l'amour de l'humanité pourrait-il échauffer des cœurs usés par toutes les délices et toutes les jouissances de la vie?

La religion réclame des pasteurs qui soient la seconde providence des malheureux et les anges tutélaires de la société : la société trouvera ce trésor dans l'éducation. Que votre intérêt vienne donc au secours des établissements qui doivent réparer nos pertes, des pépinières renaissantes où doivent croître toutes les vertus sacerdotales : ne sont-ils pas de la famille de tous les chrétiens, ces courageux enfants, si dignes d'entrer dans les rangs de notre milice? Les riches sont sourds à la voix de la religion; elle adopte les pauvres et les confie à votre charité. Hélas! à une opulence trop enviée dont la malveillance affectait de ne pas connaître l'usage, ont succédé des besoins pressants dont l'indifférence affecte de ne pas connaître l'étendue... Et la probité dans le commerce, sans l'éducation où sont ses racines? Qu'il arrive une occasion où la cupidité sollicite à l'injustice! oh! qu'il est à présumer qu'on la consommera! L'homme s'aime encore plus qu'il ne se respecte, et voilà ce qui fait tant d'hypocrites en probité! Cependant la société n'existe que par elle; sans la probité, elle s'écroule et se dissout.

Et encore, qu'est-ce que la société aurait à attendre de cette jeunesse impatiente de jouir sans avoir travaillé, avide de recueillir sans avoir semé, ardente à bâtir sans avoir jeté de fondements, empressée à déshonorer des professions auxquelles elle n'offre que des études rapides? Elle ressemble à ces

arbustes précoces qu'une chaleur factice épuise, et qui payent une fécondité hâtive par une éternelle stérilité : remarquez, je vous prie, Messieurs, quelle différence il y a, d'après la bonne ou la mauvaise éducation, entre deux hommes publics, dont l'un, imbu dès son enfance d'excellentes maximes de conduite, traite avec intelligence les affaires les plus délicates et triomphe avec gloire dans les circonstances les plus épineuses, ne prenant jamais pour principes des notions vagues et des mots que l'on n'entend point, s'accoutumant à ne voir dans les choses que ce qui est, distinguant avec soin la certitude de la probabilité ; dont l'autre, ayant choisi après une éducation superficielle un état qui veut des lumières, y apporte l'indécision d'un esprit auquel toute réflexion est étrangère, ne connaissant ni doute ni examen, ne considérant jamais les objets que sous une seule face, marchant de suppositions fausses en jugements erronés, et s'égarant d'autant plus que chaque préjugé qu'il se forme, il l'érige en conviction. Le monde cependant, qui le voit avec surprise occuper une place éminente et qui n'a pas vu son apprentissage, qui le voit parvenu, sans savoir comment il est arrivé, le monde l'observe avec une curiosité maligne ; et ce surveillant impitoyable se venge bientôt des faux pas de l'ignorance titrée et de la présomption altière par le mépris dont les traits invisibles causent de si profondes blessures.

Comme le monde fait aussi justice de ces jeunes gens dont notre siècle abonde, qui auraient été des hommes utiles et estimables dans la profession de leurs pères ; mais qui, dévorés par une ambition sans bornes, et ayant contracté de bonne heure des goûts recherchés et qu'ils ne peuvent satisfaire (quoiqu'aujourd'hui, à juger d'après le nombre des emplois, on serait tenté de croire qu'il faut la moitié d'une nation pour administrer l'autre), finissent, dans leur turbulente inquiétude et dans leur espérance trompée, par de mauvaises brochures, de mauvaises intrigues et quelquefois de mauvaises actions ; courant de toutes leurs forces après le scandale, comme si le scandale n'était pas la renommée de l'opprobre. C'est ainsi que l'éducation ne perd jamais ses droits.

N'est-ce pas à la mauvaise éducation que la société reproche ces misanthropes chagrins qui haïssent et injurient leurs semblables ; ces éternels querelleurs qui se font un jeu de la discorde et élèvent des nuages jusqu'au sein de l'amitié ; ces despotes incurables qui veulent tout soumettre à leurs caprices ; ces égoïstes glacés et glaçants, inaccessibles aux plus doux sentiments de la nature, dont l'intérêt personnel est la loi unique, qui ignorent le bonheur de vivre dans les autres et le bonheur si doux de s'oublier quelquefois soi-même ; ces adulateurs perfides qui enivrent avec leur encens ; ces grondeurs brusques et rudes, affectant, sous le nom de franchise, de choquer tous les usages, de se plaire à toutes les bizarreries ? N'est-ce pas à la mauvaise éducation que la société reproche l'oubli de ces maximes tutélaires : que notre patrie est où se trouve la religion de nos pères, l'héritier du roi de nos aïeux, les lois qui ont reçu nos serments, et que tout est en péril si le premier âge est impie dans un État chrétien, républicain dans une monarchie, désireux de troubles sur une terre qui n'est point encore raffermie de ses longs orages ?

N'est-ce pas à la mauvaise éducation que la société reproche ces petits philosophes de nos jours qui répètent leurs leçons mal apprises jusqu'aux oreilles de l'innocence ; ces petits docteurs qui savent tout et n'ont jamais rien étudié, contredisant la maturité instruite avec la plus impertinente étourderie ; ces petits historiens qui ont fait leur cours d'histoire dans les recueils de mensonges obscènes ; ces petits oracles, enflés d'orgueil, bourdonnant dans les cercles qu'ils importunent de leur babil ; ces petits merveilleux dont le jargon apprêté, la suffisance risible, la nullité complète, ont remplacé la tenue grave, le langage noble et l'urbanité exquise de nos ancêtres ; ces petits incrédules, balbutiant des sarcasmes et des blasphèmes qu'ils n'entendent pas, attaquant avec de bons mots une religion de dix-huit cents ans, traitant, sans les connaître, nos dogmes d'impostures, nos miracles de fables, nos martyrs de fanatiques ; ces petits libertins, initiés, avant l'âge de raison, aux horribles raffinements de la débauche, maîtres dans l'art de changer en poisons les bienfaits de la nature, et forçant la justice à pleurer dans son temple sur des crimes nouveaux ?

Non, mes frères, non, il n'y a plus d'enfants, depuis que les enfants ont tous les vices de la société, avant d'en être membres : il n'y a plus d'enfants, depuis qu'on est venu à bout de retrancher l'enfance de la vie, et c'est retrancher le printemps de l'année : il n'y a plus d'enfants, depuis qu'il n'y a plus que deux saisons pour l'homme, depuis qu'il entre dans la vie par l'été, et que son automne est un hiver : il n'y a plus d'enfants, depuis que, sous les sinistres influences de ce qui les environne, tout se flétrit, tout se dessèche, tout meurt : il n'y a plus d'enfants ; voilà pourquoi il y a si peu de chrétiens.

Chefs de famille, la société vous appelle à son aide, au nom de vos plus chers intérêts. Quoi ! lorsque tant d'excès inouïs la désolent, lorsque le libertinage, émancipé par le bon ton, dédaigne les chaînes de l'opinion et les ombres du secret ; lorsque les écarts les plus révoltants ne sont plus que de pardonnables faiblesses ; lorsque des fortunes d'une rapidité inexplicable ne sont plus que l'aliment de tous les entretiens, ou la pâture de toutes les malignités, ou peut être même l'objet de toutes les envies ; lorsque parmi tant de calamités qui nous éprouvent, ce qui navre surtout le cœur, c'est cette profanation d'une jeunesse crédule, enivrée par

des factieux, livrée dans sa fatale inexpérience à des emportements qui doivent faire le regret et le tourment de sa vie, excitée au crime par d'aveugles instigateurs qui ont fondé au milieu de nous une chaire publique de sédition et d'anarchie; lorsqu'une génération s'élève, si on n'y prend garde, dans l'amour d'une indépendance et d'une égalité chimériques, dans la haine de toute supériorité et de tout frein, dans le dégoût de toute vérité et de toute règle, dans le mépris de toute autorité et de tout ordre, dans la science de ses droits et jamais de ses devoirs; lorsque des rapsodies infâmes sont vendues ou louées à si vil prix, qu'on serait tenté de croire qu'on les donne; lorsque l'appât du gain invente sans cesse de nouvelles iniquités qu'il érige aussitôt en vertus; lorsque l'argent est l'unique dieu des hommes : *Pecuniæ obediunt omnia.* (*Eccle.*, X, 19.)

Lorsque la religion a perdu toutes ses terreurs et que l'homme moral a disparu, parce que son âme n'a plus de ressort et que ses désirs n'ont plus d'arrêt; lorsqu'il a retenti jusque dans nos tribunaux ce mot horrible, *que la loi est athée et doit l'être*, et qu'ainsi la justice, qui représente ici-bas la divinité, lui déclare solennellement la guerre; lorsqu'on insulte au saint repos du dimanche, la plus ancienne et la plus nécessaire des institutions; lorsque le torrent de toutes les dépravations déborde à grands flots de la capitale aux extrémités du royaume; lorsque les consciences sont tellement élargies, si on peut le dire, que tout s'y arrange maintenant à merveille, et cela au moyen de quelques capitulations avec les remords et avec les principes; lorsque l'on croit avoir assez appris aux enfants du pauvre, quand on leur a enseigné que tout frein social est un despotisme, et que toute vérité que leurs sens grossiers ne perçoivent pas peut être impunément niée par eux; lorsqu'il est perfectionné, l'art d'orner le vice, de le revêtir de l'agrément des manières, de lui prêter le charme d'une amusante légèreté qui tourne en passe-temps les ravages qu'elle cause; lorsque l'incapacité déloyale repousse souvent la capacité fidèle, et que des pédagogues bouffis de félonie aspirent à gouverner la monarchie de saint Louis; lorsque la fraude, qui ne combina jamais ses plans avec plus de profondeur, parcourt la terre, disant au bien tu es le mal, et au mal tu es le bien; lorsque le monde semble avoir fait alliance avec la mort, tant il a horreur des doctrines qui donnent la vie; lorsque l'impiété est le singulier héritage que nous transmettrons à nos descendants; lorsqu'une opposition presque universelle règne entre le langage et les sentiments, entre la croyance et les actions; lorsque de faux sages parlent sans cesse de tolérance, comme les faux braves parlent sans cesse de courage; lorsque les païens, j'ose le dire, sont devenus la leçon des chrétiens : *Pagani doctores nobis facti sunt.*

Ne serait-il pas temps enfin d'expier ces malheurs à force de sagesse? Ne serait-il pas temps de retremper la génération qui nous suit? O mère, n'accordez plus rien aux larmes du caprice, et la vertu germera dans l'âme de votre fils. Sans l'habitude de l'obéissance, enfant, il commande à sa mère; homme, il la tyrannise, et plus âgé, il la pousse au tombeau. O mères, n'enseignez à vos filles que la piété, la décence, l'amour du travail et de la retraite : les grâces sont trompeuses et la beauté est vaine : *Fallax gratia et vana est pulchritudo.* (*Prov.*, CXXI, 30.) Mais la modestie! il y a en elle je ne sais quoi de sévère et de doux que l'effronterie respecte : cette timide pudeur qui rougit le front des vierges est une défense contre l'audace; et quand on la voit luire dans leurs regards, il n'y a point de licence qui n'en soit éblouie et qui ose passer outre : *Et modestiam doceant adolescentulas.* (*Tit.*, II, 4.) Quand une mère a imprimé de bonne heure la modestie dans les traits de sa fille, on est à peu près certain que la main du temps ne l'effacera jamais.

Chefs de famille, voilà les devoirs que l'intérêt de la société réclame. J'y ajoute le motif de votre propre bonheur.

SECONDE PARTIE.

J'ai peine à m'expliquer l'imprudence d'une mère qui ose conduire sa fille au théâtre, école et foyer de toutes les séductions, domaine de tous les libertins, refuge nécessaire aux mauvais époux, terrain fréquenté des incrédules, écueil fameux par le naufrage de la dévotion elle-même : et c'est de nos jours une démarche qu'on ne remarque plus, tant elle est commune. Victime infortunée, que de piéges tendus à votre innocence, en ces lieux que, par un dernier raffinement du génie de notre siècle, on a rendus plus dangereux, en croyant les rendre plus honnêtes; où pourtant comme toujours s'insinue la corruption sous le voile du plaisir; où quelquefois, en la couronnant, on joue la vertu; où, sans doute pour mieux inculquer le respect filial, contrastent des pères imbéciles avec des enfants moqueurs, et des vieillards ridicules avec des petits maîtres insolents; où on allie la morale avec les passions, les scandales avec les maximes, les héros de la fable avec les apôtres de la vérité; où le vice, tout proscrit qu'il paraît, a ses secrets retours et les derniers mouvements du cœur; où l'on secoue avec grâce les brûlantes étincelles de l'impureté; où, en certains jours privilégiés, on ramasse pour une multitude encore plus digne de pitié que de blâme, de sales trivialités et d'ignobles facéties; où des désirs inconnus jusqu'alors s'emparent du spectateur, comme autant de reptiles venimeux dont il ignore le nombre et que Dieu seul peut compter : *Illic reptilia quorum non est numerus!* (*Psal.* CIII, 25.)

Pensez-vous que ces hommes, dont l'étude est un enchantement prémédité, n'atteignent pas les cœurs novices de vos enfants, que tant de parodies malignes, tant d'équivoques grossières, tant d'allusions transparentes

glissent sur leurs sens avides, sur leur intelligence curieuse? Pensez-vous que ces femmes, si habiles dans l'art de la volupté, n'en laissent échapper que des leçons qui soient mortes; que leur indécente parure, leurs accents langoureux, leurs gestes expressifs, leur silence même qui parle aux yeux, n'allument pas un feu, peut-être inextinguible, dans ces imaginations et si promptes, et si vives, et si inflammables? Mères impies! et vous dites que vous êtes chrétiennes, et vous célébrez avec nous les mystères redoutables, et notre Evangile est sur vos lèvres! Ainsi vous confondez ensemble les décorations profanes et les humiliations divines, les saintes harmonies et les refrains licencieux, la loi de Jésus-Christ et le code de Baal.

J'ai peine à comprendre la témérité d'une mère qui introduit sa fille, à cet âge où la raison ne se laisse encore soupçonner que par des lueurs incertaines qui tiennent bien plus des ténèbres qu'elles percent, que du jour qu'elles annoncent, où la légèreté craint d'autant plus la règle qu'elle en a le plus grand besoin; qui introduit sa fille, dans l'âge de l'illusion et de l'ivresse, où tout ce qui attire est embûche, tout ce qui flatte danger, tout ce qui gêne esclavage; qui l'introduit sur la scène du monde. O mères, n'appréhendez rien tant que la vanité: le désir de plaire est le grand ennemi de votre sexe; il naît et meurt avec lui: mais, comme son humeur changeante place le luxe dans la variété, on joint ainsi à l'amour de la parure l'amour de la nouveauté, qui a d'étranges effets sur de jeunes têtes; et ces deux folies, unies ensemble, renversent les bornes de toutes les conditions, en même temps qu'elles compromettent le repos de toute la vie.

O mères jalouses de votre propre bonheur, éloignez vos filles de ces compagnies nombreuses, où quelquefois un œil vigilant ne tarderait pas à découvrir des suspectes; où éclipser ses rivales est l'occupation presque unique du sexe et le mobile trop ordinaire de ses chutes; où l'éclat des fêtes, la liberté des entretiens, le langage muet des physionomies, le feu électrique des yeux, la tyrannie de la mode, qui compte tant d'esclaves, attaquent par tant d'endroits qu'il est impossible de se défendre; où, par mille artifices divers, par la richesse et l'élégance des ajustements, même par l'hypocrisie de la décence, la coquetterie déploie toute la tactique de ses perfides moyens; où un genre de divertissement trop commun parmi nous, trop perfectionné, et d'autant plus répréhensible qu'il a perdu jusqu'à la gravité des anciennes mœurs, est devenu une fatigue attrayante, un conflit d'amours-propres, un dédale mouvant dans lequel on s'égare en de bruyants tourbillons chargés de poussière, de regrets et trop souvent de remords. Eloignez aussi de vos filles ces livres adroits qui, sous les fleurs d'une expression délicate, cachent un mortel venin; où, dans un tissu de fictions ingénieusement arrangées, on prend le goût du mensonge ourdi avec art; où, dans les tableaux d'intrigues imaginaires, on en médite souvent de trop réelles: ouvrages contagieux, qui amollissent et endurcissent tout à la fois! détestables romans, trop fertiles productions d'un arbre que les démons ont planté, vous êtes la calamité des Etats, le deuil de la religion et l'effroi des gens de bien.

O pères et mères, jaloux de votre propre bonheur, vous surtout qui n'avez que les espérances du ciel, choisissez pour vos enfants ces chastes écoles où l'on apprend tout ce qu'exigent les besoins de leur âge; où l'on enseigne le catéchisme par conviction, et où la morale s'inspire par le sentiment; où le désintéressement, la charité, la patience, sont les vertus de chaque instant; où des hommes de sacrifices comprennent les petits dans le même zèle, sans préférence et sans exception; où l'habitude des mêmes devoirs retarde l'éveil des passions; où, si l'on n'extirpe pas toujours les défauts d'un naturel incorrigible, du moins aucune direction fâcheuse ne vient fausser un heureux naturel ou empêcher le redressement d'un mauvais; où règne le bon exemple, cette science si précieuse et si rare de nos temps, qui suffirait même sans l'instruction aux classes inférieures, et que l'instruction la plus soignée et la plus étendue ne remplacera jamais, même dans les classes supérieures; où l'on inculque à chaque heure la crainte de Dieu, vraie théologie de l'enfance; à ces écoles enfin où l'on grave l'amour de la religion et de la royauté. Mais, dira-t-on, concluez-vous donc qu'il faut laisser les enfants du peuple sans instruction? Qui prétendit jamais rien de semblable? Non, certes: mais qu'on ne s'y trompe point, j'entends une instruction véritable, solide, une instruction ennoblie par la foi, l'instruction de l'ordre, de la justice et de la piété.

O pères et mères jaloux de votre propre bonheur, gardez-vous aussi de donner à vos enfants des exemples funestes: car enfin, ce ne sont pas les leçons qui manquent à notre siècle; les beaux préceptes abondent. Il n'est par rare de voir un père de famille, sans mœurs, affecter dans ses foyers le visage et le ton d'un censeur rigide; une mère dissipée vanter à ses filles le mérite de la pudeur et la modestie: et à Dieu ne plaise que nous blâmions leur retenue! Lâches déserteurs de la vertu, c'est beaucoup qu'étant bannie de votre conduite, elle s'empare malgré vous de vos discours, et que vous ayez encore pour elle le respect de la honte. Mais ce que je blâme en vous, c'est que, par votre inconséquence, vous accoutumez vos enfants à regarder la sagesse comme un préjugé dont on endort leur inexpérience, ou comme un personnage qu'on joue devant eux, qu'on dépose ensuite, qu'ils déposeront eux-mêmes à leur tour, et qu'ainsi vos enfants apprennent bien moins l'estime qu'ils doivent avoir pour vos conseils, que le mépris que vous avez pour leur âge. Hélas! qu'ils sont à plaindre

les enfants condamnés à détourner les yeux de ceux qu'ils doivent chérir ! Et vous, pères et mères, déplorerez-vous encore leurs égarements? Déplorerez-vous encore l'ignominie qui en retombe sur vous ? Comparez leur vie à la vôtre ; et vous verrez qu'ils n'ont pas dégénéré, puisqu'ils ne vous déshonorent que parce qu'ils vous ressemblent.

Au lieu des pudiques banquets où venaient s'asseoir nos aïeux, avec la prudence le doigt sur la bouche, que de risques court l'enfance à vos tables! Considérez-la qui sourit à vos propos indiscrets, qui, malgré son apparente insouciance, prête une attention maligne à des conversations dont le sel assaisonnera un jour les siennes : voilà sa mémoire souillée et son avenir perdu. Oui, n'en doutons pas, la plus importante éducation pour l'homme est celle qu'il reçoit dans la famille. Voilà l'éducation qui doit préparer toutes les autres : et cependant notre ministère n'a-t-il pas le devoir de se permettre ici une réflexion? De graves reproches s'élèvent tous les jours contre l'esprit de nos écoles : mais que les parents s'interrogent de bonne foi dans le secret de leur conscience. Est-ce aux maîtres du dehors que tout le mal doit être imputé? Ces mœurs, objet de tant de justes alarmes, ne sont-elles pas souvent apportées dans les institutions publiques par la jeunesse qu'on leur confie?

Il faut, dites-vous, aguerrir les enfants avec le monde pour lequel ils sont faits : je répondrai d'abord que les enfants ne sont point faits pour lui; que si on les y admet pour les accabler de louanges insipides, pour les fêter exclusivement, pour qu'ils y soient l'objet de l'admiration générale, rien n'est plus contraire à l'ordre de la nature, rien de plus propre à grossir la foule des enfants hautains et indisciplinés; que ce qu'ils voient d'ailleurs, ce qu'ils entendent dans le monde, n'est bon qu'à les corrompre, qu'à étouffer toute semence utile, qu'à leur inoculer tous les vices, avant qu'ils sachent ce que c'est que le vice : ***Discunt hæc miseri, antequam sciant hæc esse vitia.*** Il faut, dites-vous, aguerrir les enfants avec le monde pour lequel ils sont faits : mais avez-vous le droit d'exposer au poison le plus subtil un âge qui n'a point encore l'antidote du discernement et de la raison? Ne convenez-vous pas que les exemples domestiques sont les premiers précepteurs de l'enfance, que rien n'est indifférent pour elle ; que souvent un mot échappé, par mégarde, contient le germe d'une idée fausse et d'une inclination perverse qui contiennent à leur tour le germe de quelque aberration coupable ou de quelque grand désordre; que si ces jeunes cœurs s'ouvraient à nos yeux, nous apercevrions comment un geste, un coup d'œil, comment une gouvernante artificieuse, ou un serviteur mal intentionné y ont gravé l'image du vice? Ne convenez-vous pas qu'on ne doit jamais parler devant l'enfance qu'avec les réserves de la crainte ; que pour lui insinuer la sagesse il faut que tout la peigne à ses regards, que tout la porte à ses oreilles; enfin que la maison paternelle doit être le sanctuaire de toutes les vertus?

Pères et mères, croyez-vous, par vos fatales indulgences, vous assurer la reconnaissance de vos enfants? Vous vous étonnez quelquefois que leur insensibilité repousse vos caresses : c'est la suite obligée et le juste châtiment de l'éducation qu'ils ont reçue. Lorsque, instruits à n'aimer qu'eux-mêmes, ils sont froids pour vous ; lorsque, consumés par le feu des passions, ils accusent en secret ceux qui l'ont nourri par leurs bontés aveugles ; lorsque, autorisés par vous à satisfaire tous leurs désirs, ils vous regardent, dès que vous y opposez une digue, comme des surveillants importuns ; lorsque, de l'amour des plaisirs passant à celui des richesses, ils osent peut-être (je frémis de le dire) former des vœux dénaturés et calculer vos jours avec une impatience parricide, de quoi vous plaindriez-vous? Vos biens sont devenus nécessaires à leurs prodigalités criminelles : comment votre vie ne leur serait-elle pas odieuse? Le ciel n'est-il pas équitable de payer, par la haine barbare des enfants, la barbare tendresse des auteurs de leurs jours?

Faites donc plier vos fils sous le joug de la règle ; que vos filles lisent jusque dans vos traits votre douloureuse aversion des joies insensées du monde : ***Filii tibi sunt, curva illos a pueritia ; filiæ tibi sunt, ne ostendas hilarem faciem tuam ad illas.*** (***Eccli.***, VII, 25.) Ce sont les conseils du livre où nous puisons tous les nôtres. Qui les néglige, s'expose à celui de tous les mépris qu'il est le plus affreux de supporter, le mépris de ses enfants, à celui de tous les malheurs qu'il est le plus affreux de causer, le malheur de ses enfants, et à celui de tous les mécomptes qu'il est le plus affreux d'endurer.... Hélas! on se rappelle sans cesse qu'on espérait un meilleur avenir : parents désolés, vous n'eûtes que de la tendresse, et vous ne trouvez que de l'indifférence; vous n'avez connu que la familiarité, et vous ne rencontrez que l'ingratitude : ***Tu enim docuisti eos adversum te.*** (***Jer.***, XIII, 21.)

O temps antiques! ô pouvoir des patriarches, dans le berceau du monde! O beaux jours de l'autorité paternelle et de l'amour filial! Un père était alors l'image et comme le ministre de Dieu, lorsqu'à la tête de sa famille il la lui offrait en hommage; lorsque, debout avec elle devant un autel de gazon, sa voix révérée s'élevait jusqu'aux cieux avec la fumée des holocaustes; lorsque ses enfants croyaient voir reluire la sagesse éternelle sur son front blanchi par les années, et le confondaient presque avec ceux dont il leur transmettait les oracles.

On n'a point assez observé les fâcheux résultats de la coutume introduite parmi nous, de tutoyer son père et sa mère, coutume pernicieuse et déraisonnable, adoptée par des mères plus passionnées que tendres et par des pères plus complaisants que sages. (Ils l'adoptèrent aussi avec leurs complices

et leurs victimes, ces tyrans qui avaient créé pour leurs forfaits un idiome nouveau.) On a rêvé qu'il était trouvé, le secret d'être toujours chéri, au lieu de sentir qu'à force de s'extasier sur les charmes de l'enfance, les défauts de l'enfance seraient bientôt comptés pour rien; qu'à force de combler les distances établies par la nature, elle disparaîtrait peu à peu, la plus vénérable et la plus sainte des supériorités, puisqu'elle ne saurait exister sans les formes et le langage qui commandent l'obéissance. Qu'est-il arrivé? L'égalité a produit l'indépendance ou l'habitude de tout faire et de tout dire; les bienséances elles-mêmes ont cédé à un usage irréfléchi et puéril, et quelquefois aussi cette douce confiance dont le tutoiement était le signe trompeur et promettait d'être l'appui.

Le respect de l'autorité! voilà ce qui distinguait les enfants du grand siècle : aussi ce siècle a-t-il été fécond en grands hommes et en grands chrétiens. Le respect de l'autorité! Ne l'oubliez jamais pour votre bonheur : le respect de l'autorité est la clef de la voûte sur laquelle porte une bonne éducation. La voûte a été ébranlée (29) et l'édifice est presque tombé en ruines. Ceux qui dédaignent nos réclamations se croient bons pères et bonnes mères; eh! qui ne prétend pas l'être? On se persuade que l'éducation, par la voie de l'autorité, est servile, contraignante, chagrine; et on se dissimule que trop de facilité amène la révolte et trop de liberté la licence, source de tous les maux : oui tous les maux qui attendent la jeunesse dont une bonne éducation n'a pas mûri les premières années.

TROISIÈME PARTIE

O vous, l'unique espérance des générations futures, vous, le plus touchant objet des sollicitudes de notre ministère, c'est aussi la cause de votre bonheur que je plaide en ce jour. Qu'ils seraient amers pour vous les fruits de l'éducation, si vous n'aviez moissonné dans son champ fertile en bien ou en mal selon la qualité des semences, si vous n'aviez moissonné que le talent de danser avec grâce, peut-être avec indécence; de jouer avec adresse, peut-être avec astuce; d'attenter à la pudeur et de séduire la confiance ingénue! Oh! qu'il passe vite ce temps de dissipation qu'on voudrait enfermer dans un cercle de vains plaisirs, ce temps de florissante santé qui écarte la riche pensée de la mort, ce temps de prospérité où l'on voltige sur tous les agréments de la vie, ce temps d'oisiveté qui paraît si doux à la mollesse, ce temps de beauté qui paraît si court à l'orgueil! Tous ces temps sont déjà écoulés pour plusieurs de ceux qui m'entendent; et il ne leur reste que le repentir de les avoir perdus. Ils laisseront après eux des enfants plus vicieux encore et aussi malheureux que leurs pères.

En effet, quel bonheur solide peuvent espérer, même ici-bas, ces jeunes gens auxquels les timides précautions de la complaisance toujours en alarmes, épargnent, je ne dis pas la moindre fatigue, mais la moindre application de l'intelligence? S'agit-il du choix important d'un état? alors ces tristes victimes de la faiblesse, dont l'esprit énervé ne se connaît que pour sentir sa nullité, promenant leurs yeux mal assurés sur les différentes conditions de la vie, à l'aspect des travaux qu'elles exigent, les uns reculent de frayeur et se condamnent au néant par une inaction volontaire : de là ces êtres vains et inutiles qui, volant de cercle en cercle, vont cacher leur inconstance dans le tourbillon qui les enveloppe; de là cette foule d'hommes embarrassants, à charge à eux-mêmes et aux autres, qui contemplent dans un lâche repos le mouvement général, profitent des douceurs de la société sans lui rendre aucun service, passent sur la terre sans y laisser de traces, et sont oubliés de leur vivant, comme après leur mort, parce qu'on doute de leur existence. D'autres, esclaves de l'opinion, s'aventurent au hasard dans un état : la présomption, l'intérêt, la honte soutiennent quelque temps leur âme languissante; mais, bientôt accablés d'un fardeau qu'ils devaient de bonne heure s'essayer à porter, ils retombent; et traînant partout avec eux le double poids d'une condition pénible et d'une vie désœuvrée, semblent ne garder leur place que comme un accusateur muet de leur inertie, également méprisables et par la témérité de l'avoir embrassée et par l'ignominie de ne pas en acquitter les fonctions.

Et pour un autre sexe, quel jugement porterai-je de ces établissements, si vantés et si multipliés de nos jours, que l'avarice fonde pour la vanité, et dans l'intérêt des mères impatientes de tout devoir, ennemies de toute sujétion, avides de tous les plaisirs : de ces pensionnats lucratifs pour les maîtresses et funestes pour les enfants, où on oublie que, dans l'éducation surtout des jeunes personnes d'un rang ordinaire, il convient d'apporter cette sage réserve qui, sans leur refuser le degré d'instruction et les connaissances compatibles avec leur position, leur interdit cependant l'amour de ces frivolités brillantes, aliments d'un orgueil dangereux pour tous les états, mortel pour les professions qui ne subsistent et ne prospèrent que sous les lois d'une modeste économie : de ces palais d'un enseignement somptueux, où la morale est presque comptée pour rien; où ce qui est agréable est préféré à ce qui est utile; où l'on fait bien moins de cas de la piété que de la musique; où l'avenir est sacrifié au présent; où l'on estime beaucoup trop les fleurs et pas assez les fruits; d'où il ne sortira jamais que des idoles parées de faux clinquants. Aussi que de femmes compromettent ensuite leur sexe! Le miel est sur leurs lèvres, et le fiel est dans leur cœur; elles ont les yeux

(29) Elle s'appuie maintenant sur les lumières et les vertus d'un chef illustre dont le nom est le plus bel éloge.

de la colombe et la langue du serpent; elles chantent avec goût, mais elles ne parlent point avec sagesse.

Mes frères, la jeunesse, cet âge des éclairs précurseurs des tempêtes, cet âge où les passions se jettent impétueusement sur tous les freins pour les briser, la jeunesse demande une éducation exempte et de cette dure contrainte qui appesantit le joug, abrutit l'âme, attriste la saison de la gaieté aimable, et de cette excessive condescendance qui se prête aux caprices, et, par d'indignes ménagements, n'aboutit qu'à produire des êtres efféminés : elle demande une éducation, dont le but ne soit point cette afféterie dans les manières, ce vernis du langage qui ne sert qu'à masquer des vices; mais d'enseigner quelles doivent être nos relations avec nos semblables; d'inspirer, non pas cette politesse de convention qui s'évapore en formules élégantes, mais cette politesse sincère qui apprend à respecter autrui en se respectant d'abord; pauvres, d'accoutumer vos enfants au travail et à la résignation, de les fortifier par la certitude des indemnités futures; de graver profondément en eux les idées de justice et de probité, la reconnaissance des bienfaits, l'horreur du mal, surtout l'idée journalière de Dieu, mis avant tout, comme témoin, comme arbitre, comme rémunérateur de tout. Il en est des premières impressions qu'on reçoit dans le premier âge, comme des caractères tracés sur un arbre naissant : ils grandissent avec lui, s'étendent de jour en jour et deviennent ineffaçables.

Qu'il est doux pour un fils de devoir son bonheur à son père! qu'il est consolant pour un père d'en sentir le prix dans les larmes filiales qui tombent sur ses mains tremblantes de joie! La vertu des enfants est pour les auteurs de leurs jours une seconde jeunesse, qui commence quand l'autre s'évanouit. Qu'on aime à se représenter un jeune homme formé par une éducation chrétienne! il ne connaît encore le monde que dans ses livres choisis par la prudence; et déjà rien ne se dit, rien ne se fait en sa présence qui ne lui paye son tribut. Il fuit ce luxe indigent de la mémoire qui la surcharge sans l'enrichir; le savoir n'est à ses yeux qu'un moyen de s'approcher de la perfection, ou un instrument dont il doit diriger l'usage dans l'intérêt de la patrie et de l'humanité. Il combine en un instant tout ce qu'exige l'âge, le rang, le mérite : si on traite devant lui une question sérieuse, il ne dispute point avec aigreur; il argumente avec une défiance modeste, ne cherchant que la lumière de la vérité; la vieillesse ainsi que l'adolescence profitent à ses discours. Indulgent pour les autres et sévère pour lui-même, sa facile bonté pardonne toujours et n'offense jamais. Discret, officieux, charitable, un tel fils n'est-il pas la gloire de son père? et, s'il devient père, il est l'oracle de sa famille, les délices de la société et l'ornement de la religion.

Qu'il est doux pour une vierge d'être élevée par la religion dans la maison paternelle, ou dans les établissements qu'elle consacre; elle y amasse tous les trésors seuls véritables, seuls solides. On ne la conduit pas aux endroits glissants, on ne l'initie pas à d'oiseux entretiens, on ne lui fait pas goûter des joies tumultueuses : elle croît sous les yeux de Dieu, dans l'instructive école où elle aime à s'envelopper. Elle y garde son cœur, y éclaire son esprit, y ennoblit son âme. La louange l'importune et la trouve sans oreille. Si elle se montre quelquefois pour obéir, elle regrette sa solitude et ne brille que par sa retenue : enfin, si un nœud sacré l'engage, elle sera l'admiration des épouses et des mères. Oui, réservée aux occupations domestiques, c'est surtout dans l'intérieur de leur famille que les jeunes vierges doivent en recevoir les premières leçons et les premiers exemples. Leur présence d'ailleurs purifie en quelque sorte le lieu qu'elles habitent. L'innocence exhale une odeur suave qui parfume tout ce qui l'entoure.

Examinons, au contraire, en ouvrant le grand livre de l'expérience, examinons quel avenir on prépare à cette jeune personne dont on ne développe que les grâces : quoi! on ne l'élève que pour plaire; et on veut ensuite qu'elle se défende du plaisir même de se faire aimer. On craint qu'elle ne devine la volupté, et elle chante sa puissance! L'art va au-devant de la nature. Suivons-la à sa première entrée dans un cercle profane, elle y paraît avec sa candeur, le seul fard qu'elle connaisse; la paix de son âme, c'est le calme du jour le plus pur : mais tiendra-t-elle au fracas de toutes les vanités réunies? Déjà son imagination errante vole d'objet en objet, se trouble de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend, s'inquiète de ce qu'elle ne comprend pas, s'enflamme de ses nouvelles pensées et de ses nouveaux désirs, ou s'applaudit en secret de prétendues victoires qui bientôt ne seront plus que d'irréparables défaites.

Mère cruelle, sauvez votre fille.... Hélas! un aveuglement pénal la ramène au bord de l'abîme où le libertinage, qui épie sa proie, aura bientôt endormi l'innocence. Quel secours aurait-elle pour rompre ses étreintes? quelles armes pour résister? son cœur, longtemps irrésolu, succombe...... Il n'y avait point entre son cœur et le crime la barrière de l'éducation. Fatale passion, qu'on appelle la volupté suprême, que de maux tu traînes après toi! germe empoisonné qui corromps tout, dégradante impudicité, il s'est donc échappé de ma bouche ton horrible nom, qui fait rougir tous les fronts et baisser tous les yeux! O pudeur! vertu divine, ô pudeur! plus riche que l'or, *gratia super aurum*, plus belle que la beauté; *gratia super gratiam*; ô pudeur! dont l'énergique Tertullien disait que le Saint-Esprit étant descendu en nous pour y habiter, comme dans son temple, vous devez en être la prêtresse et la gardienne : *Illato in nos et consecrato Spiritu sancto, ejus templi æditua et antistita*

pudicitia est. O pudeur! la santé des âmes, la parure des corps, la grâce de la sainteté, vous donniez à Esther, devant Assuérus, un éclat que n'ont point toutes les couronnes de l'univers! Vous êtes le fruit le plus noble de l'éducation; comme son fruit le plus doux, la piété filiale, n'est cueilli que par les pères et mères qui l'ont cultivé de leurs mains diligentes.

O piété filiale, quoique la vigilance paternelle soit affaiblie en ces temps mauvais, combien, dans sa décadence, elle est encore au-dessus de toi? Pour quelques pères indifférents, quelle multitude de fils ingrats! Enfants, ignorez-vous quelle est la majesté de l'empire paternel? C'est l'image de l'empire de Dieu; c'est le modèle de l'empire des rois : enfants, vous ne connaissez donc pas le plaisir de la reconnaissance! L'heureuse servitude que celle de la tendresse! Qu'elle est inexplicable la témérité de ces jeunes insensés qui, à peine sortis de l'enfance, veulent courir seuls dans les routes escarpées de la vie! Qu'elle est étrange la conduite de ces vierges folles qui s'ennuient de la présence maternelle! Ah! quand elles auront subi un autre joug, elles sentiront combien l'amour d'une mère est plus sûr que leurs imprudentes amours. Que votre cœur se rappelle, écrivait saint Jérôme à une fille pieuse qui lui avait confié son âme, que votre cœur se rappelle les longs périls de votre mère lorsqu'elle vous portait dans son sein, et ses longues inquiétudes lorsqu'elle veillait au chevet de votre berceau. Et moi, j'ajouterai, fils insensible, voyez les longs travaux auxquels le meilleur des pères se livre pour vous rendre plus heureux que lui. Et vous, à qui des parents chrétiens laisseront un héritage bien plus précieux que toutes les richesses, et qui leur devrez l'inestimable trésor de la foi justifiée par les œuvres... Voilà ce qui pénétrait le grand évêque d'Hippone d'un sentiment si tendre pour la mémoire de sa mère : il a voulu l'immortaliser dans ses écrits; il conjure ses lecteurs de se souvenir devant Dieu de celle qui lui a donné la vie de la nature et la vie de la religion. Monument sacré de la piété filiale, vous durerez autant que le génie d'Augustin! Puisse, mes frères, une constante émulation régner, pour la gloire des mœurs et le bonheur des familles, entre la piété filiale et l'autorité paternelle! et que, dans ce combat généreux, la victoire reste toujours indécise.

Et vous, enfants des pauvres, qui êtes aussi les enfants les plus chers de la religion, vous auxquels notre ministère appartient de préférence, enfants des pauvres, sachez au moins goûter le bonheur que la Providence vous assure dans les jouissances de la piété filiale : acquittez envers un père infirme, envers une mère courbée sous le poids des ans, acquittez les secours qu'ils vous ont prodigués dans votre enfance; et le Dieu de miséricorde vous bénira. Qu'ils disent, en parlant de vous : Voilà la lumière de nos yeux, l'appui de notre vieillesse, la consolation de notre vie : *Lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium vitæ nostræ.* (*Tob.*, X, 4.) Que l'empressement de vos soins redouble, à mesure qu'ils approchent du tombeau. Un jour réunis avec eux dans les éternelles demeures, vous chanterez ensemble, dans une meilleure vie, les grandeurs et les bontés de celui de qui émane toute paternité sur la terre et dans le ciel.

SERMON XVIII.

DE LA NÉCESSITÉ DE LA RELIGION DANS L'ÉDUCATION.

Hi empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo et Agno. (*Apoc.*, XIV, 4.)

Dieu les a rachetés entre les hommes, pour être ses prémices et celles de l'Agneau.

Heureux les enfants qui connaissent, dès le berceau, notre père commun! Ils auront sur la terre les joies anticipées du ciel, et dans le ciel la supériorité du rang : c'est ce que Dieu révéla à saint Jean dans cette vision mystérieuse où il aperçut des élus privilégiés, ornés de robes blanches, chantant au pied du trône des hymnes nouveaux. Quels sont, demande le disciple bien-aimé, quels sont ces favoris de Dieu qui occupent la première place dans son royaume? Ici, pères et mères, que votre tendresse et votre intérêt se réveillent! On lui répond : Ce sont des enfants vierges consacrés de bonne heure au service de l'Agneau : *Primitiæ Deo et Agno.*

Anathème donc à la funeste inconséquence de ce philosophe bizarre, qu'aucun père n'aurait voulu avoir pour fils et qu'aucun fils n'aurait voulu avoir pour père, dont le seul élève qu'il ait fait a été le désespoir de sa famille et le déshonneur de son maître, qui a donné de si éloquentes leçons à l'amour maternel et débité tant d'absurdités et de folies sur l'éducation religieuse : comme s'il avait ignoré la force des premières habitudes; comme si le ciel était de trop pour les premières tempêtes de la vie; comme si, taire le nom de Dieu en présence des enfants, n'était pas exposer le trésor qu'ils portent en des vases si fragiles; comme s'il n'importait pas d'accorder les premières notions de nos devoirs avec les premiers développements de nos facultés; comme si, pour insinuer de bons principes, il n'était pas dangereux d'attendre qu'on ait à combattre des inclinations vicieuses; comme s'il y avait une offrande plus agréable à la Divinité que les prémices d'un cœur dont l'innocence n'a pas encore été altérée par le souffle des passions; comme si l'intelligence des enfants ne devait pas ses premiers rayons à l'intelligence qui l'a formée! Mes frères, l'enfance est l'âge de la lumière; le soleil ne peint pas son image dans les flots tumultueux et agités : il lui faut, pour la réfléchir, la surface d'une eau pure et tranquille.

Hommes célèbres, qui l'êtes pour avoir été utiles, elles florissaient à l'ombre des autels ces écoles antiques où l'on enseignait que les plus hautes fonctions, pour être

bien remplies, n'exigent que cette probité rigide qui naissait autrefois de la noblesse des exemples : ce zèle tranquillement conservateur qui se bornait autrefois à veiller sur ce qui était; cette fidélité héréditaire, qui portait autrefois le fils à respecter, à aimer et à défendre ce que son père avait respecté, aimé et défendu, tandis que, grâce à nos merveilleux systèmes, les erreurs sont venues de nos jours obscurcir les évidences, les usurpations, renverser les légitimités et les apostasies, tenter les faiblesses. Elles florissaient à l'ombre des autels, ces écoles antiques où l'enfance, par une douce illusion, se croyait sous le toit paternel, où l'on fondait la droiture de l'âme sur la pureté du cœur, où une discipline sévère commandait une régularité exacte, où la vertu consacrait le talent, et où la piété consacrait la vertu, où l'on éclairait l'esprit par la morale et la raison par la foi, où l'espérance de la postérité était confiée à la religion, où l'on ne pensait pas qu'on pût avec succès inculquer la morale aux enfants, si la religion ne leur en donne l'amour. Elles florissaient à l'ombre des autels, ces écoles antiques où l'on savait et où l'on répétait que la religion est le vent céleste qui enfle les voiles de la vertu, en multipliant autour du vice les orages de la conscience.

En effet, sans la religion, indiquez-moi le mobile qui portera un jeune homme au bien? tandis que la foi le place immédiatement sous l'œil de la Divinité, et agit avec autant d'empire sur la volonté que sur l'entendement : la religion n'est-elle pas une législation sublime qui ennoblit tout, un code infaillible dont tous les préceptes sont des bienfaits, un interprète à nos ordres qui résout l'énigme de notre origine, inexplicable sans elle? Il y a plus, chefs de famille : quel est le principal objet d'une bonne éducation? De donner un fondement solide aux connaissances, une base ferme aux vertus, un préservatif suffisant contre les vices. Or, sans la religion, les connaissances n'ont point de fondement, les vertus n'ont point de base, les vices n'ont point de préservatif : c'est le sujet et le plan de ce discours, après que nous aurons invoqué les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la tendre protectrice de la jeunesse.

PREMIÈRE PARTIE.

Aux jours si regrettables de l'Eglise naissante, la langue des enfants était à peine déliée que leurs premiers accents étaient pour Dieu ; ils reposaient encore sur le sein de leur mère que le nom de Jésus-Christ retentissait à leurs oreilles. De là la charité qui unissait les fidèles entre eux, l'harmonie de la croyance, la magnanimité dans les périls, l'intrépidité dans les souffrances, le mépris de la mort; de là, le spectacle admirable que donnèrent au monde interdit les premières familles, nos aînées dans la foi et nos modèles dans la vertu; de là ces siècles féconds et glorieux, où l'on vit sortir une foule de grands hommes et de grands saints des pépinières de la religion : on n'apprenait point alors à raisonner sur la nature, mais à aimer son auteur, à se vaincre soi-même, à fouler aux pieds cet amas d'enchantements et de vanités qu'on adore sous le nom de fortune, pour n'attacher ses pensées et ses vœux qu'à ce qui est immuable et éternel : on ne se piquait point alors d'être bel esprit, mais d'être chrétien; alors, point d'écoles de vaine science, mais les instructions du zèle pastoral et les solennités du vrai culte.

O solennités! ô jours de triomphe! ô fêtes de l'enfance, lorsqu'elle avait le bonheur d'être initiée à nos plus augustes mystères, quel était le pouvoir de vos souvenirs sur le reste de la vie! Et de nos jours encore, je vous prends à temoins, mes frères, combien de fois, dans le touchant appareil de cette pieuse cérémonie, vous avez mêlé vos larmes aux larmes du sacerdoce! L'enfance émue, tressaillant de reconnaissance et d'amour aux approches de son Dieu; Dieu se communiquant aux pauvres et aux petits; l'inégalité des conditions et des âges s'évanouissant devant la majesté du Très-Haut, l'innocence rangée autour de sa table et savourant avec délices le festin de la tendresse : Pères et mères, parmi les signes aimables de la ferveur et les signes heureux de la grâce, ne vous arrive-t-il pas de songer à la légèreté de vos enfants? Ne vous représentez-vous pas les dangers qui les menacent au sortir du temple, l'effervescence des passions, dont le germe caché va se développer en eux? N'invoquez-vous pas sur eux les bénédictions célestes? Ainsi, au pied de nos autels, vous rendez hommage à l'influence de la religion sur l'éducation de la jeunesse.

Et cet hommage ne lui a-t-il pas été rendu dans tous les temps? Dépositaires fidèles des oracles divins, livres sacrés, incorruptibles archives, vous confondrez à jamais nos livres de mensonge et nos archives d'extravagance! Dès mon enfance, je courais, dit Salomon, après les leçons de la sagesse éternelle, et je les recueillais avec une joie empressée : *A juventute mea investigavi sapientiam et excepi illam.* (*Eccli.*, LI, 20, 21.) Qu'il est bon et utile d'avoir porté le joug du Seigneur dans ses plus tendres années! dit Jérémie. *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* (*Thren.*, III, 27.) Aussi, je vous le demande, chrétiens, que fera l'homme élevé sans religion, lorsqu'il est poussé dans un de ces défilés terribles où se trouve la vertu avec tous les affronts et le vice avec tous les honneurs? Quelle garantie pourraient-ils offrir ces hommes probes par calcul et bons par égoïsme, qui n'auraient jamais reçu qu'une instruction purement humaine, et pour qui, à trente ans, la conscience serait une découverte et Dieu lui-même une nouveauté? Seraient-ils nos juges ceux qui n'en reconnaîtraient aucun? Et mettra-t-on la force publique aux mains de ceux aux yeux desquels toute équité pourrait bien n'être qu'une convention? Et de-

puis qu'on a éloigné Dieu de nos institutions, qu'est le peuple lui-même avec notre progrès des lumières? En beaucoup de lieux, plongé dans une ignorance sauvage, privé de sa religion qu'on paraît craindre de lui rendre tout entière, sans foi, sans frein, bouillant de passions décidées à s'assouvir à tout prix, il désole le présent et noircit l'avenir. Que de crimes inouïs que la loi n'eût jamais osé prévoir! Chaque jour la curiosité publique, corrompue elle-même, se repaît froidement d'épouvantables récits. Le suicide, autrefois si rare, n'excite pas même aujourd'hui de surprise, il est protégé en quelque sorte contre la sainte vindicte de notre morale; l'assassinat n'est plus rien, s'il ne s'y mêle d'exécrables raffinements. Voilà les tristes conséquences de cette erreur qui ne considère l'homme que dans ses rapports avec l'homme, et isole la terre du ciel : mais telle est la présomption de nos temps, qu'ils dédaignent la voix et l'expérience de tous les autres.

Me trompé-je, chrétiens? et outragerais-je la fin du dernier siècle? Volumineux traités, parés de tout l'éclat du style, déclamations hardies, méthodes bizarres et impraticables, où l'enflure des mots est en raison du vide des idées : voilà quelles étaient nos richesses dans la spéculation. Et dans la pratique, que devait-on attendre de l'audace des paradoxes et de la témérité des systèmes portées à leur comble, des fureurs de l'athéisme qui avait exilé Dieu des écoles de la jeunesse comme des temples de la religion? Ce qu'on devait en attendre? la barbarie; et elle arriva. O mélange adultère de la licence et du génie! comment s'était-il rompu le pacte antique des lettres et de la piété, de la religion et des lumières? Non, l'amour des connaissances n'est point incompatible avec la simplicité de la foi : c'est le blasphème de l'orgueil. Non, la piété n'est point ennemie des talents : c'est le blasphème de l'ignorance. J'en atteste ces jours de notre gloire, qui furent aussi les jours de notre docilité; j'en atteste ces hommes immortels chez lesquels la religion avait perfectionné l'enfance, dont les lumières furent vives et pures comme leur source! Heureuse notre génération, si l'Evangile redevenait le premier des instituteurs! Oh! qu'ils seraient vils et malheureux vos enfants, s'ils parvenaient à n'y plus croire à cette religion sainte, fanal posé par une main divine sur les routes de la science! si l'enseignement de la vérité ne s'appuyait plus que sur le sable mouvant des opinions! Hélas! quand on se rappelle ce qu'étaient nos aïeux avec leurs institutions sacrées, que d'augustes débris de leur grandeur! Il a eu aussi ses monuments notre âge philosophique; mais ces monuments sont des ruines.

La raison est devenue l'idole de nos jours, quoiqu'elle soit la plus mensongère des divinités. Cette raison si folle dans ses écarts, si présomptueuse avec ses ténèbres, la religion la dirige en la captivant. Où la raison s'embarrasse, chancelle, tombe, la foi chrétienne la retient : avec la seule raison, on marche au hasard, semblable à l'aveugle qui tâtonne au défaut de l'organe qui porterait ses regards aux extrémités de l'horizon; on se précipite dans des chemins nouveaux qui semblent promettre une issue, et qui, sans vous y conduire jamais, finissent toujours par vous rejeter au point dont vous étiez parti. Avec la seule raison, on heurte à chaque pas contre des écueils et des abîmes, on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on est, ni où l'on va; on est réduit à errer dans le plus inextricable labyrinthe.... La religion est le fil libérateur, la colonne lumineuse de la science; elle est la boussole de la vérité : qu'elle soit donc avec vos enfants dès la pemière navigation de la vie; approvisionnez-les de ses conseils, mais que l'imagination ne tienne jamais le gouvernail; l'imagination, si fatale à l'enfance! l'imagination, tyran universel, imposteur habile qui nous promène de chimère en chimère, nous transporte dans l'avenir pour nous ravir le présent, nous fait un ennui de ce que nous avons et un besoin de ce que nous n'avons pas : démon domestique, elle nous suit partout, aigrit et multiplie nos peines, nous trouble dans le travail par des distractions, dans le monde par des caprices, dans le silence de la nuit par des visions et des fantômes; accumule les connaissances frivoles, enfante les ouvrages inutiles et les ouvrages pernicieux, décourage le zèle de ce qui est bon, et refroidit l'amour de ce qui est beau; mais aussi, elle a dans la religion sa plus irréconciliable ennemie, et la victoire n'est jamais incertaine.

Augustin, votre jeunesse, impétueuse et avide des périls de la célébrité, s'était jetée dans tous les travaux de l'esprit; et cependant, vous vous étonniez que toutes les sciences de la terre ne pussent calmer votre soif de savoir! vous avez tourné votre ardeur inquiète vers le ciel; quelque chose vous disait que c'était là-haut qu'habite cette plénitude après laquelle vous soupirez. Dieu vous parle tout bas, et vous trouvez enfin le repos avec les délices de la vérité. Ainsi pensaient les deux plus illustres précepteurs dont le genre humain puisse s'enorgueillir : c'est inspirés par la religion qu'ils formèrent les enfants des rois à soutenir le poids d'une couronne, préservant leurs augustes élèves de ces lâches courtisans qui trafiquent de la faiblesse des princes, leur persuadant de bonne heure, non qu'il y a une gloire et une renommée, mais un Dieu et une justice; les embrasant du saint amour des peuples, première loi des trônes et le seul art des rois; leur répétant que les batailles ne sont aux yeux du sage que des fléaux de la main souveraine qui punit; les effrayant du souvenir de ces jeux cruels qui bouleversent le monde; les garantissant de l'éblouissement de la prospérité et du fanatisme des conquêtes : nourrissant en eux ce goût des choses célestes, cet attrait pour la piété, qui n'est dans un prince

qu'une idée plus haute de ses devoirs. Qu'il est doux à notre ministère de proclamer, en face des autels qu'ils ont défendus de toutes les forces de leur génie, de proclamer les noms révérés de Bossuet et de Fénelon, chefs-d'œuvre de la religion, ornements de l'Eglise, parfaits modèles des instituteurs.

Oui, mes frères, c'est la religion qui découvre aux yeux d'un jeune homme, et lui garde pour son bonheur le trésor des saines doctrines : c'est elle qui arrange les intérêts de Dieu et les intérêts de la société, définit les principes, déduit les conséquences, apprécie le mérite des choses, et arrête les fluctuations du doute : avec elle il traversera, sans naufrage, cet océan d'erreurs, qui, grossi de nos jours par les torrents de l'impiété, a insulté les barrières de la foi; et il saura que la philosophie établit moins de nouveautés précieuses par ses recherches qu'elle n'offense de vérités utiles par ses entreprises; que cette philosophie étonne plus qu'elle n'instruit, éblouit plus qu'elle n'éclaire; qu'elle n'élève l'homme que pour l'avilir, et ne lui ôte des entraves qu'il ne sent pas que pour lui arracher des espérances qui l'honorent : et il saura que cette vie, dont l'aveugle ambition fait un usage si vain, est le berceau d'une autre vie; que c'est dans cet espace si court que le travail de la foi enfante des jours éternels; que la distinction de l'homme dans cette terre d'exil est d'être bon, et de devenir encore meilleur : et il saura que Dieu est le seul grand; que ce n'est ni le guerrier qui combat, ni le conquérant qui triomphe, ni le politique qui combine, mais Dieu qui, du centre de son immutabilité, remue à son gré tous ces subalternes agents : et il saura qu'il n'y a point d'absurdité si grossière qui ne trouve des sophistes toujours prêts à la justifier : et il saura qu'un premier écart peut fausser l'esprit le plus droit, comme souvent le premier gage donné à la cause du crime peut dégrader le plus noble caractère; qu'il ne faut chercher nulle part les profits du désordre, mais rester ferme dans le bien; qu'on ne doit point s'agenouiller dans la boue aux pieds du crédit, mais adorer son Dieu, servir son roi et aimer sa patrie : et il saura que le mépris des saines croyances est le précurseur des révolutions; que l'oubli des maximes tutélaires fait pencher les Etats vers leur ruine, et que l'anarchie conduit jusqu'à offrir des sacrifices humains à l'humanité. Voilà, mes frères, ce que la religion enseigne dans ses modestes gymnases.

Oh! qu'ils sont bien différents les orgueilleux gymnases de la philosophie! Jeunesse française dont l'affluence empressée encourage notre ministère, vous qui êtes le principal objet de notre zèle, vous que je voudrais ramener aux sentiments qui recommandaient nos véritables grands hommes et qui ont fait la gloire de notre véritable grand siècle; jeunesse française, nous vous en prions à mains jointes, confrontez une fois la religion de Jésus-Christ avec la philosophie de nos jours : voyez la religion de Jésus-Christ, simple, patiente et miséricordieuse, n'ayant que sa croix pour défense, et pour richesses les leçons qu'elle donne avec les épreuves auxquelles elle est soumise; voyez l'incrédulité au front hautain, souriant à ses progrès et à elle-même, dissimulant l'embarras d'une origine suspecte sous le vain étalage de ses commodes inventions. La première assigne la volonté divine pour règle de notre conduite, met la vertu avant le savoir et les qualités de l'esprit après celles du cœur, et par la grandeur de ses espérances fait les âmes les plus communes capables des plus belles actions; la seconde met en jeu toutes les passions, énerve les âmes les plus nobles et brise l'unique ressort qui excite aux sacrifices généreux. Les livres de celle-là conseillent la sainteté, la fidélité, la bonté; c'est un code de paix et de bonheur. Les livres de celle-ci ne sont que le recueil des bévues les plus humiliantes et des plus amères invectives; c'est un code de guerre et de malheur. Dans les uns, l'inaltérable et antique langage de la raison; chez les autres un jargon tranchant et baroque, comme les folles idées auxquelles il sert d'interprète. D'un côté l'éternelle lumière qui a éclairé et précédé les siècles, de l'autre une impénétrable profondeur de ténèbres. Ici, d'inépuisables sources de sagesse, là un luxe de suggestions criminelles, un faste d'ignorance qu'on a peine à concevoir. Enfin, pour tout dire en deux mots, le combat de l'être et du néant!

Jeunesse française, ne l'oubliez jamais, la vérité naît sur les hauteurs de la foi, l'erreur dans les bassesses de la vanité. On peut comparer l'une à ces eaux vives qui coulent du sein des montagnes et qui ne tarissent jamais; l'autre ressemble à ces eaux dormantes qu'une pénible industrie amasse, élève, suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle. C'est encore la religion de Jésus-Christ qui confirme le dogme générateur du repos des nations : ce principe n'est pas une illusion qui craigne l'examen. Il jouit de toute sa force où la religion jouit de tout son empire. La religion ne place-t-elle pas dans le ciel le berceau de l'autorité des princes? Nos réformateurs l'ont méconnu, ce dogme essentiel : ils ont osé y substituer des contrats énigmatiques. A quoi ont abouti leurs efforts pour rompre le nœud qui attache au trône d'en haut les trônes d'ici-bas! O nations! tremblez au souvenir des douleurs qui châtient les fastueuses pensées! Voilà, mes frères, les connaissances essentielles à la jeunesse. Oui, la religion est le fondement de la science, comme elle est la base de la vertu.

SECONDE PARTIE.

Les prôneurs hypocrites de la vertu sans religion ont beau dire et beau faire : ils laisseront toujours dans l'éducation morale un vide immense, un défaut essentiel qui défigurera leur ouvrage et le minera peu à

peu. La vertu n'est plus qu'une vaine théorie, et les devoirs qu'elle impose un esclavage, s'il n'y a ni récompense à attendre pour celui qui les acquitte, ni châtiment à redouter pour celui qui les viole. Vous qui ne voulez rien emprunter de la religion, où trouverez-vous une sanction qui imprime à vos préceptes le caractère de loi? Que d'infractions au code de la nature souillent l'homme privé et ne troublent pas l'ordre public! que de calomnies adroites! que de haines secrètes! que de tromperies sourdes! Et l'envie, et le lâche égoïsme, et l'ambition dévorante, et le luxe dévastateur, et la honteuse volupté, qui réprimera tant d'excès, si vous n'avez pas la religion pour auxiliaire? Est-il donc si rare de voir le crime effronté non-seulement en paix, mais au faîte des honneurs, tandis que la vertu est foulée aux pieds! La religion nous montre au-dessus de nos têtes un dépôt terrible où va se rendre chaque larme qui coule et que nous ne pouvions empêcher, chaque soupir du faible que nous n'avons pas entendu, chaque cri du malheureux auquel nous avons été insensibles: la religion offre sans cesse de grands motifs à de grandes obligations, de grands secours à de grands combats, de grands exemples à de grands sacrifices : et son ascendant sur les passions, et le mobile de ses craintes et de ses promesses, et sa sévérité réprimante non moins jalouse des pensées que des actions, et son irrésistible puissance qui va saisir le méchant jusque dans son dernier asile! Ah! si la vue d'un ami vertueux nous détourne quelquefois d'une mauvaise action, que sera-ce donc de l'enfant chrétien qu'on forme à marcher toujours en présence de Dieu? Celui qui médite l'éternelle vérité doit être vrai; celui qui pense à l'infinie bonté doit être bon; sans cesse il tiendra à s'approcher du modèle qu'il contemple. O sainte idée de Dieu, remplis donc l'âme de ceux qui sont chargés de la noble fonction d'instruire la génération présente! Oui, le rapport des hommes à Dieu, voilà l'inestimable caution qu'ils se donnent sur la même foi, le gage sacré qu'ils se confient sur la même espérance, le crédit réciproque qu'ils se prêtent sur la même charité. Il faut l'intervention de Dieu pour que les hommes ne se jouent pas des hommes, pour que l'homme ne se joue pas de lui-même. La vertu sans religion, c'est la justice sans tribunaux.

Je le sais, la voix du remords en retient quelques-uns sur le bord du précipice: mais si la religion n'ajoute pas ses terreurs aux terreurs de la conscience, quelle sera l'énergie de ce moyen? La conscience n'est un témoin formidable que parce qu'elle représente le législateur suprême dont elle est l'organe; sa censure nous épouvante, parce que ses décisions sont les arrêts d'un juge inexorable. C'est ainsi que cette torture invisible devient une barrière contre le débordement des passions : mais écartez la religion, écartez la vie future, et essayez de bâtir sans elle un système de morale; vous reconnaîtrez bientôt que vous faites d'inutiles efforts pour armer la loi naturelle. Ce n'est pas trop pour les passions d'un tribunal indéclinable dont les sentences soient les oracles mêmes de l'équité divine; ce n'est pas trop de l'avenir pour la vertu de vos enfants : la vertu peut-elle se suffire à elle-même? Discoureurs irréligieux, est-ce bien sérieusement que vous nous répétez les froides maximes du portique? Votre ridicule ostentation, votre glaçante doctrine ne seront jamais qu'un objet de pitié. La vertu est la route et non le terme : si elle ne doit pas nous conduire à une fin digne d'elle, si vous lui ôtez la perspective des indemnités, si vous la réduisez à son propre témoignage et à ne trouver qu'en elle le salaire de ses épreuves, elle ne sent plus que sa faiblesse, elle languit sans mouvement et sans vie, et préférera un crime heureux à une probité stérile.

Car, sans la religion, qu'est la probité elle-même? De quel alliage n'est-elle pas susceptible? Pourvu qu'on ne fasse pas de tort aux autres dans leur fortune, on est honnête homme dans le monde: on est honnête homme, et on porte le déshonneur dans les familles. On est femme estimable dans le monde, parce que, aidée d'une longue expérience, on cache ses désordres sous le voile officieux et quelquefois transparent de la clandestinité. Il faut donc une autre sûreté, une autre garantie : sera-ce la grandeur d'âme? Vertu d'apparat, trop sujette à se démentir en secret. Sera-ce l'élévation de l'esprit? Combien d'hommes sublimes par les connaissances, et abjects par les sentiments! Sera-ce la noblesse du cœur? Le cœur, ce foyer brûlant où s'allument tant de passions dont chacune à leur tour dispute à la vertu son trône et son empire! O vertu religieuse et céleste, il n'appartient qu'à vous d'embrasser tous nos devoirs; votre heureux possesseur est le seul que rien ne détourne des voies de la sévère probité; vous occupez la ligne que la jeunesse franchirait sans vous. Pères et mères, accoutumez donc vos enfants à chercher des sûretés dans le ciel et des garanties dans l'éternité. *J'avais cru*, dit le philosophe de Genève, *j'avais cru qu'on pouvait être vertueux sans religion; mais je suis bien détrompé de mon erreur :* jeter un jeune homme dans le monde sans religion, c'est lancer au milieu des flots un vaisseau sans pilote.

Et cependant aujourd'hui on croit que l'instruction la supplée, même dans les conditions inférieures. Examinons en peu de mots les avantages qu'on s'en promet : plus les petits seront éclairés, disent-ils, mieux ils connaîtront leurs intérêts qu'ils placeront dans la vertu : mais à ne juger que d'après le monde, leurs intérêts ne sont pas d'obéir aux lois de l'ordre, de vivre dans l'indigence à côté de la richesse, dans l'abaissement à côté de l'orgueil, dans le travail à côté du repos. La religion leur en ferait un précepte, et certes ce n'est pas au nom de leurs inté-

rêts qu'elle obtiendrait ce merveilleux sacrifice. Il est aussi trop absurde de venir dogmatiquement annoncer aux trois quarts des hommes qu'il leur importe de souffrir. L'instruction, ajoutent-ils, leur procurera les moyens de parvenir à un meilleur sort : avouez plutôt que, sans la religion, elle leur donnera un désir inutile, qui sera leur tourment et les dégoûtera de leur état. Votre intention serait-elle de troubler la paix qui règne entre ceux qui possèdent quelque chose et ceux qui ne possèdent rien? Alors vous rêvez la mort de la société. Lorsqu'ils seront instruits, disent-ils encore, la crainte les contiendra, ils sauront quelles peines les attendent, s'ils osent violer les lois : je ne croyais pas qu'ils l'eussent ignoré jusqu'à ce jour. Mais enfin, vous voulez qu'ils aient au moins dans leur misère la douce consolation de pouvoir lire les lois qui les condamnent. J'aimerais bien autant qu'ils lussent les joies de la bonne conscience qui sont écrites dans l'Evangile : ne consentira-t-on jamais à comprendre qu'être instruit, c'est saisir les vérités nécessaires à notre but, et qu'il y a plus de lumière dans la raison du pauvre auquel la religion enseigne ses destinées, qu'il n'y en avait dans la tête d'un Platon. Qu'elle est noble, l'éducation chrétienne! à quelle hauteur elle élève l'enfant! Elle dépose dans son intelligence tout ce qui forma nos plus beaux génies. La religion ne méprise rien, ne néglige rien; elle met tout en son lieu; les lettres elles-mêmes n'ont jamais eu de protecteurs plus dévoués qu'elle : car la science a son prix, mais la vertu vaut encore mieux. Un royaume peut à la rigueur se passer de savants, mais il ne se passe point de mœurs, ou il ne s'en passe pas longtemps. La société ne vit que de devoirs imposés par la religion.

Comme il n'y a que la religion qui fortifie la vertu dans l'adversité, en déployant à ses regards une carrière sans bornes et en lui donnant un Dieu pour appui : et voilà, docteurs modernes, ce qui était devenu l'objet de vos railleries; voilà les espérances que vous étouffiez; voilà cet Eden que vos mains téméraires avaient entrepris de défleurir! Sans doute il est facile, dans l'étourdissement des plaisirs, d'oublier la religion et de dédaigner ses promesses; le sourire de la folie brille dans la prospérité, mais il s'éteint dans la misère. Lorsqu'au jour des tribulations tout croule autour de nous; lorsque notre cœur est déchiré par ces blessures profondes qu'il n'est en la puissance de personne de guérir; lorsque nos amis nous abandonnent et nous trahissent; lorsqu'il est noyé dans l'amertume et dans les larmes, un homme qui semblait destiné aux plus douces affections; lorsqu'il se trouve aux prises avec l'infortune obscure et solitaire; lorsque ses plaintes se perdent dans un épouvantable silence; lorsqu'il succombe sous les coups de ses implacables ennemis, sans qu'aucune main secourable verse du baume sur ses plaies; je vous le demande, mes frères, ne sent-on pas alors malgré soi la valeur et le besoin des consolations religieuses? On ne le dirait pas, à ne considérer que cette surface riante que le monde nous offre : car la scène de la vie n'admet que des acteurs satisfaits; mais celui qui suivrait quelquefois dans leur retraite ces respectables malheureux qui honorent le malheur par le courage avec lequel ils le supportent, celui-là ne tarderait pas à savoir que, entre toutes les peines qui affligent l'homme, les plus cuisantes sont celles qu'on ne voit pas. Pères et mères, la fortune est inconstante et cruelle : hélas! peut-être elle réserve sa disgrâce à vos enfants; assurez-leur au moins les bienfaits de la religion.

Jeunesse indigente, portion la plus nombreuse et la plus intéressante de notre ministère, à qui les ressources de la religion sont-elles plus nécessaires qu'à vous? A qui la piété est-elle plus utile qu'à ceux que le monde méconnaît et repousse? Où puiserez-vous la résignation et la constance? Vous n'avez que les trésors du sanctuaire. O vous qui leur avez donné le jour, amenez-les donc dans nos temples; ils y trouveront des consolateurs et des amis : nos dogmes sont des dogmes de miséricorde et de paix : les interprètes de ces dogmes, la religion veut qu'ils aient des entrailles de père. Leur zèle n'est que charité, certitude et patience : ils parlent au nom de Dieu. (Telle est pourtant, mes frères, la classe d'hommes auxquels la sagesse du siècle croit faire grâce, en ne la comptant que pour inutile.) Mais c'est dans vos foyers domestiques que doivent croître les semences du tabernacle; c'est dans l'intérieur de vos maisons qu'il faut mûrir ce que l'oreille de vos enfants a recueilli dans nos temples. L'exemple, l'exemple! et le bonheur habitera vos réduits avec l'amour du travail; et la piété les consacrera avec l'estime de vous-mêmes; et l'innocence en sera la décoration; et la pudeur, la modestie de vos enfants seront la dot de votre tendresse; c'est l'unique héritage auquel ils puissent prétendre : la vertu est l'opulence du malheur. Songez que, sans la religion, toutes les tentations de la misère conjureraient leur perte; que, sans la religion, la vanité, mère de tous les désordres, exposerait vos filles comme des victimes à toutes les séductions; que, sans la religion, tous les vices profaneraient vos demeures, parce que la religion est le seul préservatif contre leurs ravages.

TROISIÈME PARTIE.

Non, mes frères, non, sans la religion, point de préservatif ni de sauvegarde à la jeunesse contre les vices; vérité d'expérience et qui n'a besoin que d'être énoncée. Tout n'est-il pas embûche pour elle? ce qu'elle voit et ce qu'elle entend, ce qu'elle lit et ce qu'elle devine, l'air qu'elle respire, tout ne favorise-t-il pas les penchants de la nature corrompue? L'éducation elle-même, si elle n'est cimentée par la religion, n'est qu'un piége de plus : l'édifice que les mains les plus habiles auront élevé, venant à tomber

au premier souffle, parce qu'il n'est point assis sur la pierre immortelle, votre enfant ne tombe-t-il pas avec lui, embarrassé dans ses ruines? Instituteurs, en vain initieriez-vous vos élèves aux connaissances les plus rares; en vain leur inculqueriez-vous les plus brillantes et les plus pompeuses maximes; en vain attacheriez-vous leurs regards sur les plus fameux modèles : si le premier des maîtres, si Dieu ne vient pas mêler ses leçons aux leçons humaines, et sa voix à la voix des précepteurs de la terre, c'en est fait : imaginez une semence que le vent emporte, un arbuste que la tempête flétrit et dessèche, une plante que les insectes rongent et dévorent. Voilà que le libertinage avec ses discours impurs, la raison avec ses égarements, la perfidie avec ses caresses, la flatterie avec ses poisons, l'orgueil avec ses prestiges, l'orgueil, ce péché d'origine qu'il faut combattre toute la vie et sans relâche; voilà que tous les vices, sans aucune chaîne qui les dompte, sans aucune digue qui s'oppose à leur irruption, fondent sur ce malheureux jeune homme, plus malheureux encore par ce qu'il a appris.

Que prétendez-vous donc, lorsqu'au lieu d'établir l'éducation de vos enfants sur une base divine, vous ne l'établissez que sur la base fragile des bienséances, aujourd'hui surtout que la tendresse est poussée jusqu'à l'aveuglement, aujourd'hui que les enfants traitent leurs pères comme des camarades, et que leurs mères érigent leurs filles en petites divinités, auxquelles il faut un culte et de l'encens? Que prétendez-vous donc, lorsqu'au lieu de leur dire : Soyez pieux; vous leur dites : Soyez décents? Pères et instituteurs indiscrets, avec cette faible armure, comment soutiendront-ils l'assaut de tous les vices, à cet âge surtout où l'on ne comprend pas encore les beautés et les harmonies de l'ordre; où l'on aime le mouvement, le bruit, le péril même, parce qu'on est sans expérience et qu'on ne doute de rien; où par l'effet d'études mal dirigées, on se complaît dans la bizarrerie de ses idées et dans l'inconséquence de leur application; où les affections de famille ne sont plus un frein suffisant? Ah! ne croyez pas que, toujours en état de guerre avec les passions, ils le gardent longtemps ce masque de décence qui les gêne; où s'ils observent encore quelques bienséances, ce ne seront pas celles qui proscrivent le scandale, mais celles qui attachent une honte misérable à remplir ses devoirs. Ainsi, en voulant les former à être vertueux par décence, vous ne leur apprendrez qu'à être vicieux par respect humain. Avec la religion, vous teindriez leur âme, si j'ose ainsi parler, des ineffaçables couleurs de la vertu, au lieu de ce vernis trompeur et léger de décence qui, emporté par le frottement continuel du monde, ne laisse enfin apercevoir qu'une difformité réelle. La religion d'ailleurs est si puissante qu'il faut lutter longtemps contre ses impérieuses réclamations, avant de succomber. Lors même qu'elle paraît endormie, elle demeure vivante au fond du cœur, y gémit par intervalles, pousse des cris qui réveillent le coupable et le ramènent à la vertu. La jeunesse, accoutumée dès l'enfance aux charmes et aux exercices de la piété, ne cède qu'après bien des combats, et encore sa mémoire importune-t-elle le présent du passé. Ses plaisirs ont de l'amertume; sa nouvelle vie est troublée par l'ancienne; il avance, il recule, il compare, et le repentir s'élève. O vous qui, après avoir prodigué vos soins à l'éducation de votre fils, le voyez infidèle à vos espérances et insensible aux reproches de votre autorité, consolez-vous : il reviendra baigner de ses pleurs les genoux paternels; il porte avec lui le trait vainqueur de la religion.

Jésus-Christ voulait qu'on lui amenât les enfants. *Sinite parvulos venire ad me.* (*Matth.*, XIX, 14.) Mes frères, on a souvent loué la morale de l'Evangile, l'onction qui règne dans l'Evangile; la simplicité des préceptes de l'Evangile : mais a-t-on bien senti toute la sublimité, toute la divinité de ces mots si instructifs et si touchants? *Sinite parvulos venire ad me.* Le premier ami des enfants ne semble-t-il pas dire aux auteurs de leurs jours : les passions arriveront bientôt; elles ébranleront, peut-être même elles renverseront votre ouvrage. Que vos enfants viennent donc à moi lorsqu'il en est temps encore; qu'ils m'écoutent, qu'ils m'apprennent; ils pourront m'oublier, mais pas pour toujours : en attendant ils sauront du moins où est le bonheur et la vérité.

La gloire de la religion est de triompher encore de ces hommes connus par l'affreux talent de réduire la corruption en système, exercés dans l'art d'ourdir des complots et de rassembler, avec la plus savante industrie, tous les anneaux de la chaîne dans laquelle ils veulent étreindre leur victime; après une faute, lui conseillant une faute plus grave, après chaque chute l'entraînant dans une chute plus hardie; chaque jour étouffant en elle un remords et déracinant une vertu; l'arrachant peu à peu à son époux, à ses enfants, à l'estime publique; l'étourdissant sur les bords de l'abîme; lui ôtant jusqu'à la pitié que le spectale des maux dont elle est la cause devrait exciter en elle; développant sous ses pas tous les mouvements de l'enfer; s'emparant de tous les événements de sa vie pour les changer en catastrophes désolantes : mes frères, voilà bien la réunion de tous les vices et de tous les scandales; mais voici le miracle de l'éducation religieuse :

Un rayon de lumière descend enfin dans cette âme maternelle à laquelle il ne restait que l'opprobre et le désespoir, y rallume la foi de ses premières années, y réchauffe le sentiment de sa première innocence, y ranime la voix de sa conscience muette, y rappelle le souvenir des jours heureux qu'elle passait avec Dieu, de la piscine où l'on contracta pour elle les engagements de l'Evangile, de l'autel sur lequel elle prononça le serment de la fidélité conjugale et où les an-

ges qui veillent à la garde du sanctuaire entendirent ses promesses : le même rayon, en couvrant le berceau de ses enfants, éclaire le tombeau où allaient se précipiter sa réputation et leur bonheur. Tout à coup je vois la mère qui arrose ses enfants des larmes du regret; et les larmes de ses enfants confondues avec les siennes, terminer enfin cette expiation douloureuse. Contre le bouclier dont la religion l'avait armée dans le premier âge viennent se briser tous les traits de la ruse, de la dépravation et de l'impudicité.

Mais qu'elle est encore plus belle, qu'elle est encore plus chère à Dieu et aux hommes la jeune épouse qui a toujours marché dans la voie des commandements, dont une éducation pieuse a formé le cœur sans y laisser entrer un vice, et orné l'esprit sans y laisser entrer une idée d'orgueil; qui, à genoux devant son crucifix, remercie le ciel des parents qu'il lui a donnés dans sa miséricorde, et paye ce bienfait de sa reconnaissance envers eux, de son désir de les imiter, de son amour pour Dieu, de sa charité pour les autres; qu'on n'approche jamais sans désirer de la connaître, et qu'on ne peut se défendre de respecter dès qu'on l'a connue, dont l'âme se peint dans ses traits comme dans sa conduite, en sorte qu'on est moins étonné de sa perfection que flatté de l'honneur fait à son sexe; qui, la joie et les délices de son époux, n'a que l'ambition de lui plaire; qui, l'exemple des épouses, n'excite jamais la jalousie, parce qu'elle est modeste; jamais la censure, parce qu'elle est sans tache; qui oblige avec une grâce si touchante qu'on dirait en la voyant goûter ce plaisir que c'est à elle-même qu'on vient de rendre un service, apparaît souvent comme un ange à l'humble pauvreté, et exerce la pudeur de sa fille, qu'elle amène sur ses traces, à offrir ses dons timides au timide besoin; s'instruit encore pour mieux l'instruire; la dispose, par une surveillance assidue, à l'acte le plus solennel et le plus important de sa vie, la réprimande souvent sans perdre sa confiance, la punit quelquefois sans perdre son amitié; toujours ajoutant à l'idée de ce qu'elle doit, et restreignant toujours l'idée de ce qu'elle peut; mesure ses paroles, ses gestes, ses actions; calcule ses démarches, consacre toutes ses pensées, toutes ses inquiétudes, tout son temps aux fruits de son union, heureuse d'être mère, plus heureuse encore d'être l'institutrice de ses enfants! Voilà, mes frères, la récompense d'une éducation vraiment chrétienne, voilà les mœurs pures, que la religion seule crée dès les commencements, qu'elle entretient de sa douce influence, et qu'elle rend enfin tellement nécessaire par l'empire des saintes habitudes, que toute autre habitude devient comme impossible.

Pères et mères, que de vices résistent au frein de la discipline, et ne résisteraient pas au frein de la religion! N'écoutez pas, je vous en conjure, ces pitoyables sophistes qui voudraient l'exclure de l'éducation. Les insensés! qui ne voient pas que, sans elle, toutes les forces du jeune âge se bornent aux seules forces de la nature; les insensés! qui prétendent remplacer la vertu par la gloire, la foi par la raison, les mœurs par les lois! Les lois! nous en sommes accablés, nous croulons sous leur nombre; et nous pouvons dire, avec un historien de l'antiquité, que nous sommes tout ensemble tourmentés par nos vices et fatigués par nos lois : *Ut vitiis, ita et legibus obruimur.* Les mœurs! les mœurs! Ah! mes frères, surtout dans cet instant de crise où les passions de l'adolescence s'éveillent; où le sang, bouillonnant dans les veines, porte à l'esprit des images séductrices; où les désirs impétueux de la curiosité donnent un nouveau ressort à cette faculté menaçante qui s'exagère tout ce qu'elle souhaite et s'enflamme pour tout ce qu'elle n'a pas : les mœurs! les mœurs! que vos maisons soient leur temple! L'enfance est un ruisseau voisin de sa source, dont il est nécessaire de diriger le cours; l'enfance est un arbre naissant dont il faut maîtriser la séve. Les mœurs! les mœurs! Et la religion, qui en est la gardienne! la religion, qui, déchue de son ancienne splendeur jusque dans les derniers rangs, brille aujourd'hui dans les premiers; comme le soleil, dont les hautes montagnes, lorsqu'il abandonne les humbles vallons, retiennent sur leur cime les rayons pâlissants.

Chefs de famille, qu'avec l'héritage de vos biens, vos enfants recueillent l'héritage des vertus chrétiennes; les vertus chrétiennes protégent l'innocence, et un enfant sans innocence est une fleur sans parfum. Malheur à vous, malheur à vos enfants, s'ils ne succédaient qu'à des richesses et à des vices! Dans le fils, dit Ezéchiel, on reconnaîtra le père, et la mère dans la fille : *Sicut mater, ita et filia ejus.* (*Ezech.*, XVI, 44.) L'obéissance d'Isaac ne m'étonne point dans un fils d'Abraham; je ne m'étonne point que les Machabées reproduisent la valeur et le zèle des Mathathias, ni que les filles de la femme forte soient des modèles de sagesse et de pudeur : *Sicut mater, ita et filia ejus.* Mais voici un mystère d'iniquité trop commun dans ce siècle : que de pères, par leurs railleries et par leurs blasphèmes, enhardissent leurs enfants à fouler aux pieds les choses divines, et, non contents d'être impies, transmettent leur impiété à une race tout entière! Ainsi, pères imprudents, vous outragerez Dieu par vos enfants, lorsque vous ne pourrez plus l'outrager vous-mêmes. Vous n'êtes donc pas seulement les déserteurs de l'Evangile, vous êtes les ministres du démon, vous servez sa fureur, vous lui engraissez des victimes; et ces victimes sont vos objets les plus chers! Pères dénaturés, Dieu voulait que vous fussiez leurs sauveurs, et vous les avez perdus! vous lui tiendrez compte de leur sang : entendez leurs anathèmes au tribunal des vengeances; ils invoquent sur vous la mort, parricides, à cause de vous.

Tandis que le plus beau spectacle, réservé aux élus, sera dans le triomphe mutuel des

enfants et des pères dignes de ce nom. O saints ravissements de l'amour paternel et de l'amour filial, ô ineffables jouissances de la nature, embellies par la présence de Dieu! Oh! qu'ils seront alors brillants et délicieux les fruits de l'éducation religieuse! Pères et mères, quels seront vos transports en contemplant votre ouvrage! Enfants, comme votre bonheur s'accroîtra de la joie de le devoir à vos pères et mères! comme vos cœurs et vos voix s'uniront ensemble pour le chanter jusqu'à la fin des siècles!

SERMON XIX.

SUR JÉSUS-CHRIST.

Pour le jour du Vendredi saint

Hæc autem scripta sunt, ut credatis quia Jesus est Christus, Filius Dei. (*Joan.*, XX, 21.)

Et ces choses ont été écrites, afin que vous crussiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu.

Le disciple bien-aimé n'avait donc pour objet, en nous transmettant l'histoire de son maître, que d'établir les titres de sa divinité: quelle clarté, quelle singulière énergie, quel enthousiasme vraiment céleste recommandent, dès son début, l'Evangile de saint Jean! *Au commencement le Verbe était : In principio erat Verbum*; c'est-à-dire, remontez le torrent des âges, *il était : Erat*. Entrez dans les abîmes de l'éternité, *il était : Erat*. Et qu'était-il? Il était comme son Père, celui qui est, il était Dieu : *Erat*. Mes frères, si cette théologie ne vient pas d'en haut, d'où vient-elle donc? Et d'où viendrait encore la théologie de notre salut par une croix sur laquelle ce Verbe expire? Un Dieu crucifié!... à la vue de ce tabernacle qui n'est plus qu'un tombeau autour duquel les anges consternés pleurent; lorsque la tristesse du sanctuaire, le deuil des lévites, l'airain sacré muet, l'abattement profond de l'Eglise désolée glacent toutes les lèvres et serrent tous les cœurs, oserais-je dire les humiliations, les souffrances, la mort de celui par qui tout existe? Un Dieu crucifié!... Orgueilleuse raison ne murmure pas, mais adore.... Un Dieu crucifié!... O France, oublie tes infortunes; que sont-elles auprès des siennes? Songe à ton roi qui, comme lui, pardonna à ses bourreaux. Un Dieu crucifié! Univers qu'il a tiré du néant, cache-toi dans l'affliction, l'ouvrier va mourir pour son ouvrage. Un Dieu crucifié!... Ah! mes frères, déchirons nos vêtements, couvrons-nous du sac de la pénitence et de la cendre du repentir. Eloquence humaine, taisez-vous; évangélistes, parlez à ma place : il n'appartient qu'aux témoins de la passion de la raconter dignement à la postérité chrétienne.

Mais je tromperais votre attente; et cette pensée m'encourage, qu'il ne faut point un panégyriste à Jésus, mais un interprète de vos sentiments unanimes. Conviendrait-il d'orner le cercueil d'un Dieu? serait-il possible de mettre de l'ordre dans le désordre de notre commune douleur? Non, mes frères, non, ce n'est point un discours étudié que votre piété réclame, mais le récit simple et fidèle des prodiges et des malheurs de l'Homme-Dieu; c'est l'oraison funèbre de la victime du Calvaire, écrite sans art et avec des larmes; c'est le tableau abrégé de ces inénarrables mystères qui ont coûté tant de sang aux martyrs, et dont les rapports échappent à notre faiblesse : que dis-je, mes frères? il n'y a plus ici de rapports, toutes les idées sont confondues. Je rassemblerai donc, pour votre admiration et pour votre reconnaissance, les traits qui composent l'histoire de notre Jésus; j'irai du berceau au tombeau de mon Sauveur, je le suivrai sur le Thabor ainsi que sur le Golgotha : je rapprocherai les miracles de sa fin des miracles de sa mission, et les vertus du docteur des vertus du rédempteur; je prouverai que la divinité de Jésus éclate dans toutes les circonstances de sa vie, comme sa royauté dans toutes les circonstances de sa passion, et nous conclurons que ces choses ont été écrites, afin que vous crussiez que Jésus est le Christ, Fils de Dieu : et nous conclurons encore que si Jésus est Dieu, celui qui ne croit point à sa doctrine et qui n'observe point sa loi est un insensé : *Hæc autem scripta sunt, ut credatis quia Jesus est Christus, Filius Dei.*

Instrument précieux de notre délivrance, ô croix de Jésus, vous n'êtes pas seulement le lit où il nous enfante à la grâce, et l'autel où il s'immole pour nos besoins; vous êtes encore la chaire de laquelle il nous enseigne une morale sublime, le trône d'où il fait la loi au monde, le tribunal sur lequel il condamne les méchants, le trophée qu'il élève contre les démons, le char victorieux auquel il enchaîne ses ennemis : croix de Jésus, arbre immortel, nous nous jetons à vos pieds et nous vous saluons : *O crux, ave!*

PREMIÈRE PARTIE.

Que d'imprudents se refusent aux plus formels témoignages, lorsqu'ils conviennent d'ailleurs que la beauté des Ecritures les étonne et que la sainteté de l'Evangile parle à leur cœur! Voilà, mes frères, les fruits de l'orgueil et la logique des passions. Ils voudraient bien de Jésus pour Dieu, mais ils n'en veulent pas pour juge. Chrétiens, je viens en ce jour, où nous pleurons sa mort, célébrer d'abord sa vie; je viens faire amende honorable à sa grandeur méconnue et à ses attributs outragés; je viens développer ses droits à notre culte et à notre amour. Son Evangile sera mon glaive, ma trompette et mon flambeau, comme ses miracles et ses vertus sont les preuves irrésistibles de sa divinité.

Si mon plan n'était pas circonscrit en des limites étroites, je montrerais Jésus embrassant d'avance toutes les époques, le premier et le dernier, le commencement et le terme. Je le montrerais représenté par Isaac, qui, sous le couteau d'Abraham, est nommé le chef d'une famille aussi nombreuse que les étoiles du firmament : annoncé par Joseph, qui, revêtu de la pourpre après la trahison

de ses frères, devient le libérateur de ses ennemis : exprimé par Moïse, qui se dérobe aux ordres barbares du despotisme contre les enfants d'Israël : figuré par Jonas, qui, précipité dans les flots, et trois jours après, sorti des abîmes, va exercer le ministère de salut chez un peuple qui n'est point l'héritage de Jacob. Je vous le montrerais aussi connu d'Isaïe que de saint Jean. Je répéterais les accents de cette longue suite de chantres inspirés, dont les lyres semblent n'avoir résonné que de son nom ; car ce n'est point ici un trait isolé, ce ne sont point quelques faits sans liaison que le hasard peut avoir devinés et ensuite justifiés : c'est la vie complète de Jésus, c'est Jésus tout entier dans le premier Testament comme dans le second ; en sorte que, pour apprendre sa divinité, on peut lire également ou les écrits de ses apôtres ou les écrits de ses prophètes.

J'ajouterais que les dominateurs de l'Egypte et de la Syrie, les rois des Mèdes et des Perses, les héros de la Grèce et de Rome, les Cyrus, les Alexandre, les César, tous, sans le savoir, ne faisaient que prêter leurs bras à Jésus, ne combattaient que pour lui : que Jésus n'était pas né, et qu'il était déjà le dieu des batailles ; qu'il décidait de l'élévation et de la chute des empires. Je demanderais à l'incrédulité : Qu'est-il, s'il n'est pas Dieu, notre Jésus dont l'histoire commence avec l'histoire du monde, et avec lequel toutes les révolutions qui l'ont précédé ont une connexion si intime qu'elles ne parlent que de lui, que, si vous les séparez de lui, vous leur ôtez leur but et leur objet? Est-ce pour un homme qu'à travers les temps je descends et remonte tour à tour? Est-ce pour un homme, lorsqu'un jour converse avec un autre jour, et une nuit avec une autre nuit pour mûrir les plus petits événements, que les âges tiennent aux âges, et versent à de grandes distances le germe fécond des événements les plus mémorables? Est-ce pour un homme que tout est en efforts, que tout est en mouvement, que tout est en travail pendant quarante siècles? Lorsque le rideau tombe, est-ce un homme celui auquel se renouent tous les fils dispersés dans la vaste étendue de la création? Quel est cet enfant qui prélude dans son berceau aux miracles qui étonneneront et changeront la terre? Et, par une admirable sagesse, c'est aux murailles délabrées d'une vile chaumière que se rattache cette chaîne de miracles qui, arrosée des larmes de l'indigence, va prolonger ses mystérieux anneaux sur toutes les nations! En effet, si Jésus avait brillé, à sa naissance, de la majesté et de la pompe des rois, on n'aurait vu en lui que l'appareil accoutumé de la magnificence à laquelle ils sont condamnés ; mais qu'aux prodiges de sa venue se joigne le prodige de sa misère ; que la misère soit l'unique apanage d'un enfant à qui tout appartient dans la nature, puisqu'elle est ébranlée de ses premiers gémissements : qu'une crèche soit son palais, qu'il ait des animaux pour serviteurs, pour couronne l'humiliation, la faiblesse pour sceptre, de la paille pour trône et des haillons pour manteau royal ; à ce tableau, je me prosterne devant le Dieu Sauveur. La Synagogue abusée croyait que le Messie naîtrait dans la pourpre, qu'il régnerait sur la ville éternelle et qu'il asservirait l'univers. En quoi donc aurait-il surpassé tant d'hommes que les illusions de la gloire ont rendus le fléau des peuples? Aurait-il été Dieu en ravageant la terre? La foudre des dévastateurs et des conquérants convenait-elle aux mains du libérateur pacifique qui voulait éteindre, dans son sang, la foudre de son Père irrité?

Non, mes frères, non, Jésus sera bientôt le pasteur du genre humain, et Jésus n'aura à son berceau que des pasteurs pour courtisans. L'orgueil est l'ennemi du prince de la paix, et le prince de la paix veut frapper l'orgueil de cette communication intime entre une étable et le ciel, de ce langage inusité qu'aucune oreille n'avait jamais entendu, de cet étrange renversement de toutes les idées reçues, qui remplit d'espérance la rusticité ignorante et de terreur la tyrannie superbe. Oh! qu'elle est instructive la pauvreté de Bethléem! Pour peu qu'on s'y arrête, on y découvre des attentions divines, on y voit la bonté souveraine empressée à nous secourir : nos sens, obtenant l'empire sur l'esprit, l'avaient fait leur esclave ; et l'idolâtrie, jetant entre la vérité et lui un nuage de vains fantômes, achevait de fermer ses yeux à la lumière. Pour guérir un mal si profond, il fallait qu'une religion nouvelle substituât une école de sagesse positive à une école de sagesse imaginaire ; qu'elle marchât à la suite du fondateur le plus extraordinaire et le plus capable de vaincre tous les obstacles ; il fallait que Jésus fût indulgent devant nous pour que nous devinssions riches devant lui ; il fallait que des dogmes certains remplaçassent d'équivoques théories ; que la plénitude d'une loi nouvelle couvrît l'insuffisance de la loi judaïque, et que les extravagances licencieuses du paganisme disparussent aux clartés d'un nouvel Evangile.

Mais hâtons-nous d'ébaucher sa vie qui n'est tout entière qu'un miracle. La puissance de Jésus n'est pas cette puissance empruntée qui avoue sa fragilité par les appuis qu'elle se donne ; il trouve sa puissance en lui-même. On voit que, dans la privation de tout, il est indépendant de tout, et qu'au dernier rang des conditions humaines sa grandeur est vraiment divine. Il demeure solitaire pendant trente ans, et des ombres de son abnégation jaillissent d'éclatants rayons qui le décèlent. Il entre dans le temple de Salomon, et la gloire de Salomon est effacée. La voix du second Elie retentit aux bords du Jourdain, et Jean-Baptiste renvoie à Jésus les honneurs qu'on se prépare à lui décerner. Enfin l'heure de Jésus est arrivée, et la création obéissante reconnaît son maître. Pour compter ses prodiges, il faudrait compter ses pas : le ciel et ses messagers,

l'enfer et ses habitants, la mer et ses tempêtes, ce qui est et ce qui n'est pas; tout n'attend que ses ordres, tout semble lui dire : nous voici : *Ecce adsumus*. (*Job*, XXXVIII, 35.)

Les aveugles voient, les boiteux marchent, les sourds entendent, les muets parlent, les démons fuient (*Luc.*, VII, 22); tels sont les jeux de sa volonté. Un mot, un geste, un désir lui suffit pour opérer les plus grandes choses. Pénétrer l'abîme des affections humaines, est un attribut exclusif, essentiel à la Divinité : quel cœur n'est pas sans voile pour Jésus? D'un regard il démêle les projets et les penchants de ceux qui l'approchent : il lit dans le cœur de Judas sa trahison et son impénitence; dans le cœur de Madeleine, l'amertume de ses regrets et les pieux transports de son amour; dans le cœur de Pierre, sa lâche défection et son noble repentir; dans le cœur du peuple, son attachement volage et son ingratitude obstinée; dans le cœur des pharisiens, la fourberie de leurs discours et les complots de leur jalousie : Jésus sait tout en Dieu, et il n'invoque pas d'autre nom que le sien, et il n'en reporte point l'hommage à un autre Dieu. Le fils s'adresse-t-il au Père? Il déclare que la puissance de l'un est la puissance de l'autre : *Ego et pater unum sumus*. (*Joan.*, X, 30.) Si Jésus n'est pas Dieu, comment Dieu ne lance-t-il pas son tonnerre sur l'usurpateur de son culte?

Et ces miracles de Jésus, qui oserait les contester? s'ils ne sont pas avérés, nous prions nos ennemis de nous indiquer un fait qui le soit. S'ils peuvent être révoqués en doute, la vérité n'a jamais paru sur la terre : l'idée même que nous avons de la vérité n'est qu'une illusion. Qu'on exige le genre de preuves qu'on voudra pour établir un fait quelconque, nous nous chargeons de nous servir du même genre de preuves en faveur des miracles de Jésus : enfin, est-ce que leur évidence n'est pas invinciblement démontrée par le caractère de Jésus, où tout est souverainement digne d'un envoyé céleste, où tout est marqué à des traits parfaitement inimitables, où tout serait inintelligible sans l'hypothèse d'une mission divine et d'un pouvoir surnaturel : par le caractère des apôtres qui n'ont pas plus l'intention de tromper que la crainte d'être démentis; on sent que c'est la vérité qui les presse bien plus que la manière de la dire : par le caractère des miracles, dont l'importance solennelle garantit la réalité : par le caractère des païens et des Juifs, si intéressés à les nier, et qui, au lieu de s'inscrire en faux, préféraient de les attribuer à la magie : par le caractère de cette foule de lettrés et d'illettrés, enrôlés dans la milice de Jésus, qui n'admettent pas la certitude de ses miracles, parce qu'ils sont chrétiens, mais qui deviennent chrétiens parce qu'ils en ont la certitude : par le caractère des résultats que la raison a le droit et le besoin de rapporter à l'intervention d'en haut : enfin par le caractère de l'Evangile dont la rédaction est un miracle de précision et de candeur.

Mais un miracle bien signalé encore, et qui reluit dans l'histoire de Jésus, est le choix des hommes qui doivent exercer avec lui et après lui les fonctions de son apostolat. Quoi! des simples et des idiots devenus les oracles et les précepteurs du monde! Les voyez-vous dans les places publiques le jouet et la fable de la multitude? Non, mes frères, la parole de Jésus sur leurs lèvres est une souveraine qui fait tout ce qu'elle veut : elle dit à la raison d'obéir; et la raison obéit comme son humble vassale. Les riches se laissent convertir, les académiciens se laissent éclairer, les philosophes se laissent convaincre par des insensés. Hé quoi! l'impie demande de nouveaux miracles pour croire à la divinité de Jésus, et être, s'il le faut, le martyr de sa religion : mais ce qui serait nécessaire aujourd'hui pour gagner un homme ne l'était-il pas au commencement pour gagner le monde? Ce qui serait nécessaire aujourd'hui pour faire un martyr, ne l'était-il pas au commencement pour faire d'innombrables martyrs? Enfin, et l'alternative est, ce me semble, péremptoire : ou Jésus a opéré des miracles pour fonder sa religion; et alors à quoi bon en solliciter de nouveaux? ou Jésus a conquis le monde sans miracles : et alors cette conquête ne serait-elle pas le plus grand des miracles? Ah! on ne disputerait point avec les miracles de Jésus, si on imitait ses vertus, second garant de sa divinité.

Les vertus de Jésus! Quelle voix suffirait à les énumérer dignement? Ecrivains profanes, qui enflez vos trompettes pour chanter vos héros, que sont-ils comparés aux héros de l'Evangile? Législateurs fameux à qui l'exagératrice antiquité éleva des autels, qui êtes-vous comparés au législateur des chrétiens? Ici, ce sont des vertus surhumaines, des vertus inouïes; ici, c'est la guerre à vos vertus de théâtre. Qu'est votre modestie près de son humilité, votre mépris de la douleur près de la soif des souffrances qui le dévore, votre courage près de sa résignation, votre vie près de la sienne, et sa mort près de la vôtre? Ici, comme par miracle, nous sommes d'accord avec l'incrédulité dont l'admiration se trahit elle-même. Pas une tache qui console l'envie honteuse de ce premier revers, pas une action douteuse qui inquiète ses disciples : la conduite de Jésus est l'uniformité de la perfection. Et quelle faiblesse s'autoriserait de son exemple! La mollesse des habitudes? Une carrière semée d'épines et humectée de sueurs, une fin de tribulations et d'opprobres; voilà toutes les jouissances du fils de David. L'intérêt? Un gibet, un tombeau d'emprunt; voilà toute la fortune du dispensateur de tous les biens. Le vain bruit de la renommée? L'amour de la retraite, la fuite des honneurs, le commerce des petits; voilà toute son ambition. Le vit-on jamais capter les suffrages utiles, caresser les grands, employer ces ménagements adroits, si connus des réformateurs

ordinaires? Des vertus, et rien que des vertus : voilà l'unique cortége du Dieu réformateur.

Et quel langage elles tiennent les vertus de Jésus! Lisez leurs discours, mettez-les en parallèle avec les productions les plus rares : celui qui ne sent pas combien ils les surpassent en beauté, en simplicité, en onction; j'ose avancer qu'il manque de goût autant que de foi, et qu'il est aussi mauvais critique que mauvais chrétien. A quel lycée avait-on reçu des leçons aussi sublimes que sur la montagne? Où est le type d'une recommandation aussi persuasive, aussi pathétique, aussi pénétrante en faveur des malheureux, avec des motifs aussi réprimants contre l'avarice qui n'a point d'entrailles, et la cupidité qui n'a point d'oreilles? Et le pardon des injures! Vertu si nouvelle qu'avant Jésus, aux yeux des moralistes les plus estimés, le désir de la vengeance était le privilége des âmes fortes, et l'acte cruel qui la satisfait, l'exercice d'un droit légitime. Mes frères, il n'appartenait qu'à un Dieu de réformer ainsi la vieille morale des nations : car réformer ainsi, c'est créer; c'est une seconde création plus noble, en quelque sorte, que la première; c'est une œuvre si haute, que si celui qui l'a faite n'était pas Dieu, Dieu lui-même l'envierait à celui qui l'a faite. Pour moi, dit saint Chrysostome (avec quelle confiance on oppose ces aigles de la vérité à ces oiseaux de ténèbres qui nous importunent de la monotonie de leurs cris sauvages!); pour moi, dit saint Chrysostome, lorsque je considère Jésus, son Evangile et ses vertus d'un côté, et de l'autre, le monde avec ses opinions, ses erreurs et ses vices, il me semble voir Dieu, avant la création, ordonner au néant de produire une terre et un ciel. Encore, ajoute-t-il, le néant n'a pu résister au Créateur : au contraire, avant Jésus, toutes les passions régnaient sur la terre, de manière à balancer la victoire; et toutes les passions domptées ont fui devant ses vertus.

C'est que le caractère de la sainteté de Jésus est de n'avoir point de caractère particulier, parce qu'elle réunit tous les caractères : sainteté de roi et de sujet, de chef et de serviteur, d'apôtre et de disciple. La sainteté de Jésus nous montre en sa personne une énergie que rien ne trouble dans la prédication de sa foi, une sagesse infaillible dans le code de ses ordonnances, une munificence inépuisable dans la fécondité de ses sacrements. La sainteté de Jésus est comme sa religion : toujours elle a brillé de son origine éternelle. L'idolâtrie a menacé, l'hérésie a brouillé, le schisme a déchiré, la sainteté de Jésus est demeurée entière. L'impiété a voulu tracer les plans de morale et de doctrine; mais, dans sa folle présomption, elle n'a jamais osé rivaliser de sainteté avec Jésus, jamais elle n'a essayé de la contrefaire. Ici elle avoue le Dieu, préconise les vertus en blasphémant les mystères, copie nos lois et nos règles en insultant au reste de notre Evangile. Ainsi, moralistes inconséquents, vous enluminez, en quelque sorte, des vertus de notre Jesus, la jactance de vos déclamations et la témérité de vos principes. Qui est-ce donc qui nous sépare, chrétiens incrédules? Nous sommes tous aux pieds de Jésus, nous, en l'attestant, vous, en le supposant. Impies, votre fière indépendance se familiariserait avec nos dogmes, s'ils n'étaient pas liés à des anathèmes.

Et d'ailleurs, quel si rare mérite y a-t-il dans les hommages forcés des impies? Qu'ils fouillent toutes les annales, qu'ils interrogent toutes les traditions, qu'ils passent en revue toutes les vertus qui ont ébloui le monde : Jésus à lui seul est plus grand que tous les âges; tout n'est qu'ombre, énigme ou figure devant la lumière, la solidité et l'excellence de ses vertus; il cumule en lui seul, et dans le degré le plus éminent, tout ce qu'on a loué, prôné, déifié. Quel est donc cet homme qui ne ressemble à aucun autre homme, qui dépasse toutes les bornes de l'humanité, qu'on adore et qu'on invoque, dont on baise tous les pas et dont on retient toutes les sentences, que la foule salue du nom de Dieu, parce qu'autrement elle ne saurait le comprendre? Quel est cet homme unique, insoluble problème, s'il n'est pas Dieu, puisqu'il resplendit de toutes les qualités d'un Dieu, puisqu'il renonce à tout, excepté au titre de Dieu, puisqu'il n'y a plus moyen, s'il n'est pas Dieu, d'expliquer sa venue, sa mission, sa charité?

Et de quelle autre bouche que de la bouche d'un Dieu tomberaient ces invitations touchantes dont retentissent les villes et les campagnes? *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (*Matth.*, XI, 28.) Vous tous, que la misère oppresse, pourquoi vous livrer à la plainte et au désespoir? Jésus est au milieu de vous : les régions qu'il visite ne les couvre-t-il pas de ses miséricordes? Ne laisse-t-il pas en tout lieu des marques de sa bonté? Qu'on ne craigne pas d'importuner sa tendresse, sa tendresse est sans exception, et il exauce jusqu'aux moindres désirs. Si d'abord il est sourd à la voix de la Cananéenne, ce n'est pas pour différer le bienfait, c'est pour récompenser la persévérance. Le paralytique de la piscine n'a pas encore prié Jésus de le redresser, et il en éprouve les faveurs. La veuve de Naïm retrouve son fils avant de l'avoir demandé. Que ses disciples appellent le feu vengeur sur une ville coupable, son indulgente commisération s'intéresse pour elle contre leur sévérité indiscrète. S'ils repoussent des enfants dont la naïve confiance se presse autour de lui, sa douceur s'offense qu'on veuille l'empêcher d'être accessible; et plus un zèle mal entendu éloigne de lui les petits, plus sa clémence et son affabilité l'en rapprochent. Et les larmes qu'il répand avec les sœurs désolées de son ami, et cet élan d'un cœur affectueux : allons, allons lui donner une seconde fois la vie!

Oh! si je pouvais rassembler dans l'enceinte de ce temple tous les objets de la cha-

rité de Jésus, quelle réponse aux incrédules! Qui pourrait se défendre du spectacle ou du souvenir de tant d'infortunes adoucies, de tant d'infirmités guéries, de tant de larmes taries, de tant de consolations recueillies, de tant de douleurs endormies? Ecoutez, chrétiens, et vous aussi, impies : Mon père, enchaîné depuis longtemps par un mal cruel, était prêt de descendre au tombeau; Jésus l'a rendu à la santé, au travail et à sa famille. Une fièvre brûlante dévorait mon fils, j'allais perdre l'appui de ma vieillesse; Jésus a sauvé celui qui m'avait déjà coûté tant de pleurs. Mes yeux étaient fermés à la lumière, et j'ai vu Jésus mon médecin. Notre frère était mort, couvert depuis trois jours du linceul funèbre; nous implorons Jésus, et notre frère est dans nos bras. Nous étions cinq mille dans un désert, exténués par la faim; il n'y avait que cinq pains et deux poissons; Jésus les bénit, et on emporte des corbeilles pleines des restes du festin miraculeux. Mon époux, tourmenté d'une lèpre hideuse, effrayait jusqu'à la pitié; la lèpre est disparue à un signe de Jésus. J'étais en proie au remords et à la malice des hommes; un jugement de la charité de Jésus a rétabli le calme dans mon âme.

Car, mes frères (et ici, il n'y a rien, absolument rien de l'homme, tout est manifestement, décidément de Dieu); car, mes frères, la charité de Jésus s'exerce sur les âmes comme sur les corps. Quel bienfait plus singulier que le bienfait de la rémission des péchés! L'homme devait mourir dans son iniquité : voilà une porte au repentir. O homme! ne cherche plus l'expiation de tes fautes dans le sang des animaux : quelles hécatombes satisferaient à la justice suprême? Voilà des eaux régénératrices qui coulent pour toi : voilà une fontaine publique qui lave les consciences : *Erit fons patens.* (*Zach.*, XIII, 1.) Qui l'a élevée? il n'y a qu'un Dieu qui pardonne à ce prix. Mais un bienfait, qui seul constaterait la divinité de Jésus, c'est l'institution de l'Eucharistie : Jésus abandonne sa vie aux méchants, et, pour les associer à son immortalité, il vivra au milieu d'eux, malgré eux et pour eux. O triomphe de sa charité! que les exécuteurs aveugles de la colère céleste ensevelissent dans le cercueil de Jésus les sacrifices de l'ancienne loi; son amour, si criminellement outragé, ne laissera point le nouveau peuple sans sacrifice. Le sacrifice sanglant qu'il va offrir sur la croix, il l'éternise dans un sacrifice de paix qui est lui-même. Je demande si cette institution est l'ouvrage d'un homme; si cette magnifique idée a pu se former ailleurs que dans une intelligence divine; si une charité si prodigieuse et si nouvelle a pu naître dans un autre cœur que dans le cœur d'un Dieu : et ne me serait-il pas permis de conclure avec vous que la divinité de Jésus éclate dans toutes les circonstances de sa vie? J'ajoute, ainsi que sa royauté, dans toutes les circonstances de sa passion. Ecrions-nous donc, avec le Psalmiste : Louange à notre Dieu, *Psallite Deo nostro, psallite!* (*Psal.* XLVI, 7.) Gloire à notre Roi *Psallite Regi nostro, psallite!* (*Ibid.*) C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quelle est cette domination nouvelle qui s'étend à tout et sur tout? quelle est cette royauté universelle qui n'a point de bornes? quel est ce maître puissant dont l'empire, quand il meurt, s'exerce sur le temps, sur lui-même, sur ses ennemis, sur la nature, sur les nations, et jusque sur les consciences? est-ce d'un instrument d'ignominies, d'un théâtre d'abaissements, qu'on devait espérer ce que la terre n'avait jamais vu?

Oui, mes frères, Jésus, dans sa passion, est roi du temps. Isaïe, car l'objet de tant d'oracles si clairement et si littéralement accomplis, pouvait-il ne pas en être l'auteur? Isaïe, c'est lui qui vous inspirait, lorsque, sept cents ans avant la naissance du Messie, vous étiez l'historien plutôt que le prophète de ses tribulations : Zacharie, c'est lui qui vous inspirait, lorsque, six cents ans avant son apparition, vous indiquiez, avec l'exactitude d'un témoin oculaire, les honneurs qu'un peuple, alors fidèle, lui décernerait dans sa capitale alors obéissante : Jérémie, c'est lui qui vous inspirait, lorsque, cinq cents ans avant leur déicide, vous annonciez aux Juifs les malheurs de la ville criminelle : et vous David, c'est lui qui vous inspirait, lorsque votre pinceau, traçant à de si longs intervalles la fin de votre rejeton, en nuançait toutes les circonstances avec une si douloureuse ponctualité. Oui, mes frères; Jésus dans sa passion est roi du temps! n'en avait-il pas révélé les suites, que le temps a accomplies? La subversion de Jérusalem, de son arche et de son culte, l'univers armé contre l'Evangile, ensuite soumis à l'Evangile, l'enfance de l'Eglise pleine de deuil et de larmes, et malgré tous les orages qui soufflent sur elle, sa continuité affermie : tout se développe devant Jésus et par Jésus; l'avenir n'est pas plus obscur à ses yeux que le présent, et les jours semblent n'avoir coulé que pour justifier sa parole. Or, il n'appartient qu'au roi du temps de l'avoir ainsi à sa disposition et de dire infailliblement : telle chose arrivera, quoique le fait dépende des causes libres qui doivent y concourir. Il n'appartient qu'au roi du temps de scruter le fond des cœurs et d'en lire les secrets les plus intimes, jusqu'à savoir mieux que l'homme ce qui est, ou ce qui sera à telle heure dans la pensée et dans la volonté de l'homme. A l'entendre parler de sa mort, longtemps avant sa mort, on croirait qu'il en parle comme d'un événement auquel il a déjà assisté. Prescience divine, miraculeuse vassalité du temps qui replie ses ailes et incline sa faux devant son roi, vous opérâtes la conversion du ministre de la reine d'Ethiopie.

Oui, mes frères, Jésus, dans sa passion, est roi du temps, et rien ne peut se sous-

traire à sa pénétration infinie. Il voit, dans les siècles futurs, son intarrissable amour payé de l'oubli le plus injurieux ; le glaive de la persécution égorger ses apôtres ; la licence, l'erreur, l'impiété, qui désolent son héritage: il voit de faux docteurs enflés d'un faux savoir, et ivres d'une célébrité mensongère, profaner ses temples, abattre ses autels, chasser ses lévites: il voit la légion impure de leurs disciples habiller les animaux des ornements du sanctuaire, poursuivre au dehors leur audace sacrilége, et, dans leurs festins dignes d'une horde de démons, salir les coupes destinées aux mystères redoutables : il voit l'indéfinissable régicide, commis sur l'oint du Seigneur, dévouer à tous les fléaux la nation qui l'a laissé commettre: avec les yeux de la pudeur, Jésus voit sur lui les plus hideuses impudicités : avec les yeux de la charité, il se voit accablé de toutes les haines: avec les yeux de l'innocence, il se voit chargé de toutes les iniquités, épouvantable amas qui fond sur sa tête par torrents: *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* (*Psal.* XVII, 5.) Oh! je ne suis plus surpris de sa défaillance au jardin des Oliviers. Que dis-je, mes frères? en même temps que tout est en silence contre lui, qu'il est anéanti devant la rigueur de son Père, que le visage inondé d'une sueur de sang, le cœur serré de tristesse, l'esprit agité des plus funestes tableaux, il éloigne le calice offert à ses lèvres tremblantes, il renverse en même temps la troupe armée qui s'approche pour le saisir, guérit un soldat blessé, déconcerte la perfidie qui vend son Dieu, et qui a trouvé, de nos jours, des imitateurs de sa bassesse et de sa lâcheté dans les méchants qui ont vendu leur prince! Est-ce un infortuné qui succombe, ou un roi qui commande?

Mais est-il roi dans l'épaisseur de cette nuit funeste où il reste exposé à l'insolence brutale et aux abjectes moqueries d'une vile populace impatiente de sa mort, qui n'attend le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat les scènes cruelles de la nuit? Oui, mes frères, cesserait-il d'être roi parce qu'il est affligé? Il y a quelques jours il était entré dans Jérusalem au bruit des acclamations publiques, comme un triomphateur que la gloire couronne. C'était la fête de ses prodiges et de ses vertus. Il ne marchait point entouré d'esclaves, mais des heureux qu'il a faits. Les airs retentissaient des hymnes de la joie, l'amour jetait des palmes sur son passage; on racontait à l'envi les œuvres de sa bonté et les axiomes de sa sagesse; ses discours étaient sur toutes les lèvres, et ses exemples dans toutes les mémoires; les pères invoquaient sa miséricorde sur leurs enfants, et les enfants invoquaient sur eux-mêmes les grâces du premier ami du premier âge : jamais roi fut-il plus unanimement proclamé? O barbare légèreté! et c'est le même peuple qui, pressé de boire son sang, met sa fureur dans les bassins de la justice: ô ingratitude, que de grandes victimes ont péri sous tes coups! que de larmes tu as fait répandre à des yeux qui ne devaient jamais pleurer! au moins suis Jésus dans la longue carrière de ses humiliations, et laisse-toi fléchir à la royauté personnelle qui y est empreinte.

Quel calme! quelle sérénité! quel courage! comme par son silence ou par ses réponses il étonne les juges prévenus devant lesquels il comparaît! Est-ce un accusé? est-ce un roi? Oui, soit que dans ses réponses libres et simples il déclare la vérité à ces magistrats iniques qui la craignent; soit qu'il écoute dans sa douceur muette les calomnies que vomit contre lui une multitude séduite ; soit qu'il supporte sans se plaindre les superbes dédains du roi de Galilée auquel il n'accorde pas même une parole ; soit enfin que chez Anne il n'oppose à une réception hautaine que la dignité de son origine : il est leur roi à tous, parce qu'il l'est de lui-même. Il respecte dans Caïphe l'autorité dont il est le dépositaire; mais il le cite en quelque sorte à son tribunal, en lui annonçant que ce fils de l'homme, maintenant traduit au sien, viendra un jour sur les nuées du ciel, pour juger l'univers. Pontife déloyal, au lieu d'abdiquer l'emploi dont tu es si fier, interroge les merveilles que personne n'avait faites avant lui ; interroge les confidents de sa vie ; interroge les Écritures, toi qui as la clef de la science ; interroge le ciel qui s'est tant de fois ouvert sur sa tête ; interroge l'enfer auquel il a tant de fois donné la loi ; interroge Pilate lui-même qui, ému de la tranquillité inaltérable de son air, absoudrait Jésus, si la fermeté du gouverneur égalait sa droiture....... mais le règne de sa passion n'était pas achevé, et il fallait, à ses grands desseins, de nouvelles preuves de sa royauté sur lui-même.

Quelle est cette colonne à laquelle Jésus est lié, et où toutes les dérisions se le disputent comme une proie? Hélas! l'architecte, qui a donné les astres pour vêtement à son ouvrage, est réduit à la confusion de sa nudité! Son corps n'est déjà qu'une plaie, et rien ne lasse la patience de cet agneau. On lui jette une robe de pourpre, on place entre ses mains un roseau, on lui entrelace une couronne d'épines qu'on enfonce dans sa tête meurtrie (femmes, ornez encore les vôtres de fleurs et de diamants pour perdre ce qu'il sauve) ; le sang ruisselle ; ces traits augustes, qui le rendaient le plus beau des enfants de la terre, sont effacés ; ces regards éloquents qui amollissaient naguère des satellites implacables, sont éteints. Patriarches, prophètes, rois et pontifes d'Israël, dont le vœu le plus ardent était de vivre sous l'empire du Messie, et de partager ses pacifiques conquêtes, le reconnaîtriez-vous, celui que vous aviez tant désiré? Voilà donc le médiateur promis depuis la création! voilà donc le fondateur de la seconde alliance! voilà donc le libérateur du genre humain. Oui! nobles aïeux de Jésus, vous reconnaîtriez votre noble descendant à son langage de maître et à ses royales menaces : Hâtez-vous, dit-il aux tigres qui le déchirent, hâtez-

vous d'assouvir votre rage jusqu'à ce qu'on me cherche en ma présence : que vos bras redoublent leurs coups, ils sont comptés de toute éternité : quand le nombre en sera rempli, vous serez frappés à votre tour. C'est l'arrêt de votre roi.

Car, dans sa passion, Jésus n'est pas seulement roi de lui-même, il l'est encore de ses ennemis, avec les siècles qui le vengent ! O nation d'Israël, de quel crime tu t'es souillée ! hélas ! tu en éprouveras bientôt le châtiment : ô nation d'Israël ! parce que tu as livré le juste par excellence, une nation étrangère, députée par le ciel, fondra sur toi avec l'impétuosité de l'aigle, détruira tes murailles et dispersera tes tribus. Ton sanctuaire lui-même ne sera pas épargné : la sentence est fulminée d'en haut, qui atteindra partout tes fils et les fils de tes fils errants, sans autels et sans sacrifice, se renouvelant sans cesse de génération en génération dans le sein de l'oppression et de la misère, les uns courbés sous le sabre infidèle près du seul tombeau qui n'aura rien à rendre au dernier jour : les autres exilés dans les royaumes, les républiques et les déserts, sans pouvoir se fixer à aucun lieu, sans crédit, sans territoire et sans espérance. Nation infortunée, comment le Seigneur, qui te favorisait autrefois de ses bénédictions, peut-il te traiter avec cette sévérité inexorable ? Tu ne peux résoudre le problème de tes destinées ; te souviens-tu de l'anathème de tes pères ? que son sang retombe sur nous et jusque sur notre dernière postérité ! Le Seigneur a exaucé l'anathème, il ne finira qu'à la fin des temps : *Occidetur Christus et usque in finem perseverabit desolatio.* (*Dan.*, IX, 27.)

Enfin, on charge sur les épaules du véritable Isaac le bois du sacrifice ; et c'est sur la montagne, couverte des ossements odieux des scélérats qui ont subi la peine due à leurs forfaits, que Jésus va commencer la rédemption du monde. Lorsque les plus grands coupables obtiennent quelque intérêt de la pitié, l'immaculé n'entend autour de lui que les cris de la haine insultante et les applaudissements de l'envie satisfaite. Epuisé par les blessures de la flagellation, il tombe sous le fardeau de la croix. Quelques femmes, touchées de ses malheurs et de ses vertus, pleurent sur ce Dieu orphelin qui se relève pour leur ordonner en Roi de ne pas pleurer sur lui, mais sur elles : c'est-à-dire sur les habitants de la ville inexplicable qu'il a remplie de ses bienfaits et de ses miracles, et où aucun courage ne se montre pour le défendre. Jérusalem, que se passait-il dans l'âme de Jésus, lorsque, de la colline sur laquelle il va clore son dernier testament, il regarde pour la dernière fois l'aveugle meurtrière du plus grand de ses prophètes ? Ah ! il n'invoque pas sur toi les vengeances de son Père, il sollicite ton pardon de sa clémence. Tous les fléaux s'apprêtent contre toi, mais son sang va couler pour laver ton injure. Jérusalem, si tu dois être pour toutes les nations un monument de justice, au moins qu'elles puissent y voir gravé ton repentir...

Que la terre frémisse d'étonnement et de désolation ; et vous-même, ô ciel, quoique plus près des conseils d'en haut, soyez aussi dans la désolation et dans l'étonnement : *Obstupescite, cœli, super hoc, et desolamini.* (*Jer.*, II, 12.) Votre roi et le nôtre traité en séditieux, ses pieds et ses mains percés, ses habits divisés par l'avarice ; l'indifférence de son Père dont le tonnerre sommeille ; un peuple qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable ; tous les genres de tourments qui se succèdent avec une lenteur calculée ; la plus sublime résignation déployée contre les raffinements du plus honteux supplice ! Sa mère, elle l'avait suivi, elle aurait voulu recueillir chaque goutte de son sang ; elle embrasse la croix en dépit des bourreaux ; elle embrasserait leurs genoux, si elle croyait pouvoir adoucir leur férocité ; elle écoute le bruit des marteaux qui clouent son fils ; elle aperçoit un breuvage amer sur les lèvres de celui que sa tendresse a allaité, et qui, pour sauver la terre et apaiser le ciel, va mourir entre le ciel et la terre : *Obstupescite, cœli, super hoc, et desolamini.*

Hé quoi ! la nature se trouble, comme si elle souffrait dans chacune des souffrances de son roi ; une main secrète lacère le voile du temple, comme pour instruire le judaïsme rebelle que l'ancien culte est abrogé : les rochers se fendent, comme pour attendrir des barbares plus insensibles qu'eux : la pierre des tombeaux se brise, comme pour attester la délivrance des morts : le soleil, comme pour ne point éclairer un crime nouveau, arrange à son disque un crêpe funèbre : le Golgotha s'enveloppe de ténèbres, comme pour cacher sa douleur, et s'agite jusqu'en ses fondements, comme pour la manifester au loin ; l'un et l'autre ont pris le deuil de leur maître. Cependant le phénomène a retenti de l'orient à l'occident. Dans Athènes un sage s'écrie : Ou l'auteur de la nature pâtit, ou la machine du monde se dissout : *Vel auctor naturæ patitur, vel machina mundi dissolvitur.* Rome, qui ignore la cause de cette éclipse, la consigne dans ses fastes ; et Jésus en mourant règne au Capitole. Oubliant qu'il est immolé par des ingrats, il se rappelle qu'il est immolé pour eux ; ses plaintes ne sont que des prières d'amour ; et ce que leur malice lui laisse de relâche est employé à excuser leur ingratitude.

Qu'il descende de la croix, disaient-ils : mais s'il descendait de la croix il ne serait pas le Messie. Le prodige décisif est de faire des prodiges pour sauver les autres et de n'en point faire pour se sauver lui-même : le prodige décisif est d'offrir son sang, en roi magnanime, pour le rachat de tous : le prodige décisif est d'exhaler un dernier bienfait avec son dernier soupir, en informant encore la terre de cette consolante vérité, que, même au milieu des horreurs du trépas, le pécheur le plus endurci trouve son salut

dans une pénitence sincère. Mais combien cette pénitence est rare, et qu'il y aurait de témérité à s'appuyer sur un miracle! Il meurt, et au lieu que les autres hommes meurent sans le savoir et sans le vouloir, Jésus meurt, parce qu'il l'a voulu; Jésus meurt, parce qu'il l'a prédit. Il meurt, et au lieu que la gloire des autres hommes est inhumée avec eux, c'est à la mort que la gloire de Jésus commence. Le sépulcre de Jésus est le berceau de son Eglise. Il meurt, et en mourant il apprend à l'homme ce qu'il vaut, en lui apprenant ce qu'il coûte à un Dieu : il meurt, et, au lieu que les autres hommes meurent de faiblesse, Jésus enchaîne la mort à sa croix. O décrets ineffables! Dieu frappe son Fils innocent, et le ciel est désarmé, l'enfer confondu, la mort engloutie dans sa propre victoire! *Absorpta es, mors, in victoria tua.* (*I Cor.*, XV, 54.) O mort! la mort de Jésus est ta mort. Enfin il meurt, et au lieu qu'à la mort les autres hommes cessent d'être ce qu'ils sont et ce qu'ils ont été, c'est alors que Jésus enfante le monde à la monarchie d'un crucifié!

Il l'avait annoncé que le Calvaire attirerait tout à lui : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32.) Ce crucifié n'est plus, je l'aperçois des hauteurs de Jérusalem arborer son étendard sur toutes les nations, les rassembler en foule autour de lui, et leur dicter une morale nouvelle. La génération complice de sa mort n'est pas encore ensévelie, et il a d'innombrables disciples chez les peuples civilisés et chez les peuples sauvages. Sans aucun secours humain et contre toute résistance humaine, l'image d'un gibet brille au front des Césars; ce gibet devient un arbre immense dont les rameaux monteront jusqu'au ciel, et dont les racines s'étendront jusqu'à l'abîme. De ce gibet coulent les premières eaux du fleuve qui, grossi de nos mérites, doit nous conduire à l'océan de l'éternité. Sur ce gibet est écrite la cédule de nos devoirs et de nos priviléges. Autant de larmes qui y ont été versées, autant de lettres de rémission. De ce gibet émanent les vives clartés de la foi qui réveilleront et pénétreront bientôt l'univers engourdi dans les glaces du mensonge; à la vue de ce gibet, tout change, les mœurs, les systèmes, les aréopages, la puissance et la servitude, le savoir et l'ignorance, la faiblesse et la force : ce gibet opère dans les gouvernements, dans les hommes et dans les choses, une révolution subite qui embarrasse les esprits, mais qui les soumet. Il est évident pour tous qu'une grande crise est arrivée, que de grands maux se réparent, que de grands biens rafraîchissent notre nature malade, et que le ciel s'est ostensiblement déclaré, par son Roi, le protecteur de la terre. Enfin, le paganisme lui-même avec ses riantes absurdités fuit devant un gibet qui, planté en tous lieux, attire à lui, par un enchantement divin, toutes les illustrations, toutes les vertus, tous les sexes, tous les âges, tous les états.

Où sont, disait Sennachérib, fondant, sur les triomphes qu'il venait de remporter, le fol espoir de subjuguer le Dieu d'Israël, où sont les dieux de Hemath et d'Arpad? Et moi, dans mon admiration profonde, je dirai : Où sont les dieux de l'Asie, de la Grèce et de Rome? où sont les dieux de la Germanie et de la Gaule? Un temple, temple d'un nouveau culte en esprit et en vérité, s'est élevé sur les débris de tous les autres temples qui n'appartiennent plus qu'à la fable; et ce temple a pour colonne un gibet; et sur l'autel de ce temple, Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, le bien que nous aurons fait et le mal que nous aurons évité. Confesseurs généreux, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, vos peines, vos tentations et vos douleurs : fervents anachorètes, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, vos abstinences, vos jeûnes et vos larmes : écrivains religieux, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, vos travaux, vos combats et vos succès : infatigables missionnaires de l'Evangile, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, vos épreuves, vos sueurs et vos dangers : sages instituteurs de la jeunesse, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, les inquiétudes de votre piété et les fruits de votre vigilance : vierges sans tache, c'est sur l'autel de la croix que Jésus offrira à son Père, jusqu'à la fin des temps, vos privations, vos austérités et vos bonnes œuvres. Rien ne peut plus être offert que sur la croix de Jésus, que par la croix de Jésus, qu'avec la croix de Jésus. La croix de Jésus est donc son trône, le sang de Jésus est donc sa pourpre : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Ibid.*, 32.)

Qu'aux jours mauvais, l'impiété arrache la croix de nos tabernacles avec le Dieu qu'ils renferment; que les enfants de la croix soient noyés dans les pleurs et traînés sur les échafauds; qu'une nation civilisée par la croix danse sur ses débris, le Roi du Calvaire, le Roi de la passion, le Roi de la mort, la replan era sur la cime de ses sanctuaires; il est Roi par elle, et elle est reine par lui, même des consciences. Je le sais, mes frères, le remords s'attache au crime, comme une vipère ardente qui s'élance autour de notre cœur pour le ronger par ses morsures : mais combien la croix ajoute à sa dévorante activité! Vous qui êtes les oppresseurs des peuples, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera les forfaits de votre ambition; et vous, qui faites de vos places un trafic mercenaire, descendez avec la croix dans votre conscience : vous y entendrez les accents de l'humanité gémissante qui vous accuse; et vous, pour lesquels l'or est d'un si grand poids dans la balance qui n'avait été confiée qu'à l'intégrité rigide, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera la partialité de vos sentences; et vous, dont l'insidieuse adresse enlace vos clients dans des procès

sans motif et sans issue, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera les victimes de votre cupidité insatiable ; et vous, qui flétrissez les lauriers du courage par vos violences homicides, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera les abus de la force qui ternissent la gloire de la noble profession des armes.

Et vous, qui ne spéculez pas toujours avec la probité, mais toujours avec l'intérêt, le pire des conseillers, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera vos profits illicites et vos monopoles concertés ; et vous, qui n'écoutez jamais la voix sacrée de la pitié, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera votre surdité incurable aux lamentations des affligés ; et vous, qui courez à des bouleversements comme à des victoires, et à des scandales comme à des fêtes, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera la perversité de vos maximes et de vos actions ; et vous, qui ne pensez qu'à l'agrandissement rapide de votre fortune, et jamais au solide bonheur de vos enfants, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera la contagion de vos mœurs séductrices ; et vous, plus habiles dans l'art dangereux de plaire au monde qu'empressées à instruire vos filles dans l'art heureux de plaire à Dieu, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera le prix du temps que votre oisiveté consume aux jeux, aux spectacles ou aux plaisirs, lorsque la tendresse solitaire et occupée coulerait de si douces heures dans l'exercice des obligations maternelles.

Et vous, zélatrices indiscrètes, qui voudriez réformer jusqu'à l'Eglise, régenter jusqu'à notre sacerdoce, juger notre ministère, comme si notre ministère avait besoin de vos suffrages, comme si les larmes de la pénitence n'étaient pas la seule conquête digne de nous, comme si le vain son des louanges était le salaire de nos fonctions, comme si les cœurs brisés n'étaient pas les panégyristes que notre vocation recherche, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera l'âcreté de vos censures, l'amertume de vos propos, les prétentions de votre amour-propre, que la moindre contradiction irrite, et les bizarreries de votre humeur querelleuse et tranchante, si fort en contraste avec la mansuétude chrétienne.

Et vous, dont la conduite suspecte refroidit la bienfaisance, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera votre mépris des bons conseils, vos débauches et vos larcins ; et vous, qui, par vos menteuses effronteries, provoquez la défiance en trompant la sensibilité, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera l'oubli des aumônes que vous avez reçues, la turpitude des moyens que vous inventez pour en obtenir de nouvelles, les refrains obscènes de la dégradante ivrognerie, et la fange impure de vos ignobles excès ; enfin vous tous, hypocrites, avares, impudiques, calomniateurs, descendez avec la croix dans votre conscience : elle vous reprochera vos noirceurs savantes, vos épargnes sordides, vos voluptés infâmes, les larges et incurables plaies de votre langue empoisonnée. La législation de la croix est donc une royauté! donc son empire est vraiment souverain, puisqu'après avoir dompté le monde par ses prodiges, il lui appartient encore de nous mener au bonheur par les aiguillons vainqueurs de la conscience : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* (*Ibid.*, 32.)

Mais telle est la perpétuité de sa domination, que Jésus sera roi encore par elle, méchants, lorsqu'au jour des vengeances elle vous poursuivra à son tribunal pour y être la délatrice inflexible de vos prévarications : oui, lorsque l'univers s'écroulera, et que la croix flottera sur ses ruines fumantes, c'est à ses pieds que vous serez cités, confrontés, discernés ; cette croix implacable décidera, prononcera, tonnera contre vous. La croix de Jésus est le grand juge des vertus et des vices. Justes, Jésus sera roi encore par elle, lorsqu'au jour des récompenses vous y trouverez le prix de vos mérites, comme vous y trouviez sur la terre un allégement à vos adversités. Infortunés qui parez de la croix de Jésus vos murailles de boue, et offrez au Dieu de l'indigent le tribut de votre résignation, Jésus sera roi encore par elle, lorsqu'au jour des miséricordes vous y lirez les actes de votre docilité à sa loi, et vos larmes mêlées avec ses larmes, et tous vos sacrifices ennoblis par le sien. Et vous aussi, courageuses servantes de la pauvreté et de la croix, Jésus sera roi encore par elle, lorsqu'au jour des compensations, sa reconnaissance acquittera envers vous la dette du malheur consolé par vos soins, et que vous marcherez en triomphe aux demeures où le diadème de la persévérance vous attend. Enfin vous tous qui portez la croix de Jésus durant le triste pèlerinage de la vie, Jésus sera encore roi par elle, lorsqu'au jour par lequel tous les jours finiront, l'instrument de la mort d'un Dieu deviendra le gage de l'immortalité de ses enfants : ***Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.***

Victime adorable, glorieux monarque de la croix, changez pour nous en autant de sources de grâces les blessures de votre amour, abaissez votre miséricorde sur le peuple qui m'écoute ; et que vos humiliations, comme vos grandeurs, ne fassent de lui qu'un peuple de frères unis dans la même foi, dans la même espérance, dans la même charité. Il sait, ô divin rédempteur, que le culte le plus agréable à son roi est le culte de l'imitation ; que Jésus n'est pas seulement notre maître, et qu'il veut être notre modèle ; qu'il ne suffit pas de le prier dans nos temples, qu'il faut le suivre au Calvaire ; qu'il ne compte pas seulement nos hommages, mais surtout nos vertus. Victime adorable, glorieux monarque de la

croix, bénissez les fidèles auxquels ma faible voix a raconté votre vie et votre mort. Qu'elles doivent être fécondes les bénédictions du Créateur qui meurt pour sa créature! O divin Jésus! couvrez-vous de votre sang : à la vue de ce sang précieux, pourraient-elles ne pas s'ouvrir un jour pour nous les barrières du ciel, où vous régnerez à jamais avec la croix pour sceptre, les élus pour favoris, et l'éternité pour héritage?

SERMON XX.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Pour le jour de Pâques.

Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus? (*I Cor.*, XV, 55.)

O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon?

Quel est ce tombeau transformé en un char de triomphe? J'y vois enchaînées et frémissantes l'impiété honteuse de sa défaite, les passions qui reconnaissent un vainqueur, la mort elle-même percée de ses traits. L'impiété nie follement la résurrection de Jésus-Christ : en vain les rayons de l'évidence brûlent ses yeux; l'histoire oppose en vain une digue insurmontable au torrent de ses blasphèmes; en vain elle l'accable de l'autorité vivante des monuments. Mais lorsque d'un côté l'impiété rejette tout, sans examiner le caractère des témoins, sans nous dire où sont les fils de la trame savante que les apôtres auraient ourdie pour tromper l'univers, le moyen que des ignorants qui ne savaient que leur barque deviennent tout à coup des modèles de finesse et d'éloquence, l'intérêt d'une si étrange machination, le but d'une entreprise aussi périlleuse : d'un autre côté elle est forcée d'admettre que les apôtres ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas; que le tact, le plus sûr et le plus fidèle de nos sens, s'est plu à fortifier l'illusion de la vue et de l'ouïe; qu'ils ont mangé avec un fantôme. Elle est forcée d'admettre que le sénat romain extravaguait en consignant dans ses archives les titres et les pièces de cette résurrection, et que l'illustre Tertullien, dont le suffrage est d'un si grand poids, n'était qu'un visionnaire, en y renvoyant les incrédules d'alors.

Chose singulière! Que le christianisme soit maintenant obligé de se défendre devant ses enfants comme il se défendait autrefois devant ses bourreaux, et que l'apologétique aux gentils soit devenue l'apologétique aux chrétiens. Incrédules de nos jours, expliquez-nous la foi de dix-huit siècles, depuis Tibère, qui a peuplé le monde de chrétiens. Orgueilleuse incrédulité, je n'ignore pas tes motifs; tu voudrais conduire le genre humain au gouffre du pyrrhonisme, parce que le miracle de la résurrection brille d'un éclat qui t'importune, et que cette résurrection est la mort : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors stimulus tuus?*

Et les autels des passions brisés contre un sépulcre! En fallait-il davantage pour irriter la haine et la jalousie de ces divinités mensongères? Jusque-là elles avaient régné en souveraines et tenu le monde sous le joug; la volupté avait ses temples. Et voilà que tout à coup une charte nouvelle, gravée sur un linceul, détrône les idoles; voilà que de nouvelles vertus germent au fond d'un sépulcre, et que la pierre qui le ferme devient la table d'une loi nouvelle. O étonnante révolution dont un sépulcre est le centre! C'est un sépulcre qui change la face de l'univers interdit : tout autre sépulcre est un écueil et un abîme; le sépulcre de Jésus-Christ est le berceau de tout ce qui est pur, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est vrai : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?*

Quel est cet assemblage hideux d'ossements arides? quel est ce sceptre armé d'une faux menaçante, cachant la seule blessure qu'il ait jamais reçue, et que Jésus-Christ lui porta dans le sein? C'est la mort, oui, c'est elle : Téméraire, tu me demandes où est ma victoire, où est mon aiguillon? Ma victoire est dans l'obstination des rebelles à la loi de ton maître; mon aiguillon est dans la troupe séditieuse que j'excite à la liberté de tout dire et de ne rien croire : ma victoire est dans les feux impurs qui brûlent la caducité sous les glaces de l'âge et la jeunesse sous les fleurs de la vie; mon aiguillon est dans l'époux qui abjure la fidélité nuptiale et dans l'épouse qui abjure la pudeur de son sexe : ma victoire est dans le séducteur qui tend des piéges à l'innocence; mon aiguillon dans le blasphémateur qui, pour servir ma gloire, enseigne le néant...

Horrible raisonneuse, c'est dans le sombre empire du néant que je veux aujourd'hui te porter les derniers coups. Jésus-Christ est immortel, car il est Dieu. Mais l'homme est aussi immortel, car il est sa plus noble image. O mort! pour te confondre à jamais, je viens dérouler devant l'homme le grand livre de ses destinées futures; je viens entrer en lice avec les suppôts du néant qui s'efforcent d'avilir notre être et de dégrader le plus bel ouvrage de la création, et je te demanderai à mon tour, au nom du Dieu ressuscité pour que nous ressuscitions avec lui, je te demanderai : Où est ta victoire? où est ton aiguillon? *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* Mes frères, ce discours, dont je puiserai les moyens dans les témoignages de la raison et de l'autorité, ce discours ne sera qu'un cantique en l'honneur de Dieu qui a immortalisé l'homme, et en l'honneur de l'homme immortalisé par son Dieu; mais avant, saluons tous ensemble la reine de l'immortalité : *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il existe un Dieu! et cette vérité est aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron que dans les écrits d'un Bossuet. Il existe un Dieu, et le ciel et la terre le proclament à l'envi. Il existe un Dieu que toute la nature

atteste comme elle atteste sa justice, sa bonté, sa sagesse. Or, si Dieu est juste, s'il est bon, s'il est sage, notre âme est immortelle.

Quel est le sort de l'homme? à combien de douleurs il est sujet? et que de douleurs nouvelles il se crée à lui-même! Avec les maux du corps, il souffre les maux de l'âme; avec les maux présents, le souvenir des maux passés le tourmente, la crainte des maux futurs pèse sur lui. Sa vie est une guerre continuelle, dit Job: *Militia est vita hominis super terram.* (*Job*, VII, 1.) Dans les situations les plus heureuses en apparence, quel est encore le sort de l'homme? Des inquiétudes sans cesse renaissantes l'agitent; les joies et les honneurs irritent ses désirs; toujours il nage dans le vide et dans le trouble; toujours il est entraîné vers un bonheur qui fuit toujours devant lui. Les autres créatures sont contentes de leur sort, l'homme seul est mécontent du sien. Eh! que lui importent ses priviléges, s'il en est la victime? Que lui importe le don cruel d'être la première des créatures, s'il en est la plus malheureuse?

Grand Dieu! j'ose élever jusqu'à vous mes soupirs: je ne suis point indigne que vous abaissiez sur moi la majesté de vos pensées. Vous m'avez fait capable de vous connaître et de vous aimer: quoi! vous auriez pu allumer en nous le besoin d'une félicité chimérique pour nous tourmenter par d'inutiles efforts! Vous n'auriez donné à l'homme la raison que pour éclairer l'abîme où il se débat dans ses fers! Ah! reprenez ce fatal bienfait. Mais non, le dieu de l'impie n'est point notre dieu. Si nous souffrons, sa justice payera nos souffrances. Je désire une immortalité de bonheur, donc elle est en réserve dans ses trésors. Oui, nos adversités passagères sont des gages d'éternelles prospérités: la certitude d'une vie future, voilà le baume qui guérit toutes les blessures et et toutes les plaies: *Immortalitas, pulchrum medicamentum*, comme la créature immortelle est le plus fécond sujet de louanges au Créateur: *Pulcher hymnus Dei, homo immortalis.*

Car, si l'avenir ne corrige point les déplorables inégalités du présent, qu'elle est étrange la position de l'homme! Le roi de l'univers n'est plus qu'une tache honteuse dans le magnifique ensemble du tableau de la nature. Si le cercueil est la porte du néant, homme vertueux, quel est le prix de ta confiance et le salaire de tes nobles sacrifices? Pourquoi veiller tout le jour et faire une garde sévère autour de ton cœur irréprochable? Tu te crois sage et tu n'es qu'un insensé qui se fatigue à guerroyer contre des fantômes. Si tu dois mourir tout entier, quel est ton véritable intérêt? De saisir tout ce qui peut assurer ton bonheur ici bas. Dès que l'âme est déshéritée dans l'avenir, c'est aux sens que l'empire appartient; eux seuls sont nos maîtres, nos gouvernants légitimes. J'avoue que la sainte image de la vertu nous attire par ses charmes et qu'elle a ses plaisirs; j'avoue même que la vertu serait bien étonnée de sa gloire si elle pouvait entendre le concert harmonieux qui résulte des clameurs de l'envie; mais n'exagérons pas les richesses qu'elle tire de son propre fonds. La solde chétive qu'elle reçoit sur la terre ne peut acquitter ses peines et ses combats. Si elle n'a rien de plus à espérer, ni à craindre, nous choisirons un crime utile.

C'est l'espérance et la crainte qui arment la conscience. Détruisez leur objet dans l'avenir, notre devoir est de ne plus aimer que nous dans le présent. Que tardé-je de trahir mon pays, de dépouiller le faible? Le vice qui me rend heureux est ma loi suprême, et la lâcheté qui me conserve, mon asile. De si effrayantes conséquences ne démontrent-elles pas sans réplique la vérité que je prêche? Exceptons l'athée qui, s'isolant de toute civilisation et amant secret de toute impunité, travaille dans les ténèbres à se creuser un sépulcre, bornant son orgueil à la putréfaction d'un cadavre; l'athée, impuissant à rien établir, même le doute; l'athée, qui secoue le joug de l'intelligence, le joug du bon sens, le joug de toute loi; l'athée, dont le savoir n'est qu'une indigence totale; l'athée, qui, se rangeant dans la classe des monstres, appartient à une espèce qui n'appartient point à notre ministère.

Otez le dogme de l'immortalité, la terre n'est plus qu'une grande illusion, un songe immense et comme un vide accablant: ôtez le dogme de l'immortalité, il n'y a plus que des esprits superbes qui semblent arracher de ses fondements jusqu'à la raison, pour se faire, de ses débris, un rempart contre Dieu: ôtez le dogme de l'immortalité, je ne vois plus qu'une masse d'êtres indéfinissables, jetés dans l'espace, on ne sait à quel dessein; qu'un hors d'œuvre posé sur le gouffre du temps qui l'engloutit comme un atome, qu'une scène énigmatique qui ne correspond à rien, et dont on ne peut ni deviner l'intention ni prévoir le dénoûment. Cette chaîne qui, depuis notre origine, ne fait de nous qu'une seule famille, n'en réunirait-elle les membres qu'ici-bas? ne demande-t-elle pas, en quelque sorte, à s'étendre au delà de ce que nous voyons? n'embrasserait-elle que la génération d'aujourd'hui? et toutes les générations qui ont disparu de dessus la terre, seraient-elles étrangères à la génération qui vit sur leurs tombeaux? A quoi ferez-vous tenir cette chaîne, si son premier anneau n'est pas dans le ciel? Si vous ne me conduisez point au delà du période actuel, le moyen de garantir la sanction des devoirs que vous m'imposez! Je cherche en vain dans ce bizarre renversement d'idées les attributs de mon Dieu.

Oh! je ne suis plus étonné de la brûlante indignation de cet homme qui, trop enclin à la singularité pour être chrétien comme un autre, attaquait également la philosophie et l'Evangile, parce que des deux côtés les places d'honneur étaient prises: hardi plagiaire, on dirait qu'il emprunte nos accents,

ou plutôt qu'il a ravi à l'éloquence chrétienne sa foudre, pour déchirer le masque et sillonner le front des chefs de l'impiété, qui, sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont de bonne foi, prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination, ôtant aux affligés la dernière ressource de leur misère, aux puissants et aux riches le frein de leur opulence, effaçant la ligne qui sépare le crime de la vertu, et sapant ainsi les bases de tout ordre et de toute justice ; qui prennent une audace vague de pensée pour l'étendue du génie, la licence pour la liberté, l'obscurité pour la profondeur, et l'extravagance pour l'originalité ; nient la vérité, nient le bien, nient le mal, nient tout autre devoir que celui de la conservation physique ; disent à l'homme que son intérêt est la seule règle de sa conduite, ses forces, la seule mesure de ses jouissances, l'appréhension des lois, la seule retenue à ses excès.

Dieu souverainement équitable, permettez-moi de vous adresser encore la parole et de vous dire, avec vos prophètes : *Justus quidem tu es, Domine, si disputem tecum.* (*Jer.*, XII, 1.) Vos impénétrables desseins sont au-dessus de tous nos raisonnements. Souffrez cependant que je vous adresse encore cette plainte : *Verumtamen justa loquar ad te.* (*Ibid.*) Pourquoi suis-je presque tombé de découragement et d'amertume en voyant la paix des méchants? Eux seuls ont obtenu la considération et la gloire : jusques à quand laisserez-vous triompher les coupables? *Usquequo, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur?* (*Psal.* XCIII, 3.) Dans quel délaissement languissent l'humble vertu et la timide innocence? C'est donc en vain que mon âme est restée sans ride et sans tache : *Ergo sine causa justificavi cor meum.* (*Psal.* LXXII, 13.) O pudeur, ô tempérance, ô charité ! vous n'êtes donc que d'inutiles chimères. Passions, enflez toutes vos voiles, nous périssons comme les méchants, vivons comme eux ! O Dieu, pourquoi abandonnez-vous l'homme pur et faible? *Quare oblivisceris tribulationis nostræ?* Quoi ! le juste qui vous adore et l'impie qui vous outrage, le protecteur de l'orphelin et le lâche qui l'opprime, le consolateur généreux qui essuie les larmes de la douleur et le barbare qui les fait couler seraient égaux devant vous ! Qui expliquera ce désordre? *Quare via impiorum prosperatur?* (*Jer.*, XII, 1.) J'ai dit : Il n'en peut être ainsi : mon Dieu doit venger les bons et châtier les méchants : *Dixi, in corde meo : Justum et impium judicabit Dominus.* (*Eccle.*, III, 17.) Oui, il y a un autre monde qui réparera celui-ci. Le temps est un chaos ; l'harmonie est dans l'éternité. La vie future peut seule résoudre le problème de la vie présente. Oh ! avec l'immortalité, comme tout est grand, sublime, lumineux ! L'immortalité est la clef de la création : *Justum et impium judicabit Dominus, et tempus omnis rei tunc erit.* (*Ibid.*)

Se peut-il qu'il y ait des hommes qui possèdent une âme immortelle avec la froide indifférence de la montagne insensible qui recèle un trésor? Au jour fatal qui leur découvrira ce trésor ignoré, il sera perdu pour eux. Se peut-il qu'il y en ait d'autres qui, par un prodige plus humiliant encore, étouffent le sentiment intérieur qui les presse, se ravalent au niveau de la brute, et dont l'ambition incompréhensible aspire à descendre? Tandis que l'action continuelle de la raison et de la conscience s'oppose à leur abaissement et veut les élever, ils luttent péniblement contre elle, gravitent avec effort vers le néant, se font un espoir flatteur de s'ensevelir dans son horrible nuit, et se rendent ainsi les blasphémateurs de leur âme. Les insensés ! qui se privent du bonheur anticipé de converser un jour, unis d'intérêts et dans une éternelle société, avec les enfants de l'innocence, d'être les propriétaires des richesses que la nature divine renferme, d'être initiés aux secrets du Créateur, de lire dans son sein le plan de la création et de comparer l'ouvrage avec le modèle. Mes frères, il n'y a plus de maux réels pour le vrai chrétien : quel est l'esclave qui aurait le droit de se plaindre aujourd'hui, si demain il doit s'éveiller le maître d'un empire? Le vrai chrétien est un roi en bas âge qui attend un trône avec sa majorité : ô mes frères, enorgueillissez-vous de votre vocation.

Race immortelle, comme l'Apôtre le publiait devant l'Aréopage, appréciez tout ce que vous êtes. Ce sentiment n'offensera point votre Dieu : sentir votre grandeur, c'est adorer la sienne. Usufruitier du monde, héritier substitué à ce riche patrimoine, incline-toi devant le nom auguste qui commence ta noble descendance ; incline-toi devant celui dont tu retraces, quoiqu'à une distance infinie, la bonté dans tes affections, et l'immensité dans tes désirs. Mais, quoique l'homme soit le premier né de la création, à Dieu ne plaise cependant que je veuille lui faire oublier, en ce moment, les erreurs, les passions, les faiblesses qui l'affligent depuis sa funeste dégradation ! Je viens lui montrer seulement la grandeur qu'il conserve au milieu de ses pertes. Ainsi un temple ruiné présente encore, dans la magnificence de ses débris, des vestiges de son ancienne splendeur ; ainsi un roi précipité de son rang garde encore, sur un front blanchi par le malheur, des traces de son ancienne majesté.

Quoique l'homme soit déchu de tant de prérogatives, quelle autorité lui reste encore dans la nature ! La terre est son empire ; tout le respecte et le craint. Les animaux les plus fiers frémissent sous sa main, se courbent sous son joug. Son regard élevé lit au ciel en traits de feu la patrie qui l'attend, et semble réfléchir la gloire de celui qui y règne : *Imago et gloria Dei est.* (*I Cor.*, XI, 7.) Toujours il se souvient de son ancien domaine et s'en souvient assez pour retrouver le sentier qui y conduit. Et les merveilles de notre intelligence ! Je fais revivre, par ma mémoire, ce qui n'est plus ; je crée,

par ma prévoyance, ce qui n'est pas encore; par l'activité de ma pensée, je saisis ce qui échapperait à mes yeux, j'habite dans tous les lieux et dans tous les temps. Ma voix articule quelques sons; et les idées qu'ils expriment deviennent une propriété commune: ma main grave, crayonne ou écrit sur des feuilles légères; et elles atteignent les plus lointains rivages. Les nations s'entendent et se répondent des deux extrémités de l'univers; le siècle présent converse avec l'antiquité la plus reculée, et la dernière postérité conversera avec lui. L'homme police les cités, règle les mœurs, balance le sort des nations. Cet être qui n'est qu'un point dans l'espace ose en mesurer l'étendue, se frayer des routes nouvelles à travers les mers, planer jusqu'aux régions célestes, compter et nommer les étoiles, auxquelles il prête aussi la lumière: il calcule leur marche, leurs révolutions; il entre même dans les abîmes de Dieu: *Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei.* (I *Cor.*, II, 10.) Enfin, touchant de son âme au ciel et de son corps à la terre, roi entre le monde visible et le monde invisible, entre le temps et l'éternité, eût-il la faiblesse du roseau, au moins c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser, une goutte d'eau suffit. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que l'univers, parce que l'homme sait qu'il meurt; au contraire, l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Qui jamais eût pu croire, mes frères, que l'homme abjurerait un jour sa dignité, et que le Fils du Très-Haut, las d'être ainsi appelé, dirait réellement à la pourriture: Vous m'avez engendré; et aux vers: Vous êtes ma famille. (*Job*, XVII, 14.)

Et cependant, mes frères, on ne peut arrêter son attention sur les miracles de la pensée, ni sur le privilége singulier et exclusif dont elle jouit, de ramener à elle le tableau du passé et du présent, de contenir, pour ainsi dire, la succession des âges, de combiner le futur dans les leçons de l'expérience: on ne peut arrêter son attention sur de tels miracles, sans joindre à un mouvement continuel d'admiration, l'idée d'un but digne d'une conception si grande et si haute. Pourrions-nous le découvrir, ce but, dans le souffle passager, dans l'instant fugitif qui compose la vie? Pourrions-nous le découvrir dans ce système général de destruction où devrait s'anéantir, de la même manière, et la plante aveugle, et l'homme responsable, parce qu'il est libre? Ne rapetissons pas ainsi notre sort: non, la vie, qui est un moyen de perfection, ne doit pas aboutir à une mort éternelle; non, l'esprit, cette source féconde de vérités, ne doit pas aller se perdre dans les ombres du néant; non, le sentiment, cette douce et pure émotion qui nous unit aux autres avec tant de charme, ne doit pas se dissiper comme la vapeur d'un songe; la conscience, ce rigide censeur de nos actions, ce juge si sévère et si imposant, aurait-elle le droit de nous tromper? La vertu bénirait-elle en vain son auteur? Et le besoin de le connaître cet auteur, besoin sublime, ineffable enchantement, n'est-il pas un gage assuré de nos espérances?

Oui, quand je vois l'homme monter à la connaissance d'un Dieu, ce degré d'élévation me prépare, en quelque sorte, aux destinées supérieures de mon âme je cherche une proportion entre cette faculté et tous les intérêts de la terre, et je n'en découvre aucune; je cherche une proportion entre cette méditation sans bornes et les rapports de la vie, et je n'en aperçois point. Il y a donc, n'en doutons pas, quelque magnifique secret derrière tout ce que nous voyons; il y a quelque étonnante merveille derrière ce mur qui tombera bientôt: Eh! comment supposer que tout ce qui nous anime, nous guide et nous entraîne, soit un assemblage d'illusions et de prestiges? L'instinct de l'avenir presse tellement les hommes, que lors même qu'ils veulent l'effacer, ils lui rendent hommage par leurs folies. Ils se forgent une immortalité chimérique; c'est pour elle qu'ils s'agitent et se tourmentent, que les uns se consument, que les autres entassent crime sur crime.

Hélas! ils rêvent l'immortalité du temps, lorsque l'immortalité du ciel les invite! ils rêvent la postérité! Tribuns fameux, savants publicistes, qui renverseriez le monde si votre langue était toujours la maîtresse de souffler la tempête, faites du bruit tandis que vous vivez: lorsque vous ne serez plus, l'oubli pèsera sur votre tombe, et tous les échos seront muets pour vous. Ils rêvent la postérité, comme si l'empire des passions finissait où le sien commence; comme si, dans cet espace qu'ils laissent derrière eux, il ne devait plus y avoir d'intrigues; comme si la vérité seule devait y marquer les rangs, y assigner les places; comme si les imposteurs à venir ne devaient pas usurper ses droits et envahir ses fonctions! Ils rêvent la postérité! Eh! qu'importe la postérité à qui n'est que cendre et poussière? S'il n'y a point d'opinion éternelle, qu'importe l'opinion des siècles? La voix de la postérité retentit-elle aux tombeaux des Néron et des Caligula?

Non, l'essence de notre âme n'est douteuse pour personne: je le sais, des docteurs avides d'argent et de bruit débitaient, naguères encore, leurs inconcevables rêveries au sein d'une capitale éclairée: on a vu une foule d'oisifs, intéressés par-dessus tout au maintien de l'ordre s'empresser autour de leurs tréteaux, acheter une doctrine et des principes dont l'usage avait été si désastreux, s'imaginer savoir tout l'homme, parce qu'un scalpel bien affilé déplissait bien délicatement sous leurs yeux tous ces innombrables filaments, entassés les uns sur les autres dans la substance du cerveau; croire qu'ils parviendraient à la retraite de l'âme et la forceraient dans son retranchement; qu'après avoir surpris enfin cette âme si longtemps impénétrable, ils l'offriraient à

tous les regards, avec la preuve invinciblement acquise que la vertu et le vice sont des mots vides de sens, puisque nos penchants sont irrésistibles, si l'âme est matérielle. Se peut-il que des charlatans, assez déhontés pour répandre ces affreux systèmes, aient trouvé des admirateurs assez imbéciles pour les écouter avec avidité et les prôner avec frénésie? Je le répète, l'essence de notre âme n'est douteuse pour personne : il n'y a que l'impiété en démence ou le libertinage en infamie qui s'obstinerait à y voir des attributs réservés à la matière. On me demandera peut-être: Mais nos organes détruits, l'âme n'est-elle point comme l'ouvrier qui, privé de son instrument, languit dans l'inaction? Ma réponse est facile à saisir.

Dans le cours de la vie, que de compensations auxquelles la matière n'aura jamais aucune part! Cette paix, cette douce sérénité, cette satisfaction de soi-même, ce bonheur d'une action généreuse, ce compte délicieux que se rend chaque jour l'ami du pauvre, tout cela est-il l'ouvrage de nos organes? Le sombre voile de la nuit empêche-t-il mon âme de contempler l'astre du jour? Dans le silence de ses organes, mon âme parle à l'Eternel, s'enfonce dans l'océan de ses perfections, s'élève à lui par la louange : qu'importe à l'âme que le corps devienne poussière? Réduite à elle-même, elle n'en distinguera que mieux une existence qui ne sera plus partagée; son enveloppe brisée, elle n'en sera que plus libre dans ses élans. Que l'incrédulité délirante ou l'effronté cynisme affectent de confondre l'être pensant avec cette chair en lambeaux, ces ossements épars, ces cendres froides, moi, je dis : Quoi! Dieu, par un premier acte de sa toute-puissance, aura tiré du néant un être, sa ressemblance la plus fidèle; par un second acte de sa toute-puissance, il aura uni l'être le plus noble au plus vil : et quand l'esprit aura tout fait pour la matière, quand il aura tout supporté et pour elle et par elle, l'instant où il est prêt de fuir pour n'être plus que lui, l'instant qui devait marquer son triomphe, sera précisément celui que Dieu aura choisi pour opérer un troisième acte de toute-puissance, en l'anéantissant, lorsque le chef-d'œuvre de la création allait paraître! O Dieu, vous feriez donc des prodiges pour m'apprendre à vous haïr!

Toujours avide de jouissances nouvelles, notre âme impatiente ne s'élance-t-elle pas vers une félicité sans mélange? Qui peut calmer son indomptable désir? Non, ce n'est point un vain système que l'attente de l'immuable éternité. Ce sentiment impérieux, Dieu l'a gravé au dedans de nous avec le remords, pour servir la vertu et combattre le vice. Car l'immortalité, propice aux bons et redoutable aux méchants, trompe les affreux calculs de la scélératesse, dont le néant est le premier vœu et le premier besoin. Athées, anarchistes, spoliateurs engraissés de fraudes et de rapines, rétenteurs odieux des héritages légitimes, tremblez, vous êtes immortels. Et vous qui êtes les tuteurs des malheureux, et dont la charité ratifie tous les comptes; et vous qui êtes les servantes de l'enfance et de la vieillesse abandonnées; et vous qui méritez si bien le nom de frères de ceux qui souffrent; et vous qui êtes condamnés peut-être à mendier un grabat dans les hospices fondés par vos pères, réjouissez-vous, vous êtes immortels. Qui peut mieux que l'immortalité enseigner à braver l'éclat des biens fragiles de la terre? Que sont près d'elle ces parcelles que nous arpentons sur ce globe presque imperceptible dans l'ordonnance générale? Que la terre est petite à celui qui la regarde du ciel? Tous ces objets agrandis par la vanité ou par l'ignorance, que sont-ils, lorsqu'on les mesure avec les richesses d'en haut? Mais les témoignages de l'autorité vont confirmer les témoignages de la raison; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Oui, l'immortalité réclame en sa faveur d'autres preuves bien plus irréfragables encore. C'est la tradition constante des siècles et l'adhésion unanime des peuples : depuis qu'il y a des hommes, il y a eu des mânes révérés, des champs élysiens, ou le ciel ouvert à la vertu; un enfer, des tortures, des supplices réservés aux méchants. Dans cet amas d'erreurs bizarres dont le paganisme se compose, partout je distingue l'espérance d'une autre vie. C'est le dogme de la nature et de la foi générale. Etendez vos regards de l'aquilon au midi, de l'orient au couchant : l'idolâtre et le musulman, les nations qui adorent les astres, les habitants des sables brûlants de l'Afrique et ceux des glaces du nord, tout rend hommage à l'existence future. Et les tribus sauvages qui n'ont que des sentiments (puissent-elles n'avoir jamais des opinions!) adressent-elles à des corps inanimés les honneurs qu'elles rendent à la mémoire de leurs chefs, de leurs bienfaiteurs, de leurs proches? Qu'on m'explique la coutume reçue chez plusieurs d'entre elles d'ensevelir avec les morts les objets de leurs affections pour les servir au delà du tombeau?

Seigneur, vos créatures ont donc pu oublier votre unité, votre grandeur, votre puissance; et leur âme n'a pu oublier son immortalité! Ces éclatants témoignages seraient-ils altérés par les déclamations de quelques imposteurs téméraires qui ne séduiront jamais que des cœurs avilis? Je les entends répondre par un mot qui dans leur bouche répond à tout : *préjugé*, comme si la voix de l'univers était un préjugé. S'il est beau, quoique peu modeste, de contredire cette voix, il n'est pas heureux de n'y avoir encore opposé que des arguments puérils ou des fables absurdes. Il n'est pas très-péremptoire d'avancer : Ce que tout le monde croit est un préjugé, dès que nous ne le croyons pas; personne ne doit affirmer quand nous doutons, ni douter quand nous affirmons. Je vois bien là une grande

supériorité d'orgueil, mais aucune supériorité de raison ; et jusqu'à ce qu'ils veuillent bien descendre à raisonner avec nous, ou convenir du moins que leur philosophie déroge quand elle raisonne, je serai en droit de dire que leur philosophie est si prodigieusement ridicule, qu'il ne faut rien moins que tout le mal qu'elle a fait, pour qu'il soit permis d'en parler sérieusement.

Que s'ils se récrient, ces maîtres du néant, qu'ils écoutent un de leurs disciples auquel ils viendraient à reprocher ses crimes, crimes qui ne seraient que les fruits de leurs leçons : Qui sommes-nous vous et moi? Des machines organisées on ne sait par qui, ni comment, qui se meuvent aujourd'hui et cesseront demain de se mouvoir, des parties d'un grand tout que nous ne connaissons pas plus que nous ne nous connaissons nous-mêmes : c'est là votre doctrine, et c'est aussi la mienne que je tiens de vous. Il en résulte qu'en ma qualité de machine organisée, je ne dois rien à personne, comme personne ne me doit rien. Car, qu'est-ce que des machines peuvent se devoir réciproquement? S'il n'y a point de vie future; comme cela est dans vos principes et dans les miens, que signifient ces mots de vice et de vertu dont vous vous servez maintenant avec moi? Rien que des conventions sociales. Redouterais-je le mépris? Où avez-vous donc vu qu'on fût si méprisé, quand on est riche et puissant! Il ne vous manquerait plus que de me parler de remords; mais vous ne l'oseriez pas : quand tout périt avec nous, il est clair que le remords est un fantôme de l'imagination, un reste des idées de l'enfance. Vous et moi ne sommes pas capables de ces scrupules. J'ai trompé, j'ai dénoncé, j'ai volé pour m'enrichir; c'est assez bien, je crois, honorer mes maîtres et leur école. Mes frères, comment réfuter un si parfait logicien? Ainsi, la doctrine du néant met le sceau à toute corruption et achève d'étouffer toute conscience. N'a-t-on pas entendu de nos jours des sophistes de village, appuyés sur leurs instruments rustiques, en face de cette Providence qui féconde leurs sillons, la nier audacieusement, méconnaître ses bienfaits et justifier leurs blasphèmes par leurs actions. Le matérialisme à la charrue! peste nouvelle, née de la révolution, et digne de sa mère.

Tant il est vrai, mes frères, que les devoirs ne reposent que sur la certitude d'un avenir. Si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres règles, d'autres mobiles, d'autres lois; si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de la pudeur, de la reconnaissance ne sont plus que des abstractions insignifiantes; si tout meurt avec le corps, les noms tendres de père, d'enfant, d'époux et d'ami ne sont plus que de vains titres qui nous abusent, puisque l'amitié n'est pas un nœud durable, que nos pères ne sont plus, que vos enfants ne seront point vos successeurs (car le néant n'a point de suite), et que l'union conjugale n'est qu'un assemblage fortuit, d'où sortent des êtres qui vous ressemblent, mais qui n'ont rien de commun avec vous qu'une destruction commune. Si tout meurt avec le corps, les annales domestiques ne sont plus que des lambeaux sans réalité ; le culte des tombeaux une illusion ; les cendres chéries quelques grains de poussière; les dernières paroles d'un mourant le dernier son d'une machine qui se dissout. Si tout meurt avec le corps, l'obéissance est une servitude et l'autorité une tyrannie. Voilà les sublimes conséquences du matérialisme. Chrétiens, vous l'avez vu, l'autel qu'il éleva au néant a-t-il été chargé d'assez de crimes?

Voilà les sublimes conséquences de cette doctrine avec laquelle nous ne sommes plus que des sujets destinés à la voirie ou aux amphithéâtres; de cette doctrine dont Rome chassait les prôneurs, en même temps qu'elle donnait asile à tous les dieux; de cette doctrine qui désenchante la vie en décolorant toutes les perspectives; de cette doctrine avec laquelle les ordonnances n'ont plus de force, les mœurs plus de sanction, les propriétés plus de garantie; avec laquelle il n'y a plus que la crainte qui empêche l'indigent de tout ravir et de tout garder; de cette doctrine avec laquelle il n'y a plus que licence, confusion et brigandage; de cette doctrine enfin dont le privilége qu'elle ignore est de séparer dès cette vie les bons d'avec les méchants.

Car, qui est-ce qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme? Sont-ce les rois jaloux du bonheur de leurs peuples et économes de leur sang? Sont-ce les Bourbons, dont la couronne n'a de prix à leurs yeux que parce qu'ils attendent la couronne sans épines de leur bon aïeul saint Louis? Est-ce notre Berry si soudainement et si inhumainement ravi à notre amour, qui, par l'héroïsme de sa foi, conquit en six heures l'éternité du ciel? Sont-ce les ministres, qui, placés entre le trône et la chaumière, sont les appuis de l'un et les protecteurs de l'autre? Est-ce le guerrier qui d'une main défend son pays et de l'autre secourt le malheur? Dans quel but, sans notre immortalité, payerait-il de son sang quelques lignes d'épitaphe? Est-ce le magistrat, dont la balance ne fléchit jamais devant le pouvoir, et dont la noble impartialité est le bouclier de la faiblesse? Est-ce le négociant délicat, dont les calculs scrupuleux recommandent le nom à la confiance et tournent encore au profit de l'infortune? Est-ce le père de famille laborieux et honnête, dont la probité appelle l'estime sur lui-même et sur ses enfants? Est-ce la mère vertueuse, dont chaque mot est une leçon et chaque action un exemple? Est-ce l'artisan, tranquille observateur des lois divines et humaines, qui regarde sans envie la fortune de son voisin, et remercie le ciel de son pain de chaque jour? Est-ce le pauvre soumis à la Providence, à qui sa détresse n'arrache aucun murmure et qui marche d'un pas ferme dans les voies de la

résignation? Non, non, ceux-là la croient, espèrent et aiment. Avec quel charme l'innocence s'abandonne à l'encourageante pensée d'un avenir! avec quel ravissement elle embrasse cette immortalité, son véritable apanage! Une âme pure voudrait-elle démentir le sentiment intime de son excellence et de sa glorieuse destination? De la nuit même de sa triste demeure, elle s'avance, humble et confiante, jusqu'aux jours sans nuages des années éternelles. Celui qui ne craint pas les regards du ciel ne demande pas à la terre de le couvrir pour jamais.

O néant, ils t'adressent leurs vœux ces conquérants sans oreille et sans entrailles, ces blasphémateurs forcenés, ces écrivains séditieux, fléaux des nations et des empires, ces vieillards impudiques qu'on a le droit de comparer à des montagnes couvertes de neige qui renferment dans leur sein des volcans enflammés, ces calomniateurs barbares qui tuent les réputations, ces oppresseurs implacables qui désolent la patience, ces insatiables vautours de la société dont ils rongeraient jusqu'à la dernière fibre, ces époux scandaleux pour qui le flambeau nuptial n'est qu'une torche de discorde, ces consciences cadavéreuses presque sourdes à la voix du remords, ces reptiles venimeux qui se glissent sous le toit modeste de la sécurité imprudente pour ne laisser que des larmes à la mère et à la fille déshonorées, ces femmes hardies dont le front ne rougit plus, ces ambitieuses idoles qui viennent rivaliser dans nos temples avec un Dieu caché, ces apprentis d'indifférentisme qui auraient peur de compromettre leur raison en marchant sur les traces de nos grands hommes, ces statues insensibles aux grandes leçons de la nature, qui jugent ses opérations les plus intimes, ces fanfarons de débauche, traînant avec peine leur jeunesse décrépite et la précoce ignominie de leurs excès, ces lâches tyrans du misérable auquel ils raviraient sans pudeur le lit où sa douleur veille et jusqu'aux haillons qui le couvrent, ces hypocrites infâmes qui trafiquent de ce qu'il y a de plus sacré pour arriver à ce qu'il y a de plus vil, ces avares durs et froids comme le métal qu'ils enfouissent: voilà, voilà ceux qui appellent le néant, parce que l'immortalité les accuse; que dis-je? ils appellent le néant!... Est-ce que le néant a une voix pour leur répondre? Ils mentent pour s'étourdir!

En effet, mes frères, pour embrasser le parti du néant, il faut des motifs bien convaincants et bien irrésistibles. Il n'est pas naturel que l'homme hasarde un intérêt aussi sérieux que celui de son éternité, sur des motifs légers et frivoles; rien n'approche de l'extravagance de l'impie, s'il lui reste des doutes. Or, qu'est-ce qui détermine un incrédule à ce parti affreux? pressez-le, et vous n'aurez que des lectures vagues, des arguties usées, des autorités suspectes, tous les vices, toutes les passions, et la lie de tous les siècles. Voudrait-on exposer ainsi le bonheur ou le malheur d'un seul jour de son existence? Où est donc la crédulité? Notre espérance à nous n'est-elle pas assise sur un fondement nouveau? Rappelons-nous qu'il exista, il y a un quart de siècle, car, avec certains esprits, l'exactitude chronologique est de rigueur; rappelons-nous qu'il exista une puissance, la plus épouvantable qui ait jamais existé, une puissance qui s'était fait un système et un devoir de nommer vertu ce qui était crime, et crime ce qui était vertu, de traiter la vertu comme partout ailleurs on traite le crime, et le crime comme partout ailleurs on traite la vertu.

Mais rappelons-nous aussi que cette puissance, en même temps qu'elle faisait à Dieu la grâce de lui délivrer un certificat de vie, faisait à l'homme la grâce de lui délivrer un certificat d'immortalité. Rappelons-nous que malgré les efforts de cette puissance, le crime et la vertu, le bien et le mal, et avec eux le dogme de l'immortalité n'en sont pas moins restés dans la conscience des hommes ce qu'ils étaient, ce qu'ils seront toujours, et ont bientôt repris leur place dans le langage général, dès qu'il a été permis d'appeler les choses par leur nom: voilà ce qui ne doit jamais être oublié, et ce qui constatera l'indestructible force des vérités morales, lors même qu'une immoralité épidémique gangrènerait tous les cœurs. Jeunes chrétiens et jeunes Français, que nous voyons, avec tant de joie, autour de nos chaires, quoique prétendent les impies qui assiégent votre âge, cette vie rapide a de longues suites; nos destinées ne s'accomplissent pas entre le berceau et le tombeau; et l'homme en passant sur cette terre, si souvent arrosée de ses larmes, ne recueille pas les hautes idées de Dieu, d'ordre et de justice, comme un tribut qu'il doit bientôt porter au néant.

Je ne sais si, parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est pas quelques-uns en qui cette foi de l'immortalité est endormie, peut-être même entièrement étouffée: ils se privent d'un grand bonheur, celui d'espérer. Hélas! on se laisse quelquefois bien mollement et bien imprudemment détourner des croyances tutélaires! Et qu'il y a de cruauté à pousser des âmes naturellement bonnes jusque dans l'abîme du néant! Que ne perdraient pas les opprimés, si on leur ôtait le refuge de l'avenir? Combien la sensibilité et la tendresse souffriraient de la crainte de ne plus retrouver leurs amis? Il est si doux de croire qu'on reverra ceux qu'on pleure? et qui de nous n'a pas pleuré? Il est si doux de penser que nos humbles prières peuvent les servir auprès de Dieu, qu'il faut s'étonner que des hommes aient entrepris de nous détacher d'un dogme si désirable. Si le dogme de l'immortalité ne nous eût pas été révélé par Dieu même, il semble que le besoin de notre âme aurait su l'inventer, pour assurer une grande consolation à la douleur, un grand motif à la vertu, et une grande indemnité aux bienfaits. C'est un spectacle bien étrange que celui de ces hommes chez lesquels l'absurdité prend la place de la sa-

gesse, et pour lesquels l'impiété est un sujet de triomphe, qui travaillent avec acharnement, à détruire leur plus beau titre et se réjouissent de l'avilissement où ils s'enfoncent, dont la haine pour le sens commun est si opiniâtre, qu'elle les jette dans toutes les erreurs qu'il condamne; trouvant plus facile le mensonge que la vérité, raillant la crédulité des pères pour absoudre l'incrédulité des fils, abjurant toutes les traditions révérées, appelant conviction le besoin honteux de ne point reconnaître d'avenir, et justifiant le néant par la nécessité de l'admettre en faveur du remords.

Pour nous, en ce jour solennel de l'immortalité divine, célébrons l'immortalité humaine, cette immortalité qui appuie sur les bords de l'infini la seule base solide de notre confiance; cette immortalité, sans laquelle on bannit le Créateur de l'univers, en dégradant la créature; cette immortalité, foi précieuse aux bonnes consciences, vœu suprême de notre nature, titre de noblesse ineffaçable; cette immortalité, unique stimulant de la fidélité à nos devoirs, actif encouragement au bien, frein nécessaire contre le mal. Apôtres insensés du néant qui, par un renversement sacrilége, travaillez à spiritualiser la matière et à matérialiser notre âme, lâches corrupteurs de la jeunesse, humiliez-vous dans l'abjection de vos funestes doctrines. Nous, chrétiens, orphelins sur la terre parce que notre Père est dans le ciel nous, chrétiens, nous saisissons avec transport la douce certitude d'un avenir qui soutiendra notre faiblesse, adoucira nos peines, sanctifiera nos joies, consacrera nos mérites, divinisera notre âme dans la vie présente et dans la vie future.

SERMON XXI.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME.

En présence de S. A. R. la princesse Caroline des Deux-Siciles, duchesse de Berry, dans l'église de Saint-Martin de Marseille, le 2 juin 1816, jour de la Pentecôte.

Dominus dabit verbum evangelizantibus virtute multa. (*Psal.* LXVII, 12)

Le Seigneur donnera aux prédicateurs de son Evangile un langage de force et de vertu.

Madame (30),

Qu'ils sont grands, même dans les livres de nos ennemis, les modernes prédicateurs de la doctrine évangélique! Si on considère l'objet de leurs pieuses et lointaines expéditions, quoi de plus admirable que ce long enchaînement de travaux, pour arracher des nations entières aux ténèbres du mensonge? Si on considère les moyens, c'est la prière, la charité et la résignation. Si on considère les agents, ne sont-ils pas dignes des regards du ciel et de la terre ces voyageurs infatigables, renonçant à toutes les liaisons du sang, à toutes les douceurs de la vie, à toutes les promesses de la fortune, pour aller humaniser des contrées sauvages? Si on considère les obstacles, quoi de plus difficile à vaincre que l'intempérie des climats, l'aspérité des lieux, la profondeur des fleuves, les astuces de la défiance, et quelquefois les raffinements de la barbarie? Si on considère le succès, peut-on ne pas s'étonner comment tant de vieilles idoles s'écroulent devant quelques missionnaires sans armes, sans or, sans crédit, expirant ensuite sans faire entendre d'autres soupirs que ceux de l'amour divin?

Mais qu'ils sont bien plus grands encore les ambassadeurs immédiats de Jésus, les premiers hérauts de ses actions et de ses vertus, qui, la trompette des miracles à la bouche, sonnent la résurrection du genre humain, ces propagateurs intrépides de la vérité qui ne craignent que de déplaire à leur maître, ces philosophes sans philosophie qui enseignent la sagesse du ciel, ces humbles docteurs qui font la loi à tous et ne la reçoivent de personne, ces conquérants spirituels qui déclarent hautement que Jésus le crucifié est le Messie, le fils du charpentier, l'oint du Seigneur, la victime de la mort, l'auteur de la vie. Examinez, je vous prie, l'entreprise: jamais prince, jamais empire, jamais république conçurent-ils un si grand dessein? celui de changer toutes les religions établies, parce qu'un homme mort sur un gibet l'ordonne ainsi!

Ah! mes frères, celui qui les envoie, pour mieux démontrer qu'ils sont envoyés par un Dieu, fondera sa religion par des moyens qu'un Dieu seul peut employer, parce que lui seul les connaît; il déconcertera le monde par un spectacle que le monde n'avait pas encore vu. Non, ce n'est ni par la voix du raisonnement ni par l'art de bien dire que le monde sera conquis. Tout se fait par une énergie secrète qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive l'intelligence; énergie qui s'accroît d'une irrésistible simplicité qu'on ne remarque pas, mais qui agit. La religion de Jésus arrive comme une étrangère: cependant elle ne mendie pas de secours; elle se crée à elle-même des défenseurs qui courront à la mort jusqu'à effrayer ses ennemis, jusqu'à faire honte, par leur patience, aux lois qui les condamnent, et obliger le législateur à les révoquer. Les savants se rendent après s'être quelque temps débattus; la foi les prend dans ses filets, et déchire les filets de leurs vaines subtilités, où ils tâchaient de prendre les âmes curieuses. Enfin, lorsque tout est contre elle à son apparition, qu'y a-t-il de plus divin que la religion chrétienne marchant à son but, conduite par la main invisible qui la protége? Qu'y a-t-il de plus divin que la conversion du monde à la loi de Jésus, soit qu'on envisage la violence des obstacles et la rapidité des succès: première partie; soit qu'on envisage la faiblesse des moyens et la grandeur des événements: deuxième partie.

(30) Mad. la duchesse de Berri.

Esprit-Saint, les triomphes de la foi sont votre ouvrage; en racontant les victoires des apôtres, je célèbre vos merveilles. Aussi avec quelle confiance je réclame vos lumières pour moi et pour les fidèles qui m'écoutent! Esprit créateur, Esprit maître des esprits, descendez, venez à notre secours; sans vous, sans vos célestes influences, sans vos inspirations tutélaires, que deviendrions-nous? *Veni, creator Spiritus, mentes tuorum visita, imple superna gratia quæ tu creasti pectora.* (*Hymn. Eccle.*) Depuis l'origine des temps, que de titres pompeux et tendres la foi vous décerne! Vous êtes le présent le plus cher de la miséricorde divine, la fontaine élevée où les malheureux viennent comme à une source intarissable puiser la vie et la santé : vous êtes la flamme qui échauffe, féconde, épure; la charité qui embrasse tous les hommes et n'en compose qu'un peuple de frères; la bonté onctueuse et insinuante qui suffit à tout et dédommage de tout: *Qui Paracletus diceris, donum Dei altissimi, fons vivus, ignis, charitas, et spiritalis unctio.* (*Ibid.*). Qui oserait calculer les trésors de votre munificence? ô vous, le doigt de Dieu qui remue le monde, le dispensateur de ses grâces, le gardien de ses promesses; ô vous, dont le langage est si doux, si pénétrant, si irrésistible, que vos oracles soient toujours sur nos lèvres et au fond de nos consciences! *Tu septiformis munere, dextræ Dei tu digitus, tu rite promissum Patris, sermone ditans guttura.* (*Ibid.*). Allumez devant nous le fanal de la vérité, qui dirigera nos pas incertains; environnés de périls, vous seul pouvez nous dérober à un naufrage inévitable : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus, infirma nostri corporis virtute firmans perpeti.* (*Ibid.*). Il n'appartient qu'à vous de dompter l'ennemi qui nous poursuit sans cesse. La paix est à nous, si vous combattez avec nous, et nous appendrons la couronne à vos temples : *Hostem repellas longius, pacemque dones protinus; ductore sic te prævio, vitemus omne noxium.* (*Ibid.*) Sans vous, qui entreprendrait d'exalter les inénarrables attributs du Père et de son Verbe? vous seul pouvez suppléer à nos hommages imparfaits et à nos faibles cantiques; vous seul pouvez donner du prix et une agréable odeur à l'encens de nos prières; perdus dans l'épais tourbillon qui nous emporte et nous égare, ce n'est que sur vos ailes que nous montons jusqu'au trône de Dieu; ce n'est qu'illuminés par vos rayons que nos yeux aperçoivent, à travers leurs voiles mystérieux, les scènes ravissantes, les immortelles décorations des tabernacles où vous régnez : *Per te sciamus da Patrem, noscamus atque Filium, te utriusque Spiritum credamus omni tempore.* (*Ibid.*). Louange au Père, louange au Fils, louange à vous, Esprit-Saint! gloire à l'adorable Trinité! gloire à l'esprit triomphateur qui a soumis et l'enfer et le monde! gloire à l'esprit conservateur, sans lequel l'univers retomberait dans le chaos! gloire à l'esprit conducteur, qui nous guide comme par la main dans les voies difficiles de notre pèlerinage! Oui, gloire à vous, Esprit-Saint, sans lequel nos esprits languiraient vides de pensée, de croyance et d'action, sans lequel aucune affection généreuse ne remuerait nos cœurs, sans lequel les portes de l'immortalité ne seraient jamais ouvertes pour nous! *Sit laus Patri, laus Filio; par sit tibi laus Spiritus, afflante quo mentes sacris lucent et ardent ignibus.* (*Ibid.*). Gloire enfin à l'esprit sanctificateur par lequel, Marie, que j'invoque en votre nom, est devenue la reine du christianisme!

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus meurt, et la face du monde va se renouveler : mais il était nécessaire qu'empreinte du sceau de la Divinité, sa doctrine brillât de tous les rayons d'une intervention céleste. Et cependant c'est dans une crèche qu'elle a commencé par les larmes. C'est du sein de l'humiliation qu'elle était apparue au monde avec les oracles de la vérité; c'est dans les profondeurs de l'obscurité que ses premiers accents ont été entendus pour retentir ensuite dans les prodiges et les bienfaits de son auteur, pour être gravés au Calvaire, sur le bois de l'infamie, et au sépulcre sur la pierre de l'immortalité.

Jésus meurt; mais il lui est réservé d'appeler à lui toutes les créatures. O Jérusalem, poussez des cris de joie : vous qui étiez stérile, vous aurez bientôt d'innombrables rejetons. (*Isa.*, LIV, 1.) Que votre fécondité vous étonne, rassasiez vos yeux de votre gloire, que votre cœur s'admire et s'épanche; le regard prophétique du saint roi avait entrevu l'immense explosion du cénacle et la surface de la terre changée par l'effusion de l'Esprit divin! comme les vibrations de sa lyre frémissent encore après trente siècles! ses chants participent de l'éternité, et ils sont devenus la poésie de toutes les nations chrétiennes : que les expressions en sont belles! De tous les points de la terre les hommes se ressouviendront du Seigneur et se convertiront à lui; il se montrera, et toutes les familles en corps de peuples s'inclineront : *Reminiscentur et convertentur ad Dominum omnes fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium* (*Psal.* XXI, 28). C'est que la force de Jésus est sa vérité, et sa magnificence sa parole. Mais quoi! il remonte au ciel qui l'attend; et il laisse sur la terre des enfants qui le pleurent. L'ouvrage de sa clémence n'est qu'ébauché, et il l'interrompt! Quels ouvriers choisira-t-il pour le terminer?

Il ne le confiera ni à l'orgueil ni à la science, quoique Dieu n'accorde à ses instruments, même lorsqu'ils semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins. L'homme s'agite, mais Dieu le mène. Les ministres de Jésus ne viendront pas après lui enlever les richesses ni répandre le sang des vaincus, mais offrir leur propre sang, et laver dans celui de leur chef les peuples qui ne le connaissent pas encore. Ils viendront

comme lui, sans être excités par aucun motif d'ambition; la charité, voilà toute leur puissance : mais cependant le monde est contre elle; et que peut-elle contre lui? Que peuvent des prédicateurs sachant à peine épeler l'alphabet de leur langue, contre des prédicateurs dont toutes les langues sont tributaires? Pour annoncer l'Evangile à toute créature, il ne faut rien moins que l'action du Créateur; c'est un nouveau chaos à débrouiller; c'est une nouvelle terre à former à une croyance nouvelle; c'est un ciel nouveau à montrer à une nouvelle justice; c'est une œuvre enfin à laquelle six jours ne suffisent plus. Que de passions, que de préjugés, que d'antécédents à soumettre! Que d'obstacles et par rapport aux temps, et par rapport aux esprits, et par rapport aux cœurs! Voilà la grande mission ouverte par Jésus, continuée pendant dix-huit siècles, et qui ne finira qu'avec l'Eglise.

Rassemblez, mes frères, dans votre imagination, toutes les résistances qui peuvent balancer un grand changemement, et vous n'aurez qu'une faible idée des obstacles que l'Evangile rencontre. Quels cultes! quels sacrifices! quelles mœurs! O désastreuse et humiliante époque où le monde était le jouet d'effrontés déclamateurs dont les leçons desséchaient l'âme au lieu de la nourrir, qui ne cherchaient qu'à séduire par l'enflure des mots et le faste des sentences, vantant la retraite et la médiocrité, lorsqu'ils mendiaient à genoux les honneurs et les richesses; où ces jongleurs si polis, si ingénieux, si éclairés, exposaient leurs enfants, (comme les philosophes se ressemblent à travers les âges!) torturaient leurs esclaves, traînaient la prostitution jusque dans leurs sanctuaires, où on érigeait la force en loi et l'erreur en vérité; où la corruption était sans digue, et la barbarie sans vertu; où les rênes sociales flottaient entre l'anarchie et le despotisme; où les chefs des nations montaient au rang suprême par des forfaits; où le libertinage était sans voile, et la cruauté sans remords; où de fiers habitants du Danube venaient mourir avec grâce sur les bords du Tibre pour divertir une multitude de tyrans; où la première des cités participe, assise sur le tombeau des empires qu'elle a détruits, à la putréfaction qui s'en exhale; où les plus monstrueuses extravagances étaient ennoblies par leur antiquité, embellies par les fictions des poëtes, chéries par la foule crédule que berçaient encore la vanité des apothéoses et la pompe enchanteresse des spectacles.

Et les préventions du judaïsme! Les Juifs attendaient un Messie qui, portant jusqu'aux extrémités du monde ses armes triomphantes, réunirait tous les peuples autour de lui et asservirait l'univers. Cette espérance d'un règne heureux et florissant, cette perspective d'une gloire sans nuages les encourageaient contre la rigueur des infortunes et l'amertume des châtiments : et voilà qu'ils rencontraient dans la victime du Calvaire le Roi qui devait enchaîner tous les autres rois... Et les préventions du paganisme, plus hostiles encore! Ces préventions, formant le corps de la religion publique se trouvaient, en quelque sorte, sous la sauvegarde des autels, et comme un lien nécessaire joint les intérêts de la religion et les intérêts du trône, c'était donc occasionner des mouvements dangereux pour celui-ci, que d'offenser les préventions qui défendaient celle-là. Aussi le paganisme bâtissait des temples au génie de ses empereurs, et les empereurs regardaient le paganisme comme le plus solide fondement de leur autorité.

Belle leçon, mes frères, trop oubliée par les faux sages de nos jours! Est-ce que les colonnes de la religion et de l'État ne sont pas assises sur la même base? Est-ce que les trônes ne s'appuient pas sur les autels? Est-ce que celui qui tient en bride les flots de la mer n'est pas aussi le seul qui réprime les orages des passions? Est-ce que la religion ne pénètre pas les âmes de ces hautes pensées qui rendent familier l'héroïsme des vertus? Est-ce qu'elle n'est pas, dit excellemment Bacon, l'aromate qui empêche la science de se corrompre? Est-ce qu'il exista jamais de société sans culte? Est-ce que la religion n'est pas la plus sûre garantie de la fidélité et de l'obéissance? Est-ce que le juge de toutes les consciences n'est pas aussi le gardien de toutes les propriétés? Est-ce que sans religion on peut mettre en œuvre les principes conservateurs? Est-ce que la religion n'enlace pas toutes les institutions de ses racines multipliées et profondes? Est-ce que la protection qu'elle réclame ne consiste pas surtout à la défendre des insultes de l'écrivain qui doit la respecter, et des dédains de l'homme en place qui doit la faire respecter aux autres? Enfin, est-ce que tout l'État n'est pas un vaisseau mystérieux dont le gouvernail est dans le ciel?

Comme il n'y a que le ciel qui pétrisse, façonne, incline où il veut le cœur de l'homme, Dieu, arbitre des cœurs, jetez un regard sur l'ouvrage de vos mains : votre providence se doit ici un miracle, il s'opère. J'aperçois votre député qui prêche à des peuples ivres d'ambition l'évangile de l'humilité; à des peuples qui ne respirent que la guerre, l'évangile de la paix; à des peuples avides de brigandages, l'évangile de la pauvreté; à des peuples esclaves de toutes les voluptés, l'évangile de la pénitence : et ces peuples l'écoutent, et ils se donnent à lui, et ils sont chrétiens. Je vous le demande, mes frères, quelle religion sera une religion divine, si ce n'est pas celle qui a sur l'homme plus de pouvoir que le cœur même de l'homme? Cherchez d'ailleurs une cause naturelle à tant de victoires : est-ce l'inconstance des passions? nommez celle qui favorise le christianisme ou qui en est favorisée, celle qui ne le combat point ou qui n'en est pas combattue. Est-ce à la force de la raison que vous attribuerez ce changement subit? quelle raison que la raison tant prônée avant l'Evangile! Comment s'est-elle réveillée tout

à coup cette raison si longtemps endormie? Comment cette raison présomptueuse et altière embrasse-t-elle tout à coup une doctrine qui étonne par sa nouveauté, déconcerte par sa sublimité, effraye par son austérité? Comment se font-elles jour à travers toutes les objections, des vérités si insolites? Comment des illétrés osent-ils dire à l'orgueil que leur maître déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et qu'il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit? *Nihil ultra scire, omnia scire est.* Ou bien, dit Bossuet, travaillaient-ils sous la terre, les apôtres et leurs premiers disciples, pour établir tant d'églises en même temps, sans que l'on sache de quelle manière? Comment ces législateurs d'une nouvelle espèce ont-ils réussi à mûrir la plus abondante récolte de vertus là où les plus célèbres législateurs avaient à peine tracé quelques sillons ingrats? Est-ce dans leur barque qu'ils avaient découvert le secret de leurs merveilleux talents? *Scientia piscatorum stultam fecit scientiam philosophorum.*

Peut-être recouraient-ils aux adroits ménagements de la prudence? Non, mes frères, et c'est ici que les obstacles vont aller en croissant; car, voici ce qu'ils déclarent à leurs ennemis : La beauté de la religion de Jésus est, par les indemnités qu'elle promet et les châtiments dont elle menace, de faire, dès cette vie, le bonheur des justes par l'espérance, comme de troubler par la crainte la sécurité des méchants; et, après avoir composé notre triste existence de la longue lutte de l'innocence contre le vice, d'offrir au dénouement la palme à l'innocence : la beauté de la religion de Jésus est d'être née dans la dernière classe du peuple. Elle console les petits auxquels les grands ne pensent point et dont ils détournent leur attention. La beauté de la religion de Jésus est de corriger les mœurs de la multitude. Est-il un homme plus patient dans ses maux qu'un chrétien, plus exact à ses devoirs, plus chaste dans ses habitudes? Nous fuyons vos théâtres où le sang de vos semblables est une jouissance pour vos yeux, et où l'homme est si outrageusement dévoué aux plaisirs de l'homme; nous visitons les pauvres, nous soignons les infirmes; poursuivis comme des bêtes fauves, avons-nous exhalé le moindre murmure? On nous égorge; nous tombons sous la main qui nous frappe, en bénissant la main qui nous protége : quel fidèle fut jamais engagé dans une conspiration? Admirez au contraire les blessures dont plusieurs de nos disciples sont couverts, guerriers magnanimes qui affrontent pour vous la mort dans les combats.

Des reproches de cette espèce n'étaient-ils pas une difficulté de plus? Une telle morale n'était-elle pas la censure de la morale qui régnait alors? Ne troublait-elle pas alors les consciences, ainsi qu'on en accuse les nouveaux apôtres de nos jours? Et comment, ainsi que de nos jours, troublait-elle les consciences? En prêchant la justice, le pardon des violences, le respect des devoirs, en proscrivant le vice, la haine, la révolte; en faisant la guerre à tout ce qui ne veut ni culte, ni ordre, ni obéissance. Ah! rendons-lui grâces au nom de la société qui ne retrouvera chez nous le repos que lorsque plus de consciences encore auront été troublées de la sorte : les tribunaux aussi troublent les consciences, mais ils les troublent pour punir, et les apôtres pour convertir.

Car, voici ce qu'ils déclarent à leurs ennemis, au sein des plus folles croyances : L'univers sorti du néant à la voix de la sagesse et de la bonté infinies, la créature dirigée par un Dieu qui l'observe avec la tendresse d'un père et la sévérité d'un juge, d'éternelles délices réservées à la vertu, et des peines éternelles réservées au crime en des régions impérissables comme la vengeance qui les forma, régions maudites où le temps est immobile, et qui resteront encore quand l'univers aura été enlevé, ainsi qu'une tente dressée pour un jour; un Sauveur qui, placé entre la majesté suprême et l'humaine faiblesse, désarme l'une et rassure l'autre; la résurrection des corps, un jugement dernier, et par-dessus tout, la glorieuse ignominie de la croix : voilà ce que prêchent les apôtres, ce qu'eux seuls ont enseigné, sans prédécesseurs qui leur eussent frayé la route, sans successeurs qui puissent faire autre chose que répéter leur enseignement; enseignement qui, par sa nature, devenait un obstacle insurmontable en apparence au succès de leur entreprise.

En effet, les apôtres ne sont pas des hommes prévenus qui débitent avec emphase des opinions sucées avec le lait, ni des spéculatifs qui, ayant rêvé dans leur cabinet sur des points métaphysiques, font leurs idoles de leurs systèmes. Ils ne disent pas : Nous avons médité. Ils disent : Nous avons vu, avons entendu. Si c'est la vérité, qu'y a-t-il à répondre? S'ils inventent, que prétendent-ils? S'ils attendent quelque prix de leurs travaux, c'est dans cette vie ou après la mort. D'espérer pendant cette vie? la haine, l'obstination, le nombre de leurs ennemis ne le permettent guère. Se retranchent-ils dans l'avenir? dans ce cas, il est incontestable qu'ils ne cherchent pas à tromper; et si la certitude de vivre dans l'histoire a pu flatter ces hommes grossiers jusque dans leur bateau, je dirai à mon tour : Pour voir de si loin les conséquences de leurs rapides triomphes, les apôtres étaient donc des hommes inspirés?

Leurs rapides triomphes! ce qui rend surtout merveilleux l'établissement de la religion, c'est de voir qu'il s'est opéré en si peu de temps; et le temps est le père des ouvrages des hommes, comme il en est le destructeur. En moins de trente ans, les apôtres ont déjà rempli la terre de leurs victoires et de leurs conquêtes. Le docteur des nations loue Dieu de ce que la prophétie de Daniel est accomplie : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (*Psal.* XVIII, 5.) Le disciple chéri se plaît à écrire que la foi chrétienne est maîtresse du monde : *Hæc*

est victoria quæ vincit mundum fides nostra. (I *Joan.* V, 4.) Tacite raconte dans ses *Annales*, que cette même foi, quoique réprimée par le fer et par le feu, s'étendait non-seulement dans la Judée, mais encore jusque dans la capitale de l'univers : *Repressaque in præsens exitialis superstitio, rursus erumpebat non modo per Judæam originem ejus mali, sed etiam per Urbem.* Pline le Jeune informe l'empereur Trajan que la foi nouvelle occupe les cités et les bourgades, et que les dieux n'ont plus d'asile : *In Asia prope desolata esse templa deorum, quod christiana religio non tantum civitates, sed etiam vicos occupasset.* Et, en descendant un peu les âges, écoutons Justin le martyr qui soutient avec confiance que déjà il n'y a aucune race d'hommes, soit barbares, soit policés, chez lesquels on n'offre des vœux et des sacrifices au Créateur, par le nom de Jésus qui a été crucifié : *Non est ullum hominum genus, sive barbarorum, sive Græcorum, apud quos, nomine Jesu qui crucifixus est, preces et eucharistiæ omnium rerum Creatori non fiant.* Enfin, Tertullien, après une longue énumération des peuples qui avaient embrassé le christianisme, ajoute que l'empire de Jésus était déjà plus reculé que celui des Darius, des Pharaon et des Alexandre : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur, ubique creditur; ab omnibus gentibus colitur, ubique regnat, ubique adoratur.*

Leurs rapides triomphes ! mes frères, quel est ce ruisseau qui après avoir d'abord coulé sans bruit dans les vallons de Juda, se change en un fleuve vaste et impétueux dont le cours entraîne les empires et leurs habitants ? *Parvus fons qui crevit in fluvium magnum et in aquas plurimas redundavit.* Jupiter, qui a éteint tes foudres brûlantes ? où volent ces aigles nouveaux ? Oh ! que ne m'est-il permis de planer avec eux sur les nations et les royaumes ; de les suivre non pas seulement en des climats dont aucune voix étrangère n'a jusqu'ici troublé la solitude profonde, et où d'ordinaire l'imposture croit trouver plus d'accès ; mais à Jérusalem, en présence des ennemis les plus acharnés de leur maître, sur la montagne où le sang du juste a coulé, devant une Synagogue jalouse, sous les yeux des magistrats iniques qui avaient condamné la perfection sans tache, et de ces mêmes Romains qui l'avaient conduite au supplice ! Qu'on m'explique, lorsqu'aujourd'hui nous remercions Dieu du retour sincère d'un seul infidèle comme d'un prodige de la grâce, qu'on m'explique l'invasion des apôtres chez les gentils, qui devaient être les plus rebelles à leurs desseins. D'ailleurs, nulle part on n'arrache les idées ni les inclinations ; nulle part on ne commande aux savants si habitués à commander aux autres : et que leur manquait-il alors ? Estime, crédit, réputation, tout les favorisait. Voulait-on des vertus ? Ils en donnaient les plus beaux préceptes. Voulait-on des vices ? Ils les métamorphosaient en vertus. Enfin, ce Platon si vanté, jusqu'à dire qu'il parlait le langage des dieux, parcourut en apôtre l'Egypte, l'Italie, la Grèce : qui a pensé à retenir ses lois ? Elles ne sont plus que des rêves brillants. Mes frères, notre Dieu semble n'avoir suscité des sages avant le christianisme, que pour lui ménager le plus singulier des contrastes.

Leurs rapides triomphes ! Déjà l'Eglise, dit un grand archevêque, déjà l'Eglise possède les rois en héritage. Les rois deviennent les odorateurs du nom qu'ils blasphémaient, et les nourriciers de ceux dont ils versaient le sang comme l'eau. Ils sont vaincus par leur courage. Car, ni les déserts, ni les montagnes, ni les mers orageuses ne peuvent arrêter les négociateurs de l'Eglise. Les vents les portent sur leurs ailes, les îles inconnues les regardent en silence venir de loin. Ils arrivent ces nouveaux conquérants, avec la croix du Sauveur. O gentils ! ils vons aiment tendrement et ne vous ont pas encore vus : ils ne vous cherchent au milieu de tant de fatigues et de périls, que pour vous annoncer ce qu'ils ont appris de la bouche de leur Dieu, qui est le vôtre.

Leurs rapides triomphes ! qu'entends-je ? Le christianisme met le siége devant les temples de la volupté, et y entre sous les voiles de la pudeur ; la charité le précède, il resplendit de l'éclat de ses bienfaits : à son approche, les chaînes de l'esclavage tombent, la sainte liberté de l'Evangile soupire ses accents consolateurs ; il marche entouré de miracles certains et de vrais oracles. Ce que le paganisme a de riant dans la prospérité s'efface devant ce que le christianisme a de tendre, de sublime, de pathétique dans l'aversité. Qu'elles sont douces les larmes de la douleur chrétienne ! Elle sait qu'elles ne coulent pas vainement sur des autels d'airain, mais que la foi les recueille dans le trésor de ses mérites : elle sait que cette goutte de joie qui nous est restée du fleuve de bonheur qui arrosait l'innocence des commencements, ne peut jamais satisfaire une âme à laquelle appartiendra un jour l'océan des joies intarissables : elle sait que le luxe des plaisirs n'est qu'un superbe néant, et que nous devons mesurer notre grandeur future par nos afflictions présentes : elle sait enfin que le christianisme compte ses succès par les tribulations de ses enfants. En effet, voyez comme il dresse sa milice selon les lieux et les obstacles qu'il a à dompter ; voyez-le confier sa défense à des opprimés et ses intérêts à des martyrs. Voyez les deux cultes luttant corps à corps, jusqu'à ce que l'un ait terrassé l'autre : l'idolâtrie fière des siècles entassés sur elle, ainsi que de ses traditions et des hommages de la terre, ne doute point de la victoire ; mais une armée, sans armes, se forme et se grossit, qui marche à la citadelle de l'erreur et l'attaque dans ses derniers retranchements. L'enfer, qui presse sa ruine, souffle toutes les séductions : vains efforts ! La ravageuse des nations est à genoux aux

pieds d'une croix; la ville engraissée de calamités s'engraisse de vertus; les idoles s'enfuient, et l'Evangile est le maître du monde.

Mes frères, il n'y a rien de l'homme dans tout ce fracas, rien qui porte sa marque et soit de sa façon. De simples pêcheurs érigés tout à coup en docteurs de la science du ciel; un ouvrage qui s'affermit par ce qui devait le détruire; un peuple accru par ses défaites; la patience qui lasse toutes les inventions de la cruauté; la soif des souffrances s'accusant elle-même si elle manque de délateurs, appelant, du style des âmes fortes qui méprisent la mort, appelant le lieu des supplices la place des couronnes : voilà, mes frères, les ancêtres dont nous sommes venus, quoiqu'ils ne dussent pas laisser de postérité d'après les calculs ordinaires : de leurs cendres s'est formé l'édifice de notre Eglise, et le corps s'est trouvé tout entier dans la dispersion de ses membres. De si grands résultats, n'en doutons pas, avaient été arrangés dans les conseils d'en haut, pour être exécutés ensuite par le bras qui donne les coups que le monde sent. Il y a bien quelque chose d'emprunté qui semble agir de la part de l'homme; mais la puissance qui dompte est toute de Dieu. Que d'heureux vainqueurs s'agrandissent par batailles gagnées, personne n'en est surpris : mais que les vaincus aient l'avantage; qu'ils se servent de leurs déroutes pour fortifier leur parti, et qu'un mort donne la vie à toute la terre, c'est véritablement ce qui est le plus opposé au cours des affaires humaines : néanmoins, dit saint Fulgence, c'est le procédé de Jésus dans l'établissement de sa religion par les apôtres : *Non venit reges pugnando superare, sed moriendo mirabiliter subjugare : venit non ut pugnet vivus, sed ut triumphet occisus.*

Après avoir montré dans l'établissement de la religion chrétienne la violence des obstacles et la rapidité des succès, il me reste à parler de la faiblesse des moyens et de la grandeur des événements.

DEUXIÈME PARTIE.

Lorsqu on étudie avec une attention impartiale l'établissement du christianisme, à la vue d'un si haut dessein, on se demande par quel enchaînement de circonstances on a conduit le monde à l'embrasser : on se demande quels étaient les moyens des ouvriers chargés de cette entreprise. C'est le propre de la prévoyance, d'exécuter ce que l'on projette par des moyens en rapport avec le but : tous les ressorts de la politique et de l'éloquence roulent sur ces deux pivots, promettre ou intimider. Mais les apôtres étaient-ils en état de promettre ou d'intimider pour cette vie? Et pour l'autre, il fallait qu'ils eussent converti leurs auditeurs par la foi, avant que l'espoir des récompenses ou la crainte des peines éternelles pût faire quelque impression sur les esprits. Et cependant ils arriveront à leur fin par des routes qui lui semblent entièrement opposées. Ils se servent de l'ignorance pour instruire les savants, ils publient des vérités qui scandalisent les Juifs et excitent la pitié des gentils; et ils persuadent ce qu'ils veulent.

Ils avaient donc reçu de leur maître des secours proportionnés à l'importance d'une telle révolution? Leur unique ressource est dans la confiance qu'ils ont en lui : il leur a dit d'aller enseigner toutes les nations, il fera le reste. Ils ont au moins la flatteuse amorce des plaisirs, des richesses et des honneurs? Celui qui les envoie ne met à leur disposition que des outrages, des périls et l'indigence. Il a donc prévenu les rois et les grands en leur faveur? Il leur a annoncé qu'ils ne rencontreraient parmi eux que des persécuteurs et des supplices. Il leur a donc laissé de l'or pour acheter la soumission, et des armes pour se défendre? De l'or et des armes! à peine en savent-ils le nom. Il compte donc sur la supériorité de leurs talents? Des talents? il les a choisis parce qu'ils n'en avaient point.

Comment réformeront-ils le monde, ces étranges réformateurs? Est-il possible d'associer à ses œuvres les coopérateurs les plus évidemment inhabiles aux résultats qu'on veut obtenir, comme autrefois entre les mains des soldats de Gédéon, de frêles vases d'argile cachaient les feux qui devaient jeter l'épouvante dans le camp des Madianites. Ah! il était plus riche en moyens le dévastateur de l'Asie (pardonnez, saints autels, mais son nom déshonoré ne profanera pas cette chaire)? c'est le poignard à la main qu'il inaugurait sa doctrine; et les têtes de ses victimes étaient le pavé de ses temples : c'est en effrayant de ses crimes et de la funeste renommée de ses exploits des peuplades amollies qu'il a grossi le nombre de ses adorateurs. Crois ou meurs : voilà sa législation; il divinise la volupté et lui assure un trône jusqu'au delà de la vie. Vous rappelez-vous ces hommes se débattant dans un déluge de sang et de boue, lorsqu'ils avaient, sous nos yeux et jusque dans nos temples, élevé des trônes à la volupté? Il est tout naturel que des hommes qui avaient élevé des trônes à la volupté s'efforcent de détrôner une religion qui n'en a que pour la vertu, et d'affaiblir sa preuve la plus concluante, le miracle de son établissement.

Ah! ils étaient plus riches en moyens les sophistes de nos jours : sophistes, lorsque votre zèle impatient voulait déshériter du bienfait de la foi la génération présente et les générations futures; lorsqu'à l'imitation de votre chef, qui parla de tout et écrivit sur tout pendant un siècle sans avoir jamais effleuré que des surfaces, vous accusiez de fanatiser l'Europe éclairée, ce code immortel qui a civilisé l'Europe barbare : vous aviez à vos ordres les puissants et les heureux; vous aviez à votre école le sexe opulent, curieux et avide, dont votre philosophique intempérance recherchait les tables somptueuses; vous aviez à vos théâtres tous les âges et toutes les conditions. C'est là

qu'ils étaient tendus vos filets, soigneusement travaillés par la perfide envie de nuire; vous aviez même votre barque, ornée du pavillon de l'indépendance, pour remonter aux sources de la félicité publique et les salir de vos poisons; l'adulation n'avait d'encens que pour vous; on vous nommait les sages par excellence.

Quelles ont été les conséquences de tant de gloire? Un moment, les passions, vos auxiliaires, ont incendié le monde; un moment, la vertu a reculé d'effroi et jeté un long cri de désespoir; un moment, la justice a cherché un asile dans le ciel, parce qu'il n'y avait plus que des opprimés et des oppresseurs sur la terre; un moment, dans votre délire, vous avez dansé sur le tombeau de la religion! Sans doute, elle est sortie des catacombes, où elle pleurait vos attentats sacriléges. Elles se taisent les cent voix de l'impiété, plus affligée du mal qu'elle ne fera plus que de celui qu'elle a fait. Elle s'enveloppe dans les ténèbres de la honte, cette conspiration sans modèle, qui s'était partagé d'avance les dépouilles de son ennemie. Mais jamais complot fut-il ourdi par des mains plus adroites et plus souples! Avait-on jamais combiné un plus artificieux rapport entre la doctrine et les mœurs dominantes?

Il n'en est pas ainsi, mes frères, des apôtres de Jésus: tout contre eux, et rien pour eux. S'est-on jamais senti plus pressé de reconnaître le doigt qui agite le monde par des ressorts inévitables? Comment ne pas tomber aux pieds de celui qui envoie des ignorants renverser l'opinion universelle, de celui qui avait mis dans leur esprit un projet qui n'est pas dans notre nature, la plus vaste conquête sans ambition, la lutte la plus opiniâtre sans gloire, une immense carrière de travaux, sans autre but que la persécution? Nos ignorants à nous ne savent que souffrir et mourir. Ils souffrent et ils meurent sans jactance et sans plainte, levant au ciel des regards de confiance et de joie; plusieurs entonnent des hymnes à celui qui les éprouve, déployant la fermeté tranquille de vieux soldats de la vérité, fatigant de leur courage les infatigables bourreaux dont l'ingénieuse fureur invente sans cesse de nouvelles tortures, et devenant ainsi, par leur constance, l'éternel exemple des chrétiens. O jours de triomphe, où l'arbre de la foi croissait au milieu des champs de la mort, où ses branches mutilées n'en étaient que plus fécondes, et où le sang de l'innocence en nourrissait le tronc affermi par les orages.

Ah! que l'impiété s'obstine à ne voir que les excès du fanatisme dans les actes de leur conviction, les écarts de la superstition dans l'héroïsme de leur dévouement, et les exaltations d'un zèle follement obstiné dans les transports de leur enthousiasme céleste; qu'elle refuse sa croyance à des témoins qui se font égorger, non pour de simples opinions, mais pour des faits matériels et positifs; nous, heureux d'adorer les impénétrables décrets de la Providence dans l'établissement du christianisme, nous aimons à nous replier vers ces mémorables époques de notre gloire; nous aimons à demander à nos ennemis de nous expliquer la conduite de nos martyrs: est-ce l'attrait de la nouveauté? Etrange nouveauté, qui vous sépare de tout ce qu'on aime, de tout ce qu'on possède, de tout ce que le monde estime! Etrange nouveauté, que l'entreprise la plus difficile réussisse par les contradictions, qu'un édifice se consolide à mesure qu'on lui arrache ses appuis, et qu'une religion s'enrichisse dans la privation de tout! Seigneur, il n'y a que vous qui opériez de si étonnantes choses. O princes qui voulez tout faire, il ne plaît pas au Seigneur que vous ayez la moindre part à son ouvrage; mais quand on ne doutera plus que l'Eglise, dans sa faiblesse, ne soit plus forte que vous dans votre puissance, vous viendrez à votre tour baisser la tête devant celui qui fait les princes, parce qu'il fait tout, qui humilie les riches et les savants devant les ignorants et les petits.

Mais était-il un ignorant, était-il sans moyens, cet homme qui tomba persécuteur de l'Eglise et se releva son apôtre, cet homme la terreur du judaïsme, le vain pieur de la gentilité, le flambeau des aréopages, l'écrivain des races futures? Est-ce un homme sans moyens, celui à la voix duquel Corinthe, l'héritière des dépouilles de la Grèce, se donne à la religion chrétienne; à la voix duquel, dans Athènes, les enfants d'Epicure se prosternent devant le Dieu du Calvaire; à la voix duquel Apollonius, qui usurpait l'encens de la multitude, s'indigne de ses autels déserts? Est-ce un homme sans moyens celui pour lequel la mer respectueuse n'a point de colère? Est-ce un homme sans moyens celui dont une seule épître est mise par la nation, la plus célèbre alors pour les dons du génie et la délicatesse de son goût, au-dessus des fameuses harangues de son fameux Cicéron?

Oui, mes frères, Paul ne sait que Jésus crucifié: mais ce Jésus crucifié fait son ignorance toute-puissante. Avec ce nom qu'il a toujours à la bouche, il ne veut plus qu'un seul empire qui ait pour loi l'Evangile, et un gibet pour étendard. Qu'elle est noble et imposante, dans sa simplicité, cette figure de l'Apôtre des nations; cette figure que l'antiquité profane nous envie, et que l'impiété moderne dédaigne; cette figure qui ressort avec tant d'éclat dans le tableau de la religion, et que notre ministère copie avec tant de joie pour l'opposer à ces figures enlaidies par la haine du bien et l'amour du mal, qui, de nos jours, avec la morale de l'athéisme ont aveuglé le peuple, avec la morale de la licence ont armé ses bras, avec la morale de l'égalité ont rompu ses freins, avec la morale de la souveraineté l'ont rendu séditieux, avec la morale des droits de l'homme l'ont rendu esclave! désolante sagesse, que répondre à nos malheurs qui t'accusent, à l'expérience qui te condamne, et aux arrêts de

l'équitable postérité qui s'avance pour le flétrir?

Au contraire, qu'enseigne le transfuge de la Synagogue? que l'obéissance est le besoin des sujets, et la justice la charité des rois; que les rois sont auprès des peuples les images de la bonté de Dieu et les dépositaires de sa justice, qu'ils exercent une autorité qui est de Dieu, qui vient de Dieu, qui reste à Dieu, exclusivement à Dieu, que pour ne pas faire des rapports des inférieurs à leurs chefs une chaîne sans commencement, son premier anneau doit être dans la main de celui qui, étant l'ordre par essence, ne peut vouloir que l'ordre sur la terre: *Non est potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) Qu'enseigne l'oracle du christianisme? Que comme nous voyons dans l'histoire des peuples belliqueux que dès la jeunesse on les exerçait à la guerre, qu'on les endurcissait aux travaux, qu'on les familiarisait avec les périls, de même nous devons être prêts de bonne heure, nous qui avons à porter le fardeau de la vie, à nous mesurer avec tous les dangers, et, dans le monde ainsi qu'en un champ de bataille, à nous défendre contre des ennemis découverts et contre des ennemis invisibles: *Deus dedit spiritum virtutis.* Qu'enseigne l'athlète, le confesseur, le martyr de la croix? Vous, dit-il aux esprits superbes, si nos mystères inquiètent votre raison, développez-moi les secrets de la nature, choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ce qui est à vos pieds, ou ce qui est suspendu sur vos têtes. Quoi! partout votre raison chancelle ou succombe; et vous ne voulez pas que la foi vous guide et vous donne la main. Voyez cette nuit profonde, ces épaisses ténèbres qui vous environnent: en attendant que Dieu se révèle à vous tel qu'il est, souffrez du moins que nous venions à votre secours. La lumière de la croix n'égare que ceux qui veulent se perdre: *Verbum enim crucis pereuntibus quidem stultitia est.* (*I Cor.*, I, 18.)

Eh bien, mes frères, avec cette morale inconnue jusqu'alors et exprimée dans un langage plus inconnu encore, la férocité sauvage est vaincue, et la science polie captivée: le judaïsme stupéfait admire; les Sergin sont réduits au silence; les Félix effrayés; la majesté des faisceaux romains abattue. Comparez, je vous prie, les moyens et les résultats, quoique tant de prodiges ne soient que le gage de prodiges encore plus éclatants. Voici la plus nouvelle, la plus frappante, la plus inexplicable des entreprises, si le ciel ne la dirige pas: voici la plus singulière, la plus surprenante, la plus incompréhensible des créations, si elle n'est pas l'ouvrage de celui qui a tiré le monde du néant: voici la plus merveilleuse des tragédies, si un Dieu n'est pas l'auteur de son dénoûment: c'est la chute du vieux et formidable colosse de l'erreur qui pesait sur l'univers. Que sont donc, auprès de l'enfantement de la terre au christianisme, et ces catastrophes qui déplacent les trônes, et ces secousses qui remuent les nations, et ces ouragans politiques qui balaient les empires, et ces instructives calamités qui épouvantent les rois, et ces terribles leçons qui mettent les couronnes en pièces? Que sont toutes les autres histoires auprès de l'histoire de la religion, où l'on voit les plus petites causes produire les plus grands effets; où l'on voit la vérité paraître comme une reine qui est à elle-même toute sa grandeur; comme une souveraine qui ne cherche pas son appui dans les autres, mais qui, assurée de son autorité propre, n'a, si elle le voulait, aucun besoin de la partager avec personne?

Elles sont donc aussi vraies qu'éloquentes les paroles de saint Léon, traitant le même sujet. Comme les discours de l'éternelle sagesse s'insinuent rapidement dans les cœurs! *Quam velox est sermo sapientiæ!* Lorsque c'est un Dieu qui enseigne, comme ses leçons illuminent facilement les esprits! *Ubi Deus magister est, quam cito discitur!* Il ne faut ni commentaire pour entendre, ni expérience pour saisir, ni veille pour étudier: *Non est adhibita interpretatio ad audiendum, non consuetudo ad usum, non tempus ad studium.* Depuis le jour que la prédication de l'Evangile a sonné le réveil des nations: *Ab hoc igitur die, cum tuba evangelica prædicationis intonuit;* depuis ce jour heureux, une pluie de grâces, un torrent de bénédictions ont désaltéré les âmes; les déserts les plus arides, les contrées les plus reculées, tout s'est épanoui aux charmes de la morale divine: *Ab hoc die imbres chrismatum, flumina benedictionum omne desertum et universam aridam rigaverunt.* Plus de chimères, plus de fantômes, plus d'oracles vains: toute cécité spirituelle disparaît à la lueur de ses éclairs: *Novæ lucis fulgura corruscabant micantium splendore linguarum.* Ses traits ont les ailes de la foudre: *Verbum Domini lucidum, et eloquium concipitur ignitum.*

Marchons sur les traces des agents de son choix; suivons André dans l'Achaïe, Philippe dans la Phrygie, Jacques dans la Syrie, Thomas chez les Parthes, Simon en Egypte, Mathieu dans la Judée, Pierre à Antioche, avant de prendre le Capitole; Marc sur le siége d'Alexandrie, Timothée à Ephèse, Tite dans l'île de Crète, léguant aux générations à venir l'exemple de tout ce qu'ils ont fait pour établir et affermir le royaume de leur maître. Si le vent de la persécution souffle dans un lieu, le vaisseau de la foi gagne triomphant un autre lieu: une tempête furieuse s'élève-t-elle en Italie? Il va se reposer sur les côtes d'Afrique, et, dans son miraculeux repos, s'empare de tous les rivages. Non, que cette insolente dominatrice qui foulait le monde, et que le monde a foulée à son tour, ne nous vante plus les trophées de sa gloire? A-t-elle jamais porté ses armes aussi loin et aussi vite, que notre Eglise son Evangile? Et nos fondateurs, à nous, qu'invoquent-ils à leur aide, lorsqu'il serait déjà bien surhumain que leur dessein eût réussi, quand même ils auraient pu combattre à forces égales?

Si, lorsque le paganisme, avec ses bras de

géant, menaçait d'étouffer le christianisme au berceau, on lui eût dit : Avant un siècle révolu, il aura grandi jusqu'à égaler ton énorme stature; dans deux siècles, il sera plus robuste que toi : il écrasera tous ses ennemis, et le sang qu'il aura perdu deviendra une semence féconde de victoires. Si on lui eût dit : Ces prédicateurs que tu regardes à peine comme des hommes, on les immolera; mais ils auront pour vengeurs des barbares tenus en réserve sous un ciel glacé. Si on lui eût dit : Les rois, menés comme par la main au-devant de l'Evangile, serviront le Dieu qu'ils ne cherchaient pas et graveront son image sur les drapeaux de leurs légions; l'admiration du paganisme n'aurait-elle pas été la mesure de son étonnement? Cependant que de chrétiens se refusent parmi nous à la clarté de l'évidence! Incrédules, est-ce que vous ne savez pas les chocs à outrance des deux religions qui se disputaient alors leurs intérêts les plus chers? Est-ce que vous ne savez pas la ligue redoutable de toutes les séductions avec la grande séduction de l'habitude, contre une doctrine naissante; et que cette doctrine l'emporte? Est-ce que vous ne savez pas les événements décisifs que le ministère vraiment divin des apôtres pressait, accumulait, mûrissait alors? Les voici :

Aux dogmes licencieux de l'idolâtrie et à des lois qui ne pouvaient, sans se contredire, imposer aucun sacrifice, ils substituent des dogmes inaccessibles à l'entendement, des lois qui commandent aux désirs, aux pensées, aux actions; des devoirs qui ne se fondent pas sur l'estime publique qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime qui ne se trompe jamais; une sanction qui, sentinelle vivante, tient le crime en éveil jusque dans la solitude de ses remords, l'assiste dans son repentir et l'abandonne aux espérances d'une religion qui n'est elle-même qu'une grande espérance. A une religion discréditée, même parmi les siens, pour l'extravagance de ses fables, l'inconséquence de ses enseignements, l'incohérence de ses rites; à une religion fardée d'ornements corrupteurs qui ne parlaient qu'aux sens; à une religion qui n'offrait que des souvenirs coupables et de honteuses impunités, ils substituent une religion éminemment réparatrice du passé et régulatrice de l'avenir; une religion pure dans sa source, chaste dans son objet, inattaquable dans ses preuves; une religion également riche de prodiges, de mérites et de bienfaits; une religion qui enchaîne au char de la vérité les triomphateurs qui avaient enchaîné l'univers au char du mensonge; une religion qui, comme une arche mystérieuse, sauve le monde du déluge de toutes les erreurs et de tous les vices, sauve la civilisation, sauve les Etats pour lesquels elle devient un instrument de félicité; une religion qui, même dans les gouvernements populaires, maintient l'égalité sans confusion, l'indépendance sans frottement, et la subordination sans esclavage.

A un code protecteur de toutes les infamies, ils substituent un code d'innocence et de paix, un code où, sans discussions épineuses, la droiture naturelle peut lire ses obligations écrites. A des livres remplis de subtilités chimériques, d'absurdes rêveries, de promesses frivoles et toujours déçues, ils substituent un livre visiblement descendu du ciel, un livre d'un ton jusqu'alors ignoré, où il faut que tout cède à cette simplicité qui ne flatte pas l'oreille, mais qui va droit au cœur, à cette ingénuité qui fuit l'art des précautions, à cette bonne foi qui ne cherche point à éblouir, à cette précision qui apprend tant de choses en si peu de mots, à ces maximes si étendues et en même temps si claires, à ce grand caractère de Jésus qui ne se dément jamais, qui est toujours ce qu'il doit être, ce que le but de sa mission veut qu'il soit. A un sacerdoce menteur et cruel, ils substituent un sacerdoce de sainteté et de charité qui charge un homme du beau privilége de consoler le malheur et d'attendrir la prospérité; travaillant sans cesse au bonheur de la société, sans jamais varier son langage, au milieu de toutes les variations; montrant l'ordre général dans les désordres particuliers et les conseils immuables de Dieu, là où notre ingratitude accuse sa providence : un sacerdoce dont le noble désintéressement oublie ses besoins pour compatir plus vivement aux besoins des autres : sacerdoce unique, mélange de fermeté et de douceur, de prudence et de zèle, dont le talent est surtout dans la persuasion et les armes dans l'exemple. Voilà, mes frères, voilà ce qu'ont fait les apôtres.

Enfin, pour couronner l'entreprise par un miracle toujours subsistant, et diviniser à jamais le ministère qu'ils nous ont transmis, la vérité du Seigneur qu'ils prêchaient il y a dix-huit cents ans est celle-là même que nous vous prêchons aujourd'hui. Eternelle comme son auteur, elle n'a rien à démêler avec notre instabilité : *Veritas Domini manet in æternum.* (*Psal.* CXVI, 2.) La repoussât-on de nouveau dans les catacombes, là encore la vérité du Seigneur trouverait des voûtes pour y faire retentir sa voix, et des fidèles pour l'écouter : *Veritas Domini manet in æternum.* Tout change dans l'homme, pour l'homme, autour de l'homme; tout s'altère, tout s'use, tout marche de la jeunesse à la décrépitude; tout a sa fraîcheur et son déclin. La vérité du Seigneur est immobile. *Veritas Domini manet in æternum.* Les lauriers se flétrissent, les titres se perdent, les monuments se dégradent; des peuples récents foulent, sans les connaître, les tombes des vieux empires; et un jour peut-être, les débris des nouveaux royaumes, emportés par le temps, ne serviront plus même à marquer le lieu du naufrage. Il n'y a que la vérité du Seigneur qui surnage sur le vaste abîme où le temps plonge et confond tout : *Veritas Domini manet in æternum.* Les découvertes, les mœurs, les usages, un seul jour peut les précipiter dans le gouffre de l'oubli. La vérité du Seigneur n'est sujette à aucune vi-

cissitude ; tout se meut, tout se choque autour d'elle sans l'atteindre : *Veritas Domini manet in æternum.* La patrie des faux dieux gît sous l'herbe presque tout entière, la destruction est écrite de toutes parts sur son sol historique ; quelques colonnes encore debout çà et là semblent une proie arrachée à la barbarie : tandis que depuis qu'elle est descendue du ciel, la vérité du Seigneur coule dans ce grand désert comme un fleuve divin pour arroser de grandes ruines. De la barque de son immutabilité, le nautonnier suprême entend le bruit des vents mutinés qui expirent sur ses bords et rit des passions humaines qui leur ressemblent : *Veritas Domini manet in æternum.*

Chrétiens, puisque de simples pêcheurs ont pris le monde dans leurs filets, laissons-nous prendre aux filets de l'Evangile, qui ne tuent point ce qu'ils prennent, mais qui le réservent, dit saint Ambroise, pour la table de l'Agneau : *Retia quæ non captos perimunt, sed reservant ;* rendent à la lumière du jour ceux qu'ils délivrent des ombres de la nuit, et les dégagent des eaux bourbeuses du vice pour les transporter dans les eaux limpides de la vertu : *De profundo ad lumen extrahunt.* Quittons cette mer dont la face est toujours changeante, toujours bouleversée par des orages imprévus. Renonçons à ce trouble sans repos, à ces montagnes humides qui ne laissent que de l'écume, à ces vagues toujours en guerre qui se précipitent les unes sur les autres, image trop fidèle de la vie où les hommes se dévorent entre eux comme des poissons : *Ubi se invicem homines quasi pisces devorant.* Je le répète, mes frères, laissons-nous prendre aux filets de l'Evangile, qui nous déposera ensuite sur le rivage de la paix.

Princesse, dont la présence dans ce temple est un miracle et un bonheur, quel lieu n'a pas retenti des malheurs de votre maison et de la nôtre ? Formée à l'école des calamités royales, vous paraissez au milieu de nous, riche des épreuves qui manquent trop souvent aux enfants des dieux de la terre. Lien aimable de deux trônes dont l'origine est commune, vous serez bientôt l'ornement d'une cour impatiente de partager ses espérances avec vous ; vous apprécierez bientôt le juste orgueil avec lequel la France parle du prince que votre cœur a choisi ; vous jugerez, Madame, entre le portrait et le modèle. Il est digne de vous, et vous êtes digne de lui : vous donnerez ensemble les exemples que la foi réclame des enfants de saint Louis, et la religion paiera vos exemples de ses douceurs ; votre nom s'unira dans nos chants aux noms si chers à notre amour, et nous invoquons dès aujourd'hui pour vous les faveurs de l'Esprit-Saint dont l'Eglise célèbre les bienfaits et les prodiges.

Esprit-Saint bénissez une alliance de laquelle nous attendons la perpétuité de notre repos, une alliance qui n'est point étrangère à l'Europe attentive, une alliance qui réveille tant de souvenirs et promet des fruits si désirés. Que le flambeau nuptial, dont les rayons précieux vont luire sur nous, éclaire la légitimité des rois et la sécurité des peuples ; que la fécondité, garantie à la vertu par le ciel, unisse à jamais, comme une guirlande mystérieuse, les superbes rameaux du tronc sacré qui a ses racines dans le sang le plus pur et le plus beau de l'univers. Esprit-Saint, bénissez un monarque qui a bu si longtemps au calice amer, rempli de toutes les larmes de ses sujets fidèles ; bénissez des princes, vrais représentants des mœurs de la vieille patrie, dont nous avons encore plus besoin qu'ils n'ont besoin de nous, et qui ne goûteront de solide félicité en France que lorsqu'il n'y aura plus de Français malheureux ou coupables ; bénissez la fille du martyr couronné, si digne de son père par sa charité, et de son aïeule par son courage. Esprit-Saint, que désormais notre gloire soit l'union de tous les cœurs, notre conquête l'estime du monde, notre ambition le retour aux doctrines tutélaires : ne soyons plus qu'une famille, sans rivalité que pour le bien, sans haine que contre le mal, afin de chanter un jour, ô Esprit-Saint, votre miséricorde et votre puissance dans le séjour de l'éternelle vérité.

SERMON XXII.

SUR MARIE, MÈRE DE DIEU.

Prêché dans l'église de Saint-Pierre d'Avignon pendant le carême de 1822.

Momentaneum et leve tribulationis nostræ supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis. (II *Cor.*, XIV, 17.)

Un poids léger de courtes tribulations est balancé par un poids immense de gloire, et d'élévation sans limites.

On entend sans cesse dans le monde des réflexions téméraires sur les voies de Dieu ; on lui demande sans cesse raison de la profondeur de ses conseils. Eh quoi ! dans les ressorts sans nombre qui meuvent les empires, il y a des secrets qui échappent à notre vaine curiosité ; et il n'y en aurait pas dans les desseins du ciel sur ses créatures ! Que peut notre frivole censure contre ses mystérieuses opérations dont nous ne connaissons jamais que ce qu'il veut bien nous en dévoiler ? Pourquoi ne pas avouer que tout doit être ordre et sagesse dans les ouvrages de celui qui a fait tout ? Pourquoi ne pas y adorer, avec une respectueuse confiance, le modérateur souverain qui arrange tout, et mène tout à sa fin dans l'économie de ses attributs, seul maître des événements et des causes, renfermant dans sa volonté tout ce qui sera, et nous apprenant ainsi à nous attacher à celui qui ne passe point ?

Telle fut la conduite de Marie, qui ne manqua jamais à la Providence, et à laquelle la Providence ne manqua jamais. Dans une seule vie, toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans borne, aussi bien que la douleur sans mesure ; tout ce que la naissance et l'illustration peuvent accumuler sur une tête, qui en même temps est exposée à toutes les ignominies et à tous les sacrifices ; le faîte des honneurs, et un abî-

me de misères; le souvenir des plus hautes dignités, et la chute la plus éclatante; le retentissement des âges qui proclament les noms de ses aïeux, et le silence du délaissement; la splendeur du trône, et l'obscurité de la solitude; la pompe des palais et une habitation en ruines; une carrière semée d'épines, et au but le prix de l'immortalité: chrétiens, voilà la Mère de Dieu, que ni la prospérité ni l'adversité ne trouveront jamais différente d'elle-même. Oh! que j'aime à me la représenter sur la terre, où tout semble l'oublier excepté celui qui la dispose pour le ciel! que j'aime à me la représenter dans les singuliers contrastes dont elle est l'objet; docile aux vues de la Providence, courbée sous ses justices, et offrant au consolateur, qui ne nous abandonne jamais, ses épreuves et ses disgrâces.

Les épreuves et les disgrâces de la Mère de Dieu! oui, chrétiens, je viens rapprocher sa gloire de ses humiliations, et ses mérites de ses souffrances; mais, pour éviter la confusion dans un sujet si vaste, je diviserai l'action de la Providence sur elle en deux époques distinctes: nous remarquerons que les peines de Marie devancent la mission publique de Jésus, et ne finissent qu'après elle; et, nous établissant en deçà du berceau et au delà du tombeau de son fils, sans revenir sur nos traces et sans briser aucun anneau de la chaîne d'une si étonnante destinée, nous opposerons tour à tour des prodiges de gloire à des prodiges d'humiliation, et des trésors de mérites à des trésors de souffrances. Ainsi, mon plan sera, autant qu'il nous est donné, dans l'explication d'une vie si extraordinaire et si instructive; et la sainte chronologie de l'Evangile en formera la distribution.

Mes frères, avec quelle joie je viens vous entretenir de notre reine; de cette vierge si patiente dans l'infortune et si humble dans la grandeur; de cette mère tendre qui interpose sa clémence entre notre néant et la majesté divine; de cette médiatrice généreuse dont la bonté a tant de charmes que l'enfance elle-même, en contemplant ses traits, la salue et l'invoque! Et vous, ô Marie, l'asile de notre sacerdoce, obtenez-moi, par votre intercession, les grâces dont j'ai besoin pour parler de vous dignement!

PREMIÈRE PARTIE.

Comme la gloire de Marie remonte jusqu'aux premiers temps! Ecoutons Isaïe l'annoncer à Achaz, pour confirmer les oracles du Seigneur: Prêtez l'oreille, lui dit-il, et admirez la puissance d'en haut dans le signe de votre délivrance: *Une vierge concevra et enfantera un fils qu'on appellera Emmanuel.* « *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* » (*Isa.*, VII, 14.) Les époques désirées arrivent: il brille le signe promis à la Judée; Marie est choisie entre toutes les femmes pour donner le jour au Sauveur de tous les hommes. *Le Seigneur est avec vous*, lui dit le ministre des intentions célestes, *vous concevrez et vous enfanterez un fils qu'on appellera le Fils de Dieu.* « *Ecce concipies in utero et paries filium, et filius Altissimi vocabitur.* » (*Luc.*, I, 31, 32.) Mes frères, quelle surnaturelle ressemblance d'expressions, à tant de siècles de distance!

Mère du Fils de Dieu, mère du Créateur, *mater Creatoris!* puisque jamais alliance de mots ne fut si surprenante, faut-il être surpris des riches emblèmes sous lesquels nos livres prophétiques nous représentent celle qui en est l'objet? Tantôt c'est un lis, cette belle fleur de notre pays, quelquefois inclinée, jamais flétrie; le lis, touchant symbole de la virginité divine et de la fidélité française; le lis à l'ombre duquel nos monarques ont placé leur royaume et leur diadème: tantôt c'est un lis dont la blancheur ne saurait être altérée par la violence des orages; tantôt c'est une tour d'ivoire à laquelle pendent des arcs, des flèches et des boucliers: ici, c'est l'annonce de sa victoire sur le monstre dont elle écrasera la tête et enchaînera la fureur: mère du Fils de Dieu, mère du Créateur, *mater Creatoris!* Mortels, répondez, tous les honneurs réunis peuvent-ils atteindre à la sublimité de cet honneur? Dieu a un Fils qu'il a engendré dans l'éternité des âges, qui partage son empire sans le borner, et ses attributs sans en diminuer l'éclat; et, dans les projets de son inénarrable bonté, elle va devenir sa mère, l'obscure compagne d'un artisan obscur: par l'anéantissement du Créateur et l'élévation de la créature, le plan d'un nouveau monde va être tracé sur les débris de l'ancien. Mère du Fils de Dieu, mère du Créateur, *mater Creatoris!* ne cherchons point à scruter tant de grandeurs qui accableraient notre intelligence; pour comprendre Marie, il faudrait comprendre Jésus: *Si vis matrem cognoscere, in ejus filium oculos converte.*

Mais serait-il plus aisé de comprendre les humiliations et les souffrances de cette heureuse fille de Juda? Ecoutez-moi, je vous prie. Le ciel devait sans doute garantir de tout péril une créature exposée à une distinction si flatteuse. Je le sais, Marie, comblée de grâces et de priviléges, n'hésita jamais au chemin de l'innocence; mais prétendre qu'elle était nécessitée au bien, ne serait-ce pas tarir la source de ses mérites? Cette théologie de la Providence est avouée par la foi et par la raison: et alors, mes frères, ne se sent-on pas entraîné malgré soi à croire qu'il y a eu, à côté d'un décret de faveur, un autre décret de sévérité, afin de prémunir, durant sa vie, et principalement sous les rapports de sa maternité, cette même vierge placée, à un si beau titre, par la divinité de son fils, au-dessus de toutes les créatures sans exception? Ne résulte-t-il pas des événements qui nous ont été transmis dans les fastes évangéliques que la dignité qui élève Marie sur la terre et dans le ciel par-delà tout ce qui n'est pas Dieu renferme un mystère de protection et d'amour? en sorte que, par une combinaison ineffable de surveillance et de munificence sa vie sera dévouée aux abaissements, et

son bonheur réservé au triomphe de sa mort?

Et d'ailleurs, est ce qu'il ne fallait pas que la vie du fils fût le type de la vie de la mère? Est-ce qu'il ne fallait pas qu'elle signalât, à force de perfections, la perfection du christianisme, jusqu'à être une leçon toujours vivante? Est-ce qu'il ne fallait pas qu'elle marchât à la tête de cette noble armée de saints, l'ornement de l'Eglise, et qu'elle aplanît la route où tant de vierges, jalouses de lui plaire, devaient la suivre? Est-ce qu'il ne fallait pas qu'elle entrât la première dans la carrière hérissée de tribulations qu'allait parcourir son fils, dont elle devait être l'apôtre par ses exemples, et le martyr par son courage? Voilà, mes frères, et je m'appuie sur d'imposantes autorités, voilà la solution du problème de la conduite de Dieu à l'égard de Marie. C'est que nous négligeons, dans notre frivole indifférence, de la confronter avec l'esprit de l'Evangile dont elle est une conséquence facile à déduire : c'est que la morale de cet Evangile et l'histoire de Marie s'interprètent, pour ainsi dire, l'une par l'autre. Car, dès que je vois un Dieu qui prive sa mère de toute consolation humaine, je conclus que, dans les principes de la nouvelle doctrine, les afflictions sont des trésors, et que c'est après avoir bu à la coupe de la douleur que le vrai chrétien va se désaltérer aux eaux intarissables de la félicité sans amertume.

Il remonte en effet plus haut, ce cours de souffrances et d'humiliations, et s'étend en effet plus loin aux yeux de celui qui approfondit les desseins concertés par Dieu, pour que sa mère soit toujours supérieure aux tentations de sa prééminence. Elle est de la race de David : hélas! qu'est devenue cette race si longtemps auguste? où est son héritage? Le sceptre est aux mains de l'étranger. Elle croît auprès du tabernacle et pour les éternels conseils, l'orpheline de tant de princes, fleur inconnue que le souffle de l'Esprit-Saint agite en silence, et que ne trahit point encore la douceur de ses parfums. Mais le ciel, dans la servante de son Dieu, respectait déjà sa mère, et hâtait par ses vœux l'instant désigné pour sa gloire. O jour de restauration et de salut, où le messager de cette gloire la relève tout entière à sa pudeur tremblante! Cependant, lui dit-elle, qu'il arrive selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (*Luc.*, I, 38)..... Réponse timide, que le génie des interprètes sacrés compare avec justice à l'appel du Créateur au néant. Et voilà que Marie, associée en quelque sorte à la paternité de Dieu même, s'acquitte envers lui, si j'ose ainsi parler, du bienfait de la création qu'elle en a reçu par le miracle de la naissance qu'elle lui donne. Convenez, mes frères, qu'aucune éloquence n'est en mesure avec des choses auprès desquelles doit se taire toute éloquence. Devant Marie, que sont toutes les femmes illustres de l'Ancien Testament? Je ne me souviens plus que de Rachel. . .

Enfin il a quitté sa demeure, le Verbe incréé, le Fils unique du Très-Haut, qui apporte le grand remède de la foi : et la Vierge sans tache le possède! Mais il entre dans l'ordre de sa vocation que ses épreuves continuent. Obligée, dans un âge si tendre, de se confier à une révélation secrète très-glorieuse et très-frappante sans doute, mais après laquelle elle eût peut-être été excusable de craindre quelque illusion, elle n'a aucun témoin pour garant du miracle auquel sa destinée est soumise. La voilà tout ensemble, sans estime dans l'opinion de sa tribu, livrée aux soupçons les plus flétrissants, menacée de la plus honteuse répudiation; mais voilà aussi qu'après un second miracle qui assure son innocence et l'intervention du ciel, voilà que l'amitié et la reconnaissance la dédommageront bientôt de ses peines : l'entrevue d'Hébron est pour Marie, jusqu'à son intronisation, le plus doux de ses bonheurs.

Et sous quelque rapport qu'on envisage cette entrevue, tous les rapports se confondent dans l'admiration. Ici, je ne l'ignore pas, les superbes dédains de l'impiété nous attendent : tout ce qui est consigné dans nos Ecritures est par cela même, pour elle, un sujet de dérision. L'impiété n'a de louanges que pour les chimères païennes; elle est à genoux devant les antiques rêveries des cultes antiques : aussi je ne lui demande point de croire à nos beautés chrétiennes, mais de nous apprendre en quoi les divinités du fanatisme, de la superstition et du mensonge l'emportent sur la Divinité inspiratrice unique de tout ce qui est pur, de tout ce qui est bon, de tout ce qui est juste; de nous apprendre si les faits, dont le plus authentique des livres nous a gardé le souvenir, n'auraient pas honte d'être mis en parallèle avec les folles inventions dont l'idolâtrie seule a le droit de s'enorgueillir. Chez nous, quelle entreprise! quel intérêt! quels résultats! Le monde était dans les ténèbres, et le précurseur de la lumière va commencer à les dissiper; le monde avait besoin d'un réparateur, et une vierge immole ce qu'elle a de plus cher à cette réparation; le monde soupirait après le Messie, et déjà ce Messie, qui n'est pas encore né, commande à tout, et dans la fécondité d'Elisabeth, et dans le châtiment de Zacharie, et dans le concours indubitable du ciel avec la terre. O Hébron, foyer pieux de toutes les saintetés, modeste asile de toutes les sublimités, vous renfermez tous les miracles dans votre étroite enceinte. Deux enfants qui se parlent et s'entendent dans le sein de leur mère; deux mères plongées dans le ravissement des grandes choses qui s'opèrent en elles; un pontife au ministère duquel succède le ministère d'un pontife qui n'a point encore vu le jour; la Synagogue qui chancelle; l'Evangile qui essaye sa trompette; un enchaînement inouï de circonstances qui se surpassent les unes les autres! Mes frères, on attribue déjà peut-être à l'oubli les sacrifices qu'exige de moi la précision; on me

reproche déjà peut-être de n'avoir pas encore développé tout entière l'âme de Marie; on m'accuse déjà peut être de taire les singuliers mérites que supposent nécessairement les prodiges dont elle est le centre. Est-ce que la simple narration des faits n'est point assez convaincante? Est-ce que le panégyrique le plus digne de notre magnanime voyageuse et du divin fardeau qu'elle porte n'est pas dans l'ébauche des profonds desseins qui s'exécutent par elle? Est-ce que la Providence n'est pas empreinte dans ces alternatives de joies et de tristesses, de félicités et de misères qui exercent toujours la foi de Marie et n'ébranlent jamais son courage?

Quelle est cette maison objet des vœux du Psalmiste? N'est-ce pas Bethléem que chante le saint enthousiasme du saint roi? *In multitudine misericordiæ tuæ introibo in domum tuam.* (*Psal.* V, 8.) O sanctuaire des deux alliances! ô chaumière devant laquelle s'efface la richesse des palais! Crèche indigente où repose l'architecte du firmament! Langes d'emprunt qui couvrez le monarque de l'univers! Eglise naissante sous le couteau de la circoncision! Oui, que Marie n'ait, pour donner le jour au Libérateur du monde, qu'une hôtellerie délabrée; que l'affliction de la mère du législateur des Hébreux, implorant pour son fils la pitié des flots, ne soit qu'une faible image de l'affliction de la mère du législateur des chrétiens implorant la pitié de la nature pour l'auteur de la nature elle-même; que l'œil si perçant d'une mère lise toute la vie de son fils dans les humiliations qui assiégent son berceau: oh! la magnifique distraction à ses peines de coopérer aux vues de l'infinie clémence, de conserver au monde l'enfant qui le rachètera, de nourrir le nourricier des oiseaux du ciel, d'être la protectrice de son Dieu! O élévation incompréhensible! ô ineffable abaissement! Quoi! le Créateur appuyant sa fragilité sur la créature! Et c'est sous les lambeaux de la pauvreté que se cachent tant de prérogatives; c'est dans les larmes du besoin que le flambeau de la vérité s'allume; c'est sous les yeux d'une mère abîmée dans la tribulation que les oracles s'accomplissent, que les figures se réalisent, que se dénoue la trame divine à laquelle la puissance et la bonté travaillaient depuis tant de siècles; c'est des ruines de la cabane où Marie pleure que la foi jette ses premières étincelles! Oh! si l'érudition profane pouvait revendiquer ces détails qui n'appartiennent qu'à nous et qui touchent aujourd'hui si peu de chrétiens, parce qu'ils nous appartiennent depuis dix-huit cents ans, quels tableaux elle nous aurait laissés de la naissance d'un Dieu dans une étable, de l'obéissance des mages à une étoile, de l'hymne entonné par les anges et répété par la rustique allégresse; d'une vierge, fille des rois, adorant sur la paille son nouveau-né, fils de Celui qui garde les rois forts et qui renverse les rois faibles! Quels tableaux elle nous aurait laissés de ce mélange de gloire et d'enchantement, avec toutes les privations et toutes les souffrances! Mes frères, si Marie regretta jamais l'opulence de ses aïeux, ce fut à Bethléem: ou plutôt elle jouissait sans doute à Bethléem des sentiments si bien exprimés par le génie de saint Ambroise. O enfant précieux dont la naissance a rendu la vie aux hommes ensevelis dans les ombres de la mort: *O beata infantia per quam nostri generis reparata est vita!* Larmes propices qui nous épargnez les larmes éternelles du désespoir: *O gratissimi delectabilesque vagitus per quos æternos ploratus evasimus!* Langes plus brillants que la pourpre, devenus pour nous les vêtements immortels de la justice: *O felices panni per quos indumento justitiæ vestiti sumus!* Heureuse crèche où le pain des anges est réchauffé par le souffle des animaux: *O præsepe splendidum in quo non solum jacuit fenum animalium, sed et cibus inventus est angelorum!*

Hélas! de nouvelles épreuves attendent Marie, et Jérusalem en sera le témoin. Jérusalem, aveugle Jérusalem, il est dans tes murs, celui que tu livreras un jour; il est au pied de tes autels, sur le sein de la noble descendante de tes princes, confondue avec les femmes d'Israël, sacrifiant jusqu'à sa réputation, renonçant au privilége de son enfantement auguste, fidèle sans réserve à une cérémonie humiliante que la modicité de son offrande rend plus humiliante encore; à une cérémonie où elle abdique en quelque sorte la majesté de ses droits, à une cérémonie qui la dégrade publiquement du titre de sa maternité divine: et quand même elle n'en serait point émue pour l'intérêt de sa propre gloire, devrait-elle être insensible à la gloire de son fils, obscurcie par cette expiation où le rédempteur paraît racheté lui-même, et où commence pour elle la justice inexorable du Calvaire? Le Calvaire! déjà elle ressent tout ce qu'elle doit y souffrir. Les soudaines et sinistres inspirations d'un saint vieillard lui prédisent qu'un glaive de douleur percera son âme, et lui annoncent d'avance le sort futur de son enfant, lorsqu'il est à peine entré dans la vie.... Mais quels traits de lumière fendent le nuage qui contient les secrets du ciel! De quels transports les voûtes sacrées retentissent! Rien ne signale Jésus, rien ne révèle ce qu'il est; et Siméon le célèbre dans l'extase de l'étonnement, de la reconnaissance et de la joie. Tous mes souhaits sont exaucés, s'écrie-t-il, j'ai vu mon sauveur, je le tiens dans mes bras; ô dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disposez de votre serviteur: qu'aurais-je à ambitionner sur la terre? *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* (*Luc.*, II, 29.) Que se passait-il alors dans l'âme de Marie? Et ne serait-on pas tenté de dire que le ciel, en l'éprouvant, se montre jaloux de la défendre contre ses épreuves.

Mais la plus cruelle désolation s'apprête pour elle dans le plus exécrable des forfaits; la venue de son fils sera bientôt la date de la mort d'une génération tout entière: un arrêt de destruction tapisse les villes et les

campagnes; la Judée est en deuil, et les perplexités de la foi ajoutent encore au deuil de Marie. Oh! s'il était enveloppé dans le massacre, l'héritier des promesses, si le fer des bourreaux atteignait cette tête précieuse, c'en est donc fait du genre humain qui n'a plus de sauveur! Quoiqu'avertie de se retirer en Egypte, sa tendresse, en traversant le désert, n'en est pas moins ingénieuse à écouter les gémissements des mères dont on arrache les enfants au sein qui les allaite : elle croit entendre les horribles succès du crime qui a l'ordre d'égorger toute la postérité de Juda; elle croit voir les impitoyables satellites de la tyrannie verser le sang à grands flots, l'effroi, la consternation, le désespoir dans toutes les âmes, et, dans cet étrange combat entre l'amour maternel et la barbarie vénale, la rage plus forte de la résistance, et la résistance de la rage : et son fils est la cause de tant de malheurs! Mais rien n'abat sa patience, dont le refuge est l'avenir; elle n'ignorait pas que c'était la première conquête de Jésus, et que, dans le sang des victimes d'Hérode, germaient toutes les victoires du christianisme : en sorte que, dans l'histoire de Marie, il y a presque toujours une grandeur nouvelle à côté des rigueurs dont l'Evangile nous atteste l'embarrassante certitude. Ainsi, dans le temple, le fils déconcerte sa mère de son absence et de son retour; mais la mère sait que son fils a déconcerté les docteurs de la loi, de sa raison, de sa science et de son âge.

Pour moi, je ne sais si mon sujet m'abaisse : mais je suis fier du ministère que je remplis et des merveilles que je raconte, et de la sainte héroïne que je loue. Déjà fatigué de ma propre admiration, j'embrasse, sous un même point de vue, les temps anciens et modernes, je leur demande inutilement quelque chose qui ressemble à l'objet de nos éloges, et je me plais à défier nos grands esprits si vains, nos détracteurs si témérairement et si follement ennemis de tout ce qui nous honore : oui, qu'ils nous montrent quelque part un pareil assemblage de douceur, d'infortune et de constance : que, substituant l'impartialité au sarcasme, ils nous disent, si Marie, telle que l'Ecriture nous l'a peinte, n'est pas au moins une femme extraordinaire; si, dans le livre, chef-d'œuvre unique de toute vérité dans la pensée, de toute noblesse dans le sentiment, de toute simplicité dans l'expression, elle n'est pas un modèle accompli de toutes les vertus, dans les situations les plus contraires; s'il n'y a pas d'attaché à son nom un charme secret qui va droit au cœur, et s'il ne reluit pas de prodiges sur lesquels on s'arrête malgré soi; s'il n'y a pas quelque chose d'inintelligible, sans le ciel, dans une mère qui semble n'avoir à appréhender que l'ivresse du bonheur, et que son fils, qui est Dieu, n'interroge jamais, ne glorifie jamais, ne consulte jamais; si, en parcourant les conjonctures diverses de cette vie si agitée et en même temps si calme, où il y a tant de bruit et tant de silence, où les plus insignes événements n'excitent que l'abnégation la plus insigne; si en étudiant cette vierge, qui, loin d'avoir été étrangère au fracas des catastrophes, à la chute des trônes, aux secousses des empires, a, au moins par son fils, une connexion indirecte avec ce miraculeux tumulte : qu'ils nous disent si nous n'avons pas le droit d'articuler avec confiance que, sans Marie, il manquerait une preuve et une grâce de plus à la religion.

Vous venez de voir l'action du ciel sur Marie avant la mission de Jésus; je tâcherai de saisir la même action sur la mère, depuis la mission du fils. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE

Ce partage inégal des disgrâces et des prospérités de la terre qui fait tant de murmurateurs ou d'ingrats; ces révolutions imprévues de la bonne ou de la mauvaise fortune; ces débris de la grandeur qui n'est plus, et ces pompes de la grandeur qui commence; ces scandales du méchant qu'on encense et du juste qu'on foule aux pieds; tout ce que nous appelons calamité ou bonheur; jusqu'à ces tourmentes où viennent se briser les royaumes et les nations, ne sont, dans l'ordre de la sagesse divine, que les ressorts ou les effets de ses lois invariables, ombres propices du grand œuvre de la création, où le chrétien trouve d'utiles leçons et les motifs d'un saint tremblement dans une économie impénétrable que le Dieu jaloux veut qu'il adore, et dont il doit attendre en paix la révélation jusqu'au jour de la lumière. N'allons donc pas sonder indiscrètement les voies de cette Providence. Si elle vous refuse des avantages caducs, c'est pour vous apprendre à dédaigner les viles pâtures de l'ambition. Vous prodigue-t-elle ses faveurs? c'est pour que vous les rapportiez à leur fin. Tel est l'exemple que nous donne Marie, dont les afflictions et les mérites vont se renouveler avec la mission de Jésus.

Née du sang de David, Mère de Dieu, Vierge dans sa maternité, aucun de ces titres ne brille en elle, tant qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance compromise par la médiocrité de sa fortune, l'éminence de ses vertus cachée sous une vie simple et uniforme, les apparences démentant l'élévation de sa dignité : et il ne lui échappe ni une parole, ni une plainte, ni une démarche qui trahisse le secret de son humilité. L'humilité de Marie! Quelle source de mérites devant un Dieu qui ne couronne que les humbles, au tribunal d'une religion qui enseigne pardessus tout l'humilité! Toujours soumise aux ordres de son fils, toujours résignée dans les épreuves de sa tendresse; confiée, lorsqu'elle n'a plus de fils, aux soins du disciple chéri, et le regardant comme le maître et l'arbitre de ses actions; paraissant à la suite des autres disciples comme une femme ordinaire, n'affectant rien, ne prétendant rien : mais ensuite, depuis que les merveilles de sa mort auront corrigé l'obscurité de sa

vie, rentrant dans tous ses droits; la première après Dieu, l'appui de l'Eglise, la reine de la terre et du ciel. Reprenons, mes frères, et tâchons de développer succinctement les traits de ce tableau.

Marie sollicite un miracle aux noces de Cana : peu s'en faut que Jésus ne lui reproche sa témérité. Comme s'il craignait que sa déférence n'appelât sur elle de trop glorieuses interprétations, il déclare aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa mère et le prodige : *Quid mihi et tibi est, mulier?* (*Joan.*, II, 4.) Et lorsqu'il est si avare pour sa mère, il sèmera les prodiges pour les autres. Il guérit le paralytique étendu sur les bords de la piscine et le centenier qui l'invoque. A sa voix, Lazare sort du tombeau, et la veuve de Naïm embrasse son fils qu'elle accompagnait au sépulcre. Mais, ô sagesse profonde des jugements! Jésus remplira sa carrière au milieu des contradictions et des disgrâces : n'était-il pas juste que personne ne ressemblât à Jésus autant que Marie? Et cette ressemblance n'est-elle pas la plus signalée des grandeurs? Que si le ciel lui refuse sur la terre la splendeur des miracles, sans doute qu'après le miracle d'avoir donné Jésus au monde, elle n'avait pas besoin d'un autre miracle qu'elle-même. Non, Marie n'a point rendu la vue aux aveugles, mais elle a enfanté la lumière; non, Marie n'a point commandé aux démons, mais l'enfer a reculé devant elle ; non, Marie n'a point conquis l'univers à la religion de son fils, mais l'univers, conquis à la religion de son fils par l'invincible puissance dont il est revêtu, retentira presqu'en même temps des noms sacrés de Jésus et de Marie

Qu'elle est féconde en réflexions solides, la destinée de Marie! Du milieu de la foule qu'entraîne sur les pas de Jésus le charme de ses leçons, une voix s'élève qui applaudit au bonheur de celle dont il a reçu le jour : *Beatus venter qui te portavit!* (*Luc.*, XI, 27.) Jésus détourne lui-même de si douces louanges, et réprime les élans d'un peuple transporté d'admiration. Appréhendait-il que sur l'idée du bonheur de la mère, on ne se formât une trop haute idée du bonheur du fils? Dans une autre circonstance, il proteste devant elle qu'il n'avoue pour sa famille que les observateurs de la loi de Dieu, comme si le privilége de la maternité divine n'avait pas été la récompense de la plus inaltérable fidélité : *Qui fecerit voluntatem Dei, hic frater meus, et soror mea, et mater est.* (*Matth.*, XII, 50.) Ainsi, bien loin de distinguer Marie par les égards et les prévenances filiales que semblaient demander l'autorité qu'elle a sur lui, et l'amour qu'il a pour elle; toutes les fois que les évangélistes nous parlent de la mère, dans l'histoire de son fils, c'est pour nous avertir de la sévérité de Jésus envers elle. Peut-on, mes frères, se dissimuler la cause de tant d'épreuves, ne pas saisir l'esprit d'une si nouvelle condition, ne pas reconnaître les vues miséricordieuses du ciel qui humilie toujours cette mère dans le titre le plus propre à enfler l'orgueil et à embarrasser la modestie?

Hélas! depuis sa présentation au temple, c'est l'avenir surtout qui fatigue Marie d'épreuves plus cuisantes encore. Elle observe Jésus qui grandit pour le supplice. Jette-t-elle sur lui un regard de tendresse qui ne soit troublé par la déchirante pensée de ses ignominies et de sa mort? Elle pèse sur son cœur, cette croix, terme fatal où doivent aboutir tous les projets de la justice! Et dans le cours de la bienfaisante mission de Jésus, aujourd'hui il est en butte aux traits de la jalousie; demain elle apprend les noirs complots que trame contre lui l'acharnement implacable de la Synagogue; tantôt, il est délaissé par l'inconstance d'une nation grossière; tantôt la calomnie le dénonce aux magistrats : ou c'est l'ingratitude qui se refuse à sa doctrine, c'est la vanité offensée d'entendre répéter que les enfants doivent honorer leur père, les inférieurs leur maître, les soldats leur chef; que, dans la grande famille, le prince doit être compté pour beaucoup, et Dieu pour tout, enfin qu'il y a un pouvoir suprême, source sacrée de tous les pouvoirs institués sur la terre. Sans cesse en alarmes, Marie ne vit que pour souffrir. Quoi donc! être mère de Dieu et ne le paraître jamais! Etre mère de Dieu, et vivre comme si on ne l'était pas! Etre mère de Dieu, et souffrir sans relâche! Secret adorable entre la mère et le fils, entre la créature et le Créateur, entre Marie et le ciel qui, pour combler ses mérites, va mettre le comble à ses disgrâces!

Mais le ciel nous expliquera bientôt des cautions inexplicables sans lui; et alors elles n'auront plus été que des mesures tutélaires. Un décret terrible achèvera bientôt les épreuves que doivent subir encore la foi et le courage de Marie. Elle verra bientôt son fils... singulière préférence qui l'a choisie entre toutes les filles d'Israël, pour être la mère d'un Dieu crucifié! Quel exemple pour nous, mes frères, d'accepter les afflictions dans le même esprit que Dieu nous les envoie! Et en même temps, preuve sans réplique que Dieu afflige le juste pour lui marquer son amour, que les biens de la vie sont si peu de véritables biens, qu'il les prodigue à ses ennemis, et les maux de la vie, si peu de véritables maux, qu'il les répand sur ses élus; que le chrétien sort plus pur du creuset des tribulations; que c'est l'or éprouvé jusqu'à sept fois; que nous parvenons à tout savoir à l'école du malheur! Eh! mes frères, qui aurait le droit de se plaindre d'être malheureux? Quelles souffrances comparer aux souffrances de Marie? Sans les intimes communications de la foi, aurait-elle pu suffire à de si vives et à de si longues infortunes? O Jérémie, poëte inimitable de toutes les douleurs! oui, la lyre sur laquelle vous avez soupiré vos lamentations serait restée muette devant les douleurs de la mère de Dieu.

Est-ce que la passion de Jésus n'est pas aussi la passion de Marie? Est-ce qu'elle

n'est pas inondée de la sueur qui l'inonde au jardin des Oliviers? Est-ce qu'elle ne boit pas au calice qu'il repousse? Est-ce qu'elle n'entend pas les imprécations de la rage et les blasphèmes de l'impiété? Est-ce qu'au prétoire, dans la nuit qui ajoute ses ténébreuses horreurs à tous les raffinements de la barbarie, elle n'est pas attachée à la colonne où le sang de Jésus ruisselle sous les coups redoublés de l'envie? Est-ce qu'elle ne partage point le fardeau de la croix sous laquelle il succombe? Mères chrétiennes, est-ce que vous ne la voyez pas qui embrasse de ses mains tremblantes et baise de ses lèvres décolorées et arrose de ses larmes amères l'instrument du supplice de son fils. Est-ce que vous ne la voyez pas qui écoute sa voix éteinte, recueillant d'une oreille avide son dernier adieu, son dernier souffle, son dernier vœu? Est-ce que vous ne la voyez pas qui tombe anéantie dans sa résignation vraiment sublime? Mères chrétiennes, répondez: quelle mère soutiendrait la vue de son fils unique, cloué à un gibet infâme? Et le Fils de Marie est Dieu! Et il a fait le cœur qui répète toutes ses tortures? Quel autre qu'un Dieu aurait fait le cœur de Marie!

Mais, outre que Marie, en remettant son cœur blessé entre les mains de celui qui peut seul fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir, sentait naître une consolation indicible du fond même de ses tristesses : *Secundum multitudinem dolorum meorum in corde meo, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (*Psal.* XCIII, 19); quel allégement à ses peines, de connaître le prix de notre rançon et de notre rédempteur! Jésus meurt! et la nature s'ébranle, et le voile du temple se divise, et les tombeaux s'ouvrent, et le soleil s'éclipse, et les bourreaux se frappent la poitrine, et le crime repentant invoque la miséricorde agonisante : et le salut du monde!... O Marie! que vous êtes grande sur ce théâtre de deuil où vous instruisez la terre par votre exemple, lorsque votre fils le sauvait par son trépas! Avouons que s'il y avait dans la passion de quoi épuiser la sensibilité d'une mère, il y avait aussi de quoi tenter sa faiblesse.

En est-ce assez, mes frères, pour acquitter la charge divine de sa maternité? Non, non : la rédemption du monde est consommée par le sacrifice du Calvaire; mais le sacrifice du Calvaire n'a pas consommé les tribulations de la Vierge. Lorsque toutes les épreuves de la terre et du ciel semblent finies pour elles, le plus cruel des tourments commence. Elle est condamnée à survivre à Jésus, à essuyer les ennuis d'une absence bien plus longue que celle de Jérusalem, et à attendre dans l'exil le bonheur si doux pour la mère d'un Dieu, de rejoindre son fils dans la plénitude de sa divinité. Ainsi le veut la Providence pour rendre Marie encore plus digne de ses honneurs futurs. Jésus semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes. Colombe gémissante, elle confie les peines de l'éloignement à la solitude, où quoique le succès de l'ouvrage de son fils ne lui laisse aucun doute, l'obstination de ses ennemis ne lui laisse aucun repos. La Synagogue irritée de sa défaite, l'empire de l'habitude contre une religion naissante, toutes les passions, toutes les voluptés, tous les despotismes, quel sujet d'effroi pour Marie! La prière est sa force, comme l'amitié est sa richesse. L'amitié! O disciple chéri, que vous avez été pieusement fidèle aux engagements du Calvaire! O Ephèse! estime à sa valeur ce double présent : tu méritas alors la victoire que, trois siècles après, la vérité remporta dans tes murs sur l'erreur; tu méritas alors de proclamer ensuite Marie la gardienne des royaumes, des cités et de leurs habitants. O Ephèse! c'est aussi dans tes murs (un grand homme et un grand saint m'autorise à le penser et à le dire), c'est aussi dans tes murs que, par une révélation spéciale, elle assistait aux rapides progrès de l'Evangile. Les tyrans domptés, l'idolâtrie aux abois, la croix au front des Césars, voilà les indemnités de sa patience.

Sans doute, et j'en conviens, le silence des livres saints nous la dérobe presque tout entière; et depuis le Golgotha, un nouveau nuage enveloppe sa retraite et ses vertus, comme si les évangélistes étaient d'intelligence avec sa pudeur. Mais pour obvier à une lacune si regrettable, discernons un verset du cantique où s'épanche, avec un si tendre abandon, la reconnaissance de Marie : Dieu a daigné considérer l'humilité de sa servante; et c'est pour cela que désormais tous les âges s'entretiendront à l'envi de mon bonheur : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.) Ainsi Marie nous expose elle-même l'origine des triomphes qui doivent rehausser un nom qu'il faudra révérer, si on n'est pas injuste; un nom qu'on ne prononcera jamais sans attendrissement et qui réveillera l'amour au fond de toutes les âmes; un nom qui deviendra et plus cher et plus beau de génération en génération; un nom qui sera consacré par les acclamations de tous les peuples et de tous les siècles; un nom dont les mers les plus lointaines, les îles les plus inconnues, les tribus les plus sauvages rediront les faveurs : et ses triomphes vont commencer.

Oui, mes frères, la Providence va dévoiler le mystère des humiliations et des souffrances de Marie. Enfin cette équitable rémunératrice de ceux qui pleurent va mettre un terme au pèlerinage de sa bien-aimée; et l'arche du Seigneur, après avoir longtemps habité au désert, sous des tentes fragiles, sera introduite dans la véritable patrie. Mais son corps descendrait-il, mêlé avec les corps vulgaires, dans la poussière du tombeau? Anges, portez-le à son fils, que vos ailes soient son marchepied, et les astres son diadème. Oh! si la gloire, destinée aux justes, surpasse ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme n'a jamais conçu, quelle doit être la gloire dont le Seigneur investit sa mère? Et s'il doit si libéralement récom-

penser en juge, comment a-t-il dû récompenser en fils? Marie vient de léguer au monde l'héritage de ses exemples, elle n'est plus! lorsque son dernier asile est troublé par une voix qui l'appelle au bonheur : Hâtez-vous, lui dit-elle, les jours d'orage sont passés : *Surge, propera, amica mea, jam enim hiems transiit.* (*Cant.*, II, 10.) Des rayons d'immortalité jaillissent de ses yeux, et son front resplendit de toutes ses vertus : elle franchit les voûtes du firmament : les filles de Sion sont éblouies de ses attraits : Jésus la place sur le premier degré de son trône, et l'inaugure dans l'exercice de sa puissance. Mais rappelons-nous que c'est une puissance d'intercession et non d'autorité; efficace, mais suppliante; intarissable dans ses effets, mais dépendante dans son principe.

Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* (*Matth.*, I, 16.) Que de titres renfermés dans un seul! Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre des mérites, n'occupe-t-elle pas le premier rang? Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Quels furent ses transports à la vue de son fils, versant des joies incorruptibles sur les captifs qu'il a rachetés de son sang, et préparant des couronnes à des élus nouveaux! Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Comme ils se pressent autour d'elle, pour contempler son exaltation, les nobles ancêtres de la pauvre fille de Nazareth! Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Comme ils l'environnent de leurs respects et de leurs palmes, les martyrs intrépides et les femmes charitables, et les vierges ornées des symboles de l'agneau! Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Déjà, et pour toujours, les soupirs de la terre montent vers elle par des routes secrètes; elle entend le cri des misères les plus obscures, et présente à son fils, sur l'autel des oblations, les larmes de l'infortune timide. Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Comme ils l'entourent pour implorer son crédit, les messagers gardiens de notre faiblesse! Comme ils la bénissent en chœur, les touchants personnages de la crèche, les pasteurs de Bethléem, les sages de l'Orient, les innocentes victimes du berceau! Elle est la mère de Jésus, *de qua natus est Jesus!* Elle est donc aussi notre mère, par la religion de son fils.

Et s'il m'était permis d'interroger toutes les détresses, qui n'ont jamais recouru en vain à sa maternité, un père de famille dirait : Engraissé de mes dépouilles, un déprédateur, sans entrailles, me punissait de mes plaintes par des chaînes; vous les avez brisées, ô Vierge sainte, j'apporte à vos pieds mon hommage. Combien de fois vous avez dirigé notre route à travers les écueils, dirait un pauvre matelot, et fait luire pour nous, dans la nuit des tempêtes, un jour tutélaire! O Vierge sainte, j'apporte à vos pieds mon hommage. Le sol qui nous portait s'écroulait sous nos pas, dirait un artisan; nous avons tourné nos regards vers vous, ô Vierge sainte, et la terre s'est raffermie : j'apporte à vos pieds mon hommage. Une mère s'écrierait : Mon fils unique, le soutien de mes vieux ans, prenait le chemin du cercueil; je vous l'ai redemandé, ô Vierge sainte, et vous avez sauvé la mère avec le fils : j'apporte à vos pieds mon hommage. Mon époux, dirait une épouse vertueuse, mon époux, attiré dans les piéges d'une liaison dangereuse, n'exhalait plus, dans son ménage autrefois si paisible, que les injures de la haine; je vous ai exposé mes chagrins, ô Vierge sainte, et le maître des consciences a éclairé la sienne : j'apporte à vos pieds mon hommage. Je n'avais d'espérance qu'en vous, dirait un infirme; un jour que je priais la mère à la table de son fils, tout un peuple m'a vu quitter les tristes appuis qui étayaient mon corps tout en ruines; ma foi les a suspendus aux murs témoins de ma guérison : ô Vierge sainte, j'apporte à vos pieds mon hommage.

Mes frères, doit-on maintenant s'étonner que dans l'univers catholique, il n'y ait pas un temple où Marie n'ait un autel? Est-elle de trop, la brûlante sensibilité du saint abbé de Clairvaux, l'infatigable défenseur de sa gloire? Et y aurait-il de l'exagération dans les litanies si simples et si hautes en même temps, que le génie de la piété a écrites pour la nôtre, qu'on sait par cœur dans les hameaux, qu'on a traduites dans toutes les langues, que l'enfance bégaye avec amour, et que la mémoire du nautonnier est si contente de retrouver au milieu des orages? O Marie, qui êtes la sainteté même, *sancta Maria :* Mère de Dieu, *sancta Dei genitrix :* ô Vierge, la première entre toutes les vierges, *sancta Virgo virginum :* fille de Jacob, qui avez donné au genre humain l'auteur de sa délivrance, *mater Christi :* dispensatrice des miséricordes du ciel, *mater divinæ gratiæ :* mère sans tache, *mater purissima :* et riche de tous les charmes de la pudeur, *mater castissima :* dont la *nativité* fut une exception et un privilége, *mater inviolata :* et devant laquelle le péché s'arrêta comme devant sa plus redoutable ennemie, *mater intemerata :* qu'on ne saurait ne pas aimer, *mater amabilis :* qu'on ne saurait ne pas admirer, *mater admirabilis :* qui avez porté dans votre sein le Créateur : *mater Creatoris :* et le Sauveur du monde, *mater Salvatoris :* modèle de retenue et de prudence, *Virgo prudentissima :* à laquelle la vénération de tous les temps ne manquera jamais, ainsi que votre bonté ne manquera jamais à tous les besoins, *Virgo veneranda :* qui imposez à tous les cœurs le tribut si léger de la confiance, *Virgo prædicanda :* par le nombre de vos miracles, *Virgo potens :* par l'ascendant de votre clémence, *Virgo clemens :* par la douce certitude que vous êtes toujours semblable à vous-même, *Virgo fidelis.*

O Marie! où la justice infaillible se réfléchit comme dans une glace sincère, *speculum justitiæ :* source inépuisable de sagesse, *sedes sapientiæ :* et de joie, *causa nostræ lætitiæ :* vase précieux qui renferme les exem-

ples de la vie spirituelle, *vas spirituale* : vase honoré et si digne de l'être, *vas honorabile :* vase unique sur lequel nous lisons les plus mémorables dévouements à la volonté divine, *vas insigne devotionis :* rose mystérieuse, les plus suaves délices des villes et des campagnes, *rosa mystica :* colonne solide et élevée comme la gloire de vos ancêtres, *turris davidica :* tour éclatante de blancheur dont la force est dans la perfection, *turris eburnea :* palais étincelant de tous les trésors, *domus aurea :* temple de la nouvelle alliance, *fœderis arca :* ô Marie, dont la main propice ouvre à notre impatience les barrières de la seconde patrie, *janua cœli :* astre du matin, précurseur du soleil de la grâce, *stella matutina :* port toujours accessible à la faiblesse battue par les vents de l'adversité, *salus infirmorum :* abri du pécheur tremblant qui craint le naufrage de l'éternité, *refugium peccatorum :* consolatrice assidue de la veuve et de l'orphelin, *consolatrix afflictorum :* généreuse amie de tous les amis de la vérité, *auxilium christianorum :* reine des anges, dont votre présence accroît le bonheur, et qui la célèbrent sur leurs cordes enflammées, *regina angelorum :* reine des patriarches qui, avec leur descendante devenue leur souveraine, jouissent des réalités substituées aux figures, *regina patriarcharum :* reine des prophètes dont les bouches inspirées annoncèrent tant de fois la femme mortelle qui serait un jour la mère immortelle de son Dieu, *regina prophetarum :* reine des apôtres que vous écoutiez sur la terre comme vos guides et vos oracles, et dont vous encouragiez les travaux par l'apostolat de votre humilité, *regina apostolorum :* reine des martyrs qui ont scellé de leur sang l'Evangile de leur chef, et tombaient sous les coups de leurs ennemis en vous appelant à leur aide, *regina martyrum :* reine des confesseurs auxquels le nom de la mère donnait le courage de tout subir pour le nom du fils, *regina confessorum :* reine des vierges qui méprisent le monde et ses idoles, la flatterie et ses dangers, le luxe et ses illusions, *regina virginum.*

O Marie, qu'il est plus facile d'invoquer que de louer, protégez la religion qui seule a le secret d'un remède que la politique ignore, et dont la vertu est de tout guérir, même la corruption la plus invétérée; protégez l'Eglise qui vous ressemble par ses épreuves et aussi par sa tendresse ; protégez les nations contre les incurables raisonneurs qui, bâtissant leurs opinions en l'air, se complaisent dans les déréglements de leur orgueil coupable, contre les frondeurs téméraires des saines doctrines que l'expérience a sanctionnées, contre les funestes anarchistes qui ne veulent point de trône parce qu'ils ne voudraient pas d'autel, créant dans leurs livres séditieux des écoles pour les rois, et y sonnant pour les peuples le tocsin de l'indépendance. Que votre médiation étouffe toutes les semences de discorde; la haine est un sable mouvant sur lequel on ne fonde ni ne moissonne. Protégez un royaume où la couleur de votre bannière est redevenue la couleur de son oriflamme, et dans lequel on célèbre chaque année, avec une pompe si unanime, ce jour consacré par le successeur de Henri IV, et le prédécesseur de Louis XIV, ce jour où les acclamations du ciel se mêlent aux acclamations de la terre, ce jour où la France semble marcher tout entière à côté de son roi. Vous le savez, ô Marie, qu'il était pur, l'encens qui fumait autrefois dans les solennités de votre nom ! Alors la reconnaissance était à genoux devant vos bienfaits et l'admiration devant vos grandeurs; alors le plus belliqueux était le plus simple de vos serviteurs, et nos grandes dames étaient fières du titre de vos servantes; alors, aussi, on avait votre image au portail de son château, comme au seuil de sa chaumière. Protégez une famille auguste qui serait la plus heureuse famille de France, si elle était sûre que tous les Français l'aiment comme elle aime tous les Français. Protégez l'héritier du saint roi et du roi-martyr, qui aux terres de l'exil appelait votre charité sur une nation maintenant ralliée tout entière à son premier ami; protégez des princes qui, ne sachant se venger de la calomnie que par la bonté, oublient tous les outrages pour deviner toutes les misères; protégez l'angélique orpheline, qui vous a choisie pour modèle, qui a souffert comme vous, qui, fille infortunée du plus infortuné des hommes, se consolait, couverte du sang de son père, qui est roi, en imitant les vertus d'une mère couverte du sang de son fils qui est Dieu : protégez l'enfant des miracles, et notre héroïque Blanche; protégez une ville si recommandable, et par ce qu'elle a souffert, et par ce qu'elle a oublié, où votre culte est le plus sacré des devoirs, votre médiation le plus pressant des besoins, votre éloge la plus douce des jouissances, où tous les cœurs tressaillent aujourd'hui de la grande nouvelle, et où toutes les voix se la transmettent, comme une faveur inespérée.

O Marie, elle va donc se rouvrir pour votre gloire et le bonheur de vos enfants, cette métropole (31) antique, décorée par tant de souvenirs, illustrée par tant de saints, immortalisée par tant de grands hommes ; où d'augustes morts s'attristaient, au fond de leur sépulcre muet, de ne plus entendre les cantiques de la foi; où les débris accusateurs redemandaient leur splendeur éclipsée ; où grâce au zèle réparateur d'une administration chrétienne et monarchique, disparaîtront enfin les traces du vandalisme sacrilége qui a détruit les monuments de la piété. O Marie, oui, je le jure pour les fidèles qui m'écoutent! oui, tous vont concourir à l'envie à la restauration de cette basilique où vous avez tant de fois exaucé les supplications de leurs pères ! Le pauvre lui-même

(31) La métropole d'Avignon, sous le vocable de *Notre-Dame*.

aura son obole et la veuve son denier. Quelle noble émulation de largesse! Comme tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions vont se confondre dans leur religieux empressement pour la plus juste, la plus désirable et la plus méritoire des bonnes œuvres! Peuple excellent qu'on est heureux de connaître, de la croix du fils (32) vous irez à l'autel de la mère, qui vous couvrira de son ombre dans le temps et pour l'éternité.

(32) La croix de la mission est plantée devant le portail de la métropole

PANEGYRIQUES.

PANEGYRIQUE I.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Dans l'église primatiale de Lyon.

Erit magnus coram Domino. (*Luc.*, I, 14.)

Il sera grand devant le Seigneur.

Etre grand devant le Seigneur, voilà, mes frères, la seule grandeur digne de Dieu et de l'homme : mais comment la discerner et l'obtenir? On n'est pas grand devant le Seigneur par les illusions de la gloire : devant lui, qu'est la victoire elle-même avec tous ses trophées? N'a-t-il pas dit que la paix est la santé des empires? On n'est pas grand devant le Seigneur par les grands succès, ni par les grands spectacles : devant lui, qu'est l'éblouissement de la prospérité et le fracas de la louange? N'a-t-il pas dit que c'était une ombre fugitive et légère? On n'est pas grand devant le Seigneur par les dons du génie : devant lui, qu'est ce superbe délire qui trop souvent prend la frénésie pour de l'activité, et l'audace pour de l'énergie? N'a-t-il pas dit que la raison éclairée n'est que le talent de mieux sentir les bienfaits du ciel? On n'est pas grand devant le Seigneur par les raffinements du luxe et de l'opulence : devant lui, qu'est la fortune avec ses désolants caprices? N'a-t-il pas dit que la médiocrité est le plus désirable de tous les biens? On n'est pas grand devant le Seigneur par l'éminence des dignités, qu'on achète avec des bassesses, qu'on garde avec des injustices, qu'on perd avec des remords : devant lui, qu'est la terre avec toutes ses pompes et tous ses honneurs? N'a-t-il pas dit que le sage n'estime que les honneurs éternels? *Erit magnus coram Domino.*

L'homme grand devant le Seigneur est le chrétien vainqueur de lui-même, austère au milieu des joies du siècle, équitable dans la puissance et s'humiliant devant la grande et unique puissance d'où émanent et où remontent toutes les autres; le chrétien qui évite les dangers de sa condition et en acquitte les devoirs, ne composant jamais avec la faiblesse de sa nature, fidèle aux moindres engagements, indulgent pour ses frères et inflexible pour lui-même, dont la piété n'est qu'une idée plus haute de ses obligations et un sentiment plus profond de sa dépendance, dont l'étude est de se rendre compte chaque jour à soi-même de l'emploi de son temps ; le plaisir, de repasser ses bonnes actions ; le mérite habituel, l'accord d'un zèle qui surmonte tout et d'une douceur qui attire tout, d'un courage que rien n'abat et d'une charité que rien n'épuise : *Erit magnus coram Domino.*

Mais qu'il est encore bien plus grand devant le Seigneur, celui qui, visiblement suscité d'en haut, est obligé, à force de perfections, de déclarer lui-même qu'il n'est pas Dieu! Ambassadeur vraiment extraordinaire, dont le ciel, qui les a rédigées, dirige les mystérieuses négociations; pur comme la lumière, rejaillissement sans nuage de la sainteté par essence, étonnant et le désert et la cour de la nouvelle doctrine qu'il apporte au monde, ne respirant que l'amour de celui qui l'envoie, réunissant en sa personne la chasteté des anges, l'humilité des vierges, la science des apôtres, l'intrépidité des martyrs, et dont le noble sang coule dans les veines du Rédempteur! Mes frères, à ces traits, qui ne sont pourtant qu'ébauchés, vous avez tous nommé le saint précurseur dont la première Eglise des Gaules célèbre aujourd'hui la fête, et dont ma faible voix ose entreprendre l'éloge. Accablé de ses grandeurs et me confiant à l'admiration qu'elles inspirent, je dirai simplement : Jean-Baptiste fut grand par sa naissance ; elle brille de l'éclat de tous les miracles, première partie. Jean-Baptiste fut grand par son ministère; il brille de l'éclat de toutes les vertus, deuxième partie.

O Marie, obtenez-moi, par votre intercession, les grâces dont j'ai besoin pour louer dignement un homme qui n'a été surpassé que par votre divin Fils! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, la naissance de Jean-Baptiste brille d'un éclat vraiment divin, et par les miracles qui la précèdent, et par les miracles qui l'entourent, et par les miracles qui la suivent.

Longtemps avant sa naissance, Jean-Baptiste avait été prédit; et cette prédiction n'est-elle pas un miracle signalé? Dès qu'il fut arrêté dans les conseils d'en haut qu'un Dieu se ferait homme pour sauver tous les hommes, le précurseur de cet Homme-Dieu

avait été choisi, désigné, figuré ; et c'était Jean-Baptiste. J'appelle ici en témoignage les prophètes également instruits de sa venue et de la venue du Messie : Jérémie qui le remarque sans ambiguïté, Isaïe qui le signale dans les termes les plus formels, Malachie qui l'indique avec la confiance d'un témoin : *Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam.* (*Malac.*, III, 1.) Chrétiens, la grandeur de Jean-Baptiste a donc précédé sa naissance; depuis les premiers jours du monde il partage donc avec Jésus l'espoir des peuples ; unis par les liens les plus étroits dans l'ordre de la rédemption, Jean-Baptiste ne peut plus être séparé de Jésus : la terre ne connaîtra son libérateur que par Jean-Baptiste; le ciel ne donnera Jésus qu'après avoir donné le précurseur. En qualité de précurseur, Jean-Baptiste sera en même temps à la loi qui finit et à l'Evangile qui commence, à Moïse sous lequel il est né et à Jésus pour lequel il naîtra : ou plutôt, il lui est réservé d'être la limite où le christianisme remplace le judaïsme, de fermer l'Ancien Testament, d'ouvrir le Nouveau, et d'introduire le Fils de Dieu dans son héritage : *Limes constitutus inter nova et vetera*, dit Tertullien avec sa précision accoutumée. Concluons, mes frères, que l'homme n'est grand qu'autant qu'il est à Jésus et pour Jésus ; mais concluons aussi que jamais le ciel n'accumula sur la tête d'un enfant de si étonnantes promesses. Enfant chéri du ciel, vous serez le héraut du Seigneur, vous marcherez devant lui pour aplanir ses voies. Voilà que le Messie arrive sur vos traces.

Béni soit le Dieu d'Israël ! les jours de salut approchent; et le trône de Juda va posséder son véritable maître. Ils sont conçus, les deux enfants dont les mêmes vœux hâtaient la naissance, l'un dans le sein d'une vierge sans tache, et l'autre dans le sein d'une femme stérile. Mes frères, prêtez l'oreille, ici les miracles se pressent en foule. Jean-Baptiste est comme Samuel le fruit de la prière ; c'est dans l'exercice de ses fonctions, c'est à l'autel des parfums que Zacharie reçoit le messager céleste : votre prière est exaucée, lui dit-il, et Elisabeth votre épouse concevra un fils : *Quoniam exaudita est deprecatio tua, uxor tua Elisabeth pariet tibi filium.* (*Luc.*, I, 13.) Zacharie, suspendu entre l'espérance et la crainte, se trouble, hésite, demande un signe et trouve le châtiment de sa foi lente et timide. Imaginez les mouvements tumultueux du peuple qui attend le retour du pontife, son inquiète surprise, son impatience trompée; représentez-vous l'air agité de Zacharie, sa frayeur soudaine, les gestes muets par lesquels il croit suppléer aux accents de sa langue enchaînée : tout donne à entendre qu'il a communiqué avec son Dieu et qu'il a été ébloui de sa présence : *Cognoverunt quia visionem vidisset.* (*Ibid.*, 22.) O conception privilégiée ! c'est le sang de la race illustre qui depuis quinze siècles donne des ministres au sanctuaire. O conception singulière ! Comme si ce n'était pas Jésus qui devait autoriser la mission de Jean-Baptiste, mais Jean-Baptiste qui devait servir de preuve à la mission de Jésus, l'ange visite Marie dans le silence de la retraite : et il apparaît à Zacharie dans le temple, comme pour informer toute la Judée que le Seigneur va déployer la force de son bras. O conception, inaccessible à nos idées ! Un nom est apporté du ciel à Jean-Baptiste, un nom étranger dans sa famille !... Tout à coup la langue du pontife se délie, l'avenir se déroule à ses regards, il chante, dans un saint enthousiasme, la gloire du Messie et du précurseur, à l'exemple de Marie qui vient célébrer avec Elisabeth les richesses de l'infinie clémence.

O ineffable entrevue ! Elisabeth, Marie, heureuses mères, félicitez-vous dans le Seigneur; croissez, enfants de justice et de grâce. O asile de la vertu et de la foi ! ô rendez-vous de la solide grandeur ! Sublime harmonie ! avec quel charme la piété et le goût redisent encore les inimitables cantiques où le père de Jean-Baptiste et la mère de Jésus confondent les transports de leur reconnaissance ! Comme la magnificence des pensées, des expressions et des images, répond à l'importance des événements ! Comme il est facile de sentir que tout cela vient de Dieu ! oui, mes frères, et pourquoi ne les nommerais-je pas ? le *Benedictus* et le *Magnificat* sont vraiment divins; l'inspiration divine est là : et je ne connais rien d'aucun pinceau qui exprime avec une simplicité plus majestueuse et une plus attendrissante beauté les miséricordes du Créateur. C'est le doigt, auquel les tempêtes obéissent, qui y a mis les couleurs; l'homme n'en a jamais inventé de semblables. Impies, que sont vos misérables poëtes auprès de nos chantres sacrés? Et vous, qui allez au théâtre repaître vos yeux et fatiguer vos âmes de spectacles imaginaires lorsqu'ils ne sont pas criminels, voilà les scènes vraiment dignes des yeux chastes et des âmes pures : l'intérêt, c'est le salut du genre humain; l'auteur, c'est Dieu lui-même qui met le ciel et la terre en action pour l'accomplissement de ses impénétrables décrets. Oh ! si la naissance de Jean-Baptiste appartenait aux âges que l'orgueil appelle héroïques, elle serait l'objet de toutes les admirations et de tous les hommages ! Impies, qui venez sans cesse troubler nos innocentes joies, vous rougiriez de compter un saint parmi vos prétendus grands hommes ; mais la sainteté n'est-elle point, même au tribunal de la raison, la vertu perfectionnée par les lumières de la foi, et couronnée par les mains libérales du rémunérateur suprême ?

Mes frères, que cet enchaînement de merveilles nous arrête encore un instant : le moyen de quitter cette maison où le ciel semble être descendu, que se disputent les plus glorieuses prérogatives, qu'enrichit le médiateur de la nouvelle alliance, la victime du nouveau sacrifice; qu'embellit Marie, accourue à travers les montagnes avec

l'auguste et divin fardeau qu'elle porte, avide de semer les munificences de son Dieu, de saluer le précurseur de son fils, et, en le partageant, d'accroître le bonheur de son amie! Elisabeth se réjouit de la présence de sa cousine, et Jean-Baptiste de la présence de son maître : les deux mères se racontent les bienfaits du Seigneur; animées de l'esprit de leurs enfants, leurs entretiens ne sont qu'oracles, hymnes et extases. Et vous, ciel, et vous, terre, soyez aussi dans le ravissement. Une mère dont la fécondité est un prodige, une Vierge qui est mère, un Dieu qui est homme, un pontife dont la demeure est plus que le Saint des saints, préludant ensemble à l'œuvre du salut, à la chute de l'erreur, à la ruine de la synagogue, au réveil des nations, à l'empire du Messie; un enfant qui, à l'entrée de sa parente, tressaille dans le sein de sa mère, comme pour rompre ses liens et briser la prison qui l'empêche d'aller à son Dieu! *Et in utero matris in occursum ejus gestiebat erumpere.*

Quoi! cet enfant n'est pas encore né, et il sait tout! Quoi! cet enfant n'a pas encore vu le jour, et il lui tarde d'exercer l'office dont il est chargé! Quoi! cet enfant ne comprend aucun dessein et il s'agite pour exécuter les desseins de la Providence sur lui! Mais qui de nous s'étonnerait que Jésus, par l'entremise de Marie, opère, en faveur de Jean-Baptiste, son premier miracle? c'est la pensée de saint Ambroise : Marie porte la lumière du monde; qui l'empêcherait de hâter l'intelligence d'un aveugle? Marie porte la rédemption du monde; qui l'empêcherait de justifier un coupable? Marie porte la rançon du monde; qui l'empêcherait de délivrer un captif? Théologie profonde dont il ne nous est pas donné de percer les mystérieuses ténèbres, et qui ne nous laisse que le besoin de nous écrier : Quelle sera donc la gloire de Jean-Baptiste? Quelle sera donc, à son midi, la splendeur de cet astre si éclatant à son lever? Mais nous ne sommes encore qu'à son apparition; et voici les nouveaux miracles qui la suivent

A Jean-Baptiste, de nouvelles destinées vont s'ouvrir pour ce peuple inexplicable, révérant les envoyés de Dieu et ne les écoutant pas, sa loi et ne l'observant pas, son culte et lui associant des cultes idolâtres, averti par des bouches infaillibles des calamités qui le menacent et n'en prévenant aucune, les attribuant à la vengeance du ciel et ne cessant de l'irriter; aujourd'hui murmurateur, indocile et rebelle, demain courbé sous la verge de ses maîtres comme un troupeau d'esclaves; guerrier, brave, invincible sous les Machabées, et ensuite la proie et le jouet des nations étrangères; et cependant souche unique de tous les autres peuples entés sur lui. Cet embarrassant problème, Jean-Baptiste vient le résoudre. A lui va commencer ce peuple fidèle qui remplira le monde de sainteté et de justice, cette nouvelle colonie d'une Jérusalem nouvelle où la foi sera le seul flambeau qui dirige ses habitants, l'espérance le seul motif qui les anime, la charité le seul lien qui les unisse, cette armée de soldats pacifiques, plus forte que les césars, et devant rendre tributaires de la vérité jusqu'aux philosophes qui avaient rendu l'univers tributaire du mensonge.

A Jean-Baptiste finit cette religion, hideuse de sacerdoces menteurs, d'offrandes impures, de cérémonies obscènes, où la multitude des faux dieux avaient exilé le véritable, où brillent tour à tour des conquérants et des sophistes, ceux-là pour ravager la terre par des victoires, et ceux-ci pour la tromper par des systèmes. A Jean-Baptiste commence cette religion féconde en mérites, heureuse de souffrances, éloquente de prodiges; cette religion devant laquelle fuient la barbarie des cirques, le trafic effronté des apothéoses, et l'idolâtrie, couronnée de fleurs, qui égorge en chantant des victimes humaines; cette religion éminemment utile par la hauteur de ses dogmes qui confondent l'orgueil, et la rigueur de ses observances qui déconcertent la mollesse, cette religion, la régulatrice des mœurs, le soutien du faible et le trésor du pauvre, qui désabuse de toutes les illusions, et dédommage de toutes les infortunes; cette religion, sans laquelle il n'y a plus ni probité solide, ni confiance réciproque, ni garantie tutélaire; cette religion, qui promet dans une meilleure vie un consolateur à toutes les vertus ignorées, négligées, immolées; cette religion enfin, le plus inébranlable boulevard des Etats, en sorte qu'ils s'acheminent à leur perte lorsqu'ils souffrent que des mains sacriléges en ébranlent les colonnes.

A Jean-Baptiste chancelle cette législation, affreux chaos d'erreurs et de démences, infâme corruptrice des esprits et des cœurs, protectrice de tous les forfaits, instigatrice de toutes les débauches, nuit profonde, gouffre d'horreurs, dégoûtant amas de scandales publics qui outrageaient également la raison et la nature : à Jean-Baptiste commence l'adoration en reconnaissance et en amour, l'estime de ce qui est juste, le goût de ce qui est beau, le sentiment de ce qui est élevé, les contemplations sublimes, les dévouements de la piété, les fruits de l'innocence, les larmes du repentir, le plaisir des bonnes actions, l'onction des sacrements, la gloire du second temple. A dater de Jean-Baptiste, le monde enseveli dans le sommeil de l'ignorance, ou bercé par de riantes fictions, va posséder un corps entier de doctrine, un tableau complet de nos devoirs, qui frappera tous les yeux, un code lumineux, et abrégé dans sa plénitude, où sans gloses prolixes, sans discussions pénibles et sans fastidieux commentaires, le simple et l'illétré, pourront lire leurs obligations écrites. La doctrine de Jean Baptiste est un germe qui, bientôt arrosé des larmes et du sang de Jésus, deviendra un grand arbre à l'ombre duquel se reposera la terre, fatiguée et

des contradictions de ses docteurs, et des tâtonnements de ses aréopages, et des extravagances pompeuses de ses écoles.

A Jean-Baptiste, s'enfonce dans le passé cette église si longtemps errante sous les fragiles pavillons d'Israël, toujours aux prises avec les nations et les rois, égarée en d'immenses déserts et des sables arides, soupirant après la terre promise, réduite à quelques croyants, et resserrée en des bornes si étroites, qu'elle n'occupe dans l'univers, qu'un point imperceptible: à Jean-Baptiste, naît une autre Eglise dont la première n'était que la figure, qui étendra son règne jusqu'aux extrémités du monde, surnagera au-dessus de tous les écueils, bravera toutes les tempêtes, dont les agrandissements ne coûteront de larmes qu'aux vainqueurs ; qui harcelée jusque dans l'asile des tombeaux n'en sera que plus souveraine, qui au milieu des hérésies, et jusque dans le choc des passions armées, demeurera toujours la même, avec son autorité, sa succession, son tribunal, sa pierre ferme et ses assurances divines; qui rajeunie par les vents de la persécution qui soufflent sur son berceau, insultent à son sceptre et se déchaînent contre l'immobilité de son trône, se moquera à jamais de ses ennemis ; voilà l'Eglise qui commence à Jean-Baptiste : il n'en a point vu l'achèvement ni les progrès; mais il était chrétien avant de naître, et il naissait au bruit des miracles pour jeter les fondements du christianisme, qui est lui-même le plus grand des miracles.

Je vous le demande, mes frères, est-ce un homme ordinaire, celui auquel se rattachent de si hauts desseins, et qui se trouve lié d'avance à une entreprise aussi hardie? Est-ce un homme ordinaire, le précurseur en silence et bientôt en action d'une révolution inouïe qui embrassera tous les lieux et tous les temps? O Jourdain, témoin de si étranges choses, je crois te voir, d'étonnement, remonter vers ta source! *Jordanis, conversus es retrorsum.* (*Psal.* CXIII, 3.) La noble initiative, que celle de Jean-Baptiste! l'honorable priorité! légation unique! avant Jean-Baptiste, le ciel avait-il jamais doté un homme de tant de grandeur? Quoi! me direz-vous, il est plus grand qu'Abraham, cet homme si grand que le Seigneur, parmi ses titres les plus magnifiques, avait choisi le titre de Dieu d'Abraham! plus grand que Moïse qui donne des lois à la nature, délivre son peuple du joug de Pharaon, et dont la puissance, qui se joue de tous les obstacles, relève immédiatement de la puissance de celui qui a tout fait! Plus grand qu'Elie, qui ressuscite les morts, voyage jusque par delà le ciel dans son char de feu, et en descendra au jour de la consommation des siècles! Plus grand que David, qu'on jugerait avoir assisté à la création, lorsqu'il en peint les merveilles dans son merveilleux langage! Plus grand qu'Isaïe, qui semble avoir été invité aux conseils du Très-Haut, dont on croirait que la plume était conduite par la main de celui qui l'inspire, et qui, par la sombre et menaçante vigueur de son style, tonne encore dans l'âme des méchants! Plus grand qu'Ezéchiel, le ministre des vengeances suprêmes, qui gardait comme en réserve les flèches de la justice divine! Plus grand que Jérémie, l'inimitable écrivain de la Providence! Plus grand que Job, le héros de la douleur et le patriarche de la résignation! Oui, mes frères, Jean-Baptiste, à lui seul, est plus grand que tous les prophètes ensemble : *Etiam dico vobis, et plus quam prophetam* (*Luc.*, VII, 26); Jean-Baptiste est plus grand que tout ce qui fut grand sur la terre avant lui : *Inter natos mulierum non surrexit major Jannne Baptista* (*Matth.*, XI, 11); assignez-moi donc, je vous prie, une autre cause de sa grandeur que les miracles de sa naissance.

Et ces miracles reconnus comme ils doivent l'être, à moins d'extravaguer avec la troupe des incrédules, serions-nous encore surpris des témoignages solennels que Jésus se plaît à lui décerner? En vain mes œuvres attestent ma divinité ; allez à Jean-Baptiste qui la confirmera : *Testimonium perhibebit de me.* (*Joan.*, I, 15.) Serions-nous encore surpris que Jean-Baptiste, pendant sa vie, n'ait opéré aucun miracle? en cela, je découvre la conduite d'une sagesse attentive : si la vie de Jean-Baptiste avait été, comme sa naissance, illustrée par des miracles, s'il avait guéri les malades, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, jamais il n'eût réussi à détruire l'entraînante illusion du peuple qui s'obstinait à voir en lui tous les caractères du Messie. Serions-nous encore surpris qu'après le message de l'ange, toute la Judée interdite s'écrie : Quel sera donc cet enfant précieux qui efface l'opprobre de la stérilité, que l'Esprit de Dieu investit dans le sein de sa mère, dont la conception est pour la famille un jour de bonheur? *Quis, putas, puer iste erit?* (*Luc.*, I, 66.) Serions-nous encore surpris qu'entre tous les saints dont l'Eglise célèbre la mort, Jean-Baptiste soit le seul dont elle célèbre la venue? Serions-nous encore surpris de ce long concert d'acclamations et de louanges qui le proclament depuis tant de siècles, et le recommandent aux hommages de l'univers catholique?

Serions-nous encore surpris que, dans leur orgueil bizarre et pour se parer d'un grand nom, elles aient usurpé l'honneur d'un patronage illustre, ces sociétés secrètes où la fastueuse bienfaisance, remplaçant l'humble charité, trompait chez plusieurs jusqu'à la droiture des intentions ; ces réunions clandestines, où, sous les apparences d'une régularité sévère, on prenait le goût des contemplations décevantes ; ces conciliabules occultes où les initiations, les harangues, les banquets n'étaient souvent que des piéges tendus par les maîtres aux apprentis ; où les nombres symboliques cachaient un sens qui n'est plus un mystère pour personne ; où les mots qui ont fait nos malheurs étaient sur toutes les lèvres, avant de retentir à nos séditieuses tribunes, où

quelquefois les deux sexes se confondaient dans la singularité des mêmes momeries; où de téméraires couplets se mêlaient aux homélies sentimentales; où une philanthropie factice, burlesquement chamarée, avait pour couronne un niveau, et pour sceptre un poignard : associations célèbres par plusieurs siècles de ridicule, qu'on aurait dû surveiller si elles étaient redoutables ?

Oh ! à d'autres époques interrompues par nos infortunes, nos apostasies et nos crimes, comme la vénération et la piété solennisaient la fête qui nous rassemble ! Le jour ne suffisait pas aux transports de la reconnaissance : les feux de l'allégresse commune illuminaient la nuit elle-même . la nuit et le jour semblaient à l'envi remercier le ciel du présent qu'il avait fait à la terre : car si la naissance de Jean-Baptiste brille de l'éclat de tous les miracles, son ministère brille aussi de l'éclat de toutes les vertus.

SECONDE PARTIE.

Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes. (*Joan.*, I, 6.) « *Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.* » Quel titre que celui d'envoyé de Dieu, et quel nom que celui de Jean ! Aussi est-ce là, chrétiens, la première idée qu'exprime l'évangéliste après celle du Verbe ; et comme si ces deux objets se rapportaient l'un à l'autre, il nous offre, presque d'un seul trait, et la génération éternelle du Verbe et la mission de Jean-Baptiste. En effet, le ministère de Jean-Baptiste surpasse tellement les autres ministères, qu'il ne remarque que celui-là : c'est, mes frères, que le ministère de Jean-Baptiste brille de l'éclat de toutes les vertus. Mais pour mettre, s'il est possible, de l'ordre dans un sujet si vaste, je les réduirai à trois principales : sa pénitence au désert, le zèle de sa prédication, son courage devant le pouvoir.

O Chrysostome, que vos éloges sont dignes de votre génie lorsque vous racontez la pénitence de Jean-Baptiste, commençant au désert les prodiges du Liban et du Carmel ! Ne devait-il pas être le modèle de la pénitence, le précurseur d'un Dieu qui ne sera point révélé aux riches et aux superbes, mais aux petits et aux simples ; qui ne réunira point les grands autour de lui, mais les nécessiteux? Ne devait-il pas être le modèle de la pénitence, le précurseur d'un Dieu qui naîtra et vivra dans l'abnégation de toutes choses, dont les malades seront le cortége, que la pitié rencontrera partout bénissant les larmes de l'infortune, et dont le dernier soupir sera un soupir de patience, de miséricorde et de douleur? Ne devait-il pas être le modèle de la pénitence, le précurseur d'un Dieu qui vient briser les vaines décorations de ce théâtre où l'on ne s'occupe que de chimères ou d'intrigues ; qui vient réformer cette école où l'on n'enseigne que la volupté et l'ambition, et où l'on apprend à trahir pour elles ceux qu'on caresse et à étouffer ceux qu'on embrasse; qui vient changer la face de cette terre où le bonheur est dans l'opulence, et l'habileté dans le talent de l'obtenir à tout prix ; qui vient assurer des richesses invisibles et immuables à ceux qui n'ont rien ici-bas ?

Le premier conseil que le merveilleux enfant reçoit de l'esprit de Dieu, est de fuir le monde : il a peur que la grâce ne soit encore trop faible contre ses enchantements et ses prestiges. Le désert est son refuge, et il se dévoue à l'art nouveau de consacrer la solitude. Oh ! comme le désert fut étonné des soupirs de la pénitence qu'il n'avait pas encore entendus ! Comme il admirait cette victime qui n'a pour se vêtir qu'une peau grossière, l'eau des rochers pour breuvage, et pour nourriture, du miel sauvage et des sauterelles ! *Locustas et mel sylvestre edebat.* (*Matth.*, III, 4.) Est-ce qu'ils se perdraient au désert tant de miracles qui ont précédé, entouré, suivi sa naissance? Le ciel ne l'aurait-il d'abord environné de tant de bruit et d'éclat que pour le ravir à la terre ? Ah ! répond l'abbé de Clairvaux, c'est dans la retraite que mûrissent les forts de la religion; c'est le solitaire qui fait l'apôtre. On acquiert dans la retraite des connaissances que vous ne puiserez jamais dans les leçons des maîtres les plus fameux : *Plus te docebunt sylvæ quam libri.* C'est dans la retraite que Jean-Baptiste interroge les volontés de Dieu; c'est dans ce commerce intime où Dieu lui parle et où il parle à Dieu, qu'il amasse tous les trésors de la science de Dieu.

L'amour de la retraite, quelle disposition à l'amour de toutes les vertus ! Dans le monde on n'entend que le fracas des passions qui se combattent, se heurtent et se déchirent ! Dans la solitude, Dieu et la nature parlent tour à tour en murmures insensibles, en révélations tendres, en avertissements utiles. La solitude est pure comme le jour qui l'éclaire, et les larmes de la pénitence, c'est la rosée du ciel qui rafraîchit les âmes. O solitude, où l'on goûte un air calme qui repose des orages de la vie, où l'on trouve jusque dans les souvenirs amers de ses désordres passés, les douces compensations d'une paix inaltérable; où à mesure qu'on avance, on distingue les clartés de Dieu; où tout est temple pour l'invoquer, tout est autel pour lui sacrifier ; où à chaque pas on foule un miracle, où jusqu'au silence même chante la gloire du Très-Haut, où tout est saint parce que tout est plein de lui ; où la terre, toujours en travail, donnant aux plus humbles plantes l'immortalité du temps, semble indiquer à nos vœux une immortalité plus parfaite ! Que la figure éblouissante du monde fascine les heureux de Babylone, qu'ils attachent leurs désirs à des biens qui ont la fragilité du verre, et que toujours ils traînent la longue chaîne de leurs espérances trompées : o vous qui ne connaissez que les plaisirs de la bonne conscience, dites-nous si vous échangeriez vos modestes destinées contre les destinées les plus brillantes ! Les murs de votre obscure demeure, voilà les fondements de la demeure impérissable qui vous est réservée. C'est dans les asiles de la foi recueillie que Dieu cache ses amis et ses

élus. Hélas ! on se rappelle et on regrette ces lieux de perpétuelles contemplations où le temps se consumait en veilles, en jeûnes et en aumônes, et où la miséricorde donnait à l'étranger surpris les aliments qu'elle se refusait à elle-même ! Depuis que les torches de l'intolérante impiété ont incendié les monastères de la foi, quel abri à l'innocence ou au repentir? Le monde est si accoutumé à tourmenter et à dégrader les âmes, et la retraite à entretenir les grandes pensées et à exciter les grands motifs !

Que dis-je? Si jamais la Providence s'est montrée à nous d'une manière sensible, c'est sans doute dans le rétablissement inattendu de ces asiles, témoignages illustres de la piété de nos aïeux ! Qui jamais nous l'eût dit, qu'aux jours de nos épreuves et de nos tribulations succéderaient des jours de calme, de protection et de justice, que nos plus saintes institutions si imprudemment détruites seraient si soudainement relevées? Quel changement, prélude désiré de tant d'autres ! Qui pourrait ici méconnaître le bras qui déracine les empires et les rassied sur leurs fondements, qui ne frappe que pour guérir, n'afflige que pour épurer, ne châtie que pour réveiller, ne nous envoie les fléaux de sa colère que pour rendre encore plus frappants les remèdes de sa bonté? Oui, grâce à la miséricorde d'en haut, elles renaissent sous nos yeux, et comme par un enchantement divin, elles renaissent à la vie, à la reconnaissance et à l'étonnement, ces congrégations qu'on croyait anéanties et que rappelaient tous les vœux, ces maisons privilégiées, si connues du désespoir, qu'habitent maintenant ainsi qu'autrefois des âmes généreuses auxquelles il serait impossible d'opérer de plus grands biens à moins de frais, et de pratiquer de plus grandes vertus avec moins d'ostentation ; où une tendre sollicitude, qui ne reçoit du monde aucune de ses impressions, embrasse dans son zèle infatigable toutes les misères, toutes les infirmités, tous les scandales ; où le désintéressement et la charité songent beaucoup plus aux besoins des autres qu'à leurs propres besoins; où le courage, inspiré par la religion, brave tous les périls, toutes les répugnances, tous les sacrifices; où la virginité héroïque est amie par état et servante par devoir de tout ce qui est faible, de tout ce qui est délaissé, de tout ce qui est souffrant ; où la prudence qui dirige et l'indulgence qui enhardit ramènent à la vertu les brebis égarées ; où d'immenses services ne sont qu'une obligation ordinaire et commune dont personne ne parle, n'ayant pour témoin que l'œil de celui qui voit tout.

Parlerai-je de ces solitudes, anciens réceptacles des chrétiens fatigués de notre vain luxe, harrassés de nos jouissances frivoles, accablés de nos honneurs plus frivoles encore ; tombeaux anticipés où le repentir choisissait sa place pour se disposer au plus solennel des jours; lieux d'horreur muette où l'on n'entendait que les louanges du Créateur, et les soupirs de la créature ? Les voilà qu'ils se rouvrent aux victimes d'un nouveau siècle bien plus dangereux encore que l'ancien. Elle semble tressaillir d'allégresse, la vieille montagne qui cachait autrefois tant de prodiges ; Bruno règne encore au désert; j'aperçois un peuple volontaire d'anachorètes dont servir Dieu est la gloire, et l'adorer le bonheur : le sol s'anime sous leurs mains laborieuses; les lois du fondateur sont la règle des disciples, la joie est dans tous les cœurs et la sérénité sur tous les fronts. Torrents impétueux, sombres forêts, landes incultes, dans ce flux et reflux éternels de peines et d'erreurs qu'on appelle le monde, oh ! que j'aime à me pénétrer de vos instructives images !

N'en doutons point, mes frères, c'est dans les austérités de la retraite que Jean-Baptiste se préparait aux durs travaux de son apostolat et aux conquêtes rapides de son zèle : c'est en s'isolant de tout, c'est en renonçant à tout, c'est en méprisant tout ce que les autres estiment, qu'il rassemble, sous la bannière de la pauvreté la foule stupéfaite d'un genre de vie si nouveau : que vois-je? toute la Judée accourt aux rives du Jourdain : *Exibat ad eum Jerosolyma et omnis Judœa.* (*Matth.*, III, 5.) Ce qu'aperçoivent les habitants de Jérusalem est au-dessus de ce qu'ils croyaient, de ce qu'on leur avait dit. Qu'ils la trouvent éloquente, cette tête angélique où se confondent la douceur, la noblesse et la beauté ! Pourraient-il résister à cette domination qui commande sans tyrannie et subjugue sans contrainte? Tout s'humilie sous ses réprimandes, on se range autour de lui en cédant à l'ascendant de son caractère, à la sagesse de ses leçons, à l'autorité de ses exemples : déjà elle est à lui, cette multitude à laquelle pourtant il n'apporte d'autre empire que la justice, d'autre victoire que sur eux-mêmes, d'autre récompense que dans l'éternité : bientôt il la gagnera à ce Messie si opposé au libérateur qu'elle désire et qu'elle attend. Jean-Baptiste n'est plus la colombe gémissante au désert ; c'est un aigle aux ailes déployées, semant au loin la lumière dont il a réfléchi à leur source les rayons pénétrants.

Quel ministère, dont le zèle a pour but de ressusciter les pères en faveur des enfants ! *Ut convertat corda patrum in filios.* (*Luc.*, I, 17.) Et que nous serions heureux de l'atteindre, ce but, nous qui pleurons entre le vestibule et l'autel sur les excès de notre jeunesse égarée par des guides aveugles, sur ce dégoût de tout ce qui est ancien, sur cet orgueil démesuré, sur cette indifférence si absurde dans ses causes et si fatale dans ses effets, sur cette triste incrédulité, et cette crédulité plus triste encore, sur cette légèreté calamiteuse qui dédaigne tout ce qui n'est pas né d'hier, d'aujourd'hui même : comme si ce n'était pas se mettre en guerre ouverte avec la société que d'élever un mur d'airain entre nous et nos pères, de soutenir que tout ce qui est en delà est folie et tout ce qui est en deçà sagesse ; comme si cette métaphysique ténébreuse avec laquelle on

fabrique les plus noirs systèmes n'était pas un nuage gros de tempêtes; comme si la folle imprévoyance avec laquelle on se remue et on se précipite en tumulte vers les inévitables résultats de la nouveauté ne criait pas que d'autres méchants se forment, qui perdront tout, se perdront eux-mêmes, démoliront tout pièce à pièce, jusqu'au renversement définitif de tout ce qui est bon, juste et saint; comme si la seule science digne de ce nom n'était pas celle qui remplit le cœur de croyances, en même temps qu'elle remplit l'esprit de vérités.

Quel ministère, dont le zèle embrasse la défaite de tous les vices! Et si la morale que prêche Jean-Baptiste ne vient pas du ciel, d'où vient-elle donc? A quelle époque la prêche-t-il? Dans quel abîme sa nation était plongée! Le temple, caverne impure d'un trafic mercenaire, la fraude sur la chaire de Moïse, l'oubli de tous les devoirs, le mépris de toutes les règles : le zèle brûlant d'un Jean-Baptiste était-il de trop? Comme aujourd'hui, mes frères, que tous les torrents de l'impiété et de la corruption sont débordés chez nous, que les gens de bien se cachent les yeux d'effroi et que l'on n'est plus seulement impie ou mauvais par faiblesse, mais qu'on l'est par calcul, oh! qui nous donnera des apôtres qui ressemblent à Jean-Baptiste? Mais, hélas! ne serait-il pas incurable, le siècle où l'on accueille avec empressement et où l'on écoute d'une oreille avide des apôtres trop fameux que le fanatisme du mal exalte jusqu'au délire, qui ne rougissent point de salir de leurs doctrines empoisonnées le berceau de la génération qui arrive, et soulèvent, pour creuser leur tombeau, la lie des générations qui s'écoulent, enseignent avec la liberté de penser la liberté de tout dire, se font un jeu des plus effrayantes catastrophes et un spectacle de la chute des Etats, achètent la révolte avec de l'or et l'assassinat avec des opinions, dont l'envie de nuire ne connaît plus de frein et ne souffre plus de remède, faisant leur patrimoine du domaine des passions, qui, avec leurs symboles d'insurrection, recommenceraient, si on leur en laissait la faculté, la désastreuse période de licence et d'ignominie que nous avons parcourue, arracheraient sans remords à des races éprouvées un sceptre paternel et chargé du suffrage de tant de siècles, pour le changer en une verge de fer à l'usage de factieux sans génie, sans foi et sans pudeur; et, sans l'ancre de la miséricorde divine qui protége les monarchies contre la fureur des ouragans, les engloutiraient toutes, sans froncer le sourcil, dans le naufrage universel de l'ordre social?

Quel ministère, dont le zèle proclame des vertus inconnues jusqu'alors! Qu'il y a de sublimité dans les oracles dont Jean Baptiste anime les bords du Jourdain, et qui s'insinuent dans les âmes avec la rapidité du fleuve! Si vous avez deux tuniques, donnez-en une à celui qui n'en a pas; rompez votre pain avec celui qui en manque : c'est être vraiment disciple de Jésus que de le nourrir et de le couvrir dans ses membres : *Qui habet duas tunicas det non habenti, et qui habet escas similiter faciat.* (*Luc.*, III, 11.) Vous qui êtes chargés du recouvrement des deniers publics, ou engagés dans les affaires, ou préposés à l'administration des villes et des campagnes, ou honorés du sacerdoce des lois, ou appelés à la délicate fonction de défendre la veuve et l'orphelin, n'exigez rien au delà de ce qui est permis : c'est être vraiment disciple de Jésus que de suivre strictement les lois de l'équité : *Nihil amplius quam constitutum est vobis, accipiatis* (*Ibid.*, 13.) Hommes de guerre, soyez humains, avares du sang, fidèles à Dieu sous la tente, comme un solitaire au fond de sa retraite : c'est être vraiment disciple de Jésus que de mettre la charité à la place de la violence, et le désintéressement à la place de l'intérêt : *Neminem concutiatis, et contenti estote stipendiis vestris.* (*Ibid.*, 14.) Ainsi, mes frères, Jean-Baptiste, avec les épines de son désert, écrivait les premières pages de notre Evangile. Quel ministère dont le zèle a pour objet d'inaugurer le ministère de l'Agneau qui efface les péchés du monde, et d'amener avec lui les richesses de la foi! Quel ministère, dont le zèle est si pur, si vif, si éclairé qu'on est forcé de prévenir que le ministre n'est pas la lumière, mais qu'il rend témoignage à la lumière : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.* (*Joan.*, I, 8.) La copie doit être bien parfaite, lorsqu'elle a tant de ressemblance avec l'original qui est divin!

Quel ministère, dont le zèle triomphe également par la sévérité et par l'indulgence! Tantôt Jean-Baptiste exhale son indignation en reproches amers contre l'orgueil qui n'a point d'entrailles; sa voix a le bruit de la foudre. Tantôt il accueille le repentir avec la tendresse d'une mère; sa voix a la douceur de la miséricorde. Quel ministère, dont le zèle prend sa source dans l'humilité, cette maîtresse de toutes les vertus! Vous montrerai-je Jean-Baptiste comme éperdu et anéanti, lorsque Jésus, mêlé dans la foule, se jette à ses pieds et lui demande le baptême? O mon divin Seigneur, s'écrie-t-il dans sa confusion, quoi! vous venez à un homme indigne même de dénouer les cordons de vos souliers! *Non sum dignus solvere corrigiam calceamentorum.* (*Marc.*, I, 7.) Et lorsqu'on lui offre la qualité de Messie : Jésus, dit-il, est le Fils du Très-haut, et je ne suis qu'un enfant de la terre. Vous ne connaissez ni Jésus ni Jean-Baptiste, ni ses droits ni mes sentiments; qu'on cesse d'ignorer ce qui est et ce que je suis : *Non sum ego Christus, ego sum vox clamantis in deserto.* (*Luc.*, I, 44.) C'est à lui de régner, et à moi de servir. Mon abaissement doit égaler son élévation : *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30.)

Quel ministère, dont le zèle s'ennoblit d'un courage supérieur à toutes les disgrâces, à tous les dangers, à toutes les tribulations! Oui, prêtres du Seigneur, c'est pour être vaillants et magnanimes que nous avons

reçu l'onction sainte : aux jours de notre gloire, il se continuait, le ministère de Jean-Baptiste dans ces hommes apostoliques qui ont porté jusqu'aux bornes du monde les fruits de notre morale ; dans ces grands et vertueux pontifes, l'ornement de la religion, dans ces infatigables pasteurs dont la vie entière n'a été qu'un entier dévouement au bonheur de leurs semblables, dans ces fervents anachorètes qui fertilisaient aussi le désert des semences de leur sainteté, dans ces singuliers agriculteurs partagés entre la croix et la charrue, humectant l'une et l'autre de leurs sueurs et de leurs larmes, ouvrant le sein de la terre et ne songeant qu'aux portes du ciel, ne goûtant d'autre loisir que de s'agenouiller en la présence de l'auteur de toutes choses pour le remercier de ses dons, et traçant de pénibles sillons dans un sol souvent ingrat, pour moissonner un jour aux champs de l'immortalité ; dans ces séraphins, revêtus d'une forme mortelle, qui chantaient dans les ombres de la nuit les bontés et les ouvrages du Dieu de la lumière ; dans ces victimes innocentes dont le luxe était la haire ; dans ces vierges, modèles accomplis de patience, flambeaux toujours allumés sur les marches du tabernacle usées par la prière, vases incorruptibles d'où montait sans cesse vers l'époux un encens d'agréable odeur, heureuses de leurs épreuves, et s'il le faut, mourant immobiles sous le joug qu'elles tiennent embrassé ; dans ces héros de la vérité, gardes vigilantes du sanctuaire contre les Osées de notre temps : contre ces traditeurs mercenaires qu'on a vus saisissant l'encensoir de leurs mains schismatiques, attaquant l'unité dans son centre immuable, sapant l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, enchaînant sa puissance, interceptant la source de l'apostolat, dispensant à leur gré la houlette pastorale, s'emparant de la réputation du crime pour en avoir une, donnant une nouvelle et frauduleuse édition de nos principes, qui ne fut point écrite avec de l'encre, forçant la piété aux abois de cacher ses pleurs comme un délit, et les objets de son culte comme un larcin, envenimant les blessures par la nature des remèdes, aussi implacables dans leurs vengeances qu'aveugles dans leurs erreurs, ne voulant plus de l'étendard sacré de la foi ni de l'étendard légitime de la royauté, et achetant, hélas ! l'opprobre par le succès.

Oui, prêtres du Seigneur, je le répète, c'est pour être vaillants et magnanimes que nous avons reçu l'onction sainte. Former à Jésus de vrais adorateurs, propager son culte et souffrir pour son nom, voilà nos devoirs. Enseigner aux peuples l'histoire de la religion, les desseins de la Providence et les motifs de crédibilité qui ne laissent aucune excuse au doute ; lier le temps à l'éternité, la succession des âges à l'origine du monde, ce qui est créé à ce qui a précédé la création, enfin la loi nouvelle à la loi ancienne ; montrer l'auteur du christianisme fondant de son bras divin une Eglise immortelle sur les ruines de la synagogue ; développer les attributs de cette Eglise, et les effets de sa tendresse maternelle, de cette Eglise traversée dans son pèlerinage et sortant victorieuse de tous les combats, de cette Eglise qui, affranchie de toute crainte, a l'indépendance pour diadème : voilà nos travaux. Etre les médiateurs des suppliants, sécher les larmes de l'adversité, en faire couler des yeux de la prospérité : voilà nos privilèges ; et n'attendre de nos services que l'outrage, l'ingratitude ou l'indifférence : voilà notre salaire, et c'est aussi notre couronne.

Mais c'est auprès des grands surtout que notre ministère est difficile. On doit la vérité même aux rois : c'est le seul bien qui leur manque, surtout lorsqu'elle les asservit, cette passion fatale qu'on nomme la volupté suprême, volupté cruelle qui flétrit les sceptres, les princes et les nations. O réaction terrible des scandales qui tombent des palais des grands ! Jean-Baptiste apprend qu'Hérode insulte tout ensemble aux lois de la morale et aux lois de la décence : c'est sur le trône qu'il court les venger. Déjà, sans aucun de ces timides ménagements de la prudence humaine, il avait démasqué les sourdes manœuvres des faux docteurs, déjoué la présomption jalouse et montré la cognée à la racine de l'arbre. Ici, c'est une lutte entre un apôtre et un roi. L'apôtre ose troubler le roi dans ses criminelles jouissances, il ose lui dire qu'il y a au-dessus de lui des lois qu'il ne peut enfreindre : *Non licet tibi habere uxorem fratris tui.* (*Marc.*, VI, 18.) Quel exemple pour notre sacerdoce de ne jamais transiger avec nos obligations sacrées ! Notre fermeté est notre illustration, comme nos armes sont dans notre prudence. A notre ministère est attaché le salut des princes et des sujets, comme elle appartient à nos maximes cette inflexible rigueur, le plus beau et le plus signalé de leur caractère. Prêtres du Dieu vivant, n'oublions jamais que le courage est aussi l'honneur de notre milice.

Jean-Baptiste à la cour ! Oui, mes frères, et il y prêchera la vérité ; mais à la cour d'un roi incestueux qu'est la voix d'un saint ? L'intrépide censeur est chargé de fers, et on le jette dans une prison obscure. L'estime d'Hérode, moins roi sur la pourpre que Jean-Baptiste dans son cachot, est quelque temps une digue contre les fureurs de la haine, tant l'innocence garde d'empire sur la dépravation elle-même ! Mais, dans un cœur qu'un amour funeste dévore, l'humanité et la justice se taisent bientôt. La mort de l'apôtre est nécessaire, elle est résolue. Et c'est dans la joie d'un festin, parmi les délices de la table qu'on médite ce lâche assassinat ; c'est le jour de la fête du roi, jour d'allégresse qui invite à la clémence. Mais de l'ivresse des plaisirs aux forfaits les plus odieux, l'intervalle est si court ! Tel est l'effet de ces amusements dangereux où s'endurcissent les âmes, de ces danses licencieuses où elles s'enflamment, de ces parures éblouissantes où la séduction étale tout ce qu'elle a de perfidie. Le téméraire serment est pro-

noncé. Quoi ! c'est du sang que demande une jeune princesse dans l'âge de la sensibilité ! Fille barbare, il est exaucé, ton vœu sacrilége ; Jean-Baptiste n'est plus. Cette tête, si riche des pensées divines, elle la porte encore fumante à sa mère aussi barbare qu'elle. Femmes impies, et toi, esclave couronné, pressez ces veines encore palpitantes ; que le sang qui en découle remplisse les coupes de l'impudicité !

Mais que vous sert-il d'avoir fermé cette bouche dont vous redoutiez les oracles, et ces yeux dont vous ne pouviez soutenir les regards ? Le remords a déjà commencé votre supplice. L'image de la victime poursuit en tout lieu le meurtrier. Hérode croit sans cesse la voir et l'entendre qui lui rappelle les vertus du courageux apôtre. Si la renommée qui publie les miracles de Jésus arrive jusqu'à lui, c'est sans doute Jean-Baptiste sorti du tombeau : *Quem ego decollavi Joannem, hic surrexit a mortuis.* (*Marc.*, VI, 16.) Non, roi inhumain, c'est le juge des rois qui exige déjà le compte du sang que tu as répandu. Prince aveugle, il est des races chargées à jamais des anathèmes de l'humanité, des races dévouées à l'éternel opprobre de races futures, des races déshonorées à travers les siècles qui n'en prononcent le nom qu'avec effroi ; mais la célébrité de la tienne, à laquelle on ne peut rien comparer, surpasse toutes les autres célébrités par trois forfaits, que l'histoire, si elle n'était pas inexorable, aurait rougi d'inscrire dans ses fastes et dont l'horrible certitude égale l'invraisemblance : le massacre d'une génération tout entière d'innocents au berceau, la décollation d'un saint à qui tu aurais dû remettre la moitié de ton autorité, pour qu'il t'apprît à exercer l'autre, enfin la complicité infâme du déicide de Jérusalem qui en subit encore le prophétique châtiment.

Ainsi, mes frères, le premier apôtre de la vérité devait en être le premier martyr : ainsi, Jean-Baptiste n'est pas seulement le précurseur de Jésus ; il est encore le précurseur de tous les grands chrétiens qui ont triomphé dans les combats de la foi. C'est lui qui a ouvert la barrière à ces nobles athlètes dont la constance surhumaine nous a valu, de la part de l'impiété, tant d'impostures, d'invectives et de blasphèmes. C'est lui dont l'instructif exemple soutenait au milieu des supplices ces conquérants spirituels dont le délit était de soumettre les cœurs à force de bienfaits et les esprits à force de miracles, ces rapides missionnaires de l'Evangile qu'on accusait de franchir tous les obstacles et d'affronter tous les périls pour terrasser les erreurs dominantes ; ces femmes timides auxquelles on imputait à crime d'avoir la piété pour ornement, la pudeur pour grâce et l'habitude de plaire à Dieu pour jouissance ; ces néophytes devenus suspects, parce que, sans autre bouclier que la confiance, ils se réjouissaient de donner leur vie pour celui qu'ils ignoraient, il y a quelques jours ; ces guerriers sans peur et sans reproche dont on ignorait les exploits glorieux à cause de leur glorieuse persévérance dans la doctrine de Jésus ; ces confesseurs qui, déjà éprouvés dans le creuset de la persécution, rayonnaient de blessures.

Oui, mes frères, c'est Jean Baptiste qui a montré, jonchée de palmes, la carrière des douleurs à cette multitude innombrable de victimes, scellant comme lui leur croyance de leur trépas héroïque, et aujourd'hui en possession de notre culte : et si ce culte vous déplaisait, impies, qui ignore le vôtre envers cet étranger dont l'humeur sombre et farouche causa le malheur de sa vie, ainsi que ses paradoxes causèrent le malheur de notre pays ? Qui n'a pas entendu parler du monument érigé à ses cendres, de l'urne qui les renferme, des inscriptions qui la couvrent, des larmes qu'on y verse et des fréquents pèlerinages dont il est l'objet ? Impies, n'avez-vous pas déifié en quelque sorte les corrupteurs publics ? N'avez-vous pas accordé les insignes de l'apothéose à ce patriarche des libertins dont la longue existence n'a été qu'un long attentat contre les mœurs ?

O Jean-Baptiste, que vous êtes à de bien justes titres le patron de la ville des martyrs, où la vérité se rencontra avec la miséricorde il y a dix-huit cents ans ! Il y a dix-huit cents ans ! quelle vénérable antiquité ! et que notre ministère a de beauté et de grandeur, lorsque notre auditoire, c'est la postérité des saints ! O Jean-Baptiste, soyez toujours avec un peuple renommé entre tous les autres par les souvenirs de sa gloire, les trophées de son courage et les institutions de sa charité ; que toujours il existe entre vous et lui ce doux commerce de protection et de fidélité, de reconnaissance et de crédit, la source intarissable de ses mérites : soyez toujours avec cette Eglise où votre culte n'a jamais été interrompu que lorsque le ciel épouvanté des crimes de la terre ne voulait plus communiquer avec elle, avec cette Eglise, catholique avant la monarchie, avec cette Eglise, invulnérable depuis que les Pothin et les Irénée l'ont fécondée de leur sang et de leurs vertus : o Jean-Baptiste, soyez toujours avec nous. Puissions-nous, pour me servir, disciple respectueux, des expressions aussi concises que substantielles de l'un des grands prédicateurs du grand siècle (32*) ; puissions-nous, en marchant sur vos traces, composer de nos actions un témoignage dont Jésus soit honoré, afin que Jésus nous honore un jour de son témoignage !

Ainsi soit-il.

(32*) Bourdaloue.

PANEGYRIQUE II.

SAINT FRANÇOIS DE SALES, ÉVÊQUE DE GENÈVE.

Pour le jour de sa fête, à Lyon.

Laudemus viros gloriosos, divites virtute; et laudem eorum nuntiet Ecclesia. (*Eccli*, XLIV, 1.)

Louons les hommes véritablement célèbres, les hommes riches en vertus; et que l'Eglise répète leurs belles actions.

Lorsque les ministres de l'Eglise primitive lisaient aux fêtes de la religion, sur le tombeau des saints, l'histoire de leur vie et de leur mort, c'était alors les beaux siècles du christianisme, les âges brillants de la piété, les grands jours de la foi : mais comment dans un siècle où des novateurs audacieux voudraient ébranler les fondements de la foi, où un aveugle socinianisme recommence le cours de ses blasphèmes, sans craindre de recommencer le cours de nos malheurs, où une secte entreprenante aspire à de nouvelles victoires en recrutant sans cesse de nouveaux complices, où une nouvelle école, en des feuilles légères, semées par l'envie de nuire jusque dans les classes inférieures, et décorées des fastueux emblèmes de la sagesse des païens, déclare la guerre à une religion, école unique de notre exil : dans notre siècle enfin, comment entreprendre l'éloge de ces hommes qui n'ont voulu appartenir qu'à Jésus-Christ; qui, au milieu des écueils de la vie, ont résisté à l'impétuosité des vents contraires, dont tous les pas ont été marqués par des bonnes œuvres, et les bonnes œuvres par de bons ouvrages?... Que dis-je, mes frères, c'est dans notre siècle surtout qu'il faut élever la voix et ne céder jamais aux considérations du temps! C'est parce qu'il n'y a plus de mœurs qu'il faut redire les mœurs antiques; c'est parce qu'il n'y a plus de foi qu'il faut en préconiser les défenseurs; c'est parce que la louange est presque toujours le vil commerce de l'intérêt avec la puissance, qu'il faut célébrer la gloire des saints. Si la gloire des saints n'a pas besoin de nos éloges, qu'ils servent au moins à leur former des disciples : c'est par les grands exemples que l'on inculque les grands motifs : c'est sur la trace des modèles que l'émulation s'enflamme, s'épure et se perpétue : *Laudemus viros gloriosos, divites virtute, et laudem eorum nuntiet Ecclesia.*

Aussi, avec quelle joie empressée je viens louer au milieu de vous un évêque qui a été le flambeau de l'Eglise et le bouclier de la vérité; un évêque qui a gouverné son peuple dans les voies de la justice et de la paix; qui a mérité l'estime des rois et des nations; un évêque si affable qu'il ne déplut jamais à personne, et si bon que jamais personne ne put lui déplaire : un évêque qui aurait mieux aimé rester inconnu que de voir le repos de sa vie troublé par des querelles de rivalité, qui fut quelquefois contredit et s'abstint toujours de contredire, qui porta la patience jusqu'à souffrir qu'on prît sa patience pour un calcul : un évêque qui accoutuma ses contemporains à la vue de son bonheur et se le fit pardonner : un évêque flexible à toutes les manières que la piété avoue, conservateur de tous les égards, ne heurtant jamais ni ses égaux, ni ses inférieurs, ayant dans le cœur le même équilibre que dans l'esprit, et doué d'une raison qui réglait ses sentiments comme ses idées : un évêque dont le culte est fondé sur l'amour de tous les cœurs purs et sensibles : un évêque que l'impiété elle-même appelle le plus aimable des saints, quoique sa vie soit la plus victorieuse réponse aux invectives de nos détracteurs, comme son ministère est la plus irrésistible apologie du christianisme dont il fut l'ornement! François de Sales enfin : son nom, tel qu'on n'en trouve guère dans les siècles passés qui puissent être comparés au sien, son nom a conquis et l'immortalité du ciel et l'immortalité du temps.

Oh! mes frères, que je voudrais pouvoir graver dans votre âme l'image tout entière de cet homme admirable! au moins, je tâcherai de le peindre avant et depuis son épiscopat, toujours fidèle à sa vocation, toujours sur la ligne du devoir ou la route du bien, toujours honorant sa vie par des mérites sans nombre; et nous serons avec lui depuis son berceau jusqu'à la demeure du jardinier de la Visitation, où il mourut entre les bras de vos pères. O Marie, reine de la sainteté, je vous invoque avec confiance, je vais parler de l'ange de la douceur.

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne louerai point François de Sales de ses ancêtres dont il ne consentit jamais à laisser paraître l'histoire glorieuse: est-ce qu'un saint a besoin d'une origine? Toutes les vertus chrétiennes dont sa maison avait conservé l'héritage, voilà quel fut sa noblesse : la probité austère et la générosité modeste, voilà ce qu'il aperçut en naissant: eût-il appris à dédaigner la richesse là où la richesse est la mesure de l'honneur; à devenir humain, là où tout ce qui est puissant écrase tout ce qui est faible; à avoir des mœurs, là où le vice même a perdu toute sa honte? François de Sales pourra un jour compter les bienfaiteurs de son enfance. Son père l'avait formé à être magnanime, sa mère jusqu'à éviter la pensée du mal (on lisait dans cette famille la vie de saint Louis), son aïeul à être juste, son frère à préférer la vérité à tout. On ne lui disait pas : Aime les malheureux; on soulageait les malheureux devant lui : la piété surtout, la piété qui élève l'homme au-dessus de lui-même, qui donne la sanction aux règles, un vengeur à ceux qui les transgressent, la piété était la base de son éducation. On ignorait alors l'étrange paradoxe de nos jours, de taire le nom de Dieu en la présence des enfants. François de Sales était en la présence de Dieu comme un enfant d'amour.

Aussi la sagesse vint au-devant de lui dès ses premières années: pour mieux gagner son cœur, elle avait pris les traits et emprunté la voix de ses bons parents. Heureuse famille,

vos leçons, qui se gravent dans sa mémoire en caractères ineffaçables, sortiront un jour de sa bouche avec tous les charmes de la persuasion! Heureuse famille, ne présagez-vous pas les destinées futures de votre fils bien-aimé, dans ce renoncement précoce au monde, dans cette soumission à la volonté de Dieu, dans ce besoin de la solitude où il ne verra désormais hors de Dieu que vanité, hors de la religion que ténèbres, hors de l'éternité que des objets indignes de ses regards? Le silence de la méditation, voilà ses délices; les cérémonies de l'Eglise, voilà ses délassements; la prière, voilà ses jouissances. Quelle vigilance sur lui-même! quelle circonspection dans ses paroles! quelle retenue dans son extérieur! A la lumière de la foi disparaissent peu à peu les nuages qui avaient d'abord alarmé sa famille; les obstacles se changent en moyens, et le jeune comte de Sales est déjà un chrétien sublime.

Qu'il devait être déjà instruit, celui qui avait fait son premier cours d'études à l'école de la religion! Les progrès de son adolescence signalent des talents qu'on juge dignes d'être cultivés dans la capitale de la France. (Il ira les perfectionner à Rome, où l'on se souviendra longtemps après de ses qualités attirantes; où le sacré collége l'accueille et où le peuple le chérit; où à la vue des races évanouies, il jure de travailler au bonheur des races vivantes.) Il part, quelle déchirante séparation pour des parents si tendres! quel sujet d'inquiétude pour des parents si pieux! Anges tutélaires, servez-lui de guide comme à Tobie. Bientôt les maîtres de l'université de Paris distinguent le nouveau disciple, reconnaissent en lui un esprit éclairé, une imagination féconde et brillante, un goût prompt et solide. C'est là qu'il se forme aux triomphes de la vérité sur les erreurs et sur les passions; c'est là que l'antiquité lui déploie ses chefs-d'œuvre et lui rend familières les productions du génie; c'est là que la philosophie, non cette téméraire raisonneuse qui égare, mais cette conseillère fidèle qui dirige, mûrit son jugement; c'est là que l'histoire lui raconte les crimes de l'ambition; c'est là que, quoique familiarisé avec l'éloquence profane, il avait reconnu que l'éloquence sacrée a des sources plus hautes, et que ses livres sont pleins d'une grandeur que n'avait jamais connue le langage des hommes : aussi l'Ecriture est-elle sa première science et celle qu'il possède le mieux; même, lorsqu'il ne la cite point, c'est toujours elle qu'il fait parler, ce sont ses tours qu'il adopte, c'est sa substance qu'il exprime : qui jamais réussit plus que lui à s'en approprier les richesses, à y puiser cette simplicité qui attire, cette onction qui émeut, cette noblesse d'un style sans parure qui donne du poids aux idées les plus communes, cette variété qui est l'opulence de trois langues, cette énergie pittoresque qui enhardit la timide circonspection de la nôtre? C'est là que François de Sales, au lieu de rester un homme ordinaire, sera bientôt un homme inspiré. Déjà je ne sais quel ton de maître se fait sentir dans ses discours : la négligence même ne lui messied pas : elle n'est en lui que cette liberté noble qui la fait paraître indépendante du travail : c'est là qu'il se convainc, pour ne l'oublier jamais, qu'un orateur chrétien, pour atteindre le but, doit allier et fondre ensemble tous les genres; qu'alors on pénètre et on agite, comme on bouleverse une terre que l'on veut féconder, que c'est une tempête qui ébranle en tout sens le chêne que l'on veut déraciner, ou l'eau d'un fleuve qui, si elle n'est pas toujours limpide et pure, doit toujours être abondante et rapide : enfin, c'est là que dans une paix inaltérable, François de Sales arrange toute sa vie, et, qu'effrayé de la rapidité du temps, il entend le ciel qui lui demande compte de ses journées et l'éprouve par des orages intérieurs.

Hélas! quelles cruelles angoisses viennent tourmenter le modèle des étudiants! Tout à coup une voix menaçante retentit au dedans de lui, qu'il sera un jour l'objet de la justice de Dieu. Je l'aperçois qui, d'un pas timide, entre dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès, aborde le sanctuaire, embrasse l'autel qu'il inonde de ses larmes. « Seigneur, Seigneur, dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, écoutez la prière de votre enfant : délivrez-moi de la désolante tentation qui m'obsède; elle m'est insupportable, la crainte de passer les années éternelles sans vous aimer; ah! Seigneur! que le flambeau de votre charité ne s'éteigne point avant le flambeau de mes jours; je me confie à votre miséricorde qui fera le reste. » Qu'il est attendrissant, cet entretien d'un jeune étranger avec le Dieu protecteur de la jeunesse, et qu'il était destiné à de grandes choses, lorsque l'intervention du ciel lui-même l'y prépare! François de Sales, dans sa conduite, va répondre encore mieux à l'épreuve qu'il a subie. Ici, sous les auspices de Marie, il se dévoue à la chasteté par un vœu irrévocable : là, nouveau Joseph, il fuit les piéges tendus à sa pudeur; tantôt il épanche sa sensibilité dans les extases de la contemplation; tantôt il interroge les mouvements de son cœur, et les dompte par le travail, les veilles et les macérations, aimant Dieu jusqu'à ne pouvoir se consoler de ne pas l'aimer davantage, jusqu'à mériter qu'on dise de lui ce que saint Grégoire dit de saint Basile : Il était prêtre avant d'en recevoir le caractère : *Sacerdos erat antequam sacerdos esset*. Ajoutons un désir si constant de plaire à Dieu, qu'il tremblait souvent de lui avoir déplu; une délicatesse de conscience qui ne se tranquillisait jamais; une innocence à laquelle la malignité n'a jamais trouvé à redire; une austérité de pénitence qui en faisait une hostie toujours immolée; une continuité d'oraisons que n'interrompit jamais le tumulte des écoles; la plus profonde humilité, avec l'étendue des connaissances et le bruit des succès.

Mes frères, c'est avec ce riche cortége et le dessein de s'engager au service des autels qu'il reparaît dans le château natal. Comme

l'aîné de sa famille, on lui avait ménagé un parti honorable et une charge distinguée au sénat de Chambéry. Mais la Providence l'a choisi pour son ministre; elle a ses vues : le comte de Sales est élevé au sacerdoce. Quelle fut l'émotion de sa mère, lorsqu'elle le vit pour la première fois monter les degrés de la table du sacrifice! Quelle fut la joie de son fils, lorsqu'il étendit sa main pour bénir les entrailles qui l'avaient nourri! Chaque jour il se nourrit lui-même du froment des élus. A voir le maintien du sacrificateur, on dirait que les mystères n'ont plus de voiles pour lui, qu'il aperçoit tout ce que nous croyons, que le sang de Jésus-Christ coule sous ses yeux. L'admiration publie qu'il est plus qu'un homme; la plus rare unanimité proclame son rare mérite, et sa carrière va s'agrandir malgré lui. Nommé par la cour de Rome à la prévôté de l'Eglise de Genève, il va, sans le savoir, étudier l'épiscopat en travaillant à la conversion des âmes, à la direction des âmes, à l'instruction des âmes; et les merveilles abondent.

Oui, mes frères, dignitaire pour être meilleur, prêtre pour être plus utile, supérieur à la vaine gloire, il se consacre à l'œuvre des missions. Mais ce ministère, qui semblait le réduire à l'obscurité, devient le fondement de sa réputation, et le missionnaire devance en lui l'évêque. Point d'esprit de contention et de dispute : c'est la modération et la retenue qu'il oppose à l'indiscrète témérité des novateurs qui agitent sans fruit les sociétés, les poussent à des chocs mutuels et les précipitent vers leur ruine. Apôtre d'une religion que la persuasion et la mansuétude ont établie, c'est avec la persuasion et la mansuétude qu'il en multipliera les conquêtes : il sait qu'elles seules opèrent des conversions, et que la violence n'enfante que des parjures. Il prononce le serment de vaincre les hérétiques sans les persécuter, et de combattre les rebelles avec toutes les forces réunies de ses exemples et de ses bienfaits. On veut le seconder par les armes : il refuse de consentir aux précautions qu'exige une légitime défense. Que l'erreur obstinée trame contre lui les plus noirs complots, il en soustraira les auteurs au glaive de la justice, et, par leur repentir, obtiendra encore leur grâce de la justice divine. Que les fidèles, justement alarmés pour sa vie, veuillent le garantir des périls qui la menacent, il ne souffrira jamais d'autre escorte que sa patience et son courage. C'est sous la dictée du Dieu de miséricorde qu'il a écrit son plan de campagnes spirituelles. Ni les prières de ses amis, ni les remontrances de son père, ni les larmes de sa mère, rien ne peut ébranler cette âme héroïque. « Allons où Dieu nous appelle, dit-il à Louis de Sales, son parent; un plus long séjour ne servirait qu'à nous affaiblir, et d'autres plus intrépides et plus heureux pourraient bien cueillir la palme qui nous attend. » Déjà, en quelque lieu que le ciel l'envoie, il porte avec lui le caractère de supériorité qui imprime à tous les esprits subjugués le respect de sa personne, et excite le désir de le voir et de l'entendre. C'est une tige vigoureuse qui prospère dans les sols arides; qui, sans se courber, se ménage une issue à travers les obstacles, et trouve sa nourriture dans les rochers où ses racines s'insinuent. Déjà il est sur le théâtre de ses pacifiques exploits; mais quel théâtre! Des temples en proie aux sacriléges, aux flammes, au pillage; les corps des martyrs arrachés de leurs tombeaux et livrés à de nouveaux supplices; le sang de Jésus-Christ confondu avec celui de ses victimes. Mais quelle route pour y arriver! Des monts inaccessibles où la nature a rassemblé toutes ses horreurs; des blocs pendants et ruinés par les âges; des abîmes, d'impétueux torrents, des bois lugubres où frémissent les âmes ordinaires. Mais vers quel peuple la Providence le députe!

Un peuple défiant et opiniâtre, que son ignorance rendait plus dangereux encore; un peuple abusé par des grands qui n'avaient quitté Rome que pour dominer à Genève; des hommes sauvages comme les contrées qu'ils habitent, et façonnés au crime par la révolte; des novateurs qui regardent les ministres de l'Eglise comme les ministres d'un prince qui déteste plus encore leur liberté que leur croyance. Oui, dans le Chablais, les intérêts politiques doublaient les difficultés; l'erreur était un rempart derrière lequel on mettait à couvert les priviléges dont on était jaloux, et le voisinage de la citadelle de la réforme soufflait la hardiesse de tout entreprendre. François de Sales ne compte ni l'ascendant des circonstances, ni l'aspérité des sites, ni la rigueur des saisons. Je le vois étendu sur une planche fragile, ayant pour rames ses pieds et ses mains, traverser la rivière débordée qui sépare Thonon des Alinges. Des assassins gagés investissent sa retraite : il y est tranquille comme dans les foyers paternels. On attente à sa vie : il regrette de ne pouvoir acheter à ce prix le retour de tant de brebis égarées. Si on lui demande ce qu'il cherche, il répond, comme le fils de Jacob : Ce que je cherche, ce sont mes frères : *Fratres meos quæro*. (*Gen.*, XXXVII, 16.) Ils veulent se perdre, moi je veux les sauver; mon amour sera plus constant que leur haine; ils auront ou ma foi ou mon sang : *Fratres meos quæro*. Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la doctrine de cette Eglise antique, dont les docteurs remontent, par une succession non interrompue, jusqu'à son berceau? Rangez-vous autour de moi, qui suis votre frère; je suis plus : je suis votre père au nom de Dieu, qui m'en donne sur vous les droits sacrés; ils sont plus inviolables que ceux de la nature. Mais si je suis votre père au nom de Dieu, mes enfants, je sens que je le suis encore par les droits de mon cœur; mes sentiments vous embrassent en dépit de vous-mêmes. Vos âmes sont enchaînées à la mienne; ne vous refusez pas à ma tendresse.

Un autre peuple a-t-il été transplanté sur cette terre? La croix de Jésus-Christ flottant sur les temples relevés, les suppôts de l'er-

reur interdits, les expiations les plus touchantes, les transports d'une sainte componction qui arrose de ses larmes les châsses des martyrs déshonorées par l'hérésie, les ossements des catholiques égorgés par le fanatisme, les pierres du sanctuaire teintes du sang des lévites, les cendres chéries dont on avait trahi la foi!... O révolution inattendue! quel jour pour François de Sales, qui éclaire la victoire de l'Eucharistie; où le légat du Saint-Siége, le duc de Savoie, les grands de la cour, l'enfance, la vieillesse, les malades eux-mêmes marchent à la suite de Jésus-Christ, en célébrant les noces de l'Agneau; où ce même peuple, qui n'avait pas d'abord voulu recevoir le missionnaire de la vérité, jure persévérance à Dieu, dévouement au prince et amour au prévôt de Genève; où la garnison des Alinges semble un corps de religieux plutôt qu'un corps de gens de guerre, en sorte que Thonon tout entier n'est plus qu'une seule famille de catholiques. « Amenez-moi les hérétiques, disait le cardinal Du Perron, je suis sûr de leur fermer la bouche. Voulez-vous les convertir, menez-les à M. de Sales. » Le cardinal Du Perron était le Bossuet de son temps, et M. de Sales en était le Fénelon.

Mais pour briser avec plus de succès la coupe empoisonnée de l'erreur, le prévôt de Genève avait compris qu'il fallait disputer aux chefs de la secte l'avantage de l'érudition et de la science, et les forcer à des conférences publiques par l'intérêt de soutenir leurs innovations chancelantes. Théodore de Bèze, depuis Calvin, réunissait à lui seul toute la puissance des réformateurs : génie vaste, profond, subtil, captieux, habile à manier les armes théologiques, exercé à revêtir le mensonge de couleurs trompeuses et à le pallier avec des sophismes artificieusement arrangés. Clément VIII, qui attachait la gloire de la vérité à la défaite de son plus funeste ennemi, charge François de Sales de se mesurer avec le redoutable ministre. Le jeune missionnaire, par une ruse innocente, emprunte un nom étranger, feint des doutes pour en inspirer, hésite pour attirer son adversaire, qu'il enveloppe. Théodore de Bèze s'étonne de la loyauté et de l'énergie de l'attaque, mais il résiste : les glaces de l'âge (car la foi n'a point d'adversaire plus tenace qu'un cœur dépravé) n'avaient pas encore éteint un feu criminel qui dévore le vieil hérésiarque. Le ciel dédommage l'apôtre du Chablais par la conversion du baron d'Avuli, l'un des sectaires les plus accrédités; de la comtesse de Perdrieuville, dont l'esprit, le savoir et les astucieux conseils retenaient les âmes ébranlées; du fameux connétable de Lesdiguières, qui couvrait le protestantisme de l'éclat de sa renommée et de son crédit immense.

Eh bien! est-ce assez de travaux? non, mes frères, le pays de Gex est réuni à la France, et le prévôt de Genève, qui en est devenu le coadjuteur, va solliciter auprès de Henri IV l'honneur de réunir le pays de Gex à Jésus-Christ. Ici c'est au plus doux des héros à louer le plus doux des apôtres : qu'il est éloquent le panégyrique de François de Sales par Henri IV! « Je l'aime, disait ce grand prince avec la naïveté qui caractérise toutes ses paroles, je l'aime parce qu'il ne me flatte jamais : le coadjuteur de Genève, par l'heureuse indépendance où sa vertu l'a mis, est autant au-dessus de moi que la royauté m'élève au-dessus des autres : quel dommage qu'un homme de ce mérite soit relégué dans les montagnes! je lui accorde ma familiarité intime, ne croyant pas qu'il y ait dérogeance, quand la majesté est d'une part et la sainteté de l'autre. » Mes frères, comme on reconnaît à ces mots le François de Sales des rois! Le bon Henri veut fixer le bon coadjuteur dans ses Etats, lui offre un siége éminent et l'expectative de la pourpre romaine! « Je suis pour toujours à l'Eglise de Genève, répond François de Sales, parce qu'il y a beaucoup de bien à y faire et beaucoup de mal à y souffrir; je ne suis point à la cour pour moi, mais pour la religion. Sire, Dieu vous demande trois choses : le rétablissement de la vraie foi dans le pays de Gex, la restitution des biens usurpés par l'hérésie, et sûreté pour tous. » Voilà, mes frères, comme les saints font leur cour; voilà comme les Athanase l'ont faite auprès des Constantin, les Ambroise auprès des Théodose, et les Remi auprès des Clovis. Henri IV voit à regret François de Sales échapper à ses faveurs, mais il n'échappera jamais à son amitié. Le saint coadjuteur, dont la présence seule a réfuté les impostures que les novateurs répandaient contre les ministres de l'Eglise, a obtenu ce qu'il désirait de la libéralité équitable de ce prince, dont il disait à sa mort, qui a coûté tant de larmes à nos pères, que sans doute Dieu pardonnerait à un roi qui avait tant pardonné. Le voyageur de la Providence arrive et se hâte d'assurer l'œuvre de ses missions en dirigeant les consciences.

Tout est du ressort de sa direction : les riches dont il sanctifie l'opulence, et les pauvres dont il sanctifie la misère; les esprits superbes qu'il réprime, et les esprits indifférents qu'il réchauffe; les âmes dégradées qu'il retire du désordre, et les âmes privilégiées qu'il affermit dans le bien; les cœurs faibles que les moindres obligations découragent, les cœurs étroits dont une ponctualité minutieuse glace les affections, et les cœurs enflés de cette dévotion chimérique, où la singularité conduit plus que la règle, ne se créant des fantômes bizarres que pour se dispenser des devoirs ordinaires. Sa direction embrasse la paix des familles, la tutelle des petits, la consolation des malades : avec quel discernement il proportionne les remèdes aux besoins, les préservatifs aux tentations, les satisfactions aux fautes! Avec quelle bonté prudente il s'accommode à la situation de chacun : comme son langage est affectueux, toujours ennemi de cette dure sévérité qui, d'une religion d'amour et de paix fait une religion de terreur, apprend

le remords à l'innocence même, et jette dans l'incrédulité par le désespoir ? Contempteurs de la plus précieuse des institutions, que pensez-vous de ce tableau, dont François de Sales est la plus exacte ressemblance?

Un directeur a peu de principes qui soient d'une application générale, parce qu'il doit recevoir lui-même sa direction des mouvements de la grâce ; parce qu'attentif à tenir en garde contre les scrupules et contre les relâchements, il doit des encouragements et des épreuves; parce que c'est à la faveur de ces épreuves qu'il mesure le degré d'élévation auquel on peut prétendre ; parce que observateur soigneux des penchants et des caprices, s'il doit appréhender la tiédeur dans le service de Dieu, il ne doit pas moins craindre l'essor des perfections imaginaires. François de Sales demandait à chacun le possible, estimant surtout les œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin comme elles n'ont que Dieu pour récompense : jamais ce ton amer qui perd plus qu'il ne sauve; c'est un frère qui entend des frères lui raconter leurs infortunes. Anathème au rigorisme farouche qui a osé attaquer la morale de ce maître chéri de la doctrine pénitentielle! Non, il n'accable point le corps de jeûnes et de macérations. « Pourquoi, disait-il, pourquoi toujours punir le corps des fautes dont il n'est que l'instrument? c'est au cœur qu'il faut frapper. » Inflexible sur les principes, il ne chargeait point les consciences de fardeaux trop lourds, et n'appesantissait pas le joug des conseils. Si la Providence lui envoie des chétiens naissant au repentir, à quoi pouvons-nous mieux comparer ses inquiétudes qu'aux inquiétudes d'une mère pour ses enfants? avec quelle précaution il menace leur faiblesse! comme il éclaire leurs pas! comme il écarte devant eux les obstacles, adoucissant, sans l'élargir, l'âpreté du chemin! *Tanquam si nutrix foveat filios suos* (I *Thess.*, II, 7) : ou bien il est comme l'aigle qui voltige au-dessus de ses timides aiglons, anime leur jeune audace, les porte sur ses ailes, accoutume leurs débiles paupières aux rayons du soleil, *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans expandit alas suas et assumpsit eos atque portavit in humeris suis.* (*Deut.*, XXXII, 11) Aussi la foule assiége-t-elle les tribunaux de François de Sales; sa mère elle-même veut tenir la vie de l'éternité de celui à qui elle avait donné la vie du temps. O sainte alliance de la confiance maternelle et de la piété filiale!

Fidèles de tous les temps, il vous a laissé une règle universelle de la saine morale, dans cet ouvrage célèbre que l'Eglise mettra toujours au rang de ses monuments les plus utiles; dans ce livre trop peu lu où François de Sales enseigne l'art trop peu connu d'être chrétien dans le monde, humble dans les grandeurs, généreux dans l'opulence, austère au milieu des joies profanes; où il semble choisir à dessein les termes les plus simples, bien sûr de les élever jusqu'à lui et de leur imprimer toute la noblesse de son âme. Avec quels applaudissements son *Introduction* fut reçue au commencement! Avec quelle rapide émulation toutes les bibliothèques et toutes les langues s'enrichirent de ce nouveau trésor! La reine Marie de Médicis en envoie un exemplaire orné de pierreries à Jacques, roi de la Grande-Bretagne; et le prince que j'ai déjà nommé, ce prince toujours l'ami de la vertu, s'il n'en fut pas toujours le disciple, déclara hautement qu'il n'y avait point dans son royaume d'écrivain plus capable et plus digne d'en exposer les éléments et les délices. C'est qu'il n'est point de meilleur guide dans la voie de la perfection; c'est que, lorsqu'on a lu François de Sales, on ne saurait se passer de le relire ; c'est que toutes les fois qu'on médite son livre, il semble toujours dire quelque chose de plus que ce qu'il disait auparavant. François de Sales ne nous a-t-il pas encore légué les secrets et les richesses de son expérience dans ces lettres spirituelles qui ont contribué si souvent à gagner à la religion des esprits droits, et contribueront toujours à lui assurer des conquêtes durables; ces lettres, sans autre ornement que l'expression des sentiments qui le dominaient, ces lettres, qu'il écrivait dans la confiance de l'amitié, ces lettres où il s'abandonne avec une effusion spontanée à sa passion pour le bien, ces lettres qui exhalent l'odeur de la dévotion la plus pure, où on aime à se recueillir avec lui dans le silence de la vie intérieure; où l'âme, détachée de toutes les idées terrestres, semble monter jusqu'au trône de Dieu pour y vivre de ses attributs, y contempler sa gloire et participer d'avance au bonheur de le posséder un jour? Aurait-on le droit de s'étonner qu'on ait recherché avec tant d'avidité et de soin les plus légers fragments de la plume de François de Sales? O François de Sales, elles vivront à jamais, les précieuses instructions dont vous fécondiez les âmes!

C'est un foyer où l'on va dérober des flammes : des moralistes célèbres se sont rangés parmi ses copistes, et les plus beaux génies parmi ses admirateurs ; l'impiété elle-même, dérogeant cette fois à sa haine, lui a décerné l'hommage d'une exception. O François de Sales! elle dévore tes livres dans l'ombre, parce qu'en toi la sainteté relève l'intérêt. Enfin que l'on ajoute au charme d'une élocution originale des vues toujours sages et souvent profondes, des aperçus quelquefois nouveaux, l'habitude de juger de tout sans prévention, la connaissance des choses du ciel, l'indulgence et l'austérité réunies : aurait-on le droit de s'étonner que les sermons de François de Sales aient traversé le siècle qui a produit tant de chefs-d'œuvre en ce genre, qu'ils aient surnagé sur le fleuve de l'oubli qui en a englouti tant d'autres, et soient encore aujourd'hui goûtés par ceux qui ont de la foi, de la piété et de la raison? aurait-on le droit de s'étonner de l'assurance qu'ils plairont

dans tous les temps, malgré les vicissitudes des mœurs et du langage?

La parole de Dieu est immuable comme Dieu même. Mais elle prend diverses formes, selon les conjonctures et les lieux : tantôt elle répand une lumière paisible, comme l'aurore qui dissipe les ombres de la nuit, tantôt elle sème une lumière éclatante comme l'astre du jour au milieu de sa course; ici, elle tombe comme la douce rosée du ciel qui rafraîchit la terre; là, elle gronde comme la tempête qui brise les cèdres du Liban : *Vox Domini confringentis cedros.* (*Psal.*, XXVIII, 5.) L'éloquence de François de Sales est dans son cœur. Sa chaire entourée dès la pointe du jour, la réunion empressée des grands et des petits, tous jaloux de l'entendre, l'exaltation qui se contient à peine, la liberté courageuse sans être téméraire, humiliant l'amour-propre sans le blesser; et jamais les recherches subtiles, jamais les apprêts sentencieux, jamais les nuages d'une métaphysique abstraite : il représentait, autant qu'il est donné à un mortel, l'onction céleste de Jésus-Christ : voilà son talent, et voici les résultats de son talent : que de pécheurs il arrache au vice et livre à la pénitence! Dès qu'il paraît, la modestie de son air, la sérénité de ses regards, le son tendre de sa voix paternelle attirent tout à lui; c'est une rivière tranquille qui fertilise les campagnes voisines de ses bords. Le coadjuteur de Genève retrace avec des couleurs si naturelles les joies de la bonne conscience et les espérances de la vie future, que son auditoire s'en est retourné plus d'une fois baigné de larmes. Dijon, Belley, Grenoble, Chambéry, Paris, et vous aussi, Lyon, qui avez été le théâtre de ses enseignements, racontez-nous quels en étaient les miracles? Parlez à ma place, familles illustres qu'il a rendues au bonheur de l'innocence; parlez à ma place, vous, superbe Mercœur, et vous, orgueilleuse Longueville, dont il fit une sainte; parlez encore à ma place, vous, pauvres artisans dont il était l'ami! Ah! il ne croyait point compromettre la dignité de son ministère en descendant jusqu'à vous et en se mettant de niveau avec l'intelligence de toutes les classes. Il savait que, par cette méthode vraiment apostolique, le christianisme a dompté les nations les plus barbares, que l'idolâtrie a cédé de surprise, et qu'on avait ainsi, dans tous les temps, formé des disciples prêts à sceller de leur sang une doctrine dont les conférences familières offraient le plus décisif témoignage et la peuve la plus irrésistible.

Mais l'instruction la plus efficace du coadjuteur de Genève, c'est cette prédication de toutes les heures et de tous instants, ce miroir qu'aucune tache n'a jamais terni : qu'on aime à le voir dans toute la candeur de sa vie privée, dans le commerce intime de l'amitié qu'il était si capable de sentir et d'inspirer! C'est alors qu'il se montrait avec tous les avantages dont le ciel l'avait doué : sa pensée, libre de toute contrainte, s'épanchait tour à tour, naïve, forte, quelquefois sublime; et l'expression, toujours fidèle à la pensée, arrivait aisément et toujours à propos. Il mêlait l'obligeance pour les autres à la vigilance sur lui-même : aucune parole chagrine ne sortait jamais de sa bouche; l'exemple muet de ses vertus était une censure vivante; il apportait dans la société, au lieu de l'ennui et de la tristesse qu'engendrent les dégoûts des passions ou le remords de l'oisiveté, cette gaieté décente, ce tact des bienséances, cette politesse franche, cette affabilité prévenante, la grâce de la charité; personne n'écoutait mieux que lui. Dans une assemblée nombreuse, sa conversation était réservée; mais dans une réunion choisie, il était abondant en précieux souvenirs, en conseils lumineux, en discussions utiles, et son âme ne cessait d'embellir son esprit. On le surprenait souvent qui souriait avec une joie de sympathie au récit d'un trait de libéralité, à un projet de miséricorde, à l'occasion de défendre les malheureux, les inconnus et les absents : un mot, un geste, un regard échappé à sa sensibilité prompte, décelait François de Sales : on ne pouvait le rencontrer sans le chérir toujours davantage. Jamais le plus léger manquement à excuser ou à justifier; son nom n'a jamais été une fois associé à aucune intrigue; jamais les situations les plus diverses n'ont pu altérer cette rare harmonie, ce calme invariable de la vraie sagesse, ce caractère égal quoique vif, qui se compose de l'accord de la foi avec les œuvres, et des sentiments avec les principes. C'était un merveilleux assemblage de noblesse, de paix et de lumière : ne connaissant ni les inquiétudes de la jalousie, ni les tourments de la vanité, ni les dénigrements de la haine, applaudissant tout haut aux succès honorables, sans jamais les déprimer tout bas, et ne se vengeant de ses ennemis que par l'oubli de leurs offenses. Une bouche envenimée jette, dans l'esprit du duc de Nemours, d'alarmants soupçons contre le coadjuteur de Genève : il aime mieux souffrir une persécution injuste que de nuire à son détracteur. Son économe lui annonçait le gain d'un procès important contre plusieurs gentilshommes et lui proposait d'en exiger les dépens. « Dieu m'en garde! comptez-vous pour un petit gain de retrouver des cœurs que ce procès a peut-être aliénés? » S'agit-il de défendre des opprimés? il vole à Turin pour remettre dans les bonnes grâces du prince trois seigneurs noircis par un courtisan. Ainsi, mes frères, toute sa conduite n'était qu'une perpétuelle leçon; ainsi, en convertissant les âmes, en dirigeant les âmes, en instruisant les âmes, il arrivait jusqu'à la hauteur de l'épiscopat qu'il a tant honoré, et dont je vais développer les merveilles.

SECONDE PARTIE.

Le coadjuteur de Genève remplace le vénérable Granier : il l'avait si heureusement aidé dans l'administration de son diocèse, il avait mérité sa confiance à tant de titres, que le prélat mourait consolé de laisser

François de Sales à ses enfants qui ne seront donc pas orphelins. Il avait souvent dit à sa louange qu'on ne pouvait aimer la religion sans admirer un homme qui la servait avec tant de courage, ni honorer la vertu sans estimer un homme qui en donnait de si beaux exemples. François de Sales va justifier et surpasser les espérances de son évêque. L'acquit de ses devoirs, voilà le plan de sa conduite : il semble avoir prescrit à ses pensées la marche qu'elles doivent suivre, et à ses qualités attirantes le cercle où elles doivent se renfermer; ses études, constamment dirigées vers les objets de ses fonctions, l'affermiront dans ses principes, tandis que l'amabilité inséparable de toutes ses actions et de tous ses discours, loin d'affaiblir la dignité de son état, en prendra l'empreinte, et, plus piquante encore dans sa décence, se parera du voile même qui la couvre. Soigneux à prévenir les abus, prompt à les réformer; sévère contre la mauvaise foi, gardien vigilant d'une autorité qui, dans ses mains, est un bienfait public, il montrera toujours le pasteur sous les formes les plus douces. Qu'ils sont rares, mes frères, les hommes qui naissent, en quelque sorte, les conducteurs des autres hommes! C'est votre Providence, ô mon Dieu! qui les suscite : attentif aux intérêts de votre Eglise, vous déployez les ressources dans la proportion des besoins.

Le nouvel évêque de Genève se rend d'abord compte à lui-même des travaux ou plutôt des lumières, ou mieux encore des vertus qu'exige le gouvernement d'un diocèse : il se répète que cette magistrature sacrée est une obligation de toute la vie, d'être le père du peuple autant que son guide, d'employer l'ascendant du pouvoir au soulagement des malheureux, d'associer à ses travaux des hommes irréprochables, d'éviter le zèle amer qui effarouche le repentir, de montrer à la faiblesse plus de douceur que de sévérité, d'allier la noblesse avec la simplicité des manières, et la fermeté avec l'indulgence; d'asservir son autorité à la règle, et la règle elle-même à la charité : et bientôt les actions de François de Sales formeront le code de l'épiscopat. Maintenir la discipline avec d'autant plus de vigueur que le relâchement a été plus général; défendre son troupeau contre les loups dévorants qui portent écrits sur leurs fronts les mots de nouveauté et de réforme; combattre l'erreur sans ménagement; s'immoler, s'il est nécessaire, pour la conservation du dépôt de la foi; soutenir les droits de l'Eglise; couvrir de son corps la borne qui marque l'héritage de Jésus-Christ; telle est, mes frères, son unique pensée : son vœu est encore d'affermir les temples du Seigneur, de réparer les brèches du sanctuaire, d'accroître la gloire du ministère des autels, de cicatriser toutes les plaies et d'effacer la trace de tous les scandales : enfin, dans sa gestion apostolique, ce qui me frappe, ce n'est ni cette probité inaltérable, qui seule, dans le maniement des affaires, peut suppléer toutes les autres qualités et ne peut jamais être suppléée par aucune; ni cette droiture inflexible; ni cet attachement aux idées du véritable honneur qu'il avait puisé dans le sang de ses ancêtres; ni cette prévoyance qui saisit et combine à la fois tous les résultats probables; ni cette modération, lente et active tout ensemble, qui s'accommode au temps sans en dépendre, se prête aux événements pour les maîtriser, et ne semble recevoir la loi que pour la donner; ni cette sagacité franche qui n'en pénètre que plus avant lorsqu'on travaille à lui échapper; ni cet esprit de détail qui descend à tout, pour tout élever jusqu'à lui, ni ce ferme propos de ne vouloir de crédit que pour être utile, de vivre toujours pour les autres, en rendant impossible à tout ce qui l'entoure de vivre autrement que pour lui : non, mes frères, non : ce sont les miracles de son zèle, les miracles de sa charité, les miracles de sa douceur qui fatiguent l'admiration et embarrassent la louange.

Se traîner sur des sentiers arides, se dévouer à un ministère souvent obscur, s'enfermer dans un cercle d'opérations uniformes et n'avoir pour témoins de ce sacrifice, toujours renaissant, que Dieu et sa conscience : quelle épreuve pour notre saint! Son amour pour le travail était d'autant plus méritoire qu'il n'était point naturel; mais la religion lui en faisait un précepte, le précepte une habitude, et l'habitude un plaisir. Après avoir donné au sommeil le temps qu'il ne pouvait lui refuser, il reprenait ses pénibles exercices et se disposait à fournir une journée aussi pleine que celle qui l'avait précédée. Qu'on aime à le contempler dans le silence auguste de ses occupations, qui n'ont toutes que le même objet; à suivre le cours tranquille de sa vie, cette succession de devoirs qui s'enchaînent les uns aux autres, et de toute une vie ne font qu'une vertu! Au milieu de l'hiver, lorsque tout dormait autour de lui, il veillait déjà pour son Eglise; et le pauvre artisan, que le besoin arrachait de son humble couche avant le lever du soleil, était surpris de voir la maison du prince des prêtres éclairée d'une lampe qui devançait de beaucoup le flambeau du jour. C'est que son zèle embrassait tout. Administration générale et particulière de son diocèse, correspondance, état des paroisses et du clergé, nominations, audiences secrètes, rien ne lui était étranger. Soit qu'il accueillît la foule qui venait lui confier ses intérêts, soit qu'assis à la tête des docteurs de la science, il décidât les questions les plus graves de la morale, en tout il montrait, non cet esprit léger et brillant qui plaît tant à notre frivolité, mais ce bon sens exquis, qu'on peut appeler le génie des hommes en place. En un mot, si la sienne ne lui permettait pas de tout faire, elle ne l'empêchait pas de tout voir. Quel zèle il déploie dans les synodes qu'il convoque, et quel langage il y tient! On croirait cependant qu'il n'y a point de distance entre celui qui gouverne et ceux qui obéissent. Ses prêtres le chérissent parce que son zèle n'est que bonté, parce qu'ils

l'ont vu autrefois renouveler le spectacle que le grand Borromée avait donné à Milan, lorsque la peste semait les funérailles ; parce qu'ils l'ont vu suspendre ses courses évangéliques pour se réfugier à Annecy menacé d'un siége, partager les malheurs de ses habitants, et sauver une ville réservée à toutes les calamités et à tous les excès.

Avec ses premiers coopérateurs, c'était surtout de la religion qu'il s'entretenait, de nouvelles portions d'héritage à lui acquérir, de nouvelles prises sur l'hérésie, de nouveaux partisans à gagner à la foi : il s'animait avec eux à de saintes conquêtes, étudiant les moyens d'assurer les envahissements sur l'erreur et d'encourager la persévérance fidèle. Ils l'écoutaient comme un oracle, et cet oracle est toujours prêt à écouter les autres : d'ailleurs c'était son esprit qu'il retrouvait dans ses coopérateurs, tous élus, préparés, dirigés par lui. Aussi quelle émulation ! Quelle ligue redoutable à l'hérésie et au vice ! La victoire marchait devant elle, et le ciel applaudissait à toutes ses entreprises : tant elle a de force et de puissance, une âme vraiment épiscopale ! Aussi réclame-t-on de toutes parts la médiation de l'évêque de Genève. Tantôt la cour de Rome l'envoie pacifier les abbayes de Taloire et d'Orbes, où la discorde s'était introduite; tantôt la cour de Bruxelles le nomme son arbitre dans la circonstance la plus délicate et la plus épineuse, et il termine la dispute trop longtemps prolongée entre l'archiduc Albert et le clergé de Bourgogne. Le cardinal de Savoie va demander en mariage pour le prince de Piémont la sœur de Louis XIII : François de Sales l'accompagne, et les obstacles sont aplanis par ses talents conciliateurs. Louis XIII l'a vu du même œil que le bon Henri IV. Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, lui propose la coadjutorerie de son siége : « Je ne crois pas, répondit-il, je ne crois pas devoir quitter une femme indigente pour une riche ; et si je quittais la mienne, ce ne serait pas pour en accepter une autre. Je lui suis trop attaché par les fruits de mon zèle que Dieu a bénis. » Mais il lui était bien plus attaché encore par les nœuds de son inépuisable charité.

Quelle haute idée le pontife de Genève avait de cette vertu ! « Quoi ! vous vous fâchez, disait-il à son homme d'affaires inquiet du vide de sa caisse : nous en sommes d'autant plus conformes à notre chef qui n'avait pas une pierre où reposer sa tête. » Le créancier d'un de ses parents accablait notre saint, qui avait garanti sa dette, de reproches indécents et de menaces brutales. Après tout, je veux bien que vous sachiez que quand vous m'auriez crevé un œil, je vous regarderais de l'autre aussi affectueusement que le meilleur ami que j'aie au monde. » Le créancier est touché, François de Sales l'embrasse en l'appelant son ami reconquis. « J'ignore, répétait-il souvent, comme j'ai le cœur fait ; non-seulement je n'ai aucune difficulté à remplir le précepte de l'amour des ennemis, mais j'y ai un tel plaisir et y ressens une suavité tellement délicieuse, que si Dieu m'avait défendu de les aimer, j'aurais beaucoup de peine à lui obéir. Nous ne nous souvenons pas assez, disait-il encore, de nos frères défunts. Leur mémoire périt avec le son des cloches, sans penser que la charité qui finit par la mort n'est pas une véritable charité. » François de Sales voyait dans la charité de Jésus-Christ le modèle de la charité de ses enfants. Aucun état, aucune condition, aucun âge n'échappe à ses regards : partout l'instruction offerte à l'ignorance, le travail à l'oisiveté, les secours à la détresse, le soulagement à la douleur ! Ici de jeunes ecclésiastiques reçoivent gratuitement une éducation si nécessaire au bonheur des hommes qui leur seront un jour confiés ; plus loin, il élève un asile respectable où des prêtres affaiblis par des services trop peu récompensés viennent au moins terminer dans le repos une vie qui cesse d'être utile. Sa charité suit ses ouailles depuis les premières jusqu'aux dernières heures de leur existence : la maladie marche vers la tombe à pas moins précipités. Sa charité veut tout voir, tout entendre, apaiser tous les murmures, recueillir toutes les doléances, satisfaire à tous les vœux, et du moins opposer tous les biens qu'elle peut faire à tous les maux qu'elle ne peut guérir. Il est donc faux que la religion dessèche les âmes : c'est l'incrédulité, c'est la morale calculante de nos jours, c'est l'égoïsme systématique qui refroidit la sensibilité à force de raison, et dont la triste indifférence nous accoutume à ne plus rien aimer.

Suivons notre charitable pasteur dans les diverses contrées de son diocèse, ne se délassant des courses de la veille que par les courses du lendemain, rassemblant les pauvres autour de la tribune sainte, leur apprenant à servir Dieu comme il le sert, et à sentir la vertu comme il la sent. Avec quelle ferveur il invoque sur eux les grâces célestes ! quelle unanime émotion il excite ! Mais ce ne sont pas des louanges qu'il demande ; il demande où sont les affligés, les infirmes, les orphelins : il envoie secrètement de pieux ecclésiastiques pour découvrir la misère de plus loin. Son cœur n'est pas encore satisfait : on croit l'entendre dire : je réponds de l'intégrité de mes coopérateurs, mais qui me répondra de leur tendresse ? Ils peuvent avoir les intentions, mais ils n'ont pas le cœur d'un évêque ; le cœur d'un évêque ne se remplace point. J'irai, je verrai de mes yeux la cabane du pauvre, j'interrogerai ses besoins, je goûterai le pain dont il se nourrit ; je lui apprendrai la résignation ; je planterai dans son réduit la croix qui calme toutes les douleurs, je pleurerai sur lui et avec lui ; et, si malgré mes soins il est encore des malheureux qui pleurent, ô Providence ! je suis absous.

Représentons-nous ce bon peuple qui l'aborde sans obstacle et le questionne sans crainte ; ces vieux laboureurs qui se traînent à sa rencontre et lèvent leurs mains tremblantes de reconnaissance et de surprise :

ils l'ont vu, ils veulent le voir encore. La réputation de ses bienfaits donne une telle autorité à ses décisions que la cupidité elle-même n'oserait ni en contester la sagesse, ni en éluder la justice. Combien ces témoignages l'emportent sur les adulations glacées de la bassesse! Prêtres de Jésus-Christ, n'oublions jamais que notre meilleur juge, c'est la voix du peuple. François de Sales, jaloux de ne pouvoir se faire craindre, voulait obtenir les mêmes effets à force de se faire aimer : il voulait voir les petits, écoutait leurs longues plaintes, ne se laissait point de les entendre encore, entrait dans le détail de leurs peines, partageait avec eux ce qu'il avait, et leur laissait des consolations lorsque sa bourse était épuisée: et après les avoir consolés, secourus, réconciliés, il montait dans la chaire du pasteur du lieu ; et là, sans chercher ni les mots ni les choses, sa facile et consolante parole se proportionnait aux idiots, se rabaissant sans se dégrader. Les touchantes images, les expressions pénétrantes abondaient sur ses lèvres. Son cœur en était si rempli qu'il n'avait pas besoin d'efforts pour les trouver. Il persuadait parce qu'il était persuadé lui-même ; il recommandait avec fruit les vertus dont il donnait l'exemple.

Jamais il n'oublia que la première prérogative d'un évêque est la charité, que la grandeur est importune quand la charité n'en est pas la compagne; qu'on ajoute au bonheur de son rang, qu'on retranche au malheur d'autrui, surtout lorsque les yeux dont on essuie les larmes ne voient pas d'où partent les secours qui en tarissent la source. Un père de l'Eglise disait en parlant de sa mère, que l'Atlantique n'aurait pu suffire à sa charité : cette figure, toute hardie qu'elle est, je n'hésite pas à l'appliquer aux miséricordieuses profusions de l'évêque de Genève. Oui, mes frères, ce qui rend sa mémoire chère à la religion et à l'humanité, c'est l'observance continuelle de cette loi qui répand sur la vie de ses disciples un charme si durable, et semble ordonner à la piété de mettre l'indigence sous sa protection : qui jamais a élevé une voix plus forte en faveur des nécessiteux? qui a versé plus de larmes d'indignation contre les oppresseurs du peuple, ou plus de larmes d'attendrissement sur leurs victimes? l'aspect du malheur passionnait tous ses accents. C'est au malheur surtout qu'il consacrait cette économie inquiète et avare de toutes ses heures, cette sorte de respect sacré pour le temps, dont la plus petite portion, selon lui, pouvait empêcher un de ses frères de souffrir.

Oh! si je pouvais réunir dans cette enceinte toutes les vierges dont il était le tuteur, tendres fleurs agitées par le vent de l'infortune, et qu'un souffle contagieux allait flétrir! avec quelle sollicitude il élève autour d'elles les barrières de la piété et de la religion! et lorsqu'il recevait des personnes sensibles que la timidité amène dans les ombres de la honte aux pieds de la miséricorde généreuse et discrète, avec quelle adresse il les cachait dans sa bonté? non-seulement il les quittait contentes de lui, mais il possédait encore le rare talent de les renvoyer contentes d'elles-mêmes ; lui seul paraissait humilié, et l'on aurait cru que le bienfait était pour le bienfaiteur. Quel voile épais sa noble pudeur jetait sur les aumônes qui ne doivent être connues que de Dieu seul! Elles étaient un secret même pour les confidents ordinaires de sa charité, et il se plaignit souvent à la reconnaissance qui les divulguait : bien différent, mes frères, de ces charlatans de bienfaisance qui font avec tant de bruit leurs aumônes clandestines, ou qui attendent, pour sortir du nuage où ils affectent d'abord de se tenir enfermés, qu'on leur ait préparé l'encens dont ils sont avides. Quelquefois, par mille saintes ruses, l'évêque de Genève se dérobait en quelque sorte sous l'action de la Providence, et, à l'exemple de Booz, laissait tomber à dessein des épis sur son passage, afin que le pauvre pût aussi moissonner. Enfin, sa charité était si prodigieuse qu'on ne pouvait en deviner les moyens, qui étaient dans le sacrifice plus d'une fois recommencé de ses ornements, de sa vaisselle, de son linge, de ses habits ; dans sa frugalité, dans ses privations, dans les bénédictions attachées à l'héroïsme d'un désintéressement sans exemple. Ecoutez : Christine de France, princesse de Piémont, le nomme son aumônier. Il accepte cette faveur à deux conditions, l'une qu'il résiderait dans son diocèse; l'autre que, quand il n'exercerait pas les fonctions de sa charge, il n'en toucherait pas les appointements. « Vos scrupules me paraissent mal fondés, lui dit la princesse : si je désire que vous touchiez vos appointements même sans remplir de fonctions, quel serait votre tort en suivant mes volontés? — Madame, je me trouve bien d'être pauvre, les richesses m'effrayent, elles ont perdu tant d'hommes plus vertueux que moi! » Christine, étonnée, lui remet un diamant, en le priant de le garder pour se souvenir d'elle. « Je vous le promets, Madame, si les pauvres n'en ont pas besoin. — En ce cas, dit la princesse, vous pourrez le mettre en gage, et j'aurai soin de le faire retirer. — Je craindrais, Madame, que cela n'arrivât trop souvent, et alors j'abuserais de vos bontés. » Christine sourit, enchantée de son abnégation, de sa charité, de sa douceur.

La douceur! qui donnait tant de prix aux œuvres de François de Sales; la douceur qu'il avoue lui-même avoir étudiée sans cesse à l'école de Jésus-Christ; la douceur! qui a toujours été l'attribut distinctif de son ministère, le fondement de sa gloire, le relief de ses institutions, le plus beau trophée de ses victoires sur lui-même, le bonheur de ce qui entourait sa personne : la douceur! il se réjouissait par elle et avec elle des importunités de la misère. « Il me semble, disait-il, que mon cœur se dilate à mesure que le nombre de ces bonnes gens s'accroît. Une poule se fâche-t-elle quand les

poussins se jettent tous à la fois sous ses ailes? » On le blâmait un jour de son indulgence. « S'il y avait quelque chose de mieux que l'indulgence, Dieu nous l'aurait appris. Voulez-vous m'empêcher d'imiter sa vertu favorite? Venez, mes chers enfants, venez, que je vous place dans mon sein : Dieu et moi nous vous assisterons. Je ne vous demande qu'une chose, d'espérer; je me charge de tout le reste. Ne voyez-vous pas, répliquait-il à la surprise, que ce sont mes brebis? Notre Seigneur leur a donné son sang; comment leur refuserais-je mes larmes? Un jour viendra peut-être qu'ils seront plus saints que nous? » On le querellait sur l'abus qu'on faisait de son excessive douceur. « Vous avez raison, je suis incorrigible; mais tenez (en montrant un crucifix), considérez le Dieu qui s'est mis en cet état pour nous. »

Et la douceur du pontife de Genève n'a jamais été la faiblesse du respect humain. La vérité seule coule de ses lèvres; et s'il ménage les petits, s'il caresse jusqu'aux enfants, la présence des grands ne nuisit jamais à sa franchise. Mais qui aurait pu intimider François de Sales? Dans le monde, il possédait l'art de sanctifier les entretiens sans en bannir cette liberté décente, cette innocente hilarité que l'Apôtre autorisait dès les premiers âges de l'Eglise. La nature l'avait formé pour la société; et, s'il n'y avait pas trouvé de charmes, il en aurait moins répandu. Tout ce qui le connaissait remarquait en lui un ton simple, une politesse noble, une conversation également solide et prudente, et quelquefois une plaisanterie délicate, dont les traits toujours fins, mais toujours doux, étaient applaudis par ceux mêmes qui les recevaient. A mesure que le cercle devenait plus étroit, son cœur semblait s'épanouir. Digne et capable tout à la fois de la plus entière confiance, il méritait trop d'amis pour n'en pas avoir, et il eut les amis qu'il méritait; il trouvait dans leur estime un encouragement, dans leur tendresse une jouissance, dans leur commerce un délassement de tant de devoirs dont il se faisait une sérieuse affaire, et de tant d'affaires dont il se faisait d'impérieux devoirs. Aussi manquait-il quelque chose à une fête, si le pasteur chéri n'y était point : on sait qu'il ne vient pas la troubler, qu'il vient au contraire l'assaisonner de sa douce sérénité et de ses attentions aimables; que, loin d'être hérissé ou armé de sentences, il partagera les amusements qui ne compromettent point la sainteté de son état; enfin qu'il est avec les autres comme dans l'intérieur de ses modestes foyers, entre ses parents qui occupaient la première place dans sa tendresse, et ses serviteurs dont il était le premier ami.

Que de choses le temps a dévorées! Est-ce que le temps aurait peur des hommes qui doivent être immortels! Est-ce qu'il nous envierait les monuments de leur gloire! Cruel tyran, il nous en reste assez pour nous venger de tes ravages; avec ses parents, pas un sentiment qui ne soit d'intérêt, pas une pensée qui ne soit de bienveillance, pas une action qui ne soit un exemple; il était le patriarche de sa famille, qu'il enrichissait de ses conseils, après l'avoir une seconde fois ennoblie de ses vertus : avec ses serviteurs, il se rapetissait, en quelque sorte, pour ne pas les déconcerter, leur adressait de ces mots qui enhardissent la confiance : c'est la noble et touchante simplicité des livres saints que sa bonté traduisait pour eux; il les aidait dans leurs embarras, leur enseignait à prier, rédigeait pour eux des formules de conduite, les mariait, les dotait, les bénissait; père, pasteur, confident, il les servait plus qu'il n'était servi par eux; oubliant leurs fautes, souffrant de leurs souffrances, désirant leur salut et y travaillant, ne formant d'autres vœux que de se trouver dans le ciel avec les loyaux et fidèles serviteurs qui l'avaient aimé sur la terre. Malheur aux cœurs de fer que cette douceur angélique ne toucherait point!

Ou plutôt que la beauté de sa morale amollisse leur dure insensibilité : François de Sales va encore parler lui-même : « Le zèle pacifique est incomparablement plus utile que le zèle âpre et turbulent; il faut bien plus se garder d'altérer la vérité divine que la monnaie publique; chacun veut avoir des vertus éclatantes, qu'on aperçoive de loin; très-peu songent à cueillir les vertus qui croissent dans l'ombre. » Son cœur excuse les fragilités des autres : une dame avait orné de diamants la croix qu'elle portait, et on l'accusait d'orgueil auprès de François de Sales : « A quel meilleur usage peut-elle employer ses joyaux qu'à décorer l'étendard de notre rédemption? La chasteté est une vertu inquiète qui fuit les moindres rencontres; elle marche toujours couverte d'yeux et d'oreilles, comme un voyageur qui traverse avec beaucoup d'or une forêt pleine de brigands. Dieu aide les tièdes et veut être servi sans mesure; j'aime beaucoup la prudence du serpent, mais beaucoup plus encore la simplicité de la colombe. «C'est en baisant la croix de Jésus-Christ qu'on arrive entre les bras de la miséricorde, disait-il aux infortunés qu'il accompagnait au supplice. Il doit nous importer très-peu d'être jugés par les hommes, lorsque nous n'avons pas le désir de leur plaire; c'est Dieu qui est notre juge, il lit dans nos consciences.—Ignorez-vous donc, observait-il à l'évêque de Belley qui l'avait loué en chaire, que vous compromettez la parole divine, en y mêlant la louange humaine? » Avouez, mes frères, qu'il y a dans cette morale un ton de douceur surnaturelle, un attrait secret qui tient de l'inspiration, je ne sais quoi de pathétique qui remue les entrailles, un rejaillissement inattendu et visible des pensées célestes; et que dans les temps modernes la Divinité n'a pas eu d'interprète plus digne d'elle que l'évêque de Genève.

Et cependant il fut éprouvé : c'est le creuset ordinaire de la vertu. A Rome, on l'accuse de favoriser, par une molle insouciance, les ouvrages de l'erreur; aux Tuileries, on lui

suppose le dessein de soutenir les menées conspiratrices du maréchal de Biron ; à la cour de Savoie, on insinue qu'il est d'intelligence avec les ennemis du prince : qu'oppose-t-il aux artifices de la malignité ? la douceur et le silence. Il lui reste un ami dans le sein duquel il oublie les injustices des hommes, un ami pour lequel il est prêt à sacrifier sa réputation, un ami que l'ingratitude ne ravit jamais à l'innocence, un ami qu'on ne se repent jamais que d'avoir consulté trop tard, Dieu, qui se plaît à former sa couronne des épines du temps. Et cependant il fut éprouvé, parce que cet homme si bon fatiguait l'envie, parce qu'il était chargé de gloire devant les hommes, et que Dieu lui avait prodigué les richesses de sa grâce et la variété de ses dons : issu d'une race illustre, modèle de son troupeau, théologien érudit et profond, controversiste habile, écrivain affectueux, orateur éloquent, l'oracle de la direction, soit qu'il arrache les âmes à la dépravation et à l'hérésie, soit qu'il les conduise dans les routes fréquentées du salut, soit qu'il les transporte dans les hautes régions de la piété; aussi éloigné d'une faible condescendance que d'une roideur outrée, incapable de se livrer à l'exagération, qui est toujours la méthode des esprits faux et des cœurs froids; ami officieux, d'un commerce enjoué et facile, d'une douceur passée en proverbe.

La douceur de François de Sales n'est-elle pas empreinte jusque dans les statuts de la Visitation, législation admirable qui ouvrit une nouvelle carrière à la perfection religieuse? Avant cette époque, les forces du corps semblaient décider la vocation. Ici, c'est un port à tous les âges et à tous les états ; c'est une arche mystérieuse, qui n'exclut ni l'infirmité, ni la viduité, ni la vieillesse. On n'estimait point assez le véritable crucifiement, l'esprit intérieur. Le nouvel institut le ranime ; c'est la volonté qu'il met aux fers; moins de prières et plus de cette oraison sublime où on s'anéantit soi-même, plus de ce recueillement qui fait marcher en présence du Seigneur : moins de barrières entre la solitude et le monde, et plus d'occupations utiles qui justifient le cloître et entretiennent ses habitantes dans une contrainte souvent plus rigoureuse que les austérités ; et plus de cette dépendance où une seule reçoit de la confiance l'autorité qu'elle confond dans le maintien et le sentiment d'une paix inaltérable. Sous un pareil gouvernement, les filles de la Visitation n'étaient qu'obéissance et qu'amour ; l'assujettissement à des devoirs communs est un martyre habituel qui grossit le trésor des mérites et n'expose jamais au poison de l'orgueil. Est-ce parce qu'une tempête furieuse a dispersé au loin les colombes gémissantes de François de Sales, que nous aurions le privilége d'être ingrat?

Je ne le dissimulerai pas, mes frères, des censeurs superficiels et chagrins, qui jugent précipitamment la grâce et ses opérations, faisant sonner bien haut les griefs irrémissibles du despotisme épiscopal, ont reproché à la mémoire de la douceur de notre saint le sacrifice de la baronne de Chantal, cette héroïne chrétienne que la Bourgogne se glorifie d'avoir produite, petite-nièce de saint Bernard, héritière de ses vertus et de ses talents, soumise dans l'élévation, austère dans l'opulence, supérieure aux revers, fille soumise, épouse fidèle, mère tendre, également propre à toutes les situations. Ils n'ont vu en elle qu'une femme imprudente et séduite, allant oublier, dans des affections étrangères, les soins qu'elle devait à ses enfants ; ils nous ont peint son fils se jetant au-devant d'elle et lui présentant son corps à fouler aux pieds. Téméraires, que faites-vous ? connaissez-vous les décrets d'en haut ? êtes-vous sûrs que Dieu n'avait pas déjà marqué sa victime ? Ignorez-vous que ce n'est que lorsqu'il la croit mûre pour les grands projets du ciel que François de Sales lui permet l'accomplissement de son vœu ; mais que c'est alors aussi qu'éclairée par les avis de son conducteur, sans combattre aucun des droits de la société ni aucune des obligations de la nature, elle plie à tout ce que réclament la justice et la sagesse ? La voilà qui forme à Jésus-Christ des épouses ferventes, et dans sa fille une mère vertueuse ; trace des règles pour la vie du cloître et cimente le bonheur dans la maison de son gendre : toujours présente aux besoins de ses filles en Jésus-Christ, elle veille de loin comme de près à l'éducation de son fils ; toujours docile aux remontrances de son évêque, elle quitte sa retraite pour aller essuyer les larmes de sa fille, fortifier et consoler son petit-fils expirant, étonner sa famille du spectacle de son courage. O monde, que ta censure est injuste ! mais ta morale est si opposée à la morale des saints ! O François de Sales ! la gloire de la baronne de Chantal est aussi votre gloire ; ils sont à vous en commun, les services éminents qu'elle a rendus à la foi, aux bonnes mœurs, à la jeunesse. O religion ! de tels législateurs ne devraient pas plus mourir que leurs établissements. O ciel ! est-ce que vous disputeriez à la terre celui qui en est l'ornement, les délices et le bienfaiteur. Car vers la fin de sa vie, François de Sales répandait les secours avec un surcroît d'abondance ; prévoyant que le patrimoine des pauvres serait bientôt confié à d'autres mains, il se hâtait d'escompter, si j'ose ainsi dire, la créance de l'infortune. C'était peu pour son cœur de ne point perdre sa journée : il voulait la rendre plus pleine, plus lucrative pour son âme. Ainsi le soleil, quand il va céder l'horizon aux ténèbres, redouble l'éclat de ses rayons, avant de se cacher sous les voiles dont la nuit commence à l'envelopper.

Heureuse cité (33), que tant de saints dotèrent des exemples de leur mort, depuis les martyrs qui t'ont laissé le noble héritage de

(33) Lyon.

leur sang, jusqu'à l'illustre compagnon (34) du grand Pie VII, qui t'a laissé le précieux souvenir de ses vertus; heureuse cité, c'est dans tes murs que la Providence redemande François de Sales. Il revenait d'Avignon, où le duc de Savoie l'avait appelé pour s'honorer de la réputation de ses lumières dans une affaire délicate. Le voilà sur le lit funèbre dont il ne se relèvera plus. La veille il avait encore célébré les saints mystères; les accents de sa voix avaient encore retenti dans ce temple (35) dont il affectionnait le clergé et le troupeau. Mes frères, un saint mourant a je ne sais quoi d'auguste, il prend d'avance quelque chose de la nature divine qu'il va rejoindre; l'aurore de l'immortalité brille dans ses traits; on baise avec respect ses mains défaillantes, et la couche où il repose est déjà un sanctuaire. Ecoutons ses dernières paroles, elles ne sont pas de l'homme, l'homme n'en a jamais inventé de semblables : « Ah ! si vous saviez, disait-il aux personnes qui l'environnaient, si vous saviez les consolations dont mon âme est inondée, vous en remercieriez pour moi la bonté divine; et moi, si je savais que la moindre affection de mon cœur ne fût pas pour mon Sauveur, je l'en arracherais aussitôt. Oui, si je savais que tout mon cœur ne portât pas la marque de Jésus-Christ crucifié, je ne le garderais pas un instant. » Et il s'élève dans la paix aux collines éternelles, à la cinquante-sixième année de son âge et à la vingtième de son épiscopat.

François de Sales vient de quitter la terre. O Lyon, la belle oraison funèbre que le deuil de tes enfants ! ils ne prient point pour lui, ils l'invoquent et remercient le ciel de l'avoir donné à la terre. La belle oraison funèbre, que leur vénération pour sa mémoire ! Comme il y a dans l'amertume des regrets une sainte confiance en ses mérites ! Dans sa pieuse ardeur, elle comble l'intervalle des âges; on eût dit que l'évêque de Genève était de la famille des Pothin et des Irénée. Quelle riche succession qu'un médiateur de plus auprès de Dieu ! François de Sales vient de quitter la terre, et déjà l'admiration lui décerne le culte anticipé des autels. Lorsque Rome n'a pas encore parlé, sa translation à Annecy est déjà la fête de son nom et de ses vertus. Quel jour éclaira jamais une pompe aussi touchante ! Ah ! si les prêtres, qui alors se disputaient l'honneur de porter sur leurs épaules, dans une saison rigoureuse et à travers des routes difficiles, le cercueil de l'évêque de Genève, ont vu du haut du ciel, aux jours de la folie, l'impiété dégoûtante de crimes et chargée des restes impurs de la débauche, promener et solenniser leur hideuse apothéose !.... Mais éloignons ces déplorables souvenirs... De la ville des martyrs à Annecy, c'est une marche triomphale. Toutes les classes accourent au-devant de leur saint, toutes les bouches racontent ses actions, il n'y a qu'un cri : c'est le cri de la reconnaissance qui lit sa vie sur son tombeau. Annecy tout entière est hors de ses murs; les larmes de la douleur et les larmes de la joie se confondent; on pleure ce qu'on a perdu, on se félicite de ce qu'on retrouve. Qu'on m'explique ces attendrissants hommages. C'est que tous les cœurs avaient une dette sacrée à acquitter envers lui. Mes frères, vous aviez le bonheur de posséder le sien, un violent orage l'a ravi à votre amour. Mais vous possédez celui de son ami (36) O sainte amitié ! O François de Sales ! O Vincent de Paul ! Quel droit n'avaient pas vos noms à la distinction suprême d'être inscrits dans les fastes de la sainteté? J'ajoute, mes frères, que l'amitié de deux hommes qui ont tant contribué au bonheur de leurs semblables est un témoignage de plus à la religion.

N'avait-on pas, en quelque sorte, canonisé François de Sales de son vivant, jusqu'à dire qu'aucun saint n'avait tant ressemblé à Jésus-Christ? Aussi l'Eglise se hâte-t-elle de combler les vœux de l'univers catholique; et Alexandre VII, dont l'estime personnelle a déjà instruit son procès, va ratifier le jugement de la sensibilité pieuse. L'exaltation du plus simple et du plus humble des pasteurs est l'unique affaire, et le désir impatient accuse les distances : tous les princes conspirent, et il leur tarde de descendre de leurs trônes pour aller implorer son crédit dans ses temples; la France surtout, presse de toutes ses influences le succès de la négociation entamée : sa cour, son clergé, ses magistrats, sa noblesse, tous les ordres de l'Etat auraient-ils oublié le coadjuteur de Genève? Qu'aurait pensé l'indifférence elle-même, témoin de l'ébranlement de toutes les opinions et du concours de tous les suffrages, si on ne lui eût pas accordé les priviléges de la gloire religieuse? Voulait-on des miracles? Dieu couronne le miracle de sa vie par les miracles de son tombeau, et leur évidence est constatée par l'autorité du vicaire de Jésus-Christ, par les acclamations de l'Europe chrétienne et de l'Eglise gallicane, par la déposition du grand roi qui anima de sa grande âme le plus grand de tous les siècles, par l'irrésistible accord de toutes les illustrations, de tous les talents, de toutes les supériorités : quels certificats plus solennels ! quels motifs plus entraînants ! quelles lettres de sainteté plus authentiques !

Dieu de miséricorde, suscitez à l'Eglise de nouveaux François de Sales; elle en a un si grand besoin ! Le profond sommeil de l'incrédulité, la fièvre de l'indépendance, la lèpre de la dépravation, voilà les grandes maladies qui nous affligent et que vous seul pouvez guérir; suscitez à l'Eglise des apôtres qui fassent la guerre aux vices de la mollesse, à l'orgueil du faux savoir, aux inquiétudes de la curiosité. Et vous, ô François de Sales ! notre maître, notre docteur et

(34) Le cardinal de Rohan.
(35) Saint-Nizier.

(36) Lyon possède le cœur de saint Vincent de Paul, et Venise celui de saint François de Sales.

notre patron, veillez sur une Eglise où la piété sollicite votre intercession avec tant de ferveur : veillez sur ce bon peuple dont la vénération pour vous est égale à son amour ; puisse-t-il un jour voir, entendre et bénir dans le ciel celui qu'on était heureux de voir, d'entendre, de bénir sur la terre....! Mais, chrétiens, vous ne partagerez son bonheur qu'en imitant ses vertus : n'aspirons, comme lui, qu'aux triomphes de la bonté ; laissons la vengeance à la justice humaine, recommandons jusqu'aux méchants à la charité divine; et que nos égarements passés jouissent de l'amnistie de l'oubli : rappelons-nous que la loi du pardon des injures prouverait seule la divinité du législateur, que le ciel n'est promis qu'aux pacifiques, que la haine ne sera jamais accueillie par la miséricorde, que sans indulgence il n'y a point de couronnes pour l'avenir, et que Dieu réserve à la douceur les palmes de l'éternité

PANEGYRIQUE III

SAINT VINCENT DE PAUL.

Prononcé le 12 mars 1817, dans l'église paroissiale de Saint-Thomas d'Aquin, en présence de S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême, et en faveur des écoles chrétiennes de la capitale.

Erit vas in honorem sanctificatum et utile Domino, ad omne opus bonum paratum. (II *Tim.*, II, 21.)

Il sera un vase d'honneur et de sainteté, de zèle pour la gloire de Dieu et pour toutes les œuvres utiles.

Madame,

L'Apôtre des nations se peint-il ici lui-même ? ou a-t-il voulu consacrer d'avance le tableau d'un second apôtre qui, comme lui, honorerait sa vie et son ministère par les actions de la plus haute sainteté et de la charité la plus tendre ? Dix-septième siècle, c'est toi qui montres ce vase précieux à nos hommages. La morale du ciel prêchée à toute la terre, les secours de l'instruction assurés à l'ignorance, les asiles de la miséricorde ouverts à l'infortune : ô Vincent de Paul, voilà le noble cortége qui environne votre mémoire : mes frères, voilà le nouvel apôtre dont j'ose entreprendre l'éloge : *Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.*

Mais comment louer d'une manière digne de lui un homme dont la charité, immense comme le malheur, parcourut le cercle entier de tous les besoins pour n'en laisser aucun sans soulagement ; un homme que les ministres, les évêques, les magistrats, les princes eux-mêmes appelaient le saint par excellence ; un homme qui était le modèle des pasteurs, le père des indigents, le restaurateur des mœurs, le conseiller du trône; dont le talent est de faire haïr le vice et aimer la vertu ; qui se montre partout, qu'on entend partout, que tous les genres d'intérêts mettent en rapport avec tous, sans qu'aucune voix s'élève contre lui ; l'âme de tout ce qui s'est fait de grand et de beau pendant sa longue carrière ; qui, de Paris, mettait en mouvement la France, l'Angleterre, l'Italie, la Pologne ; qui sanctifiait à la fois l'esclave d'Alger et l'insulaire de Madagascar ; qui a distribué lui seul plus d'aumônes en vingt ans que tous les souverains ensemble dans l'espace d'un siècle ; qui a laissé à son pays une foule d'établissements utiles que la magnificence des rois n'a point égalés ; à qui le meilleur et le plus infortuné des monarques avait érigé une statue dans son palais, pour acquitter envers lui la dette de son cœur et de la reconnaissance publique ? *Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum ?*

Mais comment louer d'une manière digne de lui un homme dont la gloire survit à toutes les opinions et le culte à toutes les censures ; à qui l'orgueilleuse philosophie de nos jours a pardonné sa sainteté parce qu'il a su l'attacher à l'étonnante grandeur de ses œuvres ; prêtre le mieux inspiré par l'amour du bien, soutenant la religion par sa miséricorde, et sa miséricorde par la religion ; ne devant qu'à sa piété l'éclat de ses vertus, qu'à ses vertus l'éclat de son crédit ; dont le zèle enfin n'a eu de bornes que parce que l'univers a les siennes ? *Erit vas in honorem sanctificatum, et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.* Mais comment louer d'une manière digne de lui un homme dont la tendresse pour le premier âge ne le cédait qu'à la tendresse de Jésus-Christ lui-même ; qui se faisait petit pour mieux servir l'enfance : l'enfance à laquelle tout manquerait sans la religion et la piété ; l'enfance dont le véritable appui est dans la foi, la véritable science dans le catéchisme, le véritable bonheur dans l'amour de ses devoirs ; l'enfance que Vincent de Paul désirait comme vous rendre heureuse par la sagesse, en l'adoptant comme vous par la charité ? *Erit vas in honorem sanctificatum et utile Domino, ad omne opus bonum paratum.*

O vous son illustre disciple, ô grand évêque qui avez été le grand homme d'un grand siècle, non, il ne manque aux triomphes de votre éloquence que d'avoir célébré le héros de la charité : et, si la richesse du sujet avait effrayé votre génie, quelle est donc la témérité de notre faiblesse ? Mes frères, je m'aiderai de la Providence ; je considérerai d'abord Vincent de Paul entre les mains de cette Providence divine qui le forme, le dispose, l'accommode à ses desseins ; je le considérerai ensuite dans sa fidélité aux desseins de cette même Providence, marchant dans ses voies, répandant, comme elle, la lumière et les bienfaits. En deux mots, Vincent de Paul, ouvrage et instrument de la Providence, c'est le sujet et le plan de ce discours.

Madame, vous avez imposé à notre ministère la loi bien rigoureuse du silence : j'obéis aux ordres de votre modestie qui ne saurait comprendre ni l'admiration des uns ni la reconnaissance des autres. Cependant, princesse auguste, consacrée par le malheur, si Vincent de Paul était le père des

orphelins, vous en êtes la mère. S'il était le refuge de ceux qui souffrent, vous en êtes le modèle. S'il était l'honneur de la religion par les miracles de son zèle, vous en êtes l'ornement par vos angéliques vertus. S'il semait les aumônes sur ses traces, votre grand cœur voudrait égaler les siennes aux tribulations qu'il a subies. S'il a laissé au monde les plus beaux exemples et les plus belles leçons, votre vie n'est elle pas pour tous les Français et pour tous les chrétiens une leçon et un exemple. *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point dans une condition relevée qu'il faut aller chercher l'origine de Vincent de Paul ; c'est dans un village obscur que naquit le saint dont nous honorons la mémoire. Son père était un pauvre et simple laboureur en qui ne brillait que l'innocence et l'antique ingénuité des mœurs patriarcales : de six enfants qu'il avait eus d'une épouse digne de lui, Vincent était le troisième : il l'occupa à garder les troupeaux ; mais il ne tarda pas à découvrir en son fils le germe de cette bonté compatissante, la plus douce image de la Providence qui déjà empruntait ses traits. Un jour, car il aimait à épier ses actions qui toutes portaient la marque du plus heureux naturel ; un jour il l'aperçut partageant son repas frugal avec un mendiant inconnu, et lui glissant à la dérobée tout ce qu'il possédait ; c'étaient quelques pièces de monnaie, fruits de longues épargnes. Il n'en faut pas davantage, la vocation de cet enfant est décidée. Il a le cœur tendre, les inclinations charitables, dit le père ému à sa femme : faisons de lui un prêtre ; il sera un bon pasteur des âmes.

On l'envoie aux écoles de Toulouse ; il est l'admiration et l'exemple de ses camarades ; on élève au sacerdoce la piété unie à la science et la plus riche cure du diocèse lui est offerte par son évêque. Mais, instruit qu'il a un concurrent, malgré l'évidence du droit, il refuse le bénéfice plutôt que de l'obtenir par un procès. Cependant sa famille, à laquelle il vient d'échoir un modique héritage en Provence, le choisit pour aller en recueillir les fruits : il s'embarque ; la Providence, qui règle tout et dont les vents sont les messagers, l'attendait au passage. Elle permet que des pirates rencontrent son frêle bâtiment, qu'ils l'attaquent, s'en emparent et le conduisent sur les côtes d'Afrique. Voilà le voyageur de la Providence, blessé d'une flèche, dans une terre inhospitalière ; le voilà jeté dans les fers, vendu à un maître inhumain qui le soumet aux plus rudes travaux, sans ressource, sans espoir, plus affligé encore de la douleur qu'il cause à sa famille que des maux qu'il souffre ; le voilà forcé d'obéir à un renégat dont la bouche ne profère que les blasphèmes de l'impiété ou les refrains du libertinage ; mais que ne peut la vertu patiente et courageuse ?

La douceur, la fidélité utile, l'inaltérable résignation de Vincent, je ne sais quel charme impérieux et céleste amollissent tout à coup la dureté de cette âme féroce, qui commence à s'étonner de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend ! le maître est aux genoux de l'esclave, il est chrétien... O Vincent, c'est la première conquête de votre ministère ; mais de combien d'autres conquêtes n'est-elle pas le gage ? Il faut partir ; le plus cruel supplice les attend l'un et l'autre, si on découvre cette conversion inespérée ; l'un et l'autre cherchent leur salut dans un esquif, sans boussole, sans provisions, sans pilote : et, chose admirable ! chose véritablement miraculeuse ! en moins de deux jours, les deux amis arrivent à Marseille. O Providence ! votre souffle dirigeait sans doute la barque qui portait la gloire de la religion et la fortune de la France ; vous enfliez sa voile, la mer respectueuse obéissait à vos ordres souverains, et le ciel, attentif au bonheur de la terre, veillait sur celui qui devait l'opérer.

L'heureux transfuge se rend à Avignon. Pendant sa longue captivité à Tunis, il a vu de près tous les maux qui assiégent cette multitude d'esclaves gémissant dans les fers ; il a vu surtout les besoins de leur âme, le danger imminent où ils se trouvent chaque jour d'abjurer leur foi pour alléger leurs chaînes. Il plaide la cause de tous ces misé-ricordes au tribunal du représentant du père commun des chrétiens : le vice-légat, Montorio, l'écoute avec un vif intérêt, remarque en lui un zèle sage, un talent judicieux, le don d'émouvoir et de convaincre. Vincent, qu'il a deviné, est à Rome où il traite de sa part une affaire aussi importante que délicate, et où il achève, avec le succès le plus désirable, l'honorable mission dont il est chargé. L'estime du sacré collége le révèle au cardinal d'Ossat : d'esclave, il devient le confident du plus habile appréciateur du solide mérite, et de berger, négociateur auprès de Henri IV. Henri IV et Vincent ! tous deux élevés à l'école du malheur ! Simple et vrai dans le palais des rois, comme sous le chaume, Vincent justifie la haute confiance dont il est revêtu, et l'œil de Henri a démêlé son esprit et son cœur. Il touchait, sans le savoir, au moment de recevoir de la cour un témoignage éclatant de sa bienveillance ; on lui ménageait une des prélatures les plus enviées du royaume, lorsque le plus horrible parricide plonge toute la France dans le deuil et rend nos pères orphelins. Vincent ne s'afflige que de l'affliction commune, sans le moindre retour sur lui-même, sans le moindre regret des faveurs que lui promettaient la justice éclairée et la générosité aimable de ce prince qu'il est plus facile de chérir que de louer.

Echappé au péril des grands emplois et des richesses, l'écueil le plus ordinaire et le plus séduisant de la vertu, il va élever entre la tentation de la cupidité et lui un mur impénétrable, en se dérobant aux empressements et aux regards qui commencent à menacer sa modestie. Mais où fuira-t-il ? Son goût du premier âge ne lui laisse que l'embarras du choix dans une ville immense, où

l'excès même de l'agitation et du mouvement ajoute à l'humiliant abandon qui accable le pauvre, et l'oblige à s'enfoncer plus profondément encore et avec moins d'espérance dans le sentiment de son infortune : où fuira Vincent de Paul? C'est aux autels de la miséricorde, qu'il tiendra toujours embrassés; c'est dans un hôpital qu'il va ensevelir son nom. Ainsi, sous les yeux de la Providence, il faisait l'apprentissage de ses destinées, et les lits de la douleur étaient comme les premières colonnes des édifices immortels dont il devait être l'architecte: ainsi, la Providence, cette sage ordinatrice des choses et cette divine institutrice des hommes, lui dictait à son insu, dans le spectacle de toutes les misères entassées, les éloquentes leçons qui devaient rendre son ouvrage encore plus digne d'elle.

La même Providence lui donne pour témoin et pour juge de son zèle un homme que j'appellerais le premier ecclésiastique de son temps, si Vincent de Paul n'avait été son contemporain. Le cardinal de Bérulle visite l'hôpital que notre saint, en silence, avait rendu au bonheur de la résignation chrétienne, examine tout en détail, interroge les malades, avec le pieux désir d'écouter toutes les plaintes et d'apaiser tous les murmures : aussitôt, par un mouvement spontané, de toutes les couches de la souffrance monte un cri de bénédictions, un concert de louanges dont Vincent est l'objet : ils ne veulent rien pour eux; ils recommandent à Bérulle le bon prêtre qui, nuit et jour, partage et adoucit leurs maux. Toutes les infirmités sont suspendues; la reconnaissance est dans tous les yeux; le rayon de la joie étincelle sur tous les visages. A cette scène attendrissante, Vincent de Paul disparaît; le cardinal l'appelle... On le cherche, on le trouve enfin : on le conduit, ou plutôt on le traîne à ses pieds; il s'excuse : on dirait qu'il est coupable et qu'il a besoin de grâce. Le cardinal s'entretient longtemps avec lui, et le quitte aussi enchanté de son esprit qu'édifié de sa vertu. Deux jours après, on le nomme aumônier de la reine Marguerite, et à l'abbaye de Chaumes qu'on le force d'accepter. Quoi! il n'est donc plus d'asile pour son humble désintéressement! il n'aspire qu'à être oublié avec les pauvres, et la Providence vient encore le troubler dans l'obscurité d'un hôpital! Vincent de Paul à la cour! Il y paraîtra, mes frères, pour y être l'homme de la vérité; et la vérité, selon lui, réside dans la conscience dont le témoignage est infaillible malgré le cœur et ses passions; dans la loi dont la rigueur est inflexible malgré le monde et ses usages; dans la foi dont le règne est indestructible malgré l'impiété et ses sophismes: toujours au ciel par besoin, il sera à la cour par devoir.

Mais l'heure de la Providence n'a pas encore sonné. Il renonce à ses places, peu de temps après les avoir reçues, luttant sans cesse contre la faveur qui le poursuit sans cesse. Il apprend qu'il existe dans la province de Dombes, diocèse de Lyon, une paroisse si délaissée qu'aucun prêtre n'a pu s'y établir pour y exercer le saint ministère : l'obtenir est toute son ambition, et c'est la première Eglise des Gaules qui envoie le premier apôtre de son siècle sur le premier théâtre de ses vertus pastorales. Il accepte la cure de Châtillon avec autant de joie qu'il en a ressenti à se dépouiller de son abbaye et de son aumônerie, sans craindre cette fois qu'un compétiteur avide vienne lui disputer cette portion de l'héritage sacré. Que j'aime à le suivre dans cette vigne en friche, au milieu de ce troupeau affligé par tous les vices et par toutes les infortunes! Que j'aime à me le représenter prodiguant les secours de la morale et les instructions de l'exemple, catéchisant l'enfance, donnant du pain à la vieillesse, se levant la nuit pour aller rafraîchir de ses larmes l'artisan consolé de mourir dans ses bras! Selon Vincent de Paul, « la première prérogative d'un pasteur est d'être le premier serviteur de tous; il disait que le cœur d'un pasteur, comme celui d'une mère, ne se remplace point. »

Cet héroïsme jusqu'alors sans modèle, la Providence, qui commence à soulever un coin de voile, en répand les merveilles dans la capitale, étonnée de ce bienfaiteur des campagnes, dont la charité était d'un genre si nouveau. On n'y parle que des victoires de Vincent de Paul sur la corruption, la famine et l'hérésie, l'hérésie qui avait une armée nombreuse dans le voisinage. Toutes les bouches célèbrent à l'envi le bonheur des femmes vertueuses qu'il a agrégées à la partie la plus intéressante de son ministère, infatigables coopératrices dont il éclaire la sensibilité en l'excitant. O Providence, qui arrangiez l'avenir, c'était le berceau d'une institution dont la perte serait un attentat contre l'humanité; c'était la semence des riches moissons de charité dont la France cueille encore les fruits; c'était la première levée du noble impôt que l'opulence paye au malheur dans ce vaste diocèse; c'était pour Vincent de Paul, dans les intentions de la Providence qui perfectionne son ouvrage, un acheminement aux grandes choses qu'elle lui réserve.

Voyez comme elle se joue dans l'accomplissement de ses projets sur lui. On l'arrache à son troupeau chéri : quel brisement d'entrailles! que de larmes amères! quels adieux! Il revient à Paris, déterminé par le vœu de Bérulle, qui est un ordre pour lui; les palais remplacent les cabanes; le voilà tout entier à l'éducation du jeune de Gondi, fils du célèbre maréchal de ce nom, général des galères..... général des galères, je répète ce mot : la Providence a ses desseins. Son élève profitera bien tard des leçons d'un maître si habile; mais la Providence lui destine le siége de la capitale : et, comme archevêque, il concourra un jour à la gloire et à la stabilité des établissements que médite déjà la charité de Vincent de Paul. Dirai-je tous les égards délicats, toutes les attentions respectueuses dont il était envi-

ronné dans cette famille illustre? Dirai-je que, toujours poussé par un attrait irrésistible vers les malheureux, il leur consacrait tous les instants que le devoir n'employait pas auprès de son élève ; qu'il visitait la chaumière du pauvre ; que, dans les domaines de ses nobles protecteurs, qui admiraient le noble usage de ses loisirs, il accompagnait le laboureur à son travail, arrosait de ses sueurs les pénibles sillons qu'il était condamné à tracer, et lui montrait le ciel pour le dédommager de la terre? La renommée le fatigue encore de sa trompette, il s'évade, il est à Marseille : la Providence n'est point lente dans ses opérations.

Déjà, et c'est ici, mes frères, sa plus singulière et sa plus instructive école : déjà il est descendu à ces prisons flottantes où l'on n'entend que les imprécations du désespoir, et où on oublie les rivages de l'éternité; déjà il est assis sur la paille des forçats, écoutant avec une tendresse maternelle le récit de leurs fautes, le récit encore plus long de leurs peines. Est-ce un homme ou un ange qui a pénétré dans leurs cachots infects, les mains pleines d'aumônes et les lèvres chargées de paroles consolatrices? Quel ambassadeur d'un roi inconnu grave sur des fers la promesse d'un bonheur plus inconnu encore, et enseigne au crime le nom de la vertu? Eperdus, muets, immobiles, ils regardent Vincent, dévorent tout ce qu'il dit et tout ce qu'il fait : le silence de l'étonnement est leur premier hommage. Bientôt elle ne sera plus qu'une famille chrétienne, cette horde épouvantable d'impiété et de débauche : déjà ils entonnent les cantiques de la religion; déjà la prière abrége les longues heures du jour et les heures plus longues encore de la nuit. Depuis que leurs larmes se mêlent au sang de la victime que Vincent de Paul immole pour eux, elles coulent moins amères; ils trouvent plus légers les instruments de leur supplice, et la rame devient entre les mains de plusieurs la palme du martyre.

Mais adorez la Providence qui veut que tout soit extraordinaire dans son ouvrage, afin que plus tard tout soit extraordinaire dans son instrument; adorez la Providence dans un miracle de charité qui vous semblera peut être moins digne de foi que d'admiration, que l'humilité de Vincent dissimula toujours et que sa sincérité ne désavoua jamais! il eût voulu l'effacer de sa mémoire; mais ses pieds enflés le reste de ses jours ne lui permettaient point de faire un pas qui ne lui rappelât le souvenir importun de son dévouement. Il y avait quelques mois que Vincent de Paul exerçait sur les chiourmes de Marseille un ministère de charité dans lequel il était visiblement éprouvé et secondé par la Providence. Un seul jeune homme avait paru résister à son zèle : Vincent de Paul s'insinue dans sa confiance, le questionne sur son délit, apprend que, né dans une de nos provinces limitrophes, il a importé des objets de contrebande pour nourrir sa mère infirme : ce n est pas le châtiment qu'il endure qui le plonge dans le désespoir; c'est la pensée que sa mère meurt peut-être de besoin. A ce récit d'une victime déplorable de nos lois fiscales, l'âme de Vincent de Paul est déchirée : il propose à cet infortuné jeune homme de lui céder sa place et ses haillons, arrange lui-même à ce misérable stupéfait ses propres vêtements, l'oblige, au nom de la piété filiale, à se dérober à ses regards et à voler au secours de sa mère.

Voilà donc la vertu assise à côté du crime, qui alors, pour elle, n'était plus que le malheur! (Oh! qui ne tomberait aux genoux de la charité divine? Qui ne la remercierait d'avoir donné un si bel exemple à la charité humaine?) Voilà donc Vincent de Paul sur le banc des forçats, la rame à la main, content dans ce glorieux abandon et ce déguisement sublime, par le sentiment de la joie qu'il a procurée à une mère en lui rendant son fils! Il était réservé à notre âge de parodier tant de prodiges, et de les flétrir au théâtre d'une couronne ignominieuse. Quoi! celui qui a rempli le monde de sa charité, le saint des galères, objet de la vaine pompe des spectacles et de leurs injurieuses apothéoses! Quoi! le nom de Vincent, le bienfaiteur de tous les Français malheureux, le médecin de toutes les douleurs, l'ami de tous ceux qui n'ont plus d'amis, le nom de Vincent répété par les échos de la joie profane! O dégradation! ô ingratitude!

Mais détournons nos yeux de tant d'outrages, et reposons-les sur une scène bien plus digne de lui et de vous. La Providence, qui a ses vues, le ramène encore dans la capitale, où Gondi le présente à Anne d'Autriche, qui crée pour lui la charge d'aumônier général des galères, comme si la Providence voulait qu'il contractât de nouveaux engagements avec la charité. Quelles vont être ses fonctions? O homme incompréhensible sans Dieu! De la demeure des forçats la Providence le transporte au lit funèbre de Louis XIII..... Les courtisans ont fui. Vincent de Paul est seul avec la mort qui va briser un sceptre de plus. Celui qui occupait un trône reposera bientôt dans la poussière; et de toute sa grandeur, il ne lui reste qu'une croix et qu'un prêtre : mais quel prêtre! Le prêtre console le prince de tout ce qu'il perd, par le tableau de tout ce qu'il gagne; l'auguste mourant presse de ses mains défaillantes les mains de son dernier ami; il répète avec son dernier ami les derniers vœux de l'Eglise, et comme le dernier cri de la foi qui lui montre, dans les plaies sacrées de Jésus-Christ, un autre diadème, un autre empire. Enfin, après avoir indiqué lui-même, de son doigt glacé et de ses lèvres livides, les chants religieux dont ses funérailles doivent retentir, il expire avec confiance entre les bras du plus vertueux de ses sujets, ce prince que l'histoire compterait parmi ses grands rois, s'il n'avait eu Henri IV pour père et Louis XIV pour successeur.

Louis XIV passe du berceau sur le trône; et sa mère, qui prépare les beaux jours de

la France, associe Vincent de Paul à la gloire qu'elle va recueillir. Quelle épreuve à sa modestie! Combien de démarches et presque d'intrigues, pour écarter l'honneur qui l'attend! Vainement il conjure : la Providence triomphe. Déjà il avait captivé l'estime d'un ministre supérieur à tout par sa place, et à sa place elle-même par l'étendue de son génie, dont le souvenir laisse, dans nos esprits, tant de terreur mêlée à tant d'admiration ; qui dut la prospérité de son gouvernement et la perpétuité de sa gloire à des actions fortes et magnanimes, et auquel on ne peut reprocher que d'avoir été trop souvent inexorable contre les fréquents orages qu'excitait autour de lui la plus turbulente passion des cours : Richelieu qui, non content de maintenir le calme en maîtrisant les partis, s'honorait encore de protéger l'homme de bien, trop heureux de sentir que l'autorité de la puissance a quelquefois besoin de l'autorité de la vertu. Et cette autorité de la vertu, oh! quelle est nécessaire dans le conseil de régence où Vincent de Paul s'asseoit entre Séguier et Mazarin. Tremblez, enfants de l'ambition : dispensateur des biens du sanctuaire, il n'accordera rien à la faveur, quelque chose à la naissance, beaucoup au mérite, tout à la piété ; sa conscience est son juge. On s'alarme de son crédit : clameurs impuissantes! Le soin de donner des pasteurs aux troupeaux est exclusivement remis à la sévère droiture, au zèle inflexible, à l'intégrité prudente de Vincent de Paul, qui hâte ainsi l'aurore du grand siècle de notre Eglise.

Ebloui d'un éclat, étourdi d'un encens auquel on n'est pas accoutumé, il est rare de ne pas succomber à l'ivresse de l'orgueil : mais la Providence veille sur son ouvrage. Au milieu de la considération dont il jouit, quelle attention dans Vincent à fuir les hommages qu'on prodigue à sa dignité! Quel désintéressement! Il laisse sa famille dans l'état obscur où le ciel l'a fait naître. Est-ce que ses parents seraient les seuls étrangers à son cœur? Son cœur, insensible à la voix de la nature! Non, mes frères : mais sa tendresse craignait que les richesses ne nuisissent peut-être à leur vrai bonheur. Quelle simplicité! Le cardinal de La Rochefoucauld disait que si on voulait trouver la simplicité sur la terre, c'était en Vincent de Paul qu'il fallait la chercher. Quel courage! Prenant sa source dans le ciel, il ne se refroidit ni par les infirmités, ni par les revers, ni par les contradictions ; la soumission à la volonté divine est sa plus chère habitude. Quelle piété! elle est si vive, que lorsqu'il monte à l'autel, il en paraît enveloppé comme d'un vêtement. Son corps est une hostie toujours immôlée, et sa vie entière n'est qu'un besoin continuel de ressembler à Jésus-Christ. Quelle humilité! Le crime lui-même l'a reconnue. Lors du procès de sa canonisation, les commissaires nommés par le saint-siége, s'étant transportés à Marseille dans l'hôpital qu'il y avait fondé, un vieux galérien aveugle, entendant plus de bruit qu'à l'ordinaire, demanda qu'elle en était la cause : *On désire savoir si tu as connu M. Vincent? — Eh! oui, sans doute; je lui ai fait ma confession générale, c'était un bien saint homme : mais que lui voulez-vous? — On veut le canoniser. — Peine perdue!* s'écria-t-il, *il était trop humble, il ne le souffrira jamais.* » Que peut ajouter l'éloquence à une déposition de cette nature? Où trouver un témoin plus irrécusable ?

Ne remarquez-vous pas, mes frères, en Vincent de Paul, la singularité vraiment unique de la destinée qui le soumet à tant de vicissitudes, que, depuis son enfance jusqu'au milieu de sa longue carrière, chaque année le place en quelque sorte dans une situation nouvelle? Son histoire ne nous le montre-t-elle pas tour à tour dans une continuelle succession d'épreuves tellement inattendues, qu'il est souvent impossible de prévoir le moyen qui l'en délivrera? Quelle école que cette longue série d'adversités, d'angoisses et d'obstacles qui défendent sa sensibilité, lui suggèrent ses desseins, mûrissent son expérience, éclairent ses pas et préparent ses grands établissements? Le ciel, en environnant d'abord Vincent de Paul du spectacle de toutes les calamités qu'il partage souvent et auxquelles il doit remédier dans la suite, ne semble-t-il pas, par une combinaison ineffable et en quelque sorte prophétique, disposer d'avance le triomphe futur de sa vertu, faciliter les prodiges de son ministère, amener toutes les merveilles de sa vie? Enfin, n'est-on pas obligé de reconnaître que Vincent de Paul, berger dans son enfance, esclave à Tunis, négociateur à Rome et aux Tuileries, chapelain d'un hospice, abbé de Chaumes et aumônier de la reine, curé de Châtillon, précepteur du cardinal de Retz, forçat à Marseille, confesseur de Louis XIII, directeur spirituel des galères, ministre de la feuille des bénéfices, n'a été, sous ces divers rapports, l'ouvrage de la Providence, que pour en être ensuite l'instrument?

SECONDE PARTIE.

Pour me borner dans un sujet si vaste, je m'établis à Saint-Lazare, chef-lieu des opérations que la Providence concerte, achève et mûrit avec Vincent de Paul. Que Vincent de Paul ait été son principal ministre et l'instrument de ses desseins, vous le conclurez avec moi du tableau que je me hâte d'offrir à votre impartiale admiration : ce tableau est une vie lisiblement empreinte du sceau de la perfection ; on touche, en l'étudiant, aux dernières limites de la sainteté ; elle prouve le christianisme : la vérité seule peut enfanter tant de prodiges; et ces prodiges, qui oserait les contester? Il a vécu près de nous ; tout est plein de lui ; ses institutions sont les pyramides de la charité ; il appartient à l'histoire du temps qui le compte parmi ses plus grands hommes, ainsi qu'à l'histoire du ciel qui le compte parmi ses plus grands saints. Il appartient à l'histoire de toutes les nations qui le révèrent

comme le premier substitut de la Providence : car, mes frères, lorsqu'un homme s'est élevé au degré de gloire qu'atteignit Vincent de Paul par sa charité, il n'est pas seulement l'homme de son pays, c'est l'homme de tout l'univers. La philosophie elle-même le réclame : aux jours de la folie, ne lui a-t-elle pas décerné le titre de philosophe français? Ne l'a-t-elle pas gravé au pied de sa statue?

Plaçons-nous d'abord à cette époque mémorable où parut Vincent de Paul, pour ressusciter la France. Les longues tempêtes des guerres civiles avaient désolé l'Eglise et l'Etat : des chrétiens rebelles à la foi, des sujets rebelles à l'autorité; nos pères consternés du présent, épouvantés de l'avenir; la victoire également fatale aux vainqueurs et aux vaincus; un prince dont la postérité la plus reculée gardera la délicieuse mémoire et contre lequel s'arment des mains impies, lorsqu'il ne fondait plus sa renommée que sur la conquête immortelle de la paix : O Providence! qui réparera tant de calamités? Plaçons-nous à une autre époque non moins désastreuse, où un roi enfant était persécuté par le héros de son pays, où la souveraineté flottante et méconnue égarait le peuple, où des signaux alarmants de détresse s'élevaient de tous les points de la capitale et du royaume, où les habitants des campagnes étaient jouets et victimes d'une misère presque sans ressource et d'une ignorance presque sans instruction : ô Providence! il ne faut rien moins que la miséricorde divine sous les traits d'un homme.

De la colline où la Providence l'a stationné, comme pour voir de plus loin Vincent de Paul promène ses regards sur la religion et la France couvertes de plaies : ces plaies, il les examine, en sonde la profondeur, en découvre la cause dans la corruption des mœurs, dans le découragement du clergé, dans la licence des principes et l'absence de tout frein, dans ce goût d'indépendance séditieuse, dans cette manie d'intempérance raisonneuse qu'engendrent les ébranlements des nations et les secousses des trônes, dans ce ramas de vagabonds qui pullulent après les chocs et les tourmentes; et les réflexions, que tant de maux produisent dans son esprit, l'ont bientôt convaincu que le gouvernement est attaqué de maladies incurables, que les affaires publiques sont désespérées et que tout est perdu, si la religion ne se charge pas du soin de tout guérir. Tout à coup, fort de je ne sais quelle inspiration céleste, de l'asile où il invoquait le Dieu de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, Vincent de Paul s'élance, seul, contre tous les fléaux réunis. Vous déciderez bientôt, mes frères, s'il est aux ordres de la Providence, ou si la Providence est aux siens : mais Vincent de Paul est inexplicable, s'il n'en est pas au moins l'instrument.

La capitale aura les prémices de son zèle : voyez-le traiter les grands du monde avec les égards dus à leur rang, sans compromettre l'inflexibilité de la règle et de son ministère, rétablir la pudeur, la vertu, la décence au centre de la contagion générale; et, dans une cité qui renferme en son enceinte, parmi ses trésors et ses palais, toutes les misères et tous les vices, se dévouer tout entier à l'extirpation des unes et des autres. Oh! s'il m'était permis de raconter ses travaux et ses succès, les merveilles de sa charité et de sa tendresse pour le jeune âge! Qui de nos pères pouvait souffrir et dont il ne ressentît les douleurs? Il est l'ami de tous, autant que s'il ne l'était que d'un seul. Et ces respectables infortunés qui portent, avec le poids du malheur, le poids plus accablant de la honte; et ces guerriers que la fidélité et la valeur ont dépouillés du patrimoine de leurs ancêtres, comme sa délicate commisération ménage leur honneur délicat! Mais c'est le pauvre peuple des campagnes qui est surtout l'objet de son amour. Il court à travers mille dangers, visite, exhorte, persuade : nouvel Amos, rien ne résiste à son langage plein de douceur. A sa voix l'instruction pénètre dans les retraites les plus sauvages; où il rencontre une cabane, il y plante une croix : en lui le sacerdoce est aussi une magistrature; il apaise plus de différends que les tribunaux n'en peuvent juger, et arrête plus de crimes qu'ils n'en peuvent punir; on admire des chrétiens là où il avait à peine trouvé des hommes. Il regrettait souvent de n'avoir pas fini sa vie auprès d'un buisson, en travaillant dans quelque village; mais il regrettait plus souvent encore de ne pas embrasser tous les temps et tous les lieux, comme la Providence dont il ne soupçonnait pas qu'il était l'instrument.

Rassurez-vous, apôtre magnanime : la Providence vous envoie des auxiliaires. Voilà qu'elles se rangent autour de lui, sous l'étendard de la charité, les d'Aligre, les d'Aiguillon, les Fouquet, les Saintot, dont le nom est inséparable du nom de Vincent. Que dirai-je de ces réunions bienfaisantes, présidées par leur saint, où des princesses augustes, les étrangères les plus distinguées, des vierges recommandables sollicitent la place de tutrices des enfants du Calvaire, où l'épouse d'un chancelier brigue l'emploi de servir les malades, et la fille d'un premier président celui de veiller au linge et aux meubles des pauvres? sept cents calvinistes, frappés des effets de cette émulation sans exemple, rentrent dans le sein de l'Eglise. Et vous, nouvelles Olympias, ô Legras, ô Miramion, ô La Pelleterie, ô Chantal! les pauvres ont accompagné vos cercueils; vos obsèques retentissaient de leurs gémissements. Est-ce qu'il n'y avait plus d'âmes charitables sur la terre, parce que vous veniez de mourir? O Vincent de Paul! c'était votre ouvrage comme vous aviez été vous-même l'ouvrage de la Providence.

Mais quels cœurs paternels semblent disputer avec ces inépuisables cœurs de mères, de sensibilité et de vertu? Il est des œuvres qu'on croirait réservées uniquement

au sexe dont les occupations plus paisibles et la bonté plus industrieuse s'accorde mieux avec les exercices de la charité. Malgré la justice de cet hommage, et pour accroître ses ressources, Vincent de Paul convoque une assemblée d'évêques, de guerriers, de magistrats, de courtisans : au lieu de la pompe des sanctuaires, voilà la triste nudité des cabanes ; au lieu des champs de batailles, voilà des salles d'infirmes ; au lieu de lits de justice, voilà des lits de mourants. Tel était le fruit de ces regrettables conférences de Saint-Lazare, où, nouvel Esdras, il explique la loi dans des discours pleins de force et d'onction ; où, s'oubliant lui-même pour ne s'occuper que du retour des pécheurs et plaidant contre eux en moraliste éclairé au tribunal de leur propre conscience, il les oblige à ratifier en secret le jugement qui les condamne ; où les aspirants à l'épiscopat et au sacerdoce veulent être préparés par ses leçons et conduits par sa longue expérience ; où, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, il dirige sans faiblesse et sans rigidité une foule de disciples qui portent jusqu'à l'hommage le respect envers leur maître ; où des personnages, chargés d'années et de gloire, accourent pour entendre les oracles de la sagesse ; où, habile dans l'art des négociations spirituelles, il ramène à la foi l'un des hommes les plus habiles de son siècle dans l'art des négociations politiques, le commandeur de Sillery ; où le comte de Rougemont, du duelliste le plus redouté, devient un anachorète, et le fameux Gondy lui-même le modèle des grands seigneurs ; où les larmes des héros, dont l'amitié avait fait disparaître le rang, coulèrent plus d'une fois dans les doux épanchements du zèle et de la confiance.

Une autorité aussi extraordinaire devait être appuyée sur une considération personnelle aussi rare que les vertus, qui en étaient le fondement. Les acclamations de l'Europe entière importunant chaque jour Saint-Lazare, le commerce intime des souverains, tel que peut-être il n'avait jamais eu d'exemple, et qui les honorait encore plus que le missionnaire (car quel prince oserait ainsi descendre de sa majesté, si ce n'est celui qui se sent au-dessus d'elle ?) ; le concours de toutes les grandeurs, de toutes les réputations, de tous les opprimés dans l'asile du plus humble des prêtres ; le touchant caractère de religion imprimé dans ses traits, le spectacle sublime d'une constance que rien n'ébranle et d'une douceur que rien n'altère : tout consacrait une vieillesse qui était l'appui de l'infortune et une demeure qui en était le refuge. Pauvres de toutes les classes, c'est là que vous veniez embrasser ses genoux et implorer sa pitié ; c'est là qu'il accueillait les catholiques d'Irlande qui, pour conserver la foi, mouraient de faim à Paris ; c'est là que, pendant le blocus de la capitale, il nourrissait chaque jour quinze mille indigents et neuf cents filles abandonnées ; c'est là que les députés des provinces arrivaient, pour solliciter des secours : ce n'est point au Louvre, ce n'est point à la reine, ce n'est point aux ministres qu'ils s'adressent, c'est à Vincent de Paul, qu'ils appellent l'intendant de la Providence sur la terre ; c'est là qu'il devient, en quelque sorte, le dépositaire de toutes les aumônes du royaume, et le trésor commun de tous les misérables ; c'est là que, par une mission divine qui semble lui avoir été octroyée par un titre spécial et généralement reconnu, il est l'ange consolateur et réparateur de toutes les tribulations et de toutes les injustices.

C'est là que coulent les premières eaux de ce fleuve qui arrosera et fécondera le champ de l'Eglise, pour disparaître, de nos jours, dans une grande tempête qui a desséché le lit de tant d'autres. Quelle est cette congrégation d'hommes évangéliques, animés de l'esprit de leur fondateur et brûlant de marcher sur ses traces ? Les uns traversent les mers et prêchent la charité en Afrique, en Asie, aux îles Hébrides, malgré la vigilance ombrageuse de Cromwell ; les autres sont engloutis dans les flots, et avant de périr, convertissent l'équipage ; ceux-là, lorsque le feu de la guerre a pénétré jusqu'au centre de l'empire, et que l'avant-garde ennemie presse les murs de la capitale, font de Saint-Lazare une place d'armes qui devient pour les défenseurs de l'Etat un séminaire de victoires ; ceux-ci, dans l'administration des écoles cléricales que leur chef a établies, l'aident à préparer et à assurer à la France le bienfait de quarante mille pasteurs, la lumière et l'édification des peuples.

Et les saintes filles de la Charité ! O fondation, conçue par la Providence, exécutée par son représentant, ratifiée par tous les cœurs ! Les saintes filles de la Charité ! pour cloître, le chevet de la misère ; pour grille, la crainte de Dieu ; et pour voile, l'obéissance : c'est toute leur règle : voilà cette règle si chère à l'humanité et si honorable à Vincent de Paul. Qu'elles sont dignes de leur père les filles de la Charité qu'on admire depuis deux siècles, et qu'on bénit partout où son esprit les envoie ! Que de services rendus depuis deux siècles, par leur bonté compatissante ! Généreuses filles, aux jours de l'ingratitude, votre courage a remporté le plus beau des triomphes, en forçant l'impiété à regretter votre courage : oh ! quelle est petite, auprès de la charité de Jésus-Christ, la bienfaisance philosophique ! Ne vous fiez pas à son arbre ; il n'a pas de racines. La charité de Jésus-Christ porte des fruits, malgré l'orage.

Ne murmurerait-il pas dans cet auditoire, le reproche d'exagération ? Un seul homme, et tant d'ouvrages divers ! C'est que sa vie ne fut qu'un travail sans relâche. Le temps, qu'il regardait comme le trésor du chrétien, il le ménageait avec une économie scrupuleuse : chaque portion du temps était marquée pour chaque besoin du pauvre ; chaque heure, en fuyant, comptait une bonne action de plus, chaque moment devait un tribut à la Providence : les jours qu'il savait

étendre et multiplier par l'usage qu'il en faisait lui paraissaient encore trop courts et trop rapides pour l'usage qu'il en eût voulu faire. Nous n'avons qu'une faible partie des lettres qu'il écrivait en France, en Barbarie, jusqu'aux bornes du monde; et pourtant on s'étonne de leur nombre : c'est un vaste dépôt de science embellie par la charité. Ici, c'est un évêque qui le consulte sur des matières de la plus haute importance; là, ce sont des princesses qui demandent une mission. Tantôt, c'est la propagande de Rome qui l'invite à envoyer de ses enfants au Grand-Caire; tantôt, c'est une mère affligée qui, du fond du royaume, réclame sa protection pour un fils, captif à Alger et menacé de perdre la vie ou la foi. Aujourd'hui, ce sont les nonces du saint-siége qui interrogent sa prudence pour le bien de l'Eglise universelle; demain, des cénobites qui le choisissent pour médecin de leurs consciences; ou l'illustre maison de Fénelon, à laquelle il prédit qu'il en naîtra un fils qui sera la gloire de sa famille et l'ornement du sanctuaire. Le matin, c'est le chef de la magistrature, pressé d'avoir son avis et son jugement; le soir, c'est un pasteur qu'il faut éclairer dans une circonstance difficile et épineuse : immortelle correspondance où ses conseils ne sont que les conseils de la croix, où ce qu'il dit de la vertu n'est que le tableau ressemblant de ses pensées et l'histoire fidèle de ses actions! Immortelle correspondance, où ce Vincent de Paul, si exact, si austère pour lui-même, semble amollir son style et se livrer à la confiance dont il a le charme, l'abandon et la sincérité!

Et toujours les délassements de sa plume sont les œuvres et les établissements de charité; nos places publiques fourmillaient alors de troupes errantes, livrées à tous les excès et à toutes les tentations de l'oisiveté; c'était une pauvreté turbulente et hideuse qui faisait un trafic de la mendicité et un jeu de tromper la pitié. Pour détruire l'occasion et le prétexte de tant de désordres, il fallait des hospices capables de renfermer cette inquiétante multitude. La sagesse de Vincent de Paul en dispose l'exécution, sa fermeté aplanit les obstacles, sa charité recueille les largesses, et son crédit obtient la sanction de la cour qui voyait en lui plus qu'un homme. Le succès le plus inattendu couronne une entreprise, vainement tentée par le grand Chrysostome pour la capitale de l'Orient, et par le grand Henri pour la capitale de la France. Grâce à notre saint, ou plutôt à la Providence dont il était l'agent privilégié, la charité a ses palais, que l'étranger surpris croirait être la demeure de nos rois, lorsque c'est la demeure des plus infortunés et l'ouvrage du plus modeste de leurs sujets. La fainéantise suspecte y trouve le travail et des aliments; la jeunesse coupable une réclusion salutaire; la décrépitude, des jours tranquilles; ces misérables, qui ont perdu le plus noble attribut de notre être, la raison, y jouissent des droits de l'humanité.

D'où partent ces cris innocents? Reparaîtrait-elle au milieu de nous la barbarie des Pharaon et des Hérode? O barbarie plus affreuse encore! Ce sont des mères qui sacrifient leurs enfants à la honte ou à la détresse; ce sont des enfants qui appellent en vain le sein de leurs mères! Exécrable forfait qui étouffait dans leur germe les générations naissantes et tarissait le sang de la patrie! Tous les sentiments, que ces mères inhumaines ont abjurés, passent dans le cœur de Vincent de Paul; et les enfants de la détresse ou de la honte deviennent les enfants adoptifs de sa charité. Longtemps il est le nourricier des victimes qu'on expose sur le seuil des temples : ne pouvant y suffire, son cœur frappe au cœur de ses miséricordieuses amies; il rassemble ses coadjutrices fidèles. A sa voix, dont la voix de la religion et de la nature indignées redouble les lamentables accents, on ne répond que par des sanglots; et le même jour, parmi les serrements de la pitié, les larmes de la reconnaissance et les transports de l'admiration, et le même jour, l'hôpital des Enfants trouvés est doté de quarante mille livres de rente. O Vincent de Paul, qui serez jusqu'à la fin des siècles la seconde Providence de l'enfance délaissée, hélas! c'est sur votre tombeau qu'on signera l'acte de cette dotation : ainsi l'a décrété la Providence, qui veut enfin jouir de son plus bel instrument; ainsi le demande la princesse de Conti : « Si on rejette ma prière, dit-elle, notre ami commun en éprouvera du chagrin, même dans le ciel. » O sainte amitié! O triomphe de la charité!

Mes frères, quelle éloquence serait en mesure avec tant de merveilles, lorsqu'il lui reste encore à glaner au milieu de toutes ses richesses : missions dans les Cévennes et aux armées, colonie à Rome, prévoyance sans repos contre tous les besoins, les maronites du Liban soutenus, dévouement sans bornes à la gloire de l'ordre de Malte, les filles de la Visitation protégées (François de Sales lui avait légué son plus précieux héritage; ô Vincent de Paul, ô François de Sales, toutes les âmes sensibles confondent vos noms chéris!) : deux millions à la Champagne que se disputent tous les fléaux, d'immenses provisions et des sommes immenses à la Picardie où on broute l'herbe des champs et où l'on mange l'écorce des arbres, trente mille livres par mois en aumônes particulières, trente-cinq établissements dans Paris, tous fondés par lui, et dont aucun ne porte son nom. Impies, vous demandez des miracles nouveaux pour croire aux miracles de l'Evangile : la Providence vous a accordé un miracle de quatre-vingts ans, et ce miracle est Vincent de Paul.

Je vous entends m'interrrompre et m'adresser la même question que les Juifs frappés de l'éclat des actions de Jésus-Christ : Mais celui qui opère de si grandes choses n'est-il pas le fils d'un pauvre ouvrier? *Nonne hic est fabri filius?* (*Matth.*, XIII, 55.) Où étaient donc ses trésors, ses res-

sources, ses moyens? Ses trésors? écoutez : Un homme n'est-il pas bien riche, lorsque par l'irrésistible ascendant de ses vertus il commande à tout et à tous? est-il des revenus plus solides que ceux dont les fonds sont placés sur la vénération et l'amour! La métropole de Reims ordonne une procession solennelle dont l'objet est de demander à Dieu de prolonger au delà du terme ordinaire les jours de cet homme extraordinaire. Ses ressources? écoutez : Un homme en a beaucoup, lorsqu'il n'a jamais sollicité de choses vaines et chimériques; lorsqu'on est sûr qu'il ne pense qu'aux malheureux; lorsque l'envie elle-même n'ose contredire les louanges unanimes qui proclament sa sainteté; lorsqu'il confond la calomnie par ses vertus, qu'il humilie l'envie par ses succès, et qu'il se venge de ses ennemis en ne perdant aucune occasion de les servir; lorsque son estime seule est pour les autres ce que la pensée de l'Etre suprême est pour l'homme juste, un frein contre le mal et un encouragement au bien. Ses moyens? écoutez : Un homme en a beaucoup, lorsqu'il paraît d'intelligence avec le ciel; lorsqu'on le regarde comme son premier ministre; lorsque son approbation est le garant infaillible de l'approbation publique, lorsque, dès qu'il attache son nom à une entreprise, les agents et les instruments viennent s'offrir d'eux-mêmes; lorsqu'il n'est personne qui ne se trouve jaloux d'accélérer ses pieux desseins; écoutez : un homme en a beaucoup, lorsque ses flatteries à la cour ne sont que des plaidoyers pour l'infortune; lorsque, pour terminer une bonne œuvre, Anne d'Autriche lui remet ses diamans et qu'il ose lui dire qu'une reine n'en a pas besoin : un homme en a beaucoup, lorsqu'à la fin de sa carrière, soit qu'il ne fît que céder au besoin qui remplissait son âme, soit qu'un secret pressentiment l'avertît que la Providence ne lui réservait que peu de temps encore à passer sur la terre, on le voit précipiter ses jours et ses projets pour accomplir sa vocation; lorsqu'à sa mort un grand cri de douleur s'élève vers la Providence; lorsqu'on pleure Vincent de Paul, comme une mère pleure son fils unique; lorsque les Turenne, les Lamoignon, tous les ordres de l'Etat assistent à ses obsèques, et que l'Europe, devenue française, partage le deuil de la France.

S'étonnerait-on maintenant que l'Eglise ait mis au rang de ses saints celui que le paganisme aurait mis au rang de ses dieux, comme le dieu de l'humanité et de la bienfaisance; celui à qui les chanoines de Dax, sa patrie, avaient réservé, de son vivant, une chapelle dans leur cathédrale reconstruite à ses frais, tant ils doutaient peu des honneurs assurés à sa mémoire? S'étonnerait-on maintenant que le roi de France, le roi et la reine d'Angleterre, le duc de Lorraine, le grand-duc de Toscane, le doge de Venise ajournent leurs rivalités, pour hâter sa canonisation? S'étonnerait-on maintenant que le clergé de Paris, par l'organe de son archevêque, que Paris tout entier, par l'organe de ses magistrats, que le clergé du royaume par l'organe si pur et si vrai de Fénelon, déclarent qu'en lui érigeant des autels, c'est à la charité elle-même qu'ils en érigent? Enfin, s'étonnerait-on maintenant qu'il se fasse comme une irruption de toute la catholicité à Rome pour le succès de la négociation entamée, et que l'impatience accuse, pour ainsi dire, une cour dont la lente sagesse est soumise aux délais qu'exige nécessairement une discussion vaste et approfondie? On informe : pas une tache dans la plus longue carrière. On constate les miracles : pas une voix ne les dément. Ainsi le ciel s'unit à la terre; Clément XI cède à l'un et à l'autre; l'univers invoque le pauvre missionnaire qui avait tant de fois baisé les pieds des pauvres infirmes. Et son cœur.....

Mes frères, aux jours du crime, il avait été enseveli aux terres étrangères dans le secret de la plus incorruptible vigilance..... La Providence nous l'a rendu (37-39), ce cœur qui savait si bien faire aimer la religion, diriger dans les voies du salut, rendre à la paix les consciences et le repentir au bonheur; ce cœur qui se réjouissait de nos prospérités et s'affligeait de nos adversités; ce cœur qui battait pour tous les peuples, amis et ennemis; ce cœur qui se dilatait à la nouvelle d'une bonne action et se serrait au seul nom d'injustice et de violence; ce cœur, tant de fois percé du glaive de la tristesse, lorsqu'il ne pouvait réparer le mal; ce cœur, dont les mouvements, les sentiments, les épanchements n'étaient que tendresse; ce cœur, où habitait le monde entier; ce cœur, vrai foyer d'amour, où descendaient du ciel les inspirations généreuses et les hautes pensées, et d'où remontaient vers le ciel les prières suppliantes, les vœux ardents, les inquiétudes de la charité; ce cœur, que tous les cœurs qui aiment, ou qui pleurent, ou qui souffrent, devraient environner à toutes les heures du jour; ce cœur qui, à l'exemple du cœur de son divin Maître, avait pour les enfants un amour de préférence; ce cœur qui, s'il pouvait défendre au tribunal des vôtres la cause de l'âge le plus intéressant de la vie, vous répéterait que le bonheur des générations futures est attaché à l'éducation de la génération présente; ce cœur qui rappellerait à votre sensibilité les temps déplorables où l'enfance était livrée à toutes les séductions, où le frein de l'obéissance était brisé, où toutes les bouches étaient muettes pour la vertu et toutes les oreilles ouvertes au blasphème, où le vice entrait dans les jeunes âmes par tous les sens, et où la société était corrompue dans son germe; ce cœur qui confierait à votre libéralité les courageux instituteurs (40) dont les journées sont si pleines, les services si pénibles, le désintéressement si humble; ce cœur qui s'attendrirait à la douce conviction que des hommes

(37-39) L'Eglise primatiale de Lyon le possède.

(40) Les frères de la Doctrine chrétienne.

éminemment miséricordieux, parce qu'ils sont éminemment chrétiens, se chargent du sort présent et à venir de ces tendres indigents qui n'ont que le sein de la Providence; ce cœur qui se consolerait des plaies que nous lui avons faites, à la rassurante pensée que les enfants des pauvres sont encore les premiers orphelins de l'Eglise et de l'Etat; ce cœur que je crois entendre vous dire : O vous les nobles héritiers de ceux qui m'aidaient dans la carrière du bien, soyez les tuteurs de ces enfants qui se recommandent à vous à des titres si sacrés; soyez les gardiens de leur innocence, trésor si fragile dans vos nouvelles mœurs; soyez les protecteurs de ce que la religion a de plus cher; enfin, ce cœur du meilleur citoyen qui ait honoré la France et du meilleur prêtre qui ait honoré le christianisme!

Ici, mes frères, car mon admiration est épuisée, daignez, je vous en conjure, daignez suppléer à ma faiblesse, vous tous, dont Vincent de Paul fut ou le bienfaiteur, ou le réformateur, ou le docteur; racontez-nous le plus singulier des spectacles que la charité ait donné au monde; racontez-nous, car ici raconter est louer, cet enchaînement de projets, d'entreprises, d'obstacles, de succès, qui distinguent entre tous les autres un prêtre né sous le chaume, sans brigue, sans titre, sans éclat; racontez-nous, quoiqu'ici le vrai ne soit pas vraisemblable, l'héroïsme de tous les héroïsmes réunis dans un seul homme, sans moyen qu'un zèle infatigable, sans puissance que l'Evangile, sans amis que les malheureux : parlez à ma place, vous, indigents, que son enfance aidait de ses privations; vous, captifs, dont la reconnaissance le disputait à la surprise, lorsque, captif lui-même, il vous enseignait la morale de la patience; vous, Rome, qui pressentîtes d'avance ce qu'il ferait un jour pour l'Eglise; vous, Henri, qui aimiez Vincent de Paul, parce qu'il aimait les pauvres comme vous aimiez vos sujets; vous, malades, qu'il guérissait par la vigilance et la résignation; vous, trop fameux coadjuteur, qui eussiez joui de plus de bonheur et de plus de gloire, si vous aviez mieux gardé le souvenir de ses leçons et de ses exemples; vous, forçats, dont il adoucit et partagea les souffrances, sur ces lits de douleur et d'infamie, où vous ne connaissiez vos semblables que par la haine, le sentiment que par le désespoir, le ciel que par le blasphème; vous, prince, auquel on croit l'entendre dire, comme depuis..... ce mot sublime qui retentira dans les siècles : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Parlez à ma place, vous, rebelles, qui l'avez vu choisir, dans la chaleur des partis et l'animosité des intérêts, les intérêts et le parti de Dieu, du roi, des infortunés; vous, reine des cités, qu'il sauva de l'anarchie des factions; vous, tyran de l'Angleterre, qui pouviez bien empêcher les rois de secourir un roi, mais qui n'eûtes pas le pouvoir d'empêcher un missionnaire de secourir les affligés; vous, paroisse si longtemps désolée qu'il arracha à la famine et à l'erreur; vous, chefs du peuple auxquels sa noble franchise disait la vérité sans blesser la majesté de vos couronnes; et vous peuple, qu'il n'entretenait jamais de vos droits, mais toujours de vos devoirs. Parlez à ma place, vous, filles de la Charité, les nobles adjudantes de son ministère; vous, milice sacerdotale, généreux lazaristes, qu'il envoyait dans toutes les contrées de la terre prier, consoler et instruire; vous aussi, car, jusqu'aux pierres mêmes, il faut que tout prenne une voix pour fortifier la mienne, vous aussi, hospices secourables, dont on ne trouve aucun modèle chez les anciens, maisons de Dieu si dignes de ce beau nom, temples de miséricorde, où les berceaux de l'orphelin seront à jamais les plus glorieux trophées du cœur de Vincent de Paul; enfin, parlez à ma place, vous, univers, qu'il embrassait dans la charité, comme le soleil vous embrasse dans sa lumière.

O Providence! après tant de prodiges, vous vous devez encore un prodige. Suscitez à la religion des ministres qui lui ressemblent : quand furent-ils jamais plus nécessaires? Suscitez au malheur des appuis qui lui ressemblent : sans la charité, que deviendraient les malheureux? Suscitez à la vertu des modèles qui lui ressemblent : quand en eut-elle jamais un plus grand besoin? O Providence, veillez sur nous, afin que nous puissions un jour, avec Vincent de Paul, votre ouvrage et votre instrument sur la terre, chanter dans le ciel vos miséricordes et vos grandeurs!

DISCOURS.

DISCOURS PREMIER.

POUR LA BÉNÉDICTION DES DRAPEAUX DONNÉS PAR LE ROI A LA LÉGION DES BOUCHES-DU-RHONE.

Dans l'église majeure de Saint-Martin de Marseille, le 12 *mai* 1816.

Confortamini, et levate vexillum. (*Jer.*, VI, 1.)
Que la vue de ce drapeau déployé redouble votre confiance.

Non, Messieurs, ce n'est point une vaine cérémonie qui nous réunit en ce jour; c'est le courage et la foi qui viennent renouveler une alliance chère à l'Eglise et à la patrie. C'est Dieu lui-même qui consacre, par nos mains, ces signes belliqueux, y applique le sceau indélébile de sa présence, les revêt en quelque sorte de sa force, pour être, à leur aspect, reconnu et invoqué au milieu des hasards de la guerre.

Guerriers français, vous avez entendu dire

peut-être que la piété est incompatible avec la bravoure, qu'elle refroidit les élans généreux, qu'elle dessèche le germe des grandes actions. Les Moïse, les Josué, les David, les Ezéchias, les Machabées n'ont-ils pas été tout ensemble de grands capitaines à la tête de leurs tribus, et des adorateurs zélés au pied de leurs autels? Les Constantin et les Théodose n'étaient-ils pas aussi humbles dans nos sanctuaires que terribles dans les combats? Les uns avaient l'arche pour guide dans le désert, ou étaient précédés du serpent d'airain dans leurs marches; les autres, devenus la conquête de la croix, en avaient gravé l'image sur leurs boucliers. Le grand Maurice, avec ses grands chrétiens, ne la lisait-il pas sur ses drapeaux?

Est-ce que nos rois n'allaient pas saluer et recevoir, sur le tombeau du premier de nos apôtres, l'oriflamme sacrée, si féconde en prouesses? A sa vue, que de réminiscences embrasaient la magnanimité! On entendait encore le redoutable cri par lequel le fils de Pépin gagnait des batailles. Est-ce que nos preux n'accouraient point dans nos temples y offrir leur personne et leur épée, y jurer de vaincre ou de mourir, y réchauffer, au flambeau du tabernacle, les restes d'un sang qui avait coulé pour leur roi du ciel et pour leur roi de la terre? Le cilice de la pénitence gênait-il saint Louis sous la cuirasse de la vaillance? Est-ce que du Guesclin ne remerciait pas de ses blessures et de ses trophées celui qui donne la victoire ou la défaite? Le connétable de Montmorency ne récitait-il pas son chapelet au milieu des camps? L'immortel Condé, qui jetait son bâton de commandement dans les retranchements de Senef, l'heureux Villars qui finit à Denain le deuil de la France et rétablit les affaires désespérées de Louis XIV, rougissaient-ils de fléchir le genou devant le premier des maîtres? Est-ce que Turenne, dont vous portez les couleurs, Messieurs, ne s'humiliait pas dans l'ivresse du succès sous la main souveraine qui envoie le triomphe ou le revers, n'ayant jamais mieux senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que dans ces occasions éclatantes où tant d'autres l'oublient? Et dans cette retraite, partout empreinte du grand siècle et du grand roi, sous ces dômes superbes qui semblent apprendre qu'il n'y a rien de trop magnifique pour l'asile des braves, de vieux guerriers, débris animés qui rêvent encore le bruit des armes, ne courbent-ils pas à toutes les heures du jour, appuyés sur les majestueuses colonnes du temple, leurs corps mutilés dont le tombeau possède la moitié, leurs membres chancelants et leur front tranquille où la foi rayonne parmi les lauriers et les cicatrices? Et quand l'heure de l'éternité sonne pour eux, ne s'endorment-ils pas avec confiance dans le sein de Dieu, ces serviteurs des temps passés, qui semblent rester au milieu de nous comme des monuments du vieil honneur chargés de rappeler au siècle présent que la gloire, en France, fut de tous les siècles?

Oh! que de tels exemples ont de puissance! et que la mémoire du soldat est riche avec de si beaux modèles! Le soldat qui croit et espère comme eux ne recule jamais devant l'ennemi. Sa vie est au prince, son âme est à Jésus-Christ. La religion, Messieurs, anathématise la pusillanimité, exalte la valeur et purifie la gloire. La gloire n'est qu'un besoin de se survivre : et le chrétien, que de nobles périls menacent à toute heure, peut seul la comprendre. Des biens fragiles acquitteront-ils le dévouement qui s'immole à son pays? L'immortalité du temps suffit-elle à celui qui meurt pour l'avenir? Oui, Messieurs, les efforts de l'impiété conspirent encore moins contre l'ordre que contre la gloire : aussi, dans la fête touchante que nous célébrons, on croit respirer l'odeur religieuse et monarchique de nos ancêtres; on est tout entier et à cette belle France toujours au premier rang des nations dans les diverses fortunes, et à cette race bien-aimée toujours à la tête des Français dans les routes du bonheur.

Combien je m'applaudis encore du ministère que j'exerce devant cet administrateur (41) que Louis XVIII a donné à sa ville chérie comme un gage précieux de son estime, et dont une province tout entière bénit la sagesse et la vigilance; devant ce magistrat (42) qui relève par tant de mérites ses fonctions paternelles; devant cette garde citoyenne, supérieure à nos éloges; devant ces ministres des lois, défenseurs de la morale, tuteurs de la faiblesse, protecteurs de l'innocence; devant ce tribunal renommé dans toute l'Europe (43), dont l'intégrité est la balance, la délicatesse le poids, la confiance le salaire; devant ces rigides et affables conservateurs de la santé publique dont l'étranger surpris respecte le désintéressement et les lumières (44); devant ces juges bienfaisants dont la prudence réalise le titre, médiateurs incorruptibles dont le code est patriarcal, pacificateurs scrupuleux dont les sentences sont de bonnes actions (45); devant ces hommes laborieux qu'on a vus se précipitant autour du diadème de saint Louis, retenant le sceptre de clémence qu'on voulait arracher à son descendant, s'isolant de la rébellion par des miracles de persévérance, se groupant autour du jeune prince qui, avec ses intrépides lieutenants, a conquis dans une campagne de quelques jours l'admiration des âges futurs; devant ces hommes francs et probes dont les bras robustes auraient abattu le prétendant si la félonie ne les eût pas enchaînés (46); devant ces femmes fortes de leur indignation qui l'auraient refoulé au flot qui l'apporta, sans

(41) M. le comte de Villeneuve, préfet.
(42) M. le marquis de Montgrand, maire.
(43) Le tribunal de commerce.
(44) Les officiers de santé.
(45) Les prud'hommes.
(46) Les portefaix.

l'inconcevable astuce qui arrêta leur essor et dont j'ai été le triste témoin (47); devant ce sexe pieux et sensible qui animait la bravoure elle-même, faisait violence au ciel par sa douleur, ou accueillait de ses offrandes hospitalières le soldat resté ferme dans le bon chemin avec le panache du bon roi.

Combien je m'applaudis de pouvoir, sans craindre d'étonner cet auditoire illustre, décerner un hommage public à notre sacerdoce qui a eu dans cette cité ses victimes du devoir, comme votre profession les siennes! O Marseille, qui les pleures encore, et qui es visiblement soutenue par leur médiation, tu n'oublieras jamais ce vénérable Neyrate, avec le jeune et modeste compagnon de son sacrifice; ce Garagnon, si utile à l'Eglise par son infatigable amour du bien; ce Baudin, qui promettait de si abondantes récoltes dans le champ du Seigneur; ce Donnadieu qui redoutait le parjure plus que l'échafaud; cet Olive, l'ange de la charité chrétienne, qui croyait avoir perdu le jour où il n'avait pas soulagé un malheureux, se levant la nuit à la dérobée, épiant les nécessiteux et les couvrant de ses propres vêtements dans la saison la plus rigoureuse. Guerriers français, la foi a donc ses martyrs comme la valeur; la religion a donc ses palmes comme la victoire; et s'il est beau de mourir pour son roi, en mourant pour son Dieu on est plus sûr encore de remporter le prix de la véritable immortalité.

Combien je m'applaudis de tous les genres de souvenirs qui m'environnent : une légion fière d'avoir Marseille pour berceau; un chef d'élite, comme sa légion (48); des guerriers dont on connaît la brillante valeur; un général (49) qui honorait sa patrie chez les nations étrangères, et dont la modestie est surprise de tout ce qu'il ne doit qu'à lui-même. Et ces vétérans de l'exil et du malheur; et ces anciens compagnons de l'infortune couronnée; et ces généreux représentants des phalanges vraiment françaises qui veillent autour du trône et répondent à la monarchie de sa fortune, à l'Europe de sa stabilité, à la royauté de son modèle; et cet ambassadeur de famille (50), messager aimable de la joie commune, qui trouve dans la mission dont il est chargé la récompense la plus douce de ses douces vertus; la petite-fille de Louis XIV (car l'impatience de nos vœux la rend présente à cette solennité) qui va unir ses destinées au petit-fils de Henri IV, assurer de nouveaux rejetons à l'arbre majestueux qui, depuis si longtemps, ombrage le monde; cimenter notre bonheur du sang le plus pur et le plus beau de l'univers..... O Providence, soyez bénie! Louange à Dieu et au roi!

Dieu et le roi! Guerriers français, voilà désormais votre mot d'ordre. Premiers enfants de l'Eglise, nos princes n'en sont-ils pas les plus dociles? Premiers sujets du roi n'en sont-ils pas les plus fidèles? Docilité aux lois divines, fidélité aux lois humaines, amour de Dieu, qui vous rendra faciles tous les dévouements : amour du roi, qui ne fera de tous les Français qu'une seule famille, comme il n'y a qu'un soleil qui nous éclaire et un seul Dieu qui nous aime. Obéissance au Dieu à qui tout obéit dans la nature, par lequel on triomphe ou l'on succombe. Obéissance à l'auguste descendant du meilleur ami de son peuple et du meilleur soldat de son armée. Guerriers français, voilà vos sentiments et vos obligations. Oui, armée française, tu donneras l'exemple de la loyauté, comme tu as donné l'exemple du courage.

Dieu et le roi! Soldats, à l'aspect de la bannière de la rédemption, et de la bannière de la restauration, que vos instruments d'allégresse célèbrent la puissance de Dieu, la confiance du roi : c'est Dieu et le roi qui vous remettent ce drapeau que vous défendrez de toute la force de votre âme, de toute l'énergie de votre cœur, de toute la franchise de votre profession Déchiré par le feu ou le fer ennemi, ses lambeaux vous suffiront avec la gloire, la seconde religion du soldat français; la gloire, Messieurs, qui porte des fruits si semblables à ceux de la vertu : sans doute, il est plus pur, cet héroïsme qui se montre supérieur à l'éloge même et n'écoute point le retentissement de ses actions dans l'opinion publique; cependant on pardonne d'aimer la louange à qui sait la mériter, et si la gloire est une erreur, ne blâmons point avec trop de sévérité une erreur à laquelle on doit tant de grands hommes.

Dieu et le roi! voilà toute la législation du christianisme; voilà les simples et éloquentes paroles qui doivent se redire dans les temples et dans les camps; voilà l'instructive et ineffaçable inscription qui doit être écrite sous la tente, comme dans les palais et les chaumières; voilà la sainte devise qui doit exciter notre zèle dans les conquêtes spirituelles que nous avons à faire sur le vice, et qui doit signaler votre audace dans la périlleuse carrière où vous couvrirez de votre corps les barrières de l'autel et du trône. O accord merveilleux entre la force et la piété, entre l'épée et l'encensoir, entre le soldat qui donne son sang pour son roi et pour son pays, et le prêtre qui offre le sang de son Dieu pour l'un et pour l'autre!

Dieu et le roi! Dieu, principe de l'honneur comme de la foi, de la ferveur comme de l'estime; Dieu, rémunérateur des belles comme des bonnes actions; qui punit l'hésitation comme le crime, l'indiscipline comme l'anarchie; qui tient compte du sang versé pour la justice, comme il venge celui versé pour l'ambition. Le roi! ce nom, Messieurs, retrace des siècles de grandeur. Tout est là, la majesté, la paix, les traditions de

(47) Les dames de la Halle.
(48) M. de Colbert, marquis de Seignelay.
(49) M. le lieutenant général baron de Damas.

(50) M. le duc d'Havré, chargé par le roi de recevoir Mme la duchesse de Berri, princesse des Deux Siciles.

notre France ; entre le roi et les sujets, ou plutôt entre le père et les enfants, même croyance, mêmes mœurs, même langage : on vit, on meurt ensemble ; c'est une famille qui ne se divise que pour rencontrer le malheur, et ne se retrouve que pour goûter ensemble le bonheur de l'union et de la concorde.

Dieu et le roi ! Dieu de Charlemagne, ils sont tous votre ouvrage les guerriers qui m'écoutent, et, j'ose vous le promettre, l'ouvrage sera digne de l'ouvrier. Ils n'ignorent point ces temps fortunés où la piété se confondait avec la vaillance ; où l'on disputait de simplicité et de candeur ; où l'on venait prendre sur la table de propitiation le casque de l'intrépidité ; où les vétérans de nos légions avec les néophytes de la gloire, jaloux de suivre leurs traces, voulaient être aussi sans tache devant Dieu ; où des héros, sans peur dans les combats, allaient, chargés de palmes, avouer leurs faiblesses à un prêtre chargé de leur salut ; où le Scipion de notre pays, la fleur des chrétiens, le modèle des chevaliers, Bayard enfin, mourant comme il devait mourir, se confessait à son gentilhomme, baisait son épée en forme de crucifix, et recommandait son âme à ses bons amis, qu'il se flattait de revoir dans une meilleure vie.

Le roi ! Guerriers français, ouvrez-lui vos rangs à ce roi pour lequel un soldat malheureux serait le premier orphelin de la patrie ; à ce roi qui, dans le choc de nos divisions, n'a vu que des Français ; à ce roi dont la haute et profonde sagesse, après vingt-cinq ans d'orages, a mis le vaisseau de l'Etat à l'abri de leurs coups ; à ce roi qui se console du passé par l'avenir, ferme les plaies qu'il n'a point faites, et ne goûte de son pouvoir que le bonheur de tarir la source de toutes les larmes ; à ce roi qui, par ses vastes connaissances et sa modération éclairée, devrait être l'arbitre universel de l'Europe comme il est le bienfaiteur de son peuple. Guerriers français, voilà votre roi, sans exagération et sans flatterie, tel que le ciel nous l'a rendu et tel qu'il le conservera à nos vœux.

Dieu et le roi ! Armée française, aime Dieu comme le roi : embrasse le sceptre de ton roi et la croix de ton Dieu. Tu as besoin de Jésus-Christ comme des Bourbons ; des mœurs pures comme des hauts faits, et du christianisme comme de la monarchie. Prends garde qu'un des stratagèmes les plus familiers à la malveillance est de passionner tes souvenirs ; de te montrer la paix comme une oisiveté honteuse, et la guerre comme un droit ; de ramper entre tes lauriers et de les souiller de son venin. Vous vous étonnez peut-être qu'un homme qui tenait vingt peuples enchaînés à sa domination, se soit tout à coup trouvé abandonné à lui-même ; que ses tributaires se soient en un instant changés en implacables ennemis ; qu'une nation qui avait épuisé pour lui toutes les formules de l'adulation, se soit jetée dans les bras de ses véritables maîtres ! Ecoutez, Messieurs, pour l'intérêt de la morale et pour l'acquit de la justice : ce que la force a donné, la force peut le reprendre, et celui qui ne place son appui que dans la force, manque rarement d'en être lui-même tôt ou tard la victime. La légitimité qui conserve, met l'armée dans l'Etat, et non l'Etat dans l'armée : mais elle voit plus loin que le présent ; elle récompense le passé. Sont-ils frustrés des éloges de la patrie, ces braves qui ont retrouvé, après le long exil où les condamna la victoire, et les champs paternels, et les affections domestiques, et un repos acheté par de pénibles travaux ? Est-ce donc une calamité que la France ne soit plus dépeuplée par des invasions ou ruinée par des disgrâces ; que les royaumes ne soient plus jetés à des parvenus (51), comme une proie, et que nous subissions la plus désirable prospérité sous les Bourbons qui ne nous gouvernent que depuis huit cents ans ? Toutefois nous ne balancerons jamais à reconnaître la gloire que vous avez acquise ; cette gloire est un patrimoine commun ; elle nous est nécessaire pour nous sauver de l'opprobre de nos égarements ?

Dieu et le roi ! J'ajoute la patrie, cette mère que la Providence donne aux nations. Inutilement voudrait-on concentrer son influence dans les seules républiques : protestons contre cette assertion si bien démentie par nos annales. Disons avec confiance qu'on peut être citoyen dans une monarchie ; que c'est son pays que l'on aime dans le chef de l'Etat, et gardons-nous de nous croire au-dessous de ce noble instinct qui produit les idées généreuses, les dévouements utiles, tous les prodiges que l'histoire a notés dans ses véridiques registres. L'amour de la patrie agrandit les pensées, il est la charité des belles âmes.

Le vrai citoyen et le vrai chrétien se touchent : et leur qualité distinctive, c'est le détachement de soi-même, pour ne s'attacher qu'à Dieu fondateur de la société, au roi défenseur de la société, à ses frères qui sont les membres de la société. La patrie ! ce mot a quelque chose d'antique qui remue. Un soldat, qui ne respire que pour elle, pour son roi et pour son Dieu, on ne peut arrêter sur lui ses regards sans éprouver, en quelque sorte, un sentiment religieux. Qu'il est impérieux le langage de ses blessures ! la patrie qu'il a vengée, le couvre, si j'ose ainsi dire, de sa reconnaissance. Oui, Messieurs, c'est par l'amour de Dieu, du roi et de la patrie que tout se rapproche et s'enchaîne. C'est lui qui donne à tous les ressorts de l'Etat une action uniforme et féconde. Aimer son pays, c'est n'avoir d'autre vœu, d'autre intérêt que le sien ; c'est

(51) L'orateur aurait modifié ses pensées et ses expressions s'il eût pu deviner que la Providence replacerait un Napoléon sur le trône de la France et que notre patrie lui devrait son salut et sa gloire.

ne s'apprécier que par les sacrifices qu'on lui fait. Avec l'amour de Dieu, du roi et de la patrie, guerriers français, on lègue aux siens des couronnes qui ne se flétrissent jamais, et dont la fraîcheur s'accroît de leur ancienneté même.

La patrie ! O vous qui croyiez la servir en servant l'homme extraordinaire qui gagnait par vous des batailles, qui idolâtrait le fracas de la dévastation, dont tous les échos, séduits comme vous, répétaient le nom fabuleux ; hélas ! à cette époque où des voix fortes gourmandaient la léthargie des chefs ; où le zèle criait en vain à l'oreille des bons, endormis sur l'abîme ; où s'ouvrit le siècle des Cent Jours ; où le 20 mars tomba sur la France assoupie dans un scepticisme fatal, pour ne se réveiller qu'au bruit de la foudre ; où une invasion perfide et lamentable remua la France à une si grande profondeur et souleva les passions turbulentes, ainsi qu'on voit le limon monter à la surface d'un fleuve troublé par un violent orage : hélas ! que serait devenue notre triste patrie, si le ciel n'eût frappé, dans sa clémence, celui qu'il avait armé pour châtier les rois et les peuples ? O France ! tu regretterais peut-être aujourd'hui le héros d'autrefois. Je crois te voir te débattre dans le sang et dans les larmes, je crois voir la loyauté traitée comme la miséricorde de notre roi ne traite point la félonie ; je crois voir l'honneur lui-même inscrit sur les tables de la vengeance ; je crois voir les services condamnés à l'oubli, ou poursuivis par la haine ; je crois voir la religion sans culte, parce qu'elle prêche la légitimité, l'agriculture sans bras, le commerce sans ailes, la génération sans avenir, tous les maux sans remèdes ; je crois te voir enfin la proie des nations étrangères qui se disputent les lambeaux de la princesse des nations. O France ! tu supportes sans doute de bien lourds fardeaux ; mais il est allégé, le plus pesant de tous ; tu n'auras plus à offrir à la guerre ni tes enfants, ni les fruits de tes moissons, ni les sueurs de ton industrie ; et avec tes Bourbons, avec ton armée, avec ton Dieu, tu auras bientôt repris ta place entre les plus tranquilles comme les plus florissantes nations de l'univers. Tu auras encore sur elles la supériorité d'un grand exemple, la résignation qui devient de la force à l'école de l'adversité, la résignation, la plus haute vertu du sage, et la vertu la plus facile du chrétien, la résignation, supérieure à la victoire elle-même

Dieu et le roi ! Guerriers français, le ciel et la terre vous entendent. Jurez sur ce drapeau que la religion et le roi vous confient, jurez le salut du roi et le respect de Dieu. Répétez avec moi, la main sur votre conscience et sur vos armes : Dieu et le roi. N'êtes-vous pas les représentants de la vieille fidélité? Montrez aux factieux votre giberne, sur laquelle elle est écrite en traits de feu ; n'oubliez jamais que la gloire est dans la discipline du courage qui, livré à lui-même, ne serait plus qu'un redoutable fléau ; que le courage, sans l'obéissance, n'est que l'instinct de la destruction ; qu'il y a autant de mérite à servir le roi au sein de la paix que dans les combats, puisque, dans le repos ou dans la guerre, on peut donner d'égales garanties de cette fidélité, lustre immortel de la bravoure. Gloire à Dieu, le maître des rois, des empires et des légions ; c'est lui qui défend de réveiller de fâcheux souvenirs qui blesseraient la charité, ou de rabaisser d'illustres renommées, qui imposent l'admiration. Gloire au roi qui adopte votre gloire pour l'associer à la gloire de la France qui ne voit que les services rendus à la patrie sous les enseignes du prince, ou au prince sous les enseignes de la patrie ! Gloire à l'armée qui a si longtemps étendu le voile de la sienne sur le tableau de nos malheurs, et dont la vaillante épée servait de contrepoids à la hache homicide ! Gloire à l'armée qui, désormais, repoussant avec indignation les propositions et les offres du déshonneur, soutiendrait l'autel comme le trône, se battrait pour son pays comme pour sa famille, et mourrait pour son roi comme pour son Dieu.

Car, Messieurs, et c'est la morale de ce discours, que n'aurait-on pas le droit d'attendre d'un guerrier pieux sans faiblesse, intrépide sans jactance, irréprochable sans orgueil, dont la vie est une habitude de gloire, et dont la mort peut-être sera un martyre de dévouement : n'oubliant jamais que dans aucun temps la religion n'a été étrangère à son noble métier ; que les sentinelles sont impuissantes à la garde des forteresses, si le Dieu protecteur ne veille à leur conservation ; que les monarques s'appuieraient en vain sur la prudence de leurs lieutenants et le nombre de leurs soldats, si celui qui fait les monarques les éclaire ou les aveugle à son gré, ne préside pas à leurs conseils ; que les cabinets les plus fameux par leurs lumières s'égarent et échouent en tâtonnant, si la lumière d'en haut ne dirige pas leurs opérations ; que l'Eglise, dans le sein de laquelle il naquit, est aussi une armée, que tous les chrétiens sont aussi des soldats, que leur vie est une milice, leurs demeures des tentes, les passions leurs ennemis, la foi leur égide, la croix leur enseigne, Jésus-Christ leur chef, et le prix de leurs épreuves le diadème de justice ; que le ciel est pour eux la place forte qu'il faut emporter d'assaut ; mais qu'il n'y a que les braves qui s'en emparent.

Que n'aurait-on pas le droit d'attendre d'un guerrier convaincu que la gloire, sans la religion, ne descend pas avec nous au tombeau, qu'elle n'est qu'un bruit stérile, qui s'éteint avec le stérile enthousiasme qu'il a produit ; qu'on doit tendre à une fin plus durable, et être sur la terre l'exemple de ses camarades, pour appartenir un jour à la société des élus ; qu'il existe une liaison étroite entre le service de Dieu et le service du roi ; que la patrie impose des devoirs comme la religion ; qu'il est des circonstances où les uns l'emportent sur les autres, mais qu'alors le service du roi est préféré

en vue du service de Dieu ; que, lorsqu'on a fait sa paix avec son Dieu, on fait la guerre pour son roi avec une ardeur nouvelle ; que, lorsqu'on s'est nourri du pain céleste, on subit les besoins avec plus de constance ; que, lorsqu'on possède Dieu dans son cœur, le roi y est en même temps ; que toutes les vertus se le disputent, la décence dans les paroles, la sagesse dans la conduite, la subordination aux supérieurs, l'humanité dans les succès et la longanimité dans les revers ; que la vie du soldat est dans la volonté du Créateur, qu'il lui en doit le sacrifice, s'il l'ordonne, que la lâcheté qui déshonore au tribunal des hommes est un délit au tribunal de Dieu ; enfin, que la foi exhausse le guerrier par la grandeur des motifs qui l'animent, et la grandeur des récompenses qu'il espère.

En effet, Messieurs, un tel guerrier n'a-t-il pas aussi le droit de tout attendre à son tour ? Oh ! que ses destinées sont belles, lorsqu'il tombe enseveli dans un glorieux trépas ! N'est-il pas sûr qu'elle est prête, sa couronne, tressée par les anges, les martyrs et les vierges ? Est-ce que la réception d'un guerrier dans le ciel n'est pas un jour de fête pour ses habitants ? Comme ils aiment à voir les palmes du courage entrelacées aux palmes de la piété ! Lorsqu'un guerrier, toujours fidèle aux ordonnances de son Dieu et de son roi, monte sous les pavillons de l'éternel repos et de l'éternel bonheur, comme les saintes phalanges du Dieu qu'il a aimé, et les saints prédécesseurs du roi qu'il a servi, et les saints guerriers qu'il a imités s'empressent d'assister à son triomphe, de partager sa joie, de compter ses nobles blessures, de le serrer dans leurs rangs, de reconnaître qu'au guerrier qui a tant de fois vaincu la mort pour son Dieu et pour son roi, appartient l'immortalité, la juste conquête des héros de la royauté et de la religion.

DISCOURS II.

POUR LA BÉNÉDICTION D'UNE CLOCHE.

Buccinate in insigni die solemnitatis vestræ : quia præceptum in Israel est et judicium Dei Jacob. (*Psal.* LXXX, 4, 5.)

Sonnez de vos instruments aux jours des fêtes solennelles : c'est la loi d'Israël et l'ordonnance du Dieu de Jacob.

C'est au son des instruments que le peuple de Dieu marchait à la conquête de la terre promise : c'est au son des instruments que les tribus rassemblées poussaient le cri des batailles, et que ce cri redoutable, entendu par les deux armées, remplissait de confiance les enfants d'Israël, et jetait l'épouvante parmi les nations ennemies ; c'est au son des instruments qu'on célébrait à Jérusalem les solennités du Dieu de Jacob. Cependant, mes frères, le culte des Hébreux qu'était-il auprès du culte des chrétiens, leur sacerdoce auprès de notre sacerdoce, leurs victimes auprès de notre victime, leurs observances auprès de nos sacrements, et leurs figures auprès de nos réalités ? La lumière n'a-t-elle pas succédé aux ombres ? La Synagogue n'a-t-elle pas vu s'évanouir les songes de son ambition trompée ? Une loi nouvelle n'est-elle pas venue éclairer les débris de l'ancienne ? Enfin, qu'est Moïse comparé à Jésus-Christ ?

Devons-nous être maintenant surpris que son Eglise, mère attentive et vigilante, ait, dès les âges les plus reculés, établi des signaux qui conduiraient ses enfants, par toutes les routes de la piété, à la maison de l'infinie clémence : la voix de l'homme est-elle assez pure pour y convoquer le repentir, l'innocence et le malheur ? Il fallait sur les hauts lieux des régulateurs au temps ; il fallait que la vieillesse et l'enfance, par la distribution marquée des heures fugitives, entrassent en communauté des richesses de la grâce ; il fallait enfin que l'épouse de Jésus-Christ imprimât un caractère particulier au métal sacré qui invite à ses fêtes, et qu'elle épanchât ses bénédictions sur l'instrument des bénédictions divines.

Entrons, mes frères, dans l'esprit de cette cérémonie ; et avec quel empressement je viens raconter au milieu de vous les intentions de l'Eglise, l'utilité de ses établissements et la continuité de ses prévoyances ! Que de rayons de bonheur m'environnent ! Souvenirs amers, ne venez point troubler l'allégresse des enfants de la religion. Oh ! qu'il doit leur être précieux cet instrument où la reconnaissance a gravé des noms qui l'étaient déjà au fond des cœurs ! C'est le nom d'un magistrat paternel (52), assis maintenant au milieu de vous, mes frères, et surpris d'entendre un éloge qui ne peut étonner que lui seul : l'hommage qu'il acquitte en ce jour lui est un nouveau garant de la haute confiance dont il jouit à tant de titres. C'est le nom d'une mère (53), d'une épouse qui met ses aumônes à la tête de ses premiers devoirs et de ses premiers plaisirs, dont je ne loue la charité que parce que le pauvre la trahit, et qu'elle est partout empreinte dans les chaumières de l'indigence, dans les réduits de la douleur, dans les sanctuaires de la religion, dans les écoles de l'enfance.

Et vous, Messieurs (54), qui êtes chargés de l'auguste ministère de juger vos semblables, et dont la présence ajoute un nouvel éclat à la cérémonie qui nous rassemble, nous vous remercions d'affermir la considération qui nous environne, en venant dans nos parvis invoquer sur vos nobles travaux les secours du ciel : nous vous remercions de sentir que nos temples, qui sont des asiles de miséricorde et de paix, sont aussi les premiers temples de la justice, puisqu'il y rend ses oracles, celui qui juge les juges de la terre. Puissent, Messieurs, le sacerdoce des lois et le sacerdoce des autels se coaliser en quelque sorte pour

(52) Le parrain de la cloche.
(53) La marraine.
(54) La cour royale de Lyon

assurer l'honneur des principes tutélaires, la stabilité de l'ordre, et la prospérité de la monarchie !

O Marie, protectrice de notre zèle, je vous salue et vous invoque ! Obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit.

Qu'il y a de noblesse et de charité dans notre religion ! tout ce qui est avoué de son Eglise et pratiqué par ses ministres selon les règles que son infaillibilité a établies, a pour fin la gloire du Créateur et la sanctification de la créature. Les détails de notre liturgie sont des emblèmes de tendresse, et la bonté suprême respire jusque dans les choses inanimées qui appartiennent au culte. Jetez les yeux sur cette cloche offerte à la bénédiction de l'Eglise : la couleur de son vêtement est le symbole de l'innocence des mœurs chrétiennes : l'eau qui doit la purifier vous annonce que nos cœurs, pour être agréables à Dieu, doivent être sans tache; et des onctions multipliées avec l'huile des infirmes avertiront votre faiblesse qu'étant les soldats de Jésus-Christ, vous devez revêtir les armes de la force et porter le casque de l'héroïsme spirituel. Aux signes répétés de la croix, l'Eglise nous rappelle que ce n'est qu'aux épines sanglantes dont elle est entourée que pendent les couronnes de la fidélité à notre vocation.

Que l'ignorant ou l'impie ne voient dans nos rites qu'un assemblage minutieux de formules et de pratiques dont un long usage est tout le mérite : ce serait déjà beaucoup aux yeux de la foi que de conserver et de perpétuer le souvenir vénérable de nos saintes coutumes, qui, faisant partie de la tradition, remontent aux premiers âges du christianisme. Mais nos rites sont encore le mémorial des pasteurs et le tableau par excellence de nos communes obligations : c'est un code de bienveillance et d'instruction, où est écrite la preuve journalière de l'amour du Créateur pour la créature : c'est le baptême qui rend à l'homme ses titres au bonheur : c'est la confirmation qui l'arme d'un bouclier impénétrable contre toutes les séductions : c'est la pénitence qui le réconcilie avec Dieu et avec lui-même : c'est l'Eucharistie où il puise dans son union intime avec l'auteur de tout don parfait, cette sagesse et cette constance qui le maintiennent dans les sentiers de la vertu : c'est l'extrême-onction qui verse le courage dans l'âme du malade enchaîné sur un lit de douleur : c'est l'ordre qui assure des consolateurs et des amis à l'infortune et à la fragilité, sanctionne les vœux des ministres des autels, reçoit leurs serments, et y attache le sceau de la Divinité : c'est le mariage où la société conjugale vient réclamer la protection du ciel et implorer ses faveurs; en sorte que les disciples de Jésus-Christ sont depuis le berceau jusqu'au tombeau sous la tutelle bienfaisante de sa religion. Sans doute tous nos rites ne sont pas également augustes. Cependant, mes frères, que de hautes pensées, que de maximes réprimantes jaillissent de ce métal, lorsque l'Église l'a consacré. Alors tout est leçon et encouragement : l'encens qu'on va brûler, que ne nous dit-il pas? C'est la bonne odeur de l'innocence, c'est le feu de l'amour divin qui doit embraser les âmes, c'est la prière qui monte, humble, suppliante, jusqu'au trône de l'Eternel, sur les ailes de l'espérance. Elle est bien plus à plaindre encore qu'à blâmer, la fatale indifférence de nos jours qui dédaigne de si touchants spectacles, de si belles institutions.

Qu'elle écoute et qu'elle soit confondue : partout les bienfaits de l'Eglise ne se mêlent-ils pas aux sons de la cloche? N'est-ce pas la cloche qui donne la vie à tous les actes et à toutes les pompes de la religion? Elle signale dans les airs la naissance de vos enfants et le bonheur de la paternité; elle vous accompagne aux tristes obsèques de vos proches, à ces regrets suprêmes, à ces derniers adieux de la piété et de la tendresse : majestueux concert qui préside à toutes les scènes de l'ordre présent! Harpes prophétiques, lyres inspirées, taisez-vous : vous n'étiez que les faibles ébauches des trompettes du christianisme. Hommes frivoles et légers, vous ne m'en croirez pas : pour l'anachorète qui se dévoue à des pénitences sans mesure et sans fin, le balancement de la cloche n'est-il pas, en quelque sorte, la voix de l'éternité, pour le juste mourant la voix de la clémence, et pour le malheureux la voix de la consolation ?

Que j'aime à me représenter un patriarche des champs dont les mains glacées par l'âge marquent encore de pénibles sillons dans un sol ingrat ! Son fils est à ses côtés, plein de respect pour les cheveux blancs de son aïeul. Pourquoi ces fronts dé ouverts? pourquoi le vieillard et l'enfant lèvent-ils leurs yeux au ciel ? Avertis par la cloche du hameau, ils invoquent la mère du laboureur, la protectrice de l'indigent : et dans leur humble et courte prière est renfermée toute la science de la religion. Ils saluent avec l'ange la fille de Jacob qui a donné son fils unique pour nous racheter; et l'espérance des fruits de leurs sueurs, et les promesses de l'avenir, et les douceurs de la paix descendent dans leur âme. Merveilleux instrument, qui, placé entre le ciel et la terre, se charge pour le ciel des vœux de la reconnaissance, des soupirs de l'infortune, des besoins de l'homme, et en rapporte sur la terre la résignation aux douleurs, les secours inattendus, et les plaisirs de la bonne conscience !

Transportons-nous sous ces toits délabrés, dans ces maisons de boue, où la lumière semble n'entrer qu'à regret : qu'apercevons-nous? Une mère pâle, consumée par le besoin ; un père qui succombe sous le poids du travail, une famille qui demande du pain, et n'est point exaucée. Dans une aussi cruelle détresse, d'où leur vient ce rayon de sérénité? C'est du ciel et du temple, la cloche du temple qu'ils regardent comme l'organe du ciel, leur rend le courage et la patience. « Les riches nous délaissent; mais nous avons Dieu pour refuge; il daigne se faire entendre, et, en l'é-

coutant, nous souffrons moins. » Ainsi la cloche, qui n'a ni paroles dures, ni refus humiliants, ni reproches superbes, adoucit leurs peines et endort leur misère. Impies, si avides de tous les métaux, il en est un que vous ne pouvez sans crime disputer à l'indigence, qui le préfère à votre or, à toutes vos richesses. O admirables institutions! Qu'il y a de sagesse répandue dans toute notre économie religieuse! comme cette économie religieuse laisse loin derrière elle ce que l'antiquité prônait avec tant d'emphase de ses rites, de ses usages et de ses mœurs.

Combien de fois n'a-t-elle pas été frappée de nos tintements l'oreille de l'athée? Je vois sa plume échapper à sa main sacrilége, et j'entends sa conscience, où Dieu tonne, supputer avec effroi les glas lugubres de la mort. N'ont-elles pas aussi leur puissance, et la cloche des moissons qui ébranle les chars de l'abondance, et la cloche du vaisseau suspendu aux abîmes de la mer, et le joyeux carillon, la seule musique du pauvre, et les nobles volées qui célèbrent nos fêtes, et la cloche des incendies qui réveille toutes les craintes, tous les intérêts, toutes les affections, et de tous les habitants de la cité ne fait qu'un peuple de frères; et la cloche de la montagne, qui appelle le voyageur égaré dans l'horreur des ténèbres et le morne silence des précipices, et la cloche du château si connue du nécessiteux qui emporte au moins les miettes de la table, et la cloche du monastère, qui annonce le banquet de la charité au pèlerin qui a faim et soif: et la cloche natale! qu'il y a de charmes dans son pieux murmure! chaque vibration de l'airain renouvelle les délicieux souvenirs du premier âge; c'est le même instrument qui frémit sur notre berceau, qui publia dans les lieux d'alentour que la milice chrétienne avait un combattant de plus: amour filial, tendresse maternelle, éducation, tout se trouve dans les réminiscences enchantées de la cloche natale.

Qui de nous, s'il a un cœur chrétien, ne partage encore les saintes joies de nos bons aïeux, lorsqu'ils solennisaient le jour du Seigneur? Dès l'aurore, la cloche, en sons éclatants, élevait leur esprit vers le Dieu infiniment bon qui a supporté l'ignominie de la croix pour nous obtenir les biens de l'éternité. Déjà le zèle empressé a chargé les autels de fleurs: des sons nouveaux et plus éclatants encore conduisent la multitude au temple, et la naïve innocence est rangée avec ordre près du sanctuaire. Les cantiques de la foi commencent, les instants mystérieux approchent, le sacrificateur, qui est leur père, leur ami, offre la victime; tout est prosterné, tout adore, et chacun retourne à ses foyers modestes couvert des trésors de la grâce. On s'asseoit à une table frugale que la cloche sanctifie, en quelque sorte, vers le milieu du jour; et on y invite, par la prière, celui qui nourrit les oiseaux du ciel. O champs aimés de Dieu! Heureux l'homme des champs qui ne connaît de plaisir que ses devoirs, et qui n'a d'autres opinions que le catéchisme. Homme de la foi, il est riche de sa médiocrité, et des souhaits téméraires ne lui coûtent point de regrets. Sans projets chimériques, il ne sollicite que la terre, n'espère qu'en celui qui la féconde, et ne demande à l'auteur de toutes choses que de bénir sa famille, ses moissons et son village. Avec quelle fidélité il sert son roi et acquitte les tributs! Cultivateur pieux, pour peindre ton bonheur, il faudrait avoir l'âme de ce prince magnanime, de cet immortel Henri, qui ne voyait jamais le peuple des campagnes sans faire des vœux pour lui. Oh! n'oubliez jamais que la félicité est dans l'obéissance aux lois, dans l'amour de l'ordre sans lequel la liberté n'est que la servitude des bons et l'indépendance des méchants, dans le respect des propriétés sans lequel le corps social n'est plus qu'un cadavre.

Et n'avons-nous pas, mes frères, les terribles leçons de l'expérience? Non que je veuille rouvrir des plaies cicatrisées: qui plus que la religion condamne les animosités implacables? Mais il appartient au passé d'éclairer l'avenir. Avant de voir ce qu'on n'avait jamais vu et ce qu'on ne verra jamais, l'instrument nécessaire, substitué dans nos cérémonies aux instruments d'Israël, n'était-il pas déjà en butte à la plus étrange persécution, attaqué dans les livres, dénoncé dans les cercles, poursuivi même devant les tribunaux? A en croire ses accusateurs, on l'entendait trop matin, on l'entendait trop tard, on l'entendait trop souvent: en un mot, nos cloches étaient les perturbatrices de la tranquillité publique! et pourtant que leur reprochait-on? D'avoir un langage trop expressif, de plaire aux vrais adorateurs, de fatiguer l'indifférence, d'effrayer jusqu'au stoïcisme, d'interrompre les calculs de l'avarice ou le sommeil de l'oisiveté. Voilà, mes frères, les motifs du procès intenté à ces hérauts importuns du culte qu'on voulait abolir: mais voici ce que nous étions devenus avec notre orgueilleux mépris des choses saintes, et notre aversion aveugle contre les objets de la vénération de nos pères: qui étions-nous, lorsque le vandalisme de l'égalité nivelait toutes les hauteurs, lorsque le marteau de l'anarchie brisait tous les signaux du culte, lorsque, dans toute l'étendue d'un vaste empire, les instruments du salut, par une fusion homicide, mitraillaient sur les bords de nos fleuves la fidélité et la valeur, enfin lorsque la démence faisait la guerre à nos cloches, qui étions-nous? Toutes les foudres du ciel frappaient à coups redoublés sur une terre qui se dévouait à tous les anathèmes, à toutes les vengeances, à toutes les calamités

Cependant vous l'entendez peut-être encore: de tous nos débris était resté un instrument que les oreilles humaines n'avaient jamais entendu et que les enfers seuls devraient connaître, instrument funeste qui a sonné le trépas de tant de victimes: interprète de la haine et de la calomnie, moteur aveugle de tous les excès, avant-coureur du brigandage et des proscriptions, il glaçait

les veines, déchirait les fibres, torturait le cœur. Sa voix était toute en hurlements de massacre et de destruction. A sa voix, l'épouse tremblante ensevelissait son époux, et la mère son fils, et la sœur son frère : c'est le tocsin des athées. Le tocsin des athées était l'écho de la justice de Dieu ; la cloche des chrétiens est l'écho de sa miséricorde : le tocsin des athées servait d'appel à tous les crimes; la cloche des chrétiens sert d'appel à toutes les bonnes actions et prélude aux harmonies du ciel qui les récompense. Ames sensibles, il n'y avait plus alors de fête de la charité, plus de relations entre la vie et la mort, plus de chant des tombeaux. O solennité que la bonté divine a rétablie, et où l'Eglise compatissante revêt, pour nos amis et pour nos proches, les noires couleurs de la tristesse; que ne devez-vous pas aux accents plaintifs de nos cloches? Ne réveillent-ils pas toutes les nobles idées? Ne pénètrent-ils pas jusque dans nos plus intimes douleurs qu'elles nourrissent, pour les rendre moins amères? Nos cloches rappellent à tous les devoirs, à toutes les œuvres, à tous les sacrifices qui peuvent adoucir le sort des trépassés. Plus fortes que l'oubli, sonores comme la reconnaissance, chargées par la religion du plus utile des ministères, elles le remplissent à toutes les heures, envers tous les âges et pour toutes les conditions. Aucune oreille n'est sourde à leurs invitations : c'est véritablement le ciel qui les a faites ses messagères. Enfin nos cloches donnent à la religion la puissance de parler à nos cœurs jusque sur la cime de nos temples.

Airain sacré, anime-toi : célébrons ensemble les munificences divines. Airain sacré, anime-toi : sonne la perpétuité de la foi, malgré les puissances ennemies ou jalouses; sonne le repos des consciences et la réconciliation d'un grand peuple avec la vérité; sonne les invariables destinées de l'Eglise catholique que les orages affermissent, et la gloire de l'Eglise gallicane, qui a survécu au naufrage; sonne le retour des lis, la conservation de la plus noble famille de l'univers, et la sécurité d'une nation qui en a un si grand besoin. Airain sacré, anime-toi : sonne la fécondité de nos pépinières évangéliques qui croissent au milieu de l'ivraie; sonne les conquêtes pacifiques qui ne font couler que les larmes du repentir; sonne les sublimes magnificences de la morale, la pompe innocente de nos fêtes et les précieux enseignements de la croyance; sonne l'héroïque dévouement de ces vierges, l'admiration du monde et l'honneur de leur sexe, sacrifiant tous les dons de la nature et de la fortune, s'arrachant aux plus séduisantes perspectives pour aller dans les vastes ateliers de la mort, dans les tristes asiles de l'indigence, dans les sombres demeures du repentir, anges consolateurs que le ciel prête à la terre et qui consacrent tous les instants de leur vie au soulagement de l'humanité souffrante; sonne les prodiges du saint ministère, tant de changements imprévus, tant de ressentiments calmés, tant de chagrins adoucis. Airain sacré, anime-toi : sonne le maintien des lois protectrices, le règne de la justice trop longtemps exilée, le bonheur de tous les chrétiens. Airain sacré, anime-toi : sonne le salut de tous nos frères; il va descendre de la colline où germeront toutes les bonnes semences; tu domineras le nouveau cénacle d'où sortiront les nouveaux apôtres de notre patrie régénérée. Quelle main a jeté ces heureuses espérances? Qui verse et dirige les belles eaux qui arrosent déjà l'une des plus belles portions de l'héritage?

Grâces immortelles soient rendues à la sagesse prudente, forte et expérimentée, qui a vaincu tous les obstacles et posé les fondements de l'édifice : grâces soient aussi rendues aux hommes de Dieu (55), modèles de savoir, d'éloquence et d'humilité, travaillant à la félicité de leur pays sous les auspices de la légitimité! O bienfaisantes missions! ô jubilés réparateurs! ô invasions glorieuses! quelle richesse de politique et de morale! Chrétiens vétérans dans la milice de Jésus-Christ, j'en atteste votre propre témoignage, la tranquillité de vos familles n'a-t-elle pas été souvent l'ouvrage de ces héros spirituels, dont l'unique ambition est de gagner les âmes à Dieu, les cœurs au roi, et les esprits à la vérité?

Airain sacré, anime-toi : ta voix est une voix d'allégresse et de concorde : *Vox exsultationis et pacis.* (*Psal.* CXVII, 15.) Tu n'as que de favorables nouvelles à apprendre aux justes : *Vox exsultationis et pacis.* Elle était muette la lyre des Hébreux captifs aux rivages de Babylone; tu charmes nos ennuis aux terres du pèlerinage : *Vox exsultationis et pacis.* Lors de notre passage de la nuit du temps au jour de l'éternité, tu adoucis les rigueurs de la mort, tu donnes au chrétien le signal de l'immortalité : *Vox exsultationis et pacis;* et la dernière heure que tu sonnes pour lui est pour lui la première de la gloire seule solide, seule digne d'envie, seule immuable.

(55) Les missionnaires de Lyon.

ORAISONS FUNEBRES.

I. ORAISON FUNÈBRE

DE LL. MM. LOUIS XVI ET MARIE-ANTOINETTE, DE S. M. LOUIS XVII, ET DE S. A. R. MADAME ÉLISABETH DE FRANCE.

Prononcée le 13 juillet 1814, dans l'Eglise de Saint-Polycarpe de Lyon.

Abstulit magnificos meos Dominus de medio mei. (*Thren.*, I, 25.)

Le Seigneur m'a enlevé ceux qui faisaient mon ornement et ma gloire.

Ces lamentables paroles de Jérémie, votre piété et votre douleur ne les répètent-elles pas avec moi, dans la triste cérémonie qui nous rassemble? Hélas! jusqu'à ces jours de sécurité qui ont enfin lui sur la France, nos chaires muettes et nos langues enchaînées n'avaient osé raconter les vertus d'un roi, le plus honnête homme de son royaume, ni les infortunes de sa famille, ni les crimes d'une nation autrefois si renommée entre toutes les autres par son dévouement et par son amour : le meilleur des princes était resté sans éloge comme sans tombeau, lorsque nous entendons, à travers les âges, la crainte ou la bassesse prodiguer la louange à ces ambitieux pervers qui ne soupiraient qu'après les désastres fameux, à ces insatiables dévastateurs qui usaient leur règne en calamités, à ces dominateurs sanglants qui ne savaient pas que la lassitude des opprimés creuse tôt ou tard l'abîme des oppresseurs!

Chrétiens et Français, rétablissons enfin la vérité, trop longtemps captive, dans ses honneurs et dans ses droits; réparons le malheur de notre silence; acquittons la dette de la justice envers un prince qui, tranquille comme la sagesse, patient comme l'innocence, humain comme la charité, ne versa jamais une goutte de notre sang, auquel on ne peut reprocher que de ne pas s'être confié assez à lui-même et de s'être trop confié à un siècle qui n'était pas digne de lui; envers un prince d'un esprit juste et même d'une raison supérieure, étranger aux passions qui égarent, inaccessible à tous les genres de corruption ; envers un prince simple, économe, religieux, qui aimait son peuple comme un père et ses devoirs comme un chrétien, et qui aurait vécu plus longtemps pour nous, si, se rappelant quelquefois à lui-même que la puissance d'un grand caractère est le premier besoin des rois, il eût mieux défendu le sien contre les séductions de sa bonté. Pleurons cette reine plus grande que ses afflictions, plus forte que son sexe, plus élevée que son rang, et dans laquelle fut violée la majesté de deux nations; pleurons cet enfant couronné, qui n'a vu que des larmes; pleurons cette princesse accomplie, qui ne respirait que pour le bonheur de la France, et ne cessa jamais d'être mûre pour le bonheur du ciel.

Déposons sur ce mausolée, comme l'offrande la plus agréable aux victimes augustes qu'il renferme, nos longues inimitiés, nos appréhensions secrètes, nos espérances trompées, et que l'oubli du passé garantisse le repos de l'avenir. Honorons la cendre de nos maîtres, en nous ralliant à un gouvernement tutélaire et paternel, plus admirable, je crois, par ce qu'il n'a pas fait encore, que par ce qu'il a déjà fait pour nous; secondons de tout le pouvoir de notre fidélité, de toute l'autorité de nos exemples, de toute la franchise de nos sentiments, les desseins généreux et les hautes pensées d'un monarque sur le front duquel brille la vérité de ce mot énergique d'un ancien : que le plus beau jour après la tyrannie c'est le premier; n'oublions jamais que l'amour du roi est notre seconde religion, comme l'amour de la religion est notre première loi.

Humilions-nous enfin sous le grand dispensateur de tous les événements : n'allons pas interroger le hasard sur ces étranges vicissitudes qui inquiéteraient la raison et déconcerteraient l'éloquence, si l'œil des adorateurs de la Providence ne lisait une main souveraine, écrite en traits ineffaçables, dans une révolution au-dessus de tous les calculs; et si on exigeait de l'ordre dans un sujet où il n'y a que des vertus à bénir, des larmes à répandre, des crimes à expier. Voilà le plan de l'hommage que nous consacrons à la mémoire de très-haut, très-puissant, et très-excellent prince, Louis XVI, roi de France et de Navarre; de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche, reine de France et de Navarre; de très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Louis XVII, roi de France et de Navarre; de très-haute, très-puissante et très-excellente princesse, madame Elisabeth de France, sœur de Louis XVIII.

Prêtres de Jésus-Christ, guerriers, magistrats, citoyens de tous les ordres, soutenez de votre attention et de votre indulgence le faible interprète de notre commune tristesse.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un prince à la mort duquel toute l'Europe était devenue française; c'est un prince que nous regrettons encore; c'est un prince, le modèle de toutes les vertus. Qui avait dirigé l'enfance et instruit la jeunesse de notre monarque infortuné : Louis-Dauphin! à ce nom que de blessures se rouvrent! Louis-Dauphin, dont cette pompe

funèbre renouvelle la touchante mémoire; Louis-Dauphin, plus jaloux de la paix de son âme que du vain bruit des applaudissements, héros de tous les moments, étudiant dans le silence l'art de régner, ne cherchant que Dieu et n'aimant que la vérité; ne demandant, pour ses enfants, au ciel, que ce qu'il demandait pour lui-même, une conscience pure et un esprit droit; cultivant de ses mains diligentes la tige précieuse dont nous devions plus longtemps cueillir les fruits, et qu'un grand orage renversera: Lous Dauphin, est-ce donc aux funérailles de votre fils que nous étions destinés à répéter vos louanges!

O religion sainte, l'unique asile des rois qui souffrent, votre triomphe est aujourd'hui dans nos larmes! C'est vous qui inspirerez bientôt à Louis, et cette indulgence plus qu'humaine envers des sujets rebelles, et cette inaltérable résignation à des maux que nous frémissons encore d'envisager, et cet invincible courage qui ne l'abandonna pas un instant sur le seul espace de terre qu'on lui avait laissé de son beau royaume. O religion sainte, le temps approche où, pour lui rendre vos secours encore plus chers et plus touchants, il vous verra descendre dans sa prison, partager ses fers, boire ses humiliations dans la même coupe sous les traits d'une sœur infatigable dans sa tendresse; où il vous verra mettre pour lui la force dans la fragilité, et la consolation dans la grâce, l'environner des pieuses caresses de l'amour filial, alléger à son cœur les regrets du passé, les alarmes du présent et les certitudes de l'avenir dans les soins et les regards de deux augustes enfants, frêles rejetons d'un arbre naguère superbe, aujourd'hui courbé sous les vents ennemis, et qui se relèvera par miracle, où il vous verra, avec la majestueuse sublimité qui vous est propre, aussi grande sous les voûtes d'un cachot que sous le dais de la puissance, emprunter la noblesse d'une reine magnanime, vous revêtir de sa douce fierté, parler son noble langage, et récompenser ainsi le plus inviolable attachement à vos lois et à vos dogmes!

Oui, j'ose le dire, Messieurs, le ciel avait donné à Louis XVI une âme naturellement chrétienne. A-t-il jamais montré sur le trône une faiblesse dangereuse ou une passion blâmable? Quel roi, parmi ceux qui ont vengé sa mort trop tard (funeste aveuglement d'envisager peut-être le plus terrible des bouleversements, comme l'émancipation légitime d'un grand peuple! Etrange méprise de croire qu'on n'en voulait qu'aux branches lorsque la hache était à la racine!), quel roi possédait, dans un degré plus éminent, cet amour du vrai, cette chasteté de mœurs, cette franchise d'une belle âme, si rares dans les cours? O France, a-t-il incendié tes moissons, arraché les enfants à leur mère, répandu ton sang? Il aimait tous les Français comme s'il n'avait été l'ami que d'un seul. Le plaisir d'une bonne action, même obscure, était intelligible à son cœur; bien différent de cet homme qui ne comprenait rien, sans fracas, sans pompe et sans trophées. Et, parmi les scandales dont l'impiété a souillé son règne, quel respect il conservé toujours pour les objets de notre croyance! Lorsqu'il assistait à nos solennités, comme par l'éclat de ses hommages il dédommageait la religion de la contagieuse injure de son siècle! Lorsqu'une épidémique indifférence glaçait jusqu'aux dernières classes de la société, la foi échauffait et éclairait Louis XVI de ses lumières et de ses promesses: non, Messieurs, par la sincérité de sa foi, comme par le privilége de sa couronne, non, jamais il n'a cessé d'être le fils aîné de l'Eglise. Dieu de saint Louis, que la piété de nos rois soit toujours le gage du bonheur de leurs sujets!

Elevé par la religion et nourri de ses maximes, Louis XVI connaissait le prix des hommes et des victoires: persuadé que le mérite et l'intérêt du souverain consistent moins à braver les défiances qu'à les prévenir, il se montrait seul avec le poids naturel et l'ascendant irrésistible de sa probité! Eh! comment la probité ne deviendrait-elle pas enfin l'ambition de tous les princes! Est-ce à l'ombre des trônes qu'on devait trouver la fourberie réduite en art? Et si cet art fatal est un opprobre lorsqu'il trompe les hommes, quel nom lui donnerons-nous lorsqu'il se joue de la fortune et du sang des nations? Le sang des nations! Français, si Louis XVI avait été moins économe du vôtre, le sien n'eût pas coulé sous des mains parricides. Mais telle était la sensibilité de son âme, qu'elle repoussait le plus léger désastre. Aucun malheur n'avait encore traversé les prospérités de son règne. Quelle disgrâce au dehors avions-nous éprouvée? Laquelle de nos villes avait été attaquée? Laquelle de nos provinces avait été envahie? A qui la France dut-elle ce merveilleux repos dont elle jouissait sans rien perdre de sa dignité? Une fois, nos flottes royales portèrent la liberté à des républicains qui nous renvoyèrent l'indépendance... Mais remarquons, Messieurs, à l'honneur de Louis XVI, que la reconnaissance du nouveau monde érigea une statue à un roi de vingt-quatre ans, que l'ingratitude de l'ancien devait bientôt conduire à l'échafaud; remarquons aussi, à l'honneur de Marie-Antoinette, que sa voix, alors toute-puissante, franchit la vaste étendue des mers pour sauver une jeune et innocente victime (56) qui intéressait l'Angleterre, la France et l'Amérique. On la nommait alors la bienfaisance couronnée, cette reine dont le grand cœur a deviné la plus secourable des institutions (57), acquittant ainsi envers le ciel la naissance de Marie-Thérèse; qui rehaussait, par son affabilité, l'éclat du diadème; faisant servir de

(56) Le comte Argill sur le point d'être condamné par un conseil de guerre.

(57) La société maternelle.

voile au courage l'expression rassurante d'une bonté, hélas! trop méconnue, et qui pourtant ne se démentit jamais; aussi ferme contre ses propres chagrins, que sensible aux chagrins des autres; possédant l'art heureux de tout captiver par un maintien toujours conforme aux circonstances les plus difficiles, et par ce charme indéfinissable qui naît de la convenance de la gloire et de l'habitude; toujours maîtresse d'elle-même, donnant aux moindres mots un accent qui en doublait la valeur, et aux largesses un sentiment qui en doublait le prix; toujours souveraine en présence du crime triomphant; déconcertant la bassesse par son silence, et récompensant la fidélité par un sourire, gravant elle-même sur son tombeau les étonnantes lignes que nos derniers neveux liront les yeux mouillés de larmes... Cette reine enfin vengée aujourd'hui de la calomnie par le remords.

Oh! Messieurs, qu'il y avait de vertus à cette cour! comme on y aimait le peuple! La miséricorde y avait un autel privilégié dont les offrandes étaient de mystérieuses aumônes: le secret des siennes, Louis XVI ne le confiait pas même à sa sœur; le registre où il écrivait le nom de ses pauvres n'était ouvert qu'à Dieu. Que de nécessiteux auraient voulu connaître la main cachée qui séchait leurs larmes, l'ange invisible qui les empêchait de mourir! Qu'il était roi, lorsque seul, sans gardes, sans appareil, il montait dans les réduits de l'indigence, comptait lui-même ses dons à la veuve et à l'orphelin, rendait à la santé et à la vie des familles désolées, et répondait à ses courtisans, étonnés de son absence, qu'il avait été en bonnes fortunes! Quelle naïveté dans ces mots pénétrants! Oui, c'est une bonne fortune pour un roi de jouir des bénédictions du pauvre, et des acclamations du ciel; c'est une bonne fortune pour un roi de lever par son exemple, en faveur de ceux qui souffrent, un impôt forcé sur l'opulence des grands; c'est une bonne fortune pour un roi d'être le représentant de Dieu par sa charité comme par sa puissance. O le meilleur des rois, si toutes vos vertus ne m'étaient pas également chères, la douleur m'arracherait presque le désir coupable d'en moins trouver en vous! Oui, si vous aviez été plus jaloux de faire craindre votre fermeté que de faire chérir votre douceur, vous eussiez épargné aux méchants bien des crimes, à votre France bien des larmes, et à l'Europe bien des calamités. Mais serait-ce à nous, prêtres de Jésus-Christ, à censurer une indulgence si précieuse à l'humanité? O France! s'écriait l'orateur des obsèques de son aïeul; O France! puisses-tu n'avoir jamais d'autre excès à redouter de la part de tes maîtres!

Trompeuse sécurité des belles âmes! Louis XVI se croyait aussi fort de son amour du bien public que de l'amour de ses sujets; hélas! on l'attaquera avec cet amour. Un père au milieu de ses enfants, voilà l'image sous laquelle il aimait à se peindre lui-même. Délicieuse et trop ressemblante image qui l'abusait! ô déplorable condition des rois, d'avoir à se défier même de leur tendresse! Par tendresse comme par devoir, il était accessible à toutes les idées favorables au bonheur du peuple. Le peuple sollicite la modification d'un subside qui pèse sur les campagnes, il le modifie; le peuple souhaite des réformes dans la jurisprudence pénale, il proscrit la torture et adoucit le régime des prisons; des criminels imploraient la mort pour abréger le supplice de leur détention; la tendresse du roi, descendue jusque sur la paille des criminels, change leur désespoir en actions de grâces, après que déjà il avait aboli la servitude, ouvert des asiles à l'indigence, doté les hospices de l'infirmité, tiré comme du néant une marine formidable, et obligé les vagues de l'Océan à reculer devant les nouveaux ports élevés dans son sein.

Ajouterai-je, Messieurs, que pour être plus digne de commander, il avait orné son esprit de toutes les connaissances solides? Vous le montrerai-je discutant les commentaires de Blackstone, avec la sagacité d'un habile publiciste; traduisant avec une élégante pureté les auteurs classiques; rédigeant en géographe consommé le voyage de La Peyrouse qu'il ne devait plus revoir; surprenant un ministre anglais, de sa clandestine facilité à parler une langue à laquelle on le croyoit étranger; écrivant cette lettre pleine d'onction et d'éloquence paternelle sur l'éducation de son fils; éclairant quelquefois son conseil de la soudaine lumière de ses avis, toujours embellissant le savoir de la plus rare modestie? Louis pourrait-il donc avoir des ennemis, lui qui n'a que des goûts utiles? Ah! Messieurs, l'occasion est si opportune d'humilier un roi! O jour à jamais mémorable, que Louis XVI regardait comme le plus heureux de son règne, et qui en fut le dernier, qui promettait de si riches espérances, et ne dévoila qu'une vaste conjuration! Hélas! il existait, il grandissait au milieu de nous une secte de novateurs qui avaient fait de l'art d'écrire l'art de tous les paradoxes, adroits à donner les couleurs de la vérité aux erreurs les plus pernicieuses; débitant, sans pudeur et sans retenue, les assertions les plus dégradantes; minant à petit bruit les fondements du trône et les colonnes du sanctuaire; nouveaux Erostrates, qui préparaient d'avance leur torche de destruction; insectes prévoyants qui essayaient, dans l'ombre, leurs cruelles morsures; lâches reptiles, dont la langue gonflée de venin s'exerçait, en sifflant des menaces, à darder bientôt la mort de tout ce qui assure la vie des Etats; creusant un libre cours aux torrents de l'impiété et de la dépravation; criant à l'intolérance, et les plus intolérants des sophistes; au fanatisme, et les plus fanatiques des réformateurs; au despotisme, et tyrannisant jusqu'aux consciences; phalange bruyante où la parole était à tous avec un orgueil rebelle: ils détestent sans exception toutes les supériorités dont ils ne jouissent pas;

point d'autorité qui ne leur déplaise, et il n'est rien au-dessus d'eux qu'ils ne haïssent. Ils attaquent tout, même Dieu, parce qu'il est maître; et se plaçant au-dessous de la brute par leurs avilissantes doctrines, et plus haut que le Créateur par leurs prétentions insensées: sans cesse déclamant contre les rois et celui qui les fait; courant de démolitions en démolitions; hasardant le sort des peuples sur la caducité de leurs systèmes et de leurs garanties.

Oui, Messieurs, que la postérité ne voie pas sans surprise un jeune prince, constamment ami de l'ordre et de la justice, provoquer lui-même l'émission libre des vœux d'une grande nation et la rassembler autour de son trône, lorsque las, si j'ose ainsi dire, de trop de bonheur, on méprisait le calme dans lequel on vivait, lorsqu'on semblait disposé à courir au-devant des dangers, faute de les connaître; lorsqu'on accueillait sans examen tout ce qui était nouveau; lorsqu'on devait prévoir les explosions d'un foyer commun, qui s'alimenterait de toutes les vanités en présence: mais verra-t-elle sans indignation ses intentions perverties et ses sacrifices empoisonnés? Verra-t-elle sans effroi que des sujets parlent au nom du peuple qu'ils ne consultent jamais; qu'ils marchent avec toutes les ressources d'une domination sans arrêt, que tout fléchit devant eux; que les obstacles qu'ils rencontrent ne servent qu'à augmenter l'action et la rapidité de leurs mouvements, et que la route qu'ils suivent est comme à l'instant frayée et aplanie par les larges roues de leur char triomphant?

Verra-t-elle, sans jeter un cri de douleur, des générations entières payer de leur sang et de leurs larmes les témérités de quelques rêveurs, faussant la raison par le raisonnement, adoptant une opinion parce qu'elle est éblouissante, imposant à tous une charte sans modèle, travail incohérent d'une assemblée usurpatrice qui cumule tous les pouvoirs, et, pour nous sauver de la tyrannie, invente tous les genres de tyrannie, dote le roi d'une inviolabilité dérisoire qui n'est à l'abri ni d'une émeute, ni d'un jugement illégal, ni d'une suspension arbitraire? Aussi, malgré les vertus de son chef, qu'est devenue la France? Les propriétés envahies, le brigandage universel et impuni; nos concitoyens et nos trésors dispersés; des signaux alarmants de détresse s'élevant à la fois de toutes nos provinces; les rapports qui liaient le puissant au faible, le riche au pauvre, anéantis; des remèdes violents et extrêmes envenimant les plaies de l'Etat; une colère qui remplit d'horreur quand elle est jointe à une autorité qui ose tout; les tribunaux muets; la haine, fatiguée de la multitude de ses victimes, invoquant au loin de nouveaux oppresseurs; la révolte contre la religion déployant son étendard; le sacerdoce entre l'apostasie et le besoin; les pontifes consacrés à la misère ou dénoncés à la fureur; nos temples condamnés à la solitude des déserts: le descendant de soixante rois.... Je m'arrête, Messieurs, je vois le génie de la France déchirant de nos annales ces pages accusatrices qu'il faudrait dérober aux races futures.

Tels sont, Messieurs, n'en doutons pas, les infaillibles effets de l'impiété du dernier siècle. Examinons, d'une part, l'irréligion qui écrit, et de l'autre l'irréligion qui opère; examinons d'abord les maîtres, et ensuite les disciples: voilà ce que les premiers ont préparé, et voici ce que les seconds ont produit; voilà ce que les spéculatifs ont enseigné, et voici ce que les actifs ont réalisé; voilà ce que les inventeurs ont médité, et voici ce que les exécuteurs ont consommé. Peuple français! l'avide cupidité des disciples et leur insinuante souplesse les ont faits tes courtisans et tes flatteurs. Ils t'ont répété qu'ils t'aimaient, afin de disposer eux seuls de tout. Uniquement occupés d'eux-mêmes, ils se servaient de ton nom. L'insurrection était leur vengeance, et ils la disaient ta justice. Ils ne songeaient qu'à détruire, et ils se vantaient de créer, lorsque l'architecte d'un jour écrasait celui de la veille avec les matériaux de son nouvel édifice, qui le lendemain l'ensevelissait lui-même sous les décombres de sa propre construction. Ils ont calomnié ce roi que tu chérissais; ils l'ont appelé tyran: tu savais bien qu'il ne l'était pas. Comment aurait-il changé sitôt? Te souviens-tu de cette vénération mêlée de confiance et d'amour qu'il t'inspirait? Comme ses regards se reposaient avec bonté sur son peuple! On l'a trompé quelquefois comme tu l'es maintenant tous les jours. Mais il avait résolu de ne plus l'être; tout ce qu'il désirait était d'unir son bonheur au tien, et ta liberté à sa puissance. Tu as voulu une constitution, il te l'avait donnée. De qui exigeait-elle plus que de ton roi? Il n'a rien refusé. Une épreuve convaincante lui en avait démontré les vices; il n'en était pas l'auteur: il se flattait qu'ils disparaîtraient par la réflexion, par l'expérience, et d'un commun accord entre toi et lui. Cette manière de vivre ensemble, le peuple et le roi, ta bonne foi, ton bon sens te criaient qu'elle était la meilleure. Permettras-tu le succès du crime? Non, sauve ton roi et ta renommée; c'est par une bonne renommée que durent les nations; et les taches à leur gloire sont les présages de leur ruine. Dans la conscience de toutes les autres nations, tu retrouverais le sentiment profond des qualités de ton roi et le souvenir de sa vie. Seras-tu le complice de ses lâches persécuteurs?

Mais comment l'aînée des nations chrétiennes serait-elle devenue si différente d'elle-même? par l'impiété et l'immoralité, fléaux historiques des autels et des trônes. Plus d'une fois les vrais sages, sentinelles ordinaires de la religion et de l'Etat, avaient jeté le cri d'alarme; plus d'une fois, du haut des chaires de la vérité, des trompettes prophétiques avaient sonné l'avenir et désigné l'ennemi. Mais on dormait sur les bords du précipice, et un aveuglement pénal fermait

les yeux à l'évidence des symptômes. Le camp était emporté avant qu'on eût songé à se défendre : une foule de transfuges était allée grossir les bandes déjà accoutumées à vaincre sous les drapeaux de l'impiété et de l'immoralité : car l'une et l'autre avaient uni leurs moyens, ou plutôt une monstrueuse liaison de famille rendait leurs intérêts communs. Toutes deux rivalisaient d'acharnement, pour repaître bientôt leurs yeux du grand deuil de la France, après l'avoir amenée à ce degré de corruption dont on ne se relève plus que par un déluge de maux. Vous, les anciens de la foi et de la monarchie, je m'en rapporte à vous : n'avons-nous pas été les tristes témoins de notre dégradation calculée ? ne gémissions-nous pas, dans la confidence de nos entretiens, sur les causes prochaines d'une décadence que tout semblait accélérer? Nous lisions, avec les yeux de la prévoyance, les signes avant-coureurs d'un bouleversement inévitable : nous invoquions le Dieu de nos pères, il était sourd à nos supplications : nous entendions sa foudre qui commençait à gronder; et les premiers coups de la verge de sa colère se faisaient sentir à la France dégénérée.

Hélas ! elle va s'ouvrir pour Louis XVI, cette longue carrière dont le martyre sera le terme, et sur laquelle il n'y a que des larmes à répandre.

SECONDE PARTIE.

Quelle voix suffirait à déplorer les infortunes de Louis XVI et de sa famille ? quelles lamentations égaleraient leurs souffrances ? la pitié a-t-elle assez de larmes pour effacer tant d'outrages ? O retours soudains ! ô changements imprévus ! Est-ce que la Gaule n'était plus habitée que par des sauvages ? est-ce que la nation, la plus recommandable autrefois par sa douceur, était devenue tout à coup inexorable dans une révolution où la philanthropie était au moins sur toutes les lèvres? La barbarie spéculante avait-elle attendu le règne du plus débonnaire des princes, pour l'immoler à ses caprices? Quelle cruelle démence osait déclarer coupable le plus irréprochable des rois? Louis XVI coupable! C'est vous qui l'êtes, pour avoir foulé aux pieds le caractère sacré que lui imprimait la nature de ses droits! C'est vous qui l'êtes pour avoir rejeté dans votre procédure inouïe toutes les formes protectrices de l'innocence! C'est vous qui l'êtes pour avoir demandé compte à votre roi et à votre bienfaiteur, de ses actions, de ses pensées, de ses vertus! Egoïstes insatiables, qui ne pensaient qu'à eux, lorsque nous ne pensions qu'à leur victime; hypocrites infâmes, qui embrassaient les races futures de leur sainte humanité, lorsque nous songions au nom français! Conjurés sans génie, un concert de malédictions les poursuivra d'âge en âge.

Depuis longtemps, Messieurs, ils préludaient en détail au plus noir des forfaits. L'épouse de Louis XVI, qui a partagé les jours brillants de son époux, partagera bientôt ses malheurs. O nuit désastreuse! où une troupe effrénée, ivre de fureur, viole la demeure de nos rois, au bruit des plus sanguinaires imprécations; où la fille des Césars n'échappe au fer dirigé à son cœur qu'en se réfugiant dans les bras du fils de Henri IV; où ils tombent sur les marches du trône, les gardes fidèles qui veillaient sur la mère du Dauphin, et lui faisaient de leurs corps un rempart impénétrable; où elle donne des larmes à leur trépas, et une leçon à ses ennemis : *J'ai tout vu, j'ai tout entendu, et j'ai tout oublié.* O Varennes! à quelle gloire tu as renoncé! Le roi et sa famille croyaient trouver des sujets fidèles aux extrémités de leur royaume, ils n'y trouvent que des parjures. Les fers de Louis s'étendaient donc jusqu'aux limites de la France, lorsqu'il ne s'exilait un instant de sa capitale que pour affermir une puissance si nécessaire à notre bonheur. O singulière destinée! Il y a peu d'années, il était entré à Cherbourg au milieu des concerts de la joie publique; la reconnaissance semait de fleurs le triomphe de l'amour; on baisait ses vêtements et la trace de ses pas; le laboureur, dans son roi, ne voyait que son protecteur, l'abordant sans peine, et l'interrogeant sans crainte. Est-ce donc bien, Messieurs, la même nation et le même roi? *Qu'est devenu*, disait-il, *le peuple de Cherbourg? Je ne suis pas changé, moi! on l'aurait bien vu, si je fusse arrivé à Montmédy.* Louis était si frappé de cet étrange contraste, que, pour la première fois, il chercha des ressemblances chez une nation rivale. C'est l'histoire de Charles Ier qu'il médite; il afflige de ses pressentiments les rares amis qui survivent à sa mauvaise fortune; plus clairvoyant qu'eux, doué dans un degré supérieur de cette qualité non moins utile au gouvernement des Etats qu'à la conduite de la vie, le bon sens, dont l'orgueil a trop longtemps rejeté les anciennes règles, il calculait la marche rapide des événements; il savait qu'attenter à la liberté de son roi mène nécessairement à attenter à sa vie, et que peu de sujets, comme David, se bornent à dérober à Saül la frange de son manteau.

Et ce 20 juin, qui révéla Louis XVI à l'admiration du monde et à la honte de ses ennemis; où le roi si avare de notre sang, se montra si prodigue du sien; où Marie-Antoinette fut si sublime dans ses inquiétudes; où la tendre Elisabeth surpassa ce qu'on raconte des héroïnes les plus vantées; où, avertie de s'éloigner, parce qu'elle est prise pour la reine : « Gardez-vous de les détromper : ne vaut-il pas mieux qu'ils aient ma vie que celle de ma sœur. » Et ce 10 août! Minuit a sonné, et de toutes parts retentit le signal de l'attaque; du repaire des conspirateurs arrivent d'heure en heure les nouvelles les plus sinistres. Tous les bons serviteurs sont agités : il n'en est pas que nos maîtres n'étonnent par leur courage, et à qui ils ne deviennent plus chers par leur sérénité. On n'ignorait point ce qu'on pré-

paraît à la reine. La colonne des factieux s'ébranle, les cris redoublent, le tumulte s'accroît. Un nombreux cortége de défenseurs se presse aux côtés du roi, et forme une chaîne autour de lui; le roi est attendri. La perfidie lui arrache un nouveau sacrifice; il regarde ses enfants et le consomme. Dirai-je l'attitude ferme et tranquille de la cohorte immortelle, de cette garde, chez nous étrangère par le sol et non par le sentiment? L'obéissance est pour elle ce qu'un tremblement de terre est pour un chêne robuste que lui seul a pu déraciner. Elle comptait un siècle et demi de services rendus à la France, le jour où la France n'était plus la France des siècles? Dirai-je l'attaque, la résistance, la mêlée, la victoire, l'ordre qui enchaîne la discipline, le silence morne de la résignation? Dirai-je la monarchie et *la* république qui luttent à outrance, l'égalité avec son niveau et ses poignards, qui ne veut plus de maître, le génie du mal acharné contre le génie du bien, une femme qui sauverait tout, si on écoutait son grand cœur, une sœur qui prie le ciel pour la France, des enfants qui attendriraient des tigres, un roi..... ô funeste départ! Le trône est penché sur un abîme... Dans le trajet, le dernier des attentats était à redouter; Louis XVI en vit deux fois le geste, et à chaque pas la menace. On verse sur lui et sur sa famille le blasphème et l'insulte; la compagne de la reine, son amie inséparable, la généreuse Lamballe est presque foulée sous les pieds de la multitude toujours croissante : que n'expira-t-elle alors! Le roi paraît : sous quelle sauvegarde, ô ciel! Ah! il n'y a plus d'espérance ni pour sa vie ni pour les siens, ni pour l'honneur de notre pays, autrefois !!! Du réduit obscur et étroit, où une commisération barbare enferme sa victime, où une reine désolée ne peut s'expliquer à elle-même l'ingratitude du peuple; où une princesse, qui mérite tant de respect, n'aperçoit autour d'elle que des insensés ou des traîtres; où des enfants, accoutumés à la voix de la piété et de la douceur, s'effrayent du tumulte des armes. Louis entend son diadème qu'on brise en pièces, son trône qui tombe en éclats, son palais qu'on réduit en poudre; et cet antique héritage que quatorze cents ans de substitution semblaient lui avoir garanti, mis à l'encan par le brigandage en délire : il est accusé, et dans les liens d'un jugement que l'univers jugera....... Voilà ton ouvrage, ô calomnie! qui te plaisais à flétrir le plus scrupuleux représentant de la Divinité : voilà ton ouvrage, ô envie, que tout ce qui est bon importune, que tout ce qui est grand fatigue, et qui salis jusqu'aux couronnes, lorsque tu peux y atteindre!

Seigneur, ne permettez pas que la douleur affaiblisse le zèle de votre ministre; donnez-moi la force de contempler un monarque visiblement choisi pour épuiser le vase amer des humiliations, et vaincre toutes les perversités par son courage. O Bossuet! quelle religieuse et instructive horreur tu eusses répandue sur ce tableau! peut-être que ton discours aurait été le chef-d'œuvre et le miracle de ton génie. Entrons dans ce véritable temple de la résignation, où sont entassés et le frère et la sœur, et le fils et la mère, et le roi et l'héritier de son sceptre. C'est un enfant, pur et beau comme le sang qui coule dans ses veines, offrant à Dieu pour son père et pour sa mère les prémices de son innocence, embarrassant quelquefois du langage muet de sa physionomie angélique les cruels gardiens qui devraient tomber à ses pieds, fleur naissante qui croissait sous les orages en attendant un ciel plus tranquille. Louis et Antoinette ne le regardaient jamais sans se composer un sourire pour ne pas éclairer l'heureuse ignorance de son âge; mais il sentait des larmes sur son visage. toutes les fois qu'ils le serraient dans leurs bras.... C'est une vierge née sous la pourpre, et réprouvée par la nation dont elle sera un jour la leçon, l'exemple et l'ornement; c'est une sainte, en prison comme à la cour, ne regrettant rien de sa splendeur éclipsée. Ne partage-t-elle pas les tribulations de son frère, de son ami, de son roi? C'est une reine que rien ne peut humilier ni abattre, dont on a résolu la perte, mais qu'on ne saurait avilir; s'abaissant ou plutôt s'élevant aux plus humbles travaux, raccommodant elle-même ses vêtements déchirés, mais conservant toujours la noblesse de son air et la dignité de sa race. C'est un roi qui n'a plus de distraction que dans les exercices de sa croyance et les effusions de sa tendresse; qui enseigne à son fils l'histoire d'un royaume sur lequel il ne régnera qu'un jour et les louanges de celui dont le règne ne finira point; s'attendrissant d'un geste d'intérêt et ne s'irritant jamais des excès de la plus monstrueuse dépravation; observant, avec l'exactitude d'un cénobite, les lois du jeûne et de l'abstinence; rompant quelquefois son pain avec le serviteur unique qui lui reste; quelquefois s'endormant, du sommeil du juste, au milieu de sa famille qui contemple, avec admiration, ces traits augustes dont le malheur semble accroître encore la majesté.

Enfin, c'est une famille, l'aînée de toutes les royales familles, naguère l'orgueil de la France, dont la magnificence et la gloire effaçaient toutes les gloires et toutes les magnificences, qui maintenant est livrée aux outrages les plus abjects et aux plus ingénieuses privations, torturée par les raffinements de l'inquisition la plus minutieuse, et de la persécution la plus savante, condamnée à entendre jusqu'aux jactances de la scélératesse qui célèbre les journées de septembre! Mais aussi elle vit quelques larmes, elle écouta quelques sanglots : les yeux de la fidélité avaient pour elle un accent qui ne trompait jamais. Ses geôliers n'étaient pas tous barbares! Plusieurs sollicitaient et obtenaient de légers présents d'un monarque qui n'avait plus rien à donner : ces furtives entrevues faisaient du bien

à son âme. Mais quelles clameurs viennent troubler ces périlleuses rencontres où la douleur et la bonté se voyaient en se cachant et se répondaient par le silence! C'est le tocsin de la mort. Oui, Messieurs, celui qui ne relève que de Dieu, va être cité au tribunal des hommes : et quels hommes!

Mais il en appelle d'abord au tribunal de Dieu et de sa conscience dans ce testament de miséricorde, écrit d'une main ferme, parce qu'elle est pure, où il déclare qu'il est prêt pour le dernier acte de la vie; où il nomme les grandeurs des biens dangereux et périssables; où tournant ses regards vers la seule sécurité durable et solide, il reconnaît la fragilité des choses d'ici-bas; où la vérité, soulevant un coin du voile impénétrable dont elle s'enveloppe, surtout aux yeux des princes, montre la royauté sous son formidable aspect. « Je recommande à mon fils, s'il avait le malheur d'être roi. » Quelle sainte philosophie, Messieurs! Louis XVI commandait à un peuple soumis au culte des lois, et l'anarchie commande à ce peuple : il n'avait à redouter que les écueils de son rang, et il n'a plus que la solitude de ses tristes pensées : il était le maître le plus puissant de la terre, et il est devenu le plus malheureux de tous ses sujets : et pourtant, lorsqu'il médite sur sa destinée, il en attribue la cause non à la malice de ses ennemis, mais aux passions des hommes; il ne trouve, dans les emportements de l'ingratitude, que des droits à la clémence. Il publie hautement le chagrin qu'il a d'avoir mis son nom, quoique cela fût contre sa volonté, à des actes qui pouvaient être contraires à la doctrine de l'Eglise catholique, à laquelle il est toujours demeuré sincèrement uni de cœur; oubliant les conjonctures difficiles où il était placé, la protection constante qu'il accordait aux ministres dévoués, l'accès de son palais toujours fermé à l'erreur. Sublime rétractation qui confirme le premier de ses titres! monument sacré de fermeté et de candeur qui devrait forcer l'obstination elle-même à la honte et au repentir!

Aussi, Messieurs, content du témoignage qu'il s'est rendu à lui-même, et que le ciel a ratifié, lorsqu'ils lui reprochent le plus grave des délits; lorsqu'ils l'obligent à s'en absoudre devant l'univers; lorsqu'il pèse sur sa tête cet amas d'impostures, qui, sans contradicteurs et sans obstacles, ont inondé jusqu'à la cabane; lorsqu'il est chargé, en quelque sorte, devant la nation séduite, de tout le mal qu'il voulait empêcher; lorsqu'elle est dédaignée la voix des généreux Français qui ont réclamé la tâche périlleuse de le sauver, et qui, de même que les premiers chrétiens, couraient au supplice pour confesser leur Dieu, bravaient le trépas pour confesser leur roi; lorsque la postérité doit prononcer un jour sur toutes les pièces de cette discussion qui s'est élevée entre un peuple et son chef, Louis XVI quitte sa prison sans trouble pour y rentrer sans effroi; traverse les flots d'une multitude aveugle qui l'abjure, comme lorsqu'elle se pressait sur son passage, affamée de le voir; supporte le tourment d'un long interrogatoire, où l'insolence se joue de la sainteté; satisfait sans mépris à des questions absurdes, comme il réfute sans colère des allégations atroces : il est toujours leur roi, tant il l'est de lui-même.

Oui, Messieurs, je le repète, il rentre dans sa prison sans effroi; mais les nœuds qui l'attachaient au monde sont rompus. Il ne confondra plus ses larmes et ses prières avec les larmes et les prières de ce qu'il a de plus cher. Il se familiarise avec le trépas, il en hâte le moment par ses vœux. « Pourquoi, disait-il, m'envier le dernier asile où je goûterai la paix?... Cependant, le jour de la naissance de ma fille, être privé de la voir! être privé de voir sa famille, à une époque où toutes les autres se réunissent et s'embrassent! Quel jour de nouvelle année! Quel funeste héritage je vais laisser à mes enfants! Et ces loyaux amis qui ne m'ont point abandonné, qui va les secourir? Ils m'ont donné peut-être leur vie! » Quel roi, Messieurs! quel chrétien! quel Français! Enfin on achète une majorité douteuse, et le crime audacieux l'emporte sur le crime timide; ils se voilent le visage, les défenseurs de Louis XVI, qui lit son repos dans le sein de la Providence : que pensez-vous, Messieurs, que soit le Dieu qui fait ainsi mourir les dieux de la terre?

Postérité, le croiras-tu? ceux qui étaient ses sujets lui refusent trois jours pour se disposer au jour qui va commencer les jours de la vengeance. Il obtient à peine la grâce d'embrasser sa famille : averti que tout va finir, il se partage entre les devoirs de la piété et les épanchements de la nature. Mais annoncer à son épouse, à sa sœur, à ses enfants qu'il va mourir!... Les voilà réunis! que se passe-t-il, Messieurs, dans ce dernier entretien? O sanctuaire de la royauté, ou plutôt de la Divinité elle-même qui n'avait jamais offert à la terre un si grand spectacle, ni aux infortunés de si grands modèles! Ne fallait-il pas que Louis XVI eût le ciel dans son cœur, pour écouter la lecture de son arrêt comme une lecture indifférente, pour faire des excuses à un misérable dont la dureté brutale lui avait surpris une parole de blâme, pour soutenir l'aspect de son épouse et de sa sœur agonisantes, de sa fille éperdue à ses genoux! de son Dauphin... qui le rejoindra bientôt par un autre forfait que le soleil s'indignera d'éclairer? Ne fallait-il pas qu'il eût le ciel dans son cœur pour le fortifier dans son dernier adieu? Ne fallait-il pas qu'il eût le ciel dans son cœur, lorsqu'il avait ses bienfaits dans sa mémoire? Louis XVI quitte cette tour où l'on avait tant de fois cherché à découvrir des regrets et à exciter des plaintes, et où on ne trouva jamais qu'une inaltérable sérénité avec une résignation qui ne tient ni de l'homme ni d'un monarque ordinaire.

O 21 janvier, que nous voudrions pouvoir effacer de nos annales! Oui, toute la

morale de l'Evangile est dans les instants suprêmes de mon roi. Il a lui le jour funèbre où va disparaître un règne de bonnes actions. Déjà les environs du Temple retentissent d'un tumulte nouveau. Louis XVI écoute avec le confident de ses dernières pensées : « Il y a apparence qu'ils approchent, » dit-il. Mais reverra-t-il sa famille?... il la reverra dans un royaume plus digne d'elle. On entre : « Attendez, dit le prince avec autorité, dans quelques moments je suis à vous. » Il se jette aux pieds de son dernier ami, se relève, s'avance vers les satellites impatients de leur proie, et d'un ton de roi qu'il ne perdit jamais : « Marchons. » Il descend, traverse une haie d'airain, tourne ses yeux mouillés de larmes vers le cachot de sa femme qui était reine, de sa sœur qui était princesse, et de ses enfants qui étaient les enfants de la France..... et part à l'immortalité. Dans la route, il aperçoit les statues de ses aïeux brisées, s'explique le silence de son peuple, récite avec une foi soumise les prières des mourants, arrive à l'autel du sacrifice, boit le calice jusqu'à la lie, se résigne, pardonne, et le fils de saint Louis monte au ciel... Oh! que de crimes à expier!

TROISIÈME PARTIE

O vous qui avez trouvé une langue nouvelle pour les nouvelles catastrophes, et dont les créations, hors de pair et sans modèle, sont des choses qui ne vivaient pas, mais que vous avez fait vivre, c'est à vous qu'il appartiendrait de raconter la chute du premier trône de l'univers, la patience de la plus auguste des victimes, et la violence des secousses qui renversent tout à coup le plus florissant des empires : c'est à votre génie qu'il appartiendrait de donner la vie à ce tableau; de parler de celui qui se joue des monarques et des monarchies, et de la paix et de la guerre, et du calme et des ouragans : c'est à votre brûlant pinceau qu'il appartiendrait de nous retracer les effets des égarements de la révolte et des forfanteries de la licence : c'est aux illuminations de votre zèle qu'il appartiendrait de prouver que l'expiation la plus méritoire est d'acquitter noblement les intérêts de nos triomphes, de conquérir la paix entre nous, après tant de conquêtes sur les autres, de ne songer à nos fautes que pour les réparer, à nos dissensions que pour les oublier, à nos malheurs que pour en profiter.

Cependant, vous le savez, ô mon Dieu! non, ce n'est pas nous qui avons répandu le sang de l'innocence : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc.* (*Deut.*, XXI, 7.) Non, ce ne sont pas les apôtres de la foi, qui gémissaient entre le vestibule et l'autel, pour vous désarmer : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc;* mais ces apôtres d'impiété qui avaient entrepris de déshériter le peuple de sa croyance. Non, ce ne sont pas les hérauts d'une morale qui a le secret du bonheur des Etats, qui ont versé le sang de l'innocence : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc;* mais ces imprudents perturbateurs de la société, qui semaient le vent, et n'ont recueilli que des tempêtes, montant au pouvoir absolu par un sentier où il n'a pas tenu à eux que tous les gens de bien ne le jonchassent de leurs têtes. Non, ce ne sont pas les écrivains religieux dont la raison exquise n'imagina jamais que la piété est incompatible avec le savoir, qui ont versé le sang de l'innocence : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc;* mais ces écrivains frénétiques qui empoisonnaient la multitude de leurs feuillets imbibés du venin de l'athéisme. Non, ce ne sont point ces magistrats, la gloire de nos annales; ni ces chefs de famille, la gloire de notre commerce; ni ces artisans, la gloire de notre industrie, qui ont versé le sang de l'innocence : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc;* mais ces blasphémateurs qui ne voulaient point de roi, parce qu'ils ne voulaient point de Dieu, ces déclamateurs qui attaquaient à la fois, de toute l'absurdité de leurs axiomes, et le ciel et la terre; ces corrupteurs de la jeunesse qu'ils initiaient à leurs doctrines pour l'initier aux conséquences; ces hommes enfin qu'on n'ose appeler Français, qui, en diffamant la religion, en égarant la politique, en raillant la magistrature, en avilissant le sacerdoce, en courant à la renommée par toutes les voies, semblaient déjà se préparer à tous les excès, qui, hasardant les plus étranges paradoxes, n'attendaient que le moment opportun où ils franchiraient l'intervalle qui sépare la théorie de la pratique, dont la tactique, pour triompher de tous les obstacles, était de tout innover dans les lettres comme dans la morale, et pour aveugler la nation, d'éteindre toutes les lumières du bon sens comme du bon goût.

Non, ce n'est pas la France qui a immolé son roi : sa stupeur et sa consternation furent presque universelles : ce jour-là, dans la France entière, il n'y eut de serein que le front de l'auguste victime. Non, ce n'est pas la capitale qui a immolé son roi; elle fut immobile d'effroi et de désespoir. Combien ses habitants ont frémi au roulement lent et sourd du char funèbre! Combien ils ont frémi plus encore en cessant de l'entendre, mesurant le temps et l'espace, tressaillant à chaque minute, éclatant en sanglots dans leurs foyers désolés! Non, ce n'est point l'armée qui a immolé son roi : elle cachait alors son indignation muette sous les lauriers de sa gloire : *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc.* C'est la mode funeste de tout refaire, qui a tout défait : c'est l'extravagante manie de reconstruire à son gré l'édifice social, qui l'a démoli pièce à pièce; c'est l'habitude sacrilége de prodiguer l'insulte à l'autorité et la calomnie à la vertu.

Que devait-on attendre de ces turbulents comices qui, au milieu de débats discordants, de luttes indécentes, de lâches manœuvres, d'adulations perfides et de déclamations fallacieuses, avaient dessiné sur une

table rase le plan d'une monarchie sans foi et sans roi? Que devait-on attendre de ces libellistes, se précipitant dans la route des exagérations qui, chez une nation mobile, est presque toujours la route des succès; de ces têtes perdues dans l'arrogance de leurs découvertes; de cette troupe de législateurs vendant le repos du monde à leurs codes impraticables? Que devait-on attendre d'une population de souverains arrachés à l'obéissance et au travail, appelés à l'égalité et à la domination par des fourbes qui se mettent en alliance avec les méchants de tous les pays, enrôlant les hommes flétris ou ruinés, les femmes sans pudeur, les ambitieux sans talents, et joignant le fanatisme de la parole au fanatisme de la nouveauté? Que devait-on attendre de ces factions éphémères, jurant des décrets impérissables, abrogés au bout d'un jour; exigeant pour leurs lois d'hier, la soumission qu'ils refusent aux lois éternelles de la nature; soldant l'assassinat de tout ce qui porte une couronne, et chantant dans leurs orgies : Périssent tous les rois? Que devait-on attendre de ce pandémonium conventionnel, où la religion, l'Eglise, la monarchie se trouvèrent en présence de la grossièreté triviale, de la démence systématique et de l'impunité réfléchie? Ce qu'on devait en attendre? Le meurtre des bons, la guerre civile, la guerre étrangère, le despotisme, tous les fléaux. Il fallait une expiation, inouïe jusqu'alors, à des crimes jusqu'alors inouïs.

Seigneur, est-ce que votre balance n'a qu'un même poids pour l'innocent et le coupable? Votre œil, qui ne dort jamais, ne distingue-t-il pas le juste et le méchant? Est-ce que vous n'êtes pas assez puissant et assez équitable pour frapper l'un et épargner l'autre? Ecoutez sa réponse, nation pusillanime: La lâcheté, à mes yeux, est aussi un crime; plus les oppresseurs sont vils, plus les esclaves sont infâmes. Tu as vu tes princes en deuil, leur trône nager dans le sang, et tes grands mendier leur pain! Tu as vu pleurer des yeux qui ne devaient jamais pleurer! En as-tu moins rempli tes salles d'intempérance, tes théâtres de scandale, tes maisons d'impudicité! Au milieu de cet océan d'abominations qui a inondé la France, as-tu fait entendre une seule voix menaçante et terrible? Tu as laissé mettre à mort ton souverain; et quel souverain! Je te l'avais donné dans ma clémence: il était le père de ses sujets. Tu as laissé mettre à mort sa compagne, qu'on n'avait point confiée à ta loyauté hospitalière, pour être traînée sous le glaive des bourreaux. Et sa sœur! C'était la charité en exemple et en action. Et ses enfants! c'était ta plus douce espérance et le gage précieux de ton bonheur futur : et son dauphin! Jeune lis enlevé d'une terre ingrate, il refleurit sous mes pavillons. Ma colère va éclater contre toi; je te punirai dans tes affections, dans tes biens, dans ton culte; tu adoreras le mensonge; je te ravirai un prince aimable, brave, généreux, et quand ma colère sera assouvie, moi qui excite ou apaise, qui tue ou ressuscite, qui ouvre l'abîme ou le ferme, je raccourcirai mon bras, et tu publieras que je suis le Dieu des miséricordes comme des justices.

Philosophie insensée, reconnais au moins les martyrs que tu as faits de nos jours. c'est dans leur asile domestique qu'on les arrache du sein de leur famille, qu'on les charie avec d'infâmes liens sur la place publique! Le matin ils avaient encore vu les rayons du jour, et le soir ils expirent sous la main de leurs frères; ils croyaient que la vie était au nombre de leurs droits, et ils ne trouvent aucun défenseur. C'est loin des pleurs de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs amis, qu'on les dévoue au plus affreux sacrifice, et qu'ils sont jetés dans l'abîme de la mort sans autre accompagnement que les refrains de la rage. Ah! sans doute il faut bien trouver coupables ceux qu'on égorge; mais nous ne te croirons pas, lorsque tu nous parleras des torts de ceux qu'on a jugés sans les entendre; nous ne te croirons pas, lorsque, te promenant sur leurs restes inanimés, tu les chargeras au moment où ils ne peuvent plus être absous. Le nom du peuple est dans ta bouche : mais n'est-ce pas lorsque le peuple est le seul maître, qu'il faut se retirer de la cour du tyran, ou se décider à y vivre sans flatteries.

Philosophie insensée, qui as renversé presque tous les anciens appuis de l'ordre, reconnais ces pontifes en qui le savoir le disputait au zèle, cette foule de prêtres, lions pour la foi, et agneaux pour la persécution, qui accourent, à l'exemple de leurs premiers pasteurs, se livrer deux à deux aux instruments de carnage qui vont les réunir dans la même récompense. Reconnais ces femmes pieuses et illustres, aïeule, mère, filles, qu'on a vues monter à la même heure au même trépas, dociles sans aucun murmure aux ineffables rigueurs de la Providence; ces vieillards, qui ne regrettaient que le plaisir de secourir l'indigent, conduits à l'échafaud, sans qu'on articulât d'autre délit que leur miséricorde; ces amies dignes d'un meilleur temps, qui rassemblaient en elles tout ce qu'il y a de grand, de simple, de noble, condamnées à périr, ayant leurs bonnes œuvres pour accusatrices; ce magistrat tout près de rendre au ciel une vie riche de mérites, et à qui on l'ôte un jour plus tôt, parce qu'il n'a pas abandonné les siens aux régions étrangères. Reconnais l'enfance elle-même, l'enfance n'ayant d'autre voix que ses pleurs, d'autre langue que ses cris, d'autre pouvoir que son innocence, l'enfance qui, par une chaîne mystérieuse, rapproche du présent le passé et l'avenir, l'enfance, printemps de notre exil, et que toutes les autres saisons respectent. Reconnais l'enfance immolée sans pitié sur les autels d'airain de la liberté et de l'égalité.

Voyez-vous, Messieurs, ces débris de cités et de royaumes, et ces lambeaux hideux de peuples mutilés, et ces dissolutions soudaines, d'empires qui se croyaient immortels, et ces gigantesques invasions, et ces

inévitables tonnerres que répercutent les plus lointains rivages? Voyez-vous et le régicide qui dompte tout ce qui est, parce que tout ce qui était a fléchi devant lui, et les exécuteurs de la vengeance divine forts des maux qui les enfantèrent; et les trônes qui chancellent sous leurs mains, parce que les autres rois s'étaient réjouis peut-être de l'écroulement d'un autre trône; et les larmes qui coulent à leur approche, parce que des ruisseaux de larmes, qu'aucun roi n'a essuyées, ont coulé des yeux d'un roi qui n'en avait jamais fait répandre à personne, et toutes les familles qui tremblent à leur aspect, parce qu'on a été jaloux, trompeur, avare envers la famille par excellence.

Neutralité imprévoyante qui ne sort de sa léthargie que lorsque tout se dissout autour d'elle! et alors, mais trop tard, de s'écrier: Quel est donc celui dont la mort donne la mort à tant d'autres hommes! Quel singulier privilége de mettre tout en mouvement, lorsqu'on n'est plus, de régner encore lorsque son règne est fini, de commander à la dévastation d'être le ministre de la royauté abattue? Quel droit incompréhensible, sans le grand roi dont les rois sont les images, de secouer les diadèmes du fond de son sépulcre, de réveiller les princes de leur sommeil et les nations de leur apathie pour défendre un dogme tutélaire? c'est que la hache qui frappe un roi, frappe la société tout entière; c'est que son sang n'est pas le sang d'un seul, mais le sang de la patrie assassinée; c'est que le pouvoir des rois se rapproche de celui de Dieu même, et qu'en le faisant descendre du ciel on a toujours eu soin d'attacher des fonctions toutes célestes à sa céleste origine; c'est que la royauté, ainsi agrandie dans ses droits, est aussi agrandie dans ses devoirs; c'est que la souveraineté est un martyre continuel pour le salut des peuples. Les rois, quoi qu'en dise l'orgueil, sont donc au-dessus de nous. Le ciel les a donc empreints d'un caractère que rien n'efface, d'une puissance que rien n'affaiblit, d'une volonté que rien n'altère: de leur cercueil, ils font encore la loi; et dans leur cendre s'allume la foudre qui éclate tôt ou tard contre les blasphémateurs des majestés de la terre. O instructive solidarité! pourquoi ces légions belliqueuses, chargées de palmes et de blessures? Pourquoi ces pères éplorés et ces mères gémissantes assistent-ils d'avance aux obsèques de leurs enfants? Pourquoi la France n'est-elle plus qu'un camp hérissé d'armes? Pourquoi ces factions qui se la disputent dans les convulsions de la révolte? Pourquoi la faiblesse des bons seconde-t-elle la fureur des méchants? C'est qu'il n'est pas de châtiment trop rigoureux pour les impies qui ont osé toucher à l'arche sainte du pouvoir. Peuples, faites encore des révolutions! et s'il y a un saint de plus dans la famille de nos rois, oh! que sa mort nous coûtera cher!

Vous rappellerai-je, Messieurs, les immenses funérailles de la Vendée, contrée alors obscure, maintenant resplendissante de gloire. La Vendée, qui se lève tout entière pour Dieu et le roi, dirigée par des chefs qui ne cèdent le fer que lorsque la mort vient glacer leur cœur, et qu'il faut exhumer, pour tranquilliser une république assise sur un million de soldats victorieux? La Vendée! à ce nom que de nobles pensées et de déchirants souvenirs se réveillent! Trop fameuse querelle qui n'a pu s'éteindre, ni dans la profondeur de ses ravages, ni dans le massacre de tant de Français qu'elle a dévorés, ni dans les larmes de l'humanité plaintive, et qui ne s'est tue qu'à la voix de nos maîtres légitimes! La Vendée! où des guerriers formés à la charrue et dans leurs temples rustiques, ont pour tactique l'intrépidité; également admirables, soit qu'ils mettent en fuite des cohortes qui avaient mis en fuite toutes les autres cohortes, soit qu'enveloppés par la flamme et la désolation, ils s'avancent, sans espoir et sans nourriture, à la voix de Louis XVI, qui n'est plus; soit qu'à la lueur des torches allumées sans doute aux brasiers infernaux, ils aperçoivent leur pays couvert de ruines; soit que des bruits trop certains les instruisent des attentats commis envers la nature méconnue, envers l'adolescence qu'on oblige à repaître ses yeux du supplice paternel, envers la pudeur outragée que la Loire engloutit dans ses flots (58)....

La France ressuscitée arrose des larmes de sa joie les débris de la monarchie, elle adore la main de la Providence qui les repolissait en silence pour leur donner un nouvel éclat, et en recomposer l'édifice de bonheur, à l'ombre duquel des enfants trop longtemps orphelins revivront sous des lois paternelles. O sagesse divine! par quelle faveur ce passage inattendu s'est-il opéré sans secousses? Qui a commandé aux vents de retenir leur haleine? Par quel concours tout un peuple s'est-il trouvé d'accord, pour voler au-devant de celui qui vient l'affranchir d'un tribut de sang, exigé sans piété et perçu sans mesure? Par quel enchantement ces fiers courages sont-ils venus d'eux-mêmes saluer un maître qu'ils ne connaissaient point, mais qui connaissait leurs hauts faits et en avait ressenti la gloire? Guerriers français, tout a été compromis, hors l'honneur; il s'était refugié sous vos tentes. Guerriers français, vous êtes sans rivaux dans la science des combats; mais il vous reste une autre science à acquérir: soyez sans rivaux par votre fidélité au sang de Henri IV, le meilleur soldat de son armée.

Que la Providence soit bénie! La présomption altière qui succombe, et la sainte alliance qui triomphe; le char d'Attila fracassé, et la nacelle de Pierre qui surnage; la couronne de fer qui n'est plus, et la couronne d'épines qui brille au Vatican; des souverains qui, aux portes de notre capitale,

(58) Ici l'orateur faisait une violente déclamation contre Napoléon Ier. Nous croyons qu'il convient mieux de laisser à l'impartiale histoire le soin de juger le grand capitaine.

oublient la longue injure de leurs peuples, et fondent la paix du monde sur la plus belle loi de notre Evangile. Alexandre et Frédéric qui se jettent dans les bras l'un de l'autre, parce que la cause de l'humanité est gagnée (vaincre la victoire, Messieurs, n'est pas une chose ordinaire, et à laquelle nous fussions accoutumés); le roi, sauveur de la France, sortant des ombres de son exil, au milieu des solennités qui célèbrent le Dieu, sauveur du monde, sorti de la nuit du tombeau; tous les bons Français chantant, dans un saint enthousiasme, *le jour que Dieu a fait* (*Psal.* CVII, 24); la France qui n'a plus à redouter le génie des conquêtes, impatient de tout perdre et de se perdre lui-même dans sa propre ambition; la France qui n'a plus qu'à relire son histoire et à renouer la chaîne des temps; la France qui n'a plus qu'à reprendre le cours de ses destinées!

Il arrive, le seul médecin qui puisse guérir les plaies qu'il n'a pas faites : il arrive pour nous réconcilier avec l'Europe et continuer cette succession de tant de rois et cette monarchie de tant de siècles, si horriblement interrompue par vingt-cinq ans de calamités, de tyrannies et d'oppressions : il arrive avec ce sang si cher à nos ancêtres, ce sang tout français, ce sang où l'héroïsme se mêle à la bonté : il arrive instruit par les leçons des royales infortunes : il arrive entouré des images de ses aïeux, le descendant de ce Louis IX, bienfaiteur de son siècle et des siècles à venir; de ce Louis XII, dont la postérité confirme et répète le surnom; de ce François Ier, la fleur des chevaliers et le premier ami des lettres; du bon roi qui, à sa mort, a fait verser des pleurs dont la source n'est pas encore tarie; de ce Louis XIII, qui voulut expirer entre les mains de Vincent de Paul; de ce Louis XIV, qui a créé son règne; de ce Louis XV dont la flatterie elle-même ne put jamais altérer la modération ni la douceur; de ce Louis XVI, le plus vertueux des princes!

O France, précipite-toi aux genoux de ton monarque, dont l'estime de sa nation revendique les victoires remportées contre lui-même. En remontant sur le trône de ses ancêtres, il succède à des malheurs et à des crimes : cet héritage de douleurs pourrait effrayer une vertu commune; la réparation d'un si grand désordre veut le dévouement d'un grand courage; il faut des prodiges pour guérir les blessures de la patrie : ces prodiges, il les trouvera dans les sentiments magnanimes de son cœur et les hautes lumières de son esprit. O France, il t'apporte des institutions généreuses, un code de sécurité, un pacte solennel qui unit le passé au présent et le présent à l'avenir : il te fera libre autant que tu étais belliqueuse. Ta garantie est dans l'exemple des siens. Outre qu'avec ton noble sang versé dans les combats, l'héroïsme a gravé partout la certitude de ta force, à quelle époque, sous les Bourbons, sur ton sol de franchise, as-tu été esclave? N'as-tu pas été l'asile de la vérité, lorsqu'elle était proscrite en d'autres régions? Est-ce que tu n'étais pas le modèle des nations pour l'unité catholique? Est-ce que, pour redevenir tout entière ce que tu as été, tu as besoin d'aucun autre effort que de te rapprocher de toi-même? Est-ce que tu n'occupais point le premier rang dans les sciences que l'intelligence divine a mises à la disposition de l'intelligence humaine? O France, quelle journée que celle qui a éclairé le retour de ton monarque? Les pères ont vu régner sur eux les princes de son sang : les enfants vont croître pour le servir et pour l'aimer : quelle fête que celle dont vous avez été les témoins! Ce n'étaient plus les fausses pompes du despotisme, les joies exigées de la crainte, c'était l'élan d'un peuple qui renaît à l'espérance du bonheur et s'y livre avec un abandon sans réserve. Quelle émotion touchante dans les traits de l'auguste désiré! Quelle tendre et aimable séduction de manières éminemment françaises dans le cortége de sa famille! Quelle dignité chevaleresque dans la physionomie de ces deux Condé dont la présence rappelle, hélas! l'absence du troisième! Et l'Antigone chrétienne, dont la tristesse pieuse remplit tous les yeux de larmes et toutes les âmes d'admiration, et pour laquelle ce n'est pas trop d'un amour porté jusqu'à l'ivresse!

O religion sainte, en revêtant tes habits de joie, couvre la France de tes bienfaits. L'ingratitude t'a battue en ruines, mais tu es encore debout, parce que tu es inexpugnable : désormais et pour toujours, tu protégeras la plante à double tige, la foi et la légitimité. O Eglise gallicane, si fertile en grands hommes, en grands services, en grands souvenirs, t'incliner devant la Providence, c'est ton devoir; oublier les persécutions que tu as souffertes, c'est ta loi; montrer tes chaînes brisées, c'est ton triomphe. O Eglise de Lyon, si distinguée entre toutes les autres par ta noble primogéniture, au berceau de laquelle se rattache cette longue suite de martyrs qui en lie toutes les illustrations, qui n'as été obscurcie à aucune période de ta durée; qui, fille aînée du christianisme, as partagé ses jours de prospérité et ses jours de deuil; qui as traversé, sans en être froissée, les chocs de l'hérésie; que la réforme voulait entamer avec ses sophismes, et qui as vaincu la réforme par ton invincible constance; qui, dépouillée de tes trésors, de tes liturgies, de tes temples, restas jusqu'à la fin semblable à toi-même : ô Eglise de Lyon, entonne les hymnes de la reconnaissance à celui qui soulève les vagues et les abaisse; à celui qui courbe les sceptres et les redresse; à celui qui châtie et qui récompense!

Et vous, seul arbitre du gouvernement de l'univers, qui transférez les empires à qui bon vous semble, sans que personne ait le droit de vous demander compte de vos desseins; Dieu puissant, aux yeux duquel le renversement des Etats n'est qu'un jeu pour vos mains redoutables, qui brisez la couronne des rois et remplissez leur cœur de tribulations, jusques à quand serez-vous ir-

rité contre nous? De si pesantes calamités ne suffiraient-elles pas à désarmer votre bras et à fléchir votre colère? Votre vengeance demanderait-elle encore de nouvelles victimes pour les immoler à votre justice? Hélas! le feu de la guerre a trop longtemps embrasé le monde; la fleur de notre jeunesse n'a-t-elle pas été moissonnée comme la fleur des champs? Quel lieu n'a pas retenti de nos misères? Nos crimes, la suite presque inévitable des querelles politiques, ne se sont-ils pas débordés avec la rapidité d'un torrent? Que la sagesse, fille du ciel, descende de votre sein, surtout lorsqu'il n'y a encore de modération nulle part, ni dans les esprits, ni dans les désirs, ni dans les besoins; lorsqu'une ambition effrénée pousse les hommes les uns sur les autres comme les flots de la mer; lorsque toutes les digues, qu'on essaye d'opposer, irritent les passions au lieu de les calmer: que la paix habite pour toujours avec nous; qu'elle règne avec nos maîtres à l'ombre de leur trône; qu'elle adoucisse par ses charmes le poids de leur diadème et le fardeau de leur autorité; qu'elle console l'auguste fille du roi-martyr, devenue la mère de tous les Français, des princes, nobles appuis d'une couronne dont aucun diamant n'a été terni, une nation repentante, qui veut être la leçon du monde comme elle en a été l'épouvante! Opérez enfin, Seigneur, l'ouvrage de notre réconciliation dans la même foi et dans la même fidélité, jusqu'à ce que les monarques et les sujets, réunis par les liens de l'éternel bonheur, célèbrent ensemble vos grandeurs, vos justices et vos miséricordes.

II. ÉLOGE FUNÈBRE

DE S. A. R. MGR LE DUC DE BERRI, FILS DE FRANCE,

Le jour du service solennel, célébré le 23 février 1820, dans l'église de l'hôpital général de Montpellier.

Planxerunt eum omnis Israel planctu magno, et luxerunt eum dies multos. (I *Machab.*, XIII, 26.)

A sa mort, tout Israël éclata en longs gémissements, et elles coulèrent en abondance les larmes de sa douleur.

Qui de vous, Messieurs, ne se rappelle le spectacle que la France entière vient de donner à l'Europe? Fut-il jamais une douleur comparable à sa douleur? et quelle mort fit jamais couler plus de larmes que la mort de ce jeune prince qui s'est montré si grand dans ses instants suprêmes? Pleurer sur les Bourbons, laissés en si petit nombre à notre amour, pleurer sur la France, lever les mains vers le ciel et vers le roi, voilà l'unique mouvement de tous: on eût dit qu'il n'était pas possible de concevoir et de supporter toute la puissance d'un malheur irréparable; on eût dit que la tristesse publique avait effacé toutes les nuances; on eût dit de cette mort qu'elle avait tué en même temps les plaisirs et les affaires; qu'elle avait confondu dans le même deuil tous les sentiments opposés, éteint toutes les discordes politiques et réconcilié tous les intérêts sur un sépulcre. C'est que la société, consternée du présent, était épouvantée du futur; c'est que, dans la consternation générale, on remarquait quelques joies féroces; c'est qu'il y a un effroi religieux que l'horreur des grands crimes réveille dans toutes les âmes; c'est que la France semblait de nouveau offrir au monde le tableau d'une nation qui s'anéantit elle-même par haine pour le passé; ou plutôt, Messieurs, c'est qu'une mort surhumaine avait enfin révélé tout ce que valait le duc de Berri; c'est qu'il appartenait déjà à l'histoire, l'auguste trépassé que l'on n'a bien connu que lorsqu'on le perdait pour jamais; c'est que sa vie toujours active, mais en quelque sorte oubliée, n'a jeté tout son éclat que dans ses dernières heures; c'est que toutes les vertus chrétiennes ont environné son lit funèbre, que sa résignation a été celle d'un saint, et, qu'en s'élevant au ciel par le martyre, il a prouvé à la France qu'il était né pour toutes les grandes actions; c'est que de tous les héritiers du Béarnais, le prince que nous pleurons est celui qui a eu avec son glorieux ancêtre les rapports les plus frappants de caractère; c'est qu'on répète en tous lieux les mots heureux de sa franchise, les aimables reparties de sa bonté, et les excuses plus aimables encore de son humeur impatiente qui s'offensait d'abord des remontrances, s'irritait des lenteurs et s'enflammait des contradictions, mais qui tournait ensuite au profit de l'humanité. Hélas! Messieurs, fallait-il que cette conformité se trouvât encore dans le funeste trépas de l'aïeul et du petit-fils?

O prince infortuné, Français par excellence, dont la fin déplorable a plongé dans la désolation tous les habitants d'une cité fidèle, hélas! comme le roi avec lequel vous aviez de si nobles traits de ressemblance, rien n'a donc pu vous dérober aux coups du fanatisme parricide; ni le sang qui coulait dans vos veines, ni cet amour de la gloire réclamant jusqu'à celle qui vous tint si longtemps éloigné des marches du trône paternel, ni ce besoin de l'avenir que votre grand cœur embrassait dans ses vastes espérances, ni votre douce et modeste persuasion que chacun de nous devait vous estimer, ni ce calme d'une belle âme qui jouit sans inquiétude et de ce qu'elle possède et de ce qu'elle donne, ni votre sécurité au milieu de cette France, que vous deviez croire sortie enfin des orages, fatiguée de tous les excès dont elle a souffert, éclairée par tous les crimes qu'on a commis en son nom: cette France, terre des souvenirs, patrie naturelle de tous les talents, quelquefois heureuse avec imprudence ou malheureuse avec dignité: cette France, fertile en grands hommes, en grands capitaines, en grands princes!

Le duc de Berri ne descendait-il pas, Messieurs, de ces princes que nous savons par cœur, comme si nous avions vécu sous leur règne, de ces heureux libérateurs du peuple, de ces généreux vainqueurs de l'esclavage, de ces pères des communes, de ces premiers gentilshommes de leur royaume, de ces par-

faits modèles de la chevalerie? Est-ce qu'il ne descendait pas de ce Louis le Grand, dont le haut jugement ne conçut jamais la royauté sans la religion, et qui avant de rejoindre l'éternelle royauté demanda pardon à son peuple de quarante années de victoires (Français, alors aussi on gagnait des batailles); de ce Louis le bien-aimé, qui à sa mort expia les faiblesses de sa vie; de cette Henriette, mûre pour le ciel dès son enfance; de cette Louise, qui échangea contre l'indigence du cloître la magnificence de la cour; de cette Adélaïde et de cette Victoire, qui goûtaient avec tant de charmes le plaisir des aumônes; de ce Dauphin qui, à l'instructive clarté du flambeau de l'histoire, avait tant de fois signalé l'ouragan qui menaçait l'héritage des Bourbons et le pays de France? Est-ce qu'il n'était pas du sang de ce roi égorgé par l'ingratitude, dont l'âme était si pure et l'esprit si droit, qui nous a laissé la plus belle page des annales de la miséricorde et la plus terrible des lectures pour les mauvaises consciences?

Est-ce qu'il n aurait pas grandi chaque jour, sous les leçons et les exemples de ce père que tous nos vœux conjurent de le devenir encore? Est-ce que des instituteurs choisis par lui ne répétaient point sans cesse à son fils que, si une nation entière est sans cesse occupée à entourer ses princes de distinctions, c'est qu'elle semble vouloir les élever assez pour ne plus tenir qu'aux devoirs de leur rang; c'est qu'elle semble leur rappeler que toute la perfection des sociétés doit être dans leur personne, que toutes les lumières doivent se rassembler dans leur esprit et toutes les vertus dans leur cœur; c'est qu'une âme royale est le plus bel ouvrage de la Providence; c'est que les princes doivent savoir tous les siècles pour travailler au bonheur de leur siècle. Le duc de Berri en avait prononcé le serment : hélas! obligé de céder à la violence d'une tempête qui jette chacun de nous dans les hasards d'une destinée nouvelle, mêle toutes les routes, efface tous les vestiges, il ne démentira jamais son auguste race. Dans l'exil, il fut patient et brave; sur les bords du Rhin il cueillit des lauriers en famille, et prouva à la calomnie que le sang des Bourbons n'était pas appauvri. Quand la France lui rouvrit son sein, les malheureux ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il y avait un Français charitable de plus, et ils surent bientôt que ce Français, qui était prince, avait ouvert pour se venger un cours de bonnes actions qu'il n'a jamais interrompu. Ah! Messieurs, le duc de Berri se dédommageait de la gloire par la bienfaisance : ne pouvant encore se montrer à la tête de nos légions, il se montrait à la tête de toutes les œuvres utiles : en attendant qu'il pût, avec des Français pour compagnons d'armes, courir les séduisants périls de la guerre, il faisait la guerre aux saisons, aux calamités, aux maladies : en attendant que son nom fût proclamé par la victoire, que de fois il l'a été par la reconnaissance dans l'humble réduit du pauvre! Partout où il y avait des larmes à essuyer, c'était son champ d'honneur.

L'honneur, Messieurs! à ce nom, son cœur palpitait et se sentait la soif des grandes choses! l'honneur! trésor sans prix, richesse sans revers, patrimoine sans orage, seul arbitre dans sa cause, seul juge de lui-même et ne relevant que du ciel! l'honneur, qui n'est pas une loi écrite chez nous, mais un droit coutumier qui oblige partout où on le place! l'honneur, qui compose sa force de la délicatesse, de la morale et de la raison, embrasse pour les défendre l'autel et le trône, et meurt aux pieds de son Dieu comme aux pieds de son roi! l'honneur, âme du magistrat comme du guerrier! l'honneur, feu sacré qui brûlera chez nous tant qu'il y aura des Français, et dont les Bourbons sont les incorruptibles gardiens! l'honneur, qui rendait tant de souffrances légères à ceux qui avaient quitté pour leur roi les objets les plus chers, qui ont vécu pour leur roi dans la persécution et le malheur; et à ceux qui, dans leur patrie même, ont défendu, les armes à la main, leur Dieu, leur roi et leurs foyers; et à ceux qui, renfermés dans leur conscience, également rebelles aux terreurs de la Convention et aux faveurs de l'Empire, ont mieux aimé subir l'oppression que leur prodigalité honteuse; et à ceux qui, malgré l'oubli, la violence et l'injure, ont gardé trente ans à l'infortune la même foi que les autres ont gardée quinze ans à la puissance!

C'est de par l'honneur que le duc de Berri cultivait toutes les qualités de son rang : de là cette franchise chevaleresque si rare dans nos temps, cette noble affabilité qui fait la grandeur plus belle, ce goût éclairé des arts qui anime et récompense le génie, cette touchante avarice du sang français, à la cruelle époque des nouvelles apostasies; toujours aussi ferme contre ses propres dangers qu'avide de partager les dangers des autres, ornant ses discours d'une simplicité qui en double l'attrait, et semant les largesses avec un embarras timide qui en double le prix; réparant ses torts avec un empressement sincère et une convenance exquise, obligeant ses serviteurs à s'enorgueillir de ses offenses, tant le retour avait tout l'abandon du repentir. Non, la vivacité de notre prince ne nuisit jamais à sa bonté : et les larmes de sa maison inconsolable, voilà, Messieurs, la plus éloquente apologie d'un Bourbon qui était le modèle des époux, des pères, des amis, des maîtres et des sujets.

A ce dernier titre, il répétait souvent que la royauté ne doit plus être à la merci des artisans de troubles; qu'il nous faut des barrières de fidélité contre le torrent de la licence, que c'en est fait de l'autorité, si de folles apothéoses soulèvent impunément le scandale des peuples : il sonnait l'alarme contre les apôtres de mensonge, qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien, prêchent sous le nom d'indépendance les excès de la révolte, et consacrent sous celui d'égalité les désordres de l'anarchie : il suivait de l'œil de la prévoyance les ma-

nœuvres hostiles d'une secte qui n'attend pas que les anciennes plaies soient fermées pour en ouvrir de nouvelles ; dont on devine les adeptes à leurs traces obliques, à leur souffle empoisonné, et à leurs vœux sacriléges; qui épie sans cesse où il y a une espérance à étouffer; qui, ne pouvant plus citer les monarques à son tribunal, frappe dans l'ombre; que dis-je? remet ses poignards héréditaires à l'athéisme qu'elle rassure contre le supplice par le néant; savoure la joie d'épouvanter l'Europe, de couper les tiges royales à leurs racines, et de tarir un sang dont chaque goutte est sans prix pour notre repos.

Hélas! Messieurs, une fatale expérience ne nous a que trop convaincus que les nouvelles doctrines sont du sang, que leurs systèmes sont du sang, que leurs libelles sont du sang : voyez couler celui d'un prince infortuné ; interrogez son meurtrier, il se dit justifié par vos écrits ; vous retrouverez vos paroles dans sa bouche, et votre morale dans son stoïcisme.... Oui, c'est le fer trempé dans le venin des opinions qui nous a tous blessés au cœur : eh! grand Dieu! quelles opinions! dont le but est de caresser les passions de la multitude ; d'élever à son comble l'irritation des esprits égarés et flottants ; de remuer, non plus à petit bruit, les pierres de l'édifice social, de chercher un asile dans la liberté pour la vendre ; de répandre sans relâche les germes de la sédition ; d'attaquer la religion, lorsqu'elle n'a plus que des gémissements pour conjurer l'orage qui menace ses dogmes, ses droits et ses enfants : mais surtout de détacher le présent du passé.

Novateurs téméraires, est-ce qu'il n'y avait pas une France, avant le long et effroyable tumulte dont nous avons été si longtemps les témoins? Est-ce qu'il n'y avait pas de l'ordre avant notre anarchie, de l'humanité avant notre philanthropie, de la liberté avant notre tyrannie? Nos ancêtres, à la vérité, étaient peu métaphysiciens et peu raisonneurs, mais ils trouvaient des guides sûrs dans la rigidité de leurs mœurs et dans la probité de leur obéissance. Est-ce que des réputations solides n'ont point précédé nos renommées théâtrales, des exploits légitimes nos gigantesques invasions, et des agrandissements durables nos aventureuses conquêtes? Nous fallait-il la république ou le despotisme pour être vaillants? Les Du Guesclin, les Bayard, les Turenne étaient-ils des lâches? Etaient-ils des lâches, ces incorruptibles guerriers que le duc de Berri conduisait à la gloire de la fidélité (58*)?... Messieurs, si la France est la première des nations, ses soldats ont toujours été les premiers des braves, et leur gloire acquise a pour première trompette la voix des nations, qui au reste ont bien plus à se plaindre aujourd'hui de nos opinions, qu'elles n'ont eu à souffrir de nos victoires.

Car, Messieurs, je ne crains pas de le dire, les nations étrangères partagent notre douleur et notre indignation ; elles sont devenues françaises à la mort de notre prince ; cette mort qui eût honoré la plus belle vie et absous la plus coupable ; cette mort qui n'a été miraculeusement retardée que pour lui donner le temps d'accroître nos regrets et nous faire mieux sentir ce qui nous manque ; cette mort d'un chrétien magnanime, envisageant, avec un calme inaltérable, le moment qui doit le séparer à jamais de tout ce qu'il a de plus cher et de plus tendre, répondant par ses larmes au silence de son père et par son admiration à l'intrépidité de son épouse, se sentant soulagé lorsqu'elle est sur son sein, lui donnant rendez-vous au séjour où il croit qu'il serait moins heureux sans elle, lui retraçant les jours sereins de leur union, pour accroître leur foi mutuelle à la bonté divine, bénissant sa fille, consolant l'amitié, prononçant de ces mots qu'on retient comme de précieuses traditions, confiant au cœur de son frère les secrets de son cœur, articulant à haute voix l'aveu de ses fautes, recueillant toutes ses forces pour qu'il soit entendu au loin, demandant grâce pour lui-même à Dieu, et, grâce pour son meurtrier au roi.... Fin déchirante qui désespère tous les pinceaux! Ah! que les méchants apprennent comment savent mourir les princes qu'ils ne veulent pas laisser vivre, et qui, après n'avoir vécu que pour oublier des outrages, expirent en oubliant des forfaits!

Et nous, Messieurs, apprenons tous, à l'école de la mort du duc de Berri, que ce sont des vertus qu'il nous faut plutôt que des célébrités, comme il nous faut moins de talents et plus de bons exemples. Nous ne voulions plus que des qualités qui rendent aimables ; et elles sont les dernières qui paraissent dans les sociétés, elles touchent à l'époque de la corruption et de la honte des peuples. C'est dans les siècles énergiques, où les âmes étaient vraies, parce qu'elles étaient fortes, que nous avons mérité la réputation de premier peuple de l'univers : et si nous ne voulons pas la perdre, ou plutôt si nous voulons la recouvrer, disons-nous sans cesse, avec le duc de Berri, que, pour conserver même nos grâces, il faut revenir aux vertus de nos anciens, qui ne pactisaient qu'avec le devoir, les travaux robustes et les veilles utiles. Oui, ce sont des vertus mâles, que notre prince mourant invite à notre aide. Hélas! nous dit-il du fond de sa tombe, les maux de la France sont nés de ses vices : qu'espérer d'un siècle où la seule intrigue est active? qu'espérer de cette fièvre ardente de la cupidité qui dessèche toutes les âmes ; de cette soif insatiable de l'or qui confond le juste et l'injuste ; de cet agiotage épidémique des emplois qui lasse tous les mérites, aiguillonne toutes les incapacités et paralyse toutes les émulations? O mon pays, rallie-toi à cette religion qui est toute mon énergie dans ma dernière

(58*) Voir plus haut, Note 58.

adversité. Que je suis heureux de placer mes faiblesses sous la protection de ma foi ! Saint Louis, intercédez pour moi ; et quand je serai auprès de vous, nous prierons ensemble pour le bonheur de la France.

Et celui qui fait tant de pertes en quittant la vie ne songe plus qu'à l'éternité. Il appelle un ministre de cette Eglise qui a baptisé, couronné et enseveli ses aïeux, l'étonne de sa résignation, l'attendrit de sa charité, l'édifie de sa piété : c'est la foi aux prises avec la mort qui est vaincue. Il adore, comme un sauveur, le Dieu qu'il redoutait comme un juge ; la miséricorde et la paix le couvrent de leurs ailes ; et l'auguste victime, qui touche aux jours sans nuages, raffermit les courages abattus ; remercie la science, hélas ! inutile, et le zèle, hélas ! impuissant ; interpose sa médiation en faveur de ses ennemis, comme s'il pouvait en avoir ; donne son épouse et sa fille à la France.... Guerriers, croisez vos armes, serrez vos rangs, formez de vos corps un rempart impénétrable à cette mère, petite-fille du grand roi et du grand siècle. O princesse sur laquelle reposent nos destinées, la France est désormais votre terre natale ! Restez au milieu de nous pour confondre votre affliction avec l'affliction publique : où rencontreriez-vous un deuil plus sincère et une reconnaissance plus profonde ? Vous êtes à nous par un premier gage, et le ciel, qui se joue des fureurs humaines, vous a rendue peut-être la dépositaire des félicités d'une grande nation.

Oh ! Messieurs, que de leçons naissent en foule du spectacle auquel je voudrais convier tous les détracteurs de la légitimité et de la foi ! Un père si français par le cœur et si malheureux par le sentiment ; un autre père qui sent toutes les blessures se rouvrir à la fois et croit assister à la mort de son fils, ou plutôt à la mort de trois générations de Condé ; un frère, pleurant un frère que la nature lui a donné pour premier ami, et qui se le représente déjà comme un second martyr à invoquer bientôt dans le ciel ; la fille de nos rois, dominant cette scène héroïque et sainte de toute l'amertume de ses souvenirs et de toute l'élévation de son âme ; un monarque vénérable dont la lignée semble disparaître dans une seule mort ; cette antique famille, dont nous sommes les enfants, presque déshérités de l'avenir ; et cette branche fertile d'un tronc riche de tant de fruits, qui peut-être n'aura plus de printemps ; et ce respect sublime pour le nom dont nous sommes fiers : qu'il est affreux de mourir de la main d'un Français ! et ce dernier cri plus sublime encore d'un jeune guerrier qui avait fait aussi l'apprentissage des nobles épreuves, dont la valeur égalait la bonté, qui n'aurait pas laissé languir la gloire de nos drapeaux, auxquels nos vieux guerriers qui portent le sceptre de l'honneur ont rendu une si éclatante justice, et qui aurait tant voulu finir pour sa patrie, de la fin des braves : Pourquoi ne suis-je pas tombé au milieu des combats ? Et ce vœu qu'il accomplira bientôt : Mon père vous attend ; dites-lui de prier pour la France et pour nous. Messieurs, l'antiquité et les temps modernes ne nous offrent rien de comparable. La France est sauvée, puisqu'elle a Marie-Thérèse.

La France est sauvée, puisqu'elle s'est retrouvée elle-même dans l'universalité de ses regrets et de ses hommages. On le croirait, Messieurs, un peuple tout entier a-t-il été frappé dans un seul homme ? Je ne parlerai point de la consternation qui inonde les saints portiques, ni des autels chargés des supplications de la pauvreté confondues avec les supplications de l'opulence, ni de la stupeur d'une grande cité réveillée tout à coup par un grand crime, ni de l'attitude menaçante et de la colère muette de nos soldats pour lesquels une si noire lâcheté est incompréhensible. Oui, à la mort et aux obsèques du duc de Berri, on eût dit que la France tout entière avait rappris la langue de la fidélité : tous les yeux avaient des larmes, tous les cœurs des soupirs, toutes les bouches des faits nouveaux à raconter à sa louange. On vantait son air martial, sa familiarité belliqueuse, sa voix qui sortait de l'âme : on redisait ce qu'il avait dit de l'obscurité méritoire à laquelle on l'avait condamné : on rappelait l'emploi de son temps pendant ce glorieux ostracisme, sa noble longanimité qui doublait les espérances des gens de bien, ces réunions, l'effroi des pervers, dans lesquelles on hâtait l'époque de notre repos avec la chute des charlatans.

Aussi ils y étaient tous autour du char funèbre qui le transporte du palais du Louvre aux caveaux de Saint-Denis ; ils y étaient tous, les grands et les petits, les riches et les misérables, les maîtres et les serviteurs, les guerriers et les prêtres, les mères et les vierges : ils y étaient tous, il ne manquait à la fête de la douleur que l'impiété, l'anarchie ou l'ingratitude. Oh ! si nous l'eussions vue cette immense tribu de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions, mouillée de pleurs et oppressée de sanglots, qui accompagne à sa dernière demeure le prince dont on a dit du mal et qui n'a jamais fait que du bien. Oh ! si nous les eussions vus ces bons chrétiens et ces bons Français qui ressuscitent parmi nous les bons temps de la religion et de la monarchie ; si nous les eussions vus, les mains jointes et les regards élevés vers le ciel, se plaindre au ciel de la rigueur du châtiment, ou plutôt appeler sur eux-mêmes la médiation de son sang, tant il avait en six heures exalté la confiance et l'amour. Oh ! si nous les eussions vus ces mornes vétérans de la gloire, baissant leurs armes de tristesse de n'avoir pu sauver les jours d'un prince dont ils aimaient les goûts passionnés pour leur noble métier, et cachant leurs larmes à cette jeunesse belliqueuse, pépinière vivante de nouveaux lauriers, qui croissait avec orgueil sous les yeux de celui qu'elle s'indigne de ne pouvoir venger ! Oh ! si vous les eussiez

vus ces serviteurs éperdus qui le suivent à son dernier asile et voudraient y descendre avec lui, cette foule attendrissante d'indigents qui n'ont tous ensemble qu'une voix pour redemander leur bon prince au Dieu de charité, ce nombreux cortége d'hommes simples, francs et droits, si connus sur les rives de nos fleuves, qui montrent à leurs enfants le bienfaiteur de leurs pères ! Tout est silence dans une cité populeuse et bruyante, les ateliers sont muets, l'industrie immobile. On le croirait, Messieurs : un peuple tout entier a-t-il été frappé dans un seul homme? C'est qu'il n'oubliera jamais sa mort tragique et prématurée, ni les vertus surnaturelles qu'il déploie sur sa couche sanglante, ni ses dernières paroles à l'épouse chérie qu'il faut quitter, ni son annonce prophétique d'un royal orphelin, ni les cris de la rage aveugle de quelques méchants qui, se partageant sa vie et sa mémoire, veulent le diffamer après l'avoir assassiné; comme si, plus fort que lorsqu'il était prince, il n'avait pas pour se défendre le ciel et la terre, le ciel qui récompense son trépas sublime, et la terre qui bénit les traces de son existence. Oui, sur cette terre où on perd si vite le souvenir des bienfaits, vous perpétuerez les siens, habitants de Rosny, qui étiez heureux de jouir de sa simplicité généreuse et aimable : il sera toujours dans vos cœurs, citoyens de Lille, qui, par la loyauté de votre amour, avez mérité d'être les dépositaires d'une partie de ses dépouilles mortelles.

O peuple, toujours juste dans vos affections, lorsque vous n'êtes point égaré par de lâches ennemis ! O peuple, fidèle durant tant de siècles au sang de vos rois, comme le sang de vos rois a toujours été fidèle à leur peuple, écoutez du fond de son sépulcre la voix d'un prince chrétien et Français comme vous, d'un prince si digne de vivre longtemps avec vous, par la manière dont il a cessé de vivre; d'un prince qui vous recommande son pays, sa famille et son âme : chrétiens et Français, oui, je vous recommande mon pays ; qu'il substitue enfin les doctrines tutélaires aux doctrines corruptrices, les exemples utiles aux grandes contagions et la foi aux systèmes; qu'il forme une sainte alliance entre la religion et la science, entre la piété et les lumières, entre les bonnes actions et les beaux-arts ; enfin, que pour son intérêt et pour sa gloire, il soit toujours catholique et monarchique. Chrétiens et Français, oui, je vous recommande ma famille, ce roi poursuivi par la miséricorde comme ses ennemis par l'ingratitude... ce père qui aime la France comme il aimait son Berri : ce frère qui, s'il a le malheur de régner, régnera par la justice; cette héroïne qu'on blâme de ne point donner de fêtes dans son palais et qui essuie les larmes de toutes les misères, dans leur triste réduit; cette épouse qui me consolait sur mon lit de souffrance, en m'assurant que ma blessure était la seule peine que je lui eusse causée durant notre union; cette enfant à laquelle je souhaite plus de bonheur que n'en a ma famille. Chrétiens et Français, oui, je vous recommande mon âme. Un Dieu clément ne se laisserait-il point fléchir aux prières de la reconnaissance? car mon dernier vœu et mon dernier soupir ont été pour vous. Hélas! l'adulation assiége les trônes et rampe quelquefois autour de nos tombeaux : que mon éloge soit dans vos prières comme ma confiance est dans mon repentir. Aimez vos princes après la mort comme vous les aimiez autrefois pendant la vie. Faites violence au ciel pour moi, qui lui ai offert en expiation de mes péchés le sacrifice de cette belle France, de cette belle nation, de cette belle armée... Chrétiens et Français, priez pour moi... Messieurs, qui pourrait rougir désormais d'être chrétien? Qui pourrait désormais ne pas s'enorgueillir d'être Français? Quelle magnifique apologie de la religion qu'une telle mort! Qu'elle est digne d'eux la nation qui possède de tels princes et sait les apprécier même lorsqu'ils ne sont plus? Comment méconnaître la divinité d'une morale à laquelle on doit tant de fidélité et tant de grandeur.

Seigneur, nous nous jetons à vos pieds : recevez dans vos tabernacles le prince qui aurait tout fait pour notre bonheur et pour votre nom!... Et si c'était un fils, si c'était un héritier du trône, si c'était un frère à notre jeune princesse, si c'était un consolateur à la patrie en alarmes, si c'était le duc de Bordeaux que la plus auguste et la plus infortunée des veuves portât dans son sein, ô Dieu de la France, veillez sur ce trésor précieux! O France, voilà le dépôt sacré remis à ta garde! rejeton d'une tige que le souffle du crime a si traîtreusement desséchée, son berceau sera ombragé de cyprès ; mais elles viendront l'entourer, les nombreuses victimes que son père arrachait à l'indigence, les mères vertueuses qui ne l'ont jamais sollicité en vain, les nécessiteux illustres dont il ménageait la pudeur par les artifices ingénieux de sa bonté, les fils des anciens preux qui n'avaient pas même retrouvé l'épée héréditaire, et dont il était la seconde providence.

Et vous, qui serez peut-être chargés un jour d'élever le miraculeux enfant pour la religion et pour la monarchie, puisez la science des rois dans votre cœur, pour ouvrir le sien à vos doctes leçons : ne lui offrez que de grands objets, des images pures, des réalités instructives, des vues utiles, des conseils dignes de ceux qui les donnent, de celui qui les reçoit, de la France qui les écoute. Placez entre ses mains ce code de politique au frontispice duquel sont gravés les mots piété et justice, où l'art de régner, dicté par l'esprit de Dieu même, a pour fondement des axiomes éternels que l'esprit de l'homme n'oserait désavouer. Répétez-lui souvent qu'il doit compte de son autorité, de son temps, de ses ennuis, cortége inséparable de la royauté, au ciel, à la nation, à la postérité : déchirez sur ses yeux le voile qu'épaissis-

sent à l'envi, dans les cours et jusque sous le dais des souverains, la flatterie et l'ambition. Rappelez-lui ce qu'est un monarque et ce qu'est un peuple : inculquez-lui profondément cette maxime lumineuse que les majestés d'ici-bas sont dans la dépendance de la majesté d'en haut et aussi de leurs devoirs : développez-lui l'étendue de ses obligations, dont l'infraction est si funeste dans le présent et dans l'avenir; et de ses attributs qui, s'ils ont leur source dans les attributs de Dieu même, doivent être exercés comme les siens et réglés par sa loi : peignez-lui, et cette redoutable immensité qui renferme toutes les volontés dans une seule, et cette Providence attentive qui conduit tout et dont le repos amènerait le chaos social, et cette puissance mystérieuse qui dérobe aux regards le jeu de ses opérations : dites-lui ce que personne n'ose dire aux maîtres du monde et aux chefs des empires : unis de sentiments, de désirs et d'intentions, aspirez au même but, au même succès, à la même gloire. Dans un ministère auquel est attaché le salut ou la perte des Etats, prêtez-vous une force mutuelle, comme des ressorts divers qui coopèrent au même effet et ne forment plus qu'un seul mobile pour produire la même action : parlez-lui quelquefois de ce jeune prince de son sang, qui, à peine affranchi de l'école de son incomparable instituteur, faisait éclater sa douceur parmi les feux de son courage, que l'on vit dès sa première campagne mériter le titre de Hardi, et prouver au soldat que sa bienfaisance surpassait encore son audace. O précepteurs des enfants des rois, cesser d'être à vous, n'être plus qu'à eux et à la plus terrible des responsabilités; songer que les palais et les chaumières vous contemplent; ne vous permettre ni une parole qui ne soit un précepte, ni une démarche qui ne soit un exemple, ni un plaisir qui ne soit un délassement nécessaire; concilier les égards que l'on doit au rang avec le besoin des réprimandes que l'on doit aux fautes; ne tromper jamais ni son disciple, ni sa conscience, ni son pays; tel était Fénelon. Oh! que de larmes coulèrent sur les cendres du duc de Bourgogne, lorsqu'il descendit au cercueil, l'espoir de la France, et l'ouvrage du génie de la religion! O vous à qui la royale tendresse confiera peut-être bientôt notre duc de Bordeaux, car la miséricorde divine doit un prodige à l'aînée des nations chrétiennes; ô vous qui recueillerez un jour les bénédictions du ciel et de la terre, n'oubliez jamais que, sans une éducation fructueuse, la couronne des princes est sans gloire sur la terre et sans récompense dans le ciel.

III. ÉLOGE FUNÈBRE

DE S. E. MONSEIGNEUR ÉTIENNE BORGIA,

Cardinal de la sainte Eglise romaine, du titre de saint Clément; préfet de la congrégation de la *Propagande* de la foi; préfet de la congrégation *économique;* préfet des études du collége romain, membre de la congrégation du saint office, etc., etc., mort à Lyon, le 23 novembre 1804;

Prononcé le 25 *du même mois dans l'Église primatiale de la même ville*

Fuit gratus Deo, eruditus omni sapientia (*Act.*, VII, 20, 22.)

Il a été agréable à Dieu par l'usage qu'il a fait de la sagesse et de la science.

O déplorable fragilité des grandeurs humaines! O rapidité de la vie, ou plutôt de la mort! Lorsque vous partagiez, il y a quelques jours, dans ce temple consolé (59), l'allégresse universelle, et que vous assistiez aux fêtes de la religion qu'y célébrait ce pontife-auguste, objet touchant de votre amour; ce pontife qui, préludant (60) à la première des dignités par la première des vertus, était déjà le refuge de notre exil aux jours d'oppression, avant d'être le chef de notre sacerdoce, rassemblait sous ses ailes les colombes du sanctuaire dispersées par la tempête, ouvrait un asile paternel à à tous les Français malheureux; ce pontife que la Providence, par le miracle de son élection, semble avoir suscité dans les temps calamiteux pour en être le remède, dont la politique pèse de toute sa droiture dans la balance des souverains, que l'impie révère comme le chrétien, l'indifférence comme le zèle, et la philosophie comme la sagesse; ce pontife qui vivra dans la mémoire des hommes autant que la ville éternelle...

Qui pouvait penser que le deuil allait succéder à la joie, et que votre sensibilité était réservée à la plus affligeante des épreuves? Car, vous ne serez point étrangers, Messieurs, à la douleur profonde de Pie VII, aux vifs regrets du sacré collége, à la perte irréparable que l'Eglise, la France et toutes les nations chrétiennes viennent de faire dans la personne de Son Eminence Monseigneur Etienne Borgia, cardinal de la sainte Eglise romaine, du titre de saint Clément, préfet de la congrégation de la Propagande de la foi, préfet de la congrégation économique, préfet des études du collége romain, membre de la congrégation du saint office. J'en ai pour garant l'intérêt unanime qu'il vous avait inspiré, la tendre inquiétude que vous avez témoignée pour cet homme recommandable à de si glorieux titres, les craintes de votre piété si flatteuses pour sa mémoire; la consternation générale que le bruit soudain de sa mort a semée jusque dans les classes inférieures; la solennité de cette cérémonie funèbre; le juste tribut que vous payez aux travaux et aux vertus qui ont signalé sa carrière; l'empressement ho-

(59) S. S. Pie VII a célébré les saints mystères dans l'église primatiale de Lyon, le 20 novembre 1804.

(60) A Imola où il était évêque avant le conclave de Venise.

norable pour lui et pour vous, avec lequel vous venez recueillir les traits épars d'une vie écrite sur son tombeau, sans préparation, et dans le désordre de notre commune tristesse : ma faible voix ne sera donc que l'écho de la renommée qui avait déjà marqué sa place parmi les hommes rares de notre siècle ; mais elle sera aussi l'interprète de la religion, qui a gravé son nom dans ses pages immortelles.

Je ne parlerai point, Messieurs, des commencements du cardinal Borgia : le nourrir des sucs vigoureux de cette langue qui asservit le monde, lui faire un jeu des éléments les plus abstraits et les plus redoutables à l'adolescence, entretenir la liberté de son esprit par une méthode sans contrainte, aider en lui l'activité de la nature sans effort et sans violence, tels furent les soins et les moyens qui abrégèrent son éducation. Mûr de bonne heure, si le titre d'auteur l'avait ébloui, il aurait pu en décorer sa jeunesse, mais il se défendit d'une ambition qui fait avorter plus de talents qu'elle n'en fait éclore. Il se livra de préférence à des lectures choisies, plus encore à la méditation qui les féconde, et en avait rendu son jugement dépositaire, bien plus encore que sa mémoire; ajoutez un zèle constant pour tout ce qui est beau, l'admiration de ses maîtres, qui présagent ce qu'il sera un jour pour la religion et le saint-siége : voilà les prémices d'une vie consacrée depuis tout entière à la propagation de la foi, à la culture des lettres, au commerce des savants, aux investigations de l'historien, du jurisconsulte et de l'homme d'Etat; aux défrichements numismatiques, à l'agrandissement de ce muséum que sa généreuse économie, son avarice du temps, l'étendue de ses lumières, la munificence des connaisseurs illustres enrichissaient pour l'Europe reconnaissante : les rois eux-mêmes ne quittaient jamais sa noble retraite, sans le désir de la revoir encore; sans le regret de ne point posséder celui qui ajouterait à leur propre gloire, et goûtaient au moins d'avance le bonheur de l'aimer toujours et de ne l'oublier jamais. Combien la puissance s'honore elle-même lorsqu'elle ne dédaigne pas de contempler pour ainsi dire les richesses du génie, et d'assister à ses opérations! Combien cette jouissance réfléchie et ce plaisir éclairé doivent flatter des princes condamnés à la satiété de tous les plaisirs et de toutes les magnificences!

Dès ses tendres années, on avait percé les voiles dont il se plaisait à s'envelopper; et à un âge où la plupart de ses pareils ont peine à se gouverner eux-mêmes, la confiance publique le charge d'emplois importants. Elle savait d'avance sa facilité à vaincre les choses difficiles, son impartiale équité, l'aménité de son air, le bruit de sa capacité, l'aptitude à tout apprendre, le goût nécessaire pour juger de tout, et la sobriété qui ne se tourmente de rien, la réputation de ces entretiens si aimables qu'il avait le talent de toujours animer, qu'il égayait sans qu'ils en devinssent moins purs, et qu'il rendait instructifs sans qu'ils en parussent plus graves; le soin de cacher ses aumônes qui étaient ses plaisirs, mais aussi un secret entre Dieu et son cœur, sa dextérité qui n'est pas finesse, sa franchise qui n'est point brusquerie ; aussi tous les étrangers étaient ses tributaires, et la cour de Naples gardera longtemps le souvenir de la mission qu'il remplit auprès d'elle avec autant de dignité que de prudence : il semblait un négociateur blanchi dans la diplomatie.

Rendu à la retraite, le cardinal Borgia n'est plus qu'un homme simple, toujours semblable à lui-même, qui, dans les guerres éternelles du monde, sait conserver la neutralité la plus discrète, qui, sourd aux bourdonnements importuns des oisifs ou des flatteurs, préfère à tout, l'étude, la paix, l'amitié, et s'occupe en silence, non du bien qu'il pouvait acquérir, mais du bien qu'il pouvait faire. C'est aux triomphes de la foi que le prélat va se dévouer pour toujours. La théologie, la discipline de l'Eglise, le droit canon occupent son activité. Pour augmenter le trésor de ses connaissances, il forme un conseil particulier des hommes les plus distingués par leur expérience et par leur maturité. La décision des questions soumises au jugement de tous se composait de l'opinion savante de chacun d'eux : et l'heureux résultat de ces conférences était de répandre le jour sur des matières obscures, depuis longtemps agitées sans être entendues. Voilà, Messieurs, comme il se prépare aux fonctions de secrétaire de la propagande. Il ne dut cette place ni à la cabale, ni à la faveur; elle était la récompense méritée de ses succès et de sa conduite irréprochable, comme la pourpre romaine fut le prix de son désintéressement, du bonheur de ses choix, de l'immensité de ses correspondances auxquelles il ne pouvait suffire, du sacrifice de ses revenus, et des acclamations de la chrétienté, jalouse de le compter au rang de ses princes.

Préfet de cet établissement, unique dans les fastes de tous les cultes, fondé par la tendresse généreuse des pontifes, protégé par l'intérêt des souverains, accru par les largesses des gouvernements, le cardinal Borgia, comme épouvanté du fardeau qui est remis à sa vigilance, se replie sur lui-même : Puisque le soleil de la foi, dit-il, est obscurci par les nuages des doctrines mensongères, dirigeons ses rayons consolateurs vers des lieux plus dignes d'elle ; marchons à la découverte de nouveaux peuples pour reculer l'héritage de Jésus-Christ ; que les arts, s'il est possible, embellissent une vaste contrée où l'homme cesse de l'être ; que la sainte liberté de l'Evangile fasse entendre sa voix parmi ces tribus dégradées qui passent et reviennent sans cesse des convulsions de la révolte à la stupeur de l'esclavage : veillons, sentinelles infatigables, pour arracher des victimes à l'erreur ; que les accens de la nouvelle loi soient portés aux rivages qui retentirent autrefois des

accents prophétiques ; que l'imprimerie, qui a fait tant de bien et tant de mal à l'humanité, multiplie nos ressources par les siennes : qu'elle m'apporte les mémorables récits de nos victoires sur le fanatisme, et que des liens plus étroits unissent Rome à Jérusalem.

C'est ainsi, Messieurs, que la religion forme des entreprises, téméraires au premier coup d'œil, et qu'ensuite elle couronne. Où trouver des expressions pour peindre l'instinct sublime qui devina la création de ce chef-d'œuvre typographique, l'étonnement de la Palestine elle-même? Mais voici un plus grand spectacle : du fond de leurs cellules, des prêtres intrépides volent, dirigés par les leçons du cardinal Borgia, courent à travers les dangers jusqu'aux extrémités du globe, se le partagent pour gagner des âmes et civiliser des hommes. Les uns, la croix à la main, et sans autre provision que leur confiance en Dieu, s'enfoncent dans des forêts inaccessibles ; les autres trouvent, conservent et expliquent d'anciens manuscrits dépositaires de richesses jusqu'alors enfouies, ou fertilisent des terres arides. Plusieurs expirent au milieu des tourments, en bénissant Dieu ; et leurs compagnons entonnent le joyeux cantique d'actions de grâces sur le tombeau solitaire qui les couvre.

La guerre avait interrompu les relations du préfet de la propagande ; et il attendait, dans une activité tranquille, le retour de la paix en France. Elle avait été dévastée la pépinière des héros du christianisme, ses plus beaux arbres avaient péri par le fer : cependant c'était la gloire de la religion et de l'Eglise. Nos missions avaient honoré le règne de Louis le Grand, étendu l'empire de son nom, donné des ailes au commerce, établi des communications entre les peuples les plus divisés par le langage, les mœurs et les lois. Nous avions appris que nos missionnaires s'exposaient aux feux des bûchers, parmi les hordes errantes du Canada ; que leurs vertus subjugaient les barbares, et maintenaient dans ces contrées, qui ont passé sous un autre joug, le respect et l'amour de leur ancienne patrie. Nous savions qu'ailleurs ils plantaient l'étendard de la croix sur la cime des temples des idoles : qu'ils avaient adouci la férocité elle-même ; qu'ils mouraient sans se plaindre que de ne pouvoir plus servir Dieu, leur prince et la France.

La Providence, dans les desseins réparateurs de sa bonté, avait enfin résolu de rassembler les débris dispersés d'une maison dont il reste tant de monuments qui ne périront jamais, d'une société fameuse (60*) que l'on voyait naguère, le flambeau de la vérité à la main, le secouer sur des côtes homicides lutter contre l'ignorance, semer la lumière, où il n'y a que ténèbres, et la vertu où il n'y a que crimes ; faire des hommes, las d'être seuls lorsqu'ils peuvent être plusieurs, étonnés d'être faibles depuis qu'ils savent ce qu'ils sont, qui s'unissent pour écouter les envoyés de Dieu et s'entendent pour les défendre ; enfin changer des anthropophages en chrétiens, des sauvages en martyrs, et d'horribles ramas en colonies de saints.

Le cardinal Borgia quitte Rome, doublement heureux d'accompagner le meilleur des pontifes, et d'emporter, dans son cœur, le plan de la plus désirable des conquêtes. Messieurs, elles répugneraient à son humanité celles qui foulent les nations et désolent les campagnes. Une conquête pacifique, bienfaisante et religieuse, voilà ce qu'il ambitionne. Ah ! il souriait d'espérance ; et s'il nous avait été donné à ses derniers moments d'avoir le secret de ses sentiments magnanimes, sans doute qu'il regrettait la vie, parce que la mort lui ravissait le bonheur de réaliser ses projets de restauration sur nous et sur l'Eglise gallicane.

Vous ne serez plus surpris, Messieurs, d'apprendre que le palais du cardinal Borgia était, si j'ose ainsi parler, un sanctuaire où l'on accourait de tous les points de l'Europe pour recueillir les fruits de son génie, interroger son étonnant savoir et son humilité plus étonnante encore ; vous ne serez point surpris qu'on regarde comme un honneur insigne d'être admis dans sa familiarité : c'est que les qualités de son âme étaient encore supérieures à celles de son esprit. Le défaut ordinaire des grands est de vouloir mettre, dans leur raison, la même hauteur que dans leur naissance, et de chercher à dominer par leurs opinions comme par leur rang. Il éclairait sa raison pour épurer son cœur, et ne cherchait dans l'étude que des moyens de se perfectionner lui-même. Dans un épanchement de l'amitié, il fait part à un confident du résultat imprévu d'une longue recherche ; aussitôt averti par sa modestie, il lui recommande le silence, comme s'il lui avait confessé quelque vice.

Enfin, je voudrais, car je ne lui rends qu'une partie de ce qui lui est dû, je voudrais que tout ce qui eut avec lui des rapports, pût révéler ici, et tant de mouvements intimes, et tant de nuances précieuses. Je ne touche à son image qu'en tremblant ; je crains d'affaiblir ce que je connais, et je regrette ce que j'ignore. Que de traits cachés et perdus dans la solitude où il vivait ! Quelle attention continuelle sur ses défauts qu'il avouait avec une naïveté charmante ; s'accusant quelquefois d'aimer trop la gloire, et ne laissant deviner cette noble faiblesse que par l'excès des éloges dont il accable ses heureux rivaux ; ne répondant jamais à aucune critique, et s'abaissant encore moins à critiquer les autres ; ne sacrifiant jamais la durée à l'éclat ni la vérité à l'effet ; jamais exigeant, écoutant les autres sans aucune prétention que de s'en faire des amis.

Oui, Messieurs, il eut des amis, parce qu'il mérita d'en avoir, parce que personne n'avait des idées plus hautes de l'amitié, parce que personne ne lui éleva un plus beau trophée

(60*) Les missions étrangères de Paris.

par sa manière de la sentir. L'amitié, dont la perfection suppose tant de qualités, d'épreuves et de sacrifices, il la voulait héroïque et sublime. Deux amis, selon lui, étaient à moitié de tout. Lié par les nœuds sacrés de la reconnaissance et du dévouement au pontife infortuné (61) dont la haute piété, la sagesse consommée, la vieillesse auguste et le beau caractère de religion imprimé sur toute sa personne avec une majesté si imposante et si sainte, recevaient encore un nouveau lustre de la consécration du malheur; il n'était occupé que des souffrances de cette grande victime, lorsque l'anarchie, l'athéisme et l'irréligion se la disputaient : telles que deux colonnes rapprochées pour doubler leur force et soutenir un plus vaste fardeau, ces deux grandes âmes, réunies par une confiance réciproque, se communiquaient leurs pensées, leurs vœux, leurs espérances, pour mieux supporter les rigueurs de la mauvaise fortune. Au moins, s'il avait pu adoucir les rigueurs de son exil! Oh! qui pourrait dire la profondeur de sa plaie, le deuil éternel qu'il s'impose lorsque la mort vient trancher le plus cher des liens? Conjurons ces tendres amis d'intercéder pour nous dans une meilleure patrie.

La piété du cardinal Borgia était douce comme son caractère; loin d'être amère et querelleuse, elle était officieuse et charitable. Rigide sectateur de l'Evangile, il ne trouvait, dans son élévation, qu'un motif de plus d'y être fidèle. L'homme peut-il jamais descendre, quand c'est la foi qui l'abaisse? Que la religion était grande à ses yeux! Le règne des sens resserré pour étendre celui de l'intelligence : de grands leviers offerts sans cesse à de grands obstacles; de grands mobiles à de grandes immolations; de grandes compensations à de grandes détresses : telles sont les magnifiques prérogatives sous lesquelles il se plaisait à l'envisager. Il voyait en elle la règle de tout, la conseillère de tout, la préceptrice de tout. Sa lumière dirigeait ses actions, ses démarches et ses veilles. Point de vertu à ses yeux si elle ne les inspire, point de bonheur si elle ne l'assaisonne, point de chagrin méritoire, si elle ne le sanctifie. Dans son intérieur, tout se rapportait à elle : quelle stricte observance de ses lois! Quelle simplicité digne des premiers jours de l'Eglise! Quelle frugalité pour être plus miséricordieux! Quel renoncement complet à toutes les vanités!

Aucun faste ne profanait sa maison; sa parure, c'était des vases dérobés aux siècles dont sa curieuse sagacité interrogeait les reliefs parlants : des urnes sur lesquelles la douleur versait autrefois des larmes, et qui ne sont plus aujourd'hui que des témoignages muets de la caducité des choses d'ici-bas : des médailles empreintes des ravages du temps qui emporte tout sur son aile rapide, ou détruit tout avec sa faux tranchante. Le cardinal Borgia n'était opulent que de sa réputation, de ses collections et de ses bienfaits; il épargnait pour donner, et il ne prodiguait que la science et les bons exemples. Les pauvres, voilà sa famille : les gens de lettres nécessiteux, il les soulageait noblement, les encourageait par ses prévenances et l'affabilité de ses manières. Après avoir été libéral durant la vie envers ceux qui souffrent, il a voulu l'être à sa mort envers la religion. Il laisse à la religion tout ce qu'il avait amassé pour elle; et l'acte de ses dernières volontés est un dernier hommage qu'il lui a rendu. Tout à la propagande, c'est-à-dire tout à Jésus-Christ. Tout à la propagande, c'est-à-dire tout aux ouvriers évangéliques. Tout à la propagande, c'est à-dire tout aux nations ensevelies dans les ombres du paganisme. Son testament est son plus bel ouvrage, et termine heureusement une carrière pleine de bonnes actions.

Eh bien! grands génies de notre siècle si enflés de votre apostolat, si extasiés de vos systèmes, si prompts à manier l'arme du ridicule; le sénat auguste du pontife romain sera-t-il encore l'objet de vos sarcasmes? Avez-vous dans vos rangs beaucoup de sages qui ressemblent à celui dont j'ai tracé la faible esquisse, et dont le tableau appartient à l'histoire de la religion? Quel droit avez-vous de flétrir de vos froides railleries ce collége éminent de personnages vénérables, liés ou à de grandes races, ou à de grands souvenirs, ou à de grands services; la plupart habiles à traiter les affaires les plus délicates, à réussir dans les négociations les plus importantes, à sortir avec l'estime des monarques des conjonctures les plus épineuses, à maintenir la supériorité des anciens temps; qui, à toutes les époques, ont secondé de leur déférence et de leurs conseils les intentions paternelles de leur chef; toujours en mesure avec les obstacles, soit par la fermeté de leurs principes, soit par la modération de leurs exigeances, soit par la dextérité de leur conduite; toujours les mêmes et lorsqu'ils balançaient les destinées des peuples, et lorsqu'au milieu des feux de la guerre, le retour de la paix était dû à leur médiation, et lorsqu'ils élevaient pour le trône les enfants des rois? Vous en croira-t-on sur parole, lorsque vous représentez les princes de l'Eglise comme endormis dans les délices de la mollesse, ou égarés dans les détours de l'intrigue, ou emportés dans le tourbillon des vanités, des honneurs et des plaisirs? Et moi j'ai vu leur simplicité, leur frugalité, leur charité qui ne se démentent jamais : j'ai vu leurs palais modestes, entendu leurs douces paroles, compté leurs bonnes œuvres : je les ai vus contents du peu qui leur restait, pourvu qu'il leur restât le pouvoir de donner; et si la couleur de leurs vêtements est un engagement au martyre pour la défense de la foi, philosophes, ils vous doivent la gloire d'avoir prouvé qu'ils y seront toujours fidèles.

Qu'un panégyriste respire à l'aise, lorsqu'il

(61) Pie VI.

peut opposer à la calomnie un homme dont l'esprit, le talent, le savoir ne composent qu'une partie de ce qui l'honore, et dont toutes les vertus achèvent l'éloge ! Qu'on aime à se reposer sur la vie sans tache du cardinal Borgia, sur ses mœurs toujours conformes à sa morale ; sur ce respect pour l'ordre qui ne dégénéra jamais en servitude, et n'encensa jamais ni les préjugés ni les abus ; sur cet amour de la concorde qui est la vraie philosophie, et qui l'empêcha constamment de s'engager dans aucun parti, ni dans aucune dispute d'opinion ! Sans doute aussi parce qu'il avait remarqué que les chocs de partis déroutent le jugement, et que les systèmes soutenus avec éclat finissent toujours par manquer de mesure ou de justesse ; regardant en pitié ces petites passions et ces cabales obscures qui forment toute l'activité de nos ressorts modernes : sans envie contre ses émules en science ; émettant le vœu d'une fraternité qui unirait entre eux tous les doctes chrétiens par une noble confédération dans laquelle ils s'éclaireraient, s'apprécieraient, se récompenseraient de leurs propres suffrages, s'affranchiraient par là des jugements incertains ou précipités de la foule, et se tiendraient lieu de la postérité.

La postérité ! Le cardinal Borgia devait-il croire qu'elle allait commencer pour lui ? Oui, Messieurs, nous lui devons tous, hélas ! le legs inestimable d'un instructif exemple. Venez assister à son heure suprême. Voyez comme meurent les justes. Il mourra dans une terre étrangère, victime de sa respectueuse affection pour le premier et le plus parfait des prêtres de cette religion. Ah ! c'est qu'il l'aimait comme un fils aime son père, comme on aime la bonté. La secourable amitié de Pie VII l'avait souvent prévenu du danger de sa situation, elle l'avait conjuré, après le passage des monts, de se reposer des longues fatigues de ce mémorable voyage. Sourd au vœu de l'amitié, ou plutôt docile à ses inspirations, il suit les traces de son maître. Il a quitté Rome pour lui et avec lui ; la mort seule peut les séparer. Les déchirements d'une séparation, son âme ne les supporterait point, au lieu que les infirmités du corps ne sont point au-dessus de son courage. Enfin il est fixé dans les irrévocables décrets de la Providence, le sort du voyageur, arrêté dans sa course. Le coup est parti d'en haut ; ainsi que le saint illustre, protecteur de votre jeunesse, Messieurs, dont le nom est inséparable des noms les plus chers à l'Eglise, qui fut l'interprète des rois, le docteur des grands, et l'oracle des conciles, que Louis IX admettait à ses entretiens intimes, et que l'admiration proclama la colonne de la chrétienté, la terreur de l'hérésie, l'honneur de la pourpre romaine, l'ami de ce Thomas dont le génie subtil et profond a étonné le monde, la gloire d'un ordre fameux, disparu dans le naufrage de tant de regrettables institutions ; qui, après avoir possédé la noblesse des talents utiles et le crédit des plus rares vertus, mourut dans la cité la plus digne de lui ; qui a mérité deux fois que l'impiété profanât son tombeau, comme si l'ombre seule des héros de la vérité était encore la plus redoutable accusatrice du mensonge : ainsi que Bonaventure qui, il y a cinq siècles, accompagna dans nos murs Grégoire X, il laissera à Lyon sa dépouille mortelle, et édifiera la ville des martyrs par la sainteté de sa mort. Il est donc temps que l'homme irréprochable rejoigne le rémunérateur suprême ! Le ciel lui ménage encore le bonheur de serrer dans ses mains glacées la main tremblante de son pontife. Oh ! pourquoi n'a-t-il pas été témoin de nos transports ? pourquoi ne l'a-t-il pas vu émouvoir toutes les âmes par sa douceur touchante, les attendrir par la joie que la sienne éprouvait au milieu de ses enfants, et, par son recueillement angélique dans ce temple, paraître à tous les yeux une puissance descendue du ciel pour consoler la terre

Hélas ! le cœur du cardinal Borgia ne palpite plus qu'à force de piété et de résignation. La philosophie a ses hypocrites et ses faux braves, le dernier instant les démasque ; alors sont détrompés ceux qui s'abusaient : alors seulement le vrai sage est assuré de ce qu'il vaut, de ce qu'il a valu ; c'est ce jour, juge de tous les autres, qui pèse nos années, vérifie nos mérites, et en détermine pour ainsi dire le titre. Il semble que c'était là que le cardinal Borgia s'attendait lui-même, et il se trouva tel qu'il pouvait le désirer ; sa fermeté n'est point effort, il ose contempler la mort en face, instruit de ce qu'elle est par la religion, et rassuré contre elle par la conscience : parfait modèle dans l'art de vivre, il est encore un excellent maître dans l'art de mourir. Admirez ce doux calme dans un moment aussi terrible, aux portes d'un avenir impénétrable. Mais admirez aussi les élans de sa sensibilité profonde ; les larmes qu'il ne craint pas d'accorder à ses compagnons qu'il ne reverra plus, les souhaits qu'il exhale pour leur voyage ; ses tendres appréhensions, ses doutes en quelque sorte prophétiques, l'avenir de la religion, la plus vive de ses inquiétudes, et le ciel avec lequel il est déjà en commerce. Ah ! c'est la victoire du chrétien ; c'est le désir puissant d'un meilleur monde. Est-il, sans Dieu, de vrai courage ? Sans Dieu, soutiendrait-il l'appareil des cérémonies redoutables ? Avec lui et pour lui, sa bouche mourante répète elle-même les paroles de la foi suspendues par l'émotion et la douleur. Il disait sans cesse : « Mon Dieu ! ô mon Dieu ! enseignez-moi à souffrir. » Ses yeux s'arrêtent avec amour sur la croix qu'on lui présente, comme l'astre qui doit le guider dans le passage de la vie à l'éternité. Elle rend ses peines moins vives et son sacrifice plus léger : tant que la force et la raison lui restent, sa sérénité est entière ; il s'avance vers sa fin, appuyé sur les idées de rédempteur et de rédemption. Quand ses yeux se voilent, quand ses facultés se troublent, quand il tombe dans ce délire effrayant qui annonce la dis-

solution de tout ; ce délire où l'âme se découvre quelquefois toute nue, où les remords s'emparent si souvent de leur victime, n'est pour lui qu'un songe paisible, la juste récompense de sa vie. Il nomme encore son premier ami qui est le premier ami de tous les chrétiens, et qui emporte avec lui un chagrin de plus. Enfin il meurt comme nous devons tous vouloir mourir.

Prêtres, guerriers, magistrats rassemblés autour de ce cercueil, unissez vos supplications aux supplications de l'Eglise. L'Agneau sans tache va être immolé sur nos autels pour celui qui en a élevé au vrai Dieu, jusqu'aux bornes du monde. Quelle doit être notre confiance! Le prince que nous pleurons a toujours gardé l'inviolable dépôt de la foi ; il l'a défendu contre les nouveautés dangereuses et les attaques de l'orgueil, contre les schismes et les hérésies dont il était le plus irréconciliable ennemi. Jamais on n'eut à lui reprocher cette scandaleuse opposition entre les principes et les mœurs, entre la doctrine et le devoir dont le monde attriste souvent la religion. O Dieu clément! laissez-vous toucher par le sang de votre Fils qui va être offert sur la table de propitiation : le sacrificateur est digne d'être exaucé, pour ses hautes vertus, ses longs travaux et ses éminents services (61*). Mais le juste, pour lequel nous implorons votre miséricorde, ne serait-il pas déjà purifié par tout tout ce qu'il a fait pour votre nom, par les larmes du chef de votre Eglise, et les vœux d'une cité qui le pleurera longtemps ? Oui, nous espérons que vous l'avez déjà introduit dans vos tabernacles avec les confesseurs, les docteurs et les bienfaiteurs de votre divin sacerdoce ; et que, la leçon d'une si belle mort n'étant jamais perdue pour nous, notre mort sera aussi la vie éternelle.

IV. ÉLOGE FUNÈBRE

DE M. JEAN-JOSEPH DE MÉALLET, COMTE DE FARGUES,

Prononcé le* 22 *mai* 1818, *au service solennel célébré dans l'église de Saint-Pierre

Flevit eum omnis civitas. (II *Reg.*, III, 32.)

Toute la cité a donné des pleurs à sa mort.

O inconstance des choses d'ici-bas! Hélas! Messieurs, lorsque nous lisions naguère, dans les traits du magistrat chéri dont vos regrets m'ont demandé l'éloge, les marques d'une santé florissante, les présages d'une vaste carrière, et les longs bienfaits d'une administration paternelle ; lorsque l'amitié, l'estime, la reconnaissance jouissaient des fruits de son zèle infatigable, des résultats de sa prudence consommée, des charmes de son commerce affectueux ; lorsque des épreuves difficiles, des luttes glorieuses, des suffrages augustes avaient tant jeté d'éclat sur un nom qu'il rehaussait encore par une adhésion soutenue aux doctrines religieuses, qui l'eût pensé, Messieurs, qu'une maladie cruelle le frapperait tout à coup, le ravirait à notre amour, l'ensevelirait dans la poussière du sépulcre? qui l'eût pensé, qu'on pleurerait bientôt sa mort, et que ma faible voix, qui ne lui était pas inconnue, serait l'interprète de la douleur publique aux funérailles d'un jeune magistrat, français comme ses aïeux, incorruptible comme l'honneur et aimable comme la bonté!

Lyon, terre classique de la foi et de la fidélité! Lyon, où l'on distingue les familles à la généalogie des aumônes, et dont l'Europe envie les établissements utiles! Lyon, arche de salut dans le déluge de toutes les passions armées et de toutes les fureurs sanguinaires! Lyon, quelle est la cause de ta disgrâce nouvelle? Est-ce que tu serais différente de toi-même? tes fils ne ressembleraient-ils plus à leurs pères? Cependant tu as toujours aimé les princes, tu en as toujours été aimée. Aurais-tu oublié ce siége mémorable où tu déployas pour eux tant de vaillance? Tu les appelais : ils sont venus. Est-ce que tu serais ingrate? Ils t'ont donné la paix, mère de l'industrie; ils t'ont donné des magistrats intègres, de sages administrateurs, des hommes de justice. Comment es-tu plongée tout entière dans l'affliction? Est-ce une leçon de celui qui châtie et qui récompense? O Lyon, rallie-toi autour de ce qui raffermit les empires ; confie-toi à l'âme de ton roi que les besoins de son peuple remplissent tout entière; écoute les vertus de ton dernier magistrat, prête l'oreille à ses services. Ces vertus et ces services, voilà, Messieurs, l'intention de l'hommage que je consacre à la mémoire de M. Jean-Joseph de Méallet, comte de Fargues, chevalier des ordres de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, de ceux de Saint-Jean de Jérusalem et de Saint-Léopold d'Autriche; ancien officier supérieur dans le régiment de Fargues, cavalerie, à l'armée de Monseigneur le prince de Condé ; ancien administrateur et ensuite président de vos hôpitaux ; ancien colonel de votre garde nationale à cheval; membre du conseil général du département du Rhône; membre, pour la troisième fois, de la Chambre des députés, et maire de la ville de Lyon.

Prêtres du Seigneur, guerriers, magistrats, rassemblés par une calamité inattendue autour de ce tombeau, et vous qui lui étiez liés par les nœuds du sang, que son bonheur rendait heureux, et parmi lesquels il trouvait de si douces indemnités dans ses peines : et vous, familles laborieuses dont il était l'appui, non, je ne viens point vous éblouir par les dons du génie, la renommée des hauts faits et le fracas des victoires ; je vous attacherai par l'excellence des principes, l'éminence des qualités, l'importance des événements. Ici, Messieurs, le sentiment ne laissera rien à faire à l'éloquence, et le deuil universel est la plus digne louange de l'homme de bien que nous avons perdu.

Qu'est-ce qu'un maire? C'est une victime

(61*) M. Courbon, vicaire général de Lyon.

de la société, qui ne connaît de mobile que le désintéressement et de salaire que sa conscience; c'est une sentinelle qui veille lorsque les autres reposent, l'oreille toujours attentive aux plus légers mouvements, et l'arme toujours au bras pour donner le signal du péril; c'est un médecin qui n'est revêtu d'une grande considération que pour découvrir de plus loin et de plus haut les maladies et les remèdes; c'est un législateur dont les ordonnances, calculées par le besoin, varient selon les temps, les circonstances et les saisons; c'est un juge dont la balance impartiale ne condamne que pour guérir; c'est le gardien de l'ordre, de la paix et des mœurs; c'est le protecteur né de la religion, qui lui confie les avenues de ses enceintes sacrées pour en bannir le trouble et le scandale; c'est le noble instrument du souverain, qui remet à sa probité rigide un dépôt sur lequel tous les yeux sont ouverts; c'est un homme responsable, devant Dieu et devant le prince, du bonheur, de la santé, de la vie de plusieurs milliers d'hommes; sacrifiant quelquefois les intérêts particuliers à l'intérêt général, encourant le blâme parce qu'il est prévoyant, la haine parce qu'il est juste, la calomnie parce qu'il est sans peur et sans reproche; enfin, c'est le médiateur des familles, le bouclier des faibles, le refuge des opprimés et des innocents. Tel a été le comte de Fargues, Messieurs, et, pour le rendre encore plus digne de cette importante magistrature, la Providence, qui a ses desseins, l'avait en quelque sorte instruit d'avance à l'école de l'honneur, à l'école de l'adversité, à l'école de la nature, à l'école des œuvres utiles et des situations les plus extraordinaires.

Il n'est plus, Messieurs, le rocher historique dont la perfidie et l'ingratitude pouvaient seules triompher; il n'est plus, cet ordre fameux par la pompe des souvenirs et la célébrité des exploits, dont les trophées couvraient l'Europe, et qui nous doit ses plus illustres chevaliers, les Lavalette, les Aubusson, les Tourville, les Hoquincourt et les Suffren; cet ordre qui garda longtemps le berceau du christianisme et le tombeau de son divin fondateur; qui partageait à la Massoure les dangers et la captivité de saint Louis, et défendait nos rivages et nos mers contre les insultes des barbares: cet ordre dans lequel on rivalisait de loyauté et de constance, et où la piété, doublant la force des moyens, gagnait aussi des batailles; cet ordre dont les membres, toujours dévoués à la France, toujours prêts à la servir, toujours alliés généreux, offrirent à l'infortuné Louis XVI, dans la dernière année de son règne, un hommage volontaire et spontané qui attendrit sa belle âme; cet ordre dont la gloire est aussi la nôtre (car enfin, Messieurs, il me semble que la gloire, chez nous, date de plus loin qu'on ne l'imagine; et que nous récuserions une assez désirable succession, si nous ne voulions plus de celle de nos anciens preux); cet ordre enfin, accoutumé, depuis un grand nombre de siècles, à lire dans ses ineffaçables registres le nom des ancêtres de M. de Fargues.

Leur mémoire n'était pour lui qu'un engagement à les imiter : aussi, je ne le louerai point de son origine (62); je ne dirai point que par l'hérédité de la noblesse, un père transmet à ses enfants la dette de la reconnaissance publique avec l'obligation de rendre de nouveaux services. Cependant, si M. de Fargues eût arrangé lui-même sa destinée, son premier vœu sans doute aurait été d'appartenir à une race distinguée par ses principes et par ses actions. M. de Fargues a joui de cette prérogative, dont la plupart tirent plus de vanité qu'ils n'en recueillent de fruit. De quel feu ne devait-il pas être embrasé lorsqu'on lui racontait, dans son enfance, les traits de magnanimité qui avaient signalé les aînés de sa famille. Que d'éloquentes leçons dans ces éloquents exemples! Ainsi, le métier de la guerre, dont il éprouvait le besoin à l'ombre de tant de lauriers, le disposait, si j'ose ainsi dire, au courage qu'exige l'administration d'une grande cité : à l'école de l'honneur, il apprenait l'honneur; l'honneur, l'âme de toutes les places, l'aiguillon de tous les sacrifices ; l'honneur, Messieurs, la seconde vie des Français.

M. de Fargues croissait sous les yeux de ses ancêtres, lorsque l'adversité se hâte de mûrir sa jeunesse : faible écho de la justice éternelle qui appelle la tempête et la députe où il veut, déjà commençait à retentir le grand tumulte qui a si longtemps frappé nos oreilles et étourdi le monde; déjà se multipliaient de toutes parts ces bouleversements inouïs, ces apostasies insensées, ces discordes fatales d'un peuple célèbre entre tous les autres par son obéissance et sa douceur; d'un peuple tout à coup fatigué de son état, courant après la chimère du mieux, traversant tous les genres d'esclavage et souriant à ses fers, laissant mourir l'oint du Seigneur, dansant sur son sceptre brisé, décrétant l'ironie à l'échafaud d'un saint et à une couronne de quatorze siècles. Où se réfugiera M. de Fargues? à l'abri de l'oriflamme sans tache, parmi ces braves, dont le chef (63) qui était aussi leur modèle, vient de succomber, regretté de toute la France, aux nobles travaux de ses héroïques campagnes, et se consolait en disant adieu à son pays, de revoir bientôt le jeune héritier de son nom moissonné au printemps de l'âge, par la tyrannie, jalouse de sa renommée et de son inquiétant avenir.

Il se réfugiera parmi ces guerriers, débris illustres, échappés aux privations de la vie, aux chagrins de l'exil et aux injures des cours; soumis à la même discipline, nourris

(62) M. de Fargues comptait dans sa famille un grand nombre de commandeurs de Malte, de saints évêques, et des comtes de Lyon.

(63) Mgr le prince de Condé, décédé le 13 de ce mois.

du même pain, vêtus de la même bure; déposant les mêmes fantaisies de la richesse, les chimères de l'orgueil et les distinctions de la naissance; se battant, hélas! contre d'autres guerriers fiers de reconnaître des Français à leurs coups et à leur humanité, et, jetant, des bords du fleuve témoin de leur persévérance, des regards douloureux sur notre triste patrie, qui déchirait alors ses entrailles de ses propres mains. On n'oubliera jamais cette journée périlleuse, où, blessé lui-même, M. de Fargues voit tomber à ses côtés un oncle, pour la vie duquel il aurait donné la sienne, mêlant ses larmes au sang qu'il vient de répandre pour la plus sainte des causes, relisant sur son étendard la devise de la fidélité, *Dieu et le roi ;* et jurant de venger sa mort en suivant ses traces. Hé quoi! Messieurs, aujourd'hui que tant de victimes ont disparu dans les hasards de la guerre, combien il est juste de rassembler toutes les palmes, et d'en élever un monument à la gloire commune! Combien il est juste de ne pas renier de brillantes actions, parce que la monarchie en était l'objet! Combien il est juste de confondre dans la même admiration, tous ces nobles enfants de la France, qui n'apercevaient dans le danger que son salut, et dans la mort que son triomphe!

Mais au guerrier vont bientôt succéder l'époux, le père et l'ami; les sentiments doux vont remplacer les exercices belliqueux. M. de Fargues va placer tous ses plaisirs dans la satisfaction intérieure, vivre isolé au milieu du monde et tranquille au milieu du tumulte, se délasser de la gloire ou plutôt en acquérir une nouvelle, la gloire de la bonté : une bonté soutenue forme un grand caractère. Celui qui n'obtient pas le titre de bon, ne recueille jamais la confiance avec l'amour. Par sa bonté, M. de Fargues ajoutait à son propre bonheur ce qu'il retranchait du malheur d'autrui : aussi la reconnaissance, à son égard, était moins une dette qu'un plaisir : on dirait qu'il la partage, lorsqu'on la lui témoigne; et la joie que lui inspire un succès auquel il s'intéresse ou auquel il a contribué, laisse douter s'il n'en est pas l'objet, alors qu'il n'en est que la cause. Voilà, Messieurs, l'homme excellent que votre cité adopte et qui adopte votre cité : un nœud fortuné l'enchaîne dans vos murs, et tout lui assure une existence sans nuages. Oh! dans la corruption actuelle des mœurs, et dans la triste décadence des vertus, qu'il nous soit permis d'ébaucher au moins des scènes de famille, qui rappellent la simplicité patriarcale de nos aïeux : mais qui pourrait louer dignement les qualités modestes, l'angélique douceur, la piété attirante de celle qui avait donné la main à M. de Fargues? C'était la pudeur antique, embellie par l'amabilité la plus touchante. Il n'y avait d'autre autorité entre les époux que l'émulation du bien. Caroline, Emma, Olympe (ô vous dont la douleur filiale est une nouvelle douleur pour la cité, inconsolables orphelines, tendres fleurs qui espériez un ciel plus favorable et plus serein, que vos noms consacrés par le malheur soient répétés aux obsèques du meilleur et du plus infortuné des pères!), Caroline, Emma, Olympe mettaient le comble à la félicité des auteurs de leurs jours. Encore au berceau, déjà elles entendaient parler de Dieu et de sa religion. On les formait à offrir leur nourriture de chaque jour au nourricier des oiseaux du ciel. Plus tard, M. de Fargues, secondé par une compagne chrétienne comme lui, présidait à de plus graves enseignements : c'était les premiers éléments, les premières preuves, les premières pratiques de la foi : et ces pratiques, on les observait strictement sous leurs yeux, en sorte que leur éducation était réellement un cours de morale catholique en exemples.

Avec ce jugement exquis, avec cet amour ardent du vrai, avec cette haine des nouveautés, M. de Fargues pouvait-il ne pas avoir des amis? Il en avait partout, Messieurs, chez les siens, chez les grands, chez les petits. Chez les siens : ô amitié, sentiment ineffable qui nous fais oublier les peines semées sur notre passage, plaisir qui n'es ni précédé du trouble, ni suivi du regret, jouissance de toutes les heures, chaste volupté de tous les âges, amitié dont la gloire est d'exister pour les autres, M. de Fargues brûlait de ta flamme! et sa tendresse pour un bienfaiteur de votre cité, n'est-elle pas une des plus belles pages du beau livre de l'amitié? L'aimer pendant sa vie était toute sa vie; l'aimer après sa mort était toute sa vie; parler de lui, penser à lui, le ressusciter en quelque sorte, en lui ressemblant, était toute sa vie; aimer ses enfants d'un double amour, parce qu'elles étaient les nièces de M. de Sathonay, était toute sa vie! Pouvait-il ne pas avoir des amis chez les grands, celui qui connaissait le prix d'un cœur, celui que nous avons vu goûter aux sources de la nature, au milieu de ses enfants, la naïveté de leurs jeux, le charme de leur sourire, l'étude de leurs penchants, l'essai de leur intelligence naissante; celui qui semblait avoir la délicatesse de tous les devoirs, le respect d'un fils, la vigilance d'un père, la constance d'un époux, au milieu de tous les genres de séduction; celui qui a toujours été ce qu'il devait être? Pouvait-il ne pas avoir des amis partout, et jusque chez les petits, celui qui ne fut pas seulement bienfaisant, mais charitable, celui aux yeux duquel la charité n'était pas seulement de la pitié, mais un précepte rigoureux; celui qui avait pour maxime que refuser à Dieu, en la personne des indigents, serait non-seulement une injustice, mais un sacrilége; non-seulement une ingratitude, mais un homicide? Que M. de Fargues connaissait bien, Messieurs, tous les secrets de la miséricorde! Que de bonnes œuvres que le regard des hommes n'a jamais vues, dont sa conscience même n'osait s'applaudir, et n'ont été remarquées que du juge et du témoin des consciences! Comme il en rece-

vait le véritable salaire dans l'invisible estime de Dieu.

Mais quoiqu'il ne se glorifiât de rien, excepté de bien faire, et de persévérer en faisant mieux encore, sans être aperçu, on n'oubliera jamais l'administrateur de ces hospices nécessaires, où l'humanité souffrante est servie, si j'ose ainsi dire, par la noble élite des habitants de votre noble cité : les fréquenter était le droit dont M. de Fargues se montrait le plus jaloux ; y calmer, par des mots pénétrants, l'impatience ulcérée qui accuse tout, jusqu'à la bienveillance qui la soulage, était l'obligation qu'il remplissait avec le plus de scrupule; aborder les couches de la douleur, interroger les malades, répondre à leurs vœux, était sa plus exacte occupation; visiter surtout les malheureux, qui, au tourment de leurs infirmités, joignent celui de la honte, était le plaisir auquel il mettait le plus de prix; encourager le zèle, réprimander l'inattention, maintenir l'ordre, était sa sollicitude la plus assidue ; y être désiré, parce qu'on était content de l'y voir, et qu'il remarquait lui-même, avec la surprise de la modestie, la joie des pauvres dont la reconnaissance suspendait en quelque sorte les peines, était sa jouissance la plus vive; enfin, leur assurer une dernière preuve de sa libéralité est la première pensée et la première disposition de son testament : tant il est vrai d'ajouter, Messieurs, que ces magnifiques édifices ont, à toutes les époques, formé vos illustres citoyens!

Mais quels singuliers événements (64) frappent le monde d'une stupéfaction presque miraculeuse, inondent la France d'une allégresse presque inespérée, et aplanissent à M. de Fargues la route des dévouements? La monarchie renaît, le lis refleurit. Il revient de son trop long exil, l'héritier de plus de soixante rois, dont plusieurs nous montrent écrits sur les diadèmes les titres de saint, de grand et de bon, dont le nom était mêlé dans nos cérémonies aux invocations de l'amour, dans nos tribunaux aux oracles de la loi, dans nos armées aux chants de la victoire, dans nos temples aux bénédictions de la paix, et qui nous avaient élevés au premier rang entre les nations : il revient, le seul Français capable de fermer nos plaies : il revient annoncé par le plus aimable des précurseurs, qui ne voit en lui qu'un Français de plus en France. A ce prodige votre amour éclate, Messieurs; il brûle de ravir à la cité jalouse qui le possède ce précurseur, brûlant lui-meme de voir la cité fidèle. M. de Fargues est à Nancy, chargé de vos hommages, de vos souhaits et de vos serments. Le prince retrouve Lyon tout entier dans votre messager; et, si vous ne jouissez pas de sa présence, son cœur est au milieu de vous.

Mais de nouvelles distinctions et de nouveaux services attendent M. de Fargues. Vous l'entendez encore, le cliquetis des armes, la détonation des instruments de mort, la dévastation qui s'apprête, l'ennemi à vos portes et menaçant la résistance de toute sa colère ; une poignée de jeunes combattants (65) (c'étaient des Français, Messieurs), retenant la fureur de soixante mille étrangers animés par la soif du pillage, irrités de leurs pertes, impatients d'envahir une ville sans défense, qui appelait le jour avec une inquiétude cruelle. Dans cette extrémité il fallait un médiateur digne de parler le langage de l'humanité à une armée depuis longtemps désaccoutumée de vaincre, et d'autant plus fière de ses succès qu'ils étaient alors pour elle une rare nouveauté. M. de Fargues est choisi, emporte avec lui vos destinées, négocie avec le général que ses grâces chevaleresques séduisent, et la cité respire; l'aigle des Césars, repliant ses ailes, abat son vol à l'ombre de la belle fleur de France; et M. de Fargues rentre dans la place, étonné des louanges qu'on lui décerne, comme s'il n'avait fait qu'une chose ordinaire : le libérateur des habitants de Lyon en était le plus humble.

Je ne vous entretiendrai pas, Messieurs, dans cette triste cérémonie, des fêtes de la restauration, ni des transports de la félicité publique, ni des acclamations unanimes qui signalent dans vos murs l'entrée d'une auguste héroïne, dont aucune langue ne saurait raconter les tribulations et la constance. M. de Fargues, alors rayonnant de joie et de bonheur, brillait à la tête de la cavalerie de votre garde: cette garde lyonnaise, qu'on a vue, depuis son institution et dans les plus alarmantes conjonctures, offrir le spectacle d'une discipline inaltérable, qu'aucun obstacle ne relâche, braver les fatigues, les veilles et les dangers ; marcher lorsque le Rhône et l'Isère avaient, si j'ose ainsi dire, mêlé leurs eaux fraternelles pour submerger la révolte; se confondre dans la ligne de nos légions, leurs émules en valeur, et mériter les éloges de leur roi. M. de Fargues se félicitait en silence de la douce confraternité qui lui retraçait les goûts, les travaux et les combats de sa jeunesse, s'enorgueillissait de sa patrie reconquise à ses maîtres, remerciait le ciel des merveilles qu'il avait opérées, lorsque la volonté souveraine lui confie l'administration de notre cité, et que M. le comte d'Albon a le successeur le plus capable d'adoucir vos regrets.

Hélas! ses épreuves commencent avec sa magistrature : et pourtant, Messieurs, que ne devait-on pas augurer d'un magistrat qui a le sentiment de sa droiture, la tradition des vertus, l'incorruptible voix des tombeaux, l'autorité des engagements qu'il a déjà contractés avec la gloire, la possession de cette qualité qu'on croit vulgaire et qui est si rare, de cette qualité précieuse dont on a trop rejeté les anciennes règles, et qu'il est temps de réhabiliter dans ses droits. L'audace détruit, le génie élève, le bon sens conserve et perfectionne. M. de Fargues, qui a l'ambition

(64) La première restauration.

(65) Sous les murs de Lyon, le 20 mars 1814.

de n'avoir pas même désiré la place redoutable dont il s'aggrave encore le fardeau, qui a toujours mis le respect de lui-même dans son indifférence pour les faveurs, et dont le zèle n'a jamais fructifié que pour les autres; M. de Fargues arrange ses heures, renonce à ses habitudes, pèse ses devoirs, les grave pour toujours dans sa mémoire et dans son cœur. Ecoutez, hommes frivoles ou ingrats : Servir la multitude malgré elle et lui déplaire pour la sauver; déclarer la guerre aux abus dont la cupidité et la mauvaise foi perçoivent les fruits; apprendre tous les besoins, tous les murmures, toutes les réputations; maintenir la concorde entre les époux, et la sécurité dans les familles; prévenir les infractions à la loi; surveiller ces repaires de l'avarice où l'on adore le hasard; combiner à tous les instants de la nuit et du jour ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est mieux; prévoir les crises et l'inactivité d'une grande population qui menace d'être séditieuse; animer l'industrie par son crédit, solliciter des préférences lucratives, et les obtenir comme des gages de considération personnelle; imposer des privations, lorsque la salubrité est compromise; exiger des sacrifices quand ils sont nécessaires, pour ne pas en exiger ensuite de plus pénibles; enfin, n'avoir plus qu'une seule pensée, qu'un seul but, qu'un seul désir, le bonheur de la cité, et ne recueillir souvent, pour récompense d'une immolation presque quotidienne, que des chagrins cuisants, des soupçons injurieux, de graves censures, des inculpations calomnieuses et de lâches manœuvres : il me semble qu'on a lieu d'être surpris qu'il y ait des hommes capables d'embrasser de si accablantes fonctions. Voilà, Messieurs, la tâche commandée à M. de Fargues, et il l'a remplie; toujours simple comme la vérité, toujours calme comme la raison, toujours prudent comme la sagesse.

Mais que peut la sagesse contre les décrets impénétrables d'en haut? Il a reparu l'homme du mensonge (66), pour enrôler de nouvelles victimes, entasser de nouveaux désastres, enterrer de nouvelles nations, et renouveler le bruit que tant de diadèmes avaient fait en tombant : des cris le précèdent, que l'enfer seul a inventés : oh! s'il eût été alors donné à nos aïeux de promener leurs ombres sévères à travers nos malheurs : Français, nous auraient-ils dit, qu'avez-vous fait du vieux royaume des Francs? Qu'avez-vous fait des successeurs de Clovis? Après les avoir tenus dans l'exil, la misère et la tribulation, vous souffrez une seconde fois l'envahissement de leur héritage, au lieu de l'arroser comme nous de votre sang ou de le couvrir de votre corps! Qu'est votre stupeur auprès de notre vaillance? Votre léthargie auprès de notre enthousiasme, et vos discours près de nos prouesses? Nous mourions aux pieds de nos maîtres, et vous abandonnez les vôtres, si vous ne les trahissez point! Familiarisé avec ces mâles accents, il tarde à M. de Fargues de revoler aux terres étrangères sous la cornette blanche, et son épée frémit dans son fourreau : mais la foi jurée au frère du roi-martyr l'enchaîne à son poste. Prince, lorsqu'il y a quelques mois tous les yeux admiraient en vous l'affabilité des seigneurs de votre race; lorsque les airs retentissaient des hymnes de la joie, que toutes les bouches répétaient à l'envi les mots heureux et touchants de votre belle âme!.... Prince, vos Lyonnais ne sont pas changés : c'est une calamité irrésistible qui entraîne.... Formellement sommé par lui de garder sa place, d'apprivoiser le despotisme et de sauver Lyon de l'anarchie, M. de Fargues obéit. Et soit que par ses réparties inattendues il dise la vérité à celui qui ne l'aima jamais : soit qu'il déclare son inviolable attachement aux Bourbons, en présence de leur plus irréconciliable ennemi; soit qu'il écoute dans un silence expressif des reproches qui deviennent pour lui de nouveaux titres de noblesse; soit qu'il fasse à votre salut un sacrifice qui le déchire, et qu'il se dévoue à toutes les apparences de la déloyauté, pour arracher votre cité à la dévastation, contenir l'audace d'une foule de méchants inconnus qui souillaient vos murs, et ramener l'ordre au sein de la confusion : quelle grandeur d'âme! quel oubli de soi-même! quel renoncement!

Le ciel devait un miracle à d'aussi sublimes exemples. Déjà, Messieurs, la justice a jeté un long cri d'indignation, elle est en armes pour elle-même et pour nous, et la victoire ne sera pas indécise. L'homme de malheur a fui (67), abandonnant à la discrétion de l'Europe soulevée cette armée digne d'un meilleur sort, cette armée qui naguère encore cachait notre servitude sous ses innombrables trophées; cette armée aux drapeaux de laquelle l'honneur tient si profondément, que rien n'a pu en effacer les caractères; cette armée dont l'Europe stupéfaite ne pouvait ni deviner les moyens, ni expliquer la patience, ni suivre, dans leur rapidité, les continuels triomphes; cette armée, aujourd'hui bouclier du trône, et colonne de la patrie; immortelle armée (68), riche d'immortels souvenirs, qui donnera l'exemple de la fidélité comme elle a donné l'exemple du courage. Mais qui réparera les suites du retour de Napoléon? Qui cicatrisera tant de blessures? D'innombrables bataillons nous pressent avec la longue chaîne de leurs subites exactions. M. de Fargues en diminuera la pesanteur. Qui de vous ne sait pas ses contradictions, ses angoisses, ses insomnies? Que de choses il a faites en peu de temps! Quelle abnégation, jusqu'à exposer sa liberté pour nous! caressant les uns, parlant aux autres de toute la hauteur de sa place et de son nom, captivant ceux-là par cet attrait singulier qui improvise la confiance, admiré de tous, même des monarques libérateurs

(66) Le siècle des Cent Jours.
(67) La seconde restauration.
(68) Sous le maréchal duc de Feltre.

dont la reconnaissance s'est acquittée envers lui par les plus éclatants témoignages.

Mais les charges, me dira-t-on? Puisqu'il faut, Messieurs, que la louange descende à l'apologie, la guerre n'est-elle pas le plus affreux des fléaux? Et cependant aucune goutte de sang n'a été répandue dans vos murs, aucune violence exercée, aucune fortune ravagée : les charges! combien elles auraient été plus lourdes, sans les adroites lenteurs, les concessions ménagées et les négociations paternelles de votre magistrat? Les charges! quelle mémoire n'aurait pas retenu ces protestations dont l'énergie mesurée et la noble tristesse vivront toujours dans vos fastes? Qui ignore que, pour vous dérober à des prétentions hostiles, arbitraires, offensantes, il s'inscrivit à la tête de cette liste glorieuse qui calma toutes les exaspérations, toutes les plaintes, tous les dangers? Les charges! peut-il ne pas y en avoir dans ces catastrophes imprévues, suscitées d'en haut pour châtier la terre? Les charges! Quoi! Messieurs, les tyrans auraient des adulateurs, de l'encens et des statues : et l'indifférence ou l'outrage seraient le partage des bienfaiteurs des peuples? Qui voudrait donc les conduire? Et l'anarchie alors ne serait-elle pas fille de l'ingratitude?

Quoique M. de Fargues pût dans un glorieux repos se replier sur lui-même et remonter doucement la vie, puisqu'il y rencontrait des sentiments élevés, de vrais amis et de belles actions, qui s'étonnera maintenant, Messieurs, de l'empressement flatteur de la cité à nommer M. de Fargues parmi les députés de la nation? Convaincue que nous ne reprendrons notre poids dans la balance européenne, qu'en reprenant notre équilibre dans l'ordre moral, elle envoie un homme de bien à ces assises nationales qui vont régler le sort du monde, à ces jugements en dernier ressort des besoins d'un État appauvri par de nombreuses victoires et de vastes conquêtes, à ces solennels examens des remèdes que réclament des plaies invétérées; elle envoie un homme de modération, aimant sans doute une sage liberté, mais craignant surtout le péril des systèmes et les jactances de la parole; un homme de maturité, attaché à la raison de l'expérience et à la majesté des temps. Et cet homme justifiera les suffrages de la cité. M. de Fargues savait que l'Etat le plus fort et le plus heureux n'est pas celui où il y a le plus de politiques et de calculateurs, mais où il y a le plus de chrétiens et de Français vertueux, éclairés et intègres; qu'un royaume ne se sauve point par les sciences, mais par les mœurs; par les lois, mais par la religion; par les lettres, mais par les bonnes œuvres. Sans passions, comme sans préjugés, étranger à l'art des intrigues comme à celui des sophismes, en garde contre la manie des inventions et des perfectionnements, il disait, avec sa franchise ordinaire, que si tout ce que nos pères ont fait ne peut pas subsister en entier, tout ce que nos réformateurs ont imaginé doit subsister encore moins; que notre véritable puissance est dans la puissance du roi; mais il savait aussi que, dans une cité, l'intérêt de tous est dans leur confiance en son chef.

La légèreté prononce quelquefois bien témérairement sur un magistrat absorbé dans les devoirs, les sollicitudes et les dégoûts de sa place. Est-ce qu'il est l'arbitre des saisons? Tient-il en bride les orages et la grêle? A-t-il le don des prodiges? Représentons-nous-le plutôt livré aux tourments de son cœur et aux incertitudes de son esprit. Hélas! il était réservé à M. de Fargues d'avoir un ennemi de plus à combattre : et s'il est, pour un magistrat, une circonstance où il doive être en quelque sorte plus qu'un homme, n'est-ce pas lorsque la terre est avare de ses richesses, lorsque le travail opiniâtre et la plus diligente économie ne suffisent plus à leur nourriture, lorsque l'avenir ajoute aux terreurs du présent, lorsque le plus nécessaire des aliments est à un prix si élevé, que le désespoir s'effraye de ne pouvoir y atteindre, lorsque des rumeurs exagérées, la connivence des faibles et la perfidie des agitateurs fomentent ou entretiennent le dénigrement coupable, la méchanceté hardie et la cupidité insatiable? Que faire alors? L'homme en place, tranquille de la pureté de ses intentions et des lumières qui l'entourent, parmi la lutte de la misère contre la nature, examine, délibère, calcule les ressources et les obstacles, interroge les espérances et les craintes, s'adresse à l'opulence et à la miséricorde, et se retranche ensuite dans le sein de la Providence, auprès de laquelle il est absous, puisqu'il a tout fait. Oh! que n'a pas souffert M. de Fargues en voyant les souffrances des autres?

Ici, Messieurs, se découvre à mes regards un écueil dangereux où les vents contraires m'attendent peut-être. Ministre d'un Dieu de paix, je l'éviterai, cet écueil (69); je ne réveillerai point de lamentables souvenirs; je n'approfondirai ni les causes, ni les effets : il est dissipé à jamais ce nuage qui chariait dans ses flancs ténébreux une grande tempête; notre devoir à nous, comme notre privilége, est de jeter un voile épais sur les coupables, d'éteindre les rivalités, de rappeler aux perturbateurs des nations qu'ils sont les ennemis déclarés de Dieu, de la patrie et de leurs frères, et à ces trompettes de fraude et de mensonge qui nous importunent de leurs sons discordants, qu'elles ne sont que des trompettes de mort; que c'est l'affreux tocsin qui annonce des haines nouvelles, de nouveaux assassinats et des régicides nouveaux....

Mais oserai-je passer sous silence la conduite de M. de Fargues en cette déplorable journée? Symptômes alarmants, indices et préludes d'attaques, progrès rapides de l'in-

(69) Conspiration du 8 juin 1817.

surrection, rapports décisifs, nécessité d'agir, il compare tout. Sa tête est proscrite, des avis multipliés lui donnent d'étranges certitudes, et c'est au milieu des grandes fêtes de la religion que l'on a médité l'attaque de l'autel et du trône. O mort ! ô impitoyable mort ! tu n'ajournais donc alors la perte que nous avons essuyée que pour nous la faire aujourd'hui plus cruelle par la mémoire des services qu'il nous a rendus. Rien ne distrait M. de Fargues des inspirations de l'honneur; il affronte les périls avec la plus imperturbable contenance; aucune de ses périlleuses obligations n'est omise; il intime ses ordres avec le sang-froid d'un vieux capitaine; son âme, toute de feu pour les Bourbons et pour la cité, lui rend les moyens de les servir plus faciles; et mourir pour eux n'est pas un sort à dédaigner. Voilà, Messieurs, le magistrat qui depuis... ... Je me tais, l'histoire parlera un jour. C'est elle qui burine la vérité, dévoile les secrets pleins d'horreur, éclaire toutes les impostures à la lumière de ses irrévocables oracles. Mais nous, tristes contemporains de ces tristes débats, gardons-nous de rouvrir des blessures encore sanglantes, fermons-les plutôt avec le baume de l'oubli; laissons à la justice son bouclier pour l'innocence, et son glaive pour le crime ; ne jugeons point les juges de la terre; abjurons les inquiétudes vaines, les folles défiances, les terreurs hypocrites; soyons unis par la gloire du passé, la sécurité du présent et les espérances de l'avenir ; que le sacerdoce, la magistrature, la finance, le commerce, toutes les classes de la société, ne forment plus qu'une seule famille : et si l'amertume de nos funestes divisions avait.... Prononçons, Messieurs, en tribut expiatoire, prononçons sur le tombeau de M. de Fargues, le serment qui était dans son cœur : *Dieu et le roi*.

Une telle vie, et j'ajouterais, Messieurs, que lorsqu'il échappait à son inadvertance de ces fautes légères, apanage inséparable de notre fragilité, il les avouait avec franchise et les réparait sans honte; une telle vie n'est-elle pas l'assemblage de toutes les vertus? O vertus, vous êtes le bonheur de la terre, les gardiennes de l'autorité comme de l'obéissance; vous seules sanctifiez la guerre et embellissez la paix ; vous seules assurez l'empire des mœurs et la prospérité des Etats! Qu'espérer, en effet, d'un siècle où la probité est une duperie, où la seule cupidité veille, et où les ambitions inutiles demandent à être payées comme les services, où le doute conduit au dégoût de toute vérité et à l'aversion de tout devoir, où l'impiété ne connaît plus de frein et ne souffre plus de remède, où on est parvenu à ne plus croire à cette religion, base unique de toute harmonie sociale et de toute sécurité humaine, à cette religion si nécessaire et si bonne surtout dans nos moments suprêmes, à cette religion, la grande auxiliatrice de M. de Fargues sur son lit de douleur?

Oui, Messieurs, il puise dans son sein une force nouvelle: toutes ses promesses se déroulent devant lui aux approches de l'éternité dans laquelle il entrera bientôt. Les instructions du premier âge, les exemples de famille, les réminiscences d'une probité qui n'a jamais cessé d'être chrétienne, se réveillent au signal des supplications adressées au ciel pour sa guérison; car, Messieurs, il trouvait un allégement à ses maux dans les témoignages de votre intérêt, et dans les vœux sincères de toute la cité : il savait avec quel empressement on demandait, avec quelle impatience on attendait les détails de son inquiétante situation : c'était l'agitation et les vives alarmes d'une famille tremblant pour les jours d'un père : Il est plus mal; il est mieux : on espère; on désespère. Il n'y a plus qu'un entretien, et M. de Fargues en est l'objet. Je me trompe, Messieurs, on espérait toujours; il fallait un miracle pour le sauver, mais qui est plus digne que lui de ce miracle? Hélas! ses jours étaient comptés, lui-même sentait que le dernier moment était proche : qu'il est grand, le vrai sage, aux prises avec la mort! Tout déguise aux yeux du guerrier l'image du trépas, il est frappé à son insu, et comme enseveli dans la gloire; la mort l'atteint, sans lui laisser le temps de songer qu'il est mortel; mais voir à découvert la mort qui s'avance lentement sur sa victime, compter ses pas, prendre de sa main la coupe d'amertume, la boire goutte à goutte, voilà, Messieurs, la lutte pénible que M. de Fargues soutient sans murmure.

Il appelle un prêtre qu'il étonne de sa foi, qu'il trouble du calme de sa résignation, qu'il déconcerte par une déférence surhumaine à la volonté divine. Entrons, Messieurs, dans ce sanctuaire de la piété aux prises avec la mort. Avec quelle confiance M. de Fargues presse sur ses lèvres la croix qui l'a racheté! La victime soumise relève les courages abattus, règle les honneurs de sa cendre, acquitte les dettes de son cœur, prend congé des premiers juges de ses intentions (70), des premiers témoins de ses vertus, des premiers coadjuteurs de ses travaux; il n'y avait entre eux qu'une âme, qu'une passion, qu'un intérêt, le bien public. Ses paroles, ses gestes, ses mouvements ne sont qu'affection; ses enfants, qu'il ne serrera plus dans ses bras, ses enfants! La dernière preuve de sa tendresse est d'en léguer les premiers objets à la tutelle d'un ministre des lois, dont le nom est le plus bel éloge (71). Et maintenant qu'il sent le monde lui échapper sans ressource, maintenant qu'il s'arrête, ce cœur qui battait si vivement pour la vertu, la gloire et l'amitié, que tout ce qui l'avait vu bien vivre accourt pour le voir bien mourir, il embrasse cette

(70) MM. Marc-Antoine Nolhac, G.-M. Mun t, Q. Vincent, J.-F. Dian, adjoints.

(71) M. de Montviol, président à la cour royale de Lyon.

immortalité, le plus bel apanage du chrétien. Messieurs, la mort de M. de Fargues a été le triomphe de la religion, comme ses obsèques ont été le triomphe de votre sensibilité.

Vous l'avez vue, cette désolation d'une multitude immense qui l'entoure de ses regrets unanimes. Vous l'avez vue cette sincère émulation de cent mille Lyonnais, qui veulent payer le tribut de leur amour à un homme dont ils n'ont jamais entendu parler que pour le chérir; vous l'avez vu, ce chapitre (72) toujours prêt à acquitter ce qu'il doit, l'accompagner depuis son lit de mort jusqu'à l'autel de vie, prier pour lui sous ces mêmes voûtes où avaient prié ses ancêtres, et offrir au médiateur suprême, dans l'antique métropole des Gaules, des vœux dont il est bien plus jaloux que de nos éloges; vous l'avez vu ce mélange simultané de vieillards, d'infirmes, d'enfants, qui achèvent son éloge en termes bien plus éloquents que les nôtres; vous les avez vus, ces guerriers pleurant un magistrat qui avait été guerrier comme eux; ces fidèles amis qui n'ont jamais eu d'autres reproches à lui faire, que de les abandonner trop tôt : jusqu'à ces ouvriers utiles, qu'il accueillait avec indulgence, qu'il jugeait avec impartialité, et dont il allégeait les fardeaux par l'intérêt qu'il prenait à leur sort. Hélas! aujourd'hui ils célèbrent son équité et sa bonté dans l'abondance de leurs larmes et la simplicité de leurs louanges.

Mais pourquoi, lorsque la bassesse ou l'orgueil élève des monuments à la puissance, pourquoi la reconnaissance n'en élèverait-elle pas aux bienfaits? M. de Fargues a sollicité la paix des champs, à côté d'une épouse bien-aimée, près d'un oncle qui était son père, au milieu de ces bons villageois (73), dont il était le soutien : oui, Messieurs, le soutien! et je ne suis plus surpris de la réception qu'ils ont faite à sa cendre, de leurs accents plaintifs, de leurs soupirs prolongés, de cette scène attendrissante, où sur la route du char funèbre les arbres semblent unir leurs fleurs et leur feuillage naissant pour couronner le juste qui remonte à sa source. Je ne suis plus surpris de voir les uns, appesantis par l'âge, s'agenouiller sur le seuil de leur chaumière, et se recommander à lui comme s'il était encore l'appui de leur caducité, mendier un coup d'œil affable ou un mot obligeant, dans la douce illusion qu'il venait encore s'associer à leur bonheur; les autres baisant dans une attitude égarée les ornements qui couvrent sa dépouille mortelle; ne pouvant croire à son trépas, et dans leur incrédulité sublime, croyant encore entendre les conseils de sa généreuse bienveillance. Combien ils étaient dignes que celui qui, jeune encore, avait obtenu de grands exploits, de grands devoirs, et de grands hommages; qui souvent a porté aux pieds du trône les besoins de la cité, et la réputation de son beau caractère; qui a eu la gloire de se mesurer avec tous les fléaux; combien ils étaient dignes qu'il partageât leur sépulture modeste sans inscription que dans leur cœur, et sans panégyrique que leur silence!

O Dieu de saint Louis, accordez souvent des hommes qui lui ressemblent, à cette France pour laquelle il se serait sacrifié lui-même, à ce monarque dont le premier retour lui avait causé tant de joie et dont le second exil lui a peut-être coûté la vie, à cette cité dont les habitants savent mourir pour leurs princes. Et nous, Messieurs, qui sommes si vains de l'abus de l'esprit, de l'engouement du faux savoir et du fanatisme des croyances impies, renonçons à nos honteuses idolâtries, à nos injurieuses apothéoses, à nos futiles chimères; il est temps que la France donne ce spectacle au monde, et elle le donnera. Tout est sauvé avec la foi, les Bourbons et la paix. Pour des chrétiens et pour des Français, non, il n'y a point de mémoire implacable. Formons une sainte alliance entre la morale et les lumières, entre la religion et les sciences, entre les bonnes œuvres et les beaux-arts; rappelons-nous que nous devons tout au christianisme, civilisation, liberté et justice; que sans lui toutes les notions sont incertaines, toutes les vérités confuses, tous les devoirs problématiques; qu'avec lui, il n'y a plus qu'une société dans le même État, et un seul peuple dans la même nation; que sa doctrine ne ferait de tous les royaumes qu'un seul royaume, dans lequel on goûterait d'avance les prémices du bonheur dont on aura la plénitude dans le royaume du ciel.

V. ÉLOGE FUNÈBRE

DE BAYARD, SURNOMMÉ LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE,

Prononcé, le 27 septembre 1790, dans l'église principale de Mézières, le jour anniversaire de la levée du siége de cette ville, en 1521.

Et nominatus est usque ad novissimum terræ, et congregavit pereuntes. (I *Mach.*, III, 9.)

Le bruit de son nom a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, et il vous a rassemblés lorsque vous étiez près de périr.

Pourquoi la réputation de celui qui nous rassemble dans ce temple n'a-t-elle d'autres bornes que celles de l'univers? S'il n'avait été que puissant, il aurait pu exciter un vain bruit; mais, depuis quatre siècles, les flatteurs se seraient tus; la postérité, ce juge suprême des talents et des vertus, foulerait sa tombe avec indifférence; la redoutable histoire aurait peut-être gravé son nom en caractères de sang dans ses véridiques annales : mais serait-il prononcé avec attendrissement? Des citoyens généreux et sensibles chargeraient-ils annuellement un orateur chrétien de célébrer devant le Dieu des armées ses belles actions et ses hauts faits? Lui aurait-on décerné le beau titre de

(72) Le chapitre primatial.

(73) Fontaine près de Lyon.

chevalier sans peur et sans reproche? *Et nominatus est usque ad novissimum terræ.* Vous le connaissez tous, ce héros qui fait taire d'étonnement ou parler d'admiration. Dès votre enfance, on vous a raconté ses exploits glorieux; vos pères vous ont dit que dans un siècle d'ignorance il a deviné le mérite solide; qu'issu d'une maison où la vaillance, la sagesse, la fidélité étaient héréditaires, il y a ajouté un nouvel éclat; qu'à la guerre il se montra toujours égal dans la bonne et la mauvaise fortune, trouvant des ressources où personne n'eût osé en chercher, résistant à toutes les offres et à toutes les séductions, inspirant par son exemple le dévouement la résignation, la longanimité; se battant quelquefois avec une poignée de braves contre une armée entière, dictant des conditions au vainqueur, changeant un revers en triomphe, et faisant capituler l'ennemi, alors qu'il était près de capituler lui-même. Vos pères vous ont dit qu'il fut juste, désintéressé, généreux, et que la piété a consacré toute sa vie. Vos pères vous ont dit qu'il a sauvé par sa noble intrépidité les murs qui vous ont vus naître, et que Mézières peut-être n'existerait plus que dans ses ruines, si le bras du plus illustre chevalier n'eût détourné la foudre qui allait la réduire en cendres : *Et congregavit percuntes.*

C'est donc la reconnaissance qui lui décerne ici les honneurs solennels. Vous avez voulu que la mémoire de votre délivrance se perpétuât d'âge en âge, et acquitter envers Bayard la dette nationale. Il suffit, Messieurs, d'être Français pour partager vos sentiments : aussi avec quelle joie ne me vois-je pas chargé d'en être l'interprète? Oui, Messieurs, nous remercions votre bienveillance, de nous avoir choisi pour payer à votre libérateur le tribut accoutumé de vos louanges, et nous regardons comme un avantage bien précieux de pouvoir y joindre l'expression des hommages qu'inspire une cité recommandable par les lumières des magistrats qui la gouvernent, par les services des guerriers qui la défendent, et par les souvenirs des citoyens qui l'habitent. Quelle doit être notre satisfaction, de n'avoir pas besoin de recourir aux prestiges de l'art, ni d'exagérer sa vie publique pour couvrir les vices de sa vie privée! On a profané les éloges. Dans tous les temps, on a vu le vil adulateur ramper aux pieds de la force ; et quelquefois le sophiste mercenaire prostituer son encens au crime. Parlez, ô vous dont il a sauvé les pères : puis-je prononcer dans cette chaire l'éloge de Bayard? Peuples qu'il a combattus, répondez: Bayard souilla-t-il jamais ses trophées? Quel concert unanime s'élève de toutes parts? Il fut notre ennemi, mais il ne répandit jamais le sang sans nécessité; la guerre fit sa grandeur, mais aucun de ses semblables n'a gémi sous le poids de ses exactions. La gloire fut sa passion, mais il n'était pas insensible aux charmes de la paix. Tel est, Messieurs, l'éloge que prononcent en son honneur les villes et les nations. Appuyé sur ces garants, ma confiance s'agrandit, et j'oublie ma faiblesse. Ecoutez-moi donc, prêtres, magistrats, citoyens, et vous surtout, guerriers, je viens vous offrir le tableau du plus intrépide et du plus chrétien des chevaliers, qui, pendant quarante ans, a développé sous les yeux de trois monarques l'heureux accord du courage et de la modération. Religion sainte, qui semblez revendiquer votre part de l'éloge d'un héros que vous avez pris soin de former, ô vous qui lui enseignâtes à dédaigner les plaisirs du monde, les caresses de la volupté, les conseils de la crainte, les manéges de l'intérêt et les cris de la vengeance; à mépriser les richessses, les dignités et la mort; à vaincre la nature et à pardonner, je serai simple comme vous; et la vérité, qui est vous-même, formera tous mes accents.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les fois qu'on loue les morts, dit l'envie, on commence par les louer de leurs ancêtres, comme si l'homme supérieur ne se suffisait pas à lui-même; comme si celui qui ne l'est pas était relevé par un mérite qui n'est point à lui. Je répondrai à l'envie, que la noblesse est le reflet de la gloire des pères, qui colore le front des enfants. Bayard fut assez grand pour se dérober aux chimères de l'orgueil; cependant la voix impérieuse de ses ancêtres retentissait à ses oreilles, et ils l'absorbaient tout entier, les souvenirs impérissables qui rattachent les siens à toutes les époques de notre histoire. Dans cette chaîne des guerriers de sa race, il voyait un de ses aïeux couvert de blessures à la bataille de Varces; un autre qui avait perdu tout son sang au service du Dauphin; il y admirait un Philippe du Terrail, qui, ne pouvant survivre à la défaite de son maître, mourut à ses pieds dans les champs de Poitiers, et parut encore lui servir de rempart après son trépas. L'un de ses fils, combattant à Azincourt, était mort percé de coups, et l'autre était tombé à Verneuil, victime de sa hardiesse. Et lorsque la curiosité naissante de Bayard écoutait toutes les bouches répéter à l'envi le nom de son aïeul, surnommé l'Epée Terrail, qui vécut en héros pendant dix-sept lustres, fixa à Anton la victoire dont le vol incertain présageait un revers désastreux, et termina sa belle carrière dans les plaines de Montlhéry!.....

Mais l'exemple de son père était pour lui le plus docte des instituteurs. Ce vieillard, chargé de lauriers, contemplait avec joie son fils jaloux de courir sur ses traces; des larmes de tendresse coulaient de ses yeux : « Je ne mourrai donc point tout entier, se disait-il à lui-même, j'emporte dans le tombeau l'espoir de laisser après moi un digne émule des Terrails. Comme mon fils ressemble à ses aïeux! Il a leurs traits, il les imitera, il les surpassera peut-être. Ah! je m'applaudis d'être père! O mon roi! je vous en conjure, par les débris de ma vieillesse, accep-

tez ce gage de mon dévouement. » Ainsi Bayard était élevé à l'ombre des trophées paternels. Car l'auteur de ses jours s'arrachait quelquefois à ses glorieux drapeaux pour se délasser parmi les embrassements de son fils. C'est ainsi que l'aigle, après avoir plané parmi les éclairs et les foudres, revient dans son aire solitaire et tranquille caresser son jeune aiglon, et, dans ses paupières brûlantes, lui rapporter les semences de la flamme qui doit l'animer. Bayard sentit de bonne heure qu'il était appelé au métier de la guerre. Jeune descendant d'une noble race, non, tu ne mentiras point à ton sang, ton pays te connaîtra tel qu'il connut tes pères ; tu mourras pour ton Dieu et pour ton roi, après les avoir servis tous deux ; et la pierre qui couvrira ta tombe parlera toujours au cœur des Français.

Ardeur de se distinguer, inquiétude de l'âme qui s'essaye, activité sans repos, indifférence pour les dangers, voilà le signal de sa réputation future. Suivez-le dès ses plus jeunes ans, il porte l'empreinte visible de sa destinée. Voyez les jeux de son enfance : les exercices belliqueux l'occupent. Pendant le jour, il aime à manier l'armure des siens; la nuit, il croit entendre le tumulte des camps ; du milieu des ténèbres qui l'entourent, il croit apercevoir des enseignes déployées, des bataillons en marche ou aux prises ; lui-même dans leurs rangs se mesurer avec l'ennemi, foudroyer des remparts, envahir des provinces.

A son réveil, de nouveaux aiguillons l'agitent, et sur son front est imprimé le sceau de la victoire. Bientôt il se soustraira aux gémissements de sa mère, et seul, avec la richesse des exemples, il jure à ses ancêtres de leur être toujours fidèle. Quel modèle pour ceux qui font comme lui l'apprentissage des exploits ! Bayard, l'enfant chéri d'un père qui a mérité la confiance de son roi, noble rejeton d'une longue suite d'aïeux qui ont contribué à affermir le trône de leurs maîtres, Bayard, chargé d'un si précieux héritage, ne s'endort pas dans les bras de la mollesse. Il n'attend pas des conjonctures extraordinaires qui tournent quelquefois au profit de la médiocrité et où le lâche quelquefois triomphe. Il ne traîne avec lui ni les restes d'un corps usé, ni ce faste arrogant des cours qui insulte aux mœurs simples du soldat, met l'opulence à la place des privations, multiplie les chars pour mieux préparer la fuite, et augmente chaque jour les besoins, pour y succomber plus promptement.

Il vivait dans des temps plus heureux. En vain a-t-on calomnié, de nos jours, la chevalerie, cette école fameuse de vaillance, cette pépinière de victoires, cette source féconde de belles actions. Je sais que des écrivains, qui se vantent d'une raison supérieure, prétendent que ces hommes jadis célèbres, emportés par le délire d'une imagination romanesque, au lieu d'être le supplément de la police et des lois, au lieu de protéger le faible, de veiller à la garde du sanctuaire, se livraient à tous les excès de l'impunité et de la licence. Déclamateurs inconséquents, lisez nos fastes ennoblis par les noms immortels des Nemours, des Chaumont, des Lautrec, des la Trémouille, des Chabanne, des Trivulce, des Louis d'Arce, des Molard, des d'Alègre, qui ne dédaignent pas de subir un long et pénible noviciat, avant d'être admis à cette austère consécration ! Et dites encore qu'on a pris leur rudesse pour de la franchise, leur cruelle témérité pour de la bravoure, leur fanatisme pour de la piété, et que ces temps, que les enthousiastes des mœurs antiques se représentent comme l'âge d'or, aux yeux du philosophe ne sont que des siècles de fer....

Ah ! Messieurs, comme votre âme répondrait à la mienne, si je pouvais ranimer ce feu sacré, couvert quelquefois, mais jamais éteint, qui n'attend qu'un souffle pour tout embraser, pour nous vivifier par un même esprit, nous élever par un même sentiment, nous diriger par un même mobile; si je pouvais rappeler à tous qu'on doit à son pays le tribut de ses talents, comme l'arbre doit le tribut de ses fruits aux lieux où il a pris racine ; si je pouvais décrire ces joûtes mémorables ; ces chiffres, ces couleurs, ces prix offerts à l'adresse ; ces dames qui arrêtaient à l'entrée de la lice le discourtois dont une seule avait eu à se plaindre ; et cette législation qui donnait l'estime d'un sexe délicat pour salaire à la valeur ; et ces emblèmes sacrés ; et tout ce saint appareil ; et cette obligation religieuse de secourir les opprimés, les orphelins et les veuves ; et ces défis où l'on évitait scrupuleusement de blesser à la tête et au cœur ; et ce respect des hommes qui était inviolable, sous peine de félonie envers l'humanité ; et ces perpétuelles croisades de la foi chrétienne en des régions abâtardies par la foi musulmane, où l'on ne retrouve nulle part la nature qui a tout fait pour elles, où l'on foule aux pieds les merveilles du génie, et desquelles le voyageur attristé ne remporte que cette leçon, que le despotisme est un principe de mort; et ce culte de l'honneur qui équivaut pour nous à de bonnes lois quand elles nous ont manqué, à la voix duquel dans tous les temps nos soldats sont instruits dès leur enfance à confondre dans un même sentiment les Bourbons et la France, qui enlève les batteries et enfonce des bataillons, parce que Dieu marche devant lui, dont Bayard enfin est le plus beau commentaire.

Messieurs, je n'arrêterai point vos regards sur ses commencements. Vous savez que la nature, le plus habile des précepteurs, l'avait instruit à briller dans les exercices du corps ; que c'est à Lyon, dont il affectionnait les habitants, que sa vocation militaire fut décidée sans retour; que c'est dans la cité des grandes réminiscences, que leur autorité agit sur lui avec toute sa force ; que son cœur s'excite de sympathie et d'émulation à la vue des bannières de la chevalerie; et que son impatience d'en revêtir la livrée commit alors une de ces fautes, que l'oncle

le plus rigide eût couverte de son indulgence, s'il avait pu prévoir qu'elle serait couverte de la gloire de son neveu, et que la carrière où il entrait par une ruse, allait être immortalisée par tous les genres de mérites. Vous savez que ses manières attirantes ne tardèrent pas à l'y faire remarquer par les seigneurs français et par le comte de Ligny, qui inspira au roi le désir de le voir ; que ce monarque prit plaisir à ses manœuvres, applaudit à son audacieuse dextérité, et reconnut sa haute capacité dans un art que l'on possédait alors à un si haut degré ; que Bayard justifia bientôt la protection du prince et ses espérances ; que rempli de la douce passion d'exceller parmi ses rivaux, il ne songea plus qu'aux moyens de paraître avec éclat ; qu'à l'aspect des préparatifs de ces fêtes connues sous le nom de *tournois*, il sentait bouillonner dans ses veines ce sang héréditaire qui demandait à faire irruption ; qu'à l'âge de dix-sept ans il vainquit un chevalier aussi recommandable par ses services que par sa naissance, dont le nom seul imposait aux plus téméraires : quel engagement avec l'avenir !

Mais ce ne sont là que les essais et les préludes de sa jeunesse. L'Italie est ouverte à sa dévorante activité, et ces grandes ombres romaines, qui ont fait tant de bruit dans le monde, lui apparaissent, l'environnent, l'enflamment; il lui tarde d'accompagner, dans ses conquêtes, Charles VIII, prince libéral, juste appréciateur des talents, dont la générosité vraiment royale créa une foule de héros. Votre libérateur trouve bientôt l'occasion d'obtenir la confiance de son roi. Il est attaqué près de Fornoue par des forces redoutables : sans doute, il succombera sous le nombre. Non, Messieurs, les Français feront des prodiges sous les yeux de leur maître : à leur tête est Bayard, qui seul vaut une armée; la vie de Charles VIII, dont la bravoure ne connaît aucun péril, est toute son inquiétude ; deux chevaux sont tués sous lui; rien n'arrête son ardeur impétueuse; son bras renverse tout ce qu'il trouve sur son passage, arrache à l'ennemi ses enseignes déchirées, dépose aux pieds du monarque les fruits de sa magnanimité, et les prémices de son dévouement.

De nouveaux triomphes l'attendent près de Milan : car dans Bayard, Messieurs, l'admiration, toujours tentée de se croire parvenue jusqu'à l'invraisemblable, est sans cesse étonnée des merveilles imprévues qui viennent l'exalter encore. Avec une troupe de quarante hommes, il forme le projet d'enlever trois cents cavaliers postés à Binasco ; déjà ils sont attaqués : une retraite prudente eût été un bonheur pour tout autre, Bayard ne fuira point : son air martial, son épée qui montre le chemin du succès, ses discours que le soldat comprend, transportent si vivement les siens, qu'il met en déroute les ennemis, jusqu'à ne leur laisser de ressources que dans les murs de la ville. Il les poursuit, entre avec eux, pénètre jusqu'au palais du prince, son épée encore fumante et teinte du sang des Milanais. Vous croyez que la colère punira l'audace! Oh! puissance de l'héroïsme! Le duc l'accueille avec une bonté touchante : renvoyé sans rançon, déjà Bayard est sur le théâtre des batailles, où, après avoir pleuré la mort de Charles VIII, il est tout entier à Louis XII.

Louis XII! Quel nom ai-je prononcé? Louis XII! Henri IV! Vous serez éternellement l'exemple des princes et l'amour des nations : vos immortelles journées s'écoulaient dans le bonheur de rendre vos sujets heureux : aussi tout leur sang est à vous. O Louis XII! d'un coup d'œil, tu devines Bayard dans la foule de ceux qui t'environnent, tu te hâtes de mettre sa fidélité à l'épreuve : et cette épreuve est la défaite, avec trente gentilshommes, d'un parti commandé par Alphonse de Soto-Mayor, formé de l'élite de ses vieilles bandes. Celui-ci, irrité de cet échec, provoque son rival par un outrage. Votre libérateur (car, pourquoi offenser moi-même par une réticence trompeuse la loyauté du chevalier qui me le reprocherait du fond de sa tombe?), votre libérateur va payer le tribut à son siècle, en commettant, hélas! sous les auspices de la religion, une action injuste : et quoiqu'il ne se montre ni aveugle, ni furieux, ni cruel, quoiqu'il invoque à genoux le Dieu des armées, quoique la pompe exigée du combat atteste au moins sa candeur, ne dissimulons pas, Messieurs, que c'est une tache à sa gloire.

Mais aujourd'hui que nos mœurs se sont adoucies, en même temps que notre esprit est mieux cultivé, cette coutume barbare ne subsiste plus, sans doute. Détracteurs de vos pères, vous l'avez sans doute reléguée parmi les autres préjugés qui sont l'objet de vos censures amères. Hélas! de sages règlements l'ont proscrite. Mais, que nous sert la sagesse de nos rois, si le monstre abattu par la loi se relève par l'opinion, s'il reste juge de l'honneur au sein des lumières? O Français! la vengeance est le besoin de la faiblesse : le vrai courage ne consiste point à se souiller d'un homicide, mais à défendre la religion, la patrie, la vérité. Aurions-nous conservé ce que le duel avait de féroce, sans conserver l'erreur qui semblait le justifier? Quoi! ce sont des Français qui assassinent leurs frères! et nous sommes la nation la plus douce, la plus polie, la plus éclairée de l'Europe!

Mais tirons le voile sur ces tableaux affligeants, et, dans une vie si féconde, suivons Bayard, s'il est possible, sur les traces nouvelles de son intrépidité toujours croissante. Depuis longtemps les Napolitains avaient secoué le joug de notre domination, et Louis a résolu de soumettre enfin ce peuple indocile et rebelle. Mais tandis que le Titus de la France cherchait à se ménager un puissant allié, avec lequel il eût partagé le prix de son invasion, un voisin remuant, inquiet et dangereux, Ferdinand, problème insoluble, tendait à notre prince une main pacifique, tandis que de l'autre il signait sa perte. Celui qui devait être par son rang le média-

teur universel, attise la discorde. Le Capitole sème les défiances, et les revers s'attachent à nos drapeaux étonnés. Il est démasqué le traître dont la politique n'est qu'une embûche : c'est ce duc de Mantoue que l'énormité de sa perfidie a condamné à toutes les sévérités de l'histoire, à toutes les malédictions de la postérité, à tous les anathèmes de la justice. L'Italie allait devenir peut-être le tombeau de nos légions : mais Bayard est leur ange tutélaire. Tandis que les Espagnols, dans une fausse attaque, occupent notre camp, et que deux cents d'entre eux se précipitent pour s'emparer d'un pont d'où dépendait notre salut, Bayard, jugeant l'imminence de la situation, paralyse soudainement leurs efforts redoublés.

Quel est donc cet enthousiasme des âmes privilégiées? Quel est donc ce moteur secret qui étouffe en elles la crainte du danger, et ne les occupe que de la patrie? Semblable à ce Romain, dont plus de vingt siècles ont conservé la mémoire, Bayard se montre aux yeux des Espagnols, comme un lion qui garde l'abord de son antre, tout prêt à dévorer quiconque oserait le franchir. Où sont ces invincibles qui croyaient s'abreuver de notre sang? Plusieurs sont jetés dans le Garillan ; un plus grand nombre sont étendus sur la poussière. Une demi-heure d'une lutte aussi inégale n'a point épuisé notre chevalier; sa lance est brisée, son épée le sert, les siens accourent, les Espagnols déconcertés ne tiennent plus, frémissant de honte et de rage. Bayard les observe et les presse : tout à coup ils se multiplient et reviennent à la charge ; Bayard demeure seul pour favoriser la retraite : tout à coup il est enveloppé, sa valeur l'en délivre : enveloppé une seconde fois, il ne peut échapper. O Français ! que le désespoir supplée au nombre : sauvez Bayard, l'appui du nom que vous portez. Ils volent à lui ; Bayard s'élance saisit sa hâche, sème l'épouvante avec la fuite... L'antiquité est surpassée par ce miracle.

Jusqu'ici Bayard a marqué chaque pas de sa course par un trophée; mais la lice s'ouvre à peine pour lui ; les miracles s'accumulent : il m'entraîne derechef en Italie, couverte depuis si longtemps de lauriers et de cyprès. Un homme, que sa dignité suprême et vénérable expose aux jugements de tous les hommes, oublie les bienfaits de Louis : la division fait deux peuples d'un peuple inconstant, et qui a souvent voulu changer de maître. Un fort menaçant, que la nature a rendu inaccessible, protége la capitale des rebelles; à Bayard est confié le dangereux emploi de les réduire. Avec quelle ardeur il gravit les ouvrages dans lesquels le Génois mettait son refuge! avec quelle célérité il emporte ses formidables bastions, et l'oblige de venir implorer à genoux sa clémence !

Et toi, superbe Venise, alors le centre de l'univers par ton commerce, le prodige de l'art et le jeu de la nature ; toi qui disais dans ton orgueil : *Sedeo regina :* J'entasserai dans mon sein les trésors des deux mondes; opulente comme Tyr, j'envahirai l'empire des mers, toutes les nations emprunteront de moi leur magnificence et leur luxe ; j'élèverai mon trône entre les trônes des rois; et je braverai leur puissance. Présomptueuse cité, qui a donc réprimé tes projets ambitieux ? En vain Padoue a subi ta loi, ses fers vont être rompus, et le siége de cette place vaudra à Bayard une nouvelle moisson de gloire. Quatre barrières d'airain semblent mettre la ville à couvert de l'assaut : Bayard est comme un fleuve qui, si la main de l'homme essaye de lui opposer une digue, dompte les obstacles, inonde ses rives, et entraîne tout dans son choc irrésistible. Il marche, et avec lui tout Français est Bayard comme aux temps fabuleux, tout Grec était Achille, et tout Troyen Hector. Il est devant Padoue comme devant une proie; son œil prompt et rapide découvre un côté faible, l'indique à ses compagnons, et Padoue est française

Mais quel nuage sombre vient ternir l'éclat d'un si beau jour? Bayard serait-il enseveli au milieu de son triomphe? Son sang coule : « Commandez les gens, dit-il au capitaine Molard, la ville est prise, mais je n'y entrerai point. » Cependant le bruit de sa blessure répand la consternation; le soldat muet n'a plus que le sentiment de sa douleur, et un deuil profond succède à la bruyante gaiété que lui inspirait la vue de son capitaine : c'est que Bayard était le bien-aimé de tous ceux qui l'approchaient. Tout à coup Gaston, le cœur gonflé de sanglots, les yeux ardents de larmes, le fer à la main : « Allons, s'écrie-t il, allons, mes amis, venger la mort du plus accompli chevalier qui fut jamais. » A ces mots implacables et terribles, ils promettent de faire de leurs palmes un lit à Bayard; la foi donnée par des soldats français est inviolable: elle gagne des batailles sur le tombeau de ses chefs. Enfin, Bayard est rendu aux vœux de toute la France : et de même que sa mort eût été une calamité publique, sa convalescence est regardée comme un bienfait de la Providence. Le voilà qui se mesure encore avec les tristes hasards où la mort prononce sur les querelles des rois! O séduisante erreur de tous les siècles, que tu as coûté de larmes au monde ! O champs de Ravenne ! Affreux succès ! Que tu fis verser de pleurs à Bayard! Qui pourrait racheter le duc de Nemours, enlevé à la fleur de l'âge, l'un des plus aimables et des plus sûrs capitaines dont la France puisse s'enorgueillir ; qui, au sein de l'anarchie, défendit l'autorité royale, sauvegarde unique de tous les priviléges ; qui, à travers les cris du fanatisme, fit entendre la voix de la raison et de l'humanité; qui aurait été le modèle des guerriers de son temps, s'il n'eût été le contemporain de votre libérateur. Rien ne peut consoler Bayard de la mort de son ami, parce qu'il évalue à son taux l'amitié. O amitié ! Nœud sacré, qui exerces ta douce censure sur les actions, sur les pensées et jusque sur les

désirs; amitié, à la lumière de laquelle la vérité se montre plus vite et plus attrayante à ceux qui l'implorent ensemble; amitié, que les sages du paganisme appelaient une nécessité, une âme en deux corps; amitié, par laquelle on n'est jamais seul; amitié, la joie, le trésor et le repos de la vie; amitié, qui me fais dire du bonheur que j'éprouve, lorsque je vois mon ami: C'est que c'est lui, c'est que c'est moi; amitié! Les liaisons pour l'égoïste sont un objet de commerce: quand il paraît livrer son cœur, c'est un effet qu'il place à intérêt. Divine amitié! vertu que le christianisme commande, puisque la charité en est l'essence, tu étais pour Bayard une source de jouissance et de peines: il ne voit plus que le duc de Nemours; pendant la nuit, Nemours lui est présent, il croit s'entretenir avec lui; dans le jour, il le cherche sous la tente, dans le camp, à la tête des phalanges désolées: son unique distraction est de remplir le vide immense causé par ce funeste trépas, et de se distraire de son chagrin par l'estime de Henri VIII.

Il rencontre ce prince qui allait assiéger Térouane avec douze mille hommes. Accablés par sa supériorité, les ducs de Longueville et de Chabanne sont faits prisonniers. Bayard, avec quinze hommes de sa compagnie, est comme le rocher qui reste debout et immobile sur sa base. Mais, bientôt audessus de cette valeur insensée qui recourt à de vains sacrifices, il conseille aux siens de se rendre, résolu de les imiter..... Dès qu'il paraît, l'empereur Maximilien s'empresse de lui donner des marques de sa bienveillance: « Capitaine Bayard, mon ami, j'ai un grand plaisir de vous voir; si je n'avais que des hommes comme vous, je restituerais à votre maître les mauvaises nuits que j'ai passées. Il me semble, ajouta-t-il, que nous nous sommes vus quelque part à la guerre, et j'ai ouï dire que Bayard ne fuyait point. — Sire, répond le chevalier, si j'eusse fui, je ne serais point dans votre camp. Gardez-vous de croire que je sois votre prisonnier: voici l'épée que j'ai enlevée à un de vos gentilshommes, elle m'est acquise par le droit commun. » A cette réponse singulière, l'empereur l'embrasse tendrement et lui accorde la liberté. Ainsi, Messieurs, votre libérateur faisait de la guerre une école ignorée jusqu'à lui! C'est le cri soudain de l'admiration fatiguée de ses prouesses.

Quels étaient donc les ressorts de tant de merveilles? Un jugement sûr. Il formait un projet, donnait un conseil avec autant de maturité qu'il mettait de promptitude dans l'exécution: une habileté réfléchie qui lui laissait voir également le mal et le remède; un calme imperturbable, qui à la vue du péril se dispose, s'abandonne ou se réprime; ce courage du génie, que l'importance des événements exalte; ce courage de la patience, si rare dans les héros, si pénible dans les héros français; ce courage de la modération qui s'arrête subitement sur la pente rapide de la gloire: voilà sa tactique, voilà ses moyens. Ajoutons, Messieurs, l'exemple de la docilité la plus parfaite, de l'obéissance la plus minutieuse, et de la plus exacte subordination. La discipline n'est-elle pas le garant des succès? O France! avec les principes de Bayard, jamais tes armes n'eussent été obscurcies par des revers.

Hélas! cette France venait de perdre un roi éprouvé par de longues calamités, soumis ensuite à une épreuve plus rude encore, celle d'une longue prospérité, supérieur dans toutes les situations. Un prince aimable, plein d'élévation, ami des lettres, François Ier venait de s'asseoir sous le dais de la puissance. Ah! si la Providence ne s'était pas hâtée de donner Bayard à la terre, d'orgueilleux sophistes n'auraient point abusé de son nom pour accuser les lettres de nuire aux mœurs et à la valeur; comme si l'aveugle instinct pouvait tenir lieu de sagesse et de magnanimité. Oh! s'il m'était permis, dans ce lieu saint, de venger les lettres d'un paradoxe injurieux, avec quelle confiance je plaiderais leur cause, devant les guerriers qui m'écoutent, et dont plusieurs les ont cultivées jusqu'au sein des alarmes! Oui, Messieurs, le caractère des lettres est noble, sublime, propre à rectifier l'esprit, en le pliant à cet amour de l'ordre qui est la vertu; joindre la prudence à la vigueur, la clémence à la sévérité, la bonté au pouvoir, tel fut le résultat des études d'un Catinat, et de tant d'autres, qui, en portant envie aux qualités de Bayard, le plaignirent pourtant d'avoir vécu dans des âges de néant pour les connaissances humaines.

Mais quel est cet ennemi superbe? Quel torrent ravage nos provinces? Où vas-tu, prince ambitieux? Déjà la Champagne a subi les conséquences d'une agression inattendue. Un monarque, fier d'une domination mûrie par de longues combinaisons et des talents agrandis par la réflexion et la prévoyance; soldat et général, conquérant et politique, ne déployant d'autre faste que celui d'une milice nombreuse, Charles-Quint conçoit le projet de s'emparer de Mézières, dont la perte aurait les suites les plus déplorables. Aussi délibère-t-on longtemps sur la question d'en priver l'ennemi: on avait presque résolu de la détruire de fond en comble; mais écoutez le vote de Bayard, et qu'il soit toujours gravé dans vos cœurs; il l'était dans le sien: « Il n'y a point de ville faible, où il y a des gens de cœur pour la défendre. » L'avis de son chevalier de préférence fixe les idées chancelantes de François Ier, qui, à son tour, lui rend cette justice, que sa présence valait mieux qu'une triple enceinte de murailles. Les plus grands seigneurs veulent combattre avec lui, vaincre ou mourir pour leur roi. Anne de Montmorency vient y apprendre à mériter les insignes de la vraie gloire.

Bayard se prépare à soutenir un siége opiniâtre. En vain trente mille hommes l'investissent de toutes parts: sommé de livrer la place, il répond que, pour en sortir, il se

fera dans les fossés un pont de cadavres. La confiance est universelle, et, aux yeux de vos pères, Bayard est un envoyé céleste. Que le comte de Nassau et son fougueux collègue déchaînent toutes les fureurs de la guerre; que les habitations s'écroulent, que la flamme de mille incendies s'élève du sein de votre cité; vos ancêtres demeurent inaccessibles à la crainte, puisque Bayard est au milieu d'eux.

Quels sont ces spectres pâles, livides, qui disputent aux plus vils animaux des aliments que la terre n'a point destinés à l'homme? C'est la famine, ou plutôt la mort qui se présente sous les formes les plus hideuses. Art destructeur, qu'on a réduit en système, instrument épouvantable du courroux divin, la sensibilité n'a point assez de larmes pour tes victimes! Que les accents des poëtes déifient les conquérants; leur apologie sera toujours une bassesse, lorsque leur fausse gloire est un crime. Le spectacle de tant de maux déchire l'âme de Bayard; le sommeil s'éloigne de ses paupières; son courage veille : mais que peuvent quelques compagnons d'armes sourds à toute autre voix qu'à celle du besoin, contre des bataillons sans cesse renouvelés, à qui l'abondance prodigue ses faveurs? Enfin la jalousie devient l'auxiliaire de la vaillance; Nassau et Siekengen, aigris par la longue résistance des assiégés, s'accusent, se provoquent, sont près de s'entr'égorger. Bayard, instruit de cette division, fonde sur elle le salut de la place. Notre chevalier, sans compromettre sa loyauté, et par un stratagème simple comme celui qui l'invente, et heureux comme tout ce qu'il entreprend, persuade aux assiégeants que rien ne manque à Mézières; et Mézières est sauvée.

Rassemblez maintenant, dans votre souvenir, ces récits exécrables qui nous ont été légués par l'histoire, tous ces brigandages qui se commettent au sein d'une ville forcée; imaginez une situation plus désespérante que celle d'un peuple abandonné au glaive de trente mille soldats, féroces par devoir, qui tuent leurs semblables sans remords et sans nécessité; d'un peuple à qui l'on ne peut reprocher, que d'avoir combattu trop longtemps sur ses remparts; transportez-vous par la pensée sur cette scène de carnage; regardez ces ruisseaux de sang qui coulent et se confondent, l'humanité violée dans ses droits les plus saints; entendez les vœux impuissants de la faiblesse, les cris plaintifs de l'innocence, les sanglots étouffés de la nature; voyez ces mères déshonorées, ces vierges dont la pudeur irrite la brutalité sans frein, ces époux immolés ensemble sur la couche nuptiale, ces enfants écrasés contre la pierre, ces vieillards dont on souille les cheveux blancs dans l'impunité de toutes les ivresses. Voilà, Messieurs, les malheurs dont Bayard a préservé vos ancêtres : vous lui devez en quelque sorte la vie.

O Bayard! notre père commun et notre libérateur! (permettez, Messieurs, que je me compte un instant au nombre de vos concitoyens, cette supposition m'enorgueillit), ô Bayard, nous ne t'avons point élevé des statues! à quoi te serviraient ces monuments de la vanité? tu vis chez nous en traits plus durables que sur le marbre ou sur l'airain. Tous les jours nous implorons ton ombre chérie, assise sur nos murailles dont elle a défendu l'approche depuis huit cents ans; nous te retrouvons, et nous aimons à te contempler dans l'officier aimable et brave qui commande cette place, et justifie si bien la confiance du prince qu'il représente; dans cette jeunesse florissante (74), l'espérance de nos armées, que l'étude rassemble dans un asile vraiment royal pour y recevoir les leçons du génie, sous les yeux d'un chef (75) recommandable par tout ce qui signale le véritable guerrier; nous te retrouvons enfin dans tous les habitants de la cité où je parle : ils instruisent leurs enfants à perpétuer tes louanges, parce que tu es non-seulement célèbre par tes exploits mais encore par tes vertus

SECONDE PARTIE.

On s'étonnera peut-être que notre ministère ait fait retentir cette chaire du récit des combats, et essayé de ranimer parmi vous l'émulation des qualités guerrières. Mais ne sont-elles donc pas nécessaires au salut de la patrie, que Dieu nous ordonne d'aimer? Et s'il nous est interdit de tremper nos mains pacifiques dans le sang des ennemis de l'Etat, ne pouvons-nous pas du moins, comme autrefois les Lévites, animer la valeur au son des trompettes sacrées? D'ailleurs, Messieurs, si le chevalier Bayard n'avait été que brave, je ne vous l'aurais point proposé pour modèle : il a joint au courage des héros, une grandeur d'âme sans orgueil, une bienfaisance sans repos, et une piété sans faiblesse; ainsi sa bravoure fut religieuse et chrétienne.

Je l'ai dit au commencement, que votre libérateur n'avait point eu d'enfance. On croirait que toutes les vertus assistèrent à sa naissance, entourèrent son berceau et présidèrent à son éducation. On vit éclore dans notre chevalier, dès ses premières années, ce noble désintéressement, source des nobles sacrifices, qui enlève aux richesses la considération pour ne l'attacher qu'aux services, réforme les fausses idées sur l'honneur, apprend à tous qu'il n'y a de beau et de solide que l'abnégation de soi-même et la générosité envers ses semblables. Loin de lui cette dégradante cupidité qui fait de la défense de l'Etat un trafic mercenaire. Telle était à ses yeux la dignité d'un chevalier, qu'il croyait que son sang ne pouvait être payé. Dieu, la conscience, la renommée, voilà les seules puissances qu'il jugeait capables d'acquitter la gloire : il avait toujours cette pensée présente à l'esprit, que si l'opulence se montre à côté de la victoire, le héros doit la dédai-

(74) L'école du génie.

(75) M. de Villelongue.

gner; que sa tête attend des lauriers, et non des couronnes d'or. Appuyé sur ces principes, on vit Bayard renoncer aux fruits les plus légitimes de ses exploits. Si Charles VIII, qui n'oublia jamais les belles actions, lui envoie une gratification de cent écus, Bayard, après s'être livré d'abord au plaisir de la reconnaissance, consacre le bienfait par le plaisir de la miséricorde. S'il triomphe de ses concurrents par la force et par l'adresse, dans ces jeux militaires où accouraient les fils des antiques races, il ménage avec tant de grâce la délicatesse des vaincus, qu'ils bénissent le vainqueur. Fait-il des prises à la guerre, il ne se réserve que le bonheur de s'en dépouiller. O Bayard, la confiance des soldats, voilà ta véritable richesse! l'amour des soldats double les moyens, accroît les forces; un chef qui a conquis l'amour des soldats, peut aspirer à tous les succès.

O vous qui êtes à la tête de nos légions, ne méprisez point l'homme obscur à qui vous devez peut-être les places qui vous décorent. N'est-il pas votre frère d'armes? Jeunes guerriers dont la fierté dédaigne la belliqueuse fraternité du soldat, répondez: croyez-vous ne rien devoir à l'expérience de ce guerrier subalterne? Souvent n'est-il point devenu dans le péril votre sauveur? Que d'âmes chancelantes au bruit inconnu des armes, ont été raffermies par son exemple! Que de réputations à l'abri des premières surprises de la nature, par cette imperturbabilité qui se communique! Entendez les hymnes que les soldats chantent à la louange de Bayard, et soyez attendris. O Seigneur! vraiment bon, ami des hommes, à qui rien de ce qui intéresse les hommes n'est étranger! ange des camps, qui en écartez le mal et y versez le bien, seconde providence des armées, entendez les concerts de vos enfants! Qui ne préférerait, Messieurs, ces témoignages purs comme la vérité, et naïfs comme la franchise, à la stupide adulation, toujours triste comme la servitude, toujours glacée comme l'intérêt?

Messieurs, quand on inspire autour de soi de si doux sentiments, on a l'empire des mœurs. On vous a souvent entretenus de ce qui se passa à la prise de Brescia en Italie. Mais pourrais-je passer sous silence le plus beau titre de notre chevalier à l'immortalité de la terre et du ciel? Bayard reçoit une blessure dangereuse; on le transporte dans la maison d'un gentilhomme, père de deux filles, dont la candeur relevait encore les charmes. Tremblante d'effroi, leur mère se jette aux pieds de votre libérateur dont elle sollicite la clémence. Quoique la situation du noble malade lui permette à peine de parler, il console cette femme, la rassure par ses discours obligeants, mêle ses pleurs aux siens: par ses ordres deux soldats veillent à la garde de ses hôtes, et il jure sur son épée que l'asile sera inviolable. Stupéfaite, éperdue, incrédule, elle cherche à s'expliquer ce qu'elle voit et ce qu'elle entend, tombe de nouveau aux genoux de Bayard, lui présente deux mille cinq cents ducats. Bayard les refuse; la mère fond en larmes, Bayard les accepte; mais divisant cette somme: « Votre cœur, dit-il à ses filles, votre cœur est la seule rançon digne de moi, mon salaire est dans ma conscience, et aussi dans le bonheur de contribuer au vôtre; daignez accepter cet or qui servira à votre établissement, j'accepte seulement ces ouvrages que votre main a tissus: ils seront mon plus bel ornement. »

Jeune Scipion, non moins fameux par votre continence que par votre valeur, oui, vous avez montré comment un guerrier peut se dompter lui-même; vous avez rendu une épouse à son époux, une fille à son père, et fait trouver dans votre camp, à l'innocence captive, un refuge aussi sûr et aussi sacré qu'un sanctuaire. Que l'univers célèbre donc votre victoire, que tous les âges en perpétuent le souvenir, et que tous les Français s'honorent de marcher sur vos traces. Mais, quelqu'admirable que soit votre retenue, celle de Bayard est plus admirable encore. Les soins d'une guerre importante ont pu distraire votre âme des plaisirs vulgaires, les ennemis de votre nom qu'il fallait réduire au silence; un oncle, un père qu'il fallait atteindre et surpasser, des peuples qu'il fallait étonner, étaient des motifs entraînants qui pouvaient vous animer à un sacrifice, d'ailleurs si digne d'éloges: mais Bayard qui n'avait rien à espérer ni à redouter de la part des hommes, qui ne devait être ni loué ni puni, dans le silence et les ténèbres qui cacheront sa conduite, ne se montrera pas moins sage que si l'univers avait les yeux sur lui pour applaudir à sa réserve, et que si la renommée se tenait prête à la publier. Guerriers, sachez comme Bayard, acquérir deux genres de gloire à la fois, en essuyant d'une main les larmes que vous faites couler de l'autre.

Voilà, Messieurs, jusqu'où Bayard a ennobli le culte des mœurs, et son langage est sublime comme ses actions. On lui demandait quels biens un père devait laisser à ses enfants: « Ce qui ne craint ni la pluie ni la tempête, ni la force d'homme, ni la justice humaine, répondit notre chevalier, la sagesse et la décence.

Mais, comment, dans un siècle qui touche au dernier degré de la dépravation, comment oser louer la chasteté d'un guerrier? Guerriers français, distingués entre tous les guerriers par votre bravoure, plût à Dieu que la gloire de vos exploits ne fût jamais ternie par l'opprobre de vos mœurs! Quoi! la pudeur ne serait à vos yeux qu'un préjugé vulgaire! Est-ce ainsi qu'en a pensé Bayard, cet oracle de l'honneur? Messieurs, nous avons entendu louer la perfection où vous avez porté la science des combats; mais, à travers tout cet appareil éblouissant, si nous considérons l'objet le plus essentiel que le ciel a soumis à l'inspection de ses ministres, l'état des mœurs, quel spectacle affligeant! Les soldats français ne seraient-ils plus des chrétiens? Cependant dans tous les siècles, les

États ont été soumis ou affermis ou agrandis par des soldats que les mœurs avaient pris soin de former : mœurs saintes, je ne viens point vous faire un mérite de l'art d'égorger ses frères, et d'abreuver de leur sang cette terre déjà trop humectée de nos larmes ! Si la frénésie des conquêtes était votre ouvrage, jamais votre éloge n'aurait souillé ma bouche. Mais telle est la fatalité des constitutions politiques, qu'elles sont obligées d'être presque toujours en armes. Il leur faut des soldats pour avoir des citoyens ; c'est la force des premiers qui fait le salut des seconds. Heureux le peuple dont la milice est la plus propre à imposer aux autres ! Et quelle milice plus formidable que celle que les mœurs rangent sous les drapeaux de la patrie ! Sparte, au milieu de voisins inquiets et turbulents, n'avait pas de remparts ; mais Sparte avait des mœurs ; nul n'osait l'attaquer. Ainsi les mœurs deviennent le boulevard des nations ; ainsi prospèrent les nations qui savent les respecter.

O Grenoble, que tes enfants gardent à jamais la mémoire du plus religieux hommage qui ait été rendu par un chevalier français à la beauté malheureuse : un vil serviteur qui ne cessait de tendre des piéges à son maître, détermine une veuve sans fortune à lui livrer sa fille. La pauvreté serait-elle donc l'ennemie de la vertu ? La victime marche en soupirant au sacrifice de son innocence ; ses yeux sont humectés de pleurs. Bayard ému, s'informe : à peine est-il instruit du crime qu'on médite, du motif qui y entraîne et de la misère irréprochable dont on a juré la perte, que la pitié et l'indignation l'agitent tour à tour. Mais ce n'est pas assez pour son cœur : non, il ne laissera plus cette fille désolée au pouvoir d'une mère qui l'outrage. C'est à l'époux qu'elle aurait choisi, si sa médiocrité lui eût permis un tel choix, qu'il confiera son avenir. En exerçant les droits d'un père, il en remplit les obligations. L'inégalité, qui mettait obstacle à son bonheur, vient de cesser par les largesses de Bayard ; et il rappelle encore la mère au repentir, en la sauvant du désespoir.

Il savait, Messieurs, qu'un chevalier doit servir de modèle, et il aurait cru être coupable envers le roi et son pays si par l'influence de ses mœurs, il eût relâché les liens de la discipline militaire. Amour de la patrie, seconde religion des Français, impérieux devoir, ressort des gouvernements ! pourquoi ne sommes-nous plus frappés des mêmes prodiges dont tu frappais nos pères ? Ce noble amour, il embrasait l'âme de Bayard, qui ne sépara jamais les intérêts du monarque de ceux de la monarchie : que ne fit-il pas pour l'un et pour l'autre, sans songer à aucun retour? Satisfait de son grade de capitaine, il n'en demanda jamais d'autres, lorsque le sceptre de connétable n'aurait pu être remis en de meilleures mains que les siennes.

Quel est donc le motif de cet inexplicable délaissement ? Est-ce l'ingratitude des cours, où le succès est à l'intrigue et l'oubli au mérite ? est-ce la jalousie des chefs qui ne veulent diviser avec personne la moindre portion de gloire qui appartient à tous ? est-ce l'imprudence altière de quelque fausse démarche dont on est châtié par la disgrâce? quelque plainte amère, exhalée par la lassitude d'attendre, serait-elle arrivée à l'oreille du crédit qui dispense les avancements? est-ce l'habitude d'abandonner ceux qui se contentent de bien faire et ne désirent que de faire encore mieux, parce qu'alors le mieux est la perfection du bien ? Non, Messieurs, c'est la modestie de Bayard qui égalait ses services. Respectueux envers le trône jusqu'à ménager les erreurs des courtisans qui l'assiégent, il accourait le premier, sous les ordres de l'inexpérience qui aimait à l'avoir auprès d'elle, sûre que les plus injustes préférences ne fatigueraient jamais ni sa fidélité ni son courage. Enfin j'ajouterai, Messieurs, que si un guerrier qui joignait la prudence à la valeur, l'activité au sang-froid, la sagesse à l'intrépidité, un guerrier doué de cette prévoyance qui surprend tout et n'est jamais surprise, de cette impétuosité qui accable sans donner le temps de se reconnaître, de cette fécondité de combinaisons savantes, que rien ne déconcertait et qui déconcertait celles de l'ennemi, de ce coup d'œil rapide qui voyait tout et profitait de tout ; un guerrier qu'on suivait et qu'on étudiait partout, un guerrier soigneux, vigilant, fertile en ressources, un guerrier l'oracle des ressources, l'âme et le bras des expéditions hasardeuses, le bouclier de l'État, la terreur des étrangers, l'étonnement de son siècle ; si un tel guerrier ne fut point général d'armée, il était digne de l'être.

D'ailleurs Bayard avait prouvé tant de fois qu'inaccessible à tout autre sentiment qu'à celui de son devoir, il ne mettrait le sien que dans l'obéissance ! On a vu souvent des hommes trop célèbres vendre leur patrie à l'ambition ; Bayard est trop fier pour encenser la fortune, et trop probe pour mettre son zèle à prix. Il refuse des places aussi éminentes que lucratives, que lui offrent des monarques étrangers, ne voulant point d'une élévation achetée par l'intérêt. En vain Henri VIII espère l'attirer à force de promesses : « Je n'ai, dit-il, qu'un maître au ciel qui est Dieu, et un maître sur la terre qui est le roi de France : je n'en servirai jamais d'autres. »

Ah ! il naîtra peut-être de plus grands capitaines que Bayard ; mais il n'y aura jamais à la fois d'âme plus sincère, de cœur plus droit, et d'esprit plus juste ; voilà les qualités dont le ciel semble être devenu avare : dans la situation où nous sommes, ce sont des vertus qu'il nous faut, plutôt que de grands talents. Les grands talents peuvent donner un éclat passager; mais de grandes vertus, et, surtout des vertus austères, peuvent seules régénérer la nation. Oui, ce sont les vertus antiques que j'appelle au secours de mon pays, ce sont celles de Bayard que j'évoque de sa tombe et dont je voudrais en-

tourer le berceau de ses descendants; c'est surtout son dévouement au bien public, son indifférence pour les richesses. Avec ces vertus, tous nos maux seraient réparés. Le peuple gémit! eh! nos maux sont notre ouvrage, c'est nous qui fomentons les abus. Que peut le souverain le plus ami de l'ordre et des mœurs, dans ce vertige singulier qui aveugle? Comment guérir la maladie spéciale de notre temps? éteindre cette ardeur de parvenir qui dessèche tous les principes; satisfaire à cette incurable avidité des faveurs, qui rallie toutes les bassesses, décourage tous les talents et excite toutes les nullités? Comment remédier à cette intempérance de prétentions, qui, si elle échappe au ridicule, ne saurait échapper à l'animadversion des honnêtes gens, hélas! toujours en minorité chez un peuple raisonneur? Comment substituer à l'astuce entreprenante la modération tranquille; déconcerter la médiocrité présomptueuse qui légitime toutes les voies, et enhardir la capacité modeste qui se refuse à toutes les sollicitations? Enfin, comment poser un terme à cette manie chaque jour croissante de recueillir sans avoir semé? O déplorable condition des rois! ils passent toute leur vie à faire des ingrats autour d'eux. Ayez la noble économie de Bayard, ô vous qui entourez le trône, et qui vivez de ses dons, sachez, comme Bayard, vous contenter de peu, et grossir le trésor du souverain par les épargnes de votre désintéressement: c'est à vous particulièrement qu'il a laissé ce bel exemple: guerriers français, sans doute, il vous faut un salaire, et ce salaire est le prix de vos veilles, de vos périls, de vos travaux; il vous faut des distinctions. Ah! qui plus que Bayard tâcha d'en obtenir? Mais pourquoi vous environner d'un luxe inutile? Imitez Bayard, qui joignit à la grandeur d'âme sans orgueil une bienfaisance sans repos.

Car, Messieurs, il est quelque chose au-dessus de l'héroïsme; c'est la bonté. Elle devrait être l'attribut des personnes élevées en dignité et en puissance, comme elle est l'attribut distinctif pour lequel on aime et on adore l'Etre suprême. Dieu bon! s'écrient les mortels, lorsqu'ils invoquent l'auteur de la nature. Bon roi! bon capitaine! bon père! c'est l'expression, c'est le culte des nations, des sujets et des fils affectionnés; c'est le titre seul désirable; Bayard en jouit toujours. Il n'est qu'une passion qui lui fasse entendre sa voix, la passion des belles âmes, trop méconnue parmi les hommes, la passion de réaliser tout le bien dont on est capable. Un infortuné de moins dans le monde double l'existence de celui qui le soulage. O mortel, qui te glorifies d'être l'image du Créateur, si tu veux lui ressembler en effet, sois bienfaisant comme lui! Bayard, avec son cœur toujours ouvert, ne souhaite que les moyens de répandre l'or, ce dernier besoin de l'homme innocent, cet instrument universel de l'homme corrompu; l'or ne s'arrête pas chez notre héros, il circule sans cesse dans le sein de l'indigence par des routes qu'elle-même ignore; et l'amour-propre, qui ajoute tant à tous les maux, n'a point à souffrir du remède que notre chevalier y apporte. Au lieu de protéger, il oblige; au lieu de jeter d'une main dédaigneuse, ou de laisser tomber d'une main fatiguée des secours humiliants, on sent que ses dons coulent de l'âme. Riches, et c'était, Messieurs, la logique de Bayard, que vous sert-il d'élargir pour de misérables jouissances le misérable espace que vous occupez dans la durée du temps? A quoi vous servent ces fastueuses habitations qui ne couvrent que vous seuls, vous qu'attend l'antre si étroit de la mort? Suivez Bayard dans les habitations du désespoir.

L'une de nos provinces est ravagée par la peste; une sombre frayeur est sur tous les visages, et un morne silence sur toutes les bouches; des enfants disputent à la contagion leur mère, qui vient de fermer les yeux à son époux, parce qu'il a voulu arracher à la mort l'auteur de ses jours. Le Dauphiné est un vaste tombeau, sur lequel la charité de Bayard va remporter son plus beau triomphe. Il oublie son propre danger pour ne s'occuper que du malheur des autres; un seul sentiment l'anime, la pitié pour ses semblables. On affronte la mort sur un champ de bataille; mais l'exemple des chefs, le tumulte des armes, je ne sais quelle secrète exaltation en cachent le péril et n'en montrent que la gloire. Tous les jours on s'expose aux orages d'une mer irritée; mais au delà de ses abîmes et de ses écueils, on aperçoit la fortune et ses trésors. Ici, au contraire, point de préjugé qui fasse illusion point de voile qui dérobe aux yeux les horreurs du trépas. O Bayard, en volant au secours de Grenoble, il a fallu armer ton cœur d'un triple airain, et rassembler dans toi, comme dans un foyer, toutes les sortes de valeur! Sa charité courageuse marche nuit et jour à travers les cadavres qui empoisonnent l'air, au milieu de toutes les désolations, en butte à tous les dangers: que ne puis-je vous le peindre tel qu'il s'offre aux mourants! Impénétrable à la crainte, il le dispute de zèle à la sollicitude pastorale. Hélas! la voix touchante de la nature n'est plus entendue. Le vieillard délaissé, parce que l'existence croule pour lui de toutes parts, ne trouve rien sur quoi il puisse s'appuyer; une triste solitude l'environne; aucun être sensible ne se présente à lui, aucune larme n'arrose son lit de douleur, aucune fleur ne se prépare pour son cercueil: mais lorsque la faux du trépas moissonne les générations et entasse les funérailles, Bayard est pour tous un fils, un père, un ami. Il consulte les entrailles des victimes, épie la marche de la destruction, vole des superbes palais du riche à l'humble toit du pauvre, remplace tout jusqu'à l'art, étudiant les progrès de l'implacable épidémie, sans témoins que le Dieu protecteur des bons.. C'en est fait, le fléau s'arrête devant lui; et semble respecter un héros. Ainsi, Bayard sauve le Dauphiné et peut-être la France entière. O Gre-

noble ! O Mézières, Bayard est votre commun libérateur ! vous attesterez aux races futures qu'il exista, dans le seizième siècle, un chevalier dont la charité comme la valeur enfantait des miracles.

Oui, Messieurs, telle fut la charité de Bayard, cette mère des vertus, qui dans chaque homme nous reproduit l'image de la Divinité. Toujours il éprouva cet épanchement de la tendresse; cette douce oppression qui caractérise les âmes privilégiées. Dans les siéges des villes, où des deux côtés on s'envoie la mort sous tant de formes différentes, où chaque péril irrite la vengeance, et chaque perte augmente la férocité; dans ces moments où la licence l'emporte si souvent sur la discipline (ici j'invoque l'histoire, qui a été mon flambeau), le sang a-t-il jamais coulé en vain par les ordres de Bayard ? Les soupirs de la timide innocence ont-ils jamais demandé justice contre l'inexorable vainqueur? Non, Messieurs, j'atteste ici la vérité; Bayard est devant son trône; non, les trophées de Bayard, toujours arrosés des larmes de l'humanité, ne furent jamais flétris par une seule goutte de sang inutile. Parmi la confusion du carnage, où l'âme, sans le vouloir, s'endurcit, parce que le remords s'éteint, Bayard donne les plus belles leçons de pitié et de charité. Eh ! Messieurs, comment le plus simple des hommes aurait-il été impitoyable? Car une autre qualité qui me frappe dans notre héros, c'est sa simplicité, compagne ordinaire des grandes vertus, mais plus étonnante surtout, dans un guerrier que la victoire n'a jamais abandonné, et qui préfère à toutes ses victoires celle de se dompter lui-même après avoir dompté ses ennemis. Qu'elle est sublime l'humilité de sa prière du matin et du soir ! A vous, Dieu, est la puissance, le succès et la louange : ***Tua est, Domine, potentia, atque victoria, et tibi laus.*** (**I *Paral.*, XXIX, 11.**)

Aussi quel tribut ne lui est pas assuré chez tous les juges des vies sans tache? Dans cette acclamation générale qui raconte ses journées historiques ou plutôt dans ce glorieux silence de la surprise en extase, qui ne remarquerait pas l'expression de l'estime du commandant Picard : « Je voudrais, disait-il, qu'il y eût dans Mézières douze mille hommes de plus, et que Bayard n'y fût pas.» Qui ignore l'admiration dont Bayard est l'objet depuis qu'il a épuisé la gloire par ses exploits comme par ses vertus? O Louis XII ! le roi d'Aragon vous témoigne combien vous êtes heureux de le posséder, parce qu'il sait que le bonheur d'un monarque est de rencontrer de tels hommes, et plus encore de les apprécier. François Ier veut être armé chevalier de la main de Bayard. Tous applaudissent au choix du prince. On n'est jaloux que de mériter la même récompense. Quelle est donc cette domination nouvelle qui soumet tout sans exciter l'envie? C'est le pouvoir de cette incorruptible droiture, qui calme toutes les préventions; de cette égalité inaltérable, à laquelle il faut que tout cède; de cette bonté sans effort et sans appareil, qui n'offensa jamais personne.

O guerriers, soyez intrépides; mais ne soyez pas barbares; frappez l'ennemi et épargnez le citoyen ! Vivez parmi nous comme nos gardiens fidèles, et soyez aussi désirés dans nos villes que redoutés sur nos frontières. Vous avez l'ennemi à vaincre, la vie du citoyen à défendre. La vie du citoyen ! Quelle haute opinion les anciens avaient de ce dépôt sacré ! En Grèce, par une sorte de puérilité sublime, les statues qui, dans leur chute, blessaient un homme étaient publiquement mutilées. A Rome, une couronne attendait celui qui avait le bonheur d'offrir à la patrie les jours d'un citoyen conservés. Voilà, Messieurs, voilà la législation de l'honneur ; voilà la foi des braves ; voilà la morale des guerriers ; voilà ce qu'ils ont juré en se mariant aux drapeaux de la gloire. Soyez plus qu'humains, soyez charitables. Il est si doux de faire le bien ! Le ministère qu'exerce l'ami de ses semblables, est une suite de jouissances toujours nouvelles : ils vous trompent, ils vous échappent, ils fuient d'une fuite éternelle, ces biens que vous achetez si cher. Méritent-ils même ce nom ? Et cette volupté ineffable attachée à la sensibilité, ce plaisir qui vous suit jusque dans la solitude, ce plaisir ne deviendrait pas le premier besoin de votre cœur ! La vanité est de toute la vie ; et la charité n'aurait pas un jour, un moment !

Mais dois-je oublier que je parle à des chrétiens? Je touche, Messieurs, à la partie la plus intéressante de l'éloge de Bayard. Je vais le montrer à vos yeux, environné du cortége des vertus que la religion commande : car, s'il n'avait point imprimé à ses actions le sceau de cette reine des guerriers ni sanctifié sa vie par les divins oracles de la foi, j'aurais fui ce mélange d'armes, de prêtres, de soldats, introduits dans le lieu saint; et loin d'avoir regardé comme un bonheur de concourir à cette cérémonie, je n'aurais éprouvé que la honte de n'oser parler de religion en parlant à des braves, ou de n'oser louer la valeur en parlant à des chrétiens. Mais grâce au ciel, le Dieu de nos temples est le Dieu des armées; il règne sur les camps comme sur les cloîtres ; il préside à tous les rangs qui partagent la société. Eh quoi ! une religion qui, par les mêmes moyens, a formé des hommes de tous les états, de sages monarques, des sujets soumis, de saints législateurs, de pieux pontifes, des défenseurs généreux de la vérité, ne saurait former de généreux défenseurs de la patrie? Que dis-je? une religion qui a élevé au-dessus de la faiblesse de leur âge et de leur sexe, des vieillards, des femmes, des enfants, pourrait faire redouter au guerrier des périls honorables ou une mort glorieuse, qu'il s'est fait une loi de ne pas craindre et une habitude d'affronter ?

Pour combattre un préjugé aussi funeste, voyons quel intérêt, quel mobile, quel prix la religion lui présente. Ce prix, c'est Dieu lui-même, Dieu qui le soutient dans le

danger où il s'engage, Dieu qui, arbitre de ses actions, tient en ses mains la récompense de son courage ou le châtiment de sa pusillanimité. Quoi ! la piété incompatible avec la magnanimité ! Quelle âme plus pieuse que celle de Bayard ! et en même temps quelle âme plus fière au milieu des combats ! Point de grand homme, disait un ancien sage, point de grand homme sans une inspiration divine : *Nemo vir magnus nisi afflatu aliquo divino.* Aux yeux de Bayard, c'est la religion qui est le principe de l'audace comme de la sagesse, et de la piété comme de la gloire, c'est la religion qui rend faciles tous les travaux, tous les dangers, tous les dévouements, c'est la religion, qui prescrit la justice, comme elle proscrit l'ambition. Aussi, l'autel et le trône : voilà, Messieurs, le mot d'ordre de notre chevalier; l'autel et le trône : c'est-à-dire obéissance à l'ordonnateur unique qui commande à tout et à qui tout obéit; obéissance au fils du grand Dauphin, qui, monté au pouvoir à l'âge de vingt ans, ne l'a jamais exercé que pour faire des heureux ; aimant son peuple comme sa famille, la vertu comme l'ornement du diadème, et la vérité comme la seule richesse qui manque aux princes : l'autel et le trône! Guerriers français, servez Dieu comme le roi, votre profession a besoin du ciel comme de la terre.

Telle est, Messieurs, l'idée que Bayard s'était formée de la religion. Il voulut en accomplir tous les préceptes. Sa raison rougirait, comme sa foi, de contredire ses principes par ses œuvres. Venez voir, au milieu des camps, un guerrier qui conserve le calme de la sagesse et les règles de la modération, rend à l'Etre suprême le culte intérieur de la piété, lui donne son cœur pour premier temple, met à la tête de ses obligations celle de l'adorer en public avec la ferveur des premiers chrétiens, et porte en hommage aux pieds des autels, la noblesse de ses pensées et l'élévation de ses sentiments. O mes frères, gardons-nous de parler dédaigneusement de ces temps regrettables, où une timide défiance tenait la raison captive sous le joug de la foi. Malgré la triste opposition qui se trouve entre nos mœurs et celles de nos ancêtres, la simplicité des mœurs antiques a des charmes si touchants, que je ne puis la contempler sans l'émotion la plus vive et la plus délicieuse. Il est vrai que, dans notre siècle, la lumière jaillit de toutes parts ; mais ne sera-t-il point permis de déplorer les nuages qui l'obscurcissent? Ainsi donc la vivacité naturelle à notre nation l'emportera toujours à l'une ou à l'autre extrémité. La superstition n'afflige plus le christianisme, et l'incrédulité en ébranle les fondements ; le fanatisme ne secoue plus les esprits, et une sacrilége indifférence a pris sa place; nos mœurs ne sont plus aussi rudes, ni aussi farouches, et la mollesse les a énervées ; l'humanité semble avoir fait parmi nous de rapides progrès ; et notre sensibilité, à force de s'étendre, a perdu son énergie; nous voulons aimer tout le genre humain, et nous n'aimons plus notre patrie; nous nous flattons de mieux apprécier que nos ancêtres la solide gloire, et nous traitons leur héroïsme de vain enthousiasme. Français, vous n'avez donc plus les défauts de vos ancêtres ; mais avez-vous leurs vertus? Quelle main a rompu tous les nœuds et déchiré tous les voiles ? On rejette la doctrine de la vie future, et on embrasse l'ombre du néant. O folie ! ô dégradation ! ô aveuglement ! Qu'ils sont à plaindre, les insensés qui n'attendent après cette vie aucune récompense ! et qu'il y a aussi de témérité à ôter aux grands le frein le plus nécessaire à la puissance, et aux petits l'indemnité la plus nécessaire au malheur ! J'ose affirmer que si j'avais l'honneur de vous annoncer le premier cette grande découverte : l'homme est immortel : à cette annonce ravissante, vous les verriez, ces esprits indociles, se laisser charmer à l'espérance, et devenir en un instant d'humbles et confiants adorateurs.

Bayard conservait profondément dans son cœur cet axiome consolant qu'il existe un nouvel ordre de choses où Dieu réserve des couronnes aux justes. Sa religieuse prudence embrassait cet incommensurable espace auprès duquel tous les siècles ne paraissent que des instants : le ciel et l'éternité, c'est-à-dire, le plus beau de tous les royaumes, et le plus long de tous les règnes, voilà pour lui la plus désirable de toutes les conquêtes. Mais c'est surtout aux approches de la mort qu'il va goûter toutes les douceurs de cette croyance. Se pourrait-il que Dieu enlevât à la France celui qui en est le bouclier et l'ornement? O guerre ! je frémis à ton nom : quel est le barbare qui le premier a aiguisé des armes? Notre héros va être sa déplorable victime. Où êtes-vous, Bossuet, qui de vos sommités saviez si bien descendre au langage de la tristesse? Hélas ! dans ma faiblesse, moi, votre respectueux disciple et votre admirateur constant, j'invoque en vain votre génie ; en vain je me reporte aux âges les plus glorieux de la foi ; en vain j'assiste par le souvenir aux grands spectacles de la religion. Il y a, Messieurs, dans la vie et dans la mort de Bayard, quelque chose de singulier, d'unique, de prodigieux; il sort de toutes les pages de son histoire une odeur monarchique et chrétienne qui embaume la postérité ! c'est le guerrier par excellence. Atteint d'un coup mortel : « Jésus, ah ! mon Dieu ! je suis mort, » s'écrie-t-il, en baisant son épée en forme de croix : ses gens le conjurent de se dérober au danger, tous tremblent pour ses jours, excepté lui seul : « Je sens, dit-il, que j'ai peu de temps à vivre, mais je ne veux pas tourner le dos à l'ennemi ; qu'on charge les Espagnols. » Pour être témoin de la mêlée, il se traîne au pied d'un arbre. Ses compagnons fondent en larmes ; Bayard les rassure. « C'est, dit-il, la volonté de Dieu de me retirer à lui ; il m'a plus fait de bien que je n'en ai jamais mérité. » Ne trouvant point de prêtre, il se confesse à un gentilhomme.

O héroïque simplicité ! Guerriers, enten-

dez sa bouche mourante faire humblement l'aveu de ses fautes; voyez-le joindre ses mains vers le ciel, et supplier le père des miséricordes de le recevoir dans sa clémence : le seigneur d'Alègre le presse d'abandonner le lieu où il est couché, de peur de tomber entre les mains des étrangers. « Laissez-moi, dit-il, le temps qui me reste pour penser à ma conscience. Informez le roi que je meurs son serviteur, sans autre regret que de ne pouvoir plus lui rendre de services. Adieu, mes bons amis, je vous recommande ma pauvre âme. » A ce discours, les soupirs, les sanglots, les gémissements se confondent. Ils sont entendus de l'armée ennemie. Le croiriez-vous, Messieurs? le marquis de Pescaire accourt, et le lamentable aspect de Bayard, étendu presque sans vie, lui arrache des pleurs. Il fait dresser son pavillon et son lit autour du héros agonisant, l'y étend de ses propres mains en lui baisant les siennes et lui témoigne ses regrets, par cette éloquente oraison funèbre, dont je n'altérerai point la pénétrante énergie. « Seigneur Bayard, je voudrais avoir donné de mon sang ce que j'en pourrais perdre sans mourir, et vous avoir constitué mon prisonnier en bonne santé; vous connaîtriez combien j'estime votre personne. » Ici devrait finir l'éloge de Bayard; mais je louerai à mon tour ce rival généreux, auquel il ne manque que d'être Français : ainsi la vertu garde tout son empire sur les grands cœurs.

Cependant les Espagnols veulent voir celui qui leur avait tant de fois imprimé la terreur. Le connétable de Bourbon approche, et lui exprime sa douleur, son respect, sa pitié; mais Bayard, se réveillant comme d'un profond assoupissement, paraît suspendre son dernier adieu pour rappeler ce prince rebelle à ses devoirs. « Non, lui dit-il avec le ton de la fidélité indignée, ne vous attendrissez pas sur moi qui meurs en homme de bien, servant mon roi; c'est vous qu'il faut plaindre, vous qui êtes rebelle à votre prince, à votre patrie et à votre serment. » O princes! ô guerriers! retenez ces belles paroles, et instruisez vous... Déjà Bayard sent les nœuds de la vie se dissoudre. Le temps va finir pour lui : la mort, le tombeau, l'éternité, voilà les pensées qui absorbent son âme, sans l'effrayer. Votre libérateur lève ses yeux éteints, répète le nom de Jésus, et articule cette prière : « Mon Dieu qui avez promis un asile dans votre paradis aux plus grands pécheurs, je mets en vous toute ma confiance, et mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon créateur, mon rédempteur, mon sanctificateur. Je confesse vous avoir offensé, et que mille ans de pénitence ne sauraient effacer mes fautes. Vous savez que j'étais résolu de les expier en ce monde, si vous m'aviez conservé la vie; mon Dieu, mon Père, oubliez mes péchés, n'écoutez que votre sang; que votre justice se laisse fléchir par la passion de votre fils... » Bayard n'est plus. L'armée a perdu son modèle, et la France un grand homme. L'héroïsme de sa mort a expliqué l'héroïsme de sa vie.

Ainsi devait mourir le chevalier sans peur et sans reproche, qui aimait Dieu comme un père, le craignait comme un vengeur, dont la foi était la science, l'espérance la richesse, la charité la compagne; qui ne refusa jamais de secourir les malheureux, obligeait tout le monde, et versait ses largesses dans le secret et de bonne grâce; qui maria plus de cent pauvres orphelines, consolait les nobles affligés, et aidait les petits de tous ses moyens; qui, à la guerre, remontait les hommes d'armes sans fortune, et leur persuadait encore que c'était lui qui leur devait de la reconnaissance; dont l'honneur était la seconde religion, la justice la première loi, et la force la dernière ressource; qui, ayant de fréquentes occasions de s'enrichir, distribuait tout et ne se réservait rien; qui, fidèle jusqu'au scrupule aux règles de la probité, ne commit jamais d'exactions dans les terres ennemies, restant le dernier à la garde de la maison où il avait logé; qui toujours idolâtra la vérité, détestant la calomnie, fermant l'oreille à la délation, réprimant jusqu'à la médisance; qui méprisait également l'hypocrite et le faux brave, châtiait le pillage avec rigueur et n'estimait que la discipline; dont la délicatesse dans la conduite, la prévoyance dans les engagements, la vaillance dans les batailles, ne se démentirent jamais; qui conserva toujours obéissance et respect à son maître et à son guide, le fameux Louis d'Ars; dont le mérite alla toujours croissant d'année en année, de victoire en victoire, de triomphe en triomphe, se développant par les obstacles, se confirmant par les épreuves, s'embellissant par les plus illustres suffrages; qui ne respirait que pour son roi, son pays et sa famille; qui alliait la piété à l'indulgence, la douceur à la sévérité, et la courtoisie à la franchise; dont le bonheur était dans la tranquillité de sa conscience, l'ambition dans l'estime de ses chefs, et la récompense dans la considération des gens de bien; qui ne trahit jamais sa parole, remit souvent celle qu'il avait reçue, et ne causa de dommage à aucune propriété, à aucune réputation, à aucun succès; qui, dans les palais des grands, sous la tente du soldat, dans le tumulte des villes, ne cessa de ressembler à lui-même, toujours bon, toujours affable, toujours officieux; qui redoutait les dignités comme un fardeau, les plaisirs comme un ennui, et les louanges comme un piége; dont la lance était à ses yeux le symbole du courage, le casque celui de la raison, et la visière celui de la prudence; qui ne fut jamais atteint de félonie, puisqu'il n'encourut jamais aucun blâme; qu'on signalait partout à ses couleurs, c'est-à-dire à l'aménité de son caractère, à l'innocence de ses mœurs, à la retenue de ses discours; toujours Français, toujours chrétien, toujours disciple de Jésus-Christ, observateur de sa morale et enfant de son Eglise; qui a laissé enfin un nom impérissable, parce qu'il est sans tache.

Maintenant faut-il être surpris, Messieurs, que la perte de tant de vertus lui ait mérité

les larmes de son roi? Faut-il être surpris du témoignage qu'il lui rendit devant sa cour? « Que ce grand capitaine faisait honorer et appréhender ses armes, et qu'il avait été digne de plus hautes charges qu'il n'en avait possédé? » Faut-il être surpris de la vivacité des regrets de ce prince après la bataille de Pavie? « Si le chevalier Bayard, disait-il au seigneur de Montcheuu, si le chevalier de Bayard, qui était expérimenté, eût été vivant et près de moi, mes affaires, sans doute, auraient pris un meilleur train: sa présence m'aurait valu cent capitaines, tant il avait gagné de créance parmi les miens et de terreur chez mes ennemis. Chevalier Bayard, que vous me faites grand'-faute! Ah! je ne serais pas ici! » Je ne sais rien au-dessus de ces paroles : c'est le plus riche panégyrique que nous aient laissé les temps de notre monarchie. Quel sujet oserait prétendre à un plus honorable salaire de ses services? Ici c'est la royauté captive qui redemande au tombeau un sujet, seul capable de briser ses fers : c'est François Ier qui invoque les cendres de Bayard...

Faut-il être surpris que, rapportées dans sa province natale, elles obtiennent du duc de Savoie les hommages réservés aux princes du sang; que dans tous les lieux de son passage Bayard soit l'objet de pompes solennelles; que la religion elle-même y revête ses habits funèbres et entonne les chants de la douleur, en faveur d'un étranger qui n'y était connu peut-être que par l'inquiétante importunité du bruit de ses exploits? Faut-il être surpris qu'à son arrivée à Grenoble, le clergé, la noblesse, la magistrature, les grands et les petits, les riches et les pauvres, tous se livrent spontanément à un deuil unanime, célèbrent ses obsèques avec une magnificence inusitée, le pleurent comme une mère pleure son fils unique? Faut-il être surpris qu'un roi qui se connaissait si bien en mérites ait voulu ériger un mausolée à celui qui avait été le soutien et l'exemple de son pays? Faut-il être surpris que tant d'illustres races, les Alleman, les la Rochefoucauld, les Dolomieu, les Esparon, les Boissieu, les la Tour-du-Pin, les Sassenage, les Bardonenche, les Virieu, les Beaumont, et tant d'autres, comptent encore, parmi leurs plus beaux titres, celui d'appartenir à Pierre du Terrail ou au pays qui l'a vu naître? Faut-il être surpris enfin que la plus touchante uniformité de sentiments, de vœux et de motifs nous réunisse en ce jour au pied des autels, dans cette fête de la reconnaissance et de l'admiration, pour être justes envers le libérateur de votre cité, apprécier un héros à jamais le modèle des guerriers, et y recevoir d'ineffaçables leçons d'amour pour son Dieu, pour son roi et pour ses devoirs?

Grand Dieu! le plus sûr ami de la France, que la France soit toujours le royaume de votre prédilection; que les jours de notre monarque soient longs et tranquilles. Combien il doit être agréable à vos yeux, ainsi qu'il devrait l'être aux yeux de la nation, le meilleur des rois qui s'environne de l'élite de ses sujets pour délibérer avec eux sur les intérêts de la grande famille. Les plaies sont dévorantes et invétérées, l'abîme est profond; mais défendez-nous, et nous en sortirons avec gloire. Hélas! vous le savez, ô mon Dieu! et nous nous jetons entre vos bras : hélas! les vérités et les mensonges, les unes pour l'éclairer, les autres pour l'égarer, se partagent notre pays; partout des flatteurs qui caressent les passions de la multitude; partout d'inexplicables contradictions qui la font le jouet de toutes les doctrines, de toutes les opinions, de tous les systèmes; partout la diversité des sentiments, la violence des disputes, l'animosité des partis. Des livres circulent où il y a plus de malignité que de zèle, plus de haine que d'attachement à la patrie, plus d'envie de dominer que d'être utile, plus de calcul que de loyauté, plus de témérité que de raison. La confiance s'attache à des expressions magiques qui promettent le bonheur et ne signifient que le désir de tout brouiller; le prestige des déclamations élève à son comble l'irritation des esprits abusés et flottants. On attend avec une impatience cruelle le succès de ses manœuvres, et ce n'est plus à petit bruit, mais à coups redoublés, qu'on remue les pierres de l'édifice social. On ne rêve déjà qu'indépendance et souveraineté : chimères absurdes dont on nourrit ses parricides espérances!

Que de lâches déserteurs de la fidélité cherchent un asile dans la liberté de tout défaire! La perfidie, qui sème clandestinement les germes de la sédition, pour en recueillir les fruits empoisonnés; la fausse sagesse qui diffame le passé, fascine le présent, dore l'avenir; dans toutes les classes, la manie des nouveautés; la défiance, qui étouffe jusqu'aux plus tendres affections de la nature, arme les familles de soupçons, brise les nœuds les plus sacrés; la détraction injurieuse qui salit tout ce qui était, et le fanatique enthousiasme dont les yeux éblouis ne savent plus discerner nos pertes: on croirait à l'entendre que le jour vient d'être séparé des ténèbres; un malaise presque général qui court après tous les remèdes, et n'en devient que plus incurable; la faiblesse qui se laisse aigrir par de petits ressentiments, ou intimider par de petites intrigues, ou imposer par de petits hommes, ou éblouir par de petites lumières, ou égarer par de petits intérêts; le privilége qui commence, d'effacer tous les souvenirs, de calomnier tous les exemples, de mettre en question tous les devoirs et en pratique tous les crimes, de renverser les idées reçues du juste et de l'injuste, de changer les principes immuables en croyances commodes, qui se prêtent à tous les événements... Grand Dieu! voilà le singulier spectacle que nous donnons au monde interdit, voilà les maux qui nous affligent, et dont la guérison est réservée à vous seul. Sauvez le royaume de votre prédilection; qu'ils fuient à jamais les signes avant-coureurs d'une ré-

volution, dont la seule pensée glace d'effroi !

Sauvez la nation d'elle-même, en lui rappelant la sainte alliance qu'elle a contractée avec vous, avec ses maîtres, avec les dernières générations ! Réconciliez enfin le diadème avec le bonheur, la raison avec la foi, et la liberté avec l'obéissance ! C'est un miracle, peut-être, que nous sollicitons ; mais considérez et le peuple et le roi qui vous implorent : si vous accordez ce miracle aux besoins, à quel peuple fut-il jamais plus nécessaire ! si vous le réservez aux bienfaits, quel monarque en est plus digne ? Les redevances de son avénement à la couronne, sacrifiées au désir paternel de soulager ses sujets ; l'éclat et le cortége de sa maison réduits, pour alléger notre fardeau ; les restes du gouvernement féodal détruits ; la réforme du code criminel enfin commencée ; le scandale de nos lois, ces tourments préliminaires à la conviction de l'accusé, qui frappaient également l'innocent et le coupable, abolis ; les entraves du commerce brisées ; nos ports, autrefois indignés d'obéir à deux maîtres, heureux de n'obéir qu'à un seul ; l'agriculture, cette féconde nourricière des royaumes, protégée ; d'inépuisables largesses multipliant les établissements utiles ; les beaux-arts employés à l'encouragement de toutes les vertus ; la sculpture elle-même, qui se jouait dans nos palais et dans nos jardins sur des dieux imaginaires, ennoblissant son ciseau et immortalisant la véritable gloire ; les sciences étonnées de la perfection dont elles sont redevables aux études modestes d'un prince qui interroge, à l'insu des flatteurs, l'histoire des peuples anciens et modernes, pour assurer le bonheur du sien ; et, par-dessus tout, au milieu des progrès de cette fatale indifférence qui compose avec le remords, tranquillise le vice, et ne sera bientôt plus que la triste impunité de tous les désordres, votre religion, cette vigilante et incorruptible gardienne des trônes, soutenue par de grands exemples et honorée comme la Providence visible des Etats : voilà, Seigneur, les monuments de la haute sagesse de l'auguste et seizième héritier du nom de saint Louis ; voilà ses droits à la fidélité d'une nation, à laquelle les Bourbons ont toujours été fidèles : voilà ses droits à la confiance de l'Europe, en paix sur la foi de sa modération et de sa justice....

Mais si la guerre osait encore déployer son étendard sanglant, Dieu des armées ! donnez la victoire à Louis, des Bayards à la France, et un jour, à tous ceux qui m'écoutent, la couronne impérissable que vous réservez aux sujets fidèles comme aux bons rois.

VI. HOMMAGE FUNÈBRE

A LA MÉMOIRE DES VICTIMES DU SIÉGE DE LYON,

Prononcé au service solennel que la garde nationale a fait célébrer dans l'Eglise de Saint-Polycarpe, le 2 novembre 1814.

Pro muro erant nobis, tam in nocte quam in die. (I *Reg.* XXV, 16.)

Le jour et la nuit ils étaient semblables à un mur élevé autour de nous.

Quelle est cette famille toujours prête à la voix de l'honneur et de ses chefs ? Quelles sont ces sentinelles qu'aucun danger n'intimide et qu'aucun obstacle n'arrête ? Quels sont ces pères, ces époux, ces enfants aguerris comme des vétérans, braves comme des Francais, et incorruptibles comme des chrétiens ? Quel est cet impénétrable bouclier contre lequel viennent se briser tous les efforts séditieux ? Quelle est cette généreuse conservatrice de la tranquillité publique ? Quelle est cette garde fidèle qui répond à votre commerce, de son repos ? Enfin quel est ce rempart vivant, élevé autour de nous et le jour et la nuit ? *Pro muro erant nobis, tam in nocte quam in die.*

C'est vous, Messieurs, vous, les nobles fils de la ville des bonnes et des belles actions ; vous, qui venez dans cette fête de l'admiration, de la reconnaissance et de la douleur, renouveler l'antique alliance entre l'épée et l'encensoir, entre la morale et la valeur, entre la religion et la patrie ; réchauffer au divin flambeau de la foi, cette affection sublime qui dirige tous les intérêts vers un même centre, et tous les moyens vers un même but ; vous qui ne disputez que de zèle et de persévérance ; offrant le spectacle d'un corps immense dont les mouvements réguliers garantissent la durée et le miracle d'une discipline que rien n'altère ; vous qui n'oubliâtes jamais que c'est Dieu qui suscite les révolutions dans sa colère, et les apaise dans sa clémence, que les bons rois sont le trésor des peuples, et que la stabilité est dans l'attachement aux anciennes vérités religieuses et aux anciennes idées françaises : oui, Messieurs, Lyon s'est retrouvée dans les héritiers des martyrs qui ont arrosé son berceau de leur sang : comme elle était fière dans ces derniers temps de relire sur vos drapeaux que si tout chrétien est soldat pour sa morale et pour sa foi, tout Français doit l'être encore pour son roi et pour son pays !

Et quels soldats étaient vos pères ? Je ne parlerai point, Messieurs, de leur gloire qui date de dix-sept siècles révolus ; ni de leurs hauts faits pour la cause de Jésus-Christ ; ni des trophées de leurs constance ; ni de la lutte opiniâtre de l'innocence contre la tyrannie ; ni des conquêtes de la foi dues aux larmes des vainqueurs, sans coûter une seule larme aux vaincus ; ni de l'aigle des Césars abaissant son vol devant l'Agneau sans tache ; ni de la croix, brisant par leurs mains les idoles du mensonge ; ni de Rome païenne, domptée dans Lyon catholique : mais je dirai que vous devez demeurer fermes dans le souvenir de vos pères, que c'est par là que les grands exemples se transmettent dans les familles ; et que les mœurs dégénèrent, dès qu'on bannit les images des aïeux comme importunes : je dirai qu'il sied mal aux impies de nous troubler dans notre légitime vénération pour les restes de nos aînés dans la croyance, eux qu'on a vus dans une ridicule extase acheter, aux poids de l'or, le bonnet d'un sophiste ou la plume d'un charlatan : je dirai que la foi enfante

la fidélité, que la devise de votre cité sera toujours : Dieu et le roi ; et qu'elle comptera toujours ses martyrs de la royauté comme ses martyrs de la religion.

Aussi, Messieurs, où prêcherais-je avec plus de confiance un dogme irréfragable que dans une cité dont les habitants n'hésitèrent point, lorsque tout était mensonge autour d'eux, à donner pour le maintien de la vérité leur sang et le plus pur et le plus beau ? Oh! combien notre sacerdoce est ému de la cérémonie funèbre qui vous rassemble ! Amis sincères de l'autel et du trône, grâces vous soient rendues d'avoir choisi l'anniversaire du jour de charité et de justice, pour honorer de vos larmes ceux qui vous honorèrent de leur trépas, rattacher une époque d'immolations volontaires à l'une des fêtes les plus attendrissantes de l'Eglise, inviter aux nobles dévouements par la pompe des réminiscences et la solennité des hommages, retrouver les hautes leçons du devoir sur les traces de vos illustres devanciers, nourrir dans les enfants la flamme sacrée qui embrasait les pères, continuer la race des intrépides vengeurs de la bannière des lys, répéter à tous que c'est la foi qui crée l'héroïsme, puisqu'elle fait un précepte de la vaillance et un crime de la lâcheté!

O siége mémorable, dont l'histoire éternisera les prodiges! où les enfants d'une cité, heureuse et florissante depuis tant de siècles dans les arts de la paix, se précipitèrent tout à coup, en guerriers indomptables, contre l'oppression et l'anarchie; et, sans remparts que leur intrépidité, sans ressources que leur résignation, sans repos que leur conscience, vainquirent plus d'une fois de nombreuses légions, à l'approche desquelles des rois puissants avaient naguère tremblé; où un chef (76), général et soldat tout ensemble, dont les sentiments étaient élevés comme ses motifs, excitait dans toutes les âmes, par un irrésistible ascendant, le désir et l'espérance de sauver la patrie; où on s'étonnait soi-même et de la célérité hardie dans l'attaque et de la fermeté réfléchie dans la défense ; où brillaient tour à tour la vigilance dans les camps, la modération dans les succès et la constance dans les revers ; où des magistrats, recommandables par leur désintéressement et par leur expérience, administraient la chose publique avec un zèle égal au courage des guerriers; où on rivalisait d'énergie et de prudence; où la prévoyance des besoins et des hasards éclairait tous les écueils; où le trésor commun était dans l'harmonie de toutes les volontés; où un sexe faible et timide bravait les périls, pansait les blessés, consolait les mourants, ensevelissait les morts; où une émulation presque surnaturelle aspirait au bonheur de la même délivrance : l'univers sait le reste.

Ils tombent les défenseurs de la plus légitime des résistances; ils tombent en holocaustes de leur inaltérable adhésion à des principes que la gravité des événements, la contagion des apostasies, et le danger des circonstances leur rendent encore plus chers; ils tombent au bruit des applaudissements de la vengeance satisfaite ; ils tombent au bruit des marteaux sacriléges qui démolissent, au nom de la loi, la plus industrieuse et la plus nécessaire des cités ; ils tombent au bruit de la foudre qui jette au loin leurs membres dispersés : et la plaine indignée boit le sang de l'innocence; ils tombent au printemps, ou dans l'automne, ou dans l'hiver de leur âge, sans un regard qui les soutienne, sans un témoin qui les pleure, sans un cœur qui leur réponde, sans un ministre de cette religion bienfaisante qui essuie les larmes des infortunés; ils tombent, ces grands complices de fidélité, dans la solitude d'un massacre qui glace toutes les veines et torture toutes les âmes; ils tombent abandonnés de la terre, tournant les yeux vers la sainte montagne d'où la mère des affligés (77) semble leur tendre une main secourable, et se confiant aux prières de quelques amis réservés au tourment de leur survivre. Déjà auparavant, sous les verrous de la plus dure captivité, ils avaient langui, privés de tout support, de tout allégement, de toute espérance d'être sauvés sur la terre; et ils n'exhalaient aucune plainte : ils savaient qu'il n'y a point de cachot si profond où Dieu ne descende pour soutenir ceux qui mettent leur confiance en lui; ils l'imploraient, ils invoquaient aussi leur roi qui les a précédés ; ils le prient de leur obtenir la force de mourir, la plupart si jeunes encore, et lorsque tant de jours leur étaient réservés. Ah ! Messieurs, le dogme que j'annonce était vivant dans leur conscience ainsi que dans la conscience du roi. Ils allaient paraître au tribunal de celui qui juge tous les sacrifices. Confondus dans la même mort, ah ! puissent-ils l'être dans la même immortalité !

Mais devaient-ils s'attendre que leurs corps, sanglants et mutilés, pour Dieu et pour le roi, resteraient si longtemps ignorés dans les entrailles de la terre, et que l'oubli serait leur récompense? Sans doute, l'idolâtrie n'avait point de supplications pour les morts : mais elle avait des hymnes et des trophées ; la magnificence des apothéoses payait les grands services; et ces distinctions éclatantes faisaient courir à de nouveaux dangers et à de nouvelles victoires. Devaient-ils s'attendre, les défenseurs de la plus sainte des causes, qu'aucun monument ne serait décerné à leur nom, qu'aucun hommage public ne signalerait les lieux où ils avaient conquis l'étonnement du monde; qu'il serait foulé par l'indifférence le sol qui recélait leurs restes glorieux; que des fêtes profanes le souilleraient, que leurs os, peut-être, deviendraient les jouets de leurs enfants; que la mémoire de leur martyre s'évanouirait avec le courant du fleuve qui en fut le témoin; que le jour même de la commune tristesse, le souvenir

(76) M. le comte de Précy.

(77) Notre-Dame de Fourvières.

des hommes leur serait infidèle ; enfin, qu'aucun temple ne verrait monter pour eux l'encens de la religion?

Ames généreuses, des crimes nouveaux et de nouveaux désastres devaient conduire jusque sur les bords de l'abîme la patrie que vous aviez tant aimée! Hélas! faut-il s'étonner qu'il ait été interrompu, le culte des morts, lorsque le brigandage avait des autels et que l'Eternel n'en avait plus ; lorsque l'impiété avait sa langue, son calendrier et ses rites; lorsque la majesté des rois était violée dans leurs sépulcres, et qu'on jetait à la voirie les augustes dépouilles des monarques protégés par les siècles; lorsque l'ostentation du vandalisme et la jactance des forfaits étaient des passions louables et lucratives; lorsque l'anarchie et la misère désolaient la surface d'une république triomphante au dehors, et vengeaient ainsi les nations épouvantées; lorsque la voix du remords était éteinte, et que l'espèce humaine, défigurée, solennisait l'anniversaire d'un parricide. Quoi! d'horribles vanteries, lorsque tous les échos répondent par des gémissements funèbres! Quoi! les symboles de la joie pendant que la France se cherche elle-même, et que l'Europe interdite était couverte des crêpes de la douleur! Quoi! des imprécations contre une royale victime, digne de toutes les expiations et de tous les repentirs, contre un prince que nous aurions voulu ressusciter avec le dernier souffle de notre existence!

Et à une époque plus voisine des jours de restauration qui lui ont succédé, faut-il s'étonner que l'humanité n'osât verser de larmes sur les victimes de l'honneur, ni la religion entonner pour elle ses chants lugubres! Vous le savez, Messieurs, le mépris des anciennes règles, la manie des nouveautés enivrantes, les chocs de la vérité et de l'erreur; la foi, objet de la plus universelle indifférence; une aversion funeste pour tout ce qui a la sanction du temps ; la crainte impie de réveiller le nom de tant de chrétiens entassés aux champs de la guerre, une domination sans frein, asservissant tout, sans pudeur; les antiques bornes déplacées ou arrachées ; tous les abus de la force avec toutes les ruses de la perfidie ; le pavillon de l'indépendance menaçant le vaisseau de l'Eglise; la veuve du peuple-roi veuve de son roi pasteur; les troupeaux inquiets, tremblants, consternés; l'épiscopat luttant corps à corps avec la tyrannie, et honoré, pour sa résistance, de la plus savante persécution : faut-il s'étonner que la religion ait été muette pour les victimes de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, lorsqu'il n'y avait rien de sacré parmi nous, et que la haine du passé eût accusé peut-être nos mystères et nos souvenirs?

Ames généreuses, consolez-vous : depuis que la religion respire de ses amertumes et de ses humiliations; depuis que la France, si longtemps penchée vers sa ruine, se relève miraculeusement, sans convulsion, sans secousse, sans violence; depuis que l'autel et le trône se servent l'un à l'autre d'appui et de règle, âmes généreuses, la voix de votre sang a été entendue : les martyrs de la royauté auront aussi leur temple comme les martyrs de la foi. Oh! Messieurs, combien je m'applaudis de célébrer les martyrs de la royauté dans la ville des martyrs de la foi; où la mémoire des ancêtres est un engagement à suivre leurs traces ; où à chaque pas on croit fouler un prodige; où le christianisme est auguste de vieillesse ; où la plus intéressante page de son histoire est écrite sur d'ineffaçables débris; où retentit encore le fracas des idoles qui fuient à travers leurs sanctuaires qui s'écroulent ; où le sang des athlètes de Jésus-Christ coule encore dans les veines de leur postérité fidèle! O saints aïeux, vos enfants ne sont point changés ; ils gardent l'illustration que vous leur avez transmise! Oui, les martyrs de la royauté auront aussi leur temple comme les martyrs de la foi. On ne les invoquera point; mais la douleur et la piété auront leur langage et leurs offrandes : leurs dépouilles ne reposeront point sur l'autel de propitiation; mais on les couvrira des vœux de la foi et des prières de la confiance : on y apprendra à trouver l'immortalité dans la mort; les grandes pensées y naîtront en foule, et les lauriers y croîtront comme dans leur terre natale; on y recevra des leçons de magnanimité chrétienne, on y fera l'apprentissage de tout ce qui agrandit les âmes et de tout ce qui assure la prospérité des Etats : la paix de cette nouvelle demeure calmera tous les ressentiments, éteindra toutes les haines, rapprochera tous les cœurs ; le passé viendra se perdre dans le monument érigé à la charité divine par la charité humaine.

Désirable monument, auquel se rattacheront encore les éminents services de ces nouveaux preux qui, étrangers à votre cité, l'ont défendue au milieu des périls, sans qu'aucun chagrin ralentît leur zèle belliqueux, et qui, frappés du coup mortel, ne s'occupaient que des compagnons dont ils avaient partagé les travaux et les dangers; de ces guerriers sans peur et sans reproche que le même motif avait rassemblés dans vos murs pour le salut de tous ; de cette florissante jeunesse, l'élite des villes et des campagnes, que les mêmes sentiments avaient enrôlée sous les mêmes drapeaux, combattant, veillant, mourant pour la même cause, heureuse ou malheureuse des espérances ou des alarmes de vos familles (78); de ces braves d'un meilleur temps, pour lesquels une ville sans murailles était le rendez-vous de la fidélité, vous guidant ou plutôt vous trouvant au chemin de l'honneur, disputant avec vous de privations et de blessures, économisant le sang des nobles apprentis dans le métier des armes; qui

(78) Lyon se rappellera toujours avec reconnaissance et avec orgueil Montbrison, Saint-Etienne, Feurs, Saint-Chamond, Givors, etc., etc.

auraient donné leur vie pour la vôtre, et ne regrettaient, en la quittant, que le bonheur de voir une cité, digne d'un meilleur sort, rendue aux enfants d'Henri IV.

Edifice sacré, qui expiera du moins les édifices somptueux de l'orgueil, et qui deviendra un signe au milieu de vous : *Portate lapides ut sit signum inter vos.* (*Job*, IV, 5, 6.) Ces pierres éloquentes parleront à vos derniers neveux; elles seront l'éternel témoignage de votre libéralité et de votre justice : on répétera d'âge en âge qu'elles ont été posées pour servir de garant à nos princes; que vous savez honorer vos grands citoyens morts pour la patrie, parce que au besoin vous sauriez mourir comme eux; qu'à la seule idée de cet asile, la frivolité elle-même a connu l'attendrissement et l'admiration. Messieurs, à quelle légitime usure ne placez-vous pas une légère portion de votre opulence! *Idcirco positi sunt lapides in monumentum sempiternum.* (*Ibid.*, 7.)

Temple religieux, qui tardait à l'impatience de vos pères, de vos époux, de vos fils! Les voyez-vous, avec les yeux de la foi, qui vous tendent leurs mains suppliantes! Comme ils l'embrassent cet autel où chaque jour on immolera pour eux l'agneau sans tache; cet autel élevé en leur nom, autour duquel l'innocence, la pitié et le repentir viendront invoquer le dieu des miséricordes; cet autel qui commandera le respect dû au malheur et aux tombeaux; cet autel que couvre de ses regards paternels un monarque qui pleurait vos infortunes lorsque vous songiez à terminer les siennes; cet autel dont un prince aussi fervent qu'aimable a posé les fondements, et qu'il a inauguré, en quelque sorte devant vous par le charme des paroles de son inaltérable bonté (79); cet autel qui s'embellit de la munificence d'une princesse (80) dont le grand cœur, dans la tristesse de son exil, s'associait par ses vœux aux objets de votre deuil; cet autel autour duquel germeront toutes les vertus (si la gratitude est une dette, elle inspire aussi la passion des bonnes œuvres); cet autel qui rappellera aux nations étrangères qu'en France les sacrifices sublimes reçoivent tôt ou tard leur prix; cet autel sur lequel on croira lire : le parent et l'ami qui vous ont été arrachés habiteront bientôt un meilleur monde; cet autel qui enseignera la paix, dans son instructif silence; cet autel, refuge trop longtemps attendu, où tous les états, tous les sexes, tous les âges feront un cours de morale pénétrante, où l'adolescence puisera l'amour du roi et de son pays, où la jeunesse étudiera la fragilité de la vie et la caducité de ses plaisirs, la maturité, le néant de l'ambition et de l'opulence; où la vieillesse, fière des générations qui doivent la suivre, prendra avec moins de regret la route du sépulcre; cet autel qu'ombrageront aussi les palmes de la gloire! Or, Messieurs, il y a dans les palmes de la gloire une force puissante qui agit secrètement sur les cœurs bien nés; et comme la gloire enfante la gloire, ainsi que les vertus enfantent les vertus, les descendants ressembleront aux ancêtres.

Maintenant, chrétiens et Français, et c'est l'intention de la cérémonie qui nous rassemble, prions de toute l'émotion de nos cœurs et de toute l'étendue de nos voix, qui sont enfin affranchies : prions, c'est la religion, c'est l'Eglise, c'est Dieu qui nous en imposent le devoir : prions avec toute la France, revenue à ses doctrines tutélaires, tel qu'un fleuve, violemment détourné de son lit, y rentre sans efforts : prions pour un roi dont la mort nous avait tous rendus infortunés ou coupables; pour une reine si affable dans la grandeur, si grande dans l'infortune, précipitée dans le tombeau de son époux, au mépris des saintes lois de l'hospitalité et de la nature; pour l'incomparable modèle de la tendresse fraternelle, l'ornement de la cour et l'ange de la France; pour un enfant dont le règne ne fut qu'un tourment, le palais un cachot, le sceptre des fers; pour le dernier des héros de sa race, moissonné à la fleur de ses ans, lorsqu'il nous promettait de si abondantes moissons de gloire : prions pour ces illustres proscrits, bannis par des misérables qu'ils aidaient de leur crédit ou qu'ils secouraient de leurs largesses, allant reposer leur tête sur les bornes du monde, où leur dernier soupir fut au beau royaume qu'ils avaient servi de leur sang; pour ces pontifes dont la sainteté égalait la foi, fatiguant leurs bourreaux du miracle de leur résignation et de leur douceur; pour ces prêtres, malheureux seulement, dans les prisons où on les entasse, de ne pouvoir plus offrir la victime sainte, s'offrant eux-mêmes en victimes à leur ingrate patrie; pour ces femmes suspectes d'aimer Dieu et le roi, immolées dans la carrière du bien par le génie du mal; pour ces vieillards traînés à l'échafaud, sans respect ni pour leurs cheveux blancs, ni pour leurs services, ni pour leurs bienfaits; pour ces chrétiens qui aimaient tant leur pays, se félicitant d'être réunis dans les combats de la vérité, et demain dans ses récompenses; pour ces criminels d'un genre nouveau, atteints et convaincus d'avoir nourri leurs enfants aux terres étrangères : prions pour cette multitude de trépassés, qui reconnaîtront devant Dieu les bons offices de votre charité.

Mais priez aussi, mais priez sans délai, mais priez sans cesse, mais priez surtout pour ceux qui vous appartiennent en propre et qui vous ont coûté tant de larmes. Que leur servirait-il de vivre dans vos annales, s'ils n'étaient pas inscrits dans le livre de vie? De quel prix serait l'éloge de leur constance, si vous négligiez de leur en obtenir le salaire? Priez pour cet époux dont le dernier vœu était de vous retrouver au séjour des éternelles alliances; priez pour cet ami dont le cœur, à ses moments suprêmes, vous faisait des adieux si tendres et si doulou-

(79) *Monsieur*, frère du roi.

(80) *Madame*, duchesse d'Angoulême.

reux; pères et mères, priez pour ces enfants, autrefois les objets de votre inquiétude, que la fidélité a ensevelis dans son triomphe, et qui vous demandent un dernier témoignage de votre amour. Et vous, enfants, oublierez-vous celui qui vous a montré le chemin de la vie, de l'honneur et de l'immortalité? Oui, les martyrs de la royauté auront leur temple comme les martyrs de la foi. Je le jure par la cité où je parle : non, leur sang n'aura pas coulé en vain, et les murs imparfaits du monument qu'on leur prépare n'accuseront jamais la froide insensibilité de leurs descendants. Je le jure par le dogme du purgatoire, dogme vraiment divin, que l'incrédulité voudrait arracher du fond des consciences, et que le sentiment y ramène; que les sophistes poursuivent de leurs insultantes railleries, et qui a triomphé de tous les sophismes, de toutes les attaques, de toutes les révolutions; que l'hérésie appelle le rêve de la cupidité et une invention de quelques siècles, et que tous les siècles, toutes les lumières, toutes les vertus, tous les affligés protégent de l'adhésion la plus unanime! Dogme touchant, qui, montrant au delà de la vie le bonheur d'un commerce plein de confiance, consacre en deçà la mémoire de tous les habitants du tombeau; dogme confirmé par le suffrage des bons cœurs, des âmes pures et des esprits droits!

Eh! quand fut-il jamais plus nécessaire de prier pour les morts? Que de familles, éteintes jusque dans leur dernier rejeton, n'ont que nous pour intercesseurs? Lorsqu'une tempête sans exemple bouleversait notre horizon, que de victimes entendirent sonner leur dernière heure sans y être préparées! Rappelez-vous, ou plutôt oubliez ces jours de désolation, où la vengeance suprême était descendue sur les nuages de sa fureur, pour tenir ses redoutables assises et châtier un royaume criminel. Rappelez-vous, ou plutôt oubliez ces jours de désolation, où la mort, sous les traits de la rage, parquait toute une nation, la décimait, égorgeait le père sur le fils, la fille sur la mère, l'épouse à côté de l'époux, noyait dans des flots de sang l'enfance et la vieillesse. Rappelez-vous, ou plutôt oubliez ces jours de désolation, où le laurier et le cyprès croissaient ensemble dans les champs de la guerre, sous les yeux d'un homme qui se croyait grand sur des débris, et immortel par la destruction; dont le sceptre n'était qu'un sabre, le trône qu'une tente, le règne qu'un combat; qui, après avoir passé par la gloire, toucha enfin au malheur, parce qu'il avait aussi passé par le crime; qu'on avait redouté vainqueur, qu'on redoute encore vaincu : en sorte que le monde ne respirera à son aise que lorsqu'il sera délivré de son prisonnier. Mais rappelons-nous, sans l'oublier jamais, que nous servons la Bonté suprême par notre médiation, et qu'elle punit à regret des âmes qui sont encore son image.

Dieu de saint Louis, en ce jour de propitiation nous vous demandons grâce, surtout pour les défenseurs d'une cité dont la foi et la fidélité ne se démentirent jamais. Considérez et les combats qu'ils ont livrés à l'impiété et à l'anarchie, et les périls qu'ils affrontaient, et le sang qu'ils ont répandu pour une cause digne de vous; exaucez leurs mérites, exaucez nos prières, exaucez nos larmes. Dieu de bonté, je crois vous voir, en ce jour de miséricorde, céder aux instances de notre sensibilité et aux importunités de notre zèle. Je crois entendre les célestes parvis retentir de louanges et de bénédictions. Elles y pénètrent enfin, ces âmes trop lontemps enchaînées par votre justice, maintenant libres et heureuses par votre clémence. Comme le cœur de ces nouveaux élus est tout entier à leurs libérateurs! Comme l'assemblée des saints partage tout entière la sainte ivresse qui les inonde et la sainte reconnaissance qui les remplit! Comme Dieu lui-même payera votre charité de ses dons, afin que vous deveniez aussi les héritiers de sa gloire!

Et vous, Messieurs, successeurs de ces grandes victimes, que notre ministère confie à votre charité et à votre justice; phalanges citoyennes, héritières de leurs vertus; vous, les garants de l'ordre, l'orgueil de vos magistrats comme ils sont votre exemple; qui bravez la rigueur des saisons et des nuits, pour maintenir notre repos, joignant la fermeté à la douceur et la prudence à l'activité; qui immolez vos intérêts à l'intérêt commun, regardant vos privations comme des jouissances et vos fatigues comme des devoirs : songez à notre France, ce noble rejeton de la Germanie, que le monde, témoin de ses hautes destinées, a vu tour à tour s'arracher de son sol natal, se transplanter dans la Gaule chrétienne et s'enter sur le vieux tronc de l'idolâtrie, étonné des nouveaux fruits qu'il porte; puis résister également aux atteintes du fer et à la violence des orages, croître par ce qui devait l'abattre, étendre au loin ses branches hospitalières, projeter la douceur de ses ombres sur la férocité vaincue, hâter par la force de ses influences la civilisation naissante, servir d'abri généreux aux victimes fugitives du malheur, envoyer de ses tiges précieuses aux nations consolées, s'enorgueillir de la fécondité de trois races, sa postérité auguste; un moment flétrie dans le sang du chef de l'une d'elles, reverdir ensuite comme par miracle; retrouver toute l'abondance de sa séve, et briller encore de santé, de majesté, d'immortalité. Dites-vous souvent qu'on s'enrichit de ce qu'on donne à sa patrie, et qu'on s'ennoblit de la mémoire qu'elle conserve des actions utiles; que les coups si rares d'autorité, chez les rois, sont comme ceux de la foudre, qui ne durent qu'un moment, tandis que les révolutions populaires sont comme des tremblements de terre, dont les secousses se communiquent à des distances incommensurables; qu'une puissance paternelle et héréditaire est bien supérieure à la puissance incertaine et flottante de la multitude; que c'est aux pilotes couronnés par celui qui fait les rois à diriger le vaisseau

de l'Etat et à le sauver des écueils; que la subordination est le ciment de l'édifice social; qu'avec elle il est temps de recommencer ce dépôt de gloire que nous avait légué le passé, pour le transmettre à nos descendants, comme nos pères nous l'avaient transmis.

N'oublions jamais, Messieurs, que, si c'est un grand malheur d'avoir travaillé cinquante ans à détruire la foi, ce serait une inconséquence bien funeste de ne pas l'admettre et de transgresser sa morale; que la prospérité de la France est dans le retour à la religion, à cette religion qui a seule le privilége d'étouffer les dissensions et d'anéantir les coupables projets; à cette religion par laquelle elles sont si douces les larmes que le monde croit si amères, qui n'enseigne pas seulement au petit le Dieu caché, mais révèle encore au savant le Dieu magnifique; qui, par la nature de ses consolations, assure même ici-bas notre bonheur, et promet une éternité de repos à ceux qui se seront laissé rendre heureux par elle; à cette religion dans le sein de laquelle on puise l'amour de la concorde qui fait l'homme libre, et la haine de l'anarchie qui fait l'homme esclave; qui n'a plus de détracteurs que dans ces vils repaires où l'impie semble rougir de lui-même et de ses honteuses défaites, quoique le mensonge et la calomnie soient encore ses armes ordinaires, que ses munitions en ce genre soient inépuisables, que tel mensonge ou telle calomnie lui servent depuis un siècle, que telle absurdité, lancée par lui, a beau s'enfoncer de tout son poids dans la boue du mépris, il la relève et la lance de nouveau; à cette religion sans laquelle la force n'établit rien et ne sait que renverser, parce que la sagesse manque à ses pensées comme à ses œuvres; dont les livres retentissent, à chaque page, d'anathèmes contre les flatteurs des rois et les séducteurs des peuples; à cette religion, la bienfaitrice de notre France, riche autrefois par elle de tant de raison, de lumières et de vertus, où l'obéissance était si affectueuse et l'administration presque inaperçue, où sans en rechercher les gardiens on jouissait en silence de la santé du corps politique, où l'inébranlable appui de la sécurité de tous était dans l'autorité légitime du prince et la légitime dépendance de la nation; à cette religion qui anime tout, épure tout, sanctifie tout; à cette religion, mère tendre des guerriers, qui partage leurs dangers, adoucit leurs revers, append à ses temples les trophées cueillis par leurs mains; à cette religion qui n'est pas, sans doute, la religion des lâches, puisqu'elle était celle de tant de généreux martyrs de la patrie; à cette religion qui, suppléant à notre faiblesse par la grandeur de ses menaces et de ses espérances, se charge, pour ainsi dire, d'élever les âmes les plus vulgaires à la hauteur des plus sublimes; à cette religion qui restaure de sa parole de vie les mœurs énervées et les croyances mourantes, avec laquelle on ne voit jamais les prétentions, confondues avec les droits, ambitionner des honneurs qui les satisfont un instant et les tourmentent sans cesse; à cette religion qui a donné à la société le secret de se maintenir contre tous les périls, et trouve, jusque dans les égarements de ses membres, le moyen de les ramener à la vérité; à cette religion directrice nécessaire et infaillible de la jeunesse, que les sophistes de nos jours enivrent de stériles abstractions; à cette religion dans l'absence de laquelle on a vu chez nous, ses ennemis administrer jusqu'à la sédition, organiser jusqu'au désordre, discipliner jusqu'à la révolte; à cette religion enfin qui a des secours pour l'Eglise militante, des médiations pour l'Eglise souffrante, et des couronnes dans l'Eglise triomphante.

NOTICE HISTORIQUE SUR M. L'ABBÉ ROY.

CURÉ DE SAINT PAUL-SAINT-LOUIS A PARIS.

L'abbé François Roy est né à Clamecy, diocèse de Nevers, le 29 février 1792, d'une famille honnête et sincèrement attachée à la religion. Sa vocation à l'état ecclésiastique se déclara dès sa plus tendre jeunesse, et ses études furent dirigées vers ce but. Après ses humanités au petit séminaire de Semur, il entra au grand séminaire d'Autun pour y suivre son cours de théologie; mais avant de recevoir les ordres il voulut passer quelques années dans l'éducation, afin de mieux éprouver encore sa vocation. Il se fit donc recevoir dans l'Université, et il fut nommé, en 1815, préfet des études au collége d'Avallon, et en 1816, il fut appelé à celui de Nevers en qualité de régent de troisième.

L'activité et les talents du jeune abbé ne pouvaient demeurer longtemps renfermés dans l'étroite enceinte d'un collége de province. Son penchant d'ailleurs l'entraînait toujours de plus en plus vers le sanctuaire. En 1817, il vint à Paris, pour professer la philosophie au séminaire du Saint-Esprit. Il passa trois ans dans cette retraite, partageant son temps entre l'étude et la prière, et le 23 septembre 1820 il reçut l'onction sacerdotale. Bientôt après il fut appelé à exercer le saint ministère en qualité de prêtre administrateur dans l'église de Saint-Vincent-de-Paul.

Dans cet emploi, l'abbé Roy sut se concilier l'estime et l'affection de tous ceux qui le connurent, et principalement de

M. Cayla son curé, en qui il trouva un guide et un ami. Le bon curé se fit un devoir d'encourager ses succès naissants, sa confiance et son affection; bientôt il pria l'autorité diocésaine de nommer l'abbé Roy, son second et puis son premier vicaire. M. Roy s'est toujours montré reconnaissant des bontés de M. Cayla, et il en fit le dépositaire des secrets les plus intimes de sa conscience.

Ce fut pendant qu'il était à Saint-Vincent-de-Paul qu'il composa la plupart des sermons que nous donnons aujourd'hui au public. Il fut plusieurs fois appelé à prêcher des sermons de charité devant les princesses de la famille royale. Il se fit dès lors une réputation de prédicateur de talent, au point que l'Académie le choisit pour prêcher devant elle, le panégyrique de saint Louis à l'église de Saint-Germain l'Auxerrois. Il était même désigné pour prêcher le Carême devant la cour quand la révolution de juillet éclata. En 1832, la cure de Saint-Paul-Saint-Louis devint vacante par la mort de M. l'abbé Leriche. Ce vénérable vieillard, d'ailleurs plein de mérite, n'avait pu, par suite de son extrême vieillesse et de ses infirmités, remédier que faiblement aux désastres qu'avaient causés dans son Eglise les déplorables événements des années précédentes. Aussi se trouvait-elle dans le plus complet dénûment, faute de réparations indispensables; l'eau tombait dans le sanctuaire. Les fidèles de cette paroisse ne trouvant plus dans leur église d'une manière convenable les secours religieux, allaient les chercher ailleurs. Au spirituel comme au temporel la paroisse de Saint-Paul-Saint-Louis était dans un délabrement pitoyable, quand M. de Quélen fixa son choix, pour sa restauration, sur le jeune vicaire de Saint-Vincent-de-Paul.

L'espérance de l'archevêque ne fut pas trompée. Nommé curé le 21 janvier 1833, M. l'abbé Roy, grâce à son activité, à sa patience, à son zèle et surtout à sa rare intelligence des hommes, parvint à faire de cette paroisse, qu'il avait prise dans un si déplorable état, une des plus fréquentées et des plus considérables de Paris. Non-seulement il ramena autour de lui celles de ses ouailles qui avaient perdu depuis longtemps l'habitude d'assister aux offices de leur paroisse; mais encore il sut attirer à Saint-Paul-Saint-Louis par les embellissements faits au dehors et au dedans de l'église, par la régularité des offices, par la décence et souvent même par la pompe des cérémonies, et surtout par l'éclat et la solidité de ses prédications, un grand nombre de fidèles qui s'y rendirent des églises circonvoisines. Il n'est pas jusqu'aux hommes les plus hostiles à la religion, que l'abbé Roy n'ait su gagner par ses prévenances, par l'aménité de son caractère autant et plus encore que par ses talents.

Et c'est au moment où, après bien des peines et bien des travaux, le zélé et l'habile curé commençait à jouir en paix de l'estime que lui avaient attirée ses talents et ses vertus, que la mort vint le frapper à la suite d'une longue maladie. Sentant sa fin approcher, il demanda avec instance les sacrements de l'Eglise qu'il reçut des mains de M. le curé de Saint-Vincent-de-Paul, en présence du clergé, des membres de la fabrique et d'un grand nombre de personnes pieuses de la paroisse. L'allocution pleine de foi, d'humilité et d'un calme vraiment sacerdotal qu'il fit en ce moment solennel, émut tous les cœurs, et arracha des larmes à tous les yeux. Au moment où on lui présentait la croix à baiser, le moribond prononça ces paroles : « La croix, s'écria-t-il, oh! oui, je veux la baiser avec amour! elle a été mon unique soutien dans toutes les peines de ma vie, elle est ma seule consolation au moment de ma mort. »

C'est ainsi que mourut ce bon prêtre, le 9 janvier 1839, entre les bras de la religion, encore plein de jeunesse et de vigueur. Ses obsèques furent célébrées le vendredi 11 janvier dans le recueillement le plus profond. Tous les prêtres de la paroisse, un grand nombre de prêtres et de fidèles se réunirent pour lui rendre les derniers devoirs. Des larmes étaient dans tous les yeux. L'abbé Roy emportait avec lui dans la tombe l'estime, l'affection et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, non-seulement dans sa paroisse mais à Saint-Vincent-de-Paul et au séminaire du Saint-Esprit où sa mémoire est encore en vénération. Le vénérable archevêque de Paris, Mgr de Quélen, voulut unir sa voix au concert unanime de louanges qui retentissaient de toutes parts en l'honneur du défunt. Déjà il était venu le visiter deux ou trois fois pendant le cours de sa maladie, peu de temps après sa mort, dans un mandement publié à l'occasion de l'œuvre des petits séminaires, Sa Grandeur faisant allusion à la perte récente du curé de Saint-Paul-Saint-Louis, dont le nom est cité dans une note, il s'écriait : *Les colonnes du sanctuaire s'affaissent !* Enfin, pour éterniser en quelque sorte parmi eux sur la terre, le souvenir des vertus de leur pasteur chéri, les paroissiens de Saint-Paul-Saint-Louis lui ont fait élever à leurs frais dans le cimetière du Père-Lachaise, un monument avec cette inscription qui fut la devise de sa vie entière, et qui fait son plus bel éloge : *Zelus domus tu comedit me.* (*Psal.* LXVIII 10.)

Le testament de monsieur l'abbé Roy fut, comme l'avait été sa vie, le testament d'un bon prêtre. Il est vrai qu'on ne peut pas lui appliquer l'éloge que Possidius fait de saint Augustin : *Testamentum nullum fecit, quia unde faceret Christi pauper non habuit.* M. Roy, sans laisser une grande fortune, avait à sa mort de quoi faire un testament. Mais voici quelques-unes des dispositions vraiment sacerdotales que sa piété lui inspira. Il savait que tous les biens qu'un prêtre

peut acquérir dans l'exercice de son ministère appartiennent de droit à l'Eglise ou aux pauvres. Aussi ne laissa-t-il à son vieux père que ce qui lui appartenait de l'héritage de sa mère, plus une rente de quatre cents francs. Tout le reste est consacré à des œuvres de charité. Dix mille francs sont légués à Mgr l'archevêque de Paris, pour les bonnes œuvres du diocèse. M. Fournier, supérieur du séminaire du Saint-Esprit, reçoit deux mille francs pour l'œuvre des Missions étrangères. La fabrique de Saint-Paul-Saint-Louis hérita de sa chapelle en vermeil, de ses ornements, et d'une somme de trois mille francs. Enfin, des fonds sont assignés pour qu'une rente annuelle de deux cents francs vienne tous les ans et à perpétuité subvenir aux frais d'apprentissage de l'enfant des écoles chrétiennes de la paroisse qui se sera le mieux conduit.

C'est à M. l'abbé Roy, son cousin, actuellement curé de Neuilly, son légataire universel, que nous sommes redevables des sermons qui se publient aujourd'hui pour la première fois. Il est probable qu'ils ne feront pas sur l'esprit des lecteurs la même impression qu'ils firent autrefois sur celui des auditeurs : c'est qu'il est impossible de retrouver dans une lecture ce ton de foi persuasive, ces gestes, cette vivacité et ces regards inspirés de l'orateur qui formaient un des traits distinctifs de l'éloquence de M. l'abbé Roy. D'ailleurs nous livrons au public ces discours tels qu'ils sont sortis de la plume de leur auteur, qui n'avait pas songé sans doute qu'ils seraient un jour livrés à l'impression, et auxquels par conséquent il n'avait pas apporté la dernière main. Cependant, malgré cette cause d'imperfection, on trouve dans les sermons de M. l'abbé Roy une doctrine si solide, un style si pur et si conforme aux règles suivies par les grands maîtres, tant de traits enfin d'une vraie éloquence, qu'en les publiant aujourd'hui, nous croyons rendre service aux jeunes membres du clergé qui veulent se livrer à l'art si difficile et si important, tout à la fois de la prédication évangélique.

ŒUVRES ORATOIRES
DE M. L'ABBÉ ROY.

CURÉ DE SAINT-PAUL-SAINT-LOUIS A PARIS

SERMONS.

SERMON PREMIER.

SUR L'OBSERVATION DE LA LOI DE DIEU.

Paratus sum custodire mandata tua. (*Psal.* CXVIII. 60.)

Je suis prêt, Seigneur, à observer les préceptes de votre loi.

Voilà, mes frères, les paroles que l'Eglise met tous les jours dans la bouche de ses ministres, qu'elle a établis auprès de Dieu les interprètes de la foi et de la piété des fidèles. Au milieu de l'appareil de ses solennités, elle offre à nos méditations ces cantiques sublimes dans lesquels le Roi-Prophète se plaît à multiplier les protestations de son amour et de sa reconnaissance. Tantôt il assure que son esprit est sans cesse occupé à aprofondir les justices éternelles, et que son partage est de méditer la loi du Seigneur ; tantôt il assure que tous les soupirs de son cœur tendent à l'observation de ses préceptes, et qu'il est prêt à les accomplir sans être troublé par le nombre et le poids des obligations qu'ils imposent. *Paratus sum, et non sum turbatus, custodiremandata tua.*

Cependant, mes frères, cette loi, toute sainte, toute vénérable qu'elle est, combien n'a-t-elle pas trouvé de prévaricateurs depuis son institution ! Quoique le premier devoir de l'homme et sa plus grande gloire sur la terre soient de reconnaître le souverain domaine de Dieu, et de s'y soumettre avec docilité, nos premiers pas se portent presque toujours vers l'indépendance, et toutes nos actions sont autant d'efforts pour nous soustraire à l'empire de la loi ; de sorte que nous pouvons dire de sa puissance ce que l'Esprit-Saint nous a révélé sur l'ordre et la disposition de cet univers : que Dieu dans les desseins de sa sagesse éternelle a voulu, ce semble, l'abandonner aux réflexions et aux disputes des hommes : *Tradidit mundum disputationi eorum.* (*Eccle.*, III, 11.) Tâchons donc de faire apercevoir aujourd'hui les funestes conséquences d'une conduite aussi injuste et aussi insensée, en discutant les motifs qui doivent engager l'homme à reconnaître l'autorité suprême de son Dieu et à lui obéir : et par là nous aurons occasion de nous élever aux vérités les plus sublimes, et de développer les maximes fondamentales de la religion et de la sainteté chrétienne. Voilà, ce me semble, la plus solide instruction que nous puissions tirer de la fête que nous célébrons, et le véritable point de vue sous lequel il nous convient de l'envisager. Je m'attacherai donc d'abord à vous montrer toute l'étendue de l'obéissance que l'homme doit rendre à la loi de Dieu, et je m'efforcerai ensuite de vous découvrir toute la frivolité des prétextes que l'homme imagine pour se

soustraire à l'obéissance qui est due à la loi de Dieu.

Esprit-Saint, qui avez sanctifié la mère de Marie par la pratique et l'observation constante de la loi du Seigneur, faites passer dans nos cœurs les mêmes sentiments dont son âme fut pénétrée sur la terre : faites-nous bien comprendre que sans l'obéissance, cette vertu si inconnue de nos jours, il n'y a dans l'homme que corruption et que désordre : en sorte qu'aussitôt qu'il a la témérité de franchir les limites qu'elle lui prescrit, il devient incapable de tout bien, et exposé à tous les écarts de l'orgueil et de la vanité. Pour éviter ce malheur nous avons besoin que vos lumières viennent au secours de nos réflexions, et c'est afin de les obtenir que nous nous adressons à Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique toute autorité se réunisse pour proclamer la prééminence de l'homme sur les autres ouvrages de la création, quoiqu'il ait été établi comme le chef-d'œuvre de la puissance divine, il ne faut cependant pas en conclure, mes frères, que tous les devoirs se bornent ici-bas à célébrer la magnificence du divin créateur, à applaudir à l'ordre et aux merveilles de la nature. Placé sur cette terre, non par sa propre volonté, mais par les ordres d'un maître suprême qui l'a créé sans le consulter, qui lui a donné sa participation, et qui la lui ôtera sans son consentement, il doit dépendre en toutes choses de l'auteur de son être, et lui rapportera ses actions, ses pensées, ses désirs même, ne vivre en un mot, et ne respirer que pour lui. Et pourquoi cette dépendance entière? Parce qu'un être intelligent et souverainement parfait, ne peut avoir formé des créatures intelligentes pour une autre fin que pour lui-même, ni souffrir qu'elles n'aient d'autres maîtres que lui, d'autre loi que la sienne. Détruisez ce principe gravé dans toutes les consciences, avant d'être proclamé par la révélation; étouffez cette voix qui parle à tous les cœurs et qui se fait entendre à tous les peuples, et vous ôterez à l'homme toute sa dignité, et vous le confondrez avec ces créatures courbées vers la terre qui ne dépendent que d'elles-mêmes qui ne reconnaissent d'autre loi que la leur, et d'autre règle qu'un aveugle instinct. C'est ce qui a fait dire au Roi-Prophète lorsqu'il déplorait la dépravation du cœur humain : *Seigneur, donnez un législateur aux peuples de l'univers, afin qu'ils sachent qu'ils sont hommes :*« *Pone legislatorem super eos, ut sciant quia homines sunt.* » (*Psal.* IX, 21.)

En effet, mes frères, nous ne l'avons peut-être jamais bien compris, mais ce qui distingue véritablement l'homme de tous les êtres qui l'environnent, ce n'est pas seulement parce qu'il est doué de cette raison qui ne lui prête souvent qu'une lumière incertaine et dangereuse, c'est qu'il a été formé pour son Dieu et qu'il a seul le privilége de lui rapporter toutes ses actions. Voilà ce qui constitue sa grandeur et son caractère, et voilà aussi pourquoi notre premier père, à peine placé dans ce lieu de délices où il devait couler ses jours, enrichi des dons de la nature et de la grâce, reçut du Seigneur un précepte facile à la vérité parce que le bonheur devait accompagner l'innocence, mais toujours nécessaire, parce qu'il fallait que dans l'innocence même l'homme comprît qu'il avait un maître : *Pone legislatorem*, etc. Il est vrai que l'homme n'a point tardé à mépriser ce premier sentiment de son cœur, emporté par la violence de ses passions qui ne lui permettaient plus de rentrer en lui-même, et de consulter cette lumière primitive qui le rappelait sans cesse à l'ordre et à la dépendance. Il a bravé les droits les plus imprescriptibles et rompu les liens sacrés de sa conscience. Alors qu'est-il arrivé? dit saint Augustin : Dieu a traité les infracteurs de sa loi comme ces coupables fugitifs qu'on fait rentrer dans le devoir avec des ordres plus positifs et plus sévères que les premiers; et par les connaissances extérieures de la révélation, il a ramené l'homme à cette loi intérieure et universelle qu'il avait violée.

C'est cette même loi de la religion revélée qui nous apprend que pour répondre aux vues et aux desseins de Dieu, dans la création de l'homme, il ne suffit pas de l'honorer par un aveu frivole de sa grandeur, et par des hommages passagers et superficiels rendus à sa toute-puissance, mais par une soumission libre et constante à tous les actes de sa volonté : *Craindre le Seigneur et observer sa loi, voilà tout l'homme :* « *Deum time et mandata ejus observa, hoc est omnis homo.* » (*Eccle.*, XII, 13.)

Ce serait tomber dans une erreur bien étrange et bien déplorable, que de prétendre lui plaire sans lui payer le tribut de sa soumission, et l'honorer sans observer ses commandements. Le vrai fidèle n'est pas celui qui se contente d'invoquer le nom du Seigneur et de fléchir quelques fois le genou devant ses autels; mais celui qui obéit à sa loi. Où se trouve cette obéissance la religion est pure, la piété sincère, la vertu irréprochable : où elle manque, au contraire, la religion est vaine, la piété n'est qu'apparente, la vertu ne peut plus recevoir que des louanges mensongères, parce qu'elle sera réprouvée, et que cette maxime du souverain législateur ne souffre point de commentaire : *Si vous voulez parvenir à la vie éternelle observez ses commandements:* « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* » (*Matth.*, XIX, 17.) Maxime universelle et bien digne d'exciter tout notre intérêt, puisqu'elle nous découvre avec quel soin nous devons examiner le fondement et les avantages de l'obéissance que nous devons rendre à la loi de Dieu, si nous voulons éviter les supplices éternels.

Le fondement de notre obéissance, mes frères? la religion n'en reconnait point d'au-

tre que l'autorité du souverain législateur. Ouvrez les livres saints; vous y verrez que lorsque Moïse vint présenter aux Israélites les préceptes du Seigneur, il ne leur proposa point d'autre motif, pour les engager à les observer, que ces courtes paroles qui précèdent ou qui suivent immédiatement chaque article de la loi : *Ego sum Dominus Deus tuus.* (*Exod.*, XX, 2) Voilà ce que dit le Seigneur votre Dieu; c'est lui qui parle, c'est lui qui commande, c'est à vous d'obéir. Dieu pouvait sans doute découvrir aux hommes les vues et les desseins de sa providence dans l'établissement de ses lois; il pouvait leur en montrer la sagesse et la sainteté, la nécessité et la justice, leur expliquer les raisons particulières de ses ordres et de ses défenses; mais il n'a point voulu les appeler à la participation de ses conseils, ni entrer avec eux dans des discussions qui auraient surpassé la faiblesse de leur intelligence. Il n'a pas même cherché à justifier ses commandements et à faire l'apologie de ses préceptes, mais il s'est contenté de les appuyer de son autorité divine : voilà ce que dit le Seigneur votre Dieu; à ce mot, il faut que tout cède, que tout se rende, que tout fléchisse; ne suffit-il pas, en effet, que cet auguste nom se trouve à la tête d'une loi pour que toute la terre soit obligée de s'y soumettre? Il est vrai qu'il fut prononcé autrefois parmi les foudres et les éclairs, et qu'il fut accompagné du spectacle le plus effrayant et le plus propre à rendre sensible la présence redoutable du Dieu des armées; mais il est vrai de dire que tout cet appareil imposant ne pouvait rien ajouter à la force de cette autorité : Voilà ce que dit le Seigneur votre Dieu. Car que les nuages s'évanouissent, que les éclairs et la foudre disparaissent; si ces paroles se font entendre, elles suffisent pour captiver notre obéissance, pour imposer silence à tout prétexte, à toute passion, à tout intérêt.

Et, n'est-ce pas, mes frères, cette même parole de l'autorité divine qui a présidé au grand ouvrage de la création, et qui, comme un ressort puissant et efficace, fait mouvoir toutes les parties qui composent ce vaste univers? Qui de nous ne serait frappé de ce langage sublime que Dieu fit entendre à Job son serviteur, pour arrêter ses plaintes et ses murmures au milieu des orages de la tribulation, et pour lui apprendre que tout est soumis à l'ordre de ses décrets et doit fléchir sous sa loi. Regarde, lui dit le Seigneur, et considère tous les ouvrages de mes mains : n'est-ce pas moi qui ai jeté les fondements de la terre, et qui en ai mesuré toutes les dimensions, moi qui ai enchaîné les vents et les tempêtes, qui ai suspendu les astres aux voûtes du firmament, qui ai ordonné au soleil de présider au jour, et à la lune de présider à la nuit? Depuis si longtemps qu'elles attestent ma grandeur et ma puissance, aucune de mes créatures n'a osé enfreindre les lois que je leur ai prescrites, depuis l'aigle qui s'élève au-dessus des nues, jusqu'à l'insecte qui rampe sur la poussière, toutes sont fidèles à mes volontés. Jamais la terre n'a dit : Pourquoi ne suis-je point à la place du soleil? ni le soleil : Pourquoi suis-je obligé d'éclairer la terre? Jamais la mer n'a dit : mettrai-je des bornes à ma fureur, et n'ensevelirai-je point les plaines sous mes vagues; docile à mes ordres, elle vient y briser l'orgueil de ses flots : *Hic confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII, 11.) Or, mes frères, il est facile de nous appliquer ce raisonnement, et d'en tirer toutes les instructions qu'il renferme; car si les créatures, mêmes inanimées, subissent avec tant de persévérance les lois du Créateur, comment l'homme seul, pourvu de raison et d'intelligence, prétendrait-il troubler l'harmonie générale, ne dépendre que de lui-même, et dire à son Dieu, dans la vanité de ses pensées : Et moi, *je n'obéirai pas : « Non serviam. »* (*Jer.*, II, 20.) O homme! qui êtes-vous donc pour vous élever contre la volonté du Très-Haut, et pour vous soustraire à son empire! *O homo, tu quis es qui respondeas Deo?* (*Rom.*, IX, 20.)

C'est encore cette voie sacrée de l'autorité qui est comme le lien de toutes les sociétés humaines, l'âme et le principe de tout gouvernement. Hélas! on la respecte, on s'y soumet avec zèle lorsqu'elle est transmise au nom de ceux qui sont les images de Dieu sur la terre; car vous savez, chrétiens, quelle soumission a été accordée, dans tous les siècles, aux lois qu'il a plu aux fondateurs des empires d'établir? Et qui de nous serait assez étranger aux annales de nos histoires pour ignorer que parmi ces lois humaines, si admirées et si applaudies depuis tant de siècles, on en compte cependant un grand nombre qui irritent notre orgueil, qui révoltent même notre raison, et qui outragent en même temps la justice et la nature? Souvent on a vu des hommes sans mission, sans autorité légitime, imposer le joug le plus dur et le plus pénible à leurs semblables, commander à des nations entières sans qu'aucune ait osé réclamer ses droits et son indépendance; et lorsque la sagesse éternelle a daigné manifester à l'homme ses volontés, sa parole sainte serait pour l'homme le signal du mépris et de la révolte! Loin de nous, mes frères, un raisonnement aussi insensé et aussi impie, et qui tend à renverser toutes les idées de l'ordre et de la subordination; car, supposons un instant que l'homme ne doive à son Dieu que l'hommage de l'esprit, et qu'il soit dispensé de tout culte, de toute soumission, de toute obéissance : qu'arrivera-t-il? qu'il sera permis de s'affranchir de tout joug et de toute autorité temporelle : que l'homme sera indépendant de tout autre homme, le sujet de son prince, le serviteur de son maître, l'enfant de son père. Le fils n'obéit à son père, et le sujet à son roi, que parce qu'ils les regardent comme les dépositaires de la puissance divine, puisque toute autorité vient de Dieu, et que la ne-

ture seule ne saurait s'assurer aucun empire sur le cœur de l'homme. En vain, la voix de la reconnaissance et du devoir se fera-t-elle entendre en faveur des maîtres de la terre si le titre de Dieu, de Maître souverain, à qui nous sommes redevables de tous les dons, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, n'entraînait notre soumission. C'est par des marques spéciales de sa bonté et en vertu des lois admirables qu'il a établies, que nos plaines se couvrent de riches moissons, que chaque saison nous offre ses trésors, que les fleuves coulent avec majesté pour enrichir nos villes et nos cités, que la rosée descend du ciel pour porter dans nos campagnes la fertilité et l'abondance, et après avoir reçu tous ses bienfaits, nous oserions lui disputer le droit de nous commander, et de nous assujettir aux lois et aux maximes de son Evangile!

Ce serait là je le repète une pensée que nous devrions regarder comme une folie et un travers d'esprit aussi coupable qu'incompréhensible, puisqu'elle serait en même temps et injurieuse à l'autorité divine, et flétrissante pour la raison humaine.

De ce raisonnement établi sur la fin que la sagesse éternelle a dû se proposer dans la production de ses ouvrages, et sur la manifestation de sa parole sainte, il s'en suit que notre premier devoir, et le plus noble usage de notre raison est de régler tous les mouvements de notre volonté sur les ordres et la volonté de notre Dieu, et bien loin de faire entendre nos plaintes et nos murmures, nous devons entrer dans les dispositions qu'exprimèrent les Israëlites lorsque Moïse après avoir convoqué les anciens d'entre le peuple, leur exposa les préceptes et les ordonnances de la loi: Oui, nous obéirons, et nous exécuterons fidèlement tout ce qu'il a plu au Seigneur de nous prescrire: *Cuncta quæ locutus est Dominus, faciemus.* (*Exod.*, XIX, 8.) Vous n'entendez point ce langage, hommes ingrats qui rejetez le bienfait de la révélation, en osant demander au Seigneur pourquoi il exige de vous un culte et une soumission universelle à des lois qu'il n'a point fait connaître à tant d'autres peuples de la terre! Ne sentirez-vous donc jamais combien cette pensée renferme d'impiété et de révolte contre Dieu, puisqu'elle attaque en même temps et son souverain domaine et le témoignage de ses bontés pour vous. Ah! loin de vous plaindre de ce qu'il vous a manifesté ses jugements préférablement à tant d'autres nations encore ensevelies au milieu des ténèbres de l'ignorance, cette conduite toute paternelle de sa providence envers vous devient un motif plus puissant de reconnaître ses droits, et d'obéir à son autorité, et fussiez-vous les seuls dans l'univers qu'il eût daigné instruire de ses volontés, vous devriez encore vous écrier avec plus de raison : *Cuncta quæ locutus est Dominus, faciemus.*

Que les pensées de l'homme seraient différentes, mes frères, s'il voulait se persuader qu'en faisant des bienfaits de son Dieu, un prétexte à ses résistances, il agit en même temps contre son propre bonheur et ses plus chers intérêts! car l'esprit l'a révélé, et la parole s'accomplit tous les jours : que l'homme n'est jamais plus grand ni plus heureux que lorsqu'il obéit au Seigneur, puisque tout est grand dans sa loi sainte; et par son objet et par les récompenses qu'elle nous propose. Son objet, vous le savez, c'est Dieu même son culte et sa gloire, et si on attache tous les jours un si grand honneur à exécuter avec zèle les ordres des souverains de la terre, ne doit-on pas se tenir plus honoré d'accomplir fidèlement les volontés de ce maître suprême qui ôte ou qui donne les couronnes à qui il lui plaît? De là cette belle parole qui annonce toute la prééminence du roi du ciel; que c'est regner en quelque sorte que de le servir, puisqu'on ne peut lui plaire sans avoir acquis sur soi-même cet empire qui établit la véritable grandeur de l'homme : *Cui servire regnare est.* La récompense que la loi de Dieu nous propose, c'est le bonheur éternel des justes, c'est la félicité dont il jouit lui-même. Oserions-nous convenir, chers frères, que l'homme travaille à s'environner d'une gloire plus solide et plus durable, lorsque au lieu de dominer ses passions, il veut en être l'esclave? lorsqu'il consent à descendre jusqu'au dernier degré de la servitude et de la bassesse pour briguer les faveurs de ceux dont il attend ses titres et sa fortune, lorsqu'il s'en fait autant de divinités auxquelles il prostitue son encens et ses hommages, dont il n'approche qu'en tremblant, plus asservi à leurs caprices que ne l'est un captif enchaîné par les mains de son vainqueur? Se croirait-il lui-même plus grand et plus honoré lorsque, parvenu à ces dignités qui étaient depuis si longtemps l'objet de ses désirs et de son ambition, il ne verra plus autour de lui que des amis perfides, de lâches adulateurs, qui le flatteront en public, tandis qu'ils le déchireront en secret, qui applaudiront à son élévation tandis qu'ils appelleront de tous leurs vœux le moment de sa chute.

Voilà cependant, mon Dieu, ce qu'on ne rougit point d'appeller les grandeurs du monde, la gloire éclatante du monde! Tandis qu'on traite de simplicité et de bassesse la conduite des fidèles observateurs de votre loi, de ces âmes fortes et généreuses qui ne vivent que pour vous, qui ne travaillent que pour la propagation de votre culte, qui n'ambitionnent que le bonheur de vous servir comme étant le seul digne de les occuper, le seul capable de les satisfaire. Ah! mes frères, que ne pouvez-vous lire dans le cœur des véritables amis de Dieu, pour vous convaincre que toute la félicité que le monde promet sous ses lois, n'est en comparaison de la loi du Seigneur que mensonge et illusion? Voyez avec quelle joie ils marchent dans la carrière des commandements ces

chrétiens solidement affermis dans le bien! Quel calme, quelle sérénité se répand autour d'eux! Après des années entières passées dans les exercices de la prière, de la charité, de la religion, ils s'y portent encore avec une ardeur toute nouvelle; et d'où peut donc venir un goût aussi constant pour les mêmes pratiques de vertus? Ah! le maître dont on ne se lasse jamais est sans doute le meilleur des maîtres: il faut que la joie soit bien vive et l'attrait bien sensible dans l'accomplissement de la loi du Seigneur, puisqu'elle a ainsi le privilége de captiver l'homme, et de fixer son cœur toujours porté à l'inconstance et au changement: *Pax multa diligentibus legem tuam, Domine.* (*Psal.* CXVIII, 165.)

Reportez ensuite vos regards sur ces hommes entraînés par le torrent des joies et des frivolités mondaines, qui mettent toute leur gloire à vivre sans Dieu et sans religion, et dites nous si dans les conditions mêmes les plus brillantes et les plus admirées vous pourrez découvrir un seul exemple de cette paix intérieure, de cette situation douce et tranquille qui bannit le trouble et les agitations de l'esprit? Que ces heureux du siècle nous vantent tant qu'il leur plaira les douceurs qu'ils goûtent dans le crime et le mépris des lois divines: pour les confondre et leur faire sentir toute la vanité de leurs illusions je leur demanderai seulement ce que signifient cet ennui et cette inquiétude qui les dévorent souvent au milieu de leurs scènes les plus bruyantes? Pourquoi les voit-on passant rapidement d'un amusement à un autre amusement sans en être satisfaits? Pourquoi fatigués de leur propre existence, accablés sous le poids de leur joie et de leur félicité, les voit-on cherchant quelque fois le terme de leurs tourments dans les horreurs du désespoir?

Ah! mes frères, l'Esprit-Saint l'a prononcé: il n'y a point de paix pour l'impie: il peut céder quelques instants à l'illusion du bonheur, mais c'est un calme passager qui n'a de durable que les regrets qu'il produit, un calme superficiel qui ne remplit pas la vaste étendue de son cœur, un calme perfide qui finit par les larmes et les déchirements. *Qui a jamais pu résister au Seigneur*, dit le prophète, *et jouir en même temps des douceurs de la paix*: « *Quis restitit ei et pacem habuit?* » (*Job*, IX, 4.) Sa loi indignement violée, établit dans nos cœurs un tribunal qui nous condamne, ce qui nous force à nous condamner nous-mêmes: le repentir et les regrets, la terreur et les remords marchent presque toujours à la suite du crime. David est-il tranquille, lorsqu'il a transgressé la loi de son Dieu? Non sans doute, il a toujours son péché devant les yeux, et cette image qui le poussait jusque dans les plus sombres retraites, répand sur ses jours un fond d'ennui et de tristesse que rien ne saurait adoucir.

Mais à peine est-il rentré dans l'obéissance et le devoir, qu'il retrouve le bonheur qui lui échappait à tous les instants. Cette loi divine qui l'effrayait par ses rigueurs, devient ses plus chers délices. *Heureux*, s'écrie-t-il ô mon Dieu, *heureux ces hommes purs et sans tache qui marchent dans la voie de vos commandements*: « *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini.* » *Psal.* CXVIII, 1.) Ils vous aiment, et vous les aimez, ils vous servent, et vous les protégez, ils vous adorent, et vous leur faites sentir qu'un seul jour passé dans vos tabernacles, vaut mieux qu'un siècle dans les tentes des pécheurs. Voulons-nous jouir d'un bonheur aussi désirable, mes frères, approfondissons les motifs et les avantages de notre soumission à la loi du Seigneur. Je viens de vous le faire connaître dans cette première partie. Appliquons-nous ensuite à bannir de notre esprit et de notre cœur les faux prétextes qu'on oppose tous les jours à l'obéissance que nous devons rendre à la loi du Seigneur. C'est ce qui va me fournir encore quelques réflexions pour ma deuxième partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Si nous remontons jusqu'à la source de la corruption de l'homme, mes frères, nous nous apercevrons facilement que le premier de tous les désordres, c'est l'orgueil; et que le premier effet de l'orgueil dans le cœur de l'homme, c'est l'amour de la liberté et de l'indépendance. Depuis le premier péché de révolte contre Dieu, l'esprit humain est né rebelle, impatient de tout joug et de toute soumission, il ne souffre des maîtres qu'à regret, il ne consent point volontiers qu'une autorité supérieur règne sur ses opinions et ses sentiments, et s'il ne peut parvenir à gouverner les autres hommes, il veut au moins se gouverner lui-même en établissant dans son cœur un empire libre et indépendant, où sa volonté domine, où ses désirs commandent, où il n'ait point d'autres maximes que ses penchants, d'autres lois que celles qui tolèrent ou qui favorisent ses passions. De là tant de principes réprouvés par la morale chrétienne, tant de prétextes frivoles qui s'opposent à l'obéissance qu'il doit à la loi de Dieu. L'impiété conteste ouvertement l'autorité de cette loi, parce qu'une raison aveugle et présomptueuse y trouve des secrets qu'elle ne saurait approfondir; et l'esprit mondain en reconnaissant sa puissance refuse de s'y soumettre parce que sa faiblesse et sa lâcheté la lui représentent comme trop austère et trop difficile dans la pratique.

Je dis donc d'abord que l'impiété s'élève ouvertement contre l'autorité de la loi de Dieu: et remarquez-le en passant, mes frères, il était réservé au siècle malheureux où nous vivons de l'emporter en ce point sur tous les âges qui l'ont précédé, car si une funeste expérience nous force à reconnaître que l'impiété a toujours prévalu sur la terre, nous avouons du moins que tous les siècles n'ont pas eu à gémir comme le nôtre sur l'aveuglement et les ravages de

l'incrédulité. Si nos pères s'abandonnaient parfois au scandale et au dérèglement des cœurs, on ne les voyait point infidèles dans leurs croyances ; s'ils ne suivaient pas toujours avec docilité les maximes de l'Evangile et les vérités pratiques de la religion, ils ne renonçaient pas audacieusement aux principes sacrés de la loi : s'ils avaient le malheur de s'écarter des voies de la justice et de la vérité, le trouble et le remords de la conscience ne tardaient pas à les ramener dans la route du devoir. A l'exemple d'un roi pénitent, ils se reconnaissaient coupables, ils se reprochaient leurs faiblesses, et ils se ménageaient ainsi des ressources puissantes de conversion, en un mot, ils étaient infidèles mais ils n'étaient pas impies.

Mais parmi nous l'endurcissement et la révolte naissent presque toujours à la suite du crime. L'opiniâtreté de l'esprit succède bientôt à la corruption du cœur; et c'est alors que l'amour propre venant à l'appui de l'ignorance on se pare du nom de philosophe, et on se croit plus éclairé à mesure qu'on descend plus profondément dans l'abîme qu'on a creusé sous ses pas ; de là ces doutes téméraires et sacriléges que l'on oppose tous les jours à l'autorité de la loi divine. Existe-t-il un Dieu? Ou s'il existe, nous a-t-il donné des lois? S'intéresse-t-il à nos actions? S'offense-t-il de nos faiblesses? Est-il si sévère dans ses jugements, et si terrible dans ses vengeances? Aveugles blasphémateurs, rentrez un instant en vous-mêmes : vous ne voyez donc pas qu'en supprimant les lois de Dieu, en voulant placer les hommes au-dessus de la crainte de ses justices et de ses vengeances, vous détruisez la seule barrière capable d'arrêter les crimes que les ombres de la nuit pourront soustraire au glaive de la justice humaine ? et quelle vaste carrière n'ouvrez-vous pas à la violence et à l'impétuosité des passions?

Prétendrez vous les contenir et les modérer en leur opposant les principes de cette loi naturelle que chacun se croit en droit d'interpréter et de restreindre au gré de ses désirs, et qui contribue si puissamment à enhardir et à rassurer dans les voies de l'injustice par l'espérance certaine de l'impunité? Avant donc de recourir à l'autorité de la loi naturelle et de prononcer qu'elle puisse suffire pour la conduite de la vie, il faudrait d'abord lui donner pour appui des règles indépendantes de toute interprétation et de tout intérêt, et nous faire connaître enfin en quoi elle consiste. Est-ce dans les penchants du cœur et les inclinations de la nature? Ce serait ouvrir la porte à tous les désordres et légitimer tous les forfaits ; car il suffirait de désirer les trésors de son frère pour qu'il fût permis de l'en dépouiller, et ce serait assez de voir d'un œil d'envie la prospérité de son ennemi, pour regarder comme un devoir de l'immoler à sa vengeance. Est-ce dans les lumières de la raison? Hélas! quoique son appui nous soit quelquefois salutaire, il ne nous suffit pas toujours, et il n'a pas empêché les plus grands hommes de suivre souvent des routes incertaines et dangereuses. Est-ce dans les règles des mœurs et dans les lois de toutes les nations? Mais, vous le savez, autant de peuples, autant de mœurs et de lois différentes, et souvent ce qui est condamné comme un crime dans une région de la terre, est préconisé comme vertu dans une autre : *Leges populorum vanæ sunt.* (*Jer.*, X, 3.) Sera-ce enfin dans cette maxime consacrée par toutes les croyances : qu'il ne faut point faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qui fût fait à nous-mêmes? Mais, pour exiger que l'homme se rende à la force de cette maxime, il faudrait pouvoir lui supposer un cœur exempt d'intérêt et de passions, tandis que c'est une mer toujours agitée par les plus violentes tempêtes, et une preuve incontestable que ce principe est le plus méconnu et le plus généralement oublié, c'est qu'on voit le frère continuellement armé contre son frère, et que tout obéit à l'empire de la cupidité : *Alius alium occidit; et pecuniæ obediunt omnia.* (*Eccle.*, X, 19.)

En parcourant toutes ces maximes qui, si elles etaient adoptées, seraient la source de tous les désordres, je ne suis plus surpris que le Seigneur ait daigné nous faire entendre sa parole, et qu'il ait voulu lui-même graver de sa main toute-puissante les principaux articles de la loi naturelle sur ces tables sacrées qu'il donna au législateur de son peuple sur le mont Sinaï, au milieu des orages et des tempêtes, et qui attestaient sa grandeur, en même temps qu'elles répandaient la consternation dans tous les esprits. Il voulait par-là déclarer au monde qu'il était le véritable auteur de cette loi, et qu'il en serait un jour le vengeur. Les tables de pierre faisaient connaître à toutes les nations que la parole sainte ne devait pas être abandonnée aux idées arbitraires des hommes, et le bruit de la foudre leur faisait sentir qu'il existait dans le ciel un juge et un maître suprême toujours prêt à faire éclater le coup de ses vengeances sur ceux qui seraient assez téméraires pour oser affaiblir ou restreindre les obligations que la loi nous impose. Que l'impie oublie donc son insuffisance pour l'accomplissement de ses devoirs et qu'il nous vante ces vertus morales qu'il se flatte d'acquérir en ne voulant dépendre que de lui-même ; pour nous, mon Dieu, nous vous bénirons à jamais d'être venu au secours de notre faible raison, pour la régler, la réprimer et la combattre : car, hélas! malgré toutes les misères de notre situation présente, que serions-nous à vos yeux si, pour nous conduire, nous n'avions d'autres lois que celles d'une nature corrompue? Nous ressemblerions à ces peuples barbares qui, au milieu des ténèbres de l'ignorance, portent à la vérité l'image du Dieu créateur, mais qui ne sont point

encore marqués au caractère de l'amour et de la conquête du Dieu législateur.

Mais ces préceptes divins, dont on nous vante la sagesse et la sublimité, se trouvent enveloppés de tant d'obscurités et de ténèbres, qu'il serait injuste de soumettre son esprit à des maximes aussi incompréhensibles et où la raison humaine se perd et se confond. Vous vous abusez, mon très-cher frère, et ce prétexte, bien loin de justifier votre révolte et vos murmures, ne servira qu'à assurer davantage le triomphe de la vérité et à mettre dans un plus grand jour l'évidence des oracles saints : car la loi du Seigneur est lumineuse, dit le prophète, et elle éclaire même les yeux de ceux qui voudraient se la dissuader à eux-mêmes : ***Præceptum domini lucidum illuminans oculos.*** (***Psal.*** XVIII, 9.) Pourrions-nous nous persuader, en effet, que notre Dieu, en venant nous donner lui-même une loi de salut et de vie, pour servir de règle à nos mœurs et à nos devoirs, ait voulu y répandre des nuages capables de nous conduire dans des routes écartées et de favoriser des passions qu'il était venu combattre. Nous comprenons sans peine que les lois de la terre ne soient point exemptes de ces inconvénients : comme l'esprit de l'homme qui les a inventées et établies n'a pu tout examiner et tout prévoir ; il n'a pu prévoir aussi toutes les difficultés qui naîtraient un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses pensées et sur la nature même de ses institutions. Mais l'esprit de Dieu, auteur de ces institutions saintes proposées aux hommages et à la soumission de tout l'univers, a prévu tous les doutes que la corruption de l'homme pourrait leur opposer : et voilà pourquoi il a voulu les environner d'une lumière si vive et si pénétrante, que les plus simples comme les plus habiles ne pussent y méconnaître l'expression de ses volontés : ***præceptum domini lucidum***, etc. Il est vrai que ces ténèbres épaisses y cachent les mystères incompréhensibles de la foi ; mais la loi du Seigneur est-elle le seul de ses ouvrages qui renferme des obscurités impénétrables à l'intelligence humaine? « Regardez au-dessus de vous, » dit le Sage, « contemplez toutes les merveilles de la nature, examinez-vous vous-même, et vous découvrirez que le voile du mystère s'offre partout à vos yeux, et que partout c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire. »

Nous nous formerions, mes frères, des idées bien plus justes et bien plus conformes à la vérité, si au lieu de vouloir tout expliquer et tout comprendre dans le livre de la loi de Dieu, nous nous arrêtions à deux objets parfaitement distincts : le premier est obscur et ténébreux : ce sont les dogmes et les mystères de notre foi que nous ne pourrons connaître que dans le sein de Dieu même ; le second est clair et sans équivoque : ce sont les principes de la morale et la règle des devoirs que nous devons remplir sur la terre. Rien de plus obscur que les mystères qui sont l'objet de cette foi, parce qu'ils sont faits pour être crus et non pour être compris, et que d'après le plan et l'économie de notre religion la raison est la première victime que nous devons immoler à notre Dieu. Rien de plus lumineux et de plus précis au contraire que les règles des mœurs et de la conduite, parce qu'étant faites pour être suivies et pratiquées, elles ne doivent laisser aucun nuage et aucune obscurité dans les esprits : ***Præceptum domini***, etc.

Voulez-vous savoir, mes frères, pourquoi les préceptes du Seigneur présentent tant de difficultés à notre esprit et à notre raison, et pourquoi nous nous servons du prétexte de leur obscurité pour autoriser nos transgressions? C'est que nous voudrions les allier avec des intérêts et des passions qui nous sont chers, car tout paraît douteux à celui qui a intérêt que tout le soit : donc il suit que les doutes que nous élevons sur ces devoirs naissent de la faiblesse et de la conception de notre cœur plutôt que de l'obscurité des règles. La lumière de la loi de Dieu, remarque un saint docteur, ressemble à celle du soleil : quoiqu'elle brille et qu'elle répande son éclat sur toute la nature ; l'homme privé de l'organe de la vue ne peut jamais en être frappé : voilà l'image de quiconque est atteint de l'aveuglement de l'esprit, la lumière divine l'environne, le pénètre, entre de toute part dans son âme, et il en est toujours éloigné : ***Præsens est lumen, sed cum cæco præsens est.*** Purifiez donc vos cœurs continue le même Père, arrachez le bandeau fatal des préjugés et des passions, et les ténèbres de votre esprit disparaîtront: ***Removeantur iniquitates, levetur pondus ab oculo ; præceptum dominì lucidum.*** Ah ! Chrétiens ! j'ai la confiance sans doute, que tout ce qui compose cet auditoire partage mes sentiments, et je me plais à m'entretenir dans cette pensée : que nous ne désirons tous connaître toute l'étendue de nos devoirs qu'afin de les remplir avec plus de fidélité : cependant si nos regards rencontrent dans cette enceinte quelques-uns de ces hommes égarés par le charme et les illusions de la cupidité, et assez peu affermis dans leur foi pour n'apercevoir que ténèbres et que nuages dans la loi du Seigneur, je leur dirai alors pour fortifier dans leur esprit le raisonnement de saint Augustin que je viens de citer : le ciel vous a-t-il jamais rendu témoins du spectacle consolant que présente une âme ébranlée par de fortes impressions de la grâce, et qui a commencé à méditer sérieusement sur les années éternelles. Vous êtes-vous aperçus comment ses yeux se sont insensiblement ouverts à un grand nombre de vérités, que jusque-là elle s'était dissimulées à elle-même : avez-vous remarqué avec quelle progression les lumières de son esprit se sont étendues avec les sacrifices de son cœur ; combien elle était étonnée elle-même d'avoir pu s'aveugler si longtemps sous des

obligations qui lui paraissaient alors si claires et si évidentes, et s'il vous eût été donné de la suivre jusqu'au tribunal de la réconciliation, vous auriez vu le guide de sa conscience bien loin de lui opposer les rigueurs de la loi, être obligé, pour ainsi dire, de lui cacher toute l'étendue des vérités saintes, afin de calmer les frayeurs que lui inspirait la vue des jugements de son Dieu. Ce n'est pas la loi qui est devenue moins obscure pour elle, c'est le cœur qui, dégagé de ses liens, est devenu plus accessible à la lumière. Suivez la même route, mes frères, et vous arriverez au même terme, et vous verrez disparaître toute difficulté que votre mauvaise volonté seule avait fait naître; et la loi de Dieu en un mot sera pour vous simple et sans nuages : *Præceptum domini lucidum.*

Mais, reprend à son tour l'esprit mondain, cette loi divine dont on ne saurait contester l'évidence et la précision, est si dure et si austère qu'elle surpasse les forces de la nature humaine, et qu'il parait impossible d'accorder la rigueur des préceptes évangéliques, avec la faiblesse et la fragilité de l'homme! je suis éloigné, mes frères, de vouloir ici vous faire illusion sur les obstacles qui se concentrent dans la pratique de la sainteté chrétienne: je sais qu'en nous examinant nous-mêmes à l'exemple du grand apôtre, nous sentons une loi de péché et de révolte qui résiste sans cesse à la loi de salut et de grâce. Cependant, soyons sincères : s'il en coûte à la nature pour obéir constamment à la loi du Seigneur, en coûte-t-il moins pour obéir au monde? exige-t-il de vous une soumission moins parfaite, des sacrifices moins rigoureux? en coûte-t-il moins surtout pour vivre sous l'esclavage des passions, pour se soumettre à ces tyrans du cœur qui ne cherchent à s'en rendre maître que pour le déchirer? Hélas que nous nous montrons faciles à nous séduire nous-mêmes, lorsque nous abandonnons le joug du Seigneur pour porter celui du monde, lorsque nous refusons d'écouter et de suivre sa voix, pour nous abandonner à la licence de nos désirs, sans pouvoir parvenir jamais à les éteindre, ni à les satisfaire! Sa loi, en nous ordonnant de les réprimer, ne tend qu'à tarir pour nous la source des larmes et des remords : elle n'exige de nous que ce qui peut contribuer à notre vrai et solide bonheur, et nous osons nous plaindre qu'elle nous demande trop de sacrifices, comme si Dieu en la donnant aux hommes n'avait pas connu leur misère, et leur faiblesse, comme s'il ne nous avait proposé dans tous les temps, pour modèles, des hommes semblables à nous, faibles et fragiles comme nous, qui ont eu la force de l'observer, et qui, pour son accomplissement, eussent tout tenté, tout entrepris, tout souffert avec joie. C'est donc ici notre lâcheté qui nous trompe et qui nous abuse.

Ah! mes frères, si vous vouliez porter dans le service du Seigneur, le même zèle, la même activité, le même courage qui vous anime et qui vous soutient dans celui des maîtres de la terre, vous n'éprouveriez point tant de gêne et de contrainte dans l'observation de sa loi, votre joie serait plus parfaite et plus assurée, votre conscience plus pure et plus tranquille, vos jours plus calmes et plus heureux : et quand bien même le joug de cette loi sainte serait aussi dur et aussi accablant qu'il est doux et léger pour les âmes fidèles, le ciel qui doit être votre récompense ne mériterait il pas que vous fissiez encore de plus grands sacrifices que ceux que vous vous imposez tous les jours pour parvenir aux stériles honneurs, et aux récompenses vaines et passagères du monde!

O mon Dieu? vous l'avez dit : le ciel et la terre passeront, mais votre parole ne passera point; il viendra ce jour redoutable de vos vengeances où toutes les grandeurs du siècle seront anéanties, où, sous les débris de l'univers il ne restera plus que l'homme et ses œuvres, c'est alors qu'on entendra sortir de votre bouche cet arrêt formidable pour tous les pécheurs : *Quiconque s'est montré le transgresseur de la loi sera jugé par la loi : « Quicunque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.»* (*Rom.* II, 12.) Cette loi autrefois sans force et sans pouvoir pour se venger de vos infractions et de vos mépris, devient elle-même aujourd'hui votre accusateur et votre juge. Lorsque vous étiez sur la terre où vous désiriez vous établir une demeure permanente, vous vous représentez mes préceptes dans un degré d'élévation qu'il vous était impossible d'atteindre tandis que vous ne manquiez ni de force ni de courage pour vous immoler au service du monde. Vous n'avez pas craint de franchir la vaste étendue des mers et de vous exposer à travers mille fatigues et mille dangers pour acquérir une fortune périssable, tandis que vous n'avez pu faire un seul pas vers le Calvaire, et porter un seul instant votre croix avec moi pour acquérir les véritables et solides trésors de l'éternité; souvent on vous a vu affronter mille périls pour la défense de votre prince et de votre patrie, tandis que vous n'avez pu renoncer une seule fois à vous-même et à vos passions. Le règne des illusions est passé, celui de votre Dieu commence, et puisque vous avez refusé d'obéir à la loi que vous proposait son amour, vous allez subir l'arrêt de ses justices et de ses vengeances: *Quicunque in lege peccaverunt*, etc...

Ah! mes frères, profitons plutôt des moments qui sont encore à notre disposition, pour rentrer dans cette obéissance constante et généreuse que nous donnons à la loi de notre Dieu. Louons-la dans ses mystères, aimons-la dans tous ses préceptes, et après avoir dérigé nos pas sur cette terre d'exil et de larmes, elle nous conduira au

sein de l'éternité bienheureuse. Dieu nous en fasse la grâce.

SERMON II.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Quid faciendo vitam æternam possidebo? (*Luc.*, X, 25.)
Que dois-je faire pour posséder la vie éternelle?

La vérité éternelle vient de nous l'apprendre, mes frères, c'est déjà un bonheur pour nous de voir ce que nous voyons, et d'entendre ce que nous entendons: Nous sommes heureux de voir l'accomplissement des oracles et de toutes les prophéties, la religion de Jésus-Christ étendre au loin la sagesse et la sublimité de ses préceptes, la foi de l'Evangile se perpétuant, et l'Eglise de Dieu se soutenant constamment contre les efforts toujours naissants de l'erreur et de l'infidélité. Nous sommes heureux d'entendre non plus la voix des justes et des prophètes de l'ancienne alliance; mais celle de Jésus-Christ lui-même, qui a daigné nous développer tous les secrets du royaume des cieux, en apportant la vérité sur la terre, il l'a montrée tout entière à ses disciples fidèles, il les environne, il les pénètre de son éclat. Quelles actions de grâces, ne devons-nous donc pas rendre à notre Dieu, de nous avoir placés au milieu des prodiges de sa puissance et de sa miséricorde? de nous avoir réservés à ces siècles de prédilection que tant de rois et de patriarches avaient appelés par leurs vœux et leurs soupirs? *Quod multi voluerunt videre et non viderunt.* (*Ibid.*, 24.)

Un autre bonheur encore plus grand que le premier, c'est d'assujettir notre esprit, sous le joug de la foi; c'est d'apporter un esprit de soumission et de docilité à l'exposition de ces mystères, qui nous découvrent tout ce que la nature de Dieu et celle de l'homme ont de plus sublime; car, heureux, nous dit ailleurs Jésus-Christ, heureux ceux qui sans avoir vu, n'ont pas laissé de croire: *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.*, XX, 29.) Enfin, le suprême bonheur pour nous, ce n'est pas précisément de voir dans le plan de notre religion tous les miracles qui ont servi à l'établir, ni d'apporter une docilité d'esprit et de raison à tous les principes qu'elle nous enseigne. Mais, c'est de conformer notre conduite à notre croyance; parce que la vraie justice ne consiste pas dans une foi stérile et spéculative, mais dans une foi pratique et agissante qui opère par les mouvements généreux de la charité: *Non enim auditores legis justi sunt apud Deum, sed factores legis justificabuntur.* (*Rom.*, II, 13.)

Vous me demanderez sans doute, mes frères, avec des intentions plus droites et plus pures que le docteur de notre Evangile: Que dois-je donc faire pour obtenir cette justice? Je sais que la vie éternelle qui la couronne, est l'unique bien pour lequel je suis créé, le seul digne de fixer mes désirs et mon ambition, le seul qui puisse remplir le vide immense de mon cœur; je sais que cette pensée doit devenir la règle de tous mes sentiments et de toutes mes démarches, que je dois lui sacrifier mes penchants et mes plus chers intérêts, je le sais, et il me semble lorsque je m'interroge moi-même qu'il n'est point de moyens que je ne sois disposé à mettre en œuvre, point d'obstacles que je ne sois prêt à surmonter, point d'attachement aux plaisirs, aux repos, aux avantages de la vie présente que je ne sois déterminé à sacrifier, pour parvenir aux biens solides de la vie future. Mais, au milieu des ténèbres et des dangers qui m'environnent, que dois-je donc faire pour obtenir cette éternité de bonheur: *Quid faciendo, vitam æternam possidebo?*

Les avez-vous méditées, chrétiens, les paroles de notre Evangile qui sont bien capables de faire disparaître vos doutes et vos incertitudes. Examinez la loi qui vous a été donnée, et sachez ce qu'elle contient; car la main divine qui vous l'a transmise y a tracé tout ce qui est nécessaire pour vous diriger et vous soutenir dans la carrière de la vie: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toutes vos forces: voilà le premier et le plus grand de tous les commandements.* (*Matth.*, XXII, 37.) Voilà la loi universelle, indépendante de tous les états et de toutes les situations; la loi du prêtre et du lévite, du prince et du sujet, la loi de l'homme enseveli dans le silence de la solitude, autant que la loi de l'homme engagé dans le commerce et le tumulte du monde, la loi de l'âme heureuse qui possède la gloire des élus, autant que la loi de l'âme fervente qui travaille à la mériter, la loi du ciel autant que la loi de la terre. Suivez cette règle et vous vivrez: *Hoc fac et vives.* (*Luc.*, X, 28.) O mon Dieu! je m'arrête à ce premier devoir qui est le commencement et la fin de votre loi sainte; sans doute que pour la remplir, l'homme ne devrait entendre que la voix de la nature, il ne devrait suivre d'autre maître que son propre cœur, mais sa nature et son cœur sont tellement appesantis vers la terre, l'esprit de révolte et d'ignorance l'ont tellement livré aux impressions des objets sensibles, que pour réveiller en lui l'idée de vos perfections divines, il faut le rappeler sans cesse à la grandeur de votre être et à la noblesse de ses destinées; c'est la fin que je me propose dans cette instruction en exposant les motifs puissants qui nous engagent à vous aimer. Charité sainte, descendez du ciel, et venez vous-même nous apprendre quels droits sacrés et inviolables vous avez sur le cœur de l'homme.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu veut être aimé, et nous ne pouvons pas lui refuser notre cœur, sans être coupables de résistance et d'indocilité. Dieu mérite d'être aimé, et nous ne pouvons pas lui refuser notre cœur, sans fouler aux pieds les lois de la justice et de la reconnaissance: donnons quelque développe-

ment à ces deux réflexions qui bien approfondies, renferment des vérités bien importantes pour la conduite de la vie.

Dieu veut être aimé, et c'est surtout par cet empire qu'il s'est réservé sur le cœur de l'homme, qu'il se montre le Dieu d'autorité et de puissance et qu'il donne à la loi de l'amour la supériorité sur toutes ses autres lois. En effet, mes frères, gardons-nous de raisonner du précepte de la charité comme de tous les autres préceptes; que Dieu nous demande une soumission entière à toutes les vérités qu'il lui a plu de nous révéler, sans doute que la raison doit s'incliner sous le joug de sa foi : que Dieu nous ordonne de sacrifier nos intérêts les plus chers, nos affections les plus légitimes, tout doit céder à sa volonté sainte : qu'il passe les fondements des empires pour rapprocher les hommes par les liens de la société ; de cette union naîtront des devoirs particuliers à chaque homme à l'égard de ses semblables, des devoirs de prince et de sujet, de maître et de serviteur, d'époux et d'épouse. De ce rapprochement naîtront des lois de justice et de probité, des lois de respect et d'amitié, des lois de bienséance et de condition ; lois naturelles et nécessaires j'en conviens, puisqu'elles découlent de la situation dans laquelle il a plu au souverain législateur de placer son ouvrage ; mais, lois cependant toujours libres et arbitraires, puisque Dieu, dans la sagesse de ses desseins, eût pu choisir un autre plan de conduite et de providence. Il pouvait rendre sensibles à nos esprits les mystères et les vérités qu'il leur ordonne de croire, il pouvait en nous faisant sortir de son sein, nous faire jouir du bonheur qu'il nous ordonne d'espérer, il pouvait délivrer notre cœur de ces inclinations terrestres qui nous subjugent et nous tyrannisent pour n'y placer que des penchants conformes à l'ordre et à la justice ; il pouvait enfin rendre l'homme indépendant de tout autre homme, et alors on n'aurait vu sur la terre ni lois de foi et d'espérance, ni lois d'épreuves et de combats, ni lois de contrainte et de subordination.

Mais l'amour est la loi de toutes les situations pour l'homme sur la terre, la loi que Dieu n'est pas moins obligé de nous imposer que nous ne sommes obligés de l'accomplir puisqu'il ne peut être le Dieu et le souverain maître de l'homme, qu'en régnant souverainement sur tous les mouvements, et toutes les affections de son cœur. C'est d'après ce principe incontestable que tous nos pères et nos docteurs ont décidé que la première loi dans toute religion est l'amour de Dieu, de sorte ajoute saint Augustin, qu'une religion qui ne commanderait pas cet amour, ne serait qu'une ombre et un vain fantôme de religion : ***Pietas Dei cultus est, nec colitur ille nisi amando.*** Oui, mes frères, si toute religion ordonne d'aimer Dieu, plus une religion sera pure dans son culte et dans sa morale plus l'obligation qu'elle imposera devant Dieu sera étroite et pressante, en conséquence, cette religion chrétienne que nous avons le bonheur de posséder étant la plus sainte, la plus auguste, la plus divine, elle doit être par excellence la religion de l'amour, le sentiment, le culte de l'amour : ***Pietas Dei cultus est.***

De là, dans cet évangile qu'il nous est ordonné d'ouvrir, et de méditer, toutes les maximes se rattachent à cette loi qui nous commande d'aimer notre Dieu. Pourquoi ces préceptes dont l'accomplissement devient si pénible pour notre nature affaiblie et dégradée ? pourquoi cette morale qui par ses principes austères condamne un désir fugitif, réprouve une complaisance passagère, qui sans se borner à prévenir le scandale et les ravages des passions, s'applique encore a réprimer jusqu'aux plus légers mouvements de nos inclinations corrompues ? pourquoi ces leçons crucifiantes, se plaire au milieu des abjections et des souffrances, fuir le monde, rompre les liaisons les plus chères, se renoncer soi-même, prendre tous les jours sa croix et monter sur le Calvaire ? Ah, chrétiens, c'est afin de faire dominer dans notre âme l'amour de notre Dieu, c'est afin que toutes les maximes et tous les préceptes servent d'appui au grand précepte de la charité ; la loi de l'Evangile ne parle qu'au cœur, parce qu'elle est par excellence la religion et le culte de l'amour : ***Pietas Dei cultus est.***

De là encore dans ce même Evangile, toutes les vertus qui sont préconisées, et les vertus les plus sublimes, ne sont que des moyens d'arriver à la perfection de la charité, et de s'y maintenir. La foi, l'espérance, la crainte sont des vertus, quoiqu'elles ne soient pas l'amour de Dieu. Mais elles ne sont que des vertus d'un ordre inférieur, l'âme chrétienne doit chercher à s'y affermir, mais elle ne doit point s'y reposer et y borner ses efforts; il faut qu'elle en sorte pour s'élever à l'amour. La crainte trouble le cœur afin de le détacher des vains plaisirs, et du charme séducteur des passions humaines, afin que n'étant plus à la terre il tourne ses affections vers le ciel. La foi éclaire l'esprit de ses vives lumières afin que le cœur se porte a désirer un Dieu qui réunit tant de perfections infinies. L'espérance nous présente au Dieu prodigue de ses bienfaits et de ses dons, afin que le désir du bonheur nous conduise à l'amour de Dieu qui ne s'occupe que des moyens de nous rendre heureux : aussi le grand apôtre a soin de nous avertir qu'au grand jour des révélations toutes les autres vertus disparaîtront parce qu'elles sont les vertus du temps, et que la charité seule subsistera parce qu'elle est la vertu de l'éternité : *Charitas nunquam excidit.* (*I Cor.*, XIII, 8.)

Après des notions si dignes de la grandeur et de la majesté de notre Dieu, je ne suis plus étonné, mes frères, d'entendre le même apôtre nous enseigner que le grand précepte se trouve gravé dans tous nos cœurs :

Charitas Dei diffusa est in cordibus vestris. (*Rom.* V, 5.) Je ne suis plus surpris que l'amour soit devenu la première leçon de mon enfance, et que ma langue à peine débarrassée des liens qui la retenaient captive, ait prononcé le nom de Dieu et l'obligation de l'aimer à jamais. Je ne suis plus surpris que le Maître souverain de mes destinées, comme s'il se fût défié de l'inconstance de mon cœur, ait appelé la nature et l'expérience au secours de ma raison, et qu'il ait répandu dans tous ses ouvrages cet ordre et cette harmonie qui m'invitent à renouveler sans cesse le tribut de l'amour envers leur auteur. Je ne suis plus surpris que sur cette terre d'épreuves et de combats, il ait voulu semer autour de moi les afflictions et les plaisirs; les afflictions afin que leur amertume me force à invoquer celui qui peut seul soulager mon âme opprimée; les plaisirs, afin que leurs fausses douceurs que le temps consume et détruit, m'apprennent à n'aimer que celui qui peut seul me procurer une félicité solide et permanente. Je ne suis plus surpris enfin d'entendre notre Dieu parler lui-même, et adresser à tous les hommes cet ordre suprême et absolu : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces : *Diliges Dominum Deum tuum*, etc.

L'entendez-vous, chrétiens, cette voix de votre Dieu qui demande votre cœur à titre d'empire et de souveraineté? Je suis votre maître: *Ego Dominus* (*Exod.*, XX, 2), et vous m'aimerez, *diliges :* vous m'aimerez, mais exclusivement et sans partage, et s'il se trouvait dans votre cœur quelque affection, dans l'univers quelque objet que vous eussiez la témérité d'égaler à moi, j'épuiserais sur vous la coupe de mes vengeances, parce que celui qui ose égaler son Dieu à sa créature est digne d'une éternelle réprobation. *Diliges*, vous m'aimerez : c'est-à-dire que tous ceux qui, sur la terre, méritent votre affection et votre tendresse, amis, parents, maîtres, sujets, époux, enfants, il ne vous est permis de les aimer que pour moi et par rapport à moi, car tout amour qui se termine à mes créatures cesse d'être légitime et il est de ma justice de le réprouver. *Diliges*, vous m'aimerez, mais d'un amour qui embrasse même tout ce qu'il ne saurait prévoir, d'un amour supérieur à tous les obstacles, à toutes les résistances, à tous les événements; de sorte que si pour vous obliger à oublier mes ordonnances on vous menaçait de la perte de vos titres, de vos honneurs, de votre réputation, de votre vie même, vous devriez faire généreusement le sacrifice de tous ces avantages périssables, plutôt que de m'abandonner, moi qui dois être pour vous la source de tous les biens. *Ego Dominus, diliges*, etc.

La voilà, chrétiens, l'explication de ce grand précepte qui n'aura néanmoins son accomplissement que dans le ciel, car, hélas! cet amour qui consume même ici bas les âmes les plus ferventes, est toujours affaibli par mille autres penchants; il règne dans le cœur, mais au milieu d'un mélange d'imperfections; il ne rencontre qu'obstacles et que dangers dans cette région de sentiments et d'amour profane, il ne sera parfait que dans la céleste patrie, lorsque tous les mystères seront dévoilés, lorsque la cupidité sera éteinte dans l'ombre de la mort. Mais jusque-là il faut qu'il agisse dans toute la vivacité de ses transports, car lorsqu'un Dieu veut être aimé, il doit l'être sans exception et sans partage; lorsqu'un Dieu fait entendre sa voix, lorsqu'il s'abaisse jusqu'à demander le cœur de sa créature, elle ne saurait lui donner moins que de le lui donner tout entier.

Ne nous dites donc plus, mes frères, que cet amour est trop grand, trop héroïque, trop parfait, et qu'il est impossible à l'homme de l'éprouver sur la terre, car le Seigneur a répondu d'avance à l'injustice de vos plaintes en vous annonçant que son précepte n'est point au-dessus de vos forces : *Mandatum quod ego præcipio tibi non est supra te positum;* il ajoute qu'il est dans vous-même et dans votre propre cœur : *Juxta est in corde tuo.* (*Deut.*, XXX, 11, 14.) En effet, comprimons un instant nos murmures, écoutons le langage de la réflexion, montrons-nous attentifs aux événements qui se passent sous nos yeux, et cet amour de préférence qui nous paraît si extraordinaire et en quelque sorte excessif, nous le trouverons dans nous-mêmes, dans toutes nos démarches et dans toute notre conduite, dans les démarches et dans la conduite de presque tous les hommes. Tous les jours nous verrons préférer un seul plaisir à tous les plaisirs, sacrifier à une seule passion toutes les autres passions. Tous les jours ce guerrier affronte les tourments et la mort pour saisir une ombre fugitive de grandeur et de gloire mondaine, tous les jours ce savant s'ensevelit dans le silence de la solitude pour entretenir quelques instants la scène du monde de ses systèmes et de ses productions. Tous les jours, cet homme que dévore le désir des richesses ou de l'ambition soutient le poids accablant des veilles, des fatigues, des travaux, pour s'introduire dans le sanctuaire de la fortune et des honneurs. Tous les jours une imprévoyante jeunesse sacrifie ses biens, son repos, sa liberté sa vie, à l'objet coupable de son hommage et de son cœur.

Malheureuses victimes de l'intérêt et de la volupté, voilà l'amour de Dieu que vous avez dirigé vers les créatures, cette ardeur qui immole sans réserve à vos passions, n'est rien autre que cette faculté de votre âme qui était faite pour Dieu et qui s'est portée vers un autre objet : c'est un ruisseau, dit saint Augustin, qui a abandonné sa source pour suivre des rives empoisonnées. Quoi! Seigneur, notre cœur est capable de surmonter toutes les difficultés lorsqu'il s'agit de servir le monde et les objets séducteurs qu'il étale à nos yeux, et lorsque vous lui demandez de vous être fidèle,

il n'est plus que faiblesse, lâcheté, impuissance. Pour moi, mon Dieu, j'aime à le dire après saint Augustin : ce qui me surprend dans les desseins de votre charité, ce n'est ni la grandeur, ni l'étendue, ni la perfection du précepte, c'est que vous ayez daigné me l'adresser, c'est que moi cendre et poussière devant votre majesté sainte, il me soit permis de remplir en quelque sorte par le sentiment de l'amour, l'intervalle immense qui vous sépare de moi ; et que suis-je donc, ô mon Dieu ! pour que vous m'ordonniez de vous aimer : *Quid tibi sum ut amari tu jubeas a me!*

Mais, chrétiens, s'il est vrai que ne pas aimer notre Dieu c'est violer toutes les lois de l'obéissance et de la subordination, il est egalement vrai que de lui refuser notre cœur c'est fouler aux pieds tous les droits de la justice et de l'équité, parce qu'en lui se réunissent tous les motifs d'amour et de tendresse. En effet, mes frères, remarquons-le avec le même saint Augustin que nous pouvons appeler le docteur de la charité aussi bien que le docteur de la grâce. Malgré la perversité de nos goûts et de nos penchants sur la terre, il est un principe que nous ne saurions méconnaître c'est que l'homme n'aime et ne recherche que ce qui porte le caractère de la grandeur et de la perfection, c'est que l'homme n'aime et ne recherche que ce qui peut le rendre plus heureux, soit que ce bonheur soit réel ou imaginaire il est le centre de toutes ses affections et de ses démarches, et si vous lui ôtez ce désir, vous détruisez tout l'empire et tout l'exercice de sa volonté : *Non amaturi nisi bonum.* En suivant ce principe, plus un objet renferme de perfections et plus il sera digne d'attirer notre cœur, parce que ses perfections sont le fondement de sa grandeur et de son amabilité. Or, où trouverons-nous plus de grandeur d'élévation, de majesté que dans Dieu ? Développons un instant cette pensée, et nous nous convaincrons, après saint Bernard, que Dieu seul doit être aimé pour lui-même, parce que Dieu seul est parfait, sans mélange d'imperfections: *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Les créatures vous enchantent, aveugles enfants des hommes, elles entraînent, elles captivent votre cœur, mais que vous êtes à plaindre par cela même que vous vous arrêtez à des objets qui ne sont qu'un faible écoulement de cet assemblage de perfections infinies qui sont l'appanage et l'essence de la divinité. Quels objets peuvent donc vous fixer ici bas? L'univers et tout ce qu'il contient est l'ouvrage de votre Dieu. Le ciel et les astres, dit l'Ecriture, sont la tente sous laquelle il repose, la terre et les mers sont le marche-pied de son théâtre, la nuit est l'image des profondeurs impénétrables de sa sagesse et de ses conseils, le jour une faible émanation de la lumière inaccessible qu'il habite : la prospérité et la décadence des empires ne sont que l'action de sa Providence; toute sagesse comparée à la sienne n'est qu'égarement et folie, toute puissance n'est que faiblesse, toute grandeur, toute majesté que néant et bassesse. Cherchez-vous de la sublimité dans les connaissances, de la noblesse dans les sentiments, de la grandeur d'âme à pardonner, une force invincible à tout entreprendre, à tout exécuter, une souveraineté de domination et de pouvoir, qui s'étende à tout, qui décide, qui dispose de tout ? Dieu n'est rien de tout cela. Qu'est-il donc? quelque chose de plus ajoute saint Grégoire : plus sublime dans ses connaissances, plus noble dans ses sentiments, plus facile à pardonner, plus grand, plus majestueux que tout ce que nous pouvons concevoir; de sorte que tout ce que nous pouvons comprendre de notre Dieu, c'est qu'il est autant incompréhensible par l'impossibilité où il se trouve de rien perdre de son excellence, que par l'heureuse nécessité où il est de réunir à son essence divine un assemblage de perfections infinies: *Hoc solum comprehensibile, ejus incomprehensibilitas.*

Mais ce Dieu qu'une infinité de perfections rendent si digne d'être aimé n'aura-t-il rien qui puisse arrêter les transports de notre cœur, et mettre obstacle à notre félicité? Non, mes frères, parce que dans Dieu tout est parfait sans mélanges d'imperfection. Jettez les yeux sur tous les objets qui, sur la terre, vous paraissent les plus dignes de fixer votre attachement et votre admiration : qu'y trouverez-vous ? qu'un mélange bizarre de vices et de vertus, de grandeur et de bassesse, de perfections et de défauts. Absalon l'emportait par sa beauté sur tous les princes de la nation et de son siècle, mais cette qualité du corps se trouvait honteusement défigurée par les passions les plus sauvages et les plus corrompues de son âme. Salomon avait reçu du ciel la sagesse en partage, c'était le prince le plus comblé des faveurs du Tout-Puissant, il était l'admiration de tous les peuples, le modèle de tous les rois, mais en prostituant son encens et ses hommages aux idoles des femmes étrangères, il fit voir à l'univers que quelque éclairée que soit la sagesse humaine, il est bien facile de franchir l'intervalle qui la sépare des ténèbres et de l'erreur. Et ces exemples, mes frères, ne se reproduisent-ils pas tous les jours au milieu de nous dans le commerce des liaisons humaines ? Des grâces extérieures, des manières douces et insinuantes, les saillies heureuses de l'esprit et de l'imagination, la sympathie d'humeur et de caractère forment des amitiés que l'on se flatte d'étendre au-delà du tombeau. Mais lorsque l'expérience est venue nous instruire, lorsque le temps et une étude soutenue ont dissipé le sommeil de la raison, combien ne découvre-t-on pas de faiblesses, d'ingratitudes et de perfidies dans l'homme qui nous paraissait le plus accompli ! et que l'on regrette alors d'avoir connu si peu ce que l'on croyait connaître le mieux !

Juste châtiment, ô mon Dieu, d'une âme

qui s'éloigne de vous pour chercher dans les créatures une félicité qu'elles sont incapables de lui procurer! Hé! comment pourrions-nous trouver le bonheur au milieu de tant d'amitiés passagères qui ne font que couler sur la surface du cœur, au milieu de tant d'amitiés fausses et perfides, de tant d'amitiés intéressées qui s'arrêtent à la fortune et aux honneurs, de tant d'amitiés et de liaisons imprudentes qui surprennent le cœur, et que la raison désavoue? Comment pourrions-nous même trouver le bonheur au milieu des amitiés les plus pures et les plus légitimes, puisqu'elles doivent égarer le sort de toutes les choses humaines, s'affaiblir et disparaître? Non, Seigneur, nous ne saurions posséder avec plaisir ce que nous sommes assurés de perdre un jour avec regret, et nous devons reconnaître avec un de vos plus grands serviteurs que le trouble et l'agitation des ennuis ne cesseront de remplir notre âme que lorsqu'elle commencera à se reposer dans votre amour : *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.*

Je vous aimerai donc, ô mon Dieu, vous qui réunissez toujours les mêmes attraits et les mêmes perfections, je vous aimerai, et vous serez le seul maître de mon cœur : *Diligam te Domine :* Je suis faible et accablé sous le poids de mes infirmités, ma volonté est chancelante et mes résolutions incertaines, et, je vous aimerai, vous qui êtes ma force et mon soutien: *Diligam te, Domine, fortitudo mea.* Mes ennemis se multiplient pour me persécuter et pour me vaincre, et je vous aimerai, vous qui m'offrez un asile pour me préserver de leur fureur. *Diligam te refugium meum.* Les passions s'efforcent de me soumettre à leur empire, et *je vous aimerai vous* qui êtes mon rédempteur et mon sauveur, *Diligam te , liberator meus.* Je vous aimerai dans le temps, afin de mériter de vous aimer dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Loquor vobis, et non creditis opera quæ ego facio in nomine Patris mei; hæc testimonium perhibent de me (*Joan.*, X, 26.)

Je vous parle, et vous ne croyez pas aux œuvres que je fais au nom de mon Père. et qui rendent témoignage de moi.

Les voilà donc accomplis, mes frères, ces oracles prononcés depuis tant de siècles par les envoyés du Seigneur, contre l'aveuglement et les infidélités de l'indocile Israël. Le sceptre est enlevé des mains de Juda, le dominateur des nations a ébranlé le ciel et la terre, la voix de son précurseur s'est faite entendre dans le désert, il est au milieu de son peuple, et son peuple le méconnaît. En vain veut-il fournir des preuves multipliées de la divinité de sa mission, en exposant la sainteté de sa doctrine, et en opérant des prodiges nombreux et éclatants : ses miracles ne servent qu'à armer de plus en plus contre lui l'envie et la haine de la Sinagogue.

Hélas, mes frères! sommes-nous plus justes et plus soumis que le peuple de l'ancienne loi, et à la vue des outrages et des attentats qui se commettent tous les jours contre le Christ du Seigneur, n'avons-nous pas de justes raisons de craindre qu'il ne devienne pour nous une pierre de scandale et de réprobation comme il le fut pour les deux maisons d'Israël? Le Seigneur nous prévient sans cesse de ses grâces les plus signalées et les plus abondantes : il s'efforce de parler à notre cœur, de lui faire goûter les préceptes et la morale sublime de son Evangile, et nous lui refusons l'hommage de notre foi! *Loquor vobis*, etc. Cependant, mes frères, qu'il est malheureux, qu'il est à plaindre l'homme qui ne connaît pas, et qui ne cherche pas à connaître Jésus! Les sciences de la terre, les connaissances humaines peuvent nous procurer ici-bas quelque apparence d'honneurs et de prospérités temporelles, mais la science de Jésus est seule digne de fixer notre étude et nos recherches, parce qu'elle est la science de l'éternité.

Je viens donc présenter à vos réflexions un sujet bien capable de vous édifier et de vous instruire. Je viens vous parler de la grandeur de Jésus, non telle qu'elle est dans le sein de son père, la faiblesse de nos regards ne pourrait en soutenir l'éclat. Ce n'est que dans la Cité permanente et lorsque les membres seront réunis à leur chef, qu'il nous sera donné de connaître les secrets de la génération divine, et de découvrir tous les trésors de la science et de la sagesse qui sont renfermés dans l'Homme-Dieu : *In quo sunt omnes thesauri scientiæ et sapientiæ.* (*Col.*, II, 3.) Aujourd'hui que la foi captive notre intelligence, et nous ordonne de croire ce que nous ne comprenons pas, nous devons chercher la divinité de Jésus-Christ sur les traces des pas qu'il a imprimés sur la terre pendant le cours de sa vie mortelle. Vous jugerez de la puissance de l'Homme-Dieu par ses œuvres, et jusque dans le Fils anéanti, vous apercevrez, avec le disciple bien-aimé, toute la grandeur et toute la gloire du Père qui l'a envoyé.

En effet, mes frères, je découvre dans la Divinité un caractère distinctif bien propre à remplir le plan que j'ai adopté : caractère de grandeur et de puissance digne d'exciter nos adorations et nos hommages, et je veux vous démontrer que ces différentes perfections se trouvent réunies dans Jésus-Christ avec toute l'abondance et la plénitude qui conviennent à un homme-Dieu. Ainsi, dans Jésus, grandeur de puissance et de majesté annoncée par les préparatifs de son ministère; grandeur de puissance et de majesté développée par les œuvres de son ministère : telles seront les deux parties qui composeront ce discours.

Ah! chrétiens, s'est-il jamais présenté à vos esprits un sujet plus propre à en fixer et à en captiver toutes les puissances! Appliquez-vous donc à méditer les grandeurs de Jésus : avec elles vous allez voir se décou-

vrir, se développer la grandeur et la majesté de cette auguste religion qu'il a cimentée de son sang, et qui dans la licence de nos jours n'est si faible et si chancelante que parce qu'une présomptueuse philosophie, enhardie par ses premiers triomphes, se fait un jeu de juger et de décrier ses dogmes, sans les examiner et les approfondir.

Vierge sainte! c'est dans vos chastes entrailles que le Fils du Très Haut a commencé d'être ce qu'il n'était pas : aucune créature n'a mieux compris que vous toute l'étendue de sa grandeur et de ses perfections, donnez-nous donc la connaissance de Jésus, afin que nous puissions le faire connaître à nos frères ; faites-nous aimer Jésus, afin que nous puissions embraser tous les cœurs de l'amour de Jésus. Nous vous le demandons en vous adressant les paroles que l'ange vous fit entendre lorsqu'il vous annonça que le Seigneur était avec vous. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez-pas de moi, mes frères, que pour vous démontrer les grandeurs de Jésus-Christ et la sublimité de notre foi, je cherche à pénétrer les secrets de l'éternelle génération : à Dieu ne plaise que je veuille porter des regards curieux et téméraires jusque dans le sein de la Majesté suprême, et approfondir des desseins que nous devons nous contenter d'adorer. L'expérience des siècles passés ne nous a que trop appris dans quelles absurdes contradictions était tombée l'hérésie en cherchant à sonder la profondeur de ces mystères où la raison humaine se perd et se confond, et où elle est forcée d'avouer son insuffisance et sa faiblesse.

Si mon dessein était donc de vous exposer les grandeurs et les prérogatives du Fils de Dieu dans le sein de son Père, j'emprunterais le langage du disciple bien-aimé, de cet aigle des Evangélistes qui élève son vol rapide au-dessus des nues pour y contempler la gloire de l'éternelle génération. Porté sur les ailes de la divinité, il perce l'origine des âges et des mondes pour aller découvrir ceux qui les a formés. Il le voit dans la plénitude de l'Etre, dès l'aurore de l'éternité, avant que les intelligences célestes ne fussent créées, avant que la terre fût tirée du néant, que les abîmes de la mer fussent creusés, que la main du Tout-Puissant n'eût formé les montagnes et leurs masses pesantes. Il l'appelle le Verbe, l'image et l'expression parfaite de la substance divine : il le voit égal à son Père, participant de sa sagesse, de sa gloire, de sa puissance infinie ; et il commence son Evangile par ces expressions sublimes que l'Eglise met tous les jours dans la bouche de ses ministres après la célébration des saints mystères : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* (*Joan.*, I, 1.) Mais contentons-nous, mes frères, de ces notions obscures sur un mystère que nous devons adorer sans le comprendre : cherchons la divinité de Jésus-Christ dans une situation plus rapprochée de la faiblesse de notre nature, et jugeons de ses grandeurs par les préparatifs et les œuvres de son ministère.

Et d'abord, quelle consolation pour le chrétien, lorsque guidé par le flambeau de la foi, il parcourt tous les siècles, il embrasse tous les âges, et qu'il les voit tous remplis par l'attente ou l'arrivée de Jésus! Suivez-moi, chrétiens, dans cet ordre et cette admirable économie des desseins du ciel sur l'homme Dieu ; parcourez l'appareil pompeux des oracles qui l'ont annoncé, la suite des cérémonies et des figures qui l'ont représenté, le fil et l'enchaînement des événements même politiques qui ont préparé sa mission. Je défie l'incrédulité la plus hardie et la plus audacieuse d'arrêter un regard froid et tranquille sur des preuves aussi convaincantes sans se sentir accablée par leur nombre et leur autorité, et sans la voir forcée à tomber aux pieds de Jésus.

A peine tout fut-il créé dans la justice et l'innocence que le Seigneur vit son image défigurée dans le cœur de l'homme : l'esprit d'orgueil et d'indépendance s'empara de nos premiers pères, ils prêtèrent une oreille attentive et complaisante à ces promesses sacriléges : *vous serez semblables à des dieux* (*Gen.*, III, 15), et le péché fut introduit dans le monde, et avec lui ce déluge de malheurs et d'iniquités qui devaient inonder la terre. Mais le Seigneur ne tarda pas à être touché de nos misères et de notre faiblesse. Il montra à l'homme coupable ce libérateur qui dans la suite des temps devait écraser la tête du serpent infernal. Bientôt les mêmes promesses sont transmises à Abraham, et ce père des croyants apprend de la bouche de Dieu même que sa postérité se multipliera comme les étoiles du firmament et le sable de la mer, et que toutes les nations seront bénies dans sa race : *In semine tuo benedicentur omnes gentes.* (*Gen.*, XII, 3.)

Jacob pénètre encore plus avant dans les oracles éternels, il voit que le sceptre sera mis dans les mains de Juda, et qu'il le conservera jusqu'à la venue de celui qui sera l'attente des nations. De là ce peuple choisi parmi tous les autres peuples pour conserver le dépot sacré des promesses ; de là, cette tribu préférée à toutes les autres tribus pour donner naissance au salut de Sion. De là cette suite non interrompue d'oracles et de prophéties, qui se transmettent et se renouvellent d'âge en âge au milieu du peuple chargé d'annoncer aux nations l'ange du Testament. Ah! chrétiens, c'est bien ici que la majesté des Ecritures m'étonne, qu'elle entraîne mon admiration et l'hommage de ma foi! et fût-il possible que l'Evangile n'existât pas, je serais disciple de Jésus. Car, prenez garde, mes frères, ce n'est plus seulement une histoire parvenue jusqu'à moi par une tradition constante et universelle qui m'annonce Jésus, mais ce sont des annales et des monuments dont l'authenticité m'est garantie par le peuple le plus ennemi

de Jésus : ce n'est pas un seul prophète qui fait attendre sa voix, c'est une nuée d'hommes inspirés par le ciel qui se succèdent. Sans interruption dans les fonctions du ministère prophétique. Ce ne sont pas quelques événements dictés par les oracles mensongers du paganisme, et que le hasard justifiait quelques fois : mais c'est l histoire tout entière de la vie et des circonstances de la vie de Jésus, c'est Jésus en un mot, tel qu'il se montra au monde sous les voiles de son humanité sainte.

Le Prophète-Roi le voit sortir du sein de son Père, il voit le Fils de Dieu devenu fils de l'homme, il le voit ignoré, abandonné de son peuple, couvert d'opprobre et d'ignominie, il voit ses pieds et ses mains percés, sa robe jetée au sort, sa bouche abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémir de rage autour de sa croix, insulter à ses vertus, à sa puissance, à sa divinité.

Isaïe avec des traits aussi frappants et aussi énergiques nous représente cet Emmanuel sortant du sein d'une vierge, et descendant sur la terre comme une rosée bienfaisante, pour y apporter la paix, la justice et l'innocence : *Aperiatur terra et germinet salvatorem.* (*Isa.* XLV, 8.)

Zacharie apperçoit son entrée triomphante dans Jérusalem, il compte les trente deniers qui doivent devenir la récompense du disciple perfide, et il désigne même le champ qui doit être choisi pour la sépulture du Fils de Dieu. Et Daniel, ne sembla-t-il pas avoir présidé aux décrets de la sagesse éternelle ? il va jusqu'à fixer l'époque précise de l'accomplissement des visions et des prophéties : il détermine le temps qui doit s'écouler jusqu'à ce que l'iniquité soit abolie, et que le Saint des saints reçoive l'onction sacrée. Tous enfin, le peignent avec des traits si ressemblants et si circonstanciés, qu'on croirait plutôt que ce sont des témoins qui l'ont vu, des disciples qui ont conversé avec lui que des prophètes qui l'annoncent. A ces premiers caractères de grandeur de Jésus Christ attendu et annoncé depuis l'origine du monde, se joint encore le ministère de ces justes d'Israël qui n'obtenaient de gloire et de célébrité qu'autant qu'ils étaient les images du Dieu réparateur. Ainsi, Isaac étendu sur le bûcher, et prêt à être immolé de la main de son père, devient le chef d'une nombreuse postérité. Ainsi, Joseph emmené captif dans une terre étrangère voit briser ses chaines et sort de l'obscurité des cachots pour dicter des lois à une nation puissante, et pour assurer le salut de ses frères. Ainsi Moïse, exposé sur les flots, est sauvé du massacre général des enfants d'Israël pour devenir le sauveur et le législateur de son peuple. Ce n'est pas tout, mes frères, je retrouve Jésus jusque dans les cérémonies et les sacrifices de l'ancienne alliance : ses pontifes, ses solennités, ses holocaustes n'étaient que le voile qui cachait le médiateur de la loi nouvelle, et il était réservé à des siècles plus heureux de posséder des biens dont ces institutions n'étaient que l'ombre et la figure : *Omnia in figuris*, etc. (*I Cor.* X, 11.)

Mais je vais plus loin, chrétiens, et je dis que les événements naturels et politiques tendaient aussi bien que les cérémonies religieuses à préparer le règne spirituel de Jésus-Christ. Que l'homme de la terre ne voie dans les révolutions des peuples et des empires que le froissement et le choc des passions humaines, que les intrigues de l'ambition et les ravages des conquêtes ; qu'il n'y aperçoive que les hasards de la fortune, ou le succès de la prudence humaine. Le chrétien portera plus haut ses pensées, et il verra que le monde entier depuis quatre mille ans travaillait, sans le savoir, à faciliter les voies de cet Agneau sans tache, immolé dit saint Jean, depuis l'origine du monde : *qui occisus est ab origine mundi.*

Que j'aime à voir, mes frères, les yeux de l'Eternel toujours attachés sur le peuple qu'il a choisi pour être le dépositaire de ses promesses. Exilé dans des régions lointaines, il pleure la perte de son temple et de sa patrie; mais le Seigneur qui veille sur lui pour l'accomplissement de ses desseins éternels a déjà nommé Cyrus pour être son libérateur. Ce redoutable conquérant armé des foudres et des vengeances du Tout-Puissant, poursuit avec rapidité la carrière qui lui est tracée; il fait sentir la terreur de ses armes à cette criminelle Babylone abreuvée depuis si longtemps du sang et des larmes de ses captifs : elle tombe, et elle ensevelit sous ses ruines, ses idoles et ses citoyens.

Et toi, Juda, tu vois se réaliser les promesses de tes prophètes. Le vainqueur vient de briser tes fers, tes instruments de musique ne resteront plus suspendus aux saules qui bordent les rives de l'Euphrate. Tu feras encore entendre la mélodie de tes chants et de tes cantiques d'allégresse, et tu verras s'élever dans la cité sainte, un temple plus glorieux que le premier, puisqu'il doit-être visité par le Désiré des nations.

Voyez comment les autres événements politiques se lient et se rattachent à ce grand objet du ministère de Jésus-Christ. Voyez de nouveaux trônes s'élever sur les ruines des trônes réduits en poudre; les monarchies se succèdent et s'écroulent les unes sur les autres, jusqu'à ce que les aigles romaines, placées sur le Capitole, viennent dicter des lois à toute la terre afin que toute la terre soit remplie du nom de Jésus : *Christus implens omnia.* Jésus n'habite pas encore au milieu des hommes, et déjà il préside aux conseils de la présidence et de la sagesse humaine, il décide du sort des combats, et il règle les destinées et les vicissitudes des empires : *Christus implens omnia.*

Or, mes frères, je le demande maintenant aux ennemis de la divinité de Jésus ? Que doit-il être à leurs yeux celui que tant d'oracles ont annoncé, que tant de figures

et de personnages illustres ont représenté; celui à qui les héros de la Grèce et de Rome ont prêté la force et la terreur de leurs armes? Quoi! Il ne serait qu'un homme, ce Jésus dont l'histoire commence avec l'origine du monde, qui fixe les vœux et les soupirs de toutes les nations et pour qui, dit saint Paul, *toute la nature éprouve les efforts et les douleurs de l'enfantement : « Omnis creatura ingemiscit et parturit. »* (*Rom.* VIII, 22) Si Dieu opère tant de prodiges pour préparer les voies à l'une de ses créatures, où sont donc les preuves et les caractères de sa sagesse!

Malheur, ô mon Dieu! à ces âmes superbes et indociles que les passions et les préjugés entraînent dans un labyrinthe d'erreurs et d'égarements aussi monstrueux. Loin donc de nous des contradictions aussi absurdes et aussi injurieuses à votre sagesse éternelle. La raison éclairée par la foi nous fait suivre des routes plus sûres et plus consolantes : elle nous montre partout cette victime de propitiation qui devait laver nos crimes dans un baptême de sang, et déchirer l'arrêt fatal de notre réprobation. Oui, mon Sauveur, vous êtes la pierre fondamentale sur laquelle repose tout l'univers, c'est de vous qu'il a été écrit que vous étiez le principe et la fin de toutes les voies éternelles, et de même que tout a été fait par vous, de même tout a été fait pour vous. Jésus appartient donc à tous les siècles, et à tous les événements, tous les siècles et tous les événements ont donc un rapport essentiel avec l'histoire de Jésus : sa grandeur est donc au dessus de toute grandeur humaine, vous venez de le voir par les préparatifs de son ministère : mais il n'efface pas moins toute grandeur et toute puissance humaine par les œuvres de son ministère, c'est ce qui me reste à vous démontrer dans la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

Nous voilà parvenus, mes frères, à l'accomplissement de toutes les prophéties et à la justification de tous les oracles. Cet empire de fer prédit par Daniel s'était élevé sur les ruines de toutes les autres monarchies; le sceptre des Césars avait tout pacifié sur les terres et sur les mers : l'univers jouissait de la paix et de l'abondance qui lui avaient été annoncées par Daniel. Les nations devenues amies formaient de leurs épées des socs de charrues et des faux de leurs lances, et les peuples ne rougissaient plus leurs mains du sang de leurs voisins. Tout annonçait à Sion que les jours de salut et de bénédiction étaient proches : aussi l'espoir impatient ouvrait avec avidité les volumes sacrés pour s'appesantir de plus en plus sur les détails et les circonstances de ce grand événement. Le peuple aussi bien que ses docteurs était dans l'attente, et on semblait chercher des yeux celui qui avait été promis depuis l'origine du monde. Parcourez, chrétiens, toutes les lignes de l'histoire sainte, et vous verrez que je n'exagère rien : le précurseur plonge dans les eaux ceux qui viennent à lui, et on lui demande s'il est le Messie, ou pourquoi s'il ne l'est pas il exerce des fonctions qui ne sont réservées qu'au Messie : *Quid ergo baptizas si tu non es Christus?* (*Joan.* I, 25.)

Peuple malheureux, instruit par tant de siècles d'oracles et de figures, tu demandes l'ange de la nouvelle alliance, et il est au milieu de toi. Si ton esprit n'était point aveuglé par les passions de ton cœur et les séductions de tes pontifes, tu porterais tes regards vers cette solitude profonde où ton libérateur t'appelle et te tend les bras. Mais sa bassesse et ses humiliations irritent ton orgueil et la vanité de tes projets, et le mystère de la crèche aussi bien que celui de la croix devait être un scandale et une folie aux yeux des ennemis de Jésus. Mais, chrétiens; ce qui excite les mépris et les dérisions des âmes superbes, devient le fondement des espérances et des consolations de l'âme fidèle, que la synagogue et la philosophie s'indignent à la vue d'un Dieu pauvre, inconnu, anéanti; pour moi, sous ces dehors obscurs, sous cette forme d'esclave, je découvre toute la grandeur et la puissance de Celui qui fait régner les rois, et je reconnais dans Jésus, un Dieu humilié et glorifié.

Il naît à la vérité dans l'obscurité et l'indigence, mais sa naissance est annoncée par des légions célestes, qui font retentir les airs de leurs accords et des chants d'allégresse; ses bras sont enveloppés de langes, et ils placent dans le firmament un astre lumineux, qui doit conduire à son berceau les prémices de la gentilité : il est sans force, sans appui, et déjà il frappe d'épouvante Jérusalem et son roi impie qui commence à chanceler sur son trône. Jésus continue à vivre ainsi dans la retraite et dans l'obscurité jusqu'à l'âge de trente ans; mais du sein de la solitude il part des traits de lumière et de puissance, qui décèlent sa divinité. Il entre dans le temple et il étonne les docteurs de la loi par l'étendue de ses connaissances, et la profondeur de ses jugements, et le précurseur renvoie à Nazareth, les honneurs qu'il reçoit sur les bords du Jourdain. Mais, les moments marqués par le ciel sont arrivés. Jésus doit éclairer le monde et lui faire entendre de nouvelles maximes. Je le vois sortir du nuage qui le tenait enveloppé, et parcourir les villes et les campagnes accompagné de quelques disciples chancelants et timides. Ah! chrétiens, c'est que la puissance d'un Homme-Dieu n'a pas besoin d'un bras de chair pour se soutenir; c'est que la puissance d'un Homme-Dieu est indépendante de cet appareil fastueux de forces et de secours humains, sur lesquels s'appuient les conquérants de la terre, et qui fait assez connaître leur faiblesse et leur insuffisance. Jésus se présente seul, il n'a besoin que de lui-même, il commande à la nature, et la nature reconnaît son

maître et son législateur. Appliquez-vous, chrétiens, c'est surtout par la science et les prodiges de Jésus que vous allez reconnaître la divinité de sa mission.

Voyez comment tous les siècles se développent devant lui, et tombent sous l'immensité de ses regards : *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* Il prédit la ruine du temple et l'abolition de son culte, le siége et la destruction de Jérusalem qui n'a point connu le temps auquel Dieu l'avait visitée. Il voit les contradictions que son Eglise aura à soutenir dès sa naissance, ses disciples persécutés, livrés dans les synagogues, entraînés devant les tribunaux à cause de son nom ; il annonce les combats que les enfants de la foi auront à soutenir dans tous les siècles contre les artifices de ces esprits séducteurs, qui s'efforceront de corrompre l'innocence même de ses élus ; mais en même temps qu'il présage à son épouse, les épreuves et les persécutions qui doivent la désoler ; il lui promet l'assistance de cet esprit de force, qui doit l'affermir et la rendre victorieuse des orages et des tempêtes : *Et portæ inferni non prævalebunt*, etc.

Il pénètre, en même temps, les replis les plus cachés du cœur humain, et d'un seul regard, il sonde les pensées, les désirs, les projets de ceux qui l'approchent ; il lit dans le cœur de Juda, la trahison et son désespoir; dans le cœur de Pierre, sa désertion et son repentir; dans le cœur de Madeleine, la vivacité de ses regrets, l'intensité et la constance de son amour ; enfin, rien n'échappe à la connaissance de Jésus, et il connaît l'homme, mieux que l'homme ne se connaît lui-même : *Ipse autem sciebat quid esset in homine.* (*Joan.*, II, 25.)

Mais, en même temps que les secrets les plus impénétrables se développent aux yeux de cet Homme-Dieu, la nature tout entière obéit à sa voix, et les prodiges naissent sous ses pas.

Prodiges infinis dans leur nombre ; les éléments, la mort, le néant, tout cède à son empire, les enfers même ne peuvent s'y soustraire, et ses disciples étonnés viennent lui dire avec les transports d'une joie toute humaine : *Seigneur, les démons nous sont soumis en votre nom : « Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo. »* (*Luc.* X, 17.

Prodiges infinis, par la puissance qui les opère. Jésus n'a point recours à un pouvoir étranger, il n'invoque point un autre nom que le sien, ou s'il agit au nom de son Père, il annonce que son Père et lui ne sont qu'un : *Ego et Pater unum sumus.* (*Joan.*, X, 30.) Son pouvoir n'est point borné à certains temps et à certaines circonstances, il est de tous les jours et de tous les moments, on ne remarque sur son visage aucun trouble, aucune agitation; jamais Jésus n'est plus calme et plus tranquille, que lorsqu'il opère les plus grandes merveilles ; il commande à la mer, et elle s'affermit sous les pas de ses disciples ; il appelle Lazare, et il sort de son tombeau ; il ordonne au paralytique de marcher et il court. Prodiges, publics et éclatants : ce n'est point dans une retraite obscure et solitaire que Jésus établit le théâtre de sa puissance, c'est dans les villes, au milieu des campagnes, sur les places publiques, à la vue d'une multitude qui se presse sur ses pas, en présence de ces pharisiens et de ces prêtres de la loi, dont les regards défiants cherchent à découvrir dans ses œuvres, la fraude et l'artifice.

Prodiges surtout, dont la certitude est appuyée sur les témoignages les plus authentiques et les plus incontestables. Des témoins qui n'ont pu être trompés, à moins qu'on ne les suppose privés, je ne dis pas des connaissances de ces esprits profonds et éclairés, mais des simples lumières des hommes les plus grossiers et les plus ignorants. Des témoins qui n'ont pu être trompeurs, puisqu'ils n'ignoraient pas qu'en présentant des fables, elles ne pouvaient échapper aux recherches de tout un peuple attaché à ses opinions et à ses préjugés, et intéressé à dévoiler le mensonge et l'imposture. Des témoins enfin, auxquels on ne peut supposer des projets de séduction, puisqu'on les a vus sacrifier leurs biens, leur liberté, leur vie même pour garantir la vérité des miracles de leur maître.

Qui eût pu croire cependant, mes frères, que des faits appuyés sur des preuves aussi sensibles et aussi éclatantes eussent pu trouver des ennemis et des contradicteurs ? Qui eût pu croire que le délire philosophique dût porter l'audace jusqu'à établir un odieux parallèle entre les prodiges opérés par Jésus et les prétendus miracles de ces divinités impures, consignés dans les histoires mensongères du paganisme ! Quoi ! vous prétendez anéantir la croyance de tous les siècles et détruire la certitude des miracles opérés au nom de la puissance et de la sagesse éternelle ; destinés à établir la gloire et l'honneur de son culte, en leur opposant des superstitions qui ne peuvent être que l'ouvrage de l'esprit d'erreur et de ténèbres.

Vous osez comparer des faits obscurs qui n'ont eu pour témoins que les ombres de la nuit, ou quelques disciples infatués du fanatisme de leurs maîtres, à des miracles opérés à la face du soleil et qui ont eu pour témoins et pour admirateurs des hommes éclairés de leurs passions et de leurs anciens préjugés. Vous ne rougissez pas enfin de comparer des miracles sans but, sans objet, et qui n'ont rien ajouté à la chaîne des événements, à des prodiges qui ont déterminé la plus étonnante révolution qu'ait vue le monde, je veux dire l'établissement de l'Evangile, élevé sur les ruines de l'idolâtrie et du mensonge. Ah ! si le joug de Jésus-Christ vous paraît trop pesant, ne vous y soumettez pas, j'y consens ; mais au moins renoncez au funeste système de disputer contre l'évidence et de défendre ce que vous n'admettez pas vous-même. Croyez-moi, mon cher frère, réfor-

mez votre cœur et cessez de voir à travers le nuage de vos passions, et les miracles de Jésus sauront concilier votre foi, et vous en croirez volontiers avec un grand homme des témoins qui se laissent égorger.

Mais, tandis que Jésus étonne l'univers par les merveilles de sa puissance, il l'instruit par la sublimité de sa doctrine, et cet Homme-Dieu, plein de grâce dans ses œuvres, paraît plein de vérité dans ses paroles. Tout ce que les génies les plus vastes et les plus profonds n'avaient pu découvrir, tout ce que l'ancienne loi tenait caché sous les voiles et les figures va nous être enseigné par la bouche de Jésus avec cette clarté et cette évidence qui prouvent assez que Jésus puise à la source de cette lumière inaccessible aux recherches et aux pénétrations humaines. Avec l'Evangile nous sommes instruits de nos pertes et nous allons apprendre à les réparer; nous sommes éclairés sur nos devoirs, et la grâce va nous être accordée pour les remplir.

Doctrine toute céleste. On ne dira plus à l'homme : Sacrifiez au Seigneur les prémices de vos fruits et de vos moissons, et arrosez son autel du sang des victimes, mais on lui dira : Faites au Seigneur le sacrifice des penchants et des affections qui partagent votre cœur, et à la place de l'encens et de la graisse de vos taureaux, faites monter le parfum de vos prières. On ne dira plus à l'homme : Si vous êtes fidèle, la rosée du ciel fertilisera vos campagnes, et la terre ouvrira son sein pour vous combler de ses dons; mais on lui dira : Si vous êtes fidèle à votre Dieu, une récompense éternelle couronnera vos travaux et vos vertus, et vous aurez part à l'héritage de votre Père céleste.

Doctrine consolante et vraiment digne d'un Dieu : Jésus va nous instruire des perfections divines, des secrets de l'ineffable génération, et le chrétien saura désormais qu'il est régénéré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nous allons commencer à connaître l'excellence et la dignité de notre âme, et le dogme de son immortalité va devenir le fondement de notre foi et de nos espérances. Vous savez, mes frères, combien les hommes, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, se sont perdus en conjectures en cherchant à définir cette partie de nous-mêmes qui nous rend capables d'amour ou de haine. Fallait-il la confondre avec la matière ou la croire une substance incorporelle? Etait-ce une émanation de la Divinité ou une substance créée? devait-elle survivre aux dépouilles du corps, ou la dissolution de l'un devait-elle entraîner celle de l'autre? Voilà autant de questions interminables qui occupaient l'oisiveté des écoles philosophiques, et qui ne pouvaient être clairement expliquée que par la sagesse éternelle, qui connaissait la nature et la dignité de l'homme.

Doctrine, surtout, d'amour et de charité. L'homme, avant la naissance de l'Evangile, n'avait qu'une connaissance confuse du précepte de l'amour divin. Parcourez toutes les histoires du paganisme, et vous verrez que, parmi ces nations égarées au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, aucune ne se croyait obligée à aimer les objets de son culte. Moïse en avait bien fait une loi aux enfants d'Israël : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces* (*Deut.*, VI, 5); mais ce peuple, esclave de ses sens, ne connaissait ni les motifs, ni l'étendue, ni la perfection de ce précepte; il aimait son Dieu, mais d'un amour servile et intéressé; il aimait son Dieu, parce qu'il fertilisait ses campagnes, qu'il multipliait ses troupeaux, qu'il le rendait victorieux de ses ennemis. C'est donc Jésus qui nous a révélé le grand précepte de la charité que son apôtre appelle un commandement nouveau : *Mandatum novum scribo vobis... Quoniam tenebræ transierunt.* (*I Joan.*, II, 8.)

Jésus veut que nous apprenions à nous contenter de Dieu seul, et à nous donner à lui sans partage et sans réserve parce que tout ce que nous possédons vient de lui et doit retourner à lui. Ainsi, il faut l'aimer dans nos biens parce qu'ils sont ses dons; il faut l'aimer dans les revers, parce qu'ils sont le châtiment de nos crimes; il faut l'aimer dans les épreuves parce qu'il nous les envoie pour nous sanctifier; il faut l'aimer dans tous les hommes parce qu'ils sont nos frères et les héritiers du même royaume; il faut l'aimer jusque dans nos persécuteurs et nos bourreaux, parce qu'ils sont les instruments de sa justice sur nous, et que sa miséricorde peut les faire devenir les temples de son Esprit-Saint. Nous ne devons tourner notre ressentiment que contre nos vices et nos penchants déréglés; c'est à notre propre cœur que nous devons déclarer une guerre continuelle; c'est là que réside l'ennemi, c'est là qu'il faut le combattre, et c'est la première victime que l'amour doit nous faire sacrifier. Ah! qu'ils sont sublimes, mes frères, les préceptes de Jésus-Christ! que sa morale est belle et consolante! Ne nous lassons donc pas de les méditer et de les approfondir, nous verrons que ce n'est point l'ouvrage de la sagesse humaine, et que jamais l'esprit de l'homme ne pourra se glorifier d'une aussi riche découverte.

Mais, chrétiens, ce n'était pas assez pour Jésus d'éclairer le monde, il devait encore le purifier, et le régénérer, et le titre de Dieu réparateur est la plus belle prérogative de sa mission. Malheureux enfants d'un père coupable, notre nature était corrompue jusque dans sa source, et nous ne voyions au-dessus de nos têtes que les foudres et les vengeances d'un Dieu irrité. Pour devenir des enfants d'adoption, il fallait détruire l'empire de la mort; il fallait désarmer les puissances qui nous tenaient captifs; il fallait enfin reconcilier le ciel et la terre, et le mur de séparation ne pouvait être renversé que par un Homme-Dieu.

Jésus se charge du poids de nos iniquités : ce nouvel Isaac s'étend avec docilité sur le bois de son sacrifice, il y attache l'arrêt fatal de notre réprobation, tout est consommé et il expire..... Cieux et terre je vous prends à témoin, dites-nous si ce lieu d'opprobre et d'ignominies, ne devient pas encore le théâtre de la puissance de Jésus. Tout change en effet dans le monde, le soleil perd sa lumière, les rochers se brisent, la terre s'entr'ouvre et s'ébranle jusque dans ses fondements, le voile du temple de la cité criminelle se déchire, et les justes sortant de la nuit des tombeaux viennent augmenter le trouble et la consternation de la Synagogue qui ensevelit aux pieds de la croix sa honte et ses forfaits.

Mais que fais-je, mes frères, je m'aperçois que j'outrage votre foi en voulant vous prouver que Jésus est mort en Dieu : la philosophie elle-même toute ennemie qu'elle est de sa divinité, n'a-t-elle pas décidé par la bouche d'un de ses oracles et de ses plus ardents défenseurs que si la vie et la mort du fils de Sophronique sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. C'est ainsi, Seigneur, que vous permettez que l'incrédule soit vaincu par ses propres armes : car je vous le demande, mes frères, est-il un système plus convaincu de délire et de contradiction que celui qui reconnaît un Dieu dans les vertus et dans la mort de Jésus, et qui ne veut reconnaître qu'un homme dans ses préceptes et sa doctrine.

Chercherai-je donc, ô mon Dieu, à venger votre législation sainte des sophismes de l'orgueilleuse présomption? Ah! la morale qu'elle met en opposition avec votre doctrine ne vous venge-t-elle pas assez de ses outrages et de ses blasphèmes. Morale impie et séditieuse, également ennemie de l'autel et du trône, ennemie de la bienfaisance et de la reconnaissance qui rend l'homme étranger à Dieu qui l'a créé, qui apprend à l'homme à se regarder comme son Dieu sur la terre, et à n'être redevable de ses vertus qu'à soi même. Morale de volupté et de séduction qui se propage tous les jours dans ces ouvrages de contagion et de pestilence, et qui infecte les générations jusque dans leur source en se présentant sous des couleurs séduisantes aux esprits d'une imprévoyante jeunesse déjà impatiente de secouer le joug d'une religion qui lui demande trop de vertus et trop de sacrifices.

Doctrines mensongères, cupidités funestes, voilà votre ouvrage! c'est ainsi que vous continuez tous les jours à répandre l'indocilité et l'aveuglement dans ces esprits inquiets et avides de nouveautés, qui font servir à leur perte et à celle de leurs frères des talents qui ne leur avaient été confiés que pour l'amour de la vertu et la recherche de la vérité. Esclaves de vos chaînes, ils abandonnent les sources consolantes des saines doctrines pour suivre les routes égarées de l'erreur et de l'infidélité.

Malheureux que nous sommes? le souvenir de nos agitations et de nos malheurs ne nous corrigent point! Nous ne nous rappelons pas qu'aussitôt que notre patrie a refusé à Jésus-Christ l'hommage de sa foi elle a prostitué son encens à des divinités impures, nous ne nous rappelons pas que dès que le sang de Jésus-Christ a cessé de couler sur nos autels, le sang de nos frères a inondé nos villes et nos campagnes.

Serions-nous donc destinés, ô mon Dieu! à voir se reproduire au milieu de nous ces temps d'orages et de tribulations où votre saint nom était méconnu, où votre sacrifice auguste était enseveli dans la honte et dans l'opprobre! éloignez de nous, Seigneur, de si tristes pressentiments, et gravez dans tous nos cœurs un amour constant et généreux pour votre loi sainte. Ah! puisqu'un zèle d'aveuglement et d'impiété travaille à l'anéantir, qu'un zèle d'attachement et de reconnaissance nous engage à la soutenir et à la propager, et de même qu'il n'y a point de nation qui ait été prévenue plus que la nôtre de vos bienfaits, qu'il n'y en ait point non plus qui mérite davantage d'être votre peuple. Il est vrai que nos passions nous ont fait suivre longtemps les routes du mensonge et de l'iniquité; mais votre miséricorde peut nous ramener dans les sentiers de la vérité et de la justice, et nous rendre dociles aux impressions de votre grâce.

Sauvez-le donc, Seigneur, ce peuple que la voix de la religion réunit aujourd'hui aux pieds de vos autels pour vous faire une réparation authentique et solennelle de ses égarements et de ses infidélités, et pour recueillir dans la bénédiction du pasteur que vous lui avez donné dans votre miséricorde un gage des bénédictions abondantes que vous réservez aux cœurs vraiment contrits et humiliés : *Salvum fac populum tuum, Domine.* (*Psal.* XXVII, 9)

Enfin, mon Dieu, exaucez au retour de cette année les vœux les plus chers à nos cœurs ; bénissez votre héritage : *Benedic hæreditati tuæ.* (*Ibid.*) Bénissez l'héritage de ces fils de saint Louis qui ont consacré leur sceptre et leur autorité au soutien de votre culte et de vos sanctuaires. Bénissez surtout cet auguste enfant que vos miséricordes viennent d'accorder aux prières et aux larmes de la France : qu'élevé par les mains de la religion il porte aux générations futures la gloire et les vertus de ses illustres aïeux! qu'il soit destiné à soutenir et à étendre au milieu de nous, le règne de Jésus-Christ afin que nous puissions tous régner un jour avec Jésus-Christ dans les tabernacles éternels! Dieu nous en fasse la grâce.

SERMON IV.

SUR LES SOUFFRANCES.

Beati qui lugent. (*Matth.*, V, 5.)
Bienheureux ceux qui pleurent.

Si le monde, mes frères, vous parlait ici à la place de la vérité éternelle, il vous tiendrait bien un autre langage! heureux, vous dirait-il, celui qui repose tranquillement au sein des prospérités et des délices de la vie,

heureux celui qui, sans être exposé aux traits de l'envie et de l'infortune, jouit avec sécurité des avantages que procurent les honneurs et l'opulence, et qui, environné d'une cour brillante, sait remplir le vide et l'insuffisance de ses jours par le charme et la variété des plaisirs. Mais le Dieu de l'Evangile est venu nous vanter un bonheur bien inconnu et bien étranger à ce monde profane, aveugle sectateur des délices de la vie présente. Heureux, vous dit à son tour Jésus-Christ, heureux celui qui traîne des jours obscurs et difficiles dans les mépris et l'indigence, heureux celui qui gémit sous le poids des disgrâces et des persécutions, et qui ne compte ses instants que par ses larmes et ses souffrances, et mille fois malheureux ces hommes qui, dans l'ivresse d'une prospérité constante, boivent à longs traits dans la coupe des plaisirs et des voluptés du monde! *Beati qui lugent! Væ vobis qui ridetis!* (*Luc.*, VI, 24.)

Il est donc vrai, mes frères, que depuis que la voix de notre Dieu s'est fait entendre, l'homme de la vie future ne peut trouver une véritable félicité dans les prospérités de la terre, et que les afflictions nous sont plus avantageuses que les plaisirs. Cependant, quoique cette vérité nous ait été annoncée par les oracles de Jésus-Christ, quoi qu'il l'ait confirmée par les exemples d'une vie commencée dans la douleur et dans les larmes, continuée par les travaux d'un ministère pénible et douloureux, et terminée sur le Calvaire au milieu des outrages et des opprobres les plus sanglants, le nom seul de l'adversité nous irrite et nous abat. Lâches disciples d'un Dieu méprisé et persécuté, loin de marcher avec joie, à l'exemple de ses martyrs, sur les traces sanglantes de ses pas, loin d'appeler par nos désirs les croix et les afflictions, nous n'avons pas même le courage de soutenir celles qu'il plaît à sa providence de nous envoyer; et nous venons nous briser comme des vases fragiles au feu de la tribulation : d'où il arrive que les disgrâces nous rendent plus coupables et plus malheureux : plus coupables, par l'éclat de nos plaintes et de nos murmures, et plus malheureux, par notre faiblesse et notre découragement.

Je me propose donc, Messieurs, d'apporter aujourd'hui quelques remèdes à ces deux excès de l'homme, en présentant des motifs de résignation à ceux qui se montrent révoltés et infidèles dans leurs peines, et des motifs de consolation à ceux qui n'y trouvent qu'une source de découragement et de désespoir. Ainsi, en deux mots, la religion nous fournit des motifs de résignation dans nos souffrances; la religion nous fournit des motifs de consolation dans nos souffrances : telles seront les deux parties qui composeront ce discours. Et ne croyez pas, Messieurs, que la sécurité de votre situation présente soit un désavantage pour le sujet que je traite, et qu'elle puisse vous le rendre étranger. Sans doute dans la force de l'âge et dans un asile où tout contribue à resserrer les liens de la plus étroite union, il semble que vous n'ayez rien à redouter aujourd'hui des infirmités, de l'injustice et des contradictions humaines, et vous trouvez tous les jours le bonheur dans l'accomplissement de vos devoirs, et dans la soumission à une autorité toute paternelle. Mais les murs de cette enceinte ne vous protégeront pas toujours, les temps d'orage et de tribulation succèderont bientôt à ces jours de paix, et l'Esprit-Saint vous conseille par la bouche du Sage, de fortifier votre âme d'un fonds de courage et de résignation capables de vous soutenir dans les dangers encore cachés dans la nuit de l'avenir. Attachez-vous à cette pensée, Messieurs, et elle vous convaincra que ce sujet mérite toute votre attention. Je vous la demande après avoir imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie que l'Eglise invoque sous le nom de consolatrice des affligés. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est une vérité, Messieurs, que l'expérience confirme tous les jours, et que l'homme ne saurait méconnaître, quoiqu'il semble souvent ne pas l'apercevoir au milieu du tourbillon des affaires, des projets, des espérances, de l'ivresse des plaisirs du monde; c'est que le malheur est l'état habituel de notre condition présente, et que nous sommes tous destinés sur la terre à porter le joug pénible que nous a imposé la prévarication de notre premier père. Victimes toujours dévouées pour le sacrifice, le premier pas que nous faisons dans la vie est aussi le premier qui nous conduit sur cette mer sans cesse agitée par les flots et les orages de la tribulation. A peine l'enfant a-t-il ouvert les yeux à la lumière, qu'il déplore déjà le malheur de ses destinées. Il verse des larmes, il en arrose son berceau, et il semble déjà éprouver un pressentiment secret de toutes les misères qui vont se presser en foule sur ses pas. Quelle carrière, en effet, il va parcourir! elle ne sera remplie que par la douleur et les contradictions: un corps faible et languissant, toujours occupé à se défendre contre les ravages des ans et des infirmités, et qui se détruira par les soins mêmes qu'on prendra pour le protéger : une âme obsédée par les troubles et les agitations, et en proie à mille passions tyranniques qui viendront tour à tour l'assaillir et se disputer l'empire de sa possession.

Autour de lui, des travaux et des dangers continuels, des revers inattendus, la noirceur de la calomnie, la lâcheté des trahisons, la hauteur, la dureté des maîtres, l'ingratitude, l'infidélité des serviteurs, l'inconstance des amis, les fureurs, les persécutions persévérantes des ennemis. Ah! ils sont bien rares les moments d'une véritable et solide satisfaction! interrogez l'homme qui vous paraît le plus heureux selon le monde; dites lui de vous découvrir avec

franchise ses regrets pour le passé, ses alarmes pour l'avenir, ses troubles et ses agitations pour le présent, et vous verrez si tout le cours de son existence peut vous offrir assez de moments pour composer un seul jour sans nuages et sans amertume. C'est donc en vain que l'homme cherche à se dérober à soi-même la connaissance et le sentiment de ses misères. La raison, qui est une règle toujours sûre lorsque les passions se taisent, le rappelle malgré lui à cette vérité de l'Esprit Saint, que les jours rapides de notre pèlerinage ne sont remplis que d'afflictions : *Homo brevi vivens tempore, multis repletur miseriis.* (*Job*, XIV, 1.)

Mais, ô aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer! Nous reconnaissons que nous sommes malheureux, et nous augmentons encore le poids de nos malheurs par nos plaintes et nos murmures. Loin de soulager notre âme par la patience, nous l'irritons, nous la déchirons par les efforts que nous faisons pour arracher le trait qui la blesse. Nous nous révoltons contre cette Providence toujours juste et adorable dans ses voies, et nous faisons de notre Dieu une divinité barbare et capricieuse qui insulte à nos larmes, et qui voit d'un œil indifférent le triomphe du vice et l'oppression de l'innocence. De là, ces outrages et ces blasphèmes impies, de là ces agitations et ces mouvements convulsifs qui semblent communiquer à toute la nature le désordre de notre âme, et qui substituent la férocité à ces traits primitifs que la main du Créateur avait gravés au dedans de nous.

La philosophie voulut se flatter d'apporter un remède à ces mouvements déréglés en présentant ces leçons de constance et de fermeté qu'on admire encore aujourd'hui dans les sages de la Grèce et de Rome. Pompeux et vain étalage de maximes fastidieuses plus propres à séduire l'esprit qu'à soulager le cœur. Ces hommes, doués d'une imagination féconde et hardie, traçaient des tableaux sublimes des misères humaines, ils prodiguaient les éloges les plus flatteurs à la constance, et le juste supérieur à l'adversité leur paraissait un spectacle digne de fixer les regards de la terre et des cieux. Mais toutes les spéculations de cette prétendue philosophie, laissaient toujours l'homme aux prises avec ses faiblesses et ses passions, parce qu'elles ne lui présentaient aucun motif de patience et de soumission; elles lui apprenaient seulement à cacher avec plus d'art son orgueil et sa sensibilité.

Rendons grâces, mes frères, à la religion que notre Dieu est venu apporter au monde et qui est un bienfait pour tous les hommes, surtout pour les hommes malheureux! Cette fille du ciel, appelée à présider aux conseils du Très-Haut, va confondre de mensonge et de folie tous les systèmes de la sagesse humaine, et justifier le scandale de la providence, en nous apprenant que la main qui nous frappe est toujours juste et miséricordieuse, parce que les disgrâces qui nous affligent sont, ou le châtiment de nos crimes, ou une épreuve pour notre vertu. Deux motifs puissants de résignation que je vais vous développer.

Premier motif. — La religion, mes frères, apprend à tous les hommes qu'ils sont coupables, qu'ils contractent tous les jours de nouvelles dettes envers la majesté divine, et que les disgrâces qui les affligent sont presque toujours des châtiments de leurs prévarications : *Merito hæc patimur quia peccavimus* (*Gen.*, XLII, 21.) Si l'homme pouvait oublier ces principes de notre foi, il trouverait dans l'histoire de tous les âges des exemples bien capables de les lui rappeler. Parcourons, en effet, les annales de tous les siècles, et nous verrons que depuis le moment où l'homme commença à abuser des dons de son créateur jusqu'à nos jours, le Dieu qui règne dans les cieux a donné des leçons terribles à l'univers, en lui montrant que le crime échappe rarement, même dès cette vie, aux coups de ses vengeances. Adam prévenu de toutes les faveurs du ciel pouvait jouir des délices et de la félicité sur la terre, en persévérant dans la justice primitive. Mais à peine a-t-il prêté une oreille complaisante au langage de l'orgueil et de l'indépendance, que la nature se révolte à son tour contre lui, et l'instant de sa chute devient l'époque de tous nos malheurs.

Rappelez à votre souvenir les disgrâces extraordinaires de ces hommes dont les revers ont étonné le monde, et vous découvrirez qu'ils ont presque toujours été le châtiment du péché. David, placé sur le premier trône de l'univers, voit tout à coup le malheur devenir l'affreuse distinction de sa famille et de son peuple, le Seigneur le frappe dans ses affections les plus chères, et il le place comme un but vers lequel il dirige tous les traits de sa colère. Mais David avait abandonné son Dieu, et le sang de l'innocent Urie criait vengeance contre un prince coupable du double crime de l'adultère et de l'homicide.

Réfléchissez sur ces calamités qui ont désolé des nations entières : la terre ouvre son sein pour dévorer ses habitants, le feu du ciel vient réduire en cendres des villes criminelles, et jusque dans les camps de la nation sainte le glaive du Seigneur moissonne des phalanges entières qui expient de leur sang le crime de leur infidélité et de leurs révoltes; Jérusalem elle-même, après avoir été pendant tant de siècles le théâtre de la puissance et de la miséricorde du Très-Haut, allume par ses prévarications le feu de la vengeance divine, et bientôt ses murailles sont renversées, ses habitants ensevelis sous leurs ruines, et les restes de Juda dispersés sur toute la terre offriront à toutes les générations une preuve toujours subsistante de la singularité de ses malheurs et des châtiments de ses forfaits.

Voilà, mes frères, comment le Seigneur se montre de temps en temps à l'univers par des coups éclatants de son indignation, et

il exerce sa justice dans le temps comme dans l'éternité. Et, si vous pouviez douter de la vérité de nos oracles, il me serait facile de vous en montrer l'accomplissement dans des temps et dans des lieux plus rapprochés de nous. Levons les yeux vers le Dieu que nous avons outragé, et que l'illusion des sens ne nous empêche plus d'apercevoir les signes effrayants qui nous annoncent de toute part le courroux du ciel. A Dieu ne plaise, mes frères que je veuille sonder la profondeur des jugements éternels ! mais il est certain que nous devons nous juger dignes des plus grands châtiments, que les désordres de notre siècle surpassent de beaucoup les égarements des âges qui l'ont précédé, que la licence effrénée de nos mœurs, notre indifférence et nos mépris persévérants pour les principes de notre foi sont bien capables d'avoir attiré sur nous les malheurs que nous déplorons depuis si longtemps : *Merito hæc patimur*, etc.

Chrétiens injustes et tant de fois infidèles, ouvrez donc les yeux sur vos déréglements, et venez ensuite vous plaindre si vous l'osez de la rigueur de vos maux et de la dureté de votre Dieu. Il ne craint point de s'offrir à vos plaintes en vous déclarant que c'est lui qui a interrompu le cours de vos prospérités et préparé les événements funestes qui vous affligent, et il semble même s'en applaudir et s'en glorifier : *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII, 23.)

Un état presque continuel de languenr et d'infirmité a succédé tout à coup à la santé la plus robuste ; un revers de fortune que la prudence humaine ne pouvait prévoir est venu détruire vos espérances, et a fait passer dans des mains étrangères des richesses que vous accumuliez depuis longtemps avec tant de peines et de fatigues : la calomnie dirige ses traits contre vous, et en un instant votre réputation a été flétrie et votre gloire s'est changée en humiliation et en opprobre. Une révolution si subite et si cruelle excite vos plaintes et vos transports, et vous dites qu'il n'y a qu'une divinité injuste et barbare qui ait pu creuser sous vos pas cet abîme de malheurs ; mais faites un retour sur vous-mêmes et vous trouverez dans vos crimes la source de vos disgrâces. Je vous le demande, en effet, au nom de ce Dieu que vous blasphémez, la vivacité de vos peines répond-elle aux affections profanes de votre cœur? L'état de souffrance et d'infirmité où vous vous trouvez n'est-il pas le fruit de vos déréglements, de votre intempérance, de la corruption de vos mœurs? Ces richesses qui sont devenues la proie des voleurs et dont la perte vous cause tant de regrets, loin d'être entre vos mains le dépôt et la ressource de l'indigence, ne servaient-elles pas à nourrir et à fomenter tous vos vices ? Cette gloire que des rivaux puissants ont anéantie, n'était-elle pas un édifice d'orgueil et d'ambition! qui vous rendait inaccessible à vos frères malheureux et opprimés ? Voyez donc, homme coupable, ce que vous devez penser de votre Dieu qui vous punit par vos propres passions, en vous enlevant des biens que vous étiez indigne de posséder. *Vide, o homo! quid sentias de Deo tuo.*

Vous prétendez justifier vos murmures par l'excès de vos maux ! mais jetez les yeux sur l'Homme de douleurs qui est venu sur la terre pour souffrir, pardonner et se taire. Ce n'est point assez pour son amour de s'être consumé par les travaux et les soins d'un pénible ministère, il veut encore faire le sacrifice de sa vie, et inonder la montagne sainte de son sang. Et cependant, mon cher frère, c'est l'auteur et le modèle de toute perfection, il n'est chargé que de vos péchés et des miens : voyez donc maintenant ce que vous devez penser de ce Dieu qui vous afflige, et décidez vous-même s'il est juste que le coupable se plaigne tandis que l'innocence même ne sait que souffrir et se taire. « Quoi ! s'écrie saint Augustin, un indigne pécheur se révoltera contre la main qui le châtie, tandis que le Juste par excellence est près d'expirer sous les coups ?» *Peccator filius dedignatur flagellari, cum sine peccato videat unicum flagellatum.*

Oh ! mes frères, si nous étions chrétiens de cœur et de sentiments, que la croix de Jésus nous prêcherait bien éloquemment la patience et la résignation dans nos peines ! Un Dieu mourant, rassassié d'opprobres, abandonné de son Père et de de ses disciples, chargé des anathèmes du ciel et de la terre, et qui se montre soumis et tranquille ! Et nous, pécheurs, tant de fois vendus à l'iniquité, nous oserions encore nous révolter contre l'ordre immuable d'une Providence toujours juste et miséricordieuse. Non, Seigneur, nous ne voulons pas que le grand exemple que vous avez donné au monde sur le Calvaire soit perdu pour nous, et nous désavouons dès ce moment toutes les plaintes que la nature pourrait désormais nous arracher. Nous vous devons pour ces offenses un tribut de larmes qu'il faudra payer tôt ou tard à votre justice outragée, et il est dans l'ordre que des jours tristes et difficiles viennent expier les jours de nos iniquités. Nous nous trouverons trop heureux que votre miséricorde veuille bien changer les peines éternelles que nous avons méritées en quelques disgrâces rapides et passagères. Frappez-nous donc dans le temps pour nous épargner dans l'éternité, et nous accepterons nos peines avec soumission comme un juste châtiment de nos fautes, ou comme une épreuve nécessaire à notre vertu. C'est, en effet, mes frères, le second motif de résignation que la religion va vous proposer.

Deuxième motif. — Quoique nos offenses envers la Majesté divine soient presque toujours la première cause des revers qui nous affligent, il n'en faut cependant pas conclure, chrétiens, que les calamités temporelles soient une suite nécessaire du crime, car, en réfléchissant sur les événements qui se passent sous nos yeux nous

découvrons que souvent l'innocence n'a en partage que les larmes, l'indigence et les persécutions, tandis que la gloire, les honneurs et l'opulence deviennent le partage des hommes pervers. Et c'est même cette distribution des biens et des maux, si revoltante pour l'esprit humain, qui a excité tant de fois les murmures et les blasphèmes de l'impie, et qui a même souvent ébranlé la vertu du chrétien encore peu affermi dans sa foi.

Et, en effet, si nous jugeons des événements temporels avec des yeux terrestres et charnels, le monde ne nous offrira qu'un spectacle de trouble et de confusion; mais, si nous considérons l'arrangement et l'économie de cet univers avec les yeux de la foi; si, surtout, nous nous transportons d'avance dans la profondeur de cette éternité, qui seule imprime un caractère d'immutabilité à tout ce qui peut porter le nom de bonheur ou de malheur, nous nous formerons des idées bien plus dignes de la justice et de la sagesse de la Providence, et en renonçant à cette raison si bornée dans ses lumières et si précipitée dans ses décisions, nous jugerons des choses comme Dieu en juge lui-même, c'est-à dire que nous découvrirons que cette terre n'est pas le séjour de la paix et des récompenses, mais qu'elle est plutôt le théâtre de nos efforts et de nos combats; que le juste a besoin d'y être soumis aux épreuves de l'adversité, et que ces épreuves passagères entrent dans les desseins d'un Dieu toujours équitable et bienfaisant qui veut purifier ses vertus et les faire briller de l'éclat que leur dérobait les joies et les prospérités mondaines. Remontons aux principes de notre foi pour donner quelques développements à cette vérité si méconnue de nos jours, et qui n'a peut-être besoin que d'être plus approfondie pour faire cesser le scandale de la Providence, et diminuer le nombre des chrétiens ingrats que Dieu visite par les afflictions.

C'est moins une vérité théologique qu'un article de notre croyance que saint Augustin proposait au peuple d'Hippone en lui rappelant que tout ce qui arrive sur la terre est l'effet de l'ordre et de la volonté divine: *Quidquid in hac vita acciderit, noveris non esse nisi de voluntate ipsius, de ordine ipsius, de nutu ipsius.* Pourquoi cela, chrétiens? c'est que cette volonté sainte est la justice essentielle et primitive, qu'elle est la règle de toute harmonie et de tout devoir, que tout ce qui forme la vaste chaîne des événements, le triomphe de l'impie, les persécutions du juste, les calamités publiques et particulières, les révolutions même des peuples et des empires qui nous paraissent les plus contraires aux idées que nous nous formons de l'ordre et de la dépendance, rentrent dans le plan de cette vérité toujours juste; il est vrai que les bornes de notre intelligence nous empêchent de saisir les rapports secrets et merveilleux qui les lient avec la fin que s'est proposée la sagesse infinie; mais la foi, ce flambeau salutaire qui doit éclairer tous les pas du chrétien, nous montre que tous ces désordres apparents servent à l'accomplissement des desseins éternels, et qu'ainsi ils sont marqués au sceau de la sagesse et de la justice.

Ce principe reconnu, il s'ensuit que la conformité à la volonté divine est une obligation commune à tous les hommes: or cette conformité et cet acquiescement universel ne paraissent jamais avec plus d'éclat que dans les revers et les afflictions: car, reconnaissez-le, chrétiens, lorsque tout contribue ici-bas à combler nos vœux et nos espérances, lorsque nous nous voyons placés dans un degré d'élevation et de grandeur où aucun concurrent ne traverse nos projets, lorsque le Seigneur répand sur nos campagnes cette rosée céleste qui y porte la fertilité et l'abondance: ah! pour peu qu'il nous reste de foi, il nous est bien facile alors de nous montrer dociles et soumis aux ordres de la Providence puisqu'elle s'accommode pour ainsi dire à nos goûts et à nos penchants et qu'elle flatte les vues et les intérêts de notre amour-propre.

Aussi combien ne faisons-nous pas au Seigneur de protestations d'attachement et de fidélité à son service, pendant les jours de nos satisfactions temporelles, nous disons comme le Roi-Prophète dans l'ivresse de nos succès que nous ne serons point ébranlés et que rien ne sera capable de nous séparer de l'amour de notre Dieu: *Ego dixi in abundantia mea: Non movebor in æternum.* (*Psal.* XXIX, 7.) Mais que sa main s'appesantisse sur nous, qu'un souffle de sa puissance vienne à renverser l'édifice de notre orgueil et de notre ambition, l'esprit se révolte, l'amour-propre reprend tous ses droits, et il faut employer les efforts les plus pénibles et les plus soutenus, pour réprimer les premiers mouvements de la nature. C'est alors que l'adversité devient le creuset d'épreuves pour le chrétien: *Tanquam aurum in fornace.* (*Sap.*, III, 6.) La vertu qui est le fruit d'une ferveur passagère et inconstante, ou qui n'est que l'effet du tempérament et du calme des passions, succombe et disparaît aux premiers coups, mais celle au contraire qui est appuyée sur l'abnégation de soi-même et sur un entier abandon aux desseins de la Providence, sort de la tribulation, plus brillante et plus affermie, et c'est alors, ô mon Dieu, que nous pouvons vous dire avec vérité que nous ne vous aimons pas seulement pour vos faveurs et vos bienfaits, mais pour vous-même et vos infinies perfections: *Tu scis, Domine, quia amo te.* (*Joan.*, XXI, 15.)

Et ne croyez pas, mes frères, que les témoignages que je réunis ici pour vous présenter les afflictions comme une épreuve nécessaire à la vertu soient en opposition avec les lumières de l'intelligence humaine. Les jugements de l'homme sont ici d'accord avec le jugement de la sagesse éternelle, et cette doctrine était préconisée par les sages du monde avant qu'elle ne fût annoncée par le Dieu de l'Evangile. Consultez les auteurs

du paganisme qui ont le moins abusé des dons de la nature et de la raison ; interrogez même les oracles et les plus ardents défenseurs de la philosophie moderne, ils vous avoueront tous qu'il n'y a point de vertu solide, si elle n'a le mérite de la patience et de la soumission. C'est qu'en effet la prospérité nourrit et entretient dans l'âme des idées de faste et de présomption qui éloigne et révolte tous les cœurs, les qualités les plus louables des heureux du siècle ne nous touchent que faiblement, ou n'attirent que notre envie et l'aigreur de nos censures ; parce qu'on se persuade qu'il faut avoir été malheureux soi-même pour entrer dans des inquiétudes vives et touchantes sur les besoins de ses semblables.

Il faut donc que la vertu du juste soit purifiée par les afflictions pour réunir les éloges de la terre et les suffrages du ciel, et pour être distinguée des retours et des caprices de l'amour-propre : il faut que tous les secours humains l'abandonnent et qu'il reste seul avec le bouclier de sa foi pour déployer toutes les ressources de son courage et de sa constance. L'homme qui n'a point connu les revers et les persécutions, dit le docteur de la grâce, n'a pas encore commencé à être vraiment chrétien : il manque à sa vie des exemples de patience et de fermeté ; il manque à sa piété cette grandeur et cette indépendance des biens périssables qui la rend supérieure à tous les événements : *Si putas te non habere persecutiones, nondum cœpisti esse christianus.*

Aussi, est-ce toujours sur les débris de la gloire et des prospérités humaines que les élus du Seigneur ont élevé l'édifice d'une gloire et d'un bonheur immortels : et si les bornes d'un discours pouvaient me permettre de vous retracer ici la conduite de la Providence envers ces âmes privilégiées qu'elle a montré à tous les âges pour les instruire et les confondre, vous verriez que l'histoire de leur vie n'est que celle de leurs revers et de leurs malheurs :

A peine le crime a-t-il paru dans le monde qu'il arme la main d'un frère contre l'innocence ; Abraham n'est appelé le père des croyants, et ne reçoit la promesse que sa postérité se multipliera comme les étoiles du firmament qu'après avoir fait à son Dieu le sacrifice le plus pénible et le plus douloureux que l'esprit de l'homme puisse concevoir, qu'après avoir levé le glaive sur le sein de son fils unique. Jacob voit la main du Seigneur s'appesantir sur sa vieillesse. Le ciel semble n'avoir prolongé ses jours que pour lui faire arrêter les regards sur la robe sanglante du plus jeune et du plus cher de ses enfants. Et ce Joseph lui-même si recommandable par son innocence, et que l'Esprit-Saint nous a proposé comme le modèle de la soumission et de la fidélité, est bientôt réduit à son tour à gémir sous les chaînes et dans l'obscurité des cachots. Moïse devenu à travers tant d'obstacles et de dangers, le chef et le législateur de la nation choisie, devient pendant quarante ans l'objet des fureurs et des persécutions de ce peuple ingrat qu'il avait arraché à la servitude de l'Egypte.

Vous citerai je encore l'exemple de ce Job que saint Chrisostome appelle l'athlète du monde, qui a mérité l'admiration de tous les siècles, parce qu'il était comme un diamant à l'épreuve de tous les coups. Il avait d'abord vécu au milieu des richesses et de l'abondance ; mais le Seigneur, pour éprouver sa vertu, change en un instant ses destinées et l'abandonne pour ainsi dire à la discrétion de la puissance des ténèbres. Aussitôt un déluge de maux vient fondre sur lui : le feu du ciel consume ses maisons, ses enfants sont ensevelis sous leurs ruines, et ses nombreux troupeaux passent dans des mains étrangères ; les malheurs se succèdent autour de lui avec tant de rapidité qu'on n'a pas même le temps de les lui annoncer. Il est frappé lui-même d'une plaie honteuse, et dans une situation aussi accablante, il n'entend que les calomnies de ses ennemis et les lâches reproches de ses amis.

Quel fond inépuisable, mes frères, de patience, et de résignation dans la vie de ces illustres défenseurs de la foi ? L'Esprit-Saint donnait des éloges magnifiques à leur innocence, et cependant, ils étaient soumis aux plus rudes épreuves de l'adversité. Ne prenons pas le change, chrétiens, sur la conduite de Dieu à l'égard de ses saints ; s'il les frappait par des coups aussi sensibles, s'il les traitait avec tant de rigueur, c'est qu'il voulait imprimer les derniers traits de perfection à leur vertu, c'était disent les Pères le dernier coup de pinceau qu'il donnait à l'image et à la ressemblance de son Fils qu'il voulait déjà former dans leurs cœurs, car ceux que Dieu a prédestinés à une gloire immortelle, ont dû présenter dans tous les temps, des traits de conformité avec cet Agneau sans tache immolé, dit saint Jean, depuis l'origine du monde.

O vous, mes très-chers frères, que la main du Seigneur éprouve, connaissez donc toutes les ressources et tous les avantages qui sont cachés sous les dehors de l'adversité. Si le Seigneur vous afflige, s'il rend tous les secours humains inutiles à vos maux, c'est qu'il veut vous apprendre à ne point vous appuyer sur le bras de l'homme, mais plutôt, à vous confier à sa sagesse et à sa puissance. Ne mesurez pas les vues incompréhensibles de ses voies éternelles sur la faiblesse de vos lumières. Il a ses raisons dans toutes les situations fâcheuses où il vous place : vous les ignorez aujourd'hui, mais attendez avec soumission que ces grands mystères se développent et vous les connaîtrez vous-mêmes un jour, vous bénirez alors les desseins de la Providence. Apprenez au moins maintenant à les respecter. Eh ! qu'a-t-il besoin de vous justifier sa conduite ? Ce qu'il a fait jusqu'ici pour vous ne vous explique-t-il pas assez ce qu'il semble faire aujourd'hui contre vous? Pensez, mon cher frère, que le Dieu qui

vous afflige est le Dieu qui vous aime, le Dieu qui a voulu vous prouver son amour par le sacrifice de sa vie. Ah! tandis qu'il répand tout son sang pour vous, pourriez vous croire qu'il est l'ennemi de votre bonheur, et qu'il contemple d'un œil insensible le spectacle de votre douleur et de vos larmes?

Non Seigneur, nous ne serons point assez injustes et assez ingrats pour nous arrêter à des idées si opposées à votre bonté et à votre miséricorde, nous sommes assurés au contraire que si les afflictions ne nous étaient point avantageuses, vous vous seriez contenté de souffrir pour nous, sans nous appeler à souffrir avec vous. Quelle que soit la rigueur des peines qu'il vous plaira de nous envoyer, nous nous reposons avec confiance sur les desseins adorables de votre providence puisque nous savons que le Dieu qui fait couler nos larmes, est le Dieu qui a versé tout son sang pour nous: multipliez donc nos souffrances, afin de multiplier les mérites de notre foi, nous ne vous demandons que la patience pour les supporter: *adauge dolorem, sed auge, patientiam.*

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'ils sont à plaindre, mes frères, ces heureux du siècle qui regardent la terre comme leur héritage, et qui ne portent point leurs craintes et leurs espérances au delà du tombeau! tandis que tout roule ici-bas au gré de leurs caprices et de leurs désirs insensés, ils s'imaginent que le bonheur a fixé auprès d'eux son sanctuaire, et ils ne pensent qu'à éterniser cette félicité imaginaire. Mais qu'un événement imprévu vienne à les faire sortir de ce sommeil d'indolence, qu'il ajoute une disgrâce personnelle à tant d'autres disgrâces inséparables de l'humanité, dont le tumulte et l'agitation du monde les empêchent de ressentir les effets, ils succombent tout à coup sous le poids de l'affliction; ils s'empressent, ils s'agitent, ils se tourmentent pour recouvrer ce calme séducteur qui les enivrait, ils appellent à leur secours ce monde que l'attrait des plaisirs et des espérances réunissait autour d'eux, ils invoquent la force et le courage de cette raison qu'ils avaient regardée jusque-là comme la seule règle de leur conduite; et le monde et la raison bien loin d'adoucir leurs peines, ne contribuent qu'à en augmenter l'amertume. C'est qu'en effet, mes frères, le monde et la raison ne sont point capables d'adoucir les regrets de la situation passée et derendre précieux les avantages de la situation présente: il n'y a que la religion qui puisse opérer de si grandes merveilles sur les cœurs, il n'appartient, qu'à la religion de nous dire: *Venez à moi vous tous qui êtes affligés et persécutés, et je vous soulagerai* (*Matth*., VI, 28.) Il l'avait bien sentie cette vérité ce saint roi dont le règne ne fut presque qu'une suite continuelle de disgrâces et de tribulations! Seigneur, s'écriait-il au milieu des revers et des dangers qui me pressent de toutes parts, j'ai cherché autour de moi des consolations, et je n'en ai point trouvé: *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit: et qui consolaretur et non inveni.* (*Psal.* LXVIII, 21.) Mais, bientôt désabusé de mes erreurs, j'ai levé les yeux vers vous, j'ai fait de votre loi sainte l'objet de mes pensées et de mes méditations, et la paix est rentrée dans mon âme: *Et levavi manus meas ad mandata tua, et consolatus sum.* (*Psal.* XXIV, 1

Voulez-vous savoir, mes très-chers frères, comment la religion vous apprend à vous consoler dans vos disgrâces? entendez-la vous rappeler toute la grandeur et toute la sublimité de vos destinées, et je suis sûr d'avance du triomphe qu'elle va remporter sur vos cœurs.

La religion vous dira que le chrétien n'est pas l'homme de la vie présente, mais l'homme de la vie future; que par conséquent les plaisirs et les enchantements de de la vie présente, bien loin de le rendre heureux et de remplir l'immensité de ses désirs, ne servent qu'à la faire sortir de la dignité de sa vocation; mais que dès lors qu'il se destine à l'éternité, il doit porter toutes ses vues et toutes ses espérances vers ce terme décisif de ses destinées. Il s'ensuit donc que nous ne devons juger des événements temporels que par les rapports qu'ils ont avec les années de notre éternité. Ainsi, les moments d'affliction seront pour nous des moments de bonheur et de gloire s'ils contribuent à notre sanctification, et les jours de prospérités et de délices seront pour nous des jours funestes et défectueux s'ils sont suivis de notre réprobation, car il est vrai de dire que si nous sauvons notre âme, nous aurons toujours été heureux, et que si nous la perdons, nous n'aurons point cessé d'être malheureux.

Or, mes frères, dans le système consolant de la religion, les afflictions nous fournissent les moyens d'opérer notre salut éternel, parce qu'elles nous rappellent à Dieu, qu'elles nous facilitent l'accomplissement des devoirs qui nous sont imposés sur la terre, et qu'elles éloignent de nous les dangers auxquels notre faiblesse et nos passions nous exposent sans cesse. En un mot, les afflictions sont pour nous des motifs de consolation, parce qu'elles nous détachent de la terre et qu'elles dirigent tous nos désirs vers le ciel.

Lorsque le prophète Daniel voulut amener les habitants de Babylone à la connaissance et au culte du vrai Dieu, il commença par briser l'idole qui était l'objet de leurs adorations sacriléges, et après l'avoir réduite en pièces: Voilà, leur dit-il, le dieu que vous honoriez, voyez maintenant s'il était digne de vos hommages: *Ecce quem colebatis.* (*Dan.*, XIV, 26.) Le Seigneur en use ainsi à l'égard d'une âme lorsqu'il veut l'attirer à lui et lui préparer les voies de la sanctification, il commence par lui fermer toutes les voies des espérances et des

cupidités humaines, il lui enlève jusqu'à l'ombre des honneurs, des dignités, des plaisirs, des distinctions du siècle; il lui découvre le néant et la vanité de toutes ces idoles qu'elle adorait au dedans d'elle-même : *Ecce quem colebatis.* Cette âme désabusée de la folle estime qu'elle avait si longtemps conservée pour des biens frivoles et périssables, ne tarde pas à tourner toutes ses espérances vers les biens solides et durables de l'éternité. Ce monde qu'elle avait tant recherché et tant aimé, ne lui paraît plus digne que de son indifférence et de ses mépris : elle reconnaît alors l'inconstance de ses amitiés, l'aigreur de ses ressentiments, la fausseté de ses promesses. Elle découvre enfin que la santé n'est qu'un nom, que la gloire et l'opulence ne sont qu'un fantôme, et que la vie tout entière n'est qu'un voyage rapide vers l'éternité. *Ecce quem colebatis* (1).

Représentez-vous, mes frères, les situations les plus fâcheuses de la vie, et elles vous offriront toutes des ressources pour le salut. Je vais même plus loin, et je dis que, plus les disgrâces qui nous affligent sont sensibles, plus elles vous offrent de moyens pour opérer votre sanctification. Des revers passagers ne produiraient qu'une foi inconstante et passagère; l'espérance seule d'une condition plus riante et plus heureuse, selon le monde, ne tarderait pas à exciter le retour et le réveil des passions du monde. Ce n'est qu'après avoir perdu tout ce qui pouvait flatter ses goûts et ses penchants déréglés; ce n'est qu'après être tombé dans la plus honteuse indigence, que l'enfant prodigue de l'Evangile commence à porter ses regards et ses désirs vers la maison paternelle; ce n'est que dans la honte et l'humiliation des sens que Manassès déplore ses crimes et ses impiétés, et invoque le Dieu de ses pères. Ce n'est que sur des bords étrangers, dans la rigueur d'une longue captivité, que le peuple d'Israël reconnaît ses égarements et soupire pour ces fêtes qui doivent rendre l'éclat et la splendeur au temple de l'Eternel. Tant il est vrai, mes frères, qu'il n'y a rien de plus propre à nous détacher de la terre et à nous rappeler à la justice que la voie dure et étroite des tribulations.

Ah ! dans la prospérité, au contraire, que de dangers, que d'écueils pour la vertu ! L'âme, séduite par le charme corrupteur des joies et des délices temporelles, place son repos dans les créatures, et cherche à s'immortaliser sur la terre. Eh ! comment pourrait-elle porter ses désirs et ses affections vers une patrie, tandis qu'elle ne trouve ici-bas que des chaînes qui la captivent, que des objets qui enflamment ses passions, et des éloges qui les justifient ! car nous savons assez sur quelle basse complaisance on a coutume d'encourager les vices des heureux du siècle : on pare leur orgueil et leur ambition des titres fastueux d'élévation et de grandeur d'âme ; on donne à leurs prodigalités le nom de générosité; on vante comme des bienséances leurs assujettissements aux maximes corrompues du monde, et c'est ainsi que d'illusions en illusions ils marchent à travers les ténèbres de l'erreur, et qu'ils sont insensibles au langage de la vérité. Aussi transportez-vous parmi ces hommes dont on vante la félicité en justifiant les excès, et voyez quelle indolence et quel oubli profond des devoirs du christianisme ! Pensent-ils à l'éternité, se persuadent-ils que l'éternité les attend, et qu'il ne leur restera de toute leur grandeur et leur fortune que l'appareil et l'ornement d'un tombeau !

Non, chrétiens, point de situation plus dangereuse pour le salut que la prospérité; point de vertus qu'elle n'ait anéanties, et point de vices qu'elle n'ait fait naître et qu'elle n'ait fortifiés. Cette vérité a été aperçue des hommes de tous les siècles qui se sont montrés attentifs à étudier les penchants et les égarements du cœur humain, et ils en ont senti la force aussi bien dans l'ordre politique que dans l'ordre de la grâce; car c'est une maxime universellement reconnue que jamais un empire n'est plus près de sa ruine que lorsqu'il commence à étonner le monde par sa splendeur et son élévation. L'esprit de faste et d'indépendance se répand bientôt comme un poison contagieux parmi toutes les conditions. L'amour des richesses, des honneurs, de la domination, s'empare de tous les cœurs et entraîne à la suite les haines, les discordes, les guerres civiles, et après avoir triomphé de tous les ennemis extérieurs, il chancelle et succombe sous le poids de ses vices et de son opulence. Voilà donc, mes frères, la différence essentielle qui se trouve entre l'adversité et la prospérité, c'est que l'adversité ne demande qu'une seule vertu, qui est la patience, et que pour se soutenir dans la prospérité il faut avoir toutes les vertus : *Tribulatio unam patientiam probat, prosperitas vero omnes virtutes.* (S. AMBROS.)

Mais, vous m'objecterez peut-être que la perfection chrétienne n'est pas toujours inséparable des prospérités temporelles, puisque l'histoire du christianisme nous apprend qu'il s'est trouvé des hommes qui ont su allier de grandes vertus avec une grande fortune, et qu'on a vu même quelquefois la sainteté habiter sous l'éclat de la pourpre et dans les palais des rois. Mes frères, je le sais, tous les cœurs sont soumis à l'empire de la volonté divine, et malheur à moi si je cherchais à affaiblir les opérations de sa grâce. Je sais que Dieu, pour détruire les vaines excuses de tous les états et de toutes les conditions, a voulu rendre la sainteté possible dans tous les états et dans toutes les conditions; je sais que pour donner à la terre des exemples d'une vertu héroïque, il a suscité de temps

(1) Cet alinéa peut être omis.

en temps des hommes qui, au milieu de la gloire et des honneurs, ont su conserver le don précieux de la foi et de l'innocence, et qui, après avoir été pendant leur vie l'objet de notre soumission et de nos respects, sont devenus après leur mort l'objet de notre culte et de notre vénération. Mais je sais aussi que dans le plan et l'économie de la religion, ce n'est pas là la voie ordinaire de la Providence, et que s'il s'est trouvé quelques âmes privilégiées à qui les honneurs et l'opulence ont ouvert les portes du salut, il en est un très-grand nombre dont elles ont causé la perte et la réprobation.

Tout ce que je sais, c'est que l'affliction a préparé le cœur de David aux larmes et à la pénitence, tandis qu'une longue suite de prospérités a entraîné celui de Salomon dans les plus honteux égarements. Après avoir élevé un temple à l'Eternel, on l'a vu prostituer son encens et ses hommages aux divinités impures du paganisme et déshonorer par une vieillesse licencieuse un règne dont toutes les nations avaient vanté la gloire et la justice, de sorte que l'Eglise est encore à prononcer sur le salut du plus sage des rois.

Tout ce que je sais, c'est que dans la loi nouvelle, Jésus-Christ, mon maître et mon modèle, a lancé les plus foudroyants anathèmes contre les richesses, et les délices du monde, et qu'il n'a appelé heureux que ceux qui vivent dans l'obscurité et l'abjection : c'est que sa doctrine qui n'annonce que des croix et des tribulations a été confirmée par son exemple, puisque le tableau de sa vie ne présente que des mépris et des persécutions.

Tout ce que je sais enfin, c'est que l'Eglise n'a jamais offert un spectacle plus majestueux et plus digne d'admiration que pendant les siècles de ses opprobres et de ses souffrances, et c'est à l'oppression des tyrans qu'elle a dû les années de sa gloire, et de sa ferveur. Quelle foi, quelle innocence, quelle ardente charité dans ces âges que l'immense disproportion qui les sépare du nôtre, rendent de plus en plus dignes de mes larmes et de mes regrets! L'Eglise militante comptait alors presque autant de saints que de disciples de l'Evangile. Eh! comment, en effet, auraient-ils pu être sensibles aux délices de la vie présente, ces chrétiens errants et persécutés qui portaient toutes leurs espérances vers le ciel, et qui n'attendaient que les récompenses promises à la vertu! comment auraient-ils pu regarder comme leur patrie une terre qui ne leur offrait que des bûchers et des échafauds, et sur laquelle ils n'entendaient que des cris de mort et de proscriptions! tout contribuait à les détacher du monde, et à fixer leurs désirs vers les biens solides et impérissables de l'éternité. Mais à peine l'Église eût-elle perdu par la protection des Césars, le souvenir de ses malheurs et de ses opprobres, qu'elle perdit en même temps tout l'éternement et tout l'éclat de ses vertus. Dès qu'il fut permis aux chrétiens de s'établir sur la terre, ils ne portèrent plus vers la céleste patrie que des regards tristes et languissants : la joie et l'abondance enfantèrent le luxe, l'ambition, la corruption des mœurs, et toutes les passions qui déshonorent l'humanité ; et ces hommes dont les menaces et les fureurs de Rome profane n'avaient pu ébranler la constance, succombèrent bientôt sous le poids de la mollesse et les délices de Rome chrétienne.

Quels tristes exemples, mes frères, qui ne prouvent que trop combien l'ivresse et la séduction de la prospérité sont dangereuses à l'innocence puisqu'elles ont été l'écueil des vertus les plus pures et qui paraissaient les plus affermies. En faut-il davantage, je ne dis plus seulement pour nous donner le mérite de la patience et de la résignation dans les souffrances; je ne dis plus pour combler de consolations dans les souffrances, mais je dis pour nous inspirer un désir ardent, une sainte avidité des souffrances : car puisqu'il est vrai qu'elles entrent dans le plan de notre sanctification éternelle, qu'elles contribuent à réprimer les mouvements corrompus de notre nature, et qu'elles nourissent dans nos cœurs le désir des biens célestes, nous devons donc les regarder comme des bienfaits et des faveurs signalées de la Providence.

Que l'homme serait heureux dans l'adversité, mes frères, si la vérité réformait ses jugements et s'il savait se laisser conduire par les promesses de la foi! je souffre, se dirait-il à lui-même, mais je suis pécheur, et il faut que je lave dans le sang des tribulations la robe de justice que j'ai souillée par un usage déréglé de mes sens; je souffre, mais je suis chrétien, j'ai pour maître et pour modèle un Dieu crucifié, il faut donc que je retrace dans mon âme tous les traits de cet auguste chef, si je veux être compté au nombre des enfants du Calvaire. Je souffre enfin, mais j'aspire à une couronne qui est le prix des souffrances. Je marche vers une patrie exempte de deuil, de douleur, et de gémissements, et remplie d'un bonheur que rien ne saurait altérer : *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Encore un instant, et mon Dieu essuyera mes larmes, et les infirmités qui me consument détruiront ce vêtement étranger et ces chairs arides et desséchées, deviendront des semenses d'immortalité : *Neque dolor erit ultra.*

Ah, chrétiens, quand je m'abandonne aux consolations de la foi, quand je pèse avec saint Augustin dans la balance de la justice ce qui fait l'objet de mes espérances, et ce qu'il doit m'en coûter pour l'obtenir, j'admire sans étonnement ces martyrs et ces généreux confesseurs qui marchent d'un pas ferme et tranquille vers la mort. Je ne suis plus surpris de voir un Paul se livrer aux transports de la joie la plus vive au

milieu des tempêtes et des persécutions: *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* (II *Cor.* VII, 4.) Je ne suis plus surpris de voir dans des temps plus rapprochés de nous, un François Xavier, s'arracher aux honneurs et aux délices du monde pour aller arroser de ses sueurs et de son sang les vastes solitudes de l'Inde et ne se consoler de ses fatigues passées, que par l'espérance d'en souffrir de nouvelles : « Encore plus, Seigneur, encore plus : » *Amplius, Domine, amplius.*

Religion de mon Dieu ! voilà le spectacle que vous avez offert au monde, des hommes calmes et tranquilles au milieu des revers, des hommes avides de croix, et de persécutions soutenus par la foi de vos oracles animés par l'espoir de vos récompenses ; on les a vu surmonter toutes les contradictions, franchir tous les obstacles, braver tous les dangers ; pénétrez-donc aussi nos âmes du sentiment de vos bienfaits et de vos récompenses éternelles, afin que nous puissions marcher sur les traces de ces héros du christianisme, de ces martyrs de la croix et de la pénitence qui nous ont précédés dans la carrière pénible de la vie ; qu'à leur exemple nos regards toujours fixés sur la route du Calvaire, et entre les bras de la croix, nous puissions boire ici-bas avec courage le calice d'amertume, pour mériter d'avoir part un jour à ce torrent de délices dont vous enivrez vos saints dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR L'AUMÔNE.

Estote misericordes sicut Pater vester misericors est, ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est.

Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux, afin de mériter d'être les enfants de votre Père qui est dans le ciel.

Quel précepte, mes frères, quel modèle, et quelle récompense ! Aimer nos semblables et les soulager dans leurs besoins, consoler nos frères affligés et les secourir dans leurs peines ; telle est la loi que l'Evangile met aujourd'hui sous nos yeux : *Estote misericordes.* Loi digne de l'homme, elle est écrite dans son cœur, et si les passions en altèrent quelquefois les traits, ils ne tardent pas à reparaître avec les sentiments de l'humanité. Un père commun verse sur nous les trésors de ses bienfaits, il règne dans les cieux, et sa miséricorde répandue sur la terre nous est proposée pour modèle, comme elle nous est assurée pour récompense : *Sicut Pater vester est misericors;* images de ce Dieu bienfaisant, nous ne serons les héritiers de sa gloire qu'autant que nous aurons été les imitateurs de sa bonté : à cette condition seule est attachée l'auguste qualité de ses enfants, et l'espérance de lui appartenir un jour dans le royaume des cieux : *Ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est.*

Quel sujet plus digne d'être proposé à nos méditations dans un temps où le Dieu même qui nous fait le précepte de la charité se dispose à nous en donner l'exemple le plus touchant, en se dépouillant de tout l'appareil de sa gloire pour prendre la qualité de Sauveur et de Libérateur des hommes ! A peine sera-t-il descendu sur la terre que ses pas seront marqués par les bienfaits. Ici sa parole calmera les tempêtes, là ses regards ranimeront les forces affaiblies par les infirmités, il pénétrera jusqu'au fond des tombeaux pour en arracher les tristes victimes de la mort, et en faire les objets heureux de sa charité : toute la nature en ressentira les effets : les malades seront guéris, les morts rendus à la vie, les malheureux consolés, et tel est, mes frères, le zèle de la miséricorde chrétienne : cette vertu qui élève l'homme au-dessus de sa nature en le rapprochant de la Divinité, qui ouvre son cœur à toute espèce de misère qui le transporte de la joie la plus vive et la plus pure, en s'intéressant au sort de ses semblables, qui n'épargne aucun soin pour éloigner d'eux les sentiments de douleur et de peine auxquels la vie humaine est assujettie : vertu toujours soutenue et toujours active, le bonheur s'étend et se multiplie autour d'elle, et il suffit d'être malheureux pour avoir droit à ses largesses.

Vous reconnaissez la miséricorde à ces traits que la religion a gravés dans vos cœurs, vous, Mesdames, que l'amour des pauvres unit à votre Dieu, qui secondez le zèle de vos pasteurs en multipliant entre leurs mains les ressources de la bienfaisance, vous dont les exemples bien mieux que nos paroles animent les âmes les plus froides et les plus insensibles à soulager les malheureux, vous enfin dont la charité plus utile que fastueuse pénètre dans les réduits où la pauvreté honteuse se couvre de ténèbres, et qui après avoir versé sur ses maux mille bénédictions secrètes, vient encore solliciter et recueillir les aumônes des fidèles et joindre le denier de la veuve aux largesses de l'opulence. Ce ne sont pas vos cœurs que je chercherai aujourd'hui à attendrir, une compassion aussi vive n'attendra pas pour se mettre en action les efforts d'un aussi faible organe du ministère.

Puissiez-vous imiter ces exemples, vous que la prospérité endurcit contre les disgrâces de vos frères, et qui, enivrés des délices de l'abondance, ne pensez peut-être jamais qu'il y a des malheureux sur la terre. Puissiez-vous aujourd'hui rallumer dans vos cœurs ce feu de la charité que Jésus-Christ a apporté sur la terre, et augmenter vos mérites en versant vos trésors dans le sein des pauvres.

Les victimes de l'indigence en faveur desquelles je sollicite ici votre compassion sont d'autant plus à plaindre, que leurs plaintes ne peuvent que rarement parvenir jusqu'à vous. Ce sont des vieillards dont les bras affaiblis ne peuvent soutenir par le travail les restes d'une vie languissante. Ce sont des malades qui luttent contre l'infortune, le désespoir et la mort. C'est une

jeunesse qui n'a reçu en naissant que l'héritage du malheur, et qui cèdera bientôt au torrent du vice et de la séduction, si vous ne soutenez ces asiles de l'innocence où sa vertu est à l'abri des désordres du siècle. Quels titres, mes frères, à votre sollicitude et à votre charité! Voici tout mon dessein : Point de précepte plus positif que celui de l'aumône, et point de précepte cependant sur lequel on ne s'abuse d'avantage par des prétextes frivoles.

Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie, que l'Eglise invoque sous le nom de mère de miséricorde. *Ave Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand bien même l'Evangile n'établirait pas évidemment le précepte de l'aumône; quand bien même il ne s'exprimerait pas d'une manière aussi pressante en faveur des malheureux, ne suffirait-il pas pour les secourir de consulter la voix de la nature, et ces droits imperscriptibles du Dieu souverain, qui s'étendent à tous les ouvrages de de ses mains, et à tout ce qui porte les traits de sa puissance. L'idée de l'ordre établi par le Créateur, les rapports qui existent entre des hommes assujettis aux mêmes besoins, appelés à la participation des mêmes bienfaits, la jouissance qui naît de ces rapports, et que la vertu fait éprouver à l'âme; telle est la source et le principe des devoirs envers ses semblables. De là, cette loi primitive, ce sentiment de l'humanité, ce germe précieux de la bienfaisance, que l'erreur et la superstition ne sauraient étouffer, qui ne paraît s'affaiblir dans le tumulte des passions que pour reparaître avec plus de force et d'activité au milieu des remords. De là, cette voix intérieure qui nous avertit que nous devons donner gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement, qui nous fait sentir que nos biens ne sont qu'un effet de la libéralité de Dieu, que c'est un tribut que nous lui devons à titre de justice et de souveraineté, que ce qui passe notre nécessaire est un fond confié à nos soins et à notre équité, un dépôt que nous ne devons toucher que pour essuyer les larmes de nos frères, et que bien loin que nous puissions en disposer, nous n'en sommes que les tuteurs et les économes en faveur de l'indigence. De là, enfin, ces maximes adoptées par les plus sages gouvernements, qui tendent à resserrer les liens de la société par une dépendance mutuelle, qui présentent les puissants comme l'appui des faibles, et les riches comme la ressource des pauvres, qui forment des sujets vertueux, en montrant le bien particulier enchaîné avec l'intérêt général, et qui les attache à la patrie par le sentiment du bonheur, sans lequel l'amour du bien public n'est presque jamais qu'un mouvement rapide de l'imagination et de l'enthousiasme.

Si j'avais donc aujourd'hui, mes frères, à entretenir une assemblée profane, où les droits de la religion fussent méconnus, je réclamerais ceux de la nature et de l'humanité. Le cri de l'indigent retentissant à vos oreilles, le spectacle de ses misères offert à vos regards, la situation des pauvres rapprochée de la vôtre, exciterait dans votre âme un trouble secret, une impression douloureuse, et de la facilité à les plaindre naîtrait peut-être le désir et le besoin de les soulager.

O hommes! vous dirai-je, sur qui la fortune prodigue de ses dons a versé des richesses refusées à tant d'autres; hommes choisis du ciel pour l'accomplissement de ses desseins; vous êtes faits pour répandre aussi bien que pour recevoir ses faveurs; plus vous êtes grands aux yeux du monde, et plus vous devez vous montrer sensibles aux larmes de l'indigence. Descendre aux malheureux qui vous implorent, n'est point vous abaisser, c'est vous élever au contraire jusqu'au Dieu qui vous rendit heureux : quelque différence que l'ordre des sociétés ait mise entre eux et vous, ils sont vos semblables; la fortune les assujettit à vos ordres, mais la nature les fit vos égaux. Vous brillez sous l'éclat de la pourpre, ils rampent à vos pieds: les honneurs environnent le rang sublime où vous êtes élevés, toutes les infirmités se rassemblent sous l'humble toit qu'ils habitent; que cette inégalité ne réveille point votre orgueil, rentrez dans la nature, l'homme rapproché de l'homme retrouvera tous les traits de ressemblance que la Divinité a gravés sur son front, et vous ne sentirez votre avantage, sur celui que le malheur opprime, que par le plaisir délicieux d'adoucir l'amertume de ses maux.

C'est d'après ces notions primitives qu'une main toute-puissante a imprimées dans nos cœurs, qu'il nous est facile de nous convaincre que la jouissance des bienfaits de Dieu, le partage de ses dons, la dispensation des trésors de sa magnificence doivent être relatifs à l'ordre établi par sa sagesse; et qu'ainsi le soulagement des malheureux est l'usage des richesses qui doit nous paraître le plus conforme aux vues du Créateur. Elles seraient inutiles sur la terre s'il n'était point permis aux pauvres d'y participer, elles seraient même dangereuses puisqu'elles faciliteraient les moyens de satisfaire les passions. Dieu les répand avec profusion sur quelques-uns, afin que les autres trouvent dans leur abondance tous les secours dont ils ont besoin; et c'est en remplissant cette destination qu'ils entrent dans l'ordre de sa providence. Placés sur la terre pour veiller aux besoins de leurs frères, il faut qu'ils aient les yeux toujours ouverts sur leur infortune, qu'ils les soulagent dans leurs peines, qu'ils leur fassent au moins sentir qu'il existe une Divinité bienfaisante, puisqu'elle a formé des hommes miséricordieux.

Car, je vous le demande, mes frères, quelle idée vous formeriez-vous de ce Dieu dont la bonté s'étend sur toute la nature,

et qui fait lever son soleil sur tous les hommes et sur toutes les conditions, s'il ne s'était créé tant d'images vivantes que pour les laisser en proie à l'infortune et à l'indigence, tandis qu'il répandrait à pleines mains ses libéralités sur un petit nombre? Le pauvre porterait partout la honte de sa nudité, et le riche lui insulterait par le faste de ses vêtements; l'opulence élèverait des palais pour le séjour de la molesse et de la volupté, et l'humanité souffrante resterait sans asile! Toutes les productions de la nature et de l'industrie seraient rassemblées pour flatter la délicatesse et la sensualité de quelques heureux du siècle, tandis que la multitude obtiendrait à peine un pain de douleur arrosé de ses sueurs et de ses larmes, et se croirait éternellement destinée à être le jouet d'une aveugle fatalité!

Loin de nous, mes frères, des conséquences aussi injustes et aussi impies : tous les hommes sont également les enfants de Dieu, et s'il ne leur donne pas à tous une part égale dans la distribution des biens de ce monde, c'est par une disposition particulière de sa sagesse infinie qui a voulu assujettir les hommes à une dépendance mutuelle, qui a voulu que les riches fussent chargés de communiquer aux pauvres les biens qu'il a créés pour tous, afin que la libéralité des uns, et la reconnaissance des autres, devinssent les liens les plus fermes et les plus indissolubles de la société. Tel est l'ordre que sa sagesse a voulu établir dans l'univers : et cet ordre admirable, vous le troublez, mes frères, toutes les fois que vous concentrez en vous-mêmes des trésors dont le Père commun vous a constitués les dispensateurs; serviteurs infidèles, votre injustice dans l'administration des biens de votre maître, lui attire les plaintes et les murmures des victimes de votre insensibilité, et par là vous autorisez les doutes que des esprits téméraires forment, tous les jours, contre sa sagesse et son adorable providence.

Voilà sans doute, chrétiens, des motifs bien capables de faire impression sur nos esprits et sur nos cœurs : cependant, quelque justes, quelque puissants qu'ils soient, nous ne saurions répondre de leur efficacité, parce qu'après tout ils ne sont puisés que dans les lumières de la raison humaine, et une funeste expérience ne nous apprend que trop, tous les jours, combien elle est aveugle sur ses propres devoirs, lorsqu'elle n'a pour guides que ses passions et ses caprices : aussi Dieu vient-il l'appuyer de sa divine parole dans le précepte de l'aumône : *Je vous recommande*, dit le Seigneur, dans le texte de la loi, *d'ouvrir votre main à l'indigence. « Præcipio tibi ut aperias manum tuam pauperi. »* (*Deut.*, XV, 11.) Concevez bien toute l'étendue de ces paroles : il ne dit pas : je vous conseille, je vous exhorte, je vous invite; mais je veux, je prétends, j'ordonne que vous secouriez votre frère : *Præcipio tibi;* de sorte que je me décharge, pour ainsi dire sur vous, du soin de pourvoir à sa subsistance : *Tibi derelictus est pauper.* (*Psal.*, X, 14.)

Ouvrez l'Evangile, il n'est pas moins pressant, et vous verrez avec quelle force le Fils de Dieu nous recommande de secourir les malheureux, et quels terribles châtiments il prépare à ceux qui auront été sourds aux cris du pauvre. Tantôt c'est une bonté sans bornes qui nous promet d'oublier nos iniquités, de nous les pardonner, de ne pas nous traiter dans la rigueur de sa justice, et de faire miséricorde à ceux qui auront été miséricordieux : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.) Tantôt c'est une justice qui tonne, qui frappe, qui renverse les cèdres altiers du Liban, et qui nous assure qu'elle poursuivra d'une vengeance implacable ceux qui fermeront leurs entrailles à leurs frères infortunés : *Judicium sine misericordia illi qui non facit misericordiam.* (*Jac.*, II, 13.) D'autres fois, il nous apprend par la bouche d'un de ses apôtres, que c'est en vain que nous prétendons l'aimer, en voyant d'un air tranquille les gémissements et les soupirs de ses membres vivants, et il nous menace de sa haine, si, possédant des biens, nous n'entrons dans de vives inquiétudes sur leurs besoins et leur misère : *Qui habuerit substantiam hujus mundi, et viderit fratrem suum necessitatem habere; quomodo charitas Dei manet in illo?* (I *Joan.*, III, 17.)

Et, comment pourrait-elle exister en vous cette charité, qui est le premier de tous les commandements ? Vous aimeriez votre Dieu, et vous n'avez pour ses enfants que la plus froide et la plus cruelle indifférence? Vous aimeriez, Jésus-Christ, votre libérateur, et vous laissez volontairement ses frères exposés aux rigueurs de l'indigence, vous accumulez pour des besoins chimériques, et vous prodiguez par de folles profusions des biens dont la moindre part suffirait pour leur rendre l'existence et le bonheur, et vous osez dire que vous aimez celui qui les aime si tendrement, qui s'est fait pauvre pour eux comme pour vous, qui a donné pour leur salut comme pour le vôtre son sang et sa vie ? Non! non! mes frères, c'est une illusion, vous n'aimez ni vôtre Créateur dont l'image est empreinte sur les pauvres, comme sur les dieux de la terre, ni votre libérateur dont ils portent d'une manière encore plus sensible, la glorieuse ressemblance. En vain se met-il à leur place pour les investir de tous ses droits, en vain, vous fait-il connaître que c'est lui qui souffre en eux la faim, la soif, la nudité, et qu'il regardera comme fait à lui-même tout le bien que vous lui aurez prodigué : *Mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.) Vous êtes sourds à cette voix, comme aux cris des malheureux qui vous environnent. C'est donc sur Jésus-Christ, c'est sur votre Dieu que tombe votre indifférence pour les pauvres, et en leur refusant les secours qu'ils sont en droit d'attendre de vous, vous violez le premier et le plus grand commandement, vous

encourez l'anathème prononcé contre ceux qui n'aiment pas le Seigneur Jésus : *Quomodo charitas Dei*, etc.

De l'Ecriture passez à la tradition, vous n'y trouverez pas une autre doctrine. Tous les Pères et les docteurs de l'Eglise ont développé avec force les oracles de l'Esprit-Saint sur la nécessité de l'aumône, tous se sont accordés à regarder le riche comme le père, le consolateur du pauvre, et comme l'homme destiné à faire des heureux parmi les autres hommes. Pourquoi êtes-vous donc dans l'abondance, demandait autrefois saint Basile, aux riches de son temps ? pourquoi vos jours coulent-ils dans la paix et la sécurité, tandis que votre frère ne traîne dans la douleur et dans les larmes que les misérables restes d'une vie pénible et laborieuse ? *Cur tu dives, ille vero pauper?* Sera-t-il donc injuste et asservi à une aveugle préférence, ce Dieu qui partage ses dons avec tant d'inégalité parmi les hommes ? *Nunquid injustus erit Deus qui inæqualiter diviserit?* Non, sans doute, mes frères, Dieu ne fait paraître en cela ni injustice, ni préférence; des desseins plus dignes de sa providence ont présidé à une telle conduite. Ce n'est qu'en vue de l'éternité, que l'Eternel a réglé les situations des fortunes : il veut que le riche se sanctifie par ses richesses, le pauvre par sa pauvreté, il veut donner à l'un, le mérite de la patience; à l'autre, le mérite de la charité : *Ut tu benignitatis mercedem recipias, ille vero patientiæ præmiis honoretur.*

Vous voyez donc, grands du monde, riches du monde, que vos biens ne sont pas à vous seuls, car tout riche, ajoute saint Augustin, par cela même qu'il est riche devient le débiteur du pauvre, et il usurpe ce qui ne lui appartient pas, lorsqu'il retient ce qui ne lui est pas nécessaire. Et, ne croyez pas que ce soit là le comble de la perfection et de la charité chrétienne : donner aux pauvres son superflu, ce n'est que le commencement de la charité, c'est précisément le degré nécessaire pour remplir rigoureusement le précepte, pour ne pas porter en vain le nom de chrétien, pour n'être pas dans la voie de la perdition éternelle : *Hic incipit charitas, ut de superfluis tribuas egenti.* Rien ne paraît plus opposé continue le même Père, et rien cependant n'est plus étroitement uni que le riche et le pauvre. Le pauvre est nécessaire au riche, parce que sans le pauvre, le riche ne tirerait aucun mérite de ses richesses, et le riche est nécessaire au pauvre, parce que sans les bienfaits et les libéralités du riche, le pauvre ne trouverait point de ressources dans sa misère. S'il n'y avait que des riches on ne verrait qu'inaction et qu'oisiveté, et s'il n'y avait que des pauvres, la terre n'offrirait plus qu'un spectacle de douleur, de larmes, de plaintes et de murmures. Ainsi, quoique le riche et le pauvre paraissent deux choses opposées, l'un est cependant nécessaire à l'autre : *Dives et pauper duo sunt contraria, duo sunt sibi necessaria.*

Mais, qu'ai-je besoin, mes frères, de m'appuyer sur un si grand nombre d'autorités pour vous faire sentir que le soulagement des malheureux n'est point une œuvre de perfection et de conseil, mais une œuvre de justice et de nécessité? N'êtes-vous pas chrétiens? et puisque la voix de la religion vous réunit dans cette enceinte sacrée pour vous faire entendre les maximes et les décisions de l'Evangile, ne me suffit-il pas de vous annoncer que le précepte de l'aumône est d'une nécessité si indispensable, qu'il suffira de ne l'avoir point accompli pour être rangé au nombre des serviteurs d'iniquité, et pour vous en convaincre, ô vous qui renoncez au titre honorable de père des pauvres, titre le plus sublime dont un cœur chrétien puisse se glorifier, transportez-vous avec moi à ce jour qui décidera de la destinée éternelle de tous les hommes. Là paraîtront, mais comme témoins et accusateurs, ces pauvres qui vous réclament en vain comme leurs amis et leurs protecteurs : là leur misère, exposée encore à vos regards, vous couvrira de la confusion que vous leur faites éprouver : Là, Jésus-Christ, environné de ses anges, se présentera de nouveau, mais avec la rigueur dont vous avez usé envers ses membres souffrants.

Dans ce jour redoutable où chacune de vos actions portera le trait de la justice qu'elle aura méritée, il ne vous dira pas : les pauvres gémissaient au sein de la misère, dans l'affliction et sous la pesanteur des fers; mais il vous dira : Je souffrais sous vos yeux toute la rigueur des saisons, et vous ne m'en avez pas garanti : *Nudus eram.* Tandis que le luxe couvrait vos tables, que tous les climats payaient tribut à vos délices, la faim consumait mes jours, et vous ne m'avez pas donné les faibles soulagements qui pouvaient les prolonger : *Esurivi.* L'or et le faste embellissaient vos palais, où vous trouviez des asiles contre les plus légères incommodités de la vie, un humble toit était ma demeure, j'y gémissais sous le poids du malheur et des infirmités, un de vos regards y aurait porté la joie et la consolation, et quelques bienfaits auraient soulagé une partie des maux dont j'étais environné : loin de me secourir, vous n'avez pas daigné me visiter, et ma vue a repoussé votre délicatesse : *Infirmus eram.* Mais aujourd'hui que vous cessez d'être mon peuple, et que je cesse d'être votre Dieu, aujourd'hui que vous êtes destinés à être l'objet de mes vengeances éternelles; vous désirerez en vain de paraître devant moi : le temps de mes miséricordes est passé, celui de ma justice commence. Allez demander votre récompense à cet esprit séducteur, qui fut votre guide, votre maître, et votre législateur; il a régné sur vous pendant le temps, qu'il y règne encore pendant l'éternité : *Discedite, ite in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Quel tableau, chrétiens ! quelles vérités effrayantes qui ne confirment que trop l'ana-

thème que l'Evangile a fulminé contre les riches insensibles du monde : Malheur à vous qui vivez dans l'opulence! *Væ vobis divitibus*. (*Luc.*, VI, 24.) O justice de mon Dieu, que vous êtes terrible! et que vous remplissez bien toute l'étendue du nom que vous avez dicté vous-même au prophète Osée, lorsque vous avez voulu qu'il vous appelât dans ce dernier jour une justice sans miséricorde : *Voca nomen ejus Absque misericordia*. (*Ose.*, I, 6.) Mais avançons, et détruisons, dans une seconde partie, les vaines excuses des âmes insensibles : confondons les prétextes frivoles sur lesquels elles s'appuient, et d'où elles empruntent des armes pour secouer le joug et s'affranchir de la loi.

DEUXIÈME PARTIE.

Remarquons-le, mes frères, pour l'avantage du sujet que je traite : Dans le monde on s'élève rarement contre le précepte de l'aumône. Les maximes de l'Evangile sont si claires et si positives sur ce devoir, l'esprit de notre religion, les idées même naturelles que nous nous sommes formées sur les vues de la Providence dans la dispensation des biens de ce monde, nous y conduisent si naturellement qu'on n'ose pas contredire l'obligation de la loi. Mais, s'agit-il d'en venir à l'accomplissement, on ne manque jamais de prétextes ou pour s'en dispenser, ou pour ne s'en acquitter qu'imparfaitement. On oppose au tableau de l'humanité souffrante la médiocrité de la fortune, les bienséances du rang, cette loi d'intérêt qui étouffe dans le cœur de l'homme la noble passion de faire du bien; on oppose ces ressources qu'une prudence timide veut se ménager dans l'avenir, ces vaines excuses que l'ambition croit apercevoir dans des projets d'établissement, ces motifs humains qu'une tendresse aveugle pour des enfants colore du titre spécieux du devoir; on oppose enfin le malheur des temps et la stérilité des saisons.

Ah! mes frères, ces prétextes frivoles sont le fruit d'une cupidité qui ne tend à affaiblir les mouvements de la charité qu'afin de rendre les passions plus libérales, et ils ne sauraient faire impression que sur des esprits égarés par l'erreur : Car souffrez que je vous le rappelle, vous chrétiens qui prétendez excuser le défaut de vos aumônes sur la médiocrité de vos ressources, et qui regardez comme retranché de votre fortune ce que vous accorderiez à la disgrâce de vos frères, il ne vous est permis de regarder comme vos biens que ce qui est nécessaire pour soutenir l'Etat où la Providence vous a fait naître : mais tout ce qui ne tend qu'à nourrir la délicatesse des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les superfluités et les abus du monde, c'est la portion et l'héritage des pauvres. Voilà la conséquence nécessaire des principes que nous avons déjà établis et de l'idée que nous devons avoir de la justice et de la bonté de Dieu : voilà la conséquence de ces règles et de ces vérités éternelles sur lesquelles nous serons jugés au tribunal de Jésus-Christ, et qui condamneront, j'ose le dire, un grand nombre de chrétiens, qui paraissent d'ailleurs vivre avec piété et avec édification dans le monde.

Car, ne croyez pas que le Seigneur jugera comme vous de ce qui est nécessaire et de ce qui est superflu, qu'il mettra au nombre de vos véritables besoins tant de nécessités nouvelles dont vous êtes les esclaves, qui doivent leur origine à la mollesse, et qui la donnent ensuite à tant d'autres passions? Vous en jugez par les maximes corrompues d'un monde qui regarde en effet comme nécessaire tout ce qui peut conduire à une vie plus douce et plus sensuelle. Vous en jugez par l'exemple de ces hommes qui reposent tranquillement au sein des prospérités et des délices, et qui ne comptent leurs jours que par le charme et la variété des plaisirs. Mais le Seigneur en jugera par les règles de son exemple, qui imposent à tous les hommes la nécessité d'une vie laborieuse, pénitente, crucifiée; il vous convaincra de la vanité de toutes ces délicatesses par l'exemple de vos pères dans la foi qui ne les ont jamais connues, par l'expérience que vous en avez faite vous-même; car il fut peut-être un temps où vous les avez ignorées, et vous n'avez commencé à les regarder comme nécessaires que lorsqu'un accroissement de fortune vous a placés dans une situation où vous pouviez vous les procurer.

Vous alléguez sans cesse les bienséances de votre état; mais, que votre prudence se rassure; ne craignez pas que l'Evangile confonde les distinctions du rang, et que par ses décisions, qui défendent aux grands de la terre la délicatesse des mœurs et l'indécence du faste, aient pour but de les ramener aux mœurs d'un peuple obscur et aux privations forcées de l'indigence. Les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour toutes les conditions, les proportions du rang ou de la naissance peuvent les resserrer ou les étendre, et la religion saura toujours les faire respecter. Elle veut seulement, cette religion sainte, que votre condition, qu'elle qu'elle soit, ne vous autorise pas a fouler aux pieds les lois de la modestie et de la mortification chrétienne; elle veut que si vous êtes grands, selon le monde, vous n'oubliez pas que vous êtes en même temps des enfants du Calvaire, obligés de porter la croix de Jésus-Christ et de s'interdire des délices innocentes en elles-mêmes.

Et quelles sont d'ailleurs les bienséances qu'on ose opposer à la loi de la charité? Ah! dans des siècles plus modestes que le nôtre, les grands, les princes de la terre étaient les seuls qui crussent pouvoir excuser leur magnificence par la considération de leur état. Mais de nos jours on voit,

sans en être surpris, toutes les classes de la société aspirer aux mêmes prétentions. Ce ne sont plus les titres, les dignités, la naissance, qui règlent les distinctions, c'est la fortune qui, dans l'ivresse de ses succès, croit pouvoir se permettre tout ce qui est possible : et par là, toutes les conditions se trouvent confondues par un luxe aussi coupable dans les principes d'une saine politique que dans ceux de la religion.

Cessons donc, mes frères, de nous faire illusion sur ces préjugés et ces fausses maximes, et ne croyons pas que nos prétendues bienséances puissent prescrire contre la loi qui nous oblige de réserver aux pauvres notre superflu. « On demandera beaucoup, » dit Jésus-Christ, « à celui qui aura beaucoup reçu. » C'est sur cette règle que nous serons jugés ; et lorsque le Seigneur nous fera rendre compte de l'administration de nos biens, il nous demandera, non pas si nos demeures ont été assez ornées et nos tables assez splendides pour notre condition, mais si nous avons nourri, vêtu les pauvres qu'il nous avait confiés ; si nous avons fait pour eux ce que nos biens nous mettaient en état de faire : car, si c'est une bienséance qu'il y ait une certaine proportion entre ces biens et notre manière de vivre, c'est un devoir indispensable de mettre la même proportion entre nos biens et nos aumônes.

Mais au moins, me direz-vous, n'est-il pas juste de se précautionner contre ces révolutions de fortune qui peuvent précipiter une famille du comble de l'opulence dans l'abîme de la misère ; et dans une telle décadence, ce que nous regardons aujourd'hui comme superflu ne peut-il pas alors devenir nécessaire ? et ne devons-nous pas au reste pourvoir avec honneur à l'établissement de nos enfants ? Quoi ! mes frères, vous prétendriez affaiblir par ces futiles raisonnements un précepte aussi formel que celui de l'aumône ? Quoi ! Jésus-Christ vous défend l'inquiétude pour le jour qui doit suivre celui qui vous est accordé, et vous ne craignez pas d'étendre votre timide et injurieuse prévoyance jusque sur des temps éloignés et des malheurs incertains ? Où est donc votre foi et cette confiance sans bornes que vous devez avoir en votre Dieu ? Les événements qui peuvent disperser votre fortune ne dépendent-ils pas de sa volonté ? pourriez-vous ignorer qu'il a uni vos intérêts à ceux des pauvres et qu'il se plaît à confondre tous les jours les précautions et les calculs de la fausse prudence du siècle ?

Vous objectez les besoins de vos enfants : « Mais, vous répond saint Augustin, cette parole, quoique accompagnée des apparences de la piété, n'est au fond qu'une vaine excuse de votre iniquité : *Scio quod dicturus es : Filiis servio ; sed hæc vox pietatis est excusatio iniquitatis.* » Rien n'est plus légitime sans doute que de pourvoir à l'établissement de vos enfants, c'est-à-dire de les conserver dans l'état où il a plu à la Providence de les faire naître. Car, s'il est juste de les maintenir dans le rang et la fortune où leur naissance les a placés, il ne l'est pas également de mettre en œuvre tous les ressorts de l'intrigue pour les élever au-dessus de leur condition : de vouloir, par exemple, attacher aux fonctions publiques, ou faire asseoir dans le sanctuaire de la justice ceux que la Providence avait choisis pour servir la patrie dans les professions inférieures de la société, ou d'inspirer au sein de nos cités le goût de la mollesse et des plaisirs à ceux dont les mains étaient destinées à cultiver paisiblement le champ de leurs ancêtres. S'il est juste de faire élever vos enfants dans les principes de la morale et des saines doctrines, il ne l'est pas également de faire naître dans leurs esprits, par une éducation plus éclatante que solide, des vues d'ambition et de vaine gloire.

Mais après tout, quels que soient vos projets d'élévation, faut-il, pour avoir soin de vos enfants, oublier les pauvres qui sont vos frères ? Que feriez-vous, dit le même docteur, que je viens de citer, si le Seigneur vous eût accordé un plus grand nombre d'enfants, ou s'il eût conservé la vie à ceux qu'il vous avait d'abord donnés ? Mettez Jésus-Christ, et les pauvres qui le représentent, à la place de cet enfant qu'une mort prématurée a enlevé à votre amour, et que Dieu, dans les desseins de sa miséricorde a voulu rendre participant de l'héritage de son royaume : *Filios habes, unum plus numera, da aliquid et Christo.* D'ailleurs, mes frères, n'oubliez jamais que les largesses de la charité sont des biens qui se multiplient et qui portent avec eux une source d'abondance ; que les familles bienfaisantes ont prospéré, tandis que celles qui se sont élevées par l'avarice sont tombées dans l'oubli, l'opprobre et l'indigence. Et quand bien même le Seigneur ne devrait pas justifier dans le temps la confiance des âmes miséricordieuses, je ne laisserais pas de vous dire encore : Montrez-vous sensibles et bienfaisants envers les malheureux, et vous recueillerez pour vos enfants et pour vous des trésors bien préférables à ces richesses terrestres qui pouvaient séduire et corrompre votre cœur : *Da pauperibus, et habebis thesaurum in cælo.* (*Marc.* X, 21.)

Mais enfin, m'objecterez-vous, le nombre des pauvres s'accroît tous les jours, et quelque forte que soit l'inclination qui nous porte à les soulager, on doit mettre des bornes à ses désirs, parce que les temps sont mauvais et les saisons infructueuses. Les temps sont mauvais ! Ah, mes frères, qui de nous pourrait l'ignorer ? Et c'est ici, néanmoins, où notre âme ne devrait plus se fermer à la douleur, et où nos yeux ne devraient plus nous refuser des larmes. Quoique la guerre ne dévaste plus nos campagnes, quoique le fléau pestilentiel n'exerce plus ses ravages au milieu de nous, quoique la main du Seigneur semble moins appesantie sur nos têtes, l'image de l'infortune et du dé-

sespoir n'a point encore disparu au milieu de nous : puisque nous nous trouvons investis tous les jours de malheurs publics et particuliers, puissiez-vous, mes frères, vous arracher quelquefois du sein de l'abondance, nous suivre dans l'exercice de nos fonctions de prêtres et de pasteurs pour contempler le tableau que présente l'infortune! Ici, c'est une chaumière abandonnée, séjour fermé à toutes les consolations humaines, où des enfants importunent de leurs cris une mère désolée, qui manquant elle-même de la nourriture qu'ils lui demandent ne peut leur offrir que ses sanglots et ses larmes, et se reproche, pour ainsi dire, à elle-même sa malheureuse fécondité. Là, c'est une famille nombreuse que l'on voyait, il n'y a que quelques années, dans l'éclat et l'opulence et à qui il ne reste plus aujourd'hui de son ancienne splendeur que le nom, qui souffre dans le secret toutes les horreurs de l'indigence, plus malheureuse, sans doute, que ceux à qui la honte n'a point ravi la liberté de se plaindre, et qui peuvent exposer à tous les yeux le spectacle éloquent de leur misère. Ailleurs, c'est une grêle terrible, une tempête déchaînée avec fureur au milieu de nos campagnes, et qui disperse les récoltes au moment où l'on croyait les recueillir : ce sont des villages, des villes entières devenues la proie des flammes, et qu'un horrible incendie a réduites en cendres.

Ah ! chrétiens, ces malheurs dont nous sommes presque tous les jours les témoins, ne nous surprendront pas si nous examinons combien sont devenues rares parmi nous ces âmes sensibles et compatissantes aux rigueurs de l'infortune, et combien au contraire nous voyons croître tous les jours le nombre de ces hommes qui, non contents de se refuser au soulagement de leurs frères, cherchent encore tous les moyens capables de les opprimer en mettant en œuvre la plus criminelle de toutes les industries, je veux dire l'usure, qui sous prétexte de les secourir ne contribue qu'à les précipiter plus rapidement dans l'abîme. O mon Dieu, vos oracles seront justifiés, vous épuiserez la coupe de votre colère sur ces hommes dont l'opulence est fondée sur l'infortune publique, vous renverserez les édifices de leur orgueil, vous les frapperez d'un sommeil de mort, et ils se trouveront les mains vides. *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt in manibus suis viri divitiarum.* (*Psal.* LXXV, 6.)

Mais pour achever de vous convaincre, mes frères, où voulez-vous donc en venir lorsque vous prétendez excuser le défaut de vos aumônes sur le malheur des temps et la stérilité des saisons ? N'est-ce pas, au contraire, parce que les temps sont mauvais, que vous devez multiplier les ressources de la charité et entrer dans de plus vives inquiétudes sur les besoins de vos frères ? Si malgré vos richesses vous vous apercevez que les temps sont mauvais, quelle sera donc la situation de ces malheureux qui ne savent où reposer leur tête ? Quel que soit le dérangement des saisons, une âme bienfaisante trouve toujours les moyens de distribuer ses largesses, parce qu'elle est persuadée que dans quelque calamité que ce soit, c'est toujours aux moins indigents à secourir ceux qui le sont davantage.

Permettez, mes frères, qu'en finissant je retrace ici à votre souvenir les premiers âges du christianisme, et que je vous dise, avec plus de raison que saint Paul le disait lui-même aux Hébreux, de vous rappeler les anciens jours : ***Rememoramini, pristinos dies.*** (***Hebr.***, **X, 32.**) Oui, souvenez-vous de ces temps orageux où les fidèles disciples d'un Dieu crucifié, n'avaient en partage que les opprobres; où le seul soupçon de chrétien suffisait pour être accablé des plus pesants fardeaux de l'Etat, pour souffrir la proscription des biens, l'exil, les chaînes, les tourments, la mort : ***Rememoramini.*** Nos malheurs quoique multipliés approchent-ils de ceux de ces premiers chrétiens ? et cependant, on ne voyait point de pauvres parmi eux. N'en soyons point surpris, mes frères : c'est qu'ils étaient simples et modestes dans leurs maisons et que nous avons la folle vanité d'imiter dans nos demeures la magnificence des rois ; c'est que leurs repas étaient des écoles de sobriété, et que les nôtres ne respirent que la délicatesse et la sensualité ; c'est qu'ils étaient unis par les liens d'une ardente charité, et que, pour me servir du langage de l'Ecriture, ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme (*Act.*, IV, 32), et que parmi nous on ne voit que discordes, querelles, et dissensions ; c'est enfin parce que leur trésor était dans le ciel, et que le nôtre est sur la terre.

O vous qui avez inspiré ces grands exemples du détachement, du mépris des biens du monde, Dieu de nos pères, ramenez parmi nous ces jours heureux de la primitive Eglise ; faites-nous sentir jusqu'où peut s'élever la miséricorde soutenue par les maximes de votre Evangile, aidez notre volonté, Seigneur ! nous voulons faire du bien tandis qu'il en est encore temps. Nous voulons que notre postérité moissonne les fruits d'abondance que notre charité aura semés; nous voulons couvrir la nudité de vos images vivantes, pour réparer tant d'immodesties que nous nous sommes permises ; nous voulons enfin, à quelque prix que ce soit, nous faire des amis de nos trésors d'iniquité, mais des amis bien plus sincères et bien plus constants que ceux que nous nous sommes faits jusqu'ici. L'expérience nous a démontré combien ils sont perfides, ces prétendus amis du monde, qui ont souvent partagé notre fortune, et qui nous ont ensuite abandonnés comme ceux de Job et de David. Nous voulons éprouver désormais le délicieux plaisir que nous goûterons en pensant qu'il n'y aura pas un seul instant où des âmes soulagées par nos bienfaits tendront au ciel des mains suppliantes pour notre bonheur et notre conservation. Quoi ! mon Dieu, vous condamneriez à une mort

éternelle cette âme généreuse qui nous a délivrés d'une mort temporelle, et que nous regardons comme notre libératrice ! il périrait, ce Jonathas qui sauvait le peuple d'Israël !

Le Seigneur ne rejettera pas leurs prières, mes frères, elles feront de saintes violences au ciel, elles désarmeront la justice divine du glaive de ses vengeances tant de fois suspendu sur vos têtes, et au grand jour des récompenses, vous entendrez sortir de la bouche de votre Dieu ces consolantes paroles : Venez les bénis de mon père, venez les fidèles imitateurs de ma miséricorde, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Vous n'avez pas servi un Dieu qui se laisse vaincre en libéralités ; toutes les fois que vous avez secouru l'un des moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous avez porté ce secours; dans eux, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, j'ai été captif et vous m'avez visité dans mes chaînes. Venez accepter en échange les biens solides de l'éternité. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris les délices qui vous sont réservées. (I *Cor.*, II, 9.) Votre Dieu vous était souvent caché sur cette terre d'exil et de larmes, mais, maintenant vous allez le contempler face à face. Venez peuple choisi, les portes des tabernacles éternels vous sont ouvertes, entrez enfin dans la joie de votre Dieu qui va vous couronner d'une gloire immortelle. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR LA PASSION.

Attendite et videte, si est dolor, sicut dolor meus. (*Thren.*, I, 12.)

Considérez, et voyez s'il est une douleur égale à ma douleur.

Il est donc enfin arrivé, mes très-chers frères, ce jour marqué par les miséricordes et les vengeances du Tout-Puissant, ce jour à jamais célèbre dans les annales de tous les siècles, puisqu'il commence la plus étonnante révolution qu'ait vue le monde ; jour que les patriarches et les prophètes avaient annoncé par tant d'oracles aux générations futures, que les âmes justes et les âmes pénitentes avaient appelé par tant de vœux et de soupirs ; jour que la terre et les cieux ne contemplèrent qu'avec effroi, jour enfin que l'Église consacre à la tristesse, et dont elle ne rappelle le souvenir à ses enfants qu'avec les sentiments de la douleur et de l'humiliation la plus profonde. Ces voiles funèbres qui servent d'ornement à ses temples, ces chants lugubres, ces accents plaintifs mêlés aux couleurs et aux ombres de la mort, ses gémissements, ses prières, ses cérémonies, tout présente à nos regards le spectacle des larmes et de la consternation.

O vous, chrétiens, qu'on voit accourir aujourd'hui aux pieds de nos sanctuaires pour répondre à la voix de cette époque désolée, et pour recueillir les derniers soupirs de Jésus mourant, vous ne vous attendez pas sans doute que pour vous faire parcourir avec attendrissement les sentiers pénibles de ses souffrances et de ses humiliations, je cherche à satisfaire les désirs de votre piété par l'attrait des persuasions humaines : ce serait profaner le mystère auguste de la parole sainte que de vouloir prêter le charme et les vains ornements de l'éloquence profane à un sujet qui ne demande d'autre langage que celui de la douleur et du sentiment. Pour abandonner vos cœurs aux impressions qu'ils doivent éprouver à la vue du mystère que l'Eglise rappelle à votre souvenir, il n'est besoin que de méditer les paroles du prophète que je viens d'offrir à vos réflexions : considérez et voyez : *Attendite et videte.*

Considérez ce Dieu fort et puissant qui a présidé à la création de l'univers, cet homme qui faisait naître les prodiges sous ses pas, qui commandait en maître à toute la nature, qui entraînait à sa suite les villes et les campagnes. Voyez ce libérateur promis depuis tant de siècles, ce vainqueur des nations dont le règne devait s'étendre sur les races futures : maintenant, couvert de blessures, épuisé de forces, défiguré par les supplices, ce n'est plus qu'un homme de douleur et d'infirmités, l'objet de la disgrâce et des outrages de ses persécuteurs : *Attendite et videte.*

C'est ainsi, mes frères, que le Dieu qui règne dans les cieux, se plaît à déconcerter et à anéantir tous les vains systèmes de la sagesse humaine, en cachant la sublimité de ses desseins sous des apparences qui révoltent les faibles lumières de la raison. Dans l'ivresse de ses désirs, Israël attendait un conquérant qui devait flatter les vues de son orgueil et de son ambition, soumettre toutes les nations à son empire; et, dans les décrets éternels, ce libérateur ne devait triompher que du péché : il fallait que le sang de cette victime de propitiation fût répandu pour tous les hommes coupables, afin de renverser le mur de séparation que le péché avait élevé entre l'homme et son Dieu ; il fallait que le juste fût immolé pour nous apprendre à satisfaire à la justice divine, à combattre les penchants déréglés de notre nature, à supporter avec courage les opprobres et les persécutions, pour devenir enfin notre guide et notre modèle, dans toute la conduite de la vie : *Attendite et videte si est dolor.*

C'est sous ces rapports consolants que je me propose aujourd'hui de vous tracer le tableau des souffrances du Sauveur des hommes. Dans toutes les circonstances de la vie, Jésus-Christ devient notre chef et notre modèle, mais c'est surtout dans le mystère incompréhensible de sa passion que ses exemples parlent bien plus efficacement à nos cœurs ; mais pour nous fixer dans un aussi vaste sujet, je le réduirai à trois vérités principales, qui seront comme

le partage et la division de ce discours funèbre : Jésus, modèle de pénitence dans le jardin des Olives ; Jésus, modèle de douceur dans les tribunaux de Jérusalem ; Jésus, modèle d'amour sur la montagne du Calvaire. Oubliez-moi, chrétiens ! que je m'oublie moi-même, il me semble que je serai toujours assez éloquent si vos cœurs sont sensibles.

Croix de Jésus, gage sacré de notre réconciliation, vous êtes le seul bien, le seul héritage que désire notre Dieu, vous serez aussi le seul objet de nos vœux et de nos hommages. Croix de Jésus qui d'un sujet d'opprobre êtes devenue un objet de culte et d'adoration, qui du Calvaire avez passé sur nos autels et sur le diadème des Césars ! Croix adorable qui, toujours combattue et toujours triomphante, n'avez fait de toutes les nations qu'un seul peuple, de tous les peuples qu'une seule famille ! Ah ! si dans ce jour destiné à célébrer votre puissance, il était un cœur qui ne fût point soumis à vos lois, qu'il se prosterne à vos pieds, qu'il s'engage à devenir pour jamais votre conquête, et qu'il s'écrie avec l'Eglise dans les transports de sa reconnaissance : O croix ! Divine croix ! notre unique espérance ! *O crux, ave, spes unica*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant de descendre dans les profondeurs d'un mystère que nous devons regarder comme le chef-d'œuvre de la bonté et de la miséricorde de notre Dieu, il nous faut remonter, mes frères, aux principes de notre foi. A peine notre premier père eut-il prêté une oreille complaisante à la voix de l'orgueil et de l'indépendance, que l'instant de sa chute devint pour sa postérité l'époque de tous les malheurs. La mort et le péché remplacèrent pour nous l'état heureux de l'innocence et de l'immortalité ; et dans une situation aussi accablante, nous ne méritions que les foudres et les anathèmes de la colère divine : le Seigneur devait à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui avait fait par sa révolte, mais en frappant cette race proscrite, il ne trouvait rien qui pût satisfaire à sa justice ; l'homme qui avait pu l'offenser ne pouvait réparer l'offense, il fallait une victime pure et sans tache, une victime d'un prix infini qui pût suppléer à son impuissance, il fallait qu'un pontife saint, innocent, plus élevé que les cieux voulût bien se revêtir de nos faiblesses, se charger du fardeau de nos offenses et satisfaire pour nos iniquités dans toute l'étendue de la justice la plus sévère et la plus inexorable, il fallait que Dieu donnât le prix aux souffrances de l'homme, et que l'homme pût fournir à Dieu la matière du sacrifice ; il fallait enfin que ce Dieu s'anéantît par les abaissements de l'humiliation la plus profonde, et qu'il plaçât l'instrument de ses opprobres entre nos crimes et les vengeances d'un Dieu irrité.

C'est alors que pour l'exécution de ce grand dessein, le fils du Très-Haut se dépouille de l'éclat et de la majesté de sa gloire, il se soumet à toutes les misères de l'humanité, et il paraît sur la terre, dit l'apôtre, comme l'un d'entre nous : *Quasi unus ex nobis.* (*Gen.*, III, 22.) Dès son entrée dans le monde, il se charge de nos péchés et de la réparation de nos péchés, il s'engage à devenir l'hostie de propitiation que le ciel exige : O mon père ! s'écrie-t-il, les hommes ont pu vous offenser, mais ils ne sauraient apaiser votre juste courroux. En vain depuis tant de siècles leurs mains chargent votre autel d'offrandes, en vain leurs supplications, leurs regrets, leurs gémissements se feraient entendre aux pieds de votre trône : leurs larmes et leur sang inonderaient la terre, et la terre qui les recevrait toujours coupable, ne présenterait à vos yeux que des objets de colère et d'anathèmes ; mais le sang qui coule dans mes veines, cette vie que j'ai puisée au sein d'une Vierge, ce corps que votre main m'a formé seront un sacrifice digne de vous ; je ne les ai reçus que pour vous les rendre : je ne suis homme que pour le salut des hommes ; parlez, la victime est prête, elle n'attend que vos ordres et le signal de l'immolation : *Corpus autem aptasti mihi, tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X, 5.)

Il arrive, en effet, ce moment déterminé dans les conseils de la sagesse éternelle : le père accepte le sacrifice, et aussitôt l'arrêt de mort prononcé de toute éternité commence à recevoir son exécution ; la force du Dieu semble disparaître et faire place à la faiblesse de l'homme, et de l'homme marqué du caractère du péché, de l'homme dévoué à la malédiction et à tous les anathèmes que mérite le péché. Après avoir donné à ses disciples ces instructions consolantes, et si propres à les fortifier contre le scandale de sa passion, après avoir adressé au ciel cette prière sublime remplie de promesses magnifiques pour son Eglise, Jésus sort du cénacle pour parcourir la carrière de souffrances qui lui fut tracée dans les Ecritures, et pour offrir à son Père cette vie qu'il donnait librement, et que personne ne pouvait lui ravir. Tout occupé du grand ouvrage du salut des hommes, il s'avance accompagné de ses disciples, et dans l'obscurité d'une nuit profonde, il entre dans le jardin des Oliviers, lieu désert et abandonné, séjour de retraite et de silence que Jésus rendit tant de fois dépositaire des secrets de son cœur et des transports de son amour ; aujourd'hui, il va devenir le premier théâtre de ses douleurs et les prémices de son immolation.

Prenez garde, chrétiens, rien n'est indifférent dans les démarches de Jésus-Christ ; ici, pour nous instruire, tout devient une leçon touchante et persuasive, tout semble emprunter une âme et un langage. Ce jardin où il porte ses pas n'est point ce séjour enchanté où le premier homme, au centre de la paix et du bonheur, avait donné naissance au péché, ce paradis terrestre où, au milieu des délices et de l'abondance, un seul homme avait sacrifié,

par une lâche complaisance, le salut de tous les hommes, c'est le jardin de douleur où l'Homme-Dieu doit commencer à expier le péché, c'est le jardin de la mort où l'arbre de la croix doit jeter ses premières racines et remplacer cet arbre fatal qui fut la cause du premier des attentats et de la réprobation du monde.

A peine y est il entré qu'une douleur vive et pénétrante s'empare de son âme : *Cœpit contristari, et mæstus esse.* (*Matth.*, XXVI, 37.) Son cœur, abreuvé d'amertume, est absorbé dans une mer de tristesse et d'ennui; il se retire, il s'enfonce dans la solitude non pour dissimuler son affliction, mais pour s'y livrer tout entier; il gémit, il se plaint, il soupire, il s'adresse à ses apôtres comme pour leur demander des secours et des consolations : O vous que j'ai associés si souvent à mes travaux et à ma gloire, partagez aujourd'hui l'agitation cruelle qui déchire mon cœur. *Mon âme est triste jusqu'à la mort : « Tristis est anima mea usque ad mortem. »* (*Ibid.*, 36.) Livrés au sommeil, ils ne répondent pas à sa voix ; il s'éloigne aussitôt comme s'il craignait qu'ils ne l'eussent entendu ; il les rejoint, il les quitte encore ; de son Père il revient à ses apôtres, de ses apôtres il revient à son Père ; sa douleur augmente, ses forces l'abandonnent, il chancelle, il succombe ; prosterné la face contre terre ; dans cet état d'abattement et d'humiliation, l'esprit effrayé des plus sinistres images, sa voix éteinte et entre-coupée de soupirs, peut à peine prononcer ces tristes paroles : O mon père, montrez-vous sensible à mes gémissements et à mes larmes, les frayeurs de la mort m'ont saisi, je suis devenu semblable à la cendre et à la poussière, faites que ce calice d'amertume s'éloigne de moi : *Pater mi, transeat a me calix iste, si possibile est.* (*Ibid.*, 39.)

Dieu juste! Dieu puissant! serez-vous insensible aux supplications de ce Fils adorable que vous avez couvert sur le Thabor des rayons de votre gloire, et que vous aviez déclaré l'objet de vos complaisances; toujours vos oreilles se sont montrées attentives aux prières de vos serviteurs; vous étiez dans la fournaise pour éteindre des feux allumés contre des victimes innocentes, dans les cachots pour adoucir l'esclavage de Joseph, dans la solitude pour essuyer les larmes d'Esther ; les justes de tous les temps ont éprouvé les périls et les tribulations, mais ils ont espéré en vous et vous les avez secourus : refuserez-vous donc vos consolations à celui qui est la source de toute justice ?

Oui, chrétiens, le Père céleste refusera d'entendre la voix de ce Fils bien-aimé : aussitôt qu'il s'est soumis à la sentence de mort, la justice divine ne le regarde plus que comme une victime chargée de toutes les imprécations portées contre les prévaricateurs : elle exerce sur lui toutes ses vengeances, elle retrace à son esprit tous les supplices que lui préparent à la fois, la défection de ses disciples, la fureur du peuple, la rage de ses bourreaux, les insultes des soldats ; cependant, ce divin médiateur ne tarde pas à surmonter les sentiments de la faiblesse humaine, il accepte la mort avec toutes ses horreurs, il demande à son père qu'il exécute ses décrets et qu'il fasse tout ce qui doit contribuer à sa gloire : *« Verum tamen non sicut ego volo, sed sicut tu. »* (*Ibid.*)

Pouvez-vous l'envisager sans scandale, mes frères, cet étrange spectacle d'un Dieu qui avait commandé en maître à toute la nature et qui s'abaisse au langage humiliant de la prière et de la faiblesse : *S'il est possible : « si possibile est. »* Quoi ! celui devant qui les anges tremblants se couvrent de leurs ailes, est étendu sur la poussière sans secours et sans consolation ! celui qui ranime les cendres des tombeaux, qui donne la force aux martyrs et aux confesseurs, se trouble dans son agonie, ne considère les tourments qu'avec effroi ! Saint Paul appelle la mort de tous ses vœux, et Jésus-Christ semble frémir à son approche ! Pourquoi le disciple paraît-il donc ici plus grand que le maître, et comment une brebis du bercail peut-elle montrer plus de courage que son pasteur? Ah ! reprend saint Chrysostome, instruisez-vous pécheurs, et examinez de plus près ce que vous avez tant de peine à concevoir : c'est que le maître s'est chargé de toutes les faiblesses du disciple, et que le pasteur s'est mis à la place des brebis : voilà tout le mystère.

En effet, mes frères, si nous remontons aux principes de cette sublime théologie que l'Ecriture nous développe avec tant de force, nous découvrirons que ce n'est pas la crainte des supplices qui fait au cœur de Jésus la plaie la plus sensible et la plus profonde ; depuis tant d'années il appelle l'heure marquée pour son sacrifice : Je dois être baptisé dans un baptême de sang, et qu'il tarde à mon amour que ce grand ouvrage s'accomplisse : *Quomodo coarctor usquedum perficiatur* (*Luc.*, XII, 50) : et nous pourrions nous persuader qu'un seul instant ait pu ralentir la vivacité de ses désirs ! Non, mes frères, ce n'est point l'appareil du supplice qui plonge Jésus dans cet abîme d'amertumes; c'est le péché, la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse craindre et redouter ; le malheur le plus capable de faire d'un Dieu de gloire et de félicité un Dieu de douleur et d'humiliation ; aussi à peine est-il entré dans le jardin des Oliviers qu'il se trouve tout à coup revêtu des prévarications du monde entier et qu'il voit s'accomplir l'oracle d'Isaïe que Dieu mettrait en lui les iniquités de tous les hommes : *Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.* (*Psal.* LIII, 6.) Il voit se réunir sur lui les péchés de tous les âges et de toutes les nations, les péchés de tous les peuples et de toutes les familles, les péchés de

tous les états et de toutes les conditions, les péchés des rois, et les péchés des sujets, les péchés des grands, et les péchés des pauvres, les péchés du monde, et les péchés du sanctuaire : *Posuit Dominus in eo iniquitatem*, etc.

Dans ce moment où il se sent comme accablé de tout le poids de la justice de son Père, il fixe la révolution successive des siècles depuis le meurtre de l'innocent Abel jusqu'aux prévarications des temps les plus reculés : l'histoire de l'univers n'offre à ses regards que des objets de honte et d'indignation; il y voit l'inceste, l'adultère et tous les crimes placés sur les autels du Dieu vivant; des adorateurs sacriléges prostituer leur encens et leurs hommages à ces divinités impures que la main du sculpteur devait exposer à leur vénération; il voit toutes les calamités qui affligeront cette Eglise romaine qui doit s'élever au milieu de tant de scandales, de tempêtes, de persécutions; il la voit toujours flottante et agitée quoique toujours invincible; il découvre dans l'ordre des temps ces siècles d'erreurs et de libertinage, où tous les devoirs seront méconnus, où la licence et les excès seront couronnés, où les égarements et les profanations de l'impiété seront préconisés : il voit surtout, mes très-chers frères, les crimes de chaque pécheur en particulier, l'inutilité de ses grâces, la profanation de ses augustes sacrements, l'effusion de son sang, devenue par nos résistances la source de notre condamnation : Quoi s'écrie-t-il avec le prophète, c'est donc en vain que j'ai travaillé : *In vacuum laboravi.* (*Isa.*, XLIX, 4.) J'ai vécu dans la pauvreté, dans la douleur, et dans les larmes, je meurs dans le mépris, dans les outrages, dans les supplices, et il renaîtra encore, ce péché que je pleure si amèrement; il sera encore outragé, ce Dieu que j'honore par tant d'humiliation; ils périront encore, ces hommes que je rachète par un si grand sacrifice; je voudrais les sauver, et il périront encore : *In vacuum laboravi.*

C'est alors que l'âme sainte du Sauveur est cruellement affligée par l'inutilité de ses souffrances, par l'ingratitude de son peuple, et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation chérie; à cette pensée désolante, il demeure immobile, il pousse de profonds soupirs; tantôt ses mains affaiblies s'élèvent vers le ciel, tantôt elles retombent vers la terre, une sueur froide se répand dans tous ses membres, son sang même s'élance de ses veines, il pénètre ses vêtements, la terre en paraît teinte et fumante : et il faut que la main du Tout-Puissant arrête son âme prête à rompre les liens qui l'attachent à son corps : *Et factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis super terram.* (*Luc.*, XXII, 44.)

O vous, pécheurs qui m'écoutez, quel que soit l'endurcissement de vos cœurs, arrêtez un instant vos pas pour fixer vos regards sur cet illustre pénitent qui abaisse son chef sacré sous les coups de la justice divine : vous êtes calmes et tranquilles peut-être au milieu de vos égarements, mais un homme-Dieu en est ému et consterné; vous vous en consolez, mais un homme-Dieu s'en afflige jusqu'à tomber en agonie; cette passion qui vous subjugue et vous tyrannise vous livre peut-être à un sommeil séducteur qui fait le charme et les délices de votre vie, mais elle fait des blessures profondes au cœur de Jésus, il voit ce que vous n'apercevez point, ce que vous vous efforcez peut-être de ne point apercevoir, il voit que l'attrait du plaisir ne vous rendra heureux pour un moment, qu'afin de vous rendre malheureux pour l'éternité; il le voit et il succombe sous le poids de l'affliction; prenez-y garde cependant, chrétiens, tandis qu'il gémit et qu'il soupire pour notre amour, ce Dieu pénitent ne deviendra notre Sauveur qu'autant qu'il deviendra notre modèle, c'est-à-dire qu'autant que notre douleur imitera sa douleur, qu'autant que nous comprendrons toute la rigueur de la justice de Dieu, et combien il en coûte pour apaiser sa colère.

Hélas ! mes frères, si nous ressentions avec autant d'amertume les vives alarmes que l'injustice et le désordre du péché doivent inspirer, notre âme saisie de frayeur à la vue des supplices qui lui sont préparés, partagerait la tristesse et l'agonie du Sauveur. Si nous étions attentifs à nous étudier nous-mêmes, nous découvririons que, puisque c'est dans le cœur que le péché a pris naissance, c'est dans le cœur qu'il doit expirer, et comme le péché n'a pris naissance dans le cœur que par le charme et l'attrait du plaisir, nous en conclurions qu'il ne peut mourir dans le cœur que par l'amertume et la vivacité des regrets. C'est alors que nous sentirions la nécessité de réprimer ces penchants qui nous entraînent, de nous éloigner de ces fausses douceurs du monde qui nous enchantent, de mettre un terme à ces passions qui nous captivent et nous tyrannisent, et au lieu de ces conversions extérieures et superficielles qui n'agitent que la surface de l'âme, au lieu de ces conversions douces et tranquilles qui se forment et qui se détruisent, au lieu de ces conversions passagères et inconstantes qui nous laissent toujours aux prises avec nos vices et nos penchants déréglés, nous nous ferions un devoir de sonder les replis les plus cachés de notre conscience, de peser notre pénitence dans la balance du sanctuaire, et de remplir notre cœur de cette tristesse salutaire qui opère la réconciliation et la justice.

Mais qu'ils sont rares les hommes assez sensibles à leurs intérêts éternels, pour venir s'offrir avec docilité aux inspirations touchantes de la grâce ! Aussi, mes frères, dans ces temps de salut et de miséricorde où l'Eglise voudrait réconcilier tous les pécheurs avec le ciel, lorsque vous venez

vous prosterner devant nos tribunaux de réconciliation pour rétablir le calme dans vos consciences agitées, voulez-vous apprendre le sujet le plus ordinaire de nos sollicitudes et de nos alarmes, voulez-vous apprendre ce qui nous fait trembler sur les suites de votre démarche? ce n'est point l'aveu de vos faiblesses, car malheur à nous-mêmes si nous étions assez étrangers à notre propre cœur pour être surpris des tempêtes qui s'élèvent dans le vôtre : ce n'est point non plus la multitude de vos fautes, puisque nous savons que la vertu du sang de notre Dieu est assez puissante pour vous en obtenir le pardon. Mais ce qui produit nos craintes, c'est de n'apercevoir dans vous que des désirs faibles et languissants, une foi presque insensible aux vérités éternelles, un cœur enchaîné par des habitudes criminelles, et qui redoute en quelque sorte un retour sincère vers Dieu : nous interrogeons le pénitent, et c'est toujours l'homme qui nous répond. Sortons enfin de notre assoupissement, chrétiens, et en admirant la pénitence de Jésus au jardin des Oliviers, pleurons sur la nôtre, et travaillons à la réformer sur ce grand modèle. Poursuivons cependant, nous n'avons encore vu que l'essai et le prélude des douleurs de l'Homme-Dieu : *Initium dolorum.* (*Marc.*, XIII, 8.) Il faut le voir opposer une patience inaltérable aux persécutions que lui préparent ses ennemis. Jésus, modèle de douceur dans les tribunaux de Jérusalem, sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Les passions des hommes causent de si étranges ravages dans la société, qu'il est bien difficile de s'y soustraire aux inimitiés et aux vengeances, car en réfléchissant avec un esprit de foi aux événements qui se passent sous nos yeux, qu'est-ce donc que l'estime et la réputation du monde? une vaine fumée que le vent emporte, une ombre fugitive que le même moment voit naître et s'évanouir; pour l'acquérir, ce n'est point souvent assez des efforts et des fatigues de la vie entière, et pour les perdre, il ne faut que la révolution d'un instant. L'exemple de Jésus-Christ vient donner une nouvelle force à cette vérité, ce Dieu Sauveur qui n'était descendu sur la terre que pour y répandre des bienfaits, qui avait opéré tant de prodiges en faveur de son peuple, ce juste dont la vie paraissait au-dessus de tous les traits de l'envie, et que la reconnaissance devait rendre si cher à sa nation, trouve néanmoins sa condamnation dans la haine et l'injustice de ses frères. Sa gloire était fondée sur la vaste étendue de ses connaissances, sur une longue suite de vertus, sur des miracles sans nombre, un seul jour renverse l'ouvrage de tant d'années. Les murs de Jérusalem achèvent à peine de répéter ses louanges, que déjà ils retentissent des cris séditieux qui demandent sa mort. Toutes les passions semblent conspirer à sa perte, toutes les intrigues de l'envie, toute la fureur d'un faux zèle, toutes les railleries amères de l'impiété se réunissent pour le couvrir d'outrages, il est affligé tout à la fois par la trahison des apôtres qui le livrent à ses ennemis, par la jalousie des pontifes qui le persécutent, par l'ambition de Pilate, qui le sacrifie à l'amitié de César. Suivez-moi, chrétiens, et en accordant votre compassion et vos larmes aux douleurs de l'Homme-Dieu, admirez cette patience à toute épreuve qui doit vous servir de modèle au milieu des afflictions et des disgrâces que la Providence vous envoie.

A peine, dit l'Evangile, Jésus-Christ avait-il soutenu les pénibles efforts de son agonie, que voici Judas, à la tête d'une troupe de satellites armés d'épées et de bâtons, qui s'avançent de la part des prêtres et des pontifes pour arrêter le Sauveur. Pouvez-vous la comprendre, chrétiens, cette audace sacrilége qui prépare à la faveur des ténèbres et du silence le plus infâme de tous les attentats ! un disciple élevé par son maître à la sublime dignité de l'apostolat, associé à ses travaux et à ses conquêtes, honoré de sa confiance et de ses entretiens, nourri de sa chair et de son sang adorables, un disciple témoin des discours, des exemples, des prodiges de son maître, paraît à la tête de ses ennemis, et leur fournit les moyens de le trahir : *Antecedebat eos.* (*Luc.*, XXII, 47.) Quelles voies a-t-il donc parcourues pour arriver à ce degré d'endurcissement? qui lui fait méconnaître les témoignages de tendresse dont il a été comblé, et comment peut-il soutenir la vue d'un bienfaiteur dont la présence lui reproche son ingratitude et son infidélité? Tel est, ô mon Dieu, le désordre d'une âme qui vous oublie après avoir eu le bonheur de vous connaître; lorsqu'elle rend inutile les premières grâces dont vous l'aviez prévenue, elle ne connaît bientôt plus de bornes dans son infidélité, elle abuse de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans les trésors de vos miséricordes, et marchant sur les pas du disciple parjure, elle porte la lâcheté et la perfidie jusqu'aux pieds des autels, et elle vous livre à vos plus cruels ennemis

Remarquez, en effet, mes frères, jusqu'où ce disciple infidèle porte la noirceur de ses desseins. Ce n'est plus dans le conseil des Juifs qu'il s'engage à livrer son maître, c'est en s'approchant de sa personne, en lui parlant avec confiance, en le saluant avec les démonstrations de la tendresse la plus respectueuse : *Et confestim accedens ad Jesum, dixit : Ave rabbi.* (*Matth.*, XXVI, 49.) Il ose approcher ses lèvres impies du plus juste des enfants des hommes, et il consomme son crime, en faisant du gage de la paix et de la fidélité la plus sacrée, le signal de la plus lâche trahison : *Et osculatus est eum* (*Ibid.*) Vous vous attendez, chrétiens, qu'une prompte vengeance doit éclater sur ce pécheur endurci : ah ! vous ne connaissez pas toute l'étendue des miséricordes de votre Dieu, les ressources de sa bonté ne sont pas encore épuisées à l'égard du disciple cou-

pable, loin de l'accabler par des reproches, il ne lui adresse que des paroles de douceur et de clémence, il s'efforce de faire entendre à sa conscience la voix de la religion et du devoir : après lui avoir présenté son corps et son sang, il lui adresse encore le langage de la tendresse : O vous que j'ai aimé, et que j'aimerai toujours si votre cœur est sensible à mon amour : *Amice*, quel dessein vous conduit auprès de moi ? Ne savez-vous pas que votre démarche vous sera plutôt funeste qu'à celui que vous voulez perdre en lui donnant le gage de la paix et de l'amitié : *Ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.)

Mais ce n'est pas tout : parce que l'un de ses disciples a osé le trahir, il faut que tous les autres l'abandonnent et le désavouent. Déjà Pierre rougit de lui appartenir ; Pierre, destiné à devenir le chef des pasteurs, cet apôtre préféré à tous les autres apôtres pour tenir la place de Jésus sur la terre ! emporté par un zèle indiscret et téméraire, il a juré de le défendre, et de le dédommager par son attachement de l'infidélité de ses frères : déjà son courage est ébranlé, il ne laisse apercevoir qu'une démarche lente et timide, il n'ose en quelque sorte ni le suivre, ni l'abandonner : *Sequebatur eum a longe* (*Ibid.*, 58.) Bientôt nous le verrons apostat et parjure, nous le verrons trahir sa foi à la voix d'une esclave ; on lui parlera de Jésus, et il répondra jusqu'à trois fois qu'il ne le connaît point. C'est ainsi que le meilleur de tous les maîtres se trouve au moment de l'adversité sans amis, sans protecteurs, sans disciples ; il est trahi par l'un, renié par l'autre, abandonné de tous. Quelle accablante situation pour une âme généreuse et sensible ! Ne vous plaignez donc plus, chrétiens, lorsque vos bienfaits ne se répandent que sur des cœurs ingrats et insensibles, lorsque vous n'éprouvez que des persécutions de la part de ceux qui devaient vous être unis par les liens de la nature et de l'amitié. Ah ! loin d'éclater en reproches et en murmures contre ces amis infidèles, loin de chercher un adoucissement à vos peines en communiquant à toute la nature le désordre de votre âme, jetez les yeux sur votre Dieu méconnu et abandonné, n'opposez à l'injustice que les armes de la patience et de la charité, et efforçez-vous par la douceur et de nouveaux bienfaits, de vaincre la dureté des cœurs ingrats : *Amice, ad quid venisti.*

Mais reprenons l'ordre des événements que nous retrace le texte sacré, et voyons quel sera le sort de l'Homme-Dieu abandonné de ses apôtres. Déjà sur les pas du disciple perfide se presse la cohorte excitée par l'audace et la fureur ; elle l'environne, le saisit, le charge de chaînes et le conduit à Jérusalem au milieu des outrages et des injures ; vous le croiriez un criminel souillé du sang innocent et qu'on vient de surprendre sur le théâtre même de ses forfaits. Il entre, entouré d'armes et de soldats, dans cette ville inconstante qui venait de retentir du bruit de ses louanges et de ses acclamations, et dont les rues étaient encore parées des ornements de son triomphe. On l'entraîne au tribunal où s'étaient rassemblés les docteurs de la loi et les anciens du peuple : *Tenentes Jesum duxerunt ad Caïpham principem sacerdotum, ubi scribæ et seniores convenerant.* (*Matth.*, XXVI, 57.) C'est ici, chrétiens, que commence l'histoire publique des ignominies du Sauveur ; c'est ici où il entendra prononcer contre lui un jugement où toutes les règles de la justice seront méconnues, où on n'observera d'autres formes que celles qui seront dictées par les passions et la vengeance. L'envie, cette passion odieuse, qui étouffe dans le cœur de l'homme les plus nobles sentiments de la probité et du devoir, qui est l'ennemi irréconciliable du mérite et de la vertu, et qui ne pardonne qu'au vice et à l'incapacité, s'était emparée depuis longtemps de ces juges accusateurs. Témoins des prodiges et des vertus de l'Homme-Dieu, ils pouvaient facilement discerner la vérité de l'imposture, mais la haine qui les aveuglait, les rendait incapables d'un examen sérieux et approfondi.

Son crime, dit saint Jérôme, ce sont les oracles qu'il a prononcés, les discours qui ont entraîné l'admiration du peuple, cette profondeur de sagesse et de science qu'il a fait éclater : son crime, c'est d'avoir confondu par la sublimité de sa doctrine la fausse sagesse des docteurs de la Synagogue, et de les avoir réduits à la confusion et au silence. Son crime enfin, ce sont les malades qu'il a guéris, les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, c'est ce Lazare qu'il venait d'arracher des ombres du tombeau et qui, rendu à la vie et à la société, était un témoignage toujours subsistant des merveilles de sa puissance : voilà tous les titres de sa condamnation, et ils le crurent digne de mort, parce qu'il l'était des louanges et de l'estime publiques : *Hic homo, multa, signa facit.* (*Joan.*, XI, 47.)

Cependant à l'égard d'un accusé qui fixait depuis longtemps les regards de la nation, il fallait au moins sauver les apparences de la justice, il fallait au moins des prétextes pour le condamner et pour le perdre. Ah ! chrétiens, la passion en manque-t-elle jamais lorsqu'elle veut se satisfaire et qu'elle s'efforce d'opprimer l'innocence ? et les dehors de la religion ne sont-ils pas même quelquefois le voile spécieux dont elle cherche à couvrir ses persécutions ? Ces hommes vendus à l'iniquité cachent la jalousie qui les dévore sous les apparences du zèle et du bien public : ils ne sauraient anéantir les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, mais ils opposent le salut du peuple, les intérêts et la gloire de la nation, la conservation du temple et de la loi. Qu'importe, s'écrient-ils, qu'il soit coupable ou innocent, qu'importe qu'il opère des miracles au nom du Dieu vivant, ou qu'il séduise le peuple par l'artifice et l'imposture, il vaut mieux qu'il périsse que de permettre que la nation soit sacrifiée : *Quia*

expedit unum hominem mori pro populo. (*Joan.*, XVIII, 14.)

Malgré tous leurs prétextes, l'innocence de Jésus triomphait, mais bientôt ils ont recours à de nouvelles calomnies; ils ne rougissent pas de se faire des appuis parmi les hommes les plus vils et les plus méprisables; ils espèrent que de faux témoins, assurés de l'impunité, se présenteront en foule pour soutenir et fortifier leur accusation, mais leurs témoignages incertains se détruisant par d'évidentes contradictions, ne pouvaient donner à leur jugement l'apparence de la justice, *et convenientia testimonia non erant.* (*Marc.*, XIV, 56.) C'est alors qu'ils cherchent dans les réponses du Sauveur un prétexte pour le faire paraître criminel, ils tâchent de l'embarrasser par des questions frivoles et captieuses : ils le pressent de déclarer s'il n'est pas vrai qu'il s'est vanté de détruire le temple de Jérusalem et de le rétablir dans trois jours; ils l'interrogent sur sa doctrine et ses disciples, et parce qu'il répond qu'il n'a rien dit en secret, qu'il a toujours parlé publiquement et qu'il en appelle au témoignage de ceux qui ont entendu ses discours, on lui reproche de manquer au respect qu'il doit au grand prêtre. Celui-ci à son tour l'accuse de blasphémer, il déchire ses habits et le juge digne de mort. Aussitôt de ce tribunal de sang s'élèvent des voix tumultueuses qui répètent que Jésus est digne de mort, des injures on se porte aux outrages les plus sanglants, les uns lui crachent au visage, les autres l'accablent d'une grêle de coups, ceux-ci lui bandent les yeux, ceux-là le frappent et l'engagent à désigner celui d'entre eux qui l'a frappé. *Tunc exspuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt.* (*Matth.*, XXVI, 67.)

Je passe sous silence l'horrible attentat de cet esclave qui ose lui donner un soufflet. « Que le ciel qui en est témoin, s'écrie saint Jean Chrysostome, soit saisi d'horreur, que la terre épouvantée en frémisse, que l'un et l'autre soient encore plus étonnés de la patience du Sauveur : » *Exhorrescat cœlum, et contremiscat terra de Christi patientia.* En effet, la douceur de Jésus-Christ livré à l'insolence de ses ennemis, est encore plus surprenante que leur cruauté : il ne lui échappe ni plainte, ni murmure, ni reproche; on l'accuse des crimes les plus odieux, on le flétrit par les impostures les plus criantes, on le déshonore par les outrages les plus sanglants et il garde un tranquille silence : *Jesus autem tacebat.* (*Matth.*, XXVI, 63.) Un téméraire le frappe au visage en lui reprochant qu'il a manqué de respect au pontife : et il ne se venge que par cette réponse pleine de modération et de sagesse : *Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal que j'ai dit, mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? « Si male locutus sum testimonium perhibe de malo.* » (*Joan.*, XVIII, 23.)

Quelle leçon pour nous, chrétiens, qui sommes toujours portés à nous plaindre des traitements injustes que nous recevons de la part de nos frères : loin de regarder nos ennemis dans les desseins de Dieu, et dans l'ordre de notre prédestination éternelle, nous ne les regardons que comme des obstacles à nos intérêts et à notre félicité, et nous étudions les temps, les lieux, les personnes, pour tirer une vengeance éclatante de leurs outrages. Jésus-Christ, au contraire, se soumet à tous les opprobres, il reçoit un soufflet d'une main sacrilége, afin d'expier par sa patience l'orgueil de notre esprit et les dispositions injustes de notre cœur. C'est ainsi qu'il apprend à tous les hommes à conserver la douceur dans les injures, l'empire sur leurs passions, l'égalité d'âme dans tous les événements de la vie, et à démêler à travers les coups que les passions leur portent, la sagesse et la main invisible du Dieu qui les conduit : *Jesus autem tacebat.*

Continuons cependant à suivre l'histoire des ignominies du Sauveur, au sortir de la maison de Caïphe, où il avait été livré à l'insolence et à la brutalité des ministres et des serviteurs du pontife, où il avait été exposé pendant toute la nuit, à des opprobres dont le seul souvenir arrache des larmes à notre foi et à notre piété, on le conduit au prétoire suivi d'une foule de séditieux qui l'insultent, et c'est ici où l'ouvrage des ténèbres doit recevoir sa consommation, puisque l'Homme-Dieu y sera sacrifié à la politique la plus lâche et la plus barbare. Vous le savez, chrétiens, pour les hommes élevés en dignité et investis de la confiance du monarque, rien n'est plus dangereux que des vues d'ambition et d'intérêt, et lorsque dans l'administration des charges publiques, on se trouve placé dans certaines situations difficiles, où il faut se prononcer entre la conscience et l'intérêt, il est bien à craindre que l'amour de soi-même ne l'emporte sur l'amour de la justice et de l'honneur. On aime la vertu, lorsqu'il est utile ou glorieux de se déclarer pour elle, on cherche à défendre l'innocent lorsqu'on n'a rien à redouter du crédit de ses persécuteurs; mais, dès que le zèle et le courage peuvent devenir un obstacle à l'élévation, on substitue les détours d'une timide et honteuse politique, aux règles inviolables de l'équité; on cherche des ménagements pour concilier la vérité et le mensonge, et on ne tarde pas à sacrifier tous les devoirs à la fortune.

Telle était la politique de Pilate : dès qu'on a fait comparaître Jésus devant son tribunal, il semble d'abord s'intéresser à sa cause, il ne voit dans les accusations dirigées contre lui que des clameurs frivoles et populaires, que les excès de la fureur et de la jalousie, plutôt que des dépositions sérieuses et importantes; il avoue même qu'il ne trouve en lui aucun crime pour le condamner : *Ego nullam invenio in eo causam.* (*Joan.*, XVIII, 38.) Mais, dès qu'on lui parle de l'amitié de César, et du rapport que cette cause peut avoir avec la personne de ce

prince, dès qu'on le met dans la nécessité de choisir entre le devoir et la fortune, entre la conscience et l'intérêt, il délibère, il chancelle, il s'affaiblit, il craint de travailler avec courage à la justification de Jésus, il le déclare même criminel, en demandant qu'on lui fasse grâce, il ose même le mettre en parallèle avec un scélérat que des crimes publics avaient rendu digne de mort, et sous prétexte de le sauver en excitant la compassion du peuple, il l'abandonne à toute la fureur de ses ennemis : *Quem vultis dimittam vobis, Barrabam an Jesum?* (*Matth.*, XXVII, 17.)

Quel spectacle, chrétiens. D'un côté le Dieu de l'innocence et des vertus, de l'autre, un homme d'injustices et de crimes : d'un côté, le Dieu de paix et d'union; de l'autre, un homme de sang et de discordes; le Dieu de la miséricorde et de la bienfaisance, et un homme de meurtre et de sédition. O comble de l'injustice et de l'aveuglement! le peuple ne délibère pas dans un tel choix, les vertus de Jésus lui sont plus odieuses que les crimes de Barrabas. Qu'il périsse, s'écriaient-ils, cet homme dont les discours et les exemples sont une censure continuelle de nos démarches, que notre postérité soit proscrite, sans temple, sans lois, sans autels, sans sacrifices, qu'elle devienne la honte et l'opprobre de toutes les nations; que Dieu redemande à nos neveux le sang que nous voulons répandre, qu'il passe sur leurs têtes de générations en générations, et qu'il annonce aux siècles futurs la haine implacable que nous lui portons : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.) *Non hunc sed Barrabam.* (*Joan.*, XVIII, 40.) Hélas, mes frères, nous ne pouvons pas comprendre les motifs de cette indigne préférence, nous frémissons d'horreur en entendant cet arrêt sacrilége, nous sommes portés à appeler toutes les malédictions sur le juge corrompu qui a osé le prononcer, nous crions mille fois anathème aux Juifs, qui ont pu le demander; ne sommes-nous pas nous-mêmes ce juge coupable, et n'est-ce point là le langage que nous tenons tous les jours au fond de notre cœur? Lorsque nous sommes obligés de décider entre notre Dieu et nos passions : un ambitieux entre son Dieu et les honneurs de la terre, un voluptueux entre son Dieu et l'idole de son cœur, un avare entre son Dieu et ses trésors, tous les pécheurs enfin, entre Dieu et le monde, le vice et la vertu, Jésus-Christ et Barrabas, nous prononçons comme les Juifs contre notre Dieu; et sans interroger la voix de notre conscience, sans balancer les intérêts de la religion et du devoir, nous nous écrions comme eux, je ne veux point de mon Dieu, je ne veux que le monde et mes passions : *Non hunc sed Barrabam.*

Mais avançons, je n'ai encore dévoilé qu'à demi le mystère de l'iniquité. Pilate, toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, mais toujours plus timide et plus lâche, ordonne contre lui la peine de la flagellation, dans l'espérance frivole que le sang qu'il fera répandre, obtiendra grâce pour le sang qu'il veut conserver et qu'un moindre crime lui épargnera un plus grand crime : *Tunc ergo apprehendit Jesum Pilatus, et flagellavit.* (*Joan.*, XIX, 1.) Quelle scène sanglante se prépare! Jésus dépouillé de ses vêtements est attaché à la fatale colonne : ici, chrétiens, que votre foi supplée à mes discours, épargnez la sensibilité et la douleur qui oppriment mon âme, dispensez-moi de vous dépeindre les ministres de cet affreux supplice la fureur dans les yeux, le blasphème à la bouche, les verges dans les mains... Barbares, s'écrie saint Bernard, empressez-vous de décharger toute votre colère sur cette innocente victime; que vos bras loin de s'affaiblir redoublent leurs efforts, vos coups sont comptés dans les desseins de la sagesse éternelle, et celui qui dirige à son gré les transports de votre rage saura bien les arrêter; lorsque le nombre en sera rempli. Mais, qu'aperçois-je? celui qui était revêtu de la lumière comme d'un vêtement, n'est plus couvert que de la confusion, des ruisseaux de sang inondent le prétoire, le corps de Jésus ne présente plus qu'une plaie dont les bourreaux eux-mêmes détournent leurs yeux avec horreur; c'est le fer rouge qui, sortant de la fournaise, étincelle et s'agite sous les coups redoublés du marteau. Anges du ciel, pourquoi ne venez-vous pas couvrir de vos ailes le déshonneur du Dieu que vous adorez? Mais je m'aperçois que je tiens ici le langage de l'homme; il faut que les oracles s'accomplissent dans toute leur étendue, le calice de fureur est toujours dans les mains d'une justice inexorable : *Calix in manu Domini,* elle l'incline, elle le verse à grands flots sur la tête de l'Homme-Dieu, *et inclinavit ex hoc, in hoc,* et cependant son amertume n'est pas encore épuisée : *Verum tamen fæx ejus non est exinanita.* (*Psal.* LXXIV, 9.)

En effet, peu satisfaite du supplice de la flagellation, la cruauté des Juifs médite encore contre le Sauveur de nouveaux attentats. Ils se rappellent que, pendant sa vie, il s'était dit leur roi, et ils forment le dessein de le couvrir des marques humiliantes de sa royauté. Aussitôt un des soldats se détache de la troupe, et de quelques rameaux d'épines entrelacés, lui forme un diadème, celui-ci lui arrache ses habits pour le revêtir d'un manteau de pourpre, un autre place dans ses mains un fragile roseau, tous ensemble se prosternent pour lui rendre des hommages de dérision; ils l'appellent roi des Juifs, en le frappant de son sceptre ignominieux : *Ave rex Judæorum.* (*Matth.*, XXVII, 29.) Ah! chrétiens, détournez un instant vos regards des bourreaux pour les arrêter sur la victime, et vous comprendrez ce que cette scène d'outrage renferme de merveilleux et de divin, vous comprendrez que ces marques humiliantes de royauté deviurent le monument le plus

authentique et le plus durable de la gloire de Jésus, et que les Juifs en ajoutant l'insulte à la fureur, firent de Jésus, le plus glorieux et le plus puissant des rois.

On place sur son front une couronne d'épines : Et quel autre diadème, dit saint Ambroise, pouvait mieux convenir à celui qui devait être le roi des martyrs et des confesseurs, le roi des solitaires et des pénitents, le roi des âmes affligées et persécutées? Quel diadème pouvait mieux convenir qu'une couronne d'épines à celui qui avait pris naissance dans un antre sauvage et abandonné, qui avait vécu au sein des humiliations et de l'indigence, qui était descendu sur la terre pour y établir le règne des tribulations et des souffrances. Que les autres monarques chargent leurs têtes des ornements frivoles du luxe et de la vanité, que leur front brille sous l'éclat de l'or et de la pourpre. Jésus, le roi des Juifs, le vainqueur de tous les héros et de tous les monarques, ne veut qu'un diadème sanglant pour symbole de sa royauté et de son triomphe, et ses ennemis ne sauraient mieux annoncer sa domination et son empire, que par les épines dont ils couronnent son chef sacré.

Mais pourquoi lui donner un roseau pour sceptre? Ah! répond saint Augustin, c'est pour désigner le genre de puissance qu'il devait employer dans l'établissement de son empire; c'est pour nous apprendre que ce n'était point par la force et la violence, mais par la douceur et la faiblesse même qu'il voulait soumettre et conquérir le monde. Ce roseau fragile se changera bientôt en un sceptre de fer par qui tous les autres sceptres seront brisés, et qui écrasera ses ennemis mêmes selon la promesse qu'il en a reçue: ***Reges eos in virga ferrea.*** (*Psal.* II, 9.) Ce roseau à demi rompu opérera dans ses mains des merveilles plus étonnantes que tous les prodiges qui ont pu fixer jusqu'ici l'admiration des hommes, il commandera aux puissances de la terre et aux puissances de l'enfer, il anéantira la Synagogue et ensevelira avec elle sa honte et ses remords, il renversera les idoles et les autels des peuples barbares, et fera fléchir l'univers entier sous le joug de l'Evangile. Le voilà, le grand prodige que les Juifs ne soupçonnaient pas, lorsqu'ils ne croyaient couronner qu'un roi de dérision et de théâtre.

Le voilà, mes frères, notre roi et notre maître dans l'état d'humiliation où je viens de vous le dépeindre! Vous ne le reconnaîtrez pas, vous hommes avares et ambitieux, qui ne recherchez que les trésors et les honneurs de la terre; vous ne le reconnaîtrez pas non plus, vous chrétiens sensuels et voluptueux! Un tel roi n'accorde rien à l'intérêt et à la cupidité, il ne promet que des biens éternels, et vous n'aimez que les biens fragiles et périssables; il ne présente à vos regards qu'une couronne d'épines, une pourpre honteuse et ensanglantée, et vous ne cherchez qu'à flatter votre orgueil des pompes du luxe et de la vanité; c'est le roi des tribulations et des souffrances, et il ne régnera jamais sur des cœurs séduits par la mollesse et les plaisirs. O vous, âmes justes et ferventes, que votre Dieu trouve toujours dociles aux inspirations touchantes de sa grâce, vous le reconnaîtrez sous ces dehors obscurs et humiliants; ses plaies pourront tromper vos yeux, mais elles ne tromperont pas votre amour. Au milieu de cette foule de persécuteurs qui l'environneront, vous tomberez à ses pieds, et vous lui direz avec les sentiments que votre foi vous aura inspirés : Dieu de mon cœur, que vous êtes grand dans cet état de souffrances et d'ignominies! Jetez un regard de bonté sur moi, ne me confondez pas avec les ennemis qui vous entourent et qui blasphèment votre auguste nom : reconnaissez en moi votre serviteur et votre fils, et montrez-vous mon père et mon sauveur, étendez sur moi ce sceptre mystérieux et bienfaisant, et qu'il serve à affermir mes résolutions et mon courage au milieu des épreuves et des disgrâces de la vie. Mais concluons, chrétiens, et après vous avoir montré Jésus-Christ comme un modèle de pénitence au jardin des Oliviers, comme un modèle de douceur dans les tribunaux de Jérusalem, il me reste à vous le présenter comme un modèle d'amour sur la montagne du Calvaire.

TROISIÈME PARTIE.

Ce ne serait point assez entrer, mes frères, dans les desseins de la Sagesse éternelle, que de considérer avec attendrissement les disgrâces et les opprobres qui ont marqué tous les pas de Jésus dans la route qu'il vient de parcourir, et dans les sentiers pénibles qui doivent marquer encore la plénitude et la consommation de son sacrifice. Dieu nous fait dans ce mystère de douleur une autre leçon bien plus utile et bien plus touchante, une leçon qu'il nous importe par conséquent de méditer et d'approfondir. Dieu va placer Jésus-Christ sur la croix pour le rendre à la face de toute la terre un monument public de toutes les rigueurs de la justice, mais aussi pour l'établir comme un témoignage toujours sensible de ses miséricordes; de sorte que tous les oracles et toutes les prophéties doivent s'accomplir aujourd'hui par l'heureuse rencontre de la justice et de la paix : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 11.)

Aussi, chrétiens, ne cherchons que dans le cœur de l'Homme-Dieu les motifs de ses outrages et de son sacrifice : ce n'est ni la trahison d'un apôtre, ni la jalousie des pontifes, ni la politique barbare de Pilate, ni l'aveuglement des Juifs, qui ont été les causes primitives de sa mort. Dieu faisait servir l'injustice des hommes à l'accomplissement de ses desseins éternels, il consommait le grand ouvrage de notre rédemption par ces voies secrètes et incompréhensibles qui devaient révolter l'orgueilleuse prudence du siècle, et consoler la foi docile des enfants de lumière; mais l'amour de Jésus-

Christ pour des créatures formées à sa ressemblance, cette ardente charité qui le fit descendre du trône de sa gloire pour le revêtir de nos misères et de nos faiblesses, furent la véritable cause de ses supplices et de sa mort. En vain les puissances de la terre et les puissances de l'enfer se seraient réunies pour conjurer sa ruine, leurs conseils et leurs efforts auraient été confondus, si l'amour n'eût en quelque sorte enchaîné la victime sous les coups de leur fureur : sans l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, la foi s'intimide et s'affaiblit, la raison se déconcerte à la vue des souffrances et des ignominies de l'homme Dieu, l'esprit se révolte en envisageant la sagesse éternelle exposée aux mépris et aux humiliations. Mais avec l'amour de Jésus-Christ, toutes les difficultés disparaissent, tout s'explique et se développe dans le mystère de la Croix : Il m'a aimé, dit l'apôtre, et je ne suis plus surpris qu'il se soit livré pour moi. *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II, 20.)

Amour généreux et désintéressé. A peine le peuple impétueux dans ses désirs est-il parvenu à rassurer la conscience tremblante de Pilate, et à obtenir de ce magistrat corrompu une sentence de mort, qu'il se précipite sur sa victime et se hâte de consommer son crime : *Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt.* (*Joan.*, XIX, 16.) Revêtu des marques humiliantes de sa royauté, chargé de l'instrument de son supplice, l'Homme-Dieu se traîne douloureusement sur la route du Calvaire, il chancelle, il succombe à chaque pas sous la pesanteur de sa croix, il entend les transports frénétiques d'une multitude qui se répand en outrages et en blasphèmes, il aperçoit les prêtres, les pontifes, les habitants d'une ville comblée de ses bienfaits qui accourent pour se repaître avec avidité du spectacle sanglant de sa mort. Au milieu de son affliction, son cœur ne paraît sensible qu'aux malheurs qu'ils se préparent, son amour lui cache les horreurs de la mort et ne lui découvre que les infidélités de son peuple. A la vue des calamités qui menacent Jérusalem ses entrailles sont émues, sa tendresse excite ses gémissements et ses plaintes, toute sa compassion se tourne vers cette ville ingrate; et tandis que ces femmes qui le suivent s'attendrissent sur l'excès de ses maux, et ne peuvent refuser leurs larmes au sanglant spectacle de ses souffrances : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous mêmes et sur vos enfants, car le temps approche où on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté : « Nolite flere super me, sed super vos, etc. »* (*Luc.*, XXIII, 28, 29.) O vous, chrétiens toujours infidèles et toujours prévaricateurs, son amour vous tient encore aujourd'hui le même langage; tandis que vous venez vous attendrir chaque année, au souvenir de ses humiliations et de ses opprobres, en conservant toujours les chaînes qui captivent votre cœur, il vous avertit que ses souffrances ne sont pas l'objet le plus touchant qui doive occuper vos esprits et exciter votre compassion, il vous défend de lui donner une seule larme, un seul soupir : *Nolite flere super me :* Pleurez sur vous-mêmes, sur votre inconstance, sur votre aveuglement, sur vos faiblesses, poussez alors des cris de douleur et de repentir : *Super vos flete.* Pleurez surtout de ne lui avoir donné tant de fois que des larmes d'un moment, de l'avoir pleuré à l'autel et au Calvaire pour aller ensuite le crucifier dans le monde et dans votre cœur : *Nolite flere super me*, etc.

Amour généreux et bienfaisant : à peine ce nouvel Isaac est-il étendu sur le bûcher où sa tendresse doit l'immoler à la justice de son Père, à peine est-il élevé sur cet arbre mystérieux de la croix, dont les fruits doivent répandre dans les âmes les principes de la vie et de l'immortalité, qu'il forme ses disciples à la patience et à la pratique des vertus les plus héroïques, et qu'il laisse à toutes les générations l'exemple le plus touchant de sa bonté et de ses miséricordes. Il prie pour ses persécuteurs et ses bourreaux, il leur pardonne dans le temps même qu'ils méprisent ses prières, qu'ils regardent comme impur le sang qu'il répand pour laver leurs souillures, qu'ils ajoutent à ses douleurs la dérision et le blasphème. O mon Père, s'écrie-t-il, ne leur imputez pas un crime qui doit procurer de si grands bienfaits à l'univers : *Pater, dimitte illis.* (*Ibid.* 34.) La victime qu'ils immolent est le prix de la réconciliation du monde entier, cette croix qu'ils regardent comme un objet de honte et de scandale, porte la vie et le salut de tous les hommes; ne distinguez pas nos ennemis des autres enfants de votre alliance; que le sang qui coule de mes plaies efface tout crime du livre de vos vengeances ; qu'ils deviennent tous dans ce jour de miséricorde mes cohéritiers et mes frères ; les ténèbres de leur esprit ont plus de part aux persécutions dont ils m'affligent que la dépravation de leur cœur ; mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! *Pater, dimitte illis, non sciunt enim quid faciunt.* O mon Sauveur, du haut de votre croix, quelle leçon vous donnez à la terre ! Au milieu de tant d'outrages, vous priez pour vos bourreaux, vous les comblez de vos grâces et de vos bénédictions tandis que parmi les enfants de votre Eglise qui devraient se montrer les disciples de votre charité et de votre Evangile il en est un si grand nombre qui ne peuvent consentir à pardonner à leurs frères, qui respirent encore la haine lorsque le souffle de vie expire sur leurs lèvres, et qui sèment jusque dans les cendres de leur tombeau des germes de division et de discorde, ou laissent à leur postérité le soin de leur inimitié et de leur vengeance !

Amour victorieux et triomphant ; Jésus, attaché à la croix et prêt à rendre le dernier soupir, se forme encore des disciples; les dernières paroles de sa bouche mourante brisent le cœur d'un scélérat qui expire à

ses côtés, et le font passer en un instant des ténèbres à la lumière, de l'iniquité à la justice, de l'incrédulité à une foi ferme et agissante que les clameurs publiques et les railleries de la multitude ne peuvent ébranler. Frappé par un trait de cette grâce divine qui renverse tous les obstacles, qui exerce son empire sur les cœurs les plus rebelles et les plus endurcis, ses erreurs se dissipent, ses doutes disparaissent, son âme s'ouvre tout entière aux consolations du mystère des souffrances de Jésus, il rend témoignage à sa divinité; et dans la confiance que lui inspire ses miséricordes, il le conjure de lui accorder une place dans le royaume où il doit associer à sa gloire et à son triomphe les justes de tous les siècles : *Memento mei, cum veneris in regnum tuum.* (*Luc.*, XXIII, 42.) O mon Dieu! vous êtes fidèle dans vos promesses, vous ne rejetterez jamais les transports d'un cœur qui vous appelle lorsque sa confiance est animée par un véritable amour de la justice, et si les oracles de votre Evangile nous causent de justes alarmes sur la destinée de ces hommes endurcis dans le crime, qui diffèrent leur conversion jusqu'à la mort, c'est que leur retour vers vous dans ces derniers moments ne sont presque jamais que l'effet de la crainte et de la faiblesse. L'exemple du larron pénitent prouve à toute la terre que vous ne refusez jamais un pécheur qui gémit sincèrement sur ses infidélités; c'est cette confiance sans bornes dans votre amour, qui lui mérite cette promesse consolante : Je veux que vous soyez témoin de ma gloire comme vous l'avez été de mes souffrances, de mes humiliations; oui, *Je vous le dis en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le royaume des cieux : « Hodie mecum eris in paradiso. »* (*Ibid*, 42.)

Amour attentif et constant jusqu'au dernier soupir. Jésus interrompt la voix de sa douleur pour confier sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère. *Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 26, 27.) Il jette un dernier regard sur cette sainte fille de Juda, plongée au pied de la croix dans un abîme de tribulation et d'amertume. Quels témoignages douloureux d'une tendresse maternelle dans cette triste séparation! O mon Dieu! vous seul pouvez nous apprendre quelle fut l'étendue du sacrifice dans le cœur du fils et dans celui de la mère! Marie ne fait point entendre les accents de ses plaintes et de ses gémissements, elle ne s'exprime que par le silence et la consternation. Ah, chrétiens! si quelquefois vous avez éprouvé les excès de la disgrâce et de l'infortune, ce spectacle n'aura rien qui doive vous surprendre : vous savez qu'il est des situations où le cœur ne peut s'entretenir qu'avec lui-même; la douleur qui le pénètre est trop déchirante, il se sent trop faible pour pouvoir la répandre au dehors, et lorsqu'il commence à se plaindre, il n'est pas éloigné de s'ouvrir au repos et aux consolations.

Enfin, toutes les promesses étaient accomplies, tous les oracles vérifiés : le mystère de la charité se consomme, la victime de propitiation contemple avec joie les travaux et les succès de son ouvrage, du haut de sa croix elle prononce ces paroles qui seront à jamais le fondement des espérances et de la gloire de tous les justes : *Tout est accompli.* Les volontés de mon Père sont exécutées, les coups de ses vengeances sont arrêtés, les droits de la justice et ceux de la miséricorde sont conciliés, les ombres et les figures de l'ancienne alliance sont réalisées, les désirs de tous les âges et de toutes les nations sont accomplis; tout est consommé : *Consummatum est;* à ces mots il ouvre encore une fois les yeux à la lumière, il incline sa tête sacrée pour adorer la justice de son Père, il permet à la mort d'approcher, et il expire : *Et inclinato capite, tradidit spiritum.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Il expire... Ah, chrétiens! ne vous scandalisez pas de cette expression, car tandis que c'est à la mort que se terminent les plus brillants succès et les plus glorieuses entreprises des conquérants de la terre, c'est là que commencent les succès et la gloire de Jésus! Du haut du Calvaire il réprouve l'ancien peuple et il s'en forme un nouveau. Dans cet état d'humiliation, plus formidable que des armées rangées en bataille, plus fort et plus puissant que les princes et les Césars sous l'orgueil du diadème, il fait descendre les héros du char de la victoire pour les conduire au pied de cette croix d'ignominies, et il triomphe de la science et de la sagesse insensée du monde : *Regnavit a ligno Deus.*

Il expire, et tandis qu'à ce dernier moment, les autres hommes succombent par faiblesse et par impuissance, Jésus meurt par la force et la vertu de son pouvoir; il donne lui-même le signal de sa mort, il pousse un grand cri et la nature reconnaît son maître et son législateur : le soleil perd sa lumière, les rochers se brisent, la terre s'entr'ouvre et s'ébranle jusque dans ses fondements, le voile du temple de la cité criminelle se déchire et les justes sortant de la nuit des tombeaux, viennent augmenter le trouble et la consternation des ennemis de l'Homme-Dieu : *Regnavit a ligno*

Il expire enfin; et bien loin que la mort soit un sujet d'humiliation et d'opprobres pour lui, c'est dans cet état qu'il veut paraître dans tous les siècles aux yeux de l'univers; c'est dans cet état qu'il ordonne à ses apôtres de le prêcher aux monarques et aux sujets, aux puissants et aux faibles, dans les provinces et dans les empires, dans les palais des grands et dans la chaumière du pauvre : *Prædicamus Christum crucifixum.* (*I Cor.*, I, 23.)

C'est dans cet état qu'il nous est ordonné de vous le prêcher, chrétiens, et de vous l'offrir avec la même confiance que l'Apôtre comme le plus auguste monument de la sagesse et de la force de Dieu : *Prædicamus*

Christum crucifixum, Dei virtutem et sapientiam. Voulez-vous donc, mes très-chers frères, connaître votre Dieu, et le connaître sous les traits qui le caractérisent? je ne vous dirai plus de vous transporter à l'origine du monde pour admirer les merveilles de sa puissance, mais je vous dirai avec le Prophète : Marchez sur la montagne du Calvaire; c'est là que vous le verrez agir en Dieu et se montrer dans toute l'étendue de ses perfections adorables, puisqu'il s'abaisse et qu'il s'immole pour le salut du monde. Voyez cette tête penchée, ces bras étendus pour vous recevoir; pensez qu'il ne se proposait que vous seul pour prix de ses souffrances, que ses derniers soupirs ont été pour vous, que ses derniers regards ont expiré sur vous. Le reconnaissez-vous, votre Dieu et votre libérateur? il est mort par amour pour vous, et vous refusez de vivre pour lui; il vous a sacrifié son sang et sa vie, et vous lui refusez le sacrifice de votre cœur et de vos hommages; il a pensé à vous jusqu'à la fin de ses jours, et vous voudriez l'oublier jusqu'à la fin de vos jours, vous voudriez attendre jusqu'à votre dernier jour pour vous soumettre à sa loi, et accomplir les préceptes de son Evangile!

Non, mon Dieu! nous ne voulons pas résister plus longtemps aux pressantes sollicitations de votre amour, nous ne voulons pas plus longtemps faire du signe de notre salut le signe de notre ruine et de notre réprobation. Vous êtes aujourd'hui sur le trône de vos miséricordes : c'est là que vous avez promis d'attirer tout à vous, et de multiplier sur vos enfants les merveilles de votre charité; c'est là aussi où nous voulons éprouver les effets salutaires de votre grâce. Périssent ces jours de deuil et d'affliction où nous avons méconnu votre loi sainte, pour suivre les penchants funestes d'une nature corrompue; périssent enfin ces jours d'un opprobre éternel, où, au milieu des plaisirs et des fêtes de Babylone nous avons foulé aux pieds et la croix, et le Dieu de la croix. Vous connaître et vous aimer, ô mon Dieu! sera désormais notre science et notre bonheur. Et vous aussi, croix adorable, soyez pour jamais l'objet de nos hommages, et de notre amour. Ah! lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment qui doit fixer nos destinées éternelles, nous verrons s'évanouir tout le prestige et toutes les illusions de la terre; oui, dignités, honneurs, tout nous fuira, tout nous abandonnera; eussions-nous été les maîtres et les arbitres du monde, il ne nous restera que vous seul. Heureux alors l'homme dont vous aurez réglé la conduite et les démarches, il vous aura choisi pour son guide et son modèle dans le temps, et vous deviendrez le plus ferme appui de son espérance dans l'éternité, que je vous souhaite.

SERMON VII.

SUR LA RÉSURRECTION DE JÉSUS CHRIST.

Erit sepulchrum ejus gloriosum : et levabit signum in nationes,... et dispersos Juda colliget a quatuor plagis terræ. (*Isa.*, XI, 10.)

Son tombeau sera glorieux, il élèvera son étendard au milieu des nations, et il rassemblera des quatres parties du monde les enfants dispersés de Juda.

Riches et conquérants de la terre qui croyez vous immortaliser en remplissant quelques instants la scène du monde de tant de bruit et de fracas! je n'ai besoin pour me convaincre de la vanité et du néant de vos grandeurs, que de jeter les yeux sur la tombe qui doit recevoir vos dépouilles mortelles, voilà où se terminent le faste de vos prétentions, les songes de votre fortune, le succès de vos glorieuses entreprises : titres, dignités, honneurs, tout s'ensevelit avec vous dans la poussière du tombeau. J'éprouve des impressions bien différentes, mes frères, à la vue du sépulcre de l'Homme-Dieu, j'y vois le terme des disgrâces et des humiliations, et le commencement de la gloire la plus éclatante et la plus durable. Les mystères les plus ignominieux n'ont plus rien d'obscur et d'incompréhensible pour moi, la suite des oracles et des prophéties se développe et le sens des Ecritures se manifeste. En effet, mes frères, c'est dans ce jour que l'Eglise semble appeler, par prédilection, le jour du Seigneur, que Jésus cesse d'être un Dieu inconnu et abandonné; cet homme de douleur et d'infirmités, selon le langage du prophète, chargé jusqu'ici des anathèmes du ciel et de la terre, passe du comble des humiliations à la gloire des triomphes les plus constants, en brisant les liens de la mort il accomplit toutes ses prédictions, il justifie la sainteté de sa doctrine et il couronne tous ses travaux. Ses disciples, si faibles et si chancelants, que le spectacle du Calvaire avait abattus et dispersés, semblent renaître avec leur Maître, ils se réunissent autour de lui avec un zèle et un attachement désormais au-dessus de toutes les épreuves et de toutes les contradictions, et afin de faire passer dans tous les cœurs l'amour qui les embrase, ils méditent déjà la conquête du monde. A leurs voix l'univers paraît sortir d'un sommeil léthargique, les peuples abjurent leurs erreurs et foulent aux pieds les images impuissantes de leurs dieux, pour embrasser le scandale et la folie de la croix, tout cède enfin à l'éloquence de ces hommes nouveaux; la Synagogue seule reste insensible et endurcie au milieu de ce soulèvement universel, et le flambeau qui brûle pour tant d'autres semble augmenter les ténèbres qui l'environnent.

Hélas! Messieurs, pourquoi faut-il qu'une pensée douloureuse vienne troubler la joie que devraient nous faire éprouver les triomphes de notre Dieu! La docilité de ces peuples qui accourent en foule aux pieds des premiers apôtres de l'Evangile a encore ses modèles de nos jours, mais l'aveuglement des prêtres et des pontifes de la loi n'y trouve que trop d'imitateurs, et à mesure que l'arbre sacré de la croix continue à porter des fruits de grâce et de bénédiction dans les contrées lointaines, il semble périr

et se dessécher au milieu de nous. Triste résultat des maximes funestes qu'une philosophie mensongère présente tous les jours à la mollesse et à l'oisiveté de notre siècle! Ces esprits altiers et indociles s'éloignent des routes connues de la vérité, ils essayent de soulever le voile qui couvre nos mystères et en s'applaudissant de leur victoire ils tombent dans des écarts qui ne prouvent que trop l'aveuglement de l'homme, lorsqu'il ne prend pour guides que ses passions et ses caprices. Voulez-vous, Messieurs, vous former une juste idée de leurs erreurs et de leurs contradictions, réfléchissez quelques instants avec moi sur la conduite des prêtres de la Synagogue, à l'égard du grand événement de la résurrection de Jésus-Christ, et vous vous convaincrez qu'il n'est pas d'hommes moins raisonnables que ces hommes qui se flattent de penser et d'agir suivant les lumières de la raison. Je me propose donc, Messieurs, de vous faire voir, dans la première partie de ce discours, que les preuves de la résurrection du Sauveur confondent tous les doutes et les contradictions de l'incrédule; et afin de vous présenter dans ce mystère quelques vérités qui puissent vous édifier et vous instruire, je vous montrerai, dans une seconde partie, que la foi de la résurrection du Sauveur est la source des plus abondantes consolations pour le chrétien. Ne perdons rien, messieurs, du détail de ces réflexions si propres à nous affermir dans notre foi, et à ranimer nos espérances. *Regina cœli.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout l'édifice de notre religion, mes frères, repose sur la résurrection de Jésus-Christ; si elle est démontrée vraie elle suppose la vérité et la certitude de tous les autres mystères; la doctrine de l'Evangile est divine, et ses promesses portent le caractère de l'infaillibilité. Mais si Jésus-Christ n'a pu commander à la mort, sa divinité et sa toute-puissance ne sont que des qualités usurpées, et je ne vois dans ses miracles les plus éclatants que les prestiges du mensonge et de l'artifice. C'est le langage que tenait autrefois l'apôtre saint Paul aux fidèles de l'Eglise de Corinthe : Mes frères, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est inutile, votre foi est vaine et sans appui, et nous ne sommes nous-mêmes que des imposteurs : *Si Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra et invenimus falsi testes.* (I *Cor.*, XV, 14.) Pourquoi cela, chrétiens, c'est que Jésus-Christ en a toujours appelé, pendant sa vie modeste, à la vérité de sa résurrection, pour prouver la divinité de sa mission. Voyez-le pressé par les Juifs de faire paraître quelque signe dans les cieux, pour les convaincre de sa génération divine; voici toute sa réponse : Cette nation infidèle me demande des prodiges, elle n'en aura pas d'autre que celui dont le prophète Jonas fut la figure : *Sic erit Filius hominis in corde terræ.* (*Matth.*, XII, 40.) Entendez-le s'adresser aux pharisiens qui lui demandent un miracle pour établir l'autorité de sa puissance : *Quod signum ostendis quia hæc facis?* (*Joan.*, II, 18.) Détruisez ce temple visible qui est mon corps, et dans trois jours je le rétablirai : *Solvite templum hoc et in tribus diebus excitabo illud.* (*Ibid.*, 19.) Suivez-le dans le cours de son ministère : il commande en maître à la nature, la vertu de sa parole ranime les cendres des tombeaux, et il étonne le monde par ses merveilles. Il ne veut pas cependant se servir de sa puissance pour attester sa divinité, il impose silence aux malades sur leur guérison, et il défend à ses disciples de faire connaître ses miracles avant qu'il ne soit sorti du tombeau : *Nemini dixeritis donec Filius hominis a mortuis resurgat.* (*Matth.*, XVII, 9.) Il a donc contracté aux yeux de tout l'univers l'obligation de rester libre dans la demeure des morts, et s'il a accompli sa promesse, tous les doutes sont levés, toute dispute est terminée, dit saint Augustin : *Resurrexit Christus : absoluta res est.*

Oui, mes frères, puisqu'il s'agit d'un événement qui imprime à jamais le sceau de la vérité ou du mensonge à notre religion, vous conviendrez d'abord avec moi qu'on doit apporter dans la discussion de ses preuves une attention et une maturité proportionnées à l'importance de la matière, car si dans le gouvernement des affaires politiques on réprouve cette légèreté et cette précipitation qui décident sans examen, combien ces défauts ne seront-ils pas moins excusables quand il s'agira de porter un jugement décisif dans une cause qui renferme pour nous les intérêts du temps et ceux de l'éternité; quelle route devaient-ils donc suivre, ces hommes qui dans tous les siècles se sont arrogé les titres fastueux de réformateurs des croyances humaines? Avant de chercher à anéantir la foi de nos mystères, ils devaient examiner, discuter, approfondir les raisonnements qui les combattent et les raisons qui les appuient, ils devaient surtout ne point séparer de leur examen cette droiture et cette franchise qui ne veut et ne recherche que la vérité et qui sait se montrer inaccessible à l'orgueil et aux préjugés de l'esprit aussi bien qu'aux faiblesses et aux passions du cœur. Mais il en est arrivé bien autrement à l'égard des ennemis de l'Evangile : toutes les fois qu'ils se sont présentés pour combattre la vérité de nos doctrines, l'audace et la mauvaise foi leur ont toujours tenu lieu d'étude et de réflexions et les passions les plus avilissantes du cœur ont achevé en eux l'ouvrage qu'avaient commencé l'opiniâtreté et les égarements de l'esprit. Etudions ensemble, messieurs, quelques instants la conduite des prêtres et des docteurs de la loi, vrais modèles de ces prétendus esprits forts par rapport à la résurrection du Sauveur, et vous comprendrez que cette incrédulité qui ne cesse presque de nous étonner que parce que ses progrès sont plus rapides, ne fait pas moins le fon-

dement de la raison que celui de la religion.

Cette Synagogue défiante et ombrageuse qui s'était vue tant de fois convaincue de mensonge et d'hypocrisie paraît enfin avoir remporté le triomphe le plus éclatant et se dispose à s'asseoir de nouveau avec honneur sur la chaire d'autorité. Ce Jésus objet de sa haine et de ses vengeances, vient d'expirer sur la croix, et d'ensevelir avec lui dans le tombeau le souvenir de ses miracles et de ses vertus, le même coup qui a frappé le maître a dispersé et abattu le petit nombre de ses disciples, une partie de la nation qui avait pu jusque-là prêter une oreille attentive à ses discours et accorder son admiration à l'éclat de ses prodiges, semble ne devoir plus regarder sa mort que comme le châtiment de ses séductions et la justification de la conduite de ses pontifes; tout paraît donc assurer aux pharisiens la victoire la plus complète, et si la paix peut exister avec le crime ils avaient lieu de s'applaudir d'avoir fait répandre le sang du juste et de l'avoir déshonoré. Cependant une pensée vient encore troubler ce calme séducteur, ils se rappellent que Jésus a publié qu'il tenait entre ses mains la vie et la mort, et qu'il ne descendrait dans le tombeau que pour en sortir avec gloire; afin de dissiper leurs craintes et de prévenir toutes les impressions que pourrait produire sur l'esprit du peuple la seule apparence d'une résurrection, ils sollicitent et obtiennent une garde pour veiller à la sûreté du sépulcre.

Sagesse du siècle, politique mondaine, s'écrie ici saint Augustin, que vous êtes faible et impuissante contre le bras du Seigneur! cette garde sur laquelle vous fondez toutes vos espérances sera le premier témoin qui déposera contre vous et qui dévoilera toute la perfidie de vos projets et de vos crimes.

En effet, un bruit épouvantable se fait entendre autour du tombeau, ce Jésus qu'on avait vu il n'y a que quelques jours ne pouvoir rompre un roseau à demi brisé, triomphe aujourd'hui de toutes les fureurs du monde et de la mort; plus grand et plus redoutable que lorsqu'il commandait aux flots de la mer et qu'il précipitait les puissances des ténèbres dans le fond des enfers, il franchit les barrières qui le retiennent captif, les soldats qui veillent à sa garde sont renversés et vont répandre dans la ville déicide l'effroi et la consternation. Jugez, Messieurs, de l'impression qu'une frayeur si imprévue et si universelle dut produire sur l'esprit des scribes et des pharisiens, de ces heureux accoutumés à recueillir le respect et les hommages de la multitude, de ces hommes dont l'intérêt le plus cher était celui de la réputation et des honneurs. Il s'agit du prodige le plus singulier et le plus étonnant qui puisse se perpétuer dans la mémoire des hommes, d'un prodige qui justifie ou qui flétrit sans retour l'arrêt de condamnation qu'ils ont porté contre Jésus, d'un prodige en un mot, qui leur assure la gloire d'avoir sauvé l'honneur du temple et de la religion ou qui les couvre de l'opprobre d'avoir sacrifié à leurs vengeances le Messie attendu par les nations. Or, mes frères, vous vous attendez qu'avant de se prononcer sur un point aussi grave et aussi important, les pharisiens vont employer les précautions les plus sages et les plus sérieuses pour s'assurer de la certitude d'un prodige qu'on leur annonce. Personne n'est plus capable qu'eux de dévoiler la vérité de l'imposture, ils sont les maîtres et les docteurs dans Israël, ils tiennent entre leurs mains le dépôt des oracles et des prophéties, avec quelle sagesse ne doivent-ils donc pas s'appesantir sur le sens et la suite des Ecritures? rappeler à leurs souvenirs toutes les circonstances de la vie et du ministère de Jésus, comparer le miracle qu'on leur annonce avec tant d'autres miracles qui se sont opérés sous leurs yeux afin d'effacer la honte de leurs forfaits par la sincérité de leur repentir, ou de ramener à l'honneur du temple et de la loi ceux d'entre la multitude que les prestiges ou l'illusion auraient pu séduire. Il faut le reconnaître, chrétiens, le zèle de la religion, l'amour de la probité, de la justice, de la patrie, tout commande à ces hommes chargés de tant d'intérêts, l'attention la plus sérieuse, l'examen le plus réfléchi, les démarches les plus mesurées. Mais qu'ils furent rares dans tous les siècles ces hommes doués d'une force et d'un courage assez énergiques pour s'appliquer à la recherche d'une vérité qui combat leurs jugements et leurs préventions! les pharisiens et les docteurs ne sont point capables de cet effort de vertu: vous les verrez se réunir, consulter, prendre des délibérations, mettre en œuvre tous les moyens et toutes les ressources de leur politique; mais leur dessein n'est pas de connaître ou d'approfondir la vérité, c'est plutôt de l'obscurcir, de l'entraver, de la retenir captive; sans étude, sans examen, sans discussion, ils décideront que Jésus-Christ n'est point ressuscité. Cependant les préjugés les plus légitimes et les plus raisonnables paraissent s'opposer à cette décision, Jésus pendant le cours de ses miracles avait disposé à son gré des éléments et de toute la nature, toute sa vie avait été marquée par les traits des vertus les plus éclatantes, de sorte que pour le trouver coupable, on avait été forcé de séduire et de corrompre des témoins.

Il est vrai qu'il avait succombé sous le poids de la haine et de la calomnie, mais Israël avait déjà versé plus d'une fois le sang des envoyés du Seigneur, mais les prodiges les plus frappants avaient accompagné le dernier soupir qu'il rendit sur la croix, la terre avait été ébranlée jusque dans ses fondements, le soleil avait perdu sa lumière, et les morts sortant de leurs tombeaux étaient venus augmenter le trouble et l'effroi dans Jérusalem. D'ailleurs dans tous les âges un prophète succédant sans interruption à un autre prophète avait annoncé que le Messie paraissant au milieu de son peuple serait en butte à la haine, aux hu-

miliations, aux outrages et à la fureur de toutes les passions humaines, qu'il descendrait enfin dans le tombeau et qu'il en sortirait avec gloire. Or je vous le demande, mes frères, un enchaînement aussi constant d'oracles et de prophéties, une suite aussi marquée d'événements merveilleux attestés et garantis par les témoignages les plus authentiques, ne formaient-ils pas déjà un préjugé bien favorable au nouvel événement de la résurrection et n'était-ce point agir contre toutes les lumières de la raison que de prononcer avec tant d'assurance et de témérité contre un prodige auquel tant d'autres prodiges préparaient les voies ?

Oui, chrétiens, il faut en convenir ; nous aurions de la peine à concevoir comment l'esprit humain peut être capable de tant d'obstination et d'aveuglement si l'incrédulité de notre siècle ne venait nous retracer une image trop fidèle d'une conduite aussi injuste et aussi insensée. Voyez-les sortir du sein de l'indolence et de l'oisiveté, ces hommes qui s'élèvent avec tant d'audace contre la foi de nos mystères : à les entendre disputer, dogmatiser avec tant d'assurance en matière de religion, vous les croiriez ce qu'ils se disent eux-mêmes, des esprits d'étude et de système, des esprits de sagesse et de droite raison qui dédaignent de conformer leurs jugements à ceux de la multitude ; mais déchirez ce voile de mensonge et d'hyprocrisie et vous vous apercevrez bientôt qu'en aspirant au titre de grands hommes, en rougissant de celui de chrétiens ils ne se connaissent pas mieux eux-mêmes que les principes qu'ils combattent : car sur quels fondements font-ils reposer l'édifice d'une incrédulité dont les suites et les funestes ravages devraient les faire trembler? Sur une indifférence coupable qui ne peut soutenir l'application d'un sérieux examen, sur une tenacité présomptueuse qui décide en dédaignant de s'instruire et d'approfondir ; que dirai-je ? sur les doutes les plus légers, les raisonnements les plus frivoles, les objections les plus futiles et les plus méprisables. Incrédules d'humeur et de caprice : on aurait honte de marcher sur les traces de ses pères, on se rappelle en gémissant les siècles de soumission et d'une aveugle docilité, on s'est formé de nouvelles idées, on a adopté de nouveaux principes à mesure qu'on s'est éloigné de ces temps d'ignorance et de barbarie ; on veut tout changer, tout renouveler jusqu'aux croyances.

Incrédules d'orgueil et de vanité : on se persuade que l'homme qui veut encore croire et professer sa religion est aux yeux de la société un homme sans talents, sans connaissance, sans condition, et on renonce au mérite de penser avec solidité pour saisir une ombre fugitive de gloire et d'action mondaine. Incrédules de complaisance servile : on s'est choisi dans le monde des amitiés et des modèles, et on achète par des abaissements et des bassesses l'honneur d'en être regardés comme des disciples dociles.

Insensés que vous êtes, voilà donc les motifs de sécurité et de conviction qui vous déterminent à repousser et à blasphémer une religion qui vous engage, qui vous presse avant de la combattre, d'étudier et d'approfondir les preuves et les témoignages qui déposent en faveur de sa divinité ; une religion qui a toujours fait le bonheur d'un esprit sincèrement ami de la vérité : hélas, peut-être même a-t-elle fait le vôtre avant qu'un égarement déplorable ne vînt la bannir de votre cœur ; elle vous reçut dans son sein, elle dirigea les pas chancelants de votre enfance, elle préserva votre jeunesse contre les attaques et les dangers de la séduction. Dites-moi si le repos et la tranquillité dont vous jouissiez alors n'étaient pas bien préférables à l'inconstance et aux incertitudes de votre situation présente. Pourquoi vous êtes-vous donc éloigné de cette source de paix et de félicité?

Eh bien! malheureux, puisque vous l'avez abandonnée, je ne vous dirai point encore de vous en rapprocher, de vous y rattacher comme au plus ferme appui de votre espérance, mais je vous presserai, pour l'honneur de vos lumières, de chercher à vous rendre à vous-même un compte exact et rigoureux des motifs qui ont pu vous conduire à un changement si précipité et si avilissant pour votre raison. Oui, venez l'étudier et l'approfondir, cette religion qui ne craint pas d'exposer au grand jour les titres et les monuments respectables de son origine ; envisagez la sublimité de ses dogmes, la profondeur de ses mystères, la majesté de son culte, et l'appareil auguste de ses cérémonies, réfléchissez sur la sagesse de ses préceptes, la sainteté de ses lois, la pureté de sa morale, pesez dans le sanctuaire de l'esprit et de la raison, les oracles de tant de prophètes qui l'ont annoncée, les vertus de tant de justes qui l'ont illustrée, le courage de tant de héros et de martyrs qui l'ont arrosée de leur sang, la violence de tant de persécutions qui n'ont servi qu'à accroître le nombre de ses triomphes, et à la faire survivre à la décadence et à la ruine de tous les empires. Hé bien ! si vous parvenez à anéantir par des preuves solides et victorieuses tous ces témoignages qui parlent en faveur de sa divinité, je vous permets alors de l'attaquer, de la combattre, de la réprouver. Mais jusque-là elle a des droits légitimes à vos ménagements et à vos respects, et la bannir par des doutes hasardés, des raisonnements frivoles et des sophismes captieux, c'est fouler aux pieds tous les principes de la probité et de la raison, et ne suivre pour règle que la tenacité et les préventions de l'esprit, premier caractère de l'irréligion qui distingue notre siècle. Mais j'ai ajouté que les égarements et les passions du cœur sont encore une des causes les plus ordinaires de l'incrédulité, et je le prouve en continuant d'examiner la conduite des scribes et des pharisiens par rapport à la résurrection de Jésus-Christ.

DEUXIÈME PARTIE.

On ne peut douter, mes frères, que tous les oracles et toutes les figures de l'ancienne loi, tous les prodiges qui avaient accompagné les circonstances de la vie et de la mort de Jésus-Christ ne dussent porter la lumière et la conviction dans l'esprit des docteurs d'Israël sur le dernier événement qu'on vient de leur annoncer, et un miracle préparé et garanti par tant d'autres miracles devait naturellement les trouver disposés à croire et à se soumettre. Cependant, pour achever d'imprimer à la vérité un dernier caractère qui lui assure un triomphe complet et décisif sur l'erreur et la mauvaise foi, faisons une supposition qui, en paraissant justifier un instant les doutes et les incertitudes de ces hommes dressés à l'artifice et à la séduction, ne servira qu'à vous faire mieux comprendre quelles peuvent être les bornes de ces esprits présomptueux qui se plaisent à s'égarer dans les détours d'une vaine et intempérante incrédulité. Tous les prophètes qui avaient parlé du Messie l'avaient représenté comme un Dieu pauvre et inconnu, comme un homme de douleur qui serait frappé de malédiction ou d'anathème, et brisé pour les crimes de son peuple; qu'il serait la victime des passions qu'il viendrait détruire, mais que son tombeau serait environné de triomphe et de gloire. Toutes ces visions et ces prophéties avaient trouvé leur accomplissement dans Jésus-Christ, je le sais; mais la vérité pouvait peut-être avoir des nuages pour la Synagogue; elle comprenait d'avance que les preuves de la résurrection une fois démontrées et reconnues, ses honneurs se changeraient en opprobre, et on croit toujours difficilement ce que l'on craint. D'ailleurs, son zèle et son admiration pour la loi de Moïse pouvaient lui faire espérer que le christianisme serait anéanti dès son berceau. Mais que deviendra-t-elle, si cette espérance lui est enlevée, si ce dernier appui vient à lui manquer?

En effet, je vois sortir du cénacle ces disciples qu'on avait crus condamnés pour jamais à un timide silence. La nature en avait fait des hommes faibles et pusillanimes; la vertu de l'Esprit-Saint qui vient de descendre sur leurs têtes va en faire des héros et des apôtres de l'Evangile. A la face du soleil ils accusent la Synagogue d'imposture et de déicide; à ce Jésus à qui sa patrie n'a offert qu'une crèche pour commencer ses jours et une croix pour les finir, ils veulent concilier les hommages et les adorations de tous les peuples; ils publient hautement que l'esprit de Dieu résidait en lui, et qu'il était puissant en œuvres et en paroles : *Jesum Nazarenum virum approbatum a Deo in vobis, virtutibus et prodigiis.* (*Act.*, II, 22.) Et la preuve la plus frappante qu'ils donnent de sa divinité, c'est la victoire qu'il a remportée sur la mort, et dont ils ont été les témoins : *Cujus omnes nos testes sumus.* (*Ibid.*, 32.)

Quelle apologie opposeront donc les scribes et les pharisiens à une accusation aussi positive, et quelles ressources trouveront-ils donc dans leur politique pour arrêter ce torrent qui menace d'entraîner l'univers? Oseront-ils dire que les apôtres ont été trompés, et qu'ils ont pris les illusions et les fantômes de l'imagination pour la réalité! Mais il s'agit d'un fait qu'ils n'ont pu croire et assurer s'ils n'en ont été les témoins, et leur caractère, leur nombre, la constance des apparitions, tout dépose en faveur de leur conviction intime et personnelle : j'avoue que les songes et les prestiges peuvent quelquefois suppléer à la vérité dans des esprits naturellement crédules et amateurs du merveilleux; mais qu'on se rappelle le caractère timide et trop défiant des apôtres : à la mort de leur maître, ils tremblent, ils fuient, ils se dérobent à tous les regards; et lorsque les saintes femmes leur annoncent qu'elles ont trouvé la pierre du sépulcre renversée, et que des envoyés du Ciel leur ont fait connaître que le Sauveur n'était plus parmi les morts, ils portent les défiances au delà des bornes ordinaires, et ils traitent leurs discours de fables et de délires : *Visa sunt ante illos sicut deliramentum verba ista, et non crediderunt eis.* *Luc.*, XXIV, 11.) Ils vont même jusqu'à se défier du témoignage de leurs sens : lorsque le Sauveur se présente au milieu d'eux ils sont encore flottants et incertains, ils s'imaginent apercevoir un fantôme : *Existimabant se spiritum videre* (*Ibid.*, 37), et afin d'entraîner leur persuasion, il faut qu'il leur apparaisse, non pas une seule fois et comme en passant, mais pendant quarante jours; non pas à eux seuls, mais à tous en public et en particulier; non pas sous une forme étrangère, mais sous ses propres traits, et il faut que l'un d'eux mette la main dans la plaie de son côté. Or, je demande à quiconque veut être de bonne foi, si l'erreur et la surprise peuvent trouver accès dans des esprits, quelque peu de pénétration qu'on leur suppose, lorsqu'ils ont des preuves si multipliées et si constantes sur la certitude de l'événement qu'ils publient.

Mais si la Synagogue ne peut douter raisonnablement que les apôtres n'aient été parfaitement instruits sur le miracle de la résurrection, osera-t-elle avancer avec plus de raison qu'ils aient voulu séduire l'univers et l'entraîner dans la croyance d'un prodige dont ils connaissaient eux-mêmes le ridicule et la fausseté? Ici, Messieurs, interrogeons la nature de l'homme et jugeons, par les motifs qui la déterminent ordinairement à agir, si les disciples de Jésus-Christ ont pu méditer ou entreprendre un projet aussi insensé. Dans les combinaisons humaines, les ressources doivent toujours être proportionnées à la grandeur de l'entreprise, et comme celle que méditent les apôtres est la plus extraordinaire et la plus étonnante qu'on puisse

concevoir, quels moyens mettront-ils donc en avant pour en tenter l'exécution? Sont-ce des hommes de génie et de talent supérieurs, capables de soumettre la multitude par la force de leur éloquence? Sont-ils environnés d'un crédit et d'une autorité qui puissent leur faire trouver des appuis secrets parmi les souverains de l'univers, et la politique mondaine trouvera-t-elle ses intérêts à établir et à fortifier leur séduction? Sont-ils favorisés par les conjonctures des temps ou les préjugés des nations? Nullement, et ils ne tiennent entre leurs mains aucunes de ces ressources qui peuvent en imposer à toute la terre : ce sont des hommes d'une profession méprisable et de la naissance la plus obscure; ne cherchez en eux ni élévation dans l'esprit, ni talents extérieurs, ni connaissances acquises; ils sont seuls et destitués de tous avantages temporels; ils annoncent une doctrine qui combat toutes les croyances reçues, tous les dogmes établis, toutes les passions préconisées.

Mais l'esprit humain est si fertile en mensonges et en artifices, et il est si difficile de connaître les détours de ses égarements et de sa perversité! Hélas! nous ne le savons que trop, et sans remonter à des siècles aussi reculés, les événements que nous présente celui où nous vivons suffisent bien pour nous convaincre d'une vérité aussi humiliante pour notre nature! Cependant quelque impénétrable que soit le dérèglement de nos inclinations, il est un principe que l'expérience universelle nous force à reconnaître tous les jours : c'est que l'homme ne veut et ne recherche que ce qui peut le rendre plus heureux; et que ce bonheur soit réel ou imaginaire, il est le centre de toutes ses affections et de toutes ses démarches, et si vous lui ôtez ce désir, vous détruisez toute l'action et tout l'exercice de sa volonté. Affirmez donc tant qu'il vous plaira que le cœur de l'homme est un fonds inépuisable de malice et de duplicité où l'homme lui-même se perd en recherches et en raisonnements, il faudra toujours, pour en revenir aux apôtres, que vous finissiez par nous découvrir quel intérêt assez puissant peut les engager à publier contre tout reproche intérieur la résurrection de leur maître. Est-ce l'ambition ou l'espérance d'une gloire éclatante? Mais dès les premiers pas qu'ils font dans le ministère évangélique, ils n'aperçoivent que croix et que tribulations, que les feux qui doivent les consumer ou le glaive qui s'apprête à les immoler : d'ailleurs, est-ce par la fourberie qu'on espère s'immortaliser avec honneur? Est-ce l'attente d'un succès flatteur à la vanité, le désir de rétablir la réputation de Jésus et de justifier ses prédictions? Mais, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, ils iront parcourir toute la terre comme des désespérés, au milieu des périls et des supplices, en bravant les roues et les échafauds, et cela pour la gloire d'un homme qui les aurait trompés et qui n'aurait pu remplir ses promesses! Ce serait une extravagance dont les hommes ne sont point capables, et s'ils eussent tenté de l'exécuter, ce serait un prodige plus étonnant que celui qu'ils annoncent.

Mais je vais plus loin, mes frères, et je dis que si les disciples ont pu se faire les apôtres du mensonge, ce n'est point assez de les regarder comme des furieux et des insensés, il faut encore les croire les plus pervers des hommes; car, pour trahir ainsi la vérité jusque dans les bras de la mort, il faut cesser de croire qu'il est un Dieu vengeur de l'imposture et des faux serments; il faut se persuader que le vice et la vertu sont confondus; que la crainte des châtiments cruels n'est qu'une faiblesse de l'esprit, et l'espoir des récompenses qu'un fantôme flatteur à l'imagination; il faut, en un mot, être athée. Cependant comment concilier cette conduite impie avec les travaux immenses de l'apostolat, avec ces notions de la divinité si nobles, si sublimes, avec l'exercice continuel des vertus les plus austères. Les apôtres n'étaient donc point des athées; mais, s'ils ne l'étaient point, pourquoi auraient-ils donc trahi par le mensonge la religion qui leur faisait un crime de mentir? Pourquoi auraient-ils donc eu recours au parjure pour établir une doctrine encore plus sévère que celle de Moïse sur le devoir de la sincérité? Pourquoi enfin auraient-ils perdu par un crime le fruit de tant de sacrifices, et se seraient-ils exposés à toute la rigueur des châtiments éternels dont ils menacent eux-mêmes les séducteurs?

Voyez, mes frères, dans quel labyrinthe d'erreurs et de contradictions sensibles ils seront forcés de se précipiter ces prétendus sages du judaïsme, et tous ceux qui, à leur suite, sont entrés avec autant d'audace et de mauvaise foi dans la carrière de l'incrédulité? En voulant justifier leurs doutes et leurs résistances, ils seront forcés de dire que les apôtres sont des esprits faibles et crédules qui mettent les songes et les fantômes de l'imagination à la place des lumières de la raison, et qu'ils sont en même temps des esprits assez adroits et assez politiques pour séduire l'univers et le rendre docile à l'autorité de leurs discours; que ces hommes qui ont été assez timides et assez lâches pour abandonner leur Maître lorsque le souvenir récent de ses miracles pouvait encore flatter leur vanité et leurs espérances, ont ensuite assez de courage et d'intrépidité pour prendre sa défense au milieu des tourments et de la mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur indigne de leur attachement et de leurs sacrifices. Ils seront forcés de dire enfin que Dieu, auteur de toute sagesse et de toute sainteté, autorise le mensonge par son suffrage, puisque ces hommes de tous les crimes offrent à la terre le modèle des vertus les plus accomplies, et que le ciel se déclare en leur faveur par

les prodiges les plus éclatants. Il faut donc en conclure que les apôtres ont annoncé ce qu'ils croyaient, et qu'ils ne le croyaient que parce qu'ils l'avaient vu, et que la Synagogue, en refusant de se rendre à leur témoignage, marchait contre les lumières de la raison et de l'évidence, ou il faut reconnaître que l'imposture a pris tous les traits et toutes les couleurs de la vérité.

A Dieu ne plaise, chrétiens, que nous recourions à des principes aussi déraisonnables et aussi impies pour nous rendre raison de l'obstination et de l'opiniâtreté de la Synagogue! La vérité avait pour elle, et elle les aura pour tous les hommes, des caractères propres et distinctifs qu'un esprit droit et qui aime à se laisser vaincre par la solidité des preuves saura toujours discerner; mais elle sera toujours faible et impuissante contre un esprit égaré par la haine et les préventions, contre un esprit esclave du cœur et des passions qu'il chérit; passions de fureur et de jalousie : si les pharisiens se rendent au témoignage des apôtres, il leur faudra faire l'aveu pénible de leurs crimes et de leurs injustices, il leur faudra reconnaître tous les attributs de la divinité dans ce Jésus à qui ils ont fait subir le supplice le plus déshonorant. Passions de vanité et de prospérité mondaine : si Jésus-Christ est ressuscité, l'Evangile s'élève sur les ruines de la Synagogue, et le règne spirituel du Messie va remplacer cet empire de faste et d'opulence pour lequel ils soupirent. Passions d'orgueil et de vaine gloire : si les apôtres sont les prédicateurs de la vérité, il leur faudra abandonner ces places éminentes qu'ils ont achetées par tant de crimes et de bassesses, et se soumettre à l'autorité de ces hommes grossiers élevés au milieu des barques et des filets.

Cupidités funestes! malheureux penchants d'une nature corrompue, vous continuez encore tous les jours à répandre l'indocilité et l'aveuglement dans l'esprit de tant d'hommes qui font servir à leur perte et à celle de leurs frères des talents qui ne leur avaient été confiés que pour l'œuvre de la vertu et la recherche de la vérité : esclaves de vos chaînes, ils abandonnent les sources consolantes des saines doctrines pour suivre les routes égarées de l'erreur et de l'infidélité, et ne prenant pour guides que leurs préventions et leur haine contre une religion qui leur demande trop d'efforts et de sacrifices, ils s'imaginent renverser la solidité de ses preuves par des conjectures frivoles et des doutes arbitraires. Oui, messieurs, ne cherchons pas ailleurs que dans les intérêts et les passions du cœur les causes d'une incrédulité qui nous étonne et nous afflige autant par ses progrès que par ses résistances insensées : étudiez-les avec soin ces génies de tant d'écarts et de contradictions, qui se font gloire de ne marcher qu'à la lumière de la raison et de l'évidence, semblables à ces faux sages que le zèle de l'apôtre saint Paul s'applique à confondre avec tant de courage et de persévérance, ils s'érigent en maîtres sur des principes qu'ils ne connaissent pas davantage qu'ils ne se connaissent eux-mêmes : *Volentes esse legis doctores, non intelligunt neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (I *Tim.*, I, 7.) Emportés ainsi par la violence et les orages des passions, ils en viennent jusqu'à étouffer le cri de la conscience et de la vérité, et ils font un triste naufrage dans la foi : *Bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt.* (*Ibid.*, 19.)

Hommes d'examen et de méditations profondes, sur tous les autres points ils ne prononcent qu'avec réserve et timidité; il n'y a qu'en matière de religion qu'on les voit décider avec une précipitation qui ne prouve que trop combien ils sont persuadés que la religion est la seule science indigne de leur étude et de leur application, la seule science qu'il soit permis de combattre et de blasphémer sans la connaître. A leurs yeux, rien n'établit d'une manière solide la divinité de ses dogmes : oracles des prophètes, miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, sainteté du christianisme, multitude et constance des martyrs, conversion de l'univers entier qui seule est un plus grand prodige que tous ceux qu'elle suppose, tout leur devient suspect et indigne de fixer leur croyance : il faudrait, pour se flatter d'obtenir leurs suffrages, pouvoir leur découvrir la nature et les secrets impénétrables de ces mystères, comme si une religion établie pour commander à l'homme l'hommage de l'esprit, et pour éprouver sa docilité, ne devait pas nécessairement avoir ses nuages et ses obscurités. Mais je me trompe, chrétiens : quand bien même tous les nuages seraient dissipés, quand bien même on pourrait parvenir à répandre sur la profondeur de nos mystères cette lumière et cette évidence qui accompagne les preuves, qui les établissent, ils douteraient encore, ces hommes d'une raison si curieuse et si téméraire, parce qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes un fond de misères, de faiblesses, de penchants déréglés qui seront toujours le plus grand obstacle à la vérité et à la soumission : *Bonam conscientiam repellentes circa fidem naufragaverunt.*

Voilà, Messieurs, les causes les plus ordinaires des larmes que répandent tous les jours les cœurs chrétiens sur les dangers et les disgrâces de notre religion. Aveuglement de l'esprit, égarements du cœur, source fatale d'une incrédulité qui n'est pas moins difficile à guérir que l'infidélité judaïque. Voilà en même temps, Messieurs, ne vous le dissimulez pas, les obstacles les plus fréquents qui s'opposeront à vos efforts lorsque vous aurez commencé à marcher dans la carrière du ministère évangélique : cette philosophie, qui n'est pas plus la vraie sagesse que sa philanthropie n'est l'humanité, livrera les combats les plus soutenus et les plus opiniâtres à votre zèle; vous la trouverez partout sous vos pas; ce n'est

plus dans le secret des ténèbres qu'elle prépare ses traits et ses poisons; elle se montre avec audace au grand jour; elle se répand dans nos villes et dans nos campagnes, elle passe des palais des grands dans la chaumière du pauvre, asile autrefois à l'abri de ses coups et de ses atteintes; enfin elle inonde, elle ravage la terre comme un torrent destructeur. La laisserez-vous poursuivre le cours de ses triomphes, cette orgueilleuse philosophie dont les perfides efforts ne tendent qu'à renverser votre Dieu de son trône pour y placer encore l'idole de la raison et de leurs divinités impures? Serait-elle donc destinée à périr entre vos mains cette religion sainte qui vous a appelés dans son sanctuaire pour vous couvrir et vous fortifier par ses leçons, et qui vous a tirés du milieu de vos frères comme une flèche choisie, pour vous charger de la défense de son honneur et de son culte. Ah! puisqu'un zèle d'aveuglement et d'impiété travaille à la renverser et à l'anéantir, qu'un zèle d'attachement et de reconnaissance vous engage à la soutenir et à la propager. Vous avez à combattre toutes les forces que l'enfer peut réunir, mais le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et si vous êtes fidèles, il vous promet les mêmes grâces qu'il a versées avec tant d'abondance sur ceux qui vous ont devancés dans la carrière de l'apostolat.

Rappelez-vous ces prophètes de la loi ancienne qui dans les jours de nuage et de prévarication furent l'appui de la religion chancelante; ces héros que l'Ecriture appelle les hommes du Dieu des armées, qui loin de se laisser entraîner au torrent de la superstition, faisaient entendre sans cesse aux tribus infidèles les menaces du Très-Haut, et les forçaient à honorer, par leur repentir et leurs remords, le Dieu qu'elles avaient abandonné. Jetez surtout les yeux sur les apôtres de la loi nouvelle, qui sont plus particulièrement vos maîtres et vos modèles: on les avait vus quelque temps faibles et chancelants; mais aussitôt que leur Maître est ressuscité, ils fuient le tumulte et la dissipation du monde pour attendre dans le sein de la retraite la force de l'Esprit sanctificateur, et à peine ce feu céleste s'est-il fixé dans leurs âmes, qu'on les voit franchir les terres et les mers sans calculer les dangers qui naîtront sous leurs pas; ils oublient tout, ils semblent oublier jusqu'à leur propre salut, pour en laisser le soin au Dieu qu'ils font régner dans le monde.

En attendant que vous puissiez marcher sur leurs traces et suivre les transports de leur zèle, commencez, Messieurs, par vous fortifier dans la pratique de ces vertus solides qui sont inséparables d'une aussi noble et aussi glorieuse entreprise: car, n'oubliez pas que la sainteté a plus soumis de cœurs à Jésus-Christ que tous les talents et toute l'éloquence de ses apôtres. Que cet asile, consacré à l'amour du zèle et des vertus apostoliques, devienne donc plus particulièrement encore dans ces jours de solennité, un lieu de retraite, de silence et de recueillement: alors vous y ferez descendre avec abondance les grâces et les bénédictions du ciel; elles se répandront sur vous, sur vos travaux et sur les nôtres. Vous vous disposerez ainsi à soutenir un jour avec honneur la dignité de votre vocation: et cette religion sainte dont vous avez été les disciples et les défenseurs sur la terre, sera à son tour votre gloire et votre récompense dans le ciel. Dieu vous en fasse la grâce.

SERMON VIII.

SUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

Quæsivi quem diligit anima mea, quæsivi illum et non inveni. (*Cant.*, III, 1.)

J'ai cherché celui que mon cœur aime, je l'ai cherché et je ne l'ai point trouvé.

Voilà, mes frères, une image bien touchante et bien fidèle de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde chrétien. Cette épouse des *Cantiques* qui, selon le langage de l'Esprit-Saint, est occupée à chercher son époux dans le lieu où il a coutume de prendre son repos, nous représente l'âme chrétienne qui, pressée par son amour pour son Dieu, vient lui rendre ses hommages dans le sanctuaire où il a établi une demeure permanente. Elle s'afflige d'abord de ne point le rencontrer, elle prend la résolution de sortir, de parcourir les rues et les places publiques de la ville; elle interroge toute la nature, elle demande son Sauveur à tous les satellites qu'elle trouve sur son passage, et elle l'aperçoit enfin au milieu d'une garde nombreuse, environné de ses ministres et d'une multitude immense qui fait retentir les airs de ses cantiques et de ses chants d'allégresse. Elle se prosterne aussitôt aux pieds de son Dieu, elle l'adore en se joignant à la troupe fidèle, et elle lui fait une escorte de sa personne, jusqu'à ce qu'il soit rentré dans le temple qu'il a choisi pour le lieu de son repos.

Mais pourquoi cette pompe et cet appareil que l'Eglise déploie dans la plénitude de ce jour consacré sous le nom de la fête du corps du Seigneur: *Festum corporis Christi?* Pourquoi l'Eglise fait-elle sortir aujourd'hui l'Homme-Dieu de nos tabernacles et de nos temples, pour le porter en triomphe au milieu des villes et des campagnes? Pourquoi, chrétiens! pour des motifs bien glorieux pour Dieu et bien avantageux pour nous-mêmes, si nous savons les faire servir à la sanctification de nos âmes, à l'accroissement de notre foi et de notre respect pour l'auguste sacrement de nos autels.

Voici donc, mes frères, quel a été le dessein de l'Eglise en instituant la cérémonie touchante qui nous rassemble: c'est elle-même qui nous le fait connaître par l'organe de ceux qu'elle a choisis pour ses chefs et ses premiers défenseurs. Il était juste, dit le saint concile de Trente, il était digne de la piété et de la reconnaissance de l'Eglise de relever par l'éclat d'une solennité particulière les humiliations et les abaisse-

ments auxquels l'amour a réduit Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie : *Pie ac religiose inductum fuisse hunc morem ut peculiari festo hoc sacramentum celebraretur.* Et j'ajoute, avec le saint évêque de Genève, qu'il était digne de la tendresse de l'Eglise pour ses enfants, d'instituer une solennité particulière en l'honneur de Jésus-Christ, pour le dédommager en quelque sorte des outrages et des opprobres qu'il eut à souffrir pendant le cours de sa vie mortelle, et surtout, chrétiens, ne perdez pas de vue cette seconde réflexion, surtout pour lui faire une réparation authentique de nos irrévérences, de nos profanations, de nos sacriléges dans le sacrement de son amour. Ainsi, reconnaissance solennelle de l'Eglise envers un Dieu humilié et persécuté pour les hommes; réparation solennelle de l'Eglise envers un Dieu offensé et outragé par les hommes; deux motifs puissants qui ont déterminé l'institution de la fête du corps de Jésus-Christ, et que je me propose de vous développer dans le cours de cette instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout l'édifice et toute l'économie de notre religion reposent sur un commerce réciproque d'amour et de reconnaissance; d'amour de la part d'un Dieu qui a bien voulu s'humilier et s'anéantir pour les hommes; de reconnaissance de la part des hommes, qui ont contracté l'engagement de relever, par l'assiduité de leurs hommages, la gloire et la majesté d'un Dieu humilié. Or, mes frères, de toutes les humiliations auxquelles Jésus-Christ s'est soumis pour les hommes, il n'en est aucune qui mérite davantage notre reconnaissance, que celle qu'il a fait paraître en instituant le sacrement adorable de l'Eucharistie. Oui, si je jette les yeux sur mon Sauveur depuis le moment où il sort du sein d'une vierge jusqu'à celui où il expire sur la croix, je vois à la vérité une vie pénible et laborieuse, toujours en butte aux mépris et aux contradictions; mais du sein même de ces contradictions il sort de temps en temps comme d'un nuage des traits de lumière qui me découvrent sa divinité. Un astre lumineux paraît dans le firmament pour annoncer sa naissance aux extrémités de l'Orient; pendant le cours de son ministère, les prodiges naissent sous ses pas pour attester la vérité de ses oracles et la divinité de sa mission; sur le Calvaire, le théâtre de ses douleurs et de ses opprobres, au moment même où la montagne sainte est inondée de son sang, la puissance de la croix ébranle la terre jusque dans ses fondements, obscurcit la lumière du ciel, et ordonne à la mort de rendre ses victimes, afin de publier sa gloire; tout enfin m'annonce que le Dieu qui souffre sur la terre est le Dieu qui règne dans les cieux, et dans ce Fils anéanti, je reconnais avec le disciple bien-aimé, toute la vertu et toute la grandeur du Père qui l'a envoyé : *Vidimus gloriam ejus quasi Unigeniti a Patre.* (*Joan.*, I, 14.)

Mais dans nos tabernacles, ses humiliations ne sont relevées par aucun vestige, aucune trace de gloire; et c'est bien ici qu'il peut dire avec le prophète royal que tout en lui n'est qu'abaissement : *Humiliatus sum usquequaque.* (*Psal.* CXIII, 107.) Ah! s'écrie saint Chrysostome dans un passage sublime sur ce mystère adorable : c'est au Dieu de vos sanctuaires qu'elles conviennent d'une manière toute particulière ces expressions de l'Apôtre : *Il s'est anéanti lui-même. Semetipsum exinanivit.* (*Philipp.*, II, 7.) « En effet, » continue ce saint docteur : « lorsque dans son incarnation le Dieu a pris la faiblesse de l'homme, l'homme avait reçu la puissance du Dieu, et dans l'eucharistie, au contraire, il paraît n'avoir ni la force d'un Dieu ni la faiblesse de l'homme, il est sans mouvement, sans action, comme dans un état de mort et d'insensibilité, ou s'il agit, s'il opère encore des prodiges ce n'est que pour voiler sa divinité, ce n'est que pour en imposer à mon esprit et à mes sens qui n'aperçoivent sur l'autel qu'un pain terrestre et matériel. L'adorateur profane des idoles de la gentilité le confondrait avec ses divinités impuissantes que le ciseau du sculpteur a exposées à sa vénération, et le chrétien a besoin de sa foi et de l'œil du cœur, pour y découvrir lui-même un objet de son culte et de ses adorations. » *Credamus, et oculo cordis id perspiciamus.*

Avons-nous jamais compris, mes frères, avons-nous même jamais cherché à comprendre toute l'étendue des humiliations du Dieu Sauveur dans l'auguste sacrement de nos autels! Quoi! un Dieu éternel, qui a présidé à la création des âges et des mondes, et qui verra rentrer dans le néant les âges et les mondes, vient renaître et mourir tous les jours dans nos temples! un Dieu immense et infini par sa nature, et qui d'un seul regard parcourt la vaste étendue de l'univers, est contenu dans l'hostie et dans chaque partie de l'hostie que mes yeux aperçoivent! un Dieu de gloire et de majesté dont le trône est placé au-dessus des intelligences célestes! un Dieu de grandeur et de puissance qui dicte des lois à toute la nature et qui règle les destinées des peuples et des empires, descend du ciel à la voix du ministre qui l'appelle, et vient s'immoler avec docilité entre ses mains. N'est-ce pas là le mystère des abaissements, et est-il rien de plus propre à exciter notre reconnaissance envers le Dieu de notre sanctuaire? Oui, chrétiens, je ne crains point de l'avouer après tous les docteurs de l'Eglise, il est quelque chose dans la conduite de notre Dieu, qui mérite davantage notre reconnaissance et nos actions de grâces, c'est le motif et le principe de ses humiliations, et voici le point le plus important pour nous.

Quel fut donc le dessein du Sauveur en instituant le sacrement adorable de l'eucharistie? Faut-il le demander, répond

saint Chrysostome, il suffit de prononcer le mot d'eucharistie, pour y découvrir tous les trésors de l'amour et de la bonté de Dieu envers les hommes : *Eucharistiam dico, et dicendo eucharistiam omnem bonitatis Dei thesaurum aperio.* Oui, mes frères, c'est ici surtout le mystère de l'amour, de l'amour le plus tendre, de l'amour le plus constant, de l'amour le plus généreux, c'est le miracle de l'amour : *Miraculum amoris.*

En effet, continue le même docteur que je viens de citer : le mystère de l'eucharistie procure, en quelque sorte, à la terre, le bonheur du ciel, car le bonheur du ciel est la possession de Dieu, et la terre ne le possède-t-elle pas dans cet auguste sacrement? Jésus-Christ, au moment de terminer son ministère apostolique, se trouvait, pour ainsi dire, partagé entre l'Eglise triomphante et l'Eglise militante. Elles se disputaient l'honneur de posséder son corps adorable, et son amour a été assez ingénieux et assez puissant pour se donner à l'une et à l'autre sans le diviser : à l'Eglise triomphante il l'a donné sans nuage et à découvert, et à l'Eglise militante il l'a donné sous les voiles de son sacrement. Ah ! mes frères, nos cœurs ne s'ouvriront-ils pas à leur tour à la sensibilité et à la reconnaissance, au souvenir d'un bienfait aussi signalé, et qui surpasse infiniment tous les désirs que nous pourrions former? Un Dieu naît dans l'indigence et la bassesse, il se consume par les fatigues d'un pénible ministère, il expire entre les bras de la douleur, et sa charité pour les hommes n'est pas encore satisfaite, elle lui fait contracter l'engagement irrévocable de les aimer et d'habiter avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Le peuple de l'ancienne loi, par ses titres et ses prérogatives, se préférait à toutes les nations du monde. Non, s'écriait-il dans les transports de son admiration : *il n'y a point de peuple, quelle que soit sa puissance, qui ait des dieux qui le visitent de si près.* « *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi.* » (*Deut.*, IV, 7.) Et cependant comment ce peuple possédait-il son Dieu ? par cette arche d'alliance qui ne renfermait après tout que des ombres et des figures : et quel est ce privilége, si nous le comparons avec l'honneur que reçoit le peuple d'adoption dans le sacrement de l'eucharistie? c'est un Dieu avec toute la plénitude de la divinité et de la puissance, un Dieu qui honore son peuple de sa présence, de ses entretiens, de sa familiarité la plus intime, et qui met toutes ses délices à demeurer au milieu des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* (*Prov.*, VIII, 31.) Et voici quelque chose de plus grand et de plus merveilleux ! un Dieu qui s'unit à l'homme par la communication la plus intime, qui le nourrit, le fortifie, l'engraisse, dit Tertullien, de sa propre substance et qui s'incorpore avec lui : *Qui manducat meam carnem in me manet et ego in illo.* (*Joan.*, VI, 57.) Et c'est ce qui fait dire à saint Augustin, en commentant ce passage du disciple bien-aimé, que le Sauveur est devenu prodigue de ses biens, et qu'il a pour ainsi dire épuisé ses grâces dans le sacrement de l'eucharistie. « J'ose dire avec assurance, s'écrie ce saint docteur, que Dieu, tout puissant qu'il est, n'a pu nous faire un plus riche présent, et que bien qu'il possède tous les trésors de la nature et de la grâce, il n'a pu rien nous accorder de plus grand. » *Dicere audeo quod Deus, cum sit omnipotens, plus dare non potuit ; cum sit ditissimus, plus dare non habuit.*

C'est sans doute un bienfait inappréciable, mes frères, qu'un Dieu qui honore les hommes de sa présence, qui met sa gloire et ses complaisances à converser avec les hommes et à les nourrir de sa chair adorable, mais je trouve encore quelque chose de plus avantageux pour l'homme dans ce mystère d'humiliation et d'amour : c'est le titre de médiateur et de Sauveur, de sorte que Jésus-Christ est sur nos autels ce qu'il était sur le Calvaire, un Dieu qui s'immole pour effacer les péchés du monde et pour réconcilier le monde avec son Père.

Un Dieu victime immortelle qui renouvelle chaque jour son effusion de sang, le sacrifice sanglant qu'il offrit sur la croix pour la réparation de nos crimes et de nos résistances continuelles aux volontés de son Père.

Un Dieu oublié et inconnu, qui va presque jusqu'à s'oublier lui-même pour expier, par cet état d'humiliation et d'anéantissement, tant d'outrages à la majesté suprême, qui ont leur source dans cet esprit d'orgueil et de présomption qui nous inspire cette vaine complaisance de nous-mêmes et ces mépris criminels envers nos frères, dans cet esprit d'ambition que tous les titres et les honneurs ne peuvent satisfaire, cet esprit d'indépendance et de révolte qui ne sait respecter aucune autorité, qui s'indigne au seul nom de l'obéissance et qui ne veut reconnaître de maître ni sur la terre ni dans les cieux

Enfin, c'est un Dieu pénitent qui s'anéantit devant la majesté de son Père pour fléchir sa justice et arrêter le bras de ses vengeances, toujours suspendu sur nos têtes coupables. Et si nous n'avions pas un intercesseur aussi puissant, dites-le moi, chrétiens, que deviendrions-nous? Oui, que deviendrait cette terre couverte d'iniquités et de désordres ; ce siècle qui surpasse en démence et en forfaits tous les siècles qui l'ont précédé ; cette génération étrangère à toute vertu, à toute bienséance, à toute pudeur, qui n'offre de rivalité que pour le crime et le mépris de tous les devoirs, et qui semble réunir ses efforts audacieux pour détruire jusqu'au nom de cette religion bienfaisante qui a toujours fait la gloire et la consolation de nos pères. Ah ! Seigneur, de quelque côté que je porte mes

regards, je ne reconnais plus l'ouvrage de vos mains, et je ne vois qu'un monde qui a corrompu toutes ses voies, et je vous confondrais avec cette divinité indolente des impies, qui voit d'un œil indifférent les crimes de la terre, si je n'apercevais sur nos autels un Dieu qui s'humilie devant votre majesté outragée, un Dieu de paix qui prie et qui intercède pour le salut des hommes, un Dieu de miséricorde qui désarme le bras du Dieu des vengeances. Oui, Seigneur, nous le confessons devant vous, c'est ce Dieu médiateur qui est le bouclier qui couvre nos villes et nos campagnes; c'est cette victime de propitiation qui arrête les coups de votre justice et qui vous fait attendre avec patience et avec longanimité le moment où nous quitterons la voie du crime pour rentrer dans les sentiers de la justice. Et comment, mon Dieu! pourriez-vous faire descendre le feu vengeur sur une terre toujours arrosée, toujours baignée du sang de votre Fils.

Voilà, mes frères, comment Jésus-Christ est, dans le sacrement de l'eucharistie un Dieu humilié et anéanti, et comment il a mesuré ses humiliations, non sur nos vœux et nos désirs, mais sur nos besoins et surtout sur sa charité immense pour nous : *Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.* (*Ephes.*, II, 4.) Et voilà aussi pourquoi l'Eglise a voulu instituer une fête particulière pour manifester sa reconnaissance et ses actions de grâces, en décernant à Jésus-Christ humilié les honneurs d'un triomphe public, universel et éclatant.

Triomphe public. C'est aujourd'hui surtout que l'Eglise prouve à tout l'univers qu'il n'est point sur la terre et dans les cieux d'autre Dieu que le nôtre : *Non est alius Deus in cœlo et in terra nisi Deus noster.* (*Deut.*, III, 24.) Elle le tire de nos tabernacles et de nos temples pour le porter avec pompe dans les rues et sur les places publiques; elle le montre à toute la nature comme le Dieu éternel qui a vu naître la terre et les mers sous sa main puissante; elle le montre au chrétien fidèle comme un Dieu de paix et de miséricorde qui se plaît à répandre les grâces et les consolations les plus abondantes dans les cœurs soumis et dociles aux inspirations de la foi; elle le montre à l'incrédule et à l'impie, esclave de sa raison et de ses sens, comme le Dieu de cette religion qu'il blasphème, de cette religion annoncée par tant d'oracles, confirmée par tant de prodiges et par le sang de tant de martyrs, et honorée par les vertus de tant de justes; elle le montre au novateur, séduit par l'esprit de mensonge, comme le Dieu de cette Eglise antique qui a vu naître toutes les erreurs sans les introduire dans son sein, semblable à ces fleuves majestueux qui roulent des eaux toujours pures et sans mélange; comme le Dieu de cette Eglise romaine, la mère de toutes les églises, appuyée sur cette pierre fondamentale si souvent ébranlée par les génies de la nouveauté et de la discorde, et qui les a tous écrasés. *Non est alius Deus*, etc.

Hommage universel. La pompe de cette solennité n'est point bornée à une ville, à une province, à un empire, c'est la solennité de toutes les provinces et de tous les empires; tous les peuples sur lesquels se lève le soleil de justice et qui s'honorent du nom de chrétien, fléchissent aujourd'hui les genoux devant le Dieu de nos sanctuaires.

Je ne m'arrêterai point, mes frères, à vous retracer le tableau de cette auguste cérémonie; vous êtes devenus presque en naissant les enfants de la foi, et vous n'êtes point étrangers à ce triomphe de notre Dieu; vous savez que l'Eglise déploie aujourd'hui toutes les richesses de ses trésors; qu'elle fait servir à l'honneur de cette fête ses ornements les plus magnifiques et ses vases les plus précieux; vous connaissez l'agitation religieuse de tout le peuple fidèle qui se presse et se porte en foule sur le passage du Roi de gloire; l'homme consumé par la douleur et les infirmités, le vieillard courbé sous le poids des années, l'enfant dans les bras de sa mère, tous viennent l'adorer et avoir part à ses bénédictions. On n'aperçoit aujourd'hui aucune distinction de rang, de fortune, de naissance, et les dieux de la la terre eux-mêmes confessent qu'ils ne sont que cendre et que poussière devant le Dieu du ciel. Les magistrats descendent de leurs siéges, et le reconnaissent pour le législateur suprême et qui jugera les justices elles-mêmes; les guerriers lui font hommage de leurs armes, et le reconnaissent pour le Dieu qui gagne les batailles; les souverains eux-mêmes se dépouillent de leur diadème, le déposent à ses pieds, et marchent confondus dans la foule qui ne reconnaît alors sur la terre et dans les cieux qu'un seul Roi et qu'un seul Maître : *Non est alius Deus in cœlo et in terra.*

Ah! mes frères, que cette solennité est touchante! qu'elle a de charmes pour le chrétien qui vit de la foi et qui met son bonheur à se pénétrer de la sublimité des mystères de notre religion! il semble que le ciel n'a plus rien au-dessus de nous, et que toutes les délices de la Jérusalem céleste se trouvent réunies sur cette terre d'exil et de larmes. Tâchons donc de graver bien profondément dans nos cœurs ce sentiment d'actions de grâces et de reconnaissance qui a porté l'Eglise à relever, par un triomphe public et éclatant, les humiliations de l'Homme-Dieu dans le sacrement de son amour; tirons surtout de ce mystère des réflexions solides et durables pour notre avancement spirituel et la sanctification de nos âmes. Loin de nous cet esprit de légèreté et de dissipation, cet esprit de ferveur passagère et inconstante qui disparaît avec l'éclat et l'appareil de la solennité; mais que ce jour glorieux, que toute cette octave sainte soient écrits dans le livre de vie au nombre des jours que nous aurons consacrés au service et au culte de notre Dieu; car, ne l'oublions pas, mes frères, cette fête,

toute grande qu'elle est, ne sera vraiment grande pour nous qu'autant que nous la célébrerons dans un esprit de foi et de recueillement. Ne voyons que Jésus-Christ, ne visitons que Jésus-Christ sur nos autels; rendons-lui amour pour amour, et après lui avoir payé le tribut de notre hommage et de notre reconnaissance, faisons-lui, avec le petit nombre de ses vrais adorateurs une amende honorable de tous les outrages qu'il reçoit de la part des hommes dans cet adorable sacrement. C'est en effet le second motif qui a engagé l'Eglise à instituer la fête du Corps du Seigneur; vous le verrez dans une seconde partie, pour laquelle je réclame de nouveau votre attention.

DEUXIÈME PARTIE.

Quelque grand que soit l'éclat et l'appareil extérieur de cette solennité, ne nous abusons pas cependant, mes frères, jusqu'à croire que l'unique dessein de l'Eglise soit de consacrer, par un triomphe public et universel, sa reconnaissance et ses actions de grâces pour les humiliations auxquelles l'amour a porté Jésus-Christ dans le sacrement de nos autels. Sans doute, à ne juger de cette fête que par les apparences, nous n'entendons dans nos temples et sur nos places publiques que des acclamations et des cantiques d'allégresse; mais, si nous interrogeons la voix intérieure de l'Eglise, elle nous répondra par les accents de ses soupirs et de ses larmes que cette fête toute solennelle, toute glorieuse qu'elle est, est encore pour elle un jour de pénitence et de réparation publique. En effet, mes frères, plût au ciel que l'Eglise n'eût à s'occuper aujourd'hui que de la gloire de son Dieu! Mais à côté de ces humiliations auxquelles l'amour a soumis Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie, elle en voit d'autres qui affligent son amour, qui sont l'ouvrage de notre ingratitude et de notre perversité, et qui ne sont propres qu'à attirer sur nous l'indignation du ciel; et cette mère, aussi sensible aux malheurs de ses enfants qu'aux outrages qu'éprouve son Dieu, vient se placer comme un rempart entre son Dieu et ses enfants, pour désarmer la colère de l'un et réparer les profanations des autres. Elle appelle aujourd'hui aux pieds du Sauveur les hommes de tous les âges et de toutes les conditions; elle invoque les hommages de tous les peuples et de toutes les nations afin d'expier les sacriléges et les attentats de tous les hommes, de tous les siècles et de toutes les nations. Et voici une pensée bien affligeante pour une âme où la foi n'est pas encore éteinte; c'est que Jésus-Christ est pour ainsi dire redevable aux outrages des hommes des honneurs qu'il reçoit aujourd'hui dans tout le monde chrétien, et que la fête de son corps adorable n'a pas moins été instituée pour être un monument de nos infidélités, que pour conserver le souvenir de ses miséricordes. Rappelez-vous, en effet, mes frères, les beaux jours de l'Eglise naissante : *Rememoramini pristinos dies*; rappelez-vous ces siècles de ferveur et d'innocence qui ont précédé les siècles d'erreur et de mensonge, et vous ne trouverez point la solennité que nous célébrons aujourd'hui au nombre des solennités de l'Eglise primitive, parce que son établissement n'était point nécessaire pour rendre glorieuses à Jésus-Christ ses humiliations, et pour ranimer la foi des premiers fidèles sur cet auguste mystère. Le Dieu de l'eucharistie était alors un Dieu connu, un Dieu visité, un Dieu honoré; c'est là que d'avance il recevait les prémices de la gloire que lui apportera le dernier jour, lorsque toute grandeur humaine sera effacée: *Exaltabitur autem Dominus solus.* (*Isa.*, II, 11.) On n'apercevait point autour des autels la pompe et la magnificence des cérémonies; le recueillement et la piété des chrétiens en faisait le plus bel ornement. La foi de ces hommes élevés au-dessus des sens perçait les voiles eucharistiques; ils oubliaient tout, ils s'oubliaient eux-mêmes pour ne penser qu'à la victime immolée pour leur salut. Les puissants de la terre gémissaient sur leur prospérité, et venaient déposer le faste de leur grandeur passagère aux pieds de la grandeur suprême, et les pauvres, pour exprimer les transports de leur reconnaissance, versaient des larmes que la nature ne semblait leur demander que pour déplorer l'indigence et l'obscurité de leur condition.

Ah! qu'une société aussi sainte était un spectacle bien propre à fixer les regards et les complaisances du ciel! Les fêtes de la céleste Sion paraissaient être descendues sur la terre, et c'est alors que l'on pouvait dire que l'auguste sacrement de l'eucharistie était glorieux à Dieu et salutaire aux hommes. Mais depuis que l'impiété s'est introduite dans le sanctuaire; depuis qu'il s'est trouvé des génies assez pervers et assez audacieux pour attaquer la présence réelle de Jésus-Christ, et pour lui ravir les hommages qui lui sont dus sur nos autels, alors l'Eglise s'est vu obligée de venger les outrages faits à la gloire de son Dieu, et d'instituer une solennité inconnue aux siècles précédents, afin de réparer, par un triomphe public et solennel, des profanations publiques et éclatantes.

Que les novateurs des siècles derniers viennent donc maintenant insulter à notre foi, et nous reprocher que l'appareil de ce jour est nouveau et qu'on n'en trouve point de vestiges dans les premiers âges du christianisme. Ah! sans doute, leur dirai-je avec le cardinal du Perron, cette solennité était inconnue à l'Eglise primitive; mais avait-elle connu vos erreurs et vos scandales dont l'univers étonné a frémi d'horreur? avait-elle connu ces blasphèmes et ces imprécations contre un mystère qui avait fait l'objet du culte et de l'adoration de vos pères? avait-elle connu enfin cette impiété et ces attentats sacriléges qui ont souillé ses sanctuaires, renversé ses autels, brisé ses tabernacles, et qui vous ont fait porter une main parricide jus-

que sur son époux et son redoutable sacrement. Ah! l'Eglise primitive ne nourrissait dans son sein que des sujets dociles et soumis, et elle ignorait les solennités de nos jours, parce qu'elle n'avait point à gémir sur nos excès.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, chrétiens, et ce qui fait la plaie la plus sensible de l'Eglise, c'est qu'elle n'a pas seulement à s'occuper aujourd'hui de dédommager son Dieu des crimes et des fureurs de l'hérésie; elle a encore à réparer les outrages et le mépris de ses enfants : et voici la partie de mon discours qui nous touche de plus près, et qui est bien capable de nous pénétrer de la douleur la plus profonde, si la foi n'est pas encore entièrement bannie de nos cœurs. Oui, mes frères, c'est pour nous tous, c'est pour l'expiation de nos infidélités, de nos irrévérences et de nos scandales envers ce mystère d'amour, que cette fête a été instituée. L'Eglise nous conduit auprès de ses sanctuaires déshonorés, non-seulement par les attentats de l'hérésie, mais par notre impiété; et de quelque côté que nous portions nos regards, nous n'apercevons que les traces de nos mépris et de notre ingratitude; n'a-t-il pas le droit de se plaindre encore par la bouche de son prophète qu'il a formé des enfants, qu'il les a élevés dans son sein, et que ses bienfaits n'ont trouvé que des cœurs ingrats : *Filios enutrivi et exaltavi : ipsi autem spreverunt me.* (*Isa.*, I, 2.) C'est l'amour qui l'a fait descendre sur nos autels, et de ces autels comme du haut de son trône, il nous appelle, il nous invite, il nous presse de venir lui rendre nos hommages : *Locus solii mei* (*Ezech.*, XLIII, 7), et il attend vainement des adorateurs; parcourez toutes nos places publiques, pénétrez dans les assemblées mondaines, les académies de jeu, les théâtres profanes, la foule se presse de toutes parts, et nos temples sont déserts, et le Dieu qui les habite est un Dieu ignoré, un Dieu abandonné; de sorte qu'on pourrait placer aujourd'hui au-dessus de tous nos sanctuaires cette inscription que l'apôtre saint Paul trouva gravée sur un autel de l'aréopage d'Athènes : *Au Dieu inconnu.* « *Ignoto Deo.* » (*Act.*, XVII, 23.) Il est déplorable, mes frères, de voir des hommes qui osent encore s'honorer du nom de chrétiens, méconnaître leur Dieu, et il est encore bien plus déplorable d'en être réduit à ne pouvoir presque plus leur reprocher cette indifférence coupable, et nous pouvons le dire à la honte de ce siècle qui se flatte de surpasser en lumières et en sagesse tous les âges qui l'ont précédé; nous pouvons le dire, les moments d'abandon et de solitude sont pour le Seigneur les moments de sa gloire et de son repos, et les jours de nos solennités sont pour lui des jours de mépris et d'opprobres.

Quels sont, en effet, les hommes que le Seigneur voit aux pieds de ses autels! Des hommes ennuyés et languissants, occupés de leurs projets, de leurs passions, de l'aigreur de leurs ressentiments, qui viennent braver sa colère, profaner son culte et son sacrifice, et qui renouvellent tous les crimes qui l'irritèrent autrefois contre la Synagogue : *Conversi sunt ad irritandum me.* (*Ezech.*, VIII, 17.) Dans des temples plus saints que celui de l'ancienne loi, nous voyons des abominations plus criantes et plus scandaleuses; car enfin, le prophète du Seigneur nous l'apprend : un reste de pudeur engageait les Israélites à couvrir leurs infidélités du voile de la modestie. *Faciunt in tenebris.* (*Isa.*, XXIX, 15.) Et nous, ce n'est plus dans les ténèbres, c'est à la face du soleil que nous déshonorons notre Dieu. Nous avons commencé par l'indifférence et le mépris, et nous finissons par les outrages et les sacriléges.

Or, je vous le demande, Messieurs, n'est-ce pas là fouler aux pieds le sang de l'alliance; n'est-ce pas là se rendre coupable d'une apostasie plus lâche et plus odieuse que ces apostasies anciennes qui firent verser tant de larmes à la primitive Eglise; n'est-ce pas là enfin préparer les voies à cet homme de péché qui doit à la fin des temps porter la désolation dans le lieu saint et ensevelir le sacrifice dans la honte et dans l'opprobre : *Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* (*Matth.*, XXIV, 15.)

Ah! fut-il jamais un malheur plus capable d'exciter les gémissements et la douleur de l'Eglise, et saurait-elle en trop faire aujourd'hui pour son Dieu en s'occupant à le dédommager par des hommages publics et universels, de tant d'infidélités et de blasphèmes qui l'affligent bien plus profondément que tous les crimes et les attentats de l'hérésie; car, chrétiens, lorsque les sectaires ont déshonoré son adorable sacrement, lorsqu'ils ont porté le fer et la flamme sur ses autels, les coups lui devenaient moins sensibles, parce qu'ils partaient de la main de ses ennemis et de ses persécuteurs, mais ceux que nous lui portons le touche bien davantage, parce qu'ils partent de la main de ceux qu'il se plaît à appeler ses disciples, ses amis, et les enfants de sa douleur qu'il a engendrés sur le Calvaire. Entrons donc, mes frères, dans l'esprit et les sentiments de l'Eglise pendant les jours de cette touchante solennité : joignons nos larmes et nos soupirs aux gémissements et aux larmes de cette épouse désolée de nous voir profaner avec tant d'ingratitude, ce qu'elle a de plus saint et de plus sacré, et n'oublions pas que c'est en vain, qu'elle entreprendrait de réparer nos profanations, si nous ne venions les pleurer et les réparer avec elle. La grâce du Seigneur nous a peut-être préservés de ces grands crimes, qui ne craignent pas davantage l'œil de Dieu que celui des hommes, peut-être n'avons-nous point à nous reprocher cette impiété sacrilége qui se joue avec audace des mystères les plus augustes de notre religion, mais si nous voulons descendre au fond de nos âmes, et nous citer au tribunal

de notre conscience qui est un juge toujours inexorable, lorsque les passions ne l'aveuglent pas, combien n'avons-nous pas encore de motifs pour nous humilier et pour nous confondre! Combien de communions lâches, tièdes, sans préparation, sans ferveur, dans la dissipation d'un cœur ouvert à toutes les affections humaines, rempli de tous les projets du siècle, tyrannisé par les coutumes et les bienséances du monde. Combien de communions inutiles qui nous trouvent toujours froids et indifférents dans le service du Seigneur, et qui nous laissent toujours aux prises avec nos vices et nos penchants déréglés. En faut-il davantage, mes frères, pour se rendre coupable du corps de Jésus-Christ, et pour faire d'un mystère d'honneur et de gloire, un mystère de confusion et d'ignominie. Profitons donc de ce jour de paix et de réconciliation, pour nous affermir dans la justice et la pratique de toutes les vertus, et ne quittons point notre Dieu avant de lui avoir promis de relever par l'assiduité de nos hommages, ses abaissements et ses humiliations dans son auguste sacrement. Prenez-la cette résolution, vous surtout, jeunes ministres, que l'Eglise vient d'enrôler sous les étendards de la milice sainte, vous surtout dont les mains conservent encore l'empreinte de l'onction, qui vous a consacrés au Seigneur. Nouveaux Machabées, jurez aux pieds de ses autels de voler partout où la gloire de son nom vous appellera. N'oubliez jamais que vous êtes des sentinelles préposées à la garde et à la défense du sanctuaire, et qu'il faut que vous en conserviez l'honneur, ou que vous soyez ensevelis sous ses ruines.

Oh! mon Dieu! pour la gloire de votre nom et le salut de notre patrie, ne nous réservez pas à de si cruelles épreuves. Une funeste expérience ne nous a que trop appris quelles calamités et quelles vengeances sont réservées aux peuples qui sont assez malheureux pour introduire l'abomination dans le lieu saint, et fouler aux pieds le sang de l'Agneau : ne nous traitez donc plus, Seigneur, selon la rigueur de vos jugements et le nombre de nos iniquités, mais souvenez-vous de vos miséricordes, et du haut de ce trône où votre amour vous a placé, jetez sur nous un regard de propitiation, et répandez sur nos têtes ces grâces et ces bénédictions abondantes dont vous êtes la source et le dispensateur. Ne vous montrez pas insensible aux vœux et aux supplications de tant d'âmes chrétiennes, qui se prosternent aujourd'hui à vos pieds pour fléchir votre justice : entendez, mon Dieu, les prières de tant de religieux pontifes, de tant de pasteurs affligés qui gémissent entre le vestibule et l'autel sur les infidélités d'Israël, écoutez les vœux de ces vierges ferventes, qui abandonnent aujourd'hui le sein de leur retraite pour suivre la trace de vos pas, et pour apprendre à votre peuple à lever vers vous des mains suppliantes. Arrêtez enfin vos regards sur la piété de ces princes, illustres rejetons de tant de rois, qui ont employé leur puissance et leur autorité à soutenir l'honneur de votre culte et de vos sanctuaires : acceptez les hommages que vous rendent avec toute l'Eglise, ces fils de saint Louis, qui oublient dans cette solennité leurs titres et leur grandeur temporelle, pour ne conserver que le nom de chrétiens, et qui ne se distinguent de la foule que par les marques d'une foi plus vive et d'un recueillement plus profond. De si grands exemples ne seront point perdus pour nous, la France rendue à ses rois, reviendra aussi au Dieu qu'invoquèrent ses ancêtres, et à la place d'un peuple profanateur, vous ne verrez qu'un peuple contrit et pénitent, qui se montrera digne d'être encore l'objet de vos complaisances et de vos miséricordes éternelles. Dieu nous en fasse la grâce. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR LA FÊTE DU SACRÉ COEUR.

Elegi locum istum, ut permaneant oculi mei, et cor meum ibi cunctis diebus. (II *Paral.*, VII, 16.)

J'ai choisi cette demeure, pour y fixer tous les jours mes yeux et mon cœur.

Telle est la promesse éclatante dont le Seigneur honora autrefois la piété du plus sage et du plus magnifique des rois. Entre le monarque et le Dieu d'Israël il se fit une espèce de combat, où la générosité de l'un se déploya sans mesure, et la bonté de l'autre se répandit sans réserve. Jaloux de soutenir le choix dont il était honoré, Salomon employa tous ses trésors à la construction d'un temple qui devait perpétuer dans sa nation le culte de son Dieu et le souvenir de son règne. Dieu à son tour, craignant en quelque sorte d'être vaincu en libéralité, consacra les trésors de ce prince par une protection spéciale et permanente Le sceptre devint héréditaire dans sa famille, et, dans la suite, Israël n'eut pour maîtres que les descendants du monarque religieux dont les mains avaient élevé un autel au Seigneur. Dans la succession des âges, le temple fut profané par l'impiété et renversé par l'idolâtrie : mais des chefs vertueux et intrépides le rétablirent dans son premier éclat; bientôt on vit reparaître la majesté du culte et la sainteté des sacrifices, et ils subsistèrent jusqu'au jour où une législation plus sainte éleva les maximes évangéliques sur les débris de la loi ancienne, et ensevelit les cérémonies légales sous les ruines de la Synagogue.

Depuis cette étonnante révolution qui nous a développé la suite des oracles et de toutes les prophéties, l'institution la plus auguste a fait des temples de la nouvelle alliance le séjour de la divinité même : le corps adorable de Jésus-Christ les consacre par sa présence : c'est là que ses oreilles se montrent attentives à nos supplications ; c'est là que ses yeux s'ouvrent sans cesse sur nos besoins et nos faiblesses ; c'est là que son cœur, qui a été sur la terre la source et le principe de la plus ardente charité

pour les hommes, continue à opérer en leur faveur les prodiges de l'amour le plus généreux ; c'est là qu'il semble chercher en quelque sorte dans leurs hommages un nouvel aliment à sa tendresse et à ses bienfaits : *Elegi locum istum*, etc.

C'est de ce cœur adorable, dont les saintes ardeurs n'éprouvent ni altération ni vicissitudes, que je dois vous entretenir aujourd'hui, mes très-chers frères, si je veux entrer dans l'esprit de la cérémonie touchante qui nous rassemble. Qu'est-elle donc cette solennité que nous venons célébrer avec tant de pompe à la suite des jours consacrés à l'auguste sacrement de nos autels? Qu'est-ce donc que cette dévotion qui excite les plaintes et les murmures de l'impie? cette fête que des esprits curieux et indiscrets osent appeler nouvelle parce qu'elle choque la vanité de leurs systèmes et de leurs prétentions; parce que le zèle de nos pontifes et de nos pasteurs s'enflamme de jour en jour pour l'affermir et la propager. Ah! chrétiens, dans son institution et dans son objet, dans ses progrès et dans sa fin, cette fête n'est qu'une protestation de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et une réparation des outrages que Jésus-Christ reçoit de la part des hommes. Amour, réparation! voilà le seul cri de tout adorateur fidèle au cœur sacré de Jésus; ce sera aussi le nôtre, chrétiens, et le partage de ce discours.

Ames chrétiennes, que la voix de la religion trouve toujours dociles aux inspirations de la grâce, si quelquefois nous venons vous alarmer en vous entretenant de la corruption de nos mœurs et des scandales de l'impiété, il est consolant pour moi de monter le premier dans cette chaire pour vous entretenir du plus digne objet de votre foi et de votre culte, et pour acquitter moi-même la dette de ma reconnaissance et l'hommage de mon amour. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Afin de vous faire comprendre, mes frères, jusqu'à quel point l'auguste solennité qui nous rassemble est conforme à l'esprit et aux intentions de l'Eglise, je vais la considérer dans sa fin et dans son objet, c'est-à-dire dans tout ce qu'elle prescrit et tout ce qu'elle embrasse. Sa fin est de reconnaître et d'honorer l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, surtout cet amour généreux, qui le fait descendre tous les jours du trône de sa gloire pour s'immoler sur nos autels. Son objet, c'est le cœur de Jésus-Christ, dépositaire de tous les secrets et de toute la plénitude de cet amour. Ainsi l'avait conçue, il y a plus d'un siècle, la pieuse institutrice de cette dévotion, à qui la voix du Seigneur daigna se faire entendre au sein de la solitude et de l'obscurité d'un cloître, dans une ville presque inconnue de notre France, qui conserve la gloire d'avoir été le berceau précieux des hommages aujourd'hui si publics et si universels rendus au cœur de l'Homme-Dieu. Ainsi l'avait envisagée un des premiers pasteurs de l'Eglise, qui, en écrivant aux évêques de Pologne, s'appliquait à fixer leurs pensées sur l'institution de cette fête: « Nous savons, dit ce pontife vénérable, que la dévotion au cœur de Jésus n'a d'autre objet que de renouveler, par un symbole vivant et naturel, la mémoire de son amour immense pour les hommes. » *Nihil aliud agi, quam symbolice renovari memoriam illius charitatis.*

Le voilà, mes frères, ce culte qui non-seulement se trouve conforme au dessein de l'Eglise, mais qui compose en quelque sorte le plan et l'économie de notre religion, puisqu'il est vrai de dire que le christianisme n'est qu'amour, et que, selon le langage de l'apôtre saint Paul, l'amour est la plénitude de la loi : *Plenitudo legis dilectio.* (*Rom.*, XIII, 10.) Pouvons-nous, chrétiens, ne pas sentir notre âme s'élever et s'agrandir en réfléchissant aux priviléges sublimes de nos destinées? Pouvons-nous oublier combien il fut glorieux à l'univers, ce jour où, franchissant les barrières qui le séparaient d'une terre proscrite et abandonnée, le Fils de Dieu devint fils de l'homme, s'anéantit pour nous reproduire et nous élever, prit notre faiblesse pour nous communiquer sa force, se chargea de nos dettes pour nous enrichir de ses droits, et, cachant sa divinité sous les voiles de l'enfance, devint par bonté ce que nous sommes, pour nous appeler à la grâce de son adoption divine.

Mystère auguste et ineffable qui, unissant une seule personne à deux natures, l'une souveraine et impassible, l'autre faible et dépendante, les rapprocha malgré leur distance infinie, les concilia malgré leurs contrariétés naturelles, soumit la nature divine sans la dégrader, anoblit la nature humaine sans la changer, rendit le Fils de l'Eternel sujet à la mort, et l'homme mortel héritier d'une gloire éternelle.

Oubliez, si vous le voulez, mes frères, ces traits si frappants et si multipliés de la miséricorde et de la puissance de votre Dieu, ils ne sont en quelque sorte que le commencement et l'essai de son amour : rappelez-vous le moment où il nous donna son corps pour héritage : c'est celui où il se sacrifiait pour notre rédemption. Après s'être assujetti à toutes les douleurs et à toutes les amertumes de la vie, prêt à être livré entre les mains sacriléges de ses ennemis, il veut encore nous laisser un nouveau témoignage de sa tendresse, en instituant le sacrement auguste qui doit se perpétuer parmi nous jusqu'à la fin des siècles : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Il s'occupe des moyens d'éterniser notre bonheur, sans que les terreurs inquiètes de son esprit, les alarmes accablantes de son cœur, cette tristesse mortelle, cette agonie qu'un Dieu seul pouvait soutenir et que nous ne pouvons concevoir dans un Dieu, puissent suspendre le sentiment de son amour. Le moment où il semble abandonné de son père et de toute

la nature est celui où nos maux l'attendrissent, où il prépare à notre faiblesse les secours dont nous avons besoin. Après avoir détruit le mur de séparation que la révolte de l'homme avait élevé entre le ciel et la terre, il habitera au plus haut des cieux et il reposera sur la terre pour y continuer les augustes fonctions de médiateur, pour faire couler de la source de son amour ce sang adorable qui changera le cœur du pécheur, qui sanctifiera les larmes du pénitent, et qui affermira les vertus du juste. *Cum dilexisset*, etc.

O triomphe, ô immensité du cœur de Jésus ! son amour si cruellement outragé ne laissera point le nouveau peuple d'adoption sans pontife, sans sacerdoce, sans autel : le sacrifice sanglant que la justice de son Père lui commande, il le perpétue, il l'éternise dans un sacrifice de paix : sacrifice sanglant, sacrifice pacifique, ils ne sont dans la réalité qu'un seul et même sacrifice : ils sont deux sacrifices par les différences qui les caractérisent : le premier eût son autel masqué ; chaque instant voit le second se renouveler et se reproduire. Dans le premier, Jésus ne meurt que pour renaître, le second à toute la terre pour son autel. Que sur la surface des mers, que dans les antres profonds de la terre qu'au milieu du silence et de l'obscurité des forêts, la voix de l'homme honoré du sacerdoce se fasse entendre ; qu'elle interroge et qu'elle appelle la victime, et la victime ne manquera jamais au sacrificateur : elle viendra s'immoler dans tous les moments, en quelque lieu que nos cœurs la désirent, que nos vœux la demandent, que nos besoins l'exigent : *Cum dilexisset suos*, etc.

Eh bien ! mes frères, si les maximes corrompues du monde n'ont point fermé vos cœurs à la sensibilité et à la reconnaissance, si vous savez apprécier toute l'étendue d'un bienfait qui vous rend je ne dis plus les égaux, les frères, les cohéritiers, mais les possesseurs et les maîtres d'un Dieu : si les prodiges de miséricorde qu'il a opérés en votre faveur doivent vous le faire chérir comme un père tendre, comme un ami fidèle, comme un pasteur généreux, comme un rédempteur prodigue de sa vie et sensible aux malheurs de la vôtre, pourriez-vous refuser l'hommage de votre culte et de vos adorations à ce cœur sacré qui a été l'ouvrage et la victime de son amour, en même temps qu'il a été la source féconde d'où a coulé l'immensité de ses dons ! Pourriez-vous refuser l'hommage de votre culte à ce cœur où sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, où réside corporellement la plénitude de la divinité, où se sont consommés par des sacrifices immenses tous les mystères de salut et de justification pour les hommes.

Ici j'entends l'esprit d'ignorance et d'indocilité, traiter mes transports affectueux de fanatisme et de superstition, s'écrier que je divise Jésus-Christ et que la chair et les sens fixent mes hommages. Je ne dois point vous dissimuler, mes frères, que cette fête aussi bien que toutes celles qui l'ont précédée, à trouvé des ennemis et des contradicteurs ; loin de vous cependant cet esprit de dispute et de contestation qui changeraient la chaire de doctrine et d'unité en tribune destinée à développer la force et le charme des persuasions humaines, ces discussions puériles pouvaient convenir à l'éloquence artificieuse de ces philosophes qui au milieu des écoles de la Grèce, cherchaient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leurs systèmes et de leurs maximes. Pour nous, ministres d'une religion indépendante des efforts et des raisonnements humains, unis de cœur et de sentiments aux enfants les plus soumis de l'Eglise, nous ne devons être que les interprètes de sa doctrine et de ses décisions, et s'il fallait encore aujourd'hui vous exposer les motifs qui ont dirigé la conduite de nos pasteurs dans l'institution de la fête que nous célébrons, je mettrais sous vos yeux cette règle sûre et invariable établie par tous nos docteurs et nos pères dans la foi, et pour affermir dans vous l'œuvre divine que nous vous annonçons, je vous dirais avec saint Chrysostome : « Point de dispute dans l'Eglise, à moins que quelque dogme nouveau n'y soit introduit, ou que la doctrine des apôtres ne soit blessée ou contredite. » *Non erunt dissidia, nisi dogma quoddam excogitatum fuerit, quod sit contra apostolicam doctrinam.* Ou je trouve le suffrage unanime de nos pontifes, je vois les successeurs de Pierre consacrer par leur autorité souveraine l'effusion de la foi et de la piété des fidèles, je vois l'Eglise de Dieu approuver, autoriser, solenniser la fête du sacré cœur de Jésus, et je m'écrie dans les transports de ma joie et de mon admiration : l'objet de mon culte est donc légitime, et les esprits inquiets qui s'efforcent de l'anéantir, ne la connaissent pas mieux eux-mêmes que les principes qu'ils combattent. *Nesciunt neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (I *Tim*, I, 7.)

Vous le comprenez sans peine, mes frères, en méditant le principe que je viens de développer que nous ne divisons point et ne décomposons point Jésus-Christ. L'adoration du sacré cœur de Jésus, comme toutes les fêtes qui s'élèvent jusqu'à l'humanité sainte du Sauveur, a deux objets indivisibles, unis ensemble, honorés ensemble : l'un sensible et corporel, l'autre invisible et spirituel, mais que l'âme éclairée ne sépare jamais, et j'ose même dire que l'âme la plus simple réunit facilement dans son cœur. Oui, si j'interrogeais je ne dis pas ces esprits accoutumés aux méditations profondes et sérieuses, mais je dis ces hommes mêmes les moins versés dans les connaissances humaines, et qui se glorifient de ne posséder que la science de la sainteté chrétienne ; si j'interrogeais leur foi sur les plaies de Jésus-Christ dont l'Eglise célèbre la fête partout où ses lois et ses préceptes sont en honneur : ils me répon-

draient sans doute qu'ils adorent ce front auguste couronné d'épines, ces pieds et ces mains percés et déchirés, ce côté ouvert et sanglant. Mais le mystère des souffances de Jésus, mais l'amour immense qui l'a fait victime pour nos infidélités, est en même temps l'objet de leur attendrissement et de leur adoration, leur âme tout entière se porte de l'objet sensible à l'objet spirituel et indivisible.

Eh bien! chrétiens, le voilà l'objet sensible de l'adoration que je réclame; c'est ce cœur de la chair à laquelle le Verbe s'est uni dans le sein de Marie: *Verbum caro factum* (*Joan.*, I, 14): que vos esprits et vos cœurs s'élèvent au même instant jusqu'aux perfections infinies de ce cœur sacré, jusqu'aux sentiments généreux dont il fut l'organe; jusqu'à cet amour qui en fit un holocauste vivant, qui ne cesse de se consumer pour nous et de nous appliquer les fruits de ses souffrances et de sa mort. L'objet sensible, et celui qui, comme dans toutes les autres dévotions, imprime à la fête dont il est le symbole son nom et son caractère, c'est ce cœur véritable et naturel, la partie la plus noble et la plus touchante du corps de l'Homme-Dieu, qui repose sur nos autels; c'est la vertu de cette union intime qu'il a contractée avec la divinité du Verbe, qui en fait, d'après les principes de la foi, le cœur d'un Dieu, comme Marie elle-même est mère de Dieu.

Quoi, chrétiens! dans ces temples où nous venons participer tous les jours aux mêmes grâces et aux mêmes bienfaits, j'aperçois les restes précieux de ces martyrs et de ces généreux confesseurs que la main de la religion a placés sur nos autels, et en même temps que ces ossements desséchés soutiennent mes espérances, je sens qu'ils commandent mon respect et ma vénération. Si je me montre attentif aux événements qui se passent sous mes yeux, je vois de temps en temps, après des séparations douloureuses, la portion la plus chère d'une dépouille mortelle recueillie avec honneur et placée sous la garde de la religion et de l'amitié. Si je consulte les annales de nos histoires, je vois toutes les nations de l'univers conserver avec soin le cœur des hommes qui les ont illustrées et l'enrichir de tous les ornements de la nature et de l'art, et il ne me serait point permis de payer le tribut de mon hommage et de mon amour à ce cœur le plus parfait, qui n'a été formé que pour m'aimer, qui ne respire que pour me donner tous les jours des témoignages plus marqués de son amour! Oui, je le dirai avec toute l'ardeur du sentiment qui m'anime: anathème à qui n'aime pas, à qui n'adore pas le cœur de Jésus. *Si quis non amat, anathema sit.* (*I Cor.* XVI, 22.)

Ah! mes frères, un regard que je jette sur vous m'encourage. J'en appelle ici à tous les cœurs qu'une philosophie mensongère n'a point infectés de ses horribles maximes: j'invoque avec confiance tout ce que la nature humaine a de plus noble et de plus généreux dans ses affections. N'est-il pas vrai que vous prononcez tous avec moi anathème à qui n'aime pas le cœur de Jésus, anathème à l'indifférence qui l'oublie, anathème surtout à l'ingratitude qui le déshonore et qui l'outrage! N'est-il pas vrai qu'en réfléchissant à ce miracle de puissance et de miséricorde qui le fixe sur nos autels, vous vous sentirez portés à le dédommager par votre amour des sacrifices prodigieux que lui a dictés sa tendresse. Vous l'aimerez donc, chrétiens, ce cœur qui a tant aimé les hommes! Vous l'aimerez, non-seulement dans ce jour consacré au souvenir de ses bienfaits, non-seulement dans ces jours où nos solennités vous conduiront auprès de ses autels, mais pendant toute la suite d'une vie dont tous les moments sont un don de son amour.

Vous l'aimerez ce cœur, ô vous qui gémissez sous le poids des afflictions et des malheurs de la vie. Ah! pour soulager votre âme opprimée, n'allez point réclamer les consolations humaines; car où sont-ils dans le monde les malheureux qui ne puissent dire à chaque instant comme David persécuté et abandonné: « J'ai cherché autour de moi des consolateurs, et je n'en ai point trouvé. » *Sustinui... qui consolaretur, et non inveni.* (*Psal.* LXVIII, 21.)

Peut-être verrez-vous se ranger à vos côtés un petit nombre d'amis que les premiers moments de vos disgrâces auront touchés et attendris; mais ils s'accoutumeront bientôt à leurs progrès et à leur continuité: après vous avoir donné quelques larmes passagères, commandées souvent par les bienséances et par l'orgueil, ils se lasseront de vous plaindre, et ensuite d'entendre vos plaintes. Venez au cœur de Jésus, le seul ami que votre tristesse n'éloignera point: racontez-lui vos peines, exposez-lui vos besoins, sa sensibilité ne trompera point votre confiance, puisque c'est à vous qu'il adresse ces pressantes invitations: Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et persécutés, et je vous soulagerai: *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis,* etc. (*Matth.*, XI, 28.)

Vous l'aimerez aussi ce cœur, vous, intéressante jeunesse, que nous nous plaisons à entretenir et à encourager presque toutes les fois que nous montons dans cette chaire, pour y exercer le ministère de la parole sainte, parce que vous êtes l'objet de nos espérances et de toutes nos consolations. Vous l'aimerez non-seulement à cet âge où les conseils de vos parents et de vos supérieurs, ou les exemples des vertus domestiques vous font en quelque sorte une loi de la religion et de la piété, mais encore à une époque dont vous n'apercevez point les dangers, où, plus libres dans vos démarches et dans toute votre conduite, vous pourrez offrir à votre Dieu un hommage plus glorieux et plus méritoire, parce qu'il sera plus indépendant. Ah! mes enfants, lorsque parvenus à cet âge dangereux que le monde appelle la saison des plaisirs, quoiqu'il ne

soit aux yeux de la religion et de la vertu que celle des égarements et du délire, si jamais votre amour pour votre Dieu commençait à s'affaiblir, si jamais les passions s'efforçaient de vous soumettre à leur empire, allez vous réfugier dans le cœur de Jésus : ou bien, entrez dans la maison du Seigneur, pénétrez jusque dans le sanctuaire de son amour, placez-vous devant cette table sainte, au pied de cet autel sacré qui furent si souvent témoins de votre bonheur et de vos résolutions; retracez à votre esprit toute la tendresse et tous les bienfaits qui vous y furent prodigués : éloignez-vous ensuite, et je vous permets d'être coupable....

DEUXIÈME PARTIE.

Si l'Eglise de Jésus-Christ ne peut présenter à la piété de ses enfants un objet plus touchant et une dévotion plus solide, que la fête du sacré cœur de Jésus, elle ne peut également autoriser une fête plus légitime et une dévotion plus utile, puisque le caractère propre et distinctif de cette solennité est la réparation des outrages faits à Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie. Ah! chrétiens, quand on réfléchit avec un esprit de foi au principe, à la nature et aux effets du don inappréciable de l'amour d'un Dieu pour les hommes; quand on pense qu'un Dieu a daigné se fixer parmi les hommes, afin de s'occuper sans cesse de leurs faiblesses et de leurs besoins, n'est-il pas bien naturel de se représenter le genre humain prosterné devant sa grandeur, tous les cœurs émus et attendris sur ses bienfaits, ses temples visités par de nombreux adorateurs, ses autels environnés sans cesse des respects et des hommages de ses créatures? Vous savez cependant combien ces tableaux sont loin de la réalité! Pour quelques âmes attentives à recueillir le sang de l'adorable victime, pour quelques âmes dociles à l'impression puissante de la grâce, qui s'empressent de rendre l'hommage d'une douleur compatissante au Dieu qui s'immole pour notre salut, et l'hommage d'une adoration sincère au Dieu vivant dans nos tabernacles pour notre consolation, combien d'autres ne viennent dans ses temples que pour braver sa colère, insulter à son culte et à son sacrifice, et renouveler toutes les profanations qui l'irritèrent autrefois contre la Synagogue : *Conversi sunt ad irritandum me.* (*Ezech.*, VIII, 17.)

Combien de chrétiens, c'est-à-dire d'hommes rachetés au prix du sang d'un Homme-Dieu, ressemblent à ces témoins de la passion du Sauveur dont l'Evangile nous a tracé le caractère : Les uns sont conduits par le hasard; spectateurs indifférents d'un sacrifice dont ils sont les objets et le prix, à peine, dans leur démarche précipitée, daignent-ils abaisser leurs regards sur l'autel sacré : *Prætereuntes.* D'autres attirés par la bienséance, ou par une vaine curiosité, se joignent à la foule qui environne le tabernacle; à juger des dispositions de leurs cœurs par les apparences d'une piété publique, on les croirait pénétrés de ce respect religieux que la foi demande; mais en déchirant le voile, en perçant, avec le prophète, ce cœur de dissimulation et d'hypocrisie, on s'apercevrait bientôt que ce recueillement extérieur est plutôt l'effort et la contrainte d'un cœur appliqué à concerter ses projets, qu'un tribut d'hommages envers le Dieu de nos sanctuaires. *Illudentes.* D'autres enfin se rendent aux pieds des autels, mais conduits par cet esprit d'audace et de fureur qui animait les blasphémateurs de la croix de Jésus-Christ, ils paraissent parmi ses adorateurs, et l'outragent avec ses ennemis : les passions frémissantes pénètrent avec eux dans le temple du Dieu de la paix, et ils portent la désolation et le scandale dans l'assemblée des saints, en rendant leurs hommages aux divinités étrangères qu'ils mettent sur l'autel à la place du Dieu qui s'immole pour eux. *Blasphemantes.* (*Matth.*, XXVII, 39.)

Mais ce n'est encore là que le commencement et le prélude des outrages de l'homme. Quand on pense qu'un Dieu nourrit l'homme de sa substance et s'unit intimement à lui, il semble d'abord que notre esprit n'ait pas assez d'abaissements, notre cœur assez de transports, nos yeux assez de larmes pour reconnaître un bienfait qui nous rend, je ne dis plus les égaux, les frères, les cohéritiers, mais les possesseurs et les maîtres d'un Dieu. Mais qu'elles sont rares ces âmes privilégiées qui savent sentir tout le prix de cette union ineffable dont les douceurs sont sur la terre comme l'essai et l'apprentissage des délices qui sont réservés dans le ciel! Pour quelques cœurs animés de saintes dispositions, combien de cœurs ouverts au vice, fermés à la grâce, esclaves des passions, ennemis de toute soumission et de tout devoir, plus criminels aux yeux de Jésus-Christ que ces tribunaux impies où ses droits furent méconnus et son innocence condamnée? Combien de cœurs infidèles et coupables qui ne s'unissent à la victime sainte que pour lui faire des outrages plus sensibles, que pour armer tous leurs penchants contre tous ses bienfaits.

Voyez-le, cet esclave comblé des faveurs de son maître, il s'avance vers l'autel d'où le repoussent et la voix importune du remords et le cri de la religion indignée; profanateur de ce qu'il y a de plus sacré dans les trésors de la bonté divine, audacieux jusqu'au sacrilége, il ose associer par un mélange monstrueux la justice à l'iniquité, Jésus-Christ à la puissance des ténèbres, ce qu'il y a de plus saint à sa corruption profonde. Quel supplice croyez-vous qu'il mérite, s'écrie l'apôtre saint Paul, puisqu'il foule aux pieds le Fils de Dieu, puisque le sang de l'alliance paraît vil et profane aux yeux de son impiété : *Quanto putatis deteriora mereri supplicia?* (*Hebr.*, X, 29.) Malheureux! ce sang adorable méconnu par la passion, profané par le crime, n'est plus la source où vous deviez trouver la vie; c'est un poison funeste qui porte la mort dans

votre sein ; entre nos mains et sur vos lèvres il crie vengeance, et il ne tombe sur vous, aussi bien que sur les Juifs déicides, que pour mettre le sceau à votre ruine et à votre réprobation.

Ce n'est pas tout, mes frères; il reste encore d'autres attentats à déplorer. Il faudra que, dans tous les siècles et dans presque toutes les contrées du monde chrétien, l'hérésie vienne disputer à Jésus-Christ le pouvoir de se communiquer comme il lui plaît à ses créatures, et qu'en altérant la doctrine de son Evangile, elle s'efforce de rompre l'alliance qu'il avait contractée avec son peuple. Il faudra que, dans des temps coupables et malheureux, consacrés par les mains de la religion dans les annales de sa douleur, la flamme de l'impiété, se répandant comme un vaste incendie, dévore les temples et les autels : de nouveaux Héliodores porteront une main sacrilége sur les trésors de la maison du Seigneur, de nouveaux Antiochus y répandront la consternation et l'épouvante, de nouveaux Balthasar feront servir à la licence et à la débauche les vases destinés au sacrifice. On verra les ennemis de l'Eglise, quelquefois même ses enfants renverser les barrières sacrées, briser les portes pacifiques des tabernacles, on verra la prière interdite aux chrétiens, les prêtres de la nouvelle alliance expirer sous le fer de la persécution, ou forcés d'aller traîner sur une terre étrangère les restes d'une vie déjà épuisée par les travaux ou le déclin de l'âge. L'impiété étouffera jusqu'aux soupirs et aux gémissements de la religion, et pour la célébration de nos mystères il faudra se dérober à tous les regards comme pour le meurtre et les forfaits. Alors (ô ciel, vous en fûtes le témoin, et vous n'avez pas lancé vos foudres sur les coupables !) alors on verra l'héritage du Seigneur envahi par l'audace et la fureur, l'autel de ses sacrifices changé en théâtre de scandales, le feu de son tabernacle éteint dans le sang de ses pontifes, les pierres de l'édifice sacré, dispersées au milieu des places publiques, et sur les débris des sanctuaires du Dieu de vérité, les idoles du mensonge élevées par l'erreur, et encensées par les mains de la révolte.

Ah ! chrétiens, pour des siècles qui devaient méconnaître tous les devoirs, pour des siècles qui devaient tout combattre, tout profaner et tout détruire, pour des siècles enfin qui devaient retracer tout ce que la mémoire des hommes peut offrir de plus déplorable, quel secours plus puissant pouvait être préparé qu'un culte d'honneur et de réparation. L'Église, toujours attentive à venger les outrages faits à la gloire de son Dieu, vint s'offrir à la piété de ses enfants, et le cœur de Jésus fut montré aux âmes fidèles comme la source où elles devaient puiser la force et la consolation dans les épreuves, et comme le médiateur qui devait obtenir grâce pour les iniquités de la terre. Sous quels traits, sous quels symboles le présente-t-elle à leurs regards ? *Aspice*. Contemplez, leur dit cette mère affligée, contemplez ce cœur qui a tant aimé les hommes : une croix le surmonte, des épines l'environnent, une lance barbare le traverse, des gouttes de sang coulent encore : voilà l'image : voici la réalité ; des froideurs, des irrévérences, des blasphèmes sacriléges plus perfides que tous les traits des Juifs, renouvellent, élargissent à chaque instant sa blessure ; son sang coule, il arrose encore l'autel, et il est encore profané ! O vous tous qui êtes sensibles à la gloire de votre Dieu, unissez-vous à moi pour arrêter les coups de ses vengeances ; joignez vos larmes et vos soupirs à mes gémissements et à mes larmes afin de réparer par des hommages publics et universels des profanations publiques et éclatantes : *Venite procidamus et ploremus ante Dominum*. (*Psal*. XCIV, 6.)

A peine la voix de l'Eglise se fit entendre que tous les sujets dociles et soumis s'empressèrent d'adopter ce culte d'amour et de réparation. Non content de l'autoriser par leurs suffrages et leurs décisions, les premiers pasteurs sollicitèrent le saint-siége d'y joindre son approbation toujours si puissante sur le cœur de tous les fidèles, et ce fut à la sollicitation d'un monarque religieux et des évêques de son royaume, que le pape Clément XIII donna cette autorisation publique, solennelle, qui fut reçue non-seulement avec respect, mais avec empressement et avec joie par tous les prélats du monde chrétien.

Aussi, mes frères, quels fruits de grâces et de bénédictions se sont répandus de toute part avec le zèle de cette institution sainte ! Au milieu du monde et de tous les dangers qu'il présente, on a vu la ferveur se ranimer, ou se soutenir, on a vu revivre la piété, l'amour tendre et généreux pour Jésus-Christ, la méditation de ses mystères et des maximes de son Evangile, l'assiduité dans les temples, la fréquentation des sacrements, la pratique des bonnes œuvres, l'union et la concorde entre les chrétiens. Au milieu des disgrâces et des tribulations de la vie, au milieu des orages et des tempêtes de la persécution, on a vu la piété exilée et proscrite chercher un dernier asile dans le cœur de Jésus. Combien de malheureux, abandonnés du monde et de toute la nature, y trouvèrent la patience et la consolation dans leurs peines ! combien d'innocentes victimes y puisèrent la force et le courage du martyre. Cœur sacré ! dans ces jours de deuil et d'affliction qui souilleront à jamais les annales de notre histoire, vous entendrez les soupirs et les gémissements des âmes fidèles et persécutées ; c'est vous qu'elles invoquaient dans le secret de leurs maisons, dans la solitude des forêts, dans l'obscurité des prisons, jusque sous le glaive des bourreaux, et tandis que le génie de l'audace et de l'impiété s'efforçait d'anéantir toute religion et toute vertu, ces âmes suppliantes s'efforçaient de dédommager votre amour, et de détourner les châtiments que les crimes de leurs frères avaient provoqués.

C'est ainsi, mes frères, que, de nos jours

comme dans tous les temps, les âmes vraiment chrétiennes ont senti la nécessité d'un culte de réparation, et que la foi n'a pas cessé de trouver des secours proportionnés à la rigueur et à la variété de ses épreuves, puisqu'il est vrai de dire que la fête que nous célébrons n'a jamais offert un spectacle plus sublime et plus imposant qu'à la suite des malheurs de cette Église de France qui a vu naître dans son sein la dévotion au cœur de Jésus et qui apprit à tout l'univers chrétien à l'adorer et à l'invoquer.

Ce fut alors qu'on vit se ranimer le zèle de toutes les villes et de toutes les provinces, qu'on vit se former et s'étendre de pieuses associations occupées à gémir et à se dévouer pour les prévaricateurs : ce fut alors qu'au milieu des obstacles et des contradictions sans cesse renaissantes, on vit se former dans cette capitale une institution religieuse justement honorée du titre d'*Adoration perpétuelle au Sacré Cœur de Jésus.* Tous les jours, dans ce sanctuaire d'expiation, deux victimes marquées et choisies par l'obéissance passent une heure en suppliantes au pied de la colonne sacrée, viennent ensuite s'unir à la grande victime de nos iniquités, et après cette union intime avec leur Dieu, elles se prosternent pour fléchir sa justice et arrêter les coups de sa colère. Tous les jours, deux autres, à la même table sainte, sont chargées de solliciter la conversion des cœurs ingrats qui le méconnaissent. Tous les jours et à toutes les heures du jour et de la nuit, quatre autres victimes prononcent une amende honorable en réparation des outrages faits à son divin cœur, et à quelque moment que la voix des iniquités s'élève contre la justice éternelle, ses regards s'arrêtent sur des victimes choisies pour les expier.

C'est ce culte d'expiation, mes frères, que l'Église vous propose aujourd'hui par l'organe de ses pontifes et de ses pasteurs et auquel je viens vous engager moi-même à vous unir, sinon dans le détail des pratiques, au moins de cœur et d'affection ; car je voudrais faire retentir en ce moment jusqu'au fond de vos âmes une maxime trop universellement méconnue ; il faut réparer, il faut rendre à Dieu la gloire que le crime et l'impiété lui ont ravie. Cette pensée agissait d'une manière bien puissante sur nos pères dans la foi, lorsqu'on les entendait pousser des cris d'horreur au récit de quelque profanation ; un sacrilége était à leurs yeux le signe avant-coureur d'une calamité publique, et la paix ne rentrait dans leurs cœurs qu'après l'avoir expié par les gémissements et les larmes.

Hé ! dans quel siècle, mes très-chers frères, fut-il plus nécessaire de chercher à apaiser le courroux du ciel que dans ces jours de licence et de scandale qui déshonorent la religion jusque dans nos temples qui en sont le théâtre, jusque dans ses plus augustes mystères qui en sont l'objet, jusque dans son culte avili par ses enfants qui l'abandonnent, et par ses ennemis qui l'insultent.

O vous donc, chrétiens, que la voix de la religion éplorée a toujours trouvés sensibles aux outrages de son Dieu, vous surtout qui vous êtes consacrés par une union encore plus intime au cœur de l'Homme-Dieu, ah ! je vous en conjure par ce divin cœur lui-même, entrez dans l'esprit de l'auguste solennité qui nous rassemble. Plus vous verrez ces hommes qui s'égarent dans les routes de l'iniquité se faire gloire en quelque sorte de leurs mépris et de leur irrévérence, plus vous devez vous humilier devant le Seigneur : ***Humiliate capita vestra Deo;*** plus vous les verrez se distinguer par une démarche audacieuse, insulter à la sainteté de nos mystères, par l'indécence de leur maintien ou le faste de leurs parures, plus vous devez vous anéantir. Vous avez déjà fléchi le genou, ce n'est point assez, il faut que vous embrassiez la poussière du temple et les parois du sanctuaire, il faut que votre cœur s'attendrisse, qu'il s'épanche en quelque sorte tout entier : ***Effunde cor tuum ante conspectum Domini.*** (*Psal.* LXI, 9.) C'est ainsi que vous obtiendrez grâce pour vos frères, que vous attirerez les bénédictions du ciel sur vous-mêmes, et ce cœur sacré dont vous aurez été les fidèles adorateurs sur la terre, deviendra à son tour votre joie et votre récompense dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum (*Cant.*, VIII, 5.)

Quelle est celle qui s'élève du désert, remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé !

Quel spectacle nouveau vient donc exciter l'étonnement et l'admiration de toute la cour céleste ? Quels peuvent donc être les motifs de cette joie, de ce ravissement et de ces transports auxquels se livrent les intelligences sublimes ? Ah ! n'en cherchons pas la cause dans un autre mystère que dans celui que l'Église propose aujourd'hui à la piété des fidèles. C'est une âme que la terre n'est plus digne de posséder, un corps qui par sa pureté et sa sainteté ne peut souffrir la corruption : c'est le chef-d'œuvre des mains du Tout-Puissant, la reine des vierges, l'ornement et la gloire d'Israël qui sort glorieuse du tombeau, environnée de lumière, pour aller prendre possession du trône qui lui est destiné, à la droite de celui qui était depuis si longtemps l'unique objet de ses désirs : ***Innixa super dilectum suum.*** C'est, pour parler le langage du saint évêque de Genève, cette arche d'Israël, qui, après avoir demeuré quelque temps sous les tentes dans le désert, c'est-à-dire dans un état obscur et peu digne d'elle, est enfin introduite avec pompe et magnificence, par le véritable David, dans la Jérusalem céleste. C'est Marie, en un mot, qui abandonne aujourd'hui cette terre sur laquelle elle avait éprouvé tant d'amertume, d'humiliations et d'opprobres.

Ne devons-nous pas prendre part nous-

mêmes, mes chers frères, au triomphe qui se célèbre aujourd'hui dans le ciel? Souffrirons-nous que la cour céleste ait seule l'honneur d'exalter les louanges de la Mère de Dieu? N'avons nous pas de puissants motifs qui nous engagent à prendre part à leur joie et à leurs concerts? C'est donc pour vous exhorter à mêler vos chants à celui des intelligences sublimes, que je viens vous entretenir aujourd'hui de la gloire et des augustes priviléges de la mère de Dieu, dans un établissement qu'elle a si souvent et si évidemment honoré de sa protection. Mais, prenez-y garde, mes frères, nous ne sommes ordinairement que trop portés à n'admirer dans les saints que cette grandeur extérieure, et ces trésors de gloire, dont un Dieu prodigue de ses dons se plaît à les environner, et nous ne cherchons point assez à connaître et à imiter ces trésors de vertu, qui les rendent fidèles à suivre tous les mouvements et toutes les impressions de la grâce. N'attendez donc pas de moi un éloge stérile, que Marie réprouverait elle-même, s'il ne tendait point à la sanctification de vos âmes : en vous montrant ce que Dieu a fait pour elle, je veux vous faire voir ce qu'elle a fait pour son Dieu, ce qu'elle a souffert pour son Dieu en marchant avec docilité sur les traces de son divin Fils, dans les sentiers de la douleur, des épreuves et des contradictions. Voilà les véritables titres de sa gloire, et ce qui l'élève en quelque sorte davantage que l'éclat de la maternité divine. Voici donc, en deux mots, ma pensée : Marie, en quittant cette terre est délivrée de toutes ses amertumes; Marie, en montant au ciel jouit d'une gloire qui répare abondamment les épreuves et les humiliations qui l'avaient accompagnée sur la terre : ce sera tout le partage de ce discours.

Mais avant de commencer, Vierge sainte, écoutez les plus sincères gémissements de mon cœur; je sais que ce n'est point à un pécheur comme moi qu'il appartient de publier vos vertus et votre gloire : aussi, je n'oserais l'entreprendre, si je ne savais en même temps que celui qui vous élève aujourd'hui à un si haut point de grandeur, se plaît quelquefois à se servir des plus vils instruments pour être les interprètes de ses volontés. Vous en agissez ainsi, ô mon Dieu, afin que l'homme ne s'arroge pas des droits qui sont le seul fruit de votre grâce. Esprit-Saint, soutenez ma faiblesse, soyez vous-mêmes le docteur intérieur des fidèles qui m'écoutent, et gravez dans leurs âmes des sentiments dignes des vertus et de la gloire de votre épouse, je vous le demande par l'intercession de Marie elle-même : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis donc d'abord que c'est aujourd'hui que Marie voit finir les douleurs et les amertumes dont son cœur avait été pénétré pendant tout le cours de sa vie mortelle. En effet, chrétiens, ce cœur si sensible, cette âme si belle aux yeux de son Créateur, et qui, selon le langage de saint Augustin, était comme le chef-d'œuvre de la sagesse éternelle : *Æterni consilii opus*, Marie avait éprouvé cependant sur la terre les afflictions les plus vives et les plus pénétrantes; plus le zèle qui l'animait pour la gloire de son divin Fils était pur, plus son amour était immense, plus aussi sa douleur dut être profonde, jusqu'au moment où elle quitta cette région de larmes et de misères pour aller jouir du triomphe qui l'attendait dans le ciel. Une âme persuadée de la fragilité et de l'instabilité des grandeurs humaines, pleinement convaincue que tout ici-bas n'est que néant et que vanité; une âme qui ne partage pas son amour entre le Créateur et la créature, et qui n'a pas les sentiments de ceux dont parle l'Apôtre, qui voudraient bien à la vérité être revêtus de l'immortalité, sans cependant être dépouillés de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus exspoliari sed supervestiri* (II *Cor.*, V, 4); une âme, en un mot, qui fait consister tout son bonheur à glorifier son Créateur, n'éprouve pas de douleur plus grande que lorsqu'elle voit ravir à Dieu cette même gloire qu'elle s'efforçait de lui procurer. Or, mes frères, si la nature humaine avec toutes ses faiblesses et ses imperfections a montré cependant, dans tous les temps, des justes plus sensibles à la cause de Dieu qu'à leur propres intérêts, que pensez-vous que durent être les sentiments de Marie, à la vue des outrages faits à la majesté de son divin Fils. Hélas! dans les âmes les plus ferventes, le zèle le plus vif et le plus pur, est presque toujours accompagné d'un mélange de fragilité et d'inconstance qui ne prouve que trop le vice et la corruption de notre origine, et les plus grands saints nous ont tous fait, après saint Paul, l'aveu pénible qu'il existait dans leur cœur une loi de péché qui combattait la loi de justice. Mais le zèle de Marie était exempt des retours de l'inconstance et de l'amour-propre; elle ne connaissait ni ces préjugés qui nous égarent, ni ces illusions qui nous enchantent, ni ces penchants qui nous entraînent, ni ces passions qui nous subjuguent et nous tyrannisent. Dans elle, tout était à la grâce, rien à la cupidité, et comme ses désirs la portaient à Dieu sans partage, elle ressentait plus vivement les outrages de sa gloire.

Qui pourrait exprimer, en effet, la douleur qu'éprouvait cette mère de miséricorde en voyant exposé à toutes les rigueurs des saisons et de l'indigence ce cher fils qu'elle reconnaissait pour le Désiré des nations, le Sauveur d'Israël, l'attente des nations, prédit par tant de prophètes, appelé par les vœux et les soupirs de tant de justes, et qu'elle savait être le Créateur des biens dont il était privé. Mais ne fut-il pas encore bien plus douloureux pour elle, de voir que toutes les instructions qu'il faisait dans la Judée, tous les prodiges qu'il y opérait ne trouvaient, dans ce peuple in-

gnat, que des cœurs rebelles et endurcis? Quelle ne dut pas être son affliction en voyant l'orgueil pharisaïque s'efforcer d'anéantir l'éclat de ses vertus et de ses miracles, par ses cris insultants et ses blasphèmes sacriléges?

Mais quelle fut grande surtout, ô divine Marie! l'amertume de votre âme, en voyant cette nation ingrate et parjure ne payer tous les bienfaits de votre Fils, que par les opprobres et une mort ignominieuse? Enfin, mes frères, le zèle de la Mère de Dieu s'étendait à tous les hommes; elle voyait toute la face de la terre inondée de crimes, et elle pleurait sur le sort de cette ville infidèle qui venait de mettre à mort celui qui s'était épuisé par les soins et les fatigues d'un pénible ministère, afin de la régénérer et de la sauver.

Prétendus chrétiens de notre siècle, hommes avares de votre piété, et qui croyez toujours en avoir assez fait pour votre salut, venez ici vous confondre, et apercevez le contraste frappant qui se trouve entre le zèle dont brûlait alors Marie pour la gloire de son Dieu, et l'indifférence coupable que vous faites paraître pour son honneur et pour son culte. Marie gémissait de voir son divin Fils exposé aux rigueurs et aux contradictions de la vie humaine, et elle versait des larmes de douleur et de compassion sur les égarements et les iniquités d'Israël. Pour nous quel est notre zèle pour procurer à Dieu cette gloire que nous voyons lui ravir tous les jours? Par quels actes de charité nous signalons-nous envers notre prochain? Hélas! loin de faire de généreux efforts pour retirer nos frères de l'abîme où nous les voyons plongés; loin de faire de leurs désordres notre occupation la plus triste et la plus journalière, il semble que nous nous faisons une gloire de les imiter, et plus cruels que les Juifs qui ne persécutaient Jésus-Christ que parce qu'ils ne le connaissaient pas, nous, chrétiens aussitôt qu'hommes, nous ne craignons pas de venir lui insulter, et le déshonorer par nos scandales et nos irrévérences dans ce lieu auguste, pendant ces moments redoutables où le ciel s'ouvre pour nous, et où le sang de l'Agneau coule pour expier nos souillures.

Que le zèle de la Mère de Dieu nous encourage donc aujourd'hui à marcher d'un pas ferme et constant sous les étendards de Jésus-Christ; ne goûtons-nous pas, en servant le Seigneur, une joie plus pure qu'en nous livrant à tous ces plaisirs, toujours mêlés d'amertumes, que le monde nous présente? Car je vous le demande, mes chers frères, *que vous reste-t-il de tous vos excès passés? qu'une secrète confusion de les avoir commis : « Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis? »* (*Rom.*, VI, 21.) Tâchons donc du moins de mesurer le temps qui nous reste encore sur celui qui s'est écoulé; devenons sages par notre propre expérience, soyons bien convaincus que les plaisirs se ressemblent tous, et que ceux que nous goûterions à l'avenir ne nous rendraient pas plus heureux. Ne faisons pas consister notre félicité dans les biens de la terre, prenons des sentiments plus dignes de nous, portons toutes nos pensées et nos désirs vers notre véritable patrie; et s'il plaît à la Providence de nous laisser encore sur cette terre de désordres et d'iniquités, gémissons au moins à l'exemple de Marie sur la longueur de notre exil; car la seconde espèce d'amertume que la Mère de Dieu ait éprouvée sur la terre fut une amertume d'attente et de désir.

Depuis que notre divin Sauveur eut quitté le monde, depuis le moment où, après avoir donné ses dernières bénédictions à ceux qu'il avait établis les fondateurs de son Eglise et les propagateurs de son Evangile, il disparut à leurs yeux pour se rendre dans le sein de son Père, et y jouir de la gloire qu'il s'y était préparée par ses souffrances et l'effusion de son sang, Marie ne tenait plus à la terre, elle ne la regardait que comme le lieu de son pèlerinage, et elle ne se considérait plus ici-bas que comme une étrangère.

Tantôt elle gémissait, à l'exemple du Roi-Prophète, sur la longueur de son exil: Ah! Seigneur, s'écriait-elle, quand irai-je dans votre demeure éternelle! Quand aurai-je le bonheur de paraître devant la face de mon Dieu! *Sitivit anima mea ad Deum fontem vivum : quando veniam et apparebo ante faciem Dei.* (*Psal.* XLI, 3.)

Tantôt, empruntant les désirs enflammés de l'épouse des *Cantiques*, elle disait avec elle dans les transports de son âme : O vous! ô le bien-aimé de mon cœur! montrez-moi le lieu de votre repos, et où vous avez fixé vos pâturages éternels : *Indica mihi quem diligit anima mea ubi pascas, ubi cubes in Meridie.* (*Cant.*, I, 6.) D'autres fois, détournant ses pensées du ciel, on la voyait les porter quelque temps vers la terre, et chercher encore son divin Fils dans des lieux où on venait de le lui ravir. Mais, ô Mère de douleur! Pourquoi tant de recherches et d'afflictions? Ne possédez-vous pas en quelque sorte celui qui est l'objet de vos larmes et de vos continuels désirs? Ne vous a-t-il pas été rendu dans la personne du disciple bien-aimé, au pied de cette croix où votre âme fut percée d'un glaive si tranchant? *Mulier, ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.)

Ah! reprend aussitôt Marie, ce n'est pas là celui que j'ai perdu, et que je cherche continuellement; ce n'est pas là celui qui s'est abaissé jusqu'à venir fixer sa demeure dans moi, celui que j'ai porté dans mon sein. Ce n'est pas, en un mot, ce cher Fils que j'ai vu maltraité, traîné ignominieusement dans les rues de Jérusalem, expirer entre les bras de la douleur, sortir ensuite victorieux des ombres de la mort, et disparaître à mes yeux pour aller prendre possession de la gloire dont il est maintenant revêtu. Voilà celui qui est choisi entre mille, et qui est l'objet de mes soupirs et de tous mes vœux : *Dilectus meus electus ex millibus... quæsivi illum et non inveni.* (*Cant.*, III, 1.)

Et, mes frères, Marie était morte à toutes

les créatures, et si le poids d'un corps terrestre la retenait encore ici-bas, son âme se trouvait sans cesse transportée dans le ciel par les efforts vifs et continuels de son cœur, efforts dont la véhémence fut portée à un tel point qu'ils brisèrent les liens fragiles de sa mortalité.

O divine Marie? que nos sentiments sont donc éloignés de ceux qui vous animaient alors! Toutes vos pensées, tous vos désirs étaient dans le ciel; et nous, nous ne soupirons que pour les biens et les plaisirs de la terre. Vous gémissez sans cesse sur la durée de votre exil, et nous, nous ne cherchons pas même à rompre les liens qui nous attachent ici-bas. Nous tenons à tout ce qui nous environne, et si nous éprouvons quelque douleur sur la terre, c'est de voir que nous n'y pouvons rien trouver qui puisse nous rendre heureux, et que nous ne pouvons rencontrer aucun objet sensible capable de fixer et de satisfaire nos désirs. Ah! Vierge sainte, nous reconnaissons que c'est en vain que nous y chercherions notre félicité. Nous voulons porter désormais nos désirs vers le seul bien qui peut les satisfaire, et que vous possédez aujourd'hui. Conduisez vous-même nos pas, dirigez-les, et nous chercherons avec vous ce précieux trésor : *Quo abiit dilectus tuus, pulcherrima mulierum? Quo declinavit dilectus tuus? Et quæramus eum tecum.* (*Cant.*, V, 17.)

Marie est donc délivrée, en quittant cette terre, de toutes les amertumes qu'elle y avait éprouvées, vous venez de le voir dans la première partie. Mais Marie, montant au ciel, jouit d'une gloire qui répare abondamment les épreuves et les humiliations qui l'avaient accompagnée sur la terre. C'est ce qu'il me reste à vous démontrer.

DEUXIÈME PARTIE.

Dieu et le monde, deux ennemis implacables, mes chers frères, deux maîtres qu'on ne saurait servir à la fois, et on ne peut se déclarer pour l'un sans mépriser l'autre. Celui qui se déclare pour le monde, ne doit prétendre à d'autre récompense qu'à celle qu'il recevra du monde : *Amen, amen dico vobis, receperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI, 16.) Celui, au contraire, qui porte ses espérances au delà du monde ne doit s'attendre qu'à des humiliations et des opprobres de la part du monde. Le royaume du ciel ne s'acquiert que par la violence, et la voie qui y conduit est difficile : *Arcta via est.* (*Matth.*, VII, 14.) Aussi l'Evangile lance-t-il presque à chaque page des anathèmes contre ceux qui auraient la témérité de prétendre se l'aplanir par les plaisirs et les honneurs de la terre. *Malheur à vous*, nous dit notre divin Sauveur, *si vous êtes loués et honorés des hommes; ce qui est grand aux yeux du monde est en abomination aux yeux de Dieu : « Quod hominibus altum est abominatio est ante Deum. »* (*Luc.*, XVI, 15.) Si nous voulons être les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ, il faut souffrir avec Jésus-Christ.

Cette vérité, mes frères, s'étend à tous les hommes, et elle n'a pas même souffert d'exception dans Marie : car si elle est élevée aujourd'hui à ce degré éminent de gloire dans laquelle nous allons la contempler, ne vous faites pas illusion, et ne vous imaginez pas qu'elle y soit parvenue par les douceurs et les satisfactions du monde; et je vais plus loin, chrétiens, je dis que si Marie est aujourd'hui transportée dans le sein de la Divinité, si elle est béatifiée par le même Dieu qu'elle a conçu, elle doit son élévation et sa gloire à son obéissance, sa fidélité à Dieu, et surtout au courage avec lequel elle a su soutenir les épreuves et les humiliations qui l'ont accompagnée sur la terre, et non à sa qualité de mère de Dieu. Ma proposition vous étonne, et vous avez de la peine à vous persuader cette vérité : elle n'en est cependant pas moins constante et moins indubitable. Si les anges sont dans une espèce de ravissement en la voyant monter au ciel avec tant de pompe; s'ils répètent continuellement avec les compagnes de l'épouse ces paroles de mon texte : Quelle est celle qui s'élève du désert? ne pourrait-on pas leur répondre ce que saint Paul disait lui-même en parlant de l'ascension de Jésus-Christ : Ne vous étonnez pas si vous la voyez monter avec tant d'éclat et de magnificence; sachez qu'elle ne s'élève aujourd'hui dans le ciel que parce qu'elle est descendue sur la terre et qu'elle s'est presque anéantie par son humilité : *Quod autem ascendit, quid est? Nisi quia et descendit.* (*Ephes*, IV, 9.) Ecoutez saint Augustin qui s'explique si clairement sur cette vérité : « Ce n'est pas, nous dit ce saint docteur, parce qu'elle a engendré le Verbe selon la chair que Marie est glorifiée aujourd'hui, mais parce qu'elle a fait la volonté de son Dieu : » *Hoc in ea magnificavit Dominus, quia facit voluntatem Patris, non quia caro crucem genuit.* Voulez-vous pour vous convaincre, des témoignages plus authentiques? Interrogez Marie elle-même... que vous répond-elle? C'est parce que le Seigneur a jeté les yeux sur ma bassesse que je serai appelée bienheureuse dans toutes les générations futures : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.) Vous voyez donc, mes chers frères, que même avec l'auguste prérogative de mère de Dieu, Marie n'eût pas reçu une couronne si brillante, si Dieu n'eût trouvé en elle les marques qui caractérisent ses élus, je veux dire l'abaissement et les épreuves de l'humiliation; mais elle les a présentées, ces marques distinctives, et pour vous les faire connaître davantage, je veux les mettre dans tout leur jour.

Il semble que les priviléges sublimes de Marie, la noblesse de son origine, l'auguste prérogative surtout d'être la mère de Dieu dussent être pour elle des titres légitimes à occuper un rang distingué dans le monde, et à lui concilier l'estime et la vénération de tout le peuple juif. Cependant, chrétiens,

c'est pour cela même qu'elle est humiliée. Quoique née du sang et de la famille de David, quoique descendue de tant de rois, de patriarches et de prophètes, elle n'en est pas moins confondue parmi les autres femmes de Juda, parce qu'elle ne tient de ses aïeux que l'héritage de la vertu, et nous savons assez ce qu'est la vertu aux yeux du monde, sans l'éclat de la grandeur et de l'opulence. La vie simple et commune de Marie, la médiocrité de sa fortune, font donc oublier jusqu'au souvenir de ses titres et de sa naissance; si elle se rend à Bethléem pour exécuter les ordres d'un empereur païen, c'est en vain qu'elle cherche à être placée dans une hôtellerie; elle est inconnue de tout le monde, et elle se trouve contrainte d'aller chercher un refuge dans un antre sauvage, dans une étable : voilà le palais qui est destiné à recevoir l'héritier de tant de héros et de tant de monarques, et c'est le premier degré que Marie présente à son fils pour remonter sur le trône de ses pères.

Le titre de Mère de Dieu, loin de lui procurer plus d'honneur et de gloire, n'est pour elle qu'un surcroît d'humiliations et d'opprobres. A peine un prophète lui a-t-il annoncé dans le temple qu'un glaive de douleur percerait un jour son âme, qu'elle voit se développer toute la suite des contradictions et des opprobres qui sont réservées à son fils, et qui par contre-coup retomberont sur elle-même. Déjà elle aperçoit sous le couteau de la circoncision la première goutte de ce sang adorable qui inondera un jour toute la montagne sainte; elle fuit en Egypte pour soustraire Jésus à la fureur d'un tyran farouche et ombrageux; mais elle sait que le moment du sacrifice n'est que différé et qu'il reviendra au milieu de ce peuple inconstant et perfide pour y être abandonné, persécuté ou traqué. Ah! chrétiens! les couleurs les plus vives de l'éloquence humaine ne pourraient vous donner qu'une bien faible idée des alarmes et de toutes les épreuves de Marie : pour les sentir il vous faudrait le cœur d'une mère, le cœur de la mère la plus tendre, le cœur de la Mère d'un Dieu.

Combien d'humiliations et de rigueurs apparentes n'éprouva-t-elle pas même de la part de ce même Fils? Ne semblait-il pas ne payer sa tendresse et ses soins les plus empressés que par les délaissements et l'indifférence? Si, n'étant encore âgé que de douze ans, elle le trouve, après trois jours de recherches, dans le temple, au milieu des docteurs, bien loin de se montrer sensible à la douleur qu'elle avait éprouvée de l'avoir perdu, il semble même s'en offenser, et il lui fait des reproches de ce qu'elle est venue le chercher : *Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse?* (*Luc.*, II, 49.) Se trouve-t-elle avec lui aux noces de Cana, et le prie-t-elle de faire un miracle? Loin de paraître avoir pour elle de la déférence, il ne lui répond qu'avec une espèce d'aigreur, et finit par lui déclarer qu'il n'a rien de commun avec elle : *Quid mihi et tibi est, mulier?* (*Joan.*, II, 4.) Ouvrez l'Evangile, parcourez tous les moments de la gloire de Jésus, et vous verrez que Marie n'a jamais été appelée à les partager. Elle n'est point témoin de sa transfiguration sur le Thabor, elle ne participe point aux honneurs qu'il reçoit de cette multitude qui se presse sur ses pas pour admirer ses prodiges, elle ne l'accompagne pas dans son entrée triomphante à Jérusalem : je ne l'aperçois que sur les traces sanglantes de Jésus, sur la route du Calvaire, au pied de la croix. Et dans ce moment, où son âme abattue avait si besoin de consolation, son divin Fils, en lui confiant le plus cher de ses disciples, ne l'honore pas même du nom de Mère, mais il se contente de l'appeler femme : *Mulier, ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.)

Et cependant, mes frères, pourrions-nous en douter? Jésus aime sa sainte Mère; car Jésus aime tous les ouvrages de ses mains, et Marie est le chef-d'œuvre de sa sagesse et de sa puissance. Jésus aime tous ceux qui s'attachent à lui et qui font la volonté de son Père céleste, et Marie est le plus docile de ses disciples et le plus parfait modèle de la justice éternelle. Jésus aime donc sa sainte Mère plus qu'il n'aime tous les hommes, et pourquoi donc la traite-t-il avec tant de sévérité et de rigueur? Apprenez-le, chrétiens, et admirez en même temps toute l'économie des desseins de Dieu sur cette sainte fille de Juda.

Jésus connaît toute la sensibilité du cœur de Marie, mais il lui connaît aussi un courage et une fermeté au-dessus de toutes les épreuves et de tous les revers, et il sait qu'elle n'a pas besoin, pour se soutenir dans les sentiers pénibles des contradictions, de tous ces secours et de tous ces ménagements que demande la fragilité humaine. Jésus sait que Marie est la Mère d'un Dieu crucifié, et il veut qu'elle partage ce calice d'amertume que son Père lui a présenté; il veut surtout la faire servir de modèle aux âmes qui n'éprouvent ici-bas aucunes consolations humaines; aux âmes qu'il ne conduit que par des voies dures et rigoureuses. C'est pour leur apprendre que le temps qu'on passe sur la terre doit être un temps de privations et de disgrâces, et pour leur faire voir qu'il ne veut pas que le monde fasse briller ses élus d'une gloire qui leur ravirait celle qu'il veut leur procurer.

Et en effet, si Marie a été délaissée sur la terre, que la gloire dont elle est environnée aujourd'hui dans le ciel répare bien abondamment toutes les humiliations qu'elle avait éprouvées de la part des hommes et de son divin Fils! Ici les expressions me manquent pour vous dépeindre tant d'éclat, de grandeur et de majesté, et j'ai bien plus de motifs que saint Bernard de m'écrier : Ah! Seigneur, rien ne me charme tant, mais aussi rien ne me fait trembler davantage que d'avoir à parler de la gloire de Marie.

Notre divin Sauveur met aujourd'hui tous ses soins à glorifier sa sainte Mère et à la distinguer par un privilége spécial de toute la cour céleste : il veut rendre son triomphe complet, et il ne souffre pas que son corps, qui avait été préservé de la contagion commune, qui avait toujours été le temple de l'Esprit-Saint, et qui était une portion de sa substance, soit sujet à la corruption : ce vase d'honneur et de gloire, qui avait renfermé tous les germes de l'immortalité, ne saurait être brisé comme des vases de honte et d'ignominie. Marie, environnée de lumières, sort donc glorieuse du tombeau pour aller prendre possession de ce trône éclatant qui lui est destiné à la droite de son Fils. A quelle joie, à quels transports ne se livre-t-elle pas en possédant enfin celui qui était depuis si longtemps l'objet de son unique désir! Ah! s'écrie-t-elle avec l'épouse des *Cantiques*, *j'ai donc enfin trouvé le bien-aimé de mon âme, et je ne crains plus qu'on me le ravisse: « Sub umbra quam desideraveram sedi, inveni quem diligit anima mea, tenui eum nec dimittam.* » (*Cant.*, II, 3.)

C'est une nouvelle Bethsabée que son fils Salomon fait asseoir à sa droite sur un trône éclatant : c'est une nouvelle Judith qui, victorieuse d'Holopherne, est introduite dans Béthulie au milieu des acclamations de tous les grands et de tout le peuple de la ville : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV, 10.) Quelles louanges, en effet, et quels plus grands honneurs peut elle recevoir de toute la cour céleste ? elle ne voit au-dessus d'elle que Dieu même, elle est élevée au-dessus de tous les chœurs des anges et de tous les esprits bienheureux. Ces intelligences sublimes, frappées de l'éclat éblouissant dont elle est environnée, déposent leurs couronnes à ses pieds, et la félicitent de son auguste prérogative de Mère de Dieu. Mais leur étonnement redouble bien encore davantage lorsqu'ils viennent à considérer que c'est cette terre de malédiction, et couverte d'iniquités, qui leur envoie aujourd'hui un si riche présent. C'est alors qu'ils s'écrient, dans les transports de leur admiration : *Quelle est donc celle-ci qui s'avance comme l'aurore, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil* : « *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol?* (*Cant.*, VI, 9.)

Oui, Vierge sainte, je le dirai après saint Bernard, les titres glorieux que vous recevez dans ce jour de toute la cour céleste vous sont légitimement dus. Vous êtes cette aurore éclatante qui a devancé le soleil de justice qui est venu vous éclairer : vous êtes belle comme la lune; car, de même que cet astre approche le plus du soleil, de même il n'y a pas de créature qui approche plus près de Dieu que vous. Mais, je dis plus que la cour céleste votre beauté surpasse celle de la lune, puisqu'il ne se trouve en vous aucune tache ni aucune ombre. Vous êtes brillante enfin comme le soleil, ce soleil de paix et de vérité qui a créé celui qui nous éclaire.

Mais, chers frères, ce n'est pas seulement la cour céleste qui rend des honneurs à cette reine du ciel, ce ne sont pas seulement les intelligences sublimes qui se prosternent devant son trône : la terre, de son côté, a voulu se signaler par son respect et sa vénération pour Marie, et protester par des témoignages publics qu'elle la reconnaissait pour sa souveraine et sa médiatrice. L'Eglise, dès son berceau, pousse des cris de joie et fait retentir des louanges de la Mère tous les sanctuaires où elle adore le nom du Fils ; bientôt des vœux publics se forment sous ses auspices, de saintes congrégations sont érigées sous son auguste nom : les premiers pasteurs de l'Eglise accordent des indulgences et des priviléges en faveur de ceux qui se rangent sous ses étendards et se font gloire de porter ses livrées. Les prédicateurs de l'Evangile font retentir les chaires chrétiennes de ses louanges. Enfin, les Pères et les docteurs de l'Eglise finissent par conclure que les expressions ne répondront jamais aux mérites de Marie. Ecoutez un saint Augustin confesser hautement son insuffisance : *Quibus te laudibus efferam? Nescio.*

Ah! mes frères, quel vaste champ s'offre à nos réflexions dans ce mystère sublime! Célébrons-le donc avec les sentiments que doit nous inspirer notre confiance dans Marie, et nous y puiserons les motifs et les fondements de notre espérance. De quelque âge, de quelque condition que nous soyons, quel que soit l'emploi que nous occupions sur la terre, allons-nous prosterner avec toute l'Eglise aux pieds du trône de la Reine du ciel, nous y trouverons tous une règle de conduite efficace et un remède à tous nos maux. C'est là, ô vous qui gémissez sous le poids de vos iniquités, c'est là que vous trouverez un refuge assuré : adressez-vous à cette Mère de miséricorde du fond de l'abîme où vous êtes plongés : approchez-vous avec confiance, Marie vous tend les bras; elle vous offre son secours ; c'est pour apaiser ce Dieu de justice, que vous avez outragé, qu'elle lui montre sans cesse le sein qui l'a nourri. C'est là, pères et mères, que vous apprendrez à régler vos familles, à y faire régner la piété et la religion, à élever vos enfants dans la crainte des jugements de Dieu et à en faire des chrétiens inviolablement attachés à leur foi.

C'est là, jeunes personnes, que vous trouverez de puissants secours pour vous prémunir contre la faiblesse de votre sexe : c'est auprès de cette vierge sans tache que vous apprendrez à mettre en sûreté l'innocence de votre âme et à garder dans tout votre extérieur cette retenue et cette modestie qui doivent faire votre plus bel ornement. C'est là, enfin, mes chers auditeurs, c'est au pied du trône de la mère de Dieu que nous apprendrons à nous affermir dans notre foi, à garder l'équité et la charité en-

vers nos frères, et à nous détacher de tout ce qui nous attache à la terre.

Car, chrétiens, c'est dans le ciel où cette reine triomphante intercède si efficacement pour nous auprès de son fils, c'est du trône de sa gloire qu'elle a si souvent désarmé le Seigneur du glaive de sa vengeance tant de fois suspendue sur nos têtes, et voilà pourquoi les villes, les provinces, les royaumes lui ont rendu un culte particulier, et ont protesté, par des monuments publics, qu'ils la reconnaissaient pour leur patronne et leur médiatrice. Voilà pourquoi les rois de notre France autrefois si chrétienne se sont fait une gloire de mettre leur sceptre et leurs couronnes sous la protection de cette reine dont le crédit est si puissant auprès de Dieu, persuadés qu'ils ne pouvaient avoir un plus solide appui de leur trône et de leur peuple.

Répondons, mes frères, à cette voix sacrée de la religion, de la reconnaissance et de la patrie : les entrailles de la mère de Dieu ne sont pas fermées pour nous; invoquons-la avec zèle, avec confiance, avec persévérance, et nous ressentirons encore les effets de sa tendresse et de son intercession. Mais avant tout gardons-nous des écueils et des illusions d'une fausse piété : voulons-nous sincèrement avoir Marie pour protectrice? Ne nous contentons pas de l'honorer et de l'invoquer, mais prenons-la pour notre guide et notre modèle dans la pratique des vertus dont elle nous a donné l'exemple, et surtout dans ce zèle pour la gloire du Seigneur, et ce courage inébranlable au milieu des souffrances et des contradictions humaines qui sont le partage des disciples de la croix.

Vierge sainte ! objet de notre amour, de notre vénération, de notre culte, écoutez les vœux que tout cet auditoire vous adresse aujourdhui par ma bouche; jusqu'ici nous nous sommes fait illusion à nous-même, jusqu'ici nous nous sommes écartés du chemin qui conduit au vrai bonheur pour suivre une voie de perdition et d'iniquité. Nous reconnaissons enfin la vanité des biens de la terre, et accablés sous le poids de nos misères, nous vous invoquons dans cette auguste solennité. Nos péchés, il est vrai, surpassent le nombre des cheveux de notre tête, mais c'est pour cela même que nous réclamons votre secours. Souvenez-vous, mère de miséricorde, qu'on n'a encore vu personne implorer en vain votre assistance. Plus nous serons misérables, plus nos désordres seront grands, plus vous signalerez votre puissance et votre charité en nous accordant votre protection et en disposant votre divin Fils à être touché de nos larmes. Nous sommes des ingrats, des rebelles qui avons repoussé la main qui nous comblait de bienfaits; mais c'est par votre intercession que nous obtiendrons notre pardon et que nous serons réconciliés avec ce Dieu de bonté que nous avons tant de fois outragé : *Per te, virgo, hæreditamus misericordiam miseri, ingrati gratiam, veniam peccatores.*

Enfin, vierge sainte, exaucez les vœux les plus ardents et les plus chers de mon cœur : faites descendre sur cette maison rétablie sous vos auspices, les grâces et les bienfaits que vous savez lui être nécessaires pour recouvrer cette prospérité et cette illustration que lui avaient acquises le zèle et la piété de ses fondateurs. Obtenez pour la famille qui l'habite cette pureté, cette retenue et cette modestie qui vous furent toujours si chères et que vous préférâtes à toutes les grandeurs humaines.

Accordez à celui que la Providence a choisi pour la diriger une force et un courage proportionnés au fardeau de son administration, afin que le père et les enfants, après avoir étendu votre culte sur la terre, méritent un jour de chanter vos louanges avec les bienheureux dans le séjour de la gloire et de la félicité éternelles. Dieu nous en fasse la grâce.

SERMON XI.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Fulgebunt justi, judicabunt nationes, et dominabentur populis, et regnabit Dominus illorum in perpetuum. (*Sap.*, III, 7 et 8.)

Les justes brilleront, ils jugeront les nations et ils domineront les peuples, et leur Seigneur régnera éternellement.

De toutes les révolutions qui doivent agiter la scène du monde, il n'en est aucune plus sensible et plus étonnante que celle qui nous est annoncée par ces paroles de la Sagesse éternelle. Ces justes qui ont coulé les jours de leur pèlerinage au milieu des disgrâces et des tribulations de la vie, et que l'austérité de leur pénitence a rendus des hosties vivantes sur la terre, se trouvent tout à coup associés à l'éclat de la gloire et de la majesté divine : *Fulgebunt justi*, et saints du ciel, objets de l'indifférence, des mépris et des persécutions du monde tandis qu'ils n'étaient que les saints de la terre, deviennent au jour de la manifestation du Seigneur les arbitres et les juges des destinées du monde. Le même Dieu qui les a invités à marcher sur les traces sanglantes de sa croix, les appelle à la participation de son autorité et de sa puissance ; il amène au pied de leur trône les nations tremblantes et épouvantées, et pour récompenser les mérites de ses élus, il les charge de prononcer contre la sagesse et les maximes corrompues du monde : *Judicabunt nationes et dominabuntur populis.* Sentence conforme à celle du Juge suprême qui convaincra le monde de mensonge et de folie, en lui découvrant que cette grandeur qui fixait son ambition, n'est qu'une poussière que le vent emporte, et que le Seigneur est le seul grand, le seul puissant, le seul immuable : *Et regnabit Dominus illorum in perpetuum.* (*Sap.*, III, 8.)

Mais, chrétiens, ne nous sera-t-il pas permis de devancer l'ordre des temps, et de vous apprendre que ce pouvoir que Dieu accordera à ses élus de juger et de condamner le monde est déjà entre leurs mains et qu'ils l'exercent dès ce jour pour la sancti-

fication de nos âmes, comme ils l'exerceront à la fin des siècles pour notre perte et notre réprobation éternelle. Oui, mes frères, il nous est permis de vous le dire d'après l'oracle de la vérité suprême : C'est aujourd'hui même que le monde doit entendre prononcer l'arrêt qui le condamne : *Nunc judicium est mundi* (*Joan.*, XII, 31), et c'est de tous les desseins que nous offre l'appareil de la solennité de ce jour, celui qui m'a paru le plus digne d'être présenté à vos esprits et à vos méditations. L'Eglise, toujours remplie de zèle et de sollicitude pour notre salut éternel, n'a cessé, pendant tout le cours de cette année chrétienne, de mettre sous vos yeux ces grands exemples de vertu qui dans les siècles de sa gloire lui faisaient compter presque autant de saints que de disciples de l'Evangile. Elle nous a présenté au milieu de la pompe de ses solennités les merveilles de la naissance, de la vie et de la mort d'un Dieu Sauveur ; elle nous a découvert toutes les merveilles de son amour infini envers les hommes, et le spectacle de ces prodiges qui ont autrefois frappé d'étonnement la nature entière, bien loin de toucher la dureté de nos cœurs et de multiplier nos vertus, n'a semblé qu'accroître le nombre de nos crimes. Aujourd'hui l'Eglise paraît vouloir faire un dernier effort pour réveiller notre langueur et notre assoupissement. Elle nous ouvre le ciel, et elle offre à nos yeux cette multitude de saints placés sur les trônes que leur ont élevés leurs vertus et leur fidélité à suivre toutes les impressions de la grâce. Regarde, chrétien, nous dit-elle, et contemple l'éclat et la majesté de la céleste Sion : *Respice Sion solennitatis nostræ* (*Isa.*, XXXIII, 20); et qui voyons-nous, mes frères? des saints qui jugent, qui condamnent le monde, et qui, comme au jour de la manifestation du Seigneur, forcent le monde à se condamner lui-même. En deux mots, les saints rendent aujourd'hui témoignage contre les préjugés et les faux prétextes du monde; les saints forcent le monde à rendre témoignage contre ses prétextes et ses fausses vertus. Voilà tout le partage de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit sanctificateur par l'intercession de la Reine des saints. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE

La volonté de Dieu, mes frères, *est que nous soyons saints : « Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I *Thess.*, IV, 3), » et cette volonté si souvent et si clairement manifestée dans les divines Ecritures n'aura rien qui nous surprenne, si nous faisons réflexion que l'homme par sa qualité de chrétien est appelé à la possession d'un royaume dont la première loi est celle de la sainteté; qu'il est fait pour servir un Dieu dont la plus forte inclination est celle de sanctifier les hommes, et qu'il est destiné à une gloire qui n'est accordée qu'à ceux qui marchent dans les voies de la perfection et de la sainteté. Je suppose cependant ce principe reconnu par un monde plus chrétien en apparence et qui convient qu'il faut se sanctifier, et je dis que l'obligation que nous avons d'être saints emporte avec soi la possibilité de le devenir, et que rien ne devrait être capable de nous arrêter dans la pratique des vertus qui font les saints. Mais combien le monde n'est-il pas industrieux à s'exagérer les difficultés et les obstacles qui se rencontrent dans la route de la perfection! il se représente la sainteté chrétienne dans un degré d'élévation qu'il lui est impossible d'atteindre, et comme s'il voulait rendre Dieu lui-même responsable de son indolence et de sa lâcheté, il s'écrie avec l'indocile Israël : *Et qui de nous peut s'élever jusqu'au ciel? « Quis nostrum valet ad cœlos ascendere? »* (*Deut.*, XXX, 12.) Dieu impose à l'homme l'obligation d'être saint ! et qu'y a-t-il dans l'homme qui ne semble opposé à l'accomplissement de ce précepte? L'homme pécheur avant même d'avoir ouvert les yeux à la lumière, l'homme aveugle dans la connaissance du bien, faible et inconstant dans la recherche des moyens qui y conduisent, l'homme esclave de ses sens et de ses passions, environné de toutes parts de piéges et de dangers évidents, comment au milieu de tant d'obstacles insurmontables parvenir à la sainteté! *Quis nostrum valet ad cœlos*, etc. Voilà, mes frères, les prétextes et les vaines excuses dont le monde cherche à couvrir tous les jours son indifférence coupable dans le service du Seigneur. Il oppose la violence de ses penchants et la fragilité de sa nature aux devoirs pénibles de la sainteté ; il oppose les assujettissements et les bienséances de sa condition aux devoirs et aux maximes de l'Evangile, et parce qu'il ne veut pas se sanctifier, il se persuade que le précepte de la sanctification lui devient impossible à remplir. Mais le Seigneur va convaincre aujourd'hui le monde que sa loi n'impose pas des obligations qui soient au-dessus des forces de l'homme : *Mandatum meum non est supra te positum* (*Ibid.*, 11), et pour confondre ses excuses frivoles et criminelles, il ne veut que nous opposer l'exemple des saints, comme Tertullien opposait l'exemple de Job à ces chrétiens lâches et infidèles qui voulaient se persuader que la patience et la résignation dans les souffrances surpassent les efforts de la nature humaine : *Constitit Job in exemplum infidelium.* Suivez-moi, chrétiens, j'espère vous produire une série de témoins qui nous apprendront qu'ils ont fait dans le monde ce que nous désespérons d'y pouvoir faire, qui ont trouvé la sainteté dans le monde, et qui l'ont trouvée là où il y a de plus grands obstacles à surmonter : et vous conviendrez avec moi que nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie, et que si nous sommes pécheurs, nous n'avons pas moins entre nos mains les moyens de devenir saints.

Que furent-ils donc, mes frères, ces saints dont les vertus sont aujourd'hui l'objet de notre hommage et de notre culte ? Pour

nous en former une idée qui convienne à notre situation présente et au plan que je me suis tracé dans ce discours, ne les considérons point dans le séjour de la gloire: affranchis du joug et de la servitude des passions humaines, vainqueurs de la cupidité et des mouvements déréglés de la concupiscence, tout remplis d'un Dieu prodigue de ses dons, ils ne sentent d'autres impressions que celle de la grâce ; ils ne connaissent d'autres penchants que celui de la vertu et d'autres transports que ceux de l'amour ; c'est là la récompense de leurs mérites, dit saint Augustin, mais ce n'est pas là leur mérite ; voilà ce qu'on nous promet dans la cité permanente et non pas sur cette terre d'exil et de larmes. Ne les considérons pas non plus à la fin de leur carrière près de consommer leur course : après tant de combats livrés à leurs passions, tant de victoires remportées sur eux-mêmes, nous comprenons que, maîtres de leur propre cœur, ils pouvaient déjà être parvenus à la plénitude de la ferveur évangélique, et qu'ils méritaient plutôt d'être appelés citoyens du ciel qu'habitants de la terre.

Mais envisageons ces héros de l'Evangile au moment de leur entrée dans le monde, dès le principe de leur sainteté, et pour bien comprendre aujourd'hui ce qu'ils furent alors, portons nos regards vers les sanctuaires de nos temples, et interrogeons les restes inanimés de leurs dépouilles mortelles que la main de la religion à placées sur nos autels, ils nous répondront qu'ils furent l'ouvrage de la nature avant d'être l'ouvrage de la grâce; que ce funeste héritage qu'un père coupable transmit à toute sa postérité, le poison contagieux du vice les avait pénétrés, infectés, avant que la miséricorde d'un Dieu réparateur les eût purifiés. Oui, mes frères, ces saints destinés à confondre le monde par l'exemple de leurs vertus, furent eux-mêmes des hommes avant de devenir saints ; ils furent faibles et fragiles comme nous, esclaves des mêmes préjugés, enivrés des mêmes illusions, dominés par les mêmes penchants et par les mêmes passions que nous : ils eurent aussi bien que nous et quelquefois même plus que nous une imagination vive et insidieuse à captiver, un cœur léger et inconstant à fixer, un esprit fier et orgueilleux à soumettre et à humilier. Tous nous ont fait, après saint Paul, l'aveu pénible qu'ils sentaient au dedans d'eux-mêmes un fonds de misère, une loi de péché qui combattait et qui repoussait la loi de grâce et de justice. Providence admirable de Dieu qui ne pouvait mieux faire éclater sa gloire et celle de ses élus, qu'en permettant que leur cœur fût le théâtre des faiblesses et des passions qui nous agitent ! Car reconnaissons-le, mes frères, et comprenons avec saint Augustin que si les saints ont été sujets aux mêmes imperfections que nous, et s'ils ont élevé sur les ruines du péché l'édifice d'une sainteté aussi éminente, il est donc un Dieu fort et puissant qui, par l'empire de sa grâce, agit sur le cœur de l'homme ; il est donc une religion divine et bienfaisante qui inspire des vertus que la sagesse humaine avec ses vains systèmes ne produira jamais; et s'il est vrai que les saints ont eu à lutter contre les mêmes obstacles que nous, il est donc vrai que les combats qu'il leur a fallu livrer pour les surmonter sont la source de leur gloire et de leurs triomphes, puisqu'ils sont la source de leurs mérites et de leur perfection.

Mais, chrétiens, c'est surtout pour nous instruire, pour nous encourager dans la pratique des préceptes évangéliques, et pour nous rendre inébranlables contre les séductions de la chair et du monde, que la Providence a permis que les saints fussent le jouet de l'ignorance, des préjugés, de la concupiscence, avant de devenir les temples de l'Esprit-Saint ; car en les voyant vaincre avec tant d'héroïsme les faiblesses et les difficultés que nous éprouvons, nous pouvons donc espérer de remporter comme eux les honneurs du triomphe.

Tertullien, pour dissiper les vaines terreurs de ces chrétiens lâches et indociles qui s'imaginent rencontrer des obstacles insurmontables dans l'observation de la loi de Dieu, leur proposait l'exemple du Sauveur du monde, et leur présentait cet Homme-Dieu comme la solution universelle de tous les prétextes que la nature humaine pouvait objecter : ***Solutio totius difficultatis Christus;*** et la raison sur laquelle s'appuyait ce docteur, c'est que Jésus-Christ, en qualité de notre chef et de notre maître, a marché constamment dans la voie des ennuis, des peines, des tribulations de la vie, en sorte que son exemple dissipe toutes les illusions de l'amour-propre, tous les vains fantômes de l'imagination, et que si nous voulons être ses imitateurs, il n'est point de contradictions qui ne doivent nous devenir non-seulement supportables, mais douces, mais faciles, mais aimables : ***Solutio totius***, etc. Cependant, quelque grave que fût ce raisonnement de Tertullien, il ne devait point être sans réplique aux yeux de la cupidité, parce qu'il ne détruisait point une difficulté essentielle et d'autant plus frappante qu'elle est tirée de la nature même du Fils de Dieu. Ce Fils sauveur, selon le langage de l'Apôtre des nations, a été exposé à toutes les peines, à toutes les misères de l'humanité, *Tentatum autem per omnia.* (*Hebr.*, IV, 15.) Sa qualité de Dieu, de saint par nature, de tout-puissant, le rendait bien plus capable que nous de souffrir tout ce qu'il a souffert, puisqu'il était exempt de nos faiblesses, qu'il n'éprouvait point ces désirs corrompus qui nous agitent, et qu'il ignorait ce charme séducteur des passions qui troublent et qui bouleversent notre misère. Mais ce raisonnement devient bien plus décisif et bien plus convaincant si je l'applique à l'exemple des saints; ils m'offrent à la vérité des vertus moins pures, des modèles moins accomplis, mais ils n'en sont que plus propres à confondre nos prétextes

frivoles; car quand je vois des hommes semblables à moi, faibles et fragiles comme moi, pétris de la même boue et de la même corruption que moi, qui pour leur Dieu ont tout tenté, tout entrepris, tout souffert avec joie en répandant sur la terre les précieuses semences de leurs vertus : ***Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua*** (***Psal.*** CXXV, 6), comment après tant d'exemples d'intrépidité et d'héroïsme pourrais-je me retrancher sur mon impuissance, et me plaindre de la pesanteur du joug qui m'est imposé ? ***Solutio totius difficultatis.***

Vous vous plaignez, mes frères, de la violence de vos passions, et vous prétendez vous justifier en opposant à l'obligation de la loi divine l'empire d'une habitude accrue et fortifiée par le nombre de vos prévarications; mais, parcourez les fastes de l'Eglise, et vous vous convaincrez que la religion ne vous propose pas seulement pour modèles ces âmes ferventes et privilégiées qui surent toujours se montrer inébranlables contre les séductions du vice, et en qui la nature n'offrit presque point d'obstacles aux opérations de la grâce; ces apôtres qui recherchent avec tant de constance les mépris et les humiliations du monde, et qui regardent un jour d'opprobre comme un jour de gloire et de triomphe, ce sont ces hommes vains et ambitieux qui, il n'y a que quelques instants, se disputaient à l'envi les titres et les honneurs, et qui voulaient en quelque sorte se dédommager d'avoir suivi un Dieu pauvre et humilié en lui demandant les places les plus distinguées de son royaume. Ces martyrs, ces généreux athlètes de la foi qui volent avec tant d'intrépidité au-devant des persécutions et des supplices, qui fécondent la terre de leur sang, et qui, jusque sur les bûchers et les échafauds font trembler les maîtres du monde; ce sont ces hommes lâches et timides qui étaient arrêtés par les plus légères difficultés et qui se laissaient abattre à l'approche des moindres périls; ce sont ces disciples chancelants et pusillanimes qui n'avaient pas même attendu les ennemis de leur maître pour fuir et l'abandonner. Ce Paul, ce vase d'élection qui s'épuise et se consume par les travaux du pénible ministère de l'apostolat, pour enrichir le ciel des dépouilles de la terre, c'est ce Saul persécuteur, ce loup ravissant qui répandait partout la consternation et le carnage, et qui avait juré d'anéantir jusqu'au nom de chrétien. Cette Madeleine, qui arrose de ses larmes les pieds de son Sauveur, qui se dérobe aux agitations et aux délices du monde pour embrasser dans la solitude les rigueurs de la plus austère pénitence, c'est cette pécheresse qui avait rempli toute la cité du bruit de ses scandales et de ses déréglements. Cet Augustin, l'oracle des nations, que vous voyez étendre et perpétuer par ses lumières les triomphes de la foi; ce défenseur zélé des saines doctrines que la Providence semble avoir placé comme un mur d'airain autour du vaisseau de l'Eglise pour l'opposer au torrent impétueux de l'erreur et des nouveautés profanes; c'est ce génie aveugle et indocile qu'on avait vu si longtemps révolté contre la grâce et asservi sous le joug honteux de l'hérésie de Manès; c'est ce fils de tant de larmes et de gémissements, qui avait affligé pendant tant d'années le cœur de sa sainte mère par ses déréglements et la licence de ses mœurs. Enfin, parmi tous ces saints que vous honorez et que vous invoquez aujourd'hui, combien ne s'en trouve-t-il pas qui étaient tombés pendant leur vie dans les plus grands et les plus honteux écarts? Ce n'est pas sans raison, mes frères, comme l'observe un saint docteur de l'Eglise, que la religion a pris soin de nous transmettre le souvenir de leurs faiblesses et de leurs égarements avec celui de leur repentir et de leur pénitence; c'est de peur que si Dieu eût permis qu'ils eussent été exempts de nos fragilités et de nos fautes, nous n'eussions pris de là occasion de nous décourager et de les croire d'une autre nature que nous : ***Ne nobis impeccabilitas daret occasionem existimandi separatos esse a natura fallibili.***

Vous voyez donc, chrétiens, que si les saints sont parvenus au degré de gloire qui les environne dans le ciel, ce n'est pas qu'ils aient eu sur la terre moins d'obstacles que nous à surmonter, ou que la source des grâces ait coulé pour eux avec plus d'abondance que pour nous; mais c'est qu'ils ont su ce que nous ignorons, ce que nous ne voulons que trop ignorer; ils ont su se montrer dociles et soumis aux impressions de cette grâce qui se plie et qui se prête, pour ainsi dire, aux caractères qui paraissent les plus opposés. Mon Dieu! votre bras n'est point raccourci, et si nous savions nous placer sous l'action de votre grâce, oui, malgré l'aveuglement et la corruption de notre siècle, on compterait encore parmi nous des saints et de grands saints; on verrait se renouveler ces prodiges de zèle et de charité que les premiers âges du christianisme offrent à notre admiration et à nos hommages; on verrait encore parmi nous des Paul, des François Xavier braver les obstacles et les dangers pour aller étendre leurs conquêtes aux extrémités de la terre et faire flotter l'étendard de la croix parmi ces nations lointaines, couvertes des ténèbres de l'erreur et de la barbarie; on verrait encore des Ambroise, des Athanase, pour venger la cause de la religion contre la licence de ces génies inquiets et turbulents qui s'érigent en apôtres de l'impiété, et qui se croient destinés à anéantir la foi de dix-huit siècles, parce qu'ils se sentent assez d'audace pour l'entreprendre. Et pourquoi, mon Dieu? sommes-nous donc des enfants dégénérés? Ces saints qui ont combattu avec tant de courage pour votre gloire étaient des hommes comme nous, ne sommes-nous pas chrétiens comme eux? N'avons-nous pas comme eux le bonheur d'être vos enfants, d'être marqués du même sceau de votre alliance, et de puiser aux

mêmes sources de votre grâce? nous la sentons, chrétiens, cette grâce divine; elle nous agite, elle nous assiége de toutes parts par les sollicitations les plus pressantes, par les remords les plus pénétrants, et si nous y sommes insensibles, si nous résistons à sa voix, c'est donc parce que nous nous laissons abattre par des terreurs imaginaires et que nous nous retranchons sous des prétextes frivoles, prétextes de fragilité que l'exemple des saints vient de détruire, prétextes d'état et de bienséances mondaines que l'exemple des saints va confondre; c'est le sujet de ma seconde partie

Nota. *La seconde partie de ce discours n'étant point complétement traitée dans le manuscrit que nous possédons, nous sommes forcés de la supprimer.*

SERMON XII.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra. (I *Cor.*, XII, 26)

Si l'un des membres du corps souffre, tous les autres souffrent avec lui.

Voilà, mes frères, comment le grand Apôtre s'appliquait à développer aux premiers fidèles le plan et l'admirable économie de notre religion sainte, ce chef-d'œuvre du Dieu de paix et de charité qui a su unir par des liens si intimes tous les membres dont est composé le corps mystérieux de Jésus-Christ. Cette Eglise, universelle à l'égard des temps comme à l'égard des lieux, renferme dans son unité une multitude de chrétiens que la mort a bien pu enlever à ce monde d'iniquités et de scandales, mais qu'elle n'a point arrachés de son sein : et soit que réunis à leur divin chef ils soient déjà en possession de la gloire que la grâce leur a fait mériter; soit que, privés pour un temps du bonheur qui leur est assuré, ils achèvent de se purifier dans les souffrances, ils sont également l'objet de sa tendresse et de sa sollicitude. Hier, dans ses transports d'allégresse, elle contemplait avec reconnaissance l'aspect de la céleste Sion, elle sollicitait pour ses enfants qui combattent encore sur la terre, la protection de leurs frères qui ont obtenu la couronne : aujourd'hui, plongée dans la tristesse, elle s'occupe d'une autre partie d'elle-même qui ne lui est pas moins chère; elle porte ses regards attendris vers ce séjour de larmes et de douleurs où languissent ces âmes justes que Dieu aime, et qu'il punit; à qui il prépare un trône, mais qu'elles ne sont pas encore dignes de posséder, objet tout à la fois de son plus tendre amour, et de sa plus sévère justice. C'est pour renverser le mur de division qui les sépare de leur Dieu, que l'Eglise fait entendre aujourd'hui la voix de ses gémissements; c'est pour éteindre le feu vengeur qui les purifie, qu'elle offre la victime de propitiation à laquelle est attaché le salut de tous les hommes; c'est enfin pour leur ouvrir les portes de la cité sainte qu'elle nous conjure de réunir nos prières et nos œuvres de miséricorde. Que cette charité est bien digne de la sainte Epouse de Jésus-Christ, mes très-chers frères, et que ce serait ici bien peu soutenir l'auguste caractère de ses enfants, de ne point partager l'esprit et les sentiments qui l'animent, puisqu'il est vrai de dire qu'un membre participe à la douleur des autres membres auxquels il est uni : *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.*

Empressons-nous donc de répondre à la voix toute miséricordieuse de l'Eglise, et puisque nous faisons profession de croire avec elle qu'il existe un purgatoire, cherchons à affermir et à consoler notre foi sur ce dogme fondamental en nous pénétrant des devoirs qu'il nous impose à l'égard de ceux de nos frères qui se sont endormis dans le Seigneur, et qui nous attendent dans l'éternité. Ce sera tout le sujet de cette instruction.

Afin de bien comprendre toute l'étendue de nos obligations à l'égard de ceux de nos frères qui nous ont précédés avec le signe de la foi, tâchons de nous former une juste idée sur cet article de notre croyance. Qu'est-ce donc que le purgatoire d'après le tableau que nous en ont tracé les Ecritures et la tradition? c'est un lieu de supplices, où des âmes destinées à la félicité suprême sont privées pour un temps de la vue de Dieu, et expient, au milieu des souffrances, les fautes pour lesquelles elles n'ont pas pleinement satisfait à sa justice.

Prenez-garde, chrétiens, de rien exagérer dans une matière où la vérité seule est déjà si effrayante par elle-même! Le purgatoire n'est point un lieu de ténèbres et de désespoir où le Seigneur verse à grands flots la coupe de son indignation et de ses fureurs; dans ce lieu d'éternels supplices sont des hommes que le péché a rendus malheureux et que le malheur ne rend pas moins coupables; des hommes assujettis, asservis au péché, dont le cœur demeure fermé aux regrets de la pénitence, qui ne répondent au Dieu qui les punit que par de nouveaux blasphèmes, et qui, par une inconcevable contradiction ne peuvent se consoler ni de n'avoir pas pleuré le péché, ni de ne pouvoir continuer à le commettre. Dans le purgatoire ce sont des âmes pénitentes pour qui le plus grand malheur est d'avoir commis le péché; elle ne font entendre aucune plainte, aucun murmure; ce sont des enfants soumis, dont les peines ne diminuent point la confiance et l'amour, et en reconnaissant la justice du châtiment qu'ils éprouvent, ils ne savent que bénir et adorer la main du Père qui les afflige. Là le Dieu de miséricorde a disparu, il ne reste que le Dieu des vengeances : sa puissance méconnue, sa justice dédaignée, sa sainteté outragée, ses grâces méprisées, tout arme son bras contre le pécheur réprouvé. Tout,

au contraire, le désarme en faveur des pénitents du purgatoire; ce sont des justes dont les noms sont écrits au livre de vie, marqués du sceau de l'alliance; dont les les derniers combats ont été encouragés par l'espérance et la charité; ce sont des justes que le ciel attend et qu'il appelle de tous ses vœux; le dirais-je enfin! ce sont des âmes que Dieu chérit, et que toute sa tendresse cependant ne sauvera pas des rigueurs de sa justice. Leurs péchés ne sont plus, il est vrai; ils ont été lavés dans le sang de Jésus-Christ; mais l'ombre, la trace du péché n'ont pas encore disparu, et dans la balance du Dieu de sainteté, il n'en faut pas davantage pour élever un mur de division entre lui et l'âme la plus fervente : *Non exies inde donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 26.) Leur cœur a pleuré et détesté le péché, mais il ne l'a pas assez puni; leur pénitence fut vraie, mais elle ne fut point assez soutenue, assez austère; en un mot, Dieu est réconcilié, mais il n'est pas vengé, et il ne les recevra dans la plénitude de ses miséricordes, que lorsque le feu qui les purifie aura effacé jusqu'aux dernières traces de leurs imperfections, que lorsqu'ils auront acquitté jusqu'à la dernière obole, la dette qu'ils ont contractée envers lui : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.* Que ne pouvons-nous comprendre, mes frères, tout ce que souffrent ces âmes éloignées du Dieu qu'elles aiment! elles aiment Dieu et ce seul mot suffit pour peindre toute l'amertume de leur douleur, toute l'étendue de leur supplice. De là cette agitation, ces désirs, ces transports vifs et impétueux, ces regrets déchirants dont je ne saurais vous tracer ici qu'une bien faible image, puisque l'amour divin qui en est la source n'est pas assez profondément gravé dans notre cœur. Donnez-moi, vous dirais-je avec saint Augustin, donnez-moi une âme qui soupire nuit et jour pour la céleste patrie, qui gémisse sous le poids des chaînes, qui la captivent dans ce lieu d'exil, et elle comprendra tous les efforts de ces âmes affligées pour franchir la distance et les obstacles qui les séparent du souverain bien : *Da amantem, da in hac solitudine peregrinantem et scit quid dicam.*

Or, dans une situation aussi pénible, quel refuge leur a réservé le Dieu de miséricorde? point d'autre, mes très-chers frères, que nos satisfactions, nos prières et nos bonnes œuvres; la carrière des travaux et des mérites est fermée pour elles, et si notre zèle ne se charge pas d'essuyer leurs larmes, elle couleront pendant des années, des siècles peut-être, puisque l'Eglise nous autorise encore à intercéder pour ceux de ses enfants qui ont quitté la vie dans son premier âge. Admirable économie des desseins de Dieu, pour assurer le grand ouvrage de notre sanctification! nous sommes placés entre l'Eglise qui triomphe dans le ciel et l'Eglise qui gémit dans le purgatoire : les saints du ciel présentent nos vœux au Seigneur, et ils sont exaucés; nous lui offrons les soupirs des justes du purgatoire, et ils sont accueillis, puisque leur sort est entre nos mains.

Nous le savons, chrétiens, et cet article de notre croyance devrait être bien capable de faire de nous des hommes de zèle et de charité, car ce n'est pas une vaine superstition de prier pour les morts, c'est au contraire un devoir de religion, de justice et de reconnaissance. Ainsi le croyait un des plus grands héros du peuple d'Israël, cet homme aussi recommandable par sa piété que par sa bravoure, qui d'une main relevait les autels du Seigneur, et de l'autre foudroyait ses ennemis; cet homme qui mérite l'honneur d'affranchir sa patrie du joug des nations infidèles, et de rendre au culte de ses pères sa gloire et son éclat, le pieux, l'invincible Judas Machabée. Après une victoire signalée, son premier soin est d'intercéder auprès du Dieu des combats, en faveur de ceux de ses frères qui ont été ensevelis dans leur triomphe; il craint que quelque faute n'obscurcisse à ses yeux la gloire qu'ils ont acquise en mourant pour la religion et la patrie; il ordonne qu'un sacrifice solennel d'expiation soit offert en présence du peuple, par les prêtres et les lévites, et l'Ecriture donne des éloges à cette pensée religieuse, elle la propose pour modèle aux siècles futurs, elle nous l'a transmise pour nous apprendre que ceux qui sont morts dans la foi, ont des ressources assurées dans la miséricorde du Seigneur, et qu'enfin c'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts, et de demander la rémission pleine et entière de leur péchés : *Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (II *Mac.*, XII, 46.) Telle a été aussi la foi des chrétiens de tous les siècles et quand bien même nous n'aurions pas ici l'autorité de l'Ecriture, la tradition constante et universelle de l'Eglise depuis les apôtres jusqu'à nous suffirait pour prouver l'utilité de la prière pour les morts. Parcourez, mes frères, les écrits immortels de ces saints docteurs dont la piété égalait les lumières, et dont les noms ne se prononcent qu'avec respect dans l'assemblée des fidèles; vous verrez qu'il nous représentent, comme un usage universel, l'oblation du sacrifice pour les morts; qu'ils parlent de cette pratique apostolique comme appartenant à la plus pure doctrine de Jésus-Christ. Avec quelle clarté saint Augustin ne l'enseignait-il pas aux chrétiens de son temps! Parcourez cet ouvrage que nous vous présentons souvent comme un chef-d'œuvre de l'humilité évangélique, ou en cherchant à s'abaisser aux yeux de Dieu, il ravit notre estime et notre admiration, ses *Confessions* enfin : contemplez le tableau touchant qu'il nous offre de la mort de la pieuse Monique, sa mère. Vous y verrez l'Eglise pratiquer alors tout ce qu'elle ob-

serve aujourd'hui, une pompe religieuse accompagnée du chant des psaumes; le corps déposé aux pieds des autels du Seigneur; le plus auguste des sacrifices offert pour le repos de son âme; vous y verrez ce fils aussi distingué par la tendresse que par l'étendue de son génie, recommander la pieuse mère aux prières des fidèles, les conjurer de demander au Seigneur qu'il la purifie des taches qui ont pu se mêler à ses vertus.

Telles étaient les pensées d'Augustin nouvellement converti à la foi catholique, et pénétré des sentiments que le grand Ambroise lui avait inspirés. Placé lui-même comme un mur d'airain autour du vaisseau de l'Eglise, pour arrêter le torrent impétueux de l'erreur et des nouveautés profanes, il enseigne avec autorité ce qu'il avait pratiqué d'abord avec tant de foi et de soumission. Il l'enseigne non comme son sentiment particulier, mais comme celui de l'Eglise universelle, non comme une pratique récente, mais comme un usage observé dans tous les temps : Il ne faut pas douter, nous dit-il, que les morts ne soient soulagés par les prières de l'Eglise, par le sacrifice de notre salut et par les aumônes que nous offrons pour eux : *Orationibus sanctæ Ecclesiæ et eleemosynis et sacrificio salutari, non est dubitandum mortuos adjuvari.*

Transportez-vous dans une autre partie de l'Eglise, vous trouverez la même foi aussi solidement établie. Vous verrez saint Chrysostome recommander aux fidèles de donner des témoignages de leur piété envers les morts, non par des larmes inutiles, par l'appareil et l'ornement des tombeaux, mais par les prières et les bonnes œuvres. Ce n'est pas en vain, nous dit ce saint docteur, qu'au milieu des plus augustes mystères, le ministre du Seigneur élève la voix pour prier en faveur de ceux qui sont morts dans la foi de Jésus-Christ. Ces pieuses pratiques n'ont point été instituées comme une vaine représentation, comme un spectacle destiné à consoler des parents ou des amis affligés; mais elles ont été établies dans l'Eglise par l'inspiration de l'Esprit de Dieu : *Hæc enim fiunt ordinatione Spiritus.*

Qu'il est consolant pour nous, mes frères, de trouver dans les annales de notre Eglise catholique de si beaux monuments de notre foi et de notre piété! et qu'ils sont à plaindre ces hommes que l'esprit d'orgueil et de présomption a soulevés contre le dogme du purgatoire, qui ont abandonné nos maîtres et nos modèles dans la pratique de la soumission évangélique, pour suivre la bannière des auteurs de cette révolution de croyance qui a soulevé des provinces et des empires, qui a suscité dans l'Europe entière ces troubles et ces discordes civiles qui n'ont pu s'éteindre que dans le sang des peuples et des rois! Nous vous l'avons dit souvent, mes très-chers frères, et nous ne cesserons de vous le redire, tant que le dépôt de la parole nous sera confié : lorsqu'il s'agit de votre religion et des vérités qu'elle vous enseigne, défiez-vous de votre esprit et de vos lumières, parce que tel est le plan des desseins de Dieu, qu'il n'a pas placé sa religion sainte au milieu de nous pour en faire l'objet de nos recherches, mais l'objet de notre foi; pour en approfondir les mystères, mais pour les croire; pour flatter notre orgueil, mais pour éprouver notre obéissance et notre docilité. Lorsqu'il s'agit de la religion, l'homme n'est jamais plus près de l'erreur que lorsqu'il cherche la vérité avec une confiance téméraire; rien de plus ordinaire que de voir l'esprit de dispute et de contention se changer en esprit de doute et d'incertitude, qui, pour avoir voulu trop approfondir, fait un triste naufrage dans la foi : *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.) Que ces funestes exemples nous instruisent, chrétiens; qu'ils nous apprennent à nous défier de cette fausse science qui sert de voile à l'impiété et à l'irréligion; et puisque nous croyons à ce dogme consolant du purgatoire dont nous avons reçu la foi avec le sang de nos pères, prenons garde dans la pratique de nous réunir à ses ennemis par l'indifférence qui nous rendrait insensibles aux souffrances des âmes que la justice du Seigneur y retient.

Et à quels malheurs, mes très-chers frères, pourriez-vous accorder vos larmes et l'expression de votre charité, si vous les refusiez à ces morts pour lesquels l'Eglise sollicite aujourd'hui votre compassion! Hélas, cette région ténébreuse est peuplée de tout ce qui sur la terre a entretenu avec nous les rapports les plus intimes et les plus sacrés. La voix de la nature vous dira que c'est ce père qui vous a environné de sa tendresse et de son amour; que c'est cette mère qui vous a prodigué avec une constante sollicitude les soins les plus tendres et les plus empressés, et à qui vous êtes redevables de cette éducation chrétienne encore plus précieuse que le jour; que c'est cet enfant, l'unique objet de vos complaisances et de vos délices, sur qui vous fondiez l'espérance du plus brillant avenir, lorsque la mort l'a ravi à votre tendresse. Elle vous dira que c'est cet époux que le Ciel vous avait donné pour protecteur et pour appui; cette épouse dont la douceur et les soins affectueux faisaient le charme de votre existence, qui partageait ici-bas vos peines et vos consolations, et qui n'a emporté peut-être dans le tombeau d'autre regret que celui d'être séparée de vous. La voix de la reconnaissance vous dira que ce sont ces maîtres éclairés qui dirigeaient les pas chancelants de votre enfance, qui préservaient votre jeunesse contre les dangers du vice et de la séduction; que ce sont ces bienfaiteurs généreux qui vous guidaient par leurs conseils, qui vous aidaient par leur crédit, et qui vous ouvraient la route de la fortune et des honneurs; elle vous dira que ce sont ces magistrats intègres et vigilants qui furent les

protecteurs de votre réputation, de vos biens, de votre vie peut-être; que ce sont ces prêtres et ces pasteurs qui se sont épuisés par les travaux d'un pénible ministère, et qui se sont faits anathèmes au monde afin de veiller à la conservation de votre foi et de vos mœurs.

Mais, chrétiens, c'est moins à titre d'amour et de reconnaissance qu'à titre de justice que nous devons à nos morts le secours de nos prières, car les fautes qu'ils expient sont peut-être les nôtres, et c'est nous en quelque sorte qui les avons placés sous les coups de la justice de Dieu. Si ce père religieux, si cette mère chrétienne soupirent encore après la possession du bonheur céleste, c'est peut-être parce qu'ils ont eu pour nous des complaisances trop humaines, parce qu'ils ont désiré avec trop d'ardeur notre élévation dans le monde, et qu'elle leur a fait oublier les pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ; ils auraient eu plus de vertus s'ils eussent eu pour nous une tendresse moins aveugle. Si cette personne qui nous était unie par l'amitié ou par des liens plus tendres encore, se trouve seule et sans appui en présence du Dieu des justices, c'est que les sentiments qu'elle avait pour nous ont quelquefois balancé les sentiments qu'elle devait au Seigneur; c'est que, séduite par le désir de vous plaire, entraînée par l'indiscrétion de vos paroles ou la légèreté de vos démarches, elle a quelquefois participé aux discours ou aux frivolités d'un monde qu'elle détestait dans son cœur. Guérissons au moins des plaies qui sont en partie notre ouvrage.

Ah! mes très-chers frères, je ne viens point ici accuser votre sensibilité; je veux seulement qu'elle soit dirigée par les motifs consolants de la religion. Lorsque la mort vous a ravi les objets de votre tendresse, vous avez arrosé leurs cendres de vos larmes, vous avez fui les visites et les consolations mensongères du monde pour aller donner dans la solitude un plus libre cours à votre douleur; la religion ne condamne ni votre tristesse ni vos regrets, elle ne réprouve point des larmes que Jésus-Christ lui-même a daigné répandre sur la tombe de l'amitié. Pleurez vos parents, vos amis, vos bienfaiteurs, mais pleurez-les autrement que ceux qui n'ont point d'espérance (I *Thess.*, IV, 12) pour une autre vie, et n'oubliez pas que vous leur devez autre chose que des larmes. Venez donc, si vous les aimez, venez sur les monuments où reposent les dépouilles de leur mortalité, venez offrir pour eux dans le silence du sanctuaire le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; venez offrir avec toute l'Eglise le sang de l'adorable victime qui coule aujourd'hui pour eux dans toutes les parties du monde chrétien; intéressez à leur cause et les saints du ciel et les justes de la terre; assurez-leur par vos aumônes la puissante protection des pauvres: c'est ainsi que vous prouverez votre affection pour ces morts dont vous voulez hâter le bonheur, et que vous réglerez vos regrets selon les vues de la religion: *Non contristemini sicut et cæteri qui spem non habent.*

Mais n'y aura-t-il que la voix de la nature, de la reconnaissance et de l'amitié qui se fera entendre à nos cœurs? et ne donnerons-nous des larmes qu'à ceux qui, sur la terre, ont entretenu avec nous les liaisons les plus intimes et les plus sacrées! Loin de nous, chrétiens, une pensée aussi injurieuse à la charité de l'Eglise; elle prie aujourd'hui pour ses enfants qui se sont endormis dans le Seigneur, et elle veut que notre zèle soit aussi étendu que celui qui l'anime. Au fond de ces abîmes ténébreux, il est des âmes délaissées, abandonnées de toute la terre, des âmes pour lesquelles personne ne prie, personne ne s'intéresse, et c'est principalement sur ces enfants malheureux que l'Eglise cherche à nous attendrir aujourd'hui, par les motifs si puissants de la foi et de la charité. Quelque distance que la diversité des lieux, l'élévation du rang, la situation des fortunes ait mise entre eux et nous, ils ne composent avec nous qu'une même famille; ils sont les enfants du même père, les héritiers du même royaume; le baptême de la régénération les a rendus nos frères, ils se sont assis comme nous à la table de Jésus-Christ; comme nous, ils y ont reçu cette nourriture céleste, ce sang précieux qui est le lien et le symbole de l'alliance éternelle. Nous avons dû les aimer, les secourir pendant leur vie, et la mort ne saurait nous affranchir de ces devoirs de charité.

Qu'elle préside donc à toutes vos œuvres, cette charité qui est la vertu du ciel aussi bien que la vertu de la terre, et en soulageant ces âmes que Jésus-Christ désire, qu'il vous demande, qu'il vous presse de lui donner, elle contribuera à vous susciter ici-bas des amis et des protecteurs. Car, chrétiens, ne nous faisons pas illusion, chaque pas que nous faisons dans la vie nous conduit aux portes du tombeau, et dans quelques instants, peut-être, nous serons du nombre de ces morts, pour lesquels on sollicite aujourd'hui notre intérêt et notre compassion. Alors tout nous fuira, tout nous abandonnera, et à notre tour, nous n'aurons plus d'appui que dans les secours et les prières de l'Eglise; car, ne sommes nous pas assez étrangers à notre propre cœur, pour oser prononcer que nous n'avons rien à craindre du purgatoire, lorsque nous savons que notre conduite nous permet à peine de l'espérer! Ah! si nous laissons sur la terre des exemples d'indifférence et d'insensibilité, telle sera la rigueur du Dieu des justices, nous serons oubliés, puisqu'il est vrai de dire qu'on se servira envers nous de la même mesure que nous aurons employée à l'égard de nos frères, et cette sentence de l'Ecriture ne souffre point de commentaire. Point de miséricorde pour celui qui n'aura pas pratiqué les œuvres de miséricorde: *Judicium sine mi-*

sericordia, illi qui non facit misericordiam. (*Jac.*, II, 13.)

Mais, si par nos gémissements et nos larmes, nous hâtons la délivrance de ces âmes infortunées ; si, par nos prières, nos bonnes œuvres, nos aumônes, nous renversons la barrière qui les sépare des tabernacles éternels, elles joindront à leur charité pour nous les sentiments de la plus vive reconnaissance. Du haut du ciel, où nous les aurons en quelque sorte placées, admises dans le sein de Dieu, participant à sa gloire et à ses plus insignes faveurs ; elles veilleront à notre salut et à nos plus chers intérêts, et l'éternelle félicité sera la récompense de notre zèle et de nos vertus. Ainsi soit-il

SERMON XIII.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Et cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo. (*Joan.*, II, 15.)

Et Jésus ayant fait un fouet avec des cordes, les chassa tous du temple.

Reconnaissez-vous à ces traits, mes frères, celui que les prophètes ont annoncé à la terre comme un Dieu doux et pacifique, qui devait venir la visiter ? Est-ce bien là ce même Sauveur qui s'est cité lui-même à ses disciples comme un modèle de douceur, et qui est venu réconcilier les pécheurs avec son Père par les attraits de sa bonté et de sa clémence ? Pendant tout le cours de son ministère dans la Samarie, la Galilée et toute la Judée, ses pas sont marqués par la bonté et la bienfaisance : *Transiit benefaciendo.* (*Act.*, X, 38.) Ici, il trace sur le sable le pardon d'une femme adultère ; là, il remet les crimes à Madeleine, à cette pécheresse qui s'était déshonorée dans toute la ville par les désordres et les scandales de sa vie. Il y a peu de jours même que ses disciples l'ont vu s'attendrir et pleurer sur le sort de cette ville criminelle, qui devait bientôt mettre le comble à sa perfidie, en conduisant à la mort celui qui n'était venu que pour la sauver. Quel horrible attentat peut donc armer aujourd'hui de la foudre et de la verge de la fureur ces mêmes mains qui ne se sont levées jusqu'ici que pour absoudre des crimes, et répandre des bénédictions ?

Ah ! Messieurs, si nous étions moins indifférents sur tout ce qui peut blesser la gloire de Dieu, nous ne serions point étonnés de voir son divin Fils oublier pendant quelques instants la plus belle de ses vertus. Il n'est venu sur la terre que pour faire honorer le nom de son Père ; et à peine est-il arrivé dans la cité sainte, qu'il porte ses pas vers le temple consacré à la gloire de son nom. Là, au lieu de trouver de véritables adorateurs, il ne rencontre que des sacriléges et des profanateurs ; il voit l'asile de la sainteté et de la prière converti en une retraite de voleurs et une maison de trafic et d'avarice. Aussitôt son indignation éclate, il détourne pour quelque temps ses yeux des autres prévarications qui souillent Jérusalem, et il ne s'occupe qu'à venger les outrages faits à la maison de son Père.

Hélas ! Messieurs, si le Fils de Dieu descendait encore aujourd'hui visiblement sur cette terre couverte d'iniquités, et qu'il vînt être le témoin des irrévérences qui se commettent tous les jours dans nos temples, pensez-vous qu'il nous traitât avec moins de sévérité que ces Juifs dont il renverse les tables, et qui exerçaient un commerce qui n'avait en apparence rien de criminel, puisqu'ils ne vendaient que des choses destinées au sacrifice d'un temple bien moins auguste que nos sanctuaires sacrés, où Dieu a établi une demeure permanente, d'où partent et les grâces de son amour et les foudres de sa colère. C'est donc un crime digne des plus grands châtiments, que celui qui étend son empire sur ce que la religion a de plus sacré, jusque sur nos autels et la maison du Seigneur ; et c'est pour vous en faire sentir toute l'énormité, que je me propose d'exposer à vos yeux l'éclat et la magnificence qui servent d'ornement à nos temples, et de faire passer dans vos cœurs les dispositions avec lesquelles vous devez en approcher. Vous verrez ce que sont nos temples pour Dieu, et ce qu'ils sont pour les hommes. Enfin, pour finir de développer en deux mots ma pensée, nos temples sont le trône de la gloire de Dieu ; il faut donc y paraître avec un esprit de recueillement et de frayeur : c'est ce que je vous prouverai dans la première partie de ce discours. Nos temples sont le trône de la miséricorde de Dieu ; il faut donc en approcher avec un esprit de prières et d'actions de grâces : c'est ce que je m'efforcerai de vous démontrer dans la seconde.

Intéressante jeunesse, à qui le Seigneur ménage des temps plus heureux que ceux que vos pères ont parcourus, c'est vous qui devez relever la gloire d'un Dieu outragé depuis si longtemps jusque dans le sanctuaire de sa majesté. C'est vous qui devez rendre à ses autels le lustre et l'éclat que les profanations de vos pères leur ont ravis.

Puisse le Seigneur, dont je viens venger aujourdhui les droits, faire passer dans vos cœurs ces impressions salutaires de respect et de recueillement pour une demeure qu'il se plaît tous les jours à honorer de sa présence et de son amour.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu voulant établir Moïse le libérateur et le législateur de son peuple, lui fait entendre sa voix du sein d'un buisson ardent en faisant briller à ses yeux quelques rayons de la gloire dont il se plaît quelquefois à environner ses saints. Allez, lui dit-il, faites connaître au peuple que je me suis choisi, que je veux l'arracher à la dure captivité sous laquelle il gémit depuis longtemps. Mais, Seigneur, repond Moïse, si les enfants d'Israël, mes frères, me demandent votre nom, que leur répondrai-je ? *Quid dicam?* « *Je suis celui qui est, celui qui est m'a*

envoyé vers vous.» ***Ego sum qui sum.*** (***Exod.***, III, 14) : telle doit être votre réponse.

Si mon dessein, Messieurs, n'était de proposer à vos hommages que le Dieu de l'univers, cette réponse pourrait également me suffire ; car il me serait facile de vous faire apercevoir partout des traces de la gloire et de la présence du Seigneur, puisqu'il donne à tout l'être, le mouvement et la vie, que tout annonce dans l'univers sa grandeur et sa puissance, depuis le cèdre qui s'élève sur les montagnes, jusqu'au buisson qui croît dans les vallées, depuis l'aigle qui fend les airs et qui s'élève au-dessus des nues, jusqu'à l'insecte et au reptile qui rampent sur la poussière.

Oui, Seigneur, s'écrie le Roi-Prophète, je vous découvre dans tous vos ouvrages. Si je prends mes ailes dès le matin et qu'arrivé aux portes de l'aurore, je plane au haut des cieux, je vois ce Dieu terrible qui foule les nuages à ses pieds : *Si ascendero in cœlum, tu illic es.* Si je me plonge dans le sein des abîmes de l'enfer, j'y apercois cette main puissante et redoutable qui s'appesantit sur les victimes de votre colère : *Si descendero in infernum, ades.* (*Psal.* CXXXVIII, 8.) Si je porte mes regards sur les mers, j'y découvre le bras de ce Dieu qui soulève les flots, qui déchaîne les vents, qui calme ou qui excite les tempêtes : *Mare et venti obediunt ei* (*Matth.*, VIII, 27) ; toute la terre en un mot, et tout ce qu'elle renferme m'annonce que ce Dieu, qui est et sans qui rien ne saurait être, a imprimé des caractères de grandeur et de majesté sur tous les ouvrages de ses mains.

Oui, Messieurs, l'univers tout entier est un temple consacré par la présence du Seigneur, et c'est ce que l'Ecriture sainte a soin de nous rappeler à chaque page comme un motif pour nous de marcher toujours sous les yeux de Dieu, et de nous garder de souiller par nos profanations et nos crimes des lieux sanctifiés par sa présence.

Cependant, quoique toute la terre soit remplie de sa gloire et de son immensité, le Seigneur a toujours eu parmi les hommes une demeure privilégiée. Ainsi les rois, les princes de la terre, en exigeant les soumissions et les hommages des provinces les plus éloignées de leurs Etats, ont cependant des palais et des trônes où ils paraissent dans tout l'éclat de leur rang et de leur dignité ; de même ce Roi des rois qui ôte ou qui donne les couronnes quand il lui plaît et à qui il lui plaît, a toujours honoré d'une présence et d'une gloire particulières les temples qui lui ont été consacrés par la piété de ses adorateurs.

Dès le berceau du monde, la maison du Seigneur, simple et sans ornement, n'était qu'une autel grossier, construit de pierre ou de gazon, élevé sur les rives des fleuves ou à l'ombre des forêts. C'était là que les prophètes et les patriarches de l'ancienne loi offraient au Dieu qui se manifestait à eux, les hommages d'un cœur pur et innocent.

Ensuite, plus riche et plus brillante, elle parut dans les camps de la nation sainte sous la figure de cette arche majestueuse, qui accompagnait les tentes d'Israël, et qui présidait à sa marche et à son repos, à ses combats et à ses victoires.

Bientôt Jérusalem offrit au Seigneur une demeure plus grande et plus digne de la gloire de son nom. La Judée vit paraître ces rois recommandables par leur sagesse et leur piété, qui rougirent d'habiter de superbes palais, tandis que le roi suprême qui venait de les revêtir de la pourpre, restait encore abandonné au milieu des campagnes et des déserts. Aussitôt l'industrie et les arts sont appelés dans la ville sainte ; on y transporte les trésors de Tyr et de Sidon, et Jérusalem voit s'élever les murs de ce temple magnifique qui doit la rendre un jour la merveille du monde et l'objet de la jalousie de tous les peuples, puisqu'il devait être le seul lieu de la terre où il fût permis de venir offrir au Seigneur des dons et des sacrifices.

Mais je me trompe, Messieurs ; ce temple quelque riche, quelque magnifique qu'il soit, ne renferme après tout que des ombres et des figures. Nous touchons à la naissance de l'Evangile. Le Seigneur vient habiter et converser parmi les hommes et se choisir sur la terre une demeure moins passagère. C'est désormais sur toute la face de l'univers qu'il veut recevoir des offrandes plus pures et plus agréables à ses yeux : ***In omni loco offertur nomini meo oblatio munda.*** (***Malac.***, I, 11.) Disparaissez donc, tables de la loi, verge d'Aaron, manne insipide du désert, faibles emblèmes de l'antiquité ; et vous, autels saints, tabernacles éternels de la nouvelle alliance, parlez ici à ma place, et montrez aux peuples et aux nations combien est grand le Dieu que vous possédez.

Ah, Messieurs ! que la gloire de la nouvelle maison du Seigneur l'emporte de beaucoup sur celle de l'ancienne ! et que nous avons bien plus de motifs que le prophète de nous écrier dans les transports de notre admiration : Le Seigneur est dans son saint temple, que toute la terre garde le silence en sa présence : *Deus in templo sancto suo, sileat a facie ejus omnis terra.* (*Habac.*, II, 20.) Oui, le Seigneur est dans son temple, dans ce temple où il veut recevoir désormais nos vœux et nos adorations, puisque c'est un lieu qu'il s'est choisi et qu'il a sanctifié lui-même: ***Elegi et sanctificavi locum istum.*** (II ***Par.***, VII, 16.) Pesez bien ces expressions, Messieurs ; je me borne à la pensée qu'elles suggèrent naturellement et je veux vous la mettre dans tout son jour.

Elegi locum istum : Le Seigneur a choisi ce lieu pour sa demeure. C'est-à-dire que depuis qu'il a rompu les barrières qui le séparaient de nous, depuis qu'il nous a assuré que ces espèces sacramentelles contenaient réellement son corps et son sang, nous possédons le même Dieu que les anges et les saints adorent en tremblant dans la

Jérusalem céleste, avec cette seule différence que là ils peuvent le contempler face à face, et qu'ici, dans cette vallée de larmes, nous ne pouvons le voir qu'en énigme et caché sous les voiles de son sacrement.

Elegi locum istum ; c'est-à-dire que nos temples, consacrés par la présence du Seigneur, sont l'image du ciel, la cause et la source des bienfaits et des châtiments qu'il verse sur les hommes. C'est d'ici qu'il fait pleuvoir et la rosée qui fertilise nos campagnes, et la stérilité qui y porte la désolation et le ravage. C'est d'ici qu'il étend une verge de fer sur les peuples; qu'il les frappe, qu'il les épouvante et qu'il les rassure ; d'ici qu'il leur envoie des tyrans dans sa fureur, ou qu'il leur donne des rois bons et justes dans sa miséricorde.

Elegi locum istum. Le Seigneur a choisi cette demeure; et pourquoi ? pour que son nom y soit à jamais glorifié, *ut sit nomen meum ibi in sempiterum.* (II *Par.*, VII, 16.) C'est-à-dire que Dieu, en plaçant son trône au milieu de nous, et en rendant l'Eglise de la terre aussi majestueuse et aussi glorieuse que l'Eglise du ciel, a fait avec les hommes un accord, un contrat dont nos temples ont été les témoins et les dépositaires. Ici Dieu, a promis d'habiter avec les enfants des hommes jusqu'à la consommation des siècles *in sempiternum.* Ici l'homme pour reconnaître une faveur aussi signalée, a promis de regarder ce lieu saint comme un sanctuaire de terreur et de majesté, et d'en relever la gloire par l'assiduité de ses hommages, en regardant le Dieu qui l'habite comme le seul grand, le seul saint, le seul digne de ses adorations. Mais l'homme ne remplirait pas sa promesse, en ne rendant au Seigneur que l'hommage de l'esprit ; il faut encore qu'il joigne le culte extérieur au culte intérieur : il est composé d'un esprit et d'un corps, et ces deux puissances doivent contribuer à la gloire de leur auteur. Que penseriez-vous d'une religion qui n'aurait ni temples, ni autels, ni cérémonies ? Ne la regarderiez-vous pas comme un fantôme et une âme sans vie ? Que deviendrait le doux lien de l'amitié si tout commerce était exclus d'entre les amis ? et que serait-ce du respect que les enfants doivent aux auteurs de leurs jours, s'ils ne leur donnaient jamais aucune démonstration de tendresse ? De même l'homme, pour adorer son Dieu, doit lui donner des marques extérieures de son hommage, et puisque l'Eglise du ciel n'a plus rien au dessus de celle de la terre, tout jusqu'aux pierres qui ont servi à la construction de l'édifice sacré, doit le faire souvenir que le lieu dans lequel il entre est un lieu saint et terrible, et en y portant le premier pas, il doit se sentir saisi d'une frayeur respectueuse et comme accablé et anéanti sous le poids de la gloire du Dieu qui le remplit. Tel est le profond abaissement des bienheureux dans le ciel devant le trône de l'Agneau.

Et vous, disciples de peu de foi, que faites-vous donc lorsque, au lieu d'imiter ces intelligences célestes, vous pénétrez dans ce sanctuaire auguste et redoutable avec une démarche précipitée, les yeux errants çà et là, et l'imagination encore remplie de la dissipation et des jeux auxquels nous venons de vous arracher ? Et que serait-ce, s'il y avait plus que de la dissipation, si vous faisiez aussi de cette maison sainte un lieu de trafic et de commerce, et si mes regards y rencontraient au milieu de vous un de ces sacriléges et de ces profanateurs vomi par l'enfer dans cet asile consacré à la vertu, pour y attirer le courroux et l'indignation du ciel. Ah ! mon ami, lui dirai-je, pourquoi êtes-vous venu ici ? *Amice, ad quid venisti.* (*Matth.*, XXVI, 50.) Si vous croyez que vous êtes sous les yeux de votre Dieu, vous êtes donc un parjure et un téméraire de venir porter l'irrévérence et la profanation aux pieds de ces mêmes autels que vous aviez promis d'adorer. Ce n'est donc pas assez pour votre malice d'outrager si souvent le Seigneur dans ses autres ouvrages: faut-il encore que vous portiez l'audace et la perversité jusqu'à venir l'insulter et braver dans son sanctuaire sur les degrés même de son trône.

Grand Dieu ! la profanation est donc un désordre et un scandale particuliers à la religion sainte que vous avez vous-même apportée sur la terre ! Si je consulte les écrits des auteurs de l'antiquité, je vois le respect dans les temples chez tous les peuples où le paganisme a été établi. N'as-tu pas vu, Rome profane, une foule d'adorateurs se presser autour de tes autels et y répandre à pleines mains un encens sacrilége, en l'honneur de tes divinités impies ? n'as-tu pas vu tes princes et tes Césars accourir au capitole, y courber leur tête altière, et y déposer les trophées de leurs victoires ? Et toi, Rome sainte, on méconnaît ton Dieu, ce Dieu jaloux de sa gloire et qui ne saurait souffrir de rival ; ce Dieu qui a renversé, qui a brisé ces statues de pierre ou de métal que le ciseau du sculpteur avait exposées au culte et à la vénération des hommes. *Solus verus Deus non colitur.* Si j'entre dans les temples, triste Jérusalem, je les trouve déserts, ou je n'y rencontre qu'un petit nombre d'adorateurs confondus au milieu des infidèles et des profanateurs.

Changez donc la face de la terre, ô mon Dieu ! ne permettez pas que l'esprit de ténèbres souille la gloire de vos autels pour se venger de la perte de ceux que votre croix lui a renversés. Et vous, mes jeunes amis, si les grâces abondantes que vous recevez ici tous les jours ne trouvent pas en vous des cœurs arides et desséchés ; si la parole sainte que vous venez d'entendre a gravé dans vos esprits quelques impressions de recueillement et de respect pour la maison du Seigneur, commencez à en porter les fruits dans ces jours consacrés par le deuil et les larmes de l'Eglise sur les égarements et les désordres de ses enfants. Venez avec les ministres du Seigneur, avec le petit nombre des vrais adorateurs, gé-

mir, pleurer dans le secret du sanctuaire sur les infidélités et les joies insensées de vos frères. Et tandis que le monde se portera en foule au milieu de ces assemblées profanes, théâtre des folies et des vanités du siècle, venez au pied du trône de votre Dieu admirer la véritable sagesse, la véritable grandeur; afin que, pénétrés d'une frayeur respectueuse pour la gloire de son nom, vous puissiez encore vous rendre dignes de participer aux bienfaits qu'il se plaît à y prodiguer : et c'est ce qui me reste à vous démontrer, Messieurs, que nos temples sont de plus le trône de la miséricorde du Seigneur.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout contribue ici, Messieurs, à nous retracer l'image de la splendeur et de la majesté du ciel : le même Dieu qui manifeste tous ses attributs à ses saints dans le séjour de la gloire fait sentir sa présence dans nos temples par l'opération de sa grâce et les effets de sa puissance : les mêmes cantiques que les bienheureux font entendre au pied du trône de l'Eternel en déposant leurs couronnes à ses pieds, sont entourés par les ministres et les fidèles pendant la célébration de nos saints mystères; Jésus-Christ, le même chef, le même médiateur de ce nouveau peuple, y offre tous les jours à son Père le sang qu'il a versé pour la rédemption des hommes : en un mot, les mêmes merveilles s'y opèrent, les mêmes bienfaits y sont prodigués, et toute la différence consiste en ce que la céleste Sion est toujours éclairée d'une lumière vive et pure, et que dans la sainte obscurité de nos temples tout se passe encore au milieu des ténèbres et des ombres de la foi.

Que devons-nous conclure de cette comparaison, mes frères? que notre foi doit être assez vive et assez ardente pour produire dans nos cœurs les mêmes effets que la vision intuitive produit dans les intelligences célestes, et que nous devons apporter aux pieds de nos sanctuaires les mêmes dispositions que celles dont les saints sont animés au pied du trône du Dieu vivant dans les tabernacles éternels.

Or, l'apôtre saint Jean, dans son *Apocalypse*, nous les représente revêtus de robes blanches, devant la majesté du Dieu trois fois saint : *Amicti stolis albis*. (*Apoc.*, VIII, 13.) et occupés à chanter ses louanges pour reconnaître l'étendue de sa miséricorde et de ses bienfaits : *Omnes audivi dicentes benedictio et honor in sæcula sæculorum.* (*Apoc.*, V, 13.) Ainsi les fidèles, en se présentant devant l'Agneau sans tache, doivent donc y apporter une disposition de sainteté et d'innocence, et une disposition de prière et d'actions de grâces.

Première disposition. — Je dis donc d'abord, Messieurs, que nous devons paraître dans la maison du Seigneur avec une disposition de sainteté et d'innocence : et aurions-nous besoin de nous appesantir sur cette vérité si nous faisions réflexion que le Dieu qui habite au milieu de nous est la sainteté par essence, et que, de quelque côté que nous portions ici nos regards, tout opère ou contribue à opérer la sanctification de nos âmes. Jetez d'abord les yeux sur cette eau lustrale consacrée par les prières et les cérémonies des prêtres, et placée à la porte de nos temples pour vous avertir que vous devez vous laver et vous purifier avant de porter vos premiers pas dans cette enceinte sacrée, arrêtez ensuite vos regards sur ces fonts salutaires où, par une grâce signalée et inappréciable de la miséricorde divine, vous êtes devenus d'enfants du démon les enfants de Dieu, où vous avez été séparés de la masse de corruption et associés aux promesses et à l'héritage de Jésus-Christ. Contemplez ensuite ces tribunaux de réconciliation, où vous avez été revêtus de nouveau de cette robe d'innocence que vous aviez souillée et déshonorée, en violant les promesses solennelles faites dans votre baptême, de ne vous attacher qu'à Dieu et de marcher d'un pas toujours égal dans la voie de ses préceptes et de ses commandements. Ici, cette chaire de vérité, où des ministres toujours remplis de zèle et de sollicitude pour votre salut éternel viennent vous faire entendre les volontés et les oracles du Très-Haut, s'efforcent de parler à votre cœur et de lui faire goûter les préceptes et la morale sublime de l'Evangile. Là, de toutes parts, ces murailles sacrées, décorées des marques de la piété de nos ancêtres et des images des saints qui jouissent maintenant dans le séjour de la gloire des récompenses que leur ont méritées l'amour et la pratique de toutes les vertus ; plus loin, les restes précieux de ces athlètes de la foi, de ces généreux martyrs qui venaient puiser au pied des autels ce courage et cette intrépidité qui leur faisaient braver les menaces et le glaive des persécuteurs, et qui les portaient à rendre hommage à cette religion qu'ils ont cimentée de leur sang.

Enfin dans le Saint des saints, Jésus-Christ lui-même, qui abaisse les cieux, et qui abandonne la droite de son Père pour venir offrir par les mains des prêtres le prix du sang qu'il a versé sur le Calvaire pour la rédemption de tous les hommes. Si nous avions la foi, mes frères, en faudrait-il davantage pour nous convaincre que tout doit nous rappeler ici à des idées de justice et de sainteté.

Ah ! dans les premiers siècles du christianisme, cet âge si digne d'exciter notre douleur et nos regrets ; dans ces temps de troubles et d'alarmes, où l'Eglise captive gémissait encore sous le joug et le fer des tyrans. Le ciel n'avait rien au-dessus de la terre, et on voyait dans nos temples une assemblée de saints retracer la contemplation et l'innocence des habitants de la céleste Sion. D'un côté, ces nombreux et fervents chrétiens prosternés se confessent devant la majesté d'un Dieu humilié et anéanti : de l'autre, ces vierges pures et fidèles, le front voilé devant les anges du Seigneur et occu-

pées à faire retentir ces voûtes augustes du nom et des louanges de l'époux de leurs âmes, par les accords et l'harmonie de leurs cantiques. Là, il n'y avait aucune distinction de naissance, de sang et de fortune, et on ne voyait au-dessus de soi que le Dieu qui était adoré et invoqué. Le péché seul pouvait élever un mur de séparation dans cette sainte assemblée : aussi, dès que le ministre avait prononcé ces paroles redoutables : « Loin d'ici les impurs et les esclaves de la vanité et du mensonge, » on voyait les pénitents publics s'éloigner de la société des fidèles, se retirer dans le vestibule du lieu saint, et là, couverts de cendre et de cilice, déjà épuisés et exténués par les jeûnes et les macérations, ils consumaient leurs jours dans la douleur et les larmes du repentir.

Nous ne voyons plus, mes frères, se renouveler de nos jours ces exemples de sévérité. L'Église toujours attentive à soulager les besoins de ses enfants a voulu user d'indulgence et de ménagement pour leurs faiblesses, et loin d'interdire aux pécheurs l'entrée du lieu saint, elle les invite, elle les presse au contraire de venir se réfugier dans ces asiles de miséricorde, et de s'unir au sacrifice de propitiation pour apaiser la justice divine. Elle veut cependant que nous gémissions sur les plaies de notre cœur, et si nous venons aux pieds de nos autels sans y apporter quelques désirs d'amendement, et sans chercher à rompre les chaînes qui nous retiennent captifs, elle nous regarde comme des objets immondes, indignes de la société de ses enfants, et elle fulmine encore contre nous l'anathème de séparation : *Non impudici et omnis qui amat et facit mendacium.* (*Apoc.*, XXII, 15.)

Convenons néanmoins, mes frères, qu'il y a bien peu de chrétiens qui apportent dans le lieu saint des désirs de conversion et qui soient disposés à venir y verser des larmes de repentir sur les égarements de leurs cœurs.

Ah! si les prophètes des idoles, et les nations de la gentilité venaient contempler l'assemblée des fidèles, pensez-vous qu'ils s'écrieraient encore dans les transports de leur admiration : Que les tentes de Jacob sont belles, et qui n'admirerait pas l'ordre et la majesté qui y règnent? Ne seraient-ils pas portés à croire au contraire, à la vue des iniquités et des profanations qui inondent le sanctuaire, qu'il ne se trouve rien de respectable dans un culte que nous ne respectons pas nous-mêmes.

Que verraient-ils, à la vérité, dans nos temples, ces peuples ensevelis dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité?

Ils verraient des chrétiens qui se séparent du ministre qui offre la victime sainte pour l'expiation de leurs crimes, et qui démentent par leurs dispositions intérieures, les expressions de douleur et de repentir que l'Église met sur leurs livres, et qui déshonorent leur caractère, dit saint Augustin, par leur résistance à la doctrine de l'Évangile : *Sub vocabulo Christiano Christianæ resistunt doctrinæ.*

Ils verraient dans quelques fidèles un silence modeste, une posture respectueuse qu'ils pourraient regarder d'abord comme les dehors d'une piété sincère et édifiante. Mais, en déchirant le voile, en perçant avec le prophète ce cœur de dissimulation et d'hypocrisie, ils s'apercevraient bientôt que ce recueillement simulé n'est que l'effort et la contrainte d'un cœur appliqué à concerter ses projets, à suivre les calculs de sa cupidité et de son avarice, à entretenir l'aigreur de ses ressentiments, à nourrir et à augmenter le feu de ses passions, et qu'ils désolent Israël en rendant leurs hommages aux divinités étrangères qu'ils mettent sur l'autel à la place du Dieu qui s'immole pour eux : *Fode parietem, et vide abominationes pessimas quas isti faciunt.* (*Ezech.*, VIII, 8.)

Ils verraient une jeunesse libertine et insensée qui se fait gloire d'insulter à la majesté suprême en affectant de se distinguer par son impiété et ses scandales, et qui, par ses outrages, ses profanations publiques, ses séductions, rend, dit saint Jean Chrysostome, nos temples plus dangereux à l'innocence que les théâtres eux-mêmes. Et la réflexion que faisait ce saint docteur de son temps, peut tellement s'appliquer à celui où nous vivons; que dans cette France chrétienne, avant même l'époque de nos malheurs, lorsque des hommes apostoliques, dont on vous engage tous les jours à imiter le zèle et le dévouement, amenaient dans cette capitale quelques âmes qu'ils avaient arrachées, dans des régions lointaines, à la puissance du démon; ils craignaient de leur faire perdre le don précieux de la foi en les conduisant dans les temples publics, et ils les faisaient participer aux saints mystères dans les séminaires ou les communautés religieuses. Grand Dieu? quel sera donc l'asile et le refuge de vos élus, s'ils doivent trouver leur perte aux pieds de vos autels!

Ils verraient enfin, ces peuples, que l'infidélité sépare de nous, le dirai-je, mes frères, au scandale de l'Église et à la honte du sacerdoce? Ils verraient des ministres du Seigneur s'acquitter souvent de leurs fonctions plutôt par coutume et par nécessité que par un esprit de religion et de ferveur; traiter les choses saintes avec un dégoût et une précipitation scandaleuse, et qui n'est que trop capable d'autoriser et d'enhardir les aigreurs et les railleries d'un monde corrompu qui affecte de distiller le poison de ses satires et de ses invectives sur les membres de la tribu sainte. N'avons-nous pas raison de conclure avec le Prophète que les solennités de Sion sont devenues pour elle des jours d'opprobre, et des jours de victoires et de triomphes pour ses ennemis : *Gloriati sunt qui oderunt te in medio solemnitatis tuæ.* (*Psal.* LXXIII, 4.) Mais avançons et disons un mot de la prière, seconde disposition que les fidèles doivent apporter dans le lieu saint.

Deuxième disposition. — Le chrétien, mes frères, trouve son Dieu dans toute la nature, et toute la nature contribue à le porter à son Dieu; parce que, dit saint Augustin, l'univers tout entier est un vaste oratoire où le Seigneur est toujours disposé à entendre nos vœux et nos supplications, *omnis locus oratorium.* Ainsi, la miséricorde pénètre dans le sein d'une fournaise pour y éteindre les feux allumés contre des victimes innocentes; elle descend dans les entrailles de la terre pour y conserver Daniel au milieu de la férocité des lions, et elle ouvre les portes des cachots pour y rompre les liens de Joseph. Cependant, mes frères, quoique tous les lieux trouvent le Seigneur disposé à exaucer nos désirs, c'est dans nos temples surtout où il se montre un Dieu de bonté et de bienfaisance, et où ses oreilles sont attentives à la voix de nos prières. C'est de là que nos vœux et nos soupirs sont portés par les anges, ses ministres, aux pieds de son trône éternel, et il ratifie dans le ciel ce que nous lui demandons dans ce lieu de prédilection en vue des mérites de son Fils bien aimé : *Domus mea, domus orationis vocabitur.* (*Matth.*, XXI, 13.) Hélas! mes frères, sans entrer ici dans de grands raisonnements, nous avons tous les moyens de nous convaincre de la nécessité de la prière dans nos temples. Jetons un instant nos regards sur ce monde qui nous environne, et nous verrons que la vie extérieure est remplie de vide et de dissipation, et que toutes les fois qu'on se trouve dans la société des hommes on n'est presque jamais avec son Dieu. Nous convenons nous-mêmes tous les jours qu'il est impossible de se livrer à la contemplation des choses saintes dans ces sociétés et ces entretiens remplis d'objets qui dessèchent le cœur, de plaisirs qui énervent l'âme, d'occupations tumultueuses qui dissipent notre esprit. Le Seigneur nous a retirés à la vérité de ce trouble et de cette action continuelle qu'exigent les devoirs et les distractions du siècle, mais il nous destine presque tous à y rentrer, et quelles armes trouverons-nous alors à opposer aux dangers qui viendront nous assaillir de toutes parts, si nous ne profitons pas du temps que nous avons à passer dans cette sainte retraite pour aller puiser des forces aux pieds de Jésus-Christ, lui demander les grâces du combat, et nous confirmer dans la ferveur et le zèle de notre saint état. Ah! ne nous exposons pas à abandonner la source des grâces, et à rentrer dans le monde avec toutes nos faiblesses et nos imperfections; tous nos devoirs nous deviendraient durs et pénibles, le dégoût accompagnerait toutes les fonctions de notre ministère, et nous nous exposerions à faire le plus dangereux des naufrages.

Si nous voulons nous accoutumer à ne rien craindre des périls et des séductions du siècle, appuyons notre piété sur le bras du Seigneur, et venons l'affermir aux pieds de son sanctuaire, puisqu'il en a fait l'asile de ses miséricordes. Partout il est un père tendre et bienfaisant, mais, c'est ici surtout où il est le Dieu de l'amour; il y vient les mains remplies de grâces, et il ne demande qu'à les répandre par torrents : *Quodcunque oraverint in loco isto exaudies et propitius eris in cœlo.* (III *Reg.*, VIII, 42, 43.)

Venez donc, âmes justes et ferventes, venez croître de plus en plus dans la justice et la sainteté, venez vous plonger d'avance dans ce torrent de délices qui inondent la céleste Jérusalem, et écriez-vous avec le Prophète : Un seul jour, ô mon Dieu, passé dans votre maison sainte est bien préférable aux plaisirs vains et fugitifs que l'on goûte dans les tentes des pécheurs.

Chrétiens faibles et fragiles, dont le cœur est toujours chancelant dans les voies de la justice, venez trouver le Dieu qui rend la force au courage abattu, et dites-lui avec ses disciples : Seigneur, nous sommes prêts à faire naufrage sur cette mer agitée; si votre bras ne nous soutient, nous périssons : *Salva nos, perimus.* Alors le Dieu qui commande aux vents et aux orages se réveillera à votre voix, le calme succédera à la tempête, et la paix et une douce sérénité renaîtront dans votre cœur, *et facta est*, etc. (*Matth.*, VIII, 25, 26.)

Chrétiens infidèles, et tant de fois prévaricateurs; chrétiens obstinés et endurcis, et comme enchaînés par les liens de l'iniquité, approchez de ce lieu de justification, c'est pour vous surtout que votre Dieu en a fait l'asile de ses miséricordes, quelques nombreux que soient les crimes et les désordres dont votre âme est souillée, si vous avez été frappés d'une sainte horreur de votre situation, et si vous avez frémi à la vue du précipice entr'ouvert sous vos pas, venez avec confiance verser des larmes de repentir auprès de votre Dieu, découvrez-lui vos plaies, et vous l'entendrez bientôt adresser à votre cœur ce langage consolant : Allez en paix, mon fils, vos péchés vous sont remis, retournez dans votre maison, et publiez les merveilles qui viennent de s'opérer en votre faveur : *Vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et misertus sit tui.* (*Marc.*, V, 19.)

Ah! mes frères, quelle source de grâces serait pour nous la maison du Seigneur, si nous en approchions avec respect, si nous venions y gémir sur nos faiblesses, et surtout si nous y implorions les secours du ciel avec ferveur, avec confiance et avec persévérance.

Mais à quoi nous serviront nos temples si, au lieu d'y apporter de saintes dispositions, nous n'y entrons que pour les déshonorer? A quoi ils nous serviront? voulez-vous que je vous le dise, chrétiens, avant de terminer ce discours? ils serviront à notre perte et à notre ruine : car le Seigneur a toujours vengé d'une manière éclatante la profanation de ses autels. Aussi les enfants d'Aaron deviennent la victime de leur témérité en voulant placer sur l'autel un feu étranger; l'audacieux Héliodore est prêt

d'expirer sous les verges en insultant au temple du Seigneur ; l'impie Balthasar a à peine placé, d'une main sacrilége, les vases sacrés sur la table de son palais qu'il aperçoit une main redoutable tracer sur le mur l'arrêt de sa défaite et de sa mort honteuse. Ainsi le peuple d'Israël a à peine introduit l'impiété dans le lieu saint qu'il se voit exilé loin des bords de sa patrie, et dispersé sur toutes les régions de la terre, il offre encore à l'univers la preuve de sa vengeance que Dieu prépare aux profanateurs du sanctuaire, et il la doit cette vengeance à sa gloire outragée et à sa sainteté méprisée, car le crime de la profanation du lieu saint renferme un caractère particulier de malice et de rébellion parce qu'il insulte à Dieu lui-même, et qu'il s'efforce de détruire et d'anéantir le culte extérieur et public. Alors, dès que la licence et l'impiété se sont introduites dans la maison du Seigneur il l'abandonne mais son éloignement est aussitôt suivi des disgrâces et des châtiments temporels, et il verse à grands flots sur le peuple profanateur la coupe de sa colère et de son indignation : *Quia recedam a sanctuario meo.* (*Ezech.*, VIII, 6.)

Et pour prouver cette vérité, Messieurs, avons-nous besoin de recourir à des citations étrangères ? n'en trouvons-nous pas au milieu de nous un exemple bien frappant et bien funeste en même temps : jetons en passant un regard douloureux sur tous les maux publics et particuliers qui affligent notre malheureuse patrie, voyons le bras du Seigneur qui s'appesantit de plus en plus sur nos villes et sur nos campagnes; comptons si nous le pouvons toutes les disgrâces dont nous avons été les témoins et les victimes depuis plus de trente ans. Au dehors, la guerre avec tous ses fléaux destructeurs ; au dedans, les dissentions, les discordes, les chocs mutuels, l'usure et les concussions meurtrières. Ici, l'insolente prospérité de ces hommes nouveaux qui partis de leurs chaumières, sont venus envahir les palais encore teints du sang de leurs maîtres : à côté, l'infortune et l'indigence qui font entendre inutilement leurs soupirs et leurs gémissements à ces riches cruels et barbares.

En même temps, l'esprit d'irréligion, de libertinage et d'impiété qui obtient tous les jours de nouvelles victoires et qui sape de plus en plus les fondements de la foi ; une audacieuse philosophie qui poursuit le cours de ses triomphes en propageant l'erreur et en répandant dans toutes les classes de la société le poison de ses doctrines impures. Ennemie également déclarée de la religion et des empires, elle aiguise continuellement ses poignards dans le secret des ténèbres, pour les diriger contre l'autel et contre le trône. Enfin tout annonce autour de nous le dépérissement de la foi et les progrès de l'injustice et de la corruption ; il semble que le Seigneur ne veut plus nous regarder comme son peuple, et qu'il ne veut plus être notre Dieu.

Maintenant, mes frères, rendons hommage à la vérité, sommes-nous prévaricateurs, où devenons-nous les victimes d'une injuste vengeance. Ah ! si nous osions le tenir, ce langage impie, nous entendrions bientôt le Seigneur nous adresser cette réponse de mort : Quoi ! s'écrierait-il, ce peuple ose m'accuser d'injustice! Prophète de ma loi, montrez-lui mes temples, et qu'il soit couvert de confusion à la vue de ses iniquités : *Ostende templum et erubescant ex omnibus quæ fecerunt.* (*Ezech.*, XLIII, 10, 11.) Oui, montrez-lui ces temples dont les ruines et les débris attestent encore ses crimes et ses sacriléges, rappelez-lui ces temps de vertige et de délire où, foulant aux pieds tout ce qui appartenait à mon culte, il a fait asseoir sur mes autels des divinités impudiques auxquelles il a prostitué son encens et ses hommages ; montrez-lui les ministres de mon sanctuaire expirant sous le glaive de ses tyrans, ou forcés d'aller traîner sur une terre étrangère les restes d'une vie déjà épuisée par le zèle et le déclin de l'âge : *Ostende et erubescant.* J'ai vu tous ces forfaits qui ont allumé le feu de ma colère, et il ne s'éteindra pas : *Ego vidi, et furor meus non exstinguetur.* (*Jer.*, XXX, 24.)

Arrêtez, Seigneur, arrêtez les coups de vos vengeances, déjà et trop longtemps nous avons été les victimes de votre juste indignation ; n'êtes-vous plus ce tendre père qui reçoit son enfant au retour de ses égarements, ce pasteur charitable qui conduit au bercail la brebis égarée ? Nous nous prosternons ici aux pieds de votre majesté outragée pour lui faire une amende honorable et une réparation authentique de toutes les irrévérences, de toutes les profanations, de tous les sacriléges qui ont déshonoré vos sanctuaires. Périssent ces jours d'un opprobre éternel, ces jours qui souilleront à jamais les annales de notre histoire, où nos crimes vous ont forcé de rappeler au ciel les anges gardiens de ce beau royaume ! périssent ces jours de deuil et d'affliction où nous avons méconnu notre Dieu pour suivre des divinités étrangères ! périsse enfin l'impiété qui nous a séduits ! grâce, mon Dieu, grâce pour tant d'erreurs et de forfaits ; et si votre justice n'est pas encore satisfaite, frappez-nous en père et en Dieu de miséricorde. Puisse, Seigneur, l'arbre sacré de votre croix étendre ses rameaux sur toute la terre ! puisse le flambeau de la foi éclairer toutes les contrées de ce vaste univers ; nous vous le demandons par vos prières, nous y contribuerons même par notre zèle si vous le demandez de nous, mais n'accordez-pas ce bienfait à des peuples étrangers en vous éloignant de notre patrie : *Mane nobiscum, Domine.* (*Luc.*, XXIV, 29.) Vous nous avez rendu nos temples nous voulons les conserver ; nous n'y paraîtrons plus désormais que pour y pleurer nos infidélités passées y réparer nos scandales, et nous rendre dignes d'unir un jour nos accents aux cantiques

de ses élus dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

EXORDE.

Pour la seconde partie du sermon précédent quand on veut la séparer en deux instructions.

Erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus. (III *Reg.*, IX, 3.)

Mes yeux seront ouverts sur cette maison, elle fera toujours les délices de mon cœur.

Que l'homme est fort, Messieurs, lorsque le Seigneur daigne lui faire entendre sa parole pour l'assurer de sa protection et le rendre dépositaire de ses promesses. Tranquille au milieu de l'inconstance et du choc des événements, il n'a rien à craindre des dangers qui l'environnent, et il se joue de l'injustice des hommes, de l'intrigue, de l'ambition, de la violence et de la fureur de ses ennemis.

Cette vérité consolante était gravée bien profondément dans le cœur de Salomon, lorsqu'au milieu de cet appareil et de ces cérémonies imposantes qui accompagnèrent la consécration du temple qu'il venait d'ériger à la gloire du Dieu d'Israël il fit retentir ces voûtes sacrées de cette prière qui sera toujours le plus bel hommage que l'homme puisse rendre à son Créateur : « Dieu de nos pères, qui envoyez la discorde, la guerre, la famine, et qui ramenez avec la même facilité la paix, la gloire et l'abondance, montrez-vous favorable à votre peuple, et exaucez-le lorsque, reconnaissant la plaie de son cœur, il lèvera ses mains vers votre maison. » Salomon n'attendit pas longtemps l'accomplissement de ses vœux : *Vos prières et vos supplications,* lui dit le Seigneur, *sont parvenues jusqu'à moi et elles seront exaucées; j'ai sanctifié cette maison et elle fixera désormais mes yeux et mon cœur. « Sanctificavi domum hanc et erunt oculi mei. »* etc. (*Ibid.*)

Dieu l'avait promis à Israël, mes frères, et Israël ne trouva point Dieu infidèle à sa promesse. Tant que la nation choisie sut respecter le temple du Seigneur, elle goûta tranquillement, à l'ombre du sanctuaire, les charmes de la paix et les délices de l'abondance. Ses villes n'avaient pas besoin d'autres remparts, ses murailles d'autres défenseurs, son trône d'autre appui. Si des rois impies et audacieux se présentaient pour désoler l'héritage du Seigneur, le peuple se pressait en foule aux pieds des autels, et de là sortait l'esprit de terreur, qui dissipait les ligues et les complots; l'esprit de vertige et de discorde, qui déconcertait les projets de la prudence et de la politique; l'esprit de vaillance et d'intrépidité, qui réveillait le lion de Juda et qui faisait de tous les Israélites autant de héros dont le bras était d'autant plus puissant qu'il était animé par le Dieu des batailles.

Et cependant, Messieurs, que renfermait ce temple où s'opérait tant de merveilles? Nous l'avons déjà vu : des ombres et des figures, des monuments et des signes d'une promesse dont l'accomplissement était réservé à des siècles plus heureux. Le trône de l'Eternel était encore au-dessus des nues et il n'y habitait que par son immensité et par une action plus marquée de sa présence. Son ange y descendait bien du ciel, enveloppé d'un nuage mystérieux et allait se reposer sur le tabernacle pour y dicter ses lois et y faire entendre ses oracles : mais l'action de sa volonté n'était pas immédiate, et ce culte établissait toujours un médiateur étranger entre l'homme et son Dieu.

Dans nos temples au contraire qui renferment la plénitude de la Divinité, le Seigneur ne choisit plus pour sa demeure le lieu le plus inaccessible, et une triple enceinte n'environne plus son sanctuaire pour établir un intervalle entre son amour et les vœux des suppliants. Son nom n'est pas seulement gravé sur le mur, mais il est lui-même la pierre et la colonne qui soutient tout l'édifice. En venant aux pieds de nos autels, dit l'apôtre saint Paul, vous ne vous approchez plus d'une montagne fumante et d'un nuage obscur, vous n'entendez plus le son d'une trompette et le bruit d'une voix qui, en annonçant la Divinité, glaçait les esprits de crainte et de foi; mais vous venez devant le Tout-Puissant, assis sur son trône et environné des anges et des saints, qui sont dans la gloire de Jésus-Christ ce chef, ce pontife médiateur de la nouvelle alliance, qui y exerce l'empire de son amour et de ses miséricordes : *Nec accessistis ad tractabilem montem, sed ad civitatem Dei viventis.* (*Hebr.*, XII, 18, et seq.)

Aussi ne viens-je point vous entretenir ici, Messieurs, de ces prodiges extérieurs de force et de puissance, de gloire et de prospérité temporelles qu'on voyait naître et se former dans le temps de l'ancienne loi; je veux présenter à vos réflexions des prodiges plus étonnants qui s'opèrent tous les jours dans l'intérieur de nos sanctuaires et dans le secret des cœurs qui s'en approchent avec de saintes dispositions; des prodiges plus dignes de fixer les recherches et les désirs d'une âme chrétienne, puisqu'ils n'ont pour objet que le bonheur de l'éternité et les récompenses de la vertu, qui ne passeront point. Après vous avoir montré dans la première partie de ce discours ce que nos temples sont pour Dieu, tâchons de vous faire voir dans la deuxième ce que nos temples sont pour l'homme, et les dispositions que l'homme doit y apporter pour participer aux grâces que le Seigneur se plaît à y répandre. Le sujet est digne de toute votre attention.

SERMON XIV.

POUR L'OEUVRE DES PETITS SÉMINAIRES.

Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi. (*Philip.*, III, 8.)

Tout me semble une perte, auprès de la connaissance sublime de Jésus-Christ.

Monseigneur (2),

Voilà les sentiments que notre religion

(2) Mgr de Quélen, archevêque de Paris.

sainte rendait habituels dans le cœur du grand apôtre ; voilà l'idée qu'il avait de la grâce que le Seigneur vous accorde lorsqu'il vous appelle à la connaissance de Jésus-Christ. Rien ne lui paraissait comparable à cette faveur : toutes les jouissances de la terre, tous les avantages que le monde peut offrir, ceux qui le distinguaient lui-même devant les hommes, n'étaient rien à ses yeux, et il consentait volontiers à en faire le sacrifice, pourvu qu'il connût Jésus-Christ, qu'il le fît connaître à ses frères, qu'il approfondît sa doctrine, et qu'il se trouvât enfin revêtu non de sa propre justice, mais de celle qui s'acquiert par la connaissance de cet Homme-Dieu : *Existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi.*

Voilà ce qui doit faire encore de nos jours la gloire et la consolation d'une âme qui s'efforce de s'affermir dans les voies de la sainteté chrétienne : les sciences de la terre, les connaissances humaines peuvent vous procurer ici-bas quelque apparence d'honneurs et de prospérités temporelles; mais la science de Jésus-Christ est seule digne de fixer notre étude et nos recherches, parce qu'elle est la science de l'éternité. C'est elle qui présente à notre admiration ces âmes fortes et généreuses qui ne vivent que pour Dieu, qui ne travaillent qu'à la propagation de sa gloire, qui n'ambitionnent que le bonheur d'étendre son culte comme étant le seul digne de les occuper, le seul capable de les satisfaire. C'est elle qui forme ces cœurs véritablement grands, en qui la nature, élevée au-dessus d'elle-même, se trouve, par le secours de la grâce, au-dessus de tous les sacrifices, qui ne comptent les obstacles qu'on leur oppose que par les triomphes qui les honorent, et qui se félicitent de la perte de leurs biens, de leur santé, de leur vie même lorsqu'ils la comparent aux récompenses qui couronneront leurs travaux et leurs vertus : *Existimo omnia detrimentum esse*, etc.

Telles sont aussi, Mesdames, les dispositions que cette science divine a gravées dans vos cœurs. De là ce zèle qui ne s'épuise jamais, qui vous transporte de la joie la plus vive, en vous intéressant à tous les besoins. De là ce zèle si pur dans ses motifs, si sage, si éclairé dans ses actions, qui, parmi toutes les œuvres de miséricorde, vous fait préférer, non pas celles qui sont les plus conformes à vos goûts et à vos penchants, et qui par là même sont plus capables de flatter les vues de l'amour-propre et de la vanité, mais celles qui présentent des avantages plus solides et une gloire qui ne périra jamais. De là enfin cet empressement soutenu pour seconder les intentions de votre premier pasteur, en multipliant entre ses mains les ressources de la bienfaisance, en vous associant à sa sollicitude et à ses efforts pour soutenir ces établissements si précieux des petits séminaires, où de jeunes lévites arrachés aux dangers et à la séduction du monde, viennent, sous la conduite de maîtres habiles, se former à la connaissance de Jésus-Christ, à l'avenir et à la pratique des vertus sacerdotales, afin qu'ils puissent se dévouer un jour tout entiers et à la gloire de Dieu qui les a choisis, et à l'honneur de l'Église qui les élève, et au salut des peuples qui leur seront confiés.

Aussi, ce n'est point pour vous exhorter à l'exercice des œuvres de la charité et vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que nous sommes venus vous entretenir, Mesdames. Lorsque nous montons dans les chaires évangéliques pour y remplir le ministère de la parole sainte, nous pouvons développer ces maximes sévères qui nous ordonnent d'entrer dans de vives inquiétudes sur les besoins dont on nous offre le tableau, parce que la plupart des fidèles les ignorent, et que, parmi ceux qui ne peuvent se les dissimuler à eux-mêmes, il en est toujours dont la charité froide et indolente a besoin d'être ranimée : nous pouvons même faire entendre ces anathèmes que l'Esprit-Saint prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance une ressource aux membres souffrants de Jésus-Christ, parce qu'il est des âmes dures et cruelles qu'il faut ébranler par ces vérités effrayantes.

Mais ici, où la charité est une vertu de tous les jours et de tous les instants, il serait inutile d'entreprendre de l'inspirer ; ici où la charité s'anime par de saints exemples, où elle se soutient par une société de zèle, de religion, de prières ; ici enfin où elle nous fait envisager, dans l'œuvre qui nous rassemble, non pas une institution isolée dans son objet et bornée dans son utilité; mais une institution aussi nécessaire à la société qu'elle est touchante et précieuse aux yeux de la religion, il n'est besoin, pour l'encourager, que d'entretenir les sentiments qui ont été assez généreux pour la produire. C'est le but que je me propose aujourd'hui, Mesdames, en appelant vos méditations sur quelques-uns des avantages de ce ministère sacerdotal, établi pour répandre dans tous les cœurs la connaissance et l'amour des vérités éternelles. J'aurai rempli les intentions de l'Église, Mesdames, si je parviens à vous faire comprendre combien son existence et sa conservation sont utiles à la société, et à affermir dans vous ce zèle qui est la flamme la plus pure de la charité; ce feu que Jésus-Christ a apporté sur la terre, qui passant du sein de Jésus-Christ dans celui des apôtres, et du cœur des apôtres dans toutes les parties du monde, a réveillé les nations assoupies dans les ombres de la mort; ce feu enfin qui, dans tous les siècles, a suscité des apôtres et de généreux défenseurs à la religion, et qui nous a tant de fois convaincus du courage dont il est animé, par les exemples du prélat dont les ordres nous rassemblent, dont les oracles nous instruisent, dont la piété nous édifie,

et qui, étant pour nous tout ce qu'il veut que nous soyons pour nos frères, sert aux uns d'apôtre, aux autres de maître, à tous de guide et de modèle.

Si vous voulez, Mesdames, vous former une juste idée de ce ministère sacerdotal que vous êtes appelées à soutenir et à perpétuer par votre zèle, n'allez point consulter les discours et les injustes préventions du monde, mais consultez plutôt les maximes de la foi qui présentent tant d'opposition avec les jugements et les maximes du monde; consultez ces sentiments nobles et vertueux qui ont fait jusqu'ici votre joie et votre consolation; qui, en vous désabusant du monde et de ses erreurs, ne vous font rien trouver de solide ici-bas que la crainte du Seigneur et la gloire de le servir. Qu'est-ce donc qu'un prêtre dans les vues de la religion? Héritier de la puissance et du sacerdoce éternel de Jésus-Christ, c'est un médiateur puissant entre Dieu et les hommes : *Mediator Dei et hominum.* (I *Tim.*, II, 5.) Chargé par la nature de ses fonctions des besoins et des intérêts des peuples, c'est lui qui porte tous les jours aux pieds du trône des miséricordes leurs vœux et leurs supplications; c'est lui qui sollicite tous les jours en faveur de ses frères ces grâces et ces bénédictions abondantes qui changent le cœur du pécheur, qui sanctifient les larmes du pénitent, qui affermissent les vertus du juste. De là la récitation publique et journalière de l'office divin, ces prières canoniques que l'Eglise met tous les jours dans la bouche de ses ministres, persuadée que le Père céleste les exauce à cause du respect dû à la sublimité de leur caractère.

Qu'est-ce qu'un prêtre dans les vues de la religion? C'est le sacrificateur de la nouvelle alliance, choisi pour réconcilier les hommes avec Dieu : *Ut repropitiaret delicta populi.* (*Hebr.*, II, 17.) C'est par là que se renouvelle tous les jours, sans effusion de sang, le sacrifice sanglant qui fut offert sur la croix pour le salut et la rédemption du monde. Un Dieu de gloire et de majesté dont le trône est placé au-dessus des intelligences célestes; un Dieu de grandeur et de puissance qui dicte des lois à toute la nature et qui règle les destinées des peuples et des empires, vient s'immoler avec docilité entre les mains du ministre de ses miséricordes pour les hommes. Que sur la surface des mers, que dans les antres profonds de la terre, qu'au milieu du silence et de l'obscurité des forêts, la voix de l'homme honoré du sacerdoce se fasse entendre, qu'elle interroge et qu'elle appelle la victime, et la victime ne manquera jamais au sacrificateur; elle viendra s'offrir dans tous les moments, en quelque lieu que vos cœurs la désirent, que vos vœux la demandent, que vos besoins l'exigent.

Qu'est-ce qu'un prêtre enfin dans les vues de la religion et dans ses rapports avec la société? C'est le coopérateur de Dieu dans le salut des âmes par l'administration des sacrements, par la prédication de la parole, par toutes les fonctions qui tendent aux avantages spirituels du prochain : *Dei adjutores.* (I *Cor.*, III, 9.) Un prêtre, dans les vues de la foi, est le dépositaire, l'organe et l'interprète des oracles du Seigneur, et c'est sur ses lèvres que reposent la science et la doctrine des vérités éternelles : *Labia sacerdotis custodiant scientiam* (*Malac.*, II, 7); et c'est ici, Mesdames, que sa mission acquiert un caractère de sublimité qui atteste toutes les merveilles de la puissance de notre Dieu. C'est par la vertu de la parole que Jésus-Christ a jeté les fondements de son Eglise; et c'est encore par la vertu de ce ministère qu'il a voulu la soutenir et la conserver dans la pureté de sa foi et de ses mœurs. Pour accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes, ce Dieu Sauveur se présente sur la terre armé du glaive de la parole, et avant de remonter au ciel, il le remet entre les mains de ses disciples, en les chargeant de consommer son ouvrage, la conquête du monde et les victoires sur l'enfer. « Allez, leur dit-il, toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre; je vous établis mes ministres et mes coopérateurs; allez, et enseignez toutes les nations : *Euntes docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) C'est afin que tout l'univers retentisse du bruit de votre voix, et que la sagesse du siècle s'humilie devant la folie de la croix, que je vous ai séparés du milieu de vos frères pour vous associer à mes travaux et à mes succès : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis* (*Joan.*, XV, 16); et afin que le monde connaisse toute l'importance et toute la sublimité des fonctions que vous allez remplir, je vous envoie avec toute l'étendue du pouvoir qui a accompagné la mission que mon Père m'a confiée : *Sicut misit me Pater*, etc.

Successeurs de ces hommes envoyés de Dieu pour l'accomplissement de ses desseins éternels, les ministres qui vous instruisent, mes frères, s'adressent à vos esprits et à vos cœurs avec la même plénitude de puissance et d'autorité, puisque le Seigneur a voulu maintenir et perpétuer l'œuvre de son Evangile, par les mêmes moyens qu'il a employés pour l'établir. De là, point d'homme appelé à cultiver le champ du père de famille qui ne puisse se glorifier avec les apôtres d'être le ministre de Jésus Christ et le dispensateur des mystères de Dieu, point d'ouvrier évangélique qui ne se trouve associé au grand ouvrage de la rédemption et de la sanctification du monde, et qui, par là même, ne forme avec Jésus-Christ et les apôtres, un même corps de ministère : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* (*Joan.*, XX, 21.)

Ministère bien digne d'exciter notre reconnaissance et nos hommages, puisque, d'après le plan et l'économie de la religion, il renferme toutes les grâces de salut et de justification. C'est la doctrine que l'apôtre

saint Paul enseignait autrefois aux fidèles de l'Eglise de Rome : *Mes frères*, leur disait-il, *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu*. (*Hebr.*, XI, 6.) Parce que la foi est le fondement et le précepte de toutes les vertus, mais cette foi est fondée elle-même sur la parole de Dieu, et cette parole sainte ne nous est révélée que par le ministère de l'enseignement : *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi, et quomodo audient sine prædicante?* (*Rom.*, X, 14, 17.) Ce n'est pas sans doute que le Seigneur, dont les voies sont impénétrables, ne pût choisir un autre plan de vocation et de salut ; il tient dans ses mains les cœurs et les volontés des hommes, et sans emprunter la voix de ses ministres, il pouvait répandre la foi dans les âmes, en y versant des grâces secrètes et intérieures ; mais il a voulu sanctifier les hommes par les hommes, en établissant dans son Eglise un ministère sensible et extérieur, et il est vrai de dire que l'univers n'est devenu chrétien qu'à mesure que les apôtres en ont parcouru ses différentes parties, et les peuples qui n'ont entendu la voix des apôtres, ou de leurs successeurs, n'ont point vu se lever sur eux le soleil de justice, et ils sont encore assis à l'ombre de la mort. *Quomodo audient*, etc.

Le Seigneur vous a donc traités, mes frères, avec des vues toutes particulières de bonté et de miséricorde, en vous suscitant des prophètes et des pasteurs, chargés d'établir et de conserver, au milieu de vous, le dépôt précieux des saines doctrines et de la vérité ; car vous n'ignorez pas qu'il n'y a que la religion sainte, que vous avez le bonheur de professer, qui puisse vous offrir une succession légitime de ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte, dans toute sa pureté et son intégrité. Oui, il n'y a que dans l'Eglise romaine, la mère et la souveraine de toutes les Eglises, que les pasteurs ont le droit de vous dire, avec les premiers apôtres, qu'ils sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, et que c'est Dieu même qui exhorte par leur bouche : *Pro Christo, legatione fungimur*. (II *Cor.*, V, 20.) Ailleurs, il n'y a point de parole de Dieu, parce que ce n'est pas de sa part, en vertu de son autorité et de sa mission, qu'elle est annoncée ; en vain les ministres de l'erreur et des nouveautés profanes, voudraient-ils se parer des couleurs et du langage de la vérité ; ils ne font entendre à leurs spectateurs que des oracles de vanité et de mensonge, en parlent au nom du Dieu qui ne les a point envoyés, et qui ne leur a point confié ses commandements. Pour les confondre et leur faire sentir toute l'injustice de leurs prétentions, il n'est besoin que de leur faire lire leur réprobation, dans le titre même de leur mission, et de leur montrer qu'en tenant leurs pouvoirs de l'homme ils ne sauraient se dire les ministres de la parole divine.

Peuple privilégié et comblé tous les jours des bénédictions les plus abondantes ! si vous êtes chrétiens de cœur et de sentiments, que d'actions de grâces n'avez-vous pas à rendre à votre Dieu, de vous avoir placés au milieu de sa parole sainte, de l'entendre sans cesse retentir à vos oreilles, de pouvoir pénétrer à chaque instant vos âmes de ses salutaires instructions, et de ranimer votre foi par ses exhortations pressantes. Ah ! il n'a pas accordé les mêmes bienfaits à tant d'autres nations, à qui il n'a pas daigné manifester ses justices. Combien d'âmes, rachetées aussi bien que les vôtres du sang de Jésus-Christ, périssent cependant ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance ! Combien d'infortunés, qui, dans le sein même du christianisme, habitant la même cité, sous le même toit que vous peut-être, se sont laissé séduire par les apôtres de l'erreur et de l'infidélité ? Entraînés par leurs doctrines mensongères, ils accourent aux pieds de ces mêmes chaires où leurs pères allaient entendre la voix de Dieu, la parole de vie et de consolation, et ils ne trouvent que la parole de l'homme et des doctrines de mort : ils interrogent la vérité et c'est l'erreur qui leur répond.

Quels mérites avez-vous donc présentés à votre Dieu, mes très-chers frères ? quelles marques d'attachement et d'amour a-t-il donc reçues de votre part pour vous avoir discernés de tant de peuples, qui ne recueillent que des poisons mortels, au lieu des forces et du soutien de la vie? Hélas ! si vous voulez descendre au fond de votre cœur, et vous citer au tribunal de votre conscience ; vous ne trouverez rien en vous-mêmes qui puisse vous avoir donné des droits à une grâce aussi signalée, et vous reconnaîtrez au contraire que vous n'en êtes redevables qu'aux dons purement gratuits de la miséricorde divine. Oui, chrétiens, malgré la constance de vos ingratitudes envers la majesté suprême, sa bonté veut bien encore vous laisser habiter cette heureuse terre qui seule est éclairée d'une lumière céleste, tandis que tout le reste de l'Egypte se trouve plongé dans d'épaisses ténèbres. Malgré la persévérance de vos iniquités, la vérité coule encore pour vous d'une source pure et divine; vous voyez encore vos enfants s'élever sous les yeux de vos pasteurs et de vos pères dans la foi ; ils peuvent encore recueillir, comme vous, la doctrine de la bouche de leurs successeurs, et la bonté divine leur ménage encore, ainsi qu'à vous, des ressources inépuisables de salut et de consolation en leur transmettant le dépôt vénérable de l'instruction et des maximes de la foi.

Qu'elles sont rares cependant parmi vous, ces âmes assez reconnaissantes envers Dieu et assez sensibles à leurs intérêts éternels, pour sentir tout le prix d'une faveur aussi signalée, et pour profiter des moyens de salut qu'elle leur présente. Aussi cette source inépuisable de lumières, cette parole divine autrefois si féconde en prodiges de grâces et de conversion, semble-t-elle ne rendre aujourd'hui dans la bouche

de ses ministres que des sons faibles et impuissants qui nous laissent toujours aux prises avec nos vices et nos penchants déréglés ; et ce moyen que la religion a employé, dans tous les temps, avec le plus de succès pour la sanctification des âmes, est devenu dans ces jours de deuil et d'affliction, pour l'Eglise, le plus stérile et le plus insuffisant des ministères.

Prenons garde néanmoins de nous faire illusion, Mesdames, les oracles du Seigneur ne retentiront jamais sur la terre sans porter des fruits, et personne d'entre nous n'est assez étranger aux annales de nos histoires, pour ignorer quels ont été jusqu'ici les desseins de la Providence sur la vocation des hommes. Lorsqu'une nation s'est laissée entraîner par les torrents de l'erreur et des doctrines mensongères, lorsqu'elle s'est abandonnée à ses prévarications, jusqu'à méconnaître le don précieux de la foi; le Seigneur, dans la profondeur de ses conseils, en choisit d'autres pour le remplacer, et la vérité bannie des régions criminelles, aborde de nouvelles contrées où elle est reçue et accueillie. Lorsque le peuple d'Israël n'eut répondu au choix de sa vocation que par ses infidélités, il vit une Jérusalem nouvelle couvrir la face de la terre pour partager son immense héritage, et il entendit sortir de la bouche du Très-Haut ces paroles de réprobation : *C'est à vous que devait être annoncée d'abord la doctrine du salut; mais puisque vous la rejetez et que vous vous déclarez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les nations, car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a ordonné : « Sic enim præcepit nobis Dominus. »* (*Act.*, XIII, 46, 47.)

Lorsqu'au IXe siècle, Photius eût levé l'étendard du schisme et de la révolte, et séparé par les séductions de ses exemples, l'Eglise grecque de la communion catholique; la foi étendit sa domination sur les terres du Nord, et l'Eglise fut consolée en voyant entrer dans son sein des peuples d'infidèles. Lorsqu'au XVIe siècle, de nouveaux novateurs eurent arraché à la religion des cités et des royaumes, Dieu, pour dédommager son Eglise d'une perte aussi douloureuse, sembla étendre les bornes de l'univers ; il ouvrit, à travers les flots, une route jusque là inconnue; et la croix de Jésus-Christ arborée avec gloire sur les rivages de l'Amérique, renverse les idoles et les vains simulacres que les ténèbres de l'ignorance avaient exposés à la vénération des hommes. Régions fortunées, où l'on voit encore de nos jours se renouveler ces merveilles de conversion qui ont signalé les premiers siècles du christianisme, et où les ouvriers évangéliques, le bréviaire sous le bras et le bâton pastoral à la main, continuent à enfanter des peuples nombreux à Jésus-Christ! Et nous, grand Dieu! dans cette France où nous retrouvons de si précieux souvenirs, où nous rencontrons à chaque pas des monuments de la piété de nos pères, à peine pouvons-nous réussir à ranimer quelques étincelles de ce feu divin qui devrait embraser tous les cœurs! Nous appelons, par nos larmes et nos soupirs, les âges de la soumission et de la ferveur, et nous n'apercevons qu'un siècle qui surpasse en indifférence, pour son Dieu, tous les siècles qui l'ont précédé; une génération étrangère à toute vertu, à toute bienséance, à toute pudeur; nous cherchons l'ouvrage de la justice et de la grâce, et nous n'apercevons que les œuvres de l'iniquité. A la place des doctrines consolantes de l'Evangile, une morale impie et séditieuse qui rend l'homme étranger à son Dieu qui l'a créé, qui apprend à l'homme à se regarder comme son Dieu sur la terre, et à n'être redevable de ses vertus qu'à soi-même; une morale de volupté et de séduction, qui se propage tous les jours dans ces ouvrages de contagion et de pestilence, et qui infecte les générations jusque dans leur source, en se présentant sous des couleurs séduisantes, aux esprits d'une imprévoyante jeunesse déjà impatiente de secouer le joug d'une religion qui lui demande trop de vertus et trop de sacrifices.

Réfléchissez un instant, Mesdames, sur les événements dont nous sommes tous les jours les témoins, et vous verrez si ces tableaux sont loin de la vérité. Ne trouverons-nous donc pas dans les trésors de la miséricorde de notre Dieu des ressources pour nous soustraire à des dangers qui menacent la société tout entière? Serait-elle donc destinée à périr entre nos mains cette religion sainte qui nous a appelés dans son sanctuaire pour nous nourrir et nous sanctifier par ses leçons, qui a dirigé les pas chancelants de notre enfance, qui a préservé notre jeunesse des dangers de la séduction, et qui nous charge aujourd'hui de la défense de son honneur et de son culte. Ah! puisqu'un zèle d'aveuglement et d'impiété travaille à l'anéantir, qu'un zèle d'attachement et d'amour nous engage à la soutenir et à la propager. Nous avons à combattre tous les efforts que l'enfer peut réunir, mais ayons confiance en celui qui nous fortifie, son bras n'est pas raccourci, et si nous sommes fidèles, il nous promet les mêmes grâces qu'il a versées avec tant d'abondance sur ceux qui nous ont précédés dans la carrière des vertus chrétiennes.

Oui, Mesdames, ayons confiance dans celui qui sait bien obtenir quand il lui plaît le triomphe des préjugés, et des résistances de l'esprit de l'homme; après avoir écarté tant de fois les malheurs qui nous menaçaient, il peut bien encor aujourd'hui enchaîner ces passions tumultueuses qui frémissent autour de nous, et fermer l'abîme où de nouvelles tempêtes nous précipiteraient peut-être sans retour. Embrassons donc avec ardeur le moyen de salut que nous offre la miséricorde; réparons les pertes douloureuses du sanctuaire, ne connaissons ni obstacles insurmontables, ni sacrifices difficiles pour perpétuer le sacerdoce de Jésus-Christ, ce ministère de paix dont les

fonctions les plus consolantes sont d'affermir dans les cœurs la pratique de la vertu, qui ne répond aux outrages que par la patience, qui ne se venge des persécutions que par les prières et les bienfaits. Formons des successeurs à ces hommes apostoliques qui dans les jours de nuage et de prévarication furent l'appui de la religion chancelante, à ces pasteurs vénérables qui quoiqu'accablés sous le poids des années, n'épargnent ni leurs soins, ni leurs efforts pour répandre dans nos campagnes la connaissance de Jésus-Christ, et pour inspirer l'amour des vérités éternelles à ces peuples que de faux sages pourraient bien encore égarer et corrompre, mais qu'ils ne daigneraient jamais instruire et consoler.

Ah! Mesdames, au milieu de toutes les craintes qui nous agitent, nous aimons à nous abandonner aux espérances que vos dispositions ont fait naître dans nos cœurs; j'en atteste ici cette piété qui multiplie tous les jours parmi nous ses prodiges, j'en atteste cette reconnaissance dont la dette est si précieuse pour un cœur sensible et généreux; il ne périra point par votre indifférence ce ministère de bénédiction auquel vous êtes redevables de votre foi, et de toutes les consolations qu'elle vous procure. Vous serez heureuses de pouvoir contribuer à la gloire de l'Eglise en continuant à porter l'intérêt le plus vif et le plus soutenu à ces asiles de la piété où elle forme ses prêtres et ses pasteurs; et si des difficultés inséparables des œuvres de la foi ont pu quelquefois porter le découragement dans vos âmes, vous vous exciterez à une ardeur toute nouvelle en vous affermissant dans cette pensée, que les fonctions sublimes que vous remplissez peuvent servir d'exercice à toutes vos vertus; que la patience, l'humilité, la douceur peuvent naître et se fortifier avec l'œuvre éminemment chrétienne des petits séminaires, et que dans un seul devoir de charité vous pouvez recueillir le mérite de tous les autres. Ce n'est pas tout, Mesdames, vous ferez partager votre zèle à tout ce qui vous appartient, à tout ce que la nature offre de plus touchant dans les affections, vous l'inspirerez à vos proches, à vos enfants, à ces filles vertueuses qui ambitionnent déjà la gloire d'être associées à vos bonnes œuvres, parce qu'à la tête du plan de leur éducation vous avez su placer, non pas ces maximes frivoles et dangereuses du monde, mais les principes les plus purs de la religion et de la religion chrétienne.

O mon Dieu! exaucez donc les vœux les plus chers à nos cœurs, en répandant vos bénédictions les plus abondantes sur cette entreprise formée sous vos auspices, destinée à étendre la gloire de votre nom, et l'honneur de votre culte! Qu'elle tende à une prospérité toujours croissante pour ramener parmi nous les beaux jours de l'Église de France, cette portion précieuse de votre héritage si célèbre par le zèle de ses pontifes, par les lumières de son clergé, par la soumission de ses peuples. Eclairez-les intentions bienfaisantes du premier pasteur de ce diocèse en lui désignant vous-même ceux que vous voulez séparer pour l'œuvre de la sanctification des justes, et que ces âmes généreuses qui se sont associées avec tant de zèle à sa sollicitude et à ses soins, et qui partagent en quelque sorte ici-bas le ministère des anges, soient appelées à partager aussi leur couronne et leur gloire dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.

PRONONCÉ A LA PAROISSE ROYALE DE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS, LE JEUDI 25 AOUT 1825 EN PRÉSENCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

Per me, principes imperant; et potentes decernunt justitiam. (*Prov.*, VIII, 16.)

C'est par moi que les princes commandent aux nations, et c'est par moi que ceux qui sont puissants rendent la justice.

Celui qui fait régner les rois leur donne les leçons qui peuvent les former pour une destination aussi sublime : en traçant la règle de leurs devoirs, il leur montre des vertus proportionnées à leur grandeur, il les élève au-dessus des intérêts de l'amour-propre et des faiblesses des passions, il préside à tous leurs conseils, il règle leurs projets, il leur inspire l'esprit de justice et de gouvernement, et comme à lui seul appartient le droit d'élever et d'affermir les empires, à lui seul aussi appartient le droit de diriger un pouvoir dont il est la source : *Per me principes imperant et potentes*, etc.

C'est ainsi, Messieurs, que les princes dociles aux leçons de sa majesté suprême nous retracent tous les traits de ses grandeurs et de ses perfections. Images de la justice par leur fermeté à punir le crime et à maintenir les institutions sociales, images de sa Providence par cette attention soutenue pour la prospérité des Etats et la félicité des peuples, images de sa beauté par cette tendre compassion qui ouvre leur cœur à toute espèce d'infortunes, ils se montrent les fidèles imitateurs de cette Providence divine qui est toujours disposée à répandre ses faveurs, et qui se plaît à recueillir les bénédictions du pauvre comme l'hommage le plus pur et le plus touchant de la reconnaissance.

Mais, si le législateur suprême confie aux

rois de la terre un sceptre de protection pour leur concilier la vénération et l'amour de leurs sujets, il remet entre leurs mains un glaive de justice pour les rendre la terreur de leurs ennemis, et lorsque dans les hasards des combats les succès ne répondent point à la justice de leur cause et à la sagesse de leurs desseins, on les voit montrer autant de courage dans le moment de la défaite qu'ils avaient montré de modération dans les jours de leur triomphe; sans orgueil sous les palmes de la victoire, sans faiblesse sous les coups de l'adversité, ils savent conserver l'empire sur leurs passions, et si l'inconstance des événements peut être capable de renverser leur fortune, elle ne saurait porter aucune atteinte à leur vertu.

Vous me prévenez sans doute, Messieurs, et vous reconnaissez déjà les traits qui caractérisent ce monarque, qui semble n'être élevé sur le premier trône du monde que pour rendre la vertu plus éclatante, et pour devenir le modèle de tous les souverains de la terre; ce monarque qui fut le père de son peuple par la douceur de ses lois, le médiateur de l'Europe par la sagesse de ses desseins, le soutien de la foi par l'ardeur de son zèle, l'ennemi de tous les vices par l'innocence de ses mœurs, l'honneur de la royauté par sa constance dans les disgrâces, ce monarque enfin dont le règne a été un de ces spectacles édifiants que le ciel donne à la terre lorsqu'il veut instruire les rois et sanctifier ses peuples, et dont la mémoire, consacrée dans les fastes de l'Eglise aussi bien que dans les annales de notre histoire, sera toujours chère à la religion et à la patrie.

Chargé de reproduire les événements d'un si beau règne, ne dois-je point craindre de succomber sous la grandeur d'un sujet qui semble surpasser les plus heureux efforts de l'éloquence? Sans doute, cette pensée serait capable de m'arrêter, si je n'avais d'autre but que celui d'entraîner votre admiration par le charme et l'attrait des persuasions humaines, et si je venais parer un héros du monde des vains ornements de l'art et de la flatterie. Mais, en m'adressant aux maîtres de la parole, je ne dois point oublier, Messieurs, que je parais ici revêtu du ministère de ces apôtres qui faisaient profession de n'avoir d'autre science que celle d'un Dieu crucifié; je ne dois point oublier surtout que si j'ai à exposer les qualités d'un grand roi, j'ai aussi à célébrer les vertus d'un grand saint; de sorte que, pour être éloquent, il suffit d'être vrai, parce qu'ici tout est grand, tout est sublime, tout brille de son propre éclat.

Pour vous donner une juste idée de l'auguste monarque dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, je me propose de remonter à la source et au principe de cette admirable sagesse qu'il a fait briller sur le trône, et je considérerai ce prince sous les deux rapports qui embrassent toute la perfection d'un règne, tous les devoirs de la royauté. Voici donc tout le plan et le partage de ce discours : la religion a donné à saint Louis toutes les qualités qui forment les grands rois; la religion a donné à saint Louis toutes les qualités qui forment les rois héros. J'entre avec confiance dans mon sujet, Messieurs, parce que je conserve la conviction qu'on n'est jamais jugé plus favorablement que par le vrai et solide mérite; commençons par implorer les lumières de l'Esprit-Saint, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

La fausse politique du monde se plaît à regarder la piété comme le partage des âmes faibles et bornées; elle se persuade que l'homme ne saurait s'élever que par le mouvement des passions. Et cependant, Messieurs, si nous voulons fixer un instant nos regards sur l'histoire des nations, il nous sera facile de nous convaincre jusqu'à quel point ils se sont écartés de la règle et du sentiment de leur devoir, ces princes, qui pour se rendre habiles dans l'art de gouverner, ont cru devoir s'éloigner dans leur conduite des principes sacrés de la religion, les uns n'attachant aucune gloire ni aucune jouissance à l'amour des peuples, n'ont cherché d'autre appui de leur trône que dans la crainte et les persécutions : c'est la cruelle mesure des tyrans; les autres ont pensé qu'ils pouvaient fouler aux pieds les droits de la justice et de l'honneur lorsqu'il était question d'étendre ou d'affermir leur empire : c'est l'injuste maxime des usurpateurs; d'autres enfin se sont persuadé que le secret des trônes consistait dans l'art de feindre et de dissimuler : et c'est la coupable maxime des faux politiques.

Maximes inventées pour la ruine des Etats et le malheur des peuples; maximes funestes à la tranquillité publique, propres à répandre ces germes de corruption et de désordres qui, développés par la licence et les passions, ne tardent pas à enfanter les plus sanglantes révolutions, parce qu'elles tendent à établir un combat éternel entre les efforts de l'autorité pour s'affermir et les résistances de la liberté pour s'affranchir.

Il pensait bien autrement des devoirs de la royauté ce prince, fidèle adorateur du Dieu de ses pères qui, choisi lui-même du milieu de son peuple pour en devenir le chef et le législateur, adressait aux souverains cette grande leçon qui devrait être gravée autour de tous les diadèmes : O vous qui êtes assis sur les trônes pour juger et pour gouverner la terre, instruisez-vous et apprenez que l'art de conduire les royaumes ne consiste pas tant dans le droit de commander aux hommes que dans la disposition d'obéir à Dieu et de ne pas perdre de vue ses préceptes et ses divins enseignements : *Et nunc, reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram; servite Domino in timore.* (*Psal.* II, 10.)

C'est ce principe de sainteté bien préférable aux sombres détours de la fausse politique et aux vues déréglées de l'ambition qui formera le caractère de saint Louis,

c'est de ce principe comme d'une source féconde qu'on verra naître et se fortifier ces vertus qui le rendront l'admiration du monde et le modèle des rois, et qui porteront la gloire de son règne aux générations futures, parce qu'il sera un règne de vigilance et de sagesse, un règne de bonté et de clémence, un règne enfin de puissance et d'autorité. Religion sainte, vous avez accompli vos desseins sur un prince qui fera bientôt les délices de la France, et pour apprendre à l'univers la force et l'empire de votre grâce; dès l'âge le plus tendre vous le rendrez inaccessible aux dangers de l'élévation, vous environnerez son berceau de vos salutaires instructions et vous parlerez à son cœur par la voix de la plus vertueuse des mères : je veux parler, Messieurs, de Blanche de Castille, cette reine également habile dans l'art de former les rois et de gouverner les Etats, et à qui la Providence daigna inspirer ces desseins de modération et de sagesse dans ces jours difficiles où la France se trouvait agitée par des troubles trop ordinaires pendant la minorité de nos rois. Au milieu des soins d'une administration si pénible, Blanche veille à l'éducation de son fils. Peu satisfaite de rassembler auprès de lui tout ce que sa sollicitude lui fait découvrir de plus précieux pour le mérite et la vertu, elle veut avoir elle-même la principale part à ce grand ouvrage, parce qu'elle est persuadée qu'en formant les mœurs du souverain, elle formera, pour ainsi dire, les mœurs de tout un peuple, et que le bonheur de la monarchie sera attaché aux sentiments de celui que Dieu destine à la gouverner.

Elles ne sortiront point de notre mémoire ces expressions vives et touchantes par lesquelles cette mère si accomplie s'efforçait de prémunir le jeune prince contre les attraits du vice et des passions, lorsqu'elle lui protestait que le plus grand malheur qu'elle pût éprouver ne serait point de verser des larmes sur son tombeau, mais de pleurer sur la perte et les ravages de son innocence. Elles ne s'effaceront point non plus de notre souvenir ces expressions fortes et énergiques par lesquelles elle cherchait à répandre dans son âme les premières semences de magnanimité et de vertu, lorsque s'étudiant à former le prince et le chrétien, elle lui apprenait à ne jamais séparer les devoirs de la foi de ceux de la royauté, et à regarder comme indigne de la couronne tout ce qui pourrait porter atteinte à la loi de Dieu.

O vous qui présidez à l'éducation des princes, vous surtout que la sagesse d'un roi chrétien destine à l'honneur de remplir bientôt ces fonctions importantes auprès de l'auguste enfant que la Providence, après de longues agitations, a accordé aux larmes et aux prières de la France, ne perdez jamais de vue que vous êtes appelés à continuer l'ouvrage des miséricordes du Seigneur, et à seconder, par les efforts de votre zèle, des vœux qui intéressent le salut et la félicité de votre patrie. Eloignez de son esprit ces doctrines impies et séditieuses qui apprennent à l'homme à se regarder comme son Dieu sur la terre, et à n'être redevables de ses vertus qu'à soi-même; préservez son cœur contre ces maximes de volupté et de séduction qui se propagent tous les jours dans des ouvrages de contagion et de pestilence; rappelez-lui sans cesse que la crainte du Seigneur est le fondement de la gloire et le commencement de la sagesse, qu'il doit se prosterner aux pieds des autels du Roi suprême avant de faire fléchir les peuples aux pieds du trône qui lui est destiné. Faites-lui comprendre enfin que le prince véritablement grand est celui qui commande à ses affections en les soumettant à l'empire de la religion, celui qui porte ses pensées dans l'avenir et qui, sous l'éclat de la pourpre et au milieu des prestiges de la gloire, n'oublie jamais que le plus honorable des titres est l'immortalité qui rend tous les hommes ses égaux et ses frères.

Instruit de bonne heure par ces leçons de la foi et de la piété, Louis porte sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grâce de l'onction sainte qui vient de le marquer du caractère auguste de la royauté, et de l'établir successeur du grand Clovis. Plus effrayé dans la cérémonie de son sacre des devoirs que prescrit la souveraine puissance, que flatté de la gloire qui l'environne, il s'accoutume à juger du temps et de ce qui fuit avec le temps, comme il en jugera pendant l'éternité; il s'affermit dans cette pensée que cette terre qu'il habite est une terre étrangère sur laquelle les droits du prince aussi bornés que les droits du peuple, se réduisent à lui rendre dans le tombeau ce qu'il en a reçu; il conçoit enfin qu'il n'appartient qu'à l'homme qui méconnaît la dignité de son origine, de s'arrêter à cette demeure passagère, et d'oublier que la vraie et solide grandeur est réservée à cette cité permanente qui ne saurait subir les révolutions et les vicissitudes des empires, et où l'on ne reconnaîtra plus qu'un seul roi et qu'un seul peuple. Aussi ce qu'il estime, ce qu'il respecte davantage, ce n'est pas le titre de monarque, mais le titre de chrétien, ce n'est pas cette naissance qu'il tient d'une longue suite de rois ses aïeux, mais celle qu'il a reçue sur les fonts sacrés, et le nom qui lui rappellera son baptême, sera celui qu'il prendra toujours avec plus de complaisance.

Voilà, Messieurs, les prémices de la religion dans le cœur de Louis : de là cette loi vive et agissante qui le pénètre de respect pour tout ce qui porte le caractère de la piété, qui le rend plus satisfait et plus heureux d'avoir obtenu la couronne d'épines du Sauveur, que d'avoir ajouté de nouvelles provinces à son royaume; cet esprit d'abnégation et d'humilité chrétienne, qui le porte à honorer les pauvres comme les images vivantes de Jésus-Christ, à se prosterner devant eux en présence de sa cour

et de son armée, et à abaisser l'orgueil du diadème jusqu'à servir de ses propres mains ces membres d'un Dieu souffrant et humilié: c'est ainsi qu'il se console des sacrifices que lui impose la grandeur, et qu'il sait se montrer le maître du trône dont les princes asservis par l'orgueil et la vanité ne sont que les esclaves.

De là encore ces précautions et cette vigilance sévère pour prémunir sa vertu contre les dangers du vice et de la séduction, car vous n'ignorez pas, Messieurs, combien sont multipliés les périls qui environnent la dignité souveraine? l'orgueil que font naître et qu'entretiennent des adulations intéressées, les passions auxquelles applaudissent toujours des complaisances serviles, les plaisirs que facilitent le pouvoir et l'ivresse de l'autorité, les bienséances, les usages que les préjugés de tous les siècles ont établis, et que la loi de Dieu plus ancienne que tous les siècles a toujours réprouvés. Déplorable situation des rois! ils ne parviennent à faire des amis de leur sceptre que pour en faire des ennemis de leur innocence, ils semblent n'être élevés au-dessus des autres hommes, que pour être plus exposés aux traits de la flatterie et de la séduction, que pour être plus environnés de perfides adulateurs qui se vengent de la nécessité de leur obéir par la jouissance de les égarer et de les corrompre. Toujours loués, jamais instruits, ils périssent sans pouvoir même apercevoir les piéges qu'on a préparés sous leurs pas, et ils deviennent moins la victime de leurs propres passions, que des passions qu'on leur inspire.

Convaincu de ces vérités effrayantes, Louis règle sa vigilance sur la multitude de ses dangers: de tous les biens qui peuvent contribuer à la félicité de l'homme, l'innocence est le seul qu'il désire de conserver; de tous les malheurs qui peuvent approcher du trône, le péché est le seul qu'il redoute. Il ne peut comprendre que l'homme connaisse de plus grande disgrâce sur la terre que celle de tomber dans l'inimitié de son Dieu, et il ne craint pas de faire connaître l'impression de son âme, en protestant à tous ceux qui l'environnent, que la perte de son royaume lui paraîtrait avantageuse, s'il s'agissait de s'en dépouiller pour éviter un seul crime. Persuadé que les princes n'apprennent jamais que les vérités qui peuvent flatter leurs goûts et leurs penchants, il s'environne d'un petit nombre d'amis fidèles et désintéressés qu'il établit les censeurs de sa conduite, il cherche dans ceux qu'il honore de son amitié cette droiture de cœur, cette sincérité de langage qu'on demanderait en vain à l'homme qui écoute la voix de l'intérêt et de la cupidité. Avec de telles précautions, on admire un spectacle nouveau pour le monde: un maître que la puissance n'aveugle pas, que le trône n'éblouit pas; un prince que les louanges et les hommages ne touchent pas. Malgré les écueils du souverain pouvoir, dans l'âge des illusions et des plaisirs, Louis conserve son âme pure et innocente; que les piéges se multiplient, que ces passions honteuses qui tyrannisent souvent le cœur des princes, se pressent à l'envi autour de son trône, vous parlez, Seigneur! et le vice frémit en sa présence, ses yeux se ferment à tous les objets qui auraient pu le séduire, et, pour la première fois peut-être, on voit la flatterie et la volupté étrangères à la cour d'un jeune roi.

D'une âme ainsi prémunie contre les dangers de l'élévation, que ne devra pas attendre le monde, surtout lorsqu'à cet esprit de vigilance viendra se joindre cet exercice soutenu de la retraite et de la prière qui seul peut rendre la vertu digne de sa céleste origine? Ah! malheur à l'homme qui n'a jamais appris à tourner ses regards vers le ciel, qui ne sait point porter ses pensées dans le sein de son Dieu, s'attendrir au souvenir de ses bienfaits, s'élever par la grandeur de ses promesses! Malheur surtout au prince qui ne goûte pas la consolation de s'abaisser aux pieds du Seigneur, de verser en sa présence des larmes amères sur tant de maux qu'il ne peut prévenir ou réparer, de chercher dans les inspirations de sa grâce les ressources nécessaires pour parcourir avec courage la route pénible de ses devoirs. Louis n'a point de peine à diriger ses pensées vers ce grand objet: quelque pures que soient ses intentions, quelqu'ardent que soit son amour pour le bien, il sent que, sur cette terre de séduction, l'erreur et le vice l'environnent de si près qu'il doit trembler pour ses vertus mêmes. Aussi tous les moments que lui laisse le soin des affaires, il les consacre à ranimer son zèle par les espérances de l'immortalité: c'est aux pieds des autels, dans le calme et le silence de la nuit, qu'il vient reposer son âme agitée par les sollicitudes du trône; c'est dans les temples de cette capitale qu'il vient implorer publiquement les secours du ciel, s'offrir lui-même, à l'exemple de David, comme une victime de propitiation pour tout son peuple; c'est dans la solitude de Royaumont, c'est dans la chapelle de son palais, monument éternel de sa foi, qu'il donne l'exemple de la piété la plus soutenue et la plus héroïque. Voilà les jours de son attrait, les jours de sa joie et de son bonheur; et lorsqu'on veut lui représenter qu'il donne peut-être trop d'instants aux exercices de la prière: Cela se peut, répond-il, mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que j'en pourrais donner davantage à mes plaisirs sans que personne y trouvât à redire.

Il faut néanmoins en convenir, la piété peut avoir ses tentations et ses écueils dans l'ordre même du bien: les alarmes d'une conscience qui redoute la séduction du vice semblent fortifier les penchants de l'âme pour la retraite, et l'éloignement de tout soin temporel: la vertu, fatiguée de ses épreuves et de ses combats, n'aspire qu'à vivre avec Dieu et pour Dieu; elle voudrait renoncer à des occupations qui l'exposent sans cesse à de nouveaux sacrifices, pour se

livrer à celles où il lui serait permis de respirer loin du trouble et des agitations de la terre. Tout occupé des intérêts du ciel, le cœur de Louis s'ouvre à l'espérance d'une situation aussi heureuse, il balance entre les obligations du trône et les douceurs de la solitude, et n'envisageant qu'avec effroi toute l'étendue et toute l'importance de ses devoirs, il conçoit le dessein d'abdiquer l'empire, et de faire à Dieu le sacrifice de la couronne. Rassurez-vous, Messieurs, la piété a pu faire naître ce désir d'abdication, mais elle ne doit point l'exécuter. Vous ne verrez pas ici se reproduire l'exemple de ces princes faibles et pusillanimes qui laissent flotter au hasard les rênes du gouvernement, et qui préfèrent l'indolence d'un honteux loisir à la jouissance de travailler au bonheur de leurs peuples. Vous n'aurez pas non plus à gémir sur le scandale de ces rois philosophes, qui après avoir éprouvé l'inconstance de la fortune, s'empressent de descendre du trône avec éclat lorsqu'ils craignent de ne pouvoir plus l'occuper avec gloire. De tels motifs ne sauraient entrer dans la détermination de Louis : il voit couler les larmes d'une mère, d'une épouse, de tout un peuple qui lui rappellent ses engagements, il entend les cris de la patrie qui redemande son appui, son protecteur et son père; aussitôt sa grandeur d'âme s'élève au-dessus des vœux d'une piété timide, il sacrifie les penchants de son cœur à l'intérêt général, et maître de ses vertus comme de ses passions, il sent qu'il est plus digne d'un roi chrétien de s'immoler à la félicité de ses sujets que de travailler à son propre bonheur.

Et en effet, Messieurs, l'amour des peuples est la première vertu des souverains : c'est cette vertu, dit le plus sage des rois qui est la force de leur trône; la naissance leur donne des royaumes, mais l'amour seul leur forme des sujets. Elevé dans ces principes, et pénétré d'ailleurs de cette maxime de l'Evangile que les rois des nations ne cherchent qu'à dominer sur leurs peuples, mais que les rois chrétiens ne doivent travailler qu'à les rendre heureux, Louis met tous ses soins à remédier aux misères publiques et même à les prévenir; il apporte dans tous les devoirs de la royauté une vigilance active qui s'accroît par l'influence des motifs religieux, et malgré l'attrait que les douceurs de la vie privée font sentir à son cœur, l'amour de ses sujets rend à son âme l'élévation et l'énergie nécessaires pour ne pas succomber sous le poids d'une administration pénible : quelle activité dans tous les détails qui ont rapport au salut de l'Etat et à l'intérêt des familles! quel zèle pour exciter l'industrie nationale, pour encourager les sciences et les arts, pour encourager par de sages ordonnances le commerce languissant sous le poids des vexations et des impôts! Quelle application soutenue pour remonter à la source des désordres publics, réprimer les abus, veiller à la sûreté et au maintien de la vie civile, rétablir la décence et les mœurs! Louis porta ses regards sur toutes les parties de l'Etat, c'est l'œil dont parle le Prophète, qui pénètre dans la profondeur des abîmes, et que le sommeil n'appesantit jamais : sa sagesse mesure toutes les difficultés, calcule tous les obstacles, et elle trouve des ressources à tous les maux.

Rappelons à notre souvenir ces temps désastreux de la monarchie où les crimes se montraient avec audace au grand jour, où des hommes, impatients de tout joug et de toute soumission, s'irritaient de la contrainte des lois, et auraient cru s'avilir en attendant de l'autorité, la réparation d'une injure; où un préjugé barbare rendait chacun juge de sa propre cause, et faisait dépendre le sort de l'innocent du fer du coupable. Au milieu de ce froissement, de ce choc des intérêts et des passions, la justice abaissait à peine ses regards sur le peuple; il n'avait d'autres lois que la volonté de l'oppresseur, il gémissait sous le poids de ses chaînes, et et arrosait, en vain, la terre de ses sueurs et de ses larmes. Louis a entendu les gémissements et les plaintes du désespoir. Il commence par défendre le combat judiciaire dans ses domaines, il le restreint dans les autres cours, et en accoutumant le peuple à regarder le trône comme le siége primitif de l'autorité, il se prépare à surmonter tous les obstacles, à triompher de toutes les résistances pour l'accomplissement de ses affaires.

Toujours dirigé par cet esprit de sagesse qui établit sur des fondements inébranlables la joie et la prospérité des empires, il médite en père ce qu'il se dispose à exécuter en roi, et afin que les événements qu'il propose n'excitent ni les murmures ni la révolte des hommes inquiets qui affligent son âme, il s'engage à se soumettre le premier à la justice la plus exacte et la plus sévère. Il soupçonne quelque acquisition injuste dans les biens qui forment l'apanage de la couronne : aussitôt les ordres sont donnés pour la recherche et l'examen des titres de possession, et les terres usurpées retournent entre les mains de leurs maîtres légitimes. Ce n'est pas tout, Messieurs, quoique Louis soit bien éloigné de vouloir compromettre la dignité suprême, quoiqu'il n'ignore pas que son pouvoir vienne de Dieu, et que personne, suivant le langage de l'Ecriture, ne doive lui demander compte de sa conduite, il sait jusqu'à quel point peut s'écarter de la route du devoir un prince qui se laisse surprendre par l'ivresse de l'autorité : il forme donc la résolution non seulement de corriger les abus qui auraient pu s'introduire sous son règne sans sa participation, mais encore de réparer les injustices des rois, ses prédécesseurs. Quiconque a reçu quelque dommage dans son honneur ou dans ses biens peut se présenter avec confiance, il est assuré que

sous un si bon maître ses plaintes seront écoutées avec intérêt, et ses droits rétablis avec zèle. Bientôt ces principes d'honneur et de justice sont suivis par les grands, et par la cour elle-même, pour rendre la réforme plus entière et plus efficace, Louis fait plus que des ordonnances, il prononce des peines sévères : à l'exemple du plus grand des rois d'Israël, il annonce que celui dont la conduite est sans reproche sera seul digne de le servir, il éloigne de son palais et de son royaume ces hommes de mensonges et d'iniquités qui font servir les faveurs du trône aux projets de leur ambition : « Tous les liens qui vous attachent à ma personne, disait ce prince à Enghuerrand de Coucy, toutes vos prières, toutes les sollicitations de vos peuples ne vous sauveraient point si je savais que Dieu m'ordonnât de vous faire mourir. » Ainsi ce monarque que toutes nos histoires nous représentent comme le meilleur des rois, comme le plus tendre des fils, des époux, des amis ; ce prince dont le cœur cède si facilement à la bonté, à la douceur, à la confiance dans le charme de la vie privée, nous le voyons reprendre tous les droits du sceptre, et se montrer inflexible dans ses décisions, quand il s'agit de soutenir la majesté du trône, et les intérêts des peuples.

C'est ce même principe de fermeté toujours réprimant le mal, et produisant le bien qui fixe son attention sur toutes les parties de l'Etat, car ne perdons pas de vue que lorsque Louis monta sur le trône, il ne s'agissait de rien moins que de former une nation nouvelle, de lui donner des mœurs et des vertus. La faiblesse des règnes précédents, la fureur des discordes civiles, l'ignorance et la corruption de ces temps malheureux avaient confondu la dignité du pouvoir avec la licence des usages. Au sein de la capitale aussi bien que dans les provinces les plus éloignées, toutes les charges, toutes les fonctions publiques étaient, ou abandonnées, ou remplies avec déshonneur. Ici le magistrat était tyrannisé par toutes les passions que la société aussi bien que la religion lui faisait un devoir de réprimer : là le soutien, le le dépositaire des lois, en devenait le premier infracteur, le crime se glorifiait de son impunité, et le glaive de la justice ne paraissait dirigé que contre l'infortune et l'innocence.

Dans le sanctuaire (ah! Messieurs, je le dirai avec franchise, et sans craindre de faire injure à la religion, puisque la main qui l'a établie au milieu des tempêtes et des persécutions a bien pu la protéger au milieu des vices et des scandales), dans le sanctuaire, l'incapacité, l'oubli des règles, le relâchement, le mépris de la discipline. Les dignités les plus saintes et les plus redoutables deviennent le prix de l'intrigue et des sollicitations humaines. L'ambition envahit avec scandale l'héritage du Seigneur : *Hæreditate possideamus sanctuarium Dei.* (*Psal.* LXXXII, 13.) Voilà les principes qui dirigent ceux qui occupent la place des apôtres, et qui devraient être les dépositaires de la science et de la vertu. A de si grands maux Louis applique de grands remèdes : il donne des règles plus fixes à la jurisprudence du royaume, il supprime la vénalité des charges, il fait choix d'hommes intègres et éclairés pour présider à la justice et aux jugements, et ces esprits artificieux qui ne savent se montrer sensibles qu'aux impressions de la cupidité ne prononceront plus sur les intérêts et l'existence des familles.

Des mesures aussi efficaces rétablissent la majesté du culte et l'honneur du sacerdoce. Persuadé qu'il ne peut faire un plus saint usage de sa puissance qu'en affermissant le règne de Dieu dans le cœur de ses sujets, Louis saura protéger la religion en encourageant la piété, en flétrissant le vice, en frappant d'épouvante l'impiété sacrilége du blasphème : il saura environner du respect et de la vénération les membres de la tribu sainte, mais il voudra qu'ils apprennent à se respecter eux-mêmes. Bientôt les règles des saints canons sont remises en vigueur, la simonie est proscrite et la liberté des élections rétablie. Louis s'environne de tout ce que l'Eglise lui offre de plus recommandable pour le mérite et la vertu, d'un Thomas, d'un Bonaventure, d'un Sorbon. Aidé de leurs lumières, dirigé par leurs conseils; il n'admet aux dignités ecclésiastiques que ceux qui sont reconnus capables de les remplir ; la faveur, les sollicitations, la naissance ne donnent plus de guides et de pasteurs aux peuples, et pour être jugé digne des plus honorables fonctions du ministère, il faut avoir assez de vertus pour les redresser et pour les fuir. O mon Dieu ! entretenez toujours ces sentiments dans le cœur de ceux que vous destinez à la conduite des âmes, éclairez les intentions bienfaisantes de l'auguste héritier du sceptre et des vertus de saint Louis, en lui montrant ceux que vous avez appelés vous-même à gouverner la plus riche portion de notre héritage, qu'il ne cesse de regarder comme la plus importante fraction de son autorité d'étendre la gloire de votre nom, et de donner à l'Eglise de France des ministres fidèles et éclairés.

Mais, d'autres soins rappellent la sollicitude de Louis, et après tant de lois morales et politiques, tant de sages règlements, tant de réformes utiles dans les deux ordres les plus importants de l'Etat, il croit ne s'être pas encore acquitté envers son peuple. Toujours prêt à se sacrifier pour son bonheur, il veut entendre toutes les plaintes, écouter toutes les demandes, prononcer sur tous les intérêts, et devenir ainsi le premier juge de son royaume. Quoique de grandes révolutions se soient opérées dans nos esprits et dans nos mœurs, nous nous rappelons encore avec attendrissement ces jours où saint Louis venait s'asseoir au pied d'un de ces chênes antiques qui om-

brageaient les murs de son palais. Là devant ce trône occupé par la sagesse, l'homme le plus distingué par la naissance et les honneurs, le plus puissant par les richesses et le crédit, et le pauvre sans nom, sans titres, sans appui, sont reçus avec bonté, écoutés avec la même attention, jugés par les mêmes lois. L'intrigue qui séduit, l'adulation qui flatte, l'opulence qui corrompt n'osent approcher d'un tribunal où la balance ne peut être entraînée que par la force de l'équité, et on voit s'accomplir cet oracle de la sagesse éternelle, que le roi assis sur le trône de sa justice dissipe tous les maux : *Rex qui sedet in solio judicii, dissipat omne malum.* (*Prov.*, XX, 5.)

Et vous peuples éloignés de la capitale, vous ne tarderez pas à entonner le cantique de l'amour et de la reconnaissance : déjà Louis vous a envoyé des magistrats intègres et désintéressés qui sont en même temps les dépositaires de son pouvoir, et les organes de sa vertu. Mais ce n'est pas assez pour satisfaire sa tendresse. Il veut voir de plus près vos besoins, il veut ne s'en rapporter qu'à lui-même de votre félicité ; et il part pour faire la visite de son royaume.

Quel spectacle, Messieurs ! un roi qui abandonne son palais pour s'assurer par lui-même des besoins de ses peuples, et qui parcourt les villes et les provinces avec les sentiments d'un père qui visite sa famille et son héritage. Ici, il fait construire des ports, fortifier des villes, élever des établissements utiles ; là, il fonde des hôpitaux, il ouvre des asiles nombreux à l'indigence partout, il laisse des monuments durables de sa miséricorde et de sa bonté. Accessible à tous, il ne refuse pas au dernier de ses sujets le bonheur de voir son souverain, il laisse apercevoir sur son visage cette douceur et cette affabilité qui tempère la majesté du trône, et l'éclat du souverain pouvoir, de sorte qu'en approchant de sa personne, on ne reconnaît, pour ainsi dire, sa puissance et sa supériorité que par les bienfaits qu'il répand. Toutes les familles présentent l'image de la joie et de la félicité ; partout des vœux ardents pour la conservation d'un si bon prince, partout des bénédictions et des louanges, et, au milieu de cette ivresse universelle, Louis renvoie toute sa gloire au Dieu qui fait régner les rois, et à cette religion sainte qui leur inspire des vertus proportionnées à leur grandeur : *Per me principes imperant.* (*Prov.*, VIII, 16.)

Et nous aussi, Messieurs, rendons hommage à cette religion bienfaisante, et dont les triomphes n'ont peut-être jamais été plus sensibles que dans le cours d'un règne consacré par tant d'événements merveilleux : car si quelquefois des circonstances heureuses ont pu contribuer à la grandeur des souverains, nous serons forcés de convenir que toutes les ressources humaines ont manqué à Louis pour l'accomplissement de ses desseins : je ne vois ni orateurs célèbres, ni ministres habiles, ni politiques éclairés, la religion seule a pu tout entreprendre et tout exécuter. En un mot, Messieurs, la religion a donné à saint Louis toutes les vertus qui font les grands rois, vous venez de le voir dans cette première partie : mais la religion a encore donné à saint Louis toutes les qualités qui forment les vrais héros ; c'est ce qu'il me reste à vous démontrer.

DEUXIÈME PARTIE.

Je suis loin, Messieurs, d'adopter les fausses maximes du monde qui prétend qu'une religion née du sein des humiliations et des opprobres de la croix, fondée par la douceur et l'humilité, établie par la crainte et les persécutions, est plus propre à former des solitaires que des héros ; après avoir médité les leçons et les exemples que me fournissent les livres saints, j'aime mieux reconnaître que les vertus militaires qui supposent du courage, de la grandeur d'âme, de l'élévation dans les sentiments, peuvent s'allier avec les principes de la charité, de la douceur, de la modération chrétienne, et qu'ainsi le véritable héroïsme est celui qui a sa source dans la religion. Pourquoi cela, Messieurs ? c'est que pour remplir toute l'étendue de ce nom, il ne suffit pas de montrer de la valeur dans le combat, et de la sagesse dans la conduite, mais il faut encore paraître équitable dans les entreprises, modéré dans la victoire, inébranlable au milieu des revers ; et il n'appartient qu'à la religion de former cet heureux assemblage des vertus guerrières : parce qu'elle seule peut commander aux intérêts et aux passions, et rendre encore l'homme plus grand par les disgrâces que par les succès.

Je ne mettrai donc point au rang des héros accomplis ces princes guerriers par goût ou par ambition qui ont été les fléaux de leurs peuples, et les oppresseurs de leurs voisins, ces hommes nés pour le malheur des nations, qu'un désir insatiable de dominer conduit chaque jour de conquête en conquête, et qui regardent comme leur héritage tout ce qu'ils ont soumis par la force de leurs armes. Je n'appellerai point non plus d'un titre aussi honorable ces hommes orgueilleux dans la prospérité, lâches et rampants dans la disgrâce ; ces hommes enfin dont la fausse grandeur fut toujours établie sur l'injustice et dépendante des événements. Quelques louanges que puissent prodiguer d'injustes dispensateurs de la gloire des âmes, quelques talents qu'ils puissent leur supposer dans la science de la guerre ; il leur manquera toujours des qualités essentielles pour former un héros parfait. J'éprouve des impressions bien différentes, lorsque je fixe mes pensées sur le caractère et la conduite de saint Louis : je vois un héros guidé par la justice, animé par la valeur, éclairé par la prudence, retenu par la modération, inébranlable par la constance, un héros enfin formé par cet heureux accord des qualités naturelles, et des

vertus chrétiennes, qui ne laissent rien à désirer.

Justice la plus exacte et la plus sévère : elle règle toutes les entreprises de Louis, et elle en consacre l'objet; car il faut bien le reconnaître, quoique la guerre soit regardée avec raison, comme une des plus terribles vengeances de la colère divine, quoiqu'elle entraîne la destruction des peuples, la désolation des familles, les violences, les meurtres, les ravages; il est cependant des guerres justes et nécessaires, des guerres que la religion permet, qu'elle autorise, qu'elle ordonne même pour assurer le repos du monde, et défendre les droits de l'autorité; aussi dans tous les temps, Dieu a placé les héros guerriers au nombre de ses plus fidèles serviteurs, il a reçu avec complaisance l'hommage de leurs armes, il a exalté dans le texte de sa loi les victoires de David et de Gédéon, la valeur intrépide de Judas Machabée; et pour donner aux guerres que la justice autorise, une approbation plus authentique et plus solennelle, il a voulu prendre lui-même le titre de Dieu des armées. C'est aussi sous de tels auspices que Louis veut combattre, et quoique son cœur soit toujours pour la paix, il n'hésitera point à prendre le glaive des mains de la nécessité lorsqu'il s'agira de soustraire ces droits augustes de la couronne que la religion rend inviolables et dont les rois doivent être les premiers défenseurs.

Ah! Messieurs, il suffira de parcourir l'histoire de ces temps de troubles et de dissension pour se convaincre que lorsque Louis entra en possession de l'héritage de ses ancêtres, il ne pouvait espérer de s'y maintenir qu'à force de combats et de victoires. La révolte, quelque temps comprimée sous le règne de Louis VIII, éclata bientôt sous le prétexte du mécontentement de la régence; les rois d'Angleterre, de Navarre et d'Arragon manifestent des prétentions orgueilleuses, les ducs de Bourgogne et de Bretagne, les comtes de Flandres, de Champagne, de Toulouse, de Provence, brisent avec mépris les liens de la dépendance ; ces vassaux superbes, accoutumés à regarder leur roi comme leur premier ennemi, se livrent à tous les excès de l'audace que leur inspire le sentiment de leur force joint à l'idée de la jeunesse et de l'inexpérience du monarque. Quel génie, quel courage ne faudra-t-il pas pour arrêter les progrès de la licence, et pour soutenir la monarchie ébranlée jusque dans ses fondements. Ne craignez pas, Messieurs, que Louis laisse avilir la dignité du sceptre et qu'il n'aperçoive point dans la grandeur du péril, le devoir de le surmonter. Au pied de l'autel, il s'arme de la foudre et des tonnerres, il marche d'un pas ferme et assuré au-devant des rebelles, il s'oppose à la jonction de leurs forces et en un instant leurs projets sont détruits, leurs places sont conquises, et leurs forteresses emportées d'assaut.

Qu'une nation rivale, et de tout temps jalouse de notre gloire, ne rougisse point de se montrer à la tête de la révolte, qu'elle rassemble contre une nation malheureuse et opprimée, des légions nombreuses ; ses dispositions formidables ne serviront qu'à préparer à Louis de nouveaux triomphes. Je me flatte, Messieurs, que comme bons Français, vous aimez à retracer à votre souvenir ces journées mémorables de Taillebourg et de Saintes, où malgré les efforts d'une armée entière, malgré les difficultés des lieux, et le petit nombre des siens déjà épuisés par une longue résistance, Louis sait se montrer l'égal des plus grands capitaines en renouvelant ces prodiges de valeur qui entraînent et qui fixent les succès de la fortune ; où tout à la fois général et soldat, il sait vaincre tous les obstacles, et montrer qu'un roi de France ne connaît ni sacrifices, ni dangers, lorsqu'il est question d'affermir les fondements de son autorité, et de faire respecter l'honneur de ses peuples.

Après des victoires aussi signalées, un prince moins attentif aux leçons de la religion, eût ouvert bien facilement son cœur aux projets de la haine et de la vengeance ; mais Louis ne médite que des pensées de paix et de modération, et quoique les combats aient été pour ainsi dire les jeux et les amusements de son enfance, on le verra résister à l'éclat des conquêtes, et conserver ce calme de la sagesse qui fait apercevoir toutes les calamités qui les environnent et qui les suivent. Aussitôt qu'il aura réussi à assurer l'indépendance des droits de sa couronne, on le verra s'arrêter au milieu de ses triomphes, et sacrifier à la justice, des prétentions que la force pourrait appuyer ; on le verra même plus disposé à céder de ses droits pour conserver la paix, qu'à prendre les armes pour accroître ses provinces, parce qu'il est persuadé que l'agrandissement des empires n'a jamais fait le bonheur des peuples, et surtout, Messieurs, parce qu'il a su approfondir cette maxime qui, bien méditée, serait capable de faire tomber les armes des mains de tous les conquérants : Que les princes ne doivent marcher aux combats que par nécessité, et que, si leurs mains sont pour la guerre, leur volonté doit toujours être pour la paix : *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas.* Tant que des vassaux orgueilleux se rangeront sous les étendards de la révolte, il les écrasera du poids de sa puissance ; mais à peine seront-ils rentrés dans la soumission et le devoir, qu'il ne conservera plus sur eux que la supériorité des bienfaits, et le comte de la Marche, trois fois rebelle et trois fois vaincu, sera un monument éternel de sa valeur et de sa clémence.

Mais si l'amour de la paix le fait renoncer au titre de conquérant, il lui assure un titre plus honorable et plus méritoire, celui de conciliateur et d'arbitre des nations. Tous les peuples veulent lui payer le tribut de leur respect et de leur vénération, et l'établir juge de leurs intérêts. Frédéric, si souvent frappé des foudres de Rome, Rome tou-

jours plus irritée contre les entreprises de Frédéric, déposent à son tribunal leurs querelles et leurs divisions ; l'Angleterre elle-même le supplie de prononcer entre elle et son roi. On voyait, dit Joinville, les souverains se rendre auprès de sa personne pour terminer leurs différends, les ambassadeurs des cours étrangères réclamer sa justice, ou consulter sa sagesse, de sorte, Messieurs, que sa droiture et son équité le mettaient pour ainsi dire en possession d'un empire universel, et qu'il semblait que toutes les nations n'eussent qu'un seul roi, et qu'un seul maître.

Ne craignons pas cependant de l'avancer, quelque éclat que le trône pût recevoir de tant de qualités solides, quelque imposante que soit cette autorité que donnent la confiance et l'ascendant de la vertu, il aurait manqué quelque chose à la gloire de Louis, si de grandes disgrâces ne lui eussent donné l'occasion de développer ce courage et cette constance inébranlables qui forment le caractère distinctif du héros.

Vous vous rappelez ces guerres de la Palestine dont les premiers succès furent souvent suivis des plus affreux désastres, parce qu'après avoir été décidées dans l'ardeur du zèle et de la piété, elles furent rarement conduites avec prudence, et que le même enthousiasme qui précipitait dans l'exécution, décidait dans le conseil. De quelque manière que la politique envisage ces tristes événements, on ne me verra pas me montrer indigne de mon ministère, en me bornant à la timide apologie d'une entreprise consacrée à la gloire et à la défense du nom chrétien; on ne me verra pas non plus méconnaître les droits de la justice, et faire outrage aux siècles de l'honneur et de la foi, en adoptant les décisions d'une froide et présomptueuse philosophie dont les perfides efforts ne tendent qu'à combattre et à repousser les institutions marquées du caractère auguste de la religion ; qui n'a pas craint de braver toutes les opinions, de traiter de fanatisme et de délire une sainte ardeur qui a enfanté tant de belles actions, dont le seul récit pénètre d'attendrissement et transporte d'admiration toutes les âmes nobles et généreuses.

Sans vouloir accorder ici notre approbation aux dissolutions et aux désordres qui n'ont que trop accompagné ces expéditions lointaines, sans vouloir justifier les fautes militaires et politiques qui y ont été commises, les rivalités, les jalousies, l'inexpérience des chefs, qui ont fait échouer tant de projets qui devaient obtenir les plus heureux résultats, vous n'en désapprouverez pas moins les injustes reproches de ces génies ombrageux, qui en ont fait l'objet de leurs censures et de leurs critiques amères, et après avoir approfondi les jugements que nos orateurs et nos écrivains les plus célèbres ont pu porter sur cette époque importante de l'histoire moderne, nous n'hésiterons point à prononcer que les croisades ont été sublimes dans leur motif, héroïques dans leur exécution et avantageuses à l'Europe dans leurs résultats et leurs conséquences.

Et en effet, Messieurs, qu'il est beau, qu'il est honorable pour l'humanité de voir des hommes de tout rang et de toute condition n'être retenus ni par la multitude des dangers, ni par l'étendue des sacrifices, s'arracher à leurs épouses, à leurs enfants, à leurs possessions, à toutes les jouissances de la vie, pour aller briser les fers de leurs compatriotes, et les affranchir de la tyrannie des infidèles ! Qu'il est beau de voir les princes et les rois imposer silence à leurs intérêts et à leur ambition, suspendre leurs guerres, ajourner leurs différends, s'embraser du même zèle pour concourir à la même entreprise, et ne conserver de rivalité que pour la bravoure et l'honneur ! Oui, c'est en vain qu'on voudrait expliquer par des motifs humains un événement aussi extraordinaire, une impulsion aussi universelle; la cause de la religion a pu seule opérer des effets si rapides et si étendus ; c'est le même Dieu, la même foi, le même Evangile qui ont pu seuls entraîner une multitude si différente de mœurs, de langage et d'intérêts, et un siècle qui a pu se montrer assez impie pour verser l'outrage et le mépris sur des motifs aussi respectables, aurait dû, sans doute, mieux comprendre combien il aurait lui-même besoin d'indulgence auprès de la postérité.

Maintenant, Messieurs, si les bornes d'un discours pouvaient nous permettre d'approfondir un aussi vaste sujet, je mettrais sous vos yeux tous les avantages que l'Europe a recueillis de ces expéditions. Dans ces rapports continuels avec l'Asie et l'Afrique, vous verriez l'art militaire se perfectionner, la navigation, le lien du commerce, devenir plus libre et plus facile, la politique agrandir ses vues et ses calculs, les sciences et les arts recevoir des modèles, et la littérature se former à l'imitation des écrits et des ouvrages de l'antiquité. Vous verriez dans notre France, en particulier, la puissance de nos rois affermie, l'anarchie du gouvernement féodal renversée, et la tranquillité publique placée sur de plus solides fondements. Vous verriez enfin d'autres avantages bien plus inappréciables, et dont nous ne pensons peut-être pas à rendre grâces aux efforts généreux qui nous les ont procurés. Des hordes de barbares de tous les noms et de toutes les sectes menaçaient la chrétienté de leurs ravages et d'une indigne servitude, et qui sait jusqu'où ces fiers conquérants auraient étendu leur empire, si l'Europe entière ne lui eût opposé ses armes? Déjà ils avaient pénétré jusqu'au sein de la France, déjà ils avaient infesté le Languedoc, la Provence et l'Italie, et ils s'étaient rendus maîtres de toute la Sicile : de sorte, Messieurs, que, si l'ignorance, la barbarie, le despotisme ne sont pas le partage de l'Europe entière, si la plus belle portion de l'héritage de Jésus-Christ n'est point appesantie sous le joug d'un

imposteur qui n'a donné que des lois et des mœurs honteuses pour l'humanité, si nous sommes encore chrétiens et Français, c'est aux croisades que nous en sommes redevables.

Que de motifs puissants pour déterminer une âme aussi grande et aussi sensible que celle de Louis! Partez donc, grand roi, la religion vous appelle et vous destine à devenir la leçon du monde et l'exemple de tous les siècles; des milliers de chrétiens implorent le secours de vos armes; s'il ne vous est pas donné de briser leurs chaînes et de rendre à la liberté une terre consacrée par les mystères qui ont opéré le salut de tous les hommes, montrez à l'infidèle musulman toute la grandeur du chrétien et cet héroïsme de vertus que le christianisme seul peut produire. Il se détermine, en effet, à une entreprise qui ne lui offre point d'obstacles capables de ralentir son courage et d'alarmer sa sagesse : après avoir remis les rênes du gouvernement entre les mains de Blanche, après avoir mis en œuvre toutes les ressources qui peuvent fonder l'espérance du succès, il paraît à la tête de soixante mille combattants et franchit la distance des mers. Je n'entrerai point, Messieurs, dans le détail des actions éclatantes qui ont signalé sa première descente en Egypte; et comment vous peindre Louis attentif à profiter de toutes les situations, dirigeant tous les mouvements par sa prudence, s'exposant à tous les périls, ranimant le courage de ses soldats par ses discours et par ses exemples : « Généreux défenseurs de la foi de Jésus-Christ, leur dit-il, marchons avec assurance dans une occasion où le sort du combat ne peut que nous être favorable, nous en sortirons victorieux ou martyrs. » Il dit, et s'élance le premier sur le rivage, à travers les feux et les traits des Sarrasins qui opposent la plus vigoureuse résistance à nos guerriers. Deux fois vainqueur en un seul jour, il renouvelle sur les bords du Nil ces prodiges de valeur que la France avait admirés dans les plaines qu'arrose la Charente, et l'étendard de la croix flotte sur les remparts de Damiette.

Tout, il faut en convenir, semblait présager les plus heureux succès : le zèle et la piété d'un prince accoutumé à vaincre, la prise d'une ville qui se flattait de tenir l'Egypte sous ses lois, les chrétiens maîtres de toute la rive occidentale du Nil, la confusion et le désordre dans les camps ennemis. O mon Dieu, vous aviez des secrets impénétrables à la sagesse humaine! Ce n'était pas pour l'environner du faste et de la gloire des conquérants du siècle que vous aviez conduit votre serviteur dans une terre étrangère : vous vouliez mettre sa constance aux plus terribles épreuves et déployer sur lui toute la rigueur de vos desseins. En effet, voilà que l'orgueil et le délire, suites presque toujours inséparables de la prospérité, s'emparent de l'armée chrétienne; ces cohortes innombrables opposées par tant d'intérêts, entraînées par tant de passions, ne respectent pas la voix de l'autorité; généraux et soldats, tout marche, tout combat au hasard. Le jeune comte d'Artois lui-même, emporté par sa valeur téméraire, oublie les ordres de son roi et rejette les conseils de l'expérience; après avoir renversé les premiers obstacles, il se livre aveuglément à toute l'impétuosité de son courage, et, tandis qu'il croit ne poursuivre que des Sarrasins tremblants et fugitifs, il est enfermé, massacré dans la ville de la Massoure, et à ses côtés périt l'élite de la noblesse française.

Depuis ce moment fatal, chaque journée est une disgrâce, chaque victoire est une défaite : la peste et la famine secondent la fureur des barbares; le ciel et la terre combattent contre Louis, et le héros de la France, le vainqueur de Damiette, tombe du faîte de la gloire dans les horreurs de l'humiliation et de l'esclavage. Est-il une constance à l'épreuve de tant de revers et d'infortunes! Oui, Messieurs, mais dans les liens de l'Evangile seulement, il vous est permis d'admirer ce spectacle sublime et imposant. Louis vient de perdre son armée et sa liberté; mais sa religion lui reste, et tant qu'il conservera sa religion, il n'aura rien perdu de sa gloire. C'est elle qui lui apprend à s'humilier sous la main du Dieu qui l'éprouve, et à se glorifier avec le grand apôtre d'avoir été trouvé digne de porter des chaînes pour le nom de Jésus-Christ. C'est elle qui lui dicte ces expressions si touchantes et si dignes d'être proposées aux méditations d'un auditoire chrétien. O mon Dieu! vous êtes le seul maître qui méritiez d'être servi, lors même que vous accablez vos serviteurs. Calme et tranquille dans l'adversité, on ne le verra pas avilir la majesté du trône : aussi intrépide dans les fers qu'il l'était à la tête des armées, aussi grand dans l'obscurité des prisons que lorsqu'il paraissait au milieu de l'éclat et de la magnificence de son palais, il étonne les barbares par sa noble fierté, et il leur apprend que pour être leur maître il n'a pas besoin d'être leur vainqueur. Qu'on exige des serments qui alarment sa conscience, il les rejette avec indignation, et il ne veut donner que sa parole pour garantie de ses promesses : qu'on lui propose de fixer le prix de sa rançon, il répondra que la personne sacrée du roi ne se rachète que par des villes et des provinces. Que le plus furieux des musulmans lui présente le diadème encore teint du sang de son maître, qu'il le menace de son glaive en lui demandant les honneurs de la chevalerie : Fais-toi chrétien, reprend Louis, et je te ferai chevalier. C'est ainsi, messieurs, qu'il apprend à ses ennemis que la véritable victoire qui nous met en possession du monde entier, est fondée sur cette foi qui, en vous soumettant à Dieu, vous élève au-dessus de tous les événements humains : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.)

Cependant Louis recouvre la liberté à des conditions plus favorables qu'on n'aurait osé l'espérer dans ces circonstances difficiles : il abandonne ces contrées sauvages pour se rendre aux vœux de ses peuples, et réparer les maux qu'avait causés son absence. Hélas! Messieurs, la France ne devait pas s'applaudir longtemps du bonheur de posséder son souverain, et le ciel qui a déjà montré à l'univers avec quelle fermeté les héros de l'Evangile soutiennent les disgrâces, se hâte de lui apprendre avec quelle soumission et quelle constance ils savent envisager les approches de la mort. Tous les malheurs et toutes les infortunes d'une première expédition n'ont pu ralentir le courage de Louis, il entend de nouveau les gémissements et les plaintes des chrétiens, et il se dispose à de nouveaux efforts pour les secourir : mais à peine a-t-il manifesté ses actions de grâce de la prise de Carthage, à peine est-il arrivé sous les remparts de Tunis, que des maladies contagieuses infectent les airs et portent le ravage dans son armée. Tout présente l'image de la douleur et de la consternation, le camp ne renferme que des morts et des mourants. Louis n'est plus ce héros qui commandait à la victoire et qui portait dans les bataillons ennemis l'épouvante et la mort; je ne le vois occupé qu'à visiter les malades, qu'à verser les consolations dans le cœur de ses soldats, de ces braves guerriers, compagnons de ses combats et de ses disgrâces, et après s'être épuisé à remplir envers eux les devoirs de la charité chrétienne, il devient lui-même la victime de la contagion.

Ah! Messieurs! qui de nous se refuserait à célébrer la grandeur et l'héroïsme de la religion, lorsqu'en approchant de cette tente déjà couverte des ombres de la mort, nous apercevons ce grand roi, supérieur à lui-même et à tous les revers! Tandis que tout ce qui l'environne fait entendre les accents de la douleur et du désespoir, Louis considère le tombeau qui s'ouvre à ses yeux avec cette soumission et cette intrépidité qui distingue le disciple de l'Evangile de tous les héros du monde et de la gloire. Avec quelle bonté il essuie les larmes de ses fidèles serviteurs; avec quelle tendresse il bénit l'héritier du trône; avec quelle sollicitude il lui adresse ces leçons touchantes de vertu et de christianisme qui ne respirent que l'amour des peuples, et qui seront à jamais la règle de tous les souverains. Après leur avoir lui-même servi de modèle dans toutes les situations de la vie, son dernier soupir est pour son Dieu, ses derniers vœux sont pour la France.

O vous! qui tenez dans vos mains le cœur des rois et les destinées des empires, Dieu de nos pères! exaucez des vœux si conformes à l'excellence et à la sublimité de vos perfections. Protégez-la toujours, cette France qui, malgré les efforts sans cesse renaissants des ennemis de votre nom, se glorifie encore de vous appartenir et de reconnaître la force de votre bras dans ce concours d'événements merveilleux qui l'ont rendue au repos et à la félicité. Inspirez-lui toujours les sentiments d'une reconnaissance proportionnée à l'étendue de vos miséricordes; et de même qu'il n'y a point de nation qui ait été prévenue plus que la nôtre de vos bienfaits, qu'il n'y en ait point non plus qui mérite davantage d'être votre peuple.

Mais surtout, ô mon Dieu! mettez le comble à toutes vos faveurs, en conservant au milieu de nous le sang et l'héritage de saint Louis, et en perpétuant sur le trône ces vertus éclatantes qui ont rendu son règne si respectable à ses voisins et si avantageux pour ses peuples! Que l'œil de votre Providence guide tous les pas de son auguste successeur, que vous nous avez conservé par tant de miracles de votre amour, et dont le désir le plus ardent est de connaître vos voies et de les suivre avec docilité. Puisse-t-il nous faire éprouver longtemps la douceur de ses lois et de son empire, ce prince dont toutes les intentions sont dirigées par la religion, la justice et l'honneur! Si vous daignez, ô mon Dieu! exaucer les vœux que forme notre tendre dévouement pour sa personne sacrée, aucun nuage ne viendra obscurcir la sérénité de son règne, il n'aura rien à désirer pour la gloire du temps et pour la gloire plus solide de l'éternité. Ainsi soit-il.

ŒUVRES ORATOIRES

DE L'ABBÉ ROY

CURÉ DE SAINT-PAUL-SAINT-LOUIS.

PRONES.

PRONE Ier.

SUR LES BIENFAITS DU BAPTÊME.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

Quel exemple touchant d'humilité et de courage nous offre aujourd'hui notre Evangile, nos très-chers frères, dans la personne du saint précurseur dont les paroles viennent d'être présentées à vos réflexions. Cet ange que le Seigneur envoie devant son Fils bien-aimé, ce prophète, que Jésus-Christ lui-même place au-dessus de tous les prophètes, réunit tous les avantages qui peuvent flatter l'orgueil et la vanité des mortels : une naissance illustre, un mérite et des talents supérieurs, les fonctions les plus illustres et les plus distinguées, et cependant il ne cherche qu'à s'abaisser et à s'anéantir devant le Dieu qui l'a chargé d'annoncer ses oracles.

Les villes et les campagnes se dirigent avec empressement dans le désert qu'il habite pour y entendre de sa bouche la doctrine du salut, et y recevoir de ses mains le baptême de la pénitence. Les peuples, édifiés de l'éclat de ses vertus, frappés de la sainteté et de l'austérité de sa vie, croient apercevoir en lui les caractères du libérateur qui leur est promis depuis tant de siècles. Le conseil souverain de la Judée lui demande dans une députation solennelle s'il n'est pas le Christ, s'il n'est pas au moins cet Elie qui doit rendre à la nation sa gloire et son premier éclat, s'il n'est pas enfin un prophète dépositaire des conseils et des ordres du Tout-Puissant, et il s'empresse de détruire des idées si flatteuses pour l'amour-propre, il se hâte en quelque sorte de renverser de ses propres mains le trône que tous les cœurs veulent lui élever : Non, sans doute, reprend le plus modeste des hommes, je ne suis point le Christ, je ne suis point Elie, je ne ne suis point un prophète : je suis celui qui crie dans le désert : Préparez les voies au Seigneur, aplanissez les sentiers par lesquels il se dispose à venir vous visiter : *Rectas facite*, etc. (*Joan.*, I.) La même différence que met Jean-Baptiste entre sa personne et celle de Jésus-Christ, il la met aussi, chrétiens, entre le baptême qu'il donne et celui que Jésus-Christ doit instituer. Pour moi, je vous plonge dans l'eau, dit-il aux Juifs, pour vous avertir que vous devez vous purifier de vos fautes par la pénitence : *Ego quidem baptizo vos in aqua in pœnitentiam.* (*Matth.*, III, 2.) Mais ce baptême n'est que la figure de la justification à laquelle vous devez aspirer : cette grâce qui doit être l'objet de tous vos désirs ne peut vous être accordée que par celui qui en est l'auteur et le principe, lui seul peut mettre dans vos cœurs le feu de ce saint amour qui les touche, les change, les embrase : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.* (*Luc.*, III, 16.)

Je me propose aujourd'hui, mes frères, d'entrer dans les vues du saint précurseur, et de vous faire comprendre de plus en plus la grandeur et l'excellence du baptême qu'il vous a annoncé, et auquel Jésus-Christ vous a admis dans les desseins de son infinie miséricorde. Puissiez-vous, mes frères, en réfléchissant aux bienfaits que vous avez reçus, vous convaincre en même temps que parmi tous les prodiges qui rendent admirable la conduite de Dieu sur les hommes, il n'en est point qui soit plus au-dessus de nos pensées, et qui doive exciter davantage notre reconnaissance que cette adoption glorieuse qui nous met pour ainsi dire en possession de tous les priviléges de la divinité. Apprenez donc quelle est votre grandeur, et quelles sont vos obligations : deux réflexions partageront ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Reconnaissons-le pour nous humilier, mes frères, si le Seigneur s'était moins empressé de nous prévenir de ses miséricordes, s'il nous eût laissé errer pendant plusieurs années au milieu des ténèbres de l'infidélité, enfin si nous eussions obtenu par des efforts et de longues fatigues, le bienfait de la régénération, nous en connaîtrions sans doute mieux le prix inestimable; et la comparaison que nous ferions de notre premier état avec celui auquel la

grâce nous aurait élevés, exciterait dans nos cœurs les sentiments de la plus vive reconnaissance. L'indifférence avec laquelle nous nous rappelons le jour heureux qui nous a faits chrétiens, ou plutôt l'ingratitude avec laquelle nous oublions cette faveur, vient donc en quelque sorte de l'excès avec lequel notre Dieu nous a aimés. Associés à sa gloire dès les premiers instants de notre existence, nous ne nous souvenons pas de lui avoir jamais été étrangers, nous n'avons pas eu le temps de sentir le poids des chaînes qui nous retenaient captifs, et la vue des biens dont nous jouissons, n'excite pas les transports de notre admiration, parce qu'il nous semble que nous les avons toujours possédés. C'est ainsi que les riches et les puissants de la terre accoutumés, en quelque sorte à cet appareil de luxe et d'opulence qu'ils doivent à leur naissance plutôt qu'à leurs travaux et à leurs mérites, peuvent à peine se former une idée de la misère et de l'oppression sous lesquelles gémissent les autres hommes; ne pouvant se persuader qu'ils auraient pu devenir la victime des mêmes rigueurs, et être assujettis aux mêmes besoins. Sortons aujourd'hui, chrétiens, d'une erreur aussi pernicieuse; considérons des yeux de la foi ce que nous étions par le malheur de notre naissance, et ce que nous sommes devenus par une miséricorde aussi gratuite dans ses motifs, que magnifique dans ses effets.

Nous étions pécheurs, et par le baptême nous avons recouvré la justice et l'innocence : nous étions de vils esclaves du démon, et par le sacrement de la régénération, nous avons été élevés à la qualité d'enfants de Dieu, à celle des frères de Jésus-Christ, d'héritiers de sa gloire. Mon Dieu! fortifiez mes paroles, accompagnez-les de cette grâce et de cette onction touchante qui puisse pénétrer ceux qui vont m'entendre de toute l'étendue de vos bienfaits, et leur faire apercevoir les titres de leur véritable grandeur en les désabusant de cette gloire stérile et passagère qui ne jette autour de nous qu'un éclat frivole et emprunté.

C'est une vérité incontestable, mes frères, un article essentiel de notre croyance, que nous naissons tous coupables, et que la faute de notre premier père a été transmise à toute sa postérité, *in quo omnes peccaverunt* (*Rom.*, V, 12); et ici la raison humaine, si souvent en contradiction avec la foi, semble se réunir avec elle pour assurer ce dogme fondamental de notre religion sainte. Quelque difficulté qu'elle éprouve à concevoir comment le péché d'un seul homme a pu se communiquer à tous ses descendants; comment toutes leurs volontés étaient pour ainsi dire renfermées dans la sienne, lorsque pour la première fois il prêta une oreille complaisante au langage de la séduction et de la révolte, il faut qu'elle se détermine à admettre un mystère sans lequel l'homme, la nature entière est un mystère plus inconcevable, sans lequel il faut rejeter les notions les plus évidentes, et ravir à la divinité ses plus augustes attributs. Souffrez, chrétiens, que j'insiste quelques instants sur un article aussi essentiel de notre croyance, et que j'affermisse votre foi contre l'impiété qui l'attaque de toutes parts; car un des plus grands malheurs dont nous avons à gémir dans notre siècle, une des principales sources de nos erreurs, de nos ingratitudes, de nos murmures; c'est que nous ne concevons pas assez vivement la grandeur de la faute dont nous naissons coupables, et les ravages affreux qu'elle a faits dans la nature.

C'est un principe aussi bien reconnu par les lumières de la raison, que par l'autorité des Pères et des docteurs de l'Eglise, que, sous un Dieu juste, personne ne peut être malheureux, à moins qu'il ne l'ait mérité : *Sub Deo justo, nemo miser nisi mereatur.* Dieu peut bien sans doute nous récompenser au delà de nos efforts et de nos sacrifices, parce que les droits de la justice n'excluent pas les effets de sa miséricorde, mais il est contraire à toutes ses perfections qu'il y ait des créatures tout à la fois innocentes et malheureuses : il répugne, dit saint Augustin, qu'il appesantisse le bras de sa colère sur l'homme qu'il a créé à son image, si cette image n'est déjà défigurée par le péché : *Quis dubitet quod injuste pœna inferatur imagini Dei, nisi hoc culpa meruerit.* Convaincus de ces principes que la raison avoue, et dont l'évidence a frappé plusieurs des sages de l'antiquité païenne, jetons les yeux sur l'homme, et dès les premiers instants de son existence nous le verrons environné de peines, d'ennuis, de douleurs. A peine a-t-il ouvert les yeux à la lumière que déjà il déplore le malheur de ses destinées; il verse des larmes, il en arrose son berceau, il répond par des gémissements aux cris de sa mère, et sa naissance est un supplice pour lui, aussi bien que pour celle qui lui donne le jour. Bientôt les chagrins, les fatigues, les maladies sont pour lui autant de supplices avant-coureurs de l'exécution de cet arrêt irrévocable qui l'a condamné à la mort, et cette mort dont la seule pensée le fait frémir tant elle est contraire à ses premières destinées, cette mort, il l'envisage quelque fois comme un bienfait et une ressource contre l'excès des maux qui l'affligent.

Dieu bon! Dieu juste! Est-ce donc là le plus parfait de vos ouvrages? Est-ce donc là cette créature privilégiée à laquelle vous aviez imprimé le caractère auguste de votre ressemblance? Vous, Seigneur, dont la bonté a pourvu avec tant de magnificence à l'ornement de tous les êtres que votre puissance a formés, vous qui donnez aux lis des champs cette parure et cet éclat qui les décorent; vous qui nourrissez les oiseaux du ciel, et les plus vils insectes qui rampent sur la terre, n'y aura-t-il que l'homme que vous aurez tiré du néant pour lui faire sentir le poids de votre rigueur et de votre colère? Non, ma raison elle-même désavoue

cette pensée si injurieuse à votre sagesse éternelle, et si l'homme est malheureux, c'est qu'il est coupable. Mais quel crime aura donc commis cet enfant qui vient de naître, et qui n'a pu encore faire usage de sa liberté ? Vous me l'apprenez, Seigneur, et mon esprit se soumet avec reconnaissance à une autorité qui fixe tous ses doutes, qui termine toutes ses recherches; il expie le crime de son origine : *Itaque omnes peccaverunt.*

Viens donc maintenant, philosophie mensongère, viens nous vanter la profondeur de tes conceptions et la sublimité de tes systèmes, viens nous dire que tout est dans l'ordre dans l'univers, que l'homme jouit de toutes les perfections qu'il peut réunir; qu'il lui est aussi naturel de croître, de souffrir et de mourir, qu'aux arbres de se couvrir et de se dépouiller de leurs feuilles, qu'à tous les êtres de rentrer dans le sein de la nature dont ils ont été tirés. En présentant sous de telles couleurs le tableau de nos misères, c'est insulter à notre raison et outrager en même temps la bonté du Dieu à qui nous devons l'existence. Si cet être souverainement parfait a pu nous créer avec l'assemblage de tous les maux qui nous affligent, a-t-il donc pu nous créer avec l'assemblage de tous les vices qui nous déshonorent ! Est-ce lui qui a placé dans nos cœurs ce penchant malheureux qui prévient en nous l'éducation, et qui nous entraîne vers le mal aussitôt que nous sommes en état de le commettre? Qui oserait regarder comme l'ouvrage du Dieu saint que vous adorez, cette concupiscence qui est la source de tous les maux qui font gémir la nature, et la racine de tous les crimes qui font l'opprobre de l'humanité?

Il faut donc reconnaître que dans toutes ses facultés, l'homme porte les traits d'une vengeance qui suppose nécessairement une faute; il faut reconnaître qu'elle ne nous est point étrangère cette faute que le Seigneur punit en nous avec tant de sévérité, puisque sa bonté et sa justice s'y opposeraient également. Combien de fois ne nous a-t-il pas assuré qu'il est indigne de lui de confondre l'innocent avec le coupable, et il n'y a rien à opposer à l'autorité de l'Apôtre que j'ai déjà avancée, qui nous avertit que nous avons tous participé au crime d'un père désobéissant, *in quo omnes peccaverunt.* Jésus-Christ, dit saint Augustin, est le seul d'entre les enfants des hommes qui ait porté la peine du péché sans en avoir contracté la dette : *Solus mediator Dei et hominum, homo Christus Jesus.* (I *Tim.*, II, 5.) *Culpæ pertulit pœnam.* Enfin, le péché selon les Pères du saint concile de Trente, n'est pas moins propre à chacun de nous, que commun à toute la nature humaine : *Inest unicuique proprium.*

Or, mes frères, cette faute qui a corrompu le genre humain jusque dans sa source, cette faute si énorme dans ses circonstances, si funeste dans ses suites, la miséricorde de votre Dieu nous la pardonne lorsque nous sommes régénérés dans les eaux du baptême: elle l'efface entièrement de notre âme sans exiger de notre part aucune satisfaction : elle efface en même temps, dans le sang précieux de notre divin médiateur, l'arrêt de la mort éternelle prononcé contre nous. Toutes les suites ne disparaissent pas, je le sais ; l'ignorance, la concupiscence, la mort elle-même demeurent en notre sein comme des cicatrices profondes qui nous avertissent sans cesse de la profondeur de la plaie qui a été fermée. Mais si nous ne sommes pas rétablis dans tous les biens qui appartenaient à notre première origine, que de grâces et de faveurs d'un autre genre ne nous sont-elles pas communiquées? L'Esprit-Saint qui habite dans nos âmes, le feu sacré de l'amour qu'il y répand, l'onction sainte par laquelle il fortifie notre faiblesse, le droit qu'il nous donne de prendre l'auguste qualité d'enfants de Dieu, de frères de Jésus-Christ, de cohéritiers de sa gloire, ne sont-ce pas là autant de bienfaits dignes de toute notre reconnaissance.

DEUXIÈME PARTIE.

Non, chrétiens, ne nous plaignons plus des ravages que le péché de notre premier père a causés dans l'univers: le mur de division qui s'était élevé entre Dieu et nous est renversé ; le sang de Jésus-Christ versé au sein de la nature ne l'a pas seulement guérie de la contagion dont elle était infectée, mais il a répandu sur elle l'éclat de la divinité même; aux droits qu'elle avait perdus par la révolte contre son auteur, il en a substitué d'autres qu'elle n'avait pas même dans les beaux jours de son innocence; nous n'étions alors que les sujets de Dieu et sans cesser de l'être nous sommes devenus ses enfants.

En effet, chrétiens, le bienfait qui élève l'homme régénéré dans les eaux du baptême, lui donne un nom qui, après celui de Jésus-Christ, est au-dessus de tous les noms, *quod est super omne nomen* (*Philip.*, II, 9); un nom symbole de gloire et de dignité que les puissances du ciel révèrent, que celles de la terre ne peuvent atteindre; un nom, symbole de sainteté qui, soutenu par la foi, ennobli par la charité, accompagné des vertus dont il est l'engagement, se concilie le respect et la vénération du monde même; un nom, symbole de pouvoir et d'autorité qui, devant le tribunal de Dieu, donne une sorte d'empire à nos prières, lui présente des objets dignes de sa tendresse dans des sujets suppliants et communique à nos hommages la dignité dont il nous a revêtus lui-même : un nom, enfin, bien différent de ces titres imaginaires que la flatterie se plaît à prodiguer, qui font mouvoir tous les ressorts de l'intrigue et de l'ambition, et qui, bien loin d'imprimer à l'homme quelque grandeur, ne servent souvent qu'à couvrir sa faiblesse et son impuissance.

Mais j'irai plus loin, mes frères, et je n'hésiterai point à prononer que le titre auguste que vous avez reçu dans le sacrement

de baptême ne saurait être comparé aux dignités les plus honorables et les plus légitimes de la terre, quoiqu'elles méritent d'ailleurs notre vénération et nos hommages. Descendants des vainqueurs et des arbitres du monde, vous naissez au milieu du faste et de l'opulence des palais, vos premiers cris annoncent des maîtres à la terre, vos premiers regards ne vous offrent que des sujets, et à peine votre berceau est-il placé sur les armes et les trophées de vos ancêtres que déjà vous entrez en possession de la gloire de tous les siècles que leurs noms et leurs conquêtes ont illustrés. Mais que sont tous ces avantages rapprochés de ceux que vous pouvez obtenir avec la qualité de chrétiens? Ici se trouve votre gloire personnelle, vos véritables titres de noblesse: là vous n'êtes que les descendants des héros de la terre; ici vous devenez les enfants de Dieu, et si vous êtes privés de ce bonheur, avec toutes vos distinctions vous êtes moins grands, avec tous vos trésors vous êtes moins riches, au milieu de toutes vos prérogatives et vos honneurs vous êtes moins respectables que ne le sont l'humble artisan dans sa chaumière, le pauvre méconnu et méprisé, cet enfant obscur, destiné à cultiver de ses mains, à arroser de ses sueurs le champ de ses pères, et qui fait en même temps l'essai de la vie et l'apprentissage de la misère. Il l'avait bien sentie cette vérité, ce monarque selon le cœur de Dieu que la France s'applaudit de compter au nombre de ses princes, le christianisme au rang des saints, l'histoire parmi ses plus grands héros. La naissance qu'il tenait d'une longue suite de rois ses aïeux ne lui paraissait pas comparable à celle qu'il avait reçue sur les fonts sacrés, et le nom qui lui rappelait son baptême était celui qu'il prenait toujours avec plus de complaisance.

Il est donc vrai de dire que la terre n'offre point de grandeur qui puisse être comparée à celle que renferme le titre glorieux de chrétien. Le ciel pourra-t-il nous offrir ce précieux avantage? J'ose élever mes regards jusqu'au trône de l'Eternel et, au milieu des intelligences célestes qui l'environnent, j'y aperçois les ministres de ses vengeances, les organes de sa miséricorde, les interprètes de ses volontés : *Omnes sunt administratorii Spiritus.* (*Hebr.*, I, 14.) Il a dit aux anges : Parcourez tous les lieux de l'univers pour y signaler mon pouvoir et y annoncer mes ordres, armez vous du glaive de ma justice pour frapper les transgresseurs de ma loi et les profanateurs de mon temple, vous êtes mes représentants, mes ambassadeurs, mes ministres. Mais à qui d'entre eux a-t-il dit: Vous êtes mon fils? *Cui angelorum dixit : Filius meus es tu?* (*Ibid.*, 5.) Il ne l'a pas dit dans le ciel au premier des anges, et il l'a dit sur la terre au dernier des hommes; et ce prodige d'amour s'est opéré en notre faveur, dans le moment où présentés à son temple, nous avons reçu par la régénération spirituelle le sceau de la divinité et l'auguste caractère qui nous établit ses enfants : *Filius* etc

De là cette union glorieuse qui nous élève encore par la qualité de frères de Jésus-Christ, union incontestable, puisqu'elle fait partie de notre croyance et qu'elle nous est proposée comme un article de notre foi; union sainte et intime, puisqu'elle procède de l'Esprit sanctificateur, et que Jésus-Christ la compare à celle qui existe entre lui et son Père, et qu'il a déclaré lui-même qu'il est en nous comme le Père est dans lui : *Tu in me, et ego in illis.* (*Joan.*, XVII, 24.) Union agissante et féconde, en vertu de laquelle, tant que je conserve la grâce de l'adoption reçue au baptême, toutes mes actions consacrées et comme divinisées sont revêtues des mérites infinis de Jésus-Christ, sont en quelque sorte les actions mêmes de Jésus-Christ, union tendre et consolante puisque si j'ai offensé la majesté suprême de Dieu, outre la confiance que je conserve d'intéresser par mon repentir son cœur paternel et d'obtenir comme suppliant le pardon que je n'osais espérer comme pécheur, j'ai, en vertu de cette union ineffable avec Jésus-Christ, un avocat puissant auprès de son Père et du mien; je place la croix de mon Sauveur entre mes faiblesses et le tribunal d'un Dieu vengeur; j'oppose à un nom qui me rend odieux, un nom qui est digne de son amour: alors ce n'est plus moi qui prie, c'est Jésus-Christ qui prie dans moi, et comme il s'est chargé de mes dettes et de mes infidélités, c'est pour moi qu'il soutient les travaux d'un pénible ministère; c'est pour moi qu'il verse des larmes, c'est pour moi qu'il offre tout son sang, et les prières que ce divin médiateur adresse pour ma sanctification, le Père céleste les exauce en faveur du respect dû à son Fils et à son égal : *Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.*, V, 7.)

Telles sont, chrétiens, les prérogatives sublimes que nous avons acquises dans le baptême; et cependant ce n'est encore là que le commencement des miséricordes du Seigneur, toutes les richesses de sa grâce ne sont point encore développées. Nous sommes déjà les enfants de Dieu, les frères de Jésus-Christ, et nous ne sommes pas encore tout ce que nous devons être : *Nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus.* (I *Joan.*, III, 2.) Quel degré de gloire nous reste-t-il donc à obtenir? qu'y a-t-il au-dessus de nous que la Divinité même, et oserions nous aspirer à lui ressembler? Oui, mes frères, nos vœux, nos espérances peuvent aller jusque-là, le ciel doit être notre apanage, et ce n'est plus un orgueil que d'y prétendre. L'ennemi de tout bien a autrefois séduit nos pères en leur faisant envisager ce degré éminent d'élévation et de gloire, et c'est pour avoir ajouté foi à ces promesses sacriléges que nous sommes tombés dans de si étranges malheurs. L'Esprit de Dieu nous tient aujourd'hui le même langage, et nous ne pouvons sans crime refuser de l'entendre. Oui, nous savons, dit le disciple bien-aimé, que quand Dieu nous apparaîtra dans sa gloire, quand

nous le verrons tel qu'il est, nous serons semblables à lui : *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.* (*Ibid.*)

O vous donc, chrétiens, qui dans l'ivresse d'un ambitieux délire avez peut-être désiré d'être nés sur des trônes, honorés de grandes alliances, destinés à de grands héritages, donnez aujourd'hui un essor plus sublime à votre ambition ! Si la Providence vous a refusé ces distinctions que le monde estime, si elle vous a placés dans cette heureuse médiocrité que désirait le Sage et même dans cette pauvreté que Jésus-Christ a consacrée par son exemple, cessez de jeter un œil d'envie sur les honneurs et les prééminences des grands de la terre : ce qu'ils ont au-dessus de vous n'est qu'un écueil dangereux, la véritable grandeur, la véritable noblesse vous est commune avec eux. Vous avez les mêmes droits à ce royaume céleste, en comparaison duquel les couronnes les plus brillantes de la terre ne sont qu'un néant indigne de vos désirs, et vos prétentions sont d'autant mieux fondées que vous avez moins à craindre d'avoir reçu en ce monde votre récompense. Rappelez-vous souvent la faveur de votre adoption, et en réconnaissance de tant de bienfaits aimez Dieu comme votre père, suivez, imitez Jésus-Christ comme votre chef, vivez sous l'empire de sa grâce et vous le posséderez éternellement dans celui de sa gloire. Ainsi soit-il.

PRONE II.

SUR LES OBLIGATIONS DU BAPTÊME.

Pour le dimanche de la Quinquagésime.

Domine, ut videam. (*Marc.*, X, 51.)
Seigneur, faites que je voie.

Lorsque l'Evangile nous rappelle que Jésus-Christ d'une seule parole rendit la vue à cet aveugle plein de foi qui sollicitait la guérison d'une longue et pénible infirmité, il n'est sans doute personne parmi nous, mes frères, qui ne rende hommage à la souveraine puissance avec laquelle cet Homme-Dieu commande à la nature, et qui ne le reconnaisse pour le même créateur qui a dit au commencement des siècles : *Que la lumière se fasse, et la lumière a été faite.* (*Gen.*, I, 3.) Mais en même temps que ce prodige éclatant excite notre admiration nous devons faire sur nous-mêmes de sérieuses et utiles réflexions, et reconnaître les traits de conformité qui existent entre notre état et celui de ce malheureux qui éprouve d'une manière si sensible la puissance et la miséricorde du Sauveur. J'irai même plus loin, mes très-chers frères, et je n'hésiterai point à prononcer, que si nous nous montrons attentifs à sonder la profondeur de nos plaies, nous découvrirons que notre âme environnée des plus épaisses ténèbres, se trouve aussi dans une situation plus déplorable que celle dont cet aveugle gémissait. En effet, s'il était privé du spectacle de l'univers, son âme s'élevait par la foi jusqu'à l'auteur même de ces merveilles dont la vue lui était refusée. Et nous qui jouissons de tous les bienfaits du Créateur, nous à qui toute la nature annonce la gloire de notre Dieu, nous le méconnaissons au milieu des ouvrages de ses mains, et tous les prodiges qui se multiplient sous nos yeux, nous laissent dans la plus froide et la plus coupable insensibilité.

L'aveugle de notre évangile était assis sur le bord du chemin où il demandait l'aumône ; dès qu'il apprend que le libérateur d'Israël passe auprès de lui, il sent se ranimer dans son cœur et le désir de sa guérison, et sa foi dans la puissance de Jésus, et la confiance, qu'il daignera faire pour lui ce qu'il a déjà fait pour tant d'autres. Il reconnaît ce Messie, ce fils de David envoyé sur la terre pour guérir les infirmités de tous les hommes ; il l'invoque avec foi, avec humilité, avec persévérance. En vain la foule qui l'environne s'efforce d'étouffer la voix de ses plaintes, et de ses gémissements ; plus elle met d'empressement à le réduire au silence, et plus il redouble ses cris et ses supplications. Il parvient enfin à se faire entendre de Jésus-Christ, qui ne tarde pas à exaucer sa prière et à récompenser sa foi par une prompte guérison.

Ames malheureuses qui gémissez depuis si longtemps sous le joug funeste du péché, combien de fois votre Dieu est-il passé auprès de vous sans que vous ayez montré aucun empressement à recueillir les bienfaits de sa présence ? Loin de désirer le terme de votre aveuglement, vous repoussez les pensées salutaires qui pourraient vous éclairer, vous aimez vos ténèbres, vous les prenez même quelques fois pour la lumière; vous rejetez ces inspirations salutaires ces exemples édifiants, ces guides désintéressés qui pourraient vous conduire avec assurance dans les voies de la justice et de la vérité, et vous marchez avec d'autres aveugles qui se précipitent avec vous dans les abîmes de l'iniquité.

Etrange illusion, mes frères, qui afflige tous les jours l'Eglise de Jésus-Christ, et dont nous ne saurions nous garantir sans remonter aux principes de notre foi, et sans nous pénétrer de l'importance des devoirs qui nous ont été imposés dans le sacrement de la régénération auquel notre Dieu nous a admis dans les desseins de son infinie miséricorde. C'est ce que je me propose de vous développer aujourd'hui, mes frères, en vous rappelant les obligations que vous avez contractées en recevant le titre auguste de chrétiens.

Pour connaître la nature et l'étendue des engagements que nous avons contractés avec notre Dieu dans le baptême, il n'est besoin, mes frères, que de réfléchir à la nature et à l'étendue des bienfaits dont nous avons été comblés et nous ne saurions avoir l'idée des droits dont nous sommes revêtus, sans éprouver en même temps le sentiment des devoirs auxquels nous sommes assujettis. Qu'est-ce donc que cette onction du baptême en vertu de laquelle nous

sommes marqués du caractère auguste de chrétiens ! C'est répond saint Cyprien une consécration publique et solennelle de nos personnes, une consécration dans laquelle il semble que notre Dieu ait voulu rassembler toutes les richesses de sa grâce pour nous la rendre plus précieuse, et pour nous faire apercevoir qu'il a usé envers nous d'une miséricorde qu'il n'a pas étendue sur toutes les nations. En effet, chrétiens, le baptême nous consacre par des titres qui tous doivent nous inspirer la reconnaissance la plus vive, et le zèle le plus soutenu pour l'accomplissement des devoirs qu'ils nous imposent. Il nous consacre comme les enfants de Dieu, comme les frères de Jésus-Christ, comme les temples de l'Esprit-Saint d'où j'entreprends de tirer cette conclusion si juste et si naturelle, que nous devons aimer Dieu comme notre père, suivre, imiter Jésus-Christ comme notre modèle, et conserver avec joie la grâce de l'Esprit-Saint répandue dans nos âmes. La parole de Dieu n'aura point été stérile pour nous, mes frères, si je parviens à vous faire bien comprendre ces trois importantes obligations

PREMIER POINT.

Nous sommes les enfants de Dieu, et ne perdons pas de vue que c'est par une miséricorde toute gratuite de sa part. Eh ! qu'avons nous fait pour mériter une telle faveur ? qu'ont fait pour en être privés tant de peuples qui sont encore ensevelis dans les ombres de la mort ? adorons ce mystère, il ne nous appartient pas d'en sonder la profondeur. Mais en respectant les voies de la Providence sur les autres peuples, sentons tout le prix de la préférence qu'elle nous accorde. O mon Dieu ! vous nous avez aperçus au milieu de cette multitude d'infortunés qui étaient, comme nous, l'ouvrage de vos mains ! vos regards se sont fixés sur nous avec complaisance, vous nous avez établis dans le règne de votre grâce tandis que vous les avez laissés sous l'empire de votre justice. C'est dans le baptême que nous avons reçu le caractère sacré de cette adoption ; comme notre créateur et notre maître, vous aviez déjà des droits à notre obéissance, vous avez voulu en avoir encore sur nos sentiments comme notre père. C'est donc en ce moment que nous avons resserré les liens qui nous attachaient à vous comme à notre premier principe et à notre dernière fin ; c'est en ce moment que nous avons contracté une obligation plus étroite de vous aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces.

Que cette vérité est consolante, mes frères, mais aussi qu'elle est bien propre à nous instruire, et à nous éclairer sur la nature et l'étendue de nos devoirs ! nous devons aimer Dieu de tout notre cœur ; ce cœur lui est donc entièrement consacé, il doit donc avoir pour lui un amour de préférence qui ne laisse soupçonner aucun partage dans ses affections, nous devons l'aimer de toute notre âme et de toutes nos forces ; il n'y a donc aucune puissance de notre âme qui ne doive contribuer à sa gloire et à son service ; il n'y a donc aucun degré d'amour auquel nous devions volontairement nous arrêter ; nous devons donc nous efforcer de le rendre de jour en jour plus vif, plus tendre, plus agissant. La seule mesure de cet amour, dit un saint docteur qui en était lui-même bien pénétré, c'est de n'avoir point de mesure : *Modus diligendi Deum, est diligere sine modo.*

Que de questions indiscrètes et téméraires se trouvent résolues par ces paroles admirables ! On a osé interroger quelquefois les interprètes de la loi sainte et leur demander quelles étaient les occasions où l'on était étroitement obligé d'aimer son Dieu. Ah ! pourquoi vouloir soumettre à de vaines subtilités ce qui ne devrait se décider que par les sentiments du cœur ? lorsque votre Dieu aura perdu les droits qui lui concilient notre amour, lorsqu'il cessera d'être notre maître, notre bienfaiteur, notre père, alors aussi nous pourrons cesser de l'aimer; mais tant qu'il conservera ces titres augustes, tant que nous ne vivrons que de ses bienfaits, tant que nous n'aurons de mouvement, de pensées, d'existence que par lui, nous ne pourrons sans crime lui dérober un instant de notre vie. Eh ! qui suis-je, ô mon Dieu, s'écriait saint Augustin, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, pour que vous me menaciez des plus grands châtiments si je vous refuse mon amour : *Quid tibi sum ego, ut amari te, jubeas a me, et ni faciam, minari ingentes miserias?* N'est-ce donc pas déjà un assez grand malheur que de ne pas vous aimer? *Parva ne est si non amem te?* Cessons donc de disputer à Dieu la possession entière de notre cœur; que son amour y domine, qu'il le pénètre, qu'il l'embrase, qu'il en soit la règle et le sentiment habituel, et je le dirai en bénissant son empire, qu'il en soit l'unique passion, puisque le caractère de cet amour est de ne point connaître de mesure : *Modus diligendi*, etc.

Mais, me direz-vous, si ces principes doivent devenir la règle de notre conduite, si notre cœur ne peut sans crime être livré à d'autres affections, faudra-t-il donc diriger toutes ses pensées vers Dieu, faudra-t-il sur cette terre de dangers et de séduction n'être occupé que du sentiment et de l'expression de son amour? Hélas! mes frères, que nos jours seraient remplis de consolations si cet exercice pouvait devenir habituel pour nous ! Mais, nous devons le reconnaître, ce bonheur n'est réservé qu'à une autre patrie. Assujettis ici-bas à des besoins sans cesse renaissants, condamnés à des épreuves et à des travaux qui sont la suite et la peine du péché, attachés par la religion elle-même à des devoirs et à des bienséances indispensables envers la société, il nous est impossible sur cette terre d'exil de donner un libre cours à ces affections qui doivent dominer dans notre cœur. Heureux celui à qui il a été donné de rompre les

liens qui l'attachaient au monde, et qui peut à l'ombre du sanctuaire s'abandonner sans contrainte aux délices ineffables de l'amour divin! heureux même celui qui, engagé par sa condition au milieu des intérêts et des assujettissements du siècle, sait se dérober de temps en temps au tumulte des affaires temporelles pour s'occuper de Dieu seul et entretenir par la contemplation de ses merveilles et le souvenir de ses bienfaits le feu sacré de son amour! Cependant, mes frères, indépendamment de ces douces effusions de cœur auxquelles la religion a marqué des dispositions particulières, et qui deviennent plus fréquentes par la ferveur qui nous anime, je persiste à affirmer que c'est pour tous les chrétiens une obligation indispensable de vivre dans un exercice continuel de l'amour de Dieu et d'en renouveler les actes à tous les instants de la vie.

En effet, mes frères, que devons-nous entendre par un acte d'amour de Dieu? est-ce seulement une formule d'expressions par laquelle nous protestons à Dieu que nous l'aimons? est-ce même une pensée de notre esprit, un sentiment de notre cœur qui ait cet amour pour objet? Ce sont là, je l'avouerai sans doute, des actes d'amour qui ne peuvent que porter des fruits de grâce et de bénédiction; mais, ce ne sont pas les seuls par lesquels nous puissions accomplir le précepte : j'appelle un acte d'amour de Dieu toute action que nous rapportons à sa gloire, que nous faisons dans la vue de lui plaire, d'accomplir sa loi sainte, de mériter ses récompenses éternelles. Les actions les plus communes et les plus ordinaires de notre vie doivent donc, d'après ce principe, devenir des actes d'amour de Dieu, puisqu'il n'en est aucun qui ne doive lui être rapporté, et que selon le langage de l'apôtre saint Paul, tout doit être fait pour la gloire de Dieu et dans l'ordre de la charité : *Omnia vestra in charitate fiant.* (I *Cor.*, XVI, 14.) Ce serait donc une illusion bien dangereuse de prétendre restreindre cette charité divine à des temps et à des circonstances particulières; elle doit diriger toutes nos œuvres, animer toutes nos vertus, et la vie d'un chrétien doit en être un exercice continuel.

Voilà, mes frères, l'étendue des engagements que notre cœur a contractés lorsque nous avons reçu le caractère auguste de l'adoption divine; voilà la règle sûre et infaillible par laquelle nous devons juger si nous avons la véritable justice ou si nous n'en avons que les apparences. Si, en nous rappelant sans cesse le rang sublime où nous avons été placés, nous regardons comme indigne de nous tout ce qui est moins que Dieu ; si ses bienfaits nous inspirent un noble mépris pour tout ce qui ne nous élève pas jusqu'à lui ; si nous pouvons enfin nous rendre en sa présence le consolant témoignage que son amour domine dans notre cœur, qu'il en dirige les mouvements et les affections, nous pouvons prononcer avec confiance que nous avons conservé la dignité de notre vocation ; mais si au contraire nous accordons nos hommages aux idoles et aux vanités du monde, si nous recherchons les jouissances frivoles et passagères du siècle, si notre propre gloire, notre sanctification personnelle devient, même dans nos bonnes œuvres, le but principal que nous nous proposons, la fin dernière à laquelle nous nous arrêtons, c'est alors que nous pouvons prononcer avec assurance que nous avons oublié la gloire de notre adoption, et que les faveurs que notre Dieu nous avait accordées pour nous rendre plus grands ne servent qu'à nous rendre plus coupables; puisqu'il est vrai de dire que dans la loi nouvelle, dans cette loi qui nous lie si étroitement à Dieu, qui nous consacre si spécialement à Dieu, qui nous donne avec Dieu une communication si intime qu'elle nous fait en quelque sorte participer à sa nature, si nous sommes pécheurs, nos offenses prennent du caractère dont nous sommes revêtus, un nouveau caractère de malice et de réprobation.

DEUXIÈME POINT.

Notre union avec Jésus-Christ nous impose un second genre d'obligation. Je pourrais, chrétiens, dans une matière si importante pour vos destinées éternelles, exposer à vos yeux les maximes sévères de l'Evangile, et vous faire apercevoir qu'une vie pénitente et crucifiée est un des préceptes les plus essentiels du christianisme : mais je ne veux ici vous rappeler qu'aux promesses et aux engagements de votre baptême. Vous y avez contracté l'obligation de combattre sous un chef couronné d'épines, et de porter tous les jours de votre vie la croix qui a été l'instrument de ses miséricordes pour vous ; cette croix sacrée est la marque distinctive du chrétien, soit qu'il ait perdu par des offenses personnelles l'état heureux où la grâce du Seigneur l'avait placé, soit qu'il jouisse encore de sa première innocence. L'Eglise, en vous admettant au nombre de ses enfants et en vous confiant cette robe de pureté et d'innocence, formait les vœux les plus ardents pour que vous puissiez la porter sans tache jusqu'au tribunal de Jésus-Christ, et cependant elle vous marquait dès lors du sceau de la croix, elle vous rappelait les merveilles de sa puissance, elle l'imprimait sur votre front et sur votre cœur. Quel était donc le sens de ces mystérieuses cérémonies, si ce n'est de vous faire comprendre que comme c'est par la croix de Jésus-Christ que vous avez été sauvés, vous devez aussi l'embrasser étroitement, la porter avec une sainte allégresse, en faire en un mot la règle de vos sentiments et de votre conduite?

Telle est la doctrine que le grand Apôtre exposait lui-même avec tant de zèle et de persévérance aux fidèles de l'Eglise de Rome : *Ignorez-vous, mes frères, que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est dans sa mort que nous l'avons été?* « Ne

ignoratis quia quicunque in Christo baptizati sumus, in morte ipsius baptizati sumus? » (*Rom.*, VI, 3.) Ignorez-vous que nous devons porter la ressemblance de sa mort et de ses souffrances avant de porter la ressemblance de sa résurrection et de sa gloire? Ignorez-vous enfin que devenus dans le baptême les membres, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, nous ne pouvons parvenir à l'héritage céleste que comme il y est parvenu lui-même, c'est-à-dire que par les travaux, les combats et les souffrances?

O vous donc, chrétiens, qui avez été rachetés au prix de tout le sang de votre Dieu, vous sur qui ses derniers regards se sont arrêtés avec complaisance, vous que sa voix mourante présentait dans son disciple chéri pour enfant à sa mère, vous tous enfin qui avez été sur le Calvaire l'objet de sa sollicitude et de son amour, quelles difficultés trouverez-vous donc à entrer dans la carrière qu'il vous a ouverte? Craindrez-vous de vous égarer dans cette route pénible lorsque la main de votre guide vous y conduit? Il viendra vous fortifier par sa grâce, vous ranimer par la participation de ses sacrements, vous le verrez lui-même relever votre courage, soutenir vos efforts et vous montrer la couronne qui doit être le prix de votre persévérance.

Enfin notre consécration à l'Esprit sanctificateur, en multipliant les titres de notre gloire, ajoute encore à l'étendue de nos engagements : car s'il est vrai de dire avec saint Paul qu'en devenant chrétiens nous sommes devenus aussi les temples du Dieu vivant, il nous faudra reconnaître avec le même Apôtre, que nous devons travailler tous les jours à embellir cette demeure auguste en épurant nos intentions et nos sentiments, en réprimant nos penchants et nos désirs, en combattant nos passions et nos vices; d'où il s'ensuit que tous les péchés qui souillent notre âme sont devant Dieu autant de sacriléges et de profanations. En effet, chrétiens, nous rappelant ces principes que la religion a pris soin de confier à nos premiers souvenirs, le sacrilége est l'abus et la profanation d'une chose consacrée à Dieu, et tout ce qu'il y a dans nous est consacré à Dieu par le baptême, et tous les péchés que nous commettons sont autant d'abus criminels que nous faisons de nous-mêmes. Par conséquent, tous nos péchés renferment une espèce de sacrilége dont nous sommes coupables.

Appuyons cette vérité d'une réflexion que le lieu même où nous nous trouvons semble m'inspirer. Cette maison que Dieu a choisie pour sa demeure, qui retentit sans cesse des bénédictions et des louanges du Tout-Puissant, ce temple où nous venons vous faire entendre les maximes et les décisions de l'Evangile, n'est-il pas distingué des édifices ordinaires? Eh bien! je vous le demande, chrétiens, quels seraient votre étonnement et votre indignation, si une main téméraire venait arracher de ces murs les marques augustes de leur consécration, pour y substituer de vaines décorations et de profanes ornements? si l'appareil du luxe et des frivolités du monde venait à prendre la place du signe sacré de notre rédemption, des images qui sont l'objet de notre culte et de notre vénération, des restes précieux de ces martyrs et de ces généreux confesseurs dont la vue nous instruit, nous console et nous fortifie? ne vous croiriez-vous pas transportés de nouveau à ces jours douloureux où le sacrifice était enseveli dans la honte et dans l'opprobre, et où des divinités impures étaient assises sur le trône du Dieu vivant? Eh bien! mes frères, quelque horrible que fût ce scandale, il ne saurait égaler celui dont vous vous rendez coupable lorsque vous ne respectez pas en vous la demeure que s'est choisie l'Esprit-Saint, par une consécration particulière; car si le Seigneur est jaloux de la gloire de ses temples matériels, combien ne l'est-il pas davantage de l'ornement de ses temples spirituels?

Profitez-donc, chrétiens, profitez des moments que votre Dieu vous offre dans sa miséricorde pour méditer des vérités aussi importantes pour vous. Que la vue de ces fonts chéris où vous avez reçu une nouvelle vie éloigne de vos cœurs toute faiblesse indigne de vos glorieuses destinées, qu'elle dissipe les nuages qui obscurcissent dans vos esprits la règle de vos devoirs. Renouvelez dans ce lieu saint, qui a été le témoin et le dépositaire de vos engagements, les anathèmes que vous avez prononcés contre l'ennemi de votre salut, contre ce monde séducteur, contre ses pompes frivoles et dangereuses. Renouvelez la consécration que vous avez faite de vous-mêmes au Seigneur, et en reconnaissance de tous les bienfaits de votre adoption, aimez Dieu comme votre père, suivez Jésus-Christ comme votre chef, conservez la grâce de l'Esprit-Saint qui réside en vous, afin que vous puissiez être admis comme des pierres vivantes dans cet édifice spirituel qui recevra sa perfection dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite.

PRONE III.

SUR LA PÉNITENCE.

Pour le 1er dimanche de carême.

Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant. (*Act.*, XVII, 30.)

Dieu fait connaître aujourd'hui à tous les hommes qu'il doivent faire pénitence.

Elles sont donc d'une nécessité indispensable, mes frères, les saintes rigueurs de la pénitence, puisque le Seigneur les présente à tous les siècles comme étant seules capables d'apaiser la colère du ciel, de faire cesser les fléaux qui affligent la terre, d'expier les iniquités des hommes, et de les rappeler dans les voies de la justice dont ils se sont écartés. On a vu dans les âges qui ont précédé les maximes crucifiantes de l'Evangile, les prophètes et les envoyés du Très-Haut s'en servir comme d'une arme puissante pour ranimer le zèle de la loi, rétablir la discipline des mœurs, et faire ren-

trer dans le devoir des tribus infidèles. On a vu, dans des siècles plus heureux, la gloire de la religion chrétienne sortir pour ainsi dire du sein de l'abstinence et des austérités. C'est dans le silence de la retraite, dans la pratique des jeûnes et des prières que ses premiers apôtres sollicitent les dons de l'Esprit sanctificateur, et à peine ce feu divin s'est-il fixé dans leurs âmes, qu'ils méditent déjà la conquête du monde, et qu'ils enfantent des peuples nombreux à Jésus-Christ, en faisant retentir de toutes parts les saintes terreurs de la pénitence.

Mais qu'ai-je besoin, mes frères, de m'étendre sur les avantages et les effets salutaires de cette vertu, puisque je la vois aujourd'hui ennoblie et encouragée par l'exemple même du Sauveur du monde. Le Fils de Dieu, le Saint des saints, vient de recevoir le baptême des mains de son précurseur, et aussitôt il se prépare dans le sein de la solitude au grand œuvre de son ministère. Là, séparé du commerce du monde, il devient déjà une victime de propitiation pour le salut des hommes, il commence à satisfaire à la justice divine par l'exercice continuel du jeûne et de la prière, et tandis que dans le ciel son trône est sans cesse environné des hommages et des adorations des intelligences sublimes, ce Dieu de majesté s'abaisse sur la terre jusqu'à permettre sur sa personne sacrée les séductions de l'esprit tentateur. Ne soyons donc plus surpris, chrétiens, que Dieu veuille soumettre à l'autorité de sa loi, non-seulement ceux qui engagés dans les liens funestes du péché doivent se préparer au bienfait de la réconciliation, mais ceux même qui ont la confiance d'être délivrés de ce joug honteux, et de jouir du don précieux de la grâce. Qui pourrait, en effet, sous prétexte de l'innocence, se soustraire à une loi que Jésus-Christ s'est prescrite à lui-même? Qui oserait se refuser de suivre dans les voies étroites de la pénitence l'auteur et le consommateur de toute justice? *Deus nunc annuntiat omnibus hominibus*, etc.

Je viens parler de pénitence dans des jours où tout semble concourir à inspirer à nos âmes les sentiments de la douleur et de la componction : le sanctuaire ne fait plus entendre que des chants lugubres, l'Eglise couverte de deuil, ne parle plus au ciel que par ses larmes et ses gémissements; les chrétiens portent encore sur leur front la cendre dont ils se sont couverts en signe de pénitence. Ne voyons-nous pas dès le commencement de cette sainte carrière nos tribunaux environnés de pécheurs qui viennent chercher des secours contre leurs infirmités et leurs langueurs, et dans cette paroisse surtout où tant de motifs concourent à ranimer notre zèle et à encourager nos efforts? Ne voyons-nous pas plus d'assiduité aux instructions des pasteurs et aux prières publiques de l'Eglise, plus d'éloignement pour les plaisirs dangereux du monde, plus de frugalité dans les repas, et plus de sévérité dans les mœurs?

Oui, je le reconnais, et j'en rends grâces à mon Dieu : un grand nombre de chrétiens s'empressent encore, malgré la licence de notre siècle, à rendre un témoignage public à la nécessité de la pénitence. Mais quand je considère combien cette pénitence de nos jours est peu proportionnée aux fautes qu'elle devrait expier; lorsque dans les siècles les plus purs du christianisme où cette vertu conservait tout son rigoureux appareil, où les pénitents venaient s'humilier publiquement sous la cendre et le cilice, je vois saint Chrysostome ne pas craindre d'avancer qu'il était plus facile de ne pas succomber que de se relever après sa chute : *Facilius est non cadere quam post casum resurgere*. Lorsque j'entends un Ambroise assurer qu'il avait vu plus de chrétiens qui eussent conservé leur première innocence, que de pécheurs qui l'eussent véritablement recouvrée, ah! je vous l'avoue, je me crois en droit de suspecter les pénitences relâchées de notre temps, et je puis, ce me semble, sans encourir le reproche d'une excessive sévérité, m'étendre sur les obligations que la loi du Seigneur vous impose.

Toute l'idée d'une véritable pénitence me paraît renfermée dans ces paroles de saint Grégoire : faire pénitence, nous dit ce saint docteur, c'est pleurer ses péchés passés, et ne plus en commettre qui méritent d'être pleurés: *Commissa plangere, et iterum plangenda non admittere*, c'est-à-dire qu'il n'y a point de véritable pénitence sans une juste sévérité qui expie le péché : point de véritable pénitence, sans une stabilité qui exclue la rechute dans le péché. Tels ont le plan et le partage de ce discours.

Dieu de bonté! soutenez pendant le cours de cette sainte carrière le zèle des ministres qui doivent évangéliser votre peuple, accompagnez leurs paroles de cette dignité et de cette onction qui ont fait triompher votre Evangile des princes et des Césars; que leur voix réunie aux larmes et aux prières de l'Eglise, attire sur tous vos enfants les bénédictions de la grâce, et qu'on voie se ranimer au milieu de nous la ferveur et la sainte austérité de nos pères.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Si la religion voit sans cesse s'introduire dans son sein tant de désordres et de scandales, si elle gémit en même temps sur un si grand nombre de réparations imparfaites et insuffisantes, si la pénitence est à peine, de nos jours, une ombre légère de cet appareil rigoureux qu'on apercevait dans les siècles qui ont fait la consolation et la gloire du christianisme; je crois qu'il faut attribuer ce relâchement et ce désordre à deux causes principales, c'est qu'on ne se montre pas assez attentif à méditer et à approfondir les droits de la justice divine, et qu'on suppose, sans fondement, que l'Eglise, chargée du dépôt de la foi et de la discipline, n'exige plus de satisfactions pénibles et rigoureuses. Efforçons-nous de détruire ces préjugés funestes, en démontrant que la justice

de Dieu demande de la part des pécheurs une pénitence sévère, et que les lois de l'Église la leur prescrivent sans qu'aucun prétexte suffisant puisse les en dispenser.

Afin de se convaincre, mes chers frères, combien les pécheurs sont redevables à la justice éternelle, il n'est besoin que de se former une juste idée de l'outrage que fait le péché à toutes les perfections divines. Qu'est-ce donc que le péché? C'est, répond saint Augustin, un désir, une parole, une action contre la loi de Dieu : *Dictum, factum, concupitum contra legem Dei.* C'est, ajoute saint Bernard, un attentat criminel du cœur contre l'Être infini, de la faiblesse même contre la souveraine grandeur, c'est une malice cruelle qui réunit tous ses efforts pour anéantir tout ce qui existe de plus saint et de plus parfait dans Dieu : *Quod in se est, omnia quoque quæ Dei sunt tollit et diripit.* C'est enfin une ingratitude monstrueuse d'une créature comblée de bienfaits et de faveurs qui abuse contre son bienfaiteur et son père des biens même qu'elle en a reçus.

Qu'est-ce que le péché dans un chrétien? C'est, répondent les mêmes docteurs, le plus honteux de tous les parjures; un violement sacrilége des serments les plus saints et les plus solennels, une horrible profanation du sang de Jésus-Christ, un renouvellement des horreurs de sa passion, et de toutes les souffrances auxquelles l'avait soumis sa tendresse pour les hommes. Lorsque, par un privilége spécial, vous avez été admis à la grâce de la régénération, vous avez appelé les anges et les saints pour être les témoins de vos engagements, et vous avez fait avec votre Dieu une alliance qui devait être éternelle. Ah! si l'Église qui fut alors le garant et le dépositaire de ces promesses eût pu lire au fond de votre cœur, si elle eût appris de votre bouche ce que vous prenez tant de soin de publier tous les jours, que la loi du Seigneur impose des obligations qui sont au-dessus de vos forces, et que vous ne pouvez soutenir la pesanteur de son joug, elle eût refusé sans doute de vous recevoir dans son sein, et de vous associer à l'espérance des chrétiens

En introduisant le péché dans votre cœur, vous avez donc foulé aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables, vous avez profané le temple et le sanctuaire de l'Esprit-Saint, vous avez osé unir par une alliance sacrilége, le caractère infâme de pécheur avec le signe sacré du chrétien, la contagion de l'iniquité avec le sang de Jésus-Christ; et en mettant vos passions à la place de vos devoirs, vous vous êtes écriés avec l'infidèle Israël : Le Seigneur n'est plus mon Dieu; j'ai trouvé une autre divinité qui aura désormais mon encens et mes vœux. Je ne connais plus le Dieu qui m'a fait, je ne connais et je ne veux connaître que le Dieu que je me suis fait à moi-même : *Inveni idolum mihi.* (*Ose.*, XII, 8.)

Oui, mes frères, à considérer ce qui se passe dans le cœur de l'homme rebelle, on ne saurait douter que le péché ne fasse à Dieu l'outrage le plus injurieux, et je le demande à quiconque n'a pas perdu le sentiment de son devoir et de sa dépendance, de telles révoltes ne méritent-elles pas tous les traits de la colère céleste! Dieu se rendrait-il ce qu'il se doit à lui-même? veillerait-il aux intérêts de sa gloire? serait-il juste, serait-il saint, serait-il parfait, s'il pouvait les laisser impunies? Non, chrétiens, Dieu ne saurait se montrer indifférent aux intérêts de sa gloire : il existe entre lui et le péché une opposition infinie, et partout où il en découvre les traces, il se hâte d'y lancer les feux de son tonnerre, où s'il diffère de punir, dit le prophète, c'est afin de signaler sa colère par des vengeances plus terribles.

O vous donc! qui vous êtes montrés si souvent les protecteurs de l'iniquité, et à qui la grâce inspire aujourd'hui des désirs de pénitence, c'est cette justice vengeresse que vous devez vous efforcer de désarmer. Vous êtes encore soumis à toutes ses rigueurs, et le même instant qui trancherait le fil de vos jours, vous précipiterait dans cet affreux séjour de la douleur et du désespoir, où des âmes créées pour jouir de la félicité suprême sont également tourmentées, et par l'idée du bonheur qui leur est ravi, et par celle des supplices auxquels elles sont condamnées; où pénétrées de toutes parts des flammes dévorantes, elles appellent à grands cris le néant et la mort, et trouvent leur plus horrible tourment dans cette immortalité qui devait être leur bonheur et leur gloire. Pourriez-vous vous flatter d'échapper gratuitement à ces supplices que vous avez tant de fois évités? Non, mes très-chers frères, c'est assez que dans le sacrement de régénération, la miséricorde du Seigneur vous ait pardonné le péché, sans exiger aucune satisfaction de votre part. Il n'est pas juste qu'un pécheur qui a été éclairé des lumières de la foi, qui a été comblé des plus insignes faveurs de la grâce, soit traité après de nouvelles prévarications, avec la même indulgence que celui qui a vu briller, pour la première fois, à ses yeux, le flambeau de la vérité.

Le Seigneur eût pu, sans injustice, vous livrer à toute la rigueur de ses jugements; il eût pu, après vous être brisés contre l'écueil du vice et de la corruption, vous refuser cette planche salutaire à laquelle il vous est encore permis de vous attacher. Il veut bien vous appliquer encore les mérites du sang de son Fils que vous avez si indignement profané, et abolir ainsi l'arrêt de mort prononcé contre vous; mais il met en même temps, à cette grâce, une condition qui concilie sa justice et sa miséricorde. Il consent à ne point vous punir, mais il veut que vous vous punissiez vous-mêmes. Car la pénitence, dit Tertullien, est une vertu qui doit faire en nous la fonction de la justice et de la colère de Dieu : de la justice pour nous condamner, et de la colère pour nous châtier, et c'est là le sens de

ces dernières paroles : que le vrai pénitent doit venger lui-même les droits de la justice divine : *Dei indignatione fungitur*.

Et comment vous établirez-vous les vengeurs de sa gloire, si ce n'est en réparant avec zèle les outrages que vous lui avez faits, si ce n'est en réduisant en servitude cette chair de péché qui vous a entraînés dans le crime, si ce n'est en imposant à tous vos sens des peines proportionnées à vos iniquités? car, sans cette proportion, l'ordre n'est point rétabli, la justice n'est point satisfaite. Il ne lui répugne pas moins de confondre dans la même punition les crimes et les fautes légères, que de laisser les unes et les autres dans l'impunité. Eh! que faites-vous donc, lorsque de honteux ménagements vous empêchent de tourner contre vous-mêmes le glaive de la sévérité évangélique? Vous rendez à la justice du Seigneur tous ses droits contre vous, et à ces larmes si douces et si consolantes de la pénitence, vous préférez ces larmes et ces supplices éternels dont la pensée répand déjà dans vos âmes l'abattement et l'effroi!

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Si donc la sévérité de la pénitence est fondée sur l'ordre immuable de la justice; si l'amour que nous devons avoir pour cette justice, et la crainte légitime de ses rigueurs concourent également à nous en imposer la nécessité, pourrions-nous en second lieu, mes frères, sans faire injure à l'Eglise de Jésus-Christ, douter qu'elle n'ait pris dans tous les temps ces maximes pour la base de sa conduite et de ses lois? Ouvrons les écrits immortels de ces saints docteurs qui, dans tous les siècles, ont été sa lumière et sa gloire, et les organes par lesquels elle a annoncé aux hommes les vérités éternelles dont le dépôt lui a été confié : quelle idée ces grands hommes ne nous font-ils pas concevoir de la pénitence? Outre la tristesse et la componction du cœur, n'exigent-ils pas une mortification universelle de tous les sens, des larmes amères et abondantes, des jeûnes longs et rigoureux, et un éloignement volontaire des plaisirs même les plus permis et les plus innocents?

Un pénitent, nous disent-ils, est celui qui se reproche à chaque instant de sa vie le malheur qu'il a eu autrefois de perdre et d'oublier son Dieu, qui a sans cesse son péché devant les yeux, qui en retrouve partout le souvenir et les tristes images. Il ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé que la privation des bienfaits dont il a abusé, dans les humiliations qui l'éprouvent que la peine de ses iniquités, dans les douleurs qui l'agitent et le tourmentent que le commencement des supplices qu'il a mérités, dans les calamités qui affligent sa patrie, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers. Ses mœurs, sa parure, son maintien, sa démarche, tout dans lui exprime une tristesse profonde. S'il élève ses yeux vers le ciel c'est pour y apercevoir un juge redoutable prêt à faire éclater les coups de ses vengeances; s'il visite le temple du Seigneur, c'est pour arroser le parvis de ses larmes, c'est pour y emprunter les sentiments et les expressions de l'humble publicain.

Ah! s'écrie saint Cyprien, aurait-il le cœur brisé par l'affliction et le repentir, celui qui serait encore capable de s'abandonner au plaisir, et de montrer sur son visage la joie et la sérénité? Regretterait-il la perte de son âme, et les précieux ornements de son innocence, celui qui chercherait encore à flatter avec complaisance une chair rebelle et indocile, et à l'embellir par l'appareil fastueux du luxe et de la vanité? pratiquerait-il en un mot la sainte austérité de la pénitence, celui qui nourrirait encore dans son cœur le désir des vains honneurs et des joies insensées du siècle? Non sans doute, il faut qu'un pénitent renonce à toutes les séductions de la cupidité, il faut qu'il regarde son corps comme un ennemi qu'il doit affaiblir, et comme un débiteur infidèle dont il fait exiger jusqu'au dernier denier.

Voilà, mes frères, le tableau que nos pères dans la foi nous ont laissé d'une véritable et solide pénitence : aussi dans ces temps heureux où l'Eglise comptait presque autant de saints que de disciples de l'Evangile, lorsque quelques chrétiens, après avoir confessé Jésus-Christ dans le sacrement qui nous régénère venaient à retomber dans les déréglements de leurs premières mœurs, on n'était pas surpris de les voir se soumettre aux épreuves les plus laborieuses, les plus humiliantes, et on peut dire que le spectacle de leurs larmes et de leur repentir édifiait davantage l'assemblée des fidèles, que leurs chutes et leurs erreurs ne l'avaient scandalisée.

Oserons-nous objecter avec les défenseurs d'une morale relâchée que cette doctrine des Pères ne convient plus aux coutumes et aux mœurs de notre siècle ; que l'Eglise elle-même a été tellement persuadée de cette vérité, qu'elle s'est déterminée à anéantir la rigueur de sa discipline, et que la douceur et la clémence ont pris dans son sein la place de la sévérité? Ah! mes frères, je vous le dis avec tout le zèle et tout l'intérêt que m'inspire le salut de vos âmes : prenons garde de nous faire illusion sur une matière aussi sérieuse et aussi importante. Les principes sur lesquels les Pères ont fondé la nécessité d'une pénitence sévère, sont de tous les temps et de tous les lieux, et jamais la sainte Epouse de Jésus-Christ, cette colonne inébranlable de la vérité, n'a pu les perdre de vue. Pourquoi, en effet, assujettissait on à des œuvres si pénibles, ceux qui avaient pu méconnaître les lois et les maximes de l'Evangile? c'est, dit saint Cyprien, parce qu'il ne faut pas croire qu'on puisse apaiser facilement la colère de Dieu après avoir indignement profané le temple qu'il avait choisi pour sa demeure. C'est, ajoute Tertullien, parce qu'un pécheur qui désire être réconcilié à la grâce, se rend en quelque sorte le ministre des vengeances du

ciel, et que la sévérité dont il use envers lui-même, devient la mesure de la miséricorde qu'il attend du Seigneur : *In quantum non peperceris tibi, in tantum tibi parcet Deus.*

Or, je vous le demande, mes frères, parce que nos mœurs sont devenues plus licencieuses, parce que, de nos jours, le libertinage de l'esprit est venu se joindre aux faiblesses et à la corruption du cœur, la justice de Dieu peut-elle avoir perdu de ses droits et de ses attributs ? Le péché est-il devenu moins odieux au Seigneur, et le pécheur a-t-il plus de raisons d'exiger une impunité totale et absolue? Non sans doute, et ce serait un blasphème de l'avancer.

Je sais cependant que pour des raisons que tout esprit chrétien se gardera bien de condamner, l'Eglise semble s'être relâchée de ses premières épreuves : le changement des mœurs, les révolutions des siècles ont déterminé les variations de sa discipline, le malheur des temps, l'indocilité des pécheurs, le refroidissement de la charité l'ont pour ainsi dire forcée à abandonner des institutions qui faisaient autrefois toute sa gloire, et qui sont aujourd'hui le juste objet de ses regrets. Mais, voulez-vous savoir, mes frères, jusqu'où peut s'étendre cette dispensation accordée par la prudence des pasteurs ? Distinguons la publicité de la pénitence de sa nécessité, distinguons ce qui n'est qu'arbitraire de ce qui est essentiel et indispensable; il est nécessaire qu'un pécheur se punisse lui-même de ses iniquités et que les peines qu'il s'impose aient quelque proportion avec les crimes qu'il a commis ; mais il n'est pas également nécessaire qu'il consulte toujours la nature et l'étendue des œuvres satisfactoires ; il ne peut, il est vrai, avoir la confiance d'être réconcilié avec son Dieu s'il n'éprouve au dedans de lui-même le sentiment d'une véritable conversion, et les ministres choisis pour être les juges de la profondeur de ses plaies, s'exposent à la plus criminelle de toutes les prévarications, s'ils le rétablissent dans la participation des saints mystères, sans être moralement assurés du changement de son cœur. Cependant, quoique cette conversion ne s'opère ordinairement que par degrés, elle n'exige pas toujours les mêmes délais, car l'Esprit de Dieu souffle où il lui plaît, et il peut en un instant amollir les cœurs les plus durs et les plus insensibles, et rendre la charité victorieuse de toutes les impressions du vice et de la cupidité. C'est pour reconnaître cette puissance inséparable de la divinité que dans le temps même de sa première rigueur, l'Eglise s'était réservé le droit d'abréger la durée des épreuves, en considération des efforts et de la douleur des pénitents : et le pouvoir d'adoucir les peines qu'ils avaient encourues, a toujours fait partie de celui qu'elle a reçu de lier et de délier.

Maintenant, mes frères, tirez vous-mêmes les conséquences, et voyez sous les yeux de Dieu en quoi consiste le changement de discipline que l'Eglise autorise. Elle ne vous oblige plus à demeurer prosternés dans le vestibule du temple, à arroser de vos larmes les pieds des fidèles, à les conjurer de demander grâce pour vous, mais elle ne vous dispense pas de vous humilier devant le Seigneur, et de réparer par l'édification de votre pénitence les scandales de votre vie passée. Elle ne vous oblige plus à vous dépouiller des marques de votre grandeur selon le siècle, et à paraître aux yeux de vos frères sous la cendre et le cilice, mais elle ne vous dispense pas de prouver par le retranchement du luxe et des superfluités que vous renoncez aux vanités du monde qui vous avaient autrefois séduits. Elle ne vous prive plus de l'assistance aux saints mystères, elle vous presse, elle vous conjure même de vous y présenter avec l'assemblée des fidèles, mais elle veut que vous y paraissiez avec le sentiment profond de l'indignité qui vous en eût exclu autrefois ; elle veut surtout qu'à l'exemple d'un roi pénitent, vous y ayez toujours votre péché devant les yeux, et que vous ajoutiez à la modestie et au recueillement qu'elle exige de tous ses enfants, l'extérieur contrit et humilié qui convient à une victime vouée depuis longtemps aux coups de la vengeance céleste. Voilà, mes frères, la loi de la pénitence, qui ne saurait jamais prescrire, parce qu'elle est fondée sur l'Evangile et sur les maximes de Jésus-Christ ; il est vrai que la discipline extérieure de l'Eglise a changé, mais son esprit est toujours le même, parce que l'esprit qui l'inspire et qui la dirige est l'esprit de Dieu.

Laissons-nous donc conduire nous-mêmes, mes frères, par cet esprit de vérité, et embrassons avec ardeur les œuvres salutaires qui nous sont prescrites pendant ces jours de propitiation et de salut. Que nos prières soient plus longues et plus ferventes, adressons-les au ciel dans l'amertume de notre cœur, au dépens de notre repos et de nos plaisirs ; car autrement ce saint exercice qui fait toute la consolation des âmes chrétiennes ne serait plus un acte de pénitence. Livrons-nous autant que nos forces pourront nous le permettre à la pratique des jeûnes et des mortifications qui réduisent notre corps en servitude, et qui rendent à notre âme l'empire qu'elle doit avoir sur lui. Assujettissons-nous à une retraite profonde qui nous sépare de ces sociétés mondaines qui ont été si funestes à notre innocence, qui entretienne dans notre âme une tristesse salutaire, et qui rappelle sans cesse à notre souvenir les années que nous avons passées dans le crime et dans l'oubli de Dieu; enfin que les aumônes soient plus abondantes, qu'elles tarissent la source de notre luxe et de notre vanité, et qu'elles nous réduisent nous-mêmes à éprouver une partie des besoins que nous voulons soulager dans les membres souffrants de Jésus-Christ. C'est ainsi que nous donnerons aux anges du ciel et à l'Eglise de la terre,

le spectacle consolant d'une pénitence solide et édifiante; et après avoir suivi notre Dieu dans la carrière de ses humiliations et de ses souffrances, nous mériterons de participer à la gloire de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PRONE IV.

SUR L'AMBITION.

Pour le XVIe dimanche après la Pentecôte.

Le saint Evangile qui doit être sans cesse l'objet de notre étude et de nos méditations, ne nous présente pas toujours son divin auteur au milieu des fonctions d'un ministère pénible et laborieux; il ne nous le montre pas toujours environné d'une multitude qui se presse sur ses pas pour recueillir les paroles de vie et de salut qui sortent de sa bouche, parcourant les campagnes et les déserts, pénétrant dans les villes et les synagogues pour expliquer aux peuples les principes sublimes de ses préceptes. L'Esprit-Saint a voulu, ce semble, nous conserver le souvenir des actions les plus simples et les plus communes, en apparence, de la vie du Sauveur, afin de nous apprendre à sanctifier toutes nos œuvres, en faisant de ses salutaires instructions la règle de nos mœurs et de notre conduite.

Dans l'évangile que vous venez d'entendre, nous le voyons se rendre à un repas où il avait été convié, au milieu d'une assemblée nombreuse de pharisiens qui s'efforcent d'obscurcir l'éclat de ses vertus et de ses miracles : il est témoin de leur orgueil, de leur application à s'attribuer tous les honneurs, à occuper les places les plus éminentes et les plus distinguées; car, tel fut toujours l'esprit de ces faux sages de vouloir étendre partout leur domination, et d'affecter dans toutes leurs démarches une supériorité qui en laissant apercevoir toute la faiblesse et toute la corruption de leur cœur, contribuait néanmoins à nourrir et à fortifier les vaines illusions de leur ambition. Pour réprimer leur orgueil et leur faire sentir toute l'injustice de leurs prétentions, quels moyens va employer le Fils de Dieu? Dans un exemple particulier, il leur adresse une leçon générale; et dans la parabole de ce festin des noces où il veut que la modestie et une humble retenue leur fassent choisir les dernières places, il comprend tous les âges, toutes les conditions, toutes les circonstances de la vie où l'humilité doit réprimer nos désirs ambitieux : *Cum invitatus fueris ad nuptias, recumbe in novissimo loco.* (*Luc.*, XIV, 10.) Maxime qui dut paraître révoltante à ces esprits superbes et jaloux des honneurs du monde que Jésus-Christ se proposait d'instruire, maxime qui n'est pas plus suivie et plus respectée de nos jours quoiqu'elle soit bien capable de réformer nos mœurs, et de nous conduire à la pratique de cette sainte et salutaire humilité sans laquelle il ne peut exister de vraies et solides vertus. Depuis l'éclat qui environne le trône, jusqu'aux conditions les plus obscures, il n'est point d'homme qui n'aspire à un rang plus distingué que celui où l'a placé la Providence, et qui ne dise avec le premier des superbes : J'agrandirai mes vues, je braverai tous les obstacles, j'aplanirai toutes les difficultés, et je m'élèverai au faîte des honneurs : *Ascendam super altitudinem.* (*Isa.*, XIV, 14.) Et cependant, mes frères, de quels désordres cette passion coupable n'a-t-elle pas été jusqu'ici le principe, et qui de nous pourrait calculer les maux qu'elle produit encore tous les jours dans la société? Voilà ce qui m'engage en ce moment à la combattre et à employer toute la force de la parole sainte pour vous découvrir combien elle est criminelle dans ses motifs et dans la recherche des moyens qu'elle met en œuvre, pour affermir son triomphe. (Et si le temps me le permettait, j'ajouterais qu'elle est odieuse dans l'usage de l'autorité.) Mon Dieu! venez au secours de mes faibles lumières dans un sujet qui convient sous tant de rapports aux circonstances et aux lieux où nous vivons, car quoiqu'aucune partie de l'univers ne soit exempte des ravages de l'ambition, il est vrai de dire que c'est surtout dans cette capitale, autour du palais de nos rois, où elle exerce son empire avec plus d'audace et de persévérance. C'est là où elle forme de plus vastes projets, où elle fait mouvoir de plus puissants ressorts, et où par là même, il est plus difficile de l'attaquer et de la détruire. C'est pour préserver cet auditoire de ses funestes maximes que j'implore l'assistance de vos lumières par l'intercession de la plus humble des vierges. *Ave, Maria*, etc.

S'il est vrai, mes frères, comme nous l'avons démontré la dernière fois que nous sommes monté dans cette chaire, que toute puissance vienne de Dieu (*Rom.*, XIII, 1), il est vrai aussi qu'il n'y a que Dieu qui soit vraiment et absolument grand par lui-même. Toute grandeur extérieure à Dieu n'existe qu'avec dépendance et par rapport aux hommes, c'est-à-dire pour leur avantage et leur utilité et on ne pourrait rien concevoir dans le monde de plus odieux et de plus injuste qu'une fortune qui devient fière et arrogante à mesure qu'elle s'élève, puisque être grand pour dominer est le privilége de l'Etre suprême et que le partage de la créature est de dominer pour servir. Ecoutez, dit la Sagesse, vous qui commandez à la multitude, et qui voyez avec complaisance un peuple nombreux soumis à vos ordres, écoutez les leçons que je vous adresse : *Præbete aures vos qui continetis multitudinem.* (*Sap.*, VI, 3.) Vous avez reçu la force et la puissance du Très-Haut pour être les dispensateurs de ses bienfaits; images de la Divinité sur la terre, vous n'êtes élevés au-dessus des autres que pour les rendre heureux par vos bienfaits et vertueux par vos exemples. L'usage légitime de votre autorité est de faire respecter le nom du Seigneur, d'assurer le

règne de la vertu, de secourir et de protéger l'innocence contre l'oppression du vice. Quiconque fait servir à ses passions les priviléges de l'impunité dont jouit la grandeur renverse l'ordre de la Providence, il sera l'horreur de ses semblables, et au dernier des jours où toute puissance humaine sera effacée le maître suprême ne le distinguera des inférieurs qu'il aura asservis à ses caprices que pour lui réserver un jugement plus sévère : *Judicium durissimum his qui præsunt.* (*Sap.*, VI, 6.) et pour lui préparer des châtiments plus rigoureux : *Potenter tormenta patientur.* (*Ibid.*, 7.) Le christianisme bien loin de restreindre l'étendue de ces devoirs, a voulu au contraire les affermir et les rendre plus indispensables. Ouvrez l'Evangile, mes frères, et vous verrez Jésus-Christ votre maître et votre législateur prendre la qualité de serviteur et d'esclave, et nous apprendre que le Fils de Dieu n'est point descendu sur la terre pour être servi mais pour servir les autres et pour se consacrer sans relâche à leur bonheur et à leur sanctification : *Non ministrari sed ministrare et animam suam dare pro multis.* (*Matth.*, XX, 28.) Et certes en donnant un tel exemple au monde, il pouvait bien employer les préceptes pour réprimer dans les maîtres de la terre tout esprit d'orgueil et de domination, et pour dire à tous les hommes dans la personne de ses disciples : Que celui qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le ministre et le serviteur de ses frères. Plus votre rang semble vous en distinguer, plus vous devez vous en rapprocher par le zèle et la douceur, et user à leur égard de modération et de charité : *Qui major est inter vos fiat sicut minister.* (*Ibid.*, 26, 27.) Voilà le précis de cette morale évangélique, qui doit conduire et sanctifier toutes les conditions.

Voilà la règle qui a dirigé les sentiments et la conduite de ces âmes vraiment grandes et généreuses qu'on a vues élevées aux honneurs par des voies droites et légitimes; bien loin de rechercher les fonctions publiques et de se laisser éblouir par le faux éclat qui les environne, la défiance de leurs propres lumières et la connaissance de leurs devoirs n'y apercevaient que des inquiétudes de la vie et des écueils pour la vertu. On les a vues d'abord résister aux sollicitation, se dérober aux poursuites et aux instances, refuser mêmes des dignités auxquelles la voix publique les appelait. Et lorsqu'on parvenait à faire violence à leur modestie, et que la nécessité de servir l'Eglise ou la patrie paraissait seule excuser à leurs yeux le consentement qu'ils donnaient à leur élévation, c'est alors qu'on les voyait s'intéresser avec zèle, se consacrer, se dévouer tout entiers au bonheur de ceux que la Providence avait confiés à leurs soins, parce qu'une religion sage et éclairée avait gravé dans leur cœur ce principe contre lequel tous les écarts de l'ambition ne sauraient jamais prescrire ; qu'un homme revêtu d'une dignité particulière n'est plus à soi, mais que c'est un sujet destiné de Dieu pour le service et l'utilité de ses semblables. *Qui major est inter vos*, etc.

Voilà parmi tant d'autres exemples d'une modération chrétienne ce qui servait de règle et de maxime à ce saint évêque d'Hippone qui, bien loin de se prévaloir d'une des premières dignités de l'Eglise à laquelle il avait été élevé, n'y trouvait que des motifs pour s'humilier et pour s'instruire. Mes frères, se plaisait-il souvent à dire à son peuple, c'est pour moi que Dieu m'a fait chrétien, mais c'est pour vous qu'il m'a constitué évêque dans son Eglise, et si j'étais assez injuste et assez téméraire pour me glorifier des honneurs qui m'environnent, j'attirerais sur moi toute la rigueur des vengeances célestes. *Quod Christiani sumus, propter nos est, quod autem præpositi propter vos.* C'est ainsi, continuait ce saint docteur, que Dieu a trouvé le secret de tempérer l'inégalité des conditions de la vie, d'ôter aux faibles tout sujet de se plaindre et de murmurer dans leur abaissement et aux grands tout prétexte de s'enorgueillir et de dominer dans leur élévation. Si j'ai l'avantage d'être quelque chose dans le monde, c'est un engagement à n'y être rien pour moi-même, afin d'y être tout pour les autres ; s'ils me rendent l'obéissance sous un rapport, je suis leur sujet sous un autre, et je manquerais à la justice qui leur est due, si je ne me dévouais encore davantage pour eux qu'ils ne doivent se dévouer pour moi : *Quod Christiani*, etc , *quod autem præpositi propter vos.*

C'est cette morale toute divine qui a fait dans tous les temps les hommes vraiment grands ; c'est elle qui est la source de cette noble émulation qui agrandit les cœurs, qui bannit des charges publiques la mollesse et l'indolence, qui place la piété dans les devoirs, qui donne aux souverains et aux Etats des hommes précieux en tout genre, des magistrats sages et actifs, des juges éclairés et intègres, des guerriers distingués par l'honneur et la fidélité, à l'Eglise des pontifes irrépréhensibles et savants dans la loi du Seigneur ainsi que le désire l'apôtre, des pasteurs vigilants sur leur troupeau, conservateurs zélés des saines doctrines de la pureté des mœurs des droits du sanctuaire. Ah ! mes frères, dans les hommes qui savent goûter une morale aussi chrétienne et aussi sainte, les honneurs mériteront toujours notre estime et notre vénération. Celui qui est placé au-dessus des autres par le pouvoir de faire du bien, qui préfère le plaisir de rendre heureux ses semblables à l'éclat frivole qui ne flatte que la vanité, est le modèle le plus parfait de l'Etre suprême, et son élévation, bien loin d'exiter les plaintes et la jalousie, remplit tous les cœurs de respect et de reconnaissance. C'est pour nous qu'à l'exemple du Roi-Prophète, il est sans cesse environné des soucis et des inquiétudes qui accompagnent son autorité, pour nous qu'il renonce aux douceurs de la vie privée pour soutenir le fardeau des affaires publiques :

Tribulatio et angustiæ invenerunt me. (Psal. CXVIII, 143.) Aimable dépendance! heureuse subordination! vous serez toujours chères à nos cœurs, puisqu'en faisant la gloire de nos maîtres, vous assurez notre repos et notre félicité.

Mais, chrétiens, ne nous le dissimulons pas, ils sont bien rares ces hommes qui dans l'exercice de leurs charges s'appliquent à rappeler par leurs bienfaits le souvenir du Dieu dont ils sont les images, et il est un autre motif bien différent de l'amour du bien public qui dirige la plupart des hommes dans la recherche des honneurs; ils ne les regardent que comme des distinctions glorieuses qui les élèvent au-dessus des autres, et ils n'envisagent pas les devoirs pénibles et les écueils qui les environnent; ils ne veulent parvenir au pouvoir que pour dominer avec plus d'empire, usurper tous les hommages, aggraver le joug de l'obéissance par la hauteur et pour commander autant d'égards et de ménagements pour leurs vices que pour leur personne. Autorité injuste et odieuse, et dont on ne saurait trop dévoiler les funestes systèmes, puisqu'elle renverse l'ordre établi par le Créateur, qu'elle rend inutile la puissance de faire le bien, qu'elle dégrade et qu'elle avilit l'homme en l'assujettissant sans relâche à ses intérêts et à ses passions.

Et c'est cependant, mes frères, cette autorité cruelle et barbare qui détermine tous les jours les démarches de l'ambitieux! le désir d'intimer des ordres, de dicter des lois à ses semblables est le seul ressort de ses agitations et de ses intrigues. Séduit par l'éclat et le prestige qui environnent la grandeur, il n'y découvre d'autres priviléges que le faste, la mollesse et la licence; il ne voit dans les hommes qui possèdent les dignités que des maîtres dont la puissance est redoutable, dont les erreurs sont respectées, dont les excès sont légitimés par les éloges de l'adulation. Aveuglé par cet appareil flatteur il y attache son âme tout entière, les travaux et les soins inséparables des fonctions publiques échappent à ses regards, l'étude et la réflexion qui pourraient rectifier ses jugements, lui faire apprécier toute l'importance et toute l'étendue de ses devoirs, se dirige et s'épuise sur des avantages frivoles, et tandis qu'il se croit libre et indépendant, il ne s'aperçoit pas qu'il est plus contraint et plus asservi que les infortunés qui gémissent sous ses lois.

De là ces désirs insatiables, ces projets toujours renaissants, cette inquiétude amère qui troublent sans cesse le cœur de l'ambitieux et qui lui ravissent ce repos et cette paix que procure la vertu : il ne jouit ni de sa gloire, ni de sa prospérité, et pour satisfaire une seule passion, il s'expose à devenir la proie de toutes les autres passions. Comme il ne se propose d'autre but que l'élévation, son orgueil veut sans cesse dominer davantage et se faire jour à travers tous les obstacles, tout ce qui l'environne produit dans son âme les sentiments les plus pénibles : le mérite le blesse, les succès de ses compétiteurs excitent sa jalousie, leur supériorité le révolte et il s'abandonne à la plus sombre mélancolie s'il ne parvient pas à réunir tous les suffrages et tous les honneurs. Voyez Aman au milieu de la cour d'Assuérus : il est assis sur les marches du trône, son opulence égale celle de son maître, il dispose à son gré des titres et des faveurs; mais Mardochée abandonné à la porte du palais, refuse de fléchir le genou devant lui, et par la douleur qu'il en ressent, il devient malheureux au milieu de tout ce qui peut faire la félicité humaine. O ambition, s'écrie ici saint Bernard, par quelle fatalité arrive-t-il qu'étant le supplice d'un cœur où tu exerces ton empire, il n'est cependant point d'homme à qui tu ne plaises et qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes : *O ambitio, quomodo omnes torquens, omnibus places!*

Ah, mes frères, si nous n'étions pas aveuglés par les dehors spécieux et séduisants des prééminences du siècle, si nous étions témoins de tout ce qui se passe dans le secret de la vie de ces hommes égarés par l'ambition, qui sont forcés de parcourir des voies si dures et si pénibles pour arriver à un terme qui ne les établit pas dans une situation moins laborieuse, ni plus tranquille, quelle que soit leur fortune, qui de nous voudrait la demander et l'acheter à un tel prix? et surtout si nous faisions réflexion à la bassesse des moyens qu'il faut mettre en œuvre pour faire réussir cette passion que le monde se plaît à soutenir et à relever comme le vice des grandes âmes, qui de nous ne la regarderait comme le caractère le plus marqué des âmes viles et méprisables?

Car ne pensez pas que dans l'homme ambitieux et entreprenant, la justice des moyens supplée au défaut de rectitude et de pureté dans les motifs : en vain les lois sacrées de l'honneur viendront-elles se joindre au langage touchant de la religion pour lui rappeler qu'il n'est qu'un moyen légitime de parvenir aux charges, qui est de s'en rendre digne, que puisque les distinctions ne sont établies que pour l'intérêt et l'utilité publics, ceux-là seuls ont droit d'y aspirer qui sont capables de remplir cette distinction par un mérite supérieur, des talents reconnus, des lumières proportionnées aux besoins et aux avantages de la société dont ils doivent se proposer le bonheur. A ses yeux la religion et l'honneur ne sont que de vains noms, toutes les voies lui paraissent sûres et légitimes dès qu'elles peuvent le conduire à la fortune; il cherche à s'affermir sur la terre, dit le prophète, en passant d'un crime à un autre crime : *Confortati sunt in terra quia de malo ad malum egressi sunt.* (*Jer.*, IX, 3.) L'espérance du succès suffit pour justifier à ses yeux la honte des moyens, et l'iniquité qui l'élève est pour lui une vertu qui le distingue et l'ennoblit. L'intrigue, la cabale, l'adulation, l'infamie, le dirai-je, n'ont rien d'indigne pour son cœur, il n'y a que la

concurrence du mérite) qui l'aigrit et le révolte, et dans le délire qui le poursuit, il éprouverait moins de regret de laisser périr les affaires publiques entre ses mains, que de les voir soutenues et affermies par les soins et les talents d'un homme de bien. *Confortati sunt in terra*, etc.

L'Évangile nous offre un exemple bien frappant de la bassesse qui accompagne les démarches de l'ambitieux dans cette mère insensée qui, remplie des idées de grandeur et de prospérités temporelles que les Juifs attachaient à la qualité de Messie, demanda au Libérateur d'Israël que ses enfants soient assis un jour dans les premières places de ce royaume imaginaire. Sans consulter les desseins de Dieu, sans craindre d'exciter les plaintes des autres apôtres, sans examiner si ceux qui lui inspirent un si vif intérêt sont dignes de remplir ces places distinguées, elle emprunte un langage flatteur et rampant; elle sollicite, elle supplie, elle adore : *Adorans et petens.* (*Matth.*, XX, 20.) C'est qu'en effet, mes frères, la flatterie est inséparable de l'ambition : il faut pour parvenir ménager les passions de ses protecteurs, et s'insinuer dans leurs bonnes grâces par de lâches complaisances, lorsqu'on ne peut mériter leurs suffrages par les talents et la vertu ; il faut supporter des caprices, essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et se condamner à la plus honteuse servitude, avant de faire sentir aux autres tout le poids de ses mépris et de son orgueil : *Adorans et petens.* Ce n'est pas assez de distribuer les éloges et de répandre un encens sacrilége aux pieds des idoles du siècle : pour participer plus sûrement à leurs grâces, il faut devenir leur complice et leur imitateur, partager leurs désordres, répandre dans leur esprit des soupçons injurieux contre le mérite et la vertu ; il faut exciter leur envie et armer son bras pour servir leurs vengeances.

Ah ! mes frères, si les bornes d'un discours pouvaient me permettre de donner assez d'étendue à mes réflexions, il me serait facile de vous faire apercevoir dans les traits qui forment le tableau de tous les siècles, que rien n'est capable d'arrêter les cœurs que domine l'ambition. Tantôt vous verriez cette passion artificieuse se couvrir du voile auguste de la religion, emprunter le langage et l'extérieur modeste de la piété pour cacher la noirceur de ses desseins, et pour séduire avec plus d'assurance ces âmes droites et simples que la sincérité met moins en garde contre la fraude et l'hypocrisie. Tantôt plus audacieuse et plus entreprenante, vous la verriez porter partout la confusion et le désordre, s'applaudir des troubles publics, de la ruine des familles, commander ouvertement les meurtres et les trahisons, allumer le flambeau de la discorde et accoutumer les cœurs aux horreurs du carnage. Vous verriez un spectacle encore plus déchirant : les dignités les plus saintes et les plus redoutables devenir le prix de l'intrigue et des sollicitations humaines, l'ambition ouvrir les portes du sanctuaire et envahir avec scandale l'héritage du Seigneur : *Hæreditate possideamus sanctuarium Dei.* (*Psal.* LXXXII, 13.) Grand Dieu ! de quels excès cette passion ne sera-t-elle pas la source puisqu'elle a pu avilir les ministres du Dieu des pauvres et des humbles, et subjuguer des hommes destinés à détruire l'empire de toutes les passions !

Mon Dieu ! ouvrez donc aujourd'hui nos cœurs à l'onction touchante de votre grâce, et pour rectifier nos jugements sur les honneurs du siècle, faites-nous bien comprendre qu'ils ne sont qu'illusion et que vanité, et que l'éclat séduisant qui les accompagne est si rapide que souvent il n'attend pas le moment de la mort pour s'évanouir, car combien d'hommes qui dès cette vie même, au moment où ils se croyaient le plus affermis, ont entendu cette parole de notre Évangile si désolante pour une âme ambitieuse : Cédez votre place à un autre et retirez-vous : *Da huic locum.* (*Luc.*, XIV, 9.) Épargnez-nous de telles humiliations, ô mon Dieu, en dissipant par les lumières de votre Évangile les erreurs dans lesquelles la corruption du monde pourrait nous entraîner, et ne permettez pas que des honneurs périssables nous ravissent cette gloire immortelle que vous nous réservez dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PRONE V.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Pour le XXIe dimanche après la Pentecôte.

Aimez-vous les uns les autres ; le grand commandement de la loi nouvelle exige de votre part un amour généreux et universel, c'est à cette marque qu'on reconnaîtra que vous êtes les disciples de Jésus-Christ. Aimez, non-seulement ceux qui vous aiment, qui vous recherchent, qui publient vos vertus fausses ou véritables, que seriez-vous en cela de plus que les païens et les infidèles ? mais aimez vos ennemis mêmes, bénissez ceux qui vous affligent et vous persécutent, pardonnez-leur lors même qu'ils refusent de vous pardonner : voilà, mes frères, une maxime qui a fait dans tous les temps la gloire du christianisme et qui a toujours présenté notre religion sainte dans son plus beau jour; c'est ce précepte qui lui a attiré le respect et la vénération de toute la terre, qui lui a fait des disciples jusque dans les régions les plus barbares, et qui lui a fait trouver des admirateurs au milieu même des oracles de la philosophie moderne. Je la vois partout répandue dans nos livres saints cette maxime sublime de l'amour et du pardon des ennemis, mais c'est surtout dans l'évangile de ce jour qu'elle vient s'offrir avec de plus grands développements à nos esprits et à nos réflexions.

Le prince des apôtres venait de demander à son maître combien de fois il serait obligé d'accorder le pardon à celui qui l'aurait

offensé. Sera-ce *jusqu'à sept fois?* et par là il pensait porter le précepte de la charité chrétienne au plus haut degré de perfection : *Usque septies? Je ne vous dis pas seulement jusqu'à sept fois*, lui avait répondu le Sauveur, *mais jusqu'à soixante et dix fois sept fois* (*Matth.*, XVIII, 22); c'est-à-dire autant de fois qu'il vous aura offensé, c'est-à-dire qu'il faut en quelque sorte que votre miséricorde lasse la fureur de votre ennemi si elle ne peut parvenir à la désarmer.

C'est cette réponse dont Jésus-Christ veut nous faire apercevoir la justice dans toute la suite de notre évangile. Pour y parvenir, il emploie une comparaison sensible et familière : c'est un roi qui oblige ses serviteurs de lui rendre compte de leur administration; le premier qui se présente lui est redevable de sommes immenses, mais, à la douleur qu'il semble éprouver, à la résolution qu'il exprime de satisfaire, ce prince généreux non-seulement lui accorde le temps qu'il sollicite, mais lui remet la totalité de sa dette. Mais à peine ce même serviteur a-t-il été comblé des bienfaits de son maître, qu'il rencontre un de ses frères qui lui doit quelques deniers et il en exige le payement avec une impitoyable rigueur; les témoins d'un procédé si injuste sont affligés pour ce dernier débiteur et s'élèvent avec indignation contre celui qui vient de sentir aussi vivement le besoin de l'indulgence et qui refuse d'en reconnaître le devoir.

Et nous aussi, chrétiens, nous sommes affligés sans doute en réfléchissant à l'ingratitude de celui qui se sert de la liberté que ses prières et ses larmes lui ont obtenue pour en dépouiller son frère et le précipiter dans une sombre prison; nous comparons avec étonnement la somme immense dont la générosité du maître l'a acquitté et la dette médiocre dont il exige le payement avec une dureté aussi barbare, et nous applaudissons à la justice du châtiment que le maître exerce contre cet ingrat serviteur; mais profitons de cette figure pour en faire sur nous-mêmes une application salutaire. C'est ainsi, conclut le Sauveur, que votre Père céleste se conduira envers vous : *Sic et Pater vester cœlestis faciet vobis.* (*Matth.*, XVIII, 35.) Malheur donc à vous et à moi, chrétiens, si nous ne pratiquons pas à l'égard du prochain la même charité que le Dieu de miséricorde exerce tous les jours en notre faveur; malheur à nous tous, si dans les offenses que nous recevons de la part de nos frères, nous nous livrons à nos ressentiments et à nos vengeances : *Sic et Pater vester cœlestis*, etc.

De là la nécessité de vous entretenir aujourd'hui sur le pardon des injures. J'en conviendrai avec vous, mes frères, c'est l'acte le plus pénible de notre religion, c'est de tous nos devoirs celui dont l'observation coûte le plus au cœur, parce que de toutes les passions qui tyrannisent le cœur, la haine est la plus furieuse et la plus persévérante. Cependant, c'est le précepte le plus universellement recommandé dans nos livres saints, et je dois vous en faire connaître l'étendue ainsi que les motifs qui peuvent en faciliter la pratique. Mon Dieu ! il me faut une grande confiance dans l'onction touchante de votre grâce pour traiter un sujet qui a presque toujours été l'écueil du zèle et des efforts des ministres de votre parole sainte. Ne craignons pas de l'avouer de nouveau, mes frères, pardonner sincèrement et de bonne foi, pardonner pleinement et sans réserve, c'est ce que le christianisme a de plus sublime, de plus héroïque et de plus parfait. Je sais qu'avant que le Dieu de l'Evangile n'eût fait entendre ses oracles, on avait vu sur la terre de grands exemples de générosité et de clémence ; je sais qu'il s'était trouvé des hommes qui, par l'effort de leurs raisonnements, s'étaient élevés jusqu'à comprendre qu'il est glorieux de pardonner un outrage, mais là s'était arrêté la raison humaine, et ces systèmes du paganisme qui ont attiré l'admiration de tous les siècles, étaient plus propres à flatter la vanité qu'à convaincre les esprits et toucher les cœurs, parce qu'ils ne tendaient qu'à surmonter une faiblesse par une autre faiblesse, une passion par une autre passion, le ressentiment et la vengeance par l'orgueil et l'ostentation. En effet, mes frères, quelle était la conduite de ces sages formés à l'école de la philosophie humaine? Ce n'était point assez pour leur constance de supporter les injures, de braver les affronts, ils voulaient être froids et insensibles à tous les mouvements de la nature, et par cette patience imaginaire, ils n'étaient ni époux, ni pères, ni amis, ni sujets, le nom de philosophe faisait toute leur gloire. Que peut contre moi la calomnie, s'écriait ce farouche disciple du Portique? que m'importent les révolutions des peuples et des empires? que l'ennemi renverse nos murailles, qu'il arrache mes enfants des bras de leur mère éplorée? je ne donnerai point de larmes à des malheurs qui ne sauraient m'atteindre : libre au milieu des fers, tranquille sous les ruines de nos villes, je n'ai rien perdu si ma constance a triomphé. Orgueilleuse philosophie, tu ne vois pas que cette insensibilité ne tend qu'à affaiblir tous les devoirs, qu'à rompre tous les liens de la société, tu ne vois pas que la vertu que tu te flattes en vain de posséder, n'est que l'ordre dans nos penchants et nos affections, qu'elle n'obtient de mérites que par les efforts et les sacrifices, et que là où il n'y a point d'efforts et de sacrifices il ne saurait exister de vertu ?

Je ne viens donc point, chrétiens, outrager ici les sentiments de la nature, en préconisant une morale contraire aux affections les plus légitimes, je ne viens point vous dire que vous devez vous montrer insensibles aux injures, que la violence qui vous dépouille ne vous enlève rien, et que la perte des biens présents ne doit point vous jeter dans l'affliction ; ce langage de l'enthousiasme ne serait point celui de la religion :

elle ne dit pas à ses disciples : Vous n'aimerez rien sur la terre, mais vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses ; elle ne leur dit pas : Vous ne souffrirez point, vous ne serez point affligés, mais elle leur dit : Vous serez exposés tous les jours aux coups de la tribulation. Les passions des hommes causent de si étranges ravages dans la société qu'il est bien difficile de se soustraire aux inimitiés et aux vengeances. Vous souffrirez donc, et vous n'opposerez que les armes de la patience. On vous maudira et vous vous vengerez par des bénédictions. Vous serez offensés sans droit, sans raison, sans justice, à cause de vos vertus mêmes, et il vous faudra pardonner et vous réconcilier, parce que c'est le précepte et la loi de l'Evangile : *Benefacite his qui oderunt vos.* (*Matth.*, V, 44.)

C'est ainsi que le pardon des injures devient une loi particulière au christianisme et un des dons les plus précieux qu'il ait faits à l'humanité : la loi même donnée par Moïse, la plus parfaite que les hommes eussent jamais vue, ne développait ni le principe, ni les motifs, ni l'étendue de ce précepte. Elle proscrivait la vengeance, interdisait la haine, commandait les services envers les ennemis, mais elle n'allait pas jusqu'à prescrire l'amour. Ce précepte sublime était resté dans le sein de Dieu, jusqu'au moment où Jésus-Christ vint détruire le mur de séparation que le péché avait élevé entre le ciel et la terre.

Aussi, à peine a-t-il entrepris le grand ouvrage de la rédemption, qu'il s'empresse de fixer tous les esprits sur cette grande maxime du pardon des injures. Il n'attend pour la publier ni le cours ni la fin de sa mission : c'est pour ainsi dire à son entrée dans le monde, à sa première prédication, à son sermon sur la montagne, où, entouré de cette multitude qu'attirait la sainteté de ses œuvres et la sublimité de sa doctrine, que ce souverain législateur fait entendre cet oracle : Peuples, soyez attentifs à ma parole. Jusqu'ici on ne vous a présenté que des traditions mensongères capables d'étouffer la voix de la nature et de relâcher les liens qui doivent vous unir : jusqu'ici on s'est efforcé de vous entretenir dans cette erreur dangereuse : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi ; pour moi, au contraire, je viens vous dire : Aimez votre ennemi et faites du bien à ceux qui vous haïssent. *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.* (*Ibid.*) Voilà, chrétiens, par où votre Dieu a commencé la carrière de sa mission. De tout cet assemblage de vérités éternelles qu'il venait nous annoncer, c'est la première qu'il s'empresse en quelque sorte de répandre ; c'est le premier oracle qui soit sorti de sa bouche divine ; le premier principe de morale qu'il communique aux hommes ; le premier acte de législateur qu'il ait fait sur la terre, et comme la pierre fondamentale sur laquelle devait porter l'édifice de sa religion sainte. Il semble qu'il n'ait été envoyé de son Père que pour prescrire le précepte de l'amour et du pardon des ennemis.

Ce n'est pas sans doute que ce divin Maître ignorât quels avaient été les principes du monde à cet égard ; et quels ravages la passion de la haine avait causés da s l'univers. Il savait que dans tous les âges la société avait été troublée par ses fureurs, que les droits les plus sacrés avaient été méconnus, que les villes et les empires avaient été ensevelis sous leurs ruines : il savait que le torrent qui ravage, le feu qui consume, les flots d'une mer qui ouvre ses abîmes, ne sont qu'une faible image du désordre d'un cœur livré aux transports de la vengeance : il savait donc que sa doctrine comparée à celle des passions et des préjugés ne pouvait manquer de surprendre et de révolter tous les esprits, et cependant, dit saint Augustin, bien loin que cette pensée arrête les mouvements de son zèle, elle contribue à l'affermir et à l'enflammer. Vous l'avez entendu dire, vous l'entendez tous les jours : qu'il est permis de haïr son ennemi et de s'en venger : *Audistis quia dictum est : Odio habebis inimicum.* (*Ibid.*, 43.) Mais est-ce votre Dieu qui a prononcé cette maxime insensée ? Non, les principes de sa morale sont invariables pour tous les temps et pour tous les lieux. Ce sont ces pharisiens hypocrites qui, accoutumés à ajouter à tous les vices la lâcheté et l'imposture, et à couvrir des intérêts du ciel les vices de leurs passions, ont pu seuls altérer la loi de votre Créateur : *Audistis*, etc.

Qui peut vous tenir encore ce langage séducteur ? c'est ce monde profane, trop esclave de ses intérêts et de ses préjugés pour admettre la vertu dans des actions qui contrarient et qui affligent la nature, c'est ce monde le théâtre des scandales et de la perfidie, où l'on ne se connaît que pour se trahir, où tous les talents sont inutiles sans le talent de nuire, et où l'art de parvenir n'est que celui de supplanter et de perdre ses ennemis. Voilà les maîtres qui vous apprennent que vous ne devez point de pardon à celui qui vous a offensés : *Audistis quia dictum est*, etc. A ces oracles de mensonges, Jésus-Christ vient opposer l'autorité et la sagesse de son Evangile, et pour vous faire apercevoir plus clairement la supériorité de sa morale sur celle des hommes, il a soin de vous avertir que c'est lui qui fait entendre sa voix : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Ah ! s'écrie ici un docteur de l'Eglise, en commentant ce texte de la loi nouvelle : Cette seule expression est bien propre à nous pénétrer de la grandeur et de l'excellence du précepte : elle est bien capable de nous convaincre que c'est par là que Jésus-Christ a voulu qu'on distinguât ses disciples, et que les chrétiens eussent non-seulement des amis comme tous les autres hommes, mais qu'ils fussent les seuls dans l'univers pour qui il n'y eût point d'ennemis : *Amicos diligere omnium est, inimicos solorum Christianorum.*

Mais, chrétiens, ce qu'il nous importe

surtout de bien comprendre, c'est que ce précepte est universel pour les personnes et pour les injures, parce qu'il découle du grand commandement de la loi nouvelle, parce qu'il n'est que la loi de la charité appliquée à ceux qui nous ont offensés. Il ne suffit donc pas, pour se conformer aux usages et aux bienséances du monde, de garder encore quelques mesures avec son ennemi, tandis qu'on pourrait lui faire sentir tout le poids de son ressentiment, il ne suffit pas de ne porter qu'une atteinte légère à sa réputation lorsqu'on pourrait la détruire, de ne l'attaquer que par la médisance lorsqu'on pourrait le noircir par la calomnie, de se contenter enfin de le rendre l'objet de l'humiliation et du mépris, lorsqu'on se connaît assez puissant pour l'immoler et pour le perdre. La loi du Seigneur vous défend toute espèce de vengeance, celle qui demeure dans les bornes de la malice, aussi bien que celle qui va jusqu'aux transports de la fureur ; elle réprouve jusqu'au désir de nuire puisqu'elle vous oblige de pardonner du fond du cœur : *De cordibus vestris*. (*Matth.*, XVIII, 35.) Si vous ne deviez vous conduire que d'après les idées et les jugements des hommes, vous pourriez vous en tenir à un extérieur de modération et de prudence, mais votre Dieu exige le sacrifice du cœur et des sentiments, et si le cœur ne pardonne pleinement et sans réserve, vous resterez toujours chargé du crime de la vengeance : *De cordibus vestris*.

Maintenant, mes frères, interrogez vos dispositions, et si vous admettez que Dieu ait un droit incontestable à vous assujettir à ses préceptes, quels prétextes pourriez-vous donc alléguer pour justifier vos inimitiés ? opposerez-vous à la loi du pardon, des répugnances naturelles, les maximes du monde, la crainte des jugements des hommes ? Mais si vous êtes chrétiens de cœur et de sentiment, toutes ces excuses et ces prétendues justifications ne sauraient l'emporter dans votre esprit sur les ordonnances de la loi du Seigneur, puisqu'elle ne vous prescrit aucun sacrifice, dit saint Jérôme, qui ne dépende de vous et de votre volonté, et qu'on vous voit faire tous les jours pour vos passions ce que vous n'avez pas le courage d'entreprendre pour la vertu. Souffrez, en effet, que je vous le demande, ô vous qui prétendez ne pouvoir étouffer le ressentiment d'une injure, éprouvez-vous des répugnances aussi invincibles lorsqu'il s'agit de votre élévation et de votre fortune? Lorsque l'ambition vous domine, ou que la voix de la cupidité se fait entendre, vos affections se plient facilement à vos vues et à vos projets. On vous voit perdre en un instant cette hauteur, et cette fierté qui portaient le trouble et l'effroi dans tous les cœurs ; on vous voit supporter des mépris, dévorer des rebuts et des humiliations ; on vous voit devenir complaisant, souple, rampant peut-être, pourvu que vous ayez l'espérance d'obtenir ce qui peut flatter vos goûts et vos désirs : et le commandement du Seigneur, et les consolations de la foi, et les motifs de la charité chrétienne ne peuvent vous faire surmonter l'injuste opposition qui vous éloigne de votre frère?

Vous regarderez comme un sacrifice trop pénible pour la nature de mettre vos penchants d'accord avec vos intérêts éternels, mais ne savez-vous pas que ce n'est point selon la nature que votre Dieu l'exige de vous, mais selon la grâce qui ne vous manquera jamais, et qui sera assez puissante pour vous soutenir ? Ne savez-vous pas que pour un chrétien l'héroïsme consiste à entendre et à imiter Jésus-Christ pardonnant à ses bourreaux ; que pour être dédommagé de la perte des biens, de l'honneur, de la vie, c'est assez pour lui de ce témoignage consolant : Lorsque je pardonne une injure, je remplis le précepte le plus pénible, mais aussi le plus méritoire de ma religion ; Dieu est témoin de mes efforts et de mon sacrifice, mais il sera un jour ma récompense.

Ne nous dites donc plus, mes frères : Mon ennemi a dirigé contre moi les outrages les plus sanglants, il a trahi mes plus chers intérêts, il a abusé pour me nuire des lois sacrées de la confiance et de l'amitié, il s'est opposé à mon bonheur, et le sentiment de la bienveillance ne peut plus se rétablir dans mon âme. Il s'est opposé à votre bonheur? âme chrétienne, destinée à être éternellement heureuse par l'amour et la connaissance du souverain bien, vous avez donc oublié votre auguste caractère, votre grandeur, vos espérances? est-ce dans la jouissance des objets terrestres que vous devez placer votre félicité? avez-vous été rachetée par un prix infini pour des avantages si frivoles? Jésus-Christ votre chef et votre modèle a-t-il voulu naître et mourir dans la pauvreté pour vous inspirer une idée aussi avantageuse de la gloire et des honneurs de la vie présente? Ah ! si vous placez votre bonheur dans ces objets périssables, je sens que vous ne pouvez aimer le concurrent qui vous les dispute, ou l'homme injuste qui vous les ravit, mais votre haine ne sera pas moins coupable, parce que vos affections sont déréglées.

L'avare qui n'a jamais connu le plaisir de répandre des bienfaits, de soulager celui qui souffre, de mêler ses larmes aux larmes des malheureux, ne pourra pas aimer, sans doute, celui qui s'oppose à sa fureur d'accumuler, mais cette cupidité qui fait son crime pourra-t-elle excuser son aversion ? L'ambitieux dévoré par la soif des honneurs et de la gloire mondaine sera-t-il en droit de perdre son rival, parce qu'il s'est fait un système de sacrifier tous les devoirs à sa passion? L'homme insensé qui attaque la vie de son semblable, en même temps qu'il expose la sienne, osera-t-il dire pour justifier sa fureur : L'opinion publique m'a subjugué, j'ai redouté les vrais discours de la multitude, l'honneur me commandait la vengeance, et

la loi qui me l'interdisait ne pouvait me garantir aux yeux du monde du reproche de la lâcheté et de l'infamie. Homme coupable, ne savez-vous pas que le monde n'est qu'un faux juge dans ce qui regarde la honte ou l'honneur? et qu'il n'appartient qu'à Dieu de juger de l'un et de l'autre? vous vous croiriez déshonoré parce que le monde a attaché la gloire à la vengeance, et l'opprobre au pardon? mais, s'il plaisait au monde d'attacher l'honneur à l'injustice, au parjure, à l'adultère, à l'incrédulité, toutes les passions, tous les crimes pourraient devenir des titres de gloire, et dites-moi alors quel précepte de l'Evangile nous resterait-il à observer aujourd'hui surtout, et dans ce siècle impie où presque toutes les idées d'ordre et de vertu sont renversées? Pour confondre la vanité de vos prétextes, et vous convaincre jusqu'à quel point vous êtes en contradiction avec vous-même, je ne veux vous présenter que cette courte réflexion : Si le devoir vous demandait de faire pour votre Dieu ce que vous êtes disposé à faire tous les jours pour le monde ; s'il vous fallait encore comme dans les premiers siècles du christianisme souffrir la proscription des biens, l'exil, les chaînes, mourir enfin pour la foi, ah! je ne crains pas de l'avancer, on ne trouverait point en vous le défenseur et le héros de la religion. Et lorsque la voix du monde et des préjugés se fait entendre, lorsqu'il s'agit de terminer ce que vous appelez une affaire d'honneur, qui doit souvent son origine aux motifs les plus coupables, à une discussion élevée au milieu des plaisirs et de la débauche, vous obéissez sans contrainte à la voix du monde et des préjugés, la vengeance et la mort deviennent pour vous un devoir; alors, dans un âge où vous pourriez réaliser les plus heureuses espérances pour la religion et pour la patrie, dans un âge où tous les objets qui vous environnent devraient contribuer à vous rattacher à la vie, il faut qu'au mépris des lois divines et humaines, à la honte des mœurs et de votre raison, vous exposiez votre éternité aux hasards d'un combat, avec un rival que souvent vous ne connaissez pas assez pour le haïr ; il faut enfin que, victime de l'opinion des hommes, vous terminiez comme un vil gladiateur une vie que votre Créateur ne vous avait accordée que pour la recherche du bien et la pratique de la vertu !

Spectacle déchirant qui a fait verser tant de larmes à l'humanité, qui a répandu tant de fois le deuil et la consternation dans les familles, déplorable frénésie, fruit de l'ignorance et de l'aveuglement des siècles barbares inconnue à ces anciens peuples si renommés par leurs exploits et que leur courage avait rendus les maîtres du monde ! Ah! chrétiens, je le sais, je n'aurai point la consolation d'en avoir inspiré l'horreur à ces hommes qui rougiraient d'être les martyrs de Jésus-Christ, et à qui le sacrifice de la vie n'offre plus rien de pénible, lorsqu'il est contraire aux lois de la raison, de la nature, et de la société. Mais, au moins, j'ai la confiance avant de descendre de cette chaire chrétienne, que vous n'aurez pas entendu en vain le précepte du Seigneur, vous, mes frères, dont les cœurs sont faits pour la religion, vous surtout, qui coulez vos jours loin du trouble et du tumulte des armes, et au milieu des fonctions paisibles de la société.

Voulez-vous remplir sans reproche, les obligations que vous impose votre auguste caractère, voulez-vous semer de quelques vertus votre carrière, et passer les années rapides de votre pèlerinage, sans haine, sans aigreur, sans désir de vengeances? dirigez toutes vos affections vers le bien. Ne soyez ni injustes, ni mondains, ni voluptueux, transportez votre plus grand intérêt dans l'avenir, et vous vous écrierez avec l'âme fidèle : Mon Dieu ! je sais que votre miséricorde fait tout servir à mon bonheur; dans la confiance que m'inspire cette vérité, que m'importe que les hommes travaillent à me nuire, puisque je découvre par les vues de la foi que les obstacles qu'ils mettent à mon bonheur deviennent pour moi des ressources puissantes de salut, je dois les plaindre, sans doute, puisqu'ils sont assez malheureux pour être injustes; mais je dois les aimer, puisqu'ils sont mes frères, que vous les aimez vous-même, et que votre grâce est assez puissante pour les rétablir dans l'héritage de vos enfants. Je compare les biens présents avec l'espérance des avantages futurs, et je sais qu'il vaut mieux perdre tout ce qui passe avec le corps, que de renoncer à la charité qui est le fondement du bonheur éternel : *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucri faciam.* (*Phil.*, III, 8.)

PRONE VI.

SUR LA FOI QUI DOIT ACCOMPAGNER UNE BONNE COMMUNION.

Pour le XXIIIe dimanche après la Pentecôte.

Dicebat enim intra se : Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero. (*Matth.*, IX, 21.)

Elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher le bord de sa robe, je serai guérie.

Qu'elles sont dignes de notre admiration et de nos éloges, mes frères, les paroles de cette femme, affligée depuis longtemps d'une infirmité qui l'avait réduite à une extrême langueur. Le moyen qu'elle emploie pour parvenir à sa guérison, montre bien toute la grandeur de sa foi et toute l'étendue de sa confiance dans le Sauveur du monde. Témoin des miracles éclatants qu'il opère en faveur de tant d'autres, elle espère qu'il ne sera pas moins puissant et moins miséricordieux pour elle. Malgré la faiblesse de son état, elle s'efforce de percer la foule qui environne cet Homme-Dieu, elle ne craint pas d'en être accablée, et elle parvient enfin par degrés jusqu'auprès du Sauveur, sa confiance est si vive qu'elle ne croit pas qu'il soit nécessaire de lui exposer sa douleur, de lui adresser ses prières, de réclamer ses bienfaits ; elle se persuade

que c'en est assez pour elle et qu'il lui suffit de toucher ses vêtements, pour ressentir les effets de cette vertu divine dont il donne tous les jours de si éclatants témoignages : *Si tetigero tantum*, etc. Ses espérances ne furent pas trompées, chrétiens, à la grâce qu'elle avait désirée, le Fils de Dieu en joint une autre encore plus précieuse, en lui déclarant que le prix de sa foi est non-seulement sa guérison, mais aussi, son salut. Ma fille, rassurez-vous, votre foi vous a sauvée : *Confide, filia, fides tua te salvam fecit.* (*Ibid.* 22.) Dans cette vertu, qui sortit des vêtements du Sauveur pour opérer la guérison de cette femme de notre évangile, les saints Pères ont remarqué l'emblème des grâces abondantes, attachées à la participation de cet auguste sacrement où nous recevons Jésus-Christ même en personne, où par un prodige qui en renferme une multitude d'autres, il vient opérer avec nous, l'union la plus réelle, la plus intime, la plus admirable que peut inventer l'amour divin, et où il nous communique en quelque sorte la plénitude de son être et de sa divinité. Bienfait ineffable que le langage des hommes et celui des anges ne saurait jamais exprimer, bienfait immense dont il n'est pas plus accordé à notre cœur de sentir toute l'étendue, qu'à notre esprit de comprendre toute la profondeur du mystère qui nous le présente ; bienfait incompréhensible, qui surpasse les lumières de la sagesse humaine, en même temps qu'il semble épuiser les efforts de la puissance divine, puisque d'après le langage de saint Augustin, Dieu, tout grand, tout immense qu'il est en miséricorde ne pouvait faire aux hommes un plus riche présent.

Nous le savons tous, chrétiens, que l'adorable sacrement de nos autels est un prodige d'amour qui renouvelle sans cesse parmi nous, l'inappréciable bienfait de la rédemption. Nous savons tous que le Dieu qui se communique à nos âmes sous les symboles sacrés, est une victime sainte qui apaise la colère céleste. Nous savons tous que dans ce mystère de charité il abandonne l'appareil redoutable du juge pour prendre envers nous le titre du père le plus tendre, de l'ami le plus généreux. Nous savons tous, en un mot, que Jésus-Christ, dans ce banquet sacré qu'il nous prépare, ne descend du trône de sa gloire que pour devenir sur la terre notre nourriture, notre force et notre consolation. Nous le savons, et pourquoi ne cherchons-nous donc pas à répondre avec plus de conformité aux desseins de ses miséricordes sur nous? pourquoi cette nourriture céleste, au lieu de détruire nos langueurs et nos infirmités spirituelles, nous laisse-t-elle toujours aux prises avec nos vices et nos penchants déréglés? pourquoi enfin, en nous éloignant des marches du sanctuaire, nos œuvres n'annoncent-elles pas à toute la terre que le Dieu qui réside dans nos âmes est le Dieu des vertus ?

Ah ! mes frères, confessons-le sans crainte de nous tromper, si nos communions nous laissent toujours froids et insensibles dans le service du Seigneur, si elles ne fixent pas nos irrésolutions, si elles ne brisent pas les chaînes de nos habitudes criminelles pour nous établir dans un état permanent de paix, de justice et d'innocence ; c'est qu'elles ne sont pas accompagnées de ces dispositions de foi et de désir qui, dans la participation des choses saintes, sont seules capables d'ouvrir pour nous les trésors de la grâce, et de faire dominer l'empire de la charité sur tous nos sentiments. C'est afin de les ranimer en vous, ces dispositions, que je vais m'appliquer, dans cette instruction, à vous en faire sentir la nécessité et les avantages ; puissiez-vous, chrétiens, les graver si profondément dans vos cœurs, qu'elles éloignent de vous le désir des biens terrestres pour vous faire goûter les délices de la céleste patrie, et vous attacher inviolablement à la loi de votre Dieu.

La profondeur du mystère de l'Eucharistie, où la raison humaine se perd et se confond, et les bienfaits précieux que Dieu répand sur l'homme, dans cet auguste sacrement, prouvent assez que nous devons recevoir le corps de Jésus-Christ avec une foi vive et un désir ardent de nous unir à cette source de grâces : deux dispositions qui doivent accompagner une bonne communion et qui renferment des vérités assez intéressantes pour que je m'efforce de les mettre dans tout leur jour.

La vivacité des sentiments de notre cœur suit presque toujours l'intime conviction de notre esprit, et nous pouvons avancer avec assurance que la faiblesse de notre foi est l'unique cause de la froideur et de l'indifférence que nous éprouvons dans la participation des saints mystères. Si l'homme pouvait percer le voile qui couvre à ses yeux l'auguste sacrifice de la nouvelle alliance ; s'il voyait les portes du sanctuaire éternel s'ouvrir à la voix du ministre du Très-Haut, le Dieu de majesté descendre au milieu de l'éclat et de l'appareil de sa gloire accompagné d'une multitude d'intelligences célestes, ces esprits si purs et si saints pénétrés en sa présence d'une frayeur respectueuse et ne se croyant pas dignes d'arrêter leurs regards sur sa personne divine ; s'il apercevait sous ces symboles sacrés toute la splendeur de la Majesté suprême et la terreur qu'elle inspire, il ne participerait à l'immolation de l'Agneau sans tache qu'avec cette humilité profonde, cette crainte filiale, cette dévotion vive que la dignité du mystère doit inspirer ; le sentiment de son néant et de sa bassesse le ferait trembler à l'approche de ce sanctuaire redoutable ; et loin d'apporter à cette action sainte un esprit distrait et occupé par les intérêts du siècle, un cœur enchaîné et appesanti par le charme séducteur des passions du monde, il craindrait qu'il ne sortît du sein de nos tabernacles des foudres et des éclairs, pour punir le mortel téméraire à qui la présence du Tout-Puissant ne peut imprimer une frayeur respectueuse.

Mais ce mystère de charité envers les hommes n'offre rien qui en impose à nos sens. Le Dieu de l'Eucharistie n'est point environné de cet appareil imposant qui annonce le Dieu de domination et de puissance : ce n'est pas même ce Dieu qui, pendant les années de sa vie mortelle, tempérait l'éclat de sa gloire, et qui à travers les ombres de l'humanité, laissait entrevoir de temps en temps les merveilles du Maître du monde. On n'aperçoit plus autour de son trône ces barrières formidables qui rendaient autrefois sa présence inaccessible. Tout inspire auprès de lui la confiance et la paix, et il ne nous demande pour approcher de son sanctuaire que les sentiments de notre amour et de notre foi.

De là cette froideur, cette dissipation, ce dégoût que la plupart des chrétiens font paraître dans l'usage de cette nourriture céleste; emportés par les inutilités et les occupations frivoles du siècle, cette action sainte ne réveille plus leur piété; ils n'entretiennent plus avec Jésus-Christ ces rapports secrets, ces liaisons intérieures, cette communication intime, qui sont le fruit du recueillement et de la prière, et qui fait goûter tout le charme et tous les délices du pain des anges. Accoutumés à une vie toute extérieure, livrés à des pensées mondaines et terrestres, les prodiges qui ne frappent pas leurs sens ne les touchent que faiblement, et ils n'éprouvent qu'une dévotion stérile et languissante dans un mystère qui, par les trésors inépuisables des grâces qu'il renferme, devrait leur faire verser à chaque instant des larmes de tendresse et de reconnaissance.

Oh! combien la foi nous devient donc nécessaire pour présenter les dons de Dieu avec vivacité à nos esprits, et pour pénétrer nos cœurs de la dignité et de l'excellence d'une sainte communion! Il faut que la lumière vive et pure dissipe les nuages épais qui environnent le sanctuaire, qu'elle montre, sous ces signes mystiques, la victime sans cesse renaissante de nos péchés qui sera la nourriture des élus jusqu'à la consommation des siècles; il faut enfin qu'elle présente à nos yeux ce Maître du monde devant qui les peuples et les nations ne sont que cendre et que poussière, qui vient prendre possession de notre âme pour l'orner de ses dons les plus précieux, y rétablir la justice et la paix, et y affermir l'empire de toutes les vertus.

C'est alors qu'à la lueur de ce flambeau sacré, le chrétien fidèle découvre toute l'étendue des miséricordes du Seigneur, et que s'appliquant à connaître et à respecter la sainteté infinie de l'adorable sacrement, il ne se présente à la table sainte qu'avec une vénération proportionnée à la grandeur du mystère; il sait que le Dieu qui repose sur nos autels est un Dieu sévère et terrible dans ses jugements, qu'il aperçoit des taches et des imperfections dans ses anges mêmes, et qu'il ne découvre souvent que des crimes là où l'œil de l'homme ne voit que des vertus; il se montre attentif à ces paroles redoutables de l'apôtre saint Paul : Que celui qui boit indignement le sang de Jésus-Christ boit sa propre condamnation. *Qui manducat et bibit indigne, judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI, 29.) Du fond de ces tabernacles où réside la plénitude de la Divinité, il entend retentir ces paroles formidables que prononçaient les ministres, dans les premiers âges du christianisme, avant d'appeler les fidèles à la participation des saints mystères, et qui répandaient la terreur dans les âmes les plus ferventes : Loin d'ici les profanes et les prévaricateurs : les choses saintes ne sont que pour les saints : *Sancta sanctis.*

Mais parce que d'après la remarque du saint évêque de Genève et des autres docteurs qui ont traité des dispositions nécessaires à cet acte le plus auguste de la religion, le but de l'épreuve ordonnée par l'apôtre des nations, et de l'anathème prononcé par l'Eglise n'est point de tenir l'âme séparée de Jésus Christ, mais plutôt de l'engager à s'en rapprocher par des efforts soutenus dans la pratique des préceptes évangéliques. Le chrétien dirigé par la foi ne se borne pas à verser des larmes stériles sur son indignité, et à se perdre dans l'abîme de sa fragilité et de ses faiblesses ; il s'empresse de détruire le mur de séparation, de préparer les voies du Seigneur, d'éloigner les obstacles qui pourraient tarir pour lui les sources de la grâce, de réparer les ravages du péché ; et comme il est convaincu que ce n'est pas assez respecter la sainteté du sacrement lorsqu'on se contente de retrancher les scandales, et de fuir tous les excès du vice et de la corruption, il s'applique à retracer dans ses mœurs celui qu'il veut recevoir dans son cœur.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu humilié et anéanti ; il renonce donc à l'amour et à la recherche de cette gloire mondaine, qui se plaît à étaler l'appareil fastueux de ses titres et de ses dignités, et à l'exemple de ses apôtres, loin de rechercher l'estime et l'applaudissement des hommes, il se trouve heureux d'être l'objet de leurs mépris et de leurs persécutions et il regarde un jour d'humiliation et d'opprobre comme un jour d'honneur et de triomphe.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu obscur et inconnu. On le voit à son exemple s'accoutumer au silence de la retraite et de la solitude, éviter le tumulte et la dissipation du siècle, s'éloigner de ces assemblées et de ces théâtres profanes qui présentent tant d'opposition avec les maximes austères de l'Evangile et ces promesses solennelles prononcées à la face de nos autels dans ce premier sacrement qui nous confère la grâce de l'adoption et qui nous établit les cohéritiers de Jésus-Christ.

Le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de paix et d'union et il s'applique à bannir de son cœur toute haine et toute antipathie contre le prochain ; il n'ignore pas que l'ad-

mission à la table sainte est le lien extérieur qui en unissant à Jésus-Christ leur chef les enfants de l'Eglise, les réunit tous entre eux, et il se montre attentif à la doctrine de l'apôtre de la charité, qui décide que celui qui ne chérit pas son frère qui est présent à ses regards ne peut pas se flatter d'aimer son Dieu qu'il ne voit pas : *Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum quem non videt quomodo potest diligere ?* (I *Joan.*, IV, 20.)

Enfin le Dieu de l'Eucharistie est un Dieu de pureté et de sainteté, et le chrétien fidèle cherche à se rapprocher de ce divin modèle autant que la fragilité de sa nature et la faiblesse de son cœur peuvent le lui permettre : quoiqu'il sache que les dispositions les plus pures et les plus parfaites laisseront toujours une distance infinie entre la dignité de l'homme et celle du sacrement, entre le bienfait et la reconnaissance, il se prépare à cette action redoutable par l'éloignement du monde, la mortification des sens par une vie intérieure et recueillie, il éloigne jusqu'au souvenir dangereux des fautes qu'il a déplorées au tribunal sacré, il prend contre les rechutes toutes les mesures et toutes les précautions dont sa faiblesse lui fait sentir la nécessité, il évite jusqu'à ces entretiens et ces liaisons qui n'égarent point l'esprit mais qui l'appesantissent vers la terre, qui ne séduisent point le cœur, mais qui l'attachent aux frivolités du monde, qui ne conduisent point à de coûteux écarts, mais qui sont un obstacle aux grandes vertus. C'est par de telles précautions qu'il ouvre son âme aux sentiments de la dévotion la plus vive, qu'il trouve son bonheur et sa joie dans la nourriture du pain des anges, et qu'il s'écrie avec bien plus de motifs que le Roi-Prophète dans les transports de son admiration : Qu'est-ce que l'homme ô mon Dieu pour que vous daigniez vous ressouvenir de lui, pour que vous lui fassiez la faveur de le visiter ! (*Psal.* VIII) que vos tabernacles sont aimables ô Dieu des vertus ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.* (*Psal.* LXXXIII, 2.) Anges du ciel, justes de la terre qu'environnez les saints autels, célébrez à jamais la gloire du Seigneur, et ses miséricordes incompréhensibles sur les hommes, et que les accents de vos bénédictions et de vos louanges s'unissent à la reconnaissance que m'inspirent ses bienfaits.

C'est par de tels transports, mes frères, que la piété s'exprime lorsque le flambeau de la foi nous éclaire dans la participation des saints mystères, et qu'il fixe notre esprit à des vérités si consolantes. L'admiration, le respect, la ferveur croissent toujours avec la vivacité de cette lumière, et le cœur s'ouvre tout entier à des objets où il découvre la source de sa joie et de sa félicité. Telles seraient sans doute les dispositions des fidèles, si la foi les conduisait aux pieds des autels, et leur faisait sentir tout le prix de cette nourriture céleste. Mais hélas ! vous le savez comme moi, mes frères, ce feu divin qui devrait embraser toute la terre, et nous rendre presque sensible la présence de Jésus-Christ sur nos autels, réveille à peine notre attention sur la grandeur et l'excellence du sacrement. Le corps adorable du Fils de Dieu n'est presque jamais discerné des aliments ordinaires ; on le reçoit sans le sentir, on s'en nourrit sans y trouver la vie, et on le porte dans son âme sans s'unir avec lui. Au milieu de ce que la religion nous présente de plus auguste et de plus terrible, l'esprit se livre à des idées frivoles et terrestres, la piété n'étant plus éclairée par la foi s'éteint dans la familiarité des choses saintes ; le cœur faiblement remué passe du dégoût à la tiédeur, de la tiédeur à l'insensibilité, de l'insensibilité au mépris, du mépris à l'impiété peut-être et au sacrilége ; et c'est ainsi, dit saint Ambroise, que le sacrement de salut devient le sceau funeste de la réprobation, et que Jésus Christ n'apercevant point dans une âme son esprit et sa loi, loin d'être un Dieu sauveur qui la sanctifie est un Dieu vengeur qui le condamne et qui le réprouve : *Si non mutat vitam, magis occiditur, quam vivificatur.*

Hélas ! mes frères, que sont-ils devenus ces temps heureux de la primitive Eglise où les accroissements et les triomphes de la foi annonçaient d'une manière touchante et presque sensible la présence réelle de l'Homme-Dieu dans le sacrement de nos autels ? Alors le sang de la nouvelle alliance devenait une source féconde de ces vertus éclatantes que nous contemplons avec admiration, et que nous n'osons, dans le ravissement où elles nous jettent, proposer à notre imitation. Alors les enfants de l'Eglise venaient puiser à la table sainte ce courage et cette constance héroïques qui les faisaient triompher des persécutions et des supplices : de l'autel ils volaient au martyre, et ils allaient recevoir auprès du Dieu du ciel la récompense des vertus que le Dieu de l'Eucharistie avait formées dans leurs cœurs.

Ah ! reconnaissons-le en frémissant, mes frères, de quel étonnement, de quelle indignation ne seraient-ils pas saisis, s'ils reparaissaient un moment au milieu de nous, ces chrétiens si purs et si fervents, et qu'ils fussent les témoins de notre indifférence et de nos mépris pour l'action la plus auguste du christianisme ! Dans ces jours douloureux pour lesquels la Providence nous a réservés, malgré les blessures profondes de l'Eglise, malgré les attentats de l'hérésie et les ravages de l'impiété, le sacrifice de propitiation se renouvelle encore entre nos mains, c'est toujours la même victime qui s'immole sur nos autels, mais ce n'est plus le même peuple qui vient y participer. Nous voyons encore des communions, mais trop souvent nous n'apercevons ni les vertus qui disposent au sacrement, ni les vertus que le sacrement doit produire. En considérant ce trésor inépuisable de grâces que Dieu répand sur une terre bien préparée, une seule communion devrait suffire pour

faire des saints, et après un très-grand nombre de communions, on n'est pas encore parvenu au premier degré de la sainteté, on sort du sanctuaire avec toutes ses faiblesses et ses imperfections, et on ne s'est pas corrigé d'un seul vice. Cette âme, tant de fois arrosée du sang de Jésus-Christ, est encore livrée tout entière à la dissipation et aux plaisirs du monde, aux délicatesses et aux jalousies de sa vanité, aux ménagements et aux caprices de son humeur, à l'amertume et à l'aigreur de ses ressentiments. Elle ne sait encore ni s'abaisser par l'humilité, ni s'enflammer par le zèle et la charité, ni se précautionner par la retraite et la vigilance, ni se soutenir par la prière, ni s'affermir par les épreuves et les souffrances. Oh ! mes frères, est-ce ainsi que nous espérons trouver dans la participation du corps de Jésus-Christ une nourriture qui nous soutienne et nous vivifie : *Si non mutat vitam, magis occiditur quam vivificatur.*

Ames justes et véritablement chrétiennes, que les solennités de notre religion sainte rassemblent de temps en temps à l'ombre de nos autels, pour vous faire puiser à la table eucharistique un nouveau goût pour la prière et les autres devoirs que vous impose la dignité de votre vocation, venez donc ranimer aujourd'hui notre foi languissante, et nous aider par vos exemples à dédommager notre Dieu de la froideur et de l'insensibilité d'un si grand nombre de nos frères. Apprenez-nous quels transports vous ravissent dans ces jours heureux où votre âme, possédant l'auteur de toutes les grâces, semble atteindre à la félicité des élus. Est-il un adoucissement plus tendre dans vos peines, une force plus sensible dans vos tentations, une consolation plus solide dans votre exil ?

Et vous, Dieu des vertus, inspirez ces sentiments à tous ceux qui s'unissent à vous dans le sacrement de votre amour. Confondez les censures amères de ce monde injuste et imposteur, qui s'entretient sans cesse des défauts que conservent quelquefois ceux qui participent à votre table sainte, et qui affectent de dissimuler les vices que la communion prévient et ceux qu'elle réforme. Montrez à toute la terre que ce n'est point du milieu des tentes des pécheurs, mais du sanctuaire de votre amour qu'on voit sortir ces âmes magnanimes qui donnent au monde des exemples de vertu que le monde lui-même est forcé de révérer : ces âmes de paix et de concorde qui réunissent tous les cœurs par les liens de la charité, ces âmes de miséricorde et de consolation qui essuient les larmes de l'indigence et qui visitent le malheur, ces âmes de zèle et d'édification qui s'appliquent à ranimer et à soutenir ces asiles et ces établissements précieux qui doivent déjà leur naissance à la ferveur et à la piété. Enfin, mon Dieu, que tous les cœurs soient remplis du souvenir de vos bienfaits, afin qu'après avoir reçu sur la terre cette nourriture qui est le gage de l'immortalité, ils méritent d'en goûter les délices dans l'éternité bienheureuse.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DU TOME SOIXANTE-DIX HUITIÈME DES ORATEURS.

Imprimerie MIGNE, au Petit Montrouge.

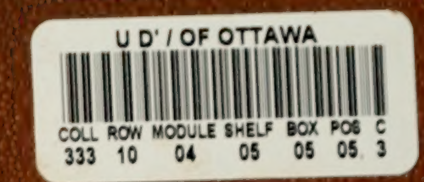




La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 001640449b
BX 1756 .A2M5 1844 V78
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V078
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047808


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 05 05 3